DEMONSTRATIONS
ÉVANGÉLIQUES

DE

TERTULLIEN, ORIGÈNE, EUSÈBE, S. AUGUSTIN, MONTAIGNE, BACON, GROTIUS, DESCARTES, RICHELIEU, ARNAUD, DE CHOISEUL-DU-PLESSIS-PRASLIN, PASCAL, PÉLISSON, NICOLE, BOYLE, BOSSUET, BOURDALOUE, LOCKE, LAMI, BURNET, MALEBRANCHE, LESLEY, LEIBNITZ, LA BRUYÈRE, FENELON, HUET, CLARKE, DUGUET, STANHOPE, BAYLE, LECLERC, DU-PIN, JACQUELOT, TILLOTSON, DE HALLER, SHERLOCK, LE MOINE, POPE, LELAND, RACINE, MASSILLON, DITTON, DERHAM, D'AGUESSEAU, DE POLIGNAC, SAURIN, BUFFIER, WARBURTON, TOURNEMINE, BENTLEY, LITTLETON, FABRICIUS, ADDISON, DE BERNIS, JEAN-JACQUES ROUSSEAU, PARA DU PHANJAS, STANISLAS Ier, TURGOT, STATLER, WEST, BEAUZÉE, BERGIER, GERDIL, THOMAS, BONNET, DE CRILLON, EULER, DELAMARE, CARACCIOLI, JENNINGS, DUHAMEL, LIGUORI, BUTLER, BULLET, VAUVENARGUES, GUÉNARD, BLAIR, DE POMPIGNAN, DELUC, PORTEUS, GÉRARD, DIESSBACH, JACQUES, LAMOURETTE, LAHARPE, LE COZ, DUVOISIN, DE LA LUZERNE, SCHMITT, POYNTER, MOORE, SILVIO PELLICO, LINGARD, BRUNATI, MANZONI, PALEY, PERRONE, DORLÉANS, CAMPIEN, PÉRENNÈS, WISEMAN, BUCKLAND, MARCEL-DE-SERRES, KEITH, CHALMERS, DUPIN AINÉ, S. S. GRÉGOIRE XVI.

Traduites, pour la plupart, des diverses langues dans lesquelles elles avaient été écrites;

REPRODUITES **INTÉGRALEMENT**, *NON PAR EXTRAITS*:

ANNOTEES ET PUBLIEES PAR M. L. MIGNE, EDITEUR DES *COURS COMPLETS* SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLESIASTIQUE.

16 VOL. PRIX : 96 FR.

OUVRAGE ÉGALEMENT NÉCESSAIRE A CEUX QUI NE CROIENT PAS, A CEUX QUI DOUTENT ET A CEUX QUI CROIENT.

TOME TREIZIEME,

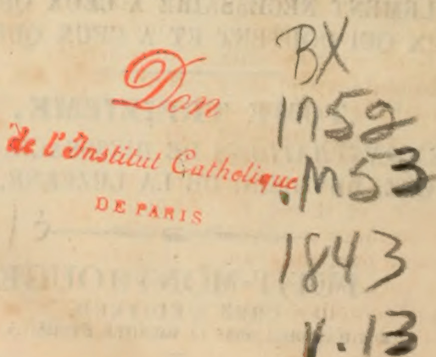
CONTENANT LES *DEMONSTRATIONS* DE DIESSBACH, JACQUES, LAMOURETTE, LAHARPE, LE COZ, DUVOISIN, DE LA LUZERNE, SCHMITT, POINTER.

PETIT-MONTROUGE,
CHEZ L'ÉDITEUR,
RUE D'AMBOISE, HORS LA BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1843.

INDEX

DES AUTEURS ET DES OUVRAGES CONTENUS DANS CE VOLUME.



VIE DE DIESSBACH.

DIESSBACH (JEAN), jésuite allemand, né à Prague en 1729, professa la philosophie à Olmutz, à Brunn, à Prague, à Vienne; et enseigna les mathématiques à l'archiduc François, depuis empereur. On a de lui plusieurs ouvrages d'enseignement, dont les plus remarquables sont: *Institutiones philosophicæ de corporum attributis*, Prague, 1761, in-8°; *Exegesis entomologica de Ephemerarum apparitione*, Prague, 1765, in-8°; *Tabularium boemogenealogicum, Bohuslai Balbini*, 1770, in-4°; *Bohuslai Balbini syntagma kolowratiacum*, Prague, 1767, in-4°. *Le chrétien catholique;* c'est cet ouvrage que nous donnons ici. Diessbach mourut le 2 décembre 1792.

LE CHRETIEN CATHOLIQUE
INVIOLABLEMENT ATTACHE
A SA RELIGION,

PAR LA CONSIDÉRATION DE QUELQUES-UNES DES PREUVES QUI EN ÉTABLISSENT LA CERTITUDE.

Préface.

Je suis chrétien et catholique. J'ai vécu, j'ai lu, j'ai réfléchi. Je veux écrire pour avoir la satisfaction de me développer à moi-même et aux autres hommes, les traces des sentiments, qui nés de l'usage de la vie, de la lecture et de la réflexion, ont contribué à me rendre chrétien et catholique.

In Catholica Ecclesia... multa sunt... quæ in ejus gremio, me jutissime teneant. Tenet consensio populorum atque gentium : tenet auctoritas, miraculis inchoata, spe nutrita, caritate aucta, vetustate firmata : tenet ab ipsa Sede Petri Apostoli, cui pascendas oves suas, post resurrectionem Dominus commendavit, usque ad præsentem Episcopatum successio Sacerdotum. August. Cont. Epist. Manichæi, quam vocant Fundamenti, Cap. IV.

CHAPITRE PREMIER.

Le désir inné du bonheur, suivi et approfondi, conduit l'homme à la recherche de la véritable religion.

Tous les hommes désirent ardemment d'être heureux; ce désir donne l'âme à leurs pensées et dirige toutes leurs actions. Il anime Alexandre au milieu de ses conquêtes, et l'habitant sauvage des contrées incultes de l'Amérique en est animé lorsqu'il erre dans ses vastes forêts. Depuis le sceptre jusqu'à la houlette, depuis le grand génie jusqu'à l'Hottentot le plus abruti, tout soupire après le bonheur. Je suis homme ainsi que mes semblables, je sens cette soif dévorante du bonheur, qui nous accompagne tous depuis le berceau jusqu'au cercueil. Mais qu'est-ce que ce bonheur, objet de tant de vœux, et de tant de recherches? J'interroge mon cœur, et il me répond sans hésiter: Le bonheur, auquel j'aspire, est un contentement pur, sans aucun mélange de peine; un contentement parfait et inaltérable, qui remplisse toute l'étendue de mes désirs et qui ne me laisse rien à souhaiter, ni rien à craindre. Mais où, et quand, et comment puis-je parvenir à cet état de félicité et à cette douce paix? Ici l'éclat de la lumière baisse, la voix de la nature qui m'invite si vivement au bonheur me représente, dès que je l'interroge sur le détail des moyens qui y conduisent, et sur l'objet qui le forme, une foule confuse de sensations et d'affections différentes, qu'il est nécessaire de démêler, d'éclaircir et d'examiner par le raisonnement; pour ne pas m'égarer, en suivant des guides infidèles dans une entreprise, où il s'agit de tout pour moi. Consultons les hommes, et sans nous arrêter à ce peuple innombrable qui, limité dans ses idées, aux principes qu'il a reçus d'autrui, et continuellement occupé à se fournir le nécessaire ou l'agréable, donne sans réflexion le nom de bonheur ou de malheur aux différentes situations dans lesquelles les vicissitudes inséparables de la vie humaine, naturelle et civile, le placent successivement; écoutons ces hommes spéculatifs qui ont tenté de sonder la nature et la sagesse, d'en dévoiler les ressorts et de former des systèmes. Ils se divisent entre

eux. L'antiquité philosophe se sépare en plusieurs sectes qui se contredisent mutuellement lorsqu'il s'agit d'assigner l'objet qui forme le souverain bien de l'homme. Marc-Varron a compté près de trois cents opinions qui ont rapport à cette matière, non existantes à la vérité, mais qui pouvaient aisément dériver des différents principes reçus par les philosophes anciens. Remontons à la source; examinons les germes qui produisent cette multiplicité étonnante de branches.

L'austère Zénon se présente d'abord à la tête de ses stoïciens; les Caton, les Sénèque, les Marc-Aurèle, les Epictète sont à sa suite. Il m'assure gravement que le bonheur consiste dans la seule vertu: que la justice, la prudence, la force et la tempérance, avec les autres vertus émanées de ces quatre vertus principales, constituent seules le souverain bien; que le sage se suffit à lui-même; qu'au milieu des opprobres, de la pauvreté et des tourments, il jouit d'un bonheur constant; qu'il n'y a d'autre mal que le vice; que la vie et la mort, la santé et la maladie, le plaisir et la douleur, la gloire et le mépris ne sont que des accidents, égaux entre eux, et indifférents.

Le sensuel Aristippe, avec ses cyrénaïques, réclame hautement contre la doctrine sévère de la secte du Portique, et n'admet d'autre vrai bônheur que les délices du corps et les voluptés des sens. C'est à cet objet qu'il rapporte tout: vertu, richesses, honneurs, rien n'est estimable pour lui qu'autant que cela conduit au plaisir des sensations agréables.

Epicure semble parler le même langage; et quelle que soit la vraie intelligence de sa doctrine, il ne me dit presque rien de nouveau; car si la volupté, dont il forme le souverain bien, est sensuelle et matérielle, il s'accorde avec Aristippe; et si sous le nom de volupté il entend les charmes et la douceur d'une conscience pure, qui jouit de la satisfaction et de la tranquillité que cause la pratique de la vertu, il ne diffère des stoïciens que parce qu'il s'attache à l'effet, au lieu que Zénon n'en envisageait que la cause.

Hérillus a cru que la science seule suffisait pour rendre l'homme parfaitement heureux.

Panétius plaçait le souverain bien dans une vie qui fût conforme à la nature, et qui embrassât toutes les satisfactions raisonnables de l'âme et du corps.

Platon a une doctrine, qui lui est particulière, et dont nous parlerons dans la suite (1).

La troupe des autres philosophes anciens qui ont été moins célèbres, ne nous offre guère que des modifications, et des combinaisons différentes des systèmes que nous venons d'indiquer. Ceux d'entre les philosophes modernes qui s'écartent des principes de la religion chrétienne marchent sur les traces des anciens. Prenez la plupart des ouvrages philosophiques modernes qui parlent du souverain bien de l'homme, dépouillez-les du coloris dont ils sont fardés: leur tissu et leurs maximes ne présenteront aux yeux d'un lecteur attentif, que le squelette des opinions de quelque vieille secte.

Philosophes bornés, ou ce qui vous flatte vous séduit, ou vos spéculations vous induisent en erreur; certainement vous prenez le change, rien de tout ce que vous me proposez ne me satisfait pleinement.

Le cri de la nature et de l'humanité s'élève contre le fantôme de bonheur du stoïcien. Je sens et je vois que la vérité est aimable et belle, tout l'univers en convient; mais dès qu'on veut l'ériger en divinité, on en fait une chimère. Parlons sans allégorie. Pour ne pas estimer la vertu, il faut être un monstre, ou de méchanceté ou de stupidité; mais il faut aussi avoir renoncé au sens commun pour s'imaginer que la vertu se suffise tellement à elle-même, qu'indépendamment de toute récompense et indépendamment de toute relation avec un Etre suprême infiniment parfait, elle rende l'homme vertueux souverainement heureux, lors même qu'il souffre les plus cruelles tortures et les douleurs les plus aiguës. L'assertion du stoïcien est ridicule, parce qu'elle est outrée et fausse; elle est outrée et fausse parce qu'elle s'oppose aux notions claires et intimes par lesquelles la nature, la raison et l'expérience persuadent sans réplique à tous les hommes, que souvent l'exercice de la vertu est accompagné de quelque peine, que la douleur est un vrai mal physique, qui par conséquent affecte nécessairement l'homme, qui a une existence physique, et que tout objet qui est mêlé de peine, et qui n'exclut pas tout mal de l'homme, ne saurait le rendre souverainement heureux. C'est donc une erreur peu pardonnable à la subtilité dont l'école du Portique se piquait, d'avoir confondu l'idée de la récompense, qui, dans l'esprit de tous les hommes est inséparable de l'idée de la vertu, avec la vertu même. C'est ce faux pas qui a entraîné les stoïciens dans toutes ces absurdités que leurs adversaires leur objectaient sans cesse. *Le sage est seul riche, lui seul est roi, lui seul est heureux: quoiqu'il vive et qu'il meure dans le sein de la misère, de l'abjection et de l'adversité*, etc.

Aristippe est encore moins solide. Il est évident pour moi que son système a mérité la flétrissure ignominieuse, que le suffrage réuni de tous les amis de la vertu et des philosophes les plus recommandables par leur probité et par leurs lumières, lui a fait subir d'âge en âge. Je sais à la vérité que ce système a eu des sectateurs, même dans notre siècle; mais s'il a été protégé, embelli et étalé au

(1) Je ne crois point me tromper dans les opinions que j'attribue aux anciens philosophes. J'ai suivi ce que M. de Saint-Aubin en dit dans le *traité de l'Opinion*, et j'ai consulté sur quelques articles, saint Augustin, Platon, Stanlei et Gassendi. Malgré cela je me tromperai peut-être, parce que, s'agissant d'un simple fait, qui n'intéresse en rien mon raisonnement, je sens que je n'ai point pris pour la vérifier, des soins qui puissent m'assurer de m'être mis à l'abri de toute erreur.

public, ce n'est que par ce peuple d'écrivains licencieux, qui forme la lie de la philosophie moderne. Je sais que ces auteurs-là, trop glorieux d'être censés philosophes et de se tirer, à l'abri d'un système, de l'opprobre, au quel ils sentaient qu'en bonne justice leurs mœurs les condamnaient, ont fait tous leurs efforts pour étayer au mieux cet heureux système; ils ont prodigué de l'esprit pour chercher à se rendre semblables aux brutes, mais leur cause est essentiellement mauvaise. Je ne vois guère dans leurs ouvrages, que la répétition des sophismes qui ont été condamnés dans les écrits de leurs prédécesseurs, et des obscénités que l'ancienne Grèce même rougissait jadis d'entendre. Je sais qu'une foule de jeunes libertins a applaudi au cyrénaïsme renaissant; mais si ce système frivole et criminel a fait quelques progrès, ce n'est évidemment que sur les débris de la raison. L'Auteur de la nature a, par un effet de sa sagesse et de sa bonté, lié le plaisir aux actions nécessaires pour la conservation et la subsistance de l'individu de l'homme, et pour la propagation de son espèce; mais il est évident qu'il a voulu que, dans un être doué de raison, le désir de jouir de ce plaisir fût subordonné à la raison et à de certaines lois qui servissent de frein à l'impétuosité des passions, et conservassent cet ordre et cette harmonie de l'univers dont nous avons tous une idée plus ou moins distincte, et que la loi de la nature même exige. C'est donc en vain que le philosophe matérialiste appelle à son secours la voix de la nature et l'instinct qui invite tout être animé à la volupté et aux plaisirs des sens : il ne s'agit pas de prouver l'existence de ce penchant, ni sa force, ni ses attraits, personne ne révoque cela en doute ; il s'agit de savoir si l'assouvissement de ces désirs est l'objet final, et principal, pour lequel l'homme sort du néant, pense et vit sur la terre ; ou si ses désirs sont subordonnés à un autre but principal, et à des lois qui les brident et qui en dirigent l'usage. Or dans l'examen de cette question, les premiers pas suffisent pour pouvoir décider contre ce philosophe.

Si le plaisir des sens est le souverain bien de l'homme, la condition de l'homme est pire que celle de la brute, parce que la brute jouit ainsi que l'homme des plaisirs des sens et qu'elle est exempte d'un grand nombre de peines, d'inconvénients et de chagrins auxquels l'homme et surtout l'homme voluptueux est sujet. Or il répugne à la raison que la condition de l'homme soit par sa constitution pire que celle de la brute.

Si les plaisirs des sens sont le souverain bien de l'homme, l'admirable sagesse qui éclate dans tout le reste de l'univers s'est démentie et a failli dans le principal de ses ouvrages, parcequ'elle a formé l'homme pour une fin à laquelle très-souvent il ne peut pas parvenir, quoiqu'il le souhaite ardemment ; car sans parler des maladies, de la douleur et des autres souffrances qui font gémir dans l'affliction un grand nombre d'hommes pendant la plus grande et la meilleure partie de leur vie ; combien n'y en a-t-il pas, de ceux mêmes qui jouissent de la santé la plus robuste, et qui cherchent avidement les plaisirs des sens, qui ne parviennent jamais à goûter les délices et les voluptés, après lesquelles ils soupirent? soit parceque l'indigence qui les opprime les asservit à des besoins plus pressants ; soit parceque mille accidents qui traversent leurs desseins les empêchent d'arriver au but qu'ils se proposent, et de jouir des plaisirs qui les affectent le plus et qu'ils désirent uniquement par préférence à tous les autres. Or il répugne à la raison que le souverain bien de l'homme soit tel qu'une grande partie des hommes ne puisse pas y atteindre, et que par conséquent l'admirable sagesse qui reluit dans tout le reste de l'univers se soit démentie dans le principal de ses ouvrages.

Si le plaisir des sens est le souverain bien de l'homme, il s'ensuit que l'homme jouit souvent de son souverain bien sans être cependant parfaitement heureux et content. C'est là une absurdité manifeste, parce que le souverain bien n'est pas tel s'il ne satisfait pas pleinement celui qui le possède : c'est une absurdité inévitable, parce que effectivement un très-grand nombre d'hommes qui ont le plus joui des plaisirs des sens n'ont été ni parfaitement heureux ni contents. Il suffit pour s'en couvaincre de jeter un coup d'œil sur la vie de ces voluptueux qui se sont rendus célèbres dans l'histoire par la fureur avec laquelle ils se sont plongés dans les délices, et par les raffinements de volupté à l'invention desquels ils ont consacré leurs trésors, leur génie et leur santé. Ni ces troupeaux de concubines choisies dans tout l'univers, ni ces repas exquis et délicieux pour lesquels on dépeuplait les mers et les forêts, ni ce luxe immense et cet attirail prodigieux de sensualités qui entouraient ces fameux débauchés montés autrefois sur le trône des Césars pour sacrifier la meilleure partie du monde connu à leurs plaisirs, ne purent les rendre heureux ni garantir un Tibère des terreurs qui l'agitaient dans son infâme Caprée, ni un Néron des frayeurs dont il était saisi, ou un Héliogabale de ses noirs accès de mélancolie, ni cent autres voluptueux passionnés et noyés dans les délices, de ce vide affreux et de ces inquiétudes dévorantes, qui cent fois leur ont fait verser des larmes dans l'amertume de leur cœur. C'est donc une imbécillité et une frénésie, de vouloir placer le souverain bien de l'homme dans un objet, qui déprime la condition de l'homme au dessous de celle des brutes, duquel une grande partie des hommes ne peut point jouir, et qui ne rend pas heureux ni parfaitement contents ceux mêmes qui l'obtiennent. Je ne dis rien de toutes les horreurs de l'athéisme, que ce système traîne nécessairement à sa suite, et dont il est ordinairement la cause et le principe. Si la doctrine des philosophes matérialistes est reçue, la vertu périt ; l'univers devient un coupe-gorge ; l'ordre civil et moral est renversé : parceque tout sera sacrifié à la volupté. Le système de ces prétendus philosophes, ne mérite donc que l'exécration du

genre humain. Ni la seule vertu, ni la volupté seule, ne forment donc point le souverain bien de l'homme.

La seule science ne le forme point non plus. L'homme n'est pas fait seulement pour connaître, et d'ailleurs les connaissances qu'il peut acquérir par l'étude même la plus opiniâtre, sont trop limitées, trop incertaines et trop remplies d'obscurité, pour pouvoir parfaitement le satisfaire. C'est une imagination frappée, qui trace ordinairement sur cette matière les systèmes particuliers et resserrés, qui par là même sont défectueux. Il faut à l'homme un bien qui satisfasse tout l'homme; cela est évident pour moi. C'est donc là ce qu'il faut chercher. Rassemblons tout pour le trouver, et réalisons pour un moment les souhaits de ces philosophes, qui ont donné plus d'essor à leurs désirs. Formons un fantôme en qui tout se réunisse : qu'il soit roi, aimable, beau, robuste, savant, philosophe, doux, juste, intrépide; que la fortune, la victoire et l'amour, la splendeur, les délices et la gloire soient constamment son partage : que les passions les plus tendres et les plus vives, le goût le plus juste et le plus délicat, l'héroïsme le plus soutenu et le plus magnanime, rendent son sort intéressant et digne d'envie à tous les mortels; sera-t-il souverainement heureux? Non : parce que le bonheur dont il jouit finira, parce qu'il sait que ce bonheur finira, parce que plus il y sera attaché, plus la crainte et la douleur de le perdre rempliront ses plaisirs et ses jours d'amertumes; et parce que l'image funeste de la mort, à laquelle il est réservé, et qui doit fixer un terme à sa prospérité, est trop affreuse pour ne pas troubler son cœur; car enfin l'homme a beau se dissimuler à soi-même l'immensité de ses désirs afin de pouvoir goûter plus librement un plaisir passager; il ne peut arracher de son cœur ce sentiment intime de l'âme, qui lui dit : qu'il n'y a qu'une félicité illimitée dans sa durée et dans son étendue, qui puisse le satisfaire pleinement. Or si un être imaginaire, un homme qui n'exista jamais et que nous avons doué des prérogatives les plus rares, et placé au centre du bonheur temporel, ne serait point souverainement heureux; comment pouvons-nous espérer de l'être par la possession de ces biens, nous autres hommes, qui existons réellement dans un ordre fort inférieur à celui du fantôme que nous avons tracé? Si tout l'assemblage de cette félicité ne suffit pas pour la rendre complète, la petite portion qui nous en est échue, ou à laquelle nous pouvons aspirer, y suffira beaucoup moins. Nous voulons cependant, et nous voulons tous être parfaitement heureux. Le système qui assigne pour objet du souverain bien, les biens temporels est donc faux, ou l'Auteur de la nature nous a trompés en nous inspirant à tous les désirs les plus vifs, les plus pressants et les plus uniformes, d'un bonheur qu'il nous est impossible d'obtenir. Je serais un ingrat et un insensé, si je pouvais me défier de l'infinie sagesse et de la bonté infinie qui m'a formé, et qui brille dans tout l'univers; il faut donc abandonner le projet insoutenable de trouver un bonheur parfait dans des objets essentiellement imparfaits : il faut donc aller plus loin.

Platon s'offre de m'y conduire. Ce grand homme, grand génie, et surtout grand métaphysicien, a senti le faible de tous les biens finis et périssables; il les abandonne, il s'élève au-dessus de la terre et du temps; il m'ouvre une nouvelle carrière et me présente une autre vie, une éternité, un souverain Etre infiniment parfait, principe de mon existence et mon souverain bien, auquel je dois être uni pour toujours. Il me promet beaucoup, mais il me paraît qu'il ne me promet pas trop, ni en téméraire; il me paraît qu'il approfondit et qu'il développe ces idées les plus justes et ces sentiments les plus intimes, qui naissent du fond de l'âme et que les autres philosophes n'ont fait que confondre et effleurer. Ce n'est pas en vain, me dit-il, que l'Auteur de la nature vous a donné, en vous donnant l'existence, un cœur qui désire ardemment de parvenir à un bonheur parfait; vous y parviendrez, si vous suivez la vertu : suivez-la pendant le court espace qui précède la vie immortelle, pour laquelle vous êtes formé; et ce guide fidèle, quoiqu'austère, que la souveraine Sagesse vous donne, vous conduira au terme de vos désirs. Ce système est beau, je sens qu'il a du vrai, mais enfin c'est un système, il faut l'examiner.

Que je sois l'ouvrage d'un Etre infiniment sage et bon, que cet Etre suprême exige de moi que je sois vertueux, et qu'à ce prix il me promette le bonheur auquel j'aspire et un bonheur tel que mon cœur le demande, je n'ai nulle peine à me le persuader, les lumières de la droite raison semblent me le dire, et mes désirs m'invitent à le croire. A la vue d'un bonheur sans fin et sans bornes, que l'Auteur de la nature m'offre lui-même, une douce espérance vient rassurer mon âme inquiète sur son sort, et effrayée de se voir comme abandonnée dans un labyrinthe d'erreurs, de doutes et de misères; une douce lueur brille à mes yeux, et commence à me faire entrevoir quelques traits développés du mystère de mon existence, de mes désirs et de ma fin dernière. Je ne m'étonne plus de me voir d'un côté confondu avec les brutes par l'uniformité des sensations, des appétits et de la mort, et de me sentir en même temps, par le libre arbitre et par la raison, si élevé au-dessus de ces êtres incapables de se dilater au delà de la sphère étroite de leurs sensations; de me sentir capable de connaître et d'aimer des objets plus sublimes et plus parfaits que tous ceux que la terre m'offre. Si mon âme est immortelle et destinée à aimer pendant une éternité, une beauté et une bonté infinie, si la main même qui m'a tiré du néant et qui m'a donné la faculté de connaître, de désirer et d'aimer, s'engage à me rendre souverainement heureux après une courte épreuve; l'assemblage frappant de néant et de grandeur que je découvre dans l'homme, cesse d'être incompréhensible pour moi, et n'excite plus dans

mon cœur que des sentiments d'admiration et de reconnaissance, envers l'infinie bonté et la sagesse infinie qui veut me conduire par des voies si dignes d'elle à un bien que je souhaitais, sans oser l'espérer.

Rien assurément n'est plus consolant que ce système, rien n'est plus digne de l'homme. Mais d'où vient que ce grand système si intéressant, si essentiel pour moi, s'il est vrai, n'a pour garants que sa beauté, sa convenance, le raisonnement de Platon et des philosophes, qui s'accordent avec lui sur ce point? D'où vient que ces mêmes philosophes ne s'accordent point entre eux, lorsqu'il s'agit de définir tous les devoirs et toutes les vertus que l'Auteur de la nature prescrit à l'homme, pour qu'il parvienne au souverain bien. La reconnaissance envers l'Auteur de mon être et l'hommage dû à ses perfections et à sa grandeur, sont sans doute et nécessairement du nombre des vertus qu'il exige que je pratique : c'est à lui sans doute, et non aux opinions arbitraires des hommes qu'il appartient de fixer et de déterminer le culte qui doit résulter de l'exercice de ces vertus : il me faut donc quelque chose de plus que des raisonnements purement philosophiques, pour avoir sur mon sort et sur mes devoirs, la certitude qu'il m'importe d'avoir. J'adhère donc avec joie aux notions claires, que la lumière de la raison, et la philosophie s'accordent à me dicter ; mais parce que la lumière de la raison, et la philosophie même la plus sage, ne sont point exemptes d'erreur et de faiblesse, dès qu'elles s'écartent d'un petit nombre de principes généraux et évidents ; j'ai lieu de douter, si c'est à ces seuls guides, que l'Auteur de la nature m'a abandonné ; ou si outre cette première voie dont il se sert pour faire connaître ses volontés à l'homme, il en a établi quelqu'autre, qui assure et perfectionne les connaissances, dont la raison et la philosophie, ébauchent les premiers traits. Or, dès que je puis, et dois douter d'un point de cette importance, je serais coupable et insensé, si je négligeais de m'instruire. Je n'ignore point qu'il y a des philosophes anciens et modernes qui croient pouvoir calmer de semblables doutes, et qui prétendent que la voix de la raison et de la philosophie est la seule dont l'Auteur de la nature se sert pour nous parler; mais je sais aussi que la plus grande partie du genre humain prétend que ces philosophes se trompent, et soutient que l'Auteur de la nature, non content d'avoir mis dans le cœur de chaque homme le germe des premières vérités, et des premiers devoirs, a promulgué outre cela des lois, et révélé des vérités que la lumière de la raison seule et la philosophie n'enseignent point. Il s'agit donc d'éclaircir cette question : mon bonheur en dépend, et ce que je dois à l'Auteur de mon être m'y oblige.

O vous qui m'avez formé, Etre infiniment sage et bon, n'abandonnez pas l'ouvrage de vos mains. Je cherche la vérité, je cherche le bonheur, je vous cherche, ô mon souverain bien, éclairez-moi, conduisez-moi au terme pour lequel vous m'avez formé.

CHAPITRE II.

Eclaircissements et suppositions préliminaires à cette recherche.

Trois sentiments différents divisent le genre humain sur ce qui regarde la Divinité. Il y a des hommes qui n'admettent point de Divinité ; il en a qui admettent un seul Dieu ; il y en a qui admettent plusieurs divinités. Parmi ces trois différentes classes d'hommes, qui suivent des sentiments opposés, il y en a deux, la première et la dernière, celle des athées, et celle des polythéistes, avec lesquelles je n'ai rien à faire : parce qu'il est évident pour moi, que leurs opinions ne méritent aucune considération.

L'athéisme me révolte parce qu'il est évident pour moi, qu'il y a une première cause, en vertu de laquelle toutes les autres existent ; que cette première cause existe par elle-même, et qu'elle a donné l'être à tout ce qui existe hors d'elle ; qu'une matière éternelle et indéterminée, le hasard, une succession infinie d'êtres dépendants les uns des autres sans commencement et sans fin, un concours fortuit d'atomes, ou d'autres expressions semblables, ne sont que des mots et des chimères inconcevables.

Il est évident pour moi, que puisque dans toutes les choses qui existent, et dont nous avons quelque connaissance, depuis les planètes jusqu'au vermisseau, on voit régner un ordre, et un arrangement admirable; puisque tous les corps animés et végétables se forment, s'accroissent et s'entretiennent par des voies fixes déterminées ; et puisque toute la nature est manifestement sujette à des lois stables et immuables, par lesquelles chaque être est produit, conduit et dirigé à la fin qui lui est propre ; et puisqu'enfin chaque individu de ce grand tout, dont je suis moi-même une partie, renferme dans son sein des merveilles sans nombre que la philosophie est contrainte d'admirer, sans pouvoir les comprendre ; il est, dis-je, évident pour moi qu'il y a une intelligence infiniment supérieure à la portée de notre esprit, qui a formé cet ouvrage étonnant, cette harmonie, et cet ordre, et qui le maintient et le gouverne.

Il est évident pour moi que je pense, et que je suis libre de vouloir, ou de ne pas vouloir, dans mille occasions différentes ; cette évidence naît et résulte d'un des sentiments les plus intimes dont je sois capable: or il répugne évidemment à ma raison que l'intelligence et le libre arbitre que je ne me suis pas donnés moi-même, aient été produits par une cause dépourvue d'intelligence et de liberté ; il est donc évident pour moi qu'il existe un être intelligent et libre, qui a pu former d'autres êtres intelligents et libres.

Il est évident pour moi que les terreurs et les remords qui ont de tout temps et en tout pays agité, après certains excès plus monstrueux, les scélérats qui les ont commis, ne sont pas les effets d'un simple préjugé ni

une faiblesse d'âme ; mais la suite nécessaire de la connaissance qu'ont tous les hommes d'une loi universelle qui prescrit la droiture, la justice, et qu'on sent ne pouvoir enfreindre sans se rendre coupable ; loi qui suppose un législateur ; remords et terreurs qui supposent un vengeur de la loi violée.

Il est évident pour moi que puisqu'il se trouve des scélérats endurcis au crime, qui ont étouffé ou presqu'entièrement amorti tous les remords de la conscience, qui, après avoir violé jusqu'au dernier soupir les lois de l'équité, de la nature et de l'humanité, finissent enfin tranquillement leurs jours dans l'obstination, ils subiront après cette vie les supplices qu'ils ont mérités ici sans les avoir soufferts : et qu'un monstre, dont la cruauté aura fait expirer dans les tourments mille innocents et qui meurt ensuite tranquille dans son lit, et obstiné dans le crime, ne restera pas impuni. La conséquence est claire, et, par un raisonnement semblable, je puis la déduire en envisageant l'homme vertueux, méprisé souvent et méconnu, outragé et persécuté pour la justice, opprimé par la calomnie et mourant dans l'ignominie et dans les douleurs. Toutes les mauvaises subtilités et tous les sophismes de l'univers ne sauraient me faire douter un instant qu'il n'y ait une récompense pour lui dans une autre vie, et, par conséquent, un rémunérateur de la vertu.

Il est enfin évident pour moi, que lors que tout le genre humain s'accorde à établir et à reconnaître unanimement, constamment et dans tous les siècles une même vérité subjective, de façon que le Grec et le Barbare, le Tartare et le nègre, les peuples les plus savants et polis, et les nations les plus agrestes et les plus féroces, les siècles les plus éclairés et ceux des ténèbres, ne parlent qu'un même langage sur ce point ; l'idée de cette vérité n'est point arbitraire, mais naturelle à l'homme (1), et ne saurait être soupçonnée d'erreur par un homme raisonnable. Or est-il que l'idée de l'existence de la Divinité a ce caractère d'universalité, soit par rapport à son étendue, qui embrasse toutes les différentes espèces d'hommes, soit par rapport à sa durée, qui embrasse tous les temps qui nous sont connus : l'existence de la Divinité ne saurait donc être révoquée en doute par un homme raisonnable. Je sais qu'on prétend affaiblir cette preuve, en remarquant que l'idée que la plus grande partie des hommes s'est formée de la Divinité a été bizarre et altérée ; mais il ne s'agit point ici d'examiner les opinions des hommes sur les attributs de la Divinité : il s'agit de l'idée de son existence, et toutes les absurdités que l'esprit humain a mêlées avec cette idée, bien loin d'en diminuer la certitude, la confirment, puisqu'elles nous la font voir si profondément gravée dans le cœur des hommes, qu'ils ont mieux aimé multiplier les dieux, et admettre pour tels, en dépit du bon sens, des créatures imparfaites et vicieuses, que de croire qu'il n'y eût point de Dieu. Une autre objection qu'on nous fait ordinairement, est tirée de l'athéïsme de quelques philosophes et de celui de quelques peuples récemment découverts ; mais elle n'a pas plus de force que la première : parce qu'en premier lieu, plusieurs des relations, qui attestent les nouvelles découvertes qu'on nous oppose, sont assez suspectes pour laisser des doutes sur le fait.

Parcequ'en second lieu il est très-incertain, si ceux qui ont interrogé les peuples dont il est question, l'ont fait avec assez d'exactitude et de diligence pour avoir pu juger avec fondement qu'ils n'avaient aucune idée quelconque de la Divinité. Plusieurs raisons persuadent que très-souvent ils ne l'ont point fait. Quelques-unes des relations qu'on cite disent seulement d'une façon superficielle, que les peuples qu'on avait vus, semblaient n'avoir aucune religion. La diversité du langage et des mœurs a rendu nécessairement difficile, et par là même suspect l'examen qu'on leur a fait subir. La grossièreté des pauvres sauvages qu'on accuse d'athéisme et leur stupidité doit souvent les avoir empêchés de développer leurs idées, et sur tout une idée comme celle de la Divinité, qui peut être conçue sous plusieurs points de vue, par rapport aux relations innombrables que l'homme a avec Dieu.

En troisième lieu, l'objection n'a point de force parce que plusieurs auteurs estimables par leurs lumières, et très-instruits, ont justifié la plus grande partie des petites nations de prétendus athées qu'on nous objecte, et ont prouvé directement, et par des preuves positives, que ces nations avaient une connaissance de la Divinité et une religion (1).

En quatrième lieu : supposez qu'il y ait réellement dans quelque coin de l'univers quelque peuple barbare, qui vive dans une ignorance entière sur tout ce qui regarde la Divinité, cela ne prouve qu'un excès d'abrutissement dans ces malheureux ; comme l'impiété des philosophes athées ne prouve qu'un excès criminel et libre d'aveuglement et de folie de leur part. Or cela ne détruit point l'universalité morale de l'idée de la Divinité, qui est plus que suffisante dans le cas présent. La nature de l'homme sera toujours d'être intelligent et raisonnable, et d'avoir une tête et deux bras, quoiqu'il y ait des enfants et des insensés dans lesquels la raison n'est point formée, ou obscurcie, et qu'il naisse des monstres, qui ne tirent point à conséquence. La comparaison est fort usitée et assez juste pour faire sentir le faible

(1) Je ne cherche point s'il y a des idées ou non ; il me suffit qu'il y ait une cause quelle qu'elle soit, qui excite infailliblement dans l'homme l'idée de la divinité. « Omnes duce natura eo vehimur, ut Deos esse dicamus. » Cic.

(1) Voyez sur toute cette matière : Saint Aubin, traité sur l'opinion, lib. III ; Buffier, *Vérit. Relig.* ; Fabricius Albert., *de verit. Relig. Christ.*, cap. 8 ; Wittius, *Dissert. de theismo falso suspectis* ; Valentius Ludovic., *Apologia generis humani adversus accusationem Atheismi* ; Kloben., *Beschreibung des Vorgebens der Gottesleugnung* ; La Croze, *Entretiens sur différents sujets d'histoire* ; Valsecchi, *Dei fondamenti della Religione, e de' fonti dell' empietà*. Il cite plusieurs des auteurs que je viens de nommer.

de l'objection. Il faudrait bien autre chose que quelque Théodore et quelque Spinosa, ou un petit nombre d'insulaires hébétés, et quelques habitants des terres polaires, pour infirmer le témoignage éclatant que rendent à l'existence de la Divinité tous les monuments de l'esprit humain, et des actions des hommes, qui subsistent aujourd'hui, ou dont il nous est parvenu quelque connaissance. Qu'on jette un coup d'œil sur ce tas immense de volumes, que tant de siècles avaient déjà enfantés, depuis les temps d'Hésiode et d'Homère, jusqu'à la dilatation du christianisme: poëtes, historiens, philosophes, orateurs, tout nous présente quelque connaissance, et quelque idée, ou de dieux, ou de temples, de prêtres, de sacrifices de victimes, de serments où l'on prenait les dieux, témoins, ou de crimes vengés, ou de vertus recompensées par le ciel, de première cause, d'intelligence qui gouverne la nature, ou de quelque autre attribut, ou effet, qui exprime ou suppose l'idée de la Divinité. Qu'on unisse à cette persuasion, celle que les Juifs dispersés, le christianisme et le mahométisme ont répandue par toute la terre, et celle que le paganisme de nos jours conserve encore dans l'Asie, dans l'Afrique et dans l'Amérique; et il sera aisé de juger de la situation à laquelle l'athée se trouve réduit, non-seulement lorsqu'on apprécie la valeur intrinsèque de son système par le raisonnement, mais aussi lorsqu'on envisage l'opinion et la persuasion commune du genre humain, qui exclut ce système constamment et universellement, et le renverse par là même, puisque l'idée d'une vérité subjective, reçue et adoptée dans tous les temps, et par tous les hommes, ne saurait être arbitraire ni suspecte d'erreur. L'athée ne m'arrêtera donc point et ne sera jamais pour moi qu'un malheureux réfractaire aux lois les plus respectables de la nature et de la raison.

Le polythéiste ne mérite guère plus de considération; car, sans développer ici la raison métaphysique qui, en prouvant qu'il y a une première cause par laquelle toutes les autres existent, prouve en même temps que cette première cause existe essentiellement et par elle-même, et qu'elle est, par conséquent, très-parfaite, et unique, par conséquent; le polythéiste ne mérite point d'être écouté, parce qu'il ne prouve rien de tout ce qu'il avance, et que le polythéisme a évidemment défiguré et perverti l'idée primitive et naturelle de la Divinité et du culte qui lui est dû, par ce fatras d'extravagances impies que le paganisme des anciens, et celui qui subsiste de nos jours, ont inventées et intruses dans la religion. Quand je vois le sage Egyptien, Athènes, Lacédémone et toute la Grèce, Rome et Carthage, le Gaulois, le Persan, l'Indien, le Chinois et l'Américain se forger des divinités ou abominables ou absurdes, adorer le soleil ou quelque scélérat, ou l'éléphant, ou le chat, ou quelque serpent, ou quelque autre dieu de cette espèce, et sacrifier à leurs Saturne, Mars, Zamolxis, Moloch, Vénus, etc., tantôt par le fer et par les flammes, des hommes leurs frères, souvent des troupes innocentes d'enfants choisis, le plus beau sang de la patrie, et tantôt par la prostitution la plus infâme, la pudeur, l'honnêteté, la retenue, toujours la raison et la conscience; je ne conçois que de l'horreur et du mépris pour une opinion, qui non-seulement est sans fondement, mais qui, outre cela, répugne à la raison et engendre des maux innombrables dont elle est nécessairement la source, parce que, n'ayant rien de certain ni de fixe, elle abandonne aux caprices, à la bizarrerie et aux passions des hommes la religion, c'est-à-dire ce qu'il doit y avoir de plus sacré pour l'homme et de plus indépendant des caprices, des passions et des bizarreries de l'homme. La monstruosité du polythéisme est si évidente que les philosophes les plus sages de l'antiquité ont rejeté les fables dont le peuple était imbu, et se sont élevés à la connaissance d'un seul Etre suprême, dont ils nous tracent l'idée sublime dans plusieurs de leurs ouvrages. Il serait superflu d'accumuler d'autres preuves pour se déterminer a rejeter une opinion qui, étant accompagnée d'inconvénients et d'absurdités innombrables, et destituée de tout fondement solide, ne peut, dès qu'elle est connue, arrêter un seul instant un homme raisonnable.

Il existe donc une Divinité: cette Divinité n'est qu'un seul Dieu, auteur de mon être et de tout ce qui existe, qui entretient et gouverne l'univers par sa sagesse, et dont la bonté et la justice préparent des récompenses à la vertu et des punitions au crime. C'est là une vérité à laquelle mon esprit acquiesce parfaitement et sans hésiter; mais la connaissance de cette vérité suffit-elle toute seule pour me diriger dans la pratique de tous les devoirs que Dieu m'impose, et pour me conduire au bonheur que je cherche? C'est ce qui me reste à examiner.

Deux sentiments contradictoires divisent les esprits de ceux qui s'accordent à reconnaître l'existence de Dieu. Les chrétiens, les Juifs et les mahométans reconnaissent, outre la loi naturelle et les vérités que la seule raison enseigne, d'autres vérités et d'autres lois révélées et établies par Dieu. Les déistes, c'est-à-dire un certain nombre de philosophes répandus en différents pays et multipliés en Europe, surtout dans ces derniers siècles, n'admettent que les lois de la nature et les vérités que la raison seule enseigne. Ils disent que Dieu n'a point révélé d'autres vérités ni établi d'autres lois. La question se réduit donc à l'existence d'un fait, que les uns affirment, et que les autres nient. Dieu a-t-il parlé, oui ou non? Le partisan de la révélation assure qu'il a parlé. Le déiste dit qu'il n'a pas parlé. Cela supposé, commençons à établir trois principes qui sont très-propres à éclaircir la matière et dont on ne peut raisonnablement disconvenir.

Le premier est qu'il n'est point indigne de Dieu, ni impossible, qu'il ait parlé à l'homme Il est vrai qu'il y a une distance infinie entre

Dieu et l'homme; mais il n'est pas moins vrai que Dieu ayant des propriétés par lesquelles il peut être connu et aimé, et que l'homme ayant la faculté de connaître et d'aimer, il y a une espèce de proportion qui suffit pour établir cette nouvelle relation entre Dieu et l'homme, comme elle a suffi pour établir celle qui résulte de la loi naturelle et de la raison. Il est vrai que l'idée que les hommes se forment ordinairement de la grandeur et de la majesté renferme en soi l'idée d'un caractère soutenu et réservé qu'un monarque, par exemple, conserve envers ceux qui lui sont fort inférieurs, et qui l'empêche d'entrer dans le détail de leurs intérêts. Mais, outre que cette idée n'est point entièrement juste, quand elle le serait lorsqu'il s'agit des hommes, elle serait certainement défectueuse lorsqu'il s'agit de Dieu. Car, puisque c'est un fait que Dieu a formé l'homme, puisque la grandeur et la majesté de Dieu ne sont point relatives et précaires, comme celles des hommes, puisqu'un seul acte de la volonté de Dieu suffit pour qu'il puisse s'intéresser au bonheur de l'homme et se communiquer à lui aussi particulièrement que les partisans de la révélation affirment qu'il l'a fait, il n'y a rien de plus raisonnable que d'avouer qu'il a pu le faire sans que sa grandeur et sa majesté en fussent blessées : il n'y a donc point d'impossibilité morale. Il est encore plus évident qu'il n'y a point d'impossibilité physique; celui qui a formé l'homme, qui l'a rendu capable de communiquer ses pensées à d'autres hommes, et qui lui parle par la loi naturelle et par les principes évidents à la raison, est maître de choisir entre mille moyens qu'il a de se faire entendre de lui d'une façon plus particulière s'il le veut.

Second principe. Si Dieu a parlé, tout ce qu'il a dit est nécessairement vrai : s'il a établi des lois, elles sont nécessairement très-justes et très-sages; le bon sens même dicte ce principe; le partisan de la révélation l'admet sans hésiter; le déiste ne peut le révoquer en doute sans renverser l'idée que la raison lui donne de Dieu, et sans renverser le principe qui l'engage à se soumettre à la loi naturelle, et à admettre pour vrai tout ce que la raison enseigne clairement, sans tomber, en un mot, dans un scepticisme total. Si on peut donc prouver que Dieu ait effectivement parlé, il résultera de ce fait une obligation pour l'homme de croire fermement et entièrement tout ce qu'il saura que Dieu a révélé, et d'observer fidèlement et entièrement toutes les lois qu'il saura avoir été établies par Dieu.

Troisième principe. Puisqu'il s'agit ici d'un fait, le partisan de la révélation, qui en affirme l'existence, est obligé de la prouver par des preuves positives, et le déiste est en droit de se tenir sur la négative et de rejeter toutes les assertions qui ne seront pas appuyées sur de bonnes preuves, solides et capables de persuader un esprit sage et impartial; il est obligé de ne point rejeter celles qui auront ce caractère. S'il arrive donc que les partisans de la révélation ne puissent point prouver suffisamment ce qu'ils avancent et traitent néanmoins le déiste de libertin et d'impie parce qu'il ne veut pas les croire sur leur parole, ils seront censés des fanatiques. Mais s'il arrive que le déiste, pressé par des raisons fortes et solides, ne se tire d'affaire qu'en plaisantant sur la religion révélée, et en appelant ses adversaires des fanatiques et des superstitieux, il sera non-seulement censé un téméraire et un obstiné qui, pour défendre une mauvaise cause, a recours aux injures, mais il sera convaincu et atteint d'impiété et de blasphème, parce qu'il résiste à Dieu même. Cette réflexion ne sera pas inutile dans notre siècle pour savoir apprécier selon leur valeur certaines clameurs trop fréquentes et importunes.

CHAPITRE III.

La religion chrétienne est la véritable religion. Choix et division des preuves que l'auteur se propose de développer.

Il est temps de passer à l'examen des preuves que les partisans de la révélation allèguent, pour en établir l'existence, et afin de ne rien confondre, discernons d'abord les sentiments différents que suivent ceux qui soutiennent la révélation.

Trois sentiments différents partagent ceux qui affirment l'existence de la révélation.

Les Juifs, peuple certainement très-ancien, jadis florissant et maître de la Palestine, aujourd'hui dispersé dans le monde, affirment que Dieu a parlé autrefois à leurs ancêtres, et leur a donné, par le ministère de Moïse, un de leurs chefs, une religion et un culte qui n'a jamais été aboli, et qui conserve par conséquent encore toute son autorité et sa vigueur.

Les chrétiens, société formée plusieurs siècles après l'établissement de la religion des Juifs, et composée de plusieurs nations différentes répandues par toute la terre, s'accordent à reconnaître avec les Juifs que Dieu a parlé à Moïse et qu'il est l'auteur de la religion qu'il a enseignée; mais ils affirment en même temps que Jésus-Christ, qu'ils reconnaissent pour Fils de Dieu et pour leur chef, né et mort en Palestine sous les règnes d'Auguste et de Tibère, a aboli l'ancien culte des Juifs, et a fondé une nouvelle religion qui perfectionne et développe ce que Dieu avait promis ou indiqué dans la religion établie par Moïse.

Les mahométans, secte née en Arabie environ six cents ans après Jésus-Christ, et dominante dans une petite partie de l'Europe et dans plusieurs grandes contrées de l'Asie et de l'Afrique, s'accordent à reconnaître avec les Juifs et avec les chrétiens que Dieu a parlé aux hommes par le ministère de Moïse et de Jésus-Christ qu'ils vénèrent comme des prophètes envoyés de Dieu; mais ils affirment que Mahomet, auteur de leur religion, né à la Mecque sous l'empire de Justin-le-Jeune, et mort à Médine sous l'empire d'Héraclius, a été un troisième prophète

que Dieu a envoyé pour instituer un nouveau culte et pour enseigner aux hommes sa volonté et ses lois.

Voilà donc le juif, le chrétien et le mahométan, quoique divisés entre eux sur des points essentiels, réunis et d'accord à soutenir la révélation contre le déiste. Mais prouvent-ils l'existence de cette révélation? Et qui d'entre eux la prouve? Je dis qu'ils la prouvent, que c'est le chrétien qui la prouve; et puisque le déiste peut et doit se tenir purement sur la défensive jusqu'à ce qu'il ait entendu et pesé les preuves qu'on lui propose, je veux qu'il use de son droit, et je vais devenir son adversaire pour établir des vérités dont je suis convaincu, par les preuves qui me convainquent moi-même. Je le ferai avec toute la sincérité et la bonne foi que l'amour de la seule vérité inspire. Que le déiste soit sincère à son tour, qu'il soit équitable et impartial, et il discernera aisément dans les motifs qui persuadent le christianisme, la voix et la main qui parle très-sensiblement à l'homme, qui veut instruire l'homme et le conduire au bonheur, mais qui, libre en même temps et indépendant dans le choix des moyens qu'il veut employer pour cela, exige de l'homme la docilité et la soumission que l'homme doit essentiellement à l'Etre suprême dès qu'il a entendu sa voix et connu ses volontés.

Il y a donc une révélation, et le chrétien prouve l'existence de cette révélation. Je ne m'attache point à examiner les preuves que le juif et le mahométan allèguent :

Premièrement, parce que les preuves que le chrétien produit pour établir la vérité de la révélation sont évidentes et prouvent non-seulement en général l'existence d'une révélation, mais en particulier celle de la révélation chrétienne; et que, par conséquent, puisque la religion chrétienne vient de Dieu, nulle autre religion qui lui soit opposée ne peut venir de Dieu, parce que Dieu ne peut pas se contredire.

En second lieu, parce que presque tous les articles de la doctrine du juif et du mahométan qui s'opposent à la religion chrétienne, sont remplis d'absurdités et évidemment destitués de preuves solides.

En troisième lieu, parce que le chrétien prouve beaucoup plus efficacement que le juif et le mahométan les points de la religion dans lesquels ils s'accordent avec lui. Tout cela se développera dans la suite. Pour le présent condamnons sans regret au silence un peuple livré par la Providence depuis près de dix-sept cents ans à la merci de tous les autres peuples; partout étranger et partout méprisé, réprouvé et condamné par les Ecritures qu'il reconnaît lui-même pour divines, et abandonné à la conduite de quelques rabbins dont les folles imaginations font honte à l'humanité. Condamnons au silence le mahométan ignorant qui suit en aveugle une loi fondée sur de pitoyables rêveries, accréditée par de grossières impostures, intruse dans le monde et dilatée par la violence et la séduction, par le fer et par l'appui qu'elle donne au vice et à la sensualité, annoncée enfin par un homme qui s'est dit prophète sans jamais rien produire, je ne dis pas de divin, mais de sensé pour autoriser sa mission, et dont la fourberie, la férocité, l'ambition et l'incontinence, jointes à un génie enthousiaste, hardi et guerrier, forment tout le caractère.

Il est juste que le chrétien parle; la pureté de sa morale, et le consentement unanime d'une foule de grands hommes sages et savants, qui, après l'examen le plus attentif, ont affirmé sans hésiter que la religion chrétienne avait Dieu même pour auteur, forment du premier abord un préjugé bien avantageux en sa faveur. Ses preuves ne le démentiront point; les voici, ou du moins voici celles auxquelles je m'attache.

La religion chrétienne s'est établie par des miracles qui prouvent qu'elle a Dieu pour son auteur. Cette preuve sera divisée en deux parties.

Après l'établissement de la religion chrétienne, Dieu a opéré en sa faveur plusieurs miracles qui confirment qu'il en est l'auteur.

La sainteté de la religion chrétienne prouve que cette religion a Dieu pour son auteur.

Sous le nom de miracles, j'entends des événements physiques que les causes physiques et naturelles n'auraient point pu produire dans les circonstances et de la manière dont ils ont été produits.

Je sais qu'on divise ordinairement d'une façon plus détaillée que celle que je viens de me proposer, les preuves de la religion qui forment ce total que le chrétien appelle les motifs de crédibilité; mais j'ai voulu suivre l'idée la plus simple, telle qu'elle s'est présentée naturellement à mes réflexions. Elle embrasse les points principaux que j'ai intention de développer, sans embrasser ni exclure plusieurs autres preuves très-efficaces, sur lesquelles mon plan ne m'engage point à insister, quoique je les touche par occasion. Il est indubitable que je ne dirai rien de nouveau. Je sais même, et je reconnais bien sincèrement, que ce que je dirai a été beaucoup mieux dit par d'autres; mais cela ne me fait point de peine, parce que mes prétentions sont très-bornées. Je suis chrétien; je veux avoir la satisfaction d'exprimer à ma manière des vérités dont je suis touché et dont je sens la force : elles sont très-utiles et importantes en elles-mêmes. S'il arrive que par mon moyen elles deviennent utiles à un seul de mes frères, à un seul homme, je m'estimerai assez heureux, si cela même n'arrive pas, il me restera du moins la consolation d'avoir fait le peu que je pouvais pour contribuer à la gloire de mon Dieu et au bonheur de mes frères. Venons au fait.

CHAPITRE IV.

Jésus-Christ a opéré des miracles. Ces miracles sont dûment attestés par des témoins qu'on ne peut soupçonner ni d'illusion, ni d'imposture. Ces miracles établissent la vérité de la religion chrétienne.

Sous l'empire d'Auguste, et sous celui de

Tibère, il a existé en Palestine un homme nommé Jésus-Christ qui a enseigné une nouvelle religion et qui a eu des disciples. Il a été mis à mort par les ordres de Ponce Pilate, gouverneur romain de la Judée. Le nombre de ceux qui ont suivi sa doctrine s'est considérablement augmenté sous les règnes immédiats de Tibère, et a enfin formé une société très-nombreuse de gens qu'on a appelés chrétiens. Tous ces faits sont d'une notoriété si publique et si incontestable, que la certitude historique ne peut pas arriver à un plus haut degré, et qu'on ne peut par conséquent les révoquer en doute sans joindre à un excès de ridicule la plus crasse ignorance. Avant les règnes de Tibère et d'Auguste, personne n'a jamais nommé Jésus-Christ ni les chrétiens; il n'y a nul monument, nulle trace de leur existence. Depuis ce temps-là, il y a des monuments innombrables qui en font foi, et qui s'accordent tous à reconnaître unanimement, comme une chose indubitable, que Jésus-Christ a existé, qu'il a enseigné une nouvelle religion, qu'il a été mis à mort, que le nombre de ses disciples s'est multiplié et a formé la société chrétienne.

Les historiens sacrés des chrétiens attestent ces faits; tout ce qu'il y d'anciens auteurs chrétiens, les Ignace, les Clément, les Justin, les Tertullien, les Cyprien, les Origène, etc., les supposent constamment comme une chose indubitable. Les auteurs païens et Juifs en fournissent eux-mêmes plusieurs preuves irréfragables. Pendant plus de quatre cents ans les chrétiens ont disputé avec les païens sur la vérité de la religion chrétienne; ils disputent depuis près de dix-huit siècles contre tous les autres adversaires qui ont existé et qui existent, et on a toujours supposé de part et d'autre la certitude de ces faits, sans que jamais il y ait eu personne qui les ait révoqués en doute. Nul Juif, nul incrédule n'a jamais osé se décrier au point de former un doute aussi insensé. S'il est donc évident qu'il y ait des faits de l'existence desquels les hommes sont assurés et qu'ils savent être vrais, quoiqu'ils ne les aient point vus de leurs propres yeux, il est évident que nous avons une certitude absolue et entière qu'il a existé en Palestine, sous les règnes d'Auguste et de Tibère, un homme nommé Jésus-Christ, qui a enseigné une nouvelle religion, qui a été mis à mort, et dont les disciples ont formé la société chrétienne. Si cela est, Jésus-Christ a été nécessairement ou un enthousiaste qui avait l'imagination frappée, ou un imposteur, ou un homme envoyé et autorisé par Dieu même. Il n'y a point là de milieu; on ne peut concevoir autre chose. Jésus-Christ n'a été ni enthousiaste ni imposteur, il a donc été envoyé et autorisé par Dieu même. La conséquence est claire. Voyons si les principes dont elle dérive sont certains.

En premier lieu, il n'y a point de fondement pour juger que Jésus-Christ ait été un enthousiaste ou un imposteur, il n'y en a aucune preuve. Tout ce que nous savons de sa doctrine et de sa vie, l'innocence de ses mœurs et les enseignements sages et sublimes qu'il a donnés ont souvent arraché des louanges même à ses ennemis.

En second lieu, les prophéties contenues dans les livres saints des Juifs, se sont vérifiées en la personne de Jésus-Christ, avec une justesse et une précision admirables et frappante. Un livre extrêmement ancien et le plus respectable qui existe, écrit (comme une nation entière ennemie du christianisme l'atteste), plusieurs siècles avant la naissance de Jésus-Christ, contient le détail de sa vie et de sa mort: Jacob, David, Moïse, Isaïe, Malachie, Aggée, etc., en désignant les marques qui devaient caractériser un envoyé de Dieu qui avait été promis au genre humain, ont tracé les principaux traits de l'histoire du fils de Marie.

Il n'est point au pouvoir d'un imposteur ou d'un enthousiaste, de s'approprier avec cette évidence un caractère unique, dont l'image formée successivement durant une longue suite de siècles par plusieurs mains différentes, est exposée aux yeux de l'univers (1).

En troisième lieu, la persévérance avec laquelle les disciples de Jésus-Christ ont adhéré après sa mort à la religion qu'il avait enseignée, est un argument invincible qui ne permet pas même de soupçonner qu'il ait été un enthousiaste ou un imposteur: parce que sa religion était appuyée sur des faits qui n'étaient susceptibles ni de fourberie ni d'illusion, et que la persévérance avec laquelle ses disciples ont adhéré à cette religion après la mort de leur Maître, naissait en eux de la certitude de ces faits, dont ils avaient été témoins. C'est ici que je m'arrête. La force de cette preuve est telle qu'elle n'admet aucune réplique, et j'avoue sincèrement que je ne crois pas qu'un homme sensé puisse l'examiner avec attention sans en être convaincu.

Il n'est pas extraordinaire de voir des hommes dont le cerveau troublé se forge des imaginations, avec tant d'énergie, que l'enthousiaste même qui les produit, se persuade très-vivement, que ses rêveries sont des vérités, et qu'il parvient quelquefois à le persuader à d'autres. L'histoire nous en fournit plusieurs exemples; et les Eon, les Morin, les Boehm, et cent visionnaires, faux mystiques et fanatiques de cette espèce ont fait voir jusqu'à quel point l'esprit de l'homme peut s'égarer.

Il n'est point extraordinaire de voir des hommes fourbes et ambitieux, qui se sentant doués d'un génie fécond en ressources, et entreprenant, le fassent servir à leurs passions, pour s'accréditer en débitant des révélations, des entretiens avec la Divinité, des ordres du Ciel, dont ils sont les dépositaires, et d'autres fables de cette espèce; Numa, Eunus, Barcochebas, Mahomet et plusieurs autres

(1) Le plan de cet ouvrage n'est point de donner à la preuve éclatante que le christianisme tire des prophéties sa force et son étendue. Il me suffit que de l'aveu des plus accrédités parmi les docteurs juifs, les prophéties les plus illustres, qui se sont le plus visiblement accomplies en Jésus-Christ annoncent le Messie. Voyez Huet, *Démonstr. Evang. prop.* 7. (*Note*)

ont eu recours à ces ruses, pour séduire et asservir à leur autorité des peuples assez simples et assez grossiers, pour être la dupe de leur charlatanerie, ou de leurs contes. L'enthousiaste peut se tromper, et tromper les autres parce qu'il conçoit et raconte des choses qu'on ne peut vérifier, qui se passent au dedans de lui-même, et dont son imagination seule est la source. L'imposteur peut séduire, ou parce qu'il ne raconte que des choses, dont il se dit seul témoin, ou parce que les tours d'adresse qu'il fait en présence des autres, n'excèdent que les connaissances d'un peuple stupide, sans excéder les forces de la nature. Mais il est inouï, incroyable et impossible qu'un enthousiaste ou un imposteur ait jamais fait croire à des hommes sensés et de sang-froid, qu'ils aient souvent vu, de leurs propres yeux, des événements miraculeux, sur lesquels il est impossible de prendre le change, parce que d'un côté ils sont sensibles et palpables, et de l'autre évidemment supérieurs à toutes les forces de la nature. C'est là ce qu'a fait Jésus-Christ; il n'a donc été ni enthousiaste, ni imposteur. Y a-t-il là, supposé qu'on prouve les faits, quelque chose qui soit douteux ou incertain? je ne le vois pas. Il ne nous reste donc qu'à nous attacher à examiner la certitude de ces faits : or les faits sont si certains, que les ennemis du christianisme ne peuvent entreprendre de les révoquer en doute, sans recourir à des absurdités. La suite fera voir qu'il n'y a rien d'outré dans ce que j'avance.

Il y a eu des disciples de Jésus-Christ qui l'ont connu, qui ont vécu et conversé avec lui, et qui ont été les témoins de ses actions. Ces disciples de Jésus-Christ, immédiatement après la mort de leur maître, ont enseigné sa doctrine à Jérusalem où il était mort, dans la Palestine et en plusieurs pays différents; et en enseignant cette doctrine, ils ont affirmé que Jésus-Christ leur maître, avait opéré en leur présence pusieurs miracles : qu'il avait rendu la vie à plusieurs morts, qu'il avait guéri un grand nombre de personnes de différentes infirmités par la seule vertu de sa parole, qu'il était ressuscité le troisième jour après sa mort, qu'ils l'avaient vu plusieurs fois depuis sa résurrection, qu'ils avaient parlé et conversé familièrement avec lui et qu'ils avaient été témoins de son ascension dans le ciel. C'est là un fait qui n'est pas susceptible de controverse pour quiconque a la moindre teinture de l'histoire du christianisme. Il faudrait pour former des doutes à cet égard douter si les premiers chrétiens ont été attirés à la religion chrétienne et instruits par les disciples immédiats de Jésus-Christ, ou s'ils ont reçu d'eux les livres des Evangiles, ou si ces faits sont et ont toujours été contenus dans l'Evangile. Or je défie nos adversaires de pouvoir autoriser ces doutes par quelque raison solide.

La société entière des chrétiens a toujours cru, en tout temps et constamment, les miracles de Jésus-Christ et sa résurrection. Qu'on remonte de siècle en siècle, elle n'a qu'une voix là-dessus : la croyance de ces faits est liée avec son existence : elle est le fondement de sa foi. Or cette société, qui nécessairement doit avoir une origine, et qui doit nécessairement avoir quelque idée et quelque connaissance de son origine, n'en a jamais connu ni soupçonné d'autre, que la prédication par laquelle les disciples immédiats de Jésus-Christ, ont annoncé à l'univers les miracles et la résurrection de leur maître.

La société entière des chrétiens a toujours reconnu d'un consentement unanime que les livres des quatre Evangiles de saint Matthieu, de saint Luc, de saint Marc et de saint Jean, qui contiennent les miracles et la résurrection de Jésus-Christ, avaient été écrits et publiés dès les commencements de son origine. Deux de ces livres, le premier et le dernier, ont incontestablement pour auteurs deux apôtres de Jésus-Christ, saint Matthieu et saint Jean, et les deux autres ont été écrits par des auteurs contemporains des premiers disciples de Jésus-Christ, et disciples eux-mêmes et compagnons fidèles, l'un de saint Pierre, et l'autre de saint Paul. Ces livres des Evangiles sont cités par les écrivains chrétiens de l'antiquité la plus reculée, par saint Clément, pape, saint Polycarpe, saint Ignace, saint Justin, saint Irénée, martyr, par Clément d'Alexandrie, Tertullien, Origène, et successivement par tous les Pères de l'Eglise des siècles suivants. Quiconque d'entre les chrétiens a osé rejeter l'autorité d'un seul même de ces livres, a été rejeté et retranché du corps de l'Eglise. Ni les Juifs, ni les païens, c'est l'assertion d'un des plus savants (1) littérateurs du dix-septième siècle, n'ont jamais osé révoquer l'authenticité de ces livres en doute. Les ennemis mêmes les plus furieux de notre religion nous l'accordent. Celse la suppose clairement, et souvent; et Julien l'Apostat l'avoue expressément (2). Ce n'est donc point là un article qu'on puisse mettre en question ; toute la question se réduit donc à savoir si les premiers disciples de Jésus-Christ, en se donnant à tout l'univers pour témoins des miracles de leur maître, et de sa résurrection, ont parlé sincèrement ou non ; et supposé qu'ils aient parlé sincèrement, si les miracles de Jésus-Christ sont ou ne sont

(1) Cui accedit quod Tertullianus aliquot librorum ipsa archetypa suo adhuc tempore ait extitisse, quodque omnes Ecclesiæ illos libros tanquam tales, antequam conventus ulli communes habiti essent, receperunt; neque aut Pagani aut Judæi unquam controversiam moverunt, quasi non eorum essent opera quorum dicebantur. Julianus vero etiam aperte fatetur Petri, Pauli, Matthæi, Marci, Lucæ esse ea quæ christiani legunt iisdem nominibus inscripta. » (*Hug. Grot., de Verit. relig. christ., lib.* III, *pag.* 92, *edit. Paris. Cramoisi.*)

(2) Ce que les Juifs et les païens n'ont jamais fait, quelques incrédules modernes ont entrepris de le faire. Mais comme ils ne combattent l'autorité et l'authenticité des Evangiles, que par des assertions hasardées, par des arguments négatifs et par des conjectures, j'ai cru qu'il suffisait d'indiquer nos preuves positives, qui sont décisives et contre lesquelles on n'allègue aucune exception légitime. On trouvera cette matière traitée de main de maître dans l'excellent ouvrage *de la Certitude des preuves du christianisme, par M. Bergier, chap.* 1 *et* 2

pas des faits sur lesquels ils puissent avoir pris le change, et s'être imaginé de les avoir vus : en un mot s'ils ont été trompés, ou s'ils ont voulu tromper eux-mêmes.

Ils n'ont point été trompés, et ils n'ont même pu l'être. La nature des faits dont ils se sont dits les témoins, en exclut même le soupçon. On ne peut pas concevoir qu'il soit possible que dix ou douze hommes (pour ne parler ici que de ceux qui sont plus connus) se soient imaginés avoir vu des milliers d'hommes rassasiés dans un lieu désert par cinq pains et deux poissons, en sorte que des restes de leur repas, on ait rempli plusieurs corbeilles; qu'ils aient cru avoir vu plusieurs morts ressusciter, avoir vu un cadavre, qui était depuis quatre jours dans le tombeau, ranimé dans un instant et plein de vie (1); qu'ils aient cru avoir vu des sourds, des paralytiques, des muets, des lépreux, des aveugles guéris souvent par le seul son de la parole d'un homme; de l'avoir vu, cet homme, apaiser par une parole les vents et calmer les tempêtes; et enfin de l'avoir vu ressuscité lui-même après avoir expiré sur la croix, et après que la capitale de la Palestine et un peuple immense avaient été témoins de son supplice; de lui avoir parlé après sa résurrection, de s'être entretenus plusieurs fois avec lui, de l'avoir vu manger, d'avoir touché son corps et ses plaies, et de l'avoir vu enfin s'élever de terre, et monter dans le ciel. Il est impossible, dis-je, de concevoir que dix ou douze hommes aient cru voir ces faits, et en être témoins, et qu'ils se soient trompés; que tout cela n'ait été que des prestiges et de l'illusion. Or ce sont là les faits desquels les premiers disciples de Jésus-Christ se sont donnés pour témoins. Ils n'ont donc point été trompés; ils n'ont même pu l'être, à moins qu'on ne veuille les supposer non-seulement des imbéciles, mais des frénétiques dont la vie était un délire perpétuel. Or de quel droit peut-on le faire? Des hommes, qui quoique nés dans une condition obscure, quoique dépourvus de savoir, et des connaissances qu'on acquiert par l'étude, montrent dans tous leurs écrits et dans leurs actions, un sens juste, une sagesse simple à la vérité et éloignée de la politique, mais éclairée en même temps et soutenue : des pêcheurs et des publicains de la Palestine, qui ont parlé de la Divinité, de la piété, de la justice, de la vertu et de tous les devoirs de l'homme envers Dieu, envers ses semblables, et envers soi-même de façon à faire rougir les Platon et les Socrate, et qui non-seulement ont produit un système de théologie, tel que la philosophie et la métaphysique de tous les siècles n'ont rien inventé qui en approche; mais qui l'ont fait recevoir, et considérer comme divin, et réduire en pratique par des hommes sans nombre, de tous pays et de toute condition : de tels hommes peuvent-ils être soupçonnés d'imbécillité, ou de frénésie? L'unique soupçon qu'on puisse donc former pour douter de la validité de leur témoignage est celui qui a pour objet leur sincérité. N'ont-ils point voulu en imposer à

(1) Je ne rapporterai point tous les textes de l'Evangile qui contiennent le récit des miracles de Jésus-Christ, il me paraît cependant à propos d'en rapporter quelqu'un, et je choisis celui qui contient le récit de la résurrection de Lazare (saint Jean, chapitre 11). «En ce temps-là il y avait un homme malade appelé Lazare, qui était de Béthanie, le Bourg de Marie et de Marthe sa sœur. Marie est celle qui répandit sur le Seigneur une liqueur odoriférante et qui lui essuya les pieds avec ses cheveux : et c'est Lazare son frère qui était malade. Ses sœurs envoyèrent donc dire à Jésus : Voilà celui que vous aimez qui est malade. Jésus entendant cela leur répondit : Cette maladie n'est pas pour qu'il meure, mais pour la gloire de Dieu : afin que le Fils de Dieu en soit glorifié. Or Marthe et sa sœur Marie et Lazare étaient aimés de Jésus. Ayant donc su que Lazare était malade, il demeura encore deux jours au même lieu; et après il dit à ses disciples : Retournons en Judée. Ses disciples lui dirent : Maître, il y a si peu que les Juifs voulaient vous lapider, et vous retournez-là? Jésus leur répondit : Le jour n'a-t-il pas douze heures? si quelqu'un marche le jour, il ne bronche point, parce qu'il voit la lumière de ce monde. Mais si quelqu'un marche la nuit, il bronche parce que la lumière lui manque. Il parla ainsi, et puis il leur dit : Notre ami Lazare dort, mais je vais pour l'éveiller. Sur quoi ses disciples dirent : S'il dort, il en réchappera. Mais c'est de la mort de Lazare que Jésus avait parlé; et ils crurent que c'était d'un simple sommeil qu'il parlait. Alors Jésus leur dit ouvertement : Lazare est mort; et afin que vous croyiez, je suis bien aise pour l'amour de vous de n'avoir point été là. Mais allons à lui. Sur cela, Thomas (ce qui signifie Didyme) dit aux autres disciples : Allons-y aussi, nous, afin de mourir avec lui. Jésus arriva donc, et trouva qu'il y avait déjà quatre jours que Lazare était enterré. Or Béthanie était environ à quinze stades de Jérusalem, et plusieurs des Juifs étaient venus voir Marthe et Marie pour les consoler au sujet de leur frère. Cependant Marthe ayant su que Jésus venait, alla au devant de lui, et Marie se tint au logis. Seigneur, dit Marthe à Jésus, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort : mais je sais que, même à présent, tout ce que vous demanderez à Dieu, il vous l'accordera. Votre frère ressuscitera, lui dit Jésus. Marthe lui répondit : Je sais qu'il ressuscitera au dernier jour, dans le temps de la résurrection. Jésus lui dit : Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, vivra quand même il serait mort : et quiconque vit et croit en moi, ne mourra point pour toujours. Croyez-vous cela? Oui, Seigneur, lui dit-elle, je l'ai cru, que vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde. Ce qu'ayant dit, elle s'en alla, appela tout bas sa sœur Marie : Voilà le maître, dit-elle, et il vous demande. A cette parole, Marie se lève aussitôt et va le trouver. Car Jésus n'était pas encore arrivé au bourg, mais il était encore dans le lieu où Marthe était venue au-devant de lui. Les Juifs qui étaient au logis avec Marie, et qui la consolaient, ayant pris garde qu'elle s'était levée si vite, et qu'elle était sortie, la suivirent, disant : Elle va au lieu de la sépulture pour y pleurer. Mais Marie étant arrivée au lieu où était Jésus, dès qu'elle le vit, elle se jeta à ses pieds, et lui dit : Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort. Jésus la voyant pleurer, elle, et les Juifs qui étaient venus avec elle, il eut un frémissement intérieur, et s'émut lui-même, puis il dit : Où l'avez vous mis? Seigneur, répondirent-ils, venez et voyez. Alors Jésus répandit des larmes. Sur quoi les Juifs dirent : Voilà à quel point il l'aimait. Mais quelques-uns d'entre-eux dirent : Lui qui a ouvert les yeux d'un homme né aveugle, ne pouvait-il pas empêcher celui-ci de mourir? Jésus donc frémissant en lui-même tout de nouveau, alla au lieu de la sépulture. C'était un endroit creusé dans le roc, et on avait mis une pierre par-dessus. Otez la pierre, dit Jésus; Seigneur, lui dit Marthe, la sœur du mort, il commence à sentir mauvais : car il y a quatre jours qu'il est enterré. Jésus lui repartit : Ne vous ai-je pas dit que si vous croyez, vous verrez Dieu glorifié? Ils ôtèrent donc la pierre, et Jésus élevant les yeux dit : Mon père, je vous rends grâces de m'avoir exaucé. Pour moi, je savais bien que vous m'exaucez toujours; mais ce que j'ai dit, c'est à cause du monde qui est présent, afin qu'ils croient que c'est vous qui m'avez envoyé. Après ces paroles, il dit d'un ton de voix fort haut : Lazare, venez dehors. Le mort sortit aussitôt, avec les bandes qui lui liaient les pieds et les mains, et avec les linges qui lui couvraient le visage. Déliez-le, leur dit Jésus, et laissez-le aller. Là dessus grand nombre des Juifs qui étaient venus voir Marie et Marthe, et qui avaient vu ce que Jésus avait fait, crurent en lui. »

ceux qu'ils ont attirés à la religion de Jésus-Christ? Etaient-ils réellement persuadés d'avoir vu les faits dont ils se disaient les témoins? Non, ils n'ont point voulu en imposer; ils ont été très-réellement persuadés d'avoir vu les faits, dont ils se sont dits les témoins. Il s'agit ici de pénétrer dans les cœurs et d'examiner les dispositions les plus secrètes de l'âme. L'homme ne peut entreprendre cet examen que par la voie du raisonnement, en jugeant de la cause par les effets, et en supposant dans tous les autres hommes certaines affections et certains sentiments, qu'il sent que la nature a gravés dans son âme, et qu'il a retrouvés dans l'âme de tous les autres hommes desquels il a eu quelque connaissance. C'est ainsi que nous jugeons, avec une certitude morale qui produit une évidence à laquelle personne ne se refuse, que tout homme qui de propos délibéré se donne la mort, est ou un homme que quelque affection violente agite, ou un homme qui a le cerveau et l'usage de la raison altérés par quelque indisposition physique, parce que les sentiments que nous éprouvons dans nous-mêmes et ceux que nous avons reconnus dans tous les autres hommes nous persuadent que personne n'est suicide de gaieté de cœur quand il est dans son bon sens. Or si nous adoptons cette méthode et si nous suivons ce seul guide que la nature nous a donné pour sonder et connaître les dispositions intérieures de l'âme, j'ose avancer que les preuves que nous avons de la sincérité des premiers disciples de Jésus-Christ, témoins de ses miracles et de sa résurrection, vont jusqu'à la démonstration dont ce genre de preuves est susceptible.

En premier lieu, il est injuste de soupçonner les premiers disciples de Jésus-Christ d'imposture : la vertu brille dans tous leurs écrits, elle seule paraît avoir animé toutes leurs actions. Ce n'est point ici que je me propose de développer cet argument, il est réservé ailleurs ; mais, en attendant, qu'on jette un coup d'œil sur les Epîtres d'un saint Pierre, d'un saint Paul, d'un saint Jean, sur l'histoire et sur les livres du Nouveau Testament, l'horreur du vice, l'amour le plus ardent envers Dieu et envers les hommes, la candeur, le zèle, la droiture s'y manifestent partout. Tout l'éclat de la vertu y est dépeint avec les couleurs les plus vives et les plus soutenues. L'hypocrisie et l'imposture ne savent point se masquer au point d'affecter constamment un tel langage.

En second lieu, il est inconcevable que dix ou douze pauvres Juifs pêcheurs, ou gens de cette espèce, après avoir vu le maître, duquel ils s'étaient rendus les disciples, expirer dans les supplices, aient pu immédiatement après sa mort concevoir le dessein de persuader par des impostures, non-seulement à la Grèce ou à l'Italie, ou à d'autres pays éloignes de leur patrie, mais aux habitants même de Jérusalem, à ceux qui avaient vu Jésus-Christ sur la croix, que cet homme mort dans l'ignominie était le Fils de Dieu, et avait opéré pendant les trois dernières années de sa vie des miracles éclatants dont ils se disaient eux-mêmes les témoins, et dont ils prenaient à témoins et Capharnaüm, et Béthanie, et la Galilée, et Jérusalem et toute la Palestine. C'est cependant ce qu'il faut admettre pour soupçonner les premiers disciples de Jésus-Christ d'imposture.

Il est incroyable, en troisième lieu, que les premiers disciples de Jésus-Christ aient voulu en imposer à ceux qu'ils ont attirés à la religion chrétienne, parce que les dogmes et la morale de cette religion attaquent ouvertement tout ce qu'il y a de vicieux dans l'homme, et qu'ils ont annoncé cette religion d'une manière qui rendait, humainement parlant, le succès de leur entreprise impossible. Des scélérats qui veulent faire adorer un séducteur comme un Dieu, ne sauraient, sans être atteints de la plus insigne folie, choisir et prêcher une religion sévère aux passions de l'homme et terrible au vice. Des imposteurs, qui veulent séduire, cherchent à flatter et à plaire ; ils n'entreprennent point de heurter de front et de combattre sans cesse et sans relâche, toutes les affections criminelles de l'homme, même celles qui lui sont le plus chères et dont les sens et le cœur font leurs délices. C'est cependant ce que les premiers disciples de Jésus-Christ ont entrepris, et s'ils ont été des imposteurs, ils ont cru pouvoir tromper l'univers en allant annoncer au Juif sensuel et grossier une nouvelle loi spirituelle et un Messie crucifié ; à l'Asiatique efféminé et au Grec délicat, sophiste et superstitieux, au Romain plongé dans le luxe immense du siècle d'Auguste ; à toutes les nations de la terre, esclaves de leurs idoles et de leurs vices, un ordre de Dieu, qui proscrit l'idolâtrie et l'incontinence, l'avarice et l'orgueil ; qui prescrit à l'homme la pénitence, la mortification des sens, la douceur et l'humilité; en annonçant un jugement de Dieu, sévère et inévitable, une éternité de tourments pour quiconque meurt coupable d'un seul crime. Ils ont osé annoncer tout cela au nom d'un homme puni du dernier supplice, sans dissimuler la bassesse de leur extraction, leur ignorance, leurs frayeurs, leurs faiblesses et leurs fautes. Il est inouï et incroyable que des imposteurs aient pris un parti de cette nature.

Quatrième preuve de la sincérité des premiers disciples de Jésus-Christ : ils ont été désintéressés et constants dans le témoignage qu'ils ont rendu à leur Maître. Qu'ont-ils cherché, ces disciples de Jésus de Nazareth, quand ils allaient prêcher aux Juifs et aux païens la divinité d'un homme crucifié? des honneurs ou des richesses? Quand ils auraient été assez stupides pour s'imaginer de pouvoir tirer parti d'une imposture qui aurait été aussi grossière que la leur, aussi mal conçue, si propre à les couvrir d'ignominie et à les faire gémir toute leur vie dans la misère, comment l'expérience ne les aurait-elle pas détrompés? Toute la tradition, toutes les histoires et les monuments de l'antiquité, qui font mention d'eux et de leur conduite, at-

testent leur pauvreté, leur humilité et leurs souffrances. Ils ne vivaient, ils ne respiraient pour ainsi dire que pour prêcher incessamment Jésus-Christ et l'Evangile, sans en recevoir aucune récompense de la part des hommes. Haïs, persécutés souvent par les gentils, toujours par les Juifs envenimés de rage contre le nom de Jésus-Christ, ils ont été cités devant les tribunaux, battus de verges, exilés et réduits à fuir de province en province; plusieurs d'entre eux ont enfin versé leur sang et scellé par le sacrifice de leur vie les vérités qu'ils avaient annoncées aux hommes dès le commencement de leur prédication; ils ne se sont point démentis; ils n'ont point chancelé: ils ne se sont point rétractés. Ces prétendus imposteurs, après avoir formé le complot le plus incompréhensible, le plus insensé et le plus criminel, après avoir éprouvé les horreurs des cachots et des supplices, persévèrent jusqu'au dernier soupir à reconnaître Jésus de Nazareth pour Fils de Dieu, sa religion pour divine, et les miracles qu'ils lui ont attribués pour certains et incontestables. Que peut-on prétendre de plus de l'homme pour que le témoignage qu'il rend soit reçu comme valide et sincère? Ecoutons pendant quelques moments Eusèbe, évêque de Césarée, qui, dans les commencements du quatrième siècle de l'Eglise, pressait vivement les païens par cet argument (1).

Voyons, dit-il, *s'il y a la moindre vraisemblance que les premiers disciples de Jésus-Christ aient voulu en imposer dans le témoignage qu'ils ont rendu à leur Maître...... Jamais on ne pourra alléguer aucune raison pour se dispenser d'ajouter foi à cette multitude d'hommes qui ont embrassé un genre de vie austère et religieux, qui ont méprisé les biens de cette vie et ont abandonné les personnes qui leur étaient les plus chères, en se condamnant à toutes les incommodités d'une pauvreté volontaire, pour annoncer unanimement à l'univers les miracles de la Résurrection de Jésus leur maître. Que ce soit donc là notre premier et principal argument. Exposons-le en examinant les conséquences qu'il faudrait admettre, si nous supposons vraie l'assertion qui s'oppose à la nôtre. Et, en premier lieu, commençons à établir un principe duquel nos adversaires conviennent avec nous, c'est-à-dire, que Jésus a été le maître de ceux qui, après sa mort, ont annoncé sa religion et ses miracles, qu'ils ont été ses disciples. Supposons ensuite que Jésus, au lieu d'avoir enseigné une morale sainte et pure, ait, sous un masque hypocrite de piété, formé ses disciples au crime, et que les disciples, plus coupables encore que leur Maître, lui aient attribué des miracles et des prodiges, pour exciter l'admiration des peuples, et pour s'attirer leur estime..... et voyons si de tels hommes auraient pu soutenir une entreprise aussi hardie. Le crime, dit-on ordinairement, n'est point ami du crime, et il ne l'est point de la vertu. D'où vient donc que tant d'hommes se sont unis pour devenir des scélérats? D'où vient qu'ils s'accordent tous pour rendre des mêmes faits un témoignage si unanime? D'où vient qu'ils persévèrent jusqu'à la mort à soutenir ce qu'ils ont unanimement attesté?..... N'avaient-ils donc point été spectateurs de la fin funeste de leur Maître et de son supplice? Pourquoi donc, après l'avoir vu expirer dans les tourments d'un supplice douloureux et infâme, annoncent-ils en son nom, avec une constance invincible, une nouvelle religion, sans que rien les effraie, sans que rien les arrête? Que cherchaient-ils donc par là? une mort violente semblable à celle de Jésus? mais, qui est-ce qui a jamais été assez insensé pour chercher les supplices et la mort sans avoir aucun espoir de récompense? Accordons à l'incrédulité que Jésus ait pu tromper ses disciples, qu'il ait pu les séduire; d'où vient qu'après sa mort leur amour et leur admiration pour lui se sont augmentés? Nous savons que dans le temps de sa passion, ils l'ont ou abandonné ou renié, mais dès qu'il a cessé de vivre parmi les hommes, ils ont été animés d'un nouveau courage, ils ont mieux aimé mourir que de se désister du témoignage qu'ils lui ont rendu. Si ces premiers disciples de Jésus ont reconnu leur Maître pour un imposteur... d'où vient qu'ils souffraient si volontiers la mort, pourvu qu'ils eussent la satisfaction de prêcher en son nom une religion sévère et de publier ses miracles, tandis que chacun d'eux pouvait vivre chez soi tranquille et paisible? Comment des imposteurs souhaitaient-ils de mourir pour un homme dont ils connaissaient mieux que personne la fourberie et l'imposture?... Je sais que l'homme sage et vertueux peut se résoudre quelquefois à subir par amour pour la vertu une mort glorieuse... mais le méchant l'esclave de la volupté, qui se livre sans réserve à ses passions et qui ne chérit que cette vie passagère et ses faux plaisirs, ne sacrifie point sa vie même aux personnes qui lui sont les plus chères, bien moins encore à un imposteur et à un scélérat... Si Jésus a donc été un séducteur, un faiseur de prestiges, si ses disciples l'on reconnu pour tel et s'ils étaient eux-mêmes dévoués au crime, d'où vient que pour l'amour de lui, ils se sont exposés volontiers à la haine et à la fureur de leurs concitoyens, et qu'ils ont affronté tous les supplices? Cela ne s'accorde point avec le caractère des méchants... Si les premiers disciples de Jésus ont reconnu leur Maître pour un imposteur, et s'ils ont été témoins de son supplice, comment ont-ils pu s'accorder à inventer une imposture aussi soutenue aussi liée que la leur? Car enfin ils ont tous attesté unanimement, que Jésus avait guéri des lépreux, qu'il avait délivré des hommes possédés par le démon, qu'il avait ressuscité des morts, qu'il avait*

(1) Je n'allègue point ici contre l'incrédule l'autorité d'Eusèbe, mais ses raisons qui sont très-bonnes. Ce sera dans le même sens que je citerai ailleurs quelques autres passages semblables des Pères. Cette réflexion servira d'apologie, aux défauts d'exactitude s'il y en a quelqu'un dans ces traductions. Lorsque je citerai l'autorité des anciens sur quelque article qui puisse être litigieux dans la controverse présente, les versions dont je me servirai seront toujours soignées, autant que le sujet l'exigera.

rendu la vue à plusieurs aveugles, qu'il avait guéri des malades sans nombre et qu'enfin après son supplice et après sa mort, il leur était apparu à eux-mêmes ressuscité et plein de vie. Si tous ces faits étaient inventés ; si rien de tout cela ne s'était passé de leur temps et sous leurs yeux, si tout cela était inouï et imaginaire, comment ont-ils pu unanimement affirmer ces faits et s'en dire témoins et les sceller de leur sang? se sont-ils donc assemblés dès le commencement pour tramer cette conspiration, pour forger et accorder leurs mensonges? et comment pouvaient-ils s'y prendre pour former cette alliance de ténèbres? quels devaient être leurs discours? Amis (c'est ainsi sans doute qu'ils s'animaient mutuellement au crime), amis, nous avons tous connu l'imposteur, qui, après avoir séduit les peuples, vient d'expier sous nos yeux ses forfaits par le dernier supplice ; nous l'avons connu parfaitement et mieux que personne, nous avons été ses disciples et les dépositaires de ses secrets, et nous savons que malgré la vénération et le respect, dont une foule d'admirateurs l'ont cru digne, il n'a rien eu d'extraordinaire qu'une ambition démesurée, ses artifices et ses ruses... Unissons-nous donc tous en sa faveur, lions-nous tous par un engagement solennel à tromper l'univers par une fourberie concertée et réfléchie. Disons tous que nous l'avons vu de nos propres yeux rendre la vue à des aveugles quoique jamais nous n'ayons rien vu de semblable. Disons que nous l'avons vu rendre l'ouïe aux sourds quoique jamais nous n'ayons entendu parler de ce prodige : disons que nous l'avons vu guérir des lépreux et rappeler des morts à la vie ; soutenons en un mot pour vrais à la face de l'univers, des faits qui n'ont jamais existé ; et parce que la mort ignominieuse de notre Maître a été trop célèbre et trop publique pour qu'on puisse en aucune manière la cacher ou la dissimuler, remédions à cet inconvénient par un nouvel effort d'impudence, et attestons hardiment que nous l'avons vu ressuscité, qu'il a mangé, qu'il a conversé avec nous. Que cette impudence, que ce délire, que cette frénésie nous accompagne tous sans jamais se démentir jusqu'à la mort, jusqu'à rendre s'il le faut nos derniers soupirs sur une croix ! Quelle absurdité y a-t-il donc à mourir pour rien? ou quel mal faisons-nous en nous exposant sans aucun motif aux tourments, aux opprobres, aux prisons et aux chaînes? il est vrai qu'en proférant cette fable nous n'avons point d'espérance d'en retirer aucun avantage ; il est vrai que cela ne sera d'aucune utilité à ceux que nous séduirons, ni même à celui que nous cherchons à exalter par nos mensonges et dont nous prétendons faire un Dieu; mais n'importe : il faut mentir unanimement et constamment, il faut après avoir trompé nos concitoyens et nos frères, répandre parmi toutes les nations de la terre l'erreur et nos impostures. Nous imposerons de nouvelles lois à tous les peuples de l'univers, nous détruirons les opinions qu'ils suivent depuis tant de siècles ; nous défendrons au Romain de rendre hommage aux divinités, que ses ancêtres ont adorées, nous pénétrerons dans la Grèce et nous y enseignerons publiquement une doctrine contraire à celle que les sages de ce pays si fécond en grands hommes ont suivie. L'Egypte ne sera point à l'abri de nos attentats : nous attaquerons le culte des divinités qui y règnent et ce ne sera point en rappelant à ce peuple les anciens prodiges opérés par Moïse ; mais en lui présentant comme un objet de terreur le supplice et la mort de notre Maître; ce ne sera point par des raisonnements subtils, que nons anéantirons les préjugés des faux dieux adoptés par tant de nations, mais par la vertu de cet homme crucifié que nous annonçons. Les contrées les plus barbares ne nous rebuteront point, elles nous ouvriront une nouvelle carrière... Que jamais notre ardeur ne se ralentisse, les récompenses auxquelles nous aspirons sont bien dignes de tous nos efforts. Les peines les plus sévères que les lois de toutes les nations aient décernées contre les réfractaires et contre les séditieux seront le prix réservé à notre audace ; les chaînes, les tourments et les prisons, le fer, le feu, les croix, les bêtes féroces nous attendent ; l'exemple de notre Maître nous invite aux supplices, affrontons-les hardiment avec un cœur généreux et intrépide. Que peut-on concevoir de plus noble que de se rendre de gaieté de cœur ennemis des dieux et des hommes, de s'interdire tous les plaisirs et toute espérance de bonheur, d'errer en vagabonds dans la misère, uniquement pour séduire? que ce soit là notre but... annonçons notre Maître crucifié à nos yeux pour Dieu et pour Fils de Dieu... rendons son nom illustre et glorieux... souffrons tous les tourments et la mort pour une fable, pour un mensonge... tout cela te paraît-il croyable (Eusèb. Cæsar. Démonst. evang. lib. III, cap. 7)? Revenons à nous. Je crois volontiers des témoins qui se laissent égorger; je ne puis même sans folie et sans me rendre coupable d'une aveugle témérité refuser de les croire. L'équité et l'humanité ont leurs droits, et je sens que je ne puis sans les enfreindre, soupçonner des hommes contre lesquels je n'ai aucune preuve, d'un excès de fureur, qui aille au point d'immoler leur repos et leur vie à la manie de tromper le genre humain sans en attendre aucune récompense, ni des hommes, ni de Dieu. Car enfin s'il est évident par l'histoire et par le consentement de l'antiquité, que les premiers disciples de Jésus ont souffert des persécutions et des maux sans nombre de la part des hommes, il n'est pas moins évident à la raison, que des Juifs, élevés dans les principes de la religion enseignée par Moïse, étaient très-éloignés de s'imaginer qu'ils pussent faire une chose, qui fût agréable au Dieu d'Israël, en s'efforçant d'attribuer la divinité à un imposteur ; et certes si nous considerons leurs écrits, nous y verrons l'horreur pour le mensonge et pour la séduction en matière de religion, exprimée avec des traits si forts, que l'ombre même du soupçon sera dissipée sans retour. Si cela est, de quel droit, de quel front, l'incrédule

adversaire de la religion chrétienne récusera-t-il leur témoignage? témoignage rendu constamment jusqu'à la mort par des hommes non suspects, sur des faits sur lesquels il est impossible de prendre le change ; ou s'il admet la validité de ce témoignage, comment évitera-t-il les conséquences qui en dérivent nécessairement? Si les premiers disciples de Jésus n'ont été ni trompés par les prestiges d'un imposteur, ni des imposteurs eux-mêmes, Jésus-Christ a donc opéré des miracles éclatants et incontestables ; si cela est, il est le Fils de Dieu et la religion qu'il a enseignée, a Dieu même pour auteur, parce qu'il a opéré ces prodiges pour prouver aux hommes qu'il était Fils de Dieu et que sa religion était divine, et parce qu'évidemment la sainteté de Dieu et sa Providence ne lui permettent pas d'induire les hommes en erreur et d'autoriser l'impiété. Qu'on prenne un parti : il faut ou nier les faits, et je défie l'incrédule, quelle que puisse être son érudition et la finesse de son discernement, d'alléguer une seule bonne raison, qui selon les règles les plus austères d'une saine critique, rende douteux un seul des faits essentiels, qui forment la base du christianisme ; ou il faut qu'on donne quelque réponse satisfaisante aux arguments inévitables qui résultent de la certitude de ces faits, et c'est ce qu'on n'a jamais fait. Nous sommes donc en droit de conclure contre l'incrédulité, et nous le ferons : nous produirons ensuite de nouvelles preuves, et nous ferons voir que non-seulement la sincérité des premiers disciples de Jésus-Christ et la nature des faits qu'ils ont attestés rend leur témoignage digne de foi ; mais qu'outre cela Dieu a autorisé leur témoignage et leur prédication de la manière la plus authentique et la plus irréfragable. Arrêtons-nous seulement un peu auparavant, à examiner comment l'incrédule s'y prend, pour se débarrasser de ces premières attaques, et pour ne point avoir à faire a quelque libelle anonyme ou à quelque copiste moderne des anciens impies, écoutons les eux-mêmes, les anciens chefs de la philosophie anti-chrétienne, et choisissons ceux dont les écrits ont été plus célèbres, Celse et Julien l'Apostat. Ils ont eu l'un et l'autre de l'esprit, de l'érudition et une haine implacable contre la religion chrétienne. Ils ont vécu dans les premiers siècles du christianisme et ils ont été par conséquent à portée de s'éclaircir de la vérité des faits sur lesquels la religion chrétienne se fonde ; il est donc juste de leur donner le pas sur les incrédules de nos jours. Nous ajouterons ensuite aux sentiments de ces deux païens, ceux de Mahomet et des auteurs Juifs sur le même sujet, puisque dans la controverse dont il s'agit maintenant, ils font du moins en partie cause commune avec nos adversaires.

CHAPITRE V.

*Confirmation de la certitude des miracles de Jésus-Christ tirée des aveux de quelques-uns des plus anciens et des plus célèbres de nos adversaires. Conclusion et conséquences de tout ce qui vient d'être dit sur les miracles de Jésus-Christ. Réponse à une objection tirée de l'*Emile *de M. Rousseau.*

Celse, philosophe épicurien (1), vécut sous l'empire d'Adrien et de ses successeurs, et écrivit par conséquent dans le second siècle du christianisme. Son ouvrage contre le christianisme est rempli de fiel et d'aigreur ; il déchire, il insulte partout avec un acharnement qui trahit sans cesse l'air d'impartialité, de dédain et de fierté philosophique dont il se pare. Il avait lu les livres des chrétiens, et il se vantait de connaître parfaitement la religion qu'il entreprenait de combattre (*Voyez Orig., cont. Cels., lib.* I, *n.* 12). Il tombe cependant souvent dans des erreurs peu pardonnables à un philosophe et à un savant qui se pique d'être instruit : mais il supplée au défaut de ses preuves par les calomnies les plus évidentes, et par les railleries les plus amères et les plus sanglantes contre ce que le christianisme a de plus saint et de plus sacré. Son livre intitulé *Discours véritable,* ou *Histoire*, ou *Doctrine véritable,* fut refuté par Origène vers la moitié du troisième siècle.

Origène , un des plus zélés défenseurs que la religion chrétienne ait jamais eus, le prodige de son siècle, admiré par les gentils mêmes (*Voyez Eusèbe, Hist. ecclés., lib.* VI, *c.* 13) pour la beauté de son génie et son érudition immense, copia mot à mot les objections de son adversaire, et en réfuta pour ainsi dire chaque ligne, dans les huit livres qu'il écrivit contre lui, et qui ont conservé jusqu'à nous l'ouvrage de Celse. C'est de là que nous allons extraire quelques passages de ce philosophe sur les miracles de Jésus-Christ. Je conçois bien que si l'incrédule de nos jours se sentira pressé par les aveux forcés de son ami, il réclamera peut-être contre l'authenticité de nos citations , et accusera Origène ou les anciens chrétiens d'avoir falsifié le texte de Celse ; mais certainement cette défaite le tirera mal d'affaire, car en premier lieu nous l'invitons à répondre à la difficulté mieux que n'a fait Celse, cela justifiera sa conjecture, et j'ose l'assurer,

En second lieu, qu'accuser Origène à qui, de l'aveu de tous les critiques, les livres contre Celse appartiennent, d'avoir corrompu les passages de son adversaire, c'est montrer ou qu'on n'a jamais lu cet ouvrage ou qu'on est aveuglé par la passion ; car sans parler de la témérité qu'il y a d'accuser Origène d'une falsification que personne ne lui a jamais reprochée, et dont il ne pouvait sans folie se rendre coupable dans un temps où le paganisme était dominant et le christianisme opprimé, et où les livres de Celse étaient entre les mains du gentil et du chrétien ; ce que

(1) Origène remarque souvent que Celse son adversaire, quoiqu'il fût épicurien affectait le platonisme, ou admettait d'autres dogmes contraires à sa secte, quand il croyait que cela était nécessaire pour attaquer avec plus d'avantage les chrétiens. (*Voyez Origen. cont. Cels., lib.* I, *n.* 8.)

nous citerons n'est pas seulement quelque morceau détaché où l'on ait pu altérer quelques paroles, ce sont des traits qui ont une liaison parfaite et nécessaire avec une grande partie du livre de Celse, et il faudrait, pour pouvoir soutenir l'hypothèse de la falsification, s'imaginer qu'Origène eût inventé et forgé lui-même en grande partie l'ouvrage impie qu'il réfute ; ouvrage qui était si connu du temps d'Origène, que ce fut à la prière d'un zélé chrétien, son ami, qu'Origène en entreprit la réfutation. Laissons considérer cette absurdité à l'incrédule du dix-huitième siècle, et voyons ce que celui du deuxième siècle nous dit sur les miracles de Jésus-Christ. Celse, en premier lieu, reconnaît que Jésus-Christ a opéré des miracles.

En second lieu, il attribue ses miracles à la magie. Jésus, selon Celse, qui ne prouve jamais aucun des faits qu'il avance, Jésus avait introduit peu de temps auparavant sa doctrine dans le monde, et ses sectateurs avaient cru qu'il était Fils de Dieu. Il avait été en Egypte où, pressé par la pauvreté, il cherchait par son travail à gagner sa vie ; il y apprit la magie et des secrets que les Egyptiens possédaient. Avec cette acquisition, il retourna dans sa patrie où il se fit valoir par des prestiges au point d'oser se dire un Dieu (*Apud Origenem cont. Cels.*, *l.* I, *num.* 28, 38, 6; *et lib.* II, *num.* 9, 14. *Edit. P. La Rue*); et comme il prévoyait que d'autres qui auraient appris les mêmes secrets, pourraient faire ce qu'il faisait, il interdit à cette espèce de gens l'accès à sa religion (*Apud Orig. cont. Cels.*, *lib.* I, *n.* 6). Il s'associa onze ou douze malheureux publicains ou mariniers qui devinrent ses disciples. Celse insulte quelquefois à leur simplicité, comme si leur maître les avait trompés, et d'autres fois il les accuse d'avoir voulu induire les hommes en erreur et d'avoir forgé des mensonges pour faire croire que Jésus était prophète. Il affirme hardiment ailleurs derechef, que Jésus pendant toute sa vie n'a pu persuader personne, pas même ses disciples (*Lib.* I, *n.* 62; *lib.* II, *n.* 1, 13, 15, 26). Les chrétiens, dit-il dans un des passages les plus importants, croient Jésus Fils de Dieu, parce qu'il a guéri des aveugles et des boiteux, et que selon eux, ajoute-t-il, il a ressuscité des morts. Mais ce sont là de faibles preuves, reprend notre philosophe, puisque Jésus lui-même a enseigné qu'il y aurait des hommes méchants et imposteurs qui opéreraient des prodiges; il s'est donc condamné lui-même, et ses prestiges ne concluent rien en sa faveur (*Apud Orig. cont. Cels.*, *lib.* II, *n.* 48, 49). En un endroit, notre critique épicurien ne sait presque que penser du témoignage des disciples de Jésus-Christ sur la résurrection de leur maître. Il penche à supposer que c'est une femme fanatique et quelque autre disciple de Jésus adonné à la magie qui ont rêvé une apparition, quoique cependant il se détermine plutôt à croire que ce n'a été qu'une invention qui tendait à exciter l'admiration. Dans la suite il semble se rétracter et accorder que Jésus s'est fait voir au moins une fois et comme en passant (*Lib.* II, *n.* 55, *et lib.* VII, 35); mais il avait déjà cherché auparavant de prévenir les difficultés qui résultaient de cet aveu et de dissoudre le nœud qui l'embarrasse, et il avait cité pour cela ce que Pindare et Hérodote racontent d'Aristée de Proconnèse, qui étant disparu s'était fait revoir plusieurs siècles après, sans que cependant personne en ait fait un Dieu. Ne raconte-t-on pas, dit-il, que l'âme d'Hermotime de Clazomène a souvent abandonné son corps et a parcouru différents endroits, et malgré cela les hommes n'ont point cru qu'il fût du nombre des dieux. Il finit en rapportant quelques autres histoires, aussi frivoles et aussi mal attestées que les précédentes (*Apud Orig. cont. Cels.*, *lib.* III, *n.* 26 *et seq.*), pour inférer que les chrétiens ont donc eu tort de conclure que les miracles et la résurrection de Jésus prouvassent sa divinité.

Nous n'avons point besoin de tes raisonnements ni de tes conjectures, ô philosophe, pour discerner entre la vérité et des contes, ni pour connaître les conséquences justes et naturelles qui résultent des miracles de Jésus, une fois prouvés et admis ; tes aveux, ton embarras et tes ingénieuses défaites nous suffisent pour le présent. Celse n'ose point nier que Jésus ait opéré des prodiges, il tâche de les exténuer, de les éluder de son mieux ; il donne la torture à son génie pour les interpréter, mais enfin il n'a pas l'audace de s'inscrire en faux, et ce fameux impie, qui insulte par blasphèmes à la passion de Jésus-Christ, à ses tourments et à sa mort, et qui manifeste dans presque tout son ouvrage sa rage contre le christianisme, son impudence et sa mauvaise foi lorsqu'il s'agit de répondre aux faits les plus essentiels, est obligé d'avoir recours à des explications que l'incrédule du dix-huitième siècle rougirait d'adopter, quoiqu'il n'ait rien de mieux à produire lorsqu'on le presse sur ce point. Nous insisterons bientôt davantage, et nous presserons nos adversaires, quels qu'ils soient, parce que nous sommes en droit de ne point nous payer de mauvaises raisons ; mais continuons et achevons auparavant de les entendre.

Julien tient à peu près le même langage que Celse. Jetons un coup d'œil sur son caractère et sur sa vie pour mieux sentir l'attention que son témoignage mérite. Ce malheureux prince, trop connu par son apostasie, abusa de son génie vif, hardi et cultivé par l'étude. Son caractère léger (1), vain et

(1) Voici le portrait qu'en a laissé saint Grégoire de Nazianze qui l'a connu dans le temps qu'ils étudiaient l'un et l'autre à Athènes: « L'inconstance qu'il témoignait dans ses mœurs, et même dans son geste, et l'inquiétude prodigieuse de son esprit me rendirent alors prophète . . . . Il me paraissait qu'on ne pouvait rien s'en promettre de bon; sa tête se remuait sans cesse ; il élevait et agitait les épaules ; il avait le regard incertain et farouche, la démarche inégale et mal assurée ; son nez et les traits de son visage lui donnaient un air railleur et insultant ; il se livrait sans retenue à des éclats de rire insolents et méprisants. . . . . Ses discours étaient entre-coupés; il faisait des demandes ridicules et précipitées, ses réponses étaient sur le même ton. . . . . Mais pourquoi m'arrêterais-je d'avantage à en

téméraire ne put s'accommoder de la sage soumission de l'esprit que le christianisme exige; il se révolta contre ses dogmes et s'attacha en fait de religion à un système puéril composé d'un mélange monstrueux de philosophie et de superstition. Il s'entêta des folles erreurs du paganisme au point d'entreprendre de rétablir le culte des faux dieux, qui, ébranlé par les progrès du christianisme, menaçait ruine depuis les règnes de Constantin le Grand et de Constance. L'Apostat, hypocrite dans les commencements, n'osa à la vérité, du vivant de l'empereur Constance, son oncle, se déclarer ouvertement, et quoiqu'il adressât déjà en secret ses prières à Mercure, si nous en croyons Ammien Marcellin, auteur païen, il feignait cependant encore d'être chrétien ; mais à peine fut-il délivré de ses craintes par la mort de son oncle et par son avénement au trône, qu'il leva le masque et tomba dans des excès de superstition qui le rendirent ridicule aux païens eux-mêmes (1). Il vexa les chrétiens par des artifices inconnus aux tyrans, ses prédécesseurs, et écrivit contre eux trois livres (2), dignes fruits de son esprit vain et railleur, et de son animosité contre le christianisme. Cette animosité l'engagea à tenter par toutes sortes de voies de pervertir les fidèles et de saper les principes de la foi. En haine des chrétiens, il favorisa les Juifs; il les exhorta à rebâtir le temple de Jérusalem, et leur fournit à cet effet tous les secours possibles avec une somptuosité qui allait jusqu'au luxe le plus outré. On entreprit l'ouvrage, mais la main de Dieu s'y opposa; la terre trembla et des tourbillons de feu consumèrent les ouvriers à différentes reprises, de façon qu'on fut enfin obligé de se désister du travail. Cet événement ne changea point le cœur de l'Apostat obstiné, et on assure qu'il avait intention d'exterminer, à son retour de la guerre contre les Perses, la religion de Jésus-Christ de tout l'Empire, d'en abolir même le nom, de placer l'idole de Vénus dans les Eglises, et d'élever un amphithéâtre à Jérusalem pour y exposer aux bêtes les évêques, les moines et d'autres fidèles. Les chrétiens destitués de tout secours humain, imploraient sans cesse celui de Dieu, et, prosternés en sa présence, ils l'invoquaient partout avec bien des gémissements et des larmes. La Providence les exauça et renversa les desseins de notre tyran. Il démentit, dans sa dernière expédition, la réputation de bon général qu'il avait acquise auparavant, et après avoir engagé imprudemment la grande armée qu'il conduisait dans un poste où elle était livrée à la merci de l'ennemi, il périt dans cette misérable situation d'une blessure mortelle reçue d'une main inconnue. Les trois livres qu'il avait écrits contre la religion chrétienne furent réfutés, vers la fin du cinquième siécle, par Cyrille, archevéque d'Alexandrie, qui déclare dans sa préface qu'il entreprend cette réfutation pour obvier au scandale que plusieurs chrétiens faibles et légers recevaient de l'ouvrage de Julien, et parce que les païens de son temps se vantaient souvent qu'il n'y avait eu personne entre les chrétiens qui eût pu y répondre. Il proteste ensuite, que quoiqu'il ne veuille pas copier tous les blasphèmes de Julien, il copiera cependant mot à mot ses paroles dans les objections qu'il prend à combattre (1); cela nous suffira avec ce qui a été déjà dit à l'occasion de Celse, et qui peut en grande partie avoir lieu ici pour prévenir et exclure tout soupçon de falsification. Cela supposé, écoutons Julien l'Apostat

C'est à tort, selon lui, que depuis trois cents ans environ (c'est-à-dire, depuis la naissance du christianisme) Jésus est si fort estimé et exalté : il n'a rien fait qui en soit digne, *à moins qu'on ne veuille compter pour une grande chose, de guérir des boiteux et des aveugles, et de conjurer des hommes possédés par le démon, dans les villages de Bethsaïde, et de Béthanie.*

Que devrait-il donc faire, lui répond Cyrille, pour faire connaître qu'il était Dieu en même temps, et homme? Devait-il faire sortir une nouvelle terre du sein des ondes, ou opérer des prodiges dans le firmament? Ce n'était pas-là le but qu'il s'était proposé, en se revêtant de notre humanité. Il a eu pitié de l'homme, il a voulu le délivrer de ses erreurs et de ses vices, et l'attirer à la connaissance de la vérité; c'est pour cela qu'il a opéré les miracles dont tu parles, ô Julien, et qu'il a ressuscité des morts, et opéré d'autres prodiges semblables, propres à l'exécution de ses desseins (*S. Cyrill. adver. Jul. lib.* 6, *pag.* 191). Mais il n'est pas temps de nous arrêter ici à la controverse: la vérité en son lieu se fera entendre d'elle-même.

Jésus, nous dit l'Apostat, en un autre endroit, Jésus est né sujet de César-Auguste. De quelle utilité a-t-il été à ses concitoyens? Ils ne voulaient pas, dit-on, lui obéir. Eh! comment ce peuple endurci a-t-il donc obéi à Moïse? Jésus, qui commandait aux esprits, qui marchait sur les eaux, qui chassait les démons, et qui, comme vous prétendez, a fait le ciel et la terre (car personne de ses disciples n'a osé dire cela de lui, excepté

faire la description? je l'ai connu alors tel qu'il s'est manifesté dans la suite par ses actions. S'il y avait à présent ici quelqu'un de ceux qui se trouvèrent alors présents, ils confirmeraient par leur témoignage mes paroles; je leur dis que l'Empire romain nourrissait un monstre dans son sein, quoique je déclarasse en même temps, que je souhaitais d'être faux prophète, car il aurait été, » etc. (*Grégor. Nazianz.*, *Orat.* 4.)

(1) Ammien Marcellin lib. 25. Voici ce que ce païen dit de Julien: «Il fut plutôt superstitieux que vrai observateur des rites religieux; il égorgeait sans aucune modération des victimes innombrables, au point qu'on croyait, que s'il était revenu de son expédition, les bœufs auraient manqué; ressemblant en ce point à l'empereur Marc Aurèle au quel on adressa autrefois cette raillerie : « Les taureaux blancs, à l'empereur Marc: Si tu es vainqueur, nous périssons. »

(2) Saint Cyrille, qui a réfuté Julien, dit qu'il a écrit trois livres contre la religion chrétienne, saint Jérôme dit qu'il en a écrit sept. Baronius croit que le même ouvrage peut avoir été divisé différemment différents temps.

(1) S. Cyril Alexand., in Præfatione, pag. 3 et 4, editionis Berol. Spanheimii, et lib. II, pag. 38 ejusdem editionis, quæ et deinceps citabitur.

Jean, etc.), n'a pu, pour le bonheur de ses amis et de ses proches, changer les cœurs (*S. Cyrill. advers. Jul.*, *lib.* 6, *page* 213). Les prophéties de l'Ancien Testament, selon notre adversaire, n'ont point eu pour objet le Fils de Marie, ou quand on accorderait cela de quelqu'une, elles n'ont point promis la venue d'un Dieu, et cependant vous appelez sans cesse, dit-il, Marie mère de Dieu (*Lib.* VIII, *page* 253, *et page* 262). Il y a lieu de croire, dit-il ailleurs, que vos apôtres, après la mort de leur Maître, ont eu recours à des enchantements; et auparavant il avait déjà appelé l'apôtre saint Paul, un homme qui avait surpassé tous les enchanteurs et imposteurs qui eussent jamais existé (*S. Cyrill. advers. Jul.*, *lib.* X, *page* 340, *et lib.* III, *page* 100). Voilà le fond de la réponse de notre philosophe polythéiste. Il se sert de tous les arguments qu'il peut trouver pour attaquer la religion de Jésus-Christ; il emploie ceux que le paganisme, le judaïsme et l'arianisme lui fournissent; il fait l'éloge de ses divinités, et se vante d'avoir été guéri plusieurs fois par Esculape, qui lui avait indiqué les remèdes, et il en prend Jupiter à témoin; il propose des difficultés contre nos mystères, il déclame, il raille, il étale de l'érudition et de l'impiété; mais jamais il n'ose franchir le pas et nier que Jésus ait opéré des prodiges; ce qui cependant était le parti le plus naturel, s'il avait cru de pouvoir le prendre, ou de pouvoir le colorer d'une ombre de vraisemblance. Il fait plus encore, car il avoue les faits, quoiqu'il accompagne cet aveu d'un air de mépris, qui fait sentir que ce n'est que l'évidence qui le lui arrache. C'est à cela que se réduisent tous les efforts de Julien l'Apostat.

Mahomet confesse la vérité encore plus clairement, et se montre en quelque manière plus conséquent que Julien. Il enseigne ouvertement dans son Alcoran que Jésus a fait des miracles. Il le reconnaît pour le Messie promis par les prophètes; il l'appelle le Verbe de Dieu; il dit qu'il a été transporté au ciel (*Vide alcoranum*, *Azoara*, 11, 13, 29, 31, *sic citatur a Grotio*); et il ne se justifie d'avoir introduit une religion différente de celle que Jésus-Christ a établie, qu'en prétendant qu'il a été envoyé de Dieu pour cet effet, qu'il est son prophète, et que sa venue a été prédite par Jésus-Christ dans l'Evangile. J'avoue sincèrement que l'attestation de cet imposteur grossier et ignorant, n'est d'aucune autorité en fait de critique; mais elle sert à faire connaître, qu'il sentait à quel point la persuasion des miracles opérés par Jésus-Christ était établie et universelle, puisqu'il n'a pas même osé entreprendre de l'attaquer.

Le témoignage des Juifs a plus de poids en cette matière. La haine envenimée, qu'ils ont toujours conservée, et qu'ils conservent encore après dix-sept siècles, contre le nom de Jésus de Nazareth, est connue de tout l'univers. Les calamités presque incroyables, qui ont écrasé à coups redoublés leur état, depuis la propagation de l'Evangile, leur temple détruit, leur nation dispersée d'une façon, qui est sans exemple dans l'histoire; tous les malheurs enfin qui les ont opprimés, n'ont pu mettre un frein à leur rage, et ils blasphèment encore aujourd'hui, celui que leurs ancêtres ont crucifié. Malgré cette haine cependant, et malgré cette fureur obstinée à noircir le nom de Jésus-Christ, par les plus atroces calomnies, ils ne peuvent révoquer en doute que Jésus-Christ ait opéré des miracles, sans s'opposer au témoignage de plusieurs de leurs docteurs, qui avouent ces miracles, et qui les attribuent à un secret qu'ils prétendent que Jésus avait, de prononcer d'une façon particulière le nom de Dieu. C'est ce secret du *Semham mephoras* ou du nom de Dieu exposé qui a fait des choses si étonnantes. Réponse admirable, digne de la superstition judaïque! Abandonnons-la au jugement du lecteur, et contentons-nous de remarquer en passant, que quand elle ne serait pas aussi ridicule qu'elle l'est, elle ne résoudrait pas encore la difficulté. Concluons de tout ceci, et resserrons nos preuves.

Il est évidemment certain et indubitable, qu'il y a eu plusieurs disciples de Jésus-Christ, qui, après l'avoir connu et après avoir conversé avec lui, ont affirmé après sa mort, qu'ils avaient été témoins de plusieurs miracles opérés par leur Maître, et de sa résurrection. Les auteurs chrétiens de tous les siècles attestent unanimement ce fait; il forme la base et la source du christianisme, qui ne connaît point d'autre origine que la prédication des miracles et de la résurrection de Jésus-Christ, faite par ses premiers disciples. Les ennemis mêmes du christianisme ne lui en assignent point d'autre et ne pourraient le faire quand ils le voudraient. Cela donne à ce fait fondamental, un caractère particulier de certitude supérieure à celle des faits simplement historiques.

Non-seulement les premiers disciples de Jésus-Christ ont rendu témoignagne des miracles et de la résurrection de leur Maître; mais ils l'ont fait d'une manière qui ne laisse point lieu de douter, que leur témoignage ne soit vrai :

Parce que les faits dont ils se sont dits témoins étaient sensibles et palpables, et évidemment supérieurs à toutes les forces de la nature;

Parce qu'ils ont montré dans leur conduite, et dans leurs actions un caractère soutenu de candeur et de vertu.

Parce qu'il est incroyable que de pauvres pêcheurs aient conçu l'idée d'une imposture, qui les engageait à annoncer les miracles et la résurrection d'un homme mort en croix, aux Juifs, qui le détestaient, et qui pouvaient les démentir, et aux païens, qui le méprisaient.

Parce qu'il est incroyable que des imposteurs aient entrepris, dans les circonstances, et de la façon dont les premiers disciples de Jésus-Christ l'ont entrepris, d'établir une religion, qui condamne tous les vices, et qui est sévère aux passions de l'homme : l'imposture ne se crée point elle-même des ob-

stacles évidents qui lui seraient insurmontables;

Parce qu'enfin les premiers disciples de Jésus-Christ non-seulement n'avaient nul intérêt d'attribuer de faux miracles à leur Maître; mais que l'intérêt de leur repos, de leur sûreté et de leur vie les obligeait à ne point le faire; et que malgré cela ils ont constamment et unanimement attesté les mêmes faits, sans que la pauvreté où ils ont vécu, les persécutions qu'ils ont souffertes, les prisons, les supplices, et la mort même les aient engagés à jamais se rétracter, ou à se démentir: ils ont porté les preuves de leur sincérité, au plus haut point d'évidence qu'on puisse exiger. Nul homme sensé ne peut donc récuser leur témoignage. Si leur témoignage est véridique, Jésus-Christ n'a été ni un imposteur ni un enthousiaste; il a donc été envoyé et autorisé par Dieu même.

Que les déistes nos adversaires, auxquels nous adressons ici la parole, nous répondent; mais de bonne foi, sans aigreur, sans détour. Les faits sur lesquels nous nous fondons sont-ils prouvés ? sont-ils certains, ou non ? qu'on produise, si on le peut, quelque raison solide pour les révoquer en doute : je n'en ai jamais aperçu aucune dans les ouvrages des incrédules que j'ai lus, et l'extrême faiblesse de leurs réponses, prouve évidemment qu'ils n'en ont aucune, et qu'il leur est totalement impossible d'en trouver. Si les faits sont certains, qu'on nous dise, s'il est possible à un cœur droit d'en tirer une conséquence plus naturelle et plus juste, que celle que le chrétien en tire? Que quiconque aime sincèrement la vérité soit notre juge. J'en appelle à son tribunal, à ce sentiment d'équité et de justice, qui se fait sentir à l'âme, lorsqu'elle n'est point prévenue et entraînée par la passion. Jésus a rendu la vie à des personnes mortes. Il a guéri un grand nombre de malades, souvent par une seule parole. Il a nourri un peuple entier, avec des aliments à peine suffisants pour un petit nombre de personnes. Les éléments, et les démons mêmes, ont obéi à sa voix. Après être mort dans les supplices à la vue de toute une nation, et après avoir eu le sein percé d'un coup de lance, il est ressuscité. Il s'est fait voir souvent à ses disciples, ils ont touché son corps et ses plaies, il les a instruits, il a opéré de nouveaux prodiges en leur présence; ils l'ont vu après avoir entendu ses exhortations, s'élever sensiblement de terre, et monter au ciel. Ce sont des faits que ces mêmes disciples, les témoins les plus irréprochables, les plus désintéressés, ont attestés unanimement, constamment, pour lesquels ils ont versé leur sang; que l'incrédulité même ne peut avec fondement révoquer en doute. Jésus a donc été envoyé et autorisé par Dieu; car il s'est déclaré hautement, qu'il opérait ces prodiges, comme une preuve qu'il était autorisé et envoyé par Dieu, Fils de Dieu, et Dieu lui-même (1); et la sainteté de l'Etre suprême, et sa providence ne peuvent point permettre, qu'il induise les hommes en erreur, et qu'il les engage dans l'impiété; ce qu'il aurait cependant fait évidemment, s'il avait donné à Jésus un pouvoir supérieur à toutes les forces de la nature, pour autoriser l'imposture et pour faire adorer un scélérat comme un Dieu. C'est là le raisonnement du chrétien : raisonnement que le déiste, avec lequel nous avons ici à faire, ne peut infirmer sans détruire ses propres principes, et sans se précipiter dans toutes les horreurs d'un pyrrhonisme universel. Si l'Etre suprême n'est point un Etre indolent, ou stupide, ou méchant; s'il est provident, s'il est la sainteté et la sagesse même; s'il n'a point créé l'homme au hasard, ni pour le confondre avec les brutes, mais pour le conduire par l'exercice de la vertu au bonheur qui lui est propre; s'il est Dieu enfin, et s'il veille sur l'homme; comment a-t-il pû prêter son bras et sa puissance à un homme qu'il désavouait, et qui se servait de cette puissance, pour prouver aux hommes qu'il était envoyé de Dieu, et Dieu lui-même? Si Jésus a séduit les hommes, c'est Dieu lui-même qui est le principal auteur de cette séduction; c'est Dieu lui-même qui a plongé les hommes les plus judicieux, les plus sages, et les plus pieux dans les ténèbres de l'erreur, et dans l'idolâtrie : blasphèmes affreux qu'un cœur droit ne peut envisager ni entendre sans frémir, qui s'opposent aux principes du déiste, et qui résultent cependant nécessairement des miracles de Jésus, dès qu'on refuse d'en tirer les conséquences que le chrétien en tire.

Car enfin accorder avec Julien l'Apostat quelques faits, dissimuler les autres, quoique également certains et incontestables, et puis dire : Est-ce là une grande affaire? c'est au lieu d'une réponse substituer un trait d'impudence. Il n'est pas fort étonnant que Julien, qui décèle partout un esprit gâté par les plus fausses idées, en fait de religion, qui, dans l'ouvrage cité, demande d'un air insultant, s'il y avait jamais eu parmi les héros du peuple d'Israël un conquérant comparable à César ou à Alexandre, comme si cela intéressait beaucoup la religion et qui a recours à d'autres puérilités de cette espèce; il n'est pas fort étonnant, dis-je, qu'il se soit débarrassé d'une façon aussi cavalière, d'une objection qui arrêtait le cours de ses sophismes et de ses invectives; mais cela ne satisfait point à la difficulté. Nous dirons à Julien, ou à quelque philosophe controversiste, sectateur de Julien, s'il en existe : Vous proférez une absurdité, et si votre esprit n'a pas donné dans les travers les plus déplorables, vous proférez cette absurdité, parce que ne sachant que répondre, vous prenez le parti de vous mettre en colère. Le bon sens et l'expérience nous font assez connaître quelle impression les prodiges de Jésus doivent naturellement

(1) Joan., X, 36, 37: «Vos dicitis, quia blasphemas, quia dixi, Filius Dei sum, si non facio opera Patris mei, nolite credere mihi; si autem facio, et mihi non vultis credere, operibus credite ut cognoscatis et credatis quia Pater in me est et ego in Patre.» Vid. Joan., V et XV.

produire et produisent effectivement sur les cœurs des hommes, lorsqu'on en reconnaît la certitude avérée.

Se retrancher avec Celse et ses semblables ou avec les rabbins, et recourir, pour expliquer les miracles de Jésus, à la magie, aux prestiges, à une invocation mystérieuse du nom de Jéovah, c'est tomber d'une manière un peu plus artificieuse dans le même inconvénient, de ne point toucher à la difficulté principale; c'est tâcher d'éluder nos arguments, sans en sentir ou sans vouloir en sentir la force. Passons sous silence le ridicule de cette réponse; le décri où la cabale se trouve réduite, l'insuffisance de la magie à produire des effets tels que l'ont été les miracles de Jésus, la témérité de ceux qui ont employé cette calomnie sans pouvoir l'appuyer de la moindre preuve, l'évidente folie qu'il y a d'attribuer des enchantements et des prestiges à Jésus, qui non-seulement par la pureté irréprochable de ses mœurs et par sa morale divine a été l'admiration de tous les siècles, mais qui outre cela est fondateur d'une religion qui a détruit le règne de l'idolâtrie, qui a dilaté presque à l'infini le culte du vrai Dieu, qui ne respire que la sainteté et qui proscrit toutes les superstitions : passons tout cela sous silence, et arrêtons-nous à un seul point principal. Jésus n'a pas seulement opéré des miracles; mais il s'est déclaré qu'il les opérait pour prouver qu'il était envoyé de Dieu, qu'il enseignait sa nouvelle religion au nom et de la part de Dieu, qu'il était enfin Dieu lui-même; et c'est là ce que nous disons que la sainteté et la providence de Dieu ne pouvaient jamais permettre, si Jésus n'avait agi en vertu d'un pouvoir divin, parce que c'était expressément autoriser l'impiété, de façon à ne laisser aux hommes les plus sensés et qui souhaitaient le plus ardemment de plaire à Dieu, aucune voie d'éviter l'erreur et l'idolâtrie; et c'est à cela cependant qu'on ne répond point, pas même en inventant des calomnies, de la magie et des prestiges. Non-seulement il est évident que Dieu ne peut pas faire lui-même des prodiges directement pour induire l'homme en erreur; mais il répugne également à la saine raison que ce Dieu infiniment saint et provident, sans la permission duquel aucune créature ne peut altérer l'ordre physique établi et les lois de la nature, puisse permettre à l'imposture de prendre son nom, pour établir par des miracles du premier ordre éclatants et décisifs, comme ceux de Jésus-Christ l'ont été, un culte impie. Il ne reste donc à notre adversaire que deux partis à prendre : ou d'admettre que Jésus ait été envoyé de Dieu et autorisé par lui, et par conséquent la vérité de sa religion et de sa divinité; ou de reconnaître le Dieu qu'il adore pour un dieu qui manque de sagesse, ou qui est indolent ou séducteur. Qu'il choisisse : s'il peut se résoudre à se former l'idée d'une Divinité monstrueuse, je n'ai plus rien à lui dire, et ses délires relégués parmi ceux des épicuriens et du manichéisme ne seront pour moi qu'un objet de mépris et de pitié. Si l'horreur d'un système si injurieux à l'Etre suprême le révolte, et qu'ébranlé par la force de la vérité, sa raison n'hésite plus à se soumettre, que parce que, étonnée des mystères que la religion chrétienne propose, elle craint de s'engager trop tôt et souhaite de nouvelles preuves qui l'assurent que c'est sous le poids de l'autorité divine qu'elle fléchit, j'ose lui promettre qu'il les trouvera, s'il les cherche avec un cœur sincère.

Il verra les miracles de Jésus-Christ, suffisants déjà par eux-mêmes à déterminer un homme sage et impartial, suivis et soutenus de tant de preuves si clairement marquées du sceau de Dieu, qu'il ne pourra méconnaître la voix de l'Etre suprême. Mais qu'il sache en même temps que ce sera là le terme fixé à ses recherches, au delà duquel elles ne serviront qu'à le rendre coupable et à le confondre : que puisque la nature même et l'homme et son âme et son existence ont des mystères impénétrables à tous les efforts et à toute la sagacité de la philosophie; il y a de la témérité et de l'injustice à prétendre que des vérités qui ont pour objet l'Etre essentiellement infini, et ses attributs, et ses œuvres d'un ordre surnaturel, soient compréhensibles à un être borné et fini. Qu'il sache que la religion chrétienne propose les mystères qui forment l'objet de la foi des fidèles, comme des mystères qu'on doit croire fermement sur la parole de Dieu qui les a révélés, mais qui surpassent infiniment les lumières de notre raison. Que non-seulement ces mystères ont assez d'obscurité, pour que ceux qui veulent y répugner puissent s'égarer et s'y perdre; mais que cette obscurité est essentielle à la foi, que par conséquent Dieu, en exigeant de l'homme la foi, exige de lui un sacrifice et un hommage; que ce sacrifice et cet hommage est raisonnable, libre et doit être volontaire, mais qu'il est en même temps dû à l'infinie vérité et à l'infinie sagesse qui parle. Qu'il sache, en un mot, que Dieu, ayant attesté de la manière la plus authentique qu'il est l'auteur de la religion chrétienne, il veut que l'homme soumette sa raison à la foi, qu'il croie sans hésiter ce qu'il entreprendrait en vain de comprendre, et qu'il reçoive avec respect de la main de son maître le bandeau sacré qui arrête ces regards téméraires par lesquels la présomption humaine s'aveugle souvent en tentant de percer le voile impénétrable dont la Divinité a voulu envelopper son essence et ses mystères. Un temps viendra où le bandeau tombera de nos yeux, où le voile sera levé, où nous verrons Dieu tel qu'il est, et la sagesse de ses voies, et l'harmonie et la beauté de cet ordre de providence, duquel nous ne découvrons maintenant que quelques rapports imparfaits, et épars : en attendant ce moment où l'éternité s'ouvrira devant nous, nous devons adorer en silence les décrets de l'Etre suprême; et contents de la certitude que nous donne la foi, certitude aussi infaillible que la parole de Dieu même est infaillible, nous devons mériter par notre respect et par notre soumission à ses lois, que la lumière qui dissipera à jamais toutes les ténèbres, brille

pour nous et nous éclaire. Ce sont là les principes du christianisme, avoués par la raison même. Dès qu'il est prouvé que Dieu a parlé dans l'Evangile et que ce livre est divin, il est trop juste que l'homme cède : tout doute volontaire sur ce qu'il contient, devient criminel.

En vain un auteur célèbre de nos jours ose entreprendre de répandre, par des sophismes captieux, des ombres sur cette maxime fondamentale de la religion : la saine raison et la conscience réclameront toujours contre ses malheureux paradoxes. Il attaque, cet homme téméraire, nos mystères, et il avoue en même temps que la majesté des Ecritures l'étonne, que la sainteté de l'Evangile parle à son cœur, qu'il est vivement touché de la morale divine de Jésus et de l'éclat de ses vertus ; que les faits qui le concernent ont des caractères de vérité qui ne laissent point lieu de soupçonner qu'ils soient une invention des hommes. M. Jean-Jacques Rousseau, en un mot, que tout le monde reconnaît à ces traits, se dit chrétien, et sincèrement chrétien ; et malgré cela, son héros hésite entre l'incrédulité et la foi à l'égard de plusieurs points contenus dans l'Evangile ; il reste, dit-il, dans un scepticisme involontaire. C'est là le dernier retranchement que l'orgueil de l'homme élève à l'incrédulité obstinée contre les preuves victorieuses du christianisme ; c'est l'unique asyle que le fameux citoyen de Génève ait trouvé pour se soustraire à leur force.

Sainte religion, dont la grandeur et la divinité oppriment et confondent l'arrogance de ces hommes superbes qui osent citer à leur tribunal les dogmes sacrés que tu proposes à notre loi, que tu es respectable à mes yeux ! que tu es chère à mon cœur ! la profondeur et la sublimité de tes mystères, bien loin de m'éloigner de ton sein, me tranquillisent et me rassurent, parce que j'y reconnais évidemment les traits de la main d'un Dieu. Cet Etre essentiellement infini et incompréhensible, dont la main toute-puissante et féconde en prodiges, a rempli l'ordre physique de l'univers de merveilles sans nombre, admirées et examinées par des milliers d'hommes depuis tant de siècles, sans être parfaitement connues de personne ; ce Dieu qui dans les plus petits de ses ouvrages, se montre si élevé au-dessus de toutes nos idées, que le plus grand génie interrogé sur l'essence de la force qui vivifie une fourmi ne peut répondre que par des conjectures ; devra-t-il donc, s'il veut parler de soi, et agir dans un ordre supérieur à celui de la nature, être astreint à se conformer dans ses œuvres et dans la façon dont il les manifeste, aux décisions arbitraires de chaque philosophe, qui taxera à son gré d'absurde et de révoltant, tout ce qui surpasse ses lumières ? Non : le Dieu que j'adore est libre dans ses volontés, et dans ses voies ; il ne reçoit point de lois de la témérité de l'homme ; il parle et il agit en Dieu. C'est l'idée que ma raison m'en trace, et c'est là le Dieu que le christianisme me fait connaître. Il propose sans détour ses mystères. *Je suis, dit-il, celui qui est. Le Verbe était Dieu. Le Verbe s'est fait chair. Ceci est mon corps. Ceci est mon sang qui sera versé pour vous.* Il fait sentir par les preuves les plus fortes et les plus touchantes que c'est lui qui parle ; et il déclare en même temps qu'il veut être cru sur sa parole, que c'est au prix de cette soumission qu'il conduira l'âme docile à sa voix, aux récompenses éternelles ; que sans la foi il est impossible de lui plaire ; que tout incrédule obstiné périra. Que puis-je concevoir qui soit plus digne de la grandeur de l'Etre suprême ? s'il veut se manifester selon l'ordre de ses décrets, et non des nôtres, à des atomes doués de raison qu'il a tirés du néant ; s'il veut exiger d'eux un sacrifice dû à ses perfections infinies, l'aveu de sa grandeur, celui de leur faiblesse, de quel droit contesterons nous avec lui ? S'il est convenable et juste qu'une créature raisonnable et libre, pour parvenir au comble du bonheur, mérite par une soumission volontaire les bienfaits de son créateur ; si cette soumission pour être parfaite doit humilier tout l'homme, son esprit et son cœur devant la Majesté Divine ; de quel droit l'homme voudra-t-il prescrire à son maître les règles qu'il doit suivre ? De quel droit récusera-t-il tout ce qui lui sera présenté, marqué du sceau de Dieu ? De quel droit, de quel front le philosophe genevois, qui a assez de sincérité pour ne pas rejeter plusieurs des preuves de la révélation, vient-il douter à la face de tout l'univers, et exhaler dans ses fières déclamations, un poison, qui porte la mort dans le sein d'une multitude faible et chancelante, incapable de se débarrasser des sophismes et des piéges d'un homme qu'elle n'ose qu'admirer ? Nos mystères (1) sont, dit-il, inconcevables, incroyables : et qu'entend par là M. Rousseau ? S'il prétend dire qu'il y a de la contradiction entre les lumières de la droite raison, et les mystères de la foi, et que ces mystères répugnent aux premiers principes de vérité et d'évidence que Dieu a gravés dans nos âmes : tout le christianisme réclame contre lui et le dément. Cent fois on a suivi nos adversaires dans les détours les plus tortueux d'une dialectique captieuse, on a dévoilé les vices de leurs arguments ; on a détruit la calomnie ; et quiconque est chrétien reconnaît que le Dieu de la raison est le même Dieu que celui de l'Evangile, et qu'il ne se contredit point. M. Rousseau et quelques sociniens et prétendus philosophes ont-ils donc seuls exclusivement la raison en partage ? et les Chrysostome, les Cyrille, les Jérôme, les Augustin, les Thomas d'Aquin et tant d'autres génies du premier ordre n'ont-ils donc remporté pour fruit de leurs immenses recherches sur la religion et du désir ardent avec lequel ils ont cherché la vérité, que des erreurs grossières et palpables

(1) Je suppose que c'est à nos mystères que se rapportent ces paroles de l'Emile (tom. 3, p. 168) si connues, et si scandaleuses : « Avec tout cela ce même Evangile est plein de choses incroyables, » etc. Cette supposition me paraît bien fondée, et naturelle, et c'est dans cette supposition que je parle.

qui choquent ouvertement le bon sens ? Une assertion de cette nature aurait besoin d'être soutenue par les plus fortes preuves, et elle n'est soutenue par aucune preuve qui ait le moindre poids. Voyons s'il y a un autre sens, dans le quel les objections de M. Rousseau soient moins révoltantes. Nos mystères, quoiqu'ils ne contiennent aucune répugnance réelle avec la raison, sont cependant obscurs, nous l'avouons nous même : ils sont incompréhensibles et supérieurs à la raison; ils sont donc incroyables. Mauvaise conséquence d'un principe qui est très-vrai. La raison ne nous enseigne point les mystères de la religion ; elle ne peut même nous les enseigner ni y atteindre : mais dès que la révélation vient dissiper ses ténèbres, dès qu'elle ne peut plus sans imprudence douter de la certitude de l'existence de cette révélation ; rien n'est plus évidemment croyable que ces mystères, quoique obscurs en eux-mêmes : parce qu'il est évident que Dieu est infiniment sage, et ne peut point se tromper . qu'il est infiniment véridique, et ne peut point nous tromper ; parce qu'il est évident que les décrets de Dieu sont infiniment saints et adorables, quoique incompréhensibles à notre raison ; que son essence et ses conseils et ses œuvres sont tels que lui-même les manifeste, et non tels que le caprice de l'homme se les forge ; parcequ'il est évident enfin que l'homme ne peut, sans être furieux ou scélérat, entreprendre de lutter contre l'autorité divine. Or si Jésus-Christ et ses vertus et sa morale et son Evangile, ont comme M. Rousseau l'avoue, et comme nous le prouverions quand il ne l'avouerait pas, des caractères frappants de divinité; si les faits qui le concernent sont, comme M. Rousseau l'avoue encore, et comme nous l'avons déjà prouvé, attestés de façon à ne pouvoir sans folie être révoqués en doute ; si ces faits sont pour la plus grande partie des miracles opérés, pour prouver que Dieu est l'auteur de la religion que Jésus-Christ a enseignée aux hommes ; si outre cela cette religion a elle seule, comme nous le verrons dans la suite, formé dans ses apôtres, dans ses martyrs, dans ses défenseurs et ses saints, des hommes aussi vertueux et parfaits que l'homme peut l'être en cette vie ; si après avoir été fondée par les miracles de Jésus-Christ, d'autres prodiges en très-grand nombre, authentiques et incontestables, l'ont dilatée, cimentée, et rendue respectable à l'univers entier, que faut-il de plus pour conclure que résister à un seul article contenu dans l'Evangile, c'est résister à Dieu même ? conséquence inévitable et terrible pour le scepticien (1) ; car enfin il doute, et dès qu'il doute en cette matière, malgré la sécurité qu'il affecte il craint nécessairement, s'il est homme, s'il pense ; il craint, non de se tromper dans un système arbitraire et indifférent de philosophie ; mais d'encourir comme un rebelle les justes châtiments, que ces saintes Ecritures, dont la majesté l'étonne, que cet Evangile dont la sainteté parle à son cœur, que ce Jésus qu'il ne peut se résoudre à croire un simple homme, annoncent ouvertement de la part de Dieu, à l'orgueil pertinace, qui le rend réfractaire à leur voix. Et qu'il ne nous vante point comme une excuse légitime pour rester dans son indécision, une certaine candeur d'âme et une franchise, qui après l'avoir engagé à donner des louanges au christianisme, à en faire profession et à le venger d'une troupe d'aggresseurs subalternes, ne lui permet point de se soumettre à un joug auquel sa raison résiste. Ce prétexte sera certainement insuffisant au tribunal de la conscience si le vice ne l'a point corrompue, et infailliblement au tribunal de Dieu. Je ne conteste point à M. Roussau une sincérité peu commune parmi les ennemis de nos dogmes : il a fait des aveux que les autres craignent de faire, parce qu'ils en redoutent les conséquences ; mais ce n'est là qu'une partie de ce que Dieu exige de lui. Le respect dû à l'Etre suprême demande que l'orgueil de ce philosophe fléchisse sans murmure à la voix de son Maître, dès qu'elle se fait entendre à lui par la voie qu'il a choisie pour se communiquer aux hommes, et le philosophe dit : Pourquoi faut-il des intermédiaires entre Dieu et moi ? Le respect dû à l'Etre suprême et l'équité naturelle exigent de ce philosophe, qu'après avoir reconnu dans Jésus-Christ et dans les codes sacrés de sa religion les traits marqués de divinité qu'il leur accorde, il s'abstienne de toute invective contre toute doctrine exprimée ou manifestement autorisée par l'Evangile, et qu'il cherche à obtenir par la prière et une recherche convenable et exacte la connaissance de la vérité et à dissiper ses doutes ; mais la fougue de son génie ne plie point sous ces lois, il attaque sans crainte nos plus augustes mystères, et le même bras qui a combattu l'athéisme ose, le fer et la flamme à la main, porter des coups impies contre les dogmes de Jésus-Christ. Il noircit, il déchire ceux qui en sont les plus zélés défenseurs (1). Il ne craint point de troubler la bonne foi de ceux de ses lecteurs qui se trouvent trop faibles pour n'être pas ébranlés par des sophismes ; il ne craint point de multiplier le nombre des malheureux en faisant de mauvais chrétiens et par conséquent des coupables : pourvu qu'il dogmatise et qu'il produise au public ses idées, il est content, rien ne l'arrête. Est-ce-là, ô Rousseau, une droiture de cœur qui vous justifiera devant votre Dieu ? Il vous jugera un jour, vous le savez, et vous l'avouez, puisque vous reconnaissez qu'il y aura des punitions et des récompenses après cette vie : porterez-vous alors au pied de son trône votre fierté et vos plaintes amères sur l'obscurité des dogmes de la foi ? Homme audacieux, des nations entières deviendraient vos accusateurs, parce que sur la parole de Dieu elles

(1) Ce terme n'est pas absolu ici, il n'est que relatif à ce qui a été dit ci-dessus, col. 51.

(1) Il n'attaque pas les particuliers à la vérité, mais il manque à ce qu'il doit au corps en général.

ont cru les mystères que vous avez outragés ; des hommes illustres de tous les siècles s'élèveraient contre vous parce qu'ils ont captivé leur raison pour rendre hommage à Dieu et que vous avez résisté à la même voix à laquelle ils ont été dociles. Les Justin, les Irénée, les Cyprien, les Grégoire de Nazianze, les Chrysostome, les Ambroise, les Jérôme, les Augustin, les Cyrille, les Boèce, les Bernard, les Anselme, les Thomas, etc., et tout ce que près de dix-huit siècles ont produit de plus grands hommes, de plus sages et de plus savants, ont cru sans hésiter les mystères que vous refusez de croire. Ils étaient aussi intéressés que vous à ne point se tromper, aussi perspicaces que vous pour discerner la vérité de l'erreur; mais ils avaient un désir ardent et sincère de ne plaire qu'à leur Dieu, et vous, vous cherchez (puissé-je me tromper dans ma conjecture, ce n'est point un cœur malin et ulcéré qui me la dicte, c'est le zèle et la douleur de vous voir au nombre de nos adversaires), vous cherchez à plaire, sinon aux hommes, à vous-même et à votre orgueil. Que répondrez-vous à leur témoignage et à la majesté redoutable de ce Dieu infiniment saint qui déteste un cœur altier et enivré de sa propre gloire? C'en est assez, je n'écris point ici une réfutation formelle de M. Rousseau, il y en a déjà de très-bonnes (1) ; il me suffit d'avoir indiqué quelques traits qui caractérisent la valeur des objections que j'ai rencontrées sur mon passage. Si ce philosophe fameux par ses grands talents et par le grand abus qu'il en a fait, voulait réfléchir sérieusement sur la grièveté des fautes dont il s'est rendu coupable devant Dieu par sa témérité, et écouter les remords que je ne doute point que sa conscience n'éprouve souvent, je suis persuadé qu'il trouverait dans cette méditation les motifs les plus pressants de réparer ses scandales (2); mais si son cœur s'obstine et s'endurcit, il continuera à faire bien du mal à une jeunesse inconsidérée et idolâtre de ses ouvrages, de sa licence et de ses bizarreries ; qu'il ne s'applaudisse cependant point de ce vain triomphe. Le Dieu infiniment puissant et fidèle qui a promis à son Eglise de l'assister jusqu'à la fin des siècles et qui l'a soutenue contre les fureurs des Néron et des Dioclétien et contre les Celse, les Hiéroclès, les Porphyre, les Julien et les Arius, saura quand il en sera temps réprimer le torrent de l'impiété qui se déborde de nos jours et la licence d'opiner qu'on s'arroge; sa main brisera les efforts des impies et des faux docteurs, et quoique tous ceux qui se perdent par leur incrédulité périssent par leur faute parce qu'ils veulent bien se laisser séduire, il redemandera leur sang de la main de leurs séducteurs. Poursuivons notre route.

CHAPITRE VI.

Les apôtres de Jésus-Christ ont autorisé la prédication de l'Evangile par des miracles. Ces miracles sont dûment attestés par le livre des Actes des apôtres, soutenu par la tradition. On examine la validité du témoignage des chrétiens des premiers siècles qui forme la base de cette tradition.

Non-seulement les premiers disciples de Jésus ont rendu aux miracles et à la résurrection de leur Maître un témoignage irréfragable et authentique; mais ils ont eux-mêmes confirmé par des prodiges éclatants, la religion qu'ils annonçaient. Leur sincérité, leur désintéressement, leur constance invincible, la divinité du dogme et la sainteté de la morale qu'ils ont prêchées leur ardent désir de voir l'Etre suprême connu, respecté, adoré, de voir le vice extirpé et l'homme vicieux converti et heureux; les lumières en un mot les plus pures et les vertus les plus héroïques qui caractérisent leurs écrits et leurs actions ont été accompagnées du don des miracles.

C'est une nouvelle preuve que cette religion a Dieu pour son auteur. Développons-en la force; elle dépend de la certitude des faits, et les faits sont certains et incontestables.

Les chrétiens ont publié, dès le commencement de leur origine, que les premiers disciples de Jésus avaient opéré des miracles. Outre ce que nous en lisons dans les Evangiles, le livre qui contient les Actes des apôtres, livre reçu constamment et unanimement comme authentique par l'Eglise de Jésus-Christ dès les premiers siècles et transmis comme tel d'âge en âge à la postérité, les atteste et en détaille les circonstances. Cérinthus, qui vécut dans le siècle des apôtres, et les sévériens, sectateurs de Severus, hérésiarque qui vécut sous Marc-Aurèle, le rejetèrent autrefois, mais ils étaient eux-mêmes rejetés et démentis par la société entière des chrétiens. Cette société, si attentive à expulser les ouvrages apocryphes que l'imposture et l'hérésie avaient fabriqués et voulaient faire passer pour saints, a toujours conservé comme un dépôt sacré et inaltérable les Actes des apôtres. Nul Juif, nul païen n'a jamais accusé les chrétiens du premier ou du second siècle, d'avoir supposé cet ouvrage : personne ne réclame ; ce livre a donc toutes les marques d'authenticité. Nous les mettrons bientôt dans un nouveau jour après que nous en aurons rapporté les traits principaux, pour faire sentir le poids des arguments que nous en tirons.

La Divinité, selon le témoignage de l'auteur de cet ouvrage, auteur contemporain des événements qu'il rapporte, la Divinité se communiqua sensiblement aux premiers disciples de Jésus après son ascension. Tandis qu'ils attendaient en prières, dans la retraite, les effets des promesses de leur Maître, l'Esprit-Saint leur fit sentir sa présence, et les revêtit, par un symbole visible, de ses dons et de sa force. Ces hommes simples et ignorants parlèrent des langues qu'ils n'avaient point apprises ; les prophéties furent dévoilées à leurs yeux ; toutes leurs anciennes frayeurs et leurs

(1) Voyez le Déisme refuté par lui même, ouvrage de M. Bergier : et le P. Gerdil.

(2) Garder simplement le silence, ce n'est point réparer les scandales.

craintes se dissipèrent; leurs cœurs embrasés d'un feu céleste et d'un amour ardent envers leur Dieu, se sentirent animés dans un instant du zèle le plus généreux et le plus intrépide. Les Juifs venus à Jérusalem pour la Pentecôte, rassemblés de plusieurs contrées différentes et éloignées, le Parthe et le Mède, l'Elamite et l'habitant de la Mésopotamie, et celui de la Judée, et celui de la Cappadoce, et du Pont, et de l'Asie, de la Phrygie, de la Pamphilie, et de l'Egypte, et de la Libye, et de la Crète, et le Romain, et l'Arabe, sont étonnés d'entendre chacun leur propre langage, dans la bouche de ces Galiléens ignorants. Pierre, un pêcheur de Bethsaïde, né et élevé sur les bords du lac de Génésareth, qui ne connaissait que sa barque et ses filets, qui avait tremblé à la voix d'une servante et renié son Maître, ose adresser la parole à un peuple nombreux, attroupé au bruit de ces merveilles. Il explique à cette multitude de Juifs leurs livres sacrés, et leur montre dans ces merveilles l'accomplissement des prédictions faites à leurs pères. Il sait qu'il parle aux meurtriers de Jésus, et il ne craint pas de le leur annoncer comme le Messie. *O Israélites*, c'est ainsi qu'il continue à leur parler, *Jésus de Nazareth a été un homme que Dieu a rendu célèbre parmi vous, par les merveilles, les prodiges et les miracles qu'il a faits par lui au milieu de vous, comme vous le savez vous-mêmes ; vous l'avez crucifié, et vous l'avez fait mourir par les mains des méchants, vous ayant été livré par un ordre exprès de la volonté de Dieu, et par un décret de sa prescience ; mais Dieu l'a ressuscité. . . . . et nous sommes tous témoins de sa résurrection. Il a été élevé par la puissance de Dieu, et ayant reçu l'accomplissement de la promesse que son Père avait faite d'envoyer le Saint-Esprit, il a répandu cet Esprit-Saint que vous voyez, et que vous entendez maintenant... que toute la maison d'Israël sache donc certainement que Dieu a établi Seigneur et reconnu pour son Christ ce Jésus que vous avez crucifié* (*Act. Apost.*, *cap.* II). La componction se saisit du cœur des auditeurs de Pierre, et de nombreuses conversions forment l'Eglise naissante de Jésus-Christ. De nouveaux miracles confirmèrent bientôt ceux qui avaient précédé. *Pierre et Jean* (*apôtres de Jésus-Christ*) *montaient au temple pour être à la Prière de la neuvième heure ; et il y avait un homme boiteux dès le ventre de sa mère, que l'on portait et que l'on mettait tous les jours à la porte du temple, qu'on appelle la belle porte, afin qu'il demandât l'aumône à ceux qui y entraient. Cet homme voyant Pierre et Jean, qui allaient entrer dans le temple, les priait de lui donner quelque aumône ; et Pierre, arrêtant avec Jean la vue sur ce pauvre, lui dit : Regardez-nous ; il les regardait donc attentivement, espérant qu'il allait recevoir quelque chose d'eux. Alors Pierre lui dit : Je n'ai ni or ni argent, mais ce que j'ai, je vous le donne : levez-vous, au nom de Jésus de Nazareth, et marchez ; et l'ayant pris par la main droite, il le souleva, et aussitôt les plantes et les os de ses pieds s'affermirent ; il se leva à l'heure même en sautant et en louant Dieu. Tout le peuple le vit, comme il marchait et qu'il louait Dieu ; et reconnaissant que c'était celui-là même qui avait accoutumé d'être assis à la belle porte du temple, pour demander l'aumône, ils furent remplis d'admiration et d'étonnement de ce qui lui était arrivé ; et comme le boiteux qui avait été guéri tenait Pierre et Jean par la main, tout le peuple étonné de cette merveille courut à eux à la galerie qu'on nomme de Salomon ; ce que Pierre voyant, il dit au peuple : O Israélites, pourquoi nous regardez-vous, comme si c'était par notre puissance ou par notre vertu que nous eussions fait marcher ce boiteux ? le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu de nos pères a glorifié son Fils Jésus, que vous avez livré et renoncé devant Pilate.... Vous avez fait mourir l'auteur de la vie, mais Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, et nous sommes témoins de sa résurrection. C'est sa puissance, qui, par la foi qui vient de lui, a fait devant tous le miracle d'une si parfaite guérison* (*Act. Apost.*, *cap*, III).

De nouvelles conversions furent les fruits de ce nouveau miracle. Saint Pierre et saint Jean sont conduits devant les chefs de la synagogue, les prêtres et les magistrats du temple. Ils se présentent avec fermeté et avec confiance à leurs juges. Saint Pierre atteste de nouveau que c'est au nom de Jésus de Nazareth, crucifié et ressuscité des morts, que le miracle s'est opéré, et il ne craint point de dire hardiment qu'il n'est point sous le ciel d'autre nom que celui de Jésus, en vertu duquel les hommes puissent être sauvés. Les prêtres, qui craignaient le peuple déjà ému, et qui connaissaient les deux pêcheurs pour des hommes idiots, sans lettres et disciples de Jésus, admirent à la vérité leur constance : ils n'osent révoquer en doute le prodige dont tout Jérusalem était témoin ; mais ils les renvoient cependant, avec défense de parler dorénavant au peuple au nom de Jésus, ou d'enseigner ses dogmes ; ils les menacent, mais les apôtres ne sont point ébranlés. Jugez vous-mêmes, répondent-ils, s'il est juste devant Dieu, que nous obéissions plutôt à vous qu'à Dieu : nous ne pouvons point observer le silence que vous nous imposez sur les faits dont nous sommes témoins. Ils rejoignent leurs frères, et l'Eglise de Jésus-Christ réunie rend ses actions de grâces solennelles à Dieu. L'amour mutuel le plus sincère, et toutes les vertus règnent parmi les premiers fidèles. Ils n'ont qu'un seul cœur et une seule âme. Dieu leur inspire même par des prodiges l'horreur du péché, qui, à la voix de saint Pierre, est puni, dans Ananie et Saphire, par une mort subite. Les apôtres opèrent plusieurs miracles, et guérissent un grand nombre de malades. L'Eglise s'augmente ; et le nom de saint Pierre devient célèbre à Jérusalem. Les chefs des prêtres emprisonnent derechef, à différentes reprises, les apôtres de Jésus ; mais c'est en vain qu'ils prétendent intimider leur zèle ; Pierre et ses frères sont inébranlables. Il faut obéir plutôt à Dieu qu'aux hommes : c'est ainsi qu'ils répondent ; le Dieu de nos

pères a ressuscité ce Jésus que vous avez fait mourir sur la croix... nous en sommes témoins... Ils sont battus de verges, et en même temps, ils sont remplis de joie d'avoir été jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus.

Saint Etienne et son zèle vif et intrépide, et ses miracles, son martyre, et les prières qu'en mourant il adresse à Dieu pour ses meurtriers, offrent bientôt après, à la capitale de la Judée, un nouveau spectacle encore plus admirable et plus touchant. L'Eglise de Jérusalem est persécutée et dispersée. Les disciples de Jésus-Christ fugitifs, annoncent sa religion dans les provinces de la Palestine. Samarie se convertit, à la vue des miracles et à la prédication de Philippe. Les nouveaux miracles de saint Pierre augmentent le nombre des fidèles et leur foi, et les remplissent de consolation. Saint Jacques souffre le martyre. Dieu délivre, par le ministère d'un ange, saint Pierre de ses liens, il lui révèle que le temps est arrivé où les gentils se convertiraient à lui. Ils se convertissent effectivement en grand nombre à la religion de Jésus-Christ. Saint Pierre et les apôtres assemblés établissent les lois, et prescrivent les règles que les néophytes doivent suivre, pour satisfaire aux devoirs du christianisme. La ferveur, la piété, et les prodiges des disciples de Jésus rendent son nom illustre en tous les lieux où l'Evangile est reçu.

Retournons sur nos pas. La conversion de saint Paul et son apostolat méritent notre attention. Saul de Tarse, pharisien de secte, et ardent défenseur des traditions judaïques, désole l'Eglise déjà affligée. Armé de l'autorité de la synagogue, il poursuit les fidèles, même hors de la capitale, il va les chercher jusqu'à Damas pour les traîner prisonniers à Jérusalem. Dieu l'arrête pendant ce voyage, une lumière plus resplendissante que celle du soleil l'entoure, il tombe renversé à terre, ses yeux sont frappés d'aveuglement, il entend la voix de Jésus qui lui parle, il cède, il s'humilie, il est converti; Dieu lui rend la vue par un prodige, il s'unit à saint Pierre et aux apôtres, et devient lui-même l'apôtre des nations. La synagogue étonnée a peine à ajouter foi à un changement si inattendu. N'est-ce pas là, disaient les Juifs de Damas, cet homme qui, à Jérusalem, poursuivait tous ceux qui invoquent le nom de Jésus? L'évidence du fait convertit leur étonnement en fureur. Saul est persécuté à son tour. On le traite d'impie et de séditieux, on conspire contre lui, et on attente à sa vie avec une rage et une obstination proportionnées à la férocité et à la superstition juives. Il est saisi, battu de verges, lapidé, lié de chaînes, accusé et traîné devant les tribunaux; les tourments et la mort se présentent partout à ses yeux; mais rien ne l'étonne : son cœur enflammé de l'amour de Jésus-Christ est inaccessible à la crainte. Il annonce partout les vérités de l'Evangile; il atteste constamment, en présence de ses accusateurs et de ses juges, devant le gouverneur romain et devant le roi Agrippa, et devant le peuple, les prodiges qui ont opéré sa conversion. Il soutient souvent lui-même sa prédication par des prodiges; Paphos et Listres, et Philippes, et Troades, et Malte les voient avec surprise et avec admiration. Les gentils le prennent pour un Dieu : il déchire ses vêtements pour exprimer l'horreur qu'il ressent de ce blasphème. Depuis Jérusalem jusqu'à l'Illyrie il annonce le nom de Jésus-Christ crucifié; la Judée, l'Asie Mineure, la Grèce, la Macédoine et Rome même entendent de sa bouche les vérités du salut. Des conversions innombrables sont le fruit de son zèle ardent et infatigable. Il fonde des Eglises, et au milieu de ses souffrances et des persécutions qu'il éprouve il ne les abandonne point, il les dirige, il les forme à la vertu; absent, il les exhorte par ses lettres; tous les désordres qui troublent ses chers fidèles lui déchirent le cœur. Il leur écrit avec les expressions les plus vives et les plus touchantes; il leur rappelle les miséricordes de Dieu envers eux, et la sainteté de leur religion, et les devoirs qu'elle impose, et les miracles par lesquels il l'a établie et autorisée; il les en prend à témoin; souvent il leur parle du don des miracles, qui subsiste actuellement parmi eux; il les instruit, il les reprend en père qui ne craint point d'affliger ses enfants pourvu qu'il les corrige; il les exhorte à aspirer à la plus haute perfection, et se fait tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ.

C'en est assez, arrêtons-nous ici; il est temps d'attaquer l'incrédulité. Nous avons produit les autorités sur lesquelles nous fondons notre assertion; il faut voir s'il en résulte une preuve convaincante, ou si on peut l'affaiblir ou en contester la force.

L'historien des Actes des Apôtres, dont la candeur et la probité se font sentir à chaque page, rapporte des miracles éclatants, en grand nombre, publics et notoires, opérés, parmi plusieurs nations différentes, par les disciples de Jésus pour autoriser la religion qu'ils ont annoncée, et le témoignage qu'ils ont rendu aux miracles et à la résurrection de leur Maître. Tout le christianisme, c'est-à-dire les Eglises mêmes que saint Pierre et saint Paul et les autres apôtres ont fondées; les enfants de ces Juifs, de ces païens qu'ils ont convertis par leurs miracles, reconnaissent dès les premiers siècles la vérité de ces prodiges; ils reconnaissent le livre qui les contient pour sacré, et son auteur pour contemporain des faits qu'il narre. Ni les Juifs, ni les païens, qui ont combattu le christianisme dès son origine, n'ont jamais pu produire une seule preuve qui infirme l'authenticité de ces faits : ils sont donc certains et incontestables. S'ils n'étaient point tels, s'ils étaient inventés; si l'auteur qui les a écrits, si les chrétiens qui les ont transmis à leur postérité, avaient été assez insensés pour forger et entreprendre d'accréditer des mensonges aussi palpables, nos ennemis auraient dû nécessairement dévoiler une imposture si grossière; ils devaient faire voir par de bonnes preuves que ni Jérusalem, ni Samarie, ni Saronne, ni Listres, ni Troade,

ni Philippes, ni Paphos, ni Malte, etc. n'avaient aucune connaissance des prodiges qu'on disait s'y être faits, et dont on prenait des milliers d'hommes et des peuples entiers à témoins; que le don des langues, que les guérisons opérées et les morts rendus à la vie n'étaient que des fables; que cette multitude de chrétiens qui, de l'aveu de Julien l'Apostat, existaient déjà du vivant de saint Jean l'évangéliste dans plusieurs villes et provinces de l'empire, n'avait point été convertie par les miracles des apôtres, comme les chrétiens l'affirmaient; que saint Paul n'avait point été un des persécuteurs les plus animés du christianisme, ou qu'il n'en était pas devenu un des plus zélés défenseurs, et que les prodiges auxquels il attribue lui-même sa conversion, et ceux dont il prend Corinthe et Ephèse à témoins, n'avaient jamais existé. Rien n'aurait été plus aisé et plus convaincant. Or qui d'entre nos ennemis a jamais fait cette démonstration si naturelle, si décisive? personne; elle n'existe nulle part. Vous la chercheriez en vain dans les auteurs dogmatiques de l'incrédulité. Depuis Celse jusqu'à l'auteur des Lettres juives, personne ne l'a jamais produite. Nous pourrions même si nous le voulions prendre des armes chez l'incrédule, les tourner contre lui et ajouter un nouveau poids à l'argument du chrétien. Nous pourrions citer des ennemis passionnés de notre religion qui, en accusant de magie et d'enchantements les apôtres de Jésus-Christ, confirment par leurs calomnies la vérité des faits qu'ils n'osent nier et qu'ils s'efforcent en vain d'obscurcir. Mais nous n'avons point besoin de cet avantage, nous le négligerons comme superflu, et nous nous arrêtons à la seule force intrinsèque de nos preuves. Le consentement unanime du christianisme sur les miracles des premiers disciples de Jésus, l'autorité du livre qui en contient le récit, livre que tout le christianisme a révéré dès les premiers siècles comme véridique, authentique et sacré; la notoriété de ces miracles, leur liaison intime avec l'existence du christianisme, qui les reconnaît et les a toujours reconnus pour une des principales causes de son origine et de sa propagation; l'absurdité évidente qu'il y a à nier des faits publiés du vivant de plusieurs milliers d'hommes de différentes nations et de toutes les conditions, qu'on en prend à témoin et dont aucun ne s'inscrit en faux; l'impossibilité où le déiste se trouve réduit de prouver la fausseté d'un seul de ces faits: cela nous suffit. Ou toutes les histoires qui existent sont incertaines, et nous sommes condamnés à une ignorance invincible et à un scepticisme perpétuel sur tout ce qui s'est passé sur la terre pendant les siècles qui ont précédé le nôtre, ou très-certainement les disciples de Jésus ont opéré un grand nombre de miracles éclatants, parce qu'il n'y a aucune histoire aussi solidement établie que la leur.

Il y a plus encore: la connexion intime qu'il y a entre les miracles que la société des chrétiens atteste, sur la foi de ses livres saints et de sa tradition avec l'existence de cette société, avec sa naissance et sa propagation, forme un caractère d'authenticité qui est unique et particulier à ces faits. C'est ici le temps et le lieu d'en faire sentir la force.

L'incrédule téméraire et superficiel ose souvent objecter à notre religion la crédulité et la simplicité de ses sectateurs. Il y a des libelles dont les sarcasmes contre la prétendue imbécillité du chrétien forment, après les obscénités et les blasphèmes, le tissu et le principal mérite. On n'y voit ordinairement la religion révélée désignée que sous les noms les plus odieux de superstition et de fanatisme. Les auteurs de ces ouvrages ne méritent point d'être réfutés, mais d'être punis, selon la rigueur des lois, comme des impies et des pestes publiques.

Il y a d'autres ouvrages que le déisme enfante quelquefois, moins impudents dans l'élocution, plus raisonnés et plus savants. Leurs auteurs ne disent pas ouvertement des injures grossières au chrétien, mais cependant ils font tous leurs efforts pour le déprimer et pour l'humilier; et parce que la pieuse crédulité, les préjugés, l'amour du merveilleux et la partialité rendent, à ce qu'ils disent, son témoignage suspect sur les faits qui intéressent sa religion, ils n'omettent rien pour exciter des doutes et de la défiance sur les miracles les plus authentiques et les plus avérés. La défaite est ingénieuse, elle semble éloigner au premier coup d'œil ce poids immense d'une tradition que les incrédules ne peuvent nier, et qui les presse par le consentement unanime de tant de siècles et de nations qui déposent contre eux. Elle est attrayante, parce que d'un seul trait de plume on se délivre du soin d'approfondir et de discuter une multitude de faits odieux à l'incrédule, qui troublent sa sécurité et qui remplissent souvent son cœur d'inquiétude et de crainte; elle ouvre une vaste carrière à l'ironie, à l'érudition sur les faux miracles et sur les préjugés du peuple, et elle mérite enfin d'être examinée, parce qu'on s'en sert pour étouffer les remords d'une jeunesse flottante entre le parti du libertinage et de la religion; et parce qu'étant réellement encore plus fausse qu'elle ne paraît d'abord brillante, cet examen servira à mettre dans tout leur jour plusieurs preuves que j'ai resserrées en peu de mots, et qui tirent leur principale force du témoignage de l'Eglise de Jésus-Christ.

Nous sommes crédules selon nos adversaires; les premiers chrétiens l'ont été; ils étaient prévenus ou intéressés à croire et à soutenir les miracles sur lesquels notre religion se fonde; leur témoignage doit donc être rejeté comme partial; c'est en imbéciles et en imprudents que nous imitons leur foi, et que nous respectons leur autorité.

Rassurons-nous, ô chrétiens! tout ceci ne sont que de vaines déclamations par lesquelles l'incrédulité, mille fois confondue, cherche à nous en imposer. La certitude de nos miracles lui porte des coups assurés et mortels, elle les redoute, elle prétend les arrêter ou s'y soustraire, mais c'est en vain.

Quand est-ce que l'incrédule a jamais acquis le droit d'affirmer ou de supposer que les premiers chrétiens fussent prévenus ou intéressés à croire et à soutenir les miracles sur lesquels notre religion se fonde? Quand l'a-t-il prouvé? Je ne trouve dans ses écrits que des conjectures faibles et des assertions vagues; sont-ce là des titres qui l'autorisent à insulter à la piété? Qui étaient les premiers chrétiens? c'étaient des Juifs élevés dans la loi de Moïse, qui abandonnaient la synagogue pour suivre l'Evangile; des païens élevés dans les superstitions de l'idolâtrie, qui abandonnaient le culte de leurs dieux pour adorer Jésus-Christ et professer sa religion: c'est-à-dire que c'étaient des hommes qui étaient obligés, pour se faire chrétiens, de combattre et de détruire les préjugés les plus enracinés, d'abjurer des principes qu'ils avaient sucés avec le lait, d'adopter de nouvelles maximes, des dogmes incompréhensibles, une morale sévère aux inclinations dépravées de la nature. Il fallait que l'Hébreu, l'Asiatique, le Grec, le Romain et le Barbare, renonçassent à toutes les idées de religion, desquelles ils avaient été imbus depuis l'enfance, et qu'abandonnant les rites et les opinions de leurs ancêtres et de leur nation, ils devinssent comme étrangers dans leur propre patrie. Le respect du Juif pour sa loi, pour ses prêtres, pour ses cérémonies et son temple, la superstition du gentil, et sa licence, et son attachement à ses sacrifices et à ses divinités impures, amies et protectrices de l'impudicité et du crime, toutes les passions, en un mot, les plus vives et les préventions les plus fortes, devaient être immolées à la nouvelle religion. Il fallait soumettre sa raison et dompter ses inclinations, croire, et se vaincre soi-même. Ce n'est pas le tout, il fallait faire ces efforts à la persuasion de quelques pauvres pêcheurs galiléens, haïs, persécutés par leurs concitoyens, fugitifs, disciples d'un homme crucifié; il fallait se résoudre à encourir la haine de la synagogue irritée, du paganisme armé à la défense de ses idoles, de la politique attentive à supprimer une nouvelle société inconnue; il fallait risquer ses biens, sa tranquillité et sa vie, et souvent les sacrifier à l'Evangile. Je ne demande point à l'incrédule s'il admet tout cela pour vrai; je ne crois pas que jamais il y ait eu, ou que jamais il puisse y avoir de question là-dessus; j'en appelle à l'évidence, à l'histoire, au témoignage de toute l'antiquité, de nos ennemis mêmes. Bien loin donc que les dispositions dans lesquelles tous les premiers chrétiens se trouvaient nécessairement avant leur conversion fussent favorables au christianisme, elles lui étaient manifestement et directement contraires et opposées. S'ils reconnaissent donc que ceux qui leur ont enseigné l'Evangile ont opéré des miracles, si sur la foi de ces miracles ils ont cru à l'Evangile, s'ils en ont attesté et transmis la certitude à leurs enfants, leur témoignage est non-seulement très-digne de foi, mais il est décisif et irréfragable. Et qu'on ne vienne point, avec quelques incrédules passionnés, nous alléguer que les premiers chrétiens étaient tous des gens de basse extraction et d'une condition obscure, pour supposer ensuite qu'il soit permis de nous les représenter comme une troupe de visionnaires insensés et entêtés de leurs imaginations: ces airs affectés de dédain ne conviennent point ici. Quand l'assertion de nos adversaires ne serait pas aussi fausse qu'elle l'est, quand ils auraient prouvé ce qu'ils n'affirment qu'au hasard et contre la foi de l'histoire; et quand tous ces milliers d'hommes qui ont été convertis par les premiers disciples de Jésus, n'auraient été que du peuple, des gens sans nom, de quel droit prétendent-ils en faire des imbéciles, des idiots? De quel droit prennent-ils la liberté de supposer que l'idiotisme et l'imbécillité de cette multitude de Juifs, de Grecs, d'Asiatiques, de Romains et de Barbares arrivât jusqu'à la démence, jusqu'à s'imaginer d'avoir vu des morts ressuscités, de boiteux, des paralytiques, des malades de toutes les sortes guéris dans un instant; d'avoir entendu des hommes qui avaient passé presque toute leur vie à pêcher dans leurs barques, sur les lacs de Tibériade et de Génésareth, parler tout d'un coup les langages de plusieurs nations différentes et éloignées; de posséder eux-mêmes des dons miraculeux? Si l'on prétend en imposer aux simples par ces fausses suppositions, il y a de la mauvaise foi; si l'on s'imagine que ces suppositions, examinées, puissent être admises, les lumières et le discernement manquent à nos censeurs. Ne nous y trompons point: lorsqu'il s'agit de juger de l'existence des faits sensibles et palpables, de ce que l'on a vu et entendu, le peuple est aussi bon juge que le savant et le bel esprit: Or les faits dont il s'agit ici sont évidemment tels que le peuple qui en était témoin ne pouvait point s'y méprendre. Si les premiers chrétiens les ont donc crus et attestés, ces faits ont très-réellement existé; la chose parle d'elle-même, et il serait superflu d'insister à la prouver. Je ne prétends point m'arrêter à combattre pied à pied toutes les mauvaises chicanes de l'incrédule, ni à le poursuivre dans le labyrinthe où il est contraint de se jeter pour éviter les conséquences évidentes que tout homme impartial déduit naturellement du témoignage authentique que nous produisons. Qu'il exerce à son gré son génie à inventer des raisons puériles, pour s'imaginer qu'un fanatisme universel s'est emparé, sous le règne de Tibère, de plusieurs milliers d'habitants de plusieurs pays différents; nous continuerons à attaquer le fond de son objection, sans nous amuser à détruire en détail toutes les absurdités et les faussetés subalternes auxquelles il est obligé d'avoir recours.

CHAPITRE VII.

Le témoignage des chrétiens des premiers siècles, très-valide en lui-même, est confirmé par des preuves réflexes tirées de l'Histoire de l'établissement du christianisme. Détail

de ces preuves. Argument qui en résulte. Détail ultérieur et confirmation de cet argument.

Malgré les plus violentes persécutions, malgré des préventions et des difficultés presque insurmontables qui éloignaient les Juifs et les païens de la religion de Jésus-Christ, cette religion s'est établie et dilatée avec une rapidité si étonnante, que cet établissement et cette dilatation formeraient seuls le plus éclatant et le plus incompréhensible de tous les miracles, s'ils s'étaient faits sans miracles. L'événement confirme donc le témoignage des premiers chrétiens, et dément les soupçons que le déiste prétend ingérer pour infirmer ce témoignage. L'argument est de saint Augustin et de plusieurs Pères, et nous les entendrons bientôt eux-mêmes; mais auparavant il faut reprendre les choses de plus haut, et ébaucher du moins quelques-uns des principaux traits de l'histoire du christianisme naissant.

Le christianisme s'est dilaté avec une rapidité étonnante.

Avant le règne de Tibère tous les hommes étaient ou païens, ou sectateurs de la loi de Moïse. Sous le règne de Tibère l'Evangile de Jésus-Christ fut annoncé pour la première fois. Environ l'an 48 après la naissance de Jésus-Christ, c'est-à-dire environ onze ans après la mort de Tibère, sous l'empereur Claude, saint Pierre écrivit sa première Epître, qui commence par ces mots: *Pierre, apôtre de Jésus-Christ, aux élus étrangers et dispersés dans le Pont, dans la Galatie, en Cappadoce, en Asie et dans la Bythinie.*

Vers l'an 57 ou 58 de Jésus-Christ, saint Paul écrivit aux Romains: *J'ai sujet de me glorifier en Jésus-Christ du succès de l'œuvre de Dieu, car je n'ose parler que de ce que Jésus-Christ a fait par moi pour soumettre les Gentils à l'Evangile, par la parole et par les œuvres, par la vertu des miracles et des prodiges, et par la puissance du Saint-Esprit; de sorte que j'ai porté de tout côté l'Evangile, de Jésus-Christ, depuis Jérusalem jusqu'en Illyrie* (*Epist. ad Rom.*, *cap.* XV, *v.* 17, 18 19). Et vers l'an 62, il écrivit aux Colossiens: *La parole de vérité, qui est l'Evangile, qui est parvenue à vous, est répandue dans tout le monde où elle croît et fructifie, comme elle a fait parmi vous depuis le jour que vous l'avez entendue, et que vous avez connu la grâce de Dieu selon la vérité* (*Epist. ad Coloss.*, *cap.* I *et* VI).

Les auteurs païens et chrétiens des siècles suivants s'accordent à nous tracer l'idée des progrès infiniment rapides du christianisme. Je ne citerai que des ouvrages connus et avoués par tous les critiques.

Suétone indique assez clairement que, sous l'empereur Claude, il y avait un bon nombre de chrétiens à Rome (*Sueton. in Claudio*).

Tacite dit clairement que sous Néron, successeur de Claude, il y avait beaucoup de chrétiens à Rome, et il rapporte les supplices que Néron leur fit souffrir (*Tacit., hist. lib.* XV, *cap.* 44).

Julien l'Apostat affirme expressément que, déjà avant que saint Jean eût écrit son Evangile, il y avait un grand nombre de chrétiens dans la plus grande partie des villes grecques et italiques (*Julian. apud Cyrill.*, *lib.* X, *p.* 327, *editionis benedict.*). Saint Jean a écrit son Evangile vers l'an 96 de Jésus-Christ, selon l'opinion la plus reçue.

Sous Trajan, Pline le jeune, dans sa fameuse lettre à l'empereur, n'atteste pas moins le grand nombre des chrétiens que leur piété et leurs vertus. Non-seulement les villes, mais les campagnes mêmes et les villages de la Bythinie en étaient remplis. On ne trouvait presque plus personne qui voulût acheter des victimes; les sacrifices étaient omis et les temples des faux dieux presque abandonnés, lorsque ce même Pline, gouverneur de la province, eut recours aux supplices pour soutenir l'idolâtrie chancelante (*Plin. in Epist.* 97, *in lib.* X). La lettre de Pline a été écrite vers l'an 104 de Jésus-Christ.

Saint Justin, philosophe, qui souffrit le martyre vers l'an 167 de Jésus-Christ, ne craint point de dire, en disputant contre les Juifs:

Il n'y a point de peuple, ni Grec, ni Barbare, ou de quel nom que vous l'appeliez, ni les Hamaxobes qui font leur demeure sur des charriots, ni les Nomades qui n'ont point de maisons, ni les Scénites qui paissent les troupeaux et habitent sous les tentes; il n'y a, dis-je, aucun de ces peuples chez lequel on n'offre des prières et des actions de grâces au Père et au Créateur de toutes choses, au nom de Jésus crucifié (*S. Justin, Dialog. cum Triphone*, *n.* 117).

Saint Irénée qui fleurit vers l'an 180 de Jésus-Christ, et souffrit le martyre l'an 202: *Quelles que soient les langues des différents peuples, il n'y a qu'une seule tradition uniforme partout, et les Eglises qui sont en Germanie ne croient et n'enseignent point autrement que celles qui sont chez les Ibères, chez les Celtes, en Orient, en Egypte, en Libye, ou celles qui sont placées au milieu du monde; mais comme il n'y a qu'un seul et même soleil . . . . . . dans tout le monde, de même la lumière de la prédication de la vérité reluit partout, et éclaire tous les hommes qui veulent parvenir à la connaissance de la vérité* (*Irenæus, lib.* 1, *cap.* III, *sic citatur a Grotio*).

Tertullien qui fleurit vers l'an 200 de Jésus-Christ, attaque les Juifs en leur opposant le témoignage d'un grand nombre de peuples qui reconnaissaient Jésus pour le Messie: *C'est en lui qu'ont cru les Parthes et les Mèdes, et les Elamites, et ceux qui habitent la Mésopotamie et l'Arménie, la Phrygie et la Cappadoce, le Pont, l'Asie, la Pamphylie, l'Egypte, la partie de l'Afrique qui est au-delà de Cyrène, les Romains. . . . . et d'autres peuples, les Gétules et les Maures, l'Espagne et les différentes nations des Gaules, et les Bretons dont le pays est inaccessible aux Romains, mais soumis à Jésus-Christ; et les Sarmates, et les Daces, et les Germains, et les Scythes, et les habitants de plusieurs provinces et de plusieurs îles qui*

nous sont inconnues, et dont nous ne pouvons faire l'énumération. En tous ces lieux règne le nom du Christ, qui est déjà venu.

Quelques lignes plus bas, il montre que le royaume de Jésus-Christ était plus étendu que celui de Nabuchodonosor, de Darius, d'Alexandre et des Romains l'eût jamais été. *Le nom et le royaume de Jésus-Christ s'étend partout, partout on croit en lui; il est révéré par tous les peuples dont j'ai fait l'énumération; partout il règne, partout il est adoré. . . . . il est Dieu et Seigneur de tous* (*Tertull., libro advers, Judæos, cap.* VII).

Dans son apologie des chrétiens, où il déploie toute la force de son génie et sa vaste érudition en faveur du christianisme opprimé, où il en venge la sainteté et confond l'idolâtrie, il reproche aux païens la barbarie avec laquelle ils traitaient les chrétiens, et il ne craint point de dire aux chefs de la religion de l'empire romain, auxquels il adresse cette apologie: *Une seule nuit et quelques flambeaux suffiraient pour nous venger, s'il nous était permis de rendre le mal pour le mal; mais non, etc. . . . Si nous voulions vous attaquer, non par une vengeance secrète, mais à force ouverte, les troupes nous manqueraient-elles? . . . , ... , ... Nous sommes étrangers* (*Sic Pamelius : externi sumus; alii legunt : hesterni sumus, nous sommes nés hier*), *et nous avons déjà rempli tout ce qui vous appartient. Vos villes, vos îles, vos villages, vos bourgades, vos assemblées, vos armées mêmes, les tribus, les décuries, le palais, le sénat et le barreau; nous ne vous avons laissé que vos temples. Quelle guerre ne serions-nous pas capables de soutenir, même à forces inégales, nous qui nous laissons égorger si volontiers? . . . . Nous aurions pu même, sans armes et sans révolte, seulement en nous séparant de vous, vous combattre: si un si grand nombre d'hommes s'étaient détachés de vous pour se retirer dans quelque coin de la terre éloigné de vous, la perte de tant de citoyens, quels qu'ils puissent être, aurait affaibli votre empire, et elle l'aurait puni. Vous auriez certainement été épouvantés en voyant la solitude à laquelle vous auriez été réduits. Le silence et l'étonnement qui auraient régné dans votre ville presque abandonnée, vous auraient obligés à chercher des sujets dans l'enceinte même de vos murs; vous auriez eu plus d'ennemis qu'il ne vous serait resté de citoyens, parce que presque tous vos citoyens sont chrétiens; mais vous avez mieux aimé nous appeler les ennemis du genre humain que les ennemis des erreurs du genre humain* (*Tertull. Apologet. adversus Gent., cap.* XXXVII).

Origène, avant la moitié du troisième siècle. Il explique le prophète Ezéchiel: *Les malheureux Juifs avouent que cette prophétie prédit le Messie, mais ils méconnaissent en insensés sa personne, tandis qu'ils voient cependant que ce qui a été prédit est accompli; car quand est-ce que la Bretagne s'est réunie avant la venue de Jésus-Christ à reconnaître un seul Dieu? Quand est-ce que les Maures l'ont fait? Quand est-ce, en un mot, que toute la terre a embrassé cette vérité* (*Origenes, homil. in Ezechielem* 4, *citat. a Grotio*)?

Il serait superflu de multiplier les citations. Clément d'Alexandrie, Arnobe, saint Athanase, saint Jean Chrysostome, Théodoret, saint Jérôme, etc., attestent tous unanimement la même vérité: je ne crois donc point qu'on puisse la mettre en question (1). Si cela est, si la religion de Jésus-Christ a fait avec une rapidité presque inconcevable des progrès immenses, on ne peut sans témérité refuser d'ajouter foi au témoignage des premiers chrétiens, sur les miracles qui se sont opérés parmi eux.

Il n'est point étonnant que la secte de Mahomet ait infecté en peu de temps une grande partie des peuples voluptueux de l'Orient. Tout le monde sait que l'imposteur enseignait lui-même que c'était les armes à la main qu'il fallait multiplier le nombre des vrais croyants, et qu'il fallait exterminer quiconque résisterait à l'Alcoran. Tout le monde sait que ses dogmes insensés ne tendent qu'à fomenter la plus crasse ignorance et les passions les plus sensuelles de l'homme. Avec de tels appuis, il n'est pas difficile d'ébranler et de séduire. La terreur, la stupidité, la mollesse et les penchants corrompus de la nature, suppléent au défaut des miracles et des preuves; mais il serait surprenant et incroyable qu'une religion qui n'enseigne que la vertu, l'humilité, la chasteté, la douceur, la justice; qui proscrit tous les vices, qui est annoncée par de pauvres pêcheurs désarmés, doux eux-mêmes, humbles de cœur, détachés de tous les biens et de tous les plaisirs de cette vie, eût été, sans miracles, reçue et suivie en très-peu de temps par tant de peuples, malgré les plus violentes persécutions que la jalousie des princes, l'orgueil des philosophes, la superstition des païens et le faux zèle des Juifs, aient été capables de susciter. Or c'est ainsi que le christianisme s'est établi et dilaté: la conséquence est manifeste. Considérons la chose de plus près, sans cependant répéter ce qui a été indiqué ailleurs, et prouvons nos assertions.

La fureur avec laquelle les Juifs tentèrent, immédiatement après la première promulgation de l'Evangile, d'étouffer dans son berceau l'Eglise naissante de Jésus-Christ, ne fut qu'un prélude de ces longues fureurs qui armèrent pendant plus de trois siècles le paganisme à sa destruction. Néron fut le premier des princes païens qui sévit contre les chrétiens, il le fit avec une cruauté digne de lui.

Corneille Tacite, célèbre historien païen,

(1) Voyez sur cette matière le savant ouvrage intitulé, « Multitudo maxima eorum qui prioribus Ecclesiæ seculis, christianam religionem professi sunt. Auctore Casto Innocente Ansaldi Ord. Prædic. R. Taurinensis Athenæi antecessore. »

nous a conservé le détail de cet événement ; je ne le suivrai pas mot à mot, mais voici exactement le fond de son récit. Néron, pour étouffer le bruit qui lui attribuait la cause de l'incendie de Rome, fit retomber ce crime sur ceux que, vulgairement, on appelait chrétiens (ils tiraient ce nom de Christ, que le gouverneur Ponce Pilate avait fait mourir en Palestine sous le règne de Tibère), et il leur fit subir les plus horribles tourments. On punit d'abord ceux qui avouaient qu'ils étaient chrétiens, et ensuite par ce moyen on enveloppa dans cette cause une grande multitude d'hommes (1) qui n'étaient point convaincus d'être coupables de l'incendie, mais qui étaient chargés de la haine publique. On se fit un jeu de ceux qui étaient livrés à la mort ; on les revêtait de peaux de bêtes, pour qu'ils fussent mis en pièces par des chiens ; on en crucifiait d'autres ou bien on les brûlait, et, consumés par les flammes, ils servaient de flambeaux pour éclairer pendant la nuit ; d'où il arriva qu'ils devinrent pour les païens mêmes un objet de compassion, comme étant immolés, non à l'utilité publique, mais à la passion d'un seul homme (1).

La plus grande partie des empereurs successeurs de Néron persécuta les chrétiens ou permit qu'ils fussent persécutés. Sous les règnes de Domitien, de Trajan, de Marc-Aurèle, de Sévère, de Maximin, de Dèce, de Valérien, d'Aurélien et de Dioclétien, et même de quelques autres plus modérés envers les chrétiens, l'Europe, l'Asie et l'Afrique furent teintes du sang des martyrs. On voyait tour à tour Rome et les provinces de son vaste empire conjurées contre des citoyens fidèles et innocents et les faire périr dans les plus cruels supplices. C'était souvent la fausse politique, ou l'avarice, ou la haine des princes païens, des magistrats ou même des particuliers, qui excitaient ces horribles tempêtes ; mais plus souvent encore c'était la superstition qui animait des idolâtres fanatiques à exterminer les ennemis de leurs Dieux. Tandis que le paganisme voyait en paix les sectes et les divinités les plus abominables se multiplier presqu'à l'infini, il témoigna toujours une haine implacable contre la religion de Jésus-Christ. En vain les chrétiens opprimés en appelaient aux lois les plus sacrées de la nature et de l'humanité, leurs cris n'étaient point écoutés. En vain les Aristide, les Quadratus, les Justin, les Apollinaire, les Athénagore, les Miltiade, Méliton, Tertullien (2) vengèrent, à la face

(1) Nous entrons dans une matière qui m'engagera à parler plusieurs fois du grand nombre des martyrs. Il sera à propos de prévenir une objection, qu'on pourrait faire, contre les faits. En 1684 il parut en Angleterre une dissertation de Henri Dodwel, protestant anglais, dans laquelle il prétendait prouver, qu'il y a eu beaucoup moins de martyrs qu'on en reconnaît communément. Les catholiques et les protestants se sont soulevés contre un ouvrage dans lequel la passion de l'auteur pour son opinion lui fait faire des faux pas sans nombre. On ne voit point en lui un critique impartial, qui détruit des préjugés, et qui fait la guerre aux monuments apocryphes; c'est un homme qui abuse de la critique pour soutenir une assertion fausse et hasardée, et qui s'engage à combattre une tradition constante et universelle, sans avoir d'autres armes, que des conjectures, un petit nombre de passages d'un sens équivoque, de quelques-uns des Pères, et d'autres preuves de cette nature. L'ouvrage de Dodwel a été attaqué, parmi les catholiques, particulièrement par les PP. Antoine Pagi, Mabillon, Ansaldi, et Peverelli, et il a été réfuté avec beaucoup de solidité et d'érudition par D. Thierri Ruinart. C'est dans la préface de ce dernier, aux Actes sincères des martyrs, que je ne crains point d'affirmer que tout homme impartial peut se convaincre du malheureux succès de la témérité de Dodwel ; et je suis persuadé que quiconque la lira avec attention, sera très-disposé à se rendre à la conjecture du savant bénédictin, qui après avoir allégué ses preuves contre l'auteur anglais, conclut par ces mots la troisième partie de sa préface générale: « Rien n'a donc pu engager Dodwell, homme très-savant d'ailleurs, et très-versé dans l'antiquité, à inventer cette nouveauté, que la démangeaison commune aux protestants d'écrire contre l'Église romaine ; c'est-là ce qui l'a entraîné à porter un jugement précipité, pour ne rien dire de plus. »

L'auteur du Supplément de Moreri remarque que Dodwell n'a jamais répondu à cette préface de D. Ruinart, qui est très-estimée. Du reste selon l'énumération de Dodwell même, le nombre total des martyrs est, absolument parlant, très-grand et très considérable ; et comme cet auteur, quoiqu'il cherche à éluder la tradition, reconnaît cependant, et admet l'autorité d'Eusèbe de Césarée, et des autres anciens écrivains ecclésiastiques, qui ont parlé très-clairement ; son opinion, quand même elle ne serait pas aussi insoutenable qu'elle l'est, ne peut en aucune manière soustraire l'incrédule à la force de l'argument que les martyrs fournissent au christianisme. Je ne m'appuierai d'ailleurs dans cet ouvrage que sur des faits connus et reçus de tous, et je ne citerai que des écrits reconnus pour authentiques par les critiques du premier ordre. Ceux qui souhaitent de s'instruire sur cette matière dans les sources mêmes de la tradition, les trouveront indiquées dans la préface et dans le corps de l'ouvrage de Dom Ruinart, et après lui j'en indiquerai plusieurs, en citant les anciens qu'on peut consulter avec le plus d'utilité, sur l'histoire et sur la cause des martyrs.

(1) Cornel. Tacit. lib. XV, vers. medium, vel cap. 44. Circa hanc persecutionem vide etiam auctorem libri de Mortibus persecutorum, cap. 3. Hieron. advers. Jovin. et in cap. 20 Matthæi. Vide apud D. Ruinart Acta Sancti Ignatii martyris, et Epistolam sancti Clementis papæ ad Corinth num. 6, p. 12.

(2) Aristide fut athénien, philosophe et chrétien ; il présenta en faveur du christianisme une Apologie à Adrien, vers l'an 125 de Jésus-Christ.

Quadratus fut disciple des apôtres et évêque d'Athènes. Il présenta une Apologie à Adrien en faveur des chrétiens, vers l'an 130 de Jésus-Christ. Ni l'Apologie d'Aristide ni celle de Quadratus, ne sont point parvenues jusqu'à nous. L'ouvrage d'Aristide subsistait du temps de saint Jérôme, qui en fait de grands éloges (*Voyez saint Jérôme Catalog. Script. Eccles.*). Il y a même apparence qu'il subsista jusqu'au neuvième siècle (*Voyez Peverelli Stor. delle persecuz.*). Saint Jérôme ne parle pas moins avantageusement de l'ouvrage de Quadratus. « Quadratus apostolorum discipulus, Publio Athenarum episcopo, ob Christi fidem martyrio coronato, in locum ejus substituitur, et Ecclesiam grandi terrore dispersam, fide et industria sua congregat. Cumque Hadrianus Athenis exegisset hyemem invisens Eleusinam, et omnibus pene Græciæ sacris initiatus, dedisset occasionem iis qui christianos oderant absque præcepto imperatoris vexare credentes, porrexit ei librum pro religione nostra compositum valde utilem, plenumque rationis et fidei et apostolica doctrina dignum; in quo et antiquitatem suæ ætatis ostendens, ait plurimos a se visos, qui sub Domino, variis in Judæa oppressi calamitatibus, sanati fuerant, et qui a mortuis resurrexerant. » Hieron. Catal. de Script. Eccles. Vide et eumdem de hac re, epist. 83, ad Magn. Orat. et Eusebium Cæsar., Hist. eccles., lib. IV, cap. 3, et lib. III, cap. 37, et lib. V, cap. 17.

Justin, de philosophe platonicien, devint chrétien et martyr. Il écrivit deux Apologies en faveur des chrétiens, qui furent adressées aux empereurs Antonin et M. Aurèle et au sénat. Il vint lui-même les présenter à Rome. Ses ouvrages sont pleins de force et d'un zèle éclairé et intrépide ; son raisonnement est juste et pressant; il montre beaucoup d'érudition, et une candeur d'âme et une générosité qui intéressent en sa faveur. Il fleurit vers l'an 150 de Jésus-Christ. Nous avons ses Apologies ainsi que celles d'Athénagore et de Tertullien : elles sont toutes authentiques de l'aveu unanime des meilleurs critiques, et nous allons bientôt en citer les traits principaux.

de l'univers, la sainteté d'une religion qu'on prétendait en même temps noircir par la calomnie et extirper par le glaive des Césars. Leurs célèbres apologies suspendirent et arrêtèrent quelquefois les coups redoublés dont on frappait l'Église, mais ils ne désarmèrent jamais entièrement le bras des persécuteurs. Des milliers de chrétiens de tout âge, de tout sexe, de toutes les conditions et de toutes les différentes nations de l'empire furent mis à mort pour la cause de Jésus-Christ. Outre le grand nombre de ceux qui étaient condamnés à avoir la tête tranchée, on en faisait périr beaucoup d'autres par différentes sortes de supplices. Souvent on les exposait aux bêtes féroces, d'autres fois on les livrait aux flammes, on leur déchirait le corps avec des instruments faits en forme de crochets ou de peignes de fer, on leur brûlait les flancs avec des torches enflammées, on les meurtrissait de coups et on les faisait expirer dans les tourments les plus affreux. Des vieillards vénérables par leur âge et par la sainteté de leur vie furent traînés avec violence devant les tribunaux, insultés par une populace furieuse et immolés à sa rage. Des vierges modestes et timides, arrachées à leurs retraites et livrées à la cruauté des bourreaux, furent traitées avec une barbarie inhumaine. Des femmes distinguées par leur rang et par leur vertu, des hommes respectables par leurs emplois et par leur droiture, un peuple paisible d'artisans ou de laboureurs, qui vivaient tranquilles dans le sein de leurs familles : toutes enfin les différentes classes d'hommes qui professaient la foi de Jésus-Christ, éprouvèrent en différents temps les effets d'une haine puissante, aveugle et obstinée. Ils mouraient, ces chrétiens généreux, et ils aimaient mieux souffrir toutes les tortures que d'offrir de l'encens à une idole ou de témoigner par une parole ou même par un geste qu'ils renonçaient à Jésus-Christ. Leur constance invincible était traitée d'opiniâtreté et de folie. Celse en faisait la matière de ses railleries et de ses sarcasmes. Pline le jeune, dans sa fameuse lettre à Trajan, dans laquelle il rend un illustre témoignage à l'innocence des chrétiens, atteste qu'il les envoie au supplice pour punir leur obstination inflexible. Mais les martyrs méprisaient également les injures et les tourments; leur intime persuasion de la divinité de cette religion, à laquelle ils sacrifiaient leur vie, les rendait inébranlables. Leur courage n'était point une ardeur et une animosité passagère qui, pour soutenir un parti embrassé aveuglément, précipite quelquefois des esprits factieux et échauffés dans des résolutions désespérées; c'était une fermeté réfléchie qui dérivait des principes les plus purs, essentiels au christianisme. Elle animait également le Romain et le Gaulois, le Grec et l'Asiatique et l'Africain; les chrétiens du siècle de Néron et ceux du siècle de Dioclétien, et de Julien l'Apostat; les évêques et les philosophes; les prêtres et le peuple; les Ignace, les Polycarpe, les Justin, les Cyprien, les Lucien, les Denis, les Sixte, les Laurent et les Julitte; les Eulalie, les Symphorose et les Blandine. Dans tous les temps et parmi toutes les nations et parmi tous les différents ordres de personnes, nous trouvons un même esprit et un même courage. Partout les chrétiens invoquent le nom de Jésus, détestent l'idolâtrie et se présentent d'un front serein à une mort douloureuse et cruelle. Contents du témoignage de leur conscience, ils se laissent égorger comme des agneaux sans défense; intrépides et assurés de leur innocence et de la vérité de leurs dogmes, ils parlent aux tyrans avec une confiance et avec une générosité qui n'est propre qu'à la vertu opprimée. Entendons quelques-uns de leurs défenseurs et rapportons quelques traits de leur histoire.

Claude Apollinaire fut évêque d'Hiéraple, en Phrygie; il donna une Apologie pour les chrétiens vers l'an 170 de Jésus-Christ.

Saint Méliton fut évêque de Sardes, et donna une Apologie presque dans le même temps qu'Appollinaire. (Voyez sur ce qui les regarde, ainsi que Miltiade, Eusèb. César., Hist. ecclés., liv. IV, chap. 26, et le liv. V, ch. 17.

Tertullien était africain; il fleurit à la fin du second siècle et au commencement du troisième : son style est dur et obscur, mais la beauté des pensées et la force du raisonnement, une profonde érudition et une éloquence énergique qui lui est propre, donnent un grand prix à son Apologie. Elle fut écrite sous le règne de l'empereur Sévère.

Athénagore fut athénien, philosophe et chrétien : il vécut dans le second siècle : son Apologie est éloquente et belle.

CHAPITRE VIII.

Extraits des apologies de saint Justin, d'Athénagore et de Tertullien.

Saint Justin, martyr (1) : *Moi Justin, fils de Priscus, petit-fils de Bacchius, citoyens de Naplouse, ville de la province de Samarie en Palestine, j'adresse à l'empereur Tite Antonin, le Pieux, Auguste César . . . . . et au sénat de Rome et à tout le peuple romain ce discours et cette requête en faveur de ceux qui, ayant été appelés parmi toutes les nations, sont injustement haïs et persécutés, et du nombre desquels je suis moi-même.*

La raison exige que ceux qui sont véritablement pieux et philosophes, n'aiment et ne respectent uniquement que la vérité, et qu'ils rejettent les opinions de leurs ancêtres, si elles sont fausses et mauvaises. La raison demande, outre cela, que celui qui aime la vérité ne se contente pas seulement de ne rien faire qui blesse la justice, mais qu'au péril même de sa vie, il fasse ce que la justice et l'équité exigent de lui. Si vous êtes donc tels qu'on le dit, philosophes et pieux, défenseurs de la justice..... vous le ferez connaître par les effets; car ce n'est point pour chercher à nous attirer votre protection par des flatteries et par des adulations, que nous vous présentons cet ouvrage; c'est pour vous demander que vous ne nous jugiez pas par prévention et par passion . . . . . mais après avoir examiné attentivement notre cause : sans cela vous prononcerez la sentence contre vous-mêmes. Pour nous, nous sommes persuadés que l'unique vrai mal que nous ayons à craindre, c'est de nous rendre coupa-

(1) Saint Justin, Apolog. 10.

bles de quelque crime. Vous pouvez donc nous faire mourir, mais vous ne pouvez point nous rendre malheureux . . . . C'est pour votre utilité que nous vous parlons ainsi, et il vous est aisé de vous en convaincre, en réfléchissant qu'il ne dépendrait que de nous de nier d'être chrétiens, lorsqu'on nous interroge. Mais nous préférons la mort à une vie rachetée par un mensonge, et par un désir ardent et continuel d'une autre vie plus pure et éternelle, nous nous hâtons de confesser notre religion.

Quel homme sensé peut nous appeler des athées et des impies, nous qui reconnaissons pour Dieu véritable, le Dieu éternel, auteur de toutes choses et son Fils Jésus-Christ, qui a été crucifié sous Ponce-Pilate, gouverneur de la Judée, du temps de Tibère-César, et l'Esprit-Saint, qui a parlé par les prophètes. C'est à tort qu'on nous fait un crime d'adorer un homme crucifié : depuis que nous avons cru au Verbe, Fils de Dieu, nous sommes entièrement changés. Autrefois nous prenions plaisir à nous abandonner à d'infâmes débauches; mais à présent nous n'aimons que la pureté. Au lieu de l'indigne commerce avec les démons, que nous affections par l'usage des sortiléges et de la magie, nous nous livrons uniquement au culte d'un Dieu éternel. Nous ne cherchions ci-devant qu'à nous enrichir, maintenant nous mettons nos biens en commun (1)*; ou si nous les retenons, ce n'est que pour en faire part à ceux qui sont dans l'indigence. L'esprit de vengeance qui régnait en nous s'est changé en un esprit d'amour pour nos ennemis mêmes, nous prions pour eux, et nous étendons envers tout le monde le droit d'hospitalité que nous restreignions autrefois à nos parents, ou tout au plus à nos compatriotes.* Il rapporte ensuite quelques préceptes de la morale de Jésus-Christ, et les vertus insignes que les chrétiens de son temps pratiquaient. Il parle de leur obéissance envers leurs princes; *Jésus-Christ nous a dit : Rendez à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu. Nous n'adorons donc que Dieu; mais nous sommes disposés à vous obéir avec joie dans tout le reste..... Si vous n'avez aucun égard à nos prières, nous n'y perdrons rien; et nous sommes persuadés que ceux qui se rendent coupables, souffriront dans un feu éternel la peine due à leurs crimes, et que Dieu leur demandera un compte proportionné à la puissance qu'il leur aura donnée, selon la parole de Jésus-Christ : On redemandera davantage à celui auquel Dieu aura plus donné* (*Luc*, 12, 48). *Considérez quelle a été la fin de tous les empereurs vos prédécesseurs; la mort commune à tous les hommes les a tous enlevés. Si cette mort transportait les hommes dans un état où ils fussent insensibles, ce serait un avantage pour tous les méchants; mais puisque même après la mort, nous serons tous susceptibles de sentiment, et qu'il y a des supplices éternels; prenez garde de ne pas vous tromper, et ne négligez pas ces vérités.*

(1) Saint Justin écrivait, comme nous l'avons dit, au second siècle, cinquante ou soixante ans seulement après la mort de saint Jean l'Évangéliste

Il fait voir que les païens eux-mêmes, leurs philosophes et leurs poëtes, ont reconnu que les âmes survivent à leurs corps; qu'il y a des peines réservées aux méchants et des récompenses réservées à la vertu; que Dieu a créé le monde, et que ce monde doit finir par le feu, qu'à ces vérités, que le chrétien seul démontre et prouve par l'autorité divine, il faut ajouter celle de la résurrection des corps. De la conformité des sentiments des païens avec les nôtres, il prend occasion de leur reprocher l'injustice avec laquelle ils persécutaient et égorgeaient les chrétiens; tandis qu'ils permettaient qu'on rendît les honneurs divins à toutes sortes de créatures. Il reproche au paganisme les impuretés et les crimes infâmes qu'on y commettait publiquement. Il détruit les folles calomnies qu'on répandait contre les chrétiens. Il prouve la vérité de leur religion; et pour qu'on ne lui objecte point que Jésus-Christ a opéré ses miracles par l'art de la magie, il fait voir que les prophètes ont prédit, des milliers d'années avant sa venue, son incarnation, sa naissance d'une Vierge, ses illustres miracles, ses souffrances et sa mort, sa résurrection et son ascension au ciel, et la mission de ses apôtres, leur prédication et la conversion des gentils. Il leur déclare qui sont les prophètes et ces livres divins auxquels il en appelle; il les leur montre entre les mains des Juifs nos ennemis. En passant il remarque l'excès de fureur, dont ce peuple était animé contre les chrétiens (1). Il presse les païens; il prend à témoin des miracles de Jésus-Christ, les actes qui en furent dressés par Pilate; il prouve sa divinité. Il parle de la sainteté du culte que les chrétiens rendent à Dieu, de leurs assemblées, du baptême, de l'Eucharistie qu'il assure, en termes exprès, être le corps et le sang de Jésus-Christ; et il finit en adressant ces paroles aux empereurs... : *Nous ne craignons point de vous annoncer que si vous vous obstinez dans votre injustice, vous n'éviterez pas le jugement de Dieu. Pour nous, ayant rempli en ceci notre devoir, nous continuerons de crier sans cesse à Dieu, que son bon plaisir s'accomplisse, et que sa sainte volonté soit faite en toutes choses.*

Dans la seconde Apologie, saint Justin rapporte le martyre de trois chrétiens qui venaient de mourir à Rome pour Jésus-Christ. Il déclare qu'il s'attend à subir dans peu le même sort. Il suffisait que les chrétiens confessassent Jésus-Christ, lorsqu'on les interrogeait, pour être conduits au supplice. Il fait remarquer aux gentils la différence qu'il y avait entre leurs sectes de philosophie et le christianisme. *Personne n'a ajouté assez de foi aux enseignements de Socrate pour vouloir plutôt mourir que de s'en départir : chez les chrétiens, non-seulement les philosophes et les*

(1) Dans la guerre des Juifs qui vient de finir (contre les Romains, sous Adrien), Barchochébas, le chef de la révolte, faisait souffrir aux seuls chrétiens d'affreux supplices, quand ils refusaient de renier Jésus-Christ et de prononcer des blasphèmes contre lui. » Saint Justin, Apolog. 1, n. 31.

savants, mais le peuple même sacrifie sa vie à Jésus-Christ. Il atteste que la constance avec laquelle il avait vu lui-même les martyrs braver la mort, avait été autrefois un des motifs de sa conversion à la religion chrétienne (1). Il fait voir combien cette sainte religion est supérieure à la philosophie de Platon même. Tout ce que les philosophes ont de beau dans leurs écrits, c'est cette petite portion de vérité à laquelle ils ont atteint par la lumière de la raison, et dans laquelle ils conviennent avec nous. Il atteste qu'à Rome, où il était alors, et dans tout le monde, les chrétiens délivraient par l'invocation du nom de Jésus, les malheureux qui étaient possédés par le démon, et qui n'avaient pu être guéris par aucun remède. Il demande enfin que cet ouvrage soit enregistré dans les registres publics.

Athénagoras. *Les provinces qui vous sont soumises, ô empereurs* (Marc-Aurèle et Commode), *ont des lois et des mœurs différentes, et on ne contraint personne à abandonner les usages de ses pères, quelque ridicules et déraisonnables qu'ils soient; le Troyen appelle son Hector un Dieu; le Lacédémonien.... En un mot tous les peuples et toutes les nations suivent librement la religion qu'elles veulent... Pourquoi donc notre nom* (de chrétiens) *est-il haï et détesté? Le nom seul ne peut point être un objet légitime de haine. Ce sont les crimes qui méritent les punitions et les supplices. Nous admirons la bonté et la douceur de votre gouvernement qui fait jouir vos sujets d'une paix profonde; mais puisque vous ne prenez aucun soin de nous autres, qui nous appelons chrétiens, et qu'au contraire vous permettez que nous soyons persécutés, quoique nous ne fassions aucun mal, et que nous ayons envers Dieu et votre empire les sentiments que nous devons avoir; nous osons défendre nous-mêmes, notre cause devant vous, et nous vous conjurons de daigner penser à nous, afin qu'on cesse une fois de nous égorger; car ce n'est pas seulement nos biens et notre fortune.... qu'on attaque; mais c'est la vie même qu'on prétend nous arracher* (2)*.... Si l'on peut nous convaincre de quelque crime, nous ne refusons point de subir les peines les plus sévères, et les plus affreux châtiments: si nous sommes coupables, punissez-nous à toute rigueur, ne nous épargnez point, exterminez-nous tous, avec nos femmes et nos enfants; mais si ce qu'on nous reproche sont des calomnies sans fondement, c'est à vous d'examiner nos mœurs et notre doctrine, et notre affection à votre service, pour nous rendre la même justice que vous rendriez à nos adversaires.... Pourquoi donc laisse-t-on aux autres hommes la liberté de dire et d'écrire ce qu'ils veulent, touchant la Divinité, quoiqu'ils ne soient guidés dans leurs recherches, que par les faibles lumières de la raison, tandis qu'on emploie contre nous la sévérité des lois, quoique nous puissions donner des preuves certaines de la vérité de notre foi?*

Tertullien. *On nous hait et on nous persécute, sans vouloir nous connaître. Les méchants cherchent à se cacher, ils fuient la lumière, ils nient leurs crimes; à peine les tortures leur en arrachent l'aveu. Que la conduite du chrétien est différente! Personne d'entre nous ne rougit d'être chrétien; personne ne s'en repent; nous ne nous repentons que d'une seule chose, qui est de n'avoir pas toujours été chrétiens. Lorsqu'un chrétien est reconnu pour tel, il s'en fait gloire, lorsqu'on l'en accuse, il ne s'en défend point; quand il est interrogé, il confesse librement et avec joie sa religion; quand on le condamne, il reçoit avec des actions de grâces la sentence prononcée contre lui.*

On ne condamne aucun criminel sans l'entendre, on lui permet de se défendre et de se justifier, s'il le peut; ce n'est qu'au chrétien seul qu'il n'est pas permis de dire un mot pour la défense de la vérité: on n'attend de lui que ce qui est nécessaire pour satisfaire la haine publique, l'aveu de son nom, et non l'examen de son crime. Pline consulta autrefois Trajan. Il ne nous accusa que d'être obstinés à ne point vouloir sacrifier aux dieux, du reste il attesta notre innocence. Trajan répondit, qu'il ne fallait point rechercher les chrétiens, mais qu'il était à propos de les punir, lorsqu'ils seraient déférés en justice (1)*. O jugement enveloppé dans une confusion nécessaire! En défendant de faire des recherches, il nous traite comme des innocents; en ordonnant qu'on nous punisse, il nous traite en coupables; il nous épargne, et il sévit contre nous; il dissimule, et il punit.... Si vous nous condamnez, pourquoi ne faites-vous point de recherches? Si vous ne nous recherchez pas, pourquoi ne nous absolvez-vous pas?*

Il continue ensuite à faire voir l'injustice du procédé des païens et de leur haine, il repousse leurs calomnies, et confond l'imposture; il parle des sacrifices impies des gentils et de leurs crimes. *Nous n'adorons, dites-vous, point vos dieux; nous avons cessé de les adorer, depuis que nous avons connu qu'ils n'existaient point.... Nous en appelons à votre conscience, qu'elle nous juge; qu'elle nous condamne, si elle peut nier, que tous vos dieux aient été des hommes. Les monuments de l'antiquité vous convainquent, ils nous font voir où ces dieux sont nés, où ils ont vécu, où ils ont été ensevelis. Vous n'osez point le révoquer en doute; et je sais que vous commencez à dire qu'ils sont devenus des dieux après leur mort: mais comment ont-ils pu s'arroger la divinité? S'ils avaient pu le faire, ils n'auraient point commencé par être des hommes. Il faut donc que vous recourriez à un Dieu supérieur, qui ait fait des dieux de ces hommes. Mais pourquoi l'aurait-il fait? Il ne pouvait point avoir besoin d'eux; c'est donc à cause de leurs mérites? car sans doute*

(1) Il rapporte les autres motifs de sa conversion et la manière dont elle s'est opérée, au commencement de son dialogue avec Triphon: le récit en est très-intéressant.

(2) On peut voir à l'occasion de ce passage, une faute considérable de Dodwell, révélée dans une note par l'éditeur bénédictin, des ouvrages d'Athénagoras.

(1) On peut voir la lettre de Pline et celle de Trajan parmi les ouvrages de Pline le jeune.

vous reconnaissez que ce Dieu suprême doit être juste ; or quels sont les mérites de vos dieux? Des incestes, des adultères, des homicides, des fourberies, des injustices; sont-ce là des titres qui méritent la divinité? Ne méritent-ils pas plutôt les supplices de l'enfer? Il rapporte ensuite les absurdités et les impiétés de la mythologie païenne, et il fait un précis de la religion chrétienne. *Nous n'adorons qu'un seul Dieu, qui a formé par la vertu de sa parole, le monde, les éléments, les corps, et les esprits. Il leur a donné l'ordre et l'arrangement, par sa sagesse ; il a tout tiré du néant, pour faire éclater sa grandeur et sa majesté. Il est invisible, incompréhensible et immense. Nous le connaissons cependant en quelque manière; mais parce qu'il est infini, il peut seul se connaître parfaitement soi-même. Sa grandeur fait que, quoiqu'il soit inconnu à l'homme, il lui est cependant présent ; et c'est là ce qui fait le crime de ceux qui ne veulent point chercher à connaître un Dieu qu'ils ne peuvent ignorer. Voulez-vous que nous vous prouvions l'existence de ce Dieu par le témoignage de votre âme même? Cette âme, quoiqu'elle soit emprisonnée dans le corps, entourée par les préjugés d'une éducation perverse, enivrée par la volupté, et esclave des faux dieux, nomme Dieu, lorsqu'elle revient à elle-même, comme d'un profond sommeil, parce qu'il n'y a proprement que lui qui soit Dieu, bon et grand. On entend dire à tous, Dieu le voit; Je le recommande à Dieu; Dieu me le rendra. O témoignage d'une âme naturellement chrétienne! quand on se sert de ces expressions, ce n'est pas le Capitole qu'on regarde, c'est le ciel.*

Dieu pour se manifester plus parfaitement aux hommes, et pour nous faire connaître ses volontés, nous a donné le secours des saintes Ecritures, afin que nous puissions le chercher, si nous voulons, et le trouver, croire en lui, et le servir. Dès les premiers temps, il a envoyé au monde des hommes, dignes par leur innocence et par leur sainteté, de le connaître, et de le faire connaître aux autres. Il les a envoyés, ces hommes remplis d'un esprit divin, annoncer au monde qu'il n'y avait qu'un seul Dieu... qui un jour rappellera à la vie tous ceux qui sont morts depuis le commencement du monde; et qui après avoir jugé un chacun selon ses œuvres, recompensera ses adorateurs par une vie éternelle, et punira les infidèles par un feu éternel. Il fut un temps où nous avons ri nous-mêmes en entendant ces vérités; nous avons été autrefois ce que vous êtes maintenant, nous devenons chrétiens, nous ne naissons pas tels.

Ces hommes inspirés dont je vous parle, que Dieu a envoyés pour prêcher la vérité, se nomment prophètes, et leurs livres ont été traduits de l'hébreu en grec par les soins du plus savant des Ptolémées, surnommé Philadelphe. On les trouve encore aujourd'hui dans la bibliothèque de ce prince, et les Juifs les lisent publiquement dans leur synagogue. L'antiquité de ces livres rend leur autorité respectable. Moïse, qui en est le premier auteur, a vécu longtemps avant qu'il existât des Grecs ou des Romains : ceux mêmes qui sont les derniers entre les prophètes, ne sont pas moins anciens que vos premiers historiens et vos premiers législateurs.

Une autre raison qui rend ces livres extrêmement respectables, c'est l'accomplissement des prophéties qu'ils contiennent. Ce qui se passe maintenant a déjà été annoncé, ce que nous voyons a été prédit, et par cette raison nous croyons avec la même certitude les prophéties dont nous attendons encore le succès, parce qu'elles nous viennent de la même source que celles dont nous voyons tous les jours l'accomplissement... Mais puisque nous nous sommes servis en faveur de notre religion de ces saintes Ecritures qui ont été données aux Juifs, il faut que nous fassions voir que nous ne nous en servons point comme d'un voile, pour couvrir la nouveauté de notre religion.

Dieu a comblé les Juifs de grâces, à cause de la justice et de la foi de leurs pères, jusqu'à ce qu'enflés du mérite de ces mêmes ancêtres, ils se sont écartés de ses lois, et sont tombés dans le crime et dans l'impiété; alors il les a abandonnés. Quand ils ne l'avoueraient pas eux-mêmes, l'événement le prouve, et l'état malheureux où ils sont réduits. Dispersés, vagabonds, bannis de leur patrie, errants dans tout le monde, sans avoir ni homme ni Dieu pour roi, ils n'osent pas même en qualité d'étrangers, mettre le pied dans leur pays. L'Ecriture sainte qui leur avait prédit ces malheurs, leur marquait en même temps que vers la fin des siècles, Dieu choisirait parmi toutes les nations et dans tous les lieux des adorateurs plus fidèles, sur lesquels il répandrait une grande abondance de grâces, proportionnée au mérite de celui qui devrait être leur chef et leur maître, c'est-à-dire de Jésus-Christ, Fils de Dieu, ce Messie si longtemps désiré par les Juifs, que leur aveuglement leur a fait méconnaître, et dont ils attendent encore la venue.

Il explique ensuite la nature du Verbe; il dit qu'il est le Fils de Dieu et Dieu lui-même, par l'unité de substance avec le Père, esprit d'un même esprit, Dieu de Dieu : il le compare au rayon du soleil, qui est de la même substance avec le soleil et qui n'en est point séparé... *Ce Verbe divin s'est fait homme dans le sein d'une vierge... Il a opéré des miracles; il a délivré ceux qui étaient possédés par les démons; il a rendu la vue à des aveugles, il a guéri des lépreux et des paralytiques; il a ressuscité des morts; les éléments ont obéi à sa voix, etc. La multitude de ceux qui le suivaient, et la sainteté de sa doctrine, ont excité contre lui la haine et la jalousie des chefs du peuple hébreu, qui par leurs cabales ont obtenu de Ponce-Pilate, votre gouverneur de la Syrie, que Jésus-Chris fût crucifié. C'est ainsi que Jésus l'avait prédit lui-même. Que dis-je? Les anciens prophètes l'avaient prédit avant lui. Sa mort a été accompagnée de plusieurs prodiges, qui ont paru si remarquables aux païens mêmes, qu'on en a inséré la relation dans vos archives. Jésus est ressuscité le troisième jour; il a conversé avec ses disciples pendant quarante jours; il leur*

a ordonné d'aller annoncer l'Evangile à toute la terre... Il est monté au ciel. Pilate, convaincu lui-même, a fait la relation de ces faits à Tibère... Les disciples de Jésus, fidèles aux ordres de leur Maître, se sont répandus en différentes parties du monde... Ils ont souffert avec joie les persécutions qu'ils ont éprouvées de la part des Juifs, pour l'amour de la vérité. La cruauté de Néron a enfin versé à Rome le sang des chrétiens... Je viens de vous exposer ce qui concerne notre religion. Après cela que personne ne nous calomnie. Ne croyez point que les choses soient différentes de ce que je viens de vous dire; car il n'est point permis de mentir lorsqu'on rend compte de sa religion... Nous le disons, et nous le disons publiquement, et tandis même que vous nous tourmentez, tout déchirés et couverts de notre sang, nous crions à haute voix: Nous adorons Dieu par Jésus-Christ. Croyez, si vous voulez, qu'il n'est qu'un homme; c'est en lui et par lui que Dieu veut être adoré... Cherchez donc et informez-vous si cette divinité de Jésus-Christ est véritable; s'il est vrai qu'elle change les mœurs et rende vertueux ceux qui la connaissent: il s'en suivra qu'il faudra renoncer aux fausses religions, etc.

Il passe ensuite à examiner l'origine des fausses religions; et il décrit la nature, les opérations et les prestiges des démons, et les artifices par lesquels ils ont accrédité l'idolâtrie, et se sont fait adorer comme des dieux. Il propose aux païens de se convaincre de la vérité par l'expérience. *Que l'on amène ici devant vos tribunaux quelqu'un qui soit reconnu pour être possédé par quelque esprit; que le premier venu d'entre les chrétiens commande à cet esprit de parler; il avouera aussi véritablement qu'il est un démon, comme il s'est dit faussement ailleurs un Dieu. Que l'on amène encore quelqu'un de ceux qu'on croit être agité par quelque Dieu... cette vierge même céleste qui vous promet la pluie; cet Esculape qui vous enseigne les remèdes... si ceux qui les agitent ne confessent point qu'ils sont des démons (n'osant pas mentir à un chrétien), répandez sur-le-champ le sang de ce chrétien téméraire. Que pouvez-vous demander de plus évident? ou quelle preuve pouvez-vous demander qui soit plus convaincante...? Ne croyez point à nos paroles si l'évidence des faits ne vous oblige d'y ajouter foi... Si ceux que vous adorez sont des dieux, pourquoi mentent-ils en avouant qu'ils sont des démons? Est-ce pour nous obéir? Vos divinités sont donc soumises aux chrétiens, et ce ne sont par conséquent pas des divinités... Si ceux que vous adorez sont des démons, pourquoi se disent-ils des dieux... Quand nous conjurons vos dieux au nom de Jésus-Christ, demandent-ils qui est ce Jésus-Christ; appellent-ils l'histoire de sa vie une fable? Disent-ils qu'il est homme comme les autres? qu'il était magicien? qu'après sa mort ses disciples ont enlevé son corps du tombeau, et qu'il est maintenant dans les enfers? Ne disent-ils pas, tout au contraire, qu'il est dans les cieux; qu'il en doit descendre un jour; qu'alors tout l'univers sera saisi d'effroi et d'épouvante; que tous les hommes, excepté les seuls chrétiens, fondront en larmes, et qu'il viendra sur la terre plein de majesté, comme la vertu de Dieu, l'esprit de Dieu, le Verbe et la sagesse, et le Fils de Dieu? Or c'est Jésus-Christ qui nous donne cette puissance sur vos dieux. Comme ils le craignent, ils sont soumis aux ordres de ses serviteurs, de sorte que, par le simple attouchement de nos mains, par le souffle seul de notre bouche, ces démons, saisis d'épouvante, sont contraints de nous obéir, de sortir en se plaignant et malgré eux, des corps qu'ils possèdent, et de souffrir cette ignominie en votre présence.*

Après avoir justifié les chrétiens du crime de lèse-majesté divine, Tertullien les justifie du crime de lèse-majesté envers l'empereur: crime dont on les accusait, parce qu'ils n'offraient point les sacrifices qu'on avait coutume d'offrir pour le salut des Césars. Il détruit cette objection, aussi frivole qu'odieuse, en faisant voir que les sacrifices offerts à de fausses divinités étaient inutiles; que les chrétiens avaient beaucoup de respect pour les empereurs; qu'ils leur étaient très-soumis, et qu'ils offraient des prières pour eux et pour l'empire. Il parle de la patience invincible avec laquelle les chrétiens enduraient les injustes persécutions qu'on leur faisait souffrir; de l'ordre, de la sainteté et de la sagesse qui régnait dans leurs assemblées; et de l'amour et de la charité mutuelle, qui régnait entre eux. A leur douceur et à leur conduite sage et modeste, il oppose ensuite les fureurs de ces mêmes gentils qui calomniaient les assemblées des chrétiens, et qui cependant méritaient bien plus qu'eux le nom de factieux, puisque sous le vain prétexte des malheurs publics, ils conjuraient tous les jours contre la vie des chrétiens. *Si le Tibre*, dit-il, *inonde, si le Nil n'inonde pas vos campagnes, si la pluie manque, s'il arrive un tremblement de terre, une famine, une peste, aussitôt on crie :* Les chrétiens aux lions, *comme si avant eux il n'était pas arrivé des désastres semblables, et de plus grands encore. L'innocence des mœurs dont les chrétiens font profession, a diminué les iniquités des hommes, et ils ont commencé à fléchir par leurs prières la juste vengeance de Dieu. Dans les nécessités publiques, tandis que vous invoquez inutilement l'assistance de vos dieux sans rien retrancher de vos plaisirs ni de vos débauches, les chrétiens se mortifient par les jeûnes et par la pénitence, dans le sac et dans la cendre; et en cet état, ils frappent le ciel de leurs cris, et après qu'ils ont comme forcé la miséricorde de Dieu d'exaucer leurs prières, vous rendez grâces à votre Jupiter... N'est-ce point le mépris que vous témoignez pour le vrai Dieu qui est la cause de vos calamités? Si cela n'est point, vos dieux sont injustes, puisqu'ils vous punissent à cause des chrétiens. Vous me direz : Votre Dieu l'est donc aussi, car vous vous ressentez comm nous des maux publics; mais je vous réponds : Vous ignorez que Dieu a réservé à la fin du monde la séparation des bons d'avec les méchants : sur cette terre il les traite également, avec cette diffé-*

rence cependant, que les malheurs de cette vie sont des châtiments pour vous, au lieu que pour nous ce sont des épreuves.

L'Apologiste réfute ensuite une dernière accusation des païens, et il leur reproche l'injustice qu'ils commettaient envers la patrie, en condamnant à la mort tant de chrétiens dont ils connaissaient l'innocence par les procès mêmes qu'on avait dressés à leur occasion. Il fait voir que l'innocence des mœurs et la probité des chrétiens naissaient de la sainteté de leurs principes et de leurs lois. Il se plaint de ce que les païens, qui refusaient de reconnaître ces lois pour divines et qui les confondaient avec les enseignements des philosophes, n'accordaient cependant pas aux chrétiens la même liberté qu'ils accordaient aux philosophes. Il prouve l'excellence du christianisme et sa supériorité sur toutes les sectes des philosophes. *Les philosophes*, dit-il, *affectent en comédiens la vérité; et en l'affectant par ostentation, ils l'altèrent et la corrompent, parce qu'ils ne cherchent qu'à s'attirer des louanges; les chrétiens au contraire, cherchent nécessairement la vérité, et la suivent parfaitement, parce qu'ils cherchent leur salut: tant il est vrai que nous ne nous ressemblons point, ni en ce qui regarde la conscience, ni dans les lois que nous suivons. Votre philosophe Thalès, si vanté, après tous les délais qu'il a demandés, qu'a-t-il répondu de certain à Crésus, lorsque ce prince le pria de l'instruire sur la Divinité? Chez les chrétiens, chaque artisan connaît Dieu, et peut le faire connaître aux autres autant qu'il est nécessaire aux hommes de le connaître.* Il continue ensuite à citer plusieurs exemples qui montrent en même temps la faiblesse et les erreurs des sectes philosophiques, les défauts et les vices des philosophes, et l'excellence du christianisme; et il achève le parallèle par ces mots:

Il est vrai qu'il se trouve aussi parmi nous des hommes qui s'écartent de nos règles; mais dès là même, nous cessons de les tenir pour chrétiens; au lieu que chez vous, les philosophes conservent le nom de sages, et sont honorés comme tels, au milieu même de leurs déréglements. Quelle comparaison peut-on donc faire entre un chrétien et un philosophe, entre un disciple de la Grèce et un disciple du ciel; entre un ami et un ennemi de l'erreur?.. Tertullien approche du terme de sa carrière. Après avoir reproché aux philosophes et aux écrivains payens d'avoir défiguré, par leur témérité et par leurs fables, les dogmes qu'ils avaient puisés dans les saintes Ecritures; après avoir combattu la métempsycose de Pythagore, et établi la résurrection générale des corps, il parle encore en faveur des chrétiens persécutés et immolés par le fer et par le feu, mis en croix et livrés aux bêtes féroces, etc. *Mais de quoi avez-vous lieu de vous plaindre,* disaient les païens, *si vous ne souffrez que parce que vous le voulez bien? Il est vrai,* répond Tertullien, *et il est certain que nous voulons souffrir; mais nous le voulons de la même façon que les soldats veulent combattre; personne ne souffre volontiers, parce qu'il faut s'exposer à bien des dangers; on combat cependant de toutes ses forces, quand on se trouve dans la bataille, et on combat même avec joie lorsqu'on se voit sur le point de remporter la victoire. Nous sommes appelés au combat, lorsqu'on nous cite devant vos tribunaux pour y combattre en faveur de la vérité, au risque de notre vie..... La gloire que nous acquérons par la victoire, consiste à plaire à Dieu, et le prix de cette victoire est une vie éternelle..... Nous sommes donc vainqueurs lorsqu'on nous égorge... quoique vous nous insultiez par des noms injurieux, dérivés des pieux auxquels on nous lie, lorsqu'on nous livre aux flammes: c'est là un ornement de notre victoire; c'est notre robe de vainqueur brodée de palmes; c'est le char de notre triomphe. Vous nous traitez de désespérés, parce que nous méprisons la mort, et c'est cependant le mépris de la mort qui a couvert de gloire Scévola, Regulus, Empédocle, Anaxarque et tant d'autres qui se sont exposés à la mort par amour pour la patrie, pour l'empire, pour l'amitié... Ce n'est que quand on meurt pour Dieu qu'il vous paraît qu'il y a de la folie. Continuez,* c'est ainsi qu'il finit en s'adressant à tous ceux qui avaient de l'autorité dans l'empire, *continuez, magistrats... tourmentez, déchirez-nous, condamnez-nous, écrasez-nous; votre injustice est la preuve de notre innocence. Dernièrement, en condamnant une chrétienne à un lieu infâme, plutôt qu'aux lions, vous avez reconnu qu'il n'y a pas de peine ni de genre de mort qu'un chrétien ne préfère à la perte de sa chasteté. Toutefois, votre cruauté la plus raffinée ne gagne rien. Nous nous multiplions à mesure que vous nous moissonnez: le sang des chrétiens est une semence féconde en nouveaux chrétiens. Plusieurs de vos philosophes ont écrit des exhortations à souffrir les tourments et la mort: Cicéron l'a fait dans ses Tusculanes, Sénèque... Diogène, Pyrrhon, Callinicus; mais les actions des chrétiens font plus d'effet que les discours des philosophes. Cette obstination même que vous nous reprochez est une instruction; en la voyant on est ébranlé, on veut en pénétrer la cause, on s'approche, on désire de souffrir pour se réconcilier avec Dieu et pour acheter par son sang le pardon de ses péchés. De là vient que nous vous remercions des jugements que vous rendez contre nous; car lorsque vous nous condamnez, Dieu nous absout, tant ses jugements sont différents de ceux des hommes.*

C'est ainsi que parlaient les chrétiens persécutés des premiers siècles. Poursuivons; et à leurs Apologies ajoutons quelques traits de leur histoire.

CHAPITRE IX.

Quelques traits de l'histoire des martyrs, tirés de l'Histoire Ecclésiastique d'Eusèbe de Césarée. Arguments et conséquences qui résultent des faits que nous venons d'établir.

Eusèbe, évêque de Césarée, a décrit, dans le huitième livre de l'Histoire Ecclésiastique,

la persécution que Dioclétien, Herculius et Galère firent souffrir aux chrétiens vers l'an 303 de Jésus-Christ, c'est-à-dire du vivant de l'historien, qui atteste d'avoir été lui-même témoin oculaire de plusieurs des faits qu'il rapporte ; les autres venaient de se passer sous les yeux de tout l'empire. Nous choisirons quelques endroits dans cet ouvrage.

Aussitôt que l'édit contre les chrétiens eut été exposé publiquement à Nicomédie, un des plus considérables de la ville, transporté par l'ardeur de sa foi, l'arracha et le déchira devant tout le monde comme un édit injuste et impie ; quoiqu'il y eût dans la ville deux des empereurs dont l'un tenait le premier rang et l'autre le quatrième (1). *S'étant signalé par une action aussi hardie, il souffrit sur-le-champ les plus cruels supplices, au milieu desquels il fit paraître, jusqu'au dernier soupir, une joie et une tranquillité d'esprit admirable* (2).

On vit en même temps des martyrs illustres qui donnèrent des preuves d'un courage supérieur à tout ce que les Grecs et les Barbares avaient admiré de plus généreux dans leurs Héros. Je parle de Dorothée et des autres jeunes gens qui servaient à la chambre des empereurs. Quoiqu'ils eussent été élevés par ces princes aux premiers honneurs et qu'ils en fussent aussi tendrement chéris que s'ils avaient été leurs propres enfants, ils préférèrent l'ignominie et les tourments les plus affreux, soufferts pour la religion, aux plaisirs et aux honneurs de cette vie. Je ne rapporterai ici que la fin d'un d'entre eux, afin que le lecteur puisse juger par cet exemple de celle des autres. Dans cette même ville (Nicomédie) *il fut conduit devant les empereurs dont j'ai parlé* (Dioclétien et Galerius), *qui lui commandèrent de sacrifier aux dieux : sur le refus qu'il en fit, il fut ordonné qu'il serait dépouillé, et que, suspendu en l'air, il serait déchiré de coups, jusqu'à ce qu'il se déterminât à obéir. Comme il demeurait ferme dans sa résolution au milieu des supplices, et qu'il était tellement déchiré qu'on voyait ses os à découvert, on versa dans ses plaies du sel et du vinaigre. Sa constance n'étant point encore ébranlée par la violence de la douleur, on apporta un gril et du feu pour le consumer lentement et peu à peu, de crainte qu'une mort trop prompte ne le dérobât aux tourments. Les bourreaux avaient ordre de ne point cesser de le tourmenter jusqu'à ce qu'il eût obéi ; mais il triompha de leur fureur, car inébranlable dans la foi, il expira dans les supplices. Tel fut le martyre d'un des jeunes gens de la chambre de l'empereur, nommé Pierre, qui se montra bien digne de ce nom. Quoique les martyres des autres, ne soient pas moins glorieux que celui-ci, je les omets cependant pour n'être pas trop long ; je dirai seulement que Dorothée et Gorgone, après avoir souffert de longs tourments, furent étranglés avec plusieurs autres officiers de l'empereur.*

Anthime, évêque de cette ville, eut la tête tranchée. Le feu ayant pris dans le même temps au palais de l'empereur, par je ne sais quel accident, et un faux bruit s'étant répandu que les chrétiens étaient les auteurs de l'incendie, on fit périr par le feu et les flammes tous les chrétiens qui se trouvaient là avec leurs familles.

Il y eut aussi une multitude presque innombrable de chrétiens qui furent liés dans des barques et jetés au fond de la mer..... Ces choses arrivèrent à Nicomédie dès le commencement de la persécution..... Un autre édit ayant été publié, par lequel il était ordonné que l'on mît en liberté ceux qui voudraient sacrifier, et que l'on tourmentât par toutes sortes de supplices ceux qui refuseraient de le faire ; la multitude de ceux qui souffrirent le martyre dans les provinces fut presque innombrable, principalement en Afrique, en Mauritanie, en Egypte et dans la Thébaïde. Plusieurs Egyptiens qui avaient abandonné leur patrie se rendirent illustres dans d'autres provinces dans lesquelles ils reçurent la couronne du martyre. Nous savons que quelques-uns d'entre eux se rendirent illustres en Palestine, et d'autres souffrirent glorieusement à Tyr de Phénicie (1). *On ne pouvait, sans être frappé d'admiration, envisager la constance invincible avec laquelle ces généreux athlètes de la religion chrétienne souffrirent des coups sans nombre, et la rage des bêtes féroces accoutumées à se nourrir du sang humain, l'impétuosité des léopards, des ours, des sangliers et des taureaux, que les païens irritaient contre eux avec des fers brûlants. J'ai été présent lorsque cela s'est passé, et j'ai vu la puissance divine de Jésus-Christ notre Sauveur, auquel ils rendaient témoignage par leur sang, et qui soutenait visiblement leur faiblesse. Les bêtes féroces auxquelles on les exposa, quoique cruelles et accoutumées au carnage, furent longtemps sans oser s'approcher des saints martyrs, quoiqu'elles se jetassent sur ceux-là mêmes qui les excitaient contre eux ; elles ne touchaient point ces sacrés athlètes, quoiqu'ils fussent tout nus et qu'ils les provoquassent par le commandement de leurs bourreaux ; et si elles se jetaient quelquefois sur eux, elles se retiraient à l'heure même, sans les blesser, comme si elles eussent été retenues par la puissance de Dieu. On en lâchait quelquefois deux ou trois de suite sur le même martyr, et on s'étonnait qu'elles l'épargnassent toutes. On ne pouvait assez admirer la générosité intrépide et la fermeté inébranlable qu'ils faisaient paraître dans des corps tendres et délicats. On voyait un jeune homme qui n'avait pas encore atteint l'âge de vingt ans, qui se tenait debout sans être lié, qui avait les mains étendues en forme de croix et qui priait toujours Dieu en la même place, pendant que des ours et des léopards, qui ne respiraient que le sang et le carnage, sautaient*

(1) Dioclétien et Galère Maximien, qui n'était pas encore Auguste.

(2) L'Église n'a jamais approuvé des actions violentes et imprudentes ; encore moins celles qui sont injurieuses aux souverains : aussi si l'exception dans le cas présent ne peut avoir lieu, ce n'est point l'action, mais le zèle et l'intention qu'on doit envisager ici

(1) Il parle des premiers dans le livre des Martyrs de Palestine. Ici il parle des seconds

sur lui pour le mordre, et se retiraient à l'heure même sans lui faire aucun mal. Les autres (car ils étaient au nombre de cinq en tout) étaient exposés à un taureau furieux, qui jetait en l'air les infidèles et les déchirait de façon qu'on les emportait à demi-morts, et qui n'osait pas seulement approcher des martyrs. Quand il était incité avec la pointe d'un fer brûlant, il frappait la terre du pied, plein de fureur, il battait l'air avec ses cornes et se retirait, arrêté par une force invincible. Ce taureau, n'ayant donc fait aucun mal aux martyrs, on lâcha sur eux d'autres bêtes, et enfin on les perça à coups d'épée et on jeta leurs corps dans la mer : tel fut le combat que ces illustres égyptiens soutinrent à Tyr pour la défense de la foi. Les égyptiens qui souffrirent le martyre dans leur propre pays, ne méritèrent pas moins d'être admirés que ceux dont je viens de parler. Une multitude presque innombrable d'hommes, de femmes et d'enfants méprisèrent cette vie temporelle pour la défense de la doctrine du Sauveur. Les uns furent brûlés vifs, et les autres jetés dans la mer, après avoir été déchirés avec des ongles de fer et après avoir souffert toutes sortes d'autres supplices; d'autres présentèrent avec joie la tête aux bourreaux pour être décapités. Quelques-uns moururent au milieu des tourments, d'autres furent consumés par la faim; il y en eut qui furent mis en croix, ou dans la situation dans laquelle on y attache ordinairement les criminels, ou la tête en bas et percés de cloux : ils y demeurèrent jusqu'à ce qu'ils moururent de faim. Les paroles nous manquent pour exprimer la violence des douleurs et la cruauté des supplices que les martyrs souffrirent dans la Thébaïde : quelques-uns d'entre eux furent déchirés avec des tests aigus de pots cassés, au lieu d'ongles de fer; des femmes furent attachées par un pied et élevées en l'air avec des machines, ayant la tête baissée vers la terre, avec autant d'inhumanité que d'infamie. Il y eut des hommes qui furent attachés par les jambes à des branches d'arbres que l'on avait courbées avec des machines, et ils étaient écartelés, lorsque ces branches reprenaient leur situation naturelle. Ces violences furent exercées non pendant quelques jours, ou durant un court espace de temps; mais pendant plusieurs années, durant lesquelles on faisait mourir chaque jour par divers supplices, tantôt dix personnes, tant hommes que femmes et enfants, tantôt vingt, tantôt trente, tantôt soixante et quelquefois même jusqu'à cent. Me trouvant sur les lieux où cela se passait, j'en ai vu dans un même jour exécuter à mort un très-grand nombre, dont les uns avaient la tête tranchée et les autres étaient brûlés vifs. La pointe des épées était émoussée à force de tuer, et les bourreaux lassés se relevaient tour à tour. J'ai été témoin de la généreuse ardeur et de la noble impatience de ces fidèles : à peine l'arrêt était-il prononcé contre quelques-uns d'entre eux, que d'autres venaient en foule se présenter au tribunal et confesser qu'ils étaient chrétiens. Ils méprisaient tous les dangers, ils se moquaient des tourments, ils recevaient leur condamnation avec les plus vives marques de joie, et en remerciaient Dieu, dont ils professaient hautement le nom et dont ils chantaient les louanges jusque au dernier moment de leur vie. Quoiqu'ils méritassent tous d'être admirés, il n'y en avait cependant point qui le méritassent autant que ceux qui étant considérables dans le monde par la noblesse de leur famille, par leurs richesses et par la réputation que l'éloquence et la philosophie leur avait acquise, préférèrent la véritable piété et la foi en notre Seigneur Jésus-Christ, à tous ces avantages du siècle. Philorome fut de ce nombre; il possédait une charge illustre, étant intendant des finances à Alexandrie et y rendant tous les jours la justice, environné d'une troupe de soldats. Philéas évêque de Thmuïte en fut aussi. C'était un homme qui avait passé par toutes les dignités, qui s'était acquitté avec réputation de plusieurs emplois considérables dans sa patrie, et qui était célèbre par les connaissances qu'il avait acquises dans l'étude de la philosophie. Quoique ces deux grands hommes fussent conjurés par leurs amis et par leurs proches, par ceux qui possédaient les dignités, par ceux qui les avaient possédées et par leur propre juge, d'avoir pitié d'eux-mêmes, et de ne pas abandonner leurs femmes et leurs enfants, ils ne se laissèrent point fléchir, et le désir de conserver leur vie ne fut point capable de les faire manquer à l'obligation de confesser le nom de Jésus-Christ. Etant donc demeurés fermes avec une constance de philosophes ou plutôt avec une piété de chrétiens et ayant méprisé généreusement toutes les menaces et toutes les violences des juges, ils eurent la tête tranchée. Eusèbe rapporte ici la lettre que ce Philéas, duquel il vient de parler, écrivit aux habitants de Thmuïte, c'est-à-dire aux fidèles de son Eglise, pour les instruire de la générosité des martyrs d'Alexandrie. Voici une partie de cette lettre : *Ces bienheureux martyrs désirant les plus excellents dons, ont souffert et quelques-uns même plusieurs fois, tous les tourments qu'on a pu inventer; et quoique les bourreaux s'efforçassent de leur imprimer de la terreur, non-seulement par la violence de leurs menaces, mais encore par la cruauté de leurs supplices, ils n'ont point perdu courage pour cela, parce que leur parfaite charité chassait la crainte de leurs cœurs. On ne saurait exprimer la générosité et la constance qu'ils ont fait paraître au milieu des supplices. Comme il était permis à tout le monde de les maltraiter, les uns les frappaient avec des bâtons, d'autres avec des baguettes, d'autres avec des fouets, d'autres avec des lanières de cuir et d'autres avec des cordes........... On en attacha quelques-uns à des colonnes, les mains liées derrière le dos et on leur étendit ensuite tous les membres du corps avec des machines; après quoi on leur déchira avec des ongles de fer, non-seulement les flancs, comme on a coutume de le faire à ceux qui ont commis quelque homicide; mais aussi le ventre, les cuisses et le visage. On en suspendait quelques-uns par la main au haut d'une galerie, de sorte que la violence avec laquelle leurs nerfs étaient tendus leur était plus sensible, qu'aucun autre supplice n'aurait pu*

l'être. On les attachait quelquefois à des colonnes, les uns vis-à-vis des autres, sans que leurs pieds touchassent terre, de manière que la pesanteur de leurs corps serrait extrêmement les liens par lesquels ils étaient attachés. Ils étaient dans cette situation non-seulement pendant que le juge leur parlait ou les interrogeait; mais pendant presque tout le jour; car lorsque le juge en quittait un pour en interroger un autre, il laissait auprès de celui qu'il avait quitté des officiers pour l'observer, et pour prendre garde si l'excès de la douleur n'ébranlerait point sa constance. Il commandait que l'on serrât leurs liens sans aucune compassion, et que lorsqu'ils expireraient, on les jetât et on les traînât par terre: et pour excuser un procédé si inhumain, il disait que nous ne méritions pas que l'on prît aucun soin de nous; et qu'un chacun devait nous regarder et traiter comme si nous n'étions plus des hommes. Ce fut là le second genre de supplice que nos ennemis inventèrent après celui de la flagellation. Quelques-uns des martyrs, après avoir enduré tous ces tourments, demeurèrent encore dans les ceps, ayant les pieds écartés jusqu'au quatrième trou; de façon qu'ils étaient obligés de rester couchés à la renverse, ne pouvant se tenir debout à cause des cicatrices toutes fraîches, des blessures dont tout leur corps était couvert: d'autres demeuraient étendus par terre, tout brisés de coups et tout couverts de plaies; et dans cet état, ils offraient à ceux qui les regardaient un spectacle encore plus terrible, que celui de leurs supplices mêmes ne l'avait été. Les uns mourraient dans les tourments, et confondaient par leur patience la rage de leurs ennemis; les autres ayant été reportés à demi-morts dans la prison, y expiraient quelque temps après: quelques-uns ayant été soulagés par les remèdes en devinrent plus fermes avec le temps, par l'habitude qu'ils avaient faite de souffrir, de sorte que quand on leur donna le choix ou de se délivrer de la persécution, en se souillant par d'abominables sacrifices ou de mourir, ils allèrent tous sans différer avec joie à la mort. Ils savaient ce qui nous est commandé dans les saintes Ecritures, et qu'il y est dit, que ceux qui sacrifieront aux dieux étrangers seront exterminés; et en un autre endroit: Vous n'aurez point de dieux étrangers, ni d'autres dieux que moi.

Voilà, reprend Eusèbe, ce que ce véritable philosophe et ce saint martyr, qui brûlait du feu sacré de la charité, écrivit dans sa prison, peu de temps avant que d'être condamné; tant pour informer les fidèles de son Eglise de l'état de la persécution que pour les exhorter à demeurer fermes dans la piété après sa mort, qui était fort proche. Mais qu'est-il nécessaire d'employer tant de paroles, pour décrire les combats que les martyrs, qui se succédaient continuellement les uns aux autres, soutinrent dans toute l'étendue de la terre, puisqu'ils furent même attaqués à main armée comme des ennemis déclarés?

Une ville de la Phrygie fut assiégée et réduite en cendres, en haine de ce que les habitants, grands et petits, les magistrats et le peuple, faisaient profession de la religion chrétienne et refusaient absolument d'obéir, lorsqu'on leur commandait de sacrifier aux idoles. Ils furent tous brûlés vifs, les hommes, les femmes et les enfants; et ils moururent en invoquant au milieu des flammes le nom de Jésus-Christ Dieu de tous (1). *Adauctus, italien de nation, illustre par l'éclat de sa naissance et par celui de sa dignité (car il avait passé par toutes les charges de la cour et avait exercé avec toute l'intégrité possible celle d'intendant des finances), mais plus illustre encore par l'ardeur de sa piété, qui l'avait engagé à confesser plusieurs fois le nom de Jésus-Christ, remporta la couronne du martyre.*

L'historien parle ensuite de différents genres de supplices qu'on faisait souffrir aux chrétiens en diverses villes ou provinces de l'Asie et de l'Afrique. En Arabie, on sévissait contre les martyrs par le fer. En Cappadoce on leur brisait les cuisses. Dans la Mésopotamie, on les suspendait par les pieds, et on les étouffait par la fumée d'un feu lent, qu'on allumait sous eux. A Alexandrie, on leur coupait le nez, les oreilles et les mains, et on les mutilait en d'autres manières. A Antioche, on les mettait sur des grils, et on les brûlait à petit feu, etc. etc. *A Antioche, deux jeunes vierges, sœurs, que la foi et la vertu liaient encore plus étroitement entre elles que le sang, considérables par la noblesse de leur famille, par leur beauté, par leurs grandes richesses, mais plus considérables encore par la pureté de leurs mœurs et par l'ardeur de leur piété, furent jetées dans la mer, par ordre des idolâtres; il semblait que la terre n'était pas digne de les porter......... Ce qui se passa au Pont, ne peut être rapporté, sans qu'on en frémisse d'horreur. Il y en eut parmi les martyrs, qui eurent les doigts percés avec des roseaux pointus; d'autres eurent les cuisses et les autres parties du corps brûlées avec du plomb fondu; d'autres furent tourmentés par de nouveaux supplices.*

C'en est assez, arrêtons-nous; qu'on ajoute à ces récits, la lettre de l'Eglise de Smyrne, avec les actes du célèbre martyre de saint Polycarpe; la lettre des Eglises de Vienne et de Lyon; le reste du huitième livre de l'Histoire Ecclésiastique d'Eusèbe, et plusieurs autres parties de cette même histoire; son livre des Martyrs de la Palestine; la lettre de Pline le jeune à Trajan; les actes du martyre de saint Ignace évêque d'Antioche, et martyr sous Trajan, avec son Epître aux Romains; les actes proconsulaires des martyrs Scillitains; la lettre de saint Denys, évêque d'Alexandrie, à Fabius, évêque d'Antioche, qui contient une relation de la persécution que l'Eglise d'Alexandrie venait d'éprouver sous Dèce, et de la mort de plusieurs illustres martyrs; les lettres dans lesquelles saint Cyprien exhorte les fidèles au martyre; la Vie de saint Cyprien avec la relation de son martyre écrite par Ponce, son diacre; la lettre de l'Eglise de Gothie à celle de Cappadoce;

(1) In versione latina: « Christum omnium Deum. »

l'ouvrage de Lucius-Cecilius ou de Lactance, sur la mort des persécuteurs (1) ; tout ce que les saints Asterius (2), Grégoire de Nysse (3), Bazile (4) Grégoire de Naziance (5), Chrysostome (6), Optat de Millève (7), Ambroise (8) et Augustin (9), etc. nous ont conservé de l'histoire des martyrs dans différentes parties de leurs ouvrages : ce que Ruffin, Théodoret, Socrate, Sozomène, Orose et Sulpice Sevère en ont rapporté dans leurs Histoires Ecclésiastiques : les monuments de l'antiquité, qui contiennent les actes sincères d'un grand nombre de martyrs de différents siècles, dont Baronius, Mabillon, Ruinart, les Bollandistes, Cottelier, Combefis, Usserius et tant d'autres célèbres critiques catholiques et protestants, ont ou publié, ou recueilli ou examiné et vérifié les pièces authentiques. Qu'on ajoute aux dix persécutions plus fameuses, celles que le christianisme a souffertes dans l'empire sous Julien l'Apostat, et dans la Perse sous Sapor, et chez les Goths sous Athanaric. Qu'on parcoure en un mot les premiers siècles du christianisme ; et on verra cette religion naître, croître, se fortifier et se dilater avec une rapidité prodigieuse au milieu des plus furieuses et des plus sanglantes persécutions. Il est donc incroyable (pour revenir sur nos pas) qu'elle se soit établie sans des miracles éclatants, et manifestes. L'événement confirme donc le témoignage des premiers chrétiens, et dément les soupçons de l'incrédule.

Ce serait ici, si la suite de nos preuves ne nous appelait ailleurs, ce serait ici le temps et le lieu de faire rougir nos adversaires, en comparant le caractère défectueux et le petit nombre de quelques pseudomartyrs de l'erreur qu'on ose nous opposer, au courage et à la constance inébranlable des martyrs de l'Evangile, à leur candeur, à leur sincérité, à leur piété envers Dieu, à leur ardent désir de lui plaire, à l'innocence de leurs mœurs, à leur grand nombre, à l'unité de leur croyance, la même parmi cent peuples différents, et en différents climats, et en différents siècles ; à la vive foi, à la ferme espérance, à la charité divine qui les animait ; à leur caractère enfin de sainteté et de magnanimité frappant, surnaturel et sans exemple dans l'histoire du genre humain. Nous pourrions demander au philosophe déiste, qui nous vante sans cesse son amour pour la vérité et sa droiture, s'il y a de l'équité, s'il y a de la bonne foi à tenter comme on l'a fait, d'infirmer le témoignage de nos martyrs par l'exemple de ces femmes de l'Hindoustan, qui se brûlent avec les cadavres de leurs maris, ou par l'exemple de quelques Japonais idolâtres, qui animés d'une superstition féroce se dévouent à la mort ; ou par le suicide de quelques anciens prétendus philosophes de la Grèce ? Et nous pourrions lui dire que quand même chaque individu du petit nombre qu'on peut citer de ces victimes infortunées de l'erreur, se serait immolé aux erreurs des fausses religions, et non, comme l'histoire l'atteste de plusieurs, aux erreurs des préjugés nationaux, ou à des passions particulières indépendantes de l'idée du culte divin ; il y aurait cependant encore une disproportion énorme entre une poignée de fanatiques, épars, désunis de secte et de croyance, plongés dans des erreurs que la religion naturelle réprouve ; souvent esclaves du vice ou de quelque loi bizarre et insensée, ou avilis par la plus crasse ignorance, et entre des milliers de martyrs tels que le christianisme nous les présente ; et nous pourrions de là conclure à juste titre que nous ne pouvons donc admettre aucune comparaison en cette matière. Mais malgré notre supériorité évidente, je ne m'arrêterai pas à l'étaler avec pompe ni à en exiger d'autre avantage sur l'incrédule, qu'une confession tacite de son injustice, confession que la force de la vérité arrachera à son cœur, s'il voudra réfléchir un moment sur ce que nous venons d'indiquer en passant : ce qui nous intéresse pour le présent et nous conduit à notre but, c'est le témoignage que le sang de nos martyrs rend à haute voix, pour confirmer les miracles rapportés dans nos livres saints et attestés par les chrétiens des premiers siècles. Ce témoignage, par un accord admirable, forme d'un côté le dernier trait, et le trait principal qui distingue les martyrs de l'Evangile, de tous les autres hommes qui sont morts pour cause de religion, et il rend en même temps sensible et incontestable la vérité des miracles par lesquels le christianisme s'est établi et dilaté. Quand je lis dans les écrits de saint Paul et de saint Luc, dans ces écrits si révérés de tout le christianisme, les prodiges opérés lors de sa naissance à la face de toute la terre, et que je vois ensuite des troupes généreuses de chrétiens voler au martyre ; j'infère sans crainte de me tromper que le fanatisme n'a donc point de part à leur sacrifice, parce que ce n'est point par un entêtement capricieux pour une opinion abstraite et spéculative qu'ils meurent, mais pour une religion fondée sur des faits évidents, sensibles et décisifs. Quand je vois les vastes provinces de l'empire romain arrosées pendant plus de trois siècles et toutes teintes et fumantes du sang des chrétiens, et que je sais que ces chrétiens ne sont égorgés que parce qu'ils

(1) Un des écrivains les plus modernes, qui ait parlé de la controverse qu'il y a sur l'auteur de cet ouvrage, est le P. Peverelli, jésuite, qui l'attribue à Lucius Cecilius. Tous conviennent cependant que l'auteur à vécu vers le commencement du quatrième siècle.

(2) Sanct. Asterius Amaseæ episcopus. Vide Acta septimæ synodi generalis, quibus opusculum sancti Asterii, de martyrio sanctæ Euphemiæ insertum est. Vide sancti Asterii Encomium in sanctum martyrem Phocam, tom. I. Auctuarii biblioth. Græcorum PP., apud Combefisium.

(3) Sanctus Gregorius Nyssenus, *Orat. de magno martyre Theodoro.*

(4) Sanct. Basil., tom. I, Homil. 18, agit de sancto Barlaamo martyre, Homil. 19 de sancto Gordio Orat. 5 de sancta Julitta. Homil. 20 de sanctis quadraginta martyr.

(5) Sanct. Gregorius Nazianz., Orat. tertia quæ est prima in Julian.

(6) Sanctus Chrysost., tom. I, Homil. 40, agit de sancta Pelagia; Homil. 46, de sancto Luciano; Homil 47, de sancto Juliano; tom. V Homil. 71, de sancta Droside.

(7) Sanctus Optat Milev., *lib. ad Parmen.*

(8) Sanct. Ambrosius *lib. de exhort. Virg*, cap. 1 et 2.

(9) S. August., Serm. 136, Edit. Benedict., ubi de Natal. viginti Martyr. et serm. 282 et serm. 300. Vide etiam S. Irenæum, *lib. IV, contra Hæres.*; Tertul., *ad Scapul.*; et S. Cyprianum. *lib. de mortal.*

refusent d'abandonner une religion fondée à ce qu'ils disent, sur des faits récents à leur mémoire; je conclus à juste titre qu'il faut donc que ces faits soient bien authentiques et bien constatés, puisqu'ils ont opéré une persuasion assez forte pour engager tant de milliers d'hommes à subir la mort et à affronter les supplices. Les miracles en un mot justifient la constance des martyrs, et la constance des martyrs atteste les miracles. Considérons sous un même coup d'œil ce qui a été exposé en détail, et il ne sera pas difficile de faire sentir la justesse de cette dernière conséquence, qui est la principale que nous nous sommes proposé d'établir ici, où nous n'alléguons pas simplement pour preuve les martyrs, mais leur témoignage pris dans les circonstances dans lesquelles ils l'ont rendu.

Envisageons donc l'établissement du christianisme (car les principes que nous avons posés embrassent tout cela). Nous voyons une religion nouvelle, austère, annoncée par de pauvres pêcheurs, s'établir avec une rapidité étonnante sur les débris de la synagogue et de l'idolâtrie, triompher des vices, des passions et des préjugés des hommes, former une société unie par une même croyance, animée par un même esprit, dirigée par les mêmes maximes, toute consacrée au culte de l'Etre suprême, qui désire ardemment de lui plaire et qui fait briller aux yeux de l'univers corrompu le modèle des plus excellentes vertus religieuses morales et sociales.

Envisageons la manière dont le christianisme s'est établi.

Le sacerdoce et l'empire, la superstition et le libertinage attaquent tour à tour, et souvent avec toutes leurs forces réunies l'Eglise de Jésus-Christ à peine existante; bien loin cependant de succomber sous leurs coups, elle acquiert de jour en jour de nouvelles forces; le sang des fidèles enflamme le flambeau de la foi, bien loin de l'éteindre, il cimente l'Eglise au lieu de l'ébranler, les peuples se soumettent à elle, au prix même de leur vie; elle triomphe enfin de tous ses ennemis; ses persécuteurs deviennent ses enfants.

Ecoutons la voix du christianisme.

Les auteurs de ses livres saints, sa tradition, ses fidèles d'âge en âge, les savants et les ignorants, les évêques et le peuple, les Européens, les Asiatiques et les Africains, les chrétiens de tous les lieux et de tous les temps des premiers siècles, en établissant ou en admettant l'autorité des livres saints, affirment constamment et unanimement, que la prédication de l'Evangile a été accompagnée de miracles, opérés par ceux qui l'ont annoncé; que c'est à ces miracles que l'univers doit en grande partie sa conversion; que c'est à la vue de ces miracles que le juif et le gentil ont plié sous le joug de Jésus-Christ; que c'est par eux qu'ils sont chrétiens; qu'ils ont vu eux-mêmes ces miracles, ou que leurs pères et leur nation en ont été les témoins; qu'on ne peut sans injustice récuser leur témoignage; qu'ils n'ont point été intéressés à se tromper, ni à tromper les autres, qu au contraire il était de la dernière importance pour eux de ne point se tromper, et qu'ils n'auraient pas retiré le moindre avantage de l'imposture.

Ecoutons la voix des martyrs.

Des milliers de victimes innocentes, de tout âge et de toutes les conditions, meurent avec joie dans les supplices, et s'immolent à leur attachement pour la religion de Jésus-Christ. Ces martyrs sont des Juifs et des païens convertis, ou des enfants des Néophytes; c'est-à-dire que ce sont des hommes qui sacrifient leur vie à des dogmes nouveaux, annoncés depuis peu par de pauvres pêcheurs inconnus, à des dogmes contraires aux anciennes lois et usages de leur patrie, à leurs propres passions, au culte et à la religion de leurs ancêtres. Ils nous disent donc en mourant, et leur sang crie à haute voix, qu'ils sont très-assurés de la vérité des miracles auxquels l'Eglise chrétienne attribue principalement son établissement; que si ces miracles que le christianisme vante si fort, et de la vérité desquels ils étaient à même de s'éclaircir n'étaient que des fables, ou n'avaient point une certitude absolue, ils ne seraient point assez insensés pour se livrer en aveugles, aux tourments et aux supplices, puisqu'ils éprouvent ainsi que nous la violente répugnance à la douleur et à la mort, que la nature a imprimée dans le cœur de tous les hommes, et qu'ils ne mourraient point pour une religion de laquelle ils seraient obligés de se défier.

Ecoutons enfin la voix de la raison.

Niez avec l'incrédule les miracles dont nous parlons, rejetez les histoires qui en contiennent le récit, récusez le témoignage de tous les chrétiens qui les attestent: non-seulement toute certitude historique est détruite, mais l'établissement du christianisme et sa propagation et ses martyrs deviennent ou un mystère inconcevable, ou le plus grand des miracles. Ou Dieu a opéré immédiatement ce grand événement par sa puissance, et le déiste n'a plus de réplique, ou il s'ensuivra que des hommes sans nom, sans autorité, sans armes, sans argent, sans crédit, ni étude, ni science, ont changé en très-peu de temps la face de la terre, le cœur des peuples, leurs mœurs, leurs lois, leur religion; qu'ils leur ont persuadé des mystères incompréhensibles; qu'ils les ont soumis à une morale pure et sévère; qu'ils leur ont inspiré le mépris des biens sensibles de cette vie, un amour ardent pour les biens spirituels et éternels, et un attachement invincible à cette nouvelle religion; sans employer cependant, ni sans avoir même en main aucun moyen capable de toucher, de convaincre, de persuader.

Il s'ensuivra que ni l'autorité des princes, ni celle des ministres de la religion, ni celle des savants et des philosophes, n'a pu malgré des efforts redoublés pendant l'espace de trois cents ans, arrêter les progrès d'une secte désarmée, livrée à leurs coups, destituée d'appui de la part de Dieu et de la part des hommes, et destituée de tout ce qui pouvait

la rendre respectable aux yeux des peuples, et ses dogmes mystérieux, dignes de foi.

Il s'ensuivra que les premiers chrétiens, sans avoir jamais vu de miracles, et sans qu'ils s'en soit jamais opéré parmi eux, se sont persuadés cependant d'avoir été convertis à la foi pour avoir vu des miracles éclatants, ou pour en avoir reçu le témoignage unanime de leur nation et de leurs concitoyens qui les avaient vus.

Il s'ensuivra que des milliers de chrétiens, sans repousser, comme ils l'auraient pu, la force par la force, sans se soulever contre leurs tyrans, ni arrêter le bras de leurs persécuteurs, auxquels ils étaient supérieurs en nombre et en courage, ont versé leur sang de gaîté de cœur pour un homme crucifié et ont souffert une mort cruelle pour la défense de la religion qu'il a instituée, quoiqu'ils n'eussent aucun motif qui fût suffisant pour les convaincre de la divinité de cette religion, et de la certitude des récompenses qu'elle promettait à leur fidélité; quoiqu'ils eussent même des motifs pour douter de l'une et de l'autre, et qu'ils eussent des moyens faciles de se convainvre, qu'ils étaient séduits par une imposture grossière, et par une crédulité excessive.

Il s'ensuivra enfin que la providence de Dieu a manqué aux hommes dans l'article le plus essentiel, qui est celui de la religion; puisqu'elle a permis qu'un esprit funeste de vertige et un aveuglement universel se soient répandus sur tant de nations différentes, qui ont embrassé l'Evangile dans un temps où elles ne cherchaient que la vérité, et les sentiers de la vertu; et dans un temps où des milliers d'hommes sages et pieux qu'elles renfermaient dans leur sein, et qui brûlaient du désir de glorifier l'Etre suprême, d'obéir à ses lois et d'entendre sa voix, lui sacrifiaient par une vie innocente et pure, les passions les plus vives de la nature, et leur vie par le martyre.

Telles sont les conséquences qui dérivent de la supposition de nos adversaires. Ces conséquences répugnent évidemment à la raison; le principe dont elles résultent est donc faux. Concluons: la conduite de l'incrédule est donc insensée, car de ce qui a été dit, il s'ensuit que sans avoir aucune preuve, ni même aucune conjecture solide en sa faveur, tandis que les plus fortes preuves combattent contre lui, il ose s'opposer, armé de sa seule témérité, au témoignage le plus authentique que les hommes aient jamais rendu depuis que le monde existe, à la certitude des faits qu'ils ont voulu transmettre à la postérité. Le témoignage des premiers chrétiens sur les miracles opérés parmi eux est donc non-seulement très-digne de foi, par le poids que lui donne l'autorité intrinsèque de leurs livres saints et de leur tradition unanime; mais outre cela, les circonstances qui l'accompagnent, la nature des faits sur lesquels il a été rendu, et le caractère et la situation des témoins qui l'ont rendu, prouvent expressément qu'il a été rendu avec pleine connaissance de cause, et avec toute l'impartialité possible. Il est, en un mot, confirmé par la manière dont le christianisme s'est établi et dilaté, et par ses martyrs, qui lui donnent un dernier degré de force et de certitude qui lui est propre et particulier, et auquel on ne peut résister, sans se rendre coupable de folie et d'obstination. La religion chrétienne a donc Dieu même pour son auteur, puisque lui seul peut opérer de semblables miracles. Les dogmes de cette religion sont donc vrais et divins, puisqu'il répugne à l'immuable vérité, à la sainteté et à la providence de l'Etre souverainement parfait, qu'il induise les hommes en erreur et qu'il les engage dans l'impiété. Je ne m'arrête point à prouver ces dernières conséquences: outre qu'elles sont sensibles par elles-mêmes à un cœur droit et sincère, nous en avons parlé à l'occasion des miracles de Jésus-Christ; et ce qui a été dit alors conserve ici toute sa force.

Achevons cette matière en rapportant quelques textes des anciens défenseurs de notre religion qui, dans leurs ouvrages contre les païens, ont développé les différents arguments que nous venons de toucher. Cela servira à faire remarquer à l'incrédule qu'il y a déjà très-longtemps que les soupçons qu'il allègue pour ne pas croire aux miracles dont il est ici question ont été prévenus, et qu'on en a démontré l'injustice et l'absurdité par les preuves que nous venons de lui opposer.

CHAPITRE X.

Raisonnements polémiques d'Eusèbe de Césarée, de saint Jean Chrysostome et de saint Augustin.

Eusèbe de Césarée. *Jésus a dit : Il faut que cet Evangile soit prêché dans tout le monde... Ces paroles ayant été dites dans un coin de la terre, comment aurait-il été possible que ceux qui les entendirent y eussent ajouté foi s'ils n'avaient pas déjà reconnu, par des miracles antérieurs, combien celui qui les prononçait était véridique..... Or, qu'ils aient cru à ses paroles, cela n'est pas douteux; tous obéirent à sa voix..... Ils abandonnèrent leur patrie; ils partirent pour aller annoncer l'Evangile à toutes les nations, et ils virent bientôt l'effet des promesses de leur Maître. Cet Evangile fut prêché en très-peu de temps dans tout le monde....., et les Grecs et les Barbares reçurent, de vive voix et par écrit, en leur propre langue, la relation des faits rapportés dans l'Evangile...,. De quels discours se servaient-ils donc (les disciples de Jésus) pour persuader leurs auditeurs? car, puisqu'ils ne dissimulaient point la mort ignominieuse de leur Maître, leur entreprise était certainement très-difficile. S'ils avaient dissimulé ses souffrances et ses opprobres; qu'ils n'eussent parlé que de ses miracles, de ses prodiges et de sa morale, il n'aurait à la vérité pas été aisé que des peuples qui parlaient une langue étrangère à ces nouveaux prédicateurs se fussent laissé persuader par des hommes qui n'avaient rien qui rendît leur prédication authentique et digne de foi..... Cependant, s'ils avaient pris*

ce parti, ils paraît que leurs discours auraient été moins incroyables. Mais puisqu'ils n'ont point craint de dire que celui qu'ils annonçaient comme Dieu..... avait souffert des injures, des opprobres et un supplice souverainement ignominieux; le supplice de la croix, réservé ordinairement aux plus grands scélérats; qui est-ce qui ne se serait point moqué d'eux?..... Qui est-ce qui aurait été assez imbécile pour croire aisément sur leur parole qu'ils avaient vu Jésus ressuscité après sa mort, tandis qu'il n'avait pas pu se défendre contre ses ennemis pendant sa vie? Qui est-ce qui aurait jamais obéi à ces hommes grossiers et ignorants lorsqu'ils ordonnaient aux gentils de mépriser les dieux de leur patrie, de rejeter les folies de tous ceux qui avaient existé depuis les commencements du genre humain, de n'obéir qu'à eux et à ceux qui avaient reçu leur autorité de cet homme crucifié, parce que lui seul était le Fils unique et bien aimé de l'Etre suprême? Certes, lorsque, par amour pour la vérité, j'examine en moi-même les causes de cet événement, je ne trouve rien... et lorsque derechef je considère la puissance du Verbe; comment il a persuadé la vérité de sa religion à un très-grand nombre d'hommes, et comment il a formé des Eglises très-nombreuses par ses disciples, en apparence vils et abjects, non-seulement dans quelques régions inconnues et obscures, mais dans les villes les plus illustres: à Rome, qui est la maîtresse de toutes les autres, à Antioche, à Alexandrie, dans toute l'Egypte, dans la Libye, en Europe, en Asie, en tant de différentes provinces, parmi toute sorte de différentes nations, je me vois forcé de retourner sur mes pas..... et d'avouer qu'une entreprise aussi hardie n'a pu être exécutée... que par une puissance plus qu'humaine et divine,..... et par le secours et par la vertu de celui qui avait dit à ses disciples: Enseignez en mon nom l'Evangile à toutes les nations..... et qui a ajouté: Je serai toujours avec vous jusqu'à la fin des siècles..... Recevez le Saint-Esprit, guérissez les malades et les lépreux..... C'est là ce que le livre qui contient les Actes des Apôtres confirme. Ce n'est point en persuadant par des paroles, mais par des faits, que les disciples de Jésus disposaient les esprits de leurs auditeurs à recevoir sa doctrine. C'est à cause de cela que nous lisons qu'on a voulu quelquefois leur offrir des victimes et des sacrifices, comme à des dieux, et qu'on les a pris pour Jupiter et pour Mercure. A tel point l'évidence des miracles avait frappé les gentils, qui sentaient que c'était à juste titre que leurs nouveaux maîtres demandaient qu'ils ajoutassent foi à leurs paroles... C'est donc là précisément ce que nous cherchions; c'est là l'unique cause qui a rendu les disciples de Jésus-Christ victorieux, et qui a converti les Grecs et les Barbares, et fondé dans tous les pays ces Eglises nombreuses qui n'adorent qu'un seul Dieu, etc. (*Euseb. Demonst. Evangel. Lib.* III, *cap.* IX).

Saint Jean Chrysostome: *Qu'a-t-il donc dit* (Jésus-Christ), *qu'a-t-il prédit, dans un temps où presque tout l'univers était livré à l'impiété? Il a dit: Sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Examinez à votre gré ces paroles, vous les trouverez évidemment vérifiées; car non-seulement il est étonnant qu'il ait formé cette Eglise dans toutes les différentes parties du monde, mais qu'il l'ait rendue invincible malgré toutes les guerres qui s'élèvent contre elle... Que la brièveté de ces mots, Je bâtirai mon Eglise, ne diminue point votre attention; réfléchissez-y au contraire attentivement, et considérez ce que c'est que de fonder en si peu de temps des Eglises dans toutes les contrées que le soleil éclaire; de convertir tant de nations à la foi, de les engager à abroger les lois de leurs pères, à extirper des coutumes et des habitudes invétérées, à secouer le joug infâme de la volupté et du vice, à détruire leurs autels, leurs temples et leurs statues; à abolir leurs fêtes profanes, et à rejeter avec horreur les parfums qu'ils offraient ci-devant à des divinités fausses et impures; à dresser partout des autels au vrai Dieu, dans l'empire romain et chez les Perses, et chez les Scythes, et chez les Maures, et dans l'Inde, et au delà de notre continent; car les îles même de la Bretagne, qui sont situées dans l'Océan, ont senti la force de sa parole; on y a fondé des Eglises, on y a érigé des autels... Presque toute la terre, qui ne produisait ci-devant que des chardons et des épines, est devenue un champ fécond qui a reçu les semences de la piété. Quand même personne ne se serait opposé à cette entreprise, quand même elle se serait exécutée dans un temps de paix et sans résistance, quand même un grand nombre d'hommes auraient réuni pour cela leurs efforts, le prompt changement qui s'est opéré dans tous les endroits de la terre, par l'extirpation des habitudes vicieuses, aurait toujours été un grand ouvrage et la marque d'une puissance divine. Mais ce que Jésus-Christ a fait est encore plus grand; car non-seulement il a engagé les hommes à abandonner leur ancienne religion et leurs anciennes mœurs, mais à les abandonner pour suivre une religion qui exige des mœurs beaucoup plus pures et plus sévères. Il a surmonté en même temps deux puissants obstacles, l'habitude et l'inclination aux plaisirs des sens. On annonçait à ceux qui voulaient recevoir l'Evangile, qu'il fallait qu'ils rejetassent la doctrine qui leur avait été transmise par leurs pères et par leurs ancêtres, et qui avait été enseignée par leurs philosophes, ce qui leur était certainement très-difficile. Mais il leur était encore plus difficile d'embrasser en même temps une religion nouvelle et austère, qui leur faisait préférer le jeûne, l'amour de la pauvreté, la tempérance, la douceur et la bonté de cœur à la sensualité, à l'amour des richesses, au luxe,... et qui leur faisait abandonner un chemin large et aisé auquel ils étaient accoutumés pour les faire entrer dans une voie étroite et difficile. Car enfin Jésus-Christ n'a point choisi pour former son Eglise des hommes qui fussent séparés des usages et du commerce du monde, mais il a ordonné à ces mêmes hommes, qui avaient été élevés et nourris dans les vices, d'entrer dans la voie étroite*

et difficile, et il les a cependant persuadés, il les a engagés à le faire, et combien d'hommes n'a-t-il pas persuadés? Combien n'en a-t-il pas engagés à cela? non-seulement deux, ou vingt, ou cent; mais presque tous ceux qui habitent sur la terre : et par quel moyen les a-t-il persuadés? par le ministère d'onze de ses disciples, hommes sans étude, sans éloquence, obscurs, pauvres, destitués par conséquent des secours que donnent une patrie et une naissance illustre, les richesses, les avantages du corps, les honneurs, l'art de bien parler : par des pêcheurs, en un mot par des artisans, par des barbares, car puisqu'ils parlaient hébreu ils n'avaient pas même le même langage que ceux auxquels ils prêchaient l'Evangile. Par de tels hommes Jésus-Christ a fondé son Eglise, cette Eglise qui s'étend d'une extrémité de l'univers à l'autre, mais ce n'est pas encore là le tout. Non-seulement la conversion de l'univers opérée par un petit nombre d'hommes pauvres, obscurs, abjects et méprisables en apparence... nous présente un objet digne d'admiration, mais ce qui doit encore plus nous frapper d'étonnement c'est qu'ils aient entrepris et achevé ce grand ouvrage, malgré un nombre presqu'infini de contradictions et de combats qu'ils eurent à soutenir de toutes parts. Parmi toutes les nations et dans chaque ville, que dis-je? parmi les nations et dans les villes, dans chaque famille particulière il s'éleva des guerres intestines. Dès que la doctrine de Jésus-Christ commença à s'établir et à être reçue, elle divisa souvent les enfants de leurs parents... les frères de leurs frères, les esclaves de leurs maîtres, les sujets de leurs princes, les maris de leurs femmes... parce que tous ne se soumirent pas en même temps à la foi. De là naquirent la haine et la dissension; on mit les chrétiens à mort, et la plus grande partie du genre humain se souleva contre les apôtres, comme contre des ennemis du bien public. Les rois et les princes, et les particuliers, les hommes libres et les esclaves, les peuples et les villes les chassèrent de chez eux, et ce qui est encore plus fort, les néophytes qui venaient à peine de recevoir la foi, subirent le même sort. Les maîtres et les disciples étaient frappés des mêmes coups parce qu'on envisageait la religion qu'ils avaient annoncée ou embrassée, comme contraire aux édits des princes, aux coutumes et aux mœurs de la patrie, puisqu'elle obligeait ses sectateurs à renoncer au culte des idoles et à leurs autels érigés et révérés par leurs ancêtres, à abandonner leurs dogmes profanes, à mépriser leurs fêtes et leurs sacrifices : ce qui paraissait si terrible et si affreux aux gentils, qu'ils auraient mieux aimer sacrifier leur vie, que d'embrasser la doctrine qu'on leur prêchait, et de croire au fils de Marie qui avait été crucifié, traîné devant les juges, insulté... en celui qui avait souffert un genre de mort souverainement ignominieux, qui avait été enseveli et qu'on leur disait être ressuscité. Ajoutez à cela que la passion de Jésus-Christ était un fait su et connu de tout le monde; sa flagellation, les opprobres qu'il avait soufferts, sa croix, les outrages qu'il avait essuyés, sa sépulture, étaient des choses publiques et manifestes, mais il n'en était pas de même de sa résurrection, car il n'était apparu qu'à ses disciples; et malgré tout cela, les apôtres en enseignant une telle religion, ont persuadé les hommes et ont formé ainsi l'Eglise de Jésus-Christ. Comment y ont-ils donc réussi et par quels moyens? Par la vertu de celui qui les avait chargés d'exécuter ses ordres. C'est lui qui applanissait les difficultés et qui rendait aisé ce qui en soi-même était très-difficile et même impossible, car sans le secours d'une vertu divine, cette entreprise n'aurait pas même pu être commencée... Celui qui a ordonné au ciel et à la terre d'exister et qui par la vertu de cette parole a formé le ciel et la terre et le soleil, a formé de même son Eglise. C'est la parole de Dieu qui a produit un événement si admirable et si inattendu. De même qu'il a ordonné autrefois à la terre de germer et d'être féconde, et que la terre obéissante à sa voix a produit l'herbe et a revêtu sa surface de prairies et d'un nombre infini de plantes, de même il a dit maintenant : Je bâtirai mon Eglise, et cela s'est exécuté avec une rapidité étonnante, malgré les efforts contraires des tyrans armés, et la résistance de leurs troupes, malgré la résistance des peuples soulevés, et la difficulté qu'il y avait à déraciner des coutumes reçues, malgré les oppositions des savants et des orateurs et des hommes les plus puissants et des princes : la parole de Dieu, ainsi qu'une flamme dévorante, a consumé les épines et purgé le champ, et elle y a répandu la semence du salut. Les premiers fidèles étaient condamnés à la prison, relégués en exil, méprisés, dépouillés de leurs biens, mais c'était en vain qu'on sévissait contre eux, en vain on les faisait périr dans les supplices, on les livrait aux flammes, on les submergeait dans les flots, en vain on leur faisait subir les tourments les plus cruels, en vain on les couvrait d'ignominie et on les persécutait comme des ennemis publics : leur nombre au lieu de diminuer s'augmentait sans cesse. Non-seulement les maux qu'on les voyait souffrir n'abattaient point le courage de ceux qui embrassaient l'Evangile, mais ils les rendaient au contraire plus animés et plus ardents... et quoi qu'ils vissent couler des torrents de sang chrétien, ils n'en devenaient que plus fermes et plus attachés à la foi. Les maîtres ainsi que les disciples étaient chargés de chaînes, accablés de coups, exilés et maltraités en mille manières différentes, et malgré cela ses disciples se multipliaient de plus en plus et n'en devenaient que plus affectionnés à leur maître et plus soumis. C'est pour cela que saint Paul s'écrie : Plusieurs de nos frères se confiant dans le Seigneur et encouragés par mes liens, ont osé annoncer avec plus de liberté et sans crainte la parole de Dieu (Epist. ad Philip., cap. I, 14); et ailleurs : Vous êtes devenus imitateurs des Eglises qui sont dans la Judée, parce que vous avez souffert les mêmes maux de la part de vos concitoyens qu'ils ont soufferts de la part des Juifs... (Thess., II, 14); et ailleurs de rechef: Souvenez-vous de ces premiers jours dans lesquels

ayant été éclairés, vous avez soutenu de grands combats et enduré de grandes souffrances... car vous avez assisté ceux qui étaient dans les liens et vous avez souffert avec joie qu'on vous enlevât vos biens, sachant que vous aviez des biens plus précieux et permanents dans le ciel (*Hebr.*, X, 32 *et seq.*). *Considérez ici la puissance de celui qui a opéré de si grandes choses. Non-seulement les premiers chrétiens enduraient tant de maux sans se plaindre et sans perdre courage, mais ils les enduraient volontiers et avec joie. C'est ainsi que les disciples des apôtres renonçaient avec plaisir à leurs biens temporels, et que les apôtres, comme saint Luc l'atteste dans le livre des Actes, sortirent de l'assemblée des Juifs, remplis de joie d'avoir été jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus. C'est ainsi que saint Paul atteste de soi-même qu'il est rempli de joie dans ses afflictions* (Coloss., I, 24)... *Mais pourquoi nous étonnerions-nous de le voir souffrir avec joie, si lors même qu'il approchait de l'heure de sa mort, non-seulement il s'en réjouissait, mais il invitait ses disciples à prendre part à son contentement, ce qui est certainement la marque d'une joie bien vive. Je vous félicite et je me réjouis avec vous, leur dit-il, faites-en de même et réjouissez-vous avec moi, et pourquoi? Quelle en est la cause ? Parce que je vais être immolé, dit-il, et que le temps de ma mort approche. Voilà comment les apôtres ont formé l'Eglise de Jésus-Christ... Ils ont pu faire tout cela, ces hommes à demi-nus et déchaussés, revêtus d'une simple tunique, qui parcouraient toute la terre, ils l'ont pu parce qu'ils étaient assistés par la vertu de celui qui avait dit : Sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle, et parce que cette vertu invincible combattait avec eux.*

Comptez combien de tyrans depuis ce temps-là ont combattu l'Eglise à main armée et par combien de persécutions violentes ils l'ont attaquée dans ces premiers siècles, où la foi encore nouvelle était à peine plantée dans les cœurs des néophytes. C'étaient des païens qui occupaient alors le trône. Tels étaient Tibère, Caïus, Néron, Vespasien, Titus et tous leurs successeurs jusqu'au bienheureux Constantin. Or tous ces princes ont combattu l'Eglise; les uns plus vivement, les autres avec moins de fureur, tous cependant l'ont combattue. Car quoique quelques-uns d'entre eux aient fait paraître un caractère de douceur et de modération, la profession cependant qu'ils faisaient ouvertement du paganisme, suffisait pour fournir à nos ennemis des motifs et des prétextes pour continuer du moins en partie la guerre qu'on avait déclarée à l'Eglise... Or tous ces efforts ont été surmontés avec plus de facilité qu'on ne déchire une toile d'araignée. Les armes dont on s'est servi pour nous attaquer, ont été brisées et détruites comme la poussière qu'on disperse et comme la fumée que le vent dissipe, et nos ennemis n'ont fait autre chose, que nous donner un grand nombre de Martyrs et enrichir par là l'Eglise d'un trésor précieux en lui procurant des soutiens et des défenseurs généreux qui non-seulement lui ont été très-utiles pendant leur vie, mais qui encore après leur mort nous sont d'une très-grande utilité. Reconnaissons donc par l'événement la force de cette prédiction : Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle, et de de ce qui s'est passé, apprenons à juger de l'avenir et croyons que rien ne pourra abattre l'Eglise de Jésus-Christ (*Chrys. l. quod Christus sit Deus cont. Gent.*)

Rappelons ce raisonnement à notre but. Quelles étaient, selon saint Jean Chrysostome, les armes que Jésus-Christ avait données à ses apôtres pour lui soumettre l'univers ? et quels étaient les moyens qu'il leur avait fournis pour inspirer aux premiers chrétiens cette persuasion qui a fondé l'Eglise et qui l'a cimentée par le sang des martyrs ? Il l'a dit peu de temps auparavant dans le même ouvrage. *Les apôtres* (ce sont ses paroles), *ne se sont point servis de la voie des armes, ni de l'argent, ni de soldats armés, ni d'aucun autre moyen de cette nature ; mais de la simple parole remplie de force et de vertu, et des miracles. C'est en prêchant un Dieu crucifié et en opérant des prodiges, qu'ils ont conquis à Jésus-Christ toute la terre ; et c'est à cause de cela que le Prophète, en prédisant leurs miracles, a dit que le Seigneur donnerait une grande force à leurs paroles* (*Psal.*, LXVII, 12)..., *car certainement on ne peut la méconnaître lorsqu'on voit un pécheur, un publicain, un artisan par sa seule parole rendre la vie aux morts, chasser les démons, réduire au silence les philosophes et les orateurs, soumettre à l'Evangile les rois et les princes, et donner des lois aux Grecs et aux Barbares, et à un grand nombre de nations différentes. Ils ont fait tout cela par leurs paroles, par la force et par la vertu dont elles étaient animées ; ils ont ressuscité les morts, ils ont converti les pécheurs, ils ont rendu la vue aux aveugles, ils ont enfin guéri les maux de l'âme et du corps.*

Dans le livre qu'il a écrit contre les Gentils à l'occasion de saint Babylas martyr, il revient encore à cette preuve ; et, après avoir parlé de la promesse que Jésus-Christ a faite à ses apôtres, que ceux qui croiraient en lui opéreraient les miracles qu'il a opérés, et de plus grands encore, il continue ainsi son discours : *Si quelqu'un nous demande quand et comment cette prédiction de Jésus-Christ a été accomplie, qu'il prenne en main le livre qui a pour titre, les Actes des Apôtres, (il ne contient cependant pas toutes leurs actions, ni celles de tous, mais seulement quelques actions de quelques-uns d'entre eux), et il y verra que des malades ont été guéris subitement dans leurs lits par l'ombre seule du corps de ces bienheureux apôtres, et que des hommes furieux et tourmentés par le démon ont été délivrés en un instant de leurs maux par le simple attouchement des habits de saint Paul. C'est en vain qu'on entreprendrait de nous répondre que ces faits ne sont que des inventions dictées par la vanité, des prestiges, des choses incroyables ; l'événement, et ce que nous voyons de nos yeux serait plus que suf-*

fisant pour réprimer de semblables blasphèmes, pour confondre nos adversaires et pour mettre un frein à la licence effrénée de leur langue. Car enfin, il n'y a point de contrée de notre hémisphère, point de nation, point de ville où ces miracles insignes ne soient reçus et publiés. Or si c'étaient des inventions et des fables, elles n'auraient certainement pas acquis ce crédit, ni excité cette admiration universelle dans l'esprit des hommes ; et, sans aller chercher plus loin des arguments qui démontrent cette vérité, vous-mêmes, qui êtes nos ennemis, vous nous en fournissez une preuve évidente. D'où vient qu'il y a actuellement si peu de gens qui connaissent même le nom de votre Zoroastre et de votre Zamolxis? N'est-ce pas parce que ce qu'on rapporte d'eux ne sont que des impostures et des contes? Et ici, après avoir continué à réfuter l'objection des païens, il touche derechef l'argument tiré de l'établissement du christianisme, victorieux malgré tant d'obstacles, tant de persécutions et tant de sang répandu ; et puis il revient aux miracles de saint Pierre et de saint Paul. *L'un de ceux qui ont opéré les miracles dont j'ai déjà parlé était un artisan, l'autre était un pêcheur. Jamais des hommes d'une condition si obscure n'auraient osé penser à tramer une telle imposture : cela est incroyable, à moins que vous ne vouliez vous imaginer qu'ils aient déliré en frénétiques ; mais leurs actions éclatantes de vertu et l'autorité qu'ils ont acquise démentent ce soupçon : ils n'auraient donc jamais eu l'audace de feindre ces faux prodiges, et de s'en vanter follement. Car enfin, comme nous l'avons déjà remarqué ailleurs, ceux qui cherchent à en imposer et qui forgent des mensonges, ne mentent point d'une façon qui rende leur mensonge évident aux yeux de tous; et puisque nous voyons qu'aujourd'hui même après l'événement, après que ces faits ont été attestés et confirmés par un si grand nombre de témoins..... il y a cependant des hommes qui, malgré tant de preuves, malgré le témoignage, pour m'exprimer ainsi, de tout l'univers, refusent d'y ajouter foi (pour ne rien dire du grand nombre de ceux qui vivent dans l'indolence, sans vouloir s'informer si ces choses sont vraies, sans vouloir examiner ni approfondir) ; qui est-ce, je vous le demande, qui au commencement du christianisme, aurait voulu se soumettre à Jésus-Christ sans avoir vu par lui-même ces miracles, ou sans en avoir été assuré par des témoins dignes de foi? Qu'est-ce donc qui pouvait inspirer à ces deux hommes l'audace de feindre de semblables miracles? Ce n'était pas la confiance qu'ils pouvaient avoir en la force de leur éloquence : nous savons que l'un d'eux était entièrement sans études ; ni en leurs richesses : nous savons qu'ils vivaient du travail de leurs mains ; ce n'étaient pas les prérogatives d'une naissance illustre qui pouvaient les enhardir : le père de l'un était un homme si obscur, que son nom même nous est inconnu ; et le père de saint Pierre, pour être connu, n'en est pas pour cela plus illustre..... L'un était originaire de la Cilicie, l'autre de Bethsaïde, village ou bourg de la Galilée : les professions qu'ils ont exercées étaient basses et communes..... Qu'est-ce donc, je le repète, qui a pu les enhardir à feindre des choses si extraordinaires? quelles étaient leurs espérances? quels secours pouvaient-ils se promettre? Comptaient-ils sur les instruments de leur profession, sur les outils de leur métier? insensés!..... Mais laissons tout cela pour un moment. Nous vous accordons de pouvoir supposer qu'une chose aussi incroyable ait pu ar-arriver, et qu'un homme tout récemment sorti de ses étangs et de ses marais ait dit ces mots : L'ombre de mon corps a ressuscité des morts ; qu'un autre, sorti depuis peu d'une boutique de corroyeur, se soit vanté que ses habits avaient opéré les mêmes prodiges . qui est-ce, dites-moi, qui aurait été assez insensé pour croire sur leur simple parole des faits si surprenants? D'où vient que depuis ce temps-là nul autre artisan n'a jamais imité leur imposture..... Quand même cependant il y en aurait eu quelqu'un qui l'eût fait, son entreprise aurait été moins difficile ; il aurait eu l'exemple du succès des premiers qui pouvait l'animer... Il n'en était pas de même..... Mais quoi! ne paraît-il pas à ce jugement que tous les hommes ont perdu l'esprit et le discernement, qu'ils soient devenus stupides, et qu'ils délirent de façon qu'il soit permis à chaque imposteur de feindre ce qu'il lui plaira, et de le persuader aux autres? Vaines chimères, que tout ceci ; ce ne sont que des rêveries et de pures paroles de la folie païenne. Un homme qui, armé de son arc et de ses flèches entreprendrait de percer le ciel de ses traits, ou qui tenterait d'épuiser avec le creux de sa main le vaste sein de l'océan, ne s'attirerait par là que la risée des uns, et des larmes de compassion de la part de ceux qui auraient un cœur plus tendre et un naturel plus sérieux. C'est ainsi précisément que nous en agirons avec les païens ; lorsqu'ils voudront disputer contre nous : nous nous moquerons de leurs efforts frivoles, et nous déplorerons leur égarement, qui les engage à une entreprise beaucoup plus difficile et plus impraticable que ne le serait celle de cet insensé. Car aussi longtemps que la lumière existera, jamais les ténèbres ne seront la lumière, ni jamais la vérité de nos dogmes ne sera ébranlée; ils sont vrais, et il n'y a rien de plus puissant que la vérité.*

Saint Augustin, dans les livres de la Cité de Dieu, écrits pour la défense de la religion contre les païens, liv. XXII, chap. 5, où il prouve la résurrection des corps : *Mais je veux que cela ait été autrefois incroyable. Voilà le monde qui croit maintenant que le corps de Jésus-Christ, tout terrestre qu'il est, a été emporté au ciel. Voilà les savants et les ignorants qui croient la résurrection de la chair et qu'elle montera au ciel, et il y en a très-peu qui demeurent incrédules. S'ils croient une chose croyable, que ceux qui ne la croient pas considèrent combien ils sont stupides ; et s'ils croient une chose incroyable, il n'est pas moins incroyable qu'on se soit porté à croire une chose de cette nature. Le même Dieu a donc prédit ces deux choses incroyables : que les corps ressusciteraient, et que le monde le croirait, et il les a prédites toutes deux beau-*

coup de temps avant qu'aucune des deux arrivât. De ces deux choses incroyables nous en voyons déjà une d'arrivée, qui est que le monde croirait une chose incroyable : pourquoi donc désespérons-nous de voir l'autre, puisque celle qui est arrivée n'est pas moins difficile à croire? Que si nous considérons la manière dont le monde a cru, elle paraîtra encore plus incroyable. Jésus-Christ a envoyé un petit nombre d'hommes grossiers et ignorants, qui n'avaient aucune teinture des belles lettres, point de grammaire, point de dialectique, point de rhétorique, en un mot, de pauvres pêcheurs; il les a envoyés, dis-je, à la mer de ce siècle avec les seuls filets de la foi, et ils ont pris une infinité de poissons de toutes les sortes, et entre autres, des philosophes mêmes, quoique plus malaisés à prendre. A ces deux choses incroyables, ajoutons donc, s'il vous plaît, cette troisième qui ne l'est pas moins. Voilà donc trois choses incroyables qui néanmoins sont arrivées. Il est incroyable que Jésus-Christ soit ressuscité en sa chair et qu'avec cette même chair il soit monté au ciel. Il est incroyable que le monde ait cru une chose si incroyable. Il est incroyable qu'un petit nombre d'hommes vils, inconnus, ignorants, aient pu persuader une chose si incroyable au monde et aux savants du monde. De ces trois choses incroyables, nos adversaires ne veulent pas croire la première, ils sont contraints de voir la seconde, et ils ne la sauraient comprendre à moins de croire la troisième. Pour la résurrection de Jésus-Christ et son ascension au ciel en la chair où il est ressuscité, elle est déjà prêchée et crue dans tout l'univers. Si elle n'est pas croyable, d'où vient qu'on la croit par toute la terre? Si plusieurs personnes illustres et savantes ont dit qu'ils l'ont vue et ont eu soin de publier cette merveille, il n'est pas étrange que le monde l'ait crue; et il faut être bien opiniâtre pour ne la pas croire. Mais si comme il est vrai, le monde a cru sur le témoignage d'un petit nombre d'hommes inconnus et ignorants, sur ce qu'ils en ont rapporté; pourquoi une poignée d'opiniâtres et d'entêtés ne croiront-ils pas ce que tout le monde croit. Le monde a cru à ces sortes de témoins méprisables, parce que la majesté de Dieu a paru en eux avec bien plus d'éclat. Car l'éloquence dont ils se sont servis pour persuader le monde, n'a pas été des paroles, mais des miracles; de sorte que ceux qui n'avaient pas vu Jésus-Christ ressusciter et monter au ciel avec son corps, n'ont pas eu de peine à le croire, lorsque ceux qui leur disaient l'avoir vu confirmaient leur témoignage par une infinité de prodiges. En effet, ils voyaient des hommes qui ne pouvaient savoir au plus que deux langues parler tout d'un coup toutes les langues du monde; un boiteux dès le ventre de sa mère, marcher droit à leurs paroles et au nom de Jésus-Christ, après quarante ans d'infirmité; les linges qu'ils avaient touchés, guérir les malades; leur ombre faire le même effet, et une infinité d'autres merveilles, sans parler des morts qu'ils ressuscitaient. Que si nos adversaires tombent d'accord que tout cela est arrivé, comme nous le lisons, voilà bien des choses incroyables que nous ajoutons aux trois premières; et il faut qu'ils soient bien opiniâtres pour ne pas croire une chose incroyable telle qu'est la résurrection de Jésus-Christ et son ascension au ciel, puisque nous la confirmons par tant d'autres choses qui ne sont pas moins incroyables et qui pourtant sont arrivées. Que si au contraire ils ne croient pas que les apôtres aient fait ces miracles pour établir la croyance de la résurrection et de l'ascension de Jésus-Christ, ce seul miracle nous suffit, que toute la terre ait cru sans miracles.

CHAPITRE XI.

Depuis l'établissement de la religion chrétienne, Dieu a opéré plusieurs miracles, pour confirmer qu'il en était l'auteur. Préliminaires qui tendent à éclaircir la matière.

Je vais continuer et achever d'établir les preuves que je tire des miracles. Non-seulement l'établissement de la religion chrétienne prouve que cette religion a Dieu pour auteur; mais après l'établissement de cette religion, Dieu a opéré en sa faveur plusieurs miracles certains et avérés, qui prouvent qu'il en est l'auteur. C'est ma seconde preuve

Jésus-Christ a enseigné aux hommes des dogmes, et il leur a prescrit des lois; il a établi un culte et des règles de morale. Ces dogmes et ces lois, ce culte et cette morale, forment l'essence de la religion chrétienne. Or Dieu a opéré plusieurs miracles certains et avérés pour autoriser ces dogmes, ces lois, ce culte et cette morale; il a donc confirmé qu'il était l'auteur de la religion chrétienne. La force de cet argument dépend derechef de la certitude des faits : je dois l'établir, et je vais le faire; tout le reste en résultera par des conséquences nécessaires et évidentes.

Qu'il me soit permis auparavant, de prévenir par quelques mots mon adversaire.

Si pour prouver l'existence des miracles, je produis comme des autorités décisives, des auteurs fabuleux, des ouvrages supposés aux auteurs que je cite, et rejetés par la critique; des témoins qu'on puisse justement récuser, comme étant ou mal instruits, ou de mauvaise foi, des contes forgés par l'imposture], ou par une simplicité superstitieuse; des assertions, en un mot, destituées de fondements solides et insuffisantes à déterminer le jugement d'un homme prudent et éclairé; je me soumets à toutes les censures du déiste, et je consens d'être rangé par ses décrets au nombre des fanatiques et des imbéciles. Mais je lui demande en même temps qu'il soit sincère et impartial, et qu'il ne combatte point contre sa conscience, ni contre la vérité, si leur voix se fait entendre, et si les autorités que je cite sont telles qu'on ne puisse les rejeter sans témérité et sans imprudence. Venons au fait.

Outre les miracles incontestables de Jésus-Christ et de ses premiers disciples, le christianisme nous en présente d'autres qu'on a dit, qu'on a écrit et qu'on a cru être arrivés en

différents temps, en différents pays et en différentes occasions. Divisons-les en trois classes.

Il y a des miracles qui n'ont jamais existé que dans l'imagination de ceux qui les ont inventés, et de ceux qui les ont crus. Ce sont des miracles souvent supposés par l'imposture, et plus souvent encore par l'ignorance; accrédités par des auteurs pieux, mais sans discernement, et adoptés par des hommes crédules et simples. Ils sont ordinairement rapportés par des historiens qui ont vécu longtemps après le temps auquel ils attribuent l'événement qu'ils narrent; leur récit est toujours destitué de preuves solides ; le faux merveilleux, les anachronismes, ou d'autres circonstances qui les accompagnent, réclament contre leur existence. Ces faux miracles fournissent à l'incrédule la matière de ses triomphes; ils sont désavoués d'un commun accord par les critiques même les plus modérés et les plus religieux : nul chrétien sensé et instruit n'en fait cas ; leur supposition est un outrage fait à la souveraine vérité de Dieu, parce qu'elle tend à fonder la religion sur le mensonge; la simplicité seule de quelques-uns de ceux qui les ont inventés, peut en quelque sorte les excuser. Nous ne nous arrêterons point à en parler davantage.

Il y a des miracles qui ont réellement existé, et de l'existence desquels on peut avoir une certitude historique; mais qui exigent sur plusieurs points, ou un examen raisonné, ou des discussions de critique, pour qu'on puisse s'en servir avantageusement en faveur de la religion. La nature de ce petit ouvrage ne me permet point d'embrasser ce genre de preuves, parce qu'il est trop étendu, quoique solide. Je vais m'expliquer plus clairement, et il ne sera pas hors de propos de le faire en citant des exemples.

C'est un fait constant, selon les anciens Pères de l'Eglise, que les païens étaient souvent tourmentés et possédés par les démons, et qu'ils en étaient délivrés par l'invocation du nom de Jésus-Christ.

Vous pouvez, leur dit saint Justin, vers la moitié du deuxième siècle, *vous pouvez connaître la vérité de ce que nous vous disons, par les choses qui se passent sous vos yeux ; car un grand nombre de ceux qui ont été possédés par les démons, ici, dans votre capitale* (*Rome*), *et partout ailleurs, qui n'avaient jamais pu être délivrés et guéris par vos enchanteurs et par vos exorcistes...... ont été guéris et délivrés, et le sont encore tous les jours par plusieurs de nos chrétiens, par l'invocation du nom de Jésus-Christ, crucifié sous Ponce Pilate* (*Saint Justin. Apolog.*). Et dans le dialogue avec Tryphon, il répète plusieurs fois la même assertion.

Saint Irénée, vers la fin du deuxième siècle : *D'autres chrétiens chassent très réellement les démons, de façon que fort souvent ceux qui ont été délivrés de ces malins esprits, embrassent la foi et entrent dans le sein de l'Eglise* (*Saint Irén., liv* II, *ch.* 32, *édit. Bénédict.*).

Vers le commencement du troisième siècle, Tertullien tient le même langage, comme nous l'avons vu dans son Apologie. Dans sa requête adressée en faveur des chrétiens à Scapula, qui commandait en Afrique, il affirme que le pouvoir des chrétiens sur les démons était une chose connue, et il en cite des exemples.

Vers la moitié du troisième siècle, saint Cyprien parle en ces termes à un de ses amis qui était païen : *Ah! si tu voulais les entendre eux-mêmes* (les démons) *et les voir, quand nous les conjurons, quand ils sont tourmentés par la force invisible de nos paroles, et chassés des corps qu'ils possèdent, et que frappés de ces coups qui partent de la puissance divine, ils confessent, en hurlant et en gémissant, qu'il y a un jugement à venir! viens et reconnais par toi-même que les choses que nous te disons sont vraies* (*Saint Cypr., in Epist. ad Demetrian.*).

Plusieurs autres Pères rendent le même témoignage (1), Mais ce que nous avons dit suffit sur cette matière. Poursuivons.

C'est un fait attesté et reçu par les anciens auteurs païens et chrétiens, que dans la guerre que Marc-Aurèle fit aux Quades et aux Marcomans, peuples de la Germanie, son armée prête à périr de soif et entourée par les ennemis, fut désaltérée par une pluie subite et abondante, et que la grêle et les foudres qui tombèrent sur les barbares et qui ne frappèrent uniquement que les barbares, rendirent les Romains victorieux dans le combat qui se livra pendant l'orage. Les historiens païens ont déclaré ouvertement qu'ils reconnaissent ce fait pour prodigieux. C'est ainsi qu'en parlent Jules Capitolin (*In Marco*), Dion (*In Marc. Aurel*), Lampride (*In Heliog. citat. ab Houtteville*), Claudien le poëte (*Claudian. in Sext. Honor. Cons. lib.* I : *sic citat. a Baronio*). Les uns attribuent le miracle à un Arnulphis, magicien égyptien, les autres à un magicien appelé Julien, les autres à des enchanteurs chaldéens, d'autres enfin aux prières et aux mérites de Marc-Aurèle.

Les chrétiens s'accordent avec les païens au sujet du prodige, mais appuyés sur le témoignage de Marc-Aurèle même, dans la lettre qu'il écrivit au sénat à cette occasion, ils affirment (2), que c'est aux prières d'un grand nombre de chrétiens qui étaient dans les troupes romaines, que l'armée fut redevable de ce secours du ciel. Tertullien, environ trente ans après l'événement, à la face

(1) Voyez saint Hilaire de Poitiers dans le livre contre l'empereur Constance, n° 8 de l'édit. Bénédict. saint Jérôme dans le livre contre Vigilance, et dans l'Epître 27, « ad Eustochium. » Sulpice Sévère dans le 3e dialogue. Saint Paulin dans le 7e poëme pour la fête de saint Félix de Nole. Vous y trouverez attestés des effets prodigieux, que les démons produisaient dans le corps dont ils s'étaient emparés, lorsqu'ils sentaient la puissauce de Dieu, qui opérait par le moyen de ses saints ou de leurs reliques.

(2) Que M. Aurèle ait écrit au Sénat à l'occasion de l'événement dont nous parlons, Dion, auteur païen l'affirme; mais il ne rapporte point les paroles de la lettre. Baronius à l'an 176 de Jésus-Christ, donne une planche qui représente la pluie miraculeuse, et la défaite des Barbares, telle qu'elle est exprimée sur la colonne d'Antonin

de tout l'empire, en appelle à cette lettre dans son Apologie et dans le livre qu'il adressa à Scapula, proconsul de l'Afrique. Dans un temps où les païens animés contre les chrétiens qu'ils persécutaient, auraient pu, s'il en avait imposé, le démentir en produisant des témoins oculaires de l'événement et la lettre même de l'empereur, il ne craint point de citer les paroles dont ce prince s'était servi, et de dire qu'il avait menacé de punir sévèrement ceux qui accuseraient dorénavant les chrétiens. Eusèbe (*Eusèbe, hist. lib.* V, *cap.* 5) ajoute au témoignage de Tertullien celui d'Apollinaire. Saint Grégoire de Nysse, Orose, Xiphilin et les autres auteurs chrétiens viennent ensuite.

C'est un fait attesté très-souvent par les anciens auteurs chrétiens, que Dieu a opéré fréquemment des prodiges en faveur des martyrs. Les actes du martyre de saint Polycarpe, ceux des martyrs de Lyon, ceux des saints Tarache et Probus, Tertullien, saint Cyprien, Lucius-Cecilius (1), Lactance, etc. nous en présentent souvent des exemples fondés sur le témoignage de ceux qui avaient assisté aux supplices des martyrs, sur l'histoire de leur temps, sur les plus fortes preuves. Une voix céleste s'est fait entendre. Les martyrs ont été soulagés dans leurs tourments. Ils ont été rendus presque insensibles à la douleur. Après avoir été déchirés de la façon la plus atroce et la plus inhumaine, leurs plaies se sont trouvées guéries sans aucun secours humain. Les bêtes les plus féroces et les plus affamées ont oublié à la vue des martyrs leur fureur et l'instinct de la nature. A la vue des supplices de nos martyrs, les ennemis du christianisme ont embrassé la foi. Les chrétiens lâches et timides que la crainte avait fait renoncer à Jésus-Christ, ont été punis de leur apostasie par des coups marqués du ciel. La vengeance du ciel a éclaté d'une manière frappante et redoutable sur les persécuteurs les plus animés de l'Eglise, etc.

C'est un fait célèbre dans l'histoire ecclésiastique et attesté par un grand nombre d'auteurs, que Constantin le Grand a été déterminé par un prodige à recourir au Dieu des chrétiens et à favoriser le christianisme L'histoire atteste qu'un signe lumineux de la croix, avec ces paroles : *Vainquez par ce signe*, s'est montré en plein jour dans le ciel à ce prince lorsqu'il marchait à la tête de son armée contre l'usurpateur Maxence : que Jésus-Christ lui apparut la nuit suivante avec ce même signe, en lui ordonnant de s'en servir et lui promettant qu'il triompherait de ses ennemis. Eusèbe de Césarée assure que l'empereur Constantin lui-même lui a attesté avec serment que cela était vrai. Dans un temps où il pouvait y avoir des milliers de témoins de l'événement, Eusèbe le rapporte comme indubitable, et il en détaille les particularités. L. Cecilius en avait parlé, du moins en partie, avant lui. Socrate, Philostorge, Sozomène le racontent ensuite. La conversion de Constantin au christianisme, le respect religieux dont il a honoré le signe de la croix de Jésus-Christ, qu'il a fait porter à la tête de ses armées et qu'il a placé à l'entrée de son palais sur la tête de son image, le monument authentique qu'Eusèbe cite dans un temps où il ne pouvait avancer une fausseté, sans que Rome et tout l'empire le démentît ; de très-fortes preuves en un mot, et des autorités très-recevables (1), persuadent la vérité de ce prodige ; pas une seule preuve positive ne le combat.

C'en est assez pour parvenir à notre but, n'allons pas plus loin. Les faits que je viens d'indiquer et plusieurs autres du même caractère que je pourrais produire, favorisent ouvertement la religion chrétienne et sont établis sur des fondements solides. Mais comme pour leur donner toute leur force, il faut prouver en détail que quelques-uns de ces événements, qui absolument parlant auraient pu avoir des causes purement naturelles ayant été prodigieux, vu les circonstances qui les ont accompagnés ; comme il faut entrer dans des dissertations sur le pouvoir que les démons ont de nuire à l'homme, et sur quelques points de littérature qui concernent les lettres de Marc-Aurèle et le témoignage de L. Cecilius au sujet de Constantin, etc. ; et que tout cela n'entre point dans le dessein que je me suis proposé, je ne me servirai point de ces armes contre l'incrédule. Il sera cependant à propos que ce que nous venons de dire serve à lui faire faire une réflexion.

RÉFLEXION.

L'incrédulité n'est fondée que sur des arguments négatifs et sur des conjectures. D'où il résulte que chaque argument positif qui l'attaque, quand il ne serait que probable et non décisif, l'ébranle, la fait hésiter et la rend chancelante ; qu'un seul miracle qui soit vrai l'accable. Quand même les preuves que nous tirons des miracles, n'auraient donc point une certitute absolue et démontrée (ce qui est cependant faux) il serait toujours de la dernière imprudence de lutter contre elles, pour suivre le parti de l'incrédulité, parce qu'il serait toujours aussi certainement vrai que ce parti est mauvais, qu'il est certain que ce qui est probable peut être vrai. Venons à notre terme.

(1) Voyez sur cette matière, outre plusieurs Actes des martyrs, Tertul. ad Scap. St. Cyprien, l. de lapsis. L. Cecil. de mortib. persecut. Lactance lib. V, institut. cap. 55, St. August. serm. 51 in Psalm. 118, tous cités par D. Ruinart, préface gén. nº 68. On peut y ajouter Eusèbe et plusieurs autres.

(1) Vid. Euseb. in vita Constantini lib. I a cap. 20 usque ad 40 : et lib. II, cap. 6 et seq. et lib. III. L. Cecil. de mortib. persec. cap. 44. Baronium ad annum Christi 312 Lenglet, traité des apparit. initio tom. I, et dissertat. ad calcem ejusd. tom. I.

Le monument cité par Eusèbe est une statue érigée dans une place de Rome. Elle représentait Constantin le Grand, qui tenait à la main le signe de la croix, avec cette inscription latine gravée par ses ordres : « Hoc salutari signo, vero fortitudinis indicio, Civitatem vestram tyrannidis jugo liberavi ; et S. P. Q. R. in libertatem vindicans pristinæ amplitudini et splendori restitui : » ita ap Baron. loco citato.

Le christianisme nous présente une troisième sorte de miracles. Ce sont des faits certains qu'aucun homme sage et impartial ne peut, s'il les examine, révoquer en doute. Ce sont des faits, qui du premier aspect présentent à la droite raison et au sens commun un caractère miraculeux, qui opère la conviction lorsque le jugement naturel de l'homme, n'est point altéré par les sophismes et par les mauvaises subtilités que la passion et les préjngés inventent. Ce sont des faits dont par là même le simple récit suffit ordinairement pour rendre croyable ce qu'ils autorisent. Ces faits tendent ouvertement et directement à autoriser les dogmes que Jésus-Christ a enseignés aux hommes, les lois qu'il leur a prescrites, le culte et les règles de morale qu'il a établis. C'est donc ici que je m'arrête, c'est par des faits de ce caractère que je vais prouver mon assertion; et comme la liaison des matières et des témoignages que je rapporterai m'engagera à insérer à mes preuves plusieurs événements qui ne remplissent point exactement toutes les conditions auxquelles je me lie; je déclare dès à présent que je ne prétends point m'en servir, et je laisserai décider au lecteur équitable si indépendamment de ces preuves moins évidentes, j'aurai satisfait à mon engagement.

Qu'il est doux et consolant, pour un chrétien qui aime sa sainte religion, d'entrer dans le vaste champ que près de dix-sept siècles lui présentent, pour y recueillir ces traits précieux par lesquels la main toute-puissante de Dieu a rendu souvent sensible aux nations la vérité de l'Evangile, et par lesquels sa douce et son aimable providence a excité et animé, en différents temps, la foi de ceux qui ont mis leur confiance en lui et dont les cœurs lui étaient soumis et fidèles.

La matière est très étendue, je n'en embrasserai qu'une petite partie, sans même m'attacher à suivre de siècle en siècle, le cours du temps que l'histoire de l'Eglise occupe et remplit.

CHAPITRE XII.

Premier et second témoins des miracles. Saint Irenée et saint Grégoire de Nazianze.

Premier témoin des miracles : saint Irenée. Il est né au commencement de l'empire d'Adrien, vers l'an 120 de Jésus-Christ (1). Dès sa première jeunesse, il fut instruit dans la religion chrétienne par le célèbre martyr saint Polycarpe, évêque de Smyrne, qui avait été disciple immédiat des apôtres. Il grava profondément dans son cœur les leçons et les paroles de ce saint et illustre vieillard. Il fut ordonné prêtre de l'Eglise de Lyon par saint Pothin qui en était le premier évêque, et après sa mort il lui succéda. Il reçut la couronne du martyre vers l'an 202 de Jésus-Christ, dans la persécution de Sévère. Son zèle pour la foi, sa douceur, ses vertus, la pénétration de son génie et la solidité de ses écrits, lui ont mérité les plus justes éloges de l'antiquité chrétienne.

Voici ses paroles liv. II, chap. 31. Après avoir parlé des prestiges et des illusions des hérétiques : *Ils ne peuvent point rendre la vue aux aveugles, ni l'ouïe aux sourds, ni chasser les démons, hormis des corps dans lesquels ils les auraient fait entrer ; si cependant il est vrai qu'ils puissent même faire cela... Ils sont si éloignés de pouvoir ressusciter des morts (comme Notre-Seigneur l'a fait, et ses Apôtres par leurs prières, et comme il est arrivé très-souvent dans l'Eglise, que l'assemblée des Fidèles ayant fait en quelques occasions particulières, des jeûnes et des prières à cet effet, Dieu a accordé aux prières de ses Saints, ceux qui étaient déjà morts, et leur a rendu la vie), qu'ils ne croient pas même que cela puisse réellement arriver, faisant consister la résurrection des morts, dans la connaissance de ce qu'il appellent la vérité* (1) A la page suivante, il compare les hérétiques à Simon le Magicien, dont ils imitaient les prestiges, pour en imposer aux simples. Ils font venir, dit-il, de jeunes enfants, et fascinant les yeux des assistants, ils les font paraître comme de grands fantômes. qui s'évanouissent aussitôt, et durent à peine un instant. Mais de quelle utilité peut être ce prétendu prodige ? si ce n'est qu'il sert à prouver qu'ils ressemblent à Simon le Magicien, et non pas à Jésus-Christ. En effet, poursuit-il, Jésus-Christ est ressuscité le troisième jour (c'est une chose certaine), il s'est montré à ses disciples après sa résurrection, et il est monté au ciel en présence d'eux tous. Qu'est-ce que les hérétiques ont fait de semblable, pour prétendre que leur âme est semblable à la sienne ? *s'ils disent que notre Seigneur a opéré ces miracles par des prestiges, nous les convaincrons, par le témoignage des Prophètes en leur démontrant que tous ces prodiges ont été prédits longtemps auparavant, et ont été opérés très-réellement, et qu'il est le Fils unique de Dieu. De là vient que ceux qui sont ses véritables disciples, reçoivent de lui le pouvoir de faire des miracles en son nom, pour le bien des hommes, chacun selon le don qui lui a été communiqué. Les uns chassent les démons; mais si réellement, que très-souvent ceux qui ont été délivrés de ces esprits malins, embrassent la foi, et entrent dans l'Eglise. Les autres connaissent et prédisent l'avenir. D'autres guérissent les malades en leur imposant les mains ; des morts même ont été ressuscités (comme nous l'avons déjà dit) et ont ensuite vécu avec nous pendant plusieurs années. Mais pourquoi m'arrêter davantage ? Il n'est pas possible de faire l'énumération de tous les autres miracles que l'Eglise répandue par toute la terre opère chaque jour, en faveur des gentils au nom de Jésus-Christ crucifié sous Ponce-Pilate, sans séduire personne, ni tirer de l'argent de personne.*

(1) Quelques auteurs placent sa naissance environ vingt ans plus tard. J'ai suivi D. Rémi Ceillier, et Tillemont.

(1) Ceci et quelques autres endroits qui suivent se rapportent aux erreurs des valentiniens et des marcosiens.

Elle donne gratuitement ce qu'elle a reçu gratuitement de Dieu.

Second témoin des miracles : saint Grégoire de Nazianze, évêque de Constantinople. Il naquit en Cappadoce, vers l'an 329. Au sortir de l'enfance, il s'appliqua aux études, et il les cultiva d'abord dans sa patrie, et ensuite dans la Palestine, et à Alexandrie. Le désir d'acquérir de nouvelles connaissances l'engagea enfin à se rendre a Athènes. Ce fut dans ce voyage qu'un vaisseau d'Egines sur lequel il s'était embarqué, fut battu d'une si furieuse tempête, que saint Grégoire, qui alors (comme il le rapporte lui-même) n'était encore que cathécumène, craignit d'être privé pour toujours de la grâce du sacrement de baptême. Il passa les journées en prières prosterné sur le tillac, et promit à Dieu de se consacrer entièrement à lui, s'il le délivrait de ce danger. Le vent et la mer se calmèrent; le vaisseau aborda heureusement à Rhodes, et ensuite à Egines; et comme ceux qui s'y trouvaient crurent devoir leur vie aux prières de saint Grégoire, ils embrassèrent tous la foi de Jésus-Christ (1). Arrivé à Athènes, il y poursuivit ses études, et il y lia avec le grand Basile cette amitié qui les unit dès-lors si étroitement, et qui dura autant que leur vie. Il y connut Julien l'Apostat; et quoique dans ce temps-là ce prince fût encore jeune, et qu'il professât du moins en apparence le Christianisme, saint Grégoire discerna en lui le germe de ce caractère de folie et d'impiété qui se développa dans la suite, qui fit gémir l'Eglise, et le conduisit lui-même à sa perte. Après avoir achevé le cours de ses études profanes, saint Grégoire retourna dans sa patrie : et y reçut le baptême, et ensuite il se donna entièrement à Dieu; il lui consacra ses biens, ses travaux, sa gloire, et sa santé. Il embrassa un genre de vie très-austère. Ses jeûnes furent presque continuels, son habit était rude et grossier; il dormait à plate terre; la lecture des livres saints, le travail des mains la méditation et la prière, partagèrent tout son temps. Il fut chargé successivement du soin de trois différentes Eglises, de celle de Sasime, de celle de Naziance, et enfin de celle de Constantinople, dans laquelle il fit refleurir la religion catholique opprimée par l'arianisme. Malgré la réputation éclatante dont il jouit, et les applaudissements réitérés que les peuples donnaient à son mérite et à la force de son éloquence, la solitude fut toujours l'objet principal de ses désirs; elle faisait ses plus chères délices; il y passa une partie de sa vie, et il y finit enfin ses jours vers l'an 389. Sa sainteté, son savoir, son zèle ardent pour la foi orthodoxe, les nombreuses conversions qu'il a opérées, et la beauté de ses ouvrages l'ont rendu illustre et célèbre. La précision et l'exactitude avec laquelle il s'est expliqué sur les mystères les plus relevés, lui ont fait donner le nom de Théologien. Saint Jérôme se faisait gloire d'avoir été son disciple. Venons au témoignage qu'il rend des miracles.

Dans le premier de ses discours contre Julien l'Apostat, saint Grégoire atteste en général que Dieu opérait des miracles par l'intercession des martyrs, et par le moyen de leurs reliques (1). Après avoir parlé du cou-

(1) Saint Grégoire raconte lui-même ce fait. Nous avons dans l'Histoire ecclésiastique plusieurs exemples de ces conversions subites des païens, qui embrassaient la foi de Jésus-Christ, déterminés par des événements inattendus, et par des inspirations secrètes et puissantes de la grâce, qui en un moment changeait leurs cœurs. Le détail de ces événements présente un argument qui pourrait être traité avec beaucoup d'utilité pour les fidèles, par quelque auteur éclairé et pieux. Il offre un grand nombre de faits et de circonstances qui ont un je ne sais quoi de touchant et d'intéressant. On e.t ému et attendri quand on voit des âmes errantes ci-devant dans les ténèbres de l'erreur, et livrées à la tyrannie du vice, ouvrir les yeux à la vérité, et connaître, et aimer ardemment, et servir ce Dieu de sainteté et de bonté, que les lumières de la foi leur manifestent. Leur empressement à chercher à plaire à ce souverain bien, et les retours de ce Dieu de miséricorde envers elles, forment un des spectacles les plus consolants pour un cœur sensible et fidèle. Je me contenterai de rapporter un passage d'Origène à ce sujet. « Je ne doute pas que Celse...... ne se moque de moi, mais cela ne m'empêchera pas de dire qne beaucoup de personnes ont embrassé le christianisme, comme malgré elles, leur cœur ayant tellement changé par quelqu'esprit qui leur apparaissait tantôt durant le jour, et tantôt de nuit, qu'au lieu de l'aversion qu'ils avaient pour notre doctrine, ils l'ont aimée jusqu'à mourir pour elle. Nous savons beaucoup de ces sortes de changements dont nous sommes témoins, et que nous avons vus nous-mêmes. Il serait inutile de les rapporter en particulier, puisque nous ne ferions qu'exciter les railleries des infidèles, qui voudraient les faire passer pour des fables et des inventions de notre esprit. Mais je prends Dieu à témoin de la vérité de ce que je dis; et il sait que je ne veux pas rendre recommandable la doctrine toute divine de Jésus-Christ, par des narrations fabuleuses, mais seulement par l'évidence et la vérité de plusieurs raisons incontestables. » Orig. cont Celsum, l. I, p. 35.

(1) Je n'écris point ici contre les protestants; mais comme j'aurai souvent occasion de parler des miracles que Dieu a opérés à l'invocation de ses saints et par leurs reliques, et que les protestants ont répandu à ce sujet des préjugés qui fournissent des armes à l'incrédule, et qui en imposent aux personnes peu instruites dans la religion, je crois devoir exposer brièvement les principes de la foi catholique.

L'Eglise catholique croit et enseigne, en premier lieu, qu'on ne doit rendre qu'à Dieu seul l'hommage et l'adoration, qu'elle appelle, après les saintes Ecritures et les Pères, culte de latrie. Cet hommage et cette adoration consistent à reconnaître la souveraine perfection de l'Etre infiniment et essentiellement parfait, premier principe de toutes choses et notre fin dernière; à humilier et à abaisser profondément notre volonté, avec une soumission entière et absolue devant cette perfection infinie; à nous attacher à Dieu avec toutes les puissances de notre âme, par la foi, l'espérance et la charité; à exprimer cette soumission envers l'Etre suprême et cet attachement, par des actes intérieurs et extérieurs; à lui offrir des sacrifices et à lui adresser des prières, comme à la source et à l'Auteur de tous les biens. Tout cela n'est dû qu'à Dieu seul, et ce serait une impiété de rendre un tel culte à quelle créature que ce soit.

L'Eglise catholique croit et enseigne, en second lieu, que Jésus-Christ seul est le Sauveur et le Rédempteur des hommes, et que lui seul, dans le sens propre et absolu, est Médiateur entre Dieu et l'homme.

En troisième lieu, que les saints qui règnent avec Jésus-Christ offrent à Dieu leurs prières pour les hommes; qu'il est bon et utile de les invoquer d'une manière suppliante et de recourir à leur secours, pour obtenir de Dieu ses bienfaits, par son Fils unique Jésus-Christ, qui seul est notre Sauveur et Rédempteur.

En quatrième lieu, que les fidèles doivent vénérer et honorer les reliques des martyrs et des saints, dont les corps ont été des victimes immolées à Dieu par le martyre et par la pénitence, des membres vivants de Jésus-Christ, et qu'il ressuscitera un jour à une vie glorieuse et immortelle.

Telle est la doctrine de l'Eglise catholique : la combattre

rage des martyrs, de saint Jean, de saint Pierre, de saint Paul, de saint Jacques, de saint Etienne, de saint Luc, de saint André, de sainte Thècle et de tant d'autres, qui pour la défense de la vérité se sont exposés avec joie au fer et aux flammes, aux bêtes féroces, aux tyrans et aux persécutions, uniquement pour ne pas trahir la foi, il parle des honneurs qu'on leur rendait, et des fêtes qu'on avait consacrées à leur mémoire ; et il affirme qu'ils chassaient les démons ; qu'ils guérissaient les malades ; qu'ils apparaissaient aux hommes ; qu'ils leur annonçaient les choses à venir, que leurs corps avaient autant de pouvoir que leurs saintes âmes, soit qu'on les touchât, ou qu'on les honorât ; que les moindres gouttes de leur sang, les moindres marques de leurs souffrances avaient autant de pouvoir que leurs corps, et opéraient des miracles.

Au commencement du second discours contre Julien l'Apostat, il rapporte au long un événement que nous avons indiqué ailleurs. L'an 363, les Juifs animés et soutenus par Julien, qui voulait rétablir les anciens sacrifices de la loi mosaïque, et démentir les prophéties de Daniel et de Jésus-Christ, entreprirent de rebâtir le temple de Jérusalem, et de renouveler leur ancienne discipline et leurs cérémonies. Ils étaient accourus pour cela de toutes parts, et ils insultaient déjà aux chrétiens avec la dernière insolence : on avait fait venir les plus excellents ouvriers : Alipius, un des meilleurs amis de l'empereur, était chargé de l'inspection sur l'ouvrage, et déjà on y avait mis la main, lorsque Dieu l'arrêta et le renversa par un prodige marqué et frappant. La terre trembla ; des tourbillons et des globes de feu qui sortirent avec des élancements réitérés, consumèrent les ouvriers : l'on vit dans le ciel une croix resplendissante environnée d'un cercle semblable ; et même sur les habits tant des chrétiens, que des païens et des Juifs, on vit des croix imprimées d'une manière si éclatante, que la broderie la plus élégante ne les aurait point égalées, et que les plus habiles peintres n'auraient pu les tracer avec des couleurs plus vives. On ne pouvait même les effacer, quelque moyen qu'on employât pour cela. Outre saint Grégoire, Ruffin d'Aquilée, auteur contemporain du fait, et qui a demeuré très-longtemps à Jérusalem, atteste cette dernière circonstance. Saint Grégoire cite pour preuve de ce miracle, les habits mêmes qui avaient été marqués, et en prend à témoin ceux qui en avaient été les spectateurs, dont le nombre était très-grand, puisqu'il composa cet ouvrage pendant l'année même dans laquelle l'événement venait de se passer, ou immédiatement après : et il ajoute que ce prodige frappa tellement ceux qui le virent, que presque tous invoquèrent unanimement Jésus-Christ, en cherchant de se le rendre propice par leurs prières ; et qu'un grand nombre d'entre eux recoururent sans délai aux prêtres des chrétiens, et leur demandèrent et en obtinrent le baptême.

Plusieurs auteurs ou contemporains des faits dont nous venons de parler, ou qui ont écrit lorsque la mémoire en était encore récente, ont confirmé les différentes parties du témoignage de saint Grégoire de Naziance Il y en a qui ont rapporté des circonstances que d'autres ont omises, sans cependant les contredire : nos ennemis mêmes n'ont jamais, que je sache, entrepris de démentir un témoignage si valide et si authentique. On trouvera dans les Mémoires de Tillemont la citation des passages de saint Jean Chrysostome, de saint Ambroise, de Ruffin, de Theodoret, de Socrate, de Sozomène et de Philostorge. Baronius rapporte les textes de la plupart d'entre eux. Voici celui d'Ammien Marcellin, historien païen, contemporain de l'événement, admirateur de Julien et ennemi des chrétiens. *Pendant qu'Alipius pressait vivement l'ouvrage, et que le gouverneur de la Province le secondait, des globes terribles de feu, qui saillirent avec impétuosité, à plusieurs reprises, proche des fondements, rendirent le lieu inaccessible, ayant brûlé différentes fois les ouvriers : et ce fut ainsi que, vu la résistance obstinée du feu, on abandonna l'entreprise* (1). Saint Grégoire de Nazianze raconte en plusieurs autres endroits de ses ouvrages (2), des faits arrivés dans son siècle, qui

en lui attribuant d'autres sentiments, après les déclarations formelles qu'elle a faites à ce sujet, c'est vouloir combattre un fantôme forgé par l'ignorance et par la calomnie. Attaquer la doctrine qu'elle professe, c'est entreprendre une chose qu'on ne peut exécuter avec succès : car outre l'argument général, qui prouve et soutient l'infaillibilité de toutes les décisions dogmatiques de l'Eglise, il est évident que Dieu peut faire connaître à ses saints les prières par lesquelles on demande leur intercession. Nous sommes fondés à croire que Dieu le veut, et qu'il veut glorifier par ce moyen ceux qui l'ont servi fidèlement pendant leur vie mortelle, parce que les saintes Ecritures, qui attestent que Dieu a ressuscité un mort par l'attouchement des os du prophète Elisée, que l'ombre de saint Pierre, que les linges et les ceintures qui avaient servi à saint Paul avaient opéré des prodiges ; que saint Paul a demandé à ses frères encore vivants le secours de leurs prières, etc., autorisent cette croyance, et parce que cette croyance est soutenue par la tradition la plus respectable. Les passages de l'Epître de l'Eglise de Smyrne, d'Eusèbe de Césarée, de saint Grégoire de Nysse, de saint Basile, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Jean Chrysostome, de saint Cyrille de Jérusalem, de saint Paulin, de saint Ambroise, de saint Jérôme, de saint Augustin, de saint Cyrille d'Alexandrie, de saint Victor d'Utique, de saint Léon, de saint Grégoire le Grand, etc., etc., sont si clairs et si évidents, que les plus savants des protestants sont contraints de nous céder sans contester l'autorité de la plus grande partie des Pères de l'Eglise. Il y a quelques-uns des Pères qui n'ont jamais écrit sur cette matière ; il y en a qui ont parlé d'une façon moins expresse. Il n'y en a aucun qui ait enseigné le contraire de ce que l'Eglise catholique enseigne. L'ouvrage seul de saint Jérôme contre Vigilance, sera à jamais un monument éclatant des sentiments et de la pratique des Eglises de l'Orient et de l'Occident sur cet article, dans un des siècles les plus lumineux de l'Eglise et le plus fécond en grands hommes. Finissons cette longue note. Qu'un homme qui ait lu ce que les protestants ont écrit de plus passionné contre l'Invocation des saints et contre le culte des reliques, lise avec un esprit d'impartialité le premier et le second livre de la quatrième controverse de Bellarmin, dans le second tome de ses ouvrages, je ne crains point d'affirmer qu'il sera détrompé et satisfait.

(1) Cum idem fortiter instaret Alipius, Juvaretque provinciæ rector, metuendi globi flammarum prope fundamenta crebris assultibus erumpentes, fecere locum, exustis aliquoties operantibus, inaccessum. Hocque modo, elemento destinatius repellente, cessavit inceptum. Ammian., lib. XXIII.

(2) Voyez l'Oraison XIX où il parle du Baptême de son

paraissent surnaturels ; et il cite les personnes qui y ont eu part. Je ne m'en sers pas pour mes preuves, parce que pour être autorisé à le faire, il faudrait avoir un détail de plusieurs circonstances que nous n'avons pas. Je me servirai cependant de la liberté que je me suis réservée et que je me réserve, et je m'arrêterai un peu à la guérison de sainte Gorgonie, sœur de saint Grégoire. Le fait m'a paru digne d'attention.

Après avoir fait l'éloge le plus accompli des vertus chrétiennes de Gorgonie, qui l'avaient rendue chère et respectable à toutes les personnes qui la connaissaient (1), le saint rapporte les effets d'une maladie violente, dont elle fut attaquée, et puis il poursuit son discours. Ni l'art de plusieurs médecins appelés à la cure, ni les fréquentes consultes qu'ils tinrent à ce sujet, ni les larmes que ses parents répandirent devant Dieu pour obtenir sa guérison, ni les prières publiques que tout le peuple faisait pour elle, comme pour une personne dont la vie intéressait tous les citoyens : rien n'avait procuré du soulagement à la malade, lorsque cette grande âme prit un parti digne d'elle (2) : *Voyant qu'il était inutile d'espérer du secours de la part des hommes, elle s'adresse avec confiance à celui qui est le véritable médecin de tous les hommes ; et une nuit ayant pris un temps, où son mal lui donnait quelque relâche, elle se prosterne devant l'autel, et invoque à grands cris celui qu'on y honore ; et en l'appelant par tous ses noms, elle raconte tous les prodiges qu'il a opérés autrefois, comme si elle voulait lui en rappeler le souvenir ; car elle savait les histoires anciennes et les nouvelles. Elle s'anime enfin d'une hardiesse sainte et généreuse ; et elle imite cette malade de l'Evangile, qui arrêta le flux de son sang en touchant le bord de la robe de Jésus-Christ : voici ce qu'elle fit. Elle approcha sa tête de l'autel, en continuant ses prières et en versant un torrent de larmes, à l'exemple de cette femme qui arrosa des siennes les pieds de Jésus-Christ ; et elle protesta qu'elle ne partirait point de l'autel, qu'elle n'eût obtenu la santé. Après avoir arrosé tout le corps de ce parfum, et avoir trempé de ses larmes, tout ce que sa main avait pu réserver des antitypes du précieux corps, ou du sang, incontinent* (*ô événement digne d'admiration*) ! *elle se sentit guérie, et se retira délivrée de la maladie du corps, et libre dans l'esprit et dans l'âme ; remportant pour prix de son espérance la santé qu'elle avait espérée, et recevant les forces du corps par la force de l'âme. C'est là certainement un grand événement ; mais je n'ai rien avancé qui ne soit vrai, et je prie tous d'y ajouter foi..... Le silence même que nous avons gardé, et le soin que nous avons eu de ne point permettre que ce prodige se divulguât, aussi longtemps que ma sœur a vécu, peut servir d'une preuve manifeste, que ce n'est point la vanité qui m'engage à le publier. Je n'en aurais pas même parlé à présent, si je n'avais senti dans l'âme une espèce de crainte de me rendre coupable, si j'avais caché plus longtemps aux fidèles et aux*

père ; l'Oraison XX où il parle de quelques guérisons qui paraissent devoir être attribuées à saint Basile ; l'Oraison XI, à la page qui précède l'endroit que je vais rapporter, etc.

(1) Sainte Gorgonie fut mariée : elle inspira la piété à son mari et à ses enfants. Elle fut extrêmement libérale envers les pauvres. Sa maison était toujours ouverte aux passants et à tous ceux qui avaient besoin de son assistance. Elle traitait son corps avec beaucoup de sévérité. La connaissance profonde qu'elle avait des mystères de la foi, ses jeûnes, ses veilles, ses ardentes prières, son respect pour tout ce qui avait rapport à Dieu et à la religion, sa charité, sa prudence, les vertus, en un mot, les plus solides et les plus propres de son état, lui acquirent une estime universelle et lui gagnèrent les cœurs de ses concitoyens remplis de vénération pour elle. Dieu lui fit connaître le jour de sa mort : elle la souhaitait ardemment pour s'unir à Jésus-Christ, et l'évêque qui l'assista à sa mort l'entendit prononcer en expirant ces paroles du quatrième Psaume : Je dormirai en paix, et je me reposerai. Voyez saint Grégoire dans le discours II, qui est l'oraison funèbre de sa sœur.

(2) Le texte de saint Grégoire a quelques endroits un peu obscurs au premier coup d'œil ; mais cette obscurité ne tombe point sur l'essentiel du fait, et elle peut, à ce qu'il me paraît, être aisément dissipée. Il compare sa sœur premièrement à cette femme de l'Evangile qui, en touchant le bord de la robe de Jésus-Christ, était guérie d'un flux de sang qui la consumait depuis douze ans. A l'exemple de cette femme, Gorgonie, pleine de confiance et d'une sainte hardiesse, s'approche de Jésus-Christ, présent dans la sainte Eucharistie qui était sur l'autel, devant lequel elle se prosterna. Il la compare ensuite à cette autre femme de l'Evangile qui répandit un vase de parfum précieux sur les pieds du Sauveur, et qui les arrosa de ses larmes (Saint Luc, au chapitre VII, rapporte le fait plus au long que les autres évangélistes). Après avoir fait cette seconde comparaison, saint Grégoire ajoute que Gorgonie protesta qu'elle ne partirait point de l'autel sans avoir obtenu sa guérison, et immédiatement après il revient à la même comparaison et il l'explique. En voici le sens tel, selon moi, qu'il se présente naturellement : Les ardentes prières que Gorgonie adressa à Jésus-Christ, furent comme un parfum précieux qu'elle répandit sur le corps du Sauveur, présent sous les espèces sensibles de la sainte Eucharistie, et en cela elle imita l'exemple de la pécheresse convertie qui versa le parfum sur les pieds du Sauveur. Gorgonie arrosa de ses larmes la sainte Eucharistie ; et en cela elle imita l'exemple de cette même femme de l'Evangile, qui non contente d'avoir versé des parfums sur les pieds du Sauveur, les arrosa de ses larmes.

J'ai conservé dans la traduction le terme grec d'Antitypes du précieux corps, etc., pour ne point multiplier ici sans nécessité les controverses. Par la même raison je m'abstiendrai d'ajouter quoi que ce soit à ce sujet. Je me contente de supposer, ce qui est innégable, que la signification de ce terme admet le sens catholique dans lequel je le prends. On peut voir sur cette matière les Commentaires d'Elie de Crète, et les Notes de Billius sur ce passage de saint Grégoire ; dom Remi Ceillier, tome VII de l'Hist. des Aut. Ecclésiast., pag. 51, 254, 255 ; la Perpét. de la Foi déf., deuxième partie, pag. 416 et suiv., édit. de Paris, 1669 ; Bellarmin, Controv., lib. II de Eucharist., cap. 18 et aill. La narration de saint Grégoire suppose et prouve sans réplique l'usage ecclésiastique de son temps, de conserver l'Eucharistie après la communion. Cet usage est lié avec le dogme et soutenu par la tradition (Voyez Tertull., liv. II ad uxor. Cyprian. serm de laps. Chrysost. Epist. I ad Innocent. Ambros. Orat. in obit. Satir.).

Lorsque saint Grégoire dit en parlant de sa sœur : « Tout « ce que sa main avait pu réserver des Antitypes du pré« cieux corps, etc., » il indique la condescendance par laquelle l'Eglise a permis autrefois aux laïques de garder l'eucharistie dans leurs maisons, et de prendre de leurs propres mains la communion. Les persécutions et la fervente piété des fidèles donnèrent lieu à cette condescendance ; la cessation des persécutions et la diminution de la ferveur ont fait changer ce point de discipline arbitraire à l'Eglise. On a vu, selon quelques auteurs, à la fin du seizième siècle, saint Pie Quint, y dispenser de rechef en faveur de Marie Stuart, reine d'Ecosse, qui, selon les mêmes écrivains, porta la sainte Eucharistie sur elle, et prit elle-même la communion le jour où celle qui devait la protéger, ou du moins la respecter, lui fit finir sur un echafaud la longue et dure captivité dans laquelle elle l'avait retenue.

infidèles, à ceux qui existent maintenant et à la postérité, un miracle aussi insigne.

CHAPITRE XIII.

Troisième et quatrième témoins des miracles : saint Ambroise et Sulpice-Sévère.

Troisième témoin des miracles, saint Ambroise archevêque de Milan. Il naquit vers l'an 340 de Jésus-Christ environ. Son père issu d'une famille illustre fut préfet des Gaules ; ce qui était alors une des charges les plus considérables de l'empire. Saint Ambroise fut élevé dans la piété chrétienne, et il cultiva les sciences avec beaucoup de succès. En 374 il fut fait consulaire ou gouverneur de la Ligurie, dont Milan était la métropole. La faction des ariens déchirait en ce temps-là l'Eglise de Milan. Auxence que les ariens avaient intrus sur le siége épiscopal venait de mourir : les évêques de la province assemblés pour délibérer sur le choix d'un successeur, étaient arrêtés par les dissensions du peuple, qui occasionnèrent un tumulte. A cette occasion saint Ambroise qui craignait une sédition, se rendit à l'Eglise où l'assemblée se tenait, et il y exhorta le peuple à l'union et à la paix. Il parlait encore, lors qu'un enfant cria du milieu de l'assemblée : *Ambroise evêque ;* à cette voix les deux partis se réunirent et déclarèrent qu'ils ne voulaient point d'autre évêque que le gouverneur. Saint Ambroise résista longtemps : il sortit de Milan et prit la fuite; et ce ne fut qu'après plusieurs combats que son humilité céda. Il fut sacré évêque la même année 374, il se dépouilla alors de toutes ses terres qu'il donna à l'Eglise (1) et il distribua aux pauvres l'argent qu'il avait. Il combattit ensuite l'arianisme et l'extirpa de son Eglise. Il soutint avec une fermeté inébranlable les droits de la religion catholique, contre les attentats réitérés de l'impératrice Justine,arienne déclarée et passionnée en faveur de l'hérésie. Il réprima les efforts des païens qui voulaient rétablir le temple de la victoire à Rome. Il fut l'instrument dont Dieu se servit pour la conversion de saint Augustin, livré à l'erreur et à une vie déréglée. Il refusa l'entrée de l'Eglise au grand Théodose après le massacre de Thessalonique, et soumit ce prince à la pénitence publique. Son insigne piété, son zèle pour la foi, son désintéressement, sa vie austère, son savoir, son éloquence, sa charité immense (*Il vendit jusqu'aux vases sacrés de l'Eglise pour racheter des captifs*), son mérite universellement reconnu, le rendirent l'oracle de son temps, et lui concilièrent auprès des empereurs Valentinien premier, Valentinien le Jeune, Gratien, Théodose le Grand et du tyran Maxime, une autorité, qui le rend illustre dans l'histoire de son siècle, et dont il ne se servit jamais que pour la défense de la religion, et pour le bonheur des peuples. Il mourut vers la fin du quatrième ou au commencement du cinquième siècle. Dieu a opéré par son moyen plusieurs miracles rapportés par le diacre Paulin, qui lui avait servi de secrétaire, et qui écrivit sa Vie à la prière de saint Augustin.

(1) Il en réserva cependant l'usufruit à sa sœur.

Voici une partie du contenu de la lettre que saint Ambroise écrivit à sainte Marcelline sa sœur l'an 386. Il y fait la relation de ce qui s'était passé á l'occasion de la découverte et de la translation des reliques des saints Gervais et Protais frères et martyrs, dont les noms et le lieu de la sépulture, étaient oubliés depuis longtemps. Le saint évêque voulait dédier une basilique ; le peuple souhaita qu'il le fît avec la même solennité avec laquelle il avait consacré l'Eglise des saints Apôtres près de la porte romaine; il répondit qu'il le ferait, pourvu qu'il trouvât des reliques des martyrs ; *aussitôt*, dit-il, *je sentis un mouvement et une ardeur particulière, qui fut pour moi comme un présage de ce qui devait arriver ; et quoique les clercs eussent peur, je fis ouvrir la terre*, etc.

Il fit ouvrir la terre dans la basilique des saints Félix et Nabor, devant la balustrade qui environnait les sépulcres des saints martyrs. On trouva les corps de deux hommes qui paraissaient plus grands que l'ordinaire ; tous les os entiers, beaucoup de sang, la tête séparée du corps. On les arrangea, et après les avoir couverts de quelques vêtements, on les transporta sur des brancards vers le soir dans la basilique de Fauste, où on célébra les veilles toute la nuit. Alors les vieillards se ressouvinrent d'avoir ouï nommer autrefois les noms de ces martyrs, et d'avoir lu l'inscription de leur tombeau. Le lendemain les reliques furent transférées à la basilique ambrosienne, et il se fit plusieurs miracles dans le cours de cette translation. On y vit des possédés délivrés, et des malades guéris, en touchant de leurs mains les vêtements qui couvraient les reliques ; quelques-uns l'étaient par leur ombre seule. Plusieurs jetaient des mouchoirs et des habits sur les corps des martyrs et les gardaient comme des remèdes contre les maladies. C'est saint Ambroise lui-même qui atteste ces faits, dans un des deux discours qu'il fit au peuple en cette occasion, et qu'il joignit à la lettre qu'il écrivit à sa sœur. Il prend dans ce discours le peuple, auquel il parle, à témoin de ces prodiges ; il y rend grâces à Jésus-Christ, d'avoir donné à son Eglise un secours si puissant dans un temps où elle en avait si grand besoin (*Justine persécutait alors les catholiques*), et il déclare qu'il ne veut pas d'autres défenseurs. *Mettons*, ajoute-t-il, *ces victimes de triomphe, au même lieu où Jésus-Christ est hostie; mais qu'il soit sur l'autel, lui qui a souffert pour tous : eux qui sont rachetés par sa passion, sous l'autel. C'est le lieu que je m'étais destiné; car il est juste que le prêtre repose, où il a accoutumé d'offrir; mais je cède le côté droit à ces victimes sacrées.* Il voulait sur l'heure y enfermer les saintes reliques ; mais le peuple ayant demandé par ses cris qu'il différât la cérémonie jusqu'au dimanche prochain, saint Ambroise, qui ne voulait pas attendre si longtemps, obtint que ce serait le lendemain. Il fit en ce jour un second discours à son peuple dans lequel il s'applique à répondre aux calomnies des ariens, qui prétendaient que les

corps qu'on avait trouvés n'étaient pas des corps de martyrs, et que tout ce qu'on publiait dans la ville de leurs miracles, était faux. Le saint les confond et les presse par l'évidence des faits; il insiste particulièrement sur la guérison d'un aveugle. Voici ses paroles: *Ils nient (les ariens) qu'un aveugle ait recouvré la vue; mais lui ne nie point sa guérison. Il dit : Je vois maintenant, moi qui auparavant n'y voyais point. Il dit : J'ai cessé d'être aveugle, et il le prouve par les faits. Les ariens nient qu'il ait reçu cette grâce, tandis qu'ils ne peuvent pas nier le fait. L'homme est connu ; il a servi le public avant qu'il devînt aveugle ; son nom est Sévère; il est boucher de son métier, il avait abandonné son métier, depuis qu'il avait perdu la vue. Il en appelle au témoignage de ceux qui jusqu'alors l'avaient entretenu, et avaient eu soin de lui. Ceux mêmes qui ont été les témoins de son aveuglement, sont ceux qu'il produit pour témoins de sa guérison. Dès qu'il eut touché un des draps qui couvraient les saintes reliques, il a recouvré la vue. N'est-ce pas là un fait précisément semblable à celui que nous lisons dans l'Evangile ?* (1) *Car nous en rendons la gloire à la puissance du même auteur; et il importe peu que Jésus-Christ ait opéré le miracle lui-même, ou qu'il ait donné à d'autres le pouvoir de l'opérer......... Puisque, quand il accorde à d'autres le don des miracles, c'est son nom qui les opère. Nous lisons dans l'Evangile qu'un aveugle ayant été guéri par Jésus-Christ, les Juifs demandaient le témoignage de ses parents, et ils les interrogeaient : D'où vient que votre fils voit maintenant ? tandis que ce fils disait lui-même : J'ai été aveugle, et maintenant je vois. C'est là précisément ce que dit Sévère : J'ai été aveugle, et maintenant je vois : si vous ne voulez pas le croire, demandez-le aux autres : demandez-le aux étrangers, afin que vous n'ayez pas à craindre que mes parents ne conspirent à vous tromper. L'obstination des ariens est plus condamnable que celle des Juifs . . . . Je leur demande* (aux ariens) *ce qu'ils refusent de croire. Est-ce qu'ils ne croient pas que les martyrs puissent secourir quelqu'un ? C'est ne pas croire à la parole de Jésus-Christ ; car il a dit : Vous ferez des choses plus grandes. Est-ce qu'ils ne croient pas que les martyrs dont il s'agit, puissent le faire ? Il y a déjà longtemps que leur nom est respecté, et que leurs corps ont été découverts. Quel est donc l'objet de leur envie ? Est-ce moi ? mais ce n'est pas moi qui fais les miracles. Sont-ce les martyrs ? Ils montrent donc que la croyance des martyrs a été différente de la leur ; sans cela ils ne seraient pas jaloux de leurs miracles.*

Selon le témoignage de saint Augustin et de Paulin diacre, Sévère l'aveugle, qui avait été guéri promit de servir toute sa vie l'Eglise Ambrosienne où reposaient les corps des saints martyrs Gervais et Protais, et y il satisfit à son vœu. Il y servait déjà lorsque saint Augustin partit de Milan ; et il y servait encore près de vingt-quatre ans après, lorsque Paulin écrivit la Vie de saint Ambroise. Je rapporterai bientôt dans un article séparé le témoignage de saint Augustin sur les miracles de son temps ; en attendant il me paraît qu'il sera à propos de placer ici ce qu'il a écrit dans le sixième et septième chapitre

(1) Saint Jean, chap. IX. « En ce temps-là, Jésus en passant vit un homme qui était né aveugle; et ses disciples lui firent cette question : Est-ce cet homme qui a péché, ou son père et sa mère, pour qu'il soit né aveugle ? Ils n'ont point péché, répondit Jésus, ni lui, ni son père et sa mère; mais c'est afin que les œuvres de Dieu paraissent en sa personne. Il faut, pendant qu'il est jour, que je fasse les œuvres de celui qui m'a envoyé : la nuit vient où l'on ne peut rien faire. Tant que je suis au monde, je suis la lumière du monde. Après ces paroles il cracha à terre, et ayant détrempé de la terre avec sa salive, il en frotta les yeux de l'aveugle, et lui dit : Allez vous laver dans le bain de Siloé (ce qui signifie l'Envoyé). L'aveugle s'en alla donc, se lava, et revint avec la vue. De sorte que les gens du voisinage et ceux qui auparavant lui avaient vu demander l'aumône, disaient : N'est-ce pas là celui qui se tenait assis et qui demandait l'aumône? Les uns disaient, C'est lui; les autres, Ce n'est pas lui, mais c'est un homme qui lui ressemble. Pour lui, il disait : C'est moi. Ils lui dirent donc : Comment les yeux vous ont-ils été ouverts? Il leur répondit : Cet homme qui s'appelle Jésus a détrempé de la terre, m'en a frotté les yeux et m'a dit : Allez au bain de Siloé, et lavez-vous. J'y ai été, je me suis lavé et je vois. Où est cet homme-là, lui dirent-ils. Il répondit, Je ne sais. Ils menèrent ensuite aux pharisiens celui qui avait été aveugle. Or c'était le jour du sabbat que Jésus détrempa ainsi de la terre, et qu'il ouvrit les yeux de l'aveugle. Les pharisiens lui demandèrent donc tout de même comment il avait vu, et il leur dit : Il m'a mis sur les yeux de la terre détrempée; je me suis lavé et je vois. Quelques-uns des pharisiens disaient : Cet homme qui n'observe point le sabbat, ne vient point de la part de Dieu. Mais d'autres disaient : Comment un pécheur peut-il faire de ces miracles? Et ils étaient divisés entre eux. Ils dirent donc tout de nouveau à l'aveugle : Et vous, que dites-vous de celui qui vous a ouvert les yeux? il répondit, C'est un prophète. A cause de cela les Juifs ne voulurent point croire qu'il eût été aveugle et qu'il eût reçu la vue, jusqu'à ce qu'ils eussent fait venir son père et sa mère qu'ils interrogèrent. Est-ce la, dirent-ils, votre fils que vous dites qui est né aveugle ? comment donc voit-il maintenant? Son père et sa mère leur répondirent : Nous savons bien que c'est notre fils et qu'il est né aveugle, mais nous ne savons pas d'où vient qu'il voit maintenant. Nous ne savons pas non plus par qui ses yeux ont été ouverts. Interrogez-le, il a assez d'âge; qu'il parle lui-même sur ce qui le touche. Son père et sa mère firent cette réponse, parce qu'ils craignaient les Juifs. Car les Juifs étaient déja convenus entre eux, que si quelqu'un reconnaissait Jésus pour le Christ, on les mettrait hors de la synagogue. C'est pour cela que son père et sa mère dirent : Il a assez d'âge, interrogez-le. Les Juifs donc firent venir pour la seconde fois celui qui avait été aveugle, et ils lui dirent : Rendez gloire à Dieu : nous savons que cet homme est un pécheur. Je ne sais pas, leur dit-il, si c'est un pécheur; ja sais seulement que j'étais aveugle et que je vois maintenant. Sur cela ils lui dirent : Que vous a-t-il fait? comment vous a-t-il ouvert les yeux? Il leur repartit : Je vous l'ai déjà dit et vous l'avez entendu. D'où vient que vous voulez l'entendre une seconde fois? Avez-vous aussi envie vous autres d'être de ses disciples? Ils le chargèrent alors d'injures et lui dirent : Soyez-le vous-même son disciple : pour nous, nous sommes disciples de Moïse. Nous savons que Dieu a parlé à Moïse; mais pour celui-ci, nous ne savons de quelle part il vient. L'homme leur répondit : C'est quelque chose d'admirable que vous ne sachiez pas de quelle part il vient, et qu'il ait ouvert mes yeux. Or nous savons que Dieu n'exauce point les pécheurs; mais si quelqu'un sert Dieu et lui obéit, c'est celui-là qu'il exauce. Depuis le commencement des siècles on n'a point entendu dire que personne ait ouvert les yeux d'un homme né aveugle. Si celui-ci ne venait de la part de Dieu, il ne pourrait rien faire. Ils lui répondirent : Vous êtes né tout entier dans le péché et vous nous faites des leçons? Et ils le mirent dehors. Jésus ouït dire qu'ils l'avaient mis dehors, et lui dit, l'ayant trouvé : Croyez-vous au Fils de Dieu? Qui est-ce, Seigneur, répondit-il, afin que je croie en lui? Vous l'avez vu, lui dit Jésus, et c'est lui-même qui vous parle. Je crois, Seigneur, dit-il alors : et se jetant à ses pieds, il l'adora. »

du neuvième livre de ses Confessions. Voici ses paroles.

Je ne pouvais me lasser dans ces premiers temps (après avoir reçu le baptême) de considérer la profondeur de vos conseils dans ce que vous avez fait pour le salut des hommes, et la vue de ces merveilles remplissait mon cœur d'une douceur incroyable. Combien le chant des hymnes et des psaumes que l'on chantait dans votre Eglise me faisait-il répandre de larmes, et combien étais-je vivement touché d'entendre retentir vos louanges dans la bouche des fidèles ! Car à mesure que ces divines paroles frappaient mes oreilles, les vérités qu'elles expriment s'insinuaient dans mon cœur ; et l'ardeur des sentiments de piété qu'elles excitaient, faisait couler de mes yeux une grande abondance de larmes : mais de larmes délicieuses, et qui faisaient alors le plus grand plaisir de ma vie.

Cette pratique si consolante et si édifiante, à laquelle les fidèles de Milan, unissant leurs cœurs aussi bien que leurs voix, se portaient avec beaucoup de zèle, n'était pas fort ancienne dans cette Eglise; et il n'y avait guère plus d'un an qu'elle y était établie. Voici quelle en avait été l'occasion. L'impératrice Justine, mère du jeune empereur Valentinien, persécutant votre saint prêtre Ambroise, par le transport d'un faux zèle pour l'hérésie arienne, dont elle s'était laissé prévenir, il avait été obligé de se retirer dans son église. Son peuple dont il était chèrement aimé, et qui avait beaucoup de religion, se tenait auprès de lui, prêt à mourir avec son évêque. Ma mère, votre fidèle servante, plus touchée que personne du péril où elle voyait ce saint homme, s'y tenait aussi sans en partir, toujours des premières aux saints exercices des veilles et de la prière, et n'ayant de vie que pour cela. Moi-même, quoique je n'eusse point encore une certaine chaleur, que donne sur pareilles choses le feu de votre Saint-Esprit, je ne laissais pas de me ressentir du trouble et de la consternation où était toute la ville. Comme donc les choses tiraient en longueur, et qu'on craignait que ce peuple retiré dans l'église ne succombât enfin à l'ennui, on eut recours au chant des psaumes que l'on établit selon la pratique des Eglises de l'Orient. Depuis ce temps-là cette sainte institution a toujours subsisté dans l'Eglise de Milan, et presque toutes les Eglises du monde l'observent présentement à son exemple.

Ce fut dans ce même temps que vous fîtes connaître à ce saint évêque par révélation le lieu où reposaient les corps des saints martyrs Gervais et Protais, qui n'était connu que de vous. Vous les teniez là comme en dépôt, vous les y aviez conservés en leur entier depuis tant d'années, vous réservant de les en tirer quand il serait temps, et voulant faire servir cette découverte à réprimer une fureur qui n'était que la fureur d'une femme, mais d'une femme assise sur le trône ; car il se fit plusieurs miracles, lorsqu'après les avoir découverts et tirés de terre, on les portait à la grande église avec tout l'honneur qui leur était dû : et non-seulement des possédés furent délivrés des démons qui les tourmentaient, et qui ne pouvaient s'empêcher, en les quittant, de confesser la puissance de votre saint nom ; mais outre cela, un aveugle recouvra la vue : c'était un homme de Milan même, aveugle depuis plusieurs années et connu de toute la ville. Comme il s'aperçut du bruit qui se faisait parmi le peuple et qui marquait quelque sujet extraordinaire de joie, il demanda ce que c'était; on le lui dit, et aussitôt il se fit mener où étaient les corps de ces saints martyrs, dont la mort a été si précieuse devant vous ; et il n'eut pas plutôt porté sur ses yeux un linge qu'on lui permit de faire toucher au brancard qui les soutenait, que la vue lui fut rendue. Le bruit de ce miracle se répandit incontinent et fit retentir vos louanges de toutes parts ; et s'il ne ramena pas à la foi orthodoxe cette princesse si animée contre le bienheureux Ambroise, au moins il modéra sa fureur et fit cesser la persécution qu'elle lui faisait. Béni soyez-vous, ô mon Dieu, de ce que vous m'avez rappelé la mémoire d'un si grand événement que j'avais oublié de marquer en son lieu, et de ce que vous me l'avez fait déclarer ici à la gloire de votre nom.

Ces merveilles de votre toute-puissance étaient comme l'odeur de vos parfums qui auraient dû me faire courir vers vous dès ce moment ; cependant je demeurai sans mouvement dans ce temps-là, et le souvenir de cette dureté de mon cœur rendait encore plus abondantes ces larmes que je versais, après mon baptême, au chant des hymnes et des psaumes, qui me faisait goûter avec une merveilleuse douceur le bonheur après lequel j'avais soupiré si longtemps, de respirer l'air si doux et si salutaire de votre connaissance et de votre amour autant qu'on peut le respirer dans une maison de chaume et de boue, comme l'est celle que nous habitons.

Quatrième témoin des miracles : Sulpice Sévère, prêtre d'Aquitaine. Il fut contemporain de saint Jérôme et de saint Augustin, ami intime de saint Paulin de Nole, et disciple de saint Martin, évêque de Tours (1), dont

(1) Comme nous allons parler des miracles qui ont été opérés par saint Martin, il est nécessaire de le faire un peu connaître. Il est né dans la Pannonie (aujourd'hui la Hongrie), vers l'an 317. Son père était païen, avec toute sa famille, et de simple soldat il était devenu tribun dans l'armée. Saint Martin fit paraître dès sa jeunesse son inclination à la piété, et se fit cathécumène. Il servit quelque temps dans les troupes romaines, sans cependant négliger son avancement dans les vertus chrétiennes. L'acte de charité qu'il fit en donnant à la porte d'Amiens la moitié de sa casaque à un pauvre, est célèbre dans les fastes de l'Eglise. Après avoir quitté la milice, il se retira auprès de saint Hilaire, évêque de Poitiers, dont il se sépara ensuite pour quelque temps, pour aller en Illyrie travailler à la conversion de ses parents. Il convertit en traversant les Alpes un voleur qui voulait le dépouiller. Il n'eut pas la consolation de gagner son père à Dieu ; mais il convertit sa mère, et plusieurs autres personnes. Il souffrit beaucoup en Illyrie de la part des ariens, et fut exilé après avoir été publiquement battu de verges, pour avoir défendu la divinité de Jésus-Christ. Il passa en Italie, et fut persécuté derechef à Milan et chassé de la ville, par Auxence un des chefs des ariens. Alors le saint se retira dans l'île Gallinaire, île déserte, près d'Albenga, sur la côte de Gênes ; et il rejoignit enfin à Poitiers saint Hilaire, lorsque cet illustre Athanase de l'Occident fut rendu à son Eglise. Il forma proche de Poitiers un monastère, qu'on croit être le premier qui se soit établi en France. Vers l'an 372, saint Martin fut élu

il a rapporté les miracles. Sulpice Sévère naquit vers la moitié du quatrième siècle d'une famille illustre. Son éloquence lui acquit beaucoup de réputation dans le barreau. Il épousa une femme d'une famille consulaire; étant resté veuf peu de temps après son mariage, il abandonna le monde, quoiqu'il fût à la fleur de son âge, riche et généralement estimé; il donna ses biens à l'Église, en s'en réservant cependant l'usufruit. Son changement de vie fut suivi de plusieurs épreuves très-sensibles, dans lesquelles sa constance ne se démentit point. Il cultiva dans la retraite qu'il s'était formée, l'étude sacrée et les vertus chrétiennes; il y méditait les vérités du salut, il y éleva à la piété ceux qui vivaient avec lui, il y assista les pauvres passants qu'il était toujours prêt à accueillir avec charité; il y composa ses beaux ouvrages, honorés par les éloges des connaisseurs anciens et modernes. L'élégance, la pureté et la précision de son style l'ont fait appeler à juste titre : le Salluste chrétien. Son mérite lui a attiré des louanges publiques, que plusieurs auteurs ecclésiastiques lui ont données dans leurs écrits (1). On ignore l'année de sa mort, on la place vers l'an 420.

Parmi les ouvrages de Sulpice Sévère, je ne citerai en preuve des miracles que son histoire de la vie de saint Martin (2). Cet ouvrage a été généralement estimé dans son siècle, et l'historien a réuni en soi tous les avantages qui peuvent donner le plus de poids au témoignage qu'il rend. Il déclare dès les premières lignes de son livre que le but qu'il s'y propose est de travailler au salut des hommes en leur offrant un modèle de vertu à suivre et d'obtenir pour soi-même non

évêque de Tours. Il y fonda l'abbaye de Marmoutier, dans laquelle il continua à vivre avec toute l'austérité monastique. Il s'appliqua à détruire l'idolâtrie dans les Gaules; et son zèle eut les succès les plus heureux et les plus éclatants. Malgré l'éloignement que son humilité profonde et véritablement chrétienne lui inspirait pour les honneurs, il fut contraint d'en recevoir de très-grands, que le respect qu'on avait pour sa sainteté lui attira en différentes occasions, particulièrement à la cour de Maxime. Il mourut vers l'an 400, comblé de jours et de mérites. Sa mémoire est restée en vénération dans toute l'Eglise et a été honorée d'une manière distinguée. Les Français venus dans les Gaules lui ont rendu un culte particulier. Il y a eu des auteurs qui ont adopté l'année de sa mort, comme une époque célèbre, depuis laquelle ils comptaient les années. Des auteurs du dixième siècle ont mis en controverse si on pouvait comparer saint Martin aux apôtres. Saint Odon abbé de Cluny a écrit un ouvrage pour prouver que cela se pouvait : on le trouve dans le dix-septième tome de la Bibliothèque des Pères; et on y trouvera en même temps la censure que saint Thomas a infligée à cette opinion, que nous ne rapportons que pour faire connaître l'idée qu'on a eue de saint Martin.

(1) Vocatur ab Augustino Epist. 205 : « Vir doctrina et « sapientia pollens. » « Vir genere et litteris nobilis » dicitur a Gennadio et Honorio. « Vir summus » appellatur ab Idacio, pene initio Chronici. Vide Gerhard Joh. Vossium, in vita Sulpicii Severi.

(2) Je me restreins à ce seul ouvrage, quoique je pourrais à bon droit y en ajouter un autre. La Vie de saint Martin fut reçue avec un applaudissement universel dans toute l'Eglise, et se répandit avec une célérité qui a contribué, à rendre en très-peu de temps, le nom de saint Martin illustre dans tous les endroits de l'univers, où il y avait des chrétiens. Cet ouvrage n'était cependant pas absolument complet : pour suppléer à ce qui y manquait, l'auteur écrivit des dialogues dans lesquels il rapporte plusieurs nouvelles particularités, et d'autres miracles du même saint. C'est de ce livre que je m'abstiens de me servir; en voici la raison. Le Concile Romain de l'an 494, sous le pape Gélase, l'a mis dans la classe des livres apocryphes : « Opuscula Post-humiani et Galli, apocrypha. » Il est presque indubitable que cette censure ne tend en aucune manière à infirmer la partie historique de cet ouvrage; et les critiques les plus sévères et les plus difficiles s'en servent sans la moindre difficulté. Saint Jérôme en écrivant sur le chap. 37 du prophète Ezéchiel, marque que Sulpice Sévère a suivi dans ses dialogues l'erreur des millénaires (qui de son temps n'était point une hérésie, puisque l'Eglise n'a défini que très-longtemps après, le dogme auquel cette erreur s'oppose). D. Remi Ceillier croit que c'est-là l'unique cause, pour laquelle le Concile a rejeté ce livre, dans lequel cependant on ne trouve plus aujourd'hui l'erreur que saint Jérôme lisait dans ses exemplaires. Quoi qu'il en soit de tout ceci, pour être parfaitement sûr de n'avoir point contre moi ce mot : *apocrypha*, je pousserai la délicatesse au delà de ce qu'il serait nécessaire; et sans me fonder en aucune manière sur les faits rapportés dans les dialogues, je n'en insérerai ici quelques traits, que comme un essai qui fera sentir le parti qu'à toute rigueur je pourrais en tirer. Vers le commencement du troisième dialogue, numéro cinquième, Sulpice Sévère proteste solennellement en invoquant Jésus-Christ à témoin de la vérité de ses paroles, que tout ce qu'il a dit ou dira de saint Martin, n'est que ce qu'il a ouï, ou vu lui-même, ou appris de personnes sûres (manifestis auctoribus), et le plus souvent ce qu'il a appris de la bouche du saint même, et que quoiqu'il ait donné à ces derniers ouvrages la forme de dialogues, pour les rendre par la variété plus agréables, il y observera cependant religieusement le caractère de vérité que l'histoire exige. Voici ses paroles dans le second dialogue, où il parle sous le nom de Gallus son ami intime, qui vivait avec lui, et qui avait été aussi lui-même un des premiers disciples de saint Martin. « J'ai souvent remarqué, ô Sulpice, que saint Martin te disait ordinairement, que depuis qu'il était évêque, il n'avait plus le même don des miracles qu'il avait eu ci-devant. Or si cela est vrai, ou pour mieux dire, puisque cela est vrai, il nous est aisé de conjecturer combien il doit en avoir opéré lorsqu'il n'était que simple religieux; puisque nous l'avons vu dans le temps de son épiscopat opérer en présence de tous tant de prodiges. Plusieurs des grandes choses qu'il a faites ci-devant sont devenues publiques, et elles ne pouvaient point rester ensevelies dans le silence; mais on dit que son humilité l'a engagé à en supprimer un très-grand nombre d'autres et à les dérober à la connaissance des hommes, parce qu'il désirait de n'avoir que Dieu pour témoin de ses actions, et d'éviter la vaine gloire et les louanges des hommes. Les faits mêmes, dont la connaissance est parvenue jusqu'à nous, nous persuadent que cela est vrai; car avant que d'être évêque, il a ressuscité deux morts, comme tu l'as rapporté dans l'histoire de sa vie : et pendant le temps de son épiscopat, il n'a fait qu'une seule fois un tel miracle... Je suis témoin de ce fait, si cependant vous voulez bien ajouter foi à un témoignage aussi faible que le mien. Voici les circonstances de cet événement. Nous allions, pour je ne sais quelle affaire, à Chartres; tandis que nous passions auprès d'un village très-peuplé, une prodigieuse foule de monde vint à notre rencontre; tout ce peuple était païen, car personne dans ce village ne connaissait Jésus-Christ; mais la renommée d'un homme aussi célèbre que saint Martin, avait attiré et assemblé cette multitude. Le saint sentit en s'approchant, un mouvement secret dans l'âme, qui, en l'avertissant du prodige qu'il allait opérer, le remplit d'une espèce de sainte frayeur. Il gémit en voyant ces gentils infortunés, qui ne connaissaient point le Sauveur des hommes, et il commençait à leur annoncer la parole de Dieu avec une force qui paraissait plus qu'humaine, lorsqu'au milieu de ce peuple innombrable dont nous étions entourés, une femme, dont le fils encore enfant était mort peu de temps auparavant, lui en présenta le cadavre, en lui disant : Nous savons que tu es ami de Dieu, rends-moi mon fils unique. Toute la multitude qui était présente joignit ses prières à celles de cette mère affligée. Ce fut alors que saint Martin voyant (comme il nous l'a dit ensuite lui-même), qu'il pouvait obtenir de Dieu ce miracle pour le salut de ces peuples, reçut entre ses mains le cadavre, et s'étant mis à genoux en présence de tous pour prier, dès qu'il eut achevé sa prière, il se leva, et rendit l'enfant plein de vie à sa mère. A ce spectacle, tout le peuple fit retentir l'air de ses cris; tous reconnurent Jésus-Christ pour leur Dieu, et on les vit les uns après les autres se jeter aux pieds du saint, en lui demandant qu'il les rendît chrétiens. Il ne différa point à se rendre à leurs désirs; et au milieu même de la campagne, où il se trouvait, il les mit au nombre des cathécumènes, en leur imposant les mains. Il se tourna ensuite vers nous, etc. »

une vaine estime parmi les hommes, mais une récompense éternelle de la part de Dieu; qu'il n'a rien écrit dont il ne fût bien assuré, et qu'il aurait mieux aimé se taire que d'écrire quelque chose contre la vérité. Il est contemporain des faits qu'il rapporte : il a été lui-même disciple de saint Martin dont il écrit les miracles; il a vécu et conversé familièrement avec lui : il a appris de sa bouche plusieurs des choses qu'il rapporte; il a écrit des faits publics et si éclatants qu'il leur attribue souvent les nombreuses conversions des païens qui se sont faites de son temps dans les Gaules. Il a écrit ces faits dans le temps même où ils venaient d'arriver, pendant la vie de saint Martin; il les a écrits dans les lieux voisins à ceux où ils venaient de se passer, et il cite souvent l'endroit où ils s'étaient passés, les personnes qui y avaient eu part et des témoins vivants dans le temps où il écrivait. Non-seulement son témoignage n'a jamais été convaincu de faux, mais tout ce qui a quelque rapport avec ce témoignage le confirme, du moins par les plus fortes conjectures. Il a été adopté et rapporté par Paulin de Périgueux, par Fortunat de Poitiers et par saint Grégoire de Tours dans les siècles qui ont suivi immédiatement celui de saint Martin. Les peuples des Gaules ont eu pour saint Martin un respect profond et religieux. Saint Martin a engagé un grand nombre de païens à abandonner leurs superstitions, leurs idoles et leurs vices, pour embrasser le christianisme; son tombeau a été un objet de vénération pour toutes les nations des Gaules : il a été pendant longtemps un asile sacré, inviolable aux rois mêmes. On l'envisageait comme un lieu saint que Dieu rendait illustre en y opérant souvent des miracles. Telle a été la persuasion constante et universelle des peuples; nous verrons dans peu qu'elle était bien fondée. Il est temps de produire le témoignage de Sulpice Sévère : je choisirai pour cela quelques-uns des traits principaux de l'ouvrage que j'ai cité.

Dans le temps que saint Martin était au premier monastère qu'il avait fondé près de Poitiers un cathécumène se joignit à lui pour être instruit et dirigé par ses conseils. Peu de jours après il tomba malade et la fièvre le prit. Saint Martin qui était alors absent revint après une absence de trois jours et le trouva mort. Sa mort avait été si subite, qu'il n'avait pas même reçu le baptême. Les moines étaient autour du défunt, lorsque saint Martin, qui venait d'arriver, accourut fondant en larmes. Animé par l'esprit de Dieu, il ordonne à tous de sortir de la cellule où le corps était, et il en ferma les portes; il se prosterna sur le cadavre et il resta quelque temps en prières : lorsqu'il sentit que Dieu lui avait accordé le miracle qu'il demandait, il se releva, et regardant fixément le cadavre, il attendit avec une grande confiance l'effet de sa prière et de la miséricorde du Seigneur. Au bout de deux heures tous les membres du mort commencèrent à se remuer, et il ouvrit les yeux. Alors le saint rendit grâce à Dieu à haute voix; et les assistants qui l'entendirent entrèrent dans la cellule, où ils retrouvèrent le cathécumène en vie. Il reçut immédiatement le baptême, et vécut ensuite plusieurs années. *Primusque*, ajoute Sulpice-Sévère, *apud nos Martini virtutum, vel materia, vel testimonium fuit* (*In vita B. Martini, cap.* V).

Peu de temps après cet événement, comme saint Martin passait par les terres d'un homme considérable, nommé Lupicin, il rencontra une foule de gens qui témoignaient de la tristesse par des cris et par des lamentations. Il en demanda la cause et apprit qu'un des esclaves s'était pendu; il s'enferma d'abord derechef seul avec le mort et prosterné sur le cadavre, il pria pendant quelque temps; après quoi il releva avec la main le défunt rendu à la vie, et le mena ainsi à la vue de tout le peuple jusqu'au vestibule de la maison (*Ibid., cap.* VI).

Saint Martin, déjà évêque, avait détruit dans une bourgade de païens un temple très-ancien, et il voulait aussi couper un pin qui en était proche; mais le pontife de ce peuple, et le peuple s'y opposèrent, quoiqu'ils eussent souffert en paix la démolition de leur temple. Le saint leur représenta combien leur superstition était frivole et criminelle, et les exhorta à adorer le Dieu qu'il servait. Eh bien! lui dit alors un d'entre eux, plus hardi que les autres : Si tu as de la confiance au Dieu que tu sers, nous couperons nous-mêmes cet arbre, pourvu que tu sois dessous quand il tombera; et si Dieu est avec toi, comme tu le dis, il te protégera. Le saint accepta d'abord la condition, et les païens l'acceptèrent volontiers à leur tour, comptant d'être amplement dédommagés de la perte de leur arbre sacré, par la mort de l'ennemi déclaré de leur religion. Ils lièrent donc à leur gré le saint évêque, et le placèrent eux-mêmes du côté où l'arbre penchait, de façon à devoir indubitablement y tomber; une grande foule de peuple s'assembla à ce spectacle : on coupa l'arbre et il s'ébranla; les moines qui accompagnaient l'évêque pâlirent saisis de frayeur et de crainte, et s'attendaient à le voir périr sous leurs yeux; mais le saint rempli de confiance en Dieu, conserva toujours toute son intrépidité au milieu du danger. Dans le temps où l'on entendait déjà les éclats du pin abattu qui tombait actuellement sur lui, et qui était près de l'écraser, il éleva la main et lui opposa le signe salutaire de la croix. Aussitôt l'arbre, comme repoussé par un tourbillon de vent, tomba du côté opposé, et faillit tuer les païens qui s'y étaient placés comme en un lieu sûr. Alors il s'éleva un cri qui montait jusqu'au ciel. Les païens étaient frappés du miracle : les moines versaient des larmes de joie; tous exaltaient le nom de Jésus-Christ. Il n'y eut presque personne de cette prodigieuse multitude de païens qui ne crût en notre Seigneur Jésus, et ne demandât d'être fait catéchumène par l'imposition des mains (*Ibid. cap.* X).

Saint Martin abattait un jour un temple dans le territoire d'Autun, lorsqu'une troupe

de païens furieux vint fondre sur lui. Un d'entre eux, plus animé que les autres, avait mis l'épée à la main et allait l'immoler à sa rage. Le saint ôta aussitôt son manteau et lui présenta le cou à découvert; mais le païen ayant levé le bras pour le frapper, tomba à la renverse; il fut saisi d'une crainte surnaturelle, et demanda pardon au saint évêque (*Ibid. cap.* XIII). En une autre occasion semblable, le fer dont un idolâtre voulait le percer, échappa de ses mains et disparut (*Ibid. cap.* XIV).

A Trèves une fille surprise d'une affreuse paralysie dans tout le corps, était réduite aux dernières extrémités et prête à expirer. Ses parents, saisis d'une morne tristesse, s'étaient assemblés autour d'elle, uniquement dans la vue d'assister à ses funérailles; lorsqu'on leur annonça que saint Martin venait d'arriver dans la ville; aussitôt le père de la moribonde court implorer son secours. Le saint évêque venait d'entrer une dans église; le vieillard affligé l'y suit; et à la vue du peuple et de plusieurs autres évêques qui étaient présents (1), il embrasse en pleurant ses genoux; il lui expose la situation déplorable de sa fille, et le conjure de venir la voir et de lui donner sa bénédiction en l'assurant qu'il avait une ferme espérance, qu'elle recouvrerait par son moyen la santé. Saint Martin confus de cette demande, s'humilie profondément et s'excuse; mais ce père désolé, animé par la douleur et par l'espérance, redouble ses instances avec tant d'ardeur et avec tant de larmes, qu'enfin les évêques assistants forcent saint Martin de céder et de se rendre auprès de la moribonde. Il entre dans la maison, et le peuple attend en foule à la porte les suites de cet événement. Le saint recourt d'abord à ses armes ordinaires; il se prosterne à terre et prie; il demande ensuite de l'huile qu'il bénit, il en verse un peu dans la bouche de la malade; et aussitôt elle recouvre l'usage de la parole qu'elle avait perdu : il la touche, et tous ses membres, qui étaient entièrement perclus, reprennent peu à peu la vie, jusqu'à ce que les forces et la vigueur lui ayant été rendues, elle se lève, et tout le peuple est témoin de sa guérison : *donec firmatis gressibus, populo teste, surrexit* (*In Vita B. Martini, cap.* XV).

Un païen nommé Tétradius, qui avait été proconsul, promit à saint Martin de se faire chrétien s'il délivrait un de ses esclaves qui était possédé du démon. Le saint imposa la main à l'esclave et le délivra. Tétradius, témoin de cette guérison, crut en Notre-Seigneur Jésus : il fut fait cathécumène sur le champ, et baptisé peu de temps après; et il conserva toujours un attachement singulier pour saint Martin, qui avait été l'auteur de son salut (*Ibid. cap.* XVI).

Saint Martin entrait un jour à Paris avec une grande foule de gens qui l'accompagnaient; il trouve à la porte un lépreux, qui faisait horreur à tout le monde; il le baise et lui donne sa bénédiction; à l'heure même le lépreux est entièrement guéri; et il va le lendemain rendre grâce à Dieu dans l'église, ayant la peau nette et saine. *Postero die, ad Ecclesiam veniens nitenti cute, gratias pro sanitate quam receperat, agebat* (1).

Arborius, qui avait été préfet de Rome, et qui était aussi illustre par sa piété que par son rang, avait sa fille malade d'une grosse fièvre quarte, qui la consumait; il lui applique sur la poitrine, pendant l'accès de la fièvre, une lettre écrite par saint Martin, et aussitôt la fièvre cesse et la malade est guérie (*In Vita B. Martini, cap.* XX).

Paulin, cet homme qui devait avec le temps donner au monde un exemple illustre de sainteté (2), souffrait une grande douleur à un œil où la cataracte commençait à se former : saint Martin toucha l'œil avec un pinceau; la douleur cessa entièrement et l'œil fut parfaitement guéri (*Ibid. cap.* XXI).

Ajoutons quelques mots sur les miracles opérés au tombeau et à l'invocation de saint Martin. Plusieurs anciens auteurs les ont attestés. Saint Grégoire de Tours, surtout, en a parlé fort au long dans le sixième siècle, particulièrement dans les quatre livres qu'il a écrits uniquement sur cette matière. Je sais que généralement parlant, l'autorité que ce saint a, comme historien, est assez faible, parce qu'à beaucoup de vertus et à une érudition peu commune dans son siècle, il a joint un défaut de critique qui l'a engagé à adopter et à rapporter quelquefois sur le témoignage d'autrui des faits incertains, suspects et faux. Mais comme sa bonne foi n'est nullement suspecte, et que parmi près de deux cents miracles qu'il assure s'être faits de son temps, et qu'il décrit, il y en a plusieurs dont il se dit témoin oculaire et immédiat : comme plusieurs des faits qu'il atteste étaient de son temps si publics et notoires, qu'il prend expressément les peuples mêmes, dont il était le pasteur, à témoin, qu'il s'opérait parmi eux des prodiges manifestes; et qu'il ne craint point de citer ces prodiges comme une confirmation et une preuve évidente de ceux que saint Martin avait opérés autrefois; son autorité sur cet article ne peut être légitimement rejetée, et elle prouve dûment l'existence de plusieurs miracles opérés au tombeau de saint Martin ou à son invocation.

Dans le même siècle où saint Grégoire de Tours attestait ces miracles, mais plusieurs années avant lui, saint Nicet, évêque de Trèves, alléguait les miracles que Dieu opérait au tombeau de saint Martin, comme une

(1) Maxime, qui s'était rendu maître des Gaules et de quelques autres parties de l'empire, résidait ordinairement à Trèves : cela obligeait plusieurs évêques des provinces qui lui étaient soumises à s'y rendre.

(1) Ibid. cap. XIX. Saint Grégoire de Tours écrit que, pour conserver la mémoire de ce miracle, on a bâti depuis une chapelle à la place où il est arrivé, et que dans un grand embrasement, cette chapelle fut préservée miraculeusement et arrêta même le feu (Hist. Fr., liv. VIII, ch. 35)

(2) Saint Paulin, né à Bordeaux d'une famille très-illustre, fut consul de Rome; il abandonna le monde à la fleur de son âge pour servir Dieu avec plus de perfection dans la retraite. Il distribua ses grands biens aux pauvres. Il fut dans la suite ordonné prêtre et évêque de Nole. Ses talents et ses vertus l'ont rendu cher et respectable aux plus grands hommes de son siècle.

preuve si certaine de la vérité de la religion catholique, qu'il y renvoyait un prince arien, afin qu'il s'éclaircît lui-même de la vérité des faits. Voici les paroles de cet évêque, dans la lettre qu'il écrivit à Clodosinde, princesse française et catholique, mariée à Alboin, roi des Lombards arien : *Que le roi Alboin envoie à saint Martin de Tours, le jour de la fête de ce saint, le onzième de novembre. C'est là où, sans parler des lépreux et de tant d'autres sortes de malades qui y recouvrent tous les ans la santé, nous voyons les aveugles éclairés, les sourds qui entendent et les muets qui parlent*, etc. (*Tom*. V, *Concil*., *pag*. 833).

CHAPITRE XIV.

Cinquième témoin des miracles. — Saint Augustin.

Cinquième témoin des miracles. — Saint Aurèle Augustin, évêque d'Hippone. Il naquit à Tagaste, en Afrique, l'an 354 de Jésus-Christ. Son père, nommé Patrice, était bourgeois de Tagaste et païen : sa mère, Monique, était chrétienne et catholique. La force et la supériorité du génie de saint Augustin, ses égarements, sa conversion, ses écrits, sa piété et son zèle pour la foi, l'ont rendu un des hommes les plus célèbres qui aient jamais existé. Il ne sera pas hors de propos que je m'arrête un peu à le suivre, dans les différentes situations dans lesquelles il s'est trouvé, avant que d'être un saint et un défenseur de la religion catholique. A peine eut-il achevé les premières études de l'enfance, que la lecture des poëtes commença à amollir son cœur. Son naturel ardent et fougueux, et les exemples des jeunes gens avec lesquels il vivait, achevèrent la séduction. L'oisiveté dans laquelle il passa une partie de la seizième année de sa vie, mit le comble à ses désordres. Envoyé par ses parents à Carthage, pour y poursuivre ses études, le séjour de cette capitale de la province, multiplia les liens qui le retenaient dans le péché. Il fit à la vérité de grands progrès dans la rhétorique ; mais la vanité l'occupait entièrement, et il se livra sans réserve au plaisir, à l'amour et à sa passion pour le théâtre. A l'âge de dix-neuf ans, la lecture d'un ouvrage de Cicéron, lui inspira le désir de chercher et de suivre la véritable sagesse ; mais l'orgueil qui régnait dans son cœur, et les préjugés, dérobèrent à ses yeux la seule route qui y conduit, et le précipitèrent dans l'erreur et dans l'hérésie. Ecoutons-le lui-même : *Je suivais le train ordinaire de cette sorte d'étude, et j'en étais à un certain ouvrage de cet orateur fameux, dont la langue se fait ordinairement bien plus admirer que le cœur ; il me donna des vues et des pensées toutes nouvelles, et fit que je commençai à vous adresser, ô mon Dieu, des prières bien différentes de celles que je vous faisais auparavant. Je me trouvai tout d'un coup n'ayant plus que du mépris pour les vaines espérances du siècle, et embrasé d'un amour incroyable pour la beauté incorruptible de la véritable sagesse* (*S. August*., *conf*., *liv*. III, *chap*. 4) . . . .

. . . .

Je me mis donc à lire l'Ecriture sainte, pour voir un peu ce que c'était ; mais que trouvai-je ? un livre aussi inaccessible à l'orgueil des sages du siècle, qu'il est au-dessus de la portée des enfants ; bas en apparence, mais infiniment élevé en effet ; plein de mystères, mais de mystères voilés et cachés sous des figures. Il s'en fallait bien que je fusse tel qu'il aurait fallu être pour y entrer, et je n'étais pas assez souple pour me faire à ses allures. Ce que je dis présentement n'est pas ce qui m'en parut alors, et tout ce que je trouvai dans ce temps-là, c'est que l'Ecriture ne méritait pas d'être comparée avec ce qu'il y a de dignité et de majesté dans les ouvrages de Cicéron . . . .

. . . .

J'étais dans l'état que je viens de dire, lorsque je fis rencontre de certaines gens (*les Manichéens*) *les plus extravagants, et en même temps les plus orgueilleux de tous les hommes.* . . *ils me criaient sans cesse : Vérité, vérité, et ils ne me promettaient que vérité, quoiqu'il n'y en eût point en eux ; car il n'y a rien de si faux que ce qu'ils me disaient, non-seulement de ce que l'on peut proprement appeler vérité, c'est-à-dire de vous ; mais même de ce qui n'est que l'ouvrage de vos mains, je veux dire des éléments de ce monde visible* . . . . .

. . . .

O vérité, vérité éternelle, avec combien d'ardeur soupirais-je pour vous du fond de mon cœur, pendant que ces gens-là faisaient retentir à mes oreilles le son vide d'un si beau nom, qu'ils me présentaient en mille manières et de vive voix, et dans un nombre infini de gros volumes (*Ibid*., *chap*. 5 *et* 6). C'est ainsi que saint Augustin parla dans la suite des Manichéens ; mais dans le temps dont il parle, il fut pris dans leurs piéges. Leurs objections captieuses contre la plus grande partie des saintes Ecritures, la hardiesse avec laquelle ils calomniaient l'Eglise catholique, la témérité avec laquelle ils se vantaient de lever tous les doutes à ceux qui embrassaient leur secte, le frappèrent. Les fausses idées qu'il se formait de la nature de Dieu, et la difficulté qu'il éprouvait à découvrir et à connaître l'origine du mal, contribuèrent à lui inspirer insensiblement du mépris pour la sainte religion dans laquelle il avait été élevé ; il l'abandonna enfin, pour suivre les rêveries absurdes de Manès. Après avoir été perverti, il n'omit rien pour pervertir les autres. Il troubla la simplicité de plusieurs personnes ignorantes, par la vaine subtilité de ses questions : il engagea même dans ses erreurs Alipe, le plus illustre de ses amis, et Romanien, le plus considérable des habitants de Tagaste, dont il avait reçu des bienfaits sans nombre ; mais cet attachement si vif pour le manichéisme, ne dura pas fort longtemps. La liaison familière qu'il forma avec les Manichéens, lui fit bientôt voir qu'ils combattaient avec plus d'éloquence les sentiments des autres, qu'ils n'établissaient le leur avec force et solidité : cela l'empêcha de s'aban-

donner entièrement entre leurs mains ; il ne se donna à eux qu'avec réserve, et se contenta d'être de leurs auditeurs, sans participer à leurs infâmes mystères. L'incapacité de ses nouveaux maîtres se manifesta encore plus clairement, lorsqu'il les pressa de résoudre les difficultés que l'examen de leur doctrine faisait naître en lui. Fauste, le plus accrédité d'entre eux, fut réduit à confesser ouvertement son ignorance, et cet aveu fut le commencement du salut d'Augustin. Désabusé dès lors du manichéisme, il ne le suivit plus que comme un parti dans lequel il était engagé et dont il ne se contentait qu'en attendant mieux. Ce fut alors qu'il douta pendant quelque temps, s'il était absolument possible à l'homme de parvenir à la connaissance de la vérité. Il commençait à en désespérer, lorsque le Seigueur fit éclater sur ce fugitif et ce rebelle, son infinie miséricorde. Dans le temps où il était dans ce profond abîme d'erreurs et de doutes, la Providence divine le conduisit en Italie : il s'arrêta d'abord à Rome, et ensuite il se fixa à Milan. C'est là que la lumière brilla à ses yeux et que la grâce triompha de son cœur. Cet événement célèbre, qui en partie sort de mon plan, est trop connu, et le détail qui l'accompagne trop étendu, pour que j'ose m'y arrêter. On trouvera dans le huitième livre des Confessions de saint Augustin, la description qu'il en fait lui-même. Elle est si belle et si intéressante, que quiconque a le cœur sensible à la piété, ne saurait la lire sans en être ému et touché. Depuis l'heureux moment où Augustin converti et pénitent, fut lavé de ses anciennes souillures dans les eaux saintes du baptême, il marcha constamment dans les voies de la perfection chrétienne; et cette grande âme, rendue à son Dieu et enflammée de son amour, s'éleva bientôt à un degré éminent de vertu. Ordonné prêtre et ensuite évêque, il devint l'ornement et le soutien de l'Eglise. Il combattit pour elle et pour la défense de ses dogmes, jusques à la mort. Il attaqua en différents temps, et avec un zèle et une force digne de lui, et avec autant de succès que de zèle et de force, le paganisme, le manichéisme et l'arianisme, et les erreurs des donatistes, et le pélagianisme, et le sémi-pélagianisme. Ses écrits dignes de l'immortalité en sont assurés; aussi longtemps qu'il existera des hommes et des chrétiens, ils seront en vénération. Voici le témoignage qu'il rend des miracles, dans le neuvième livre des Confessions, chapitre quatrième. *Quand pourrai-je rappeler toutes les douceurs que vous me fîtes goûter durant le cours des vacances? mais je n'ai jamais oublié, et je ne puis m'empêcher de publier ici le coup de verge dont il vous plut de me frapper un jour, et la promptitude du remède que votre miséricorde y apporta. Vous m'avez envoyé un violent mal de dents : comme la douleur augmentait et que je ne pouvais plus parler, il me vint dans l'esprit de prier tous ceux qui s'étaient retirés avec moi, de s'adresser à vous, qui êtes l'auteur de la guérison de tous nos maux. J'écrivis sur des tablettes la grâce que je leur demandais, et les leur donnai à lire. A peine nous fûmes-nous mis à genoux pour vous faire notre prière, que ma douleur cessa. Eh! quelle douleur, et comment s'évanouit-elle! Je l'avouerai, Seigneur mon Dieu, j'en fus épouvanté, car de ma vie je n'avais rien éprouvé de semblable. Ce miracle grava dans mon cœur l'idée que je devais avoir de l'étendue de votre puissance ; et m'applaudissant de la foi que j'avais en vous, je bénis votre saint nom. Mais cette foi même me tenait dans l'inquiétude à l'égard des péchés de ma vie passée, car vous ne me les aviez pas encore remis par votre saint baptême.*

Chapitre huitième du livre vingt-deuxième de la Cité de Dieu. Contre ceux qui disaient qu'il ne se faisait plus de miracles.

Pourquoi donc, disent-ils, ces miracles que vous dites qui ont été faits, ne se font-ils plus maintenant? Je pourrais répondre qu'ils étaient nécessaires avant que le monde crût, pour le porter à croire : à présent, quiconque demande encore des prodiges pour croire, est lui-même un grand prodige de ne pas croire, tandis que toute la terre croit. Mais ils ne nous font cette objection, que pour empêcher qu'on ne croie que ces miracles soient véritablement arrivés. D'où vient donc qu'on publie si hautement partout, que Jésus-Christ est monté au ciel avec son corps? D'où vient qu'en des siècles polis, où l'on rejetait tout ce qui paraissait impossible, le monde a cru sans miracles des choses tout à fait incroyables? Diront-ils qu'elles ont été crues, parce qu'elles étaient croyables? Pourquoi donc eux-mêmes ne les croient-ils pas? Voici donc à quoi se réduit tout notre raisonnement : Ou des choses incroyables qu'on voyait, ont persuadé une chose incroyable qu'on ne voyait pas, ou cette chose était tellement croyable, qu'elle n'avait pas besoin de miracle pour être crue ; et en ce cas, vit-on jamais une plus grande opiniâtreté que celle de nos adversaires? Voilà ce qu'on peut répondre au plus entêté ; car que plusieurs miracles ne se soient faits pour attester ce grand et salutaire miracle, par lequel Jésus-Christ est ressuscité et monté au ciel avec sa propre chair, c'est ce qu'on ne peut nier. En effet les livres sacrés ne rapportent pas seulement ces merveilles, mais déclarent pourquoi elles ont été faites. Ces choses ont été connues pour donner la foi aux hommes, et la foi qu'elles leur ont donnée, les fait encore bien plus connaître. Car on les lit aux peuples, afin qu'ils croient, et néanmoins on ne les leur lirait pas, si elles n'avaient été crues car il se fait encore des miracles au nom de Jésus-Christ, soit par ses sacrements, soit par les prières et les reliques des saints ; mais ils ne sont pas si célèbres que les premiers. Le Canon des saintes Ecritures, qui devait être répandu partout, fait lire ceux-là en tout lieu, et les consacre à la mémoire de tous les peuples ; mais ceux-ci ne se savent qu'aux endroits où ils arrivent, et souvent à peine sont-ils connus de toute une ville, ou de tout un voisinage, surtout quand la ville est un peu grande, outre que l'autorité de ceux qui les rapportent n'est pas assez considérable pour ne laisser

aucun lieu d'en douter. Le miracle qui arriva à Milan, lorsque nous y étions, quand un aveugle recouvra la vue, a pu être connu de plusieurs, parce que la ville est grande, et que l'empereur y tenait alors sa cour, et que cela se passa à la vue d'une infinité de peuples, qui étaient accourus pour voir les corps des saints martyrs Gervais et Protais, qui furent révélés en songe à l'évêque Ambroise, et par la vertu desquels cet aveugle fut guéri. Mais qui, à l'exception d'un très-petit nombre de personnes, a ouï parler à Carthage de la guérison miraculeuse d'Innocent, autrefois avocat de la préfecture, où nous nous trouvâmes présents, et que nous vîmes de nos propres yeux? car comme il était très-pieux, aussi bien que toute sa maison, il nous avait reçus chez lui, mon frère Alype et moi, au retour de notre voyage d'outre-mer, n'étant pas encore clercs, mais pourtant déjà engagés au service de Dieu, si bien que nous demeurions alors avec lui. Les médecins le traitaient de certaines hémorrhoïdes qu'il avait en grande quantité, et qui lui faisaient beaucoup de mal : ils y avaient déjà appliqué le fer, et tachaient d'achever le reste par des remèdes. Cette opération avait été fort douloureuse ; mais les médecins avaient oublié par mégarde une hémorrhoïde, et manqué à l'ouvrir ; si bien que toutes les autres étant guéries, celle-là seule était demeurée, sans que tout ce que les médecins y faisaient servît de rien. Le malade se défiant de ces longueurs, et appréhendant extrêmement qu'il ne lui fallût encore faire une incision, comme le lui avait prédit un autre médecin, son domestique, que ceux-ci avaient empêché d'assister à l'opération, et que son maître tout en colère avait chassé de la maison, et reçu après à grande peine, s'écria un jour, perdant patience : Est-ce que vous m'inciserez encore, et faudra-t-il que je souffre ce que m'a prédit celui que vous avez chassé? Alors ils commencèrent à se moquer de l'ignorance de ce médecin, et à rassurer le malade par de belles promesses. Cependant plusieurs jours se passent, et tout ce qu'on faisait était inutile. Les médecins néanmoins persistaient toujours à dire qu'ils guériraient cette hémorrhoïde par la force de leurs onguents, sans y appliquer le fer. Ils firent encore venir un autre vieux médecin, assez fameux pour ces sortes de cures, qui ayant visité le mal, en fit le même jugement que les autres, de sorte que le malade s'assurant là-dessus, commençait déjà à railler son médecin domestique, qui lui avait prédit qu'il lui faudrait faire une nouvelle incision. Que dirai je davantage? Après beaucoup de temps inutilement écoulé, à la fin étant las et confus, ils furent obligés d'avouer qu'il n'y avait que le fer qui pût le guérir. Ce discours épouvanta extrêmement le malade, il en pâlit, et sitôt qu'il fut un peu revenu de sa frayeur et qu'il put parler, il leur commanda de s'en aller et de ne plus revenir; et après avoir pleuré et s'être tourmenté longtemps, enfin il n'eut point d'autre ressource, que de faire venir un certain Alexandrinus, célèbre chirurgien, pour faire ce qu'il ne voulait pas que les autres fissent. Mais comme il fut venu et qu'il eut reconnu par les cicatrices le soin et l'industrie des médecins qui l'avaient traité, il lui conseilla en homme de bien de les reprendre, et de ne pas les priver du fruit de leur travail. Il ajouta qu'en effet, il ne pouvait guérir qu'en souffrant encore une incision, mais qu'il n'était pas d'humeur à vouloir remporter la gloire d'une cure si avancée, et dans laquelle il admirait le soin et l'adresse de ceux qui l'avaient pansé. Le malade se réconcilia donc avec ses médecins, et il fut résolu qu'ils feraient l'incision en la présence d'Alexandrinus, et l'opération fut remise au lendemain. Cependant les médecins s'étant retirés, le malade tomba dans une si profonde tristesse, que toute la maison en fut remplie de deuil, comme s'il eût déjà été mort ; et nous avions déjà bien de la peine à le consoler. Il était visité tous les jours, par un grand nombre de personnes pieuses, et entre autres, par Saturnin d'heureuse mémoire, évêque d'Uzale, et par Gélose, prêtre, avec quelques diacres de l'Eglise de Carthage : de ce nombre était aussi l'évêque Aurèle, qui seul de tous ceux-là est resté en vie, avec lequel nous nous sommes entretenu de tout ceci, et il s'en souvenait fort bien; comme donc, ils le venaient voir sur le soir, selon leur coutume, il les pria d'une façon fort touchante d'assister le lendemain matin à ses funérailles plutôt qu'à ses souffrances; car les incisions précédentes lui avaient fait tant de mal, qu'il croyait assurément mourir entre les mains des médecins. Ils le consolèrent du mieux qu'ils purent, et l'exhortèrent à se confier en Dieu et à se soumettre à sa volonté. Ensuite nous nous mîmes en oraison, et nous étant mis à genoux et prosternés en terre selon notre coutume, il s'y jeta avec tant d'impétuosité, qu'il semblait que quelqu'un l'eût fait tomber rudement, et commença à prier.

Mais qui pourrait exprimer de quelle manière, avec quelle ardeur, quel transport, quel torrent de larmes, quels gémissements, quels sanglots; si bien que tous ses membres en tremblaient et qu'il en était presque suffoqué! Je ne sais si les autres priaient et si tout cela ne les détournait point. Pour moi, je ne le pouvais faire, et je dis seulement en moi-même ce peu de mots : Seigneur, quelles prières de vos serviteurs exaucerez-vous, si vous n'exaucez celles-ci? car il me semblait qu'il ne s'y pouvait rien ajouter, sinon d'expirer en priant. Nous nous levâmes donc, et après avoir reçu la bénédiction de l'évêque, nous nous retirâmes, le malade les priant de se trouver chez lui le lendemain, et eux l'exhortant à avoir bon courage. Le jour que l'on appréhendait tant étant venu, les serviteurs de Dieu arrivèrent comme ils l'avaient promis. Les médecins entrent, on prépare ce qui était nécessaire pour l'opération, on tire les redoutables ferrements; chacun demeure étonné et en suspens; ceux qui avaient le plus d'autorité l'encouragent, tandis qu'on le met dans une attitude commode pour celui qui devait faire l'incision. On délie les bandages, on découvre l'endroit, le médecin regarde et cherche de l'œil et de la main l'hémorroïde qu'il devrait ouvrir. Enfin, après avoir bien regardé, il trouve une cicatrice fort

ferme. Il n'y a point de paroles qui puissent exprimer la joie que tous ceux qui étaient présents ressentirent en ce moment, et les actions de grâces qui furent rendues à Dieu; il vaut mieux le laisser penser que de le dire.

En la même ville de Carthage, une femme très-dévote et des plus qualifiées de la ville, nommée Innocente, avait un cancer à la mamelle, ce qui est un mal incurable selon les médecins. On a donc coutume de couper la partie où est le mal, ou si l'on veut prolonger un peu sa vie, de n'y rien faire du tout, et c'est,à ce qu'on dit,le sentiment d'Hippocrate. Cette dame avait appris ceci d'un savant médecin, son ami, si bien qu'elle n'avait plus recours qu'à Dieu. La fête de Pâques étant proche, elle fut avertie en songe de prendre garde à la première femme qui se présenterait à elle au sortir du baptistère, et de la prier de faire le signe de la croix sur son mal. Elle le fit et fut guérie à l'heure même. Le médecin, qui lui avait dit de ne faire aucun remède si elle voulait vivre un peu plus longtemps, la voyant parfaitement guérie, lui demanda ce qu'elle avait fait pour cela, étant sans doute bien aise d'apprendre un remède qu'Hippocrate avait ignoré ; mais comme elle le lui eut dit, il lui répondit agréablement : Je pensais que vous m'alliez dire quelque chose de bien merveilleux. Et comme il accompagnait cette réponse d'une mine si dédaigneuse, que cette sainte femme avait grande peur qu'il n'allât dire quelques paroles outrageantes contre Jésus-Christ : Quelle grande merveille, ajouta-t-il aussitôt, que Jésus-Christ ait guéri un cancer, lui qui a ressussité un mort de quatre jours? Ayant appris ce qui s'était passé, je me mis en colère qu'un si grand miracle arrivé en une si grande ville et à une personne de cette condition demeurât caché, si bien que je fus sur le point de l'en quereller. Mais comme elle m'eut répondu qu'elle ne s'en était pas tue; je demandai à quelques dames de ses amies particulières, qui étaient alors avec elle, si elles le savaient ; et m'ayant réparti que non: Voilà, dis-je, comme vous ne vous en taisez pas, que vos meilleures amies n'en savent rien? Et comme elle ne m'avait rapporté la chose que succinctement, je la lui fis recommencer tout au long devant ces dames, qui en furent extrêmement étonnées et en rendirent gloire à Dieu.

Un médecin goutteux en la même ville, ayant donné son nom pour être baptisé, vit en songe, la nuit devant son baptême, de petits enfants noirs frisés, qu'il prenait pour des démons, qui lui défendirent de se faire baptiser cette année-là; et comme il ne leur voulut pas obéir, ils lui marchèrent sur les pieds, en sorte qu'il y sentit des douleurs plus cruelles qu'à l'ordinaire. Mais cela ne l'empêcha pas de se faire baptiser le lendemain, comme il l'avait promis à Dieu ; et il sortit des eaux salutaires du baptême non-seulement guéri de ses douleurs extraordinaires, mais encore de sa goutte, sans qu'il en eût jamais depuis aucune atteinte. Qui a ouï parler de ce miracle ? cependant nous le savons, et avec nous un petit nombre de nos frères du voisinage aux oreilles de qui il est parvenu.

Un habitant de Curube fut guéri dans les fonts baptismaux d'une paralysie et d'une descente, et en sortit comme s'il n'avait jamais rien eu de tout cela. Qui sait ce miracle, que ceux de Curube et peut-être quelques autres en fort petit nombre ? Pour nous, quand nous le sûmes, nous fîmes venir cet homme à Carthage, par ordre du saint évêque Aurèle, quoique nous l'eussions appris de personnes très-dignes de foi.

Le tribun Hesperius, qui est parmi nous, a une métairie au territoire de Fussales appelée Zubedi, où ayant reconnu que les esprits malins tourmentaient ses esclaves et son bétail, il pria nos prêtres, en mon absence, que quelqu'un d'eux y allât pour les en chasser par leurs oraisons. Il y en alla un qui offrit le sacrifice du corps de Jésus-Christ, faisant d'ardentes prières pour faire cesser cette vexation, et aussitôt elle cessa par la miséricorde de Dieu. Or Hesperius avait reçu d'un de ses amis un peu de la terre sainte de Jérusalem où Jésus-Christ fut enseveli, et ressuscita le troisième jour, et il l'avait suspendue dans sa chambre pour se garantir lui-même de l'infestation du démon. Après donc que sa maison en fut délivrée, il pensa ce qu'il ferait de cette terre, qu'il ne voulut plus par respect garder dans sa chambre. Il arriva par hasard que mon collègue Maximin, évêque de Sinice, et moi étions pour lors proches de là ; il nous fit prier de l'aller voir ; nous y allâmes, et après nous avoir fait le récit de tout ce qui s'était passé, il nous pria de vouloir enfouir cette terre quelque part où les chrétiens se pussent assembler pour y faire le service de Dieu. Nous y consentîmes. Il y avait proche de là un paysan paralytique qui, sur cette nouvelle, pria ses parents de le porter sans différer en ce lieu saint, où il ne fut pas plus tôt qu'il s'en retourna de son pied parfaitement guéri, après avoir fait son oraison.

Dans une métairie nommée Victorienne, distante environ de six ou sept lieues d'Hippone, il y a une châsse de deux martyrs de Milan, Gervais et Protais. On y porta un jeune homme qui étant allé sur le midi, en été, abreuver son cheval à la rivière, fut possédé par le démon. Comme il était étendu par terre auprès de la châsse, comme s'il eût été mort, la dame du lieu vint sur le soir, selon sa coutume avec ses servantes et quelques religieuses, pour y chanter des hymnes et y faire sa prière. Alors le démon, frappé et comme réveillé par ces voix, prit en frémissant terriblement une corne de l'autel, sans oser ou sans pouvoir la remuer, comme s'il eût été lié, et priant d'une voix pitoyable qu'on lui pardonnât, confessa quand, comment et en quel endroit il s'était saisi de ce jeune garçon. A la fin, promettant de sortir, il nomma toutes les parties de son corps, avec menace de les couper en sortant, et en disant cela il sortit. Mais l'œil de ce pauvre garçon tomba sur sa joue, en y demeurant pendu par une petite veine comme par une racine, et sa prunelle devint toute blanche. Ceux qui étaient présents et qui étaient accourus au bruit, touchés de ce spectacle, quoiqu'ils fussent bien aises de

le voir revenu à son bon sens, étaient affligés de la perte de son œil. Alors le beau-frère de celui qui l'avait apporté là, prenant la parole: Dieu, dit-il, qui a chassé le démon à la prière de ses saints, peut bien aussi lui rendre la vue. Là-dessus il remit comme il put l'œil à sa place et le banda avec son mouchoir, qu'il laissa comme cela pendant sept jours; après quoi l'ayant ôté, il le trouva parfaitement guéri. D'autres trouvèrent aussi en ce lieu leur guérison; mais cela serait trop long à rapporter ici . . . .

. . . . .

Il y avait un vieillard à Hippone nommé Florence, homme pauvre et dévot, qui vivait de son métier de tailleur: celui-ci ayant perdu sa casaque, et n'ayant pas de quoi en acheter une autre, courut au tombeau des vingt martyrs, qui est fort célèbre parmi nous, et les pria tout haut de l'habiller. Quelques jeunes gens, qui se trouvèrent là par hasard et qui avaient envie de rire, l'ayant ouï, le suivirent quand il sortit et se mirent à le railler, comme s'il eût demandé cinquante oboles aux martyrs pour avoir un habit. Mais lui, continuant toujours son chemin sans rien dire, vit un grand poisson qui se débattait sur le rivage, qu'il prit à l'aide de ces jeunes gens, et le vendit trois cents oboles à un certain cuisinier chrétien nommé Carchose, à qui il raconta tout ce qui s'était passé. Il se disposait d'en acheter de la laine, afin que sa femme lui fît un habit comme elle pourrait; mais le cuisinier ayant ouvert le poisson, lui trouva dans le ventre une bague d'or: de sorte que, touché de compassion et effrayé de cette merveille, il la porta à cet homme, disant: Voilà comme les vingt martyrs ont pris soin de vous vêtir.

L'évêque Project, ayant apporté à Tibilis des reliques du très-glorieux martyr saint Etienne, il se fit un grand concours de peuple à ce reliquaire. Une femme aveugle de ces quartiers, pria qu'on la menât à l'évêque, qui portait ce sacré dépôt; elle donna des fleurs qu'elle portait, pour les faire toucher aux reliques, et comme on les lui eut rendues, elle les porta à ses yeux, et recouvra la vue aussitôt. Tous ceux qui étaient présents furent extrêmement surpris de ce miracle; mais elle marcha la première devant eux, et n'eut plus besoin de guide.

Lucille, évêque de Synique, ville dans le voisinage d'Hyppone, portant en procession les reliques du même martyr, fut guéri tout d'un coup d'une hémorroïde, qui lui faisait grand mal, et que les médecins étaient sur le point d'ouvrir.

Euchaire, prêtre d'Espagne, qui demeurai à Calame, fut guéri d'une pierre qui le tourmentait depuis longtemps, par les reliques du même martyr, que l'évêque Possidius y apporta. Le même, étant tombé dans une autre maladie qui le mit si bas qu'on le croyait mort, revint par le moyen de sa robe qu'on jeta sur lui, après l'avoir fait toucher aux reliques de saint Etienne. Il y avait là un homme fort âgé nommé Martial, des plus considérables de la ville, qui avait une grande aversion contre la religion chrétienne. Sa fille était chrétienne et son gendre avait été baptisé la même année. Ceux-ci le voyant malade, le conjurèrent avec larmes de se faire chrétien, mais il le refusa, et les chassa en colère d'auprès de lui. Son gendre trouva à propos d'aller au tombeau de saint Etienne pour demander à Dieu la conversion de son beau-père. Il le fit avec beaucoup de ferveur, et prit quelques fleurs de l'autel, qu'il mit sous la tête du malade, comme il était déjà nuit. Alors son beau-père s'étant endormi, il n'était pas encore jour, qu'il cria, qu'on courût quérir l'évêque qui, pour lors, était avec moi à Hyppone, et à son défaut il fit venir les prêtres, à qui il dit qu'il était chrétien, et ils le baptisèrent au grand étonnement de tout le monde. Tant qu'il vécut il eut toujours ces mots en la bouche: Seigneur Jésus, recevez mon esprit, ne sachant pas que ces paroles, qui furent les dernières qu'il prononça, avaient aussi été les dernières que dit saint Etienne.

Deux goutteux furent aussi guéris par le même saint: l'un citoyen, l'autre étranger; celui-là en un moment, celui-ci ayant eu révélation de ce qu'il devait faire, quand la douleur le presserait.

Audure est une terre où il y a une Eglise, et dans cette Eglise une chapelle de saint Etienne: il arriva par hasard, que comme un petit enfant jouait dans la cour, des bœufs qui traînaient un chariot, sortant de leur chemin, firent passer la roue sur lui et le tuèrent sur le champ. La mère l'emporta, et l'ayant mis proche de la châsse du saint, non-seulement il recouvra la vie, mais il ne parut pas même qu'il eût été blessé. Une religieuse, qui demeurait à Caspale, qui est une terre proche de là, étant fort malade et désespérée des médecins, on porta sa robe à la même châsse, mais la religieuse mourut avant qu'on l'eût rapportée. Ses parents néanmoins en ayant couvert son corps, elle ressuscita et fut guérie. A Hyppone, un certain Bassus de Syrie priait devant les reliques de ce martyr pour sa fille qui était dangereusement malade, lorsque quelques-uns de ses gens coururent lui dire qu'elle était morte: mais quelques-uns de ses amis qu'ils rencontrèrent en chemin les empêchèrent de lui annoncer cette nouvelle, de peur qu'il ne pleurât devant tout le monde. Mais comme il fut de retour au logis, qui retentissait des plaintes et des cris de ses domestiques, et qu'il eut jeté la robe de sa fille qu'il apportait de l'Eglise, sur son corps, elle revint incontinent en vie. Le fils d'un certain Irénée, collecteur des tailles, étant mort en la même ville, comme on se préparait à faire ses funérailles, un des amis du père lui conseilla de faire frotter son corps de l'huile du même martyr; ce qui ayant été fait, l'enfant ressuscita. Le Tribun Eleusinus ayant mis son fils sur une châsse de saint Etienne, qui est dans une maison qu'il a au Faubourg d'Hyppone, le remporta vivant, après avoir prié pour lui avec beaucoup de larmes. Je pourrais encore rapporter plusieurs autres miracles; mais que ferai-je? il faut bien finir cet ouvrage. Je ne doute point, que plusieurs des nôtres qui liront ceci ne soient fâchés que j'en aie omis beaucoup qu'ils

...vent aussi bien que moi; mais je les prie de m'excuser et de considérer, combien il serait long de faire ce que je suis obligé pour finir de ne pas faire. Car si je voulais seulement rapporter toutes les guérisons qui se sont faites à Calame et à Hyppone, par le glorieux martyr saint Etienne, il en faudrait faire plusieurs volumes; encore ne seraient-ce que celles dont on a fait des relations pour les lire au peuple; car nous avons ordonné qu'on en fît, voyant arriver de notre temps plusieurs miracles semblables à ceux d'autrefois, et jugeant qu'il n'en fallait pas laisser perdre la mémoire. Or, il n'y a pas encore deux ans que cette relique est à Hyppone, et quoiqu'on n'ait pas dressé des relations de tous les miracles qui se sont faits depuis, toutefois il s'en trouve déjà près de soixante et dix lorsque j'écris ceci. Mais à Calame, où les reliques de ce saint martyr sont bien dès auparavant, et où l'on a plus de soin de faire ces relations, le nombre en monte bien plus haut. Nous savons que plusieurs miracles illustres sont arrivés à Uzales, colonie proche d'Utique, par les reliques du même martyr, que l'évêque Evode y a apportées, beaucoup avant qu'il y en eût à Hyppone; mais on n'a pas coutume d'y faire des relations; au moins cela ne se pratiquait pas autrefois, car peut-être qu'on le fait maintenant; car comme nous y étions, il n'y a pas longtemps, une dame de grande condition, nommée Petronia, ayant été guérie miraculeusement d'une grande langueur qui avait épuisé tous les remèdes des médecins, nous l'exhortâmes avec l'agrément de l'évêque, d'en dresser une relation qui fût lue au peuple, ce qu'elle m'accorda fort obligeamment. Elle y inséra une chose que je ne puis oublier ici, quoique je me hâte de passer à ce qui me reste. Elle dit qu'un certain Juif lui persuada de porter sur elle, à nu, une ceinture de cheveux, où il y eût une bague, dont le chaton fût fait d'une pierre trouvée dans les reins d'un bœuf. Cette femme portant cette ceinture sur soi, venait à l'Eglise du saint martyr; mais étant un jour partie de Carthage, comme elle se fut arrêtée en une de ses terres sur les bords du fleuve de Bragade, et qu'elle se leva ensuite pour continuer son chemin, elle fut tout étonnée de voir son anneau à ses pieds, si bien que lâchant sa ceinture pour voir si elle ne s'était point défaite, et la trouvant bien liée, elle crut que l'anneau s'était rompu; mais l'ayant trouvé très-entier, elle prit ce prodige pour une assurance de sa guérison; et déliant sa ceinture, elle la jeta avec l'anneau dans la rivière. Ceux-ci n'ont garde de croire ceci, qui ne croient pas que le Seigneur Jésus est sorti du sein de sa mère sans blesser sa virginité, et entré, les portes fermées, dans le lieu où étaient ses disciples. Mais qu'ils s'informent au moins de ceci, et s'ils le trouvent vrai, qu'ils croient le reste. C'est une dame illustre de grande naissance, et mariée avantageusement; elle demeure à Carthage, la ville est grande, la personne connue; il ne se peut faire, que ceux qui s'informeront de ce miracle, ne trouvent ce qui en est. Mais au moins le martyr même, par les prières duquel elle a été guérie, a cru au fils d'une vierge et a celui qui est entré les portes fermées, où étaient ses disciples; en un mot, et tout ce que nous disons présentement n'est que pour en venir là, il a cru en celui qui est monté au ciel avec le même corps, dans lequel il était ressuscité; et c'est pourquoi tant de merveilles se font par son intercession, parce qu'il a donné sa vie pour maintenir cette foi. Il se fait donc encore aujourd'hui beaucoup de miracles; le même Dieu qui a fait ceux que nous lisons, faisant ceux-ci par qui il lui plaît et comme il lui plaît. Mais ceux-ci ne sont pas si connus, parce qu'une fréquente lecture ne les imprime pas dans la mémoire comme les autres. Car aux lieux mêmes où l'on prend soin d'en faire des relations, ceux qui sont présents lorsqu'on les lit, ne les entendent qu'une fois: et il y en a beaucoup qui n'y sont pas présents: ceux-mêmes qui les ont entendu lire ne les retiennent pas, et à peine s'en trouve-t-il un seul de ceux-là qui les rapporte aux autres.

En voici un qui est arrivé parmi nous, qui n'est pas plus grand que ceux dont j'ai fait mention, mais qui est si illustre que je ne crois pas qu'il n'y ait personne à Hyppone qui ne l'ait vu ou n'en ait entendu parler, et personne qui le puisse jamais oublier. Dix frères, dont il y a sept garçons et trois filles, natifs de Césarée en Cappadoce, et d'assez bonne condition, ayant été maudits par leur mère pour quelque outrage qu'ils lui firent après la mort de leur père, furent miraculeusement frappés d'un horrible tremblement de membres, si bien que ne pouvant souffrir la confusion qu'ils en recevaient dans leur pays, ils s'en allèrent chacun de leur côté, vagabonds dans tout l'empire romain. Il en vint deux à Hyppone, un frère et une sœur, Paul et Palladie déjà fameux par leurs disgrâces en beaucoup d'endroits. Ils y vinrent environ quinze jours avant la fête de Pâques, et ils visitaient tous les jours l'église où il y avait des reliques de saint Etienne, priant Dieu d'apaiser sa colère et de leur rendre leur première santé. Partout où ils allaient, ils attiraient sur eux les yeux de toute la ville; et quelques-uns qui les avaient vus ailleurs et qui savaient la cause de ce tremblement, le disaient aux autres. Le jour de Pâques venu, et une grande multitude de peuple se trouvant déjà dans l'église, comme le jeune homme tenait les balustres du lieu où était la relique du martyr, il tomba tout à coup et demeura par terre comme endormi, sans toutefois trembler, comme il avait coutume même en dormant. Cet accident étonna tout le monde, et plusieurs en furent touchés; et comme quelques-uns le voulaient relever, d'autres les en empêchèrent et dirent qu'il valait mieux en attendre l'issue; lorsque le jeune homme se leva sur ses pieds sans trembler, car il était guéri, regardant ceux qui le regardaient. Qui put s'empêcher alors de rendre grâce à Dieu? Toute l'église retentit des cris de joie et l'on courut vitement à moi pour me le dire à l'endroit où j'étais assis: comme j'étais prêt de m'avancer vers le peuple, ils venaient l'un sur l'autre, le dernier m'annonçant cette nouvelle comme si je ne l'avais pas apprise du premier: et comme je m'en réjouissais et en rendais grâces à Dieu en moi-

même, le jeune homme guéri entra lui-même avec les autres, et, se jetant à mes pieds, je l'embrassai et le relevai. Nous nous avançâmes vers le peuple; l'église était toute pleine et l'on n'entendait partout que ces mots: Dieu soit béni, Dieu soit loué. Je saluai le peuple; il recommença encore plus fort les mêmes acclamations. Enfin comme chacun eut fait silence, on lut quelques leçons de l'Ecriture; et quand le temps où je devais parler fut venu, je fis un petit discours, suivant l'exigence du temps et la grandeur de cette joie; aimant mieux qu'ils considérassent l'éloquence de Dieu dans une œuvre si magnifique, que dans mes paroles. Le jeune homme dîna avec nous, et nous raconta toute l'histoire de son malheur et de celui de ses frères et de sa mère. Le lendemain après le sermon, je promis au peuple de lui en lire le narré le jour suivant. Le troisième jour donc après le dimanche de Pâques, comme on en faisait la lecture, je fis mettre le frère et la sœur sur les degrés du lieu où je montais pour parler au peuple, afin qu'on les pût voir. Le peuple les regardait tous deux, l'un dans une assiette tranquille et l'autre tremblante de tous ses membres, de sorte que ceux qui ne l'avaient pas vu, apprenaient par la sœur la miséricorde que Dieu avait faite au frère; car ils voyaient de quoi il fallait se réjouir et ce qu'il fallait demander pour elle. Là-dessus comme on eut achevé de lire la relation, je les fis retirer et je commençais à faire quelques réflexions sur cette histoire, lorsque l'on entendit de nouvelles acclamations, qui venaient du tombeau du Martyr. Tous se tournèrent aussitôt de ce côté-là, et tout le monde y courut. Car cette jeune fille ne fut pas plutôt descendue des degrés où je l'avais fait mettre, qu'elle alla à la châsse du martyr y faire ses prières; mais sitôt qu'elle en eut touché les barreaux, elle tomba comme son frère, et se releva parfaitement saine. Comme donc nous demandions ce qui était arrivé et d'où venaient ces cris de joie, ils entrèrent avec elle dans la basilique où nous étions, la ramenant guérie du tombeau du martyr. Alors il s'éleva un si grand cri de joie, qu'on croyait que cela ne finirait point. Elle fut conduite au même lieu, où on l'avait vue tremblante un peu auparavant et on se réjouissait de la voir aussi saine que son frère: ils considéraient la bonté de Dieu d'avoir prévenu leurs prières, et de les avoir exaucées sur la seule volonté de le prier pour elle; si bien qu'on entendait partout de si grands cris de joie, qu'à peine pouvait-on les ouïr sans incommodité. Qu'y avait-il dans le cœur de ces gens qui leur causait une si grande allégresse, que la foi de Jésus-Christ, pour laquelle saint Etienne avait répandu son sang.

Chapitre neuvième. — *Que tous les miracles déposent pour la foi, qui prêche la résurrection des corps.*

A qui les miracles rendent-ils témoignage, qu'à cette foi, qui prêche la résurrection de Jésus Christ avec un corps, et qu'il est monté au ciel avec ce même corps; car les martyrs mêmes ont été les martyrs, c'est-à-dire les témoins de cette foi; et c'est en la soutenant qu'ils se sont attiré la haine et les persécutions du monde, qu'ils ont vaincu, non en résistant, mais en mourant. C'est pour cette foi que sont morts ceux qui peuvent obtenir ces grâces du Seigneur, pour la gloire de qui ils sont morts. C'est pour cette foi qu'ils ont tant souffert, afin que leur patience fût suivie de ces chefs-d'œuvre de puissance; car si la résurrection de la chair n'a pas précédé dans Jésus-Christ, ou ne doit pas arriver, comme elle a été annoncée par ce Sauveur, et prédite par les prophètes qui l'ont annoncée eux-mêmes, pourquoi les martyrs qui ont été égorgés pour cette foi qui prêche la résurrection, ont-ils tant de pouvoir? Car soit que Dieu fasse ses miracles par soi-même, ou par ses ministres, c'est-à-dire ou par les esprits des martyrs, comme s'ils étaient encore au monde, ou par le ministère des anges, les martyrs interposant seulement leurs prières, ou de quelque autre manière incompréhensible aux hommes, toujours faut-il tomber d'accord qu'ils rendent témoignage à cette foi qui prêche la résurrection éternelle des corps.

Avant de quitter saint Augustin, ajoutons un peu de détail et quelques éclaircissements à ce qu'il a dit en passant des miracles opérés à Uzale, par les reliques de saint Etienne. J'avoue qu'ici je ne consulte point l'ancien auteur lui-même, qui nous fournit ce détail, et ces éclaircissements; il me paraît que je puis m'en dispenser; et je me rapporte entièrement à l'extrait de M. de Tillemont. Quiconque connaît ses ouvrages, sait qu'il n'est guère possible d'être plus exact, et plus diligent qu'il ne l'est. Voici ses paroles:

Saint Evode, ami de saint Augustin et évêque d'Uzale en Afrique, reçut ces reliques (de saint Etienne), et après qu'on eut célébré les saints Mystères, il les porta à la ville assis dans un char, accompagné de beaucoup de peuples, qui chantaient les louanges de Dieu, et d'un grand nombre de cierges et de luminaires. Lorsque les reliques étaient encore dans l'église des martyrs, un nommé Concorde, qui avait eu le pied rompu, y vint remercier Dieu d'avoir été guéri la nuit de devant, par saint Etienne. L'histoire porte qu'après y avoir prié longtemps, il y alluma des cierges, et y laissa le bâton avec lequel il y était venu. Les reliques furent portées dans l'église de la ville, au jubé, et placées sur un trône orné de tentures avec un linge qui les couvrait; et le même jour une femme aveugle, ayant seulement touché ce linge, recouvra la vue la nuit suivante. Elles furent mises ensuite en un lieu fermé avec de petites portes, afin que l'on n'y touchât pas. Il y avait une petite fenêtre, par où l'on y faisait toucher des linges, qui servaient ensuite à guérir divers maux. Elles y étaient posées sur une espèce de lit. Evode avait d'abord séparé une partie des reliques, et les avait mises dans une petite châsse d'argent dans son monastère, pour les porter en une église de son diocèse, qu'il avait retirée des donatistes. Mais la veille qu'il devait faire cette translation, le peuple d'Uzale l'ayant su, s'y opposa et obligea l'évêque de promettre avec serment, qu'il mettrait cette partie des reliques dans l'église de la ville avec le reste.....

Evode accomplit sa promesse, et porta avec grande solennité à l'église cette partie des reliques, qu'il avait réservées dans son monastère. Dieu augmenta la joie de cette solennité, en rendant la vue à un aveugle, qui vint en chemin toucher la châsse du saint. Depuis que les reliques de saint Etienne furent mises dans l'église d'Uzale, il s'y fit un très-grand nombre de miracles; et on y vit venir de tous côtés une affluence incroyable de peuple. Saint Evode croyant qu'il était de son devoir de publier de tous côtés et de conserver à la postérité les merveilles que Dieu opérait dans son Eglise, ordonna à une personne de les écrire. Cette personne lui obéit, et ne pouvant pas néanmoins mettre tous les miracles qui se faisaient, il choisit seulement ceux qui étaient les plus connus, dont il fit un livre, où il proteste qu'il n'a travaillé qu'à rapporter les faits, avec toute la vérité et la simplicité possibles; ayant même mis quelquefois les propres termes dont les malades s'étaient servis. Car les personnes sages et religieuses, aiment toujours mieux, dit-il, la vérité, quelque barbares que soient les termes dont on l'exprime, que le mensonge orné des expressions les plus éloquentes et les plus polies. Il dit lui-même qu'il était de l'Eglise d'Uzale, et qu'il était présent lorsque les reliques de saint Etienne furent apportées dans la ville. Il paraît aussi, qu'il demeurait dans un monastère avec saint Evode. Il adresse la parole quelquefois à saint Evode, quelquefois à ses pères et à ses frères, qui étaient peut-être les ecclésiastiques et les moines d'Uzale. Il faisait ce recueil, pour être lu publiquement le jour de la fête de saint Etienne. On le lut en effet; et après qu'on avait lu un miracle, on faisait monter au jubé la personne dont on venait de rapporter la guérison, lorsqu'elle se trouvait présente, afin qu'elle en rendît elle même un témoignage authentique: il n'y eut point de cœur si dur et si insensible, qui ne répandît alors des larmes et qui ne se sentît touché par des mouvements de respect et de piété. On interrompit la lecture des miracles par des cris de joie: et cette joie se redoublait encore, lorsqu'on voyait paraître ceux en qni les miracles s'étaient opérés. Ainsi le cœur touché en même temps, par ce qu'il entendait et ce qu'il voyait, se trouvait pénétré des flammes du divin amour. Chacun copia aussi l'écrit (1).

CHAPITRE XV.

Sixième témoin des miracles; saint Bernard.

Sixième témoin des miracles: saint Bernard, premier abbé de Clairvaux. Il naquit à Fontaines dans le duché de Bourgogne, à une très-petite distance de Dijon, l'an 1091; son père, Tescelin, était issu des comtes de Châtillon, et sa mère, Aleth, de la maison de Montbar. Il fit ses premières études à Châtillon sur Seine. A l'âge de 19 ans, il retourna à la maison paternelle, et à 23 ans il entra dans le monastère de Cîteaux. Cette communauté religieuse, qui s'était formée peu de temps auparavant (1), vivait alors réduite à un très-petit nombre, sous la conduite du saint abbé Etienne, avec une austérité qui menaçait de l'éteindre dans sa naissance. Personne n'osait se présenter pour être reçu. Il était réservé à saint Bernard de faire multiplier ce petit troupeau choisi de Jésus-Christ, de peupler ces déserts de fervents solitaires et de faire revivre dans le cœur des chrétiens l'amour de la vie monastique, dans le temps même où il en pratiquait toutes les rigueurs. Sa retraite du monde annonça ce qu'il serait, et ce qu'il ferait dans la suite. Il était né, comme nous l'avons dit, d'une famille illustre, et à la fleur de son âge quand il se retira du monde. La nature l'avait doué d'un génie vaste, d'un esprit vif et flexible. Il était bien fait de sa personne, beau de visage, extrêmement doux dans ses manières, et il parlait avec beaucoup de grâce. Tant de talents réunis, qui le rendaient trop aimable. formèrent en vain un puissant obstacle au dessein qu'il avait conçu de se consacrer entièrement à Dieu. En vain on tenta sa constance; les sentiments de piété qui lui avaient été inspirés dès l'enfance, et dont il était vivement pénétré, le rendirent victorieux dans tous les combats qu'il eut à soutenir; et non seulement il exécuta sa pieuse résolution, mais il y entraîna ceux mêmes qui l'en avaient détourné. Son éloquence, animée par l'amour de Dieu dont il était enflammé, fit une telle impression sur les cœurs de ses parents et de ses amis, qu'un grand nombre d'entre eux s'étant déterminés à le suivre dans le cloître, ils donnèrent à la France un spectacle illustre de piété chrétienne sans exemple dans l'histoire. On vit, l'an 1113, partir pour Cîteaux trente gentilshommes, parmi lesquels il y en avait plusieurs qui avaient porté les armes ou qui étaient considérables par leurs richesses et par le rang qu'ils tenaient en Bourgogne, quatorze frères de saint Bernard et un de ses oncles, tous convertis à une vie plus parfaite par le jeune Saint, devenu leur apôtre et leur guide. Ces nouveaux soldats de Jésus-Christ entrèrent dans la carrière de la pénitence avec un courage qui ne se démentit point. Guillaume, abbé de Saint-Thierri, le premier historien de saint Bernard, son contemporain et son ami, attesta, plus de 27 ans après leur conversion, que tous ces premiers compagnons du saint avaient persévéré dans l'Ordre, à l'exception d'un seul, dont il rapporte l'inconstance, les malheurs et la pénitence.

Dès que saint Bernard fut entré au noviciat, Dieu récompensa sa fidélité en faisant goûter à son âme des délices et des douceurs

(1) Tillemont. Mém. pour l'Hist. Ecclésiast., tom. II, première partie. Saint Etienne, art. 7.

(1) L'an 1098, le bienheureux Robert, abbé de Molème, se retira avec vingt et un religieux dans la solitude de Cîteaux, où ils fondèrent un monastère pour y observer exactement et dans toute sa rigueur la règle de saint Benoît. Odon, duc de Bourgogne, leur donna les fonds de terre; Gauthier, évêque de Châlons-sur-Saône, et Hugues, évêque de Lyon, approuvèrent et secondèrent leur entreprise (Mabillon).

pures et célestes. De son côté, il ne mit plus de bornes à sa ferveur, et cette ferveur ne se ralentit jamais. Son détachement de toutes les choses créées, son union continuelle avec Dieu, l'amour généreux et tendre qu'il portait à ses frères, son humilité et toutes les autres vertus qui accompagnent une charité parfaite et ardente, le rendirent un modèle de la perfection chrétienne et religieuse. Son extrême mortification et ses austérités peut-être excessives, détruisirent en peu de temps entièrement sa santé. Il s'est reproché lui-même dans la suite d'avoir passé en cette matière les bornes que la prudence prescrit; mais s'il a manqué, ce n'est qu'en saint; en se condamnant soi-même, il a fait voir avec quelle sévérité il jugeait même ses vertus; et Dieu a tiré de cette faute sa plus grande gloire, en faisant voir au christianisme une victime sainte de la pénitence dans un état continuel de langueur et de peine: souffrir avec joie, et agir incessamment jusqu'au dernier soupir avec un courage invincible et avec une ardeur infatigable, et travailler sans relâche au bonheur de l'Eglise, au salut des âmes et à sa propre perfection. L'an 1115, saint Bernard sortit de sa première solitude de Cîteaux. Il fut donné pour abbé aux religieux qui allèrent fonder l'abbaye de Clairvaux, et ce fut sous sa direction, avec son secours et sous ses auspices que, dans un lieu qui servait de retraite aux voleurs, dans le fond d'une affreuse vallée déserte, couverte par de sombres forêts et environnée par des montagnes escarpées, ils élevèrent un asile à la vertu, un sanctuaire, une école illustre de piété.

Le reste de la vie du saint est trop varié pour que je puisse en suivre les événements. Il éteignit par ses soins et par son crédit le schisme qui divisa de son temps l'Eglise, et que Pierre Léon, sous le nom d'Anaclet, avait formé contre Innocent II. Il soumit au successeur légitime de saint Pierre plusieurs princes et différentes villes qui obéissaient à l'antipape. Après la mort de Pierre Léon, il engagea Grégoire, prêtre cardinal, qui l'avait remplacé sous le nom de Victor, à reconnaître Innocent, et lui-même le conduisit, dépouillé de ses ornements pontificaux, aux pieds du pape. Il fut le médiateur de la paix entre les Pisans et les Génois, et entre Louis le Jeune, roi de France, et Thibaud, comte de Champagne. Il refusa constamment les dignités ecclésiastiques, quoique les siéges de Milan et de Gènes, etc., lui fussent offerts. Il fonda successivement, soit par lui-même, soit par ses disciples et par les religieux de son ordre, un grand nombre de monastères, non-seulement en France, mais en Savoie, en Suisse, en Italie, en Angleterre, en Irlande, en Allemagne, en Hongrie, en Danemark, en Suède, en Espagne et en Portugal. Le bruit de son nom répandu dans toute l'Europe ajoutait un nouveau relief à la sainteté de l'institut qu'il professait. Il combattit avec autant de savoir que de zèle les opinions erronées de Gilbert de la Porée, évêque de Poitiers, et les erreurs de Pierre Abailard et l'hérésie des henriciens. Il serait impossible de faire l'énumération des pécheurs et des hérétiques qu'il a convertis à Dieu et à la foi catholique : il avait pour eux une charité et une tendresse paternelles, dans le temps même où il faisait une guerre implacable à leurs erreurs et à leurs vices. Sa bonté envers les malheureux le rendait sensible à toutes leurs misères. Une année où la récolte avait manqué, il assista les pauvres de la campagne avec une libéralité d'autant plus admirable, que lui-même et ses religieux, après avoir cultivé la terre de leurs propres mains, se trouvaient dans une très-grande disette. En 1146, il prêcha la croisade. A sa prédication, tout l'Occident s'émut, partout on prit les armes. Des causes étrangères qui n'appartenaient en rien à saint Bernard, et qu'il ne dépendait pas de lui de prévenir, firent échouer l'entreprise (1). Il ne cessa point jusqu'à sa mort

(1) Plusieurs auteurs contemporains de cette croisade ont rapporté les causes qui l'ont rendue infructueuse et funeste aux croisés. Ce qu'ils en disent suffit pour justifier saint Bernard. L'entreprise à laquelle il a exhorté les croisés était juste; elle tendait à défendre contre les mahométans les chrétiens d'Orient, maîtres des saints lieux de la Palestine. Elle n'était point applicable : avec moins de forces, Godefroi de Bouillon avait conquis Jérusalem. Saint Bernard a exhorté les croisés à se confier en la protection divine; mais il n'a jamais engagé la parole ni l'autorité divine à réparer par des miracles leurs fautes, dans le temps même où une grande partie d'entre eux déshonoraient, par leur orgueil et par leurs débauches, le saint culte qu'ils prétendaient venger. Du reste, les revers des croisés ont été salutaires à un grand nombre d'entre eux. « Il me semble (dit Jean, abbé de Casemarie, dans la lettre qu'il écrivit à saint Bernard à ce sujet), il me semble que Dieu a tiré un grand fruit de ce voyage, quoiqu'il l'ait fait d'une autre manière que ceux qui l'ont entrepris le pensaient. S'ils avaient continué leur entreprise comme il convient à des chrétiens de le faire, avec justice et piété, le Seigneur aurait été avec eux...... mais comme ils sont tombés en plusieurs désordres...... il a tiré de leurs fautes mêmes un objet de ses miséricordes, et leur a envoyé des afflictions, pour les purifier et les faire arriver à la vie éternelle. Plusieurs de ceux qui sont revenus, nous ont affirmé qu'ils avaient vu beaucoup de croisés qui en mourant disaient : Qu'ils mouraient volontiers dans cette expédition, et qu'ils n'auraient pas voulu revenir, craignant de retomber dans le péché. » Othon, évêque de Frisingue, tient le même langage. Ce prélat, qui fut très-considéré dans son siècle pour son rang et ses qualités personnelles, accompagna l'empereur Conrad III, son frère utérin, dans la croisade, et par conséquent il pouvait en parler avec connaissance de cause. Or quoiqu'il ait paru quelquefois un peu prévenu contre saint Bernard, il le justifie cependant à l'endroit même où il examine quel jugement on doit porter sur le mauvais succès de la croisade; il parle de lui comme d'un saint inspiré par l'esprit de Dieu; il reconnaît que les croisés ont manqué en négligeant les avis salutaires du saint abbé, et que Dieu les a punis, mais dans sa miséricorde, en faisant servir leurs adversités à leur salut éternel (Otto Frising. de Gest. Frid. Imp., cap. 60). On peut aussi voir sur cette matière Guillaume de Neubridge, auteur estimé et contemporain, lib. I de Reb. Anglic. Geofroi dans la Vie de saint Bernard, liv. III, chap. IV, et enfin l'apologie que saint Bernard lui-même a faite de sa conduite: elle se trouve au commencement du deuxième livre de Consid. ad Eugen. Un auteur, cité et suivi par Baronius et par quelques historiens modernes, a écrit qu'après le retour de Louis le Jeune, qui avait signalé pendant la croisade sa piété et sa bravoure, il fut question d'entreprendre de rechef la même expédition sous les auspices de saint Bernard (Robert de Monte, in append. ad Sigebert). Quoi qu'il en soit de ce projet, il est certain que l'autorité de saint Bernard triompha même de son vivant des murmures que les premières impressions de la douleur avaient excités contre lui. Les événements de sa vie, postérieurs à cette époque et plusieurs de ses lettres, en font foi. On

d'exhorter et d'instruire les grands et les petits. Il parlait aux princes mêmes et aux gens de guerre avec cette sainte liberté que l'esprit de Dieu inspire à ceux qu'il choisit pour être les instruments de ses volontés. Les premières puissances de la terre, soit du siècle, soit de l'Église, déféraient avec respect à ses conseils. *Il avait été donné à cet homme extraordinaire de dominer les esprits. On le voyait d'un moment à l'autre passer du fond de son désert au milieu des cours, jamais déplacé, sans titre, sans caractère, jouissant de cette considération personnelle qui est au-dessus de l'autorité. Simple moine de Clairvaux, plus puissant que l'abbé Suger, premier ministre de France, et conservant sur le pape Eugène III, qui avait été son disciple, un ascendant qui les honorait également l'un et l'autre* (*Hénault*). Il mourut en 1153, dans la soixante-troisième année de son âge. L'idée qu'on avait de sa sainteté était si universellement établie dès son vivant, qu'il fut canonisé presque aussitôt après sa mort, c'est-à-dire en 1174, par Alexandre III, qui lui donna le titre de docteur de l'Église (1). Le nom de saint Bernard a toujours été respecté. Les meilleurs et les plus illustres écrivains des siècles suivants l'ont comblé d'éloges. Luther même, et Calvin et Bucer (2), lui ont accordé les leurs, quoique sa vie et sa doctrine condamnent évidemment leurs erreurs. Ses ouvrages ont toujours été estimés et admirés par ceux qui ont cultivé avec goût la littérature ecclésiastique. *Plus on les lit*, dit le savant bénédictin que j'ai cité ailleurs et que j'ai souvent suivi (Dom Remy Ceillier), *plus on en admire les beautés. L'on y voit d'un côté reluire la doctrine, le zèle, la piété; de l'autre, briller un esprit naturellement noble, vigoureux, sublime, mais doux, complaisant, poli, et une éloquence sans enflure et sans fard.* . . . . *Ses pensées sont élevées, ses sentiments ne respirent que la vertu, tous ses discours portent à Dieu et à l'amour des choses célestes.* — *Ses sermons*, dit M. le président Hénault, *sont des chefs-d'œuvre de sentiment et de force. Feu M. Henri de Valois, cet homme illustre du siècle passé, les préférait à tous ceux des anciens, tant Grecs que Latins.*

Preuve des miracles, tirée de saint Bernard.

Je la diviserai en deux parties.

Saint Bernard a attesté dans ses écrits des miracles arrivés de son temps.

Il en a opéré lui-même.

Preuve générale et commune de cette double assertion. Saint Bernard, dans son second livre de la Considération, adressé au pape Eugène III, en appelle pour sa justification aux miracles que Dieu avait opérés par son moyen, lorsqu'il avait prêché la croisade.

Preuve de la première assertion. L'histoire de la vie de saint Malachie, archevêque d'Irlande, écrite par saint Bernard.

Saint Malachie était né en Irlande l'an 1095, d'une famille noble. Il s'adonna dès sa jeunesse à l'étude, à la piété et à la vertu. Dans l'âge où l'attrait pour le plaisir est plus vif, il entra dans la carrière de la pénitence chrétienne et embrassa un genre de vie très-édifiant et très-austère. Son mérite distingué engagea Celse, archevêque d'Armac, à lui conférer les ordres sacrés, avant même qu'il eût atteint l'âge requis par les Canons. Dès lors il consacra ses travaux au bien de l'Église et au salut des âmes. Il fut fait successivement, évêque de Connerth en Ultonie, archevêque d'Armac et légat du saint-siége, dans toute l'Irlande. Il réforma les mœurs de ses compatriotes, par ses soins infatigables et vraiment apostoliques, et il fit refleurir la religion et la piété obscurcies et déchues, chez les peuples confiés à ses soins. Il fit un voyage à Rome vers l'an 1139, et il y retournait en 1148, lorsque la mort l'arrêta à Clairvaux, où il avait lié amitié avec saint Bernard, dès son premier voyage de Rome. Saint Bernard assista à sa mort et écrivit sa Vie. Il y rapporte plusieurs miracles insignes, opérés par saint Malachie; il en détaille les circonstances, et il nomme les personnes qui y avaient eu part et dont plusieurs étaient encore vivantes. On peut voir les chapitres 6, 7, 13, 17, 20, 23, 24, 25, 26, 27, 29 et 30. Voici le récit d'un miracle, par lequel saint Bernard finit cet ouvrage. Il parle de ce qui se passa à Clairvaux, après la mort de saint Malachie.

Cependant on dispose les funérailles, on offre pour lui le Sacrifice, et tout se passe avec de très-grands sentiments de dévotion. Il se trouvait parmi les personnes qui assistaient au convoi, un jeune homme perclus d'un bras, qui pendait à son côté, plus pour l'embarrasser que pour lui être de quelque utilité. Lorsque je l'eus su, je lui fis signe d'approcher, et ayant pris sa main desséchée, je la mis dans la main de l'évêque, qui la vivifia; car le don des guérisons vivait encore dans le mort, et sa main fut pour cette main destituée de mouvement et de vie, ce que les os du prophète Élisée, avaient été autrefois au cadavre de l'homme mort, qui fut ressuscité par leur attouchement. Ce jeune homme était venu de loin et il remporta saine dans sa patrie la main qu'il en avait apportée comme un poids inutile (*Bernard. in Vit. Malach. vers. fin. Edit. Mabillon*).

Preuve de la seconde assertion : l'histoire

peut consulter entre autres sa trois cent soixante-seizième lettre qui est à l'abbé Suger; les faits qui concernent Henri, frère du roi Louis, qui étant entré dans l'Ordre de Cîteaux, fut élu dans la suite évêque de Beauvais et ensuite archevêque de Reims; le Voyage du saint en Lorraine et la Pacification du pays Messin, etc.

(1) Le savant Nicolas le Fèvre, précepteur de Louis XIII, et plusieurs autres écrivains après lui, ont appelé saint Bernard « le dernier des Pères. » Cela a fourni à un des panégyristes du saint un beau trait d'éloquence. Voici ses paroles : « Génie vaste, facile, réfléchi, noble, insinuant, il a arraché les sciences au tombeau qui paraissait devoir les ensevelir..... Théologien solide......, philosophe judicieux......, fécond interprète....., prédicateur zélé....., le dernier des Pères de l'Église, il les reproduit tous. » (La Tour du Pin.)

(2) Voyez leur témoignage dans l'introduction aux Œuvres de saint Bernard de l'édition de Cologne de Horstius, et à la fin du deuxième volume de l'édition de D. Mabillon.

de la vie de saint Bernard, écrite par Guillaume abbé de Saint-Thierri de Reims; par Arnauld, abbé de Bonneval, dans le diocèse de Vienne; et par Geoffroi, religieux de Clairvaux, secrétaire de saint Bernard, ensuite abbé d'Igni et enfin abbé de Clairvaux. Ces trois auteurs ont été contemporains et amis de saint Bernard. Leur vertu et leur mérite les a rendus fort estimables. Ils ont écrit des faits dont ils étaient très-instruits, et qui venaient de se passer à la vue de toute l'Europe. Je crois que ceci peut suffire pour rendre leur témoignage digne de foi; et j'omettrai plusieurs autres preuves qui lui donneraient un nouveau degré de force. On les trouvera chez les continuateurs de Bollandus, dans le quatrième tome des Actes des saints du mois d'août, et dans la préface de la version française de la Vie de saint Bernard, faite par M. le Maître sous le nom du sieur Lami (1).

Guillaume abbé de saint Thierry.

Voici le premier miracle que ce serviteur de Jésus-Christ fit après qu'il eut déjà passé quelques années à Clairvaux. Un gentilhomme, qui était même son parent, nommé Joubert de la Ferté, qui est un village proche du monastère, tomba dans une violente maladie et fut tellement surpris de son mal, qu'il perdit entièrement la connaissance et la parole. Et ce qui affligeait davantage son fils Joubert le jeune et causait plus de douleur à tous ses amis, était que cet homme de condition, et qui avait vécu avec éclat dans le monde, mourait sans confession et sans le saint viatique. Saint Bernard n'étant pas alors à Clairvaux, on l'envoya quérir en diligence au lieu où il était. Il vint, et trouva que depuis trois jours ce malade était en ce même état. Il fut ému de compassion en le voyant et fut touché des larmes de son fils et de celles des autres, qui le pleuraient, et il se confia tellement en la miséricorde de Dieu, qu'il leur dit avec grande hardiesse : vous savez que cet homme a opprimé les Eglises, a tyrannisé les pauvres et commis de grandes offenses contre Dieu : si vous me promettez que l'on rendra aux Eglises ce qui leur a été ôté, et que l'on fera cesser les usurpations violentes, dont on a chargé les pauvres, il parlera encore, se confessera de ses péchés et recevra avec dévotion les saints sacrements. Tous ceux qui étaient présents admirèrent cette parole; le fils s'en réjouit, toute cette maison en conçut une extrême joie : l'on promit avec serment d'accomplir tout ce que l'homme de Dieu avait ordonné et l'on en exécuta même ce qui pouvait l'être sur l'heure. Mais quant à son frère Gérard et à son oncle Gauldry, ils furent si étonnés et si troublés, qu'ils lui parlèrent en secret touchant cette promesse qu'il avait faite, le reprirent avec aigreur, et s'élèvèrent contre lui avec des paroles rudes et fortes. A quoi il répondit en peu de paroles et avec simplicité : Dieu peut faire facilement ce que vous ne pouvez que difficilement vous persuader. Et ensuite après avoir prié Dieu, il lui offrit le sacrifice immortel pour ce malade, et durant qu'il l'offrait, il arriva un homme qui dit que Joubert dont nous avons parlé avait recouvré la parole et demandé avec grande instance que le saint se hâtât de le venir voir. Après qu'il eut achevé le sacrifice de la messe il y alla et le malade lui confessa ses péchés avec gémissement et avec larmes, et reçut les saints sacrements; il vécut et parla depuis, deux ou trois jours, et ordonna que l'on exécutât ponctuellement ce que le saint abbé avait commandé. Il disposa aussi de ses affaires domestiques : il fit des aumônes et mourut enfin fort chrétiennement. espérant beaucoup en la miséricorde de Dieu,

Le saint Père revenant un jour des prés, il rencontra une femme qui venait de loin, et qui tenait entre ses bras un petit garçon, qui depuis sa naissance avait eu la main et tout le bras sec. Etant ému par les larmes et par les supplications de cette mère, il commanda qu'elle mît l'enfant à terre, et après avoir prié, il fit le signe de la croix sur lui, sur son bras et sur sa main, et dit à la femme qu'elle appelât son fils; ce qu'elle n'eut pas plutôt fait, qu'il accourut et embrassa sa mère avec ses deux bras, s'étant trouvé parfaitement guéri dès le même instant.

Or les frères et les fils spirituels du bienheureux père admiraient ce qu'ils entendaient et ce qu'ils voyaient de lui, et toutefois ils n'en étaient point touchés d'une gloire humaine, comme auraient été des hommes charnels, mais d'une affection spirituelle, qui les faisait craindre pour lui, à cause qu'il était encore jeune et nouvellement converti à Dieu. Son oncle Gauldry et Guy l'aîné de ses frères, étaient plus animés de ce zèle que tous les autres, de sorte qu'il semblait que Dieu les lui eût donnés comme deux aiguillons de sa chair, de peur qu'elle ne s'élevât par la grandeur des grâces qu'il recevait. Car ils le tourmentaient avec les paroles les plus rudes, n'épargnant point la tendresse de son naturel, plein de modestie et de pudeur, décriant même ses meilleures actions, faisant passer pour rien tous ses miracles, et affligeant souvent jusqu'aux larmes par leurs reproches et leurs accusations, cet homme si doux, et qui ne voulait jamais dire une seule parole pour sa défense.

Le vénérable évêque de Langres, Godefroy, qui était parent du saint, qui l'avait suivi dans sa conversion et depuis l'avait accompagné partout, raconte souvent que le premier miracle qu'il lui avait vu faire, s'était fait en la présence de son frère Guy. dont nous venons de parler. Que le saint passant par un lieu appelé Nanton, du diocèse de Sens, un jeune homme qui avait une fistule au pied, supplia avec grande instance le saint abbé de vouloir toucher son mal et lui donner sa bénédiction : qu'aussitôt qu'il eut fait le signe de la croix sur lui, il se trouva guéri. et que fort peu de jours après repassant par le même village, ils le trouvèrent dans une parfaite

(1) C'est de cette version très-exacte, dont je me sers. L'auteur de cette version a réduit en un seul livre, les trois derniers livres écrits par Geoffroy. Cela fait que sa division des chapitres est différente de celle de l'original : mais cela n'altère absolument en rien la fidélité historique des morceaux que je cite, comme il est aisé de s'en convaincre en les confrontant avec le texte latin qu'on trouvera dans le tome des Bollandistes cité ci-dessus.

santé : et que néanmoins le frère du saint n'avait pas laissé, depuis ce miracle même, de l'accuser de présomption de ce qu'il avait bien osé toucher cet homme, tant était grande la charité, qui le faisait craindre pour lui (*liv.* I).

Il arriva presque au même temps, que son oncle qui était animé du même zèle et qui accablait, comme nous avons dit, la grande douceur de son neveu par de rudes réprimandes, tomba malade d'une violente fièvre. Enfin son mal s'augmenta, et il se trouva si pressé par l'excès de la douleur, qu'il supplia très-humblement l'abbé son neveu d'avoir pitié de lui, et de lui procurer le même secours qu'il avait accoutumé de donner aux autres. Mais le saint, dont l'esprit était plus doux que le miel, le fit souvenir doucement et en peu de paroles de ses reproches continuels sur ce sujet, lui faisant quasi accroire qu'il lui faisait cette prière pour le tenter. Mais lorsqu'il vit que le malade persistait toujours dans sa supplication, il le toucha de sa main et commanda à la fièvre de s'en aller : la fièvre obéit à ce commandement, et le quitta aussitôt, et il éprouva en lui-même la vertu miraculeuse qu'il reprenait dans la guérison des autres (*liv.* I).

Robert, religieux de Clairvaux et parent du saint, ayant été trompé par la persuasion de quelques-uns, lorsqu'il était encore jeune, se retira à Cluny. Après que le vénérable père eut dissimulé quelque temps cette action, il résolut de le rappeler par une lettre, qu'il dicta à Guillaume, qui fut depuis le premier abbé du monastère de Rievaux, lequel écrivait sous lui. Etant tous deux assis dehors et à l'air (car ils étaient sortis de l'enclos de l'abbaye pour faire cette lettre plus en secret) il survint en un moment une pluie qui les surprit, et aussitôt celui qui écrivait (comme nous l'avons appris de lui-même) voulut serrer le papier ; mais le saint lui dit : C'est une œuvre de Dieu, continuez d'écrire, ne craignez point ; et sur cette parole du père, il continua d'écrire et au milieu de la pluie, nulle goutte d'eau ne tomba sur son papier, qui fut ainsi comme à couvert contre la pluie par la vertu de la charité ; le même saint qui dictait la lettre, ayant conservé les feuilles où on l'écrivait, et le mérite de sa sainteté et de son zèle ayant été plus fort que l'ordre des éléments et de la nature. Ce grand miracle a porté depuis ses religieux à mettre cette lettre la première de toutes dans le recueil de ses lettres.

Le jour d'une des principales fêtes et des plus solennelles de l'année, un religieux qu'il avait suspendu de la sainte Communion de l'autel, à cause d'une faute secrète, craignant d'être remarqué et ne pouvant supporter cette confusion, eut assez de hardiesse pour se présenter avec tous les autres qui recevaient le corps de Jésus-Christ de sa main. Le saint qui l'aperçut, ne voulut pas le rejeter, d'autant que la cause de ce retranchement de l'Eucharistie était cachée, mais il pria Dieu du fond de son cœur qu'il ne laissât pas impunie une telle présomption, et qu'il tirât du bien de ce mal. Ensuite de cette prière, le religieux qui avait reçu la sainte hostie, ne la put faire passer dans son estomac, et, après avoir fait tous ses efforts pour l'avaler, il fut réduit à la conserver toute entière dans sa bouche, avec beaucoup de crainte et de tremblement. Quand on fut sorti de Sexte, ce pauvre homme tira le saint père à part, et se jetant à ses pieds lui découvrit avec beaucoup de larmes ce qu'il souffrait, et ouvrant la bouche lui montra l'hostie qui y était encore. Le saint l'ayant repris de la faute qu'il avait faite, et voyant qu'il la confessait, lui donna l'absolution, et le religieux reçut après sans difficulté le corps de Notre-Seigneur.

Dans un monastère, nommé Charlieu, le saint guérit par un baiser un jeune enfant qui pleurait et criait sans cesse durant l'espace de plusieurs jours sans qu'on le pût consoler (ce qui est une espèce de maladie que les médecins n'ignorent pas), et devenait tout sec et se consumait peu à peu. Le saint père lui parlant en particulier, l'avertit de confesser ses péchés, et aussitôt qu'il se fût confessé, son visage devenant calme, il supplia l'homme de Dieu de lui donner un baiser de paix, qu'il n'eut pas plutôt reçu de la bouche du saint, qu'il demeura dans une parfaite tranquillité ; et la source de ses larmes étant séchée, il s'en retourna chez lui avec joie, se voyant parfaitement guéri de son mal.

L'abbé, suivant un jour ses religieux qui s'en allaient au travail, un père lui offrit son fils boiteux et le supplia qu'il daignât le toucher ; mais l'homme de Dieu s'en excusait, disant que ce n'était pas à une personne d'aussi peu de vertu que lui que l'on devait s'adresser pour obtenir de Dieu de telles faveurs, et que de faire marcher droit les boiteux était l'effet d'une grâce apostolique et non de la sienne. Néanmoins, étant vaincu par les instantes supplications du père, il fit le signe de la croix sur l'enfant et le renvoya. L'enfant se trouva mieux depuis cette heure, et peu de jours après il fut ramené par son père qui le présenta tout guéri au serviteur de Dieu, lui rendant beaucoup d'actions de grâces.

Une autre fois une troupe de gentilshommes alla à Clairvaux pour voir le lieu et cet abbé si célèbre ; c'était un peu avant le sacré temps de Carême : et comme presque tous ces jeunes hommes faisaient profession des armes, ils cherchaient partout ces exécrables assemblées qu'ils appellent des tournois. Il commença à les supplier qu'ils interrompissent ces exercices militaires, et qu'ils fissent suspension d'armes pour ce peu de jours qui restaient jusques au Carême. Mais eux le refusant avec obstination, et ne pouvant se résoudre à lui accorder cette prière, il dit : J'ai une telle confiance en Dieu que j'espère obtenir de lui cette petite trêve que je vous demande et que vous me refusez. Et ayant appelé un religieux, il commanda qu'on leur présentât à boire de la cervoise, laquelle il bénit, et leur dit : Buvez à la santé de vos âmes. Ils en burent tous, quelques-uns toutefois avec répugnance, à cause qu'ils étaient enchantés de l'amour du monde, et qu'ils craignaient l'effet de la puissance divine, qu'ils éprouvèrent depuis par leur entière conversion. Car étant partis du monastère, ils commencèrent à s'enflammer

l'un l'autre par des paroles ardentes et qui sortaient du feu que Dieu allumait en ce moment dans leurs cœurs ; et enfin cette inspiration fut si puissante, et le trait dont Dieu pénétra leurs âmes fit un si prompt changement en eux, qu'à l'heure même ils résolurent de retourner de leur chemin à Clairvaux, d'où ils venaient de partir, et de leurs voies corrompues aux voies de Dieu toutes pures et toutes célestes, dont ils s'étaient éloignés il y avait fort longtemps. Et dans cette résolution ils vinrent jeter leurs armes aux pieds du saint, et consacrèrent leurs mains et leurs vies aux exercices tranquilles de la guerre spirituelle des enfants de Jésus-Christ. Quelques-uns d'eux combattent encore aujourd'hui pour le service de Dieu, et les autres règnent déjà avec lui dans le ciel, ayant été délivrés des liens du corps (*Liv.* I).

Avant que nous cessions de parler de la ville de Châlons (*il en a parlé dans l'endroit qui précède celui-ci*), *je rapporterai ce qui arriva un jour au saint père lorsqu'il en revenait. Tant lui que ceux qui l'accompagnaient étaient extrêmement incommodés du froid et du vent, et beaucoup de personnes, qui par rencontre étaient en ce voyage avec lui, allaient devant sans penser presque à lui, à cause qu'ils étaient pressés de la violence du froid. Lorsqu'il les suivait presque tout seul, il arriva que le cheval de l'un des deux qui étaient avec lui étant lâché indiscrètement, s'échappa et courut dans une grande campagne. Voyant qu'ils ne pouvaient le reprendre et que l'extrême rigueur de l'air ne permettait pas qu'ils s'y essayassent davantage, le saint dit : Mettons-nous en prières. Et s'étant mis à genoux avec un de ces religieux, à peine avaient-ils achevé l'Oraison dominicale, que ce cheval, retournant avec toute sorte de douceur, s'arrêta à ses pieds et fut rendu à celui qui le montait.*

Dans le monastère qu'on appelle des Alpes, entre plusieurs qui demandaient à être guéris de leurs maladies, il vint une femme qui tombait du haut-mal, et lors même qu'elle était devant le saint, elle fut surprise tout soudain d'un accès de sa maladie, et elle se jeta par terre. Mais le serviteur de Dieu l'ayant prise par la main la releva aussitôt, et elle demeura parfaitement guérie à l'heure même et durant tout le reste de ses jours (*Liv.* I).

J'ai connu un certain ecclésiastique nommé Nicolas, tellement attaché au monde que sa conversion semblait presque désespérée, qui en fut toutefois dégagé par son moyen, qui prit l'habit de religieux dans Clairvaux, et y fit profession ; et voyant que ceux qui s'y étaient retirés comme dans un port, après s'être sauvés du naufrage et des écueils de la vie du siècle, rachetaient par des larmes continuelles les pertes qu'ils y avaient faites, il désirait de les imiter, et ne le pouvant à cause de la dureté de son cœur, il supplia le saint avec grand sentiment de componction, qu'il impétrât de Dieu pour lui la grâce des larmes. A quoi le saint consentit très-volontiers, et il lui obtint par sa prière une si grande et si continuelle contrition de cœur avec la grâce des larmes, que depuis, soit qu'il mangeât, soit qu'il voyageât, soit qu'il s'entretînt avec quelqu'un, il avait toujours le visage et les yeux baignés de pleurs. Nous avons appris et vu un si grand nombre de semblables miracles qu'il a faits, et de si merveilleuses assistances qu'il a rendues aux hommes dans leurs différentes nécessités, que si quelqu'un les voulait tous raconter de vive voix ou par écrit, il pourrait causer de l'incrédulité à ceux qui n'ont point de goût pour les choses saintes, ou donner du dégoût aux incrédules (*Liv.* I).

Arnauld, abbé de Bonneval. *On n'a point ouï parler en nos jours d'une foi pareille à celle de tout ce peuple de Milan, ni d'une vertu égale à celle de ce grand saint. Il n'y avait qu'une humble et religieuse dispute entre eux et l'abbé : l'un attribuant la gloire des miracles à la grandeur de leur foi, et eux à l'éminence de sa sainteté, ayant cette ferme croyance qu'il obtiendrait de Dieu tout ce qu'il lui demanderait. Dans cette assurance ils lui amenèrent une femme que tout le monde connaissait, et qu'un esprit impur avait tourmentée pendant l'espace de sept ans. Ils le supplièrent de commander au démon, de la part de Dieu, de sortir du corps de cette pauvre misérable et de la laisser en paix. Cette vive foi du peuple causait une grande confusion à l'homme de Dieu : son humilité d'une part le détournait d'entreprendre des choses extraordinaires ; et de l'autre, voyant les instantes prières du peuple, il rougissait de résister davantage à la charité de ceux qui imploraient son secours, et il lui semblait qu'il offenserait Dieu et qu'il obscurcirait en quelque sorte sa toute-puissance, s'il s'en défiait et si sa foi ne répondait pas à la leur. Et ainsi il était agité en lui-même, et quoiqu'il leur dît que les miracles n'étaient pas pour les fidèles, mais pour les infidèles, il se recommanda au Saint-Esprit, et se mettant en prière, il reçut une vertu du ciel par laquelle il chassa le démon avec un esprit de force et d'autorité, et rendit cette femme entièrement guérie et tranquille.*

Ceux qui étaient présents étaient transportés de joie, et levant les mains au ciel, rendaient grâces à Dieu qui les avait visités d'en haut. Le bruit de cette action se répandit incontinent et causa une telle admiration à toute la ville, que tout le monde s'assembla de toutes parts dans les Eglises, dans les palais et dans les places publiques. On parlait partout de l'homme de Dieu, et on disait hautement que rien ne lui était impossible de tout ce qu'il demandait à Dieu ; et ils assuraient et croyaient que les oreilles du Seigneur étaient ouvertes pour exaucer ses prières ; ils ne pouvaient se lasser de le voir ni de l'entendre parler ; les uns se pressaient d'entrer où il était, et les autres attendaient à la porte pour le voir sortir. Les emplois des magistrats et les travaux des artisans cessèrent durant quelques jours. Toute la ville demeura comme suspendue et attachée à la vue de ce spectacle ; ils accouraient et demandaient sa bénédiction, et chacun croyait qu'il lui était utile et avantageux de toucher ses habits (*Liv.* II).

Entre ceux qui étaient tourmentés des mau-

vais esprits, une femme de Milan, fort âgée, et qui avait été autrefois dame de considération, fut amenée par beaucoup de personnes auprès du bienheureux père jusqu'à l'Eglise de Saint-Ambroise. Le démon, qui la possédait depuis longtemps, l'avait déjà tellement suffoquée, qu'ayant perdu l'usage de la vue, de l'ouïe et de la parole, grinçant les dents et étendant la langue de même que la trompe d'un éléphant, elle semblait plutôt un monstre qu'une femme....... Après que le serviteur de Dieu l'eut regardée, il connut que l'ennemi qui la possédait était violemment attaché à elle, et qu'il ne sortirait pas facilement d'une maison de laquelle il avait été si longtemps le maître. C'est pourquoi se tournant vers le peuple (dont la multitude était quasi innombrable), il commanda qu'on priât Dieu avec ferveur; et les ecclésiastiques et les religieux étant avec lui auprès de l'autel, il ordonna que la femme y fût amenée et retenue. Elle, résistant et étant agitée par une force diabolique et non humaine, frappa quelques-uns de ceux qui étaient près d'elle, et donna même un coup de pied au saint, qui méprisa avec douceur cette hardiesse du démon, et pour le mettre dehors invoqua le secours de Dieu, non par un mouvement de colère, mais par une supplication humble et tranquille, et offrit le saint sacrifice de la Messe. Toutes les fois qu'il faisait le signe de la croix sur l'hostie sacrée...... il combattait aussi le mauvais esprit avec les mêmes armes, savoir, par le signe de la croix, et autant de fois que ce saint faisait ce signe contre le diable, cet ennemi témoignait par le redoublement de sa fureur qu'il avait été frappé, et regimbant contre l'éperon, il montrait malgré lui par sa résistance la peine et le tourment qu'il endurait. L'Oraison dominicale étant achevée, le saint attaqua plus fortement l'ennemi, mettant le sacré corps de Notre-Seigneur sur la patène, et le tenant sur la tête de la femme, il prononça ces paroles : Esprit méchant, voici ton juge, voici celui qui a une puissance souveraine; résiste maintenant si tu peux. Voici celui qui voulant souffrir la mort pour notre salut dit hautement : Le temps est venu où le prince de ce monde sera chassé de son empire. Le corps que je tiens en mes mains est celui qui a été formé dans le sein d'une Vierge, qui a été étendu sur la croix, qui a reposé dans le tombeau, qui est ressuscité des morts, et qui est monté au ciel à la vue de ses disciples. C'est par la puissance terrible de cette Majesté adorable, que je te commande, esprit malicieux, de sortir du corps de sa servante, et de n'avoir jamais la hardiesse de la toucher.

Le démon étant forcé de la quitter, et ne pouvant demeurer davantage, la tourmentait plus cruellement, faisant paraître d'autant plus de fureur et de rage qu'il lui restait moins de temps pour l'exercer. Le saint père, retournant à l'autel, acheva la fraction de l'hostie salutaire et donna la paix au diacre afin qu'il la communiquât au peuple, et aussitôt la paix et la santé furent rendues à cette femme. Et ainsi ce mauvais esprit montra, non par sa confession libre, mais par une fuite involontaire et forcée, quelle est la vertu et la puissance des divins mystères. Le démon étant chassé, la femme que ce malheureux avait si longtemps affligée par de si grands tourments, recouvra la liberté naturelle de l'esprit ; l'usage des sens et de la raison lui étant rendu, et sa langue étant toute rentrée dans sa bouche, elle rendit à Dieu de publiques actions de grâces; et ayant regardé le saint abbé, son libérateur, elle se jeta à ses pieds. Il s'éleva un grand cri dans l'Eglise: des personnes de toute sorte d'âges chantaient les louanges de Dieu ; les cloches sonnèrent; le Seigneur était béni de tous. La révérence que l'on rendait au saint allait au delà de tout ce qu'on peut penser; et la ville étant transportée d'amour pour lui, lui rendait des honneurs qui étaient au-dessus de la condition d'un homme mortel.

Le même saint rendit la santé à beaucoup de personnes qui avaient la fièvre, en leur imposant les mains et en leur donnant à boire de l'eau bénite. D'autres qui avaient les mains sèches et plusieurs paralytiques furent guéris par son saint attouchement, et dans la même ville, en présence de divers témoins, il obtint du Père des lumières la puissance de rendre la vue à des aveugles, en faisant le signe de la croix sur eux. Etant entré vers le même temps dans la maison où logeait l'évêque d'Albe (que le pape lui avait donné pour associé dans cette légation), et voulant traiter d'affaires avec lui, lorsqu'ils conféraient ensemble il se présenta tout d'un coup un jeune homme qui avait une main sèche et renversée vers le bras, et qui se jeta à ses pieds, le suppliant instamment de le guérir. Mais le saint, qui s'occupait à autre chose, se contenta de lui donner sa bénédiction et lui commanda de se retirer, et lui dit avec des paroles plus sévères qu'à l'ordinaire qu'il ne l'importunât pas davantage. Le malade se retirait sans avoir obtenu ce qu'il demandait, lorsque le vénérable évêque lui ordonna incontinent de revenir, et, le prenant par la main, le présenta à l'abbé, disant : Ne fermez pas les entrailles de votre miséricorde pour celui-ci, qui vous a fait voir son obéissance en se retirant, quoiqu'il n'eût pas reçu la grâce qu'il espérait; mais plutôt obéissez à l'ordre que je vous donne de faire ce qu'il demande, et, en vertu de l'obéissance, accordez-lui sa prière; confiez-vous en la puissance de celui au nom duquel il espère recouvrer sa santé; demandez et vous obtiendrez, afin que nous le glorifiions de cette faveur, et que lui le glorifie de sa guérison tant désirée. Au commandement de l'évêque, l'abbé ayant pris la main du jeune homme, invoqua le Seigneur, qui l'exauça ; et ayant fait le signe de la croix, les nerfs qui s'étaient retirés s'étendirent, et la chair, que ce mal continuel avait comme gelée et roidie, ayant repris sa force et sa vigueur naturelle, devint flexible et capable de mouvement; et cette partie, qui avait été si longtemps languissante, fut plus tôt guérie qu'on ne saurait l'exprimer. L'évêque fut étonné en voyant l'effet d'une vertu si soudaine ; il en révéra ensuite davantage l'homme de Dieu, et fut lui-même un des témoins de ses

miracles et un de ceux qui les publièrent. Il le contraignit de souper le même soir avec lui; mais le saint ne s'y rendit qu'avec beaucoup de difficulté, et l'évêque ne lui persuada de demeurer qu'en lui représentant qu'une prodigieuse multitude de peuple l'attendait de tous côtés et qu'il ne pouvait sortir sans péril. Durant le souper, l'évêque donna à garder à un serviteur fidèle le plat dans lequel l'abbé avait mangé, et lui commanda qu'il le conservât avec beaucoup de soin, l'enfermant en quelque lieu séparé; et quelques jours après l'évêque étant tombé malade d'une violente fièvre, il se souvint de l'homme de Dieu et commanda qu'on lui fît venir ce serviteur auquel il dit : Apportez-moi présentement le plat de l'abbé de Clairvaux que je vous ai donné à garder, et lorsqu'il l'eut apporté, l'évêque lui dit : Versez de l'eau dans ce plat et y mettez de petits morceaux de pain; ce qui étant fait, se confiant au Seigneur et se recommandant aux prières de l'abbé, il mangea et but, et fut guéri à l'heure même. Le nombre de ceux qui arrivaient de toutes parts s'augmentait de jour en jour. Le saint attirait à soi les peuples par tant d'actions merveilleuses, et on ne lui donnait point de repos, parce que les autres trouvaient leur repos dans son travail et sa lassitude; ceux qui sortaient d'avec lui en rencontraient qui le venaient voir, et les uns succédaient aux autres, lui demandant des faveurs qu'ils espéraient recevoir. Parmi ce grand nombre de personnes, un gentilhomme présenta au serviteur de Dieu une petite fille qu'il tenait entre ses bras, laquelle avait tellement en horreur la clarté du jour, qu'encore qu'elle fermât toujours les paupières, elle ne laissait pas de mettre sa main sur ses yeux de peur que quelque petit rayon de lumière ne lui donnât dans la vue. On lui ôtait quelquefois les mains de dessus ses yeux avec violence, et lorsqu'elle voyait la clarté, elle criait et pleurait; la lumière lui était un supplice et la blessait comme si on lui eût percé le cerveau. L'homme de Dieu donna sa bénédiction à cette petite fille, et faisant le signe de la croix sur elle, il la renvoya plus calme; et pendant qu'on la reportait à la maison elle ouvrit d'elle-même les yeux et s'en alla à pied sans qu'on la portât (*Liv.* II).

Geoffroi, abbé de Clairvaux.

Je ne puis taire ce qui se passa sur le sujet des prédications qu'il fit pour le voyage de Jérusalem; quelques personnes ayant été extrêmement scandalisées contre lui, ou par simplicité, ou par malice, ou à cause des mauvaises suites et du mauvais succès de cette entreprise, bien que nous puissions dire toutefois avec vérité qu'il ne fut pas l'auteur de cette proposition. Car plusieurs ayant été déjà touchés des nouvelles qu'ils avaient apprises touchant la nécessité de cette guerre, quoique le roi le fît mander plusieurs fois pour ce sujet et qu'il fût aussi pressé par des lettres du pape pour s'y employer; il ne voulut jamais ni parler, ni donner conseil sur une affaire de telle importance, qu'après qu'il en eut reçu commandement de sa sainteté par un bref public, qui lui ordonnait, comme à la langue de l'Eglise romaine, d'exposer aux peuples et aux princes les raisons qui les obligeaient à s'y porter. Le but de ce bref apostolique était qu'ils entreprissent ce voyage par pénitence et pour la rémission de leurs péchés, ou afin de délivrer leurs frères, ou afin de donner leurs vies pour eux.

Ces choses et d'autres semblables pouvaient être dites avec vérité en cette rencontre; mais il faut plutôt rapporter ce qui persuada plus puissamment les esprits, qui est que le saint abbé prêcha publiquement la croisade. Dieu travaillant avec lui et confirmant ses paroles par des miracles; mais par quels et par combien de miracles? Par un si grand nombre, qu'il serait, non-seulement difficile de les rapporter tous, mais même de les compter, car on avait alors commencé à les écrire; mais enfin la multitude qui se présenta à l'écrivain l'étonna, et la grandeur de l'histoire surpassa les forces de l'historien, puisque quelquefois le vénérable père guérit en un seul jour jusqu'à vingt personnes affligées de diverses incommodités, et même davantage; et à peine se passa-t-il un jour qu'il ne fît de semblables miracles. Enfin Jésus-Christ fit en ce temps par l'attouchement et par les prières de son serviteur, que ceux mêmes qui étaient aveugles dès le ventre de leur mère virent la lumière; que les boiteux marchèrent droit; que ceux qui avaient des membres secs furent guéris; que les sourds ouïrent, et que les muets parlèrent : la grâce rétablissant d'une manière plus admirable ce que la nature avait laissé d'imparfait. Et toutefois l'Eglise d'Orient ne fut pas délivrée par ce secours qu'on lui envoya; mais l'Eglise du ciel en fut accrue et comblée de joie. Que si en cette occasion il a plu à Dieu de délivrer, non les corps des peuples de l'Orient des mains des infidèles, mais les âmes de ceux de l'Occident de la tyrannie du péché; qui osera lui dire : Pourquoi avez-vous fait ainsi? Ou qui est celui qui, jugeant sainement des choses, ne pleure plutôt le malheur de ceux qui étant revenus en Europe, sont retournés à leurs désordres et retombés dans des crimes égaux aux premiers qu'ils avaient commis, et possible encore plus énormes, que la mort des fidèles qui ont rendu leurs âmes à Dieu en faisant des fruits de pénitence, et après les avoir purifiées par divers travaux et afflictions? Que les habitants d'Egypte et les enfants des ténèbres, qui ne peuvent ni voir la vérité ni la confesser, disent tant qu'ils voudront : Il les a fait sortir finement pour les tuer dans le désert. Notre Sauveur souffre patiemment cet opprobre, qui est récompensé par le salut de tant d'âmes. Le bienheureux père dit aussi cette parole, bien remarquable entre plusieurs autres : s'il faut nécessairement que les hommes murmurent en cette rencontre, j'aime mieux que ce soit contre moi que contre Dieu. Ce m'est un extrême bonheur que Dieu daigne se servir de moi comme d'un bouclier. Je reçois de bon cœur les médisances des langues qui m'attaquent, et les dards empoisonnés des blasphémateurs qui me percent, afin qu'ils ne viennent pas jusqu'à la divine Majesté. Je souffrirai volontiers d'être déshonoré par eux, puisque l'honneur

de Dieu demeure à couvert par mon déshonneur. Ce sont les propres termes dont il s'est servi dans le second livre de la Considération.

Or quand le bruit lamentable de la ruine de cette armée courut premièrement en France, il arriva qu'un père présenta son fils qui était aveugle au serviteur de Dieu, le suppliant de lui rendre la vue, et qu'après l'avoir fléchi par beaucoup de prières, lorsqu'il s'en excusait, le saint, mettant la main sur l'enfant, demanda à Dieu que, si ç'avait été par l'ordre de sa providence qu'il avait prêché la Croisade aux chrétiens, et si son Saint-Esprit avait parlé par sa bouche, il lui plût en donner un témoignage en rendant la vue à cet aveugle. Et lorsqu'après son oraison il en attendait l'effet : Qu'est-ce que cela? dit l'enfant; je vois le iour. Il s'éleva d'abord un grand cri des assistants, qui étaient en très-grand nombre, non-seulement de religieux, mais aussi de séculiers, lesquels voyant que l'enfant avait recouvré la vue, furent merveilleusement consolés, et rendirent grâces à Dieu d'un si grand miracle.

Dans la province du Languedoc un certain Henry, qui de religieux était devenu un infâme apostat, dont la vie était très-corrompue, et la doctrine très-pernicieuse, avait séduit l'esprit de ce peuple naturellement léger, avec des paroles capables de persuader des ignorants; et comme l'Apôtre a prophétisé de quelques-uns, il faisait un trafic du mensonge, qu'il publiait avec duplicité et avec hypocrisie. Ce malheureux, étant ennemi déclaré de l'Eglise, parlait sans respect des saints sacrements et de ceux qui en sont les ministres, et n'avait pas fait peu de progrès dans un attentat si criminel ; car le vénérable père, écrivant sur son sujet au comte de Toulouse, lui dit ces paroles entre plusieurs autres : On trouvait déjà de tous côtés des églises sans peuples, des peuples sans prêtres, des prêtres sans le respect qui est dû à leur caractère, et enfin des chrétiens sans Jésus-Christ. On refusait l'entrée de la vie aux petits enfants des fidèles, en leur refusant la grâce du saint baptême. On se moquait des prières et des sacrifices pour les morts, de l'invocation des saints, des excommunications des évêques, des pèlerinages de dévotion, des constructions des temples, de la cessation des travaux les jours de fêtes, de la consécration du chrême et des saintes huiles ; et enfin on méprisait généralement toutes les cérémonies et toutes les coutumes de l'Eglise.

Cette nécessité pressante obligea saint Bernard d'y courir pour y apporter le remède ; et après en avoir été déjà prié plusieurs fois par cette Eglise affligée, il fut enfin persuadé et conduit par le révérend Aubry, évêque d'Ostie, et légat du saint-siége apostolique. A son arrivée il fut reçu avec une affection incroyable de tout le peuple, comme si c'eût été un ange venu du ciel. Il ne put toutefois demeurer longtemps dans ce pays, parce que personne ne pouvait arrêter la foule des peuples qui l'accablaient, tant était grande la multitude de ceux qui venaient jour et nuit pour lui demander sa bénédiction et implorer son secours. Il prêcha néanmoins durant quelques jours à Toulouse, et dans tous les autres lieux que ce misérable hérétique avait le plus fréquentés et plus infectés de ses erreurs, instruisant les plus simples dans la foi, fortifiant ceux qui chancelaient, rappelant ceux qui avaient été égarés, relevant ceux qui étaient tombés, pressant et confondant de telle sorte par le poids de son autorité les auteurs de ces désordres et ceux qui demeuraient dans leur endurcissement, que non-seulement ils n'osaient lui résister, mais ils n'avaient pas même la hardiesse de se présenter ni de paraître devant lui. Au reste, pour cet hérétique, bien qu'il s'enfuît et qu'il se cachât, on lui ferma toutefois de telle sorte les chemins, et on garda les passages avec tant de soin que, ne trouvant aucun lieu de sûreté, il fut enfin pris et amené chargé de chaînes, à l'évêque de Toulouse.

En ce voyage, Dieu fut aussi glorifié en son serviteur par un grand nombre de miracles qu'il fit en purifiant les esprits des uns, des erreurs impies dans lesquelles ils étaient tombés, et en guérissant les corps des autres de diverses maladies dont ils étaient affligés. En ce même pays il y a un lieu nommé Sarlat, où, après le sermon fini, on offrit des pains au serviteur de Dieu afin qu'il les bénît comme il avait accoutumé de faire partout, et, levant sa main et leur donnant sa bénédiction en faisant le signe de la croix au nom de Dieu, il dit : Vous reconnaîtrez que nous vous prêchons la vérité et que les hérétiques vous trompent par une fausse doctrine, si vos malades recouvrent la santé en mangeant de ce pain que j'ai bénit. Cette proposition donna de la crainte au vénérable évêque de Chartres, le grand Godefroi, qui était présent et proche du saint abbé et il dit : Ils seront guéris s'ils le prennent avec une ferme foi. A quoi notre bienheureux père répondit avec une ferme confiance en Dieu : Je je ne dis pas cela, mais je dis que tous ceux qui en mangeront seront guéris de leurs maladies, afin qu'ils connaissent par ce miracle que nous sommes véritables et que nous annonçons la parole de Dieu selon sa divine vérité. Il y eut tant de malades qui furent guéris en mangeant de ce pain, que le bruit de cet événement si merveilleux courut par toute la province et que le serviteur de Dieu, repassant par les lieux voisins, fut obligé d'éviter le concours insupportable du peuple, et appréhenda de repasser par où il était venu.

Le principal miracle que Dieu fit dans la même ville de Toulouse par l'entremise de son serviteur, fut la guérison d'un certain ecclésiastique, qui était affligé de paralysie. Lorsque la nuit s'approchait, l'homme de Dieu le visita dans la maison des chanoines réguliers de Saint-Saturnin, du nombre desquels il était, en ayant été prié par l'abbé et par ses confrères et il le trouva mourant et prêt à rendre l'esprit. Après que le bienheureux Bernard eut consolé celui qui était dans une telle extrémité et qu'il lui eut donné sa bénédiction, il sortit et parlant à Dieu dans son cœur avec autant de confiance que de foi, il disait secrètement, comme il l'a confessé de-

puts : Qu'attendez-vous, mon Seigneur et mon Dieu ? Ce peuple cherche des miracles et nous leur profiterons peu par nos paroles, si vous ne les confirmez par des effets miraculeux de votre puissance. A la même heure le paralytique se jeta hors de son lit et le suivit en courant, et l'ayant atteint, embrassa ses pieds sacrés avec la dévotion et le respect qu'il devait. Un des chanoines le rencontrant lorsqu'il courait ainsi en fut effrayé et s'écria comme s'il eût vu un fantôme : et véritablement il ne lui était pas aisé de croire que ce paralytique se fut levé de son lit, et ayant plus de sujet de s'imaginer que son âme étant sortie de son corps, lui apparaissait sous cette forme, il s'enfuit, mais enfin la vérité de la chose le rassura et fit reconnaître cette merveille à tous les autres. Ce bruit se répandit aussitôt partout, chacun se presse pour être témoin d'un si agréable spectacle : l'évêque même et le légat y viennent des premiers : on va de là à l'église, celui qui avait été guéri allant devant et mêlant sa voix avec les autres qui chantaient les louanges de Dieu, le peuple accourt de toutes parts : Jésus-Christ est béni, la foi triomphe, l'infidélité est confondue, la piété est glorieuse et l'impiété deshonorée. Après cette action le serviteur de Dieu étant entré dans la cellule où il demeurait, il fit garder avec soin toutes les avenues et fermer toutes les portes, afin qu'on ne laissât aucune entrée au peuple qui venait en foule pour le voir (l. III).

Les miracles que ce serviteur de Dieu faisait en s'en retournant de cette province, devenant plus fréquents et se multipliant de jour en jour, il n'avait point d'autres sentiments que ceux d'un homme qui avait appris de Jésus-Christ à être doux et humble de cœur, car s'entretenant en lui-même avec ses pensées, et parlant ensuite dans l'abondance du cœur, il disait à quelques-uns de ses religieux : Ces miracles me causent beaucoup d'admiration, ne pouvant comprendre ce qu'ils veulent dire, ni pourquoi il a plu à Dieu de faire de telles merveilles par une telle personne. Je ne crois pas avoir rien lu dans les saintes Ecritures, qui ait du rapport à cette sorte de miracles. Car quelquefois Dieu s'est servi en ces rencontres d'hommes qui étaient saints et parfaits, et quelquefois aussi d'hypocrites et de trompeurs. Mais quant à moi, je ne reconnais ni perfection, ni hypocrisie dans mes actions. Je sais que je n'ai point les mérites des saints que Dieu a accoutumé de rendre illustres par les miracles, et j'ai une secrète confiance que je ne suis pas aussi du nombre de ceux qui font beaucoup de miracles au nom de Dieu et qui ne sont point connus de lui. Le saint s'entretenait souvent en secret de ces sentiments et d'autres semblables avec des personnes spirituelles. Mais enfin il crut avoir trouvé un excellent moyen pour couvrir une grâce si particulière, en disant : Je sais que ces faveurs ne sont pas pour la sainteté d'un seul, mais qu'elles regardent le salut de plusieurs, et que Dieu ne considère pas tant la perfection de celui par lequel il les communique, que l'estime qu'on en fait, afin de rendre recommandable aux hommes la vertu qu'ils croient être dans une telle personne ; car ces grandes actions ne sont pas pour ceux qui les font, mais plutôt pour ceux qui les voient et qui en ont connaissance ; et Dieu ne leur donne pas ce pouvoir pour témoigner qu'ils soient plus saints que le reste des hommes ; mais afin d'imprimer davantage l'amour et le désir de la sainteté dans les autres. Et ainsi je n'ai nulle part à ces miracles, puisque je reconnais qu'ils sont plutôt pour autoriser le bien que la renommée publie de moi, que pour faire paraître ma vie meilleure, et Dieu ne m'en favorise pas afin de me rendre plus recommandable, mais afin de rendre les autres plus zélés pour la piété (*Liv.* III).

Le serviteur de Jésus-Christ étant une fois entré en Allemagne, il se pressait d'aller vers Mayence pour faire la paix entre le roi Lothaire et les neveux de l'empereur Henry, son prédécesseur, savoir, Conrad, qui succéda depuis à Lothaire, et Frédéric, père de ce Frédéric, lequel ayant été élu après Conrad, est aujourd'hui empereur. Le vénérable Albert, archevêque de Mayence, envoya au devant du serviteur de Dieu un vénérable ecclésiastique nommé Mascelin, qui dit au saint que son maître l'avait envoyé pour le servir. Mais l'homme de Dieu l'ayant un peu considéré, lui dit : Un autre Maître vous a envoyé ici pour le servir. Cet Allemand étant surpris, et ne comprenant pas bien ce qu'il voulait lui dire, assurait encore plus fermement que c'était par l'ordre de l'archevêque de Mayence, son maître, qu'il était venu ; et le serviteur de Dieu au contraire lui dit : Vous vous trompez ; c'est un plus grand maître, savoir, Jésus-Christ, qui vous a envoyé. Cet homme, pénétrant enfin dans l'intention de saint Bernard, lui répondit : Pensez-vous que je veuille être religieux ? A Dieu ne plaise ! je n'en ai pas la moindre pensée, et ce dessein n'est jamais entré dans mon esprit. Toutefois bien qu'il rejetât cette proposition, l'homme de Dieu assura qu'il fallait nécessairement que ce que Dieu avait ordonné de lui fût accompli, et non pas ce que lui-même en avait pensé. Et étant converti à Dieu dans ce même voyage, il abandonna le monde, et suivit saint Bernard comme il lui avait prédit, avec plusieurs autres hommes savants et de qualité, que le saint avait convertis au même temps.

Henry, frère du roi de France, qui remplit aujourd'hui si dignement le siége épiscopal de l'Eglise de Beauvais, fut converti d'une manière presque semblable à celle dont nous venons de parler. Car ce prince étant venu consulter l'homme de Dieu touchant quelque affaire séculière, et visitant les religieux, il se recommanda à leurs prières ; et le saint père, entre plusieurs paroles d'exhortation, lui dit : J'ai cette confiance en Dieu, que vous ne mourrez pas dans la condition où vous êtes, et que vous éprouverez bientôt par votre propre expérience, combien l'intercession et les prières de ces religieux, lesquelles vous avez désirées, vous seront utiles et salutaires. Ce qui fut accompli le même jour qu'il l'avait prédit, au

grand étonnement de plusieurs; et tout le monastère fut rempli d'une extrême joie à cause de la conversion d'un jeune prince de si grande qualité. Tous ses amis le pleuraient, et tous ceux de sa maison jetaient des cris comme s'ils l'eussent vu mort. Celui qui s'en affligeait plus que tous les autres était un certain André Parisien, qui disait tout haut que Henry était ivre et qu'il était insensé, s'emportant jusques aux injures et aux blasphèmes. Et Henry, au contraire, supplia le serviteur de Dieu de travailler particulièrement pour la conversion de cet homme. Mais le saint lui répondit en présence de plusieurs : Renvoyez-le, son âme est plongée maintenant dans l'amertume et dans la douleur; mais n'en soyez point en peine, il est à vous. Et lorsque Henry le pressait encore plus instamment de parler à André, à cause de l'espérance qu'il avait conçue, l'homme de Dieu le regardant avec plus de sévérité, lui dit : Ne vous ai-je pas déjà assuré qu'il est à vous? André entendant cette parole qui se disait en sa présence, comme il était fort méchant et avait une horrible aversion de cette vie sainte, il disait en lui-même, comme il le confesse encore aujourd'hui : Par là je cannais maintenant que tu es un faux prophète, puisque je suis assuré que tu as avancé une chose qui n'arrivera jamais. Je ne cesserai de te faire ce reproche devant le roi, en présence des princes, et en quelque assemblée que je te voie, afin que ton mensonge soit connu de toute la France. Mais qui peut exprimer combien Dieu est admirable dans ses conseils sur les hommes, se moquant de leurs vains efforts, qui ne peuvent l'empêcher d'exécuter ses décrets éternels, en la manière et au temps qu'il l'a résolu? Car le jour suivant, André s'en retournait faisant toutes sortes d'imprécations contre le monastère où il laissait son cher maître, s'emportant jusqu'à désirer que cette vallée s'abîmât avec tous ceux qui y demeuraient. Ce qui ne causa pas peu d'étonnement à ceux qui avaient entendu ce que le saint avait prédit de lui, voyant qu'il s'en allait de la sorte. Mais Notre-Seigneur ne permit pas que leur faiblesse et leur peu de foi fût longtemps exposée à cette tentation. Il passa seulement un jour rejetant en quelque sorte la grâce de Dieu, et la nuit suivante il fut vaincu, et, comme s'il eût été lié, l'esprit de Dieu l'entraînant et lui faisant violence, il ne put attendre que le jour fût venu, mais se levant avant qu'il commençât à paraître et s'en retournant en diligence au monastère, il nous fit voir en sa personne comme un autre Saul, ou plutôt il représentait la conversion de Saul en un autre Paul (*liv.* III).

La reine de France, femme de Louis le jeune, avait passé plusieurs années avec lui sans avoir d'enfants. Le saint homme se trouvant auprès du roi pour travailler à pacifier quelque différend, la reine s'y opposant, comme il l'exhortait de ne le plus faire et de donner un meilleur conseil au roi, elle commença dans la suite du discours à se plaindre de sa stérilité et à le supplier humblement de lui obtenir de Dieu un enfant par ses prières. Si vous faites ce que je vous conseille, lui répondit-il, j'obtiendrai de Dieu ce que vous désirez. Elle le lui promit, et cet accommodement fut aussitôt fait. Le roi voyant ce différend terminé et ayant su de la reine ce qui s'était passé, priait avec humilité l'homme de Dieu d'accomplir aussi sa promesse. Et l'effet en fut si prompt que la reine accoucha l'année suivante environ au même temps.

Nous avons ouï le révérendissime Girauld, évêque de Limoges, assurer qu'un jeune homme de sa maison, qui avait été blessé mortellement à la tête, étant couché par terre, écumant et ayant perdu toute connaissance, on lui mit dans la bouche un morceau du pain que l'homme de Dieu avait bénit, et qu'il en sentit d'abord la vertu, qu'il se leva à l'heure même et se trouva parfaitement guéri au même moment. Je ne dois pas taire aussi, que la même bénédiction conservait le pain de toute sorte de corruption, jusque-là que nous en avons vu plusieurs qui ont gardé de ces pains l'espace de sept ans et davantage sans qu'ils fussent changés, ni en la couleur ni au goût.

Depuis fort peu de jours, conférant sur ce sujet avec les vénérables abbés Gérard et Henri qui venaient de Suède, il nous assurèrent que depuis plus d'onze ans, ils gardaient chez eux un pain bénit par le saint, qui s'était conservé sans se corrompre. Nous savons qu'il y en a de semblables chez quelques-uns de notre ordre, et nous croyons qu'il y en a beaucoup de pareils en pareils lieux. Nous en rapporterons maintenant une preuve manifeste et convaincante.

Eskile, archevêque de Danemark, grand et illustre personnage, avait un respect tout particulier pour le saint père et l'aimait uniquement. Et il ne se contenta pas de le voir dans ses enfants, lorsqu'il eut bâti une nouvelle maison et eut obtenu, comme il le désirait, des religieux de cette sainte congrégation pour la remplir. L'extrême passion qu'il eut de le voir fut si puissante sur son esprit, qu'encore que ce prélat eût une autorité éminente dans ces îles du septentrion et qu'il y gouvernât également l'Eglise et la république, il voulut néanmoins abandonner pour un temps toute son administration et exposer sa personne à tous les dangers et tous les travaux d'un si long et pénible voyage. Car je ne veux point parler de ce qu'il y dépensa, étant peu considérable, quoique j'aie su de lui-même que sa dépense s'est montée à plus de six cents marcs d'argent. Cet homme si humble et si élevé tout ensemble arriva à Clairvaux, y étant attiré des extrémités de la terre, non par le désir curieux d'entendre la sagesse de ce nouveau Salomon; mais par l'ardeur de sa foi et par la plénitude de sa piété. Il serait difficile d'exprimer combien il répandit de larmes et de quelle sorte il agit, non seulement à l'égard de celui qu'il respectait si particulièrement, mais aussi avec les moindres de tous les religieux. Enfin étant prêt de s'en retourner en son pays, pour pouvoir remporter avec soi du pain bénit par le serviteur de Dieu, il recommanda par un sentiment humain de le recuire dans le four pour le

conserver plus longtemps, comme le biscuit que l'on fait pour ceux qui voyagent sur mer. De quoi le saint étant averti, il ne permit pas qu'un homme si dévot se trompât de cette sorte ; mais il lui reprocha doucement qu'il ne lui trouvait pas assez de foi en cette rencontre, et lui dit : Pensez-vous que la bénédiction ne puisse pas mieux conserver ce pain que la force du feu par lequel vous le voulez faire repasser ? Et il ne voulut pas bénir celui qui avait été recuit ; mais il commanda qu'on lui apportât du pain ordinaire, et l'ayant bénit, il lui dit : Emportez celui-ci avec vous et ne craignez plus qu'il se corrompe. Il l'emporta en s'en retournant chez soi et il se tient encore aujourd'hui heureux de se voir convaincu de peu de foi par la vérité claire et manifeste qui a confirmé la parole de ce saint. Il n'a pu résister au désir qu'il a eu depuis de visiter le sépulcre du saint père, pour lequel il n'a pas maintenant moins d'affection qu'il avait alors, comme il n'a pas aussi moins de confiance en lui que lorsqu'il était en vie, ne doutant point qu'il ne soit plus véritablement vivant qu'il ne fut jamais. Il nous a confessé aussi que le pain qu'il avait emporté avec lui, s'était conservé depuis trois ans, par la foi et par la bénédiction de cet illustre serviteur de Dieu (liv. III).

Cet homme bienheureux (saint Bernard) étant venu en Allemagne, fit paraître avec tant d'éclat la grâce qu'il avait reçue de Dieu de guérir les maladies, que l'éminence de ses miracles n'est pas moins au-dessus de toutes paroles, que le récit qu'on en peut faire est au-dessus de toute créance. Car par le témoignage de ceux qui furent présents, qui les virent de leurs propres yeux et les observèrent avec plus de soin, étant près d'un village appelé Doningue, situé au territoire de Constance, il rendit en un seul jour la vue à onze aveugles, par l'imposition de ses mains, guérit dix manchots et fit marcher droit dix-huit boiteux. Au reste de peur qu'il ne semble que l'abondance nous ait rendus pauvres, d'entre un si grand nombre de miracles nous en rapporterons quelques-uns de ceux qu'il a faits dans les lieux les plus célèbres afin d'en conserver la mémoire.

Il guérit un aveugle à Constance, une femme muette à Bâle, et un enfant boiteux à Spire, en présence de Codrad, roi des Romains. Mais surtout il fit éclater sa vertu dans Francfort, au diocèse de Mayence ; car on lui apportait tous les malades de cette province, et il y avait un si grand concours de monde, que le roi dont nous avons parlé, ne pouvant un jour arrêter le peuple qui l'accablait, quitta son manteau royal et prenant le saint entre ses bras l'emporta hors de l'Eglise. Entre plusieurs qui reçurent la santé en ce lieu, un vieillard des environs qui était paralytique, homme connu et honoré de plusieurs, ne put être amené devant le serviteur de Dieu qu'avec beaucoup de peine, quelques prières que ses amis fissent. Après que le saint eut fait pour lui une courte oraison selon sa coutume, il se leva incontinent et fut guéri, ne paraissant pas seulement délivré de son incommodité, mais aussi fort et vigoureux ; de sorte qu'il semblait en le voyant que c'était plutôt une autre personne que la même, dont l'état eût été changé. Nous savons aussi par le rapport de plusieurs autres, qui ont observé avec plus de soin ce que fit le saint en la ville de Cologne durant l'espace de trois jours qu'il y demeura, que par ses prières et par l'imposition de ses mains il redressa douze boiteux, guérit deux manchots, rendit la vue à cinq aveugles, la parole à trois muets et l'ouïe à dix sourds.

Le bienheureux abbé étant à Aix-la-Chapelle... et offrant le saint sacrifice dans cette chapelle, la plus fameuse de tout l'empire romain, le Roi des Rois et le Seigneur des Seigneurs fit paraître sa puissance en faisant marcher droit un boiteux et rendant la vue à quatre aveugles par l'entremise de son serviteur.

Le pape Eugène III, qui était auparavant religieux de Clairvaux et abbé de saint Anastase, après avoir été élevé dans Rome au souverain pontificat, vint en France et le saint l'accompagna, la vertu et le pouvoir des apôtres ne paraissant pas avec moins d'éclat en l'un que leur dignité en l'autre, car il venait au serviteur de Dieu un si grand concours de personnes malades de diverses qualités d'incommodités, que le pape étant un jour entré avec beaucoup de piété dans l'église où ce saint disait la messe, le sacrifice étant achevé et ceux qui désiraient être guéris, venant selon leur coutume, il s'en fallut peu que sa sainteté ne fût elle-même étouffée par la multitude ; et ses officiers eurent beaucoup de peine à la tirer de la presse.

La même année les abbés de l'ordre étant assemblés à Cîteaux selon la coutume, le pape dont nous avons parlé s'y voulut trouver, n'y présidant pas tant par l'autorité apostolique, qu'y assistant par un amour fraternel et voulant passer parmi eux comme un d'entre eux. Vers le soir l'assemblée étant finie et le serviteur de Dieu se retirant dans la cellule où il couchait, on lui amena des lieux circonvoisins un enfant qui était sourd, et comme nous l'avons appris depuis, il y avait longtemps que veillant à la garde de son troupeau, il fut frappé d'une subite frayeur qui le rendit entièrement sourd ; le saint père priant et mettant les mains sur lui, lui demanda s'il l'entendait. Alors l'enfant s'écria d'un transport de joie et d'affection : Je vous entends, mon père, je vous entends, et il l'embrassa si étroitement, que l'on eut de la peine à l'en séparer. Le bruit de ce miracle se répandit d'abord partout. On présenta cet enfant au pape et aux autres personnes qui l'accompagnaient, et ce miracle fut très-célèbre (liv. III)

Lorsque le saint père vivait encore dans le monastère de Clairvaux et qu'il achevait courageusement sa cour e, étant malade au lit, le peuple de Metz reçut une très-grande plaie : car étant sortis en grand nombre contre les princes voisins, qui avaient extrêmement irrité par leurs mauvais traitements cette ville si considérable, il en fut défait plusieurs par un fort petit nombre des ennemis, et se trou-

vant enfin renfermés dans un passage étroit entre Froidmont et la Moselle, et tombant les uns sur les autres, il en mourut à ce qu'on dit, plus de deux mille en une heure ; les uns étant tués par l'épée et les autres noyés dans le fleuve. Cette ville célèbre ayant conçu un violent ressentiment de cette perte, elle assemblait toutes ses forces pour en tirer raison, et d'autre côté le grand butin avait rendu ceux du parti contraire plus forts, et l'heureux événement de ce combat plus hardis et plus insolents. Toute cette province était menacée d'une désolation inévitable, lorsque leur vénérable métropolitain Illin, archevêque de Trèves, étant sensiblement affligé des maux passés et en craignant encore de plus grands à l'avenir, et comme un bon père ayant soin de ses enfants, implora avec grande instance le secours de l'homme de Dieu, qui était son unique refuge dans une si extrême affliction. Venant donc à Clairvaux et se jetant aux pieds du saint et de tous les religieux avec une profonde humilité, il le supplia et conjura qu'il lui plût s'opposer à de si grands maux, auxquels il n'y avait que lui seul qui pût apporter quelque remède. Dieu qui conduisait tous les pas de ce serviteur fidèle, et qui l'employait comme un excellent ministre dans toutes les affaires les plus importantes, avait quelques jours auparavant un peu diminué son mal, ainsi qu'il le témoigna alors en écrivant au vénérable Hugues, évêque d'Ostie, par ces mots : Ce que l'on vous a dit est véritable, j'ai été malade jusques à la mort ; mais comme je vois, j'ai été rappelé à la mort. Toutefois je pense que ce ne sera pas pour longtemps. Et parce qu'il estimait plutôt sa vie mortelle une mort qu'une vie, il ne croyait pas avoir été retiré de la mort : mais il pensait être revenu à la mort, sa fin étant différée, bien qu'il sût que ce retardement ne devait pas être long. Il fut soutenu en cette rencontre, comme en beaucoup d'autres, par l'assistance de la grâce de Dieu, qui tenait cette belle âme dans ses mains, pour en faire ce qui lui était agréable. Car quand il se trouvait engagé dans quelque affaire importante, il ne manquait jamais des forces du corps, son esprit surmontant toutes sortes de difficultés, jusqu'à causer de l'admiration à ceux qui le voyaient surpasser les hommes les plus forts, dans les maux qu'il fallait souffrir ; et quand les choses, qu'il entreprenait étaient achevées, comme s'il fût revenu dans son état naturel, il était affligé de beaucoup de maux différents, de sorte qu'il avait de la peine à vivre lorsqu'il était de loisir, au lieu qu'étant occupé il était toujours fort et vigoureux. Le secours qu'il reçut du ciel dans la dernière action de sa vie fut si visible, et parut si hautement, qu'il semblait que le travail lui redonnât de nouvelles forces. Il arriva enfin que les deux armées ennemies étant campées de part et d'autre sur les deux bords de la Moselle, et ce fidèle médiateur les suppliant de faire la paix, ceux du parti contraire refusèrent avec beaucoup d'obstination et d'animosité ce qu'on leur demandait, étant devenus plus insolents depuis la grande défaite de ceux de Metz ; et comme s'ils eussent été agités de fureur, ils s'en allèrent sans saluer le serviteur de Dieu, et ne laissant à tous les autres que le désespoir de la paix, qu'ils avaient auparavant espérée. Ce ne fut pas par quelque sorte de mépris, qu'ils s'enfuirent, mais par la crainte que leur imprimait le respect qu'ils lui portaient. Car il y en avait entre eux qui craignaient qu'étant présent, il ne les fît facilement changer d'avis, quoique très-attachés à leurs mauvais sentiments, ne considérant pas assez le pouvoir, qu'il avait même sur les absents par la force de l'esprit de Dieu, qui n'est jamais absent de personne. L'assemblée commençait déjà à se séparer avec beaucoup de confusion ; ils ne pensaient plus qu'à la guerre de part et d'autre ; ils ne cherchaient plus que les moyens de se faire du mal ; et toutefois le saint consola les religieux, qui étaient venus avec lui, en leur disant : Ne vous mettez point en peine ; car bien qu'il se rencontre beaucoup de difficultés et de traverses, vous verrez toutefois la paix que l'on a tant désirée. Il leur découvrit aussi la révélation qu'il en avait eue ; et leur en fit le récit de cette sorte. Il me semblait cette nuit en songe, que je disais la grand'messe, et qu'ayant presqu'achevé la première oraison, je m'étais souvenu, que le cantique des anges Gloire à Dieu dans les cieux, *devait l'avoir précédée, et qu'ayant rougi de cette faute, je commençai ce cantique, que j'avais omis par oubliance, et le dis tout entier avec vous. Aussitôt après minuit le saint reçut une députation de la part des princes, qui se repentaient de la guerre, et alors il se tourna avec joie vers ceux de sa compagnie, et leur dit : Voyez comme les affaires se disposent à nous donner sujet de chanter cet agréable cantique de gloire et de paix, selon la promesse qui nous a été faite par cette révélation. Cependant ceux des deux partis s'étant assemblés, on chercha durant quelques jours le moyen de terminer ce différend. Mais ils eussent plusieurs fois perdu l'espérance de voir réussir ce traité, à cause des grandes difficultés qui s'y rencontraient, si la promesse si ferme et si constante du saint abbé, qui était venue à la connaissance de tout le monde, ne les eût consolés et fortifiés. Ce retardement servit beaucoup, principalement à ceux qui étaient affligés de diverses maladies, parce qu'ils reçurent la guérison du corps, et ceux qui les virent celle de l'âme, étant confirmés dans la foi. Car il venait de toutes parts un si grand nombre de languissants, et ils causaient un tel embarras, qu'il était presqu'impossible de pouvoir traiter cet accommodement, jusqu'à ce que l'on eût trouvé une île au milieu de la rivière, où les principaux des deux partis allèrent dans des nacelles. Ce fut en ce lieu qu'ils s'accordèrent de tout par le jugement de cet arbitre si équitable, et qu'ils se réconcilièrent les uns avec les autres, en se donnant le baiser de paix.*

La guérison d'une certaine femme fut le plus célèbre de tous les miracles qui se firent en ce lieu par l'entremise de ce grand saint. Elle était tourmentée depuis huit ans d'une très-cruelle maladie qui lui causait un grand trem-

blement, et de violentes agitations dans tous ses membres. Lorsqu'il semblait que la paix était quasi désespérée, étant encore survenu de plus fâcheuses difficultés que les premières, il arriva par l'ordre de la Providence, que cette femme vint toute tremblante, ainsi que nous l'avons dit, ne causant pas moins d'horreur que de pitié à ceux qui s'assemblaient pour voir un si funeste spectacle. Après que le saint eut prié pour elle, son agitation cessa peu à peu, et elle recouvra incontinent une parfaite santé. Cette merveille causa tant d'admiration aux plus insensibles mêmes, qu'ils se frappaient la poitrine, témoignant durant une bonne demie-heure par leurs larmes et par leurs acclamations, combien ils en étaient touchés : et enfin il se fit une si grande foule et un tel concours de personnes, qui se jetaient aux pieds sacrés de l'homme de Dieu pour les baiser, qu'il fut presque en hasard d'être étouffé, et il fallut que les religieux l'emportassent et le missent dans une nacelle, qu'ils éloignèrent un peu du bord. Et quand les princes le furent venus trouver, et qu'il les eut priés, comme il avait déjà fait, de conclure la paix, ils lui répondirent en soupirant : Il faut que nous écoutions favorablement celui que nous voyons être aimé et exaucé de Dieu, et que nous fassions beaucoup de choses à sa recommandation, puisque Dieu fait en notre présence de si grands miracles à sa prière. Mais comme le saint savait toujours rejeter avec adresse ces sujets de vaine gloire, il leur dit : Ce n'est pas pour moi que Dieu fait ces merveilles, mais pour vous. Un pareil miracle, arrivé dans une pareille occasion, disposa les habitants de Metz à la paix.

Le saint étant aussi sur la rivière de la Moselle, dans un bateau où il s'était mis pour éviter la foule importune du peuple qui accourait à lui de toutes parts, un aveugle, d'entre ceux qui désiraient d'être guéris, criait au bord du fleuve en suppliant qu'on le menât à lui ; et parce que le saint passait outre, cet aveugle entendit le bruit d'un pêcheur qui le suivait dans une nacelle, il détacha son manteau et le lui jeta afin qu'il le reçût dans son bateau, comme il fit ; et quand il fut arrivé auprès du saint, il reçut la vue en un moment par l'imposition de ses mains, à cause de sa grande foi, disant, rempli d'admiration : Je vois les collines, je vois les hommes, les arbres et tout ce qui est visible (*Liv.* III).

CHAPITRE XVI.

Certitude des faits que nous venons de rapporter. Ils sont surnaturels, ils n'ont point été opérés par les démons. Conséquences qui résultent de ces vérités ; et conclusion de la première partie de cet ouvrage.

C'en est assez : la suite de cet ouvrage m'engagera peut-être à établir ailleurs la certitude de plusieurs autres faits qui pourraient ici multiplier mes preuves et les confirmer. Le don des miracles n'a pas cessé dans l'Eglise catholique, et il y subsiste même encore dans ces derniers temps qui ont suivi le schisme funeste par lequel les prétendus réformateurs du seizième siècle ont détaché du sein de cette Eglise les peuples qu'ils ont engagés dans leurs erreurs. La critique la plus éclairée et la plus judicieuse peut citer, sans crainte et sans rougir, les actes juridiques par lesquels plusieurs évêques de l'Eglise catholique et surtout les papes, chefs des évêques et de toute l'Eglise, ont souvent constaté authentiquement des prodiges qu'il a plu à Dieu d'opérer dans ces derniers siècles, par l'intercession de ses saints. Cette assertion n'est point hasardée et elle n'est point nouvelle. Plût à Dieu que quelque protestant savant et sincèrement impartial voulût l'examiner avec l'attention que mérite un objet aussi intéressant, il trouverait qu'ordinairement on n'y a opposé jusqu'à présent que des préjugés injustes, enfantés par l'esprit de parti, fondés sur de très-faibles conjectures, répandus avec une animosité imprudente et téméraire, et adoptés par la passion et par l'ignorance. Je n'en dirai pas davantage pour le présent et je retourne aux témoins que j'ai déjà produits et qui ici me suffisent, comme nous allons le voir.

Je parle toujours dans la supposition d'avoir affaire à un incrédule qui agisse avec candeur. Quiconque est déterminé à nier obstinément tout miracle qu'il n'aura pas vu de ses propres yeux est un homme avec lequel je n'ai rien à démêler. Cela posé :

Saint Irénée, saint Grégoire de Nazianze, Sulpice Sévère, saint Ambroise, saint Augustin, saint Bernard, Guillaume, Arnold et Geoffroi ont attesté des miracles arrivés de leur temps ; or leur témoignage est absolument digne de foi : ces miracles ont donc existé. Si cela est, il a existé des miracles qui ont autorisé les dogmes et la morale que Jésus-Christ a enseignés, le culte qu'il a établi et les lois qu'il a prescrites. Je ne le prouverai pas, les faits parlent eux-mêmes ; je puis donc rappeler ici le raisonnement que nous avons fait à l'occasion des miracles de Jésus-Christ, et pour le fond il reprendra toute sa force. Si la religion chrétienne a été autorisée par les miracles que nous avons rapportés, ou Dieu lui-même est l'auteur de cette religion, et ce qu'elle enseigne est vrai, ou il faut reconnaître un Dieu méchant et séducteur, qui induit les hommes en erreur et qui les engage dans l'impiété, ou un Dieu indolent et sans providence, qui abandonne sans ressource à l'erreur et à l'impiété les hommes qui cherchent le plus ardemment la vérité et la piété. Les blasphèmes contenus dans la seconde partie de ce dilemme répugnent évidemment à la raison et aux principes du déiste ; il est donc vrai que Dieu est lui-même l'auteur de la religion chrétienne et que ce qu'elle enseigne est vrai.

Je m'arrête ici, et je demande au déiste quel parti il veut prendre. Qu'il choisisse à son gré les armes et qu'il se défende. Nous le prions seulement de répondre avec précision, sans détour, sans obscurcir par des subtilités méprisables une question claire en elle-même, sans recourir à des défaites vagues qui évitent de toucher le nœud de la dif-

ficulté qu'il faut résoudre. Admettez-vous que les ouvrages que j'ai cités appartiennent aux auteurs sous le nom desquels je les ai cités? Je ne pense pas que cet article doive nous arrêter. J'ai eu soin de ne choisir que des ouvrages dont le sort est décidé et qui ne sont plus susceptibles de controverse. Si cependant vous aviez quelque doute à ce sujet, consultez les critiques les plus accrédités et les plus exacts, et, après avoir pesé leurs raisons et vous être convaincu qu'ils s'accordent, je ne crois pas que vous vouliez contester avec eux.

Supposé donc, ce qui est indubitable, que les ouvrages cités soient légitimes et authentiques, admettez-vous mes citations comme justes? Si vous avez quelque doute à ce sujet, consultez les textes originaux : vous ne découvrirez ni infidélité, ni supercherie de ma part.

Poursuivons. Puisque les ouvrages cités sont légitimes et que mes témoins disent réellement ce que je leur ai fait dire, que leur répondrez-vous? Vous hésitez. Ils sont chrétiens, dites-vous. Je vous entends. Leur bonne foi vous est suspecte? Injuste et partial que vous êtes! Quand vous donnez aux défenseurs de la religion si souvent et si mal à propos le nom flétrissant de fanatiques, vous êtes moins impardonnable. La force de l'habitude et vos préjugés vous entraînent alors et vous engagent à traiter avec mépris des hommes qu'ordinairement vous ne connaissez guère; mais vous ne pouvez accuser de mensonge et d'imposture les Pères de l'Eglise, sans vous rendre coupable d'une témérité et d'une malice réfléchie. Vous ne pouvez point ignorer leur attachement inviolable pour la religion chrétienne et pour sa morale, qu'ils croyaient émanée de Dieu; vous ne pouvez point ignorer que cette religion, vraie ou fausse qu'elle soit, ne condamne le mensonge et l'imposture avec une sévérité inflexible. Selon vous ils sont donc prévaricateurs d'une loi qu'ils reconnaissaient pour divine. De quel droit osez-vous ternir ainsi leur mémoire? Leur probité a été respectée dans tous les siècles par ceux qui ont le plus médité leur caractère et leur doctrine; quelle raison avez-vous pour les accuser? où sont vos preuves? J'en appelle à votre conscience. Si quelqu'un de vos sages du déisme, de vos chefs, de vos maîtres, s'était jamais donné pour témoin d'un événement surnaturel, qui fût aussi concluant en faveur de l'incrédulité, que le sont en faveur de la religion ceux que les Pères attestent; quels titres odieux votre parti ne donnerait-il point à un chrétien qui, pour vous ravir cette preuve, aurait l'audace de révoquer en doute la sincérité du philosophe? et cependant quel contraste ne formeraient point vos principes, mis en parallèle avec ceux de l'Evangile, l'incrédule avec le saint? Soyez équitable et j'en ai assez dit, et je puis me dispenser de développer plusieurs réflexions que le sujet me présente et qui seraient très-propres à mettre dans un nouveau jour l'injustice de vos soupçons. Les écrits que j'ai cités ont été composés pour être publiés du vivant de leurs auteurs, et dès lors ils ont été effectivement publiés, lus et divulgués. Comment des prélats célèbres par leur esprit, par leur savoir et par leur prudence ont-ils été assez insensés pour insérer dans de semblables ouvrages des fictions dont tout le monde pouvait reconnaître la fausseté et qui auraient suffi pour les décréditer et les avilir? Pourquoi détaillent-ils les circonstances, les lieux, les personnes? Comment osent-ils citer souvent pour témoins des communautés nombreuses, des villes, des peuples entiers? pourquoi personne n'a-t-il démenti leurs paroles? pourquoi leur siècle au lieu de s'élever contre des ouvrages remplis de mensonges impudents, les a-t-il reçus avec un applaudissement universel et transmis avec vénération à la postérité? Les hommes pour être chrétiens cessent-ils donc d'être hommes et doués de raison? les règles les plus sûres de critique n'auront-elles plus de force dès qu'elles assurent des faits qui favorisent la religion?

Remarquez, je vous prie, que ces réflexions (c'est pour cela en partie que je les indique) établissent presque toutes la certitude absolue des faits et prouvent non-seulement que les témoins que j'ai cités n'ont point voulu tromper, mais outre cela qu'ils ne se sont point trompés dans ce qu'ils rapportent. J'ai voulu prévenir cette nouvelle objection, pour éviter les redites perpétuelles dans lesquelles l'uniformité de la matière m'entraîne. Jetez donc derechef, je vous en prie, un coup d'œil sur les narrations que j'ai extraites; examinez la nature des faits dont il est question, les auteurs qui les attestent, les temps auxquels ils en ont écrit l'histoire, la manière dont ils l'ont écrite et l'approbation de leur siècle; et si après cette discussion vous avez encore quelque difficulté, qui ne combatte pas seulement quelque fait particulier et qui ne soit pas une simple conjecture destituée de fondement, nous y satisferons volontiers. En attendant nous nous servirons du droit évident que nous avons de conclure selon toutes les règles du bon sens et de la critique, que des faits notoires, sensibles, rapportés par des auteurs dignes de foi, contemporains, instruits, contre lesquels personne ne réclame, que ceux mêmes qui auraient pu et dû réclamer ont admis, sont des faits certains qui ont réellement existé. Les principes sur lesquels ma conclusion se fonde se rapportent aux autorités que j'ai citées et aux réflexions que j'ai touchées, réflexions qu'il est si aisé de suivre, que j'ai cru devoir ne point les étendre davantage.

Il ne me reste plus qu'à fermer les chemins à mon adversaire, pour l'empêcher de se jeter dans les deux dernières retraites qui pourraient le tenter.

Les événements que nous avons rapportés ne peuvent-ils pas avoir eu des causes purement physiques et mécaniques, dérivées d'une imagination frappée?

Supposé même qu'ils soient miraculeux,

qui sait si ce n'est point le démon qui les a opérés ?

Le premier de ces deux expédients est analogue au goût et au langage philosophique du dix-huitième siècle. Le second est le parti d'un homme poussé à bout qui cherche à s'envelopper dans les ténèbres. Ils sont insuffisants l'un et l'autre pour résister à nos preuves. En voici les raisons simples et dégagées de l'attirail qui accompagne les dissertations qu'on peut consulter sur cette matière.

La force de l'imagination est grande à la vérité; son pouvoir sur le corps de l'homme est cependant borné et doublement restreint. Il est restreint à une certaine classe d'actions et d'effets ; au delà de cette sphère, son opération est nulle, ou elle n'est point efficace. Dans la sphère même sur laquelle s'étend ce pouvoir, il est restreint à quelques actions et à quelques effets qui n'excèdent point un certain degré fixe de forces et d'activité. La raison physique, l'expérience et l'autorité des meilleurs physiciens s'accordent à prescrire au pouvoir de l'imagination cette double borne, qui limite son extension et son intension.

L'application de cette vérité au cas présent prouve que l'expédient de l'incrédule, pris dans son total, est impraticable, parce qu'il l'engage à expliquer un grand nombre d'événements par une cause indubitablement incapable de les produire. J'en appelle au jugement de quiconque a du bon sens et la connaissance des premiers principes du mécanisme du corps humain.

En second lieu, les forces de l'imagination ne se déploient pas avec autant de vigueur, et ses effets par conséquent sont moins violents, moins subits et moins sensibles, lorsqu'elle n'est émue que par le désir, animé d'une espérance toujours incertaine du succès et par là même toujours mêlé de crainte, que lorsqu'elle est agitée par la colère, par la joie ou par la terreur, affections qui ne sont point tempérées par des mouvements opposés. L'application de cette vérité au cas présent n'est point favorable au projet du philosophe incrédule, parce que dans les faits mêmes qui sont susceptibles de controverse, elle l'oblige à expliquer ordinairement les effets les plus violents, les plus subits et les plus sensibles, par les causes qui, dans ce genre, sont les moins proportionnées à les produire et les plus faibles.

En troisième lieu, de l'aveu unanime de ceux qui ont écrit sur cette matière, pour que l'imagination puisse produire sur le corps de l'homme certains effets surprenants qu'elle a produits dans quelques cas extrêmement rares, il est absolument nécessaire qu'elle se trouve dans une agitation extraordinaire et très-violente. Or parmi les faits que j'ai cités, il y en a plusieurs dans lesquels on ne découvre pas le moindre indice de cette agitation ; il y en a plusieurs autres dont les circonstances indiquent clairement que cette agitation ne se trouvait point dans les personnes sur lesquelles, selon l'incrédule, elle devrait avoir opéré. C'est une nouvelle preuve que son système est défectueux et insoutenable.

Reprenons et éclaircissons brièvement, s'il se peut, ce que je viens de dire.

Il y a quelques vérités fondamentales qui concernent le pouvoir de l'imagination, desquelles tous ceux qui connaissent le mieux l'homme physique conviennent. Selon ces premiers principes, tous les événements qui ne se rapportent pas immédiatement au corps de l'homme dont l'imagination est agitée sont indépendants de l'imagination, et tous les effets qu'on voudrait lui attribuer dans ces cas-là sont purement imaginaires. D'où il s'ensuit que le déiste ne peut pas même entreprendre sans absurdité d'expliquer par l'opération de l'imagination une grande partie des faits que le chrétien lui oppose.

Selon les mêmes principes, le pouvoir physique de l'imagination ne s'étend directement et immédiatement que sur les parties fluides ou sur les plus molles et les plus flexibles du corps, et son opération et la célérité de cette opération est toujours proportionnée à la quantité de forces qu'elle déploie et à la disposition du corps sur lequel elle agit. D'où il s'ensuit qu'il y a des maux qui, dans un moindre degré, peuvent être guéris par l'imagination, qui ne peuvent plus l'être lorsqu'ils sont enracinés et parvenus à un certain degré où il n'y a plus la proportion requise entre les forces que l'imagination peut déployer et les difficultés qu'elle a à surmonter. Il s'ensuit que l'imagination ne peut, sans être dans une agitation très-violente, opérer la guérison subite d'aucun mal grief quelconque. Il s'ensuit que l'imagination ne peut jamais, dans aucune circonstance, opérer la guérison subite d'aucun mal grief qui soit causé par la lésion immédiate des parties solides du corps de l'homme ou par la corruption de la masse des humeurs, et qu'elle peut encore beaucoup moins guérir subitement les plaies, surtout invétérées, qui proviennent de cette dernière cause ; d'où il s'ensuit enfin, pour dernière conséquence, que l'expédient d'expliquer les miracles par la force de l'imagination est donc insuffisant et ne résiste point à nos preuves, puisqu'en donnant à cette objection toute sa valeur, un grand nombre d'événements qui déposent en notre faveur, les plus considérables et ceux sur lesquels nous nous fondons principalement, ne peuvent pas même être mis en controverse, et que la question se réduit uniquement à des faits moins importants et qui ne nous sont point nécessaires. Nous produirons peut-être ailleurs l'examen de quelques-uns de ces faits sur lesquels on a pu contester ; et leur discussion et le résultat de cette discussion nous mettront en droit de faire remarquer à l'incrédule que l'Eglise catholique, bien loin de redouter qu'on approfondisse ce qui concerne les miracles qui tendent à l'autoriser, emploie elle-même sur cette matière tous les moyens que la prudence suggère pour une recherche exacte et très-diligente de la vérité ; et que cette recherche, bien loin de

nuire à la religion, sert au contraire à lui donner un nouveau lustre et à assurer la certitude de ses preuves (1).

En attendant, relisez, je vous prie, ami lecteur, les passages des témoins que j'ai cités, et vous y trouverez le fondement et la justification de celles de mes assertions qui s'y rapportent. Ajoutez-y la réflexion, et la droite raison vous fera sentir sans réplique, que, sans être physicien consommé et sans avoir sondé toutes les lois de la nature, on peut, dans la controverse présente, condamner sans crainte et à bon droit l'incrédule, auquel, supposé les principes que je viens d'indiquer, j'ai plus que suffisamment répondu d'avance par le simple choix et par l'exposition de mes preuves.

Il est temps, puisque nous avons des miracles réels, qu'il faut évidemment reconnaître pour tels, de voir si le démon ne pourrait point en avoir été l'auteur.

Sans parler de l'accusation de magie que les païens, prévenus contre notre sainte religion, et frappés des miracles qu'ils ne pouvaient nier, ont intentée autrefois aux chrétiens, les hérétiques, pour se débarrasser d'un argument par lequel les catholiques les pressaient, ont osé dire quelquefois que nos miracles étaient ou pouvaient être l'ouvrage du diable. M. Rousseau l'a répété dernièrement. Mais en premier lieu, le déiste ne peut point faire cause commune avec ces gens-là, parce qu'il réprouve les principes qu'ils admettent et sur lesquels ils se fondent. Le païen a pu, sans être inconséquent, tirer son objection des idées fausses et bizarres que lui fournissait sa mythologie monstrueuse; l'hérétique a pu tirer la sienne de la fausse application qu'il a faite des vérités très-certaines qui sont contenues dans les saintes Ecritures; mais qui est-ce qui a dit à un homme qui rejette la révélation et le polythéisme, et dont toute la religion dogmatique consiste à reconnaître un Etre suprême qui gouverne les hommes par la voix de la nature et par les lumières de la raison, qui est-ce qui lui a dit qu'il existait des démons? De quel droit peut-il supposer qu'il soit permis à ces êtres malfaisants et inconnus, de précipiter le genre humain dans la superstition et dans l'erreur par des miracles séducteurs?

En second lieu, quand même le philosophe déiste voudrait être inconséquent, son inconséquence ne lui servirait à rien. En voici les raisons, et nos réponses directes à l'objection.

Supposez (ce qui est cependant en question) que les démons puissent faire des miracles; parmi ceux que nous avons cités, il y en a plusieurs qui surpassent les forces qu'on peut accorder à des esprits créés, et par conséquent limités. Si j'avais intention d'insister sur ce point, je pourrais l'établir solidement; mais comme je ne veux point m'arrêter à discuter des questions subalternes avec lesquelles il est lié, il me suffira d'en avoir dit ce mot en passant.

Supposez donc (ce qui est cependant faux) qu'aucun des miracles que nous avons cités ne surpasse les forces et le pouvoir physique des démons; il n'en est pas moins incroyable et impossible qu'ils en aient été effectivement les auteurs. Cela est incroyable, parce que jamais les démons n'auraient opéré des miracles qui détruisaient leur règne et leur culte. Cela est impossible, parce qu'il est impossible que Dieu le leur ait permis; et il est impossible que Dieu le leur ait permis, parce que cela répugne aux attributs de sainteté et de providence qui lui sont essentiels, et qu'on ne peut refuser de reconnaître en lui, sans s'acheminer à un pirrhonisme affreux et universel. Nous reconduisons ici derechef le déiste à nos preuves et aux premiers principes qui nous sont communs avec lui, et sur lesquels nous nous appuyons toujours pour le combattre.

Quelque obscure que puisse être l'idée que le déiste se forme des démons, il faut assurément, puisqu'il nous les objecte, qu'il s'accorde avec nous à les envisager comme des êtres qui étant inférieurs à Dieu, mais supérieurs en pouvoir aux hommes, sont en même temps, méchants et séducteurs, opposés à Dieu et ennemis des hommes; et dès lors il ne saurait méconnaître leur culte et leur règne dans le polythéisme des païens et dans l'idolâtrie : deux sources principales des erreurs les plus funestes qui aient aveuglé les hommes, et des vices qui les ont corrompus. Or n'est-ce pas la religion de Jésus-Christ qui a dévoilé et confondu ces erreurs impies de la superstition païenne? n'est-ce pas elle qui a renversé les idoles et aboli le culte et les mystères sacriléges de ces divinités criminelles, dont les exemples scandaleux autorisaient et multipliaient autrefois les vices des hommes? Qui est-ce qui pourra donc jamais se persuader que les démons aient voulu opérer des miracles pour autoriser cette religion et pour l'accréditer? Tout royaume divisé en soi-même périra (1). Si les démons ont favorisé la religion de Jésus-Christ, ils ont tourné leurs armes contre eux-mêmes, et ils ont manifestement travaillé de tout leur pouvoir à leur propre ruine, et à leur ruine totale : ce qui est incroyable, à moins que vous ne vouliez les supposer les plus stupides de tous les êtres; ce qui formerait une hypothèse absurde.

Il est impossible, en second lieu, que Dieu ait permis aux démons d'opérer les miracles que j'ai cités. Richard de Saint-Victor, ancien et pieux théologien catholique, a dit autrefois à Dieu : Mon Dieu, si ma religion m'induit en erreur, c'est à vous que cette erreur est imputable; car cette religion a tant de marques de vérité, qu'elle ne saurait être l'ouvrage d'aucune autre main que de la vôtre. Et de là il concluait que Dieu était

(1) Voyez sur cette matière l'excellent ouvrage du savant pape Benoît XIV, *De Canonicat. Sanct.*

(1) Omne regnum in seipsum divisum desolabitur, et domus supra domum cadet. Si autem et Satanas in seipsum divisus est, quomodo stabit regnum ejus? (Jésus-Christ, saint Luc, chap. 11.)

effectivement l'auteur de la religion chrétienne et catholique. Il avait raison. Car d'un côté les preuves de notre religion sont si convaincantes, qu'on ne peut y résister sans une extrême imprudence : et de l'autre les lumières de la raison nous enseignent clairement, que Dieu n'a jamais pu permettre qu'en fait de religion, l'erreur portât l'empreinte de la vérité d'une manière si sensible, qu'on ne puisse s'en garantir sans une imprudence téméraire. Ces deux vérités réunies forment une démonstration complète de la vérité de notre sainte religion, pour quiconque a des idées justes de l'Etre de Dieu et de ses perfections. La preuve réflexe donne une force invincible aux preuves directes. C'est de ces principes que je vais me servir ici.

Tous les hommes penchent naturellement et fortement à envisager les miracles comme un langage particulier de la Divinité, dont elle se sert lorsqu'elle veut imprimer quelque sentiment extraordinaire de respect et de soumission aux hommes. Ce penchant est autorisé par des raisons très-solides ; et le jugement qu'il nous engage à former n'est erroné et répréhensible que dans certains cas particuliers (s'il s'en présente) dans lesquels la droite raison fait connaître qu'il y a une exception légitime à faire, parce que, ou la substance des miracles en eux-mêmes, ou le but pour lequel ils sont opérés, ou quelque circonstance qui les accompagne ou qui les suit, prouvent qu'ils ne peuvent avoir Dieu pour auteur. Hors de là, le jugement que nous portons sur le poids et sur l'autorité divine des miracles est aussi juste que le penchant qui nous entraîne à le porter nous est naturel. L'idée que nous avons de la providence de Dieu nous dicte ce jugement, et l'idée que nous avons de la sainteté de Dieu le confirme, lorsqu'il est question de miracles qui intéressent la religion. S'il arrive donc qu'il y ait des miracles contre lesquels non-seulement il n'y ait aucune exception quelconque à faire, mais qui soient décisifs, évidemment dignes de Dieu, opérés en faveur d'une cause sainte et juste, et accompagnés des circonstances les plus favorables et les plus édifiantes, il faudra sans hésiter les attribuer à Dieu ; et si ces miracles intéressent et concernent directement la religion, on ne pourra, sans se rendre coupable, hésiter à les attribuer à Dieu. C'est là précisément le cas dans lequel nous nous trouvons ici : il est donc impossible que les démons aient opéré les miracles que j'ai cités.

Remarquez, je vous prie, que je n'examine point si Dieu a permis quelquefois aux démons d'opérer des miracles, ou s'il ne le leur a jamais permis. Il est probable qu'il ne l'a jamais fait. Aucun des événements qui semblent favoriser l'opinion contraire n'est décisif. Mais quand même il y en aurait quelqu'un qui le fût, comme plusieurs auteurs savants et catholiques le pensent, cela ne nous intéresse point. Rassemblez tous les miracles diaboliques auxquels ce terme pris dans toute sa rigueur convienne, et qu'on puisse admettre avec quelque fondement, ils ne pourront jamais entrer en comparaison avec nos preuves. Un simple coup d'œil suffit pour se convaincre qu'ils ne sont d'aucun poids. Aucun de ces miracles n'indique une puissance illimitée et infinie ; au contraire, ils ont souvent couvert d'opprobre ceux qui les ont opérés, parce qu'on leur en a opposé en même temps de beaucoup plus illustres qui surpassaient leur pouvoir et qui détruisaient leur autorité. Ces miracles, ou ne tendaient à autoriser aucune religion, ou tendaient à autoriser le polythéisme des païens, c'est-à-dire une religion dont les divinités étaient infâmes, les principes vicieux, les dogmes évidemment contraires à la droite raison, et la morale criminelle. C'étaient des miracles opérés par des dieux qui, de l'aveu même de leurs adorateurs, ont souvent confessé leur faiblesse ; des miracles opérés ordinairement sans qu'il en résultât aucune utilité même physique aux hommes, toujours sans qu'il leur en résultât aucune utilité morale ; opérés même quelquefois pour satisfaire les passions les plus injustes et les plus brutales. Tels sont tous les miracles qu'on peut attribuer aux démons ; et de tels miracles, quand ils auraient réellement existé, ne s'opposent en rien à mon assertion, parce qu'il est clair que la nature même de ces miracles, et leur but, et les circonstances qui les ont accompagnés ont suffi pour rendre inexcusables les infidèles, qui peut-être s'en sont autorisés pour se confirmer dans leurs erreurs. Mon assertion ne concerne uniquement que les miracles du christianisme que j'ai cités, ou ceux qui appartiennent à la même classe ; et dans ce sens, je ne crains point d'alléguer comme manifestes et invincibles les raisons sur lesquelles elle se fonde. Je vais les développer en peu de mots.

La religion chrétienne considérée en elle-même, et indépendamment des miracles, est très-respectable. Elle l'est par l'accord admirable qui règne entre ses dogmes, et les livres sacrés que l'antiquité la plus reculée a transmis au peuple juif, comme émanés de Dieu ; elle l'est par l'accomplissement frappant des prophéties, et elle l'est particulièrement (pour me restreindre aux points que cet ouvrage embrasse, et que j'ai déjà prouvés, ou que je prouverai en son lieu) par un caractère de sainteté qui lui est propre. Partout où elle s'est établie, elle a exterminé l'idolâtrie, elle a ruiné l'empire que les dédémons ont exercé sur les hommes, abattu leurs autels et aboli leurs sacrifices. Elle a rappelé l'homme à la connaissance, à l'adoration, et à l'unité de l'Être suprême. Elle proscrit tous les vices. Elle condamne avec la plus juste sévérité toutes les actions criminelles, fruits empoisonnés de la dépravation du cœur humain ; elle étend même sur ce cœur son empire, elle le reforme, elle le purifie, elle y insère les vertus, elle lui fournit des armes pour dompter les passions qui le déchirent ; et elle règle avec une sagesse si merveilleuse ses devoirs, envers Dieu, en-

vers les hommes et envers soi-même, que sans jamais blesser la loi naturelle, elle la suit, la développe et la perfectionne.

Jésus-Christ, l'auteur de la religion chrétienne, a été saint et irrépréhensible; sa sainteté a eu des admirateurs, même parmi les plus célèbres de ses ennemis. Les disciples immédiats de Jésus-Christ ont été saints et irrépréhensibles; chaque page de leurs écrits, chacune de leurs actions, est animée par la piété, dictée par la droiture, et par un amour ardent envers Dieu et envers les hommes. Des milliers de chrétiens ont marché sur leurs traces, et ont été saints et irrépréhensibles, en vertu des enseignements de l'Evangile. La religion chrétienne envisagée en elle-même, dans sa morale, dans son chef et dans ses membres animés de son esprit, a donc un caractère de sainteté qui lui est propre, et qui. indépendamment des miracles, la rend très-respectable. Si cela est, elle prévient nécessairement en sa faveur tous les cœurs droits et vertueux, et elle les incline à la croire divine; et plus un cœur sera droit et vertueux, et plus il sentira les attraits de ce penchant et de cette inclination (1). Unissez donc à une telle religion des miracles tels que ceux que j'ai cités, dont la force victorieuse sur l'esprit de l'homme est connue à quiconque connaît l'histoire de la religion et du genre humain : vous aurez uni à ce qu'il y a de plus propre à toucher un cœur vertueux, tout ce qu'il y a de plus propre à frapper et à convaincre un esprit sensé: vous aurez uni dans cette religion tout ce qui est nécessaire pour opérer la persuasion, et une persuasion à laquelle on ne peut se soustraire que par ignorance ou par malice. Si par conséquent cette religion présentait un piége, ce piége serait inévitable à ceux qui cherchent Dieu avec le plus de sincérité et qui sont les plus dignes de le connaître; et les motifs les plus purs, le choix le plus sage, les impulsions de la vertu et le bon sens ne conduiraient l'homme qu'à devenir le jouet des démons, superstitieux et idolâtre. C'est là ce que la providence et la sainteté de Dieu ne peuvent point permettre. Sa providence ne peut point le permettre, parce qu'elle exige que la voie destinée à conduire les hommes au bonheur pour lequel ils sont créés soit telle qu'on ne puisse s'y méprendre, lorsqu'on la cherche avec droiture et avec soin. La sainteté de Dieu ne peut point le permettre, parce qu'elle exige que l'erreur, la superstition et l'idolâtrie ne soient point la voie destinée à conduire les hommes au bonheur pour lequel ils sont créés; il répugne donc à la providence et à la sainteté de Dieu, que Dieu ait permis aux démons d'opérer les miracles que nous avons cités : c'est donc Dieu lui-même qui en est l'auteur; il est donc l'auteur de la religion chrétienne qu'ils autorisent et confirment : tout ce qu'elle enseigne est donc vrai.

J'ai achevé de produire mes preuves, et il ne me reste plus rien à y ajouter. Mon esprit et mon cœur se fixent et se tranquillisent pleinement et avec assurance dans le sein d'une religion qui à la sainteté la plus respectable unit des miracles qu'on ne peut refuser de reconnaître comme tels, sans agir contre les lumières de la raison, et qu'on ne peut refuser d'attribuer a l'Etre suprême, sans blasphémer contre ses attributs.

Adorable Jésus, que vos paroles sont véritables et consolantes pour l'âme fidèle qui écoute votre voix! Oui vous êtes la voie, la vérité et la vie, et celui qui vous suit ne marche point dans les ténèbres. Puissé-je vous connaître et vous aimer de plus en plus, et puissent vos ennemis et vos enfants rebelles vous connaître et vous aimer, et retourner pénétrés de repentir, à vos pieds et à votre sein paternel!

Il ne me reste plus, pour satisfaire à mes engagements, qu'à prouver formellement la sainteté de la religion chrétienne que j'ai supposée jusqu'à présent, et à prouver que la véritable religion chrétienne est celle que professe l'Eglise catholique romaine. Je le ferai, Dieu aidant; et cette matière, que je réserve à un autre temps, formera le sujet d'un nouveau volume. Il est temps de finir celui-ci, et je vais le finir par quelques réflexions qui y ont donné lieu; elles regardent l'incrédulité moderne (1), et sa situation actuelle vis-à-vis de la religion

CHAPITRE XVII.

Réflexions sur les causes et les progrès de l'incredulité moderne.

Selon l'ordre de providence que Dieu a établi, il veut que le bonheur surnaturel qu'il a destiné à l'homme, soit la récompense des vertus surnaturelles, qu'il lui rend possibles par sa grâce et dont il exige la pratique. La première des vertus dont il exige la pratique est la foi par laquelle l'homme soumet et captive son entendement, pour rendre un hommage parfait de cette puissance de son âme, à l'infinie sagesse et à l'infinie vérité, qui parle. Pour que la foi fût une vertu, il était nécessaire que l'homme eût des motifs solides, pour pouvoir et devoir prudemment se déterminer à croire comme révélées par Dieu, les vérités que la religion lui propose. Ces motifs sont les motifs de crédibilité de notre sainte religion, motifs solides, évidents, et manifestes. Pour que la foi fût une vertu, par laquelle l'homme rendît à Dieu un hom-

(1) Je suis catholique, et par conséquent je suppose toujours, et partout, la nécessité indispensable de la grâce pour tous les actes salutaires, et même pour le commencement de la foi, *ad initium fidei*. C'est dans le sens conforme à ce dogme, que doivent être prises toutes mes expressions. Il est vrai que, par là même que je suis catholique, je suppose aussi toujours que Dieu qui veut que tous les hommes soient sauvés, et parviennent à la connaissance de la vérité, le veut sincèrement, et leur donne par conséquent les grâces nécessaires pour le salut, et suffisantes pour le salut, s'ils sont fidèles à y coopérer?

(1) Je parlerai dans un autre endroit de l'incrédulité négative, de ceux auxquels la religion chrétienne n'a jamais été suffisamment proposée. Nous verrons qu'en s'en tenant précisément à ce que le dogme catholique nous oblige de croire sur cette matière, la plus grande partie des objections que les déistes forment sur cet article portent à faux. Il ne s'agit ici, et dans ce qui va suivre, que de l'incrédulité de ceux qui ferment les yeux à la lumière, et particulièrement de ceux qui, élevés dans la religion chrétienne, y renoncent par une apostasie tacite.

mage parfait de son entendement, il était nécessaire qu'elle eût quelque obscurité, du moins dans les vérités qu'elle croit. Cette obscurité est celle que nous trouvons dans les mystères de la religion. Ces mystères ne combattent point, à la vérité, les premiers principes de notre raison, ils surpassent cependant sa portée. De là nait l'obscurité. Des sources que je viens d'indiquer naissent la liberté et le mérite de l'acte de foi De l'abus de la liberté naît l'incrédulité. L'homme ne peut, après avoir eu une connaissance suffisante de la religion, la rejeter sans se rendre coupable; il peut cependant, s'il veut se rendre coupable, la rejeter parce qu'il peut détourner son esprit de la considération des motifs de crédibilité de la religion, et il peut, même après avoir considéré les motifs de crédibilité, s'égarer en cherchant à pénétrer avec une obstination téméraire les mystères que la religion propose à la foi. L'abus de la liberté, qui produit l'incrédulité, a presque toujours, ou toujours, sa source dans le cœur. La religion chrétienne est sainte, et le cœur de l'homme est incliné aux biens sensibles et présents, dont la jouissance est souvent unie au mal moral. Le mal moral ou le péché est suivi des remords de la conscience; les remords de la conscience sont animés par les principes de la religion, et ils les vengent. Lorsque le cœur de l'homme parvient à un certain degré de corruption, il cherche à étouffer les remords de la conscience et avec eux les principes de la religion qui animent ces remords. Telle est ordinairement l'histoire du cœur de l'incrédule.

Il est très-probable que depuis que la religion chrétienne fut devenue la religion dominante du vaste empire romain, l'incrédulité a toujours eu quelques sectateurs épars, parmi le nombre des mauvais chrétiens. Elle a cependant rampé très-longtemps dans les ténèbres, ignorante et timide. Les derniers siècles l'ont vue s'élever furtivement de son avilissement. Le nôtre la voit marcher tête levée, et attaquer la religion. Plusieurs circonstances combinées ont opéré cet événement.

L'Occident avait été pendant longtemps plongé dans la barbarie, suite des guerres fréquentes qui avaient agité les Etats chrétiens, du progrès des armes mahométanes et des incursions réitérées et désolantes de plusieurs torrents de nations féroces qui avaient ravagé successivement la meilleure partie de l'Europe. L'exercice de la religion s'était ressenti de cette barbarie, les malheurs des temps avaient introduit l'ignorance et du relâchement dans la discipline. Le relâchement dans la discipline avait frayé le chemin à la dissolution des mœurs; et l'ignorance avait frayé le chemin à des abus erronés et populaires. Ces abus n'avaient cependant jamais été approuvés par l'Eglise; au contraire, elles les avait souvent proscrits. Le dépôt sacré de la doctrine, était donc toujours resté pur et sans altération, de façon qu'il n'existe, même dans l'histoire de ces temps sombres, aucune décision de l'Eglise universelle ni aucun de ses enseignements qu'on puisse attaquer à juste titre, tandis qu'il en existe plusieurs, qui prouvent sa fidélité inviolable, à conserver dans leur intégrité les dogmes qui lui avaient été transmis. Il y avait d'ailleurs toujours eu un bon nombre de chrétiens plus pieux et plus éclairés que les autres, qui, instruits des dogmes, avaient marché d'un pas irréprochable dans les voies de la perfection chrétienne.

Les bonnes études, les belles-lettres et le goût étaient renommés dans la suite; déjà leurs premiers rayons commençaient à enflammer les désirs qu'on avait conçus d'une réformation salutaire, lorsque quelques hommes factieux et orgueilleux, prirent, sous le prétexte de cette même réformation, un parti violent qui les engagea à poser des principes qui frayèrent le chemin à l'incrédulité moderne, et lui servirent de première base et d'appui. Je parle des chefs de parti qui, dans le seizième siècle, formèrent parmi les chrétiens le schisme funeste qui subsiste encore de nos jours et qui sépare de nous des frères, que l'unité d'un même baptême, et souvent les liens d'une même patrie, du sang et de l'amitié, nous rendent chers. Personne n'avait donné à ces prétendus réformateurs l'autorité de réformer l'Eglise : ils se l'arrogèrent. Non contents de cette première démarche illégitime, ils attaquèrent plusieurs dogmes vénérables, sacrés et universellement reçus comme tels. On leur opposa une tradition respectable, et des définitions solennelles de l'Eglise : ils méprisèrent l'un et l'autre. L'Eglise les somma de se soumettre; et ils devinrent rebelles : elle les sépara de son sein; et ils devinrent ses ennemis. Ils abandonnèrent et rejetèrent formellement la voie de l'autorité, et adoptant pour règle de leur croyance, une voie d'examen, qui attribue à chaque particulier la définition des controverses, non-seulement ils rendirent leurs fautes irrémédiables, et les maux qu'elles avaient causés, permanents; mais en même temps, ils ouvrirent (ce dont nous nous plaignons ici) une source perpétuellement féconde en nouveaux maux, et jetèrent les semences de cette incrédulité qui a germé depuis, et qui s'arme aujourd'hui contre la révélation. Je n'accuse point de ce crime l'intention des auteurs de la religion protestante; mais j'en accuse et avec raison, les principes vicieux auxquels ils ont eu recours, pour soutenir leur obstination dans le schisme et dans l'erreur. La chose est évidente. Non-seulement la voie de l'autorité est une règle de foi très-analogue à l'esprit de notre religion, dont les dogmes mêmes sont fondés sur des faits; non-seulement elle est clairement établie par l'Evangile, et elle a été suivie par les apôtres, et constamment depuis eux; mais rien n'est outre cela plus propre a établir solidement et sans réplique l'Evangile, que l'autorité d'une Eglise universelle, toujours assistée de Dieu en vertu de ses promesses, et toujours subsistante, et toujours visible, en faveur de laquelle se réunissent et l'éclat de la sainteté et celui des

miracles, et tout le poids des motifs de crédibilité (1). Elle seule peut établir dans le cœur des hommes une foi ferme et assurée, mettre un terme fixe aux controverses et réprimer la licence d'opiner, si naturelle et si fatale à la légèreté de l'esprit humain. On a donc fait une démarche pernicieuse en la rejetant; et les suites de cette démarche ne tardèrent effectivement point à se faire sentir. A peine exista-t-il un corps nombreux de chrétiens, dont chaque individu se croyait par principe, arbitre de sa religion, que de nouvelles sectes sans nombre pullulèrent des premières erreurs. En vain les protestants des communions dominantes tentèrent par leurs décisions, et même par des voies violentes, d'arrêter cette multiplication de religions; l'inconséquence où ils tombaient était frappante et insoutenable. On tourna toujours contre eux les arguments par lesquels ils avaient eux-mêmes coloré leur révolte. Ils purent à peine pallier quelquefois le mal, ils ne purent jamais le guérir; et une force sourde, dont l'esprit d'examen particulier formait le principal ressort, entraîna sans cesse les esprits à une tolérance théologique très-relâchée, qui tient de l'indifférence et qui a fomenté l'établissement et la dilatation du déisme mitigé des sociniens, dernier degré pour passer à l'incrédulité manifeste. De là naquirent des opinions systématiques de jour en jour plus libres, et enfin les premiers attentats de quelques philosophes téméraires, qui osèrent tenter derechef, de mettre la religion en contradiction avec la raison. Le commerce littéraire, qui, pendant cet intervalle, s'était formé entre les nations les plus civilisées de l'Europe, porta insensiblement la contagion chez les catholiques. Parmi plusieurs biens qu'il a produits, il a produit ce mal. Des hommes vicieux, des catholiques superficiels, enflés d'un peu de savoir, goûtèrent peu à peu et favorisèrent les maximes les plus dangereuses, et des systèmes qui conduisent à l'incrédulité. Plusieurs d'entre eux avaient de l'esprit, ils devinrent séducteurs, et multiplièrent le nombre des séduits. Les arts et le goût s'étaient perfectionnés; l'infirmité et la malice humaine en abusèrent pour introduire une frivolité ingénieuse et un luxe voluptueux, qui en éloignant la jeunesse des études sérieuses et profondes, et en amollissant les mœurs, animèrent et raffinèrent les passions dont elles écartaient en même temps le frein. Quelques grands maîtres en impiété et en irréligion achevèrent le reste. Un génie brillant dont ils étaient doués, des talents et des succès dans quelques sciences qu'ils avaient cultivées, leur donnèrent un nom et du relief; la corruption consommée de leur cœur leur fit prendre le parti de devenir libertins par principes; leur orgueil les fit aspirer à devenir chefs de secte. Ils dogmatisèrent avec art, et unissant souvent aux subtilités d'une philosophie captieuse, l'élégance dans l'élocution, la finesse des pensées, les grâces du bon ton, et les attraits d'une morale sensuelle, qu'ils ornaient des plus vives couleurs, ils devinrent les oracles d'une troupe de jeunes débauchés, qui cherchaient à étouffer leurs remords; ils acquirent des admirateurs sans nombre, parmi toutes les classes des esprits faux; et ils formèrent plusieurs disciples qui marchèrent sur leurs traces. Dès lors le mal gagna rapidement, et le christianisme fut combattu sans cesse par toutes sortes de voies différentes, proportionnées à la différente capacité de ses ennemis. Ces combats durent encore; et l'incrédulité cent fois confondue, continue à s'attacher partout, de mauvais chrétiens, qui sont intéressés à douter de leur religion. Elle emploie tous les moyens possibles pour saper de toutes parts les fondements de la foi. Elle répand avec empressement des milliers de livres impies, dans presque toutes les parties de la terre, dans lesquelles on pense et on lit. Elles empoisonne autant qu'elle le peut, toutes les sources des sciences, de l'histoire, de la littérature et de la philosophie. Elle cherche à intimider les esprits qu'elle ne peut pas gagner. Notre siècle est poli et éclairé; mais il a ses défauts. L'excessive délicatesse du goût, a inspiré à des personnes faibles qui se piquent d'esprit, à peu près la même horreur du ridicule, que la vertu inspire du crime. L'incrédulité éloigne les âmes de ce caractère de la religion et de la piété, par le ridicule qu'elle s'est étudiée de jeter sur tout ce qui appartient à la religion, et qui anime et entretient la piété. Elle cherche à perdre entièrement les mœurs, un des plus fermes appuis de la véritable religion, et elle n'y réussit que trop. C'est des principes qu'elle inspire, que dérive l'esprit d'indépendance qui engage tant de jeunes gens à mépriser et à enfreindre les lois de l'obéissance, que la religion prescrit envers les parents; et elle est mère de l'esprit de faction, qui engage à résister quand cela est utile et qu'on le peut, à l'autorité des puissances les plus légitimes. C'est d'elle enfin que naissent ces déréglements réfléchis et systématiques, qui en retenant dans un célibat vicieux et stérile, des hommes qui pourraient vivre vertueux et heureux, s'affectionner à leur patrie, et former le bonheur d'une épouse et d'une famille, les rendent des coupables, des citoyens inutiles, indignes, de ce nom, insensibles à l'esprit de patriotisme, de vils insidiateurs de l'honnêteté et de l'innocence. Ce n'est point ici une vaine déclamation : plût à Dieu que les faits prouvassent moins évidemment mon assertion! mais il n'est que trop certain que l'incrédulité a formé un parti souverainement dangereux, qui en multipliant ses sectateurs sans cesse, multiplie sans cesse, le nombre des péchés et des âmes qui se perdent : un parti qui a trouvé du support, qui déploie des forces et qui commence à se flatter de l'impunité et peut-être de la victoire.

Tous les vrais chrétiens qui aiment sincèrement leur religion et leurs frères gémissent et s'alarment. Ils gémissent des outrages.

(1) « Ego vero Evangelio non crederem, nisi me catholicæ Ecclesiæ commoveret auctoritas. » (Augustinus cont., Epist., Manich. Fundamenti, cap. 5.)

qu'on fait à cette religion sainte et auguste; ils s'alarment sur le sort d'un grand nombre de leurs parents, de leurs enfants, de leurs amis et de leurs frères séduits, qu'ils voient courir en aveugles au précipice. Gémissons, chers chrétiens, et répandons des larmes. La cause de nos larmes est bien juste; et elles attireront certainement sur nous, les effets de la bonté et de la miséricorde de notre Dieu, si nous y joignons des prières ferventes, et une vie exemplaire et solidement chrétienne. Ce sont là nos armes les plus fortes et les plus efficaces. Celne sont cependant point les seules que la providence nous ait données. C'est Dieu, à la vérité, qui a fondé l'Eglise, et c'est lui qui l'a soutenue et qui la soutiendra jusqu'à la fin des siècles. Si les portes de l'enfer, qui lui livrent tant de combats, ne prévaudront jamais contre elle, c'est parce que la main du Maître suprême anéantira, quand il en sera temps, tous leurs efforts. Dieu n'a cependant point agi et il n'agit point en cela seul et immédiatement par lui-même: il a choisi les hommes pour être les ministres et les instruments de ses volontés, il s'en est servi pour l'établissement de son Eglise, il a continué et il continue à s'en servir pour la conserver; il demande donc d'eux qu'ils coopèrent à ses desseins, et que pour cela ils se dirigent selon les règles de prudence que l'Evangile et la droite raison leur tracent. Il est donc juste et dans l'ordre que tous ceux qui peuvent contribuer à la défense de la foi le fassent d'une manière proportionnée à leur grade et à leurs forces. Il est juste que le bras armé des princes, défenseurs de l'Eglise, répriment la témérité de ceux qui l'attaquent; et il est juste et dans l'ordre que chaque membre de la religion chrétienne s'emploie à la soutenir, autant que sa condition et sa capacité le lui permettent. Je m'arrête ici; et comme membre de cette religion et consacré spécialement à son service, je demande qu'il me soit permis de parler quelques moments en faveur d'un projet pieux qui tend à la défendre, et que des méditations fréquentes sur cette matière et un peu d'expérience, ont fait naître dans mon esprit et me font envisager comme très-utile. Je ne présume point de moi-même; je connais la limitation de mes forces et les bornes que de justes devoirs prescrivent à ma plume: elle ne les franchira point. Je ne parlerai de rien qui intéresse l'autorité publique; je ne parlerai point aux maîtres des lois ni à ceux qui en sont les interprètes et les dépositaires; je ne parle qu'à des chrétiens particuliers comme moi, affectionnés à la foi; et je ne veux que leur proposer un moyen très-convenable, pratiquable pour plusieurs d'entre eux, et qui me paraît propre à contribuer efficacement au maintien et à l'accroissement de cette sainte foi. Voici ma pensée et les motifs sur lesquels elle se fonde et les sentiments qu'elle m'inspire: c'est là tout ce que je prétends exprimer dans ce que je vais écrire maintenant; et c'est à cela simplement que mon intention réduit tout ce que je dirai, même de plus affirmatif en apparence, et du ton le plus décisif. C'est par là que je finis.

CHAPITRE XVIII.

Expédient qui peut contribuer à arrêter les progrès ultérieurs de l'incrédulité.

Dans notre siècle on aime généralement la lecture. Peu de personnes à la vérité font des études longues et profondes, mais on veut cependant lire un peu et s'instruire. Les principes qu'on puise dans la lecture sont ordinairement ceux qui donnent ensuite le ton à la façon de penser qu'on adopte, et au bout d'un certain temps ils sont capables de produire une crise, lorsqu'ils sont uniformes, lorsque beaucoup de personnes en sont imbues et qu'ils se trouvent en opposition avec le système reçu. De là viennent les grands maux que les livres des incrédules ont faits et font à la religion et aux mœurs: ils ont déjà perverti bien des gens et ils en pervertissent tous les jours davantage; on les a multipliés sans nombre. Comme un torrent débordé ils inondent les pays protestants presque sans obstacles, et plusieurs pays catholiques malgré les obstacles. Les personnes mêmes qui ne les cherchent point les trouvent sur leur chemin sans le vouloir; elles ont de la peine à s'en garantir, et elles ne s'en garantissent pas toujours; on s'aperçoit souvent que leurs maximes commencent un peu à s'en ressentir. Voulons-nous nous opposer efficacement aux progrès de la contagion? Il faut nécessairement tâcher de faire tarir cette source de l'irréligion et du libertinage, et faire couler de toutes parts les sources de la religion et des mœurs. Il faut tâcher d'arrêter le cours et la lecture des mauvais livres et donner cours aux bons livres et les faire lire. De simples particuliers ne peuvent guère arrêter directement, hors de leurs familles, le cours et la lecture des mauvais livres; mais ils peuvent cependant donner cours aux bons livres et les faire lire, et cela suffit pour produire de très-bons effets, et c'est un moyen indirect pour faire tomber en grande partie les mauvais livres. C'est donc à cela qu'il faut nous attacher. Je prie le lecteur de ne point encore juger de ce que je lui propose avant qu'il ait achevé de m'entendre.

Je sais que pour bien des esprits et pour bien des cœurs, les mauvais livres ont des attraits qu'on ne pourra jamais donner aux bons livres: c'est un obstacle, mais il n'est pas insurmontable. La religion et le zèle ne sont point sans forces. Il y a encore dans toutes les différentes parties de la terre, outre le peuple fidèle, un bon nombre de vrais chrétiens éclairés et excellents catholiques, qui aiment de tout leur cœur leur sainte religion. Vous, ô catholiques zélés, qui vivez en Italie, vous n'êtes pas seuls à avoir de la religion et du zèle! vous qui vivez en France, vous n'êtes pas seuls! vous qui vivez en Espagne, en Allemagne, en Pologne, etc., vous n'êtes pas seuls: vous êtes dispersés, mais vous avez des frères qui forment avec vous

un corps, que le même esprit de religion et de zèle soutient et anime. Il y a dans toutes les langues polies, et particulièrement dans celles dans lesquelles on lit fréquemment et par goût, un bon nombre de livres de différents genres, orthodoxes et bien écrits ; il y en a qui tendent formellement à établir et à défendre la religion ; il y en a qui tendent à conserver et à réformer les mœurs ; il y en a qui traitent des sciences et des belles-lettres, mais qui respectent et soutiennent en même temps la religion et les mœurs. Unissons autant qu'il se peut ces deux objets, les amis de la religion et les bons livres, et que le premier imprime au second toute l'activité dont il est susceptible ; il est indubitable que cela fera naître un très-grand bien, dont les fruits salutaires et abondants se multiplieront et se dilateront de plus en plus. Développons ceci un peu davantage. Tout le monde sait généralement que les bons livres sont très-utiles pour la défense de la religion et des mœurs ; mais quoique, en spéculation, on en reconnaisse l'utilité, il me paraît que dans la pratique on n'en tire pas tout le parti qu'on pourrait en tirer. Les personnes qui ont de la piété et du zèle, se contentent trop souvent d'avoir à peine quelques livres de piété pour leur propre usage ; on ne s'empresse guère d'en avoir pour l'usage des autres, et on s'empresse encore moins de faire lire ceux qu'on a par les personnes qui ne les demandent point. Cette bonne œuvre en un mot est négligée, et elle l'est, ou parce qu'on ne connaît point assez les grands avantages qui en résultent, ou parce qu'on n'y réfléchit point assez, ou parce qu'on se la représente comme trop difficile. Sortons donc de cette indolence, détruisons ou écartons de tout notre pouvoir ces obstacles ; que parmi nos bonnes œuvres celle de répandre autant que nous le pourrons les bons livres ait un rang distingué, et nous rendrons un service infiniment important à la cause de Dieu et à notre prochain. Les circonstances du temps où nous vivons, et les dispositions où les esprits se trouvent, semblent s'unir à rendre cet expédient absolument nécessaire, et peuvent contribuer à le rendre très-fructueux. Il en coûtera à la vérité pour l'employer avec succès, quelque dépense et quelque peine ; mais aussi ne le proposai-je qu'à des personnes qui aient et le pouvoir et la bonne volonté d'entreprendre quelque chose pour la gloire de Dieu, et pour le bien des âmes ; et de telles personnes ne sauraient assurément faire un meilleur usage de leurs facultés et de leur zèle : elles sont sûres de graver et de conserver par là dans le cœur de bien des hommes les principes de la religion et des plus excellentes vertus. La chose n'est d'ailleurs point trop difficile, et dans l'exécution elle a plusieurs degrés qui permettent à bien des personnes de presque toutes les différentes conditions, d'y prendre part ; de façon que lors même qu'on ne se voit point dans le cas d'entreprendre ce qu'il y a de plus parfait en ce genre, on ne doit point se rebuter d'y concourir. Il suffit que chacun de nous fasse de son côté ce que ses forces et ses circonstances lui permettent, pour que notre entreprise ne soit point sans succès. Si vous n'êtes pas à même de vous former une bibliothèque entière, destinée à l'utilité spirituelle du prochain, ayez du moins un certain nombre de bons ouvrages proportionnés aux besoins et à la capacité des personnes avec lesquelles vous conversez, et auxquelles vous prévoyez de pouvoir les faire lire. Si vos forces et votre zèle s'étendent plus loin, entrez dans une carrière plus vaste, et que votre charité généreuse embrasse, s'il se peut, toutes les différentes classes d'hommes qui ont besoin de votre secours. Formez une bibliothèque qui soit et véritablement catholique, et polémique et édifiante, et faites circuler autant qu'il dépendra de vous les livres qui la composent. Mais quels seront ces livres, et quels seront les moyens de leur donner cours ? Ce qui a été dit jusqu'à présent à ce sujet ne l'explique point assez. Expliquons-le davantage, et traçons une idée générale et une espèce de système, qui, en indiquant ce qu'on peut faire de mieux, serve en même temps à diriger en quelque manière ceux qui voudront se renfermer dans des bornes plus étroites. Qu'il me soit donc permis de donner des conseils, de prescrire des règles et de parler librement pendant quelques moments, comme si j'étais le maître de disposer à mon gré des choses. C'est à vous tous, catholiques généreux, qui souhaitez de vous employer à la défense de votre sainte religion, que s'adressent mes paroles.

Il faut que notre premier objet et notre premier soin soit de nous former chacun une bibliothèque qui remplisse exactement, s'il se peut, le plan des vues de zèle et de charité qui nous anime. Elle sera composée de livres tirés des trois classes que j'ai indiquées, et elle sera composée uniquement de ces livres. Tout livre infect ou suspect d'irréligion, d'hérésie ou de libertinage, en sera exclus. Cette limitation est nécessaire pour obtenir le but que nous nous proposons, et il n'est point à craindre qu'elle resserre trop la matière ; elle est assez vaste pour la soutenir et fournir malgré cela le fonds suffisant pour une bibliothèque assez nombreuse dont tous les ouvrages seront bons et plusieurs excellents.

Les ouvrages polémiques en formeront la première classe ; il y en aura de différentes sortes, proportionnés à la différente capacité de tous ceux qui en auront besoin.

La seconde classe sera composée de livres spirituels, particulièrement de ceux qui développent et éclaircissent le dogme et la morale, et de ceux qui en rappelant à l'esprit les grandes vérités de la religion et les effets qu'elle a produits, touchent en même temps le cœur, lui inspirent de l'horreur pour l'irréligion et pour le vice, et l'excitent par la crainte, par l'amour et par les exemples, à la pratique des vertus chrétiennes. Tels sont les sermons, les instructions chrétiennes, les Vies des saints, leurs écrits, les histoires ec

clésiastiques générales et particulières, les méditations, les réflexions, les lettres, les exhortations et les conseils des meilleurs directeurs et maîtres de la vie spirituelle.

La troisième classe sera formée de plusieurs ouvrages mêlés. On y placera l'histoire profane, quelques poésies, des pièces de littérature, de philosophie et de goût. Tous ces ouvrages seront cependant catholiques, châtiés, et tendant du moins indirectement à favoriser la religion et les mœurs.

J'écris ici pour des personnes instruites et capables elles-mêmes de faire un choix convenable. J'ajouterai cependant pour ceux qui voudront l'agréer, une liste de quelques livres qui me paraissent propres à remplir en partie l'idée que je prends la liberté de proposer. On la trouvera à la fin de ce volume.

Après que les bibliothèques catholiques, polémiques et édifiantes seront formées, il faudra entreprendre avec zèle, mais avec un zèle doux et prudent, de faire circuler les livres qui les composent. Chacun peut en prêter à ceux de ses amis qu'il croit plus disposés à les lire. On peut en confier un certain nombre à des ecclésiastiques pieux et zélés, afin qu'ils les répandent parmi les personnes dont ils ont la confiance, et qu'ils se chargent ensuite du soin de les retirer (1) et d'en substituer d'autres. On peut en mettre entre les mains des jeunes personnes qui entrent dans l'âge où on commence à prendre goût à la lecture. Il est à propos de leur donner au commencement des livres qui aient de l'agrément et de l'intérêt, auxquels on fera succéder dans la suite des ouvrages un peu plus sérieux. On peut tenir à peu près la même conduite envers des personnes du monde qui donnent volontiers quelque temps à la lecture sans avoir cependant toujours des livres. Dans les villes dans lesquelles il y a une garnison ou quelque corps militaire, on peut remettre quelques livres choisis à l'aumônier de ces corps, ou à quelqu'autre personne propre à les répandre parmi les officiers et même parmi une certaine classe un peu plus cultivée, de bas officiers et de soldats. Il y a des personnes qui passent avec leur famille une grande partie de l'année à la campagne, quelques livres qu'on leur prêterait seraient sûrement lus et pourraient être échangés l'année suivante. Il y a bien des personnes de différentes classes et

(1) Malgré cette précaution et d'autres précautions semblables qu'on peut prendre pour ne point perdre les livres qu'on prête, on en perdra quelques-uns.

Mais en premier lieu, ces livres ne feront que du bien partout où ils iront, et continueront à servir au but que nous nous proposons. Cette réflexion suppose qu'on envisage l'argent employé à l'achat de ces livres, comme un argent déjà entièrement consacré à Dieu.

En second lieu, on peut, en prévision de cet inconvénient, se restreindre dans le premier achat à une quantité moins considérable de livres, pour être dans la suite à même de remplacer ceux qui viendront à manquer. On peut aussi, par le même principe, user d'une circonspection particulière, en prêtant les ouvrages qui forment un corps de plusieurs volumes.

En troisième lieu, l'inconvénient qui résulte de la perte de quelques livres, n'aura jamais aucune proportion avec les avantages mêmes qui résultent de l'œuvre insigne de charité et de zèle qu'on exerce en les prêtant.

conditions qui vivent une grande partie de leurs jours dans un loisir habituel, qui les embarrasse elles-mêmes et dont souvent elles abusent faute d'être déterminées au bien par quelque objet sensible et présent. Donnez-leur quelques bons livres qui soient à leur portée, elles les liront sûrement du moins dans quelques heures plus désœuvrées et ce ne sera pas toujours sans fruit.

C'en est assez, les circonstances, le zèle et la prudence en suggéreront beaucoup davantage.

Objection.

L'exécution de ce projet exige une dépense considérable, et il ne paraît pas qu'on puisse s'en promettre une utilité bien considérable; car sans cette bibliothèque, les personnes qui ont de la religion et de la piété lisent déjà de bons livres, et malgré cette bibliothèque, les personnes qui n'ont pas de la religion et de la piété n'en liront pas.

Réponse.

Il est vrai que l'exécution de ce projet, pris dans son total, exige une dépense considérable.

Mais en premier lieu, cette dépense n'excède point les forces de plusieurs des personnes qui ont du zèle pour la religion, surtout si elles s'unissent.

En deuxième lieu, l'exécution de ce projet est divisible, et chacun peut la proportionner à ses facultés.

En troisième lieu, on peut y employer l'argent qu'on destinerait en d'autres temps à des bonnes œuvres de surérogation. Ce que vous voudriez employer par dévotion à orner les autels, sera employé plus utilement à les défendre. En multipliant le nombre des vrais chrétiens vous multiplierez les bonnes œuvres au centuple.

Les raisons alléguées pour prouver l'inutilité de cette entreprise ne sont point valides. Il est vrai que indépendamment de nos secours, les personnes qui ont de la religion et de la piété lisent ordinairement de bons livres. Il est vrai que, plusieurs personnes sans religion et sans piété n'en liront point malgré tous nos soins; mais il reste encore à notre zèle un champ bien vaste et qui certainement, s'il est cultivé, fructifiera avec abondance. Combien n'y a-t-il pas de jeunes personnes dont l'esprit se livre pour ainsi dire au premier venu, et qui ont besoin d'être prémunies fortement et par principe contre les dangers et les maximes d'un monde ennemi de Jésus-Christ et de son Evangile? A combien de personnes pieuses mais faibles encore dans la vertu, ne serons nous point utiles si nous leur fournissons une suite continuée de lectures propres à les confirmer dans le bien, à les animer et à les instruire? Combien n'y a-t-il pas dans le sein de l'Eglise, de chrétiens coupables à la vérité de bien des fautes et coupables d'une indolence criminelle envers les devoirs de leur religion, mais qui conservent cependant encore la foi? Cette foi

toute languissante et presque éteinte qu'elle est, les engage à admettre encore et à reconnaître des principes capables de les tirer de leur funeste léthargie, elle excite de temps en temps dans leurs cœurs des craintes salutaires, des remords de conscience et des retours vers Dieu, dont on peut profiter pour les engager à lire quelque ouvrage qui leur dessille les yeux et qui les fasse rentrer sérieusement en eux-mêmes. Combien de chrétiens chancelants n'y a-t-il pas dans les pays ou la foi est combattue, qui flottent continuellement à demi pervertis dans un état mitoyen entre la religion et l'incrédulité ? Leur cœur n'est point encore entièrement endurci, nous pouvons encore les secourir ; il y a des moments où ils ne refusent point de s'instruire et où la beauté de la vérité les touchera encore, si nous avons soin de la leur offrir dans tout son jour et que nous sachions sans nous rendre trop importuns, les presser de l'examiner et de la connaître. Les incrédules mêmes qui paraissent les plus obstinés ne sont pas toujours tels, et ils ne sont pas toujours insensibles aux attraits de la grâce. On en a vu plusieurs revenir sincèrement au bercail de Jésus-Christ, après les plus tristes égarements, et comme les livres sont ordinairement les organes immédiats, par lesquels les sucs venimeux ou salutaires passent à l'esprit et au cœur, les bons livres sont ordinairement les moyens dont Dieu se sert pour opérer ces conversions.

Ne nous laissons donc point arrêter, dans notre pieuse entreprise, par les difficultés qui du premier abord paraissent s'y opposer. Elles s'applaniront sous nos pas si nous entreprenons de les surmonter. Ne craignons point que nos efforts soient vains et infructueux, nous sommes fondés à espérer que Dieu daignera les bénir. Chers amis de Dieu et de sa sainte religion, animons notre zèle et ne souffrons point que le libertinage fasse plus d'efforts pour perdre nos frères que la religion pour les sauver. Non contents de gémir sur les maux de l'Eglise, employons nous vigoureusement selon notre pouvoir à en arrêter le cours. Des larmes de consolation couleront plus d'une fois de vos yeux, quand vous verrez par vos soins des âmes ébranlées, affermies dans le bien, des âmes tièdes, réveillées de leur assoupissement, et des âmes rebelles à leur Dieu, retourner à lui et marcher dans les voies de la vie et du salut. Suivons avec générosité, autant que notre faiblesse nous le permet, les traces de tant de saints et illustres défenseurs de la vérité, qui tous ont employé dans leur siècle avec zèle et avec prudence, tous les moyens les plus propres à graver dans les cœurs des hommes la religion et la vertu. Nous combattons pour le nom et pour la gloire du même Dieu qui a vaincu par eux. Efforçons-nous de les imiter. La récompense est grande, elle est certaine, et peut-être des succès supérieurs à notre attente en seront le prélude. Non-seulement les promesses expresses de Dieu assurent sa protection à l'Eglise jusqu'à la fin des temps, mais l'expérience a fait voir que le flambeau de la foi ne brille jamais avec un éclat plus vif qu'après qu'il a été agité par de violentes tempêtes. Lorsque l'arianisme soutenu de la puissance de Constance et le paganisme soutenu de la pnissance de Julien l'Apostat, livrèrent à l'Eglise ces terribles combats dans lesquels elle parut à la veille de périr sans retour, non-seulement elle triompha par le zèle du grand Athanase, de saint Hilaire de Poitiers, de saint Eusèbe de Verceil, de saint Basile, de saint Grégoire de Nazianze et de ceux qui étaient animés de leur esprit, mais ce même zèle prépara à la foi les beaux jours dont elle jouit dans le siècle des Jérôme, des Augustin, des Paule, des Marcelle, des Mélanie, des Paulin et des Chrysostome. Le zèle de ceux qui dans le seizième siècle ont combattu pour la foi catholique, lui a préparé de beaux jours dans le dix-septième siècle. Leur vestiges durent encore.

VIE DE JACQUES.

JACQUES (MATTHIEU-JOSEPH), doyen de la faculté de théologie, à Lyon, naquit à Arc, près Salins, en Franche-Comté, le 27 octobre 1736. Après avoir achevé avec succès ses cours de philosophie et de théologie à Besançon, et reçu les ordres, il exerça les fonctions de vicaire pendant quatre ans, et fut chargé ensuite de la chaire de philosophie et de mathématiques qu'on venait de créer au collége de Lons-le-Saulnier. Il connaissait peu cette dernière science: mais il avait une si grande facilité qu'il n'avait besoin que de lire les auteurs les plus difficiles pour les posséder à fond. De cette chaire, il passa à celle de mathématiques au collége de Besançon, qu'on avait mise au concours. Il publia peu de temps après l'*Exposé* d'une découverte sur les propriétés des *curvilignes* : d'Alembert l'ayant lu, sécria...: « Je ne croyais pas qu'on trouvât en province un mathématicien de cette force. » En 1773, il fut reçu membre titulaire de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon, où il lut successivement: un *Précis de la vie des mathématiciens de la Franche-Comté;* un *Discours sur l'utilité des mathématiques* ; un *projet de cartes géographiques et chronologiques pour faciliter l'étude de l'histoire.* En 1775, il concourut pour la chaire de théologie, dans l'université de la même ville, restée vacante par la mort du savant abbé Bullet: ses juges le placèrent en première

ligne parmi les candidats qui devaient être présentés au choix de S. M. ; le roi sanctionna ce suffrage. Parmi ses concurrents, on remarquait l'abbé Moyse, depuis évêque constitutionnel. Le nombre des élèves qui assistaient au cours de l'abbé Jacques, leur assiduité et leurs progrès justifièrent pleinement la haute réputation du professeur. C'est lui qui le premier appréciant ce qu'avait de désavantageux la méthode de dicter des cahiers, qui faisait perdre un temps considérable, prit le parti en 1781, de faire imprimer chaque année le traité qui devait être l'objet des études et des leçons de l'année suivante : cette nouvelle méthode avait l'avantage précieux de laisser au professeur beaucoup plus de temps pour les explications. Ses travaux furent interrompus par la révolution. Pendant la terreur, il quitta la France en 1791. L'abbé Jacques demeura tour à tour en Suisse et en Allemagne, et vécut à Constance, en donnant des leçons de français, ce qui l'avait obligé d'apprendre la langue allemande: il avait alors plus de soixante ans. Enfin, il entra comme précepteur chez un parisien et mena une vie plus tranquille. Il fit ensuite des éducations particulières à Fribourg, à Munich, et revint en France, en 1801, après le concordat. Il avait fixé sa résidence à Paris, où il fut accueilli avec distinction par tous ceux qui connaissaient son mérite. Il y fit imprimer quelques-uns de ses ouvrages. En 1810, il fut nommé doyen de la faculté de théologie à Lyon. Devenu aveugle trois ans avant sa mort, cet accident ne l'empêcha pas de continuer ses leçons, de sorte qu'il aurait compté soixante-deux ans d'enseignement public, sans l'interruption causée par les troubles révolutionnaires. Dans les derniers temps de sa vie, lorsqu'il ne pouvait plus se rendre à son école, il réunit son auditoire chez lui, et ses élèves venaient avec une assiduité religieuse recueillir les dernières leçons du maître qui leur échappait. Il conserva jusqu'à la fin de sa vie ses facultés intellectuelles, et surtout sa mémoire prodigieuse, qui lui représentait avec autant d'exactitude qu'autrefois les longs et nombreux passages de l'Ecriture et des Pères, qu'il fallait citer à l'appui de sa doctrine. L'abbé Jacques avait été lié avec Bullet, Bergier, Nonotte et autres hommes recommandables, et se fit remarquer autant par ses talents, que par sa piété. Il était très-versé dans les sciences sacrées et profanes, et connaissait plusieurs langues vivantes. Il est mort à Lyon, le 16 février 1821, âgé de quatre-vingt-cinq ans. Outre les écrits déjà indiqués et plusieurs *grammaires latine, française, allemande et italienne*, qu'il publia pendant son émigration, on a de lui : *Théologie dogmatique*, 7 vol. in-12, divisée en 6 traités : *Prælectiones de Deo et Trinitate*, 1 vol., *de Incarnatione Verbi divini*, 1 vol. ; *De Ecclesia Christi*, 1 vol., *de Religione*, 1 vol ; *de Gratia*, 1 vol. ; *de Scriptura sacra*, 2 vol. ; *Principes de logique et de métaphysique ;* une traduction des *Narrationes excerptæ*, de Dumonchel ; *Preuves convaincantes du christianisme*, première édition, en Suisse, 1793, troisième édition, Dôle, 1812. Cet ouvrage, qui est très-succinct, ainsi que toutes ses productions, est estimé. Après avoir établi les preuves de la religion et examiné plusieurs des objections des incrédules, il combat l'indifférence de tant de personnes qui s'endorment sur des objets qui les touchent de si près. A la fin de l'ouvrage, on trouve une *Réfutation* de l'Eglise constitutionnelle. En parlant de cet excellent ouvrage, *l'Ami de la religion et du roi* dit (*t.* XXVII, *pag.* 344) : « L'auteur s'y est proposé d'offrir au commun des fidèles un préservatif contre les progrès de l'incrédulité ; et, pour atteindre son but, il a choisi la forme du dialogue, et s'est borné à quelques principes dont chacun peut saisir l'enchaînement. Il établit d'abord brièvement l'existence de Dieu et de la loi naturelle, puis il démontre la divinité de la loi de Moïse, d'où il passe à celle de la religion chrétienne. Pour celle-ci, il se réduit à quelques preuves plus sensibles, telles que les miracles, les prophéties, la sainteté de Jésus-Christ, l'excellence de sa doctrine, l'établissement du christianisme, le nombre des martyrs. Après avoir parcouru ces six arguments, Jacques examine plusieurs des objections des incrédules, et fait sentir surtout combien la conduite et les écrits des modernes conjurés contre la religion font peu d'honneur à leur modération et à leur équité... » *l'Ami de la religion*, termine par ces mots : « L'ouvrage nous a paru simple, clair et précis, et nous croyons qu'il peut être utile. » L'abbé Jacques avait entrepris un autre ouvrage en faveur de la religion, et qui lui avait coûté beaucoup de recherches : plusieurs évêques l'encouragèrent à le publier ; mais ce travail ne se trouvant pas en harmonie avec le concordat de 1801, il crut devoir le supprimer. On cite encore de cet auteur : *Démonstration simple et directe des propriétés des parallèles rencontrées par une sécante*, Paris, 1804, in-12 ; *Les traits les plus intéressants de l'histoire ancienne et de l'histoire romaine*, tirés des meilleurs, auteurs, Paris, 1810, 2 vol. in-12 ; *Observations sur les participes français*, sous le nom de M. Bouvier ; *Examen critique de nos grammaires françaises*, sous le nom de Lambert, etc.



PREUVES CONVAINCANTES
DE LA VERITE
DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

Préface.

Si jamais il fut nécessaire de démontrer clairement la vérité de la religion, c'est surtout après des temps malheureux, où l'impiété s'est efforcée de la détruire. J'ai cru devoir reprendre les choses dès le principe. J'établis d'abord, mais brièvement, l'existence de Dieu et de la religion naturelle : je n'emploie qu'un petit nombre de moyens, solides et à la portée de tout le monde. Passant à la révélation, je démontre la divinité de la religion de Moïse, qui sert elle-même à prouver la divinité de la religion chrétienne : et j'établis celle-ci par six moyens convaincants, dont l'ensemble forcera tout homme sensé et de bonne foi, de convenir que cette religion est divine.

Quoique nous ayons, sur cette matière, un grand nombre d'excellents ouvrages, des personnes éclairées ont cru que celui-ci devait être utile par sa brièveté, par l'ordre qui y règne, par le choix des preuves, par la manière de les présenter, par la forme du dialogue, plus propre qu'un discours suivi à soutenir l'attention de la plupart des lecteurs.

CHAPITRE PREMIER.

De la religion et de l'existence de Dieu.

Le pasteur à Théophile. Je vois avec une vraie satisfaction, que vous désirez de vous instruire de plus en plus des preuves de notre sainte religion : vous pouvez disposer de moi ; je me ferai un devoir et un plaisir de répondre à toutes les questions que vous me proposerez sur cet objet.

Théophile. Je n'ai jamais eu une idée bien nette de ce qu'on entend par *religion*.

Le pasteur. La religion en général est la manière dont on doit honorer Dieu. La religion suppose donc qu'il y a un Dieu, c'est-à-dire un esprit infiniment puissant, infiniment sage, qui a créé et qui gouverne l'univers.

Th. Il s'est trouvé dernièrement en France des hommes qui disaient publiquement qu'il n'y avait point de Dieu. Croyez-vous qu'ils aient pu le penser intérieurement?

Le past. Non : ils ne parlaient ainsi que pour plaire à des impies ; ou peut-être encore tâchaient-ils de se le persuader, pour étouffer les remords de leur conscience. Mais les preuves de l'existence de Dieu sont trop frappantes, pour qu'il y ait réellement des *athées*, c'est-à-dire des personnes qui pensent en effet qu'il n'y a point de Dieu.

Ces preuves, je les réduis à cinq. Voici la première : ce monde, le soleil, la lune, les étoiles, la terre, etc., auraient tout aussi bien pu ne pas exister que mille autres mondes, mille autres terres, qui n'existent pas en effet : il a donc fallu une cause pour les produire ; car, à coup sûr, tout cela ne s'est pas fait de soi-même.

Cette seconde preuve de l'existence de Dieu n'est pas moins décisive : elle est tirée du mouvement de la matière, c'est-à-dire des corps que nous voyons dans ce monde. La matière ne se meut pas elle-même : vous ne craignez pas sans doute qu'une pierre qui est à terre, s'élance de soi-même contre votre visage : il a donc fallu une cause qui ne fût pas matière, c'est-à-dire un esprit, pour donner le mouvement à la matière. En vain dirait-on qu'un corps a reçu le mouvement d'un autre corps qui l'avait déjà, celui-ci d'un troisième, le troisième d'un quatrième, et ainsi de suite, sans qu'il y ait eu d'autre cause de mouvement. En effet, dans cette suite, quelque grande qu'on la suppose, il y aurait un corps qui n'aurait reçu le mouvement d'aucun autre corps; le cent millionième, par exemple, si on suppose cent millions de corps ; le cent mille millionième, si on en suppose cent mille millions ; celui après lequel il n'y en aura plus, enfin. Or ce corps, de qui aura-t-il reçu le mouvement? Si on dit qu'il l'a de soi-même, voilà l'absurdité de la pierre qui s'élance au visage d'un passant. S'il ne l'a pas de soi-même, il y a donc un moteur distingué de la matière.

Pour vous faire mieux sentir encore la vérité de cette conséquence, supposons une chaîne composée d'un nombre quelconque d'anneaux : si quelqu'un venait vous dire que cette chaîne peut demeurer suspendue en l'air sans soutien étranger, et seulement parce que l'anneau inférieur est soutenu par

le précédent, celui-ci par un troisième, le troisième par un quatrième, et ainsi de suite; ne diriez-vous pas que cette personne veut rire, ou qu'elle a perdu la raison?

Je viens à la troisième preuve. La propagation du genre humain suppose nécessairement que les deux premiers individus ont été produits par une autre cause que des hommes. En effet, qu'on suppose la suite des générations aussi grande qu'on le voudra, qu'on en mette cent millions, cent mille millions; les cent millionièmes, les cent mille millionièmes homme et femme, les deux avant lesquels il n'y en aura plus, deux individus enfin, n'auront été produits par aucun individu de l'espèce humaine; donc il en faudra venir à une cause étrangère qui les ait produits.

La quatrième preuve est encore plus sensible. Pouvez-vous contempler le ciel, sans être frappé de l'harmonie et de la régularité du mouvement de ces globes immenses qui roulent sur nos têtes? Or cet ordre admirable ne peut être que l'effet d'une intelligence supérieure. Il y aurait bien plus d'absurdité à dire que cet arrangement s'est fait de soi-même ou par hasard, qu'il n'y en aurait à prétendre qu'une montre à répétition a été faite, sans qu'un habile ouvrier y ait mis la main.

Faisons quelques réflexions sur les quatre preuves que nous venons de voir. Cette cause, cet esprit, qui a fait l'univers, qui a donné le mouvement à la matière, qui a produit les deux premiers individus de l'espèce humaine, qui a imprimé aux cieux l'ordre que nous admirons; cet esprit, dis-je, si puissant et si sage, doit avoir existé par lui-même de toute éternité; car il ne s'est pas fait; et par quelle autre cause aurait-il été créé? Au surplus les soi-disant athées ne gagneraient rien à dire qu'il a été créé par un autre esprit, qui s'est servi de lui pour opérer tout ce que nous venons de rapporter; car cet autre esprit serait lui-même l'esprit tout-puissant, infiniment sage, existant de lui-même de toute éternité; et cet esprit, c'est ce que nous appelons *Dieu*.

Ecoutez maintenant une cinquième preuve de l'existence de Dieu : nous la sentons dans nous-mêmes. Tout préjugé mis à part, il est des choses bonnes, d'autres mauvaises de leur nature : n'est-il pas vrai que naturellement nous trouvons qu'il est plus honnête et plus louable d'aimer nos parents, et d'avoir de la reconnaissance pour nos bienfaiteurs, que de les égorger? N'est-il pas vrai que certaines actions portent dans le cœur de l'homme le sentiment d'une douce satisfaction, et que d'autres y jettent des remords? Il y a donc une règle de mœurs, invariable et gravée dans nos cœurs; et cette règle suppose un législateur suprême, elle démontre qu'il y a un Dieu. Cette même règle est ce qu'on appelle *la loi, la religion naturelle*. Elle nous dicte qu'à l'auteur de notre vie, au législateur suprême, à Dieu enfin, nous devons l'hommage de notre adoration, de notre reconnaissance, de notre amour, de notre obéissance; à nos semblables, un amour qui consiste en ce que nous les traitions comme nous voudrions qu'on nous traitât nous-mêmes, etc. En un mot, cette loi prescrit nos devoirs envers Dieu, envers nous-mêmes, envers le prochain; et c'est sur ces devoirs que repose la base de la société.

Th. Les athées qui nient l'existence de Dieu et de ces devoirs, sont donc, par leurs principes, les ennemis de la société?

Le past. Il me sera facile de vous en convaincre. Croiriez-vous votre fortune assurée entre les mains d'un athée, indigent surtout, qui connaîtrait un moyen sûr de s'en emparer secrètement et impunément? Vous auriez contre vous la cupidité et l'indigence de cet homme, et vous n'auriez absolument rien pour vous. Car qu'est-ce qui pourrait le détourner de ce vol? L'honneur? mais il est assuré que le vol sera secret, et que sa réputation ou son honneur n'en souffrira pas la moindre atteinte. Serait-ce l'éducation qu'il a reçue? il regarde tout ce qu'on lui a dit de la justice et de la vertu comme des préjugés de l'enfance qu'il faut mépriser. Serait-ce la délicatesse des sentiments? mais la délicatesse ajoute à l'observation du devoir; et l'athée, dans ses principes, ne reconnaît pas même le devoir. Il est donc bien clair que rien ne le retiendrait, tandis qu'un grand intérêt l'exciterait; ainsi vous devriez regarder votre fortune comme perdue. La cupidité est si forte chez la plupart des hommes, que quelquefois les principes de la vertu ne suffisent pas pour la contenir : que doit-elle faire, lorsque rien ne l'arrête? Si une rivière déborde quelquefois, malgré les jetées qu'on y oppose, croyez-vous qu'elle se contiendra dans son lit, quand elle n'aura point d'obstacle à surmonter?

De là je conclus, 1° que les athées, dans leurs principes, ne peuvent être des hommes d'une vraie probité : en effet, la vraie probité est une volonté ferme et constante de ne faire tort à personne dans aucun cas : or les athées ne peuvent avoir cette volonté relativement au cas dont nous venons de parler; 2° qu'on a beaucoup à craindre de leur part dans la société, parce qu'ils peuvent trouver des occasions où ils déroberaient leurs crimes à la connaissance des hommes.

On n'a pas la même raison de crainte de la part des hommes qui croient en Dieu et aux devoirs de la religion naturelle, parce que ceux-ci ont plus d'un frein contre les passions, et qu'ils doivent être retenus par la crainte de la justice de Dieu : le Législateur suprême étant juste, il doit punir les méchants, comme il doit récompenser les bons; et le méchant sait qu'il ne peut se soustraire à ses châtiments.

Vous me direz peut-être que nous voyons cependant, et assez souvent, le méchant prospérer et le juste souffrir

C'est de là que je conclus qu'il y aura une autre vie. Sans cela, le scélérat hypocrite, qui jouirait dans l'opulence de la considération et de l'estime attachées à la vertu, et qui à force d'entasser des crimes, parviendrait à

étouffer les remords de sa conscience, ce vil, cet abominable hypocrite serait très-heureux ; tandis que le juste calomnié et opprimé, serait le plus malheureux des hommes. Or un Dieu saint, un Dieu juste, ne peut vouloir un tel ordre de choses. Donc il existe une autre vie, où Dieu punira les méchants, et où il récompensera l'homme vertueux : donc notre âme survivra à notre corps : c'est ce que démontrent encore ces sentiments que tout homme trouve au fond de son cœur, et qui y ont été gravés par l'Auteur de notre être ; ce désir d'un bonheur solide et durable que nous ne pouvons goûter en cette vie ; cette crainte du vengeur des crimes, que le scélérat cherche à étouffer. La vérité d'une autre vie est tellement indubitable, que tous les peuples, anciens et modernes, en ont été persuadés.

Puisque notre âme survivra à notre corps, elle en est donc distinguée. Notre âme n'est point matière ; elle pense, elle réfléchit, elle veut ; et il serait absurde de dire que la matière, une pierre, un morceau de bois, etc., pense, veuille, réfléchisse. Il ne serait pas moins absurde de dire : *la moitié, le tiers et le quart*, etc, d'une pensée ; la pensée est un être simple : le principe qui pense en nous n'est donc point composé de parties comme l'est la matière ; c'est aussi un être simple, c'est un esprit.

Cet esprit vivra-t-il toujours, est-il immortel ? c'est-à-dire, Dieu conservera-il éternellement notre âme pour la récompenser ou pour la punir ? L'éternité de la récompense de l'homme juste s'accorde si bien avec les sentiments que nous éprouvons au-dedans de nous, et avec l'idée de la bonté de Dieu, que tous les peuples y ont cru, même sans être éclairés de la révélation ; d'où je conclus qu'indépendamment de la révélation, qui en fait un dogme de foi, on ne peut, sans une excessive témérité, nier l'éternité des récompenses de l'autre vie.

Quant à l'éternité des peines, la révélation seule peut nous en assurer indubitablement, et la raison de l'homme ne peut la combattre efficacement. Ce qu'on y oppose de plus fort, qu'il n'y a pas de proportion entre un châtiment éternel et une faute d'un moment ; qu'un être infiniment bon, un père, le meilleur des pères, ne peut condamner ses enfants à des supplices éternels ; ces moyens ne sont rien moins que démonstratifs. La proportion de la peine avec la faute n'est point une égalité, une proportion de durée : ne condamne-t-on pas justement un homme dont le crime n'a duré que quelques moments, à une détention de plusieurs années, à une détention à vie ? Dieu est infiniment bon, il est père, et le meilleur des pères, sans doute : vous n'osez cependant en conclure qu'il ne pourrait condamner ses enfants à des peines d'une durée limitée. Dieu est infiniment bon, mais il est aussi infiniment juste ; il est père, et le meilleur des pères, mais il est aussi législateur et juge : avec le méchant, en cette vie, il agit en père ; en l'autre, il agit en législateur et en juge : et ne peut-il pas, en ces deux qualités, décerner contre lui une peine éternelle ? Est-il sûr que cette proportion qui doit être entre la peine et la faute, ne règne pas ici ? On sait que la grièveté de l'offense croît en raison de la bassesse de la personne qui offense et de la dignité de la personne offensée. Réfléchissez maintenant sur la distance infinie qui sépare Dieu de l'homme, et vous parviendrez peut-être à cette conséquence, que la peine de l'offense étant nécessairement bornée en soi, elle peut être infinie en durée. Au moins est-il bien clair que vous ne pourrez pas assurer que l'éternité des peines répugne à la justice et à la bonté de Dieu, et que tout au plus vous pourrez regarder ce dogme comme celui de la Trinité, que vous ne comprenez pas : si donc, on vous prouve solidement qu'il a été révélé par le Dieu de vérité, vous devez le croire, parce qu'alors il ne peut qu'être vrai : ce serait surtout outrager bien visiblement la saine raison, de vouloir soutenir, sans examiner même les preuves de la révélation, que ce dogme ne peut avoir été révélé. La suite de ce petit traité répandra un nouveau jour sur ce que nous disons ici.

Th. La religion naturelle qui prescrit à l'homme ses devoirs envers Dieu, envers lui-même, envers ses semblables, qui propose des récompenses et des peines, n'était-elle pas suffisante.

Le past. Quoique la raison de l'homme, s'il en eût fait un bon usage, eût suffi pour lui montrer ses devoirs essentiels, l'homme s'était tellement égaré, que presque partout il déférait à des créatures les honneurs de la Divinité. Pour corriger et perfectionner son entendement, et rendre l'homme meilleur, le Seigneur, dans sa bonté, a voulu lui communiquer de nouvelles instructions, qu'on appelle la *religion révélée*.

CHAPITRE II.

De la religion révélée.

La révélation est la manifestation d'une vérité que Dieu fait à l'homme d'une manière extraordinaire. On ne peut contester à Dieu le pouvoir de nous manifester des vérités inconnues et d'ajouter de nouveaux préceptes à ceux de la religion naturelle, de déterminer, par exemple, la manière dont il veut être honoré. Il n'est pas moins évident que l'Être tout-puissant peut revêtir la révélation de certains caractères ou signes qui démontrent qu'elle vient de lui.

Ces signes sont surtout le *miracle* et *la prophétie*. Le miracle est un effet, un événement sensible, qui fait exception dans les lois générales de la nature : si le soleil, par exemple, s'arrêtait dans sa course, cet événement serait un miracle, parce qu'en vertu des lois générales, il doit la continuer. Je ne m'arrêterai pas à prouver que Dieu peut faire des miracles, c'est-à-dire que Dieu, en établissant les lois générales, ait pu y faire des exceptions : Rousseau envoie tout franchement aux petites maisons l'homme qui le niera sérieusement.

La prophétie est une prévision, une ma-

nifestation de choses à venir, qu'on ne peut prévoir dans les causes naturelles : quand, par exemple, Isaïe, plus de cent ans avant la naissance de Cyrus, l'appela par son nom et prédit ses victoires, cette prédiction fut une prophétie. Dieu seul connaissant l'avenir, la prophétie n'appartient qu'à lui. Je n'insisterai pas beaucoup sur les prophéties, parce que le miracle suffit pour remplir mon objet.

Th. Comment le miracle prouve-t-il que telle ou telle révélation vient de Dieu.

1. *Le past.* C'est parce que le miracle ne peut être fait que par celui ou par la vertu de celui qui a établi les lois de la nature, c'est-à-dire par Dieu seul ou par sa vertu, et que Dieu ne peut employer ni prêter sa vertu pour attester la fausseté.

Dieu a fait aux hommes plusieurs révélations avant Jésus-Christ. On prouve qu'il en a fait à Adam, à Noé, à Abraham : mais nous ne parlerons que de la révélation faite à Moïse.

CHAPITRE III.

De l'ancienne loi, ou de la loi de Moïse

L'objet de la révélation faite à Moïse est cette loi que nous appelons l'*ancienne loi* : on l'appelle aussi *la loi de Moïse*, parce que Moïse la promulgua aux Juifs de la part de Dieu, et qu'elle est renfermée dans ses livres.

Que Moïse ait vraiment écrit les cinq livres qu'on lui attribue, c'est un fait certain, plus certain qu'il ne l'est que Cicéron, Virgile, Horace, etc., sont les auteurs des livres publiés sous leurs noms ; faits cependant dont personne ne doute. En effet, tous les écrivains juifs, sacrés et profanes, les auteurs des livres de Josué, des Juges, des Rois, des Paralipomènes, d'Esdras, de Tobie, etc. ; Philon, Josèphe, les Paraphrastes, etc. ; la tradition de toute la nation juive, tradition qui a dû se conserver d'autant plus aisément que la constitution civile et religieuse de ce peuple repose sur ces livres, toutes ces autorités les attribuent unanimement à Moïse. Aussi Celse, Porphyre et Julien l'Apostat, quelque ennemis qu'ils fussent de la religion des Juifs et de celle des chrétiens, n'ont pu s'empêcher de convenir de cette vérité.

Il n'est pas moins certain que les livres de Moïse se sont conservés jusqu'à présent sans altération. Les exemplaires de ces livres, qui contenaient les nombreux préceptes que les Juifs avaient à observer, étaient tellement multipliés parmi eux, qu'ils n'auraient pu être falsifiés que du consentement de toute la nation. Or, il serait absurde de supposer que cette nation ait conspiré à corrompre des livres qu'elle a toujours révérés comme divins et comme étant la base de sa constitution politique et religieuse. Les Juifs ont été si éloignés de cet attentat, que plus d'une fois ils ont compté tous les mots et toutes les lettres qui se trouvent dans ces livres. Certes, si les Juifs avaient voulu les altérer, ils en auraient surtout retranché les murmures contre Dieu, les forfaits, l'idolâtrie, qui étaient un opprobre pour leur nation ; ils n'y auraient pas laissé subsister ces prophéties concernant le Messie, qui sont contre eux des armes victorieuses entre les mains des chrétiens. Cependant tout cela se trouve encore dans ces livres ; et les livres de Moïse, tels qu'ils existent chez les Juifs et chez les chrétiens, sont parfaitement conformes : et de là résulte une preuve particulière et invincible, que ces livres n'ont point été altérés depuis la naissance de la religion chrétienne ; à coup sûr les Juifs et les chrétiens, rivaux de religion, n'eussent pas adopté les changements faits par l'une des deux parties.

Faisons ici une réflexion : elle est importante. Puisque Moïse a vraiment écrit ces livres, et qu'ils n'ont point été falsifiés, Moïse a donc aussi écrit les miracles qu'il s'y attribue : cela est incontestable.

Th. Peut-on prouver solidement que ces miracles ont été opérés?

2. *Le past.* On peut le prouver plus solidement que les faits les plus avérés de l'histoire, dont personne ne s'est avisé de douter.

1° Moïse, lorsqu'il décrivit ces miracles éclatants, les plaies de l'Egypte, le passage de la mer Rouge, la colonne de feu qui, pendant la nuit, servait de guide aux Israélites dans le désert, les eaux jaillissant du sein aride des rochers qu'il avait frappés de sa baguette, etc., etc. ; Moïse n'aurait pu se persuader qu'il eût opéré ces prodiges, s'ils n'eussent existé réellement : il n'est qu'un insensé qui puisse se faire de semblables illusions, et l'auteur des cinq livres dont nous parlons, ne fut pas un fou. 2° Moïse n'eût pas même osé tenter de faire croire à la nation juive qu'il avait opéré sous ses yeux ces miracles éclatants, s'ils eussent été controuvés et fabuleux. 3° Beaucoup moins encore eût-il réussi à les lui faire accroire. Cependant les Juifs, au temps de Moïse, et dans tous les siècles suivants, furent et ont été persuadés, comme ils le sont encore, de la vérité de ces miracles. Tous les livres de l'Ancien Testament, la tradition publique et constante de cette nation, attestent si hautement cette persuasion, que les incrédules eux-mêmes sont obligés d'en convenir. Donc Moïse a réellement fait les miracles qu'il s'attribue dans ses livres. Croyez-vous que, parmi les faits de l'histoire profane, vous en trouveriez un seul aussi bien établi?

Voyons maintenant ce que Moïse prétendait prouver par ces miracles.

3. Il suffit de parcourir l'un de ses livres, l'Exode, pour être convaincu que Moïse a donné ces miracles en preuve de sa mission, c'est-à-dire que par là il a voulu prouver qu'il était l'envoyé de Dieu, et que la loi qu'il donnait aux Juifs venait de Dieu lui-même. Mais nous venons de voir (1) que le

(1) Les chiffres placés entre deux ( ) indiquent qu'on peut consulter l'endroit de l'ouvrage où ces mêmes chiffres se trouvent en tête d'un alinéa : ici, par exemple, on peut recourir à l'article à côté duquel on verra le chiffre 1 ; on y trouvera la preuve de ce qu'on avance.

(*Sept.*)

miracle ne peut attester la fausseté : donc la loi de Moïse ou l'ancienne loi était une religion divine.

Th. Si l'ancienne loi est divine, les Juifs d'aujourd'hui sont donc encore dans la vraie religion ?

4. *Le past.* L'ancienne loi ne devait durer que jusqu'à la venue du Messie. Ses rites, ses cérémonies, ses sacrifices n'étaient qu'une figure de la loi nouvelle; la circoncision, par exemple, qui agrégeait quelqu'un au peuple de Dieu, représentait le baptême qui nous agrège à l'Église de Jésus-Christ; les différentes ablutions par lesquelles les Juifs devaient se purifier, étaient le symbole des sacrements qui purifient nos âmes; leurs sacrifices, celui du sacrifice du Nouveau Testament. Dieu avait prédit expressément (*Jérém.*, XXXI, 31) qu'à l'ancienne alliance il substituerait une nouvelle alliance, une nouvelle loi; qu'aux anciens sacrifices qu'il rejetait, succéderait un nouveau sacrifice bien plus parfait et qui s'offrirait chez toutes les nations (*Malach.*, I, 10); que ces sacrifices cesseraient pour toujours, et que le temple même, seul endroit où il fût permis de les offrir, serait renversé et détruit (*Dan.*, IX, 26), ce qui est arrivé depuis bien des siècles. Ainsi les Juifs ont été, mais ne sont plus dans la vraie religion. Depuis la mort de Notre-Seigneur, la seule vraie religion est celle qu'il a fait prêcher à tout l'univers par ses apôtres, et que les apôtres ont transmise dans leurs écrits.

CHAPITRE IV.

De la religion chrétienne.

Il est incontestable que les quatre Evangiles ont été vraiment écrits par les auteurs dont ils donnent le nom, par saint Matthieu, etc. 1° Nous voyons dans les écrits des premiers Pères de l'Église, d'Athénagore, de saint Irénée (*lib.* I *et* III *adversus Hæres.*, *ch.* 6 *et* 11), de saint Clément d'Alexandrie (*lib.* III *Stromatum*), de Tertullien (*lib. de Præscript.*, *c.* 38 *et* 49), que cette vérité était tellement reconnue, que les hérétiques du premier et du second siècle n'osèrent la contester. Celse (*Origenes*, *lib.* II *contra Celsum*) et Julien l'Apostat (*Cyrillus Alexandrinus*, *lib.* X *contra Julianum*), ennemis jurés de la religion chrétienne, parlent de ces Evangiles et ne témoignent aucun doute à cet égard. Le même Tertullien que nous venons de citer, assure (*lib. de Præscript.*, *c.* 26) comme une chose connue, que de son temps, c'est-à-dire au commencement du troisième siècle, les originaux des quatre Evangiles existaient encore.

2° Dans tous les siècles, les chrétiens ont solennellement professé que ces livres étaient divins, qu'ils étaient le fondement et la règle de leur société, et par conséquent qu'ils les avaient reçus de leurs premiers maîtres. Or, la profession publique et constante d'une société sur des monuments qui en sont la base, est un moyen invincible. Cette seconde raison démontre également que les Actes des apôtres, les Épîtres de saint Paul, la première Épître de saint Pierre et de saint Jean, ont été écrits par saint Luc, saint Paul, saint Pierre et saint Jean.

Il n'est pas moins certain que ces livres sont parvenus jusqu'à nous sans être altérés dans les faits et dans la doctrine. D'abord, ces livres n'ont pu être altérés du temps des apôtres; à coup sûr ils n'en auraient point souffert la falsification. Ces mêmes livres n'ont pu être altérés immédiatement après la mort des apôtres ; les différentes Eglises particulières qui regardaient ces livres comme divins, et qui connaissaient si bien ce qu'avaient prêché les apôtres, se seraient opposées à cet attentat. Les exemplaires de ces livres étaient répandus dans les différentes parties du monde; ils étaient prodigieusement multipliés; on les lisait (*S. Justinus*, *Apolog.* I, *n.* 66 *et* 67) dans les assemblées publiques des fidèles; il aurait donc fallu pour les altérer, une conspiration comme générale parmi les chrétiens. Or, à qui persuadera-t-on que la société des chrétiens ait consenti à dépraver des livres qu'elle respectait comme des livres divins et émanés des apôtres? Le nombre des exemplaires des sacrés volumes s'étant accru de plus en plus dans les siècles suivants, l'altération de ces livres n'en est devenue que plus impossible. Donc ces livres sacrés sont parvenus jusqu'à nous sans être altérés dans les faits et dans la doctrine.

Je sais qu'on nous oppose qu'il y a des différences entre les exemplaires, soit manuscrits, soit imprimés du Nouveau Testament.

Mais nos adversaires eux-mêmes sont forcés de convenir qu'elles ne concernent ni les faits, ni la doctrine : ces différences consistent en des mots qui signifient la même chose et qui sont employés les uns pour les autres, et elles proviennent de l'impossibilité de copier et d'imprimer un nombre presque infini de fois le même livre d'une manière semblable en tout point. Or, de ce que tous les exemplaires s'accordent parfaitement dans les faits et la doctrine, j'en conclus de nouveau qu'aucun n'a été altéré relativement à ces deux objets. Nous ferons ici, Théophile, une observation importante. Puisque les Evangiles et les Actes des apôtres ont été vraiment écrits par les auteurs à qui nous les attribuons, et que ces livres n'ont point été altérés dans la doctrine ni dans les faits, ces auteurs ont donc aussi écrit les miracles de Jésus-Christ et des apôtres, que nous y lisons : cette conséquence est claire.

Th. Peut-on prouver d'une manière convaincante que ces miracles ont été opérés ?

5. *Le past.* Les faits les plus incontestables de l'histoire ne sont pas prouvés aussi solidement. Avant de déduire nos moyens, nous observerons une chose qu'on ne peut contester; c'est que ceux des apôtres même qui n'ont point écrit ont prêché la même Evangile que les autres et apporté les mêmes preuves de la divinité de Jésus-Christ. Cela posé, je dis :

1° Les apôtres n'ont pu être trompés touchant les miracles éclatants et multipliés que nous lisons dans les Evangiles. En effet, lorsqu'ils écrivirent et qu'ils prêchèrent ces miracles, auraient-ils pu croire que Jésus-Christ, sous leurs yeux, avait rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, qu'il avait guéri les boiteux et les paralytiques, qu'avec quelques pains il avait rassasié plusieurs milliers d'hommes dans le désert, que d'une parole il avait calmé les tempêtes, ressuscité les morts, etc., qu'après sa mort ils l'avaient vu pendant quarante jours conversant et mangeant avec eux, si ces faits n'eussent pas existé? Auraient-ils pu croire qu'ils avaient eux-mêmes opéré les prodiges rapportés dans les Actes des apôtres, s'ils n'en eussent fait aucun? Pour cela, il faudrait que les apôtres eussent été fous et insensés dans toute la force du terme; mais leurs écrits et le monde qu'ils ont converti, attestent hautement qu'ils ne l'étaient pas.

6. 2° Les apôtres ont été vraiment persuadés de la vérité de ces miracles; car en les écrivant et en les prêchant, ils n'ont voulu tromper ni leurs lecteurs, ni leurs auditeurs. Cette candeur, cette ingénuité que respirent leurs écrits, dans lesquels ils rapportent jusqu'à leurs défauts et leurs péchés; la morale si pure et si sainte qu'ils ont prêchée; les travaux qu'ils ont entrepris; les sacrifices qu'ils ont faits pour rendre les hommes meilleurs; leur patience héroïque au milieu des outrages et des supplices; des mœurs si pures, que les ennemis les plus déclarés du christianisme, Celse, Porphyre, etc., n'ont osé les ternir par aucune accusation : ces traits sont-ils ceux de l'imposteur? Mais comment supposer que douze hommes ignorants, et si timides qu'ils abandonnèrent leur Maître, lorsqu'ils étaient encore pleins de vénération pour lui, fussent convenus entre eux, voyant qu'il ne ressuscitait point, selon sa promesse, et qu'il n'avait été qu'un imposteur, fussent convenus de controuver les prodiges qu'ils attribuent à Jésus-Christ, et de prêcher partout, au péril de leur vie, ses miracles et sa divinité? Si Jésus-Christ fut un imposteur, si en conséquence les apôtres ne furent pas doués du don des miracles, tout ce que les douze pêcheurs pouvaient se promettre de ce complot, était de devenir un objet d'opprobre, et parmi les Juifs, qui venaient de crucifier Jésus-Christ, et chez tous les autres peuples à qui ils voulaient prêcher un Dieu crucifié; c'était d'être regardés comme des fanatiques à enfermer avec les fous, ou à punir selon la rigueur des lois. Je vous le demande, quel autre sort pourraient se promettre douze ignorants qui, sans aucune preuve de leur mission, entreprendraient de persuader à une nation qu'un homme qui vient d'être justicié comme un criminel, est Dieu? Est-ce que les apôtres auraient aussi pu espérer de persuader qu'ils faisaient en présence de leurs auditeurs des miracles éclatants, tandis qu'ils n'auraient pu en opérer aucun? Il est donc bien clair que les apôtres, en écrivant et en rapportant les miracles de Jésus-Christ, et les leurs propres, n'ont pas voulu tromper.

7. Mais 3° eussent-ils voulu tromper sur cet objet, c'eût été chose impossible. Comment en effet auraient-ils persuadé aux Juifs que Jésus-Christ avait opéré en leur présence les prodiges dont nous venons de parler, si les Juifs n'en eussent vu aucun? Comment leur auraient-ils persuadé qu'eux-mêmes en faisaient sous leurs yeux, s'ils n'en eussent point opéré? Comment auraient-ils persuadé à l'univers ces prodiges de Jésus crucifié, et les leurs propres? Cependant les Juifs, contemporains des apôtres, les ont crus, ces prodiges; et non-seulement les Juifs assez nombreux qui embrassèrent la foi chrétienne, mais ceux-là même qui ne crurent point en Jésus-Christ. Nous lisons dans l'Evangile, dans les écrits de saint Justin (*In dialogo cum Tryphone*), dans le Talmud, dans Celse (*Origenes, lib.* I, II, III *contra Cels.*), dans les commentaires des anciens rabbins, etc., que ceux-ci, en convenant des miracles de Jésus-Christ, les attribuaient ou au nom de Jéhovah, qu'il avait enlevé du saint des saints, ou au pouvoir du démon. L'univers abandonnant tout à coup la religion commode qu'il suivait depuis si longtemps, pour embrasser une religion qui réprime toutes les passions, l'univers a cru ces mêmes miracles : une tradition publique, constante, et qui persévère encore aujourd'hui, l'atteste; et ce serait le comble de l'ineptie et de l'absurdité, de supposer que, sans motif, l'univers embrassa tout à coup la religion chrétienne. Les miracles de Jésus-Christ étaient regardés comme des faits si constants, que les ennemis les plus déclarés du christianisme, Celse, que nous venons de citer (*Ibid.*), Porphyre (*Cyrillus, lib.* X, *contra Julianum*), Julien (*Cyrillus, lib.* VI, *contra eumdem*), etc., n'ont pu s'empêcher de convenir des faits, et qu'ils ont été forcés d'attribuer à la magie, des prodiges qui détruisaient l'empire du démon : n'eussent-ils pas plutôt nié ces faits, s'ils avaient été moins notoires? Plus d'un historien païen ont consigné dans leurs écrits quelques-uns de ces prodiges. Le philosophe Chalcidius assure que l'étoile extraordinaire qui conduisit les mages au berceau du Sauveur se fit remarquer dans l'Orient, et qu'elle fut observée par les astronomes chaldéens (*Commentario in Timæum Platonis*). Phlégon, affranchi de l'empereur Adrien, a rapporté (*Lib.* XIII *Olympiorum chronicorum*) l'éclipse miraculeuse arrivée au plein de la lune lors de la mort de Notre-Seigneur. Tertullien ne craint pas de renvoyer sur cet objet les Romains à leurs propres archives (*Apologetici c.* 21), tant il était assuré que cette éclipse y était consignée.

8. Pour vous faire encore mieux sentir, Théophile, cette preuve victorieuse, je me résume en peu de mots. J'ai démontré que les apôtres n'auraient pu croire que Jésus-Christ avait opéré sous leurs yeux tant de miracles éclatants, ni qu'ils en avaient opéré eux-mêmes, si ces faits n'eussent pas existé. J'ai démontré que les apôtres ont été persuadés de ces prodiges, et qu'en les écrivant et

en les prêchant, ils n'ont point voulu tromper. J'ai démontré qu'ils n'auraient pu, comme ils l'ont fait, persuader les Juifs et l'univers de l'existence de ces miracles, si ceux de Jésus-Christ eussent été controuvés, et qu'ils n'en eussent point fait eux-mêmes. Et de là je tire cette conséquence irrésistible : donc Jésus-Christ et les apôtres ont vraiment fait les miracles consignés dans les Evangiles et dans les Actes des apôtres. Je consens à perdre ma cause, si nos adversaires trouvent dans toute l'histoire un seul fait établi plus solidement.

Th. Prouve-t-on d'une manière aussi convaincante la résurrection de Notre-Seigneur?

9. *Le past.* 1° La preuve ci-dessus s'applique tout entière à ce miracle. En effet, les apôtres, lorsqu'ils ont écrit et prêché ce prodige éclatant, n'ont pu se tromper; ils n'ont voulu ni pu tromper sur cet objet (5, 6, 7) : donc Jésus-Christ est vraiment ressuscité.

2° Ou Jésus-Christ est ressuscité, ou les apôtres ont enlevé le corps du sépulcre; car dès le troisième jour il n'y était plus. Or, il est impossible que les apôtres l'aient enlevé, puisque le sépulcre était gardé par une cohorte de soldats.

Dira-t-on que les apôtres, naguère si timides qu'ils abandonnèrent tous leur Maître, aient tenté de faire violence aux soldats? S'ils avaient défait cette cohorte pour enlever le corps de Jésus, nous ne les verrions pas, cinquante jours après, prêcher sa résurrection avec tant de confiance au milieu de Jérusalem (*Act.*, *c.* II, III, IV) : nous les verrions expier sur un échafaud leur forfait et leur imposture. Dira-t-on qu'à force d'or les apôtres corrompirent cette cohorte, qui leur permit ainsi d'enlever le corps? Mais la pauvreté des apôtres résiste à cette fiction; et la crainte que la cohorte ne refusât le prix de la subornation, qu'elle ne les déférât ensuite aux Juifs et au gouverneur, les aurait visiblement empêchés de tenter une voie si périlleuse. Quelle espérance de réussir à suborner une cohorte entière de soldats, placée par les Juifs mêmes et qui leur était dévouée?

Il ne reste donc à nos adversaires qu'une ressource, c'est de dire que les apôtres enlevèrent le corps de leur Maître pendant que les soldats dormaient, comme ceux-ci le divulguèrent en effet. Mais ce subterfuge est puéril et ridicule. On croit donc sérieusement que tous les soldats d'une cohorte de Romains, accoutumés, comme on le sait, à la plus exacte discipline, et qui devaient veiller avec le plus grand soin à la garde du sépulcre, on croit que tous ces soldats se livrèrent à un sommeil si profond, que les apôtres osèrent tenter et purent exécuter l'enlèvement! Et les apôtres, croyant avoir du temps de reste, l'auraient employé à délier le corps, à défaire les bandes, les suaires, les linges! car les évangélistes attestent (*Luc*, *c.* XXIV, 12; *Jean*, *c.* XX, 2, 6, 7) qu'ils demeurèrent dans le tombeau. C'est un plaisant témoignage que celui de ces soldats endormis, qui attestent que les apôtres ont enlevé le corps durant leur sommeil! Si les soldats dormaient, comment virent-ils l'enlèvement! Si, à leur réveil, ils avaient aperçu les apôtres emportant le corps, n'auraient-ils pas poursuivi les ravisseurs, ne se seraient-ils pas saisis de leurs personnes, tant par eux-mêmes qu'à l'aide des Juifs? Il n'est pas difficile de démontrer que le témoignage des soldats dont nous venons de parler fut acheté à prix d'argent par les Juifs, comme le rapporte saint Matthieu (*c.* XXVIII, *v.* 12, 15). Si les princes des prêtres eussent cru réellement que les apôtres avaient enlevé le corps par la négligence des soldats, à coup sûr ils eussent sollicité le châtiment de cette négligence; ils eussent déféré les apôtres comme des séditieux au président de la Judée, ils eussent reproché cet attentat et le crime de l'imposture aux apôtres, lorsque, cinquante jours après, ils prêchèrent hautement au milieu de Jérusalem la résurrection de Jésus-Christ; et personne, ni à Jérusalem, ni ailleurs, n'eût ajouté foi à ces imposteurs. Mais alors les apôtres eussent-ils même osé prêcher cette résurrection à Jérusalem?

Il est donc certain que les apôtres n'ont point enlevé du tombeau le corps de leur Maître; donc, puisque dès le troisième jour il ne s'y trouva plus, Jésus-Christ est certainement ressuscité.

3° Nous lisons dans les Actes des apôtres et les Epîtres de saint Paul, que les apôtres proposèrent la résurrection du Sauveur comme la preuve principale de sa divinité et la base de la religion chrétienne. La lettre de saint Barnabé, celle de Pline à l'empereur Trajan, la tradition publique et constante des chrétiens, attestent aussi que, dès le commencement de l'Eglise, on institua le jour du dimanche comme un monument de cette résurrection. Ainsi, tous ceux qui embrassèrent la foi de Jésus-Christ professèrent solennellement le dogme de la résurrection du Sauveur, et un nombre prodigieux de martyrs le scellèrent même de leur sang, comme nous le verrons bientôt (17, 19). Or je demande si un nombre incalculable d'hommes de toutes les nations, juifs, romains, grecs, etc., savants et ignorants, auraient ajouté à ce fait une foi si fortement prononcée, malgré les préjugés et tant d'autres motifs qui devaient les retenir, si les apôtres ne l'eussent prouvé de manière à le rendre indubitable? Plus nos adversaires s'obstineront à dire que le fait en soi-même est incroyable, plus ils prouveront qu'il a été solidement établi par les apôtres; car la sagesse et la raison ne permettent pas d'accuser l'univers d'une légèreté puérile, d'une folle crédulité, de démence enfin.

Si les incrédules de nos jours connaissent dans l'histoire quelque fait aussi solidement établi, nous les invitons à le citer; mais s'ils n'en peuvent citer aucun, qu'ils conviennent enfin que la résurrection de Jésus-Christ est un fait incontestable.

Th. Qu'est-ce que Jésus-Christ et les apôtres ont voulu prouver par leurs miracles?

10. *Le past.* Jésus-Christ, ainsi que le rapporte saint Marc (*c.* II, *v.* 6), prouva, par la guérison miraculeuse d'un paralytique, qu'il avait le pouvoir de remettre les péchés, pouvoir que les scribes attribuaient avec raison à Dieu seul. Saint Jean-Baptiste fait demander à Jésus s'il est véritablement le Messie? Jésus-Christ répond à la question par le témoignage éloquent de ses miracles (*Luc*, *c.* VII, 19). Les Juifs, témoins de plusieurs miracles du Sauveur, le prient de leur dire clairement s'il est le Christ. *Les œuvres que je fais au nom de mon Père*, répond-il, *rendent témoignage de moi... Mon Père et moi nous ne sommes qu'un... Si vous n'en croyez pas à moi, croyez à mes œuvres* (*Jean*, *c.* X, 24). Saint Jean rapporte que Jésus-Christ ressuscita Lazare *pour que les Juifs crussent que son Père l'avait envoyé* (*c.* II, 4), etc. Il est donc incontestable que Jésus-Christ a donné ses miracles en preuve de sa mission et de sa divinité. En cent endroits, les Actes des Apôtres et les Epîtres de saint Paul attestent que les apôtres ont prouvé la divinité de Jésus-Christ par ses miracles et par ceux qu'ils faisaient eux-mêmes. Mais pour remplir mon objet, je n'ai pas même besoin des livres saints. Il est évident par soi-même que si, comme nous venons de le démontrer, le Sauveur et les apôtres ont fait des miracles, ceux-ci les ont mis en avant pour accréditer leur mission et convertir l'univers à la foi de Jésus-Christ; et d'après cela, on ne peut nier que ces thaumaturges aient été persuadés, et par conséquent qu'il soit vrai, que Jésus-Christ a voulu prouver par ses miracles sa mission et sa divinité. Or nous avons vu (1) que le miracle ne peut attester la fausseté. Donc Jésus-Christ est Dieu, donc la religion chrétienne est divine.

Mais, me dira-t-on peut-être, si Jésus-Christ, pour prouver sa mission, eût opéré tant de miracles en présence des Juifs, cette nation, au lieu de le crucifier, l'aurait reconnu pour le Messie; cependant il ne fut reconnu que par un petit nombre d'entre eux.

Réponse. Quoiqu'à l'instigation des princes des prêtres le peuple juif ait crucifié Notre-Seigneur, les Juifs, ainsi que nous l'avons vu (7), ne laissèrent pas de convenir de ses miracles : pour en éluder la force, ils les attribuèrent à la magie. Ils pensaient alors, comme ils le croient encore aujourd'hui, que la loi de Moïse au lieu d'être abrogée, serait confirmée par le Messie; et que, sous son règne, ils triompheraient de tous leurs ennemis; c'est pour cela et non à raison du défaut de miracles, qu'ils croyaient pouvoir aussi être opérés par un faux prophète, c'est pour cela, dis-je, que les Juifs rejetèrent et rejettent encore le Messie que nous adorons. Mais cependant plusieurs milliers de Juifs, comme nous le lisons dans les Actes des apôtres (II, 41; IV, 4), embrassèrent la foi de Jésus-Christ; et le témoignage de ceux-ci est d'un bien plus grand poids dans cette cause que la résistance obstinée des autres, quoique beaucoup plus nombreux. En effet, ceux qui ne crurent point furent retenus par des motifs étrangers, par l'attachement à leur religion, par les préjugés, etc., tandis que les autres ne purent être déterminés que par la force victorieuse des preuves de la divinité de Jésus-Christ, à surmonter tous ces obstacles, à croire en lui, malgré la haine de leur nation, qu'ils encouraient. C'est ainsi que le témoignage des anciens Juifs, que les incrédules nous opposent avec si peu de réflexion, devient entre les mains des chrétiens un moyen victorieux. En effet, ce témoignage établit solidement les miracles de Jésus-Christ. Maintenant, que ces miracles soient venus de Dieu, et non du démon dont ils détruisaient l'empire, c'est chose, je crois, qu'on peut regarder comme évidente, et que prouve la démarche des Juifs qui se convertirent à Jésus-Christ. Pour surmonter les obstacles dont nous venons de parler, il fallut que la divinité de celui qu'ils venaient de crucifier leur fût prouvée d'une manière bien claire.

A ces preuves de la divinité de la religion chrétienne, déjà plus que suffisantes pour tout homme de bonne foi, je pourrais, Théophile, en ajouter un grand nombre d'autres : je me bornerai à quatre; elles ne sont pas moins frappantes que celles que vous avez déjà entendues.

11. Voici la première.—Nous avons vu que l'ancienne loi était une religion divine (2, 3) et que les prophètes avaient néanmoins prédit qu'elle serait abrogée par une autre religion qui la remplacerait (4) : certainement une loi divine ne peut être abrogée par aucune loi humaine; donc la religion qui l'a remplacée est divine. Or, quelle est la religion qui a remplacé dans l'univers la religion judaïque, si ce n'est le christianisme? Les incrédules auraient mauvaise grâce à nous dire que ces prophéties sont controuvées : à coup sûr les prophéties de Jérémie, de Malachie, de Daniel, qui prédisent si clairement (4) l'abrogation de l'ancienne alliance, la substitution d'un sacrifice plus parfait à tous les sacrifices de la loi de Moïse, la destruction du temple de Jérusalem, hors duquel on ne pouvait les offrir, la dispersion et les calamités du peuple déicide (*qui offrent une preuve éclatante de la divinité de Jésus-Christ*); à coup sûr ces prophéties n'ont point été fabriquées par les Juifs, à qui elles sont si peu favorables; elles ne l'ont pas été non plus par les chrétiens, puisqu'elles se trouvent dans les livres des Juifs, et que ceux-ci ne les auraient pas reçues des chrétiens. Je renferme ma proposition en peu de mots et je dis : La religion judaïque, qui était divine, devait, selon les prophètes, être abrogée et remplacée par une autre religion divine, par conséquent, elle-même : elle a été abrogée depuis plus de dix-sept siècles, puisque, depuis la destruction du temple de Jérusalem arrivée à cette époque, elle n'a plus de sacrifices : de plus, elle n'a été remplacée que par la religion chrétienne, établie, comme on le sait, peu de temps avant

la destruction du temple : donc la religion chrétienne est une religion divine.

Th. Vous avez dit que le peuple juif offrait par sa dispersion et ses malheurs, une preuve éclatante de la divinité de Jésus-Christ : comment cela ?

12 *Le past.* Le prophète Daniel avait prédit que les Juifs méconnaîtraient le Messie, qu'ils le mettraient à mort, et que Dieu vengerait aussitôt cet horrible forfait par la destruction de Jérusalem, la désolation et la dispersion (IX, 26, 27) du peuple juif; prophétie qui fut accomplie par Tite, empereur romain, durant la même génération qui crucifia le Sauveur, ainsi qu'il l'avait prédit lui-même (*Matth.*, XXIV, 34). Depuis cette catastrophe, arrivée l'an 70, les Juifs, chassés de la terre promise, ont été comme errants sur la surface de la terre, et ont gémi sous le poids de l'opprobre et de la servitude. La vengeance divine, qui a éclaté sur cette nation environ trente ans après qu'elle a eu crucifié Jésus-Christ, n'est-elle pas celle qu'a annoncée Daniel, comme devant être le châtiment du meurtre du Messie? Les soixante-dix semaines d'années, après lesquelles Daniel prédit que devait arriver cette désolation cadrent si parfaitement avec l'époque de la mort de Notre-Seigneur, qu'on ne peut s'y méprendre. Il faut donc qu'en crucifiant Jésus-Christ, les Juifs aient crucifié le Messie car on ne peut citer aucun meurtre, commis vers ce temps-là, par la nation juive, qu'on puisse regarder avec la moindre vraisemblance comme le meurtre du Messie.

Telles étaient, ainsi que l'attestent en cent endroits les livres de Moïse, telles étaient les conditions de l'ancienne alliance, que le peuple juif devait être dans la prospérité ou dans l'adversité, selon qu'il serait fidèle ou infidèle à Dieu; et tous les historiens de cette nation, sacrés ou profanes, nous la montrent constamment triomphante lors de son attachement à la loi, et constamment châtiée, lors de sa chute dans l'idolâtrie. Tombée plus d'une fois dans ce crime de lèse-majesté divine, elle l'expie à Babylone par une captivité de soixante et dix ans. De retour dans sa patrie, elle n'y retomba jamais; et cependant tout à coup ce peuple, le peuple de Dieu, est puni par une désolation et une captivité qui ont duré depuis plus de dix-sept siècles! il faut donc, à partir des conditions mêmes de l'alliance et de la providence constante du Seigneur envers son peuple, il faut qu'il se soit ensuite rendu coupable d'un crime infiniment plus atroce que celui de l'idolâtrie; et quel crime de ce genre d'atrocité, autre que le déicide, pourrait-on reprocher à cette nation, ou dans quelle personne l'a-t-elle commis, si ce n'est dans celle de Jésus-Christ ? Donc la désolation permanente du peuple juif atteste hautement que Jésus-Christ, qu'elle a crucifié, était le Messie, et le Dieu libérateur annoncé par les prophètes : elle est donc une preuve éclatante de la divinité de notre sainte religion.

La seconde des preuves que je vous ai annoncées, Théophile, je la déduis de l'éminente sainteté de Jésus-Christ, de l'excellence de sa doctrine et de sa morale.

13. Dans toute la suite de ses actions, Jésus-Christ a montré la piété la plus fervente, le zèle le plus ardent pour accomplir la volonté de Dieu et procurer sa gloire. Il fut si juste, que ses ennemis ne purent lui reprocher aucun crime, et que ceux qui dans la suite ont attaqué sa religion avec le plus d'acharnement, Celse, Porphyre, Hiéroclès, etc., n'ont pu s'empêcher de rendre hommage à l'intégrité de sa vertu. Qui n'admirerait son immense charité pour tous les hommes, sa bienfaisance, sa douceur, sa patience, sa magnanimité ! Il guérit les malades, console les affligés, instruit les ignorants, se rend utile à tous. Ce n'est que par de nouveaux bienfaits qu'il se venge des outrages des Juifs. Il pleure sur le sort de Jérusalem, tandis que cette ingrate cité s'occupe des moyens de le faire mourir. Il appelle du tendre nom d'ami le monstre qui le trahit par un baiser. Il ne se plaint ni des fausses accusations des témoins, ni de l'injustice des juges. Il présente ses joues à ceux qui le frappent, et son visage à ceux qui le souillent de crachats. Il marche au lieu de son supplice, avec la douceur d'un agneau. Il souffre la mort la plus injuste et la plus ignominieuse, avec une grandeur d'âme qui ne lui laisse ouvrir la bouche que pour prier pour ses bourreaux. Et tous ces faits, rapportés dans les Evangiles, ont été transmis par une tradition si publique et si constante, que les ennemis mêmes de sa religion n'ont osé les contester. Est-ce là la vie et la mort d'un simple mortel?

14. La doctrine et la morale de l'Evangile sont si saintes et si parfaites, qu'elles n'ont pu émaner ni d'un Juif, ni d'un philosophe, ni d'un homme, quel qu'il fût, mais seulement d'un Dieu. Cette doctrine renferme des vérités trop sublimes, elle inspire une sainteté trop éminente, elle propose à notre foi et à nos actions un motif trop noble, pour qu'on puisse la regarder comme une production de l'esprit humain. Qu'on rassemble tous les livres des philosophes, et qu'on nous montre dans ces livres cette doctrine pure et sublime, qui nous prêche un seul Dieu, créant et gouvernant l'univers, élevant l'homme jusqu'à lui par sa destinée, le relevant après sa chute d'une manière ineffable; Dieu infiniment saint, qui réprouve les péchés les plus légers; Dieu, seul digne de notre adoration ; Dieu infiniment bon, que l'homme doit aimer par-dessus tout, et à qui il doit marquer son amour par l'observation entière de sa loi; Dieu infiniment miséricordieux, qui présente au pécheur le pardon de ses crimes; Dieu infiniment libéral, qui réserve aux justes la récompense la plus magnifique ; Dieu infiniment juste, qui décerne au pécheur obstiné les châtiments dus à ses forfaits. Qu'on nous montre dans les écrits réunis de tous les philosophes, une morale semblable à celle de l'Evangile; une morale qui, en prescrivant à l'homme tous ses devoirs, porte en même temps dans son cœur l'amour de ces mêmes

devoirs ; une morale, dont la sainteté réprouve non-seulement le crime, mais encore la pensée et le désir volontaire du crime : une morale qui respire tellement la charité, que non-seulement elle défend la vengeance, mais qu'elle commande encore d'aimer ses ennemis : une morale si noble, qu'elle repousse de nos actions tout motif d'intérêt personnel, de vaine gloire, etc., et qu'elle propose à l'homme des motifs dignes de la grandeur de ses destinées, c'est-à-dire Dieu lui-même et l'accomplissement de sa volonté, etc. Cette doctrine, cette morale ne vient pas des hommes : et la simplicité douce et sublime, vraiment inimitable de l'Evangile, achève de nous en découvrir l'origine. N'hésitons pas de le dire ; une religion qui donne à l'âme de semblables leçons, et qui l'instruit ainsi, n'émane pas d'un mortel.

15. Mais si l'incrédule ferme son cœur à l'impression que doivent faire sur lui des moyens si sensibles, du moins sera-t-il forcé d'avouer que celui dont il admire les vertus si éminentes, que celui qui a donné aux hommes une doctrine et une morale si sublimes et si parfaites, n'a pas été un fourbe, un imposteur, un impie, un blasphémateur. Or, nous n'avons besoin que de cet aveu, pour lui démontrer sans réplique la divinité de Jésus-Christ et de sa religion. En effet, si Jésus-Christ n'était pas Dieu, il se serait rendu digne de toutes ces horribles qualifications, puisqu'il a dit qu'il était le Fils de Dieu; qu'il n'était qu'un avec son Père, que celui qui le voyait, voyait son Père, puisqu'il s'est fait égal a Dieu, puisqu'il n'a pas regardé comme un titre usurpé de se croire vraiment égal à Dieu (*Jean*, X, 36, 30; XIV, 9; V, 18; *Philipp.* II, 6), puisqu'il a fait prêcher par ses apôtres sa divinité dans tout l'univers. Donc l'incrédule, par là même qu'il ne peut regarder Jésus-Christ comme un imposteur, comme un impie, comme un blasphémateur, est forcé de reconnaître sa divinité.

Ce moyen, Théophile, pourrait-il être plus fort, plus persuasif? Il doit jeter l'incrédule dans un cruel embarras. En effet, il est incontestable que Jésus-Christ a dit à ses apôtres qu'il était égal à Dieu, et qu'il leur a fait prêcher sa divinité. Il n'y a donc pas ici de milieu : ou Jésus-Christ est vraiment Dieu, ou il a été un insigne imposteur. Que l'incrédule nous dise de bonne foi, quels traits d'imposteur il a découverts en Jésus-Christ? Sera-ce l'héroïsme constant de sa vertu, la sublimité de sa doctrine, la sainteté de sa morale ? Car voilà, avec sa puissance, tout ce qu'il a montré aux hommes. Si l'incrédule affirme que ce sont là les traits d'un imposteur, il démontrera par l'absurdité de cette assertion que Jésus-Christ est vraiment Dieu : ce que je vais démontrer encore par la propagation du christianisme.

16. Il est certain que la religion chrétienne a été répandue très-rapidement dans l'univers. Environ vingt-neuf ans après la mort de Notre-Seigneur, saint Paul écrivait aux Romains (*Rom.*, I, 8), que la foi chrétienne avait pénétré dans tout le monde. Sénèque, auteur païen, rapporte qu'au temps de Néron, qui commença à régner en 54, et qui mourut en 68, la secte des chrétiens, qu'il désigne sous le nom de *Juifs*, était répandue dans toute la terre (*Apud August*, I. *de Civit Dei*, *c.* 11). Il serait inutile de citer ici d'autres témoignages ; le fait est si constant, que Celse lui-même (*Apud Origenem*, *l.* III, *contra Celsum*) n'a pu s'empêcher d'en convenir, et que les incrédules qui l'ont suivi n'ont osé le nier. On sait aussi que le christianisme fut ainsi propagé par douze pêcheurs, dénués des avantages de la science, de l'éloquence, des richesses, des honneurs, de la puissance, des armes, des amis ; et qu'ils eurent à surmonter tous les obstacles humains ; la science et la subtilité des philosophes païens, l'éloquence de leurs orateurs ; la puissance et les armes des empereurs, qui sévissaient contre les chrétiens par la privation des biens et des honneurs, et par de cruels supplices ; les préjugés, qui attachaient les hommes à la religion de leurs pères, l'orgueil de l'esprit humain, qui ne croit que difficilement des dogmes qu'il ne comprend pas ; les passions, flattées par le paganisme et réprimées par la religion chrétienne ; les intrigues des prêtres païens, que l'établissement du christianisme dépouillait de tous les avantages de leur état.

D'après tout cela, je raisonne ainsi : La propagation d'une religion répandue si rapidement, sans le secours des moyens humains et malgré tous les obstacles, ne peut évidemment être attribuée qu'à la vertu d'en haut ; car il serait ridicule de l'attribuer au démon, dont elle surpasse la force, et dont elle détruit l'empire. Or, telle a été, comme nous venons de le voir, la propagation de la religion chrétienne : on ne peut donc l'attribuer qu'à la vertu de Dieu, du Dieu de vérité qui ne peut nous tromper. Ainsi puisque les apôtres ont prêché cette religion comme une religion divine, elle l'est incontestablement.

Certes, un événement aussi grand et aussi surprenant que celui de l'univers abandonnant tout à coup sa religion, qui flattait toutes les passions ; foulant aux pieds ses dieux pour adorer Jésus crucifié, embrassant une religion dont les dogmes sont incompréhensibles, dont les préceptes répriment toutes les passions ; ne craignant, pour professer cette religion, ni les menaces, ni les supplices ; un événement de cette nature doit avoir une cause, et une cause très-puissante, donc, puisque les causes humaines n'y ont nullement influé, et qu'elles ont eu même une influence contraire, on doit nécessairement l'attribuer à la vertu du Tout-Puissant.

D'ailleurs, la sagesse et la raison ne permettent pas de regarder le monde, surtout au siècle si éclairé de l'empereur Auguste, comme un tas de fanatiques et d'insensés. Or, à moins que les apôtres par la vertu du Tout-Puissant, n'aient fait des miracles pour établir la divinité de Jésus-Christ, l'univers, lorsqu'il fit ce que nous venons de rapporter,

tomba tout à coup dans le fanatisme et dans le délire.

Enfin, il est si absurde d'affirmer que douze pêcheurs ignorants, abandonnés à leur force ou plutôt à leur faiblesse naturelle, aient pu persuader à l'univers la divinité d'un homme supplicié comme un criminel, établir partout son austère religion; c'est une chose si absurde, qu'il paraît inutile d'en dire d'avantage sur cet objet.

Je proposerai cependant encore le cas suivant à la décision des personnes prudentes.

Supposons d'abord que de vingt personnes à qui les apôtres annonçaient la religion chrétienne, dix l'aient embrassée et que dix l'aient rejetée; qu'ainsi dix aient témoigné pour et dix contre: lequel de ces deux témoignages l'emporterait, au jugement des personnes prudentes?

Comme l'orgueil de l'esprit à captiver, les passions à dompter, les préjugés à vaincre, le désir de conserver la vie, les biens et les honneurs dont on jouissait, engageaient à rejeter cette religion, et qu'elle n'avait pour soi que la force des preuves; c'est-à-dire, comme ces preuves avaient à surmonter les mobiles les plus puissants qui ont coutume de déterminer les hommes, on regarderait le témoignage des premiers comme étant de beaucoup prépondérant, et l'on jugerait qu'il a fallu que la vérité de la religion chrétienne leur ait été démontrée bien clairement.

Supposons maintenant que mille l'aient embrassée, et que dix seulement l'aient rejetée: certainement le témoignage de ceux-ci ne paraîtra à l'homme prudent, mériter aucun égard. Que sera-ce donc si elle a été reçue par tout l'univers, et qu'elle n'ait été rejetée que par un très-petit nombre de personnes? Nous pouvons laisser au jugement même des incrédules la décision du cas proposé: l'évidence les forcera à le décider en notre faveur, et à convenir que la propagation de la religion chrétienne en démontre la divinité.

Je passe à la preuve que nous offrent la multitude et la constance des martyrs. Le mot *martyr*, emprunté du grec, signifie *témoin*. Or, on ne peut employer des témoignages que pour prouver des faits, et non des opinions touchant une doctrine. On ne peut donc appeler *martyr*, que celui qui aura témoigné sur quelque fait.

17. 1° Les incrédules montrent peu de connaissances ou peu de bonne foi, lorsqu'ils nient que dans les trois premiers siècles la religion chrétienne ait eu beaucoup de martyrs. Saint Clément, sénateur romain (*Epist. ad Romanos*), saint Polycarpe (*Epist. ad Philipp.*), auteurs contemporains des apôtres; les Pères qui les ont suivis, racontent comme un fait public et notoire le martyre de saint Pierre et de saint Paul, et celui des autres apôtres. Tacite (*Annal. lib.* XV), Sénèque (*Epist.* XIV), Suétone (*In Vita Neronis*), tous trois auteurs païens, rapportent que Néron livra une grande multitude de chrétiens à des supplices recherchés en genre de cruauté. Domitien, au rapport de Dion, (*In Vita Domitiani*), proscrivit plusieurs personnes, même dans sa famille, pour avoir changé de religion, c'est-à-dire parce qu'elles avaient embrassé le christianisme. Nous lisons dans la lettre de Pline à l'empereur Trajan, que, sous son proconsulat, il y eut dans la Bithynie et les contrées voisines une foule de martyrs. Il est aisé de juger ce qui dut arriver dans les autres provinces de l'empire, dont vraisemblablement les proconsuls avaient moins d'humanité que Pline. Antonin le Pieux voulut à la vérité calmer la persécution qu'on exerçait contre les chrétiens: mais ses édits ne furent exécutés que bien imparfaitement, comme s'en plaint hautement saint Justin (*Apologia*, II). Quoiqu'en aient dit nos philosophes, Marc-Aurèle continua la persécution: c'est un fait attesté par le rescrit de cet empereur au préfet de Lyon, et par ses *Réflexions morales*, où il blâme les chrétiens de ce qu'ils bravent avec gaieté la mort et les supplices. Le philosophe Celse dit que, de son temps, on tourmentait les chrétiens par toutes sortes de supplices (*Apud Origenem, lib.* VIII, *contra Celsum*). Saint Irénée parle aussi de la multitude des martyrs immolés de son temps. Le troisième siècle en a produit un nombre incomparablement plus grand, savoir, sous l'empire de Sévère, de Maximin, de Dèce, de Valérien, de Dioclétien et de Maximien, qui inondèrent l'empire du sang des chrétiens; de Galère, d'un second Maximin: nous avons, pour prouver ce fait, l'autorité de toute l'antiquité, le témoignage unanime des écrivains ecclésiastiques, les édits mêmes de ces empereurs, les médailles que fit frapper Dioclétien, pour attester à la postérité que, par l'immense carnage qu'il avait fait des chrétiens, il était enfin venu à bout d'en exterminer la secte (ce qu'il n'avait cependant pu exécuter).

Que gagnent les incrédules à nous dire que tous ces chrétiens n'encoururent la peine de mort que pour avoir violé les lois de l'empire, en matière de religion? N'est-ce pas dire, en d'autres termes, que ces chrétiens moururent pour avoir embrassé le christianisme, contre la disposition de ces lois qui adoptaient le culte des idoles, lois qui évidemment ne pouvaient obliger? Si l'incrédule ose nier que les chrétiens, en toute autre matière, étaient d'une soumission exemplaire, il sera démenti par tous les historiens.

18. 2° Ces martyrs souffraient tous les tourments, et donnaient leur vie librement et avec joie: librement, puisqu'en offrant de l'encens aux idoles, ils auraient évité les supplices: avec joie même; tel est en effet le témoignage que leur ont rendu toute l'antiquité et les empereurs eux-mêmes, Antonin le Pieux, dans la constitution qu'il adressa aux Asiatiques; Marc-Aurèle dans ses Réflexions morales, et Dioclétien (*Apud Lucium Cæcilium, de Morte persecutorum*).

19. 3° Ces martyrs ont attesté par leur mort la vérité des faits qui servent de base à la religion chrétienne. En effet, qu'ont attesté les apôtres en mourant? Ils attestè-

rent sans doute ce qu'ils avaient annoncé en prêchant l'Evangile : que Jésus-Christ leur avait ordonné de prêcher telle doctrine ; qu'ils avaient vu Jésus-Christ opérer des miracles pour prouver sa divinité ; qu'ils l'avaient vu après sa résurrection, etc. Qu'attestèrent par leur mort, saint Clément de Rome, saint Ignace, saint Polycarpe et les autres disciples des apôtres ? ce qu'ils avaient prêché, c'est-à-dire : que les apôtres leur avaient donné telle doctrine comme l'ayant reçue de Jésus-Christ ; qu'ils leur avaient raconté ses miracles, comme en ayant été témoins oculaires, qu'eux-mêmes avaient vu les miracles opérés par les apôtres en preuve de leur mission ; que les apôtres avaient scellé de leur sang la vérité des faits qu'ils leur avaient racontés, et qu'ils leur avaient enjoint de prêcher les mêmes faits et la même doctrine. Qu'ont attesté par leur martyre saint Justin, saint Quadrat, saint Irénée, et tant d'autres qui avaient vu les disciples et les contemporains des apôtres ? ce qu'ils avaient enseigné : que ces personnages respectables leur avaient donné telle doctrine, comme l'ayant reçue des apôtres, qu'ils leur avaient raconté les miracles des apôtres, comme en ayant été témoins oculaires ; que ces vénérables personnages avaient confirmé par de nouveaux miracles et par leur mort, la vérité des faits qu'ils affirmaient, et qu'ils leur avaient recommandé de transmettre les mêmes faits et la même doctrine, etc. Ainsi les apôtres, leurs disciples, et les martyrs qui les ont suivis, ont attesté par leur mort des faits sensibles, visibles ; des faits qu'ils connaissaient ; des faits sur lesquels ils ne pouvaient se tromper, et qui, s'ils ont existé, démontrent invinciblement la divinité de la religion chrétienne,

20. 4° Lorsque nos innombrables martyrs ont attesté par leur mort les faits dont nous venons de parler, ils en étaient sans doute persuadés : à qui ferait-on croire qu'un nombre incalculable de personnes voulussent ainsi attester la vérité d'un fait dont elles douteraient ? Vous ne trouveriez pas un seul homme de bon sens qui consentît à mourir pour confirmer, je ne dis pas une opinion sur quelque doctrine (où l'imagination peut induire en une erreur que l'obstination soutienne), je dis un fait un événement dont il ne serait pas bien assuré. Mais ces innombrables martyrs auraient-ils pu être persuadés de la vérité de faits sensibles et visibles, de ce qu'ils devaient avoir entendu et vu eux-mêmes, si ces faits n'eussent existé ? Donc les faits dont nous venons de parler, c'est-à-dire les miracles de Jésus-Christ, ceux des apôtres, de leurs disciples, etc, ont vraiment existé ; donc incontestablement la religion chrétienne est divine.

21. 5° Je vais plus loin, et je dis : Si ces mêmes faits sensibles, visibles, et sur lesquels on ne peut se tromper, n'ont pas existé, ces innombrables martyrs en ont connu la fausseté ; par exemple, si les apôtres n'ont pas vu faire à Jésus-Christ les miracles qu'ils ont prêchés, ils ont connu que ces miracles n'avaient pas existé ; si les disciples des apôtres ne leur ont pas ouï raconter ces miracles, ils ont bien su que les apôtres ne les leur avaient pas racontés, et ainsi des autres. Mais ne regarderait-on pas comme un insensé celui qui dirait sérieusement qu'une multitude innombrable d'hommes ont souffert la mort de gaieté de cœur, pour confirmer la vérité d'un fait qu'ils savaient bien n'être pas vrai. Donc ces faits qui démontrent la divinité de la religion chrétienne ont certainement existé.

22. 6° Ce qui ajouterait une nouvelle force à ce moyen, s'il en était susceptible, c'est que ces témoins abandonnaient la religion de leurs pères pour attester, par l'effusion de leur sang, la vérité des faits dont on vient de parler, et la divinité de la religion chrétienne, que ces faits établissaient. Or, je le demande à nos adversaires : pour peu qu'un homme ait de bon sens, croira-t-il qu'une multitude innombrable de personnes eussent abandonné leur religion pour attester, aux dépens de leurs biens et de leur vie, des faits dont ils auraient connu la fausseté ! Qui ne sent au contraire qu'avec la persuasion des faits, ces nombreux martyrs de tout âge et de tout sexe ont encore eu besoin d'une vertu surnaturelle et d'une grâce bien forte, pour affronter et souffrir avec gaieté d'horribles tourments ? Il est donc évident que ces innombrables martyrs n'ont pas cru que les faits en question fussent faux et non avenus ; cependant, comme il s'agit ici de ce qu'ils avaient entendu, de ce qu'ils avaient vu, à coup sûr ils en auraient connu la fausseté, si ces faits n'eussent été réels ; donc ces faits, ces miracles, qui démontrent la divinité de la religion chrétienne, ont vraiment existé : donc cette religion est divine.

Pour que vous reteniez mieux cette preuve dont la force est invincible, je vais, Théophile, vous la présenter en abrégé.

23. Les apôtres, leurs disciples, une multitude innombrable de martyrs (17), ont souffert la mort avec joie (18), pour attester la vérité des faits qui démontrent la divinité de la religion chrétienne, je veux dire, pour attester la vérité des miracles opérés par Jésus-Christ, par les apôtres, par leurs disciples, etc. (19) ; donc ils ont été persuadés de la vérité de ces faits sensibles, visibles et éclatants, sur lesquels ils ne pouvaient se tromper (20) ; donc ces faits ont vraiment existé (20, 21, 22) : donc incontestablement la religion chrétienne est divine.

M'arrêterai-je à réfuter ici une objection que les incrédules déduisent des prétendus martyrs des fausses religions ? Les personnages qu'ils citent n'ont témoigné sur aucun fait ; ainsi, d'après ce que nous avons dit, ils n'ont pas été des martyrs. Ces personnes eussent-elles soutenu, aux dépens de leur vie, une opinion sur quelque doctrine, leur mort n'en démontrerait pas la vérité : parce qu'en matière d'opinion et de doctrine, l'imagination peut induire en erreur. Il n'en est pas ainsi de faits très-visibles, très-sensibles : le témoin oculaire ne peut en être persuadé, à moins qu'ils ne soient vrais ; et s'il n'en est

persuadé, à coup sûr il n'en attestera pas la vérité par sa mort; beaucoup moins encore des martyrs innombrables la scelleront-ils de leur sang.

Avant de quitter cet article, je simplifie encore la preuve que nous offrent les martyrs, et je la propose ainsi.

Le témoignage des auteurs contemporains, même païens, les écrits, les édits des empereurs, une tradition publique et constante, ne permettent pas de douter du martyre des apôtres, de nombre de leurs disciples, de disciples de ceux-ci, etc. (17) : maintenant il est incontestable que ces martyrs ont attesté par leur mort ce qu'ils avaient prêché; les apôtres, qu'ils avaient vu les miracles éclatants et multipliés de Jésus-Christ; les disciples des apôtres, qu'ils avaient vu leurs miracles, etc. Ainsi, pour terminer toute contestation sur ces miracles, et par conséquent sur la divinité de notre religion, il ne s'agit plus que de considérer si les apôtres, leurs disciples, les disciples de ceux-ci, eussent attesté par leur mort qu'ils avaient vu des miracles multipliés et éclatants, tandis qu'ils n'en auraient point vu. La question ainsi réduite est simple, elle ne permet pas de biaiser, d'éluder, de faire diversion; il faut répondre *oui* ou *non*. Si l'incrédule nous dit que tous ces martyrs ont attesté par leur mort qu'ils avaient vu, tandis qu'ils n'avaient pas vu, il répondra une absurdité révoltante et décisive contre sa cause; si cette trop forte absurdité l'effraie, il conviendra donc enfin des miracles de Jésus-Christ, des apôtres, de leurs disciples et de la divinité de la religion chrétienne.

Th. Toutes les preuves que vous m'avez apportées sont si fortes qu'elles suffiraient chacune pour convaincre de la divinité de la religion chrétienne tout homme non prévenu et de bonne foi.

24. *Le past.* De quelle force devra donc être l'ensemble de ces preuves? Pensez-vous qu'un homme sensé, qui cherche la vérité de bonne foi, puisse douter un moment de la divinité d'une religion que tant de preuves victorieuses concourent à établir? Quant à moi, je suis persuadé que le concours de toutes ces preuves l'entraînera nécessairement.

En effet, n'est-il pas d'une impossibilité manifeste que si la religion chrétienne n'est pas divine, sa divinité soit attestée à la fois par une foule de miracles éclatants, opérés par son auteur et ses disciples; miracles si certains, que ceux qui les ont écrits n'ont pu ni se tromper, ni vouloir tromper, ni tromper en effet sur cet objet; si certains encore, que les ennemis mêmes de cette religion n'ont osé les nier (5, 6, 7)? que la divinité en soit attestée par la résurrection de son auteur, tellement constatée, que nous pouvons porter à nos adversaires le défi de citer dans toute l'histoire un fait mieux établi (8, 9, 10)? qu'elle soit attestée par des prophéties indubitables et visiblement accomplies (11, 12)? par l'éminente sainteté de son auteur, par la sublimité et l'excellence de sa doctrine, traits qui évidemment ne sont pas ceux d'un imposteur, et qui décèlent un Dieu (13, 14, 15)? qu'elle soit attestée par une propagation de cette religion, à laquelle aucune des causes humaines n'a concouru; à laquelle toutes ces causes s'opposaient, et qui en conséquence ne peut s'attribuer qu'à la vertu d'en haut (16)? qu'elle soit attestée enfin par un nombre incalculable de martyrs, qui ont déposé par l'effusion de leur sang; qui, par conséquent, ont été persuadés de la vérité d'une multitude de miracles éclatants, sur lesquels ils ne pouvaient se tromper, et qui démontrent la vérité de cette religion (23)? Oui, Théophile, je le répète, sans crainte d'être contredit par un seul ami de la vérité, il est d'une impossibilité manifeste que, si la religion chrétienne n'était pas divine, la divinité en fût prouvée par cette chaîne de moyens si frappants, si convaincants; et j'ose affirmer que tout homme sensé et de bonne foi, s'il prête à cet enchaînement de preuves l'attention convenable, croira nécessairement à la divinité d'une religion ainsi démontrée.

Je dis plus : il n'est pas besoin de toute cette chaîne de démonstrations pour que l'homme qui cherche la vérité soit invinciblement entraîné à croire la divinité de la religion chrétienne; car, dites-moi, Théophile, pourriez-vous regarder comme la doctrine et la morale d'un imposteur, une doctrine qui enseigne des choses si sublimes touchant la divinité? une morale si parfaite et si sainte, embellie et soutenue par l'inimitable vie de son auteur, auteur qui, par la douce et sublime simplicité de ses leçons porte jusqu'au fond des cœurs l'amour de la vertu; auteur qui a pu, par le ministère de douze pêcheurs, malgré tous les obstacles humains, malgré la continuité et la fureur des persécutions, amener l'univers à son culte? Regarderiez-vous comme un vil séducteur, comme un impie, comme un blasphémateur, celui dont les traits écartent davantage ce soupçon; celui que sa puissance, la sainteté, la sublimité de sa doctrine et de ses actions, élèvent si fort au-dessus de l'homme? Or, si Jésus-Christ n'était pas Dieu, si sa religion n'était pas divine, Jésus-Christ aurait été un imposteur, un impie, un blasphémateur; car, comme vous l'avez vu (15), il s'est donné pour le Fils de Dieu, égal à Dieu, et Dieu lui-même. Je vous ai démontré que vous ne pouvez regarder Jésus-Christ comme un imposteur, un impie, un blasphémateur; donc nécessairement vous devez reconnaître sa divinité et la vérité de sa religion.

D'après tout cela, comment peut-il se trouver des hommes qui nient hardiment la divinité de notre sainte religion?

Il n'est pas aisé de concevoir comment on peut s'aveugler à ce point : je pourrais cependant, Théophile, vous exposer quelques-unes des causes de leur incrédulité.

Les incrédules ne réfléchissent pas sur les preuves de la religion chrétienne : ils sont si éloignés de le faire, qu'ils ne veulent ni lire ni entendre ces preuves : première cause de leur incrédulité, qui les rend bien coupables, qui annonce bien peu de bonne foi et une extrême imprudence. La seconde cause, c'est qu'ils

ne peuvent comprendre les mystères de la religion, et qu'ils ont la ridicule vanité de croire que tout ce qu'ils ne peuvent concevoir n'est pas vrai; comme si Dieu ne pouvait pas révéler à l'homme une infinité de vérités qui sont au-dessus de sa faible intelligence; comme si l'incrédule ne trouvait pas dans la nature, et au-dedans de lui-même, bien des choses qu'il ne comprend pas ! La troisième cause de l'incrédulité, c'est qu'il n'est pas aisé de se résoudre à pratiquer ce que prescrit cette sainte religion : elle réprime les passions, et on veut les satisfaire ; elle porte le remords dans l'âme du transgresseur, et il cherche à en étouffer la voix importune. L'incrédule ne met en avant que la difficulté de croire les dogmes de la religion : mais s'il n'y avait qu'à croire, il y aurait bien peu d'incrédules. Dans quel temps de sa vie l'homme devient-il incrédule? lorsqu'il remplit exactement ses devoirs et qu'il réprime ses passions, ou lorsqu'il s'y est enfin laissé entraîner, et que ses mœurs sont corrompues? Nous dispensons l'incrédule de répondre à cette question; nous savons la réponse que nous donnerait sa conscience. Mais si c'est l'oubli du devoir, l'esclavage des passions qui donne naissance à l'incrédulité, son origine ne préviendra pas en sa faveur l'homme sage et vertueux; elle ne pourra lui en inspirer qu'un souverain éloignement. Cette considération a ramené à la religion plus d'un incrédule.

Montrons maintenant, par un exemple sensible, combien il est ridicule de nier les mystères de la religion chrétienne, par exemple, celui de la Trinité, parce qu'on ne les comprend pas, et qu'ils nous semblent même impossibles.

25. Un aveugle-né n'a aucune idée des couleurs ; s'il porte la main sur la surface unie d'un ouvrage de perspective, qui représente des enfoncements, non-seulement il ne comprendra pas, mais il lui paraîtra même impossible que dans cette surface unie on voie des enfoncements. Cependant il doit croire aux couleurs et à l'effet de cette perspective, parce que toutes les personnes à qui il parle, lui en assurent l'existence, et lui disent que ce n'est que par le défaut de l'organe de la vue, qu'il trouve dans ces objets de la difficulté et de l'impossibilité : il doit même tellement croire à l'existence de ces choses qu'il ne comprend pas, et qui lui paraissent impossibles, que, s'il s'y refusait obstinément, on le regarderait comme un homme doublement aveugle. Telle est la position de l'homme relativement aux mystères de la religion. Il ne les comprend point, ces dogmes lui paraissent impossibles (1) : mais on lui démontre par des moyens décisifs, par des témoignages irréfragables, par les preuves invincibles que nous avons exposées, par des preuves encore plus fortes que celles qu'on vient de donner à l'aveugle-né ; on lui démontre que ces mystères ont été révélés par le Dieu de vérité, et que par conséquent ils existent. On lui dit que, s'il ne les comprend point, s'ils lui semblent impossibles, ce n'est que par le défaut d'une intelligence suffisante. Si donc il s'obstine à ne pas croire ces mystères, peut-il éviter le blâme d'aveuglement d'esprit?

L'enchaînement des preuves et des réflexions qui en sortaient m'a obligé de renvoyer ici la réponse à quelques griefs que les incrédules nous opposent.

Nous n'avons jamais vu de miracles, disent-ils ; ceux qui nous ont devancés n'en auront pas vu davantage.

Ce raisonnement n'est pas pressant. Sans parler des miracles que l'on constate rigoureusement dans la canonisation des saints, il serait difficile de révoquer en doute les miracles de saint François-Xavier, de saint Charles Borromée, ceux encore plus récents de saint François de Sales ; miracles qu'une tradition publique et constante nous a transmis. Mais dans la supposition même qu'on n'eût pas vu de miracles depuis l'établissement de la religion chrétienne, pourrait-on en conclure qu'il ne s'en est fait aucun lors de l'établissement de cette religion? Les miracles, nécessaires ou du moins très-utiles pour prouver la révélation, doivent-ils se répéter, se multiplier, la révélation une fois prouvée, surtout s'ils ont été plus constatés, s'ils ont été transmis à la postérité avec plus de certitude que les faits de l'histoire les plus incontestables? Or, nous avons montré (8, 9, 21, 23) qu'il en est ainsi des miracles de Jésus-Christ, des apôtres et de leurs disciples. Le miracle, à la vérité, ne coûte pas plus à Dieu que ces effets naturels que nous voyons tous les jours ; il n'a pas été plus difficile à Dieu de faire des exceptions dans les lois générales de la nature, que d'établir ces lois; mais nos adversaires ont-ils prouvé qu'il était de la sagesse de Dieu de rendre ces exceptions plus fréquentes? Tranchons la difficulté en deux mots : un miracle, un seul miracle une fois prouvé solidement, on ne pourrait le combattre par l'objection qu'on nous propose; pourquoi? parce que dès lors il serait certain.

Maintenant les incrédules opposent à notre religion la vie déréglée d'un grand nombre de chrétiens, et les guerres appelées *de religion*, qui ont traîné à leur suite tant d'horreurs et d'atrocités.

Certes, ces messieurs montrent ici bien peu de bonne foi et de réflexion. Est-ce la faute de la loi, si elle n'est pas observée? Serait-ce bien raisonner que d'imputer au médecin le désordre de la santé, la mort d'un homme qui n'aurait pas voulu suivre ses ordonnances? La vie de plusieurs chrétiens n'est déréglée, que parce qu'ils transgressent la loi chrétienne, qui prescrit toutes les vertus, et qui défend tous les vices. Or, si la transgression de cette loi fait seule les hommes vicieux, il est clair que le vice n'est pas dans la loi. J'ajouterai ici une vérité qui

(1) Si ces dogmes étaient réellement impossibles, ils n'existeraient pas et ne pourraient avoir été révélés. Leur obscurité fait que notre raison, abandonnée à ses faibles lumières, ne peut en démontrer ni la possibilité ni l'impossibilité.

n'est pas à la gloire de nos adversaires ; c'est qu'on a vu la corruption s'accroître à mesure que, par leurs discours et leurs écrits, ils ont détaché plusieurs chrétiens de la religion qu'ils professaient.

Comment les incrédules osent-ils attribuer à notre religion les guerres et les excès dont ils nous parlent? Est-ce la religion qui les a produits, elle qui les réprouvait, ainsi que tous les autres crimes ? elle qui ne respire que la paix, la douceur, la charité? On sait que la religion n'a été qu'un prétexte dont l'ambition, la haine et les autres passions se sont couvertes pour arriver à leur but. Si l'incrédule proscrit la religion parce qu'on en abuse quelquefois, qu'il proscrive aussi l'usage des mains, qu'il garotte tous les hommes, parce qu'on abuse des mains pour commettre des vols et des assassinats ?

On nous propose enfin une objection plus spécieuse ; elle regarde la preuve de la divinité de Jésus-Christ, tirée de ses leçons de morale.

Cette morale, nous dit-on, quelque excellente qu'elle soit, n'est au fond qu'une exposition du Décalogue de Moïse, exposition qui n'est pas au-dessus des forces de l'homme, et qui ne demande point Dieu pour auteur. Jésus-Christ eût-il perfectionné le Décalogue, il aurait fait en cela un travail plus facile que Socrate, qui, sans modèle, a donné de si belles règles de morale : on sait qu'il est plus difficile d'inventer que de perfectionner.

Réponse. Il suffit de lire l'Evangile et même le chapitre V de saint Matthieu, pour voir que Jésus-Christ n'a pas seulement expliqué le Décalogue, mais qu'il y a ajouté nombre d'excellentes leçons, qui font de l'Evangile un corps de morale beaucoup plus parfait que celui de Moïse, cependant émané de Dieu (2, 3). Ces leçons si parfaites, auxquelles n'ont pu atteindre tous les philosophes en masse, Jésus-Christ les propose avec cette douce et sublime simplicité, que n'a pu imiter aucun mortel, et qui porte jusqu'au fond des cœurs l'amour de la vertu. Ces leçons sublimes, Jésus-Christ les a embellies et soutenues par un héroïsme constant de toutes les vertus, que vous chercheriez en vain dans le plus juste des hommes. Ces traits sont-ils ceux d'un mortel, d'un de ces anciens Juifs si charnels ? sont-ils les traits d'un imposteur, d'un blasphémateur ? Or, si Jésus-Christ, qui s'est fait égal à Dieu, qui a fait prêcher sa divinité par ses apôtres, n'a pas été un imposteur, un blasphémateur, il est vraiment Dieu. C'est ainsi que notre preuve demeure dans toute sa force.

On ne peut sérieusement comparer à Jésus-Christ ni Socrate, ni aucun philosophe de l'antiquité. Combien peu ressemble à ce que nous venons de voir, la découverte de quelques règles de morale, mêlées avec différentes erreurs qu'ont faites les philosophes grecs ! La plupart d'entre eux, surtout le maître de Socrate, ont connu les livres des Juifs, ils n'ont fait à peu près que réduire en leçons, leçons bien froides à côté de celles de l'Evangile, des exemples de vertus qu'ils trouvaient dans la Grèce, et il n'en est aucun qui n'ait encouru le blâme de quelque vice. Ici l'homme paraît à découvert, et il est évident qu'à de tels maîtres on ne peut appliquer aucun des traits dont l'ensemble forme la démonstration de la divinité de Jésus-Christ (13, 15).

Il ne sera pas inutile de réfuter en passant les calomnies que les incrédules se plaisent à répandre sur les ministres de la religion chrétienne, sans doute pour les faire retomber sur la religion elle-même : ils accusent ces ministres d'une intolérance cruelle, de damner les infidèles parce qu'ils n'ont point observé une religion qu'ils ne connaissaient pas, de damner encore la plupart des chrétiens, c'est-à-dire de damner presque tout le genre humain.

Nous observons d'abord que le tort du ministre d'une religion peut très-bien n'être pas celui de la religion elle-même ; mais ici tout le tort est dans l'accusation de l'incrédule ; il n'y en a ni dans les ministres, ni dans la religion qu'ils prêchent. Voici sur ce point leur doctrine, conforme à celle de la religion chrétienne. 1° Il est certain qu'aucun infidèle ne sera damné pour n'avoir pas connu cette religion qu'on ne lui a pas annoncée. Les infidèles ne peuvent être damnés que pour avoir transgressé les préceptes de la loi naturelle, qu'ils connaissaient, et qu'ils pouvaient observer. Dieu est infiniment juste, et personne n'est damné que par sa faute (*a*). 2° Ceux des infidèles qui observeront la loi naturelle, selon leurs lumières et leur pouvoir, parviendront à telle connaissance de la religion, que Dieu exige d'eux pour le salut; et, sans entrer ici dans la recherche des moyens que Dieu emploiera à cet effet, il suffit de savoir que Dieu est tout-puissant, qu'il est infiniment bon (2), et que, comme l'enseignent en cent endroits les divines Ecritures, il veut sincèrement le salut de tous les hommes. Je demande ce qu'il y a de cruel dans cette doctrine (*b*) ?

(*a*) 1° Il est certain qu'aucun infidèle ne sera damné pour n'avoir pas observé cette religion qu'on ne lui a pas annoncée : Dieu est infiniment juste, et personne, pour ses propres actions, ne peut être damné que par sa faute.

2° Ceux des infidèles qui observeront la loi naturelle selon leurs lumières et leur pouvoir, recevront des grâces et des secours qui les disposeront, les amèneront à croire en Jésus-Christ, et à user des moyens de salut qu'il a établis : pour l'affirmer, il me suffit de savoir que Dieu est tout-puissant, qu'il est infiniment bon, etc.

(*b*) 1° Il est de foi qu'Adam a péché mortellement en mangeant du fruit que le Seigneur lui avait défendu.

2° Il est aussi de foi que ce péché d'Adam, premier père de tous les hommes, a passé à tous ses descendants nés par la voie de la génération : *car*, nous dit l'apôtre saint Paul, *comme le péché est entré dans le monde par un seul homme, et la mort par le péché, ainsi la mort est passée dans tous les hommes par ce seul homme en qui tous ont péché* (*Rom.*, V, 12).

3° Il est encore de foi qu'*étant par notre naissance enfants de colère* (*Eph.*, II, 3), nous ne pouvons être lavés de cette tache originelle que par le sang de Jésus-Christ, *par lequel nous avons maintenant notre réconciliation* (*Rom.*,

Venons au second chef de l'accusation. Les ministres de la religion chrétienne ne *damnent* personne : ils ne font que prêcher la loi sur laquelle les hommes seront jugés, et dont les infracteurs *impénitents* encourront la damnation. Par leur ministère, ils sont occupés à détourner, à rappeler les hommes de la transgression de cette loi : on doit donc dire qu'au lieu de les damner, ils les sauvent autant qu'il est en eux. Ici les incrédules ne raisonnent pas mieux, que s'ils blâmaient l'homme qui tâche de détourner d'un abîme un voyageur qui y court à l'aveugle.

Th. D'après tout ce que vous m'avez dit, je vois que c'est à tort que l'incrédule se vante de prendre la raison pour guide en matière de religion ; que c'est à tort qu'il traite le croyant de superstitieux, de fanatique, qui ferme les yeux à la lumière de sa propre raison.

Le past. Je vais vous en convaincre encore davantage ; je vais vous montrer que, par rapport aux dogmes mêmes que nous croyons sans les comprendre, c'est nous qui suivons le jugement de la droite raison, et que l'incrédule s'en écarte, y contredit visiblement.

La raison nous dit que Dieu connaît et peut nous révéler bien des vérités qui surpassent notre intelligence, et qui pourraient même nous paraître impossibles. Cette même raison nous prescrit de les croire, dès qu'il est certain que Dieu les a révélées, parce qu'alors elles ne peuvent être que des vérités. Or, n'avons-nous pas apporté des preuves certaines de la révélation de notre religion ? La force invincible de ces preuves se fait sentir d'elle-même à tout homme qui les pèse de bonne foi ; mais elle semble s'accroître encore à vue des réponses auxquelles l'incrédule, dans sa détresse, est forcé de recourir, pour se soustraire au poids qui l'accable.

26. L'incrédule ne fortifie-t-il pas ces preuves, quand, par exemple, il est réduit à nous dire : 1° que douze pêcheurs ignorants, se voyant trompés par leur Maître qui n'était point ressuscité, formèrent aussitôt le complot de prêcher, de persuader à l'univers sa résurrection et sa divinité, sans avoir la moindre preuve à en offrir (dans la supposition où Jésus-Christ eût été un imposteur, les apôtres n'auraient point eu le don des miracles) : 2° que dénués de tous moyens, ils ne laissèrent pas d'exécuter ce projet : 3° qu'au siècle si éclairé d'Auguste, les savants comme les ignorants crurent, sans aucune preuve, à la divinité d'un homme crucifié ; qu'ils se soumirent ainsi à son austère loi, malgré les préjugés, les passions, le danger de perdre biens, honneurs, la vie même, qui les en détournaient : 4° qu'une multitude innombrable de martyrs (que nie d'abord l'incrédule, et que le témoignage des païens et des persécuteurs eux-mêmes le force enfin d'admettre), qu'un nombre incalculable de martyrs auraient scellé de leur sang la vérité de faits sensibles et éclatants, des miracles de Jésus-Christ, des apôtres, de leurs disciples, quoi qu'ils en doutassent, quoi qu'ils en connussent la fausseté : 5° que Jésus-Christ, malgré l'héroïsme de sa vertu, la sublimité de sa doctrine, l'excellence de sa morale, n'aurait été qu'un imposteur, qu'un impie (15), etc., etc. Il faut, Théophile, que nos preuves soient bien fortes, pour réduire nos adversaires à ne pouvoir y répondre que

V, 11], et par lequel seul nous pouvons obtenir le salut éternel.

4° Ces dogmes, constamment professés dans l'Eglise catholique, ont été solennellement proclamés par le saint concile de Trente : *Adam*, nous dit-il (*Sess.* 5, *canon* 1), *a, par son péché, perdu la sainteté et la justice; il a encouru la colère de Dieu, la mort, la captivité sous l'empire du démon; il a* (*Canon* 2) *transmis à tous ses descendants, non-seulement la mort et les souffrances du corps, mais le péché qui est la mort de l'âme; ce péché* (*Canon* 3) *propre et personnel à tous, ne peut être ôté que par les mérites de Jésus-Christ.*

Ce dogme fut évidemment connu dans l'Ancien Testament : *Qui peut*, s'écriait le saint homme Job, *qui peut rendre pur l'homme né d'un sang impur*, sinon vous seul, ô Dieu (*Job.*, XIV, 4) ! Et le prophète-roi : Seigneur, je l'avoue, *j'ai été conçu dans l'iniquité, et formé en péché dans le sein de ma mère* (*Ps.* L).

Il s'ensuit incontestablement que les infidèles, eussent-ils le bonheur, difficile à croire, de ne jamais transgresser aucun des préceptes de la loi naturelle, qu'ils connaissent, et qu'il dépend d'eux d'observer, ne peuvent encore être sauvés que par la foi en Jésus-Christ, et par le mérite de son sang répandu pour nous.

Et ce premier de nos mystères, malgré sa profondeur inaccessible à notre raison, peut seul, comme le dit l'un de nos plus profonds génies, *nous rendre compréhensibles à nous-mêmes; le nœud de notre condition prend ses retours et ses plis dans cet abîme;* de sorte que l'homme est *plus inconcevable dans ce mystère, que ce mystère est inconcevable à l'homme* (*Pensées de Pascal*). Aussi ce mystère est-il comme le pivot sacré sur lequel porte toute la charpente de notre auguste et divine religion.

Quant aux infidèles qui, selon leurs lumières et leur pouvoir, observeront la loi naturelle, de saints personnages l'ont cru et nous aimons à le croire avec eux : Dieu, dont la bonté et la puissance sont infinies, leur procurera les moyens de connaître Jésus-Christ, de croire en lui, et de participer au mérite de son sang adorable répandu pour tous les hommes. Mais nous pensons et nous disons avec le grand Bossuet : *On n'a jamais cru ni pensé*, dans l'Eglise catholique, *qu'on pût sauver un idolâtre sous prétexte de sa bonne foi ; une si grossière erreur et une impiété si manifeste ne compatissent pas avec la bonne conscience.*

Mais, par ce dogme, la justice et la bonté de Dieu ne sont-elles pas compromises.....? Quelques hommes, de soi-disant philosophes, affectent de le dire : ces hommes voudraient, d'après l'étroite mesure de leur faible intelligence, régler les vues incommensurables de l'éternelle sagesse ; ils s'arrogent le droit d'examiner la conduite et réviser les lois de celui qui d'un mot a créé cet univers, de celui dont la main balance et soutient la terre, la mer et les cieux ! Mais que cette crainte est loin d'être partagée par les hommes réfléchis, sages et religieux ! A eux ce dogme n'inspire que ce sentiment d'une ravissante admiration qu'éprouvait l'Apôtre, lorsqu'il s'écriait : *O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu ! que ses jugements sont impénétrables et ses voies incompréhensibles* (*Rom.*, XI, 33)! Ils s'occupent des jugements de Dieu avec foi, avec respect, avec crainte et avec confiance, ils les méditent, ils les admirent, ils humilient leur esprit sous leur hauteur infinie et infiniment adorable ; ils bénissent le Seigneur de les avoir, préférablement à tant d'autres, fait naître au sein d'une religion qui embrasse les temps et l'éternité, qui satisfait l'esprit et le cœur, qui descend au niveau de l'homme le moins instruit, et s'élève au-dessus de la portée du génie le plus sublime ; d'une religion qui dissipe les ténèbres répandues autour du berceau du père des humains, lève les apparentes contradictions que présente l'économie actuelle de la création, et contre lesquelles échoua toute la sagacité des plus beaux génies de l'antiquité ; d'une religion qui oppose un frein aux méchants, qui offre un encouragement aux bons, une consolation aux malheureux, une douce perspective de bonheur et de gloire immortelle à tous ses fidèles enfants (*Addition de Mgr. l'archevêque de Besançon*).

par de semblables absurdités! Comme ils triompheraient, si la cause de la religion chrétienne ne pouvait se défendre que par d'aussi ridicules assertions! Mais que sera-ce maintenant, si nous présentons l'ensemble de nos preuves? Sans doute les incrédules le regardent comme absolument inattaquable : ils ont bien attaqué nos preuves en détail, et vous venez de voir avec quel succès! mais aucun d'eux n'a encore pris à tâche de montrer qu'une révélation, établie par cette masse de preuves, puisse n'avoir pas existé.

Eh bien! Théophile, puisque les preuves de la révélation et par conséquent de la vérité de nos dogmes, ont une force vraiment invincible, lequel des deux partis peut se glorifier de suivre le jugement de la droite raison, le chrétien qui croit, ou l'incrédule qui rejette ces dogmes? Le premier mérite-t-il les épithètes de *superstitieux*, de *fanatique*, dont on lui prodigue l'outrage? et le second est-il moins déraisonnable que l'aveugle-né qui s'obstinerait, malgré le témoignage de toutes les personnes qu'il entend, à ne pas croire aux effets d'une perspective (25)?

Que penseriez-vous donc de celui qui vouerait à la religion chrétienne une haine implacable, qui ne cesserait de l'outrager dans ses écrits, qui en flétrirait l'auteur par des qualifications infâmes, qui formerait une conspiration pour la détruire, qui emploierait, dans cette vue, les menées sourdes et obliques, l'artifice, la ruse, le mensonge, l'hypocrisie? Cet homme, diriez-vous sans doute, s'est dépouillé de tout sentiment; il outrage cruellement la raison, s'il ne l'a perdue; c'est un frénétique, c'est un furieux! Qu'y a-t-il donc dans la religion chrétienne, qui puisse le porter à de semblables excès? Les dogmes, les mystères de cette religion? Mais quand la révélation n'en serait pas incontestablement prouvée, fussent-ils même faux, cette raison ne pourrait ni justifier ni expliquer un tel procédé. De quel bien nous détournent ces mystères, à quel mal nous entraînent-ils? Serait-ce la morale chrétienne? Cette morale qui prescrit la pratique de toutes les vertus, la fuite de tous les vices, qui veut que nous soyons justes, soumis à nos supérieurs, bienfaisants même à l'égard de nos ennemis!

Eh bien! Théophile, vous avez jugé, sans le savoir, les chefs, les coryphées des incrédules du siècle dernier. Leur correspondance, qu'ils avaient si grand soin de tenir secrète, a été enfin publiée. On voit dans leurs lettres le complot formé, le plan tracé pour détruire la religion chrétienne : leur cri de guerre (ma plume se refuse à écrire cet horrible blasphème), *Ecrasez l'infâme!* leur précaution de ne prêcher d'abord qu'un tolérantisme universel, l'humanité, la bienfaisance; puis de décrier les ministres du culte, de les présenter comme des fanatiques et des imposteurs, de jeter du ridicule sur les mystères de notre religion, de l'attaquer et de la calomnier avec art, de donner largement et gratuitement des brochures dans ce sens, pour être distribuées avec prudence, et à l'insu des personnes qui auraient pu nuire à la conspiration. On voit dans ces lettres leur ruse d'expliquer et de désavouer au besoin, les ouvrages qui auraient trop décelé, dans le temps, les vues des conjurés, etc. Certes, ce complot considéré en soi-même et dans le mode de l'exécution, n'est point avoué par la raison; il répugne à tout homme vrai, à tout homme d'honneur. A coup sûr, personne n'y verra la marche d'apôtres de la vérité; et la considération de cette trame, devrait seule ramener de l'incrédulité tous ceux qu'elle avait séduits.

Ces mêmes chefs, ces coryphées se félicitaient et se glorifiaient du nombre toujours croissant de leurs prosélytes: ils devaient en rougir à la vue de leurs manœuvres; une fois connues, elles les livraient au mépris et à l'indignation de toutes les âmes honnêtes. Pensez-vous, Théophile, qu'on puisse, en matière de religion, se faire gloire d'être les disciples de tels maîtres, quelques talents, quelques connaissances qu'ils aient pu avoir en d'autres parties? Ont-ils mérité, sous ce rapport, le beau nom de philosophes dont leurs élèves les ont décorés? Le philosophe donne à l'homme des leçons utiles, et s'efforce de le rendre meilleur. Or, quel corps de doctrine religieuse ont laissé ces prétendus philosophes? A ces questions qu'ils se proposaient mutuellement : *Y a-t-il un Dieu? Avons-nous une âme spirituelle? Survivra-t-elle à notre corps? Y a-t-il des récompenses et des peines après cette vie? Ce qu'on appelle vertu, existe-t-il, ou peut-il même exister?* A toutes ces questions, ils répondaient : *C'est chose incertaine.* Mais en regardant tout cela comme incertain, quelle morale pouvaient-ils donner? Celle-là même qu'on ne lit qu'avec indignation dans le livre *de l'Esprit*, savoir, que les plaisirs des sens sont la seule règle des mœurs! Quels philosophes, que des maîtres dont toutes les leçons aboutissent à une maxime qui dépouille l'homme de l'homme même, pour le rendre semblable aux brutes! à une maxime qui anéantit tous les devoirs, toutes les vertus, qui ouvre la porte à tous les crimes, et arrache par là les fondements de toute société!

Vous devez maintenant, Théophile, apercevoir la source de cette haine, de cette fureur dont ces prétendus philosophes ont été transportés contre la religion chrétienne : cette religion prescrit toutes les vertus, réprouve tous les vices, et pour rendre l'homme vertueux, pour l'éloigner du crime, elle lui présente l'alternative des récompenses et des peines éternelles!

Th. Que signifie au juste ce mot *philanthrope*, dont en général les incrédules aiment à se parer et qu'ils répètent si souvent, sans doute pour faire des prosélytes?

Le past. Ce mot, d'origine grecque, signifie *ami de l'homme*, et *philanthropie* veut dire *amour de l'homme, humanité, bienfaisance.* Maintenant n'êtes-vous pas étonné que l'incrédule qui s'efforce de répandre ses principes, ose prononcer ces beaux noms? Aime-

t-il vraiment les hommes, celui qui ravit au juste sa plus solide consolation, la récompense de ses vertus? celui qui enhardit au crime par la suppression des châtiments de l'autre vie? Si les hommes, malgré les motifs pressants d'être bons et bienfaisants, que leur offre la vue des récompenses et des peines, ne sont que trop souvent vicieux et malfaisants; qui ne voit qu'ils seront bien pires encore, lorsqu'on aura écarté ces motifs, et brisé ce frein des passions?

Th. Doit-on regarder comme un homme sage, comme un homme de bien, l'incrédule qui ne cesse d'outrager la religion chrétienne dans ses discours et dans ses écrits?

27. *Le past.* Est-il de l'homme sage, de l'homme de bien, de se déchaîner contre une religion qui donne les plus excellents préceptes de morale? qui prescrit à chacun ses devoirs si exactement, que leur observation assurerait la paix et le bonheur des individus, des familles, de la société? que, ces devoirs bien observés, le fils aimerait et respecterait ses parents; l'époux et l'épouse s'entr'aimeraient constamment, et se garderaient une fidélité inviolable; le serviteur, fidèle en tout, obéirait à son maître; le magistrat dispenserait la justice avec des balances égales; le chef de l'Etat regarderait toujours ceux qu'il gouverne comme ses enfants, et ceux-ci lui seraient inviolablement soumis, et comme à un père et comme à leur chef; tous enfin seraient justes, humains, compâtissants envers les malheureux? Or, les incrédules eux-mêmes sont forcés de convenir de l'excellence de la morale chrétienne; et nous leur portons le défi de citer aucun devoir de la société domestique et civile, qu'elle ne prescrive. Pourquoi donc outragent-ils, s'efforcent-ils de détruire cette religion? Quel bien prétendent-ils par là procurer aux hommes? Veulent-ils les rendre meilleurs ou les dépraver? contenir la fougue de leurs passions, ou enlever le frein qui les réprime, les récompenses et les peines de l'autre vie? accroître la paix et l'harmonie qui font le bonheur de la société, ou troubler la société, la déchirer, l'anéantir en brisant ses ressorts, la subordination et l'obéissance due aux supérieurs? Lorsque la religion a été comme bannie de la France, y a-t-on vu moins de crimes, plus de vertus, plus de bonheur? Et n'a-t-on pas vu cette même France régénérée tout à coup, dès que la sagesse du chef de la république y a relevé les autels?

Th. Il ne me reste qu'une observation à vous proposer, pour compléter l'instruction que je désirais. Il me semble que l'incrédule, en rejetant la religion chrétienne, montre bien de l'imprudence et de la témérité.

Le past. Est-il rien de plus imprudent, de plus téméraire, que d'embrasser un système qui nous expose au danger évident de perdre une félicité éternelle, et d'encourir des peines qui ne finiront jamais? Or, c'est ce que font les incrédules; car, ou ils négligent de méditer sérieusement les preuves qui établissent la divinité de la religion chrétienne, ou ils les ont méditées.

Dans le premier cas, celui où se trouvent presque tous les incrédules, ils ne sont point assurés si cette religion, qui menace de peines éternelles ceux qui la méprisent, n'est point véritable. Certes, pour en être assurés, il faudrait qu'ils eussent, contre la divinité de cette religion, des moyens évidents et décisifs, et non pas de ces moyens seulement qui ne roulent que sur des peut-être. Eussent-ils des moyens plus forts que ceux qu'ils ont proposés jusqu'à présent, encore ne pourraient-ils être assurés de la fausseté de notre religion avant d'avoir comparé leurs raisons aux preuves qui en établissent la divinité, et par conséquent avant d'avoir médité ces preuves. Donc cette première classe d'incrédules, qui les renferme presque tous, s'expose évidemment, par le système qu'elle embrasse, au danger d'encourir des supplices éternels.

Dans le second cas, les preuves invincibles que nous avons apportées, l'ensemble de ces preuves, doivent convaincre les plus incrédules de la divinité de la religion chrétienne (24): du moins est-il très-clair qu'ils ne pourront être assurés de la fausseté de cette religion, et que tout au plus, et parcequ'ils n'auront pas assez médité ses preuves, ils demeureront toujours dans le doute sur cet objet. Or, cela posé, le système qu'ils embrassent les expose évidemment au danger d'encourir des peines éternelles. Et n'est-ce pas là le comble de l'imprudence, de la témérité, et même de la folie? car, dans une matière de cette nature, on ne peut employer des termes trop forts.

Je soutiens que cette seule considération bien pesée, suffira pour éloigner tout homme sensé de la secte des incrédules, et pour ramener ceux-ci de leurs écarts. Ils ont beau plaisanter, affecter le titre *d'esprits forts*, traiter de têtes faibles ceux qui croient à l'éternité des récompenses et des peines, se dissiper, pour faire diversion, par mille objets divers; ces plaisanteries, si déplacées en cette matière, ce titre affecté par l'orgueil, cette inculpation outrageante, ces distractions, cette diversion, ne changent rien à la nature, à l'état des choses, à la force de nos preuves; et, pour peu qu'ils veuillent réfléchir, ils n'en seront pas moins forcés de convenir que leur système les expose évidemment à des supplices éternels. Si l'on disait à un homme que le chemin qu'il suit l'expose manifestement à tomber dans un précipice; qu'une loi du souverain défend sous peine de mort telle action qu'il se permet, et qu'il peut lui-même vérifier cette loi; croyez-vous, Théophile, qu'il ne ferait nulle réflexion sur sa position, qu'il ne marquerait que de l'indifférence sur le danger qu'il peut courir, qu'il ne ferait aucune démarche pour s'en éclaircir et pour s'y soustraire? Et dans ce cas, qui pourrait s'empêcher de dire: *Il faut que cet homme ait perdu la tête!* Il s'agit pour l'incrédule d'un tout autre malheur, il s'agit d'un malheur éternel!

Je crois que, pour ramener à la religion un

incrédule attaqué d'une maladie sérieuse, on ne peut employer de moyen plus sûr que ce petit discours: *Êtes-vous bien assuré de la fausseté de ce que la religion chrétienne nous enseigne, touchant l'éternité des récompenses et des peines de l'autre vie? Et comment pourriez-vous en être assuré? Peut-être n'avez-vous jamais médité sérieusement les preuves qui établissent la vérité de cette religion. Si vous n'êtes pas bien sûr de la fausseté de la religion chrétienne, voyez le risque que vous allez courir. Il s'agit pour vous d'un bonheur ou d'un malheur éternel!* Les incrédules nous disent que, si quelques-uns des leurs abandonnent au lit de la mort les principes qu'ils avaient professés, c'est parce que leur raison est affaiblie: je soutiens au contraire que plus ils conserveront de la vigueur de leur raison, plus sûrement ils abjureront ces principes, parce que l'homme capable de réflexion, qui voit la mort de près, ne peut se déterminer de sang froid à courir un semblable risque; cela n'est point dans la nature d'un être doué de la raison. Mais si tout incrédule capable de réfléchir sur la question qu'on vient de proposer, abjure son système à la mort, est-il sage, est-il raisonnable de l'embrasser et d'y persister pendant la vie?

Independamment de cette considération décisive, le parallèle des principes du chrétien et de l'incrédule, par où je finis, devrait bannir à jamais l'incrédulité.

Le chrétien croit des mystères qui lui paraissent impossibles; mais il les croit seulement après que la révélation, et par conséquent la vérité, en ont été démontrées par des preuves, toutes victorieuses, et dont l'ensemble médité entraîne nécessairement (8-24): l'incrédule rejette ces dogmes malgré le poids accablant des preuves, auquel il tâche de se soustraire par des évasions, des assertions plus ou moins ridicules (26). Le premier croit ce qu'il ne comprend pas, ce qui est au-dessus de la raison, mais qui ne peut qu'être vrai: le second est forcé de dire ce qu'il ne croit pas, ce qui est contre la raison, et qui ne peut qu'être faux; il aime mieux prodiguer les absurdités, que de croire des mystères révélés (26).

Le chrétien professe une religion dont la morale, bien supérieure à celle de tous les philosophes, prêche toutes les vertus, réprouve tous les vices, prescrit tous les devoirs (14), devoirs dont l'observation assurerait (27) la paix et le bonheur de l'individu et de la société; et pour mouvoir puissamment à la pratique de ces devoirs, cette religion propose, comme une vérité révélée, l'éternité des récompenses et des peines. Le chrétien est donc, par ses principes, l'ami de la vertu, l'ami de l'homme, l'ami de la société. En sera-t-il l'ami ou l'ennemi, celui qui rejette, qui outrage, qui s'efforce de détruire cette religion, qui retranche le puissant mobile des récompenses et des peines éternelles?

D'après ce court, mais fidèle parallèle, on peut choisir entre les deux partis: les passions adopteront le système de l'incrédule; la raison et la vertu, les principes du chrétien.

VIE DE LAMOURETTE.

LAMOURETTE (ADRIEN), évêque constitutionnel de Lyon, naquit à Prévent, dans le Boulonais, en 1742. Il entra dans la congrégation des lazaristes, et fut successivement supérieur du séminaire de Toul, directeur à Saint-Lazare, et grand-vicaire d'Arras, en 1789. Il s'était distingué jusqu'alors par une piété apparente, ou, si elle était sincère, du moins elle fut peu constante et trop faible pour lutter contre les séductions du siècle. Cependant il avait déjà publié quelques écrits, où, parmi les maximes de religion, il avait mêlé des idées philosophiques. Cette tendance aux innovations révolutionnaires le fit choisir par Mirabeau pour son théologien, et il se servait de la plume de Lamourette lorsqu'il avait à parler sur des matières religieuses. Ce fut Lamourette qui rédigea le projet d'*Adresse au peuple français, sur la constitution civile du clergé*, que Mirabeau lut à l'assemblée Constituante. Ayant prêté le serment exigé, Lamourette fut nommé à l'évêché de Lyon, et sacré à Paris le 27 mars 1791. Le département de Saône-et-Loire le choisit pour député à l'assemblée Législative, où il se montra d'abord un des plus modérés. Lamourette se déclara contre la liberté des cultes, contre la république et les deux chambres, et demanda qu'on fît cesser toutes les recherches relatives aux chefs de l'insurrection du 20 juin 1792, contre la famille royale, dans le château des Tuileries: c'est à cette époque qu'il fit sa fameuse motion, à laquelle il doit la plus grande partie de sa célébrité, et qui tendait à réunir dans un même esprit tous les membres de l'assemblée Legislative. Le résultat de cet appel à l'union et à la fraternité fut de détruire passagèrement les distinctions de partis qui y existaient, et l'on vit Dumas et Bazire, Chabot et Gentil, Jaucourt et Merlin, Pastoret et Condorcet, Albitte et Ramond, etc., etc., se serrer mutuellement dans leurs bras. Des plaisants ne virent dans cette démonstration de fraternité que le côté qui pouvait prêter à un calembourg, et l'appelèrent le *baiser de Lamourette.* Lamourette parut insensible au terrible événement du 10 août de la même année. Lorsque Louis XVI fut enfermé avec sa famille dans la tour du Temple, il demanda que toute communication fût interdite entre les membres de la famille

royale. Le *Moniteur* s'étant trompé de nom, et ayant signalé M. Damourette, honnête cultivateur des Ardennes, comme auteur de cette motion cruelle, ce député réclama contre cette assertion, et le *Moniteur* se rétracta le 6 septembre 1792, en déclarant pour véritable auteur de la motion l'abbé Lamourette, évêque de Lyon. Il revint bientôt à des idées plus humaines et plus équitables, lorsqu'il vit répandre le sang innocent; il attaqua les factieux, parla avec courage et vigueur contre les massacres du 2 septembre, où périrent dans les prisons et les églises tant d'infortunés parmi lesquels on comptait un grand nombre de prêtres. A la clôture de l'assemblée Législative, il se retira à Lyon, où, pendant le règne des terroristes, il se prononça en faveur des habitants de cette malheureuse ville. Tombé plus tard au pouvoir des factieux, Lamourette fut conduit à Paris, et enfermé dans la conciergerie, où il trouva l'abbé Emery. Les conseils de ce respectable ecclésiastique et sa propre conscience l'amenèrent à signer, le 7 janvier 1794, une rétractation de ses erreurs passées: l'original de cette pièce se conserve à Lyon. Il s'y déclara auteur des discours prononcés par Mirabeau sur les matières ecclésiastiques. Condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, il monta à l'échafaud avec un calme et une résignation chrétiennes qui édifièrent les autres victimes qui l'accompagnaient au supplice. Il fut exécuté le 10 janvier de la même année 1794; il avait alors 52 ans. Quelles qu'aient été les fautes de ce pécheur repentant, il faut avouer qu'il fut plus imprudent que coupable. Il a laissé: *Pensées sur la philosophie de l'incrédulité*, ou *Réflexions sur l'esprit et le dessein des philosophes irréligieux de ce siècle*, 1786 in-8°; *Pensées sur la philosophie de la foi*, ou *Le système du christianisme considéré dans son analogie avec les idées naturelles de l'entendement humain*, 1789, in-8°; *Les Délices de la religion*, ou *Le pouvoir de l'Evangile pour nous rendre heureux*, 1788, in-12, traduit en espagnol, Madrid, 1791, in-8°, *Décret de l'Assemblée nationale sur les biens du clergé, justifié par la nature et les lois de l'institution ecclésiastique*, 1789-1790, in-8°; *Lettre pastorale*, suivie de la *Lettre au pape*, Lyon, 1790-1791; *Prône et Vêpres*, ou *Le pasteur patriote*, 1790-1791; *Considérations sur l'esprit et le devoir de la vie religieuse*, publiées après sa mort, 1795, in-12.

PENSEES
SUR L'ESPRIT ET LE DESSEIN
DES PHILOSOPHES IRRÉLIGIEUX DE CE SIÈCLE.

In novissimis temporibus, discedent quidam a Fide attendentes spiritibus erroris. (*I Tim.*, IV.)

A Monseigneur, frère du roi.

Les grands princes ont une preuve de plus que les autres hommes de la vérité et de la nécessité de la religion; car il n'y a qu'elle qui présente aux maîtres du monde et aux enfants des rois la perspective d'une plus grande gloire que celle dans laquelle ils sont nés, et s'il est vrai que leur élévation leur laisse encore l'idée et le désir d'une félicité plus réelle et plus parfaite, cette expérience si frappante de l'insuffisance de tous les trônes et de toutes les grandeurs de l'univers, pour les rendre pleinement heureux, n'est-elle pas le plus éclatant témoignage que le cœur humain puisse rendre à l'excellence et à la force d'un Evangile, qui vient nous apprendre que rien de ce qui périt n'a de proportion avec notre immense capacité de jouir, et qui ne nous offre rien de moins que de nous incorporer dans l'infini?

Pour vous, Monseigneur, dont les tendres années se sont écoulées sous les regards d'un père doué d'une âme sublime, et où l'immensité des connaissances et des lumières qui forment les grands hommes résidaient à côté de toutes les vertus qui font les bons rois et les vrais saints; vous, qui contemplez tous les jours de si près l'image de votre auguste auteur, dans un prince qui en accomplit le vœu le plus cher, et dont le règne est celui de la sagesse, de l'équité et de la bienfaisance; combien de circonstances personnelles se trouvent réunies autour de vous, pour vous convaincre du peu de distance qu'il y a des principes qui rendent les hommes véritablement bons, à l'Evangile qui les rend chrétiens, et par conséquent du peu de différence qu'on doit mettre entre celui qui rejette le christianisme et celui qui renonce à toute vertu!

Ou plutôt, Monseigneur, vous n'avez eu

besoin, pour reconnaître et adorer la sainteté de la foi, que de suivre l'impression de votre caractère solide et profond, de votre goût et de votre estime essentielle pour tout ce qui est grand, vertueux et utile : et vous avez senti dès votre enfance que rien n'est plus riche, plus magnifique et plus ravissant, qu'une religion qui sort du sein de Dieu même pour éclairer tout l'univers, pour nous rendre éternels, et pour attacher à la pratique des vertus et des devoirs qui font le bonheur de cette vie, notre irrévocable participation à la vie et à l'immutabilité de l'Être infini qui nous a créés.

Puisse, Monseigneur, un nom tel que celui dont vous daignez me permettre d'honorer le frontispice de mon faible ouvrage, rappeler à tous mes concitoyens que tandis que des esprits turbulents et dangereux s'efforcent d'obscurcir et de faire chanceler tous les principes les plus nécessaires au maintien de la tranquillité et de l'ordre public, le frère du plus grand des rois met sa gloire à se prosterner tous les jours, à côté du monarque, devant la majesté de nos sanctuaires; et que s'il est vrai que c'est au pouvoir de la religion pour former les bons princes que nous sommes redevables des qualités et des vertus qui nous rendent les nôtres si précieux et si chers, nous avons plus de motifs qu'aucun peuple de la terre, pour ne jamais cesser de la soutenir et de l'adorer.

Je suis, avec un très-profond respect,

Monseigneur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

LAMOURETTE.

Préface.

Les discours qui composent cet ouvrage sont le résultat d'une correspondance que j'ai eue avec un homme de ma connaissance. J'ai pensé que des réflexions, qui n'avaient pas été inutiles à celui à qui elles furent destinées dans l'origine, pourraient encore servir au bien de quelques autres honnêtes gens.

Comme je suis très-éloigné, mon cher lecteur, de vous donner cet écrit pour une production de grande conséquence, et que je n'aspire point à la gloire d'être porté sur le tableau des littérateurs de ce siècle, et moins encore à celle d'être compté parmi les écrivains respectables qui ont essentiellement soutenu la religion contre les entreprises de l'incrédulité, je l'ai publié avec tous les défauts de correction, de précision et de méthode, que je me suis passés à moi-même dans la liberté de mon commerce épistolaire. Ce n'est pas que je n'eusse été flatté d'offrir au public quelque chose de plus conforme à mon respect pour lui, et de plus digne surtout de l'attention du grand prince qui a bien voulu accepter l'hommage de mon travail. Mais il aurait fallu une refonte qui m'aurait coûté plus de temps que je n'en avais en ma disposition, et qui aurait peu ajouté à la valeur et à la solidité du fonds.

Cependant pourvu que vous ne soyez pas trop *grand philosophe*, c'est-à-dire trop au-dessus de la bonne foi et de la vérité, vous ne pourrez contester à ce livre le double mérite de présenter des peintures vraies, et de les mettre à la portée de tous ceux qui ont des yeux. Tout y roule sur des descriptions et des caractères très-palpables. Les tableaux de la religion y viennent quelquefois contraster avec ceux que nous fournit l'incrédulité, et rendre plus sensible, par la richesse et l'excellence des objets qu'ils présentent, la profonde corruption de tous les systèmes irréligieux.

Depuis que la philosophie des ennemis de la foi nous a si bien éclairés elle-même sur le véritable dessein de ses manœuvres, nous devons être pleinement convaincus de l'inutilité de toutes les tentatives qu'on pourrait ajouter à celles qu'on a faites jusqu'ici, pour la ramener par la voie du raisonnement.

On ne doit plus prendre la peine de rien prouver à un incrédule, parce qu'en général, un incrédule n'est pas un philosophe qui s'égare et qui se trompe innocemment dans la recherche de la vérité : mais un être que la nécessité du devoir et de la vertu embarrasse : qui s'aveugle volontairement sur tous les principes qui gênent ses habitudes, ou contrarient son caractère ; et qui, sachant bien qu'il y a des écrivains et des livres qui enseignent le mépris de l'Evangile et de son auteur, embrasse la *mécréance* sur leur parole, et ne s'avisera de sa vie de donner une seule minute à l'examen sérieux de la religion. Tout au plus, il prendra la précaution de se meubler la mémoire de certaines formules philosophiques dont il se fera honneur dans l'occasion, et qu'il étalera avec complaisance sans se douter qu'il y aura quelquefois des hommes sensés qui découvriront, à travers tout ce petit appareil dogmatique dont il s'enveloppe, tout le ridicule et toute la pauvreté de son personnel.

Vous pouvez donc prévoir, mon cher lecteur, que je ne traiterai pas très-honorablement la philosophie, ni dans ses chefs, qui ne sauraient plus se défendre aujourd'hui du tort d'avoir corrompu les hommes et de les avoir rendus plus malheureux, ni dans ses adeptes, qu'on ne distingue des autres hommes que par leur hardiesse à tout braver. Ceux qui ont leurs raisons pour ne pas vou-

loir qu'on approfondisse le véritable esprit des philosophes irréligieux, ne manqueront pas de me reprocher de l'immodération, de l'injustice et peut-être quelque chose de pire encore. Mais si vous avez connu et suivi de près cette étrange espèce d'hommes, et que vous joigniez à cette expérience un peu de respect pour la vérité, d'amour pour la vertu et de zèle pour le repos de vos concitoyens, vous pourrez aisément me convaincre d'en avoir trop peu dit.

PREMIER DISCOURS.

INTRODUCTION.

Je ne m'accoutume pas, mon cher vicomte, à voir un homme doué, comme vous l'êtes, d'un esprit si droit, et d'un cœur naturellement vrai et honnête, s'empêtrer dans le plus absurde et le plus ténébreux système qu'ait jamais pu enfanter l'abus de la philosophie.

C'est un parti bien violent et bien hardi, que celui d'abjurer la foi et de sacrifier toutes les espérances de la religion au faux honneur d'être compté parmi les fortes cervelles, ou à la douceur trompeuse de vivre sans règle et sans dépendance.

Vous convenez que *votre respect pour le christianisme n'a commencé à s'affaiblir, que du moment où vous avez cessé de le trouver praticable.* Quel préjugé contre la sûreté des nouveaux principes que vous adoptez! Et comment un bon esprit peut-il se fier sérieusement à des opinions dont l'ascendant sur lui ne date que du dérangement du cœur? Ce qui sera toujours la honte de l'incrédulité, c'est qu'elle est un refuge infiniment commode pour tous ceux qui ont abandonné la sagesse; et que si la religion, dont elle est l'ennemie, était fausse, ce serait le cas unique où une doctrine aurait tout à la fois contre elle et la force de la vérité et l'intérêt de tous les vices.

Si vous étiez de ces êtres futiles et vains qui n'affichent l'incrédulité que pour se donner un faux air de penseur et prêter à leur ignorance une attitude fière et dogmatique, je me garderais bien de perdre mon temps à vous parler raison. Ce n'est pas là le traitement qui est dû à toute cette populace philosophique. Mais je connais la trempe de votre caractère, mon cher vicomte, et je ne vous ferai pas l'injustice de vous confondre avec tous ces creux suppôts de l'irréligion qu'on voit pantalonner et voltiger dans les sociétés de tout étage. Vous seriez de bonne foi, s'il était possible de l'être dans l'abandon du christianisme. Votre extrême sensibilité vous a engagé dans des relations et des habitudes que la sévérité de l'Evangile réprouve. Si vous n'aviez jamais vu autour de vous de ces philosophes qui savent débarrasser les hommes de tout ce qui les gêne, il ne vous serait point venu dans la pensée d'ajouter au malheur d'avoir fermé votre cœur à la vertu, celui d'y éteindre le sentiment de la foi; mais le grand nombre de ceux qui s'étaient affranchis avant vous de l'importunité de son joug vous a encouragé à suivre leur exemple, et voilà l'origine de votre incorporation dans la plus mauvaise compagnie qui soit au monde.

Je ne crois pas, dites-vous, *que parmi ceux qui font profession de demeurer attachés au christianisme, il y en ait beaucoup qui goûtent sincèrement l'austérité des préceptes qu'il impose. Ainsi presque tous les hommes sont incrédules dans le cœur. Moi, je veux mettre ma raison d'accord avec ma volonté.* Et moi, monsieur, si j'avais le malheur d'être entraîné par ma faiblesse, et de ne pouvoir résister à la tyrannie de mes sens, je continuerais de rendre à la religion tout l'hommage de mon esprit et de ma raison, et je tâcherais de me consoler par mon respect pour la vérité de mon éloignement de la vertu. C'est trop perdre à la fois que d'immoler avec les pures jouissances de la sagesse l'espoir toujours précieux d'y revenir un jour et de vieillir dans son sein. Ce n'est ni à vous ni à moi de décider de ce qui se passe dans le cœur de ceux que la profession extérieure du christianisme distingue des incrédules, et il importe peu d'éclaircir un point aussi étranger à ce qui nous regarde et nous intéresse personnellement; mais c'est un goût d'harmonie bien mal entendu que de pervertir volontairement sa raison, pour lui faire allouer les faiblesses d'un cœur déréglé; mais si l'unité et le concert pouvaient jamais résulter d'une dépravation plus universelle et plus incurable, et que ce fût être philosophe que de ne plus rien laisser subsister de saint dans son âme, lorsqu'on la trouve gâtée dans quelqu'une de ses puissances. Que penseriez-vous, monsieur le vicomte, d'un homme qui serait perclus de ses jambes, et qui, pour la symétrie, voudrait absolument se crever les deux yeux? Il n'y a au-dessus d'une telle frénésie, que celle qui fait toute l'incrédulité de la plupart de nos intrépides philosophes.

L'expérience et la maturité de l'âge vous désabuseront un jour, mon cher vicomte, des illusions des sens, de la vanité des plaisirs et de la puérilité des passions. Avec une âme telle que la vôtre on revient de bonne heure au sérieux des mœurs graves et solides : alors vous rougirez de la nullité de la meilleure partie de votre existence; vous mépriserez toutes ces idées détournées et sauvages, triste appui d'un cœur énervé par sa propre inanition. L'homme de bien,

à prendre ce mot dans sa vraie étendue, et comme significatif de cette probité saillante et délicate qu'on rencontre si rarement sous les pavillons de l'incrédulité ; l'homme de bien, dis-je, est si près du christianisme, et ses principes sont si contigus à la morale de l'Evangile, qu'on peut regarder un bon citoyen, un ami vrai, un cœur généreux et zélé pour tout ce qui est honnête, vertueux et juste, comme un chrétien commencé, qui n'a besoin, pour le devenir parfaitement, que d'avancer de quelques pas sur la ligne où il est déjà, et d'obéir à la tendance naturelle de l'heureuse impression qu'il éprouve. Or, ce goût de la vertu et des devoirs, monsieur le vicomte, n'est point anéanti en vous; il n'est qu'assoupi et relégué pour un peu de temps au fond de votre âme. Vous le sentirez se réveiller dans toute sa force, aussitôt que tous les petits intérêts du moment présent auront perdu à vos yeux leur importance. Ne vous engagez donc pas imprudemment à ne jamais redevenir vertueux; et quels que puissent être les écarts de votre faiblesse, révérez toujours la religion, respectez son culte, honorez tous ceux qui vivent soumis à ses lois, comme les hommes les plus incorruptibles qui soient sur la terre, et tenez-vous toujours séparé de l'incrédulité. Vous serez trop heureux un jour de retrouver cette foi, dont l'estime renaît toujours avec l'amour de la sagesse, et de puiser dans son sein, toujours ouvert à la fragilité humaine, les consolations et les ressources dont vous aurez besoin, pour vous rassurer contre la honte de vous-même, et adoucir la peine que vous ressentirez de l'avoir trop longtemps profanée dans votre cœur. C'est une grande perte, sans doute, que celle de la vertu. Cependant ce naufrage, tout déplorable qu'il est, ne dégrade point entièrement l'homme tant qu'il est l'unique : il y laisse vivre tous les germes des inclinations louables. Mais celui qui, au lieu de sauver des débris de son innocence le respect et l'estime d'une religion qui donne un si grand prix aux larmes du repentir, va encore se précipiter dans l'abîme de l'impiété, est un homme qui érige en système de philosophie sa profonde corruption, et qui s'oblige publiquement à sceller de son dernier soupir, son renoncement à Dieu et à la vertu. Quelle horreur !

Nous avons vu tomber en peu d'années, et presque l'une sur l'autre, les principales colonnes de l'édifice philosophique. Ces *prélats* de l'incrédulité, après avoir scandalisé le monde par la hardiesse inouïe de leur enseignement, ont voulu le surprendre et l'effrayer par le refus féroce qu'ils ont fait d'accorder le dernier de leurs instants aux sollicitations et aux offres d'une religion qui les répétait comme marqués du sceau de ses promesses. Leur engagement à mourir sans foi et sans espérance était trop solennel, et les yeux de toute la cohorte ténébreuse étaient trop curieusement attachés sur le lit d'honneur où ils voulaient voir éclater le dernier triomphe de la philosophie dans ses plus illustres défenseurs, pour qu'il fût possible à ceux-ci de se refuser à eux-mêmes une telle gloire, et aux spectateurs un exemple si frappant et si mémorable de force et d'immutabilité.

Je sais, mon cher vicomte, que vous avez déjà fait vos preuves d'intrépidité et de bravoure contre l'ennemi de l'Etat. Mais cette valeur et cette constance qui vous ont si glorieusement distingué au milieu des périls et des combats, n'ont rien de commun avec cette frénésie philosophique qui affronte le ciel et la terre, et qui donne à la perversité systématique le courage farouche de blasphémer en mourant, ou plutôt, c'est le même principe de vertu et d'honneur que vous avez porté sous les drapeaux qui vous fera céder un jour à la force de la vérité et fléchir le genou devant la majesté de la religion. Je vous prédis hardiment cette désirable révolution, parce que je vous connais profondément, et que l'élévation de votre esprit, votre vocation essentielle pour le réel, le beau et le solide, votre tendre vénération pour la mémoire d'un père qui vous a donné de si beaux exemples et de si touchantes leçons, et que vous avez vu mourir dans les douceurs d'une paix si délicieuse et si profonde ; tout enfin vous rend inhabile à vous passer longtemps de la vertu, et par conséquent du christianisme. Songez donc quel terrible obstacle vous auriez à vaincre pour rentrer dans les voies tranquilles et aimables de la sagesse, si vous alliez témérairement vous donner la réputation d'*esprit fort*. Est-il prudent de ne pas se réserver la liberté de se réconcilier avec la foi, sans encourir le mépris des insensés, et sans que l'incrédulité puisse nous reprocher une désertion ? Ne savez-vous pas que la plupart de ces philosophes qui meurent dans leur impiété, n'y tiennent plus dans leurs derniers moments que par la crainte du ridicule, et que la honte de se repentir sous les yeux des amis barbares qui les encouragent à tout braver jusqu'à la fin, fait alors toute leur incrédulité ? Le plus déterminé de tous les violateurs des vertus et des devoirs que la religion prescrit, le transgresseur le moins disposé à se réformer un jour, ne se jette-t-il pas lui-même dans le mécompte de la plus impardonnable maladresse, en rompant jusqu'au dernier des nœuds par où il tenait à la religion, et en s'imposant une sorte de nécessité de s'égarer sans retour ? Un homme sensé renonce-t-il jamais volontairement et pour toujours à ce qui peut lui redevenir nécessaire ? Ne prend-on pas même partout, en ce point, des précautions qui vont plus loin que la vraisemblance ? O mon cher vicomte, si nous sommes trop malheureux et trop faibles pour nous enchaîner imperturbablement à la vertu, soyons au moins assez raisonnables et assez justes pour ne jamais cesser d'adorer la vérité.

DISCOURS II.

FRIVOLITÉ DES RAISONS QUI ENGAGENT DANS LE PARTI DE L'INCRÉDULITÉ.

Je vois bien, mon cher vicomte, qu'indépendamment des facilités que nous donne l'incrédulité pour vivre sans inquiétude et sans remords au gré de tous nos désirs, vous y tenez encore par une sorte d'estime qui achèverait de vous perdre, si vous ne vous détrompiez de l'erreur qui en fait la base. Cette erreur, c'est l'idée singulière qu'il n'est plus possible d'être chrétien dès qu'on sait penser par soi-même, et que le discrédit de la religion est une conséquence nécessaire du progrès des lumières et de la perfection des connaissances philosophiques.

Il faut avouer, me dites-vous, *que les mots de révélation, de mystère, de prophétie et de miracle s'ajustent bien mal avec les idées de la philosophie, et qu'un esprit accoutumé à analyser les vérités et à les saisir dans leur liaison et leur correspondance doit se trouver bien emprunté devant les objets indéchiffrables que la foi lui propose.* Vous faites bien de l'honneur aux philosophes, monsieur le vicomte, de croire qu'ils savent tout *déchiffrer* ailleurs, et que leur pénétration ne se trouve en défaut que devant les objets de la religion. Je n'insiste point sur cette réflexion ; ce serait passer beaucoup de temps à combattre un travers que je ne crains point pour vous. Un esprit inculte peut être dupe de cette absurdité, et entendre tout simplement par philosophes des gens qui savent et conçoivent tout. Voilà ce qui a donné à l'incrédulité l'espèce de considération dont elle jouit dans les cercles ignorants et frivoles ; car elle a encore plus de simples fidèles que la religion, et le fond du philosophisme est encore plus caché aux yeux de la multitude de ses partisans que ne l'est pour le chrétien le principe des mystères qu'il adore. Mais vous, qui avez étudié la nature aussi longtemps et aussi profondément que la plupart de ceux qui se donnent pour en avoir découvert tous les secrets, vous, qui avez la preuve personnelle de l'invincible impénétrabilité du moindre atome, vous, qui savez qu'il est aussi impossible à tous les philosophes du monde de vous dire ce que c'est qu'une goutte d'eau, qu'il l'est à tous les théologiens de la terre de vous donner la vue claire de ce que c'est que la Trinité ; vous, par conséquent, qui devez voir évidemment que si, dans l'ordre de la religion Dieu nous refuse l'intelligence de ce qu'il nous révèle, il ne fait que suivre son premier plan et nous traiter en ce point à peu près comme dans l'économie de la nature ; pourriez-vous regarder l'habitude de s'appliquer à la philosophie comme une bonne raison d'être difficile en croyance ? L'obscurité de la foi peut-elle jamais étonner celui qui ne peut regarder philosophiquement le grain de sable qui reluit au bout de son doigt sans se trouver devant un abîme ? Quel homme devrait être mieux préparé à s'anéantir devant les profondeurs de Dieu, que le philosophe qui a la certitude expérimentale et complète de l'impuissance de l'esprit humain pour sonder celles qu'il trouve sans cesse autour de lui ? Ce n'est donc pas au vrai savant qu'il en doit coûter pour céder à l'incompréhensible. Dans l'homme éclairé et de bonne foi, l'assemblage des connaissances humaines emporte une disposition préconçue à croire sans comprendre ; et toute répugnance de reconnaître pour vrai ce qui ne peut s'expliquer, est une ostentation absurde ou une preuve décisive de médiocrité et d'ignorance. Des idées de philosophie tronquées et superficielles pourront bien aider une infinité de personnages légers et évaporés à s'écarter de la foi, mais l'assiduité de l'application et l'abondance des lumières repousseront toujours les esprits mûrs et solides du côté de la religion, parce qu'elle seule peut nous éclairer pleinement sur l'origine des choses, sur l'emploi de nos facultés et sur la dernière destination de tout ce qui existe, et que par conséquent elle est la vraie et parfaite philosophie.

Il n'y a donc que la fausse qui ne puisse souffrir qu'on lui parle de révélation et de mystère ; mais vous, mon cher vicomte, qui êtes fait pour la véritable, dites-moi, un philosophe qui n'aurait jamais entendu parler de la religion se trouverait-il jeté hors de son département, si quelqu'un lui faisait ces questions : *L'Etre infini, qui seul connaît tout ce qui se passe dans l'immensité de son essence, pourrait-il communiquer à des intelligences créées la connaissance de quelques-unes de ces particularités qui sont si profondément cachées dans son sein, et qui n'y sont vues que de lui seul? Et s'il voulait nous apprendre quelque chose sur sa nature ou sur ses desseins éternels, tout ce qu'il nous dirait se concilierait-il avec nos idées? N'y trouverions-nous rien qui ne fût à la portée de notre force de concevoir? Enfin, Dieu ne pourrait-il pas imprimer aux organes qu'il choisirait pour nous raconter sa gloire et les plans de sa sagesse, le sceau de son autorité ; par exemple, en leur dévoilant ce qui demeure caché pour tous les autres dans l'obscurité de l'avenir, ou en faisant, à leur voix, des exceptions sensibles et éclatantes aux lois de la nature?* Je sais bien comment un philosophe de l'espèce de ceux que nous connaissons accueillerait de semblables questions. Aussi j'en demande un qui ne puisse être de la cabale. Or quelle raison aurait-il pour me répondre que ce genre d'examen n'est point du ressort de la philosophie, et qu'*un homme accoutumé à saisir les vérités dans leur liaison et leur correspon-*

dance se trouve emprunté devant ces indéchiffrables matières? Pourrait-il m'articuler une seule question métaphysique plus naturelle, plus distincte et plus philosophique que celles que je viens de lui faire? Ne s'agit-il pas ici d'une possibilité qui a pour elle l'évidence de nos idées les plus familières, et qui se trouve dans la *correspondance des vérités* les plus clairement aperçues? Qui oserait affirmer que Dieu ne peut rien dire aux hommes, ou que, s'il leur parlait de lui, il ne leur dirait que des choses qu'ils pussent comprendre? qu'il lui est impossible de communiquer à qui que ce soit la connaissance qu'il a de l'avenir, ou de suspendre, quand il lui plaît, le cours des lois qu'il a librement établies?

Mon cher vicomte, rien de ce qui est vrai ne peut être étranger à la philosophie. Elle consiste essentiellement dans la recherche et l'amour de la vérité, quel que soit l'ordre de choses où elle réside. Celui qui ne veut la reconnaître et lui céder qu'où elle est visible à ses regards, mérite de ne la trouver nulle part. L'intuition personnelle fut-elle jamais donnée par aucun philosophe raisonnable comme l'unique témoignage de la vérité et le seul appui de nos certitudes? et la philosophie du sens commun ne dit-elle pas à tous les hommes que si le compréhensible n'est pas la mesure du vrai, le comble de l'extravagance est de réprouver comme faux ce qui n'a contre lui que d'être inaccessible à notre perception propre? Trouvez-vous le procédé singulier de celui qui dit : *Je ne veux croire ni mystère ni miracle, parce que je ne conçois rien à tout cela ;* trouvez-vous, dis-je, cette idée ridicule et brusque bien propre à s'*ajuster* avec les principes du bon sens, les règles de la prudence et l'amour sincère de la vérité?

Un géomètre qui croit très-fermement que l'*angle au centre a pour mesure tout l'arc compris entre ses côtés,* croit en philosophe. Mais examinez bien quelle est la vraie et dernière raison pourquoi son *assentiment* est philosophique. Est-ce immédiatement parce que cet assentiment est fondé sur sa propre perception? non, assurément. Mais c'est directement et en dernière analyse parce que la perception qui détermine cet assentiment est infaillible, et que ce qu'il croit est la vérité. Ce n'est donc pas la propriété, mais l'infaillibilité de la perception qui décide du caractère philosophique de nos jugements et de notre façon de croire. Or le théologien qui croit de son côté que *la nature unique et indivisible de Dieu subsiste sous trois relations distinctes, qu'il appelle trois personnes*, a pour la sûreté du jugement qu'il porte une perception autant et plus infaillible encore que si elle lui était propre, puisqu'il est assuré que ce qu'il croit sans pouvoir se le démontrer, Dieu le voit dans sa plus grande lumière. Il a donc le parfait équivalent de l'évidence du géomètre; et, comme lui, il est philosophe, parce qu'il n'en diffère que par le défaut d'une propriété de perception qui est accidentelle à la certitude de tous les jugements, parce qu'il se conduit sur un principe qui ne peut le tromper, parce qu'il se détermine d'après l'évidence du bon sens, qui nous dit qu'il faut croire ce qui est vrai, et que partout la philosophie consiste à écouter la raison et à se rendre à la vérité.

Ce qui résulte de ces réflexions, monsieur le vicomte, c'est qu'il n'y a pas de manière plus antiphilosophique de raisonner que de donner pour raison de son incrédulité les obscurités et les profondeurs de la foi, et de prétendre qu'un philosophe perd son caractère et se ravale au niveau des esprits vulgaires, dès qu'il met des mystères et des miracles au nombre de ses certitudes. La raison dira toujours : Il faut croire les mystères et les miracles, s'ils sont vrais. Ainsi elle nous repoussera toujours malgré nous vers le côté lumineux de la religion, où toute intelligence se trouve accablée du poids auguste et vénérable des preuves qui en établissent la vérité.

Je n'entrerai point dans ce vaste sujet; il n'est pas de mon dessein, parce que ce n'est pas là le point sur lequel il faille se presser de vous ouvrir les yeux. Vous tenez moins que vous ne croyez à la secte philosophique. Ce qui vous manque pour lui rendre la justice qui lui est due, c'est de bien la connaître. Votre estime pour quelques individus vous a jusqu'ici aveuglé sur l'espèce. Vous n'avez vu dans les écrivains de l'incrédulité que des hommes plus résolus et plus rapides dans leur marche que les philosophes ordinaires ; et d'après quelques vues estimables qu'ils nous ont présentées sur la morale, sur la politique, sur la législation, vous avez cru que leurs systèmes irréligieux étaient aussi autant de branches du vrai savoir, et que la foi n'avait été mise au rebut qu'au même titre que toutes les opinions surannées, et comme une mysticité bonne pour le peuple superstitieux et ignorant. Une connaissance plus approfondie de la religion aurait suffi pour vous garantir de cette séduction , et pour vous rendre infiniment suspects tous ceux qui ont osé en entreprendre le décri. Mais ne cherchons point hors de l'incrédulité même la raison de nous défier de ses dogmes. Ce que je vous dirai dans la suite ne tendra qu'à vous la dévoiler dans son vrai jour et à vous éclairer sur la malignité de sa source et la perversité de son esprit et de son caractère.

DISCOURS III.

PERVERSITÉ DE L'ORIGINE ET DES VUES DE L'INCRÉDULITÉ.

S'il n'y avait que de la vertu sur la terre, monsieur le vicomte, et que l'amour de la vérité et de la sagesse fût l'unique passion de ceux qui l'habitent, rien ne serait plus

étonnant et plus inexplicable que l'idée qui est venue à certains esprits d'attaquer avec fureur une religion qu'ils avaient trouvée établie sur les plus anciens et les plus inébranlables fondements, et qui avait été l'objet du respect et de l'adoration de tous les âges.

Comment, en effet, l'homme, cet être qui se trouve si supérieur à tout ce qu'il voit dans l'univers, et qui se sent si vivement et si invinciblement porté à tout faire servir à l'agrandissement, à la félicité, au repos et à la perpétuité de sa chancelante et fugitive existence, aurait-il jamais pu avoir la pensée et concevoir le dessein de s'armer de toutes les forces de son raisonnement pour la ruine d'une religion qui est le seul ordre des choses où s'accomplisse ce vœu immense de son cœur, et hors de laquelle sa tendance la plus irrésistible et la plus chère devient la plus insupportable de toutes les absurdités? Une religion qui s'offre à lui sous un aspect de grandeur et de majesté, capable de transporter toute intelligence faite pour contempler les grands spectacles; une religion qui contente le cœur le plus vaste, qui comble toute sa capacité de désirer et de jouir, par la richesse de la perspective qu'elle lui présente, par la solidité, l'abondance et l'élévation de l'esprit qu'elle lui communique; qui ravit son entendement par la sublimité et la profonde sagesse de la doctrine qu'elle lui apporte; qui remplit sa raison d'une lumière toute divine sur la gloire de son origine et de sa destinée; qui lui apprend, pour le rendre supérieur à tous les événements et à toutes les créatures, qu'il a la même raison que Dieu d'être imperturbable au milieu de tout ce qui change autour de lui; qu'il est éternel, et qu'appelé à survivre avec l'Etre infini à toutes les révolutions et à tous les empires de l'univers, il doit regarder avec la même immobilité les biens et les maux de la vie, et n'être touché que de ce qui ne périt jamais; Comment, dis-je, une si haute et auguste économie aurait-elle pu rencontrer parmi les hommes un seul ennemi de sa vérité et de ses promesses? Et quand il serait possible qu'elle ne fût qu'une invention humaine, et que la philosophie nous démontrât la vanité de nos espérances, ne serait-ce pas là une découverte terrible que, par pitié, il faudrait dérober à la connaissance des hommes?

Mais l'apparition désolante de l'incrédulité au milieu d'un monde à qui la foi est si nécessaire, et tout ce mystère ténébreux, qui serait si inconcevable, si l'homme n'avait jamais été soumis qu'à l'impression d'un cœur sincère et à la direction d'une raison sage et pure, s'explique et se développe de lui-même, dès qu'on réfléchit sur l'influence terrible de la dépravation de nos penchants, sur le caractère de nos jugements, et qu'on fait attention à la singularité des tentatives et à la hardiesse des efforts que, de tout temps, les passions ont inspirés contre tout ce qui résiste à l'impunité et à la liberté de leurs ravages.

Oui, mon cher vicomte, je vous le dis sans craindre de m'écarter de la justice et de la vérité, c'est dans ces mêmes passions, qui ont toujours fait de ce monde une vallée de larme et qui ont causé tous les malheurs de la terre, c'est dans l'inquiétude de l'orgueil, dans les agitations de la cupidité, dans le dégoût de tous les devoirs, dans la tyrannie des sens, et la haine de tout frein et de toute dépendance, qu'il faut chercher le premier germe de tous les systèmes irréligieux et le vrai berceau de l'incrédulité : de sorte que si l'on voulait en donner une idée qui la représentât dans son véritable point de vue, et qui la fît dériver de son vrai principe, il faudrait la définir : *la résistance du vice à l'évidence d'un Evangile qui le condamne.*

Je sens bien que cette idée vous paraîtra brusque, à vous, qui ne connaissez les philosophes que par le bel épiderme qu'ils vous montrent. Mais je ne vous demande pas de réformer vos opinions avant que je ne vous aie exposé la substance des motifs qui justifient la mienne. Suivez seulement avec un peu d'attention, et surtout avec une entière impartialité, le détail des réflexions simples et naturelles que je me propose de faire avec vous. J'ose vous prédire que si vous voulez faire trêve à tous les petits intérêts qui séduisent souvent les hommes les plus estimables, vous finirez par revenir de votre prévention, et vous convaincre que ce n'est ni l'amour de la vérité, ni le désir de la faire connaître aux hommes, qui ont inspiré nos oracles; et que tous les systèmes qui tendent au renversement de la foi, sont sortis de ce qu'il y eut jamais de plus déréglé et de plus pervers dans les passions humaines.

Quoique je n'aie point dessein de vous faire ici des généalogies, ni d'établir, par un procédé en forme, l'affinité très-réelle et très-étroite de l'incrédulité avec l'ancienne dépravation qui effaça autrefois le culte du Dieu véritable sur la terre, permettez-moi néanmoins de vous arrêter quelques moments à la considération de l'idolâtrie. Il résultera de ce coup d'œil que, dans tous les âges, c'est le dérèglement du cœur et la décadence des mœurs qui obscurcissent, dénaturent et combattent la vraie religion; et que s'il y a quelque différence à faire du paganisme, qui fit oublier le premier Être, et du philosophisme de nos jours, qui veut anéantir toute révélation, cette différence est toute au désavantage du dernier.

En effet, encore que l'idolâtrie soit née de la plus déplorable corruption, elle ne fut pas cependant, comme l'incrédulité, l'effet d'un dessein formé contre un culte raisonnable et universellement reçu. Ce n'était point l'ouvrage d'une secte ténébreuse et malveillante, qui, en dépit de ses propres lumières, et contre l'évidence de la vérité manifestée dans son grand jour, se serait fait une étude de corrompre les hommes et de les affranchir de toute espèce de devoir. Ce fut, pour ainsi dire, à son insu, et par une longue suite de gradations imperceptibles et imprévues, que le vice amena les hommes à ce point d'avilis-

sement, où tout recevait leur adoration, excepté le seul Créateur de l'univers; et le culte des fausses divinités fut autant la méprise de la grossièreté et de l'ignorance que le refuge du déréglement et du libertinage.

Ceux des descendants de Noé qui s'établirent en Egypte, dit un sage écrivain (*M. Pluche, Histoire du ciel, tome* I, *page* 34), *adoraient, comme toutes les autres familles, le Créateur. Ils s'assemblaient à la nouvelle lune pour le glorifier publiquement de ses libéralités et de son adorable providence, qui renouvelle tous les jours les provisions nécessaires à l'homme. Ils mangeaient ensemble après les prières et les offrandes. Ils faisaient profession d'attendre la résurrection des corps et une meilleure vie où ils recevraient la récompense de la justice qu'ils auraient pratiquée en celle-ci. Par un effet de cette persuasion, les Egyptiens traitaient honorablement les corps morts qu'ils savaient être destinés de Dieu à se relever nn jour de la poussière et à passer dans un tout autre état. C'est sur quoi est fondé ce respect pour les morts, qui, avec le sacrifice et l'offrande du pain et du vin, a passé de la Chaldée, c'est-à-dire du berceau des nations, généralement dans tous les pays du monde.*

Tel avait été, dès l'origine des choses, l'état de la religion et du culte public : telle était la foi du genre humain, lorsque le poison de l'idolâtrie vint altérer, défigurer, et enfin anéantir, presque par toute la terre, ces idées si pures et si consolantes.

Mais, encore une fois, cette révolution ne fut point le fruit d'une manœuvre systématique contre les articles de la foi ancienne et universelle. Ce n'est pas que dès ces premiers temps il n'y eût, sans doute, des hommes intéressés à se cacher la vérité, et aussi ennemis de tout joug et de toute dépendance que ceux que nous voyons se déchaîner aujourd'hui si indécemment contre le christianisme. Mais il leur manquait, pour tenter le décri des dogmes incommodes, ce caractère d'intrépidité qui méconnaît tous les ménagements; et les pervers de ce temps-là n'étaient pas encore assez *philosophes* pour hasarder de fouler aux pieds ce que le monde respectait depuis sa création. Il leur aurait paru trop féroce d'essayer la ruine d'une croyance consacrée par la pratique et la tradition des premiers patriarches, et dont ils voyaient la sainteté se renouveler tous les jours dans les cérémonies publiques, où se perpétuaient les rites et les sacrifices d'avant le déluge. Ainsi, la corruption du cœur pouvait bien murmurer en secret de l'austérité de la doctrine religieuse; mais elle n'était point au degré qu'il faut pour aveugler sur la nécessité d'obéir aux lois et de garder les bienséances. Elle pouvait produire l'affaiblissement ou l'extinction de la piété et de la religion du cœur; mais elle n'avait pas encore la force de s'élever publiquement contre les dogmes et le cérémonial sacré de la foi primitive. En un mot, elle pouvait faire de froids ou de faux adorateurs et préparer de loin les voies a l'idolâtrie; mais elle était encore trop réservée et trop timide pour se donner un caractère de philosophie et pour enfanter des blasphémateurs et des impies.

Je ne vous raconterai pas en détail, mon cher vicomte, l'histoire de la naissance, des progrès et du règne presque universel de l'idolâtrie. Je me bornerai à vous faire jeter un coup d'œil rapide sur l'époque décisive de son entrée dans le monde. Ce simple regard vous offre la preuve sensible que l'idolâtrie, malgré tous ses excès, est sortie d'une source moins corrompue que la philosophie de notre siècle.

Vous avez assez de connaissance de l'antiquité pour vous souvenir que l'écriture symbolique était d'un usage extrêmement familier parmi les premières colonies de l'Egypte, et que les hiéroglyphes ont été, durant une longue suite de siècles, les seules affiches dont on se servît, soit pour annoncer les assemblées publiques de religion, soit pour publier les règlements de la société civile. L'extrême complication de toutes ces figures grossières, qui devenaient à la fin presque impraticables par la quantité des signes accessoires qu'il fallait multiplier ou varier, suivant les temps, le nombre et la diversité infinie des objets et des circonstances, dut donner une vogue bien prompte à l'écriture linéaire et courante, dès que ce chef-d'œuvre d'invention parut, et faire oublier en peu de temps l'usage et, par conséquent, la signification de l'écriture hiéroglyphique.

Or, il y a ici deux choses qu'il est très-important de remarquer : la première, c'est que les anciens hiéroglyphes tenaient intimement, dès leur origine, à la religion aussi bien qu'à l'astronomie et à toute la constitution de la police égyptienne; la seconde, c'est qu'il est dans le caractère de toutes les nations que le cérémonial du culte public, une fois établi et consacré par une pratique immémoriale, se soutienne et se perpétue au milieu de tous les changements qui surviennent dans l'ordre social. On n'eut donc garde de faire disparaître tous ces symboles qui étaient dans les temples, et qu'on avait toujours vus sur les tables sacrées, sur les grands vases employés à faire les offrandes et les sacrifices, sur les obélisques, sur les tombeaux, et généralement sur tout ce qui avait rapport à l'instruction du peuple et aux bienséances du culte extérieur.

Mais, dans cet état de choses, qui ne voit naturellement que l'ancienne et innocente signification de tous ces symboles imposants qu'on retrouvait partout, devait se dénaturer de plus en plus dans l'esprit du commun des hommes; et que ces étranges statues si surchargées d'attributs, que l'image du soleil et de la lune, que la rencontre continuelle de toutes ces figures d'hommes et d'animaux, dont on n'expliquait plus l'usage, devaient faire de singulières impressions sur tous ceux qui n'entendaient plus rien à ces allégories, et qui, tout livrés à leurs sens et à la recherche des biens de la terre, avaient déjà corrompu dans leurs cœurs le culte intérieur et spirituel que les premiers hommes rendaient publiquement à Dieu (*Voyez l'Histoire du ciel,*

tome I, *page* 133 *et suivantes*). Si vous connaissez bien le cœur de l'homme, monsieur le vicomte, vous devez entrevoir dans toutes ces circonstances réunies la naissance et les commencements de l'idolâtrie. Elle n'est donc, à l'envisager dans sa vraie source, qu'un abus énorme, à la vérité, des anciens hiéroglyphes, mais où la grossièreté et l'ignorance se trouvent de moitié avec le déréglement des mœurs (1). Il vous est aisé maintenant de juger par vous même que le vice n'a point produit l'idolâtrie de dessein prémédité; qu'il n'a été que favorable à son établissement; qu'il n'a fait que seconder l'imagination et les sens, pour faire décheoir insensiblement les hommes de la spiritualité de leur croyance, et les disposer, sans qu'ils s'en aperçussent, à perdre entièrement de vue cette puissance éternelle et infinie dont ils avaient des idées si hautes et si pures en quittant les plaines de Sennaar.

Il est donc vrai que cet écart si étonnant dans lequel presque tout le genre humain s'est précipité, parce que toutes les nations portées à adopter tout ce qui venait d'Egypte, ont reçu, avec les autres usages de cette contrée célèbre, ses caractères et ses symboles, sans en recevoir le sens; il est vrai, dis-je, que ce renversement universel du sens humain, tout affreux qu'il est, présente néanmoins comme un côté innocent; et que si l'idolâtrie a quelque chose de plus absurde et de plus extravagant dans son objet que le système de l'incrédulité, elle est aussi moins perverse et moins déréglée dans son principe. L'incrédulité ne peut sortir que de l'extinction de toute lumière, de toute vertu, de toute conscience. Mais le vice et tout le déchaînement des passions n'ont pu enfanter l'idolâtrie que par leur union avec un sentiment religieux. Elle est le produit d'un fond ténébreux où reluit encore un faible rayon de vérité; elle est un mélange de désordre et d'un reste de droiture; enfin elle n'est pas tellement la ruine de la raison et de la sagesse, qu'elle ne laisse encore apercevoir, jusque dans ses excès les plus révoltants, des anciennes traces de la religion originelle. Au lieu que tout est hideux dans l'incrédulité, qu'elle emporte la destruction même de ce qui restait de sain dans les cœurs idolâtres; qu'elle tend de sa nature, et par le caractère particulier de l'esprit qui la pousse, à la corruption des dernières sources, à l'anéantissement de tout principe, à l'abrutissement et à la dégradation de toutes les facultés humaines.

Examinez bien tous les différents changements que la contrariété des intérêts et le choc des passions ont successivement produits dans les mœurs ou le culte des hommes. De toutes les causes du trouble porté dans le sein des sociétés et des religions, en trouverez-vous une seule qui présente, comme la philosophie de l'incrédulité, le caractère sensible d'une trame ténébreusement ourdie contre toute espèce d'autorité, et d'une manœuvre dont le vice, parvenu à son plus haut point de hardiesse et de déflagration, a voulu faire l'essai pour se cacher sa honte, se débarrasser de la vérité et se délivrer de Dieu et des hommes? Quelque horreur que vous inspire le tableau des abominations où l'idolâtrie a plongé toute la terre, y découvrez-vous quelque part les mouvements et les intrigues d'une cabale intéressée à effréner toutes les passions et à livrer tout l'univers aux ravages de la licence? Si nos ancêtres ont fait si aveuglément les premiers pas vers l'abîme où toutes les nations sont tombées après eux, c'est qu'ils croyaient comme retenir le fond du premier cérémonial, et demeurer attachés au tronc de l'ancienne religion. Le progrès du mal était si peu sensible, qu'il acheva d'enfoncer les peuples dans les plus extrêmes horreurs, sans avoir paru opérer de changement au milieu d'eux. Lorsque la lumière se retire par degrés et qu'elle s'affaiblit par des décroissements lents et imperceptibles, on n'est pas frappé des épaisses ténèbres dont on se trouve à la fin environné.

Il y avait assurément des philosophes et des esprits supérieurs qui s'appliquaient, au milieu de l'ignorance universelle et de toutes les pratiques insensées l'idolâtrie, à l'étude de la sagesse et à la recherche de la vérité. Mais ils étaient bien éloignés de faire servir

(1) On dit qu'on est revenu aujourd'hui du système de M. Pluche sur l'origine de l'idolâtrie; je le crois: on a eu de fortes raisons pour décréditer les vues et les recherches de cet écrivain si judicieux et si respectable. La première, c'est que sa façon de voir et de présenter la cosmogonie des anciens, se trouve fondée sur une force d'analogie et un ensemble de probabilités et de vraisemblances qui lui donnent tout l'ascendant d'une vérité démonstrativement établie; et la seconde, c'est que cette manière d'expliquer l'établissement du culte et la généalogie des dieux du paganisme a le défaut impardonnable de favoriser la religion, de répandre une grande lumière sur les faits consignés dans l'Ecriture sainte, et de confirmer ce que la révélation nous apprend de l'origine des choses et des premiers événements du monde. Il faut, à quelque prix que ce soit, qu'un écrit de cette espèce cesse d'être de mode et qu'il aille grossir la masse de tous ceux qu'on ne lit plus. Ainsi, d'après le mépris auquel certains faux antiquaires ont condamné l'*Histoire du Ciel* de M. Pluche, on a rabattu insensiblement et sans savoir pourquoi de l'estime qu'on avait eue d'abord pour les idées sages et lumineuses de ce vertueux et vrai philosophe; et des personnes faites d'ailleurs pour apprécier le mérite de son ouvrage, n'ont point été à l'abri du préjugé que l'injustice philosophique a fait naître contre son travail. Quelques conjectures hasardées et décousues, qu'on a publiées depuis sur la même matière, ont prévalu dans l'esprit de tous les amateurs de la nouveauté, et fait presque entièrement négliger un livre qui ne saurait être trop répandu, et où tout lecteur solide et sage sera toujours frappé de la clarté, de la force et de l'enchaînement des motifs qui appuient le sentiment de l'écrivain. Mais, encore une fois, la philosophie n'aime pas qu'on la trouble dans la possession où elle s'est mise d'obscurcir l'antiquité, de reculer à discrétion toutes les époques, de confondre les dates, de forger des chronologies qui se perdent dans des espaces indéfinis, et qu'elle prétend bien qu'on accueillera comme la réfutation complète de tout ce que Moïse a écrit.

Au reste, quelque système qu'on adopte sur ce sujet, il sera toujours certain que l'idolâtrie s'est glissée dans le monde par une succession lente et imperceptible de travers et de méprises, et sans aucun dessein formé contre le culte pur et raisonnable qu'on rendait à Dieu dans les premiers temps; ce qui suffit pour justifier le parallèle que je fais de l'idolâtrie et de l'incrédulité, et laisser toute leur force aux conséquences qui en résultent contre les ennemis du christianisme; car mon objet principal est ici de faire voir que les hommes seraient mille fois plus corrompus et plus méchants, si l'incrédulité était libre de les former à son gré, qu'ils n'ont pu l'être avec toutes les facilités que leur en donna autrefois l'idolâtrie.

la philosophie à accréditer ce qui déshonore la raison, et encore plus, de la mettre en œuvre pour éteindre ce qu'un culte extravagant pouvait laisser subsister de sain et de vertueux dans le cœur des hommes. Ils reconnaissaient, pour la plupart, non-seulement l'unité de Dieu et l'immortalité de l'âme comme des vérités qui font partie du sens humain, mais ils concluaient de là que l'âme était une portion de la Divinité, une divinité elle-même, un être éternel, incréé et aussi nécessaire dans son existence qu'incorruptible dans sa constitution. C'était, sans doute, un autre abus de raisonnement. Mais ce que je veux vous faire remarquer, c'est que lorsque la philosophie n'a pas pour objet de servir les passions, et qu'elle ne fait pas cabale contre la sainteté des devoirs, ses écarts ne vont jamais à dégrader l'homme, ni à détruire le frein du vice et l'espoir de la vertu; qu'au contraire, son éloignement de la vérité est plutôt une exagération de la dignité de notre origine, de l'excellence de notre destinée et de la sévérité de nos obligations, que l'oubli de ce que nous sommes, de ce que nous devons faire et de ce qui nous est réservé dans l'avenir. Au moins de tels philosophes auraient-ils accueilli avec transport une religion qui serait venue réaliser, pour ainsi dire, ce beau rêve de leur raison, et leur apporter le supplément de ce qui manque à l'homme pour être véritablement un être éternel et divin.

Mais si, avant la naissance de l'idolâtrie, et au moment où la confusion des anciennes idées et le déclin des mœurs commençaient à y disposer les hommes, il se fût trouvé des philosophes de la trempe et de la vigueur de ceux qui de nos jours font consister le zèle de la vérité dans le décri du christianisme, qui eussent eu le courage de braver ouvertement le culte national, de se moquer des sacrifices et des cérémonies, de tourner en ridicule la foi de la vie future, le respect pour les morts et la religion des tombeaux, et que le monde se fût rendu à l'inspiration d'une pareille philosophie; il est évident qu'il ne serait pas resté sur la terre assez de justice et de vérité pour que l'idolâtrie pût s'y établir. C'en était fait de tous les temples et de toutes les religions du monde; car l'extravagance et la férocité même du paganisme, je vous le répète, ne pouvait éclore que sur un fond où tout n'est pas gâté. Ainsi l'on peut dire que la supposition d'un monde impie, sans foi, sans culte, sans autels, au lieu d'un monde idolâtre, est le cas unique où l'établissement du christianisme aurait été plus difficile et plus prodigieux qu'il ne l'a été, et où le miracle du triomphe de la croix et de l'Evangile sur tout l'univers eût paru, s'il est permis de s'exprimer ainsi, plus éclatant et plus divin. Ceux qui adorent tout ne portent pas la haine essentielle du seul Dieu véritable, et le sentiment de l'adoration exclusive qui lui est due n'est pas entièrement effacé de leurs cœurs. Mais l'esprit de l'incrédulité est de n'adorer rien, de ne dépendre de rien, et de ne reconnaître aucune puissance supérieure dans le ciel et sur la terre.

Vous ne pouvez ignorer, mon cher vicomte, dans quel style la liberté philosophique s'exerce à la face du public, sur le compte des souverains et des gouvernements; et il est aisé de vous représenter ce que deviendrait le monde, si jamais on s'avisait d'adopter dans la pratique les maximes étonnantes et désastreuses que nos intrépides législateurs ne cessent de semer dans le sein des peuples. Si dans les siècles d'idolâtrie tout était en désordre du côté de la religion et des mœurs, au moins l'autorité publique était à couvert. Et chez des nations accoutumées à révérer leurs rois comme les enfants des dieux, et destinés à le devenir eux-mêmes, on aurait dévoué à l'exécration, comme flétri du plus sacrilége attentat, quiconque aurait osé faire chanceler les trônes, ou parler avec légèreté du respect et de l'obéissance qu'on rendait aux princes. L'erreur qui élevait au-dessus de la classe humaine les puissances de la terre, était du moins utile à la sûreté de la subordination et au repos des Etats. Elle approchait de la vérité du christianisme, qui nous apprend que *toute puissance vient de Dieu*, et que l'hommage de notre soumission à la majesté des rois est un devoir parallèle au tribut d'adoration que nous devons à la Majesté suprême. Mais ce n'est point ici que je veux vous parler du caractère perturbateur et séditieux de nos philosophes. Cette matière pourra se présenter dans la suite.

On ne peut lire, sans un mouvement d'indignation ou de pitié, certains écrits où l'on est étonné de trouver des réflexions pour l'apologie et même à la louange de la religion païenne; tant la haine de la vérité est puissante pour aveugler la religion! Si cependant le monde, après la chute du paganisme, n'avait plus de ressource que dans les désespérants systèmes de la philosophie de notre siècle, il faudrait le plaindre d'avoir perdu ses temples et ses idoles. Il est impossible d'imaginer un moyen plus infaillible pour causer son extrême malheur, que de le faire tomber des ténèbres de l'idolâtrie, dans l'abîme de l'incrédulité. Ce dernier état est le pire de tous. Ailleurs, il reste quelques vestiges de raison et de vérité. Ici, toutes les vérités s'éteignent, toutes les règles s'évanouissent, tous les principes chancellent. Ou plutôt, des principes empoisonnés et destructeurs viennent effacer jusqu'aux traits primitifs des impressions vertueuses, encourager l'homme à n'envisager que lui seul dans la nature, à renverser tout l'univers, s'il en a la force, et si cette ruine peut servir à contenter un seul de ses désirs.

Dressez, si vous le pouvez, monsieur le vicomte, un tableau exact de tous les crimes et de toutes les horreurs dispersées dans l'histoire du monde; ajoutez-y le dénombrement de toutes les atrocités qui ne sont que possibles, et dont la méchanceté n'a pas encore osé souiller la terre; après cela, étudiez les systèmes de l'incrédulité, et appliquez-vous à en bien saisir l'esprit et le véritable

dessein ; si de toutes les abominations que vous aurez recueillies ou imaginées, il s'en trouve une seule que vous ne puissiez clairement justifier d'après les principes dont vous aurez pris connaissance dans les livres qu'on appelle *philosophiques*, vous serez une nouvelle preuve, ajoutée à beaucoup d'autres, qu'un homme d'esprit peut être la dupe de l'artifice le plus hypocrite qui fut jamais.

DISCOURS IV.

SUITE DU PRÉCÉDENT.

Vous dites, mon cher vicomte, que les *incrédules que vous connaissez sont des hommes pleins de vertu et de bonne foi*. D'accord ; mais ce sont des hommes qui vous ressemblent, des *enrôlés* qui n'ont pas l'esprit de l'état où ils se sont laissé engager, et qui n'y sont pas propres. Ils se sentiraient bientôt une pente insurmontable pour retourner au christianisme, qui est la perfection de tout ce qui est juste, vertueux et honnête, s'ils n'avaient des raisons de position et de circonstances pour refuser de s'écouter eux-mêmes. Ce sont des disciples qui ne sont pas bien *initiés* dans la politique de la secte, qui, de son côté, ne se révèle qu'avec réserve et qui tolère dans les âmes délicates un reste de vénération pour la vertu. Mais il n'y a plus ni vertu ni morale pour ceux qui ont reçu la plénitude de l'esprit philosophique, qui est d'anéantir toute idée d'ordre et de justice et de proscrire irrévocablement tout ce qui gêne l'essor de l'indépendance ou circonscrit la liberté. Non, il ne manquera jamais à l'incrédulité pour être crainte et haïe de tous les hommes, que ce qui manque à la foi pour être universellement chérie et adorée sur la terre : c'est d'être profondément connue.

Pourquoi le vice, dont le règne est de tous les âges et dont la tendance native est de détruire toutes les idées qui le contrarient, gardait-il un si profond silence dans les temps de l'idolâtrie? pourquoi ne se revêtait-il pas de cette forme philosophique et savante qui le déguise si heureusement aujourd'hui à nos yeux? Comment ne composait-il pas des livres contre les vérités de l'autre vie, et où le mépris des dieux, du Tartare et des champs Elysées, pût se glisser, à travers le prestige d'une élocution fine, dans l'esprit des hommes afin qu'exempts de toute attente, ils fussent libres de tout remords? C'est qu'indépendamment du frein des lois et du peu de sûreté qu'il y aurait eu à vouloir ébranler les fondements d'un culte qui tenait à la constitution de l'État, et dont on aurait traité les contempteurs comme les ennemis de la patrie; c'est, dis-je, que toutes les passions se trouvaient bien d'ailleurs de cette situation des choses, et que, dans cette confusion et cette multitude de dieux, d'inclinations et d'humeurs si différentes, elles avaient pour elles à peu près l'équivalent de l'athéisme. Il était inutile que la corruption devînt raisonneuse et systematique dans le sein d'une religion qui lui accordait des autels et qui lui donnait place dans son cérémonial. Cette tranquillité de la dépravation humaine était le ravage silencieux et sourd d'un débordement qui ne trouve point de digue à renverser, et qui noie et désole tout sans fracas.

Mais aussitôt que toutes les passions déréglées se virent dévouées à la honte par la chute de l'idolâtrie, et menacées d'un éternel châtiment par l'établissement du christianisme, il a bien fallu que leur haine essentielle contre tout ce qui les assujettit devînt éclatante, et que le vice s'agitât de toutes les manières pour retrouver la liberté et l'impunité perdues par cette révolution. C'est alors que des hommes ténébreux se sont rencontrés et ont dit : Publions qu'*il n'y a point de Dieu* ; le monde, affranchi de cette puissance importune et sévère, redeviendra le théâtre de la pleine indépendance, et nous ne cesserons de répéter à tous les pusillanimes que la crainte de l'avenir troublera : *Il n'y a ni justice ni intelligence au-dessus de vos têtes*. Voilà le brutal et stupide stratagème dont les premiers libertins que la sévérité de l'Evangile a révoltés ont osé entreprendre de déguiser sous des formes académiques l'effroyable monstruosité. Mais on ne s'attendait pas peut-être à voir ressusciter cette horreur sous la plume de nos contemporains. On a vu pourtant se renouveler de nos jours, au milieu de la grande lumière que la foi répand sur toute la terre, ce système affreux, environné de tout l'appareil de la plus sérieuse dialectique; et un misérable transfuge de la religion de son prince et de sa nation n'a pas craint de retirer cette immondice du fond de son cloaque, et de présenter à ses concitoyens la plus fangeuse invention du vice comme la doctrine où doivent aboutir toutes les recherches d'une raison supérieure et profonde.

Mais l'auteur du *Système de la nature*, en précipitant, comme il l'a fait, la réduction de tous les systèmes philosophiques à l'athéisme, a brusqué les intentions de la secte, qui ne voulait pas faire éclater si tôt ce dénoûment de ces graves manœuvres (1); car on était

(1) Aussi cet audacieux écrivain a-t-il essuyé des reproches, des contradictions et des réfutations, de la part même des zélateurs de ses principes; car l'adroite précaution qu'il a prise de tirer du tombeau d'un homme de bien le nom qu'il a placé à la tête de son livre, n'a donné le change à personne ; il était trop aisé de *reconnaître l'artisan à l'œuvre*. Quoi qu'il en soit, il résulte toujours de la suite de ce hideux ouvrage que tous les systèmes contraires à la foi se résolvent dans l'athéisme, pour quiconque veut les adopter logiquement ; et que toute doctrine qui tend à éloigner les

sagement convenu de ne pas effaroucher le monde par des idées si extraordinaires. On avait même fait semblant de lancer les plus foudroyants anathèmes contre les anciens athées et d'établir la nécessité d'un Dieu et d'une providence. La prudence avait été plus loin encore. Songeons qu'il y a des âmes extrêmement faibles et craintives, avait-on dit, qui ont de Dieu et de l'avenir une peur insurmontable. Laissons-leur donc croire que Dieu veut être adoré, qu'il y a des vertus et des devoirs en cette vie, des punitions et des récompenses réservées pour l'autre ; car tous ces articles sont sans conséquence, pourvu que nous parvenions à faire rejeter oute révélation. En effet, s'il est reçu que Dieu ne parle aux hommes qu'au fond de leur conscience, vous n'êtes plus comptable qu'à vous même de vos actions et de votre conduite, votre conscience, qui ne vous donnera jamais plus de lumière que vous n'en voudrez, ne traversera point du tout vos penchants et sera toujours aux ordres de votre cœur. Vous voilà donc juge absolu et imperturbable du bien et du mal, seul créateur de vos principes et de votre morale. Que faut-il davantage ? La liberté se trouverait-elle plus à couvert sous les pavillons de Spinosa ? Ainsi, réussissons seulement à rendre le christianisme haïssable et ridicule, et toutes les règles qui gênent l'indépendance s'évanouiront comme une vapeur.

Or, pour porter à la foi ce grand coup qui doit décider de tout, donnons-nous d'abord pour des hommes pétris de sensibilité et de dilection. Ne paraissons touchés que du saint amour de l'ordre et de la paix. Ne parlons que d'éclairer et de rendre heureuse l'aveugle et souffrante *humanité*. Gémissons profondément des épaisses ténèbres qui couvrent l'horizon de la France ; et poussons d'amers soupirs vers ces heureuses contrées du Nord, où notre superstition et notre ignorance ont relégué *les lumières et la félicité* : et lorsque le monde ne pourra plus douter de la vérité de nos sentiments et de notre zèle, nous deviendrons plus animés et plus rapides ; nous hasarderons quelques éruptions vigoureuses; nous ferons marcher à la découverte quelques partisans subalternes, dont la témérité ne sera point imputée à leurs chefs. Insensiblement le comité grossira et deviendra imposant ; les grands et les petits, les savants et les ignorants, voudront faire les difficiles en croyance ; ils douteront, ils raisonneront, ils dogmatiseront, et le mépris de la religion et de ses lois deviendra la philosophie par excellence. Alors, ne gardons plus de mesures; que le langage de l'incrédulité passe de nos bouches dans toutes les sociétés ; répandons-le dans nos écrits, quel qu'en soit le dessein, et ne connaissons point de sujet incompatible avec le décri du christianisme : confondons-le avec tous les vices qui ont régné dans son sein ; approprions-lui tous les ridicules de la superstition ; imputons-lui tous les ravages du fanatisme ; rendons-le comptable de tout le sang versé en son nom ; incorporons-lui toutes les iniquités de la terre ; faisons-en un tableau composé des plus effrayantes monstruosités qu'une imagination ténébreuse puisse évoquer du sein de l'enfer.

Ainsi ont raisonné, dans leur frénésie, les ennemis de la sagesse. C'est sur ce plan qu'ils ont entrepris de déchaîner tous les vices et de livrer le monde à tout le désordre des passions. En vain ils se sont efforcés de modifier, d'adoucir et de varier les procédés. L'unité de fin rassemble athées, matérialistes, théistes et toutes les espèces d'incrédules, dans une seule classe d'hommes, et les rend tous également les fléaux de la vertu et les destructeurs de la société.

Vous donc, mon cher vicomte, qui avez tant de peine à croire que les philosophes irréligieux n'ont en vue que la ruine des mœurs, permettez-moi de vous faire cette question : Quel serait le moyen qu'on pourrait employer le plus efficacement pour corrompre tout le genre humain, bannir de la terre toute idée de justice et de vertu et affranchir le monde de toute dépendance et de tout devoir ? N'est-il pas évident que ce moyen serait d'éteindre dans les cœurs le remords, l'espérance, la crainte de Dieu et des hommes; d'amener chaque individu à n'aimer que lui seul dans l'univers, à se faire le centre et la fin de tout le reste et à ne savoir céder, dans la recherche du bonheur personnel, qu'à l'impossibilité ? Or, ne faut-il pas vouloir s'aveugler soi-même, pour ne pas voir que c'est à ce mépris de toute autorité, à cet oubli de tout principe, à cet égoïsme destructeur de toute vertu sociale, que se rapportent tous les systèmes, toutes les maximes et toutes les vues de l'incrédulité ? Voulez-vous vous former une idée de ce que serait le théâtre de l'univers, s'il n'était plus régi que par l'inspiration de l'esprit philosophique ? Représentez-vous des hommes toujours prêts à se dévorer, et qui ne peuvent plus passer les uns devant les autres qu'avec la défiance et la terreur dont on est saisi à la rencontre des lions et des tigres. Et c'est dans un *siècle de lumières* qu'on a pu accueillir sérieusement ce qu'une perversité absurde pouvait inventer de plus funeste au repos du monde ! Pesez bien ces terribles réflexions, mon cher vicomte. Certes, quand l'incrédulité serait moins coupable dans son motif, et qu'elle pourrait se justifier du reproche flétrissant d'avoir voulu nuire aux hommes et les rendre plus malheureux, ne suffit-il pas pour vous la rendre haïssable, qu'elle cause en effet le malheur de l'humanité et qu'elle ait des conséquences désolantes ? Ce qui ressemble si fort à une manœuvre de méchanceté peut-il jamais mériter votre estime ? ou pouvez-vous recevoir avec indulgence ce que

hommes de l'Evangile, reflue naturellement dans cet effrovable abîme.

[1] Il y a plus, Mgr. le Franc, archevêque de Vienne, dans son excellent ouvrage de *la Religion vengée de l'incrédulité par l'incrédulité elle-même*, a forcé très-géométriquement l'auteur du *Système de la nature* de faire encore un pas au delà du point où il avait cru pouvoir s'arrêter, et ce pas le fait tomber dans le gouffre du pyrrhonisme le plus stupide et le plus absolu.

votre ennemi vous servirait pour vous perdre?

Pour passer maintenant à des considérations un peu plus profondes, monsieur le vicomte, et achever de vous convaincre de la malignité de l'artifice philosophique, remarquez bien, 1° que si chaque homme était réellement un être isolé, absolu et libre de toute espèce de relations; qu'il ne fût ni effet d'une cause supérieure, ni objet d'aucun dessein, ni partie d'aucun tout, il serait impossible d'imaginer des devoirs, de se figurer des vertus, de soupçonner une différence du bien et du mal; en un mot, il ne pourrait y avoir ni religion ni morale, ou, si vous le voulez, toute la morale consisterait dans la conformité des inclinations et des actions humaines avec l'intérêt exclusif du bonheur personnel. Ainsi, dans cette supposition, l'avantage de chaque individu serait la règle de toute justice, et son pouvoir ne pourrait connaître d'autres bornes que celles de ses forces. Voilà ce que je vous ai présenté comme le vœu essentiel du parti philosophique.

Mais, 2° écoutons un moment la voix du bon sens et de la nature. La première vérité qui se découvre à l'homme, dès qu'il commence à se sentir lui-même, c'est le double rapport qui d'un côté le subordonne à l'Etre souverain dont il est l'ouvrage, et qui de l'autre l'unit à la société dont il est le membre. Voilà le premier germe de la moralité qui distingue nos habitudes; et c'est de ces deux relations de l'homme que découlent comme d'une source unique et féconde toutes les lois et tous les préceptes qui doivent régler l'usage de sa liberté, et décider s'il est juste ou pervers, bon ou méchant. La justice n'est donc autre chose que l'accord de nos facultés avec les deux rapports que nous contractons dès le moment de notre apparition à la lumière. N'était-ce pas de ce principe, si sensible et si simple, que devaient naturellement partir ceux qui ont voulu nous donner des *Codes de la nature*, des *Interprétations de la nature*, des *Systèmes de la nature?* Il n'était pas nécessaire pour cela d'afficher trop de dévotion, ni de compromettre la dignité de philosophe. On n'avait que l'athéisme à sacrifier à la vérité; c'est-à-dire, l'opprobre du dernier abrutissement à l'honneur d'être homme. Ces idées primitives et élémentaires ne pouvaient-elles pas servir de base à des vues philosophiques sur la morale, la politique et la législation? Mais c'est qu'un corps de doctrine appuyé sur des notions si saines, s'il eût été bien lié et bien conséquent, n'eût pas manqué de conduire à des maximes trop voisines de celles de l'Evangile; et c'eût été disposer les hommes à aimer ce qu'on se proposait de leur faire haïr.

Expliquons, 3° comment ce double rapport dont je viens de parler est le véritable et unique fondement de toute justice. L'homme, envisagé par sa relation avec l'Etre infini dont il est la créature et de qui il dépend de la dépendance la plus intime, la plus absolue et la plus universelle, ne peut sans déplacer et dénaturer ses facultés, leur donner une direction qui contrarie sa subordination essentielle. Et puisqu'il réside en lui un principe qui pense, qui juge, qui estime et qui aime, il s'ensuit qu'il doit reconnaître l'empire suprême du Créateur sur lui, qu'il lui doit le premier rang dans son estime, dans son amour, dans son attachement. Il n'y a que ceux qui ne veulent rien voir dans le ciel ni sur la terre qui puissent douter que ce ne soit là l'ordre immuable et nécessaire des choses. Si donc l'homme trouve au dedans de lui des principes de contrariété et d'opposition au maintien de cette harmonie si inviolable, il sentira en même temps la nécessité où il est de leur résister et de les combattre, parce que, quelque obscure que soit pour lui la cause d'une telle division, rien ne peut affaiblir à ses yeux l'évidence du précepte que lui imposent sa conscience et sa raison de donner à Dieu dans son esprit et dans son cœur le même rang qu'il tient dans la nature. De là cette conséquence : Donc l'*homme, fût-il seul au monde, doit obéir à son Dieu et commander à ses sens. Quelque profonde que soit la solitude où il s'enfonce, il a à vivre avec Dieu et avec lui-même; et, dans la retraite la plus isolée nous avons un maître à contenter, un empire à gouverner sous ses ordres, des sujets à réduire, un peuple de passions à dompter et à soumettre. Nous avons à arrêter une imagination bizarre et impérieuse, qui veut régner sur l'esprit; nous avons à assujettir des sens rebelles qui veulent gouverner la raison; nous avons à régler des humeurs sans frein et sans loi, qui nous subjuguent tour à tour; nous avons à réduire des besoins immenses qui crient toujours, des désirs inquiets qui nous agitent; des idées chimériques de gloire et de bonheur qui multiplient encore à l'infini nos besoins et nos désirs* (*Essai sur le beau*). Nous voilà à l'Evangile, mon cher vicomte; car *abnégation, vigilance, mortification et pénitence,* ne sont que l'exposition de cette saine et ancienne philosophie qui met Dieu et l'homme à leur place; et la morale de l'Evangile est le vrai *système de la nature* et de la raison.

Si, 4° nous considérons maintenant l'homme dans son rapport avec la société, nous apercevrons aussi distinctement le principe de tous les devoirs du citoyen. Et d'abord je vois, sans qu'il m'en coûte le moindre effort d'application, que la préférence que je dois à la société sur moi tient à celle que je dois à Dieu même; car je ne puis, sans renverser l'ordre, refuser la préférence sur moi à ce que Dieu me préfère, parce que voir, juger, estimer et agir autrement que lui, m'égare de la vérité, pervertit la destination de mon entendement, rend le mouvement de mes facultés, comme *excentrique* à celui de l'intelligence souveraine, et anéantit ma dépendance. Or, il est sensible que Dieu veut plus spécialement et plus directement l'existence, la conservation et la félicité de la société que le bien ou la durée de l'un des individus qui la composent. C'est une vérité qui est de principe et qui se manifeste aux yeux de

tous, dans cette loi primitive selon laquelle les hommes descendent d'une source commune, naissent égaux, se multiplient et se succèdent, afin qu'au milieu des débris de la mortalité humaine la société subsiste et se perpétue, suivant les vues profondes de la divine Sagesse. L'homme rencontre donc à côté de lui, comme au-dessus de lui, un centre de ses facultés et de ses actions. Il se doit encore tout entier à cette divinité de la terre, le plus magnifique ouvrage et le plus noble objet des desseins de la Divinité du ciel; de sorte qu'il ne peut rompre les attaches sacrées qui le lient aux autres hommes sans s'isoler en même temps de l'Etre infini, qui est le centre universel et la fin éternelle de toute créature et de toute économie.

Par une conséquence nécessaire, chaque homme doit encore le pas sur lui à tout ce qui a une influence plus universelle ou plus immédiate que lui sur la conservation, l'intérêt et le bonheur du corps social; et il doit mettre en même rang que lui, c'est-à-dire, estimer et aimer comme lui-même, tout individu qui est placé sur la même ligne que lui et qui influe dans la même proportion sur l'harmonie générale : de là tous les devoirs de l'homme envers la patrie, les souverains et ses concitoyens.

J'a donc eu raison de vous dire que notre *justice*, c'est-à-dire, ce qui nous rend parfaits et bons, *résulte essentiellement de la conformité de nos actions et de nos habitudes avec nos relations*. Comme résultat de nos rapports avec la Divinité, elle est la *religion;* et comme dérivée de notre correspondance avec la société et tous les hommes qui la composent, elle s'appelle la *morale*. Partout elle est la *vertu,* parce qu'elle ne peut subsister qu'avec la disposition à tous les sacrifices de l'intérêt personnel.

Lorsqu'on fait attention à ces notions originelles auxquelles on peut défier tous les incrédules de la terre d'opposer une seule idée qui soit présentable, on ne peut s'empêcher de convenir que les auteurs des Ecritures sacrées, quels qu'ils soient, n'ont au moins rien voulu changer à l'ordre de ces vérités fondamentales; qu'ils ont au contraire puisé dans les plus sûres lumières de la raison tout le fond de leur doctrine, et tracé sur la destination naturelle de l'homme tout le plan du système qu'ils lui présentent. Tout ce que le livre dont les chrétiens respectent le contenu comme le dépôt des révélations divines propose ou commande aux hommes, ne tend qu'à resserrer les nœuds qui les unissent à Dieu et à la société, et à leur rendre infiniment chers tous les devoirs que cette double union leur impose. En nous montrant l'homme sortant des mains de Dieu, associé aussitôt à un être qui lui est semblable, qu'il reconnaît même pour *la chaire de chair, et l'os de ses os*, il nous découvre en abrégé, 1° l'économie de la religion qui rapporte tout à Dieu comme à sa source éternelle, et au centre immuable de toute intelligence ; 2° l'établissement de la société, comme le premier état du genre humain, et comme un corps où rien ne meurt et à qui l'éternité est promise. et surtout lorsque nous voyons toutes les générations de la terre descendre d'un seul homme comme du père commun de la famille immortelle, nous trouvons le puissant intérêt de la nature et du sang mêlé à tous les motifs qui nous pressent d'aimer les hommes et de faire servir toutes nos puissances au maintien de l'ordre et de l'unité publiques. Ce Décalogue si ancien que Moïse nous donne pour être sorti du sein même de la sagesse infinie, ne renferme absolument que la règle de conduite que l'homme doit suivre pour être juste devant Dieu et bon pour ses concitoyens. Et dans l'Evangile, Jésus-Christ vient insister avec une nouvelle force sur ces deux points qui renferment tout. Il ne fait qu'un même précepte de l'amour de Dieu et des hommes; et ce précepte, il l'appelle *le premier et le plus grand de tous, le sien* par excellence. Il rapporte là toute la suite de sa morale, et il n'a pas dit un seul mot qui ne tendît à faire adorer Dieu en esprit et en vérité, et à remplir nos cœurs de l'amour le plus généreux et le plus tendre pour tous nos frères. Il nous donne autant d'exemples que de leçons, de respect et de soumission aux puissances. Il ne distingue pas même ce devoir du tribut d'adoration que nous devons à la Majesté infinie; et César est placé à côté de Dieu même dans le commandement qu'il nous fait d'être obéissants et fidèles. Si donc il était vrai que les écrivains de la religion nous eussent donné comme les oracles du ciel les productions de leur propre esprit, il serait toujours très-certain qu'ils ont fait du bien aux hommes; qu'ils ont rappelé la raison à ses plus purs principes; qu'ils l'ont reconduite, pour ainsi dire, dans son pays natal, et qu'ils étaient par conséquent de vrais et excellents philosophes. La malicieuse politique des mauvais ne peut donc plus être un mystère pour vous.

Qu'on propose ce problème : *Trouver une méthode infaillible pour détruire toutes les notions de justice, de vertu et de devoir.* Voici la solution : *Aveuglez et étourdissez les hommes sur les rapports qui les lient à des objets étrangers, et que chacun se croie son tout et sa fin.* Voilà le tombeau de toute idée religieuse et morale, et par conséquent la ruine de tous les principes des obligations humaines. Or, qui a pu vouloir creuser ce tombeau, et causer cette ruine? Prenez les livres des philosophes; lisez, jugez et frémissez.

DISCOURS V.

CARACTÈRE DESTRUCTEUR ET SÉDITIEUX DE L'INCRÉDULITÉ.

Qu'un philosophe, mon cher vicomte, qui fait profession de mépriser la religion et d'en décrier la doctrine, affecte, tant qu'il pourra, le ton et la sensibilité d'un homme éperdu-

ment touché du bonheur de ses semblables, il n'évitera jamais la honte d'être un mauvais citoyen et un perturbateur de l'ordre public. En empruntant le caractère d'apôtre de l'humanité, il ne peut plus se proposer d'autre fin que de détourner l'idée odieuse de son caractère véritable; car il sait bien qu'au fond les lois sociales ne peuvent plus avoir d'appui dans un cœur où l'irréligion a trouvé place, et qu'il n'y a plus que de l'hypocrisie à vouloir faire ostentation de zèle pour des règles dont on a dénaturé l'origine, anéanti l'âme et tari toute la sève. Il sait bien qu'ayant détruit l'harmonie dans son centre et l'unité dans sa source, le concert civil n'est plus qu'un mot vide de sens, et que pour un homme comme lui l'ordre consiste à tout sacrifier à l'amour de soi-même. Celui qui, après s'être étudié à avilir à nos yeux le spectacle de la religion, veut ensuite nous intéresser à celui de la société, ressemble parfaitement à un homme, qui, tout à la fois tourmenté du besoin de nuire et de la passion d'être estimé, veut paraître étançonner et soutenir un édifice dont il a auparavant miné tous les fondements.

En effet, je ne sais plus ce que c'est que la société, dès que vous lui ôtez ce caractère de grandeur et de perpétuité qui la rendait à mes yeux si digne de ma vénération et de mon dévouement. Je n'y vois plus qu'une masse d'êtres indéfinissables, jetée, on ne sait à quel dessein, dans l'immensité de l'espace; qu'un hors-d'œuvre posé au milieu de l'abîme de l'éternité, qui l'engloutit comme un atome; qu'une scène énigmatique qui ne tient et ne correspond à rien, et dont on ne peut deviner l'intention, ni prévoir le dénouement. Vous ne parlez que de serrer les nœuds sacrés qui unissent les hommes! Mais ce tout lui-même, que vous appelez la *Société*, et où vous voulez tant d'union et d'harmonie, n'a-t-il besoin d'être lié à rien? et cette chaîne, qui ne doit faire de tous les hommes qu'une seule famille, ne demande-t-elle pas de dériver de quelque chose de stable, d'antérieur à toute économie humaine, et de s'étendre au delà de ce que nous voyons autour de nous? N'embrasse-t-elle que la génération présente? Et tous ces millions d'hommes qui ont disparu de dessus la terre ne sont-ils plus rien à cette société qui subsiste aujourd'hui sur leurs tombeaux? A quoi ferez-vous donc tenir la première attache du lien social? Si pour me montrer le point de consistance qui soutient la sanction des devoirs que vous m'imposez, vous ne me conduisez ni en deçà, ni au delà de la société du temps présent, le période actuel est donc tout, centre de tout, principe et fin de tout. Il n'y a donc point de dessein ultérieur dans la nature. Quelles idées, monsieur le vicomte! vous retrouvez-vous bien vous-même au milieu de pareils abîmes? et le philosophe qui isole ainsi le corps social, ne m'isole-t-il pas moi-même de cette société à laquelle il veut que je fasse le sacrifice de tout ce que suis? Le spéculatif, qui ne l'envisage, pour ainsi dire, qu'à l'*abstrait*, trouvera toujours, sans doute, de grandes sentences et de pompeuses exclamations pour donner une apparence de dignité à ce simulacre, où il ne reste aucun principe de vie. Mais que peut-elle être, cette société, pour l'homme qui paraît un instant au milieu d'elle, et qui s'en sépare tout d'un coup, pour se précipiter dans un tombeau où elle lui devient éternellement étrangère? Y a-t-il pour moi quelque chose de plus inconcevable que cette vocation momentanée et rapide à agir, souffrir et m'immoler pour des êtres aussi fugitifs que moi? Quel peut être le principe d'une telle destination? je vous le demande, parce que je ne le vois nulle part, et que tout me paraît songe et chimère dans la vie humaine, dès qu'on m'a ôté la vue de ce grand Dieu devant qui rien ne périt, qui me découvre dans son sein éternel, où je dois revoler en quittant mes concitoyens, le premier anneau de la chaîne qui m'unit à eux sur la terre, et qui est lui-même le lien de toute société, le centre et le modèle de toute unité, le point stable de tout équilibre et la dernière raison de tout devoir.

Ainsi, d'un même coup, la philosophie ruine tout le principe et fait évanouir tous les motifs des vertus sociales. Elle assoupit toute l'activité des puissances de l'âme, elle relâche tous les ressorts du courage, elle arrête tout le mouvement de la sensibilité et pétrifie tous les cœurs. L'une des plus grandes absurdités où soient tombés les philosophes pour établir la compatibilité des grandes vertus avec le système de l'incrédulité, c'est d'avoir voulu faire servir à ce dessein les sacrifices mémorables faits au bien public par les héros des siècles païens, et de ne cesser de faire retentir à nos oreilles les noms des Décius, des Fabius, des Camille, des Brutus, des Manlius, etc., comme si ces hommes avaient quelque chose de commun avec l'incrédulité! Quel rapport peut-il exister entre un capitaine ou un consul romain et tous ces êtres *inerts* et systématiques, hommes sans principes, sans caractère et sans bienséance, qui ne sont connus dans leur patrie que par l'horreur qu'ils inspirent à tous les vrais citoyens? Ce n'est pas l'ignorance, mais la haine raisonneuse et réfléchie de la religion qui emporte la totale dépravation des mœurs et le renversement de tous les appuis de la société. Je vous l'ai dit, mon cher vicomte, le paganisme est bien moins contraire que l'incrédulité au maintien de l'ordre et de la tranquillité publique (*Troisième et quatrième discours*). Des aveugles-nés peuvent vivre ensemble, conserver l'amour de la bonne intelligence et pousser aussi loin qu'elle peut aller la pratique des vertus qui assurent le repos et la prospérité commune; mais des hommes qui, au milieu de la grande lumière qui les éclaire, se bandent volontairement les yeux, sont des frénétiques incapables de former un corps qui puisse subsister, et qui ne sauraient plus que se craindre, se froisser, s'entre-choquer et se détruire. Il ne s'agit ici ni d'approfondir, ni d'apprécier les vertus des

païens ; mais ce qui est très-clair pour tous ceux qui connaissent l'esprit de l'incrédulité, c'est que rien de ce qui est vertueux ne lui peut appartenir ; c'est que tout véritable homme de bien, quel qu'ait été son siècle et son culte, aurait été essentiellement inhabile à une philosophie telle que celle qui scandalise aujourd'hui la probité la plus indulgente; c'est que quiconque a été inspiré par la vertu, qu'il soit Scythe, Grec ou Romain, loin qu'on puisse en faire un ancêtre de la génération philosophique, était, si on peut le dire, une ébauche du christianisme ; il tenait à l'Evangile par tout ce qui résidait de vrai et d'honnête dans son cœur; il embrassait confusément cette religion adorable qui imprime une sanction si auguste aux actions généreuses.

Mais ce n'est plus aujourd'hui par le contre-coup qui fait retomber sur les mœurs publiques les maux de la religion que la société a tout à craindre du caractère séditieux et perturbateur de l'incrédulité. Autrefois nos philosophes avaient une apparence de raison pour se plaindre de ceux qui, révoltés de la hardiesse de leurs écrits, les accusaient de porter atteinte à toute autorité et d'être autant les ennemis des trônes que des autels. Ils étaient encore réservés alors sur tout ce qui pouvait compromettre leurs sentiments ou obscurcir les principes de subordination, de tout temps sacrés et inviolables chez tous les peuples. Ainsi le reproche dont on les chargeait, de nuire aux hommes et de faire chanceler tous les fondements de la sûreté sociale, ne portait que sur les conséquences qui devaient résulter du décri public de la foi. Maintenant nous sommes à portée de nous convaincre que le but du philosophisme, comme celui de toutes les autres inventions, était d'atteindre à sa perfection ; et l'autorité souveraine qu'il n'ébranlait, il y a quelques années, que par la répercussion des coups qu'il portait au culte national, est devenue aujourd'hui l'objet direct de sa plus féroce déflagration. Aujourd'hui, on peut adresser à toutes les nations de l'univers, pour *résumé* des lumières philosophiques, cet étrange et affreux discours :

« Peuples de la terre, voulez-vous être heureux? Démolissez tous les temples, et renversez tous les trônes. Ouvrez enfin les yeux sur l'origine de vos malheurs. L'imposture (1) des prêtres vous a fait adorer ce qui fait horreur à la raison, et ce premier pas dans la stupidité vous a précipités dans l'avilissement de l'esclavage. C'est *la philosophie* qui *doit tenir lieu de Divinité sur la terre; elle* seule *éclaire et soulage les humains*, parce *qu'elle leur fait* connaître *et haïr la tyrannie et l'imposture... Les méchants la calomnient... Ingrats! qui se soulèvent contre une mère tendre, quand elle veut les guérir des erreurs et des vices qui font les calamités du genre humain.* Fuyez, fuyez les temples, c'est *l'imposture qui y parle.* N'écoutez plus vos maîtres ; *la flatterie* qui les a corrompus, les rend indignes de votre hommage. Substituez aux uns et aux autres l'*écrivain de génie;* la nature l'établit seul prêtre de la vérité, seul organe incorruptible de la morale, *il est le magistrat-né de ses concitoyens.* La patrie est son temple, *la nation son tribunal, le public son juge, et non le despote qui ne l'entend pas, ou le ministre qui ne veut pas l'écouter.* Non, ce n'est qu'*aux sages de la terre qu'il appartient de faire des lois ; et tous les peuples doivent s'empresser de leur obéir...* Ile fortunée de *Ceylan!* tu étais digne de la félicité qui a régné dans ton sein. Car tu *assujétissais ton souverain à l'observation de la loi, et tu le condamnais à la mort* comme le plus obscur des réfractaires, *s'il osait la violer... Peuples!* ne *connaîtrez*-vous jamais *vos prérogatives?* et *cet usage* si *ancien* et si vénérable, ne devrait-il pas *subsister dans toutes les contrées de la terre?* Songez donc que c'est là la base de tout gouvernement où l'on ne veut pas abrutir et dégrader les hommes ; et que *la loi n'est rien, si ce n'est pas un glaive qui se promène indistinctement sur toutes les têtes, et qui abat tout ce qui s'élève au-dessus du plan horizontal sur lequel il se meut* (*Hist. philos. et pol. de l'établiss. des Europ. dans les deux Indes*).

« Vous donc qui vous faites insolemment adorer du haut de ces trônes qui n'en imposent qu'à l'ignorance, *fléaux du genre humain, illustres tyrans de vos semblables, hommes qui n'en avez que le titre, rois, princes, monarques, empereurs, chefs, souverains, vous tous enfin qui, en vous élevant au-dessus de vos semblables, avez perdu les idées d'égalité, d'équité, de sociabilité, de vérité, je vous assigne au tribunal de la raison; écoutez : si ce globe malheureux a été votre proie, ce n'est point à la sagesse de vos prédécesseurs, ni aux vertus des premiers humains, que vous en êtes redevables; c'est à la stupidité, à la crainte, à la barbarie, à la perfidie et à la superstition : voilà vos titres* (*Le Proph. philos.*).

« Mais ne vous prévalez pas de la longue impunité de vos crimes, ni du profond silence où vous avez réduit toutes les victimes de votre intolérable orgueil. Ce silence est le repos du désespoir et le signal terrible du soulèvement universel. Le monde, à force de souffrir, cessera de vous craindre, et *tant de milliers d'hommes dépouillés de tout par votre dureté, enhardis par le sentiment de la liberté, encouragés par le vrai droit naturel,* dont la philosophie leur expliquera les immuables principes, *oseront enfin un jour réclamer hautement leurs droits. Qu'auront-ils donc à craindre quand ils auront tout perdu, excepté une existence qui leur devient à charge à chaque pas? Ils ont des bras ; s'ils ne peuvent s'en servir à cultiver une portion de terre en propriété, qu'ils s'en servent à purger cette même terre des monstres qui la dévorent. Que*

(1) *Révol. de l'Amérique.* Très-petite et très séditieuse brochure, qui parut il y a quelques années, et où l'écrivain, qui voit tout en grand, ne balance pas à nous apprendre assez distinctement que le malheur où est tombé le genre humain de reconnaître des maîtres, tient à la même imbécillité qui nous a fait écouter des prêtres et recevoir des mystères.

risquent-ils? de mourir? Eh bien! il vaut mieux mourir que de servir de trophée à des hommes tupéfiés d'orgueil et pétris de vices (*Ibid.*)

« Malheureuse France! tous les sages qui vivent dans ton sein, font gloire de te renier pour leur patrie. *Ce n'est plus sous le nom* que tu portes *que tu pourras de nouveau te rendre célèbre; tu es aujourd'hui la plus avilie des nations et le mépris de l'Europe entière. Nulle crise salutaire ne te rendra la liberté; et c'est par la consomption que tu périras* (*De l'homme, de ses facultés et de son éducation*). Faut-il que les *sages de la terre* aient si longtemps différé de faire retentir le cri de la vérité et que de lâches ménagements leur aient ôté *le courage d'éclairer leurs frères?*... Levez-vous donc, *philosophes de toutes les nations.... Révélez tous les mystères qui tiennent l'univers à la chaîne...* (*Hist. philos. et pol.* etc.). Couvrez de toute la honte qu'elle mérite cette *religion, ce masque dont se couvre l'hypocrite pour tromper ceux dont la crédulité peut lui être utile* (*Le Militaire philosophe*). Apprenez à tous les peuples que *le gouvernement n'emprunte son pouvoir que de la société, et que n'étant établi que pour son bien, il est évident qu'elle peut révoquer ce pouvoir quand son intérêt l'exige, changer la forme du gouvernement, étendre ou limiter le pouvoir qu'elle confie à ses chefs, sur lesquels elle conserve toujours une autorité suprême* (*Syst. de la nat.*). Dévouez surtout à l'exécration de toute la terre ces frénétiques qui vont *verser leur sang* aux ordres de *celui qui, pour de vils intérêts, conduit ses citoyens au carnage.* IL EST BEAU, *disent-ils*, DE MOURIR POUR LA PATRIE! *Mais est-il rien de plus bas, de plus lâche, de plus déshonorant que de s'immoler à la vanité méprisable d'un tyran inhumain? Est-il rien de plus abject que de lui servir de marchepied pour atteindre au pouvoir dont il ne peut qu'abuser* (*Système social*)? Voilà les *bêtes féroces* qui ravagent le monde et que le monde devrait étouffer... Ou plutôt, *ce qu'il faut punir, ce sont les princes, ces barbares sédentaires, qui, du fond de leur cabinet, ordonnent, dans le temps de leur digestion, le massacre d'un million d'hommes, et qui ensuite en font remercier Dieu solennellement* (*Micromégas, conte de M. de Voltaire*). »

Horresco referens, mon cher vicomte. Qui peut tenir à cet horrible langage? Ne croit-on pas voir toutes les Furies déchaînées, jetant dans tous les coins du globe leurs torches infernales et conjurées pour incendier tout l'univers?

C'est ainsi, mon cher vicomte, qu'une philosophie effrénée et farouche étudie ténébreusement dans le cœur des hommes les principes de perversité, calcule, pour ainsi dire, la la progression de la décadence des mœurs publiques, afin de faire sortir de la fermentation et du désordre irrémédiable de toutes choses la révolution qu'elle a osé méditer, et de parvenir à la gloire affreuse d'être seule la cause du trouble du monde et du malheur de tous les hommes.

Voyez-vous à quoi s'engage celui qui embrasse le parti de l'incrédulité? Vous qui êtes épouvanté du tableau hideux de ses plans et de ses desseins, pouvez-vous balancer à abjurer ouvertement une secte qui vous a trompé, et qui, sous le prétexte de vous éclairer et de vous rendre philosophe, n'a eu en vue que votre perte et votre incorporation dans ce qu'il y a de plus dangereux et de plus haïssable sur la terre? Combien de partisans dont la philosophie se fait honneur, et qui au fond rougissent de la philosophie et de ses manœuvres! Que n'y renoncez-vous donc, disait-on à quelqu'un qui se repentait devant ses amis de s'être fait philosophe? *J'y tiens*, répondit-il, *par le même motif qui me la fait détester, parce qu'elle est vindicative et haineuse et qu'il n'y a pas moyen de la déserter impunément, je tâche de m'épargner des persécutions et de contenter des gens qui sont à craindre. Je ressemble à peu près à ces profès imprudemment liés à un genre de vie pour lequel ils n'étaient point nés, et qui, pour avoir la paix, se contraignent de leur mieux, et s'efforcent de garder le costume monastique.* Il y a donc, mon cher vicomte, une incrédulité de bienséance et de position qui est bien différente de ce qu'on peut appeler *la franche et grande incrédulité*, et qui explique parfaitement toutes les contrariétés et tous les phénomènes du règne philosophique. Parmi tous ceux qu'une même profession extérieure de mécréance réunit sous le nom d'incrédules, il y a le nombre des séduits qui est très-grand. C'est là que se trouvent tous ceux qui, quoique réputés philosophes, ont conservé l'amour de la vérité et des hommes, et dont la probité et les vertus ne peuvent jamais servir à détruire l'idée que je vous ai donnée de l'esprit de l'incrédulité, ni à prouver que les ennemis de la religion sont des gens de bien. La plupart de ceux qui se sont laissé enrôler par artifice, et qui se laissent tenir par faiblesse, conviennent que le vrai dessein de la philosophie est de tout bouleverser; ils rougissent d'avoir pu se choisir des amis parmi des hommes si dangereux et si faux; ils sont convaincus que ces hommes sont gâtés jusqu'au fond du cœur; qu'ils sont aussi mauvais citoyens qu'extravagants sophistes; qu'ils fouleraient aux pieds tout ce que la société a le plus grand intérêt de faire respecter sur la terre, s'ils pouvaient maîtriser la force publique comme leur propre conscience, et si les lois imitaient le profond silence et la longue patience de Dieu. J'appuierai d'un exemple ce que je dis de la différence qu'il faut faire de philosophe à philosophe.

M. l'abbé Sabatier, qu'on doit regarder comme l'écrivain qui a le mieux éclairé ses concitoyens sur le caractère pervers des philosophes, et dont le commerce intime avec M. Helvétius l'avait mis à portée de connaître les vrais sentiments de son ami et toutes les particularités relatives à cet homme célèbre, s'en explique ainsi à l'article qu'il lui a consacré dans ses *Trois siècles littéraires: S'il nous est permis de faire quelques réflexions sur son caractère, nous*

serons autorisés à dire que l'amour de la célébrité et trop de penchant à se laisser séduire par des insinuations artificieuses, ont été la vraie cause de l'abus qu'il a fait de ses talents, propres d'ailleurs à le faire estimer. La candeur, la bienfaisance et les autres vertus de son âme, faisaient pardonner, par ceux dont il était connu, les illusions de sa philosophie. Nous pouvons assurer, d'après nos propres observations, qu'elle était dans lui une espèce de manie involontaire, fruit de ses premières liaisons, plutôt qu'une morgue arrogante et systématique. Aussi M. Helvétius n'adopta-t-il jamais les intrigues et les procédés de la cabale, qui avait su se l'attacher d'abord par adresse et le conserver ensuite par la juste crainte qu'il avait d'en devenir la victime. Il connaissait trop bien le stylum philosophicum *pour ne pas s'attendre à se voir accablé de sarcasmes, pour peu qu'il eût paru se détacher de l'étendard sous lequel on le tenait captif. Il se contentait de gémir dans le sein de l'amitié de l'extravagance et des excès de tant de maniaques qui se faisaient gloire de l'avoir pour confrère...* Ces vilains philosophes, *disait-il*, dégradent perpétuellement les lettres... Ils finiront par se faire honnir. *On ne peut donc que le plaindre d'avoir eu le courage de paraître philosophe avec tant de risques, et la faiblesse de n'oser cesser de l'être avec tant de moyens d'assurer sa gloire par d'autres bons ouvrages qu'il était capable de donner... S'il vivait encore, il pourrait dire que dans nos conversations, je me suis souvent élevé contre la secte qui l'avait attiré dans son parti, et qu'il méprisait si fort parce qu'il en connaissait mieux l'artifice. Je pourrais, à mon tour, lui rappeler les anecdotes qu'il m'apprenait chaque jour sur le compte des philosophes, les plaisanteries que nous en faisions ensemble, les éloges qu'il a donnés des productions où ils étaient attaqués...*

Or, mon cher vicomte, le monde philosophique est encore plein aujourd'hui de ces adeptes à qui le *système de la compagnie* fait horreur, et que la seule crainte d'être immolés à ses fureurs retient sous ses drapeaux. Je suis donc bien éloigné de vous porter à regarder indistinctement comme des hommes malveillants et dangereux tous ceux qui ont donné lieu à se faire compter parmi les incrédules. Partout où vous aurez une fois reconnu des vertus, de la droiture, de la bonté, vous devez savoir à quoi vous en tenir sur le compte du philosophe que ces qualités caractérisent. Après ces observations, il est aisé de faire évanouir l'équivoque de cette question si souvent répétée : *Est-ce qu'un incrédule ne peut pas être honnête homme?* et d'y donner la vraie réponse, sans faire partager à des gens de bien la malédiction qui n'est due qu'aux méchants. O que la philosophie est encore loin de son but, si elle aspire à vaincre jusque dans le cœur tous ceux qu'elle a subjugués ! L'auteur frénétique du *Système de la nature* a vivement senti que le nombre des philosophes bien imbus de l'esprit de leur état était trop petit. Le peu d'espérance qu'il avait de vivre assez longtemps pour voir de ses yeux la bienheureuse révolution qui devait créer un nouveau monde, a fait éclater son indignation contre la réserve et l'indolence de tous ces écrivains qui laissaient encore subsister des idées de Dieu et de la liberté de l'homme ; et il a voulu, pour sa consolation, se repaître en idée du spectacle qu'offrira la terre lorsque le vœu de la philosophie sera accompli. Il a salué de loin et du bord de son tombeau un univers délivré de son auteur et de ses maîtres, et tout le genre humain en possession des prérogatives dont jouissent les autres êtres vivants, sans Dieu, sans autels, sans culte, sans princes, sans lois et sans tribunaux. Et afin que la génération présente pût goûter quelque chose de cette félicité trop reculée dans l'avenir, et que les malheureux de tous les états se ressentissent du pouvoir de la philosophie pour *béatifier* le genre humain et rendre l'honneur et l'innocence à tout ce que des préjugés insensés appellent des crimes, ce profond *interprète de la nature* (1) change tous les penchants que les illusions sociales attribuent à l'avilissement et à la dépravation du cœur, en des impulsions organiques, en des modes physiques de constitution et de tempérament. Ainsi, toi, qu'une nécessité irrésistible a poussé à égorger ton frère, ou à ravir la substance de ton voisin, gémis de la fatalité de ton destin ; mais conserve l'estime de toi-même : la nature t'absout; tu n'es coupable que devant des tribunaux qui ne la connaissent pas et qu'elle désavoue. Si l'erreur publique te réserve une mort cruelle et honteuse, la raison te réhabilite aux yeux des sages, et le vrai philosophe ne voit en toi qu'un *homme sujet à une maladie de plus que les autres* (*Système de la nature*).

Si vous ne vous sentez pas de disposition, mon cher vicomte, à vous élever jusqu'à la hauteur de ces sublimes et salutaires principes, vous avez certainement contrarié votre vocation, en vous faisant philosophe, vous ne serez jamais dans la secte que ce que sont les superstitieux dans la religion. Aussi l'homme au système renvoie-t-il au christianisme tous ceux qui se mêlent de philosopher en deçà de la région où il plane lui-même. Il réprouve sans exception toutes ces routes mitoyennes que de lâches ménagements ont imaginées entre le christianisme et l'athéisme. Il met au rang des imbéciles et des dévots ceux qui, ayant rejeté la spiritualité et

(1) Quelques personnes m'ont assuré que l'écrivain que je parais avoir ici en vue, n'est point l'auteur du *Système de la nature*, et que cet écrit doit le jour à un philosophe maintenant réfugié en Prusse. D'autres, également dignes de foi, affirment le contraire, et disent même le savoir de la meilleure source. Je ne veux être injuste envers personne, et je déclare que sur ce point, d'ailleurs fort indifférent au sujet que je traite, je n'accuse aucun particulier, et ne décide de rien. Mais on doit convenir, si on a lu avec quelque réflexion, que le livre *de l'Homme*, qui n'est assurément pas de M. Helvétius, que le *Code de la nature* que les *Pensées philosophiques*, que le *Système social* et celui *de la nature*, tiennent les uns aux autres par une unité de principes, une ressemblance de vues, et un concert de résultats qui rendraient bien excusable l'erreur qui voudrait y reconnaître l'empreinte de la même friperie.

l'immortalité de l'âme, *méconnaissent l'énergie de la nature*, lui proposent un moteur mystérieux et théologique, et retiennent des idées de morale, de causes finales, de justice et de vertu. Enfin il démontre parfaitement qu'abandonner la foi sans se faire athée, est une inconséquence de la plus haute absurdité, et qu'il n'y a d'autre parti à prendre que de redevenir chrétien, pour tout philosophe qui craint de le suivre dans l'essor de son audace.

Quelle gloire pour la religion, monsieur le vicomte, qu'il faille s'enfoncer dans de si affreux abîmes pour en être un transfuge systématique et décidé ! et quelle preuve plus sensible de sa nécessité sur la terre que ce degré effroyable d'abrutissement et de férocité où se portent ceux qui ont juré sa destruction ? Pour moi, je vous avoue que je mets l'incrédulité au rang des plus victorieuses démonstrations de la vérité de la foi : et que si mon estime et mon admiration pour l'Evangile avaient besoin d'être raffermies, je lirais les livres de ceux qui l'ont attaqué. Je serais assuré, après cela, de goûter toute la solidité et toute la beauté des Ecritures sacrées, de reconnaître le véritable élément de ma raison et de mon cœur, et de ressentir quelque chose de ce qu'éprouve un voyageur qui, après avoir marché dans d'incultes déserts, au milieu d'êtres malfaisants et farouches, respire et se réjouit, en rencontrant enfin des figures humaines et aimables.

Mais le malheur des personnes de votre état et de votre âge, mon cher vicomte, c'est de faire une étude continuelle de cette philosophie perfide, qui ne préconise la raison que pour en éteindre toutes les lumières, et de ne connaître la religion que par les caractères étrangers dont ses ennemis ne cessent de la défigurer, afin de donner du poids et de la vraisemblance aux calomnies dont ils la déchirent. Vous donc qui avez si souvent goûté le dangereux plaisir de vous évanouir dans les idées détournées et artificieuses de l'incrédulité, examinez-la, avant d'écouter davantage les clameurs insensées de ses détracteurs, cette religion qui vous reçut dans son sein au milieu où vous parûtes à la lumière, et qui vous marqua dès lors du sceau de ses promesses ; et vous verrez si cette foi que l'impie déshonore par ses blasphèmes, laisse la moindre incertitude sur la sainteté et la gloire de son origine, et combien de ce côté-là, comme de tous les autres, elle a de force et de supériorité sur tous les systèmes de la philosophie humaine. Comme tout y porte les caractères augustes et touchants de l'éternelle Vérité de la raison souveraine ! D'où a pu procéder, si ce n'est des trésors de la Sagesse infinie, cette doctrine si sublime, si étonnante, si élevée au-dessus de toutes les conceptions de l'esprit de l'homme ? cette doctrine qui nous révèle de si grandes choses, qui nous destine à tant de gloire, qui rétrécit à nos yeux tous les espaces et toutes les grandeurs de l'univers, qui nous détache de nos passions, de nos sens et de nous-mêmes, qui nous montre dans notre vocation à vivre éternellement dans le sein de la gloire de Dieu l'explication de l'infinité de nos désirs, la raison de l'impuissance de toutes les créatures pour notre bonheur, le motif de la création du ciel et de la terre, la cause de la fondation et de la chute des empires, et le ressort de tous les mouvements et de toutes les révolutions générales et personnelles qui sont ailleurs des mystères si impénétrables ? Quelle philosophie que celle qui ôte à nos maux toutes leurs amertumes, qui attache à l'oubli de l'intérêt personnel et au soin du bonheur des autres un prix infini, qui nous rend précieux et désirables des chagrins et des revers inévitables, qui nous fait envisager sans crainte et sans trouble le dépérissement de nos corps, et qui change en un théâtre de triomphe et de félicité l'horreur même de nos tombeaux !

Et quand de si hautes idées n'apporteraient point avec elles l'attestation éclatante et irréfragable de leur émanation de la source éternelle de toute lumière, quel est l'homme, s'il se connaît lui-même, qui ne les saisisse comme le vrai besoin de sa raison et qui ne les embrasse comme l'unique point d'appui de son cœur ? La mauvaise foi a beau s'agiter et se tourmenter pour en obscurcir la vérité ; ce qui passe si fort toute intelligence ne peut être un rêve de l'entendement humain, et ce qui nous fait tant de bien ne saurait être l'œuvre de l'imposture. Ainsi, mon cher vicomte, la foi soutient sa divinité par sa propre force et par le seul caractère de sa solidité et de son excellence. Elle est une lumière qui peut défier toute la sagacité des philosophes d'expliquer jamais le phénomène de son apparition sur la terre, et l'étonnante révolution qu'elle a produite dans les mœurs du genre humain, tant qu'ils refuseront de la voir descendre d'en haut et de l'adorer comme sortie de l'immensité des splendeurs divines. Que fait donc l'impie, lorsque, dans le délire de sa haine pour tout ce qui contriste et humilie sa corruption, il ose tenter le renversement d'une économie si divine en elle-même et si nécessaire au bonheur du monde ? Que fait-il, que publier le désordre de son jugement et de son cœur, qu'indigner toutes les âmes honnêtes et sincères contre la puérilité des passions qui l'aveuglent et la bassesse des intérêts qui l'inspirent ?

DISCOURS VI.

DIVISION DES PHILOSOPHES. NULLITÉ DES RESSOURCES QU'ILS PRÉTENDENT SUBSTITUER A CELLES DE LA FOI.

Il n'y a ni unité ni concert dans l'enseignement des philosophes, dites-vous, monsieur le vicomte, *il ne peut y avoir, par conséquent, ni collusion, ni cabale pour effréner le vice et*

détruire tous les principes. Qui empêche alors qu'on ne se fasse un système composé de ce qu'il y a de plus modéré, de plus raisonnable et de plus sain dans les écrits philosophiques? Ce qui doit empêcher tout homme qui aime la vérité, c'est la certitude de ne la trouver jamais parmi ceux qui la fuient et qui ne sont différents les uns des autres que dans la manière de la haïr et de l'attaquer. Point de philosophie où la vérité n'est pas, et point de ressource pour la connaître de la part de ceux qui raisonnent à de si grandes distances les uns des autres. Ne vous y trompez pas, mon cher vicomte, la diversité des procédés et des moyens ne détruit pas l'unité du dessein; elle en confirme au contraire la perversité. Car rien n'est si difficile que de marcher dans les ténèbres sans se heurter. Je regarde l'opposition des philosophes entre eux comme le caractère le plus marqué de la fausseté de l'enseignement de tous, et comme le travers le plus funeste à la vogue des idées systématiques. La marche de la vraie philosophie doit être noble, harmonieuse, pleine de vigueur et de majesté, parce qu'elle a pour base la vérité qui est éternelle, et qui est, pour ainsi dire, le fond, le caractère, la réalité même de l'Intelligence infinie. Or, tout est un dans ce qui procède du premier Etre et dans tout ce qui demeure soumis à la seule direction de sa sagesse. Rien ne s'entre-choque ni ne dissonne dans la nature, parce que l'homme n'y peut rien, et que le désordre ne peut aborder qu'où la misère humaine peut mêler ses passions et ses ténèbres.

Cette considération, qui est si familière et si simple, a-t-elle pu échapper à des philosophes dont on a tant vanté la prudence? Et dans le dessein de substituer au christianisme des principes si étrangers à sa doctrine, comment est-il arrivé qu'ils aient si mal imité cette concorde, cette unité, ce caractère de vérité que de tout temps le mensonge lui-même s'est efforcé de se donner, et sans lequel il n'y a nulle part de sûreté pour l'imposture? N'était-ce pas se préparer trop de honte à la fois que de tomber du même coup dans le crime de la fourberie et dans la méprise de la maladresse? Cependant ces hommes qui se sont toujours si bien accordés pour haïr et décrier la religion, ont eu le malheur de ne plus s'entendre pour la détermination de ce qu'on nous mettrait entre les mains à la place de l'Evangile. Unanimes dans leurs mouvements pour renverser la foi, on les a vus se diviser puérilement lorsqu'il s'est agi de faire parler cette raison qu'on voulait rétablir dans ses droits, et s'en aller bâtir, chacun de son côté, des systèmes creux, ténébreux et sans consistance, des systèmes qui se détruisent par leur contrariété, accablent par leur multitude, impatientent et ennuient par leur obscurité.

J'ai entendu autrefois une parabole qui m'a paru assez juste: Le royaume de l'incrédulité, disait-on, est semblable à une horde d'hommes singuliers et baroques, qui n'ont pas de demeures fixes et qui ont une horreur naturelle des habitations où le reste des hommes se tient à couvert des injures de l'air. Quoiqu'ils ne puissent se souffrir les uns les autres, ils désirent avec une égale ardeur de faire adopter à tous leurs mœurs et leur façon de vivre. Ils voudraient pouvoir renverser tous les édifices et brûler toutes les cités. Ils ont pour maxime qu'il faut fuir tout ce qui borne la vue et généralement tout ce qui circonscrit l'homme dans des limites; qu'il est fait, comme tous les autres animaux, pour être l'habitant de tout l'univers, le possesseur de la nature entière, et appelé, comme eux, à se dilater dans l'immensité de l'espace. L'un d'eux s'approcha un jour d'un citoyen qui s'occupait à étançonner les murs de son domicile, et lui tint ce langage: « Homme téméraire! Savez-vous bien ce que vous faites, lorsque vous vous enfermez dans cette prison, et que vous osez vous endormir sous ces masses épouvantables qui peuvent à tout moment s'écrouler sur votre tête? A quoi a-t-il tenu que vous et vos enfants n'ayiez déjà été un exemple terrible des malheurs réservés à tous les esclaves aveugles du préjugé et de la coutume? Et lorsque toutes les précautions de votre prudence seront épuisées pour donner de la consistance à tout ce perfide assemblage, pourrez-vous bien compter sur la stabilité d'un équilibre qu'un souffle peut détruire?... O voûte riante des cieux! on n'a ni crainte, ni incertitude sous ton azur étincelant; et tandis que les insensés s'ensevelissent dans des antres où tout les inquiète et les menace, nous jouissons sans trouble et à tous les instants de la richesse et de la magnificence de ton grand spectacle...» A ces mots, notre citadin, frappé de cette image, abandonne son travail, renonce à la maison de ses pères, et prend son essor vers les champs et les déserts. Le voilà tantôt errant sur des montagnes escarpées, tantôt s'enfonçant dans d'épaisses forêts, ou parcourant de vastes et profondes solitudes... Bientôt la faim cruelle dévore ses entrailles; il chancelle, il dépérit, il tombe; et son corps étendu au pied d'un saule devient la pâture des bêtes sauvages. Les voyageurs qui en ont aperçu en passant les tristes restes, ont dit: Voilà encore, sans doute, une victime de la hâblerie et de l'imposture de ces êtres rôdeurs et malfaisants, qui se disent les sages de la terre. L'insensé! que ne s'en tenait-il à l'expérience de ses concitoyens et de ses proches, qu'il voyait habiter sans crainte des demeures construites de bois et de pierres, et à qui il n'avait jamais vu arriver aucun malheur? O que l'homme est malheureux lorsqu'il écoute les méchants et qu'il se laisse prendre au charme trompeur de la singularité!

Cet apologue vous présente on ne peut ni plus distinctement, ni plus au naturel, le caractère de l'esprit irréligieux. Ceux qui sont le moins prévenus contre la fausseté philosophique, et qui auraient même quelques dispositions à en prendre les sentiments et le langage, sont forcés de convenir que le

moindre des maux qu'elle puisse causer aux hommes, c'est d'éteindre toutes leurs certitudes et de les réduire tous à douter. Car tous ces docteurs imposants de la nature et de la félicité universelle ont beau me régenter d'un ton tranchant et absolu, dès qu'il ne s'entendent ni ne s'accordent sur rien, avec la meilleure volonté de les suivre et de me faire philosophe aussi, je suis obligé de reculer. Je ne puis être de tous les partis, et je puis encore moins me confier au *premier venu*. Il me faut absolument, pour me décider, ou la force de l'évidence, ou celle de l'autorité. *Examinez*, disent-ils, *et tenez-vous à ce qui vous paraîtra le plus raisonnable. Examinez!* Mais tous les hommes sont-ils appelés à les étudier et à les comprendre? Mais y en a-t-il un seul qui doive passer toute sa vie à rechercher quel usage il en doit faire? Mais qui me répondra du succès de mes longues et laborieuses spéculations? Enfin quel dédommagement puis-je attendre de la philosophie, si je me trouve au dernier jour de ma vie flottant encore dans l'incertitude de toutes choses, réduit à rougir du vide et de la nullité de mon existence, et de mourir avec le remords et la honte de m'être évanoui, aux dépens de mes devoirs les plus pressants, dans des idées inquiètes, et de n'avoir jamais connu la vérité, ni trouvé la sagesse?

M. Rousseau de Genève, aussi porté qu'aucun autre esprit fort à décréditer le christianisme, a fréquenté les philosophes avec le désir de les trouver des hommes francs et estimables. Il avoue qu'il a étudié et approfondi leurs écrits, dans des dispositions qui leur étaient favorables. Cependant qu'est-il résulté de cet examen? Il a eu honte d'être réputé leur partisan; et il a cru que si son orgueil était intéressé à rejeter la foi, il l'était encore davantage à renier publiquement les philosophes. Trop porté à la singularité pour être chrétien comme un autre, il a été aussi trop délicat dans le choix des moyens de célébrité pour s'enrôler dans une cabale qui se déshonore elle-même, et dont il prévoyait bien la *désuétude* et le discrédit. Aussi en a-t-il peint tous les chefs et tous les échos comme des raisonneurs ridiculement *fiers*, *affirmatifs, dogmatiques, n'ignorant rien, ne prouvant rien, se moquant les uns des autres : et ce point commun*, dit-il, *m'a paru le seul sur lequel ils ont tous raison... Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes, et prétendent nous donner pour les vrais principes des choses les inintelligibles systèmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste, renversant, détruisant, foulant aux pieds ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leur misère, aux puissants et aux riches le frein de leurs passions; ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu, et se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais*, disent-ils, *la vérité n'est nuisible aux hommes, je le crois comme eux; et c'est, à mon avis, une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité* (*Emil.*).

Il est vrai que cet écrivain, dont la supériorité a dédaigné des manœuvres qui offensaient la noblesse de ses sentiments et de son cœur, ne nous a guère mieux servis que ceux dont il nous recommande de nous *défier*, et qu'il ne fait que substituer aussi à toutes nos certitudes l'abîme d'un scepticisme mille fois plus désolant et plus ténébreux que tous les mystères de la révélation, contre laquelle il s'élève avec tant de chaleur. Malgré cela, on doit le regarder comme un philosophe à part, parce qu'il est vertueux jusque dans ses plus extrêmes écarts, qu'il brûle du désir de voir les hommes heureux, et qu'il a par conséquent un caractère qui le distingue essentiellement de la secte qu'il a abjurée. M. Rousseau n'a qu'une passion, c'est d'être original et de faire une grande sensation. Né avec le génie le plus élevé et le plus fécond, l'imagination la plus riche et la plus brillante, l'esprit le plus pénétrant, le plus adroit et le plus souple, il a craint de ne paraître qu'un homme ordinaire, s'il ne s'exerçait que sur des sujets familiers et usés. De là l'idée singulière d'attaquer également la philosophie et l'Evangile. Ayant vu que des deux côtés toutes les places d'honneur étaient prises, il a voulu se poser, pour ainsi dire, sur la ligne de séparation, pour les combattre tour à tour; et il a trouvé par là le secret de tout dire d'une manière supérieure et séduisante, et de publier tout ce que la fécondité d'une intelligence inépuisable et ambidextre lui avait fourni d'idées pour et contre la vérité. Peut-être la religion l'eût-elle compté parmi ses plus immortels défenseurs, s'il eût trouvé possible d'effacer l'opulence, l'élévation, la force et la magnificence des écrits d'un Bossuet. Il est impossible qu'une âme telle que celle de Rousseau n'ait pas été frappée de la dignité et de la richesse du grand tableau de la foi; et sans doute ce sublime morceau, qui est si connu : *La majesté des Ecritures m'étonne*, etc., doit être regardé comme un hommage échappé à la conviction intime qu'il avait de l'excellence et de la beauté de la religion. Il ne lui est jamais venu de semblable retour sur le compte de la philosophie. Mais revenons à notre idée principale.

Le monde fut sans doute étonné, mon cher vicomte, de voir ces nouveaux apôtres s'élever tout d'un coup contre ceux du christianisme, adresser la parole à toutes les nations, et parler d'un système de félicité publique qui ne pouvait s'élever que du milieu des ruines de la religion, de son sacerdoce et de ses temples. Mais ce qui surprenait bien davantage, c'était de ne voir éclore de toutes ces cervelles où l'amour des hommes semblait tout mettre en fermentation, que des idées de destruction et de bouleversement; de ne pouvoir deviner quelle espèce de bonheur la philosophie ferait sortir de tant de débris, et de demander toujours inutilement : *Eversa domo, ubi, quæso, misera proles tuta quiescet?*

Prenez donc garde, leur a-t-on dit, en les voyant foudroyer l'Evangile avec tant de précipitation, vous allez tout gâter par votre vivacité. Vous commencez par où il faudrait finir. Donnez-nous d'abord quelque chose de précis, d'articulé et de palpable, et songez que les premiers prédicateurs de la foi ont été bien plus adroits et plus prudents que vous dans la conduite de leur entreprise. Avant de porter les premiers coups à l'idolâtrie, qui était soutenue de toute la force des Césars et reçue de tout l'univers, ils savaient très-distinctement ce qu'ils avaient à offrir aux hommes, pour les rassurer dans le trouble de cette grande révolution et remplacer tous les temples et tous les dieux dont ils avaient résolu la perte ; ou plutôt la ruine de l'idolâtrie et l'établissement de l'Evangile ne sont pas deux événements séparés. Les fondateurs de la foi n'ont pas commencé par décrier et attaquer brusquement le culte du paganisme ; mais *ils ont annoncé*, en se répandant parmi les nations, *ce qu'ils avaient vu de leurs yeux*, *touché de leurs mains;* ils ont prêché *la vie éternelle, qui était dans le sein du Père, et qui avait paru au milieu d'eux;* et toutes les idoles sont tombées par la seule force du christianisme enseigné et présenté aux hommes. Aussi les livres où sont consignées les œuvres et les prédications de Jésus-Christ et des apôtres ne renferment ni reproches humiliants faits aux idolâtres, ni dures invectives contre l'idolâtrie. On s'y borne à l'exposition simple de la doctrine et du culte qu'on voulait faire adopter au monde. C'est mal connaître les hommes, mon cher vicomte, que de vouloir commencer par les dépouiller de ce qui leur est même nuisible, lorsqu'ils y tiennent par une longue habitude. Il y a bien plus de sagesse et de sûreté à les pourvoir d'abord de ce qui leur est véritablement bon et utile. Tout le mal se dissipe alors de lui-même, et par la seule incompatibilité de son règne avec celui du bien véritable.

Mais nos intrépides réformateurs, au lieu d'imiter la prudence d'un procédé qui avait si bien réussi, se sont avisés d'aller étourdiment abattre et fouler aux pieds ce qui faisait l'espoir des hommes, sans avoir à leur offrir, en dédommagement d'un Evangile adoré de toute la terre, d'autre ressource que ces recueils scandaleux où tous les vices affrontent la décence et la vérité sous le masque de la raison, et où se trouvent enregistrées toutes les doctes injures dont ces grands philosophes s'accablent les uns les autres.

On avait cru pourtant, lorsque le *Système de la nature* commença de paraître, que la secte avait enfin composé sa *Bible* et réduit ses idées en un corps de doctrine. Mais quoique ce livre profond soit l'interprétation très-géométrique et très-lumineuse des vues de la *grande école*, quoiqu'on y prouve de la manière la plus péremptoire que tous les systèmes modérés, tels que le théisme, le déisme, etc., ne sont que les tergiversations d'une philosophie qui n'a pas encore eu le courage de se déployer dans toute son énergie; les sous-chefs n'ont pas voulu accorder à cet écrit monstrueux et bizarre d'un auteur toujours révéré pourtant comme le *coryphée de la secte*, les honneurs d'une adoption juridique. Sans doute, la crainte de partager aux yeux du public le crime et la honte d'insulter le ciel et la terre, leur a fait préférer ce ménagement de leur prudence au mérite d'être conséquents et unanimes.

Qu'est-il arrivé de tant d'impardonnables déconvenues? Toute la malignité et toute la bassesse du dessein de la cabale furent dévoilées. Les moins clairvoyants n'ont plus aperçu dans ces prétendus dispensateurs des lumières et de la félicité, que des hommes dévorés de la passion de tout corrompre et de tout asservir à leurs turbulentes idées. Ceux qui avaient commencé de prendre quelque intérêt à la vogue de la merveilleuse et bienfaisante philosophie, ont rougi de leur crédulité, et rétracté leurs engagements. On fut indigné de la morgue et de la crudité d'un orgueil dont on n'avait point encore vu d'exemple. Jusqu'au siècle philosophique, cette passion avait su garder encore quelques ménagements, et parer son absurdité d'une apparence de modestie et de décence : ou s'il se trouvait quelques écrivains incivils et incultes qui osassent afficher l'oubli de toute bienséance et de toute pudeur, on n'avait garde de les lire avec estime et de les regarder comme des philosophes.

Les hommes n'ont point de confiance dans des maîtres passionnés et trop occupés de leur propre gloire. Ils savent que les vraies lumières, que l'amour sincère de la vérité, n'ont rien de commun avec ce ton fastueux et tyrannique, dont l'importunité n'est soufferte nulle part. Lorsqu'on a le malheur de vouloir tromper les hommes, et qu'on ose aspirer à faire respecter au monde les ennemis et les perturbateurs de son repos, on doit regarder comme une précaution absolument nécessaire à l'impunité d'un tel crime, de paraître imperturbablement supérieur à tout intérêt personnel. Partout on exige de ceux qui se donnent pour être les organes de la vérité, qu'ils soient simples et modestes comme elle. L'honneur d'être au milieu des hommes les instruments de la libéralité divine est un engagement à s'oublier soi-même et à imiter la Providence dans sa manière de faire du bien à toutes ses créatures. Elle nous sert sans publicité et sans éclat. Elle pourvoit en silence au besoin de tout ce qui respire. Tout est invisible dans sa conduite, excepté le soin assidu qu'elle prend de nous. Elle cache même dans l'obscurité des entrailles de la terre ses dons les plus éclatants. Nous n'entendons jamais l'ordre qu'elle donne aux astres d'embellir régulièrement notre ciel et d'éclairer notre habitation. Tout se meut sur nos têtes, et tout fermente sous nos pieds, tandis qu'ensevelis dans le sommeil, nous ne voyons rien de tous ces préparatifs dont nous sommes les uniques objets. Il semble qu'il suffise à l'Auteur de la nature que l'homme soit en possession de tout, et que notre félicité lui soit encore plus chère

que le tribut d'adoration et de reconnaissance que nous lui devons.

Mais de telles images sont trop étrangères à des hommes dont toutes les vues et tous les plans ne laissent transpirer de réel et de clair que la passion abjecte et absurde de dépouiller l'homme de sa raison, d'aveugler tous les esprits, de les faire conspirer tous pour la ruine des mœurs et pour la proscription irrévocable de toute autorité qui s'élève contre la liberté et l'indépendance de tous les vices.

Voilà pourtant cette philosophie *béatifique* dont on attendait de si miraculeuses révolutions, et qui devait être l'oracle des rois, le flambeau des peuples, la gloire et le lien de tous les empires. Ne vous étonnez donc pas, monsieur le vicomte, de l'inévitable naufrage dont elle se voit menacée. Elle portait dans son sein le principe de sa destruction. Pleine de faste dans ses promesses, absolue dans ses prétentions, déchirée par les schismes et les querelles éternelles de ses inventeurs, sa destinée était de s'écrouler sur elle-même, comme toutes les autres manœuvres de l'iniquité et du mensonge; et ce qu'on peut dire de plus modéré pour rendre à cette secte la justice qu'on lui doit, c'est qu'elle a été aussi maladroite dans l'emploi et le choix de ses moyens et de ses suppôts que malintentionnée dans son objet; que, indépendamment de la perversité essentielle de son dessein, il manque à son enseignement l'unité et l'harmonie, sans laquelle la vérité elle-même ne pourrait compter sur l'accueil et l'estime des hommes; qu'elle n'a connu dans la conduite du projet le plus vaste, le plus hardi et le plus difficile qui fût jamais, ni la finesse des précautions, ni l'économie des mesures, ni la sagacité des procédés, ni la prudence des ménagements; de sorte que la preuve la plus sensible de sa fausseté et de son imposture, c'est son enseignement même; c'est elle-même.

Avec quelle bienséance de pareils philosophes pouvaient-ils donc inviter tous les peuples de la terre à les écouter et à leur donner la préférence sur les écrivains de la religion? Certes, ceux-ci, à ne les regarder même que comme les négociateurs d'une affaire humaine, ont mis bien plus de dextérité et de sagesse dans l'ordonnance de leurs travaux et dans l'assortiment des pièces de leur ouvrage. Ils ont été bien plus habilement au-devant de tout ce qui aurait pu choquer les vraisemblances, compromettre leur sincérité, ou offenser la délicatesse des gens de bien. Quel concert dans la doctrine! quelle correspondance dans les récits! quel ordre, quel enchaînement dans les faits! quelle suite dans les tableaux! quelle force, quelle élévation dans les idées! et surtout quelle supériorité sur eux-mêmes, sur toutes les recherches de l'amour-propre et de l'intérêt personnel! Ils avaient pourtant, pour se disputer le rang dans l'estime des hommes, et pour se supplanter les uns les autres, une facilité qui manque trop souvent à la jalousie de nos philosophes, et qu'ils ne laissent jamais échapper lorsqu'elle se présente. La distance des lieux et des âges donnait toute liberté aux usurpations de la rivalité. Les temps de Moïse, de Josué, des juges, des rois, sont séparés par des siècles d'intervalles. Cependant, à travers tant de révolutions et d'événements, la concorde des écrivains sacrés demeure inaltérable. Ils remontent tous à Moïse, comme au premier dépositaire des divins oracles et le chef commun de toute la doctrine. Aucun d'eux ne tente de lui disputer ce caractère et de s'établir le législateur du peuple. L'histoire des Juges est fondée sur celle de Moïse: celle des Rois suppose celle des Juges; et *il ne faut*, dit M. Bossuet, *que lire le livre des Psaumes où sont recueillis tant d'anciens cantiques du peuple de Dieu, pour y voir, dans la plus divine poésie qui fût jamais, des monuments immortels des unes et des autres.*

Et pour le Nouveau Testament, les seules Epîtres de saint Paul, si vives et si originales, si fort du temps, des affaires et des mouvements qui étaient alors, et enfin d'un caractère si marqué..., suffiraient pour convaincre tout esprit bien fait que tout est sincère dans les écrits que les apôtres nous ont laissés. Aussi se soutiennent-elles les unes les autres avec une force invincible. Les Actes des apôtres ne font que continuer l'Evangile; leurs Epîtres le supposent nécessairement. Mais afin que tout soit d'accord, et les Actes, et les Epîtres, et les Evangiles, réclament partout les anciens livres des Juifs. Saint Paul et les autres apôtres ne cessent d'alléguer ce que Moïse a dit, *ce qu'il* a écrit, *ce que les prophètes ont dit et écrit après Moïse. Jésus-Christ appelle en témoignage* la loi de Moïse, les prophètes et les Psaumes, *comme des témoins qui déposent tous de la même vérité. S'il veut expliquer ses mystères,* il commence par Moïse et par les prophètes; *et quand il dit que* Moïse a écrit de lui, *il pose pour fondement ce qu'il y avait de plus constant parmi eux, et les ramène à la source même de leurs traditions... Ainsi, tous les temps sont unis ensemble, et un dessein éternel de la divine Providence nous est présenté. La tradition du peuple juif et celle du peuple chrétien ne font ensemble qu'une même suite de religion... L'une prépare la voie à la perfection que l'autre montre à découvert; l'une pose le fondement, et l'autre achève l'édifice; l'une prédit ce que l'autre fait voir accompli...; et les Ecritures des deux Testaments ne font qu'un même corps et un même livre...*

Quelle consolation aux enfants de Dieu! Mais quelle conviction de la vérité, quand ils voient que du pontife qui remplit aujourd'hui le premier siége de l'Eglise, on remonte sans interruption jusqu'à saint Pierre, établi par Jésus-Christ prince des apôtres; d'où, en reprenant les pontifes qui ont servi sous la loi, on va jusqu'à Aaron et jusqu'à Moïse; de là jusqu'aux patriarches et jusqu'à l'origine du monde. Quelle suite! quelle tradition! quel enchaînement merveilleux!

Si on ne découvre pas ici un dessein toujours soutenu et toujours suivi, si on n'y voit

pas un même ordre des conseils de Dieu, qui prépare dès l'origine du monde ce qu'il achève à la fin des temps, et qui, sous divers états, mais avec une succession toujours constante, perpétue aux yeux de tout l'univers la sainte société où il veut être servi ; on ne mérite plus de rien voir, et Dieu n'a plus qu'à livrer de tels hommes à leur propre aveuglement, comme au plus juste et au plus rigoureux de tous les châtiments (*Disc. sur l'Hist. univ.*).

Il faut avouer, mon cher vicomte, que devant ce spectacle, si plein de substance et de grandeur, toute la majesté philosophique se trouve prodigieusement rétrécie, et que s'il était vrai que les maîtres de la religion nous eussent trompés, on doit au moins rendre justice à l'art profond et étonnant du procédé qu'ils ont suivi et convenir qu'il n'était pas possible que le monde évitât un piége aussi habilement préparé. Car en nous proposant comme une économie divine ce grand système où se manifeste l'empreinte d'une si haute sagesse, ils ont pu défier tout l'univers d'en concevoir et d'en assigner la naissance dans aucun complot, dans aucune passion, dans aucun intérêt, dans aucun préjugé, dans aucune des sources de nos erreurs, ni même dans la capacité d'aucune intelligence humaine ; et ils nous ont ainsi forcés de remonter jusque dans le sein de l'intelligence souveraine, pour expliquer un effet si supérieur à toute l'industrie des hommes et pour trouver une cause à un dessein si vaste, à des vues si universelles, à des idées si extraordinaires.

Voyez comme sous le pinceau de ces hommes si uniques dans leurs pensées et dans leur conduite, la religion, qui est éternelle et qui résidait dans le sein de la gloire de Dieu *avant l'aurore*, descend au commencement des temps du haut de l'immensité divine et vient habiter dans Adam comme dans son premier temple, et lui expliquer par là l'origine et la destination de tout ce qui doit sortir de lui. Voyez comme une force invisible la fait surnager avec dignité au milieu des passions et des désordres de la terre, avec quelle sage et majestueuse lenteur elle s'avance, à travers tous les siècles et tous les événements humains, vers l'*ancien des jours* d'où elle est sortie et auquel elle doit se réunir à jamais, avec tout ce qu'elle aura vivifié et consacré durant son règne au milieu des enfants des hommes. Voyez par quelles gradations admirables elle se dégage insensiblement du voile sacré et mystérieux qui la couvre ; et comme dans la *plénitude des temps* elle se déploie dans sa grande lumière et dans tout l'éclat de sa magnificence : comme elle devient, par l'accomplissement du profond mystère d'un Dieu *manifesté dans notre chair*, subsistante et visible au milieu de l'univers où elle s'incorpore à tout le genre humain, met l'infini dans notre faiblesse, déifie toute la nature, de sorte que ce grand Dieu qui n'a pu rompre son silence éternel, ni sortir de lui-même que pour être connu et glorifié au dehors, comme il l'avait été de toute éternité au dedans de sa propre gloire, contemple sur la terre et dans le cœur de ses créatures la répétition totale de son éternel exercice, et la réplique entière de l'hommage infini qu'il se rend à lui-même dans l'abîme de sa splendeur. Car tous les enfants de l'alliance contractent l'excellence et la dignité infinies du *Christ, Fils du Dieu vivant*, et l'on ne peut plus séparer la gloire du chef vainqueur des passions, du monde et de la mort, de la destinée qui est réservée à tous ses membres. Déjà on les voit tous sortir de la poussière, briser leurs tombeaux, s'élever au plus haut des cieux et entrer avec l'*Agneau* qui les a *rachetés dans son sang*, *recueillis de toute tribu et amenés d'une grande tribulation* dans cet empire incorruptible de l'éternité, dont tous les autres n'ont été que la préparation et la figure et qui est la consommation des conseils de Dieu, la plénitude et *la fin de toutes choses.* Quelle image ! comment le monde aurait-il pu résister à la force et à la richesse d'un si ravissant spectacle ?

O mon cher vicomte ! je n'ai point de honte de succomber comme tous mes ancêtres au charme d'un pareil artifice, ni d'écouter la voix de semblables imposteurs. Si la perspective qu'ils me présentent est une erreur, cette erreur est bien précieuse à mon bonheur et infiniment chère à mon cœur. Je sens que ce n'est qu'avec eux que ma vie n'est point un songe, que mes jours sont réels, que mon esprit s'agrandit, que mes pensées se développent, que ma raison se dilate, que toute mon âme est à sa place. On ne peut au moins m'humilier par le reproche de suivre servilement des hommes sans principes, sans gravité, sans caractère. Toutes mes puissances renaissent, pour ainsi dire, et puisent une vigueur toute céleste sous ces pavillons sacrés et augustes. Tout y est *plein de Dieu*, on croit l'y entendre et l'y sentir. Les clameurs des frivoles et arides *investigateurs du siècle* ont beau vouloir étouffer la voix majestueuse de mes anciens instituteurs, et décréditer les caractères vénérables de leur autorité ; rien ne me troublera jamais dans ma sécurité profonde, et l'on ne me verra pas au dernier jour de ma vie déplorer mon aveuglement, ni abjurer mon erreur pour mourir dans les bras et dans la foi de la bienfaisante et miraculeuse philosophie.

DISCOURS VII.

SUITE DU PRÉCÉDENT.

Je reviens, mon cher vicomte, à la stérilité, à l'extrême pauvreté des ressources philosophiques. Je me ressouviens, à ce propos, d'une espèce d'histoire que je vais

vous raconter, et qui pourra servir à vous éclairer sur cet attribut de l'incrédulité (1).

Un jeune littérateur de beaucoup d'esprit, et qui avait toujours eu de la religion dans sa province, vient à Paris, comme c'est l'usage. Il ne tarda pas à s'apercevoir que, pour donner bonne idée de lui à ses *nouvelles connaissances*, il fallait absolument qu'il philosophât, et il tâcha de philosopher. Cependant, il était assez mal avec son *âme naturellement chrétienne*, depuis ce brusque abandon de tous les devoirs du christianisme. Il est bien étrange, disait-il, que pour faire ici quelques sensation et obtenir la considération des arbitres de la gloire, il ne faille plus ni Dieu, ni croyance, ni Eglise. En réfléchissant à cette matière, Philémon, c'était le nom du littérateur, s'en va trouver le *vénérable* de la loge, Dionysio, grand dessinateur de la *science universelle*, vieux métaphysicien, auteur apocalyptique de quantité de commentaires sur la *nature* et sur la *morale*. — Monsieur, lui dit Philémon, touché de l'honneur de partager avec tous vos disciples le titre d'*élève* du plus grand de tous les philosophes, j'ai renoncé, comme eux, à Dieu et à l'Evangile. Mais je ne dois pas vous dissimuler que j'ai besoin d'être affermi dans ma résolution; que mon cœur me résiste sans cesse dans mes efforts pour lui faire prendre le pli philosophique, et que si vous ne me soutenez de vos lumières et de vos conseils, je retomberai infailliblement dans mon ancienne superstition. Grand homme, daignez faire attention à ce qui combat dans mon âme le désir de vivre et de mourir philosophe. J'aime passionnément la vérité, et j'adore la vertu. Vous le dirai-je? Ce qui me rend si pénible mon renoncement à la religion, et ce qui m'y repousse malgré moi, c'est l'expérience que j'ai faite de sa force et de son abondance, pour subvenir pleinement à ce double besoin de mon esprit et de mon cœur; c'est qu'il n'y a qu'elle qui donne un grand sens et une sorte d'immensité au mot sublime de *vérité*, et qui attache une haute idée, une existence réelle, une valeur fixe, au nom sacré et auguste de la *vertu*. Sans elle tout s'évanouit pour moi, et je ne me trouve plus que devant des fantômes et des chimères. — Mon fils, dit le vieillard, il n'est pas de préjugés si absurdes dont on n'ait peine à se *dépêtrer*, lorsqu'on a le malheur d'y avoir été élevé. Ce qui enchaîne les hommes à ce colosse religieux que j'ai tant désiré de voir abattu, c'est que, livrés dès leur enfance à l'ignorance et à la fourberie des prêtres, *ils ne se sont* jamais *connus eux-mêmes;* que jamais *ils n'ont eu des idées nettes de la morale* (*De l'homme et de ses facultés*). Deux sources terribles de tout les maux de la terre; car c'est de là que sont venus la tyrannie, la superstition, le fanatisme, la puissance du clergé, la nullité des philosophes, etc. L'homme serait donc heureux s'il avait de lui-même la connaissance que les philosophes s'offrent à lui en donner; et vous croyez que tout irait au mieux dans la société si on y avait *ces idées nettes de la morale*, que l'enseignement religieux a, dites-vous, effacées? Permettez-moi donc de vous demander d'abord ce que vous faites de l'homme, à quoi le destinez-vous? d'où vient-il? que doit-il devenir? — Mon ami, il n'y a de réel dans l'homme que ce que nous y voyons. *C'est un animal*, dit-on, *raisonnable; mais certainement sensible*, *faible et propre à se multiplier* (*Ibid.*). D'où vient-il? du même *principe d'énergie* qui forma le fossile que vous tirez du sein de la terre. Que deviendra-t-il? ce que deviennent tous les êtres; ils se dissoudra comme eux; et *la dispersion irrévocable des éléments qui composent son corps* sera son dernier et éternel état. Demander où va se rendre ce principe de la pensée qu'on appelle *âme*, est une aussi grande sottise que de chercher où est allé se loger le *phlogistique d'un morceau de fer* que le temps et la rouille ont détruit. Faites servir votre sensibilité à votre plaisir, étayez votre faiblesse de ce qui est autour de vous, et perpétuez votre existence dans d'autres vous-mêmes; voilà la vocation de l'homme; tout le reste n'est que extravagance et mensonge.

Voilà, monsieur, reprit Philémon, des principes qui peuvent être fort admirables: mais je sens que j'ai encore bien du chemin à faire avant de les goûter sincèrement. Comment entendez-vous qu'on sera heureux en s'en pénétrant bien; et qu'un misérable, par exemple, qui n'a rien à attendre sur la terre de la part des hommes ni de la fortune, se trouvera mieux de se regarder comme la victime fortuite d'une fatalité inévitable, et dont un néant éternel terminera toutes les peines, que d'écouter son pasteur qui lui dit que rien n'arrive par hasard, et qu'une félicité éternelle dédommagera l'infortuné, dans une autre vie, des privations et des amertumes qu'il a à essuyer dans celle-ci? Je me mets, monsieur, à la place de ce malheureux, qui n'a d'espoir sur la terre que dans les muscles de ses bras, qui mange et qui distribue tous les jours à sa triste et innocente famille un pain grossier et trempé de sa sueur et de ses larmes : or, dans cet état, je ne vois pas du tout qu'un philosophe soit fort consolant, en venant me dire qu'il n'y a point de différence entre moi et cet animal dévoué à traîner laborieusement le soc qui sillonne la terre. Il me semble au contraire que l'idée d'un Dieu qui voit ce qui se passe, et qui a des vues de la plus haute conséquence dans la distribution des biens et des maux de la vie, est absolument nécessaire à

(1) Je confesse d'avance, mon cher lecteur, qu'il y a bien des longueurs dans ce discours. J'ai été entraîné par le désir de rendre sensible un vérité qui ne saurait être trop méditée : c'est que le pouvoir de tous les systèmes humains s'anéantit et disparaît devant l'image de la misère, de la maladie et de la mort; et que la religion seule trouve dans l'immensité de ses ressources de quoi nous rendre infiniment précieux et cher ce que la condition humaine nous impose de plus douloureux et de plus pénible au cœur et à la nature. J'ai moins appréhendé le reproche d'être trop diffus que le tort de trop serrer ce qu'il nous est infiniment utile de voir dans tout son développement; et les vrais amis des malheureux sentiront pourquoi j'ai si peu épargué en cet endroit les détails et les exemples.

la partie souffrante de l'humanité, qui n'a au monde que son espoir et sa religion pour respirer de ses peines. Non, je ne puis croire qu'un ministre de l'Evangile soit l'ennemi de ses concitoyens, lorsqu'il dit à un troupeau d'infortunés et de pauvres rassemblés autour de lui qu'un Dieu s'occupe d'eux ; qu'ils lui sont infiniment chers ; que chacun de leurs soupirs est écrit sur son livre immortel ; que les rois sur leurs trônes ne sont point à ses yeux des créatures plus excellentes que le plus petit de ceux qui mettent en lui leur confiance ; que leurs cheveux même sont comptés, et leurs moindres sacrifices gravés sur les colonnes de la cité incorruptible où ils vivront éternellement ; que gémir et verser des pleurs ici-bas est le sceau glorieux et auguste de la prédilection divine, et qu'au dernier jour toutes les grandeurs de la terre seront effacées par l'éclat qui environnera l'humble disciple de la croix et de la patience. Pourquoi donc la philosophie ne saurait-elle laisser au pauvre peuple cet unique soutien de sa misère ? Car le comble de l'infortune, c'est d'être forcé de haïr son état, de maudire impuissamment ceux qui sont plus heureux, et de souffrir sans espérance. Il est bien aisé, monsieur, de se passer de religion, et de ne pas croire à l'autre vie, lorsqu'on se trouve bien dans celle-ci. Mais que le sentiment de la peine et du besoin nous rend précieux un Evangile qui nous promet du repos et de la joie au delà de notre tombeau ! Avant qu'il ne me fallût être philosophe, je fréquentais assidûment le temple ; et j'ai été souvent frappé de la vive impression que faisait sur une foule de malheureux le touchant appareil du ministère évangélique. Il me semblait que ces âmes ingénues et sensibles, en s'ouvrant aux espérances de la foi, reconnaissaient comme naturellement leur unique asile, et qu'elles se trouvaient, pour ainsi dire, dans leur véritable élément. Comme tout parlait en eux de la douce révolution que la pensée et l'espoir d'une meilleure vie produisaient dans leurs cœurs ! Quelle avidité d'attention ! quel maintien ! quels regards ! quels soupirs ! quelles larmes délicieuses ! Que la foi me paraissait alors un flambeau auguste et adorable ! et quel philosophe même naturellement insensible et froid ne serait ému de l'empressement et de la religion naïve avec laquelle ce bon peuple, interrompant tous ses travaux, et oubliant toutes les sollicitudes domestiques, vole au temple pour s'y remplir de son Dieu, son unique bien, et y chanter ses éternelles miséricordes !

Dionysio, que la sagesse de ces réflexions avait impatienté, dit, en se fronçant la physionomie d'un sourire géométriquement amer : Voilà, mon pauvre Philémon, des spiritualités fort touchantes, mais qui malheureusement ne prouvent que l'extrême besoin que vous avez de délivrer votre raison du joug des préjugés. Vous parlez de la partie souffrante de l'humanité ! et au lieu de remonter à la source des maux qui affligent les hommes, vous vous arrêtez frivolement à en indiquer l'adoucissement dans le poison même qui les a causés. Et vous ne voyez pas que c'est la religion qui s'oppose à la félicité générale ? qu'il n'y aurait plus de malheureux à consoler, si l'Evangile et les prêtres étaient proscrits sur la terre et qu'on laissât faire les philosophes ? — Hélas ! non, je ne vois pas cela du tout : aurez-vous la patience de me le faire bien comprendre ? — O Philémon ! recueillez-vous profondément, et suivez avec attention la suite des grandes choses que je vais vous dire. Une lumière toute nouvelle va luire au fond de votre âme, et vous allez être un philosophe sublime, si vous avez de quoi le devenir. Voici d'abord un principe qui est d'une vérité, d'une fécondité et d'une richesse qui me le fait adorer comme le centre de tous les biens et le père de la félicité publique : c'est que *la sensibilité physique est la cause unique de nos actions, de nos pensées, de nos passions et de notre sociabilité* (*De l'homme*). Détrompez-vous donc bien de l'erreur où sont malheureusement presque tous les hommes, et qui est la source la plus universelle des misères de ce monde : cette erreur, c'est de croire que dans l'homme la faculté de juger est distincte de la faculté de sentir. Que de calamités publiques et particulières on aurait épargnées au genre humain, si ses législateurs avaient été de tout temps convaincus que dans l'homme tout est sensation, et qu'il y faut rapporter tous ses jugements, sans en excepter aucun, pas même *ceux qui résultent de la comparaison des idées abstraites, collectives*, etc. (*Ibid.*). Point de bonheur sur la terre, mon fils, s'il n'a pour base la sûreté d'une législation simple, sage et uniforme ; et point de lois assorties au véritable caractère des hommes, si elles procèdent d'une autre source que de la philosophie, *à qui seule il appartient de s'élever jusqu'au principe simple et productif des passions, comme des facultés intellectuelles, ce principe qui lui révèle le degré de perfection auquel peuvent se porter les lois, de la sagesse desquelles dépendent uniquement les vertus et le bonheur d'un peuple* (*Ibid.*). N'entrevoyez-vous pas déjà, mon cher enfant, à travers ces idées saintes et pures que je ne fais que vous exposer d'une manière générale, la riante image d'un monde affranchi, vertueux et heureux ? Si vous n'apercevez pas là les premiers linéaments de la félicité universelle, je désespère de pouvoir jamais faire de vous un vrai philosophe.

Philémon n'osait répliquer. Cependant il était bien loin de concevoir quel rapport il pouvait y avoir entre toute cette funèbre métaphysique et la régénération d'un univers où il n'y aurait plus de malheureux. Jeune homme, continue Dionysio, qui remarquait l'étonnement et l'embarras de son auditeur, votre défaut de réflexion et d'usage ne vous a pas permis jusqu'ici d'observer deux choses qui sont pourtant bien palpables ; la première, c'est que l'imperfection, l'obscurité et la complication des lois ont causé tous les vices qui altèrent de plus en

plus la constitution sociale, et y entretiennent ces disproportions et ces inégalités qui font frémir la nature; la seconde, c'est que les idées religieuses dont la fourberie des prêtres est venue farcir tous les esprits, ont effacé le divin principe de la sensibilité physique, qui peut seul servir de fondement et de guide à une législation claire, simple et parfaite. — Mais la morale.... — Eh! mon ami, puisque l'homme ne peut être bon ou méchant que selon la direction que prend ou reçoit la sensibilité physique, qui est en lui l'unique ressort de toutes ses pensées, de toutes ses habitudes, de toute son activité, n'est-il pas évident que *les sciences de la morale*, *de la politique et de la législation, ne sont qu'une seule et même science* (*De l'homme*)*? Quels doivent donc être les vrais docteurs de la morale? Les prêtres? Non*, assurément; le ciel nous délivre de ces fléaux du bienheureux principe de la sensibilité physique! Mais les magistrats. — Tous les magistrats, monsieur, ne seront pas propres à saisir toute la profondeur et tous les développements du grand principe. — Ils se mettront, mon fils, sous la conduite des philosophes. C'est à eux, en effet, *de pénétrer de plus en plus dans l'abîme du cœur humain; d'y chercher tous les principes de ses mouvements*. Et c'est au ministre de se soumettre à leurs lumières, *de profiter de leurs découvertes, et d'en faire, selon les temps, les lieux et les circonstances, une heureuse application* (*Ibid.*). *Le ministre*, il est vrai, *connaît mieux que le philosophe le détail des affaires*. Mais *ce dernier a plus le loisir d'étudier le cœur humain. L'un et l'autre, par leurs divers genres d'étude, sont destinés à s'entr'éclairer*. — Mais, M. Dionysio, les plus sages des hommes ne sont pas à l'abri d'un peu d'ambition. Si le ministre vient à ne pouvoir se passer d'un philosophe, et qu'en reconnaissance des instructions qu'il en aura reçues sur l'abîme du cœur humain, il l'éclaire de son côté sur le détail de certaines affaires, il pourrait bien se faire que l'inutilité du ministre pour le bien public se trouvât aussi bien démontrée que celle du prêtre; et que cet homme, qui ne voulait qu'être aidé des lumières d'un homme d'esprit, se vît rejeté à son tour comme n'entendant rien non plus à la sensibilité physique, ni par conséquent à la manière de rendre les hommes heureux. — Mon fils, je ne m'offenserai pas de cette plaisanterie..... — Eh! monsieur, je ne plaisanterai jamais avec un homme de votre caractère. C'est une observation..... — Mon ami, ce serait le bonheur d'un empire, que ce philosophe, s'il est ce qu'il doit être, supplantât l'homme en place, qui a communément trop peu de pénétration pour comprendre de si hautes vérités, ou trop peu de docilité pour se laisser conduire. — Il vaudrait encore mieux, ce me semble, pour que tout allât bien, trancher court sur toutes ces associations de ministres et de philosophes, et mettre tout uniment sur le trône celui de tous les philosophes qui se trouverait le plus versé dans la doctrine de la sensibilité physique. O que je voudrais voir, une fois dans ma vie, une nation élevée et gouvernée sur le principe de la sensibilité physique! — Mon fils, le divin Platon a formé le même vœu; et il avait, sans doute, entrevu cette vérité, lorsqu'il disait : « Le moment où les villes et leurs citoyens seront délivrés de leurs maux, est celui où la philosophie et la puissance réunies dans le même homme, rendront la vertu victorieuse du vice (*De l'homme*). » A ces mots, Philémon fait une inclination très-profonde, remercie le philosophe et se retire.

Quel homme! disait-il en s'en retournant; je lui demande de m'expliquer nettement comment le bonheur de l'humanité est attaché à la philosophie; et il va me jeter dans un dédale de raisonnements creux, et m'égarer à perte de vue dans tout l'entortillement de la plus aride et la plus rocailleuse dialectique! Pourquoi faut-il que je sois philosophe? Quels principes, bons dieux! Et c'est de cette métaphysique assoupissante qu'on prétend faire sortir le bonheur de tout le genre humain!

Dans son trajet, il rencontre un ecclésiastique qui portait à un moribond les derniers secours de la religion. Aussitôt il se prosterne comme par un mouvement involontaire. O religion adorable, s'écriait-il en lui-même! ton grand triomphe, c'est d'être nécessaire à l'homme qui meurt, et d'être le seul système qui nous console encore, lorsque tout s'enfonce et s'évanouit autour de nous. Il se lève, se mêle dans la foule de ceux qui accompagnaient le prêtre, le suit jusque dans l'appartement du malade, qui paraissait violemment troublé de l'approche de sa dernière heure. O monsieur Dionysio! se disait-il en regardant ce triste spectacle, que peuvent ici toutes les idées de législation et de sensibilité physique? Que diriez-vous à cet homme qui ne sait plus à quoi se prendre, pour le rassurer contre les terreurs qui l'environnent? « Insecte de ce globe! tu as assez rampé : subis le destin de tous les êtres; pardonne à la nature et meurs. » Voilà les dernières consolations de la philosophie.

Toutes les circonstances semblaient avoir été combinées pour Philémon. Le mourant avait vécu dans l'incrédulité, et ne s'en était pas caché. Il n'y avait que très-peu de moments qu'il s'était enfin rendu aux instances du pasteur et aux représentations de quelques amis vertueux, qu'il avait parmi un très-grand nombre de mauvais. La chambre se trouvait remplie des uns et des autres. Le ministre de la religion, avant de commencer la cérémonie sacrée, s'approche du malade, et lui adresse ces paroles :

« La religion, monsieur, en vous apportant sur ce lit de douleur, le gage adorable de la vérité de ses promesses, ne veut plus que vous soyez affecté d'un autre sentiment, que de la joie douce et pure d'une âme revenue dans le sein de la vertu. Recueillez-vous avec une tendre et entière confiance, sous le

regard miséricordieux de ce grand Dieu qui est tout, qui remplit tout, qui, seul au milieu des vicissitudes éternelles d'ici-bas... » Tout d'un coup il est interrompu par un regard où étincelait tout le désespoir d'un infortuné que les flots engloutissent. Des yeux qui, tantôt se roulent çà et là, et tantôt se fixent d'une manière horrible, glacent d'effroi tous les spectateurs. Le prêtre n'a plus la force de parler. Le mourant rompt enfin ce terrible silence : « L'iniquité de l'impie est ineffaçable : ce n'est point à lui qu'il faut parler d'espérance. Mon crime a pénétré dans l'intérieur de mes os ; je le sens couler avec avec mon sang dans mes veines ; on ne saurait plus le séparer de ma propre substance. La présence de ce mystère terrible et touchant, dans une demeure où il fut mille fois blasphémé, ne fait qu'ajouter à l'horreur du souvenir de ma vie. Reportez-le dans le temple, monsieur ; mon cœur le repousse. Ce qui est si saint, ne doit résider que dans des asiles innocents et purs... O perfide philosophie ! vois ton ouvrage... Les misérables ! encore tout à l'heure... Eh ! n'avais-je pas assez de mes propres horreurs, sans qu'ils vinssent y mêler encore celles de leurs affreux conseils ? Sortez de ce lieu, suppôts de l'enfer : votre souffle empoisonne encore mon dernier moment. Allez jouir dans vos conventicules ténébreux de votre barbare triomphe. Le vœu de votre perversité est accompli ; car j'ai vécu sans sagesse, et je meurs sans espoir. Cruelle réflexion ! » Alors un torrent de pleurs inonda son visage pâle et livide. Le ministre saisit ce moment d'attendrissement pour le rappeler à des pensées plus consolantes et plus dignes de la douceur de la religion. Il lui parla de ce grand mystère de tendresse manifesté dans notre chair, de ce secret profond et étonnant de la sagesse et de la bonté divine, pour nous rendre possible jusqu'au dernier soupir notre réconciliation avec le ciel et la vertu, et pour s'imposer à elle-même, en quelque sorte, la nécessité de ne jamais rejeter ce qui, en expirant, revole dans son sein. « Ne savez-vous pas, ajoutait-il, en lui montrant le signe auguste du salut du monde, que toutes les expiations de cette grande victime, que toutes les larmes qu'elle a versées, que tout le sang qu'elle a répandu, que tout le poids infini de la satisfaction qu'elle a offerte pour tous les crimes de la terre, vous appartient, et que vous pouvez défier le ciel et la terre d'ébranler une espérance soutenue de toute la force même qui créa l'un et l'autre ? Songez donc que dans la religion tout ne nous parle que de pardon ; qu'un soupir du cœur y est quelque chose de si précieux et de si grand, qu'en un instant il incorpore l'ennemi le plus irréconciliable de la vérité et de la sagesse dans la société immortelle des élus de Dieu. Voyez ce violateur de toutes les lois de Dieu et des hommes, qui meurt à Jérusalem à côté du Christ du Seigneur : lorsque toute la nature semble demander contre lui une vengeance éternelle, il ne craint pas de chercher dans le sang adorable qui coule près de lui pour la rédemption de tout l'univers un abri contre l'horreur de ses crimes. Et tout d'un coup le voilà au rang des justes ; son dernier soupir devient l'expiation de la chaîne immense de ses prévarications. Il en est une, monsieur, qui outrage plus la Divinité que toutes celles dont le souvenir vous épouvante : c'est de douter de sa bonté et de la vérité de ses promesses. Heureux qui comprend bien toute la profondeur ineffable du mystère d'un Dieu anéanti dans notre ressemblance ! Saint Paul, cet organe sublime des merveilles du Très-Haut, l'appelle le suprême effort d'une miséricorde à qui notre bonheur est aussi nécessaire que l'est à un père tendre celui de ses enfants. *Comme les enfants,* dit-il, *participent à la chair et au sang des auteurs de leurs jours, Dieu a aussi voulu participer à ces choses,* et donner à son amour pour nous le vif et puissant intérêt de la nature et du sang. Quelles paroles ! quelle peinture ! quel fonds inépuisable de consolations ! N'est-ce pas comme s'il disait : dans tous les temps, et lorsque ce grand Dieu ne résidait encore que dans sa lumière inaccessible, nous étions ses enfants ; et du haut de son trône il était attentif à nos besoins et touché de notre misère. Mais enfin que nous ne pussions jamais douter de la vérité et de la force de son amour infini, et comme pour sentir plus vivement nos maux, et mieux compatir à nos peines, il a voulu franchir tout l'intervalle qui le séparait de nous, se rendre en tout semblable aux tristes enfants d'Adam, souffrir et pleurer avec eux, s'attendrir sur eux avec toute la sensibilité que donne l'expérience des mêmes amertumes, les secourir et leur pardonner avec toute l'effusion de tendresse qu'éprouve un père qui voit souffrir ce qui lui est si cher, et qui trouve prosterné à ses pieds la chair de sa chair et l'os de ses os. »

Alors une douce sérénité se répandit sur le visage du mourant. Une joie pure et pleine d'un ferme courage renaissait dans son cœur. O heureux, disait-il, les hommes qui voient la religion dans toute sa beauté ! Peut-on la voir sans l'aimer ? et qui peut l'aimer sans être consolé ? Il reçut, dans les transports d'une confiance tendre et au milieu des larmes de joie qui coulaient des yeux de tous les assistants, ce sacrement dont la vue ne l'avait effrayé d'abord que par la crainte qu'il avait de le profaner dans son cœur. Il lui sembla alors que tout était changé pour lui dans le monde, et que l'univers entier le félicitait du grand événement qui venait de le délivrer du poids de ses frayeurs et de ses remords. Il attendit avec la noble tranquillité que donne le recouvrement de la vertu le moment de son trépas ; et il mourut doucement, ses lèvres collées sur un crucifix qu'il tenait dans ses mains.

Philémon sortit profondément frappé de tout ce qu'il venait de voir et d'entendre. A quelques pas de cette funèbre demeure, il rencontre un de ces paladins de la troupe illustre. — Que viens-je d'apprendre, lui dit ce-

lui-ci ? On assure que le bon Oronte *a eu peur du diable, et qu'il est mort comme un imbécile.....* Philémon frémit d'indignation, ne répond pas un mot, et poursuit son chemin. Arrivé chez lui, il trouve une lettre. Elle lui venait d'une vieille parente qui demeurait dans une campagne à quelques lieues de la Capitale, et qui, ayant appris que son neveu était à Paris, l'invitait à venir passer quelques jours avec elle. Jamais proposition ne fut mieux accueillie. L'âme de Philémon était dans une situation qui demandait du repos et de la liberté. Il part. Au bout de quelques semaines, il écrivit à un ami cette lettre, qui est trop longue; mais qu'on doit passer à un homme vivement affecté des moindres circonstances de ce qu'il a vu et entendu.

« Il n'y a plus moyen d'être philosophe, mon ami. Je suis ici le spectateur d'un miracle auquel il n'est pas possible de tenir. Quelles mœurs! quelle innocence! quel amour de la justice! Il n'est presque pas, dans ce hameau, une seule famille qui ne soit pauvre; et je n'y ai pas encore rencontré un seul homme qui se plaignît d'être malheureux. Le jour de mon arrivée, je ne trouvai pas ma parente. Elle était allée en visite dans une paroisse voisine, où elle devait rester jusqu'au lendemain. J'allai passer mon temps à visiter les alentours du village. Le premier objet qui s'offrit à ma vue était un vieillard chargé de ramées, qui se reposait sur une borne, et qui paraissait parler tout bas. — Brave homme, lui dis-je, je m'afflige de vous voir si fatigué sous ce fardeau.—Je suis fait, monsieur, pour avoir de la peine : je ne m'en plains pas, parce que Dieu le veut ainsi, et que je suis bien sûr qu'il a de bonnes raisons dans tout ce qu'il fait. — Il m'a semblé que vous prononciez des mots; je croyais que vous murmuriez de la dureté de votre état. — A Dieu ne plaise! monsieur, je priais ce Dieu de bonté de bénir ma vieillesse, de m'accorder une bonne mort, de me donner la patience et d'accepter mes souffrances en expiation de toutes les fautes de ma vie. Ah! ce n'est rien d'endurer des maux sur la terre, pourvu qu'on en fasse un bon usage, et que le Dieu de la paix soit avec nous. C'est ce que notre saint et respectable pasteur ne cesse de nous dire. Aussi il n'y a pas une seule âme dans le village qui manque à ses instructions. Il nous dit des choses si belles et si consolantes, ce digne prêtre! Avec cela, il n'a rien à lui : il donne tout aux pauvres, qu'il appelle *les enfants de son cœur*. Lorsque dans de mauvaises saisons il n'a pas assez pour soulager ses pauvres paroissiens, il va lui-même, accompagné du marguillier, dans les maisons les plus aisées; *aidez-moi*, dit-il, *à donner du pain à nos bons amis qui en manquent*, et aussitôt on se fait un devoir d'exposer devant lui le pain, le blé, tout ce qu'il y a dans la maison; et il fait emporter ce qu'il veut. Quel homme, monsieur, quel homme! Daigne le ciel en réserver un pareil pour nos petits enfants!

« Plus loin, j'aperçois un autre paysan qui défrichait un carré de terre enfoncé dans des champs labourés, dont il traversait toute la longueur, pour apporter sur le sentier où j'étais, des amas de pierres et de racines. — Mon ami, que ne dispersez-vous ces immondices dans les héritages voisins? vous feriez peu de tort aux autres; et vous vous épargneriez une grande peine. — Monsieur, j'aimerais mieux faire dix fois plus de chemin, que de suivre un pareil conseil. On ne connaît pas dans notre village cette façon d'abréger sa besogne. Nous nous aimons trop les uns les autres, pour nous faire la plus petite peine. Nous avons un pasteur qui ne se consolerait jamais s'il savait qu'il y a quelqu'un dans sa paroisse d'assez peu chrétien pour jeter dans le champ d'autrui ce qui lui déplaît dans le sien. Encore dimanche dernier il nous disait à son prône : *O mes enfants! ne faites jamais à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-même.* Tenez, monsieur, si je faisais jamais une chose pareille, mon cœur me la reprocherait comme une indignité, et j'aurais honte de me montrer devant Dieu pour lui faire ma prière avant de me coucher. Personne ne m'a jamais fait ici le moindre tort; je n'a reçu, au contraire, que des services de tout le monde. Il faudrait être bien misérable pour causer de la mortification à de si braves gens.—Au moins votre pasteur vous pardonne de haïr les collecteurs et de murmurer contre les impôts? — Nous ne haïssons personne, et nous ne murmurons de rien. Les collecteurs font leur devoir; et nous les estimons comme toutes les honnêtes gens qui font ce qui est de leur état. Nous payons le tribut, comme nous allons à la messe; car notre pasteur nous dit que ce devoir nous étant commandé par Jésus-Christ, nous sommes obligés de le remplir avec le même respect et la même soumission d'esprit et de cœur, que tout le reste de ce qui nous est ordonné dans l'Evangile; que nous devons aimer le roi comme le père commun de toute la nation, et l'honorer comme étant revêtu de la puissance et de l'autorité de Dieu même. Il n'en parle jamais lui-même qu'avec le plus profond respect. Il nous le rend cher par tout ce qu'il nous dit de son bon cœur, de la peine qu'il ressent lorsqu'il est forcé d'augmenter nos charges, et de la bonne volonté qu'il a de nous faire tout le bien qui dépendra de lui. Car ce digne homme n'est pas glorieux, au moins; il aime à venir nous trouver dans nos champs; voir comment nous nous portons, et causer avec nous avec autant de bonté que si nous étions ses pareils. Quand il nous a dit quelques mots, cela nous redonne du courage, et nous faisons quatre fois plus d'ouvrage qu'auparavant. *Adieu, mon ami Georges,* me dit-il en me quittant ici l'autre jour; *lorsque vous regardez ce beau et riche soleil qui éclaire votre petit carré, élevez quelquefois votre âme jusqu'à l'Ouvrier suprême qui l'a formé, et qui vous réserve la vue d'une lumière bien plus belle encore.* Rien qu'un petit mot comme cela, tenez, monsieur, ranime toute notre religion, et nous console de tout.

« J'entendis alors la grosse cloche de la paroisse; et en même temps je vis tous les hommes et toutes les femmes qui étaient dispersés dans les champs et sur les coteaux, quitter tous à la fois leur travaux, et s'avancer précipitamment vers le village, portant derrière eux leurs petits enfants, et sur leurs épaules les instruments de leurs exercices champêtres. Georges, de son côté, se préparait à rejoindre la foule.—Qu'est-ce donc que ce départ précipité, lui dis-je? Car le jour était encore loin de son terme. — Tous les ans, monsieur, à pareil jour, c'était fête ici. Monseigneur l'évêque a supprimé cette fête, à cause de la misère des temps. Comme c'est aussi le jour anniversaire de la prise de possession de notre cher pasteur, nous l'avons prié de nous le faire chômer au moins vers le soir. Il ne refuse jamais aucune occasion de nous avoir tous rassemblés dans le lieu saint, et de nous y parler de Dieu et de nos devoirs; il n'eut donc garde de manquer celle-ci : et c'est le désir de l'entendre, qui cause cet empressement que vous voyez; car on ne s'en lasse jamais.

« Je m'acheminai, mon ami, avec tout le vertueux troupeau vers le temple. Quelle fut ma surprise en voyant un groupe d'ecclésiastiques recueillis et modestes se mêler dans la multitude qui se hâtait d'arriver! — Quels sont ces prêtres, demandai-je à Georges qui ne m'avait pas quitté? — Ce sont, monsieur, des curés de notre voisinage. Ils regardent le nôtre comme leur père : ils ne font rien sans son avis, ils admirent sa sagesse et ils l'écoutent comme un ange du ciel. Comme ils n'ont pas d'office à faire chez eux aujourd'hui, ils sont charmés d'avoir cette occasion pour venir à sa prédication et s'édifier avec nous des belles morales qu'il nous fait. ...

« Cet excellent homme, dont la vue seule était une prédication sublime, déploya en effet, dans l'instruction touchante qu'il fit, une force et une majesté dignes des premiers apôtres de la religion. Tout y tendait à donner à ses paroissiens une haute idée de leur état : à leur montrer, dans l'obscurité et les travaux de la vie champêtre, la possession de tous les trésors de la foi. ... Mon ami, je ne puis résister à mon extrême envie de vous communiquer ce que j'ai retenu d'un discours qui a fait sur moi une impression ineffaçable. En voici donc quelques morceaux que vous pourrez confronter avec les beaux passages que la philosophie de M. Dionysio nous fournit pour la consolation de la souffrante humanité.

« *Les prophètes, mes chers enfants, qui nous ont montré de si loin les bénédictions et les richesses de l'Evangile, ne cessent de nous transporter dans les lieux champêtres et sous le chaume où résident l'innocence et la pauvreté, comme si Dieu avait spécialement choisi la simplicité de ces asiles calmes et tranquilles, pour y accomplir les plus grands desseins et y verser tous les trésors de sa magnificence éternelle.* O montagnes, *s'écriaient-ils*, préparez-vous à recevoir *du haut du ciel* cette paix *désirable que vos sommets, en s'élançant si haut dans les airs, semblent* solliciter pour les peuples *qui habitent vos alentours. Partout les divins oracles font ruisseler dans le sein des campagnes et dans l'humble demeure de l'artisan et du laboureur* les eaux *mystérieuses et vivifiantes que la divine miséricorde devait faire sortir dans le temps marqué, par sa sagesse*, des sources *intarissables* du Sauveur *promis à la terre. Alors, dit l'Esprit de Dieu, on verra les* coteaux distiller la douceur et *l'abondance.* La justice et la félicité germeront du fond des rochers et autour des collines. Tous les rameaux des forêts s'agiteront de joie devant la face du Seigneur qui arrive *pour bénir et sanctifier toute la nature.* Les hauteurs et les vallées, les ruisseaux et les fleuves, les hameaux et les déserts adoreront le Christ *du Dieu saint, et se réjouiront avec l'homme de l'heureuse nouvelle de sa délivrance et de son élévation. Ce Messie, si nécessaire à tout l'univers, sera de prédilection,* le protecteur des malheureux, l'appui du faible, le père de l'orphelin; *et* les noms des pauvres *seront à ses yeux* des noms *chers et* respectables. Animas pauperum salvas faciet... et honorabile nomen eorum coram illo.

« *Il arrive, en effet, cet instant si mémorable, marqué pour la rédemption du genre humain; et le grand mystère, caché de toute éternité dans la profondeur des divins conseils, se consomme dans les ténèbres. ...* Lorsque la nuit était au milieu de son cours, *disent les livres sacrés, lorsque la puissance des Césars* réduisait au silence toutes les nations *de la terre, lorsqu'une paix profonde et* universelle *était comme le signal auguste du grand événement qui allait changer toutes choses dans l'univers, le Christ du Dieu vivant, à l'insu des maîtres du monde et dans l'obscurité de l'asile le plus misérable, vient couronner une attente de quatre mille ans, et clore, par* la manifestation de la vie éternelle qui n'avait *jamais* résidé que dans les splendeurs du Père, *tous les changements et tous les spectacles qui n'avaient paru, depuis le commencement du monde, que pour préparer cette grande révolution.* Peperit Maria Filium suum primogenitum, et reclinavit eum in præsepio. *Voilà donc, ô mon Dieu, le dénouement de toutes ces scènes éclatantes qui vous rendaient si grand et si redoutable au milieu de votre ancien peuple! Ainsi Abraham et tous les patriarches, Moïse et tous les prophètes, Jérusalem et toute la magnificence de ses cérémonies et de son temple, toute cette majestueuse et ancienne économie où tout était si imposant, si grand, si divin; tout ce long et riche appareil, toute cette suite de figures et d'oracles, tout cela se trouve accompli et consommé dans ce court et humble récit d'un évangéliste:* Peperit Maria Filium suum primogenitum ... *Ainsi la demeure du pauvre, la triste retraite de ceux que leur indigence fait rejeter de l'hôtellerie, devient le premier temple que le Saint des saints consacre par sa présence ;* et le Désiré des nations *apporte au sein de l'infortune et de l'humiliation les prémices des dons et des richesses ineffables dont il devait inonder l'univers. ... Grand Dieu! Lorsque autrefois vous*

vous mettiez en marche à la tête de votre peuple, et que vous traversiez avec lui d'immenses déserts, la terre tremblait; on voyait les cieux et toute la nature se dissoudre devant la majesté formidable du Dieu de Sinaï : Cœli distillaverunt a facie Dei Sinaï. *Mais ici, ni le ciel ni la terre n'avertissent, par l'éclat de leurs transports, les rois et les nations du miracle qui termine à Bethléhem toute la suite des desseins du Tout-Puissant; et les premiers confidents de cette grande nouvelle qui intéresse tous les hommes et tous les siècles, seront choisis au fond des champs et dans la classe des petits et des pauvres :* Pastores erant in regione eadem vigilantes, et custodientes vigilias noctis super gregem suum. *C'est à cette troupe innocente de pasteurs, occupés dans le silence et les ténèbres de la nuit, à surveiller leurs brebis, que le ciel annonce la venue du royaume de Dieu : et des hommes inconnus à toute la terre sont, devant la sainteté de l'Etre éternel, plus grands et plus dignes d'entrer dans le secret de sa sagesse que tous ces dépositaires redoutables de la puissance romaine qui tenaient dans leurs mains le sort de l'univers entier.*

« *O innocence des champs! Il est donc vrai que dans votre inculte simplicité vous étiez plus propre que tous les palais somptueux qui embellissent les grandes cités, à devenir le berceau de cette religion adorable qui fait la richesse et la gloire du monde.*

« *Or, mes chers enfants, quelque inexplicable que soit ailleurs la conduite de Dieu sur les hommes, on peut dire néanmoins que dans cette dispensation spéciale du grand don que sa miséricorde avait depuis si longtemps préparé à la terre, la raison elle-même rend témoignage à la profonde sagesse qui cache l'adorable dépôt du salut du monde, loin du séjour du luxe et des passions, et qui ne le* révèle qu'aux simples et aux petits. *Il était juste que la Sainteté éternelle, en descendant du haut de la gloire de Dieu, choisît sa première demeure dans ce qu'elle trouvait de moins corrompu dans la nature, et qu'elle fît luire les premiers rayons de la vie éternelle qu'elle offrait à tout le genre humain sur les cœurs les plus droits et les plus innocents.... Oui, mes enfants, les champs sont la résidence naturelle de tout ce qui est saint. Il y a une si grande conformité entre la beauté des spectacles qu'ils présentent et la douceur de l'esprit de la religion! Tout y est si calme, si innocent, si tranquille! Tout y raconte si éloquemment la gloire et la puissance de ce grand Dieu* qui a fait le ciel et la terre! *Tout nous y parle d'une manière si touchante de la tendresse de notre Père immortel, des ressources inépuisables de sa bonté, de l'assiduité imperturbable de sa providence!... Ah! faut-il s'étonner que les célestes intelligences aient fait répéter aux échos des rochers et des cavernes, plutôt qu'aux voûtes des palais des rois les accents sublimes de ce divin cantique :* Gloire immortelle au Dieu Très-Haut, et paix éternelle à la terre.

« *Prêtres d'une si auguste alliance! chers et respectables collègues, que votre piété humble et tendre confond en ce lieu saint avec les derniers* de ceux qui invoquent le nom du Seigneur, *flambeaux du monde, canaux sacrés et vénérables, destinés à répandre dans la contrée des* pauvres de Sion *les dons de la divine Magnificence, quelles fonctions que celles qui sont confiées à notre sacerdoce!... Pénétrez-nous donc, Seigneur, de la grandeur d'un tel ministère; et puisque vous avez daigné nous choisir pour être les apôtres de ces habitations solitaires où votre Evangile a pris naissance, revêtez-nous de cette force divine qui sait susciter du sein de la pauvreté la famille éternelle du* Père du siècle futur... *Que vous êtes grands, ô pasteurs des élus de Dieu! que vous offrez au ciel un spectacle digne de ses regards, lorsque, éloignés de toutes les inutilités d'un monde profane, vous attachez toute la félicité de votre vie à faire briller dans les âmes des* malheureux *et des* oppressés *cette grande lumière qui élève les petits au-dessus des Dominations et des Trônes; lorsque vous vous enfoncez dans ces réduits obscurs et dépourvus, où, au milieu de tout le triste appareil d'une vie laborieuse et souffrante, le* doigt de Dieu *forme en silence les glorieux associés de son immortalité et de sa gloire, et que vous faites retentir de la doctrine du salut ces temples rustiques, ou* le sang de l'Agneau *marque et consacre bien plus d'élus que devant ces autels des cités qui sont si souvent profanes par le fastueux étalage de l'orgueil et de l'opulence!* Qu'ils sont beaux, sur les montagnes, les pieds de celui qui annonce la paix. *et qui* publie la grande nouvelle *de la délivrance et* du salut *universel! Par cette noble et touchante image, l'esprit de Dieu a voulu nous tracer le plus éclatant caractère de la mission de l'Homme-Dieu. Et se pourrait-il, ô mon Dieu! que les dépositaires de son sacerdoce et de ses mystères connussent jamais au monde une fonction plus honorable que celle qui fit le triomphe et la gloire de son laborieux ministère.*

« *En effet, mes chers enfants, si vous suivez ce divin Maître dans la pénible carrière qu'il a parcourue sur la terre, pour rassembler et sanctifier les citoyens du ciel, vous verrez que les campagnes furent le principal théâtre de ses prédications et de ses travaux, et les pauvres les plus chers et les plus ordinaires objets de son assiduité et de son zèle. Il se renferme dans les hameaux et les bourgades de la Judée et de la Galilée. Et lorsqu'il veut exposer cette philosophie si divine, si supérieure à toutes les découvertes de la sagesse humaine, il se retire sur le sommet d'une montagne, comme pour donner à la vérité qui va se manifester par sa bouche un trône où tout soit innocent et pur.* Ascendit in montem, et docebat eos dicens : Beati pauperes spiritu... *Si dans les courses qu'il entreprend pour ramener* les brebis dispersées de la maison d'Israël *il rencontre quelquefois les grands et les riches de la terre, il suspend, pour ainsi dire, devant eux, toute l'activité de son ardeur : un grave et profond silence annonce à tout ce qui l'environne que les heureux de ce siècle sont peu habiles à recevoir* le royaume de Dieu. *ou, s'il daigne faire entendre sa voix, son*

langage est court et sévère. Il ne trouve plus dans des âmes corrompues par la prospérité et l'abondance un reste de droiture et de vérité où il puisse faire germer la doctrine de la vie éternelle...

« *Mais au milieu des pauvres, ah! l'on croit voir un père dilater son cœur au sein de la nature. Quelle douce familiarité! quels délicieux épanchements! Tout ce qui lui appartient est à eux; il leur donne tout, sa félicité, son royaume, son éternité, son unité avec Dieu. Il les instruit des plus hautes merveilles, il les soutient et les encourage contre les tentations et les contrariétés de la vie; il* les garde comme la prunelle de son œil... *On voit bien qu'il se trouve là dans sa véritable famille, et que c'est de là qu'il doit tirer les cohéritiers de sa gloire et de son immortalité.... O cher et* petit troupeau *que mon Père a confié à ma vigilance et à mon amour! leur disait-il en jetant sur eux des regards où se peignait toute l'émotion d'une âme que son zèle dévore : précieux et touchants objets des plus grands desseins d'un Dieu! Ah!* ne craignez rien *de tout ce qui peut vous arriver de la part des hommes, car ses yeux sont toujours attachés sur vous, et* il met toute sa complaisance à vous préparer un repos *et un bonheur que les méchants ne viendront jamais troubler... La face du monde a beau offrir à la curiosité des autres hommes, des vicissitudes étonnantes; l'Homme-Dieu ne paraît nulle part affecté que de l'accomplissement de son grand ouvrage. Ni la nouveauté des événements, ni les grandes révolutions des Etats, ni la magnificence des cités et des édifices, rien ne peut le faire sortir de ce recueillement majestueux et profond où il médite le salut éternel de* ceux que son Père lui a donnés. *Il n'y a que l'opération invisible de sa grâce dans des cœurs droits et sincères qui soit un spectacle digne de l'émouvoir; et il ne voit rien dans l'univers qui soit comparable à la grandeur d'une âme à qui* Dieu a manifesté sa gloire. *C'est alors qu'il se réveille, pour ainsi dire, qu'il est frappé et qu'il admire : c'est alors que transporté d'une joie pure et toute céleste, il s'écrie :* O mon Père! Roi *immortel* du ciel et de la terre, *que tout* vous loue et vous glorifie *dans l'univers,* de ce que vous avez caché *à l'orgueil* des sages *les secrets de votre impénétrable sagesse, et que vous les avez révélés à la simplicité et à l'innocence* des plus petits *des enfants des hommes!*

« *Qu'elle est donc glorieuse et aimable, mes très-chers enfants, votre destination à vivre, à travailler et à vous sanctifier dans la tranquillité des champs! et que vous serez heureux, si vous connaissez vos avantages et la richesse des ressources qui vous sont offertes!... Et nous, chers et respectables confrères, combien nous devons bénir le ciel de nous avoir appelés à la garde d'une portion si pure et si précieuse du troupeau du Seigneur! Remplissez-nous, ô mon Dieu, de l'esprit d'une si haute vocation... Ah! si nous entendons bien le secret de la divine sagesse, nous comprendrons que les lieux les plus isolés et les plus obscurs de l'univers sont les véritables trônes de la royauté sacerdotale, et les pauvres de la terre les vrais trophées du ministère apostolique.* Qu'ils sont beaux sur les montagnes! (*il est doux et consolant de le redire*) qu'ils sont beaux, les pieds de celui qui annonce la paix et *l'heureuse* nouvelle du salut!... *Ce n'est donc pas à nous, messieurs, de nous plaindre de notre état et des difficultés de nos travaux. Ceux qu'il faut plaindre, ce sont ces ministres de l'Evangile qui ont à prêcher la pénitence au milieu des cours et de tout le tourbillon des passions et des grandeurs humaines; qui ont à porter le nom et la doctrine austère d'un Dieu crucifié devant ces assemblées que le faste scandaleux de l'orgueil environne, et dont l'attitude et les regards seuls sont une insulte faite à la sainteté de la religion... Mais nous, ce qui est confié à notre zèle, est déjà si près du* royaume de Dieu! *Nous prêchons des hommes si préparés à goûter les vérités de la vie future!... Ce sont des martyrs commencés, si j'ose ainsi parler; et tout le corps de leur vie et de leurs œuvres n'attend plus de notre ministère que ce souffle évangélique qui vivifie et consacre tout ce qui le reçoit, pour en faire les héros de la grâce et de l'éternité. Ils n'ont plus besoin que de simples purifications, pour devenir les* pierres vivantes *de* l'édifice *immortel* établi sur le fondement des apôtres et des prophètes; *de sorte que ce qu'il y a de plus difficile à produire dans le cœur des autres hommes, pour les ramener et les sauver, nous le trouvons fait d'avance dans ces âmes franches et laborieuses; et que nous n'avons plus qu'à rendre les pénitents de la foi et de l'Evangile ceux qui sont déjà les pénitents de la nécessité et de l'infortune.*

« *Alors une paroisse champêtre devient, pour un pasteur vertueux et sensible, le plus beau, le plus ravissant spectacle que puisse offrir tout le grand théâtre du monde. Il y voit briller la religion dans toute la gloire de son triomphe; et la touchante image du règne de Dieu établi parmi les siens vient sans cesse réveiller dans son âme les plus délicieux ressouvenirs et porter la sérénité jusqu'au fond de son innocente retraite. Au dehors, ses yeux ne rencontrent que des monuments consolants du pouvoir de la religion pour soutenir les malheureux... Ici, le laboureur, en traçant son sillon, unit sa voix au doux ramage des oiseaux qui voltigent sur sa tête et fait retentir les airs des* cantiques *de la glorieuse* Sion. *Là, le modeste artisan à son atelier s'encourage contre l'importunité des travaux, par la vue de ce Dieu qui voit tout, qui nous compte tout, qui nous garde le précieux dépôt de nos souffrances et de nos œuvres, pour le couronner bientôt de tout le* poids éternel *de sa félicité et de sa gloire. Ici, la mère de famille, au milieu de ses enfants, exerce leurs langues bégayantes à invoquer le* Père qui est dans le ciel, *et contemple dans ce qui est sorti de son sein ce qui vivra éternellement dans celui de Dieu. Là, le vigneron épuisé sur ses coteaux brûlants, et se désaltérant dans l'onde pure qui serpente autour de lui, sou-*

pire après ce torrent de délices *préparé* dans la maison du Seigneur, *pour enivrer à jamais ceux qui auront été sur la terre* éprouvés par la tribulation. *Enfin le vieillard, en expirant sans trouble et sans remords au fond de sa chaumière, bénit de sa main défaillante la tendre et chère postérité qu'il laisse sur la terre, en disant : O mes enfants qui croissez et vous fortifiez pour me remplacer dans une triste et pénible carrière, ne vous effrayez pas de cette destinée.* Il est vrai que, *comme l'auteur de vos jours,* vous vivrez *dans la peine et* dans la pauvreté. Mais que vous serez riches, si vous craignez le Seigneur, et si vous demeurez fidèles à la pratique de ses saints préceptes !... *Ah!* nous sommes les enfants des saints, *et par là tout est à nous dans le ciel et sur la terre...*

« Voilà, mon ami, la substance de l'instruction que j'ai entendue de la bouche de ce respectable prêtre. Je dirais volontiers comme Télémaque : *Quoique je ne comprisse pas encore parfaitement la sagesse de ce discours, je ne laissais pas d'y goûter je ne sais quoi de pur et de sublime ; mon cœur en était échauffé, et la vérité me semblait reluire dans toutes ces paroles.* Non, il n'est pas possible que je marrache à ce séjour enchanté ; une force secrète m'y retient et m'y enchaîne pour toujours. J'abdique de tout mon cœur la dignité de philosophe, et je sacrifie sans répugnance tous les honneurs et tous les lauriers académiques aux solides et délicieuses jouissances dont mon âme se trouve ici enivrée. Dans trois jours j'unis la destinée de ma vie à celle de l'innocence, de la vertu même. Ma parente a recueilli dès le berceau l'unique rejeton d'une famille vertueuse et pauvre. Elle a élevé avec tout le soin d'une mère tendre, cette orpheline intéressante, qui touche maintenant à sa dix-huitième année. Alexandrine (c'est le nom de cette jeune personne) fait la consolation et les délices de la bienfaitrice qui l'a adoptée. Si vous vous représentez la réunion de tout ce que la nature et la religion peuvent rassembler dans un être, pour en faire une créature admirable et accomplie, vous connaîtrez Alexandrine. On l'appelle dans la paroisse *la providence de la communauté.* Jamais le pasteur ne va porter dans la cabane d'un malade les secours de l'humanité et de la religion, qu'il ne s'y trouve précédé par Alexandrine. Elle est à tout, elle veille à tout, elle pourvoit à tout. *C'est ici ma place d'honneur*, dit-elle, lorsqu'elle s'assied auprès du lit d'un malheureux, *je ne la veux céder à personne.* Je ferais un livre, mon ami, si je voulais vous donner le détail des actions et des vertus de cette respectable enfant. Ne suis-je pas trop heureux qu'elle daigne accepter une fortune si inférieure à celle que je fais en l'épousant ? Je vous aime assez pour souhaiter de tout mon cœur que vous tombiez dans la même folie. Lorsque vous voudrez voir de vrais philosophes, c'est-à-dire, des heureux, venez visiter la charmante solitude que j'ai choisie pour mon lycée et pour mon tombeau. »

Je vous laisse, mon cher vicomte, à tirer de tout ce récit, les conséquences qu'il renferme, et à décider si la philosophie a de quoi dédommager les hommes de la perte de la foi.

DISCOURS VIII.

LICENCE EFFRÉNÉE DES ÉCRITS DES PHILOSOPHES ; SOURCE DU DÉSORDRE DES MOEURS PUBLIQUES.

Lorsque saint Paul *parlait de la justice, de la chasteté et du jugement à venir* devant Félix, gouverneur de la Judée, celui-ci, tout épouvanté du sérieux et de la sévérité de ce langage, dit : *Retirez-vous quant à présent, je vous appellerai lorsqu'il en sera temps.*

Pour les hérauts de la philosophie moderne, mon cher vicomte, ils ont très-spirituellement prévenu l'affront d'être renvoyés au loin, et parfaitement deviné le goût de tous les libertins du monde. Car vous savez bien que c'est du sein de la philosophie que sont sorties toutes les obscénités dont se repaît la lie de tous les états, et que c'est là le seul monument ineffaçable de son amour pour le bonheur de l'humanité. Mais malheureusement pour elle il y a sur la terre des hommes que ce brutal système de félicité indigne et révolte ; et tandis qu'une jeunesse perverse et dissolue va puiser dans ces productions fangeuses l'aliment et la sécurité des passions les plus avilissantes, la portion saine de la société frémit à la vue d'une dépravation qui ne connaît plus ni réserve, ni ménagement, et conjure le ciel d'éloigner d'elle et de ses enfants ces destructeurs des mœurs, ces fléaux implacables de toute vertu et de toute pudeur.

Oui, monsieur le vicomte, on peut dire que c'est là le côté honteux de la philosophie, et le comble de l'opprobre de l'esprit humain. Malheur à notre siècle si jamais la postérité vient à le juger par les scandales qu'il a produits, et les âmes perverses qu'il a enfantées. La hardiesse et l'effronterie d'un libertinage inconnu jusqu'à l'âge philosophique, la réputation d'esprit supérieur, attachée à la bassesse des plus flétrissants écarts et au mépris des nœuds les plus sacrés ; une inertie générale qui pétrifie toutes les âmes, l'immersion totale de la portion la plus précieuse de nos concitoyens dans l'ivresse et la stupidité des sens, un dégoût universel pour les devoirs privés et domestiques, un caractère d'inconstance et d'inquiétude qui jette chacun hors de l'enceinte de son état, et qui lui rend

insupportable tout ce qui l'assujettit dans l'intérieur de sa demeure ; l'agitation, le murmure, l'impatience d'un cœur que rien ne peut ni fixer, ni rassasier : enfin la dissipation et les courses éternelles d'une imagination qui voudrait tout voir, tout parcourir, tout éprouver, tout dévorer, voilà les déplorables trophées que nous trouvons érigés de toutes parts au génie de la philosophie, et le caractère qui distingue la grande époque du *progrès des lumières*. Voilà ce qui subsiste de plus permanent et de plus réel des recherches et des découvertes de ces hommes qui se croient faits pour s'asseoir sur des trônes, et seuls dignes de conduire l'œuvre de la félicité publique. Que serait-ce donc, je vous le demande, que serait-ce que des philosophes maîtres de la destinée des peuples? sinon le pouvoir suprême changé, par son union à la malignité de tous les vices, en une toute-puissance infernale pour la ruine et la désolation de toute la terre.

Un ministre envoyé par son prince pour vérifier les plaintes que les philosophes ne cessent de faire au nom de la patrie et de l'humanité, pourrait à son retour lui rendre le compte suivant : « Sire, en parcourant vos Etats, j'y ai vu en effet couler des larmes amères et pousser beaucoup de soupirs. Mais en examinant de près la constitution actuelle des mœurs, j'ai aperçu que l'une des sources les plus terribles des maux qui affligent vos peuples, c'est le cours et la faveur que donnent à la licence et au libertinage ces philosophes mêmes qui affectent de gémir sur le désordre de l'économie sociale. D'un côté j'ai vu des vieillards en cheveux blancs maudire le caractère sacré de père, et réduits à ne plus voir, dans des enfants qui avaient fait toute leur gloire, que le déshonneur et l'opprobre de leurs derniers ans. Ils étaient nés, ces gages si chers de l'union la plus sainte, avec des inclinations heureuses ; leurs âmes tendres et innocentes s'étaient ouvertes d'elles-mêmes à toutes les salutaires impressions de la vertu. Mais au moment où l'amour des devoirs commençait à acquérir ce degré de consistance qui en assure la durée, une jeunesse effrénée et sans mœurs est venue s'emparer de ces âmes inexpérimentées et sans défense, et leur perte fut dès lors inévitable. Leur imagination salie par des lectures dont une sage éducation les avait longtemps préservés, leurs cœurs gâtés au milieu des voluptés abrutissantes dont une philosophie sans pudeur ne cesse de présenter les dangereux tableaux, tout leur fait redouter et haïr la rencontre des regards paternels ; et la nécessité de reparaître dans l'asile de l'austère sagesse, est pour eux le signal de l'ennui et de l'humeur chagrine. Il n'y paraît plus aucune trace de l'ancienne candeur ; tous les germes de droiture et de vérité y sont desséchés, toutes les idées morales effacées, tous les sentiments de la nature étouffés : il n'y reste qu'une capacité affreuse pour tous les genres de déréglements et de crimes ; et dans leur douleur ces pères infortunés ne jouissent pas même du triste espoir de trouver dans leur tombeau la fin de leur honte, ils tremblent encore que les hommes n'aillent reprocher à leur cendre d'avoir donné le jour à des monstres.

« Ailleurs c'est une épouse devenue l'objet des rebuts et des mépris de l'homme dont elle attendait le bonheur de sa vie, qui, dévorée d'inquiétudes, agitée de continuelles frayeurs, ne saurait plus abaisser ses tendres regards sur les innocentes créatures qui l'environnent sans éprouver la déchirante impression du plus sombre désespoir. Son âme porte déjà tout le poids de la honte et de la misère, dont elle voit menacé ce qu'elle avait eu tant de joie de porter dans son sein et de serrer contre son cœur. L'époux, entraîné par le torrent de l'exemple et des usages, engagé dans des inclinations et des habitudes étrangères, y sacrifie sa fortune, son temps, sa santé, son honneur; et la désolation que son déréglement laisse dans le sein de la nature, est un tribut imposé à quiconque trempe ses lèvres dans la coupe philosophique.

« Aux extrémités des provinces et dans le fond des campagnes, j'ai souvent trouvé une multitude de misérables réduits à la plus affreuse indigence, sous la domination corrosive et cruelle de ceux qui devraient être, au milieu de la portion la plus laborieuse et la plus nécessaire de votre peuple, les organes de votre humanité et de votre bienfaisance. Ce sont des hommes pétris d'ambition et d'avarice, tout plongés dans le luxe et la mollesse, ne respirant que les plus vils plaisirs, philosophes enfin, et par conséquent ne comptant pour rien tout le reste des hommes.

« Partout la jeunesse militaire est indolente, efféminée, sans nerf et sans vigueur. On croirait que la philosophie se l'est spécialement attachée pour recueillir toutes les ordures dont elle a infecté la nation et avili la gloire des lettres. Les villes de guerre sont d'ordinaire le théâtre de l'extrême débauche, et c'est là que les productions sales et scandaleuses qui déshonorent notre siècle sont le plus répandues ; c'est là que tous les jours on voit l'opprobre et la mort portés dans le sein des plus vertueuses familles ; c'est là qu'on rencontre de toutes parts, sur des visages pâles et flétris dès leur printemps, les traces honteuses des derniers excès de la corruption ; c'est là que des hommes destinés à être les appuis de l'Etat, appelés par conséquent à cette austérité de mœurs seule capable de former les grandes âmes et d'entretenir cette noble intrépidité qui fait voler à la mort et à la gloire, s'entre-égorgent avec férocité pour se disputer la possession des plus vils objets du mépris public, et avilissent un sang que sa destination à ne couler que sous les drapeaux de la victoire rendait cher et respectable à la patrie. »

Il ne serait pas difficile, mon cher vicomte, de faire un plus grand tableau des ravages de la licence philosophique. Mais je vous en dis assez pour vous convaincre que, s'il est contre l'intention des philosophes que les hommes soient plus corrompus et plus malheureux qu'ils ne l'ont jamais été, il était im-

possible au moins d'en mieux prendre les moyens ; et que la nuance qui distingue un philosophe d'un méchant est trop imperceptible pour qu'il y ait de l'honneur à se faire philosophe.

D'ailleurs, le défaut de bienséance et de gravité ne dépare-t-il pas tous les états ? Et quel caractère demande plus de dignité et de décence que celui de précepteur du genre humain ? Un magistrat, nous l'avons vu, n'est que l'écolier d'un philosophe. Or, quelle austérité de sagesse et de mœurs le monde n'exige-t-il pas de ceux qui tiennent dans leurs mains la fortune, la vie et l'honneur des citoyens ? Prêtres de la justice, pour me servir du mot de M. d'Aguesseau, leur conduite même hors de son sanctuaire, et dans leurs commerces les plus familiers, doit se ressentir de la sainteté et de la grandeur du sacerdoce redoutable qu'ils exercent. Les hommes sont invinciblement portés à attacher à l'incorruptibilité de leur vie celle de leur équité, parce que tout le monde sait que des mœurs sensuelles et libertines énervent l'âme, altèrent la solidité du caractère, relâchent les ressorts de l'esprit, émoussent le zèle du bien public, amollissent toutes les puissances, et rendent l'homme ennemi de tout recueillement et de tout travail. Cependant, je le répète, qu'est-ce qu'un magistrat devant un philosophe ? Le magistrat n'est que l'homme de ses concitoyens ; un philosophe est l'instituteur de toutes les nations. L'un n'est que l'interprète des lois de son pays, l'autre est le réformateur né de toutes les lois divines et humaines, l'organe universel de la nature et de la vérité. Le premier n'est que la lumière passagère de son siècle ; le second est le flambeau de tous les âges, l'arbitre de la destinée des générations à venir, seul dépositaire du secret de la prospérité des empires. Quel est le magistrat qui pût dire à tous les rois de la terre, qu'ils ne doivent leurs trônes qu'au renversement de toutes les saines idées, et que la raison réclame pour lui et pour ses pareils, ces couronnes que la bizarrerie des coutumes humaines a fait tomber sur des têtes inhabiles à les porter ? Etait-il naturel qu'on pardonnât à des hommes d'une destinée si haute et si extraordinaire ce caractère étourdi, ces scurrilités si déplacées et si révoltantes, ce ton évaporé et libertin que les farceurs d'une certaine classe abandonnent aux derniers des histrions ?

DISCOURS IX.

DURETÉ ET INDÉCENCE DES CALOMNIES DONT L'INCRÉDULITÉ S'EFFORCE DE DÉSHONORER LA RELIGION.

Vous me demandez maintenant, monsieur le vicomte, *ce que je dis à tous ces terribles arguments que le fanatisme religieux a fourni aux incrédules contre la sainteté du christianisme.* Je dis à tout cela qu'il faut que nos philosophes aient une prodigieuse confiance dans leur réputation, ou qu'ils comptent étrangement sur l'imbécillité de ceux qui les écoutent, pour avoir osé présenter sérieusement ce raisonnement, le plus absurde et le plus stupide qui soit jamais sorti de la bouche de ceux que la haine de la vérité aveugle : *Des milliers de chrétiens se sont égorgés ; et ce sont des prêtres qui ont excité les troubles et les ravages qui souillent l'histoire de la nation : donc le christianisme est une religion cruelle et séditieuse.* Ne vous trouveriez-vous pas bien interdit d'entendre quelqu'un vous dire très-gravement : *La conduite des hommes ne peut jamais être que la pratique de leur religion ; et tous les scélérats de la terre ne consultent, dans la détermination et l'exécution de leurs desseins les plus atroces, que l'esprit et l'enseignement du culte où ils sont nés.* Voilà pourtant le principe extravagant dont la philosophie ne peut se passer, pour tirer parti contre la foi du tableau que lui offre le fanatisme. Concevez-vous, de bonne foi, comment il a pu venir dans la pensée d'un homme qui jouit de son bon sens, d'opposer à la sagesse de l'Evangile des crimes dont l'idée n'a pu naître que du plus profond oubli de ses préceptes, et qui n'ont pu être commis que par des forcenés que la religion foudroie de tous ses anathèmes ?

M. de Montesquieu était un philosophe qui valait incontestablement autant que ceux de notre *grand siècle de lumières.* Il n'ignorait pas plus qu'eux les déplorables catastrophes des siècles de vertige et de fanatisme. Il s'en faut bien cependant qu'il ait découvert dans l'esprit et les lois du christianisme des principes de désolation et de trouble. Il était trop grand homme pour envisager les maux qui ont affligé l'Etat ailleurs que dans leur vraie source, et trop honnête homme pour prêter sa plume à l'iniquité et à la calomnie. *De véritables chrétiens,* dit-il, *seraient des citoyens infiniment éclairés sur leurs devoirs, et qui auraient un très-grand zèle pour les remplir. Plus ils croiraient devoir à la religion, plus ils penseraient devoir à la patrie... Chose admirable ! Le christianisme qui semble n'avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci* (*Esprit des lois*).

Ce sont des prêtres, dit-on, *qui ont versé le sang humain au nom du Dieu de la paix.* Soit : car je veux leur laisser tout l'avantage de cette assertion historique. Mais ces prêtres étaient essentiellement, comme nos philosophes, des transfuges de l'Evangile, et par conséquent, capables de tout mal. Ils étaient animés de l'esprit dont la philosophie con-

serve très-exactement la tradition; et elle peut les réclamer comme ses patriarches et ses prophètes. Lorsque de nos jours, par exemple, un prêtre, dans une *histoire* assurément très-*philosophique*, nous enseigne manifestement et du ton le plus solennel, que c'est le même abrutissement de l'esprit humain qui nous fait croire des dogmes incompréhensibles, et qui nous soumet au despotisme des rois; lorsqu'après avoir ailleurs savamment discuté les causes de la révolution qui a délivré les colonies de l'Amérique septentrionale du joug de la domination britannique, il décide que toutes les autres nations ont à peu près les mêmes raisons de remercier leurs maîtres, et de tendre à la même indépendance (*Révol. de l'Amérique*); il est aisé de juger dans quelles sources il a puisé de si nobles maximes, et si c'est à l'esprit de la foi, ou à celui de la philosophie, qu'il faut faire honneur de ces sublimes et salutaires découvertes. Il est encore fort aisé de se figurer le genre de spectacle que le monde offrirait à nos regards, si le monde tentait de faire servir à sa félicité ces précieux dons de la bénignité et de la tolérance philosophique.

Il y a, peut-on dire aux philosophes, un fanatisme plus monstrueux et plus féroce que celui dont vous chargez le christianisme: c'est le vôtre; car vous êtes les seuls hommes qu'il suffise d'écouter et de suivre pour voir la discorde dans le sein de tous les peuples et la combustion de l'univers entier. Les anciens fanatiques n'étaient que des philosophes imparfaits, puisqu'ils ne savaient encore troubler que leur pays, et qu'ils n'avaient point de vue au delà de leur siècle; ils n'avaient reçu qu'une portion de l'esprit dont vous avez trouvé la perfection et la plénitude : ils n'étaient que l'ébauche de ce que peut devenir dès aujourd'hui tout le genre humain, s'il veut pratiquer vos épouvantables leçons. Que faites-vous donc lorsque vous vous complaisez à rappeler sans cesse ces scènes affreuses où la religion a servi de prétexte à la fureur? Vous avilissez votre propre généalogie, et vous couvrez de honte les premiers précurseurs du ministère philosophique: vous remuez la même fange qui a engendré tous les systèmes scandaleux et perturbateurs dont vous avez inondé le monde. Dans le règne du fanatisme et celui de l'incrédulité, c'est le vice qui lutte contre l'ordre et la vérité sous différentes formes, et qui se déguise sous les couleurs que lui prêtent les temps et les circonstances; il s'est couvert du signe de la foi dans un siècle où il voyait la fermentation des affaires de la religion, mais comme celui-ci était l'âge des convulsions philosophiques, il a profité de ce goût universel pour les lumières et les découvertes, et, sur le prétexte de guérir la raison de ses préjugés, il en est venu à la rendre méconnaissable, à ébranler tout principe et toute autorité, à tout confondre et bouleverser sur la terre, pour peu qu'on se fût laissé prendre à l'appât de ses perfides promesses. Celui qui ferait une histoire approfondie de l'orgueil et de l'esprit d'indépendance, en ferait descendre en ligne droite tout ce qui a paru au monde de nuisible à son repos, et l'incrédulité ne pourrait manquer d'y figurer dans un point de vue où elle n'aurait rien à reprocher au fanatisme du côté de la naissance : ils sont l'un et l'autre enfants de la même famille. C'est de part et d'autre la dépravation humaine qui se tourmente et s'agite sous divers travestissements, et qui, dans un temps, se nomme *zèle de la foi*, et, dans un autre, *amour de la vérité*. Tout devient excès et abus lorsque la perversité a trouvé le moyen de s'emparer des esprits et de voiler sa laideur et ses desseins d'une apparence qui en impose; alors toutes les sciences et toutes les vertus sortent de leurs bornes, et il n'est pas jusqu'aux sentiments les plus louables et les plus sacrés qui ne soient sujets à dégénérer dans les cœurs même les mieux intentionnés, et qui, poussés hors de leurs limites par le souffle hypocrite des méchants, ne puissent coûter du sang et des larmes à la société.

Sans doute nos philosophes ont cru que toutes les ressources de leur ancienne clémence étant épuisées, ils n'avaient plus qu'à déshonorer de toute leur propre corruption la sainteté de la foi, et faire rejaillir sur ses autels toute l'horreur des désordres où se sont précipités autrefois des hommes séduits et inspirés par des esprits inquiets, séditieux, intéressés à tout brouiller, à tout perdre, et qui seraient aujourd'hui les aigles de l'horizon philosophique; aussi, depuis qu'ils ont franchi le pas, on s'est aperçu d'un changement total dans leur humeur. Il semble que le besoin de calomnier, d'être iniques et emportés ait entièrement décoloré leur style, rembruni leur caractère, donné à leur langage je ne sais quoi de rude et de sauvage, qui se communique à leurs productions les plus indifférentes. C'est là l'époque et l'origine de cette littérature chagrine, âcre et fuligineuse, inconnue auparavant, qui a perverti le goût, dénaturé toutes les règles, effacé tous les principes, défiguré tous les talents, confondu tous les genres, et dont les effets contagieux et ineffaçables attesteront à tous les âges que l'esprit philosophique est autant la ruine de la raison que le tombeau de toutes les vertus.

Aussi, à la vue de tout ce fracas de leurs explosions et de leurs déclamations virulentes, tous les yeux se sont ouverts. Quels hommes ! s'est-on écrié en se regardant avec effroi, et que les lumières sont à craindre si ce sont là des lumières ! Etait-ce donc là cette philosophie si bénigne et si douce qu'on nous avait comparée à ces ruisseaux salutaires qui fertilisent leurs bords? Comment cette source si pure s'est-elle changée tout d'un coup en un torrent implacable, qui menace tout, et qui écume et mugit d'une manière terrible contre les digues qu'il ne peut renverser ?

Et voilà encore, mon cher vicomte, une de ces lourdes maladresses qui gâtent tout, et qui a achevé de révéler toute la profonde misère de la philosophie. Pourquoi des chutes

et des méprises si déshonorantes, après s'être annoncé sous un caractère si grand et si imposant? Comment des hommes que le monde devait écouter avec tant de respect et de docilité, ont-ils pu méconnaître l'indispensable nécessité de lui montrer des âmes sublimes, inaltérables, inaccessibles surtout aux convulsions vulgaires de l'humeur et de la colère? Philosophes! si vous ne pouvez absolument vous guérir de la manie de changer la face de la terre et de régenter le genre humain, donnez-vous au moins l'apparence des vertus qui inspirent la confiance, et tâchez de mieux contrefaire la voix et l'attitude de la vérité. Elle n'est ni emportée ni chagrine, parce qu'elle est au-dessus de tout; elle n'est pas brusque et impétueuse, parce qu'elle pèse et qu'elle prévoit tout; elle n'est ni inquiète, ni impatiente, parce qu'elle est éternelle et qu'elle survit à tout. Donnez donc du poids et de la dignité à votre enseignement par l'immutabilité de votre modération et de votre douceur. Si vous connaissez bien le caractère de la faiblesse des hommes, vous devez vous attendre à des contradictions et à des résistances. Leur indocilité est pour un philosophe un motif de longanimité et de patience; ce n'en est jamais un de dureté et de violence. C'est dans la contemplation délicieuse et la pure jouissance des secrets que la vérité lui révèle que le vrai philosophe se console de l'aveuglement des hommes et de l'inutilité de ses efforts pour les éclairer et les rendre heureux. Elle nous ordonne, il est vrai, de tendre de toutes nos forces à établir son règne sur la terre, mais elle ne veut pas que ce soit aux dépens de sa gloire, qu'un zèle amer et précipité blesse toujours. Si vous voulez la faire triompher de l'opiniâtreté et de l'ignorance qui la rejettent, soyez et paraissez heureux de l'intimité de votre commerce avec elle. En faisant dépendre votre repos de la docilité et du respect des hommes, ne voyez-vous pas que vous l'accusez d'insuffisance et que vous dépréciez son pouvoir? Le monde, qui ne la connaît pas, ne peut juger de ce qu'elle vaut que par le caractère et les qualités qu'elle vous donne. S'il ne voit en vous que des hommes communs et ordinaires, sujets comme les autres à toutes les agitations du dépit, à toutes les inégalités de la mauvaise humeur, à toutes les puériles vivacités d'un cœur toujours inquiet et mécontent, l'on vous craindra jusque dans vos dons, et les hommes fuiront la lumière, de peur de vous ressembler et de devenir aussi turbulents et aussi malheureux que vous.

Ce n'est pas tout: vous avez été élevés, comme nous, dans les principes de la foi, et vous ne pouvez oublier combien nous sommes excusables de chérir et d'adorer les nœuds qui nous y attachent; elle nous fait marcher dans une si belle et si douce lumière! elle nous ouvre une carrière si vaste, si glorieuse, si ravissante! Si vous aviez été prudents et humains, avec quels ménagements et par quelles douces gradations ne deviez-vous pas nous amener à l'abandon d'une perspective et d'un espoir qui faisaient tout le charme de notre vie? Songez donc que cette religion que vous avez outragée sous nos yeux avec tant de cruauté, nous sommes accoutumés, dès notre enfance, à la regarder comme le centre et le lien de toutes choses, comme l'âme, le soutien et la grande gloire de l'univers; que nous n'estimons rien que par elle; que toute la nature, que tous les hommes, que tout ce qui a été et sera jusqu'à la fin des temps, n'ont de valeur à nos yeux que celle que leur donne cette religion éternelle qui embrasse tout, et où tout se réunit dans le ciel et sur la terre; qu'en éteignant son flambeau dans mon âme vous me livrez à toute l'horreur du néant; que je ne vois plus rien, que je me fais peur à moi-même; que tout ce que je puis savoir de ce qui me regarde, c'est que, de tous les êtres que la nature renferme dans son sein, je suis le plus malheureux et le plus faible; que je n'ai que douleurs, que peines, que terreurs à éprouver dans le court intervalle qui sépare le berceau où j'ai poussé mon premier gémissement, jusqu'à ce tombeau dont l'approche empoisonne tous mes instants, et qui va dans peu de jours me dévorer et m'engloutir. Sentez-vous ce qu'il devra m'en coûter de regrets et de larmes pour renoncer à une religion où j'étais si grand, et qui m'expliquait d'une manière si consolante tous ces tristes mystères de ma mortalité? Plaignez-nous donc au lieu de nous épouvanter par les éclats d'une colère que nous ne méritons pas, et abordez-nous avec la pitié qu'inspire la vue d'un infortuné à qui l'on doit annoncer la plus désolante nouvelle. Est-il d'un bon cœur d'accabler encore du poids de son indignation et de ses mépris des malheureux qui ne seront que trop désespérés de la vérité terrible qu'on a à leur apprendre? Chargés de nous dire que nos espérances seront vaines, et que notre attente la plus chère, la plus nécessaire, ne doit jamais être couronnée, pourquoi n'apportez-vous pas à l'accomplissement d'un si lugubre devoir la précaution d'une âme honnête et sensible? Pourquoi avez-vous l'inconcevable dureté d'insulter au songe enchanteur qui nous faisait passer de si délicieux moments? Que de mesures à prendre pour avertir celui qui s'était toujours cru l'enfant des rois, qu'il n'a que songé, et que sa destinée n'a rien de commun avec les sceptres et les couronnes!

Jésus-Christ, qui était venu apporter au monde de si riches promesses, et qui avait à nous révéler de si grandes choses; Jésus-Christ, qui nous annonçait que nous étions de la famille de Dieu, que notre règne, non plus que le sien, n'était pas d'ici-bas, que l'univers avec toutes ses grandeurs et tous ses trônes, que le ciel avec toutes ses immensités et tous ses mondes, n'étaient qu'un grain de poussière, comparés à l'excellence et à l'éclat d'une âme immortelle: Jésus-Christ, qui nous apprenait que tout subsistait pour l'homme juste; que le trépas du dernier des élus serait le signal majestueux et auguste de la fin des temps; qu'alors les cieux, la terre, tous les empires et toutes les puissances seraient anéantis, et que nous,

plus précieux que tous ces grands spectacles, sortirions glorieux du sein de ces ruines énormes, pour revoler et vivre éternellement dans notre source immuable : Jésus-Christ, dis-je, qui avait des droits d'un caractère si rare à l'accueil et au respect des hommes, loin de s'irriter de la dureté de leurs cœurs et de leur aveugle attachement à des traditions trompeuses, il les captive par sa douceur : il se les attache par l'emploi des plus délicats ménagements ; il les instruit et les écoute avec une patience, une modération et une bonté dont aucun homme n'avait encore donné l'exemple. Si quelquefois il lui échappe des plaintes ou des reproches, il en tempère toujours la sévérité de quelques traits de sensibilité ; et en mêlant des soupirs et des pleurs à la prédiction des malheurs réservés aux ennemis de sa doctrine, il les force d'avouer que ce n'est pas sa propre gloire qui l'affecte, et qu'il n'est touché que de l'intérêt et du bonheur des hommes. Rien ne le trouble ni ne l'étonne, parce qu'il connaît profondément la misère humaine. L'égalité de sa douceur et la sérénité de son âme sont imperturbables, parce qu'il est lui-même la vérité qu'il annonce et la vie éternelle qu'il promet. On voit bien qu'il trouve au dedans de lui, et dans la plénitude de la science et de la sagesse qu'il vient nous communiquer, cette *nourriture invisible* et précieuse, comme il l'appelle lui-même, *que les hommes ne connaissent pas*, et qui lui donne cette supériorité toute divine qui le console de tout, qui l'élève au-dessus des traits de la contradiction et de la haine. On voit bien qu'il est trop riche de son propre fonds pour s'affliger de ce qui lui manque de la part des hommes, et que ce n'est pas là une de ces âmes ordinaires que leur propre inanition désole, et qui attendent tout du dehors. Aussi, toute la Judée soulevée contre sa personne et contre son enseignement lui laisse tout son amour et tout son zèle pour ses concitoyens, et il ne *change* jamais *sa voix* : c'est toujours le langage du *père* le plus tendre, du *pasteur* le plus assidu, de l'*ami* le plus généreux et le plus vrai. Il n'a qu'un désir, c'est de *donner sa vie pour eux ;* et ce désir, il l'appelle *le désir des désirs ;* le désir qui le brûle, le dévore et l'épuise ; le désir qui absorbe tous ses mouvements et toutes ses pensées ; le désir qui l'oppresse et qui lui *serre* le cœur ; *quomodo coarctor !* Il n'est pas jusqu'aux prodiges qu'il opère pour convaincre le monde de la vérité de sa mission et de la divinité de sa doctrine, qui ne portent l'empreinte de la plus touchante bienfaisance : ils pourvoient tous à des besoins, consolent des malheureux, rassasient des indigents, tarissent des pleurs, reportent la vie et la joie dans le sein de la nature consternée : caractère que la philosophie imite encore moins que tous les autres.

J'ai saisi, mon cher vicomte, les occasions qui se sont présentées de vous parler de Jésus-Christ, parce que vous ne le connaissez pas ; et que le seul tableau de son esprit et de son cœur suffirait pour dévoiler toute la perversité de ses ennemis.

Je ne vous exposerai pas en détail, la conduite des premiers apôtres de la foi. On sait que saint Paul n'a été violent et persécuteur que lorsqu'il était *philosophe*, c'est-à-dire l'ennemi de la vérité, le protecteur de l'hypocrisie, l'instrument de l'orgueil et de l'intolérance pharisaïque. Devenu l'apôtre de Jésus-Christ, toute sa férocité l'abandonne, et une charité inépuisable et sans bornes devient le caractère essentiel de son cœur. Ni le poids de ses chaînes, ni le feu des persécutions, ni le poison de la calomnie, ne peuvent altérer un seul instant la douceur de ses sentiments et de son langage. Plein des secrets divins et en possession de toute la *profondeur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu*, il paraît devant les hommes sans ostentation, sans prétention ; il n'est ni surpris de leur ignorance ni indigné de leur endurcissement. Si les abominations de l'idolâtrie le font *frémir* de zèle et d'horreur au milieu d'Athènes, il concentre ce frémissement au *dedans de lui-même ;* et c'est partout avec les seules *armes de la patience* et de la douceur qu'il entreprend de rendre grand le nom de Jésus-Christ parmi les nations, de le *porter* devant la majesté des Césars, et de planter la croix sur les ruines de tous les temples et de tous les cultes de l'univers. On ne le voit nulle part insulter aux simulacres, ni déclamer avec dureté contre les insensés qui se prosternent devant l'*ouvrage de la main des hommes*. Mais il conduit tout avec cette suavité qui distingue le vrai sage : rien de violent dans son procédé, rien de brusque et de trop inattendu dans son enseignement. Il saisit avec prudence l'occasion d'être favorablement écouté ; et une inscription gravée sur un autel lui fournit le sujet d'une instruction pleine d'énergie et de noblesse. Pour ménager les préjugés, et intéresser des idolâtres à la doctrine qu'il leur annonce, il apporte en témoignage les écrits de leurs poëtes, et semble ne vouloir que les ramener au vrai sens de leurs propres traditions. Même sagesse dans sa conduite envers les Juifs. Il part toujours de ce qu'il y a de plus révéré dans leur nation ; et c'est toujours Abraham, Moïse, les patriarches et les prophètes, qui, par sa bouche, attestent que Jésus-Christ est le Fils de Dieu et le Messie promis à leurs pères.

Voilà, mon cher vicomte, des modèles que les philosophes ont eu le plus grand tort de ne pas consulter. Mais, comme si Mahomet leur avait inspiré son âme et son caractère tyrannique et bouillant, ils auraient voulu tout ravager, tout détruire, tout abattre et nous subjuguer par la frayeur et la violence. Encore celui-ci a-t-il sur eux l'avantage d'avoir au moins laissé subsister un reste de vénération pour Moïse et Jésus-Christ. Il a senti la nécessité de ce ménagement pour les anciennes habitudes, et mieux pénétré que les novateurs de notre siècle le véritable principe des dispositions humaines. Lorsqu'on veut se faire suivre dans des climats inconnus et sauvages, il est de la prudence

de faire espérer à ceux qu'on enrôle qu'ils y trouveront encore quelques figures humaines, et quelques compatriotes de l'ancienne connaissance.

C'est pourquoi ceux qui ne désespèrent pas encore de voir la philosophie se relever de tous les coups mortels qu'elle s'est portés à elle-même doivent exhorter très-instamment tous les philosophes à se défaire totalement de cette roideur et de cette morgue cavalière qui n'a servi qu'à les rendre haïssables et infiniment ridicules. Il faut surtout leur faire bien concevoir que calomnier la religion, et vomir des atrocités contre ses ministres, n'est ni instruire, ni raisonner; mais ajouter à la preuve du délire de l'esprit celle de la petitesse et de la perversité du caractère; que l'emportement des déclamations, que des torrents d'injures, sont du plus mauvais ton, dans des hommes surtout qui ne peuvent comprendre comment des rois peuvent se passer d'eux dans le gouvernement du monde; que tout écrivain qui se respecte doit s'interdire le décri du christianisme, parce qu'il fait loi de l'Etat, et qu'un détracteur public de la religion de sa nation est un citoyen dangereux et punissable; qu'on doit respecter le clergé, parce que la patrie l'honore, parce qu'elle y reconnaît des noms qui lui sont chers et qui ont servi à sa gloire, parce qu'elle y voit les plus fidèles sujets de son prince et les plus zélés conservateurs des principes qui assurent la tranquillité publique, et parce qu'enfin c'est, de la part d'un groupe d'hommes nuls et sans caractère, une fatuité absurde et révoltante de parler avec légèreté de quelque ministère public que ce soit, et avec mépris des hommes qui sont en place.

Lorsque les philosophes se seront corrigés sur ce point, qui est d'une extrême conséquence, conseillez-leur, monsieur le vicomte, de réparer le temps qu'ils ont perdu à déclamer contre la doctrine et les revenus du clergé, en secondant le clergé même dans ses efforts pour ce qui est incontestablement utile aux hommes et à la société. C'est simplifier leur travail et les faire procéder avec sagesse, que de les porter à confirmer d'abord ce qui est bien. Est-il une politique plus fausse et plus mal entendue que de se jeter continuellement dans le chimérique et l'impraticable, que d'entreprendre la réforme de tous les systèmes reçus, que de vouloir changer la marche ancienne des gouvernements, et de ne présenter que des idées de bouleversement et de destruction? N'y a-t-il pas un caractère de philosophie bien plus mûre, plus grave et plus respectable, à ne changer et à ne détruire que le moins qu'il est possible, à rectifier toutes choses, sans paraître y toucher, à rendre les hommes meilleurs et plus heureux, sans exciter de sensation brusque, et en faisant tourner, par des ressorts imperceptibles, au bien général, les défauts et les vices mêmes de la constitution actuelle des sociétés? Les évêques et les prêtres, quelles que soient leurs qualités personnelles, enseignent une morale et prêchent des vertus que tous les princes du monde seraient certainement trop heureux de voir en vigueur dans leurs Etats, et que tous les peuples de la terre auraient le plus grand intérêt de voir gravées dans le cœur de leurs rois. Que les philosophes ne commencent-ils par s'unir aux ministres de la religion, pour inspirer aux hommes l'amour de ce qui est juste, honnête et utile; et que n'ajoutent-ils tous les anathèmes de la raison, de l'humanité et de l'honneur, à tous ceux dont le christianisme foudroie le libertinage, l'intempérance, l'insensibilité, l'avarice, l'égoïsme et tous les vices qui sont dans le sein des empires autant de germes de dépérissement et de décadence? Est-ce assez pour des hommes qui paraissent tout brûlants du désir de sauver l'humanité et la patrie de crier éternellement contre les abus? Discoureurs inutiles! mettez toujours en valeur ce qu'il y a de sain et de raisonnable dans la doctrine de ce clergé que vous maudissez impitoyablement et qui n'a jamais fait aucun mal aux hommes. Vous vous présenterez après cela avec bien plus de bienséance, pour le réformer lui-même, puisque vous voulez absolument y mettre la réforme; et il sera bien plus disposé à respecter vos lumières, à admirer votre sagesse et à se soumettre à votre censure, lorsque vous l'aurez honoré de votre approbation et de votre estime, dans les points où il est sans reproche, et où il a véritablement servi l'humanité.

Eh! pourquoi rougiriez-vous de partager avec les ministres des autels l'inestimable plaisir de faire du bien à vos semblables et de les éclairer sur leurs vrais intérêts? Est-il généreux de ne souhaiter la félicité du monde qu'à condition que vous en serez seuls la cause? Ou croyez-vous le caractère d'évêque et de prêtre incompatible avec le zèle et les inclinations d'un vertueux citoyen? Regardez-bien autour de vous: ne découvre-t-on nulle part aucune trace, aucune attestation de la capacité de l'ordre ecclésiastique pour le soin glorieux de faire du bien aux hommes? Et parmi tous ces monuments immortels et augustes de bienfaisance que vous voyez érigés de toutes parts, croyez-vous qu'il n'y en ait aucun que la religion puisse revendiquer comme le fruit de son inspiration, et dont la misère publique soit redevable à des prêtres? Oh! il y aurait trop d'injustice à prétendre que toutes les ressources qui subsistent pour les besoins de la portion pauvre et souffrante de l'humanité, nous viennent de la philosophie: et l'infirmité, la vieillesse, l'indigence et l'enfance qui trouvent des asiles si sûrs et si multipliés dans l'enceinte de cette immense capitale et jusqu'au fond de nos provinces les plus reculées, ont assurément à bénir et à remercier d'autres hommes que des philosophes.

DISCOURS X.

CONCLUSION.



Ce qui résulte de toutes ces réflexions, mon cher vicomte, c'est que la philosophie de ce siècle n'est que la haine raisonnée de la vraie sagesse ; qu'il ne faut point songer à la rendre bonne et utile aux hommes, parce qu'elle est essentiellement et par son caractère le plus intime, le renversement de tout ce qui peut servir à nous rendre meilleurs et plus heureux ; qu'il faut la craindre et la fuir, parce que ce qui y paraît quelquefois de sain et de louable n'est que l'artifice d'une hypocrisie qui cache sous le masque de la bonne foi le dessein de nous tromper et de nous corrompre ; que sous l'apparence du zèle du bien public, elle forme et nourrit le coupable projet de détruire toute autorité et d'effacer tous les principes des obligations humaines : qu'elle ne feint de nous éclairer que pour nous aveugler davantage ; qu'elle médite la persécution, en affectant la clémence; qu'elle met en mouvement tous les ressorts du trouble et de la sédition, lors même qu'elle ne semble respirer que paix, et ne prêcher que la modération; qu'elle porterait la mort au sein des Etats, si sa force égalait sa perversité ; et qu'enfin ce sont les sentiments, les maximes et les mœurs qu'elle inspire qui ont toujours causé la décadence des sociétés et la ruine de l'ordre public (1).

On est si universellement persuadé de la malignité de l'esprit et des systèmes des in-

(1) Il est généralement dangereux d'entretenir les hommes dans des idées de liberté et d'indépendance: et plus les philosophes ont d'ascendant sur l'esprit des peuples, plus ils doivent être réservés sur tous les points qui sont sujets à de grands abus. Mais on ne peut jamais prêter une intention vertueuse à des écrivains qui affectent de semer continuellement des maximes républicaines, dans le sein d'une nation soumise à un gouvernement monarchique. On est, au contraire, bien fondé à les regarder comme des esprits turbulents et superbes, qui visent toujours à des révolutions favorables aux entreprises de l'orgueil et de la licence. Les écrits d'un philosophe véritablement citoyen doivent être tels, qu'ils ne permettent jamais au peuple d'imaginer qu'il peut être gouverné autrement qu'il ne l'est. Chaque forme de gouvernement a ses inconvénients; mais le pire de tous, c'est qu'on ne puisse empêcher des hommes qui ne sont comptables à la patrie que du tribut personnel de respect et d'obéissance qu'ils doivent à l'autorité, d'abuser les peuples sur des maux inévitables, et de faire servir les imperfections et les désavantages inséparables de toutes les constitutions humaines au discrédit du régime national, et à l'affaiblissement de l'amour patriotique dans le cœur de leurs concitoyens.

Voyez, disent-ils, *les anciens philosophes de la Grèce: que n'ont-ils point fait, dit et écrit pour maintenir la liberté de leurs villes formées en républiques*; car les novateurs les plus dangereux, n'ont jamais manqué de parer leurs inquiètes manœuvres de l'autorité des grands hommes de l'antiquité. Mais la comparaison des philosophes grecs et des nôtres, on doit en convenir, est d'un comique à faire éclater de rire tous ceux qui ont quelque connaissance des uns et des autres : ou bien, tout spadassin qui aime à ferailler, peut, sans se rendre ridicule, se comparer aux Condé et aux Turenne. Cependant, puisque ces messieurs donnent lieu à des réflexions propres à confirmer ce que nous avons dit de la fausseté de leur zèle pour la prospérité publique, qu'il nous soit permis de vous rappeler, mon cher lecteur, quelles étaient les vues et l'esprit de ces anciens sages, à qui nos Lycophrons modernes se comparent si familièrement.

Les philosophes de la Grèce étaient d'excellents citoyens. Ce que les écrivains de l'Histoire ancienne nous racontent de leur zèle pour maintenir la constitution politique de leur pays paraît incroyable. Mais pour être autorisé à les comparer avec les philosophes d'aujourd'hui, il faudrait qu'on pût les convaincre de n'avoir travaillé de toutes leurs forces au soutien de la liberté républicaine que parce qu'il est plus aisé de la faire dégénérer en licence que toute autre forme de gouvernement. Il était naturel que l'esprit démocratique inspirât des hommes qui avaient à instruire et à rendre bons des peuples qui naissaient dans ce régime. Tout philosophe qui propose des vues dont l'exécution demande de grands changements doit être mis au rang des rêveurs inutiles; et s'il s'attache à porter la fermentation dans les esprits, et à attirer sur ses idées une attention qui ne peut que déprécier aux yeux d'une nation le caractère de son gouvernement, il est l'ennemi le plus dangereux qu'une société puisse nourrir dans son sein. La sagesse ne consiste pas à vouloir produire ce qui n'est pas, mais à rendre bon ce qui est. Xénophon, qui connaissait aussi bien qu'aucun philosophe le prix de la liberté, donnait personnellement la préférence à la monarchie sur tout autre gouvernement. Mais il n'en était pas moins ardent que tous ses collègues à entretenir parmi les Grecs l'esprit républicain. Son traité sur le gouvernement de Lacédémone est un des plus beaux chefs-d'œuvre de politique qui soient sortis de la plume d'un philosophe. On y voit qu'aux yeux de ce vaste génie, l'art de gouverner n'est point l'art de méditer, de proposer et d'amener de grandes révolutions; mais l'art de former les hommes tels qu'ils doivent être, de les remplir de l'esprit qui convient à leur situation politique, de les pétrir, pour ainsi dire, sur la forme du gouvernement auquel ils sont soumis, et qui doit toujours être regardé comme nécessaire, unique et immuable. Jamais Lycurgue ne fut mieux loué que par Xénophon, parce qu'aucun philosophe n'a mieux su que lui pénétrer l'esprit et la profondeur des principes de ce grand législateur. Xénophon n'a craint pour les Grecs que ce qui ferait aujourd'hui le le triomphe de nos philosophes, c'est-à-dire le suprême abus de la liberté, l'oubli de toute religion et le mépris des bonnes mœurs. C'était pour les fortifier de plus en plus dans l'estime et la pratique des vertus graves et austères, que ce philosophe s'appliquait à entretenir parmi eux cette disposition de dédain et de haine contre les mœurs efféminées et voluptueuses des Asiatiques, qu'on regardait dans toute la Grèce comme les plus vils de tous les peuples. On sait tout ce qu'il tenta pour rappeler dans Athènes l'amour de la vertu, du travail, de la sobriété et de tous les exercices propres à former des appuis et des défenseurs de la patrie. Si ses conseils avaient été suivis, il eût fait d'Athènes une autre Lacédémone ; et ces deux grandes républiques, au lieu de s'embarrasser et de se heurter l'une l'autre, par l'incompatibilité de leurs humeurs et la contrariété de leurs intérêts, eussent été capables d'opposer, par leur réunion, une force invincible à toutes les entreprises faites contre leur liberté, et de rendre peut-être l'Etat de la Grèce indestructible. Mais tandis que Lacédémone, austère dans ses mœurs, immuable dans ses maximes, inébranlable dans ses desseins et infatigable dans ses travaux, donnait les exemples les plus frappants de ce que peut produire un peuple imbu des principes de la grande et solide philosophie; la fausse, c'est-à-dire une philosophie toute semblable à la nôtre, corrompait et amollissait les Athéniens, à qui il ne coûtait rien d'abandonner leur ville au pillage et à l'incendie au moment même où, sous leurs yeux, les Spartiates immolaient des armées entières de Barbares à la conservation de la liberté commune.

Les philosophes de nos jours ne parlent que de liberté ; c'est-à-dire que sous un nom innocent, et qui est devenu infiniment équivoque sous leur plume, ils aspirent à dégoûter les hommes de la sujétion même nécessaire à toutes les formes d'administration. Mais les anciens qui étaient plus incontestablement les amis des peuples, loin de les porter à étendre le cercle de la liberté républicaine, et de faire servir leurs lumières à effréner l'esprit d'indépendance, ils réunissaient tous leurs efforts contre la pente naturelle des républiques vers l'anarchie, et les repous-

crédules, que ce mot de *philosophe* ne se prend presque plus que dans un mauvais sens. Les ennemis de la religion, en se l'appropriant, l'ont avili au point que l'on craint d'injurier les vrais sages en les qualifiant de *philosophes* : tant l'abus des titres les plus respectables a de force pour les rendre odieux et déshonorants ! On dira de quelqu'un : *Il ne craint ni Dieu, ni les hommes; il méprise et brave tout, excepté les moyens de faire sa félicité personnelle.* Et l'on répondra naturellement : *C'est donc un philosophe.* On a vu de nos jours des malheureux condamnés à l'échafaud, repousser jusqu'au dernier moment les secours de la religion, et expirer en insultant au zèle d'un prêtre qui versait des larmes à leurs côtés. Et les spectateurs ont dit en s'en retournant : *C'était donc des philosophes !* Ainsi toutes les classes d'hommes, tous les rangs, toutes les conditions, toutes les espèces de malheureux, peuvent maintenant obtenir et obtiennent en effet le *grade philosophique.* Ce ne sont plus les sciences de la physique, ni de la morale, ni de la politique, qui décident de l'habileté à porter ce nom qui convenait autrefois à si peu d'hommes. Mais tout petit marquis ignorant qui défend d'un air précieux et profond au précepteur de ses enfants de leur parler de religion et de les conduire à l'église; mais toute petite bourgeoise qui, assise à son comptoir, lit une brochure libertine et sait rire niaisement de ceux qui vont à la messe ou au sermon; mais tout évaporé qui se vante de tromper son père et de ne croire ni Dieu, ni enfer; mais tout valet qui s'applaudit des ruses et des mensonges par où il s'est emparé de la confiance de son maître et en abuse impunément, qui fait gloire de n'avoir ni équité, ni religion, ni conscience; tout cela s'appelle *philosophe*, et l'est, en effet, dans la vérité de la signification que ce mot a acquise depuis que tout se développe et se perfectionne (1).

Cependant des personnes d'ailleurs fort éloignées de prendre la défense de la secte, ont peine à croire qu'on puisse lui prêter le dessein de nous ôter le frein des mœurs et de corrompre les hommes : *C'est assez*, disent-elles, *de précautionner les esprits contre la doctrine des philosophes, et de montrer qu'elle mène à des conséquences infiniment dangereuses. Un tel dessein est hors de nature et de vraisemblance.* Ce n'est point à moi d'expliquer comment celui qui me nuit et qui me perd par un traitement dont les effets sont essentiellement et évidemment malfaisants et destructeurs, peut avoir une intention si déréglée et si inconcevable. J'ai l'évidence du fait le plus visible pour appuyer ma croyance touchant ce mystère de perversité. Supposons, mon cher vicomte, que quelqu'un vous dise : Il y a dans Paris je ne sais quels aventuriers qui, sous le nom de médecins, finiront par nous donner la mortalité, si on vient à les écouter et à les suivre. Ils se vantent de prouver par les meilleures raisons que jusqu'ici on n'a point eu d'idées nettes et véritables de la manière de gouverner sa santé. Ils disent que l'abstinence, la sobriété, l'usage modéré de toutes choses, qu'on regardait comme la base du bien-être physique de l'homme, sont la source de presque toutes les maladies qui l'accablent; qu'on ne vit si douloureusement et si peu, que parce qu'on s'est assujetti à des règles de tempérance et de réserve qui dérangent toute l'économie animale. Selon eux, la diète est mortelle à tous les hommes; et toutes les fois que vous vous imposez une privation, vous augmentez d'un degré votre disposition à périr. La grande maxime de ces nouveaux Esculapes, c'est que pour se donner une constitution robuste et invulnérable, il faut user de tout sans discernement, s'assouvir de tout, s'incorporer tout, s'il est possible, et entretenir cet état de satiété et de plénitude, qui fait, disent-ils, le vrai ressort de la santé et de la vie. Si quelqu'un, dis-je, vous faisait un tel récit, ne trouveriez-vous pas

saient plutôt du côté de la sévérité d'une dépendance totale et universelle, qu'ils ne favorisaient le relâchement de l'obéissance. Ils s'appliquaient à imprimer aux lois, qui étaient simplement écrites et en petit nombre, un caractère de majesté et d'inflexibilité qui les rendît, s'il était possible, aussi fortes et aussi impérieuses que l'autorité suprême de la monarchie la plus absolue Plus ces peuples étaient libres, plus leurs philosophes croyaient nécessaire d'y établir sur les plus solides fondements les règles des mœurs et de la société. Pythagorre, Thalès, Anaxagorre, Socrate, Archytas, Platon, Aristote et une infinité d'autres, remplirent la Grèce des plus beaux préceptes, de cet esprit de zèle, de dévouement et de patriotisme, de cette civilité qui alors ne signifiait pas seulement la douceur des mœurs qui rend les hommes sociables; mais l'homme civil n'était autre chose qu'un bon citoyen accoutumé à se regarder, lui et toute sa famille, comme partie d'un plus grand corps, qui était le corps de l'Etat; qui élevait ses enfants dans cet esprit, qui les instruisait dès le berceau à respecter et à chérir la patrie comme la mère commune à qui ils appartenaient plus encore qu'aux auteurs de leurs jours. « Il y eut aussi, à la vérité, dit M. Bossuet, des extravagants qui prirent le nom de philosophes : mais ceux qui étaient suivis, étaient ceux qui enseignaient à sacrifier l'intérêt particulier, et même la vie à l'intérêt général et au salut de l'Etat; et c'était la maxime la plus commune des philosophes, qu'il fallait, ou se retirer des affaires publiques, ou n'y regarder que le bien public. »

Ainsi, admirez comme les idées se dénaturent et se métamorphosent par le progrès des âges. Le mot de liberté emportait chez les anciens la nécessité de s'enchaîner et de se sacrifier pour le salut de l'Etat; l'amour de la liberté rendait tous les particuliers esclaves des lois les plus pénibles et les plus sévères; il immolait tous les intérêts de l'individu à l'intérêt de la liberté publique. Aujourd'hui ce nom ne fait que réveiller des idées d'égoïsme, d'insubordination, de libertinage et d'impunité. Voilà où aboutissent toutes ces apostrophes érudites, toutes ces maximes grecques, toutes ces sentences platoniques qui donnent une si noble vigueur aux écrits de nos Lycurgues modernes, et qui sont si agréablement répétées dans nos sociétés par tous les *épagneuls* de la philosophie.

(1) Un prophète qui aurait fait cette prédiction : « Un temps viendra où les mots signifieront chose contraire à ce qu'ils avaient signifié auparavant; les actions produiront un effet contraire à celui qu'elles doivent produire : quand on prêchera le silence, on croira qu'il s'agit de subordination; quand on armera le fort contre le faible, le fripon contre l'honnête homme, le valet contre son maître, on criera, vive la justice ! quand on bouleversera tout, qu'on encouragera tous les vices, qu'on brisera tous les liens de la société, chacun s'écriera : Voilà le rétablissement de l'ordre, tous les hommes vont être heureux ! » Ce prophète aurait été regardé comme un insensé; et cependant cet insensé aurait prédit exactement et les effets magiques de la moderne philosophie qui fascine les esprits, et la docilité des esprits qui se laissent fasciner par la philosophie moderne (*Siècles littér., disc. prélim.*).

fort plaisant qu'un autre répondît bien sérieusement à tout cela : *Il ne serait pas prudent d'adopter la recette de pareils docteurs ; mais ils ont sûrement de bonnes vues, et croient nous rendre de bons services. Il ne faut pas les faire passer pour gens mal intentionnés, et il suffit d'avertir le monde de ne pas trop se fier à leur méthode, qui pourrait avoir de mauvaises suites.*

Nos philosophes sont pourtant aussi visiblement les malfaiteurs du genre humain. Il y a plus, ils sont les spectateurs de la désolante révolution que l'esprit philosophique a produite dans les mœurs ; et ils sont forcés de convenir que jamais la jeunesse n'a été plus dissolue, les lois plus méprisées, les devoirs plus négligés, la foi conjugale plus violée, l'autorité paternelle plus méconnue, et par conséquent tous les fondements de la société plus ébranlés et plus chancelants, que depuis qu'un fol enthousiasme a donné la vogue à leurs extravagances. Et cette expérience des maux que leurs systèmes ont déjà enfantés, les a-t-elle rendus plus réservés et plus sages? Les traces si palpables des ravages de la philosophie, ont-elles fait revenir sur leurs pas les philosophes? ont-ils tenté une autre marche, essayé un autre procédé? Les a-t-on vus se désister d'une méthode qui avait si mal réussi, et qui n'avait que rendu les hommes plus faux, plus trompeurs et plus insociables? Ce spectacle, au contraire, d'une corruption plus profonde et plus irrémédiable n'a-t-il pas encouragé leur hardiesse à nous enfoncer de plus en plus dans l'abîme, à achever de nous aveugler sur tous les points, à continuer de nous aigrir contre toute autorité, et de nous dégoûter de toute obligation? Si de tels hommes, mon cher vicomte, nous nuisent si sensiblement et si persévéramment, avec l'intention de nous faire du bien, il faut avouer que cette intention est en eux bien plus inconcevable et plus *hors de nature* que celle de causer notre perte.

C'est assez, dit-on, *de montrer que la doctrine des philosophes conduit à des conséquences très-dangereuses!* Mais si ces conséquences sont identiques à la doctrine même qui les renferme ; s'il est impossible aux philosophes de se dissimuler où la pratique de leurs systèmes mènerait les hommes, si, de plus, les conséquences les plus affreuses et les plus désespérantes que vous puissiez tirer de l'enseignement de la philosophie se trouvent déjà très-explicitement déduites, avouées et publiquement affichées par la philosophie elle-même, n'est-il pas absurde de vouloir lui prêter des vues innocentes, et des motifs de bienfaisance? Quelle plus atroce conséquence que celle-ci : *L'homme ne se doit qu'à lui-même ; il est son Dieu. Il peut et doit employer ses facultés à la destruction de toute force qui veut l'assujettir. Il n'y a ni vérité, ni principe, ni devoir, qui ne soient subordonnés à son intérêt : et la nature l'arme elle-même contre le ciel et la terre, contre les autels et les trônes, s'il y rencontre des puissances qui lui disputent son domaine suprême sur ses actions.* Or ce n'est pas là une de ces conséquences profondément cachées dans le sein d'une doctrine qui paraît saine au premier coup d'œil, ou laborieusement recueillies de mille morceaux épars, à force d'inductions et d'analyses. Ce sont des maximes allouées, reconnues et distinctement débitées par les philosophes. On ne les donne pas à entendre ; on les articule comme les axiomes de la vraie morale et les vrais principes de la félicité humaine. Vous n'avez point oublié, monsieur le vicomte, les monstrueux passages que je vous ai rapportés il n'y a pas longtemps, et il est inutile d'y en ajouter de nouveaux (*Voyez la fin du cinquième discours*). Ce n'est pas ma faute si la bénignité de certaines âmes se refuse à l'évidence des faits qui justifient une inculpation déshonorante pour la philosophie. Je n'ai pas plus d'intérêt qu'un autre à aggraver les torts d'une secte qui n'a besoin que d'elle-même pour se faire apprécier à sa valeur. Je n'ai personnellement à me plaindre d'aucun philosophe : j'ai même l'obligation à ceux dont j'ai lu les écrits, ou entendu les frénétiques discours dans les sociétés, de m'avoir éclairé plus que je ne l'étais sur la nécessité de la religion, et le malheur de ceux qui l'abandonnent. Mais je dirai toujours : Les philosophes n'en veulent qu'à ce qui prime la licence, et ne se proposent que de pervertir les hommes (1), parce que je les vois tels, et que l'horreur d'un pareil caractère ne peut obscurcir la vérité des preuves qui nous forcent de l'approprier aux détracteurs du christianisme. Et ce sont de tels hommes qui ont pu subjuguer une portion nombreuse de nos concitoyens!

On dit cependant que le règne de la philosophie touche à sa fin ; que c'était une crise qui devait avoir son période comme les autres, et qu'on revient déjà sensiblement de l'aveugle enthousiasme qui avait égaré les esprits. Nous devons le souhaiter, mon cher vicomte, pour l'honneur de notre nation et pour le repos de nos compatriotes. Mais il paraît bien que si la philosophie confuse des extrémités inouïes où elle s'est portée, se guérit en effet de la fureur de publier des écrits impies et séditieux, on se ressentira longtemps de la révolution déplorable qu'elle a excitée dans les esprits et dans les mœurs. Nous n'avons que de trop tristes indices de la profondeur et de la durée de la plaie qu'elle a faite à tous les états de la société. L'une des fatalités répandues sur le monde, c'est

(1) Quoi qu'en dise une fausse subtilité, dit l'abbé Trublet, la religion est un frein, et elle empêche bien des crimes. C'est le plus solide fondement des sociétés, parce qu'elle fournit les plus puissants motifs de probité. D'ailleurs, sans elles les autres motifs, qui ne sont qu'humains, perdent beaucoup de leur force. La perte de la foi entraîne aisément celle des sentiments d'honneur. Quand on ne craint point Dieu, parce qu'on n'en croit point, on craint moins les hommes, parce qu'on les méprise, et qu'on regarde leurs jugements comme un effet du préjugé. On craint moins les lois mêmes, parce qu'on craint moins la mort. La religion augmente cette dernière crainte ; et c'est un de ses plus utiles effets par rapport à la société (*Essai de litt.*). D'où cet écrivain conclut qu'il est impossible de concilier la probité avec les système de l'incrédulité. Cet argument se fortifie encore tous les jours.

qu'il ne faut qu'un moment pour détruire ce qui servait à l'amendement et au bonheur des hommes, et que des siècles ne suffisent pas pour extirper ce qui les rend méchants et malheureux. Les écrivains vertueux, ces vrais bienfaiteurs de l'humanité meurent, et leurs ouvrages s'éclipsent avec eux, ou ne servent plus qu'à remplir les vides des bibliothèques. Mais les écrits scandaleux survivent aux hommes pervers qui en ont souillé le monde, et les auteurs des mauvais livres sont les seuls méchants qui exercent encore du fond de leurs tombeaux l'affreux pouvoir de nous corrompre et de nous perdre. Ces livres deviennent, pour ainsi dire, classiques pour tous les cercles oiseux : on essaie de toutes les formes pour déguiser et embellir le poison qu'ils renferment; et la typographie épuise tout son luxe et toute sa magnificence pour décorer les méprisables monuments d'une effronterie qui a préconisé tous les vices et avili toutes les lois. Il n'est pas jusqu'à l'ombre de ce qui a scandalisé l'univers entier à qui on ne s'honore de rendre une sorte de culte domestique; et ces murs de nos demeures, où l'œil de nos pères rencontrait avec tant de joie les symboles innocents et respectables de leurs éternelles espérances, partagent maintenant avec nous la honte de notre dégradation, et n'offrent plus à nos regards que le simulacre du génie malfaisant qui a fermé notre cœur à la vérité et à la sagesse.

Quels funestes présages pour l'avenir, mon cher vicomte ! Et quel est l'homme de bien qui ne frémisse à la seule pensée que ce sera cette jeunesse actuelle, ces êtres indomptables, sans frein, sans mœurs, sans religion et sans aucun principe d'ordre et de conduite, qui seront les pères de famille de la génération prochaine, qui tiendront la balance de la justice, qui partageront les sollicitudes du ministère public, qui auront l'autorité sur nos provinces, et qui décideront de la destinée du pauvre et du faible ? N'est-ce donc pas traiter avec bien de la légèreté le grand et sérieux intérêt des mœurs publiques, que de se consoler du ravage que les systèmes impies y ont porté, par le froid espoir d'un discrédit qui fera tomber tôt ou tard la manie philosophique, et en regardant la vogue de l'incrédulité comme une de ces fantaisies qui passent, et que d'autres modes viendront remplacer ? De pareilles maximes ne sont-elles pas elles-mêmes une suite de cette inertie et de cette *insouciance* universelle où l'esprit de notre siècle a plongé tous les états ? Si quelque vent funeste avait poussé sur nos côtes des essaims d'insectes malfaisants; si nos champs et nos vignes devenaient de plus en plus la proie de leurs ravages; si nous et nos enfants avions tout à craindre des suites de ce fléau; si les Académies, touchées des malheurs qui nous menacent, destinaient des couronnes à celui de tous les physiciens qui trouverait le meilleur procédé pour délivrer nos campagnes de cette désolante engeance, et que le prix fût décerné à un homme qui nous dît qu'*il faut laisser passer cette bouffée*, et nous décharger sur la force destructive du temps du soin de dissiper cette malédiction; croyez-vous qu'on trouvât dans une dispensation et une prudence de cette espèce un signal bien consolant du salut public ? Vous me connaissez assez, mon cher vicomte, pour ne pas donner à cette comparaison, une interprétation contraire à mes sentiments et à mon caractère. Je blâme l'intolérance outrée dans les défenseurs, comme dans les ennemis de la religion; et personne ne désapprouverait plus que moi le zèle qui tendrait à provoquer les rigueurs de l'autorité contre nos philosophes. Mais ce que je veux vous dire, c'est que l'improbation et les plaintes des gens de bien sont marquées de je ne sais quel caractère de découragement et de froideur qui ferait croire que les maux qui nous affligent sont l'effet d'un destin inévitable. Ceux mêmes qui joignent au zèle du bien le pouvoir d'y concourir, se reposent sur des mesures qui sont si incertaines, si inarticulées et si vagues, qu'il n'en saurait jamais résulter une réaction véritable contre le progrès de cette désastreuse contagion.

Que feriez-vous donc, me direz-vous si vous aviez du pouvoir ? Hélas ! mon cher vicomte, il n'est personne qui ne dise : *Si j'avais l'autorité, je ferais ceci, je déferais cela*; et chacun décide de l'usage qu'il ferait de sa puissance pour la destruction des abus, par celui dont il est personnellement le plus affecté (1). Mais l'homme qui se trouve réellement revêtu de cette puissance, avec laquelle il nous semble que nous ferions de si belles œuvres, et qui n'est pas poussé, comme nous, par les petits intérêts de position et de circonstance, se voit arrêté à tout moment par l'image des contrariétés et des obstacles. Plus son exemption des passions qui troublent les particuliers lui laissent de facilité et de tranquillité pour agir avec prudence, mieux il prévoit les suites et les difficultés infinies de l'emploi de son pouvoir. L'autorité imaginaire réforme, coupe et tranche à discrétion, parce que tout est possible à la spéculation. Mais le pouvoir véritable et pratique voit souvent le mal public dans ce qui nous paraît nécessaire au bien commun. Il faut qu'elle combine l'utilité des prohibitions avec la facilité des transgressions, les inconvénients des précautions, la nécessité toujours fâcheuse des fréquentes punitions. Il faut consulter la disposition actuelle des choses, le caractère de l'esprit du temps, la

(1) Un faiseur de livres qui croit que ses libraires l'ont trompé, dit : *Si j'étais roi, je mettrais bon ordre au brigandage typographique. Et moi*, dit le plaideur qui a perdu son procès, *je punirais le parlement de ses injustices. Et moi*, dit le philosophe irréligieux, *je ferais si bien, qu'il n'y aurait plus ni prêtres, ni Bible, ni Eglise. Et moi*, dit le fanatique, *je bannirais ou ferais enfermer tous les incrédules*. En général, c'est à de pareilles inepties que se réduisent toutes les profondes réflexions de nos politiques *au coin de feu*. Nous sommes des enfants qui croyons que tout irait à merveille, si tout allait dans la direction de l'intérêt local ou personnel qui nous touche; et la convenance des choses avec nos désirs particuliers, est l'unique base de l'idée que nous nous faisons de l'ordre général.

nature des ressources qu'on a entre les mains, pour assurer le succès de ses démarches. Car l'autorité s'affaiblit par le défaut de réussite; et c'est toujours aux dépens de sa consistance et de sa dignité qu'elle s'expose à la nécessité de céder à la force mal prévue des conjonctures : considération impérieuse, qui seule rend difficile et pénible l'exercice de toute espèce de supériorité. L'abus des lettres et de la philosophie n'est pas celui qui offre le moins d'obstacle au zèle des dépositaires du pouvoir. Qu'il émane, par exemple, du tribunal suprême des ordres sévères pour la proscription des livres dangereux et la poursuite de ceux qui les ont écrits, l'éclat de la peine infligée au premier violateur pourra bien mettre un frein à la hardiesse de ceux qui l'auraient voulu imiter; mais outre que tout cet appareil laisse subsister le vice intime qui a enfanté les scandales, il en résultera encore infailliblement un désordre qui ne sera pas moins funeste à l'harmonie publique que celui qu'on avait voulu éviter. C'est une division plus grande et une haine plus irréconciliable entre la philosophie et le sacerdoce. Les prêtres ne manqueront pas d'être regardés et traduits par les familliers de la secte, comme les ennemis des gens de lettres. On attribuera à leur intolérance et à leurs manœuvres les entraves mises à liberté philosophique. Les esprits s'échaufferont, et le silence imposé à des langues peu accoutumées à le garder, deviendra lui-même l'époque et la source d'une séparation plus scandaleuse entre le lycée et le temple. Une foule de zélateurs étourdis de la philosophie ne pourra concentrer son ressentiment ; il y aura de la fermentation, de sourdes menées, des ruses souterraines : les explosions viendront à la suite, et tous les jours il y aura des rebelles à punir.

Il réside, mon cher vicomte, dans le sein de la portion vertueuse de nos concitoyens, une force plus victorieuse qu'elle ne pense contre le progrès de la désolation qu'elle déplore. Si vous faites attention au nombre, au caractère et au rang de tant de maisons et de personnages respectables que nous voyons tous les jours prosternés dès l'aurore devant les sanctuaires de cette capitale, ou recueillis devant la sainteté de nos chaires évangéliques, croirez-vous jamais qu'il ne puissse sortir de cette classe qui tient aux plus grands noms et aux plus grandes places, un effort capable de produire dans l'opinion une révolution salutaire au soutien de la foi et au rétablissement des mœurs ? Or cet effort doit être dirigé, non vers le trône, qui n'a pas besoin d'intervenir dans une réforme de ce genre, mais vers nos académies et nos sociétés littéraires qui s'honorent de l'estime des gens de bien, et qui peuvent arrêter plus promptement et plus efficacement le cours des systèmes scandaleux que ne le ferait la solennité même des édits les plus sévères. Que ceux qui s'occupent des moyens d'éloigner de nous l'épidémie qui nous gagne et nous corrompt de plus en plus, tournent de ce côté-là toutes les tentatives de leur zèle. Ce sont les seuls tribunaux qui puissent exercer l'espèce particulière d'autorité que demande la proscription solide et radicale de l'esprit d'irréligion. C'est là que sont les juges des écrivains, les arbitres du mérite, les appréciateurs des talents et les rémunérateurs des travaux. Rien n'inspire plus violemment un auteur qui se prépare à enrichir la république des lettres d'un nouveau livre que le désir d'obtenir les applaudissements et les éloges de ces compagnies justement respectées pour la supériorité de leurs lumières, et qui le seraient bien davantage si elles avaient été de tout temps attentives à réprimer les écarts d'une philosophie arbitraire. S'il n'y avait plus que de la honte à décrier la religion ; si des talents sans l'amour de la vérité et de la sagesse étaient comptés pour rien, et que les portes de nos académies fussent irrévocablement fermées à quiconque aurait une fois souillé sa plume des blasphèmes de l'impiété, il n'y aurait pas un écrivain qui ne craignît même de donner lieu à des soupçons sur ses principes, car alors la sagesse des productions ferait partie du goût et l'on redouterait le déshonneur de passer pour impie, comme on redoute celui de paraître plat et inepte. C'est l'ambition de plaire aux connaisseurs qui détermine le genre et la manière de nos jeunes littérateurs. Ils ne se proposent que d'écrire dans les idées de ceux qui les doivent juger : que ceux-ci donnent à leur zèle contre l'abus des talents et les entreprises d'une philosophie effrénée l'éclat et la publicité qui lui ont manqué jusqu'aujourd'hui. Etablis au milieu de cette immense cité pour faire servir les lumières, l'éloquence, les arts et les sciences à l'utilité publique, n'est-ce pas sur eux que l'autorité doit se reposer du soin de mettre fin à des scandales et à des ravages dont la source est dans leur empire. N'est-ce pas à eux de ne laisser apercevoir à tout écrivain porté à la licence et au décri de la religion, que la perspective d'un blâme ineffaçable et d'une inhabileté irrémédiable à tous les honneurs littéraires ? Les lettres ne sont plus qu'un passe-temps frivole, qu'un vain et stérile amusement, du moment qu'elles ne servent plus à nous rendre des citoyens plus vertueux et plus attachés à nos devoirs. Mais elles déshonorent aux yeux de toutes les nations et de tous les âges ceux qui les cultivent, lorsqu'elles deviennent entre leurs mains l'instrument du vice et de la ruine de toutes les règles. Qui rétablira l'ordre et la discipline foulés aux pieds dans l'empire littéraire, si ce ne sont les tribunaux préposés pour garantir et conserver le dépôt des vrais principes, et contenir dans les bornes du goût, de la sobriété et de la vérité, tout enthousiasme qui veut s'en écarter ? Dira-t-on que la république des lettres est un Etat libre et qu'on ne doit y imposer à personne la gêne des ménagements ? Comme si l'on pouvait s'autoriser d'une maxime si usée et si équivoque pour abandonner ce qu'il y a de plus sacré sur la terre, à la discrétion de l'étourderie la plus indomptable, et que ce fût exercer une tyran-

nie odieuse que d'arrêter l'essor aveugle d'une philosophie qui perd tout ! Quelle est donc cette liberté qui fait tout chanceler autour de nous et qui voudrait livrer à une déprédation générale, la sainteté des lois, du culte et des mœurs de toute une nation ?

D'ailleurs, nos académies n'ont-elles pas un intérêt pressant et personnel pour opposer une résistance publique aux efforts de l'audace philosophique ? Pourraient-elles se dissimuler que les hommes portés à regarder comme une connivence coupable toute indulgence qui se soutient contre l'évidence des plus énormes abus, finiraient par suspecter l'esprit et les sentiments des académies mêmes, et que ces corps, depuis si longtemps en possession du respect et de la considération attachés à la réunion des grands talents et des grandes vertus, se trouveraient exposés à partager avec des écrivains turbulents et dissolus la honte des plus flétrissants scandales ? Quel opprobre pour les lettres, si jamais on venait à ne plus douter que c'est dans le sein de ces compagnies fondées par nos souverains pour régler le bon usage des talents et des lumières que réside le foyer du trouble et de la désolation publique ! Vos prédécesseurs, pourrait-on dire aux académiciens de nos jours, ces hommes dont les écrits ont immortalisé leur siècle et dont les noms inspirent la reconnaissance et la tendre vénération, osaient s'élever publiquement et au milieu de leurs plus solennelles assemblées, contre l'ambiguïté même qui aurait voulu obscurcir ou faire chanceler les principes du culte et de la morale. Et en rendant incontestable aux yeux de toute la nation l'incorruptibilité de leurs sentiments et de leur philosophie, ils imposaient à tous les talents la salutaire nécessité de respecter partout le dépôt inviolable de la foi et des mœurs. Aussi les écrits impies étaient rares, le public, qui en avait horreur, les repoussait aussitôt dans la fange qui les avait produits. On ne les a ressuscités de nos jours qu'à la faveur de la frénésie générale qui a tout adopté, tout admiré, tout recueilli, tout couronné : et vous avez fermé les yeux sur des abus et des entreprises que vos anciens précurseurs auraient foudroyés de tous les anathèmes de la raison, de l'honneur et du goût. Les gens de bien qui attendaient les réclamations de votre zèle pour la vérité et de votre amour pour vos concitoyens, ont vu avec la plus grande surprise ce silence persévérant que vous avez gardé au milieu du désordre et de la confusion de tous les genres confiés à votre garde. La licence enhardie par votre condescendance, a dit, écrit, ramassé, rédigé et publié des abominations sur lesquelles on peut défier les siècles à venir de jamais renchérir, et qu'on peut présenter à tous les âges comme la somme totale des horreurs possibles à la perversité humaine. En fallait-il tant pour faire naître contre vous le préjugé le plus funeste à la gloire des lettres, pour faire soupçonner la sagesse de vos vues, pour décréditer vos jugements, pour déprécier vos fonctions et rendre les titres qui vous distinguent méprisables ou ridicules ? Il est des points sur lesquels les hommes d'un certain caractère ont tort d'être même calomniés. On a été injuste, sans doute, de vous croire les protecteurs d'une philosophie malfaisante. Mais avez-vous été prudents de n'avoir pas rendu cette injustice inexcusable, et de n'avoir pu reprocher à vos accusateurs que de l'immodération et de la témérité ? Ne devriez-vous pas avoir pour vous des faits et des monuments capables de vérifier à la face de l'univers votre indignation contre tout ce que la haine de la vérité et de la sagesse a inventé pour corrompre et déshonorer votre siècle ? Quoi ! vous tenez, pour ainsi-dire, dans vos mains l'âme et la plume de tous ceux qui écrivent ; il n'en est pas un seul qui n'attende de vous sa plus flatteuse récompense, ou qui du moins, ne redoute comme le désespoir de sa réputation le malheur de votre blâme ; et vous voulez n'être pour rien dans une cause qui est si naturellement de votre ressort et où votre influence est suprême et décisive ? Lisez vos propres annales, et voyez si les illustres et vertueux académiciens qui vous ont devancés ont cru que l'intérêt de la religion fût étranger au dessein des institutions académiques. Et le grand ministre dont le nom retentit si justement dans vos assemblées, et qui, dans le temps où il donnait l'existence et des lois à votre établissement, pour faire renaître la gloire des lettres et l'émulation des talents, répandait aussi ses bienfaits sur la Sorbonne, pour assurer la perpétuité et le succès de l'enseignement de la religion ; ce grand homme, dis-je, se serait-il douté alors qu'un jour il naîtrait entre ces deux départements un esprit de contrariété qui les rendrait odieux l'un à l'autre, qu'on regarderait dans certains comités un académicien et un théologien comme les deux extrémités de la philosophie et de la déraison ? La religion était encore alors si incontestablement le point de réunion de toutes les sciences et de tous les états, que le premier académicien qui fonda le prix d'éloquence (*M. de Balzac*), exigea que les discours seraient composés sur des textes de l'Ecriture sainte, et terminés par une prière.

Ce n'est pas, mon cher vicomte, que je désapprouve la suppression des sermons et des prières qui se faisaient autrefois aux séances académiques ; je ne rappelle cet usage que pour vous faire remarquer que dans un temps où le temple des Muses nous offrait des spectacles presqu'aussi saints que celui de la religion, les guides de la littérature n'auraient pas manqué de désavouer, pour l'honneur de la compagnie, celui d'entre eux dont les écrits auraient scandalisé les gens de bien. Il n'y aurait eu non plus aucune sûreté pour les aspirants à la palme pour peu qu'ils se fussent avisés de s'écarter des principes respectés, et de présenter, comme des découvertes philosophiques, les caprices et les légèretés de leurs *pétillantes cervelles*. Mais ce qui a fait tort aux académiciens modernes et favorisé l'accroissement de l'effronterie philosophique, c'est qu'ils

ne se sont pas contentés de supprimer l'hommage public que leurs assemblées rendaient autrefois à la religion, et qui opposait une digue si forte et si respectable aux entreprises de l'esprit de nouveauté. Ils sont tombés dans l'extrémité opposée. Tout ce qui a trait à la religion est devenu insensiblement hors d'usage parmi eux, et s'est trouvé à la fin totalement banni du sanctuaire de l'éloquence, à peu près comme ces formes gothiques dont le goût moderne ne s'accommode plus. Les choses en sont aujourd'hui à ce point, qu'une pièce de littérature ou de philosophie qui laisserait apercevoir quelques nuances évangéliques, ou qui présenterait des idées un peu trop voisines de celles de la foi, ne pourrait être réputée académique. C'est un défaut de costume que les *gens de l'art* ne pardonnent plus. Vous croyez être à l'Aréopage, lorsque vous assistez à ces harangues imposantes, où tous les dieux de la fable enlacés dans la patrie, la liberté et l'humanité déifiées aussi, vous présentent des scènes on ne peut ni plus grecques, ni plus mystérieuses. Ce n'est pas qu'un saint n'y reçoive quelquefois, comme les hommes célèbres des autres classes, un tribut de louanges. Mais pour le rendre présentable, il le faut dépouiller, pour ainsi dire, de son habit de saint, ne montrer que l'homme, et faire à la nature tous les honneurs de ses vertus. On y parlait, il n'y a pas longtemps, de saint Vincent de Paule; et les assistants croyaient qu'il s'agissait de quelque héros athénien ou romain.

Or, on conçoit aisément que dans ce déclin de l'esprit religieux parmi ceux dont le goût fixe celui de la foule des littérateurs, l'esprit de licence et d'incrédulité s'est trouvé débarrassé du seul frein qui pût l'arrêter. Et c'est là qu'on peut rapporter l'époque déplorable de cette liberté étonnante de parler et d'écrire dont il était réservé à notre siècle de donner le premier exemple. Des écrivains que leur propre caractère aurait retenus dans les bornes de la sobriété et de la sagesse, ont cru faire leur cour aux grands maîtres en se rendant effrontés et hardis; et l'idée injuste qu'un corps respectable établi pour guider et juger le talent, favorise les systèmes de l'impiété, s'est tellement fortifiée dans les esprits, que nous voyons tout le *bas peuple* de l'incrédulité s'étayer de l'autorité de nos Académies, comme les fidèles de la religion réclament celle de leurs pasteurs. Tant l'excès de l'indulgence est funeste à la gloire et à la bonne renommée d'un ministère qui donne quelque inspection sur les goûts ou les mœurs des hommes! Car le comble de l'avilissement pour toute association à qui le seul amour du bien public a pu donner l'existence, c'est de se trouver impliquée dans ce qui a causé le scandale et le malheur des hommes.

Que nos académiciens réfléchissent sur cet excès des précautions qu'ils ont prises contre l'inconvénient de paraître superstitieux ou trop dévots. Peut-il y avoir de la philosophie et de la dignité dans l'affectation d'écarter toute idée de religion et de christianisme? Tout y est-il si mystérieux et si étranger au caractère de philosophe ou d'homme de lettres, qu'il ait fallu s'interdire jusqu'à la ressemblance de ce qui appartient à la révélation, et se circonscrire dans une manière toute païenne d'éclairer les hommes et de former les mœurs? L'Évangile, tout profond et tout impénétrable qu'il est dans les dogmes qu'il propose à notre adoration, ne présente-t-il pas à qui veut l'envisager d'un œil sincère un aspect civil et patriotique qui le met dans le ressort de toute fonction établie pour l'instruction des hommes et la prospérité des États? A quoi des philosophes qui nous parlent éternellement de vertu et de morale veulent-ils donc que l'on attribue le soin qu'ils prennent d'éviter en tout la religion, et la crainte qu'ils ont de paraître devoir quelques lumières à la profonde sagesse de sa doctrine? Le retranchement de tout hommage à l'excellence de la foi a-t-il contribué plus qu'il n'a été nuisible à la perfection de l'éloquence et de la philosophie? Cette question mériterait bien que l'Académie réservât une belle palme pour celui qui la traiterait avec le plus de sagesse, de force et de vérité. Ce que nous pouvons dire, en attendant, mon cher vicomte, c'est que quand tout le système de la foi ne serait qu'une fiction, il fournit à la philosophie des vues si profondes et si vastes, et à l'éloquence des spectacles si riches et si ravissants, qu'il ne devrait plus être possible à un homme qui médite ou écrit pour l'honneur de la vérité, d'en détourner jamais ses regards. Nos orateurs et nos philosophes réalisent partout des événements, et vivifient sans cesse des personnages chimériques, pour s'embellir des auteurs qui les ont précédés dans la carrière; et les héros d'Homère et de Virgile et les interlocuteurs de Richardson et de Shakespeare, enfin tous les acteurs et toutes les aventures des romans anciens et étrangers, sont appelés, cités et proclamés comme les modèles uniques et comme les dépôts inépuisables des beautés par excellence. Tout est oracle, tout est évangile, excepté le véritable. Il semble que ce qui manque à celui-ci pour figurer avec tous les autres anciens écrits dans les productions modernes, c'est d'être, comme eux et aussi incontestablement, une fable. Quel travers! Pourrait-on après cela ne pas excuser les hommes de soupçonner que nos académiciens, qui devaient être les conservateurs du goût et des règles, se trouvent eux-mêmes sans y avoir pensé, les dupes du charlatanisme philosophique?

Une réflexion, mon cher vicomte, qui devrait se présenter bien naturellement à l'esprit de nos écrivains, c'est que ceux des génies célèbres du siècle dernier dont on admire le plus les ouvrages dans celui-ci, étaient des hommes qui adoraient l'Évangile, qui s'honoraient de l'étudier, de le méditer et de le proposer à tous ceux qui sont appelés à écrire pour l'instruction et le bonheur des hommes, comme la vraie source des pures lumières. Quel philosophe, quel poëte, quel orateur de nos jours ne sacrifierait

toutes ses prétentions et tous ses projets à l'honneur d'avoir fait un livre tel que le *Télémaque?* Cette production que toutes les nations et toutes les langues du monde ont accueillie et adoptée comme un don que le ciel faisait à tout le genre humain ; ce livre si étonnant, si divin, qui survivra de tant de siècles à tous les tristes et arides écrits qui inondent celui où nous sommes, suppose sans doute dans son auteur l'assemblage de tout ce que la nature a de plus riche dans ses trésors, pour former les âmes supérieures et extraordinaires. Mais doit-on craindre d'ajouter qu'un génie égal à celui de Fénélon n'atteindrait jamais à la hauteur de sa philosophie et de son éloquence, s'il s'attachait à écarter ce que la révélation lui offre de lumières, ou si son cœur était moins touché de la beauté et de la majesté de la religion ? Si vous retranchiez de ce livre ce que les idées et les vues de la foi lui ont prêté de magnificence et de leurs richesses, que résulterait-il de ce changement ? Ce ne serait plus le Télémaque du grand Fénélon. Ce qui resterait après une telle soustraction pourrait bien encore composer un beau monument d'imagination : mais l'ouvrage de l'immortel archevêque de Cambrai perdrait entièrement ce grand et intime caractère qui le distingue des productions du même genre les plus admirés, qui lui donne une supériorite d'intérêt si marquée sur les poëmes d'Homère et de Virgile, et qui en fait comme un fleuve de lumières, dont la douce clarté et la chaleur toute céleste feront d'âge en âge le charme des esprits nobles et les délices des bons cœurs. Je sais bien qu'il existe une classe de lecteurs qui ne veulent ni ne peuvent démêler dans ce chef-d'œuvre les beautés et les traits de grandeur dont la religion seule a pu l'enrichir. Mais quiconque joint au bonheur d'être sincère une connaissance un peu étendue des divines Ecritures, s'apercevra à tout moment, en lisant Télémaque, qu'elles étaient continuellement présentes à l'esprit de l'auteur, et que c'est dans cette grande source qu'il a puisé ce goût sublime de la vérité et cette morale si noble, si touchante, si universelle, ces idées si hautes et si saintes de l'Etre suprême ; enfin, tout ce qui élève son poëme à un degré unique de solidité et d'excellence. Permettez-moi de vous en rapporter le premier exemple qui s'offrira à ma vue en ouvrant cet écrit. Je tombe à cet endroit du quatrième livre : *Hazael s'entretenait avec Mentor de cette première puissance qui a formé le ciel et la terre, de cette lumière infinie, immuable, qui se donne à tous sans se partager, de cette vérité souveraine et universelle qui éclaire tous les esprits, comme le soleil éclaire tous les corps. Celui, ajoutait-il, qui n'a jamais vu cette lumière pure est aveugle comme un aveugle-né. Il passe sa vie dans une profonde nuit, comme les peuples que le soleil n'éclaire point pendant plusieurs mois de l'année ; il croit être sage, il est insensé ; il croit tout voir, et il ne voit rien ; il meurt n'ayant jamais rien vu : tout au plus il aperçoit de fausses et sombres lueurs, de vaines ombres, des fantômes qui n'ont rien de réel. Ainsi sont tous les hommes qui sont entraînés par le plaisir des sens et par les charmes de l'imagination. Il n'y a point sur la terre de véritables hommes, excepté ceux qui consultent, qui aiment, qui suivent cette raison éternelle. C'est elle qui nous inspire quand nous pensons bien ; c'est elle qui nous reprend quand nous pensons mal. Nous ne tenons pas moins d'elle la raison que la vie ; elle est comme un grand océan de lumière ; nos esprits sont comme de petits ruisseaux qui en sortent, et qui y retournent pour s'y perdre.* Quelle richesse, quelle élévation d'idées ! Tout le feu d'Homère et toute la pompe de Virgile excitent-ils un intérêt de cette force ? Lisez maintenant, mon cher vicomte, le magnifique et noble début de l'aigle de nos évangélistes, et vous serez frappé de l'unité d'esprit et de langage qui semble ne faire du poëte que l'organe et l'interprète du généalogiste du Verbe de Dieu.

Quelle majesté, quelles images, quel prodige d'éloquence, dans le *discours* de Bossuet *sur l'Histoire universelle ! On fut étonné*, dit M. de Voltaire, *de cette force majestueuse dont il a décrit les mœurs, le gouvernement, l'accroissement et la chute des grands empires, et de ces traits rapides d'une vérité énergique, dont il peint et dont il juge les nations.. Ce discours n'a eu ni modèles, ni imitateurs ; son style n'a trouvé que des admirateurs.* C'est en effet un phénomène bien surprenant, de voir paraître pour la première fois, depuis tant de siècles écoulés sans que personne eût osé aspirer à partager la gloire des Cicéron et des Démosthènes, un écrivain qui franchit tout d'un coup ce grand intervalle, se place au niveau de ces génies extraordinaires, et s'élève même au-dessus des plus grands orateurs de la Grèce et de Rome. Ne serait-ce là que le triomphe de l'éloquence humaine, et Bossuet ne devrait-il qu'à la fécondité de sa brillante imagination : cette vigueur, cette pompe, cette opulence et surtout ce caractère auguste et imperturbable d'une dignité et d'une sagesse où nous croyons voir reluire tous les rayons de la Divinité même ? Disons, mon cher vicomte, une vérité qui ne peut échapper qu'à ceux qui ne veulent rien voir : C'est que les hautes pensées de la foi ont une force étonnante pour donner aux grands talents l'éclat du prodige, et pour porter le vrai génie à un degré extraordinaire d'élévation. C'est que Bossuet a contemplé dans la grande lumière de la religion, c'est-à-dire de la hauteur même de l'Intelligence infinie, le grand théâtre du monde et toute la suite des grandes révolutions des empires ; et que nous montrant le dessein d'une Sagesse éternelle et profonde, au milieu des vicissitudes qui agitent et qui changent la face de l'univers, il nous fait admirer dans le tableau de tous les royaumes de la terre et de tous les événements humains réunis en un seul spectacle, une économie où tout se meut, se choque, se renverse et se relève par des ressorts divins, et où toutes les histoires du temps, ne sont que les pré-

paratifs de l'histoire de l'éternité et de l'empire indestructible *établi sur le fondement des apôtres et des prophètes.*

Montesquieu, autre génie qui parut aussitôt après Bossuet, et que la nature semble avoir suscité du milieu de notre nation afin de graduer et d'adoucir par ce ménagement la nécessité où nous devions tomber de nous passer de grands hommes; Montesquieu, lorsqu'on veut l'étudier et le suivre dans le travail de ses combinaisons profondes, nous présente, pour le fond la même âme et le même caractère d'esprit que le célèbre évêque de Meaux ; c'est-à-dire que dans l'un et dans l'autre on est frappé de cette capacité prodigieuse d'une raison qui embrasse tout, et de cette supériorité d'intelligence qui sait rassembler et réduire à un résultat simple et intéressant pour tous les âges, la variété infinie des révolutions dispersées dans l'immensité des temps ; mais Montesquieu s'est renfermé dans le période des choses humaines et son dessein ne s'étendait pas au de-là. Bossuet avait réglé ses méditations sur un plan bien plus vaste ; il a voulu lier, si on peut le dire, toute l'économie du monde présent au système éternel de la sagesse suprême. L'un nous tient circonscrits dans le cercle des lois, des mœurs et des passions des hommes, pour nous dévoiler les ressorts des grands événements et nous expliquer la formation, l'agrandissement, le déclin et la ruine des empires. L'autre nous fait contempler, au milieu de tout le mouvement des intérêts humains, et de ce grand fracas des empires et des trônes qui s'élèvent, se heurtent et tombent les uns sur les autres, une puissance invisible et éternelle qui conduit en silence à travers toutes ces agitations et toutes ces ruines, un dessein d'un ordre supérieur, et qui par des ménagements profonds, fait servir toutes les vicissitudes et toutes les scènes des royaumes et des générations qui passent, à l'accroissement et à la gloire de l'empire qui demeurera éternellement. Le premier ne sort pas de l'histoire des gouvernements, pour nous indiquer les principes des grandes secousses qui ont tant de fois changé la destinée du genre humain, et nous laisse au milieu de ce vaste univers, où tout chancelle et se succède, sans nous éclairer sur le dernier dénoûment de tant de spectacles divers. Le second fait tout revoler dans sa source éternelle, et nous présente au delà des temps la ravissante perspective d'un monde stable et incorruptible qui s'élèvera sur les énormes débris de ce globe que nous habitons, et où tout sera transformé dans la splendeur et l'immutabilité de l'Etre infini. Ainsi, ces deux génies dont le siècle d'Auguste se serait enorgueilli, se sont ressmblé sans s'égaler; et l'éloquence a laissé la palme dans la main de Bossuet. O que la religion, mon cher vicomte, donne de fécondité et d'ampleur a tout esprit qui sait l'envisager dans le vrai jour de sa magnificence et de sa grandeur ! Non, il n'y a qu'elle qui puisse former les intelligences extraordinaires, élever le génie au-dessus de lui-même, et le faire s'élancer hors des limites prescrites à tout ce qui est humain. C'est elle qui agrandit toutes les sphères, qui dilate tous les sujets, et qui met l'Infini dans ce qui ne paraît rien à nos yeux. Seule, elle a le don de tout vivifier; elle enfante les prodiges partout où les hommes laissent luire son flambeau, elle imprime à tous les talents, aussi bien qu'à toutes les vertus, le sceau du surnaturel et du divin, et produit les grands hommes, comme elle fait les grands saints.

Il n'est donc pas d'état, pas d'ordre de choses qui n'ait à déplorer le malheur qu'a eu notre siècle, d'écouter les détracteurs de la foi. La même plaie que l'esprit d'irréligion a faite à la masse des mœurs publiques, a desséché la vraie sève de l'éloquence et dénaturé tous les genres utiles à la société. Qu'on rétablisse la religion dans le rang d'honneur et de prééminence qu'elle tenait autrefois dans tous les établissements et tous les ministères de l'Etat, et dont aujourd'hui on voudrait, pour ainsi dire, la déposséder jusque dans l'enceinte de ses propres sanctuaires : alors elle redeviendra l'âme universelle de cet empire qui s'honore des titres du christianisme à la face de l'univers. Bientôt elle regagnera son ancien ascendant sur nos esprits et sur nos cœurs. Nous verrons renaître le règne des grands talents avec celui de cette probité vraie, délicate et solide quelle seule peut nous donner ; car elle est cette *sagesse* pure et sublime *qui vient d'en haut* qui *nous apporte avec elle tous les biens*, qui étend nos lumières, qui donne la vigueur à nos pensées, le discernement à nos vues, la sagesse à nos conseils, l'excellence à nos vertus, la dignité à nos emplois, la réalité à notre vie : c'est elle qui fait les vrais sages, qui épure nos connaissances, qui complète et qui fixe toutes nos idées d'*ordre*, de *goût*, de *beauté*, de *justice et* d'*utilité*, et qui à la fin ramènera toutes nos siences, toutes nos professions, tous nos arts et toutes nos intelligences, à une unité et un concert que rien ne troublera plus.

Telles que soient ces considérations, mon cher vicomte, que je vous ai présentées dans l'ordre où elles me sont venues à l'esprit, je les crois suffisantes pour vous détromper de l'erreur qui vous avait fait jusqu'ici regarder les philosophes irréligieux comme des hommes attachés de bonne foi à la recherche et à l'enseignement de la vérité. J'ai pensé que pour vous servir plus utilement, je ne devais pas commencer par vous donner ces *éclaircissements raisonnés et ces détails philosophiques* que vous m'aviez demandés d'abord *sur les mystères du christianisme* (1). Je

(1) Le dessein de l'écrit dont il s'agit, sera de faire voir que la raison, malgré son invincible impuissance pour pénétrer le fond des mystères révélés, se trouve néanmoins beaucoup plus forte et mieux pourvue pour les soutenir, qu'elle ne le fut jamais sous la plume des incrédules pour les combattre. Il paraîtra dans quelques mois, sous le titre de *Pensées sur la Philosophie de la foi*, et complétera la preuve de ce que nous avons dit dans celui-ci, touchant la fausseté de *la philosophie de l'incrédulité*

vous savais trop prévenu en faveur de ceux qui ont attaqué la foi, pour que je vous crusse capable de sentir sans aucune préparation la force du nouveau *genre de preuves que vous voudriez qu'on eût à opposer à leurs raisonnements contre les dogmes de la révélation*. Maintenant que vous avez un bandeau de moins devant les yeux, et que je ne dois plus craindre pour vous l'illusion d'une estime injuste, je vais m'occuper du soin de vous entretenir selon votre goût et vous préparer des choses directes à votre inclination pour les aperçus philosophiques.

PENSÉES
SUR LA PHILOSOPHIE DE LA FOI.

OU LE SYSTÈME DU CHRISTIANISME ENTREVU DANS SON ANALOGIE AVEC LES IDÉES NATURELLES DE L'ENTENDEMENT HUMAIN.

Préface.

Lorsque M. le vicomte de....à qui j'adressai, il y quelques années, des *Pensées sur la Philosophie de l'Incrédulité*, me pressait pour la première fois de lui communiquer mes idées sur le christianisme et sur les systèmes de ceux qui l'ont attaqué, son dessein, dès ce moment, était que notre correspondance roulât sur des recherches et sur des analyses de l'espèce assez singulière de celles que je lui communique et que je publie maintenant sous le titre de *Pensées sur la Philosophie de la Foi*.

Mais il n'était pas temps alors de présenter des vues d'un genre si grave et si profond, à un homme que d'anciens préjugés et mille engagements de position et de circonstances rendaient incapable d'écouter des raisons et de ne chercher que la vérité. Aujourd'hui qu'il rend aux détracteurs de la religion la justice qui leur est due, et que, délivré de l'illusion d'une fausse confiance, il peut consulter les lumières de son esprit naturellement juste, sage et pénétrant, je me fais un devoir de contenter, autant qu'il est en moi, son goût décidé pour les considérations philosophiques, et de lui faire trouver jusques dans les impénétrables profondeurs des dogmes mystérieux du chistianisme, de quoi se livrer à son attrait pour les combinaisons vastes et sublimes.

Mais vous, mon cher lecteur, qui n'êtes pas obligé d'être du goût de mon vicomte, et qui n'aimez pas à lire ce qui exige une application forte et soutenue, vous me demanderez peut-être pourquoi je présente à tout le public des réflexions qui n'ont pour objet que de satisfaire la fantaisie d'un austère métaphysicien. Je vous réponds premièrement que mon livre n'est ni plus abstrait, ni plus obscur, ni plus inutile que le *Système de la Nature*; et que tout homme qui s'est trouvé en état de se recueillir et s'appliquer assez pour entendre le contenu de ce dernier ouvrage, peut s'engager avec confiance dans la lecture de celui-ci. En second lieu, c'est qu'il peut se trouver dans ce public quelques philosophes de la trempe et du caractère original de M. le vicomte de...; et que ces philosophes rencontreront peut-être, au milieu de mes spéculations et de mes conjectures, quelques coins de vérité et de solidité qui leur seront agréables, et qui pourront servir à détruire quelques-unes de leurs préventions contre la foi. Car il y a dans le monde d'excellents esprits qu'on est fâché de voir rejeter la religion, sans l'avoir jamais bien connue ni bien approfondie, et cela parce qu'elle n'est exposée que dans des écrits qu'on ne lit pas, et qu'on trouve toujours trop dépourvus de philosophie.

Celui-ci, étant fait sur un plan analogue à notre siècle curieux, géométrique et argumentateur, aura, pour attirer l'attention de ceux qui veulent que l'on raisonne, un caractère et un titre qui le distinguent de tout ce qui a été écrit pour la défense de la foi, et qui le rend direct au besoin et aux demandes des esprits difficiles.

Ce n'est pas que ce besoin que l'on a et ces demandes que l'on fait d'entrevoir au moins quelque chose de la profondeur des dogmes de la révélation, puissent jamais être justifiés aux yeux d'une raison sage; mais lorsque la dégénération des choses a atteint un certain degré, et que la confusion des principes et des genres en est au point où il n'est plus possible de reconduire les hommes à la vérité par la voie droite et naturelle, il faut bien imiter, par une condescendance que l'extrême abus de la Philosophie a rendue nécessaire, la marche de ceux qui fuient l'autorité pour ne dépendre que de la raison, et se prêter à leurs inutiles excursions, afin de les ramener par les mêmes détours qui les ont égarés, de leur faire retrouver la religion, s'il est possible, jusques dans les sentiers lointains et sauvages où ils se réfugient

pour l'éviter, et de les y attacher par le lien de l'intérêt même qu'ils ont d'être philosophes et de savoir penser avec profondeur.

Ce ne sont pas, en effet, les progrès de la raison qui ont causé le discrédit de la religion. Les lumières de la philosophie, dans une intelligence noble, saine et énergique, réclameront toujours contre l'injuste accusation dont quelques écrivains irréligieux ont chargé le christianisme, en avançant que ses dogmes renversent et contredisent tous les principes de nos connaissances. Le système de la foi, bien médité et bien entendu, n'aura jamais à redouter le regard d'une raison franche et véritablement philosophique. S'il importait à la sûreté et à la conservation du dépôt des vérités mystérieuses, qu'on les dérobât à la discussion des hommes, ce serait l'examen et le coup-d'œil de la médiocrité qu'il faudrait leur faire éviter, plutôt que l'analyse d'une intelligence qui a de la vigueur et de l'élévation. *Un peu de Philosophie*, dit Bacon, *peut nous écarter de la foi, mais beaucoup de philosophie et de vraies connaissances nous y ramènent naturellement.*

Tout philosophe, en effet, qui aura médité avec quelque application ce qu'il y a de plus mystérieux et de plus inconcevable dans la doctrine du christianisme, pourra se convaincre qu'il s'en faut infiniment que l'opposition de la raison à la foi soit au degré que l'ont prétendu certains détracteurs de l'Evangile; que l'entendement humain, loin d'éprouver, au prononcé des mystères, la révolte qu'inspire l'affirmation du contradictoire et de l'impossible, en devine, au contraire, et en soupçonne la vraisemblance; que plus l'esprit se recueille, s'élève, et s'épure, plus il s'aperçoit que ses idées naturelles se modifient sur celles de la Religion et s'assimilent confusément à ce que la révélation nous apprend des grandeurs de Dieu et des plans de son immense sagesse; qu'en un mot, malgré la *transcendance* invincible des vérités surnaturelles sur toutes les notions humaines, la raison se trouve encore pourvue de plus de lumières et de principes pour les soutenir, qu'elle n'en a jamais prêté aux Ecrivains de l'Incrédulité pour les contester et pour les combattre.

Et voilà, mon cher lecteur, le résultat précis où je rapporte tout le dessein du travail que j'ai entrepris. Vous y trouverez des développements et des analyses qui vous faciliteront la détermination du sens fixe et exact de l'enseignement de la Foi, que presque tous les philosophes de l'irréligion détournent et pervertissent, pour donner plus de poids à leurs raisonnements.

En général, les philosophes de notre siècle se sont montrés trop *anti-théologiens*, et nous autres théologiens avons aussi peut-être été un peu trop *anti-philosophes*. Sans déterminer par où a commencé l'abus et lequel de ces deux excès a entraîné l'autre, nous nous bornerons à observer que l'incrédulité, réduite à sa juste existence, et considérée comme système, ou comme affaire de parti, pourrait bien n'être qu'un effet composé de ces deux causes; et que le moyen le plus efficace pour rétablir la bonne intelligence entre tous ceux que leur caractère ou leurs talents appellent à instruire les hommes, serait que les maîtres de la théologie réduisissent un peu moins sévèrement les droits de la raison, et que les philosophes montrassent plus de respect et d'égards pour ceux de la révélation.

La raison et la révélation s'entendent infiniment mieux que leurs interprètes. Ce sont ces derniers qu'il faudrait accorder; car la révélation sans les théologiens, et la raison sans les philosophes, sont rejetons de la même tige et se confondent essentiellement dans leur racine. Ces deux flambeaux sont sortis du sein de la même lumière; ils ne se dénaturent ni ne se heurtent jamais que dans les mains des hommes.

Par une suite de cette disposition où sont les esprits, je dois m'attendre que certains philosophes me reprocheront de prouver trop peu, et que quelques théologiens me blâmeront de prouver trop. Les premiers seront injustes, en ce qu'ils supposent toujours qu'on ne doit reconnaître comme *vrai* que ce qui se conçoit pleinement; car il est évident qu'il y a des vérités dont le principe n'est pas dans la circonférence des idées humaines, et que par conséquent le fondement de leur *crédibilité* ne saurait consister dans leur accord avec la série de nos perceptions et de nos axiomes. Ce qui vous est proposé comme *excentrique* à la sphère de vos connaissances ne peut être *cru* que sur *l'évidence du témoignage*. La question ne peut donc jamais être de savoir si notre raison alloue ou rejette ce qui nous est enseigné comme faisant partie du *règne divin*; mais elle se réduit à déterminer si l'*attestation* de cet enseignement nous vient aussi de cette source. L'incompréhensibilité, loin d'être une raison suffisante d'incrédulité, devient un caractère de vérité, lorsque c'est de Dieu qu'il s'agit. Il faut à chaque ordre de choses son costume et son empreinte spécifique: et l'obscurité est une trace et comme un *vernis* de divinité, si ce mot se pouvait dire, que la raison elle-même s'attend à trouver dans tout ce qui lui est présenté comme une propriété de l'*infini*. Il faudrait plaindre celui qui s'obstinerait à méconnaître ce principe irréfragable. Son aveuglement serait sans remède, et il n'y aurait pas de puissance dans le ciel ni sur la terre, capable de lui faire recevoir la vérité et pratiquer la sagesse.

Cette réflexion renferme ma réponse à tout ce que pourraient me reprocher les théologiens. Car je n'établis pas la raison juge de la foi, et je n'ai point eu l'intention absurde de courir après la découverte du principe naturel des mystères révélés. Mais j'ai tâché de saisir et de rassembler quelques-unes des *nuances analogiques* par où les vérités naturelles et mystérieuses se correspondent, et de montrer que celles-ci ne tirent que de leur résidence dans l'*infini* le caractère qui les rend impénétrables à tout l'effort

de l'esprit humain. Un mystère divin étant essentiellement une propriété, une conséquence, un développement ou un mode de l'*infini*, il est clair que l'intelligence d'un mystère serait l'intuition directe et distincte de l'*infini*, et que par conséquent l'obscurité d'un dogme religieux n'est pas dans sa vérité précise et explicite, mais dans sa liaison et son unité avec cet *infini* inaccessible, où rien ne ressemble à ce qui se voit et se passe dans les limites de la création.

C'est dans cette combinaison que je me renferme pour établir mes probabilités et mes conjectures. Je ne leur prête pas une importance qu'elles ne peuvent ni ne doivent avoir; je ne les présente que comme des *aperçus* sans conséquence, et comme de simples *hypothèses*, dont j'abandonne l'usage au choix et à la sagesse des philosophes qui sont de bonne foi. C'est enfin comme si je disais à ceux que les raisonnements des philosophes irréligieux ont séduits : *En voici de plus forts en faveur de la foi, et puisés aussi dans les sources de la raison. Concluez de là qu'il n'y a ni sûreté ni prudence à s'en rapporter aux syllogismes et aux dilemmes d'une dialectique ambidextre qui est toujours prête à tout prouver, et qu'on ne doit ni recevoir ni rejeter des dogmes donnés pour divins, sur la garantie d'une perception humaine.*

Mon principal dessein est donc d'établir la nullité absolue de tout ce que les partisans de l'incrédulité ont imaginé d'objections contre les mystères, et non de donner le fruit de mes recherches pour la véritable preuve de leur certitude. J'ai voulu amener tous les *raisonneurs* à reconnaître la nécessité de régler leur croyance sur un principe moins équivoque que l'accord de la foi avec nos idées, et les faire rentrer, sans brusquer leur goût pour les analyses philosophiques, dans le côté lumineux de la foi ; c'est-à-dire dans la grande voie par où tout l'univers a été conduit à la connaissance du christianisme, et où il se déploie dans toute la force de sa vérité et dans tout l'éclat de sa divinité.

Ainsi, vous, sage et religieux lecteur, qui vous défiez avec raison de toutes les idées humaines, lors même qu'elles paraissent appuyer les objets de votre adoration, et qui n'avez besoin, pour être inébranlable dans votre foi, que d'être attentif à cette majesté et à cette force des monuments et des témoignages qui soutiennent, depuis le commencement du monde, tout le corps de la religion, vous ferez, en lisant cet écrit, une réflexion toujours bien solide et bien consolante pour les vrais enfants de l'alliance chrétienne : c'est que si l'intelligence humaine, du fond de ses illusions et de ses ténèbres, croit entrevoir un rayon de la Divinité, et découvrir, dans la sphère de ses perceptions incertaines, quelque chose qui ressemble à ce que la révélation lui raconte de la nature et des plans de l'Etre infini, ce grand Dieu lui-même doit voir bien clairement, dans l'immensité de son inaccessible splendeur, la vérité de ce qu'il nous fait adorer. Qu'il faut en effet que la souveraine raison ait de ressources pour accomplir les merveilles qu'elle nous révèle, s'il est vrai que l'homme, qui n'est qu'ignorance et faiblesse, trouve un moyen pour les faire soupçonner à sa philosophie même !

Il ne sera pas moins salutaire d'observer que si les notions naturelles de la philosophie ont prêté aux organes de l'incrédulité quelques raisonnements qui ont une apparence de vérité, ces raisonnements tombent, pour ainsi dire, un à un ; qu'ils ne sont que des pièces décousues, dépourvues de suite, de plan et de liaison : qu'on ne saurait jamais les résumer en un corps de doctrine ; et que, ne pouvant servir qu'à quereller quelques coins du grand édifice de la foi, ou qu'à susciter de petits embarras sur quelques détails de l'immense économie du christianisme, ils n'ont aucune prise sur cette force d'harmonie, d'unité et de correspondance, qui donne à toute la suite des dogmes révélés une consistance à l'épreuve de tout.

C'est pourquoi je ne me suis pas borné à vous exposer ce que la philosophie de la droite raison peut fournir d'idées et de principes aux esprits exigeants et difficiles, pour les rassurer contre les incompréhensibilités auxquelles la religion les soumet. Mais vous verrez tous les mystères tenir et communiquer les uns aux autres, se rapporter à un même ordre éternel de choses et présenter, dans le concert intime qui les lie à un seul et immuable dessein, le plus grand et le plus divin de tous les spectacles. Vous les verrez jeter, du sein même de leurs impénétrables abîmes, les plus vifs éclats de lumière sur la véritable origine et la dernière destination de tous les êtres ; et si vous n'avez pas d'intérêt à vous aveugler vous-même, vous vous sentirez forcé de rendre gloire à la profonde sagesse de la religion, d'avouer que ces mêmes mystères à qui l'on a tant reproché leur obscurité, dissipent des ténèbres mille fois plus redoutables à la raison humaine, que toutes celles dont ils sont enveloppés eux-mêmes, et que la vraie philosophie, non plus que les vraies vertus, ne se trouve que dans le christianisme.

Je ne dois pas parler de mon style; toute mon attention était à mes idées : il ne m'en restait pas pour le choix et l'arrangement de mes expressions. J'en ai très-probablement employé de temps en temps qui ne seront point allouées des *parleurs* délicats ; mais j'ai moins consulté la grammaire que la logique et n'ai point fait scrupule de préférer au mot de la langue un terme qui n'y est pas reçu, toutes les fois qu'il m'a paru plus propre à mon sujet et plus imitatif de ma pensée.

J'ai fait correspondre directement au texte du livre les notes qui ont un rapport nécessaire au sujet. Les autres, qui sont de plus longue haleine, sont jetées à l'écart, comme des espèces de *dissertations* qu'on peut lire utilement et dont on peut aussi absolument se passer.

En tout, cet ouvrage n'est de la compétence que de ceux qui sont exercés à habiter avec

eux-mêmes et à réfléchir avec quelque profondeur. J'en préviens tous les esprits dissipés et superficiels, afin qu'ils s'épargnent le désagrément de s'empêtrer dans une zone d'idées qui n'est pas faite pour eux, et où ils ne pourraient que s'ennuyer mortellement.

PREMIER DISCOURS.

VUE GÉNÉRALE DU SYSTÈME DU CHRISTIANISME.



Pour vous donner, monsieur le vicomte, une idée sommaire de l'esprit et du dessein de la profonde philosophie du christianisme, il faut remonter aux idées élémentaires qui servent de base à tout le corps de ce grand et majestueux édifice.

CHAPITRE PREMIER.

De l'idée naturelle de religion.

Toute intelligence limitée sent intimement qu'elle ne porte point en elle le principe de son être. Si elle cherche où ce principe réside, son effort pour le découvrir fera bientôt naître en elle l'idée d'une cause (1) qui ne dérive de rien, qui renferme en elle-même la raison pourquoi elle est, et par conséquent la raison de toute réalité et de toute existence. Elle acquiert dès lors la perception distincte de sa correspondance essentielle, intime et imperturbable avec l'Infini.

Cette correspondance est immuablement et nécessairement la règle qui fixe et détermine l'usage de sa capacité de penser, de vouloir et d'agir. Si elle exerçait son activité dans une direction qui tendît à effacer en elle l'impression et le sentiment du rap-

(1) Dieu ne nous est naturellement connu que sous la notion précise de *cause*. Lorsque nous voulons chercher quelle est la nature de cette *cause*, toutes nos idées se trouvent noyées dans un abîme, et nous n'avons que des mots humains pour exprimer des choses divines.

« L'inconvénient augmente, dit l'auteur du livre de la Nature, lorsque nous voulons scruter ses desseins suprêmes : nous balbutions, nous nous trompons ; l'erreur est inévitable. Nous raisonnons en hommes des ouvrages d'un être qui agit en Dieu.

« Les peuples les plus sages et les plus polis de l'univers, les Egyptiens, les Grecs et les Romains tombèrent dans l'absurdité la plus étrange en agrandissant l'idée de la Divinité de toutes les qualités humaines bonnes ou mauvaises. Au temple ils exaltaient la gloire et la sainteté de leurs dieux, l'hyperbole n'était point épargnée. Dans leurs livres ils les chargeaient des noirceurs de l'envie, des excès de la cruauté, des horreurs de l'impudicité ; et, par un délire de la superstition, ils faisaient monter le vice et la vertu des objets de leur culte à un degré d'atrocité et de perfection imaginaires dont ils n'avaient aucune notion.

« Des philosophes s'élèvent fortement contre l'extravagance de leurs concitoyens ; malheureusement ils outrèrent la raison. Pour délivrer les dieux de l'amour, de la haine, de la colère et des autres faiblesses de l'humanité, ils leur refusèrent cette bienveillance céleste que nous appelons *Providence*. La Divinité d'Epicure, oisive au plus haut du firmament, voit avec indifférence les mortels ramper sur la terre comme un essaim de vils insectes qui se jouent sur un grain de sable, et dont les jeux imbéciles ne l'affectent point. »

L'extrême dégénération de l'idée de Dieu et de tous les principes religieux chez les anciens peuples d'Egypte, de la Grèce et de Rome, atteste deux choses qu'on doit bien remarquer : 1° l'indélébilité du sentiment que nous avons de l'existence d'une *cause* suprême, éternelle et indépendante ; car les Egyptiens, les Grecs et les Romains eussent été des athées plutôt que de souiller la Divinité de tous les vices de la dépravation humaine, s'il n'était dans la nature de l'homme de voir et de sentir que le monde a un *Auteur*, et s'il était aussi aisé d'effacer de notre âme les premières vérités que d'y éteindre les premières vertus. L'homme corrompu s'est trouvé réduit à l'alternative d'anéantir la Divinité ou de lui prêter sa perversité ; ce dernier parti lui a paru le moins violent. 2° Cette dégénération prouve aussi la force et l'immutabilité du sentiment qui nous force de reconnaître nos rapports et notre correspondance avec la *cause* souveraine de toute existence. Puisque les méchants ont mieux aimé conserver les temples et les exercices du culte, en se réservant de modifier leur idée de *Dieu*, sur leur intérêt d'être impunément passionnés et féroces, que de s'isoler de toute *cause* première, il faut bien qu'ils aient trouvé ce dernier expédient trop absurde et trop brutal, et qu'ils aient été vaincus par l'évidence de la communication qui doit subsister entre les puissances célestes et les intelligences créées. Si Epicure vient ensuite détruire toutes nos relations avec la Divinité, c'est qu'il avait saisi la vraie raison pourquoi les hommes l'avaient chargée de leurs passions et de leurs vices, et qu'il a voulu profiter de la facilité que lui donnait une telle extravagance de tourner ses concitoyens en ridicule, pour accréditer une autre extravagance. C'est comme s'il eût dit : « Vous donnez vos penchants aux dieux pour adoucir l'austérité des devoirs que vous imposeraient vos rapports avec eux, si vous vous les figuriez plus parfaits et plus saints que vous. Mais vous pouvez leur laisser les attributs qui leur conviennent sans que vous ayez rien à perdre du côté de la liberté dont vous voulez jouir ; il n'y a qu'à les rendre indifférents à tout ce qui se passe au dehors de l'olympe. Par là vous ajouterez à l'avantage d'être exempts de toutes craintes celui de penser des dieux d'une manière digne de leur grandeur. » Toute commode qu'était cette doctrine, elle n'a pu prévaloir, et le monde a continué de se prosterner devant des autels et d'offrir des sacrifices.

Ce n'est donc pas pour avoir voulu *chercher quelle est la nature* ou *scruter les desseins suprêmes* de la *cause* éternelle qui donna l'existence à l'univers, que les anciens peuples sont tombés dans de si grossières méprises. La réflexion n'a pu enfanter des absurdités qui ne peuvent se soutenir contre la plus légère attention. Mais il faut dire que cette dégradation du sens humain date de l'époque où les hommes, abrutis par tous les genres d'excès et de désordres, se sont trouvés incapables de penser et de *réfléchir*, et par conséquent fort à l'abri de la tentation d'approfondir l'essence de la Divinité et de pénétrer ses desseins. Les recherches même les plus présomptueuses de la raison humaine, touchant les plans de Dieu, ne peuvent conduire ni à multiplier la Divinité, ni à lui approprier nos vices, parce que de telles erreurs ne peuvent procéder que d'un vide d'idées, et que des écarts de l'espèce de ceux où se sont jetées les nations idolâtres, ne s'expliquent que par la stupeur de l'ignorance jointe à l'extrême corruption du cœur.

De plus, il ne s'agit ni de trouver ce que c'est que la Divinité, ni de découvrir ses desseins, pour déterminer comment l'homme en doit penser et comment il doit exercer ses facultés. Le bon sens nous dit que la *cause* éternelle de l'univers est *une* ; qu'elle est la souveraine *vérité* ; qu'elle est par conséquent à elle-même son centre et sa fin. Le bon sens nous dit de même que toute intelligence limitée dérive de cette raison centrale et universelle, que tout *dérivé* étant dépendant de son principe doit suivre les mêmes lois et se mouvoir dans le même sens. Voilà le premier germe de l'idée de *religion*.

port par où elle communique à l'Infini, elle dénaturerait tout le caractère de sa constitution, démentirait sa dépendance, pervertirait sa destination et renverserait l'ordre sacré et éternel de toutes choses.

Voilà d'où est sortie l'idée générale de religion; car ce mot n'exprime que *l'accord des actions et des habitudes humaines, avec le rapport et la correspondance qui lient les hommes à l'Etre infini.*

CHAPITRE II.

De l'idée naturelle de morale.

En paraissant au monde, nous trouvons autour de nous d'autres êtres avec qui nous avons l'unité de nature et le rapport de ressemblance. Nous naissons à côté de nos pères, qui étaient nés eux-mêmes à côté de de nos aïeux, et nous demeurons au milieu d'eux jusqu'à ce que nous devenions, à notre tour, les chefs d'autres familles.

Il est donc sensible; 1° que la société est l'état naturel du genre humain; 2° qu'une seule famille est l'origine de toutes les sociétés répandues aujourd'hui sur la face de l'univers; 3° qu'il subsiste entre chaque individu humain et tout le corps de la société une correspondance naturelle, fondée sur l'unité du sang; 4° que le concert et l'harmonie entre les membres qui composent les sociétés, et les sociétés qui composent le genre humain, sont voulus par l'ordre immuable et essentiel des choses.

C'est de cette combinaison que se forme l'idée naturelle de la *morale*, qui n'est autre chose que *: l'accord de nos actions et de nos habitudes avec les rapports qui nous unissent aux autres hommes.*

CHAPITRE III.

De l'idée naturelle de justice

Cette idée est composée des deux précédentes. C'est-à-dire que l'homme *juste* est celui *dont les actions et les habitudes sont conformes à sa correspondance avec l'Etre infini et à son unité avec ses semblables.*

CHAPITRE IV.

De l'idée naturelle de vertu

Vertu suppose effort et résistance. Si l'homme était nécessairement juste, ou que rien de ce qu'il doit à Dieu et à la société, ne coûtât à sa faiblesse, il aurait l'innocence sans avoir la vertu, qui signifie, une *détermination de la volonté à préférer la justice à l'intérêt des goûts et des jouissances personnelles.*

CHAPITRE V.

De l'idée naturelle de gouvernement.

Il réside dans le sein des sociétés une force totale, composée des forces partielles des individus qui la composent. La contrariété et l'incompatibilité des passions personnelles empêchent que ces forces dispersées ne conspirent et ne se combinent invariablement pour atteindre un but unique et commun.

D'où il suit que la force totale ne peut produire et maintenir l'unité et le concert public, si elle ne s'articule et ne s'organise sous une forme qui la concentre tout entière dans un espace déterminé. De là, l'idée générale de régime ou de gouvernement, idée qui se dénomme et se modifie selon les diverses latitudes dont est susceptible l'espace où la force publique se circonscrit (1).

(1) Cette idée de *gouvernement* étant élémentaire et antérieure à toute recherche sur l'état dans lequel l'homme a été créé, elle ne doit exprimer que la manière naturelle dont une *collection* d'hommes contigus les uns aux autres dans une circonférence déterminée, doit, à force de se voir, de se rencontrer et de s'entrechoquer, prendre une forme harmonique. C'est que toute idée tirée de la nature des choses est une idée *abstraite* et indépendante de ce qui est d'institution et d'établissement.

En effet, si le Créateur eût peuplé la terre d'hommes dès le commencement, par autant de volontés spéciales et de créations parallèles, que chaque individu eût été fait *à part*, et posé à côté de son semblable, sans avoir autre chose de commun avec lui que la ressemblance, il serait impossible d'expliquer la formation des sociétés et l'origine des gouvernements et de toute autorité humaine, autrement que par une *convention* que la nécessité de s'entendre et la lassitude de se froisser et de se détruire auraient suggérée aux premiers habitants de notre globe. Car il n'existe, dans cette supposition, aucun principe naturel de correspondance, de régime et d'indépendance, et l'homme est *libre*, selon toute l'étendue que ce mot peut avoir; en sorte qu'il paraît au monde aussi étranger à tout ce qu'il y trouve, que s'il était lui seul toute la création.

Ainsi, ce qui a été écrit de plus solidement et de plus profondément raisonné sur le *pacte social* ne se trouve calqué que sur une *abstraction* et une pure hypothèse, qu'on doit bien se garder de prendre pour un principe; car elle est évidemment démentie par une vérité de fait, qui est que les hommes naissent *attenants* les uns aux autres, et ne peut être passée à aucun spéculateur qu'à titre de *postulatum* géométrique.

Quelque saines et quelque utiles que soient les conséquences où conduit l'usage que quelques profonds écrivains ont fait de cette *supposition* pour établir les devoirs des souverains, pour modérer l'autorité des gouvernements et régler les droits des nations, on ne doit pas leur donner une latitude que désavouent l'ordre véritable et l'état primitif des choses. Il ne peut jamais résulter un bien de ce qui nous écarte de la nature et de la vérité. Il peut être très-bon que les dépositaires du pouvoir se comportent comme si leur supériorité leur venait de ceux qui leur obéissent; parce que, dans toutes les suppositions, elle ne leur est donnée que pour servir les hommes et les rendre bons et heureux. Mais il ne peut jamais être salutaire que les sujets d'une puissance regardent, contre l'évidence de l'ordre établi, l'autorité qui les régit comme leur propre ouvrage, et comme l'effet d'un arrangement que les circonstances ont produit, et que d'autres circonstances peuvent changer ou détruire.

La nature et l'expérience s'accordent avec la religion pour nous apprendre que tous les hommes descendent les uns des autres, et qu'ils sont tous sortis d'un seul. Adam, s'il vivait encore, serait donc le roi naturel de toutes les nations de la terre; car l'étendue actuelle du genre humain n'est que l'accroissement de sa famille, sur laquelle il conserverait la même autorité qu'il exerça sur ceux de ses enfants qui vécurent avec lui. Ou si, dans cette supposition, l'autorité originelle se trouvait partagée en diverses puissances, ce partage ne serait que le dédoublement de la même souveraineté, et rien ne pourrait effacer dans le père commun de toutes les générations humaines son caractère essentiel de chef et de conducteur de ses enfants, de sorte que tout empire relèverait naturellement de lui, comme du centre de toute paternité et de toute autorité (*a*).

(*a*) Donc le régime monarchique est celui qui se rapproche le plus de la nature et de l'ordre originel des choses; il est par conséquent la plus parfaite de toutes les formes sociales.

CHAPITRE VI.

De l'idée naturelle de politique.

La politique consiste dans *la connaissance des hommes, de leur caractère universel et local, et dans l'emploi des moyens de faire servir au soutien de l'ordre public leurs qualités et leurs défauts dominants.*

CHAPITRE VII.

De l'idée naturelle de législation.

On appelle ainsi *l'expression publique du système selon lequel le gouvernement veut pourvoir à la stabilité de l'harmonie sociale, et réagir contre tout principe destructeur de l'unité.*

CHAPITRE VIII.

Réflexions sur cette suite d'idées élémentaire (1).

Si ces notions sont fondées sur la nature des choses, et qu'elles dérivent essentiellement du rapport indestructible qui subsiste entre Dieu, l'homme et la société, elles peuvent servir de règle invariable pour déterminer le jugement qu'on doit porter de tous les systèmes de philosophie, de religion et de morale, qui ont paru depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours. Le moindre défaut qu'on pût reprocher à un enseignement qui n'aurait pas pour base ces principes éternels et primitifs, ce serait son inutilité : car il n'y a de bon pour l'homme que ce qui l'aide à soutenir le concert de ses facultés, avec le le double rapport qui l'unit à l'Infini et à ses semblables. Ce n'est que dans ce concert que consiste la perfection de la nature humaine, c'est-à-dire sa justice et son bonheur.

Mais il faudrait reprocher à une doctrine qui viendrait obscurcir ces premiers éléments de toute vérité et de toute sagesse, le tort infiniment grave de nuire aux hommes. Il ne saurait leur arriver rien de pire, que de perdre le sentiment de leurs rapports : c'est le dernier degré de dégénération où ils puissent tomber. On peut partir de cette considération, pour apprécier selon leur juste valeur les idées extraordinaires de quelques philosophes du dix-huitième siècle.

L'*état de société* est donc une œuvre de la création ; c'est un mode de la nature humaine qui ne tient pas plus à ce qu'on appelle *pacte* ou *contrat*, qu'il ne dépend de nous de naître sans pères et sans mères : car toute *société* est une *fraternité*, et tout *gouvernement* une *paternité*. Dieu a créé la première société comme il a créé les premiers arbres et les premières plantes, c'est-à-dire que la *forme sociale*, telle qu'elle s'est déployée par la succession des temps et des générations, est le produit de la perfectibilité native de l'espèce humaine, comme les fleurs brillantes dont se couvrit le premier rosier que le souffle du Tout-Puissant tira du sein de la terre, ne furent que le développement de sa création et de la substance qui résidait déjà en lui, lorsqu'il n'était encore qu'une tige faible garnie seulement d'un léger rameau.

Ce mot de Moïse, *Masculum et feminum fecit eos*, est la réfutation complète de tous les systèmes imaginés pour établir une distinction sérieuse entre l'homme *naturel* et l'homme *social*.

(1) Que ceux qui trouveraient ces principes trop rapidement exposés veuillent bien se souvenir que tout ceci n'est qu'une très-légère indication préliminaire, et que les choses ne se peuvent développer que par leur rapprochement de tout l'ensemble des vérités auxquelles elles correspondent.

CHAPITRE IX.

Propriété du système chrétien.

Le caractère essentiel de la philosophie du christianisme est de donner une force et un ascendant infinis au sentiment de notre correspondance et de nos relations naturelles avec la Divinité, et avec tout le corps de nos concitoyens. D'où il résulte que le plan en a été tracé sur la nature, et exécuté sur l'idée fondamentale selon laquelle l'homme paraît dans l'univers posé entre l'Etre souverain dont il est l'œuvre, et la société dont il devient partie.

Ce système a donc une solidité et une excellence indépendantes de la haute origine que lui ont donnée ses premiers défenseurs ; et les hommes le doivent accueillir et respecter, avant même d'avoir vérifié l'autorité que s'attribue le premier sage qui l'a proposé au monde.

Mais il faut, pour rendre sensible cette considération, appliquer séparément la sanction chrétienne à chacune des idées naturelles que nous venons d'articuler.

CHAPITRE X.

Comment l'idée naturelle de religion se modifie dans le système du christianisme.

Dans l'économie du christianisme, l'homme est éternel et il a la même raison que Dieu de ne se reposer que dans la vérité, qui ne périt jamais. Les rapports par où il communique à l'Infini se multiplient et se fortifient dans tous les degrés possibles à sa nature. Sa nature est même adoptée dans l'excellence et l'immutabilité de celle de Dieu, par l'accomplissement du plus vaste et du plus profond dessein qui ait pu être conçu dans l'immensité de la souveraine intelligence. Car, pour rendre l'homme un équivalent de divinité, la sagesse du Tout-Puissant s'en est approprié la nature, l'âme et les organes, et nous fait ainsi subsister dans l'unité de sa perpétuité et de sa gloire. Par là, *l'ordre humain* s'insère et se confond dans le *règne divin*, et notre correspondance naturelle avec l'Infini se change en une unité éternelle et indivisible.

Si donc l'idée originelle de religion résulte de nos rapports avec l'Auteur suprême de notre être (*chap.* I), cette idée si intime et si ineffaçable ne contracte-t-elle pas un bien sublime caractère, lorsqu'elle se va développer dans la grande lumière du christianisme, et ne s'y trouve-t-elle pas agrandie et fortifiée de tout ce qui peut jamais lui survenir de plus magnifique et de plus riche ?

CHAPITRE XI.

Comment l'idée naturelle de morale se modifie dans le christianisme.

Cette idée portée dans la philosophie de

l'Evangile, s'y accroît et s'y dilate, en raison de la dignité et de la grandeur à laquelle nous y voyons élevés tous nos frères. Rien n'est si majestueux et si vénérable sur la terre, que la société vue dans la perspective où la foi chrétienne l'expose à nos regards. Car elle ne lui donne point un sort ni une destination inférieure à celle de la société qui résidait dans le sein de Dieu, avant qu'il n'y eût un univers et des hommes ; de sorte que celle du temps, déjà marquée ici-bas d'un caractère divin, par sa consubstantialité avec le Verbe du Très-Haut entré dans l'espèce humaine, ne subsiste plus que pour être transportée dans celle de l'éternité, et ne former avec elle qu'un seul et dernier empire, qui ne subira jamais aucune révolution.

Voilà donc nos rapports avec le reste des hommes, soutenus de toute la force du plus vif et du plus impérieux intérêt qui pût être inspiré à notre passion de durer et de nous étendre ; et par conséquent le principe de la *morale*, appuyé sur l'Infini (*chap.* II).

CHAPITRE XII.

Comment l'idée naturelle de justice se modifie dans le christianisme.

Notre idée de justice s'agrandit et se fortifie de tout ce qui augmente la force et la sainteté des rapports par où nous communiquons à Dieu et à la société (*chap.* III). Or nous venons de voir (*chap.* X *et* XI) comment le christianisme dilate et multiplie notre correspondance avec la Divinité et avec les autres hommes.

CHAPITRE XIII.

L'idée naturelle de vertu considérée dans la lumière du christianisme.

Puisque l'idée de *vertu* suppose la nécessité de lutter contre des penchants ou des passions qui nous meuvent dans une direction contraire aux rapports qui nous lient à Dieu et aux hommes (*chap.* IV), il en faut conclure que notre constance dans la *justice* ne peut être que l'effet de grands motifs combinés avec une grande force. Or ce principe victorieux qui soutient la volonté humaine dans une position directe à ses relations, et qui la défend contre l'ascendant des habitudes contraires, ne se trouve que dans l'économie de la foi chrétienne.

Ce n'est que là, en effet, que l'intérêt d'être *juste* se confond avec celui d'exister, de se rendre indestructible et d'atteindre la hauteur de l'Infini. Ce n'est que là non plus que la force de Dieu habite dans l'homme, et qu'un homme qui est Dieu fait circuler la totalité de la vie dans tout ce qui est de sa nature et de son sang.

Ainsi ce mot *vertu* devient si auguste et si sublime dans le christianisme ; il y acquiert un si grand sens et une telle immensité, que s'il était un philosophe qui eût entre ses mains la démonstration de sa fausseté, il devrait, pour le bonheur du monde, bien cacher une si fâcheuse possession et souhaiter pour lui-même qu'on la lui ravisse.

CHAPITRE XIV.

Nuance que prend dans le système chrétien l'idée naturelle de gouvernement.

En recueillant ce que nous avons dit sur cette idée (*chap.* V), il en résulte que par *gouvernement* il faut entendre ce qui est dans une société *l'organe de la force publique, pour le maintien du concert et de l'unité générale.* Mais les choses ne se combinent ni ne s'ordonnent ainsi d'elles-mêmes. C'est pourquoi les philosophes, toujours occupés de la recherche du principe des choses, ont commencé par supposer un temps où les hommes vivaient isolés, les uns des autres et où tout était sauvage sur la face de la terre. Car la philosophie n'explique rien sans chaos. Elle fait éclore le monde social, ainsi que le monde physique, de la confusion et du désordre, et se figure que le spectacle de la société est l'effet simple d'un pacte que les hommes ont conclu à force de se rencontrer, comme elle avait imaginé que celui de la nature était sorti du mouvement et du choc de la matière.

En partant d'une telle supposition, il était très-facile de prouver que *l'homme est né libre et indépendant ;* et très-simple qu'à la longue cette formule acquît toute l'irréfragabilité d'un premier principe. Ce n'était que répéter au moral ce qui avait été dit au physique, savoir, que *la matière est originairement indifférente à tout*, et que la nature ne lui demande ni d'être de l'or, ni d'être du fer. Si l'on s'est moins passionné de nos jours sur le dernier de ces deux faux axiomes, c'est qu'il tire bien moins à conséquence que l'autre, et qu'il n'est d'aucun service pour régler les sentiments et les mœurs.

Malgré ces belles spéculations, ceux qui s'en sont tenus à la simplicité de l'expérience ont continué de croire tout uniment que l'*état de nature*, ainsi que la matière universelle, sont des idées chimériques, et que l'institution de la société, comme la détermination spécifique des substances physiques, date de l'origine de toutes choses.

Ce n'est pas que l'hypothèse d'un pacte social ne conduise à des résultats vrais ; mais elle ne peut mener à la vérité, que comme les *demandes* des géomètres les mènent à établir leurs démonstrations ; c'est-à-dire, sans être elle-même ni vraie, ni vraisemblable.

Il y a donc bien de l'équivoque à dire que *l'homme est né libre.* Car il s'en faut infiniment que ce prononcé soit incontestable, si l'on veut qu'il signifie que *l'homme naît isolé de tout rapport avec ses semblables.*

Quoi qu'il en soit, il est toujours très-clair que, dans les idées de la philosophie, nos devoirs envers le *gouvernement* n'ont de sanction que dans la cession que chaque citoyen est censé lui avoir faite de sa part de force, et de son droit naturel de l'exercer

pour sa conservation et sa défense. Or l'homme qui trouve, en venant au monde, la marche des choses ainsi disposée, y voit bien moins le devoir, que la nécessité d'y conformer la sienne, et il y redoute bien plutôt l'action d'une force invincible qui le subjugue, qu'il n'y révère l'exercice d'une autorité sacrée qui le régit. Pour peu même que la puissance à laquelle il se voit soumis, contrarie les vues de son intérêt personnel, il ne tardera pas à désavouer dans son cœur l'engagement que ses pères ont pris pour lui. Il se regardera comme puni de la faute des premiers hommes, et maudira le pacte social, comme une espèce de péché originel qui le dépouille de sa plus belle prérogative. On sait que cette façon de voir les choses n'a pas laissé de donner une teinte assez singulière aux écrits de quelques célèbres philosophes de nos jours.

Dans le système chrétien, l'homme est citoyen, comme de l'or est or, immédiatement par la volonté du Créateur, et il n'y a que Dieu qui ait préexisté à l'établissement de cet ordre. Il était aussi inutile de tant faire tourner les hommes autour les uns des autres, pour nous expliquer la formation des sociétés et des gouvernements, qu'il l'avait été de faire tourbillonner si longtemps dans l'espace des morceaux de matière élémentaire, pour nous rendre raison de la clarté des astres et de la génération des métaux. Les écrivains de la religion vont droit au besoin commun de toutes les sociétés, qui est que les hommes soient bons et l'autorité inébranlable. En nous enseignant que le Tout-Puissant a fondé les trônes, comme il a créé la lumière, ils marquent le front des rois d'un caractère divin, ils élèvent l'obéissance que nous leur rendons à la dignité d'un acte de religion, et ils mettent dans les intérêts de l'ordre public et du repos général, notre besoin d'avoir la paix avec Dieu et avec notre conscience.

La religion n'est pas moins sage dans sa manière d'instruire les dépositaires du pouvoir suprême : car elle les avertit que ce qui leur obéit est le *saint du Seigneur*, et que le plus petit des enfants des hommes est un être éternel et divin ; que le ciel les rend comptables de chaque larme qui coulera des yeux des peuples, et que tout ce qui aura été plus juste qu'eux, sera éternellement au-dessus d'eux.

Ainsi, dans l'économie évangélique, toutes les formes de gouvernement retombent dans le *régime théocratique*. C'est Dieu qui règne partout ; c'est à Dieu que tout est soumis.

CHAPITRE XV.

Comment l'idée naturelle de politique se complète dans la philosophie du christianisme.

Acquérir l'ampleur, la stabilité et le repos de l'existence (1) : voilà le caractère intime de la constitution de l'homme, la racine de ses passions, l'unique ressort de son activité (1).

Un système de politique ne peut donc être parfait qu'en raison du degré où il est direct à ce foyer de tous les mouvements humains.

Faites que les souverains ne voient plus l'accroissement de leur être dans l'abus de leur pouvoir, ni les peuples le décroissement du leur dans la nécessité d'être dépendants, vous tarirez tout d'un coup la source de tous les maux qui désolent les sociétés. Tout veut exister, s'agrandir et durer ; c'est vers ce but que s'élance toute nature sensible. C'est pour contenter cette tendance, que ce qui est puissant veut le devenir davantage et que ce qui est faible réagit d'une manière plus ou moins sensible, contre toute force qui le subjugue.

Ce n'est pas que l'homme veuille explicitement trouver, dans ce qu'il voit autour de lui, de quoi achever son existence ; mais c'est qu'incapable de deviner pourquoi le

(1) Cette idée sera approfondie en son temps ; mais il n'est point de lecteur accoutumé à penser qui ne puisse la vérifier en s'analysant lui-même.

(1) Il est si fort dans la nature de tout ce qui *existe* de chérir son *être* et de chercher à l'agrandir, qu'il n'est pas jusqu'aux substances dépourvues de sentiment qui n'imitent en ce point l'intime détermination de l'espèce humaine, et qui ne nous offrent le symbole de notre plus ineffaçable disposition. Le moindre bluet suce la terre, et par une force aspirante il pompe ce suc et le filtre jusqu'à l'extrémité de ses feuilles. Il s'imbibe encore des pluies qui l'arrosent, s'incorpore et convertit en sa substance les vapeurs salines et huileuses des fumiers, des scories et des cadavres jetés dans le voisinage de sa racine. L'homme suit cette loi commune : il veut se développer, s'étendre, s'élever et durer. De là vient son ardeur d'acquérir, de commander et de jouir. Mais cette tendance se trouve chez lui revêtue d'un caractère qui manifeste la supériorité et l'excellence de sa constitution : c'est qu'elle le pousse de manière à ne jamais lui laisser voir quel est le point de perfection et d'accroissement où elle s'arrêterait et où l'homme serait tout ce qu'il veut être. Il aura toujours des vues, des desseins, des inquiétudes tant qu'il trouvera son existence en deçà de l'idée qu'il a de l'ampleur et de la solidité qu'elle peut contracter, et cette idée s'augmente avec les perfections qu'il acquiert. Voilà le berceau de toutes nos passions. Nous prouverons, dans la suite, que cette vivacité d'énergie et de tendance est dans la nature des choses. Il nous suffit ici de remarquer qu'un *système politique*, quelque parfait qu'on le suppose, ne pouvant s'exécuter sans imposer aux hommes des sacrifices, des retranchements et des privations, il importe essentiellement que ce *système* nous trouve posés dans une sphère d'idées où les sacrifices commandés par l'autorité ne s'offrent point à nous sous le coup-d'œil d'une *diminution d'existence*. Car c'est de cette illusion humaine que sont nées et que naissent encore tous les jours les résistances et les inquiètes entreprises de l'esprit d'indépendance. Ainsi, le plus haut degré de sagesse où puissent atteindre les gouvernements, c'est qu'ils établissent ou qu'ils entretiennent, avec toute l'assiduité dont ils sont capables, les hommes qui leur sont soumis dans un cercle d'opinions morales et religieuses où leur intérêt d'*exister*, de s'accroître et de durer, ne puisse être contrasté par la vue des limites dont leur liberté se trouve circonscrite, et par la nécessité de supporter les charges publiques ; en sorte que ce besoin si vif que nous avons d'assurer et d'augmenter notre existence, ne soit jamais en opposition avec notre devoir d'obéir aux puissances, et de contribuer de notre substance domestique au soutien de l'harmonie et de la félicité générale.

Or prenez l'Évangile, mon cher lecteur, lisez, méditez et admirez ce caractère unique et profond qui l'élève au dessus de ce que les plus grands législateurs du monde ont jamais imaginé de plus adroit et de plus sage pour gagner les hommes jusques dans le cœur, et pour les rendre propres à toutes les habitudes, à toutes les vertus, à toutes les actions et à tous les sacrifices d'où dépendent la force et la stabilité des empires. Mais tout ceci se développera à mesure que nous avancerons dans l'examen du *système du christianisme*.

Createur lui a donné un si grand cœur, il faut bien qu'il en exerce l'énergie dans l'orbite où il est, et que, s'enveloppant de tout ce qu'il peut se coordonner et s'approprier, il étourdisse de son mieux ce désir sourd et rongeur qui le presse d'acquérir un état parfait.

Or la philosophie ne pouvant non plus lui indiquer cet état parfait au dehors de toutes les jouissances qui nous passionnent dans le cercle de notre existence présente, elle se trouve réduite à laisser subsister au fond de nos cœurs le principe de toutes les passions dont elle nous impose le sacrifice, et par conséquent, à l'impossibilité de produire un parfait système de politique.

Si je me trouve dans un navire, où, ni mes compagnons, ni moi, n'avons l'idée ni l'attente d'un port ou d'un continent, je cherche à m'établir dans cet ordre d'existence, à m'y faire une destinée, à m'approprier le plus d'appuis que je pourrai contre mon instabilité et ma faiblesse. Les autres s'efforceront de s'étayer de même: et rien ne sera plus difficile que l'invention d'un moyen efficace pour maintenir l'ordre et la paix dans l'équipage; mais offrez-nous la perspective d'un débarquement où tous nos vœux seront couronnés, nous ne serons plus affectés que du bonheur d'arriver, et nous sentirons tous les petits intérêts de position et de circonstance, céder à la joie d'avancer vers un état fixe et imperturbable. Tel est le caractère profond de la politique de l'Evangile. Les rois et les peuples y sont repoussés les uns vers les autres par la même force qui les avait divisés, et la plus vive passion de tous les hommes devient le plus indissoluble nœud de leur unité.

CHAPITRE XVI.

Caractere que contracte dans le christianisme l'idée naturelle de législation.

Cette idée s'agrandit dans le système chrétien, de tout l'accroissement qu'y prennent celles de gouvernement et de politique.

Ainsi n'y ayant que l'Evangile qui régisse les sociétés et les empires, par un procédé direct à la véritable constitution de toute l'espèce humaine, c'est une nécessité que ce ne soit que là que se trouvent les vrais principes d'une législation parfaite.

CHAPITRE XVII.

Conclusion des précédents.

Tout est coordonné dans le système de la foi, pour l'unité éternelle. C'est là le seul point de vue qui fixe et qui complète nos idées d'ordre, de vertu et de sociabilité. Nos rapports naturels avec la Divinité et la société, achevés et consommés dans l'immensité et la stabilité de l'Infini, voilà, monsieur le vicomte, le fond du système du christianisme, et le prospectus de tout ce que vous lirez dans la suite de cet ouvrage (1).

(1) Le *système évangélique* se confondant nécessairement avec le *système social*, et n'ayant qu'une même et indivisible racine, il s'ensuit que toutes considérations approfondies sur le christianisme en doivent amener de relatives aux vrais principes de la législation et de la morale, et qu'un *traité philosophique sur la religion*, s'il était fait selon toute la dimension dont il est susceptible, renfermerait un parfait *traité de l'homme et de la société*. Je ne me suis pas senti assez fort pour embrasser dans sa totalité un aussi vaste sujet, et je me suis borné, comme je le devais, à donner des *pensées* ou des *aperçus*. Plus exercé à réfléchir sur le spectacle de la foi que sur celui de la société, j'ai fait du premier mon objet principal, et je l'expose dans tous ses détails et tous ses corollaires. Je n'indique que des idées et des principes généraux sur le second, mais toujours puisés dans la même série de vérités élémentaires, et de manière qu'il est très-aisé aux calculateurs qui ont plus de connaissances politiques que moi, de développer les conséquences et de suppléer les termes qui manquent, dans les progressions que mon inexpérience en matière de législation, et plus encore les bornes du plan que je me suis fait, me forcent de précipiter ou de briser brusquement.

DISCOURS II.

LA THÉODICÉE DU CHRISTIANISME.

Le fondateur du christianisme donne pour base à son enseignement sa descendance du sein de la Divinité. Il a dit qu'il était consubstantiel à l'Infini et DIEU NÉ DE DIEU. C'est l'assertion la plus extraordinaire et la plus inattendue qui soit jamais sortie de la bouche d'un homme: car elle suppose deux choses aussi supérieures et aussi étrangères l'une que l'autre à toutes les idées et à toutes les conjectures de la philosophie: la première, que l'essence Divine comprend une *pluralité réelle*; et la seconde, que l'une des *réalités* renfermées dans la substance de Dieu, s'est tellement communiquée à la nature humaine, qu'il en résulte l'existence d'*un homme qui est Dieu*.

Il ne s'agit, quant à présent, que de la première de ces deux particularités; l'autre fera le sujet du discours qui suivra celui-ci.

CHAPITRE PREMIER.

Exposition rapide de cette pluralité divine.

Il y a dans la Divinité le *Principe*, le *Verbe* et l'*Esprit*, réellement distingués entre eux et numériquement identiques à l'Essence divine.

CHAPITRE II.

De l'impression que ce prononcé fait éprouver à la raison.

Si un philosophe d'un sens droit veut analyser avec précision et avec bonne foi la sorte d'impression que produit en son âme le pro

noncé d'une telle doctrine, il trouvera que cette impression n'est pas différente du mouvement de surprise et de saisissement qu'excite la vue d'un grand phénomène, ou la rencontre d'une singularité qui est sans exemple.

Peut-être serait-il porté, au premier coup-d'œil, à renvoyer cette idée dans la classe des contradictions : car, avant la réflexion, on ne voit pas que *trois réalités ou personnes divines dans un seul Dieu* puissent s'entendre autrement que dans le sens où trois *personnes humaines ne feraient qu'un seul homme*. Mais dès qu'il songe que ce prononcé lui est donné comme l'expression d'un développement et d'une propriété du *règne divin*, il renonce aussitôt à son terme de comparaison, et sa raison lui dit que, dans l'orbite inaccessible de l'Infini, il se doit passer des choses bien étonnantes et bien dissemblables à ce que l'on voit dans les limites de la création. Si donc il veut garder les lois de la précision logique, il doit se borner à ne rien prononcer et à douter ; car nous ne considérons jusqu'ici ce point du christianisme que comme l'une des idées d'un philosophe qui a profondément pensé.

CHAPITRE III.

Considération sur l'Infini.

L'Infini étant essentiellement un ordre inaccessible à l'intuition d'un entendement humain, tout développement, toute particularité, ou tout dérivé de l'Infini est à la même distance de nous.

Par conséquent, quelque inconcevable et quelque obscure que soit une doctrine, si elle nous est présentée comme l'expression de l'une des propriétés innombrables de l'Infini, il est contre les règles fondamentales de toute justesse et de toute exactitude de ne donner pour raison du refus qu'on fait d'y croire, que l'impossibilité de la comprendre.

Qu'on vienne donc m'annoncer comme un fait dont on est prêt à m'administrer la pleine démonstration, que l'une de ces propriétés profondes que Dieu voit distinctement dans l'immensité de son essence, et qui échappent invinciblement à la pénétration de toute autre intelligence, est telle qu'on ne peut la traduire dans la langue des hommes que de cette manière : *L'Infini, unique et indivisible dans son être, subsiste sous trois relations, qui sont les trois réalités ou personnes distinctes ;* j'irai directement à la vérification de ce fait : car si c'est réellement de l'Infini que l'on me parle, à quoi ne dois-je pas m'attendre ?

Ce prononcé a beau être inouï et mettre toutes mes idées à la gêne, qui peut s'étonner de voir sortir d'étranges phénomènes de la profondeur d'un tel abîme (1)?

Non, la révolte que nous cause la pensée d'une *Trinité* divine n'est que dans nos pré-

(1) S'il est vrai que chacune des substances qui composent ce que nous appelons l'*ordre de la nature*, nous offre un abîme aussi décourageant pour notre raison que le plus impénétrable de tous les mystères renfermés dans l'*ordre de la religion ;* si de tous les objets dont il n'est jamais venu à la pensée d'aucun philosophe de contester la vérité et l'existence, il n'en est pas un seul qui ne se refuse aussi invinciblement que les dogmes les plus inconcevables du christianisme, à toutes nos recherches et à toutes nos tentatives pour en pénétrer le fonds et le caractère intime, avec quelle bienséance peut-on reprocher à la foi l'incompréhensibilité de sa doctrine et donner pour raison de la difficulté qu'on éprouve à demeurer chrétien, qu'on ne saurait croire ce qui ne se peut comprendre?

C'est pourtant une vérité très sensible pour tous ceux qui sont capables de saisir le résultat exact de toutes les études et de toutes les connaissances humaines, que le genre d'évidence qui manque à la foi ne se trouve absolument nulle part ; et que, s'il n'y a pas de théologien qui soit capable de nous faire concevoir un seul des mystères dont il propose la croyance aux hommes, il n'y a non plus ni physicien, ni géomètre, ni métaphysicien qui soit en état de nous dévoiler le fond d'un seul être réel ; de sorte qu'en philosophie comme en religion, nous n'avons et nous ne saurions jamais avoir d'autre guide que l'évidence de l'*expérience* ou du *témoignage*.

Si nous répugnons d'abord à adopter ce parallèle, c'est un effet de l'illusion qui nous fait croire que ce qui se voit et ce qui se touche est tout compris. Nous prenons la surface des choses pour leur constitutif, et notre vision pour intuition compréhensive. C'est que nous regardons les découvertes où l'expérience a conduit les savants, comme une preuve d'une capacité illimitée de concevoir, ou pour un effet de la force et de l'aptitude de l'esprit humain pour tout pénétrer et tout expliquer. Comme si éprouver l'usage des choses ou vérifier leur existence, les rassembler, les comparer, et les employer était les *concevoir*, et que toutes ces lumières *testimoniales* eussent quelque chose de commun avec cette *évidence d'objet* qu'on reproche à la religion de ne pas répandre sur tous les points de son enseignement ! Prouvera-t-on jamais que la foi, du côté de l'*évidence d'attestation*, soit plus en défaut que la physique ? Et si l'évidence directe vous manque partout, pourquoi l'exigez-vous dans un ordre de choses où il serait contradictoire de vous l'offrir ?

Or c'est en vain que la Philosophie se glorifie des succès qui ont couronné ses combinaisons, et de la grande révolution qu'elle a produite en ce siècle dans l'empire des sciences. Vous pouvez porter le plus intrépide défi à tous les philosophes et à toutes les savantes sociétés qui étudient la nature dans toutes les parties du monde, de recueillir autre chose de leurs longs et estimables travaux, ainsi que de tous les traités de physique qui ont paru depuis Aristote et les péripatéticiens jusqu'à nos jours, que l'*attestation de l'existence, des rapports, des propriétés et de l'usage* de ce qui est dans la nature. Et c'est un fait à l'épreuve de toute contestation, qu'encore aujourd'hui il est aussi impossible à toutes les compagnies académiques de nous expliquer l'intime constitution de quelque substance que ce soit, et de nous faire concevoir *ce que c'est que de l'eau, ce que c'est que du fer ou du sable*, qu'il l'est à toutes les facultés de théologie de vous articuler *ce que c'est qu'une nature infinie, et ce que c'est qu'une trinité divine*. Nous n'avons, pour éclairer nos pas, soit dans la sphère de la nature, soit dans celle de la religion, qu'un même flambeau, l'*attestation*. Dans tous les *règnes*, nous sommes arrêtés à l'épiderme des choses ; et la perfection de nos connaissances ne peut jamais consister que dans l'acquisition des moyens de faire tourner à notre plus grande utilité ce qui a été créé ou révélé pour les besoins de l'homme.

La chimie décompose des masses; elle détruit la

jugés : la raison n'y a point de part, elle est toute préparée à l'adoration que la foi lui commande.

L'obscurité de cet enseignement ne lui est pas particulière : c'est toujours l'obscurité de l'Infini qui se communique à tous ses dé-

contiguïté des parties qui étaient réunies en un *tout;* elle nous apprend que tel *mixte* donne, à l'analyse, des *substances huileuses, ferrugineuses, salines*... Après cela que fait-elle ? Nous explique-t-elle le *spécifique* de ces substances ainsi séparées, et ce qui distingue intérieurement une goutte d'huile d'une parcelle de fer? Savons-nous *ce que c'est* que ces êtres élémentaires qui font la base de tous les corps, et dans lesquels nous voyons se résoudre tout ce qui est autour de nous? Non : il n'y a plus de décomposition ultérieure : ce qui n'est plus que de l'air, que de l'eau, que du sable ou du fer, ne se laisse plus analyser. Là tout devient abîme et pour l'œil et pour la raison ; là échoue toute l'intelligence, tout le travail, et toute l'industrie des hommes. Ainsi, comparer des pièces, désunir des parties, dénombrer des espèces, combiner des propriétés, voilà où se bornent les forces de cet art profond, ou s'il a quelquefois tenté de passer cette limite, il ne lui en est jamais revenu que la peine et le ridicule de s'être inutilement tourmenté.

Il existe pourtant encore des spéculateurs qui ne désespèrent pas qu'on ne parvienne tôt ou tard à créer de l'or et à *transmuer* les métaux ; et, malgré le témoignage persévérant d'une expérience qui date de la création du monde, on ne peut se résoudre à se défaire de l'idée d'une *matière homogène* qui est le fonds et le *canevas* de tous les corps, et qui n'est ni *or*, ni *fer*, ni *air*, ni *eau*, etc. On s'attend que quelque jour on rencontrera enfin un souffleur plus adroit ou plus heureux que la foule innombrable de ses prédécesseurs, qui l'extraira du fond de son creuset, qui nous la mettra sous les yeux et dans les mains, et qui nous dira : Voilà la *matière universelle*, voilà la *pâte commune*, propre à devenir *or, bois, plomb* et tout ce qu'on voudra. C'est-à-dire qu'on verra une *matière* existante, individuelle, numérique, qui n'aura aucune détermination ; c'est-à-dire, mon cher lecteur, que c'est ici un de ces vieux rêves philosophiques qui s'est sauvé de l'oubli où tous les autres sont restés ensevelis, et qui n'a rien de plus sérieux que *la résidence réelle de l'être en général dans les individus*, que les *formes substantielles*, que l'*horreur du vide*, et tout le fatras des anciens scholastiques ; c'est-à-dire, en un mot, que les substances élémentaires n'ont de commun que les *degrés métaphysiques*, qu'elles ont été faites ce qu'elles sont, et par la volonté spéciale du Créateur ; de sorte qu'il n'y a ni fermentation, ni chaleur, ni rotation qui puisse y rien changer, et qu'au milieu de tous les brasiers et de toutes les tortures de la chimie, elles se retrouvent toujours les mêmes, inaltérables, indestructibles et ingénérables. De là l'immutabilité de la nature dans la variété uniforme de son spectacle.

Maintenant il est facile de démontrer que l'impossibilité de les comprendre tient inséparablement à celle de les créer ; car, puisque une substance élémentaire, telle que l'*eau* ou l'*or*, reçoit sa *forme spécifique* de l'action du Créateur, il est évident que ce *spécifique* est l'effet direct et immédiat de la force divine, appliquée selon une direction déterminée. Donc la vue de ce *constitutif* serait la perception distincte de la *manière spéciale* dont la force divine s'exerce et se combine en produisant de l'*or* et en lui imprimant son caractère propre. Or, aucune intelligence humaine ne peut avoir la connaissance intuitive de l'action de Dieu, ni de la direction qu'elle suit dans la production de telle substance.

En un mot, le *spécifique* de chaque être est le *corrélatif* de l'action de Dieu, et ces deux choses sont conséquemment du même ordre du côté de l'*intelligibilité*. Ce n'est donc que dans l'infini que se trouve caché le vrai principe des différences qui distinguent les substances créées. Donc, prétendre s'expliquer le fond et la nature du moindre grain de poussière, est la même chose qu'aspirer à voir clairement comment Dieu s'y prend pour créer ce qui n'était pas. Remarquez bien que la *compréhension* de quelque substance que ce soit se rapporte naturellement à la *puissance* de la *faire*, et que *comprendre* est au niveau de *créer*. La capacité de *concevoir* cohabite nécessairement avec la force de *produire*, et toute intelligence qui n'est pas en dedans de la sphère où réside la cause de l'existence des êtres, ne pouvant jamais voir *créer* ni apercevoir par conséquent la détermination spéciale de l'action de Dieu produisant telle substance, c'est une impossibilité absolue qu'elle pénètre la raison intime pourquoi de l'*or* est ce qu'il est et non autre chose ; car son caractère d'*or* est un *mode de la création*.

La conséquence naturelle de cette considération, qui n'a jamais été assez approfondie, c'est que la nature et la foi nous circonscrivent dans les mêmes limites, et que les êtres physiques, comme les objets mystérieux de la révélation, ont une cause unique et commune de leur impénétrabilité, savoir, la résidence du principe effectif et immanent de leur *vérité spécifique*, dans le *règne* de l'infini.

Aussi tous les auteurs de *physique générale* nous ont-ils égarés au lieu de nous instruire. Ils ont fatigué notre esprit en pure perte, en l'appliquant à des spéculations absolument étrangères et détournées. Ils ont entièrement dénaturé la destination de notre raison, qui est d'*éprouver* et de faire servir à la perfection et aux besoins de l'homme ce que la nature a mis sous notre main, et non de le créer, ou d'apprendre par quel procédé le Créateur a composé les diverses pièces du système de l'univers. Tous ces grands philosophes nous ont rendu à peu près le même service que celui qui nous tiendrait enfermés et immobiles toute notre vie, pour nous expliquer par quel mécanisme on prend avec ses mains et l'on marche avec ses jambes. Démocrite aimait mieux s'enfoncer dans les tombeaux pour étudier la structure des cieux et des astres, que de les interroger et de les suivre où ils sont ; et il se serait volontiers crevé les deux yeux, pour parvenir plus infailliblement à la découverte des propriétés et de l'ordonnance des globes qui se meuvent dans les profondeurs de l'espace.

Ce n'est pas qu'on doive admirer tous les monuments que nous ont laissés de leurs travaux et de leur génie, des hommes tels que Gassendi et Descartes. Car il y a quelquefois des choses admirables dans la classe des choses inutiles ; et il fallait toute la supériorité de ces deux immortels philosophes, pour imaginer toutes ces *généralités* et toutes ces vastes *hypothèses* où les amateurs de la métaphysique trouvent à penser et à combiner à perte de vue. Il y a des travers dont la médiocrité n'est pas capable : et l'on peut mettre un esprit infini à perdre son temps, à remuer des chaos, à faire tourbillonner des atomes, à agiter des cubes, à froisser et à écarner des polygones, et à dire que de là sont sortis la terre, l'air, les étoiles, les métaux, les insectes, etc., etc.

Mais l'expérience et le bon sens ont anéanti toutes ces fictions philosophiques. Et lorsque Moïse, d'accord avec l'un et l'autre, nous dit que tout a été fait *à part* et en vertu d'autant de volontés spéciales qu'il y a d'espèces de substances ; il nous parle et nous éclaire en vrai philosophe qui a pris son enseignement dans la nature, tandis que la croyance de ce qu'ont enseigné les Démocrite, les Epicure, les Gassendi et les Descartes, ne peut être qu'un *acte de foi* très-aveugle et des mieux caractérisés.

veloppements et à tous ses détails : c'est notre ancienne surprise qui augmente à mesure que son objet s'articule ; c'est que voilà tout

d'un coup le mot *unité* substitué à celui d'*infinité*, comme son *exposant* ou son mode intime et spécifique.

Si donc l'Auteur du christianisme n'était qu'un philosophe comme un autre, il serait toujours très-vrai qu'en ce point il pourrait défier toutes les forces de la raison humaine de jamais démontrer la fausseté de ses conjectures : car il est géométriquement impossible que quelqu'un parvienne à prouver que l'*infinité qui caractérise l'être de Dieu, lui laisse avec tous* les autres êtres *une ressemblance telle qu'en lui, comme ailleurs,* plusieurs réalités seraient plusieurs natures.

Or c'est beaucoup qu'un philosophe ait produit des idées que tous les philosophes du monde ne sauraient détruire.

CHAPITRE IV.

Considération sur l'unité de l'Infini.

Dès que l'Infini est essentiellement exis-

Ainsi ce problème : *Expliquer distinctement ce qui constitue et spécifie intimement le grain de sable*, oppose la même résistance à toute solution, que celui-ci : *Trouver dans l'ordre de nos idées le principe de la démonstration de la Trinité*. C'est qu'encore une fois la raison radicale du fond des choses n'est et ne peut être qu'en dedans de Dieu. Ce n'est pas que les objets de la foi n'aient, si vous le voulez, une contiguïté plus directe à l'Infini, et que la raison de leur vérité ne se trouve comme plus enfoncée dans les abîmes de la Divinité ; mais tous les degrés et toutes les différences se confondent ici pour le regard de l'homme ; et tout ce qui correspond à l'Infini est au même point d'éloignement pour lui.

Ceux qui étudient la physique, dit Malebranche, *ne raisonnent jamais contre l'expérience.... Les faits de la religion sont mes expériences en matière de théologie*. Réflexion pleine de sagesse et qui est d'un grand poids dans la bouche d'un métaphysicien qui a pénétré si avant dans la région de l'*intelligible*. Et il pouvait ajouter : Jamais la société n'a été solidement éclairée et servie que par les savants qui n'ont jamais abandonné le principe de l'*expérience*, qui s'en sont tenus à l'*évidence du témoignage*.

Quelle perte en effet c'eût été pour nous, qu'un Copernic, qu'un Galilée, qu'un Cassini se fussent avisés d'employer leur temps, leurs talents et leurs lumières à disserter sans fin sur la *matière universelle*, sur le *vide*, sur les *atomes*, et sur le *mouvement en ligne droite, elliptique et circulaire !* Et combien de découvertes utiles et précieuses nous manqueraient encore aujourd'hui, si les Toricelli, les Pascal, les Boile, les Malpighi, les Réaumur, les Tournefort, et tant d'autres excellents physiciens avaient réglé leurs travaux sur les idées d'Aristote, sur les *généralités* de Gassendi et de Descartes, et qu'ils eussent passé leur vie à la poursuite d'une évidence qui n'est pas faite pour l'homme ?

Ce ne sera donc jamais la vraie physique qui nous rendra difficiles et exigeants en matière de religion. Elle est, au contraire, pour un vrai savant qui l'a sagement et profondément étudiée, une excellente préparation à la foi. Loin qu'elle puisse servir à justifier notre répugnance pour croire ce qui ne se peut comprendre, elle nous y dispose et nous y accoutume par le refus persévérant qu'elle nous fait de nous dévoiler le fond du plus petit, du plus vil, du plus trivial des êtres ; de sorte qu'elle est elle-même une réponse victorieuse à tout ce que l'esprit d'incrédulité peut opposer aux incompréhensibilités du christianisme.

Il est aussi contraire à tous les principes de la sagesse et du bon sens, d'attendre, pour professer et pratiquer l'Evangile, qu'on ait acquis la démonstration de ses dogmes, qu'il le serait de ne vouloir ni se loger ni se nourrir avant de savoir ce que c'est que de la *pierre* et du *froment*. Même écart et même folie de part et d'autre. Celui qui, dans l'ordre des besoins de la vie, se contente de la certitude de l'*expérience* pour agir et prendre son parti, est un insensé de chercher une autre évidence que celle des *faits* et des *témoignages*, pour se décider et se conduire en matière de culte. Un philosophe incrédule, s'il veut être conséquent, doit affirmer et soutenir que tout est illusion dans la nature ; que la science de la physique est une chimère ; qu'il n'y a ni astres, ni plantes, ni métaux. Il pourrait même trouver dans les ressources intarissables de sa dialectique, des raisonnements et des preuves qui ne laisseraient pas d'avoir leur poids. Car que ne prouve-t-on pas, quand on veut absolument prouver ?

Mais, au milieu de toutes les controverses qui rendraient problématique l'existence du soleil, les hommes sensés continueraient de jouir de la lumière, et de se servir de tout ce que la nature leur présente de bon et d'utile, sans se soucier de l'*essence des choses* ; comme tous les vrais sages, malgré les doutes et les objections interminables de tous les *raisonneurs*, continuent d'adorer les profondeurs de la religion, et de faire servir à se rendre vertueux, bons, et heureux, les lumières et les ressources inépuisables de l'Evangile.

Voilà la vraie et solide philosophie. La révélation, en s'offrant à nous, ne s'annonce pas pour nous apporter, sur le spectacle de la nature ou sur celui de la religion, des notions qui agrandiraient notre capacité de connaître et de concevoir. De quoi nous servirait d'ailleurs cette augmentation d'idées ? L'impossibilité d'atteindre à l'intuition du fond des choses divines et des substances physiques ne vient pas de ce que notre entendement est borné au degré où il l'est ; mais elle vient précisément de ce qu'il est borné et de ce qu'il manque de l'*Infini*. Vous auriez beau lui donner plus d'ampleur ; vous ne pouvez effacer son caractère de *fini*, et vous le laissez invinciblement à la même distance où il avait toujours été du centre où réside la raison de tout ce qui est. Plus étendu, il serait capable d'un plus grand nombre de perceptions et de plus profondes combinaisons, mais tout ce surcroît demeurerait concentré avec lui dans la sphère où il est ; et sans acquérir, par conséquent, un seul nouveau motif de croire, il trouverait de nouvelles raisons de douter et de nouveaux arguments pour disputer.

Dieu ne fait donc que suivre son ancien plan en nous refusant l'intelligence de ce qu'il nous révèle ; il continue de nous conduire comme il l'a fait de tout temps et dans tout ordre de choses. Dans l'économie de la nature et de la foi, notre vocation essentielle, c'est d'*agir*. La nature exerce, loge, nourrit, conserve et guérit l'*homme de la vie présente* ; la foi règle les pensées, dirige les affections, soumet les passions et épure le cœur de l'*homme de l'éternité*. Sous l'un et l'autre point de vue, l'entendement ne nous a été donné que pour discerner, par la voie de l'*épreuve*, ce qui convient aux divers besoins de notre double destinée. *Omnia probate, quod bonum est tenete*, dit saint Paul. Voilà la sagesse, voilà tout l'homme, et il ne saurait y avoir que l'inquiétude et l'agitation chagrine d'une raison dépravée qui pût méconnaître, dans une dispensation si conforme à notre nature, le caractère touchant d'une Providence et d'une bonté qui nous mettent en possession de tous les trésors de la nature

tant, il est évident qu'il est une nature individuelle et numérique, parce qu'il n'y a pas d'*existence* spécifique et commune. Cette nature est donc unique et indivisible.

Mais pour établir l'impossibilité d'une *pluralité* réelle dans l'Infini, il ne suffit pas qu'il ait essentiellement l'*Unité*, il faudrait de plus que tout y fût essentiellement *unité*.

Or nulle intelligence humaine ne pouvant voir *tout* ce qui est dans l'Infini, qui osera tenter la preuve d'une telle assertion ?

Ce n'est donc pas cette *unité de substance* clairement connue et identiquement liée à l'existence nécessaire, que la doctrine d'une *trinité* vient contredire, elle n'exclut qu'une autre sorte d'*unité* qu'il est impossible à la philosophie de vérifier, et qui s'étendrait à tout ce qui réside dans les inaccessibles abîmes de l'Infini.

C'est-à-dire qu'un philosophe qui prétend nous démontrer qu'une *pluralité* affirmée d'un être à qui l'*unité* est essentielle, n'est qu'un prononcé contradictoire, s'oblige à la plus impraticable et la plus interminable de toutes les entreprises.

CHAPITRE V.

De l'action intime de l'Etre infini.

La première, la plus forte et la plus vive de toutes les déterminations qui affectent intimement une substance intelligente, c'est la vue et le sentiment de ce qu'elle est.

Dans l'Infini, cette détermination doit être d'une énergie prodigieusement supérieure à tout ce que nous pouvons imaginer ou concevoir. Là, comme au fond de nous-mêmes, nous reconnaissons deux forces, l'une d'*intellection* et l'autre d'*aspiration*, qui se déploient à un degré égal à la totalité de ce que Dieu est.

Par la première, la Divinité se regarde et se contemple dans l'immensité de son essence. La seconde doit répondre à cette grande *représentation*, c'est-à-dire qu'il faut que Dieu *s'aspire* en raison de l'idée que lui donne de lui-même le regard de son essence ; qu'il faut qu'il *se prenne* et s'arrête à lui-même, comme à la source de toute réalité et de toute excellence ; qu'il se fixe dans sa propre splendeur, qu'il s'y repose et s'y dilate d'une manière inconcevable, comme dans la plénitude de l'être et de la vérité.

Voilà donc trois caractères de la Divinité bien distinctement marqués : 1° Dieu, *principe* de toute l'action et de tout le mouvement qui s'exécutent au dedans de lui ; 2° Dieu, réfléchi et *représenté* selon toute la vérité de ce qu'il est, *expression* par conséquent infiniment parfaite de l'essence infinie, la *Parole*, le *Verbe* ou l'*Image* de son immense substance ; 3° Dieu, *terme* de sa *spiration*, de son repos et de sa suprême jouissance. *Spiration* égale à toute l'excellence de Dieu, le *souffle* ou l'*esprit*.

et de la grâce, et qui ne nous interdisent que ce qui ferait le tourment de notre esprit et causerait la dégénération de toutes nos facultés.

CHAPITRE VI.

Ce qui suit de ces remarques.

Puisque ce sont les fonctions et les actions des êtres qui déterminent leur caractère de *suppôt*, de *personne* ou de *subsistant*, l'on doit considérer ces trois dénominations de *Principe*, de *Verbe* et d'*Esprit*, comme trois manières dont la Divinité est *personne* ou *subsistante*, et par conséquent comme trois rapports qui ne se peuvent distinguer *réellement* de la nature infinie où nous les distinguons *par la pensée*.

Il est vrai qu'en continuant de suivre le cours naturel de nos idées, nous ne distinguerons pas non plus entre eux des rapports conçus comme identiques à la nature où nous les apercevons, et qu'ici la doctrine de la religion fait souffrir une grande violence à notre façon de raisonner et de concevoir. Mais recueillons bien ici notre attention : Pourquoi et d'après quel ordre de principes jugeons-nous qu'on ne peut distinguer entre elles des relations qui sont identiques à une seule et même substance ? C'est d'après la suite d'idées que nous a fait acquérir la vue des êtres qui sont à notre portée ; c'est que, dans toute la sphère du *fini*, plusieurs *réalités* sont nécessairement et invariablement plusieurs *natures*, et que partout *nous comptons autant de substances que nous distinguons de choses réelles*.

Mais remarquez bien que la vérité de ce principe est plutôt expérimentale que métaphysique : c'est-à-dire, c'est plutôt un fait éprouvé et universellement vérifié dans toute l'étendue de la circonférence où nous sommes, que *réalité et réalité* veut *nature et nature*, que ce n'est une nécessité absolue, fondée sur la nature de l'*être*, et qui s'étendrait jusques dans le *règne de l'Infini*.

Qu'un métaphysicien avance cette proposition : *Ce n'est pas précisément parce que les êtres sont des êtres, que toute distinction réelle n'y saurait discerner que des natures ; mais c'est parce qu'ils sont tels êtres, c'est-à-dire contingents et limités, et que les bornes essentielles à tout ce qui est créé n'y laissent dénombrer de positif que des substances ; d'où il suit que tous nos principes et tous nos jugements touchant l'impossibilité d'articuler une pluralité véritable où nous ne voyons qu'une nature, sont sans conséquence et sans aucune application lorsqu'il s'agit de ce qui se passe dans la région de l'Infini.*

On ne peut disconvenir que cette pensée ne soit sage et pleine de raison et de justesse. Il n'y a pas de philosophe d'un sens droit qui ne sente qu'on ne peut opposer à un énoncé aussi exact et aussi logique que des frivolités ou des mots. Car, il faut le redire, qui peut jamais croire que tout arrive dans la *région du divin* comme dans la nôtre ? et que tous nos axiomes sont *univoques* à l'égard du *fini* et de l'*Infini* ?

Or la doctrine du christianisme n'est ici que la confirmation de l'idée saine et raisonnable que nous venons d'exposer. Elle se réduit à nous apprendre qu'en effet les choses

ne s'accomplissent pas dans l'*ordre divin* comme nous les voyons s'exécuter en nous et autour de nous ; que là *être distingué réellement* n'est pas, comme ailleurs, *être distingué substantiellement ;* qu'il y a en Dieu, en vertu de cette infinité qui n'est qu'en lui, et où l'homme ne peut rien voir, une capacité d'*être plusieurs,* et une susceptibilité de distinction et de *multiple* qui ne touche ni n'affecte l'essence ; et que les trois caractères de *Principe*, de *Verbe* et d'*Aspiration,* déterminés par l'action intime (*chap.* V), éternelle et immanente de l'Être souverain, sont *trois réalités* ou *personnes* divines, en un seul être infini et indivisible.

CHAPITRE VII.

Soupçon confus de la raison, en faveur de cette doctrine.

Si nous méditons dans le silence d'un recueillement profond cette action intime et imperturbable de l'Être infini sur lui-même, et par laquelle il se *peint* et se *possède* selon toute la vérité de ce qu'il est, nos idées se combineront à peu près de la manière qui suit :

De toute éternité, dirons-nous en nous-mêmes, Dieu a exercé dans l'intérieur de sa gloire sa force infinie d'*intellection* et d'*aspiration.*

Il est impossible qu'une action si vive et si forte ne se termine à un résultat qui corresponde pleinement à l'énergie de son principe. Car il faut un *corrélatif* à l'exercice d'une force aussi inconcevable. Il serait donc contradictoire que rien n'en procédât. Une action de laquelle il ne résulte rien est l'égale d'une négation d'action, et détruit l'idée d'une action infinie.

Or, si de l'acte éternel et nécessaire par lequel Dieu se *regarde et s'aspire* il ne dérive une *pluralité* réelle, rien ne correspond à l'exercice d'une force infinie. Car, dans cette supposition, tout demeure en Dieu dans l'état où tout y était conçu antécédemment à son action intime ; et le resultat de ce grand mouvement, n'offrant rien qui lui soit explicitement et exclusivement attribuable, et ne donnant pas de *réalités* qu'on puisse distinguer du principe qui agit, c'est une nécessité que ce mouvement soit un équivalent d'inertie. C'est-à-dire que la même force serait *infinie dans son énergie*, et *nulle dans son produit.* Ce qui est contradictoire.

Mais, de plus, si la force infinie d'*intellection* et d'*aspiration* qui se déploie au dedans de Dieu y produit des *réalités* distinguées entre elles, ces réalités sont nécessairement et numériquement identiques à l'essence divine.

Car ce n'est pas assez que ce qui procède en Dieu d'une force infinie d'agir soit une *réalité,* mais il faut qu'il soit *réalité* d'une manière qui corresponde à l'énergie de son principe, et que par conséquent il participe de l'*être* en raison de la capacité d'*être* qu'il offre à l'application de toute la force de Dieu.

Si le terme de l'action divine était au dehors de Dieu, il ne pourrait présenter à cette action qu'une susceptibilité d'*être* limitée, parce que rien d'externe à Dieu ne peut atteindre la totalité de l'*être*

Mais ici, ce terme est en dedans de Dieu, il est dans l'intérieur de l'infini, et par cela même dans un *règne* de choses où rien ne peut circonscrire sa tendance à l'*être*. Il en reçoit donc la plénitude ; donc il contracte la nature de Dieu. Or cette nature est individuelle et numérique (*chap.* IV).....

CHAPITRE VIII.

Considération sur l'idée de produire.

Pour développer ce que nous venons de dire, nous n'avons qu'à approfondir un moment ce que c'est que *produire.*

Cette idée est complexe et représentative de deux *extrêmes,* dont l'un est origine active de l'autre.

Donc il n'y a pas de vraie *production* où il n'y a pas deux *réalités* distinctes.

Il est vrai que nous disons de l'homme qu'il *produit* sa pensée, ses affections, etc., quoique ces diverses modifications de son âme ne soient que des états et des manières d'être. Mais cette formule n'exprime qu'une analogie, qu'une imitation ébauchée de l'action de *produire ;* et l'on ne fait par là que dénommer l'opération d'un esprit qui conçoit sa pensée, par sa tendance à la rendre une *réalité,* s'il en avait la force.

Il est donc très-évident que si cette pensée formée en nous-mêmes était une *réalité* distinguée du principe d'où elle part, elle répondrait bien plus pleinement à l'idée naturelle d'une *chose produite.*

Or ce qui est *produit* en Dieu doit l'être d'une manière infiniment parfaite et complètement correspondante à l'idée de *produire.....*

Enfin les choses s'exécutent dans la Divinité comme nous les sentons s'ourdir et s'ébaucher en nous, et comme elles s'y accompliraient en effet si l'*infini* ne nous manquait.

Examinez-vous du plus près possible, et vous trouverez au fond de votre propre intelligence la preuve sensible de cette vérité. Qu'éprouvez-vous lorsque vous vous recueillez pour penser ? Ne sentez-vous pas que vous tendez à vous déployer en *plusieurs vous-mêmes,* et que vous cherchez à donner à votre *pensée* un caractère qui la rende comme une répétition de votre âme ? que vous vous efforcez de mettre devant votre esprit son second, son semblable ? que vous voulez, pour ainsi dire, faire naître en vous comme la réplique de vous-même, comme l'image et le *fils* de votre intelligence ?

Si donc la *pensée* produite en vous-même ne devient pas une *réalité* à part et une *subsistance* parallèle à son principe, ce n'est pas que ce ne soit là le vœu essentiel et la tendance native de votre action de penser, mais c'est que vous êtes arrêté dans cet effort de *produire,* et par les limites de votre propre

force, et par les bornes de la sphère où vous agissez. Semblable à l'Etre souverain par la faculté glorieuse que vous en avez reçue de *penser* et de *vouloir*, il faut qu'en vous ces fonctions portent l'empreinte de l'imperfection commune à tout ce qui participe de l'être et du néant, et que vous n'ayez de force que pour crayonner et figurer en petit, au dedans de vos ténèbres, ce qui se consomme en grand, et selon toute sa vérité, dans l'immense lumière de l'Infini.

CHAPITRE IX.

Soupçon plus articulé d'une TRINITÉ *divine.*

La réduction de tous ces aperçus nous donne ce raisonnement :

L'*intellection* et l'*aspiration* sont *produites* en Dieu d'une manière parfaitement et infiniment correspondante à toute la tendance de l'action de *produire*.

Donc elles sont des *réalités* explicitement distinguées du *principe* d'où elles procèdent; elles sont donc aussi positivement distinguées l'une de l'autre.

Donc le *Principe*, le *Verbe* et l'*Esprit* sont trois *réalités* ou *personnalités* divines.

Cependant ils ne font qu'une seule essence divine, car chacun d'eux a l'infinité (*chap.* VII); or il n'y a qu'une seule essence infinie.....

Mais il faut examiner séparément comment le *Verbe* et l'*Esprit* sont *produits* en Dieu (1).

(1) L'une des plus fortes objections contre la Trinité est celle-ci : *Ceux qui enseignent et ceux qui croient une Trinité font profession de n'attacher aucune idée distincte au prononcé de ce dogme. Donc l'enseignement et la croyance se terminent à des mots, c'est-à dire à rien du tout.....*

Un philosophe que ce raisonnement convaincrait sincèrement devrait être athée, car celui qui reconnait et qui reçoit un mystère tel que celui de la *création*, n'a plus caractère pour en rejeter aucun autre sur le simple inconvénient du défaut d'idée distincte; il ne nous expliquera jamais mieux *comment* ce qui n'était pas a pu commencer d'être, qu'on ne lui fera concevoir *comment* trois choses distinctes sont dans une nature unique. Comment s'y prendrait-il pour nous prouver qu'il y a une idée plus articulée et plus explicite, dans l'entendement de celui qui pense à la *Création*, que ce qui est dans l'esprit de celui qui pense à la *Trinité?* Nous savons maintenant pourquoi l'un et l'autre point se ressemblent du côté de *l'inintelligibilité*. Nous aurions beau vouloir nous rendre l'un de ces objets plus familier que l'autre, nos pensées et nos recherches ne peuvent rien changer à leur cohabitation imperturbable dans une source dont l'entrée nous est interdite.

Mais encore si nous n'avons absolument aucune idée!.....

Procédons par des gradations tranquilles. Il est donc très-évident que vous ne pouvez définir la *création*, ni le genre d'impression qu'excite dans votre âme le prononcé de ce mot; mais il est aussi très-vrai que pourtant vous en éprouvez une réelle, que votre esprit ressent une modification qu'il n'avait pas avant d'entendre ce mot, et que, sans se trouver pourvu d'une idée représentative de *ce que c'est* que la *création*, sa pensée néanmoins se repose sur un objet fixe et qui est assez articulé pour ne pas se confondre avec des objets étrangers. Cette remarque est fondée sur l'expérience et sur le témoignage du *sens intime*. Donc ce mot correspond à *quelque idée;* donc il est très-évidemment faux que la croyance de celui qui n'a pas une *idée distincte* de ce qu'il croit, ne se termine à *aucune idée*.

Cette considération s'applique d'elle-même à la *Trinité*, car ce mot excite aussi dans votre esprit une impression qui le fixe à quelque chose, et, quelque confuse que soit alors votre pensée, vous avez l'expérience intime que votre âme en est modifiée, et qu'elle ne va ni s'évanouir dans le vide, ni se confondre avec aucune autre.

Développons cette solution. Savez-vous, mon cher lecteur, ce qui donne un air de force au raisonnement tiré du *défaut d'idées?* c'est la fausse supposition que si les termes de *nature* et de *personne*, employés pour prononcer le dogme de la *Trinité*, n'expriment pas les mêmes idées que lorsqu'on les prononce partout ailleurs, ils sont nécessairement dépourvus de toute signification pour nous. *En effet*, nous dit-on, *s'il n'y a ni ressemblance ni commensurabilité entre ce qu'on appelle* nature et personne *dans la Divinité et ce qu'on appelle* nature et personne *dans la sphère humaine, d'où voulez-vous que nous empruntions le sens que nous devons attacher à notre profession de foi? Et quoi de plus absurde que d'exprimer par les mêmes mots des choses qui n'ont entre elles ni similitude ni proportion?*

Le bon sens dit, à tous ceux qui l'écoutent, que la simple *analogie* suffit pour justifier l'emploi des mêmes dénominations à l'égard de deux ordres de choses que l'*infini* sépare, et que cette *analogie* peut subsister et subsiste véritablement entre les propriétés des êtres limités et les particularités du *règne divin*. Il n'y a point de *proportion* entre l'*infini* et le *fini :* voilà le principe de la *transcendance* essentielle de tout ce qui appartient à Dieu; et c'est sous le rapport précis de l'*infini* que ce qui est *divin* n'est ni semblable ni *commensurable* à ce qui est appelé du même nom dans l'ordre humain. Mais nous avons vu une *nuance analogique* se montrer d'une manière frappante toutes les fois que nous avons eu l'occasion de faire la comparaison des opérations de Dieu et des facultés de l'homme (*voyez chap.* VIII, XIII, XXVIII). Nous avons aperçu, par exemple, que, dans Dieu et dans l'homme, la force d'*intellection* et d'*aspiration* a la même tendance, et qu'elle serait de part et d'autre une détermination de même espèce si l'*infini*, qui ne peut affecter notre nature, n'affectait tout ce qui est en Dieu, et ne mettait toutes ses propriétés dans une classe unique. Otez l'*infini* du côté de Dieu, ou mettez-le du côté de l'homme, alors tout est égal des deux côtés. L'*intellection* divine, moins l'*infini*, est donc spécifiquement la même chose que l'*intellection* humaine; ou l'*intellection* humaine, plus l'*infini*, est égale à l'*intellection* divine. Donc on a une idée de l'*intellection* divine, considérée à l'*abstrait*, c'est-à-dire sans son *coefficient* qui est l'*infinité;* et ce n'est qu'au moment où vous rétablissez ce *coefficient* que toutes vos notions vous abandonnent, et que vous vous trouvez devant un abîme. Donc il y a entre les facultés divines et les puissances de l'homme une *analogie* qui consiste en ce que ce qui est *divin*, sans son caractère d'*infini*, serait de même nature que ce qui nous est connu sous les mêmes appellations dans l'ordre *humain*.

Or les processions divines ne sont que l'*intellection* et l'*aspiration* divines, déployées selon leur caractère d'*infini* dans une nature *infinie*. Vous avez donc une idée de ce que c'est que *nature* et *personne*, abstraction faite de la circonstance de l'*infini*. Donc votre esprit s'attache à quelque chose de fixe en entendant parler de *nature* et de *personne* divines, jusqu'à ce que

CHAPITRE X.

De la manière spéciale dont le VERBE *est produit.*

Pour commencer par le *Verbe*, nous avons

vu qu'il est produit comme *terme* de la force infinie d'*intellection* (*chap.* V).

Or qu'est-ce qu'*intellection* en général? C'est un acte intérieur par lequel un être pensant grave en lui-même l'empreinte des choses, et s'imprime ou se *représente* ce qu'elles sont.

D'où il suit que la fonction naturelle et directe de l'entendement est de produire la *ressemblance* ou l'*image* des objets.

C'est donc un principe d'une vérité absolue et universelle, que toute force d'*intellection* est essentiellement une *force assimilative.*

Pour appliquer ce principe à notre dessein, il faut chercher en quoi consiste la perfect on de l'action d'*assimiler* ou de produire des *ressemblances.*

Il est d'abord très-évident que la perfection de tout acte dépend de la conformité qui se trouve entre son résultat et le but naturel où il tend.

Or il est également évident qu'un acte *assimilant* tend naturellement à approcher du plus près possible la *ressemblance* qu'il produit de *ce qu'est* l'objet *représenté ;* que cet acte est un effort pour réduire l'*image* qu'il trace à l'unité avec l'objet *prototype*, et de lui faire imiter l'*unité numérique*, qui est la suprême, l'infiniment parfaite *ressemblance.*

L'action *assimilative* est donc parfaite, en raison du degré où l'unité de la *ressemblance* produite avec l'*objet* approche de l'unité de l'objet avec lui-même.

Donc la force infinie d'*intellection* qui se déploie dans la Divinité est une force infiniment *assimilative.*

Donc l'*intellection* divine, ou l'acte de Dieu *se représentant ce qu'il est*, produit la *ressemblance* infiniment parfaite de *ce que Dieu est.*

Donc l'unité de cette *ressemblance* de Dieu avec *ce que Dieu est*, approche d'infiniment près de l'unité de Dieu avec lui-même (1).

Donc cette *image* s'identifie à son *prototype;* elle en est donc la pleine et entière réplique; elle en contracte toute la vérité, elle en reçoit l'essence, toute l'énergie, tout l'intime caractère.

votre attention se portant sur cet *infini*, qui différencie tout dans la Divinité, votre idée, qui ne peut embrasser ce *mode* de *nature* et de *personnalité*, s'évanouisse et s'abîme dans l'immensité de son objet.

(1) Nous pouvons ajouter à cette preuve de la *consubstantialité* du *Verbe* avec son *principe*, une remarque qui doit paraître concluante à ceux qui ont quelque usage des idées élémentaires de la métaphysique.

L'*image* ou la *représentation* de l'essence divine ne peut être parfaite au degré de l'infini si elle ne renferme toute l'*intelligibilité* de Dieu, et si elle n'exprime *infiniment* ce que Dieu est... Or l'existence est de l'*intelligibilité* de Dieu, puisque Dieu ne peut être *conçu* sans l'existence actuelle.

Donc l'*image* ou le *Verbe* de Dieu, qui est son essence ou son *intelligibilité exprimée*, renferme *formellement* l'existence divine.

Conclusion trop forte, direz-vous; *il faut seulement conclure :* Donc l'image de Dieu exprime et représente l'existence de Dieu.

Eh! c'est la même chose, mon cher lecteur. Si vous supposiez que la *représentation* de l'existence divine ne la renferme pas *formellement*, comment justifierez-vous l'infinie perfection de cette *représentation?* car, dans cette supposition, elle ne serait pas égale à la chose *représentée.*

Mais n'est-elle pas parfaite et infiniment parfaite dans son genre de représentation dès qu'elle exprime et qu'elle figure tous les attributs de la Divinité? Et ne requiert-on jamais que le représentatif soit la chose même représentée?

C'est une idée empruntée des choses humaines, de penser que la *représentation* de Dieu, produite en dedans de son infinité, puisse être infiniment parfaite, sans être *toute la chose* que Dieu est. Il n'est pas selon la justesse logique de dire que la *représentation de Dieu est infiniment parfaite dans son genre de représentation, de cela seul qu'elle exprime tous les attributs divins.* Il faut, de plus, qu'*elle les exprime d'une manière infinie*, car *tout* exprimer n'est pas exprimer *infiniment.*

Or, elle ne les exprime pas d'une *manière infinie*, si elle ne renferme *formellement* tout ce que Dieu est. L'expression infinie de Dieu est essentiellement égale à Dieu.... *Ce qui a quelque perfection*, dit Malebranche, *exprime faiblement les perfections divines. Ce qui en déploie d'éclatantes, les exprime avec plus de force. Mais il n'y a que ce qui les contient toutes, qui les exprime infiniment.*

On ne requiert nulle part, dites-vous, *que le représentatif soit la chose même représentée.* Cela est vrai dans notre *région ;* mais dans celle du *divin*, les choses prennent un tout autre caractère; et toute *action* s'y consommant selon toute la latitude de sa tendance et toute l'énergie de la force infinie qui l'exécute (*a*), il est contradictoire qu'il s'y trouve une *représentation* de Dieu moindre que Dieu même.

Nous ne demandons pas que le *représentatif* soit *la chose même*, parce que nous sentons l'impossibilité qu'une force humaine puisse atteindre à la suprême perfection de *représentation.* Mais il n'en est pas moins vrai que tout *effort de représenter* veut, de sa nature, que *la vérité et tout l'être de la chose soit dans son image.* Consultez encore l'une de vos expériences les plus familières et les plus intimes : toutes les fois que vous voulez exprimer l'impression que fait sur vous la vue d'une *ressemblance* où votre œil reconnaît les traits et toute la conformation externe du *type*, vous dites qu'elle *respire*, qu'elle *est parlante.* Vous faites bien plus, si vous avez un grand intérêt que cette *ombre* imite fort son *modèle.* Car vous suppléez de toutes vos forces et de toutes les ressources de votre imagination à l'imperfection de l'art; vous incorporez cette *image* à son *prototype;* vous percez cet épiderme, vous lui donnez un intérieur, vous le vivifiez, vous l'animez, vous l'organisez, vous y mettez un cœur, des entrailles, du mouvement, de la chaleur et de la vie; vous lui prêtez le sentiment et la pensée; vous oubliez l'ombre, vous ne voyez plus que la réalité, l'objet lui-même, qui vous regarde, qui vous écoute, qui vous répond, qui vous console et qui vous aime.... De là le sentiment délicieux et pur que nous éprouvons à arrêter nos regards sur le portrait qui nous est cher. Sans doute, lecteur sensible, vous avez goûté plus d'une fois la douceur de cette touchante illusion.

Ainsi, il n'est pas jusqu'à nos plus simples retours sur ce qui se passe de plus ordinaire au dedans de nous-mêmes, qui ne nous aide à reconnaître la vérité de ce qu'il y a de plus profond et de plus divin dans la doctrine de la foi. Oh! que Dieu doit être fort, pour se répéter tout entier dans la *représentation* qu'il produit de lui-même! car, lorsqu'il exerce sa force infinie d'*intellection*, il est le *peintre* de son essence...

Observez, en passant, que la nécessité que le *Verbe* soit une *réalité* distincte du *principe*, est encore fondée sur son caractère de *représentation* de Dieu; et que, comme *image*, il a nécessairement une *subsistance* personnelle qui le discerne positivement de son *type.* Car l'action de *se représenter* ou de produire

Image de Dieu qui a une réalité propre, notionnelle et distincte, comme terme d'une *force infinie de produire* (*chap.* 8).

Image de Dieu qui est identique à l'essence indivisible de Dieu, comme terme d'une *force infinie d'assimiler.*

Image de Dieu, qui est la *Pensée*, la *Parole* interne ou le *Verbe* de Dieu, comme exprimant *tout ce que Dieu est* et tout ce qui est en lui; *figure* subsistante de toute sa gloire, *réfléchissement* complet de toutes ses splendeurs.

O M. le vicomte! quelle doit être la vertu et l'énergie de l'Etre des êtres pour donner au *prononcé* intérieur de son essence et de ses perfections infinies tout le fond et toute la vérité de ce qu'il est, lui qui n'a pu rompre un instant son éternel silence, et *dire* au dehors que l'abîme du néant ne réfléchît aussitôt les rayons de sa divinité, et ne se changeât en un immense et éclatant univers!

Que la religion est donc majestueuse, et qu'elle nous enseigne une riche et profonde philosophie, lorsqu'au milieu des sublimes cantiques dont elle fait retentir les voûtes de ses temples, nous l'entendons prononcer ces mots si pleins de grandeur, d'énergie et de magnificence: *Deum de Deo, Lumen de Lumine, Deum verum de Deo vero!* Quel sujet d'admiration! Quel motif et quel objet d'adoration!

CHAPITRE XI.

*De la manière spéciale dont l'*ESPRIT *est produit.*

L'*Esprit* procède du *Principe*, comme résultat ou comme *terme* de la force infinie d'*Aspiration* (*chap.* 5).

Il faut d'abord déterminer l'idée d'*aspiration* en général.

L'on doit entendre par *aspiration* cet effort et ce mouvement intime par lequel tout être doué de la pensée et du sentiment veut *se prendre*, s'attacher et se fixer à ce qui lui *apparaît* sous le caractère de *vérité*, de *perfection* et d'*excellence.*

Donc l'*aspiration* est essentiellement un *acte unissant.*

Or, pour employer ici un procédé parallèle à celui que nous venons de suivre en exposant la production du *Verbe*, examinons d'où dépend la perfection d'une *action unissante.*

Puisque sa tendance est de *joindre* et de rapporter l'un à l'autre des *extrêmes* qui se conviennent, on doit juger que plus la *liaison* produite sera réelle et intime, plus aussi l'*action unissante* sera parfaite.

Liaison réelle est celle qui est entre des extrêmes *réellement* distingués, et elle est *intime* en raison du degré où elle fait imiter à ses extrêmes l'*unité d'être.*

1° La distinction des extrêmes est nécessaire à la réalité de l'*union*, car il ne peut y avoir de *division réelle* où tout serait numériquement *un;* donc *union réelle*, qui en est l'opposé direct, veut deux extrêmes distincts.

2° L'*union* n'est *intime* qu'à proportion qu'elle fait affecter à ses extrêmes l'*unité d'être.* L'*intimité* est un caractère par où l'*union* est conçue établir entre ses extrêmes un rapport qui soit tel, qu'ils opposent la plus grande résistance possible à toute *action désunissante.* Or des extrêmes unis ne résistent à la *division* que selon qu'ils imitent l'*identité d'être*, qui est la suprême *indivisibilité.* Donc......

Donc 1° la force infinie d'*Aspiration* qui se déploie en Dieu ne peut produire l'*union* infiniment parfaite du *Principe* et du *Verbe*, sans que l'un soit *réellement distingué* de l'autre, car cette *union* doit être réelle.

Donc 2° cette *union* produite par l'*Aspiration* divine ne peut être infiniment parfaite entre le *Principe* et le *Verbe*, si l'un et l'autre n'ont l'*identité* d'*être.* Car cette *union* doit avoir la suprême *intimité.*

Donc 3° ce *lien* du *Principe* et du *Verbe* est lui-même une troisième *réalité* ou *personnalité* divine, distinguée des deux autres. Car il procède du *Principe* par un acte parallèle à celui qui produit le *Verbe*, et il est, comme lui, *terme* d'une *force infinie de produire...*

Donc 4° il est numériquement identique à l'essence du *Principe* et du *Verbe*, comme *terme* d'une *force infinie, d'unir.* En effet, comme tel, il est le lien infini de l'*unité* du *Principe* et du *Verbe;* il est donc interne à l'essence divine. Donc il est identique à l'*Etre* divin.

Donc 5° l'*Esprit* procède du *Verbe* comme du *Principe.* Car le *Principe* et le *Verbe* tenant unité numérique d'essence *antécédemment* à la production de l'*Esprit*, il faut que l'*acte unissant*, ou la force d'*Aspiration*, soit numériquement et indivisiblement dans l'un et dans l'autre. Elle ne peut donc se déployer dans le *Principe*, qu'elle ne s'exerce totalement et *simultanément* dans le *Verbe*, à qui elle est communiquée avec tout l'*Etre* divin.

Donc 6° il ne peut procéder du *Verbe* un autre *Verbe*, ni de l'*Esprit* aucun *terme* ultérieur d'action divine. Le *Verbe* reçoit, il est vrai, la *force infinie d'intellection*, avec toute la nature du *Principe;* mais il la reçoit exercée et déployée selon toute son énergie, par la production de lui-même; et l'Esprit reçoit avec la nature divine, la force d'*intellection* et d'*aspiration*, mais totalement comblées toutes les deux par la procession du *Verbe* et par la sienne...

CHAPITRE XII.

Premier éclaircissement.

Il paraît d'abord assez étrange que l'on

l'*image de soi* ne peut se terminer qu'à ce qu'*on soit une seconde fois soi-même*, parce qu'on est toujours *une fois soi-même*, dès que l'*on est*, et indépendamment de toute *représentation* de soi. Or, si l'*image de soi* n'est une réalité distincte du *soi prototype*, on n'est jamais qu'*une fois soi-même.* Il n'y a donc pas d'*image de soi* qui soit parfaite, ou cette *image* n'a pas une *réalité* propre. Donc le *Verbe* ne peut être *une seconde fois la Divinité*, s'il n'est une *subsistance* distincte du *Principe*, qui est *une première fois la Divinité.*

La suprême perfection de son caractère de *représentation* consiste donc, en dernière analyse, en ce que, *n'étant pas le Principe*, il est numériquement et indivisiblement *tout ce qu'est le Principe* (*chap.* 23 et 24).

donne pour fonction à l'acte infini d'*Aspiration*, de *produire l'union du Principe et du Verbe*. La raison en est que le *Verbe* se trouve *uni* au *Principe* d'une manière infiniment parfaite, indépendamment de l'acte d'*Aspiration*, et par cela seul, qu'en procédant du *Principe*, il en emporte l'essence totale et numérique ; qu'on ne saurait concevoir une *union* plus forte et plus parfaite que celle qui subsiste entre des extrêmes qui ont l'*unité d'être*. D'où il arrive que l'on ne sait ce que ce pourrait être que cette *liaison* qui surviendrait encore entre le *Principe* et le *Verbe*, en vertu de l'acte infini d'*Aspiration*.

Cette *liaison*, M. le vicomte, c'est l'UNION *directe, explicite et formelle* du *Principe* et du *Verbe*, qui ne s'accomplit, ni ne peut s'accomplir par l'acte infini d'*intellection* qui produit le *Verbe* Car cette acte d'*intellection* dont le *Verbe* est résultat, ne tend *directement, explicitement*, et *formellement*, qu'à l'*assimiler* à son Principe. Il est vrai qu'il l'*identifie* en l'*assimilant;* mais cette *identité* n'est pas voulue pour l'*union ;* elle ne survient qu'en tant qu'elle est le caractère de *la suprême et infiniment parfaite ressemblance* (*chap.* 10). Donc cette identité n'est pas l'UNION explicite du *Principe* et du *Verbe*.

En un mot, il n'y a dans l'acte d'*intellection* producteur du *Verbe*, que *force de produire une ressemblance*, et *tendance à la rendre infiniment parfaite*. Il ne renferme de sa nature, ni *force d'unir*, ni *vœu d'union*. Donc son résultat n'a rien qui appelle *directement* l'idée d'*union;* rien, par conséquent, qui soit formellement *union*.

CHAPITRE XIII.

Second éclaircissement.

L'acte d'*aspiration* dans l'homme, c'est-à-dire, le mouvement par lequel il se complaît dans la vue et le sentiment de son *être*, y reste dans le même état d'imperfection et d'ébauche où nous avons vu s'arrêter sa force d'*intellection*. Et comme la formation de sa *pensée*, ou de l'*idée de lui-même*, n'est qu'une analogie de *production* (*chap.* 8), et qu'il ne procède de cette *action* intime qu'une *image* abstraite et purement *modale*, son *aspiration* ne peut faire non plus qu'une analogie d'*union*, qu'un *lien* purement *affectif* et moral ; car l'âme et sa *pensée*, ou sa *parole* interne, ne pouvant être deux *réalités distinctement subsistantes* en vertu de l'acte d'*intellection*, l'*union* de l'âme avec sa *pensée* ne saurait être *réelle* (*chap.* 11) non plus en vertu de l'acte d'*aspiration*.

Mais il est aisé de s'apercevoir, en examinant cette *aspiration* jusques dans son plus secret mouvement, que si elle ne produit qu'une ébauche ou un symbole d'*union*, c'est qu'elle se trouve arrêtée, dans sa tendance vers son but, par les limites de sa force et de sa sphère. Aussi notre âme, qui sent bien que son effort de s'*aspirer* ne s'accomplit jamais selon toute la vérité et toute l'étendue d'une *aspiration* véritable, cherche-t-elle à suppléer, autant qu'elle le peut, ce qui manque au résultat de son *action* ; c'est-à-dire, à imaginer que son *union* avec sa *pensée* est *réelle*, et qu'elle *joint* ensemble deux extrêmes *vrais* et distincts. Car n'ayant pu se déployer par l'acte d'*intellection*, en deux *réalités* que son *aspiration* puisse *unir*, que fait-elle ? Elle se double, pour ainsi dire, par abstraction ; elle se crée *idéalement* une seconde elle-même ; elle se discerne de l'*image* d'elle-même ; elle prête à ce *moi* qui produit et qui soutient tout ce qui est en elle, comme un caractère de *principe* subsistant qui voit devant lui la *réplique* de *ce qu'il est*, l'*expression* de sa vérité, la *représentation* ou le *verbe* de sa *réalité ;* de sorte que, dans l'homme, l'acte d'*aspiration*, ou le mouvement de l'*amour de soi*, se conçoit comme produisant l'*union* de tout ce qu'il sent au-dedans de lui, avec ce *moi* d'où tout dérive, et qui porte toutes les parties et toutes les propriétés qui composent l'*être humain*.

Ainsi, notre âme imite l'Être infini dans tout ce qu'elle est et dans tout ce qui se passe au-dedans d'elle. S'il est donné à peu d'hommes de saisir ce profond caractère de l'excellence et de la gloire de notre nature, c'est que rien n'est si rare qu'un esprit recueilli et capable de s'étudier et de se connaître.

CHAPITRE XIV.

Du caractère qui différencie la procession du Verbe de celle de l'Esprit.

On exige de nous, dans le christianisme, que nous reconnaissions que le Verbe est *engendré* du Principe, de sorte qu'il est véritablement *Fils du Très-Haut*, et que ce *mode spécial* de procession lui est exclusivement personnel.

Cette particularité est sans doute ce qu'il y a de plus caché et de plus enfoncé dans les profondeurs où s'exécute l'action intime et éternelle de Dieu. C'est ainsi que dans le *règne* de l'Infini un abîme en enfante un autre, et qu'en nous efforçant laborieusement de faire quelques pas vers le trône de la Majesté souveraine, nous nous retrouvons toujours au même point d'éloignement.

Car cette *génération* éternelle ne se peut représenter par l'idée de ce qui nous est connu sous le même nom, dans un ordre de choses où rien ne se fait parfaitement. Mais ce que la foi veut nous dire, c'est que la procession du Verbe est caractérisée par une nuance profonde, et qui est telle que celui de tous les mots du langage humain qui s'y rapporte le mieux, c'est le mot de *génération*.

Réduisons donc d'abord à une notion précise ce que ce nom représente à notre esprit.

CHAPITRE XV.

De l'idée naturelle de génération.

Qu'est-ce qu'*être engendré?* Pour le déterminer, il faut faire une énumération exacte de ce que nous voyons dans toute *génération*.

1° Nous y voyons une réalité vivante procéder d'un principe vivant.

2° Que la chose *engendrée* participe de la substance de son *générateur*.

3° Qu'elle lui est semblable, et qu'elle en sort de même nature et avec les mêmes propriétés,

4° Que cette ressemblance est tellement attendue comme la fin directe et la tendance immédiate de l'action d'*engendrer*, que nous regardons comme production *monstrueuse*, et comme l'effet fortuit et bizarre d'une génération fausse, tout ce qui se trouve d'une dissemblance notable et saillante, avec le principe d'où il est sorti.

Cette notion dont l'expérience fait la base, et qui renferme la représentation complète de tous les caractères qui constituent et qui distinguent toute *génération*, se résume donc en ce qu'*être engendré*, c'est *être produit vivant, d'un principe vivant, en communiquant à sa substance, et lui étant semblable par la nature même et par la fin essentielle et directe de l'action par laquelle il est produit* (1).

CHAPITRE XVI.

Quand le Verbe *est véritablement* ENGENDRÉ.

1° Il est *produit vivant d'un Principe* qui est la source et la totalité de la *vie*.

2° Il *communique* tellement *à la substance du Principe* d'où il procède, qu'il en reçoit toute la vérité et toute la plénitude (*chap.* 10).

3° Il est *produit semblable à son Principe*. C'est une suite nécessaire de la pleine communication de nature.

4° Sa *ressemblance avec son Principe est voulue par la nature même et par la tendance essentielle et directe de l'action par laquelle il est produit*, puisqu'il est produit comme terme de l'*intellection*, qui est un acte essentiellement *assimilant* (*Ibid.*).

Ainsi, tout se lie, se suit, et se soutient dans la théodicée du christianisme; et l'on entend la vérité de ce majestueux et sublime langage des anciens oracles de la religion: *L'Eternel a dit à l'Eternel : sois assis à ma droite, toi qui es ma vertu et ma force; car je t'ai engendré dans la sainte splendeur, avant que l'astre du jour ne fût formé.*

CHAPITRE XVII.

Que l'*Esprit n'est point* ENGENDRÉ.

Sa procession manque du dernier des quatre caractères de la *génération*; c'est-à-dire, que *sa ressemblance avec son Principe n'est pas fondée sur la tendance directe et naturelle de l'action qui le produit*. Car il est produit comme terme de l'*aspiration*, qui, de sa nature, n'est pas *assimilante*, mais *unissante* (*chap.* 11).

C'est pourquoi son origine du Principe et du Verbe retient la dénomination générique de *procession*.

CHAPITRE XVIII.

Remarques sur la génération du Verbe.

Quelque philosophe difficultueux objecteroit peut-être qu'avoir une nature personnelle et distincte est aussi essentiel à ce qui est *engendré*, que les autres caractères que nous venons d'appliquer à la procession du Verbe, et voudrait conclure que le Verbe n'ayant pas *propriété de nature*, il ne procède pas de son Principe, d'une procession qu'on puisse appeler une *vraie génération*.

Mais si vous avez présente à l'esprit, M. le vicomte, la suite des idées que nous avons parcourues, vous verrez très-clairement que si notre notion expérimentale et naturelle de *génération* demande que ce qui est *engendré* ait une nature personnelle et distinguée de celle de son *générateur*, ce n'est pas pour elle-même que cette multiplication de nature est voulue, mais c'est que l'idée de génération emporte multiplication de réalités.

Or, comme il n'y a, dans la sphère où nous sommes, ni exemple, ni possibilité qu'une seule nature soit indivisiblement et numériquement dans plusieurs, il faut bien que l'on nous dénombre autant de natures que nous requérons de réalités.

Ainsi, cette pluralité de natures qui résulte de nos *générations* en est bien plutôt l'imperfection que le caractère essentiel Car si ce qui est *engendré* pouvait, étant distingué de son *générateur*, en retenir la nature totale et numérique, le vœu de la *génération*, qui est de donner à un être son *semblable*, et comme une répétition de lui-même, se trouverait bien plus parfaitement accompli. Alors la *ressemblance* serait suprême, et la *génération* infiniment parfaite.

Enfin la *génération* ne multiplie pas les natures en vertu de son caractère explicite de *génération*, mais parce qu'elle est arrêtée dans sa tendance à faire une pleine et parfaite *ressemblance*, et qu'elle s'effectue dans des limites où nul principe ne peut se donner son *semblable* sans se diviser.

D'où il suit que nous ne voyons et que nous ne connaissons que des *analogies de génération*, et que la *génération* totale, souveraine et complète, ne s'exécute que dans l'infini.

Remarquez bien que c'est toujours de cet *Infini* trop peu médité que tout dépend, et que cet impénétrable caractère de la Divinité est tout à la fois et l'océan où notre raison s'abîme, et le flambeau qui en fait entrevoir les merveilles à notre intelligence.

CHAPITRE XIX.

Des conséquences des processions divines

Pour les saisir dans toute leur vérité et toute leur précision, il faut combiner avec une attention rigoureuse ce qui est en Dieu *unité indivisible* avec ce qui y est *trinité réelle et distincte*, et se bien ressouvenir que du côté par où les trois personnes sont *Dieu*, elles se résolvent, pour ainsi dire, dans l'indivisible *unité*, et n'offrent plus de *pluralité*; et que demander ensuite ce *qu'est* chacune d'elles sous le rapport explicite de sa *personnalité*, serait la même chose que vouloir acquérir la vue claire du *mode intime* de l'Infini (*chap.* 3).

(1) De peur qu'on ne nous soupçonne de forger des définitions de commande et pour l'intérêt du dessein qui nous occupe, il n'est pas inutile de faire observer à nos lecteurs que nous ne faisons ici que traduire Aristote et tous ses commentateurs, qui n'avaient assurément pas en vue de vérifier la génération du Verbe. *Generatio*, disent-ils, *est ortus viventis a vivente principio conjuncto, in similitudinem naturæ vi processionis* (*Phys. part.* III).

CHAPITRE XX.

Première conséquence.

Le Principe, ou le Père, est tout entier dans le Fils, le Fils tout entier dans le Père, et l'Esprit, qui les renferme l'un et l'autre, est tout entier dans l'un et dans l'autre.

Les trois Personnes divines ne sont rien de distingué de la nature divine. Or cette nature est totalement dans chacune des trois personnes ; donc les trois personnes divines sont totalement dans chacune d'elles.

CHAPITRE XXI.

Seconde conséquence.

Les trois personnes divines, prises ensemble, ne sont pas quelque chose de plus parfait qu'une seule considérée séparément.

Par le chapitre précédent, une seule les renferme toutes. Donc...

CHAPITRE XXII.

Troisième conséquence.

Elles sont coéternelles et coégales.

Suite nécessaire de la résidence de toutes trois dans l'essence divine et dans chacune d'elles.

CHAPITRE XXIII.

Quatrième conséquence.

Le Fils est ce qu'est le Père et réciproquement ; le Père est ce qu'est l'Esprit ; l'Esprit est ce que sont le Père et le Fils...

Ce qu'est chaque personne divine est l'essence divine, qui est totale et numérique dans le Père, le Fils et l'Esprit. Donc.....

CHAPITRE XXIV.

Cinquième conséquence.

Cependant le Père n'est pas le Fils, ni l'Esprit; et l'Esprit n'est ni le Père, ni le Fils...

Ce prononcé, *le Père est le Fils...* affecterait le caractère explicite et *notionnel* qui distingue chaque personne divine, et détruirait par conséquent la *propriété de la personnalité*.

CHAPITRE XXV.

Sixième conséquence.

On ne peut pas dire que la nature du Père produit le Fils, ni que la nature du Fils procède du Père, ni que la nature du Père et du Fils produisent l'Esprit, ou que la nature de l'Esprit procède du Père et du Fils...

Dans l'une des personnes divines, la nature n'est pas distinguée de celle de l'autre. Or ce qui dans l'infini procède d'un autre, en est *réellement* distingué (*chap.* 8). Ce n'est donc en Dieu ni la nature qui produit, ni la nature qui procède.

C'est-à-dire que la nature divine est dans le Verbe et l'Esprit *par communication*, et non par *origine*. Elle y est *reçue*, et non *produite*.

CHAPITRE XXVI.

Septième conséquence.

La raison désavoue la recherche de la pleine intelligence de la manière dont les processions divines s'accomplissent.

Il est, en effet, contre la raison de vouloir pénétrer *comment* Dieu est infini. C'est aspirer à voir notre force de concevoir se dilater dans la même proportion où les grandeurs de Dieu se déploient dans les abîmes de son immensité, et par conséquent prétendre à l'*infinité d'intellection* (1).

CHAPITRE XXVII.

Huitième conséquence.

Le dessein de toute recherche touchant les pro-

(1) On parlait, il y a quelque temps, dans un cercle de gens d'esprit, d'un mathématicien célèbre, mort depuis quelques années, *qui était*, disait-on, *pénétré de la majesté de la religion et de la solidité de sa morale, mais qui n'avait jamais pu gagner sur son esprit d'en adopter les mystères.* A quoi l'un de ces gens d'esprit ajouta : *La raison en est bien simple : cet homme, accoutumé à se démontrer tout, ne savait plus marcher qu'en plein jour, et vous le mettiez vis-à-vis du néant, quand vous lui parliez de ce qui ne se prouve ni ne s'explique. C'est-à dire, messieurs,* reprit un troisième, qui assurément n'était pas un *dévot*, qu'*un grand géomètre est un homme qui naturellement ne doit plus avoir le sens commun. Est-ce que ce géomètre s'était démontré que tout le vrai est du département de la géométrie, et la raison ne sait-elle se décider partout que par lemmes et par théorèmes?*

Il y a, en effet, des *gens d'esprit* qui prétendent bien sérieusement qu'il faut excepter un mathématicien du nombre des spéculateurs qui courent inutilement après l'évidence, et qu'en conséquence rien n'est plus naturel que cette difficulté de croire des mystères, quand on a pris l'habitude de tout analyser et de tout concevoir ; mais vous, sage lecteur, qui avez de la droiture et du bon sens, je vous demande de quoi un homme qui s'est démontré que *les trois angles d'un triangle sont égaux à deux angles droits*, a acquis la vue claire et *compréhensive*. Quel rapport cette évidence hypothétique *et linéaire* peut-elle avoir avec cette évidence *foncière*, objective et absolue, de laquelle seule il s'agit ici, et qui nous éclairerait pleinement sur la *constitution intime* d'une *chose réelle*. L'objet de la géométrie est-il lui-même autre chose qu'une pure *abstraction?* Car, quoiqu'elle s'exerce sur l'*étendue*, elle n'est pas pour cela la connaissance de ce qui est *étendu*, et elle ne vous donne pas même un commencement d'idée de ce que c'est que la *matière*. Elle n'est que la science de ses *rapports*, de ses *dimensions* et de ses *limites*. Elle n'examine que les dehors et les contours des substances physiques, sans jamais toucher au fond. Il est même très-vrai que son évidence n'est si sensible que parce que tout y roule sur des suppositions, des conventions et des négations. On y considère *à l'abstrait* ce ce qui n'est que *mode et pure relation*. Ce qui *finit* en solidité a donné l'idée de *surface*; ce qui *finit* en surface nous donne la *ligne*, qui, en *finissant* aussi, fait le *point*. Le géomètre a *substancié*, pour ainsi dire, ces trois sortes de *limites*, ou ces trois manières dont toute substance étendue *finit*. Voilà toute la base de son évidence.

D'après toutes ces hypothèses, il vous administrera des démonstrations à l'épreuve de toute contestation, et il fixera avec la plus rigoureuse précision les bornes de votre vigne ou de votre champ. Mais présentez-lui le premier globule d'*argile* que vous trouverez sous votre pied, et demandez-lui quelle est cette *réalité*, quelle est la *nature intime* de la substance cachée sous cette *superficie*, vous lui présentez le tombeau de toutes ses démonstrations ; vous le forcez de convenir qu'il n'a l'évidence de rien, et que le *réel* et le *fonds* de quelque objet que ce soit n'est du ressort d'aucune science humaine (*a*).

(*a*) Nous avons pensé qu'on ne pouvait trop insister sur cette vérité, parce qu'elle est d'un usage universel, et absolument décisive pour le but que nous nous sommes proposé, qui est de convaincre tout esprit raisonnable et sincère, que l'espèce d'*évidence* qui manque à la religion, manque partout, et que la nature ne se laisse pas plus pénétrer que la foi.

cessions divines, n'a aucun objet raisonnable, s'il tend à contenter notre entendement et s'il ne se borne à le rassurer.

La géométrie a sans doute essentiellement servi la mécanique, l'hydrostatique, l'optique et l'astronomie; mais ce n'a jamais été qu'en conduisant les yeux et la main de l'homme autour des objets et en lui faisant *expérimentalement* connaître la *solidité*, le *volume*, la *distance*, la *vitesse* et toutes les qualités sensibles ou usuelles de ce que nous trouvons tout fait et tout arrangé dans la nature. Tout est démontré touchant la situation, l'éloignement, les révolutions, la grandeur, les stations, les directions et les rétrogradations du soleil et des planètes de notre monde; mais on a beau calculer et *algébriser*, pour parvenir à voir *ce que c'est* que la *matière de la lumière*, ce *fluide* si répandu, si précieux et si riche, qui fait l'éclat et la majesté de l'univers; tous les *axiomes* et tous les *théorèmes* se trouvent ici invinciblement inapplicables. Il n'y a même eu encore jusqu'aujourd'hui aucun de tous les plus grands spectateurs de la nature, qui ait pu familiariser notre imagination avec le *miracle* de la communication de la lumière, ni l'amener à la portée de notre raison, qui se sent toujours confondue et interdite à la seule pensée que le soleil, de moment en moment, porte à des trente et cinquante millions, ou plutôt à des milliards de millions de lieues loin de lui, une action, une chaleur et des couleurs toujours nouvelles.

Tant que le fameux Newton ne suppute que des *distances*, des *temps*, et des *vitesses*, il triomphe de tous les obstacles, et recule, pour ainsi dire, les bornes des forces humaines. Mais toute sa géométrie et toute son algèbre ne sont plus que ténèbres lorsqu'il veut entrer dans l'intérieur de ce *mystère*, et nous expliquer comment il s'accomplit. En effet, quand un grand philosophe vous enseigne sérieusement que le soleil, qui n'est qu'un point devant l'effrayante immensité des espaces qu'il éclaire, tire, depuis six mille ans et à tous les instants, du fond de ses entrailles, toute la matière lumineuse qui remplit cette inconcevable étendue, sans essuyer aucune altération, et sans qu'on puisse deviner dans quel dépôt va se rendre chaque éruption de cette substance indéfinissable; dites-moi, lecteur équitable, le philosophe géomètre ne vous demande-t-il pas le sacrifice de toute votre raison? et pouvez-vous adopter son enseignement autrement qu'en vous taisant et en adorant?

Son précurseur Descartes, qui nous avait appris que la communication de la lumière consiste dans une file de globules contigus, dont le premier ne peut être mis en mouvement par la pression immédiate du corps lumineux, que le dernier ne soit poussé dans la même direction et au même instant, avait tout aussi peu contenté le goût qu'il nous avait inspiré lui-même pour les démonstrations et pour l'évidence. Car s'il est vrai, comme l'expérience nous le dit de la manière la plus constante et la plus uniforme, que la lumière s'étende et nous parvienne par une progression graduée et successive, de sorte que les objets les plus voisins du corps lumineux reçoivent son impression avant les plus éloignés; il faut convenir que le philosophe de la France avait donné à celui de l'Angleterre l'exemple d'une doctrine bien extraordinaire et bien mystérieuse, et qu'on ne doit être plus difficile en croyance, lorsqu'on a pu adopter des idées de cette espèce.

Oh! que celui qui a appris à tout mesurer est encore loin de tout comprendre! Mais que dis-je, tout *mesurer?* Le géomètre, avec tout l'imposant appareil dont il s'environne au fond de son laboratoire; l'astronome, avec toute sa *dioptrique* et tous ses *télescopes*, continuellement pointés vers le ciel, ne se trouvent-ils pas irrésistiblement arrêtés jusque dans la sphère du *fini* et du *mesurable?* Jugez, après cela, de

Aussi, M. le vicomte, n'est-ce ni pour nous glorifier d'avoir trouvé l'entrée des secrets de Dieu, ni pour offrir aux disciples de la foi la

leur compétence pour nous demander que nous les conduisions dans l'intérieur de l'infini, et que nous y analysions sous leurs yeux tout ce qui s'y passe. Nous y avons vu pourtant, de nos jours, des savants, dignes de toute l'estime de la nation à une infinité d'égards, parler de la religion comme si ce n'était que chez elle que leur esprit eût rencontré des obscurités, et consigner dans des écrits, très étrangers d'ailleurs aux choses de la foi, ce langage aussi brusque que déraisonnable: *Qu'est-ce donc que tous vos mystères? Faites concevoir aux hommes ce que vous voulez qu'ils croient, ou cessez de leur rompre la tête de toutes vos rêveries.*

Eh bien, soit, aurait-on pu leur répondre; nous voulons bien tenter de vous expliquer les profondeurs de Dieu, et vous donner la compréhension distincte de la nature de l'*infini*. Mais, pour parvenir à l'exécution d'un si grand dessein, il nous faut préliminairement certaines élucubrations géométriques et astronomiques que nous ne pouvons acquérir que de ceux qui conçoivent tout, hors les mystères de la Foi. Nous demandons, 1° que vous arrangiez vos *angles* et vos *sinus* de manière à mesurer ce qui est au delà de *Saturne*, et que vous nous trouviez des *parallaxes* pour les *étoiles fixes*; 2° que vous déterminiez la ligne qui sépare la *polaire* australe de la septentrionale; que vous estimiez le *cercle* dont cette ligne est diamètre, et la *sphère* dont ce cercle est *secteur*. Cela fait, nous ne pouvons pas encore passer en droiture dans le sein de l'Essence divine; et il faut, 3° que vous pesiez les *masses*, que vous assigniez les *distances*, que vous calculiez bien *mathématiquement* les révolutions de tout ces soleils si éloignés du nôtre, que vous dénombriez les planètes qui roulent autour de chacun de ces globes de feu, que vous nous dévoiliez le mystère de tous ces univers, de toutes ces sphères étincelantes qui sont tellement enfoncées dans les étonnants abîmes du firmament, qu'elles ne font que blanchir faiblement cette région du ciel qui s'étend du nord au midi (*la voie lactée*). 4° Après tout ce travail, il ne vous restera plus qu'à nous démontrer que là finissent les mondes, et qu'il n'y a plus au delà que Dieu seul.

Quoi! vous nous répondez à tout cela, que vous ne passez pas *Saturne?* Songez-vous bien à quoi vous réduisez cette sorte de *toute-science* dont vous vous glorifiez! Vous dites que si un spectateur était dans une *étoile*, *Saturne*, la *Terre*, et les trois cents millions de lieues qui les séparent, ne lui paraîtraient qu'un *point*. Voilà donc toute la force géométrique et astronomique concentrée dans un *point* qui n'est rien dans les immensités de la nature! Et c'est vous dont ce *point* absorbe toute la capacité de mesurer et de voir, qui demandez sérieusement à sonder les abîmes de la Divinité, à démêler les propriétés et les développements de son essence, et à pénétrer la raison de tous les phénomènes de cette lumière inaccessible! C'est vous qui voulez franchir tout d'un coup des millions de mondes qui vous sont inconnus, et vous élancer au delà de cette étendue où l'imagination se perd, et où roulent des systèmes de création que vous n'avez jamais découverts, pour aller examiner et régler ce que l'ordre de l'*infini* exclut ou admet!... On ne peut comparer une telle inconséquence qu'à l'idée qui viendrait à un souffleur de jeter une pensée dans son creuset et de tenter l'analyse des pièces qui la composent.

Quant à la métaphysique, on peut se dispenser de l'apporter en preuve de l'inhabilité des sciences humaines, pour nous donner des *idées compréhensives*. Plus resserrée qu'aucune autre dans sa sphère impalpable et abstraite, elle ne peut avoir plus de res-

démonstration naturelle du plus profond objet de leur adoration, que nous avons exposé en détail ce qui nous est venu dans la pensée, en méditant ce vaste sujet. Il faudrait peu compter sur la stabilité d'une conviction qui n'aurait pas de meilleurs appuis. Nous n'avons voulu qu'amener cette réflexion décisive : c'est que s'il est vrai que notre ténébreuse intelligence entrevoie et soupçonne quelque chose de ce que la foi nous révèle des profondeurs de Dieu, aucun esprit raisonnable ne peut plus être en peine qu'il n'y ait dans l'infini bien plus de ressources que nous n'en pouvons conjecturer, pour que les choses s'y accomplissent de la manière dont la religion nous l'enseigne, et que, par conséquent, il ne faut pas chercher à comprendre l'objet, mais à vérifier le fait d'une telle révélation.

Nous vous donnons donc tous ces aperçus pour ce qu'ils sont en effet, c'est-à-dire pour des idées humaines qui sont sans conséquence et comme de simples *hypothèses* pour lesquelles nous sommes bien éloignés de vous demander une estime et une considération que vous ne devez qu'au travail solide et précieux de ceux qui nous ont montré la vérité des *mystères de Dieu*, établie sur ses vrais et inébranlables fondements.

CHAPITRE XXVIII.

Rapport des processions divines avec les facultés humaines et les principes de nos obligations religieuses et sociales.

Nous pouvons tirer, M. le vicomte, de tout ce que nous avons dit des processions divines, des conséquences moins abstraites et infiniment plus utiles et plus touchantes que toutes celles que nous venons d'articuler.

Et d'abord quelle haute idée ce grand mystère nous donne de la dignité et de l'excellence de la nature humaine! Qui peut n'être pas transporté de l'honneur d'être *homme*, lorsqu'il considère que ce qui se passe de toute éternité de plus grand, de plus glorieux et de plus divin dans les inconcevables immensités de l'Etre infini, s'exécute et se répète autant que ses limites le permettent dans l'intérieur de lui-même, lorsqu'il sent procéder aussi du fond de son âme sa *pensée*, sa *parole* intérieure, l'*expression* de sa substance, et qu'il découvre dans ce sentiment si profond et si vif qui l'unit à son *verbe*, dans cet amour qui l'attache à son *image*, à l'*idée* de son être, le *lien* qui ne fait de son âme et de sa *pensée* qu'une même existence et qu'une même vie? Quelle gloire pour lui de reconnaître dans l'action et le mouvement de ses puissances une ressemblance si caractérisée et si frappante entre sa nature et celle de l'*Etre* par excellence! De démêler au fond de lui-même comme une *trinité* commencée, et de ne manquer que de l'*infini*, pour être une répétition complète de ce que Dieu est!

sources pour nous découvrir le vrai principe des choses. Elle est même de toutes nos connaissances naturelles celle qui a fait le moins de progrès. Elle en est à peu près, dans ce siècle même où tout a acquis tant de perfection, au point où elle en était du temps d'Aristote. En vain le métaphysicien s'est efforcé de se dépouiller de son corps et de ses sens, pour se recueillir et se renfermer dans son âme; en vain il a voulu s'élancer hors de l'univers, se tenir péniblement guindé au delà des nues, et voyager dans le monde des esprits, il en est encore réduit aujourd'hui à chercher *ce que c'est qu'un esprit*, qu'une *pensée;* et de toutes les dissections qu'il a voulu faire de l'entendement humain, il ne lui en est jamais revenu que la fatigue et l'étourdissement du sien.

On ne doit pas négliger ici une remarque qui est toute à l'avantage de l'Evangile : c'est que, si la métaphysique est sortie jusqu'à un certain point du chaos et de la barbarie où les anciens scolastiques l'avaient laissée, elle n'est redevable de la physionomie raisonnable et sage qu'elle a acquise, qu'aux méditations et aux recherches de ceux en qui les lumières de la religion venaient régler l'usage de celles de la raison; et l'on est très-fondé à penser que les hautes idées de la foi, dont Malebranche s'était si longtemps et si profondément imbu, en l'élevant au-dessus de tous les objets de l'imagination et des sens, et en l'attachant fortement à la contemplation du *règne divin*, ont autant contribué que la disposition particulière de son esprit, à lui donner ce goût de la sublime métaphysique, et à lui faire découvrir, au milieu du mouvement et du choc de toutes les masses qui composent le monde visible, un autre monde où tout est esprit et vie, éternité et immutabilité; ce monde où préside la raison souveraine et essentielle, et où toute intelligence regarde et voit tout dans la source intarissable et pure de toute lumière.

Il n'y a, en effet, qu'une religion qui nous représente tous les esprits sortant du sein de Dieu, et qui les y fait revoler comme dans leur élément natal et unique, pour y demeurer éternellement vivants et triomphants sur les ruines de tous les vices et de toutes les portions terrestres et grossières de la nature visible, qui ait pu élever si haut ce grand philosophe, et lui faire trouver la clef de ces vues si vastes et de toute cette suite de principes si lumineux et si féconds, qui transportent tout lecteur capable d'en saisir l'enchaînement et d'en apprécier la solidité et l'abondance. Dans ses écrits, la Foi, sans paraître d'abord éclairer l'écrivain, fait triompher la raison, qui, à son tour, fait servir tout son triomphe à celui de la foi. Rien n'est si admirable que l'art profond avec lequel ce métaphysicien célèbre nous fait entrevoir dans les notions les plus familières et les plus simples de la philosophie, le germe et comme les premiers *linéaments* de nos plus impénétrables mystères. Il semble que son génie ait soupçonné le principe de ce que Dieu nous fait adorer, et presque atteint ce fil si caché et si enfoncé, qui unit ensemble dans l'immensité de l'intelligence infinie les vérités naturelles et mystérieuses.

Certes, si nous étions constitués assez forts pour concevoir ce que la Divinité nous révèle de sa gloire, quel homme eût été plus capable que Malebranche d'accomplir ce vœu de notre curiosité? Cependant il n'a garde de tenter la concorde de la raison et de la foi, lui qui tire de l'incompréhensibilité des mystères une démonstration de leur vérité, et qui nous assure que *toute la récompense qu'il ait jamais tirée de ses efforts pour entrer dans l'intelligence de la foi, c'est d'avoir toujours mieux senti la petitesse de son esprit, la profondeur de tout ce qui est divin, et le besoin extrême que nous avons tous d'une autorité qui nous conduise.*

Or, ne peut-on pas dire, sans craindre d'être injuste envers aucun des philosophes qui sont venus après lui, que les bornes d'un esprit de cette force peuvent très-bien servir de règle pour fixer celles de l'esprit humain?

Saint Paul disait aux Athéniens, pour les détacher de l'idolâtrie : *Hommes d'Athènes*, *plusieurs de vos poëtes ont dit que nous sommes de l'espèce divine*. Idée forte et profonde, mais qui ne s'articule et ne devient une belle et sublime vérité que dans l'économie du christianisme. Aussi l'Apôtre l'adopte-t-il dans toute son étendue, et la fait-il servir à éclairer les infidèles sur la honte de leur culte insensé. *Puisque nous sommes sortis*, continue-t-il, *d'une racine de divinité*, *comment pouvons-nous avilir une parenté si honorable*, *en croyant que dès que la main d'un sculpteur a façonné une masse d'or, d'argent ou de pierre, ces substances grossières deviennent aussitôt elles-mêmes des choses divines*.

Secondement, nous entendons ici tout le sens, toute la vérité et toute la force du langage étonnant que les livres sacrés mettent dans la bouche du Tout-Puissant, lorsqu'ils nous le représentent se préparant à la création de l'homme. *Faisons-le*, dit-il, *à notre image et ressemblance* ... Quelle entreprise ! Il semble que ce grand Dieu qui a tiré tout le reste du néant, *en se jouant dans l'univers*, se trouve ici interdit et frappé de l'idée de ce qui lui reste à faire. Il délibère, il s'encourage en quelque sorte, il fait intervenir tout ce qui vit et subsiste en lui-même comme pour arriver à son grand et suprême effort..... C'est du fond de son impénétrable splendeur qu'il tire ce rayon de gloire, cette chaleur divine, ce *souffle de vie* qui va changer tout d'un coup une masse immobile et aveugle en un adorateur du Dieu vivant .... Quel spectacle ! Voilà que Dieu est *connu*, contemplé, *aspiré* hors de lui-même .... Voilà que le néant, après un silence éternel, raconte la gloire du *Roi des siècles*, et qu'il offre à l'Etre infini l'imitation et la réplique de la grande *action* qui ne s'exécutait que dans les inaccessibles profondeurs de son antique solitude.

Troisièmement, la *religion* est donc de la nature de l'homme; et elle est aussi intime à sa constitution essentielle, que sa faculté de *penser* et de *vouloir*. D'où il résulte que toute créature appliquée à la contemplation et à l'adoration de son auteur suprême est, aux yeux du ciel et de toute la nature, l'objet le plus sacré et le plus auguste qui soit dans l'univers, et qu'elle remplit la plus glorieuse et la plus sublime fonction dont une intelligence soit capable. Car elle ne tend à rien de moins alors qu'à rendre son activité harmonique avec cette grande force qui réside et qui se déploie sans interruption dans l'infini. Elle affecte, si on peut le dire, le miracle qui se consomme dans les gouffres les plus enfoncés de cette région inabordable; elle crayonne dans sa sphère fragile ce qui s'est jamais passé de plus éclatant et de plus mémorable dans l'empire de l'éternité; elle s'associe à la grande gloire de *celui qui vit dans tous les siècles;* elle s'incorpore dans l'immortelle société *qui subsistait avant l'aurore;* elle s'introduit et s'insère dans les splendeurs de la Trinité adorable. Quel caractère ! quelle élévation !

Quatrièmement, si donc vous suivez, dans le silence de vos sens et dans la tranquillité d'un sérieux recueillement, l'ordre et la correspondance des plus fondamentales vérités vous serez frappé de l'évidence que les processions divines viennent répandre sur tout la suite des devoirs que la voix de la raison et de la conscience ont de tout temps imposés à l'homme. Oui, vous trouverez dans la Trinité que les chrétiens adorent le principe éternel et irréfragable de toute obligation religieuse et morale; et la révélation de ce dogme profond, en nous montrant comment tout dérive d'une source unique, nous découvre la première racine et nous dévoile, pour ainsi dire, le premier germe de toutes les lois qui nous prescrivent ce que nous devons à la Divinité, à nous-mêmes, et à nos semblables. Il est impossible, en effet, que vous conceviez jamais comment Dieu a pu méditer dans la profondeur de son conseil la formation d'un être capable, comme lui, d'intelligence et d'action, s'il n'a eu en vue que l'homme appliquât cette double puissance à la même fonction que la sienne, c'est-à dire, à *connaître* et à *aspirer* la souveraine vérité. Il y aurait une contradiction trop manifeste et trop choquante à dire que Dieu a voulu faire *à sa ressemblance*, c'est-à-dire, sur le modèle de sa force d'*intellection* et de *vouloir*, une substance qu'il n'appelle pas à se mouvoir dans la direction de sa cause prototype. Rien ne trouble plus brusquement l'ordre naturel des choses qu'une pareille idée. Ce serait dire que Dieu peut renverser celui de ses attributs, et agir dans le temps selon une détermination *excentrique* à son mouvement essentiel, unique et imperturbable.

Ainsi, c'est dans la Trinité même que réside le principe du rapport qui nous lie à l'Infini. Elle est la religion éternelle. Du moment que hors de Dieu il existe un être dont la nature est d'esquisser la véritable Trinité, cet être devient inviolablement et essentiellement le second temple de la religion de l'éternité; de sorte que, considérée dans le cœur de l'homme, la religion n'est qu'un mouvement ou une détermination imitative de celle par laquelle l'Etre infini est *trois fois lui-même*.

Ici, tous les préceptes de la morale naturelle et du culte chrétien acquièrent une sanction qui leur prête un caractère tout nouveau. Tout découle de ce qui se fait en Dieu, et tout se rapporte au grand événement qui se consomme au fond de son immensité. En partant de cette hauteur, il n'est pas un seul de tous les commandements et de tous les conseils renfermés dans l'Evangile dont vous ne puissiez vérifier géométriquement la nécessité ou la sagesse. Tout y est direct à un seul but, qui est l'unité de nos habitudes avec la destination naturelle de nos puissances, le concert de nos mouvements avec *l'action* infinie et éternelle, l'accord de notre marche avec l'impertubable fonction de notre *type* suprême, et l'application irrévocable de toute notre force de con-

templer et d'*aspirer*, à nous insérer dans l'indéfectibilité de l'Etre divin (1).

Cinquièmement, mêmes lumières répandues sur le véritable principe des obligations sociales. Dieu, en nous créant semblables à lui-même, et si ressemblants les uns aux autres, n'a pu avoir d'autre fin que de coordonner tant d'êtres similaires, et tirés sur un si auguste modèle, pour une harmonie stable et pour la réduction de toutes choses à l'éternelle unité. Tout est énigme et ténèbres dans le ciel et sur la terre pour celui qui ne veut pas voir qu'on ne peut rapporter qu'à un dessein de cette nature l'idée de créer un monde et des hommes. Tout est pour un concert fixe et infiniment parfait. Voilà la tendance de toute créature; voilà le vœu de la raison, le dénouement de toutes les révolutions, le dernier et immuable triomphe de l'effort de Dieu pour établir la perpétuité de l'accord universel.

C'est pourquoi Jésus-Christ, qui a appuyé tout le système de sa profonde philosophie sur cette façon sublime de voir la marche de l'univers, conclut tout dans l'unité et nous présente l'incorporation du genre humain dans le profond repos du *règne divin*, et l'*assomption* de tous les empires d'ici-bas dans l'empire infiniment harmonieux et parfait de l'éternité, comme le *cœur* de toutes les œuvres de Dieu et l'unique centre de toutes les combinaisons de sa sagesse. *O Père saint et infiniment juste! que tous ne soient qu'*UN, *comme vous qui êtes en moi, et moi qui suis en vous, ne sommes] qu'*UN; *afin qu'ils soient réunis en nous et qu'ils entrent dans notre* UNITÉ!.... *Je leur ai communiqué la splendeur que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient* UN *comme nous sommes* UN.... *Je suis en eux, et vous en moi, pour qu'ils soient consommés et établis dans notre* UNITÉ (2). Quel langage! et quelle clef pour l'intelligence du plan de la religion!

Voilà donc notre adoption dans la société indestructible qui est au dedans de Dieu, exprimée d'une manière bien forte et bien profonde. On voit reluire dans ces paroles un caractère de solidité et de vérité dont l'esprit, l'imagination et le cœur se trouvent si bien, qu'il ne faut jamais espérer de toucher celui qui peut tenir contre de telles images.

Nos rapports avec les autres hommes se confondent donc, à leur source, avec ceux par où nous communiquons à la Divinité. C'est une même et indivisible correspondance. C'est la société de l'éternité qui a fait naître en Dieu l'idée de la société du temps; et celle-ci est *de droit*, c'est-à-dire, par le vœu de son fondateur suprême, une *unité* représentative de celle qui ne fait des personnes divines qu'un seul être, qu'une seule et indivisible économie, où rien ne se heurte ni ne dissonne. La tendance de Dieu est que l'univers soit comme son *Verbe externe*, la *seconde expression* de ce qu'il est, la *réplique temporelle* de sa grande gloire; et que tout le corps du genre humain offrant aussi à son regard *la pluralité dans l'unité*, il n'y ait rien au dehors de lui qui ne répète et ne réfléchisse sa grandeur.

Après cela, il ne faut plus chercher où réside le premier et véritable principe qui détermine la nécessité, la sainteté et l'excellence des habitudes que l'on nomme *vertus sociales*. Nous sommes bons et vertueux dans la proportion où nous contribuons au soutien et à la perfection de l'accord et de l'harmonie générale, et pervers selon le degré dans lequel le mouvement de nos passions nous oppose à l'unité. Unité qui n'est pas circonscrite dans la courte durée des temps ni appuyée sur la base chancelante des conventions humaines, mais qui a son origine et son dernier accomplissement dans cet infini d'où sont sorties toutes les intelligences, pour y revoler à travers les ruines de toutes les principautés du monde, et pour s'y confondre à jamais dans la gloire et dans l'*unité du Père et du Fils* (1).

Non, M. le vicomte, quelle que soit la nature de mon âme, qu'elle soit une substance corporelle ou inétendue, ce n'est pas à la décision de pareilles questions que j'attache la détermination du jugement que je dois porter sur sa destination future. J'entends par mon esprit ce qui est en moi le *principe* de ma *pensée* et de mon *vouloir*; et sans être en souci de ce que c'est que ce principe, j'ai la pleine certitude qu'il ne périra jamais, et qu'une fois existant il demeure éternellement. Car la même lumière qui m'a convaincu qu'un Dieu ne peut agir au dehors de sa gloire pour une fin différente de celle pour laquelle il agit en lui-même, me montre trop distinctement ma vocation à partager l'éclat de son immortalité, pour ne pas regarder mon effort d'exister, de m'augmenter et de durer, comme le signal de l'inséparabilité de mon sort de celui de l'Etre infini. Etre et finir ne répond ni à la majesté de la nature humaine, ni à la grandeur des desseins de Dieu. Un être humain est trop contigu à l'être indéfectible, pour retomber de toute cette hauteur dans l'abîme du néant. Il est une ébauche d'*infini* qui tend et qui demande à s'achever; et tout repousse l'idée brusque et ténébreuse de refuser l'éternité à ce qui est capable de la connaître et d'y aspirer.

Qu'il est beau de voir descendre de si haut, et remonter jusques dans l'immutabilité du *règne de Dieu*, cet accord et cette unité sociale que la religion nous peint sous des couleurs si fortes et si imposantes, et qu'elle nous ordonne, avec une si sévère majesté, de respecter dans nos cœurs et de soutenir par nos vertus et nos œuvres! Et que la société, vue par le caractère que lui donne le christianisme, est

(1) Tout ceci développe l'idée qui est indiquée au Chap. 1er du premier discours.

(2) *Pater sancte! .... Omnes unum sint, sicut tu in me, et ego in te, ut ipsi in nobis unum sint ..... Ego claritatem quam dedisti mihi, dedi eis, ut sint unum sicut et nos unum sumus.... Ego in eis, et tu in me, ut sint consummati in unum.* Joann., cap. XVII.

(1) *Societas nostra*, dit un évangéliste, *cum Patre et cum Filio ejus*. Une pareille lumière explique plus d'incompréhensibilités que n'en renferment tous les mystères de la foi.

un spectacle auguste et digne de la vénération et du dévouement des hommes!

O M. le vicomte ! ne comptez jamais sur la sincérité, et moins encore sur les sacrifices de celui qui renfermerait toute la destinée de l'homme dans le moment rapide de son apparition au milieu de la société. Quiconque ne voit au delà des services rendus à ses semblables et du soin d'immoler ses passions au devoir d'être bon citoyen, que son irrévocable anéantissement au fond d'un tombeau, ne fait aucune estime de tout ce qu'il voit marcher vers le même gouffre, et ne peut s'intéresser à ce qui doit lui survivre ou naître dans les siècles à venir. La société n'est pour lui qu'un vain simulacre auquel il n'accorde quelquefois un faible hommage, que pour garder d'inévitables bienséances ; et elle ne saurait jamais être un objet grave et vénérable qu'aux yeux de l'homme religieux, accoutumé à vivre sous le regard éternel de ce grand Dieu devant qui rien ne meurt, qui nous fera retrouver dans sa *Cité incorruptible* nos proches, nos amis, nos concitoyens, notre patrie, et à la voix duquel on verra un jour tous les royaumes de la terre *se dissoudre et se refondre* en un seul empire, *qui subsistera dans l'immensité des siècles éternels.*

Ainsi, la société, si nous l'entendons bien, et si nous la prenons depuis sa vraie source jusqu'à son entier établissement dans l'état pour lequel elle est formée, ne consiste pas seulement dans la collection de ceux qui vivent maintenant et au milieu de qui nous nous trouvons aujourd'hui ; mais elle est la totalité des générations qui ont disparu, de celles qui se succéderont jusqu'à la fin des temps, de tout ce qui est déjà glorifié dans le sein de Dieu, de toute cette *nuée* d'hommes justes qui nous ont précédés et à qui les saints de la terre disent, comme parlant à leurs véritables concitoyens : *Vous êtes arrivés à la montagne de Sion, dans la ville du Dieu vivant, dans la Jérusalem du ciel* (1). Enfin elle est composée de tout ce qui est sorti et de tout ce qui sortira jamais de la tige d'Adam, et qui méritera d'être compté parmi *les élus rassemblés de toute tribu, de toute langue et de toute nation* (2).

(1) *Accessistis ad Sion montem, civitatem Dei viventis.....* Hebr. XII. L'Eglise, au jour où elle solennise la gloire de tous les saints, met ces paroles de saint Paul dans la bouche des fidèles.

(2) *Redemisti nos ex omni tribu, et lingua, et natione.* Apoc. VII.

Quelles délices et quelle joie pour un grand cœur de songer que, du sein des ruines où seront ensevelis un jour tous les trônes de l'univers, il s'élèvera une puissance indestructible, une royauté parfaite et une société dont le régime complétera toutes nos idées d'ordre, de justice et d'unité, et où l'état de la nature humaine répondra pleinement à tout son vœu et à toute son avidité de se fixer, de s'étendre et de posséder !

Heureux, M. le vicomte, l'homme qui porte cette doctrine si vaste, si sainte et si consolante, profondément gravée dans sa pensée et dans son cœur ! Ce n'est que pour lui que la vie n'est point un songe, ni la vertu une chimère, ni la société un mot abstrait et dépourvu de toute signification. Ce n'est que dans son âme que l'amour des hommes et de la prospérité publique est un mouvement sublime qui le rend capable de tout, qui l'élève au-dessus de la puérilité de ses passions personnelles, qui lui imprime je ne sais quoi de grand et d'héroïque et qui peut faire d'un seul homme la ressource et l'appui de tout un état. Tout prend à ses yeux un caractère de solidité, de stabilité et d'excellence, qui tient toutes ses puissances dans une sorte de ravissement et de transport et qui lui fait saisir, avec l'enthousiasme d'un cœur prêt aux plus violents sacrifices, toutes les occasions qu'il rencontre de se montrer bon, généreux et passionné pour le bonheur de la patrie et pour l'utilité de ses semblables. Loin de regarder l'instant de sa mort comme la funèbre époque de son éternelle rupture avec le genre humain, en s'avançant chaque jour vers la tombe, il y porte avec lui la foi de son immortalité et la certitude, si précieuse et si douce pour toute âme noble, qu'après son trépas il prendra encore part à tout le bien qui se fera après lui sur la terre ; et il descend paisiblement dans le sépulcre de ses pères, plein de la réjouissante espérance de voir luire le grand jour où la société d'ici-bas, enfin introduite dans le lieu de sa perfection et de sa perpétuité, trouvera la plénitude de sa félicité, le dernier degré de son unité et l'extinction totale des passions et des vices qui troublent maintenant la paix de tous les empires (1).

(1) Ces réflexions répondent aux chap. 2, 3, et suivants du premier discours.

DISCOURS III.

LA COSMOLOGIE DU CHRISTIANISME.

Rien n'est si incertain et si faible que tout ce que la philosophie s'est efforcée de deviner et d'imaginer touchant l'origine, l'existence et la destination du monde et des hommes. La supériorité du système du christianisme en ce point est le plus frappant et le plus divin de tous les caractères qui le distinguent de ce que les anciens sophistes avaient inventé pour nous dévoiler le principe et la fin des choses. Appliquez-vous,

monsieur le vicomte, à suivre attentivement les gradations qui nous conduisent à la connaissance du plus grand secret qui ait pu nous être apporté des profonds abîmes de la Sagesse infinie.

CHAPITRE PREMIER.

Considération préliminaire.

Lorsqu'il n'y avait point encore d'univers, et avant que le souffle du Très-Haut ne se portât sur l'abîme du néant, les révolutions des temps, la rotation des mondes, la succession des générations, les vicissitudes des événements s'exécutaient *intelligiblement* devant le regard de l'Etre infini; c'est-à-dire que tous les systèmes possibles de création étant autant d'*idées divines*, étaient vus de Dieu par une perception aussi complète et aussi distincte que s'ils se fussent effectués *réellement* et *actuellement* au dehors de Dieu; et qu'ainsi, de toute éternité, il a regardé dans son intelligence notre monde accomplissant des milliards de millions de fois la destinée, les mouvements et la durée qu'il a accomplis depuis qu'il est devenu un *ordre existant* au dehors de l'infini (1).

CHAPITRE II.

Rapport essentiel du Verbe avec le système général de la création.

Le Verbe est l'*expression* subsistante et éternelle de tout *ce que Dieu est*, et de tout ce qui réside *en dedans de Dieu*. Il est donc

(1) L'esprit humain ne comprendra jamais comment ce qui n'était *rien* a pu recevoir l'*existence*; mais cette incompréhensibilité ne peut ni surprendre ni contrister une raison sage et attentive, parce qu'elle voit bien qu'il est de l'essence de toute œuvre divine d'avoir son principe caché dans l'infini, et que savoir *comment* elle se fait, serait pénétrer *comment* Dieu agit, et par conséquent s'introduire au dedans de son essence.

En général, les philosophes qui ont argumenté contre la possibilité de la création sont tombés dans le défaut où tombent toujours ceux qui attaquent la vérité, qui est de raisonner sur des équivoques et de ne pas définir leurs mots avec précision. Ils ont attaché une idée trop négative à ce mot *rien*; c'est-à-dire, qu'ils l'ont pris par opposition à toute *réalité*, comme si toutes choses n'avaient pas une *vérité* indépendante de la création, ou que la création consistât dans la production du *vrai*. L'univers, avant qu'il n'eût l'*existence*, n'était-il pas une idée divine et une idée prononcée au dedans de Dieu avec celle de ses perfections et de son essence? Or, le *rien* de toute *réalité* ne peut être une idée, parce qu'il n'est ni *représentable*, ni capable de quelque propriété que ce soit.

C'est dans ce seul sens que cet axiome est juste: *Rien ne se fait de rien.*

L'*existence* n'est donc pas le fonds et la substance intime et primitive du système de l'univers; elle n'est qu'une *relation*, qu'un *mode* survenu à son éternelle et imperturbable *vérité*. Il est bien plus grand et plus magnifique par l'éternité et l'immutabilité de sa *représentation* au dedans de la souveraine intelligence, qu'il ne l'est par son caractère d'*existant* au dehors de Dieu. Cette *individuation* objective et externe que lui a fait contracter l'acte par lequel Dieu a prononcé hors de lui l'idée qu'il en avait de toute éternité, est comme l'accessoire de sa *réalité*; et ce monde, tel que nous le voyons, présentait à la puissance qui le devait créer, non *la négation de toute vérité*, mais un fonds *réel*, un *objet* distinct, une base fixe, toujours préparée à recevoir et à réfléchir l'éclat de la force de Dieu. Vous donc qui ne pouvez vous persuader que *le monde ait été fait de rien*, et qui demandez un *sujet* ou un *support* préliminaire de l'œuvre de la création, méditez avec plus de profondeur, et vous trouverez pour tous les êtres qui sont dans la nature, un canevas d'*existence* plus fort que l'*existence* même dont vous les trouvez revêtus. Car il n'est peut-être pas une seule des difficultés qui arrêtent certains philosophes, qui ne vienne d'un vrai défaut de philosophie.

Il est si vrai que toutes choses ont une *vérité* distinguée et indépendante de l'*existence*, que toutes les sensations que nous fait éprouver la vue de la nature peuvent subsister dans la supposition de leur entier anéantissement. Car ni notre vue, ni aucun de nos sens ne peuvent se porter sur l'*existence* d'aucun objet. Le *corrélatif* de *perception*, de *sensation*, n'est pas l'*existant*, mais c'est l'*intelligible*, le *représentable*.

Dieu a vu des milliards de millions de fois, ou plutôt une infinité de millions de fois avant la création du monde, tout le système actuel de l'univers exécuter ses révolutions et tous ses mouvements; et il a vu tout cela si parfaitement, que la création n'a pu rien ajouter à la manière claire et distincte dont toute la nature accomplissait *intelligiblement* devant lui toutes ses vicissitudes et tous ses phénomènes. L'*actualité* ou l'*individuation* externe de cet univers si anciennement conçu au fond de l'entendement divin, vient de ce que l'une de ses périodes *intelligibles* était déterminément marquée pour s'effectuer dans son *ordre physique*, et par conséquent au dehors du *règne divin*, c'est-à-dire dans la région des imperfections et des limites. Ce n'est donc pas le *monde existant* qui est le type de l'idée que Dieu en a; mais c'est cette idée elle-même, qui est le monde original, le *vrai* monde, le monde éternel et prototype, dont le monde créé ne fait que répercuter et prononcer faiblement l'ancienne *réalité*.

En réfléchissant attentivement sur cette considération, il est facile de s'expliquer à soi-même comment le monde n'est pas coéternel à la détermination de sa création. *Existence éternelle* est synonyme d'*existence nécessaire*, et *existence créée* synonyme d'*existence contingente*. Vous avez donc beau remonter et rétrograder pour faire tomber la détermination de la création de votre monde sur une période plus enfoncée dans la série des *temps intelligibles*, et vous étonner de la nouveauté de son existence; tous les mondes auraient été également nouveaux pour vous. Si vous étiez né dans un univers créé autant de milliards de millions de dix mille siècles que vous en pouvez imaginer *avant* celui où vous êtes venu, vous auriez éprouvé la même surprise, et la création vous eût paru aussi nouvelle. C'est que tout ce qui n'est pas contigu à l'infini en est essentiellement à d'inconcevables distances, et qu'aucune *existence* posée hors de l'infini ne saurait jamais être conçue comme immédiatement *attenante* à l'instant où Dieu EST.

En un mot, en reculant à volonté et en faisant remonter en idée la création aussi haut que le comporte votre *force rétrogradative*, vous ne pouvez effacer de votre monde son caractère de *contingence*, ni faire qu'il n'ait pas *commencé d'être*. Or, une existence qui a *commencé* ne peut se concevoir immédiatement contiguë ou parallèle à une existence qui n'a pas de *commencement*. Elles sont invinciblement séparées l'une de l'autre de toute la profondeur de l'infini. Donc le plus haut point de rétrogradation au-dessus de l'époque réelle de la création du monde lui laisserait toujours son empreinte de nouveauté, et on se serait demandé, dans toutes les suppositions, pourquoi il est venu si tard.

essentiellement l'*expression* de toute idée divine ; or le système de la création est une idée divine ; donc le Verbe est, par son caractère *personnel*, la *représentation*, le *type* naturel du système général de la création.

CHAPITRE III.

Remarque.

Dans les deux chapitres que vous venez de lire, M. le vicomte, je n'ai fait que donner une forme philosophique au langage de nos Ecritures sacrées ; car ce regard de Dieu devant qui notre univers exécutait, dans l'ordre du *pur intelligible*, ses révolutions et ses mouvements, n'est autre chose que ce que les écrivains de la religion ont appelé *la préparation des temps ;* et ce rapport que nous venons de découvrir entre le Verbe et le système de la création, se trouve annoncé dans les livres saints comme une circonstance *centrale* qui nous manifeste toute la majesté du plan et du dessein essentiel de Dieu dans la formation et la conduite de l'univers. Remarquez comme, dans les oracles de Salomon, le Verbe, sous le nom de la *sagesse du Très-Haut*, intervient dans tous les augustes et magnifiques préparatifs de la fondation du monde. Il s'y montre comme l'organe naturel de la création, et comme la *voix* de ce grand Dieu qui s'apprête à rompre son long silence et à s'*exprimer* hors de sa splendeur. *Quando præparabat cœlos, aderam... Cum eo eram, cuncta componens... Ludens coram eo, ludens in orbe terrarum* (1)... *Verbum erat in principio apud Deum*, dit un évangéliste... *Omnia per ipsum facta sunt, et sine ipso factum est nihil* (2)..... Il y a de grands philosophes, M. le vicomte, qui le sont encore trop peu pour embrasser toute la profondeur et toute l'abondance du sens qui est caché sous ces paroles.

CHAPITRE IV.

Première conséquence.

Le système général de la création, considéré comme une *idée divine*, renferme essentiellement l'*infini* ; car, sous ce rapport, le Verbe en est la *représentation* éternelle, puisqu'il est, par son caractère *notionnel*, l'expression de tout ce qui est *divin* Donc le système de la création, comme *idée divine*, est identique au Verbe ; donc il renferme l'*Infini* (3).

(1) *Lorsque l'Eternel préparait les cieux, j'assistais à ses projets, et je disposais tout avec lui, me jouant devant lui, me jouant sur le globe de la terre.*

(2) *Le Verbe était au commencement en Dieu. Tout a été fait par lui, et rien de ce qui est n'a été produit sans lui.*

(3) Pour entendre la partie abstraite et spéculative du mystère de l'incarnation du Verbe, et généralement tout ce qui a rapport à la possibilité de son exécution, il faut faire une grande attention aux principes préliminaires que nous allons établir.

1° Tout *être* qui est complet, c'est-à-dire, qui est détaché et indépendant de toute autre substance, tellement qu'il est un *tout* par lui-même, et qu'il porte seul l'attribution de ses propriétés, de ses modifications et de ses fonctions, s'appelle *subsistance*, *suppôt*, *personne*, ou *hypostase*.

2° La *subsistance* ou *personnalité* de tout *être* contingent est aussi contingente, et par conséquent amissible. Il est en effet très-évident que tout *être* compris dans la sphère du contingent et du fini peut cesser de faire un *tout* par lui-même, qu'il peut contracter avec une nature étrangère une union si intime et si forte, qu'il en dépende dans toutes ses fonctions et dans tous ses états, et qu'il ne puisse plus porter solidairement l'attribution de ses actions et de ses modifications. Si, par exemple, une main détachée de tout corps traçait des caractères, cette action lui serait exclusivement attribuée ; elle serait une *subsistance* et un *tout* par elle-même, et l'on dirait : *Cette main écrit.* Mais si elle devient *partie*, et qu'on la conçoive dépendante, dans son mouvement, d'une nature et d'une volonté humaines, elle perd l'attribution solidaire de la fonction dont elle est l'organe, et l'on ne peut plus dire : *Cette main écrit*, mais on dit : *Cet homme écrit.*

3° Une nature contingente peut perdre la propriété de sa *subsistance*, par son union avec une nature même qui lui serait inférieure ; parce que sa supériorité sur cette nature n'empêcherait pas qu'elle n'en dépendît dans ses fonctions et dans ses états ; ce qui se vérifie dans l'âme humaine, qui préside au corps, qui y produit de continuels changements et qui, malgré l'excellence qui la distingue si glorieusement de cette masse de matière qu'elle anime, en dépend à son tour dans ses situations les plus intimes, et se trouve comme abaissée au-dessous du corps qu'elle gouverne, par les maux continuels qu'elle en souffre. De là vient que dans l'homme la propriété du mot *subsistance* n'appartient ni à l'âme ni au corps, et qu'il n'y a en lui de *subsistant* que la *somme* des deux natures qui le composent, que le *tout* qui résulte des extrêmes unis, et qui est tout à la fois esprit et corps, incorruptible et corruptible, intelligent et purement passif et brut. C'est pourquoi ni l'âme ni le corps ne sont dénommés séparément par leurs fonctions respectives, mais c'est tout l'*homme* qui reçoit l'attribution et les diverses appellations des actions et des états de l'une et de l'autre nature ; et l'on dit : *L'homme pense*, *l'homme marche*, *l'homme veut*, *l'homme grandit*, etc. De là cet axiome : *Actiones et dénominations sunt suppositorum.*

4° Dans l'infini, la propriété de *subsistance* est nécessaire et par conséquent inamissible, car dans cet ordre, la *personnalité* affecte une nature essentiellement complète, *totale*, et absolument indépendante dans son action et son état éternel et immuable, de toute substance externe.

5° Donc, si une *personne* divine s'unissait à une nature contingente, d'une union semblable à celle qui, dans l'homme, ne fait d'un esprit et d'un corps qu'une seule *subsistance*, cette union aurait de particulier que la *personne* divine retiendrait la propriété de sa *personnalité*, et que par conséquent la nature divine et la nature créée se trouveraient terminées par la seule *personnalité* divine, ou, ce qui est la même chose, le *tout* qui résulterait d'une telle union serait nécessairement une *personne* divine.

6° Aussi l'Incarnation que les chrétiens reconnaissent et adorent consiste-t-elle en ce que *le Verbe divin a pris la nature humaine dans l'unité de sa personne.*

Tirons maintenant les conséquences qui dérivent de ces principes.

PREMIÈRE CONSÉQUENCE

Une personnalité divine est communicable à une nature humaine.

CHAPITRE V.

Seconde conséquence.

Intervenir dans l'exécution du système de

la création, est une fonction *notionnelle* du Verbe. Cela suit directement de ce que le Verbe en est la *représentation* éternelle, et que c'est en lui qu'est *exprimée* ou *prononcée*

Pour vous convaincre de cette vérité, arrêtez-vous d'abord attentivement à la proposition suivante :

Si une personne divine établissait entre elle et un individu humain un rapport tel qu'elle eût une influence immédiate, directe et continue sur tous les mouvements, sur toutes les pensées, sur toutes les actions et généralement sur toutes les déterminations physiques et morales de cet individu, alors cet individu n'aurait pas de personnalité *propre et ne serait* subsistant *que de la* subsistance *divine.* En voici la preuve :

Une nature humaine qui, dans les déterminations et les fonctions qui lui sont propres, serait soumise à la direction immédiate, intime et immanente d'une *personne* divine, ne pourrait pas plus porter solidairement l'attribution de ses actions et de ses états, que le corps de l'homme ne peut s'attribuer en propriété exclusive et séparée, les changements qu'il éprouve ou les mouvements qu'il exécute sous la direction immédiate et continue de l'âme à laquelle il est uni. Ce qui justifie cette comparaison, c'est qu'il n'y a pas d'autre raison pourquoi le corps ne peut s'approprier les titres et les dénominations auxquelles ses fonctions et ses états donnent lieu, sinon qu'il dépend en tout et sans cesse d'un principe qui influe directement et intimement sur ses opérations.

L'âme elle-même, comme il suit de ce que nous avons dit au 3° de cette note, ne peut s'attribuer en propriété séparée ni les fonctions du corps, ni les siennes, parce que, dans l'homme, la dépendance des extrêmes unis est réciproque, et que par conséquent il n'y a que le *collectif*, c'est à dire *tout l'homme*, qui puisse être caractérisé et dénommé par les fonctions des deux substances qu'il rassemble.

Donc une créature humaine qui aurait avec une personne divine un rapport de l'espèce de celui qui subsiste entre notre âme et notre corps, ne pourrait avoir de *personnalité* propre.

Mais dans la supposition de ce rapport établi entre une personne divine et un individu humain, la dépendance ne pourrait être mutuelle, comme elle l'est entre les deux natures unies dans l'homme ; et la personne divine demeurerait essentiellement ce qu'elle était, c'est-à-dire, retenant toujours la propriété exclusive de *subsistance*, comme il est prouvé au 5° de cette note.

Donc l'attribution des états et des fonctions de la nature humaine ainsi dénuée de toute *personnalité* propre, ne pourrait tomber que sur la *personnalité* divine ; ou, ce qui est la même chose, la nature humaine, dans cette supposition, ne serait *subsistante* ou *personne*, que d'une *personnalité* divine.

Donc, dans l'hypothèse établie, une *personnalité* divine serait communiquée à un individu de la nature humaine.

D'où il suit que c'est l'impossibilité de cette hypothèse qu'il faudrait démontrer, pour attaquer directement et victorieusement la possibilité de l'Incarnation du Verbe ; c'est-à-dire, qu'il faudrait prouver clairement qu'*il est contradictoire de supposer entre le Verbe divin et un individu de l'espèce humaine, un rapport qui fût tel, que le Verbe influât immédiatement, intimement et continuement sur tous les états, sur toutes les actions et toutes les déterminations de cet individu.*

Or quel est le métaphysicien qui voulût s'engager à trouver et à produire les preuves démonstratives d'une telle proposition ? Quel serait son point d'appui, et de quel principe pourrait-il partir ? ou plutôt qui ne sent au premier coup d'œil que rien n'est plus absurde ni plus impraticable que de déterminer la borne précise où s'arrêtent l'action et l'empire de Dieu sur sa créature ? Avant que le christianisme ne nous apprît le mystère du *Verbe fait homme*, eût-on trouvé au monde un seul philosophe qui se fût avisé de contester la vérité si naturelle et si simple de ce prononcé ? *Dieu, qui gouverne toutes choses, et qui régit tout le genre humain suivant les lois générales et uniformes qu'il a établies au commencement, peut excepter un homme de cette conduite commune et universelle, et le soumettre à la direction immédiate, intime et persévérante de sa lumière propre et spéciale, en sorte qu'en tout et toujours cette nature humaine se meuve, pense et agisse sous la domination directe et le concours exprès et particulier de la souveraine Sagesse.* Analysez cette proposition aussi profondément que vous le pourrez ; plus vous ferez d'attention aux idées qui s'y combinent, plus vous vous sentirez convaincu qu'elle est dans l'ordre des plus palpables principes, et qu'elle fait partie du *sens commun.*

DEUXIÈME CONSÉQUENCE.

L'*Homme-Dieu, ou le* Christ *qui résulte de la participation d'un individu humain à la* personnalité *du Verbe, renferme deux volontés.* Cela suit nécessairement de la double nature, l'une divine et l'autre humaine, terminée dans le *Christ* par la seule *subsistance* du Verbe.

TROISIÈME CONSÉQUENCE.

Le Christ *est mortel et immortel, passible et impassible, engendré avant la création du monde, et né dans le temps*, etc. Car la *personnalité* du Verbe termine en lui deux natures, l'une divine, qui a l'immortalité, l'impassibilité, l'éternité, etc., et l'autre humaine, qui est mortelle, passible, créée, etc. Or l'attribution et la dénomination des propriétés, des états et des fonctions, tombent sur la *personne*. Donc le *Christ*, qui est cette *personne*, porte et réunit toutes les qualifications et toutes les appellations qui dérivent des attributs et des actions de l'une et de l'autre nature.

QUATRIÈME CONSÉQUENCE.

Une personne divine est homme. Car une personne divine termine et fait *subsister* dans le *Christ* une nature humaine. Or c'est la *personne* qui reçoit le nom et l'attribution de la nature qu'elle termine. Donc....

CINQUIÈME CONSÉQUENCE.

Dans le Christ *Dieu est homme, et un homme est Dieu.* La raison de cette proposition, c'est que les noms concrets *Dieu* et *homme* expriment ce qui est conçu comme le *sujet* ou le support, l'un de la Divinité, et l'autre de l'humanité. Or, dans le *Christ*, la *personne* du Verbe devient comme le *support* commun de ces deux natures. Donc on a les propositions suivantes : *Une personne qui termine la Divinité, termine aussi l'humanité ;* et *une personne qui termine l'humanité, termine aussi la Divinité.* Or ces deux prononcés sont synonymes de ceux-ci : *Une personne qui a la Divinité, a aussi l'humanité ;* et *une personne qui a l'humanité, a aussi la Divinité.* Mais une personne qui a la Divinité est un Dieu, et une personne qui a l'humanité est un homme. Donc, dans le *Christ*, Dieu est homme, et un homme est Dieu (*a*).

(*a*) Je ne vois pas de différence, a dit quelque part un écrivain incrédule, entre dire que dans le Christ Dieu est homme et un homme est Dieu, et dire que dans l'homme l'esprit est corps et le corps est esprit. La raison de disparité est pourtant très-aisée à saisir d'après les développements où nous venons d'entrer. Ce qui suit précisément de l'union de l'esprit et du corps dans l'homme, c'est que, 1° l'homme est tout à la fois esprit et corps. Mais l'esprit n'ayant pas dans l'homme la propriété de personnalité, comme le Verbe l'a dans le Christ, et le corps ne subsistant pas dans l'homme par la personnalité de l'esprit, comme l'humanité subsiste dans le Christ par la personnalité du Verbe ; il suit, 2° qu'en parlant d'un homme on ne peut pas dire : Une personne spirituelle est corps,

l'idée de Dieu touchant l'existence d'un univers.

SIXIÈME CONSÉQUENCE.

La Mère du Christ *est réellement et dans le sens naturel et propre, Mère de Dieu.* Cette conséquence est géométriquement liée à la précédente; et la correspondance de ce point autrefois si contesté de la foi catholique, à tout le corps de son enseignement, et à l'évidence des plus élémentaires principes, vous prouve que la raison sert autant au triomphe de l'Eglise sur les hérésies qui veulent dénaturer ses dogmes, qu'à celui de la religion sur l'incrédulité qui les veut anéantir.

SEPTIÈME CONSÉQUENCE.

Ces propositions, Dieu est homme, et un homme est Dieu, *seraient fausses, si on les rendait réduplicatives en disant : Dieu comme Dieu est homme, et un homme comme homme est Dieu.* Ce serait dire que la Divinité est homme, et que l'humanité est Dieu, et confondre, dans l'*unité de nature*, des extrêmes qui n'ont que l'*unité de personnalité*.

HUITIÈME CONSÉQUENCE.

Les noms abstraits de la nature divine sont identiquement attribuables à la personne du Christ. Ainsi l'on peut dire : *Le Christ est la Divinité, la Toute-Puissance*, etc.; mais les noms abstraits de la nature humaine ne peuvent lui être appliqués de la même manière; et l'on ne peut pas dire : *Le Christ est l'humanité, la mortalité*, etc. Ce qui justifie l'exactitude du premier prononcé, c'est que ce qui est *subsistant* ou *personne* dans le *Christ*, c'est le Verbe, qui est identique à la nature divine. Donc la *personne* du *Christ* est une même chose avec la nature divine. Donc le *Christ* est la Divinité. Mais l'autre prononcé est faux, parce que le Verbe, qui fait toute la *personnalité* du *Christ*, n'étant identique qu'à la nature divine, et demeurant essentiellement distingué de la nature humaine, affirmer que *la personne du Christ est l'humanité*, serait dire que *le Verbe est l'humanité*. L'on ne peut donc que dire précisément et exclusivement : *Le Christ a l'humanité.*

NEUVIÈME CONSÉQUENCE.

Les actions et les fonctions de la nature humaine, comme souffrir, parler, prier, mourir, etc., *sont dans le Christ des actions et des fonctions divines;* car elles sont les actions et les fonctions de la *personne :* or la *personne est divine.* Donc.... Vérité essentielle et fondamentale, qui fait toute la force de ce qui est établi dans le discours auquel ces remarques se rapportent, et qui sera aussi la base de ce que nous devons traiter dans la suite, lorsque nous considérerons l'*Incarnation* dans son rapport avec la dégénération de la nature humaine, et comme principe de la *rédemption* du monde.

DIXIÈME CONSÉQUENCE.

Les actions, les adorations, les vœux et les sacrifices de tout homme entré dans l'alliance du christianisme, et conservant l'unité avec le Christ, *sont d'une excellence infinie et divine.* Ses œuvres tirent leur prix de la dignité du *Christ*, dans qui la nature humaine est élevée à la gloire de ne faire qu'une *personne* avec le Verbe. Or la dignité du *Christ* est infinie et divine. Donc....

---

comme on peut dire en parlant du Christ : Une personne divine est homme. Donc puisque dans l'homme le caractère de personne n'appartient en propriété ni à l'esprit ni au corps, mais seulement à la somme de ces deux extrêmes unis, c'est-à-dire à tout l'homme, on ne peut regarder ni l'esprit, ni le corps pris à part, comme le sujet ou le support commun de la nature pensante et de la nature corporelle. Donc, 3° on ne peut pas dire que dans l'homme l'esprit est corps et que le corps est esprit.

En un mot, la raison pour quoi, dans le Christ, Dieu est homme et un homme est Dieu, c'est que le Verbe y est le tout, c'est-à-dire la subsistance et le soutien des deux natures que le Christ rassemble. Or, dans l'homme, ni l'une ni l'autre des substances qui le composent n'a ce caractère. Donc...

CHAPITRE VI.

Troisième conséquence.

Il y a aussi un rapport réel et nécessaire entre l'Esprit divin et l'exécution du système de la création; car le principe trouvant dans son Verbe la *figure* ou la *représentation* de la création, il s'ensuit que l'acte d'*inspiration* qui l'unit à son Verbe embrasse la *représentation* du monde, qui est identique au Verbe. Donc la création ne peut s'exécuter sans que l'Esprit divin y intervienne (1).

CHAPITRE VII.

Quatrième conséquence.

La tendance et le vœu de l'action divine qui crée, est de mettre l'*infini* dans l'œuvre de la création; car l'acte par lequel la force divine exécute le système ou l'*idée* de la création, tend à effectuer cette idée selon ce qu'elle est au dedans de lui, et telle qu'elle est *prononcée* par le Verbe. Or le système de la création, en tant que *représenté* ou *exprimé* par le Verbe, renferme l'*infini* (*Voy. chap.* 4).....

CHAPITRE VIII.

Cinquième conséquence.

Il répugne que l'*infini* ne se trouve en aucune manière dans l'œuvre de la création. En effet, dans la supposition où l'*infini* n'affecterait d'aucune manière l'œuvre de Dieu, l'action divine serait arrêtée en deçà de sa tendance, et son résultat tromperait le vœu de la force infinie qui l'appelle à montrer en *existence* ce qu'il est en *représentation.* Cette action serait donc imparfaite; donc elle ne serait pas *divine.*

CHAPITRE IX.

Sixième conséquence.

L'œuvre de la création ne pouvant être *formellement* et intimement une *chose infinie*, elle ne peut offrir ce grand caractère à son Auteur que par sa participation à l'excellence de l'*infini*, et par son incorporation dans la dignité et la grandeur de ce qui est *divin*

CHAPITRE X.

Septième conséquence.

Le Verbe seul est l'organe naturel du commerce voulu entre l'œuvre de la création et le *règne divin;* car ce commerce est voulu parce qu'il faut que l'œil de Dieu reconnaisse

---

(1) Ce n'est là que faire dériver de la nature des choses, et énoncer dans la langue de la métaphysique ce que l'Evangile nous dit dans la sienne, de l'influence de l'Esprit-Saint sur l'exaltation et la sanctification du genre humain.

et rencontre dans l'ouvrage de sa puissance la réalité ou l'équivalent de l'infini, et que l'acte par lequel il produit le monde tend à lui faire contracter en existence l'infinité qu'il a en *représentation*. Or cette *représentation* est dans le Verbe. C'est donc au Verbe à *porter* (1) dans le monde *existant* l'infinité qu'il lui donne de toute éternité en le *représentant*, et à lui faire affecter dans les limites de la création, l'unité où il est avec lui dans l'ordre de l'*intelligible* (2).

CHAPITRE XI.

Soupçon confus de l'incarnation du Verbe.

Si le Verbe peut entrer dans l'œuvre de la création, de manière qu'il fasse partie de l'univers et qu'il devienne chef de toute créature, tout le vœu de l'action divine se trouvera comblé, et le monde *existant* offrira l'*infini* au regard de son Auteur. Donc la raison soupçonne ce que la foi révèle (3)... la coïncidence de la nature divine et de la nature humaine dans l'unité de la *personnalité* du Verbe.

L'Incarnation ne s'exécute donc pas dans l'essence divine; elle ne fait qu'établir un rapport spécial et d'*institution extraordinaire* entre les deux extrêmes qu'elle unit; rapport qui ne peut ni ajouter ni retrancher au mode intime et à l'état éternel de la Divinité.

Aussi la doctrine de la foi est-elle sur ce point d'une précision et d'une clarté qui préviennent toute méprise et toute équivoque : *Sicut anima rationalis*, nous dit-elle, *et caro unus est homo, ita Deus et homo unus est Christus.... Unus autem non confusione substantiæ, sed unitate personæ* (a).

On insiste en disant : « Dans l'homme, l'esprit et le corps réunis dans l'*unité de suppôt*, se changent, se modifient et se perfectionnent réciproquement. Et la raison pourquoi ces deux substances se perfectionnent l'une l'autre, c'est que, prises séparément, elles sont des natures incomplètes, des *parties* dont ni l'une ni l'autre, vue à part, n'a atteint sa dernière destination.

« Or pareillement dans le *Christ*, la divinité et l'humanité se requièrent pour composer aussi un *tout* ; puisque l'une séparée de l'autre n'est pas plus le *Christ*, que l'esprit sans le corps n'est un *homme*.

« Donc, dans le *Christ*, l'humanité perfectionne la divinité. Si elle la perfectionne, elle la modifie, elle la change. »

Dans l'*homme*, l'esprit et le corps sont *parties*, et c'est lui qui est le *tout ;* mais dans le *Christ*, l'humanité est la *partie*, et le Verbe est le *tout*. Vous comprendrez ceci très-facilement, en vous ressouvenant de ce que nous avons dit ci-devant (b) ; savoir que la *personnalité* du *Christ* appartient toute au Verbe, au lieu que celle de l'*homme* n'appartient spécialement et nommément ni à l'esprit ni au corps. Il est donc évidemment faux que la divinité et l'humanité soient des *parties* parallèles de la *personne* du *Christ*, comme l'âme et le corps sont les deux *parties* qui composent la *personne* de *l'homme*.

En un mot, l'*homme* est une nature composée de deux autres, et le *Christ* est une *personne* qui termine deux natures. Dans l'*homme*, les deux natures unies sont séparément incomplètes; elles s'attendent et s'exigent l'une l'autre en vertu du système de la création et de l'institution primitive des choses. Mais dans le *Christ*, les deux natures terminées par la *personnalité* du Verbe n'ont pas une destination *native* à faire un *tout ;* elles sont, chacune dans leur ordre, des *natures achevées*, dont la réunion n'est pas voulue par le plan général de la création, et dont la *somme*, par conséquent, ne peut s'appeler une *troisième nature*, mais seulement une *personnalité commune à deux natures*.

D'où il suit que dans le *Christ* l'humanité est élevée, perfectionnée et intimement modifiée par le Verbe, sans que le Verbe éprouve aucun changement d'état de la part de l'humanité; parce que le changement ne peut être mutuel où la dépendance n'est pas réciproque, et que le Verbe tenant essentiellement tout sous sa main, il ne peut rien recevoir de la nature soumise à sa direction

Vous jugerez bien, mon cher lecteur, que je ne

(1) Saint Paul énonce cette pensée profonde par ces mots : *Portans omnia verbo virtutis suæ*.

(2) Cet aperçu général nous fait déjà entrevoir une vérité qui est toute à la gloire de l'homme. C'est que non-seulement nous avons été faits à l'image de Dieu, en ce que nous avons reçu une âme douée de facultés similaires et analogues aux attributs infinis par lesquels il se *contemple* et *s'aspire* dans l'éternité de sa gloire, mais encore en ce que nous avons été créés sur le modèle du *Christ du Seigneur*, préordonné à être le *cœur*, le centre, et le soutien de toute la création ; de sorte que ce n'est pas sur l'homme que Dieu a pris et déterminé la forme dont son *Christ* serait revêtu lorsqu'il paraîtrait au milieu de l'univers ; mais que c'est sur l'image préconçue de son *Christ* qu'il a réglé la nature et la forme de l'espèce humaine. Car le *Christ* est voulu directement et avant toutes choses dans l'œuvre de la création, et *c'est en lui*, comme le dit saint Paul, *que tout se renferme et se consomme*. Ainsi, le premier homme, et tous ceux de ses descendants qui ont précédé le jour du *Christ de Dieu*, étaient comme les figures et les ébauches de ce *Premier né de toute créature*, les précurseurs de l'*Homme parfait*, et comme les *épreuves* de la manifestation du *Fils unique du Père* dans les limites des temps. Notre corps, notre forme, et nos organes ; notre âme, notre entendement, et notre volonté sont donc la *copie* d'une nature conçue pour le *Verbe* avant la préparation d'aucun autre ouvrage ; et chaque homme est un *Christ* incomplet, mais destiné à croître et à s'achever sur le *Christ* prototype, qui est le lien, la perfection, le complément et le chef de tout le corps du genre humain. Ces idées ont un rapport marqué avec ce langage de saint Paul : *Occurramus in mensuram ætatis* PLENITUDINIS CHRISTI IN VIRUM PERFECTUM, *et* CRESCAMUS IN ILLO *per omnia*, QUI EST CAPUT EX QUO TOTUM CORPUS COMPACTUM *et connexum per omnem juncturam*..... O homme ! quelle est donc ta grandeur ! et quelles saintes et sublimes pensées doit t'inspirer la vue de toi-même, ou la rencontre de ton semblable !

(3) On oppose assez communément l'immutabilité de Dieu à la possibilité de l'incarnation du Verbe. Mais ce sera toujours faute d'attention à l'idée précise de ce mystère, qu'on se trouvera ébranlé à la vue de cette prétendue difficulté et de quantité d'autres qui n'ont pas de fondement plus solide.

L'immutabilité de Dieu consiste en ce qu'étant tout ce qu'il est, et ayant tout ce qu'il a, en vertu d'une nécessité absolue et éternelle, il ne peut ni cesser d'être ce qu'il était, ni rien acquérir de nouveau et d'intime à sa substance.

Or l'Incarnation n'apporte aucune modification interne à l'*être* divin, ni ne fait rien survenir de nouveau à la nature infinie.

Car l'idée exacte de ce mystère ne représente que

(a) Comme l'âme raisonnable unie à la chair ne fait qu'un seul homme, de même Dieu uni à l'homme ne fait qu'un seul Christ. Le Christ est donc un, non par la confusion des deux natures qui sont en lui, mais parce que ces deux natures n'y sont qu'une seule personne

(b) Au 3e de la note 3, col. 382.

CHAPITRE XII.

Remarque.

Deus per Christum, dit saint Pierre, *maxima ac pretiosa promissa nobis donavit, ut per hæc* EFFICIAMINI DIVINÆ CONSORTES NATURÆ (1). C'est là nous dire d'une manière très-articulée et très-distincte ce que notre entendement était porté à deviner, et ce qu'il se bégayait péniblement à lui-même du milieu de ses illusions et de ses ténèbres.

Mais il est nécessaire que nous reprenions à loisir ces idées que la nécessité de vous les montrer tout d'un coup dans leur correspondance, m'a obligé de faire rapidement paraître sous vos yeux, et que nous les exposions sous un aspect où vous puissiez admirer comme elles se développent d'elles-mêmes, à mesure que nous les méditons plus profondément, et comme elles deviennent de plus en plus semblables à la doctrine de la religion.

CHAPITRE XIII.

Reprise et développement des idées précédentes.

Livrez-vous donc, monsieur le vicomte, à la considération de ce grand Etre dont l'infinité bien méditée conduit notre raison à des résultats si voisins de ce que la foi nous révèle. Ne voyons que Dieu seul vivant et régnant au milieu du profond et éternel silence de toutes choses, et préexistons par la pensée à la fondation de l'univers. L'abstraction est facile sans doute pour un esprit noble, exercé à se pénétrer de la grandeur de ce grand Tout, devant qui toutes les immensités de la création ne sont qu'un point. C'est moins qu'extraire une goutte d'eau du sein du vaste abîme. Est-il un plaisir plus pur, plus vrai et plus digne de l'âme d'un sage, que de se transporter dans cet ordre si auguste et si ancien, où tout était si harmonieux et si saint, où le calme éternel de tous les espaces et l'antique immobilité du chaos inspirent je ne sais quel recueillement et quelle terreur, dont les âmes réfléchies et graves se trouvent bien.

1° Une majesté souveraine, qui regarde et qui pénètre sans cesse tout l'incompréhensible abîme de ses grandeurs et de ses beautés éternelles, et qui se prend et s'attache à elle-même comme au centre de toute stabilité et de toute excellence; nous l'avons vu ci-devant, monsieur le vicomte, voilà la profonde et unique histoire de l'empire de Dieu.

2° Appelons cette force d'*intellection* et d'*aspiration* qui consomme dans l'infini le miracle d'une Trinité divine, la *détermination essentielle* de la Divinité.

3° Ce que nous concevons ensuite très-clairement, c'est que tout est accompli et fini dans cette *détermination* éternelle et immanente. Car rien n'est nécessaire que Dieu dans la nature; et rien n'est nécessaire à Dieu que de se *regarder* et de se *posséder*. Tel pouvait demeurer éternellement l'ordre des choses; et ce grand Dieu, qui trouve tout au fond de sa splendeur, n'a pas besoin de rompre son silence, ni de sortir de sa riche et profonde retraite.

4° Cependant, puisqu'il existe un monde dont la cause ne peut résider que dans l'infini, il faut que de toute éternité il y ait eu un Dieu une *détermination* ou une direction de sa force infinie vers un ordre *externe* d'existence.

5° Mais quelque soit le principe d'une particularité si inconcevable, nous appellerons cette relation éternelle de la force de Dieu à un monde qui paraîtra au moment marqué par sa sagesse, sa *détermination accessoire* ou *secondaire*.

6° Voilà donc deux *déterminations* divines qui sont coéternelles et qui sont d'une dissemblance qui rend très-étonnante leur cohabitation dans le sein de l'Infini. La première a son principe dans la nature de Dieu; elle est en Dieu, parce que Dieu est. Mais la seconde ne nous paraît dériver de rien, ni correspondre à rien. En la regardant en Dieu, nous voudrions l'attacher à quelque chose de nécessaire et de divin; mais elle se refuse toujours à notre effort pour l'enchâsser dans la série des mouvements qui s'exécutent dans l'Infini, et ne s'offre jamais à notre vue que comme un épisode qui nous offusque, qui dissonne même à côté de la *détermination essentielle* et intime de la Divinité.

7° Toutes disparates que ces deux *déterminations* nous paraissent, il est pourtant de la nécessité la plus absolue, qu'en Dieu elles se trouvent harmoniques et coordonnées de quelque manière l'une à l'autre. Tous les mouvements de l'Etre infini sont essentiellement concentriques et se rapportent imperturbablement à ce qui est *infini*, parce que rien de *fini* n'est au niveau d'un mouvement divin. Or la *détermination essentielle* de Dieu est la première, l'unique, la seule immanente et dans laquelle tout le vœu de Dieu se trouve accompli. Elle est donc la seule à laquelle la *détermination accessoire* se puisse coordonner. Donc il faut qu'il subsiste un rapport réel et une correspondance intime entre l'une et l'autre.

8° En quoi ferons-nous consister cette correspondance? Ce ne pourra être en ce que la seconde dérive naturellement de la première. Un tel rapport établirait la nécessité et l'éternité de la création. Il faut donc chercher, pour rendre ces deux *déterminations* enharmoniques, un point d'accord et de réunion tel, que leur concert laisse subsister la contingence du monde et la liberté absolue

m'arrête à la solution de si vaines objections, que parce qu'elles me donnent occasion de développer de plus en plus le vrai sens de la doctrine de la Foi touchant l'Incarnation, et parce qu'il y a parmi nous de très profonds et très-habiles philosophes qui ont besoin de toutes ces explications.

(1) *Dieu nous a apporté par son Christ de grands dons et de précieuses promesses, qui nous font participer à la nature divine.* Petr. I.

de toute action divine qui se porte au dehors de Dieu.

9° Or en comparant entre elles ces deux *déterminations* que nous trouvons établies de toute éternité dans le sein de Dieu, voici la correspondance que l'idée bien approfondie d'un Etre qui ne peut se mouvoir et agir que pour l'*Infini*, présentera à tout Esprit capable de saisir l'ordre immuable des vérités.

Détermination essentielle de Dieu, par laquelle il produit, en se *regardant* et en s'*aspirant* dans sa grande gloire, son Verbe, où s'exprime et se déploie son essence, et fait procéder son esprit qui l'unit à cette image coéternelle de son impénétrable splendeur.

Détermination accessoire de Dieu, par laquelle il porte au dehors de lui-même son regard créateur, comme pour interroger l'éternel néant de la nature, et comme pour tenter de faire sortir de ce profond silence et de cette nuit si ancienne et si ténébreuse, un rayon qui imite sa lumière, et une sorte de répétition de ce qui s'exécute avec tant de majesté et d'éclat dans l'abîme de son essence. *Détermination* qui prépare le chaos à soutenir l'impression de sa force infinie, à se changer en un univers qui affectera la fonction de l'Etre souverain, qui lui offrira des intelligences douées de la puissance de *contempler* et d'*aspirer* l'Infini, qui apaiseront dans son sein immense et glorieux leur effort de posséder et d'être heureuses, qui seront devant lui comme autant de *Trinités* subalternes, insérées par la correspondance des mouvements dans la Trinité éternelle, et en qui son œil reconnaîtra une réplique de sa grandeur, et comme un écho qui lui rendra et lui répétera ce qu'il se dit à lui-même dans sa propre gloire; intelligences qui seront à la fin des temps transformées en sa substance, élevées à la participation de son immutabilité et de sa perpétuité, enveloppées dans la grande félicité de ce Dieu qui ramènera tout à l'ancienne unité, c'est-à-dire au *regard* et à l'*aspiration* de lui seul; en sorte que la clôture de toutes les révolutions et le dernier de tous les événements sera la réduction de toutes choses au premier et au plus ancien de tous, à l'événement essentiel et unique de l'éternité, à ce qui se consommait en Dieu avant qu'il n'y eût un monde et des hommes. Ainsi tout est d'accord, tout est *un* dans la Divinité (1).

(1) Quiconque s'opiniâtre à méconnaître cette relation si sensible de la création à *l'action intime et essentielle* de Dieu, doit renoncer à l'espoir d'acquérir jamais aucune vraie lumière sur l'origine des choses et la fin de sa propre existence. On pourrait même le défier d'opposer un seul raisonnement recevable et solide à tout ce qu'on pourrait lui alléguer en preuve de l'impossibilité que Dieu ait voulu *agir* et *produire* au dehors de lui-même. Toute sa philosophie n'est que chimère. Il a beau se croire un profond investigateur des principes et de la liaison des choses, il passera sa vie dans les ténèbres, et mourra sans avoir connu la vérité ni trouvé la sagesse.

10° La *détermination essentielle* de Dieu étant le fondement et le motif de l'usage que l'homme doit faire de sa force d'*intellection* et d'*aspiration*, il s'ensuit qu'elle est la *religion éternelle*. Car l'*intellection* et l'*aspiration* de Dieu sont le type de tout culte véritable, et la première raison des devoirs que toute intelligence doit lui rendre. Donc la religion considérée dans l'homme, et définie selon sa notion élémentaire, n'est autre chose que l'application de notre force d'*apercevoir* et de *vouloir*, à suivre la direction selon laquelle Dieu *voit* et *veut*: elle est la réplique de l'éternelle fonction de l'Etre infini, et l'imitation de l'*acte* divin qui fait procéder du Principe le Verbe et l'Esprit.

11° Donc le concert des deux *déterminations* divines, dont la première se concentre en dedans et l'autre se dirige au dehors de Dieu, consiste en ce que l'Etre infini a voulu qu'une *religion séculaire* ou *temporelle* réfléchît la *religion de l'éternité*.

12° La *religion éternelle* se *personnifie*, s'articule et subsiste dans le Verbe de Dieu; car il est l'*expression* infiniment parfaite de ce que Dieu est. Or l'idée originelle et élémentaire de *religion* est représentative d'un acte par lequel une intelligence reconnaît, adore et confesse ce que Dieu est...

13° la *religion séculaire* s'organise et s'exécute dans les facultés de l'homme. Car le caractère qui distingue sa nature est une force de *penser* et de *vouloir* qui le rend l'*expression externe* de l'Etre infini et le *Verbe secondaire* de sa substance et de sa gloire. Ainsi la *religion* fait partie essentielle de la nature humaine (1).

(1) Quelques philosophes de nos jours trouvent le monde si grand et l'homme si petit, qu'ils regardent en pitié ceux qui le comptent pour quelque chose au milieu des vastes régions et des étonnantes immensités de l'Univers. Il n'est pourtant pas très-noble de n'estimer les êtres que par leurs masses et par les espaces qu'ils remplissent dans la nature. Une pareille façon de voir n'irait à rien de moins qu'à anéantir à peu près la Divinité elle-même. Il est assez inconcevable que certains écrivains, propres d'ailleurs à nous donner de bons livres, se soient comme fait une étude de nous avilir, et que des sages, qui étaient venus s'offrir pour nous délivrer de nos préjugés, n'aient voulu voir que du volume dans la nature, et qu'ils aient entièrement négligé de se pénétrer de l'excellence et de la sorte d'immensité dont est doué un être où réside la *pensée*, et que tout nous montre, si l'on veut me permettre d'employer ce mot, comme le *noyau* de toute l'œuvre de la création.

M. Rousseau, de Genève, qui a obéi plus librement à l'impression de son âme grande et noble et à son caractère essentiel d'*honnête homme*, a rendu une tout autre justice à son espèce. « L'homme, dit-il, est le roi de la terre qu'il habite, car non-seulement il dompte tous les animaux, non seulement il dispose des éléments par son industrie, mais lui seul sur la terre en sait disposer, et il s'approprie encore par la contemplation les astres mêmes, dont il ne peut approcher. Qu'on me montre un autre animal sur la terre qui sache faire usage du feu et qui sache admirer le soleil. Quoi! je puis observer, connaître les êtres et leurs rapports, je puis sentir ce que c'est qu'*ordre*, *beauté*, *vertu*, je puis contempler l'univers, m'élever à la main qui le gouverne, je puis aimer le bien, le

14° Nous avons maintenant la pleine intelligence de ce langage que nos livres saints font tenir à la sagesse du Très-Haut, c'est-à-dire à la *religion éternelle*. *Le Seigneur m'a possédée dès l'origine de ses anciens desseins et avant de rien créer. Je suis de toute éternité et je résidais dans le sein du Très-Haut au commencement et dans les siècles si reculés et si antiques qui ont précédé la formation du monde. Le bassin du vaste abîme n'était pas encore creusé, on ne voyait pas les sources d'eau vive jaillir des entrailles des rochers; on ne voyait pas les montagnes élever dans les airs leurs masses énormes.., et j'étais conçue dans la sainte splendeur. Lorsque l'éternel décrivait dans les cieux la route des astres, lorsqu'il traçait les limites où s'arrêteraient les flots, lorsqu'il attachait les fondements du globe de la terre, je présidais avec lui à toute cette ordonnance...* ET JE FAIS MES DÉLICES D'HABITER PARMI LES ENFANTS DES HOMMES.

CHAPITRE XIV.

Suite du précédent. Augmentation du soupçon de l'incarnation du Verbe.

Vous devez éprouver ici, M. le vicomte,

faire, et je me comparerais aux bêtes! Ame abjecte! c'est ta triste philosophie qui te rend semblable à elles, ou plutôt tu veux en vain t'avilir; ton génie dépose contre tes principes, ton cœur bienfaisant dément ta doctrine, et l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi. » Il n'y a, de ces idées si vraies et si saines, qu'un pas à faire pour arriver à celles de la religion.

(1) La réponse à l'objection tirée de l'immensité divine est aussi renfermée dans la notion même que la Foi nous donne du mystère de l'Incarnation. Voici comment raisonnent les philosophes de l'incrédulité :

« Il est impossible qu'une nature humaine contracte jamais une perfection infinie, telle que cet éclatant attribut que nous nommons l'*immensité*. »

« Or on ne conçoit pas qu'une nature humaine puisse ne faire qu'une même et unique *personne* avec le Verbe, sans être immense comme le Verbe.... »

La solution de cette difficulté se présente d'elle-même. C'est par sa *divinité*, et non par sa *personnalité*, que le Verbe a l'immensité. Cet attribut n'est pas une propriété explicite de *personne*, mais un caractère d'*essence*, une perfection absolue de l'*Etre divin*.

Or c'est dans sa *personnalité*, et non dans sa *divinité*, que le Verbe a pris la nature humaine. Donc...

Mais l'objection devient imposante lorsqu'on insiste de la manière suivante :

« S'il était vrai qu'il y eût entre le Verbe et un individu de la nature humaine une union telle que ces deux extrêmes ne fussent qu'une seule *personne*, ce serait une nécessité que le Verbe ne se trouvât nulle part séparé de l'humanité, et que dans le *Christ* l'homme fût toujours où est le Verbe. »

« Or, le Verbe est partout. Donc.... »

Les mots de *séparé*, de *nulle part* et de *partout*, qui entrent dans ce raisonnement et qui ne sont ni définis ni entendus, sont le prestige qui lui prête une physionomie éblouissante. Pour dissiper cette illusion d'une imagination qui dénature dans notre esprit tous les objets de nos idées, il nous faut procéder par principes.

Premier principe. Ce mot *partout*, lorsqu'il s'agit de Dieu, ne peut signifier qu'il est *placé* en tout lieu, soit par une co-extension physique de sa substance à toutes les dimensions de l'*espace*, soit par une correspondance répétée à l'infini de tout son *Être*, à chaque portion déterminée de l'*espace*. Toute idée de *location* ou d'*emplacement* nous vient de la vue des substances corporelles; et celle de l'*espace* n'est elle-même que la perception abstraite des *corps possibles*.

Donc toute idée de coordonner l'*Être divin* au phénomène que nous nommons *espace*, détruit son essence, et n'est qu'un anthropomorphisme subtil, aussi faux et aussi dangereux que celui qui a fait autrefois adorer aux hommes des dieux organisés comme eux.

Second principe. L'immensité de Dieu consiste en ce qu'*il est présent à tous les êtres et à tous les lieux*, et non en ce qu'il *occupe* tous les lieux, ou qu'il soit *placé* dans l'*espace* par une co-extension de son *Être* aux dimensions de l'espace.

Troisième principe. L'idée de *présence* est essentiellement différente de celle d'*emplacement*. L'on ne conçoit et l'on ne dit jamais que deux masses *placées* l'une sur l'autre sont en *présence* l'une de l'autre.

Quatrième principe. La *juxta-location* de deux personnes qui se regardent et qui s'écoutent est accidentelle à leur *présence*, dont l'idée est précisément et exclusivement déterminée par l'action ou l'influence de l'une sur l'autre. Or, cette influence réciproque est un rapport qui n'a rien de commun avec une contiguïté physique.

Cinquième principe. Vous êtes réellement et proprement *présent* à un être qui dépend actuellement de vous quant à une détermination intime. Nous disons d'un artiste actuellement appliqué à toucher, à retourner, à décomposer ou à rassembler les pièces d'une machine qu'il veut organiser, qu'il est *présent* à son ouvrage. Or, cette idée de *présence* nous vient précisément de ce que nous voyons un être dépendre actuellement d'un autre, quant à son état intime; ce qui est si vrai que, si l'artiste mourait subitement, en conservant son attitude et sa contiguïté à l'espace que sa machine occupe, on ne pourrait plus le dire *présent* en aucun sens, ni à ce qu'il faisait, ni à quelque objet que ce soit. C'était donc précisément son influence sur l'objet qu'il modifiait ou qu'il pouvait actuellement modifier, qui fixait et articulait l'idée de sa *présence*. Supposez maintenant un homme qui aurait une volonté douée de la puissance de mouvoir, de modifier, d'altérer ou de perfectionner une substance quelconque par sa simple détermination et sans que le corps intervînt dans l'exercice du pouvoir qu'il exerce sur l'objet soumis à sa direction; il est évident : 1° que cet homme serait *présent* à la chose qui dépendrait si étroitement et si intimement de lui, et sur laquelle il pourrait actuellement et continuellement déployer sa force; 2° que cette *présence* n'emporte ni *location*, ni *emplacement*, ni contiguïté physique et corporelle, et qu'elle n'est qu'*un rapport entre deux êtres dont l'un dépend de l'autre quant à ses états les plus intimes*. Tirons maintenant nos conclusions.

Première conclusion. L'immensité ou la *toute-présence* de Dieu consiste en ce que tout dépend de lui d'une dépendance actuelle, intime, continuelle et absolue.

Seconde conclusion. Dieu, sans être *placé* dans aucun lieu, est *présent* à tout ce qui occupe un lieu.

Troisième conclusion. Dieu est *présent* à la totalité et à chacune des portions de l'espace infini, en ce qu'il peut actuellement et continuellement modifier, changer ou anéantir ce qui y est *placé*, ou y produire ce qui n'y est qu'en possibilité (*a*).

(*a*) Ou plutôt tout ce vide indéfini où notre imagination se perd, et que nous appelons l'espace, est-il autre chose que la suite intelligible des corps possibles ? N'est-ce pas là un pur phénomène métaphysique, comme la durée, dont certaines écoles ont dit des choses si inexplicables, et qui n'est au fond que l'idée abstraite de la succession des

que votre esprit satisfait de voir l'œuvre de la création éternellement déterminée par son aptitude à communiquer avec l'infini et à *répliquer* dans ses limites l'événement de l'éternité, sollicite encore un point seul capable d'élever l'univers au niveau de l'*effort divin* qui le produit et qui ne se déploie jamais que pour l'*infini*. C'est l'incorporation réelle, intime et irrévocable de la *religion éternelle* dans la *religion séculaire*, c'est-à-dire, l'*unité du Verbe de Dieu avec la nature humaine* (*Retournez au* 12e *et au* 13e *du Chap. précédent*).

Quatrième conclusion. Dieu est *présent* à tous les lieux, à tous les esprits, à tous les êtres existants et possibles, de la *présence* substantielle de tout son être. Car on ne peut ni séparer ni distinguer de la substance de Dieu sa force infinie et son suprême domaine sur toutes choses.

Cinquième conclusion. La *toute présence* divine est infiniment parfaite. Car la *dépendance* actuelle de tout ce qui est hors de Dieu ne peut être ni plus universelle, ni plus absolue, ni plus irrévocable, ni plus continue.

Il n'y a que cette manière de concevoir l'*immensité* de Dieu, qui la ramène à sa véritable idée (*a*). De cette sorte, nous la retrouvons à sa place et dans sa correspondance avec tous les autres attributs de la Divinité, et nous la voyons se confondre, comme l'éternité, la toute-puissance, l'immutabilité, avec l'existence nécessaire; c'est-à-dire que comme l'*éternité* n'est que l'existence nécessaire vue par son opposition aux existences précaires, successives et passagères; que comme la *toute puissance* n'est que l'existence nécessaire considérée comme renfermant en elle la raison de tous les autres êtres; que comme l'*immutabilité* n'est que cette même existence absolue, envisagée par son opposition à tout ce qui, dans la sphère du contingent et du fini, subit des alternatives et des vicissitudes, aussi l'*immensité* consiste elle même dans cette existence essentielle et imperturbable, conçue par son rapport à l'universalité des êtres existants et possibles, *qui dépendent actuellement et continuement, quant à leur fond et à toutes leurs déterminations, de l'action et de la force infinie de l'Être souverain.*

Toutes ces considérations conduisent au raisonnement suivant :

« Dire que l'union du verbe divin et d'une nature humaine en une seule *personne* ne peut s'exécuter sans que cette nature humaine soit immense comme le Verbe, c'est vouloir que cette union doive communiquer à l'humanité du *Christ* cet empire absolu de Dieu sur tout l'univers, en vertu duquel *tous les êtres réels et possibles dépendent essentiellement, actuellement et continuement, quant à leur fond et quant à toutes leurs déterminations*, de cette cause souveraine et universelle.

« Donc c'est vouloir que cette union élève l'humanité du *Christ* à la participation de l'existence nécessaire.

« Donc c'est supposer l'union du Verbe et de la nature humaine accomplie dans la *nature* du Verbe et dans l'*essence* divine. »

« Or, l'enseignement de la foi est que cette union s'est accomplie, non dans l'*essence*, mais dans la *personnalité* du Verbe.

« Donc...... »

D'où il suit que cette proposition : *Dans le Christ un homme est immense*, n'est vraie que dans le sens selon lequel nous avons dit plus haut que *dans le Christ un homme est Dieu* (*a*).

êtres? Qu'est-il arrivé de la double illusion qui a donné à la durée et à l'espace une réalité objective et indépendante de notre pensée? On a entièrement dénaturé l'idée de l'éternité et de l'immensité de Dieu, et l'on a rendu ses plus distinctifs attributs mesurables et divisibles.

En réduisant la nature de l'espace à la notion que nous venons d'en donner d'après les meilleurs métaphysiciens scolastiques, vous en justifiez toutes les propriétés, sans vous trouver obligé, comme Scott, d'en faire un attribut de la Divinité, et de lui prêter un caractère désavoué par le bon sens. Car au fond, ceux qui ont identifié l'espace avec l'immensité de Dieu, ne sont tombés dans cette absurdité que parce qu'ils ne savaient que faire de ce grand phénomène, et qu'il fallait bien, pour se tirer d'embarras, présenter comme une propriété de la nature infinie, une étendue d'une espèce si étonnante et où ils trouvaient l'infinité, l'indestructibilité, la pénétrabilité, l'homogénéité.

Or il est néanmoins très-sensible qu'une étendue qui n'est que l'ordre abstrait des corps possibles, doit présenter tous ces caractères.

Elle est *infinie*. Nous ne voyons jamais la limite où s'arrête la série des choses, vues dans leur pure possibilité.

Elle est *indestructible*. Toute possibilité est nécessaire, immuable, éternelle.

Elle est *pénétrable*. Un corps *placé* dans une portion de l'*espace* est conçu comme pénétrant cette portion, c'est-à-dire comme occupant le même lieu numérique, parce qu'il n'y a là autre chose qu'une *possibilité* à laquelle survient l'*individuation*, ou que l'*existence* substituée à la pure *intelligibilité*.

Enfin elle est partout *homogène*. L'*idée abstraite des corps possibles* les dépouille de leurs différences spécifiques, et ne nous les présente que comme *étendus*, par conséquent comme semblables dans tous les points de la série infinie qu'ils composent.

Le lecteur me pardonnera ces détails s'il veut faire attention que ce sont les préjugés métaphysiques qui sont la source la plus féconde des faux raisonnements que l'incrédulité oppose aux mystères de la religion.

(*a*) Quelques anciens scolastiques me paraissent avoir entrevu cette manière de concevoir la toute-présence divine lorsqu'ils disaient : *Deus est in loco definitive, sed non circumscriptive;* et l'on pourrait faire le commentaire de cette formule en disant : *Deus est quidem præsens omnibus locis et quibuscumque rebus positis in loco; sed ipse non est positus in loco, nec referri potest ad spatium per veram cum illo co-extensionem.* On ne devrait donc jamais faire cette ridicule question : *Utrum detur actio in distans.* L'action d'un être sur un autre est indépendante de tout rapport local et corporel; mais il y a apparence qu'on voulait demander *s'il peut y avoir action sans présence.* Alors la réponse est facile à trouver : *action et absence* sont deux idées évidemment contradictoires.

En gardant les proportions voulues par la différence des objets de comparaison, on doit expliquer la *présence* de l'âme à toutes les parties du corps, comme nous expliquons la *présence* de la Divinité à tous les lieux et à toutes les profondeurs de l'espace infini, c'est-à-dire par son *action et son influence intime et continue sur les états et les déterminations du corps soumis à sa direction.* Contre les premiers principes du sens commun et contre les plus fondamentales et les plus évidentes notions des choses, on a vu des philosophes classiques, un moment après avoir prouvé qu'une *intelligence* exclut essentiellement toute propriété physique et matérielle, vouloir absolument concevoir l'âme comme une substance à qui il fallait assigner un siége et une résidence *locale*, soit dans le *cœur*, soit dans la *glande pinéale*, soit dans tout l'*espace* compris sous le volume du corps auquel elle est unie. *L'âme est dans le corps :* voilà une proposition qu'on met dans le rang des axiomes et des premiers principes, et qu'on regarde comme une vérité attestée par le sens intime, comme si un *emplacement* physique était du ressort du sens intérieur! ou comme si le sentiment de la *présence* immanente et active d'un principe de pensées et de volitions, qui préside et qui commande les mouvements d'une masse de matière organisée, était un témoignage interne de *location* ou de co-extension physique! Il y a donc une très-grande inexactitude à dire que l'*âme est dans tout le corps*, comme c'en est une très-peu digne d'un philosophe correct et juste de dire que *Dieu est en tout lieu.* Il faut dire que l'*âme est présente à tout le corps* et que *Dieu est présent à tous les lieux.*

(*a*) Voyez ci-devant la cinquième et la septième conséquences de la note 2.

Il est vrai que ce dernier vœu de votre raison serait peut-être moins explicite et moins prononcé, si vous n'aviez réellement aucune idée de l'enseignement de la foi. Mais il résulte toujours de tout ce que nous venons d'établir, qu'un philosophe, quel qu'il soit, s'il pense avec profondeur, se trouvera conduit à un point d'*approximation* où ses idées prendront tellement la forme de celles de la foi, que la connaissance de la révélation, si elle lui parvient, loin de troubler son entendement et de l'interrompre dans ses recherches, ne fera pour ainsi dire, qu'achever son travail, lui articuler son objet et compléter ce que sa raison avait ourdi et crayonné au fond de ses faibles et incertaines lumières (1).

CHAPITRE XV.

Rapport du langage de la foi avec les idées naturelles qu'on vient d'exposer.

Pénétrez bien maintenant toute la profondeur et toute la force de ce discours de saint Paul : *In Christo, qui est* IMAGO DEI *invisibilis*, PRIMOGENITUS OMNIS CREATURÆ, CONDITA SUNT UNIVERSA IN CŒLO ET IN TERRA, *visibilia et invisibilia, sive Throni, sive Dominationes, sive Principatus, sive Potestates.* OMNIA PER IPSUM ET IN IPSO CREATA SUNT. *Et ipse est ante omnes, et* OMNIA IN IPSO CONSTANT... *Qui est principium, ut sit in omnibus ipse primatum tenens... quia* IN IPSO COMPLACUIT OMNEM PLENITUDINEM INHABITARE (1)... N'est-ce pas là réduire à un pro-

(1) Voilà donc le point précis où la raison nous conduit et où elle nous laisse ; c'est à vous, judicieux lecteur, de décider si cette raison a, comme le veulent nos philosophes, une horreur innée et invincible pour recevoir un dogme qui vérifie si heureusement et si pleinement le plus sain et le plus légitime soupçon qu'elle ait jamais conçu, et si ses plus pures et ses plus nobles conjectures ne sont pas comme la préparation et la prophétie de la révélation.

S'il existait, au fond de quelque climat inconnu et inaccessible, un philosophe profond qui eût médité le prodige de la création, découvert le rapport qui lie tout l'univers à une cause éternelle et infinie, et cherché comment la sphère des êtres limités et produits au dehors de l'essence souveraine se trouve harmonique à ce principe intarissable d'énergie et de force, dont elle est le résultat et l'*expression*, croyez-vous que ce philosophe ne regrettât pas de ne pouvoir trouver l'*infini* dans l'orbite de la création, et que, vaincu par la progression de ses propres raisonnements, il ne se sentît pas porté à affirmer provisoirement que l'*infini* repose, de quelque manière que ce soit, au milieu de l'univers ?

Il me semble qu'il se trouverait à peu près dans la situation où était Copernic après être parvenu à établir le fond de son système astronomique. Ce grand spéculateur des cieux, qui faisait mouvoir les planètes autour du soleil immobile au centre de notre monde, se voyait arrêté dans ses démonstrations par certaines apparences célestes qui semblaient détruire tout l'ordre dans lequel il faisait marcher les astres. Mais l'impossibilité de tout justifier par l'expérience n'a pu faire chanceler sa conviction. L'homme de génie prévient la lenteur des progrès humains ; il prédit, pour ainsi dire, les découvertes réservées aux siècles les plus éloignés du sien, et anticipe sur la perfection que les arts doivent acquérir en se transmettant d'une génération à l'autre. Copernic assura avec l'intrépidité que donne la vue distincte de la vérité, que toutes les apparences qui semblaient contredire son *Système du monde*, ne pouvaient être que des illusions optiques, et osa annoncer qu'un jour on trouverait le remède à tous les prestiges qui abusaient les yeux. Galilée vint en effet accomplir cette prophétie, et en trouvant le télescope, il a fait triompher son précurseur, des plus anciens et des plus universels préjugés.

Revenons à notre métaphysicien. Nous le voyons conduit, par les seules lumières d'une raison saine, forte et profonde, jusque sur le bord de la révélation. Faites-en luire le flambeau devant lui, vous le mettrez en possession du télescope qui lui manquait, et vous couronnerez tout le vœu de sa philosophie ; vous accomplirez, pour ainsi dire, ce qu'il se prédisait confusément à lui-même.

(1) *C'est dans le Christ, qui est l'image du Dieu invisible, et le premier-né de toute créature, que tout a été fait dans le ciel et sur la terre, tant les choses visibles que les invisibles ; soit les trônes, soit les dominations, soit les principautés, soit les puissances, tout a été créé par lui et pour lui. Et il est avant tous les hommes, et toutes choses se réunissent et se concentrent en lui, étant le principe et le lien de tout ce qui subsiste, et tenant partout le sceptre de la suprême autorité ; parce qu'il a plu à l'Eternel de faire habiter en lui la plénitude et la consommation de toutes choses* (Coloss., I).

Il suit très-clairement de ce texte, qu'il n'en doit coûter aucune répugnance à un théologien libre de certains préjugés classiques, pour reconnaître que les anges sont compris dans l'économie de l'Incarnation, et participent aussi à l'excellence du *Christ*. On ne saurait établir cette vérité d'une manière plus explicite et plus formelle que ne le fait ici saint Paul ; et ces paroles, *In Christo condita sunt universa..... sive* THRONI, *sive* DOMINATIONES, *sive* PRINCIPATUS, *etc.*, sont la plus distincte et la plus énergique expression qu'on pût employer pour nous enseigner cette doctrine. Elles seraient même fausses ou dépourvues de toute signification, si ce n'était là le sens qu'elles présentent.

De plus, lorsque le même apôtre, dans le premier chapitre aux Hébreux, nous dit : *Deus, cum introducit primogenitum in orbem terræ, dicit* ADORENT EUM OMNES ANGELI DEI, ne nous fait-il pas entendre assez expressément que les célestes intelligences ont reçu et adoré le *Christ* faisant son entrée au monde, comme l'auteur de leur propre excellence, comme le chef de tout esprit créé et de toute substance capable de connaître et d'adorer Dieu, comme la source commune de tout mérite, comme le lien universel de toute correspondance avec l'infini, enfin comme le centre naturel, unique et nécessaire d'où découlent le prix et la dignité de tout hommage rendu à la Divinité ?

Il est vrai que ceux des théologiens qui ne veulent donner aux anges aucune part à l'Incarnation s'appuient de ces autres paroles de l'Apôtre, tirées du second chap. aux Hébreux : *Filius Dei nusquam Angelos apprehendit, sed semen Abrahæ apprehendit.* Mais il est évident qu'en cet endroit saint Paul ne parle plus de l'Incarnation en tant qu'elle est le principe de l'exaltation et de l'excellence de toute nature intelligente, et qu'elle met l'œuvre de la création au niveau de l'Infini. Mais il s'agit ici du Fils de Dieu considéré comme *victime* offerte pour le genre humain, et comme *réparateur* du désordre introduit dans notre nature par l'iniquité du père commun de toutes les générations. Cette seconde fonction du *Christ*, qui n'était pas du premier dessein, ne peut donc s'étendre qu'à ce qui est sorti de la tige d'*Adam*. Voilà dans quel sens l'Apôtre remarque que le *Christ n'a jamais eu en vue les anges* ; mais que c'est pour le salut des *enfants d'Abraham qu'il a participé à leur*

noncé sommaire et plein de clarté et d'énergie tout ce que la philosophie la plus saine et la plus profonde peut combiner d'idées et de raisonnements pour s'expliquer le système éternel de Dieu et atteindre à l'intelligence de l'origine et de la correspondance de toute l'œuvre de sa puissance? Voilà donc que tout se tient et s'accorde dans le règne divin et dans l'orbite de la création. Voilà l'*infini* dans l'univers. Voilà que tout le corps du genre humain ne fait plus avec le Verbe du Très-Haut, qu'un seul *Christ*, un seul *saint de Dieu*, et la religion du temps se confond et s'abîme dans la religion de l'éternité (1).

CHAPITRE XVI.

Rapport de l'homme avec le globe qu'il habite et tous les êtres dont il s'y trouve environné.

La terre est pleine de la gloire de Dieu, disent les Ecritures sacrées. En effet, tout ce qu'elle est, tout ce qu'elle renferme, tout ce qui l'entoure, n'étant que les *accompagnements* de l'homme, dont le caractère d'*être intelligent* l'établit roi de son habitation et de tout ce qu'il y trouve de préparé pour le servir ; l'homme étant par conséquent l'âme, le centre de tout ce qui subsiste à côté de lui, il ne fait, pour ainsi dire, avec le reste des êtres qui ne sont que comme ses accessoires et son *enveloppe*, qu'un seul tout, qu'un même système de création, de sorte que tout est *bénit* dans l'homme et que c'est à toute la terre que le Verbe de Dieu communique et apporte l'*infinité* de grandeur et d'excellence. C'est pourquoi l'Ecriture sainte considérant l'homme comme l'organe naturel de l'adoration que toute créature doit à son auteur, nous le représente partout comme inspirant son âme, sa pensée et son vouloir à tout ce que Dieu a fait de brut et d'inanimé et comme s'enveloppant de tout son domaine, pour rendre gloire à la majesté souveraine. Non-seulement il ordonne à son intelligence de glorifier le nom du Dieu saint, mais il porte le même commandement à toutes les parties qui composent sa possession, à *tous les ouvrages du Seigneur, à toutes les eaux qui sont suspendues dans les airs, à toutes les mers et*

chair et à leur sang. Lisez le texte avec toutes les dépendances qui en déterminent la signification : *Filius Dei participavit carni et sanguini, ut per mortem destrueret eum qui habebat mortis imperium, et* LIBERARET EOS QUI OBNOXII ERANT SERVITUTI. NUSQUAM ENIM ANGELOS APPREHENDIT, *sed semen Abrahæ apprehendit, unde debuit per omnia fratribus similari*, UT REPROPITIARET DELICTA POPULI.....

On voit bien qu'il est question dans ce passage de l'Incarnation considérée sous un tout autre point de vue qu'elle ne l'est dans celui du premier chapitre aux Colossiens : *In Christo condita sunt universa, visibilia et invisibilia, sive Throni, sive Dominationes*, etc.

C'est pourquoi nous voyons, au chapitre 22 de l'Apocalypse, un ange qui se dit lui-même compris dans l'alliance du *Christ*, qui se donne pour être le condisciple de saint Jean et de tous les prophètes. Remarquez bien ces paroles de l'écrivain de l'Apocalypse : *Cecidi ut adorarem ante pedes Angeli qui mihi hæc ostendebat, et dixit mihi : Vide ne feceris;* CONSERVUS ENIM TUUS SUM ET FRATRUM TUORUM PROPHETARUM. Fraternité qui suppose unité de communication avec le *Christ*, centre de tout le système de la religion, et la nécessité que tout ce qui adore Dieu dans le ciel et sur la terre ne fasse qu'un seul adorateur avec son Fils bien-aimé.

Aussi l'Eglise ne voit elle pas le prix et l'excellence des hommages que les anges rendent à la Divinité dans le sein de sa gloire, ailleurs que dans leur unité avec *Jésus-Christ*. Faites attention à ce sublime cantique dont elle fait retentir tous les jours les voûtes de ses sanctuaires devant l'assemblée des fidèles : *Dignum et justum est nos tibi semper et ubique gratias agere, Domine sancte, Pater omnipotens, æterne Deus*, PER CHRISTUM DOMINUM NOSTRUM : PER QUEM MAJESTATEM TUAM LAUDANT ANGELI, ADORANT DOMINATIONES, TREMUNT POTESTATES..... Et voici maintenant la réduction de toutes les intelligences du ciel et de tous les justes de la terre en un seul corps d'adorateurs, dont *Jésus-Christ* est l'âme et le lien, exprimée en des termes qui ne laissent plus aucun doute sur la croyance de l'Eglise et sur l'esprit de son enseignement : *Cum quibus et nostras voces ut admitti jubeas deprecamur, supplici confessione dicentes : Sanctus, Sanctus, Sanctus*...... PLENI SUNT CŒLI ET TERRA GLORIA TUA..... Quelle sublime peinture de la communication de toute créature avec *Jésus-Christ*, et de cette unité qui ne fait devant le trône de l'Eternel qu'une seule et parfaite adoration, de toutes les bénédictions et de toutes les louanges qu'il reçoit de l'Eglise de la terre et de celle de l'éternité !

(1) Il suit de cette manière de concevoir l'incarnation du Verbe, qu'elle est, pour ainsi dire, un effort de la toute-puissance divine pour vaincre la disproportion naturelle qui sépare l'Infini de l'œuvre de la création, et que la prétendue difficulté tirée de cette disproportion même, n'a pu naître que du préjugé de ces esprits minutieux et étroits, incapables de se pénétrer de la grandeur et de la majesté du système de Dieu.

Mais s'il faut une réponse précise et logique à cette triviale objection, nous dirons qu'un esprit juste et attentif à l'ordre d'idées dans lequel la foi nous présente l'Incarnation ne verra jamais dans l'infinie disproportion de Dieu à l'homme, que leur *inconfusibilité en unité de substance*. En effet, cette disproportion n'exclut que ce qui la détruirait.

Or elle ne pourrait être détruite que par *la confusion des deux natures en un seul être*, de manière que les propriétés de chacune d'elles fussent réciproquement *attribuables* à l'un et à l'autre, et qu'on pût dire : *L'humanité est infinie, la Divinité est créée*, etc.

Car s'il y a toujours *incommunicabilité de substance*, et que chaque extrême retienne la propriété exclusive de ses attributs et de ses caractères, il est évident que l'union de l'un et de l'autre ne touche en rien leur *dissemblance*, et qu'elle laisse subsister toute la supériorité de l'un sur l'autre.

Donc l'infinie disproportion qu'il y a de Dieu à l'homme n'est ni altérée ni compromise par l'accomplissement de l'Incarnation, qui ne présente que *l'humanité prise dans l'unité de la personnalité du Verbe*, et non dans l'unité de son *essence*.

En un mot, faites attention à l'opposition précise des termes : *disproportion* est l'opposé direct de *ressemblance* ou d'*égalité*, et non l'opposé d'*union*. L'opposé d'*union* c'est *division*.

La disproportion de Dieu à l'homme prouve donc seulement et directement l'impossibilité qu'il y a que la nature humaine devienne *semblable* ou *égale* à la nature divine ; mais elle ne peut exclure la co-incidence de ces deux natures en un *tout hypostatique*. Autrement, *dissemblance* infinie voudrait dire *division* essentielle ; ce qui bouleverse toutes les notions.

à tous les fleuves, aux pluies et à la rosée, à la neige et à la glace, aux montagnes et aux côteaux, à tout ce qui nage dans les flots, à tout ce qui marche ou rampe sur la terre, à tout ce qui voltige dans les cieux (1).

(1) Il suit de là, 1°. que la religion, en général, c'est-à-dire, considérée en tant qu'elle est l'accord de nos facultés avec le mouvement éternel de l'entendement et la volonté de Dieu, fait partie de la nature humaine, et que l'*excentricité* des déterminations de notre ame à ce foyer immuable dans lequel se rassemble toute l'énergie de l'*intellection* et de l'*aspiration* divines, est la plus hideuse dégénération où puisse tomber un être doué aussi de cette double puissance (*a*).

2°. Que le christianisme, en particulier, se rapportant à établir entre les individus qui composent le genre humain une unité imitative de celle qui subsiste de toute éternité entre les Personnes divines (*b*), il est essentiellement, et par son plus intime et son plus grand caractère, un état de *société* où la volonté et les conventions des hommes ne peuvent rien. La *société* est donc d'institution divine et se trouve revêtue d'une sanction qui la rendrait encore indépendante de tout *pacte* humain, quand elle ne serait pas d'ailleurs l'ouvrage de la nature et un effet de la création même. C'est de ce principe que dérive immédiatement la nécessité du *culte extérieur*.

3° Que puisque notre caractère de *citoyen* tient intimement et inséparablement à notre caractère de *chrétien*, il faut que le même lien par lequel le christianisme nous unit et nous fait communiquer à la Divinité, soit aussi le lien de notre correspondance et de notre unité avec les autres hommes, et qu'il acquière par conséquent l'aptitude à affecter nos yeux et nos sens. Donc, ces symboles extérieurs et physiques, ces éléments visibles et palpables, empruntés de la sphère de la nature, et à l'emploi desquels le fondateur du christianisme a attaché l'entrée de la vie divine au fond de nos âmes, sont voulus par l'essence même du plan de la religion ; et ce que nous appelons *sacrements* était aussi nécessaire à l'exécution du dessein de Dieu que l'incarnation même de son Verbe, et en est une suite immédiate et naturelle. Car si l'homme ne pouvait s'élever jusqu'à l'infinité de Dieu, sans qu'un Dieu fût homme, un Dieu-homme ne pouvait non plus porter l'empreinte de son excellence et de sa grandeur dans la nature humaine que sous une forme aussi sensible que celle de sa personne. Partout il faut que la divine sagesse consomme notre exaltation par des moyens assortis à notre besoin de voir et de sentir, et à son vœu de tout consacrer et bénir en nous et autour de nous ; par là, la nature réfléchit de tout côté la gloire de la religion, et la religion s'embellit de toutes parts, de la majesté et des richesses de la nature.

(*a*) La perfection de tout ce qui est *pensant* et *actif* est la conformité avec la *pensée* et l'*activité* infinies. Voila une proposition de premier principe ; car ce n'est que dans l'*Infini* que réside le vrai type de toute perfection.

Or c'est dans cette conformité que consiste le fond et la substance de la religion.

Donc elle est essentielle à la perfection des facultés humaines.

Ainsi un philosophe qui croit pouvoir se passer de la religion, pour s'expliquer à lui-même son apparition et son existence au milieu de l'univers, est un homme qui trouve que tout s'enchaîne très-bien, sans que rien soit conforme à sa nature, et qui verrait encore tout parfaitement ordonné dans un monde où les astres ne donneraient ni lumière ni chaleur. Pourquoi non ? Cette contrariété pourrait-elle être une dissonance dans un univers qui admettrait, sans que son harmonie en souffrît, des êtres intelligents qui agiraient sans intelligence, qui emploieraient leur jugement à se tromper et leur volonté à s'abrutir ?

(*b*) Voyez la conclusion du second Discours.

CHAPITRE XVII.

Rapport de la terre avec les autres mondes.

Un grand cosmographe, qui ne voit dans le globe que nous habitons qu'un atome noyé et perdu dans les inconcevables immensités du système total de la création, a peine à adopter l'origine et la destination que la foi lui prête et ne peut se persuader qu'une sphère qui s'anéantit et qui s'abîme dans tant de millions d'univers, puisse avoir été l'objet d'un dessein d'une si grave et si haute conséquence. Mais un grand cosmographe n'est point à l'abri des grands préjugés.

1° En supposant que la terre est la seule sphère qui ait reçu le caractère divin dont l'incarnation du Verbe l'a marquée, il suffit que cette sphère fasse partie de la création, pour qu'il ne puisse lui survenir une forme divine, qui ne se communique et ne s'étende à la totalité du système dans lequel elle se trouve enchassée. Si cette sphère, toute semblable qu'elle est à un grain de poussière qu'un vaste abîme engloutit, se trouve établie dans une communication directe avec l'Infini, ce n'est plus ni par sa masse, ni par son volume, que vous la devez comparer avec tous les autres systèmes de création qui sont dispersés dans les profonds espaces des cieux. Sa grandeur physique devient alors la partie la plus accessoire de son existence réelle, et c'est elle qui absorbe dans son infinité tous les univers, comme l'Océan absorbe tous les fleuves.

2° Cette explication se tire même de l'analogie de la foi. Car, suivant son enseignement, tout a été fait et subsiste dans le ciel et sur la terre, pour le *Christ de Dieu. In Christo condita sunt universa in Cœlo et in terra.* Or la *personne du Christ* communiquant à l'Infini par son caractère de *Verbe de Dieu*, et à l'orbite de la création comme *homme*, c'est une nécessité que la grandeur et la valeur de ce qu'il est, soit réfléchie de tout l'ordre de choses où il est entré, et que rien de ce qui est créé par le Verbe éternel ne soit étranger au Verbe descendu et inséré dans la création...

3° Il est inutile après cela de chercher si tous les systèmes planétaires dont la main du Tout-Puissant a peuplé des régions inconcevables et inaccessibles, sont habités par des êtres semblables à ceux que nous voyons sur notre globe. Aucun philosophe ne doit être en peine que Dieu n'ait su faire tout ce qu'il a fait d'une manière conforme à ses attributs et correspondante à toute la force d'une toute-puissance déployée pour produire une *expression* externe de sa *réalité* infinie. Il ne serait pas sage de vouloir éteindre la lumière qui éclaire notre habitation, sur le prétexte que nous ne savons à la lueur de quelle espèce de flambeau peuvent marcher les habitants d'une zone lointaine, avec qui nous ne communiquerons jamais. Il n'y a que des conjectures à former sur l'organisation physique et morale des mondes où nous ne pouvons aborder. C'est

assez que nous sachions quel est le dessein de Dieu sur le nôtre. Rien n'est plus contraire au solide intérêt de l'homme, que d'abandonner ses plus précieuses certitudes, pour courir après des possibilités, et s'évanouir dans d'éternelles questions.

4° De plus, puisqu'il est permis à tout philosophe d'établir autant d'hypothèses qu'il en peut imaginer dans les limites du possible, ni la raison, ni la foi ne nous défendent de penser que si les mondes qui se meuvent autour de nous sont habités par des hommes, le Verbe de Dieu les a marqués, comme nous, du sceau de son infinité, et qu'il a fait correspondre tous les systèmes de création à la même économie éternelle où tout se rapporte et se concentre. Rien n'est si grand, ni plus digne de la majesté souveraine, que de faire embrasser par son Verbe tous les millions d'univers répandus dans les immensités du firmament, que de poser son *Christ* au milieu de toute région où réside l'intelligence et la pensée, et de l'établir *soleil* universel de toute l'orbite de la nature.... Mais nous ne sommes point appelés à nous exercer sur des combinaisons si vastes : revenons donc à ce qui nous regarde (1).

(1) Il se présentera indubitablement à l'esprit de quelques théologiens une objection que je dois prévenir; c'est que mes idées paraissent favoriser une doctrine condamnée par l'Eglise, et tendre à établir la nécessité que l'homme soit créé dans un état *surnaturel*, et l'impossibilité qu'il sorte des mains de Dieu dans l'état de *pure nature*.

Pour rendre sensible la différence qui distingue l'idée que j'ai établie, de l'erreur avec laquelle on la pourrait confondre, il faut exposer sommairement les principes d'où sont partis ceux qui ont enseigné l'impossibilité de *nature pure*. 1° *La volonté de l'homme*, ont ils dit, *ne peut être mise en mouvement que par le seul ressort de l'amour.* 2° *Il n'y a que deux amours, dont l'un est cette charité surnaturelle qui a été répandue en nous par l'Esprit-Saint que Jésus-Christ nous a donné, et l'autre est cette cupidité terrestre et coupable par laquelle l'homme se recherche lui-même et tout ce qui flatte ses sens et ses passions.* 3° *Ces deux amours luttent dans l'homme l'un contre l'autre en raison de leurs degrés respectifs de force et d'énergie.* 4° *Dans le conflit de ces deux amours, celui qui est le plus fort détruit l'autre, et entraîne toujours et nécessairement la volonté de son côté.* 5° *Donc Dieu n'a pu créer l'homme sans la charité surnaturelle ; car, sans cette charité, il ne peut y avoir dans l'homme qu'une détermination nécessaire au péché : ce qui répugne à la justice et à la sainteté de Dieu.* 6° *Donc l'état de pure nature, où l'homme serait dépourvu de cette charité céleste, est impossible.* Cette dernière proposition a donc été réprouvée dans cet ordre de doctrine, et comme supposant que tout est impur et criminel dans l'homme où il ne réside rien de surnaturel et de céleste.

Or nous n'avons rien établi qui ressemble à cet enseignement : car il demeure toujours très-certain, en laissant subsister tout ce que nous avons dit, que l'homme créé dans un état purement *naturel*, sortirait innocent et pur des mains du Créateur, que des actions inspirées par des sentiments humains et dictées par la raison seraient bonnes, vertueuses et louables, et que ce qui ne procède pas de la *charité surnaturelle*, n'est pas pour cela une œuvre de la cupidité terrestre et coupable. En effet nous n'établissons pas la nécessité que l'homme soit élevé à la dignité dont il se trouve revêtu par l'Incarnation, sur ce que dans son état purement *humain* il serait une créature perverse et criminelle, mais sur ce que dans cet état de *pure nature*, il ne serait pas une œuvre correspondante à l'action divine. Ce n'est pas pour sauver la justice et la sainteté de Dieu, que nous lui faisons imprimer à l'homme un si grand et si divin caractère ; mais c'est pour vérifier un mode de création voulu par son infinité, et assigner entre son action intime et le mouvement qu'il exécute au dehors de lui-même, un concert que la raison cherche et veut trouver dans toutes les déterminations de l'Essence infinie.

CHAPITRE XVIII.

Comment l'incarnation du Verbe de Dieu communique à l'homme l'excellence divine.

Par l'accomplissement de ce dessein si pro-

Toute la suite des pensées que nous avons développées se résume dans ce raisonnement : « Quand l'Être divin agit au dehors, il agit d'une manière divine, c'est-à-dire, d'une manière infinie ; car l'agent et l'acte sont du même ordre. Donc le *divin* ou l'*infini* doit être dans la création (*a*) ; » point de vue qui n'a rien de commun avec celui de Bayus, de Quesnel, Jansénius, *etc.*, dont l'idée centrale est que tout ce qui n'est que *naturel* soit corrompu et mauvais.

Cependant comment accorder cette doctrine avec la liberté de Dieu ?

Dieu peut agir ou ne pas agir au dehors; mais s'il agit, sa liberté ne peut consister dans le pouvoir d'agir d'une manière contraire à sa nature et à ses attributs.

Mais les écrivains sacrés, direz-vous, nous présentent partout le don que Dieu a fait au monde, dans la personne de son *Christ*, comme une effusion de sa *gratuité* et de sa *pure bonté ;* ce qui ne peut se concilier avec la nécessité de faire entrer, par la voie de l'Incarnation, l'*infini* dans l'œuvre de la création.

Dieu n'a été nécessité à rien créer. Donc notre adoption dans l'*infini* par l'Incarnation du Verbe est essentiellement et radicalement gratuite et libre. Mais Dieu, qui est libre d'agir ou de ne pas agir au dehors, est nécessité, s'il se détermine à agir, d'exécuter cette détermination conformément à sa nature et selon son caractère d'*agent infini*. Nécessité *conséquente et hypothétique*, qui n'affecte ni sa suprême indépendance, ni sa liberté absolue : car la nécessité que Dieu agisse en Dieu, s'il agit, ne signifie pas que Dieu fait par la loi de la nécessité ce qu'il fait. Or, la gratuité d'un don consiste dans l'indépendance et la liberté de celui de qui il découle.

De plus, la nécessité que l'*infini* se trouve dans l'œuvre de la création, et que ce soit au Verbe d'y apporter ce caractère, n'emporte pas rigoureusement notre participation à l'excellence divine. Il suffisait que la seule nature humaine du *Christ* fût élevée à l'unité avec le Verbe. Il n'en fallait pas plus pour que l'œuvre de la création offrît l'*infini* à son Auteur. Il est vrai que nous tirons du caractère même de notre constitution l'une des plus victorieuses preuves de la nécessité de l'Incarnation. Mais faites bien attention qu'il ne suit pas de là que l'Incarnation du Verbe soit d'une nécessité commandée par la nature de l'homme. Il en résulte seulement que notre nature est inexplicable sans l'Incarnation, et qu'il faut que Dieu l'ayant gratuitement et librement appelée à entrer en unité

(*a*) Cet argument est géométriquement vrai, pourvu qu'il ne conclue pas à doubler formellement l'infini. Mais il doit conclure à le doubler équivalemment. Et l'Incarnation exécute cet effet voulu par la nature de l'action divine. Le Christ, en communiquant tout à la fois, et avec l'essence divine, et avec l'œuvre de la création, anéantit, pour ainsi dire, les limites de l'univers devant le regard de son Auteur, les absorbe dans sa propre excellence, et donne à l'ouvrage des mains de Dieu la forme et la dignité d'un second infini.

fond et si divin, le Verbe est entré dans l'*espèce humaine*. Le *Christ de Dieu* est donc de notre nature et de notre sang. Donc il subsiste une *concorporalité* et une unité physique et réelle entre lui et tout ce qui est humain. Donc nous sommes adoptés dans la *filiation* divine du *Christ*. D'où il suit que tout mouvement qui procède d'un homme qui demeure dans l'attitude qu'il a reçue dans sa création, c'est-à-dire qui soutient sa *pensée* et son *vouloir* dans la direction de l'*intellection* et de l'*aspiration* divines, est un mouvement divin, et que ses adorations et ses œuvres ont la dignité infinie (1).

En effet, l'unité et la *consubstantialité* du Christ avec la nature humaine veut qu'il fasse refluer sur tout ce qui est de son sang et de son espèce, cette lumière, cet esprit de vie, cette pure vérité, cette énergie et cette force dont il est la source et la plénitude, et qu'il approprie à l'*os de ses os*, à tout ce qui lui présente l'empreinte de sa ressemblance, sa participation à la grande splendeur où il vivait avant la fondation des temps. Ainsi, par cette circulation de la sève divine dans toute l'*espèce* dont un individu qui est Dieu fait partie, le Verbe, qui est la *totalité* de la lumière et de la force de Dieu, répète, pour ainsi dire, son incarnation dans autant d'hommes qu'il en trouve de posés dans la rectitude naturelle de toute intelligence, de sorte que l'œil de l'Etre infini reconnaît, dans l'adoration que lui rend le plus petit des enfants des hommes, la pleine et totale *réplique* de sa gloire, et qu'il trouve la *religion du temps* égale à *celle de l'éternité*.

Remarquez maintenant comme cette grande dispensation se trouve énergiquement décrite par ce peu de paroles du plus sublime de nos évangélistes : *Verbum erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum... In mundo erat et mundus per ipsum factus est... In propria venit, et quotquot receperunt eum, dedit eis potestatem* FILIOS DEI FIERI..., *qui non ex sanguinibus, sed ex Deo nati sunt. Et* VERBUM CARO FACTUM EST *et habitavit in nobis ; et vidimus gloriam*

d'excellence avec son *Christ*, il l'ait constituée d'après ce dessein, et lui ait donné un caractère conforme à cette haute destination.

En un mot, le rapport de l'acte de la création avec l'acte éternel qui produit le Verbe en dedans de Dieu, consiste en ce qu'il faut que l'un et l'autre *expriment* totalement ce que Dieu est.

Or ce rapport se vérifie en cela seul qu'une nature créée contracte l'*unité du suppôt* avec le Verbe, car l'univers *exprime* totalement ce que Dieu est, dès qu'une *personne* égale à Dieu fait *partie* réelle de l'univers.

Voilà ce qui est directement et rigoureusement de nécessité. Mais que Dieu ait résolu de créer des natures semblables à celle qu'il avait antérieurement conçue pour son Verbe et préordonnée pour la formation de son *Christ*, reconnaissant sa ressemblance et son sang autour de lui, ait communiqué sa dignité et sa vie divine à ce qui avait ses organes et son âme ; cette dispensation ultérieure est une extension libre du dessein principal et de la ressource que Dieu avait trouvée dans les trésors de sa puissance pour mettre l'*infini* dans la création, et par conséquent une économie de *pure bonté*, qui justifie tout ce que les saintes Écritures nous disent de l'*amour et de l'immense charité que Dieu a montrée au monde, en lui donnant son Fils unique.*

(1) Il est vrai que cette divine *filiation* n'est qu'adoptive ; mais on peut dire qu'elle est au degré qui la rend contiguë, si l'on peut ainsi parler, à la filiation naturelle du Verbe ; que par cette adoption, Dieu nous a *consubstantiés* à son Etre, en raison de toute notre capacité d'être *un* avec lui, et qu'il n'a été arrêté dans sa tendance à nous insérer et à nous envelopper dans son infinité, que par les limites du *possible :* de sorte que, *de droit*, et par l'esprit du *système* de Dieu, nous sommes nous-mêmes des Dieux. Ceux des Pères de l'Église qui ont laissé la plus grande réputation de doctrine, de sainteté et d'exactitude dans les matières de la religion, ont parlé hardiment dans les termes que nous venons d'employer, en instruisant publiquement les fidèles. *Agnosce, ô christiane, dignitatem tuam*, disait saint Léon, *et* DIVINÆ CONSORS FACTUS NATURÆ, *noli in veterem vilitatem degeneri conversatione redire. Memento cujus capitis et cujus corporis sis membrum. Reminiscere quia translatus es in Dei lumen et regnum* (*a*). Cette idée est centrale pour l'intelligence du fond de la religion, et donne lieu à une réflexion bien capable d'animer le zèle de ceux qui sont chargés d'ouvrir aux autres hommes les trésors de l'Évangile.

C'est que l'esprit et le vrai dessein de la religion ne sont ni assez connus ni assez enseignés. On doit regarder comme une des résolutions humaines les plus impossibles, celle d'abandonner la foi, lorsqu'on l'a vue dans son vrai jour. Son spectacle est à l'épreuve de toutes nos résistances ; et un être doué de raison ne tiendra jamais à l'horreur de renoncer aux richesses qu'elle nous apporte. Mais on pourrait dire d'un grand nombre de ceux qui sont appliqués au ministère de la prédication, qu'ils prêchent très-mal en parlant très-bien, et qu'ils n'ont point d'idée de leur fonction ; qu'il leur manque la connaissance, non des règles oratoires, ni des vérités théologiques, mais du véritable esprit de la foi. Celui qui joindrait à un grand fonds d'éloquence naturelle une étude approfondie du système évangélique, et surtout un long usage des préceptes et des règles qu'il nous prescrit, serait sans contredit le plus grand, le plus sublime et le plus persuasif de tous le orateurs ; parce qu'il est impossible d'imaginer une sphère d'idées où les sujets soient plus touchants, les tableaux plus riches, les vues plus vastes et surtout l'intérêt plus universel, plus pressant, plus personnel et plus vif. Mais la révolution que l'esprit philosophique a produite dans l'empire des lettres et des sciences, n'a point épargné le sanctuaire ; elle a dénaturé le ton, le langage, et jusqu'à l'attitude des organes sacrés des divins oracles ; elle a dépouillé l'éloquence de la chaire évangélique de son costume antique et vénérable ; elle a mis dans la bouche des instituteurs des enfants de Dieu, des discours dépourvus de christianisme ; elle les a circonscrits dans une manière toute humaine de nous parler de Dieu, de nos devoirs et de nos espérances : et nous entendons tous les jours, au milieu des temples de la religion, des prêtres déclamer contre le ravage des passions en style encyclopédique, et nous faire des harangues qui auraient pu se prononcer, telles qu'elles sont, à Athènes et à Rome, des siècles avant l'établissement de la religion chrétienne.

(*a*) « Admire ta grandeur, ô chrétien ! et puisque tu es enté sur la nature divine, garde-toi de retomber dans ton ancien avilissement par la dégénération de tes sentiments et de tes habitudes. Souviens-toi de quel corps et de quel chef tu es membre ; et songe que ta mortalité a été transformée dans la splendeur et dans la perpétuité de Dieu. » Serm. de Nativ. Dom.

ejus, gloriam quasi unigeniti a Patre, plenum gratiæ et veritatis.,... ET DE PLENITUDINE EJUS NOS OMNES ACCEPIMUS (1). Voilà, monsieur le vicomte, tout le dessein et toutes les richesses de l'Incarnation exposés selon leur plus

(1) *Le Verbe était la vraie lumière qui éclaire tout homme qui vient au monde. Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui. Il est donc venu dans son propre domaine, et il a donné à tous ceux qui l'ont reçu la puissance de devenir enfants de Dieu, en sorte qu'ils ne sont plus nés du sang des hommes, mais des êtres issus de Dieu. Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité au milieu de nous. Et nous avons vu sa gloire et son caractère de Fils unique du Père, se montrant plein de grâce et de vérité; et nous avons tous reçu de sa plénitude* (Joan. I).

Nous devons observer que ces mots, attentivement approfondis, nous font bien entendre que la lumière divine qui se communique à nos intelligences en vertu de l'incarnation du Verbe, n'est pas l'effet d'une correspondance exclusivement établie par l'institution de ce mystère, comme si, dans la supposition où il ne se serait pas accompli, il n'y eût eu rien de commun entre le Verbe et les âmes humaines. L'Incarnation n'est pas le fondement unique de nos rapports avec le Verbe : elle ne vient que les resserrer et les multiplier. Tout ce qui, sans l'Incarnation, eût été dans l'homme *raison, ordre, sagesse, vérité*, etc. lui serait venu de sa communication native et nécessaire avec la raison souveraine où habite le principe de toute pensée, et dans toutes les suppositions possibles, c'eût toujours été par le Verbe que nous aurions exercé notre capacité de penser et de nous mouvoir.

C'est pourquoi l'évangéliste ne le fait pas descendre tout d'un coup au milieu de nous, comme dans une sphère de choses où il n'aurait eu auparavant rien de commun avec ceux qui l'habitent; mais il l'y amène, pour ainsi dire, comme dans son ressort naturel, et comme sur le théâtre de sa fonction de Verbe de Dieu. *Il était déjà*, dit-il, *dans ce monde, qui avait été fait par lui, et il y a paru* comme *dans son* ancienne et inaliénable *propriété*.

Ce que nous appelons le *règne de la grâce* n'est donc pas une économie qui viendrait, contre toute préparation et toute attente, se mêler dans l'ancien système de la nature, et tout renverser dans l'ordre de nos conceptions et de nos principes philosophiques. Au contraire, un philosophe sage et profond ne voit en lui et autour de lui que l'esquisse et le canevas du règne évangélique. Que fait donc l'Incarnation? elle perfectionne et complète toutes les relations naturelles du Verbe avec les esprits créés. Elle élève jusqu'au niveau du divin notre force d'*intellection* et d'*aspiration*, et dilate toutes nos puissances jusqu'au degré où elles touchent, pour ainsi dire, la sphère de l'infini. Enfin elle achève, si l'on peut parler de cette sorte, la divinité de l'homme déjà si sensiblement crayonnée dans ce qu'il est par la création, non-seulement par l'analogie distincte de ses facultés avec l'*action intime* de Dieu, mais par la ressemblance frappante de son pouvoir sur la nature avec celui qu'y exerça l'Etre souverain en la faisant sortir du néant.

Qui ne croirait, en effet, que Dieu en produisant un être si étonnant, si immense dans ses pensées, si rapide et si vif dans l'essor de sa volonté et de ses desirs, si illimité dans les degrés de perfection où il peut atteindre, si varié dans son industrie, si inépuisable dans ses inventions; qui ne croirait, dis-je, que Dieu a voulu donner à la terre un second Créateur, et s'associer un autre maître qui partageât avec lui l'empire du monde? O philosophes qui faites gloire de déprécier votre espèce, et de ne regarder l'homme que comme un insecte voué à la misère et au néant; contemplez donc avec les yeux d'une raison sage cet univers si éclatant, si vivant et si riche! Vous dites que vous y voyez reluire tous les rayons d'une Divinité qui s'est peinte magnifiquement dans son ouvrage; mais ce grand spectacle ne vous dit-il rien de la puissance et de la majesté de l'homme? Dépouillez par la pensée la nature de tout ce qu'elle vous offre de créé par cette divinité de la terre, et n'y laissez subsister que le travail de l'Ouvrier éternel. Combien la voilà changée de ce qu'elle était! Voyez comme tout y est mort! quelle immobilité universelle! quel sombre et stérile désert! Ne craignez pas que l'Etre souverain s'offense d'un devis où vous comparerez la contribution de sa toute-puissance avec la mise de l'intelligence et de l'industrie humaine. C'est lui rendre gloire que de reconnaître jusqu'où il a élevé l'homme, et notre grandeur fait le triomphe de sa force et de sa sagesse.

Oui, il est vrai de dire que l'homme a aussi éclairé et vivifié un chaos, et l'éloquence trouverait ici le sujet de magnifiques descriptions. Ces champs couverts de riches moissons; ces côteaux riants d'où la main de l'homme fait découler comme des fleuves les présents de la vigne; ces métaux bruts et grossiers qu'il fait sortir des entrailles de la terre, et qui deviennent sous ses doigts d'un éclat si vif et d'un service si universel; ces masses solides et informes qu'il tire du sein des cavernes, et dont il construit ces cités si vastes, ces tours si majestueuses, ces édifices si hauts et si superbes, ces temples qu'on voit s'élever de si loin, et dont la vue réjouit le voyageur qui les découvre si longtemps avant de les atteindre; ces machines étonnantes qui lui donnent l'empire de tous les éléments, qui lui font distribuer à son gré ces réservoirs destinés à désaltérer tout ce qui respire; cet Océan, cet abîme si formidable, ces flots menaçants, si longtemps fuis et redoutés de tout ce qui n'était pas né dans leur sein, subjugués par la force de l'intelligence de l'homme, devenus le théâtre de ses plus imposantes entreprises, et changés en des cités dont la mobilité donne à leur glorieux architecte une sorte d'immensité qui le fait correspondre et qui le rend présent à tous les climats, et le met en possession du monde entier.... Quel caractère d'excellence et de divinité!

Il est vrai que cette *toute-puissance créée*, qui exécute de si grandes choses sur le globe qu'elle habite, ne peut rien sur les mondes qu'elle voit briller au-dessus de sa tête; mais elle les embrasse dans l'immensité de sa pensée, et se trouve plus grande que tous les milliards de millions d'univers, par la force qu'elle a d'en graver l'empreinte dans l'infinie capacité de son imagination, de les suivre et de les regarder jusques dans leurs retraites les plus enfoncées, d'en combiner les révolutions et de s'en représenter les masses énormes. Elle voit se répéter à l'infini, dans les espaces profonds des cieux, les merveilles que lui offre le monde où elle est, c'est-à-dire d'autres soleils se faisant centres d'autant de systèmes planétaires, et dont elle ne compose avec celui où nous sommes qu'un même ordre de création où Dieu seul et l'homme sont grands, parce qu'ils possèdent seuls l'intelligence et la puissance. Par là l'homme devient comme l'âme et le créateur des sphères mêmes où il ne peut aborder; car ce qui ne serait ni vu, ni admiré, ni connu, serait l'équivalent du néant.

Je le demande donc à tout lecteur vertueux et sage, l'ordre de la nature n'est-il pas visiblement l'annonce la préparation et comme l'hiéroglyphe de celui de la grâce? Et le miracle de l'incarnation du Verbe, qui fait circuler en nous la vie de Dieu pour nous insérer dans son éternité et son indéfectibilité, fait-il autre chose que compléter le miracle de notre grandeur originelle, que dilater ce qui résidait déjà en nous de *divin*, et que nous rendre des ***répétitions*** plus achevées de la nature infinie?

intime vérité. Jamais philosophe n'a dit en si peu de mots des choses si profondes et si vastes.

Nous pouvons ajouter que la raison reconnaît ici avec transport la clef qu'elle cherchait de tout temps, pour entrer dans la vraie philosophie; et que la foi, en lui parlant le langage que nous venons de rapporter, vient plutôt éclairer et débrouiller un ancien fonds d'idées et de principes confus, que nous apprendre de nouvelles vérités. Rien n'est si frappant que le rapport qui subsiste entre ce que l'Evangile nous annonce et ce que les philosophes de la plus haute antiquité ont imaginé et écrit touchant le commerce établi par la nature même des choses, entre la Divinité et l'homme; et il n'est pas jusqu'aux fictions les plus invraisemblables des poëtes, où l'on ne démêle des traces du système chrétien, et comme des ébauches de ce qu'il y a de plus profond dans sa doctrine. Lorsque nous lisons ces paroles dans le *Télémaque : Mentor prit une lyre...., et il chanta d'abord les louanges de Jupiter, père et roi des dieux et des hommes, qui d'un signe de sa tête ébranle l'univers. Puis il représenta Minerve, c'est-à-dire la sagesse que ce dieu forme au-dedans de lui-même et qui sort de lui pour instruire les hommes dociles*; nous voyons, il est vrai, qu'il y a dans cette pensée un degré d'énergie et de précision que l'écrivain n'a peut-être pu puiser que dans les idées de la foi. Mais nous sentons aussi qu'il ne blesse nullement en cela le costume de l'antiquité; qu'un poëte de la Grèce ou de Rome aurait pu parler de la même manière; que cette forme est parfaitement mythologique; qu'*Homère* et *Virgile* se sont exprimés à peu près dans les mêmes termes, et que par conséquent il a de tout temps résidé dans les hommes une pente naturelle et invincible à faire communiquer le ciel avec la terre, à déifier leur espèce et à se tracer quelque chose de semblable à ce qui s'accomplit véritablement et parfaitement dans le christianisme. Nous aurons occasion de revenir sur cette observation (1).

Ceux des anciens philosophes qui ont écrit d'après les méditations d'une raison saine et profonde, ont été constamment portés à exagérer plutôt qu'à obscurcir la dignité de la nature humaine. L'on croirait qu'ils ont soupçonné et comme prophétisé ce que l'Evangile est venu depuis nous apprendre. Frappés de cette étonnante *perfectibilité* de notre intelligence, qui ne voit nulle part la borne où il faut que s'arrête son effort de s'agrandir, il lui ont fait partager avec l'Etre suprême la nécessité de l'existence; ils en ont fait une émanation de l'essence infinie, une portion de l'Etre éternel, une substance indestructible dans sa constitution, infinie dans sa durée, communiquant au grand *tout*, comme les rameaux communiquent au tronc vivant qui les a produits... Il semble que les plus grandes erreurs ne soient autre chose que la vérité mal conçue et mal prononcée dans les limites de l'esprit humain, et que la religion n'ait d'autre objet que de tirer nos anciennes idées de l'état de gêne et de confusion où elles étaient avant que son flambeau ne parût au monde. On reconnaît, jusques dans les rêves les plus surannés de l'ancienne philosophie, des vestiges du système de la foi et comme la conjecture de la révélation... Je pourrais déduire de cette observation beaucoup de conséquences qui ne seraient pas à la gloire de l'incrédulité de nos jours. Mais je me bornerai à une seule : c'est qu'il y a bien apparence que lorsqu'un homme embrasse le parti de l'irréligion, il s'agit pour lui de tout autre chose que d'un intérêt de raison et de philosophie.

(1) C'est assurément faute de philosophie, que les philosophes de notre siècle ont voulu conclure de ce rapport si marqué qui se trouve entre les fictions de l'antiquité et l'enseignement de la foi, que toutes les idées du christianisme sont empruntées de la fable, et que l'Incarnation du Verbe, en particulier, est un reste de cet ancien goût des poëtes pour nous représenter Minerve sortant de la tête de Jupiter, et venant nous instruire sous une forme humaine.

C'est à peu près comme si l'on nous disait que l'idée d'un Dieu, maître souverain du ciel et de la terre, à qui toute créature doit l'adoration et l'amour, est une trace de l'ancienne folie qui portait les anciens à se prosterner devant *Osiris*, à offrir des sacrifices à *Jupiter*, à *Bacchus*, etc. Est-ce assez pour des hommes qui se piquent de philosophie, de nous montrer des traits de conformité entre les dogmes du christianisme et ceux du paganisme? Peut-on jamais prouver la fausseté d'une doctrine par son analogie avec une doctrine fabuleuse? Mais au contraire, cette analogie ne peut-elle pas être un caractère de vérité? Ainsi l'athée ne peut jamais conclure du culte que les hommes rendaient autrefois à de fausses divinités, qu'il n'existe pas un Dieu véritable; au lieu que le théiste tire de l'extravagance même de l'idolâtrie l'une des plus victorieuses démonstrations de l'existence d'une puissance éternelle et suprême, de qui tout dépend dans l'univers.

En effet, puisque les derniers excès de l'ignorance et de la dégénération des hommes n'ont jamais pu qu'altérer dans leur âme l'idée d'une force supérieure à toute la nature, et que le sentiment de leur dépendance d'une cause suprême et nécessaire, trop intime à eux-mêmes pour s'y effacer entièrement, n'a fait que s'obscurcir et se teindre, pour ainsi dire de leur grossièreté et de leur corruption, quel témoignage plus éclatant et plus irréfragable tous les siècles et toutes les générations pouvaient-ils rendre à l'indébilité de cette impression qu'on voit vivre et subsister au milieu de toutes les ténèbres et de toutes les ruines qui la suffoquent? S'il est dans la nature de l'homme d'*adorer*, quelles que soient ses absurdités et ses méprises dans le choix de ce qu'il adore, la vérité d'un Etre réellement adorable est démontrée, et l'idolâtrie confond l'athéisme.

On doit tirer des incarnations du paganisme le même raisonnement en faveur de l'incarnation du christianisme. Dans leur objet, toutes ces fictions et toutes ces fables ne sont qu'un tissu de rêveries et d'extravagances. Mais elles tiennent, dans leur principe, à une idée pure et antérieure à toutes les institutions et à toutes les pratiques de l'idolâtrie. Toutes ces erreurs ne peuvent offrir aux yeux de l'observateur attentif et profond que les traces antiques et informes de la destination de la nature humaine à communiquer avec la Divinité dans le degré que l'Evangile est venu nous articuler. On ne voit là qu'une attestation d'une grande et fondamentale vérité, qui est que Dieu a constitué l'homme d'après le dessein qu'il avait conçu de l'élever jusqu'à lui par l'incarnation de son Verbe. Toute l'irrégularité des opinions, des dogmes et du culte de ceux qui vivaient séparés des dépositaires des oracles du vrai Dieu, était la recherche détournée, mais distinctement marquée, de la même incarnation que ceux-ci attendaient; et l'on peut dire que le sentiment originel et la disposition radicale des uns et des autres étaient un seul et identique caractère, et que rien ne sert plus que la fable à la démonstration et au triomphe

Enfin, M. le vicomte, toute la philosophie de l'Incarnation et l'idée complète de l'*assomption* de l'homme dans l'unité de l'excellence divine, est renfermée dans ces mots prononcés par Jésus-Christ : *Je suis la vigne véritable, et vous êtes les rameaux de cette vigne Comme le sarment ne peut produire par lui-même aucun fruit et qu'il n'est fécond que par le cep auquel il demeure attaché, il en sera de même de vous, si vous ne demeurez en moi ; parce que sans moi vous ne pouvez rien faire* qui soit divin, et qui vous élève jusqu'à la hauteur de votre source éternelle. Par là il vous est aisé de déterminer ce que voulait dire cette voix qui, du haut des cieux, se fit entendre à la terre au moment où s'accomplissait à Béthléem l'événement mémorable de la naissance du *Christ du Seigneur :* GLOIRE ÉTERNELLE AU DIEU TRÈS-HAUT.

CHAPITRE XIX.

Préparation des sujets traités dans les suivants (1).

PAIX SUR LA TERRE AUX HOMMES JUSTES. C'est l'annonce que le céleste cantique ajoute à celle que nous venons de rapporter. S'il est vrai, en effet, que le bonheur et la *paix* de l'homme ne soient que l'équilibre de ses désirs et de ses jouissances ; s'il est vrai encore que ce que l'homme cherche autour de lui par tous les mouvements dont il s'agite, et par toutes les passions dont il se consume, c'est d'atteindre le niveau de l'*Infini*, et d'en contracter l'énergie et la stabilité : s'il est vrai enfin qu'il n'y a que l'Incarnation qui vérifie, qui explique et qui couronne une tendance si impérieuse, si irrésistible et si étonnante, quel philosophe peut méconnaître la vérité et la sublimité du titre de *Prince de la paix*, que les divines Ecritures donnent au chef du christianisme ? Développons cette considération, qui est la base du nouvel ordre de preuves où nous allons entrer.

CHAPITRE XX.

Qu'il est de la nature de l'homme de tendre à l'infinité.

Cette tendance serait commune à tout ce qui a été créé (2), si tout ce qui *existe* avait été doué, comme l'homme, de l'intelligence et de l'activité. Car Dieu déploie, pour créer quelque être que ce soit, la même force qui produit au dedans de lui les *termes* subsistants et infinis de son *intellection* et de son *aspiration* éternelles.

Donc ce qui est créé n'est pas limité par les bornes de l'*action* divine dont il est l'effet, mais seulement par celles de sa *susceptibilité* d'être.

Donc l'application immanente de la force divine à tout ce qui est *existant*, y fait naturellement résider comme un germe d'*infinité*, toujours concentré, il est vrai, par les limites indestructibles de l'orbite du *contingent*, mais toujours senti par tous ceux des êtres créés qui ont la vue et le sentiment de leur *existence*.

Ainsi l'homme, par la présence intime, continue et imperturbable de la force infinie qui crée, qui vivifie et qui soutient son *être*, communique à l'infinité divine par tout ce en quoi il est une *réalité* et l'opposé du *néant*.

Or c'est à cette communication qu'il faut remonter pour expliquer comment une substance aussi fugitive et aussi fragile que l'homme, peut concevoir tant de desirs, former de si grands desseins, et recevoir des impressions si fortes. Car tout ce mouvement n'est que son effort pour gagner et contrac-

de la vérité. Si les fausses incarnations ont soulagé ou charmé un besoin vif et universel, l'homme est fait pour en voir une véritable ; et la mythologie devient la preuve de la nécessité et de la vérité de l'Évangile.

Il suit de cette observation que le système de l'idolâtrie dégrade et pervertit moins la nature humaine que celui de l'incrédulité, et qu'un païen est bien moins éloigné que ce que nous appelons aujourd'hui un *philosophe*, de la vérité et de la sagesse de l'Evangile.

Aussi lorsque saint Paul veut faire reconnaître et adorer Jésus-Christ par des idolâtres, il sait par où les prendre, et trouve encore chez eux assez d'idées analogues à la doctrine de la foi, pour les convaincre d'après leurs préjugés les plus enracinés et les plus chers. « Hommes d'Athènes, leur dit-il, un de vos poëtes a dit : *Nous sommes de la race de Dieu*. Or, si cela est ainsi, pouvez vous croire que cette parenté si honorable et si glorieuse pour l'homme, se vérifie en ce que vous vous figurez qu'une vertu divine réside dans des masses d'or ou d'argent, dans un bloc de marbre sculpté, et autres ouvrages de la main et de l'invention des hommes ? » Voilà les fausses incarnations combattues par un raisonnement aussi simple dans son prononcé, qu'irrécusable dans son principe. La véritable vient donc se substituer ici d'elle-même et sans brusquer les anciennes idées de ceux à qui elle est proposée. Alors l'apôtre du *Verbe incarné* explique, au milieu de l'aréopage, comment la divine sagesse a tout renfermé et tout accompli en Jésus Christ de la manière la plus conforme au vœu universel du genre humain, et comment elle a justifié notre désir d'être des substances divines, et de lui appartenir par les nœuds de la parenté et du sang. Si quelques membres de l'assemblée qui l'écoute, trop superficiels pour pénétrer toute l'excellence et toute la richesse d'un si grand dessein, se moquent des discours de saint Paul, les autres se sentent frappés et interdits d'entendre un langage si ravissant et si pur ; ils demandent que saint Paul revienne une seconde fois sur un sujet si profond ; et *Denis*, l'un des sages les plus distingués de l'aréopage, à la tête de plusieurs autres, s'attache à l'apôtre du christianisme, et embrasse l'alliance de l'Evangile.

Ce n'est donc que dans l'incrédulité qu'il ne reste rien d'assez sain, pour qu'on y puisse faire germer la conviction et le sentiment de la vraie religion. D'où partirait, en effet, un apôtre de la foi chrétienne, qui, au milieu d'une assemblée de philosophes impies, voudrait parler de la vérité de l'Evangile ? Il n'y a plus ici de principes communs et avoués des deux partis, parce qu'il n'y en a plus du tout du côté de l'incrédulité, et que la base de toutes les vérités y est aussi chancelante et aussi incertaine que celle de toutes les vertus et de tous les devoirs.

(1) Nous avons jusqu'ici établi l'incarnation du Verbe sur ce que son accomplissement est voulu par l'infinité de Dieu, et comme un mode de l'*action de créer ;* nous allons désormais la considérer du côté de l'homme, et comme nécessaire au caractère de sa constitution spécifique.

(2) Voyez chap. I, II, III et IV de ce Discours.

ter l'énergie et la force de la puissance qui le produit et qui le fait durer, et s'en approprier, s'il était possible, toute l'ampleur et toute la consistance (1).

Ce jet, M. le vicomte, qui au milieu de vos jardins s'élance avec tant de magnificence et de rapidité, atteindrait le niveau de la haute montagne où réside le réservoir qui lui fournit ses eaux si ce beau cristal qu'il fait étinceler à vos yeux ne s'affaissait en jaillissant, par la résistance de l'atmosphère qui l'arrête dans son essor... Voilà l'homme ; et Jésus-Christ lui-même a recouru au même symbole, pour nous expliquer comment notre adoption dans sa *filiation* éternelle, peut seule contenter toute notre avidité de nous élever et toute notre capacité de désirer et de nous accroître. *Omnis*, dit-il, *qui bibit ex aqua..... quam dabo ei, fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam* (2).

CHAPITRE XXI.

Preuve métaphysique de la tendance de l'homme à l'infinité.

Pour entrer dans l'intelligence du profond principe de l'énergie de l'homme, il nous faut revenir encore sur cette analogie si caractérisée et si frappante, de ses facultés, avec le mouvement de l'*intellection* et de l'*aspiration* divines.

Si nous savons suivre cette double *détermination* de la Divinité jusques dans ses propriétés les plus intimes et les plus cachées, nous concevrons qu'elle lui ferait survenir *la nécessité et l'immutabilité de l'existence*, si ce grand caractère n'était en elle un attribut passif et antérieur à toute action et à tout mouvement ; et que par conséquent la même énergie qui fait procéder le *Verbe* et l'*Esprit* de la splendeur éternelle du *principe*, est naturellement productive de l'*existence nécessaire*.

En effet, la considération de cette *aspiration* divine qui tend à *unir* le principe à son Verbe, donne lieu à ce prononcé : L'ÊTRE ou *le principe s'unit à son image*.

Or le *principe* étant la source de tout ce qui est divin, on peut dire qu'il est la réalité, la vérité et l'existence de la Divinité. Donc l'union du principe avec le Verbe est formellement l'union de la *réalité* ou de l'*existence* de Dieu avec la *représentation* de cette existence, c'est-à-dire avec l'essence même de la Divinité.

Or un *être nécessaire* est celui dont l'existence et l'essence sont indivisibles et inséparables.

Donc Dieu est activement *Etre nécessaire* ; c'est-à-dire, en vertu de l'acte éternel d'*aspiration* qui l'unit à son Verbe, et par la seule supposition que son acte d'*aspiration* s'effectue selon tout son effort et toute sa tendance.

Donc l'acte par lequel l'homme qui a contemplé *ce qu'il est*, *aspire* cette *image*, cette *expression* de lui-même est naturellement un effort pour lier sa *réalité* à sa *représentation* ou à son essence, c'est-à-dire, une tendance à fixer son existence et à lui faire atteindre la hauteur et la force de l'*Infini*.

Ainsi, il ne manque à l'homme, pour que l'acte par lequel il *aspire* l'*image* de lui-même conçue dans son entendement, produise l'union de son *existence* avec sa *représentation* ou son essence, que ce que nous avons vu lui manquer ci-devant pour être une *trinité* achevée ; c'est-à-dire, d'avoir la totalité de l'énergie, et une force d'action égale à son vœu de produire... O M. le vicomte ! la gloire de la nature humaine éclate jusques dans ses plus féroces passions, et jusques dans le tourbillon des extravagants désirs qui la consument (1).

CHAPITRE XXII.

Preuve expérimentale de la tendance de l'homme à l'infinité.

Un peu d'attention à ce qui se passe le plus habituellement en nous confirme et éclaircit la vérité de ce que nous venons d'exposer. En effet, 1° si vous examinez bien ce *sentiment d'existence* qui est en vous la source de toute impression douce et agréable, vous vous apercevrez qu'il s'y mêle un autre sentiment qui contriste votre tendance à *être*. Une voix intime et distincte vous dit que ce que vous avez d'*existence* vous est survenu du dehors, et ne fait point partie de votre *fonds* ; qu'*être* n'est qu'un *accessoire* de votre *nature*, qu'un caractère précaire et révocable ; qu'enfin tout ce qui est en vous *réalité* est borné, dépendant, fugitif et ten-

(1) Il faut rapporter à ceci et à tout ce qui suit le chap. XV du premier Discours.

(2) *Quiconque boira de l'eau que je lui donnerai, portera en lui une fontaine qui jaillira jusqu'à la vie éternelle* (Joan. IV).

(1) L'auteur du livre *De l'Homme et de ses facultés* commence par nous apprendre que nous ne sommes malheureux que faute de nous connaître nous-mêmes, et qu'il a fait son livre dans le dessein de remédier à notre ignorance, et par conséquent à tous nos maux. *L'homme est un animal*, *dit-on*, *raisonnable*, *mais certainement faible, sensible et propre à se multiplier* ; voilà l'axiome d'où il part. Ne sachant que par *ouï dire* qu'il réside une raison dans l'animal qu'on appelle *homme*, on doit s'attendre que, dans son Traité il négligera totalement ce caractère problématique, et qu'il ne nous dévoilera notre nature que du côté par où elle est une machine vivante, fragile, capable de plaisir et de peine et propre à produire d'autres machines de son espèce.

Il conclut de ce premier principe que la *sensibilité physique* est tout l'homme et l'unique ressort de nos habitudes, de nos vertus et de nos vices ; que par conséquent les sciences de la morale, de la politique et de la législation, sont une science unique et indivisible ; qu'elles se doivent confondre en un seul enseignement, et s'occuper toutes de donner à la *sensibilité physique* une direction telle, qu'il en résulte le bien général et le bien des individus. Or il n'y a plus moyen que le mal règne encore sur la terre, quand chaque homme est heureux, et que chaque gouvernement est parfait. Donc... Voilà exactement la substance de cet écrit si fameux par ses analyses métaphysiques et par ses formidables éruptions contre l'Église, les papes, les prêtres, les moines, etc., etc., etc.

dant à s'atténuer, à se disperser et à se résoudre en néant.

2° Donc, de votre *fonds* ou par votre *essence*, vous êtes en *néant* ce que, de son *fonds*, Dieu est en *réalité*. C'est-à-dire, que comme Dieu est par sa *nature* infiniment et imperturbablement *existant*, vous êtes par la vôtre, et en supposant qu'aucune cause externe n'agisse sur vous, éternellement et irrévocablement *néant ;* parce qu'il est d'une impossibilité absolue que la cause de votre *existence* réside dans votre *nature*, et que si l'on retranche de *vous* ce qui n'est pas de votre *fonds*, il n'y reste plus que l'opposé total de ce que Dieu est, savoir, *nullité d'être.* Ainsi, l'*existence*, ou votre *participation à l'être*, est en vous comme un point qui s'abîme dans l'éternité et l'infinité de votre *néant*.

3° Vous remarquez en continuant de vous observer vous-même, que vous vous complaisez tellement dans la possession de ce peu de *réalité* que l'*Etre* total vous a communiquée, que vous n'estimez rien dans la nature ni dans la société, que par son aptitude à étayer, à soutenir, et à vivifier davantage cette précieuse et trop fragile portion d'*existence*. Vous n'exécutez pas un seul mouvement, vous ne concevez pas un désir, vous ne formez pas un projet qui ne se rapporte à l'agrandissement de votre *être*. Dans toutes les situations par où vous passez, vous éprouvez que c'est là votre effort le plus vif, le plus intime et le plus impérieux; que cette tendance est comme le foyer de toute votre énergie et le ressort de toute votre activité; qu'enfin elle est la vraie racine de l'arbre généalogique des passions et des habitudes humaines.

4° Vous ne voyez dans aucun point de la durée, ni dans aucun des degrés possibles de perfectibilité d'*être*, le dernier terme de votre tendance à *durer* et à vous *renforcer*. Au contraire, plus vous pénétrez dans l'analyse de votre caractère radical, plus vous découvrez distinctement que tout ce qui est en vous *négation d'être*, est précisément le côté qui vous déplaît, et la raison primitive de toutes vos sensations désagréables; que c'est là l'origine de notre idée de *mal*, d'*imperfection*, de *peine*, etc.; que toute votre vivacité, que tous vos mouvements et toute la multitude de vos pensées, de vos craintes, de vos espérances et de vos desseins, ne sont que la réaction de votre volonté contre les défectuosités de votre nature, et comme autant de tentatives pour remédier à votre fugacité et à votre trop peu de consistance. En un mot, votre effort de vous fixer et de vous augmenter est nécessairement en raison du degré dans lequel vous sentez votre *existence* vous échapper et pencher vers le néant.

La conséquence de ces observations, M. le vicomte, est que l'homme est irrémédiablement malheureux, si sa tendance à l'infinité n'est détruite ou couronnée (1).

CHAPITRE XXIII.

Conséquence du précédent.

Donc toutes nos passions dérivant de cette

(1) Ceux de nos sophistes modernes qui ont intérêt d'éviter tout ce qui peut tourner à la gloire de la religion, n'auront garde d'adopter cette manière d'expliquer la constitution de l'homme, et d'interpréter le mystère de son insatiable avidité de s'accroître et de s'étendre. Quand ils ont dit que l'*amour de soi* est dans l'homme le principe de toutes ses passions, et que cet amour n'est autre chose qu'*un sentiment qui porte tout animal à veiller à sa conservation*, ils prétendent bien qu'il serait superflu de remonter plus haut et d'analyser plus profondément cette détermination primitive. Et lorsque vous leur demandez la raison de cette immensité de désirs qui nous consument, de cette multitude de passions qui nous dévorent, et surtout de l'inutilité et de l'insuffisance de toutes choses pour apaiser notre soif de jouir, ils croient répondre à tout en disant que ce sont nos relations sociales qui ont produit en nous cette vivacité et cette complication de passions et de désirs qui font le tourment de notre espèce, et que l'*homme de la nature* était heureux dès que ses besoins physiques étaient satisfaits.

Mais je vous demande à vous, sage lecteur, qui voulez être solidement éclairé sur le vrai principe de la grandeur et de la misère humaines, je vous demande, 1° si c'est être *philosophe*, c'est-à-dire ami de la sagesse et de la vérité, que de vouloir nous faire rétrograder sans cesse vers un état chimérique gratuitement supposé, et d'où il est invinciblement impossible de tirer aucune connaissance expérimentale sur le caractère originel et sur les limites naturelles des désirs et des passions humaines. Est-ce dans un ordre de choses purement imaginaire, et qu'on n'a jamais vérifié, qu'il faut chercher à connaître l'homme et à démêler les caractères élémentaires, indestructibles et ingénérables qui le constituent, comme si, en le regardant tel qu'il est maintenant, il était difficile de distinguer les dispositions qu'il tient de la nature d'avec celles que l'état de société lui a fait acquérir.

2° Il est très-vrai qu'en envisageant l'homme tel qu'il est aujourd'hui, on y découvre une infinité de passions factices et d'idées étrangères à sa constitution primitive; qu'on y aperçoit partout des traces de la dégénération que les habitudes et les coutumes sociales ont introduite dans l'espèce. Mais que pourrez-vous conclure de là contre la vérité de ce que nous avons établi, si toutes ces passions *adventices*, si tous ces désirs et tous ces besoins survenus à notre état originel ne sont qu'une modification apportée à notre manière naturelle et intime d'*être*, qu'une direction particulière donnée à notre mouvement primitif et radical, qu'un développement accidentel d'un germe simple, unique, identique à notre nature; et si notre effort d'*exister infiniment* est le fonds que tout homme apporte dans la société, et que la société met en œuvre selon les diverses circonstances qu'elle fait naître et la variété des rapports qu'elle établit ?

Or c'est là une vérité que la raison, le sentiment et l'expérience nous démontrent, et qu'aucune des idées de la philosophie moderne n'a pu encore même ébranler, malgré la séduction des couleurs dont elle nous peint les *mœurs sauvages*. L'homme vivant et errant dans les forêts n'éprouve pas sans doute cette inquiétude et ce malaise qui portent sans cesse l'homme civilisé et accoutumé à une foule de jouissances accessoires, à changer de lieu, de situation et d'objet, afin d'être remué par la nouveauté, et de conserver un sentiment vif de son existence. Mais il n'en porte pas moins au fond de lui-même ce principe d'énergie et de chaleur que nous voyons se développer dans l'état de société par des effets si étonnants : seulement cette disposition se trouve en lui comme

disposition intime et commune à tous les individus de l'espèce humaine, elles ne sont, considérées dans leur racine, que les différents mouvements d'une simple et unique impulsion; de sorte que, malgré leurs divergences et leurs oppositions éternelles, elles se rassemblent et se confondent toutes, en ce que partout elles ne sont, en dernière analyse et envisagées dans leur germe élémentaire, que l'*irritation de la tendance de l'homme à l'infinité*.

CHAPITRE XXIV.

Indélébilité de la tendance de l'homme à l'infinité.

Cette détermination de la nature humaine atteste son indébilité jusques dans ces circonstances formidables où l'homme, violemment irrité par les revers ou les douleurs qui lui donnent un sentiment amer de son existence, se résout à la maudire et semble redemander le néant.

En effet, si celui qui, dans la frénésie du désespoir qui le dévore, arme sa main contre sa propre vie, était plus borné dans son idée d'*être* et dans sa capacité d'*avoir* et de se *dilater*, il est sensible que ce qui l'affecte maintenant si désagréablement, aurait une moindre prise sur son *irascibilité*, et que ce qui lui arrive mettant une moindre disproportion entre la sorte d'existence à laquelle il tendait, et celle où il se trouve réduit, produirait dans ses facultés une secousse moins brusque et moins turbulente.

Ainsi, l'irritation d'un cœur flétri par la misère, l'humiliation, ou le malheur, se doit

reléguée dans la profondeur de son cœur, et suspendue par le défaut de loisir et la nécessité toujours renaissante de pourvoir aux premiers besoins de la vie. C'est qu'il n'a pas d'idée d'une manière d'exister plus vivement; son état est bien plutôt la *torpeur* de l'inexpérience, que la limite de ses désirs. Cela est si vrai que, s'il vient à éprouver une fois une jouissance qui lui donne un sentiment plus ample et plus fort de la vie, il se passionne et se sacrifie pour la retrouver et s'y fixer, jusqu'à ce que, devenue une possession uniforme et tranquille, elle cesse d'exciter en lui une impression profonde, et qu'il rencontre un nouveau moyen de réveiller et de ranimer ses organes engourdis.

C'est aussi ce qui arrive à tous les malheureux que nous voyons sans cesse autour de nous, et que l'indigence condamne à des travaux pénibles et à des veilles continuelles. L'excès de la fatigue, l'inquiétude et la crainte ne leur laissent qu'un sentiment dur et amer de la vie, et il n'y a, pour ainsi dire, que la douleur et la peine qui les avertissent de leur existence. Mais si le triste artisan, qui n'attend sa subsistance et celle de son innocente famille que des muscles de ses bras et de la sueur de son front, devient, par quelque révolution heureuse, possesseur de ressources qui l'affranchissent de toute sollicitude, et qui mettent son existence à couvert; s'il n'est plus en peine que tous ses besoins ne soient satisfaits; s'il parvient enfin à n'avoir qu'à jouir de son abondance, de son indépendance et de son loisir, il lui arrivera bientôt ce qui est arrivé depuis la création du monde à tous ceux qui ont passé du sein de la misère dans celui des prospérités, c'est-à-dire que les sensations qui font son bonheur présent s'émousseront par la continuité.

Ce ne sera plus assez pour lui d'avoir cessé d'*exister douloureusement*; il sentira tous les jours, malgré tout ce que votre imagination pourra accumuler autour de lui pour fixer sa félicité, le besoin éternellement renaissant d'*exister vivement*. Vous le verrez constamment forcé, ou de changer, ou d'outrer ses sensations. Voilà le principe de cette inconstance qui ne permet à notre effort d'*être* et d'*avoir*, de s'arrêter nulle part, et de cette progression de mouvements et de désirs qui, toujours anéantis par la jouissance, nous poussent jusque dans l'*infini*.

3° Concluons de ces considérations que cette énergie des désirs humains, qui rend notre nature si sublime et notre vie si laborieuse, est bien plutôt la cause que l'effet de l'*association*. Dès que l'homme, dont la tendance est de dilater et d'affermir son *être*, voit à ses côtés des objets homogènes et propres à se coordonner à lui, il soupçonne la possibilité de rendre, pour ainsi dire, son existence multiple, et par là plus inébranlable. Il éprouve une tendance confuse à se doubler et à se prendre à ces *réalités* similaires qu'il rencontre, comme pour se mieux soutenir contre son instabilité et sa pente à décroître et à se dissoudre. De là une inclination sourde à s'approcher des autres hommes, à tenter avec eux l'unité d'existence et de force, à se les ajouter comme autant de portions de son être, afin de se sentir plus vivant, plus existant, et d'approcher du plus près possible de l'état d'indéfectibilité...

Vous me direz peut-être que c'est précisément cette passion de tout incorporer à soi, qui cause la ruine de toute société, et que par conséquent elle ne saurait jamais servir à en faire naître aucune. Mais distinguons bien, mon cher lecteur, l'homme qui cherche l'*association*, de celui qui est né dans le sein d'une société toute formée. L'homme cherche l'association, pour *jouir* d'une existence plus ample et plus stable, et il s'isole ensuite par la jouissance même. Vous avez raison de concevoir que l'intérêt naturel et commun qui ourdit une société et qui en forme le premier nœud, devrait le rendre tous les jours plus étroit et plus indissoluble. Mais cette société étant une fois établie dans un état fixe, et se trouvant étendue et surtout civilisée, il en résulte pour les individus qui la composent un nouvel ordre d'intérêts qui les porte à s'entrechoquer, à se supplanter et à se détruire, et qui rend l'homme primitif et naturel méconnaissable dans l'homme social et civilisé. Alors l'intérêt originel et radical se trouve étouffé dans le tourbillon des intérêts accessoires et factices, qui se multiplient, se croisent et se compliquent toujours en raison de la durée et de l'étendue qu'acquiert la société.

Or l'effet le plus inévitable de cette surcharge et de cette complication d'intérêts accidentels et de besoins locaux et adventices, c'est d'isoler les mêmes hommes que le besoin naturel d'exister vivement et *indéfectiblement* avait rapprochés. Et voilà comme l'état social, par l'abus que les erreurs humaines introduisent partout, devient destructeur du principe qui l'avait établi.

Mais partout, et jusque dans ses mouvements les plus contradictoires, la constitution élémentaire de l'homme se retrouve, en ce que, désagréablement affecté des limites et de l'instabilité de son existence, il ne tend jamais qu'à se renforcer de tout ce qu'il peut, et qu'à acquérir le plus grand supplément possible de l'*infinité* qui lui manque. D'où il suit que, si ce supplément ne se trouve nulle part, tout n'est que chimère et folie dans la vie humaine; mais que, s'il était vrai que le christianisme l'eût annoncé et apporté au genre humain, il faudrait dire qu'il est le vrai *système de la nature*, et l'unique *système social*... J'invite instamment tous les lecteurs réfléchis à bien méditer cette conclusion.

toujours estimer sur la distance qu'il y a de la hauteur où il voulait atteindre, au point d'abaissement où il se voit rejeté.

Celui donc qui n'aspire à rien de moins qu'à *exister infiniment*, se sent bien plus violemment heurté par la vue et le sentiment du mal qui mine et atténue son existence, que si son vœu d'*exister* avait des limites déterminées. Ceux qui sont peu accoutumés à approfondir l'impression qui agite l'âme d'un malheureux, pensent que l'excès d'irritation qui le détermine à achever sur lui-même la destruction commencée par la fatalité des vicissitudes humaines, n'est que le produit de la comparaison qu'il a faite de ce qu'il est par la chance qui vient de le surprendre, et de ce qu'il aurait été par la combinaison contraire. Mais ce n'est pas là l'opération d'esprit qui le pousse à l'action féroce qu'il va commettre. Cet accident individuel qui vient de tromper une espérance déterminée, a de plus la désolante propriété de déconcerter l'attente confuse d'un état parfait et inaltérable, qui réside dans tous les hommes, et qui est plus ou moins sentie, selon qu'ils s'observent avec plus ou moins d'assiduité. Ce qui agite et bouleverse l'infortuné qui va enfoncer un poignard dans son cœur, c'est que la nouvelle catastrophe qui vient d'anéantir tel projet de félicité, rend encore invraisemblable son vœu intime et sourd d'infinité et de perpétuité; c'est la sorte d'absurdité et d'impossibilité que le malheur actuel, ajouté à tant d'autres indices de la faiblesse et de l'instabilité humaines, vient prêter à sa tendance la plus impérieuse, la plus immanente et la plus chère; c'est la profondeur du lointain où la sensation destructive qu'il éprouve relègue son désir d'indestructibilité; enfin c'est la stupeur d'un être sublime et divin qui voulait s'élancer dans l'orbite de l'*Infini*, et qui se trouve subitement redescendu jusque sur le bord du néant. Effrayé d'une rétrogadation qui l'a repoussé si loin de son but, il ne lui reste plus assez de force ni d'espoir pour tenter de réagir contre les causes de son décroissement et pour recommencer à monter; et dans la nécessité que l'irritation de toutes ses puissances lui impose de se mouvoir, il choisit de le faire pour achever son propre naufrage et pour se précipiter dans l'abîme dont il ne se voyait plus éloigné que d'un pas (1).

(1) L'on doit bien remarquer encore, qu'en cédant à son désespoir, ce n'est pas explicitement la *non-existence* que demande l'homme malheureux. La négation de l'*être*, loin qu'elle soit ce qu'il envisage, est plutôt ce qu'il veut éviter. Car tous nos maux et généralement tous nos états désagréables ne nous sont odieux que sous l'idée d'une *diminution de notre existence*, comme tous nos plaisirs et toutes nos sensations agréables ne nous sont chers que parce que nous les concevons comme une *extension et un accroissement de notre être*. L'homme qui se détruit, quels que soient le désordre de ses pensées et la frénésie de son abandon, imagine confusément que, du fond de ses propres ruines, il sentira une nouveauté de situation, et qu'il jouira d'une délivrance. Il répugne que le *néant*, vu comme tel, ait une propriété déterminative de quelque action que ce soit. Il est, au contraire, le premier degré de tout déplaisir, et la première raison de nos aversions et de nos répugnances; et il est vrai de dire que c'est l'horreur que l'homme en a, qui le pousse en première instance à s'agiter contre lui-même et essayer sa destruction. Aussi son dernier jugement, lorsqu'il va se porter le coup fatal, s'il était prononcé dans sa vérité précise, ne dirait pas : *Je vais cesser d'être*, mais : *Je vais cesser de souffrir*. Il retient toujours ce *moi*, comme le sujet permanent de l'état de vie et de l'état de mort, comme le support d'une nouvelle modification qui va lui survenir, enfin comme un fonds qui survit à tout, qui recevra et qui sentira cette *immunité de souffrances* qui est le seul but explicite et direct de son entreprise.

Par là, M. le vicomte, vous pourrez juger si l'on peut raisonnablement opposer le suicide à la doctrine de l'immortalité. Ce n'est donc pas en effaçant en nous le sentiment de notre indestructibilité, que les systèmes irréligieux de la philosophie moderne ont favorisé et rendu plus commun le suicide; mais c'est en nous faisant rejeter la manière dont la foi nous articule et nous explique ce sentiment fixe et confus, et en nous aveuglant sur le rapport qui subsiste entre notre nature et l'enseignement de la révélation. L'insensé qui abjure la doctrine de la religion touchant la vie future, et qui se fait accroire qu'il n'a rien à espérer ni à craindre au delà de son trépas, n'anéantit pas pour cela en lui-même ce penchant vague et cet effort implicite qui pousse toute substance intelligente vers l'indéfectibilité. Il ne fait que lutter, par une impulsion de position, ou un intérêt de circonstance, contre un dogme individuel qui contrarie le système selon lequel il voudrait *exister heureusement et imperturbablement*. Il persévère à vouloir la force et la perpétuité de l'*être*; mais il ne veut pas que ce vœu de grandeur et d'éternité s'accomplisse selon les idées du christianisme. Il a beau appeler *état de néant* celui où tombe l'homme qui meurt; ce n'est là que l'expression aveugle et outrée de son horreur pour une peine qui ne finirait jamais, et ce mot n'a de sens, dans son esprit, qu'en ce qu'il détourne l'idée et la possibilité d'une souffrance éternelle. Il ne l'entend, ni ne peut l'entendre d'une *négation d'être*. Il ne l'emploie qu'à cause qu'il ne voit point de milieu entre la tendance de l'homme à ne jamais périr et la manière dont cet effort de notre cœur se vérifie dans la lumière de la religion. Ce n'est point de devenir *néant* qu'il est consolé et rassuré; c'est immédiatement et uniquement de la pensée que son *état de mort* sera un état de stupeur, d'inertie, d'impassibilité, le *néant*, en un mot, de toute sensation douloureuse. Mais il tient si essentiellement à la stabilité de ce *moi* radical, que son imagination le voit toujours survivre à toutes les vicissitudes, à toutes les métamorphoses et à toutes les ruines des organes de ses sensations, et qu'il conserve un sourd espoir de perpétuité, au milieu de toutes les convulsions de son irréligion, et après l'extinction même des lumières que la foi répandait sur cette détermination étonnante de sa constitution.

Enfin l'incrédulité ne nous fait penser et agir contrairement à l'évidence du rapport qui existe entre le système de la foi, et le besoin le plus impérieux de notre nature, que parce qu'elle est une frénésie, et qu'elle a, comme beaucoup d'autres maladies, la propriété de nous dénaturer jusque dans ce qui distingue le plus intimement notre espèce. Tant il est vrai qu'on peut ajouter à toutes les preuves qui établissent l'éternité de l'homme, l'excès d'absurdité et de contradiction où il faut tomber pour en détruire la vérité, et le besoin qu'on a de se dépouiller du caractère le plus identique à sa conscience et à son cœur, pour se dire que rien de l'homme ne demeure existant et vivant après son trépas.

L'on peut même ajouter que l'inconcevable bar-

cide à la vérité ou à l'universalité du vœu de la nature humaine pour s'insérer dans l'*Infini.*

CHAPITRE XXV.

Correspondance de l'incarnation du Verbe à ce caractère de la nature humaine.

La cause radicale et universelle des maux qui affligent les hommes, et des désordres qui déchirent le sein des sociétés, c'est la méprise qui nous fait chercher dans l'orbite du *fini* l'accomplissement de notre vœu de *jouir*, de nous *fixer* et de nous *accroître.*

Il est vrai qu'en général on ne se dit pas qu'on tend à l'*infini*, et que ce but n'est explicite et articulé que dans l'esprit de celui qui a reçu et qui suit la lumière du christianisme, parce qu'en général on ne descend jamais jusque dans les éléments primitifs de sa constitution, et que notre soif d'*être* et d'*avoir* se portant toujours sur l'un des objets que notre horizon circonscrit, nous croyons que là, si nous y pouvons atteindre, tous nos désirs s'apaiseront, et que notre *jouissance* se trouvera enfin en équilibre avec notre effort et notre susceptibilité de *posséder.*

César, assis sur le trône de l'univers, se plaignait des limites de son empire. Avant de l'avoir soumis à son pouvoir, il s'était bien promis sans doute de respirer, de jouir, et d'être heureux, si ce projet de grandeur venait jamais à lui réussir. Cependant tout ce succès lui laisse la turbulente et laborieuse passion d'*acquérir* encore; et il aurait conquis tous les mondes dispersés dans l'immensité du firmament, qu'il se serait encore écrié : *Est-ce là tout?*

Les hommes de tous les rangs éprouvent le même vide, parce que le *plus* et le *moins* qui les distinguent les uns des autres, ne font point différence devant le but commun. Un spectateur qui considère les étoiles du sommet d'une haute montagne, ne les voit ni plus grandes, ni plus accessibles, que le bûcheron qui les regarde du fond de sa marécageuse chaumière. Tout ce qui est moindre que l'*infini* est au même degré de nullité et d'insuffisance pour l'homme. Le plus puissant des rois et le plus pauvre des citoyens sont à la même distance de l'état qu'ils cherchent. Les uns et les autres passent leur vie à lutter contre leurs limites, et à vouloir se prendre à l'*infini.*

Si ces idées sont aussi vraies qu'elles sont peu méditées, la véritable philosophie, c'est-à-dire celle de la droite raison et de la saine nature, n'est-elle pas dans l'attente et comme dans l'impatience de voir l'homme réellement enté sur l'*Infini?* Et toute intelligence qui se sent et qui se connaît peut-elle apprendre, sans se trouver dans l'immobilité de l'admiration et de la joie, l'accomplissement d'un mystère qui explique si bien tous les autres, et par lequel *Dieu est homme* et *l'homme est Dieu?*

Voilà, en effet, l'unique *système* qui nous dévoile pleinement nous-mêmes à nous-mêmes, et qui justifie d'une manière distincte le grand caractère dont le Créateur a marqué notre espèce : de sorte que l'incarnation du Verbe n'est que le don du *mode d'existence* dont tout le genre humain cherche à revêtir sa chancelante nature, et que bien loin de brusquer nos pensées et nos désirs, elle ne fait que nous indiquer et nous spécifier comment nous pouvons réellement acquérir ce que nous cherchions déjà de tout côté avec une constance victorieuse de toutes les invraisemblances.

Il est si fort dans la nature de l'homme de n'attacher le repos de son activité et la dernière perfection de son *être*, qu'à son *insertion* dans l'Infini, que les plus antiques monuments de la peinture et de la sculpture nous représentent les grands hommes portés au dessus de la sphère de l'univers, et environnés de génies qui les soutiennent, les poussent, et les aident à s'élever jusques dans la demeure des dieux. Tous les anciens poëtes nous ont peint les héros comme des demi-dieux, et comme destinés à devenir des divinités achevées, et à trouver dans leur réunion à tous les immortels de l'Olympe, le dernier degré de leur grandeur et de leur excellence. Ces traits sous lesquels *Virgile* nous décrit les glorieuses actions d'*Auguste* :

> Hæc super arvorum cultu pecorumque canebam,
> Et super arboribus, Cæsar dum magnus ad altum
> Fulminat Euphratem bello, victorque volentes
> Per populos dat jura, VIAMQUE AFFECTAT OLYMPO.

Cette image, dis-je, et une infinité d'autres tableaux semblables, ainsi que toutes les apothéoses de l'antiquité païenne, tout cela tient au sentiment intime et universel qui nous détermine irrésistiblement à ne voir que dans notre participation à la *totalité de l'être*, le repos et la perfection de notre existence. Si *Virgile* se fût arrêté dans la description de la grandeur où visait *Auguste*, au point où finit la possibilité de s'agrandir davantage, et où toute *la terre se tut* devant la puissance romaine, il eût été bien moins

diesse qui a fait rejeter une doctrine si amie de la nature humaine, et si instamment voulue par tout ce qui réside en nous de naturel, de raisonnable et de sain, est elle même un effet de la force et de l'invincibilité du sentiment qui nous attache à notre existence, et qui nous en fait poursuivre l'agrandissement et l'immutabilité. Car cette impiété est immédiatement sortie de l'horreur qu'inspire une existence irrémédiablement et immuablement douloureuse. Elle ne saurait procéder de la haine d'une existence indéfectible ; elle vient précisément de la haine de ce qui nous en donnerait un sentiment pénible ; de la haine, par conséquent, de ce qui contredit le plus directement et le plus pleinement la perfection de l'*être;* de la haine, en un mot, de ce qui nous éloigne irrévocablement de cet *état d'infinité* où nous tendons de tout notre mouvement. Ainsi, celui qui dit, *Ma mort sera l'anéantissement de mon être*, ne fait que prononcer à sa manière l'irritation que l'idée d'*exister douloureusement* cause à son effort d'*exister infiniment.* Celui qui parle ainsi est agité d'une passion qui, comme toutes les autres, déplace l'homme de son attitude naturelle, le rend contraire à lui-même, et qui a, comme elles, son foyer dans notre tendance à l'infinité.

poëte en cet endroit, qu'il ne l'est en effet; parce qu'il n'aurait pas rendu dans toute sa vérité le vœu de son héros, c'est-à-dire le vrai caractère du cœur humain, et qu'il fallait, pour que rien ne manquât à la peinture de l'âme de ce conquérant, ajouter à l'expression de son domaine sur tous les peuples de l'univers, celle de sa tendance et, pour ainsi dire, de sa contiguïté à l'infini. Voilà ce qui rend vraiment sublime ce trait rapide dont il achève son tableau : *viamque affectat Olympo.*

Ne croyez donc pas, M. le vicomte, que cette passion d'acquérir la force et l'accroissement d'existence, que cet effort de commander et d'être le maître, ne soient que le partage de ceux qui sont nés à côté des trônes. Il réside dans le cœur de tout individu humain une pente sourde et plus ou moins sentie, selon les divers degrés de vraisemblance et de possibilité, à s'asservir d'autres hommes et à devenir *puissance.* Chaque mouvement d'orgueil qui s'élève du fond de l'âme la plus abjecte et la plus obscure, est un commencement de détermination à s'exhausser et à *régner.* Le monde ne serait peuplé que d'hommes destructeurs de toute force qui les soumet, et tour à tour oppresseurs et opprimés, si les gouvernements n'opposaient une résistance physique aux convulsions de l'esprit de domination et d'indépendance qui anime et qui tourmente tout ce qui a l'idée d'une existence plus parfaite que la sienne ; et nous verrions toutes les sociétés dans une combustion implacable et continuelle, sans la réaction nécessitante des lois qui nous enchaînent et qui nous forcent d'étouffer en dedans de nous-mêmes cette soif dévorante d'*expansion* que rien n'apaise. Ainsi tout Etat où les maîtres et les peuples ne possèdent ni n'attendent le vrai *Infini*, tend à se dissoudre par l'incompatibilité que le même intérêt de dominer produit entre les mouvements de la partie qui régit et de celle qui dépend. Il ne manque à chacun des individus qui composent cet Etat, que la probabilité du succès, pour concevoir sérieusement le dessein de s'en établir le maître. C'est l'invraisemblance d'y réussir et l'absurdité de l'espérer qui concentrent dans le cœur des peuples leur désir et leur besoin d'être grands et de posséder la force. Il n'est pas jusqu'aux entreprises ténébreuses de ces derniers et vils malheureux qui s'unissent pour ravir la substance de leurs semblables et s'approprier leurs dépouilles, qui n'offrent à l'œil de l'observateur attentif la trame grossière et confuse d'une fausse puissance qui voudrait s'ourdir et qui s'achèverait réellement sur les ruines de la véritable, si celle-ci lui laissait le temps et la force de croître et de s'étendre.

Enfin, dans tous les empires de l'univers le maître et les sujets ont de commun la passion de se rendre forts et de se faire des remparts contre leur instabilité. De là l'amour du pouvoir dans les uns et les autres, et l'impossibilité qu'une société acquière jamais une consistance à l'épreuve de toute révolution, à moins que les hommes qui occupent les deux extrémités de la domination et de la dépendance, ne connaissent, ne cherchent et ne trouvent hors de la sphère du monde et des temps, la sûreté, la grandeur, et la perpétuité de l'*existence.*

D'où il faut conclure que l'incarnation du Verbe étant le lien et le gage de notre unité avec l'*Infini*, il n'y a que le christianisme qui puisse réaliser l'idée d'une société parfaite et heureuse, et accomplir le vœu de l'homme de bien pour la paix universelle et pour la solide félicité de tous les peuples qui habitent la terre

CHAPITRE XXVI.

Comment l'incarnation du Verbe couronne la tendance de l'homme à l'infinité.

Pour entendre ce profond secret de la souveraine sagesse, il nous faut commencer par examiner quel devait être l'état intime de l'individu humain qui a été pris dans l'unité de la *personnalité* du Verbe.

Il n'est pas donné à notre faiblesse de comprendre ni de faire concevoir cette grande et vive lumière qui remplit et qui pénètre toute l'âme et toutes les puissances d'une nature fragile qui se trouve élevée à un tel degré de communication avec l'*Infini.* Nous pouvons moins encore nous former une idée de cette effusion inexprimable de tout l'*Etre divin* sur une intelligence capable de sentir l'action continue et la présence imperturbable d'une force si supérieure, qui vient s'ajouter, pour ainsi dire, à la ténuité de l'existence humaine, la soutenir de toute sa puissance, et lui approprier sa perpétuité et son indestructibilité.

Mais il n'est pas aussi difficile de nous convaincre que, dans cette humanité ainsi revêtue de toute la gloire et de toute la vérité de Dieu, la tendance commune à tous les êtres de notre espèce doit prendre une toute autre direction que dans le commun des hommes, et que le caractère sublime, inébranlable, et tout extraordinaire que les écrivains sacrés prêtent au *Christ de Dieu*, a dû être tel qu'il nous le décrivent.

Il fallait, en effet, que celui qui portait et qui sentait en lui-même un principe irrévocable d'éternité et d'indéfectibilité, se montrât en tout supérieur au triste besoin de s'étayer laborieusement du dehors, et qu'assuré de son unité avec ce qui ne peut ni s'altérer, ni périr, et de l'immutabilité de sa communication avec l'*Infini*, l'action même des causes destructives sur la portion matérielle de son *être* ne pût jamais contrister son vœu d'*exister*, ni irriter sa tendance à *s'accroître* et à *durer.* Aucun de ses mouvements ne pouvait prendre la teinte d'une *passion*, parce que toute *passion* naît essentiellement de la contrariété sentie entre notre *effort de nous augmenter* et notre sujétion à de *continuels décroissements* (1).

(1) Toute *passion* étant originairement le produit de deux sentiments qui se choquent et qui se heurtent sans cesse au dedans de nous, qui sont l'amour de

De là cette égalité inaltérable, cette candeur, ce repos, et cette sérénité d'âme, au milieu des plus importunes contradictions. Trop riche de sa propriété personnelle, pour notre *être* et la haine de sa participation au *néant*, il est évident qu'il ne peut y avoir de *passion* proprement dite dans un individu contingent et limité par nature, si le sentiment de sa contingence et de ses limites vient à cesser de rendre invraisemblable son vœu d'*exister*, et qu'il se trouve établi dans un rapport si étroit et si stable avec l'*Infini*, qu'il soit totalement et autant à l'abri de toutes vicissitudes corrosives de son *être*, que s'il était formellement l'*Etre* total et éternel.

Les *passions* sont exactement dans l'homme ce que les vents et les tempêtes sont dans l'atmosphère, c'est-à-dire un effet du défaut d'équilibre. Donc, toute *passion* est une imperfection, une défectuosité, une misère humaine, un caractère marqué d'impuissance et de faiblesse.

Ce qui n'empêche pas que nos philosophes, qui disent très-souvent et très-savamment que ce sont les *passions* qui nourrissent l'activité de l'homme, et que ce n'est que par elles qu'il devient capable de grandes choses, n'aient raison à certains égards. Ils parlent dans le cours qu'ont pris les choses, et dans la supposition qu'elles ne peuvent aller autrement.

Il est très-certain que celui que les flots enveloppent, a besoin, pour respirer, d'outrer à tout moment son effort contre sa pesanteur, et qu'il n'est pas dans une situation à modérer et à régler son mouvement. Mais il est aussi très-clair que toutes ces agitations et tous ces débats seraient absurdes et superflus, s'il était en plein air et en possession libre de son élément naturel. Ou, si vous voulez une autre image, l'animal qui a pris naissance dans le sein des eaux, ne s'agite et ne bondit avec une sorte de fureur, que lorsque les vagues l'ont jeté sur un bord ingrat et aride. S'il fait un si violent effort pour dilater ses organes et pour offrir une large ouverture à l'air, devenu la ressource unique et insuffisante de ses entrailles avides et desséchées, c'est qu'il y cherche l'équivalent du liquide qu'il regrette. Replongez le dans cette onde chérie qu'il semble vous redemander par toutes les convulsions dont vous le voyez agité, vous n'apercevrez plus rien de brusque et de violent dans son mouvement, et il retrouvera, en rentrant dans sa demeure natale, le repos et l'entier équilibre de tout son être.

Faites bien l'application de cette figure, mon cher lecteur. Le travail n'en est pas difficile; et vous serez en état de décider dans quel sens et selon quelles hypothèses il est vrai de dire qu'il est utile à l'homme de se *passionner*.

Toute la doctrine imposante des apologistes des *passions* se réduit donc à affirmer que si c'est une nécessité inévitable que nous soyons toujours repoussés à une distance infinie du genre d'existence où nous tendons par la plus forte et la plus intime détermination de toutes nos puissances, il nous est avantageux de brusquer et d'outrer nos mouvements; parce que toutes ces secousses, en augmentant la vivacité de nos sensations, nous étourdissent sur la fatalité qui nous rejette loin de la sphère où nous voulions atteindre, et produisent une illusion qui nous distrait du sentiment désolant de notre fugacité et de notre néant. Nous sommes le poisson tombé sur le sable; et l'on nous dit, pour notre consolation, que nous faisons bien de bondir et de nous débattre, pour oublier notre irrémédiable malheur.

Mais le christianisme ne doit pas nous parler ainsi, parce qu'il nous apporte une jouissance égale à l'immensité de notre capacité de posséder et de notre effort d'exister. C'est donc le calomnier que de dire qu'il nous rend malheureux et inutiles, en venant proscrire les passions humaines. C'est comme si l'on disait que celui qui a mis fin aux violents efforts que faisait un infortuné pour sortir d'une caverne où il allait succomber à la faim qui dévorait ses entrailles, l'a rendu plus malheureux en l'en retirant et en le rassasiant. La cruauté serait à vouloir qu'il se tût et qu'il fût paisible, en demeurant malheureux, ou à irriter davantage son désir et son impatience d'être délivré sans lui donner aucun espoir d'échapper à la mort qui le menace.

Ce dernier cas est incontestablement celui de la philosophie irréligieuse. Elle réveille et déchaîne toutes nos passions, sans nous donner aucune espérance et sans nous faire entrevoir quelque issue consolante d'une si laborieuse destinée! Elle nous encourage à continuer de nous agiter et de nous consumer, sans nous apprendre quel sera enfin le dénouement de tant de sollicitudes et de tourments.

Au lieu que si l'Evangile vient apporter un frein à nos passions et nous faire une loi d'être modérés, doux et paisibles, c'est en les rendant inutiles, par le don qu'il nous fait du vrai *infini*, et en nous mettant en possession de la sorte d'existence où nous voulons arriver : c'est en nous apportant tout d'un coup la somme totale et la réalité des jouissances dont nos passions ne poursuivent que le fantôme.

A entendre certains philosophes nous vanter l'utilité des passions, on croirait qu'il n'y a pas de milieu entre l'état violent où elles nous mettent et celui de stupidité et d'inertie. Ils paraissent toujours supposer que, sans elles, toutes les âmes sont pétrifiées et inagissantes; comme si ce qu'on appelle la *modération*, qui est l'opposé direct de *passion*, ne pouvait subsister avec la plus grande activité, surtout dans un ordre d'idées et de choses où les plus grands motifs d'*agir* et de nouveaux degrés de force naissent et se nourrissent du principe même qui nous affranchit du besoin de nous *passionner*.

D'ailleurs, dans toute supposition possible, et indépendamment de l'éternel et inébranlable point d'appui dont la religion vient assurer la stabilité de notre *être*, l'homme *modéré* n'est pas celui qui circonscrit dans des bornes plus resserrées que l'homme *passionné* son vœu de s'accroître et de durer; mais c'est celui qui donne à cette tendance, qui est aussi vive et aussi impérieuse en lui que dans le cœur le plus insatiable, une direction moins turbulente et plus profondément raisonnée.

Faut-il, en effet, beaucoup de réflexions pour se convaincre que toute irritation et tout mouvement outré contrarient et trompent ce vœu même d'indéfectibilité qui nous fait agir avec tant de violence, et que les passions qui nous remuent le plus, qui nous donnent le plus vif sentiment de notre existence et les plus fortes attestations de notre capacité de *plaisir* et de *bonheur*, sont aussi celles qui causent les plus grands décroissements de notre *être* et le plus grand trouble dans la société? Celui qui s'examine dans la lumière de la raison et de l'expérience, a bientôt conçu que s'agiter pour *exister vivement*, c'est se retrancher à tout moment une portion de la force dont la nature l'a pourvu pour le faire *exister solidement*, et que pour vouloir se distraire de la vue désagréable de sa ténuité, il s'atténue davantage et rend plus rapide sa pente vers la destruction.

La *modération* n'est donc pas le renoncement au *mode d'existence* voulu par la *passion*; mais elle en est la recherche plus éclairée, plus adroite et plus philosophique. Elle n'est pas la disposition d'un homme résolu à *jouir de moins*; elle est la noble sécurité d'un sage qui *jouit mieux*. Il sait que sa consistance ne saurait jamais résulter de la fermentation et de la dispersion des frêles éléments qui le composent; et il se sentira fortifié, et, pour ainsi dire, augmenté par ses privations mêmes et par le retranche

fonder sur la convenance des choses du dehors son système de bonheur, il trouve toujours, en contemplant le principe de consistance et d'immutabilité qu'il porte en lui-même, de quoi défier tout l'univers et tous les événements humains de faire chanceler sa certitude de survivre à toutes les révolutions d'ici-bas, et de demeurer éternellement. De là cette immobilité d'un cœur sublime que rien n'étonne et qui sait subir, sans sortir et sans s'agiter hors de lui-même, les secousses les plus brusques et les plus inattendues. C'est qu'il a au fond de son âme une *réponse de vie* qui l'élève au-dessus de toutes les craintes. On voit bien qu'il se sent des ressources qui manquent aux autres hommes, et qu'il n'attend d'aucun événement, ni d'aucune créature, l'état où il veut atteindre, et la destinée où il veut se fixer. On voit qu'il sent résider en lui le gage de son indestructibilité et la certitude que le renversement de l'univers entier ne changerait rien à la détermination de l'unité de son sort avec celui de l'*Infini*. De là encore ce profond et majestueux recueillement dans lequel il se pénètre de toute la vérité, de toutes les splendeurs et de toute la substance de ce grand Dieu, qui vivifie, dilate et remplit toutes ses puissances; recueillement qu'il appelle une *nourriture invisible et précieuse, qui n'est pas connue des hommes*, et qui le fait jouir de tout ; recueillement dont le charme inexprimable répand sur tout son extérieur les traits touchants d'une douceur et d'une plénitude de joie et de contentement qui étonnent tous ceux qui l'environnent; recueillement enfin dont il n'est distrait ni par la singularité des événements, ni par la nouveauté des spectacles, ni par l'éclat des grandeurs, ni par le fracas des révolutions publiques. Tout ce que nous voyons, tout ce que nous entendons, tout ce qui se passe autour de nous, nous affecte, nous autres hommes ordinaires, qui avons un besoin continuel de détourner notre vue de la pauvreté de notre fonds, et d'oublier notre nullité.

Mais une âme telle que celle du *Christ* ne saurait trouver dans ce qui est et ce qui se fait sur la face de l'univers, une jouissance comparable à celle que lui donne le regard de son intérieur, et sa résidence au fond d'elle-même. Voilà le principe intime et immanent de cette patience et de cette *longanimité* dont il n'avait point encore paru d'exemple sur la terre. Celui qui se sent éternel ne peut éprouver les convulsions de l'humeur chagrine et du dépit. C'est l'éternité de Dieu, dit le sublime Tertullien, qui nous rend raison de son profond et terrible silence au milieu des iniquités qui inondent la demeure des enfants des hommes. Les contrariétés n'irritent que ceux qui sentent que le temps et la puissance leur échappent ; ils ne se pressent si vivement de se satisfaire et d'arriver où ils tendent, que de peur de ne pas durer assez pour atteindre ce qu'ils poursuivent.

Voilà donc un individu humain radicalement affranchi des passions et de tous les mouvements turbulents et pénibles qui nous rendent les martyrs éternels de notre soif d'*être* et de nous *accroître*. Comment un philosophe qui veut que tout bien public et particulier procède des passions des hommes s'y prendrait-il maintenant pour nous prouver qu'un homme tel que nous venons de représenter le *Christ*, et dont le calme uniforme et inaltérable serait fondé sur l'acquisition du même caractère et de la même excellence, ne pourrait former de grands desseins ni exécuter de *grandes choses?* On pourrait demander à ces sages, si extraordinaires dans leur manière de nous éclairer et de nous conduire au bonheur, et qui veulent qu'on bouillonne et qu'on s'enflamme partout, si le Créateur s'est passionné pour faire sortir les mondes de l'abîme, ou si la formation de l'univers n'est pas un *grand ouvrage*. Cette immense Majesté qu'on nous peint *se jouant* dans les vastes espaces de la nature, et vivifiant tout par un signal ; ce grand Dieu qui sort tranquillement de son éternel silence, qui *dit* et voit les milliards de sphères et d'êtres vivants *se poser* et se mouvoir devant lui, nous paraîtrait-il plus étonnant, plus grand, plus adorable si on nous l'eût représenté comme ces héros de la terre à qui il a fallu du délire et de la fureur pour se donner des États et pour obtenir que l'erreur immortalisât leurs noms dans l'histoire des folies humaines?

Mais revenons à *Jésus-Christ*, et considérons la manière dont il communique son caractère à ceux qui embrassent son étonnante philosophie. Nous continuerons à puiser nos réflexions dans la nature des choses.

Nous avons vu que le *Christ* porte la sûreté et la stabilité d'*être*, et que c'est par là que son âme est imperturbable, libre de toute irritation et en possession d'une paix indépendante de l'action et de la combinaison des causes externes.

Or, bien loin que cet équilibre de tout le fond de lui-même y puisse devenir un principe d'inertie et d'immobilité, il doit au contraire y produire le plus haut degré d'activité et y exciter l'effort le plus puissant pour communiquer son état et son caractère à tout individu où il reconnaît sa nature, son sang et ses organes. S'il était purement un Dieu, il n'aurait pas un intérêt de nature et de cœur à faire passer dans des substances limitées sa force d'*exister* et de *durer*. Mais il est homme, et notre participation à son excellence est voulue par sa *consubstantialité* avec tout ce qui est humain. Ce vers de

ment des folles et puériles jouissances où les autres usent et épuisent le peu de *réalité* qu'ils voudraient renforcer et étendre.

Ainsi nous voyons la raison ébaucher partout l'œuvre de la foi, et nous acheminer par les plus naturelles gradations à la grande sagesse de l'Évangile. Un vrai philosophe doit donc être l'homme le mieux préparé à recevoir le christianisme, et le plus intéressé à soutenir la vérité de sa doctrine et de ses promesses. Car qu'est-ce que la philosophie, si elle ne sait nous dire ce que nous sommes, ce que nous voulons, ce qui nous agite et ce que nous deviendrons? C'est un faux guide qui nous fait parcourir beaucoup d'espace et qui ne nous mène nulle part.

Térence, qui n'est si pathétique et si beau que parce qu'il change notre devoir de nous communiquer à nos semblables en un besoin de notre âme et de nos entrailles:

Homo sum, humani nihil a me alienum puto,

si nous le mettons dans la bouche du *Christ*, y prend une signification d'une tout autre force et d'une tout autre profondeur que celle qui était dans la pensée du poëte. Car lorsque c'est un Dieu qui dit: *Homo sum*, ce mot annonce à tout l'univers que rien de ce qui est *divin* n'est au-dessus de l'espoir et de l'attente de l'homme, et que, quelque hardie que soit sa tendance à se dilater et à se rendre *infini*, son imagination ne saurait jamais lui exagérer la gloire de sa vraie destinée. *Homo sum*, prononcé par un Dieu, est la sublime et irrévocable expression de la divinité de l'homme (1).

Aussi, monsieur le vicomte, ce même *Homme-Dieu* qui s'affectait si peu de tout ce qui intéresse et passionne les autres hommes et qui se montrait si indifférent à tous les spectacles et à tous les monuments de la vanité humaine; lui qui regardait si froidement tout le cours des affaires et des vicissitudes publiques, qui ne parlait jamais d'aucun gouvernement, d'aucun prince, d'aucune révolution politique, et qui paraissait ne rien voir et ne rien entendre à ce qui se passait sur la face de la terre; avec quelle sorte de vivacité on le voyait se réveiller et sortir, pour ainsi dire, de sa profonde retraite, lorsqu'il s'agissait de ce qu'il appelait *la gloire de son Père*, c'est-à-dire, de former d'autres *Christs de Dieu* et de remplir les hommes de sa vérité, de sa force et de tout le torrent de divinité qui s'unissait sans cesse à son âme! comme on le voit s'émouvoir et tressaillir toutes les fois qu'il rencontre des créatures où il aperçoit le germe de cet *esprit divin* qui nous prépare, qui nous détrompe de tout ce qui périt, et qui nous *transforme en la ressemblance de la clarté et de l'incorruptibilité de Dieu!* Quelle constance dans ses courses! quelle force dans ses discours! quelles larmes à la vue de l'aveuglement et de la folie des hommes! et surtout quelle joie, quels transports lorsque ses regards s'arrêtent sur ces *cœurs bons et sincères* qui s'ouvrent à la sagesse de sa doctrine et qui commencent à entrer dans ce secret de *la vie éternelle qui était de toute éternité dans le sein du Père et qui est venue luire au sein de la terre!* C'est alors que son cœur se dilate et qu'il est comme étonné et interdit de la grandeur d'un être qui a connu et reçu de lui *le don de Dieu. O mon Père!* s'écrie-t-il, en fixant sur ses disciples des yeux où se peignait toute l'émotion d'un cœur qui voit son plus cher projet s'acheminer vers son accomplissement, *ô roi immortel et seul Seigneur du ciel et de la terre! je vous glorifie à jamais d'avoir caché aux prudents et aux sages du siècle* vos profonds desseins sur le monde et les hommes, et de *les avoir révélés aux plus obscurs et aux plus petits* de tous ceux qui habitent l'univers.... *Oui, ô mon Père, il était juste* et infiniment *digne de votre éternelle sagesse* d'en user ainsi dans la distribution des trésors cachés dans l'immensité de votre gloire!

Enfin, monsieur le vicomte, le *Christ* devait, quoique libre de toute *passion*, se sentir une volonté forte de se communiquer aux hommes et de faire circuler en eux son âme, son incorruptibilité et sa vie: parce que rien ne pouvait éteindre ou affaiblir en lui le sentiment de sa *consubstantialité* à toute notre espèce. Car c'est immédiatement la vue de notre *unité* avec les autres hommes, qui détermine notre pente à les soutenir de notre force. L'obligation morale de nous étayer réciproquement a donc son fondement dans l'ordre et la nature des choses; et c'est une vérité élémentaire, qu'il doit y avoir communication et *unité* de ressources et de moyens d'*être* où se trouvent la ressemblance et l'*unité* du fonds de l'*être*.

Aussi, est-ce là l'ordre que la nature a suivi dans la gradation des sentiments qu'elle a gravés au dedans de nous. Si la morale nous peint sous des couleurs si sacrées notre devoir de soigner nos enfants et d'être *bons* pour nos proches, notre patrie, nos concitoyens, etc., c'est que nous sommes plus *uns* avec eux, et que notre effort de faire *exister* et *durer* notre semblable est toujours et nécessairement en raison du degré dans lequel notre *unité* avec lui s'approche ou s'éloigne de notre *unité* avec nous-mêmes. L'*unité* avec nous-mêmes étant la suprême et mathématique *unité*, rien ne doit être et n'est en effet plus impérieux et plus fort que le sentiment qui nous attache à l'accroissement et à la stabilité de notre propre *existence*. Donc notre effort de produire l'accroissement et la stabilité de notre semblable est toujours proportionnel au degré dans lequel notre *unité* avec lui imite notre *unité* individuelle avec nous-mêmes.

Mais dans le *Christ*, cette pente à se communiquer ne pouvait être soumise à ces gra-

(1) La raison métaphysique de cette communication de la dignité du Christ à tout le genre humain, c'est que l'*Infinité* qui est en lui, n'y peut être au degré voulu par son *Humanité*, si elle n'affecte la totalité de la nature humaine, et si elle ne s'étend par conséquent à tous les individus de l'espèce à laquelle le Christ appartient: non qu'il faille que le Verbe élève *formellement* chacun de ces individus au même état où se trouve l'humanité du Christ. Mais ce commerce s'accomplit en ce que notre unité avec le Christ, et notre participation à son commerce avec l'*Infini*, nous approprie sa grandeur, son immutabilité, et sa perpétuité. Il est, en effet, très-sensible que l'*assomption* exclusive de l'humanité du Christ dans l'*infinité* divine, lui laisserait sa défectibilité dans ce qui serait véritablement *la chair de sa chair*, et que quelque irrévocable que fût son *insertion* personnelle dans le *sort de Dieu*, sa ressemblance avec ce qui n'y serait pas compris, la présenterait toujours sous le coup-d'œil d'un ouvrage incomplet qui demande à s'achever; qu'enfin la perfection de toutes choses consistant dans l'unité, selon la pensée profonde de saint Augustin, il manquerait un degré à l'exaltation de l'humanité du Christ, si elle ne pouvait devenir propre à tout ce qui est de l'espèce et du sang du Christ.

dations, et tout le corps du genre humain se trouvait au même degré d'*unité* avec lui : de sorte que toute notre espèce n'était pour lui qu'un individu où son œil reconnaissait sa nature et son sang, et où toutes les différences de proximité et de parenté physiques se trouvaient anéanties par l'universalité et la *transcendance* de l'intérêt qui l'animait, et par son pouvoir de se communiquer à tous sans s'épuiser. La nature, en diminuant notre sensibilité et en refroidissant notre intérêt pour nos semblables à mesure qu'ils s'éloignent de notre sphère personnelle et locale d'*unité*, a consulté les limites de notre force; et dans l'impossibilité où elle nous trouve de tout embrasser, elle a dû régler, comme elle l'a fait, l'usage de notre capacité d'affectionner ce qui nous ressemble et déterminer le cercle de notre tendance à *soutenir* les autres hommes. De là vient que certains philosophes cosmopolites ont écrit de grandes choses qui ne serviront jamais au bien de personne, et que ceux qui se donnent pour les zélateurs passionnés du bonheur du monde entier, sont d'ordinaire des hommes assez nuls pour leurs voisins et leurs concitoyens. Ce qui nous fait sortir de la nature ne saurait jamais être une perfection, ni par conséquent une aptitude à être utile.

C'est pourquoi l'expérience nous apprend que notre effort de nous communiquer et de nous distribuer hors de nous-mêmes, se resserre et se concentre dans un nombre d'objets d'autant plus petit, que nous nous sentons plus faibles et moins pourvus pour notre propre stabilité. Un père de famille indigent borne au soin de faire vivre et subsister ce qui habite sa triste demeure, tout son besoin de s'épancher sur sa ressemblance. Son épouse et ses enfants sont tout son univers. Mais il semble que la nature le veuille dédommager de la nécessité que la fortune lui impose de se rétrécir dans son être domestique, par la vivacité qu'elle donne au sentiment de sa paternité. Rien n'est si touchant que l'expression de son regard et de son attitude au milieu de son innocente famille, et l'on peut juger de l'inexprimable et profonde volupté dont s'enivre l'âme d'une mère pauvre, par la manière dont on la voit serrer dans ses bras et presser contre son cœur le gage frêle et chéri de sa pénible fécondité. Il ne faut donc pas s'étonner de la remarque qu'on a faite dans tous les temps, savoir, que le pathétique de la nature est bien plus saillant dans les conditions obscures et sous le chaume des champs, que dans les rangs élevés et sous les lambris somptueux de la grandeur.

Mais si vous supposez qu'un homme qui est *bon* acquière un accroissement et une ampleur d'*existence* qui l'affranchisse du besoin de calculer jusqu'où il peut distribuer sa force, et de se tenir circonscrit dans les gradations de la nature, et qu'en demeurant *homme* il possède la puissance et l'indéfectibilité divine; alors il devient le *cœur* de toute son espèce, et tous les individus qui la composent se coordonnent selon le grand caractère qu'il apporte au milieu d'eux, se placent à la même proximité de cet intarissable *foyer*, qui vient tout vivifier, tout renforcer, tout élever jusqu'à l'éternité.

Ce que le chef éternel du genre humain est à tous les hommes, chaque homme, sauf les proportions voulues par la différence des extrêmes que nous comparons, l'est aussi à la quantité d'individus que peut embrasser sa *force communicative*, s'il agit dans la direction du mouvement que lui imprime son *unité* avec le *Christ*. Car si cette incorporation de l'homme dans le sort du *Christ* augmente le sentiment de son *unité* avec ceux de ses semblables qu'il voit à sa portée et autour de lui, il doit éprouver la même pente que le *Christ* à soutenir sa propre nature et à se vivifier lui-même dans ce qui tient si intimement à sa substance. Or rien n'est si fort pour augmenter dans l'homme le sentiment de son *unité* avec les autres hommes, que sa participation à la grandeur, à la perpétuité et à tous les droits du *Christ;* car l'idée de notre *consubstantialité* avec lui n'est complète et pleinement correspondante à toute la vérité de ce qu'elle doit représenter, qu'autant qu'elle embrasse toute la nature humaine réellement incorporée dans l'*infinité* du *Christ*, qu'autant, par conséquent, qu'elle réveille dans chacun des individus humains le sentiment le plus distinct et le plus vif de son identité avec les autres hommes. Ainsi, quelle nouvelle sanction le système du christianisme apporte à la consanguinité que la nature avait établie entre tous les habitants de la terre, et quel intérêt il ajoute à tous les motifs qui nous pressaient d'être *bons* pour tous nos frères!

Mais ce qui le fait triompher avec un éclat véritablement divin, c'est qu'il extirpe jusqu'à la dernière racine de l'erreur qui nous isolait, et qu'il fait de nos devoirs les plus pressants et les plus essentiels au soutien de l'ordre social, comme un effet naturel du caractère qu'il nous imprime et de la grandeur où il nous élève. Rien, en effet, n'est plus dans la nature que de voir la circulation des services naître de la sécurité universelle, et d'un ordre de choses où chacun a trouvé ce qu'il cherchait et où personne n'est plus en peine que son vœu d'*exister* et de s'insérer dans l'indéfectibilité de l'*infini* ne soit pleinement accompli; où un chacun, au contraire, croit se sentir plus fort et plus *existant*, à mesure qu'il se distribue au dehors; où enfin l'on se donne à soi-même autant de *réponses* d'éternité, qu'on fait de sacrifices pour soutenir et vivifier des êtres où nous voyons chanceler notre sang et notre image. Il n'y a que le christianisme qui donne à la partie faible du genre humain des droits de cette force sur la classe des puissants et des heureux. Il est donc l'unique système qui puisse former une société parfaite, et peupler les empires de vrais et incorruptibles citoyens.

Rétablissez maintenant l'homme sous le régime des passions : vous verrez qu'il a, pour s'isoler et tout concentrer en lui seul,

le motif même qui, sous la direction du christianisme, le poussait si impérieusement vers les autres hommes, c'est-à-dire le besoin de mettre son *existence* à couvert et d'écarter ses limites. Comme dans ce règne son effort de se rendre *infini* ne se justifie ni ne s'articule par aucune perspective distincte, il est forcé de le circonscrire dans l'orbite des objets qui sont à la portée de ses sens; de sorte que c'est dans cette circonférence qu'il voudrait trouver ce que son cœur insatiable ne cesse de lui demander, et qu'il regarde ce qu'il a pu s'approprier de la masse totale des jouissances humaines, comme un commencement de rempart contre son instabilité, comme quelque chose qui s'ajoute à son *être*, comme une extension de sa substance, enfin comme une ébauche de cette *infinité* à laquelle se rapportent tous ses mouvements, toutes ses vues, toutes ses craintes et toutes ses espérances.

C'est donc une nécessité naturelle qu'il ait horreur de toute action distributive de sa *jouissance* personnelle, parce qu'il ne la peut concevoir que comme un retranchement de sa *force* et comme une diminution de son *existence*. Donc il est invinciblement dominé par le désir de tout acquérir, de tout dévorer, de tout s'incorporer et de ne rien laisser refluer au dehors. Voilà le terrible foyer de tous les vices qui corrompent les gouvernements et qui pervertissent tous les peuples; voilà la démonstration géométrique de l'impossibilité de trouver hors du christianisme le vrai principe de la morale, de la législation et de la politique (*Voy. les chap.* XV *et* XVI *du premier Discours*).

CHAPITRE XXVII.

Conformité de la philosophie du Christ avec la tendance de l'homme vers l'Infini.

Tout le corps du genre humain uni au *Christ*, qui est consubstantiel à l'*Infini*, voilà le vœu confus et implicite de notre nature, prononcé dans sa parfaite détermination, et l'accomplissement articulé de l'effort universel de toute intelligence.

Voilà aussi le point de vue qui devait régler le caractère distinctif et profond de l'enseignement du *Christ*.

Aucun philosophe n'avait deviné avant lui, que tendre à gagner la hauteur de l'*Infini*, était dans l'homme la base de sa constitution et le ressort intime de tous les mouvements qu'il exécute, depuis la première larme dont il a humecté son berceau, jusqu'au dernier frémissement de son horreur de mourir. Et quand on aurait deviné ce mystère de notre grandeur, qui aurait osé entreprendre d'établir un système de philosophie qui répondît à une idée d'une étendue si inconcevable? Comment ceux qui ont enseigné, par exemple, que l'homme est une émanation de la Divinité, lui auraient-ils montré la voie qui mène à la participation de l'éternelle immobilité de son *Etre*?

Jésus est donc le premier qui ait apporté aux hommes la vraie philosophie, c'est-à-dire, la connaissance de l'origine et de la destination de toutes choses. Il est le premier sage qui ait paru au milieu de nous, en nous disant que notre effort d'être *infinis* n'est point une illusion de notre orgueil, ni une méprise de notre avidité de *posséder*; que cette éternité, que cette indéfectibilité d'*existence* qui nous meut si vivement, nous appartient en effet; que ce que nous sentons si persévéramment au dedans de nous y est empreint du même doigt qui nous a tirés du néant; que celui qui nous a faits capables de concevoir des vues si hardies et si vastes, savait bien qu'il trouverait, dans les trésors de sa puissance, des moyens de les accomplir; que tout ce grand dessein se trouve consommé en lui; qu'il est la *voie* qui nous conduit où nous voulons atteindre, la vérité où nous cherchons à nous insérer, la *vie* sur laquelle nous nous efforçons d'enter notre mortalité et que notre âme impatiente et inquiète semble demander à toutes les créatures qu'elle rencontre. *Ego sum via, veritas, et vita*. Ce peu de paroles est l'indication précise du but où nous aspirons, et du chemin qu'il nous faut prendre pour y arriver. Et celles-ci, qui sont si remarquables: EGO VIVO, ET VOS VIVETIS; *in illo die cognoscetis quia* EGO SUM IN PATRE MEO, ET VOS IN ME, ET EGO IN VOBIS (1); avec quelle admirable énergie elles nous expliquent et nous dépeignent notre adoption dans la vie et l'infinité de Dieu, exécutée en vertu de notre *unité* avec le *Christ*, selon toute l'étendue et toute la force du vœu général de tout l'univers?

Après cela, M. le vicomte, sans vous exposer en détail la doctrine et la morale de *Jésus-Christ*, vous n'avez qu'à l'examiner et la suivre dans tous ses développements et tous ses détails. L'on peut vous prédire avec certitude que vous n'y rencontrerez pas un seul article dont vous ne puissiez vous démontrer à vous-même la vérité et la nécessité. Tout s'y rapporte directement et uniquement à nous délivrer de tout ce qui trompe et trahit notre *effort d'exister*, et à recueillir notre force et notre activité dans la recherche de ce qui le fait infailliblement réussir; en sorte que tout le plan de l'Evangile se trouve tracé sur le besoin de notre nature, qu'il correspond avec une précision parfaite au caractère du mal dont nous sommes atteints, et qu'il est par conséquent la vraie sagesse que le genre humain attendait depuis sa création.

Si cet Evangile nous impose des privations et des retranchements qui font frémir nos sens, c'est que ce sont nos sens qui sont les organes des habitudes qui dénaturent notre tendance à l'*infini* en nous montrant un faux *infini* dans la *collection* des objets qui se voient et qui nous remuent, et en nous faisant prendre les sensations qui augmentent la vivacité du sentiment que nous avons de la vie, pour un accroissement de vie et comme un augure d'indestructibilité.

(1) *Je vis et vous vivrez de même; vous connaîtrez en ce jour comment je suis dans mon Père, et vous en moi, et moi en vous* (*Joan.*, XIII).

Les autres philosophes qui avaient bien vu que les hommes se détruisaient par le mouvement des mêmes passions où ils cherchaient un abri contre leur peu de consistance, s'étaient bornés à leur donner des préceptes et des règles de modération. Ce n'est pas, sans doute, qu'ils ne fussent convaincus que dans ce tourbillon de passions importunes et tyranniques, il en est où l'homme ne saurait jamais se modérer, et où le renoncement absolu est plus praticable que l'usage réservé et sobre. Mais ils n'ont point osé nous proposer une si austère sagesse, parce qu'ils n'étaient pas pourvus d'assez de ressources pour nous y encourager, ni en état de nous élever assez haut pour anéantir à nos yeux l'intérêt des sens, et pour que tout l'univers et toutes les jouissances disparussent devant nous.

Mais *Jésus-Christ*, qui savait si distinctement ce qu'il avait à mettre à la place des passions qu'il venait proscrire, avait un tout autre caractère pour nous parler un langage qu'aucun philosophe n'avait tenu avant lui, et pour nous montrer la perfection et la sûreté de notre *être* dans le mépris et le sacrifice de ce qui nous en paraissait l'unique rempart.

Aussi, après nous avoir détachés de nos passions insatiables, de la tyrannie de nos sens, de nos pensées turbulentes, de nos projets chimériques et de tout le poids des superfluités qui nous surchargent, que fait-il ? Il nous ramène au fond de notre intelligence, comme au siège naturel de la vérité, comme dans le sanctuaire où la souveraine raison nous parle et se communique à nous. C'est là ce qu'il appelle le *règne de Dieu*. Il nous annonce que c'est là que s'accomplit cette incorporation si désirée de notre faiblesse dans la splendeur et la stabilité de l'*Être* des êtres. Il renferme tout dans ce seul mot : *Regnum Dei intra vos est*. Il nous déclare dans les termes les plus précis et les plus distincts, que cette raison éternelle, devenue subsistante dans la nature humaine, nous pénètre de sa lumière, qu'elle s'unit à nos âmes, qu'elle y fait circuler ce principe de chaleur divine, cette plénitude de vérité et de vie, qui est le sceau auguste et ineffaçable de notre destination à durer toujours.

Ce contentement, ce repos, et cette joie du dedans, ce goût pur de la sagesse, cet attrait sublime qui nous rappelle au fond de nous-mêmes et qui nous fait goûter d'inexprimables délices dans la vue et la jouissance de ce que nous sommes et de ce que nous devons devenir un jour, *Jésus-Christ* nous fait rapporter toutes ces touchantes prérogatives au don qu'il nous fait de son *Esprit*, de *cet Esprit de vérité qui nous rend raison de tout, qui demeure en nous*, qui nous dilate, nous inspire et nous rend assez forts pour porter tout le poids de la gloire et de l'excellence à laquelle nous sommes appelés (1).

C'est enfin cette résidence de nous-mêmes dans notre âme, au milieu de tout ce que notre communication avec Jésus-Christ, y fait habiter de divin, qu'il caractérise du nom de sa paix : *paix que le monde*, c'est-à-dire, les jouissances des sens et l'usage des passions, *ne peut jamais nous donner* : paix, qui est l'effet de notre certitude de devenir aussi stables et aussi grands que nos désirs d'accroissement et de perpétuité sont vifs et ineffaçables, et qui nous remplit d'une joie douce

(1) Nous sommes assez avancés dans le développement et la vérification de ce grand mystère d'*unité*, pour parler sans choquer la répugnance des lecteurs philosophes pour les *idées mystiques* de la descente et de l'habitation réelle et personnelle du *Saint-Esprit* au dedans de nous. Car l'intervention de cette troisième Personne divine dans l'accomplissement du dessein de l'Incarnation, dérive de la nature même de ce dessein ; et sa résidence spéciale dans nos âmes est le lien naturel et nécessaire de l'*unité* voulue par le mystère du *Verbe fait homme*, entre Dieu et nous.

Vous comprendrez ceci, en considérant que la lumière de Dieu ne nous est intimement communiquée, en vertu de notre union avec le *Christ*, qu'en ce que le Verbe, qui est cette grande lumière, pénètre intimement nos intelligences, non plus seulement suivant le cours général d'après lequel il est le flambeau naturel de nos esprits, et de l'éternelle vérité *qui éclaire tout homme venant au monde*, mais par une présence et une action qui sont d'institution spéciale, et proportionnées à la *surnaturalité* et à la magnificence de la fin où il veut nous conduire.

Or, pour atteindre ce grand but, ce n'est pas assez que notre entendement ait des pensées divines, et qu'en s'exerçant dans la direction de celui de Dieu, il reconnaisse, par une conviction forte et profonde, que lui seul possède toute grandeur et toute excellence ; il faut encore que notre volonté reçoive, si l'on peut parler de cette manière, le pli de la sienne, qu'elle se meuve selon une détermination concentrique au mouvement éternel de celle de Dieu, qu'elle se prenne et s'arrête à lui, et qu'elle aille apaiser dans le sein de cette immense splendeur la vivacité du désir qu'elle a d'exister, de durer, et d'être heureuse.

Donc, il faut que l'*amour* éternel dont Dieu s'aime, se communique à nos âmes et se répande au fond de nos cœurs dans la même proportion que sa lumière ou son Verbe se répand dans notre intelligence. Or, c'est le *Saint-Esprit* qui est cet *amour* dont Dieu s'aime éternellement. Donc le *Saint-Esprit* nous est réellement et personnellement donné par *Jésus-Christ* ; et ce grand *don*, ainsi que la fin totale pour laquelle il nous a été fait, est exprimé dans toute l'étendue de son excellence par cette prière sublime de l'Homme-Dieu, qui est un si riche sujet des plus tendres réflexions, et qui doit être si chère à tous les enfants de la divine adoption : *Pater juste ! volo ut* DILECTIO *qua dilexisti me*, IN IPSIS SIT, *et ego in ipsis*. . *ut videant claritatem meam quam dedisti mihi... ut unum sint, sicut tu, Pater, in me, et ego in te ; ut et* IPSI IN NOBIS UNUM SINT.

C'est pourquoi il nous annonce la venue de l'*Esprit qu'il doit envoyer*, comme le sceau de toutes ses promesses, comme la possession et la suprême richesse des *siens*, comme son *second*, son coopérateur naturel et inséparable dans l'œuvre de notre exaltation à la vie divine et de la fondation de son éternel empire. Il ne dit pas que ce grand *Consolateur* nous assistera du haut de la gloire céleste ; mais il nous le donne comme l'*hôte de nos âmes*, comme l'*inspirateur* assidu de nos sages et douces pensées, et le *compagnon* fidèle de nos cœurs. *Mon Père*, dit-il, *vous enverra un autre Consolateur* QUI DEMEURERA AVEC VOUS A JAMAIS : *c'est l'Esprit de vérité, que le monde ne saurait recevoir, parce que le monde ne le connaît pas ; mais pour vous, vous le connaîtrez, parce qu'il demeurera chez vous, et qu'il reposera au dedans de vous* ; MANEBIT ET IN VOBIS ERIT.

Il faut rapporter ici le Chapitre VI.

et profonde dont on ne peut donner l'idée à ceux qui ne l'ont jamais éprouvée... O mon cher vicomte ! la philosophie des hommes a beau s'agiter et tenter de toutes les manières de nous rendre heureux, nous ne lui devrons jamais des ressources de cette force et de cette abondance (1).

Il n'est plus difficile, après cela, de nous rendre raison de l'étonnante et subite révolution qu'éprouvaient au dedans d'eux-mêmes ceux qui, à la naissance du christianisme, sortaient des ténèbres de la gentilité, ou de l'aveuglement du judaïsme, pour entrer dans l'alliance de l'Evangile. A peine avaient-ils reçu le sceau sacré de leur adoption dans la famille éternelle du Christ, qu'on n'apercevait plus en eux aucune trace de leur ancien caractère : et ces hommes dont toute la vie n'était auparavant qu'un flux et reflux continuel de desseins, de caprices, de désirs, de joies, d'inquiétudes, d'espérances et de craintes ; ces hommes à qui il fallait tant de bruit, tant de mouvement et tant d'espace, qui se consumaient éternellement en projets et en tentatives de félicité, qui voulaient tout parcourir, tout essayer, tout prendre, tout dévorer, on les voit avec surprise comme entraînés tout à coup par une force secrète, à s'enfoncer en eux-mêmes à résider dans leur âme, à y adorer, dans l'attitude de l'anéantissement et de l'admiration, la grande lumière qui vient d'y descendre, et à s'y rassasier de toute la splendeur et de toute la vie de Dieu. Quel attrait pour les lieux obscurs et solitaires ! Comme tout paraît avoir changé de face pour eux dans l'univers ! Quelle sobriété dans l'usage de toutes choses ! Quel dégagement de tout intérêt humain ! Ah ! monsieur le vicomte, il est agréable de le redire, c'est le repos et le silence d'un cœur dont le grand objet est rempli et qui respire délicieusement dans son unique et cher élément.

Rien n'est plus touchant pour un philosophe même qui n'a aucun usage de la vie évangélique, que ce que les Actes des apôtres nous racontent des premiers chrétiens de l'Eglise de Jérusalem. On nous les y représente comme des hommes uniquement touchés de la gloire de *marcher devant le Seigneur*, et du bonheur de secourir et de consoler leurs frères. Dégagés de tous les désirs et de toutes les vaines sollicitudes qui les

(1) Concevez-vous, sage lecteur, quelle est votre dignité et votre bonheur, si vous possédez la justice du christianisme ? Je dis *votre dignité* : que serait-il possible, en effet, d'ajouter à votre grandeur, à moins que vous ne deveniez formellement et identiquement le Dieu suprême ? Toute sa spendeur, toute sa perpétuité n'est elle pas en vous ? et pourriez-vous bien lui indiquer un moyen de vous élever plus haut et de vous faire atteindre à plus de gloire ? Si votre semblable avait la preuve que vous êtes intimement tel que Jésus-Christ nous fait et que vous possédez la vie divine qu'il fait couler dans l'âme de ceux que la vertu de son Incarnation a fait sortir des limites de leur mortalité, ne faudrait-il pas que votre vue le saisît d'une terreur religieuse, qu'il se prosternât devant vous, et qu'il adorât le Saint des saints reposant dans son plus auguste et son plus cher tabernacle ?

J'ai dit *votre bonheur :* car tout est à vous et pour vous dans le ciel et sur la terre. Tout l'univers, toutes les créatures, tout ce qui est en vous et autour de vous, se réunit pour rendre gloire à votre supériorité, et pour vous féliciter de l'immensité de vos espérances.

Mais si vous n'êtes encore que *philosophe*, par quel principe naturel vous rendrez-vous raison de l'étonnant caractère que donne le christianisme à ceux qui en ont reçu et qui en pratiquent l'enseignement ? Avez-vous passé quelquefois dans nos temples ? N'avez-vous jamais fait attention à ce maintien céleste, à cette attitude d'anéantissement et d'adoration profonde, à ces larmes mêlées sur les visages où elles coulent, à tous les rayons d'une volupté et d'une félicité pure et divine ? Quel est donc cet attrait si inconnu avant l'Evangile qui entraîne si invinciblement le disciple de la foi au dedans de son âme, et qui lui fait préférer sa résidence en lui-même à toutes les jouissances dont le monde s'efforce d'enivrer nos sens ? Que trouve-t-il donc dans cette solitude de son cœur qu'on se fait partout une si grande étude d'éviter, qui réponde à son avidité *d'acquérir*, à son effort *d'exister* et de durer toujours ? Depuis dix-huit siècles le christianisme vous offre ce phénomène, et vous ne le trouvez que là. Ailleurs les hommes s'agitent, se dissipent, se tourmentent, se supplantent, se heurtent et se détruisent. Ailleurs il leur faut du bruit, des nouveautés, des changements, des mouvements, de l'éclat et de la foule. Il n'y a dans tout l'univers que les philosophes de l'Evangile qui cherchent et qui chérissent constamment l'obscurité, l'uniformité, le silence, le calme des sens, le repos de l'imagination, le recueillement de toutes leurs puissances, le retranchement des pensées, des projets et des désirs superflus, et qui se trouvent heureux d'habiter avec eux-mêmes. Un penchant si extraordinaire et qui est sans exemple dans les mœurs de toutes les nations et de tous les siècles, est un effet qui demande une cause proportionnée au caractère singulier qui le distingue. Quelle est-elle ?

Il n'y a que saint Paul et les autres écrivains sacrés qui sachent répondre en vrais et profonds philosophes à cette importante question. Pesez bien ces paroles : *Diffusa est charitas in cordibus vestris per* SPIRITUM SANCTUM *qui datus est vobis. ... . Et estis in illo repleti...... Quoniam Deus qui dixit de tenebris lucem splendescere*, IPSE ILLUXIT IN CORDIBUS NOSTRIS, *ad illuminationem scientiæ claritatis Dei... Omnia enim propter vos ..... propter quod* NON DEFICIMUS : *sed licet is qui foris est, noster homo corrumpatur, tamen* IS QUI INTUS EST, *renovatur de die in diem...* NON CONTEMPLANTIBUS NOBIS QUÆ VIDENTUR, SED QUÆ NON VIDENTUR (*a*).

Voilà la seule explication qui nous donne l'intelligence de la conduite extraordinaire que tiendront jusqu'à la fin des temps les sages du christianisme. Mais ce riche et profond secret de la foi est aussi trop peu connu et trop peu enseigné parmi nous ; et c'est encore là un malheur auquel nos prédicateurs devraient bien s'efforcer de remédier Je n'ai jamais entendu ni lu de sermons sur le *recueillement de l'âme.*

(*a*) La charité a été répandue dans vos cœurs par l'Esprit-Saint qui vous a été donné. Et vous êtes pleins de ses dons : parce que le même Dieu qui ordonna autrefois à la lumière de jaillir du sein des ténèbres, est venu faire briller au fond de vous-mêmes sa propre gloire, et vous révéler la profondeur de sa science et tout l'éclat de sa splendeur. Car tout ne subsiste que pour vous. C'est pourquoi notre force est inaltérable ; et quoique notre être du dehors se corrompe et s'affaiblisse sans cesse, cependant notre être du dedans se renouvelle et s'accroît de jour en jour, et à mesure que nous nous appliquons à contempler, non les choses visibles qui périssent, mais les choses invisibles qui demeurent éternellement (II Cor. VI, 15, 16).

avaient rendus autrefois si vifs et si passionnés à se heurter et à se détruire les uns les autres, *ils ne font plus qu'un cœur et qu'une âme*; leur plus doux plaisir est de se visiter, de s'assembler à des heures marquées, pour se recueillir et prier, de se communiquer la douceur de leur innocente joie, de persévérer ensemble dans les consolants exercices du culte religieux. Toutes les *possessions étaient devenues communes entre eux*; et personne n'appelait sien, ni son champ, ni sa maison, ni sa vigne : mais toutes les propriétés étaient *déposées aux pieds des apôtres, et distribuées selon les besoins d'un chacun, et il n'y avait point de pauvres parmi eux*. Pleins des trésors de la *lumière et de la science de Dieu*; enivrés au dedans de tout ce que le sentiment de la plus glorieuse et de la plus certaine immortalité a de pur et de ravissant, on les voyait, au fond de leurs temples souterrains, dans l'immobilité où l'on nous peint les intelligences glorifiées en la demeure de l'Eternel; leurs visages rayonnaient d'un éclat tout divin, on les croyait déjà transformés en des substances célestes. *Ils s'en retournaient de là dans leurs paisibles asiles*, où *ils rompaient leur pain*, et prenaient leurs sobres repas, *dans la joie et la simplicité de leurs cœurs*.

Qui ne voit dans cette image des mœurs du christianisme, tous les caractères de la société la plus parfaite et la plus heureuse qui puisse s'établir sur la terre? Philosophes qui vous plaignez de toutes les formes de gouvernement et qui ne cessez de gémir de voir toutes les idées d'égalité et de sociabilité effacées de l'esprit des hommes ! voulez-vous faire renaître ces idées et ces principes si nécessaires à la félicité commune, sans manquer, comme vous le faites, au respect qui est dû aux puissances et aux égards dont les plus extrêmes abus ne peuvent dispenser un homme de bien ? Etudiez et méditez profondément, cet Evangile que vous n'avez jamais bien connu, et appliquez-vous ensuite à en graver l'esprit et la doctrine dans le cœur des rois et des peuples : vous aurez la gloire d'avoir trouvé le seul moyen qui soit dans la nature des choses, de renouveler la face de l'univers, et votre vœu pour le repos et la félicité universelle des empires ne sera plus un songe; car le plus haut point de perfection et de solidité où puisse atteindre un système de philosophie dicté par le zèle du bien général, c'est qu'il ait la vertu de changer pour ceux qui possèdent l'autorité et la force, le devoir d'être justes et bons, en un besoin impérieux et irrésistible, et de donner aux vertus qui nous rendent des sujets unis, soumis et pacifiques, un principe qui les fît encore subsister sous le glaive même de la plus implacable tyrannie (1).

(1) Le dernier degré de perfection dont un système de philosophie politique soit susceptible, c'est ce que ce système apporte ou indique distinctement à l'homme, quel qu'il soit, souverain ou sujet, une source d'existence, de puissance et de bonheur qui ne tienne pas à l'économie externe de la société, et qui soit si abondante, si pleinement conforme à notre besoin primitif et si fort en notre disposition, que tous les biens et tous les maux qui nous viennent de notre existence sociale nous paraissent comme des *infiniment petits* devant l'immensité de notre possession intime et capitale. Si vous pouvez établir le maître d'un empire dans un état tel qu'il ait la certitude et le sentiment d'une grandeur, d'une durée et d'une perfection de force et d'existence devant laquelle sa royauté actuelle ne soit plus qu'un point, vous le rendrez nécessairement le meilleur des hommes, quand il aurait à commander le plus mauvais peuple. Ou si vous saviez mettre cette certitude et ce sentiment dans le cœur d'une nation, vous pourriez la défier de n'être pas fidèle, généreuse, pacifique et heureuse, quand elle se trouverait soumise au plus méchant des rois. Quelle sera donc la félicité du genre humain, si un tel système se trouve à la fois adopté et pratiqué par les rois et par les peuples? Alors aucun homme n'est en souci du côté de l'être, de la force et de la perpétuité. Or, c'est ce souci d'exister, de s'augmenter et de ne pas finir, qui est le foyer des passions destructives de la justice et de l'ordre public, et qui nourrissent l'esprit du despotisme dans les rois et l'esprit de sédition dans les peuples.

« Le vrai secret pour ramener l'homme à la sagesse, à la modération, à la justice, avons-nous dit dans un autre ouvrage (*a*), n'est pas de le détromper de ses idées de grandeur, ni de chercher à détruire ses désirs de puissance, de stabilité et d'infinité. C'est au contraire de l'affermir dans son ardeur et dans son effort pour atteindre à cette hauteur, et pour contracter ce grand caractère de force et d'immutabilité où se rapportent tous les projets, toutes les agitations et toutes les passions qui le consument. C'est de substituer sous ses yeux la réalité et la substance des choses au fantôme qui l'abuse; c'est de mettre devant lui la vérité à la place de son simulacre; c'est de lui articuler le vœu confus de son âme, et de conduire son effort d'*être* et d'*avoir* dans un ordre de jouissance où il ne peut réellement périr, où sa tendance la plus vive et la plus chère se trouve couronnée dans la totalité de son énergie étonnante et où tout est à lui dans le ciel et sur la terre.

Or, nous voilà dans l'Evangile. Jésus-Christ, au lieu de gémir stérilement, comme ont fait de tout temps ceux qui ont voulu se parer d'une vaine philosophie, sur l'injuste répartition des avantages de la vie et sur la fatalité qui asservit des millions d'hommes aux caprices d'un petit nombre de riches stupides et inutiles, va droit à la source des passions destructives des sociétés et fait servir la plus forte de toutes, celle d'acquérir l'infinité et l'indestructibilité de l'*être*, à nous désabuser de toutes les inquiétudes de l'orgueil, de toutes les recherches du luxe, de toutes les entreprises de l'esprit d'indépendance. Au lieu de faire sonner éternellement à nos oreilles les noms fastueux de *patrie*, d'*humanité*, d'*égalité*, de *sociabilité*, il nous montre distinctement l'agrandissement de notre *être* dans ce qui nous en paraissait le décroissement et la ruine, dans la bienfaisance, dans la patience, dans le sacrifice du bien personnel, et nous conduit à tous les retranchements de la vie simple, frugale et modeste, par le même intérêt qui nous animait dans la poursuite des richesses et de la gloire qui nous rendait insupportable notre dépendance, qui nous poussait à tout avoir et à tout dévorer.

Oui, c'est de notre grandeur et de notre éternité qu'il part pour justifier la sévérité des privations

(*a*) Les Délices de la religion, pag. 253 et suiv.

CHAPITRE XXVIII.

Rapport des promesses du Christ avec le vœu de la nature humaine.

Dans tous les états par où le genre humain

a passé et dans toutes les religions qui ont été en vigueur sur la terre, l'idée et l'attente d'un avenir où les hommes se trouveraient dans une position fixe de repos et de béatitude, ont imperturbablement subsisté au milieu des révolutions infinies qui ont changé la face des gouvernements et des cultes.

Et ce qui est bien remarquable, monsieur le vicomte, c'est que le même concert de tous les âges et de toutes les nations, qui a fait survivre ce dogme à tant de vicissitudes politiques, morales, philosophiques et religieuses, l'a fait aussi consister de tout temps dans la cohabitation de nos esprits avec l'intelligence souveraine, et dans l'intimité et la stabilité de notre communication avec l'Etre divin.

Tant il est vrai que ce qui a son principe dans la constitution de l'homme, ne saurait participer aux variations des temps et des coutumes, et que le sceau d'éternité dont le doigt du Créateur a marqué l'espèce humaine doit se retrouver jusque dans la plus extrême confusion de toutes choses !

C'est donc au fond de nous-mêmes et dans la plus radicale détermination de notre âme, qu'il faut chercher l'origine du plaisir que les hommes de tous les siècles et de toutes les contrées ont éprouvé à s'élancer dans le merveilleux et le surnaturel, et à s'enfoncer dans les infinités de la région habitée par les dieux, pour s'y figurer l'accomplissement d'une transformation nécessaire à notre soif de durer.

Jamais on n'eût imaginé rien de semblable à toutes les fictions et à toutes les métamorphoses qui, dans les écrits de l'antiquité, transfigurent les héros en divinités, si l'on n'eût senti le besoin de charmer l'ennui d'une défectibilité dont on ne voyait pas le remède dans la nature; et nous devons convenir qu'ici c'est la vérité qui a enfanté la fable.

Si donc le Christ de Dieu vient nous apprendre que toutes ces idées et tous ces rêves de l'imagination humaine tiennent au plus profond de tous les desseins que l'éternelle Sagesse ait pu concevoir sur les hommes, et qu'ils ne sont que l'impression mal reçue et mal réfléchie de notre destination réelle et du vrai système du Tout-Puissant; quel est l'homme qui ne trouve déjà dans son cœur la première preuve d'un enseignement que tous ses songes semblaient lui prédire.

Qui n'admirera surtout la convenance des ménagements et la douceur des gradations par où Jésus-Christ conduit la grande entreprise de notre élévation à l'éternité de Dieu,

qu'il vient nous prescrire. Il commence même par approuver et par confirmer l'immensité et la hardiesse du désir qui nous brûle de nous faire des remparts contre le pouvoir destructeur du temps, et d'anéantir les limites de notre nature. Il n'attaque que l'erreur qui nous joue dans l'exécution de ce grand mouvement de notre âme, que cette folle illusion qui nous fait regarder tous nos entours et toutes nos vaines possessions comme une extension de notre *être*, et comme un second principe de vie qui élargit le cercle de notre durée et qui double nos ressources contre la destruction. Il nous encourage à courir vers l'infini, en nous révélant que c'est là une passion qui a son principe dans la vérité des plans de Dieu, et que nous sommes nés pour une grandeur égale à notre force d'imaginer et de désirer. Seulement il nous avertit que tous les périssables assemblages auxquels nous nous efforçons laborieusement de nous ajouter et de nous prendre, ne sont pas ce que nous cherchons, et que ce n'est pas tout cet amas de vanité et de fumée que notre cœur nous demande; que nous ne faisons que le surcharger et le suffoquer; qu'en voulant le renforcer et augmenter sa consistance, nous causons son dépérissement et sa ruine; que notre force d'exister ne saurait tirer aucun accroissement de ce qui ne peut s'unir et s'incorporer à notre substance; que rien de ce qui périt ne peut nous donner la stabilité et l'éternité; qu'il n'y a qu'une voie qui nous mène à ce but si glorieux et si vivement poursuivi; que cette voie, c'est le goût pur et sublime de la souveraine vérité, de cette grande lumière qui était avant la fondation des temps, qui remplit tout, qui éclaire tout, *qui se communique à tout homme qui vient au monde*, qui fait couler au travers de nos cœurs et de nos intelligences la splendeur, la paix et la félicité de Dieu; qui nous ente sur son infinité et qui nous insère dans l'immensité et dans l'éternité de sa gloire et de son bonheur.

Ainsi le législateur du christianisme, en nous éclairant profondément sur la véritable origine de nos passions et sur nos méprises dans le choix des objets dont nous nous enveloppons pour nous donner un *être* plus ample et plus solide, nous force, pour ainsi dire, de rentrer dans la modération et dans la douce simplicité de la sobre et innocente nature, d'admirer et d'accueillir avec transport les hautes espérances qu'il apporte au genre humain, de reconnaître que cette fureur de tout avoir, que cette haine de tout joug, que cette tyrannie des puissants, que ces révoltes de la sujétion, que tout ce déplorable tourbillon de passions et de vices qui corrompent tout et qui minent sourdement les fondements des plus florissants empires, n'est, au fond, que la recherche inarticulée et confuse de la force et de l'infinité que l'Evangile vient nous offrir; et il pourvoit par là, avec une sagesse et une profondeur de vues dont aucun législateur n'avait donné l'exemple au monde, au bonheur de tous les états et de tous les gouvernements de l'univers, en ne paraissant s'occuper que de la formation de la société éternelle du *siècle à venir*.

Il sort de ces considérations, puisées au fond de la nature humaine, et dans la racine même de notre constitution, une conclusion déjà plus d'une fois exposée dans cet écrit : savoir, que l'Evangile est l'infiniment parfaite législation, le vrai et unique système de philosophie politique; et que les détracteurs de la doctrine de Jésus-Christ sont aussi mauvais et aussi dangereux spéculateurs en matière d'administration, que faux zélateurs des droits de la raison et de la vérité.

Après cela on doit être fâché que nos *philosophes économistes*, qui remontent si haut, jusqu'à l'origine même de l'homme et des sociétés, pour nous apprendre à cultiver le froment dans nos champs et les navets dans nos jardins, n'aient pas étudié la religion et approfondi le caractère étonnant qui distingue l'Evangile aux yeux même de ceux qui ne le voudraient examiner qu'en politiques. A coup sûr ils s'en seraient mieux trouvés que de leur *loi physique, base des lois sociales*, que de leur *grand ordre, simple, suprême, bienfaisant, éternel, immuable, qui unit le ciel et la terre, le corps et l'âme, la vie physique et la vie sociale, raison primitive et essentielle de toute législation positive et de toutes les institutions morales*. Voyez sur ce sujet un livre intitulé *Analyse et examen du Système des philosophes économistes, par un Solitaire.*

et comme il prépare tout de la manière la plus conforme à la force de notre désir et à la faiblesse de notre caractère?

Il faut saisir ici, monsieur le vicomte, une nuance de notre constitution qui vous expliquera en quoi consiste cette faiblesse qui, dans l'homme, se trouve mêlée à une si prodigieuse énergie. C'est qu'en même temps que nous aspirons par le plus violent effort à rendre notre être indéfectible, nous redoutons invinciblement toute métamorphose brusque et subite, et que nous demandons plutôt à voir l'existence que nous avons déjà, s'accroître et s'affermir, qu'à en contracter une nouvelle. Nous nous sentons une secrète répugnance pour entrer dans une sphère de choses où nous ne retrouverions rien de nos états et de nos modifications actuelles, et nous tenons si fort aux objets, aux relations d'où nous sont venus les idées et le sentiment du bon, du vrai, du parfait, etc., que c'est la pensée d'un changement rapide et total de manière d'exister, qui produit ce je ne sais quoi de lugubre et de terrible qui est en nous la première cause de l'horreur que nous fait éprouver la vue des tombeaux.

Il y a dans ce mot de saint Paul : *Nolumus exspoliari, sed supervestiri*, une vérité, une profondeur, qui n'est sentie que de ceux qui se sont bien étudiés eux-mêmes. Ce trait nous peint selon notre plus intime caractère, et il n'est pas de mourant qui ne le justifie devant tous les spectateurs de ses derniers mouvements, lorsqu'en rendant son dernier soupir, on le voit s'agiter, s'étonner, regarder plus fixement les objets qui sont autour de lui, comme pour s'y prendre en fuyant, et comme pour conserver quelque chose de la vie de la nature.

Les Champs-Elysées des païens sont une idée sortie de la même disposition et du même désir de nous faire une existence future qui ressemble encore en quelque chose à notre destinée actuelle, et qui nous offre les mêmes objets auxquels nous sommes redevables, en cette vie, de nos plus douces et de nos plus agréables sensations. La vraie raison du plaisir que nous ressentons à lire les descriptions que les poëtes nous ont faites de ce séjour enchanté où les hommes justes sont reçus après leur trépas, c'est qu'on y rencontre ses aïeux, ses proches, ses amis, tout ce qu'on avait de précieux au monde, et qu'on semble revoler au sein de la nature : c'est qu'on y retrouve des tableaux de même espèce que ceux d'où nous viennent sur la terre nos plus vraies et nos plus innocentes jouissances : des bocages odoriférants, des gazons toujours renaissants, des ruisseaux d'une onde pure qui arrosent des vallons délicieux (1).

Or Jésus ne fait, pour ainsi dire, que compléter et réaliser ces anciennes idées sur la vie à venir. Lorsqu'il nous parle du *royaume de l'éternité*, il nous laisse le fond de l'impression que nous en avions puisée dans la théologie de l'antiquité ; et il excite en nous tout l'intérêt de la nature, en nous montrant le dernier dénouement de notre destinée dans notre réunion à toute la chaine de nos ancêtres, et dans la possession éminente de tout ce qui fait ici-bas le charme de notre vie. Il rappelle avec force à ses concitoyens que ce Dieu, au nom de qui il leur annonce la *vie éternelle*, s'est dit le *Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob*, après que des siècles s'étaient déjà écoulés depuis la descente de ces patriarches dans leurs tombeaux ; et il leur ajoute que ce qui serait véritablement mort, ne serait pas digne du ressouvenir du Tout-Puissant ; qu'*il ne peut être le Dieu des morts*, mais qu'*il est le Dieu des vivants*, et le Père immortel qui a recueilli et qui béatifie dans son sein glorieux tous les hommes justes qui ont disparu de la face de la terre. C'était prendre les enfants d'Israël par un endroit bien sensible, que de faire intervenir *Abraham* et les autres patriarches dans la peinture du bonheur de la vie future ; et il n'était pas possible d'employer un procédé plus délicat pour leur rendre infiniment précieuses les espérances d'immortalité qu'on leur apportait. Quel philosophe que celui qui a si bien su nous faire de la nécessité de mourir le sujet de notre attente la plus consolante ; qui nous a montré le germe de notre vraie vie et le commencement de notre existence réelle, au fond du tombeau

(1) Il est très-vrai que notre certitude la plus inébranlable d'une immortalité heureuse nous laisse, lorsque nous songeons que nous devons mourir, une impression de tristesse causée par l'idée de nos séparations et de la grande surprise que nous causera notre entrée dans l'éternité. C'est pourtant là encore un de ces préjugés d'imagination dont la moindre attention devrait délivrer ceux qui se piquent d'un peu de philosophie. Nous ne concevons pas qu'on puisse sentir un état de bonheur, si l'on est dépourvu de sensation. Mais remarquez donc : 1° que nos sensations ne nous modifient en bien ou en mal, qu'en tant qu'elles sont des affections et des états de notre âme ; que comme impressions physiques et purement organiques, elles ne sont rien pour nous, parce que, comme telles, elles ne peuvent être ni comparées ni réfléchies ; 2° que nos sens, nos organes et l'existence objective des causes externes auxquelles nous rapportons nos sensations, n'interviennent qu'accidentellement et comme principe purement *occasionnel*, dans l'impression que notre âme éprouve lorsque nous regardons avec nos yeux, que nous prenons avec nos mains, etc. ; 3° que par conséquent cette impression peut subsister en nous sans nos yeux, sans nos mains et sans aucun des objets externes qui nous environnent.

Qui peut douter qu'une simple intelligence ne puisse être affectée comme nous le sommes du sentiment et de la vue des cieux, du soleil, des montagnes et de tout le spectacle de la nature ? Croyez-vous que c'est dans votre œil d'un demi pouce, que réside cette grande image qui vous ravit l'âme, lorsque, du haut de votre belvéder, vous contemplez l'immensité des champs et cette longue chaine de coteaux et de hameaux qui s'enfoncent et qui semblent s'envelopper jusque dans l'azur du firmament.

En un mot, notre destination à vivre éternellement dans la lumière de Dieu étant une fois établie, il est évident que nous ne serons réellement séparés de rien, parce que cette lumière renferme tout, et que ce qui est *explicitement plaisir*, *ordre*, *bonté*, *vérité*, *perfection*, *beauté*, etc., réside essentiellement dans l'Infini.

où nous devons descendre, et qui nous a assigné pour dernier et éternel refuge le sein de ce grand Dieu devant qui tout ce qui dort et se dissout dans la poussière est vivant et où nous nous retrouverons réunis à tout ce que nous chérissons le plus vivement dans la nature ?

Mais lorsque nous voyons le chef et le père de tout le genre humain briser lui-même son tombeau et s'élever jusqu'au plus haut des cieux avec notre corps, nos sens et nos organes, comme le précurseur de tous les sujets de l'empire de l'éternité et comme le répondant de l'ascension générale qui s'accomplira au moment où expirera le dernier homme juste (1) ; que veut-il nous faire entendre ? que nous voilà déjà glorifiés et *divinisés* dans la même chair qui couvre notre

(1) Tout homme qui a un goût pur et délicat de sagesse et de vertu, ressent un plaisir qu'il ne peut définir, en lisant cette dernière fiction du *Télémaque*, où Minerve, reprenant les attributs de sa divinité, quitte son jeune héros, pour remonter dans l'Olympe.

« Télémaque suit Mentor dans les routes sombres d'un petit bois..... Là il aperçoit tout à coup que le visage de son ami prend une nouvelle forme. Les rides de son front s'effacent, comme les ombres disparaissent quand l'aurore de ses doigts de rose ouvre les portes de l'Orient et enflamme tout l'horizon. Ses yeux creux et austères se changent en des yeux bleus d'une couleur céleste.... Des traits nobles et fiers, mêlés de douceur et de grâce, se montrent aux yeux de Télémaque ébloui. Il reconnaît un visage de femme, avec un teint plus uni qu'une fleur tendre et nouvellement éclose au soleil. On y voit la blancheur du lys mêlée de roses naissantes. Sur ce visage fleurit une éternelle jeunesse, avec une majesté simple et négligée. Une odeur d'ambroisie se répand de ses cheveux flottants. Ses habits éclatent comme les vives couleurs dont le soleil, en se levant, peint les sombres voûtes du ciel et les nuages qu'il vient dorer. Cette divinité ne touche pas du pied à terre ; elle coule légèrement dans l'air, comme un oiseau le fend de ses ailes : elle tient de sa puissante main une lance brillante, capable de faire trembler les villes et les nations les plus guerrières...... Sa voix douce et modérée, mais forte et insinuante, toutes ses paroles sont des traits de feu qui percent le cœur de Télémaque, et qui lui font ressentir je ne sais quelle douleur délicieuse... O déesse ! dit il, c'est donc vous-même... La voix lui manque... La divinité présente l'accablait, et il était comme un homme qui, dans son songe, est oppressé jusqu'à perdre la respiration, et qui, par l'agitation pénible de ses lèvres, ne peut former aucune voix.

« Enfin Minerve prononça ces paroles : « Fils d'Ulysse, écoutez moi pour la dernière fois... Je vous ai montré par des expériences sensibles les vraies et les fausses maximes par lesquelles on peut régner... Fuyez la mollesse, le faste, la profusion... Que vos vertus et vos bonnes actions soient les ornements de votre personne et de votre palais.... et que le monde apprenne de vous en quoi consiste le vrai bonheur... Craignez les dieux, ô Télémaque ! Cette crainte est le plus grand trésor du cœur de l'homme : avec elle vous viendront la sagesse et la justice, la paix, la joie, les purs plaisirs, la vraie liberté, la douce abondance et la gloire sans tache .... Je vous quitte, ô fils d'Ulysse ! mais ma sagesse ne vous quittera point... » A peine la déesse eut achevé ce discours, qu'elle s'éleva dans les airs et s'enveloppa dans un nuage d'or et d'azur, où elle disparut .. Télémaque soupirant, étonné et hors de lui-même, se prosterna à terre, levant les mains au ciel... »

Il se présente ici une réflexion très-naturelle : c'est que toute la suite de ce tableau ne diffère qu'en quelques circonstances bien accidentelles, de ce que l'Évangile nous raconte de *Jésus-Christ*, de ses préceptes, et de son ascension à la droite de Dieu, après avoir rempli sur la terre sa fonction d'instituteur du genre humain. Cependant on peut dire qu'en cet endroit, comme dans tous les autres, l'auteur du *Télémaque* garde parfaitement le costume de l'antiquité, et que cette description pourrait s'enchâsser dans l'*Odyssée d'Homère*, sans faire sortir cet écrivain de son siècle ni des idées de son temps.

D'où il suit que si la cause du plaisir que nous goûtons à lire ce que l'*Odyssée* et le *Télémaque* nous disent de Minerve, de sa sortie de la tête de Jupiter, de son apparition sur la terre sous une forme humaine pour instruire les hommes et les rendre bons et heureux, est renfermée dans le fond de notre constitution et tient intimement à notre nature, l'Evangile, qui nous apprend que la sagesse du Très-Haut est venue des célestes splendeurs nous éclairer sous les traits de notre ressemblance et nous imprimer le caractère de l'infinité divine, doit nous plaire avant même de nous avoir produit les preuves de sa vérité. Il est parfaitement naturel que notre désir de voir notre existence au niveau du *divin* nous porte à nous figurer l'*être divin* descendu jusqu'à nous et assimilé à notre espèce. Mais il n'est pas du tout naturel de trouver *absurde* dans le christianisme ce qu'on trouve *beau* dans les fictions des poëtes, car l'*absurde* n'est jamais *beau*. L'*absurde* dissonne avec notre nature et nos idées. Le *beau* est essentiellement harmonique avec notre *être*. Donc notre *sens intime* est la première preuve de la *beauté* de l'Évangile et la plus forte conjecture de sa vérité. Tout philosophe qui pense profondément doit donc regarder toutes les idées de la mythologie comme l'expression confuse de la demande que la nature humaine faisait au ciel de l'incarnation du Verbe, et comme les antiques et grossiers hiéroglyphes du grand mystère qui s'est accompli en *Jésus-Christ* dans *la plénitude des temps*.

L'*Odyssée* et le *Télémaque* doivent être renvoyés dans la classe des productions de mauvais goût par quiconque regarde comme un tissu d'absurdités ce que les évangélistes nous apprennent de l'incarnation du Verbe, de toute la suite du ministère du *Christ*, de son ascension au ciel, de sa promesse de nous faire partager la gloire et la perpétuité de son règne ; parce qu'aux yeux d'un tel homme, l'*Odyssée* et le *Télémaque* choquent nécessairement toutes les règles ; parce que, s'il est permis aux poëtes de sortir quelquefois des bornes de la nature, on ne leur passe jamais de se jeter dans l'absurde, parce qu'ils ne doivent jamais choquer la raison ; parce que l'impossible et le contradictoire ne plaisent nulle part, et que l'action épique ne doit pas être merveilleuse aux dépens du sens commun ; parce qu'enfin *Mentor*, dans l'*Odyssée* et le *Télémaque*, et *Jésus-Christ* dans les livres évangéliques, sont deux personnages parfaitement parallèles ; et que si la résidence réelle du *Verbe* du Très-Haut dans la personne du *Christ* était une idée forcée et extravagante, celle de faire descendre *Minerve* de l'Olympe sous la figure de *Mentor*, pour conduire un jeune héros à travers les périls et les naufrages, et pour lui enseigner la sagesse, ne pourrait être ni moins outrée ni moins grimaçante.

Vous me direz peut-être que les fictions des poëtes ne choquent personne, parce qu'on nous les donne pour des fictions ; que l'impression serait tout autre si l'on voulait nous les faire recevoir comme des vérités. Je vous réponds qu'une fiction ne vous plaît et ne vous intéresse, qu'elle ne vous paraît *belle et attachante* qu'autant qu'elle est telle qu'en y réfléchissant, vous regrettez qu'elle ne soit pas la vérité. Toute *beauté* en fiction est l'ombre d'une *réalité* désirable.

corps et dans le même sang qui coule dans nos veines; que notre passage dans l'éternité n'est que notre réunion à la plus auguste et à la plus chère partie de nous-mêmes, et notre retour au sein de notre vraie parenté; que rien de nous ne peut périr, qu'éternellement nos yeux et tous nos sens nous demeureront et serviront à notre bonheur; que nous marcherons, que nous regarderons, que nous parlerons, que nous presserons encore contre notre cœur nos fidèles amis et nos tendres enfants et que nous ne perdrons, de toutes les jouissances de la nature et du sentiment, que ce qu'elles ont ici-bas de turbulent et d'imparfait....... Qui pourrait imaginer une manière de présenter à l'homme le caractère de sa future et éternelle destinée, plus amicale, plus tendre, plus correspondante au vœu des bons cœurs, plus conforme même aux plus impérieux préjugés de notre sensibilité? Et cette parole

Le mensonge, comme tel, ne peut jamais nous affecter agréablement; il ne prend à nos yeux un caractère aimable, qu'autant que nous lui prêtons, pour ainsi dire, de la substance, et que nous oublions qu'il est mensonge. Savez-vous, sage lecteur, quelle est la raison cachée qui vous fait ressentir, à la lecture du *Télémaque*, une satisfaction bien plus profonde, plus vive, plus soutenue, enfin d'une toute autre espèce que celle que vous goûtez à lire le poème d'*Homère?* C'est que la fable de *Fénélon* renferme une solidité et une pureté d'idées qui est plus voisine de la haute sagesse de l'Évangile, et que par-là elle est plus semblable à la vérité.

Un homme bien connu par la profondeur de son esprit, l'étendue de son savoir, et par l'incorruptibilité de ses principes et de ses mœurs, disait, il y a peu de temps, dans une société: « Je crois, comme tout le monde, que l'*Odyssée* est un grand chef-d'œuvre. Mais d'où vient que le plaisir que j'éprouve en lisant ce poëme ne va, pour ainsi dire, qu'à la surface de mon âme, tandis que je trouve dans le *Télémaque* une abondance de choses, un fonds inépuisable de vérités, une magnificence d'idées pleines de substance et de grandeur, qui rassasient toutes mes puissances, et où ma raison et mon cœur jouissent encore plus que mon imagination? » Il y avait là des *philosophes* qui trouvaient cela *fort singulier;* et personne ne s'avisa de chercher le principe de cette disparité de sensation. Il se trouvait aussi dans cette compagnie un homme d'un sens droit, qui ne se piqua jamais d'être *philosophe*, et qui dit à l'oreille de celui qui venait de proposer cette question: « Monsieur, si vous n'étiez qu'*Homme de lettres*, vous n'auriez pas tout ce qu'il faut pour saisir la nuance qui distingue les deux poëmes dont vous venez de parler. Mais vous êtes encore *homme de bien;* qualité aussi essentielle que la première, pour être *homme de goût*. Voilà ce qui vous met au niveau de la haute philosophie du chantre de Télémaque. Il n'est donné d'y atteindre qu'à celui qui joint à la sûreté d'un jugement sain et au don d'une belle imagination, un sentiment vif de la vérité, une probité délicate et ce goût pur et sublime de la vertu, qui n'est bien connu que de ceux dont la religion a formé le cœur. Enfin c'est que vous êtes *homme d'esprit, honnête homme et chrétien;* et que par là vous lisez ce divin poëme avec les yeux et le cœur même de l'excellent homme qui l'a écrit. »

La dernière conclusion de toutes ces réflexions, mon cher lecteur, c'est qu'il est contre la nature de l'homme de lutter contre la vérité de la foi, et que la haine du christianisme est une véritable dégénération.

du *Christ* qu'on ne peut trop se rappeler, *Ego vivo et vos vivetis*, n'est-elle pas la réponse forte et distincte que le ciel fait à toutes les demandes de la terre et l'expression décisive de notre avénement à l'indéfectibilité divine?

Une remarque qui n'a pu échapper à aucun de ceux qui ont quelque usage des divines Écritures, c'est que *Fénélon*, qui nous décrit d'une manière si neuve et si supérieure à toutes les idées des anciens poëtes, les délices dont les amis des dieux sont enivrés dans les Champs-Élysées, emprunte de *Jésus-Christ* et de nos livres sacrés ce que ces tableaux ont de plus attachant, de plus énergique et de plus riche.

Jésus-Christ nous dit que la tristesse attachée à la mortalité de l'homme juste n'aura qu'un temps; qu'elle sera changée en une joie qu'aucun événement et qu'aucune créature ne pourront plus lui ravir.

Tristitia vestra vertetur in gaudium... Nunc quidem tristitiam habetis... Sed iterum videbo vos, et gaudebit cor vestrum, et gaudium vestrum nemo tollet a vobis.

Et saint Jean, dans le livre de l'Apocalypse, nous annonce que la main du Très-Haut essuiera les larmes de ceux qui sont venus de la tribulation; qu'alors on ne connaîtra plus la misère, on ne verra plus couler de pleurs, on n'entendra plus de soupirs. *Absterget Dominus omnem lacrymam ab oculis eorum.... Nec erit amplius luctus, neque clamor, neque ullus dolor.... quia priora transierunt.*

Voici comment *Fénélon* embellit ces idées du coloris épique:

« Là jamais on ne ressentit les ardeurs de « la canicule; là jamais les noirs aquilons « n'osèrent souffler ni faire sentir les ri- « gueurs de l'hiver, ni la guerre altérée de « sang, ni la cruelle envie, qui mord d'une « dent venimeuse et qui porte des vipères « entortillées dans son sein et autour de ses « bras; ni les jalousies, ni les défiances, ni « la crainte, ni les vains désirs, n'appro- « chent de cet heureux séjour de la paix..... « Tous les maux s'enfuient loin de ces lieux « tranquilles: la mort, la maladie, la pau- « vreté, la douleur, les regrets, les remords, « les divisions, les dégoûts, les dépits n'y « peuvent avoir aucune entrée.... »

Mais c'est surtout dans l'endroit où le poëte nous introduit, pour ainsi dire, jusqu'au fond du sanctuaire de la félicité souveraine, qu'il se montre plein de toutes les idées, de tout l'esprit et de toute la substance de la religion. Je mêlerai dans ses descriptions les textes sacrés qui s'y rapportent, pour vous faire apercevoir, M. le vicomte, les sources auxquelles le *Télémaque* est redevable de ses plus frappantes beautés (1), et pour vous convaincre de plus en plus que si le cœur se trouve bien de s'arrêter à des fictions si belles et si analogues au besoin qu'il a de se figurer un état parfait, la foi nous apporte de bien intéressantes promesses.

(1) Ceci fera une bonne confirmation de ce que nous avons dit dans les *Pensées sur la philosophie de l'Incrédulité*, p. 325 et suiv.

Là le jour ne finit point, et la nuit avec ses sombres voiles y est inconnue. Nox ultra non erit, quoniam Dominus illuminabit illos. *Une lumière pure et douce se répand autour du corps de ces hommes justes, et les environne comme d'un vêtement.* Fulgebunt justi, et tanquam scintillæ in arundineto discurrent. *Cette lumière n'est pas semblable à la lumière sombre qui éclaire les yeux des misérables mortels, et qui n'est que ténèbres; c'est plutôt une gloire céleste qu'une lumière.* Civitas non eget sole neque luna, ut luceant in ea: nam claritas Dei illuminavit eam... et ambulabunt gentes in lumine ejus. *Elle porte dans le fond de l'âme je ne sais quelle sérénité. C'est d'elle seule que les hommes bienheureux sont nourris; elle sort d'eux et elle y rentre; elle les pénètre et s'incorpore à eux, comme les aliments s'incorporent à nous.* Gloria Domini colliget te, et implebit splendoribus animam tuam. *Ils la voient, ils la sentent, ils la respirent; elle fait naître en eux une source intarissable de paix et de joie: ils sont plongés dans cet abîme de délices, comme les poissons dans la mer.* Torrente voluptatis tuæ potabis eos; quoniam apud te est fons vitæ, et in lumine tuo videbimus lumen. *Ils ne veulent plus rien; ils ont tout sans rien avoir; car le goût de lumière pure apaise la faim de leur cœur. Tous leurs désirs sont rassasiés, et leur plénitude les élève au-dessus de tout ce que les hommes vides et affamés cherchent sur la terre.* Non esurient neque sitient amplius... quoniam Agnus reget illos, et deducet eos ad vitæ fontes aquarum... *Une jeunesse éternelle, une félicité sans fin, une gloire toute divine est peinte sur leur visage. Mais leur joie n'a rien de folâtre ni d'indécent; c'est une joie douce, noble, pleine de majesté.* Lætitia sempiterna super caput eorum; gaudium et lætitiam obtinebunt. *C'est un goût sublime de la vérité et de la vertu qui les transporte; ils sont sans interruption, à chaque moment, dans le même saisissement de cœur où est une mère qui revoit son cher fils qu'elle avait cru mort.* Tunc videbis, et afflues, et miraberis, et dilatabitur cor tuum. *Ils s'entretiennent ensemble de ce qu'ils voient et de ce qu'ils goûtent... Ils repassent avec plaisir ces tristes, mais courtes années, où ils ont eu besoin de combattre contre eux-mêmes et contre le torrent des hommes corrompus, pour devenir bons; ils admirent le secours des dieux qui les ont conduits comme par la main au milieu de tant de périls.* Sapientia reddidit justis mercedem laborum suorum, et deduxit eos in via mirabili... Transtulit illos per mare Rubrum, et transvexit illos per aquam nimiam... Ideo justi decantaverunt: Domine, nomen sanctum tuum, et victricem manum tuam laudaverunt pariter. *Je ne sais quoi de divin coule sans cesse au travers de leurs cœurs, comme un torrent de la divinité qui s'unit à eux.* Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ... In æternum exultabunt et habitabis in eis... *Ils chantent les louanges des dieux, et ils ne font tous ensemble qu'une seule voix, une seule pensée, un seul cœur.* Gaudium et lætitia invenietur in ea, gratiarum actio, et vox laudis.

Enfin, M. le vicomte, tout ce que les poëtes ont imaginé et tout ce que les écrivains sacrés nous ont enseigné touchant l'état fixe du genre humain dans la vie future, Jésus-Christ, qui seul était né dans le secret de Dieu, l'explique et le rassemble dans la simplicité toute divine d'un discours dont tout ce que nous venons de rapporter n'est qu'un faible développement: *Pater, rogo ut omnes unum sint, sicut tu in me, et ego in te, ut et ipsi unum sint... Et ego claritatem quam dedisti mihi dedi eis... ut ubi sum ego, et illi sint mecum, ut videant claritatem meam quam dedisti mihi ante constitutionem mundi... Et dilectio qua dilexisti me in ipsis sit et ego in ipsis.* Le cœur ne tient pas à de telles images; et il ne faut point espérer que ceux qui s'opiniâtrent à méconnaître l'excellence et la beauté d'une pareille philosophie, reviennent jamais, par quelque voie que ce soit, à la connaissance de la vérité et à l'amour de la sagesse.

CHAPITRE XXIX.

Autres considérations sur la nature de l'homme et sur la manière dont l'incarnation du Verbe y correspond.

Les spectacles les plus familiers et les plus communs conduisent à de profondes réflexions, lorsqu'on les médite dans le calme d'une raison recueillie et exercée à analyser les objets de ses idées.

Me promenant seul un jour dans l'une des grandes avenues du Bois de Boulogne, je m'arrêtai à examiner un pauvre accablé d'infirmités, qui implorait la bienfaisance de ceux qui venaient respirer l'air pur de ces lieux délicieux. On ne voyait de tous les côtés que des chars dorés, d'où l'insouciante opulence tâchait de prendre quelque plaisir en regardant la variété des jeux et des mouvements qui animaient cette vaste et magnifique solitude. J'observais que ce pauvre ne s'arrêtait qu'avec une sorte de tremblement devant les divinités de toutes couleurs et de tout sexe que renfermaient ces temples mobiles. Son regard avait je ne sais quoi d'*adorateur* qui exprimait plutôt la crainte que l'espoir, et il se tenait toujours à une assez grande distance de ces favoris imposants de la prospérité. Il n'insistait plus un seul instant, dès qu'il avait entendu prononcer d'un ton distrait et négligé ce mot décisif: *Allez, allez, mon ami*; et l'humble infortuné se retirait en poussant un profond gémissement.

Mais aussitôt qu'il rencontrait un passant d'un costume commun et marchant comme lui avec ses deux pieds, on voyait la confiance reluire dans ses yeux et dans son attitude. Il lui exposait en détail ses besoins, comme à un ami compatissant; un premier refus n'anéantissait pas son espérance; il insistait en marchant à côté de lui; il ne pouvait enfin se résoudre à se départir de son attente; et l'on jugeait facilement que tant de persévérance venait de l'expérience qu'il

avait faite de la bonté et de la sensibilité des conditions médiocres. C'est en effet dans cette classe que l'indigence a coutume de trouver sa plus sûre et sa plus ordinaire ressource.

En faisant cette remarque, je me sentis porté à l'approfondir. Je crus y entrevoir quelque chose d'analogue à mes pensées sur le rapport de la nature humaine et de l'incarnation du Verbe. Je m'enfonçai aussitôt dans un sentier solitaire, où je fis la méditation dont je vais vous rendre compte.

1° C'est une expérience, disais-je en moi-même, dont on peut partir comme d'un principe incontestable, que la vue de la *dissemblance* détourne l'idée de *bonté*. Voilà la raison générale du peu d'espoir que la grandeur inspire aux misérables.

2° Nous nous efforçons naturellement de trouver *bons*, c'est-à-dire conformes à notre vœu d'*exister* et de nous *augmenter*, les êtres que nous sentons *agir* sur nous et dont nous nous trouvons dépendants.

3° Cet effort de découvrir la *bonté* dans ce qui influe sur nous est en raison directe de l'idée que nous avons de sa *force* ou de l'étendue et de l'irréfragabilité de notre dépendance.

4° Donc il est dans notre nature de tendre à nous coordonner et à nous *assimiler* tout ce que nous nous représentons sous l'idée de *puissance*.

5° La dépendance où nous sommes de l'Etre infini est, de toutes celles que l'on peut concevoir, la plus absolue, la plus nécessaire, la plus intime et la plus universelle; et la pensée de cette première *puissance* se confond avec celle de la plus grande *force* qui réside et qui se déploie dans les immensités des cieux et des mondes.

6° Donc Dieu est, de tous les êtres qui influent sur notre existence, celui que nous avons le plus vif intérêt de coordonner à notre nature, et dont la pensée excite le plus notre effort de nous *assimiler* ce qui nous tient sous sa dépendance (1).

Voilà, M. le vicomte, le canevas de ma méditation. Je vais maintenant vous exposer le tissu dont je l'ai rempli dans le silence de ma promenade.

Ce pauvre, me disais-je, qui s'humilie si souvent en vain devant d'autres hommes, ne se doute pas qu'il me sert à confirmer une vérité profonde; et il imagine encore moins que ce que son état lui fait éprouver d'amer est l'effet d'une loi générale de notre nature, qui veut que nous soyons désagréablement affectés de la vue de *dissemblance* comme d'un signal d'*incompatibilité* avec nous, et de l'invraisemblance que, de ce côté-là, nous trouvions où appuyer notre incertaine et vacillante existence.

Lorsque cet infortuné se présente sous un maintien si timide devant un char pompeux ou devant un portique superbe, voici le jugement qui se prononce sourdement au fond de son âme : *Il y a trop loin de tant de magnificence à ma bassesse, pour que de telles extrémités communiquent l'une à l'autre.* Et ce qui le touche et le console dans un grand qui descend jusqu'à lui, qui lui parle, qui se montre humain, sensible et libéral, c'est l'idée que cette conduite lui donne d'une grande *force* qui se modifie sur son *néant;* c'est la vue d'une *dissemblance* détruite, et d'une sorte de divinité qui s'*incarne*, pour ainsi dire, dans sa petitesse et dans sa misère.

Il est aisé de faire à toute l'espèce humaine l'application de ce qui se passe dans l'âme du pauvre. D'où vient la force du désir qu'ont tous les hommes d'être gouvernés par des maîtres qui soient bons? de l'idée de la *force* qui réside dans les rois, et du sentiment du besoin que nous avons que ce qui est *fort* nous soutienne. Et pourquoi la facilité de l'accès, l'affabilité, la douce et familière sensibilité, sont-elles des vertus si appréciées et si chéries dans les princes? c'est que ces qualités touchantes adoucissent une grande dissemblance, qu'elles diminuent la distance que les trônes mettent entre ceux qui y sont assis et ceux qui vivent dans la sujétion; c'est qu'elles rétablissent les traits de l'*humanité*, effacés par l'éclat du diadème, et qu'elles rendent *espérable*, si vous me permettez ce mot, l'accomplissement de notre vœu pour rendre *semblable* à nous ce qui possède la *force*, et pour en faire le rempart de notre défectibilité.

Ce que nous ne regarderions précisément que comme plus *fort* que nous, et sans nul rapport à notre besoin d'être soutenus, ne pourrait jamais être l'objet que d'une idée importune. Au lieu de nous distraire du sentiment amer de notre fragilité, il ne ferait, en se montrant devant nous, qu'irriter notre effort d'exister avec énergie, et dilater à nos yeux notre capacité de souffrir et d'être malheureux.

De là vient que, moins l'exercice de la bonté et la dispensation des bienfaits sont solennels et éclatants dans les souverains, plus nous sommes attendris et heureux du bien qu'ils nous font. La pompe et l'appareil des services qu'on nous rend y mêlent toujours une amertume qui en diminue le prix, en nous laissant un sentiment trop distinct de notre *infériorité*. Nous avons plus besoin d'*aimer* que d'*admirer*. L'*amour* s'identifie à son objet; l'*admiration* craint, pour ainsi dire, de fixer le sien de trop près. Lorsque nous voyons les nuages distiller sur nos champs une pluie douce, uniforme et paisible, nous bénissons, dans l'Etre souverain

(1) Je conviens avec tout le monde que lorsqu'on a l'esprit préoccupé d'une idée, tout ce qu'on voit en prend la forme et qu'on est porté à tout faire servir au soutien de ses opinions personnelles. Mais c'est au lecteur, qui est libre de toute prévention à juger si la mienne me fait sortir de la nature, et à m'arrêter au point où mes inductions commencent à être outrées. Je me suis partout défié de l'illusion où nous jette l'intérêt de faire valoir un système qu'on a conçu, et je me suis mis constamment à la place des lecteurs même difficiles; ce qui prouve au moins que si j'étais dupe de mes idées, ce n'est pas faute de sincérité ni de précautions pour rester dans les limites de la raison et de la sobriété.

qui donne la fertilité à la terre, un Père qui se communique à ses enfants sous la forme de tous les dons qu'il leur fait, et nous répandons des larmes de tendresse et de reconnaissance. Mais les eaux dont le ciel arrose nos campagnes à travers le feu des éclairs et le fracas du tonnerre, portent au fond de nos cœurs une impression de terreur qui y étouffe tout ce que nous sentions de filial et de tendre, et nous ne nous trouvons plus affectés que du triste sentiment de notre extrême dépendance et du pouvoir de tous les éléments pour nous détruire.

Nous voulons donc essentiellement que ce qui est *fort* nous cache en quelque sorte sa *supériorité*, et nous y cherchons une *bonté* qui vienne se déployer dans notre sphère, qui nous annonce quelque chose de semblable à ce cœur que nous sentons se mouvoir en nous-mêmes, et qui nous paraisse procéder des mêmes sentiments dont nous sommes animés à la vue de nos amis ou de nos enfants.

Un Louis IX, assis au pied d'un chêne, recevant les larmes et les plaintes du pauvre et de l'orphelin, et rendant sur un trône de feuillage la justice aux plus obscurs citoyens; un Louis XV, mêlant ses pleurs au sang des victimes qui jonchaient les champs de Fontenoi; un Louis XVI qui marche à Cherbourg au milieu d'un peuple innombrable qu'il appelle ses *enfants*, qui se livre à toute l'effusion d'une âme paternelle et sensible, qui admet avec bonté les derniers de ses sujets à presser leurs lèvres sur ses mains royales, et qui approuve jusqu'aux naïves familiarités qui échappent à l'ivresse de la sensibilité qu'il inspire : voilà des situations qui ont des droits bien plus forts sur notre cœur et sur notre amour, que le tableau de ces conquérants *devant qui toute la terre se tut*, que la mémoire même de ce grand monarque de la France, que l'Europe a craint et admiré, qui tenait dans sa main invincible la destinée des autres puissances, et qui a laissé une si majestueuse et si ineffaçable empreinte de son sublime caractère sur les somptueux édifices dont il a décoré la capitale de son empire.

D'où vient en nous cette manière de juger et de sentir? je vous l'ai dit, monsieur le vicomte : de notre effort pour nous *assimiler* et pour nous *unir* ce qui est *fort*; de notre désir naturel de faire passer notre caractère et notre forme dans ce qui a une grande action sur nous; enfin de notre tendance à rendre humain et à amener à côté de nous ce qui a le pouvoir de modifier notre existence, de la diminuer ou de l'agrandir.

Venons maintenant au développement de la conséquence décisive que j'ai voulu vous faire tirer de toutes ces considérations.

La pensée de Dieu réveille directement l'idée d'une *force infinie*. Que fait l'homme affecté d'une si austère impression? Il est étonné, il se prosterne, il se trouble, il a peur; mais il n'*aimera* jamais, si rien ne vient tempérer dans son âme la sévérité de l'image dont elle se sent accablée. Cette invisibilité même d'une cause suprême qui remplit tout, qui préside et qui survit à tout; la seule idée qu'elle est dans un rang unique, que rien ne lui est semblable dans l'univers, qu'elle ne pense ni n'agit comme l'homme, tout ce mystérieux et impénétrable appareil contriste bien plus qu'il ne rassure notre vœu d'*exister* et de nous *unir* à ce qui subsiste plus solidement que nous; parce que rien jusqu'ici ne rend cette communication probable; qu'au contraire tout détourne la possibilité de coordonner à notre défaillante nature un Etre que sa *transcendance* essentielle sépare si fort de tout ce qui n'est qu'humain (1).

Mais cette première impression ne peut longtemps persévérer seule dans l'esprit de l'homme. Plus même elle est représentative d'une grande *force*, plus elle excite l'intérêt de la rendre *enharmonique* avec notre *être*, et de nous peindre le Dieu qui nous a faits, et de qui nous dépendons si étroitement, sous les traits d'une puissance qui est aussi *bonne* qu'elle est *forte*. Car l'idée du *bon* n'est autre en nous que celle d'une *force* considérée du côté de sa *connaturalité* avec notre constitution, et par son aptitude à s'ajouter à nous pour nous prêter son énergie et sa consistance.

C'est pourquoi les hommes religieux se sont toujours efforcés de rapprocher d'eux la Divinité, de lui trouver quelque chose de ce que nous sommes, de modifier ses attributs de je ne sais quoi d'*humain* qui rendît plus vraisemblable sa communication avec nous Le spectacle de la nature n'a été de tout temps si efficace pour nous élever à la contemplation et à l'amour de son auteur, que parce que nous y voyons la *force* souveraine employée à soutenir et à augmenter celle de l'homme, et que nous nous y trouvons si abondamment et si *amicalement* servis, que nous croyons sentir la Divinité tout près de nous et se découvrant à nous sous autant de symboles sensibles que nous rencontrons de ressources et de richesses préparées pour les besoins de tout ce qui respire.

Remarquez, monsieur le vicomte, que plus nous voulons nous pénétrer de la *bonté* de Dieu, plus son image s'*humanise*, si l'on peut le dire, dans notre pensée; et qu'à mesure que nous nous sentons touchés de la nécessité de nous le rendre favorable, nous lui attribuons, sans nous en apercevoir, un caractère, des dispositions et des émotions de l'es-

(1) Faites bien attention, mon cher lecteur, que nous prenons ici le mouvement du cœur de l'homme dans sa première révolution et antécédemment à la certitude que la réflexion lui fait acquérir ensuite, qu'en Dieu la *bonté* est égale à la *puissance*. Car après la découverte faite de la vraie paternité de l'Etre infini l'idée de sa *force* produit en nous un tout autre effet; et tout l'appareil de sa majesté et de sa puissance nous ravit et nous plaît alors, comme nous aimons à retrouver sur son trône et au milieu de toute sa splendeur, un roi qui a fait ses preuves d'*humanité* et de sensibilité dans le sein de la nature, de ses amis et de ses peuples.

pèce de celles qui mettent la *bonté* en action dans les hommes; que lorsqu'affligés par les contre-temps, nous cherchons à nous consoler sous ses yeux, nous croyons le voir s'attendrir sur notre sort et se pénétrer de notre peine. Enfin, si vous suivez l'homme juste dans l'accomplissement des devoirs religieux, vous le verrez employer, pour s'attirer les regards et la protection de la Divinité, les mêmes moyens dont se sert un pauvre pour toucher le riche qu'il implore; c'est la même attitude, ce sont les mêmes soupirs, les mêmes mouvements et les mêmes larmes. Il lui semble qu'il est prosterné devant un Père qui a, comme lui, des yeux, un cœur et des entrailles.

Et c'est ce désir inné et profond de rencontrer notre nature et notre sensibilité dans ce que nous adorons, qui a fait de l'*incarnation* des puissances célestes un dogme commun à toutes les religions de la terre. La longue attente d'un Messie chez les Juifs ne leur était si précieuse, que parce que la promesse qui leur en avait été faite par leurs prophètes, favorisait un désir plus ancien que l'établissement de tout ministère prophétique, et qu'elle répondait au souhait unanime de toutes les nations de l'univers. Les simulacres mêmes de la gentilité étaient une attestation frappante de cette concorde de tout le genre humain pour attendre ou pour se figurer la Divinité unie à la nature humaine; et lorsque Jacob, qui a prédit l'*Incarnation* si longtemps avant qu'elle ne s'accomplît, nous dit que le Messie promis aux enfants d'Abraham est aussi l'*attente des peuples idolâtres*, ET IPSE ERIT EXPECTATIO GENTIUM, il nous fait entendre bien distinctement que le judaïsme et le paganisme tendaient radicalement au même but; que la venue de Jésus-Christ se trouvait prédite et figurée de part et d'autre; que le Juif n'était au-dessus du gentil que par l'avantage d'avoir reçu du ciel des idées plus articulées et plus pures sur les plans de la divine sagesse; et qu'enfin les plus extrêmes écarts de l'idolâtrie publiaient le besoin que l'homme ressent d'un Dieu qui lui soit *semblable*.

Pesez bien encore, M. le vicomte, un mot de l'Evangile. Ce trait énergique dont il nous décrit le dessein de l'incarnation et le caractère du *Christ : Salutare tuum, Domine, parasti ante faciem omnium populorum;* LUMEN AD REVELATIONEM GENTIUM, *et gloriam plebis tuæ Israel;* ce mot, dis-je, ne vous annonce-t-il pas que l'accomplissement de ce grand mystère doit révéler distinctement aux idolâtres un secret qu'ils ont déjà soupçonné dans leurs ténèbres, et que l'apparition d'un *Dieu-Homme* sur la terre couronne dans le *gentil* et dans l'*Israélite* un effort et des désirs qui ont originairement le même objet?

Ainsi, c'est du fond de la nature humaine que l'*Incarnation* a passé, sous mille travestissements divers, dans tous les cultes du monde; et toutes les religions d'institution ne se sont accordées à présenter aux hommes des dieux revêtus de leur ressemblance, que parce que notre désir de voir le Dieu véritable s'incorporer à nous fait partie de la religion naturelle, et que ce désir était dans le cœur de la première créature qui adora son Auteur. Si *Jésus-Christ* n'a pas trouvé tous les hommes préparés à le recevoir, on ne peut en accuser que leur extrême dégénération. Car la religion de la nature et celle du christianisme ne sont qu'un même corps et une même suite de choses. Celle-ci ne fait que nous montrer à découvert ce que l'autre cherchait dans la confusion de ses idées; et tout conspire à nous convaincre que la vraie raison pour laquelle nous avons vu de nos jours tant de philosophes entreprendre d'établir un système de religion naturelle sur les ruines de la révélation, c'est qu'ils étaient au fond les ennemis de toute religion, et que leur renoncement à *Jésus-Christ* n'était que l'extension de la haine qu'ils portaient déjà à l'enseignement de la nature et de la conscience (1).

(1) On peut néanmoins leur démontrer par leurs propres écrits, qu'ils ont eux-mêmes attesté, sans y penser, la vérité de cet effort naturel du cœur humain pour *s'assimiler* la Divinité. Car on ne trouve nulle part l'Être infini plus *humanisé* que dans les livres qu'on appelle *philosophiques*. Non-seulement ils écartent partout ce que l'essence divine a de mystérieux, de profond et de terrible, pour rapporter toutes ses perfections à la *bonté*, comme au seul caractère qui soit analogue à notre capacité de le connaître et à notre intérêt de l'adorer et de l'aimer, mais ils prennent tellement dans le cœur humain les traits dont ils composent son image, qu'ils parlent de Dieu à peu près comme ils parlent de *Trajan* et de *Titus*, et que peu s'en faut qu'ils n'aient dit *l'humanité de Dieu*. La meilleure raison qu'ils nous donnent de leur horreur pour la *peine éternelle*, c'est que Dieu doit être *bon* de la même bonté qui nous rend insupportable la vue de notre semblable malheureux et souffrant; c'est-à-dire, qu'ils le veulent *bon* d'une bonté qui soit une sensation.

M. de Voltaire, dans un conte intitulé *Jenni*, fait dire à un docteur qui veut convaincre un athée : *Avouons qu'il est un Être suprême, nécessaire, incompréhensible, qui nous a faits*. Et aussitôt l'athée détourne l'idée de toutes ces divines profondeurs, pour s'arrêter à des réflexions toutes familières et toutes humaines. *Et où est-il cet Être? S'il y en a un, pourquoi se cache-t-il? Quelqu'un l'a-t-il jamais vu? Doit-on se cacher quand on fait du bien?* Questions invraisemblables, objections hors de nature, qui ne doivent venir à la pensée de personne, s'il n'est pas dans le caractère de l'homme d'aspirer à *voir* la puissance qu'on veut qu'il adore, et que l'écrivain ne pouvait mettre dans la bouche d'un philosophe qui argumente contre l'existence de Dieu, qu'en supposant que ces idées s'offrent d'elles-mêmes à l'esprit de tout homme qui pense à l'Être infini.

L'auteur des *Incas* met ce langage dans la bouche de Las-Casas, parlant à un cacique indien : *Le Dieu des Espagnols n'est point votre ennemi, il est le Dieu de la nature entière, et nous sommes tous ses enfants*. Et le Cacique répond : *Ah! s'il est vrai, nous cherchons un Dieu qui nous aime... Fais-le nous connaître... Ecoute : ton Dieu ne se fait-il jamais voir aux hommes? — Ils l'ont vu*, dit Las-Casas; *il a même daigné habiter parmi eux. — Sous quels traits? Sous les traits d'un homme. Achève : n'es-tu point toi-même ce Dieu qui vient nous consoler?... Si tu l'es... parle... nous allons t'adorer...*

M. Marmontel voulait assurément prêter à ce cacique un discours naturel, simple, et digne de la naïveté d'une âme droite et juste qui dit ce qu'elle sent intimement. C'est avouer que nous avons le senti-

Non, M. le vicomte, ce n'est ni la raison, ni le cœur de l'homme qui repoussent la doctrine d'un Dieu entré dans notre nature, pour la rendre éternelle et divine (1). Toutes nos passions les plus absurdes, tous nos désirs les plus extravagants ne sont que la corruption et la fausse interprétation de cette tendance pure et centrale à trouver un moyen de communication avec l'*infini*, et à découvrir dans l'immense majesté qui tient dans sa main notre existence et notre destinée, une *bonté* de parenté et d'unité, une *bonté* commandée par la voix de la nature et du sang, et, s'il était possible, excitée par le sentiment et par l'expérience de nos langueurs.

Quel fonds inépuisable de vérité et de philosophie se trouve donc caché sous ces paroles de l'un des premiers et des plus sublimes organes des merveilles de Dieu! *Le* Christ *a dû se rendre de toute manière semblable à ses frères, afin qu'il fût bon et compatissant... C'est pourquoi, comme les enfants participent à la chair et au sang de leurs auteurs, le* Christ *a pareillement participé à ces choses, pour être un médiateur fidèle et tendre et procurer la délivrance et le bonheur de son peuple.* Quelle description! Mais elle n'est pas encore achevée, et il ajoute que c'est par l'épreuve personnelle de la passibilité et de la misère humaine; que c'est *par les peines qu'il a ressenties, par les larmes* qu'il a lui-même répandues, qu'*il a appris à être bon et capable de pitié.* DIDICIT EX EIS QUÆ PASSUS EST... *Et factus est omnibus... causa salutis...* On croit voir l'apôtre de l'incarnation du Verbe éternel lui approprier ce beau vers, si justement admiré, et le plus riche en sentiment qui soit jamais sorti de la plume d'un poëte :

Non ignara mali, miseris succurrere disco.

Aussi, mon cher vicomte, n'avons-nous jamais vu sur la terre l'exemple d'un seul homme où tout ce que le sentiment de la nature et de l'humanité a de fort, de délicat et de tendre se soit déployé comme dans *Jésus-Christ.* Je ne vous exposerai pas toute la suite touchante de ses actions et de sa conduite au milieu des hommes. Lisez les Evangiles : quel tableau! Vous y verrez qu'il n'a pas fait un pas, qu'il n'a point dit une parole, pas même opéré un seul prodige (2) qui ne tendît à essuyer des pleurs et à consoler des malheureux. *Pertransiit benefa-*

ment de ce que la foi nous révèle, et que cette disposition à recevoir et à embrasser ce qu'elle nous enseigne de plus profond, se trouve gravée jusque dans le cœur des sauvages qui n'ont jamais reçu aucune notion sur le christianisme. Car voilà un homme qui, dans l'état de simple nature, est tout prêt à adorer *Jésus Christ*, qui soupçonne l'Evangile, et qui vole, pour ainsi dire, au-devant de la grande lumière que le Verbe de Dieu vient répandre sur tout l'univers. Tout cela est bien fort contre le système de l'incrédulité.

(1) Je consulte plus mon désir de ne rien laisser manquer au développement de mes pensées, que ma crainte d'être trop diffus. Il faut me passer mes longueurs, en considération de l'importance et de la solidité du sujet que j'expose.

(2) Les miracles (car il en faut dire quelque chose) devaient nécessairement entrer dans le ministère du *Christ*; ils tiennent naturellement au système de l'Incarnation, qui ne pouvait atteindre son but sans présenter un *caractère sensiblement divin.*

On a fait bien de la physique et de la métaphysique sur ce sujet : c'est dire qu'on a perdu bien du temps et débité de grandes inutilités. On a trop généralisé, et par conséquent très-obscurci l'idée de *miracle*, et rendu les objections et les difficultés interminables.

Pourquoi isoler et mettre dans un ordre analytique et abstrait des faits dont la nature est du ressort de la simple épreuve, et dont la correspondance avec toutes les parties de l'économie où ils se trouvent est l'unique règle de leur vérification? Un fait tire essentiellement sa consistance et son authenticité des circonstances qui l'enveloppent; il perd au creuset son caractère spécifique et n'est plus la chose qu'on voulait connaître.

Toute la question est ici de savoir si les actions extraordinaires que nos évangélistes racontent de Jésus-Christ, et qu'il appelait lui-même des *œuvres de Dieu*, sont réellement une attestation d'une *volonté spéciale* de Dieu; si elles sont véritablement une manière dont Dieu nous déclare que celui qui fait *ces œuvres* est tel qu'il se qualifie, et que nous devons l'écouter.

Pour un homme de bonne foi, un *miracle*, lorsqu'il s'agit d'un enseignement, n'est autre chose qu'un signe externe et sensible du témoignage que la Divinité lui rend; c'est la *voix de Dieu* qui nous dit : CROYEZ. Peu m'importe qu'en général ce *signe* puisse être imité ou cette voix contrefaite, s'il est évident que, dans le cas particulier où nous sommes, il ne peut y avoir ni imitation ni contrefaçon, et que la vérité soit ici mille fois plus naturelle et plus explicable que l'imposture.

Il y a une énorme différence entre considérer un fait au spéculatif et dans la nudité de son caractère métaphysique, et l'examiner dans sa liaison et dans ses rapports avec tous les entours qui lui donnent son *individuation* et sa forme propre et numérique. Les résultats de ces deux façons de voir un objet ne peuvent donc être semblables. Donc tous les doutes et toutes les incertitudes que laissent après elles dans l'esprit de l'homme toutes ses recherches sur la nature, sur la possibilité, sur les qualités d'un *miracle en général*, sont essentiellement inapplicables aux *miracles de Jésus-Christ.*

Qu'un homme que je connais comme moi-même, dont j'ai admiré partout l'incorruptible et délicate probité, en qui je n'ai jamais vu dominer qu'un désir, qui est que Dieu soit adoré et que les hommes soient bons et heureux, à qui il m'est impossible de supposer le moindre intérêt de mentir et de me tromper, qui passe sa vie à faire du bien et qui a donné les plus éclatantes preuves de son inviolable dévoûment à la vérité et à la vertu; qu'un tel homme se montre à moi muni du seing royal et déployant un brevet qui lui donne le pouvoir de parler au nom du prince et d'agir par son autorité, quand l'exhibition d'un tel titre serait pour moi la chose la plus inattendue et la plus extraordinaire, j'y croirais avant de l'examiner. Pourquoi? Parce qu'il y a pour moi une chose infiniment plus invraisemblable et à laquelle je m'attends bien moins : ce serait que cet homme fût un fourbe et qu'il pût même concevoir la pensée de fabriquer de fausses lettres. Après cela, je laisserais tous les esprits difficultueux faire de fondes dissertations sur l'essence des choses, sur ce qui constitue l'authenticité d'un brevet; je les laisserais chercher et énumérer ennuyeusement toutes les manières dont on peut faire de faux brevets, citer longuement mille exemples d'aventuriers qui ont montré des brevets et qui n'avaient pas de brevets, etc., etc.

Ce n'est pas la démonstration de la vérité interne

ciendo et sanando omnes oppressos (1). Où est l'homme pour qui ce témoignage soit

d'une vérité aussi littérale et aussi étendue qu'il l'est pour *Jésus-Christ?* Il est absolu-

des *miracles* de Jésus-Christ qui détermine mon adoration et ma croyance, mais c'est une preuve de sentiment qui tire sa force de la connaissance que j'ai de son caractère, du tissu de ses actions, d'une infinité de circonstances locales et personnelles dont la réunion produit aussi victorieusement la conviction dans un esprit sain et raisonnable, que toute l'évidence d'une démonstration géométrique, et qui me dispense de me noyer dans une métaphysique qui ne peut, en pareille matière, nous donner un seul rayon de vraie lumière.

Croyez que lorsqu'un grand philosophe, après avoir longtemps analysé les *miracles*, disputé contre leur possibilité, querellé la résurrection d'un mort et prouvé par les lois de la mécanique qu'un paralytique ne peut guérir subitement, revient enfin à la foi, il n'est pas redevable de ce retour à l'acquisition de plus de connaissance qu'il n'en avait sur ce sujet, mais que la vraie, l'unique et dernière raison pourquoi il croit maintenant aux *miracles* rapportés par les évangélistes, c'est que ce sont eux qui les racontent et que c'est Jésus-Christ qui les a faits; c'est que, quand des milliers d'historiens auraient menti, ceux de l'Evangile ne pourraient nous avoir trompés, et que quand des milliers d'imposteurs auraient fait de faux *miracles*, il serait encore impossible que ceux de Jésus-Christ ne fussent pas la *voix de Dieu*.

Rapportons-en un revêtu de toutes ses circonstances.

Jésus affectionnait à Béthanie une famille considérée dans la Judée pour ses vertus et son respect pour la loi de Moïse. C'était dans la paisible société de ces vrais et ingénus enfants d'Abraham qu'il allait se délasser de la fatigue de ses prédications et de ses voyages. Cette innocente famille était composée d'un frère, nommé *Lazare*, et de deux sœurs, *Marthe* et *Marie*. Jésus exerçait son saint ministère à quelque distance de là, lorsque Marthe et Marie lui envoient dire : « Seigneur, Lazare, que vous aimez, est attaqué de maladie; et Jésus dit : Cette maladie n'est pas pour la mort, mais pour faire éclater la gloire de Dieu, et celle de son Fils qu'il a envoyé. Et il voulut séjourner encore deux jours dans le même lieu; et ensuite il dit à ses disciples : Retournons encore dans la Judée. Lazare notre ami dort, et je vais partir pour l'éveiller. Après quoi il leur dit ouvertement : Lazare est mort, et je me réjouis, à cause de vous, que cette mort soit arrivée en mon absence, afin que vous croyiez plus fermement en moi.... Jésus vient donc à Béthanie, où Lazare était depuis quatre jours enfermé dans le tombeau.... Marthe et Marie, qui étaient au fond de leur maison, environnées d'une grande foule de Juifs venus pour les consoler, allèrent au-devant de Jésus, et lui dirent : Seigneur, si vous eussiez été ici, notre frère ne serait pas mort. Et Jésus leur dit : Votre frère ressuscitera. Je sais, dit Marthe, qu'il ressuscitera au dernier jour. Jésus reprit : JE SUIS LA RÉSURRECTION ET LA VIE. Celui qui croit en moi vivra quand la mort l'aurait déjà frappé : et tous ceux qui vivent et qui ont cette foi dans mes paroles ne mourront jamais. Croyez-vous ce que je dis? Oui, Seigneur, répond la sœur de Lazare, je crois que VOUS ÊTES LE CHRIST, FILS DU DIEU VIVANT, qui êtes venu en ce monde.... Jésus voyant que Marie versait des larmes, et que les Juifs qui étaient autour d'elle pleuraient aussi, frémit en lui-même, il se sentit troublé et attendri, et il dit : Où l'avez-vous mis? On lui répond : Venez, Seigneur, et voyez. ET JÉSUS PLEURA. Ce qui fit dire aux Juifs : COMBIEN IL L'AIMAIT! Comment lui, qui a rendu la vue à un aveugle-né, n'a-t-il pas empêché que Lazare ne mourût? Alors Jésus frémissant encore en lui-même, s'approche du sépulcre. C'était une enceinte creusée dans la terre et couverte d'une pierre. Jésus dit : Qu'on lève la pierre. Seigneur, interrompit Marthe, il doit être déjà corrompu, car il y a quatre jours qu'il est dans ce tombeau. Ne vous ai-je point dit, reprit Jésus, que si vous croyez, VOUS VERREZ ÉCLATER LA GLOIRE DE DIEU? On ôta donc la pierre. Aussitôt il lève les yeux au ciel et s'écrie : O mon Père! je vous rends grâces de ce que vous m'avez exaucé, quoique je susse bien que VOUS M'EXAUCEZ TOUJOURS. Mais je vous parle ainsi à cause du peuple qui m'environne, afin que tous ceux qui seront témoins de ce qui va arriver CROIENT QUE C'EST VOUS-MÊME QUI M'AVEZ ENVOYÉ. Après avoir dit ces paroles, il cria d'une voix forte : VENEZ, LAZARE, sortez de ce tombeau. Et au même moment le mort se lève et paraît au milieu de l'assemblée avec les bandelettes dont on lui avait lié les pieds et les mains, et avec le voile dont on lui avait enveloppé le visage. »

Ressouvenez-vous maintenant, sage lecteur, de ce que nous avons observé tout à l'heure, savoir, que l'état direct et immédiat de la question est ici de savoir, non si cette résurrection est une vraie résurrection, non si une vraie résurrection passe les bornes d'une force humaine et si elle est contre le cours de la nature, non si une fausse résurrection peut tellement en imiter une véritable, qu'elle donne absolument la même apparence, et qu'elle produise exactement la même sensation : mais si ce fait, tel qu'on vient de l'exposer, quel qu'il soit en lui-même, et en faisant abstraction de son caractère intime, est une *expression divine*, une *attestation du Ciel* qui confirme ce que le *Christ* nous dit de lui-même; si c'est enfin la *voix de Dieu* qui déclare à la terre que ce prophète qui se donne publiquement pour l'*envoyé du Très-Haut*, possède réellement l'autorité qu'il s'attribue; la plus exigeante incrédulité doit avouer qu'il n'est pas possible qu'on lui accorde d'avantage, ni qu'on la mette plus à son aise que nous ne le faisons ici.

Or nous osons affirmer que quand on ne pourrait déterminer si la résurrection de Lazare est une résurrection réelle, ou si une résurrection réelle est un effet dont le principe ne peut être dans la série des causes secondes; que quand on pourrait citer des exemples d'un fait tout semblable exécuté par des imposteurs, ce serait encore une nécessité de reconnaître que la résurrection de Lazare exécutée par Jésus-Christ est une *œuvre de Dieu*, une *déclaration* de la vérité du caractère qu'il se donne devant les hommes. En effet, supposons (*a*) qu'au moment où il ressuscitait Lazare, un Pharisien eût opéré le même prodige sur un autre mort, en preuve de la fausseté de l'enseignement de Jésus-Christ. Il est vrai qu'alors l'un et l'autre spectacle eussent produit la même impression organique, et qu'ils eussent été de même espèce pour les yeux; mais le siége de la conviction n'est pas dans nos sens; et ce qui les affecte *également* peut affecter très-*diversement* la raison. L'unité de *sensation* n'emporte pas unité de *jugement*. Si un homme tel que *Fénelon* eût dit aux citoyens de Cambrai : *Pour vous convaincre que j'ai une commission particulière du roi pour vous notifier ses intentions, je*

(1) *Il a passé en faisant du bien aux hommes et en les délivrant de l'oppression* (*Act.*, X).

(*a*) Sans doute cette supposition roule sur l'impossible et l'absurde; et nous n'avons garde d'accorder sérieusement que l'imposture ait pu ou puisse jamais imiter les miracles de Jésus-Christ; mais nous voulons faire voir à nos lecteurs combien on peut passer d'extravagantes idées aux incrédules, et combien on pourrait allouer de leurs plus redoutables principes, sans le moindre danger pour la certitude de notre foi en la divinité de Jésus-Christ.

ment le seul dont le caractère et les œuvres répondent à toute l'idée que nous avons d'un *bon cœur*, parce que ce n'est qu'en lui que cette qualité si précieuse et si belle se trouve sans aucun mélange des défauts qui l'obscurcissent ailleurs, et qu'elle ne s'est démentie dans aucune des situations et des vicissitudes de sa paisible et innocente vie. On voit que partout il a à cœur que les hommes ne puissent douter du désir qui le presse de les rendre justes, bons et heureux. Il craint tellement que quelqu'un ne suspecte l'universalité de ses sentiments et l'impartialité de son tendre zèle, que lorsqu'une femme, dans le transport de l'admiration qu'inspiraient partout une sainteté et une bonté si extraordinaires, s'écrie du milieu d'une grande multitude : *Heureux le sein qui vous a porté !* il se hâte de détourner cette idée, pour assurer publiquement que sa vraie parenté est composée de tous *ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui sont fidèles à accomplir ses saintes ordonnances ;* et il montre en cette occasion, comme en mille autres semblables, une délicatesse de ménagements et de précautions qui n'est bien sentie que des grands cœurs. Il étend ses mains paternelles et bienfaisantes sur tous ceux qui viennent à lui, sur les plus pauvres, les plus incultes

vous montre ce seing et ce cachet ; et qu'en même temps un homme ordinaire ou équivoque, montrant une signature et un sceau tout semblables, eût dit : *Voici des lettres qui attestent que* Fénelon *n'a point d'ordre pour vous parler au nom du roi ;* l'action de l'un et de l'autre eût été la même quant à son impression sur les sens : voilà ressemblance et *unité de sensation* Y a-t-il *unité de jugement ?* Je demande même seulement si ce conflit de *témoignages* que l'*œil* voit au niveau l'un de l'autre, peut faire balancer un instant la *raison* et y laisser une incertitude ? Y eût-il eu un seul de tous ceux qui connaissent l'âme, le caractère, la vertu et le cœur de *Fénelon*, de ceux qui l'avaient entendu parler et vu agir, qui contestât la vérité du titre qu'il produisait, et qui niât que le vrai seing royal fût de son côté ? Eût-on seulement songé à donner la moindre attention à son contradicteur ? Celui-ci eût en vain allégué la similitude des preuves ; on n'eût vu là qu'une conformité de superficie et d'épiderme qui n'aurait séduit personne ; et le *sentiment* eût triomphé de l'unité de *sensation*.

C'est que les spectateurs seraient partis naturellement de la délicate et parfaite probité de Fénelon, comme on part d'un axiome, pour évaluer la force du titre déployé devant eux, et qu'ils auraient senti intimement l'impossibilité de cesser d'estimer, d'honorer et de chérir un tel homme......

Jésus-Christ avait porté aussi loin qu'elle pouvait aller la preuve d'une probité, d'une sagesse et d'une vertu dont aucun homme avant lui n'avait donné l'exemple à la terre ; et personne ne ressuscita de mort pour attester qu'il n'était pas *envoyé de Dieu*, lorsqu'il ressuscitait Lazare en déclarant qu'il opérait ce prodige pour nous prouver que *c'était Dieu qui l'envoyait*. Aussi, examinez bien l'effet que produisit sur l'esprit des Juifs et des chefs de la Synagogue cette résurrection si inattendue et si étonnante. Il ne vient à l'esprit de personne de dire que c'est là un de ces tours d'adresse dont les imposteurs publics savent déguiser leur fourberie. Mais on voit cette grande foule de témoins se partager sur le champ en deux portions inégales. La plus forte cède à l'évidence qui achève de l'éclairer sur le vrai caractère de Jésus-Christ ; et le reste se retire interdit et ne sachant que penser d'un si extraordinaire événement. *Beaucoup de ces Juifs*, poursuit l'évangéliste, *qui étaient venus chez Marie et Marthe, et qui avaient vu ce que Jésus a fait, crurent en lui ; et quelques-uns s'en retournèrent et allèrent raconter aux pharisiens ce qui venait de se passer.* Cette tranquillité dans une multitude d'hommes ramassés autour de Jésus Christ, et si portés à tous les excès du fanatisme, serait bien inconcevable, si on eût seulement soupçonné que l'action qu'il venait de faire était la ruse du plus faux, du plus hypocrite et du plus impie de tous les hommes. On se figure que, dans ce cas, le peuple se serait jeté avec fureur sur Jésus-Christ, ou qu'au moins on l'aurait traîné tumultueusement devant le tribunal de la nation. Point du tout : on ne le dénonce ni ne l'accuse ; on ne fait que *raconter* ce qui est arrivé au tombeau de Lazare.

Alors *le pontife et les pharisiens convoquèrent une assemblée.* Voilà une inquiétude, des mouvements, et des soucis qui annoncent un besoin pressant d'aviser aux moyens d'arrêter l'effet d'un si éclatant prodige. Au lieu de *perdre la tête*, comme il serait arrivé à *Jean-Jacques Rousseau*, à ce qu'il dit, s'il en eût vu un pareil, ils se pénètrent très profondément des suites que celui-ci doit naturellement avoir et de la nécessité de les prévenir. Le début de celui qui préside cette assemblée mérite d'être bien remarqué. C'est le langage d'un homme déconcerté et qui sent toute la difficulté de faire réussir le dessein qu'il a conçu d'étouffer l'éclat d'un fait si frappant. On voit même qu'il craint de répandre des doutes sur la personne de Jésus-Christ et de faire suspecter son caractère. Il n'ose parler, comme juge de la vérité, et le charger d'imposture et de mensonge, de peur de compromettre sa bonne foi et d'indigner ceux qui l'écoutent. Il ne fait que présenter une considération de pure politique ; et il rend, sans le savoir, le plus grand témoignage à la solidité de la preuve que Jésus-Christ venait de donner de la vérité de sa mission divine. *A quoi pensons-nous ?* s'écrie-t-il ; *voilà que cet homme opère beaucoup de miracles : si nous le laissons faire*, TOUT LE MONDE CROIRA EN LUI ; *et les Romains viendront, ils nous enlèveront notre pays et détruiront notre nation.* Et un autre répond : *Il faut donc bien se résoudre à sacrifier un seul homme à la sûreté publique*, et éviter, à quelque prix que ce soit, la colère des Romains.

Je vous le demande maintenant, sage lecteur, si quelques-uns de ceux qui ont assisté à ce jugement du *sanhédrin* avaient eu quelque tentation de croire en Jésus-Christ avant de savoir ce que décideraient les pharisiens et les pontifes, n'ont-ils pas dû se trouver pleinement convertis à lui en sortant d'une pareille assemblée ? certainement les ennemis actuels de la divinité de Jésus-Christ doivent être peu contents du procédé de leurs premiers précurseurs.

Cependant nos philosophes anti-chrétiens doivent convenir qu'ils ont, pour combattre les *miracles* de Jésus-Christ, une facilité et des ressources qui manquaient aux incrédules de la synagogue. Ceux-ci ne pouvaient recourir à l'expédient très-commode de dire que les témoins de ces miracles *pouvaient s'être trompés, ou avoir voulu tromper.* S'ils n'eussent eu à prononcer que sur un fait consigné dans un livre bien ancien, ce livre eût-il été d'ailleurs le plus authentique monument qui subsistât au monde, au lieu de prendre l'épouvante et d'imaginer un moyen brusque et violent d'empêcher les hommes de se rendre à la nécessité de se faire chrétiens, on eût dit tout uniquement que ce livre était vieux, et que par conséquent il avait été *supposé, interpolé, controuvé, falsifié, altéré, etc., etc.* ; ce qui est, comme on sait, le meilleur raisonnement qu'on puisse opposer à tous les raisonnements des théologiens.

Et voilà l'avantage d'être à dix-huit cents ans de la vérité.

et les plus obscurs habitants de la Judée, comme sur la portion la plus chérie de sa propriété. Sans cesse il jette sur eux des regards où chacun lit la plus touchante expression de l'amour et du sentiment. *Voilà*, dit-il, *mes proches*, *mes frères*, *mes amis*, et tout ce que j'ai de précieux au monde. Il reprend ses apôtres de vouloir écarter des enfants qui se mêlaient dans la foule de ceux qui venaient entendre ses discours et admirer sa sagesse : *Laissez avancer ces petits enfants;* il encourage lui-même ces timides et innocentes créatures à s'approcher de lui ; il les embrasse, il les bénit, il les presse contre son cœur. Il voudrait que tout ce qui l'environne fût aussi touché que lui de l'excellence et de la beauté d'une âme où le vice n'a jamais habité : *C'est*, dit-il, *à des cœurs* de cette naïveté et de cette candeur *que le royaume du ciel est réservé.*

Quels sentiments et quels transports devaient éprouver ceux qui croyaient en lui et qui étaient les spectateurs et les objets d'une si douce familiarité, lorsqu'ils songeaient que c'était un Dieu qui se communiquait ainsi à des hommes ! lorsqu'après avoir reçu de lui, dans leur commerce privé avec sa personne, de si tendres témoignages de confiance et d'amour, ils le voyaient déployer devant ses ennemis toute la majesté de son caractère divin, et que le même homme qui avait dilaté son cœur et versé des larmes de zèle et d'amour dans leur sein, déclarait publiquement et avec une autorité qu'on n'avait jamais vue reluire dans les discours d'aucun mortel, qu'*il était plus ancien qu'Abraham*, qu'*il sortait de Dieu*, et qu'*il vivait avant l'aurore dans son impénétrable splendeur !* Mettez-vous, M. le vicomte, dans la situation des premiers disciples de *Jésus-Christ*. N'éprouvez-vous pas que ces rayons de divinité qu'on voit percer au travers de toutes les formes et de tous les mouvements de l'homme, devaient exciter une bien ravissante sensation dans l'âme de ceux qu'il appelait ses *confidents*, ses *amis*, son *cher troupeau ;* et que c'est ici que pour la première fois le cœur humain voit enfin les choses se combiner selon son plus ancien, son plus violent et son plus profond désir? Ne reconnaissez-vous pas là ce que vous auriez demandé, si vous l'eussiez osé, ou si vous eussiez pu interpréter distinctement le vœu de votre nature ? Oui, sans doute, vous vous ressouvenez que toute votre vie vous avez désiré que ce qui vous aimait fût stable et invincible, ou de pouvoir faire passer votre nature sensible et *aimante* dans ce qui exerce sur vous une grande puissance : voilà l'essence de l'homme.

Les évangélistes nous racontent que dans le dernier repas que fit *Jésus-Christ* avec ses apôtres, l'un d'eux s'entretenait tendrement avec lui, la tête inclinée sur sa poitrine. Concevez-vous ce qui devait se passer de pur, de délicieux et de sublime dans l'âme sensible et noble d'un homme qui adorait le Dieu de l'éternité, et qui le sentait, pour ainsi dire, palpiter dans ce cœur même sur lequel il se penchait avec une si douce confiance? Les favoris des grands rois sentiraient bien quelle est la pensée dont cette image me pénètre. Ils savent bien mieux que les autres hommes combien la puissance et la grandeur donnent un grand caractère à la bonté et à l'amitié. Leur bonheur est toujours composé de l'idée de ce qu'ils sont par la faveur des princes et de ce que sont les princes par la gloire de leurs trônes. Mais toutes ces félicités ne sont que les fragiles symboles de la véritable. La sorte d'unité où les rois nous font entrer avec eux ne peut nous donner plus de consistance et de perpétuité que ne leur en donne pour eux-mêmes tout l'appareil qui les entoure, et ne saurait, par conséquent, produire un contentement vrai, profond et réfléchi. Au contraire, toute la joie que nous fait ressentir un souverain qui nous honore du nom de son *ami*, est à tout moment empoisonnée par la pensée qu'il peut nous échapper tout à coup, et laisser sa puissance à un successeur qui ne nous connaîtra jamais.

Ainsi, tout le vœu de la nature humaine ne s'accomplit qu'en Jésus-Christ, et le disciple fidèle et tendre qui pressait sa joue contre le sein de son maître, est le premier homme qui se soit trouvé au terme où tend toute son espèce ; c'est-à-dire à la découverte distincte de la toute-puissance et de l'éternité unies à sa ressemblance et à son sang. Car c'est la première fois qu'un homme, recevant les embrassements d'un autre homme, a pu, en se détachant de ses bras, prendre avec transport l'attitude de l'adoration, coller ses lèvres sur ses pieds, et dire à son frère : *Seigneur, c'est vous qui au commencement avez fondé la terre; et les cieux sont l'ouvrage de vos mains. Tout cela périra, mais vous demeurerez toujours, et vos années ne sauraient finir* (1).

CHAPITRE XXX.

Conclusion.

Je vous ai parlé, M. le vicomte, de Dieu, du monde et du genre humain, selon leur rapport primitif et naturel, et en ne considérant les choses que dans l'ordre du premier dessein du Tout-Puissant. Maintenant je vous quitte pour un peu de temps, afin de donner aux idées que je vous ai présentées le loisir de s'articuler et de se classer dans votre esprit, et à celles que je dois vous exposer dans la suite, l'attention et le soin qu'elles demandent de mon zèle pour la gloire de la vérité et de mon devoir d'être

(1) Le mystère de l'*eucharistie*, qu'on doit regarder comme une extension de l'*Incarnation*, vient donner un poids et une sanction d'une prodigieuse force au commerce établi entre Dieu, le monde et les hommes. Mais ce grand et magnifique sujet demande d'être traité à part, à cause des difficultés qui lui sont particulières. Nous le donnerons comme *suite de la cosmologie du christianisme*, à la tête de ce qui nous reste à faire pour compléter l'exposition du système de l'Evangile, aussitôt que les circonstances nous permettront de reprendre le fil de notre entreprise.

circonspect dans ma manière de la défendre.

En attendant que j'acquitte le reste de mon engagement, vous trouverez dans les considérations que nous avons déjà parcourues de quoi vous convaincre que le système de l'incrédulité n'est point du tout une affaire de philosophie et de raison; mais qu'il n'est autre chose qu'un déguisement sous lequel des hommes ennemis de toute vertu et de tout devoir se sont efforcés de rendre présentable à leur nation leur renoncement à Dieu et à leur conscience, et de donner une forme imposante au dérèglement de leur esprit et de leur cœur.

Prenez bien garde à la différence essentielle qui distingue un philosophe qui n'a jamais connu Jésus-Christ, de celui qui l'a renié. Le premier peut absolument être un homme sincère, juste et même religieux; mais il est impossible que celui qui a abjuré l'Evangile, après en avoir appris et pratiqué la doctrine, reconnaisse quelque obligation que ce soit envers le ciel et les hommes; et le théiste qui vous parle de l'adoration, de la reconnaissance et de l'amour qui sont dus à la Divinité, ou des services que notre caractère de citoyen nous prescrit de rendre à nos semblables, ne peut employer ce ménagement, que de peur de vous trop scandaliser et de brusquer trop vivement vos habitudes religieuses et morales.

Un chrétien qui se fait théiste est au fond un homme qui veut s'affranchir de toute espèce de religion, et à qui la naturelle pèse autant que toutes les rigueurs de la révélation évangélique. La plus légère réflexion sur ce qu'on voit tous les jours, suffit pour vous rendre palpable la vérité de cette étrange dépravation. Rien n'est si ordinaire que de rencontrer de ces incrédules bénévoles et mitigés qui ont horreur de l'athéisme et qui font gloire d'être les modestes et incorruptibles disciples du théiste Jean-Jacques Rousseau; qui ne peuvent penser à l'Etre suprême, ni entendre prononcer le nom d'humanité, sans répandre des larmes de tendresse. Et voilà sûrement, M. le vicomte, l'espèce de philosophes que vous avez le mieux connue, que vous avez le plus fréquentée, avec qui vous avez passé des saisons entières à la ville et à la campagne, et dont vous avez été à portée de suivre la conduite privée dans toutes ses circonstances et tous ses détails.

Or, dites-moi, en avez-vous vu un seul qui mît au rang de ses indispensables devoirs celui d'adorer Dieu, et qui consacrât une portion de sa journée à des exercices de religion? En avez-vous jamais surpris quelqu'un dans le silence et l'attitude d'un homme recueilli qui se pénètre de la pensée de Dieu? En un mot, en avez-vous trouvé qui vous laissassent apercevoir dans le tableau de leur vie et de leurs mœurs intérieures et domestiques, la nuance qui différencie le théiste de l'athée, et qui discerne l'homme juste qui adore et glorifie son Créateur, de l'impie qui ne voit plus de Dieu dans l'univers? C'est une vérité de fait, M. le vicomte, et attestée par une expérience qui ne s'est point démentie depuis la naissance de l'incrédulité, que comme toute espèce de religion et de système fut abjurée autrefois pour Jésus-Christ, on n'abjure plus maintenant Jésus-Christ que pour abandonner toute religion et tout principe.

Aussi ne vit-on jamais ni athée ni matérialiste, ni aucune sorte d'hommes perdus de mœurs et de jugement, s'arrêter, dans son retour à la sagesse, au point où l'Evangile commence et se convertir seulement à la religion naturelle. Mais quiconque s'est reconnu, a couru droit à Jésus-Christ; et il n'y a pas un seul exemple d'un changement de conduite dont tout le fruit se soit borné à replacer un cœur perverti sur une ligne mitoyenne entre l'athéisme et le christianisme. Le premier mouvement d'une âme touchée de ses écarts et du désir de mourir dans le sein de la vérité, la repousse directement dans l'Evangile, comme dans l'unique refuge de la raison et de la conscience.

C'est que, pour un homme qui est né dans la lumière de la foi, la religion naturelle, séparée de Jésus-Christ, ne peut plus être qu'une chimère. C'est que Jésus-Christ, une fois connu, fait essentiellement partie de la religion naturelle; car elle est nécessairement l'amour de ce qui est vrai, et la pratique de ce qui est juste. C'est que le sauvage lui-même qui adorerait en esprit et en vérité le Créateur de toutes choses, et qui suivrait en tout point ce que lui prescrivent sa raison et son cœur, ne serait un homme juste que parce que son vœu est d'embrasser toute vérité et d'accomplir toute justice, et que par là il adore confusément Jésus-Christ. Enfin c'est qu'il ne peut y avoir de vraie religion dans un cœur qui n'est pas de bonne foi, et qu'un incrédule sait bien que pour lui et pour tous ceux qui lui ressemblent, il arrivera infailliblement de deux choses l'une, ou qu'ils mourront sans Dieu et sans espérance, ou qu'ils chercheront, en mourant, à apaiser dans les bras de l'Homme-Dieu et dans la participation à ses mystères, l'horreur dont les saisira la vue du tombeau et de l'éternité.

La religion naturelle du théiste n'est donc qu'une vaine spéculation et un tempérament de pure bienséance, imaginé pour graduer jusqu'à un certain point le système général de l'irréligion, et afin que l'incrédulité pût se gagner des partisans jusque dans la classe des hommes modérés et sages.

M. Rousseau, malgré tout le soin qu'il se donne pour nous montrer un modèle de sagesse et de bonne religion dans son Vicaire de Savoie, ne fait qu'exposer à la vue de ses lecteurs un ecclésiastique aventurier qui commence par manquer à son état, couvert de la disgrâce de son supérieur pour une inconduite qui déshonore tous les états de la société, et qui avilit essentiellement le plus grave et le plus saint de tous. Ce vertueux prêtre, comme le qualifie l'écrivain, assez mal revenu des faiblesses qui lui avaient ôté l'estime de son évêque, et per-

dant l'espérance d'obtenir un bénéfice dans son pays, prend le parti de voyager : et c'est en chemin faisant que le goût de l'incrédulité lui vient. Il réfléchit, il analyse, il raisonne, il doute. Bref, il a pris son parti; et M. le vicaire, laissant les preuves du christianisme pour ce qu'elles valent, s'en tient à adorer Dieu avec humilité, et lui demande pardon d'avoir connu si tard la vanité de tout autre système de religion. Aussi le ciel bénit-il une si naïve disposition; car il se trouve si bien de son scepticisme, que l'autel où il continue d'exercer ses fonctions de prêtre lui offre des douceurs qu'il n'y trouvait pas auparavant, et que jamais il ne s'est prosterné avec un si profond sentiment de la grandeur de Dieu devant le mystère qui s'accomplit dans ses mains, que depuis qu'il ne croit plus ni mystère, ni miracle.

C'est-à-dire que voilà un homme qui, ayant perdu l'esprit de son état, le goût de ses devoirs, la confiance de ses chefs et la considération des gens de bien, se fait *philosophe*, comme il est naturel, et comme on fait encore tous les jours en pareilles circonstances. *M. Rousseau* ne pouvait mieux sauver toutes les vraisemblances. S'il avait pris cet *estimable prêtre* parmi ceux qui le sont incontestablement, son récit eût été plus romanesque et personne n'y eût ajouté foi. Oh! qu'il est difficile de prêter les sentiments et le langage de l'impiété à la vraie et irréprochable probité!

Ceux qui savent observer la marche des choses, sont parfaitement convaincus que le système du théisme, surtout dans les temps et les contrées où nous sommes, n'est que la pratique de l'athéisme, et qu'on ne saurait plus aujourd'hui trouver la religion naturelle que dans le sein du christianisme. Je vous l'ai dit, M. le vicomte, ceux qui n'ont jamais entendu parler de Jésus-Christ ni de son enseignement, peuvent être susceptibles de toutes les impressions de la vertu et de la vérité; parce qu'ils n'ont renoncé à aucune lumière, à aucune des manières dont Dieu veut être connu et servi, enfin à aucune attestation de sa volonté et de ses desseins. Mais pour ces esprits indépendants et superbes qui ont volontairement secoué le joug de la foi chrétienne, après en avoir reconnu l'excellence et la nécessité, ce sont des hommes qui haïssent dans sa doctrine jusqu'aux premiers devoirs que la raison et la nature nous avaient prescrits avant elle; et lorsque, pour nous faire accroire que leur désertion n'a rien d'incompatible avec l'amour de la justice et de la vertu, ils nous apportent l'exemple de ceux qui ont été fidèles à leur Dieu, à leur patrie et à leurs semblables, sans avoir jamais eu aucune idée de la religion de Jésus-Christ, il faut les comparer à des insensés qui se sont crevé les yeux, et qui répondent à ceux qui leur reprochent leur frénésie, qu'il y a des aveugles-nés qui sont des hommes très-sensés et très-irréprochables.

S'il existait une contrée dont les habitants se conduisissent en tout d'après les seules lumières de la raison et le pur sentiment de la conscience, fidèles enfin aux préceptes et aux devoirs de la nature et du cœur : si dans le voisinage de ce pays il se trouvait une colonie de vrais chrétiens, et qu'un philosophe impartial et sage voulût examiner et comparer les sentiments, l'esprit et les mœurs religieuses de ces deux peuples, que croyez-vous qu'il résulterait de ce parallèle? Ce qui résulte de la confrontation d'un tableau esquissé et d'une peinture finie. Il trouverait crayonné d'un côté ce que l'autre lui montrerait achevé. Il verrait d'une part d'honnêtes et franches créatures, remplies du désir de connaître la vérité, appliquées à se pénétrer de la puissance et de la bonté de Dieu, à se donner un sentiment vif et tendre de sa présence, à s'efforcer de s'en former une image analogue à leur besoin d'en être aimé, à se figurer un père qui les veille et qui les protège, à organiser, pour ainsi dire, sa providence et son amour pour les hommes, à lui prêter le caractère et les affections des natures sensibles, aimantes et compatissantes, à lui supposer enfin le même intérêt d'être bon, que celui qui nous rend personnels les biens et les maux de nos enfants et de nos amis.

De l'autre côté, il trouverait des hommes pleins des mêmes sentiments, animés du même esprit et imbus des mêmes principes; mais il y découvrirait le corps, la substance et la réalité de cette *Incarnation* mentale et abstraite qui transpire dans l'autre culte, et l'adoration explicite et distincte d'un Dieu véritablement entré dans notre nature, et couronnant tout le désir et toute l'attente du cœur humain.

C'est-à-dire, que Jésus-Christ est voulu par les uns, et possédé par les autres; qu'il est de l'essence de la religion naturelle de le demander et de le chercher, comme il est de l'essence du culte évangélique de le renfermer et de nous le donner; que la religion naturelle, tant qu'elle ne se déprave pas dans le cœur de l'homme, le pousse et l'incline nécessairement vers l'Evangile; que par conséquent le vrai *fidèle* de la religion de la nature et du cœur est à la même distance que le vrai *fidèle* du christianisme, de l'esprit du théisme de nos jours; que le premier peut bien quitter les siens pour venir embrasser la foi du second; mais que ni l'un ni l'autre n'est propre à devenir la conquête de l'incrédulité.

Tout ce que l'irréligion pourrait faire de favorable à son intérêt d'éloigner les hommes de l'Evangile, ce serait de rendre impraticable toute communication entre ces deux cantons voisins, et d'empêcher que ceux qui suivent la loi naturelle ne voient les chrétiens de trop près. Car s'ils venaient à connaître Jésus-Christ, il ne serait plus possible de les tenir circonscrits dans leurs anciennes limites; et ils se donneraient à lui, non pour changer de religion, mais pour suivre la leur, qui veut que l'homme adore la lumière de Dieu où elle se manifeste, et qui sollicite la descente de la sagesse infinie

au milieu de nous, comme la terre enveloppée d'abord dans les flots et les ténèbres de l'abîme, était dans l'attente de cet astre majesteux qui est venu y éclairer tant de richesses et y répandre tant d'éclat et de magnificence.

Mais si ce pas qui sépare la loi naturelle de l'Evangile était une fois franchi, n'espérez jamais de faire rétrograder ceux qui l'ont fait, précisément jusqu'au point où ils étaient auparavant. Vous les rendrez plus aisément des athées et des contempteurs de toute divinité et de toute conscience, que vous ne les ramènerez exclusivement à la religion naturelle; parce qu'ils ne peuvent plus s'y borner de bonne foi, ni y reporter le cœur droit et innocent qui les y accompagnait autrefois; que la religion de la nature n'est que celle de l'Evangile ourdie et ébauchée; et que si le canevas peut subsister sans recevoir le tissu qui le devait remplir, le tissu lui-même, une fois appliqué, ne saurait plus être anéanti, sans entraîner dans la même destruction le canevas où il se trouve enlacé.

Il n'est donc plus temps qu'on vienne nous proposer de nous en tenir à la loi de la raison et du cœur. Il fallait nous prendre, s'il eût été possible, au moment où nous ne connaissions rien de mieux. Mais vouloir nous faire redescendre dans le théisme au temps où nous sommes, est une idée aussi sauvage et aussi brusque, que celle de nous ramener à manger du gland et à marcher à quatre pattes.

O mon cher vicomte! quel intérêt nous avons de ne jamais nous laisser déposséder de Jésus-Christ! C'est bien la plus cruelle perte que le monde ait à redouter des entreprises de l'esprit d'irréligion et d'indépendance. Ne cessez donc jamais de méditer et d'admirer comme l'union d'une personne divine à la nature humaine vient au-devant de tous les souhaits de notre raison, de toutes les recherches de notre faiblesse, de tous les besoins de notre volonté et de notre cœur, et comme elle est l'unique lumière qui nous éclaire sur l'origine de tout ce que nous voyons dans l'univers, et de tout ce que nous sentons au fond de nous-mêmes.

L'incarnation du Verbe est, en effet, le principe, l'âme, le soutien et le cœur de toutes choses. Elle est un centre de conviction et d'évidence qui nous explique tout, qui rend notre intelligence sublime, qui la fait participer à l'immensité et à l'infaillibilité de la raison souveraine. Nous sommes si grands par elle, que nous ne saurions plus nous regarder sans être interdits de notre propre excellence; qu'il n'est pas jusqu'à la moindre portion du limon fragile qui nous enveloppe, qui ne soit une substance précieuse, indestructible et divine; que nous devons contempler ce corps lui-même, si chancelant et si faible, avec une religieuse vénération; rendre à tout notre être une sorte de culte, et adorer, pour ainsi dire dans ce que nous sommes, le *Christ de Dieu, la splendeur de sa gloire;* parce que, comme son Verbe éternel, nous ne voyons que dans son immense majesté la véritable mesure de notre grandeur, et le modèle de la destinée qui nous attend (14).

(1) La manière dont nous avons traité de *Jésus-Christ*, de son ministère, de sa doctrine, de ses promesses, suppose que nous reconnaissons une très-grande différence entre le mystère de l'*incarnation* et celui de la *rédemption*. Nous n'avons pas vu les choses avec les yeux de la théologie classique, qui ne peut apercevoir dans un *Dieu fait homme*, que le *réparateur* des crimes de la terre, et la *victime* offerte pour la délivrance et la réconciliation du genre humain. Il y a des préjugés scolastiques qui ont pris un ascendant inconcevable sur les esprits, que l'habitude fait confondre avec les vérités fondamentales de la foi, quoique directement contraires au langage des premiers apôtres de la religion, et qui n'ont servi qu'à rétrécir la grandeur du plan de Dieu, qu'à dénaturer entièrement le sublime caractère de son système éternel, qu'à obscurcir la plus riche partie des Ecritures sacrées, et qu'à dérober à notre regard le côté le plus lumineux et le plus majestueux du christianisme.

On ne peut imaginer d'où a pu naître l'idée d'affirmer presque dans toutes les écoles de théologie, que *si l'homme n'eût déchu de la justice dans laquelle il avait été créé, l'Incarnation ne se serait pas accomplie*, car il doit être évident pour quiconque a étudié les discours et approfondi l'esprit des divines Ecritures, que le Verbe incarné nous y est aussi souvent et aussi clairement présenté comme la source de l'illustration de la nature humaine, que comme le principe et le lien de la paix rétablie entre le ciel et la terre; et que, lorsque saint Paul disait*: In Christo condita sunt universa*..... OMNIA IN IPSO CONSTANT, etc., il envisageait Jésus-Christ sous un tout autre caractère que lorsqu'il disait de lui: *Ipse est pax nostra, qui fecit utraque unum, tollens inimicitias*..... DELENS QUOD ADVERSUS NOS ERAT CHIROGRAPHUM DECRETI, ET AFFIGENS ILLUD CRUCI. Il est même dans l'analogie de l'enseignement de la foi, que l'œuvre de notre *rédemption* n'est que la fonction secondaire et accidentelle du *Christ*; que sa fonction essentielle et primitive est d'être le *milieu* par où l'homme puisse communiquer à l'*Infini*, et contracter une excellence divine; que cette fonction originelle ne fait que se modifier sur une circonstance et sur un besoin adventice de notre nature, lorsqu'elle s'étend jusqu'à immoler pour nous l'auteur de notre exaltation à la vie de Dieu, et qu'en se doublant ainsi, afin que l'ancien et principal dessein ne manque pas son accomplissement, elle achève son triomphe sur notre profond néant.

Les rapports du *Christ* avec l'homme dégénéré et corrompu, sont donc un nouvel ordre de choses, qui demande d'être vu séparément, et qui nous engagera par la suite dans des analyses et des recherches nécessaires à l'intégrité du plan de travail que nous nous sommes tracé, et où nous présenterons la correspondance qui subsiste entre Dieu, les hommes et la société, d'après le trouble porté dans le système de la création par la dépravation de notre nature, et en conséquence de l'ordre rétabli par les mérites et le sacrifice du chef éternel et du *premier-né* de toute créature.

VIE DE LAHARPE.

LAHARPE (Jean-François de), littérateur et critique célèbre, né à Paris le 20 novembre 1739, fut orphelin avant l'âge de 9 ans : il nous apprend lui-même que pendant six mois les sœurs de la charité de la paroisse Saint-André-des-Arcs le nourrirent et prirent soin de lui. Ces bonnes sœurs, poussant leur bienfaisance au delà de la première éducation, parvinrent à lui donner des professeurs, au nombre desquels fut le respectable abbé Asselin, principal du collége d'Harcourt, qui le prit en amitié et lui fit obtenir une bourse dans cet établissement. Le voile qui couvre l'origine de Laharpe n'a jamais été entièrement levé ; on lui a reproché dans vingt pamphlets l'illégitimité de sa naissance. Laharpe dédaigna longtemps et avec raison de repousser une accusation qui ne retombait pas sur lui. Cependant en 1790 il déclara pour la première fois, dans une lettre adressée au *Mercure de France*, et dirigée principalement contre l'abbé Royou, que le hasard l'avait fait naître d'un bon gentilhomme du pays de Vaud : ce qui ne décidait rien pour la question ; il ne parlait point de sa mère, et ce silence a été regardé par quelques personnes comme un aveu tacite du fait controversé. Ce qu'il y a de certain, c'est que, lorsque le général Laharpe fut tué en Italie, cette circonstance fut invoquée auprès du Directoire, comme une raison d'adoucir la situation de l'homme de lettres qui portait le même nom, et qui gémissait alors sous un décret d'exil à la suite du 18 fructidor : cette réclamation, appuyée par M. de Talleyrand et par Chénier ne resta pas sans effet. Le jeune Laharpe fit au collége d'Harcourt de brillantes études, et deux années de suite il obtint le prix d'honneur en rhétorique, avantage qui n'a été obtenu depuis Laharpe que par M. Noël et par M. Victor Leclerc, devenu depuis professeur d'éloquence à la faculté des lettres de l'académie de Paris. Mais la douceur de ce triomphe fut empoisonnée par une humiliation cruelle : il s'était permis de composer des couplets satiriques contre quelques personnes du collége d'Harcourt, probablement contre des maîtres d'études : cette faute fut expiée par une détention ignominieuse à Bicêtre ; on le transféra de cette maison, par une espèce de grâce, à la Force, où il resta encore plusieurs mois. L'opinion publique aggrava sa faute, et on répandit que cette satire avait été dirigée contre son bienfaiteur. Le fait était faux ; mais ses ennemis (et peu d'écrivains en eurent autant que Laharpe), jaloux de quelques succès qu'il avait remportés, voulaient, par cette odieuse calomnie, noircir la réputation d'un homme dont le talent leur portait ombrage. Laharpe repoussa cette imputation dans un *avertissement* mis à la fin de sa tragédie de *Timoléon* : « Il est bien vrai qu'à l'âge de dix-neuf ans, je fis très-imprudemment quelques couplets contre des particuliers du collége d'Harcourt ; quelques-uns de mes camarades les recueillirent et y en ajoutèrent d'autres ; mais, dans ces couplets, il n'est nullement question de personnes envers qui j'eusse le moindre devoir à remplir... ; » et il invoque à cet égard le témoignage de M. Asselin lui-même. La détention qu'il subit eut pour résultat d'aigrir son ressentiment contre le pouvoir. En sortant de sa prison, il se consacra tout entier à la carrière des lettres dans laquelle ses premiers succès semblaient lui en présager de nouveaux. Laharpe débuta par quelques *épîtres* ou *héroïdes* qu'il fit paraître en 1759, entre autres les *épîtres de Montézume à Cortès* et *d'Elizabeth à don Carlos*, qui étaient précédées d'une *Dissertation sur l'héroïde*. Ces deux pièces furent vivement critiquées par Fréron, qui, dans un article de l'*Année littéraire*, blâma *cet écolier d'avoir osé, d'une main encore soumise à la férule, peser le mérite d'un poëte tel que Ovide*. L'injuste critique excita la haine de Laharpe, et dès lors entre ces deux hommes de lettres il y eut guerre ouverte. Les applaudissements qui furent donnés aux *héroïdes* encouragèrent le jeune auteur, qui fit jouer en 1763, à la cour, puis au Théâtre-Français, la tragédie de *Warwick* ; cette pièce eut un grand succès : elle lui valut l'honneur d'être présenté à Louis XV. La noblesse du style, la vigueur du rôle principal, la simplicité de l'action et surtout la vérité du dialogue ont fait rester cette pièce au théâtre, quoique l'histoire n'y soit pas respectée et que le dénoûment en soit un peu romanesque. Cependant les jouissances d'amour-propre que fit éprouver à Laharpe le succès de son premier ouvrage dramatique furent un peu tempérées par les nombreuses critiques qui en parurent et auxquelles il répondit avec ce ton de supériorité dédaigneuse qui, par la suite, indisposa contre lui tant d'esprits. Résolu d'imposer silence à ses détracteurs, et entre autres à Piron, qui avait dit de lui avec sa causticité ordinaire : « Ce jeune homme n'a que cette pièce dans le ventre, » il continua de marcher dans la carrière où il venait de se distinguer, mais il ne soutint pas cet éclatant début. Laharpe avait dédié sa tragédie à Voltaire. A compter de cette époque il s'établit entre le maître et le disciple des relations de l'amitié la plus intime : il y avait même de la part du philosophe de Ferney quelque peu de bonhomie. Chabanon nous a transmis quelques anecdotes à c sujet : on jouait souvent à Ferney quelques pièces de Voltaire, et chacun y prenait un rôle. Laharpe, dominé par son penchant irrésistible pour la critique, se hasardait quelquefois à corriger les vers qui se trou-

vaient dans le sien ; un jour que l'on devait représenter *Adélaïde du Guesclin*, il dit à Voltaire : « Papa, j'ai changé quelques vers qui me paraissaient faibles. » Voltaire écoute les changements, et lui dit ensuite : « Bien ! mon fils, cela vaut mieux, changez toujours de même, je ne puis qu'y gagner. » Dans d'autres circonstances Laharpe qui était entier dans ses opinions, contrariait Voltaire, et il poussait souvent sa patience à bout : cependant le philosophe ne se fâchait point, et, comme plusieurs personnes lui en témoignaient leur étonnement, il leur dit : « Que voulez-vous ! il aime ma personne et mes ouvrages. » Un an après la représentation de *Warwick*, parut *Timoléon* (1764) qui fut froidement accueilli ; et *Pharamond*, qu'il donna en 1765, ne réussit pas aux premières représentations. De malins censeurs s'empressèrent de profiter de ce double échec. J'ai vu, écrivait alors Dorat :

J'ai vu, malgré la canicule,
Mourir de froid Timoléon :
J'ai vu le public sans scrupule
Bâiller au nom de Pharamond.

Ces épigrammes plus piquantes que justes, et le défaut de succès qui y avait donné lieu, ne déconcertèrent cependant pas Laharpe, qui donna successivement au théâtre, quoiqu'à de grands intervalles : *Gustave Wasa* (1766), *Menzikoff* (1776), *Les Barmécides* (1778), *Les Muses rivales*, espèce d'apothéose en l'honneur de Voltaire (1779) ; *Jeanne de Naples*, *Les Brames* (1783), et *Coriolan* (1784). Le sort de ces différents ouvrages ne fut pas le même à beaucoup près : *Menzikoff*, *Jeanne de Naples* et *Coriolan* furent les seuls qui eurent quelques succès. Les nombreux ennemis de l'auteur triomphaient déjà de tant de chutes ; mais Laharpe se vengea pleinement par *Philoctète*, qui est, avec *Warwick*, son plus beau titre à la gloire dramatique. Soit que, soutenu par Sophocle, qu'il a plutôt traduit qu'imité, et que, se trouvant affranchi du soin d'inventer un plan et de créer des caractères, Laharpe pût s'attacher exclusivement à embellir et à épurer son style, avantage inappréciable pour un auteur chez qui l'imagination n'était pas la faculté la plus puissante ; soit que son amour passionné pour les chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome lui fournît d'heureuses inspirations, il est certain que, dans cet ouvrage, il se plaça, du moins sous le rapport de la diction, à peu de distance des maîtres de l'art. *Jeanne de Naples* mérita le succès qu'elle obtint ; *les Brames* ne parurent que pour justifier une plaisanterie du marquis de Bièvre. Un ouvrage distingué par son exécution, quoique appartenant à un genre moins recommandable, vint accroître encore la réputation de Laharpe. Ce fut *Mélanie*, drame en 3 actes, qu'il composa en 1770. On prétend qu'il en puisa le fonds dans une aventure affreuse et récente, et qu'il se plut à y retracer les vertus de son bienfaiteur, M. Léger, curé de Saint-André-des-Arcs. Cette pièce, écrite avec une élégance et une pureté peu communes, eut un succès peu proportionné à son mérite, et reçut plusieurs fois les applaudissements d'une assemblée qui écoutait avec enthousiasme les sentences philosophiques dont elle est remplie, et venait pleurer sur la triste aventure d'une jeune insensée, qui se donne la mort plutôt que d'entrer dans un couvent où ses parents veulent l'envoyer. Ce sujet, qui était en rapport avec la haine qu'inspiraient déjà les institutions religieuses à ceux qui les détruisirent depuis avec tant d'inhumanité, fut la cause principale de cet accueil trop favorable. L'on ne voulut point voir combien il était inconvenant de mettre sur la scène l'intérieur d'un couvent, et des personnages tels qu'un pasteur vénérable et une jeune novice. Laharpe lui-même l'a si bien senti depuis, qu'un an avant sa mort il a retiré du théâtre cet ouvrage, qu'il regretta sincèrement d'avoir fait représenter. Les succès dramatiques ne furent point les seuls que Laharpe sut obtenir. Il était entré dans la carrière des concours académiques, où la nature de son talent semblait l'appeler particulièrement. Les *Eloges de Henri IV*, *de Racine* et *de Fénelon* accrurent sa réputation et contribuèrent éminemment à lui faire ouvrir les portes de l'académie, où il fut reçu en 1776, après avoir été couronné huit fois par cette compagnie. Peu de temps après, il publia sur une traduction littérale, faite par d'Hermilly, une traduction en prose poétique, de la *Lusiade*, quoique, dit-on, il ne sût point le portugais. Mais si sa version ne reproduit pas souvent la verve et l'éclat de l'original, elle est au moins recommandable par la correction et la clarté, qualités caractéristiques du style de Laharpe. Cette traduction, accompagnée de notes et de la vie *du Camoëns*, a paru en 1776, Paris, 2 vol. En 1780 il fit paraître son abrégé de l'*Histoire des voyages* de l'abbé Prévost ; volumineux recueil, où des observations précieuses et des faits du plus grand intérêt se trouvent le plus souvent confondus parmi des détails minutieux. Quoique ce travail, fort étranger par sa nature aux ocupations habituelles de Laharpe, ne pût guère être, de sa part, qu'une spéculation de librairie, l'on ne peut nier que cet abrégé ne soit rédigé avec goût, et ne se fasse lire avec beaucoup d'intérêt. Il réduisit à 21 volumes in-8° les 43 volumes in-4° de l'abbé Prévost. La tournure de son esprit le portant à disserter, un attrait de prédilection le ramenait sans cesse vers l'épineuse profession de journaliste. Pendant quarante ans, il enrichit divers journaux d'articles où règnent les principes conservateurs du bon goût, lorsqu'aucun motif de partialité ne l'égare. Ses remarques sont quelquefois minutieuses, mais en général sa discussion annonce le véritable esprit d'analyse. Dans les morceaux qu'il soigne, sa dialectique est sûre et pressante ; à la clarté, à la précision, à la correction de son style, on reconnaît le disciple zélé de nos classiques. Il remporta aussi des prix de vers ; mais en général le plus grand mérite de ses poésies, c'est la correction du style et la pureté du goût ; il manque presque toujours

de feu, d'invention et de coloris : on trouve difficilement dans ces compositions poétiques une tirade de vingt vers digne d'être retenue ou citée. Laharpe avait travaillé pendant plusieurs années à la rédaction du *Mercure* : à l'époque où la révolution éclata, il coopéra de nouveau à ce recueil périodique, dans la partie littéraire duquel il se montra le défenseur enthousiaste des nouvelles idées. Attaché au *Lycée*, maintenant l'*Athénée des arts*, depuis 1786, en qualité de professeur de littérature, il y improvisa ou lut les leçons qui ont été imprimées sous le titre de *Lycée* ou *Cours de littérature ancienne et moderne*, ouvrage souvent réimprimé, dans lequel on trouve beaucoup de pages excellentes ; il serait en tout un modèle de critique, si le professeur eût été plus fort dans les études grecques, et aussi juste envers ses contemporains qu'envers ses devanciers; si à une connaissance plus grande des chefs-d'œuvres de la Grèce il eût pu ajouter l'oubli de quelques querelles ou rivalités anciennes. Cette production importante valut à son auteur le titre de *Quintilien français*. Apôtre zélé de l'école philosophique, il parut à son cours le 3 décembre 1792, le bonnet rouge sur la tête et récita un *Hymne à la liberté*. Tant de gages donnés à la révolution, soit par sa conduite, soit par son enseignement, soit par ses articles du *Mercure*, ne le sauvèrent point de la proscription : en 1794, il fut détenu plusieurs mois dans la prison du Luxembourg. C'est de cette époque que date sa conversion politique et religieuse. Il nous apprend lui-même que sa conversion fut entièrement opérée, lorsqu'ouvrant au hasard l'*Imitation de Jésus-Christ*, il tomba sur ces paroles : « Me voici, mon fils, je viens à vous, parce que vous m'avez invoqué. » Pendant sa détention il traduisit le *Psautier*, à la tête duquel il a mis un excellent *discours* sur l'esprit des livres saints et le style des prophètes. Depuis ce temps, Laharpe fut un homme, et surtout un écrivain tout nouveau. Rendu à la liberté, il ne craignit pas de donner à sa conversion la publicité qu'exigeait le scandale qu'il avait pu causer, et, bravant à la fois les sarcasmes des révolutionnaires et des philosophes, il donna, dans ses leçons publiques, des témoignages certains de son changement. En 1799, il fit paraître son *Cours de littérature*, dont nous avons déjà parlé, après lui avoir fait subir toutes les modifications convenables, 14 tomes, en 17 vol. in-8°. Dans ce même temps, Laharpe se réunit avec MM. de Fontanes et de Vauxcelles, pour rédiger un journal (*Le Mémorial*), où il attaqua sans relâche la domination du Directoire, et où il cherchait à ramener aux bonnes mœurs et aux saines doctrines un peuple déjà lassé de révolutions et qui commençait à être honteux de ses excès. Sa franchise, et surtout un écrit qu'il fit paraître dans le même temps, intitulé : *Du fanatisme dans la langue révolutionnaire*, plein d'une énergie qu'on ne lui connaissait point encore, le firent comprendre parmi les proscrits du 18 fructidor. Il fut obligé de se cacher aux environs de Paris, d'où il fit paraître la *Correspondance littéraire*, que, depuis 1774 jusqu'en 1791, il avait entretenue avec le grand-duc de Russie. La sévérité avec laquelle la plupart des écrivains du temps s'y trouvent jugés, lui valut des désagréments qu'il aurait pu s'épargner. Ses écrits et ses discours contre le parti philosophique, que semblait favoriser Bonaparte, lui attirèrent un ordre qui l'exilait à vingt-cinq lieues de Paris ; il obtint ensuite de regagner à Corbeil la retraite dans laquelle il avait échappé aux marais infects de Sinnamary : mais le dépérissement de sa santé lui fit bientôt accorder la permission de revenir à Paris. Dès ce moment, on reconnut en lui les effets de la résignation chrétienne : presque uniquement occupé des exercices de piété, il se prépara à paraître devant Dieu ; et, malgré les secours de l'art, il expira le 11 février 1803, dans sa soixante-quatrième année. M. de Fontanes, au nom de l'Institut, fit entendre sur sa tombe les regrets de l'amitié, et en 1805, à l'ouverture de l'Athénée, M. de Chazet prononça son éloge. Cette épitaphe a été mise sur son tombeau, dans le cimetière de la rue de Vaugirard : « Ici gissent les dépouilles « mortelles de Jean-François de Laharpe, « l'un des quarante de l'Académie française, « et membre de l'Institut national, décédé à « Paris, âgé de soixante-quatre ans, le 22 « pluviôse an XI, ou 11 février 1803. Poëte, « orateur et critique célèbre, ses écrits du- « reront autant que la langue française. Plein « de courage pour défendre ceux qui étaient « dans le malheur (1), il fut bon parent et « bon ami. Sincèrement attaché à sa reli- « gion et à sa patrie, il leur aurait sacrifié « ses jours. Ses veilles et ses travaux les « ont abrégés. Ses derniers vœux ont été, « que chaque citoyen s'occupât de soulager « les infortunés et d'entretenir la paix et la « concorde dans son pays. — Lecteurs, faites « ce que vous pourrez pour accomplir ces « vœux et priez Dieu pour le repos de son âme. » Outre les ouvrages de Laharpe dont nous avons parlé, on lui doit encore : *Mélanges littéraires* ou *Epîtres et pièces philosophiques*, 1763, in-12; *Traduction de la vie des douze Césars* de Suétone, avec des notes et des réflexions, 1770, 2 vol in-8°. Cette traduction, généralement élégante, n'est pas toujours fidèle ; *Discours de réception à l'Académie française*, 1776, in-4° ; *Eloge de Voltaire*, 1780, in-8° ; *Eloge de Catinat*, couronné en 1775, par l'Académie française ; *De la guerre déclarée par nos derniers tyrans à la raison, à la morale, aux lettres et aux arts*, 1796, in-8° ; quelques pièces de vers, dont plusieurs ont été couronnées, telles que : la *Délivrance de Salerne*, *le Portrait du sage*, *les Avantages de la paix*, *Conseils à un jeune poëte*, *Brutus au Tasse*, *Tangu et Féline*, etc.; *Commentaires des tragédies de Racine*, ouvrage posthume, Paris, 1807, 7 vol. in-8° ; *Commen-*

(1) Sous le Directoire, M. de Laharpe s'est exposé pour défendre les prêtres déportés à Cayenne.

taires sur le théâtre de Voltaire, 1814, 1 vol. in-8; le *Triomphe de la religion* ou le *Roi martyr*, épopée en six chants, 1814. Cet ouvrage est au-dessous de la réputation de son auteur. Laharpe a donné lui-même un choix de ses œuvres, Paris, 1778, 6 vol. in-8°. Le *Lycée* ou *Cours de littérature* a été réimprimé en 1813, 8 vol. in-12, précédée de la *Vie* de l'auteur, par L. S. Auger; la même année à Toulouse en 12 volumes in-8°, suivi d'une table analytique et d'une *Notice historique* sur l'auteur; la même année à Paris en 16 volumes in-12, avec la *Notice de M. Mely-Janin* dont nous avons déjà parlé; en 1814, à Paris, 16 volumes in-18, chez Ledoux et Tenré; cette édition a été reproduite par les mêmes éditeurs en 1817, 1820 et 1822; en 1816, Lefèvre en a donné une édition en 15 volumes in-8°; en 1817, Verdière l'a réimprimé en 5 volumes in-8°, avec une *Notice*, par M. Villenave; Deterville et Lefèvre l'ont publié en 1818, 16 volumes in-8°. Les autres éditions du même ouvrage sont celles données à Dijon par M. Peignot, 1820, 16 volumes in-12; de Verdière avec une *Notice* par M. Saint-Surin, 1821, 1823, 16 volumes in-8°; de Garnery (édition stéréotype), 1822, 1824, 18 volumes in-18 et 20 volumes in-12; de Depelafol, 1825, 14 volumes in-8°; de Mame, 1825, 16 volumes in-32; de Delaunay, 1825, in-8°; cette édition devait avoir 25 livraisons, il n'en a paru que 3; de M. Buchon avec un *Discours préliminaire;* de M. Daunou, 1825, 1826, 18 volumes in-8°; des frères Baudouin (édition stéréotype), avec une *Notice*, par M. Léon Thiessé, 1826, 1829, 18 volumes in 8°; d'Emler avec la notice de M. Saint-Surin, 1829, 16 volumes in-8°. Il a paru en 1818 un *Nouveau supplément au Cours de littérature de Laharpe*, 1 volume in-8°, réimprimé en 1823. Ses *OEuvres choisies et posthumes*, Paris, chez Migneret, 1806, ont été publiées par M. Petitot, qui paraît s'être conformé aux intentions de l'auteur dans les retranchements qu'il a faits. Il y a inséré plusieurs productions inédites, au nombre desquelles sont : les *Fragments de l'apologie de la religion;* ouvrage que Laharpe avait entrepris, mais qu'il n'a pas pu terminer. Ces *Fragments* remplissent presque entièrement le dernier volume. On y remarque, outre la pureté et l'élégance ordinaires à l'auteur, une onction et une élévation, qu'il avait puisées dans ses sentiments religieux et dans l'Ecriture sainte, qui a fait l'objet principal de ses lectures et de ses méditations sur la fin de sa vie. Son *Théâtre* a été imprimé en 1779; il en a été fait un choix qui a paru en 1816. Ses *OEuvres complètes* ont paru en 1820, 16 volumes in-8°, et ses *OEuvres choisies* avec *une Notice* sur l'auteur par M. Fayol en 1818.

Fragments
DE L'APOLOGIE
DE LA RELIGION.

Préface.

Le titre seul de cet ouvrage accusera le siècle où j'écris. En effet, que les premiers chrétiens aient été obligés de justifier une religion nouvelle devant les tyrans qui la persécutaient sans la connaître, et contre les philosophes et les prêtres du paganisme, intéressés à la calomnier, rien n'est plus simple : les Irénée, les Justin, les Tertullien combattaient leurs ennemis naturels, et avec les seules armes du christianisme, la vérité et la persuasion. Mais qu'après quinze siècles écoulés depuis qu'il a été annoncé au monde et qu'il en gouverne la plus grande partie, principalement celle qui est la plus éclairée et la plus peuplée de toutes, l'Europe, qu'après les merveilles de tout genre qui ont consacré son établissement, après les bienfaits qu'il a répandus sur la terre, après cette foule d'esprits supérieurs de tous les temps et de toutes les nations, qui ont rendu hommage à sa vérité et à la beauté de ses dogmes, il faille encore prouver à des hommes nés dans le sein de cette même religion, et au milieu de toutes ses lumières, qu'elle n'est rien moins qu'une *superstition* absurde et un *fanatisme* odieux; que chez un peuple chrétien qui compte des Bossuet, des Fenelon, des Massillon, et qui connaît les Chrysostome et les Augustin, il soit encore besoin de démontrer que la croyance de tant de grands hommes n'était point une rêverie ; c'est sans doute ce qui ne pouvait arriver qu'à

une époque de dégradation, dans un temps où l'orgueil exalté et la corruption autorisée ont rendu l'abus de l'esprit beaucoup plus funeste et plus honteux que l'ignorance même; et cette époque devait être celle du siècle des sophistes qui se sont appelés *philosophes*, et dont la basse ambition n'a vu d'autre moyen de dominer la génération présente, que de l'aveugler et de l'avilir.

Ce n'est pas que cette religion sainte n'ait dû avoir dans tous les temps des détracteurs et des adversaires : son divin fondateur l'a prédit le premier et en a marqué la cause, quand il disait à ses apôtres : « Le monde doit vous haïr, parce que vous n'êtes pas du monde : « *Propterea odit vos mundus, quia non estis de mundo.* (*S. Jean.*) Il en doit être du règne de cette loi divine, comme de son établissement, et de ses disciples, comme de son auteur. Apportée à tous, pour arracher l'homme à lui-même et à la terre, et l'élever à Dieu et au ciel, elle n'a pas dû être reçue ni suivie de tous, non plus que la loi naturelle elle-même, qui n'a jamais été sacrée que pour les bons, sans l'être pour les méchants. Ce rapprochement fort simple et dont les conséquences sont sensibles, répond d'avance à ceux qui, pour reconnaître qu'une loi est divine, voudraient qu'elle ne trouvât ni rebelles ni ennemis. Ce raisonnement, très-commun n'en est pas moins mauvais ; et quoiqu'il ait été sous la plume de nos *philosophes*, il n'est nullement philosophique. Les vérités purement spéculatives, et qui ne s'adressent qu'à l'esprit, peuvent le subjuguer sans peine, ou du moins le réduire au silence ; encore n'y a-t-il guère qu'en physique et en mathématiques qu'elles obtiennent cet avantage universel, tant est grand d'ailleurs le nombre des esprits faux ; mais celles qui veulent soumettre le cœur ont toujours rencontré et rencontreront toujours la résistance et la révolte : il n'y a point d'évidence pour le cœur : c'est un joug, et le cœur, beaucoup plus indépendant que l'esprit, ne veut de joug que celui qu'il se donne. Tout le monde convient, en théorie, que la morale est gravée dans la conscience par Dieu même ; et qui ne sait ce que chaque conscience en particulier fait tous les jours de cette morale? Sans doute la grâce est infiniment plus puissante que la raison; et c'est aussi pour cela que les vertus de la grâce ont bien une autre solidité et une autre élévation que les vertus de la simple raison. Mais si la grâce meut plus puissamment la nature humaine pour le bien, que ne le peut faire aucun mobile quelconque, comme l'exemple des justes et des saints l'a prouvé par des faits sans nombre; cependant elle ne détruit pas la nature humaine, et l'on perd la grâce comme on perd la raison, par les passions. C'est la suite naturelle et nécessaire de la liberté de l'homme, comme on le verra en principe dans les prolégomènes qui vont suivre, et en application fréquente dans tout le cours de cet ouvrage.

Le législateur de l'Evangile, dont la vie devait être en tout le premier exemple et la première leçon de sa loi, Jésus-Christ, en faisant des disciples, a donc trouvé des persécuteurs et des bourreaux. Il disait aux apôtres que *le serviteur n'est pas au-dessus du maître*: *Non est servus major domino suo ;* et qu'ils ne devaient pas s'attendre à être traités mieux que lui. Il est vrai qu'il les assurait aussi d'une espèce de triomphe qui ne pouvait être que le sien, et dont le monde n'avait pas l'idée : « Ayez confiance : j'ai vaincu le monde. » *Confidite, ego vici mundum.* Le monde fut en effet *vaincu* par des prodiges de patience et de courage qui préparèrent pendant trois cents ans le règne de l'Evangile. Mais, en même temps, son auteur annonçait que ce règne serait toujours traversé; et que son Eglise aurait toujours à combattre (aussi est-elle appelée ici-bas l'Eglise *militante*) dans cette terre d'exil, où les conquêtes ne sont jamais que pour le ciel, il ne faut pas croire même qu'elle ne combat point dans les temps de calme et dans les jours de prospérité. Non, le royaume des cieux est ici toujours en guerre avec l'esprit du monde ; et quand l'Eglise ne gémit pas sous les persécutions publiques, elle pleure sur les égarements de ses enfans et sur le malheur de ses ennemis. Elle a vu sans cesse approcher les temps où, selon la parole de Jésus-Christ, *la charité se refroidira dans le grand nombre : refrigescet caritas multorum.* Il a même compté les progrès de ce refroidissement parmi les signes des derniers temps, aux approches de la consommation. « Croyez-vous, quand le Fils de l'homme viendra sur la terre, qu'il y trouvera beaucoup de foi ? » Le scandale d'*une grande apostasie* est expressément prédit comme un des avant-coureurs du dernier avénement, « Ce n'est point à nous à connaître les temps et les moments qui sont en la puissance du Père. » *Non est vestrum nosse tempora vel momenta quæ Pater posuit in sua potestate ;* et nos observations incertaines peuvent se méprendre aisément sur une époque qui doit être imprévue (1), quoiqu'annoncée par des signes certains, parceque notre manière de mesurer *les temps* n'est pas toujours celle du maître des temps et de l'éternité. Ainsi quelques-uns ont pu croire d'abord que le schisme du seizième siècle était cette grande apostasie, et il a paru depuis qu'ils s'étaient trompés. Nous étions réservés à en voir une bien plus horrible et bien plus funeste; et nous en remettant entièrement à l'Arbitre suprême sur les suites de cet épouvantable phénomène, nous ne devons pas douter que, selon les voies adorables de sa Providence, la miséricorde ne sache tirer le bien du mal qu'il a permis dans sa justice; mais il nous est toujours prescrit et toujours utile de rechercher et d'apercevoir la cause de tout mal dans l'oubli de la loi divine, qui est le seul principe de tout bien. Nous pouvons suivre les progrès et les effets de la révolte contre cette loi tutélaire, et observer, dans les châtiments mêmes que cette révolte devait entraîner, les vues bienfai-

(1) *Tanquam laqueus superveniet in omnes repentina dies illa* (S. Luc.).

santes d'une puissance toujours protectrice, qui ne frappa jamais que pour guérir. Cette étude des voies de Dieu est un des devoirs du chrétien, un de ceux dont l'observance est la plus recommandée dans l'Ecriture, et dont l'omission est marquée comme une des plus dangereuses et des plus condamnables. Partout la voix de Dieu reproche aux méchants de s'être perdus *pour n'avoir pas voulu comprendre, noluit intelligere ; pour n'avoir pas fait attention aux œuvres du Seigneur, quia non intellexerunt opera Domini.* Le Psalmiste au contraire, *l'homme, selon le cœur de Dieu,* fait de sa loi et de ses œuvres son occupation la plus habituelle et la plus chère, Il les médite sans cesse : *meditatus sum in omnibus operibus suis, in factis manuum suarum meditabar.* C'est sans doute, et ce doit être l'intention et la volonté de celui qui conduit tout pour le salut de ses créatures, que leur attention docile et reconnaissante *considère ses voies, étudie ses merveilles : considerabo vias suas, considerabo mirabilia de lege sua ;* non pas, sans doute, pour les juger témérairement, et pour vouloir jamais les soumettre à nos faibles conceptions ; à Dieu ne plaise! mais toujours selon l'esprit de sa loi, *de lege sua*, toujours pour nous instruire en les adorant, toujours pour le glorifier en tout, toujours pour trouver dans ses voies ce qu'elles sont toujours, la miséricorde et la vérité : *universæ viæ Domini misericordia et veritas;* et c'est le dessein qu'on s'est efforcé de remplir dans la dernière partie de cet ouvrage.

Les contagieuses hérésies des nombreux novateurs du seizième siècle avaient été une grande plaie pour l'Eglise, et la plus grande qu'elle eût encore reçue, puisqu'elle sépara de sa communion plusieurs contrées de l'Europe qui sont restées depuis dans leurs ténèbres. Mais pourtant il y a encore une grande distance du mal de l'hérésie au mal de l'incrédulité absolue, tant pour l'effet public que pour l'effet particulier. Les hérétiques du moins, comme tous les autres hommes, rendent à Dieu un culte qui, tout erroné qu'il est dans l'ordre spirituel, est encore un frein dans l'ordre social ; et ceux qui sont nés dans l'erreur, bien plus excusables que ceux qui l'ont choisie, sont toujours plus près de la miséricorde, toujours prête à changer le cœur quand la volonté n'est pas entièrement pervertie. Aussi voit-on que cette miséricorde ne les abandonne point ; et les nombreuses conversions des hérétiques, surtout dans le dernier siècle, ont assez affiché les bienfaits de la grâce. Il n'en est pas de même de l'impiété qui renie Dieu ou qui l'oublie, qui rejette hautement ou son existence ou sa loi, qui fait profession ou de le méconnaître ou de ne lui rendre aucun hommage. On conçoit que cette révolte, aussi criminelle qu'insensée, en provoquant la justice du Très-Haut, n'a pas même les excuses de l'homme, celles de la faiblesse et de l'ignorance, et que Dieu a bien le droit d'abandonner qui l'abandonne. Qui oserait lui en faire un reproche? Ce n'est pas cependant qu'il n'y ait plus pour eux ni espérance ni pardon : loin de nous à jamais une erreur qui serait un blasphème : le plus grand outrage que l'on puisse faire à l'Etre souverainement bon, c'est de mettre des bornes à sa bonté. Il se plaît à la signaler quelquefois par des exemples d'autant plus éclatants qu'ils sont plus imprévus, et à faire voir que rien ne lui est impossible : *nihil erit impossibile apud Deum.* On l'a vu ne punir les plus rebelles qu'en se les soumettant, et les plus aveugles qu'en les éclairant; mais il est aussi de sa sagesse que de pareils miracles soient les plus rares de tous, afin que personne ne soit assez insensé pour y compter, et que celui qui en est l'objet sente, autant au moins qu'il est possible, le prix d'un bienfait au-dessus de toute idée, de toute expression, de toute reconnaissance, de tout sacrifice, que toutes les créatures réunies ne peuvent pas plus comprendre qu'elles ne peuvent le payer; en un mot, qui est tel, que tous les habitants du ciel, infiniment plus près que nous de la contemplation de Dieu, n'ont pas trop de l'éternité pour adorer et glorifier ce qui est un des chefs-d'œuvre de sa bonté.

A ces exceptions près, on a vu très-peu d'impies revenir à ce Dieu qui rappelle si souvent à lui les hérétiques : c'est des premiers qu'il a dit ce mot terrible : *Inutiles facti sunt :* il n'y a rien à en faire dans l'*édifice de miséricorde qui est bâti dans les cieux : misericordia ædificatur in cœlis.* Plusieurs, il est vrai, reconnaissent et avouent leur erreur à leurs derniers instants : c'est un témoignage que Dieu permet qu'ils rendent à la vérité, dans ces moments suprêmes qui ont toujours été appelés ceux de la conscience, et ce témoignage sert toujours à l'édification, sans qu'on en puisse rien conclure pour le salut. L'Eglise elle-même, sans en désespérer jamais, parce que Dieu seul juge les cœurs, a toujours regardé ces conversions à l'heure de la mort comme très-équivoques pour l'autre vie, parce qu'il n'est que trop possible que le juge n'y voie que de la crainte, et que le Père veut l'amour, l'amour qui lui est si bien dû, et qui seul ouvre l'héritage aux enfants.

Le fléau de l'irréligion est donc le plus mortel de tous, pour ce monde comme pour l'autre, celui qui détruit le plus l'ordre du premier, comme l'espérance du second. Les monuments historiques nous apprennent qu'il commençait à se faire sentir au seizième siècle, à la renaissance des lettres ; et les philosophes de celui-ci se sont empressés d'en conclure que c'était l'effet naturel du *progrès des lumières.* On peut les laisser, tant qu'il leur plaira, caresser ce sophisme de l'amour-propre, pourvu qu'appuyés sur l'expérience et les faits, autorités décisives, nous puissions leur répondre avec un Bacon, qui ne manquait pas de lumières, qu'*un peu de philosophie fait l'incrédule, et que beaucoup de philosophie fait le chrétien ;* et *beaucoup de philosophie* ne veut dire qu'une raison saine fortifiée par l'étude et dirigée par la foi En effet,

on conçoit fort bien que les connaissances superficielles répandues et facilitées par la découverte assez récente de l'imprimerie, aient pu produire cette vanité de l'esprit vulgaire, qui croit avoir fait des découvertes quand il n'en est encore qu'à voir des difficultés dont il ne se doutait pas, à peu près comme les jeunes littérateurs ne manquent guère de prononcer à vingt ans sur ce qu'ils étudieront à quarante. Mais nous savons que tout ce que ce même siècle eut de plus distingué dans les lettres et les sciences fut très-attaché à la religion, ou en fit même l'objet de ses travaux; et nous voyons la même chose dans tous les siècles antérieurs. Les écrivains de l'incrédulité apparaissent de loin en loin comme de sinistres comètes, et brillent peu et fort peu de temps : les écrivains de la religion se succèdent en foule dans tous les genres, et sont vraiment les astres qui éclairent leur siècle; et même en mettant à part les docteurs et les saints, la nomenclature serait aussi étendue que frappante, et la disproportion entre eux et leurs adversaires attérante pour l'irréligion, telle, par exemple, que celle des Galilée à Cardan, d'un Leibnitz à Spinosa, d'un Descartes à Collins, et d'un Tasse à des faiseurs de sonnets. Ajoutez encore que l'irréligion se montrait alors beaucoup plus dans les mœurs que dans les écrits ou dans les discours, ce qui faisait encore à la religion ce double honneur, que ses ennemis la respectaient au moins dans leurs paroles, et ne respectaient guère la morale dans leurs actions.

Mais le siècle suivant fut celui de son triomphe temporel le plus brillant et le plus général, et la France fut assez heureuse pour que ce triomphe fût le sien. L'époque de ses grandeurs en tout genre fut aussi celle des grandeurs du christianisme. Il serait superflu de redire ici ce que sait quiconque a lu. S'il y avait alors des incrédules, comme il y en a eu malheureusement dans tous les temps, ils étaient en fort petit nombre, fort décriés et même ridicules (1); infiniment moins ridicules cependant en réalité que ceux de nos jours, puisqu'ils observaient du moins les bienséances sociales; mais comme le ridicule dépend surtout de l'opinion, l'opinion qui a couvert longtemps celui de nos philosophes, ne l'aurait pas épargné à ceux qui s'y seraient exposés dans l'âge précédent, et qui auraient même couru des dangers plus sérieux. Il n'aurait sûrement pas été de bon air de manquer de respect à la religion dans un temps où elle était l'objet de la vénération ou même de l'étude et du travail d'une foule d'hommes de génie, où Turenne priait Dieu, les genoux dans la boue, au milieu d'une victoire, où l'auteur du Cid traduisait l'Imitation, où Lafontaine portait le cilice, où Racine demandait pardon au ciel de ses chefs-d'œuvre dramatiques, et où le grand Condé consacrait les dernières années de sa vie à l'analyse des preuves de notre foi, afin de motiver d'une manière plus authentique l'hommage éclatant qu'il se faisait gloire de lui rendre.

(1) *Voyez* dans les Caractères de la Bruyère le chapitre des *Esprits forts*.

Ce n'est pas une des moindres raisons qui aient engagé les sophistes de notre âge à décrier, autant qu'ils l'ont pu, ce siècle imposant, qui, d'ailleurs, les rappetissait trop pour ne pas les importuner; ils n'ont négligé ni aucune occasion, ni aucun moyen de l'attaquer avec une animosité mal déguisée, et d'autant plus maladroite, qu'ils ne pouvaient guère en attendre aucun succès. Cette masse immense de gloire, élevée pour les siècles, était trop bien affermie pour avoir rien à craindre de toutes ces vaines attaques, et toute l'artillerie encyclopédique devait se perdre devant ce rocher. Ses maîtres, au moins un peu plus avisés, n'allèrent pas se heurter lourdement; ils se contentaient de le déprécier malignement par une distinction sophistique, et surtout lui opposaient toujours *la philosophie de notre siècle*, qui, en effet, n'était nullement celle du *grand siècle*, du *beau* siècle, comme Voltaire l'a toujours appelé. Voltaire est le seul à excepter du reproche que je leur fais ici : la supériorité de ses talents et la sensibilité de son goût ne le sauvaient pas de toute jalousie, mais auraient suffi pour le rendre généralement équitable, même malgré lui, envers des modèles et des rivaux qu'il pouvait redouter, il est vrai, mais non pas au point d'être obligé de les méconnaître. Ainsi, admirateur constant et même enthousiaste de ce siècle unique (sauf quelques instants d'humeur et d'inquiétude), il se retrancha toujours dans la *philosophie*, comme dans son fort et dans le nôtre; et c'était en effet par là qu'il croyait surtout pouvoir balancer la prééminence de talents qu'il admirait dans l'âge précédent. C'est ce qui lui dicta, dans sa vieillesse, ce singulier vers :

Siècle de grands talents, bien plus que de lumière.

Il est donc bien vrai qu'on peut appliquer à tout moment aux ennemis de la religion, ce mot qui sera toujours leur histoire : *Mentita est iniquitas sibi! L'iniquité a menti contre elle-même!* C'est lui, c'est Voltaire, qui avait employé toute son éloquence à démontrer que ce siècle avait *créé tout*, non-seulement dans la France régénérée, mais dans l'Europe imitatrice; c'est lui qui fait entrer dans cette création *tout* ce qui tient au perfectionnement de l'ordre social, sans exception. Le bon sens pourrait-il deviner comment un siècle qui a *tout créé*, manquait de *lumière*, si l'histoire des faits n'apprenait au bon sens que, dans la langue *philosophique* qui se formait alors et qui a précédé et produit la langue *révolutionnaire*, le mot *lumière* signifie proprement et essentiellement l'irréligion, comme *les ténèbres, l'ignorance*, *les préjugés* signifient proprement et essentiellement la religion? Ne sont-ce pas là les hommes dont Dieu a dit : « Malheur à vous qui appelez *bien* ce qui est *mal*, et *mal* ce qui est *bien*; qui donnez aux *ténèbres* le nom de *lumière*, et à la *lumière* celui de *ténèbres!* »

C'est une observation générale et convenue, qu'après être monté au sommet il faut descendre ; et il paraît que cette marche des choses du temps est dans l'ordre de la Providence, comme une confirmation de cette vérité, que les prospérités temporelles sont par elles-mêmes un danger pour la fragilité humaine : vérité qui en prouve une autre ; que les adversités sont le remède moral nécessaire à l'homme, toujours plus ou moins corrompu par les prospérités ; et ces deux vérités suffiraient pour justifier l'économie de ce monde, dirigée par une sagesse que notre raison admire toujours quand elle s'étudie, et qui n'est méconnue que par l'ignorance orgueilleuse et rebelle. Après cet éclat de l'empire absolu de la religion sur l'esprit humain, dans le moment même où l'esprit humain monta plus haut qu'il n'était jamais monté, les jours de décadence commencèrent à la funeste et flétrissante époque de la régence, qui vint relâcher tous les liens resserrés par la sévérité des dernières années de Louis XIV (1). Il était naturel que l'altération des mœurs publiques entraînât celle de la croyance : l'une est toujours le commencement et le principe de l'autre. Le scandale des querelles ecclésiastiques, autre écueil de la religion, parce qu'elles en sont un pour la charité, contribua encore à affaiblir le respect pour la doctrine et l'autorité. Les passions se mêlèrent à la défense de la vérité, ce qui n'était point arrivé lors des hérésies des premiers siècles, où les victoires de l'église furent si heureusement pures, et où ses défenseurs eurent le double triomphe de la vérité et de la vertu. Il n'en fut pas de même cette fois, il faut l'avouer en gémissant : les œuvres de l'homme se mêlèrent à tout, ce qui, loin de justifier les novateurs et les réfractaires, ne les rend que plus coupables aux yeux de Dieu, puisqu'en violant l'unité, qui est la première loi, ils deviennent responsables des fautes mêmes dont leur désobéissance est l'occasion. Mais enfin l'autorité n'évita pas l'odieux de la persécution ; et ce qui est peut-être plus dangereux encore chez un peuple tel que le nôtre, elle ne put échapper au ridicule. La *philosophie* moderne, qui préparait alors ses premières armes dans les ateliers de l'Encyclopédie, profita de ces dispositions avec l'adresse la plus perfide, et dès lors ne cessa pas de présenter l'abus comme la chose même ; sophisme si facile et si commun, mais qui ne manque guère son effet sur le grand nombre, dès qu'il est intéressé à rejeter ce qui le gêne. La dissolution dont la régence avait longtemps autorisé les exemples, avait porté le premier coup à la décence des mœurs, et l'esprit financier précipitait encore ce changement fatal, en substituant la cupidité à l'honneur, qui est un ressort purement humain, il est vrai, mais dont la politique de l'Europe civilisée avait reconnu l'utilité générale, et qui, comme tous les moyens humains, peut s'épurer par l'esprit de religion, qui épure tout. Après les bienséances et l'honneur, il ne restait plus qu'à saper les principes mêmes, qu'à ébranler ces premières bases de tout édifice social. Ce fut l'ouvrage dont se chargèrent les sophistes qui, vers le milieu du dix-huitième siècle, commencèrent à conspirer la ruine entière de toute religion et de toute morale, et travaillèrent avec une infatigable persévérance à les remplacer parce qu'ils appelaient *philosophie* et *raison*, jusqu'à ce que, vers la fin de ce malheureux siècle, ils parvinrent, à force d'impunité et même d'encouragements, à renverser tout en France, avec un fracas qui menaçait l'Europe entière de l'écraser du poids de nos ruines.

Voltaire, qui n'en voulait qu'à la religion, s'était à peu près borné au déisme, qu'il n'avait que trop répandu et même popularisé. Ceux-ci crurent devoir aller bien plus loin. Ennemis de l'autorité légitime, dont Voltaire fut toujours partisan; ulcérés contre le gouvernement qui les craignit d'abord beaucoup plus qu'il ne les contint, et qu'ensuite ils vinrent à bout d'intimider et de subjuguer, ils ne désespérèrent pas de mettre leur doctrine à la place de tous les pouvoirs, s'ils faisaient de cette doctrine l'excuse et l'appui de tous les vices et de tous les crimes, que tous les pouvoirs font profession de réprimer. Ils soutinrent de plus que la religion et la morale étaient trop intimement liées, pour que l'on pût détruire l'une en conservant l'autre, et la perte de toutes les deux entra dès lors dans leur plan. Ce n'est pas ici une accusation hasardée et vague ; c'est un exposé des faits dont la révolution a complété la preuve, qui existait déjà dans leurs écrits. Je ne parle pas des exceptions individuelles, (il y en a), mais du dessein général ; et une autre considération était encore entrée dans cet abominable plan.

Je puis parler comme témoin, mais ici du moins non pas comme complice de l'époque et des motifs qui déterminèrent le passage du déisme au matérialisme, dans les professeurs d'impiété, à commencer par Diderot, qui d'abord avait très-vivement défendu l'un dans ses premiers écrits (1), et qui devint ensuite le plus ardent professeur de l'autre. Quelques bons ouvrages, et surtout la controverse des conversations, leur avaient appris que les conséquences de l'existence d'un Dieu, de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme, pouvaient entraîner jusqu'à la révélation (2); et ces conséquences

(1) *Voyez* encore sur cette époque fatale la troisième partie du Lycée.

(1) Voyez les *Pensées philosophiques*, etc.

(2) Tous les détails de cette conspiration *philosophique*, dont personne n'est plus instruit que moi, quoique je n'y sois jamais entré, se trouvent dans la dernière partie du *Cours de Littérature* (*Philosophie du dix-huitième siècle*) ; mais il n'est pas inutile de consigner ici un propos très singulier, dont je ne fus pas très-frappé quand je l'entendis, parce que je n'y croyais pas, mais que depuis je me suis bien des fois rappelé. Dans une de ces disputes assez fréquentes entre les déistes et les athées, l'un de ces derniers qu'un jour je pressais vivement et avec tout l'avan-

inévitables, en bonne logique, leur faisaient trop de violence pour qu'ils ne cherchassent pas à s'en débarrasser. C'est, en effet, une observation importante, et dont j'espère que cet ouvrage donnera la preuve, que le déisme conséquent et de bonne foi doit conduire à l'aveu d'une religion révélée, comme le déisme inconséquent ou hypocrite mène bientôt à un athéisme de fait ceux mêmes qui ne le supportent pas en spéculation, et qui auraient honte de l'avancer en paroles. On se jette alors dans le scepticisme général, qui équivaut à l'athéisme, parce que, dans des matières de cette importance, qui comprennent tout le moral de l'homme, le doute et la négative ne peuvent avoir que les mêmes effets. Ce septicisme était celui de d'Alembert, qui trouvait l'arrogance des athées également intolérante et intolérable : il avouait que les probabilités étaient contre eux, mais il n'allait pas plus loin. Ceux qui, comme lui, se sentirent repoussés par une doctrine odieuse, se renfermèrent dans cette *ignorance invincible*, qui devint le refrain de tous les ouvrages impies ; et l'on sent bien qu'en l'étendant à tout, comme cela est si aisé et si commode, il se trouve, au dernier résultat, que celui qui prétend ne savoir rien, ne se croit non plus obligé à rien ; et ce résultat était le vœu du parti, qui se composa principalement d'athées et de sceptiques. Voltaire lui-même, le grand prédicateur du déisme, en prose et en vers, finit par mettre en problème tout ce qu'il avait si long-temps affirmé (1). Il devint *le philosophe ignorant :* il ne cessa de répéter avec tous nos philosophes : *l'homme est né pour l'erreur*. N'imaginez pas qu'ils aient entendu par là ce que tout le monde sait, que l'homme est faillible et que l'ignorance est une des imperfections de sa nature. Non, ils auraient été alors compris dans l'arrêt général, et ils prétendaient bien s'en exempter, non pas qu'ils allassent jusqu'à croire qu'ils ne pouvaient pas se tromper sur les objets des sciences ; mais par l'*erreur*, ils n'entendaient jamais, comme je l'ai dit, que les opinions religieuses, qu'ils appelaient autrement, *préjugés*, *ignorance*, *superstition*, *fanatisme*, tous mots qui, chez eux, n'ont qu'une seule et même acception, la religion; et l'on voit que c'est tout comme aujourd'hui.

L'homme est né pour l'erreur; on voit la molle argile,
Sous la main du potier moins souple et moins docile,
Que l'âme n'est flexible aux préjugés divers,
Précepteurs ignorants de ce faible univers.

(VOLTAIRE.)

Or, étant tous sans religion, ils étaient tous sans *préjugés :* tous échappaient à *l'erreur*, en niant tout ce qui n'est pas susceptible d'une démonstration physique ou mathématique, en sorte que la vérité et l'évidence se réduisaient, pour eux, aux choses les plus généralement indifférentes au bonheur essentiel de l'homme, qui pourrait fort bien se passer de la certitude physique et mathématique, puisqu'elle n'a pas même été nécessaire pour la presque totalité des inventions les plus universellement utiles à tous les peuples chez qui, selon l'ordre de la Providence, les découvertes admirables d'industrie et du besoin ont précédé de bien loin ces sciences si vantées, qui n'ont guère fait que calculer et perfectionner ce qui avait été trouvé sans elles, comme la critique analyse et perfectionne les productions du génie.

D'ailleurs toutes les théories physiques et mathématiques se bornent à des phénomènes et à des calculs et n'atteignent pas les causes. C'est ici qu'en effet l'*ignorance* est *invincible;* et si nos *philosophes* l'ont avoué enfin, il n'y a pas trop de quoi s'émerveiller : l'expérience de tant de siècles a dû l'apprendre au nôtre. Mais qu'est-il arrivé? cet aveu était-il celui de la sagesse modeste, qui reconnaît que le secret de la création doit appartenir au Créateur? Nullement : l'orgueil *philosophique* n'a fait que se retourner et changer d'objet, quand il a cru plus facile de gouverner le monde que de l'expliquer; et ne pouvant pas arracher le secret de Dieu sur le monde physique, ils ont voulu lui arracher du moins l'empire du monde moral. Ils avaient vu tomber l'un sur l'autre, de siècle en siècle, tous ces systèmes de l'homme et de l'univers, vains et fragiles édifices dont les architectes avaient prétendu dessiner, dans les nuages de leur imagination, ce que l'ouvrier éternel avait conçu dans ses lumières. Nos *philosophes* ne pouvaient pas plus qu'eux trouver la vérité, parce qu'ils cherchaient toujours celle que Dieu nous a refusée, et jamais celle qu'il nous a donnée, et qui est le garant de celle qu'il nous promet. Qu'ont-ils fait alors? Ils ont dit à l'homme, avec leur arrogance ordinaire, qu'il était *né pour l'erreur*, puisque les sages eux-mêmes n'avaient pu le mener à la vérité. Ils se moquèrent alors des rêveries de leurs prédécesseurs, qui du moins étaient innocentes; et renonçant à la difficulté et au péril de bâtir, ils ne songèrent plus qu'à renverser. Pour laver et venger la honte de la sagesse humaine, qui n'avait rien prouvé de tout ce qu'elle avait voulu faire croire, ils s'efforcèrent de persuader que même tout ce que l'on regardait comme certain, tout ce qu'on ne tenait pas d'elle, mais de Dieu et de la conscience, et que la philosophie n'avait fait qu'analyser, quand elle s'était trouvée d'accord avec l'un et l'autre, n'était pas plus vrai que les systèmes

tage de ma cause, se voyant comme poussé à bout, me dit devant beaucoup de témoins ces propres paroles : « Eh bien ! avec votre Dieu et votre âme immortelle, vous n'êtes que des enfants, et vous ne savez ce que vous faites. Je vous déclare que si vous aviez affaire à un chrétien qui fût ferré en logique, il vous mènerait où il voudrait, avec les prémisses que vous lui accordez. Voilà pourtant à quoi vous vous exposez *avec l'ennemi*. Nous l'arrêtons au premier pas, nous, en n'admettant l'existence de Dieu tout au plus que comme un problème, et jamais on ne peut nous faire aller plus loin. » Que signifiait ce propos? Rien de plus clair, et le voici : « En supposant que vos arguments soient bons, votre politique est mauvaise : un intérêt commun doit réunir les athées et les déistes contre l'*ennemi commun*, le chrétien. »

(1) Voyez ses *Lettres de Memmius*, et d'autres écrits de sa vieillesse.

qui n'appartenait qu'à elle, et qu'elle avait si vainement cherché à établir. Comment supposer, en effet, qu'une si grande partie du monde fût, depuis si longtemps, attachée à la même croyance, et gouvernée par les mêmes dogmes, tandis que tous les mondes philosophiques, depuis Démocrite et Pythagore jusqu'à Descartes et Spinosa, s'étaient évanouis comme des fantômes? Comment souffrir que la doctrine d'Athanase fût encore celle de Bossuet, et que l'Eglise catholique n'eût pas varié pendant dix-sept siècles, tandis qu'il était encore impossible de mettre d'accord deux écoles de philosophie, ou même deux philosophes? C'était là véritablement la plaie secrète et profonde de l'amour-propre, dans une classe d'hommes chez qui l'ambition de dominer sur les esprits a d'ordinaire été aussi violente, aussi furieuse, que celle de dominer sur les Etats a jamais pu l'être dans les conquérants. J'ai vu moi-même mille fois, j'ai vu saigner cette plaie honteuse, surtout depuis que nos *philosophes* faisant corps sous les remparts de l'Encyclopédie, enhardis les uns par les autres, fortifiés et de plus en plus enorgueillis par la renommée littéraire, devenue une espèce d'idole pour un peuple qui ne voulait plus avoir que de l'esprit, en vinrent jusqu'à s'indigner tout haut qu'il y eût au monde une autorité, une puissance au-dessus d'eux, au-dessus des *précepteurs du genre humain,* titre modeste, comme on voit, et qu'ils se prodiguaient à tout moment les uns aux autres, en prose et en vers. De là, enfin, cette résolution désespérée de saper sans relâche tous les appuis du pouvoir légitime, en reniant Dieu et la morale, qui repose sur l'idée d'un Dieu, en attaquant l'ordre universel qui repose sur la morale, en combattant par le ridicule ou par le sophisme la conscience, les remords, le devoir, et réduisant tout à des *conventions* fortuites et passagères et à des notions arbitraires, toujours plus ou moins problématiques. C'était sans doute ouvrir la porte à tous les vices et à tous les crimes; et si la fureur était capable de quelque réflexion, ils auraient craint du moins ce qui est arrivé, d'être écrasés eux-mêmes sous les ruines qu'ils allaient faire. Mais ils ne virent rien que le succès que devait avoir d'abord et qu'obtint, en effet, cette nouvelle *philosophie*, impunément répandue, grâces à l'aveugle et funeste insouciance des gouvernements. Une semblable doctrine, prêchée aux hommes pour la première fois, était trop conforme à la corruption de leurs penchants, pour ne pas plaire au grand nombre, charmé de trouver enfin dans la *philosophie* une autorité qui jusque-là manquait aux méchants, et une sanction qui manquait au crime. Quelquefois, il est vrai, l'on déguisait un peu, ou l'on désavouait ce qu'il pouvait y avoir de trop visiblement odieux dans les conséquences; mais qu'importe le désaveu des conséquences, quand on consacre les principes qui les entraînent naturellement! Qu'importe que, pour ne pas trop révolter l'oreille, on recouvre des dogmes abominables d'un appareil de mots vaguement philosophiques, où chacun entend ce qu'il veut! Le fond était toujours le même : dès qu'il n'y avait plus rien de certain, rien de prouvé, dès que rien n'était en soi ni *bien*, ni *mal*, les conséquences ne pouvaient plus avoir de mesure que celle de la perversité de chacun. Dès lors chacun put conclure qu'il n'y avait à considérer en tout que le succès, qui faisait du méchant un habile homme, et de l'homme de bien une dupe. Le dernier terme de cette immoralité méthodique, professée tout haut, devait être une révolution, qui bientôt écarta jusqu'au voile du problème, et proclama *bien* ce qui était *mal*, et *mal* ce qui était *bien*, sans aucune exception. Telle fut la marche de l'affreux pyrrhonisme de nos jours. Il parut d'abord, même à des hommes instruits, n'être qu'une absurdité bizarre de *l'esprit philosophique*, impatient de son impuissance; mais il finit, comme l'avaient prévu ceux qui voyaient plus loin, par devenir le plan le plus atroce de perversité et de destruction, capable seul de bouleverser la terre entière, si la Providence ne daignait pas y mettre un terme.

Mais plus l'exemple est terrible, plus la leçon est frappante; et si des maux inconnus au monde ont fondu sur le monde, quand on a tenté, pour la première fois, de retrancher Dieu et sa vérité, il en résulte que cette vérité de Dieu est le seul bien de ce monde passager, comme elle fera le bonheur parfait du monde éternel.

Non, l'homme n'est point *né pour l'erreur*, et cette seule assertion suffirait pour déshonorer à jamais la *philosophie* de ce siècle. Il est né pour la vérité, comme on le verra tout à l'heure dans les prolégomènes, et comme l'ont reconnu tous les vrais philosophes anciens et modernes. Cette vérité n'est essentiellement que dans l'intelligence divine, comme dans son principe : c'est de là qu'elle émane, et c'est là que l'intelligence humaine doit la voir un jour dans sa perfection. Socrate, Platon, Cicéron, l'ont dit dans ces mêmes termes; et s'il est beau que des philosophes du paganisme aient aperçu ce rapport de Dieu à l'homme, il est bien honteux pour nos sophistes de l'avoir méconnu.

Il n'est pas étonnant que des hommes qui ne voulaient et ne pouvaient régner que par le mensonge, aient tout fait pour combattre et réduire, s'ils l'avaient pu, cette vérité qui les condamne. Heureusement, si ce combat criminel a toujours été permis à l'orgueil humain par une Providence que nous devons adorer, et par la sagesse éternelle qui s'en est expliquée elle-même plus d'une fois, comme je l'ai rappelé ci-dessus, du moins cette victoire que l'orgueil poussait avec tant d'acharnement et cherche par tant de moyens divers depuis dix-huit siècles, lui est interdite par l'irrévocable arrêt de cette même sagesse; et il est dans l'ordre que la vérité que Dieu lui-même a daigné nous révéler soit éternelle comme lui. Les incrédules n'effaceront pas plus la religion du cœur des hommes, que les athées n'en ont effacé Dieu. Ce Dieu a fait assez voir qu'il était *fidèle dans*

toutes ses paroles, fidelis Dominus in omnibus verbis suis, et qu'en éprouvant son Église, il ne l'abandonnait jamais. S'il y a des esprits assez faibles pour s'effrayer des succès passagers et trompeurs de l'impiété *révolutionnaire*, et de son impunité momentanée, au point de l'en croire sur des espérances qu'elle n'a pas elle-même, et dont sa jactance affectée prouve la nullité sentie, ils n'ont qu'à se rappeler un fait aussi frappant qu'instructif, et bien capable de rassurer ceux dont la foi serait ébranlée par la crainte et le découragement. Il est bien vrai que la tempête la plus violente et la plus horrible qui se soit élevée contre le christianisme établi, est celle dont nous avons le malheur d'être les témoins : c'est même la seule de cette espèce, et il est permis de croire qu'il ne sera jamais donné à l'enfer d'oser davantage en ce genre, pour la punition des hommes, et qu'aucune persécution ne sera plus terrible et plus douloureuse pour l'Eglise, si ce n'est celle qui est annoncée comme la dernière, celle de l'antechrist, qui aura surtout le plus dangereux de tous les caractères, celui de la plus grande séduction possible; et l'on ne peut pas dire que ce soit celui de notre révolution, qui, si elle a été un moment séduisante, ne l'a jamais été qu'en perspective. Mais que l'on se reporte à la dernière persécution païenne qui précéda l'établissement du christianisme, celle de Dioclétien et de ses collègues, qui dura dix ans, avec plus ou moins de fureur; que l'on jette les yeux sur l'histoire, et même sur les monuments que le temps nous a laissés, par exemple sur cette colonne antique trouvée en Espagne dans le dernier siècle, avec cette inscription en latin : *Aux empereurs Dioclétien et Maximien, pour avoir éteint le nom des chrétiens et aboli leur superstition par toute la terre.* Il faut être juste : suivant toutes les vraisemblances humaines, ils durent le croire, et tout le paganisme romain dut se flatter d'avoir porté le dernier coup à la religion de Jésus-Christ; aucune persécution n'avait encore égalé celle-là, ni en violence, ni en durée. Dans toute l'étendue de l'empire, tout ce qui fut reconnu chrétien fut mis à mort ou fait esclave, selon la condition des personnes ; les églises furent abattues, les livres saints livrés aux flammes. Eh bien ! c'était précisément cette époque de terreur et de destruction que Dieu avait choisie pour faire triompher sa loi, et montrer aux hommes à quel point il se joue de l'impuissance de ses ennemis. La persécution durait encore, au moins dans les Etats de Licinius ; la colonne était à peine élevée, lorsque Constantin mit le christianisme sur le trône et releva les temples chrétiens sur les débris de l'idolâtrie.

C'est dans la dernière partie de cet ouvrage, quand je tracerai dans le détail des faits principaux de la révolution les caractères et les résultats que la Providence a permis qu'elle eût pour le châtiment de la génération présente et l'instruction des races futures ; c'est alors que l'on verra clairement combien ceux qui s'exagèrent la puissance révolutionnaire, et ses effets possibles et sa durée probable, sont loin de la juger dans leurs craintes comme elle se juge dans les siennes : son effroi est égal à sa rage ; c'est dire ce qui est et ce qui doit être. Mais auparavant, c'est à l'incrédulité seulement que j'ai affaire; c'est l'impiété que je vais combattre ; car c'est de là que sont venus tous nos maux.

Hoc fonte derivata clades
In patriam populumque fluxit. (HORACE.)

Et quel devoir plus sacré, quel travail plus digne d'un chrétien, que de combler, autant qu'il est possible, cette source empoisonnée, d'où sont sorties, depuis cinquante ans, avec une si funeste abondance, ces eaux infectes et mortelles, qui d'abord ont sourdement coulé sous terre, et se sont enfin répandues au dehors en torrents dévastateurs pour ravager les deux mondes !

Je ne me suis point dissimulé tout le poids de cette entreprise, dont la grandeur et la sainteté même font pour moi la difficulté : la grandeur, par rapport à mes faibles moyens, la sainteté, par rapport à mon indignité ; car d'ailleurs, qu'y a-t-il de plus facile en soi que le combat de la vérité contre l'erreur ? Mais combien aussi ce sujet doit paraître épuisé par tant de plumes aussi savantes qu'éloquentes, quand on ne compterait que celles de ce siècle ! il ne l'est pourtant pas, et ne le sera jamais. L'ouvrage de la sagesse et de la bonté du Tout-Puissant est inépuisable pour l'intelligence créée ; il l'est dans l'éternité : que sera-ce dans le temps ? Mais en même temps cette foule d'excellents écrits sur la matière que je vais traiter, et les circonstances qui me sont personnelles, m'obligent de m'expliquer ici sur mon dessein, et même sur moi ; et cette dernière obligation serait la plus pénible, si elle n'était heureusement un juste sujet d'humiliation pour moi devant Dieu et devant les hommes.

En effet, ce n'est pas seulement Dieu qui dit au pécheur par la bouche du prophète : *Est-ce à toi de raconter mes justices? Quare tu enarras justitias meas?* Les hommes aussi peuvent me demander comment, occupé si longtemps d'études si différentes, et pour dire encore plus, si opposées, je puis me flatter si tôt d'en avoir assez appris pour enseigner aux autres ce qu'à peine puis-je encore savoir bien moi-même ; comment j'ai la confiance, après tant de voix religieuses et vénérées, de faire entendre une voix profane ; que dis-je, hélas ! de monter dans la chaire de vérité, après avoir été assis dans celle du mensonge et du blasphème ! On peut me demander ce que je crois pouvoir ajouter à une évidence de dix-huit siècles, et si une religion enseignée depuis ce temps par tant d'illustres maîtres, peut avoir encore besoin de la plume d'un catéchumène si récemment réconcilié ; pourquoi j'ose approcher une main si novice à l'appui de l'arche du Seigneur, oubliant que quand elle fut tombée aux mains des Philistins, il ne se servit pas même, pour l'en tirer, de celles des Israélites qu'il châtiait encore, et força ses propres

ennemis à la renvoyer chez son peuple?

C'est à ces questions, toutes naturelles, que je crois devoir répondre, et nullement à ceux qui m'ont fait un si étrange reproche d'être revenu, dans l'âge de la maturité et des réflexions, à la foi que j'avais si follement abjurée dans les égarements de la jeunesse et dans les vanités du monde. C'est peut-être la première fois que le repentir s'est appelé inconstance, et j'avoue que des invectives démenties m'avaient d'abord indigné. Mais j'ai compris depuis que c'était encore une leçon de celui qui veut si justement que toujours le péché soit puni par le péché même; et comme je n'avais jamais été plus coupable que lorsque je m'étais associé aux impies, je ne pouvais non plus être jamais plus humilié que lorsqu'ils ont pu me dire pour toute réponse : *Souviens-toi du moins que tu as été longtemps comme un de nous.*

Mais je répondrai aux autres que le Père céleste envoie aussi à sa vigne l'ouvrier qui n'est venu qu'à la onzième heure, et daigne même récompenser son travail, tout tardif et tout imparfait qu'il peut être, sans en donner d'autres raisons à ceux qui s'en étonnent que celle qui n'appartient qu'à lui : *parce que je suis bon; quia ego bonus sum;* il n'a pas besoin, sans doute, que je le glorifie, mais j'ai le besoin de le glorifier, et c'est celui qu'il nous permet toujours de satisfaire. Je ne me crois point en état de rien enseigner à ceux qui savent quelque chose, mais mon livre s'adresse particulièrement à ceux qui, comme moi, n'ont voulu jusqu'ici rien savoir, et j'ai cru sentir que la manière dont j'ai été instruit pouvait être instructive pour d'autres. Lorsqu'une voix céleste qui se fit entendre à mon cœur au moment où j'y pensais le moins, m'eut dit : *Tolle, lege; Prends et lis :* ce ne fut pas les apologistes qu'il mit dans mes mains, ce fut l'Evangile, les Psaumes, l'Ecriture. Non, ce ne sont point les Grotius, les Abadie, les Houtteville, les Crouzas, les Bergier qui m'ont éclairé, ni même qui ont été les instruments de celui qui seul éclaire. Au moment où j'écris, je n'ai encore jeté les yeux sur aucun de ces écrivains; ils me sont absolument inconnus : non que je n'en croie de tout mon cœur le témoignage que leur a rendu la voix publique; mais je n'ai jamais senti un moment le désir ni le besoin de les lire. Les livres saints me disaient tout, parce que Dieu m'a fait la grâce de les ouvrir dans la bonne foi, et de les lire avec amour. C'est là proprement que mon ouvrage a été enfanté, et ce qui me fait espérer que Dieu daignera le bénir, à cause de la source dont il est sorti. J'ai commencé à écrire que je ne savais encore presque rien, au moins méthodiquement; mais je sentais beaucoup, et le sentiment est comme la vue de l'âme. Il me semblait, en lisant, qu'il ne manquait à d'autres que de lire aussi pour être affectés comme moi. Tout est dans ces livres divins, et le malheur le plus commun et le plus grand est de ne pas les lire. Il y a entre autres un sermon de la cène qui me parut contenir toute notre religion, et où chaque parole est un oracle du ciel. Je ne l'ai jamais lu sans une émotion singulière : et que de fois je me suis dit ce que disait aux Pharisiens cet agent de la Synagogue, en s'excusant de n'avoir pas fait arrêter Jésus-Christ : « Que voulez-vous, jamais l'homme n'a « parlé comme cet homme ? » *Nunquam sic locutus est homo sicut hic homo.* Et c'est un Juif qui disait cela ! Quel terrible arrêt contre les chrétiens infidèles ! Il m'est impossible, à chaque verset de ce sermon, de ne pas entendre un Dieu, et j'en suis aussi sûr que si je l'avais entendu en personne. C'est alors que je m'écrie : Que la religion est belle ! elle est belle comme le ciel dont elle est descendue ; elle est grande comme le Dieu dont elle est émanée ; elle est douce comme le cœur de Jésus-Christ qui nous l'a apportée J'ai besoin de songer au péché originel pour concevoir que des hommes aient pu se méprendre et résister à ce langage. Mais avec l'orgueil et la corruption qui en est la suite, tout s'explique, et c'est l'orgueil qui explique l'enfer, comme l'amour explique le ciel.

Depuis que j'ai le bonheur de lire les divines Ecritures, chaque mot, chaque ligne appelle en moi une abondance d'idées et de sentiments qui semblent se réveiller dans mon âme, où ils étaient comme endormis dans le long sommeil des erreurs de ma vie. Je ne vois et ne peux plus voir qu'un seul objet, et c'est celui dont j'avais si longtemps détourné les yeux ; c'est cette lumière nouvelle qui dissipe tous les nuages et fait évanouir tous les fantômes. C'est là que désormais je rapporte tout, comme par un entraînement involontaire ; et cette nouvelle application de tous les actes de mon esprit à un seul objet, est à la fois si impérieuse en moi et si naturelle, qu'il me semble que je ne sais quel obstacle inconnu la retenait jusqu'ici, et que mon intelligence agit aujourd'hui comme un ressort longtemps comprimé, et qui s'échappe avec impétuosité. Ce mouvement agite en moi une foule de pensées dont je suis comme assailli, et dont je suis forcé de me délivrer. Ce que je trouve à tout moment dans les livres saints répond à toutes les impressions de mon cœur, à tout ce que j'ai pensé, vu et senti, et m'explique clairement toute l'histoire de ma vie et toute celle de l'homme, dont je n'avais pu encore me rendre compte. La parole de Dieu est véritablement, comme lui-même nous le dit dans l'Evangile, cette graine si petite dans sa semence et si étendue dans ses accroissements. Combien en comparaison tout ce que j'ai cru savoir me paraît frivole ! Combien tout ce que j'ai pu savoir en effet, et ce que je n'avais appris que dans une foule de livres, me paraît peu de chose en comparaison de ce que m'apprend un seul livre ! non pas assurément que je prétende réprouver les sciences et les lettres : tout ce que Dieu a donné à l'homme est bon en lui-même, pourvu qu'on le rapporte à lui, à sa

loi, qui en dirige et sanctifie l'usage et en prévient les abus, dont notre vanité est toujours si voisine. Mais du moment où l'homme croit sérieusement à une destinée éternelle (et s'il n'y croit pas il s'en déclare indigne), ne doit-il pas comprendre qu'excepté ce qui peut y conduire, tout le reste est nécessairement petit? Qu'il réfléchisse sur ces paroles si simples, mais si profondes, du livre de l'Imitation : « On ne vous demandera pas « au dernier jour ce que vous avez lu, mais « ce que vous avez fait. » Et qu'il songe à la réponse.

O Augustin! que vous aviez raison : *Sero te cognovi, sero te amavi, pulchritudo increata!* Beauté incréée, je vous ai connue et aimée bien tard : hélas! bien moins tard encore que moi, mais *le don de Dieu* vient toujours à temps.

C'est cette disposition qui m'a fait écrire, et pourquoi ne croirais-je pas que les motifs et les raisons qui m'ont frappé peuvent aussi agir sur d'autres?

Toutes les fois que je lis les apologistes du dernier siècle, ces livres aujourd'hui si peu lus et autrefois si recherchés, où tant d'écrivains illustres, soit du dernier siècle, soit du nôtre, ont expliqué et répandu l'esprit de religion et de piété, je ne sens que trop combien je suis loin de cette profondeur de connaissances, de cette élévation de vues spirituelles qui n'appartient qu'à des esprits nourris de la science de Dieu. Mais oserais-je dire ici ce que je pense et ce qui accuse, non pas ces écrivains, mais nos mœurs? Ils étaient faits pour leur temps où tout le monde était chrétien : aujourd'hui cette nourriture est peut-être trop forte pour le plus grand nombre. Notre malheureux siècle n'est plus digne d'entendre ces anges du temps passé; il en aurait peur. Je vaux cent fois moins qu'eux, mais peut-être mon infériorité même sera ici une nouvelle espèce de force, proportionnée à mes lecteurs, suivant les vues de cette Providence qui sait adapter tous les moyens aux temps et aux personnes. Ils ne soutiendraient peut-être pas le langage des saints, qui est trop loin d'eux : le mien s'en rapproche davantage, et ils m'entendront mieux et plus volontiers. Ils n'auront pas peur d'un profane comme moi, qui peut leur dire : Et moi j'ai aussi parlé comme vous. J'ai encore assez d'usage des viandes d'Egypte pour m'en servir à faire passer la manne du désert qui, sans ce mélange, pourrait répugner à leur goût corrompu. Peut-être Dieu permettra que plusieurs trouvent à cette manne ainsi préparée une saveur qu'ils n'attendent pas. Ils ne veulent pas lire l'Evangile; ils le liront dans mon livre; et l'Evangile peut-il être lu sans effet? Il est comme son auteur, il n'a besoin que d'être connu pour être aimé, et il est plus aimé à mesure qu'il est plus connu.

Dieu sait tirer le bien du mal même, et mes égarements passés me donnent encore un avantage réel. J'ai passé ma vie dans le camp ennemi; j'ai vécu avec nos *philosophes*, et suis au fait, plus que personne, de leur tactique et de leurs armes. J'en connais le fort et le faible : car s'ils sont faibles en raison, ils sont forts en artifice. Ils ont eu pour tromper précisément le même genre de supériorité qu'ont eu depuis les *révolutionnaires*, leurs élèves; tous les moyens leur étaient bons, parce qu'ils ne rougissaient d'aucun, et qu'ils avaient posé en principe parmi eux que tout était légitime pour *la bonne cause.* Je suis dans leur conscience comme dans la mienne, tant je les ai vus et connus; je la mettrai à nu, et si je ne fais pas rougir les maîtres, je pourrai du moins en dégoûter les disciples, et c'est quelque chose.

CHAPITRE PREMIER.

Prolégomènes philosophiques, ou démonstration des rapports essentiels de l'homme avec Dieu.

Dieu *est amour* (1), et la religion aussi n'est qu'amour : amour dans le Dieu qui l'a donnée, amour dans l'homme qui l'a reçue. Elle est le point de communication nécessaire entre l'un et l'autre, non que Dieu ait besoin de nous comme nous avons besoin de lui : l'Etre unique, appelé *celui qui est*, se suffit à lui-même (2) : c'est sa perfection. Mais du moment où l'homme a été créé, il y a eu des rapports essentiels entre son auteur et lui. Dieu est souverainement bon, il doit aimer sa créature, et l'aime d'un amour qui n'a de borne que sa justice et sa haine pour le péché. Il a fait pour lui la créature raisonnable, la seule qui puisse le connaître et l'aimer, et il a fait le monde pour elle (3). Il nous a faits pour lui, non pas que nous lui soyons bons à quelque chose, mais parce que l'intelligence créée ne peut avoir d'autre destination et d'autre fin que d'être réunie à son principe : c'est là sa véritable gloire et le premier bienfait du Créateur. Il a fait le monde pour nous; non pas que le monde soit notre partage, car nous mourrons et il mourra, mais la matière est dans le temps le soutien adapté à la partie de nous-mêmes : c'est à la fois un présent de la magnificence divine et un séjour d'épreuve pour nous. Cette décoration passagère disparaîtra quand l'épreuve sera finie, et que les âmes, dont il est naturel que Dieu seul connaisse le nombre et la destinée, seront à jamais ou réunies à Dieu par l'amour, ou séparées de lui par une révolte

(1) *Deus caritas est.* (S. Jean.) Observez que saint Jean est cité ici non pas comme apôtre, mais comme philosophe; car cette parole est une vérité métaphysique.

(2) Cela n'a jamais pu se dire que de lui, d'où l'on voit déjà l'erreur grossière des stoïciens, que *le sage suffit à lui même.* On sait combien elle leur a fait débiter d'inepties, et combien l'antiquité païenne elle-même s'en est moquée avec raison.

(3) *Terram dedit filiis hominum.* Ps. Voyez d'ailleurs dans la Genèse le domaine donné à l'homme sur les autres créatures du globe, domaine prouvé de plus par le raisonnement et par les faits, et reconnu par tous les philosophes, hors les athées, que la raison compte pour rien, comme eux-mêmes comptent pour rien la raison.

obstinée ; car le ciel est pour l'amour, et l'enfer est pour l'orgueil.

Tous ces rapports sont dans l'ordre essentiel (1) ; car il répugnerait que Dieu nous eût doués de la faculté de le connaître et de l'aimer, qu'il nous eût marqués de ce caractère, qui est celui de l'excellence dans la créature raisonnable, pour nous faire passer successivement sur la scène du monde, comme des figures de théâtre, et ensuite anéantir à la fin les personnages et la scène ; ce serait une espèce de jeu tout à fait indigne de la sagesse suprême, et qui n'a pu être imaginé que par l'homme, quand ses passions basses l'ont porté à dégrader dans sa pensée Dieu et lui-même. Si l'âme devait périr avec le corps, le monde physique serait seul dans l'ordre et l'homme n'y serait pas. Le monde est une masse impuissante et aveugle qui ne se meut que par une force d'emprunt, qui lui est continuellement prêtée par le Créateur, et il est tout simple que cette masse et son mouvement cessent dès qu'il le voudra. L'âme au contraire, émanée de l'intelligence suprême, a en elle-même un principe d'action ; elle agit par elle-même comme ayant été créée libre : et Dieu, qui ne change point les essences, parce qu'il ne change point sa pensée, laisse à l'âme cette liberté tout entière qui tient à sa nature active : il la lui laisse même dans l'opération de la grâce, qui la meut et l'incline pour le bien, sans jamais la contraindre ni la violenter ; en sorte que lors même qu'elle cède elle pourrait résister, comme il n'est que trop prouvé par l'expérience, et comme nous le verrons quand il s'agira de la grâce divine conciliée avec le libre arbitre de l'homme, suivant la doctrine de l'Eglise, conforme en tout à la saine philosophie autant qu'à l'inspiration céleste.

Dès que l'âme a le sentiment intime de son immortalité, il y aurait contradiction à ce qu'elle ne fût pas immortelle ; car elle aurait reçu de Dieu un sentiment inné, bon et salutaire en lui-même, et qui pourtant la tromperait : ce qui est impossible.

Dès qu'il a été donné à l'âme de connaître Dieu, et en Dieu le principe auquel elle doit se rapporter tout entière et la fin où elle doit tendre, il répugne également qu'elle soit rendue au néant ; car elle aurait reçu de l'auteur de toute vérité et de toute justice des connaissances inutiles, des sentiments illusoires et des espérances mensongères, ce qui est encore impossible.

Cent mille mondes, cent mille soleils peuvent éclore et finir à la parole de Dieu : ils ne le connaissent pas, ils ne se connaissent pas eux-mêmes. Mais l'âme a l'idée d'elle-même et d'un Dieu, et par cela seul vaut beaucoup mieux que tous les mondes et tous les soleils ensemble. Cette conséquence, quoique toute philosophique, n'a pourtant été connue d'aucun philosophe ancien, pas même de Platon (1), qui a été plus loin qu'aucun autre sur la nature et la dignité de l'âme C'est ce qu'on verra plus en détail quand il s'agira de tout ce que la révélation est venue ajouter à la raison.

Si des hommes qui n'avaient pas reçu cette révélation, ou qui l'ont rejetée, n'ont vu que de la vanité à croire le monde fait pour l'homme, ce n'est pas par modestie, c'est par ignorance ou par abjection. Ils ont trop regardé la terre et trop peu leur âme, et par conséquent méconnu le néant de l'une et la noblesse de l'autre. Cette espèce de *philosophie* animale a été surtout et devait être celle de ce siècle, particulièrement inspirée par la haine de la religion (2). De là toutes les bassesses, toutes les ordures du matérialisme qui, par une sorte d'orgueil fort différent de celui qu'on a voulu imputer au christianisme, a embrassé la condition des bêtes par *supériorité de raison*. Cette *philosophie*, semblable au prodigue de l'Evangile, a envié la nourriture de l'animal immonde, et s'est roulée dans la même fange pour s'éloigner de ce qu'elle appelle *la fange de nos préjugés*. On ne peut douter qu'une pareille *philosophie* n'eût paru très-vile, même à ces anciens sages du paganisme, dont elle cite souvent les noms et dont elle ne soutiendrait pas la présence et les mépris ; mais ce que les Platon, les Socrate, les Marc-Aurèle n'ont fait qu'entrevoir, la religion l'a mis au grand jour. Elle nous a seule appris tout ce qu'était notre âme devant Dieu, et ce qu'elle devait être

(1) On appelle en philosophie ordre essentiel, ou simplement l'ordre, en sens absolu, les conséquences nécessaires de la nature des choses, c'est-à-dire celles qui sont renfermées dans l'idée que nous en avons par notre raison ; de manière que sans ces conséquences, l'essence des choses ne pourrait pas être comprise.

(1) Platon, Aristote, Cicéron ont compris et expliqué cette vérité, que l'âme est une substance qui a en elle-même un principe d'action, un mouvement continuel, et cette action, ce mouvement sont l'intelligence et la volonté. Mais ils n'ont pas été plus loin ; et frappés de la beauté du monde et des astres en particulier, ils leur ont attribué aussi une âme et une portion de la nature divine, sans s'apercevoir qu'ils contredisaient leurs propres principes sur la nature de l'âme ; car assurément la matière n'a qu'un mouvement prescrit, comme on le voit par son invariabilité, et le mouvement de l'âme est libre.

(2) C'est ce dernier sentiment qui animait Voltaire, lorsqu'admettant tour à tour et rejetant les causes finales avec sa versatilité ordinaire, il se moquait constamment de cette idée, que le monde avait été fait pour l'homme. C'est là-dessus qu'il imagina, dans un de ses *Discours en vers*, un apologue chinois, où il fait parler des souris qui, raisonnant dans les trous d'un beau palais, concluent qu'il a été *fait pour elles*. On peut juger par cette seule idée quelle est la *philosophie* de cet apologue, où des souris sont dans un palais, précisément comme l'homme est dans le monde. Cette parité n'est-elle pas merveilleuse? Je me souviens du moins qu'elle m'a longtemps paru telle, et je sais bien pourquoi : c'est que les vers sont fort beaux, et que je m'embarrassais fort peu du reste. Cette disposition n'est que trop commune aux jeunes gens, et c'est pour eux surtout que la séduisante poésie de Voltaire a été un piége bien dangereux. Cet homme a été la sirène de l'impiété : ses chants entraînaient dans le gouffre ; et combien de malheureux n'y a-t-il pas précipités? C'est aux gouvernements sages à éloigner les oreilles de la jeunesse du chant mortel de la sirène.

pour nous; elle seule nous a dit cette parole sublime, qu'elle seule aussi peut nous faire comprendre : *Que sert à l'homme de gagner le monde entier s'il perd son âme?* Et ce que je n'ai fait qu'indiquer ici, comme un corollaire métaphysique, sera dans la suite la première explication de l'esprit des mystères et des préceptes de la religion.

Ce n'est donc point par orgueil que le chrétien regarde si haut, car il ne se glorifie qu'en Dieu, et plus sa croyance l'élève en raison de ses destinées, plus sa conscience l'humilie, quand il sent tout ce qu'il doit à une bonté toute gratuite. C'est toujours un bienfaiteur, un père, un juge qu'il voit au-dessus de lui, et il laisse nos *philosophes* ne chercher dans les cieux que des objets de calcul et d'observation, sans songer seulement qui a fait les cïeux et qui a pu les faire. Le chrétien ne cesse de rendre grâces à celui qui, non content de s'y manifester, en a fait descendre sa parole; et qui sont ceux qui insultent quand le chrétien adore? des hommes qui se jettent dans le néant pour éviter un Dieu; qui ne l'ont pas voulu pour père, parce qu'ils craignent de l'avoir pour juge, et qui lui ont dit: Nous aimons mieux n'être pas que de t'appartenir.

En effet, s'il est de la souveraine bonté du Créateur d'avoir formé pour lui, c'est-à-dire pour le bonheur, la créature raisonnable, il est de sa souveraine justice et de son domaine suprême que la créature puisse mériter et démériter; et quoiqu'il soit digne de lui de donner à l'homme infiniment plus qu'il ne peut mériter jamais, il n'en est pas moins vrai que si l'homme ne pouvait mériter rien, la félicité qui lui est promise ne serait plus une récompense : elle ne serait qu'un effet sans cause, ce qui répugne dans un auteur infiniment sage. La substance intelligente devait donc être libre; et c'est la première réponse à ceux qui, trouvant tout simple d'interroger le Très-Haut, quoique cela ne soit qu'insensé, demandent toujours pourquoi il ne les a pas *nécessités* à être heureux et parfaits.

D'abord on conçoit aisément que pour peu qu'on se permette une question avec Dieu, il n'y a pas de raison pour que les questions finissent d'ici à la fin du monde; car il sait tout et nous ne savons rien, que ce qu'il lui a plu de nous apprendre. Mais il est aussi de nécessité absolue que le Dieu qui nous a donné la raison lui ait enseigné tout ce qu'elle a besoin de comprendre ici bas pour nous conduire à notre fin, c'est-à-dire à lui : la supposition contraire serait si évidemment absurde, qu'il serait superflu de la combattre. Il s'ensuit en rigueur que si nous savons de Dieu tout ce que nous devons savoir, nous ne devons pas lui demander compte de ce que nous ne pouvons savoir encore, et ceux qui l'interrogent sont déjà convaincus d'inconséquence et de témérité.

Je tire de là trois inductions :

La première, que si Dieu ne s'explique pas ici avec nous sur tous les objets de notre curiosité, c'est que l'étendue et la sagesse du plan universel de ses œuvres sont, d'un côté, trop au-dessus de nos lumières, tant qu'elles sont obscurcies par la faiblesse et les ténèbres de nos sens; et de l'autre ne peuvent, par leur nature même, être manifestées à une intelligence bornée, si ce n'est au moment de la consommation du plan tout entier. Car nous ne pouvons embrasser dans le temps ce qui embrasse l'éternité : d'où il suit que nous devons attendre que nous soyons hors du temps et que l'éternité commence pour nous.

La seconde :

Que notre âme, séparée du corps et dégagée sans retour de tous les intérêts terrestres et temporels qui affaiblissent pour elle les clartés du vrai, parce qu'ils en affaiblissent l'amour, sera susceptible alors de toute la force de perception dont elle est capable pour voir la vérité dans tout son éclat; et qu'alors, rendue à toute l'intégrité de ses compréhensions, elle n'aura plus ni les moyens, ni même la volonté de nier la vérité.

La troisième enfin :

Que ce monde et cette vie étant le lieu et le temps de cet état d'épreuve attaché à notre destinée, comme une suite de notre liberté, il serait contradictoire que Dieu nous fît connaître ici bas tout ce que nous pourrons connaître un jour. Car si déjà nous savions tout, déjà aussi nous posséderions tout : la plénitude des dons surnaturels de Dieu est essentiellement indivisible. Il est hors de doute que la plénitude des connaissances, la plénitude d'amour, la plénitude de paix, la plénitude de gloire, tout ce qui n'est pas fait pour ce monde et doit composer la félicité de l'autre, n'admet point de séparation. Chacun de ces attributs est inséparable des autres, parce que nous ne pouvons en jouir que dans Dieu, qui en est la source. Ceux qui veulent en savoir tant dès ce monde, ne savent donc ni ce qu'ils disent, ni ce qu'ils veulent. Ils ne s'entendent pas eux-mêmes, ceux qui croyant interroger au nom de la science, n'interrogent en effet qu'à force d'ignorance. Et qu'ils ne disent pas que je ne les condamne qu'au nom d'une autorité que je n'ai pas encore prouvée, celle de la révélation; nullement: je procède avec méthode; l'évidence que je leur oppose ici est toute métaphysique; et s'il faut dire ce qui étonnera peut-être bien des lecteurs, elle l'est au point que le fond de toute cette théorie est dans Platon. Je n'ai encore été que jusqu'où la raison humaine peut aller toute seule. Oui, Platon et son maître, Socrate, avaient fort bien compris que le passage de cette vie à l'autre doit être le seul moment où notre âme peut avoir enfin l'entière apercevance de toutes les vérités qu'elle cherche ici vainement, qu'elle les trouvera en Dieu même, en se réunissant à lui. C'est ce qui fondait l'espérance et la sécurité de Socrate, aux approches de la mort, et c'est le sujet de ses discours dans le Phédon. Il est vrai qu'il n'accorde cet avantage qu'aux âmes justes; et les idées de Platon sur les âmes des méchants rentrent

lans les hypothèses erronées de son système général. Il n'a raison ici qu'en un point, dans la réunion des âmes pures au premier principe de toute intelligence; il se trompe en supposant que toute âme quelconque n'aura pas de même, en passant à l'autre vie, l'entière connaissance de la vérité. Nous savons par la révélation (et ici la révélation encore n'est pas au-dessus de la raison) qu'alors l'âme du méchant verra la vérité tout comme l'âme du juste, avec cette terrible différence que la vérité fera le désespoir de l'un, comme elle fera le bonheur de l'autre. C'est ce qu'il est très-facile de concevoir au premier aperçu, mais ce qui ne sera développé qu'à sa place, à l'article du jugement dernier.

Mais après avoir établi en général ce principe incontestable à la raison, qu'il est absurde que l'ignorance de la créature appelle en jugement la sagesse du Créateur, il n'en faut pas moins réfuter les objections plus ou moins frivoles ou spécieuses; et cette même raison suffit pour les détruire; ainsi l'on a dit: *Pourquoi faire dépendre notre bonheur d'un état d'épreuve? N'était-il pas plus digne de la bonté divine de ne former que des créatures heureuses par leur nature et leur condition?*

A Dieu ne plaise que je veuille entrer dans le secret de ses desseins, ni que je me croie fait pour les interpréter. Je lui dis, avec le prophète: *Vos jugements, Seigneur, sont élevés comme les montagnes du ciel, et profonds comme les abîmes de la terre* (1). C'est lui qui m'apprend à détester cette insolence folle et blasphématrice des *hommes d'orgueil*, qui ne sachant pas même ce qu'ils sont, ni comment ils sont, veulent savoir ce qu'ils pouvaient ou devaient être, mieux que celui qui les a faits. Mais ici quand ceux qui ne reconnaissent point cette autorité suprême, l'attaquent au nom de la raison, qu'ils ne connaissent pas davantage, c'est elle qui leur répondra que si Dieu avait fait des créatures *nécessairement* (2) heureuses, il les eût faites aussi *nécessairement* impeccables, puisque l'un ne peut pas aller sans l'autre. Des êtres créés auraient donc reçu des attributs parfaits : or, il est démontré en philosophie qu'aucune perfection absolue n'appartient qu'à Dieu seul. Aussi a-t-il voulu nous apprendre que les anges mêmes n'ont pas été créés parfaits : l'histoire de leur chute, dans l'Ecriture, contient cette leçon. Les anges ont été, comme nous, soumis à l'épreuve, et le chef des esprits rebelles était même un ange du premier ordre (3). Tout ce qui est créé doit porter un caractère de dépendance; et où serait-elle, si l'intelligence humaine eût été infaillible de sa nature? Car, je le répète, il fallait qu'elle le fût pour être essentiellement heureuse, le bonheur ne pouvant, en aucune manière, s'accorder avec le désordre moral, qui est le péché; cela ne peut pas même être contesté par quiconque a la moindre teinture des principes métaphysiques: or, cette essence une fois donnée ne pouvait plus changer: cela est encore convenu. Il y aurait donc alors des êtres créés qui ne devraient leur félicité qu'à leur propre nature. Mais cela est impossibile; car tout ce qui est créé ne peut trouver son bonheur et sa fin que dans son principe, dans le Créateur; et l'on vient de voir que la philosophie païenne avait elle-même aperçu cette vérité. Aussi, que nous enseigne l'Eglise sur la chute des anges, d'après l'Ecriture dont elle est l'interprète? que malgré l'excellence de leur nature, ils avaient été créés faillibles; qu'ils étaient, comme nous, dans l'origine, susceptibles d'orgueil, et l'orgueil est la cause de tout mal, comme la charité est la cause de tout bien; parce que l'orgueil éloigne de Dieu, comme la charité en rapproche. Une partie d'entre eux ne résista pas à l'épreuve, et l'orgueil l'emporta sur la reconnaissance et l'amour. Ils voulurent être et crurent pouvoir être indépendants du Créateur, et demeurer en possession du ciel malgré leur révolte, parce que Dieu lui-même ne pouvait pas les anéantir. En effet, il ne leur ôta pas leur immortalité; mais comme l'orgueil n'est jamais qu'une erreur, ils n'avaient pas songé que celui dont ils tenaient leur immortalité, pouvait la rendre malheureuse en les éloignant de sa présence, et il leur fit voir que toute félicité, celle même des esprits célestes, n'est jamais et ne peut être qu'en lui. Il la perdirent entièrement, tout en conservant les attributs attachés à la supériorité originelle de leur intelligence, mais, qui sans Dieu et loin de Dieu, ne peuvent plus servir qu'à leur infortune. Leur ingratitude fut sans doute exécrable, en proportion de ce qu'ils avaient reçu: elle était absolument inexcusable, en raison de leurs lumières. Celle du premier homme l'était beaucoup moins : aussi le châtiment fut bien moindre; la condamnation ne fut pas sans retour, et nous verrons, dans la suite, tout ce qu'a fait pour nous la miséricorde, d'accord avec la justice. Mais la punition ne fut jamais plus prompte, plus terrible et plus entière qu'à l'égard des anges rebelles. Ils furent frappés sans retour, et condamnés à haïr éternellement, d'une haine éternellement impuissante, le Dieu qu'ils auraient éternellement aimé. Ceux, au contraire, que la charité fit demeurer fidèles, ont reçu la récompense après l'épreuve :

(1) *Justitia tua sicut montes Dei, et judicia tua abyssus multa.*

(2) On entend, en philosophie, par ce mot *nécessaire*, ce qui est renfermé dans l'idée de l'essence même, de manière à n'en pouvoir être séparé, comme, par exemple, l'infini en tout sens est renfermé dans l'idée de Dieu ; tellement que sans cette idée vous ne pouvez pas même concevoir un Dieu, etc.

(3) Il serait ridicule d'objecter qu'on met ici en avant la chute des anges, qui est de la révélation et non pas de la philosophie. Cette objection serait de mauvaise foi : le lecteur attentif doit voir que tout ce qui est de la religion n'est jamais cité dans ce chapitre que surabondamment et comme étant d'accord avec ce qui est déjà prouvé par les notions générales reçues en philosophie.

ceux-ci ne peuvent plus tomber, non plus que les bienheureux qui ont surmonté les épreuves de ce monde. Mais dans les uns, non plus que dans les autres, la pureté et la félicité, également inaltérables, ne sont pas, comme on le voit, un attribut primitif et inaliénable de leur nature, mais un don de Dieu, un don qui ne pouvait être que la récompense de leur fidélité : ils sont consommés dans l'amour, parfaits (1) dans l'amour, parce qu'ils ont résisté à l'orgueil. L'amour est ici bas la perfection morale de l'homme, et sera, dans le ciel, sa perfection indélébile. Mais n'est-il pas très-concevable et très-juste que Dieu ne réserve l'éternité de l'amour, c'est-à-dire du bonheur, qu'à ceux qui l'auront aimé dans le temps, et qui auront comme préludé par des sacrifices passagers à cette entière effusion de tout leur être dans l'être infiniment bon ? Or l'amour est un sentiment libre ; et où serait-il si nous étions *nécessités* dans tous nos mouvements, comme nous le serions si nous n'avions pas le libre usage de nos facultés ?

OBJ. — *Mais ne serons-nous pas dans le ciel* nécessités *à aimer Dieu, et par conséquent à la perfection ?*

Sans doute, mais comment ? 1° Parce qu'il n'y aura plus alors ni tentation, ni épreuve, ni danger, ni par conséquent aucune occasion de mériter ni de démériter ; et c'est l'idée qu'en vingt endroits nous donnent les livres saints du bonheur de l'autre vie. L'état d'épreuve pour notre âme est attaché et borné à son union ici bas avec le corps, et après la séparation l'état de cette âme ne peut plus changer. C'est ce qui sera régulièrement prouvé à l'article des peines éternelles, et ce qui en est l'explication. Ici nos faiblesses et nos misères sont notre épreuve, comme la sublimité des attributs a été celle des esprits célestes ; et l'on sent que cette différence est en raison de la distance de l'ange à l'homme. Mais dans les deux états, quelque opposés qu'ils paraissent, l'écueil devait toujours être le même, l'orgueil. Quand on songe à ce qu'étaient les esprits célestes qui sont tombés, et à ce que nous sommes sur la terre, on est tenté de rire de pitié que l'homme puisse faillir précisément de même que l'ange. Mais cela n'est que trop vrai et trop clair : l'expérience nous apprend que l'orgueil est le principe de tous nos vices sans aucune exception ; et la réflexion nous démontre qu'il est l'attribut naturel de tout être imparfait, par conséquent de tout être créé. Naturellement tout être qui n'a pas tout, tend à avoir tout : c'est ce qui rend compte de l'insatiabilité de nos désirs ; et pourquoi l'amour est-il le seul remède à l'orgueil, et sera-t-il le complément du bonheur ? C'est que l'intelligence créée, une fois confondue et comme absorbée par l'amour dans l'auteur de tous les biens, sera dans l'impossibilité de rien désirer que ce qu'elle possédera, et le désirera toujours en le possédant toujours.

2° Cet état ne pourra plus changer, parce qu'il sera la récompense promise à la fidélité éprouvée ; récompense infiniment supérieure, il est vrai, à tout ce que cette fidélité peut mériter jamais. Mais qui donc sera magnifique dans ses dons, si ce n'est celui dont la bonté n'a de limite que dans sa justice ? et dès que la justice sera satisfaite, qui peut comprendre où peut aller la miséricorde et la munificence ? ou plutôt, qui ne comprend pas que Dieu (s'il est permis de s'exprimer ainsi) mettra son plaisir et sa gloire à surpasser de bien loin les idées et les désirs de sa créature ? Mais il s'ensuit encore qu'elle sera *nécessitée* alors à cette perfection d'amour, non pas par sa nature, mais par sa situation, qui, selon les décrets de Dieu, sera dès-lors dans l'ordre des choses immuables, qui remplaceront les choses passagères ; et sans doute il est simple et conséquent que tout soit *nécessaire* et immuable dans l'éternité, après la consommation des temps, où tout est *contingent* (1) et passager.

OBJ. — *Mais ce désir de savoir, cette avide curiosité que vous nous reprochez, n'est-ce pas un attribut essentiel de la faculté intelligente ? N'est-ce pas un besoin qui, selon vos propres principes, doit être satisfait et rempli, puisque Dieu ne peut pas nous l'avoir donné en vain ? Pourquoi donc serait-ce un abus de notre raison de rechercher tout ce qu'elle peut nous apprendre ?*

L'usage de la raison est en effet de rechercher tout ce qui est à sa portée, et l'abus consiste à rechercher tout ce qu'elle-même doit reconnaître hors de cette portée. Or c'est elle-même qui nous enseigne qu'il en est ici bas de ce besoin de savoir, comme du besoin d'être heureux, du besoin de posséder, du besoin d'aimer. L'expérience, qui ne souffre pas de réplique, a prouvé universellement que si tous ces besoins sont en nous, leur satisfaction n'est pas et ne peut pas être dans ce monde, puisqu'il est de fait, depuis que ce monde existe, que toute possession y est incertaine et précaire, tout amour passager et trompeur, toute jouissance imparfaite et illusoire. Il doit donc en être de même du besoin de connaître ; et quand vous-même attestez ce besoin, vous êtes tout près de la conséquence et semblez ne pas la voir. Sans doute l'homme est fait pour connaître, et

(1) Je ne serais pas surpris que quelque incrédule m'opposât ici l'Evangile même ; car ils le citent quelquefois, parce qu'ils ne l'entendent pas. Ils objecteront que Jésus-Christ a dit : « Soyez *parfaits*, parce « que mon Père céleste est *parfait*. » Je suis donc obligé de leur rappeler ce que tout le monde devrait savoir, qu'il s'agit dans cette discussion de la perfection *absolue*, et que dans les paroles de Jésus-Christ il s'agit de la perfection *relative*, de celle dont l'homme est susceptible ; et apparemment Jésus-Christ n'a pas prétendu que l'homme né dans le péché, fût *parfait comme Dieu*. C'est une absurdité si ridicule, qu'elle ne peut pas même être supposée, et par conséquent l'objection l'est aussi. Mais il faut, autant qu'il est possible, prévoir tout avec ceux qui sont capables de tout dire.

(1) On appelle *contingent*, en philosophie, ce qui peut être ou n'être pas.

l'impossibilité même où il est ici-bas de parvenir à aucune connaissance réelle, cette impuissance avouée de découvrir aucune cause quelconque, aucun principe des choses, depuis tant de siècles qu'il s'occupe à considérer les effets, prouve invinciblement que ce besoin de savoir, qui ne peut pas être trompé, puisqu'il vient de Dieu, ne sera jamais, comme tous les autres, rempli qu'en Dieu, et par conséquent dans l'autre vie. C'est une induction toute naturelle pour la raison ; mais la révélation, qui n'est jamais que le complément et l'appui de ce que nous montre la raison, est ici positive dans ses promesses, qui tendent toutes à nous assurer que tous les besoins attachés à la nature de notre âme seront un jour pleinement satisfaits, seront un jour comme les éléments de notre félicité, après avoir été la matière de nos épreuves. Non-seulement Dieu promet de se *manifester* alors de toute manière, c'est-à-dire sous tous les rapports de sa justice et de sa bonté qui embrassent tout ; mais il nous dit expressément, dans les livres saints, que *nous verrons la lumière dans sa lumière* (1) ; et c'est bien nous dire que nous *verrons* tout ce que l'intelligence créée peut voir.

C'est aussi de cet irrésistible élan vers la possession du vrai, que l'on a tiré très-judicieusement une irrésistible preuve d'un autre ordre de choses réservé pour l'homme ; preuve qui n'a jamais été méconnue, comme toutes les autres, que par l'athéisme moderne, mais qui nous autorise encore, après toutes celles qui viennent d'être déduites, à poser en principe que l'*homme est né pour la vérité,* quoi qu'en aient dit les maîtres de l'*erreur*. Il n'est que trop sûr qu'ici bas ses passions l'éloignent du vrai, qu'en lui l'orgueil est le père du mensonge ; et c'est pour cela que, selon les termes de l'Ecriture, *tout homme est menteur*. Mais il est aussi certain que l'homme *est né pour la vérité*, qu'il l'est que l'homme est né pour Dieu : l'un est la conséquence de l'autre, puisque la source de toute vérité est en Dieu. Aucun être ne peut avoir une destination contraire à son origine. L'homme a beau s'en écarter, quand ses passions l'égarent et l'entraînent, il y est sans cesse rappelé par sa raison quand il l'écoute ; et vouloir faire de nos passions une autorité contre celle de la raison, c'est opposer ce que l'homme est dans l'ivresse à ce qu'il est dans son bon sens.

C'est précisément de cette tendance naturelle à la vérité, que naît en nous cette avidité d'apprendre, cette soif de savoir, cette exaltation intérieure attachée à toute découverte. De là encore ce mépris universel pour le mensonge reconnu, et ce respect pour la vérité manifestée. La force de tous ces sentiments ne peut être qu'une force naturelle, puisque jamais aucune perversité n'est parvenue à l'étouffer dans l'espèce humaine.

C'est encore un instinct de notre nature (si l'on veut y faire attention), qui nous apprend que la vérité est originairement en Dieu avant même que la réflexion nous le prouve. De-là cette invocation de son nom, la première qui sorte de la bouche de l'innocent calomnié, et la seule qui, chez toutes les nations du globe, ait toujours consacré le serment (1). Attester Dieu, c'est attester la vérité. Est-il assez clair que, dans les idées universelles, Dieu et la vérité sont la même chose ? C'est ce qui partout a rendu le parjure bien plus odieux encore et plus coupable que le simple mensonge : si l'on méprise, si l'on hait même le mensonge, on déteste, on abhorre le parjure ; l'un est vil, l'autre est abominable : l'un est une faute, une bassesse ; l'autre un crime et un sacrilége.

Maintenant si la source de la vérité est en Dieu, qu'est-ce ici bas que la vérité, et que peut-elle être pour nous ? Il suit évidemment de tout ce qui a été dit et prouvé jusqu'ici, qu'elle ne peut être autre chose que la connaissance des rapports entre le Créateur et la créature ; et que sont ces rapports, si ce n'est les devoirs de l'homme, fondés sur la reconnaissance qu'il doit à Dieu, sur les bienfaits qu'il en reçoit en cette vie, sur ceux qu'il en doit attendre dans l'autre ? c'est-là proprement la vérité. L'on demandera si les sciences de toutes espèces, acquisitions de l'intelligence humaine et du travail des siècles, ne sont pas aussi la vérité. Elles en sont les dépendances secondaires, dans ce qu'elles peuvent avoir de certain, puisqu'elles tirent toute leur certitude de la raison, qui vient de Dieu ; mais elles sont à la vérité essentielle comme le temps à l'éternité. La vérité essentielle est celle que j'ai définie tout à l'heure, puisque c'est d'elle que dépend notre destinée éternelle, que tout le reste passera, et que cette vérité ne passera point. Je suis loin de rabaisser les arts et les sciences en les mettant à leur place ; mais que l'homme prenne garde, en les élevant au delà, de se rabaisser lui-même et d'oublier ce qu'il vaut en voulant trop les faire valoir. Les sciences en elles-mêmes honorent Dieu, puisqu'elles s'occupent de ses ouvrages : elles honorent l'homme, puisqu'elles signalent l'énergie de ses facultés. Il en est de même des arts, dont notre imagination a fait l'espèce de création que Dieu a voulu permettre à l'homme, l'imitation des choses créées. Mais cette imitation n'est pas au-dessus des choses mêmes et finira comme elles. Tous ces ornements éphémères d'un édifice périssable tomberont avec lui ; et si l'homme, bercé par ses illusions, oublie la nature des choses, elles ne continuent pas moins à entraîner dans leurs cours, vers un terme inévitable, tout ce qu'il

(1) *Apud te est fons vitæ, in lumine tuo videbimus lumen.* (Ps. 55.)

(1) Il y a une exception, je le sais ; elle est unique et devait l'être : c'est celle de nos *législateurs révolutionnaires*, qui ont commandé et commandent encore tant de *serments*, sans avoir jamais osé y faire entrer le nom de Dieu. Mais aussi c'est un phénomène qui rentre dans tous ceux de la révolution, et qui sera expliqué, comme tous les autres, dans la suite de cet ouvrage.

se plaît à éterniser dans ses chimères. Qu'importe que ceux qui ont chanté le soleil et les mers, ou qui les ont transportés sur la toile coloriée, aient appelé immortels, dans leur langage d'un jour, ces fragiles monuments d'un jour! Où seront les chants et les couleurs quand le soleil et les mers ne seront plus? Qu'importe que ceux qui ont représenté sur la scène les actions des rois et des héros se flattent d'une gloire aussi durable que celle de leurs personnages de théâtre? que deviendra cette espèce de gloire quand le grand théâtre du monde se sera lui-même éclipsé? Enfin, qu'importe qu'un Newton ait calculé les lois du mouvement des corps célestes, sans pouvoir soupçonner même la cause de ce mouvement? Qu'en restera-t-il à Newton quand tous ces corps innombrables et immenses rentreront dans le néant?

Et qu'on ne dise pas que la sévérité de nos idées religieuses se plaît seule à fouler tant de grandeurs différentes : non, c'est un païen, c'est Cicéron qui a dit : *Qu'y a-t-il de grand dans les choses humaines, pour l'homme qui a l'idée de l'Infini?* Qu'on ne dise pas non plus que cette élévation dans l'avenir nous sépare trop du présent et nous empêche d'en jouir, que la spéculation arrête l'action et peut ôter aux choses présentes leur prix et leur usage. Non; elle le règle et le restreint sans le détruire, n'éloigne que l'abus, et dirige tout vers un but réel et certain. C'est l'expérience qui a toujours réfuté cette objection frivole et calomnieuse. C'est elle qui montre à la réflexion la grande erreur de l'homme, toujours étourdi du présent au point de ne voir plus d'avenir. Et croit-on que l'étourdissement soit une excuse suffisante? Elle ne l'est pas même pour la raison de l'homme : le sera-t-elle pour la sagesse de Dieu? Nous convenons tous que le temps n'est pas notre terme, que l'immortalité est notre partage, et que notre véritable vie sera dans l'éternité. Il est donc rigoureusement conséquent que la vérité proprement dite, la vérité essentielle pour nous, est celle qui nous enseigne tout ce qui appartient à notre existence éternelle : et cette vérité, qu'est-ce autre chose que LA RELIGION?

Il n'y a donc qu'une religion proprement dite, celle qui remonte à l'origine des choses comme à son époque temporelle, et à Dieu comme à son éternel fondateur. C'est pour cela que je me sers toujours du terme absolu de religion, sans aucune qualification particulière pour me conformer à la régularité philosophique. Tout ce qui est hors de là n'est point la religion, qui est et doit être l'ouvrage de Dieu : l'erreur est l'ouvrage des hommes, et ils l'ont appelée religion. Cependant observez encore que l'erreur n'est ici que l'altération d'une vérité fondamentale, une mauvaise application d'un bon principe. Dans les extravagances de cette idolâtrie qui a longtemps envahi presque toute la terre, hors un seul peuple, et qui en occupe encore une partie, il n'y avait qu'une seule vérité, mais capitale, et de l'ordre de celles sans lesquelles le monde moral ne subsisterait pas, et que par cette raison la Providence a voulu rendre ineffaçable : le besoin d'adorer, nécessaire à chaque individu; le besoin d'un culte public, nécessaire à toutes les nations, et ce dernier est la suite de l'autre. Ainsi, les superstitions de chaque peuple ont été et sont encore plus ou moins vicieuses; mais toutes viennent originairement de l'idée d'une Divinité protectrice et vengeresse, et cette idée est bonne comme tout ce qui vient de Dieu est bon : la fausse application est de l'homme, et tout ce qui est mauvais est de lui. Mais ce mal, comme on le voit, est bien moins grand, bien moins honteux que l'athéisme. La superstition, l'idolâtrie, sont une méprise de l'ignorance et de la faiblesse qui honorent mal la Divinité, mais qui en reconnaissent l'existence; et cela seul est un si grand bien, que tout ce qu'on y a mêlé d'impur n'a pu en détruire les effets, (1) et le monde idolâtre a subsisté. L'athéisme est la révolte insensée de la créature qui se sépare ouvertement du Créateur; c'est l'enfant qui, ne reconnaissant plus de père, ne reconnaît plus aussi, par une conséquence immédiate, ni frères, ni proches, et demeure en état de guerre contre tous. Il est heureusement impossible que cette démence monstrueuse soit jamais épidémique; elle est si fort contre nature, que, faute de pouvoir l'expliquer dans ceux qui la professent, on refuse le plus souvent d'y croire, et qu'on aime mieux supposer que les prétendus athées mentent à eux-mêmes et aux hommes. Il est triste qu'un écrivain aussi éclairé que Bayle ait mis en question, *si une société d'athées pourrait subsister;* c'était présupposer qu'elle pouvait exister, ce qui ne se peut pas. Jamais les hommes ne se rassembleront de quelque manière que ce soit au nom de l'athéisme, parce qu'il n'est pas possible qu'un athée se fie à un autre athée. Il n'y aurait dans une peuplade d'athées, quelque petite qu'elle fût, aucun lien moral et social; car la force n'en est pas un, et les hommes ne peuvent pas vivre le poignard à la main. C'est un de nos *philosophes*, c'est Voltaire lui-même qui a dit : *Si l'athée a intérêt de m'égorger et qu'il le puisse sans péril, il n'y a nulle raison pour qu'il ne m'égorge pas : il doit le faire s'il est conséquent.* Enfin pour dire ce qu'il y a de

(1) Je connais le passage de Plutarque, souvent cité par ceux qui ont voulu mettre la superstition au-dessous de l'athéisme, et nier que celui-ci ne fût le dernier terme de la dépravation de l'esprit humain. C'est à propos des idées injurieuses à la Divinité, qu'il dit : *J'aimerais mieux qu'on niât l'existence de Plutarque, que si l'on disait que Plutarque est un méchant et un fou.* Il avait raison pour lui, mais tort pour l'homme. Il vaut encore mieux pour l'enfant avoir des parents mal famés, que d'être orphelin et abandonné; et l'homme est ici doublement enfant : il faut qu'il voie sans cesse au-dessus de lui une autorité tutélaire et coërcitive, non-seulement sur la terre mais dans le ciel. C'est le sentiment de tous les sages et l'expérience de tous les siècles.

plus fort, les *révolutionnaires* français, après avoir affiché l'athéisme, en ont eu peur et honte (1), non pas devant Dieu, mais devant les hommes, et de là l'Etre suprême proclamé par un décret de la Convention.

S'il n'y a qu'une religion, comme il n'y a qu'une vérité, elle doit consister nécessairement dans l'obéissance à la loi de Dieu et dans le culte qui lui est dû. L'obéissance est la règle de nos devoirs, et le culte est l'hommage de la reconnaissance. L'un et l'autre ne peut nous être enseigné que par le Créateur, et le fut au premier homme en deux manières : la règle des devoirs lui fut marquée, ainsi qu'à ses descendants, par ce sentiment intime et inné du juste et de l'injuste que nous appelons conscience, que Dieu imprima dans son âme, et que le péché même ne détruit pas et ne saurait détruire. On en vit le premier effet quand Adam, après sa désobéissance, éprouva pour la première fois la honte et la crainte et *se cacha devant le Seigneur*. Quant au culte, celui qui est extérieur demande par sa nature même un enseignement explicite et positif; mais il ne devint nécessaire au premier homme qu'après sa chute. Jusque-là, la prière qui est le culte du cœur, l'action de grâces, l'adoration intérieure, étaient l'état habituel de l'homme innocent, comme celui des anges. Quand il eut péché, Dieu lui prescrivit (comme on le voit par les sacrifices d'Abel et de Caïn) l'offrande des prémices, soit des animaux, soit des fruits de la terre, parce que depuis le péché, rien n'appartenait plus à l'homme de tout ce qui lui avait été d'abord donné comme son partage et son domaine. L'homme ne possédant plus rien qu'à titre de grâce, le sacrifice marquait la dépendance, et ne cessa que pour faire place à un sacrifice bien supérieur, puisqu'il est d'un prix infini : le sacrifice du corps et du sang de l'Homme-Dieu, rédempteur des hommes. C'est depuis ce temps que la religion n'en connaît point d'autre; et, ce qui en fait la supériorité et l'excellence, c'est qu'il a été offert par l'amour et qu'il l'est encore de même par ceux qui en conservent l'esprit en s'unissant aux souffrances de Jésus-Christ.

Cet hommage des prémices et des victimes offert à un seul Dieu et joint à l'observance de la loi naturelle, fut donc, jusqu'à Moïse, la religion; et si elle suffit alors pour le salut des justes, d'Abel, de Seth, d'Hénoch, de Noé et d'une foule d'autres que l'Ecriture ne nomme pas, c'était en vertu des mérites anticipés du rédempteur promis (comme on le verra) par Dieu même au premier homme lorsqu'il fut chassé du paradis terrestre; car dès lors, l'homme condamné à la mort dont il avait été d'abord exempté, ne pouvait, par lui-même mériter la vie éternelle avec Dieu, puisqu'il naissait et vivait dans la concupiscence d'une chair corrompue dans son origine. Les effets s'en firent bientôt sentir dans l'univers où régna l'idolâtrie, qui n'est autre chose que les passions divinisées; et, cet égarement si honteux pour la raison, cet abandon du Dieu unique et suprême pour des idoles infâmes et ridicules, ne prouvait que trop ce que le péché avait fait de l'homme, sans que pour cela on puisse reprocher à son auteur, de lui avoir refusé, en aucun temps, les moyens de salut, puisque l'exemple des justes ôtait toute excuse aux méchants : c'est la réponse que la Providence eut soin d'opposer toujours à l'orgueil détracteur. Dieu même, dès le commencement, avait dit à Caïn ces paroles remarquables et décisives, lorsqu'il le vit jaloux des sacrifices de son frère, plus agréables au ciel que les siens : *Pourquoi êtes-vous irrité et abattu? Si vous faites le bien n'en recevez-vous pas le prix? Il est vrai que si vous faites mal votre péché s'élèvera contre vous, mais le penchant au péché vous sera soumis, et vous serez le maître de le réprimer.* Voilà bien le libre arbitre de l'homme positivement énoncé par Dieu même, et certes, la raison humaine est forcée de le reconnaître aussi, et jamais personne ne l'a nié, jusqu'aux nouveaux philosophes de ce siècle, qui, également occupés d'accuser Dieu et de justifier l'homme, ont été jusqu'à faire de tous les vices une *nécessité d'organisation et de tempérament* : c'est un des attentats du matérialisme moderne contre la nature humaine et contre la société.

Au reste, si je mets ici en avant quelques faits et quelques notions qui n'ont encore d'appui que nos Ecritures, ce n'est pas que je prétende intervertir l'ordre naturel de la discussion et donner en preuve ce que je n'ai pas encore prouvé. On voit assez que ce n'est ici qu'une exposition historique et rapide de cette partie du système entier de notre christianisme qui a précédé la mission divine de Jésus-Christ; et cette exposition est ici à sa place quand nous n'en sommes qu'à cette première proposition, résultat de nos prolégomènes : que la religion révélée a dû commencer avec le monde, qui a dû être toujours dirigé par une même Providence. Si ce plan de justice et de miséricorde n'a dû se compléter que dans la succession des temps et avoir ses époques différentes pour arriver à la consommation en Jésus-Christ, dont l'avènement a tout expliqué, tout révélé, tout perfectionné ; c'est sur lui, sans contredit, sur la Divinité, sur les moyens absolument surnaturels et divins de l'établissement du christianisme que doit porter toute la démonstration, puisque ce point emporté, tout suit nécessairement par d'inévitables conséquences, et ce sera l'objet de ma première partie. Le Nouveau Testament est en lui-même la preuve de l'Ancien : le second n'étant que l'accomplissement des prophéties et des promesses du premier. Cette connexion se retrouvera, lorsqu'après

(1) Il ne faut pas que ce mot de *honte* induise ici en erreur, comme si c'était cette *honte* du mal, qui est de la conscience. Non, c'était seulement la *honte* qui est de l'amour-propre, et qui peut se trouver encore dans le plus grand scélérat. La *honte* du mal est un sentiment louable, et il est d'une impossibilité au moins morale qu'un sentiment louable se trouve dans les vrais *révolutionnaires*. Il n'y en a pas un seul exemple dans toute la révolution.

avoir établi la vérité de la révélation apportée par l'Homme-Dieu, je traiterai ensuite de l'esprit de ses mystères. En ce moment il serait déplacé d'incidenter avec moi sur le péché originel, sur le déluge et sur les autres points que je tire par avance de nos livres saints. On doit bien s'attendre qu'ils seront tous discutés à leur place, et ce sera celle des objections, dont aucune ne sera omise et ne restera sans réponse.

Quand *toute chair eut corrompu sa voie* (1), et que la mesure de l'iniquité fut comblée, le déluge en fit justice; et Noé, figure de Jésus-Christ, conserva l'espèce humaine et toutes les espèces animales, dans l'arche, qui était la figure de l'Eglise. Le monde était sans doute alors beaucoup moins peuplé qu'il ne l'a été depuis; mais ce châtiment général (2) était une preuve des suites terribles du péché, introduit dans le monde par le premier homme, et dont l'homme n'est que trop porté à se dissimuler l'erreur. Cette destruction prouvait aussi, contre ceux qui mesurent si témérairement la justice divine, qu'elle ne fléchit pas comme la justice humaine devant le grand nombre des coupables, et qu'il faut adorer avec tremblement le maître de la vie et de la mort, celui qui ne doit rien à ses créatures qu'en raison de sa bonté, qui est infinie, il est vrai, mais toujours dans un accord parfait avec sa justice également infinie; et c'est à lui seul qu'il appartient de savoir ce qu'il doit à l'une et à l'autre. Nous verrons dans la suite combien l'homme déroge à sa propre raison, quand il prétend se faire juge de ce qu'il lui est impossible d'atteindre.

Vient ensuite la vocation d'Abraham, dans lequel Dieu se choisit un peuple, et c'est encore ce qui confond la sagesse humaine, qui ne manque pas de demander pourquoi il y a *un peuple de Dieu*, quand ce Dieu doit être celui de tous les peuples. Mais ce n'est pas sa faute, s'il nous plaît d'oublier sans cesse ce qu'il a, pour ainsi dire, pris à tâche de nous enseigner et de nous inculquer depuis le commencement du monde, *que nos voies ne sont pas les siennes, et que ses pensées ne sont pas les nôtres.* Toute l'histoire de ce peuple atteste par une multitude de rapports constants et frappants, et que le hasard ne saurait rassembler, qu'Israël fut aussi l'emblème continuel de l'Eglise de Jésus-Christ, et que la mission de Moïse et la loi des tables de pierre, qui n'était que la loi naturelle rédigée en préceptes positifs, furent les prémices prophétiques et l'image imparfaite de la loi de grâce et d'amour, que l'Homme-Dieu devait seul *imprimer dans les cœurs* selon les paroles expresses de Dieu même dans les prophètes. Le sacrifice de Jésus Christ, les mystères de notre foi et de notre culte ne sont pas moins fidèlement représentés dans les événements de l'histoire juive et dans les ordonnances religieuses du Lévitique, à commencer par l'obéissance d'Abraham, offrant à Dieu la vie de son fils innocent, et à cause de cette obéissance béni dans toute sa race, jusqu'au Messie qui doit naître de lui. Ce Messie est si clairement prédit et caractérisé dans tous les prophètes, que plusieurs, tels que David et Isaïe, ont été avec raison assimilés aux évangélistes, et que l'incrédulité a été obligée de soutenir en face au peuple juif, c'est-à-dire au plus scrupuleux gardien qu'il y ait jamais eu de tout ce qui concerne la religion, que les livres qui le gouvernaient depuis tant de siècles étaient supposés ou falsifiés; d'où l'on peut conclure que l'irréligion a tellement besoin du mensonge et de l'absurdité, qu'elle se résigne même à l'excès du ridicule, plutôt que de reconnaître la vérité.

C'est elle encore qui demande *pourquoi* cette première révélation à Moïse sur le mont Sinaï, et *pourquoi* cette loi imparfaite, au lieu d'apporter tout de suite la loi parfaite du Dieu sauveur et rédempteur? Ce n'est pas ici, je le répète, qu'il faut examiner toutes ces questions; mais on ne saurait observer trop tôt l'inconséquence et l'aveuglement de ceux qui, étant à portée de profiter de tous les biens apportés par Jésus-Christ, et reconnaissant même la sublime beauté de sa loi, que les incrédules ne nient pas, ne s'occupent qu'à censurer la conduite de Dieu sur les générations antérieures; et, tâchant de le trouver injuste envers d'autres, se dispensent de le remercier d'avoir été prodigue envers eux. Le bon sens leur dit en vain qu'à coup sûr l'Etre infiniment bon et juste l'a été, et a dû nécessairement l'être envers tout le monde, et qu'on peut là-dessus s'en rapporter à lui sans aucune inquiétude. Mais pour ce qui est d'eux en particulier, plus il les a favorisés, plus il est en droit de leur appliquer ces paroles de son Evangile: « Faut-il, « parce que je suis bon, que votre œil soit si « mauvais? »

Enfin quand le peuple choisi, si souvent menacé par les prophètes de perdre ses prérogatives en punition de ses infidélités et de ses ingratitudes, touchait à l'époque précise (1) marquée par ces mêmes prophètes pour la consommation de ses iniquités par la mort du Christ, le Christ vint consommer l'ouvrage de la miséricorde divine pour le salut du monde, et le Fils éternel de Dieu, Dieu lui-même, égal et consubstantiel à son Père, se fit homme pour racheter l'homme, pour lui apprendre ce qu'il devait être à l'égard de son Dieu, et pour lui rendre par sa grâce tout ce que la nature humaine avait perdu

(1) « Omnis caro corruperat viam suam. » (*Gen.*)

(2) Il ne faut pas croire pourtant que tout ce qui périt alors fut réprouvé. Ce n'est point l'opinion de l'Eglise; elle pense qu'il put se trouver des justes enveloppés dans cette première destruction par l'eau, comme il y en aura dans la dernière par le feu, mais en bien plus grand nombre, celui des élus étant une suite naturelle de la rédemption accomplie en Jésus-Christ.

(1) Les soixante et dix *semaines d'années* (manière de compter souvent employée dans l'Ecriture), sont textuellement énoncées par Daniel, à compter depuis l'ordre donné pour rebâtir le temple, jusqu'à l'avènement du Christ, qui alors doit être mis à mort: *Occidetur Christus.*

par le péché. Il est venu relever la dignité de cette nature en lui enseignant l'*adoration en esprit et en vérité.* Cet enseignement et tout ce qui concerne sa mission, et tout ce qu'elle a produit, en un mot la révélation, est *un fait* arrivé dans le temps, *un fait* historique qui n'est pas plus contesté que l'établissement du christianisme. Ce que l'incrédulité conteste, c'est la divinité du Christ et de sa mission. Voilà donc une première question qui se présente ici à l'examen, suivant les règles de la méthode. La mission de Jésus-Christ était-elle vraiment divine? a-t-elle les caractères de la Divinité? en un mot, est-ce Dieu qui, dans la personne de Jésus-Christ, a parlé lui-même aux hommes? Je le répète : c'est ici l'examen d'un *fait*, et la discussion doit porter sur des faits. Quoique les moyens de sa mission aient été nécessairement surnaturels et merveilleux, comme il doit arriver dans toute manifestation sensible de Dieu à l'homme, en raison de la différence des deux natures; cependant cette manifestation elle-même, intéressant toute l'espèce humaine, dans toute la suite des temps, doit pouvoir s'appuyer sur des preuves de *fait*, dont la certitude soit à la portée de la simple raison.

Distinguons ici bien soigneusement deux choses très-différentes : la foi, c'est-à-dire l'assentiment du cœur aux choses révélées, qui sont des mystères supérieurs à la raison, est un don surnaturel, un don de la grâce de Jésus-Christ, et cette grâce nous est conférée par les sacrements qui nous font chrétiens, et ne peut être perdue que par notre faute, c'est-à-dire par notre orgueil et notre corruption : c'est ce qui sera développé, suivant la doctrine de l'Eglise au chapitre de la foi. Mais la révélation elle-même est et doit être *un fait* susceptible d'une démonstration toute naturelle, qui ôte toute excuse à l'incrédulité, comme Jésus-Christ lui-même le disait des Juifs. Les Juifs ne niaient pas ses miracles, car on ne peut pas nier ce qu'on voit, mais ils en niaient le principe et les conséquences, et c'est pour cela que Jésus-Christ dit qu'ils sont inexcusables, *excusationem non habent.* Mais il ajoute qu'ils auraient en effet une excuse, *s'il n'avait fait devant eux des œuvres qui ne peuvent être que de Dieu.* De même, quand la révélation est mise aujourd'hui en controverse, le point capital de la discussion, le pivot sur lequel elle doit rouler tout entière, est celui-ci : Dieu a-t-il parlé aux hommes de manière que les hommes ne puissent raisonnablement en douter? Nous verrons ensuite ce qu'il a dit, mais voilà le premier pas; et grâces à Dieu, ce pas est sûr, et la chose ne pouvait pas être douteuse.

En effet, il serait absurde que Dieu eût pu nous dire : Croyez à une révélation dont votre raison ne peut ni comprendre, ni admettre les preuves. Non, il n'est pas capable de parler ainsi; il n'a jamais insulté qu'à l'orgueil et non pas à la raison. L'intelligence suprême ne peut se plaire à tyranniser l'intelligence émanée d'elle, lorsqu'au contraire Dieu ne veut que nous élever jusqu'à lui par une foi nécessaire, en attendant qu'il nous fasse entrer dans la pleine contemplation de ses lumières, *que nous ne sommes pas encore en état de porter* (1). Un fait de la première importance pour tous doit être incontestable à la raison de tous; ce qui ne signifie pas qu'il ne puisse être contesté encore par les passions et l'orgueil; car qu'est-ce que l'orgueil et les passions ne contestent pas? Tout homme de bon sens et de bonne foi a donc le droit de dire à Dieu : « Je suis prêt à croire tout ce qu'il vous aura plu de me révéler, et je conçois parfaitement qu'il peut et qu'il doit même y avoir dans cette révélation des choses fort au-dessus de ma portée actuelle, et que pourtant je croirai, parce que votre parole ne peut tromper. Mais je dois être sûr que la parole proposée à ma croyance est en effet la vôtre; et ici du moins ma raison doit être juge des motifs de crédibilité, sans quoi je ne serais plus un être intelligent et libre. » On peut juger si je laisse ici la raison humaine dans tous ses droits; mais aussi c'est elle qui trouve dans *le fait* de la révélation des preuves d'une telle nature, que pour les rejeter il faut que la raison se renonce elle-même par un pyrrhonisme aussi honteux qu'insensé, et se déclare incapable ou de toute certitude historique sur les faits, ou de toute certitude morale sur la nature des actions humaines. C'est en effet la dernière ressource de l'irréligion poussée à bout par le raisonnement; et dans ce cas, il faut bien la lui laisser, puisqu'elle s'en contente.

CHAPITRE II.

Il y a certitude de faits dans la mission de Jésus-Christ et dans celle des apôtres annonçant la résurrection de Jésus-Christ, et en même temps les faits de cette mission sont inexplicables autrement que par l'opération divine : d'où il suit que notre religion a été divinement établie.

Le monde existe : donc il y a un Dieu. Le christianisme existe : donc il est divin. Ces deux enthymèmes (2) sont également vrais, et par la même raison.

Si la mission divine de Jésus-Christ, par qui nous est venue la révélation, ne pouvait pas être aussi prouvée qu'il est possible de prouver un fait quelconque, les incrédules seraient très-autorisés à incidenter sur les

(1) « Sed non potestis portare modo. » (S. Jean.)

(2) On appelle *enthymème* en logique un argument dont on retranche une proposition générale ou particulière, qui est la base ou la preuve des deux autres qu'on avance; et on la retranche, soit qu'on la suppose évidente, soit qu'on se tienne sûr de la prouver. Ici, par exemple, la proposition sous-entendue dans le premier argument est celle-ci : De ce que le monde existe, il suit qu'il y a un Dieu, s'il est certain que le monde ne puisse être que l'ouvrage d'un Dieu. Or il est certain, etc.; donc, etc. Dans le second argument, on dirait de même en forme de syllogisme : De ce que le christianisme existe, il suit qu'il est divin, s'il est certain qu'il n'a pu être fondé que par une opération divine. Or il est certain, etc.; donc, etc.

choses révélées, et même à les rejeter, si elles ne leur convenaient pas. Car il est sûr qu'un homme ne doit croire, sur la parole d'un autre homme, que ce qui est au niveau de l'intelligence commune à tous les deux. Mais quand il est prouvé que c'est Dieu qui a parlé et agi et que ce ne peut pas être un autre que Dieu, se rejeter alors sur ce qu'il peut y avoir d'incompréhensible ou dans ses paroles ou dans ses œuvres, c'est d'abord se mettre entièrement hors de la question ; et c'est à quoi pourtant l'on n'a jamais manqué jusqu'ici. Voilà donc, d'un côté, le premier motif général de croyance; et de l'autre, le premier sophisme de l'incrédulité. Jamais elle n'a eu assez de courage et de bonne foi pour attaquer de front, c'est-à-dire, suivant les procédés de la logique et les règles de la critique historique, le fait de la mission de Jésus-Christ, et les faits qui en caractérisent la divinité. Tous ont nié, mais comme on nie en conversation ce qu'on est résolu de ne pas avouer et ce que pourtant on ne saurait réfuter. Dès qu'ils touchent ce point, ils sont sur des charbons ardents : au lieu d'une discussion régulière et méthodique, qui est le seul chemin de la vérité, ce sont des divagations continuelles ; ou repoussés sur une objection, ils se rejettent sur une autre, puis sur une autre encore, jusqu'à ce que, pour dernier refuge, ils se retranchent dans un pyrrhonisme absolu, qui anéantit toute évidence et par conséquent toute raison. Encore ne s'agit-il ici que de ceux qui veulent au moins avoir l'air de raisonner; car la plupart n'ont pas d'autre arme que celle que leur fournit Voltaire, qui n'en a jamais eu d'autre : une froide raillerie qui, en pareille matière, est la honte du bon sens, genre d'esprit si facile, qu'il en tient lieu à ceux qui n'en ont pas ; et enfin, dans tout examen sérieux, la preuve la plus complète de l'impuissance.

J'ai avancé que la révélation apportée par Jésus-Christ, et l'établissement de la religion révélée, étaient deux faits également démontrables et démontrés divins. Dans la multitude et la surabondance des preuves qui attestent l'un et l'autre, je dois me borner, comme je l'ai annoncé, à un choix plus que suffisant pour atteindre la conviction ; et je dois aussi avouer d'abord que ce triomphe n'est pas difficile et ne l'a jamais été. Le christianisme est ici dans un fort tellement inexpugnable, que ses adversaires n'y ont jamais fait d'attaques sérieuses. C'est contre les méprises, et encore plus contre la doctrine, qu'ils ont épuisé leurs efforts, sentant bien que c'était là qu'ils auraient pour eux, d'un côté, tout l'orgueil de l'esprit humain, à qui Dieu même n'impose pas silence, même quand il est clair que c'est Dieu qui a parlé ; et de l'autre, toutes les vanités, toutes les faiblesses, toutes les passions du cœur humain, qui trouvera toujours plus facile de nier la loi que de la suivre.

Une très-grande partie du monde (1), et sans contredit la plus policée et la plus éclairée, fait depuis long-temps profession d'être chrétienne, et les chrétiens sont encore en grand nombre dans les autres contrées connues. Les titres de leur croyance sont dans les livres sacrés qu'on appelle les deux *Testaments*, l'Ancien et le Nouveau, dont le dernier leur a été transmis par les premiers prédicateurs et les premiers martyrs de leur foi, les apôtres et les disciples de Jésus-Christ; et l'autre, par les plus grands ennemis de cette même foi, les Juifs, qui le conservent et le vénèrent de tout temps comme la loi de Dieu. Ces deux livres se servent d'appui l'un à l'autre, de manière que ce qui est dans le premier en prophétie est en action dans le second. Leur authenticité ne saurait être contestée que par de vaines chicanes, qui ont été mille fois détruites par tous les principes de la critique, sans lesquels les faits de l'histoire les plus reconnus n'auraient plus aucun caractère de certitude. Je n'entrerai point dans ces détails d'érudition, d'abord pour ne pas répéter ce que chacun peut trouver partout, ensuite parce que je n'en ai nul besoin dans mon plan, qui est tel ici que je ne veux parler que de ce qui est universellement avoué, et de ce que jamais personne n'a contredit ni ne peut contredire. Ainsi tout le monde convient : 1° que le christianisme a été prêché par les disciples de Jésus-Christ, qui, après avoir vu leur Maître crucifié, se sont répandus dans la Judée et dans d'autres contrées, pour annoncer qu'ils avaient vu leur Maître ressuscité, pour attester au monde cette résurrection et les miracles de sa vie, dont ils avaient été témoins, et les paroles qu'ils avaient entendues de sa bouche, et les mystères qu'il leur avait révélés ; et enfin tout ce qui est contenu dans les livres publiés par eux sous le nom d'Epîtres ; 2° que tous ces prédicateurs d'une loi nouvelle ont scellé de leur sang la profession qu'ils en faisaient, et qu'après eux les prosélytes de cette même loi, persécutés, torturés, massacrés de toutes les manières pendant plus de trois cents ans, ont fini par être beaucoup plus nombreux que leurs persécuteurs et leurs bourreaux, et par voir leur croyance établie dans l'empire romain et chez les destructeurs de cet empire, sans aucune espèce de force coactive, et uniquement par la voie de persuasion.

Voilà ce que personne ne révoque en doute : voilà des faits qu'on ne s'est jamais avisé de nier, attendu qu'on ne nie pas ce qui se passe aux yeux du monde entier. Il ne m'en faut pas davantage, et déjà je conçois très-bien

(1) Si l'on veut voir à quel excès d'égarement la passion peut emporter, il n'y a qu'à lire ce que dit Voltaire : qu'*on peut couvrir avec le pouce la partie d'une mappemonde où règne le christianisme*. Je ne sais pas avec quel *pouce* on couvrirait sur un globe terrestre l'Europe entière, une partie de l'Asie mineure, de la haute Asie et de l'Afrique, d'immenses Archipels dans l'Océan, et presque tout ce qu'il y a d'habité dans l'Amérique septentrionale et méridionale. Tout cela reconnaît Jésus-Christ pour son Dieu, et tout cela tenait sous le *pouce* de Voltaire ! Oh ! qu'on est petit avec un grand orgueil !

que c'était là ce qui devait être à la portée de tout le monde ; que c'était là seulement cette certitude dont la raison est parfaitement juge, et qui ne laisse lieu à aucun doute, par conséquent à aucune excuse. Pourquoi ? C'est que sur le seul exposé de ces faits avoués, il est impossible à l'examen de douter que tout ce qu'ont annoncé ces hommes ne fût la vérité, la vérité de Dieu même, qui a parlé par leur bouche. Pourquoi ? Parce que s'il était possible que ce qu'ils ont dit ne fût pas la vérité, il faut absolument renoncer à tout ce que l'intelligence humaine a de notions les plus sûres et les plus irréfragables sur ce qui est de Dieu et de l'homme, et qu'en un mot s'ils nous ont trompés, toutes nos connaissances morales sont une chimère, et toute notre existence un rêve.

J'entends déjà les incrédules qui s'écrient : *Quoi ! n'est-ce que cela ? c'est l'argument de Pascal : J'en crois des témoins qui se font égorger, qui n'ont pu être ni trompés, ni trompeurs. Rien n'est moins nouveau, et il y a longtemps qu'on y a répondu.*

Grâces à Dieu, je n'ai point la vaine prétention du nouveau, mais l'amour du vrai. Il serait bien étrange que vous eussiez le droit de rebattre sans cesse les mêmes objections, en les offrant à l'ignorance comme nouvelles, tandis qu'elles sont depuis des siècles dans les écrits d'une foule (1) d'hérésiarques; et qu'il ne nous fût pas permis de nous remettre devant les yeux les réponses péremptoires que vous vous vantez si gratuitement d'avoir décrites, quoique vous ne les ayez pas même effleurées. Elles pourraient en effet paraître vieilles, si vous étiez parvenus en effet à les arguer de faux; elles sont toujours nouvelles, tant qu'elles sont dans toute leur force, et par conséquent elles le seront toujours, car elles n'en perdront jamais rien. Je sais par cœur tous vos arguments ou ce que vous appelez des arguments, et ce qui n'est autre chose que des mots vides de sens ; je ne les connais que trop, puisque j'ai eu le malheur de m'en servir quelquefois moi-même (1), quand j'avais le malheur d'être à l'école du mensonge. Mais il ne s'agit pas même ici de ce qui ne peut être enseigné que par la foi ; si je ne vois et ne puis rien voir qu'à sa lumière, ici du moins ce n'est pas qu'elle éclaire des objets qu'elle seule peut éclairer : non, c'est seulement qu'elle m'apprend à ne pas abjurer ma propre raison dans ce qui est purement du ressort de la raison, pour me payer de puérilités dont une folle vanité aime mieux se contenter que de céder à l'évidence. Je le répète et je l'affirme, comme étant sûr de le démontrer, que sur ce point capital l'incrédulité n'a rien dit qui ait l'ombre du sens commun. Ici *la philosophie*, comme partout ailleurs, a parlé précisément *la langue révolutionnaire*, dont elle a été, comme j'ai promis de le prouver (*dans l'ouvrage sur le Fanatisme*) la première fondatrice, et cet ouvrage le prouvera. Ici, comme partout ailleurs, elle a employé les mots à contre-sens, pour ceux qui ne demandaient pas mieux que de les prendre à contre-sens. Mais si la Providence a permis que l'on vît les effets de cette *langue*, qui est celle de l'imposture, c'est qu'elle a voulu, sans doute, ramener les hommes à celle de la vérité; et le profond mépris où est déjà tombée l'une nous garantit que l'autre est prête à rentrer dans ses droits.

Tout ce que l'on a objecté contre les premiers prédicateurs de l'Evangile se réduit à ces deux mots : *fanatiques ou fripons, trompeurs ou trompés*. Ne demandez pas à nos adversaires de choisir au moins l'un des deux, puisqu'ici l'un est absolument incompatible avec l'autre. Celui qui en serait encore là ne les aurait apparemment jamais lus. C'est bien de conséquence ou de méthode qu'il s'agit avec des hommes qui n'ont jamais d'autre soin et d'autre intérêt que de tout embrouiller, qui, dans une même page, raisonnent dans trois ou quatre hypothèses différentes ou même contradictoires, et qui s'occupent toujours non pas à établir une preuve, mais à faire une phrase ! C'est du temps de Pascal que l'on se piquait de raisonner : et où y a-t-il plus de dialectique pour et contre que dans Bayle ? Mais *la philosophie* de nos jours s'y est prise autrement et a fait beaucoup plus avec bien moins de peine. Si Pascal eût achevé l'ouvrage dont il n'a jeté que quelques pierres d'attente, croyez-vous que nos sophistes eussent seulement essayé de raisonner contre lui ? Voltaire ne l'a tenté que parce qu'il a vu jour à incidenter contre un homme qui n'a guères eu que le temps de poser ses majeures ou ses conséquences, sans en venir au développement ; et encore comment Voltaire s'en est-il tiré ? Toujours en éludant la question : c'est ce qu'on a fait voir quand on lui a répondu. Mais il y a longtemps que nos incrédules ont fait le procès au *raisonner* ; ils ont juré, au nom de *la raison*, de ne jamais faire usage du raisonnement (1) ; ils se sont faits les bouffons de

(1) Il n'y a peut-être pas une seule proposition dans les livres des incrédules, qu'ils n'aient prise, ou dans Celse, tel qu'il a été cité par les Pères, qui l'ont réfuté, ou dans les hérésiarques qui ont attaqué l'un après l'autre les dogmes du christianisme.

(2) « Pascal a dit : « *J'en crois des témoins qui se* « *font égorger.* » Pascal raisonnait fort mal, puisqu'il est de fait que « *le fanatisme* peut tout braver, quand « il voit le ciel ouvert. » (*Mercure de France*, 1795.) On va voir que je répétais alors ce mot de *fanatisme*, comme ceux qui me l'avaient appris, sans savoir ce que je disais, et sans me soucier de le savoir. C'était assez qu'il fût bon à remplir une phrase et qu'il dispensât d'avoir une idée.

(1) Je parle ici de cette foule d'écrits contre le christianisme, tous, à l'exemple de ceux de Voltaire, tournés à la parodie et à la raillerie. Les livres de matérialisme et d'athéisme sont d'un autre ton. Il y a une grande prétention au *raisonner*. On peut voir un échantillon de ce *raisonner* dans ce qui est cité (*a*) ailleurs du plus fameux de ces livres, *le Système de la Nature*. A coup sûr il n'en faudra pas davantage à tout homme d'un peu de sens pour juger de ce livre et de tous ceux du même genre. *Ab uno disce omnes*.

(*a*) Dans la *Philosophie du dix-huitième siècle*, dernière partie du *Lycée*.

l'impiété, et ils savaient bien ce qu'ils faisaient : un raisonneur est écouté de trois ou quatre personnes ; le bouffon attire la foule, pour peu qu'il ait d'esprit; et ce n'est pas l'esprit qui leur manquait.

Ce qu'aurait fait Pascal avec la force de son talent, je puis au moins le faire avec la seule force des choses. *Re vincimus ipsa.* On va voir combien sa proposition renferme de certitude, en voyant combien les objections renferment d'absurdités.

Je prends l'une après l'autre les deux hypothèses assignées : la crédulité fanatique, et le charlatanisme hypocrite. L'un et l'autre sont ici également inadmissibles, également contraires à la nature de l'homme; impossibles, d'une impossibilité morale, c'est-à-dire de la seule qui soit relative aux actions humaines, que nous ne pouvons pas juger par une autre règle; et la règle est ici tellement applicable, que si l'on peut trouver dans l'histoire du monde quelque chose qui ressemble à la conduite que l'on suppose dans les apôtres et les disciples, je consens à ce qu'on les regarde comme des imposteurs ou comme des dupes.

1° Etaient-ils crédules et fanatiques?

Quoi ! douze apôtres et soixante-douze disciples se sont persuadé qu'ils avaient vu, touché, entendu vivant celui qu'ils avaient vu trois jours auparavant expirer sur la croix et porter au sépulcre ! Ce genre d'illusion est-il concevable ?

Obj. — Pourquoi pas? Et tous ces témoins de miracles, qui ont attesté de nos jours des guérisons miraculeuses que personne ne croit?

Il n'y a ici nulle parité sous aucun rapport. D'abord il y a vingt manières, toutes également plausibles, de se tromper sur une guérison qui peut être plus ou moins réelle ou apparente, plus ou moins l'ouvrage de la nature ou de l'imagination, plus ou moins reconnue par des gens de l'art ou par des ignorants, etc. Mais un mort de trois jours ressuscité ! un mort à qui l'on parle, avec qui l'on mange, de qui l'on touche les cicatrices ! connaît-on quelque exemple de cette espèce de crédulité? est-ce là ce qu'on s'imagine avoir vu, à moins d'être imbécile ou fou ? Et voyez dans les Actes des apôtres, si leurs premiers discours devant la synagogue ont quelque chose de l'imbécilité ou de la folie. Ensuite les merveilles du jansénisme ont été attestées par l'esprit de parti ; et qui ne sait de quoi il est capable, même de bonne foi? Et quel esprit de parti peut-on supposer dans des hommes qui n'ont encore aucune espèce de parti? Enfin, ces *témoins de miracles* se sont-ils répandus dans toutes les contrées pour y prêcher une doctrine toute nouvelle, pour rendre témoignage à ce qu'ils avaient vu, et soutenir au prix de leur sang une mission comme celle des apôtres, dont le premier salaire fut une flagellation publique ? Montrez-nous donc des hommes qui, traités ainsi au premier pas, persévèrent à courir le monde, sans autre espoir et sans autre intérêt humain que d'être partout accueillis de même, de trouver partout les cachots, les chaînes, les verges, les bourreaux, et enfin une mort cruelle? Encore aujourd'hui les missionnaires chrétiens font la même chose, et pourtant ils n'ont pas vu comme les apôtres ; mais c'est encore une preuve de ce même pouvoir surnaturel, qui seul peut donner la force de mourir pour ce que l'on croit par la foi, comme les disciples sont morts pour ce qu'ils croyaient par leurs yeux.

Tous ces moyens de conviction physique que la sagesse suprême multiplia pour que ses ministres ne pussent avoir aucun doute sur ce qu'ils devaient prêcher aux nations, font voir assez combien l'Auteur de la foi connaissait ce qui était naturellement nécessaire à l'homme pour distinguer pleinement les caractères de la vérité, de façon à ce qu'il ne fût pas possible de la confondre avec l'erreur. Jésus-Christ ne se borna pas à une seule apparition rapide, que l'on eût pu supposer fantastique : non ; ses apparitions furent pendant quarante jours, jusqu'à la descente du Saint-Esprit, fréquentes, prolongées, accompagnées de toutes les actions qui prouvent l'être vivant et agissant : il voulut même qu'il se trouvât un incrédule déterminé, qui, n'ayant encore rien vu, dit hautement : *Je ne croirai que quand j'aurai vu et touché.* Il avait cependant été déjà témoin de tous les miracles de Jésus-Christ, et Jésus-Christ ne lui fait pas un crime de son incrédulité. Pourquoi? c'est qu'il y avait encore une grande distance entre tous ces miracles, et celui de la résurrection du Sauveur. Tout ce qu'il avait fait jusque-là de merveilleux, pouvait n'être que d'un homme favorisé du ciel, d'un prophète divin, et avant lui des prophètes d'Israël avaient ressuscité des morts. Mais celui qui, par sa propre puissance, revient de la mort à la vie; celui qui après avoir dit : *Il faut que le Fils de l'homme soit trois jours dans le tombeau et en sorte le troisième jour,* en sort en effet comme il l'avait promis, celui-là ne peut être que Dieu même. Car de qui recevrait-il une pareille puissance? Il est évident qu'elle est en lui ; et qui, hors Dieu, est le maître de la vie et de la mort? C'est en son nom que ses serviteurs, avant et après lui, ont rappelé les morts à la vie ; mais quelle voix, quel nom, quelle prière a rappelé Jésus-Christ du tombeau? Certes, c'est avec raison que cette résurrection sans exemple est la base de notre foi et le gage de notre espérance. Cette résurrection, qui est un mystère, mais qui est fait, comprend et explique tous les autres. Si Jésus-Christ est ressuscité parce qu'il l'a voulu; il est donc mort aussi parce qu'il l'a voulu; il s'est donc fait homme parce qu'il l'a voulu; et par un résultat qui n'a pu être conçu que dans la toute-puissance et dans la sagesse infinie, tout ce qui tient à son humanité, est le plus éclatant témoignage de sa divinité.

Aussi faut-il observer que c'est sur ce fait inouï d'une résurrection spontanée, que la foi des disciples, ainsi que la nôtre, fut principalement appuyée. C'était une terrible épreuve que d'avoir vu mourir leur Maître, et de quelle mort ! Le souvenir de tout ce

qu'ils avaient vu en lui de saint, de céleste, de merveilleux, avait cédé au spectacle de la croix, et leur faiblesse ne l'avait pas même attendu jusqu'au bout, témoin la fuite du plus grand nombre, et le reniement du prince des apôtres. En vain les avait-il prévenus vingt fois sur tous les événements, *afin qu'ils se souvinssent* des prédictions: il n'ignorait pas que ces précautions seraient insuffisantes contre la fragilité humaine, et il ne les prenait qu'afin que pour eux, comme pour nous, l'événement du moins fût la preuve de la prophétie. Il ne fallait donc rien moins que tout l'éclat de la résurrection pour réparer *le scandale* de la croix, et c'est pour cela que le Sauveur, en faisant l'éloge de la foi, qui n'a pas besoin de voir, ne s'offense pas que Thomas ait voulu voir. Il y a plus : après la résurrection, cette foi des apôtres et des disciples n'avait encore aucun mérite : car où est le mérite de croire ce qu'on a vu et revu ? Elle pouvait alors ne pas aller plus loin que la conviction de l'esprit, et ne suffisait pas pour changer en lions indomptables ce *troupeau* timide qui s'était si promptement *dispersé*, quand *on frappait le pasteur* (1). Il leur fallait *l'esprit, l'amour, le feu,* qu'il leur avait promis, et l'amour devait être le prix de sa mort, comme elle en avait été le chef-d'œuvre. C'est pour cela qu'il leur dit dans cet admirable sermon de la Cène : *Il vous est utile que je vous quitte; car si je ne m'en vais pas, l'Esprit ne viendra point à vous; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai, et il vous enseignera toute vérité.* En effet, rien n'empêchait que, tout convaincus qu'ils étaient et devaient être, ils ne demeurassent des hommes ordinaires et inutiles, connaissant la vérité, mais n'ayant ni le désir, ni la force de se sacrifier pour elle ; ce qui pourtant était nécessaire dans le dessein de Dieu, qui, après avoir manifesté la révélation par tous les moyens de certitude humaine, ne voulait établir sa religion, comme nous le verrons bientôt, que par des moyens évidemment surhumains. C'est ce qui nous apprend cette grande vérité sur laquelle saint Paul revient si souvent, que la charité est l'âme de notre religion ; que sans elle la foi même est *morte,* parce qu'elle est sans les *œuvres*, qui ne peuvent être que celles de la charité ; que nous qui croyons par la foi, nous ne pouvons pratiquer que par l'amour, puisque sans l'esprit d'amour, les disciples mêmes qui croyaient d'après leurs yeux, n'auraient pu s'élever jusqu'à l'*œuvre* dont ils devaient être chargés, et que Jésus-Christ ne leur envoya cet esprit d'amour, qu'après avoir consommé, comme notre médiateur et notre modèle, le plus grand sacrifice de l'amour.

Ces inductions toutes chrétiennes, qui sortent naturellement de chaque partie de la discussion, ne doivent point blesser nos adversaires. Ils peuvent les mépriser, sans doute, mais il faut qu'ils me les pardonnent : je ne les leur adresse point comme preuves : je les propose aux chrétiens comme des rayons lumineux du grand jour de notre foi. Les incrédules peuvent en détourner leurs regards, que je n'appelle jamais que vers le jour de la raison : Dieu seul peut tourner leurs yeux vers celui de la foi ; mais c'est toujours un grand avantage qu'il ne nous faille que celui de la raison, pour faire au moins baisser les yeux à ceux qui sont dans l'impuissance de le soutenir.

Nous pouvons déjà conclure avec elle qu'en rassemblant toutes les circonstances de la mort et de la résurrection de l'Homme-Dieu, il est absolument hors de nature qu'un seul homme ayant l'usage de sa raison ait pu se persuader de bonne foi qu'il avait vu Jésus-Christ ressuscité, si en effet il ne l'avait vu, et se le persuader au point de vouloir le prêcher au monde entier, aux dépens de tout ce que les hommes ont de plus cher, le repos, la liberté, la vie, et aux risques de tout ce qu'il y a de plus formidable, les tourments, les supplices, les outrages et la mort. Mais les *philosophes* répondent à tout par un seul mot qui leur sert à tout : *Fanatisme! fanatisme!* C'est avec l'influence magique de ce grand mot que les *philosophes* ont anéanti toutes les vertus des saints, toutes les grandeurs de la religion, tous les témoignages du ciel et de la terre en sa faveur, comme les *révolutionnaires* ont fait depuis de ce même mot le crime de tous les prêtres, de tous les chrétiens, de tous les honnêtes gens ; le crime enfin de tous les innocents : on ne raisonne pas contre les *révolutionnaires :* il n'y a qu'une seule réponse à leur faire, c'est le Très-Haut qui la fera lui-même à ses ennemis, quand sa justice apaisée permettra que la race humaine rentre dans ses droits. Mais il faut répondre aux *philosophes* qui ont été leurs maîtres, qui leur ont fait leur langue, et qui n'y ont pas renoncé, quoiqu'elle ait tourné contre eux-mêmes, tant l'orgueil *philosophique* est incapable de s'amender !

Que voulez-vous dire avec votre *fanatisme?* Comment et dans quel sens la croyance des apôtres pouvait-elle être *fanatique?* En quoi saint Pierre était-il *fanatique*, lorsque après le premier miracle opéré au nom de Jésus, à la vue de Jérusalem, il disait à la Synagogue qui lui défendait d'*enseigner au nom* de ce Jésus qu'elle avait mis à mort : *Nous ne pouvons pas ne point parler de ce que nous avons vu et entendu. C'est au nom de ce même Jésus et par sa puissance que nous avons guéri cet homme : c'est ce Jésus que Dieu a ressuscité, qui est le Sauveur promis à Israël par nos prophètes. C'est lui que nous annonçons ; et jugez vous-mêmes s'il est juste d'obéir aux hommes plutôt qu'à Dieu?*

Quel est donc l'homme de sens, l'homme d'honneur et de probité qui tiendrait ici un autre langage ? Quel est celui que les menaces et les mauvais traitements pourraient déterminer à taire et trahir la vérité dont il a la conviction intime, et qui est attestée par des prodiges dont il peut prendre à témoin ceux mêmes qui veulent lui imposer silence!

(1) *Percutiam pastorem, et dispergentur oves gregis.*

Car jamais les Juifs n'ont nié les miracles (*l'article des miracles va être traité tout à l'heure*) de Jésus-Christ et des apôtres : seulement ils les attribuaient aux démons. Certes, celui qui en pareil cas répondrait autrement que saint Pierre serait un lâche et un infâme. Et le courage de la conscience est un *fanatisme!* Eh ! où en sommes-nous, grand Dieu ! Au nom du sens commun, si ce n'est pas au nom de Dieu, depuis quand est-on *fanatique* quand on n'est pas vil et fourbe ? Hélas! c'est depuis que la *philosophie* a eu besoin de changer le sens des mots pour dénaturer les choses.

Il faut pousser à bout nos adversaires, et ne pas leur laisser le moindre subterfuge, ni en raisonnements, ni en faits. Le *fanatisme* est par lui-même un sentiment violent, un mouvement aveugle de l'âme trompée par l'imagination, et qui embrasse son erreur avec d'autant plus de force qu' elle ne peut la défendre que par la fureur. Car il est de principe que le *fanatisme* est absolument incompatible avec la vérité : c'est proprement la rage de l'erreur. Ce sont bien là ses caractères, et les *philosophes,* qui les ont souvent tracés avec énergie, apparemment ne les méconnaîtront pas. Eh bien, parcourons dans l'histoire tout ce qu'a produit le *fanatisme,* et voyons si nous y trouverons la moindre ressemblance avec l'établissement du christianisme. Ensuite, s'il est avoué en philosophie, qu'une cause vicieuse ne saurait produire des effets louables, et qu'une passion malfaisante ne saurait avoir les effets de la vertu, il sera démontré que la prédication de l'Evangile est, dans ses caractères et dans ses effets, aussi étrangère au *fanatisme* que la vertu l'est au crime, et la vérité au mensonge.

Laissons le *fanatisme* idolâtrique, qui offrait du sang à la Divinité : il est connu et apprécié, et je rappellerai seulement en passant que c'est la religion seule qui l'a détruit partout, et que la philosophie ne l'avait détruit nulle part. Comment nomme-t-on la rage des Arabes musulmans qui disaient, pour me servir des termes de Voltaire : *Crois à Mahomet, ou je t'égorge?* — Du *fanatisme.* — Fort bien. Mais, que disaient les apôtres au nom de leur Maître? Ils ne se permettaient même pas la même résistance aux oppresseurs ; ils la défendaient sévèrement aux nouveaux chrétiens ; et en effet il n'y en a point d'exemples pendant trois cents ans (1). Ils disaient aux persécuteurs et aux tyrans : *Faites de nous tout ce que vous voudrez; prenez nos biens, notre liberté, notre vie : nous obéirons toujours à toutes les lois de l'empire, car Dieu nous l'ordonne ; mais nous ne sacrifierons point à vos idoles, car Dieu nous le défend.* Ceux qui parlent ainsi sont-ils aussi *fanatiques?* Comment ose-t-on appeler du même nom ceux qui disent comme les musulmans, *Crois, ou je t'égorge ;* et ceux qui disent comme les apôtres : *Egorgez-nous; mais nous attesterons toujours ce que nous avons vu.* N'est-ce pas mettre dans la même classe le tigre et l'agneau, la victime et l'assassin, l'homme et le monstre ? Et quand donc a-t-on vu rapprocher ces deux extrêmes, placés à une si grande distance l'un de l'autre ? Quand ? à une seule époque, celle de la *philosophie* de ce siècle. Où? dans les livres de nos *philosophes,* pendant cinquante ans. Qui s'appelait chez eux *fanatique?* Etait-ce le peuple païen, quand il se jetait sur les chrétiens comme des bêtes féroces, et quand les bêtes féroces elles-mêmes les déchiraient

(1) Il y en a au contraire et de bien éclatants de ce dévouement héroïque qui appartient exclusivement au christianisme, et qui s'interdit même la défense naturelle, quand il en a les moyens, plutôt que de s'armer contre la puissance légitime et de violer le précepte de l'obéissance et de la patience. Voltaire s'est efforcé vainement de nier le martyre de saint Maurice et de la légion qu'il commandait. Il ne lui en coûte rien pour fouler aux pieds toutes les autorités historiques, dès qu'elles sont favorables à la religion, non plus que pour accréditer les traditions les plus apocryphes, dès qu'elles lui sont contraires. Le massacre de saint Maurice et de toute la légion dans les montagnes du Valais, à l'endroit qui en a gardé depuis le nom de Saint-Maurice, est aussi avéré qu'aucun des faits les plus constants dans l'histoire. Il y oppose la facilité qu'avait cette légion de se défendre contre toute une armée dans les défilés des montagnes, et l'invraisemblance que dix mille hommes se soient ainsi laissé égorger sans résistance; et il oublie que ces dix mille hommes étaient des chrétiens, et qu'il est de la loi et du caractère des chrétiens de ne pas repousser la gloire d'être martyr. Il s'en serait convaincu s'il avait lu la relation authentique d'Eucher, évêque de Lyon, qui écrivait 150 ans après sur des actes rédigés par des témoins oculaires et connus, entre autres par l'évêque du lieu (Octodurum, nommé depuis Saint-Maurice). Il y aurait vu la réponse envoyée par la légion aux dernières sommations de l'empereur Maximien, qui avait commencé par la décimer, et qui la menaçait d'une entière destruction, et l'on sait que ce Maximien fut un des plus forcenés persécuteurs. Voici cette réponse : « Nous sommes vos soldats, mais nous sommes aussi les serviteurs de Dieu. Nous vous devons le service militaire et l'obéissance, mais nous ne pouvons renier celui qui est notre Créateur et notre maître, comme il est aussi le vôtre, dans le temps même que vous le rejetez. Vous nous trouverez dociles à vos ordres dans toutes les choses qui ne seront pas contraires à sa loi, et notre conduite passée doit vous en répondre. Nous avons fait serment à Dieu avant de le faire à César ; serions-nous fidèles au second serment si nous étions capables de violer le premier? Nous avons vu massacrer nos compagnons sans les plaindre, et nous nous sommes même réjouis du bonheur qu'ils avaient eu de mourir pour Jésus-Christ. L'extrémité où l'on nous réduit ne peut nous inspirer la révolte. Nous avons les armes à la main, mais nous ne savons ce que c'est que de résister, parce que nous aimons mieux mourir innocents que de vivre coupables. » Quand on me montrera dix mille soldats de l'hérésie, dix mille *fanatiques* bien armés et bien retranchés dans des montagnes, tenant ce langage et cette conduite, écrivant et mourant ainsi, je consentirai à ce que les martyrs chrétiens soient des *fanatiques.* Il y a eu des écrivains protestants qui ont élevé des doutes sur cet événement, et ils ont été puissamment réfutés par des savants du premier ordre, par Aickes et Stilling Fleet, par de L'isle, Rivaz, etc. Il en est de même de tous les faits du même genre; mais il faut lire pour s'assurer que les objections sont faibles, et les réponses victorieuses.

dans l'amphithéâtre au bruit des applaudissements, quand les préfets et les proconsuls rebutaient, à force de tortures, non pas la patience des martyrs, mais la cruauté des bourreaux? C'était bien là cependant cette rage aveugle et forcenée du zèle superstitieux, qui croyait venger la cause des dieux sur leurs ennemis; c'était bien là le *fanatisme*, s'il en fut jamais; c'était bien celui qui animait les Dèce et les Dioclétien, et tous les persécuteurs. Oui, sans doute; et c'étaient d'abominables *fanatiques* dans la langue du genre humain, mais non pas dans celle des *philosophes* de ce siècle. Pour eux le christianisme, combattu par le pouvoir, tourmenté par la barbarie pendant trois siècles, et couronné enfin par une patience de trois siècles, qui fut le caractère et le triomphe de la vérité, n'est jamais que le *fanatisme qui en impose à la crédulité et à la faiblesse, et qui entraîne la multitude.* Pour eux un Dioclétien est un *sage;* pour eux un Julien, dont la manie puérilement superstitieuse a été bafouée même par les historiens du paganisme, malgré les grandes qualités qu'il avait d'ailleurs, n'est jamais qu'un *sage.* Pour eux, pour ces grands panégyristes de la *tolérance et de la liberté de penser*, tous ces milliers de chrétiens massacrés par la plus inhumaine *intolérance,* ne sont jamais que des *fanatiques.* Tous ces flots de sang avaient disparu aux yeux de Voltaire, aux yeux du grand *apôtre de l'humanité*, quand il osa dire, et dans son *Siècle de Louis XIV* (*Lisez les premières lignes du chapitre du Jansénisme*), que le *paganisme n'avait guère arrosé les autels que du sang des animaux.* Il oubliait ainsi non-seulement cette quantité de victimes humaines immolées chez tant de peuples, mais la multitude innombrable de chrétiens immolés au pied des autels de l'idolâtrie, tout ce sang offert aux dieux de l'empire; comment l'aurait-il compté pour quelque chose? c'était du sang chrétien. C'est donc à cet excès que la *philosophie* a poussé l'impudence du mensonge? C'est elle qui, pour rendre le christianisme odieux, imagina de le transformer de nom, et d'absoudre de *fanatisme* le reste du monde, afin qu'il n'y eût plus pour l'ignorance, qui répète les mots sans connaître les choses, d'autre *fanatisme* que celui des chrétiens, et des chrétiens victimes et martyrs. Et l'on a pu croire que cette exécrable hypocrisie ne serait pas confondue! Elle l'est, elle le sera à jamais; elle le sera sans retour! L'artificieuse impiété restera muette dans ses honteuses ténèbres: *Impii in tenebris conticescent.* La bouche d'iniquité sera fermée: *Obstructum est os loquentium iniqua;* et toutes les générations s'écrieront: Gloire à Dieu et honte éternelle à la *philosophie* du dix-huitième siècle; honte éternelle aux imposteurs effrontés, qui seuls ont été capables de travestir à la fois le crime et la vertu pour insulter à l'une et consacrer l'autre, qui ont traîné dans la boue (1) la robe sanglante des innocents et placé une couronne de *sagesse* sur le front des tyrans et des bourreaux.

Obj. — Eh! bien, oui, nous conviendrons, puisqu'il le faut, que tous les persécuteurs, ceux mêmes des chrétiens, ont été des fanatiques; *mais qui empêche qu'il n'y ait une autre espèce de* fanatisme *dans les martyrs? Les passions humaines ne prennent-elles pas toutes sortes de formes et même des formes opposées? et si le courage des apôtres est une preuve de la vérité, il faudra donc aussi que le courage des hérétiques et des juifs, quand on les faisait brûler, soit une preuve de la vérité? Or, comment pouvez-vous donner comme un caractère de la vérité ce qui peut se trouver dans ce que vous-même appelez l'erreur? Apologiste du christianisme, que dites-vous de cet argument? Est-ce là de la bonne logique ou non? Et direz-vous encore qu'elle n'est pas à notre usage?*

Je le dirai et le prouverai. Car d'abord vous me faites dire ce que je n'ai pas dit: vous substituez très-subtilement une proposition générale qui est de vous, à une proposition très-particulière qui est la mienne. Je n'ai jamais dit ni pensé que le *courage de mourir fût une preuve de la vérité.* Il faudrait pour cela ne connaître ni l'homme, ni l'histoire; et c'est un poëte chrétien qui a dit: *L'erreur a ses martyrs* (*Poëme de* la Religion). Je soutiens au contraire qu'aucun des motifs très-humains et très-plausibles qui peuvent faire des *martyrs de l'erreur,* ne peut absolument se concevoir dans les apôtres et les disciples qui n'étaient pas des martyrs d'une secte ou d'une opinion, mais des *témoins d'un fait,* ce qui est essentiellement différent; votre argument, quoique l'un des plus spécieux qu'on ait employés, n'est donc déjà qu'un sophisme, puisqu'il s'appuie sur une parité qui n'existe pas, et qu'il passe du particulier au général, ce qui en logique est reconnu absurde. Mais il faut à présent développer cette étonnante disparité, et faire voir d'un côté ce qui dans toutes les idées humaines est très-conciliable avec l'erreur; et de l'autre, ce qui, dans ces mêmes idées, ne peut absolument se concilier qu'avec la vérité.

N'oublions pas le point d'où nous sommes partis, le mobile quelconque que la raison peut apercevoir dans les apôtres et les disciples, allant prêcher au monde la résurrection, et par conséquent la divinité de Jésus-Christ, et souffrant et mourant pour la soutenir. C'est là ce dont il s'agit. J'ai avancé et prouvé que cette résolution ne pouvait absolument tenir qu'à une conviction intime d'un fait et d'un fait nécessairement divin, et que cette conviction ne pouvait en aucune manière ressembler à l'illusion et au *fanatisme,* ni dans ses motifs, ni dans ses effets. A présent, qu'opposez-vous à la résolution de ces hommes, pour l'accorder avec celle qui peut n'être que l'obstination de l'erreur? L'exemple des hérétiques et des Juifs, qui sont morts pour leur

(1) *Voyez* dans vingt endroits des ouvrages de Voltaire, ses railleries cruelles sur les martyrs.

croyance. Commençons par les Juifs, et détestons d'abord l'intolérance meurtrière qui les a fait périr, quand ils n'ont eu d'autre crime que leur religion, puisque dans ce cas l'esprit de la nôtre est diamétralement opposé à l'esprit de persécution. Cette faute est celle des gouvernements et non pas de la religion : il suffit d'avoir lu l'histoire et l'Evangile, pour en convenir. La mauvaise foi des ennemis du christianisme a seule été capable de lui attribuer ces cruautés ; mais ce n'est pas ce dont il s'agit encore. Nous en sommes à l'explication de ce fait allégué, les Juifs mourant pour leur croyance. Eh ! qui donc peut ignorer qu'il est parfaitement dans la nature que l'homme soit attaché à la religion dans laquelle il a été élevé, quelle qu'elle soit, et souvent même au point de mourir plutôt que d'y renoncer ? Cela est partout de l'homme ; et comme les conséquences d'un principe vrai sont aussi nécessairement vraies, c'est pour cela même que Dieu a voulu, comme on le verra bientôt, que sa religion s'établît dans le monde, je ne dis pas seulement sans faire violence à personne, je ne dis pas seulement par la seule persuasion, mais même par une voie directement contraire à la violence, c'est-à-dire par la résignation à souffrir tous les maux et tous les supplices durant trois cents ans. C'est encore par une autre conséquence du même principe, que toute persécution tendant à forcer la croyance, est non-seulement reconnue inhumaine, mais absurde et insensée. A présent je demande ce qu'il peut y avoir de commun entre les Juifs et les apôtres. Ceux-ci, bien loin de mourir pour la religion de leurs pères, ce qui est tout naturel, l'avaient abandonnée sans autre motif possible que celui de la conviction, prêchaient partout leur nouvelle croyance, sans autre motif possible que celui d'un zèle qui n'est pas dans la nature, puisqu'on ne l'a jamais retrouvé nulle part, et souffraient et mouraient pour propager cette croyance, sans autre motif possible que l'espérance d'un autre monde, puisque assurément il n'y avait rien à gagner dans celui-ci. Voilà pour les Juifs, qui déjà sont hors de toute comparaison avec les apôtres : passons aux hérétiques. C'est ici que les faits de l'histoire vont achever de nous offrir réellement ce *fanatisme*, que jamais la raison ne pourra voir dans les premiers prédicateurs de la foi.

Ou vous parlez des hérésiarques, ou vous parlez des sectaires. Voyons les faits dans tous les deux.

Dans cette foule d'hérésiarques qui n'ont jamais paru que pour troubler et désoler le monde, qui sont donc ceux qui ont péri pour leur hérésie ? Ouvrez l'histoire, et cherchez-en un seul qui n'ait pas mis en œuvre tous les moyens de séduction, d'intérêt et de violence pour se faire un parti et dominer sur les hommes. Je vois partout le mal qu'ils ont fait, les excès où ils se sont portés, les barbaries qu'ils ont commises. Je vois les Ariens, sous les rois Goths et Vandales, faire presque autant de martyrs qu'en avaient faits les Césars païens ; et je vois au contraire dans les conciles où ils ne furent pas les plus forts, tout leur châtiment se réduire à la simple condamnation de leurs erreurs, et à la déposition de ceux d'entre eux qui étaient évêques, peine canonique qu'assurément on était bien en droit de leur imposer, à moins qu'on ne prétende que l'Eglise doit conserver parmi ses ministres ceux qui se déclarent ouvertement contre ses dogmes. Si quelques-uns d'entre eux n'ont pas soulevé les peuples, et se sont bornés à rechercher la protection des princes, ceux-là n'ont subi que les peines ecclésiastiques. Mais toute l'histoire atteste les ravages affreux que le plus grand nombre a causés dans tous les pays où ils ont pu se faire un parti. La plupart prêchaient à main armée la révolte contre les autorités civiles et contre l'hiérarchie ecclésiastique qui était loi de l'état ; et dans quel gouvernement cela est-il permis ? La plupart professaient précisément les mêmes dogmes qui se sont appelés de nos jours et s'appellent encore *les principes révolutionnaires ;* et nos *philosophes* n'ont été en ce genre de doctrine que les successeurs des vaudois, des albigeois, des anabaptistes, des hussites, et de tant d'autres sectaires, si ce n'est que nos *sages*, jusqu'à l'époque de la révolution, ne prêchaient que dans leurs livres *l'égalité et l'indépendance*, c'est-à-dire la subversion de tout ordre politique et social, et que les hérésiarques et les sectaires s'adressaient directement à la multitude, et le fer et la flamme à la main, la conduisaient au pillage et au massacre, qui dans tous les temps ont été *l'égalité et l'indépendance* de la canaille et de *la philosophie* de ses moteurs. Ouvrez l'histoire, encore une fois, et vous verrez qu'en tous les temps les perturbateurs du monde ont présenté le même attrait à la plèbe grossière, avide et féroce, ont employé le même moyen pour la déchaîner contre les gouvernements et la société ; que les figures de leur rhétorique étaient les mêmes, *la guerre aux riches, aux châteaux, aux églises, les droits du peuple,* etc. Est-il étonnant qu'on les ait partout poursuivis et exterminés, et que les chefs aient péri dans les supplices ? Comment donc fallait-il traiter des incendiaires et des assassins, dont les crimes, les cruautés, les brigandages, les sacrilèges font frémir, quand on en lit le détail dans tous les historiens ? Ce qui est étonnant, ce qui est même le prodige unique qui devait caractériser notre révolution, c'est que toutes ces horreurs aient été exercées une fois et pendant des années, non plus par des troupes de brigands tumultuairement rassemblés, mais par *des décrets de législateurs et des principes de civisme*, contre vingt-cinq millions d'hommes, qui n'y ont opposé aucune résistance ; et cet épouvantable prodige sera expliqué dans la dernière partie de cet ouvrage.

Si l'on remonte à une plus haute antiquité, si l'on veut distinguer le vrai *fanatisme* dans les faux *messies* qui parurent après le

véritable, tous se fondant sur les prophéties qui l'annonçaient aux Juifs à cette même époque, et dont aucun Juif ne doutait, on aperçoit sur le champ le contraste qui démontre l'imposture d'un côté et la vérité de l'autre. Toujours l'ambition, la politique et la force dans ceux qui n'ont voulu que tromper et asservir les peuples en usurpant un titre sacré. Barcochébas, ce *brigand fanatique*, comme l'appelle l'histoire, qui, jusqu'à nos *philosophes*, appelait les choses par leur nom, se donna aussi pour le Messie, le libérateur des Juifs; mais il se garda bien de leur dire, comme Jésus-Christ, *Rendez à César ce qui est à César;* il prétendit bien que *son royaume était de ce monde*, et qu'il renverserait celui de César. On sait ce que coûta aux Juifs son *fanatisme*, qu'il vint à bout de leur communiquer, et que l'empereur Adrien ensevelit sa révolte et sa mission dans les ruines de la Judée, et dans le sang de six cent mille de ses malheureux habitants. Enfin dans le dernier siècle, Zabathey-Sevy fit la même tentative; mais n'ayant pu ramasser que de l'argent et point de soldats, arrêté et conduit devant le sultan, et près d'être exposé aux flèches des icoglans pour éprouver sa divinité, *l'envoyé de Dieu* confessa qu'il était homme, obtint grâce en se faisant mahométan, et mourut dans une prison. Sur quoi il est à remarquer que tous les prétendus *messies* (car il y en eut beaucoup) furent accueillis par le peuple Juif, qui ne demandait pas mieux que de les croire sur leur parole, parce qu'ils ne leur parlaient jamais que d'un règne terrestre; au lieu qu'un petit nombre excepté, la nation entière ne voulut jamais croire au vrai Messie, malgré ses miracles, parce qu'il ne leur annonçait que *le royaume des cieux*. Voilà l'homme dans les Juifs et dans leurs *messies*; mais qu'y a-t-il qui soit de l'homme dans Jésus-Christ et dans ses apôtres?

Si nous descendons au dernier schisme, à celui de Luther et de Calvin, qui est-ce qui serait assez ignorant pour voir là autre chose que l'orgueilleux *fanatisme* de l'opinion, couvrant la cupidité et la licence du prétexte d'une réforme religieuse? Qu'ont-ils fait qu'intéresser l'avarice des princes, et leur offrir la dépouille de l'Eglise? Cet attrait est si naturel et si puissant! et celui d'affranchir les peuples de la dîme et les ecclésiastiques du célibat, l'est-il moins? Tout cela est tellement dans l'homme que si l'hérésie et la révolte ne se sont pas étendues plus loin, on ne peut en remercier que la Providence; et qui sait jusqu'où le socinianisme et le pur déisme auraient poussé leurs progrès dans l'Europe, si la grande leçon de la révolution française (1) n'était venue au secours des gouvernements ébranlés dans leurs bases, avant qu'ils s'en fussent seulement aperçus?

Que résulte-t-il de cet exposé? Que dans tout ce que l'on s'efforce d'assimiler aux apôtres, vous voyez clairement ou le *fanatisme pur*, c'est-à-dire l'intolérance furieuse qui veut faire régner ses opinions par la force, ou l'opiniâtreté toute naturelle qui naît d'une croyance sucée avec le lait, et qui se révolte contre la tyrannie. Voilà ce qui se montre de soi-même dans les Juifs et les hérétiques : essayez de nous le montrer dans les apôtres.

Obj. — *Mais au moins cette opiniâtreté toute naturelle sucée avec le lait* (ce sont vos termes), *était certainement dans ceux des chrétiens dont les pères, convertis par les apôtres, élevèrent leurs enfants dans le christianisme; et alors, de votre aveu, ces chrétiens qui furent martyrs, pouvaient n'avoir d'autre motif que cette opiniâtreté toute naturelle; et que devient par conséquent ce courage surnaturel que vous nous donnez dans les martyrs pour le caractère de la vérité, et que nous croyons, nous, pouvoir appeler* fanatisme?

Je réponds : 1° vous passez d'une question à une autre, selon votre coutume. Ce n'est pas que je sois plus embarrassé pour les martyrs de cette dernière classe, que pour les apôtres et les disciples : j'y viendrai bientôt; mais il est important de ne rien confondre, et de procéder par ordre avec ceux qui ont intérêt de tout embrouiller. Nous en sommes toujours à la première thèse, à ce point qui est décisif, que les premiers prédicateurs du christianisme, les apôtres et les disciples, n'ont pu être *ni trompés ni trompeurs* sur le fait décisif de la résurrection de leur Maître; qu'ils n'ont été là-dessus ni ne pouvaient être ou crédules par *fanatisme*, ou charlatans par intérêt. Ce point emporté, il suit déjà en rigueur que ceux qui se sont convertis ensuite à la foi se sont rendus à l'évidence des mêmes preuves que je détaille ici, et que leur foi soutenue aux dépens de leur vie, n'était pas dès lors plus *fanatique* que celle des apôtres dont ils la tenaient, puisque le principe étant nécessairement le même, les effets sont nécessairement les mêmes aussi. Mais j'avais pris soin auparavant de marquer une différence entre leur foi et celle des apôtres, différence qui vous interdisait ici une objection hors de place et prématurée : c'est que les apôtres, ainsi que les disciples, ont cru parce qu'ils ont vu; et c'est par là que la Providence a voulu commencer, comme si elle eût voulu prévenir toute objection, au moins de la part de la raison; au lieu que les peuples convertis ont cru, parce qu'ils ont senti que les apôtres et les disciples ne pouvaient prêcher ainsi, au péril de leur vie, que ce qu'ils avaient vu, et ces peuples ont raisonné et agi comme Pascal : ils ont *cru des témoins qui se faisaient égorger;* et j'ajoute, comme chrétien, que cette foi des apôtres et des gentils, quoique très-conforme à la raison par ses motifs, n'en était pas moins, par son efficacité, un don de la grâce de Jésus-Christ.

2° Si vous persistez à nommer *fanatiques* ceux qui aiment mieux mourir que de renon-

(1) Je ne doute pas que cette proposition n'étonne bien des lecteurs, qui auront cru voir dans cette révolution un effet tout contraire. Je les renvoie à la fin de cet ouvrage, s'ils sont capables d'apprécier seulement des considérations humaines; et peut être avant même que cet ouvrage soit publié, les événements auront déjà confirmé ce que j'avance.

cer à la croyance où ils sont nés, et qu'on veut leur faire abjurer par force, c'est qu'il vous plaît de persister dans l'abus des mots. Pour moi, d'après les notions qu'on vient de voir sur ce qui constitue le *fanatisme*, non-seulement je n'appellerai jamais ainsi les martyrs de la vérité (c'est une absurdité atroce dont votre *philosophie* seule est capable); mais même ceux qui aiment mieux perdre la vie que de soumettre à une violence tyrannique la croyance même erronée qu'ils ont reçue de leurs pères. C'est aveuglement, erreur, illusion, je l'avoue; mais ce n'est point *fanatisme;* c'est une erreur qui ne peut nuire qu'à eux, et qui d'ailleurs ne nuit à personne, si l'on peut les éclairer, par les seuls moyens que Jésus-Christ et ses disciples ont employés, la persuasion, l'exemple et les merveilles d'une puissance et d'une grâce également divine. C'est dire que Dieu seul peut éclairer et changer les hommes; mais c'est aussi ce qui n'est jamais arrivé que dans la conversion des peuples au christianisme.

Obj. — Vous nous avez représenté partout les hérétiques comme troublant ouvertement l'ordre public, et dès lors coupables de délits civils; et l'on ne peut nier, le livre à la main, que cela ne soit généralement vrai. Mais il y a pourtant des exceptions qui rentrent dans cette cause que vous-mêmes trouvez favorable dans cette alternative entre la conscience et la vie, qui vous sert à intéresser pour les chrétiens; et cette même alternative a eu lieu dans quelques hérétiques, tels que Jean Hus et Jérôme de Prague, Anne Dubourg, et les protestants que François Ier faisait brûler à l'Estrapade.

J'observe d'abord qu'il est de règle chez vous d'opposer toujours des exceptions aux généralités qui sont contre vous, et c'est une triste ressource : elle accuse évidemment la faiblesse. Car, où n'y a-t-il pas des exceptions dans tout ce qui est purement humain, puisque notre religion en reconnaît même dans l'ordre surnaturel (1), soumis, comme tout le reste, à la puissance divine? Mais vos exceptions mêmes, fussent-elles exactes, ce qu'elles ne sont pas ici, ne prouveraient que ce qu'on vous accorde et nullement ce qu'on vous nie. Jean Hus et Jérôme de Prague n'étaient point dans le cas de mourir pour la religion de leurs pères : ils sont morts pour celle qu'ils s'étaient faite, en violant et défigurant celle qu'ils avaient reçue. « Et les « apôtres donc (diront nos adversaires) faisaient-ils autre chose? » Tout autre chose; et vous me forcez de répéter ce qu'il vous plaît d'oublier toujours. Ils déposaient d'un fait dont ils avaient été témoins, d'un fait surnaturel, unique, divin, aussi indépendant d'eux que la doctrine qu'ils prêchaient et qui n'était pas à eux. Elle leur appartenait si peu, qu'eux-mêmes avouent que quand leur Maître la leur enseignait, ils ne la comprenaient pas : ils ne la connurent qu'en recevant le Saint-Esprit. Cette doctrine n'était point contraire à la foi de leurs pères : elle en était une conséquence nécessaire dans le temps marqué positivement par leurs prophètes : elle en était la consommation annoncée dans leurs propres livres. Où est là dans les apôtres l'intérêt de l'amour-propre, et la vanité de l'opinion? Mais Jean Hus et Jérôme étaient bien, dans toute l'étendue du terme, des novateurs uniquement inspirés par la présomption des hérésiarques, comme Wiclef, Luther, Calvin, etc.; et c'est là proprement, comme je l'ai dit, le siége du *fanatisme*, qui est dans son origine l'orgueil de l'opinion qu'on s'est faite. Il est vrai qu'ils préférèrent cet orgueil à la vie, et la mort à une rétractation qui leur assurait leur grâce : il est vrai encore qu'ils moururent très-courageusement, et personne ne vous a nié que des *fanatiques* ne pussent mourir avec courage. Ce ne fut pas le concile qui les condamna : il ne condamna que leurs dogmes. Ce fut l'empereur Sigismond qui les fit périr. C'est à ceux qui ont quelque connaissance du droit naturel et civil, à examiner si ce prince fut trop sévère, et si les deux hérésiarques méritaient la mort. Cet examen dépend de celui des dogmes qu'ils prêchaient aux peuples, et c'étaient eux qui dans les sermons et les écrits de Luther, mirent en feu toute l'Allemagne et une partie de l'Europe. Jean Hus et Jérôme ne les soutinrent pas par les armes, parce qu'on ne leur en laissa pas le temps et les moyens. Mais on peut juger de ce qu'ils auraient fait par ce que firent leurs disciples, qui, au nombre de quarante mille, sous les ordres d'un fanatique nommé Ziska, couvrirent la Bohême de sang et de ruines, brûlèrent les villes, les églises et les prêtres, en un mot commirent tous les crimes qu'on a toujours commis *pour affranchir les peuples du joug de l'Eglise et du pape.* C'était le cri des hussites, d'après la doctrine de Jean Hus et de Jérôme; c'était celui de tous les hérétiques, partout où ils furent les plus forts; et l'on peut juger par là du tendre intérêt qu'ils ont toujours inspiré à nos *philosophes*, en raison d'une haine commune pour *l'Eglise* et pour le *pape*.

Il me semble que d'après tant d'exemples on n'avait pas tout à fait tort de craindre en France la doctrine de Luther et de Calvin. Les faits publics n'étaient pas rassurants. C'est une vérité d'expérience qui admet très-peu d'exceptions, que tous les sectaires commencent par demander à être tolérés, tant qu'ils sont faibles, et oppriment dès qu'ils sont forts. C'est là vraiment le *fanatisme* qui naît de l'enthousiasme d'une opinion nouvelle; et quand la crainte des maux qui en résultent, a engagé les gouvernements à sévir, et a soulevé les citoyens contre les ennemis de l'ordre public, on a crié à l'*intolérance*. Si j'abhorre le *fanatisme*, il y a aussi une *intolérance* que je n'aime pas davantage : c'est celle qui emploie la contrainte contre des opinions qui ne contredisent que le dogme et ne menacent pas la société, et celle encore qui emploie les supplices, quand il

(1) Par exemple, la Vierge, seule créature exempte de péché, en raison de son titre de Mère de l'Homme-Dieu.

suffirait de lois répressives. Tout gouvernement, comme je l'ai dit ailleurs, s'il n'a pas le droit d'interroger la croyance particulière et la conduite privée, a droit de prohiber toute prédication contraire à la religion de l'Etat sous peine de bannissement (1). Si l'on s'en fût tenu là dès le commencement du protestantisme en France, il est probable qu'on se serait épargné de grands maux. Mais on laissa les novateurs faire des progrès, et l'on eut alors recours aux supplices. Ce fut la faute de François Ier, et de là les spectacles atroces justement reprochés à sa mémoire, et qui augmentèrent le mal au lieu de le détruire. Déjà les protestants étaient puissants et redoutables, quand le conseiller Anne Dubourg plaida leur cause en vrai *fanatique*, quoiqu'il ait plu à Voltaire d'en faire un *philosophe*. Déjà un magistrat, le président Minard, avait été assassiné par les sectaires, et c'est ce qui décida la condamnation d'Anne Dubourg, violemment soupçonné d'avoir eu part à cet attentat. Il mourut avec l'intrépidité du *fanatisme*, s'applaudissant d'être *dépouillé du signe de la bête, et de n'avoir plus rien de commun avec l'antechrist*, etc. Ce furent là les dernières paroles de ce *philosophe*, qui périt moins comme hérétique que comme fauteur des ennemis de l'Etat : les protestants l'étaient dès lors; car ils tramaient la conspiration d'Amboise, qui éclata quelques mois après. De quelque manière que l'on juge la politique du gouvernement d'alors (et l'on voit qu'il ne s'agit pas d'autre chose), il est au moins certain qu'il y a loin de ces sectaires à nos martyrs du christianisme, que jamais leurs ennemis même n'accusèrent de conspiration, ni d'assassinat, ni de révolte. C'est tout ce qui nous importe ici ; et l'objection que j'ai rapportée me conduit à cette observation qui n'est rien moins qu'indifférente, sur le langage de Voltaire et consorts, qui, ne parlant jamais qu'avec mépris du *fanatisme* de nos martyrs, ne parlent qu'avec vénération et attendrissement du supplice des sectaires *fanatiques*, qui ne mouraient pas même pour leur croyance,

(1) C'est dans l'ouvrage intitulé du *Fanatisme dans la langue révolutionnaire*, etc., que se trouve cette proposition. Elle donna lieu à une objection que je laissai alors de côté, parce qu'elle ne faisait rien à mon objet. Les *philosophes* s'en étaient servis mille fois pour autoriser leurs *prédications* par celles des apôtres et des chrétiens des premiers siècles. Diderot, entre autres, s'exprime ainsi pour justifier la liberté d'écrire contre la religion, et refuser au gouvernement *le droit* de réprimer cette liberté, comme une licence criminelle : « Si la république avait ce « droit au temps de l'idolâtrie, nous serions encore « idolâtres : on fit boire la ciguë à Socrate sans in- « justice: les Néron et les Dioclétien ne furent point « d'atroces persécuteurs. » (*Vie de Sénèque.*) C'est ici qu'il faut faire voir toute l'artificieuse fausseté de ce parallèle dans tous ses points. 1° La prédication du christianisme est un fait unique en lui-même, puisqu'il était divin, et par conséquent il fait exception au principe politique sans le détruire. Il est unique, puisqu'il ne pouvait y avoir qu'une révélation; et si elle était divine, comme elle en portait en elle-même les preuves, il était du devoir des Césars eux-mêmes de s'y soumettre, comme ils firent à la fin et comme ils auraient fait d'abord, s'ils n'eussent pas été aveuglés par l'orgueil de la puissance. 2° Le principe politique n'est point détruit par une exception d'un ordre surnaturel, à moins que d'autres missions de la même nature ne pussent se renouveler, ce qui n'a jamais été de fait, et ce qui est impossible en soi. La seule conséquence qu'on puisse tirer de cette exception, c'est que la loi de Dieu est au-dessus de toutes les lois humaines; et bien loin de le nier, c'est ce que nous ne cessons de dire. 3° La sagesse suprême était si loin de vouloir mettre en opposition le principe de l'autorité légitime et de l'obéissance qu'on lui doit, avec l'autorité de la mission donnée aux apôtres, qu'elle a voulu que la religion s'établît, non pas en combattant la puissance civile, mais en faisant voir également aux princes et aux sujets, par une patience inouie pendant trois siècles, que Dieu seul pouvait être l'auteur d'une loi qui, rejetant tous les moyens de force humaine, ne voulait absolument triompher que par une force céleste, celle de la résignation, de la douceur et de l'humilité; et cela était encore conséquent à l'esprit de cette loi et au dessein de son auteur, qui était de détacher les hommes des choses de la terre, et de les attirer au bonheur du ciel. C'est pour cela que Dieu a permis que d'un côté la résistance armée du glaive des bourreaux, et de l'autre, la résistance qui ne sait et ne veut que mourir, durassent trois cents ans. Il a fallu que ce phénomène, dont rien d'humain ne peut se rapprocher, prouvât et caractérisât une religion divine, afin de la distinguer à jamais de toutes les autres, d'en démontrer et d'en perpétuer l'esprit dans tous les vrais fidèles des âges suivants, et d'ôter toute excuse à ceux qui le méconnaîtraient. 4° Les Césars ne se trompaient donc pas dans le principe général, qui est vrai en lui même : ils se trompaient seulement en l'appliquant au seul cas où l'exception était visible, et leur erreur n'était pas pardonnable, parce qu'elle était volontaire et obstinée, comme celle des Juifs. 5° Il reste à nos *philosophes* à nous montrer leurs rapports avec les disciples de l'Evangile. Ici le contraste est si accablant pour eux, qu'on ne peut y penser sans quelque pitié, et si étendu, qu'on en ferait un livre. Mais il est en même temps si fréquent, qu'on peut s'en rapporter aux réflexions du lecteur, et se borner à quelques traits. Dans les apôtres, humilité, désintéressement, esprit de paix, de soumission, de charité au plus haut degré : dans les *philosophes*, orgueil, arrogance, ambition, fureur de dominer, révolte audacieuse contre toute espèce d'autorité, au plus haut degré. Dans les apôtres, simplicité et bonne foi, horreur de toute espèce de mensonge, confession ingénue et ferme de leur croyance, unité d'esprit, de sentiments, de doctrine et de conduite, au plus haut degré : dans les *philosophes*, artifices, impostures, charlatanisme, intrigues de toute espèce, oubli de toute pudeur dans les moyens comme dans les écrits; lâcheté, hypocrisie, déguisements de tout genre, désaveux impudents, variations et discordes entre eux, jalousie, scandale et rage, au plus haut degré. En deux mots, le ciel et l'enfer, puisque la doctrine des uns a produit les saints, les martyrs et les vrais chrétiens, et porté l'ordre politique et social au point de prospérité où nous l'avons vu, malgré des défauts et des abus inévitables dans toutes les choses humaines; et que la doctrine des autres adoptée, suivie et réalisée dans tous ses points par la corruption humaine, a produit un assemblage inoui de tous les maux et de tous les crimes: LA RÉVOLUTION.

N. B. Je ne parle pas de Socrate, cité fort mal à propos. Jamais Socrate n'attaqua le culte de son pays. On sait qu'il n'attaquait que les sophistes de son temps ; et quoiqu'ils fussent mille fois moins méchants que ceux du nôtre, on sait que ce fut leur orgueil blessé qui fit périr Socrate.

puisqu'ils n'étaient condamnés par l'autorité civile que comme rebelles et perturbateurs, après que l'autorité ecclésiastique les avait déclarés hérétiques. Je parlerai dans la suite (quand je répondrai aux reproches faits à la religion) du *fanatisme* trop réel qui se mêla trop souvent aux crimes de la politique, de l'ambition, de la cupidité, et nous verrons alors ce qu'il était en effet à la religion, dont il prenait le masque. Il suffit de remarquer en ce moment que dans la même langue qui fait de nos innocents martyrs autant de *fanatiques*, les *fanatiques* d'hérésie sont des *philosophes*, et seraient presque des saints, s'il était possible que la *philosophie* se servît d'un mot qu'elle a en horreur.

Je viens à la seconde hypothèse : les apôtres et les disciples étaient-ils *des charlatans qui séduisaient la canaille par le facile attrait du merveilleux, se faisaient donner l'argent des néophytes en prêchant la communauté des biens, et gagnaient le peuple par le moyen banal des déclamations contre les riches, du système de l'égalité universelle, et par des contes et des prodiges puérils, toujours méprisés par les hommes instruits, mais toujours adoptés par la crédulité du vulgaire?*

C'est en substance l'explication *philosophique* d'un événement aussi extraordinaire que l'établissement du christianisme, telle que vous la trouverez dans tous les livres de ses ennemis. Ils ne se plaindront pas que je déguise ou que j'affaiblisse leurs imputations : voilà très-complètement à quoi elles se réduisent. Peut-être quelque homme de bonne foi demandera comment il est possible que sur un fait de cette nature, ils n'aient pas du moins essayé quelques sophismes qui ressemblassent à des raisonnements, afin d'avoir l'air de répondre à ceux que les chrétiens ont si souvent fait valoir dans la chaire et dans les livres? Non : jamais l'incrédulité n'a même osé en citer fidèlement un seul, jamais : toute citation en ce genre les eût confondus : tout raisonnement eût tourné contre eux : tout exposé des faits, tels qu'ils sont, les eût écrasés. Ils l'ont bien senti ; et tous, et particulièrement Voltaire, n'ont fait à cet égard que présenter, avec plus ou moins de détail, l'espèce de tableau romanesque et dérisoire que je viens de transcrire, et qui suppose que le lecteur à qui on l'adresse, ou n'a jamais lu l'histoire, ou l'a entièrement oubliée. Car le roman qu'ils lui substituent est, en fait de mensonge et de calomnie, d'une impudence qu'on peut appeler *révolutionnaire*, pour dire ce qu'il y a de plus fort. Je n'aurai, quant à moi, autre chose à faire qu'à rappeler les faits historiques, les faits universellement avoués, et si bien avoués (je prie le lecteur de faire attention à ceci), que pas un de nos adversaires n'osera en nier un seul. Quoi ! (me dira-t-on) cette impudence *philosophique*, qui est *révolutionnaire !*... Prenez garde : elle l'est et l'a toujours été en ce qu'elle met toujours en avant tout le contraire de la vérité ; mais elle en diffère en ce qu'elle a besoin d'une sorte d'adresse, dont les *révolutionnaires* se passent au moyen de la force ouverte. Ceux-ci non-seulement disent ce qui n'est pas, mais ils ordonnent, sous peine de la vie, de le répéter d'après eux, et défendent, sous peine de la vie, de dire ce qui est. Les *philosophes*, qui n'avaient pas de baïonnettes, et qui ont toujours affecté la seule puissance de l'opinion, ont dit aussi ce qui n'était pas ; mais ne pouvant empêcher qu'on dît d'un autre côté ce qui était, ils avaient pris un parti dont ils ne se sont jamais écartés, celui d'un silence absolu sur les faits qu'on leur allègue, et sur les raisonnements qu'on leur oppose : tout cela était pour eux comme non-avenu ; et ils fondaient cette conduite sur ce que leurs livres étaient lus plus que ceux de leurs antagonistes, et par des moyens dont eux seuls pouvaient ne pas rougir, par l'attrait odieux de la satire et du libelle, et par l'attrait honteux de la débauche et de l'obscénité. C'est donc parce que je les connais parfaitement que j'affirme qu'ils feront encore ce qu'ils ont toujours fait, même depuis la révolution. Il n'est pas que vous n'ayez vu en société quelqu'un de ces colporteurs de faux bruits, ou animés par une haine personnelle, ou payés par un parti. Que fait-il? Il débite ici la fable du jour dont on a besoin. Il se trouve un homme instruit de la vérité qui lui prouve son imposture. Le menteur balbutie, se tait, baisse les yeux, parle d'autre chose, et va dans une autre maison voir s'il mentira plus heureusement. C'est la même chose chez nos *philosophes*. Ils ont été mille fois pris sur le fait sans en être plus déconcertés : j'en citerai des exemples, soit ici, soit ailleurs, quand je tracerai le système du parti et la marche qu'il a suivie.

Une autre réflexion a pu s'offrir au lecteur. Ces *déclamations contre les riches* et cet appât populaire de l'*égalité* ont été bien réellement des armes consacrées par la révolution ; et n'est-il pas singulier et même plaisant qu'une *philosophie*, encore aujourd'hui toute *révolutionnaire*, suppose dans le christianisme, pour avilir et réprouver son origine, tout ce qu'elle-même a mis en principe dans une révolution qu'elle revendique comme son ouvrage? Quelle inconséquence plus ridicule et plus ignominieuse? Et songez que nous la retrouverons partout. Ainsi les hommes d'orgueil et de mensonge sont sans cesse les jouets de leur propre perversité : ainsi la vérité les retourne sous ses pieds, et de quelque côté qu'elle les tourne, elle les fait voir au monde ridicules et vils. Oh ! si du moins leur confusion pouvait devenir salutaire !...

Voilà donc les apôtres et les disciples non plus crédules et *trompés*, mais *trompeurs* par ambition, et formant le projet d'abuser, de dépouiller et d'asservir les peuples ! Comme ils sont changés tout à coup, et à quel point! et comment !... Je demande pardon à tout lecteur de bon sens : je me crois obligé de parler sérieusement : il le faut. Les objections sont bien ineptes (1), je l'avoue ; mais

(1) « Tout ineptes qu'elles sont, c'étaient celles que je répétais avec une pleine confiance, quand je disais

le sujet est si sérieux ! D'ailleurs ce combat me donne un grand avantage, non pas celui d'abattre sans peine des adversaires sans force et sans défense, mais celui de montrer la religion telle qu'elle est ; et que peut-elle désirer autre chose que de se montrer ainsi à ses amis et à ses ennemis ? Il ne s'agit point de jouir de la facile défaite de ceux-ci : tel a été leur sort dans tous les temps, dans toutes les luttes du même genre. Otez-leur ce que l'humanité méprise et déteste, l'oppression ou la séduction, la violence ou la fourbe, et il leur arrive toujours ce qu'a dit le prophète : *Leurs flèches sont devenues comme des traits jetés par des enfants, leur langage a tourné contre eux-mêmes et les a perdus* (1). Mais que les amis de la vérité partagent avec moi son triomphe : *Que tous ceux qui vous cherchent, ô mon Dieu ! trouvent en vous leur joie et leur allégresse ; que tous ceux qui aiment le salut que vous donnez disent sans cesse : Gloire au Seigneur* (2).

Des pêcheurs, des artisans, des hommes sans bien, sans lettres, sans crédit, conçoivent tous ensemble, au nombre de plus de quatre-vingts le dessein de fonder sur l'imposture une nouvelle religion, et de la répandre dans toutes les contrées, en Asie, en Europe, en Afrique ; et quand le conçoivent-ils cet étrange dessein ? Au moment où ils viennent de voir leur Maître périr par le dernier supplice, par le supplice des brigands et des esclaves ! Si c'était un seul homme à qui ce projet eût passé par la tête, on pourrait dire : Il était fou ; mais quatre-vingts ! et si l'on ne veut pas même y faire entrer les soixante-douze disciples, douze hommes, parmi lesquels aucun ne pouvait commander aux autres, ni se faire chef de parti, puisque tous étaient égaux dans leur ministère, et que le prince des apôtres, saint Pierre, n'était que le chef visible de l'unité spirituelle ! Tous s'accordent dans une même résolution, dénuée de tous moyens et de toute probabilité ? Est-ce à force d'audace ? Pas un n'avait osé seulement rendre témoignage à celui qu'ils vont annoncer ; tous s'étaient cachés, ou avaient pris la fuite ; un d'eux avait même craint d'avouer qu'il le connaissait, et s'était parjuré trois fois plutôt que d'en convenir. Un seul l'avait suivi jusqu'au pied de la croix, mais dans le plus profond silence. Quand ils auraient été naturellement intrépides, je conçois encore que le spectacle du Calvaire aurait suffi pour les intimider. Mais quand ils ont été timides et faibles jusqu'à la lâcheté, quelqu'un se charge-t-il de me faire concevoir comment un maître crucifié a rendu intrépides des serviteurs qui tremblaient auparavant ? *Philosophes*, qui vous piquez de connaître et d'expliquer le cœur humain, daignez éclairer mon ignorance, et montrez-moi les ressorts du cœur humain, agissant sur les apôtres. Etait-ce la vengeance ? Tous leurs discours devant ceux qui ont fait périr leur Maître, ne sont que l'expression de la résignation la plus calme : pas une parole où il y ait même de l'aigreur. C'était donc l'ambition, l'intérêt, l'envie de se faire un parti, *de se donner une existence ? Assurément, répondent tout d'une voix les philosophes. Qui en doute ? Et a-t-on d'autres motifs, quand on fonde une religion ?* Rien n'est plus vrai de toutes les sectes qui ont pris ce nom, j'en conviens, et suis fort aise d'en convenir. Car nous savons tous comment les novateurs en religion se sont conduits ; et si la conduite des apôtres, et des apôtres seuls, a été en tout l'opposé de celle de tous les novateurs sans exception, il faut que vous nous fassiez entendre comment, avec le même projet qui partout a eu besoin des mêmes moyens, les apôtres seuls non-seulement n'en ont pris aucun, mais en ont pris de tout contraires. Il faut en un mot, que l'intérêt, l'ambition, la cupidité, l'hypocrisie qui ont été selon vous, les motifs des apôtres, se retrouvent dans leur conduite et leurs moyens : il le faut, ou vous avez menti.

Obj. — Ils ont commencé comme tous les premiers initiés d'une secte quelconque, d'un charlatanisme quelconque. Ils ont fait circuler obscurément leurs impostures et leurs rêveries parmi le petit peuple, et mis à contribution la crédulité.

Cela est vrai partout : ici rien de plus faux. Les faits parlent, et sont l'opposé de ce que vous dites. Leurs premières démarches ont

dans le Mercure, en 93, d'après Voltaire : « Ceux des disciples qui étaient les plus enthousiastes, *ou les plus ambitieux*, et surtout *le fanatique* Paul, se répandirent hors de la Judée, et cherchèrent à mettre à profit ce que la doctrine de leur maître avait d'*attirant*, ou même de sublime, en prêchant *l'égalité fraternelle, la communauté des biens, la pureté des mœurs*, et y joignirent *le merveilleux*, dont on ne peut se passer quand on veut fonder une religion, et ils la fondaient d'abord *pour eux* ; *car elle leur donnait une existence que par eux-mêmes ils n'avaient pas.* Ces premiers missionnaires étaient pauvres, et leur ministère mettait à leurs pieds tous les biens des premiers fidèles, à qui l'on promettait le royaume des cieux. C'est toujours par là que l'on commence, et l'on voit dans les Epîtres de Paul, qu'ils prétendaient, en les instruisant, avoir le droit de vivre aux dépens des néophytes. A l'égard de *leur bonne foi* ou de leurs lumières, on peut juger de ce qu'en avaient des hommes qui *prétendaient avoir vu ressusciter leur maître*, et le Saint-Esprit descendre sur eux en langues de feu. *Je ne m'étendrai point ici sur les diverses causes qui favorisèrent le progrès de leur doctrine*, etc. » Je n'avais garde de *m'étendre* sur cet article : je venais de dire tout ce qu'on m'en avait appris, et je l'avais répété de la meilleure foi du monde, comme tant d'autres, sans croire répéter des mensonges, tant je me souvenais peu de ce que j'avais lu dans l'Ecriture, et tant je me souvenais bien de ce que j'avais lu dans les livres de mes maîtres. On voit déjà, et je vais faire voir pleinement la valeur de toutes ces suppositions qui font frémir le bon sens, et heurtent toute vérité. J'ai horreur aujourd'hui de ces blasphèmes ; je rougis de tant d'absurdités, mais je remercie Dieu de ma confusion ; et si je lui demande pardon de mon impiété, je lui rends grâces de ce qu'on ne saurait être impie, sans être si prodigieusement inepte, menteur et ridicule.

(1) *Sagittæ parvulorum factæ sunt plagæ eorum, et infirmatæ sunt contra eos linguæ eorum.* Ps. 63.

(2) *Exultent et lætentur super te omnes quærentes te, et dicant semper, Magnificetur Dominus qui diligunt salutare tuum.* Ps. 39.

été des prédications publiques, accompagnées de miracles... Ne vous récriez pas au seul mot de miracles : vous imaginez bien que j'y viendrai. Il ne s'agit ici que d'un fait capital : la publicité des démarches, et la plus grande possible, dont l'effet fut tel qu'il devait être, de se voir traduits sur-le-champ devant les magistrats, envoyés en prison, et flagellés. Qu'en dites-vous ? Sont-ce là des hommes qui se cachent, qui manœuvrent *obscurément* jusqu'à ce qu'ils soient un peu accrédités ? Nierez-vous les faits ? Vous ne le pouvez pas : ils sont uniformément attestés, et sont même cités par vous, quand vous voulez justifier l'animadversion publique contre les prédicateurs du christianisme. Non, ce n'est pas sans raison que l'Evangile, où il n'y a pas un mot sans intention, dit et répète : *Prêchez sur les toits, Prædicate super tecta.* C'est ce que leur ordonnait expressément le Législateur, en se servant à dessein de la figure la plus forte possible pour exprimer la plus éclatante publicité. Il était loin de vouloir ni de permettre que ses envoyés se cachassent : ils auraient contredit et désavoué leur mission. Il a voulu que ses ministres parussent à la face du monde entier, dans les places, dans les synagogues, dans les tribunaux, dans les cours, sans aucune espèce de secours ni de défense que leurs paroles ; et il ne leur dissimule pas le traitement qui les attendait ; car il leur propose pour modèle le moins encourageant de tous, pour des hommes qui ne seraient que des hommes, celui du sort qu'il devait éprouver lui-même. Il leur dit partout : *Le disciple n'est pas au-dessus du maître. S'ils m'ont haï, ils vous haïront : s'ils m'ont poursuivi, ils vous poursuivront. Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups : ils vous chasseront des synagogues ; ils vous battront de verges ; vous serez odieux à tous, à cause de mon nom, et ceux qui vous ôteront la vie croiront encore faire une œuvre agréable à Dieu ; mais quand vous serez devant les juges ne songez pas même à ce que vous aurez à dire ; c'est moi qui serai là pour mettre mes paroles dans votre bouche.*

Grand Dieu ! elles sont de la vôtre ces paroles là : elles en sont : j'en suis aussi sûr que si j'avais vu votre bouche les proférer. Mon oreille ne les a pas entendues ; mais quand je lis, mon âme vous entend les prononcer; car quel autre que vous les aurait dites ? Quels autres hommes que vos disciples les auraient justifiées en les accomplissant ? Quelle mission sans exemple ! qui la croirait, si les missionnaires ne l'eussent prouvée par leur vie et par leur mort ? Et qui aurait fait de tels missionnaires, si ce n'est la parole d'un Dieu ? Vous qui la méconnaissez, de grâce, citez-nous donc un fondateur de religion qui ait parlé ainsi, qui ait dit, pour premier encouragement, à ses néophytes : Allez-vous-en à la mort ? Ah ! sans doute, des hommes aussi en envoient d'autres à la mort ; mais comment ? En leur montrant la gloire, les honneurs, les récompenses, les richesses, en un mot tout ce que l'homme recherche aux dépens de sa vie. On a vu même de jeunes enthousiastes (1), l'imagination enivrée de l'espoir d'éterniser des voluptés goûtées dans une ivresse réelle qu'ils avaient crue divine, se précipiter dans la mort pour retrouver les plaisirs qu'on leur promettait. C'est bien là le dernier excès de l'enthousiasme humain ; et quant aux novateurs en religion, je le répète, tous ont procédé précisément comme les novateurs en politique : tous ont intéressé dans leur cause la cupidité et la jalousie des dernières classes de la société, pour s'en faire un appui contre l'autorité légitime : tous n'ont attesté le ciel devant la multitude que pour lui dire : Emparons nous de la terre; et Luther n'a pas été en ce genre différent de Mazanielle. Tous (2) ont appelé le peuple contre les princes et les grands, ou l'intérêt d'une puissance contre une autre puissance; et par conséquent si leur entreprise offrait quelques dangers, elle offrait aussi toutes les ressources, tous les soutiens, tous les encouragements qui peuvent balancer les dangers et promettre les succès. — Voilà *l'ambition* avec tous ses procédés et tous ses entours; mais les apôtres ! les apôtres *ambitieux* ! Des outrages apparemment, des persécutions, des tourments et de la mort: car je ne les vois pas chercher autre chose, et ils ne pouvaient obtenir que ce qu'ils ont évidemment cherché. C'est là *l'existence qu'ils se sont donnée;* et quoique la leur fût par elle-même *pauvre* et *obscure*, lui préférer celle qu'*ils se sont donnée*, et qu'ils ont recherchée et poursuivie sans relâche jusqu'à leur dernier jour, de prison en prison, de supplice en supplice, est un genre d'*ambition* tout nouveau, absolument inexplicable, à moins qu'il n'eût pour objet un autre monde ; et c'est la vérité; mais c'est tout le contraire de l'hypothèse où nous sommes, d'une *ambition* tout humaine, toute terrestre, toute hypocrite, qui veut de l'argent et du pouvoir ; et si l'on veut que saint Paul ait eu celle-là, j'aime autant qu'on me dise que Mahomet n'a eu que celle du *royaume des cieux :* à coup sûr l'un n'est pas plus absurde que l'autre; et je jure par tout ce que la raison humaine a jamais eu d'autorité, qu'il y a ici exacte parité de supposition.

Je sais qu'on apportait les aumônes aux pieds des apôtres, qui en étaient les distribu-

(1) L'histoire du Vieux de la Montagne et des jeunes fanatiques à ses ordres, est trop connue pour la répéter ici. Elle n'est pas très-authentique, et Voltaire lui-même la révoque en doute. Mais j'ai cru devoir la rappeler ici, d'abord comme l'exemple le plus frappant de ce que peuvent produire la fourbe d'un côté, et l'enthousiasme de l'autre; ensuite, parce que nos adversaires n'auraient pas manqué d'assigner cet exemple d'hommes *qu'on envoyait à la* MORT.

(2) On aurait tort d'alléguer l'exemple de Confucius. Ce serait ignorer, comme quelques gens qui le nomment au hasard, ce que prouvent ses livres que nous avons, qu'il n'a jamais songé à faire une religion, et qu'il a prêché la morale purement et simplement. Les Chinois ne l'honorent que comme un sage, et il n'est pour rien dans leur culte religieux.

teurs, et que parmi les premiers fidèles *tous les biens étaient communs* : ce sont les termes des livres saints. Le bon sens et la bonne foi ne peuvent pas s'y méprendre : dans une religion dont le premier précepte est la charité et le détachement des biens de ce monde, rien n'est plus conséquent que ce partage généreux entre le riche qui donne et le pauvre qui reçoit, l'un et l'autre au seul titre de la fraternité purement évangélique. Rien n'était plus naturel que de confier aux prédicateurs de l'Evangile, la dispensation de ces aumônes, commandées par la loi de l'Evangile; et je ne me permettrai pas de perdre du temps et des paroles à repousser le soupçon d'avarice et d'avidité, quand il s'agit des ministres d'une loi, dont tous les sectateurs, pendant trois siècles, étaient reconnus particulièrement à l'amour de la pauvreté et au mépris de toute espèce de biens temporels. Je renvoie là-dessus les modernes calomniateurs du christianisme au témoignage unanime de ses anciens ennemis, et je renvoie à l'histoire quiconque sait lire. Je ne crois pas que personne puisse en demander davantage.

Je sais pareillement que Jésus-Christ lui-même a dit, en recommandant ses ministres à la charité des fidèles : *Dignus est operarius mercede sua : L'ouvrier mérite salaire;* et c'est le premier titre des possessions ecclésiastiques, dont il sera parlé en son lieu; mais ce qui importe ici, et ce que nos adversaires ont soin de supprimer, c'est que l'apôtre saint Paul, quoique sachant ce qui lui était dû, d'après la parole de Jésus-Christ, c'est-à-dire l'honnête nécessaire, ajoute qu'il n'a pas même voulu l'accepter jamais, qu'*il n'a jamais voulu être à charge à personne* (1) ; et en effet on sait que, comme tous les disciples, il vivait du travail de ses mains, et ne recevait des secours que quand il était dans les fers, ou hors d'état de se procurer sa subsistance, ce qui, au milieu des persécutions continuelles, devait quelquefois arriver. Il ne s'agit plus que de nous trouver des *ambitieux,* qui voulussent, aux mêmes conditions, avoir droit aux mêmes secours.

Mais ce que je ne dois pas omettre, et ce qu'il ne faut pas oublier, c'est l'effronterie *révolutionnaire*, qui, accoutumée à se servir de tout pour tout corrompre, a osé invoquer l'Evangile pour justifier le brigandage et attester la sagesse suprême comme complice de la suprême folie. Mille fois on a cité de nos jours *l'égalité* évangélique et *la communauté des biens* entre les fidèles (2), comme les types de *l'égalité révolutionnaire,* et de ses *lois agraires,* et de ses *contributions sur les riches.* Il me semble entendre Satan, lorsqu'il cite l'Ecriture à Jésus-Christ ; encore la citait-il, non pas avec moins de malice, mais avec plus d'esprit et moins d'impudence. Comme l'ignorance, depuis qu'elle a le droit de tout dire, est capable de tout croire, je suis forcé de rappeler ce qu'on a pu oublier ou taire, mais ce qui n'est pas plus contestable que le jour à midi : que la seule *égalité* dont il soit jamais question dans l'Ecriture, c'est *l'égalité devant Dieu,* et certes celle-là ne fera jamais de mal ; mais s'il y a au monde un livre, s'il y a au monde une religion, où la subordination sociale et la soumission aux autorités établies soient solennellement consacrées comme des devoirs de conscience dictés par Dieu même, c'est sans contredit l'Evangile, c'est toute l'Ecriture, toute notre religion : les citations seraient superflues, elles sont partout. S'il y a en même temps un fait démontré, c'est que *la communauté des biens* entre les fidèles des premiers âges n'a jamais été autre chose que ce qu'elle est encore parmi les vrais chrétiens, l'accomplissement volontaire, et parfaitement volontaire dans l'ordre social, d'une loi qui n'est obligatoire que dans l'ordre religieux, et qui consiste à ce que celui qui possède est obligé par la loi de Dieu à partager avec ses *frères devant Dieu,* tout ce qu'il ne tient que de Dieu. Ainsi, bien loin que le précepte de l'aumône soit une dérogation au droit de *propriété,* il en est la preuve ; car nul ne peut donner que ce qui lui appartient, et sans cela où serait le mérite de donner ? Ici l'attentat a été si horrible, si public, si soutenu, qu'il faut articuler sans ménagement la vérité vengeresse ; il était réservé à *la philosophie révolutionnaire,* aux *lumières de notre siècle,* et aux décrets de notre convention, en un mot, à *Diderot* (1) et à *Robespierre* d'anéantir *le droit de propriété* comme *le fléau du genre humain, et la source de tous ses maux.* Les livres, les discours, les décrets existent, et déjà la France est jugée par le monde entier, comme elle le sera dans tous les siècles.

Si les apôtres et les disciples avaient été conduits par l'amour du pouvoir et des richesses, il n'était pas possible, quelque adresse hypocrite qu'on leur suppose, que ce désir de posséder et de s'agrandir, toujours si prompt à se manifester, ne se trahît au moins quelquefois, comme il ne manque jamais de se

(1) Voici ses paroles dans les Actes des Apôtres : elles sont formelles. *Argentum et aurum, aut vestem nullius concupivi, sicut ipsi scitis, quoniam ad ea quæ mihi opus erant et his qui mecum sunt, ministraverunt manus istæ.* « Je n'ai voulu de personne ni or ni ar- « gent, ni habits, *comme vous le savez vous-mêmes,* « parce que ces mains ont fourni à tous mes besoins, « ainsi qu'à ceux de mes compagnons. »

(2) *Voyez* les harangues des jacobins, des conventionnels, les feuilles de Poultier et consorts où le législateur de l'Evangile est appelé *le premier fondateur du sans-culottisme,* etc. On rougit des citations ; mais elles sont nécessaires : elles feront frémir la dernière postérité.

(1) *Voyez* entre autres livres où cette abominable extravagance est prêchée, *le Code de la nature* , ouvrage de Diderot, dont elle est le fond et la substance. *Voyez* ensuite, non-seulement les harangues, et les feuilles des Jacobins, mais le décret rendu en 94 par la Convention, sur le rapport de Robespierre, où, à la tête de vingt lois de spoliation et de rapine, on pose en principe que *les propriétés des patriotes sont inviolables*, ce qui était bien dire expressément , en langue révolutionnaire, qu'*il n'y avait de propriétés que celles des brigands.*

trahir dans l'occasion ; et l'occasion ne leur a pas manqué. Dénués de toute force humaine ils en avaient une divine qui pouvait les servir davantage, s'il eût été possible qu'ils en abusassent ; et pour s'en faire une idée, il suffit de se souvenir que dans une ville de l'Asie mineure, on voulut adorer comme des dieux saint Paul et saint Barnabé, qui venaient de faire un miracle. La tentation était délicate : mettez à cette épreuve un imposteur qui userait de prestiges, un Sertorius avec sa biche, un Mahomet avec sa colombe, et vous verrez s'il refusera d'en tirer parti. Les deux apôtres, qui jamais n'avaient frémi à la vue d'un peuple furieux, frémirent à la vue d'un peuple adorateur : l'appareil des sacrifices fut seul capable d'épouvanter ceux qui bravaient l'appareil des tourments. Ils déchirèrent leurs habits en s'écriant : *Que faites-vous ? nous ne sommes que des hommes, des hommes mortels comme vous.* Peut-être n'a-t-on pas fait assez d'attention à un fait très-singulier en lui-même, que parmi les prophètes, les disciples, les apôtres, et cette foule de saints à qui Dieu avait soumis la nature, pas un ne pensa jamais à se servir de ce pouvoir pour sa défense ou pour son intérêt : jamais ils n'en ont été accusés : il n'y en a pas un seul exemple, soit dans les auteurs chrétiens, soit dans ceux du paganisme. Je n'ignore pas que l'explication en est toute simple ; mais elle ne l'est que parce qu'elle rentre dans le principe divin dont ce pouvoir émanait, et dont cette conduite devient une nouvelle preuve et une preuve irréfragable. Mais je ne veux pas anticiper sur l'article des miracles, où nous allons passer. Je pourrais conclure celui-ci, en affirmant, comme j'y suis autorisé par les preuves que j'ai déduites, qu'il est impossible de trouver dans la nature humaine des moyens d'expliquer comment les apôtres et les disciples ont pu être ou *trompés* ou *trompeurs* sur la résurrection de Jésus-Christ, fondement de notre croyance et de leur mission, ni d'accorder leur conduite et les faits connus de cette même mission avec des motifs humains quelconques. J'en puis dire autant de la manière dont le christianisme s'est établi par leur ministère, et de la nature de ses progrès pendant trois siècles. Tout y est évidemment surhumain et miraculeux. Je le prouverai de même en examinant les faits qui sont avoués ; et c'est-là que se présentera d'abord la seule objection possible, non pas pour la saine philosophie, mais pour celle de nos adversaires, qui, pour couper court, nient absolument la possibilité des miracles, et les renvoient à la *crédulité* du peuple. C'est à propos de cette *crédulité*, si souvent reprochée aux chrétiens, que je veux, avant de finir ce chapitre, donner un résumé de celle de nos philosophes : résumé qui, d'un côté, rassemblera les principaux objets de cette discussion ; et de l'autre, fera voir si c'est avec quelque raison que nos sages se glorifient du titre d'*incrédules*. Je prie donc le lecteur d'écouter attentivement les deux professions de foi entre lesquelles est obligé de choisir celui qui ne veut pas de la nôtre.

— Première hypothèse.

Moi qui suis philosophe, et qui en cette qualité ne crois et ne dois croire que ce qui est conforme à la raison et à la nature des choses, je crois qu'il est dans l'ordre des choses possibles, naturelles et probables, que douze hommes (1), *qui n'étaient pas fous, après avoir vu crucifier un imposteur qui se disait le Fils de Dieu, se sont accordés tous ensemble à se persuader qu'ils l'avaient vu ressusciter, qu'ils l'avaient entendu et touché, avaient bu et mangé avec lui; qu'après avoir fait tous ensemble ce rêve, ils sont partis de là pour le faire croire à tout le monde, pour le prêcher publiquement dans le même pays où l'imposteur était mort, et dans vingt autres contrées où l'on n'en avait jamais entendu parler ; qu'ils se sont tellement passionnés pour ce rêve, qu'ils ont dévoué leur vie entière à le soutenir et à le répandre partout, sans autre récompense que d'être partout fustigés, lapidés, et enfin mis à mort comme leur maître. Je crois tout cela fermement, quoique peut-être un peu extraordinaire en soi, parce que tout cela est du fanatisme, et que le fanatisme explique tout.*

— Seconde hypothèse.

Moi qui suis philosophe, et qui en cette qualité ne crois et ne dois croire que ce qui est conforme à la raison et à la nature des choses, je ne crois pas un mot de ce que croit le philosophe qui vient de parler, et qui apparemment ne s'est pas aperçu que le genre de crédulité qu'il suppose dans douze hommes que lui-même avoue n'être pas fous, ne serait pas du fanatisme, mais une aliénation complète, une démence absolue et inouie, qui, si elle pouvait se trouver dans un individu, ne peut du moins être la même dans douze et pendant tant d'années. Mais je crois, moi, que ces douze hommes étaient des charlatans hardis et ambitieux, qui se sont concertés pendant trente ans, plus ou moins, pour mentir au monde entier, au risque, il est vrai, de tout ce qui leur est arrivé, mais toujours soutenus par la prétention de régner sur le monde par l'opinion : prétention, il est vrai, qui a ici des effets un peu extraordinaires, mais qui tient à l'amour-propre et à l'intérêt, qui expliquent tout.

De ces deux symboles de croyance *philosophique* (et il n'y en a pas un troisième à supposer dans nos adversaires), que l'on choisisse celui que l'on voudra, et qu'on se demande devant le bon sens, si ceux qui peuvent digerer une semblable croyance, dévorer de semblables impossibilités, et qui

(1) Je persiste à ne mettre ici en avant que les apôtres, non pas qu'il ne soit tout aussi sûr que les disciples étaient dans le même cas ; mais pour procéder en toute rigueur avec ceux qui n'admettent que les faits qu'ils ne sauraient absolument nier. Or, ceux des apôtres, leurs noms, leur prédication et leur mort, sont authentiques dans l'histoire, qui ne nous a pas conservé de même ce qui concerne les soixante douze disciples ; et d'ailleurs les douze apôtres nous suffisent pour que notre thèse reste dans toute sa force.

prétendent nous les *expliquer*, ne sont pas de tous les hommes les plus ridiculement crédules. J'aimerais mille fois mieux ajouter foi aux merveilles des *mille et une nuits*, qui du moins ne supposent qu'un pouvoir surnaturel; car si les motifs et les effets en sont ridicules, du moins le principe en lui-même n'est pas hors du possible, puisqu'en admettant un Etre suprême (et nos adversaires l'admettent), il faut absolument admettre un pouvoir surnaturel. Mais pour supposer possible ce qu'ils croient, il faut démentir toutes les notions essentielles de la nature de l'homme, qui, dans tous les temps, ont fondé nos jugements sur les actions des hommes.

Conclusion : 1° Le chrétien procède suivant les règles de la logique, lorsque trouvant une impossibilité évidente à reconnaître la nature humaine dans les faits prouvés et convenus, il y reconnaît la puissance divine, par qui seule ces faits sont possibles et conséquents; 2° dès qu'ils sont certains, il ne restait qu'à en expliquer la possibilité, et le chrétien l'explique parfaitement par l'opération divine; 3° dans cette opération rien ne répugne, puisque Dieu peut tout ce qui est possible, et qu'ici tout est possible, par la seule raison de l'axiome *ab actu ad posse*; 4° le déiste, au contraire, quoique reconnaissant un Dieu, aime mieux croire ce qui est impossible dans l'homme, que de croire ce qui est possible en Dieu. Lequel des deux est conséquent? Lequel des deux est crédule? Je laisse le lecteur y penser.

CHAPITRE III.

Des miracles.

Un miracle est un fait surnaturel et non point impossible, et ne peut et ne doit être constaté de la même manière qu'un fait naturel. Développement sur les miracles et les martyrs.

Obj. — Vos preuves ne sont pas sans force; mais ce ne sont, après tout, que des inductions morales qui ne peuvent être décisives, si nous avons contre vous des preuves d'une autre espèce qui sont péremptoires. En effet, qui peut affirmer ce qui est ou n'est pas absolument de la nature morale de l'homme? Nous affirmons, nous, qu'un miracle est une impossibilité physique; car un miracle est une dérogation aux lois de la nature matérielle, et ces lois sont immuables et doivent l'être pour la conservation de l'ordre physique. Or les apôtres, de quelque manière qu'on entende leur conduite, ont dans tous les cas, ou cru, ou annoncé un miracle; c'est-à-dire la résurrection d'un mort. Donc, etc.

D'abord je puis vous nier ce que vous dites très-gratuitement des preuves morales : les conséquences extrêmes qu'il faudrait tirer de votre proposition, suffisent pour la faire rejeter. Car il n'y aurait plus rien de certain dans tout ce qui fonde l'ordre social, dans tout ce qui détermine les actions et les jugements des hommes les plus sages, puisque la certitude métaphysique n'y peut entrer pour rien, et que la certitude physique est loin de pouvoir y entrer toujours. Vous avouerez du moins que pour avoir recours à cette espèce de pyrrhonisme dans tout ce qu'il y a de plus usuel, il faut sentir sa cause à peu près désespérée; et c'est déjà un bien mauvais signe. Aussi n'y a-t-il rien de réel et de convenu à cet égard, si ce n'est que l'évidence métaphysique, applicable seulement aux rapports des choses purement intellectuelles, est d'un ordre supérieur à l'évidence morale, qui seule peut s'appliquer aux actions humaines. Mais c'est aussi parce qu'elle y est seule applicable, qu'elle y fait loi, au point que celui qui la rejetterait passerait pour un insensé. Cependant telle est la surabondance de force que procure une bonne cause, que je pourrais consentir encore à renoncer à mes preuves morales, toutes victorieuses qu'elles sont, si vos prétendues preuves physiques et métaphysiques sont en effet *péremptoires*. Mais elles ne le sont nullement; et je puis démontrer en bonne philosophie, qu'il est totalement faux qu'*un miracle* soit la même chose qu'*une impossibilité*; cette question est d'autant plus intéressante que, quoique les miracles aient été ou très-légèrement niés comme faits, ou très-mal combattus comme possibles, le seul mot de *miracles* n'en est pas moins devenu pour l'ignorance ou l'étourderie, un refrein de plaisanterie et de dérision, avec lequel on se dispense de raisonner (1).

Un miracle est, j'en conviens, une dérogation aux lois physiques connues, et quoique nous ne les connaissions pas parfaitement, nous les connaissons assez pour y voir un ordre constant et une relation uniforme de causes et d'effets, qui doivent généralement être toujours les mêmes pour maintenir l'œuvre du Créateur, et attester la sagesse de son dessein. La dérogation à ces lois est-elle impossible? A l'homme sans contredit; car il répugne que la créature puisse changer ce qui est établi par le Créateur. L'est-elle aussi pour Dieu lui-même? Assurément non : car il ne répugne nullement que celui qui seul conserve l'ordre physique par la même puissance infinie qui l'a créé, se soit réservé le pouvoir et les moyens d'intervertir accidentellement et à volonté, ce qui ne dépend que de lui. Quoi! il a fait et soutient le monde, il peut l'anéantir s'il le veut, et il ne pourrait y rien changer? Où serait et à quoi tiendrait l'espèce de nécessité qui lui interdirait cette action? *Leur immutabilité, garant de la conservation de l'univers*. Oui, si, comme je viens de le dire, quelqu'autre que lui pouvait y toucher, ou s'il ne pouvait rien déranger un moment sans que tout périclitât. Mais qui donc se charge de borner ainsi, sans la moindre raison, la puissance infinie? Qui donc peut empêcher que le Créateur n'ait pas fait la matière soumise à ses ordres? Quant à moi, ce qui me confondrait d'étonnement, ce qui me paraîtrait impossible à comprendre, ce serait que le Dieu qui l'a

(1) Comme on a vu que j'avais fait moi-même, dans le morceau du Mercure, cité ci-dessus en note.

faite et en a tracé les lois, fût hors d'état d'en suspendre le cours sans le détruire, où d'en modifier les accidents sans tout renverser. Il se serait donc ôté un des moyens les plus fréquents et les plus frappants de manifester son pouvoir et sa protection! Il aurait donc enchaîné sa providence, au point de ne pouvoir plus être ce qu'il est nécessairement, le maître de la mort et de la vie! Il ne pourrait empêcher que tel mouvement d'un corps solide ou fluide ne tuât à point nommé l'être vivant dont lui-même n'aurait pas encore marqué l'heure? Sa justice et sa bonté n'auraient plus rien à faire jusqu'à la consommation des temps! En un mot, ce serait le monde qui asservirait Dieu, et ce ne serait plus Dieu qui gouvernerait le monde! N'est-ce pas là un vrai blasphème contre la Divinité? Et heureusement tout blasphème est absurde.

Obj. — Mais les lois physiques et mathématiques sont-elles autre chose que les rapports essentiels et nécessaires? Et ne convenez-vous pas vous-mêmes que Dieu ne peut changer les essences, ni faire ce qui est impossible en soi?

Qui en doute? Mais où avez-vous vu que ce fût là ce dont il s'agit ici? On sait bien que Dieu ne saurait faire que les propriétés d'un cercle ou d'un triangle, ne soient celles sur lesquelles il n'y aurait ni triangle ni cercle; qu'il ne peut pas faire que les corps célestes accomplissent leurs révolutions sans observer le mouvement régulier qui en est le principe, etc. C'est là ce qui est essentiel et nécessaire, parce que le contraire répugne en soi. Mais en quoi répugne-t-il d'abord (pour commencer par le miracle en question), que Dieu puisse rendre la vie à un mort? Qu'est-ce que la mort? La cessation du mouvement vital, et la séparation de l'âme et du corps; et pourquoi donc Dieu ne pourrait-il pas réunir de nouveau une âme à un corps pour rendre la vie, comme il les a d'abord unis pour la donner? En quoi l'un lui serait-il plus difficile que l'autre? Pourquoi celui qui donne le mouvement vital ne pourrait-il pas le rendre? Quand ce serait une seconde création, où est l'obstacle? Quoi! Dieu n'aura pu créer qu'une fois? Mais il crée sans cesse; car ici la philosophie et l'Ecriture sont d'accord et disent la même chose : la métaphysique nous enseigne que la conservation de l'univers est une création continue, parce qu'elle suppose l'acte continu de la volonté créatrice, principe de toute existence créée; et le psalmiste nous dit avec son éloquence divine : *Retirez votre esprit créateur, et tout cesse de vivre : envoyez de nouveau le souffle de la vie, et tout est créé de nouveau.* En quoi donc consiste ici ce qui est *essentiel et nécessaire?* En ce que la résurrection ne peut avoir lieu, sans que le mouvement vital soit restitué, et l'âme réunie au corps, parce que telle est l'essence de la vie humaine : voilà ce que Dieu ne saurait changer. Et en quoi y a-t-il dérogation et miracle? En ce que dans l'ordre ici bas établi, le mouvement vital une fois détruit ne doit plus se ranimer, et l'âme séparée du corps ne doit plus s'y réunir, jusqu'au jour de la résurrection générale : et je puis rappeler ici cet ordre, puisque les déistes eux-mêmes, qui admettent des peines et des récompenses à venir, doivent nécessairement admettre la résurrection, s'ils sont assez conséquents pour comprendre que l'homme étant un être essentiellement composé d'un corps et d'une âme, doit être récompensé ou puni dans sa nature qui ne saurait changer, et dans laquelle il a mérité (1) ou démérité. La dérogation est donc seulement en ce que la volonté divine fait aujourd'hui dans le temps ce qu'elle fera un jour dans l'éternité. C'est sans doute ce que Dieu seul peut faire, et de là le miracle; mais où est l'impossibilité? Où voit-on la répugnance et la contradiction, ce qui, en philosophie, constitue l'impossible? Comment la résurrection serait-elle possible à Dieu dans mille ans, plus ou moins, et ne le serait-elle pas aujourd'hui? Comment ne pourrait-il opérer une résurrection momentanée, lui qui peut en opérer une durable? C'est bien là ce qui serait répugnant et contradictoire, et c'est pourtant la thèse de nos adversaires; ils nous objectent une impossibilité qui n'est point dans notre croyance, et qui est dans leur opinion.

Cette distinction entre les lois susceptibles de dérogation dans celui qui les a faites, et celles que lui-même ne peut changer, parce qu'il ne peut changer la nature des choses sans contredire son propre dessein, est d'une très-grande importance : elle marque la limite entre ce qu'on appelle en métaphysique *le possible et l'impossible*, et je crois l'avoir rendue si claire, qu'il n'y a point de lecteur en état de raisonner, qui n'ait dû la saisir. Et des hommes qui se donnent pour *philosophes* l'ont ignorée, ou dissimulée! Jugez de leurs lumières ou de leur bonne foi : jugez quel droit ils ont à ce titre de *philosophes* dont ils se targuent si arrogamment, et qu'ils n'ont pris que pour le déshonorer.

Ils insistent.

Obj. — Mais quand Josué arrêta le soleil, et qu'un prophète fit rétrograder l'ombre d'un cadran solaire devant Ezéchias, vous avouerez bien que pour cette fois les lois essentielles étaient interverties, puisque la terre ne saurait suspendre sa rotation sur son axe, sans que tout le système planétaire soit bouleversé, et sans qu'il en résulte une confusion pareille à celle du chaos.

Cette objection souvent répétée, et l'une de celles qu'on a fait sonner le plus haut, serait en effet une difficulté, s'il n'était pas très-aisé de concevoir que la même puissance

(1) « Tout ce que les bons et les méchants ont fait « pendant leur vie, ils l'ont fait par le ministère de « leur corps; d'où il suit que leurs actions bonnes ou « mauvaises sont du corps, en tant qu'il en est l'ins- « trument. Il était donc juste que les corps partici- « passent, aussi bien que les âmes, a la récompense « ou à la punition; ce qui ne se pouvait faire que par « la résurrection générale. »

(*Catéchisme du Concile de Trente.*)

qui suspendait le mouvement de la terre, a pu suspendre de même tous les mouvements correspondants des autres planètes; et comme il n'y a nulle raison d'en douter, tout votre argument se réduit à séparer gratuitement un acte de la puissance infinie, des autres actes qui ont dû en être la conséquence, et à donner des bornes à ce qui n'en a pas.

Obj. — Du moins on ne peut faire rétrograder l'ombre d'un cadran, et par conséquent interrompre la marche de tous les corps célestes, sans déranger et rendre faux tous les calculs mathématiques de leurs révolutions régulières, ceux des éclipses et tous les autres, qui pourtant se trouvent par le fait n'avoir jamais varié, comme l'attestent les observations astronomiques.

Toujours le même principe d'erreur, qui consiste à borner sans raison ce que la raison défend de borner. Pourquoi donc Dieu n'aurait-il pu rétablir sur-le-champ l'ordre suspendu pendant quelques heures, et reporter tous les corps célestes, par un acte de sa volonté, à la place où ils devaient être en correspondance, si leur marche n'eût pas été interrompue? Toutes ces difficultés portent sur un fondement ruineux, sur les effets connus des phénomènes physiques, dont nous raisonnons comme si nous en connaissions la cause. Mais celui qui en a raisonné le mieux, Newton avouait que cette cause ne pouvait être connue que du Dieu qui l'avait faite; et n'avons-nous pas bonne grâce à demander à celui qui seul a donné le mouvement, comment il peut faire pour le suspendre et le renouveler? N'a-t-il pas droit de nous répondre: *Quand vous pourrez savoir comment et pourquoi le mouvement existe, vous pourrez savoir aussi comment je puis le faire cesser et le faire renaître à mon gré.* Insensés, qui ne savez rien et ne pouvez rien, quand serez-vous assez raisonnables pour ne pas disputer contre celui qui sait tout et qui peut tout? C'est là vraiment la sagesse de l'homme de se soumettre à la science de Dieu, de lui dire avec le prophète: *Confortata est et non potero ad eam : votre science est trop au-dessus de moi pour que je puisse y atteindre.* Mais la devise de nos *philosophes* est celle de l'orgueil, *quo non attingam* (1)? *Où n'atteindrai-je pas?* C'est d'eux qu'un poëte estimable de nos jours (2) a dit fort heureusement:

Fabricateurs de vains systèmes,
Ils s'efforcent par leurs problèmes
D'anéantir le vrai moteur :
Recherches pleines d'imposture,
Qui trouvent tout dans la nature,
Hors le pouvoir de son auteur.

Obj. — Les sens sont trompeurs, et les miracles ne pouvant être attestés que par les sens, ne peuvent avoir un degré de certitude suffisant pour forcer l'assentiment de la raison.

Les sens sont trompeurs, oui; c'est-à-dire qu'ils sont susceptibles d'erreur. S'ensuit-il que les sens nous trompent nécessairement et en tout? Non. Ce serait même une intolérable absurdité en principe et en conséquence : absurdité en principe; car il répugne que Dieu nous eût donné des organes, qui sont pour nous des moyens de conservation, et que ces organes fussent tels que l'âme ne pût jamais en recevoir des sensations qui pussent produire un jugement certain : absurdité en conséquence; car il s'ensuivrait que nous ne pourrions jamais rien affirmer sur les objets extérieurs qui nous environnent, et qui sont la matière de nos connaissances; et à quoi pensent des *philosophes* qui réclament sans cesse les lois physiques, et rejettent en même temps le témoignage des sens, comme si ces lois n'étaient pas fondées sur des faits observés par les sens? Quelle contradiction! ce n'est pas moi qui la leur prête : vous la trouverez partout où ils ont combattu les miracles par des arguments qui se combattaient eux-mêmes, et l'on a vu ici, comme partout, que cette inconséquence leur était familière en tout genre de discussion.

De plus, en s'exprimant avec toute l'exactitude philosophique, il faudrait dire, non pas que les sens se trompent, puisqu'ils n'ont ni perception, ni jugement, mais qu'une sensation mal examinée peut induire en erreur la faculté pensante; aussi est-ce à elle à rectifier le témoignage des sens, et tous les bons philosophes en ont reconnu les moyens : c'est ce qui a conduit aux expériences. Qui ne sait comment un sens vient au secours de l'autre, et comment leurs dispositions se confirment et se constatent par la comparaison et la réunion, dont l'entendement est juge? Qui ne sait que la proximité dissipe les erreurs de l'éloignement, la vue les erreurs de l'oreille, et le toucher celles de la vue? S'il n'en résultait aucune certitude, où en serions-nous? Nous voilà encore retombés dans le gouffre du pyrrhonisme, et remarquez qu'on ne peut faire un pas, à la suite de nos adversaires, sans retrouver ce même abîme, où aboutissent et vont se perdre tous leurs raisonnements. A la faveur d'un abus de mots, ils nous vantent sans cesse leur *doute*, comme si c'était le doute méthodique de Descartes, qui n'est autre chose que l'examen raisonné, tandis que le leur n'est que la pure folie de Pyrrhon, livrée depuis tant de siècles au mépris universel. Mais ce qui est encore plus singulier, c'est que les mêmes hommes qui opposent sans cesse leur *doute* à l'évidence même, dès qu'elle est contre eux, sont en même temps les plus affirmatifs dans les hypothèses les plus hasardées ou même les plus fausses, dont ils composent leur doctrine. Ils sont dogmatiques au plus haut degré, tant qu'ils parlent tout seuls, et pyrrhoniens absolus, dès qu'on leur répond. Tour à tour ils doutent de tout, et ne doutent

(1) C'était celle des armoiries de Fouquet, à sa terre de Vaux, et qui frappa et dut frapper Louis XIV.

(2) Lefranc de Pompignan, dans ses Stances à Racine le fils.

de rien (1), tant ils étaient destinés à rassembler toutes les misères et toutes les petitesses de l'esprit humain.

Obj.— Le témoignage des hommes est en lui-même incertain; et s'il peut, s'il doit même être appliqué aux choses de l'ordre naturel et social, parce que nous n'avons pas pour ces choses-là d'autre moyen de connaissance, il ne peut du moins s'appliquer aux choses d'un ordre surnaturel. Or, tous les faits de la révélation, tous les miracles, sont d'un ordre surnaturel, et ne nous ont été transmis que par des hommes; et, comme a dit Rousseau, que d'hommes entre Dieu et moi! *Donc il n'y a point de certitude dans les miracles ni dans les faits de la révélation.*

Ce sophisme est délié et subtil : il tient à une confusion d'idées qu'on n'aperçoit pas au premier coup d'œil, et qu'il importe d'éclaircir avec soin. Mais tout lecteur qui voudra y faire attention, verra que la conséquence implicite de ce raisonnement est de demander à Dieu un genre de preuves que les raisonneurs eux-mêmes n'admettent pas, et qui de plus contredirait directement l'objet même de la révélation, et le genre de croyance qu'elle commande. Or, comme la révélation est déjà prouvée en fait dans le chapitre précédent, j'aurai procédé avec méthode et repoussé l'objection, si je fais voir que les motifs de crédibilité qui accompagnent la révélation, sont ceux qu'elle comporte et doivent nous suffire, et que ceux qu'on exige seraient en contradiction avec elle; et Dieu ne peut pas se contredire.

Quoique la révélation et ses mystères soient d'un ordre surnaturel, je ne conçois même pas pourquoi Dieu aurait dû nous en transmettre la connaissance autrement que par des moyens adaptés à notre nature et à nos facultés, à moins qu'il n'eût voulu faire pour tous en général et pour chacun en particulier, pendant toute la suite des siècles, un miracle continuellement subsistant, de tous les jours et de toutes les heures. Prenez bien garde à ces deux choses, que c'est là ce que demandent ceux qui rejettent les témoignages humains, et que ce qu'ils demandent répugne en tous sens. Si je trouve ces deux points, la réponse sera complète et péremptoire.

1° Les témoignages humains sont la parole et les écrits; la parole qui atteste ce que l'œil a vu, ce que l'oreille a entendu, ce que les sens ont éprouvé; les écrits qui en conservent le souvenir d'une génération à l'autre. Nos adversaires admettent ces témoignages pour tout ce qui constitue le monde moral et physique, et ils avouent qu'ils y sont forcés, sous peine de ne rien savoir. Mais ils réclament des moyens de connaissance surnaturels pour croire à la parole de Dieu, parce que cette parole contient des vérités surnaturelles. Et d'abord sur quelle conséquence est fondée cette prétention? Si la raison humaine suffit pour certifier que Dieu a parlé à ceux qu'il a choisis pour parler aux autres (et c'est ce qui a déjà été démontré), pourquoi voudrait-on qu'il eût employé d'autres voies de communication que celles qui sont dans la nature humaine? Si les apparitions de Jésus-Christ ressuscité, et la descente visible du Saint-Esprit sur les apôtres, sont des faits surnaturels qui ont dû avoir lieu une fois pour manifester l'œuvre de Dieu, ne suffit-il pas que ces faits miraculeux et les autres miracles qui les ont suivis, nous aient été transmis humainement, s'il est vrai, comme on l'a vu, que cette transmission suffise pour constituer la certitude humaine? Si l'on ne veut pas que Dieu ait parlé aux hommes par l'organe d'autres hommes, il faut donc qu'il parle divinement à chaque individu, comme il a parlé aux apôtres, ou qu'il écrive la révélation dans les nues, pour être sans cesse sous nos yeux comme la lumière du jour. Il n'y a pas de milieu : ou l'objection de nos adversaires n'a aucun sens, ou c'est là ce qu'elle signifie : ou ils ne savent ce qu'ils veulent, ou ils veulent un miracle perpétué, eux qui ne reconnaissent aucune espèce de miracles, qui en nient la possibilité, et les regardent comme étant tous également sujets à l'illusion, et tels qu'on peut toujours en appeler et les révoquer en doute! Vous voyez déjà que la première conséquence de leur argument est de se mettre en état de défense contre la parole divine, de manière à ne pouvoir jamais être convaincus. Car il faut que les témoignages soient ou naturels, ou surnaturels : naturels, ils leur paraisent insuffisants : surnaturels, ils sont pour eux inadmissibles. Un troisième moyen n'existe pas : voilà donc Dieu qui, tout puissant qu'il est, ne l'est pas assez pour se faire entendre à nos incrédules. C'est bien là tout ce qu'ils prétendent en effet; mais c'est aussi le comble de l'absurdité, à moins qu'on ne soutienne qu'en aucun cas Dieu ne peut parler aux hommes; et c'est ce que ne peuvent pas soutenir ceux qui croient un Dieu; en sorte que tout en convenant qu'il a pu parler, et ne paraissant lui demander que des preuves de sa parole, ils s'arrangent de façon à ce qu'il n'en puisse donner d'aucune espèce. Avouons que cette logique est curieuse et rare en son genre, et faite seulement pour ceux qui ont peur de la vérité, comme les autres en ont besoin.

2° Quoique nous ne pensions nullement comme eux sur les miracles (et l'on en a vu les raisons), il n'est pas moins vrai que celui qu'ils désirent ici, serait en opposition directe avec le but de la révélation; et c'est ce miracle-là qui est impossible, puisque Dieu ne peut pas contrarier son dessein. Il l'a manifesté en nous apportant la foi, et la grâce attachée à la foi, pour soumettre l'orgueil, source de tous les délires de l'esprit et de tous les égarements du cœur. Il a dit : « Celui

(1) Il n'y a point de mot qui leur soit plus sérieusement applicable que celui d'un vieil officier général qui n'était pas trop au fait des termes de philosophie, et qui écrivait à l'oncle du jeune comte de Valbelle : « Votre neveu est un joli garçon; mais c'est un « pyrrhonien qui ne doute de rien. »

qui croit sera sauvé : *Qui crediderit salvus erit.* Il devait donc y avoir un mérite à croire et où serait-il, si la révélation était claire comme le jour à midi? Il a voulu que l'authenticité ne pût en être combattue par la saine raison, par la raison libre de préjugés et affranchie des passions; mais il n'a pas voulu forcer son assentiment de manière que la volonté ne pût y résister, non plus qu'à une proposition mathématique ; et pourquoi? C'est qu'il n'y aurait plus ni liberté, ni mérite ; et j'ai fait voir dans le premier chapitre la nécessité de l'un et de l'autre. J'ai fait observer de même que la foi des apôtres fondée sur ce qu'ils avaient vu, n'eût pas été méritoire sans les œuvres, c'est-à-dire, si pour en être les premiers promoteurs, ils n'avaient dévoué leur vie. Ainsi dans le système entier de la croyance chrétienne, toutes les vérités forment une chaîne indissoluble et se fortifient les unes par les autres, sans qu'il puisse y avoir un seul chaînon détaché ou rompu : c'est ce qu'on a vu jusqu'ici et ce qu'on verra jusqu'à la fin. Cherchez la même connexion dans tous les systèmes quelconques de l'incrédulité, dans tous les arguments contre la religion : vous n'y trouverez autre chose que le chaos. Tout se tient dans la foi, tout est incohérent dans l'impiété.

Ainsi, quoiqu'à l'examen, la religion ait de quoi confondre *toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu,* il est de la condition de l'homme qu'il reste toujours à l'orgueil et aux passions de quoi se révolter, et contre la raison, et contre Dieu. Le remède à ce levain mortel, c'est la grâce qui nous a été rendue par les mérites du divin Médiateur, après que nous l'avions perdue par la chute du premier homme ; et n'est-il pas encore de la condition humaine, n'est-il pas de la créature considérée en elle-même, de trouver dans son auteur le principe de tout bien? Ce principe ne peut pas être ailleurs; il ne saurait être dans l'homme ; il agit sur tous, mais il est juste que chacun y coopère par sa volonté et par ses œuvres. Malheur à qui ne le veut pas: à qui pourra-t-il s'en prendre?

Ces dernières vérités qui sont de la foi, comme de la raison, qui naissent les unes des autres, trouveront leur développement et leur confirmation, chacune à leur place. J'en ai dit assez pour le moment, et je reviens aux miracles qui nous y ont conduits. S'il y a quelque chose de convenu parmi nos adversaires, un point sur lequel ils soient tous d'accord, c'est l'impossibilité absolue des miracles, et je le conçois, ceux du christianisme sont si éclatants, si nombreux, si attestés, que pour nier le réel, il n'y avait d'autre ressource que de nier le possible. Le premier avait toujours prouvé le second, suivant l'axiome incontestable, *Ab actu, ad posse* : de l'acte à la possibilité il y a conséquence ; mais la philosophie moderne que cet axiome gênait trop, l'a remplacé par un autre, aussi extraordinaire que tout ce qu'elle a inventé : elle nie le fait réel par l'impossibilité hypothétique. C'est après s'être vainement débattue contre le poids accablant des témoignages, qu'elle s'est retranchée dans cette impossibilité, pour anéantir ce qu'elle ne pouvait nier, les prodiges et les prophéties de ces deux Testaments. La discussion historique et critique sur ces deux articles était tellement victorieuse en faveur de la religion qu'il fallait absolument se rendre, ou refuser à l'intelligence humaine tout moyen de s'assurer d'aucun fait. Je ne dis rien que de positif : c'est un philosophe, c'est Rousseau, qui, dans le même livre, dans le même endroit (1) où il ne peut consentir à croire aux mystères, parce qu'il ne les comprend pas, rejette bien loin, et avec beaucoup de mépris, ceux qui s'obstinent à nier les faits, et leur dit en propres termes : *Les faits de l'Evangile sont plus attestés que ceux de Socrate : vous reculez* la difficulté *sans la résoudre.* Il ne la résoud pas non plus, lui ; et dans la suite nous verrons pourquoi (2) : il ne s'agissait ici que de son aveu qu'il nous fallait, et l'homme à qui nous avons affaire actuellement, c'est Diderot, l'intrépide Diderot, qui, pour échapper à cette difficulté, assez grande en effet, dit, dans ses *Pensées philosophiques : Tout Paris m'attesterait qu'on vient de voir un mort ressusciter, je ne le croirais pas... A quoi bon recourir aux miracles quand je n'ai besoin, pour me rendre, que d'un bon syllogisme ?*

Ah ! s'il était vrai que les syllogismes de la raison eussent cette puissance contre les sophismes de l'orgueil, il y a longtemps qu'il n'y aurait plus d'incrédules. Des syllogismes ! ne dirait-on pas que c'est là leur fort ? Est-ce avec des syllogismes que Voltaire a fait à l'impiété tant de prosélytes ? Si elle n'avait jamais employé d'autres armes ses succès n'auraient pas été si grands ni si rapides. Diderot, qui n'était pas plaisant, comme le disait ce même Voltaire, se piquait, il est vrai, de dialectique, mais on sait aussi que jamais prétention ne fut plus vaine ni plus malheureuse, et qu'il est aussi mauvais logicien qu'Helvétius : c'est tout dire (3). Quoi ! Diderot ne savait pas qu'en fait de doctrine un miracle est un syllogisme en action ! Le voici : Toute doctrine appuyée sur des miracles opérés au nom de Dieu, et que Dieu seul peut opérer, vient de Dieu : or, telle est celle du christianisme : donc, etc. ; et voilà Diderot sur le champ ramené à la question du fait même des miracles qu'il voulait écarter : il y est, dis-je, nécessairement ramené, à moins de nier une majeure évidente. N'est-ce pas là un homme bien puissant en syllogismes ? Voyons à présent sa proposition.

Sans doute il ne faut pas prendre à la lettre cette expression toujours vague et exagérée, *tout Paris :* il n'est guère possible que sept ou huit cent mille personnes soient témoins oculaires de la résurrection d'un mort. Si ces mots, *tout Paris*, n'ont pas ici plus de

(1) *Émile*, profession de foi du Vicaire savoyard.
(2) A l'article de la Foi.
(3) Voyez dans *la Philosophie du dix-huitième siècle* l'article des ouvrages de Diderot.

valeur réelle qu'ils n'en ont d'ordinaire dans le discours, je suis de l'avis de Diderot, non-seulement pour un miracle, mais pour mille autres occasions; car qu'y a-t-il de moins rare qu'une sottise ou une fausseté répétée, par ce qu'on appelle la voix publique? Mais réduisons la proposition à ce qu'elle doit être raisonnablement en matière grave, et supposons que la voix de *tout Paris* soit notoirement confirmée par ce qu'il y a dans Paris d'hommes probes et éclairés, qui déposent unanimement d'une résurrection, en déposent après avoir constaté la personne et l'état du mort, et son retour à la vie et sa sortie du tombeau, à la voix d'un homme qui lui aura dit, comme Jésus-Christ à Lazare : *Sortez du sépulcre et venez à nous.* Alors si *Diderot ne croit pas tout Paris*, il aura tort : car il n'est pas d'une impossibilité physique comme on l'a vu, que la puissance de Dieu ressuscite un mort, et il est d'une impossibilité morale que tant de témoins dignes de foi soient d'accord pour s'abuser ou pour mentir sur un fait de cette nature, par lui-même si facile à vérifier. Si vous ne les croyez pas sur ce fait, il n'y a point de raison pour que vous soyez jamais obligé de les croire sur rien. Je sais qu'on nie la parité, et qu'on répond, *que rien n'empêche de déférer à l'autorité des témoignages humains sur les faits naturels, mais que dans les faits surnaturels, la raison peut détruire la croyance du fait en prouvant l'impossibilité.* C'est retomber dans le sophisme déjà écarté par la démonstration : c'est confondre le surnaturel et l'impossible, et cette méprise grossière n'est plus permise à un philosophe, dès qu'elle est expliquée suivant les notions les plus évidentes de la métaphysique. Il ne reste donc plus que la différence du naturel au surnaturel, et c'est un autre sophisme que de prétendre que cette différence doit en mettre dans les motifs de crédibilité. Il est faux, décidément faux, que la nature des faits à prouver et à croire, doive changer la nature des preuves et des moyens de croyance. Cette allégation spécieuse, pardonnable à l'ignorance, ne le serait pas à la philosophie, qui doit en découvrir l'absurdité. Nous n'avons pas deux intelligences, deux espèces de facultés, deux espèces d'organes : c'est donc avec la même intelligence, les mêmes facultés, les mêmes organes que nous ne pouvons juger le naturel et le surnaturel, et d'autant plus que le surnaturel (mot sur lequel on se trompe souvent), ne signifie que ce qui est au-dessus de notre nature, et non pas ce qui est hors la nature universelle, hors du possible, sans quoi nous ne pourrions avoir l'idée de Dieu, l'idée de l'Infini, qui sont fort au-dessus de notre nature, et que pourtant nous concevons. Il est donc conséquent que notre intelligence, nos facultés, nos organes, puissent et doivent juger également des faits sensibles qui sont à la portée du pouvoir humain, et des faits sensibles qui ne sont qu'à la portée du pouvoir divin, puisque les uns et les autres sont dans la nature universelle et par conséquent dans la sphère du possible. Il suit de là, 1° que nous ne pouvons pas rejeter l'actuel prouvé, sous prétexte qu'il est surnaturel ; 2° qu'il peut et doit être prouvé pour nous, comme tout le reste, par les moyens qui sont à nous et en nous : autrement Dieu, dont la puissance agit de toutes les manières, selon les desseins de sa sagesse, ne pourrait signaler cette puissance aux yeux de l'homme, sans changer la nature de l'homme, et nos facultés qui doivent nous servir à communiquer avec lui, seraient une barrière entre lui et nous, que lui-même ne pourrait pas franchir, ce qui est absurde dans tous les sens.

Je dis dans tous les sens, et l'on n'imagine pas jusqu'où s'étend ici l'absurde, si l'on veut le pousser à bout. En effet, ou la phrase de *Diderot* ne signifie rien, ou elle signifie qu'aucun homme ne peut s'assurer par sa raison et par ses organes de la réalité d'un fait miraculeux. Car si *Diderot* lui-même l'avait vu, il n'aurait pas plus de droit qu'un autre (dans son système) d'en être cru ; et pour être conséquent, il serait obligé de dire : Je l'ai vu, mais je ne le crois pas ; comme on a dit en plaisantant, Si je l'avais vu, je ne le croirais pas. Cela peut passer comme plaisanterie ; mais au sérieux, qu'y a-t-il de plus injurieux à la nature humaine, de plus contradictoire dans l'idée que nous devons avoir de l'homme et de son Auteur, que d'imaginer dans notre intelligence et dans nos sens une telle impuissance, qu'en réunissant toute leur attention et tous leurs moyens, ils ne peuvent même constater l'existence d'un fait sensible? Quelle étrange condition nos *philosophes* veulent faire à l'homme, et quelles étranges conséquences elle entraînerait ! Je sais qu'ils n'en sont ni embarrassés, ni effrayés ; car rien ne les embarrasse et ne les effraie, si ce n'est de renoncer à leur opinion. Mais que le lecteur sensé y réfléchisse, et il verra où cela nous mènerait.

Qu'est-ce donc au fond que tout ce qu'ils se plaisent à débiter sur l'incertitude des témoignages humains, et sur la faiblesse de nos sens, et sur le pouvoir de l'imagination? Rien que l'exagération folle d'une vérité commune, dont ils ont méconnu le principe et les conséquences. Il est très-vrai que toutes nos connaissances sont bornées et toutes nos lumières mêlées d'obscurité. Il n'y a point de science qui n'en soit la preuve ; et les mathématiques mêmes, celle de toutes qui est la plus douée de certitude, parce qu'elle opère sur les quantités et les grandeurs physiques, dont les rapports sont invariables et la démonstration facile, les mathématiques ont aussi leurs mystères dans la géométrie transcendante ; c'est-à-dire, des propositions démontrées en théorie et inapplicables en fait. Telle est l'imperfection de l'homme, avouée par la philosophie, et que la religion explique par la désobéissance du premier homme, qui aurait joui de toute la perfection dont sa nature était susceptible s'il eût été toujours soumis à Dieu. Mais dans tous les cas, quelle est la conséquence raisonnable à tirer de ce mélange de lumières et de ténèbres qui se rencontre partout dans les opérations de

l esprit humain? Celle qui a déjà été indiquée dans les prolégomènes, et à laquelle tout nous ramène sans cesse : que la vérité essentielle et infaillible n'est qu'en Dieu ; que s'il a posé partout ici bas les limites étroites que nous ne pouvons passer, s'il nous montre partout un abîme entre ce que nous pouvons apprendre et ce que nous sommes forcés d'ignorer, c'est afin que l'orgueil de la science soit corrigé par l'humilité qui convient à l'ignorance ; c'est afin que l'homme, repoussé par les ténèbres qui l'environnent ici-bas, se tourne vers la lumière éternelle pour laquelle il a été créé et qui attend et appelle notre âme dans sa véritable patrie. C'est là ce qui fonde et autorise par des considérations naturelles cette foi du chrétien, qui est un don surnaturel. Le chrétien aime à croire à la parole de Dieu, parce qu'elle est infaillible en ce monde comme dans l'autre, dans le temps comme dans l'éternité, et qu'elle est la seule qui ne puisse tromper en rien. Mais sans cette foi même, la raison suffit pour nous faire comprendre que s'il y a des obscurités et des incertitudes dans les perceptions et les témoignages de l'homme, il est par trop ridicule d'en conclure qu'il n'y a rien de certain, comme il le serait de nier la santé, parce qu'il y a des maladies, et de douter de ce qui est sous nos yeux comme de ce qui en est éloigné.

Obj. — *Un genre de preuves commun à toutes les religions ne prouve pour aucune, et toutes les religions ont leurs miracles*; donc, etc:

Je sais qu'il n'y a pas d'objection plus inepte que celle-là ; mais il n'y en a pas qui ait été plus répétée par les savants comme par les ignorants. Il faut donc que les hommes de sens me pardonnent d'en faire mention, et d'autant plus, que si rien n'est plus aisé que d'en faire voir toute l'ineptie, rien de plus intéressant que l'exposé où elle nous conduit, celui des prodiges du christianisme, tellement brillants de tous les rayons de la Divinité, que nos ennemis sont forcés d'en détourner les yeux pour en méconnaître le caractère, et n'osent les confondre avec les œuvres de l'homme, qu'en éloignant ou déguisant les faits.

Quant à l'argument, il est de la force de ceux-ci : Le mensonge prend souvent la ressemblance de la vérité : donc le mensonge et la vérité sont la même chose ; L'hypocrisie prend souvent le masque de la vertu : donc la vertu n'est pas différente de l'hypocrisie, etc. Ce n'est pas la peine d'aller plus loin : il est clair que, laissant là cette pitoyable argumentation, il faut revenir à l'examen des faits : c'est le rempart de la vérité.

D'abord, de quelles religions veut-on parler? Toutes les différentes espèces d'idolâtrie se perdent dans la nuit des temps reculés : elles n'ont ni origine marquée, ni fondateur connu. Elles sont nées d'une ignorance superstitieuse, et, comme on l'a déjà dit, d'une sorte d'instinct mal démêlé, qui adressait aux créatures visibles l'hommage qu'une raison faible et dépravée ne savait pas élever jusqu'au Créateur invisible. On nous dispensera, je l'espère, de parler des miracles de Bacchus et de Jupiter, et de tous ceux du polythéisme. Il suffit de se rappeler ce qu'en pensaient et ce qu'en ont écrit les païens mêmes ; et personne n'ignore que le secret des mystères et des initiations n'était autre chose qu'un système d'allégorie qui réduisait toutes ces divinités populaires à des emblèmes de morale, et la religion à l'unité d'un Dieu, à l'immortalité de l'âme et aux peines et aux récompenses d une autre vie. C'était le pur déisme d'aujourd'hui, le premier pas de la raison cultivée, et nous verrons en son lieu combien il était insuffisant, et dans quelle nuit profonde s'éclipsait encore cette première lueur de bon sens.

Si parmi les dogmes qu'enseigna Zoroastre dans la Perse, Brama dans l'Inde, Osiris en Egypte, Odin dans le Nord, il se trouve quelques faits merveilleux ; ce que nous connaissons de leurs livres ou de leurs traditions montre assez qu'ils n'ont pas pris plus de soin pour constater ces prétendues merveilles que les auteurs des contes arabes ; et l'extravagance et le ridicule suffirait pour mettre le tout au rang des fables. Il en est de même de Mahomet et de son Alcoran : sans le sabre des musulmans et la politique du conquérant législateur, il est visible que ses voyages sur l'Alborac, et la lune qu'il mit dans sa manche, n'y auraient pas fait une grande fortune.

Il n'est pas permis à un homme de sens d'assimiler ces rêveries aux miracles de l'ancienne loi et de la nouvelle : ce n'est pas sans un soin particulier de la Providence que les livres de l'une ont été si soigneusement conservés par un peuple ennemi de l'autre ; en sorte que lui-même se trouve le fidèle gardien des monuments qui déposent contre lui et pour nous, par l'accord unique en son espèce et véritablement miraculeux, entre cette première loi et la seconde, dont elle montre partout les prémices, la figure et la prédiction. C'est le même Dieu qui parle et agit dans toutes les deux : c'est le même esprit qui les a dictées ; c'est le même objet qui s'y présente sans cesse ; c'est toute la destinée du genre humain conduite par Dieu même, et dont le plan remonte d'un côté jusqu'au premier jour du monde, et se termine de l'autre à la consommation des siècles.

Ce plan, tel que nous le tracent les Ecritures, sera successivement suivi dans ses différentes parties correspondantes à celles de cet ouvrage : il ne s'agit encore ici que des miracles, et l'on voit déjà que rien ne peut se comparer à l'authenticité unique des livres qui les rapportent : c'est un point capital tellement établi par la critique, que l'ignorance seule peut le méconnaître, et que l'irréligion même a depuis longtemps renoncé à lutter trop malheureusement contre l'érudition, comme elle a renoncé à combattre avec l'arme du raisonnement. La moquerie, l'insulte, l'immoralité et le mensonge sont toute la tactique des ennemis de Jésus-Christ, depuis que Voltaire s'en est fait le chef et le patriarche, et leur a fait voir qu'ils s'étaient

trompés jusque-là au choix de leurs armes, et que c'étaient là les seules qui pussent leur convenir.

Comme nos livres saints ont une autorité qui n'est qu'à eux, il fallait aussi que les prodiges des deux Testaments, et particulièrement ceux de Jésus-Christ, eussent un caractère divin, qu'il ne fût pas possible à la raison de confondre avec les prestiges, et ce caractère est marqué dans leur nature et dans leur publicité. Tous les faux thaumaturges (et l'on peut en juger par ceux de ce siècle) ont une marche uniforme qui avertit tout de suite de s'en défier, et les rend justement suspects avant même qu'on les examine. On peut leur dire à tous : Dès que vous arrangez dans votre particulier le lieu de la scène, dès que vous disposez un théâtre qui est à vous, c'est une farce que vous allez jouer : il ne vous faut plus que des dupes, et vous en trouverez plus ou moins, selon que le charlatan sera plus ou moins adroit, et le spectateur plus ou moins crédule ou borné. Si vous commandez à la nature, ce ne peut être qu'au nom du Dieu qui en est le maître. Parlez donc publiquement aux hommes : car Dieu ne peut pas vouloir se cacher, quand il veut se manifester; il y aurait contradiction ici. Dieu ne gradue point son œuvre : il veut, et tout obéit. Qu'est-ce que des miracles dans l'ombre d'un galetas? Qu'est-ce que des guérisons dont les progrès se comptent par journées, comme au cimetière de saint Médard? — *Mais nous nous cachons, parce que l'autorité nous poursuit.* Quoi ! vous craignez les hommes ! Vous n'êtes donc pas envoyés de Dieu. Les apôtres se cachaient-ils pour opérer leurs prodiges? Jésus-Christ se cachait-il quand la synagogue le poursuivait? Il prêchait et guérissait dans le temple, dans les rues, dans les places, dans les campagnes. Si l'on voulait se saisir de lui, *il passait au milieu des satellites, parce que son heure n'était pas encore venue.* Mais jamais il ne se cacha, si ce n'est lorsque *le peuple voulait le faire roi :* alors il se dérobait à ceux qui ne savaient pas encore quelle était sa *royauté.* Et comment guérissait-il des infirmités reconnues incurables, des sourds et des muets de naissance, des estropiés, des lépreux, des paralytiques de trente années ? D'une parole ou d'un geste, et c'était toujours le prix de la foi qui suppliait, afin que l'esprit de sa mission éclatât toujours dans ses œuvres. Un centenier le conjure de guérir son fils attaqué de paralysie. *J'irai et je le guérirai. — Non, Seigneur, dites seulement une parole, et mon fils sera guéri. — Allez, et qu'il vous soit fait comme vous avez cru.* Un lépreux l'adore et lui dit : *Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir. — Je le veux : soyez guéri.* Un chef de la synagogue (1) l'adore, et lui dit : *Ma fille est morte; mais venez et imposez-lui les mains, et elle vivra.* Jésus touche la main de la jeune fille, et elle vit. L'hémorrhoïsse dit en elle-même : *Si je touche seulement le bord de sa robe, je suis sauvée.* Jésus se tourne vers elle, et lui dit : *Ayez confiance, ma fille, votre foi vous a sauvée.* Des aveugles se présentent à lui, et il leur dit : *Croyez vous que je puisse faire ce que vous demandez? — Oui, Seigneur.* Il touche leurs yeux : *Qu'il vous soit fait selon votre foi.* C'est ainsi qu'*il passait en faisant du bien* (1), *pertransiit bene faciendo* (comme dit un apôtre), et en le faisant souverainement. C'est ici que tout est digne d'un Dieu, que l'intention, l'acte et la parole sont dans un rapport admirable et divin. Celui qui guérit les corps dont les maladies sont l'image ou la punition des maladies de l'âme, est également le médecin de l'un et de l'autre, et ne les sépare jamais dans son action bienfaisante. La santé qu'il apporte à l'âme, c'est la foi, et c'est toujours la foi qui produit la guérison de l'âme et du corps. Il déclare expressément cette vérité, lorsqu'il dit d'abord au paralytique qu'on lui présente : *Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis.* C'était bien lui dire que son mal était la punition de ses péchés, et que sa guérison devait être le fruit de sa foi. Aussi ces paroles, dont le sens mystérieux n'était pas connu des pharisiens, les blessent par le caractère d'autorité qu'elles renferment ; ils disent en eux-mêmes : *Cet homme blasphème : qui peut remettre les péchés, si ce n'est Dieu seul ?* Et en ce dernier point ils avaient raison. L'Homme-Dieu qui, par un autre miracle, lisait dans leur pensée, répond à ce qu'ils n'ont pas osé dire tout haut, et atteste hautement ce qu'il est, comme il avait coutume de l'attester. *Pourquoi avez-vous de mauvaises pensées dans vos cœurs? Quel est le plus facile, ou de dire à cet homme : Vos péchés vous sont remis, ou de lui dire : Levez-vous et marchez ? Afin donc que vous sachiez que le Fils de l'Homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés, levez-vous* (*dit-il alors au paralytique*), *emportez votre lit, et vous en allez à votre maison.* Mais en même temps celui qui se déclarait ainsi le maître de la nature, le juge suprême des humains, l'arbitre de la mort et de la vie ; en un mot, tout ce qu'il était dans sa nature divine, donnait dans son humanité parfaite le modèle des vertus et des devoirs de la nôtre. Celui qui venait nous ouvrir le ciel ne voulait rien posséder sur la terre, et nous enseignait qu'il faut se

(1) Les *philosophes* ont toujours dit qu'il n'y avait que la *canaille* qui eût suivi Jésus-Christ et ses disciples. C'est une de leurs impostures, confondue comme toutes les autres, par l'Évangile. Jésus-Christ sans doute aime les pauvres, précisément parce que le monde ne les aime pas ; mais il n'a jamais exclu les grands de son royaume, et des exemples nombreux l'ont prouvé. Voilà un chef, *princeps*, qui le reconnaît, et l'homme le plus considérable de la synagogue et le plus savant. Gamaliel fut le protecteur des apôtres, et une des premières conquêtes de l'Evangile, ainsi que Nicodème, membre du sanhédrin, et le centurion Corneille, etc.

(1) Lui-même appelle ses miracles *de bonnes œuvres.* Il dit aux Juifs qui veulent le lapider : *Multa bona opera ostendi vobis : j'ai fait devant vous beaucoup de bonnes œuvres : pour laquelle de ces œuvres voulez vous me lapider ? propter quod eorum opus me lapidatis ?* (Saint Jean.)

détacher de l'une pour mériter l'autre. Qui peut douter qu'avec une telle puissance, ne l'eût-il exercée que par communication comme ses disciples, il ne pût très-aisément acquérir du pouvoir ou des richesses? Mais l'esprit de sa loi, cet esprit essentiel et immuable, cet ordre céleste où tout s'enchaîne et se soutient par un invariable accord, devait se manifester par un trait distinctif qu'il est impossible de trouver dans les thaumaturges imposteurs, et qui me paraît d'une telle force, qu'il suffirait pour me prouver la divinité de Jésus-Christ. Ce qui est de l'homme se retrouve toujours et nécessairement dans les faits de l'homme. Tous les législateurs religieux, tous sans exception, n'ont affecté un pouvoir divin ou par des prestiges ou par la force, que pour s'assurer un pouvoir terrestre. Ceux mêmes qui n'ont trompé qu'afin que l'intervention de la Divinité devînt la sanction d'une autorité légitime et sage, tels que *Numa* et *Osiris*, ont voulu gouverner la terre au nom du ciel. Jésus-Christ seul, non-seulement ne l'a pas voulu, mais a voulu être humainement au dernier rang de la société, n'avoir rien et n'être rien. Il dit à un scribe, qui, frappé de sa puissance, veut s'attacher à lui par intérêt : *Les bêtes sauvages ont leur repaire, et les oiseaux ont leur nid ; mais le Fils de l'Homme n'a pas où reposer sa tête.* En effet, il ne vécut jamais, dans les jours de sa mission publique, que de la pauvreté de ses disciples, comme il avait vécu auparavant du travail de ses mains. Il n'avait d'autre logement que celui de l'hospitalité, et souvent les campagnes et le désert. Ses apôtres, avec cette même splendeur des miracles, ses apôtres, qui tenaient de lui le pouvoir de guérir avec la parole, avec l'attouchement, avec leur ombre, ne voulurent jamais rien posséder en propre non plus que leur Maître; et je dis de lui, par un aperçu de la raison, que je n'aurais pas, il est vrai, sans la grâce de la foi, mais qui est bien dans la raison rendue à elle-même par la foi et dégagée des préjugés de l'orgueil, je dis affirmativement : Celui-là seul qui n'a pas voulu ce que veulent tous les hommes, est celui qui l'aurait obtenu sans nul obstacle, s'il l'avait voulu. Celui-là seul qui, pouvant tout pour les autres, ne voulait rien pour lui, était par lui-même au-dessus de tout ce que l'homme peut vouloir être parmi les hommes. Enfin, celui-là seul était le maître du ciel et de la terre, qui pouvant posséder la terre, l'a méprisée, parce que le ciel est à lui. *Cœlum cœli Domino : terram autem dedit filiis hominum.*

Une autre leçon renfermée dans ce don des miracles, accordé à des hommes, et aux plus simples et aux plus obscurs de tous les hommes, une leçon qui n'est encore que de cette haute philosophie du christianisme (et j'appelle ainsi la raison relevée et agrandie en remontant à son principe), c'est que Jésus-Christ, en s'appropriant notre nature pour la réparer, Jésus-Christ, *le nouvel Adam*, suivant l'expression de l'Apôtre, le chef et la tige *d'une race choisie*, *d'un sacerdoce royal*, *d'une nation sainte* (1), Jésus-Christ, en donnant aux siens cet empire sur la nature, ne faisait que rendre à l'homme ce qui lui aurait appartenu par le privilége de son origine, s'il ne l'eût pas perdu par sa faute. Jésus-Christ est donc venu remettre la nature humaine dans tous ses droits : il est venu rétablir *le roi détrôné*, pour me servir de l'expression sublime de Pascal; et en effet, l'Ecriture nous apprend que toutes les créatures étaient soumises au pouvoir d'Adam avant son péché. Dieu ne dit pas seulement dans la Genèse, comme il le dit ailleurs par la bouche du psalmiste, que les différentes créatures étaient pour l'usage de l'homme. Il dit en termes exprès : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance*, *et* qu'il domine *sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur les bêtes*, *sur les reptiles* et sur toute la terre. Aussi le roi-prophète, dans le psaume (1) où il considère la nature humaine dans Jésus-Christ, c'est-à-dire, dans toute sa grandeur originelle et restituée (sans parler de l'exemption de tout péché, qui ne pouvait appartenir à la nature humaine que dans son union ineffable avec la nature divine), répète à peu près les paroles de la Genèse : *Vous l'avez couronné de gloire et d'honneur : vous lui avez donné l'empire* sur tous les ouvrages de vos mains. *Vous avez tout mis à ses pieds : les animaux domestiques et les bêtes sauvages*, *les oiseaux du ciel et les poissons de la mer.* Telle était la condition que le Créateur lui avait faite : est-elle assez magnifique? Et remarquez que tout la confirme dans le récit des livres saints. Le serpent, dont la seule vue nous fait horreur, s'approche d'Eve sans lui causer le moindre effroi : elle n'est pas même étonnée de l'entendre parler, ce qui pourtant était extraordinaire en soi; mais ce qui ne pouvait la frapper, parce que jusques-là tout se montrant autour d'elle dans un ordre établi par Dieu même, et que Dieu seul connaissait, elle n'avait l'idée d'aucune des exceptions que nous appelons merveilles. Rien ne pouvait l'alarmer, puisque tout lui offrait l'image de la soumission et de la dépendance, et le serpent même la flatte d'abord par l'idée de sa souveraineté, qu'il a l'air de reconnaître et d'admirer. Mais dès que la désobéissance fut consommée, dès que l'homme fut en révolte contre Dieu, la nature fut en révolte contre l'homme, et Dieu le lui annonça expressément; il lui dit que cette terre, qui devait être si docile, serait rebelle à la culture, ne céderait qu'au travail obstiné, ne s'amollirait que par ses sueurs, et que ces animaux qui auparavant étaient à ses ordres allaient désormais lui faire la guerre, et lui disputer son domaine et sa nourriture. Le désordre moral a la même cause que le désordre physique. Tant que la raison que nous tenons de Dieu demeure soumise à sa loi, les passions aussi obéissent à la raison, et le corps

(1) *Vos genus electum*, *regale sacerdotium*, *gens sancta.*

(2) Ps. 8. *Domine, Dominus noster*, *quam admirabile est nomen tuum in universa terra.*

est soumis à l'âme; tout est dans l'ordre, et de là les miracles de vertu et de sainteté qui ont le même principe que les miracles sensibles. Dès que la raison sort de l'ordre et se soustrait à la loi, les passions aussi secouent le joug; les bêtes féroces rugissent et déchirent. L'esprit, qui a voulu être *libre*, devient esclave : il a voulu s'affranchir du joug de Dieu qui est *doux et léger*, et il porte la lourde et honteuse chaîne des passions. Les justes seuls, les serviteurs de Dieu, les saints se maintiennent dans l'inaltérable *liberté;* et non-seulement ils commandent à leurs sens, mais à la nature entière et par une même force : ils sont dans l'ordre de leur nature régénérée par Jésus-Christ; et ces innombrables œuvres qu'ils ont opérées dans tous les temps, et que nous appelons merveilles, ne sont que de simples actes d'une autorité que la foi leur a rendue, qu'ils exercent parce qu'ils n'en doutent pas, et dont ils ne sont jamais ni étonnés, ni enorgueillis, parce qu'ils connaissent celui qui seul a pu la leur donner. Mais il faut, ainsi que lui, ne pas vouloir d'autre grandeur, et c'est ainsi que les serviteurs demeurent conformes à leur maître. Il n'a voulu aucun des biens du monde, en possédant tous ceux du ciel; et de même les chrétiens, pour recevoir les biens du ciel, doivent renoncer ou à la possession, ou du moins à l'amour des biens de la terre; et c'est alors qu'étant véritablement des hommes à part, ils paraissent riches des dons célestes, soit par une éminence de piété, soit par une éminence de pouvoir, selon la dispensation de l'Esprit-Saint, mais toujours étrangers au siècle, et marquant toujours cette séparation indispensable entre ce qui est du ciel et ce qui est du monde, en sorte qu'on ne peut s'attacher à l'un sans abjurer l'autre. Les miracles extérieurs ne sont pas même le don auquel Jésus-Christ attache le plus de prix : il met avant tout ceux que la grâce produit dans l'intérieur, et il a pris soin de nous en avertir. Quand ses disciples, dans le ravissement de leur joie, viennent se féliciter devant lui de ce que, suivant sa parole, ils guérissent les malades en son nom et mettent les démons en fuite, *Ce n'est pas cela*, leur dit-il, *dont il faut vous réjouir; mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans les cieux*. Ainsi, tout se rapporte toujours à cette grande fin de l'homme, qui se rapporte elle-même à sa grande origine. Quelle doctrine! quel faisceau de lumière, dont tous les rayons partent d'un même centre, sans affaiblissement et sans divergence, qui descendent du sein de Dieu même et viennent frapper au cœur de l'homme, et qui, s'enflammant sans cesse par le feu de la charité, sans lequel encore ils ne seraient que des clartés stériles, remontent sans cesse plus vifs et plus brûlans du cœur de l'homme jusque dans le sein de Dieu! Grand Dieu! comment ne pas s'écrier avec le prophète : *Narraverunt mihi iniqui fabulationes; sed non ut lex tua! Les impies m'ont raconté leurs fables, mais qu'elles sont différentes de votre loi! Sages* du siècle, *précepteurs des nations;* osez fixer un moment la vue sur cet assemblage de vérités toutes conséquentes et toutes lumineuses : osez en rapprocher vos ténébreuses rêveries...... Pardon, ô mon Dieu! pardon. Qu'allais-je faire! de quelle hauteur j'allais descendre, et à quelle abjection! Ah! s'il m'est permis, au milieu des clartés dont vous m'environnez, de rejeter au loin mes regards vers les ténèbres : que ce soit seulement vers les miennes, vers celles dont il vous a plu de me tirer! Ce sont celles-là seulement que je dois envisager dans le transport de mon humble reconnaissance, comme on regarde avec une joie mêlée de saisissement le précipice dont on est sorti. La vue de ces ténèbres infectes que vous avez éloignées de moi, ne peut qu'ajouter de nouveaux feux au regard d'amour que je veux sans cesse attacher sur vos lumières éternelles, en vous redisant sans cesse ce que l'âme qui vous connaît a toujours besoin de vous dire : *Domine, quis similis tibi? Seigneur, qui est semblable à vous?*

Obj. — Il se peut que votre système soit conséquent, si l'on pouvait lui laisser ses bases. Mais ce n'est pas sans raison que nous les trouvons au moins incertaines et précaires. Tout est fondé sur des miracles, et en vous les accordant possibles, il faudrait au moins, pour les croire, ou que nous les eussions vus, ou que nous en eussions vu les témoins. Et comment pouvez-vous exiger que nous croyions sur la foi de vos livres si anciens, des prodiges qui sont si loin de nous? Plus ils sont éclatants et au-dessus de l'homme, plus nous sommes autorisés à les rejeter; et c'est pour cela que nous ne regardons pas comme digne de la sagesse de Dieu, ce qui peut être est un moyen de conviction dans un temps et non pas dans un autre.

Avant de reprendre dans vos raisonnements tout ce qui n'est pas dans la raison, je commencerai par vous faire une concession qui vous embarrassera un peu plus que moi, et à laquelle peut-être ne vous attendez-vous pas. Je vous passe pour un moment que tous les miracles du christianisme sont supposés : en ce cas il en reste un que vous ne pouvez pas nier; car il subsiste, et il devient, s'il est seul, beaucoup plus inexplicable que tous les autres. Ce miracle est l'établissement du christianisme; et s'il n'a pas eu lieu par des moyens surnaturels, il faut que ce soit par des moyens tout humains : il n'y a pas de milieu; et vous chargez-vous d'expliquer ceux-ci, et d'en accorder la possibilité morale avec les résultats avoués?

Obj. — Pourquoi pas? cette difficulté a été prévue, et nous y répondons par deux explications prises dans le cœur humain. L'austérité même des dogmes exalte l'imagination, et la persécution exalte le courage : voilà tout le mystère *de la propagation de l'Evangile.*

Mystère en effet : vous dites mieux que vous ne croyez. Car si les nôtres sont au-dessus de la raison, comme cela doit être dans ce qui est l'ouvrage de Dieu (1), les

(1) Ce qui sera traité au chapitre suivant, des *Mystères et des Prophéties*.

vôtres sont l'opposé de toute raison, en ce qu'ils attribuent à l'homme ce qui ne saurait être dans l'homme. On a bientôt posé deux assertions avec des mots qui ont un air de pensées, tels que les vôtres, qui ne sont au fond que des généralités vagues, admissibles tout au plus dans l'application à quelques cas particuliers et très-restreints, mais entièrement inadmissibles dans le cas dont il s'agit. Ces assertions peuvent en imposer à ceux qui répètent vos mots sans les entendre, et qui, en les répétant, se croient *philosophes*. Mais il faut pouvoir soutenir l'examen des applications, et c'est là que vous échouerez toujours.

J'adjure ici tout homme de bon sens et de bonne foi, et je lui demande s'il conçoit comment les apôtres et les disciples, n'étant que des hommes ordinaires et dénués de toute puissance surnaturelle, ont pu faire ce qu'ils ont fait. Quoi! des hommes qui, selon le monde, n'ont rien que de méprisable, viendront, au nom d'un crucifié, attaquer de front, et sans le moindre ménagement, tout ce que le monde a de plus puissant et de plus attrayant; ils viendront prêcher la pénitence aux voluptés et l'humilité aux grandeurs, défendre les jouissances aux désirs et l'orgueil à la richesse; ils viendront arracher l'homme à tout ce qui entraîne l'homme, et frapper d'anathème tout ce qui l'attache à la terre, en annonçant un *royaume des cieux*, et tout cela sans en donner ni preuve ni garant, si ce n'est leur parole; et on les croira sur leur simple parole!... Que dis-je? ce n'est rien encore. Mettez seulement d'un côté l'histoire, et de l'autre l'Evangile, et représentez-vous ce qu'était l'empire romain dans toute la splendeur et toute la terreur de son énorme puissance, et le règne de l'idolâtrie sur les peuples dans ses enivrantes et innombrables séductions, dans la pompe imposante de son culte extérieur, dans la contagieuse autorité de ses dieux, qui étaient les dieux de tous les vices, et dans toute la corruption des mœurs d'alors, à laquelle on n'a rien comparé: voilà ce qu'était le monde romain et idolâtre, tel qu'il s'offrit aux prédicateurs de l'Evangile; et c'est ce monde qu'une poignée d'hommes inconnus, sortis de la nation la plus méprisée, entreprend de changer, et avec quoi? avec la croix et la morale de la croix! Juste ciel! si cette entreprise n'était pas de Dieu et conduite par Dieu, elle était le dernier excès de l'extravagance humaine, un phénomène de démence dont le monde n'offre pas d'exemple. Je conjure le lecteur d'y fixer un moment son attention, et de se figurer qu'il entend les apôtres annonçant des mystères qui confondent la raison, et des préceptes qui écrasent l'orgueil et épouvantent la faiblesse humaine, sans autre autorité que celle de leurs discours, et sans autre encouragement que leur exemple, et quel exemple! celui des flagellations, des lapidations et des supplices. Et ils ont réussi! et dès les premières années on comptait déjà de nombreuses Eglises dans les principales villes de l'Asie et de l'Europe!...

Avec quel front vient-on nous parler ici de l'*attrait d'une morale austère qui exalte l'imagination!* et qu'a donc produit jamais de semblable cet *attrait* prétendu? Le stoïcisme? mais la disparité est complète et palpable. Jamais le stoïcisme n'a été qu'une secte resserrée dans un très-petit nombre d'hommes, tous lettrés, tous philosophes: c'est tout ce qu'il y eut jamais de plus anti-populaire, et vous avouez, vous répétez que la *secte chrétienne*, comme vous l'appelez, commença par être *populaire*, ce qui est généralement vrai, et ce qui était dans l'esprit de l'*Evangile des pauvres*, et dans le dessein de son Auteur, qui *choisissait ce qu'il y a de plus faible dans le monde pour confondre ce qu'il y a de plus fort* (1). Le stoïcisme était la doctrine de l'orgueil humain *exalté*, noblement, il est vrai, sous un rapport, mais follement sous tous les autres: on en convient. Le *sage* de cette école renonçait à tout, le plus souvent en spéculation, comme on sait, quelquefois en réalité, mais il remplaçait tout par une plénitude et une surabondance d'admiration pour soi et de mépris pour les autres; et l'homme est tout entier dans l'orgueil. En un mot, le stoïcisme (sur lequel nous reviendrons dans la suite) n'était en général qu'une forfanterie de mots, quant aux dogmes, et ce qu'il y avait de bon en morale et en pratique, aboutissait à dire: Admirez-moi, je suis un sage. Mais si le stoïcien voulait surtout et avant tout être honoré, il fallait que le chrétien commençât par ce qui répugne le plus à l'homme, par consentir à être méprisé; et nous voyons dans l'histoire combien le monde méprisait les chrétiens, même en rendant justice à la pureté de leurs mœurs. Il reste à nos adversaires à nous enseigner quel est l'*attrait* naturel d'une *austérité* méprisée, et comment le mépris *exalte l'imagination*. On attend là-dessus la théorie et les exemples, et on attendra longtemps (2).

L'autre assertion, quoique plus spécieuse, ne vaut pas mieux; et d'abord, pourquoi ne s'est-on avisé de cette découverte en morale et en politique, que depuis qu'on a voulu en faire la solution d'un fait unique dans l'histoire et miraculeux en lui-même, l'établissement du christianisme? car il ne paraît pas qu'on s'en fût douté jusqu'à la *philosophie* de nos jours, qui, fatiguée d'entendre dire que notre religion seule avait triomphé de trois siècles de *persécution*, a pris enfin le parti de répondre que c'était la *persécution* même qui avait fait ses succès. Tout ce qu'il y a de vrai dans ce paradoxe, c'est qu'en effet il y a dans le cœur humain une résistance naturelle contre la violence faite aux opinions et à la croyance religieuse. Mais on étend beaucoup trop loin la force de ce

(1) *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia.*

(2) Tout ceci sera pleinement confirmé par les détails de faits, quand il s'agira de comparer les austérités des saints, à celle des philosophes de l'antiquité et des charlatans orientaux, tels que les bonzes, les fakirs, les bramines, etc.

sentiment, et il est facile de faire voir, en comparant les effets qu'il a eus partout ailleurs avec la nature des progrès du christianisme, non-seulement qu'il n'en a pas été la cause, mais même qu'il n'y a été pour rien.

Cette résistance des esprits, dont il s'agit ici, ne va jamais loin sans un mouvement tout aussi naturel, et qui la soutient, celui d'une résistance active qui comprend dès lors toutes les passions dont l'homme tire le plus d'énergie, la haine, l'orgueil, la fureur, la vengeance : c'est ce qui est prouvé par les faits. Si les chrétiens sont les seuls qu'on ait persécutés trois cents ans avec un acharnement d'autant plus odieux qu'ils ne disputaient rien à personne, qu'ils ne prétendaient à rien dans ce monde, et n'opposaient aucune espèce de défense contre l'oppression, s'ils sont les seuls qu'on ait voulu exterminer uniquement à cause de leur croyance, ils ne sont pas les seuls, à beaucoup près, parmi ceux qu'on peut appeler génériquement novateurs, contre qui les puissances aient employé la force et les supplices. Il est vrai, comme je l'ai observé, que la conduite de tous les autres novateurs autorisait, exigeait même cette animadversion que leur révolte rendait nécessaire. Mais s'il était dans la nature que les supplices et les bourreaux dussent faire d'autant plus de prosélytes qu'ils font plus de martyrs, pourquoi donc les plus fanatiques de ces sectaires, ceux dont une persécution très-erronée, mais très-réelle, animait les fureurs, et qu'on était obligé de proscrire par des lois générales qui atteignaient à la fois l'homme paisible et l'homme armé, pourquoi ce grand pouvoir de la persécution ne les a-t-il pas conduits à la même victoire que les chrétiens? Certes les manichéens, par exemple, et les albigeois, et tous les hérétiques qui sous différents noms descendaient de l'hérésiarque Manès, supplicié par Sapor, ont été poursuivis avec le fer et le feu pendant plusieurs siècles ; et notamment en 1022, plusieurs d'entre eux qui vivaient tranquilles à Orléans, sous le règne de Robert, furent brûlés par ses ordres, et se jetèrent intrépidement dans les flammes ; et les mêmes exécutions eurent lieu en cent endroits. Cependant que reste-t-il depuis longtemps de toutes ces sectes, si ce n'est leurs noms? Que devient donc cet attrait de la *persécution*, et ce *courage qu'elle exalte?* Pourquoi le sang des martyrs, si naturellement fécond, selon vous, a-t-il été stérile dans toutes les sectes, et n'est-il devenu une semence que pour le christianisme, suivant l'expression de Tertullien : *Sanguis martyrum semen christianorum?* Pourquoi les Maures et les Juifs n'ont-ils pas converti l'Espagne à leur croyance, lorsque Ferdinand et Isabelle en brûlaient tant de milliers? Certes, dans vos principes, voilà une belle occasion de triomphe que ces innombrables bûchers allumés si longtemps dans un vaste empire ; et plus vous accuserez ces cruautés que j'accuse comme vous, plus la conséquence tournera contre vous-mêmes. Ne serait-ce pas qu'il y a ici une différence totale dans l'effet comme dans la cause ; et cette différence n'est-elle pas tout simplement de ce qui est de l'homme à ce qui est de Dieu? du moins j'y aperçois sous tous les rapports ce qui caractérise l'un et l'autre. Les sectaires combattaient avec des armes humaines ; on ne les tuait que quand ils ne pouvaient tuer : les Maures avaient partagé l'Espagne jusqu'à la prise de Grenade, et la menaçaient jusqu'à l'époque de leur bannissement. Les Juifs des premiers siècles de notre ère suscitèrent des révoltes sanglantes, partout où ils crurent pouvoir être les plus forts ; et les disciples de Luther et de Calvin, dans le seizième siècle, envahirent, les armes à la main, et avec l'aide des rois et des électeurs, les contrées où ils dominent encore, et obtinrent ailleurs par des traités la tolérance dont ils jouissent. Je ne vois rien là que de fort ordinaire, des hommes armés contre des hommes, des ennemis qui écrasent leurs ennemis, ou qui font la paix avec eux. On croira sans peine que ce n'est pas Dieu qui disait aux princes et aux peuples devenus protestants : saisissez-vous de votre proie, renversez les autels et exterminez les ministres ; et la dépouille des autels et des ministres est à vous. Mais qui donc a pu dire aux chrétiens : *Laissez-vous massacrer sans jamais vous défendre : regardez les supplices comme votre palme, et la mort comme votre récompense, et bénissez vos persécuteurs et vos bourreaux?* Qui donc a pu leur prêcher cette doctrine surhumaine, et la mettre dans leur cœur? Ici le *philosophe* même n'osera pas nous dire que l'homme a parlé ainsi à l'homme, car il n'y en a pas d'exemple ; mais le chrétien peut dire, sans qu'il soit possible de le démentir : Celui qui leur a prescrit cette conduite est le même qui en avait donné le premier exemple, sur qui l'on avait épuisé les outrages et les cruautés, sans épuiser sa patience, et qui, au milieu des imprécations et des cris de rage, n'avait fait entendre que ces mots : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* En regardant le maître, je reconnais les disciples ; et si le maître n'est pas un Dieu, si le modèle n'est pas divin, apprenez-moi donc comment le modèle et les imitateurs n'ont paru qu'une fois dans le monde ; et pourquoi rien de semblable ni d'approchant ne se rencontre dans l'histoire des hommes.

Certes les Césars, qui pourtant n'étaient pas sans lumières et sans connaissance du cœur humain, dont plusieurs même étaient des philosophes, puisque la sagesse humaine a donné ce nom aux Marc-Aurèle, aux Trajan et même aux Dioclétien, tous ces persécuteurs étaient loin de penser qu'ils allassent directement contre leur but, en proscrivant par des édits sanguinaires une religion qu'ils voulaient détruire : et Dioclétien particulièrement avait une opinion bien différente, puisqu'il se glorifiait dans ses édits que l'histoire nous a conservés, *d'avoir aboli la superstition et le nom même des chrétiens*, tant ses collègues et lui en avaient fait périr! Je sais qu'il se trompait beaucoup, et au point

que cette époque même qu'il croyait avoir marquée pour la destruction du christianisme, fut précisément celle de son triomphe, puisqu'un moment après il règna sur le monde avec Constantin. J'aperçois là sur-le-champ la marche constante du grand arbitre, *dont les idées ne sont pas les nôtres*, qui se plaît à confondre en tout les pensées de l'orgueil, et l'écrase toujours à l'instant même où il se croit et doit se croire sûr de sa victoire. Mais si Dioclétien s'abusait, je comprends qu'il devait s'abuser. Il ne croyait pas combattre Dieu, mais les hommes; et dès qu'il ne s'agit que de ce qui est de l'homme, partout on est venu à bout, non pas d'édifier, il est vrai, mais du moins de détruire, seulement avec la force et la violence. Mahomet a détruit l'idolâtrie chez les Arabes avec le cimeterre de ses enthousiastes dont il avait fait des soldats : il y a bien des siècles qu'on ne voit plus d'idolâtres dans l'empire Ottoman qui a remplacé celui des califes; mais la Grèce, l'Egypte, la Syrie, l'Arménie sont encore peuplées de chrétiens qui forment de nombreuses Eglises, quoiqu'ils ne puissent être rien dans l'ordre politique. Je gémis d'avoir à prendre des exemples chez les chrétiens eux-mêmes, qui ont oublié leur Evangile, quand ils ont employé le glaive; mais enfin c'est bien avec le glaive que les Espagnols ont anéanti les dieux du Mexique et du Pérou; et Dieu, qui tire le bien du mal même, a voulu que les Mexicains et les Péruviens embrassassent la foi de leurs vainqueurs, qui certainement ont été et sont encore, dans ces contrées, très-inférieurs en nombre aux naturels du pays.

Il n'est donc pas vrai que la persécution ait naturellement cette espèce de puissance inverse qu'on s'efforce de lui attribuer et dont l'effet ordinaire serait d'affermir ce qu'elle voudrait abattre. Ce paradoxe est, comme tant d'autres, inventé par le besoin qu'on en a, et démenti par l'histoire. On aurait tort de nous citer Julien comme une preuve que du moins cette opinion n'est pas nouvelle. C'est encore l'histoire qui nous apprend ce qu'était réellement la prétendue tolérance de cet apostat, si ridiculement vanté de nos jours. D'abord elle se bornait à ne pas massacrer, c'est-à-dire qu'il défendit en effet d'employer les supplices contre les chrétiens, ce qui pourtant n'empêcha pas qu'il n'y eût encore des martyrs sous son règne, et que lui-même n'en fît plus d'un personnellement, sous différents prétextes qui changeaient le nom sans changer la chose. Mais n'était-ce pas une persécution que de priver les chrétiens de toutes les charges publiques, d'ordonner qu'on brûlât partout leurs livres, qu'on saisît les revenus des Eglises et qu'on n'ouvrît aucune école pour les chrétiens? Il me semble qu'il n'y a que la *philosophie révolutionnaire* qui puisse nommer cela de la tolérance.

Ensuite où Julien avait-il appris qu'on ne gagnait rien à égorger les chrétiens? c'est chez les chrétiens mêmes, qui l'avaient élevé. Il vit dans leur croyance le principe qui leur faisait trouver la mort et désirer le martyre; et son orgueil très-*philosophique* lui persuada qu'on s'y était mal pris et qu'il réussirait par une politique différente. Mais s'il tua peu de chrétiens, il fit un si prodigieux carnage des bêtes de sacrifice, qu'il donna lieu à ce mot tant répété chez les païens, et rapporté par leurs historiens eux-mêmes, que si Julien eût régné plus longtemps, il aurait dépeuplé de bestiaux l'empire romain. J'avoue que cette *philosophie* destructive des animaux n'est pas comparable à celle de notre siècle, si destructive dans un autre sens, qu'on dira d'elle un jour universellement que si elle eût plus longtemps régné, elle aurait dépeuplé la terre au point de n'y laisser que des bêtes féroces et des hommes plus féroces encore. Mais enfin si cette dernière est atroce, l'autre est bien ridicule; et j'ai voulu faire voir en passant combien il est honorable pour la religion de n'avoir guère à compter parmi les *philosophes*, ses ennemis, que des monstres ou des fous (1).

Il faut dire plus sur les effets de la persécution : ils ont varié dans les chrétiens mêmes, et c'est ce qui explique encore humainement l'erreur de Dioclétien et de ses prédécesseurs. S'ils faisaient une foule de martyrs, ils voyaient aussi nombre d'apostats, et les historiens ecclésiastiques en ont toujours gémi et ne l'ont jamais dissimulé. Mais cette différence de conduite rentre dans l'ordre souverainement établi par la Providence et marqué à toutes les pages des livres saints. L'horrible trahison d'un apôtre et l'infidélité momentanée du prince des apôtres, devaient justifier, dès les commencements, ce qu'annonce si souvent le législateur de l'Evangile sur la fragilité de l'homme, qui ne doit jamais compter sur lui-même, et ce qu'enseigne le même législateur sur la gratuité des dons de l'esprit, qui *souffle où il veut*. C'est pour cela qu'il prescrit sans cesse *de veiller et de prier pour ne pas entrer en tentation*, parce qu'*on ne peut rien sans lui* (1). Si tout chrétien avait été sûr, en confessant le nom de Jésus-Christ, de

(1) Personne n'a confondu avec eux Trajan et Marc-Aurèle : ceux-ci du moins se contentèrent de laisser subsister les édits antérieurs contre les chrétiens, et ne marquèrent aucune animosité contre eux. Au contraire, le premier restreignit beaucoup la rigueur de ces édits; et le second défendit absolument de les poursuivre, après le miracle qui sauva son armée en Bohême, par l'intercession des soldats chrétiens. Mais, enfin, malgré toute l'humanité et toute la justice dont se piquaient ces sages du paganisme, ils ne laissèrent pas moins pendant des années, sur la tête des chrétiens, le glaive qui en moissonna un grand nombre. Pline le jeune, dont les écrits respirent la plus grande douceur de mœurs, avoue lui même dans ses lettres, qu'obligé de se conformer aux lois de l'empire, il a fait conduire au supplice les chrétiens qui refusaient de sacrifier : *duci jussi*. Dieu a permis que ces sages portassent aussi la tache du sang innocent, pour nous faire voir de quoi la sagesse humaine est capable, quand elle n'a pas pour guide la loi de Dieu.

(2) *Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem... Spiritus ubi vult spirat... Sine me nil potestis facere.*

devenir par cela seul invincible aux tourments et supérieur à toute séduction et à toute crainte, la présomption, si naturelle à l'homme et si ennemie de Dieu, se serait inévitablement mêlée à l'invariable expérience d'une victoire assurée. Mais cette victoire n'est due à personne : elle est à celui qui fait vaincre, et la plus glorieuse de toutes les palmes imaginables, celle du martyre, devait être réservée à l'humilité et à la charité, c'est-à-dire aux deux qualités inséparables qui font le vrai chrétien, parce qu'elles sont les plus nécessaires à l'homme et les plus agréables à Dieu. Dieu, dont la vérité semble partout répondre à la vanité de nos pensées, était bien loin d'assigner une force toujours la même à cette prétendue *exaltation*, qui paraît à nos philosophes un ressort infaillible ; il n'a pas voulu la garantir, même pour l'intérêt de sa cause, parce qu'elle ne suffit pas, et que, se retrouvant dans toutes les passions humaines, elle ne saurait caractériser ce qui est divin. Telle est, dans les principes de la religion, la cause de ces chutes déplorables plus ou moins fréquentes dans tous les temps, et telle aussi la leçon qu'elles donnaient à ceux qui en étaient les témoins. *Nemo coronabitur nisi qui legitime certaverit. Nul ne sera couronné que celui qui aura légitimement combattu;* et combattre légitimement, c'est combattre selon l'esprit de Dieu et non pas selon l'esprit de l'homme. Aussi, comme nous le verrons ailleurs, ces chutes, ces apostasies, quand l'Evangile et les annales de l'Eglise en font mention, portent toujours avec elles leur instruction, en nous apprenant pourquoi tels et tels ont tombé, et ce qu'il faut être pour ne pas tomber.

Mais, grâces au ciel, ce fut le plus grand nombre qui resta debout; ce ne fut plus, comme dans l'ancien Israël condamné, *sept mille hommes que Dieu s'était réservés et qui n'avaient pas fléchi le genou devant Baal:* ici, conséquemment au dessein de Dieu dans la loi de grâce et dans la fondation du nouvel Israël, ce devait être un calcul tout contraire, et, si l'on comptait les transfuges, les fidèles soldats étaient sans nombre. Nous avons là-dessus des témoignages dont nos ennemis détournent les yeux en frémissant, mais que pourtant ils n'osent pas attaquer, vu que la pudeur qu'ils n'ont pas à l'égard des écrivains du christianisme, ils sont forcés de la garder du moins pour les auteurs païens. Et comment, par exemple, s'y prendraient-ils pour suspecter des monuments aussi authentiques que les lettres de Pline, qui nous ont été si fidèlement conservées dans toute leur intégrité? C'est un proconsul d'Asie qui, écrivant à son empereur et à son ami, lui rend compte de ce qu'il a cru devoir faire pour s'opposer, selon la teneur des édits, *à la superstition aveugle et insensée de la secte chrétienne* (*Prava et immodica superstitio*). Car c'est ainsi que la sagesse du siècle devait traiter d'abord, suivant toutes les prophéties, ce que saint Paul appelle *un scandale pour les juifs et une folie pour les gentils : gentibus stultitiam, Judæis autem scandalum.* Mais plus le magistrat était prévenu contre cette nouvelle religion, plus il est croyable dans ce qu'il dit de ses étonnants progrès. Il n'y avait guère plus de soixante ans que l'Evangile était prêché aux nations, et Pline écrit à Trajan (1) : *La chose m'a paru digne que j'en référasse à vous-même, surtout à cause de la quantité d'accusés qu'elle met en péril : c'est une foule de personnes des deux sexes, de tout âge,* de tout rang, *qui sont mises en justice ou qui le seront, car la contagion a gagné non pas seulement les villes, mais les bourgs et les campagnes, et il paraît qu'on peut y remédier et l'arrêter. Ce que je puis du moins vous certifier, c'est que les temples,* auparavant presque abandonnés, *recommencent à être fréquentés :* les sacrifices solennels, longtemps interrompus, *sont de nouveau célébrés, et les victimes,* qui jusqu'ici trouvaient à peine un acheteur, *se vendent en différents endroits.*

Voilà donc le chemin qu'avait déjà fait le christianisme dans l'empire romain dès le règne de Trajan. Et qui l'avait conduit jusque-là? Quel charme nouveau et inconnu avait fait déserter ces temples magnifiques, ces solennités pompeuses, ces fêtes et ces festins, ces jeux de la volupté et de la licence, ces aigles triomphantes, ces images des Césars, tous ces grands spectacles qui étalaient la majesté de l'empire à côté de la majesté des dieux? Certes, ce sont bien là les séductions de l'homme : il y a là tout ce qui s'empare de lui par tous les attraits des sens, par toutes les jouissances de l'amour-propre et des passions; et que leur préférait-on? pour quelle espèce de bonheur abandonnait-on de tout côté ces grandeurs et ces plaisirs qu'on appelle partout le bonheur de la terre? Pour la croix de Jésus-Christ et pour la couronne du martyre. Et il n'y a plus moyen de ramener ici ces expressions si faussement dédaigneuses de *vulgaire* et de *populace :* elles sont trop formellement démenties par celles d'un témoin compétent, qui dit en propres termes: *des personnes de tout rang, omnis ordinis;* et quant à *la populace*, honneur encore, honneur sans contredit, au nom même de la raison et de l'humanité, mais surtout au nom de la religion, honneur à cette *populace* héroïque, qui, plus courageuse mille fois que celle de nos *philosophes* (et la révolution suffirait pour le prouver), aimait mieux mourir que de composer avec sa conscience, et d'avoir la moindre complaisance pour des erreurs qu'elle avait appris à détester. Quel contraste, grand Dieu! combien il justifie ces paroles sublimes que Jésus-Christ adresse à son Père (2) : *Je*

(1) *Visa est enim mihi res digna consultatione maxime propter periclitantium numerum; multi enim utriusque sexus, omnis ætatis, omnis ordinis, et jam vocantur in periculum et vocabuntur. Neque enim civitates tantum, sed vicos etiam atque agros superstitionis istius contagio pervagata est, quæ videtur sisti et corrigi posse. Certe satis constat propè jam desolata templa cœpisse celebrari et sacra solemnia diu intermissa repeti, passimque venire victimas quarum adhuc rarissimus emptor inveniebatur.* (Lettres de Pline, liv. X, lett. 97)

(2) *Confiteor tibi, Pater, Domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis.* (S. Matthieu.)

vous rends gloire, ô Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages, et que vous les avez révélées aux petits. Comparez en effet à l'élite de nos *sages* la *populace* des martyrs, et jugez, suivant toutes les notions de la morale universelle, ce qu'il faut penser des uns et des autres. D'un côté, des hommes savants et lettrés qui jamais ne se sont fait le moindre scrupule de désavouer leurs écrits, leurs opinions, leurs discours publics, de sacrifier à l'idole du jour pour la fouler aux pieds le lendemain, comme ils avaient foulé celle de la veille, de prendre tous les masques et tous les tons suivant l'exigence du moment; et, de l'autre côté, des hommes sans autre lumière que celle d'une conscience éclairée par la foi, qui regardent comme un opprobre et un crime la moindre tergiversation, le moindre déguisement sur une croyance dont le salaire est la mort! Des ignorants, des femmes, des enfants, oui, des enfants, et en grand nombre (car la haine pour notre religion a eu dans tous les temps les mêmes caractères, et alors les tyrans romains ont ressemblé à nos tyrans *révolutionnaires*, en n'épargnant pas même l'enfance); toute cette foule de victimes innocentes pouvait se dérober aux tortures et à la mort seulement en recevant dans leurs mains quelques grains d'encens, en mangeant des viandes offertes aux dieux : l'autel et la mort étaient là, et ils s'éloignaient avec horreur de l'autel et ils couraient à la mort; les idoles et les bourreaux étaient là, et ils maudissaient les idoles et appelaient les bourreaux. Or, imaginez, je vous en conjure, une épreuve, non pas de cette espèce, mais de l'espèce la plus ignoble et la plus flétrissante; proposez ce qu'il y a de plus bas en action et en paroles, proposez-le, dis-je, à nos *philosophes*, en regard avec la mort..... Gloire à Dieu, je le répète, qui a permis que ces hommes fissent, avec leur *philosophie*, une révolution qui l'écrase de l'ignominie commune à toutes les deux, et qui a manifesté au monde et toute l'horreur de l'une et toute la bassesse de l'autre! Ils ne diront pas que j'allègue des suppositions; non, cent mille faits à choisir sont sous mes yeux et me serviront en leur temps; un seul me suffit aujourd'hui. Qu'est-ce que le monde a produit de plus vil que Marat? Rien. Et nos dominateurs *philosophes*, le Directoire et les conseils, ne prononcent son nom qu'avec dédain, depuis que l'opinion, qui fut libre un moment, a jeté dans les égouts son cadavre et sa mémoire. Mais quels ont été les panégyristes, non pas seulement de Marat, mais de son ombre, quand son ombre même régnait encore? Qui proclama pour lui ce qu'on appelle une *apothéose?* Des *philosophes* qui le détestaient, et qui ont manifesté cette haine dès qu'ils l'ont pu sans danger. Qui se chargea d'un rapport emphatique pour exhumer les cendres de Mirabeau et consacrer celles de Marat? Ah! c'est bien un *philosophe*, très-jaloux et très-digne de ce titre, qui ne fait pas une phrase contre la raison sans attester la *philosophie;* qui ne propose des décrets de proscription qu'en invoquant *l'humanité*, des actes de tyrannie qu'en célébrant la *liberté;* en un mot, un des coryphées de la secte *révolutionnaire.* Et que disait-il pour rayer Mirabeau de la liste des dieux de la révolution, et lui substituer Marat? Que *les talents ne suffisaient pas, et qu'il n'y avait point de patriotisme sans vertu et sans moralité;* et tous les *philosophes* de la Convention, dignement entourés d'une chaîne de *rubans tricolores*, ont escorté jusqu'à leur *Panthéon* le cadavre impur du plus impur des mortels, porté, comme Voltaire (ô Providence!), sur un char triomphal, attelé de douze chevaux blancs, au milieu des chansons religieusement *civiques*, qui racontaient *la vertu et la moralité* de Marat! Et maintenant à ce concert de louanges, opposez le concert de malédictions qu'ils ont bientôt après vomies contre leur Dieu et leur complice, et dites avec le monde entier : Voilà donc *la vertu et la moralité des philosophes;* voilà *la vérité* dont ils sont, nous disent-ils, *les apôtres et les martyrs!* Entendez-les aujourd'hui se disculper : *nous avons eu peur*, c'est à quoi se réduisent toutes leurs apologies. Infâmes! *la vérité* a-t-elle *peur?* Hélas! oui, mais c'est la vôtre, c'est celle de l'homme, faible et incertaine comme lui et aussi timide que le mensonge, parce qu'elle est souvent la même chose. Qu'est-ce en effet que *votre vérité*, prononçant entre Mirabeau et Marat, soit alors, soit aujourd'hui, sinon le mensonge repoussant tel degré de perversité dans l'un, et honorant tel degré de perversité dans l'autre? Insensés! il n'y a qu'une vérité, celle de Dieu et de sa loi; et celle-là ne compose point avec ses ennemis et ne se cache pas devant le danger. La vôtre se concilie parfaitement avec tous les genres d'hypocrisie et de lâcheté : l'autre inspire tous les genres de courage, et tous ont éclaté dans ces martyrs que vous insultez, parce que vous n'êtes pas plus capables de les apprécier que de les imiter.

Quel tableau que celui de leurs combats et de leurs victoires! Si l'éloquence chrétienne l'a souvent tracé, il n'avait pas besoin de ses couleurs : c'est elle qui se plaisait à montrer les merveilles de Dieu et des exemples à l'homme. Ce n'est pas dans les panégyriques qu'ils sont les plus grands; c'est dans le simple récit, original et authentique, dans les registres des proconsuls et des gouverneurs (1), monuments qu'aucune incrédulité ne peut attaquer, et qui se justifieraient d'eux-mêmes par cela seul que le mensonge ne parle pas ainsi. Quelle inconcevable uniformité de caractère dans cette foule d'athlètes, tous ren-

(1) Les anciens écrivains ecclésiastiques les eurent sous les yeux, et les citent sans cesse, dans un temps où il eût été si facile de convaincre ces écrivains de mensonge. La communication de ces registres leur fut aisément accordée quand le christianisme régna; mais ils l'eurent souvent, même avant cette époque, parce que rien n'était plus commun que la conversion des magistrats, des juges, des greffiers, des bourreaux mêmes : comme ils étaient les premiers témoins de l'inimaginable constance des martyrs, ils en devenaient aussi les premières conquêtes.

dant les mêmes combats et combattant avec les mêmes armes, pendant la durée de trois siècles! Leur langage, leur fermeté, sont tellement les mêmes, qu'en lisant ces milliers de rapports juridiques (1), vous croiriez lire l'histoire d'un seul homme, s'il était donné à l'homme d'agir et de parler ainsi, autrement que par l'esprit de Dieu; et si tous les martyrs se ressemblent, c'est que l'esprit de Dieu ne change pas. On a vu des hommes résister aux tourments, braver leurs vainqueurs et insulter leurs bourreaux: et nous connaissons, sans qu'on se donne la peine de nous les objecter, les chansons du sauvage qui se glorifie en souffrant d'avoir fait souffrir davantage à ses ennemis. Orgueil ou fureur, force de l'homme: et j'ai répondu. Il était juste que le Tout-Puissant fît reconnaître à d'autres traits ceux qui étaient à lui; le premier et le plus frappant, c'est cette patience calme et douce, sans colère et sans jactance, soutenue seulement par cette charité divine, qui sans cesse rendait grâces à Jésus-Christ de souffrir pour lui et comme lui, et bénissait comme lui ses bourreaux. Jésus-Christ, c'était le nom qu'ils ne cessaient de prononcer; c'était toujours de lui qu'ils attendaient toute leur force, quand on étalait à leurs yeux les instruments de torture. Ce n'était jamais leur propre courage dont ils menaçaient les persécuteurs: c'était par Jésus-Christ seul qu'ils se promettaient de triompher. On n'entendait sortir de leur bouche ni plaintes, ni imprécations, ni gémissements; leur visage n'était ni altéré par la douleur, ni enflammé par la menace: une sérénité vraiment céleste rayonnait sur leur front et dans leurs yeux. Les spectateurs pleuraient d'attendrissement, et les juges frémissaient de rage, et les martyrs, regardant le ciel et répétant les saintes prières, ne semblaient ni ressentir les tourments, ni prendre part à ce qui se passait autour d'eux. Quoi donc! leurs membres étaient-ils impassibles, et cette espèce de miracle n'affaiblirait-il pas celui de leur constance? Dieu seul sait la mesure de ses dons et celle des forces humaines; celles-ci très-certainement sont par elles-mêmes fort au-dessous de ce qu'on voyait dans les martyrs, d'après l'invariable multitude des témoignages. La cruauté et la durée des tortures font frémir les sens et l'imagination; et si la nature seule eût pu les surmonter, c'eût été du moins en manifestant sa faiblesse par la pâleur du visage, le renversement des traits et les cris d'angoisse, symptômes qui accusent au moins l'agonie du corps, même quand l'âme ne se rend pas. Mais rien de pareil n'a jamais paru dans les martyrs, et il ne ne nous est point donné de savoir ni même de comprendre jusqu'à quel point le maître de tout émoussait en eux les aiguillons des déchirantes douleurs, ni comment il enlevait leur âme jusqu'à lui, tandis que leur corps était livré aux tyrans de la terre. Ce qui est sûr et incontestable, c'est que l'effet même de ces scènes sanglantes prouve la fidélité des peintures; car il est de fait que ce sont ces spectacles extraordinaires qui produisaient une foule de prosélytes et qui devaient et pouvaient seuls les produire. Rien n'était plus commun que de voir sur-le-champ de nouveaux chrétiens se présenter au martyre, et souvent même les juges et les bourreaux étaient les premiers convertis. C'était d'abord sans doute la première conquête que Dieu accordait à ses généreux soldats, et le premier fruit de sa grâce appelée par leurs prières; mais lors même qu'il opère ce qui est au-dessus de la nature morale, il se sert souvent de moyens qui ne la contredisent pas, et qui sont d'accord avec elle; c'est ce qui se verra de plus en plus dans la théorie des miracles, à mesure que nous l'examinerons. Or si les martyrs n'avaient eu que la force de mourir pour leur foi, et que d'ailleurs ils eussent paru dans les souffrances aussi faibles que les autres hommes, il n'était guère naturel qu'on s'empressât de suivre leur exemple. Mais lorsqu'au milieu des plus épouvantables tortures ils ne paraissaient pas même s'apercevoir de ce que les autres ne peuvent pas même regarder, on entend dans l'âme des spectateurs ce cri qui fait les chrétiens: *Certes le Dieu des chrétiens est le Tout-Puissant, et qui donc est semblable à lui?* Alors les païens lui rendaient grâces, comme les Juifs convertis par les miracles de Jésus-Christ, *de ce qu'il avait donné une telle puissance aux hommes* (1). C'était aussi l'époque où il se plaisait à les prodiguer, parce que c'était lui qui les avait promis comme les fondements de son Eglise naissante figurés par les prodiges de la vocation de l'ancien Israël; il est, dans les deux lois, le Dieu *qui seul opère les grandes merveilles: qui facit mirabilia magna solus.* La mort des martyrs en était toujours environnée: mille fois on les vit sortir tout déchirés des mains des bourreaux, et le lendemain sortir de la prison guéris de leurs plaies; mille fois on vit les flammes et les bêtes féroces les respecter au lieu de les dévorer. Mais quand le Très-Haut avait assez fait voir à ses ennemis qu'il se jouait de leur impuissance, il faisait voir aussi à ses serviteurs qu'il ne voulait pas les priver de leur triomphe, et il permettait à la mort de rentrer dans ses droits pour ne pas retarder l'immortalité de ses martyrs.

Que pouvaient penser les païens quand ils voyaient les fidèles, loin d'être effrayés de ces horribles exécutions, s'empresser publiquement de recueillir les restes de ces victimes sacrées, rechercher avec avidité tout ce qui leur avait appartenu, se disputer leurs vêtements ensanglantés, et tremper les leurs dans ce sang devenu précieux, et les tombeaux des martyrs devenir aussitôt le théâtre des prodiges et l'autel des prières et des sacrifices? Que pouvaient-ils penser, lorsque pendant trois cents ans, parmi tant d'hommes si puissamment armés pour ne rien

(1) J'en citerai quelques-uns, mais on les trouvera tous dans l'Histoire ecclésiastique.

(1) *Et glorificaverunt Deum, qui dedit potestatem talem hominibus.* (S. Matthieu.)

craindre, jamais on n'en vit un seul faire le plus léger effort contre une autorité oppressive, un seul qui fût compromis ou cité dans ces factions qui partageaient l'empire ; en sorte que, dans le temps même où ils étaient parvenus à remplir les villes, les campagnes, les cours et les armées, au milieu de toutes ces ambitions rivales qui faisaient couler tant de sang pour posséder la terre, il n'y en avait qu'une qui n'aspirât qu'à verser le sien pour posséder le ciel : et c'était celle des chrétiens? Qu'on cherche celle-là dans les annales du monde, et le monde, qui ne l'a vue qu'une fois, l'a vue pendant trois siècles ! Ce miracle-là n'est ni contesté, ni contestable, et il vaut bien tous les autres. Il n'y en a qu'un qui serait aussi grand, ce serait celui que supposent nos adversaires, que tout ce que je viens d'exposer de l'établissement du christianisme se fût passé sans qu'il y eût rien que de naturel, et dans le dévouement des martyrs et dans la conversion des peuples. Il y a seulement cette différence, que, dans le fait réel et convenu, tout est expliqué et explicable par les moyens surnaturels, et que tout est absolument inexplicable par les moyens humains. J'avoue que le bon sens ne saurait balancer entre un fait où il y a connexion évidente et une hypothèse d'une évidente absurdité. Mais les incrédules sont bien les maîtres de choisir; et, ce point vidé, je puis actuellement reprendre leur objection tout entière, et montrer dans le dessein de Dieu qu'on attaque ici la même conséquence et la même sagesse que dans tout le reste.

On nous demande pourquoi l'on ne voit plus de miracles, et il semblerait d'abord, au ton de ceux qui parlent ainsi, qu'ils seraient tout prêts à se rendre s'ils en voyaient ; cependant l'on a déjà vu que l'impossibilité des miracles, et par conséquent le refus d'y croire même quand on les verrait, sont deux points sur lesquels tous les incrédules sont d'accord et dont la preuve est dans tous leurs livres. Il n'y a donc dans cette demande que de la mauvaise foi, et cet esprit de contention et de chicane qui se replie sur lui-même, d'objection en objection, comme un ennemi vaincu fuit de retraite en retraite, n'est sûrement pas la disposition qui conduit à la vérité. C'était précisément celle des Pharisiens, et l'on ne saurait trop remarquer que les ennemis de la vérité n'ont dans tous les temps qu'un même langage parce qu'ils n'ont jamais qu'un même cœur, et que l'homme ne produit au dehors que ce qui est en lui (1). C'est Jésus-Christ qui l'a dit et c'est lui aussi qui nous fournit la réponse que nous devons faire à ces questions, qui sont toujours ou d'aveuglement ou d'hypocrisie. Ils avaient d'abord attribué à la magie, au démon, *à Béelzébuth, prince des démons*, la délivrance des malades et des possédés, et il leur avait démontré l'absurdité de cette imputation. Alors ils lui dirent : *Eh bien ! faites-nous voir un signe dans le ciel* (1). Que leur répond-il? *Cette race adultère et perverse demande un signe, et il ne lui en sera point donné d'autre que celui du prophète Jonas. Car ainsi que Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine, de même le Fils de l'Homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre.* Rapprochez ces paroles de celles qu'il avait dites peu auparavant : *Malheur à toi, Corozaïn ! Malheur à toi, Bethsaïde ! car si les prodiges qui ont été faits au milieu de vous avaient éclaté dans Tyr et dans Sidon, il y a longtemps que ces villes auraient fait pénitence dans le sac et la cendre.* Rappelez encore ce qu'il dit ailleurs, car toutes les paroles de la vérité se confirment et s'expliquent les unes par les autres : *Si je n'avais pas fait à leurs yeux des miracles que jamais personne n'a faits, ils auraient une excuse; mais à présent ils n'en ont pas.* Nous allons trouver dans ces différents passages, et dans le sens naturel qu'ils présentent, toute l'économie de la Providence dans l'opération de ses merveilles.

Je n'ai pas voulu arrêter nos adversaires sur le fait même; car il n'est pas absolument vrai qu'il ne se fasse plus de miracles en nos jours; il y en a eu de très-légitimement attestés et dont la publicité n'a pas été équivoque, quand ce ne serait que la guérison de madame Lafosse, par la bénédiction du saint Sacrement (2). Ils le nieront sans doute comme tout autre, et peu importe pour le moment. Il suffit qu'on doive leur accorder qu'en effet dans ces derniers siècles, on n'a rien vu de comparable au nombre et à l'éclat des prodiges dont les premiers âges du christianisme furent témoins et nous ont transmis tant de témoignages. Jésus-Christ lui-même nous apprend qu'il était de la justice et de la miséricorde divine qu'en apportant la foi sur la terre, l'Homme-Dieu, ses disciples, ses martyrs, et tous les prédicateurs de l'Evangile, privés de tous les avantages quelconques de la puissance humaine, eussent un caractère d'autorité céleste, tel que tout homme de bonne foi ne pût s'y tromper. On nous objecte que ce moyen n'était pas digne de la sagesse de Dieu, parce que s'il est convaincant à une époque, il ne l'est pas dans une autre. Je n'aurai pas de peine à prouver que cette réclamation n'est nullement fondée, et qu'ici comme partout la conduite du Très-Haut réunit ce qui lui appartient, la justice et la miséricorde.

Il est de la bonté du Créateur d'accorder à

(1) *Quomodo potestis bona loqui, cum sitis mali ? Ex abundantia enim cordis os loquitur. Homo bonus de bono thesauro profert bona : et malus homo de malo thesauro profert mala.* « Comment vos paroles peu-« vent-elles être bonnes, quand vous êtes méchants ? « C'est de la plénitude du cœur que parle la bouche. « L'homme qui est bon, tire de bonnes choses de son « bon trésor, et le méchant tire de mauvaises choses « de son mauvais trésor. »

(S. *Matthieu.*)

(1) *Rogaverunt eum ut signum de cœlo ostenderet eis.*

(*S. Matthieu.*)

(2) *Voyez* tous les mémoires historiques de ce temps ; ils ne laissent aucun lieu au doute raisonnable.

la créature tous les secours dont sa faiblesse a besoin pour connaître et embrasser sa loi; il est de son équité que la rébellion à cette loi ne puisse avoir *aucune excuse.* Or, dans la nouvelle loi comme dans l'ancienne, il a l'abord employé les miracles comme faits pour remplir ce double objet. Ce n'est pas à nous de décider que ce fût le seul moyen possible, puisque Dieu seul fait tout ce qu'il peut faire: mais il est de la raison de concevoir en général que ce qu'il fait est toujours le meilleur; et ici particulièrement cette même raison, sans être présomptueuse, peut se rendre compte de ce que lui-même nous enseigne dans l'Evangile. Il est assez connu par une expérience immémoriale et universelle qu'aucune théorie morale et raisonnée n'a jamais été assez puissante pour subjuguer tous les esprits. L'ignorance et les passions, qui sont de notre nature, sont des obstacles invincibles à l'uniformité d'impression et d'assentiment; rien de vrai qui n'ait été et ne soit nié, rien de faux qui n'ait été et ne soit soutenu, et l'objection banale des vérités mathématiques est frivole. J'en ai déjà parlé, et j'ajoute ici que si personne ne nie les propositions d'Euclide et leurs dépendances, c'est que personne n'a intérêt de les nier, ce qui prouve encore en passant que la vérité et le mensonge sont originairement dans le cœur. L'amour-propre suffit pour fausser le jugement; que sera-ce si la passion s'y joint? Mais un miracle, un acte évidemment surnaturel, qui frappe les yeux de tous les hommes, est un genre de démonstration à la portée de tous les hommes, du plus ignorant comme du plus éclairé. Tous peuvent dire, *Digitus Dei hìc est* : *Le doigt de Dieu est là.* Ainsi la mission de Moïse fut autorisée par des miracles, et celle de Jésus-Christ et des apôtres le fut aussi. Pourquoi donc, va-t-on dire, tous n'ont-ils pas cru? La réponse à cette question toute naturelle sera en même temps le complément de l'explication que j'avais commencée; je viens de montrer la miséricorde qui se met par des effets sensibles à la mesure de tous ceux qui ont les mêmes sens sans avoir tous les mêmes lumières; il reste à montrer la justice qui livre et doit livrer l'orgueil à son aveuglement.

Il y a ici une différence bien singulière et bien profondément instructive; car, pour ce qui est de l'ancienne loi, la question que l'on vient de me faire ne peut avoir lieu. Il est de fait que tous les Juifs, tous sans exception, crurent à la puissance du Dieu de Moïse: il n'y eut pas un incrédule, et si l'on veut y faire attention, il ne pouvait pas y en avoir. Les merveilles à cette époque furent de celles à qui rien ne résiste, pas même l'orgueil. Pourquoi? Parce qu'elles produisent un sentiment, le plus puissant de tous tant qu'il subsiste, celui de l'épouvante qu'inspire la vue d'un pouvoir au-dessus de tout, armé et menaçant. Oh! alors tout ce qui est mortel devient petit. Tout ce qui tient à l'idée d'un autre ordre de choses, à l'idée d'un Maître suprême, abat et renverse en se montrant ce qu'il y a de plus intrépide et de plus audacieux dans l'humanité, et rien n'est plus simple: il n'y a plus ici ni proportion ni mesure; il n'y a plus lieu au courage, toujours fondé sur la conscience d'une force quelconque; et où est la force contre Dieu? L'on voit dans l'Ecriture que les Israélites étaient glacés d'effroi, au son de la voix du Seigneur, et le conjuraient *de ne pas leur parler lui-même, de peur qu'ils ne mourussent;* et quoique dans l'Ancien Testament les apparitions des anges fussent fréquentes, quoiqu'ils prissent d'ordinaire une forme humaine, cela ne suffisait pas pour rassurer ceux à qui ces anges parlaient: ils tombaient la face contre terre, et disaient, *nous mourrons, parce que nous avons vu le Seigneur.* Car en effet le Seigneur paraît souvent dans l'Ecriture sous la forme d'un ange, et c'était une opinion répandue chez les Juifs, qu'on ne pouvait ici-bas voir ou entendre Dieu sans mourir; celle de l'Eglise même ne s'en éloigne pas; car beaucoup d'interprètes et de docteurs pensent (quoique dans tout cela rien ne soit de foi ni pour ni contre), que Dieu ne se faisait entendre sur le mont Sinaï, et n'entretenait les patriarches que par la voix d'un ange, quoique cet ange parlât au nom du Seigneur. Lui-même dit à Moïse qui désirait de *voir sa gloire,* qu'il ne la soutiendrait pas, et ce n'est pas offenser la Majesté divine, que de penser qu'ici-bas *l'homme de la terre* ne peut soutenir ni l'aspect, ni la voix du maître des cieux, tel qu'il ne se manifeste que dans les cieux.

Quel devait donc être l'effroi des Hébreux, lorsqu'ils entendirent les tonnerres et virent les flammes de Sinaï, lorsqu'ils virent la mer s'ouvrir et les murailles de Jéricho tomber? Aucun ne fut ni ne pouvait être incrédule, et s'il y en avait eu un seul, leurs livres, qui assurément ne dissimulent aucune de leurs fautes, n'auraient pas manqué de nous le dire. Ils furent donc tous croyants; mais furent-ils fidèles? On peut s'en rapporter à eux sur le récit de leurs infidélités et de leurs ingratitudes. Souvent Dieu les frappait d'une manière sensible, et ne cachait pas son glaive vengeur: ils s'humiliaient alors et bientôt retombaient; et cette alternative de fidélité et de prévarication, de culte légitime et d'idolâtrie, qui se succédaient à des intervalles plus ou moins longs, ne cessa qu'après la dernière leçon de 70 ans, la captivité de Babylone. Mais l'idolâtrie fut encore remplacée dans la suite par le culte pharisaïque, qui ne s'attachait qu'à la lettre de la loi et en détruisait l'esprit. Le temple ne fut plus abandonné; mais pendant quatre cents ans il n'y eut plus ni prophètes, ni prodiges, et Dieu se retira d'eux, jusqu'à l'avénement du Messie. Donc toute l'histoire de ce peuple nous apprenait déjà que si les prodiges de terreur forcent la croyance de l'esprit, ils ne changent pas le cœur. L'effet de la crainte est prompt et sûr: mais il est passager, et l'homme n'oublie rien aussi vite que le danger qui est passé. Le désir présent agit et avance toujours, et l'idée du passé se recule

et se perd dans l'éloignement. L'amour, au contraire, quand il est entré dans le cœur, s'accroît et se fortifie sans cesse, par le souvenir et par l'espérance, et c'est aussi l'amour qui devait être l'âme de la loi de grâce, succédant à la loi de rigueur, et tous les miracles de la mission de Jésus-Christ, conformes à ce principe, ne devaient être et n'ont été, comme sa mission même, que des miracles de bonté et de miséricorde : tous n'ont été que des bienfaits. Il est venu *plein de douceur, venit mansuetus*. Ce n'était plus Elie défendant aux nuées de verser la pluie et la rosée : c'était l'amour divin, le Verbe incarné en Jésus-Christ, descendu visiblement sur la terre, prodiguant tout, et ne refusant rien, n'agissant sur les corps que pour agir sur les âmes, se communiquant à tous sans acception de personne, appelant tous les pécheurs et n'en repoussant aucun, et n'annonçant que le pardon et la clémence. Avec quelle sévérité il reprend le zèle inconsidéré de ses disciples, quand ils appellent le feu du ciel sur une ville qui refuse de les recevoir! *Vous ne savez pas encore*, leur dit-il, *à quel esprit vous appartenez.* «*Nescitis cujus spiritus estis.*» *Le Fils de l'homme n'est pas venu pour juger, mais pour sauver..... Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs.* Il n'entrait donc pas dans le ministère du Messie d'accorder à la curiosité hypocrite et orgueilleuse des pharisiens *ces signes dans le ciel* qui épouvantent l'homme et ne le convertissent pas : assez d'exemples l'avaient prouvé. La gloire du Seigneur descendait souvent sur le tabernacle dans le désert, et n'empêcha pas que ce peuple dur de cœur ne se révoltât contre Moïse, quand l'eau manqua un moment, et ne se dégoûtât de la manne du ciel, en regrettant les viandes de l'Egypte. La méfiance et l'ingratitude, inexcusables après tout ce que le Seigneur avait fait pour eux, éclataient en murmures, dès que tous leurs désirs n'étaient pas prévenus, et ces murmures accusaient d'impuissance et d'oubli le Dieu conducteur et bienfaiteur, comme si tout ce qu'il avait fait eût été un devoir, et tout ce qu'il ne faisait pas un oubli et une injure. Telle était la disposition habituelle de ce peuple familiarisé avec la crainte, comme il arrive toujours, au point de s'écrier dans un désespoir sacrilége : *Eh bien ! qu'il nous fasse tous périr dans ce désert.* Vous voyez qu'ils ne doutaient pas de sa puissance pour les punir, mais toujours ils doutaient de sa puissance pour les sauver, et de sa bonté pour le vouloir; et c'est le plus grand outrage à l'Etre infiniment bon. Mais pourquoi cet outrage était-il à tout moment dans leur âme et dans leur bouche? c'est que l'amour n'y était pas. Et leur histoire n'est-elle pas la nôtre? N'est-ce pas celle du cœur humain? N'est-il pas dans l'homme de regarder le bien qu'il reçoit comme ce qui lui est dû, et de l'oublier, dès qu'il ne reçoit pas tout ce qu'il veut? C'est sans doute la mort de toute reconnaissance et de toute justice; mais aussi c'est l'orgueil lui-même; et qui est-ce qui tue la reconnaissance et la justice, sinon l'orgueil? Mais qu'est-ce qui peut étouffer l'orgueil, et faire revivre la justice et la reconnaissance, sinon l'amour? C'est-là cette vertu céleste que Jésus-Christ apportait, et dont il a voulu être la première victime, pour en être le plus parfait modèle; car il faut que l'amour soit victime ici, pour être roi dans l'éternité. C'est aussi ce qu'ont été d'une manière ou d'une autre, tous ceux qui n'ont pas repoussé ce don céleste; mais nous avons vu que l'homme peut le repousser. Quels furent parmi les Juifs ceux qui le reçurent? ceux dont le cœur simple et droit reconnut dans ses œuvres une puissance et une bonté qui ne pouvaient être que divines, et dont l'esprit docile retrouva dans lui tous les caractères que leurs prophètes avaient annoncés dans le Messie. Mais quels furent ceux qui le rejetèrent? Ah! partout l'Evangile les a peints des mêmes traits, et dans les pharisiens et les sadducéens ; dans ces savants et ces *philosophes* de Judée qui avaient tant de sectateurs, il est impossible de ne pas reconnaître les savants et les *philosophes* de notre malheureux siècle, et leurs malheureux disciples : un amour-propre inapprivoisable, une mauvaise foi réfléchie et obstinée, une surabondance de présomption, qui, se croyant faite pour tout enseigner aux autres, est déterminée à ne rien voir, à ne rien avouer, de peur d'avoir à rougir si on lui avait appris quelque chose; et de là une haine jalouse et perfide, capable de toutes les impostures les plus absurdes pour décrier la vérité, capable de tous les crimes pour perdre l'homme juste qui l'annonce ou qui l'embrasse. Ils n'avaient pas honte de faire honneur au démon des bienfaisantes merveilles de Jésus-Christ; comme si l'auteur de tout mal, même dans leur doctrine, avait le pouvoir ou la volonté de faire aucun bien, et comme si jamais il y avait eu un exemple de cette contradiction inouie dans l'essence des êtres ! C'était là leur *philosophie :* elle est de la même force que celle d'aujourd'hui. Ils ne pouvaient pas nier les guérisons miraculeuses, de peur de soulever contre tout ce qui en était le témoin, et ils poussaient la tyrannie jusqu'à défendre, sous des peines légales, à ceux que Jésus-Christ avait guéris, de raconter ses bienfaits, et de rendre gloire au bienfaiteur. Avec quel plaisir on voit dans l'Evangile la simplicité d'un homme du peuple confondre ces sophistes imposteurs et superbes par ces raisonnements d'autant plus irrésistibles, qu'ils ne sont que le bon sens le plus commun, et qui est aussi le plus désespérant de tous pour des sophistes! Je ne puis m'empêcher de donner ici une place à ce chef-d'œuvre de narration et de dialogue, et d'autant plus qu'il fera sentir mille fois mieux que tout ce que je pourrais dire, combien de pareils hommes étaient indignes de recevoir la vérité, et par conséquent combien Dieu était juste en leur refusant ce qu'ils ne demandaient encore que par haine pour la vérité!

Hélas! on lit si peu l'Évangile! C'est en le lisant qu'on apprendrait à croire, et c'est ainsi, mon Dieu, que vous avez daigné me l'apprendre! c'est en le lisant qu'on ne demanderait plus de nouveaux miracles, ou plutôt que l'on comprendrait les miracles terribles qui se passent sous nos yeux, et qui semblent perdus pour nous, comme ceux de Jésus-Christ pour le plus grand nombre des Juifs.

Écoutez donc ce récit, et dans ce qui se passe à Jérusalem, l'Évangile vous montrera ce qui se passerait aujourd'hui, si Dieu jugeait à propos de renouveler parmi nous les mêmes prodiges qu'autrefois.

(1) *Jésus vit en passant un homme aveugle de naissance, et ses disciples l'interrogèrent, et lui dirent : Maître, en quoi cet homme ou ses parents ont-ils péché, pour qu'il naquît aveugle? Il leur répondit : Ce n'est pas qu'il ait péché lui ou ses parents; c'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui. Il faut que je fasse les œuvres de celui qui m'a envoyé, pendant qu'il est jour : la nuit vient, pendant laquelle personne ne peut agir. Tant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde. Ayant dit ces paroles, il cracha à terre, et ayant fait de la boue avec sa salive, il frotta de cette boue les yeux de l'aveugle, et lui dit : Allez, lavez-vous dans la piscine de* Silò (*qui signifie* envoyé). *L'aveugle y alla donc et s'y lava, et il en revint voyant clair. Ses voisins et ceux qui l'avaient vu auparavant, lorsqu'il mendiait, disaient : N'est-ce pas là celui qui était assis à la porte du temple, où il mendiait son pain? Les uns disaient : C'est lui; les autres : Non, c'est quelqu'un qui lui ressemble; et lui disait : C'est moi-même. Ils lui dirent donc : Et comment tes yeux ont-ils été ouverts? Il répondit : Cet homme qu'on appelle Jésus a fait de la boue avec sa salive, et en a frotté mes yeux, et m'a dit : Allez à la piscine de Silò, et lavez-vous. J'y suis allé, je me suis lavé, et je vois. Ils lui dirent : Où est-il? Il leur dit : Je n'en sais rien. Ils amenèrent alors aux pharisiens cet homme qui avait été aveugle. Or c'était un jour de sabbat que Jésus avait fait cette boue, et avait ouvert ses yeux. Les pharisiens l'interrogèrent donc à leur tour et lui demandèrent comment il avait recouvré la vue; et il leur dit : Il m'a mis de la boue sur les yeux, je me suis lavé et je vois. Quelques-uns des pharisiens dirent alors : Cet homme n'est pas envoyé de Dieu, puisqu'il n'observe pas le sabbat; mais d'autres répondaient : Comment un méchant homme pourrait-il faire de tels prodiges? Et il y avait division entre eux. Ils lui dirent donc : Et toi, que dis-tu de celui qui t'a ouvert les yeux? — Je dis que c'est un prophète. Mais ils ne voulurent pas croire qu'il eût été aveugle et qu'il vît, jusqu'à ce qu'ils eussent fait venir ses père et mère, qu'ils interrogèrent, en leur disant : Est-ce là votre fils, que vous dites être né aveugle? Comment donc voit-il aujourd'hui? Ils répondirent : Nous savons en effet que c'est là notre fils et qu'il est né aveugle. Mais comment voit-il aujourd'hui, et qui lui a rendu la vue, c'est ce que nous ne savons pas. Interrogez-le lui-même; il est en âge de répondre; c'est à lui de parler. Or ses parens parlaient ainsi, parce qu'ils craignaient les Juifs; car déjà les Juifs avaient fait un complot pour chasser de la synagogue quiconque reconnaîtrait Jésus pour le Christ : c'est pour cela que les parents de l'aveugle dirent : Il est en âge de s'expliquer, interrogez-le. Les pharisiens s'adressèrent donc de nouveau à celui qui avait été aveugle, et lui dirent : Rends gloire à Dieu* (1), *nous savons que cet homme est un* pécheur (2). *Il leur dit : Je ne sais pas si c'est un* pécheur. *je ne sais qu'une chose : c'est que j'étais né aveugle et que je vois. Ils lui dirent encore : Mais que t'a-t-il fait pour cela? et comment t'a-t-il ouvert les yeux. — Je vous l'ai déjà dit, et vous l'avez entendu. Pourquoi voulez-vous l'entendre une seconde fois? voudriez-vous aussi devenir ses disciples? Ils le maudirent alors, et lui dirent : Sois son disciple toi-même; mais nous, nous sommes disciples de Moïse. Nous savons que Dieu a parlé à Moïse; mais pour cet homme, nous ne savons d'où il est. Alors il reprit la parole et leur dit : Ceci est admirable, que vous ne sachiez d'où est cet homme, et pourtant il m'a rendu la vue? Mais nous savons que Dieu n'exauce pas les pécheurs, et qu'il exauce celui qui est son serviteur et qui fait sa volonté. Depuis que le monde est monde, on n'a pas ouï dire que quelqu'un ait rendu la vue à un aveugle-né. Si ce Jésus n'était pas envoyé de Dieu, il ne pourrait rien faire de semblable. Ils lui dirent alors : Tu es né tout entier dans le péché, et tu veux nous enseigner? et ils le chassèrent. Jésus apprit comment ils l'avaient chassé, et l'ayant rencontré, il lui dit : Croyez-vous au Fils de Dieu? — Qui est-il, Seigneur, afin que je croie en lui? Jésus lui dit : Vous le voyez, et c'est lui-même qui vous parle. Et il répondit : Je le crois, Seigneur; et se prosternant à ses pieds, il l'adora.*

Et moi aussi, *je le crois*, et je vous *adore*, adorable auteur et du récit et du miracle, qui l'un et l'autre sont de Dieu. Et moi aussi, j'étais aveugle, non pas de naissance, mais d'orgueil, ce qui est bien pis, et vous avez eu pitié de moi, et vous m'avez *ouvert les yeux*; ne permettez pas, je vous en conjure, qu'ils se referment jamais après avoir vu votre lumière, ni que les *malédictions* de l'impiété ferment jamais ma bouche, après que vous lui avez permis de vous confesser, tout indigne qu'elle en fut toujours.

C'est le ton inimitable de ce récit tout divin et de tous ceux du même livre, ce caractère unique que nos *philosophes* eux-mêmes n'ont pas osé nier tout à fait, et dont un d'entre

(1) Ce qui voulait dire chez les Juifs, *Jure la vérité.* De là cette expression de Mathan dans *Athalie :*

Au Dieu que vous servez, princesse, rendez gloire.

(2) *Pécheur*, dans leur langage, signifiait souvent, comme ici, un homme sans religion, un violateur de la loi, un impie. C'est le sens qu'il a si fréquemment dans les psaumes et dans les livres saints.

eux (Rousseau) a vanté le charme céleste, c'est ce langage de la vérité qui s'élèvera un jour contre ses ennemis, qui seront sans excuse, parce qu'il ne pouvait pas ressembler au mensonge, et qu'il faisait d'avance leur histoire. Ne voit-on pas ici d'un côté l'homme simple et ingénu, qui n'a d'autres lumières que celle de la bonne foi, qui s'exprime comme la conscience elle-même quand elle n'est pas pervertie, comme le bon sens, quand la passion ne l'a pas éteint? Mais que voit-on de l'autre? des juges qui *affirment* sans la moindre preuve, qui *menacent* sans la moindre pudeur, qui *maudissent* sans le moindre sujet, qui maltraitent et *chassent* l'innocence sans le moindre scrupule. Ne croit-on pas être devant un tribunal de *philosophie révolutionnaire?* « *Nous savons que cet homme est un pécheur.* » *Nous savons!* Quel excès d'arrogance! *Il n'observe pas le jour du sabbat!* Parce qu'il fait du bien le jour du sabbat! Quel excès d'absurdité! Mais ils étaient les plus forts : en vain Jésus-Christ les avait-il réduits au silence sur ce ridicule reproche du sabbat violé, comme sur tant d'autres : en vain ils étaient demeurés sans réponse possible; et n'en a-t-il pas toujours été de même des impies et des tyrans, dès qu'il a été permis de se faire entendre contre eux? Mais s'ils n'ont jamais de réponse, ils ne perdent jamais la parole, et vous savez comment : c'est en l'ôtant aux autres par la force, c'est en l'étouffant au bruit de leurs armes, c'est en ordonnant le silence à tout ce qui n'est pas leur complice, et l'ordonnant *sous peine de la vie.* Français, voilà les maîtres que *la philosophie et la liberté* vous ont donnés! les voilà! et ce qu'il y a de plus douloureux, voilà les maîtres que nous avons mérités! Mais n'oubliez pas cette parole du prophète (1) : *Seigneur, ils ont détruit ce que vous aviez établi; et que fera le juste? Le juste sait que le Seigneur est dans son sanctuaire*, *que Dieu est au ciel.*

Les pharisiens ne voyaient dans la guérison de l'aveugle-né que la violation du sabbat : nos adversaires n'y voient que *la boue détrempée dans la salive;* et il n'en faut pas davantage pour anéantir à leurs yeux le miracle qui ne leur paraît plus *digne de Dieu.* En vain a-t-il fait tous les autres par sa seule parole, ce qui prouve assez qu'il avait ici ses raisons : ce n'est pas des raisons que cherche l'incrédulité, mais une occasion quelconque de disputer. En vain on lui répète que tout est figure et leçon dans nos saintes Ecritures, et que les rapports de ce dessein sont à tout moment démontrés par les explications textuelles et manifestes que le Nouveau Testament donne de l'Ancien : on écoute les explications quand on veut s'instruire : on ne les écoute jamais quand on veut tromper. Chaque mot de cet Evangile est une instruction; mais je ne dois m'arrêter qu'à

(1) *Quoniam quæ perfecisti destruxerunt; justus autem quid fecit? Dominus in templo sancto suo : Dominus in cœlo sedes ejus.* Ps. X.

ce qui est le plus rapproché de notre objet actuel.

Toutes les circonstances de la guérison miraculeuse d'un aveugle-né ont été disposées par la sagesse suprême, d'abord pour être une image toute naturelle de la régénération de l'homme pécheur dans le sacrement du baptême, ensuite pour nous montrer ce que sont dans tous les temps l'incrédulité et la foi. Si Jésus-Christ veut que l'aveugle aille se laver dans la piscine de Silò, ce n'est pas sans doute qu'elle pût guérir l'aveuglement par elle-même : personne ne pouvait s'y méprendre, et les docteurs de la loi ne s'avisent pas même d'y penser. Mais la piscine est dans l'Ecriture la figure accoutumée des fonts baptismaux. Si le Sauveur se sert d'une boue détrempée dans sa salive, c'est que la régénération spirituelle de l'homme retrace sa création première, et il fut alors *formé de terre et animé d'un souffle divin;* et observez encore que Silò, comme l'évangéliste a soin de nous en avertir, signifiait *envoyé*, ce qui est le nom du Messie dans les prophètes (1), et ce qui annonce ici que la guérison doit se faire par les mérites du Messie. Voilà les leçons pour les chrétiens, pour ceux qui croient, pour ceux à qui Jésus-Christ dit qu'*il leur a été donné de connaître les mystères du royaume de Dieu* (2). Mais voici ce qui est pour tout le monde, et ce qui rentre parfaitement dans la question des miracles demandés.

Le maître a voulu mettre sous nos yeux les différents effets d'un miracle, suivant les différentes dispositions de ceux qui les voient; et il en résulte cette vérité, qui est à la fois et de la religion et de la raison, que tous les miracles ne peuvent rien, même sur ceux qui ne les nient pas et ne peuvent les nier, si l'orgueil s'obstine à en rejeter les conséquences. Parmi ceux qui regardent l'aveugle guéri, les uns disent, *c'est lui;* les autres, *c'est quelqu'un qui lui ressemble :* telle est d'abord la fluctuation ordinaire des opinions sur un événement surnaturel. Quant aux pharisiens, le plus grand nombre incurablement orgueilleux et hypocrite, et jaloux d'une domination absolue et exclusive sur les esprits, se rejette sur les plus frivoles prétextes, toujours suffisants pour la mauvaise foi, plutôt que de se rendre à l'évidence d'un fait que pourtant ils n'osent pas formellement démentir? Avec une interprétation maligne et perfide, on corrompt ainsi tout ce qu'il y a de plus pur : c'est une observation de tous les siècles, et un ancien a dit fort ingénieusement :

Sincerum est nisi vas, quodcumque infundis acescit.
(HORACE.)

Si le vase n'est pur, tout s'aigrit dans le vase.

Quelques-uns mieux disposés ne repoussent pas la vérité, et disent : *Comment un homme pécheur ferait-il de tels prodiges?* Mais ils n'osent pas braver le péril et résister à

(1) *Donec veniat qui mittendus est* : « Jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé. »
(2) *Vobis datum est nosse mysteria regni.*

la puissance injuste ; et l'Écriture nous apprend que tels furent dans le Sanhédrin Nicodème, Gamaliel, et plusieurs autres *des principaux membres, ex principibus, qui croyaient en Jésus-Christ*, mais qui craignaient de se déclarer pour lui ; et cette timidité politique, excusable alors avant la descente du Saint-Esprit, ne l'a plus été depuis ; et Jésus-Christ nous déclare qu'*il ne reconnaîtra devant son Père que ceux qui l'auront reconnu devant les hommes*.

Les implacables pharisiens épuisent *tous les moyens de force qui sont dans leurs mains*, pour intimider ce pauvre aveugle, lui arracher le désaveu d'un fait public, ou du moins pour le forcer au silence. Armés d'une autorité suprême, ils déclarent devant un homme du peuple, devant un mendiant, que Jésus est *un méchant, un séducteur ;* ils l'interrogent à plusieurs reprises pour surprendre des variations dans ses réponses ; ils le somment au nom de Dieu même de dire la vérité, c'est-à-dire de répéter le mensonge qu'ils lui dictent. Quel odieux abus d'autorité ! Et voilà ce qu'elle est toujours entre les mains des ennemis de Dieu. Que d'avantages apparents d'un côté, et que de faiblesse apparente de l'autre ! Le père et la mère de l'aveugle se dérobent au danger, en renvoyant à leur fils le soin de s'expliquer lui-même sur le miracle, et en se contentant d'attester qu'il est leur fils et qu'il est né aveugle ; ce qui suffisait pour la conviction, puisque la guérison était sous les yeux des pharisiens, mais ce qui était encore pour leur fils l'exemple de cette espèce de prudence qui n'est au fond que de la lâcheté. Pour lui, il garde avec l'autorité (car celle-là était légitime, quoique l'usage en fût criminel), la réserve et le respect que l'on doit en toute occasion aux pouvoirs établis de Dieu. Mais ce qui montre que sa circonspection n'est pas de la crainte, et que le bienfait du miracle a mis dans son cœur le bienfait de la foi, c'est que quand il se voit poussé à bout par leurs questions réitérées et insidieuses, et par les injures qu'ils vomissent contre lui et son bienfaiteur, alors il se croit permis avec raison de les confondre par la parole de ce Dieu même dont ils ont profané le nom, et de rendre hommage à ce Dieu et à son prophète... Il leur fait sentir en peu de paroles la pitoyable fausseté de leurs prétextes, et toute la misère de leurs subterfuges ; et ces prétextes et ces subterfuges sont précisément ceux de nos modernes incrédules. *Nous ne savons d'où est cet homme.* Ne le répètent-ils pas encore tous les jours ? *Nous ne savons qui est Jésus-Christ ; nous ne savons ce que c'est que l'Evangile ; nous ne savons ce que c'est que des miracles*, etc. Le pauvre aveugle leur a répondu comme aux pharisiens : *Eh ! qui vous empêche de le savoir ? C'est là ce qu'il est bien étonnant que vous ne sachiez pas ! N'êtes-vous pas des docteurs en Israël ? Qui donc peut mieux que vous distinguer les caractères de la vérité ? Ce serait à vous de les enseigner aux autres, si la mauvaise foi n'obscurcissait pas vos lumières naturelles. Nous savons et vous savez comme nous que ce qui est au-dessus de l'homme est de Dieu. Prouvez donc que les faits sont faux, ou avouez comme nous qu'ils sont de Dieu.*

Remarquez que le bon sens de l'aveugle réfute les pharisiens par l'Écriture même qu'ils réclamaient sans cesse, comme nous réfutons les sophistes d'aujourd'hui par cette raison même à laquelle ils en appellent toujours. Car c'est dans les psaumes (quoiqu'il ne les cite pas), que se trouve mot à mot ce qu'il oppose à ces juges iniques : *Nous savons que Dieu n'exauce pas des méchants, mais qu'il fait la volonté de ses serviteurs. Voluntatem timentium se faciet.* Il ne regarde encore Jésus-Christ que comme un prophète ; sa foi n'est pas encore entièrement éclairée ; mais elle est pleine et sincère, et le courageux témoignage qu'il rend à la vérité qu'il aime devant les hommes puissants qui la détestent, ne peut manquer de lui mériter une révélation complète de la part de celui qui ne demande qu'à répandre sa lumière dans un cœur droit et reconnaissant ; et c'est ainsi que le trésor de la foi va sans cesse s'étendant et s'agrandissant dans une âme humble et aimante, qui jusqu'au dernier moment doit y puiser de nouvelles richesses. Ce pauvre maltraité et chassé pour Jésus-Christ, le rencontre bientôt : ce sont là les épreuves et les sacrifices qui mènent à lui. Le Sauveur interroge son cœur, quoiqu'il le connût bien ; car il aime à interroger les cœurs qui sont à lui, comme ils aiment à lui répondre. *Croyez-vous au Fils de Dieu ?* Le bon aveugle ne répond pas avec une dédaigneuse indifférence, comme Pilate, quand il dit, *qu'est-ce que la vérité?* et qu'il s'en va sans attendre la réponse : ni avec la fierté hautaine de Pharaon, quand il dit à Moïse, *qu'est-ce que le Seigneur?* Non ; suffisamment averti, comme tout homme sensé doit l'être à sa place, que celui qui a pu seul *lui ouvrir les yeux*, est nécessairement la source de toute lumière, il dit humblement : *Quel est-il, Seigneur, afin que je croie en lui?* Ah ! dès qu'on ne demande à connaître que pour croire, on est bien sûr d'être exaucé de celui qui ne veut être cru que pour nous sauver. Le maître lui répond donc en se manifestant pleinement, et le serviteur ne réplique qu'en adorant : c'est l'amour qui a produit la foi ; c'est l'amour qui la récompense.

Sommes-nous donc aussi des aveugles (1)? disaient fièrement les pharisiens à Jésus-Christ. Sommes-nous donc des ignorants et des imbéciles ? disent avec la même hauteur tous nos *sages* à ceux qui aiment mieux la sagesse de l'Evangile que la leur. Jésus-Christ répond aux uns et aux autres : *Si vous n'étiez qu'aveugles, vous n'auriez pas de péché ; mais vous dites, nous voyons ; et c'est pour cela que votre péché demeure en vous* (2). On a vu déjà par un autre exemple que ces

(1) *Numquid et nos cæci sumus?* (Saint Jean à la suite de ce récit.)

(2) *Si cæci essetis, non haberetis peccatum. Nunc*

mots, *vous n'auriez pas de péché,* signifient seulement, *votre péché pourrait vous être pardonné.* Mais ce péché qui *demeure*, c'est celui dont Jésus-Christ a dit qu'*il ne serait remis ni dans ce monde ni dans l'autre*, *le blasphème contre le Saint-Esprit*, c'est-à-dire l'orgueil obstiné qui ment à la conscience, et résiste de dessein formé à la vérité qu'il sent malgré lui. Ce n'est pas à nous de connaître la mesure ni de la justice, ni de la miséricorde, également infinies en Dieu ; mais ces paroles sont positives, et nous concevons du moins que si quelque chose peut se dérober à la miséricorde et se briser enfin contre la justice, c'est cette espèce de révolte soutenue qui est vraiment infernale.

Qui empêchait donc que tous ces docteurs de la synagogue ne fussent du moins aussi raisonnables qu'un pauvre mendiant? vous le voyez, l'orgueil, le seul orgueil. *Tu es né tout entier dans le péché*: ils ont la cruauté de lui reprocher son aveuglement de naissance, comme si ses péchés en avaient été cause ; car c'est là ce qu'ils veulent dire ; et Jésus-Christ a eu soin de nous apprendre tout le contraire, et de nous avertir que nous ne devons voir dans les accidents de la nature et de la fortune, où nos frères sont exposés, que les desseins de la Providence que nous devons toujours adorer. *Tu veux nous enseigner!* N'est-ce pas la substance et le résultat de tous nos livres *philosophiques*? *Tu veux nous enseigner!* N'entendez-vous pas nos *précepteurs du monde? Nous prouver quelque chose, à nous ; à nous* les maîtres des nations, les apôtres de la nature et de la raison! *Et qui donc ose raisonner contre nous? des* fanatiques, *des* dévots, *des* capucins, *des* contre-révolutionnaires, *etc.*

L'Évangile a donc peint l'orgueil ennemi de la vérité, tel qu'il est dans tous les temps ; et qui osera prétendre que Dieu doit faire des miracles pour l'orgueil? Prenez garde que tous ceux de Jésus-Christ, tous, sans exception, sont des grâces accordées aux besoins, aux infirmités, aux prières de l'homme. Cela est d'un maître juste ; mais est-il d'un maître bon et juste de donner au vice insolent ce qu'il donne à la misère suppliante, ou à l'ignorance et à la faiblesse qui ne demandent qu'à être aidées et instruites? Dieu lit dans les cœurs, et sa conduite leur répond toujours. Les éclaircissements où je viens d'entrer permettent-ils encore qu'on puisse se méprendre à la réponse que fait Jésus-Christ à cette *race adultère et perverse*? N'est-ce pas comme s'il leur disait : *Vous avez vu des miracles qui ne peuvent être que de Dieu ; car ils sont convaincants pour la raison, et bienfaisants pour l'humanité. Mais résolus à disputer contre Dieu jusqu'à la dernière extrémité, parce que son autorité vous humilie, vous osez lui dicter des conditions et lui prescrire d'autres merveilles qui soient à votre gré! Cette seule proposition est déjà une révolte, et Dieu n'a jamais exaucé la révolte; toujours il l'a punie. La révolte est au fond de votre cœur, et votre punition sera ce qu'elle doit être, l'endurcissement de ce cœur. Vous voulez* des signes dans le ciel ; *et quand je vous les accorderais, vous n'en seriez pas meilleurs. La peur vous ferait tomber à genoux, mais l'orgueil resterait debout dans votre âme, frémissant d'être convaincu; car la crainte seule ne soumet pas le cœur; c'est l'amour seul qui me le donne, et je veux le cœur tout entier. Vos pères aussi se sont prosternés en voyant* des signes dans le ciel, *et vos pères ont été comme vous une race mauvaise et indocile,* dont le cœur n'était point droit, et dont l'esprit n'était point fidèle à Dieu (1). *Abraham, au contraire, et Isaac, et Jacob, et Moïse, et tous les justes qui m'ont attendu, ont cru à la parole de Dieu et à ses promesses ; ils ne lui ont point demandé* des signes; *mais il leur en a donné sans qu'ils les demandassent, parce qu'il aime à confirmer la foi qui naît de l'amour, à se communiquer au cœur qui s'ouvre, et à* donner à celui qui a (2). *Ainsi tous ces malheureux, tous ces infirmes qui me suivent, ne pensent pas à voir* des signes dans le ciel ; *ils ne sollicitent que la guérison de leurs maux ; ils croient et ils espèrent en moi ; et rien ne leur est refusé. Entraînés par ma parole, ils m'ont suivi deux fois jusque dans le désert, sans songer même à leur subsistance ; mais j'y ai songé pour eux et je les ai nourris. Pour vous qui êtes* les enfants de Satan, *parce que vous êtes les enfants de l'orgueil et du mensonge, vous qui vous piquez d'interpréter les Écritures et les prophéties, et qui en dénaturez le sens, parce que vous vous attachez à la lettre, et n'en avez pas l'esprit, vous n'aurez d'autre* signe *que celui qui est marqué dans vos livres, et que vous ne reconnaîtrez pas plus que vous ne reconnaissez les autres,* le signe du prophète Jonas, *qui sera renouvelé dans le Fils de l'Homme, et le sera vainement pour vous; car c'est sur lui que* vous comblerez la mesure des crimes de vos pères ; et le royaume des cieux sera ôté du milieu de vous et transporté chez les nations *que vous méprisez, et qui sont mille fois moins coupables que vous, puisqu'elles n'ont pas vu ce que vous avez vu et ce que vous voyez.*

L'Évangile, qui me fournit toujours mes explications et mes preuves, suivant cette parole du prophète : *Les jugements du Seigneur sont vrais et se justifient par eux-mêmes* (3), offre encore un autre endroit, où il semble que le législateur suprême ait voulu venir au-devant des fausses idées de l'ignorance humaine et des faux prétextes de l'indocilité. Qu'on se rappelle cette effrayante parabole, où un réprouvé demande qu'il lui soit permis de revenir un moment sur la terre, afin d'a-

...o dicitis, quia videmus : peccatum vestrum manet. (Saint Jean.)

(1) *Generatio prava et exasperans, quæ non direxit cor suum et non est creditus cum Deo spiritus ejus.* Ps. LXXVII.

(2) *Habenti dabitur.* C'est le sens de ces paroles de l'Évangile, comme le prouve la parabole où elles sont.

(3) *Judicia Domini vera, justificata in semetipsa.* Ps. XVIII.

vertir ses proches des jugements terribles du monde à venir. Que lui répond le Juge suprême? *Ils ont Moïse et les prophètes; et s'ils ne les croient pas, ils ne croiraient pas davantage un mort ressuscité.* Jésus-Christ n'avait-il pas entendu de loin la voix de Diderot et de tous les incrédules? *Quand tout Paris m'attesterait qu'un mort vient de ressusciter, je ne le croirais pas: quand je le verrais, je ne le croirais pas moi-même.* J'ai démontré que cette déclaration de *la philosophie* n'est autre chose qu'une déclaration de guerre à la raison humaine; et jugez à présent si ceux qui se déclarent ainsi *en insurrection permanente* (pour parler la langue du jour), ont quelque droit de demander des miracles, et si ces miracles auraient sur eux l'effet qui seul est conforme au dessein de la sagesse divine. Allons plus loin, et supposons un exemple plus sensible et plus proche de nous, puisqu'il est depuis longtemps le vœu qui sort si naturellement de toutes les âmes et de toutes les bouches, à l'aspect des crimes de la révolution. Combien de fois n'a-t-on pas dit: *Ces monstres sont bien en guerre ouverte contre Dieu! Pourquoi Dieu ne se manifeste-t-il pas en les frappant de manière qu'il ne soit pas possible de méconnaître sa main? En un moment nous serions tous délivrés, et il serait vengé. Pourquoi donc ne le fait-il pas?*

Sans anticiper sur la dernière partie de cet ouvrage consacré au dessein de la Providence, je me borne à ce qui est de la question actuelle. Je veux donc que des feux souterrains, tout à coup élancés de la terre, dévorent le palais des monstres, et les engloutissent vivants. Qu'en arrivera-t-il? Que tous *les révolutionnaires, les montagnards, les jacobins, les philosophes,* atterrés du coup, se précipiteront vers les églises et les autels? D'abord qui vous en répond? Qui répond que ce phénomène ne leur paraîtra pas naturel, parce qu'il peut l'être à toute force? Qui vous a dit qu'ils ne penseront pas uniquement à succéder aux morts? Ce même prodige eut lieu, et à plusieurs reprises, du temps de Julien: il n'est pas douteux: ce sont les historiens païens qui le rapportent dans le plus grand détail, et entre autres Ammien Marcellin, le plus accrédité de tous par sa véracité. L'apostat voulait faire mentir les oracles divins et rebâtir le temple sur ses fondements. Des globes de flammes repoussèrent d'abord les ouvriers et dispersèrent les matériaux. Julien s'obstina, et les flammes dévorèrent enfin tous les travailleurs, et même plusieurs des assistants. Il fallut y renoncer; car nul ne s'y serait exposé davantage. Mais l'empereur *philosophe* convaincu d'impuissance, le fut-il de sa folie? Non, et s'il n'eût péri dans la guerre des Perses, il avait juré que le christianisme périrait. Ce n'est donc pas pour lui que le miracle eut lieu; ce fut pour confirmer la parole de Dieu *qui ne passe point.* Eh bien! allons encore plus loin: je veux qu'il ne reste aucune ressource, et que l'ange exterminateur, se montrant au haut des cieux, couvre Paris de son épée flamboyante, et fasse entendre cette voix que la terre ne peut pas soutenir, et qu'elle n'entendra qu'une fois. Je crois bien qu'alors tout tombera la face contre terre, et l'orgueil aussi. Mais l'orgueil en tombant cessera-t-il d'être ce qu'il est? Non, il aura peur, et dira en tremblant et en frémissant: *Oui, il y a un Dieu.* Les démons le disent aussi; *credunt et contremiscunt; ils croient et tremblent:* et en sont-ils meilleurs? Où serait donc le mérite de cette foi forcée de nos *révolutionnaires,* et à quoi aboutirait le miracle, si ce n'est à hâter leur jugement? Et Dieu seul en a fixé l'heure, comme il a fixé celle de notre délivrance, que nos pensées ne peuvent avancer ni retarder. Il faut donc revenir à ce principe qui revient partout, que le Dieu infiniment bon ne fait rien, soit de naturel, soit de surnaturel, qui n'ait pour objet le salut de sa créature, qui est dans l'ordre de sa bonté infinie. Que ce salut, don très-gratuit de son amour, ne peut absolument être opéré que dans notre cœur, qui doit répondre à l'amour de Dieu par le sien propre, et que cet amour ne peut naître que de la soumission de notre esprit à la foi, avouée elle-même par la raison, quand l'orgueil ne la corrompt pas. Telle est l'invariable économie de l'ouvrage du salut de l'homme, préparé dans les cieux: *In æternum misericordia ædificatur in cœlis: l'édifice de la miséricorde est bâti dans les cieux pour l'éternité:* l'Ecriture tout entière est d'accord là-dessus. Dieu, pour aider notre volonté toujours trop faible par elle-même depuis sa chute, la sollicite sans cesse par sa grâce; mais si l'orgueil résiste sans cesse et demeure le plus fort, Dieu même, je le répète, et il faut le répéter, ne peut ni ne doit *nécessiter* l'amour et contraindre la volonté, parce que l'amour et la volonté sont essentiellement libres; et c'est pour cela que l'Eglise nous dit que *Dieu ne peut nous sauver sans nous.* L'orgueil est donc en nous l'ennemi capital de Dieu et le nôtre, l'ennemi de la foi et de la charité; et si, jusqu'au terme de l'épreuve, il reste le maître du cœur qu'il dispute à Dieu, s'il arrive avec l'homme, au dernier jour, devant le tribunal, vous est-il même possible de concevoir comment Dieu, tout puissant qu'il est, peut réunir à lui son ennemi? L'impossibilité est évidente: elle l'est de même dans la théorie des miracles où nous voilà ramenés, et qu'il ne me reste qu'à résumer en raisonnements et en faits.

1° Les miracles de terreur les plus incontestables ne suffisent pas: l'exemple des Israélites l'a prouvé; et tous les justes de l'ancienne loi n'ont été sauvés que par la foi du cœur et l'espérance des promesses, et tout le plan de cette loi n'était qu'une figure de l'autre, et une partie du grand édifice de l'Eglise de Dieu, comme nous l'allons voir dans le chapitre suivant. 2° Cet exemple des Israélites sert de réponse péremptoire à ceux qui demandent des phénomènes du même genre, et cette réponse est clairement celle de Jésus-Christ même dans l'Evangile. 3° Les prodiges de la loi de grâce, ceux du christianisme nais-

sant, sont dignes en tout de la sagesse divine et conformes à son dessein, puisque tous s'adressaient au cœur, et demandaient et opéraient la foi du cœur, et qu'ils ont en effet converti les peuples, et changé tout ce qu'une révolte très-volontaire n'a pas rendu incurable. 4° Il est inconséquent et déraisonnable de demander aujourd'hui de nouveaux miracles de la même espèce, puisqu'il est naturel de penser que ce qui était nécessaire une fois pour arracher les hommes à l'erreur où ils étaient nés, ne l'est plus pour convaincre des hommes élevés dans la vérité établie depuis tant de siècles, et qu'ils n'ont pu abjurer que par vanité ou par corruption. 5° Il n'est pas moins clair que ce qui a pu être convaincant pendant trois siècles, de l'aveu de nos adversaires, ne pouvait l'être que par un caractère divin; et à moins de nier les faits qu'ils ne nient pas, ce caractère n'a pu changer avec le temps, puisque ce qui est divin ne peut changer; et la foi des premiers siècles transmise jusqu'à nous sans aucune altération, est encore nécessairement ce qu'elle a été; et vouloir que son auteur en recommence les fondements surnaturels, c'est vouloir une chose contradictoire et impossible, attendu que quand la bonté de Dieu a fait tout ce qu'il fallait pour sauver ceux qui voudraient être sauvés, il répugne à sa justice de renverser l'ordre de la nature et celui de ses desseins, pour sauver ceux qui ne veulent pas être sauvés. 6° Il n'est pas moins clair que ceux qui exigent ces miracles, sont dans une disposition de cœur opposée à l'intention et à l'effet de tout miracle, puisqu'ils sont de mauvaise foi, d'une mauvaise foi manifestée dans leurs paroles et dans leurs arguments; et jamais, depuis le commencement du monde, Dieu n'a fait de miracles en faveur de l'hypocrisie et de la rébellion: il n'y en a pas un exemple dans toute l'Ecriture, et ceux que les prophètes ont fait devant les impies, n'ont été que des châtiments dus à l'impiété consommée, et non pas des grâces et des faveurs qu'assurément on ne lui doit pas. 7° Enfin, cet appel à de nouveaux miracles n'est autre chose qu'un défi sacrilége, qui dit à Dieu: *Je rejette toutes tes merveilles, quoique attestées autant* et plus (1) *que toutes les choses reconnues les plus dignes de croyance, quoique confirmées par la tradition authentique de tant de siècles, et par la vénération de tant de peuples éclairés, et par les écrits de tant de grands hommes. Je les rejette, parce que je ne les ai pas vues. Il m'en faut à mon choix que je puisse voir, et quand je les aurai vues, je ne les croirai pas encore.* Dieu leur répond par un miracle perdu pour eux comme tous les autres, mais qui ne le sera pas pour toujours, celui de sa patience à la vue de cet impardonnable outrage. Son silence prouve bien que cette patience est sans bornes, et ce silence leur dit: *Je ne compose point avec l'orgueil; mais j'attends le repentir jusqu'au terme marqué par ma miséricorde, et alors je répondrai à l'orgueil en l'écrasant. Cependant je ne l'anéantirai pas; car l'orgueil ne peut être anéanti que dans mon amour, et cet amour est le partage du ciel. Vous qui n'aimez que votre orgueil, soyez contents: il sera immortel comme l'enfer.*

(1) Rousseau, dans *Emile.*

Je réponds à une nouvelle objection.

Obj. — Sommes-nous plus coupables que Saul, persécuteur ardent des disciples du Christ, et complice des bourreaux d'Etienne? Cependant ce sont vos propres livres qui nous disent que Dieu fit un miracle particulier pour lui, l'environna d'une lumière extraordinaire, et lui fit entendre une voix céleste. Pourquoi n'en ferait-il pas autant pour nous?

Vous vous trompez et vous ne rendez justice ni à saint Paul ni à vous : la différence est totale et l'Ecriture l'a marquée. Saint Paul n'était point un impie; il était très-zélé pour sa loi; et son zèle fanatique méconnut et poursuivit, au nom de Moïse, celle de Jésus-Christ, qui n'en était que la consommation, suivant toutes les prophéties. Il ne manquait donc que de lumières; et ce qui fait voir que sa fureur n'était pas proprement celle de l'orgueil (1), c'est sa parfaite soumission dès qu'il eut entendu la voix de Dieu. Vous ne pouvez pas nous dire que vous auriez fait de même, et que la soumission était *nécessitée;* vous n'y pensez pas. Il n'y avait là que de ces choses qui ne tiendraient pas contre votre *philosophie.* Je mets Diderot, ou tel autre d'entre vous, à la place de saint Paul : il dira, passé le moment de la surprise : *Qu'est-ce qui vient de m'arriver? J'ai cru entendre une voix, sans voir personne; mais j'ai pu me tromper. Qu'y a-t-il de plus sujet à l'illusion que les sens? J'ai cru voir une lumière; mais ce pouvait être un vertige, et une vapeur au cerveau. Quoi de plus commun et de plus naturel! Et ce qui doit me le faire penser, c'est qu'aucun de ceux qui étaient avec moi n'a rien vu. Il est vrai que je suis aveugle; mais ce peut être un aveuglement passager, causé par une révolution d'humeurs dont la cause m'est inconnue. En un mot, il est très-possible que mes sens me trompent, ou que ce soit un prestige de ces disciples de Jésus, qui sont tous* des charlatans, *comme le dit notre école; au lieu qu'il n'est pas possible que mes démonstrations sur l'impossibilité physique des miracles trompent ma raison; et après tout le doute est le commencement de la sagesse. Voyons ce que tout ceci deviendra.*

Pour me nier que Diderot eût parlé ainsi, il faudrait que les *philosophes* ses confrères voulussent bien me dire à quelle espèce de miracle il se serait rendu, d'après la doctrine de ses livres, ou à quel miracle eux-mêmes seraient de bonne foi disposés à se

(1) Je dis proprement, parce qu'il y en avait et qu'il y en a toujours dans le péché : mais il n'était pas dominant dans Saul, comme dans la plupart des pharisiens, et comme il l'est encore davantage dans nos *philosophes;* et sa conduite l'a prouvé

rendre ; et comme ils ne me le diront sûrement pas, je suis bien pleinement en droit de les faire parler sur le miracle qui terrassa saint Paul, comme ils ont toujours parlé de toute espèce de miracles.

Qu'a-t-il manqué à saint Paul pour parler de même? Rien que la mesure d'orgueil qui est dans nos *philosophes*. Combien il en était loin, puisque sa première parole fut : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* Il n'a pas un instant de doute ni d'hésitation. Il ne songe pas à ce *doute* dont on a fait *le commencement de la sagesse :* il avait lu dans les livres de sa loi que *le commencement de la sagesse était la crainte du Seigneur* (*Initium sapientiæ timor Domini*). Il reconnut sa voix et s'humilia. S'il eût *douté*, il était perdu ; et il le pouvait, car sa volonté n'était pas contrainte ; elle eût pu résister au coup de la grâce : Pharaon résista jusqu'au bout à des merveilles bien autrement terribles, et nullement équivoques : et combien d'autres exemples d'un endurcissement irrémédiable rapportés dans l'Ecriture !

Dernière objection. — Vos livres mêmes nous autorisent à penser que les miracles ne sont pas une preuve décisive d'une mission divine. Car, 1° les magiciens de Pharaon imitèrent les miracles de Moïse; 2° l'Ecriture dit que l'Antechrist fera des prodiges capables, s'il se pouvait, de séduire même les justes. *Donc*, etc.

Je réponds : 1° Nous disons, et j'ai toujours eu soin de le dire, que les miracles sont une preuve décisive, quand ils sont opérés *au nom de Dieu*. Jésus-Christ lui-même, quoiqu'il fût Dieu, se montrant sur la terre comme le Fils de Dieu, le Christ, le Messie, faisait tous ses miracles *au nom de son Père*, comme il le dit en vingt endroits. *Les œuvres que je fais, les paroles que je vous dis, ne sont pas de moi, mais de mon Père qui m'a envoyé. Non mea, sed ejus qui misit me Patris.* Ses apôtres faisaient leurs miracles *au nom de Jésus*, qu'ils annonçaient comme Fils de Dieu et Dieu lui-même ; et ils avaient soin d'avertir que par eux-mêmes ils ne pouvaient rien. Or on peut être bien sûr qu'un imposteur ne serait pas favorisé par le Dieu de vérité, comme le dit très-bien l'aveugle de l'Evangile : *Nous savons que Dieu n'exauce pas les méchants.* 2° *Nous savons* aussi par l'Ecriture, que Dieu a laissé aux démons le pouvoir de faire quelques prodiges, mais un pouvoir très-borné, un pouvoir qui n'agit que pour le mal et jamais pour le bien, et qui surtout ne saurait agir *au nom de Dieu*, puisqu'il ne résiste pas à ce nom qui dissipe tous ses prestiges. Dieu, qui permet ce faible pouvoir aux démons pour éprouver ou punir l'homme, n'accorde aux magiciens de Pharaon qu'une imitation très-imparfaite de quelques-uns des premiers miracles de Moïse. Ils changeaient la verge en serpent et l'eau en sang, et ne pouvaient leur rendre leur état naturel : ils pouvaient le mal et non pas le bien. Ils furent eux-mêmes forcés d'avouer leur impuissance, et dirent à Pharaon : *le doigt de Dieu est là : digitus Dei hic est*. Les démons confessèrent donc malgré eux la puissance de Dieu, et la reconnurent, comme dans l'Evangile, lorsqu'ils disent : *Nous savons qui tu es, ô Saint de Dieu! Scio qui sis, Sanctus Dei :* c'est un aveu qu'ils sont toujours obligés de faire, en punition de leur orgueil. Il en sera de même de l'Antechrist. Le pouvoir de l'enfer, quoique porté plus loin, par une permission divine, à cette époque de terreur et de vengeance, qui consommera la malice des hommes et préparera le discernement des bons et des méchants, s'arrêtera devant les justes, devant les élus de Dieu, qui ne sauraient succomber, comme le marquent ces paroles, *s'il se pouvait*, qui sont décisives. C'est ainsi que les difficultés que l'on croit trouver dans l'Ecriture sont toujours résolues par l'Ecriture même, lorsqu'on ne s'arrête pas à un seul endroit, mais à l'ensemble et à l'esprit général.

C'est l'Ecriture qui est le dépôt de toutes les vérités, et la solution de toutes les difficultés ; mais c'est la foi qui tient la clef de ce dépôt : il est fermé pour la curiosité maligne et contentieuse. La foi n'y trouve que des lumières : l'incrédulité y porte ses propres ténèbres, d'autant plus épaisses qu'elles sont volontaires. Pour être au-dessus des autres hommes, elle se place sur des hauteurs en précipice, d'où sa vue trouble et égarée confond tous les objets; elle croit avoir le vol et les yeux de l'aigle, quand ses yeux ne distinguent plus rien. N'avez-vous pas voyagé quelquefois vers le lever de l'aurore, sur une de ces routes taillées dans les montagnes, au moment où les vapeurs de la terre, élevées à mi-côtes, étendent de toute part autour de vous un rideau nébuleux qui vous dérobe l'horizon, et où se trace une foule d'images fantastiques formées par le mélange de l'ombre et de la lumière? A mesure que vous descendez, cette espèce de nuée terrestre fond et se dissipe, et vous la traversez sans qu'il en reste rien que quelques traces humides et bientôt séchées. Alors se rouvre et se prolonge devant vous le vaste horizon ; vous découvrez les campagnes adjacentes, les moissons et les troupeaux qui les couvrent, les habitations qui s'y élèvent, les côteaux qui les couronnent : toute la nature vous est rendue. C'est l'emblème de l'incrédulité et de la foi : descendez de ces sommets de l'orgueil où vous gravissez sur le bord des précipices, l'œil attaché sur des illusions : descendez, vous dis-je, appelé et soutenu par l'humble foi : allez droit vers ces nuages trompeurs qui montent de la terre, et vous cachent les réalités en n'offrant que des fantômes : descendez et passez à travers cette barrière de vapeurs et d'illusions, et vous la verrez céder sans résistance et s'évanouir ; et vos yeux retrouveront l'immense perspective des vérités, toutes les consolations réelles de ce séjour terrestre, et le ciel au delà.

CHAPITRE IV.

Les mystères et les prophéties prouvés les uns par les autres : considérés par la foi, ils expliquent à la raison tout le système de l'homme et du monde, et ne sont autre chose que l'histoire de l'amour divin.

Dieu a donc parlé à la terre, et *sa parole a habité* parmi nous, *Verbum habitavit in nobis;* et la terre l'a reconnue aux prodiges qu'elle a opérés : *Vidimus gloriam ejus.* La raison ne peut les démentir, et jamais ne les a démentis. Elle n'était pour rien dans cette lutte nouvelle d'une génération impie contre tant de siècles d'adoration. Ce sont les passions seules qui ont pris le nom de la raison, sans pouvoir en prendre le langage. L'orgueil s'est adressé à l'orgueil, et la corruption à la corruption. L'ennemi de Dieu est dans le cœur de l'homme et non pas dans son intelligence : *dixit in corde suo.* Aussi n'est-ce pas assez d'avoir réduit cette intelligence volontairement égarée à rester sans réponse devant la vérité : l'esprit est vainement terrassé, tant que la rébellion reste dans le cœur; et si quelque chose peut le soumettre, c'est l'étude de cette même parole descendue du ciel pour lui. Après avoir invinciblement démontré qu'elle est venue de Dieu, qu'elle a été apportée par Dieu, il faut considérer combien elle est digne en tout de son auteur, par les rapports parfaits de sa charité à nos besoins. C'est ce que nous allons voir d'abord dans les mystères bienfaisants de la loi de grâce, et dans les prophéties qui les annonçaient sous les voiles de la loi ancienne; mystères et prophéties qui sont les fondements vénérables de ce grand édifice de la nature humaine réparée, édifice de sagesse et de miséricorde bâti dans les cieux pour l'éternité.

Sans doute, si l'homme était conséquent, il suffirait d'avoir prouvé que la révélation était divine, et d'y renvoyer de suite ceux qui comprendraient ce qu'il y a au monde de plus clair et de plus simple, qu'il est insensé de ne pas croire, dès qu'il est sûr que Dieu a parlé. Mais ce n'est là, comme j'ai dû le déclarer par avance, que la moindre partie de ma tâche, et je n'ai pas écrit seulement pour disputer comme dans l'école, et emporter un point de controverse. Je combats dans une arène bien autrement importante; je combats au milieu du cœur humain, que je connais du moins comme je puis le connaître, par les faiblesses et les illusions du mien.

On demandait à Hobbes où il avait pris tout le mal qu'il disait de l'homme : *En moi,* répondit-il; mais Hobbes n'avait fait qu'une satire et non pas une histoire; il n'avait, comme tant d'autres misanthropes, considéré qu'un côté de l'objet. Il abattait l'homme par l'homme, ce qui est aisé et inutile : le chrétien seul n'abaisse l'homme en lui que pour le relever en Dieu. C'est là le chef-d'œuvre de la religion, et ce qu'elle seule pouvait faire. C'est là le secret que le ciel a daigné m'apprendre et qui m'a mis dans celui de mes semblables. La religion ne pouvait être que mal attaquée dans ses preuves, et c'est ainsi qu'elle l'a été toujours; mais elle est très-artificieusement calomniée dans ses dogmes et dans sa morale, et ses ennemis l'ont dénaturée de manière à n'en montrer que le fantôme qu'ils ont couvert des vêtements du mensonge, et présenté à la multitude crédule et peu instruite : ils n'avaient que ce seul moyen pour venir à bout d'en faire méconnaître la beauté.

Je vais marcher désormais dans une route plus libre et plus spacieuse, un peu moins embarrassée des épines de la discussion. Fort des démonstrations précédentes, je pourrai m'adresser en même temps à ceux qui croient et à ceux qui ne croient pas; et s'il est pénible d'avoir à repousser l'hypocrisie sacrilége qui affecte de haïr et de mépriser dans la religion tout ce qui n'est pas la religion, il est doux de rappeler tout ce qu'elle est à ceux qui la chérissent davantage à mesure qu'ils la connaissent mieux.

Les mystères sont surtout la pierre d'achoppement où viennent se heurter les incrédules. Le péché originel, le monde condamné pour la faute du premier homme, l'incarnation, un Dieu qui descend jusqu'à se faire homme, la passion, un Dieu qui meurt sur la croix, l'eucharistie, un Dieu qui se fait notre nourriture, voilà le scandale de l'esprit humain, ce qui révolte sa raison, parce que rien ne lui est plus naturel que de prendre son orgueil pour sa raison : voilà pourtant ce qui a soumis le monde pendant dix-sept siècles, parce qu'alors la raison était éclairée par la foi, et ce qu'on n'a commencé à rejeter que depuis que ce même esprit humain a pris pour guide une impudente et perfide adulation de tous ses vices, qui a pris le nom de *philosophie.* Voilà enfin ce qu'il est très-facile de railler, quand on ne veut pas l'entendre... On m'arrête.

Obj.—Est-ce là ce que vous prétendez nous expliquer? En ce cas, il est inutile d'aller plus loin. Un seul argument que nous tenons pour incontestable renverse d'avance toutes vos explications et les rend superflues. Que prétendez-vous? nous faire croire à ces mystères? Eh bien! nous ne sommes obligés de croire que ce que nous sommes capables de comprendre, puisque la raison ne nous a été donnée que pour être en tout le motif de notre assentiment. Cette majeure est si évidente qu'il serait superflu de la prouver. Donc, etc.

Je dois, avant tout, écarter l'interprétation très-fausse et très-maligne que l'on donne ici à mes paroles, et qui est celle qu'on ne manque jamais d'opposer très-gratuitement à quiconque veut développer l'esprit de nos mystères tel qu'il est dans l'Ecriture. A Dieu ne plaise que je songe, ni qu'aucun chrétien ait jamais songé à expliquer les mystères en eux-mêmes : pour les expliquer ainsi il faudrait les comprendre, et loin de nous à jamais cette idée insensée et sacrilége. Quiconque ici voudrait comprendre serait indigne de croire, et perdrait le premier de tous les dons de l'Esprit-Saint, celui qui est le principe de tous les autres, la foi. *Celui qui veut*

pénétrer dans la majesté de Dieu sera accablé par l'éclat de sa gloire, a dit la Sagesse dans les proverbes ; et telle est la doctrine de l'Eglise, que tout ce qui est mystère ne peut être cru que par la foi, qui est une vertu surnaturelle (1). Nous la recevons tous dans l'Eglise chrétienne par la grâce des sacrements de baptême et de confirmation, qui nous font enfants de Dieu et de son Eglise et soldats de Jésus-Christ. Si nous la perdons ensuite par la corruption du monde et par la nôtre, d'accord avec celle du monde, c'est uniquement notre faute, et la bonté de Dieu est toujours prête à nous rendre cette foi si précieuse, dès que l'orgueil ne s'obstine plus à la repousser. Non-seulement un chrétien ne pense pas à comprendre les mystères, mais il ne désire même point de savoir ici-bas ce que Dieu ne promet de nous faire voir que dans le ciel. *Ici*, comme dit saint Paul, *nous ne voyons qu'à travers un miroir* (2), *et comme en emblême : là nous verrons pleinement et face à face*. Et comment pourrions-nous mériter de voir de jour, si nous ne croyons pas aujourd'hui ? La foi est notre bien dans ce monde : les objets de notre foi seront notre bonheur dans l'autre. Mais la foi elle-même, dit encore l'apôtre, n'y sera plus : elle ne pourra pas y être puisque nous serons avec Dieu. L'espérance n'y sera pas non plus, elle finit là où commence la félicité. Il ne restera que l'amour. Mais ici-bas la foi et l'espérance sont les soutiens et les jouissances de cet amour, jusqu'à ce qu'il jouisse de Dieu même ; et quel chrétien serait assez malheureux pour préférer ici la curiosité de comprendre un mystère au plaisir de croire à son Dieu ? Non, il applique aux œuvres invisibles ce que Rousseau n'appliquait qu'à la toute-puissance de Dieu dans ses œuvres visibles : *C'est le charme de ma faiblesse, c'est mon ravissement d'esprit de me sentir accablé de ta grandeur.*

Mais ce qu'un chrétien comprend très-bien, comme très-conforme à la saine raison, à celle qui n'est pas obscurcie par l'amour-propre, c'est qu'il serait même contraire à l'ordre que l'homme pût et dût comprendre tous les moyens de la toute-puissance divine, les secrets de sa sagesse, et les prodiges de sa bonté. Il y a ici disproportion trop forte entre le fini et l'infini ; et que sera-ce si cette disproportion existe évidemment, même ailleurs que dans les mystères de la foi ? C'est ce qui me conduit à la réponse directe qu'on attend sans doute à cette majeure que vous croyez hors d'atteinte. Votre assurance ne me surprend pas : cette proposition est celle que l'incrédulité met toujours en avant : elle est spécieuse dans les termes ; mais il n'y en eut jamais de plus réellement fausse. Elle est démentie par la nature entière, et il n'y en a point de plus riche en conséquences absurdes. Tout l'artifice consiste dans un abus des mots *croire* et *comprendre*, qui s'évanouit sur-le-champ par une distinction si claire et si palpable, si puissamment appuyée sur des faits, que j'ose affirmer qu'après le développement des preuves, il ne reste pas de réplique possible. Je reprends l'argument en forme.

« *Nous ne sommes obligés de croire que ce que nous sommes capables de comprendre.* » Comme croyable et certain, oui : comme explicable en soi, non, mille fois non. Le faux de l'assertion est sensible par les faits ; l'absurde, par les conséquences. Je commence par celles-ci, parce que la plus grave de toutes les erreurs en logique est celle du principe. Pour que le vôtre fût vrai, il faudrait qu'il n'existât pas d'intelligence supérieure à la vôtre : c'est absurdité. Il faudrait qu'il n'y eût du moins rien dans la nature qui fût au-delà de vos conceptions : seconde absurdité. Il faudrait que la certitude essentielle d'une vérité quelconque dépendît de la mesure relative de nos facultés : troisième absurdité. Il s'ensuivrait en rigueur que vous ne seriez pas même obligés de *croire* à l'existence d'un Dieu ; car assurément vous ne *comprenez* pas Dieu dans son essence, et son existence n'est *croyable et certaine* pour vous, que parce que sans elle vous ne *comprenez* plus rien de possible. Il s'ensuivrait encore que vous ne *croiriez* pas à un Dieu créateur ; car assurément vous ne *comprenez* pas la création, de toutes les idées la plus incompréhensible pour l'homme ; et pourtant vous *croyez* à la création, comme *croyable et certaine* : pourquoi ? Ce n'est pas qu'elle soit pour vous explicable en soi ; c'est que du moment où vous croyez un Dieu, vous comprenez que rien ne peut exister que par lui. La distinction que j'ai établie est-elle assez frappante d'évidence ? Oserez-vous dire à présent que rien n'est croyable que ce qui est *compréhensible en soi, explicable en soi*, lorsque, de votre aveu, vous êtes obligés de *croire* des vérités d'un ordre si important, *obligés de les croire*, à moins d'avoir perdu le sens, quoiqu'elles soient essentiellement incompréhensibles et inexplicables pour vous ?

Et les faits qui vous entourent, qui sont de tous les moments, ne vous écrasent-ils pas de leur poids et de leur multitude ? Certes, vous *croyez* que c'est votre volonté qui détermine le mouvement de votre main : avez-vous, je ne dis pas une idée, mais un soupçon, une conjecture de cette inconcevable action de l'âme sur le corps, de ce commerce entre deux substances, l'une spirituelle, l'autre matérielle, c'est-à-dire tellement hétérogènes, qu'il est impossible d'imaginer comment l'une peut agir sur l'autre ? Dieu l'a voulu ainsi, et il peut tout ce qu'il veut : le bon sens n'a pas d'autre réponse que celle du psalmiste : *Omnia quæcumque voluit fecit*. Certes, vous croyez que l'union corporelle des deux sexes est le moyen physique de la génération : quelqu'un (1) a-t-il

(1) Les objections contre la foi viendront ensuite, avec les réponses.

(2) *Tanquam per speculum et in ænigmate : tunc autem facie ad faciem.*

(1) Celui qui a le mieux parlé de ce mystère de la nature, c'est le psalmiste dans ces admirables ver-

jamais soupçonné quel pouvait être le rapport entre le germe et le corps organisé, et où était le principe constant d'une production toujours la même?

Je n'ai nulle envie de rien épuiser, mais j'ajouterai : nous sommes environnés de phénomènes inexplicables, et nous en sommes nous-mêmes un composé merveilleux, sans nous en douter et sans y penser. Je ne parle pas seulement de ces grands spectacles qui ont appelé la curiosité humaine, qui ont élevé son regard jusque dans les hauteurs de l'espace, et l'ont fait descendre dans les mystérieux replis de l'économie animale; spéculations belles en elles-mêmes, mais à peu près stériles pour nous, si elles ne nous montrent pas le Créateur retiré dans le secret de ses œuvres, et l'homme livré à l'impuissance de ses recherches, apercevant quelques effets sans deviner un principe. Je veux parler de ce qui nous est familier et nous semble le plus commun, le plus dans l'ordre des choses naturelles, et dont le merveilleux ne nous échappe qu'à cause de notre ignorance et de notre irréflexion. Prenons pour exemple le sommeil : rien ne nous paraît plus simple que de dormir; et qui nous dira ce que c'est que dormir? Proposez-vous ce problème : trouvez un état qui soit celui de l'homme pendant un tiers de sa vie, qui en soit la réparation nécessaire et indispensable, et ne puisse l'être qu'en le réduisant à une espèce d'anéantissement moral, tel qu'il n'ait plus même la conscience raisonnée de son existence ni de ses pensées, ni la perception des objets extérieurs; en un mot, qui ressemble à la mort au point de n'en différer que par la continuation du mouvement vital. Qu'est-ce que cet état qu'on appelle sommeil? Pourquoi ne met-il aucune différence entre un Platon et un lapin, si ce n'est peut-être celle des rêves? Ce n'est qu'au moment du réveil que tous les deux reprendront leur place parmi les êtres animés; et pourquoi cet anéantissement passager est-il nécessaire au philosophe comme au quadrupède? Quel est donc le rapport nécessaire entre le renouvellement de nos forces, et cette inertie absolue, invincible et périodique, qui suspend la pensée dans l'être raisonnable, comme l'action dans l'animal? Qui nous dira comment l'homme qui ne vit qu'un moment, ne peut pas du moins veiller pendant ce moment tout entier, et soutenir sans interruption le sentiment de son être? Quoi donc! il faut qu'il le perde chaque jour pour le garder? il faut qu'il s'en prive tous les soirs pour le retrouver le matin?... Et nous raisonnons sur ce que pouvaient et devaient être l'homme et le monde! Nous en demandons compte à celui qui a fait l'un et l'autre! Il faut un bel excès de vanité pour ne pas sentir l'excès de ce ridicule. Quelle pitié doit faire à Dieu l'homme qui s'avise de raisonner contre lui! Ah! ce n'est pas de sa pitié que je doute : sans celle qu'il a pour ses créatures, où en serions-nous? Mais celle qu'il a toujours pour l'enfant docile et reconnaissant, qui aime et respecte son père, même en commettant bien des fautes, est-elle la même que celle qu'il a pour le rebelle insolent qui l'interroge et le juge? Celle-ci n'est-elle pas cette pitié de mépris dont parle si souvent l'Ecriture? (*Audivit et sprevit.*) Et ce mépris est terrible : c'est le commencement de la colère. Le père enfin fait place au juge, et c'est le comble du malheur : alors les rebelles sont abandonnés à eux-mêmes et confondus sans retour, *parce que Dieu les a méprisés.* C'est lui l'a dit : *Confusi sunt quoniam Dominus sprevit eos.*

Serait-ce donc sans raison que le Très-Haut a voulu être pour nous *un Dieu caché*, même dans ses œuvres visibles? N'était-ce pas nous apprendre à lui dire comme Moïse, en nous prosternant devant lui : *Vere tu es Deus absconditus; Oui, Seigneur, vous êtes véritablement un Dieu caché?* Que pouvait-il faire de mieux pour nous enseigner la nécessité de la foi, et ôter toute excuse à l'incrédulité? Qui se chargera de lui répondre, lorsqu'il dit à l'homme : Quoi! tu ne comprends rien de tout ce que tu vois, et tu veux comprendre ce que tu ne vois pas? Ce que j'ai fait pour toi et en toi, ce que j'ai mis sous ta main et à ton usage, est, de ton aveu, un mystère impénétrable; et ne connaissant rien à ce que j'ai fait, tu veux comprendre ce que j'ai révélé? Mais ne vois-tu pas que tout ce qui est mon ouvrage, est en même temps et par la même raison, mon secret, et que l'un est la preuve de l'autre? Sais-tu ce que tu fais en voulant deviner ma sagesse? C'est comme si tu prétendais usurper ma puissance. Il ne t'est pas plus possible et plus permis d'expliquer mes œuvres que de les faire. Etre borné! tu ne t'aperçois pas que tu attentes à l'infini! Ce qui est pour toi une leçon et un bienfait devient par ta folie un piége et un écueil. Ton intelligence devrait te dire qu'en te cachant l'ordre même du temps, je t'avertissais clairement qu'à plus forte raison tu devais t'en rapporter à moi sur l'ordre de l'éternité, dont le premier n'est qu'une dépendance; et ton orgueil, inutilement confondu par le temps, veut pénétrer dans l'éternité! Comment t'excuseras-tu devant moi? Diras-tu que je ne t'ai pas appris ce que tu devais savoir? Mais que dois-tu savoir pour me connaître, me servir et m'aimer, si ce n'est ce que t'apprend la foi que je t'ai prescrite, d'accord avec la raison que je t'ai donnée? Et l'une et l'autre ne t'apprennent-elles

sets : « Ma substance vous était connue, lorsqu'elle a été conçue *dans le secret*, lorsqu'elle était préparée dans les entrailles de la terre. Vous m'avez vu quand mes membres n'étaient qu'une masse informe; avant qu'ils fussent, ils étaient écrits dans votre livre : mes jours y étaient comptés, et pas un n'était encore. *Non est occultatum os meum a te quod fecisti in occulto, et substantia mea in inferioribus terræ. Imperfectum meum viderunt oculi tui, et in libro tuo omnes scribentur : dies formabuntur, et nemo in eis.* » (Ps. 138.) Comment se fait-il donc que l'ignorance de ces saints et de ces prophètes, qui ne savaient qu'adorer, est toujours instructive, et si souvent sublime, et que la science de nos sages, qui font profession de ne rien adorer, est si souvent ridicule?

pas que comme tu dois adorer, sans le comprendre, le secret de ma sagesse et de ma bonté dans mes œuvres sensibles dont tu jouis, tu dois l'adorer aussi, et avec encore plus de reconnaissance et d'amour, dans mes œuvres invisibles, qui sont les mystères que je t'ai révélés pour ton salut ?

Obj.—Il n'y a point ici de parité. Nous sommes forcés de céder sur les œuvres visibles, il est vrai : nous ne comprenons pas, mais nous voyons : les causes sont inconnues; mais les effets sont sous nos yeux. Il n'en est pas de même des mystères de votre révélation : nous ne les comprenons pas, et nous n'en voyons pas les effets.

La parité est parfaite ; car, où est-elle ici, et de quoi s'agit-il ? De prouver cette proposition essentielle, et qu'il faut pour cela énoncer en termes rigoureusement philosophiques : que la crédibilité d'un fait sensible pour nous, ou révélé par Dieu, ne dépend point de sa compréhensibilité en lui-même, mais de l'évidence des preuves qui sont à la portée de notre esprit ; et ce qui rend cette proposition inexpugnable, c'est qu'il est démontré que nous sommes forcés à tout moment de reconnaître comme réel ce que nous avouons inexplicable : or, si vous croyez que le monde est l'ouvrage d'une sagesse infinie, quoique vous ne connaissiez aucun des ressorts de la machine du monde, vous devez croire aussi que les mystères de la religion sont l'ouvrage d'une sagesse infinie, quoique vous n'en compreniez pas les moyens : vous le devez, s'il est certain que la révélation de ces mystères est réellement divine ; et ne l'ai-je pas prouvé? Si le miracle du monde subsiste, et vous fait croire à la création, quoiqu'elle soit bien évidemment un mystère, le miracle du christianisme établi subsiste aussi, et, d'après ce que nous avons vu de son établissement, doit vous faire croire aussi à la révélation qui en fut le principe, quoique cette révélation soit un mystère. La parité est exacte et la démonstration régulière.

Je passe donc à l'esprit des mystères, et l'on ne sera point étonné qu'ils soient sublimes, à présent qu'il est prouvé qu'ils sont divins. Le premier qui se présente, et l'un de ceux dont l'esprit humain est le plus consterné, c'est le péché originel. Mais en même temps c'est ici que se présente déjà cette singulière et frappante observation qui reviendra souvent dans l'examen du christianisme, et qui porte encore sur un fait constant : c'est que la plupart des vérités même mystérieuses qu'il nous enseigne, ont de tout temps connu une sorte de germe dans l'esprit de l'homme, en sorte que la révélation n'est venue que pour confirmer ce qu'il entrevoyait, et lui donner tout ce qu'il lui fallait. Ici ce n'est plus l'Ecriture que j'invoquerai, c'est le témoignage universel des savants et des philosophes, et avant tout de Voltaire, qui, en les répétant, a mis tout le monde à portée de le savoir. Il y a deux faits merveilleux et incompréhensibles, que le rapport qu'ils ont ensemble m'autorise à réunir, le péché originel et le déluge, et qui pourtant se retrouvent dans les idées primitives, dans les traditions les plus anciennes, dans les livres religieux de toutes les nations les plus éclairées, des Indiens, des Egyptiens, des Perses, des Grecs, des Romains, etc. Pour ce qui est du déluge, un érudit de nos jours, Boulanger (1), qui n'était rien moins que croyant, a été si frappé de ce souvenir, qu'il voyait partout dans l'antiquité, qu'il a même été beaucoup trop loin ; et tombant dans l'excès des systèmes, a voulu faire de la commémoration du déluge, l'origine et l'explication de toutes les fêtes, de tous les rites, de toutes les fables de la plus antique idolâtrie. C'est une illusion, sans doute ; mais il est aussi hors de doute que l'impression terrible que le récit et les traces de ce grand événement laissèrent dans tout le genre humain renouvelé, se montre en effet, de tous côtés, et prouve que le déluge ne fut point une inondation partielle, qui très-certainement n'eût jamais produit cette épouvante dans tout l'univers ; mais une destruction générale dont les monuments sont partout sur le globe, comme la mémoire en fut répandue dans le monde entier. Assurément le déluge de Deucalion, borné à la Grèce, n'aurait effrayé ni l'Asie, ni l'Afrique, ni le Nord ; mais celui de Noé a dû se graver dans la pensée de tous les hommes, à mesure que la terre se repeuplait. Il est pourtant certain que par les règles de la physique, l'inondation totale du globe ne peut s'expliquer : là-dessus tous les physiciens sont d'accord. Aussi faut-il observer soigneusement que le récit de la Genèse ne caractérise nullement le déluge comme un événement naturel, et indique des moyens que notre physique ne connaît pas. Ces mots, *les cataractes du ciel s'ouvrirent*, sont très-remarquables ; car qu'est-ce que ces *cataractes du ciel ?* Nous n'en savons rien, et nous savons très-bien que les pluies, quelqu'abondantes qu'elles soient, ne viennent d'aucunes *cataractes.* Nous connaissons parfaitement ce qui fait les pluies et la rosée ; et il suit de la théorie très-claire et très-naturelle qui nous montre dans la terre, dans les mers et dans le soleil, le principe des irrigations nécessaires à la fécondité ; que si la terre même porte dans son sein de quoi former les vapeurs et les nuages qui la rafraîchissent et la fertilisent, elle n'a pas en elle de quoi la submerger ; et que si les fleuves et les mers peuvent avoir des débordements passagers, ils ne peuvent jamais opérer une inondation universelle. Les *philosophes* qui nient le déluge, malgré la croyance de tous les siècles, croyance qui n'est jamais rien pour eux, dès qu'elle est d'accord avec l'Ecriture, ont pris le parti de se moquer des *cataractes.* Mais il y a encore ici une remarque importante, c'est que l'Ecriture, d'accord en tout avec elle-même, de manière à ce qu'un passage est toujours appuyé et fortifié par un autre, avait pris soin

(1) L'auteur du *Despotisme oriental* et de l'*Antiquité dévoilée.*

de nous montrer d'avance, dans l'exposé de la création, des *eaux* qui nous sont inconnues. Voici les termes du premier chapitre de la Genèse : « *Dieu dit ensuite* : « *Qu'il y ait entre les eaux un firmament qui sépare les eaux d'avec les eaux ;* » *et il sépara les eaux qni étaient* au-dessus du firmament, *de celles qui étaient* au dessous. » Voilà bien deux espèces d'*eaux* très-différentes : on sait ce que c'est que les *eaux qui sont au-dessous du firmament :* ce sont toutes celles de la terre et celles de l'atmosphère ; car le *firmament* n'est autre chose que l'espace dans lequel se meuvent les corps célestes, et qui ne nous montrent point d'*eaux*. Qu'est-ce donc que celles *qui sont au-dessus ?* Tous les plus savants commentateurs des Livres saints confessent sur ce point leur ignorance et la nôtre. Mais l'esprit qui a dicté les Ecritures est revenu encore une fois sur ces *eaux* que nous ne voyons pas, et a dit dans les psaumes : *Que les eaux qui sont* au-dessus des cieux (*quæ super cœlos sunt*), *louent le Seigneur* ; et les interprètes des psaumes font ici la même remarque que sur la Genèse. Je sais bien que nos sages qui ne croient pas que le Créateur ait pu leur dérober rien de ce qu'il a fait, se moqueront aussi de ces *eaux* qu'ils n'aperçoivent pas au télescope, comme du déluge qu'ils n'ont pas vu. Car comment Dieu aurait-il osé faire quelque chose, sans se croire obligé de le leur faire connaître ? cela n'est pas dans l'ordre de leur *philosophie ;* mais heureusement il est dans l'ordre de la raison de penser que le Tout-Puissant, malgré tout ce qu'il doit aux *philosophes*, a pu se permettre de laisser quelque partie de son ouvrage hors de la portée de leurs verres d'optique ; que ces réservoirs d'*eaux supérieures* s'accordent parfaitement avec les *cataractes ouvertes*, qui seules pouvaient faire le déluge ; et que ce déluge étant un événement très-extraordinaire, n'a pas dû s'effectuer par des moyens ordinaires.

A l'égard du péché originel, *il a fait sous différents noms le tour du monde*, dit Voltaire ; et rien n'est plus vrai. C'était là le cas ou jamais, pour un vrai philosophe, de rechercher par la réflexion d'où pouvait venir chez tous les peuples cette idée si singulière en elle-même, et sur laquelle il n'est pas possible que tous se soient concertés. Pourquoi tous ont-ils cru qu'originairement l'homme avait été et avait dû être innocent et heureux ? Pourquoi tous ont-ils eu ; *sous différents noms*, dans leur croyance religieuse, un âge d'or, un paradis terrestre, une faute première de curiosité et de désobéissance qui fit entrer le mal sur la terre et détériora la nature humaine ? En tous les temps rien n'a plus fixé l'attention des philosophes que ces idées communes à tous les hommes, sans que personne en pût rendre raison. Dira-t-on qu'une fable inventée chez un peuple a été repétée par tous les autres ? Mais d'abord toutes les autres fables sont des emblêmes et des allégories dont le fond moral et parabolique est le même partout, et partout fondé sur des notions naturelles qui sont à la portée de tout le monde et n'ont rien de mystérieux. Ensuite, si dans la Pandore des Grecs, et dans l'Erimane des Perses, et dans le Typhon des Egyptiens, et dans l'Adime des Indiens, etc., il y a uniformité d'idée, il y a disparité de fiction. Enfin, si le récit original est quelque part, c'est sans contredit dans la Genèse dont l'antériorité est constatée par toutes les preuves chronologiques, puisque tous les vrais savants, tous les bons critiques conviennent qu'en fait de livres religieux, aucune antiquité authentique ne remonte au delà de Moïse, et que tout ce que les Chinois et les Indiens rapportent à des temps plus reculés, est destitué de toute preuve. D'ailleurs on sait que les anciens Juifs communiquaient très-peu leurs livres sacrés, et que ce n'est guère que vers le temps de Ptolémée Philadelphe, et bien des siècles après la dispersion des dix Tribus, que les Ecritures judaïques commencèrent à se répandre dans le monde. C'est un peu avant cette époque que l'on croit avec quelque vraisemblance, que Platon en put avoir connaissance, en Egypte, où il voyagea, et il est sûr qu'on en voit des traces très-marquées dans ses ouvrages ; encore est-il probable qu'il ne puisa rien dans les livres mêmes, mais seulement dans les conversations avec quelques lettrés d'Alexandrie, soit Juifs, soit païens ; car on ne voit pas que les anciens Grecs aient jamais étudié les langues orientales, l'arabe, le chaldéen, l'hébreu, le syriaque, qui étaient alors celles des différentes versions des livres juifs, et ce n'est que la version grecque qui les fit connaître plus généralement. Or, toutes les fables dont il s'agit sont fort antérieures à cette époque ; et l'on ne peut pas croire raisonnablement qu'elles aient été empruntées du Pentateuque. Il reste donc une idée, qui a été la même dans la tête de tous les anciens sages, et qui a été adoptée par toutes les nations, d'après leurs livres religieux et poétiques, qui furent partout la sagesse des premiers âges. Je conçois bien que tous ces sages ont scruté l'origine du mal, et cette recherche est dans l'ordre des choses naturelles ; mais ce qui n'y est nullement, c'est que tous se soient accordés à présumer que nous étions punis pour une faute originelle ; car assurément c'est par soi-même une sorte d'hypothèse qui se présente d'autant moins à l'imagination, qu'elle paraît répugner aux notions universelles de la justice humaine. C'est véritablement un mystère, et cherchez dans toutes les fables connues quelqu'autre fiction qui soit fondée sur une idée mystérieuse : vous ne la trouverez pas. Platon a tâché d'expliquer l'énigme par la transmigration successive des âmes dans différentes espèces de corps animés, où elles expiaient d'anciennes fautes ; et il n'a fait que répéter gratuitement Pythagore dans ce système frivole qui ne fait que reculer la difficulté sans la resoudre. Cicéron semble avoir marché plus près du but, en conjecturant (1), *que nous naissons pour expier quelques fautes commises dans une vie précé-*

(1) *Ob aliqua scelera suscepta in vita superiore, pœnarum luendarum causa nos esse natos* : dans le Traité intitulé *Hortensius*, que nous avons perdu,

dente : mais l'homme n'a qu'une vie sur la terre, et nous n'avons pas plus d'idée que de preuve de cette *vie précédente*, à moins d'adopter les rêveries de la métempsycose, un des jeux ridicules de l'ancienne philosophie.

Comment donc retrouver dans la pensée de l'homme le principe de cette opinion convenue, sur une faute du premier homme punie dans tous ses descendants? Ne serait-ce pas dans une autre idée qui se rencontre aussi partout, et dont il semble que chacun ait la conscience en s'examinant de près ? Quel est celui qui, en revenant sur ce qu'il a fait dans un moment, et ce qu'il s'est reproché dans l'autre, sur ces deux mouvements contraires, également naturels en lui, quoique l'un soit souvent plus fort que l'autre, le mouvement de la passion qui entraîne au mal, et celui de la conscience qui contredit et combat la passion : quel est, dis-je, celui qui ne s'est pas senti pour ainsi dire double, et mû habituellement par deux forces opposées ? N'est-ce pas de ce sentiment intime qu'est née dans les écoles anciennes la doctrine si longtemps générale de deux espèces d'âmes, l'une *raisonnable*, l'autre *sensitive ;* l'une *divine*, l'autre *terrestre ?* N'est-ce pas ce combat perpétuel et pénible qui a mis dans tous les esprits cette croyance, que l'homme avait dû être originairement meilleur, et qu'il y avait en lui une puissance dégradée ? Rien au monde n'est plus probable que cette connexion d'idées ; mais elle ne résout pas la grande difficulté : pourquoi cette dégradation qui n'est pas de notre fait ? C'est ici que les raisonneurs les plus subtils et les moins crédules, mais qui se piquaient d'être conséquents, ont avoué que la révélation seule pouvait venir au secours de la raison, pour appuyer et sanctionner ce qui est certain, puisque tout le monde l'a senti, et ce que personne ne peut expliquer. C'est un Bayle qui, à ce sujet, dit en propres termes : *La raison n'est propre qu'à faire connaître à l'homme ses ténèbres, son impuissance et la nécessité d'une révélation.* Cicéron disait comme lui, que notre intelligence est *comme une lumière divine obscurcie, obrutus quidam divinus ignis.* C'est Locke qui en établissant les justes conséquences d'une révélation prouvée, dit très-énergiquement : *La parole de Dieu est la démonstration de tout ce qu'il révèle, et le défaut d'une autre démonstration, qui dépendrait de l'assentiment de notre raison, ne rend pas douteuse une proposition déjà démontrée par l'autorité de son suprême auteur.* (*Troisième lettre de Locke à Stilling-Fleet.*) Tous ces gens-là et d'autres de la même trempe sont connus pour d'assez bons logiciens, et nullement pour des *superstitieux et des fanatiques ;* et je le rappelle de temps en temps, afin que l'on sente bien tout le ridicule et toute l'impertinence de nos sophistes, qui font semblant de mépriser tout ce qui ne pense pas comme eux, quoique dans ce nombre il y ait tant d'hommes dont le seul nom les fait reculer bien loin.

mais qui existait du temps de saint Augustin, qui en a cité ce passage.

C'est donc la révélation qui nous certifie qu'en effet la désobéissance ingrate et orgueilleuse de nos premiers parents, très-criminelle et très-inexcusable dans toutes ses circonstances, a infecté toute leur race de la semence du péché, les a soumis, ainsi que nous, à la loi de la chair, à cette concupiscence animale qu'ils ne devaient pas connaître, et qu'ils n'ont connue que parce qu'ils l'ont voulu. Dieu voulait prévenir le désordre moral dont leur nature était susceptible et l'on a vu (1) pourquoi elle ne pouvait pas ne pas l'être) ils n'écoutèrent pas la sagesse paternelle de leur Créateur, et aimèrent mieux en croire les séductions de la curiosité et les espérances de l'orgueil. Quand ce ne serait pas Dieu qui nous l'aurait appris par la bouche de Moïse, une réflexion que tout le monde peut faire me porterait à le croire ; car telle est encore aujourd'hui, et telle fut de tout temps l'origine de toutes les erreurs si fatales à l'humanité, la manie et pour dire mieux la rage de savoir précisément tout ce qu'il nous est impossible de savoir ; maladie de notre espèce, que tant d'exemples et tant de siècles n'ont pu guérir ; maladie portée de nos jours à un excès de démence forcenée, qui n'allait à rien moins qu'à bouleverser le monde entier, si la Providence, selon l'ordre immuable de sa sagesse, n'eût fixé le remède de l'excès même du mal, et n'eût averti tous les peuples de trembler pour eux-mêmes en regardant les épouvantables châtiments tombés sur la France.

Certes, ici, nous pouvons dire que tels ont été les pères, tels sont les enfants. La scène du Paradis terrestre, telle qu'elle est tracée dans l'Ecriture, s'est renouvelée si souvent, et avec une si grande ressemblance de causes et d'effets, que je n'ai pas besoin d'avoir entendu la conversation d'Eve et du serpent ; il me suffit qu'elle ait été et soit encore à tout moment répétée dans la famille : il est clair qu'il y a là un esprit de race. « Pourquoi « *le Seigneur vous a-t-il défendu*, etc.? » Ah ! *pourquoi ?* hélas ! c'est en disant toujours *pourquoi* , que la déraison a désolé la terre. Nos incrédules eux-mêmes l'ont senti, et c'est Voltaire qui a dit si heureusement, dans ce vers devenu proverbe :

Tes *pourquoi*, dit le dieu, ne finiraient jamais.

Non, sans doute, ils ne finiront pas, et si toi-même en a compris tout l'absurde, comment se fait-il que tu aies tant dit *pourquoi*? C'est bien la preuve que l'homme voit son mal et n'y remédie pas. Il n'y a qu'un remède véritable, mais qui ne saurait venir de nous ; et c'est parce qu'il ne vient pas de nous, que l'orgueil n'en veut pas ; et puis trouvez mauvais que l'orgueil soit puni !

Les raisonnements du serpent étaient tout au moins aussi plausibles que ceux de nos *philosophes*, et cela devait être, puisque c'est le même esprit qui les a dictés. *En effet, que signifie cette défense bizarre dont le Seigneur n'a pas seulement daigné vous rendre compte ?* Pourquoi, *parmi tant de fruits, vous interdire ce-*

(1) Dans les *Prolégomènes.*

lui-là ? il est si beau à la vue ! *il est peut-être meilleur que tous les autres. Le Seigneur a dit que si vous en mangez*, vous mourrez. *Chimère ! qu'est-ce que c'est que la mort ? et comment* mourrez-vous *pour avoir mangé de ce fruit? n'êtes-vous pas immortels? Qu'est-ce que cet arbre? ne porte-t-il pas* la science du bien et du mal ? *Et c'est là précisément tout ce qui vous manque et qu'un maître* jaloux *veut vous ôter. Il voit bien qu'alors* vous en sauriez autant que lui, vous seriez comme des dieux. *Voilà tout le secret de cette prohibition, et c'est pour cela même qu'il ne faut pas y obéir; et* pourquoi *d'ailleurs avoir mis ce fruit sous vos yeux, s'il ne veut pas que vous en mangiez?*

Qu'on me dise si ce serpent ne parle pas en vrai *philosophe* du dix-huitième siècle ? Je n'ai fait qu'ajouter très peu de chose à ses propres paroles, pour en marquer tout le sens, que le séducteur savait bien être dans la pensée d'Eve, du moment où elle l'écoutait. Il n'en a pas dit beaucoup, et il l'a prise par tous les fáibles possibles : c'est là toute la science du *philosophe* et du serpent. Mais pour comprendre combien était grande cette infidélité d'Eve qu'on a voulu trouver si légère, il n'y a qu'à voir ce qu'elle pouvait et devait répondre, si elle avait été assez raisonnable pour confondre le serpent sophiste, au lieu de céder à la séduction.

J'ignore en effet pourquoi le Seigneur (1) *ne veut pas que nous mangions de ce seul fruit; mais c'est assez qu'il nous l'ait défendu.* Le Seigneur *qui nous a donné la vie, et avec elle tous les biens, sait mieux que nous ce qu'il nous faut. Comment n'obéirions-nous pas à celui de qui nous tenons tout, et qui sûrement ne veut que notre bonheur, puisqu'il nous a tout donné ? C'est lui qui a dit que si nous mangions de ce fruit* nous mourrions, *et* le Seigneur *ne peut pas tromper. Je ne sais pas ce que c'est que* mourir; *mais* le Seigneur *le sait, et apparemment* mourir *est un grand mal, puisqu'il ne veut pas que ce fruit nous fasse* mourir. *Comment* le Seigneur *serait-il* jaloux *de ses créatures qui n'existeraient pas sans lui, et qu'il comble de ses bienfaits? Cette pensée répugne à concevoir et serait un crime envers lui. C'en serait encore un plus grand de lui désobéir, quand il est si bon et si libéral envers nous. Rien ne nous manque dans ce paradis, et nous n'avons rien à y souhaiter. Notre bonheur en est-il moindre, parce qu'il y a un fruit qui nous est défendu? Au contraire, nous n'avons que ce seul moyen de montrer au* Seigneur *notre fidélité et notre reconnaissance : combien nous serions coupables si, possédant tout, nous désirions la seule chose qui pût l'offenser, et dont nous n'avons pas besoin ! Non, le Seigneur n'est pas* jaloux, *et ne peut pas l'être; mais celui qui vient me parler contre lui et me conseiller de lui désobéir, est sans doute* jaloux *de notre félicité.*

Cette réponse est si conforme à tous les principes de raison et de morale, qu'il est évident que celle qui ne l'a pas faite les a tous oubliés et tous violés; et prenez garde qu'Adam et Eve n'ont eu aucune des excuses (au moins apparentes; car il n'y en a pas de réelles pour désobeir à Dieu) que tous leurs enfants ont pu avoir depuis. Car Adam et Eve étaient complétement heureux, lorsqu'ils se rendirent coupables, et cet état n'a jamais été celui de leurs descendants. L'homme du moins a toujours pu dire depuis en péchant, qu'il cherchait le bonheur : il a tort sans doute, puisqu'il le cherche où il ne peut pas être, c'est-à-dire hors de la loi de Dieu; mais enfin c'est un prétexte, et nos premiers parents ne l'avaient pas. Il n'était pas inutile de faire sentir en passant ce qu'a été réellement cette première prévarication, qu'on n'affecte de regarder comme peu de chose, que parce qu'on ne réfléchit ni sur l'homme ni sur Dieu.

J'avoue en même temps que même en réfléchissant sur l'un et l'autre, autant qu'il est possible, la raison ne parviendra pas à comprendre toutes les suites que la faute des pères a eues pour les enfants. Mais aussi c'est cette même raison qui m'apprend d'abord que le fait n'est pas douteux, puisqu'il nous vient d'une révélation prouvée : c'est pour avoir manqué de foi à la parole de Dieu que nos pères sont tombés, et c'est une première leçon pour les enfants de se soumettre en tout à cette parole. La raison me dit encore, comme l'a observé Pascal d'après saint Augustin, que si ce fait est inexplicable, il est du moins la seule explication d'un autre fait qui n'est pas contesté, l'état de l'homme sur la terre, où il ne serait pas malheureux, s'il n'y arrivait pas coupable : *Sub Deo justo nemo miser nisi mereatur.* De plus, la raison me dit qu'il doit y avoir dans les idées éternelles une étendue et une nécessité de rapports au-dessus de notre intelligence; que nous ne pouvons pas trouver dans nos idées de justice la mesure exacte de celle de Dieu, qui est infinie comme sa bonté; et nous allons voir tout à l'heure que les merveilles de celle-ci sont tout aussi incompréhensibles et non moins certaines que les merveilles de celle-là. Enfin, cette raison me dit que si le péché originel la confond par ses conséquences, rien n'y répugne en principe; car nous pouvons aller du moins jusqu'à concevoir que dans la génération humaine, dont le secret nous est inconnu en tout, il est très-possible qu'une volonté charnelle et corrompue se communique nécessairement du père aux enfants, sans que nous puissions expliquer cette communication, non plus que tout ce qui tient à la propagation de l'espèce, et dont nous ne savons pas un mot. Il est donc tout simple qu'ici, comme ailleurs, ce qui n'est que dans la science de Dieu soit inaccessible à l'ignorance de l'homme. Tout ce que nous voyons dans l'Ecriture, c'est que nos premiers parents, s'ils n'eussent pas pé-

(1) *Le Seigneur* est dans l'Ecriture comme le titre particulier de Dieu par rapport à l'homme dont il est le souverain maître; et c'est Dieu même qui se donne partout ce nom : *Je suis le Seigneur votre Dieu : Ego Dominus.* Ce n'est pas sans raison qu'il se nomme ainsi : les hommes ne sauraient y penser trop, et n'y pensent pas assez.

ché contre leur Créateur, n'auraient point connu les maux de cette vie, et le plus grand de tous, la mort; que les fruits de l'arbre de vie auraient entretenu et renouvelé sans cesse en eux comme dans leurs enfants une chair incorruptible et immortelle, jusqu'à ce que le Tout-Puissant, dans le temps marqué, les eût réunis à lui dans le paradis des cieux, comme nous voyons dans cette même Écriture qu'Élie et Énoch passèrent de la terre au ciel sans connaître la mort. Or le désordre moral, le péché, est de la nature opposée à Dieu, et par conséquent nous éloigne de Dieu dès notre naissance, parce que nous naissons dans le péché; et le péché par lui-même mérite la mort éternelle, parce qu'il met la créature en révolte contre le Créateur, dont elle ne peut en aucune manière se rapprocher que par l'amour : on a vu la preuve de cette théorie métaphysique dans les Prolégomènes; et l'on ne peut trop remarquer que la saine métaphysique, c'est-à-dire la science des choses intellectuelles, est toujours d'accord avec les premiers principes qui fondent la croyance due à nos dogmes religieux : aussi a-t-on observé que presque tous les grands métaphysiciens, tels que Locke, Clarke, Leibnitz, Fénelon, Mallebranche, tous ceux qui, malgré quelques erreurs de système, ont établi des théories profondes et lumineuses sur des points essentiels, ont toujours montré autant de respect que d'attachement pour la doctrine du christianisme.

Obj. — Mais enfin est-il de la justice de Dieu, de condamner à jamais tout le genre humain pour la faute d'un seul homme? Et ne nous dites pas, comme vous faites toujours, qu'il ne nous est pas permis d'interroger Dieu; car nous vous répondrons, en empruntant les paroles même d'un de ces serviteurs de ce Dieu, d'un des justes de l'Écriture et des plus anciens patriarches, en un mot d'Abraham, et nous dirons au Seigneur avec lui :«Vous n'êtes point capable de perdre le juste avec l'impie, et de traiter l'innocent comme le coupable : une telle conduite est indigne de vous. Celui qui est le juge de toute la terre pourrait-il ne pas rendre justice?» *C'est vous-même qui avez cité ailleurs ces paroles* (1); *et nous avouons qu'elles sont fort belles. C'est pour cela même que nous nous en servons et que nous les appliquons au péché originel; et qu'est-ce que vous y répondrez ?*

Ce n'est pas moi qui répondrai; car c'est Dieu que vous interrogez ici; et vous ne l'interrogeriez pas, si vous vous souveniez de ces mêmes Écritures que vous rappelez, et où il a pris soin de répondre d'avance à toutes les questions que l'esprit humain peut faire naturellement et sans orgueil, et à toutes les difficultés dont la solution peut être nécessaire à notre faiblesse et à sa gloire. Vous allez voir que c'est lui-même qui vous a répondu ici, et de la manière la plus éclatante, non-seulement par des paroles, mais par des faits, qui ne vous laisseront pas le moindre sujet de plainte raisonnable, ni aucune excuse fondée. Quant à ce que vous me reprochez de trouver mauvais qu'on juge sa justice, ce n'est pas moi non plus qui vous répondrai : comme ce principe est purement du ressort de la raison, c'est un philosophe païen, un des hommes comptés parmi les plus sensés, les plus judicieux, les plus véritablement philosophes de l'antiquité, c'est Plutarque qui vous dira : *Il ne convient pas à l'homme, dont la justice est si imparfaite et la législation si défectueuse, de rien prononcer sur la conduite de Dieu à notre égard, hors cela seul, que lui seul sait parfaitement appliquer la punition comme on applique un remède, suivant cette parole d'un ancien poëte, que* «Dieu étant l'auteur et le maître de tout, est aussi l'auteur et le maître de toute justice.» Vous voyez que la sagesse humaine est là-dessus d'accord avec la doctrine des chrétiens, et que l'on peut respecter les décrets de la Providence sans être un *fanatique*, à moins qu'il ne vous plaise de donner aussi ce nom à Plutarque, ce qui ne m'étonnerait point du tout, mais ce qui ne rendra pas votre cause meilleure.

Je vous dirai de plus : puisque vous vous servez des paroles d'Abraham, ayez donc aussi le même esprit, et songez avec quelle humble confiance il disait à Dieu : *Je parlerai à mon Seigneur, quoique je ne sois que cendre et poussière.* Quand on parle ainsi, on est sûr d'être écouté, et ce n'est pas sans dessein que l'Esprit divin a mis dans nos livres sacrés ces entretiens admirables de Dieu avec l'homme, qui sont pour nous à jamais des instructions, des modèles et des consolations. S'il ne converse plus visiblement avec nous, comme dans les premiers temps, c'est que les mystères de grâce étant consommés par Jésus-Christ, nous sommes actuellement à portée de trouver dans les livres qui les contiennent toutes les lumières dont nous pouvons avoir besoin. C'est là que le cœur du fidèle s'entretient encore avec Dieu, qui ne s'y communique pas moins pleinement qu'avec Abraham; et vous pouvez voir dans cette même conversation, que le patriarche épuise les demandes, et ne saurait épuiser les bontés du Seigneur, qui se réduisent enfin à n'avoir plus rien à demander : il en sera de même ici.

Non, certes, ce n'est pas le Dieu juste et bon qui peut perdre tout le genre humain pour la faute d'un seul homme. L'homme peut le dire, parce qu'il est *menteur;* mais, Seigneur, vous ne pouvez pas le faire, parce que vous êtes non-seulement juste, mais *miséricordieux et vrai : Multæ misericordiæ et verax.* (*Ps.*) La faute était mortelle, sans doute; mais à peine était-elle commise, qu'en prononçant l'arrêt de justice, vous prononciez le décret de miséricorde; et d'abord comment ceux qui vous accusent avec une si coupable témérité, ne se souviennent-ils pas même des faits qui vous justifient et qui les confondent !

(1) Dans la préface du *Psautier français* où l'on rapporte la conversation du Seigneur avec Abraham dans la Genèse, lorsque celui-ci lui dit : *S'il y avait cinquante justes dans Sodome*, etc.

En effet, comment peut-on oublier que des deux premiers enfants d'Adam, l'un fut un juste, reconnu tel par Jésus-Christ même dans l'Evangile ? Le juste Abel ne fut donc pas, à coup sûr, condamné ni perdu pour le péché de ses parents. Caïn même ne le fut pas ; il ne le fut que pour son propre crime et non pas encore sans retour. Il eut tout le temps de se repentir, s'il en eût été capable ; et comme je ne saurais trop insister sur ce principe si malheureusement méconnu que l'Ecriture répond à tout, voyons tout ce qui est renfermé dans ce récit de la Genèse.

Déjà les deux premiers fils d'Adam marquent la diverse destinée des hommes ; et cette diversité prouve que cette destinée était bien de leur fait, puisque l'un des deux était bon et l'autre méchant ; d'où il suit en rigueur que la bonté de l'un est la condamnation de la méchanceté de l'autre ; et c'est cette même condamnation qui sera un jour celle de tous les méchants.

Quand Dieu appelle Adam, Adam se cache devant la face du Seigneur ; il *craint* sa présence et sa voix : *timui*. Il ne les craignait pas auparavant ; au contraire, il en jouissait : et voilà l'effet naturel du péché ; il éloigne la créature du Créateur, et fait craindre comme un juge celui qu'on n'aurait vu que comme un père. Il s'excuse de se cacher *parce qu'il est nu*, *eo quod nudus essem :* et il ment, car il s'était déjà couvert de feuilles de figuier. Il se cachait en effet, parce qu'il sentait déjà le tort de sa désobéissance : mais il ne voulait pas l'avouer, parce que le premier mouvement de l'amour-propre est de dissimuler la faute, comme le premier mouvement de la conscience est de l'accuser. Et c'est surtout en ce sens que *tout homme est menteur*, parce que tout homme est pécheur.

Pourquoi d'ailleurs est-il tout à coup honteux d'être nu ? Il ne l'était pas auparavant, et l'Ecriture nous le dit avec sa touchante simplicité : *Adam et Eve étaient nus, et ils ne rougissaient pas. Erant Adam et Eva nudi, et non erubescebant.* D'où vient qu'ils rougissent à présent ? C'est que ce fruit, qui était en effet celui *de la science du bien et du mal*, leur a révélé leur misère intérieure et extérieure qu'auparavant ils ne sentaient pas dans leur état de soumission à Dieu qui est la grâce. Depuis qu'ils l'ont perdue, cette grâce, ils ont éprouvé des mouvements dont ils ont eu honte, parce qu'il y en a une naturelle et involontaire dans le besoin qu'un sexe a de l'autre, et qu'auparavant ils n'avaient pas cette honte lorsque leur nudité était couverte de la pureté de leurs pensées, lorsque toutes les fonctions des sens étaient également sans trouble comme tous les sentiments étaient dans l'ordre. Mais quand ils eurent cherché un autre bonheur que celui d'appartenir à leur Créateur, *leurs yeux furent ouverts.* En effet, comme le serpent le leur avait dit : *Aperientur oculi vestri ;* mais ils ne le furent que pour leur montrer l'imperfection de leur nature, leur faiblesse et leur pauvreté. Ils eurent peur alors de se voir nus, comme s'ils eussent déjà pressenti le besoin de défendre une chair fragile contre l'intempérie des saisons et les atteintes de la douleur : et dans l'état de gloire où la grâce divine maintenait auparavant leurs corps par une bonté toute gratuite, ils n'avaient rien aperçu et n'auraient jamais rien connu de toute cette indigence. *Vous serez comme des dieux*, leur avait dit le tentateur, *eritis sicut dii ;* et comme la vérité est toujours le contraire de ce que dit l'orgueil, ils virent seulement, *en ouvrant les yeux*, qu'ils étaient des hommes, et en même temps combien l'homme qui était si bien avec Dieu était peu de chose sans lui.

Cependant ils ne s'humilient pas encore. Adam rejette sa faute sur sa femme, et la femme sur le serpent ; et aucun des deux ne dit : Seigneur ! j'ai péché, pardonnez-moi. Ils le dirent ensuite et jusqu'à la fin de leur vie, parce que Dieu eut pitié d'eux, comme on va le voir. Mais sans la grâce de Dieu l'homme ne peut avoir le repentir qui se confesse et qui justifie. Il ne peut avoir par lui-même que le remords qu'il a malgré lui, comme on le voit dans Caïn (1), et ce remords, qui vient seulement des lumières naturelles de l'âme que nous ne saurions tout à fait éteindre, ne justifie pas.

Le Juge suprême annonce qu'il y aura *inimitié entre le serpent et la race de la femme.* Le serpent, comme animal, est le plus odieux de tous les animaux et le plus haï de l'homme, et le démon, dont il était la figure, est à jamais l'ennemi de l'homme. Dieu dit aussi que la femme sera sous la puissance de son mari : *Sub viri potestate eris, et ipse dominabitur tui.* Le serpent l'avait attaquée la première, et sa facilité à céder fit voir qu'en effet elle était la plus faible, et il est juste que la faiblesse soit soumise pour être protégée. De là le précepte de saint Paul (2) fondé sur la parole de Dieu même, et que nous retrouverons dans la suite, lorsqu'il s'agira de défendre en ce point les lois naturelles et divines contre les sophistes extravagants qui n'y voient qu'un préjugé et une tyrannie.

Parce que vous avez écouté la voix de votre femme, la terre sera maudite à cause de votre péché. Vous mangerez le pain du travail et vous vous nourrirez du fruit de vos sueurs jusqu'à ce que votre corps soit rendu à la terre dont il est sorti ; car vous êtes poussière, et vous retournerez en poussière.

Cette sentence prononcée sur Adam est sévère et juste ; mais il aurait pu dès lors dire à Dieu comme David : *Je disais dans l'excès de mon trouble, mon Dieu ! vous m'avez donc rejeté loin de vous, et tandis que je vous adressais ma prière vous m'aviez déjà exaucé.* Observez l'ordre des jugements : le démon est maudit le premier, et maudit sans retour ; c'est le premier auteur du mal, et il poursuivait sur la terre et contre l'homme sa révolte commencée dans le ciel et contre Dieu. Il est le plus coupable des êtres créés, parce qu'il en était le plus favorisé et le plus

(1) Quand il dit : *Quiconque me rencontrera me tuera.*

(2) « Femmes, soyez soumises à vos maris. » (*Col.* III, 18 ; et encore *Ephes.* V, 22 ; *Tit.* II, 5, etc.)

éclairé. Il a fait le mal, voulant le faire, *quia fecisti hoc ;* nulle grâce pour lui : et Dieu ne fait que confirmer ici, en s'adressant au serpent dont satan a pris la figure, la réprobation éternelle de satan et de ses anges. Dieu ajoute que le serpent continuera à être l'ennemi de la femme et de sa race ; mais que *la femme lui écrasera la tête, ipsa conteret caput tuum.* Ces paroles, expliquées par toute la suite des Ecritures, étaient la première prophétie sortie de la bouche de Dieu même et contenant déjà tout le mystère adorable de l'expiation et de la réparation du péché, avant même (et cela est bien digne d'attention) que la peine du péché fût prononcée. Ainsi le père avait encore parlé avant le juge : et vous qui attaquez si vainement la justice de Dieu dans le péché originel, hâtez-vous de vous retourner, et attaquez sa bonté dans l'Incarnation.

Obj. — Mais l'Incarnation n'est venue que quatre mille ans après la création : ainsi jusque-là du moins tout le monde a été damné.

Ce n'est pas notre faute, s'il vous plaît de damner ce que notre religion ne damne point : ce n'est pas notre faute, si cette sottise atroce est répétée à satiété dans tous les libelles *philosophiques* en prose et en vers. L'impiété peut s'égayer dans ses impostures, et se moquer des absurdités qu'elle invente : cela prouve seulement que le blasphème et le mensonge sont inséparables. Mais un enfant qui sait son catéchisme vous dira, d'après toute l'Ecriture, que Jésus-Christ, en montant au ciel, y conduisit en triomphe *tous les justes* qui attendaient sa venue, et dont lui seul sait le nombre. Car les patriarches que nomment les livres saints, n'étaient autre chose que ce troupeau d'élus ; et afin qu'on ne nous dise pas, comme on se plaît à le répéter, que *la part de Dieu est si petite*, il nous apprend lui-même que dans une seule époque, et dans le seul royaume d'Israël, alors livré à l'idolâtrie, *il s'était réservé sept mille hommes qui n'avaient pas fléchi le genou devant Baal.*

Obj. — Quoi ! tant d'hommes ont été sauvés par les mérites de Jésus-Christ, tant d'années avant son sacrifice ! Il n'y avait pas encore de chrétiens et il y avait tant d'élus ! Ne nous dites-vous pas que nul ne peut être sauvé que par Jésus-Christ, qu'il n'y a de salut qu'en lui : non est in alio aliquo salus ? *Nous pouvons concevoir, et nous avons toujours cru que selon vous, Jésus-Christ en apportant la révélation et en mourant pour les péchés des hommes, avait apporté le salut à ceux qui croieraient en lui ; mais comment comprendre qu'il ait aussi sauvé par avance ceux mêmes qui ne l'ont pas connu ?*

Eh ! ne vous le disais-je pas, que vous alliez attaquer la bonté de Dieu, tout comme sa justice ; ce qui ne peut manquer d'arriver quand on veut mesurer l'une ou l'autre ? Moi qui les adore également, je ne me suis chargé que de vous rendre compte de notre foi que vous calomniez, parce que vous ne la connaissez pas. Vous affectez de crier à l'oreille des ignorants que, selon nous, la faute d'un seul homme a *damné* tous ses descendants, et que par conséquent nous nous faisons un Dieu injuste et barbare ; et je vous démontre qu'il est de foi et de fait que jamais personne n'a été ni ne sera *damné* que pour ses œuvres, comme notre Dieu l'a dit en propres termes : *Il rendra à chacun selon ses œuvres. Reddet unicuique secundum opera sua.* Je vous fais voir que notre religion nous montre un juste, un élu, un saint, dans l'un des deux premiers enfants d'Adam, Abel, dont les sacrifices étaient si agréables à Dieu, que l'Eglise les rappelle tous les jours dans le sacrifice de la Messe. Abel était-il assez près du péché originel ? Et cependant ce péché ne l'a point *damné.* C'est que personne ne peut l'être et ne l'est jamais que par sa propre faute. Il est bien vrai que la nature humaine, pénétrée d'une corruption originelle, et livrée à l'orgueil et à la concupiscence, n'était plus digne d'être réunie à la source de tout bien et de toute sainteté, ni capable par elle-même de se relever de la terre jusqu'au ciel. Mais notre foi qui nous l'apprend réunit dans les mystères de Dieu la miséricorde avec la justice, et toutes deux à une hauteur infinie, en sorte que l'une vous ôte tout motif et tout prétexte pour accuser l'autre, et ne vous laisse d'autre parti à prendre que de vous confondre devant toutes les deux. Le péché originel vous fait dire : O Dieu ! je ne comprends pas comment votre justice est si rigoureuse ; et il vous répond dans l'Incarnation : Eh bien ! essaie de comprendre aussi comment ma miséricorde est si grande.

Apprenez donc au moins ce que Dieu a fait, et alors, au lieu d'accuser sa justice, vous n'accuserez que votre iniquité. Oui, le sacrifice du divin Médiateur a été offert et accepté de tous temps et pour tous les hommes. L'agneau a été immolé par l'amour dès l'origine du monde : *Occisus est agnus ab origine mundi.* Si les actes de la miséricorde suprême se succèdent dans l'ordre des temps, ils sont éternels dans les conceptions divines, et leur efficace est toujours la même. C'est par là qu'a été justifié le premier des justes que nous montre l'Ecriture, Abel, et tous ceux qui l'ont suivi jusqu'à la venue de Jésus-Christ. C'est lui que tous les patriarches ont attendu : la foi leur faisait comprendre le sens des promesses spirituelles : Dieu la soutenait par des communications intérieures, ou visibles mêmes par le ministère de ses anges. Tous désiraient et annonçaient *celui qui devait être envoyé, donec veniat qui mittendus est ;* et c'est pour cela qu'ils se regardaient comme étrangers ici-bas, selon l'expression de Jacob, lorsque Pharaon lui demandait son âge : *Il y a cent trente ans que je suis voyageur sur la terre.* Tous étaient sans cesse en la présence du Seigneur : leur histoire en fait foi. Partout le Sauveur est prédit et figuré de tant de manières uniformes, qu'il n'est pas possible d'attribuer à ce qu'on nomme hasard un concours si parfait et si longtemps soutenu,

non plus que de supposer que les nombreux auteurs des livres sacrés se soient accordés pour mentir de la même manière. Cette idée est heureusement si absurde, que ceux qui ont pris le parti désespéré de dire que les prophéties d'Isaïe et de Daniel étaient trop claires et trop positives pour n'être pas supposées, n'ont fait qu'avouer en effet que la prophétie était réelle, parce que la supposition est impossible. Et comme il s'agit ici de faits, Dieu a voulu que les seules règles de la critique humaine fussent suffisantes pour couvrir de ridicule et d'opprobre ceux qui ont eu recours à cette extravagante calomnie.

Obj. — Nous ne vous nierons pas, si vous voulez, les faits de la vie de Jésus-Christ, ses prédications admirables, ses vertus, sa patience dans les souffrances, sa passion, sa mort, mais nous vous nierons, avec les sociniens, sa divinité. Car enfin s'il y a quelque chose de prouvé dans la bonne philosophie, celle que vous admettez vous-même, c'est l'unité nécessaire de Dieu; et si Jésus-Christ, que vous appelez le Verbe, est Dieu, en voilà bien deux; et si le Saint-Esprit est Dieu aussi, en voilà bien trois. En un mot, pour croire au mystère de l'incarnation, il faut croire d'abord celui de la Trinité; et vous ne nous en dites rien. Est-ce que vous sentiriez l'embarras de nous faire reconnaître trois dieux?

Nous n'en reconnaissons qu'un seul, et nous le reconnaissons en trois personnes, parce que c'est lui-même qui nous l'a révélé dans l'Evangile, et que j'ai prouvé que l'Evangile était divin, et que la mission de Jésus-Christ et des apôtres ne pouvait être que divine. Je l'ai prouvé : je suis donc conséquent; car Dieu ne saurait tromper; et vous oubliez que dès lors je n'en suis plus aux motifs de notre foi, mais à l'esprit de notre foi; et si je fais voir que cet esprit est admirable, autant que ces motifs sont convaincants, je procède régulièrement, et vous ne devez plus disputer que sur le point qui nous occupe, et non sur celui qui a été démontré. Je connais votre marche : quand vous succombez sous l'évidence des faits, vous vous rejetez sur les conséquences que vous défigurez; et quand on justifie les conséquences, vous revenez aux faits, comme si on ne les eût pas mis hors d'atteinte. Mais cette marche n'est point celle du raisonnement, pas plus que de la bonne foi. Vous en avez besoin, je le conçois; mais je ne suis pas obligé de la suivre; car avec cette méthode on disputerait sans fin, et toute controverse serait la toile de Pénélope. C'est bien ce que vous voudriez; mais si votre intérêt est de ne point trouver de terme, l'intérêt de la vérité est d'arriver à son but, et vous ne m'en détournerez point.

Obj.—Mais enfin, vous nous avez dit vous-même que si les mystères étaient au-dessus de la raison, ils n'y étaient pas contraires; et qu'y a-t-il de plus contraire à la raison que de dire que trois ne font qu'un, et qu'un est trois?

L'incrédulité a toujours cru cette difficulté inexpugnable : elle ne l'est point. Elle est comme toutes les autres; sa force est dans l'abus des termes : seulement elle est plus spécieuse que toute autre, parce que la matière est plus abstraite. Il serait contre la raison de dire qu'il y a un Dieu qui fait trois dieux, ou trois dieux qui ne font qu'un Dieu. Voilà ce qui répugne absolument, parce que l'essence de la Divinité est une. Notre intelligence va jusque-là, et Dieu ne la dément point. Mais elle ne va pas jusqu'à connaître assez cet Etre unique et infini, pour le démentir quand il daigne nous apprendre que de toute éternité il engendre son Verbe de sa propre et même substance, et que l'éternel amour qui les unit est l'esprit qui procède de l'un et de l'autre. Cette mystérieuse *Trinité de personnes dans l'unité d'une même nature*, est sans doute élevée au-dessus de nos pensées autant et plus que le ciel au-dessus de la terre; mais n'a rien dont notre raison puisse s'offenser, à moins qu'elle ne prétende pénétrer l'immensité du grand Etre. Je laisse à saint Augustin, à cet aigle qui fixait le soleil de la Trinité, à chercher dans la nature quelques approximations, trop abstraites et trop relevées, pour le commun des lecteurs. Mais j'en connais une que tout le monde peut saisir. Vous ne voulez pas qu'un Etre qui est *un* en lui-même, puisse être *triple* dans des rapports qui vous échappent; mais est-il plus aisé qu'un individu soit *double?* Et vous êtes cet individu : il y a plus : vous êtes composé de deux substances hétérogènes, et celle de la Trinité est la même. Vous êtes *un* comme individu, et *double* comme formé d'un corps et d'une âme. Comprenez-vous comment? Non. Eh bien! expliquez-moi l'homme, et je vous expliquerai Dieu.

Je crois donc ce que Dieu a dit, parce qu'il l'a dit, et j'ajouterai encore parce que l'homme n'a pas pu le dire, non plus que l'imaginer. C'est le Verbe qui nous a dit dans l'Evangile: *Mon Père et moi nous ne sommes qu'un : Ego et Pater unum sumus...* Il y a si longtemps (1) que vous êtes avec moi, et vous ne me connaissez pas encore! *Philippe, qui me voit, voit mon Père... Mon Père est en moi, et je suis en lui... Lorsque le Consolateur sera venu, cet Esprit de vérité qui procède du Père, et que je vous enverrai de la part de mon Père, il rendra témoignage de moi... C'est lui qui me glorifiera, parce qu'il prendra de ce qui est à moi, et il vous l'annoncera. Tout ce qu'a mon Père est aussi à moi, et c'est pour cela que je vous dis que l'Esprit prendra de ce qui est à moi et*

(1) *Tantopere vobiscum sum, et non cognovistis me! Philippe, qui videt me, videt et Patrem... ego in Patre et Pater in me est... Cum venerit Paracletus, quem ego mittam vobis a Patre, Spiritum veritatis, qui a Patre procedit, ille testimonium perhibebit de me.... Ille me clarificabit, quia de meo accipiet, et annuntiabit vobis; omnia quæcumque, habet Pater mea sunt, propterea dixi quia de meo accipiet et annuntiabit vobis.* (Saint Jean.)

qu'il vous l'annoncera. Cet énoncé n'est pas équivoque, et Jésus-Christ répète encore plusieurs fois, dans des termes identiques et d'une manière plus positive qu'il ne l'avait encore fait, cette consubstantiation du Père et du Fils, et y joint pour la première fois celle du Saint-Esprit, parce que c'est dans ce moment et la veille de sa passion qu'il leur annonce le consolateur qu'il doit leur envoyer. C'est dans ce sermon de la cène, qui contient tous les mystères de notre religion, comme le sermon sur la montagne en contient toute la morale, c'est là qu'il commence à leur révéler plus expressément ce que bientôt l'Esprit-Saint leur fera comprendre. *Suggeret vobis omnia quæcumque dixero vobis. Il vous suggérera l'intelligence de tout ce que je vous aurai dit.* Il s'exprime sur cette adorable Trinité de manière à ne laisser à la foi aucun nuage : il spécifie dans l'Esprit-Saint cette procession du Père et du Fils, qui fut depuis niée par les schismatiques, à qui l'Evangile seul aurait en cet endroit montré leur erreur, s'ils avaient pu être de bonne foi. *L'Esprit procède du Père,* dit-il, *et tout ce qu'a mon Père est aussi à moi : c'est pour cela que je vous dis qu'il prendra de ce qui est à moi.* C'est dire bien clairement qu'il procède de l'un et de l'autre : car puisque *le Père et le Fils ne font qu'un* en substance, assurément celui qui procède du Père procède aussi du Fils. Cette conséquence est aussi claire que le jour; et puis cherchez une excuse à l'obstination des hérétiques. Mais elle est expliquée ici par ce qui se passe chez les apôtres eux-mêmes ; et c'est une des leçons que donnent encore ici le sermon de la cène et l'Evangile tout entier, et qui rentre dans ce grand principe du christianisme, que nous retrouvons partout, que la charité seule donne l'intelligence, parce que la foi, qui est l'intelligence du cœur, ne peut être essentiellement que dans le cœur, comme l'incrédulité, qui n'est jamais que l'égarement du cœur, est essentiellement dans le cœur. En effet, que voyons-nous ici ? Pour la première fois Jésus-Christ veut préparer ses apôtres aux sublimes lumières qu'ils seront chargés de répandre dans le monde. Il leur enseigne textuellement ce qu'il n'avait fait qu'indiquer toutes les fois qu'il avait parlé de son Père. En un mot, il leur enseigne ce que lui seul pouvait enseigner, les mystères du ciel, qui n'étaient connus encore que dans le ciel, et qu'il apportait à la terre au prix de tout son sang. Les apôtres ne sont pas incrédules, car il les avait choisis, et ils lui appartenaient ; mais ils ne l'entendent pas ; ils ne savent ce qu'il veut leur dire quand il leur annonce et leur répète qu'il retourne à son Père et qu'il faut absolument qu'il aille à son Père, sans quoi ils ne recevraient pas le consolateur que lui seul peut leur envoyer. Il leur annonce de nouveau ce que le Fils de l'homme va souffrir et ce qu'eux-mêmes auront à souffrir pour lui, et ils ne paraissent pas concevoir que les hommes puissent avoir cette puissance sur leur Maître, qu'ils ont vu tant de fois supérieur à toute puissance humaine. Tout ce qu'ils comprennent, c'est qu'il va les quitter, et ils sont tristes : *tristitia implevit cor vestrum :* pourquoi cette ignorance ? C'est qu'ils n'avaient pas encore reçu l'Esprit-Saint, l'*Esprit d'amour et de vérité;* et dès qu'ils l'eurent reçu, non-seulement il grava dans leur mémoire toutes ces paroles divines, qu'ils pouvaient d'autant plus naturellement oublier qu'ils ne les avaient point comprises, mais il leur en développa tout le sens ; et c'est pour cela qu'ils rappellent si souvent dans la narration évangélique les discours du Sauveur, en avouant qu'alors ils ne les avaient pas compris. Mais ils se souvinrent de tout et comprirent tout quand la flamme céleste eut descendu sur eux, figure visible de la flamme invisible qui seule, en ouvrant les yeux du cœur, dissipe les ténèbres de l'entendement. Que nos *philosophes* se moquent avec Voltaire des *langues de feu* distribuées sur les apôtres au jour de la Pentecôte : quel emblème plus juste et plus expressif de ce feu divin dont l'âme doit être embrasée, sans quoi la langue est froide et impuissante ! C'est ce que l'inspiration avait appris à David, quand il disait au Seigneur : *Votre parole est un feu ardent, et votre serviteur en est embrasé. Ignitum eloquium tuum vehementer, et servus tuus dilexit illud.* C'est parce qu'ils étaient remplis de ce feu qui devait être une fois sensible aux yeux du corps pour l'être à jamais à ceux de la foi, que les disciples du Christ bravèrent pendant trois cents ans le feu des bûchers. Des *langues de feu* qui produisent de semblables effets peuvent fournir à la légèreté des incrédules de bien froides railleries ; mais si vous voulez comprendre combien elles sont méprisables, fixez sous vos yeux les annales de l'Eglise militante, depuis les affreux spectacles de l'amphithéâtre romain jusqu'au spectacle mille fois plus affreux des bourreaux du *septembre* français, égorgeant nos prélats et nos prêtres : mettez les railleurs en présence des victimes, et jugez entre la plume des *philosophes* et les glaives des assassins. Songez que ceux-ci, nourris dans l'abjection et l'ignorance, n'étaient devenus des bêtes féroces que parce que l'impiété avait brisé la seule force qui les muselait ; au lieu que les autres, avec tous les secours de l'éducation et des connaissances cultivées, ne s'en étaient servis que pour attaquer sans relâche tout ce qui fait la sûreté de l'ordre social : songez qu'ils n'étaient descendus jusqu'à la plaisanterie grossière que pour mettre l'irréligion à la portée de la dernière populace, et vous frémirez peut-être d'avoir si souvent regardé comme un jeu ce qui était un crime ; et vous n'apercevrez pas sans effroi ce que doivent être aux yeux de la sagesse suprême ceux qui, ne parlant jamais des anciens martyrs que pour leur insulter comme dans le préau d'une foire, ont été si malheureusement les premiers auteurs des scènes épouvantables du préau de l'Abbaye (1).

(1) Si quelqu'un, faute de réflexion, trouvait quel-

Obj. — Mais pourquoi fallait-il, pour transformer ainsi les apôtres et les disciples, que le Saint-Esprit vînt sur eux ? Ne suffisait-il pas de leur divin Maître, et n'avait-il pas assez de pouvoir pour leur donner toutes les lumières et toutes les forces dont ils pouvaient avoir besoin?

Qui peut douter que Jésus-Christ ne fût tout-puissant ? Il l'avait fait assez voir, et il le fallait pour qu'il fût bien démontré que son sacrifice était volontaire, *voluntarie sacrificabo tibi*. Qui peut douter que la toute-puissance, attachée à la nature divine, ne soit la même dans les trois personnes en qui cette nature n'est qu'une seule et même chose, *unum et idem ?* Mais ici, comme partout, nous ne pouvons trop admirer l'économie éternelle, si sagement répandue dans les mystères de la foi, et qui doit servir à notre instruction, en nous montrant ces différents actes qui prouvent cette *propriété des personnes* que l'Église nous fait reconnaître dans l'*unité de substance* (1) ; et l'un et l'autre est le secret du Très-Haut et l'objet de notre adoration. Que de grandes leçons y sont renfermées pour notre salut ! Il est bien sûr que le Verbe éternel peut tout ce que peut son Père, et le Saint-Esprit tout ce que peuvent le Père et le Fils, puisque tous trois ne font qu'un Dieu ; mais la *propriété* du Père est d'engendrer de toute éternité son Verbe ; et, sans prétendre borner en rien les desseins infinis de Dieu, nous savons de lui-même que cette génération éternelle du Verbe est le grand moyen de notre salut, puisque le *Verbe s'est fait chair* pour nous sauver. C'est là la *propriété* du Fils : il est engendré et il s'est fait homme. La *propriété* du Saint-Esprit est de procéder du Père et du Fils par l'amour ineffable qui les unit ; et c'est une émanation de cet amour qui, par un miracle visible, est descendue sur les apôtres, et qui descend dans nos cœurs par une invisible opération. Nous pouvons très-bien concevoir que ces *propriétés*, qui constituent les personnes, la génération, la filiation et la procession, sont incommensurables et ne se confondent point dans l'*unité*, puisque celui qui engendre ne peut être engendré, et celui qui procède ne peut être les deux personnes dont il procède. Il n'y a donc d'*unité* que dans la nature divine, absolument la même dans les trois personnes. Je sens bien que mon intelligence est loin de pouvoir atteindre à cet ordre de vérités éternelles ; mais je sens tout aussi profondément qu'il n'y a rien là qui la blesse et la repousse. Je sens au contraire que cet ordre sublime ne peut être que divin, d'abord parce qu'il n'a pu nous être révélé que par Dieu même, puisque assurément l'homme n'a jamais pu concevoir rien de semblable, ensuite parce que de cet océan de lumières célestes, qui sont à une si grande distance de moi, découle un fleuve de bénédictions et de grâces, une source immense de bonté et de miséricorde qui se répand dans mon cœur et en remplit tous les vœux et tous les besoins.

Qui avait appris à Job, à ce juste affligé, figure si frappante de Jésus-Christ, à ce juste qui se rend à lui-même sur l'innocence de sa vie un témoignage que Dieu ne dément pas ; qui lui avait appris à dire au Seigneur : *Qui pourra rendre pur celui qui est né d'une femme impure ? N'est-ce pas vous seul qui le pouvez, vous qui êtes l'unique ? Quis potest facere mundum de immundo conceptum semine ? Nonne tu qui solus es ?* Certes il n'y a que l'inspiration qui ait pu mettre ces paroles dans sa bouche. Je vois donc avec lui, par le sens de la foi, qui est le seul infaillible, je vois que cette souillure originelle n'a pu être lavée que par la toute-puissance unie à la miséricorde; que le Verbe, le médiateur promis dès le commencement, a pu seul effacer cette tache, et nous rendre nos droits à l'immortalité, perdus par le péché d'Adam, qui dès lors nous condamnait à la mort éternelle, parce que *rien de souillé* ne peut entrer dans le royaume des cieux ; que le sacrifice du Sauveur, étant d'un prix infini, a eu son effet, dès qu'il a été offert à la justice par l'amour ; qu'en conséquence, personne n'a péri, ni ne périra pour le péché d'origine, puisque la grâce de Jésus-Christ, mort pour tous, assure à tous des moyens de salut suffisants, si la mauvaise volonté de l'homme ne s'y refuse pas.

Obj. — Mais est-il bien possible de comprendre qu'un Dieu puisse se résoudre à se faire homme, et consentir à souffrir tout ce que Jésus-Christ a souffert pour sauver les hommes ? N'y avait-il donc que la mort du Fils qui pût satisfaire la justice du Père ? S'il n'a souffert d'ailleurs et s'il n'a pu souffrir et mourir que dans son humanité, comme on nous le dit, pourquoi nous dit-on en même temps qu'un Dieu est mort pour nous ? *Voltaire a-t-il tort de répondre à Rousseau qui s'écrie que si la mort de Socrate est d'un sage, celle de Jésus-Christ est d'un Dieu :* Au nom du bon sens, qu'est-ce que la mort d'un Dieu ?

Je suivrai l'objection dans tous ses points.

Fénelon, le sensible Fénelon ne répondait à la première question que par ces mots d'un apôtre : *Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné pour lui son Fils unique. Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret.* Il répète souvent ces paroles (Voyez les *Lettres spirituelles*) avec l'accent d'une âme qui les a senties. C'est à lui, c'est à un Augustin, à un Bossuet (1), à tous ceux qui, *blessés de l'amour divin, vulnerati Christi caritate*, se sont approchés de la source de cet amour, autant qu'il est permis à l'homme, c'est à eux seuls qu'il appartient de parler

ques mots d'outrés dans ce reproche trop véritable, qu'il aille à la troisième partie de cet ouvrage, où, par le détail des faits, cette connexion sera démontrée jusqu'à la dernière évidence.

(1) *Ut in confessione veræ sempiternæque Deitatis, et in personis proprietas, et in essentia unitas, et in majestate adoretur æqualitas* (*Préface de la Trinité*). Ce sont les termes de la foi, consacrés par l'Église dans les saints conciles. « En confessant le Dieu éternel « et véritable, nous adorons dans la Trinité la pro- « priété des personnes, l'unité de nature et l'égalité « de grandeur. » Voyez le Catéchisme du concile de Trente, où toute la doctrine de l'Église est si parfaitement expliquée.

(1) Voyez ses *Méditations sur l'Évangile*, où il a

dignement de cette charité céleste, si étrangère au monde parce que le monde *est mauvais et ne connaît pas* Jésus-Christ. *Mundus te non cognovit.* Pour moi, livré si longtemps au seul amour de ce même monde, je me sens beaucoup trop indigne de soutenir ce langage et trop incapable d'y atteindre. Trop heureux du moins que mon cœur l'entende, je n'ose le confier à ma bouche si longtemps coupable et à une plume si longtems profane. J'avoue aussi que toutes les fois que j'arrête mon esprit sur ce prodige de la bonté divine, toutes mes idées se confondent et se perdent dans cet immense espace qui sépare et rapproche à la fois l'homme pécheur et le Dieu sauveur. Je sens d'ailleurs que plus Dieu est bon, plus l'homme est mauvais; que plus Dieu est bienfaisant, plus l'homme est ingrat, et je suis prêt à dire au Seigneur, comme le patriarche: *Retirez-vous de moi, parce que je ne suis qu'un pécheur.* Faut-il que votre bonté m'accable encore plus que votre justice?

Mais bien loin qu'à ce trouble de mes pensées se mêle la moindre tentation de doute, au contraire, tous les mouvements de mon cœur tendent à raffermir encore ma foi. Ici elle se rassied plus ferme que jamais : je conçois distinctement qu'ici le renversement de toutes les pensées humaines est la conséquence et la preuve de la vérité divine. Et Dieu serait-il bon comme Dieu, s'il l'était à la mesure de l'homme? Non, grand Dieu! mon cœur ne se rétrécira pas dans les bornes étroites de mes connaissances. Ce cœur a plus de sentiments et de désirs que mon esprit n'a de pensées, et vous êtes *plus grand que ce cœur : Major est Deus corde nostro.* Ce que j'ai le plus de peine à concevoir, c'est que l'homme se plaise à repousser par un orgueil déplorable ce qu'il devrait aimer à croire par le sentiment de ses misères. Il semble que notre ingratitude veuille disputer contre la bienfaisance divine, et s'obstine à la rejeter, faute de pouvoir la comprendre. Quelle démence que celle qui dit au Maître de la nature : *Je ne veux pas de tes bienfaits, parce je ne saurais les expliquer.* Hélas! n'est-ce pas ainsi que je vous parlais moi-même, ô mon Dieu! tant qu'un fol amour-propre m'a séduit? Et alors vous m'abandonniez à mon aveuglement; et aujourd'hui que vous en avez eu pitié, j'entends votre Esprit qui me répond : *Malheureux, si mes mystères sont au-dessus de ton ignorance, j'ai mis du moins mes secours à la portée de tes besoins, et cela ne devait-il pas te suffire? Si mes bienfaits dépendaient de tes faibles conceptions, en est-il un seul dont il te fût permis de jouir? Tu jouis de tout sans rien connaître et sans même y penser; et si tant de miracles ne m'ont rien coûté pour soutenir un moment la frêle enveloppe de ton âme immortelle, prétendrais-tu borner les moyens de ma puissance et de ma bonté, quand il s'agit de sauver cette âme que j'ai marquée en la créant du sceau de mon immortalité? Si cette âme m'est assez chère pour que je veuille l'associer à moi-même éternellement, t'est-il donné de pénétrer dans les trésors de ma miséricorde, et d'entrer en confidence des actes de mon pouvoir? Insensé! tu ne peux savoir ni combien je suis bon, ni même combien tu es mauvais. Quoi! tu es si mauvais, et tu veux concevoir à quel point je puis aimer ma créature! Ni la dureté de ton cœur ne peut le sentir, ni la petitesse de ton entendement ne peut l'apercevoir. L'enfant qui suce le lait de sa mère sait-il combien il en est aimé? Sait-il par quel mécanisme indépendant de sa volonté ses lèvres aspirent la nourriture que j'ai placée pour lui dans les réservoirs maternels? Eh bien! apprends donc une fois que c'est ainsi que j'anime et nourris toute la création par une foule de moyens, qui sont des prodiges pour vous, qui ne pouvez pas les connaître et qui tous ensemble ne sont qu'un seul et même acte de ma volonté bienfaitrice. Ainsi tout subsiste et se meut selon mes desseins immuables, et jusqu'au terme marqué, sans que la curiosité et la révolte, également vaines, puissent un moment ni embrasser, ni arrêter mon ouvrage. Ainsi l'impie se sert pour me blasphémer, de l'organe que je lui ai donné, et je n'étouffe encore ni son organe, ni ses blasphèmes. Il lève vers mes cieux le regard de l'orgueil, et je ne ferme point encore ses yeux, et n'éteins point le jour qui les éclaire. Il refuse de tenir de moi la vie, et je ne la lui ôte pas; de recevoir de moi l'aliment qui le nourrit, et je ne défends pas à la terre de le lui donner. Je pardonne longtemps sans doute, et comme l'homme ne pardonne pas; mais vous passez et je demeure. Je ne me plais point à écraser l'argile que j'ai pétrie, ni à fouler la poussière que j'ai animée. Mon Fils, mon Verbe, placé de toute éternité par mon amour entre ma créature pécheresse et ma justice, étend sans cesse ses bras vers le trône de mes miséricordes, et les ouvre en même temps au repentir de mes enfants égarés. Mais s'ils sont jusqu'au bout ingrats et rebelles ceux qui auront rejeté ma clémence dans le temps, qui est encore à eux, pourront-ils se plaindre d'éprouver ma justice dans l'éternité qui n'est qu'à moi?*

Une des causes principales de nos erreurs sur tout ce qui est de Dieu, c'est que nous raisonnons toujours selon le temps, et qu'il agit toujours selon l'éternité. J'avoue que cette espèce de contrariété entre lui et nous est toute naturelle; mais elle n'en est pas moins dangereuse, et c'est pour cela que l'Ecriture la combat sans cesse. Mais réfléchit-on assez sur l'Ecriture, qui pourtant est le dépôt de toutes les vérités? On prend pour des redites oiseuses ces avis si souvent répétés, parce qu'ils sont bien plus souvent oubliés. On s'imagine qu'il suffit de savoir une fois que Dieu est éternel, et l'on ne songe pas combien cette seule idée entraîne de conséquences qu'il faudrait étudier par la réflexion. Les écrivains inspirés y songeaient, et c'est pour cela qu'ils opposent si souvent à l'instabilité de ce qui passe, la du-

répandu un pathétique doux et abondant, que ne lui supposent pas d'ordinaire ceux qui ne le croient que sublime, d'après ses Oraisons funèbres, quoique celles-ci mêmes soient pleines de pathétique, mais d'une autre espèce et approprié au genre.

rée de Dieu qui ne passe point. *Tu autem, Domine, in æternum permanes.* C'est ce qu'ils répètent à tout moment et de toutes les manières. Est-ce donc sans raison? Non assurément; et quiconque réfléchira comme eux, le répétera dans son âme encore plus souvent qu'eux dans leurs écrits. Il avouera qu'il nous impossible de mesurer aucune des opérations divines sur nos pensées. Un païen (et ce n'est pas la seule fois que leurs aperçus ont été un reproche pour nos doutes et notre incrédulité), un poëte latin a dit : *Carior est superis homo quam sibi.*

L'homme est plus cher aux dieux qu'il ne l'est à lui-même(1)

Et pourtant l'homme s'aime par-dessus tout : quel bonheur, si cet amour était aussi bien ordonné qu'il est puissant ! C'est ce que Juvénal ne pouvait pas savoir : il ne voyait que le bien que fait à l'homme ici-bas la Providence divine : et ceux à qui la révélation apprend que ce bien n'est rien en comparaison de celui que Dieu nous destine dans une autre vie, que la perte éternelle de ce bien éternel est un malheur dont nous ne pouvons pas avoir ici l'idée entière, et dont la seule pensée fait frémir ; ceux-là disputeront à *notre Père* le pouvoir de surpasser nos idées dans ce qu'a pu faire sa bonté paternelle, pour sauver ses enfants d'un malheur qui n'a ni mesure ni terme!...

Un homme a été assez malheureux pour oublier pendant quarante ans le Dieu dont il reconnaissait l'existence, pour blasphémer la loi que ce Dieu même a donnée aux hommes, et tourner contre lui les talents et les dons qu'il en avait reçus. Ce Dieu, par un prodige de sa grâce, qui succède à un prodige de patience, change en un moment cet homme, à qui certainement il ne devait rien que des châtiments. Il daigne parler à son esprit et à son cœur par la simple lecture des livres saints, que jusque-là il avait négligés. Le voile tombe, et en devenant chrétien, il aperçoit qu'il avait même perdu le droit d'être compté parmi les hommes, et que si on lui faisait justice, on le reléguerait, en punition de son orgueil et de ses désordres, parmi les animaux qui paissent l'herbe des champs. Il compare alors ce long et inexcusable endurcissement à la bonté qui l'en a retiré, et qui lui promet encore grâce entière, si son repentir est sincère et durable. Ce contraste est fait pour consoler son cœur, mais il effraie sa raison. Il se juge, il lève les yeux vers le ciel et les rabaisse sur lui-même, et quelque chose est en lui qui dit et répète : *La justice qui est en toi ne te pardonnerait pas tes fautes.* Il est prêt alors à douter de la miséricorde, tout prêt à désespérer du pardon qui lui est promis. Mais cette même voix lui crie : *Misérable! que vas-tu faire? Tu te crois juste en condamnant tes fautes, et tu vas les combler sans retour en désespérant de ton Dieu. Tu vas lui faire une injure cent fois plus criminelle que toute ta vie. Tu vas toucher au dernier terme de l'ingratitude que tu te reproches. Ne te pardonne jamais toi-même : tu as raison en cela. Mais il t'appartient bien de savoir ce que peut pardonner celui qui a tant aimé les hommes, qu'il a donné son Fils pour les sauver.*

Soyez béni, soyez loué, soyez glorifié, ô Dieu grand et bon ! Vos mystères ne sont pas proportionnés à ma raison : je vous en rends grâces : ils le sont à mes misères. Où en serais-je, si vous n'étiez pas infiniment meilleur que moi? où en serais-je, si vous ne pouviez faire pour moi que ce que je puis imaginer? Ah ! tous vos mystères sont divins ; car l'homme n'a jamais pu penser et dire ce que vous seul êtes capable de faire. Oui, je me crois racheté par le sang de votre Fils : c'est lui qui me l'a dit, et je le crois. Son sang atteste sa parole : ce qu'il a dit, il l'a fait, et un Dieu seul pouvait l'un et l'autre. On ne peut croire que par l'amour et la reconnaissance, ce qui est l'ouvrage de l'amour bienfaisant. L'homme n'est aveugle que parce qu'il est ingrat. O vous, qui *avez tant aimé les hommes,* éclairez les aveugles et touchez les ingrats !

On demande ensuite si Dieu, qui peut tout, n'avait pas d'autre moyen de nous sauver que d'immoler son Fils, et de faire tomber sa justice sur l'innocence, afin de faire grâce aux coupables?

Le plus simple bon sens répondra par deux propositions également incontestables : 1° que celui dont les moyens sont infinis, peut seul les connaître tous ; 2° que parmi tous ces moyens également dignes de lui, l'Etre grand, juste et bon par essence, a nécessairement choisi ce qui était le mieux adapté au bien de sa créature. Ces deux assertions sont évidentes ; mais elles seraient stériles, comme toutes les conceptions purement humaines, si la foi qui les féconde toutes ne nous découvrait au moins ce que nous sommes ici-bas capables de voir et de sentir de la sublimité des mystères du salut, et ne nous montrait dans leurs conséquences et dans leurs effets un admirable rapport avec l'instruction et la justification de l'homme régénéré en Jésus-Christ. Je ne m'engage point à creuser ici toutes ces adorables profondeurs, dont il ne me convient d'approcher qu'en tremblant. Toutes ces vérités sont déposées dans nos livres saints, et ont été heureusement développées par ces docteurs de l'Eglise que Dieu même avait pénétrés de son Esprit. Mais il ne faut pas croire qu'ils soient les seuls à qui Dieu ait donné la connaissance et le sentiment de ses bienfaits. Non, *il n'a point acception de personnes. Non est acceptio personarum apud Deum.* Toute créature humble et aimante peut puiser à cette source de lumière qui ne tarira point dans la durée des siècles éternels. Il a des grâces pour tout le monde : il les manifeste dans les uns et les cache dans les autres. Ce ne sont pas même ses apôtres, les disciples de son choix, dont il loue le plus la foi dans l'Evangile : c'est un centurion, c'est une pauvre femme née dans l'idolâtrie, dont il daigne parler (s'il est permis de s'exprimer

(1) C'est M. Ducis, qui dans une de ses tragédies, a placé ce vers, traduit mot à mot de Juvénal.

ainsi), avec une sorte d'admiration : c'est de leur foi qu'il fait l'éloge, en s'écriant : *En vérité, je n'ai pas trouvé une si grande foi dans Israël. Non inveni tantam fidem in Israel.* Ce n'est pas aux savants et aux grands esprits qu'il promet son royaume ; c'est aux *pauvres d'esprit* (1), c'est-à-dire à ceux qui sont *pauvres* de leur esprit propre et riches du sien, qui sentent le vide de leurs connaissances et la plénitude des siennes. *La science enfle et la charité édifie*, disait cet éloquent apôtre à qui un magistrat romain reprochait *trop de littérature, nimiæ litteræ ;* et lui-même tremble d'être condamné, après avoir appris aux autres à se sauver : tant l'esprit de notre sainte religion n'est autre chose qu'humilité et amour! Qui nous dira combien de pensées célestes ont été données à ces anciens anachorètes, qui n'avaient quitté le monde que pour méditer Dieu? Qui nous dira tout ce qu'ils voyaient dans l'immensité de ses mystères, et particulièrement dans celui d'un Dieu fait homme? Ce que nous savons, c'est qu'ils y pensaient sans cesse, et ne croyaient jamais y avoir assez pensé : c'est-là ce qui remplissait leurs jours, et souvent même leurs nuits, et ce qui les attachait à leur solitude. Ce que nous savons, c'est que ces mystères, qui sont les grandeurs et les miséricordes de Dieu, sont aussi l'objet continuel des adorations des anges et de tous les habitants du ciel, et que l'éternité ne sera pas trop longue pour les bénir et les adorer dans leur auteur.

L'incarnation nous apprend quel éloignement le péché avait mis entre l'homme et le Créateur ; et il suffit de lire l'histoire avec réflexion, pour sentir à quel excès la nature humaine était dégradée sous tous les rapports, par toutes les abominations qui étaient la suite et la conséquence de l'abominable idolâtrie. La disparution des mœurs publiques dans les grands empires, et même dans les petites républiques, était au point que la peinture qu'en ont faite les historiens et les poëtes, a fait dire avec raison (2), que nos contemporains les plus vicieux pouvaient presque se croire d'honnêtes gens en comparaison des anciens. Je sais que nous commencions à nous en rapprocher depuis le règne de l'irréligion, et que les mœurs *révolutionnaires* ont encore été au delà ; mais cela même confirme ce qui a été dit, puisque l'impiété et la révolution, nous ramenant réellement à l'idolâtrie, joignaient à ce crime celui de l'apostasie la plus horrible, dont au moins les anciens furent exempts. Il était donc juste et dans l'ordre de la Providence, que des chrétiens révoltés contre le vrai Dieu tombassent au-dessous des adorateurs des faux dieux, comme les Juifs quand ils abandonnaient le Dieu d'Israël. La plus terrible punition de l'homme impie, c'est que Dieu l'abandonne à lui-même, comme il le dit en parlant en son propre nom dans un des Psaumes où il reproche aux Israélites leur infidélité : *Je les ai abandonnés aux désirs de leur cœur, et ils ont marché selon leurs caprices* (1).

C'est ici que l'on aperçoit toute la vérité et toute l'étendue des idées et des termes de la philosophie chrétienne, de cette véritable philosophie dont saint Paul a été le plus grand maître, et qui ne peut être méprisée que par l'ignorance irréligieuse. *Le vieil homme*, l'homme d'Adam avait subi l'arrêt que nous avons tout à l'heure entendu, et il le fallait, car la parole divine ne peut pas être vaine. *Non revertetur ad me vacuum. Ma parole ne reviendra pas à moi sans effet.* L'homme d'Adam était tombé dans la mort, c'est-à-dire qu'il n'avait plus de droit à la vie qui est en Dieu, depuis qu'il était né dans le péché, qui est la révolte contre Dieu. Dieu lui avait retiré les lumières et les grâces spéciales que l'on ne peut trouver que dans la communication avec lui ; et nous lisons dans l'Ecriture qu'excepté les justes prédestinés en Jésus-Christ, par un don de la miséricorde divine, dont Dieu ne doit compte à personne, un Abel, un Seth, un Hénoch, un Noé, etc. ; d'ailleurs, *toute chair avait corrompu sa voie*, lorsqu'au dix-septième siècle de la création, le déluge de la vengeance divine couvrit la terre qu'inondait un déluge de crimes. Alors dans le vaisseau réparateur, qui figurait le grand vaisseau de l'Eglise de Jésus-Christ, comme le déluge figurait la destruction du globe au dernier jour, Noé prépara et conserva pour une meilleure espérance la génération nouvelle que le Rédempteur devait sauver. La vocation d'Abraham et de sa race fut le premier fondement de cet édifice figuratif, de cette ancienne loi qui devait précéder la loi de grâce, et en offrir pendant tant de siècles les images et les promesses. Dieu en se choisissant un peuple, en le séparant de tous les autres, en se manifestant à lui seul, lorsqu'il était encore ignoré de toute la terre, nous enseignait cette vérité partout et si souvent confirmée dans tous les faits de l'histoire juive et dans toutes les leçons des deux

(1) Un évêque faisant la visite de son diocèse, entra chez une pauvre femme fort âgée, qu'on lui avait indiquée comme étant l'édification de son village. Entre autres questions, il lui demande quels sont les livres de piété qu'elle lit le plus souvent. — Monseigneur, je ne sais pas lire. — Mais vous faites au moins beaucoup de prières à Dieu? — Monseigneur, je ne sais que mon chapelet, *Pater, Ave, Credo. Mais je ne l'achève pas souvent, quoique je le commence dix fois le jour. — Comment donc ? — C'est que quand je commence à dire Notre Père, je ne conçois pas comment le bon Dieu est assez bon pour vouloir qu'une pauvre créature comme moi l'appelle son père, tandis que je ne sais seulement pas mon catéchisme ; et j'avoue que ça me fait souvent pleurer, et puis je n'achève pas mon chapelet.* L'évêque, qui avait lui-même les larmes aux yeux, se retourne vers ceux qui l'accompagnaient : *Messieurs, voilà une prière qui vaut bien toutes les nôtres. — Continuez, ma bonne, et priez toujours de même.*

(2) Voyez entre autres la Préface de la traduction de Juvénal, par M. Dusaulx.

(1) *Dimisi eos secundum desideria cordis eorum : ibunt in adinventionibus suis.*

testaments, que ses élus dans toute la durée des temps sont un peuple à part, un peuple qui est dans ce monde, mais qui n'est point de ce monde et n'a point d'esprit, parce que l'esprit du monde est l'ennemi de Jésus-Christ : *Mundus me odio habuit* (*saint Jean*). Que c'est pour ces élus de l'éternité, et pour eux seuls, que le monde du temps subsiste jusqu'à ce que leur nombre soit rempli et l'œuvre de Dieu consommée. Ce n'est pas encore ici le lieu de justifier cette vérité devant l'orgueil humain qu'elle révolte : elle appartient à l'article de la prédestination. Mais cette vérité, je le répète, est un fait révélé dans les saintes Ecritures, et nous n'en sommes plus à constater la révélation, mais à en examiner l'esprit: nous pouvons seulement observer ici que dans cette même histoire du peuple choisi pour connaître Dieu, du peuple appelé à l'adorer et à le servir, le Dieu d'Israël semble avoir pris soin, non pas de nous expliquer le secret de ses voies que lui seul peut connaître, mais de nous en faire sentir l'équité, et d'obvier à la témérité de nos reproches. En effet, tous les enfants d'Abraham reçoivent les mêmes instructions, sont témoins des mêmes prodiges opérés successivement en leur faveur, dépositaires des mêmes oracles et des mêmes prophéties; et cependant le grand nombre est souvent égaré et rebelle, au point qu'en lisant leur histoire, nous avons peine à concevoir tant d'aveuglement, d'obstination et d'ingratitude; c'est l'impression la plus fréquente que cette lecture fasse éprouver; il n'y a peut-être personne qui ne l'ait sentie; il nous semble qu'avec tant de secours nous n'aurions jamais été si coupables; et nous oublions que nous en avons reçu de bien plus grands, comme on le verra démontré dans le second livre de cet ouvrage. Nous prononçons ainsi, sans y penser, notre propre arrêt qui nous sera répété un jour devant celui qui voit toutes nos pensées, et qui nous demandera quelle excuse nous pouvons avoir devant lui, quand les Juifs n'en ont pas devant nous. Saint Jean dans la Jérusalem céleste ne nous montre que douze mille âmes de chaque tribu d'Israël; et soit que ce nombre soit littéral ou mystérieux, il est au moins hors de doute qu'il désigne une classe particulière qui n'est pas la multitude. Et que s'ensuit-il? que notre volonté a été corrompue par le péché bien au delà de ce que nous pouvons en croire; et que si le Sauveur nous en a remis la peine (1) au prix de son sang; s'il nous a remis en grâce avec son Père, il n'a pas dû cependant nous mettre dans une condition meilleure que celle d'Adam lui-même; qu'il nous a laissé notre libre arbitre toujours faillible, mais avec tant de moyens d'en rectifier la perversité, avec une telle abondance de secours naturels et surnaturels (2), que la plus grande preuve et le dernier excès de cette perversité même serait de nier qu'il n'ait fait pour nous ce qu'une bonté infinie est seule capable de faire, et que notre crime le plus inexcusable sera de l'avoir méconnue et de nous y être refusés.

Avec quelle étourderie on demande tous les jours, au nom de la *raison* et de la *philosophie*, si Dieu qui peut tout n'était pas le maître de faire grâce au genre humain, sans qu'il eût besoin d'être *racheté d'un si grand prix*... Mon Dieu! je ne m'étonne pas que vous ayez tant de pitié de nous et que vous pardonniez si longtemps : ce n'est pas seulement parce que vous êtes bon et sage, mais c'est aussi que nous sommes bien aveugles et bien insensés. Mon Dieu! qu'est-ce que sait l'homme de ce qui est important à savoir, quand il ne veut pas l'apprendre de vous? En vérité, l'expression manque pour caractériser l'extravagance humaine quand elle entre en discussion avec vous, et je n'accuse ici personne plus que moi-même; car combien de fois n'ai-je pas dit aussi ces impardonnables sottises! Impardonnables assurément, puisque je me piquais de parler en philosophe, et il eût suffi de l'être en effet pour ne pas déraisonner ainsi. La révélation peut seule, il est vrai, graver dans notre cœur le sentiment de vos miséricordes et l'amour de votre sagesse, et c'est alors que vous nous laissez approcher de la lumière qui est en vous, et que vous commandez aux ténèbres de s'écarter. *Eratis aliquando tenebræ; nunc autem lux in Domino*. Mais sans doute aussi c'est assez de rejeter votre révélation pour perdre même les lumières naturelles. Comment un homme instruit peut-il oublier que les opérations de la justice divine ne peuvent être arbitraires comme celles de la justice humaine? Comment s'imagine-t-on que Dieu peut pardonner ou punir, comme l'homme pardonne ou punit si souvent, selon le caprice, la fantaisie, l'impression du moment; en un mot, selon tous les mobiles plus ou moins frivoles qui tournent à tout vent nos pauvres têtes? Non, il n'y a pas d'idée qui ait plus souvent trompé l'homme et qui lui ait fait dire plus d'absurdités que cette idée même qui devait le rendre si réservé et si raisonnable, celle de la toute-puissance de Dieu : et pourquoi? C'est qu'il la sépare presque toujours de ses autres attributs, dont l'accord est sa perfection. Dieu peut tout : il semble qu'avec ce mot on a tout dit. Oui, il peut tout ce qui est souverainement juste et sage, et c'est pour cela même qu'il ne peut ni penser, ni agir comme nous. Quoi de plus fort et de plus téméraire que de prétendre lui marquer quand et comment il peut pardonner ou punir! C'est donc en vain qu'il nous avertit à tout moment qu'il n'est point semblable à l'homme, que c'est même le propre de notre iniquité de supposer en lui cette ressemblance : *Existimasti, inique, quod ero tui similis*. « Homme injuste, tu t'es persuadé que je serai semblable à toi (*Ps.*). » Et n'est-ce pas là ce qui abuse tant de pé-

(1) Que l'on appelle en théologie *la peine du dam*, la damnation.

(2) *Secundum divitias gratiæ ejus, quæ superabundavit in nobis* (Saint Jean.) *Abundavit Dominus ut averteret iram suam*. (Ps. LXXVII.)

cheurs? Ne s'arrangent-ils pas en eux-mêmes un tribunal où toutes leurs excuses sont bonnes et où ils finissent par s'absoudre, ou du moins par se faire grâce au nom de celui qui seul sait quand il doit la faire? Ah! les criminels du moins ne s'abusent pas sur la jurisprudence de la terre, comme nous sur la justice du ciel; et l'on a vu de nos jours une bande de malfaiteurs (1) s'amuser dans leur prison à se faire leur procès dans toutes les formes légales, et ils avaient jugé comme le châtelet. Je le conçois; mais l'homme juger comme Dieu! ah! la prétention est trop forte. Il nous défend même, à moins que ce ne soit une fonction sociale, de prononcer sur nos frères; et la raison en est péremptoire, c'est que nous ne voyons que le dehors et que l'intérieur nous échappe. Aussi quels jugements nous portons! A toute heure nous reconnaissons nos erreurs en ce genre, même dès ce monde; que sera-ce dans l'autre, au jour où tout sera manifesté? J'attends la sagesse humaine à ce jour-là, je crois qu'elle y jouera un beau rôle!... *Deus, judica terram... exalta te qui judicas terram; redde retributionem superbis... Constitue, Domine, legislatorem super eos, et sciant gentes quoniam homines sunt.* « Seigneur, jugez vous-même la terre... levez-vous, vous qui jugez la terre, et rendez aux superbes ce qu'ils ont mérité... établissez sur eux un législateur, afin que les peuples sachent qu'ils sont des hommes (*Ps.*). » Ce n'est pas moi, Seigneur, c'est votre Esprit qui parle ainsi par la bouche de votre prophète, et qui doit plus que moi redouter vos jugements? Mais c'est vous-même encore qui avez dit : « Qui regarderai-je dans ma miséricorde, si ce n'est le pauvre au cœur contrit, que mes paroles remplissent de crainte? *Ad quem respiciam, nisi ad pauperculum et contritum et trementem sermones meos?* »

C'est Jésus-Christ qui est ce législateur et ce juge, législateur dans son premier avénement et juge dans le second; mais c'est le premier qui seul nous occupe ici. C'est Jésus-Christ qui est venu détruire le *vieil homme* et créer le nouveau. Il est le nouvel Adam, de qui Dieu a eu de nouveaux enfants et a préparé ses élus. *Il a fallu*, *oportuit*, pour réparer notre nature déchue, que l'Homme-Dieu s'en revêtît lui-même; et sans rechercher pourquoi *il a fallu*, il me suffit de reconnaître ici tout l'amour d'un Dieu pour en adorer toute la sagesse. Je vois que nos maux étaient bien grands, puisqu'*il a fallu* cet inappréciable remède; et par les effets qu'il a produits, et que seul il pouvait produire, je vois qu'il était divin. Il ne s'agissait pas seulement de pardonner, il fallait nous rendre dignes du pardon; il ne s'agissait pas seulement d'ouvrir le ciel aux justes de l'ancienne loi, il fallait y appeler tous ceux qui naîtraient dans la nouvelle; et qui peut ouvrir le ciel, si ce n'est l'amour? Et l'homme, depuis qu'il naissait pécheur, savait-il aimer Dieu? En vain ce Dieu en avait fait le commandement exprès au seul peuple qu'il avait daigné se réserver, ce peuple ne l'avait pas compris, leur cœur était de pierre, *cor lapideum;* et leur Dieu lui-même disait à Moïse : « Qui leur donnera un cœur? » Il disait, par la bouche de Jérémie : « *Quand le temps sera venu*, j'imprimerai mes lois dans leur esprit, et je les graverai dans leur cœur. » Un David, inspiré par lui, disait, il est vrai : « *Diligam te, Domine, fortitudo mea :* Je vous aimerai, Seigneur, qui êtes ma force. *Dilexi, quoniam exaudiet Dominus vocem orationis meæ :* J'aime mon Dieu, parce que mon Dieu exaucera la voix de ma prière. » Ce langage était celui des patriarches, des prophètes, des justes, mais il était inconnu au reste des hommes; et vous qui, sans savoir ce que vous dites, répétez que Dieu peut tout, croyez-vous qu'il puisse sauver celui qui ne l'aime pas? Non; car en lui tout est dans un ordre parfait, et il répugne que Dieu réunisse à lui celui qui n'a pas appris à l'aimer. Mais comment cette science divine pouvait-elle être rendue à l'homme pécheur? Apprenez donc ce qu'elle a dû coûter, et en révérant l'ouvrage de Dieu laissez-lui du moins le soin d'accorder sa justice avec sa bonté. Les foudres de Sinaï, les nuages qui descendaient sur le tabernacle, et d'où s'échappait en rayons et en éclairs la gloire du Tout-Puissant, les rochers devenus des sources sous la verge de Moïse, la mer s'ouvrant devant les Israélites et retombant avec tous ses flots sur les Egyptiens, enfin les astres mêmes pour la première fois arrêtés dans leur marche, certes ce sont là de grands coups de la Toute-Puissance, et nous avons déjà observé qu'ils n'avaient pas suffi pour rendre fidèle le peuple qui en était le témoin et l'objet. L'incrédulité les nie, parce qu'elle ne les a pas vus; et pourtant il en est de plus grands qu'elle ne nie pas, parce qu'on les a vus dans tous les temps, qu'on en voit même encore de semblables et qu'on les verra toujours. L'incrédulité ne niera pas que les saints n'aient aimé Dieu : il suffit, pour n'en pas douter, de lire leur vie et leurs écrits. Eh bien! si l'incrédulité était capable de réfléchir, elle serait mille fois plus étonnée de ce genre de miracles (1) que de tous ceux de Moïse. Ceux mêmes de la puissance de Jésus-Christ, quand il ressuscitait les morts, étaient bien moins étonnants que ceux qu'a opérés sa grâce depuis qu'il nous l'a donnée avec son sang. Ah! c'est que les plus grands miracles sont en effet ceux qui se font dans le cœur, et ce sont ceux de nos mystères. Je conçois parfaitement que Dieu commande à la nature, il n'a qu'à vouloir; mais comment il peut commander au cœur de l'homme, vicieux et libre, comment il peut le changer entièrement

(1) Le fait est certain: il se passa à la Conciergerie quelques années avant la révolution, et l'on conçoit bien que ce ne peut pas être depuis; car alors tous ce qui avait mérité les galères, la corde ou la roue, aurait mérité des récompenses.

(1) Les objections contre ce qu'il y a de prodigieux dans la vie des saints, se trouveront au chapitre *des saints*.

sans détruire sa liberté, lui laisser cette liberté sans laquelle il ne pourrait rien mériter, et la mouvoir en même temps par une force intime sans laquelle il ne pourrait rien faire, c'est là ce qui demande à la fois toutes les perfections divines ; c'est là ce dont notre esprit ne pourrait avoir d'idée, quand il est impossible à notre cœur d'en avoir le moindre doute ; c'est là le secret de la Divinité, et c'est l'ouvrage de Jésus-Christ ; c'est le bienfait de l'incarnation.

Avez-vous quelquefois songé combien il est difficile à l'homme, naturellement tout à lui, de se donner tout à Dieu ; combien il est difficile à l'homme, naturellement tout aux objets du monde et du temps, de s'élever tout entier aux objets du ciel et de l'éternité ? Cette difficulté est si réelle et si avouée, qu'elle est la première excuse de tous les mondains, et leur première réclamation contre la doctrine de l'Evangile ; mais l'excuse est mauvaise, et l'Homme-Dieu (il faut s'en souvenir) en nous apportant tous les secours nous a ôté toutes les excuses. Il n'y aura aucun moyen de répondre lorsqu'en faisant passer devant nous tous ces milliers de justes, qui ont marché dans ses voies, il nous dira : « Qui vous a empêchés d'être comme eux, quand je vous ai donné les mêmes moyens? *Non poteris quod et isti et istæ* (*S. Aug.*). Quoi ! vous n'avez pas pu ce que pouvaient ceux-ci et celles-là ? » Ainsi les prodiges de la sainteté condamneront le monde, mais ils glorifieront Dieu. La sainteté des élus atteste celle de nos mystères. Le principe est demeuré dans le secret de la sagesse divine, mais les effets ont éclaté par toute la terre. Il est impossible de les nier, à moins d'anéantir les faits publics de dix-huit siècles ; et si vous reconnaissez le Dieu qui a fait le soleil, parce que vous voyez le soleil, quoique vous ne compreniez nullement comment il a été fait, reconnaissez donc aussi le Dieu dont la grâce a fait des saints, puisque la terre connaît les saints (1), quoique Dieu seul connaisse le mystère de sa grâce, et cette grâce est celle de l'incarnation.

Jésus-Christ n'a pas été seulement le Sauveur et le Rédempteur des hommes devant la justice de son Père : il a été pour les hommes un modèle et un moteur. Il fallait leur faire comprendre et sentir que le désordre originel qui est en eux, consiste à s'aimer en eux-mêmes et pour eux-mêmes, quoiqu'ils ne soient point aimables, puisqu'ils ne sont pas bons ; qu'ils ne devaient donc s'aimer qu'en Dieu et pour Dieu, qui seul peut encore les rendre bons, depuis qu'ils sont nés mauvais ; que c'est même pour cela qu'il leur ordonne d'aimer leur prochain *comme eux-mêmes*, ce qui ne serait ni juste, ni conséquent, si l'homme avait droit de s'aimer autrement que comme créature d'un Dieu dont il a reçu et attend tout. Car s'il s'appartenait et pouvait trouver son bien en lui, il serait en droit de s'aimer avant tout, et de se préférer en tout ; mais il n'y a que Dieu qui ait ce droit-là, parce qu'il ne peut pas être bon pour lui, sans être bon pour tous, tout au contraire de l'homme qui devient plus mauvais pour les autres, à mesure qu'il veut n'être bon que pour lui. On dira peut-être que c'est là proprement de la métaphysique, de la philosophie : oui, sans doute : c'est celle de l'Evangile à toutes les pages, et elle est comprise tout entière dans le précepte de la charité (1). Je laisse à tout lecteur que Dieu n'a pas entièrement abandonné, à comparer mûrement cette philosophie chrétienne avec celle qui a fait et dû faire la révolution, et qui est en effet la *philosophie* précisément comme la révolution est *la liberté*. Dans l'une et l'autre prenez toujours le mot pour le contraire de la chose, et vous serez dans la vérité : cela ne comporte point d'exception.

C'est donc la charité, c'est-à-dire l'amour de Dieu et du prochain, qui est le principe de tout bien, comme l'orgueil est le principe de tout mal. Mais comment arracher les hommes à cet orgueil qui leur est si cher, que les païens les plus vertueux en faisaient même le fondement et le soutien de leurs vertus ? Arracher l'homme à l'amour-propre (2), c'est l'arracher à lui-même ; et qui le pouvait, hors Dieu seul ? *Il nous a tant aimés* qu'il a envoyé son Verbe, sa parole, sa sagesse, son Fils consubstantiel, qui a daigné descendre jusqu'à notre nature pour l'épurer et la sanctifier en lui et par lui, et lui apporter non-seulement tous les remèdes, mais tous les exemples, comme nous le verrons bientôt ; et quoi de plus agissant et de plus parfait que les exemples d'un Dieu ! Que la Divinité ait pu s'adapter une forme humaine, ce n'est pas là ce qui peut confondre nos pensées : elles avaient été souvent jusque-là, soit par un aperçu naturel qui nous fait comprendre que la substance intelligente quelconque peut, comme la nôtre, être enveloppée d'une

(1) Que les lecteurs qui voient tous les jours avec quelle haine impudente et quel mépris stupide on parle des saints dans cette foule de journaux qui n'ont plus, *depuis fructidor*, qu'un même esprit, celui de 93, ne m'objectent pas que les révolutionnaires ne reconnaissent pas les saints. Non, sans doute, et s'ils en connaissaient aujourd'hui, ce ne serait que pour les égorger. Mais aussi qu'on n'oublie pas que je ne saurais descendre à raisonner avec les *révolutionnaires* : on ne raisonne point avec les bêtes féroces, même quand elles ont la figure humaine. On attend qu'il plaise à Dieu, ou de les éclairer par un miracle de sa miséricorde (et celui-là est à la vérité très rare), ou de les exterminer par un exemple très-ordinaire de sa justice. Plusieurs *philosophes*, et Voltaire lui-même ont reconnu les vertus des saints, quoiqu'ils aient plus souvent tâché de les obscurcir ; et c'est à eux que l'on répondra dans un chapitre exprès du second livre, *sur les saints*.

(1) La prétention d'assimiler les vertus du monde aux vertus de l'Evangile et de la grâce, sera réfutée dans le second livre.

(2) N'oubliez pas que dans notre langue *l'amour-propre* n'est pas l'*amour de soi* : il n'en est que l'abus et l'excès. L'*amour de soi* est un sentiment naturel et légitime, pourvu qu'il soit rectifié par l'amour de Dieu, comme tous les sentiments qui sont la suite de l'*amour de soi*, et qui, sans l'amour de Dieu tendent au désordre dans une nature corrompue. Quant à l'*amour-propre*, on sait assez qu'il n'est que le synonyme d'*orgueil*.

forme sensible ; soit que les apparitions des anges, si fréquentes dans l'ancien monde, qui en avait besoin, eussent familiarisé toutes les nations avec cette idée des esprits revêtus d'un corps au moins apparent, pour se communiquer à nous. Mais ici, ce n'était plus une apparence, une forme momentanée : Jésus-Christ a voulu très-réellement prendre notre nature, depuis la naissance jusqu'à la mort, depuis le berceau jusqu'à la tombe, notre nature avec tous ses besoins et toutes ses infirmités, hors le péché seul, essentiellement incompatible avec lui, et ce n'est pas non plus cette exception qui peut nous paraître incompréhensible. Dieu qui pouvait bien pour nous se faire homme, à force de bonté et d'amour, ne pouvait pas se faire pécheur : il y aurait eu répugnance avec la nature divine qui ne pouvait pas le quitter. Mais ce qui nous confond, et ne doit nous confondre que pour nous instruire et nous toucher, ce qui est aussi attesté comme fait qu'incompréhensible dans nos idées, c'est qu'en même temps qu'il conservait et manifestait, comme Dieu, sa grandeur et sa puissance, il s'abaissait dans son humanité à un excès d'humiliation que nul homme n'était capable d'accepter volontairement. La générosité humaine n'a jamais été et ne peut aller jusque-là : notre nature y répugne. Ce n'est pas là un dévouement humain : l'homme accepte et va même chercher la mort certaine, échangeant sa vie contre les honneurs de sa mémoire : ce sont là les exemples que nous connaissons, ceux des Codrus, des Décius, des Curtius. Mais nul n'accepte et ne cherche spontanément les outrages et l'infamie du plus affreux et du plus humiliant supplice. Donc si l'homme n'a pu le faire, il ne l'a pas non plus inventé ; car il n'imagine en idées morales que ce qu'il croit possible. Au contraire, ce sacrifice est conséquent dans un Dieu Sauveur, qui veut écraser l'orgueil dans l'homme, et lui faire comprendre que sa vraie grandeur n'est pas ici, n'est pas de s'élever un moment devant les hommes, mais de s'humilier devant Dieu qui l'élèvera pour toujours, parce qu'il est seul juge du cœur, et par conséquent seul juge de la véritable vertu. Il n'était donné qu'à un Dieu d'anéantir ainsi les vanités du monde, parce que lui seul est au-dessus du monde. La leçon explique le sacrifice : tout le merveilleux qui est de l'invention de l'homme tend à l'orgueil : le merveilleux qui tend à l'humilité n'est et ne peut être que de Dieu ; et c'est celui de l'incarnation.

Je n'ai plus à répondre qu'au dernier article de l'objection. Notre doctrine n'implique point contradiction, en disant qu'*un Dieu est mort pour nous, qu'un Dieu a voulu naître et souffrir pour nous* ; et l'on pouvait se dispenser de nous apprendre ce que nous savons, que la Divinité ne peut *naître*, ni *souffrir*, ni *mourir*. Il eût été plus honnête et plus décent, ne parlant pas à des imbéciles, d'examiner dans quel sens nous parlons, et ce sens est très-clair et très-plausible, au lieu que l'objection de nos raisonneurs est un véritable contre-sens, puisque leurs propres termes, s'ils les entendaient, devraient les conduire au même résultat que nous. En effet, pourquoi Dieu ne peut-il ni *naître*, ni *souffrir*, ni *mourir ?* C'est qu'il ne saurait se dépouiller de sa propre nature dans aucune situation quelconque : je prie le lecteur de ne pas oublier les termes de ce principe. Mais quand il s'est revêtu de la nature humaine (ce qui est prouvé comme possible et comme réel, et ce qui n'est plus même l'objet de la question), assurément il n'a pu malgré cela se séparer de sa propre nature, ce qui est impossible dans tous les cas, comme on vient d'en convenir. L'Homme-Dieu réunit donc deux natures inséparables en lui, et s'il n'a pu *naître*, *souffrir et mourir* que dans sa nature humaine, il n'en a pas moins conservé nécessairement sa nature divine, qui même faisait tout le prix de son sacrifice et y attachait des mérites infinis. Il est donc vrai de dire, si Jésus-Christ est toujours nécessairement Dieu, qu'*un Dieu est né, a souffert, est mort pour nous*, quoique nous ne le disions et ne l'entendions que de Jésus-Christ *Dieu et homme* tout ensemble, telle est notre foi, aussi raisonnable que sublime ; et si l'on veut consentir à justifier son langage révélé, en le rapprochant du langage usuel, prenez garde que nous disons tous les jours qu'un homme est mort, quoique cet homme ne soit mort que dans son corps, et que son âme soit non-seulement vivante, mais immortelle ; et cependant nous disons bien ; car l'individu composé d'un corps et d'une âme est en effet mort de même. Nous disons très-bien que l'Homme-Dieu est mort et ressuscité, puisque Jésus-Christ est Dieu et homme, quoiqu'il n'ait pu, en tant que Dieu, ni ressusciter, ni mourir.

Or, en mourant dans son corps mortel et ressuscitant dans son corps glorieux, il a fait pour nous ce que lui seul pouvait faire, et ce que saint Paul a si bien expliqué. L'humanité en elle-même ne pouvait en nous satisfaire à Dieu : pourquoi ? C'est que nous ne pouvons satisfaire à Dieu que par sa propre grâce, c'est-à-dire, par un repentir d'amour, par la charité, don surnaturel, don que notre liberté peut malheureusement repousser, mais dont elle a toujours besoin pour être mue et pour mériter. Or nous n'avions plus aucun droit à cette grâce perdue par le péché. Mais quoi ! dira-t-on, la créature peut-elle jamais avoir quelque droit devant son Créateur ? Non, sans doute, par elle-même ; mais c'est ici que l'on entrevoit du moins *la profondeur des richesses de Dieu, altitudo divitiarum Dei.* Non, ce n'est pas en vain que l'Homme-Dieu a voulu accepter l'immense fardeau des iniquités du monde, *et s'humilier dans son obéissance jusqu'à la mort de la croix : factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.* Le sacrifice était d'un amour infini, et par conséquent d'un prix infini. Nous ne pouvons pas douter de ce que nous lui devons : les Ecritures y sont partout formelles, et tant pis pour nous, si nous ne reconnaissons pas toute la gloire de nos nouvelles destinées. Il n'y a pas d'orgueil dans celle-là ;

car elle est toute à Dieu ; et si l'homme charnel ne la voit pas, c'est à force d'abjection. Oui, l'Homme-Dieu a vaincu en effet la mort, le monde et le péché ; il les a ensevelis avec lui dans le tombeau ; et il en est sorti avec l'immortalité promise au premier Adam, et qui nous était rendue par le nouveau. Ainsi la sagesse suprême, le Verbe par qui tout a été fait, a pour ainsi dire créé l'homme une seconde fois en le renouvelant dans l'ordre spirituel. La créature n'a aucun droit ; mais Jésus-Christ, en se faisant homme et en s'offrant à son Père, nous a donné tous les siens, et son Père, *qui est en lui comme il est dans son Père*, les a tous ratifiés pour jamais. Comme l'obéissance du Fils n'a rien refusé à la justice du Père, la bonté du Père ne pouvait rien refuser à l'obéissance du Fils. Le Fils l'a dit : « *Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera. Jusqu'ici vous n'avez encore rien demandé en mon nom ; demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit pleine..... Je suis la voie, la vérité et la vie : personne ne peut aller au Père que par moi.* » Les disciples *n'avaient encore rien demandé en son nom,* parce qu'*ils ne connaissaient encore ni le Père, ni le Fils : Si cognovissetis me, et Patrem meum utique cognovissetis.* « Si vous m'aviez connu, vous auriez aussi connu mon Père : » et il ajoute aussitôt : « Et bientôt vous le connaîtrez, *amodo cognoscetis eum.* » Ils le connurent en effet par l'Esprit-Saint que Jésus-Christ leur envoya, et c'est par lui que cet Esprit *demande sans cesse pour nous par des gémissements ineffables : Postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus.* Et c'est encore un des fruits de l'incarnation.

Faut-il s'étonner si tous les prophètes parlent en termes si magnifiques de ce grand événement de la régénération de l'homme, s'ils animent toute la nature et la prennent à témoin, s'ils la représentent dans un état d'exaltation, s'ils appellent les cieux, les mers, les montagnes au-devant du *Fils de l'Homme,* de celui que Dieu *a nommé son premier-né,* de *l'Homme de sa droite*, de celui à qui l'Eternel a dit : « Demandez-moi, et je vous donnerai les nations pour votre héritage : *Postula a me, et dabo tibi gentes hereditatem tuam.* » Tous l'ont vu dans ses souffrances comme dans sa gloire, parce que l'un devait être la suite et le prix de l'autre, dans le plan divin de ce mystère et dans les leçons qu'il contient pour nous. *De torrente in via bibet : propterea exaltabit caput : Il boira dans sa course de l'eau du torrent* (1), *et c'est pour cela que sa tête sera élevée.* Isaïe l'a eu devant les yeux ; il a vu *l'Homme de douleurs,* il l'a vu *méconnaissable, portant nos misères et nos langueurs, foulé aux pieds et brisé à cause de nos crimes.* Lui-même parle à tout moment dans les cantiques du Psalmiste, et parle de même : *J'ai payé ce que je ne devais pas : Quæ non rapui, tunc exsolvebam.* Il est sur la croix dans ces mêmes psaumes, *les pieds et les mains percés de clous : Foderunt manus meas et pedem meum ;* au milieu des bourreaux qui *comptent tous ses os*, et des soldats, qui dans leur ivresse *l'accablent d'outrages*, et qui, dans sa soif, *l'abreuvent de vinaigre et de fiel : Dinumeraverunt omnia ossa mea . . . et in me psallebant qui bibebant vinum . . . posuerunt in escam meam fel ; potaverunt me aceto.* Mais les mêmes prophètes l'ont vu aussi dans sa puissance, *montant au ciel et y amenant les captifs qui sont à lui, vinctos suos, brisant les portes d'airain, arrachant à l'enfer sa proie, et remportant ses dépouilles.* Non que les justes, les élus aient pu jamais être dans ce lieu de supplices que nous appelons proprement *l'enfer ;* mais on sait que ce mot, dans les livres saints, exprime aussi le sépulcre, la demeure inférieure des morts, quelle qu'elle soit, et c'est là qu'ils attendaient celui qui seul pouvait les faire *entrer dans sa gloire ;* et de là aussi ce concert d'allégresse que les prophètes font entendre sur la terre, quand les portes du ciel sont ouvertes pour la première fois à l'homme, et il fallait que Jésus-Christ fût homme pour nous les ouvrir; et le ciel a été ouvert par l'incarnation. Quel délire de nier ici l'esprit prophétique, parce qu'une prophétie est un miracle, comme si ce n'en était pas un bien plus extraordinaire à supposer, que ce qu'on appelle hasard, appliqué à des rapports si nombreux et si répétés durant tant de siècles, ou l'accord de tant d'hommes étrangers les uns aux autres, pour tromper ou vouloir être trompés !

Obj.—Mais après un si grand sacrifice, comment le monde entier n'est-il pas sauvé ?

Je crains si peu votre objection, que je vais même vous la fournir revêtue de tous les ornements que la poésie de Voltaire pouvait ajouter à l'impiété. Dieu me pardonnera, sans doute, de transcrire des blasphèmes élégants, pour mieux faire voir combien ils sont insensés, et que l'élégance des vers ne peut pas, devant la raison, déguiser la faiblesse des raisonnements.

Quoi ! Dieu voulut mourir pour le salut de tous,
Et son trépas m'est inutile!
Quoi ! l'on me vantera sa clémence futile,
Quand remontant au ciel, il reprend son courroux,
Quand sa main nous replonge aux éternels abîmes,
Et quand par sa fureur effaçant ses bienfaits,
Ayant versé son sang pour expier nos crimes,
Il nous punit de ceux que nous n'avons pas faits (1) !

Quel est donc celui qui pourra dire, sans mentir au ciel et à lui-même, *le sacrifice de l'Homme-Dieu m'est inutile ?* C'est que tu veux qu'il le soit ; et dès lors à qui t'en prends-

(1) Des *eaux* de l'adversité, *du torrent* des tribulations. Le sens figuré de ces expressions n'est pas plus douteux dans le style oriental des Écritures, que ne l'est dans le nôtre le sens des figures les plus communes, et celles-là même ont passé dans les langues modernes.

(1) Ces vers sont tirés de la trop fameuse *Épître à Uranie*, l'un des premiers ouvrages de la jeunesse de Voltaire ; car on sait qu'il fit ses premières armes contre Dieu de très bonne heure. Ce malheureux ouvrage qui ne courait encore qu'en manuscrit, me tomba entre les mains, dès ma rhétorique, et ne fit que trop d'effet sur une jeune tête, folle de poésie et de vanité. Je sus bientôt la pièce par cœur : elle est

tu ? Aurais-tu prétendu que Dieu dût faire tout pour toi, jusqu'au point de ne te laisser rien à faire? Cette prétention est extravagante ; elle répugne non-seulement à la justice de Dieu, essentielle en lui comme sa bonté, mais aux notions mêmes les plus simples et les plus claires de la justice humaine. Dieu a fait tout ce qu'il a pu pour te donner les moyens de *salut*, que par toi-même tu ne pouvais pas avoir ; mais tu as en toi la libre faculté de les mettre en œuvre, et c'est un devoir indispensable ; et plus Dieu t'aura donné, plus tu seras inexcusable de n'avoir profité de rien. C'est ce qu'il nous apprend par la parabole si frappante des *talents confiés* dans l'Evangile pour les faire valoir. Ceux qui l'ont fait sont récompensés, et celui qui a *enfoui les siens* est puni ; et qui oserait nier que l'un et l'autre ne soit également équitable ? Pour fermer la bouche à celui qui dirait que le sang de Jésus-Christ lui a été *inutile*, il suffira toujours de lui montrer tous ceux que ce sang a sauvés, puisqu'il y a ici parité absolue, et que ce sang a coulé pour tous : *Pro omnibus mortuus est Christus*. Les grâces particulières de Dieu ont différents degrés, et c'est aussi pour cela qu'il y a dans son royaume différents degrés de gloire : *Multæ sunt mansiones in domo Patris mei;* mais tous ont reçu tout ce qu'il fallait pour y entrer. Cela est hors de doute pour la raison, comme pour la foi : pour la raison, d'après la seule idée de la justice et de la bonté du Dieu créateur et rédempteur, nécessairement égales pour tous : pour la foi, d'après l'Evangile, où tous sont invités *au festin des noces* : tous, jusqu'aux *aveugles et aux boiteux*. A qui la faute, si l'invitation est *inutile* à ceux qui s'y refusent, si l'un préfère son commerce, et l'autre son plaisir ? Je suppose qu'un roi propose un prix et un prix magnifique à cent personnes, par exemple, pour courir dans une même carrière, longue à la vérité et difficile, mais telle pourtant qu'il ne fût hors de la portée d'aucun homme d'arriver au but, sous la condition qu'annonce le roi des Troyens dans l'Enéïde :

Nemo ex hoc numero mihi non donatus abibit (1).

Je suppose qu'il promette que tous les concurrents seront récompensés, selon leur rang, pourvu que tous arrivent au but, sans excepter même celui qui arrivera le dernier; que ceux qui tomberont dans la route seront même aidés pour se relever ; qu'en un mot, aucun ne restera sans salaire, *indonatus*, que celui qui n'aura pas *voulu* aller jusqu'au but : ne trouverait-on pas dans ce concours des conditions assez avantageuses, et se plaindrait-on de celui qui l'aurait ouvert? Mais qu'arrive-t-il ? Sur cent personnes appelées au concours, cinquante seulement veulent y entrer, et les autres se retirent, plus frappés des fatigues de la course que de la richesse du prix; et parmi ceux qui courent, dix seulement arrivent successivement au but, tandis que les autres trouvent plus commode de se reposer au milieu de la carrière, ou d'en sortir. Les dix qui ont touché le but reçoivent chacun leur couronne, plus ou moins riche, et tous ont le prix de leur courage et de leur persévérance. Je demande si parmi tout le reste, quelqu'un serait bien venu à se plaindre, et surtout ce qu' on dirait de ceux qui n'ayant pas même voulu entrer en lice. trouveraient fort ridicule qu'on *vantât* la magnificence du roi, et s'écrieraient : *Quelle magnificence* futile ! *il promet un prix pour cent personnes, et ne le donne qu'à dix*. C'est absolument ce que disent ceux qui se plaignent que tout ce qu'a fait Jésus-Christ est *inutile*. Vous verrez qu'il est venu nous apprendre à être humbles, patients, chastes, désintéressés, vrais, charitables, pour nous dispenser de suivre cet exemple, et que les mérites de sa mort sont nuls, si nous sommes encore obligés de suivre les exemples de sa vie ! Voilà quelle est la justice de l'homme *philosophe*, et il veut que ce soit celle de Dieu ! Ah ! le bon sens du vulgaire, celui qui fait les proverbes de tous les peuples, est plus conséquent ; il a dit : *aide-toi, le ciel t'aidera*, et c'est la moralité d'un des meilleurs apologues de notre fabuliste. Mais nous serions trop heureux, si du moins nous raisonnions avec Dieu comme avec les hommes : c'est contre Dieu, sans nulle comparaison, que l'homme a le plus déraisonné !

Obj. — Mais au moins, pour profiter de ce sacrifice de Jésus-Christ, il faut le connaître ; et que direz-vous des nations qui n'en ont jamais entendu parler, des Américains, par exemple, avant la découverte du Nouveau-Monde, et des peuples de ces îles de la mer du Sud nouvellement aperçues ?

Dieu les jugera-t-il, tel qu'un injuste maître,
Sur la loi des chrétiens qu'ils n'ont pas pu connaître ?
(HENRIADE.)

En un mot, nous soutenons que s'il a révélé sa loi au monde, tout le monde a dû la recevoir. Cette objection est invincible et nous autorise de nouveau à nier votre révélation.

1° Vous ne vous y croiriez pas autorisés si vous vous souveniez de ce qui a déjà été démontré en principe d'après le meilleur logicien connu, Locke, et de ce qui n'a jamais été nié par aucun logicien, qu'aucune preuve négative ne peut infirmer ce qui est déjà établi par des preuves positives, c'est-à-dire par l'évidence des faits et des idées, et il en est ainsi de la révélation, dont vous n'avez pu jusqu'ici, ni vous ni personne,

écrite et composée avec un art d'autant plus insidieux, qu'il se cache sous une apparence de bonne foi. L'auteur offre à son *Uranie* ces deux systèmes opposés, celui de l'incrédulité et celui de la foi, et ce dernier est magnifique : on y reconnaît la plume qui a si bien fait parler Lusignan. Mais ce n'est qu'un tableau que l'auteur a soin de ne présenter qu'après qu'une foule de sophismes en a, par avance, défiguré les couleurs et les traits. L'auteur semble laisser son Uranie *incertaine* et maîtresse de choisir ; mais il finit par choisir et décider pour elle et pour lui, à la faveur de sophismes nouveaux tout aussi *futiles* que les premiers, mais présentés de même avec toutes les séductions du mensonge. Il en sera encore question dans la suite de cet ouvrage.

(1) *Personne de tout ce nombre ne se retirera, sans avoir reçu de moi une récompense.*

ébranler les bases fondées sur cette double évidence. C'est ce qui a été surabondamment prouvé, et chaque fois que vous l'oubliez, il suffit de vous le rappeler pour conclure que vous tournez dans un cercle vicieux. Voilà pour votre conséquence qui d'abord est anéantie.

2° Votre difficulté est réelle, il vrai, pour la raison ; mais nullement insoluble. Il suffit qu'on puisse la résoudre par des explications conséquentes dans la doctrine chrétienne, puisque la vérité de cette doctrine est déjà prouvée en elle-même ; et de plus, ces explications n'ont rien de contraire à la raison, s'il est vrai que notre raison ne puisse ni ne doive assimiler absolument la justice divine à la justice humaine, et c'est encore une vérité métaphysique qui a été expliquée ci-dessus, et qui n'avait pas même échappé à la philosophie païenne. J'ajoute enfin ce qui sera développé au chapitre de la foi (*Voyez le second livre*), qu'il est et doit être de sa nature de n'être point dans ses dogmes d'une clarté semblable à celle que peuvent comporter les théories purement humaines : c'est assez que les preuves de la nécessité de cette foi soient irréfragables, et elles le sont. Si vous avez des objections contre la nature de la foi (et je sais qu'il y en a), vous les trouverez à leur place, soyez en sûrs, et le lecteur jugera des réponses. A présent voyons votre difficulté en elle-même.

Il est si peu vrai que pour être sauvé par les mérites de Jésus-Christ il faille nécessairement avoir connu Jésus-Christ lui-même et sa loi de grâce, que nous avons déjà vu qu'avant son avénement, tout ce qui avait été juste a été sauvé par lui, quoiqu'on ne puisse nullement présumer qu'excepté les prophètes, qui même ne l'ont vu qu'à travers des nuages, tous ceux dont sa grâce a sanctifié les mérites et les vertus, aient eu en lui ce qu'on appelle une foi explicite. Nous en pouvons juger par le saint homme Job, dont l'Eglise n'a jamais révoqué en doute la sainteté et le salut, dont elle a même consacré les livres, d'après le témoignage des apôtres, qu'elle regarde comme une figure de Jésus-Christ. Il est manifeste par ces livres mêmes dont il sera bientôt parlé, qu'il ne savait pas quel était le mystère qu'il représentait à son insu dans son innocence et dans ses souffrances ; mais on voit aussi qu'il croit fermement à un Rédempteur (1) et à la résurrection ; et c'est ce qui est très-remarquable à l'époque très-reculée où il vivait. Nous devons en inférer que, sans connaître tous les moyens dont Dieu a pu et peut encore se servir pour sauver les justes de tous les temps et de tous les pays, il est très-raisonnable de croire que ces moyens sont à la portée de sa puissance et de sa justice, et que sa miséricorde s'en sert pour tous ses élus, quels qu'ils soient ; et Paul confirme cette croyance, en nous disant : *Ceux qui ont péché sans avoir reçu la loi* (1) *périront* sans être jugés par cette loi... *Lorsque les gentils qui n'ont point la loi, font naturellement les choses que la loi commande, ils se tiennent à eux-mêmes lieu de loi, faisant voir que ce qu'elle commande est écrit dans leur cœur, comme leur conscience en rend témoignage, par la diversité des réflexions et des pensées qui les accusent ou qui les défendent, pour le jour où Dieu jugera par Jésus-Christ.*

Cela est formel, et avait répondu, il y a longtemps, comme on voit, à ce reproche si gratuitement répété, dans la seule vue de rendre le christianisme odieux, que la doctrine damnait tout le monde, hors les chrétiens, quoiqu'elle dise seulement qu'aucun homme ne peut être sauvé que par Jésus-Christ ; ce qui est très-différent et ce qui est conforme à ces paroles de l'Apôtre : *Non est in alio aliquo salus*, et à toutes les paroles de Jésus-Christ qui répète sans cesse, qu'il est *la voie et la vie, qu'il est la porte par laquelle il faut entrer.* Cela est donc de foi, et cette foi est très-raisonnable ; car si nous disons : *hors de l'Eglise point de salut*, il n'y a que ceux qui ne connaissent ni notre religion, ni son langage, qui puissent ignorer que ces mots ne signifient en rigueur l'Eglise visible que pour ceux qui ont été à portée de la connaître, et qui par conséquent sont sans excuse ; mais que pour les autres, ils signifient dans un sens plus étendu toute l'Eglise spirituelle, l'Eglise des élus, la Jérusalem céleste, que Dieu seul connaît tout entière. Jésus-Christ connaît *ceux qui sont à lui ;* et plutôt que d'en perdre un seul, il ferait un miracle s'il le fallait : c'est la croyance de l'Eglise, et qu'est-ce que *ceux qui sont à lui ?* tous ceux qui sont prédestinés de toute éternité, *ab æterno in æternum*, pour être sauvés par sa mort, de quelque manière que ce soit, et ceux-là sont *de toute tribu, de toute langue, de toute nation :* ce sont les termes de l'Ecriture, qui n'exceptent rien. Si vous demandez ce que c'est que la prédestination, nous vous dirons que c'est un dogme formellement révélé dans toute l'Ecriture, et qui par conséquent est de foi, quoique mystérieux comme tous les autres ; et si vous avez à vous élever contre, attendez encore que nous en soyons à cette article, trop important sans doute pour être omis. Mais ne mettez pas ensemble toutes les objections, puisqu'on ne peut mettre ensemble toutes les réponses. Je reviens souvent à cette demande, précisément parce que je sais qu'il y a des têtes dont on ne l'obtiendra pas, et j'aurai du moins mis le lecteur judicieux à portée de les juger, quand il les rencontrera.

Ensuite, si Jésus-Christ a dit que toutes les nations, *omnes gentes*, devaient connaître l'Evangile, il n'a pas dit que ce fût en même temps, et l'histoire même du christianisme atteste dans le mystère de notre salut

(1) *Scio quod Redemptor meus vivit, et de terra surrecturus sum.* « Je sais que mon Rédempteur est vivant, et que je ressusciterai de la terre. »

(1) Il ne parle ici que de la loi de Moïse : mais on voit clairement que cela est tout aussi vrai de la loi de Jésus-Christ.

une économie toute différente, et une distribution successive de grâces, dont, sans doute, est le seul maître celui qui en est le seul dispensateur. Lui-même dit (1): *La moisson est abondante et il y a peu d'ouvriers: priez donc le maître de la moisson qu'il envoie des ouvriers à sa moisson. Priez, rogate;* donc c'est une grâce qu'il faut que ses serviteurs demandent et qu'il ne doit à personne; et c'est pour cela que l'Eglise prie sans cesse pour la conversion des infidèles. Nous voyons dans les actes et dans les annales ecclésiastiques, que ce fut d'abord l'Orient qui fut évangélisé, et la prédication de la foi dans les contrées de l'Occident et dans les royaumes du Nord, à des époques marquées dans l'histoire de chaque peuple chrétien, et plusieurs vont jusqu'au huitième siècle. D'ailleurs, la foi a-t-elle été reçue partout où elle a été prêchée? S'est-elle conservée même partout où elle avait été d'abord reçue? Hélas! non, toute cette Asie Mineure, aujourd'hui en grande partie mahométane, a été longtemps chrétienne. La Perse qui eut pendant un siècle une Eglise, presque toute composée de martyrs, sous Sidegerde et Sapor, ne connaît guère aujourd'hui que Mahomet, si l'on excepte quelques castes de Guèbres, et les chrétiens d'Arménie. Enfin l'une des plus florissantes Eglises du monde, celle qui se glorifiait d'un Augustin, l'Afrique romaine est devenue toute barbare et toute musulmane; et le christianisme y est relégué dans les régions presque inconnues de l'Ethiopie. Ainsi les trésors de Dieu sont répandus et retirés tour à tour, comme il lui plaît, sans que nous puissions raisonnablement en inférer autre chose, si ce n'est que nos crimes seuls attirent sa colère, qu'il retranche ses dons à ceux qui les méprisent ou en abusent, que personne ne périt que par sa propre faute, et que *toutes les voies du Seigneur ne sont que miséricorde et justice. Omnes viæ Domini misericordia et veritas.*

C'était dans les premiers siècles l'Orient qui était chrétien, et l'Occident était idolâtre. Aujourd'hui c'est le contraire; et qui sait si l'Occident, si cette Europe dominatrice du monde, et qui ne doit originairement qu'à la religion les lumières dont l'âge présent n'a guère connu que l'abus, qui sait si cette même Europe ne sera pas aussi retranchée pour faire place à d'autres, en punition de ses infidélités? Déjà, depuis 250 ans, elle a été ravagée par l'hérésie, et depuis un demi-siècle elle l'est par une philosophie bien autrement dévastatrice..... Mais, non, nous devons nous confier en la bonté divine, qui est encore au-dessus de nos fautes, et nous verrons à la fin de cet ouvrage toutes les espérances consolantes que nous devons puiser dans les horreurs mêmes de cette abominable révolution qui menace si haut le globe entier du règne de l'enfer.

(1) *Messis quidem multa, operarii autem pauci. Rogate ergo dominum messis ut mittat operarios in messem suam.* (Saint Matthieu.)

L'Eglise est donc conséquente dans sa doctrine, comme Dieu est conséquent dans ses desseins: pour que *sa parole ne passe point, verba mea non præteribunt,* il n'est pas nécessaire qu'elle soit reçue partout, mais annoncée partout, et elle l'a été ou le sera dans les temps marqués par sa providence, et qu'il ne nous appartient pas de connaître: *non est vestrum nosse tempora.* Mais l'ordre du temps et de ses grâces dans le temps, est réglé pour achever la construction successive de l'édifice de son Eglise, qui doit durer dans l'éternité. Tout est ordonné ici-bas pour ses élus, parce qu'il ne restera qu'eux et que le reste passera. Quand leur nombre sera complet, tout sera consommé; et de qui le savons-nous? de Jésus-Christ même. Il a prédit que dans les derniers temps (1), *la charité se refroidira dans un grand nombre, parce que l'iniquité abondera et qu'il s'élèvera beaucoup de faux prophètes qui séduiront la multitude;* et il ajoute: *Et cet Evangile du royaume des cieux sera prêché* dans tout l'univers *pour servir de témoignage dans toutes les nations; et c'est alors que la fin arrivera, et tunc veniet consummatio.* Dans cet intervalle, chaque peuple aura entendu ce témoignage rendu à la vérité de Dieu, et l'aura entendu (l'on n'en peut douter sans offenser Dieu) au moment le plus favorable pour le salut. L'homme qui ne connaît point ce grand mystère du salut, connu seulement de celui qui le donne; l'homme qui veut tout arranger sans rien savoir et sans rien pouvoir, demande pourquoi les Américains, par exemple, ont été appelés si tard à la connaissance de l'Evangile, et pourquoi d'autres peuples n'y sont pas encore appelés? Mais que dirait-on, si celui à qui tout est présent dans sa prescience, répondait (car on peut supposer tout ce qui est conforme à sa bonté) que c'est par miséricorde qu'il ne leur a pas envoyé plus tôt des lumières qui n'auraient servi qu'à les rendre plus coupables, parce qu'alors ils les auraient rejetées, ou n'en auraient tiré aucun profit; que le temps n'était pas venu où il devait avoir des serviteurs parmi eux; que le temps n'était pas venu non plus où leurs iniquités consommées devant sa justice, attireraient chez eux des conquérants destructeurs, avant que dans sa miséricorde il leur envoyât des missionnaires sauveurs? Tout cela, je le sais, n'est qu'une hypothèse; mais elle peut faire comprendre combien la Providence divine peut et doit avoir de bonnes raisons, que ne soupçonne pas notre ignorance naturelle, mais que la lecture des livres saints nous indique souvent pour nous apprendre à les respecter. Nous y voyons de certains peuples de Chanaan que Dieu défend à son peuple d'attaquer: pourquoi? *parce que leurs*

(1) *Et multi pseudo-prophetæ surgent, et seducent multos, et quoniam abundavit iniquitas, refrigescet caritas multorum... et prædicabitur hoc Evangelium regni in universo orbe, in testimonium omnibus gentibus, et tunc fiet consummatio.* (Saint Matth., chap. XXIV.)

iniquités ne sont pas consommées. Les autres sont attaqués et détruits, et nos philosophes crient à l'inhumanité ; mais l'Ecriture nous avait avertis que les crimes de ces peuples étaient à leur comble. Ces philosophes si humains, comme on sait qu'ils le sont, ne disent rien de l'embrasement de Sodome et de Gomorrhe, parce qu'il est dans l'Ecriture précédé d'un crime horrible ; et ils élèvent leurs clameurs contre Dieu, quand les Amalécites et les Amorrhéens, etc., sont exterminés, comme s'il y avait une grande différence à périr par le fer ou par le feu, et comme s'il n'était pas également certain et énoncé que l'un et l'autre était une punition divine longtemps provoquée ; enfin comme si l'on pouvait douter que Dieu ne soit le maître de la vie et de la mort !

Dieu ne doit rien à personne : il ne doit rien qu'à lui-même, c'est-à-dire, à l'ordre essentiel et éternel, qui est l'accord et la perfection de ses attributs ; et qui donc jugera cet ordre? *L'homme de la terre, homo super terram,* l'homme d'un moment, qui n'en sait et n'en peut savoir que ce que Dieu lui-même a daigné lui révéler, qui n'en saura davantage que dans une autre vie, lorsque tout sera manifesté, non pas pour la curiosité toujours vaine et téméraire, mais pour la récompense de la foi, et la confusion de l'incrédulité. En vérité cette lutte si fréquente et si folle de la créature contre le Créateur suffirait pour prouver combien nous sommes mauvais par nous-mêmes, *cum sitis mali*, et combien nous avons besoin de croire pour ne pas déraisonner.

En effet, quelle est la cause la plus générale de cette étrange confusion d'idées, qui nous fait toujours appliquer à tout des mesures et des calculs du temps, comme si le temps était tout, et l'éternité rien? Cela mérite bien d'être observé avec quelque réflexion ; et ici la réflexion peut avertir et redresser la raison humaine, de manière à la disposer à la foi. On voit par les discours même de Jésus-Christ qu'il ne dédaigne pas de se servir de l'une pour conduire à l'autre ; et quoiqu'il exige avec justice la soumission de foi due à l'autorité de sa mission divine, prouvée par ses œuvres, il emploie sans cesse, pour instruire l'ignorance et confondre la mauvaise foi, une force de raisonnement qui est un des caractères les plus reconnus dans l'Evangile. A son exemple, ses disciples et les prédicateurs de la foi se sont toujours servis, quand il fallait, des notions simples que nous pouvons tirer de notre seule intelligence, afin de nous élever ensuite à celle de la révélation. J'invite donc le lecteur de bonne foi, qui ayant vraiment quelque philosophie, n'a d'autre tort que de ne pas en faire un usage réfléchi, à considérer avec quelque attention, et seulement comme philosophe, les observations suivantes, dont les conséquences s'étendent sur tout ce qui a été dit jusqu'ici et sur tout ce qui sera dit encore.

Telle est la disposition naturelle de l'esprit humain, et le pouvoir naturel des objets sensibles, que pour nous le monde présent est comme une réalité, et le monde à venir comme une illusion. Eh bien ! ce devrait être tout le contraire, et il suffit, pour s'en convaincre, de croire en effet à ce monde futur qui attend notre âme et où son sort ne changera plus ; et c'est la croyance que je suppose toujours dans les lecteurs avec qui je m'entretiens. C'est le présent qui est illusion et l'avenir qui est réalité. A proprement parler, le temps n'est rien en lui-même ; car il passera sans retour, et tout ce qui passe est néant pour un être immortel. Sous quel rapport le temps est-il donc quelque chose pour nous ? Sous celui qui est exprimé par une parole sublime de l'Ecriture : c'est qu'il est *le prix de l'éternité : tempus pretium æternitatis :* et comment? parce qu'il nous a été donné pour obtenir un bonheur éternel ; et c'est ainsi que Dieu, qui est l'Etre par essence a, dans le temps comme dans la création, fécondé pour nous le néant : car, que restera-t-il du monde ? rien que les œuvres de l'homme qui n'auront pas été pour ce monde. Que restera-t-il du temps? rien que les œuvres de l'homme qui n'auront pas été pour le temps. Tout le reste sera vraiment dans la mort, c'est-à-dire, hors de Dieu, en qui seul est la vie. Il n'y a donc rien de plus déraisonnable que de tout rapporter au temps ; et si vous voulez comprendre sensiblement combien les rapports du temps sont frivoles mêmes ici-bas, même sans lui opposer l'éternité, que quiconque a vu passer seulement une génération, un espace de vingt années, se rappelle toute l'importance qu'avait pour lui, il y a vingt ans, une foule de choses et de personnes, qui aujourd'hui sont pour lui, comme si elles n'eussent jamais été. Il est hors de doute que cette même importance attachée aujourd'hui à d'autres choses et à d'autres personnes, sera également nulle, sinon dans vingt autres années, à coup sûr au moins quand il passera de cette vie à l'autre.

La raison conçoit cela et l'avoue ; mais voici le faible de la raison : elle ne tient pas contre les impressions actuelles et habituelles ; et dès lors ce qui est compris et avoué, n'est ni senti, ni pratiqué. Il en résulte deux conséquences : l'une, qu'il est déraisonnable d'imaginer que la sagesse éternelle doive agir d'après une raison telle que la nôtre, si faible que le plus souvent elle ne nous sert de rien à nous-mêmes, et que nos actions en démentent tous les aperçus : l'autre, que cette même raison, si insuffisante pour nous détourner de ce qu'elle-même reconnaît pour néant, et pour nous élever à ce qu'elle-même reconnaît pour essentiel, ce besoin d'une force supérieure à la sienne, d'une force qui s'établisse dans l'âme, et qui nous mette sans cesse sous les yeux le néant du temps et l'Etre de l'éternité. Et quelle peut être cette force ? il n'y en a qu'une, qui ne peut venir que de Dieu, et qui par conséquent ne peut être que la foi en sa parole ; car le premier effet de sa parole doit être de nous corriger de notre orgueil, d'où viennent toutes

nos erreurs et toutes nos fautes. Aussi la première leçon de la foi est de soumettre d'abord cette raison qui nous trompe à cette parole qui ne saurait tromper. — « Quoi ! renoncer à ma raison que j'ai reçue de Dieu! » Tout au contraire, en faire un très-légitime usage, en la soumettant à celui de qui vous la tenez. —« Quoi ! je croirai sans comprendre ! » Oui, assurément ; et pour deux raisons surajoutées ici à toutes celles que j'ai déjà énoncées : 1° parce qu'il suffit que vous compreniez parfaitement que vous devez croire ; et votre raison va jusque-là ; 2° parce que vous comprendrez quand vous aurez cru, comme il est arrivé aux apôtres, quand ils reçurent l'intelligence. —« Quoi ! ils ont compris et je comprendrai les mystères ! » Non pas l'essence des mystères, qui est au-dessus de votre entendement, mais l'esprit de ces mystères qui est fait pour parler à vôtre cœur. Rien de plus frappant que cet exemple que je vous cite, celui des apôtres : ils voyaient et entendaient, et ne comprenaient rien : eux-mêmes le répètent en vingt endroits. Quand ils eurent reçu l'esprit de foi et d'amour, ils comprirent tout ce qu'ils ne voyaient ni n'entendaient plus. Ils virent la vérité en Dieu, parce qu'ils avaient appris de la foi à aimer Dieu.

Obj. — Mais selon vous, il n'y aurait donc de vérité pour l'homme que dans la conformité de ses idées avec la loi de Dieu?

J'en suis convaincu, et à l'examen vous le serez ; car sans doute vous ne voulez parler ici que de la vérité morale : c'est la seule qui en mérite le nom. Mallebranche s'est fort trompé et plus dangereusement qu'il ne croyait, en disant que nous voyons *tout* en Dieu : l'erreur était palpable ; mais s'il eût dit que nous ne voyons *la vérité* qu'en Dieu, il aurait eu toute raison. Permis à la présomption un peu ridicule de nos savants de ne faire cas que de leur certitude physique et mathématique, et d'en faire la vérité par excellence : tant pis pour eux s'ils ne s'aperçoivent pas que cette vérité, qui n'a rien que de fort indifférent à la destinée de l'homme, est passagère et par conséquent frivole comme les choses qui en sont l'objet. C'est pour cela que Dieu a permis que tout le monde pût arriver à cette vérité-là, seulement avec de la volonté et de l'étude ; mais comme il était indispensable que nous fussions avertis de notre dépendance salutaire et nécessaire dans tout ce qui regarde notre sort éternel qui tient à Dieu, il a voulu que la vérité essentielle, celle qui consiste dans nos rapports avec lui, ne pût venir que de lui, et ne fût que la conformité de nos idées avec sa loi, soit celle qu'on nomme naturelle et qui nous vient de lui par la voie de la conscience, soit celle qu'il a révélée par son Verbe et qui est la perfection et la sanction de la loi naturelle, devenue le remède unique depuis que celle-ci a été si affaiblie et si obscurcie par les ténèbres du péché. Vous ne nierez pas que toutes les vérités morales ne soient renfermées dans la loi de Dieu, tant naturelle que révélée ; concluez qu'il n'y a de vérité qu'en Dieu ; et cette conclusion du bon sens sera un acte de foi ; car c'est lui qui a dit : *Je suis la vérité* : *Ego sum veritas.*

Obj. — Et la vérité métaphysique ?

Vous devez voir que j'oppose ici dans le sens le plus étendu le moral au physique, l'intellectuel au matériel ; et dès lors la métaphysique n'est autre chose que le premier chapitre de la morale. De quoi traite la métaphysique? De la substance spirituelle, soit créatrice, soit créée, de sa nature et de ses attributs : c'est l'antécédent de la morale, qui traite ensuite de la fin et des devoirs de la créature intelligente. Aussi, comme je l'ai déjà plus d'une fois remarqué, la saine métaphysique est partout dans les livres inspirés, et les meilleurs livres modernes sur ce sujet ne sont que le développement raisonné des vérités enseignées par le sens intime dans la loi naturelle, ou par l'Esprit-Saint dans la révélation ; et tout ce qui les contredit a été reconnu faux en bonne philosophie.

VIE DE LECOZ.

LECOZ (CLAUDE), archevêque de Besançon, membre de l'académie de cette ville et de l'académie celtique, naquit à Plounevez-Porzai, au diocèse de Quimper, le 22 décembre 1740, et fut professeur au collége de cette ville, dont il devint ensuite principal. A la révolution, son zèle pour le nouvel ordre de choses fut récompensé lors des élections pour les siéges épiscopaux établis par la constitution civile du clergé. Lecoz fut nommé évêque constitutionnel d'Ile-et-Vilaine, et sacré en cette qualité le 10 avril 1791. Après la clôture de l'Assemblée constituante, son département l'élut membre de l'Assemblée législative, et il y vint siéger. Le 5 février 1792, il demanda la suppression des associations de *religieux séculiers ;* mais en attaquant les congrégations séculières, assurément bien à tort, il fit l'éloge des congrégations régulières enseignantes, notamment de celles des doctrinaires. Dans la séance du 19 octobre 1791, il avait pris la défense du célibat des prêtres, et dans celle du 14 novembre de la même année, Isnard déclamant contre les prêtres *insermentés*, Lecoz, quoique assermenté, s'éleva contre lui, et qualifia son discours de *code d'athéisme*. Enfin il désapprouva hardiment la conduite d'un de ses suffragants

qui avait fait donner la bénédiction nuptiale à un prêtre. Il fut mis en prison sous le règne de la terreur. En 1795 il reprit ses fonctions épiscopales, et adhéra aux deux lettres *encycliques* des évêques réunis. Il assista au concile qui s'ouvrit le 15 août 1797 dans la cathédrale de Paris, et le présida. Il tint un synode en 1799, préliminaire sans doute au deuxième concile constitutionnel, ouvert le 29 juin 1801, et qu'il présida encore. Il s'y opposa au projet d'un *sacramentaire français*, d'un abbé Poinsignon, et mit la même opposition à une motion de Desbois, évêque de la Somme, pour que le comité adoptât et proclamât une des propositions condamnées par la bulle *Unigenitus*. Un concordat ayant été signé avec le pape la même année, et rendu public en 1802, Lecoz donna sa démission et fut nommé à l'archevêché de Besançon. En changeant de siége il ne changea point de sentiments; il ne fit point faire les rétractations que dans d'autres lieux on demandait aux prêtres constitutionnels, et gouverna son diocèse d'après ses anciens principes. Il consigna même dans un écrit l'apologie de la constitution civile du clergé, et l'éloge de ceux qui s'y étaient soumis. Cependant en 1804, lorsque le pape était à Paris, il se rendit chez le saint-père comme les autres constitutionnels, et il signa, dit-on, un *acte d'adhésion et de soumission aux jugements émanés du saint Siége et de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, sur les matières ecclésiastiques de France*. On ajoute que, dans un entretien particulier avec le souverain pontife, il protesta avec larmes de sa sincérité. Lecoz ne vit point, dit-on, la restauration avec plaisir, et la défense qu'il reçut de paraître devant un de nos princes qui passait à Besançon, a accrédité cette opinion. En mars 1815 il fut un des premiers à se déclarer pour Napoléon. On assure qu'il cherchait à soulever le peuple contre les alliés, lorsquil mourut le 3 mai 1815, à Villevieux, dans le Jura. On a de lui : *Accord des vrais principes de l'Eglise, de la morale et de la raison sur la constitution civile du clergé*, 1791, in-12. Quelques-uns le disent auteur de cet ouvrage, quoique le *Dictionnaire des Anonymes*, t. II, p. 492, l'attribue à M. Lebreton. *Lettre pastorale*, 1797. L'auteur y déclame d'une manière indécente et outrageante contre Pie VI, et l'accuse d'avoir provoqué une guerre de religion; des *Statuts* et *Règlements* pour son diocèse d'Ille-et-Vilaine, 1 vol. in-12 : ils avaient été dressés dans le synode de 1799; un *Avertissement pastoral sur l'état actuel de la religion catholique;* des *Observations sur les zodiaques d'Egypte*, 1802; une *Instruction pastorale*, du 20 décembre 1813, sur l'amour de la patrie, etc.; *Observations sur le décret de l'Assemblée pour la constitution civile du clergé*, adressées aux citoyens du Finistère, 1790 : Lecoz était alors procureur-syndic du district de Quimper. L'abbé Barruel réfuta ces Observations dans son *Journal ecclés., novembr.* 1790. *Lettre aux auteurs de la réponse aux Observations.* (*Voy.* la *Collection ecclésiastique* de M. Guillon, t. VII. *Lettre à Mgr. l'évêque de Rennes*, 2 mars 1791 : il lui annonçait son élection, parlait de sa perplexité, se jetait aux pieds de l'évêque et le conjurait de revenir à son troupeau. Réponse de M. de Girac, du 7 mars, dans la *Coll. ecclés.* de M. Guillon, t. XI; *Deuxième lettre* au même, publiée par Lecoz (*Voy.* l'*Ordonnance*, de M. de Girac, du 27 avril 1791). *Préservatif contre l'impiété*, dans le carême de 1793; *Lettre sur le célibat ecclésiastique :* c'est probablement la lettre adressée au club de Rennes, en septembre 1793; elle n'a pas été imprimée. Lecoz assure qu'elle était très-forte. C'est peu après que l'auteur fut arrêté, enfermé à Rennes, puis au Mont-Saint-Michel; *Lettre à la Convention*, 24 floréal an II, en lui dénonçant un arrêté de Carpentier. Elle est signée *Lecoz, évêque d'Ille-et-Vilaine, ci-devant membre de l'Assemblée législative, incarcéré par l'ordre de Carrier ;* elle est insérée dans les *Annales* du 9 avril 1796; *Lettre sur son élargissement;* nous croyons qu'on l'a confondue avec la suivante : *Lettre aux prêtres non-assermentés, du diocèse de Rennes, sur leur élargissement*, 14 p. in-4°. Elle est dans les *Annales des constitutionnels*, du 4 juillet 1795; *Accord de la religion catholique avec le gouvernement républicain*, 1795, 79 p. in-8°. A la fin est une réponse au sieur Lefranc, qui avait attaqué la lettre précédente. *Aux amis de la vérité, de l'humanité et de la religion*, ou *Lettre au citoyen M...é, sur sa déclaration d'être soumis aux lois de la république*, 14 juillet 1795, 45 p. in-8°. C'est un plaidoyer contre les prêtres insermentés. *Lettre à Réal*, au sujet d'un article du n. 164 du *Journal des Patriotes de* 1789, Rennes, 10 février an IV. C'est une apologie de la religion contre les déclamations de ce journal. Il y a un *post-scriptum* en réponse au n. 181 du même journal : elle est insérée dans les *Annales des constitutionnels*, n. 20 et 21; *Réflexions sur la lettre de Rallier à Grégoire*, 20 pages. C'est encore une apologie de la religion contre le philosophe Rallier. *Annales*, t. 3; *Lettre à Bénézech*, ministre de l'intérieur, 29 prairial an IV. Elle n'a que 3 pag., et a pour but de demander que l'on rende aux communes les presbytères et les cloches. *Annales*, t. 3; *Lettres aux catholiques sur la rétractation de Panisset*, 17 pag. *Annales*, t. III; *Lettre à Rallier*, 20 août 1796, 14 pag. C'est une réplique à Rallier qui avait répondu aux *Réflexions* précédentes; *Réponse à une lettre d'un auteur célèbre sur la rétractation de Panisset*, 15 janvier 1797, 27 pag. Il y a des détails curieux sur sa vie. L'auteur célèbre était M. l'abbé de Boulogne. *Annales*, t. IV; *Lettre au rédacteur des Annales catholiques*, *voyez* celles-ci, t. 2, p. 363; *Lettre à M. de Lorry*, évêque d'Angers, pour l'inviter à reprendre ses fonctions. *Coup d'œil philosophique sur les affaires du moment*. Cet opuscule était anonyme et avait rapport aux élections. *Annales*, t. VI; *Lettre à Grégoire sur sa lettre au grand inquisiteur*, 10 pag. Elle roule sur le mouvement de la mer. Grégoire y répondit. *Voy. Annales*, t. VII, p. 717; *Observation sur le dimanche et le décadi*. 30 frimaire an VII,

18 pag. *Voy. Annales*, t. VIII, p. 145; *Justification de plusieurs vérités chrétiennes*, 26 prairial an VII, 30 pag. C'est une lettre au journaliste Perly. *Annales*, t. IX; *Statuts et règlements d'un synode tenu à Rennes*, en août 1799, avec deux mandements : le tout forme 160 p. in-8°. On imprima à part un extrait du synode sur la nécessité et le moyen de perpétuer le sacerdoce; *Sur une instruction relative aux indulgences*, insérée au t. IX des *Annales*. La lettre de Lecoz est du 12 octobre 1799 : elle a 12 pages et relève quelques erreurs de Mauviel, auteur de l'*Instruction*. Celui-ci répondit. La lettre et la réponse ne sont point dans les *Annales*, mais elles sont imprimées à la suite du *Précis historique et dogmatique sur les indulgences*, publié sous le nom de *Réunis*, en 1800; *Avertissement pastoral sur l'état actuel de la religion catholique*, avec des notes, 46 p. sans les notes. Une des notes a été réimprimée à part, sous le titre d'*Hommages rendus à la religion par des philosophes modernes. Déclaration contre l'emploi de la langue vulgaire dans la liturgie*, 3 décembre 1799, une page. *Annales*, t. X, p. 121; *Lettre au clergé de Nantes*, pour annoncer qu'il a été nommé à ce siége. Elle est aussi très-courte. *Réflexions sur les causes des mécontentements des peuples de l'Ouest*, adressées à Bonaparte, 16 pag. *Annales*, t. X, p. 307; *Lettre particulière sur les troubles de l'Ouest*, 16 janvier 1800, 8 pag. *Annales*, t. X, p. 358; *Observations sur le décadi*, 14 pag. *Annales*, t. X, p. 465; *Lettre sur l'assassinat de l'évêque Audrein*, 5 frimaire an IX. C'était Lecoz qui avait sacré Audrein à Quimper, le 22 juillet 1798. Audrein périt le 19 novembre 1800; il avait voté la mort de Louis XVI; *Sur le Manuel des missionnaires*, 5 mai 1801, 2 pag. *Annales*, t. XIII; *Lettre du synode de Rennes aux prêtres incommunicants*, 16 juin 1801, 15 p. in-8°; *Instruction sur la soumission due à la puissance civile*, au nom du concile de 1801, 52 pag. *Annales*, t. XIII, p. 433; *Discours* pour la clôture du concile de 1801, 16 août; *Réflexions sur le divorce*, 13 août 1801, 10 pag. *Annales*, t. XIII; *Sur le défi général à l'incrédulité*. Préambule de Lecoz à cet écrit, qui avait paru en 1757 et qu'il fit réimprimer. Son préambule a 16 p., le *Défi* en a 14. *Annales*, t. XIV, p. 1; *Réponse à M. Spina*, sur le bref du pape, 16 oct. 1801, *Annales*, t, XIV, p. 68. Il parut depuis, dans les *Annales*, une lettre de Lecoz à Godet, juge à Rennes, pour assurer qu'il ne s'était point rétracté. La *Réponse* est assez impertinente; *Motifs de sa conduite sur le refus de sépulture* fait à un prêtre marié, mort sans sacrements, à Rennes, 17 mai 1801, 21 pag. Lecoz se montre très-sévère dans cette lettre: il dit que si le prêtre marié eût demandé et reçu les sacrements, il eût fallu lui refuser encore les prières de l'Eglise, dans le cas où, après avoir manifesté l'intention de réparer le scandale, il n'en aurait pas eu le temps. L'auteur s'appuie de l'autorité de Durand de Maillanne lui-même. *Observations sur une lettre de Fournier touchant les zodiaques*, 18 pag. *Annales*, t. XIV, p. 433; *Lettre aux prêtres de son diocèse*, 3 pag. *Annales*, t. XV, p. 494; *Lettre sur la désertion des conscrits*, une page. *Annales*, t. XVI, p. 138; *Lettre sur la réduction des fêtes*, 7 pag. *Annales*, t. XVI, p. 396; *Instruction pastorale* pour l'organisation de son diocèse : elle est fort étendue. *Voy.* un extrait dans les *Annales*, t. XVII, p. 104; *Défense de la révélation chrétienne et preuve de la divinité de Jésus-Christ*, contre le *Mémoire en faveur de Dieu*, de Delisle de Sales, 1802, in-8°. C'est cet ouvrage que nous donnons ici; *Sur la constitution civile du clergé; Observations sur une lettre de l'abbé Babey*, son grand-vicaire; *Lettre aux non-assermentés; Aux auteurs de la réponse imprimée aux observations sur la constitution; Lettre à MM. Marion, Rabaut et Mestrezat*, 8 novembre 1804, de 12 pages, dans laquelle il leur proposait de travailler à la réunion des deux communions; *Lettre à M. de Beaufort sur son projet de réunion*, 25 mars 1807, de 151 p. in-8°; *Lettre aux catholiques de son diocèse, ou Réflexions sur une réponse de M. de Beaufort*, 1808, de 216 p. in-8°; *Lettres pastorales* des 26 avril et 19 mai 1814; *Mandement pour le retour de Bonaparte* en 1815. La collection des mandements de Lecoz forme, dit-on, 5 vol. in-8°. On peut voir dans la *Chronique religieuse*, t. I, p. 407, une lettre d'un de ses amis, écrite en sa faveur. L'abbé Grappin, son secrétaire, publia, après la mort de Lecoz, une production de cet archevêque, intitulée : *Quelques détails sur Latour-d'Auvergne Corret*, 1815, de 3 feuilles in-8°.

DEFENSE
DE LA REVELATION CHRETIENNE
ET PREUVES DE LA DIVINITÉ DE JESUS-CHRIST.

AVERTISSEMENT.

Le Mémoire en faveur de Dieu *n'était point public lorsque je le reçus de la main de l'auteur. Cette politesse, jointe à l'importance du sujet, me commandait de lire l'ouvrage avec attention, et je le fis.*

Etonné du titre et du ton du Mémoire, af-

fligé des erreurs graves que je crus y apercevoir, j'en parlai aussitôt à l'auteur lui-même. Je le conjurai d'en changer quelques articles, spécialement celui de Jésus-Christ. Sa réponse fut qu'il ne le pouvait, parce que telle était réellement sa manière de penser sur le fondateur du christianisme.

Désolé de cette réponse, je lui observai qu'il me mettait dans la triste nécessité de relever ses erreurs et de combattre des propositions qui, à mes yeux, étaient de vrais blasphèmes. — Faites, me répliqua-t-il, ce que vous croyez de votre devoir, je ne le trouverai pas mauvais. J'insistai : ce fut en vain. J'attendis cependant la publication du livre, espérant toujours que l'on y ferait les corrections que j'avais si ardemment sollicitées.

Le livre parut avec une seule correction, celle qui était commandée par la politique.

Alors, malgré mon extrême répugnance, je crus ne pouvoir me dispenser de cette tâche pénible et douloureuse ; et, docile à la voix de mon divin Maître (*Matth.* XVIII, 17), *je résolus de déclarer à l'Eglise, c'est-à-dire à l'immensité des chrétiens qui existent encore en France, que ce* Mémoire *est indigne de Dieu,* en faveur *de qui il paraît fait, et destructif de la religion sainte dont il semble prendre la défense.*

Je combats un philosophe ; je n'ai pas dû me borner aux seules armes de la théologie. J'ai donc appelé la philosophie elle-même contre un écrivain qui me paraît violer ses plus sages maximes. Je combats un homme avec qui j'ai eu quelques liaisons chères à mon cœur ; j'ai tâché de ne dire que ce qui était nécessaire pour montrer la fausseté de ses assertions : je défends les bases essentielles, les colonnes premières du christianisme : j'ai dû donner à ma défense la force et l'étendue convenables. Puisse donc ma lettre n'offrir que des motifs puissants de revenir de ses erreurs à un philosophe dont je respecte l'esprit et le cœur, les lumières et les talents ! Puisse-t-elle ne présenter aux chrétiens qui la liront, que des motifs nouveaux de se tenir inviolablement attachés à une religion qui peut seule assurer leur bonheur, à une religion contre laquelle, dans ces derniers temps, toutes les passions humaines ont paru coalisées, mais qui, à son ordinaire, a triomphé de leur fureur, comme elle en triomphera constamment jusqu'à la consommation des siècles ! Aussi n'est-ce point en faveur de cette divine religion que j'écris ; c'est dans le ciel et non sur la terre qu'elle a son défenseur toujours prêt, toujours invincible ; j'écris en faveur de quelques catholiques dont la foi a pu être inquiétée, peut-être même ébranlée par les sophismes par les déclamations, surtout par les scandales auxquels notre révolution a servi de prétexte. Puissent-ils, après avoir lu cet ouvrage se sentir portés à faire à eux-mêmes le reproche que le Sauveur fit autrefois au chef de ses disciples tremblants au milieu d'une violente tempête! Modicæ fidei, quare dubitasti (*Matth.*, XIV, 31) ?

LETTRE
A M. DE L'ISLE DE SALES,

Membre de l'institut national,

SUR SON MÉMOIRE EN FAVEUR DE DIEU, OU RÉFUTATION DES PRINCIPALES ERREURS DE CE MÉMOIRE, CONTRE LA SAINE PHILOSOPHIE, L'HISTOIRE, LA MORALE, LA RELIGION ET SPÉCIALEMENT CONTRE LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

Maxime sapientis est veritatem ab opinione secernere.
(Cicéron, de finib. lib. I.)
Le sage doit discerner la vérité d'avec l'opinion.

Citoyen, cher philosophe, j'ai lu avec attention et avec intérêt le livre dont vous avez bien voulu me gratifier : j'y ai trouvé ce que vous savez mettre dans tous vos écrits : des pensées fortes, des expressions riches, des tournures piquantes, un style harmonieux, tous les talents d'un grand écrivain ; et ce qui, à mon gré, est encore plus précieux, une indignation profonde contre les artisans de nos malheurs passés, avec un zèle ardent pour le retour de l'ordre, des mœurs et de la vertu.

Pourquoi, avec tant de motifs d'applaudir à votre ouvrage, pourquoi, avec le désir sincère de n'y voir que des beautés, suis-je encore réduit à la dure nécessité de vous répéter ce que je vous écrivais de Rennes, il y a quelques années, au sujet de votre roman intitulé : *La Philosophie du Bonheur*, que vous eûtes aussi la complaisance de m'adresser ? Votre livre m'afflige : vous n'y avez pas suivi la sage maxime de l'Orateur philosophe de Rome ; à des vérités saillantes et précieuses vous y avez mêlé des opinions étranges, des erreurs graves et intolérables. Oui, monsieur, votre *Mémoire en faveur de Dieu* va même contre le but que vous vous êtes proposé : vous vous donnez pour le défenseur de la Divinité, et il me semble que vous l'outragez ;

vous prétendez venger la nation française, et vous semblez la calomnier : vous parlez de la nécessité de la révélation, et vous flétrissez la révélation que les chrétiens adorent : vous croyez rendre un hommage à Jésus-Christ, et vous le blasphémez, vous en faites un imposteur. Vous vous flattez de ressusciter parmi nous le christianisme, et vos principes, s'ils étaient admis, en saperaient les premiers fondements : enfin, vous peignez avec énergie les erreurs et les excès de la révolution française ; et, d'après vos maximes, même d'après vos propres aveux, l'on est forcé de voir que vous avez concouru à faire naître ces erreurs, à provoquer ces excès qui nous désolent.

Je le sens, monsieur, ces accusations sont très-graves ; vous en serez étonné, mortifié peut-être. Aussi combien il en coûte à mon cœur de vous les adresser! Mais vous le savez, entre Platon même et la vérité un honnête homme ne saurait balancer. Et l'amitié la plus généreuse ne va point jusqu'à sacrifier les droits d'une religion qu'elle croit divine. *Amicus usque ad aras.*

D'ailleurs, si pour publier vos *opinions*, vous avez pu braver les sentiments de votre jeunesse, les principes de la savante et respectable société au sein de laquelle vous fûtes élevé, la foi de soixante siècles à laquelle vous fûtes initié, la créance de plus de cent millions d'hommes qui devait vous paraître respectable ; dois-je, moi, par la crainte de blesser l'amour propre d'un citoyen qui m'est cher, ne pas relever des erreurs qui peuvent être pernicieuses et à lui et à la société entière ?

Enfin vous-même m'avez mis votre livre dans les mains ; je ne puis donc ne pas le connaître. Je n'ai pu ne pas y lire vos opinions ; ne serais-je pas justement soupçonné de les approuver, si je négligeais de les combattre? Déjà dans plus d'un de vos écrits vous nous avez accusés d'avoir apostasié une religion pour laquelle cependant nous avons bravé les bûchers, les poignards, les noyades et les déportations. Garder le silence en ce moment, ne serait-ce pas accréditer votre injuste et cruelle inculpation? C'est donc vous-même qui me forcez de parler.

Vous avez voulu ne suivre que votre raison : elle vous a égaré : l'exemple de tant de philosophes dont, avant vous, cette boussole trompeuse avait causé le naufrage, aurait dû vous tenir sur vos gardes : les écarts mêmes et les désordres de la révolution que vous signalez si énergiquement, ne vous criaient-ils point? *Nous sommes les enfants de cette même philosophie que vous prenez pour guide : ou cessez de nous attaquer, ou commencez par faire le procès à notre trop féconde mère : comment pouvez-vous vous montrer tout-à-la-fois et son disciple soumis et notre ardent accusateur?* Vous n'avez voulu tenir compte ni de ces avis, ni de ces interpellations. Aussi contre quels écueils n'êtes-vous pas venu échouer?

Mais cette charitable religion, pour laquelle plusieurs de vos assertions seraient mortelles, commande à ses ministres de vous aider à reconnaître l'abîme dont vous vous êtes approché ; et c'est en son nom que je vous offre un flambeau bien plus sûr que celui de votre philosophie : puissiez-vous ne pas le dédaigner et ne voir, dans les *Observations* que je vous adresse, qu'un nouveau témoignage de mon estime pour votre personne, et de mon ardent désir de contribuer à votre véritable bonheur.

Si quelquefois mes *Observations* vous paraissent piquantes ; si, contre mon gré, elles vous causent quelque déplaisir, je vous prie, monsieur, de l'imputer, non à une maligne envie de vous humilier, mais à mon étroite obligation de faire valoir des vérités essentielles et fondamentales, à la défense desquelles je dois tout sacrifier. Rappelez-vous la devise d'un ministre de Jésus-Christ : *Negotium* (*Christi*) *tunc vere agimus, si nulli contra veritatem parcimus* (*Div. Gregor. Mag., Epist.* 39).

ARTICLE PREMIER.

LE MÉMOIRE EN FAVEUR DE DIEU EST INJURIEUX A LA DIVINITÉ.

Si le respect que l'on doit aux puissances de la terre nous commande d'employer avec elles un langage et des formes proportionnés à leur dignité, combien cette attention n'est-elle point encore plus indispensable à l'égard de celui de qui émanent toutes les puissances et toutes les autorités? Mais ce devoir, l'avez-vous bien observé dans votre *Mémoire en faveur de Dieu?*

Dans ces jours d'erreurs, d'extravagances et d'immoralité, d'où nous sortons, l'existence de Dieu fut contestée par certains hommes, pour qui vivre ne semble autre chose que ce qu'est végéter pour les plus immondes animaux. Peu sensibles à la noblesse de leur origine, indifférents sur la dignité de leur être, fâchés même de l'immortalité de leur âme, on eût dit qu'ils en voulaient au Créateur de les avoir formés d'une manière aussi excellente. Ils le renièrent donc pour leur père ; ils aimèrent mieux se donner pour les enfants d'un hasard aveugle, faits pour vivre au gré de leurs passions, et destinés à pourrir complétement, comme les brutes, dans les entrailles de la terre.

Par une inconséquence risible si l'on pouvait rire dans un tel désordre, ces mêmes hommes, ces glorieux amis du néant, prétendirent ressusciter parmi nous l'étrange idolâtrie de l'ancienne Rome. Cette république, si nous en croyons l'un de ses plus savants écrivains (*Varron*), alla jusqu'à se donner trente mille divinités. Ce fut en l'honneur de ces dieux de tous les âges, de tous les sexes, de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les pays, de tous les systèmes, qu'elle établit son fameux *Panthéon*. Ce monstrueux établissement, nos philosophes révolutionnaires voulurent le renouveler en France. Etait-ce pour nous donner les trente mille idoles des Romains? Non : ils étaient eux-mêmes, avec ceux qui les avaient conduits à

ce degré de folie, l'objet de cette belle conception. Après avoir abjuré la dignité d'hommes, il leur plut d'aspirer à celle de dieux. Leur dogme favori, le cri habituel de leur extravagance, était : Point de Dieu, point d'immortalité, point d'autre vie; ce sont de vaines chimères. Et en même temps leur étrange orgueil répétait au peuple : C'est nous qui sommes vos dieux; c'est nous qui sommes appelés à réformer tous les Etats et à gouverner le monde. Dès que nous cesserons d'être sur la terre, que notre mémoire y vive brillante, immortelle; voilà le temple qui nous est destiné : peuple, ne manquez pas de venir y encenser nos autels. Détracteurs de l'immortalité, ils aspirent à devenir immortels : ennemis de Dieu, ils veulent être eux-mêmes des dieux.

O qu'ils étaient plus conséquents, même dans leurs folles erreurs, ces païens que nos *nihilophiles* ont voulu prendre pour modèles! Ils ne commençaient point par évacuer le ciel, afin de s'y introniser tout seuls. C'est parce qu'ils croyaient à l'existence de leurs dieux, qu'ils aspiraient à partager avec eux les délices de leurs demeures célestes et la gloire de leur immortalité. Ce n'était pas, surtout en se ravalant à la bassesse des bêtes, qu'ils prétendaient s'élever à la hauteur des dieux. Plus ils étaient jaloux d'obtenir un jour les honneurs divins, plus ils se montraient attentifs à maintenir l'intervalle immense qui sépare l'homme de la brute. Voyez avec quelle énergie, avec quel enthousiasme leur criait même l'un de leurs plus voluptueux écrivains : *Les autres animaux sont* (1) *condamnés à tenir les yeux inclinés vers la terre d'où ils sont sortis et où ils doivent retourner : à l'homme, à l'homme seul, l'Auteur de tous les êtres a donné un front sublime, à l'homme seul il a commandé d'élever ses regards et de fixer le ciel*, *lieu de son origine et séjour de sa future félicité.*

Tel fut le sentiment de presque tous les beaux génies de Rome. *Notre âme*, disait le grand orateur de cette république, *sent qu'elle appartient à Dieu. L'intérêt qu'elle prend à la connaissance de cet Etre suprême et ses retours vers lui, si naturels, si satisfaisants, lui font assez connaître que c'est là son centre et son élément; elle est née trop grande, et trop glorieuse est sa destinée pour devenir le jouet de ses sens, en se bornant aux objets matériels. Malheur à elle, si elle s'oubliait assez pour abaisser ses inclinations au-dessous de sa naissance.* Tant était profond, même dans le cœur de ces hommes égarés, le sentiment de leur dignité originelle! tant ils étaient éloignés de contester l'existence de l'Etre souverain de qui ils aimaient à publier qu'ils tiraient leur origine!

Fidèle à ce dogme fondamental que le Créateur a empreint dans toutes les consciences et qu'il maintient chez tous les peuples, vous avez entendu avec indignation les blasphémateurs qui prétendaient l'anéantir; et courageusement vous vous êtes avancé pour combattre ces modernes Salmonées, pour défendre l'existence de l'*Ordonnateur des mondes*, pour préconiser cette vérité capitale, qui seule nous offre la clef de cet univers (1), qui seule donne du prix à notre existence passagère, qui seule gourmande l'homme méchant dans ses machinations ténébreuses, qui seule soutient, console l'homme juste sous la hache de ses bourreaux ou dans les pressoirs de l'infortune.

Que cette entreprise était belle! qu'elle eût pu mériter notre reconnaissance et nos éloges! Mais à peine l'avez-vous annoncée, que vous semblez l'abandonner pour courir après des épigrammes, des faits, des anecdotes que déjà toute la France connaissait, et qui nous montrent, non un Dieu, mais des hommes fous et atroces. Le peu que vous dites de l'existence de Dieu, vous le dépréciez encore par des expressions, par des formes méséantes, indignes du grand Etre dont la majesté commande à tous ceux qui osent en parler, le langage le plus sévère, le ton le plus grave et le plus respectueux.

Vous le savez, monsieur, les plus sages philosophes de l'antiquité ne prononçaient l'auguste nom de Dieu qu'avec un témoignage extérieur de respect. En cela ils ont été imités, surpassés même par les plus illustres de nos philosophes modernes. *Dans plusieurs conférences que j'eus en* 1726, *avec le docteur Clarke,* dit l'auteur des *Eléments de la philosophie de Newton, jamais ce philosophe ne prononça le nom de Dieu qu'avec un air de recueillement et de respect très-remarquable : je lui avouai l'impression que cela faisait sur moi; et il me dit que c'était de Newton qu'il avait pris insensiblement cette coutume, laquelle doit être en effet celle de tous les hommes.*

Ces traits et cent autres du même genre vous étaient connus, et cependant vous intitulez votre livre, *Mémoire en faveur de Dieu!* et vous allez jusqu'à nommer Dieu votre *client!* Ne dirait-on pas que c'est un malheureux à qui, par charité, vous prêtez le secours de votre plume? Quoi! vous croyez à l'existence de cet Etre infini, par qui toutes les créatures ont été tirées du néant, par qui

(1) Pronaque cum spectant animalia cætera terras,
Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus.
(Ovide, Metamorph., liv. I.)

(1) Le soleil qui, selon les calculs des plus habiles astronomes, est un million de fois plus gros que notre terre, se trouve lui-même être très petit, en comparaison de l'immense étendue des cieux : ce globe, quelqu'enflammé qu'il soit, ne porte néanmoins aucun préjudice aux autres planètes d'une énorme grandeur qui se trouvent dans son tourbillon. Il ne paraît ni trop rapproché des uns, ni trop éloigné des autres : d'ailleurs tous ces astres ont chacun leur place; et l'arrangement entre eux est si parfait, qu'il a toujours fait l'admiration de tous ceux à qui les beautés du ciel sont connues. Les plus grands philosophes, après avoir fait mille recherches, après avoir épuisé leur imagination pour découvrir la cause de cet ordre admirable, se sont trouvés forcés d'avouer qu'il n'y a qu'un Dieu infiniment puissant et infiniment éclairé, qui puisse en être l'auteur. C'est aussi par cet aveu sage et religieux que le célèbre Newton termine son livre des *Principes mathématiques.*

cet immense univers a été si sagement organisé, par qui ces nombreux, ces prodigieux corps célestes ont été semés dans l'espace; par qui, depuis tant de siècles, ils sont constamment maintenus dans leurs orbites respectives! Vous croyez à ce Dieu dont la voix maîtrise la mer, la terre et les cieux, et devant qui tous les hommes ensemble sont bien moins que n'est à nos yeux le plus chétif des insectes qui rampent dans la poussière! et ce Dieu, dont le nom seul inspire aux sages le respect et l'adoration, vous osez l'appeler votre *client*, vous vous permettez de vous dire son *avocat; ses grandes, ses belles destinées*, vous vous donnez pour en être le *dépositaire*. Le sort, les droits de cet Être adorable ne sont plus que dans vos mains..... Je n'ose qualifier ce ton, ces expressions : quel serait votre sourire de pitié, quel serait peut-être l'éclat de votre indignation, si cet imperceptible ciron, que vous foulez aux pieds, se donnait pour l'*avocat* de l'Institut national; s'il appelait son *client* un seul de ses doctes membres? et cependant d'un *académicien* à un *ciron* il peut encore se trouver quelque rapport; mais entre *Dieu et l'homme* quelle proportion pouvez-vous découvrir?

Dans ce fameux décret de Robespierre : *Le peuple français reconnaît l'existence de l'Etre suprême*, vous *trouvez une sorte d'irrévérence*, vous n'y voyez qu'*une absurdité* (page 99 du *Mémoire en faveur de Dieu*), qu'en auriez-vous pensé s'il eût dit : Le peuple français se déclare l'*avocat de l'Etre suprême*, il en fait son *client?*

Ce n'est pas tout : l'existence de Dieu, vous la rangez dans la classe des *causes plus que suspectes*, vous semblez la croire plus *perdable* que deux *causes* que vous dites avoir *perdues* (page 2, *ibidem*). Vous ne vous en chargez que d'après un propos improbe que vous attribuez à Cochin, propos si peu analogue à l'austère probité de ce célèbre orateur, à qui une dame, dans une sorte d'enthousiasme, dit un jour : *Vous êtes, monsieur, si supérieur aux autres hommes, que, si c'était le temps du paganisme, je vous adorerais comme le dieu de l'éloquence*, et qui lui fit cette sage et modeste réponse : *Dans la vérité du christianisme, l'homme n'a rien dont il puisse s'approprier la gloire.*

Ne serait-on pas tenté de vous demander si vous-même vous croyez à l'existence de ce Dieu, puisque vous assimilez sa *cause* à celles dont le triomphe est le plus incertain? du moins, monsieur, je vous l'avoue, ce ton, ce langage, m'étonne, il m'afflige; et, dans ma crainte, dans ma douleur religieuse, je m'écrie : *Seigneur, pardonne à la témérité d'un mortel, ne renouvelle pas de nos jours l'effrayante punition de l'indiscret Oza! Nous te reconnaissons, nous sommes sous la main de ta puissance infinie, qui fait rouler les cieux, qui embellit la terre, qui donne à l'homme l'être, la pensée, le désir, la liberté, l'amour; et, ce qui renferme tout, la capacité de la vertu : de l'aurore au couchant, d'un pôle à l'autre, cette vérité ne cessera de briller aux yeux de tes enfants. Une impulsion de sentiment aussi puissante que la plus claire évidence la fait entrer jusqu'au fond de nos âmes, l'y enracine invinciblement, la mêle au plus intime de notre être : on peut en distraire des fous, des méchants, des imbécilles, des scélérats; ce ne sont là que des exceptions douloureuses; ces hommes, si ce nom peut leur être donné, sont comme tous les monstres dans leurs espèces relatives, lesquels tu permets pour faire mieux sentir leur perfection et leur bonheur aux êtres bien constitués. A jamais s'élèvera contre ces hommes monstrueux l'espèce entière; le front élevé vers le ciel, le genre humain ne cessera de reconnaître ta majesté suprême.*

Toutes les armées célestes glorifient également ta force et ta grandeur; toutes les sphères qui roulent dans l'immensité de l'espace célèbrent la sagesse de tes œuvres; les montagnes, les forêts; les mers, les abîmes qu'un acte de ta volonté a créés, sont aussi les hérauts de ta puissance : ah! quand tous les hommes qui vivent maintenant sur ce globe seraient assez malheureux pour t'oublier, que de millions d'êtres y resteraient encore pour y publier ta magnificence! que de millions de nouveaux adorateurs, en un instant, ta voix féconde ferait bientôt paraître à la place d'enfants ingrats et coupables! Qui sommes-nous donc pour oser nous qualifier tes défenseurs? tes avocats! *qui sommes-nous donc pour oser croire que ton existence ait besoin de notre bras périssable? Comment oserions-nous nous annoncer pour les* dépositaires *de ce qu'on se permet de nommer tes grandes, tes belles destinées? Tu ne veux point que l'homme orgueilleux se mêle d'annoncer* (1) *tes préceptes! tu as horreur de la publication que sa bouche ose faire de tes ordonnances; nous nous bornerons donc à nous écrier avec ton prophète : Seigneur, notre souverain Maître, que ton nom est admirable dans toute la terre!* Domine, Dominus noster, quam admirabile est nomen tuum in universa terra! (*Ps.* 8).

Mais, direz-vous, d'autres, avant moi, n'ont-ils pas *défendu la cause de Dieu?* Sans doute, Pascal, Descartes, Abbadie, Newton, Clarke, Fénélon, Bullet, et cent autres beaux génies ont, avant vous, mis sous les yeux de leurs lecteurs quelques-unes des preuves de l'existence de Dieu; mais avec quel respect ils en ont parlé! mais combien ils étaient loin de se dire ou de se croire les *Atlas* de la Divinité? Ce n'était qu'en l'adorant eux-mêmes qu'ils entretenaient quelques malheureux aveugles de ce premier soleil de l'univers, qu'ils leur analysaient ses rayons bienfaisants, et qu'ils forçaient leurs yeux malades de recevoir sa divine lumière. Voyez avec quelle gravité les païens mêmes en discouraient. *Est-ce être homme, s'écriait Cicéron, que de ne pas attribuer à une cause intelligente les mouvements du ciel si certains, le cours des astres si régulier, toutes les choses*

(1) Peccatori dixit Deus : Quare tu enarras justitias meas. Et assumis testamentum meum per os tuum? (Psal. XLIX, 16.)

si bien liées ensemble, si bien proportionnées, et conduites avec tant de raison, que notre raison s'y perd elle-même? Ce qui faisait dire à Balbus le Stoïcien, que disputer contre l'existence de Dieu était une coutume impie, soit qu'on le fît sérieusement, soit qu'on le fît par forme de plaisanterie.

Enfin, d'un *Mémoire en faveur de Dieu* que devait-on attendre? d'invincibles preuves de son existence, le développement lumineux de ses principaux attributs, le tableau imposant de sa puissance, de sa grandeur, de sa majesté; la touchante peinture de sa providence active. Ainsi ce célèbre orateur, sur les pas duquel vous prétendez marcher, Cochin, se chargeait-il d'une *cause?* dès l'entrée, il donnait de son *client* la plus favorable opinion; ses développements ajoutaient encore à la conviction que l'on avait déjà crue à son plus haut degré : à sa voix fuyaient les ténèbres, les erreurs, les préventions; sur ses pas jaillissaient, de toute part, des rayons de vérité, la raison et la persuasion s'exprimaient par sa bouche : l'auditeur entraîné, ravi, devançait les conclusions de l'orateur; et le juge se sentait lui-même pressé de couronner le bon droit, en le scellant d'un arrêt solennel.

Au lieu de tout cela, que voit-on dans votre Mémoire? des épisodes, des digressions, des fables, qui tendent à détruire d'avance ce que vous vous proposiez d'établir : telle est entre autres la prétendue *histoire des deux Pharaons,* qui durent ôter *Dieu à l'Egypte pendant plus d'un siècle.* Elle compromet tout à la fois, et votre logique, et votre crédulité. Quel était votre objet? de montrer que *Dieu* est nécessaire au maintien de la société et au bonheur des hommes : et vous débutez par une assertion qui prouverait que les rois et les peuples pourraient se passer de la croyance d'un Dieu! cette marche n'est-elle pas étrange? et quel besoin en aviez-vous? De votre aveu, le fait de *Chéops* et de *Céphren* a paru longtemps peu vraisemblable. La plupart des savants l'ont regardé comme un conte fabuleux; et Bayle lui-même n'a osé en appuyer son paradoxe sur la possibilité d'un peuple d'athées; au contraire, il fait cet aveu : *Nous n'avons les annales d'aucun peuple qui ait fait profession d'athéisme qui nous apprennent jusqu'à quel excès de crimes se portent les nations qui ne reconnaissent aucune Divinité* (*Lettre sur les comètes,* première édit, in-12, p. 320)! Que ne suiviez-vous cette discrétion? Vous vous épargniez une fâcheuse inconséquence; et vous n'offriez point contre votre cause une arme toute prête à ceux qui auraient intérêt à la combattre.

A la place de ce conte d'Hérodote, à qui, vous le savez, l'on reproche bien des fables et des puérilités, n'eût-il pas été plus philosophique de présenter un parallèle rapide et frappant du *théisme* et de l'*athéisme?* de faire sentir l'influence nécessaire de l'un et de l'autre sur la moralité des hommes et sur le sort des peuples? de montrer :

Le théisme (1) comme une source inépuisable d'où découlent naturellement la bonne foi, la probité, la justice, l'humanité, la modération, la fidélité, le courage, les plus solides liens de la société, les gouvernements les plus sages, les administrations les plus intègres, les tribunaux les plus équitables, les familles les plus unies, toutes les qualités morales, toutes les vertus sublimes qui élèvent l'homme, qui le distinguent dans sa classe supérieure, qui le rendent digne du titre de roi de l'univers.

De peindre l'athéisme avec les couleurs qui lui conviennent, de le signaler comme un monstre qui tend à ravir au monde son vrai soleil, à le livrer à toutes les chances inquiétantes d'un hasard aveugle ou à le soumettre au joug de fer d'un destin inflexible; comme un monstre qui légitime la licence, l'injustice, la mauvaise foi, l'hypocrisie, l'opprobre, la ruine des familles, le bouleversement des Etats, tous les maux de la société; qui dit à un ami : Sans crime tu peux trahir ton ami; qui dit à une épouse : Sans scrupule tu peux empoisonner ton époux; à un fils : Si tu es sûr de soustraire ton action aux regards des magistrats, tu peux, sans crainte, assassiner ton père. De ce tableau effrayant, vous eussiez pu conclure

Avec d'Alembert : *Il n'y a rien de plus facile que de connaître qu'il y a un Dieu, que ce Dieu a éternellement existé, qu'il est impossible qu'il n'ait pas éminemment l'intelligence et toutes les bonnes qualités qui se trouvent dans les créatures. L'homme le plus grossier et le plus stupide, pour peu qu'il déploie ses idées et qu'il exerce son esprit, reconnaîtra aisément cette vérité* (*Encyclopédie, art.* DIEU, p. 996).

Avec Bayle : *Le système de Spinosa et des athées qui adoptent ses abominables rêveries, surpasse l'entassement de toutes les extravagances qui se puissent dire : c'est la plus monstrueuse hypothèse qui puisse s'imaginer, la plus* (*Dictionnaire, art.* SPINOSA) *absurde; c'est une abomination exécrable : un bon esprit aimerait mieux défricher la terre avec les dents et les ongles, que de cultiver une hypothèse aussi choquante que celle-là.*

Avec le même : *Un athée ne pouvant être poussé à dogmatiser, ne pourra alléguer aux magistrats cette sentence :* Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, *que nous regardons comme une barrière impénétrable à tout juge séculier : un athée, destitué qu'il est de cette grande protection, demeure justement exposé à toute la rigueur des lois; et il ne pourra être châtié comme un séditieux, qui ne croyant rien au-dessus des lois humaines, ose* (*OEuvres, tome* III) *néanmoins les fouler aux pieds.*

Avec Rousseau de Genève : *Rien de si détestable que cette licence sacrilége de contester l'existence de Dieu. Si l'athéisme ne fait pas verser le sang, c'est moins par amour de la paix que par indifférence pour le bien; ses*

(1) On sent que nous n'envisageons ici le théism que dans son opposition avec l'*athéisme.*

principes ne sont pas de tuer les hommes (1); *mais ils les empêchent de naître en détruisant les mœurs qui les multiplient, en les détachant de leur espèce, en réduisant toutes leurs affections à un secret égoïsme, aussi funeste à la population qu'à la vertu.*

Et ailleurs : *Les impiétés sont punissables, parce que alors on n'attaque pas seulement la religion, mais ceux qui la professent ; on les insulte, on les outrage dans leur culte ; on marque un mépris révoltant pour ce qu'ils respectent, et par conséquent pour eux. De tels outrages doivent être punis par les lois, parce qu'ils retombent sur les hommes et que les hommes ont droit de s'en ressentir.* (Lettres écrites de la Montagne.)

Enfin, avec l'auteur de l'article ATHÉISME dans l'Encyclopédie : *Le plus tolérant conviendra en effet que le magistrat a droit de faire périr ceux qui professent l'athéisme ; car, s'il peut punir ceux qui font du tort à une seule personne, il a sans doute autant de droit de punir ceux qui en font à toute une société, non-seulement ceux qui nient l'existence de la Divinité, mais encore ceux qui rendent cette existence inutile en niant la Providence ou en prêchant contre son culte* (1).

De cette manière, monsieur, votre Mémoire eût pu atteindre son but ; vous eussiez fait pâlir nos *Vanini* du jour, et vos droits à la reconnaissance des amis de l'ordre et des mœurs eussent paru incontestables.

Mais quelles preuves voit-on, dans votre ouvrage en faveur de l'existence de Dieu ? N'y trouverait-on point plutôt des raisons d'en douter ? Où sont vos motifs d'adorer ce généreux Père des humains ? Ne serait-on pas tenté de dire que par vous sa majesté est foulée aux pieds ? Et dans ce Mémoire en sa faveur, quelle place tient-il ? vous paraissez à peine vous y en occuper que quelques instants. Et ce Mémoire lui-même, quelle forme lui donnez-vous ? Peut-on ne pas rougir de votre début ? Présenter la cause de Dieu comme celle d'un malheureux sans crédit, sans appui, sans ressource ! Pousser l'irrévérence jusqu'à appeler le Maître de l'univers votre client ! Je vous le répète, ce n'est point là une œuvre digne de lui ; puisse-t-elle n'être point à ses yeux un outrage digne de punition !

ARTICLE II.

OUTRAGE A LA NATION FRANÇAISE.

En paraissant venger la nation française, il me semble que vous la calomniez.

(1) *Emil.*, tom. III. Si Rousseau avait vécu quelques années de plus, il aurait jugé l'athéisme encore moins favorablement.

(2) *Encyclopédie*, art. ATHÉISME. — Voilà la règle solidement établie par ces écrivains : quelques-uns d'entre eux ne l'ont pas fidèlement suivie, ils n'en sont que plus coupables : Méchants serviteurs, leur dira le Dieu que, sur la foi de leurs passions, ils auront feint de méconnaître, méchants serviteurs, c'est par votre bouche, c'est par vos propres écrits que je vous condamne. *De ore tuo te judico, serve nequam.* (Luc. 19 et 22.)

D'après votre fable de Chéops et de Céphren, toute l'Egypte fut, pendant plus d'un siècle, plongée dans l'athéisme ; vous en concluez que, de même, la France entière a pu devenir athée : vous allez bientôt plus loin ; et, après une énumération que vous faites avec le ton de la plus grande assurance, vous osez livrer toute la nation à l'opprobre d'avoir, presque dans le même jour, immolé son culte et son Dieu ; vous ne trouvez pas moins de vingt-cinq millions de Français atteints du crime affreux de l'athéisme. Où sont vos preuves de cette étrange et révoltante assertion ? Quoi ! parce que quelques milliers d'individus, infectés par les maximes d'un philosophisme impur, ont déclaré la guerre aux autels et à la religion, parce que, dans chaque département, on a vu sortir des laves de la révolution, comme autrefois du limon du déluge, des monstres hideux et féroces, des hommes dont le cœur était gangrené de vices ou la tête bouillante d'erreurs ; parce que, dans certains endroits, quelques frénétiques disciples de la Mettrie, de Fréret, d'Helvétius, de Diderot, de d'Holbach, etc. ont osé élever contre le ciel des cris forcenés ; parce que des hommes d'une politique atroce ont affecté de répéter ces cris qu'ils croyaient propres à aigrir la nation et à lui faire rétrograder vers un ordre de choses qu'ils regrettaient, vous concluez que le peuple français a réellement voulu être un *peuple sans Dieu !* mais, à cette époque, la France comptait dans son sein encore plus d'ennemis de la république que d'ennemis de Dieu. Et la république cependant n'était point abandonnée : depuis, nos départements ont offert plus de brigands, plus d'assassins encore que d'athées ; en conclurez-vous que tous les Français étaient des brigands, des assassins ? Non, monsieur, vous avez été mal instruit ou vous avez mal vu. Jamais la France n'a été toute souillée de la lèpre de l'athéisme. Elle l'était encore moins dans le moment où vous avez publié votre livre. Même dans ces jours d'horreur, où la violence, où la tyrannie de quelques athées proscrivaient le nom de Dieu, plus des dix-neuf vingtièmes de la nation le prononçaient encore avec respect : même dans ces jours de désolation, où tous nos temples étaient profanés, où les plus augustes objets de notre religion étaient foulés aux pieds ; les temples ne manquaient point aux sincères adorateurs de la Divinité ; et la religion de Jésus-Christ n'en était que mieux reconnue pour céleste, pour nécessaire au bonheur des humains. Alors, comme autrefois, le prophète le recommandait dans une circonstance à peu près semblable, chaque famille se faisait dans son sein un temple particulier où, loin des inquisiteurs de l'athéisme, tous les membres de la maison se réunissaient pour offrir à Dieu les hommages de leurs cœurs ; alors l'un des plus puissants apôtres de la Divinité, le malheur lui ramenait des hommes qui, dans les jours de leur opulence, de leur luxe et de leurs plaisirs, avaient paru oublier son existence, ou mé-

priser ses commandements; alors les bois, les champs, les solitudes; alors surtout les cachots voyaient des milliers d'adorateurs qui élevaient leur esprit et leur cœur vers l'Eternel, qui lui rendaient des hommages purs et profonds, qui imploraient sa miséricorde et mettaient dans sa bonté paternelle leur unique espérance : ô que de soupirs, que de gémissements, que de larmes, le sol français envoyait alors vers le ciel ! que d'actes de religion y attestaient la foi de ce peuple qu'il vous plaît de flétrir par la dénomination de *peuple sans Dieu !*

Rappelez-vous ce *décadi* que la fureur contre la religion imagina, afin de *tuer le dimanche ;* ce *décadi*, dont l'invention fit tressaillir de joie toute la tourbe des athées, comme, dans Milton, les grandes ruses de Satan font tressaillir tous les diables; ce *décadi*, plus judaïque que le sabbat des Juifs, ce *décadi*, à l'observance duquel le gouvernement directorial, avec ses âpres agents, poussait par les menaces, par les amendes, par les incarcérations (1); eh bien ! malgré le système de vexations le plus infernal, le *décadi* a-t-il prévalu? le *dimanche* a-t-il été abandonné? Je dis plus, monsieur : lorsque votre collègue Dupuis, que vous n'avez point eu le courage de placer dans votre nomenclature d'athées, voulut effrayer l'Europe religieuse par son immense compilation en faveur du matérialisme ; lorsque ce nouveau Goliath eut l'audace de présenter son livre comme le dernier assommoir du christianisme ; lorsqu'un Directoire endoctriné peut-être par votre historiette de Chéops et de Céphren, eut l'impudeur de consacrer à l'impression de ce monstrueux traité de scepticisme et d'immoralité, les deniers du rentier mourant de faim, les subsides d'un peuple écrasé d'impôts, sans doute et l'auteur et les éditeurs, et tous les athées secondaires se flattaient du triomphe le plus complet : eh bien ! de ces recherches menaçantes, de cette annonce emphatique, de cette dépense scandaleuse qu'en est-il résulté ? La religion, qui en devait être écrasée, paraît, de jour en jour, plus belle, plus révérée, et le livre qui devait la faire disparaître pour toujours, a lui-même disparu, méprisé, oublié de ceux-là mêmes qui l'avaient prôné comme le *nec plus ultra* de la moderne philosophie. Rappelez-vous le mot de ce Pascal que vous citez souvent, et avec lequel je voudrais que vous eussiez plus de rapport : *Ce qui est admirable, incomparable, et tout à fait divin, c'est que cette religion, qui a toujours duré, a toujours été combattue; mille fois elle a été à la veille d'une destruction universelle, et toutes les fois qu'elle a été en cet état, Dieu l'a relevée par des coups extraordinaires de sa puissance..... Il y a plaisir d'être dans un vaisseau battu de l'orage, lorsqu'on est assuré qu'il ne périra point* (*Pensées*, ch. II). Cette observation, vraie dans tous les temps, ne semble-t-elle pas avoir reçu un nouveau degré de force des événements de nos jours ? Enfin, avant ce Mémoire en faveur de Dieu, avec lequel je doute qu'il vous fût sûr de vous présenter à son tribunal, combien d'écrits avaient déjà dévoilé aux yeux des peuples la folie, l'immoralité des athées, les conséquences de leur système subversives de toute république, de toute société ! Combien d'hommes avaient osé dire aux Chéops, aux Céphrens de la France : Vous n'usez point comme vous le devez de l'autorité dont vous être revêtus ; cette autorité vous commande de protéger, de défendre les droits des Français, mais de ces droits le plus sacré pour eux, c'est celui de pouvoir librement adorer le Dieu par qui et vous et eux existez : la nation veut que vous la gouverniez, non par la force, non par la violence, mais par la morale et par les lois. Sous l'athéisme que vous affectez d'introduire parmi nous, où peuvent être les principes de la morale ? Quelle base, quel appui peuvent rester pour ses lois ? Que sont des lois pour des hommes athées? ce qu'est la gendarmerie pour des brigands, ce que sont les échafauds pour les scélérats. Ne voulez-vous voir en nous que des brigands, que des scélérats? ne voulez-vous nous gouverner qu'avec des baïonnettes, qu'avec des guillotines ? Laissez donc subsister ce que d'ailleurs vous ne détruirez jamais; laissez subsister parmi nous le dogme fondamental d'un Etre infini, aux regards de qui, ni vos actions, ni celles des autres ne sauraient échapper; d'un Etre qui voit non-seulement la violation extérieure de la loi, mais la volonté interne de la violer. Laissez prêcher le dogme social d'un Dieu rémunérateur et vengeur, qui tient compte et des vertus les plus obscures et des délits les plus ténébreux. Laissez publier le dogme consolateur d'une Providence bienfaisante, paternelle, qui veille sur nous tous; qui, au gré de son adorable sagesse, distribue à chacun les biens qui peuvent lui convenir, et les épreuves qui lui sont nécessaires, qui anime le courage des infortunés, recueille les larmes des malheureux, fait pénétrer les rayons de l'espérance jusque dans l'affreux réduit de l'homme flétri par l'imposture, dépouillé par l'injustice, écrasé par l'orgueil, abhorré de ses voisins, délaissé de ses parents, de ses amis, et privé des choses les plus essentielles à son existence. Loin de chercher à l'abolir, protégez un culte qui apprend aux gouvernés à bien obéir, aux gouvernants à ne s'occuper que du bonheur des gouvernés, au citoyen à révérer le magistrat, au magistrat à protéger le citoyen, au pauvre à considérer le riche, au riche à soulager le pauvre ; un culte qui proscrit tous les vices et qui commande toutes les vertus, qui rapproche, qui lie toutes les familles, qui seul pourrait réaliser ce que la plus saine philosophie ne peut que désirer : une société, un gouvernement

(1) Même dans ces jours de la canicule antichrétienne, j'écrivis, j'imprimai en faveur du *dimanche*; et j'adressai mon apologie au *Directoire;* j'en ai été quitte pour un *interrogatoire* rigoureux et une longue menace de déportation. Mon ouvrage et mes *réponses* à l'interrogatoire furent imprimés à Rennes, à Paris et dans d'autres départements.

dont tous les membres occupés les uns du bonheur des autres, n'offriraient qu'une admirable réunion de vrais frères, de généreux amis.

Je vous le demande, monsieur, de semblables réclamations faites avec le courage, avec l'accent d'une conviction religieuse, adoptées, appuyées par plus de vingt-cinq millions de Français, vous permettaient-elles de croire que la France attendait votre livre pour reprendre sa croyance en Dieu? vous permettaient-elles de dire, en parlant de votre patrie: *Un philosophe grec, contraint, après le naufrage de son vaisseau, d'aborder une plage inconnue, à la vue de quelques figures de géométrie tracées sur le sable, s'écria: Dieu soit loué! je vais me trouver parmi des hommes. Je suis moins heureux que ce sage. Je vois la main de Dieu empreinte partout, et son nom nulle part. Je demande ce Père des êtres à tout ce qui s'honore du nom de ses enfants, et le néant semble me répondre par son éternel silence: les athées se pressent autour de moi, et mes regards ne peuvent tomber sur des hommes* (*Pages* 27 et 28).

D'abord les motifs de l'exclamation du philosophe grec vous manquent-ils? Si des figures de géométrie suffisent pour annoncer des hommes, combien n'êtes-vous pas plus que Stilpon, assuré d'en rencontrer? dans quel temps ces figures et les amateurs de ces figures furent-ils aussi multipliés parmi nous?

En second lieu, parce qu'il a plu aux hommes de votre société d'arborer les sinistres couleurs de l'athéisme, la justice, la saine logique même vous permettaient-elles d'en conclure que tous les Français ont également adopté ces couleurs de mort? Etait-ce un motif suffisant d'en flétrir toute votre patrie? Quelle idée donnerez-vous de vos compatriotes aux étrangers qui vous liront? N'éloignerez-vous pas ceux-ci, autant qu'il est en vous, du commerce et de la société des Français? Avez-vous oublié ce mot d'un philosophe moderne qui s'y connaissait bien? *Je ne veux confier ni ma vie ni ma bourse à un athée.* Je vous le répète donc, en paraissant venger la nation française, vous me semblez convaincu de l'avoir calomniée!

ARTICLE III.

MÉPRIS DE LA RÉVÉLATION CHRÉTIENNE.

Vous parlez de la nécessité de la révélation chrétienne, et en même temps vous la rejetez, vous invitez à la mépriser, vous la foulez vous-même aux pieds. Vous le voyez, monsieur, ceci devient très-sérieux pour tout homme qui attache quelque importance à notre religion. Il s'agit de savoir si vous la tenez pour une vérité ou pour une imposture. Pour décider cette question, posons quelques principes incontestables: ensuite nous verrons en faveur de qui, de vous ou de moi, s'en trouveront les conséquences. Une révélation c'est une déclaration extraordinaire par laquelle Dieu manifeste aux hommes, ou ses attributs propres, ou ses volontés particulières, ou ses lois spéciales, ou la nature du culte qu'il exige de nous, ou des événements qu'il importe à sa gloire ou à notre bonheur que nous connaissions, et que, dans le moment, il nous serait impossible de connaître par aucun moyen humain. Que Dieu ait la faculté de nous faire de ces manifestations, c'est une vérité si claire, si évidente, qu'un homme capable de réfléchir pendant quelques minutes doit être dans l'impossibilité de la contester.

En effet, Dieu a créé tous les êtres; il leur a donné des perfections. Pourrions-nous croire qu'il en soit privé lui-même? Je puis exprimer mes pensées intérieures; je puis manifester à mes semblables des choses que, par eux-mêmes, ils n'auraient jamais pu connaître. Dieu, mon créateur, aurait-il donc moins de pouvoir que moi? D'où lui viendrait l'impuissance de produire hors de lui quelques-unes de ses sublimes pensées, que naturellement il connaît seul. Pourquoi ne pourrait-il révéler à l'homme ce dont l'homme par lui-même ne saurait avoir aucune idée? Dieu m'a donné des organes par lesquels je vois, j'entends, je conçois, etc.; d'autres hommes peuvent affecter ces organes, et, par leur moyen, me faire voir, entendre, concevoir, etc., diverses choses. Dieu, l'auteur des organes, pourrait-il n'avoir point la même faculté? Pourquoi ne pourrait-il pas opérer sur ces organes de la manière que le demande sa gloire ou mon bonheur? Pourrait-on appeler philosophes des hommes qui oseraient lui contester ce droit? C'est donc un article de bon sens, un principe évident, incontestable, que Dieu a pu faire aux hommes des révélations: il a pu leur manifester le culte le plus propre à leur bonheur, le culte le plus digne de l'homme, le plus digne de Dieu lui-même. Ma raison rougirait d'élever le moindre doute contre de semblables vérités. Mais à qui Dieu peut-il, doit-il faire de ces révélations? Sera-ce à chaque homme en particulier ou seulement à quelques hommes privilégiés, et qu'il jugera les plus dignes de cette faveur? D'abord, lorsque nous reconnaissons dans Dieu le droit de se communiquer, de se révéler aux hommes, nous ne prétendons pas, sans doute, lui ôter son indépendance. Il peut donc faire ses révélations à qui il le juge à propos. En second lieu, il ne se révèle point à tous. Cela est également incontestable. Quels sont ces motifs? il n'est point obligé de nous en rendre compte. Mais ceux que nous apercevons nous suffisent pour justifier à nos yeux sa conduite. Si comme le voudraient nos déistes, Dieu faisait autant de révélations miraculeuses qu'il y a de personnes sur la terre, qu'en arriverait-il? Les révélations deviendraient si communes, qu'elles n'affecteraient pas plus que les prodiges de la nature qui se renouvellent chaque jour sous nos yeux: où sont les hommes sur qui fassent impression le lever et le coucher du soleil, la fuite ou le retour des saisons, le flux et le reflux de l'Océan? Avec quelle indifférence ne voit-on pas aujourd'hui un bois germer et fleurir, un grain

se pourrir et se multiplier au centuple, un insecte se métamorphoser dans je ne sais combien de figures différentes? même les prodiges de la vision, même les plus étonnantes découvertes de la physique cessent en très-peu de temps de fixer notre attention : n'en serait-il pas de même d'une révélation commune et faite immédiatement à chacun des hommes?

Ce n'est pas tout. Les inconvénients de cette révélation immédiate seraient énormes ; chacun s'en croirait le mieux partagé, et agirait en conséquence : si la fixation du culte était abandonnée à notre seule raison, il y aurait autant de cultes divers que de divers raisonnements : de même, si la révélation était immédiate, chacun ne manquerait pas d'alléguer la sienne, et le genre humain ne serait bientôt qu'un amas d'illuminés et de fanatiques qui, n'ayant d'autre règle que leur esprit particulier, nous donneraient les vains systèmes de leur imagination pour des oracles de Dieu même. D'ailleurs qu'y gagnerait-on? Outre cette révélation immédiate nous aurions encore besoin d'un signe ou d'un témoignage certain qui nous en garantît la vérité, et nous fît discerner ses leçons des erreurs de notre propre esprit et des préjugés de nos passions. Cette révélation immédiate faite à chacun des hommes leur deviendrait donc inutile, peut-être même nuisible. C'est donc à tort que certains déistes affectent de la demander à Dieu.

La révélation traditionnelle, c'est-à-dire celle qui est accordée à un petit nombre d'hommes pour la transmettre aux autres, est donc, à l'égard de tous, la seule convenable, la seule analogue à l'état et aux besoins du genre humain, la seule propre à fixer et à réunir tous les esprits, la seule enfin capable d'établir l'uniformité dans les devoirs et dans les détails du culte divin. Mais aussi cette sorte de révélation nous est indispensable pour nous diriger dans cette importante affaire.

En effet, qu'est-ce que le vrai culte de Dieu ? C'est l'hommage que la créature raisonnable doit rendre à son Créateur : et cet hommage en quoi consiste-t-il? à faire ce que Dieu veut que nous fassions pour lui plaire, je veux dire, à connaître et à remplir ses volontés légales. Connaître le vrai culte de Dieu, c'est donc connaître les volontés légales de Dieu. Mais ces volontés, comment peuvent-elles nous être manifestées ? par un témoignage pris hors de nous, puisqu'il nous est impossible de la découvrir, avec une entière certitude, par la voie du raisonnement. Cette impossibilité ne nous est que trop attestée par l'état déplorable du genre humain avant la venue de Jésus-Christ. Rappelez-vous, monsieur, l'océan d'erreurs et de vices qui à cette époque couvrait toute la terre. Qui oserait raconter ces infâmes cérémonies des dieux immortels, ces abominables mystères d'impureté? Leurs amours, leurs cruautés, leurs jalousies et tous leurs autres excès étaient les sujets de leurs fêtes et de leurs sacrifices, les sujets des hymnes qu'on leur chantait, des peintures que l'on consacrait dans leurs temples. Ainsi le crime était adoré et reconnu nécessaire au culte des dieux. Et ce culte n'était qu'une continuelle profanation, qu'une grave et sérieuse dérision du nom de Dieu. A tant de corruptions se joignit encore la plus horrible barbarie. On crut que pour apaiser les dieux irrités, des victimes ordinaires ne suffisaient pas; on y ajouta donc des victimes humaines ; et, en l'honneur de ces dieux infâmes, le sang de l'homme fut confondu avec le sang des bêtes : les pères immolaient leurs enfants ; ils les faisaient brûler sous leurs yeux, et substituaient la fumée de leur sang à l'odeur des parfums. Et ces horribles sacrifices n'étaient point particuliers à quelques peuples, ils étaient communs à tous, sans en excepter un seul. La pente des peuples vers ces abominations était telle, que, malgré les constantes et terribles menaces du Seigneur, trop souvent les Juifs s'y laissaient entraîner (1). Et, à cette même époque, à quelles extravagances, à quels monstrueux systèmes les écoles des plus célèbres philosophes n'étaient-elles point livrées? Ces hommes, dont la raison avait été cultivée par tant de veilles, de soins et d'études, étaient partagés entre les erreurs les plus grossières et les plus révoltantes. Chacun d'eux se faisait un dieu à sa façon. Ceux-ci soutenaient que Dieu ne se mêlait en aucune manière de ce qui se passe dans l'univers; que tout y était abandonné au hasard ; qu'il serait indigne de la grandeur et contraire au repos de l'Etre suprême d'entrer dans le détail immense des événements de ce monde et des différentes parties qui le composent. Ceux-là soumettaient le dieu qu'ils se forgeaient à la fatale nécessité du destin, et le rendaient dépendant de lois que lui-même n'avait point faites : quelques-uns confondaient les démons avec les dieux, et ne mettaient entre eux aucune différence. D'autres prétendaient que Dieu ne faisait qu'un tout homogène avec les êtres créés : selon eux, le monde n'était qu'un corps, et Dieu était l'âme unique de ce corps immense. Une secte très-multipliée inventa un dieu auteur et principe du bien, et un autre dieu, source et cause de tous les maux et de tous les désordres. Ils mettaient ces deux dieux continuellement aux prises ensemble pour soutenir leurs droits et leurs prérogatives. Ce qu'il y a peut-être de plus étrange et de plus honteux pour la raison humaine, c'est que les peuples adoptaient toutes ces erreurs ; c'est qu'ils mêlaient ensemble tous ces prétendus dieux et qu'ils leur offraient à tous indistinctement un encens sacrilége. De là les trente mille dieux que le plus éclairé de ces peuples, celui de Rome, avait admis dans son

(1) Vous-même, monsieur, vous prouvez cette vérité, page 15 du tome II de votre *Philosophie de la nature*. Vous y trouvez presque tous les peuples, et presque tous les âges antérieurs à Jésus-Christ, coupables de cette horrible superstition. Qui l'a fait cesser? la philosophie? Non ; souvent elle l'autorisa. Moïse et les prophètes l'écartèrent de la Judée : Jésus-Christ et ses apôtres l'ont bannie de l'univers.

Panthéon. Et les philosophes, loin de travailler à les guérir de ces monstrueuses superstitions, les autorisaient par leurs propres exemples. Socrate, ce sage si célèbre, et que volontiers vous placeriez à côté de Jésus-Christ, accusé de nier les dieux que le public adorait, ne s'en défendit-il pas comme d'un crime? Enfin, monsieur, l'impossibilité de fixer, par le raisonnement, le vrai culte que nous devons à Dieu, est reconnue par les plus célèbres philosophes.

L'homme, disait Pythagore, *doit faire ce qui est agréable à Dieu ; mais la difficulté est de le connaître ; et il ne le peut, à moins qu'il ne l'ait appris de Dieu même, ou des génies, ou enfin qu'il ne soit éclairé d'une lumière divine* (*Hist. de la Vie de Pythagore*, *ch.* 28).

En parlant de la religion et du culte des dieux, Platon dit : *Il n'est pas possible à l'esprit humain de rien savoir de certain sur des objets aussi relevés* (*in Epinom.*, *oper. p.* 702, *edit. Lug.*, 1590). Traitant de la même matière dans sa République, il ajoute : *Ce sont des choses que nous ne connaissons pas : c'est pourquoi il est du devoir qu'on ait recours à quelque Dieu, ou qu'on attende du ciel un guide, un maître qui en instruise les hommes.* (*Liv.* VI).

Cicéron, en parlant du culte des dieux, convient également : *Qu'il n'y a point d'esprit assez pénétrant pour découvrir par lui-même des vérités si sublimes, si on ne les lui enseigne pas.* (*De Orat. liv.* II.)

Des témoignages non moins positifs en faveur de la nécessité de la révélation, sont rendus par des philosophes modernes, même par des ennemis de cette révélation, tant il est naturel à l'homme de reconnaître une vérité aussi palpable. *Notre raison*, dit Bayle, *n'est propre qu'à former des doutes, à se tourner à droite et à gauche pour éterniser une dispute, à faire connaître à l'homme ses ténèbres et son impuissance, et la nécessité d'une révélation* (*Dictionnaire*, art. MANICHÉEN.)

Il y a une infinité de choses, dit Locke, *que nous avons apprises dès le berceau, que nous regardons comme des vérités incontestables, et comme faciles à démontrer, sans réfléchir combien de temps nous les eussions ignorées, ou au moins combien de temps nous en eussions douté, si la révélation ne nous les eût apprises* (*Christianisme raisonné*).

L'un des principaux oracles de la philosophie moderne, l'Anglais Morgan, rend à la révélation un témoignage bien plus saillant et plus décisif encore. *Ceux*, dit-il, *qui veulent juger du degré d'intelligence de la raison en matière de morale et de religion, dans l'état actuel de corruption dans lequel l'esprit humain est tombé, doivent aller chercher leur terme de comparaison dans ces contrées de l'univers qui n'ont point été éclairées du* flambeau de la révélation (*Le Philosophe moraliste*, tome Ier). *Pourquoi*, ajoute-il, *un Chinois, un Indien, etc., ne forme-t-il pas un si bon système de religion naturelle qu'un chrétien? Prenons-en pour exemple* Confucius, Zoroastre, Platon, Socrate, *ou tout autre des plus grands moralistes privés de la lumière de la révélation, et l'on verra que leurs meilleurs systèmes de morale étaient mêlés de beaucoup de superstitions, d'erreurs si dangereuses*, d'absurdités si monstrueuses, *qu'elles empêchaient l'effet du bien qu'ils pouvaient contenir* (*Ibidem*).

Rien, sans doute, de plus propre à nous faire sentir la nécessité de la révélation, que les erreurs et les superstitions auxquelles nous voyons livrés tous les peuples qui n'ont pu jusqu'ici connaître cette lumière céleste, ou que des catastrophes violentes en ont privés ; mais est-il besoin que nous allions chercher si loin des preuves de cette nécessité ? Considérons les hommes qui, même au sein du christianisme, affectent de méconnaître son flambeau pour ne suivre que leur faible raison... Que de contradictions, que de délires, que d'extravagances, que de monstruosités dans leurs écrits et dans leur conduite ! Que l'on extraie des ouvrages de Voltaire, de Rousseau, de Diderot, de Fréret, de la Mettrie, de d'Holback, de Dupuis et de cent autres modernes incrédules, les principales erreurs qu'ils renferment, qu'on les réduise en une seule et même masse, et je doute que les erreurs des idolâtres grecs, latins, chinois ou indiens puissent nous présenter une collection plus monstrueuse et plus humiliante pour l'humanité.

Encore une fois, monsieur, pour connaître la vraie morale, la vraie religion, le culte que Dieu nous commande, le secours d'une révélation traditionnelle et permanente nous est indispensable : nous pouvons raisonner des volontés de Dieu à cet égard, comme de celles d'un souverain. Si celui-ci ne nous manifeste lui-même ses volontés, ou par la parole, ou par un décret, ou par l'organe de son ministre, ou par tout autre moyen pris hors de nous, vainement nous flatterions-nous de les connaître. Nous pourrions bien employer la discussion et le raisonnement pour découvrir si le souverain a effectivement manifesté ses volontés ; si le décret qui les renferme est authentique ; si celui qui s'annonce comme son ministre est véritablement revêtu de ce caractère : mais cette voie nous serait absolument inutile pour découvrir les volontés intérieures du souverain, tant qu'il ne les manifesterait pas au dehors par quelque témoignage incontestable. Mais combien cette même voie ne nous serait-elle point encore plus inutile pour découvrir les volontés libres et particulières de Dieu, dont les pensées, comme il nous le dit lui-même (1), sont infiniment éloignées de nos pensées, dont les motifs de vouloir et d'agir sont autant au-dessus de nos lumières que son être est au-dessus du nôtre, et dont les voies sont pour nous un abîme profond et impénétrable. Nous n'avons point assisté à ces conseils : nous igno-

(1) Mes pensées ne sont pas vos pensées, et mes voies ne sont pas vos voies, dit le Seigneur ; mais autant que les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant mes voies sont élevées au-dessus de vos voies, et mes pensées au-dessus de vos pensées. (*Isai.* LV. 8.)

rons, de nous-mêmes, ce qu'il a résolu sur le genre humain, la place qu'il a marquée à chacun de nous dans l'économie de ses desseins et de ses œuvres. Entreprendre de le deviner par les efforts de notre raison, ce serait nous exposer à un danger évident de nous tromper, et combien les suites de notre méprise et de notre témérité sur un point de cette importance ne pourraient-elles point être funestes? Aussi, pour nous mettre à l'abri d'erreurs aussi capitales, Dieu, par un effet de sa bonté paternelle, nous a fait connaître ses desseins et nos devoirs; et cette manifestation qu'il nous a faite est ce que nous appelons révélation. Que cette manifestation ait lieu, c'est un fait dont les preuves s'offrent de toutes parts. Voyez cette multitude de vérités d'un ordre supérieur qui circulent parmi les hommes; ces connaissances que nous avons des plus sublimes attributs de la Divinité, de la création de l'univers, de la chute du premier homme, de la réparation de cette chute; voyez le nouvel ordre de choses que le christianisme a introduit dans le monde, les changements qu'il a apportés dans les idées, dans la morale, dans la religion, dans le culte, dans l'ordre même politique des sociétés.

Certes ces vérités, ces connaissances ne sont point venues du fond de l'esprit humain. Quatre mille ans de tâtonnement, d'incertitudes, d'erreurs, de superstitions et d'extravagances ne nous attestent que trop, à cet égard, son absolue impuissance. Mais, afin que nous ne puissions être tentés de lui en faire honneur, le ciel, pour nous les transmettre, a choisi les hommes les plus simples, les plus grossiers, les plus physiquement incapables de s'élever par eux-mêmes à ces grandes, à ces prodigieuses connaissances. Ces hommes, pour nous intimer les desseins et les volontés de Dieu, ont paru tout à coup comme ses ambassadeurs, ses ministres extraordinaires : ils nous ont produit, si j'ose parler ainsi, leurs lettres de créance; ils se sont offerts à nous avec tous les caractères qui doivent naturellement distinguer tout interprète du Très-Haut. Tout nous prouve qu'ils sont les vrais envoyés de Dieu, et que c'est en son nom et par son ordre qu'ils nous parlent. Avec quelle simplicité ils racontent le passé! Avec quelle précision ils annoncent (1) l'avenir! Avec quelle autorité ils disposent du présent par une foule de prodiges qui interrompent, qui suspendent le cours ordinaire de la nature! Je vois en eux évidemment des hommes à qui Dieu a prêté sa toute-puissance pour me faire sentir qu'ils n'agissent pas d'eux-mêmes, et que c'est de la part de Dieu qu'ils viennent éclairer mes ténèbres. A la morale qu'ils prêchent, je reconnais la loi écrite dans tous les cœurs. Leurs maximes me ramènent à la première pureté de mon origine. J'apprends par eux quelle est ma véritable destination, et de quelle manière je puis m'en rendre digne. Ce que les plus beaux génies de tous les âges ne purent découvrir pendant plusieurs siècles, par eux je l'aperçois comme d'un clin d'œil; et, dans un instant, le ciel semble dévoiler à mes yeux tous ses secrets, tous ses mystères, tous ses prodiges. Et je m'écrie avec l'un de nos plus beaux esprits du dernier siècle : *Si ma religion était fausse, je l'avoue, voilà le piége le mieux dressé qu'il soit possible d'imaginer : il était inévitable de ne pas donner tout au travers et de n'y être pas pris : quelle majesté, quel éclat de mystères! Quelle suite et quel enchaînement de doctrine! Quelle raison éminente! Quelle candeur! Quelle innocence de mœurs! Quelle force invincible et accablante des témoignages rendus successivement et pendant trois siècles entiers par des milliers de personnes les plus sages, les plus modérées qui fussent alors sur la terre, et que le sentiment d'une même vérité soutient dans l'exil, dans les fers, contre la vue de la mort et du dernier supplice! Prenez l'histoire, ouvrez, remontez jusqu'au commencement du monde, jusqu'à la veille de sa naissance; y a-t-il rien eu de semblable dans tous les temps. Dieu même pouvait-il jamais mieux rencontrer pour me séduire? Par où échapper? où aller? je ne dis pas pour trouver rien de meilleur, mais quelque chose qui en approche (La Bruyère, Caractères, ch. de l'Esprit fort).*

J'en conviens, pour vous soumettre à l'autorité de la révélation, nous vous apportons des preuves qui, en dernière analyse, se réduisent à la force du témoignage. Mais en est-il qui conviennent davantage à la nature des objets révélés, et qui soient plus à la portée de tout le monde? N'est-ce pas d'ailleurs sur ce genre de preuves que porte généralement l'édifice de toute société? Il n'y aurait plus de lien pour unir les hommes, si l'on bannissait de leur commerce la confiance publique, laquelle est le fruit de leurs attestations réciproques. Vous-même, monsieur, que pourriez-vous croire, si vous ne vouliez admettre que ce que vous auriez, pour ainsi dire, touché de vos propres mains, ou considéré de vos propres yeux? Vous avez écrit l'*Histoire des nations et des siècles* : sans doute, vous vous flattez de les bien connaître; mais pour vous instruire de ce qui s'est passé avant vous, hors de vous, à qui vous êtes-vous adressé? N'est-ce point au témoignage de vos semblables? Vous êtes

(1) Certes aucun homme instruit et de bonne foi ne peut nier que Moïse et les autres prophètes dans l'Ancien Testament, et Jésus-Christ et ses apôtres dans le Nouveau, n'aient prédit des événements graves qui ont eu lieu, et qu'il était absolument impossible à l'esprit humain de prévoir par lui-même. Ainsi longtemps avant qu'elles arrivent, Isaïe prédit la ruine de Jérusalem et celle de son temple : il prédit aussi qu'ils seront rétablis par l'ordre de Cyrus, qu'il indique par son nom : et ce nom, à cette époque, n'était même pas connu dans le monde : et deux cent cinquante ans après, Cyrus, vainqueur, comme l'avait annoncé Isaïe (45) ordonne par un édit solennel de rétablir la ville et le temple de Jérusalem : nous verrons ci-après la prédiction de Jésus-Christ concernant le siége de Jérusalem, la ruine totale de son temple, et la dispersion des Juifs, prédiction dont l'accomplissement littéral est parfait et plus clair que le jour.

donc forcé de convenir qu'une sorte de révélation humaine est la source et le canal de toute connaissance parmi les hommes; pourriez-vous trouver mauvais qu'une révélation divine soit la règle de toute croyance parmi les chrétiens? et quels témoins égalent en autorité ceux que notre religion vous produit? Ce sont des témoins oculaires, des témoins publics, des témoins uniformes, malgré la diversité des temps et des lieux où ils ont vécu, malgré la différence de leur éducation et celle de leur caractère. Ce sont des témoins que leurs contemporains n'ont point démentis, dont les dépositions se trouvent consignées dans les archives d'un grand peuple, dont le rapport se concilie avec les époques ou avec les monuments de toutes les nations, dont les récits sont confirmés par des miracles, et communément scellés de leur sang: ce sont, en un mot, des témoins qui joignent à tous les degrés de certitude que peut fournir l'autorité humaine, tout le poids de l'autorité divine.

De tous les faits qui servent de base à la vie civile, au commerce, au maintien de la société, à la sûreté des Etats, au bonheur des peuples, il n'en est pas un qui soit mieux prouvé que les faits de la révélation chrétienne: les preuves en sont appuyées sur la nature de l'homme; elles ne peuvent perdre de leur force qu'autant que l'homme changerait de nature. Le bon sens, la raison, l'intérêt même de la société demandent donc que nous tenions ces faits pour certains. Pour tout homme qui ne veut pas donner dans un absurde pyrrhonisme, il existe donc une révélation, par laquelle nous connaissons des attributs de Dieu ce qu'il nous importe d'en connaître, et que la raison seule n'aurait pu nous dévoiler; une révélation par laquelle nous sommes instruits de la nature, et même de la (1) force essentielle du culte que nous devons à notre Créateur: cette révélation est la parole, l'enseignement de Dieu lui-même; cette révélation ne contient donc que des vérités, mais des vérités d'un ordre supérieur, des vérités qui exigent le respect, la soumission de tout homme qui adore le Dieu de qui elles émanent. Cette révélation ne peut donc être assimilée à aucune autre qui ne descend point de la même source. Elle ne peut, sans blasphème, être confondue avec les rêveries d'hommes ignorants ou fourbes, que d'autres hommes qui leur ressemblent affectent de qualifier aussi de révélations. Celles-ci prouvent bien l'existence de la première, comme des écus faux, fabriqués par une infâme cupidité, prouvent l'existence d'écus véritables, empreints du sceau de l'autorité nationale; mais ces révélations de l'imposture ne sauraient anéantir l'auguste révélation du Dieu de vérité, non plus que la criminelle monnaie de quelques fripons ne saurait anéantir la véritable monnaie de la nation. Loin de les flétrir d'un égal mépris, un citoyen sage s'étudie à faire entre elles un juste discernement: de même, un vrai philosophe s'applique à discerner la révélation de Dieu des prétendues révélations des hommes, loin d'affecter de les confondre toutes par une égale flétrissure. Voilà, monsieur, ce qu'il me semble que vous eussiez dû faire en parlant du culte catholique; voilà par où on eût pu croire que vous aviez les mêmes sentiments religieux que Pascal et Fénélon. Mais prétendre que la révélation chrétienne a pour objet de *révéler à des hommes faibles le dogme sublime de l'existence de* (*Page* 150) *Dieu*, c'est une erreur ou une calomnie. Les chrétiens savent que l'existence de Dieu est démontrée par la lumière de la raison et la force du sentiment. Ils n'ont pas la simplicité de ne croire à cette existence que parce qu'elle leur est révélée de Dieu lui-même; ils ne sont pas assez peu logiciens pour ignorer que l'existence d'un être doit être bien constatée avant que d'exiger que le témoignage de cet être soit de quelque valeur. Monsieur, cette ridicule pétition de principe, ce pitoyable raisonnement, ne l'imputez point aux chrétiens: non, l'*histoire de la Dent d'or* n'est point l'histoire de leur foi!

Vous faites au christianisme la grâce de le présenter comme la plus auguste des révélations. Que prétendez-vous par ce mot? à votre gré, il est donc d'autres révélations, et même des révélations augustes, sur lesquelles la révélation du christianisme n'a qu'un certain degré de supériorité. Ces autres révélations sont-elles également de Dieu? mais Dieu nous avertit de n'en point admettre d'autres que celle que nous tenons de lui par son Eglise. Un ange, nous dit son apôtre (*Galat.*, I, 8, 9), vous proposât-il un Evangile différent de celui que je vous ai annoncé, vous ne devriez pas y croire. Pourquoi? c'est que Dieu ne peut révéler le pour et le contre: l'en soupçonner ce serait laisser entrevoir que l'on doute même de son existence; ce qui faisait dire au célèbre la Bruyère, à la vue des invincibles preuves de la divinité du christianisme: *S'il faut périr, c'est par là que je veux périr; il m'est*

Une chose m'a toujours étonné: avant la venue de Jésus-Christ, les Grecs et les Romains passaient pour les nations les plus savantes et les plus éclairées du monde. Les Juifs, au contraire, étaient regardés comme l'un des peuples les plus ignorants et les plus grossiers: eh bien! chez les premiers, la religion n'était qu'un amas d'absurdités, le culte qu'une réunion d'extravagances des plus dégoûtantes. Chez les seconds, la religion était pure, sublime; le culte, quoique presque tout emblématique et figuratif, était décent, grave et majestueux. D'où pouvait venir cette différence? Chez les premiers, la raison avait presque tout arrangé; chez les seconds, tout était l'effet d'une révélation.

L'homme abandonné à lui-même peut bien s'élever à un Dieu, à un Créateur; il peut connaître en général l'obligation d'adorer et d'aimer ce Dieu; mais en quoi doivent consister cette adoration et cet amour? Mais la manière véritable de les manifester? quel homme par lui-même les a jamais bien connus? Aussi rien ne prouve mieux la supériorité de Socrate sur ses contemporains que cet aveu: *A moins qu'il ne plaise à Dieu de nous envoyer quelqu'un pour nous instruire de sa part, n'espérez pas de réussir jamais dans le dessein de réformer les mœurs des hommes.* (Plat. in apol. Socrat.)

plus doux de nier Dieu que de l'accorder avec une tromperie si spécieuse et si entière.

Ces révélations qui vous semblent augustes quoique un peu moins que celle des chrétiens, de qui donc peuvent-elles venir? Des hommes? et vous leur comparez celle du christianisme! Celle-ci n'est donc aussi à vos yeux qu'une révélation humaine : effectivement, c'est l'idée que vous semblez en avoir, puisque vous croyez pouvoir la modifier à votre gré, en prendre ce qui vous plaît, en laisser ce qui n'entre point dans votre système, et que vous ne voulez qu'un christianisme épuré à votre manière. Monsieur, si vous croyez sincèrement en Dieu, si vous croyez que la révélation chrétienne est réellement sa parole, de quel front osez-vous tailler, morceler, réduire, à votre fantaisie, cette divine parole? Un faible mortel vouloir corriger l'ouvrage de son Dieu! Y pensez-vous? N'est-ce point là renouveler l'horrible blasphème du trop fameux Alphonse d'Aragon?

Si, pour vous excuser, vous dites qu'à vos yeux cette révélation n'est qu'un ouvrage humain, vous serez forcé d'ajouter que c'est une imposture, puisque c'est constamment à Dieu qu'elle est attribuée, et par ceux qui l'ont proclamée, et par ceux qui l'ont reçue. Et alors je vous demanderai comment vous pouvez appeler auguste un mensonge grossier, une imposture blasphématoire?

J'irai plus loin : je vous demanderai comment vous osez fonder votre religion de gouvernement sur ce que vous croyez une imposture? Je vous demanderai comment vous osez vous donner pour le défenseur de la religion chrétienne, tandis que vous affectez de mépriser, de ruiner ce qui lui sert de premier fondement, cette révélation même qu'elle tient pour divine, et que vous semblez reléguer dans la classe des fictions humaines? Je vous demanderai comment, après avoir dit (page 147) : *On commande à l'homme religieux, mais jamais à la religion*, vous pouvez exiger (page 152), que *sur les mystères de notre religion il soit jeté un voile que le ministre même des autels ne puisse entrouvrir ; exiger* que notre culte soit *délivré*, privé de *pratiques* que vous appelez *minutieuses*, terme qui, dans le langage des mécréants du jour, désigne les plus augustes pratiques du christianisme : *exiger* que *l'enseignement public* de cette religion soit *rigoureusement borné à la morale*, et que son ministère ne *soit qu'un ministère de morale*. Ne lui reconnaissez-vous donc de bon, d'essentiel, que sa morale? S'il en est ainsi, cessez de vous qualifier son disciple, cessez surtout de vous qualifier son avocat : cette religion, par sa morale sublime, nous apprend à soumettre notre volonté à la volonté de notre Créateur : de ce côté, vous la trouvez fondée, et vous croyez devoir la préconiser : cette même religion, par des dogmes qu'elle avoue impénétrables à notre raison, mais qu'elle soutient révélés de Dieu, nous commande de soumettre aussi notre intelligence à l'intelligence divine; de ce côté, vous vous montrez indocile, et vous méprisez sa voix ; mais cette religion est-elle donc divine d'un côté et non divine de l'autre? ou bien tenez-vous de Dieu votre volonté, et non votre intelligence? Vous croyez-vous obligé de lui soumettre l'une, et dispensé de lui soumettre l'autre (1)? Mon cher philosophe, c'est ici le cas d'appliquer cet axiome qui ne doit point vous être inconnu : *Bonum ex integra causa, malum ex quocumque defectu.* La religion catholique ne peut être vraie et divine dans sa morale, qu'elle ne le soit aussi dans ses dogmes. Si donc vous adoptez celle-là, il faut également que vous adoptiez ceux-ci ; et si vous rejetez ceux-ci, dès lors vous êtes convaincu de rejeter aussi celle-là. Il ne faut point, pour me servir de l'expression de Bossuet, il ne faut point deux soleils non plus dans la religion que dans la nature : et quiconque nous est envoyé de Dieu pour nous éclairer dans les mœurs, le même nous donne la connaissance certaine des choses divines, qui sont le fondement nécessaire de la vie. Ne sentez-vous pas que votre Mémoire en faveur de Dieu déroge à ce principe inviolable? Vous n'y admettez qu'un christianisme de fantaisie, qu'une religion moitié divine, moitié philosophique : vous voilà donc bien convaincu de ne prêcher qu'*une théophilanthropie divinisée à l'usage du peuple,* c'est-à-dire de votre propre aveu, une *absurdité* (*p.* 144). Vous voilà donc bien convaincu de flétrir la révélation chrétienne et d'inviter vos lecteurs à la mépriser également. J'ai donc eu raison de vous dire, en parlant de la nécessité de la révélation chrétienne, que vous foulez vous-même aux pieds cette auguste révélation.

ARTICLE IV.

BLASPHÈMES DE L'AUTEUR DU MÉMOIRE EN FAVEUR DE DIEU CONTRE JÉSUS-CHRIST.

Vous donnez votre article de Jésus-Christ avec une sorte de triomphe ; vous vous félicitez de l'avoir composé il y a trente ans : et c'est de votre Mémoire l'article le plus inconséquent, le plus impie, le plus destructif de tout le christianisme; il est impossible à un homme sincèrement chrétien de le lire sans un frémissement de douleur et d'indignation. Pardonnez-moi, monsieur, cette franche énergie. Je n'en veux point à votre personne, à Dieu ne plaise! je n'en veux qu'à vos erreurs.

1° Selon vous, Jésus-Christ n'était qu'un *sage* ordinaire, un homme remarquable seulement par quelques belles maximes de morale, et par la révolution que ces maximes opérèrent sur le globe. *On lui attribua*, dites-vous (*page* 331), *une foule de prodiges. Il en est qu'il opéra avec la physique ; les autres ne semblent que de pieuses allégories.* Arrêtons-nous d'abord à ces étranges assertions. Vous ne voyez dans Jésus-Christ qu'un

(1) Chose étonnante! Ce Spinosa qu'avec raison vous placez dans votre catalogue d'athées, désirait un christianisme assez semblable au vôtre. (Voyez *Traité théolog. Politi.*, page 143.)

sage, qu'un philosophe d'un génie supérieur! mais dites-moi donc, comment se fait-il que ce sage ait été, pendant quatre mille ans, annoncé à la terre par une suite non interrompue de prophéties lumineuses et frappantes? Quel homme que celui dont le ciel et la terre se montrent occupés pendant quatre mille ans avant qu'il paraisse dans le monde! A peine le premier homme se fut-il, par sa désobéissance, rendu coupable lui et sa postérité, que la miséricorde divine lui annonça un libérateur. La tradition de la chute d'Adam se répandit sur la terre avec les membres de sa famille: elle s'est conservée dans toutes les contrées. La chute de l'homme dégénéré est le fondement de la théologie de presque tous les peuples; c'est un aveu que la force de la vérité a arraché même à Voltaire (*Philosophie de l'Histoire*, ch. 17). L'auteur de l'*Antiquité dévoilée par ses usages* convient aussi en avoir trouvé des vestiges chez toutes les nations (*Tom.* III, *vers la fin*): Zoroastre en fit un dogme de sa religion (*Zendavesta*, *tome* II). Plusieurs des erreurs du paganisme étaient même fondées sur cette tradition altérée ou mal comprise, comme saint Augustin le prouve aux pélagiens (*Adv. Jul.*, *liv. IV*, *ch.* 12, 15).

La tradition de la promesse d'un libérateur se répandit également avec les descendants d'Adam. Noé en instruisit ses enfants, et avec eux elle se perpétua sur la terre; elle était générale dans tout l'Orient, et les monuments de cette partie du monde en parlent encore.

L'époque à laquelle ce Messie ou ce Libérateur devait paraître était fixée par diverses prophéties; elle cadrait avec le temps où Jésus-Christ parut dans le monde. Les Juifs, d'après leurs propres calculs, en étaient convaincus. Aussi, à cette même époque, étaient-ils tous dans une vive attente de leur Messie. Leur histoire nous en fournit plusieurs preuves.

Chez eux le titre de Messie était sacré: dans tous les siècles antérieurs, ils se gardèrent bien de le donner à qui que ce fût; mais au temps où nous parlons, ils le prodiguèrent aux personnages les plus marquants, prenant chacun d'eux pour le Messie qu'ils attendaient. Une secte tout entière le donna à Hérode l'Ancien. Dositée, Simon le Magicien, Ménandre, Barcochébas, et quelques autres en furent successivement gratifiés, tant on était convaincu que les temps désignés par les prophètes étaient arrivés, et que c'était le moment où le Messie devait paraître.

C'est dans cette persuasion que les Juifs envoyèrent demander à Jean-Baptiste s'il était le Messie (*Joan.*, I, 19). C'est dans cette persuasion que la Samaritaine répondit à Jésus-Christ (*Ibid.*, X, 25): *Je sais que le Messie est sur le point de venir, c'est lui qui nous instruira de toutes choses.* C'est enfin dans cette même persuasion que les Juifs disaient à Jésus-Christ avec tant de vivacité: *Jusqu'à quand nous tiendrez-vous dans l'incertitude? si vous êtes le Christ, dites-le nous nettement* (*Ibid.*, X, 24).

L'attente de la prochaine apparition du Messie dans le monde était donc générale chez tous les Juifs à cette époque; elle l'était même chez tous les peuples de l'Orient. Tacite (*Tacite, Hist.*, *liv.* V, *c.* 23), Suétone (*Sueton.*, *In vita Vespas.*) et Josèphe, les principaux historiens de ces temps, nous en assurent. D'après une prophétie, laquelle, disaient-ils, se trouvait dans les livres sacrés des Juifs, il devait nécessairement sortir de la Judée un roi dont l'heureux et vaste empire tiendrait tous les peuples sous sa tranquille domination: d'où pouvait venir une idée si générale, si universelle? D'où pouvait venir cet accord de tous les peuples, et sur l'existence de cette prophétie, et sur le temps où elle devait avoir son accomplissement? Ce qui doit surtout nous étonner, c'est la chaîne de cette prophétie, laquelle, à travers les siècles, les événements, les catastrophes du globe, des peuples et des empires, vient s'attacher à l'époque où Jésus-Christ a paru dans le monde pour l'accomplir.

Ouvrez les livres de l'Ancien Testament qui confondent les Juifs, et que les Juifs néanmoins attestent qu'ils possédaient longtemps avant la venue de Jésus-Christ. Qu'y verrez-vous? des prédictions de la naissance de Jésus-Christ dans le sein d'une vierge; des prédictions de la formation, de l'agrandissement, de la durée éternelle de son Eglise; des prédictions de la justice, des grâces que trouveront en cet envoyé de Dieu tous ceux qui croiront en lui. Les prophètes le découvrent à travers les ombres des siècles à venir: avec quel respect, avec quel saint enthousiasme ils en parlent! Lisez, dans Isaïe, l'histoire aussi précise qu'étonnante de la passion, de la mort et de la résurrection de ce divin Libérateur. Pourriez-vous, sans attendrissement, y voir la peinture des souffrances qu'il devait endurer pour nous, peinture que, dans l'Evangile, nous trouvons si parfaitement réalisée? *C'est*, dit le prophète, *un Juste qui n'a point commis d'iniquité, et dans la bouche duquel le mensonge n'a jamais été* (*Isaïe*, c. LIII). *Il s'offre lui-même comme une victime d'agréable odeur. Il a été offert, parce que lui-même l'a voulu, et il n'a point ouvert la bouche. Il sera conduit à la mort comme une brebis qu'on va égorger: il demeurera dans le silence, sans ouvrir la bouche, comme un agneau est muet devant celui qui le tond.*

Si, comme je dois le croire, monsieur, vous avez attentivement lu l'Evangile, n'y avez-vous pas vu avec quelle précision Jésus-Christ a vérifié toutes ces annonces?

Isaïe, en le voyant ainsi souffrir, reconnaît qu'il n'a pu recevoir un tel traitement, que parce qu'il s'est chargé de satisfaire à la justice de Dieu pour nos péchés. *Il a*, dit-il, *pris véritablement nos langueurs sur lui, et il s'est chargé de nos douleurs; il a été percé de plaies pour nos iniquités; il a été brisé pour nos crimes; le châtiment qui devait nous procurer la paix est tombé sur lui, nous avons été guéris par ses meurtrissures; nous étions tous égarés comme des brebis; chacun s'était dé-*

tourné pour suivre sa propre voie, et Dieu l'a chargé de l'iniquité de nous tous. Oui, dit le Seigneur lui-même, *je l'ai frappé à cause des crimes de mon peuple ; il en a porté les péchés et il a prié pour les violateurs de la loi !*

Et afin que vous ne puissiez douter de la puissance de ce généreux Libérateur, le même prophète a soin de vous déclarer qu'il peut, *au seul bruit de ses menaces, tarir les eaux de la mer, mettre les fleuves à sec, envelopper les cieux de ténèbres et les couvrir comme d'un sac* (*Isaïe*, L. 2, 3).

Que ne puis-je vous mettre sous les yeux les divers passages des prophètes que peut-être vous n'avez jamais pris la peine de lire ; de quelles lumières ils frapperaient votre esprit ! Vous y verriez désignés ici la petite ville de Bethléhem pour être le lieu de la naissance du Christ ; là, le Précurseur, qui, comme un ange, doit le précéder de quelques jours, doit se préparer lui-même dans le désert à l'annoncer au monde ; ici, le souverain empire qu'il doit exercer sur les corps et sur les âmes ; là, le troisième jour auquel il doit de lui-même se ressusciter du tombeau ; le moment et la manière dont il doit remonter au ciel ; ici la promptitude avec laquelle il convertira les nations; là, l'expiation des péchés, l'établissement de la justice éternelle, l'accomplissement des prophéties, l'abolition des sacrifices de la loi que produira sa mort, l'appel des légions romaines, le siége de Jérusalem, la destruction de la ville, l'abomination de la désolation dans le lieu saint, la ruine entière du temple, suites épouvantables du déicide des Juifs et de leur lamentable aveuglement. Ailleurs, l'entrée triomphante du Messie dans Jérusalem, l'animal sur lequel il doit y être porté, les crachats, les soufflets dont, peu de jours après, il y sera l'objet, la trahison de Judas, qui doit le livrer à ses ennemis, les trente deniers qui doivent être le prix de cette horrible trahison, les habits du Christ qui doivent être partagés, sa robe qui sera jetée au sort, le vinaigre et le fiel dont il sera abreuvé, la manière dont ses pieds et ses mains seront percés, la manière dont ses os seront conservés comme ceux de l'agneau pascal, dont l'immolation typique n'avait été établie, par l'ordre de Dieu, que pour figurer celle de cet Agneau sans tache : tout est prévu, tout est annoncé, tout est détaillé ; et tout a eu lieu dans la personne de Jésus-Christ, conformément aux annonces faites tant de siècles auparavant, par tant de prophètes divers qui n'avaient pu s'entendre, de tant de manières différentes, dans des lieux, dans des temps si éloignés les uns des autres, avec les détails si exacts, avec les circonstances si précises que l'on a eu raison de dire que les prophètes ont été comme les évangélistes de l'Ancien Testament.

Que ces prophéties se trouvent dans l'Ancien Testament, il n'est pas un homme instruit et de bonne foi qui n'en convienne ; qu'elles se soient accomplies dans la personne de Jésus-Christ, c'est un fait également notoire, également incontestable.

Je pourrais encore vous montrer Jésus-Christ figuré par les personnages les plus célèbres d'entre les Juifs et par les événements les plus remarquables de leur histoire. Que de traits de ressemblance entre lui et Abel ! Il n'est pas d'historien qui n'en ait été frappé.

Abel le Juste, comme Jésus-Christ et l'Église l'appellent, est haï par son frère, à cause du témoignage que Dieu rend à sa piété. Il est emmené hors de son pavillon et mis à mort. Jésus-Christ, la sainteté même, l'auteur et le principe de toute justice, que Dieu le Père a reconnu pour son *Fils bien-aimé*, est haï et persécuté par les Juifs, ses frères selon la chair ; ils ne peuvent supporter la pureté de sa vie et de sa doctrine ; ils poursuivent sa mort avec une fureur qui étonne même le magistrat romain, convaincu de son innocence ; et enfin ils l'emmènent hors de Jérusalem et le crucifient.

Le sang d'Abel répandu sur la terre, dit un sage historien, crie vers Dieu, qui l'écoute et le venge. Caïn, qui l'a versé, est maudit de Dieu et condamné à errer misérablement sur la terre. Le sang de Jésus-Christ, quoique destiné à être la rédemption et la réconciliation de tous les hommes, demande néanmoins vengeance contre ceux qui ont désiré qu'il tombât sur eux et sur leur postérité, en prononçant ces terribles paroles : *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants* (*Matth.*, XXVII, 25). Ils ont donc été traités, eux et leurs enfants, comme ils l'ont demandé ; ils ont été dispersés dans toute la terre, et ils le sont encore, ils n'ont aucun lieu fixe qui soit à eux ; ils vivent au milieu de leurs ennemis, toujours tremblants et ayant toujours raison de trembler. La haine universelle, jointe au mépris universel, les a partout suivis jusqu'à ce jour ; ainsi s'accomplit cette parole de Jésus-Christ aux Juifs peu de jours avant sa mort : *Achevez donc de combler la mesure de vos pères..... afin que tout ce qu'il y a de sang innocent répandu sur la terre retombe sur vous, depuis le sang du juste Abel jusqu'au sang de Zacharie* (*Ibid.*, XXIII, 32, 35).

Dieu mit sur Caïn un signe qui lui servait de protection invisible, sans le rendre pour cela moins odieux ; de même les Juifs, depuis qu'ils ont été chassés de leur pays à cause du meurtre du véritable *Abel*, subsistent, par un effet singulier de la Providence, au milieu de toutes les nations, malgré la haine et le mépris qui les poursuivent, malgré les efforts qu'on a faits diverses fois pour les détruire. Vous ne pouvez, monsieur, contester ces efforts ; vous-même en avez fait une peinture effrayante (*Philosophie de la nature*). Mais ce que vous n'avez point observé, et ce qui cependant en valait la peine, c'est que cette dispersion et cet état des Juifs furent annoncés par le Seigneur aux prophètes. *Je les disperserai parmi les nations qui leur sont inconnues, comme elles l'ont été à leurs pères. Je ferai qu'ils seront tourmentés, qu'ils seront affligés dans tous les lieux de la terre, qu'ils deviendront l'op-*

probre, le jouet, la fable et la malédiction des hommes dans tous les lieux où je les enverrai (*Jérémie*).

Admirez avec nous la manière étonnante dont cet oracle se vérifie chaque jour depuis dix-huit siècles. Que sont devenus ces peuples fameux dont vous avez tracé l'histoire ? Où sont maintenant ces Assyriens, ces Athéniens, ces Lacédémoniens, ces Grecs, ces Romains qui jouèrent jadis des rôles si brillants? La France reconnaît-elle encore ses anciens Gaulois? L'Angleterre discerne-t-elle aujourd'hui ses Saxons et ses Danois ? Tous ont péri, ou tous sont confondus dans la masse des peuples modernes. Les Juifs seuls, les Juifs, qui sont depuis le commencement du monde et par qui le monde a commencé, subsistent toujours. Appellerez-vous cela un hasard ? Mais ce mot, vide de sens, dont bien des gens couvrent leur ignorance. n'est point fait pour vous. Reconnaissez donc ici, avec nous et avec l'illustre Pascal, un dessein concerté dans les conseils du Très-Haut, qui veut triompher de nos résistances, en imprimant la divinité de ses oracles et de la religion qui en est l'objet, dans un fait journalier, authentique et empreint sur presque toutes les parties du globe. *Il était nécessaire, pour la preuve de Jésus-Christ, et que les Juifs subsistassent pour le prouver, et qu'ils fussent misérables, puisqu'ils l'ont crucifié.... Si les Juifs avaient été tous convertis par Jésus-Christ, nous n'aurions plus que des témoins suspects ; et s'ils avaient été exterminés, nous n'en aurions point du tout* (*Pensées de Pascal, chap.* 16). Le rapport entre Jésus-Christ et Isaac est encore bien plus étonnant. Ici la figure et la vérité ont des traits de ressemblance si frappants, que l'idée de l'une ramène nécessairement à l'idée de l'autre.

Abraham reçoit du ciel l'ordre d'immoler son fils unique. Jésus-Christ immolé pour nous est aussi le Fils unique du Père éternel. Abraham s'avance avec Isaac vers la montagne de Moria, où devait se consommer le sacrifice douloureux. Cette montagne se divisait en plusieurs collines, dont trois sont spécialement connues ; celle où fut bâtie dans la suite la ville de Jérusalem, celle de Sion où était la forteresse de David, et le Calvaire où Jésus-Christ s'immola pour le salut des hommes. Plusieurs anciens ont cru que ce fut aussi sur le Calvaire qu'Isaac fut offert par son père. Isaac qui, chargé du bois de son sacrifice, monte cette montagne, n'est-il pas une image naturelle de Jésus-Christ, qui la monte aussi chargé de sa croix ? Isaac, qui consent librement d'être immolé, est néanmoins lié comme s'il ne mourait que par force. De même Jésus, qui donne sa vie avec une souveraine liberté, se trouve attaché par des clous, afin que son sacrifice présente les dehors humiliants d'un supplice forcé. Isaac est étendu sur le bois pour être immolé ; l'usage cependant était de n'y mettre les victimes qu'après les avoir égorgées ; mais Isaac tenait la place de celui dont la croix a été l'autel, et qui a été mis vivant sur le bois pour y mourir. C'est Abraham lui-même qui, malgré la tendresse paternelle, met sur les épaules de son cher Isaac le bois sur lequel il doit être étendu, qui le conduit sur la montagne et lui commande de mourir. Ainsi le Père céleste, par des ordres sévères et irrévocables, charge du bois de sa croix un Fils unique qu'il aime de toute éternité. Isaac et Jésus-Christ, obéissants jusqu'à la mort, survivent l'un et l'autre à leur sacrifice ; mais Isaac n'est immolé et ne ressuscite qu'en figure ; Jésus-Christ donne sa vie et la reprend réellement.

Que ne puis-je vous parler de Joseph ! La vie de ce patriarche ne semble qu'une vie anticipée de Jésus-Christ. Tous les traits s'y rapportent. Vous pouvez en voir l'étonnant parallèle dans nos divers historiens. Sans doute vous connaissez celui qu'en a fait le savant et judicieux Rollin dans l'un de ses meilleurs ouvrages, et qui, peut-être, fut aussi le guide de votre jeunesse (*Traité des études*). Que ne puis-je surtout vous mettre sous les yeux cet homme antique, ce mystérieux Job, qui, né dans un siècle d'ignorance et d'erreur, ne nous en étonne pas moins par la pureté de sa doctrine, la sainteté de sa morale, la sagesse de ses maximes, l'élévation de ses pensées, la grandeur de ses images et la majesté de ses expressions ; ce Job qui, il y a près de quatre mille ans, proposait aux sages du siècle des questions foudroyantes, que même de nos jours ils n'ont point encore résolues ! Quelle figure plus frappante, quelle image plus parfaite pouvait-on nous offrir des humiliations, des douleurs, de la patience, de la résurrection et de la gloire de Jésus-Christ?

Parcourez-en les principaux traits rassemblés par plusieurs écrivains célèbres, et entre autres par le savant du Guet. Direz-vous encore que c'est le hasard qui a réuni, qui a multiplié ces traits admirables de ressemblance ? Vos cinquante et quelques volumes de l'*Histoire des hommes* vous offrent-ils quelque chose qui puisse y être comparé ?

Enfin que direz-vous de Jonas, englouti pendant trois jours et trois nuits dans le ventre d'un gros poisson ? Pouvait-on, d'une manière plus claire et plus énergique, fixer le temps que Jésus-Christ passa dans le tombeau? Lui-même a voulu nous avertir que ce traitle regardait ; des pharisiens et des docteurs de la loi, peu sensibles aux prodiges qu'il avait déjà opérés, lui en demandent un au gré de leur fantaisie. Indigné de leur audacieuse incrédulité, le Sauveur leur répond : *Cette race méchante et adultère demande un prodige, et il ne lui en sera pas donné d'autre que celui du prophète Jonas : car, comme Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre d'un grand poisson, aussi le Fils de l'Homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre.* Cette réponse admirable, en nous forçant de voir que Jésus-Christ connaissait le genre de sa mort prochaine, avec la certitude et le moment de sa résurrection, nous avertit en même temps que c'est à lui que nous devons appliquer les principaux événements qui

nous étonnent dans l'histoire de l'Ancien Testament. Et, en effet, il faudrait être d'un aveuglement bien opiniâtre pour n'y point apercevoir mille traits figuratifs de la mission, de la vie, des travaux, des souffrances, de la passion, de la mort et du triomphe de Jésus-Christ.

Maintenant, monsieur, je vous le demande, pouvez-vous ne voir qu'un homme, qu'un sage, même du premier ordre, dans celui qui a été figuré, annoncé de tant de manières durant tant de siècles, dans celui en qui se réunit l'accomplissement de tant de prophéties? Les annales des peuples que vous avez compilées vous offrent-elles quelque personnage qui puisse lui être assimilé? N'en était-ce pas assez pour vous obliger de vous informer plus exactement de la nature de cet individu extraordinaire, pour vous porter du moins à n'en parler qu'avec une réserve extrême?

Mais, nouveau Tarquin, vous voudriez impitoyablement abattre tout ce qui s'élève au-dessus de l'étroit horizon de votre philosophie : vous avouez, mais d'un air de pitié, qu'on *attribua à Jésus-Christ une foule de prodiges :* oui, monsieur, et ces prodiges furent publics, notoires, répétés dans différents lieux ; et les Juifs, tout ennemis qu'ils étaient de Jésus-Christ, n'osèrent jamais les contester. C'étaient même ces prodiges qui les alarmaient. Que ferons-nous, disaient-ils dans leur inquiétude jalouse? Cet homme fait beaucoup de miracles ; si nous le laissons ainsi faire, tout le monde croira en lui (*Joan.*, XI, 47, 48). Et ces Juifs y regardaient de bien près, puisqu'ils lui firent un crime d'opérer de ses miracles le jour du sabbat ; et cependant ils ne purent découvrir la fausseté de ces prodiges.

Vous êtes plus heureux, monsieur, vous avez trouvé que Jésus-Christ *opéra avec la physique la plupart des prodiges qu'on lui attribue :* honneur à votre prodigieuse sagacité ! voyons donc quels prodiges Jésus-Christ *opéra avec la physique*. Il allait par toute la Galilée prêchant l'Évangile et *guérissant toute sorte de maladies et de langueurs parmi le peuple* (*Matth.*, IV, 23). *Et sa réputation s'étant répandue dans toute la Syrie, les Syriens lui présentèrent tous ceux qui étaient malades et diversement affligés de maux et de douleurs, les possédés, les lunatiques, les paralytiques; et il les guérit.*

Étant venu en la terre de Génésareth, les habitants du lieu envoyèrent dans tout le pays d'alentour, et lui présentèrent tous les malades, le priant de leur permettre seulement de toucher le bord de son vêtement (quelle confiance ils avaient dans cet admirable *physicien*); et tous ceux qui le touchèrent furent guéris. Et, dans une autre occasion, *une grande multitude* (*Ibidem*, XV, 34) de peuple le vint trouver, ayant avec eux des boiteux, des estropiés, des aveugles et beaucoup d'autres malades qu'ils mirent à ses pieds, et il *les guérit* (*Matth.*, XV, 30). Ajoutez à cela la guérison de cet aveugle-né, laquelle fit tant de bruit, et irrita si fort la synagogue ; observez les circonstances de ce prodige : cet aveugle demandait l'aumône publiquement; une multitude de Juifs connaissaient son état de misère ; son père et sa mère attestent qu'il est leur fils et qu'il est né aveugle. Il ne pense pas lui-même à demander sa guérison. Les apôtres le voient, et, à cette occasion, ils demandent à Jésus-Christ si c'est à cause de ses péchés ou des péchés de son père ou de sa mère que cet homme est né aveugle. Le Sauveur leur répond que cet aveuglement n'a pour principe aucune de ces causes ; qu'il a été permis pour la gloire de Dieu, et afin de manifester, par sa guérison, la divine mission de celui qui va l'opérer, et qui est la *lumière du monde*.

Ainsi parle Jésus-Christ avant le miracle dont il s'agit ; si donc ce miracle s'opère ; si, d'une manière toute surnaturelle, cet aveugle-né obtient la faculté de voir, n'est-il pas démontré que Jésus-Christ, auteur de ce prodige, est vraiment cette lumière qui *éclaire tout homme qui vient en ce monde;* qu'il est le réparateur promis, qu'il est le *Fils unique de Dieu*, qu'il est Dieu?

Or Jésus-Christ, après cette annonce, fait de la boue avec sa salive, et en met sur les yeux de l'aveugle-né. Quel moyen étrange ! ne semblerait-il point plus propre à augmenter qu'à guérir cet aveuglement? Ensuite Jésus-Christ envoie cet aveugle à la piscine de Siloé (Siloé signifie *envoyé*). L'aveugle s'y rend avec docilité ; il s'y lave ; il fait tomber la boue qui couvrait ses yeux, et il voit dès le moment même.

Ce prodige se fait un jour de sabbat. Les Juifs en prennent occasion de le blâmer ; mais plus ils font d'efforts pour l'obscurcir, plus ils lui donnent d'évidence et d'authenticité ; ils interrogent à plusieurs reprises l'aveugle guéri; ils font venir son père et sa mère : ceux-ci attestent que leur fils était né aveugle, et que maintenant il jouit de la vue. Les Juifs en deviennent plus furieux ; ils chargent d'injures et de malédictions l'aveugle et ses parents, et les chassent de la synagogue. Passion inconcevable ! fureur impuissante ! le miracle qu'ils veulent étouffer n'en reçoit que plus d'éclat et de notoriété.

Quelques jours après, Jésus-Christ rencontre cet aveugle excommunié par la synagogue, et à qui il se fait connaître. Il lui apprend qu'il est le *Fils de Dieu*, et il éclaire son âme comme il avait éclairé son corps. Aussitôt cet homme s'écrie : *Je crois, Seigneur, que vous êtes véritablement Fils de Dieu;* et, se prosternant à ses pieds, il l'adore.

A ce miracle, dont je vous invite à lire les détails dans l'Évangile (*Jean*, IX), joignez la résurrection du fils unique de la veuve de Naïm (*Luc*, VII) au moment où on le portait en terre, la résurrection de la fille du chef de la synagogue (*Matth.*, IX), la résurrection enfin de ce Lazare, qui, depuis quatre jours, pourrissait dans le tombeau, miracles qui tous eurent pour témoins une multitude de

Juifs ; dites-nous si de tels prodiges peuvent s'opérer par les seuls moyens de la physique?

Voilà donc, monsieur, une partie, une faible partie des prodiges opérés par Jésus-Christ. Celse, le bel esprit de son siècle, Porphyre, qui se piquait d'être un raisonneur profond, l'empereur Julien, l'idole de nos modernes philosophes, tout ennemis qu'ils étaient du christianisme, ne niaient pas ces prodiges ; ils les regardaient comme l'effet d'une magie supérieure. Vous, monsieur, vous aimez mieux les attribuer à la physique. O l'admirable physicien que celui qui put opérer des choses si prodigieuses ! Que les physiciens de nos jours n'ont-ils le même talent ! que d'obligations leur aurait notre souffrante humanité, dont ils se disent les apôtres ! Certes, la physique est aujourd'hui bien autrement perfectionnée qu'elle ne l'était du temps des Juifs ; pourquoi donc n'opère-t-elle plus de semblables prodiges ? aurait-il eu la cruauté d'ensevelir avec lui son admirable secret, ce prodigieux physicien que vous connaissez si bien ?

Mais, de votre aveu, c'était un *sage :* sa devise était : *Aime ton Dieu plus que toi : — Aime les hommes comme toi-même*. C'est vous-même qui nous le dites (*p.* 331). D'où vient donc qu'il ne nous a point laissé sa sublime et bienfaisante physique? De grâce, monsieur, expliquez-nous cette affligeante énigme. Vous avez bien voulu nous révéler que ce fut précisément avec la physique que Jésus-Christ *opéra* ces *prodiges :* ne pourriez-vous pas aussi nous révéler cette physique elle-même ? Oh ! qu'il eût été beau de votre part d'ajouter à l'annonce affichée de votre livre : *J'ai découvert dans la physique le grand secret du* Sage *de la Judée. Comme lui, je puis guérir toute sorte de langueurs et de maladies. Venez donc à moi, ô vous tous, mes chers concitoyens, qui êtes affligés, qui êtes accablés de vos maux, et d'une seule parole je vous soulagerai ; tous vous sortirez d'auprès de moi comme les malades de la Judée sortaient d'auprès de Jésus-Christ, tous parfaitement guéris.* Ne pourriez-vous pas y ajouter : *Je travaille à découvrir aussi son art de ressusciter les morts ; j'espère que dans ma prochaine édition, j'aurai le plaisir de vous annoncer que j'y ai réussi.* Ah ! M. de l'Isle, c'est alors que nous vous croirons réellement l'oracle et le bienfaiteur de l'humanité.

Alors il ne nous restera qu'une question à vous faire : ce sera de nous indiquer ceux des prodiges de Jésus-Christ *qui ne vous semblent que de pieuses allégories* (*p.* 331). Serait-ce la guérison de ces malheureux lépreux que, d'un seul mot, il rendait à une santé parfaite? Serait-ce la prompte guérison de ce vieux paralytique qui languissait depuis trente-huit ans, et à qui il dit : *Levez-vous, prenez votre grabat et marchez ;* et qui tout aussitôt se leva, prit dans ses bras le lit sur lequel il était étendu, et marcha (*Jean*, V, 8, 9). Serait-ce cette multiplication de pains, une fois en faveur de quatre mille hommes, sans compter les femmes et les enfants ; et, une autre fois, en faveur de plus de cinq mille ? Mais comment des hommes qui naguère se voyaient couverts de lèpre, pouvaient-ils se persuader qu'ils en étaient parfaitement guéris ? Comment pouvaient-ils le persuader aux autres ; si leur guérison n'était qu'*une pieuse allégorie ?* Comment un paralytique pouvait-il, à l'aide d'une *allégorie,* quelque pieuse, quelque ingénieuse que vous la supposiez, recouvrer, en un instant, ses forces et l'usage de ses membres dont il était complétement privé depuis trente-huit ans ? Comment des milliers d'hommes, pressés par la faim, pouvaient-ils se croire rassassiés, si aucun aliment n'était entré dans leur estomac? Voudriez-vous, monsieur, n'avoir pour tous mets à votre dîner que de *pieuses allégories ?*

Je vous l'avoue, ces faits m'embarrassent, soit que je les considère simplement comme de *pieuses allégories*, soit que je les rapporte aux prodiges opérés par la physique. Vous me semblez nier des prodiges que des millions d'hommes ont attestés au prix de leur sang, pour admettre d'autres prodiges plus étonnants encore, et pour lesquels je doute que vous voulussiez donner, je ne dis pas votre vie, mais votre titre de bel esprit. Et puis, Jésus-Christ était un sage dans toute la force de ce mot, vous en convenez. Ses discours et ses actions écartaient jusqu'à l'ombre de l'imposture. Lui-même osait défier les Juifs de le convaincre de la moindre faute : *Quis ex vobis arguet me de peccato* (*Jean.*, VIII, 4, 6), leur disait-il publiquement : et ce défi, jamais ils ne purent le relever. Il citait ses œuvres pour une preuve incontestable de sa mission et de sa divinité. Jean-Baptiste lui envoie demander si réellement il est le Messie attendu des Juifs. Pour réponse, Jésus-Christ délivre, en présence des envoyés, plusieurs personnes de leurs maladies, de leurs plaies, des malins esprits, et il rend la vue à plusieurs aveugles ; ensuite : *Allez*, dit-il aux disciples de Jean, *annoncer à votre maître ce que vous venez de voir et d'entendre: les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Evangile est annoncé aux pauvres* (*Luc*, VII, 21, 22). N'était-ce là que des *opérations de physique* ou des *allégories pieuses ?*

Jésus-Christ ayant dit aux Juifs : *Mon Père et moi nous sommes une même chose*, les Juifs indignés le traitent de blasphémateur ; ils prennent des pierres pour le lapider. Jésus leur dit avec calme : *Vous ne voulez point croire à mes paroles, au moins croyez à mes œuvres ; elles vous feront connaître la vérité de ce que je viens de vous dire* (*Jean*, X, 31, 38). Quelle impudeur et quelle impiété n'eût pas décélée un pareil langage, si les œuvres de Jésus-Christ n'eussent été que de subtiles *opérations de physique* ou de simples *allégories pieuses !*

Indigné de ce que des villes dans lesquelles il avait fait plusieurs miracles, refusaient de se convertir, le Sauveur s'écrie : *Malheur à toi, Corozaïm! malheur à toi, Bethsaïde! parce que si les miracles qui ont été faits au milieu*

de vous, avaient été faits dans Tyr et dans Sidon, il y a déjà longtemps que ces villes auraient fait pénitence dans le sac et dans la cendre. C'est pourquoi je vous déclare qu'au jour du jugement, Tyr et Sidon seront traitées moins rigoureusement que vous (*Matth.*, XI, 20, 21, 22). Et vous me direz, monsieur, qu'il ne s'agit là que d'*opérations de physique*, ou de *pieuses allégories !* et je croirai que Jésus-Christ, le plus sage et le plus vertueux des hommes, même de votre aveu, a pu attacher une si haute importance à des *opérations de physique*, à de pieuses *allégories !* Et, au jugement de Dieu, les habitants de Corozaïm et de Bethsaïde seront traités plus sévèrement que les idolâtres de Tyr et de Sidon, plus rigoureusement que les infâmes habitants de Sodome, pour n'avoir point cru à des *opérations de physique* ou à de *pieuses allégories!* Monsieur, je vous demande pardon de ma franchise, et à Jésus-Christ du mot que je vais prononcer : ou vous êtes ici le plus inconséquent des écrivains, ou Jésus-Christ est le plus audacieux des imposteurs.

Il me reste, monsieur, une autre difficulté, dont la solution pourra amener la même conséquence. Vous dites (*p.* 331) : *Jésus-Christ a souffert qu'on l'appelât Fils de Dieu; mais c'est dans le sens que notre âme émane du Père de la nature, et que nous n'existons tous que par ses bienfaits.* Sur ce, raisonnons philosophiquement.

Vous convenez que Jésus-Christ a *souffert qu'on l'appelât Fils de Dieu.* J'ajoute : lui-même s'est donné très-souvent, très-ouvertement cette qualité. Les Juifs comprirent que par là il se donnait pour Dieu même (*Jean*, X, 33 : Quia tu, homo cum sis, facis te ipsum Deum) : Ce n'est, lui disaient-ils, pour aucune des bonnes œuvres que vous avez faites que nous vous lapidons; *c'est parce que étant homme, vous vous faites Dieu.* — Ils prirent des pierres pour l'en punir. D'après votre étrange assertion, les Juifs avaient complétement raison, et Jésus-Christ méritait la mort.

Cependant loin de se justifier de ce prétendu blasphème avec votre explication ou une autre analogue, Jésus-Christ confirme sa proposition, et dit aux Juifs : Si je ne fais les œuvres de mon Père, ne croyez point que je sois le Fils de Dieu; mais si je fais ces œuvres, apprenez et croyez que je vous ai dit la vérité, *que le Père est en moi, et que je suis dans le Père* (*Ibidem*, 37, 38), c'est-à-dire, comme il venait de l'énoncer, que mon Père et moi nous sommes une même chose. *Ego et Pater unum sumus* (*Jean*, X, 33). Quoi! Jésus-Christ était le plus sage, le plus modeste et le plus véridique des hommes, et il se serait injustement, impudemment donné pour un Dieu ; et il aurait fortifié cette erreur capitale dans l'esprit des Juifs par les moyens les plus sacrés, et il n'aurait point cherché à se laver de l'imputation horrible de blasphème que cette prétention lui attirait. Déjà, monsieur, cela me paraît renfermer une contradiction bien étonnante ; mais continuons.

D'après votre explication, Jésus-Christ n'est qu'un pur homme ; il n'est, selon vous, que le fils d'un pauvre artisan, né dans la lie d'un peuple que vous et vos confrères déistes affectez de déprimer et de nous donner pour le plus grossier, le plus ignorant, le plus crédule et le plus stupide de tous les peuples ; mais quelles lumières, quelles connaissances ce fils d'un artisan put-il emprunter d'un peuple dont l'ignorance était si profonde? Qui put-il avoir pour maître dans l'étude de la philosophie et des sciences humaines ? De qui emprunta-t-il cette physique merveilleuse, avec laquelle, selon vous, il opéra ces prodiges qui étonnèrent son siècle et qui continuent d'étonner tous les siècles suivants; cette physique, dont la clef, inconnue avant lui, est encore ignorée de tous les physiciens de l'univers? Fut-ce Joseph ou Marie qui l'instruisirent? hélas! qui les aurait instruits eux-mêmes dans une condition si pauvre, au milieu d'un peuple dont on donne l'ignorance pour un prodige? d'ailleurs Jésus-Christ n'apprit même pas à lire, du moins un de ses historiens le fait entendre (Quomodo hic litteras scit, cum non didicerit? *Jean*, VII, 15), et les Juifs en étaient bien persuadés. Comment, disaient-ils, cet homme saurait-il les lettres, lui qui ne les a jamais étudiées. Nul maître, nulle éducation ne purent donc cultiver son esprit, ou même former son cœur. Enfin, ignoré pendant trente années qu'il passa dans l'ombre d'un atelier, il sort tout à coup de l'obscurité où il s'était tenu jusqu'alors. Il se choisit un certain nombre de compagnons, avec lesquels, pendant les trois dernières années de sa vie, il parcourt les différentes villes et bourgades de la Judée : mais quels hommes s'associe-t-il? sont-ce des académiciens, des docteurs, des philosophes, des orateurs exercés, des esprits sublimes? Des hommes de cette volée eussent-ils voulu prendre pour leur maître un pauvre charpentier? eussent-ils voulu marcher sous la bannière d'un homme qui n'offrait ni le charme de la science, ni l'attrait du plaisir, ni l'éclat de la gloire, ni les jouissances de la richesse? D'ailleurs si Jésus-Christ ne pouvait convenir à de tels hommes, eux pouvaient encore moins convenir à Jésus-Christ. Ses compagnons, ses disciples, ce sont des pêcheurs, des matelots, des hommes les plus stupides et les plus grossiers qu'il puisse trouver dans le plus grossier et le plus stupide de tous les peuples. Je parle d'après vos idées.

Et avec de tels hommes que va-t-il entreprendre? Il va braver la fureur des Juifs et les persécutions des tyrans ; il va renverser les autels de l'idolâtrie, et élever, sur leurs ruines, des autels au vrai Dieu, au Dieu de l'univers ; il va arracher les peuples à des erreurs invétérées, à des usages antiques, à des habitudes chéries, et leur faire adopter des vérités inconnues, des pratiques inouïes et des mœurs toutes nouvelles ; il va abolir chez les nations un culte ancien, pompeux, magnifique, soutenu par la faveur des gouvernements et appuyé de toute la force des passions, et substituer à ce culte si favorable

à tous les penchants d'une nature corrompue, un culte simple, austère, qui règle, qui réprime tous ces penchants, qui impose à l'homme de nombreuses privations, qui lui commande de pénibles combats; il va mettre partout, à la place d'une morale sensuelle, voluptueuse et terrestre, une morale spirituelle, pure et céleste; il va réformer les idées des peuples sur la nature de Dieu, sur l'origine et la destination de l'homme, sur la nature et la valeur des choses; il va changer la face de la terre et y former comme un monde nouveau.

Et cette entreprise, quel succès obtient-elle? le succès le plus rapide, le plus étendu, le plus prodigieux: toutes les difficultés cèdent, tous les obstacles sont vaincus; les Juifs se perdent en voulant arrêter ce torrent. Les philosophes païens y opposent leurs déclamations et leurs calomnies; les déclamations et les calomnies sont confondues; les tyrans s'arment de tous leurs moyens, ils se flattent de noyer la nouvelle doctrine dans le sang de ses premiers prédicateurs. La barbare attente des tyrans est trompée; même sur des fleuves de sang, la nouvelle doctrine est portée dans les provinces; les persécuteurs eux-mêmes font place à des adorateurs du Christ, et toutes les nations ne semblent un moment conjurées contre lui que pour faire mieux éclater son triomphe.

Ainsi Jésus-Christ, avec des disciples, comme lui, sans éducation, sans lettres, sans connaissances acquises par l'étude, sans commerce avec les savants, sans protection, sans crédit auprès des grands, sans aucun des moyens humains que l'on eût cru lui être indispensables, communique aux hommes des maximes d'une simplicité et d'une profondeur qui étonnèrent jusqu'à des princes idolâtres; leur enseigna des vérités sublimes que ne connurent ni les Chaldéens, ni les Egyptiens, ni les Grecs, ni les Romains, ni aucune nation du monde; des vérités que ne soupçonnèrent même ni les Socrate, ni les Platon, ni les Cicéron, ni les Sénèque, ni aucun philosophe d'aucun siècle, d'aucune contrée. De bonne foi que nous présentent les écrits de ces sages si célèbres d'Athènes et de Rome? qu'y trouvons-nous presque à chaque page? Des fables, des songes de malades, des doutes, des contradictions, des impiétés, des blasphèmes. Jésus-Christ seul donne au but; la sagesse la plus admirable se montre dans ses discours; nulle autre part que dans son Evangile et dans les écrits de ses disciples, on ne la trouve parfaite et sans mélange. C'est par lui, par lui seul, que les merveilles du ciel, que les profondeurs de l'éternité nous sont rendues accessibles, c'est par lui, par lui seul, que nous connaissons clairement notre origine, notre fin, notre état, nos besoins, nos ressources; c'est par lui, par lui seul, que les vrais sentiers de la justice nous sont ouverts: on n'est dans la voie du vrai bonheur que par lui, on n'est dans l'ordre que sous sa conduite, on n'est rigoureusement homme de bien, homme juste et parfait, qu'en suivant ses leçons. Vous le savez, monsieur, c'est un hommage que sont forcés de rendre à l'Evangile ceux-là mêmes qui ont le malheur de ne le pas suivre. *Les premiers Nazaréens* (1), dit l'auteur des lettres juives, *ont prêché une doctrine si conforme à l'équité et si utile à la société, que leurs plus grands adversaires conviennent que leurs préceptes sont infiniment au-dessus de ceux des plus sages philosophes de l'antiquité..... Il n'y a*, dit le même auteur, *de véritable philosophie que celle qui rend les hommes meilleurs, qui leur apprend à dompter leurs passions, qui leur imprime l'amour de la vertu et l'horreur du vice; or, c'est ce que fait la morale des Nazaréens..... Dans les autres religions, l'homme, vil esclave, semble ne servir Dieu que par intérêt. Les Nazaréens sont les seuls qui aient le cœur d'un vrai fils pour un si bon père.*

Jamais, dit l'auteur de l'Emile, en parlant de l'Evangile, *jamais la vertu n'a parlé un si doux langage; jamais la plus profonde sagesse ne s'est exprimée avec autant d'énergie et de simplicité; on n'en quitte point la lecture sans se sentir meilleur qu'auparavant..... La majesté des Ecritures m'étonne; la sainteté de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe, qu'ils sont petits auprès de celui-là!....*

J'ai tâché, disait l'un des plus vigoureux logiciens du siècle qui vient de s'écouler, *j'ai tâché de pénétrer le fond de mon cœur, et comme je n'y ai découvert aucun motif secret qui puisse me porter à rejeter une doctrine si propre à suppléer à la faiblesse de ma raison, à me consoler dans mes épreuves, à perfectionner mon être, je reçois cette doctrine comme le plus grand bienfait que Dieu pût accorder aux hommes; et je la recevrais encore, quand je ne la considérerais que comme le meilleur système de philosophie pratique* (Bonnet, *Recherches sur les preuves du christianisme*).

De ces observations, de ces faits, de ces aveux, tirons une conséquence. Les artisans français, grâces surtout à la doctrine de ce même Jésus-Christ, sont bien moins grossiers, sont bien plus instruits que n'étaient les artisans juifs. Eh bien! vous flatteriez-vous de trouver parmi eux un seul qui pût, je ne dis pas exécuter, mais tracer, mais concevoir un plan qui approchât de celui de Jésus-Christ? Quel serait même celui de nos beaux esprits, celui de nos philosophes qui osât s'en dire capable? Une telle présomption, de sa part, ne serait-elle point, à vos propres yeux, un signe d'extravagance et comme une preuve de folie? Il était donc plus qu'un homme ce Jésus-Christ qui, privé de tous les secours humains, a conçu, a tracé, a exécuté d'une manière aussi admirable ce plan sublime de doctrine et de morale que nous appelons christianisme. Le philosophe Plotin joignait à un génie profond, à des connaissances vastes, des mœurs austères et une passion extrême de propager la secte platonicienne à laquelle il était attaché. Deux empereurs romains, Gordien le jeune

(1) On sait que c'est le nom que, par mépris, on affecta de donner aux premiers chrétiens.

et Gallien l'honorèrent d'une protection décidée; le dernier lui permit de rebâtir une ville de Campanie, qu'il devait appeler *Platonopolis*, et dans laquelle il se flattait d'établir sa république et sa religion philosophique. Jamais il ne put en venir à bout, de quelque réputation de vertu et de science qu'il jouît, et quoiqu'il fût appuyé de tout le crédit de l'empereur. Mahomet était un homme fourbe, enthousiaste, usurpateur et tyran; il souleva les Sarrasins contre leur souverain légitime; il se donna à eux pour un prophète inspiré de Dieu, et entreprit de se faire le chef d'une religion nouvelle. Vous connaissez les moyens qu'il employa, la menace, la terreur, la consternation, le précédaient : ses apôtres, c'étaient des soldats farouches, prêts à verser le sang de quiconque n'adoptait point les rêveries de leur maître. D'un côté, il offrait des tourments affreux, une mort certaine; de l'autre, des plaisirs, des voluptés, tout ce qui peut flatter les sens et charmer les passions. D'ailleurs, son Coran, quoiqu'il ne soit qu'un amas confus de fables, d'absurdités, de contradictions et d'extravagances, était annoncé comme un perfectionnement de la loi de Moïse et de celle de Jésus-Christ; cette ruse criminelle fut un de ses grands moyens pour en imposer à des peuples grossiers, déjà abattus par l'appareil le plus terrible. Doit-on s'étonner que tant de ruses, d'impostures et de violences aient séduit ou entraîné de malheureux peuples? Mais vouloir comparer ce fourbe à Jésus-Christ, ou le *Coran* à l'*Evangile*, ce serait afficher, ou une mauvaise foi insigne ou une profonde ignorance des faits. Non, il n'est pas une religion, il n'est pas une secte ou un culte un peu raisonnable, qui ait été formé par des hommes abandonnés à eux-mêmes, de quelques lumières, de quelques talents, de quelque éloquence qu'on les supose doués; l'expérience de tous les siècles et de tous les pays le démontre.

Mais Jésus-Christ, né de parents simples et pauvres, au milieu d'un peuple grossier, élevé dans l'humble atelier d'un artisan; Jésus-Christ, qui ne fréquenta aucune académie, qui ne vécut avec aucun savant, que les Juifs accusaient de n'avoir pas appris à lire; Jésus-Christ qui, pendant les trente premières années de sa vie, se tint dans la plus profonde obscurité, et qui, à cette époque seulement, se montra dans toute la Judée, où rien encore ne le distingua que sa simplicité, sa pauvreté, sa douceur et sa bienfaisance; Jésus-Christ a donné au monde un code de morale et de doctrine le plus parfait, le plus sublime dont il soit parlé dans les annales du monde; un code le plus digne de la majesté de Dieu et le plus adapté à la nature de l'homme; un code dont toutes les parties, aussi simples que lumineuses, se trouvent tellement liées entre elles, que si vous en méconnaissiez une, toutes les autres réclament contre votre incrédulité; un code qui convient à tous les pays, à tous les climats, à tous les peuples, à tous les gouvernements; à l'homme sain comme à l'homme malade, au puissant comme au faible, au riche comme au pauvre, au savant comme à l'ignorant, à tous les âges, à tous les états, à toutes les conditions; un code enfin qui, renversant tous les murs de division élevés entre les peuples par la main de la politique, fait des diverses sociétés répandues sur le globe *une seule famille, lie étroitement entre eux tous les membres de cette famille, enchaîne cette famille elle-même à la grande famille des intelligences, et donne à toutes ces familles un Père unique, celui dont la bonté embrasse depuis le passereau jusqu'au chérubin* (Ch. Bonnet, *Recherches philosophiques sur le christianisme*).

Et l'auteur de ce code unique, de ce code inimitable, n'est à vos yeux qu'un homme ordinaire, qu'*un sage qui cachait sous l'extérieur le plus simple une âme sublime.* Mais un *extérieur simple* et *une âme sublime* suffisaient-ils pour opérer un tel prodige? A ce compte, combien de fois n'aurions-nous pas dû le voir se renouveler? Les siècles qui précédèrent Jésus-Christ et ceux qui l'ont suivi n'ont-ils donc produit aucun homme d'un *extérieur simple* et d'*une âme sublime?* Et cependant où est-il, dans la chaîne des âges, celui qui, de loin, de très-loin, pourrait être comparé à Jésus-Christ?

Ce n'est pas tout : de votre aveu, Jésus-Christ a *souffert qu'on l'appelât Fils de Dieu!* C'est, dites-vous, dans le sens que nous le sommes nous-mêmes, *dans le sens que notre âme émane du Père de la nature, et que nous n'existons que par ses bienfaits.* Ainsi vous vous croyez autant le *Fils de Dieu* que Jésus-Christ. Mais un moment : Jésus-Christ est dit FILS UNIQUE *de Dieu : nous avons vu sa gloire*, dit l'Apôtre, *gloire telle qu'est celle du* FILS UNIQUE DU PÈRE (*Jean*, I, 14)... *Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné* SON FILS UNIQUE *afin que tout homme qui croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle* (*Ibidem*, II, 16)... *Celui qui croit en lui n'est pas condamné; mais celui qui ne croit point est déjà condamné, parce qu'il ne croit point au nom du* FILS UNIQUE DE DIEU (*Ibidem*, XVIII). Voilà donc, monsieur, votre prétention détruite, puisque Jésus est *Fils unique* du Père éternel, vous ne pouvez concourir à partager avec lui cette qualité divine; car, sans doute, vous ne voudrez pas imiter ce fanatique du douzième siècle, nommé *Eon de l'Etoile*, qui se mit dans la tête qu'il était le Fils de Dieu, et qu'il devait juger les vivants et les morts, appuyant cette prétention sur quelques exorcismes de l'Eglise qui finissent ainsi : *Per* EUM *qui venturus est judicare vivos et mortuos*, et soutenant que le mot *Eum*, que l'on prononçait alors comme s'il eût été écrit *Eon*, était son nom.

Mais reprenons le ton qui convient à une matière aussi grave. Jésus-Christ est signalé comme vrai Dieu par la multitude des prophètes qui, pendant près de quatre mille ans, l'ont annoncé au monde. Pour abréger, je ne vous citerai que deux prophètes. Isaïe le

voyant à travers les siècles, naissant dans Bethléhem, s'écrie : *Un petit enfant nous est né, et un fils nous est donné ; il portera sur ses épaules la marque de sa principauté, et il sera appelé l'Admirable, le Conseiller, le* Dieu fort, *le Père du siècle futur, le Prince de la paix ; son empire s'étendra de plus en plus, et la paix qu'il établira n'aura pas de fin ; il s'assiéra sur le trône de David, et il possédera son royaume pour l'affermir et le fortifier dans la justice et dans l'équité, depuis ce temps jusqu'à jamais* (*Isaïe*, IX, 6).

Déjà ce prophète avait annoncé aux Juifs, dans la personne de leur roi Achaz, ce Dieu libérateur ; et afin que ce prince ne pût douter de sa promesse, il lui avait proposé un prodige, *soit au fond de la terre, soit au plus haut du ciel.* Achaz croyant que la loi lui défendait de demander ce prodige, quoique le Seigneur le lui offrît par son prophète, celui-ci reprit : *Ecoutez donc, Maison de David..... le Seigneur vous donnera lui-même un prodige ; une Vierge concevra, et elle enfantera un Fils qui sera appelé* EMMANUEL, *ou Dieu avec nous* (*Isaïe*, VII, 11). En parlant ainsi de cet *Emmanuel*, en qui il met toute sa confiance, il s'écrie : *Assemblez-vous, peuples, et soyez vaincus ; peuples éloignés, peuples de toute la terre, écoutez : réunissez vos forces, et soyez vaincus ; prenez vos armes et soyez vaincus ; formez des desseins et ils seront dissipés ; donnez* (*Ibidem*, VIII, 9) *des ordres, et ils ne s'exécuteront point, parce que Dieu est avec nous.* Il y a dans l'hébreu, à cause d'*Emmanuel*, nom de l'enfant que la Vierge doit enfanter.

Bethléhem Ephrata, s'écrie le prophète Michée, *vous êtes regardée comme très-peu considérable pour donner des princes à Juda ; mais c'est de vous, dit le Seigneur, que sortira celui qui est à moi, pour être le dominateur d'Israël, et sa sortie* (*ou sa génération*) *est dès le jour du siècle ou dès l'éternité* (*Michée*, V, 2). Jésus-Christ a permis qu'on lui appliquât ces prophéties. Je dis plus : il se les est appliquées lui-même ; il a fait entendre, non-seulement à ses disciples, mais à tous les Juifs, qu'elles le regardaient. Plusieurs pharisiens étant assemblés, Jésus leur fait cette demande : *Que vous semble du Christ ? de qui est-il Fils ? — De David, répondent-ils. — D'où vient donc, reprend Jésus, que David étant inspiré, l'appelle son Seigneur, disant : Le Seigneur a dit à mon Seigneur, Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que de vos ennemis je vous fasse un marchepied ? Si donc David l'appelle son Seigneur, comment est-il fils de David* (*Matthieu*, XXII, 42 *et suiv.*; *Ps.* CIX) ? Jésus ne nie pas qu'il soit fils de David selon la chair dont il s'est revêtu ; mais en même temps, il montre clairement que David, inspiré du ciel, l'a reconnu pour le Fils de Dieu, Dieu lui-même, maître du ciel et de la terre, et qui doit régner dans l'éternité.

Pesez ces autres paroles de Jésus-Christ aux Juifs : *Abraham, votre père, a désiré avec ardeur de voir mon jour ; il l'a vu, et il en a été comblé de joie. Les Juifs lui dirent : — Vous n'avez point encore cinquante ans, et vous avez vu Abraham ? Jésus leur repartit : — En vérité, en vérité, je vous le dis, je suis avant la naissance d'Abraham.* La réponse de Jésus-Christ est claire ; elle signifie qu'il existe de toute éternité, et qu'il est le vrai Dieu. Les Juifs n'y virent point d'équivoque, puisqu'ils prirent des pierres pour l'en punir comme d'un blasphème (*Jean*, VIII, 58 *et suiv.*).

Chassant, un jour, du temple, ceux qui vendaient et ceux qui y achetaient, il leur dit : *Il est écrit : Ma maison est une maison de prières, et vous en faites une caverne de voleurs* (*Matth.*, XXI; *Marc*, XI; *Luc*, XVII). Jésus-Christ agit comme le maître de la *maison*, c'est-à-dire du temple ; il s'approprie donc ces paroles de l'Ecriture, et c'est en son nom qu'il dit : *Ma maison est une maison de prières* (*Isaïe*, LVI, 7; *Jérémie*, VII, 11).

Une autre fois, Jésus criait aux Juifs : *Les Ninivites, à la prédication de Jonas, firent pénitence, et voici plus que Jonas. La reine du midi vint des extrémités de la terre pour entendre les sages réponses de Salomon, et celui qui est ici est encore plus que Salomon.* (*Matth.*, VII, 29.) Quelle confiance ! quel langage ! Aussi le peuple était-il ravi en admiration de sa doctrine, car il instruisait comme ayant l'autorité, et non pas comme les docteurs (*Luc*, IV, 32). Sa manière d'enseigner les remplissait d'étonnement, parce que sa parole était *accompagnée de puissance et d'autorité* (*Matth.*, XIX, 22 *et suiv.*; *Jean*, VIII, 12 *et suiv.*). Il menaçait du feu éternel ceux qui violeraient ses préceptes, et il promettait des récompenses éternelles à ceux qui les observeraient. *Il a été dit aux anciens*, etc.... *Moi, je vous dis : Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas. Je suis la lumière du monde ; si vous demeurez dans la foi et l'observance de ma parole, vous serez véritablement mes disciples. En vérité, en vérité* (*c'est une sorte de serment*), *je vous le dis, si quelqu'un garde ma parole, il ne mourra jamais* (*Luc*, VI, 46). Est-ce ainsi que parle un simple mortel ?

Les Juifs donnaient au Créateur du ciel et de la terre les titres de Seigneur et de Dieu. Jésus-Christ s'appropria ces mêmes titres. *Pourquoi m'appelez-vous, Seigneur, Seigneur, et ne faites-vous pas ce que je vous dis ? Si je suis le Seigneur, où est la crainte qui m'est due* (*Malachie*, I, 6). *Tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront point pour cela dans le royaume du ciel ; mais celui-là seul y entrera qui fait la volonté de mon Père qui est dans le ciel..... Plusieurs me diront en ce jour-là, Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom ? n'avons-nous pas chassé les démons en votre nom ? Et alors je leur dirai hautement : Je ne vous ai jamais connus ; retirez-vous de moi, vous qui vivez dans l'iniquité* (*Matth.*, VII, 21). Jésus-Christ n'improuve pas les titres qu'on lui donne, ni l'autorité qu'on lui attribue ; il ne méconnaît ces hommes qu'à cause de leur vie pleine d'iniquités.

Deux aveugles le prient d'avoir pitié d'eux.

Il leur répond : Croyez-vous que je puisse faire ce que vous demandez? Les aveugles répondent : *Oui, Seigneur.* Il leur touche les yeux et leur dit : Qu'il vous soit fait selon votre foi. La condition nécessaire pour en obtenir des faveurs, des miracles, c'est donc que l'on croie qu'il est le vrai Fils de Dieu. Aussi à peine un lépreux lui a-t-il dit, en l'adorant : Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir, Jésus-Christ le guérit en le touchant, et en lui disant : Je le veux; soyez guéri (*Matth.*, VIII, 3). Encore une fois, est-ce là le discours, est-ce là la conduite d'un simple mortel?

Une femme pécheresse prosternée aux pieds de Jésus-Christ, lui demande la rémission de ses péchés, chose qui, de l'aveu des Juifs, n'avait jamais été demandée à aucun prophète. Jésus lui accorde sa demande, et déclare qu'il le fait comme un créancier qui remet gratuitement toute sa dette à un débiteur insolvable. Certes, c'était en son propre nom, c'est-à-dire en sa qualité de Dieu qu'il agissait ainsi. Jésus-Christ déclare que ses *brebis*, c'est-à-dire les hommes qui croient en lui, et dont par cette *foi*, il devient le Pasteur et le Sauveur, lui appartiennent, comme à un Rédempteur tout-puissant auquel personne ne saurait les ravir : *Je leur donne*, dit-il, *la vie éternelle, et elles ne périront jamais, et qui que ce soit ne pourra me les arracher d'entre les mains* (*Jean*, X, 18, 28). Plus haut, en parlant de ses brebis, il avait dit : *Je donne pour elles ma vie, mais de manière que je la reprendrai ; car personne ne peut m'ôter la vie, c'est de moi-même que je la donne; il est en mon pouvoir de la donner, et il est en mon pouvoir de la reprendre.* Quel homme, et surtout quel homme sage! s'il n'est vraiment qu'un homme, se permettrait-il ce ton et ce langage, qui évidemment ne peuvent convenir qu'à un Dieu!

La puissance, comme la sagesse de Jésus-Christ, est empreinte sur chaque page de l'Evangile; et presque chaque page de ce livre me crie : Non, il n'y a qu'un Dieu qui puisse agir et parler de la sorte. Permettez-moi de vous faire encore une citation.

Jésus-Christ ayant été conduit devant le sanhédrin, le grand prêtre Caïphe, ému par l'opinion publique et générale, le somme, *au nom du Dieu vivant*, de dire à l'assemblée s'il est réellement le Christ, Fils de Dieu. Que répond Jésus à cette sommation solennelle? Vous l'avez dit vous-même, *tu dixisti*, c'est-à-dire je le suis, *ego sum*, comme on le lit dans saint Marc (*Matth.*, XXVI, 64; *Marc.*, XIV, 62). Cette réponse n'est équivoque ni pour le grand prêtre, ni pour les autres membres du conseil; ils ne doutent nullement que Jésus-Christ ne se donne pour vrai Fils de Dieu, Dieu lui-même. La preuve en est frappante. Après la réponse de Jésus, Caïphe s'écrie, en déchirant ses vêtements en signe de douleur : *Qu'avons-nous encore besoin de témoins! vous venez d'entendre son blasphème.* Et tous répondent : *Nous l'avons entendu ; il est digne de mort. Reus est mortis.*

Je vous le demande, monsieur, pour savoir que Jésus-Christ n'était Fils de Dieu que dans le sens que vous prétendez, dans le sens que *notre âme émane du Père de la nature et que nous n'existons tous que par ses bienfaits,* pour connaître une vérité aussi triviale, qu'était-il besoin de cette terrible *abjuration* faite *au nom du Dieu vivant?* Si le grand prêtre entendait dans ce sens la réponse de Jésus-Christ, pourquoi déchire-t-il ses habits pour annoncer sa profonde douleur? pourquoi les autres juges en concluent-ils, d'une voix unanime, qu'à cause de sa réponse, Jésus-Christ est coupable d'un horrible blasphème qui le rend digne de mort? Et si Jésus-Christ lui-même l'entendait dans votre sens, comment souffrait-il cette méprise capitale, qui n'allait à rien moins qu'à le montrer comme un misérable imposteur, comme un blasphémateur exécrable? Combien ne lui était-il point facile, combien n'était-il pas de son intérêt de détruire sur l'heure cette prétendue erreur de laquelle allaient dépendre sa vie et son honneur? Il ne l'a point détruite ; au contraire, il l'a appuyée par ces paroles remarquables : *Je vous dis de plus : vous verrez bientôt le Fils de l'homme* (Jésus-Christ était Dieu et homme tout ensemble) *assis à la droite du Dieu tout-puissant, venir sur les nuées du ciel, pour vous juger vous tous qui prétendez le juger aujourd'hui.*

Il est donc incontestable que Jésus-Christ a *souffert qu'on l'appelât Fils de Dieu* dans le sens que les catholiques donnent à ce mot. Il est incontestable qu'il s'est appliqué à lui-même cette auguste qualification, que tous les prophètes avaient déjà donnée au Messie attendu depuis la chute d'Adam; il est incontestable que par lui, ses disciples ont été convaincus de sa divinité, et qu'à leur tour ceux-ci en ont convaincu les nations. Tous les apôtres, et avec eux tous les chrétiens, ont vu dans Jésus-Christ un *vrai Fils de Dieu, égal à Dieu le Père, et Dieu lui-même* : Tous les premiers chrétiens ont dit avec saint Paul : *Il n'y a qu'un Seigneur qui est Jésus-Christ, par lequel toutes choses* (I *Corinth.* VIII, 6.) *ont été faites* (*Ephes.*, III, 9.). *Dieu a créé toutes choses par Jésus-Christ. Tout a été créé par lui dans le ciel et sur la terre* (*Coloss.*, I, 16). *Il est avant toutes choses, et toutes choses subsistent en lui* (*Philip.*, II, 6). *Ayant la forme et la nature de Dieu, il n'a pas cru que ce fût pour lui une usurpation d'être égal à Dieu* (*Hébr.*, XIII, 12). *Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, et il sera de même dans tous les siècles* (*Rom.*, IX, 5). *Etant toujours dans l'attente de la béatitude que nous espérons, et de l'avénement glorieux du grand Dieu notre Sauveur Jésus-Christ* (*Tit.*, II, 13).

Et ce langage est également celui de tous les autres apôtres dont nous avons les Epîtres. Il suffit de les ouvrir pour en être convaincu. La Divinité de Jésus-Christ y est énoncée ou supposée à chaque phrase. Ce langage est encore celui de tous les premiers Pères de l'Eglise. La foi de la divinité de Jésus-Christ fut, pendant les trois premiers siècles, una-

nime dans toutes les Eglises ; tous les martyrs la scellèrent de leur sang; elle fut même reconnue par les hérétiques, jusqu'au moment où parurent Arius et ses sectateurs. Elle a toujours été, et elle ne cessera d'être le dogme fondamental de l'Eglise catholique.

Maintenant, monsieur, raisonnons sur ce fait, que vous ne pourriez me nier sans combattre l'évidence morale. De votre aveu, *Jésus-Christ était un sage.... Toute sa loi se bornait à deux dogmes : Aime ton Dieu plus que toi. Aime les hommes comme toi-même : sa mort fut plus héroïque que celle de Socrate* (*p.* 330 *et* 331).

Mais ce sage, d'une trempe aussi extraordinaire, cet homme si digne des hommages de tous les mortels, qu' en faites-vous ? l'imposteur le plus audacieux, le fourbe le plus détestable qui ait paru dans le monde ; car, évidemment, il s'est donné pour un Dieu ; évidemment il a voulu que tous ses disciples le regardassent comme un Dieu, et, qu'en cette qualité, ils le proposassent à l'adoration de tous les peuples. Et cependant, selon vous, il n'était rien moins que Dieu ; il n'*émanait du Père de la nature que comme chacun de nous* (*ibid.*). Il tenait de lui son existence comme vous tenez la vôtre. En un mot, il n'était qu'un pur homme. Le sentez-vous, monsieur? Ou vous êtes un horrible blasphémateur, ou Jésus-Christ n'est qu'un horrible imposteur !

De votre aveu, le premier dogme de Jésus-Christ est : *Aime ton Dieu plus que toi;* mais par qui ce dogme serait-il plus méconnu, plus ouvertement violé que par Jésus-Christ lui-même, si Jésus-Christ n'était réellement pas Dieu ? *Est-ce aimer Dieu plus que soi* que de se mettre à sa place, ou même de se dire égal à lui ? Et pouvez-vous nier que Jésus-Christ ait affecté la Divinité, qu'il s'était donné pour l'égal de son Père, maître du ciel et de la terre?

Jésus-Christ connaît les saintes Ecritures; il les cite souvent. Il déclare même qu'il en est l'objet. Il soutient que c'est de lui que les prophètes ont parlé; que c'est lui le Messie, le Dieu libérateur qu'ils ont annoncé à la terre ; il renvoie les Juifs à ces mêmes prophètes, pour apprendre d'eux ce qu'il est, pour connaître la confiance, le respect et les hommages qui lui sont dus. Ne serait-ce pas une impudeur révoltante, une impiété exécrable de la part de Jésus-Christ, si votre opinion à son égard était fondée ?

Dans Isaïe, que Jésus-Christ cite souvent, Dieu dit : *Je suis le Seigneur ; voilà mon nom; je ne céderai point ma gloire à un autre* (*Isaïe*, XLII, 8). Mais si Jésus-Christ n'est pas Dieu, pourquoi le Seigneur autorise-t-il en lui une usurpation si ouverte de la Divinité ? Pourquoi opère-t-il les plus grands prodiges en faveur de celui qui ose lui disputer sa gloire, en faveur d'un impie, d'un imposteur digne plutôt de toute sa colère, digne de toutes les foudres du ciel !

De votre aveu, la *mort de Jésus-Christ fut plus héroïque que celle de Socrate.* Mais si, comme vous osez le prétendre, Jésus-Christ n'était réellement pas Dieu, sa mort fut un supplice bien mérité ; et les Juifs ne firent qu'exécuter contre lui la sentence déjà prononcée par leur propre loi, par cette loi morale dont Jésus-Christ lui-même leur recommandait si énergiquement l'observation ? *Hypocrites*, leur criait-il, *c'est vraiment de vous qu'Isaïe a prophétisé, lorsqu'il a dit : Ce peuple m'honore des lèvres ; mais son cœur est loin de moi, et le culte qu'ils me rendent est vain et frivole, puisqu'ils enseignent des maximes et des ordonnances humaines* (*Matth.*, XV, 8). Si Jésus-Christ n'était pas Dieu, n'était-ce pas de son côté qu'était l'hypocrisie qu'il reproche aux Juifs? N'était-ce pas là le cas de s'écrier avec le sage : *J'ai vu un désordre étrange, l'impiété assise sur le trône, à la place de la vertu, et l'iniquité à la place de la justice* (*Ecclés.*, III, 16, 17). Et, dans cette affreuse hypothèse, sa mort, loin d'être un acte héroïque, n'eût-elle pas été une très-juste punition d'un crime abominable ?

En effet, dans le langage des prophètes, l'idolâtrie est une *fornication*, un *adultère*, une *prostitution;* mais si Jésus-Christ n'était pas Dieu, en permettant, en ordonnant même qu'on l'adorât, il autorisait, il commandait donc un crime horrible ; et comment, dans ce cas, oseriez-vous affirmer que sa mort fût aussi utile au genre humain que celle de Régulus (1).

Enfin Jésus-Christ disait aux Juifs : *Qui de vous pourra me convaincre de péché? Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ? Celui qui est de Dieu écoute les paroles de Dieu* (*Jean*, VIII, 46). Mais s'il n'était pas Dieu lui-même, de quel front osait-il faire ce défi ? S'il n'était pas Dieu, quelle confiance pouvaient mériter ses discours ? S'il n'était pas Dieu, que deviennent ses vertus sublimes que vous admirez ? Comment vous laverez-vous d'avoir prostitué votre encens à un imposteur, à un impie, à un blasphémateur ?

Jésus-Christ lisait au fond des cœurs ; il y distinguait les pensées les plus secrètes. Nous en voyons dans l'Evangile des preuves multipliées : aussi saint Jean dit : *Jésus ne se fiait point aux Juifs, parce qu'il les connaissait tous ; il n'avait pas besoin qu'on lui rendît témoignage de personne ; il savait par lui-même ce qu'il y avait de plus secret dans l'âme* (*Jean*, II, 24). Ses apôtres étaient tellement convaincus de cette vérité, qu'ils lui disaient: *Nous savons que vous connaissez toutes choses, et que vous n'avez pas besoin que personne vous instruise : c'est pour cela même que nous croyons que vous êtes venu de Dieu* (*Jean*, XVI, 30). Jésus-Christ leur répond : *Vous le croyez donc maintenant ?* N'est-ce pas leur avouer qu'il possède ce don surnaturel, qui ne paraît avoir été accordé, du moins dans ce degré, à aucun des anciens prophètes ? Mais si Jésus-Christ n'était pas plus Dieu que vous (c'est le sens de votre expression),

(1) Mettre en parallèle les effets de la mort de Socrate ou de celle de Régulus et ceux de la mort de Jésus-Christ, c'est tout à la fois une folie et une impiété.

d'où lui venait cette faculté miraculeuse?

Si Jésus-Christ n'était pas plus Dieu que vous, comment, longtemps avant sa mort, put-il affirmer qu'il mourrait sur une croix, supplice qui n'était nullement usité chez les Juifs (1)? Comment put-il prédire à ces Juifs que, parce qu'ils ne croyaient point en lui, ils seraient chassés du royaume de Dieu, c'est-à-dire de la vraie Eglise, et que des peuples de l'Orient et de l'Occident y viendraient prendre leur place? Si les Juifs, témoins de ses miracles, et qui respectaient les prophéties par lesquelles il leur était annoncé, ne croyaient cependant point en lui, comment pouvait-il prévoir et prédire que les païens, qui ne connaissaient ni les prophètes ni le Messie, qui ne l'avaient ni vu, ni entendu, deviendraient ses adorateurs? Il l'a prévu, il l'a prédit; et les Juifs ne *sont plus le peuple de Dieu. Sans roi, sans prince, sans sacrifice, sans autel, sans éphod, sans théraphins* (*Ainsi l'avait déjà annoncé le prophète Osée*, III, 4), ils sont exclus non-seulement de Jérusalem, mais de toute la Judée; et, de tous les peuples, ils sont le seul qui ne puisse y entrer; même ils ne peuvent qu'à prix d'argent se procurer un petit coin de terre pour s'y faire inhumer; et les gentils, au contraire, après avoir brisé leurs idoles, ont embrassé le culte du vrai Dieu, et ont pris la place des Juifs dans l'Eglise de Jésus-Christ, laquelle a succédé à la synagogue.

En entrant dans Jérusalem, Jésus-Christ pleure sur le sort de cette ville, dont il voit les malheurs dans le lointain. *Il viendra*, dit-il, *le temps où tes ennemis t'environneront de tranchées, et te resserreront de toutes parts; ils renverseront tes murs; ils détruiront tes enfants; ils ne te laisseront pas une pierre sur une autre pierre, parce que tu n'as pas connu le temps de la visite du Seigneur.*

Comme s'ils eussent voulu douter de sa prédiction, ses disciples lui font observer la grandeur, la magnificence et la solidité du temple de Jérusalem. Jésus leur répond: *Vous voyez donc bien tout cela? Eh bien! je vous l'atteste, tout cela sera tellement ruiné, qu'il n'y restera pas pierre sur pierre.* Non relinquetur lapis super lapidem qui non destruatur.... *Les Juifs seront passés au fil de l'épée ou conduits en esclavage. Jérusalem sera foulée aux pieds par les nations, jusqu'à ce que le temps des gentils soit accompli* (*Matth.*, XXIV; *Marc*, XIII; *Luc*, XXI).

A cette époque tous ces événements devaient paraître incroyables, impossibles aux yeux de tous les sages du monde. S'il n'était pas plus Dieu que vous, si la connaissance de l'avenir, attribut de la seule Divinité, ne lui était pas plus familière qu'à vous, comment Jésus-Christ osait-il les annoncer avec cette précision? Comment osait-il dire que la *génération* dont il faisait alors partie *ne se passerait point sans que ces choses arrivassent* (*Ibidem*).

Cependant toutes ces terribles prédictions se sont réalisées à la lettre. Quelques années après, Tite, fils de l'empereur Vespasien, mit le siége devant Jérusalem, dans le temps où la plus grande partie de la nation juive y était assemblée pour célébrer la pâque; il l'environna de cette effroyable circonvallation, dont la description nous a été transmise par des auteurs profanes. Les Juifs, au lieu de se réunir pour se défendre, se divisèrent en trois factions acharnées les unes contre les autres. La famine y vint ajouter à ces fléaux. On égorgea les vieillards pour leur arracher le pain qui servait à leur subsistance; et les femmes en vinrent jusqu'à manger leurs propres enfants.

Au récit de ces maux, Tite frémit d'horreur; il invite les Juifs à se rendre; il leur offre à tous une amnistie: toutes ses propositions, toutes ses offres sont rejetées avec insolence. Il leur envoie un de leur compatriotes, le célèbre Josèphe, en qui, jusqu'alors, ils avaient témoigné de la confiance. *Sauvez*, leur dit-il avec toute la force de son éloquence, *sauvez la cité sainte; sauvez-vous vous-mêmes; sauvez ce temple que les Romains respectent, et que Tite ne voit périr qu'à regret* (*Josèphe*, VII, *de la Guerre des Juifs*). Rien ne peut ébranler les assiégés; furieux, ils courent dans les rues pour égorger ceux qui demandaient la paix.

Alors Tite, de son côté, ne peut plus se contenir: il fait donner l'assaut. La ville est prise et livrée au plus horrible massacre: les soldats romains, ivres de fureur, y mettent tout à feu et à sang.

Le temple passait pour une des merveilles de l'univers. Tite veut le conserver, comme un glorieux monument de sa victoire: tous ses soldats ont l'ordre de le respecter. Malgré ces ordres, malgré les précautions qui les accompagnent, malgré l'inclination naturelle des Romains qui eussent mieux aimé piller que consumer tant de richesses, *un soldat*, dit Josèphe, *poussé par une inspiration divine, parvint, à l'aide de l'un de ses compagnons, à une fenêtre du temple, et y jeta des tisons ardents qui y mirent le feu.*

Informé de ce qui se passe, Tite accourt avec ses principaux officiers: il commande d'arrêter la flamme: les efforts sont prodigués pour l'éteindre. Mais tout est inutile. Malgré les soins des vaincus et des vainqueurs, le temple est consumé, ruiné de fond en comble; et l'oracle de Jésus-Christ s'accomplit complètement de ce côté (1).

De l'autre, au rapport même de Josèphe, onze cent mille Juifs périrent pendant les cinq mois que dura le siége. Un grand nombre d'autres furent massacrés dans différents endroits de la Judée. Dans la seule ville d'Alexandrie, l'on en égorgea quarante mille; et tous ceux qui échappèrent au glaive de l'ennemi furent condamnés au plus hon-

(1) Les prophètes ont prédit, et n'ont pas été prédits; les saints ensuite sont prédits, mais non prédicants; Jésus-Christ est prédit et prédicant. (*Pensées de Pascal*, ch. 14.)

(1) Quand on complimentait Tite sur cette victoire, il répondait que *ce n'était pas lui qui avait vaincu, qu'il n'avait fait que prêter la main à la colère divine, dont il reconnaissait de bonne foi qu'il n'avait été que le faible instrument.* C'est Philostrate, auteur païen, qui nous apprend ce fait.

teux esclavage (1). Voilà la deuxième partie de la prédiction également réalisée. Vous, monsieur, qui semblez vous croire autant Dieu que Jésus-Christ, eussiez-vous pu, trente-sept ans d'avance, annoncer d'une manière aussi précise et aussi infaillible des événements aussi peu présumables ?

Cependant à l'accomplissement de ce terrible oracle il manque un dernier trait de perfection. Les flammes n'ont pu pénétrer au sein de la terre ; et les premiers fondements du temple y restent encore dans leur entier. N'en soyez pas inquiet. Poussé par sa rage contre le christianisme, instrument aveugle de l'auteur de la prédiction, un empereur apostat viendra, d'une manière éclatante, arracher de la terre ces derniers débris du temple, dont il a été prédit qu'il ne resterait pas pierre sur pierre.

La destruction de Jérusalem, la ruine de son temple, le massacre d'une grande partie de ses habitants, la dispersion de tous les autres faisaient une profonde impression sur des païens et même sur des Juifs (1) qui savaient que tous ces malheurs avaient été prédits avec une précision étonnante par Jésus-Christ; et c'était pour les uns et pour les autres un puissant motif de conversion. L'empereur Julien en fut indigné, et il résolut d'ôter au christianisme ce moyen de se propager. Comment s'y prendra-t-il ? Il fera mentir l'Evangile, en rebâtissant le temple de Jérusalem. Cette idée flatte infiniment sa haine contre Jésus-Christ et contre sa religion. Il en fait donc part aux Juifs et aux païens ; les uns et les autres la saisissent avec avidité. Des sommes immenses sont destinées pour cette entreprise. Les ennemis du christianisme y contribuent également de leur argent et de leurs bras. Des femmes juives y consacrent leurs bijoux et leurs pierreries ; elles ne se bornent pas là ; elles portent l'enthousiasme jusqu'à recevoir dans leurs plus précieuses robes les terres provenant des décombres. L'un des confidents de l'empereur, Alypius, préside aux travaux, et ils vont à merveille. Les anciens fondements du temple sont arrachés sans difficulté; et déjà l'on se croit assuré du plus heureux succès. Mais, hélas ! que peut l'homme, lorsqu'il entreprend de lutter contre les décrets de Dieu ? Dès qu'on veut placer les fondements du nouveau temple, *de terribles tourbillons de flammes s'élancent des entrailles de la terre, consument les matériaux, et dévorent les ouvriers qui s'opiniâtrent à l'ouvrage. Ainsi le feu s'obstinant à les repousser, le lieu devient inaccessible, et l'on est obligé d'abandonner l'entreprise.*

Ce fait nous est raconté par saint Grégoire de Nazianze, par saint Jean Chrysostome, dans un discours qu'il fit en présence de toute la ville d'Antioche; par saint Ambroise, dans une lettre à l'empereur Théodose. Tous trois ils étaient contemporains de ce prodige, et tous trois ils en parlent comme d'un fait notoire. D'ailleurs il nous est attesté par Ruffin, Théodoret, Sozomène et Socrate. Mais celui qui nous a fourni le passage ci-dessus est peut-être, dans cette matière, d'une autorité plus imposante encore, puisque c'est le judicieux Ammien-Marcellin, historien païen très-distingué, et l'un des principaux officiers de l'empereur Julien.

L'intention de Julien, dans cette entreprise, était de faire mentir les prophètes, spécialement Jésus-Christ, et d'entraîner ainsi la ruine du christianisme. Combien il fut trompé dans son attente ! Il eut la douleur d'apprendre que plusieurs Juifs, frappés de ce miracle, embrassaient la religion chrétienne, et de voir qu'en démolissant les anciens fondements du temple pour en bâtir un nouveau, on n'avait fait que mettre le dernier sceau à la prédiction de Jésus-Christ : *Il n'en restera point pierre sur pierre.*

Si Jésus-Christ n'est pas plus Dieu que vous, monsieur, comment a-t-il pu prévoir et conduire ainsi ce grand et terrible événement ? Comment, par des moyens qui semblaient les plus propres à l'empêcher, a-t-il pu le mener à cette consommation aussi effrayante qu'inattendue ? Comment a-t-il pu faire concourir à l'accomplissement *littéral* de sa parole la clémence de Tite et l'aveuglement des Juifs, l'apostasie de Julien et sa fureur contre le christianisme, les efforts des païens et l'enthousiasme des Juifs pour rebâtir le temple de Jérusalem ? N'est-ce encore là *qu'une opération de physique* ou *une pieuse allégorie ?*

Pardonnez, monsieur, cette digression, et permettez-moi de reprendre mes questions.

Dans le temps où Jésus-Christ paraissait dans la plus grande vénération ; après la résurrection de Lazare, miracle qui l'avait rendu l'objet de l'étonnement public, il réunit ses disciples, leur annonce sa mort, et leur en détaille les moindres circonstances. *Enfin*, leur dit-il, *nous allons à Jérusalem, et tout ce qui a été écrit par les prophètes, touchant le Fils de l'Homme, sera accompli ; car il sera livré aux gentils, il sera moqué, il sera flagellé, on lui crachera au visage ; et après qu'ils l'auront flagellé, ils le feront*

(1) Nul doute qu'il n'y eût plusieurs milliers de chrétiens dans la Judée à cette époque ; cependant il ne paraît pas qu'il s'en trouvât beaucoup dans Jérusalem quand cette ville fut prise : ni Josèphe, ni aucun autre historien n'en parlent. D'ailleurs, l'Histoire ecclésiastique et d'autres monuments nous apprennent que, quelques années auparavant, les chrétiens s'étaient retirés à Pella, aux confins de la Judée. Ils avaient profité du conseil de Jésus-Christ, et vraisemblablement de quelque monition plus voisine encore de cette catastrophe.

(2) Ce *fait* produit encore aujourd'hui le même effet chez tous les hommes de bonne foi. J'en ai connu de très-instruits, qui m'ont avoué n'avoir pu tenir contre l'impression qu'il leur faisait. Il convertit le déiste Littleton, l'un des plus beaux esprits d'Angleterre. Un autre Anglais, qui n'était rien moins que crédule, le célèbre Boyle, en était tellement frappé, qu'il disait : « Encore que j'ajoute peu de foi aux miracles rapportés depuis la mort des apôtres, je n'oserais cependant les rejeter tous, à cause de celui qui arriva du temps de Julien, et qui est si extraordinaire dans toutes ses circonstances, et si pleinement attesté, que je ne vois pas de quel front on oserait le rejeter. » (*Biblioth. rais.*, tom. II, p. 42).

mourir, et il ressuscitera le troisième jour (*Luc* XVIII, 31 *et suiv.*).

Ces choses parurent si étranges aux disciples qu'ils n'y comprirent rien. Cependant ils prennent, avec leur Maître, le chemin de Jérusalem, d'où semblait devoir l'éloigner la connaissance qu'il venait de manifester des traitements affreux qui l'y attendaient. Sur la route, un aveugle mendiant, instruit que c'est Jésus qui passe, lui crie : *Jésus, fils de David, ayez pitié de moi !* Contre le gré de la multitude qui l'accompagnait, Jésus se fait amener ce malheureux. Que voulez-vous que je vous fasse, lui dit-il avec bonté? Seigneur, répond l'aveugle, faites que je voie. Ceci fait assez connaître la célébrité dont jouissait Jésus-Christ, et l'opinion que l'on avait de sa puissance. Jésus dit à l'aveugle : *Voyez : votre foi vous a sauvé* (*Luc*, XXXVIII *et suiv.*); et dans le même instant la vue fut rendue à l'aveugle, qui suivit Jésus-Christ en rendant gloire à Dieu. Ce miracle opéré d'un mot, en présence d'une nombreuse multitude, était-il encore *une opération de physique* ou *une pieuse allégorie?* Jésus ne paraît-il pas *plus Dieu que vous?* Mais avançons ?

Jésus arrive enfin à Jérusalem ; il y fait une entrée triomphante, mais telle que, plusieurs siècles auparavant, les prophètes l'avaient annoncée. Dans ce moment, plus que jamais, les circonstances se réunissent, se pressent pour montrer aux Juifs, dans Jésus, le Messie qu'ils attendaient. Dans ce moment aussi les discours et les actions de Jésus-Christ prennent une nouvelle teinte de bonté, d'importance, de hauteur et de divinité. *Que le lecteur*, dit Ch. Bonnet, *qui a une âme faite pour sentir, pour savourer, pour palper le vrai, le bon, le beau, le pathétique, lise, relise, relise encore les chapitres* XIV, XV, XVI *et* XVII *de l'Evangile du disciple chéri de l'Envoyé, et qu'il se demande à lui-même, dans la douce émotion qu'il éprouvera, si ces admirables discours ont pu sortir de la bouche d'un simple mortel ! Je n'ajoute pas de la bouche d'un* imposteur; *car le lecteur que je suppose serait trop ému, trop attendri, trop étonné, pour que l'odieux soupçon d'*imposture *pût s'élever un instant dans son âme* (*Recherches philosophiques sur les preuves du christianisme.*

Cependant Jésus-Christ est livré à ses ennemis par le traître Judas ; après leur avoir fait sentir sa puissance divine, il s'en laisse saisir ; et tous les traitements qu'il avait annoncé devoir subir, il les éprouve. Les détails de sa passion sont connus de tous les chrétiens : mais combien il en est peu qui les aient médités sous un point de vue doctrinal ! C'est surtout dans ce moment terrible qu'on le voit soutenir, d'une manière éminente, sa double qualité, celle de Sauveur et celle de Législateur. Comme Sauveur il paraît sous la figure d'un pénitent, il s'offre en victime pour les hommes : et quoi de plus propre à nous donner une juste idée du péché, et à nous en inspirer une véritable horreur? Comme Législateur, il fait connaître aux hommes l'étendue de leurs devoirs ; il réprime en eux cet orgueil et cette cupidité, sources trop fécondes et trop malheureuses de leurs désordres ; les lois qu'il porte purifient et sanctifient, mais elles demandent des sacrifices. Pour en adoucir la rigueur, pour détruire tous les prétextes de s'y soustraire, il commence par les observer dans la plus grande exactitude, et il n'ordonne rien que ce qu'il a lui-même pratiqué le premier. Quel trait de bonté de la part de ce Dieu sauveur, qui, en se sacrifiant tout entier pour sa créature, la force, par ce prodige de générosité, à se soumettre elle-même à des lois salutaires ! Combien les humiliations et les souffrances de Jésus-Christ, considérées sous ce point de vue, doivent paraître respectables et touchantes aux yeux de tout homme capable de réflexions profondes !

D'ailleurs suivons Jésus-Christ dans toutes ses démarches, qu'y apercevrons nous ? Des rayons de sa divinité qui percent de toutes parts. Il éclaire les aveugles, il redresse les boiteux, il guérit les malades, il ressuscite les morts, il met les démons en fuite, il commande à la terre, à la mer, aux éléments ; toute la nature est soumise à ses ordres. Quelle sagesse dans ses paroles ! Quelle élévation dans sa doctrine ! Quelle douceur, quelle bonté envers tous ceux qui l'approchent !. Les peuples ne peuvent s'en séparer ; ils le suivent jusque dans le désert ; ils oublient les besoins les plus pressants, pour écouter les oracles qui émanent de sa bouche ; sa doctrine leur paraît si sublime, sa vie si sainte, sa puissance si étendue, qu'ils en sont dans le plus grand étonnement. Il se montre dans une pauvreté extrême, et, avec trois pains, il nourrit cinq mille personnes. On veut le faire roi ; il prend la fuite : quelle bienfaisance et quel désintéressement !

Sa grandeur l'accompagne jusqu'au milieu des plus profondes humiliations ; et jamais il ne fut plus grand qu'au moment de sa mort. Si, dans le jardin des Olives, il ressent une faiblesse qui nous apprend qu'il est homme, un ange descend du ciel et le fortifie. Une troupe de soldats se présente pour l'arrêter, d'une seule parole il les renverse. Pilate le condamne ; mais en même temps ce lâche magistrat se lave les mains et déclare qu'il est *innocent du sang du Juste.* On le conduit au supplice ; mais la mort qu'il va subir, il l'a lui-même prédite ; il a désiré de mourir ; par quel motif ? Afin de faire vivre les hommes. Il expire sur la croix et voilà l'univers déconcerté ; le soleil retient sa lumière, la terre se couvre de ténèbres et tremble (1), le

(1) Eusèbe nous a conservé un fragment de l'histoire des *Olympiades*, par Phlégon, dans lequel ce philosophe païen dit : 1° « que Jésus-Christ a été un vrai prophète, qu'il a connu l'avenir, qu'il l'a prédit, et que toutes ses prédictions ont été accomplies de point en point... ce qui devrait être regardé comme l'effet d'une force majeure et d'une volonté divine. »

2° Qu'à la quatrième et dernière année de la deux cent deuxième Olympiade (c'est-à-dire la dix-huitième année de l'empire de Tibère, année aussi de la mort de Jésus-Christ) il y eut une éclipse de soleil, la plus grande qu'on eût encore vue. Qu'à la sixième heure du jour (c'est-à-dire à midi, selon notre manière de

voile du temple se déchire, les pierres se fendent, les sépulcres s'ouvrent, des morts ressuscitent ; la nature bouleversée annonce à tous les mortels un événement qui les glace d'effroi ; et le centenier, avec tous ceux qui étaient avec lui sur le Calvaire, s'écrie dans un saisissement religieux : Oh ! vraiment, celui-là était Fils de Dieu ! *Vere Filius Dei erat iste* (*Matth.*, XXVII, 54). A ces prodiges Jésus-Christ ajoute le plus étonnant de tous ; il brise les liens de la mort, et le troisième jour, comme il l'avait prédit, il sort glorieux du tombeau.

Oui, monsieur, si cette résurrection de Jésus-Christ est l'article le plus essentiel de notre foi, il est aussi l'article en faveur duquel les preuves se trouvent le plus multipliées. Je le sais, pour le combattre, les incrédules ont redoublé d'efforts. Mais, comme les tentatives de l'empereur Julien n'aboutirent qu'à disperser les dernières pierres du temple de Jérusalem, de même toutes les objections des mécréants contre la résurrection de Jésus-Christ n'ont servi qu'à dissiper jusqu'aux moindres nuages qui pouvaient rester encore sur ce fait capital. Tous les détails, toutes les circonstances en ont été examinés, discutés, pesés avec scrupule ; et il en est résulté une évidence tellement foudroyante, que nos grands blasphémateurs du jour ne trouvent plus d'autre parti que de nier l'existence, la réalité même de Jésus-Christ : et cette négation est trop ridicule et trop absurde, pour qu'on s'abaisse à la confondre (1).

Jésus-Christ a été mort ; il expira sur la croix, en poussant un grand cri. Quelque temps après, un soldat romain lui enfonça une lance dans le côté, et fit sortir le sang qui lui restait dans le cœur, avec l'eau du péricarde. Ce coup seul suffisait pour lui ôter la vie, de l'aveu de tous les anatomistes, aussi ni les Romains ni les Juifs ne furent tentés de douter de sa mort. Après avoir été trois jours dans le tombeau, Jésus-Christ se montre vivant, boit et mange avec ses disciples, leur fait voir les plaies que lui avaient faites les clous et la lance dont il avait été percé, et donne à Thomas, qui avait paru en douter, des preuves si sensibles de sa résurrection, que ce disciple s'écrie, dans un saint transport : Oui, vous êtes mon Seigneur et mon Dieu ! *Dominus meus et Deus meus.* Quelque temps après, Jésus-Christ est, en une seule fois, vu de plus de cinq cents personnes réunies ; et la plupart de ces personnes ont attesté par leur sang la vérité de ce fait (1).

Mais, dit-on, les soldats chargés de garder le tombeau s'endormirent ; et, profitant de leur sommeil, les disciples de Jésus vinrent enlever le corps de leur Maître. — Une garde nombreuse s'endormir toute à la fois ! cela est-il bien croyable ? Ces soldats dormaient ! Pas un d'eux n'a entendu les efforts et le bruit inséparables de l'enlèvement d'un corps déposé dans un roc vif et enduit de cent livres d'aromates ! Tous les soldats dormaient si profondément ! et néanmoins ils attestent que les disciples sont venus enlever le corps de leur Maître ! Oh ! le beau témoignage que celui de gens plongés dans le plus profond sommeil (2) !

Les disciples sont venus ! Ils étaient donc bien hardis pour braver une multitude de soldats accoutumés à la discipline la plus sévère et fortement prévenus contre leur Maître et contre eux ! Ils étaient donc bien hardis pour s'exposer ainsi au danger d'être arrêtés comme des séditieux et des malfaiteurs, et livrés, en conséquence, à l'indignation, à la fureur des Juifs et des Romains. Et par quel motif? pour enlever le corps d'un homme qui ne pouvait être pour eux que vil et odieux, si, de lui-même, il ne sortait du tombeau, comme il le leur avait promis.

Mais quels hommes étaient donc ces audacieux disciples? De pauvres pêcheurs qui, trois jours auparavant, avaient donné des

compter) il survint une nuit si sombre, que les étoiles étaient vues dans le ciel, et un grand tremblement de terre, qui renversa plusieurs maisons de la ville de Nicée en Bithynie. Thalus, auteur également païen, plus ancien encore que Phlégon, avait dit dans ses *Histoires syriaques*, que des ténèbres soudaines obscurcirent la terre en plein midi, la dix-huitième année de l'empire de Tibère. — Ces faits étaient aussi consignés dans les annales et registres du peuple romain, et nos anciens apologistes du christianisme y renvoient sans cesse les Romains ainsi qu'aux témoignages de Thalus et de Phlégon.

(1) Jamais les Juifs n'ont contesté l'existence ni le crucifiement de Jésus-Christ. Suétone, auteur païen, parle de lui comme du fondateur d'une nouvelle secte. Tacite, aussi païen, déclare qu'il fut condamné à mort sous le gouverneur Ponce Pilate. Celse et Porphyre, malgré leur haine contre le christianisme, reconnaissent non-seulement l'existence, mais une partie des miracles de Jésus-Christ. Des empereurs païens tentèrent de le mettre au nombre de leurs dieux. Pendant dix-huit siècles, l'idée de nier l'existence de Jésus-Christ n'est entrée dans aucune tête bien organisée. Rien de tout cela n'arrête M. Dupuis. La non-existence de Jésus-Christ entrait dans son système : il ne lui en a point fallu davantage pour prononcer que jamais Jésus-Christ n'a existé ; que c'est un être chimérique ; et soudain tous les petits échos de l'athéisme ont répété : Jamais Jésus-Christ n'a existé. Français, jusqu'à quand serez-vous dupes de semblables oracles ?

(1) Ces apparitions, ces conversations, ces repas, et cette société habituelle de Jésus-Christ ressuscité avec ses disciples pendant les quarante jours qui s'écoulèrent depuis sa résurrection jusqu'à son ascension, leur donnèrent une telle certitude de sa résurrection, qu'ils ne balancèrent point à l'attester aux dépens de leur repos et même de leur vie.

(2) Si le rapport des soldats eût été véritable, quelle punition n'eussent-ils pas méritée ? On condamna au supplice ceux qui gardaient la prison de laquelle un ange retira saint Pierre (*Act.*, XII, 19). Ceux qui gardèrent le sépulcre étaient-ils moins coupables ? et cependant où voit-on qu'ils aient été punis ? Tout prouve, tout démontre qu'ils n'avaient fait que se prêter à la grossière imposture imaginée par les Juifs, et que ceux-ci, par leur crédit, avaient empêché de les punir, comme ils le leur avaient promis, lorsque, par une grosse somme d'argent, ils portèrent ces soldats à dire qu'au milieu de la nuit et pendant qu'ils dormaient, les disciples étaient venus et avaient enlevé le corps de leur Maître (*Matth.*, XXVIII, 12 *et suiv.*).

preuves publiques d'une timidité, d'une faiblesse, d'une lâcheté extrêmes : ils avaient abandonné, ils avaient renié leur maître, tandis qu'il vivait encore, tandis qu'ils pouvaient encore espérer dans ses promesses, presque dans le moment où ils l'avaient vu opérer un prodige de force et de puissance ; et maintenant que, par la mort ignominieuse de ce maître, ils sont désolés, confondus, désespérés, ils ont l'audace d'affronter les plus grands périls pour une œuvre qui ne pouvait leur être que très-inutile, car, si Jésus-Christ ne ressuscitait pas de lui-même, il n'était pas Dieu ; et, s'il n'était pas Dieu, toutes les espérances de ses disciples s'ensevelissaient avec lui dans le même tombeau.

Ce n'est pas tout : si les Juifs, sur les plus pitoyables prétextes, avaient condamné Jésus-Christ à la mort la plus horrible, ces Juifs atroces auraient-ils épargné ses disciples, s'ils les avaient crus coupables de l'enlèvement criminel du corps de leur maître ? Et cependant leur en font-ils le moindre reproche ? Ne se bornent-ils pas à leur intimer la défense de parler de Jésus et d'égarer le peuple en son nom ? *Præcipiendo præcepimus vobis ne doceretis in nomine isto* (*Act.*, V, 28).

Pierre et les apôtres répondent : *Nous devons obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes; le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus, que vous avez fait mourir le pendant à une croix..... Nous sommes les témoins de ce que nous vous disons, et le Saint-Esprit, que Dieu a donné à tous ceux qui lui obéissent, l'est aussi avec nous* (*Ibid.*, 29, 30, 31).

Certes c'était là le cas de dire à ces apôtres : Vous n'êtes que d'audacieux imposteurs; cette résurrection, dont vous parlez si haut, n'est-elle pas une fable que vous avez fabriquée ? N'est-ce pas vous qui avez enlevé du tombeau le corps de votre maître, et qui maintenant faites accroire au peuple qu'il est ressuscité ? Rien de tout cela ne vient dans l'esprit du sanhédrin ; au contraire, il se range de l'avis du sage Gamaliel qui lui dit : *Cessez de tourmenter ces gens-là, et les laissez-les aller ; car, si ce conseil ou cette œuvre vient des hommes, elle se détruira d'elle-même ; que si elle vient de Dieu, vous ne sauriez la détruire, et vous seriez même en danger de combattre contre Dieu* (*Ibid.*, 34-38, 39). *Gamaliel* aurait-il ainsi raisonné, s'il avait cru que pendant le sommeil des gardes, les disciples avaient enlevé le corps de Jésus-Christ?

D'après cette réflexion, le sanhédrin fait fouetter les apôtres, pour n'avoir point obéi à ses ordres, et les renvoie, avec une nouvelle défense de parler à l'avenir au nom de Jésus. Encore une fois, les Juifs s'en seraient-ils tenus-là, s'ils avaient été persuadés que les apôtres avaient employé la ruse, la corruption ou la violence, pour enlever du tombeau le corps de Jésus-Christ ? Ah ! n'est-ce point ici le cas de dire, avec le prophète : *De faux témoins se sont élevés contre moi, et l'iniquité s'est contredite elle-même* (*Insurrexerunt in me testes iniqui, et mentita est iniquitas sibi.* (*Ps.* XXVI.)

Si l'enlèvement du corps de Jésus-Christ eût eu quelque vraisemblance, toute la ville de Jérusalem n'eût regardé les apôtres que comme de misérables imposteurs. Certainement, lorsqu'ils publièrent la résurrection de leur maître, nul Juif n'eût été tenté de le croire, encore moins de se joindre à eux pour la proclamer. Pauvres, ignorants, sans appui, sans crédit, quels moyens avaient-ils de se faire des partisans? Et ceux-ci, par quels motifs auraient-ils pu être portés à s'associer à des hommes que l'on suppose décriés par une imposture publique, et qui ne pouvaient leur offrir que le triste partage des mépris, des opprobres et des supplices auxquels ils étaient sans cesse eux-mêmes exposés ?

Cependant, au jour de la Pentecôte, c'est-à-dire cinquante jours après la résurrection de Jésus-Christ, ou le prétendu enlèvement de son corps par ses disciples, ces mêmes hommes, qui devaient être en horreur à toute la ville, y deviennent l'objet d'une admiration générale. L'un d'eux parle publiquement aux Juifs de ce Jésus, immolé par *les mains des méchants* (*Act.*, II). Il leur atteste sa résurrection et son glorieux triomphe sur la mort ; il leur remet sous les yeux le crime dont ils se sont rendus coupables en le crucifiant ; et à ce discours, à ces reproches, que répondent les Juifs étonnés? Traitent-ils saint Pierre d'imposteur ? l'accusent-ils d'avoir avec les autres disciples supposé cette résurrection en enlevant le corps de Jésus-Christ? Que ces Juifs se trouvent loin de cette pensée ! Le plus déchirant repentir pénètre leurs cœurs, et, dans leur douleur profonde, ils s'écrient : *Frères, que faut-il que nous fassions* pour réparer ce crime? *Faites pénitence*, leur répond l'apôtre, *et que chacun de vous soit baptisé au nom de ce même Jésus-Christ, pour obtenir la rémission de vos péchés.* Et trois mille de ces Juifs, touchés, contrits, éclairés par la voix de saint Pierre, reçoivent, ce jour-là, le baptême au nom de Jésus, et par les mains de ceux que l'aveugle incrédulité ose accuser d'avoir, par un acte d'imposture, supposé sa résurrection ! Le bruit de cet événement dut retentir dans Jérusalem ; il devait provoquer les partisans du prétendu fait de *l'enlèvement* à mettre au grand jour toutes les preuves de cette inique manœuvre. C'était le moyen d'arrêter les progrès de la prédication des apôtres. Pas un Juif n'a recours à ce moyen ; c'est que tous savaient combien il était faux et absurde. Aussi, après avoir, au nom de Jésus, guéri à la porte du temple un homme boiteux dès sa naissance, saint Pierre adresse aux Juifs attroupés autour de lui par l'éclat de ce miracle, le même discours, le même reproche, la même exhortation (*Act.*, III, IV); et cette fois environ cinq mille hommes croient en Jésus-Christ et sont également baptisés en son nom.

Je le demande à tout homme de bon sens et de bonne foi, comment saint Pierre eût-il pu être écouté avec une si grande faveur? comment ses discours eussent-ils opéré de

si nombreuses, de si étonnantes conversions? comment surtout eût-il si rapidement persuadé à tant de Juifs la résurrection de Jésus-Christ, si la fable de l'*enlèvement* de son corps par ses disciples eût eu parmi eux le moindre degré de vraisemblance et de probabilité?

Ce n'est pas tout: Gamaliel était un docteur de la loi, l'un des principaux membres du sanhédrin. Auprès de lui et par ses soins fut élevé saint Paul; il y puisa la haine la plus vive contre Jésus-Christ et contre sa religion; il en poursuivit les disciples avec une extrême violence. Si le fait de l'*enlèvement* eût été le moins du monde accrédité, son maître aurait-il manqué de l'en instruire? Et celui-ci, à son tour, avec quelle amertume ne l'aurait-il pas reproché aux chrétiens, qu'il persécuta? De plus, quel obstacle ce préjugé n'eût-il pas mis à la conversion de ce persécuteur? Et enfin, converti, n'eût-il pas songé à faire tomber un bruit si injurieux à la religion qu'il avait embrassée? Lui qui a proclamé si hautement la résurrection de Jésus-Christ, qui a déclaré que, si cette résurrection n'était pas réelle, toutes les espérances des chrétiens seraient vaines, et qu'ils se trouveraient les plus malheureux de tous les hommes (I *Corinth*., XV, 17), aurait-il omis d'examiner et de combattre un fait qui tendait à montrer la fausseté de cette résurrection? Rien de tout cela n'a eu lieu; ni avant, ni après sa conversion, saint Paul n'a pas dit un mot de ce prétendu *enlèvement;* il n'était donc connu ni de lui ni de son maître Gamaliel, ou du moins ni l'un ni l'autre ne le regarda comme un fait qui méritât qu'on y fît attention; et cependant c'étaient deux hommes de poids, deux hommes instruits, deux hommes qui ne pouvaient ignorer un fait de cette importance.

Il faut donc avouer ou que la supposition de l'*enlèvement* du corps de Jésus-Christ par ses disciples avait été trouvée tellement absurde, que la synagogue elle-même évitait d'en parler, ou que cette imposture n'eut cours que bien du temps après la résurrection du Sauveur, ce qui devient assez vraisemblable d'après ce que saint Justin nous dit dans son *Dialogue avec Tryphon*, savoir: que la synagogue, s'apercevant que non-seulement plusieurs Juifs, mais même des gentils embrassaient la religion chrétienne, elle envoya des émissaires de tous côtés pour publier que Jésus-Christ n'était point ressuscité; mais que ses disciples avaient enlevé son corps pendant que les gardes dormaient; discours qui fut généralement méprisé, tant les preuves de la résurrection de Jésus-Christ étaient évidentes; tant les prodiges que les apôtres et les autres disciples opéraient chaque jour au nom de Jésus confirmaient ce miracle, premier fondement de la foi des chrétiens. Cet *enlèvement* du corps de Jésus-Christ par ses disciples est donc une fable ridicule, dont devraient rougir nos incrédules, comme les Juifs eux-mêmes en rougirent.

Peut-être, direz-vous, avec l'incrédulité ancienne et moderne, que Jésus-Christ aurait dû ressusciter publiquement, se montrer aux prêtres, aux pharisiens, aux docteurs, à des personnes éclairées, à tous les Juifs, vu surtout qu'il leur avait fait entendre que c'était là *le seul signe qui leur serait donné*, que cette publicité, cet éclat de sa résurrection aurait frappé tous les yeux, dissipé tous les doutes, ébranlé les plus incrédules, et forcé tous les hommes à rendre hommage à la divinité de Jésus-Christ. Cette objection, vous le savez, n'est pas nouvelle; Celse la fit dès le commencement du troisième siècle: alors elle ne détourna personne d'adorer Jésus-Christ. Pourquoi ferait-elle aujourd'hui plus d'impression? Examinons-la sans prévention, et nous verrons que cette manière de raisonner conduirait aux conséquences les plus extravagantes.

1° D'après l'idée que les écrivains sacrés nous donnent de Jésus-Christ, il avait deux offices distincts. L'un comme Messie, particulièrement promis aux Juifs; l'autre comme *Rédempteur* du genre humain promis à toutes les nations. Afin de remplir le premier de ces offices, il dit d'abord qu'il *n'était envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël* (*Matth*., XV); il défendit même à ses disciples *d'aller vers les gentils et les Samaritains;* mais *allez*, leur dit-il, *vers les brebis perdues de la maison d'Israël* (*Matth*., X).

Jésus-Christ continua cet office particulier durant le cours de sa vie naturelle. Il prêcha aux Juifs le royaume des cieux, c'est-à-dire toutes les vérités du salut. Il opéra, sous leurs yeux, les prodiges les plus nombreux et les plus éclatants. Il ressuscita parmi eux plusieurs morts; en un mot, il leur donna les preuves les plus frappantes, les plus invincibles de sa mission. Cependant les Juifs s'obstinèrent à le méconnaître, à le rejeter. Quand leur aveuglement et leur entêtement furent à leur comble, alors il leur annonça que sa commission était finie, et qu'il allait s'occuper du second office, dont il était également chargé, c'est-à-dire du salut des gentils. Et en effet, chose bien digne d'attention, la dernière fois qu'il parla aux Juifs en public, il prit congé d'eux d'une manière solennelle. *Jérusalem*, *Jérusalem*, dit-il avec le sentiment d'une douleur profonde, *combien de fois ai-je voulu rassembler vos enfants comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu? Voici le moment venu où votre maison (c'est-à-dire votre nation) va être abandonnée; car, je vous le dis, désormais vous ne me verrez plus, jusqu'à ce que vous me disiez: Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur* (*Matth*., XXXVII, 39).

Que d'après cette idée, on lise attentivement le vingt-troisième chapitre de saint Matthieu, et l'on découvrira clairement le motif de ces nombreux reproches que Jésus-Christ y fait aux Juifs en général; de ces terribles malédictions qu'il adresse aux pharisiens en particulier; de cette annonce qu'il leur fait à tous, qu'ils vont combler la mesure de l'iniquité de leurs pères. C'est un père

affligé qui, n'ayant pu, par la douceur la plus constante, par les procédés les plus généreux, gagner des enfants rebelles et dénaturés, les abandonne en leur annonçant les maux terribles que vont attirer sur leurs têtes leur ingratitude et leur rébellion incorrigibles.

Effectivement, depuis cette épouvantable déclaration, nous ne voyons pas que Jésus-Christ ait une seule fois adressé ses discours aux Juifs ; il a borné à ses disciples ses instructions ultérieures. C'est après cet événement qu'il leur déclare que tout pouvoir lui a été donné dans le ciel et sur la terre, et qu'il les charge d'annoncer son Evangile à toutes les nations.

Devons-nous, d'après cela, nous étonner qu'il n'ait point rendu tous les Juifs témoins de sa résurrection, ou qu'il ne se soit point montré à eux depuis sa sortie du tombeau ? Le pouvait-il sans contredire sa prédiction qu'ils ne le verraient plus, vu que les Juifs n'étaient point alors plus disposés qu'ils ne le paraissent aujourd'hui à le reconnaître, et à dire : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !*

D'ailleurs, si, comme le voudraient nos incrédules, Jésus-Christ s'était montré aux Juifs après sa résurrection, qu'en serait-il arrivé? Ces Juifs à qui l'aveuglement et la haine avaient déjà fait dire : *C'est par l'opération du démon que Jésus délivre les possédés, guérit les malades, ressuscite les morts;* n'auraient-ils pas pu dire encore, en le voyant ressuscité : *C'est le diable qui a pris la figure de Jésus pour nous tromper ;* ou du moins, c'est un spectre, un fantôme ; c'est un homme semblable à Jésus, un nouvel imposteur qui a pris la place du premier. Et ces propos, quel texte n'eussent-ils point fourni à des hommes qui ne cherchent que des moyens d'alimenter leur incrédulité (1) !

J'ajoute : Jésus-Christ est venu, a enseigné, a souffert, est mort, est ressuscité pour tous les peuples ; il devait donc donner à tous les mêmes moyens de le reconnaître et de croire en lui. Sa résurrection étant le titre le plus incontestable de sa mission, le sceau le plus imposant de sa divinité, il a dû l'annoncer à tous les hommes d'une manière à peu près uniforme. Il a donc choisi un certain nombre de disciples à qui il l'a manifestée par tous les moyens que nous voyons détaillés dans les livres saints. Ensuite il a ordonné à ces mêmes disciples de la proclamer chez toutes les nations : *Euntes docete omnes gentes*. Et, pour rendre efficaces leurs prédications, il s'est engagé à les accompagner lui-même dans toutes leurs courses : *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus* (*Matth.*, XXVIII). Et les miracles opérés par ces apôtres ont bien fait voir qu'ils agissaient non par leurs propres moyens, mais par la force toute-puissante de celui qui les envoyait. *Pourquoi*, disait saint Pierre aux Juifs assemblés autour de lui, *pourquoi vous étonnez-vous de tout ceci, et pourquoi nous regardez-vous comme si c'était par notre puissance et par notre propre vertu, que nous eussions fait marcher ce boiteux* (*Act.* III, 12). Ce Jésus que vous avez fait mourir, que Dieu a ressuscité d'entre les morts, et dont nous vous attestons la résurrection, est le seul auteur de ce miracle qui excite votre étonnement. C'est sa puissance qui, par la foi que nous avons en son nom, et a raffermi cet homme que vous voyez et que vous connaissez.

Partout nous voyons les apôtres tenir la même conduite et le même langage.

Voilà donc l'économie générale d'après laquelle il a plu à Jésus-Christ d'annoncer au monde son Evangile, dont la divinité se trouve principalement constatée par le miracle de sa résurrection. Qui de nous oserait l'en blâmer? Quel motif pouvait-il avoir d'y déroger en faveur des Juifs? Etait-ce pour récompenser la lâcheté de Pilate qui l'avait livré contre le cri de sa conscience? L'injustice du grand prêtre qui, aveuglé par une affreuse jalousie, l'avait condamné comme blasphémateur? Cette exception était-elle due à la turpitude du sanhédrin qui, par une lâche complaisance, avait souscrit à l'arrêt du grand prêtre! Etait-elle due à l'ingratitude d'un peuple qui, malgré les bienfaits dont Jésus-Christ l'avait comblé, avait crié avec une fureur atroce : *Crucifiez, crucifiez-le.* Etait-elle due à la rage même des bourreaux qui, au mépris de tout sentiment d'humanité, avaient encore ajouté à son supplice en le couvrant d'opprobres et de plaies? Ne faudrait-il pas avoir perdu le sens pour assurer que Jésus-Christ devait à de pareils forcenés la plus sublime de ses faveurs, le spectacle de sa résurrection glorieuse? Déjà il avait rempli envers eux ses promesses dans toute leur étendue ; il ne leur avait promis ni de sortir du tombeau, sous leurs yeux et en leur présence, ni de se montrer à eux après sa résurrection, ni de rendre ce signe plus éclatant et plus incontestable pour eux que pour les autres peuples. Ils pouvaient, ils devaient être convaincus de sa résurrection par le récit des soldats, par le témoignage public, par les miracles des apôtres, par l'exemple de huit mille hommes qui crurent à leur prédication, par l'abandon formel que le sanhédrin fut obligé de faire de l'accusation qu'il avait intentée aux apôtres. Ils n'osèrent attaquer directement aucune de ces preuves, ni essayer d'en fournir de contraires. Que leur fallait-il de plus ? Jésus, dit-on, leur refusa le témoignage de leurs propres yeux. Le lui demandèrent-ils ?

(1) Les plus grands miracles opérés sous les yeux des Juifs ; la vie rendue à la fille d'un chef de synagogue, au fils de la veuve de Naïm que l'on portait en terre ; la résurrection éclatante de Lazare, mort et dans le tombeau depuis quatre jours, dont furent témoins tant de Juifs, quel effet produisirent-ils? ils aigrirent l'envie, la haine et la fureur des principaux d'entre eux. Qu'il est terrible, mais qu'il est vrai le mot que Jésus-Christ fait adresser par Abraham au mauvais riche : « Si vos frères ne veulent point croire Moïse et les prophètes, ils ne seront pas plus dociles aux témoignages d'un mort ressuscité qu'on leur enverrait. » (*Luc*, XVI, 31.)

ne firent-ils pas tout ce qu'ils purent pour étouffer le témoignage des soldats et celui des apôtres? Incapables d'en montrer la fausseté, ils leur défendirent de le rendre public ; et, s'ils ne traitèrent pas les disciples comme ils avaient traité le Maître, qui les en empêcha? la crainte seule que leur inspira la sage réflexion de Gamaliel.

Mais, dit-on, la vue de Jésus-Christ ressuscité, si elle n'eût pas vaincu l'opiniâtreté des Juifs, l'aurait du moins rendue tout à fait inexcusable aux yeux des autres peuples; de plus, elle eût été pour ceux-ci un motif invincible de croire en lui et d'embrasser sa religion.

Ce sont des incrédules qui nous tiennent ce langage; pouvons-nous croire qu'il soit sincère? La sortie des Hébreux de l'Egypte, leur passage à travers les flots de la mer Rouge, leur vie errante dans le désert pendant quarante ans, le code civil et religieux qu'ils y reçurent de Moïse, la manière miraculeuse dont ils furent mis en possession de la Palestine, voilà des faits qui eurent pour témoins des millions d'hommes, la nation juive entière ; et cependant nos incrédules affectent de n'y pas croire; et ils nous disent qu'il auraient cru à la résurrection de Jésus-Christ si elle eût eu pour témoins tous les habitants de Jérusalem! Encore une fois, ce langage peut-il être sincère? Des incrédules, les uns nous disent que toute résurrection de mort est une chose impossible, et qu'aucune preuve ne saurait la constater; les autres que c'est un fait absolument incroyable, et que, quand même ils verraient de leurs yeux un mort ressuscité, ils ne pourraient le croire; d'autres enfin, plus modérés en apparence, avouent qu'ils croiraient un tel fait si Dieu les en rendait eux-mêmes témoins ; mais qu'ils ne peuvent le croire sur la parole, sur le rapport d'autres hommes. N'est-il pas étrange que les incrédules des deux premières classes exigent ici le témoignage de tous les Juifs, puisque malgré ce témoignage ils tiendraient pour impossible ou pour incroyable le fait dont il s'agit? Et les incrédules de la troisième classe, de quoi leur servirait le témoignage des Juifs, puisqu'ils ne veulent voir que de leurs propres yeux, puisqu'ils ne veulent s'en rapporter qu'à eux-mêmes? D'après leur système, il faudrait que Jésus se fît crucifier et ressuscitât de nouveau pour leur satisfaction. Et comme chaque nouveau venu dans ce monde pourrait en exiger autant, Jésus-Christ serait tenu d'être sans cesse mourant et ressuscitant pour triompher de l'incrédulité sans cesse renaissante. Voilà la monstrueuse absurdité où conduit le principe des incrédules. Ils rejettent des preuves convaincantes, décisives, suffisantes pour persuader tout homme raisonnable et droit : par quel motif? Parce qu'il ne tenait qu'à Dieu de leur donner des preuves plus fortes encore; mais Dieu, pouvant augmenter à l'infini la force des preuves, les incrédules pourraient n'être jamais satisfaits de celles qui leur seraient données.

Ce raisonnement insensé est aussi celui des athées contre l'existence de Dieu. S'il existait un Dieu, disent-ils, et s'il voulait que l'on crût son existence, il aurait pu l'écrire en caractères ineffaçables et visibles à tous les hommes : il ne l'a point fait; donc il n'existe pas. Devons-nous exiger, pour la résurrection de Jésus-Christ, un degré d'évidence que les athées ne trouvent pas même dans le dogme de l'existence de Dieu et dans le fait de sa Providence? déplorable manie de l'homme qui, pour ne pas croire la plus consolante des vérités et la plus solidement prouvée, méconnaît jusqu'aux premières règles du bon sens!

Combien n'est-il pas plus sage, plus digne d'un vrai philosophe de suivre la réflexion de Gamaliel! Si l'œuvre des apôtres, c'est-à-dire la religion de Jésus-Christ, n'était point l'œuvre de Dieu, comment se serait-elle établie malgré la plus violente opposition des princes et des peuples? et comment, depuis dix-huit siècles, se serait-elle maintenue malgré les efforts prodigués dans tous les temps, et spécialement de nos jours, pour l'anéantir?

Si Jésus-Christ *n'était pas plus Dieu que vous*, comment expliqueriez-vous ses victoires et ses immenses conquêtes? victoires, conquêtes qu'il eut la hardiesse d'annoncer dans le même moment qu'il annonçait sa mort : *Et si ego exaltatus fuero a terra* (1), *omnia traham ad me ipsum*. Victoires, conquêtes que réalisèrent les changements rapides et prodigieux opérés dans la religion, dans la morale et dans les mœurs des peuples très-peu d'années après sa mort! Victoires, conquêtes dont vous avez encore aujourd'hui sous les yeux les preuves vivantes dans le christianisme étendu sur toutes les parties du globe, dans la conversion de nos pères qui étoient idolâtres, dans la dispersion et dans l'existence merveilleuse de ce peuple juif, phénomène unique dans les annales du monde, phénomène que la philosophie ne saurait expliquer; mais dans lequel de grands philosophes ont vu et ne cesseront de voir un monument irréfragable de la divinité du christianisme. On nous parle de castes qui, dans l'Inde, se conservent sans mélange depuis plusieurs siècles. Mais d'abord, ces castes sont peu nombreuses; en second lieu, les individus qui les composent n'ont cessé d'être réunis dans le même lieu; qu'on les sépare, qu'on les disperse chez différentes nations, et bientôt ils seront confondus, amalgamés avec elles. Les Juifs, au contraire, forment un peuple de trois ou quatre millions d'hommes : ils sont dispersés sur toutes les contrées du globe : on en trouve dans l'Orient, dans l'Occident, en Asie, en Afrique, en Amérique; partout ils ont été invités à s'unir, à se mêler avec les autres peuples, et

(1) (*Jean*, XII, 32). Et ailleurs que ne dit point ce *grain de sénevé* auquel Jésus-Christ compare son Église? Quel autre qu'un Dieu pouvait ainsi annoncer les progrès d'une religion à peine née, et contre laquelle se réunissaient toutes les chances des possibilités humaines? (Voyez *Matth.*, XIII, 31.)

partout ils ont résisté à ces invitations, conservant scrupuleusement, avec leurs anciennes observances (1), les monuments qui déposent contre eux, les miroirs dans lesquels tous les peuples, hormis eux, voient leur délit et leur punition, leur aveuglement et leur opprobre.

Ne pouvoir s'empêcher de voir ce miracle qui, depuis près de dix-huit siècles, existe sous les yeux de toutes les nations, ne pouvoir ignorer qu'il a été, avec toutes ses circonstances, prédit comme un monument de la divinité et de la justice de Jésus-Christ, et s'obstiner encore à ne voir dans Jésus-Christ qu'un physicien habile, ou plutôt qu'un adroit imposteur : je vous le demande, monsieur, n'est-ce là que de la philosophie ?

Enfin, si ce Jésus-Christ n'est pas plus Dieu que vous, dites-nous du moins comment ses disciples, extrêmement ignorants et grossiers, extrêmement peureux et lâches avant sa mort, se trouvent, précisément au jour qu'il leur a promis de leur envoyer son Esprit et ses grâces, tout à coup et tous ensemble, changés en des hommes nouveaux, hardis, courageux, intrépides, pleins de lumières et de sagesse, prêchant partout la Divinité et la résurrection de leur Maître, parlant des langues qu'ils n'avaient jamais apprises, se faisant entendre des peuples les plus barbares, opérant, au nom de Jésus, les plus grands prodiges, bravant les menaces et les fureurs des Juifs, les persécutions et les tortures des païens, franchissant tous les obstacles, toutes les barrières que les uns et les autres voulaient opposer à la publication de l'Evangile ; triomphant du monde et de ses préjugés, des philosophes et de leurs erreurs ; persuadant, ébranlant, entraînant tous les peuples, brisant les idoles, renversant les autels de l'idolâtrie, abolissant les cultes impies, faisant disparaître les fêtes, les superstitions infâmes de la gentilité, forçant, sans autres armes que celles de la parole et de la vertu ; forçant enfin les Césars eux-mêmes de jeter leurs glaives persécuteurs et de tomber en vrais adorateurs aux pieds de la croix de ce même Jésus-Christ, contre lequel vainement ils avaient employé toute leur autorité, toute leur puissance, et dont ils s'étaient flattés d'éteindre le nom et l'Evangile dans le sang de plusieurs millions de martyrs morts en publiant sa gloire et priant pour leurs bourreaux ?

De toutes ces considérations, monsieur, je tire une conséquence dure, il est vrai, mais nécessaire ; c'est qu'en niant la divinité de Jésus-Christ, vous êtes tombé, comme philosophe, dans une contradiction étrange, et, comme chrétien, dans un blasphème révoltant. En voulant ne voir dans Jésus-Christ qu'un grand homme, vous en faites le plus exécrable imposteur ; et en vous donnant pour le défenseur du christianisme, vous en sapez les premiers fondements.

Au portrait de Jésus-Christ, portrait qui donne à votre amour-propre une jouissance extrême, et à la piété des vrais chrétiens une douleur profonde, j'opposerai, non le portrait par Rousseau, quelque brillant qu'il soit, mais celui que me fournissent des écrivains qui, plus que vous et plus que Rousseau, ont étudié et ont connu ce modèle divin.

D'abord que ce Libérateur nous fût nécessaire, je n'en saurais douter. Tout me prouve que je viens de Dieu, et tout me démontre que je n'ai pu sortir de ses mains tel que je suis ; je sens dans moi un principe de grandeur ; j'y sens aussi un principe de bassesse. Un attrait naturel me porte vers le ciel ; un attrait non moins puissant me rabat vers la terre. J'éprouve un instinct, un goût décidé pour l'ordre, et un penchant violent pour ce qui le trouble. Mon cœur est avide du bonheur ; et tout ce que le monde m'offre sous ce nom n'est propre qu'à me rendre plus malheureux : que suis-je donc, et pour quelle fin suis-je né ? Ma nature m'étonne, elle passe ma raison, et je suis pour moi-même une énigme. Oh ! qui me donnera le mot de cette énigme étrange ? Des philosophes anciens et modernes l'ont cherché ; pas un d'eux ne l'a trouvé. Les uns font de moi un Dieu, les autres me ravalent au niveau de la brute. Je sens que je ne suis ni l'un, ni l'autre : que suis-je donc ?

Une religion dont le berceau tient au berceau du monde, vient à mon secours. Voici, me dit-elle, le mot que vous désirez. Vos premiers pères furent créés avec une perfection que vous n'avez point ; ils désobéirent à leur Créateur, et ils en furent punis ; dès l'instant, leur nature fut corrompue et dégradée ; leur sort cessa d'être ce qu'il avait été ; ils furent soumis aux faiblesses, aux misères, aux ténèbres que vous-même éprouvez. Par eux et avec eux vous êtes devenu coupable, et vous participez à leur punition, comme vous eussiez participé à leur bonheur s'ils fussent restés soumis et fidèles ; de là ces contrariétés qui vous étonnent. Des traits de votre grandeur primitive vous restent ; mais ces traits sont affaiblis, sont altérés par les racines du péché qui s'y sont introduites. De là cet ineffaçable souvenir de votre origine céleste, et cette pente malheureuse vers les objets qui vous en écartent. Souverain détrôné, vous apercevez encore le rang dont vous êtes déchu ; mais vous sentez votre impuissance de vous y replacer de vous-même. Vous cherchez l'équivalent de ce que vous avez perdu, et le monde ne vous en offre que des apparences mensongères. Quelques lueurs de la vérité brillent-elles à vos yeux ? soudain les prestiges du mensonge viennent les écarter et vous éblouir. Semblable à un malade, vous vous tournez d'un côté ; vous n'y êtes pas bien : vous vous tournez de l'autre ; vous n'y êtes pas mieux : votre sort est douloureux, votre mal est extrême ; mais il n'est pas sans remède. En frappant vos

(1) Jadis les Juifs étaient très-enclins à l'idolâtrie ; ce fut la principale source de leurs divers malheurs. Depuis leur dispersion on n'a point connaissance qu'un seul d'eux se soit fait idolâtre, nouveau prodige à joindre à celui de leur existence.

pères, le Seigneur leur promit un Libérateur qui vengerait et eux et leurs descendants du perfide ennemi par lequel ils avaient été entraînés dans la révolte. Ce Libérateur, je vous l'annonce : Fils unique de Dieu, Dieu lui-même, il s'est chargé d'expier le crime qui vous rend malheureux, de vous réconcilier avec votre Père céleste, de vous remettre dans vos prérogatives originelles, et de vous guérir de toutes les plaies que vous a faites la morsure du péché. A cette annonce, une lumière nouvelle frappe mon esprit, et des rayons d'espoir pénètrent mon cœur. Je m'informe de cette catastrophe éprouvée par nos premiers pères ; je la trouve signalée chez tous les peuples. Les patriarches se la transmirent d'âge en âge ; et, à travers quarante siècles, la tradition en est venue, par une chaîne non-interrompue, se lier à la révélation chrétienne. Les Indiens en offrent des vestiges frappants. Zoroastre en fit un dogme de sa religion. Les philosophes grecs ne l'ont pas tous ignorée. Platon, dans le Timée, a dit : *Que la nature humaine fut, dans son origine, corrompue dans son chef.* Et les plus décidés ennemis du christianisme sont forcés de reconnaître que la croyance s'en est conservée chez toutes les nations (1) : l'auteur de la *Philosophie de l'Histoire* va jusqu'à avouer que la chute de l'homme dégénéré est le fondement de la théologie de presque tous les peuples. J'en conclus que cette tradition remonte jusqu'au berceau du genre humain : si elle n'était née que chez un peuple particulier, après la dispersion, comment serait-elle devenue si générale? comment se serait-elle ainsi répandue d'un bout du monde à l'autre? Ce que ma religion m'en dit est donc solidement fondé. Ce qu'elle ajoute sur notre Libérateur n'est pas moins lumineux. Dès le premier jour de la chute de l'homme, ce Libérateur nous est promis (*Genès.*, II) ; des hommes divinement inspirés et placés d'âge en âge, comme des échos fidèles qui doivent se correspondre, l'annoncent au peuple dépositaire de la promesse, et, par lui, à tout l'univers. Les traits divers qui sont destinés à le peindre et à le signaler se rassemblent les uns après les autres; quand ils sont tous réunis, quand ce merveilleux tableau est fini, celui qu'il représente, Jésus-Christ arrive; il se trouve tellement ressemblant au portrait que les prophètes en ont tracé que je ne puis ne pas le reconnaître. D'ailleurs des époques précises, des événements très-remarquables, annoncés par les mêmes prophètes, me forcent de fixer sur lui mes regards étonnés. Puis-je résister à ces rayons de lumière qui partent de tant d'endroits? Ils se réunissent tous sur lui, ils s'y concentrent tous; il est donc le véritable *Soleil de justice* (*Malac.*, IV, 2) que les peuples attendaient depuis quatre mille ans.

Combien mes conjectures, ou plutôt ma certitude se fortifie encore, lorsque je rapproche l'Ancien et le Nouveau Testament! L'unité de dessein qui règne dans tous les deux me frappe, m'étonne et me console. Le premier coup de pinceau de Moïse et celui de saint Jean l'évangéliste me mettent sur la voie ; c'est la même énergie, la même sublimité d'idées dans l'un et dans l'autre. *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre* (*Gen.*, I, 1). — *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu* (*Evang.*, *Jean.* I, 1). Celui-là, il est vrai, comme encore environné d'ombres et de figures, se contente de me dire le premier mot de l'énigme, en m'apprenant que la parole de Dieu a fait éclore tous les êtres; mais celui-ci, *comme enfant du tonnerre*, rompt le nuage, en m'assurant que la parole substantielle du Père, *par laquelle toutes choses ont été faites* (*Jean.*, I, 3), nous est venue apporter *la lumière* (*Ibid.*, 4) *et la vie.* Voilà donc le Verbe éternel qui préside également et à la formation de l'ancien monde et à la formation du monde nouveau.

Sous quelque face et de quelque côté que j'envisage Jésus-Christ, je trouve en lui *la vertu du Très-Haut* (*Luc*, I. 35). *Il est la vertu même de Dieu* (*I Corinth.*, I, 24). Non-seulement le Ciel est attentif à lui rendre témoignage par une foule de merveilles qui se répètent ou qui se diversifient dans l'histoire de sa vie ; mais Jésus-Christ opère lui-même les plus grands miracles *avec une facilité toute puissante*, pour me servir de l'expression de saint Augustin. Dans la majestueuse simplicité de sa conduite et de ses mœurs, je n'aperçois aucun faible de l'humanité, je remarque tous les traits de la sagesse. Quand il ouvre la bouche pour instruire ceux qui s'attachent à ses pas, je ne suis point surpris que le peuple s'écrie : *Jamais homme n'a parlé comme lui* (*Jean*, VII, 46). Quelle doctrine est plus sublime et moins fastueuse que la sienne? On sent qu'il n'a pas besoin de s'élever pour atteindre à la hauteur des plus grands mystères, et qu'*engendré dans la splendeur des saints*, il voit sans étonnement *les profondeurs de Dieu* (*I Corinth.*, II, 10). Que son langage est différent même de celui des prophètes ! Ceux-ci sont presque toujours dans l'enthousiasme, parce que les vérités qu'une vision céleste leur découvre, sont, pour eux, d'admirables nouveautés, au-dessus de leurs expressions comme au-dessus de leurs pensées. La noble simplicité des discours les plus sublimes de Jésus-Christ nous fait juger au contraire qu'il est né dans le sein des merveilles dont il nous entretient, et qu'il est véritablement *le Fils* pour qui il n'y a rien de caché *dans la maison de son Père* (*Hébr.* III, 6). Aussi connaissait-il à fond tous les ravages que le péché a faits dans l'homme, et il renferme conséquemment dans quelques maximes courtes, mais décisives, la morale la plus propre à les réparer.

Que son ministère est intéressant pour mon cœur ! Il ne vient à moi, il ne m'invite à venir à lui que pour me faire part des véritables richesses dont il est le dispensa-

(1) Entre autres l'auteur de l'*Antiquité dévoilée par ses usages*; tom. III, vers la fin.

leur, que pour m'apprendre à secouer le joug des passions (*Matth.* II, 28) ! Pourrais-je balancer un moment à le suivre? Il n'est occupé que de mes intérêts, il ne songe qu'à mon bonheur ; il m'offre sa vérité pour me conduire, son bras pour me soutenir, sa grâce pour me fortifier, sa croix pour me défendre, son corps pour me nourrir, son sang pour me purifier, ses mérites et sa mort pour m'assurer un trône dans l'éternité. Non, je ne veux point d'autre maître que Jésus-Christ : quand le ciel ne m'ordonnerait pas de l'*écouter* (*Matth.* XVII, 15), mes seuls besoins m'amèneraient à lui. Où trouver ailleurs qu'à son école les ressources qui me sont nécessaires ? Que tous les sages, que tous les docteurs se taisent devant lui ! il a lui seul *les paroles de la vie éternelle* (*Jean*, VI, 69). Je vois en lui un auguste mélange de grandeur et de bonté qui m'humilie et qui m'enlève, qui m'étonne et qui me rassure ; s'il a l'autorité du Fils unique de Dieu, il est le plus doux des enfants des hommes. Que l'incrédulité toujours orgueilleuse, jamais raisonnable, se scandalise des ignominies de sa mort, elles ne sont pas capables d'obscurcir l'éclat de sa divinité. Je les trouve d'abord comme consacrées dans les oracles des prophètes ; je vois ensuite qu'elles sont de son propre choix, puisqu'il les prédit à ses apôtres dans le plus grand détail, qu'il en fait avec complaisance le sujet de ses entretiens, qu'elles sont l'objet de ses désirs, qu'il les regarde comme l'instrument de ses victoires, et que ses ennemis n'exécutent jamais rien contre lui qu'au moment et de la manière qu'il juge à propos de leur en laisser le pouvoir et la liberté (1). Ah ! les souffrances qu'il accepte pourraient-elles le dégrader à mes yeux ! Comme Fils de l'homme, il veut partager toutes mes épreuves ; comme Fils de Dieu, il ne rejette que celle du péché qui serait indigne de lui. S'il daigne subir la mort, ce n'est que pour m'assurer la vie : *Ego veni ut vitam habeant et abundantius habeant* (*Jean*, X, 10).

Les humiliations de Jésus-Christ révoltent l'incrédule ; à mes yeux, elles font jaillir de plus en plus sa majesté divine. Je vois qu'il force toute la malice des hommes à concourir à ses desseins et à sa gloire. Des hommes vendus à l'iniquité conspirent contre lui ; il arrache à ses ennemis l'aveu de son innocence. Un disciple perfide le trahit ; forcé par ses remords, ce disciple vient déclarer aux Juifs que c'est un juste qu'il leur a livré. Des témoignages sont sollicités contre lui ; les contradictions des témoins font voir qu'ils ne sont que des calomniateurs. Un juge le condamne ; ce juge même publie son innocence (2).

Les opprobres qu'il essuie ne font que me dévoiler mieux la grandeur de son âme. Ils servent à me convaincre que sa patience est invincible, que son obéissance est à toute épreuve, que son amour pour son Père est sans bornes, que sa charité pour les hommes est inépuisable. Tant de vertus, et de vertus si parfaites, qui trouvent leur exercice dans le mystère de ses douleurs, forment-elles un spectacle qui puisse l'avilir ? J'en tire une preuve des deux natures qu'il réunit ; si ce qu'il souffre prouve qu'il est homme, la manière dont il le souffre démontre qu'il est Dieu.

S'il tombe dans l'accablement et dans la tristesse, c'est quand il prend ma place vis-à-vis de la justice de Dieu, qui exige la punition du péché ; c'est quand il est seul et prosterné devant son Père, et qu'il lutte contre lui pour le désarmer. Hors de là, et dans le temps même que ses ennemis déploient contre lui toute leur fureur, il leur fait sentir qu'ils ne sont que les exécuteurs des volontés du Très-Haut, il leur donne les preuves les plus éclatantes de son indépendance et de son pouvoir suprême. Il parle de ses disciples et de sa nation, comme lisant dans les cœurs et dans l'avenir ; une seule de ses paroles renverse les soldats qui le cherchent. Quand ses mains sont clouées à une croix, c'est alors qu'il agite, *qu'il secoue la terre, Tenuisti concutiens extrema terræ* (*Job*, XXXVIII), qu'il l'ébranle jusque dans ses fondements, qu'il ouvre les tombeaux, qu'il déchire le voile du temple et qu'il couvre le soleil de nuages, phénomène reconnu par les gentils et regardé par eux-mêmes comme inexplicable. Et ce haut cri qu'il jette n'annonce-t-il pas à l'univers que c'est volontairement et de lui-même qu'il remet son âme entre les mains de son Père ? Tous ces prodiges réunis ne forcent-ils pas la raison à conclure, avec le centenier, que *celui-là était véritablement Fils de Dieu.*

Il faut bien qu'il le soit, puisque, à pro-

(1) Témoin de l'envie et de la rage des pharisiens contre Jésus-Christ, ses disciples l'exhortèrent souvent à ne pas s'exposer à leurs fureurs : *Soyez sans inquiétude*, leur répondait ce divin Maître, *mon heure n'est point encore venue ; et jusque-là tous mes ennemis ne pourront rien contre moi.*

(2) Chose admirable ! malgré leur haine contre Jésus-Christ, les Juifs, dans leurs anciens registres, ne lui imputent rien qui puisse le moins du monde noircir sa vie. Ils ne lui reprochent que de s'être dit le *Christ* et le Fils de Dieu. Les Romains également ne l'accusèrent jamais d'aucun crime. Tacite, en parlant de son supplice arrivé sous Ponce-Pilate, ne donne d'autre motif de sa mort que d'avoir été l'auteur d'*une secte odieuse.*

Aussi l'empereur Tibère insista près du sénat de Rome pour que Jésus Christ fût mis au rang des dieux. Et, au rapport de Lampride, auteur païen, l'empereur Adrien fit bâtir des temples en l'honneur de Jésus-Christ. Le même ajoute que Alexandre Sévère eut aussi ce dessein ; que dans cette vue il fit construire, dans toutes les villes, des temples sans idoles ; mais qu'il fut détourné d'y proclamer Jésus-Christ par de prétendus oracles, qui annonçaient que s'il le faisait, tout le monde courrait à la religion chrétienne, et que les autres temples seraient abandonnés (*Lamprid. in vit. Alexand. Sev.*). Porphyre, qui, pendant près de cinquante ans, combattit le christianisme, rend hommage aux vertus de Jésus-Christ, qu'il assure être saint, immortel, et dont il ne veut pas qu'on parle mal (*S. Aug., de Civit. Dei, lib.* XIX, *c.* 23).

prement parler, il ne commence son œuvre qu'après sa mort. Le tombeau engloutit tous les projets humains; il amène l'exécution de ceux de Jésus-Christ. Il meurt, et les puissances infernales sont vaincues, et la cédule où notre condamnation était écrite est effacée, et le règne du péché est détruit et celui de la justice commence. Avant que de mourir, il avait prédit deux événements presque incroyables. Il avait annoncé que les Juifs, éclairés des premiers rayons de la lumière céleste, seraient plongés dans les plus épaisses ténèbres, et que les gentils, assis dans les ombres de la mort, seraient appelés à son admirable lumière. Et à peine il a rendu le dernier soupir que la synagogue est renversée, que la gentilité renonce à l'idolâtrie, que Jésus-Christ *attire toutes choses à lui* (*Jean*, XII, 32), *que sa croix passe, du lieu des supplices sur le front des empereurs* (*August.*, *in Ps.* XXXVII), *et qu'à son nom, tout fléchit le genou dans le ciel, sur la terre et dans les enfers.* Non, une telle mort n'est pas une défaite, c'est un triomphe. Les humiliations et la mort de Jésus vous scandalisent! Mais, du haut du ciel où il est retourné, *il a répandu avec abondance ses plus riches dons sur les hommes* (*Philipp.*, II, 10) pour former son Eglise : sa glorieuse résurrection, son ascension triomphante, l'effusion de son Esprit sur ses disciples, leur transformation subite en prédicateurs de son Evangile aussi éclairés qu'intrépides, n'est-ce point assez pour relever ses anéantissements, pour effacer la prétendue honte de ses humiliations? Quand des hommes superbes nous opposent les abaissements volontaires de Jésus-Christ, que nous prouvent-ils? qu'ils ont perdu le goût et l'idée de la vraie grandeur. Ah! consiste-t-elle donc cette grandeur à jouir ici-bas des objets sensibles dont la cupidité des aveugles mortels est plus tourmentée que satisfaite? Si la sagesse des philosophes avait vainement essayé de nous en détacher, n'avions-nous pas besoin que la sagesse du Fils de Dieu les avilît à nos yeux en les rejetant? *Carendo vilia fecit* (*August.*) Ces faux biens, dit un ancien, ont, à notre égard, le double défaut, et d'être *trompeurs*, parce qu'ils nous échappent, et d'être *dangereux*, parce qu'ils nous séduisent (*Lact.*, *de Opif. Dei.* n° 1). Hélas! la source de l'incrédulité sur ce point est visiblement la corruption du cœur humain. Il ne peut se résoudre à se prosterner devant un Dieu crucifié, qui brise avec éclat ses plus chères idoles. Si l'on cherchait de bonne foi la grandeur la plus réelle et la plus solide, la méconnaîtrait-on dans Jésus-Christ? Quoi de plus grand que la vérité dont il est le docteur, que la vertu dont il est le modèle, que la religion dont il est le fondateur, que l'Eglise dont il est le chef, que l'auguste sacrifice dont il est le prêtre et la victime, que la grâce et la gloire dont il est l'arbitre, que le ciel qui est son royaume, que Dieu qui l'a envoyé et dont il est le Fils unique? Toutes mes recherches se terminent donc à Jésus-Christ. Il est *le commencement et la fin de tout.* Quel législateur s'est jamais présenté aux hommes avec de tels caractères? Toutes les vérités aboutissent à lui, et les secours de toute espèce nous viennent de lui. Il tient dans sa main la chaîne qui lie tous les êtres et tous les événements, la clef qui explique toutes les énigmes; il est lui seul notre lumière, notre règle, notre consolation, notre soutien, notre défenseur, l'unique soutien de nos espérances. Rien ne lui coûte pour aplanir les sentiers qui conduisent à la véritable félicité : après m'avoir fait connaître la source de mes misères, il s'immole pour m'en délivrer; il n'a rien qu'il ne consacre à mes besoins, à mon usage; il me donne son sang, son esprit, son amour, il prend sur lui toutes mes dettes pour les acquitter; il me transporte tous ses droits pour me faire asseoir avec lui dans le royaume de son Père. Ah! je trouve tout dans Jésus-Christ, et tout me manque hors de Jésus-Christ (1).

Puissent, monsieur, passer dans votre âme les sentiments de respect, de reconnaissance et d'amour dont la mienne brûle en ce moment pour ce Dieu sauveur! Puissiez-vous, nouveau Saul, sentir tomber de vos yeux ces écailles funestes dont une philosophie erronée semble les avoir tenus couverts jusqu'à ce jour! Puissiez-vous enfin, convaincu de la divinité de Jésus-Christ, tomber au pied de sa croix, y abjurer les blasphèmes qui vous sont échappés, et devenir l'éloquent défenseur de ce dogme salutaire que, jusqu'ici, hélas! vos écrits n'ont que trop contribué à faire mépriser ou méconnaître!

ARTICLE V.

L'AUTEUR DU MÉMOIRE EN FAVEUR DE DIEU A CONCOURU A PROVOQUER CONTRE LA RELIGION ET CONTRE LA SOCIÉTÉ LES EXCÈS DONT IL FAIT UNE ÉNERGIQUE PEINTURE.

Vous peignez avec une louable énergie les excès commis, dans la révolution, contre Dieu, contre la religion et contre l'humanité. J'applaudis à votre zèle; mais, en même temps, je suis forcé de vous le dire : vous êtes un de ceux qui ont provoqué ces excès, *tu es ille vir*... L'inculpation est grave : j'en dois la preuve.

Depuis plus d'un demi-siècle la France était inondée par une multitude de livres de toute forme, de toute couleur, dans lesquels des hommes qui se donnaient exclusivement le beau titre de philosophes, invitaient hautement les Français à mépriser leur religion. Cette religion, à les entendre, n'était qu'une vaine et grossière superstition avec laquelle on captivait leur liberté, on comprimait les élans de leur génie, on empoisonnait les principales sources de leur bonheur.

Le plus méchant des trente tyrans qui ra-

(1) Ce tableau est extrait, en partie, d'un livre imprimé il y a plusieurs années, ayant pour titre : *Des droits de la Religion sur le cœur de l'homme.* Si l'estimable auteur de cet ouvrage, l'abbé Bellet, vit encore, sans doute il me saura gré de remettre sous les yeux des chrétiens ce précieux morceau de sa plume éloquente et pieuse.

virent à Athènes sa liberté, Critias, osa dire, il y a vingt-cinq siècles, que toute religion était une invention de la politique humaine. Depuis plusieurs années, cette absurde impiété ne cessait d'être répétée parmi nous par des hommes qui se proclamaient les vrais amis de la liberté, les oracles, les bienfaiteurs du genre humain. *S'obstinera-t-on toujours*, disaient-ils, *à espérer un bien-être de ces religions qui ne firent que du mal? Il est aisé de prouver à tout homme non prévenu, que les idées religieuses sont plutôt un principe de destruction que de solidité pour la vraie morale*. Ainsi parlait l'auteur des *Essais sur les Préjugés* et cent autres écrivains du même genre. Ces belles maximes, nos modernes Critias se faisaient un plaisir, un honneur de les consigner dans leurs livres de prose, de poésie, de littérature, de science, etc. Ils les colportaient dans les cercles, ils les inoculaient aux Français de tous les rangs, ils ne négligaient rien pour en faire la doctrine générale de la société. C'était spécialement contre la religion catholique que se dirigeaient leurs recherches, leurs sophismes, leurs déclamations, leurs emportements. Cette religion était l'*infâme*, à la destruction de laquelle on ne cessait d'appeler le ban et l'arrière-ban philosophique. Ils répétaient contre le catholicisme ce cri des enfants d'Edom contre Jérusalem : Rasez-là, rasez-là jusqu'aux fondements. Celui qui habite dans les cieux se rira d'eux (*Ps.* CXXXVI). *Il faut que l'infâme tombe et périsse* (*Expressions de Voltaire dans ses Lettres*) : n'était-ce pas le vœu qu'exprimait, jusque dans ses derniers ans, ce chef de nos *Panthéonisés* chez qui vous vous glorifiez d'avoir, dans votre jeunesse, fait un séminaire de six mois?

Vous même, monsieur, n'entrâtes-vous point dans cette coalition antireligieuse? Hélas! vos écrits ne nous donnent que trop lieu de le penser; cette *Philosophie de la Nature*, sur laquelle vous semblez fonder l'espoir de votre future divinisation, ne renferme-t-elle pas une foule de maximes qui tendent évidemment, sinon à la destruction, du moins à l'avilissement du culte catholique? En effet, ce culte est fondé sur une révélation divine; et, à vos yeux, toute révélation est une chimère : ce culte suppose la divinité de Jésus-Christ; et, dans votre *Miroir philosophique*, Jésus-Christ n'est qu'un homme. Ce culte n'est qu'une superstition s'il n'est point céleste; et partout vous n'y voyez qu'un *culte*, à la vérité, *le plus pur qui soit sorti de la main des hommes*, mais toujours humain et purement populaire. Si ce culte vient de Dieu, comme mille fois on l'a démontré, il doit être le seul qui plaise réellement à Dieu; mais, d'après vos principes, tous les cultes, même ceux qui se trouvent fondés sur l'erreur et sur l'imposture, sont également agréables à Dieu. Voici vos propres termes : *Quand même la religion, qui fait notre bonheur, ne serait que le fruit de l'imposture, le philosophe devrait encore la respecter; il devrait encore préférer les ténèbres d'une erreur utile au genre humain à l'affreuse lumière de la vérité*. Préférer les ténèbres de l'erreur à l'affreuse lumière de la vérité (*Philosophie de la Nature, tom.* II, *édition in-*12, 1775, *Amsterdam*). Que de choses étranges dans ce peu de mots! quel langage pour un philosophe! Déjà vous aviez dit : *On peut, fidèle aux impressions du sens moral, rendre à Dieu un hommage pur et sincère, sans reconnaître d'autre prêtre que soi-même et d'autre autel que son cœur : voilà ce que j'appelle le culte de l'homme. On peut aussi manifester son hommage par des cérémonies extérieures et des rites approuvés par le gouvernement sous lequel on vit : et voilà ce qu'on appelle le culte du citoyen. Le culte de l'homme ou le théisme est un métal qui s'amalgame avec toutes les religions de la terre* (*Philosophie de la Nature*, *tom.* I, *pag.* 251, 252).

Quelle idée de telles maximes peuvent-elles nous donner de votre philosophie? Quoi! à ses yeux *la lumière de la vérité* peut être *affreuse! les ténèbres de l'erreur* peuvent être *utiles* au genre humain! Selon l'occasion elle *se fera un devoir de respecter* celles-ci, et un *devoir* de fouler celles-là aux pieds! Certes, voilà une philosophie bien accommodante! Mais, en même temps, qu'elle est étrange! Avouez-le, avec une telle philosophie, vous n'eussiez pas voulu de l'auguste et pénible fonction d'apôtre. Avec une telle philosophie vous eussiez laissé aux nations leurs erreurs humiliantes et ces déplorables superstitions contre lesquelles vous tonnez quelquefois du fond de votre cabinet. Avec une telle philosophie l'Evangile serait resté inconnu pour nous; la plus grossière idolâtrie couvrirait encore toute l'Europe, et les immenses bienfaits du christianisme eussent été perdus pour l'humanité. Une telle philosophie peut-elle être celle d'un vrai sage, d'un sincère ami des hommes? Elle n'était pas même celle de quelques païens; témoin ce mot énergique de l'un de leurs poëtes :

Verba animi proferre, et vitam impendere vero.
(*Juvénal.*)

Le sage supporte, mais en gémissant, une erreur qu'il n'est point en son pouvoir de dissiper; il la tolère lorsqu'il croit ne pouvoir l'attaquer sans de très-graves inconvénients pour la société, lors surtout que son attaque ne ferait que la fortifier. Mais combien il est loin de se *faire un devoir* de la respecter, de l'excuser! Quoi! je sacrifierais ma conscience à ma tranquillité! je trouverais tout bon, pourvu que je fusse à mon aise! Quoi! comme ces prétendus philosophes du paganisme, j'adorerais ce que je crois détestable! Du moins, aux yeux du public, je paraîtrais l'adorer! Par mon lâche exemple je confirmerais les fous dans leur folie! je consentirais de passer pour fou avec eux! je cacherais ce que je pense, et je donnerais pour ma pensée ce qui ne l'est pas! je dirais à mes concitoyens : Me voilà, je suis tel; tandis que ma conscience ne cesserait de me répéter : Non, ce n'est point là *toi*, non, tu n'es pas tel! O

vérité ! ô conscience ! ô franchise ! ô pudeur ! avec de tels systèmes que devenez-vous ? Et c'est dans le culte, c'est dans un acte dont l'objet immédiat est un Dieu essentiellement ennemi de toute fausseté que je me permettrais cette basse hypocrisie ! Eh ! la société elle-même en aurait horreur : Dieu pourrait-il ne pas la trouver exécrable ?

Oui, je le soutiens, de telles maximes tendent à saper les premiers fondements de la religion catholique ; que dis-je ? d'après de telles maximes, toute religion n'est plus qu'un jeu, qu'une constante pratique d'hypocrisie ; même les premières bases de la société en sont ébranlées. En effet, ne s'en-suit-il pas, de toutes ces maximes, que tous les cultes sont indifférents pour un *homme fidèle au sens moral ?* Avec une telle indifférence, un homme est-il fidèle au sens moral ? Donc, à ses yeux, nul culte, même le catholique, n'est essentiellement vrai ; donc il les déclare tous également faux ; donc, s'il en adopte un, ce n'est que par une basse complaisance ; ce n'est que par crainte, par hypocrisie ou par intérêt. Il peut donc, au gré des circonstances, approuver dans la même société les cérémonies des Juifs et celles des Mahométans, les sacrifices des païens à côté de la liturgie des chrétiens, le rituel des Parsis et celui des Brahmanes ; quand il sera dégoûté de l'un, il pourra recourir à l'autre, lire alternativement les livres de Zoroastre et ceux de Brahma, adorer Jésus-Christ dans une église et le maudire dans une synagogue, croire en Turquie que Mahomet est un prophète, en France que c'est un imposteur, etc. Mais un culte exercé, c'est un hommage rendu à Dieu : d'après vos maximes, ce culte peut n'être qu'une grimace mensongère. Croyez-vous que Dieu en soit honoré ? Des hommes ne seraient-ils pas indignés de vos louanges, s'ils savaient qu'elles vous sont dictées par la fausseté ? Le mensonge fait horreur aux hommes ; pourrait-il ne pas déplaire à Dieu, qui est la vérité par essence, qui veut que dans les honneurs qu'on lui adresse tout soit vrai ; que les mains, les lèvres, l'esprit et le cœur y soient parfaitement d'accord ? Tout acte de religion qui n'est point inspiré par le cœur, il le rejette comme une abomination. Or un acte de religion, toujours prêt à *s'amalgamer avec le culte,* même le plus insensé, peut-il être inspiré par l'esprit et le cœur ? Vous direz peut-être que ces cultes ne sont que des dehors auxquels l'Etre suprême ne prend point garde ; qu'il suffit d'avoir Dieu en vue, de lui rapporter mentalement ce que l'on fait, et que par là tout est innocent. Telle à peu près était la manière de penser des philosophes païens qui vivaient dans les premiers siècles de l'Eglise. Eclairés par la lumière du christianisme, forcés de convenir que le culte d'un Jupiter, d'un Bacchus, d'une Vénus, etc., était contraire au bon sens, ils répondaient que ces prétendues divinités n'avaient rien de commun avec le culte qu'ils rendaient ; que c'était le ciel, les astres, l'air ou des demi-dieux qu'ils prétendaient honorer. Quelques-uns d'entre eux remontaient jusqu'à l'Etre suprême, quel qu'ils se le figurassent. C'était le dernier refuge de l'idolâtrie aux abois ; devrait-il être celui de philosophes nés au sein du christianisme ?

Je vous suppose, monsieur, chez un peuple barbare ; on s'y dispose à faire un sacrifice à une idole ; vous êtes invité à y concourir, on veut même que vous y preniez une part active, et que la victime qui doit être offerte soit présentée par vous. Quel parti allez-vous prendre ? Vous rendrez-vous, sans rien dire, au vœu de ces idolâtres, ou bien vous efforcerez-vous de leur faire entendre qu'il n'y a qu'un seul vrai Dieu, et que leur idole n'est pas ce Dieu ? Mais s'ils répondent qu'ils n'en veulent point connaître d'autre ; que c'est à ce Dieu, que vous méprisez, qu'ils entendent uniquement sacrifier ; s'ils ajoutent : Tel est notre culte ; *il est approuvé par le gouvernement sous lequel nous vivons ;* c'est *le culte du citoyen*, auquel vous devez vous soumettre. — Mais ma religion ne me le permet pas. — Votre religion doit être *un métal qui s'amalgame avec toutes les religions de la terre.* Nous exigeons donc, puisque vous êtes chez nous, que vous concouriez à notre sacrifice et dans le même esprit que nous. N'allez pas nous tromper, en vous proposant en vous-même un autre Dieu que nous ne reconnaissons pas ; une pareille équivoque serait bientôt punie, si nous en avions connaissance. Je vous le demande, monsieur, après une déclaration si formelle, à quoi vous déciderez-vous ? Si vous présentez la victime, tous les assistants ne seront-ils pas très-fondés à croire que vous vous êtes soumis à ce qu'on a exigé de vous, et que vous avez concouru avec eux au culte de leur divinité. Vous voilà idolâtre dans l'esprit de tout homme de bonne foi. Vainement allégueriez-vous que vous vous en êtes tenu à la déclaration que vous aviez faite d'abord, et que vous n'avez pas eu besoin d'y revenir, quelque intimation que les barbares aient pu vous faire, ce ne serait là qu'une misérable évasion, que la réponse d'un apostat qui aurait sacrifié sa conscience et sa religion à la conservation de son corps. Et avec de tels principes que deviendrait toute société soit civile, soit religieuse ? Une société suppose une communication sincère de pensées et d'actions. Mais avec un homme qui pense le contraire de ce qu'il fait, et qui fait sans façon le contraire de ce qu'il pense, une semblable communication peut-elle avoir lieu ? Un tel homme n'est qu'un fourbe, un misérable, habile à faire des dupes selon les circonstances et ses intérêts.

Si, au contraire, ce que je suis porté à croire de vous, si vous avez la générosité de protester, sans équivoques, que vous persistez dans votre déclaration, et que vous êtes résolu d'y tenir jusqu'à la mort, vous voilà vous-même le destructeur de vos beaux principes : *Que Dieu ne veut que le cœur, qu'il est fort indifférent sur le genre de culte que les hommes pratiquent au dehors, et que le théisme est un métal qui s'amalgame avec toutes les religions de la terre.* Ootez, si vous

l'osez; dans l'alternative que je vous propose, vous ne pouvez éviter une contradiction humiliante. Vous contredisez les premières notions de la bonne foi, si vous concourez à un sacrifice offert à une divinité que vous détestez dans votre cœur. Vous contredisez vos propres maximes, si vous réclamez contre ce concours que l'on exige de vous. Voilà où mène la manie de réformer les maximes de Jésus-Christ.

Je ne m'étonne plus, monsieur, que pour les principes religieux, vous mettiez sur la même ligne Socrate, Marc-Aurèle, Confucius, Clarcke, Pascal, Bossuet et Fénélon, et que même vous donniez aux deux premiers une certaine préférence. Vous le savez cependant, Socrate mourut en ordonnant de faire, en son nom, un sacrifice à Esculape ; et Marc-Aurèle, persécuteur des chrétiens, se montra constamment très-attaché au paganisme, et surtout à la secte des stoïciens, lesquels croyaient à une fatale nécessité qui enchaînait tellement les choses les unes aux autres, que Dieu même ne pouvait rien changer à cet ordre. Quant à Confucius, il adorait le ciel comme les autres Chinois ; il suivait et recommandait la religion de ses ancêtres : or ces anciens Chinois, outre cent autres erreurs grossières, admettaient l'éternité de la matière et de ce monde, avec la transmigration des âmes d'un corps dans un autre. Croyez-vous que Clarke, Newton, Pascal, Bossuet et Fénélon vous sussent gré d'une aussi étrange association ? Est-ce sérieusement qu'au culte sublime qu'ils ont professé, vous assimilez le culte grossier du paganisme? Est-ce sérieusement que vous leur préférez votre *théisme commode*, votre *métal qui s'amalgame avec toutes les religions de la terre?* Que pouvons-nous voir dans tout cela ? une idée folle ou une assertion calomnieuse ? Mais revenons à notre objet.

Avant la révolution, vous aviez écrit, vous aviez publié que tous les cultes sont égaux aux yeux de l'Etre suprême (1) : vous aviez écrit, vous aviez publié que *les prêtres*, *que les autels* ne sont nullement nécessaires au culte, que *les cérémonies extérieures*, que *les rites* n'ont de valeur qu'autant qu'*ils sont approuvés par le gouvernement sous lequel on vit*. Vous affichez donc, à cet égard, une très-grande *indifférence ;* mais, dans le même temps, vous déclariez qu'une telle *indifférence mène à l'athéisme*. Ce n'était là peut-être qu'une distraction, qu'une singularité, qu'une contradiction telle qu'on en trouve assez fréquemment dans tous ceux qui ont voulu parler de la religion, sans l'avoir assez étudiée. Vous n'en donniez pas moins l'exemple de mépriser cette religion antique et auguste, dont vous semblez aujourd'hui prendre la défense; vous n'en invitiez pas moins vos contemporains à se passer de prêtres et d'autels; vous ne leur en frayiez pas moins la route à cet affreux *athéisme* qui a tant de fois déshonoré et désolé notre patrie.

J'ai donc raison de dire que vous-même, sans le vouloir sans doute, avez provoqué les excès monstrueux, dont vous faites une peinture si vraie et si énergique. Heureux ! si, mûri par les années, vous aviez eu le courage d'abandonner dans votre *Mémoire en faveur de Dieu*, ces tristes opinions de votre jeunesse ! Mais combien de personnes seront tentées d'appliquer à ce *Mémoire* ce que vous dites avec tant de justesse de la *Théophilanthropie ! Dans ce période de désastres et de crimes*, votre apologie du catholicisme *ne semble qu'une parodie dérisoire et sacrilége de tout système religieux ; car le culte, tel que vous l'envisagez, n'ayant aucun point de contact avec la révélation divine, est une invitation au peuple de regarder tous les cultes comme des impostures sacerdotales* (*Mémoire en faveur de Dieu*, p. 243). Oser dire à tous les Français que Jésus-Christ n'a fait aucun miracle, qu'il a fait passer pour des prodiges d'adroites *opérations de la physique*, et qu'il a *permis qu'on l'appelât Fils de Dieu*, quoiqu'il ne le fût que dans le même sens que l'est l'auteur du *Mémoire*, n'est-ce point inviter tous les Français à ne regarder le culte chrétien que comme une invention humaine, c'est-à-dire que comme une *imposture sacerdotale ?* N'est-ce point inviter à ces blasphèmes, à ces horreurs, dont nous aurons encore longtemps à gémir ?

Votre *Mémoire en faveur de Dieu* offre encore bien d'autres erreurs. Je n'en relèverai plus que deux, afin d'abréger cette lettre, à laquelle je crains de donner trop d'étendue

ARTICLE VI.

AFFECTATION DE DONNER AU MONDE UNE ANCIENNETÉ QUE LUI REFUSENT LES LIVRES SAINTS.

Vous affectez, monsieur, de donner au monde au moins dix mille ans ; vous allez même jusqu'à reculer à cette époque le règne des sages, c'est-à-dire des philosophes ; ce qui nécessairement supposerait une existence du monde encore bien antérieure. Je vous demande quels motifs vous pouvez avoir de donner à la terre un âge aussi reculé, aussi contraire aux résultats de tous les vrais savants qui ont médité sur la chronologie ?

Je l'avoue, en général, la question de l'âge du monde n'est que de curiosité ; aucun de nos systèmes de chronologie ne tient à la foi. Selon le texte hébreu, depuis la création du monde jusqu'à nous, il ne s'est écoulé qu'environ six mille ans. Cette durée du

(1) En voici une autre preuve dans le tome I, pag. 250 de votre *Philosophie de la Nature*, vous dites : « C'est par la religion que l'homme établit une espèce de société avec Dieu ; on a beau avoir des idées erronées sur l'Etre-Suprême, cette société n'est point rompue par de mauvais raisonnements.

« Dans les sectes où Dieu est représenté comme le tyran du genre humain, la société entre lui et les hommes subsiste encore. » Quoi ! le culte le plus erroné, un culte, vil produit de *mauvais raisonnements*, c'est-à-dire des ténèbres et des erreurs humaines, serait agréable à Dieu ! Quoi ! Dieu agréerait une *secte* dans laquelle il serait *représenté comme le tyran du genre humain !* Quelle folie et quel blasphème ! mais en même temps quelle sanction de l'*indifférence des cultes*

monde est augmentée de mille huit cent soixante ans, suivant M. Bergier, par la version des Septante. Le calcul des samaritains diffère encore de celui des Hébreux et de celui des Septante. L'Eglise n'a jamais condamné ni l'un ni l'autre de ces deux systèmes, dont chacun est appuyé de raisons qu'il est libre aux savants de discuter.

L'une des plus illustres victimes de la révolution, le savant Bailly (1), avec qui j'ai eu l'avantage de causer quelquefois sur cet objet, nous dit : *Chez tous les anciens peuples, du moins chez tous ceux qui ont été jaloux de conserver les traditions, on retrouve l'intervalle de la création au déluge exprimé d'une manière assez exacte et assez uniforme ; la durée du monde jusqu'à notre ère s'y trouve également à peu près la même.*

Voici dans quel ordre ce savant rapproche de la chronologie des Septante celles des anciens peuples, en comptant depuis la création du monde jusqu'à Jésus-Christ.

Chronologie indienne et chinoise	5502	ans avant J.-C.
Celle d'Egypte.	5544	
Celle des Perses et des Chaldéens	5501	
Celle de Josèphe et des Septante	5550	Elle peut être portée à 5850.

L'excédent de la chronologie des Septante sur celle du texte hébreu, qui n'est que de quatre mille quatre ans, suffit, comme on voit, pour accorder avec le calcul des chrétiens les plus anciennes chronologies orientales. L'Occident n'a aucun monument connu d'antiquité semblable.

Dans l'intention de discréditer le récit de Moïse et de combattre notre religion, des incrédules ont affecté de donner au monde une existence bien plus reculée que ne le permet aucune de ces chronologies. Voltaire, pour qui les plus ridicules chimères devenaient des vérités incontestables, dès qu'elles semblaient contrarier le christianisme, paraît, dans sa *Philosophie de l'histoire*, adopter la fabuleuse chronologie des Chaldéens, chronologie dont il avoue que les païens mêmes se moquaient ; il prétend donc que le monde existe depuis quatre cent soixante dix mille ans. Encore cette énorme mesure, paraît-il la trouver insuffisante. Cela est sans doute risible ; mais, ce qui l'est bien davantage, c'est que, par ces quatre cent soixante dix mille ans si chers à notre philosophe, les Chaldéens prétendaient mesurer, non pas la durée entière de l'univers, mais seulement dix règnes ou dix générations d'hommes qui se succédèrent jusqu'au déluge ; en sorte que, selon ce beau calcul emprunté d'Abydène et de ses astrologues, chacun de ces dix rois aurait régné plus de quarante mille ans (2).

Voltaire fut votre maître ; du moins vous crûtes qu'il vous était glorieux de suivre ses traces ; aussi, à l'imitation de sa *Philosophie de l'histoire*, vous fîtes votre *Philosophie de la nature ;* et comme il croyait au-dessous de son génie d'admettre la chronologie des chrétiens, vous croyez aussi de votre honneur de la rejeter ; et voilà peut-être votre motif de donner au monde cette énorme antiquité.

Mais, monsieur, les raisonnements de Voltaire, pour étayer ses opinions chronologiques, ont été examinées et discutées par plusieurs savants ; et tous ont fait voir avec une grande évidence, que ces opinions ne portaient que sur des sophismes, sur des fables, sur des rêveries, et qu'il était indigne d'un vrai philosophe de s'y arrêter (1).

En effet le système de cette grande antiquité du monde ne peut être soutenu ni par l'histoire, ni par la physique, ni par les sciences ou les arts.

Les monuments de l'histoire ne peuvent manquer d'être connus du laborieux auteur de l'*Histoire des hommes ;* eh bien ! monsieur, m'en citeriez-vous un seul qui autorise même vos dix mille ans ? Si nous examinons, dit Bailly, dans son *histoire de l'Astronomie ancienne*, si nous examinons les différentes méthodes selon lesquelles divers peuples ont calculé le temps, nous trouverons que toutes leurs chronologies s'accordent ; elles ne diffèrent que de quelques années sur les deux époques les plus mémorables, la création et le déluge universel. Tous se réunissent encore à supposer la même durée depuis le commencement du monde jusqu'à l'ère chrétienne, en suivant le calcul des Septante. C'est plus qu'il n'en faut pour tranquilliser tous les hommes de bonne foi. Je puis cependant joindre au témoignage de M. Bailly celui d'un auteur non moins estimable, de M. de Luc, de Genève, qui, dans ses savantes *Lettres sur l'histoire de la terre et de l'homme*, a montré l'absurdité de tous les systèmes opposés au récit de Moïse, et qui, après trente ans de recherches et d'observations faites de concert avec son digne frère, a eu pour résultat que de tous les récits historiques, celui de la Genèse est le seul qui cadre avec tous les phénomènes de la nature (*Voyez les premier et cinquième volume de ses Lettres*).

Je vous l'avoue, monsieur, dans cette

(1) *Histoire de l'Astronomie ancienne*, tome I, paragraphe 6. Eclaircissements, tome I, paragraphe 11 et suiv.

(2) Des savants croient voir le principe de l'erreur d'Abydène dans sa fausse évaluation du *sare*, mesure du temps usitée chez les anciens Chaldéens. Trompé par les astrologues et les faiseurs d'horoscopes de Chaldée, Abydène crut le *sare* une mesure, une période de trois mille six cents ans. Mais Suidas, dont la supputation s'accorde avec une remarque de Pline, touchant les monuments de la lune, nous apprend que le *sare* est une période de dix-huit ans, au bout desquels la lune, après deux cent vingt huit révolutions, se retrouve à peu près dans la même position relativement au soleil. Les cent vingt *sares* dont Abydène a fait 432,000 ans, ne donnent donc en effet que deux mille cent soixante années solaires depuis le premier homme jusqu'au déluge. C'est cinq cent quatre-vingt-quatre ans plus que la Vulgate, et quatre vingt-deux moins que les *Septante.*

(1) On peut consulter Bailly, l'auteur de *l'Histoire véritable des temps fabuleux*; Bergier, *Traité de la vraie Religion, t. I.* Et voyez l'auteur de *la Défense des livres de l'Ancien Testament contre la Philosophie de l'Histoire*, etc.

matière, votre assertion ne peut, chez moi, prévaloir sur les profondes recherches de ces deux grands hommes ; et, quant à l'érudition étalée sur ce point, par quelques ennemis du christianisme, j'en dis comme le savant Bergier : elle est en pure perte ; elle ne peut servir qu'à éblouir quelques ignorants ou à flatter quelques-uns de nos antichrétiens du jour, qui cherchent des motifs de persévérer dans leur irréligion. Au reste, que le monde ait deux mille ans d'existence de plus ou deux mille ans de moins, cela ne change rien ni au fond de l'histoire sainte, ni à la tradition des dogmes révélés, ni à la certitude des preuves de la révélation (Bergier, *Traité de la vraie Religion*, tom. V).

Dans ces derniers temps on a prétendu appuyer l'antiquité du monde sur les observations de la physique et sur les recherches de l'histoire naturelle. On a surtout allégué le déplacement de la mer, la multitude et l'ancienneté des volcans, le nombre des fossiles que l'on découvre dans le sein de la terre, la prétendue incandescence primitive de notre globe, etc.

1° Les systèmes imaginés pour prouver le déplacement de la mer, se croisent, se contredisent, se détruisent les uns les autres. Les faits sur lesquels on a voulu les bâtir ont été examinés par de savants naturalistes, et spécialement par le sage et profond M. de Luc. Tous ces faits sont ou controuvés, ou mal appliqués, ou même contraires au système, à l'appui duquel on les a appelés. Rien, absolument rien ne prouve que la mer ait changé de lit (1) ; et, quant à son mouvement d'orient en occident, il est démontré contraire à toutes les lois de la saine physique. On peut en voir les preuves dans beaucoup d'ouvrages modernes, dans les *Lettres à un Américain*, etc., dans les *Nouvelles recherches sur la nature*, par M. Needham, dans les *Recherches sur les Américains*, tome II, dans les *Lettres de M. de Luc sur l'histoire de la terre*, dans le *Traité de la vraie Religion*, par Bergier, tome II, etc. (2).

2° L'ancienneté des volcans est loin d'exiger le nombre de siècles qu'on leur suppose. Un physicien fort estimé a fait voir qu'on peut très-bien expliquer leur formation et leur histoire, sans compromettre ni la physique ni la religion. Dans cinq ou six mille ans, dit-il, il y a plus de temps qu'il n'en faut pour produire de pareils phénomènes, ou même d'autres plus considérables (*Introduction à l'histoire naturelle de l'Espagne*).

3° L'origine des fossiles, à laquelle nos incrédules affectèrent, il y a quelques années, de donner une date très-reculée, se trouve également, par des recherches postérieures, beaucoup plus rapprochée de nous. *Les arbres fossiles qu'on exploite en Angleterre, dans la province de Lancastre, ont passé longtemps pour des monuments diluviens ; mais, par l'examen qu'en ont fait les naturalistes, on a reconnu que la racine de ces arbres avait été coupée à coups de hache ; ce qui, joint aux médailles de César trouvées à la profondeur de dix-huits pieds, suffit pour déterminer à peu près la date de leur dégradation, puisqu'il est très-probable que ce sont les Romains qui ont éclairci ces bois, pour en chasser les sauvages bretons qui s'y cachaient, lorsqu'ils avaient été battus dans les plaines : tant il est vrai que toute l'Europe, si l'on en excepte la seule Italie, n'était encore qu'une immense forêt, il y a dix-huit cents ans* (*Recherches philosophiques sur les Américains*, *tome* II, *liv.* III). L'origine des autres fossiles, si l'on veut y regarder de près, s'expliquera d'une manière non moins naturelle.

4° On a longtemps cru que les mines de charbon de terre étaient, dans leur origine, des forêts consumées par le feu ; et l'on en concluait qu'il avait fallu un grand nombre de siècles pour les réduire en cet état de mines. Cette erreur a été totalement dissipée. On découvrit en France, il y a quelques années, une forêt réduite en charbon sous terre ; et ce charbon était bien différent du charbon fossile : personne n'y fut trompé. M. de Buffon nous apprend (*Histoire naturelle, tome* I, *in*-12) que le charbon de terre, la houille, le jais sont des matières qui appartiennent à l'argile : ce ne sont donc pas les effets d'un volcan, conclut avec raison M. Bergier. M. de Luc pense que le charbon de terre est de la tourbe durcie. Le même ajoute : Les coquillages et autres corps marins que l'on trouve dans la terre ou dans la pierre, n'ont souvent leurs analogues, ni dans les mers, ni sur les côtes qui les avoisinent. Donc ces productions, propres à des climats très-éloignés, ont été transportées dans le nôtre par une inondation subite, par un mouvement très-violent des eaux de la mer, tel qu'il a dû arriver pendant le déluge. Comment peut-on nous donner, pour preuve d'un séjour habituel de la mer sur notre continent, ce qui n'a pu être produit par ce séjour habituel ? C'est cependant sur cet étrange fondement que porte l'ingénieux système de M. de Buffon. Ne peut-on pas appliquer à lui-même, comme à beaucoup d'autres, cette réflexion qui lui est échappée dans sa *Théorie de la terre* (*Théorie de la terre, in*-12, *p.* 245 *et suiv.*) : *Toutes les fois qu'on se permettra d'interpréter, dans des vues purement humaines, le texte divin des livres sacrés, que l'on voudra raisonner sur les volontés du Très-Haut et sur l'exécution de ses décrets, on tombera nécessairement dans les ténèbres et dans le chaos.*

Je ne vous parlerai ni de *l'incandescence du globe*, ni du *feu central*. Cette hypothèse, la plus ingénieuse peut-être qui ait été inventée pour reculer l'âge du monde, n'a pu néanmoins être soutenue ni par l'imposante éloquence de son auteur, ni par l'appui que voulut lui donner l'agréable érudition de

(1) Nous ne prétendons pas attaquer ici l'idée de M. de Luc, qui pense que, par le déluge, ce qui était jadis sous les eaux est devenu continent et *vice versa*.

(2) Ceux qui ne pourraient se procurer ces ouvrages, peuvent recourir à une lettre insérée dans le tome des *Annales de la Religion*.

Bailly. Il me semble que vous-même l'avez combattue dans l'un des premiers volumes de votre *Histoire des hommes* ; et *le monde de verre est réellement tombé en poudre* (*Réfutation du système de Buffon, par l'abbé Royou*).

6° Quant au degré de perfection où se trouvent les sciences et les arts, loin de favoriser votre fabuleuse antiquité du globe, il la contredit évidemment. Vous qui avez fait l'*Histoire des hommes*, avez-vous pu méconnaître les premiers monuments de leur civilisation? ne les avez-vous pas trouvés bien en deçà de vos *dix mille ans*, d'une ignorance et d'une grossièreté extrême? Ne les avez-vous pas vus s'instruire, se dégrossir peu à peu? N'avez-vous pas suivi les sciences et les arts sortant de leur berceau, à des époques assez rapprochées de nous? D'abord enfants, faibles, timides, sans parure, sans ornement, sans goût, sans délicatesse, ne les avez-vous point vu grandir, se fortifier, s'embellir, offrir une jeunesse riante, et arriver par degrés à cette espèce de virilité où l'on prétend que de nos jours ils sont enfin parvenus? Dans tout cela avez-vous découvert la moindre preuve de votre antiquité merveilleuse? Que de monuments, au contraire, n'y voyez-vous point qui la démentent? Quel est le philosophe de bonne foi pour qui cette considération ne fût une preuve irrésistible de la jeunesse du monde? MM. Goguet, Robertson, Bailly, de Luc, etc., sont, à cet égard, des juges respectables : consultez leurs témoignages.

Permettez-moi d'y joindre ici celui d'un Allemand, qui paraît avoir étudié le globe de la nature, l'histoire et la société. *Ceux*, dit-il, *qui donnent au monde une antiquité supérieure à celle que Moïse lui assigne, sont contredits par la raison et par les monuments historiques qui sont parvenus jusqu'à nous; car tout ce qu'on débite touchant l'origine des anciens peuples, est avancé sans preuves, et même leur histoire ne va pas au delà du déluge. Quant aux livres chronologiques des Chinois, ils sont visiblement remplis de faussetés: les Phéniciens n'ont pas eu d'historien plus ancien que Sanchoniathon, qui a vécu après Moïse: l'histoire égyptienne ne s'étend pas au delà de Cham, fils de Noé; et les livres du législateur des Juifs sont le plus ancien comme le plus authentique des monuments de l'antiquité. Si le monde était de quelques milliers d'années plus vieux, il devrait être bien plus peuplé qu'il ne l'est actuellement: la population a toujours augmenté depuis le déluge; et cependant il pourrait y avoir sur la terre trois fois plus d'habitants qu'elle n'en contient de nos jours. On a calculé qu'au moins cinq mille millions d'hommes pourraient vivre sur notre globe; et l'on croit qu'il n'y en a effectivement guère au delà de mille quatre-vingt millions. En Asie, on en compte six cent cinquante millions, en Afrique et en Amérique, trois cents; et en Europe cent cinquante mille.*

Si l'on considère les arts inventés par les hommes, leur découverte ne remonte pas à quatre mille : l'homme doit non-seulement à sa nature et à sa raison l'aptitude qu'il a pour les arts et les sciences; mais il y est encore porté par la nécessité, par le désir de se procurer des commodités et des plaisirs, par la vanité et par l'ambition; par le luxe, enfant de l'abondance qui lui crée de nouveaux besoins. Ce penchant s'est manifesté chez les hommes dans tous les temps. L'histoire nous fait remonter à l'époque où les hommes avaient à peine inventé les arts les plus nécessaires, où ces arts mêmes n'étaient connus que très-imparfaitement, et où l'on avait à peine l'idée des premiers principes des sciences: il y a quatre mille ans que les hommes étaient encore dans une grande ignorance sur la plupart des objets: si l'on calcule d'après les progrès qu'ils ont faits depuis ce temps-là, et qu'on rétrograde ensuite jusqu'aux temps les plus reculés, on peut déterminer en quelque sorte l'époque où les hommes ne savaient rien encore, c'est-à-dire l'époque de la naissance du genre humain; mais si son existence datait de beaucoup plus haut, il eût été impossible que les arts les plus utiles et les plus indispensables leur eussent été inconnus pendant une très-longue suite de siècles: bien au contraire, tout ce qui peut être découvert par l'esprit humain, aurait dû l'être depuis longtemps. Ainsi, de là encore il faudrait conclure que l'origine du genre humain ne peut avoir d'autre époque que celle qui lui est assignée par Moïse dans son histoire de la création. Ne serait-il donc pas absurde de supposer que les hommes, durant l'espace de quelques milliers d'années, soient restés ensevelis dans les plus épaisses ténèbres, et plongés dans une sorte de léthargie, et qu'ensuite ils se soient, tout à coup, réveillés pour inventer les arts et se procurer les aisances et les plaisirs de la vie?

Une autre réflexion trouve ici sa place: jadis presque toute l'Europe était couverte d'immenses forêts, et l'on y voyait très-peu de villes, de bourgs et de villages. Il est manifeste que cette belle partie du globe était alors bien moins peuplée qu'elle ne l'est à présent. L'Allemagne, par exemple, n'était qu'une forêt. Qu'on juge par là combien elle devait être deserte. Les hommes n'y purent ensemencer que les espaces vides qui se trouvaient dans quelques endroits de la forêt, ils n'avaient point de possession en propre; et annuellement ils changeaient de demeure: dans toute la Germanie il n'y avait pas un seul arbre fruitier; il n'y croissait que du gland.

Si nous voulons maintenant établir un parallèle entre les habitants de l'ancienne Germanie et ceux de l'Allemagne moderne, il faut premièrement mettre à part tous les habitants des villes et des bourgs; il faut ensuite faire attention aux nombreuses colonies que l'Allemagne envoie dans d'autres pays; observez enfin que la plupart des forêts étant abattues maintenant et converties en terres labourables, l'ancienne Germanie devait avoir à peine, en terrain cultivé, le dixième de ce que l'on y en voit à présent, et par conséquent, ne devait avoir aussi que le dixième des habitants qu'elle contient ac-

tuellement. Combien alors de millions d'hommes de moins! et combien ils se sont multipliés! et cependant, les forêts qui, de l'Allemagne, s'étendent au nord-est de l'Asie, celles qui sont restées encore en Afrique et en Amérique, prouvent que notre globe n'est pas à beaucoup près aussi peuplé qu'il pourrait l'être. Ainsi plus on remonte dans l'antiquité, moins on trouve le monde peuplé et la terre cultivée, jusqu'à ce qu'on arrive à l'époque de la naissance du genre humain.

Je vous le demande maintenant, monsieur, le *principe que notre monde a été créé il y a soixante siècles*, est-il encore à vos yeux le *système qui répugne le plus à la raison* (*Philosophie de la nature*, *t.* I).

Comme j'écrivais ceci, l'on m'a communiqué un journal dans lequel se trouve une lettre du citoyen Fourrier, membre de la *commission des sciences et arts d'Egypte*. Cette lettre parle de zodiaques découverts dans cette contrée; et, d'après ces zodiaques, l'on y prononce affirmativement que *la division actuelle du zodiaque, telle que nous la connaissons, a été établie chez les Egyptiens environ quinze mille ans avant l'ère chrétienne*.

Les *zodiaques* du citoyen Fourrier me sont inconnus; je ne puis donc en raisonner directement et d'après leur construction; mais la conséquence qu'il en tire ne peut-elle pas être combattue d'une autre manière? Posons quelques principes certains; et voyons si les conséquences qui en sortiront comme d'elles-mêmes, ne détruiront pas l'assertion hardie du citoyen Fourrier.

1° Un déluge universel a couvert tout le globe. La manière dont Moïse en parle est si précise, si simple et en même temps si sublime; les détails qu'il en donne s'accordent si parfaitement avec l'état actuel de la terre, que, abstraction faite de la révélation, il serait difficile de ne pas ajouter foi à son récit (1).

Le souvenir de cette terrible catastrophe s'est conservé parmi toutes les nations : les traditions des Assyriens et des Chaldéens en parlent d'une manière assez analogue à la narration de Moïse (2). On le retrouve chez les Egyptiens et les Phéniciens avec des caractères frappants. Il est célèbre dans les *Annales de la Chine*, où il est dit que les eaux de ce déluge couvraient les montagnes et paraissaient aller jusqu'au ciel (*Chou-King*, *p.* 8, 9).

Selon les livres des Indiens, la première race des hommes fut exterminée par un déluge (*Ezour-Védam*, *t.* II, *p.* 206). Les nouvelles découvertes faites par les savants académiciens de Calcutta, montrent cette croyance répandue dans tout l'Orient : elles en offrent des monuments aussi nombreux qu'étonnants (1). Enfin, la tradition de l'arche arrêtée sur le mont Ararath, en Arménie, est demeurée constante chez tous les peuples des environs. Des philosophes ont voulu nier ce prodige, car c'en est certainement un, ils ont été combattus par d'autres philosophes. *De tous les événements historiques*, dit un savant moderne, *le plus mémorable*, *le plus connu*, *le plus généralement attesté*, *c'est le déluge universel. Le souvenir s'en était conservé chez tous les peuples de l'Orient. Les Egyptiens*, *les Phéniciens*, *les Chaldéens*, *les Assyriens*, *les Perses*, *en gardaient la tradition : elle exista de tous temps chez les Indiens, chez les Chinois et chez les Scythes; elle semble s'être étendue comme le déluge même. La conservation de cette ancienne tradition est un titre capable de montrer l'antiquité des peuples chez lesquels elle se trouve : tous les autres sont nouveaux par rapport à eux; elle ne s'est pas répandue dans l'Europe*, *parce que l'Europe* (2) *ne fut peuplée que longtemps après l'Asie. Ce que disaient les anciennes nations, au sujet de ce grand événement, est confirmé par ceux de Moïse. De toutes les histoires, la sienne est celle où l'on trouve les détails les plus circonstanciés*, *les plus simples*, *et sans doute les plus vrais*, *sur ce qui précéda et suivit le temps de cette effrayante calamité.*

Quel que soit le terme éloigné auquel les Egyptiens, les Chaldéens, les Indiens et les autres peuples de l'Asie, *ont porté la date de leur origine*, *ils n'ont cependant jamais prétendu la faire remonter avant le déluge universel. Leurs histoires supposent toutes que cette époque fut antérieure à elle : là commencent en effet le renouvellement de la terre, le renouvellement des peuples*, *celui de toutes leurs institutions*, *de tous leurs arts*, *de toutes leurs sciences* (3).

Enfin, il n'est pas aujourd'hui un seul homme instruit à qui l'inspection du sol de la terre, les coquillages et les corps marins ou pétrifiés qui se découvrent dans presque toutes les contrées, ne fassent avouer que la mer a couvert autrefois de ses flots toutes les régions habitées de nos jours. Les auteurs des *Recherches philosophiques sur l'Amérique* (4) et de l'*Antiquité dévoilée par ses usages*, sont eux-mêmes forcés d'en convenir (5).

(1) Qu'on lise les graves et profondes observations de M. de Luc, sur le récit de Moïse, tome V de ses *Lettres physiques et morales*. L'ouvrage anglais de Houard, sur la structure de la terre, publié en 1801, 1 vol. *in-4°*, etc.

(2) Josèphe, Eusèbe, Alexandre Polyhistor, Le Syncelle, rapportent, d'après Bérose et Abydène, la tradition de ces peuples sur le déluge. Abydène nomme *Xisuthrus*, le patriarche qui fut sauvé du déluge avec sa famille, dans une arche construite à ce dessein, en vertu d'un *ordre du ciel*, etc.

(1) Qu'on lise surtout dans le *Voyage aux Indes Orientales*, par le P. Paulin de Saint-Barthélemy, les nombreux monuments qui attestent la tradition vivante de ce fait.

(2) Il semble que l'auteur aurait dû dire : elle s'est répandue plus tard dans l'Europe, etc.

(3) Extrait du *Supplément aux recherches sur l'origine, l'esprit et les progrès des arts*, etc., par d'Hancarville, tome III, Londres, 1785.

(4) *Recherches philosophiques*, tome I, page 104; tome II, page 249.

(5) Le livre de l'*Antiquité dévoilée* semble, d'un bout à l'autre, tendre à *prouver ce fait*.

Selon l'auteur des *Établissements des Européens*, etc., même les sauvages des îles Antilles avaient conservé un souvenir confus d'inondations anciennes,

D'un autre côté, M. de Luc, après avoir confirmé ce fait par beaucoup d'observations nouvelles, montre, de plus, que c'est par une révolution subite et violente que la mer a couvert et découvert le sol que nous habitons. Rien de plus sage ni de plus profond que les recherches de ce savant physicien sur cet objet (1).

2° Les chronologies des plus anciens peuples, bien examinées, se trouvent assez d'accord avec celle des *Septante* : l'on peut voir ci-dessus, col. 731, de quelle manière le savant Bailly les a toutes rapprochées, et combien le résultat de ses profondes recherches sur l'histoire de l'ancienne astronomie, est favorable à la tradition consignée dans nos livres saints.

3° D'après la nature même du déluge, il est clair qu'il dut détruire tous les monuments humains antérieurs : quels monuments en effet auraient pu résister à des torrents d'eaux violentes qui s'agitaient dans tous les sens, et qui, pendant cent-quarante jours, couvrirent (*Genèse*, VIII, 9) jusqu'aux plus hautes montagnes? Qu'on en juge seulement par les effets de nos dernières inondations, quoiqu'elles ne soient presque rien en comparaison de celles du déluge, soit pour le temps, soit pour la violence : aussi l'auteur des *Recherches sur les Américains* convient-il que l'on ne connaît aucun monument (*t.* II, *p.* 349) d'industrie humaine antérieur au déluge.

4° Appliquons ces faits à la prétendue découverte de M. Fourrier : les zodiaques sur lesquels il fonde son assertion, il les croit ou antérieurs au déluge, ou postérieurs.

Dans le premier cas, évidemment il se trompe. Les anciens philosophes égyptiens eux-mêmes en reconnaissant le déluge universel, assuraient qu'il avait anéanti tous les monuments des générations précédentes : voici ce qu'au rapport de Platon (*Platon, dans le Timée*) ils répondirent à Solon qui les interrogeait sur leurs antiquités : *Après certains périodes de temps, une inondation envoyée du ciel a changé la face de la terre, le le genre humain a péri plusieurs fois de différentes manières : voilà pourquoi la nouvelle race des hommes manque de monuments et de connaissance des temps passés.* M. Fourrier se prétendrait-il plus instruit que ces anciens philosophes égyptiens de l'état ancien de l'Egypte.

Dans le second cas, je veux dire si les zodiaques sont reconnus postérieurs au déluge, comment M. Fourrier, avec des monuments aussi modernes, peut-il assurer à notre globe une antiquité aussi reculée? Comment des zodiaques construits, il y a certes bien moins de six mille ans, peuvent-ils lui faire connaître ce qu'il suppose être arrivé dans le ciel et sur la terre, il y a au moins dix-sept mille ans? Nos connaissances historiques et géographiques, sur le pays même que nous habitons, ne remontent pas à deux mille ans. Jules César est le premier qui nous en ait donné quelques notions solides; et voudrions-nous, au moyen de quelques monuments équivoques, prononcer dogmatiquement sur ce qui a dû se passer à une si grande distance de temps et de lieux de nous !

Ne serait-il pas plus naturel de croire qu'en construisant ces zodiaques, les artistes avaient suivi, ou des opinions populaires ou le caprice de leur imagination? Combien d'exemples d'une semblable bizarrerie les monuments de la France n'auraient-ils pas pu offrir à des étrangers avant notre révolution? Il n'est pas encore bien éloigné le temps où, à l'entrée de nos principales églises, l'on voyait une figure colossale presque partout avec les mêmes dimensions, la même attitude et les mêmes traits. C'était, disait-on, la représentation de saint Christophe, et Dieu sait les merveilles que le peuple en débitait. Si ce monument eût subsisté : si la France eût éprouvé le triste sort de l'Egypte ; si l'ignorance et la barbarie étaient venues la couvrir, pendant plusieurs siècles, de leurs voiles ténébreux ; si, au bout de ce temps, des philophes fussent venus de très-loin visiter nos contrées, que d'inductions n'eussent-ils pas pu tirer de cette statue colossale, et de cent autres monuments de ce genre qu'ils y auraient rencontrées? Combien surtout leur esprit systématique (1) n'aurait-il pas été exercé par ce vieux zodiaque sculpté sur l'une des portes de Notre-Dame de Paris, et que le savant et ingénieux M. Pasumot vient de démontrer n'être qu'un almanach ordinaire et vulgaire?

5° J'ai une autre difficulté à opposer à l'assertion de quinze mille ans de M. Fourrier; et franchement je la crois grave. La voici :

Les Hébreux passèrent plusieurs siècles en Egypte : ce fait est attesté par l'histoire profane comme par nos livres saints (2); Moïse, qui les en retira, y vécut aussi plusieurs années : il fut élevé à la cour de Pharaon, d'où il ne sortit que dans un âge avancé, et bien instruit des sciences et des arts qui étaient

qui avaient changé la face de cette partie du monde. Tome IV, liv. X.

(1) *Lettres physiques sur l'histoire de la terre*, tome V. MM. de Saussure et de Dolomieu attestent le même fait.

(1) La différence des climats nécessite la différence des temps pour les travaux de l'agriculture : on sème dans un pays, tandis qu'on récolte dans un autre. Que l'on transporte le zodiaque ou le calendrier populaire du premier pays dans le second, et que l'on suppose qu'il ait été inventé dans celui-ci ; quel vaste champ cette simple supposition ne va-t-elle pas ouvrir aux conjectures des savants?

(2) Voltaire paraît être le premier qui ait osé révoquer en doute l'existence de Moïse. Son assertion n'a fait qu'exciter le rire des vrais savants; et lui-même a eu l'air d'en rougir; du moins, après avoir nié l'existence, il s'est ensuite réduit à contester les prodiges de Moïse.

Longin a cité le commencement de la Genèse avec admiration. Près de trois cents ans avant lui, Alexandre Polyhistor disait : *le législateur Moïse a écrit l'histoire des Juifs.*

alors connus chez les Egyptiens ; ce fait est également avéré. Des incrédules en ont même voulu conclure que les prodiges opérés par Moïse n'étaient que le résultat de ses connaissances acquises à la cour de Pharaon.

Les Hébreux ont toujours regardé Moïse comme le plus grand de leurs prophètes, et toutes ses paroles comme des oracles. Les païens eux-mêmes ont admiré la pureté de sa morale et la sagesse de ses lois. Strabon (*Géographie,* liv. XVI) le loue d'avoir eu des idées plus sublimes de la Divinité que les Egyptiens, les Grecs et les Libyens : il quitta, dit-il, l'Egypte, ne pouvant approuver les notions religieuses ni le culte des Egyptiens ; et il fut suivi par un grand nombre *d'hommes vertueux* à qui il apprit à adorer Dieu en esprit, sans aucune représentation sensible ; à faire consister la piété dans l'innocence des mœurs et dans la vertu ; à retrancher du culte tout ce qui est indécent et absurde, etc.

Diodore de Sicile, souvent injuste envers les Juifs, fait cependant l'éloge de Moïse : c'était, dit-il, un homme supérieur par sa prudence et par son courage, qui donne au peuple hébreu des cérémonies sacrées et des lois de morale supérieures à celles des autres nations (*Fragments* par Terrasson).

Trogue-Pompée, dans Justin, son abréviateur, félicite les Juifs d'avoir fondé leur république sur la religion et sur la justice réunies. *Justitia religione permixta* (*Hist.* Lib. XXXVI).

Dion Cassius observe que les Juifs, bien supérieurs aux autres peuples dans leur culte religieux, n'adorent aucun des dieux vulgaires, mais qu'ils en honorent un seul avec beaucoup de respect (*Hist. rom.*, l. XXXVII).

Varron regrette que les Romains n'aient pas conservé l'usage des Juifs d'adorer Dieu sans aucune image sensible : si cet usage, dit-il, qui fut celui des anciens Romains, eût toujours été maintenu parmi nous, le culte des dieux y serait beaucoup plus pur (*S. August.*, *de Civitate Dei*, l. IV, ch. 31).

Moïse était donc un homme d'un grand génie à qui d'ailleurs la fille de Pharaon, qui l'avait adopté pour son fils, procura une éducation très-soignée. Il ne pouvait donc ne pas connaître les sciences et les opinions reçues chez les Egyptiens; si ceux-ci donnaient au monde l'ancienneté que supposent les zodiaques, il ne pouvait l'ignorer. Les Hébreux eux-mêmes devaient en être instruits, puisque cette merveilleuse antiquité, d'après l'assertion de M. Fourrier, était partout annoncée par des monuments publics. Cependant à la tête de son code, Moïse place l'histoire de la création : il y donne au monde une origine postérieure au moins de dix mille ans à celle que lui supposent les zodiaques : ce code, il le proclame environ quatre mois après sa sortie d'Egypte. Les traditions de ce pays devaient être encore très-fraîches dans sa mémoire et dans celle du peuple hébreu. Si celle de l'ancienneté du monde existait en Egypte à cette époque, ne devait-il pas en parler pour en relever l'erreur qui pouvait discréditer son histoire de la création : cependant il n'en dit pas un mot.

D'un autre côté, les Hébreux adoptent la narration de Moïse comme une vérité incontestable, contre laquelle on ne voit point qu'ils élèvent aucune réclamation, pas même le moindre doute; ce que naturellement ils eussent dû faire, si, en Egypte, ils avaient été imbus de l'idée d'une antiquité du monde si supérieure à celle que lui donnait le récit de Moïse. Souvent ils se révoltèrent contre lui dans le désert : dans ces moments terribles, eussent-ils manqué de lui opposer les traditions de l'Egypte, et de le traiter d'imposteur? Ils n'en ont rien fait : j'en conclus que ni les Hébreux ni Moïse lui-même n'avaient aucune connaissance de cette prétendue tradition des Egyptiens : et par conséquent, cette tradition n'existait point à cette époque.

Je dis plus : les païens eurent certainement connaissance de la Genèse : Diodore de Sicile en parle comme d'un livre qu'il avait lu (*Fragments traduits par Terrasson,* tome VII), car il finit son article sur les Juifs par ces mots : A la fin du livre de leurs lois on lit ces mots : *Moïse rapporte aux Juifs ces paroles qu'il avait entendues de la bouche de Dieu même.*

Diodore blâme quelques-uns des règlements de Moïse : eût-il manqué de relever aussi son histoire de la création et sa chronologie du monde, si elles lui eussent paru aussi opposées à l'opinion prétendue générale et régnante des peuples sur l'antiquité du globe?

Plusieurs autres païens ont souvent fait aux Juifs des inculpations assez graves, mais nous ne voyons pas qu'ils aient songé à les taxer d'erreur sur l'origine du monde. Cette ancienneté qu'on voudrait lui donner d'après ces zodiaques, n'était donc connue ni des Egyptiens ni des Hébreux qui les avaient longtemps fréquentés, ni même des anciens philosophes qui parcoururent l'Egypte pour en connaître les mœurs, les usages, les arts et la religion. Cette prétendue antiquité zodiacale me semble donc devoir être reléguée avec beaucoup d'autres chimères, que le désir d'anéantir la religion chrétienne fait chaque jour inventer depuis plus d'un demi-siècle.

Tout annonce, dit M. Fourrier, *que les édifices qui subsistent encore, ont été construits dans le temps où l'état du ciel était tel qu'on l'y a représenté :* voilà donc, au jugement de M. Fourrier, des édifices qui subsistent depuis dix-sept mille ans. Dans beaucoup moins de deux mille ans, la main funèbre du temps a ruiné en Europe les monuments les plus solides même des Romains ; du moins il n'en reste plus qui ne soient très-mutilés (1) : et

(1) C'est ici que le calcul proportionnel pourrait être exercé. Si, pendant seize siècles, le temps a opéré tant de ruines, quels ravages devrait-il causer pendant cent quatre-vingts siècles?

dans dix-sept mille ans, dans dix-sept mille ans ! cette main, partout ailleurs si destructive, n'a pu ruiner dans l'Egypte des assemblages de figures astronomiques ou hiéroglyphiques ! dans l'Egypte, que l'histoire nous montre agitée par de si fréquentes et de si violentes révolutions ! Même le déluge, ce fléau si général, si dévorant, de l'aveu des anciens philosophes égyptiens, n'a pu altérer ces monuments merveilleux ! Ce n'est pas tout : ces monuments, sans doute les plus étonnants de notre globe, avaient jusqu'ici échappé à la curiosité, aux recherches des philosophes et des voyageurs tant anciens que modernes. *Rien n'indique que leur existence ait été connue d'Hipparque, de Ptolomée et des astronomes d'Alexandrie ; et ils n'ont été vus d'aucun des voyageurs qui ont parcouru l'Egypte* (*Termes de la lettre*). J'ajoute : ils ne furent même pas connus des anciens philosophes de cette contrée ; puisqu'ils n'en dirent pas le mot à Solon lorsque celui-ci *les interrogea sur leurs antiquités.* Et cependant ils existent dans les plus beaux temples de l'Egypte !

Si tous ces faits sont vrais, certes ils ne sont pas vraisemblables. Du moins les preuves que l'on en donne sont-elles proportionnées à cette énorme invraisemblance? Nullement; ils ne sont, ils ne peuvent être appuyés que sur des conjectures : et ces conjectures, nous pourrions les préférer aux preuves nombreuses et frappantes de l'âge du monde, aux traces de jour en jour plus parlantes du déluge, aux observations multipliées de la saine physique, aux témoignages des anciens philosophes même d'Egypte, aux oracles de la Genèse qui portent l'évidente empreinte de la sagesse et de la divinité ! Ah ! ne peut-on pas appliquer à M. Fourrier le mot du poëte latin :

.... Animum pictura pascit inani.
(*Æneid.*, *lib.* I).

Le docteur Priestley, qui a analysé le système de M. Dupuis, et qui appelle ce système la plus étrange folie qui soit, jusqu'à ce jour sortie d'un cerveau humain, fait voir que partout, même dans sa partie zodiacale, il n'est fondé que sur des sophismes ou sur les plus faibles conjectures.

1° Dit ce savant Anglais, que les noms des douze signes du zodiaque doivent indiquer les saisons et les travaux de l'agriculture : ce n'est qu'une probabilité, une simple conjecture : l'histoire n'en fournit aucune preuve directe et positive.

2° Que ces signes aient été inventés en Egypte, ce n'est-là encore qu'une pure conjecture. Les Chaldéens, suivant tous les témoignages de l'histoire, le disputaient aux Egyptiens pour l'antiquité des observations astronomiques : ils peuvent donc, aussi bien que les Egyptiens, avoir été les inventeurs du zodiaque. Mais de l'aveu même de M. Dupuis, les observations des Chaldéens ne remontent pas au delà de deux mille ans avant l'ère chrétienne.

3° De l'aveu encore de M. Dupuis, les signes du zodiaque peuvent avoir signifié non pas le lieu qu'occupait le soleil, mais la partie opposée du ciel, comme étant plus propre aux observations, les constellations paraissant au coucher du soleil : à cela que répond M. Dupuis? rien, sinon que même dans ce cas, l'invention du calendrier appartiendrait encore aux Egyptiens (pourquoi pas aux Chaldéens ?) ; mais qu'alors elle ne remonterait pas plus loin que l'époque où le taureau était le signe équinoxial du printemps, c'est-à-dire deux ou trois mille ans avant l'ère chrétienne : et, par là, croule complétement le système sur l'antiquité du monde.

4° Puisque la correspondance qu'on suppose établie entre les signes du zodiaque et les époques des saisons et de l'agriculture, n'est pas suffisamment exacte ou prouvée, ce serait une base bien fragile pour fonder un système de cette importance. On doit même croire que les noms des signes zodiacaux répondent à d'autres idées dont la mémoire n'a point passé jusqu'à nous ; et que la correspondance imparfaite avec les saisons ne fut point générale et combinée, mais accidentelle.

D'ailleurs, ajoute le docteur anglais, des personnes d'un grand savoir pensent que le zodiaque nous vient non pas de l'Egypte, ni de la Chaldée, mais de l'Inde.

5° De l'âge supposé par MM. Dupuis et Fourrier à l'invention du zodiaque, il suit une absurdité révoltante et même risible; la voici : dans cette hypothèse, le genre humain fit, il y a dix-sept mille ans, de grands progrès dans la science : il observa les révolutions du zodiaque; il leur donna des noms ainsi qu'aux constellations extra-zodiacales ; et puis ce même genre humain demeura stationnaire au même degré de doctrine, pendant plus de dix mille ans.

Les premiers pas dans la science sont en général les plus difficiles; d'ordinaire une grande découverte prépare la voie à beaucoup d'autres : voyez quelles ont été les suites de la découverte de l'imprimerie, de la boussole, de la poudre à canon, etc.

Au contraire, suivant M. Dupuis et ses disciples, le zodiaque une fois arrangé, les philosophes et toute l'espèce humaine sont restés plus de dix mille ans sans donner le moindre signe de leur existence. Du moins ni l'histoire sacrée, ni l'histoire profane n'en offrent la plus légère trace : car, non-seulement les écrits de Moïse, mais toutes les histoires qui sont arrivées jusqu'à nous ou dont nous avons conservé quelques faits, se réunissent pour nous attester que le genre humain ou au moins la civilisation que la prétendue antiquité du zodiaque porterait à une époque si reculée, n'ont pas plus d'environ six mille ans.

Dans la période la plus ancienne de l'histoire vraie ou probable ; la population était peu nombreuse, excepté dans quelques parties de l'Asie et de l'Egypte : ailleurs tout était grossier et barbare ; l'état de l'homme différait peu de celui des brutes. Tel était positivement l'état de la Grèce, qui n'est pas bien éloignée de l'Asie et dont le climat, fort

beau est très-favorable au perfectionnement de l'homme : aussi dans peu de siècles, les Grecs passèrent de cet état grossier à la plus grande civilisation. Cela était naturel ; cela est analogue à des faits récents, tels que nous en offre l'histoire du Mexique et du Pérou. Mais que, pendant plus de dix mille ans, il n'y ait eu aucun progrès quelconque, soit dans les arts de la vie, soit dans la multiplication de l'espèce, c'est une chose tout à fait incroyable, quoique puissent voir dans le zodiaque M. Dupuis et ses amis. Auprès d'un récit semblable, le conte des *sept Dormeurs* ne serait qu'une fiction très-modérée : ces dormeurs n'étaient que sept personnes et un chien ; et ils ne dormirent que pendant trois cents ans. Mais dans l'hypothèse de M. Dupuis et de son fidèle M. Fourrier, il faudrait que tout le genre humain, hommes, femmes, enfants, et tous leurs chiens et tous leurs troupeaux, eussent dormi pendant au moins dix mille ans sans interruption. Ciel ! quels dormeurs !

Ce phénomène fut-il causé par quelque révolution connue? N'eut-il lieu que dans quelques contrées, que chez quelques peuples, que pendant quelques centaines d'années? point du tout. On ne connaît ni guerre ni événement quelconque qui ait pu l'occasionner; et il faut qu'il ait eu lieu dans tous les pays, chez tous les peuples du monde à la fois, et pendant dix mille ans consécutifs; cela est-il plus facile à croire que le récit de Moïse et les relations de tous les historiens jugés dignes de foi?

6° Autre conséquence de ce système, non moins étrange. Selon M. Dupuis, le plus ancien système religieux fut adopté lorsque l'équinoxe du printemps arrivait, le soleil étant dans le signe du taureau. Alors, dit-il, les hommes adorèrent un bœuf ou un veau : quand, par l'effet de la précession des équinoxes, celui du printemps arriva tandis que le soleil était dans le bélier, le symbole du culte fut un bélier ou un agneau : mais pendant les dix mille ans, depuis l'époque où la balance était le signe de l'équinoxe jusqu'à celle où le taureau, à son tour, en devint l'indicateur, quel fut l'emblème du culte? l'on n'en indique aucun. Pourquoi la balance, par exemple, n'a-t-elle pas été l'emblème du dieu soleil? pourquoi les autres signes, depuis la balance jusqu'au taureau, ne furent-ils pas succesivement les symboles du culte de ce dieu ? la même cause ne doit-elle pas produire les mêmes effets? Réponse : le genre humain dormait pendant ces dix mille ans. *Ut putentur sapere, cœlum vituperant.*

Vainement, depuis quelques années, essaie-t-on d'opposer aux vérités du christianisme, les usages, les fables ou les traditions de quelques peuples orientaux; il en sera des malignes recherches faites de ce côté, comme de toutes celles qui les ont précédées ; soit que l'on fouille dans le chaos de l'antiquité ou dans les entrailles de la terre, il n'en sortira, en dernière analyse, que des lumières confirmatives de la divinité du christianisme. Ainsi en remuant des eaux bourbeuses et croupies, l'on en fait jaillir un gaz ou un feu qui, rassemblé dans une certaine quantité, s'enflamme et finit quelquefois par brûler l'indiscret qui l'a fait sortir de son limon. Que l'on se donne la peine de parcourir les ouvrages qui, depuis peu, ont été donnés au public par les savants Anglais, William Jones, président de l'Académie de Calcutta, Jacob Bryant, Maurice Houard, et par le savant père Paulin de Saint-Barthélemi, et l'on verra combien la religion de Jésus-Christ est loin de redouter les observations et les recherches de quelque genre qu'elles soient, pourvu qu'elles soient faites avec un esprit de droiture et de franchise.

On peut surtout consulter divers Mémoires de William Jones, insérés dans ses œuvres ou dans les *Asiatics Researches;* l'*Analyse de l'ancienne Mythologie,* par Bryant; *Pensées sur la structure de la terre*, par *Houard, Londres*, 1801; *Histoire de l'Indoustan,* par Thomas Maurice ; *Systema Brahmanicum, Romæ*, 1791; *Viggio alle Indica orientali*, par le père Paulin de Saint-Barthélemi, Rome, 1796.

Aux témoignages de ces savants nous pouvons joindre celui de deux de nos plus célèbres naturalistes.

M. Dolomieu (*Journal de physique*, janvier 1792) dit : *Je défendrai une vérité qui me paraît incontestable..... et dont il me semble voir la preuve dans toutes les pages de l'histoire, et dans celles où sont consignés les faits de la nature...., que l'état de nos continents n'est pas ancien.... qu'il n'y a pas longtemps qu'ils ont été donnés à l'empire de l'homme.*

M. de Saussure dans son *Voyage dans les Alpes*, dit : *Les blocs de pierre dont est chargé le bas de ce glacier* (*le glacier des Bois dans la vallée de Chamouny*) *invitent à une réflexion importante : lorsqu'on considère leur nombre, et qu'on pense qu'ils se déposent à cette extrémité du glacier à mesure que les glaces se fondent, on est étonné qu'il n'y en ait pas un amas plus considérable : et cette observation, d'accord avec beaucoup d'autres que je rapporterai successivement, donne lieu de croire, comme fait M. de Luc, que* l'état actuel *de notre globe n'est point* aussi ancien *que quelques philosophes l'avaient imaginé.*

Quelques physiciens supposent que rien ne survient dans le mouvement ni la position de la terre, qui soit étranger aux causes ou aux lois dont s'occupe l'astronomie. Cette hypothèse, dit le savant de Luc, était très-naturelle de la part des astronomes ; mais la géologie ne l'accorde pas, vu que la révolution qui produit le déluge dut avoir, à cet égard, quelque influence sur notre globe. Ce déplacement de la masse de la mer dut occasionner quelque changement dans le mouvement de rotation, la position des pôles, l'inclinaison de l'axe, le centre de gravité : ces variations, quoique petites, auront produit, dans un temps très-court, un changement que, d'après les observations, on attribuerait à un temps très-long (*Lettres géologiques sur l'hist. phys. de la terre*, Paris, 1798).

Dans ces mêmes lettres, M. de Luc réunit

une multitude de faits physiques qu'il appelle chronomètres, qui tous renversent les chronologies tirées immédiatement des anciens monuments astronomiques, et qui tous se trouvent parfaitement d'accord avec la chronologie sacrée de la Genèse d'où cet illustre physicien tire cette conclusion écrasante pour nos modernes incrédules : *C'est Moïse qui a récité le vrai et le vrai seul, parce qu'il le tenait d'une source infaillible, celle d'où procède la nature elle-même, qui lui rend aujourd'hui témoignage.* (*Sixième lettre, contenant un Commentaire physique des onze premiers chapitres de la Genèse.*)

ARTICLE VII.

DE LA PEINTURE QUE L'AUTEUR DU MÉMOIRE EN FAVEUR DE DIEU FAIT DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

Vous faites des abus de la révolution française un tableau hideux et malheureusement trop vrai ; mais fallait-il vous taire sur ce que la révolution a eu d'honorable? et fallait-il vous borner à remettre sous les yeux de vos lecteurs des crimes, des horreurs dont nous devons, à l'envi, nous hâter d'immoler le douloureux souvenir à l'honneur de notre nation, à la tranquillité, au bonheur de notre patrie. Rappelez-vous ce généreux vœu d'un poëte païen au sujet de malheurs à peu près semblables :

Excidat illa dies ævo, nec postera credant
Sæcula; nos certe taceamus, et obruta multa
Nocte tegi nostræ patiamur crimina gentis (1) !

N'eût-il pas du moins été plus philosophique, plus digne d'un *Mémoire en faveur de Dieu*, de remonter à la source de nos malheurs, d'indiquer les principales causes qui les ont amenés, de montrer au peuple par quelles perfidies on l'a conduit à creuser, de ses propres mains, l'abîme où il a été sur le point de s'engloutir? Que d'idées précieuses et grandes se fussent alors offertes à votre esprit ! Que d'importantes leçons votre plume énergique eût pu tracer, je ne dis pas aux Français, mais à tous les peuples de l'Europe.

Vous eussiez reconduit vos lecteurs vers ces époques lointaines et trop peu observées, où l'orgueil de l'esprit humain essaya de secouer le joug de la loi évangélique, où un philosophisme cruel commença de souffler sur les Français ses vapeurs empestées ; où de prétendus amis de l'humanité, brisant cette chaîne sacrée qui doit sans cesse lier la terre et le ciel, s'écrièrent, dans un perfide enthousiasme : Les reines de ce monde, nos vrais dieux, ce sont les passions ; c'est à elles de nous commander ; notre bonheur est de leur obéir ; l'homme, comme l'animal, a le droit de suivre ses mouvements ; la nature l'a fait pour savourer tous les plaisirs ; l'en empêcher, c'est une vraie tyrannie. Combien de noms que vous révérez, vous eussiez trouvés parmi ces apôtres de la licence et de la volupté ! peut-être, hélas ! le nom même de l'auteur de la *Philosophie de la nature !*

Rappelez-vous l'édition de ce livre prétendue faite sur un manuscrit d'Helvétius ! Quels pompeux éloges de vous et de votre ouvrage y sont mis dans la bouche de cet athée. Et que de choses dans cette édition qui vous rendent digne de ces honteux suffrages ! Ce diplôme d'association que vous donnèrent des hommes ennemis du ciel et de la religion, n'était-il pas convenable de le désavouer, de le jeter loin de vous, avant que de prendre le titre d'avocat de la Divinité? Alors, plus librement vous eussiez découvert ces mains criminelles qui préparèrent un foyer, et qui offrirent des matières combustibles à cet horrible volcan dont les feux alimentés, fortifiés par plus de cinquante ans de déclamations anti-religieuses, ont enfin dévoré notre patrie et menacé toute l'Europe. Alors du moins vous eussiez indiqué les premières sources de ce fleuve d'immoralité dont les caractères, depuis plusieurs années, épouvantaient les oreilles des vrais sages, et dont le débordement désastreux a, presque dans un seul jour, couvert toute la France et répandu sur nos plus belles contrées un limon plus impur que celui du déluge, un limon du sein duquel on verra longtemps pulluler, parmi nous, des pythons, des serpents les plus monstrueux. Alors enfin, dans un enthousiasme digne d'un ami de l'humanité, vous eussiez pu vous écrier, avec le poëte de la vertu et des mœurs :

Discite justitiam moniti et non temnere divos.

Vous avez préféré de vous appesantir sur quelques-uns des événements de la révolution. Celui du 18 fructidor excite spécialement votre indignation. Je n'approuve pas plus que vous tout ce qui se fit alors : des punitions en masse m'ont semblé presque toujours des masses d'iniquité ; mais, si je parlais de cette fameuse journée, je voudrais le faire avec plus d'impartialité. Il est notoire, pour tous ceux à qui l'esprit de parti n'a point crevé les yeux qu'à cette époque les contre-révolutionnaires se remuaient partout et avec une ardeur extraordinaire ; et ils se croyaient tellement assurés de leur coup, que, dans presque tous les départements, ils laissaient éclater une joie audacieuse ; déjà ils menaçaient hautement leurs adversaires ; déjà ils désignaient ouvertement les victimes qu'ils se proposaient d'immoler. Mille lettres indiscrètes, mille faits incontestables, mille anecdotes que recueillera l'histoire impartiale, en font foi. Un des plus respectables membres du sénat conservateur, l'un de ces hommes, hélas ! trop peu nombreux, qui jamais ne voulurent sacrifier, ni à la peur, ni à l'enthousiasme, ni à la haine, ni à la faveur, de ces hommes qui, dans leurs opinions, ne surent énoncer que ce que leur inspiraient leurs lumières, leur conscience et leur amour pour la chose publique ; un conventionnel pur,

(1) Puisse ce jour être effacé de la chaîne des jours ! Puissent les siècles futurs ne pas croire qu'il ait existé ! Pour nous, du moins, gardons-nous d'en parler ; entendons-nous pour laisser s'ensevelir dans les plus profondes ténèbres, les crimes de notre nation.

qui, au milieu de vociférations furieuses, d'une main intrépide, s'efforça d'écarter le glaive dont on se montrait empressé de frapper la tête de Louis XVI, cet homme respectable fut, peu de jours avant le 18 fructidor, violemment insulté lui et sa famille; sa maison fut visitée, à plusieurs reprises, par des hommes sinistres, et il dut comprendre que sa dernière heure, comme celle de la plupart des républicains, allait bientôt sonner.

Moi-même à cette époque j'étais à Paris; j'y logeais avec beaucoup d'autres ecclésiastiques également soumis aux lois : des avis secrets, des lettres anonymes m'avertirent que mes jours et ceux de mes confrères étaient menacés; une personne, que l'on croyait tenir au parti et qui logeait dans le même hôtel, instruite sans doute du coup terrible qui se préparait, se hâta d'en quitter, aimant mieux sacrifier un loyer, qui était encore bien loin de son terme, que de courir le risque d'être enveloppée avec nous dans le filet de la mort, dont on devait nous investir. Des personnes, à qui j'avais rendu quelques services et qui m'avaient paru me voir toujours avec joie, me fermèrent leur porte, aux approches de l'explosion que certainement elles attendaient. Cent autres symptômes plus expressifs encore ne me permirent pas de douter que je ne fusse regardé comme une victime à la veille d'être immolée : et cependant quel était le Français qui, à cette époque, eût pu m'imputer d'avoir agi ou même parlé contre lui (1)?

Je ne prétends pas, monsieur, que dans ces jours l'autre parti fût endormi ou qu'il n'eût que des vues droites : sans doute il s'agitait aussi de son côté. Peut-être même abusait-il de ses moyens; peut-être le directoire songeait-il à profiter de cette occasion pour augmenter encore son pouvoir qui, je ne crains pas de l'avouer, depuis longtemps inclinait vers la tyrannie. Voici ce que je croyais voir : deux nuées, portant dans leur sein des foudres menaçants, qui avançaient l'une contre l'autre. Celle qui éclata la première écrasa sa rivale, dont les feux s'exhalèrent en fusées impuissantes; et, dès ce moment, la nuée triomphante domina seule avec fracas dans toute l'étendue de l'atmosphère. Gémissons sur ces tragédies terribles des passions humaines; mais n'oublions pas qu'elles deviennent des instruments dans la main de la justice divine. L'atroce jalousie des frères de Joseph prépara son élévation; la vengeance d'une femme trompée dans ses vues criminelles le porta à la place du premier ministre; et ce fut à ce double crime que l'Egypte dut le sauveur qui la garantit des horreurs de la famine. Les grandes qualités des Romains et leurs immenses conquêtes ouvrirent le monde à l'Evangile; et la fureur de Julien l'Apostat contre le christianisme mit le dernier sceau à l'accomplissement de l'une des principales prédictions de Jésus-Christ. Ainsi le triomphe du directoire au 18 fructidor, en accélérant sa chute, prépara la fin de nos guerres intérieures et extérieures, et c'est peut-être à cette révolution, si partialement présentée par vous, que la France et l'Europe doivent la paix et le bonheur dont elles commencent de jouir; c'est à ce coup terrible que nous devons le grand homme qui, comme autrefois Cyrus, semble tiré des trésors de la divine miséricorde pour nous faire oublier les crimes et les malheurs de notre révolution, et pour achever de nous convaincre que le même Dieu qui assigna soixante et dix ans à la captivité des Juifs, a aussi, dans son adorable sagesse, fixé le terme de nos épouvantables convulsions. Depuis le plus petit événement jusqu'à la plus effroyable catastrophe, tout entre dans le plan, tout concourt à l'exécution des desseins de la divine Providence. Tous ces mouvements extraordinaires, toutes ces violentes secousses qui ébranlent les Etats, qui changent les gouvernements, ont des ressorts bien différents de ceux que leur découvrent les yeux de la politique et de la sagesse du siècle. C'est peu d'en voir les causes prochaines, il faut remonter jusqu'à leur véritable origine, qui est en Dieu, dont les vues de miséricorde ou de justice sont la principale cause de ces grandes agitations. C'est lui qui élève et qui abaisse qui il lui plaît; les peuples et les souverains ne sont, comme on l'a dit tant de fois, que les instruments de son pouvoir et les exécuteurs de ses volontés éternelles.

Je vous le répète, l'histoire vous dévoilera sur ce tragique événement une foule de vérités qui, peut-être, vous sont inconnues, et d'après lesquelles j'aime à croire que vous rectifierez un peu vos premières idées.

Les prêtres et les évêques qui, en 1790 et 1791 (1), se soumirent au serment exigé par l'autorité dominante alors, n'ont point votre faveur. Dès 1792, dans votre roman intitulé : *Ma République*, vous essayâtes de les flétrir dans l'opinion de leurs concitoyens; cependant, à cette époque, et même après avoir lu votre livre, l'un de ces évêques, par un avis donné à propos, vous mit à même de fuir les sanglantes et exécrables journées des 2 et 3 septembre, et c'est pour lui encore aujourd'hui une bien douce consolation.

Dans votre *Mémoire en faveur de Dieu*,

(1) Ceci était écrit longtemps avant la publication des papiers saisis à Bareuth et à Mende.

(1) Le *serment* fut exigé en 1790 et 1791; était-il illégitime alors? Il ne pouvait cesser de l'être par la meilleure conduite de tous ceux qui l'avaient prêté. Était-il au contraire légitime? Il ne pouvait pas plus changer de nature à raison des scandales donnés, deux ou trois ans après, par quelques-uns de ceux qui s'y étaient soumis; autrement les crimes de quelques mauvais chrétiens autoriseraient le doute sur la sainteté du baptême.

Dans combien d'endroits on fit paraître de prétendus prêtres mariés ou apostats, déclamant contre la religion, afin de séduire, d'égarer de vrais prêtres, sur qui les discours et les exemples de ces perfides *mannequins*, appuyés d'horribles menaces, pouvaient faire de funestes impressions! Il est peu de départements où ces manœuvres infâmes n'aient été employées par les ennemis du christianisme, ou par ceux du *serment*.

vous ne les traitez guère avec plus de modération. Comme vous vous complaisez à retracer les douloureux scandales donnés par quelques prêtres et évêques assermentés! Mais leurs nombreux collègues ont gémi de ces scandales autant que vous, plus que vous peut-être! Où étaient-ils ces hommes vertueux, dans ces jours de délire et d'horreur? Ils tombaient sous le fer assassin des bourreaux ou des révoltés, ou fuyaient, d'autant plus malheureux qu'ils n'émigraient pas, ou gémissaient au fond des cachots, au-dessus desquels se promenait sans cesse le glaive de la mort. Et quels crimes nous reprochaient nos Phalaris? De crier contre ces scandales, de nous opposer à leurs propres attentats, de vouloir maintenir dans notre patrie une religion divine et bienfaisante, à laquelle nous croyions attachés le maintien des bonnes mœurs et le bonheur de la France; d'improuver hautement les mariages des prêtres et des religieux, de faire même sentir l'immoralité des divorces, de parler avec une religieuse énergie, avec une sainte indignation, de ces apostasies qui désolaient toutes les âmes honnêtes, qui flétrissaient plus l'assemblée où l'on affectait d'y applaudir, que l'Eglise catholique, qui les voyait avec horreur; apostasies d'ailleurs provoquées par un machiavélisme barbare, et accordées presque toutes par une excessive frayeur, par une faiblesse déplorable.

Et à quels hommes, dans ces temps, étions-nous en butte? A ceux qui s'efforçaient de consolider la république et à ceux qui s'efforçaient de l'anéantir. Les premiers nous menaçaient de leurs guillotines et de leurs noyades, les autres de leurs poignards et de leurs bûchers. Ainsi, tandis que Carrier, par arrêté dont l'original existe encore à Rennes, ordonnait de me conduire à Nantes pour les menus plaisirs de son âme de cannibale, les Vendéens me cherchaient dans les cachots du mont Saint-Michel, où j'étais réellement, pour faire de moi un brillant auto-da-fé à la tête de leur armée: tels étaient les lits de roses sur lesquels, dans presque toute la France, nous nous trouvions placés, mes collègues et moi, à cette douloureuse époque dont vous semblez nous imputer les crimes et les scandales.

Eh bien! monsieur, au milieu de cette épouvantable tempête, que vous braviez peut-être au sein de la retraite que je vous conseillai instamment à la fin de 1792, nous a-t-on vu chanceler dans nos principes? La double persécution nous a-t-elle arraché un mot dont nous ayons à rougir? L'impiété a-t-elle avancé une erreur que nous n'ayons combattue? Du fond même de mon cachot partirent des lettres pour l'apostat L****, pour le Cromwell Robespierre, pour la Convention elle-même; et dans ces lettres étaient réclamés les grands principes de la morale et de la véritable sociabilité; dans ces lettres étincelaient ces vérités immortelles dont quelques-unes vous sont ici retracées: dans ces lettres était défendue la divinité de cette religion, au mépris de laquelle quelques-uns de vos livres préparaient depuis longtemps le peuple français; de cette religion, vrai soleil du monde moral, que des nuages peuvent quelquefois dérober à quelques vues faibles, mais qui n'est pas plus altérée par ces vapeurs que l'on voit s'amonceler entre lui et nous dans toute l'étendue de l'atmosphère; de cette religion à qui seul peut convenir cette image sublime, employée par l'un de nos poëtes chrétiens, et qui nous peint si bien les atroces folies de nos jours.

Le Nil a vu sur ses ravages,
Les noirs habitants des déserts,
Insulter, par leurs cris sauvages,
L'astre éclatant de l'univers;
Cris impuissants! fureurs bizarres!
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le dieu poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

(Le Franc de Pompignan.)

Vous laissez un voile sur les assassinats et les autres crimes qui ont eu lieu dans le parti qui a votre suffrage: cette discrétion est louable, et sincèrement j'y applaudis; mais ne pouviez-vous être indulgent que d'un côté? la balance de l'impartialité devait-elle échapper des mains d'un philosophe qui ne vise à rien moins qu'à nous *restituer l'Ordonnateur des mondes*, qu'à rappeler aux mortels qu'un Dieu infiniment juste les observe? Avez-vous oublié qu'une des choses que ce Dieu a en horreur, c'est l'homme dont les mains portent deux poids et deux mesures? *Abominatio est apud Dominum pondus et pondus* (*Prov.*, XX, 23).

Le parti des dissidents vous paraît préférable: je pourrais vous demander sur quoi est fondée cette préférence? Avez-vous profondément médité les raisons pour et les raisons contre? Que de motifs nous avons d'en douter! loin de moi la pensée d'invoquer ici les principes d'indifférentisme répandus dans vos écrits! à vous, toute religion paraît bonne; nous, nous ne reconnaissons de vraie religion que la catholique: en nous soumettant au serment de 1790, nous n'eûmes d'autre motif que de conserver dans notre patrie cette divine religion; mais vous, dont le culte est un *métal* qui *s'amalgame avec toutes les religions de la terre*, comment trouvez-vous si détestable le culte des assermentés? vous qui déclarez qu'il est *permis de manifester à Dieu son hommage par des cérémonies extérieures et des rites approuvés par le gouvernement sous lequel on vit* (*Philosophie de la nature, tome I*), comment pouvez-vous nous faire un crime d'avoir obéi à un gouvernement qui nous commandait, non des cérémonies extérieures, selon sa fantaisie, mais une soumission à des lois civiles, d'où dépendait alors la tranquillité et le bonheur du peuple français?

Vous improuvez énergiquement les mariages contractés par des ecclésiastiques, au mépris de leur engagement antérieur et solennel, vous traitez même d'adultères (*Mémoire en faveur de Dieu, page* 61) ces mariages scandaleux. Puisse cette indignation

ne vous être inspirée que par votre respect pour la religion et les mœurs! Mais comment l'accorderiez-vous avec l'indignation qu'ailleurs vous affectez contre le célibat autorisé dans l'Eglise catholique?

Omnis Aristippum decuit color, et status et res.
(HORAT. SAT. III, l. 2.)

Vous faites voir, avec une éloquence vraiment noble et imposante, que l'intérêt de tous les gouvernements, la tranquillité de tous les Etats, le bonheur de tous les individus commandent de reconnaître un Dieu: cette vérité fondamentale est réellement du domaine de la philosophie, et personne plus que vous n'était propre à la faire briller à tous les yeux; mais trop docile à un système adopté dans votre jeunesse, puisé à l'école de ceux-là mêmes que vous combattez. Vous prétendez que c'est à l'homme de créer la religion ou le culte dû à ce Dieu. N'est-il pas temps que vous reveniez de cette erreur dont se trouvent infectés presque tous vos écrits?

En effet, cette religion humaine, par qui sera-t-elle établie? sera-ce par les hommes en général ou par un individu seul? Vouloir réunir tous les hommes en masse pour se donner une religion, c'est une idée non pas seulement impossible, mais même absurde. Prétendre qu'un individu seul puisse former une religion qui doive être adoptée par tous les autres hommes, c'est une autre idée qui me paraît aussi peu raisonnable. Si une religion, donnée au nom du ciel, revêtue du caractère le plus auguste, ne prêchant, de l'aveu même de ses détracteurs, que la morale la plus pure, la plus sublime, a néanmoins tant de peine à se faire agréer, de quelle manière pourrait être accueillie une religion née sur la terre, et qui, quelque soin qu'on y mît, porterait sur son front la date et l'empreinte de sa récente origine?

Cette religion ne sera-t-elle que pour son auteur et pour ses disciples? Voilà donc la porte ouverte à autant de religions, à autant de sectes différentes qu'il se trouvera d'hommes hardis ou capricieux qui voudront en inventer de nouvelles! Le beau moyen de réunir les hommes, d'affermir les sociétés et de les rendre heureuses! Ecoutez ce que disait à ce sujet, il y a peu d'années, un Anglais sincère et de beaucoup d'esprit, qui était à Paris: *Nos insulaires tiennent quelque chose de toutes les religions, et foncièrement n'en ont aucune. Comparez-les à ces hommes prétendus universels, qui s'imaginent posséder toutes les sciences, et qui, au vrai, ne savent rien. Je tremblerai*, ajouta-t-il, *aux premiers troubles civils que je verrai dans ma patrie; la diversité des religions y grossira furieusement l'orage.* Les maux causés dans ces derniers temps par nos divisions religieuses ne confirment que trop cette observation.

Mais cette grande œuvre ne sera confiée qu'à des philosophes: soit, mais ces philosophes, quelque génie que vous leur supposiez, n'y réussiront pas mieux. Ce seront ou des athées, ou des théistes, ou des déistes; or, ni les uns, ni les autres ne sont propres à nous donner une religion ou un culte.

1° Une religion étant la manière de rendre des hommages à l'Etre suprême, au Créateur de toutes choses, un athée ne saurait s'en occuper sans tomber dans une évidente contradiction avec lui-même, sans se montrer atteint de la plus méprisable hypocrisie. De quel front oserait-il me prêcher le culte de Dieu, à moi qui sais qu'il méconnaît ce Dieu, et qu'il en relègue l'existence dans la classe des chimères?

Tous les autres préceptes moraux de l'athée se trouvent frappés du même vice, de la même nullité radicale. Dans son hypothèse, il n'y a pour moi ni devoir, ni obligation morale; ces deux termes supposent un être supérieur de qui l'on dépend, une autorité qui veille sur notre conscience; mais sous l'athéisme, je ne connais aucun être au-dessus de moi; ma conscience n'est plus qu'un mot vide de sens. Et ces conseils de nos athées se trouvent fondés: *Si tu veux être heureux, tu n'as qu'à étouffer les remords* (*Discours sur la vie heureuse*); *ils sont inutiles avant le crime, ils ne servent pas plus après que pendant qu'on le commet. — Le crime qui nous paraît le plus affreux devient louable et nécessaire, lorque le besoin du meilleur nous y oblige* (*Pyrrhonisme du sage*).

Athée, je deviens le centre unique de toutes mes affections; toutes mes actions ne peuvent avoir d'autre mobile que mon intérêt personnel. Tout mon bonheur, toutes mes espérances se bornant à cette vie passagère, je choisirai pour me la rendre heureuse les moyens qui me paraîtront les plus sûrs; qu'ils soient d'accord ou non avec le bien-être de mes voisins, avec l'ordre de la société, que m'importe? L'essentiel pour moi est que ces moyens me procurent ici-bas les jouissances que je veux: je ferai une chose, non parce que je la croirai moralement bonne, mais parce qu'elle entrera dans mes vues; je m'abstiendrai d'une autre, non parce que je la trouverai vicieuse, criminelle, mais parce qu'elle me détournerait de l'objet vers lequel je suis porté. S'agira-t-il de vous voler, de vous empoisonner, de vous assassiner? Je mettrai, d'un côté, les avantages qui pourront me revenir de ces actions, que je n'appellerai pas même des crimes, et de l'autre les désavantages que j'en aurai à craindre. Si dans la balance de mon intérêt, les premiers l'emportent, très-certainement je vous volerai, je vous empoisonnerai ou je vous assassinerai; si le loup ne dévore pas l'agneau, c'est qu'il craint le berger qui l'observe; dans le système de l'athée, tous les hommes ne sont que des loups, que des animaux *destinés également à pâturer les champs de la nature.* Si l'athée parle encore d'ordre, de règle, de morale, c'est qu'il ne s'entend pas lui-même; c'est que, malgré lui, dans son désolant système, il conserve encore une partie du langage du théisme.

Tant il est difficile, pour ne pas dire impossible, de se dépouiller tout à fait des idées et des sentiments qu'a gravés dans son âme ce Dieu qu'il s'efforce de méconnaître! Il n'en est pas moins vrai qu'à moins de nous jeter dans une extrême déraison, ou de le supposer en contradiction avec toutes ses maximes, nous ne pouvons attendre de l'athée ni code de morale, ni système de religion.

2° Serons-nous plus heureux du côté des déistes? Avant de répondre analysons leur système.

Les déistes font profession de croire qu'il y a un Dieu, c'est-à-dire un être spirituel, éternel, infini, immuable, souverainement parfait. Cet Être suprême a-t-il créé la matière? La plupart d'entre eux le révoquent en doute; mais ils s'accordent tous à penser qu'après lui avoir donné l'impression du mouvement, après avoir formé l'univers, ce Dieu s'est retiré en lui-même, pour ne plus s'occuper des choses de ce monde. Ils n'admettent donc point de Providence; et ils ne se croient obligés de rendre aucun hommage au Créateur. Ils sont partagés sur le dogme de l'immortalité de l'âme; ceux qui l'admettent se flattent qu'après cette vie, tous les hommes indistinctement jouiront d'un bonheur parfait. A leurs yeux, la distinction du juste et de l'injuste est arbitraire; aussi ne reconnaissent-ils que des vertus et des vices de convention. Leur principe fondamental est ce qu'on appelle l'*optimisme*, c'est-à-dire que *tout est bien dans la nature* (1), *que tout désordre, même moral, est un ordre réel*. Ce principe, avec lequel ils peuvent justifier tous les crimes, ils l'ont emprunté de Spinosa et de Hobbes : ils en doivent un autre à ces deux fameux incrédules. Le voici : *Dieu a donné à l'homme l'amour-propre pour le conduire dans toutes ses actions et le rendre heureux sur la terre* (*Voltaire, vingt-cinquième lettre philosoph.*). Et par cet amour-propre ils entendent non l'amour réglé de nous-mêmes, mais l'amour sensuel, tel que celui des richesses, des plaisirs et de tout ce qui peut satisfaire nos inclinations et nos penchants. *Cet amour-propre* (*qu'ils appellent* droit naturel) *n'interdit ni la discorde, ni la haine, ni la colère, ni la fraude, ni rien de ce que peut l'appétit* (*Spinosa*, *Tract. theol. polit.*). *Dans la conscience*, dit Hobbes, *il est licite à chacun de faire ce qu'il lui plaît, parce que le bien et le mal, le juste et l'injuste ne sont point fondés sur la nature des choses, mais uniquement sur des lois positives qui existent dans un siècle ou dans un royaume et non dans un autre, et que ces lois n'ont d'autre fondement que la volonté des hommes ; le commandement d'honorer son père et sa mère, la défense de se rendre homicide, voleur, adultère, n'oblige qu'en vertu de la loi du prince qui l'a statuée; et partout où le législateur n'a rien prononcé expressément, il est permis de faire tout ce qu'on voudra* (1).

C'est sur ces horribles maximes que nos modernes déistes paraissent avoir bâti tout leur système; du moins on le retrouve presqu'à chaque page de leurs écrits. *La morale*, nous dit l'un, *est fondée sur l'intérêt humain: fondez-là sur la religion, vous la rendez vague, incertaine, flottante* (*Essais sur les Préjugés*, p. 48). — *Les philosophes*, dit un autre, *accordent que telle action est relativement juste ou injuste, vicieuse ou vertueuse* (*L'Homme machine*). — *Ce n'est point à la foi*, dit un troisième, *c'est au législateur à fixer l'instant où chaque action cesse d'être vertueuse et devient vicieuse* (*De l'Esprit, discours deuxième*). — *Qu'avons-nous besoin de morale*, dit un quatrième? *une âme mortelle n'a point de devoir; elle se réduit au sentiment* (*Discours sur la Vie heureuse*). — *Il suffit*, dit l'auteur des Mœurs, *d'écouter la voix de la nature, elle vous enseignera tous les principes de conduite dont vous pourrez avoir besoin* (*Des Mœurs, première partie*). — *La morale*, ajoute l'auteur du Code de la Nature, *n'est que la fidélité à suivre tous les instincts de la nature*. — *La loi fondamentale de la société*, crie Rousseau, *c'est de faire son propre bien avec le moindre mal d'autrui qu'il est possible* (*Discours sur l'inégalité des conditions*). — *Si les animaux pouvaient voter dans une assemblée générale, il faudrait les y appeler ; et la cause du droit naturel ne se plaiderait plus devant l'humanité, mais devant l'animalité* (*Diderot, Droit naturel*). Je ne pousserai pas plus loin mes citations : vous sentez combien il me serait facile de les multiplier.

Maintenant, monsieur, je vous le demande, des hommes imbus de tels principes, dirigés par de telles maximes sont-ils bien propres à nous donner un code religieux ou même un code civil? Quel est le peuple assez imbécile, assez ennemi de son bonheur pour vouloir être gouverné par des législateurs de cette trempe? Vous-même, oseriez-vous leur confier la conduite de vos enfants, l'administration de votre maison? Rayons donc encore les déistes du nombre de ceux par qui pourrait être construit ce nouvel édifice de morale et de religion que vous voudriez substituer à la révélation chrétienne.

3° Enfin le théisme nous fournira-t-il des apôtres plus dignes de notre confiance? Je l'avoue : les théistes ne se bornent pas à reconnaître l'existence d'un Etre éternel, infini, créateur de toutes choses ; à ce dogme ils joignent encore celui d'une *divine Providence* qui voit, qui régit, qui gouverne toutes

(1) « Pensez, dit Voltaire, que la terre, les hommes et les animaux sont ce qu'ils doivent être dans l'ordre de la Providence, et, je crois, d'un homme sage... Le mélange du bien et du mal, avec lequel nous naissons, sont comme les ingrédients nécessaires qui entrent dans le composé de l'homme... *Tout est bien dans le monde; tout y est ce qu'il doit être.* » (Vingt-cinquième lett. philos.)

Ailleurs, le même auteur dit : « Tout s'arrange au hasard et rien n'est à sa place; et encore : Qu'est-ce que l'optimisme? C'est la rage de soutenir que tout est bien quand l'on est mal. » *Optimisme.*

Que les partisans de Voltaire veuillent bien concilier ces contradictions!

(1) Maximes de Hobbes, citées par Clarke dans son Traité de la religion naturelle, ch. 4.

les parties de cet univers. Mais en même temps ils soutiennent que cet Etre infiniment parfait ne peut révéler aux hommes que ce que ceux-ci peuvent clairement comprendre, que ce qui peut leur être démontré vrai par leur propre raison. Déjà j'ai fait voir combien, en général, cette prétention est contraire à l'idée que nous avons de Dieu, à la connaissance même que nous avons de l'homme. Mais n'envisageons ici que les théistes. Ils ne veulent donc pour règles et pour guides que les spéculations, les conjectures et les décisions de leur raison. Mais, hélas! cette raison, entre les mains de laquelle ils déposent toute l'autorité administrative du genre humain, combien elle est faible! combien elle est prompte à s'égarer! combien elle est peu propre à nous donner les lumières, dont sans cesse nous avons besoin, sur nos devoirs envers Dieu, envers nos semblables, envers nous-mêmes! Vous qui avez écrit l'*Histoire des hommes*, vous qui avez tracé le tableau de leurs nombreuses erreurs, de leurs déplorables folies, pourriez-vous encore avoir une confiance exclusive en ce prétendu flambeau qui, dans tous les temps, qui, dans tous les pays, les a constamment si mal éclairés? Obligé de voyager sur l'Océan, vous confieriez-vous aveuglément à des pilotes par qui tous vos dévanciers n'auraient été conduits qu'à des abîmes, qu'à des naufrages?

Ce n'est pas tout : les spéculations, les conjectures, les décisions de la raison humaine, combien ne sont-elles pas variées, différentes, opposées les unes aux autres, selon les pays, les climats, les siècles, les circonstances, l'éducation, les tempéraments, les passions? Qui pourrait dire les contradictions, les altercations, les disputes qui divisent les théistes eux-mêmes sur les points les plus importants? Qui pourrait ramasser, distinguer toutes leurs opinions diverses sur la fin et le souverain bien de l'homme? Le savant Varron, né cent seize ans avant Jésus-Christ, en comptait déjà deux cent quatre-vingt-huit (*saint Augustin*, *Cité de Dieu*, *liv.* XVI, *ch.* 1). Depuis ce temps, combien ces opinions se sont encore multipliées! Chacune d'elles a son auteur, ses partisans, ses défenseurs; chacun de ceux-ci prétend ne suivre que les décrets de la raison; chacun d'eux voudrait organiser la morale et la religion d'après son propre système. Qui jugera entre eux? Laquelle de leurs innombrables opinions sera préférée pour servir de code et de règle au genre humain? Où en serait la société, si elle était abandonnée à ce flux et reflux d'opinions philosophiques? Les flots de l'Océan sont-ils plus agités, plus divisés que ne le seraient les hommes, s'ils devenaient les jouets des spéculations, des conjectures, des systèmes des théistes. Ce que l'un aurait édifié aujourd'hui, un autre le détruirait demain; ce que l'un présenterait comme l'exacte vérité, un autre le rejetterait comme une erreur grossière : chacun en appellerait au tribunal de sa raison; chacun se montrerait jaloux de faire prévaloir la sentence qui y aurait été prononcée; et, comme nul n'aurait une juridiction supérieure, comme aucun tribunal ne prononcerait en dernier ressort, quelle anarchie s'établirait dans les opinions, et des opinions, s'étendrait dans la société. Vous nous vantez votre religion naturelle; depuis plusieurs siècles l'on en parle : mais le code en est-il enfin arrêté? Produisez-nous une profession de foi qui soit signée seulement de quatre théistes sincères. Vous convenez qu'il faut un culte extérieur. Qui le réglera? Personne, me direz-vous; chacun doit être libre d'adorer Dieu à sa manière et à son choix. Quel désordre, quelle anarchie un tel principe aurait bientôt produit dans la religion et même dans la société! Chaque ville, chaque bourgade, chaque paroisse compterait dans peu autant de religions, autant de cultes que d'individus; le fanatisme et la superstition s'empareraient de la plupart des têtes. De là naîtrait dans les opinions et dans les usages une bigarrure monstrueuse; celle-ci produirait la division des familles, l'isolement ou le choc des citoyens; la société ne présenterait plus qu'un amas hideux d'êtres discordants, dont le premier petit Mahomet ferait d'abord des instruments d'ambition et de tyrannie, et ensuite des victimes de servitude. Est-ce donc là tout ce que peut la raison, dans sa révolte contre la foi? Est-ce là où aboutissent les sublimes idées de nos réformateurs déistes? Je vous l'avoue, monsieur, pour moi, c'en serait assez pour leur ôter, sur ce point, toute ma confiance, si j'avais eu le malheur de la leur accorder. Et pouvant, même d'après leur principe fondamental, me choisir une religion, je me dirais, avec un sage du siècle dernier : *Quatre religions se présentent dans le monde pour réclamer mon hommage; la païenne, la mahométane, la juive et la prétendue religion naturelle. Voyons si elles soutiendront le parallèle. Laquelle préférerai-je? Le paganisme? il est le comble de l'extravagance, l'éclipse entière de la raison humaine. La religion de Mahomet? c'est le chef-d'œuvre de l'enthousiasme et de la violence. Le judaïsme? le Juif est lui-même le héraut de sa condamnation et le témoin ingénu de sa propre défaite. Le déisme ou la religion naturelle? elle est le fondement sur lequel toutes ont travaillé, la religion chrétienne avec succès, les autres avec maladresse : l'incertitude où nous laisse cette prétendue religion naturelle sur les points les plus capitaux, fait aisément sentir son insuffisance à tout homme de bonne foi; et les instituteurs des peuples, en feignant un commerce particulier avec quelque divinité, ont tous confessé par là qu'elle ne pouvait seule faire une religion. Sera-ce les sectes séparées de l'Eglise? Elles sont toutes marquées d'un signe de réprobation, leur séparation de l'Eglise primitive et leur nouveauté : l'équité, le bon sens me commandent donc de préférer la religion chrétienne et catholique à ce tas de superstitions méprisables ou de nouveautés réprouvées; et elle seule me paraît digne de mon hommage*. Puissiez-vous, monsieur, tirer aussi cette conséquence des principes que je

viens de mettre sous vos yeux ! Combien d'hommes de génie ont déjà marché avant vous dans la voie du catholicisme ! Descartes (aux yeux de qui l'incrédulité était *un attentat contre la puissance et l'autorité de Dieu*), malade à Stockholm, où rien ne pouvait gêner ses opinions, réclame les secours de cette divine religion et meurt en lui rendant l'hommage le moins équivoque. Fontenelle, plein encore d'esprit et de raison, déclare qu'il *a vécu et qu'il veut mourir dans la religion catholique, apostolique et romaine.* Bouguer, d'après quelques conférences amicales avec un savant religieux, abjure ses erreurs, et consacre ses derniers jours à les faire oublier par la vie la plus édifiante. Boulanger, épuisé par ses travaux contre le christianisme, en reconnaît enfin la divinité, contre laquelle il avoue qu'il n'a jamais eu que des doutes entretenus par un faux amour de la célébrité. Thomas signale ses premiers pas dans la carrière des Lettres par un écrit généreux en faveur de cette religion (*Réflexions philosophiques sur le poëme de la* religion naturelle), qui rendit ses derniers jours plus doux que ceux-mêmes où les applaudissements de la France célébraient ses triomphes nombreux. Voltaire lui-même, dans sa dernière maladie. Mais, hélas ! cruellement immolé à l'orgueil philosophique, il parut vérifier ce mot énergique et terrible de Montesquieu (*Esprit des lois, liv.* XXIV, 13) : *Quoique la religion chrétienne donne des craintes et des espérances à tous, elle fait assez sentir que, s'il n'y a point de crime qui, par sa nature, soit inexpiable, toute une vie peut l'être* (1).

Vous savez de quelle manière, dans ses dernières années, Marmontel a effacé le scandale des erreurs semées dans son Bélisaire. Enfin l'on nous assure qu'un membre célèbre de l'ancienne Académie française, et qui aujourd'hui doit partager avec vous le doyenné de notre littérature, a trouvé, au sein de la tempête révolutionnaire, au fond des noirs cachots, une vérité précieuse qu'avait semblé éloigner de lui l'illusion du fauteuil académique ; ces livres que lui avaient fait dédaigner la légèreté, la prévention, une mode, un ton auxquels peut-être vous avez aussi sacrifié, il a eu le courage de les lire dans sa captivité : et qu'en est-il résulté? elle s'est montrée à ses yeux avec tout l'éclat de sa divinité, cette religion douce et consolante qui fut jadis l'objet de ses mépris ; cette religion dont les plus mortels ennemis reçurent son encens ; cette religion contre laquelle il mêla aussi sa voix au concert blasphématoire des incrédules. Soudain le plus heureux changement s'est opéré dans son cœur et dans son esprit ; et le vaniteux, l'enthousiaste adorateur de Voltaire, est devenu l'humble, le religieux adorateur de Jésus-Christ. Sa plume en a-t-elle paru moins solide, moins élégante ? les ouvrages que lui a inspirés une religion auguste, immortelle, font-ils rougir ceux que lui avait dictés l'amour d'une gloire vaine et périssable? et ce retour aux vrais principes, considéré en lui-même, et avec impartialité, loin de nuire à la célébrité de l'auteur de Warwick, ne lui assure-t-il pas de nouveaux droits à l'estime des vrais sages et aux applaudissements des amis de la saine littérature ? Puissent ces exemples achever de vous décider ! Qu'une étude plus franche, plus approfondie de la religion catholique, vous ramène à ses autels. Que votre plume, après s'être fatiguée sur tant d'objets profanes, consacre enfin quelques-uns de ses travaux à celui de qui elle émane, à celui qui est la vraie source des sciences comme de tous les autres dons : *Quia Deus scientiarum Dominus est* (1).

Vous parlez de Pascal avec une profonde estime. Faites plus encore : essayez de ressusciter parmi nous ce grand homme. Dans les dernières années de sa vie languissante, il conçut un ouvrage dont le plan est sublime, mais dont l'exécution est restée incomplète : osez remonter à la première source de ses *Pensées ;* suivez-les dans leur écoulement progressif ; examinez les difficultés qui peuvent en retarder le cours; comblez

(1) Voltaire, dans diverses maladies graves, parut reconnaître ses torts et revenir de ses erreurs ; du moins des *déclarations*, des *testaments* religieux donnèrent lieu de le penser ; mais à peine échappé au danger, commençait-il à jouir de la santé, qu'il reprenait sa plume obscène, impie et calomniatrice. C'était, pour me servir du mot énergique du Sage cité par l'apôtre saint Pierre, c'était le *chien qui retournait à ce qu'il avait vomi*, et le *pourceau qui après avoir été lavé, se vautrait de nouveau dans la fange.* (Ep. II, 2.)

Dans sa maladie mortelle il éprouva encore des inquiétudes. La voix de sa conscience put encore se faire entendre à ce malade octogénaire. Il prit jour avec un vertueux ecclésiastique pour cet acte salutaire, par lequel la religion qu'il avait tant de fois blasphémée, lui offrait encore un accès auprès de la Majesté divine. Mais des hommes aux yeux de qui cet acte était une faiblesse ou plutôt un reproche, tinrent éloigné le ministre charitable jusqu'au moment où le malade leur parut hors d'état de profiter de ses exhortations et de ses secours ; et Voltaire, sacrifié à un amour-propre barbare, mourut dans des convulsions si étranges, si horribles, qu'elles firent dire à son médecin, le célèbre Tronchin : « Représentez-vous toutes les fureurs d'Oreste, vous n'aurez qu'une faible image de celle de Voltaire dans sa dernière maladie : qu'il serait à souhaiter que tous nos philosophes eussent été témoins des remords et des fureurs de Voltaire mourant ! »

Qu'on se rappelle à ce sujet cette menace du Seigneur si souvent répétée dans nos divines Écritures : « J'ai appelé, et vous n'avez point répondu : j'ai parlé, et vous n'avez point écouté : vous avez fait le mal devant mes yeux, et vous avez voulu tout ce que je ne voulais point. C'est pourquoi voici ce que dit le Seigneur Dieu..... Mes serviteurs éclateront par des cantiques de louanges dans le ravissement de leur cœur ; et vous, à votre dernière heure, éclaterez par de grands cris dans l'amertume de votre cœur, et en de tristes hurlements dans le déchirement de votre esprit. » (*Prov.* I, *Isaie*, LXV, *Jérémie*, XIII).

(1) *Nolite multiplicare loqui sublimia, gloriantes : recedant vetera de ore vestro ; quia Deus scientiarum Dominus est, et ipsi præparantur cogitationes* (I *Reg.*, II).

les lacunes qu'elles offrent quelquefois au lecteur affligé; surtout recherchez le fil qui doit les rapprocher, les lier comme en un faisceau de vérités lumineuses, capables de convaincre tous les esprits et d'entraîner tous les cœurs. Si, dans l'état où elles se trouvent, *les Pensées* font encore les délices de tous les lecteurs solides et amis du vrai ; combien plus ne seraient-elles point recherchées, si, par une main habile, elles étaient portées à ce degré de perfection dont elles sont susceptibles ? Aspirez, monsieur, à cette gloire ; le nom DE L'ISLE, associé à celui de Pascal n'en irait que plus sûrement à la postérité. Au reste, monsieur, permettez-moi de vous le dire avec ce génie illustre : *Je trouve bon qu'on n'approfondisse pas l'opinion de Copernic ; mais il importe à toute la vie de savoir si Jésus-Christ est Dieu* (*Pensées de Pascal*, chap. 28), *ou s'il n'est qu'un homme.* Il est pour vous d'un devoir évident de prendre part à cette grande question. Car, si Jésus-Christ est Dieu, quelle vérité terrible pour ceux qui en doutent, puisqu'il a prononcé contre eux des anathèmes formidables, et que les malheurs dont il les menace pour l'autre vie, ne peuvent, dans cette hypothèse, manquer de leur arriver ! *Qui non credit, jam judicatus est.* Si, au contraire, Jésus-Christ n'est pas Dieu, l'incrédule ne peut s'empêcher de le dégrader à ses yeux, de ne reconnaître en lui qu'un imposteur ou un enthousiaste, et de regarder tous ceux qui adorent Jésus-Christ comme des sacrilèges et des idolâtres. Il est inévitable de choisir entre ces deux alternatives : dans l'une vous ne pouvez voir dans les chrétiens présents, passés et à venir, que des superstitieux aveugles, criminels, insensés : dans l'autre, vous êtes vous-même un impie qui courez gaiement à l'éternelle punition de votre incrédulité : ce n'est point ici l'un de ces problèmes indifférents qu'un philosophe peut se permettre de laisser pour ce qu'ils sont. La solution de celui-ci intéresse l'homme tout entier, puisqu'il doit le décider sur de grands devoirs, et fixer sa destination future. Je vous invite donc à le méditer sérieusement. Les preuves que je vous ai données de la divinité de Jésus-Christ en ont convaincu d'autres beaux esprits. Elles ont dû porter chez vous, sinon la même conviction, du moins un doute bien inquiétant. Puissent vos propres méditations changer bientôt ce doute en une certitude tranquillisante ! Du moins relisez et méditez ces paroles aussi vraies qu'énergiques d'un grand homme (*Montesquieu*, *Esprit des Lois*, liv. XXIV, c 14) : *Une religion qui enveloppe toutes les passions, qui n'est pas plus jalouse des actions que des désirs et des pensées ; qui ne nous tient point attachés par quelques chaînes, mais par un nombre innombrable de fils ; qui laisse derrière elle la justice humaine et commence une autre justice ; qui est faite pour mener sans cesse du repentir à l'amour et de l'amour au repentir ; qui met entre le juge et le criminel un grand médiateur, entre le juste et le médiateur un grand juge ; une telle religion ne doit point avoir de crimes inexpiables : mais, quoiqu'elle donne des craintes et des espérances à tous ; elle fait assez sentir que, s'il n'y a point de crime qui par sa nature soit inexpiable, toute une vie peut l'être ; qu'il serait très-dangereux de tourmenter sans cesse la miséricorde par de nouveaux crimes et de nouvelles expiations ; qu'inquiets sur les anciennes dettes, jamais quittes envers le Seigneur, nous devons craindre d'en contracter de nouvelles, de combler la mesure et d'aller jusqu'au terme où la bonté paternelle finit.*

Intimement convaincu de la divinité de cette auguste religion, Montesquieu, dans ce moment où la voix de la vanité est réduite au silence et où celle de la franchise se fait seule entendre, s'écria : *La révélation est le plus beau présent que Dieu ait fait aux hommes !* Puissiez-vous, monsieur, éprouver une semblable conviction et la manifester avec le même courage, avec la même édification ! Il ne nous est pas nécessaire de savoir comment nous sommes entrés dans ce monde ; mais il nous importe beaucoup de connaître de quelle manière nous devons en sortir : cette connaissance, Jésus-Christ nous l'offre, en nous disant : *Le temps est accompli et le royaume de Dieu est proche ; faites pénitence et croyez à l'Evangile* (*Marc*, I, 15). Ne négligeons pas ce précieux avertissement.

Agréez, etc.

† CL. LE COZ, évêque métropol. de Rennes, démissionnaire.

Paris, 12 *fév.* 1802. — 13 *Pluviôse, an* X *de la République française.*

VIE DE DUVOISIN.

DUVOISIN (JEAN-BAPTISTE), évêque de Nantes, né à Langres le 16 octobre 1744, fit de brillantes études, et fut agrégé docteur à la maison de Sorbonne, et nommé professeur, jeune encore. Il devint successivement promoteur de l'officialité de Paris, censeur royal, chanoine d'Auxerre, chanoine et grand-vicaire de Laon. Il était dans cette dernière ville au commencement de la révolution, et fut déporté avec un grand nombre d'autres ecclésiastiques, dans les premiers jours de septembre 1792. Il passa en Angleterre, vint re-

joindre son évêque à Bruxelles et se fixa ensuite à Brunswick, où il ouvrit un cours de littérature et de mathématiques. De retour en France en 1801, après le concordat, il fut nommé à l'évêché de Nantes, obtint la confiance de Bonaparte, qui le créa baron et le décora de la légion d'honneur. Il fut du nombre des quatre évêques appelés pour résider auprès du pape, à Savone, puis à Fontainebleau. Il fit aussi partie d'une commission composée de cardinaux et d'évêques chargés de donner leur avis sur plusieurs points, et y tint la plume au moins pour les réponses qui furent publiées. Il montra, dit-on, dans cette affaire une extrême condescendance, et fut accusé par plusieurs d'avoir trahi les intérêts de la religion. On se fonda, pour justifier cette accusation, sur les honneurs dont il fut comblé par Bonaparte. Cependant quelques écrivains ont cherché à le justifier, en disant que le désir d'éviter de plus grands maux à l'Eglise avait dirigé sa conduite dans ces temps désastreux, et qu'il avait fait plusieurs fois des représentations inutiles. On cite entre autres une lettre qu'il écrivit avant d'expirer : *Je supplie*, y disait-il, *l'empereur de rendre la liberté au saint Père ; sa captivité trouble encore les derniers instants de ma vie. J'ai eu l'honneur de lui dire plusieurs fois combien cette captivité affligeait toute la chrétienté, et combien il y avait d'inconvénients à la prolonger. Il serait nécessaire je crois, au bonheur de sa majesté, que sa sainteté retournât à Rome.* « Cette lettre, dit l'auteur des *Mémoires* pour servir à *l'Histoire ecclésiastique du dix-huitième siècle*, fait honneur à l'évêque de Nantes ; mais n'eût-elle pas pu être plus forte encore, et contenir l'improbation de quelques démarches et de quelques écrits qu'il paraît difficile de justifier ? C'est à ce dernier moment qu'il convenait à un évêque de dire la vérité tout entière. Aussi cette lettre n'effacera point dans l'opinion de bien des gens, la tache de la faiblesse du prélat, et on lui pardonnera d'autant moins qu'il avait beaucoup d'esprit, de talent et de connaissances. » Il mourut d'une fluxion de poitrine le 9 juillet 1813. On a de lui : *Dissertation critique sur la vision de Constantin*, 1774, in-12 ; *L'autorité des livres du Nouveau Testament contre les incrédules*, Paris, 1775, in-12 ; *L'autorité des livres de Moïse, établie et défendue contre les incrédules*, Paris 1778, in-12 ; *Essai polémique sur la religion naturelle*, Paris 1780, in-12 ; *De vera religione*, Paris, 1785, 2 vol. in-12. Ce sont les leçons qu'il avait dictées dans les écoles de Sorbonne. *Examen des principes de la révolution française*, 1795, in-8° ; *Défense de l'ordre social contre les principes de la révolution française*, Londres, 1798, in-8°. Ce livre est très-rare en France, et l'auteur y discute, avec autant de sagacité que d'impartialité, les principes qui ont amené notre révolution. *Démonstration évangélique*, Brunswick, 1800, Paris, 1802, 1805. Cette dernière édition est augmentée d'un *Traité sur la tolérance*. Il y en a eu une réimpression en 1810. Cet ouvrage a le mérite de réunir en un petit volume, et de présenter avec ordre, clarté et précision, ce qui se trouve épars dans un grand nombre de livres, et où les gens du monde peuvent aller puiser des principes de conduite.

Démonstration Évangélique.

AVERTISSEMENT.

Des hommes célèbres, surtout en France et en Angleterre, ont écrit pour la défense de la religion, et leurs ouvrages ne laissent rien à désirer, soit pour l'exposition des preuves de la foi chrétienne, soit pour la réfutation des principes et des objections de l'incrédulité.

On ne se flatte pas de pouvoir rien ajouter à la profondeur de leurs recherches et à la force de leurs raisonnements : on ne veut que réunir en quelques feuilles et présenter avec ordre, clarté et précision, ce qui se trouve épars dans un grand nombre de livres trop peu connus des gens du monde.

Pour réduire cette importante controverse à ses plus simples termes, on a eu soin d'en écarter toutes les discussions abstraites, toutes les disputes de critique et d'érudition qui n'ont pas un rapport direct et nécessaire avec la divinité du christianisme. On s'est attaché exclusivement aux preuves historiques et morales, les seules qui soient à la portée de tous les lecteurs, les seules décisives à l'égard d'une religion toute fondée sur des faits.

Dans le dessein de se renfermer en peu de pages, on pouvait suivre deux méthodes différentes : l'une eût consisté dans une exposition abrégée, mais complète, de toutes les preuves qui servent à établir la divinité du christianisme ; l'autre, dans le choix d'une seule de ces preuves, présentée avec tout le développement dont elle se trouverait susceptible. La première méthode semble plus propre à instruire les fidèles qu'à convaincre les incrédules, ou à fixer l'irrésolution de ceux qui doutent, parce qu'elle

est superficielle et laisse subsister toutes les difficultés. On a cru devoir préférer la seconde. Une seule preuve bien choisie et bien discutée fait plus d'effet que dix preuves qui ne seraient qu'effleurées.

On s'est donc borné à l'examen et à la preuve des miracles de Jésus-Christ et de ses apôtres ; et l'on n'a pas craint de donner à cet ouvrage le titre de *Démonstration évangélique*, consacré en quelque sorte par l'exemple du savant Eusèbe de Césarée; mais cette expression doit être prise dans le sens que comporte la nature du sujet. Il s'agit ici, non de vérités mathématiques susceptibles de démonstrations rigoureuses, mais de faits qui sont du ressort de la critique, et dont les preuves reposent sur les principes de l'ordre moral. Le titre sera rempli, s'il est prouvé que les faits de l'Evangile réunissent tous les caractères d'où naît la certitude historique portée au plus haut degré.

Quelques personnes accoutumées à la méthode rigoureuse de la géométrie, ne reconnaissent de certitude véritable que dans les sciences mathématiques, et semblent croire que tout ce qui appartient à l'histoire ne peut jamais s'élever au-dessus de la vraisemblance et de la probabilité.

Voici ce que leur répond le plus grand géomètre de notre siècle, l'illustre Euler :

« Toutes les vérités qui sont à la portée de notre connaissance se rapportent à trois classes essentiellement distinguées. La première classe renferme les vérités des sens, la seconde les vérités de l'entendement, la troisième les vérités de la foi. Chacune de ces classes demande des preuves particulières pour nous prouver les vérités qui y appartiennent, et c'est de ces trois classes que toutes nos connaissances tirent leur origine.

« Les preuves de la première classe se réduisent à nos sens, quand je puis dire : *Cette chose est vraie, puisque je l'ai vue, ou que j'en suis convaincu par mes sens*. C'est ainsi que je connais que l'aimant attire le fer, puisque je le vois et que l'expérience me le prouve indubitablement. Telles vérités sont nommées *sensuelles* (*ou sensibles*) et fondées sur nos sens, ou sur l'expérience.

« Les preuves de la seconde classe sont renfermées dans le raisonnement, quand je puis dire : *Cette chose est vraie, puisque je la puis démontrer par un raisonnement juste, ou par des syllogismes légitimes*. C'est ainsi que nous connaissons que les trois angles d'un triangle rectiligne font autant que deux angles droits. De telles vérités sont nommées *intellectuelles* ; et c'est ici qu'il faut ranger toutes les vérités de la géométrie, et des autres sciences, en tant qu'on est en état de les prouver par des démonstrations...

« Je passe à la troisième classe des vérités, qui sont celles de la foi, et que nous croyons parce que des personnes dignes de foi nous les rapportent, ou bien quand nous pouvons dire : *Cette chose est vraie puisqu'une ou plusieurs personnes dignes de foi nous l'ont assurée*. Cette classe renferme donc toutes les vérités *historiques*. Votre Altesse croit sans doute qu'il y a eu autrefois un roi de Macédoine, nommé Alexandre le Grand, qui s'est rendu maître du royaume de Perse, quoiqu'elle ne l'ait point vu, et qu'elle ne puisse pas démontrer géométriquement qu'un tel homme ait existé sur la terre. Nous le croyons sur le rapport des auteurs qui ont écrit son histoire, et nous ne doutons pas de leur fidélité ; mais ne serait-il pas possible que tous ces auteurs eussent fait un complot de nous tromper ? Nous avons raison de mépriser cette objection, et nous sommes aussi bien convaincus de la vérité de ces faits, au moins d'une grande partie, que nous le sommes des vérités de la première et de la seconde classe (*Lettre* CXV).

« Pour les vérités de chacune de ces trois classes, il faut se contenter des preuves qui conviennent à la nature de chacune ; et il serait ridicule de vouloir exiger une démonstration géométrique des vérités d'expérience ou historiques. C'est ordinairement le défaut des esprits forts, et de ceux qui abusent de leur pénétration dans les vérités intellectuelles, quand ils prétendent des démonstrations géométriques pour prouver toutes les vérités de la religion, qui appartiennent en grande partie à la troisième classe. » (*Lettre* CXVI. *Voyez aussi la Lettre* CXVII (1).

Ce petit traité peut être utile aux personnes qui, sincèrement attachées à la religion, n'ont jamais pensé à se rendre compte des motifs de leur foi, à ceux que la philosophie du jour a prévenus contre le christianisme, et qui sont incrédules, comme tant d'autres sont chrétiens, par préjugé et sans s'être donné la peine de l'examen, aux jeunes gens surtout, dont l'éducation religieuse est manquée, si l'on ne joint aux leçons du catéchisme des instructions qui puissent servir de fondement à une foi raisonnable, telle que l'apôtre saint Pierre la demande de tous les chrétiens : *Parati semper ad satisfactionem omni poscenti vos rationem de ea, quæ in vobis est, spe.*

(1) *Lettre d'Euler à une princesse d'Allemagne* (la princesse d'Anhalt-Dessau, nièce de Frédéric II), *sur divers sujets de physique et de philosophie*. Edition originale ; Mittau et Leipsick, 1774.

AVERTISSEMENT

POUR LES TROISIÈME ET QUATRIÈME EDITIONS.

Cet ouvrage publié à Brunswick, en 1800, a été réimprimé à Paris, la même année, à l'insu et en l'absence de l'auteur. La seconde édition est en tout conforme à la première.

hormis trois ou quatre notes ajoutées par l'éditeur, et que l'on retrouvera ici, avec ces mots : *Note de la seconde édition.*

Celle que l'on publie aujourd'hui est augmentée de près d'un tiers. Outre un grand nombre d'additions répandues dans tout l'ouvrage, et qui servent à développer et à fortifier les preuves, on a cru devoir y placer des éclaircissements sur les mystères et les institutions positives du christianisme. Il manquerait quelque chose à la *Démonstration évangélique*, si l'on ne faisait voir que les difficultés spéculatives que présente la doctrine du christianisme ne donnent aucune atteinte à la certitude des faits sur lesquels il est fondé.

INTRODUCTION.

C'est peut-être quand l'impiété triomphe avec plus de scandale, que l'on doit moins désespérer d'un retour aux principes religieux. L'excès du mal fait sentir enfin la nécessité du remède. Tandis qu'elle régnait avec splendeur, sous la protection des lois, la religion chrétienne était souvent méconnue et calomniée : on l'apprécie mieux depuis qu'elle est proscrite, et que ses institutions bienfaisantes ont disparu.

La philosophie qui les a renversées n'a su rien mettre à la place. En voulant tout réformer elle a tout détruit. Ses lueurs funestes, semblables à celles d'un incendie, n'ont éclairé que des ruines; ses honteuses victoires, fruit de la violence et de la corruption, l'ont démasquée aux yeux de l'univers. On a vu que ces discoureurs, qui se vantaient d'établir le règne de la raison et de la vertu, n'étaient que les orateurs des passions et les apologistes du crime. Leurs déclamations hypocrites n'en imposent plus. L'expérience a jugé les systèmes ; et l'on sait maintenant ce que devient une nation qui se laisse gouverner par des philosophes.

Cette leçon terrible ne sera pas perdue pour la postérité. Déjà les préventions antireligieuses commencent à s'éteindre. Tous les amis de l'ordre public redemandent à haute voix ces opinions antiques et salutaires, qui seules peuvent donner une base à la législation et un appui au gouvernement. On comprend enfin qu'il ne peut y avoir de morale sans religion, ni de religion sans un culte public ; et ceux que n'aveugle pas le fanatisme philosophique, reconnaissent que la religion chrétienne est la seule qui puisse ramener la morale dans les familles et dans la société. La *théophilanthropie* qui avait dérobé au culte catholique une partie de ses formes liturgiques, sans rien conserver de la signification et de l'autorité qui les anoblissaient et les liaient à la morale; la théophilanthropie, malgré le charme de la nouveauté, et la pompe du spectacle, n'a trouvé de prosélytes que dans une populace soudoyée par l'athéisme : elle est tombée, même avant le gouvernement qui la protégeait ; et sa chute apprend à tout homme d'état combien il serait inutile et impolitique de proposer au peuple ce système métaphysique, que l'on a décoré du nom de *religion naturelle :* doctrine vague et arbitraire, sur laquelle les philosophes ne s'accordent, ni entre eux, ni avec eux-mêmes. L'histoire de nos jours achève de démontrer ce qu'avait déjà prouvé l'expérience de tous les siècles, la nécessité d'une religion positive, dont l'autorité, présumée divine, puisse réunir les esprits et fixer les incertitudes de la raison.

Mais parmi ceux qui conviennent de l'utilité du christianisme, il en est un grand nombre qui n'en reconnaissent pas la vérité. A l'incrédulité dogmatique, désormais décriée auprès des honnêtes gens, a succédé une incrédulité secrète et respectueuse. Partout on rencontre de ces disciples à demi convertis de la philosophie qui, ne connaissant le christianisme que par une étude superficielle et mal dirigée, vous disent, avec douleur, que cette religion si belle, si utile au genre humain, est dénuée de preuves, qu'elle n'est bonne que pour le peuple, qui croit sans raisonner, et que les esprits éclairés ne peuvent s'y soumettre.

Le mensonge serait-il donc l'unique voie qui pût conduire l'homme au bonheur et à la vertu? Si le christianisme vous paraît la plus sainte et la plus utile de toutes les institutions, pourquoi décideriez-vous, sans examen, qu'il n'est pas l'ouvrage de l'Être suprême, source de tout bien et de toute vérité? Quel repos de l'âme, quelle consolation ne goûteriez-vous pas, si vous veniez à découvrir que cette doctrine, si chère à votre cœur, mérite encore l'hommage de votre raison ?

N'en croyez pas aveuglément les docteurs de l'incrédulité, et sachez, du moins, balancer entre un Tyndal, un Helvétius, un Voltaire, un Boulanger, et les Grotius, les Pascal, les Bossuet, les Newton, les Clarke, les Locke, les Adisson, et tant d'hommes célèbres par la beauté de leur génie et l'étendue de leurs connaissances. Si, dans cette importante controverse, on se bornait à compter, et à peser les suffrages, tout l'avantage demeurerait au christianisme : mais la foi, dans un chrétien instruit, n'est point un préjugé; c'est l'acquiescement de la raison aux plus puissants motifs de crédibilité. Examinez donc, instruisez-vous. Le christianisme ne redoute pas le grand jour, ses titres sont ouverts; il vous invite lui-même à les discuter, et ne veut soumettre votre esprit qu'après l'avoir éclairé.

Si j'entreprenais de vous exposer toutes les preuves du christianisme, je commencerais par vous développer l'excellence de sa doctrine spéculative et morale, soit dans ce qu'elle a de commun avec ce que nous enseigne la raison, soit dans ce qu'elle ajoute à nos con-

naissances naturelles ; et ce tableau vous forcerait de convenir que l'esprit humain, livré à ses propres forces, n'a jamais conçu un système de religion si pur, si sublime et si bien adopté aux besoins de l'homme et aux attributs de l'Etre suprême. De ces méditations sur la nature du christianisme, passant à son histoire, vous le verriez commençant avec le monde, s'avancant à travers les siècles et donnant à Jésus-Christ pour adorateurs et pour précurseurs, les prophètes, Moïse, les patriarches, et le père commun du genre humain. Je mettrais sous vos yeux les monuments authentiques de la religion juive qui, après avoir justifié son origine céleste, vous conduirait elle-même au christianisme, comme au terme de toutes ses institutions, de toutes ses figures, de toutes ses prophéties. Je vous montrerais Jésus-Christ, réunissant dans sa personne tous les caractères du libérateur promis dès la naissance du monde, et constamment attendu par une nation à qui le ciel avait confié le dépôt de cette promesse, et qui, par son incrédulité et les désastres épouvantables qui en sont le châtiment immédiat, rend au Messie, qu'elle méconnaît après son avénement, un témoignage non moins éclatant que celui qu'elle lui rendait par sa foi, avant qu'il eût paru sur la terre. Combien d'autres considérations n'aurais-je pas encore à vous présenter, et quelle nouvelle force n'ajouterais-je pas à chacune de ces différentes preuves, en vous faisant observer leur accord et leur convergence vers un même but?

Mais je ne veux pas vous engager dans de longues et pénibles discussions, et pour abréger vos recherches, je choisis entre les divers motifs de la foi chrétienne, celui qui m'a paru le plus convaincant, le plus facile à saisir, le plus analogue aux principes et aux sentiments qui nous dirigent dans le cours ordinaire de la vie.

L'auteur du christianisme s'est dit l'envoyé de Dieu. Ses disciples prétendent qu'il a justifié sa mission par des prodiges évidemment surnaturels, et ils apportent en preuve, non-seulement leur témoignage, mais encore des prodiges tout semblables, opérés par eux-mêmes au nom de leur Maître.

Jésus-Christ et ses apôtres ont-ils fait les miracles qui leur sont attribués? et ces miracles ont-ils, à notre égard, un degré de certitude qui ne permette pas à un homme raisonnable de les révoquer en doute ?

Voilà ce que je vais examiner avec vous. Ce n'est point par des raisonnements abstraits, où il est si facile de s'égarer ; c'est par des faits, et en invoquant l'autorité de l'histoire et les règles de la critique, que j'entreprends de vous persuader. La question réduite à des termes aussi simples, il vous sera facile de juger si la foi chrétienne porte sur une base solide.

Après avoir établi quelques principes sur la nature, l'usage et la critique des miracles, nous rechercherons quelle est l'autorité des livres qui contiennent l'histoire du fondateur et des premiers prédicateurs du christianisme. L'antiquité et l'authenticité de ces livres reconnues, nous les étudierons, pour nous former une idée du caractère de Jésus-Christ et des apôtres, ses coopérateurs et ses témoins. Puis entrant dans la discussion des faits, nous examinerons séparément les miracles de Jésus-Christ en général, le fait de sa résurrection en particulier, et les miracles attribués aux apôtres. Nous considérerons ensuite l'effet qu'ont produit dans le monde ces événements merveilleux : et pour ne rien omettre de ce que demande la bonne foi dans une recherche si importante, je rapporterai, sans les affaiblir, les objections les plus spécieuses de l'incrédulité, en donnant une attention particulière à celles qui sont prises des mystères et des institutions positives du christianisme.

Votre tranquillité dans cette vie, votre bonheur ou votre malheur éternel dans l'autre, dépendent de la discussion à laquelle je vous invite. Refuseriez-vous d'y consacrer quelques moments d'un loisir et d'une attention que vous perdez peut-être dans des études frivoles ? L'insouciance pour un si grand intérêt approcherait de la stupidité. Vivre sur la terre, sans daigner s'enquérir des vues et des volontés suprêmes du maître qui nous y a placés, c'est ressembler au voyageur qui, s'engageant dans une région inconnue, ne prendrait aucune information sur les routes, les moyens de subsistance, les lois et les usages du pays.

En vain, pour vous rassurer, vous diriez-vous que l'ignorance et l'erreur ne sont pas des crimes, et que Dieu nous jugera sur nos œuvres et non sur nos opinions. L'erreur et l'ignorance sont criminelles, lorsqu'elles sont volontaires, et qu'elles portent sur des objets à l'égard desquels on est obligé de s'instruire ; et Dieu nous demandera compte de nos opinions, non-seulement parce qu'elles sont le fruit de l'usage ou de l'abus des lumières qu'il nous a données, mais, surtout, parce que nos opinions, en matière de religion et de morale, sont le motif et la source de nos actions.

Encore un coup, examinez et voyez si la raison ne vous conduira pas jusqu'à la foi. Quoi que vous puissiez dire, il ne vous est pas permis de rester indifférent à l'égard du christianisme. Si cette religion est divine, elle est nécessaire, puisqu'elle enseigne que l'on ne peut être sauvé que par la foi en Jésus-Christ ; et si elle est nécessaire, demeurer indécis, c'est se décider contre elle : ne pas l'embrasser, c'est la rejeter.

CHAPITRE PREMIER.

Notions sur les miracles.

Un miracle est une œuvre contraire à l'ordre physique, et qui par conséquent ne peut être l'effet des lois du mouvement et des propriétés de la matière, principes conservateurs de l'ordre physique.

Pour qu'un effet soit regardé comme miraculeux, il ne suffit pas qu'il soit nouveau et singulier, et que la cause en demeure incon-

nue; il faut de plus, que l'on aperçoive distinctement qu'il est en opposition avec quelqu'une des lois connues de la nature. Les brillants phénomènes de l'électricité, dans leur nouveauté même, ne pouvaient être des miracles que pour les ignorants. L'observateur, sans en découvrir la cause, ne pouvait douter qu'elle n'existât dans la nature. Mais quelques découvertes que l'on fasse dans les sciences physiques, la guérison subite de maladies de tout genre, la résurrection d'un mort seront toujours des miracles, parce qu'entre ces phénomènes et les lois connues de la nature, on aperçoit distinctement une véritable opposition.

Quand un phénomène paraît évidemment contraire à quelques lois connues de la nature, il n'est pas permis d'en rechercher la cause dans quelque autre loi, ou dans quelque propriété inconnue de la matière. Les différentes lois de la nature ne se contredisent point, et ce qui supposerait manifestement la violation de l'une, ne pourrait pas être la conséquence d'une autre.

Un miracle ne peut s'opérer que par l'action immédiate, ou avec la permission expresse de l'Être suprême, auteur et conservateur de la nature. Dieu seul a la puissance de déroger aux lois qu'il a établies pour le gouvernement du monde.

Selon Voltaire et la plupart des incrédules, les lois de la nature sont des lois éternelles, mathématiques, immuables, fondées sur l'essence de la matière : Dieu ne peut y déroger : l'idée de miracle renferme une contradiction manifeste.

Je ne perdrai pas le temps à réfuter cette vaine métaphysique empruntée des matérialistes et qui mène droit à l'athéisme. Je suppose que vous croyez à l'existence d'un premier être, créateur de la matière, principe du mouvement, auteur, législateur et gouverneur de l'univers. Or la possibilité des miracles est une conséquence nécessaire du dogme de la Divinité. *Dieu peut-il faire des miracles, c'est-à-dire, peut-il déroger aux lois qu'il a établies? Cette question sérieusement traitée*, répond J.-J.-Rousseau *serait impie si elle n'était absurde. Ce serait faire trop d'honneur à celui qui la résoudrait négativement que de le punir; il suffirait de l'enfermer. Mais aussi quel homme a jamais nié que Dieu pût faire des miracles? Il fallait être Hébreu pour demander si Dieu pouvait dresser des tables dans le désert* (*Lettres de la Montagne*).

Pourquoi cependant la suprême intelligence qui a tout prévu, tout arrangé, se montrerait-elle en quelque sorte contraire à elle-même, en renversant les lois de la nature, ou plutôt ses propres lois? Quel serait le but, quel serait l'usage d'un miracle?

Quoique les prodiges les plus éclatants ne coûtent pas plus à la toute-puissance que la conservation de l'ordre naturel, on doit penser que Dieu ne s'écarte jamais des lois qu'il s'est prescrites dans le gouvernement de l'univers, sinon pour des raisons dignes d'une sagesse infinie. Mais ces raisons ne se trouvent pas dans l'ordre physique : les lois du mouvement, une fois instituées, suffisent pour la conservation du monde, et l'éternel architecte n'a jamais besoin de réparer son ouvrage, ou de revenir sur ses premières mesures. Les miracles ne peuvent donc appartenir qu'à l'ordre moral, soit que Dieu, pour rendre sa justice plus sensible, les fasse servir à punir le crime ou à protéger l'innocence, soit qu'il se les réserve comme des moyens propres à notifier aux hommes des ordres positifs ou des vérités importantes inaccessibles à la raison.

Considérés sous ce dernier point de vue, les miracles n'ont rien d'impossible, rien qui nous autorise à les rejeter sans examen.

Premièrement, il y aurait de la témérité à soutenir que Dieu ne peut se révéler aux hommes, soit pour les instruire, soit pour leur signifier ses volontés. Outre que la supposition d'une révélation divine ne présente rien qui répugne à la sagesse de l'Être suprême, rien qui ne s'accorde parfaitement avec l'idée que nous pouvons nous former de sa bonté, et avec la faiblesse naturelle de la raison humaine, ce serait contredire, sans aucune preuve, l'opinion de tous les peuples de la terre, qui n'ont jamais connu que des religions positives ou révélées ; opinion respectable, non-seulement par son universalité, mais aussi parce qu'il est difficile d'en expliquer l'origine, à moins d'admettre qu'il y a eu, dans les premiers temps, une révélation véritable, dont le souvenir confus a frayé la voie à tant de fausses révélations.

Secondement, il n'est point d'autre moyen propre à constater une révélation divine que les miracles. Ce qui ne sortirait pas de l'ordre naturel ne prouverait point l'intervention du maître de la nature. Les prophéties elles-mêmes ne font preuve que par ce qu'elles ont de miraculeux.

Troisièmement, la preuve qui résulte des miracles en faveur d'une révélation divine, est infaillible : elle est à la portée de tous les hommes : elle impose par son éclat, prévient les raisonnements et tranche les difficultés. *Miraculis conciliatur auctoritas: autoritate fides impetratur* (*saint Augustin*).

Prenons pour exemple la résurrection d'un mort, prédite et opérée en preuve de la vérité d'un dogme religieux. Supposons le fait constaté de manière à ne laisser aucun doute raisonnable dans l'esprit des spectateurs. Qui pourra se refuser à croire une doctrine accompagnée et soutenue d'un tel prodige ? Entre la vérité de cette doctrine et la résurrection d'un mort, il n'existe pas, il est vrai, une connexion naturelle : mais il existe une connexion conventionnelle, en vertu de laquelle l'auteur de la nature, pris à témoin par le thaumaturge, s'interpose visiblement pour garant de la doctrine annoncée en son nom. Un miracle ne prouve pas la vérité d'un dogme, mais il prouve l'autorité de celui qui l'enseigne. *Qu'un homme vienne nous tenir ce langage*, dit encore le philosophe de Genève : *Mortels, je vous annonce la volonté du Très-Haut. Reconnais-*

sez à ma voix celui qui m'envoie. J'ordonne au soleil de changer sa course, aux étoiles de former un autre arrangement, aux montagnes de s'aplanir, aux flots de s'élever, à la terre de prendre un autre aspect. A ces merveilles, qui ne reconnaîtra pas à l'instant le maître de la nature ? elle n'obéit point aux imposteurs.

Ces notions simples et puisées dans le sens commun suffisent à l'homme de bonne foi qui veut examiner les miracles du christianisme. Laissons de côté les sophismes de Diderot et de Hume, qui ont dénaturé la question en combattant les miracles de l'Evangile par des principes métaphysiques, tandis qu'il fallait les juger sur les principes et d'après les règles de la critique. Tout miracle, par sa nature, est un fait sensible. Les miracles du christianisme particulièrement sont des faits revêtus de la plus grande publicité. Ils étaient, comme les faits naturels, l'objet de la vue et des autres sens ; ils sont l'objet propre du témoignage humain et de l'histoire. On peut en acquérir pour soi-même la certitude physique : on peut en transmettre aux autres la certitude morale. Je ne demande pas si les miracles sont possibles ou susceptibles de preuves : je ne m'occupe que de savoir s'ils sont prouvés. Le fait emporte le droit; et quand l'histoire parle, il faut que la métaphysique se taise.

Je reçois de la main des chrétiens les livres originaux qui contiennent le récit de ces miracles, et je vois d'abord que je ne puis les reconnaître pour vrais, sans reconnaître Jésus-Christ pour l'envoyé du ciel. Car il est évident, d'une part, que de semblables prodiges demandent l'intervention immédiate du maître de la nature ; et d'un autre côté, il serait absurde de croire que Dieu eût dérogé aux lois de la nature, pour accréditer un imposteur. Toute mon attention va donc se porter sur l'histoire de ces miracles ; et comme ils entraînent des conséquences auxquelles je ne veux pas me soumettre légèrement, je suis résolu de ne les admettre qu'autant qu'ils me paraîtront avérés, incontestables et revêtus de ces caractères qui portent au plus haut degré la certitude historique.

Vous me demanderez ce que j'entends par un fait revêtu de caractères qui portent au plus haut degré la certitude historique.

Les faits de cette nature sont ceux que l'on ne peut nier sans ébranler les principes de l'ordre moral, et sans se voir obligé d'admettre des choses manifestement impossibles. Par exemple, la mort de César, assassiné dans le sénat par Brutus, est un fait avéré, incontestable, qui réunit tous les caractères propres à fonder la certitude historique, parce que je ne puis nier ou révoquer en doute l'assassinat de César, qu'en admettant des suppositions qui détruiraient tous les fondements de la certitude historique, et contrediraient évidemment toutes les lois morales qui gouvernent les affaires humaines.

Vous n'exigerez pas que les miracles de l'Evangile, la résurrection de Jésus-Christ, par exemple, soient plus certains et mieux prouvés que la mort de César. Quiconque douterait de ce dernier fait serait un insensé : son incrédulité deviendrait même criminelle, si le fait de la mort de César lui imposait des devoirs, dont il croirait s'affranchir en le niant, ou en refusant d'en écouter les preuves.

Il y a, je l'avoue, cette différence entre la mort de César et la résurrection de Jésus-Christ, que l'une est un fait naturel, et l'autre un fait miraculeux. Mais aux yeux de la critique, cette différence doit être comptée pour rien. Ce n'est pas comme miracle, c'est comme fait sensible que la résurrection de Jésus-Christ est l'objet du témoignage et de l'histoire. Pour les sens, un miracle est un fait naturel et ordinaire : il n'est un prodige et un phénomène surnaturel qu'à l'égard de la raison, qui veut remonter à la cause, et ne la trouve que hors de la nature Jésus marchant et conversant avec ses disciples, trois jours après sa mort, n'était pas pour leurs sens un objet différent de Jésus parlant et agissant avant sa passion.

Je sais encore qu'il est d'un homme sage de se tenir en garde contre le merveilleux; qu'il est permis de se montrer plus difficile sur les preuves, à mesure que les faits sont plus improbables, et que les miracles, par cela seul qu'ils sortent de l'ordre naturel, ont contre eux une immense probabilité : d'où il suit que telle preuve à laquelle on se rendrait sans peine, s'il s'agissait d'un fait ordinaire, doit paraître insuffisante, s'il est question d'un fait miraculeux.

Tout cela est vrai, lorsque les preuves du miracle n'aboutissent qu'à une vraisemblance plus ou moins grande : la probabilité qui naît des témoignages pouvant être balancée, ou surmontée par l'improbabilité intrinsèque du fait. Mais si les preuves sont du genre et du poids de celles qui produisent une pleine et entière conviction, et auxquelles on ne peut se refuser, sans renverser, comme je le disais tout à l'heure, les lois morales qui gouvernent les choses humaines, alors disparaît toute différence, relativement à la crédibilité, entre les faits miraculeux et les faits naturels ; et l'improbabilité du fait cède, non à une probabilité plus forte mais à une certitude absolue. La fausseté d'un miracle attesté de cette manière serait un prodige monstrueux, dont on ne pourrait assigner la cause, ni dans la nature, ni hors de la nature.

C'est ainsi qu'au récit d'un fait étrange et singulièrement improbable, vous n'en croyez pas au premier et au second qui vous le rapportent. Mais vos doutes s'évanouiront et vous tiendrez pour vrai ce qu'il y a de plus invraisemblable, s'il vous est attesté par des témoins dont les lumières et la probité soient au-dessus de tout soupçon. Quand la preuve testimoniale est portée à un certain point, elle triomphe de toutes les probabilités contraires. La foi historique se mesure, non sur le plus ou le moins de vraisemblance intrinsèque d'un fait, mais sur le nombre et la

force des preuves qui le constatent. La liaison des témoignages d'un certain ordre avec la chose attestée, est elle-même un fait dont la fausseté serait non-seulement invraisemblable, mais encore absolument impossible.

Mais après tout, sur quoi donc est fondée cette improbabilité des miracles qui, selon les incrédules, doit résister à toutes les preuves historiques ? les miracles sont-ils impossibles dans l'ordre physique ? On n'oserait le dire, à moins de nier l'existence d'un Dieu auteur de la nature et de ses lois. Un miracle est l'œuvre de Dieu, dit saint Augustin, songez à la puissance de l'agent, ne vous étonnez plus, et croyez : *Quare miramur? quare non credimus? Deus est qui fecit. Considera auctorem, et tolle dubitationem.* Les miracles sont-ils impossibles dans l'ordre moral ? Pour être en droit de l'affirmer, il faudrait avoir prouvé que Dieu ne peut jamais intervenir dans le gouvernement du monde d'une manière sensible et extraordinaire : il faudrait, surtout, avoir démontré qu'il ne peut pas se révéler aux hommes et leur enseigner, par le ministère de ses envoyés, des vérités d'un ordre surnaturel. Un miracle est le sceau visible de la Divinité, apposé à la charte de la révélation. La possibilité d'une révélation emporte la possibilité des miracles.

Or ce n'est point par des arguments métaphysiques, c'est par la voie du témoignage, par l'autorité de l'histoire, que nous devons nous enquérir du fait de la révélation. La révélation supposée, les miracles en sont une partie nécessaire. Vous ne pouvez donc rejeter un fait miraculeux, sous le seul prétexte de son improbabilité, sans nier la possibilité de la révélation, et sans tomber par là même dans le paralogisme, qui consiste à mettre en principe ce qui est en question.

Quelques philosophes ont poussé l'incrédulité pour les miracles, jusqu'à dire qu'ils ne croiraient pas même ceux qu'ils auraient vus de leurs propres yeux. C'est-à-dire, que pour ne pas admettre un miracle divin que la toute-puissance de celui qui l'opère nous fait concevoir comme possible, ils admettraient un prodige d'illusion, non moins improbable en lui même, et qui, dans leur esprit, ne se trouve lié avec l'idée d'aucune cause capable de le produire.

Quoi que puissent dire les sophistes, si j'avais vu Lazare sortir du tombeau à la voix de Jésus-Christ, je sens qu'il m'eût été impossible de ne pas croire fermement au miracle. J'y croirai également, si je suis convaincu par des preuves historiques, indubitables, que d'autres ont été témoins de ce grand spectacle. Tel est le véritable état de la question. Il s'agit de faits et non de raisonnements. C'est l'histoire, je ne puis trop le répéter, et l'histoire seule qu'il faut consulter.

De tous les miracles que l'on pourrait alléguer en faveur du christianisme, je n'examinerai que ceux qui se lisent dans le Nouveau Testament. Ceux-là sont les vrais fondements de la foi chrétienne. Si la vérité en est prouvée, il n'en faut pas d'autres : si elle ne l'est pas, les autres sont justement suspects.

Mais, pour ne laisser aucune incertitude dans une discussion si importante, il faut, avant tout, considérer les monuments où je dois puiser l'histoire de Jésus-Christ et de ses miracles. Ils se réduisent à un certain nombre d'écrits, dont la collection forme ce qu'on appelle *le Nouveau Testament*, et que les chrétiens révèrent comme l'ouvrage des apôtres et des premiers disciples de Jésus-Christ. Ce serait un préjugé bien puissant en faveur de cette histoire, que de pouvoir l'attribuer à des auteurs contemporains, se portant pour témoins oculaires de tout ce qu'ils racontent ; mais plus cette opinion est favorable au christianisme, plus vous êtes en droit d'en demander la preuve rigoureuse. Examinons par nous-mêmes ce point de critique, et voyons si les livres du Nouveau Testament sont authentiques, c'est-à-dire s'il est constant qu'ils aient été composés par les auteurs dont ils portent les noms.

CHAPITRE II.

Authenticité des livres du Nouveau Testament.

La foi publique de l'Eglise chrétienne, l'autorité des écrivains ecclésiastiques des premiers siècles, les témoignages exprès ou les aveux des anciens hérétiques et des païens, l'inspection seule des livres du Nouveau Testament, tout concourt à démontrer l'authenticité de ces titres primitifs du christianisme.

I. Toutes les sectes chrétiennes, quoique divisées sur d'autres points, font également profession de croire que les livres du Nouveau Testament sont les ouvrages des apôtres et des disciples dont ils portent les noms. Or, pourquoi, et sur quel principe de critique rejetterais-je un témoignage aussi unanime et aussi éclairé ? un témoignage, dont l'objet n'est susceptible ni d'erreur, ni d'illusion ? un témoignage qui tombe sur un fait souverainement important, sur un fait domestique de la vérité ou de la fausseté duquel il était si facile de s'assurer ? Me persuaderais-je que les premiers chrétiens ont été assez imprudents, assez stupides, pour admettre des écrits qui contenaient la règle de leur croyance et de leur conduite ; des écrits qu'ils révéraient comme inspirés, et auxquels ils en appelaient dans toutes leurs controverses, sans prendre la peine de s'informer, sans examiner s'ils étaient l'ouvrage des apôtres, de qui seuls ils pouvaient emprunter ce caractère sacré qu'on leur attribuait ?

Dans une question de cette nature, la tradition constante, la foi publique de l'Eglise chrétienne est décisive. C'est par l'opinion publique de l'antiquité que nous savons certainement qu'Homère, Thucydide, Xéno-

phon, Tite-Live sont les véritables auteurs des chefs-d'œuvre qui ont rendu leurs noms immortels. Nous admettons l'authenticité des écrits de Confucius et celle de l'Alcoran sur le témoignage des Chinois et des Mahométans. En général, l'auteur d'un livre ancien, sacré ou profane, ne peut être connu que par la voie de la tradition; et l'autorité de cette tradition croît à proportion de l'importance du livre et de l'intérêt qu'il excite. Or, jamais on ne vit, en faveur de quelque livre que ce fût, une opinion aussi ferme, aussi unanime, aussi répandue que celle des chrétiens à l'égard des livres du Nouveau Testament: jamais non plus, il n'y eut de livre capable d'exciter un pareil intérêt. Tel était le respect, j'ai presque dit le culte des chrétiens, pour ces titres primitifs de leur foi, qu'ils s'exposaient au martyre, plutôt que de les livrer aux idolâtres.

La foi actuelle de l'Eglise ne peut avoir commencé qu'avec l'Eglise elle-même; et je ne puis lui supposer une autre origine que l'opinion des premiers chrétiens, qu'il était impossible de tromper sur un fait de cette nature. En quel siècle, en effet, en quelle contrée placerez-vous la supposition du Nouveau Testament? A quel faussaire attribuerez-vous ce grand nombre d'écrits d'un caractère et d'un style si différents? Quelle Eglise les aura reçus la première? Comment ont-ils passé des Grecs aux Latins, des catholiques aux hérétiques? Comment une fourberie si grossière aurait-elle échappé aux Juifs et aux païens? Par quel prestige les chrétiens, qui jusque-là n'avaient entendu parler d'aucun écrit historique ou dogmatique des apôtres, se sont-ils accordés tout à coup à recevoir, sous leurs noms, des Evangiles et des Epîtres fabriqués par un imposteur? En vain l'on essaierait de répondre à ces questions et à cent autres semblables. Quelques suppositions que l'on se permette, il sera toujours impossible d'expliquer comment les livres du Nouveau Testament sont devenus la loi suprême de l'Eglise, s'ils ne lui ont pas été légués par les apôtres eux-mêmes, à l'époque de sa naissance.

Dans les premiers âges du christianisme, la supposition de pareils écrits n'était pas moins impossible qu'elle ne le serait de nos jours. Chaque Eglise particulière était gouvernée par un évêque qui tenait son titre et sa doctrine d'un premier évêque établi par les apôtres ou par les disciples. Ainsi, la perpétuité de l'enseignement se trouvait garantie par la succession des pasteurs, qui tous veillaient les uns sur les autres et qui, à la moindre innovation, eussent été confondus par les anathèmes de leurs collègues et par la réclamation unanime des simples fidèles. Cette considération, que les anciens Pères, saint Irénée surtout (*Livre* III, *chapitre* 2), et Tertullien ont fait valoir avec tant d'avantage contre les hérétiques de leur temps, s'applique particulièrement à la question présente. Car, de toutes les innovations, la plus révoltante eût été l'apparition subite d'un livre produit sous le nom d'un apôtre, et présenté à toutes les Eglises à la fois, comme le fondement et la règle de leur foi et de leur discipline.

II. En remontant de siècle en siècle, jusqu'au temps des apôtres, je trouve un nombre infini d'écrivains qui citent, traduisent, expliquent, commentent les livres du Nouveau Testament. Je ne parle pas des écrivains postérieurs au troisième siècle de l'ère chrétienne; car il n'est point d'incrédule qui ne convienne que depuis cette époque, l'authenticité du Nouveau Testament n'a souffert aucune contradiction; mais dès le commencement du troisième siècle, je vois Origène qui nomme les *quatre Evangiles*, lesquels, dit-il, sont révérés de toute l'Eglise qui est sous le ciel. Quelques années auparavant, Tertullien en appelle aux *lettres authentiques* que l'apôtre saint Paul avait adressées aux Eglises de Rome, de Corinthe, de Philippes, d'Ephèse et de Thessalonique (1). Il accuse l'hérétique Marcion d'avoir altéré l'Evangile de saint Luc, et pour l'en convaincre, il produit le exemplaires reçus dans toutes les Eglises apostoliques et reconnus par Marcion lui-même, avant qu'il eût commencé à dogmatiser.

Vers le milieu du second siècle, je vois saint Justin qui, dans un écrit présenté à l'empereur Antonin, parle de l'usage établi parmi les chrétiens de lire dans leurs assemblées religieuses les écrits des prophètes et des apôtres. Or, quels sont ces *écrits des apôtres,* dont la lecture publique faisait partie du culte chrétien, dès le temps de saint Justin? il ne faut pas le demander. On voit bien que ce sont les mêmes qui se lisaient du temps de saint Irénée, de Tertullien et d'Origène; les mêmes par conséquent qui se lisent encore aujourd'hui, et qui sont la base de notre liturgie; et d'ailleurs, tous les passages, cités en grand nombre dans les divers écrits de saint Justin, se retrouvent dans nos Evangiles; mais ces lectures avaient commencé avant le temps de Justin, puisqu'il en parle comme d'un usage reçu dans toutes les Eglises. Ce n'est pas trop de trente à cinquante ans, pour qu'une coutume semblable s'introduise dans une multitude d'Eglises disséminées en Italie, en Grèce, dans l'Asie mineure, dans les Gaules, dans toutes les régions du monde connu. Or, trente à cinquante ans avant Justin, nous touchons au siècle des apôtres, et nous recevons ces écrits des mains de leurs disciples immédiats.

Saint Irénée, disciple de saint Polycarpe et martyrisé à Lyon en 203, rapporte comme un fait constant, que les quatre Evangiles ont été écrits successivement par saint Matthieu, par saint Marc, disciple de saint Pierre, par saint Luc, disciple de saint Paul, et enfin par saint Jean. Il assure qu'il n'y a ni plus ni moins de quatre Evangiles, et il

(1) Age, percurre Ecclesias apostolicas, apud quas ipsæ adhuc cathedræ apostolorum suis locis præsident, apud quas ipsæ authenticæ litteræ eorum recitantur, sonantes vocem, et repræsentantes faciem uniuscujusque.

en donne une raison mystique tirée des quatre parties du monde, dans lesquelles l'Eglise est disséminée.

Dans les lettres qui nous restent de saint Polycarpe, évêque de Smyrne, martyrisé l'an 166; de saint Ignace, évêque d'Antioche, martyrisé l'an 114; du pape saint Clément, qui gouvernait l'Eglise de Rome en 70, et avait vécu longtemps avec saint Pierre, on trouve plusieurs passages des Evangiles et des Epîtres du Nouveau Testament, cités comme appartenant à l'Ecriture sainte: ce qui prouve deux choses: l'une que les livres du Nouveau Testament existaient dès lors, l'autre qu'ils étaient révérés des premiers fidèles comme l'ouvrage des apôtres.

Enfin Eusèbe, dans son Histoire ecclésiastique, rapporte que Papias, instruit par un disciple de Jésus-Christ, que la conformité du nom a fait confondre avec l'apôtre saint Jean, avait nommé les Evangiles de saint Matthieu et de saint Marc. Il dit aussi que Panthène, fondateur de l'école d'Alexandrie, au second siècle, avait trouvé chez un peuple de l'Inde la foi chrétienne et l'Evangile de saint Matthieu.

Il n'y a donc point de lacune dans la chaîne des témoins qui déposent en faveur de l'antiquité des livres du Nouveau Testament. Une succession connue, une tradition écrite d'âge en âge, nous conduit au siècle des apôtres. Et voilà ce qui distingue les monuments primitifs du christianisme, de tant de pièces apocryphes qui en ont imposé longtemps à la faveur des noms les plus révérés. Ces productions du faux zèle ou de l'imposture, accueillis par l'ignorance, n'ont pu soutenir les regards de la critique; mais plus la critique s'est exercée sur nos livres sacrés, plus elle a découvert de preuves incontestables de leur antiquité.

III. Dans ce grand nombre d'hérétiques qui se sont montrés presque aussitôt après la mort des apôtres, les uns admettaient, les autres rejetaient l'autorité du Nouveau Testament; et tous, même ceux de la dernière classe, en reconnaissaient l'authenticité.

Tatien, disciple de saint Justin, et depuis devenu chef de la secte des encratites, ou *abstinents*, composa une espèce de concordance des quatre évangiles, qu'il intitula *dia-Tessaron* (selon les quatre), d'où il retrancha tout ce qui était contraire à son hérésie, notamment les généaologies de Jésus-Christ.

Héracléon, Ptolémée, Valentin établissaient leurs systèmes philosophiques et religieux sur des passages du Nouveau Testament qu'ils interprétaient à leur manière. Ils prétendaient que leur doctrine était celle des apôtres, et ne disputaient avec l'Eglise catholique que sur le sens de leurs écrits.

Les ébionites avaient un Evangile qu'ils appelaient *l'Evangile selon les Hébreux*, lequel, au rapport de saint Jérôme qui l'avait vu, n'était autre chose que l'Evangile de saint Matthieu, légèrement altéré. C'étaient des Juifs opiniâtrément attachés aux observances mosaïques. Saint Paul, qui avait enseigné l'inutilité de ces observances, n'était à leurs yeux qu'un déserteur de la loi: ils rejetaient ses Epîtres, non comme supposées ou douteuses, mais comme hétérodoxes.

Au contraire, les marcionites, qui regardaient de la loi de Moïse comme l'ouvrage du mauvais principe, admettaient expressément quelques Epîtres de saint Paul, et l'Evangile de saint Luc, mais avec de prétendues corrections qui, selon la remarque judicieuse de Tertullien, étaient une preuve évidente de l'antiquité des exemplaires catholiques, et de la nouveauté de l'exemplaire de Marcion (1).

Les différentes sectes connues sous le nom de gnostiques ne contestaient nullement l'authenticité des écrits apostoliques. Ces hérétiques étaient moins des chrétiens que des philosophes qui, frappés de l'éclat du christianisme, en adoptaient tout ce qu'ils croyaient pouvoir se lier à leurs systèmes; et comme il n'y avait presque rien de commun entre leurs dogmes et la foi que professaient les Eglises apostoliques, ils ne craignaient pas de dire que les apôtres n'avaient pas compris le vrai sens de la doctrine de Jésus-Christ. Ils rejetaient donc l'autorité des livres du Nouveau Testament; mais en même temps ils rendaient un témoignage exprès et non suspect à leur authenticité. Accuser les apôtres d'avoir mêlé dans leurs Evangiles des erreurs à la doctrine de Jésus-Christ, c'était les reconnaître expressément pour auteurs de ces Evangiles.

C'est d'ailleurs un fait constant, qu'à l'exception de l'Evangile de saint Jean et de l'Apocalypse, tous les livres du Nouveau Testament sont plus anciens que les premières hérésies. L'Eglise catholique, formée par l'union de toutes les Eglises que les apôtres avaient fondées, ne cessait de les opposer à cette multitude de sectes qu'enfantait chaque jour le mélange de la philosophie avec le christianisme. Dès son berceau l'Eglise se prévalait de l'antiquité de sa doctrine: elle en montrait la source dans l'enseignement et dans les écrits des apôtres; et armée de ces titres authentiques, elle convainquait de schisme et de nouveauté tous ceux qui s'élevaient contre sa croyance. Voyez les *Prescriptions* de Tertullien, où cet argument est présenté avec une force irrésistible; mais si les livres du Nouveau Testament ont précédé la naissance des premières hérésies, il faut les reconnaître pour l'ouvrage des apôtres, puisque, selon Eusèbe et tous les écrivains de l'antiquité ecclésiastique, les apôtres avaient à peine disparu, que les hérétiques commencèrent à se montrer.

De tous les anciens hérétiques, je ne vois que les manichéens du quatrième siècle qui aient osé disputer contre l'authenticité des

(1) Itaque, dum emendat, utrumque confirmat et nostrum anterius, id emendans quod invenit, et id posterius quod de nostri emendatione constituens, suum et novum fecit.

Evangiles ; mais outre que cette réclamation tardive ne pouvait rien contre la foi constante et universelle des trois siècles précédents, il suffit de lire leurs objections rapportées par saint Augustin, dans son livre contre Fauste le manichéen, pour voir qu'ils ne s'appuient sur aucun principe de critique, qu'ils ne citent aucun témoignage de l'antiquité, et qu'ils ne produisent d'autre preuve que l'opposition de leur doctrine avec celle des Evangiles.

Telle est donc, puis-je dire avec saint Irénée, la certitude de notre croyance touchant l'Evangile, qu'elle se trouve confirmée par le témoignage des hérétiques ; et que chacun d'eux, en sortant de l'Eglise, y cherche la preuve de sa doctrine (1).

IV. Aux témoignages exprès, aux aveux forcés des anciens hérétiques, nous pouvons joindre l'opinion des païens et des Juifs, qui n'ont jamais laissé entrevoir le moindre soupçon sur l'authenticité de l'histoire de Jésus-Christ, quelque intérêt qu'ils eussent de lui disputer ce caractère.

D'abord il est certain que les Juifs n'ont jamais contesté l'authenticité des Evangiles. On ne voit rien, ni dans les rabbins, ni dans les deux Talmuds, ni dans le dialogue de saint Justin avec le juif Tryphon, qui donne lieu de le croire. Le silence en pareil cas, vaut un aveu ; mais ce qui prouve positivement que les livres du Nouveau Testament étaient connus des Juifs à la naissance du christianisme et avant la ruine de Jérusalem, c'est que les ébionites, qui appartenaient plus à la synagogue qu'à l'Eglise, admettaient, comme on l'a déjà dit, l'Évangile de saint Matthieu.

Pour ce qui est des païens, on sait que les philosophes combattaient le christianisme dans leurs livres, tandis que les empereurs le proscrivaient par des édits. Il nous reste divers fragments de Celse, d'Hiéroclès, de Porphyre et de l'empereur Julien ; et nous avons les ouvrages d'Origène, d'Eusèbe de Césarée, de saint Jérôme et de saint Cyrille d'Alexandrie, qui les ont réfutés. Les objections des philosophes et les réponses des Pères nous apprennent quels étaient les points contestés ; mais l'authenticité des Evangiles n'entre pour rien dans cette controverse : ni les philosophes ne l'attaquent, ni les apologistes ne la défendent. Ce n'est pas que les philosophes n'eussent connaissance de nos Évangiles. Celse, qui écrivait environ cent ans après Jésus-Christ, en rapporte plusieurs traits. Loin de prétendre que les Evangiles fussent des ouvrages supposés, il reproche aux chrétiens d'en avoir altéré le texte primitif : accusation dénuée de preuves, mais qui du moins suppose qu'il reconnaissait un texte primitif ou authentique de nos livres saints.

(1) Tanta est circa Evangelium firmitas, ut et ipsi hæretici testimonium reddant ei, et ex ipsis egrediens unusquisque eorum conetur suam confirmare doctrinam..... Quando ergo hi qui contradicunt nobis testimonium perhibent, et utuntur his, firma et vera est nostra de illis ostensio.

Le témoignage de Julien est encore plus exprès. Il attribue formellement les livres du Nouveau Testament aux auteurs dont ils portent les noms, et il combat la divinité de Jésus-Christ, en disant que ni Paul, ni Matthieu, ni Luc, ni Marc n'en ont parlé, et que Jean est le premier qui ait osé l'enseigner. Dans un édit par lequel il défendait aux chrétiens d'enseigner les belles-lettres, et de lire les poëtes dans les écoles publiques : *Qu'ils aillent*, disait-il, *dans les conventicules des Galiléens, et que là ils expliquent Luc et Matthieu.* Julien ne doutait pas que Luc et Matthieu ne fussent pour les chrétiens des historiens originaux. S'il les eût crus supposés, il n'eût pas manqué de le dire pour affaiblir leur autorité ; et s'il y avait eu quelques raisons de les croire supposés, elles n'auraient pas échappé aux recherches et à la malignité de ce prince apostat.

Non-seulement au temps de Julien, mais dans le siècle précédent, les païens étaient convaincus de l'authenticité des Evangiles. Je n'en veux pas d'autres preuves que cet édit de Dioclétien, qui ordonnait aux chrétiens, sous peine de mort, de livrer leurs Ecritures. On s'efforça d'anéantir les monuments du christianisme, parce qu'il était impossible de les réfuter : on eut recours à la violence, parce que l'on ne pouvait rien attendre de la critique et du raisonnement.

Voilà donc les hérétiques, les Juifs et les païens qui déposent en faveur des livres du Nouveau Testament. De quel droit, et sur quelles nouvelles preuves les sophistes du dix-huitième siècle viennent-ils ressusciter un procès jugé, il y a si longtemps, avec connaissance de cause, en présence et avec l'acquiescement des légitimes contradicteurs ?

V. Enfin une dernière preuve, et peut-être la plus persuasive de l'authenticité du Nouveau Testament, c'est le Nouveau Testament lui-même. Il est plus difficile qu'il ne le paraît d'abord de supposer un livre, et à plus forte raison un grand nombre de livres, où l'on reconnaît évidemment plusieurs mains, sans y laisser quelques traces du temps où l'on écrit ; mille impostures de ce genre, qui avaient trompé les siècles d'ignorance, ont été démasquées après la renaissance des lettres et de la critique. Mais personne, jusqu'à présent, n'a rien découvert dans les livres du Nouveau Testament qui ne convienne parfaitement à l'histoire, aux mœurs, aux usages des temps apostoliques ; rien qui ne retrace les idées, les sentiments, la personne des premiers disciples de Jésus-Christ : *sonantes vocem,* comme dit énergiquement Tertullien, *et repræsentantes faciem uniuscujusque.* On y voit la religion et le gouvernement des Juifs, tels qu'ils étaient alors sous la domination des Romains, et qu'ils sont dépeints dans Josèphe, auteur juif et contemporain. On y trouve l'histoire originale de la naissance et des progrès du christianisme, telle qu'on doit l'attendre du caractère de cette religion, et des dispositions connues ou raisonnablement présumées de ceux à qui elle est annoncée. La simplicité des récits, les détails dans les

circonstances, l'indication d'un grand nombre de lieux et de personnes connues, la touchante ingénuité des écrivains, le peu d'art, je pourrais dire le désordre, qui règne dans la composition, tout annonce clairement des mémoires contemporains, et des lettres rédigées à la hâte et sans précaution, comme sans défiance (1).

Pour peu que l'on soit versé dans l'étude de la critique, on sentira toute la force de cette preuve négative; mais d'ailleurs, combien de traits caractéristiques décèlent le siècle de Jésus-Christ et la main des apôtres!

On ne peut douter que la plupart des livres du Nouveau Testament n'aient été écrits avant la guerre des Romains contre les Juifs. Dans les Evangiles de saint Matthieu, de saint Marc et de saint Luc, nous lisons une prédiction de Jésus-Christ, relative à la prochaine destruction de Jérusalem et de son temple; mais cette prédiction est entremêlée de circonstances étrangères qui semblent en affaiblir l'éclat, et que les évangélistes n'auraient pas manqué d'en écarter, s'ils n'eussent écrit qu'après l'événement. Saint Jean est le seul qui ne rapporte pas cette prophétie, sans doute parce que son Evangile étant postérieur au siége de Jérusalem, elle n'aurait pas eu le même poids dans sa bouche, que dans celle des autres évangélistes.

L'auteur des Actes des apôtres qui écrit, non-seulement l'histoire de son temps, mais encore sa propre histoire, nous montre les apôtres au milieu de Jérusalem, enseignant dans le temple, cités devant les prêtres et les magistrats, saint Paul interrogé par les tribuns et par les gouverneurs romains, parlant en présence du roi Agrippa, envoyé à Rome pour y être jugé par Néron.

(1) On a cité en preuve de la supposition des Evangiles ce passage de saint Matthieu, chapitre XXIII où Jésus-Christ déclare aux Juifs qu'ils porteront la peine de tout le sang innocent répandu depuis le juste Abel jusqu'à Zacharie, fils de Barachie, immolé entre le temple et l'autel. Or, selon Josèphe, Zacharie fut tué dans le temple, pendant le dernier siége de Jérusalem. L'auteur de l'Evangile a donc mis un anachronisme dans la bouche de Jésus-Christ, et de plus, il est évident que cet Evangile, qu'on prétend le plus ancien des quatre, n'a été composé qu'après la ruine de Jérusalem.

Pour lever la difficulté, il suffirait de dire, avec la plupart des commentateurs, que Jésus-Christ parle en prophète de la mort de Zacharie, comme il a fait de plusieurs autres événements. Mais je croirais plutôt qu'il ne s'agit pas ici du Zacharie de Josèphe, personnage d'ailleurs peu important, mais du prêtre Zacharie, massacré au pied de l'autel, sous le roi Joas, ainsi qu'il est rapporté au second livre des Paralipomènes, chapitre XXII, et qui, en expirant, demande vengeance en des termes auxquels Jésus-Christ paraît évidemment faire allusion. Il est vrai qu'au livre des Paralipomènes, ce Zacharie est dit fils de Joiada; mais outre qu'en hébreu les noms de Joiada et de Barachie ont à peu près la même signification, saint Jérôme nous apprend qu'on lisait *Zacharie, fils de Joiada* dans l'Evangile selon les Hébreux, lequel, dans l'origine, était le même que celui de saint Matthieu. C'est peut-être l'ancienne et véritable leçon.

Le temple subsistait donc, les Juifs conservaient encore leur ville, leur religion, leurs magistrats, lorsque saint Luc écrivait les Actes des apôtres. Or, saint Luc nous apprend lui-même qu'il n'a écrit cette histoire qu'après l'Evangile qui porte son nom, et l'Evangile de saint Luc est certainement postérieur aux Evangiles de saint Matthieu et de saint Marc.

La contestation qui s'éleva dans l'Eglise de Jérusalem, touchant les observances mosaïques, n'était pas encore terminée lorsque saint Paul écrivait ses Epîtres, et particulièrement celle aux Galates, où il s'attache à prouver que la loi de Moïse est abrogée par celle de Jésus-Christ. Or, il est évident que la destruction du temple, et l'abolition des sacrifices et des cérémonies légales aurait décidé la question, ou que du moins elle aurait fourni à l'Apôtre une preuve de fait encore plus concluante que ses raisonnements. L'Epître aux Galates est donc antérieure à la prise de Jérusalem. On doit dire la même chose de l'Epître aux Hébreux, où il est parlé du temple, du sanctuaire et de tout le service lévitique, comme de choses actuellement existantes.

Mais voici quelque chose de plus fort, et que je ne crains pas de présenter comme une démonstration rigoureuse. Parcourons les Epîtres du Nouveau Testament et en particulier celles de saint Paul, qui forment la plus grande partie de cette collection. Ce n'étaient pas des écrits obscurs et clandestins qui pussent demeurer longtemps inconnus: c'étaient des lettres adressées à des sociétés nombreuses, des instructions destinées à être lues dans les assemblées publiques. Un faussaire qui eût osé prendre le nom de Paul, en aurait-il imposé aux fidèles de Rome, de Corinthe, d'Ephèse, de Thessalonique, aux disciples de l'Apôtre, à Tite, à Timothée, à Philémon? Aurait-il eu l'impudence de rappeler à ces Eglises qu'il les a visitées, de leur annoncer qu'il compte les revoir incessamment, ou qu'il leur envoie un de ses disciples? Toutes ces Epîtres d'ailleurs, sont pleines de particularités et de traits originaux où l'on reconnaît manifestement le docteur et le fondateur des Eglises apostoliques. On y voit les réponses à diverses questions que les premiers fidèles avaient proposées à saint Paul sur le mariage et la virginité, sur la célébration de l'Eucharistie, sur les viandes offertes aux idoles, et sur d'autres points de la morale et de la discipline chrétienne. Comment un autre que saint Paul aurait-il eu connaissance de ces questions? Comment y aurait-il répondu de manière à persuader aux fidèles que c'était l'Apôtre lui-même qui leur répondait?

Pour nier l'authenticité des Epîtres du Nouveau Testament, il faut soutenir, ou qu'il n'y a jamais eu d'Eglises apostoliques, ou que les apôtres qui les ont fondées ne leur ont jamais écrit, ou que les véritables Epîtres des apôtres ont disparu, et qu'il ne nous en reste que de supposées.

Dire qu'il n'y a pas eu d'Eglises apostoliques, c'est dire que le christianisme n'a pas

eu un commencement. Vouloir que les apôtres n'aient pas adressé des instructions aux Eglises qu'ils avaient fondées, c'est nier, sans preuve, un fait infiniment vraisemblable en lui-même, et certifié par le témoignage unanime de tous les contemporains. Prétendre que les Eglises apostoliques ont, de concert, brûlé les lettres authentiques des hommes inspirés de qui elles avaient reçu l'Evangile, pour mettre à la place des pièces fabriquées par des inconnus, c'est une de ces extravagances qu'on ne réfute qu'en les exposant.

Conclusion. — Ou les livres du Nouveau Testament sont authentiques, ou il n'est aucun monument un peu ancien, dont l'authenticité ne puisse être contestée. Prenons pour exemple, je ne dis pas les poésies d'Homère, les harangues de Démosthène, ou quelque autre écrit de cette nature. Il est évident que l'ouvrage d'un poëte, d'un orateur, d'un historien, quelque célébrité qu'il ait eue, ne peut soutenir le parrallèle avec des livres qu'une société immense a constamment révérés comme le code de sa foi, de sa morale et de sa discipline. Plaçons à côté des Evangiles les Pandectes de Justinien, ou la Bulle de Charles IV, qui sert de base à la constitution germanique, et supposons que vous ayez à combattre un sceptique qui en conteste l'authenticité : où chercherez-vous des preuves pour confondre ce critique téméraire ? Dans la tradition universelle et constante des peuples, dans les témoignages exprès des auteurs contemporains ou subséquents, dans le caractère même des pièces contestées, dans les absurdités innombrables qu'entraîne le paradoxe insensé de votre adversaire. Eh bien ! toutes les preuves que vous aurez accumulées pour défendre la bulle d'or et les Pandectes, je puis m'en emparer, et les tourner contre l'incrédule qui ose me disputer l'authenticité des Evangiles, bien assuré qu'elles auront toutes, en faveur de ma thèse, autant ou plus de force qu'en faveur de la vôtre.

VI. S'il est constant que les livres du Nouveau Testament sont l'ouvrage des apôtres et des disciples de Jésus-Christ, il ne l'est pas moins qu'ils nous ont été transmis dans toute leur pureté, et sans avoir souffert aucune altération essentielle. Cette seconde proposition peut se prouver par tous les raisonnements qui ont démontré la première.

La vénération des chrétiens pour ce dépôt sacré de notre foi, nous répond de leur zèle pour son intégrité. Pendant la persécution de Dioclétien, les fidèles se croyaient obligés d'exposer leur vie pour dérober les Ecritures aux recherches des païens. C'était une apostasie de les livrer ; et ceux à qui la crainte ou les tourments avaient arraché cet acte de faiblesse, ne furent réconciliés à l'Eglise, qu'après une longue et sévère pénitence. Le schisme des donatistes naquit de l'horreur qu'on avait conçue pour les *traditeurs*.

Dans toutes les religions, les livres sacrés sont défendus de toute atteinte, et par le respect qu'ils inspirent, et par leur publicité. Or, jamais on ne vit de livres plus respectés et plus généralement répandus que les écrits apostoliques. Les exemplaires en étaient prodigieusement multipliés : ils étaient traduits dans toutes les langues : on les lisait publiquement dans les assemblées religieuses : ils servaient de texte à toutes les instructions. Les pasteurs et les simples fidèles, les orthodoxes et les hérétiques, tous avaient un égal intérêt, tous veillaient avec le même soin à la conservation de ces précieux monuments. La plus légère interpolation dans des livres si connus, si importants, si révérés, aurait produit un soulèvement universel. Sozomène rapporte qu'un évêque excita un grand scandale dans son Eglise, pour avoir substitué à un mot de l'Evangile, qui lui semblait bas et trivial, un terme synonime, mais plus élégant. Saint Jérôme, sur le point d'entreprendre une nouvelle traduction de l'Ecriture, prévoit les clameurs qui vont s'élever de toutes parts, s'il lui arrive de s'écarter le moins du monde du texte original, ou des anciennes versions.

M'arrêterai-je à vous prouver combien il serait absurde de supposer que les écrits des apôtres eussent jamais subi une altération essentielle, soit dans l'histoire, soit dans la doctrine ? La chose est trop facile, et pour peu que vous y réfléchissiez, vous aurez bientôt compris que l'on ne peut assigner, avec quelque lueur de vraisemblance, ni le motif, ni l'objet, ni l'époque, ni l'auteur de cette prétendue falsification.

Mais si l'incrédule ne peut m'opposer que des hypothèses qui se détruisent d'elles-mêmes, je puis l'accabler par une preuve de fait et qui est encore sous ses yeux. Parcourez, lui dirai-je, les écrits innombrables des Pères de l'Eglise, qui dans leurs commentaires, dans leurs traités dogmatiques, dans leurs homélies, ont transcrit en quelque sorte le Nouveau Testament tout entier, vous y retrouverez le sens, et presque toujours les paroles mêmes de nos livres saints, en sorte que si, par impossible, ces livres venaient à disparaître tout à coup, il serait aisé de les refaire, en rassemblant les citations éparses dans les auteurs ecclésiastiques : preuve démonstrative de l'intégrité constante des livres du Nouveau Testament, puisqu'il en résulte que nos exemplaires actuels sont parfaitement conformes à ceux de la plus haute antiquité (1).

(1) On objecte trois passages des exemplaires modernes du Nouveau Testament, que l'on prétend avoir été ajoutés après coup : 1° le dernier chapitre de saint Marc, contenant le récit de la résurrection de Jésus-Christ, lequel, au rapport de saint Grégoire de Nice, de saint Jérôme et d'Euthymius, ne se trouvait pas dans les anciens exemplaires ; 2° au chapitre VIII de l'Evangile de saint Jean, l'histoire de la femme adultère, qui manque dans un grand nombre de manuscrits grecs et latins ; 3° ce verset de la première Epître de saint Jean, chap. V, *Tres sunt qui testimonium dant in cœlo*, etc., ne se lit ni dans la version syriaque, ni dans l'ancienne italique, ni dans plu-

Les écrits du Nouveau Testament sont l'ouvrage des apôtres, ou des disciples immédiats de Jésus-Christ, et ils sont parvenus jusqu'à nous dans leur intégrité primitive. Nous avons donc une histoire originale et contemporaine des miracles qui ont servi de fondement à la foi chrétienne. Nous pouvons nous transporter au temps et sur le lieu des événements. Les témoins sont en notre présence : il nous est donné de les interroger, de les confronter, de peser toutes les circonstances de leur déposition. Essayons d'abord de nous former une juste idée de Jésus-Christ et de ses apôtres. La connaissance de leurs vues et de leur caractère ne peut manquer de jeter un grand jour sur cette discussion.

sieurs manuscrits grecs. Or ces trois additions, la première surtout, et la troisième, intéressent essentiellement le dogme, puisque dans l'une il s'agit du miracle fondamental de la résurrection de Jésus-Christ, et dans l'autre de la foi de la Trinité.

Ce n'est pas ici le lieu de prouver que les trois passages objectés doivent être regardés comme authentiques. Cette discussion nous jetterait dans des détails qui ne conviennent pas à notre plan. Nous trancherons la difficulté par une réponse générale. En soutenant l'intégrité des écrits apostoliques, nous n'avons pas prétendu qu'il ne se fût glissé aucune faute dans les éditions modernes ; nous disons seulement que ces écrits n'ont souffert aucune altération qui compromette l'histoire, le dogme ou la morale. Sur ce triple objet, tous les exemplaires manuscrits ou imprimés, toutes les versions sont parfaitement d'accord. Les diversités ne tombent que sur des minuties, comme il est aisé de s'en convaincre par l'examen des variantes recueillies dans l'édition du docteur Mill. Il en était de même au temps de saint Augustin, qui alléguait avec confiance l'unanimité de tous les exemplaires. *Nihil mihi videtur impudentius dici, vel, ut mitius loquar, incuriosius et imbecillius, quam scripturas divinas esse corruptas, cum id nullis in tam recenti memoria exstantibus possint convincere* (*De utilit. credendi*, cap. 3). Saint Jérôme, Eusèbe, Origène attestent la même chose, et le fait est rigoureusement démontré par les citations innombrables semées dans les écrits des saints Pères.

Que faut-il donc penser des trois passages en question? Premièrement, les meilleurs critiques ne doutent pas qu'ils n'appartiennent au texte sacré. Secondement, quand on les regarderait comme douteux, ou comme supposés, il ne s'ensuivrait pas que les livres saints eussent essuyé une interpolation essentielle. Le fait de la femme adultère n'emporte aucune conséquence, ni pour le dogme, ni pour la morale. C'est un trait de bonté et de commisération dans le caractère de Jésus-Christ, qui en offre tant d'autres. Retranchez de l'Evangile de saint Marc le dernier chapitre, la résurrection de Jésus-Christ est certifiée par le témoignage unanime des autres écrivains du Nouveau Testament; par le témoignage de tous les apôtres, qui l'ont prêchée de vive voix; par le témoignage de saint Marc lui-même, qu'on sait avoir partagé les travaux apostoliques de saint Pierre. Enfin, le passage de l'Epître de saint Jean n'est ni le seul, ni le principal fondement du dogme de la Trinité. Ce n'est qu'une répétition de ce que saint Jean avait fait dire à Jésus-Christ dans son Evangile : *Ego et Pater unum sumus*. Que ces trois passages soient authentiques ou supposés, il n'en résulte aucune conséquence, soit pour l'histoire, soit pour la doctrine du Nouveau Testament.

CHAPITRE III.

Caractère de Jésus-Christ.

Quels sont les projets du fils de Marie? Que vient-il annoncer au monde? De quels moyens s'est-il servi pour l'exécution de ses desseins?

Toute la terre était livrée à l'impiété, à l'idolâtrie, à la superstition : la religion était devenue presque partout une école d'erreurs et de crimes : le vrai Dieu n'avait de temple que dans une ville de la Judée; et même le culte mosaïque, défiguré au temps de Jésus-Christ par les fausses traditions de ses docteurs, n'était originairement qu'une institution locale et temporaire, une ébauche de la religion, plutôt que la religion elle-même.

Que penseriez-vous d'un sage qui, s'élevant au-dessus des préjugés universels, aurait formé le projet de révéler aux peuples les vrais principes de la morale et de les réunir tous, par un même culte, sous les lois d'un père commun? Cette idée peut-elle naître ailleurs que dans une âme embrasée de l'amour des hommes et de la vertu? Connaissez-vous un seul philosophe qui ait tenté une pareille entreprise, qui même en ait connu le dessein?

Or, voilà ce que Jésus se propose; que dis-je! voilà ce qu'il prédit avec assurance, dès son entrée dans la carrière. Il avait à peine rassemblé quelques disciples de la lie du peuple, et déjà il annonce que sa religion s'étendra dans tout l'univers. Ce n'est pas par degrés, et selon les occasions, que son plan se développe; ce n'est pas un premier succès qui l'enhardit à de nouvelles tentatives : au premier moment où il se montre, il déploie toutes ses vues. Méprisé, persécuté dans son propre pays, il se tient assuré des hommages de toutes les nations. Condamné à une mort ignominieuse, sur le point d'être livré au supplice, il promet à une femme qui arrose ses pieds de parfums, que sa foi sera célébrée dans le monde entier.

Par quels moyens, avec quels instruments une si étrange révolution doit-elle s'opérer? Essayez de vous former de Jésus une idée qui réponde à la grandeur de son entreprise. Vous le représenterez-vous comme un génie élevé, dont le courage s'accroît à la vue des obstacles? La sublimité de sa doctrine, la hardiesse du projet qu'il médite donneraient du poids à cette opinion. Mais considérez en même temps combien ce projet est chimérique. Si vous mettez à part le sentiment intime d'une inspiration divine et l'autorité des miracles, dont il ne s'agit pas encore, plus vous accorderez à Jésus de génie et de lumières, moins il vous paraîtra vraisemblable qu'il ait pu former un pareil dessein, et concevoir de telles espérances.

Pour moi, je ne connais, je ne puis imaginer que trois moyens humains de changer tout à coup les sentiments et les opinions d'un grand nombre d'hommes : la force, la séduction et la raison. La force : jamais le législateur des chrétiens n'en a disposé; elle a toujours été entre les mains de ses enne-

mis. La raison : son action est lente sur les bons esprits, et nulle sur le vulgaire ; et puis, ce n'était pas à la raison que Jésus en appelait. Il n'a rien écrit : dans ses discours, il enseigne avec autorité, *tanquam potestatem habens ;* il commande, et ne raisonne pas. Jamais on ne le voit, ni prouver sa doctrine, ni réfuter celle de ses adversaires. Il choisit pour ses coopérateurs des hommes sans lettres, incapables d'entrer en discussion avec les scribes de Jérusalem et les philosophes de la Grèce. A des principes lumineux il mêle, sans nécessité et avec une imprudence apparente, des dogmes qui révoltent la raison. Sa doctrine étincelle de vérités sublimes : mais considérée dans son ensemble, elle est un scandale pour les Juifs, une folie aux yeux des Gentils. *Judæis quidem scandalum, Græcis autem stultitiam.*

Reste donc la séduction. Or, par où le législateur des chrétiens a-t-il pu séduire le monde ? Par ses prodiges, sans doute. C'est sur les miracles, en effet, qu'il fonde toute son autorité. Nous examinerons dans la suite ce que l'on doit en penser. Mais en attendant, que d'invraisemblances, que de contradictions à dévorer, si, préjugeant la question, on ne regarde ces miracles que comme des prestiges ! Jusque-là on pouvait se persuader que l'enthousiasme de la vertu avait inspiré à Jésus la noble ambition de ramener les hommes à la morale, en épurant la religion. C'était, après tout, l'hypothèse la plus plausible que pussent adopter les incrédules. Mais cette lueur de vraisemblance disparaît du moment que vous faites intervenir de faux miracles. Au lieu d'un homme séduit lui-même par un amour ardent de la vertu, je ne vois plus qu'un séducteur odieux, d'autant plus criminel, qu'il connaît mieux que personne les principes sacrés qui condamnent son imposture.

Plus je réfléchis sur le projet conçu, entrepris, exécuté par Jésus-Christ, plus je sens la nécessité d'y reconnaître quelque chose de surhumain. Mais pénétrons plus avant dans la conduite et dans les sentiments de cet homme si extraordinaire : lisons et méditons les Evangiles. C'est là qu'il s'est peint lui-même et par ses œuvres et par ses discours ; c'est là que les témoins de sa vie publique, dans leur récit naïf, nous ont tracé, sans peut-être s'en apercevoir eux-mêmes, un caractère que l'on n'égalerait pas, en réunissant dans un même personnage toutes les lumières, toutes les vertus que nous admirons dans les hommes les plus sages et les plus vertueux de l'antiquité. Et ce qui doit ajouter à l'étonnement, ce caractère si accompli, si singulier qu'il semble placé hors de l'humanité, reçoit toute sa perfection dans une vie très-courte, à un âge où les anciens sages entraient à peine dans la carrière de la philosophie. Il se développe tout à coup, sans avoir été formé par l'éducation, par l'étude, par la connaissance du monde. Au sein d'une nation ignorante et superstitieuse, de l'atelier d'un artisan, je vois sortir un précepteur de religion et de morale, qui laisse bien loin derrière lui les Socrate, les Platon, les Confucius, les Epictète, et à la doctrine duquel l'esprit humain n'a rien ajouté depuis dix-huit siècles.

Rien de plus sublime que la morale de l'Evangile : rien néanmoins de plus simple, de plus intelligible, de plus populaire. Jésus n'a pas enveloppé ses préceptes dans de longs et pompeux discours : il instruit, tantôt par des sentences courtes et vives qui portent la conviction, et laissent un profond souvenir, tantôt par des comparaisons, des paraboles empruntées des objets les plus connus. Le peuple s'écrie que jamais homme n'a parlé de la sorte : *Nunquam sic locutus est homo sicut hic homo ;* et ce jugement d'une multitude ignorante, tout lecteur y applaudit encore, en proportion de ce qu'il a de lumières et de goût. Dans cet admirable sermon prononcé sur la montagne, on reconnaît le langage d'un maître qui n'a besoin que de parler pour entraîner les cœurs et subjuguer les esprits (1).

Il n'est point de vertu, dont Jésus ne nous ait donné le précepte et le modèle ; et seul entre tous les législateurs et tous les docteurs de morale, il instruit encore mieux par l'exemple de toute sa vie, que par ses discours. Toutes ses paroles, toutes ses actions ne respirent que la piété et la charité, mais une piété, une charité jusque-là inconnues sur la terre.

Les hommes ne savaient ni ce qu'ils devaient adorer, ni comment ils devaient adorer. D'un seul mot Jésus a foudroyé l'impiété de l'idolatrie, découvert l'imperfection de la loi judaïque et posé la base éternelle de la vraie religion. *Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité.*

Par ce mot sublime il nous apprend encore que l'essence de la religion consiste bien moins dans les cérémonies et dans les pratiques extérieures, que dans les sentiments et les affections. Aussi le voyons-nous s'élever souvent, et avec la plus grande force, contre les maximes superstitieuses des pharisiens, qui mettaient les observances de la loi au-dessus des devoirs de l'humanité. *Il fallait*, leur dit-il, *remplir ceux-ci et ne pas omettre celles-là.* La sainteté du sabbat, les observances du culte divin doivent céder aux œuvres de miséricorde. Leçon importante, qui nous apprend à régler nos devoirs et à subordonner les préceptes positifs aux préceptes naturels !

Les hommes ne connaissaient ni leur fin dernière, ni les moyens qui doivent les y conduire. Loin d'éclaircir ce grand problème, les philosophes, avec leurs interminables disputes sur la nature du souverain bien, n'avaient accumulé que des doutes et des er-

(1) Nec enim decebat aliter, ut cum Deus ad hominem loqueretur, argumentis assereret suas voces, tanquam fides ei non haberetur. Sed ut oportuit est locutus : quasi rerum omnium maximus judex, cujus est non argumentari, sed pronuntiare verum (*Lact. divin. Instit.*, *l. III*, *c.* 1).

reurs. *Une seule chose est nécessaire,* a dit Jésus-Christ. *Que sert à l'homme de conquérir le monde entier, s'il vient à perdre son âme?* Quel trait de lumière! Quelle profonde raison dans ces paroles si simples! Avant Jésus-Christ, les plus beaux génies ne savaient pas répondre à cette question : Pour quelle fin l'homme est-il sur la terre? Interrogez l'enfant élevé dans le sein du christianisme, il vous dira que c'est pour connaître Dieu, l'aimer, le servir pendant sa vie, et pour le posséder éternellement dans le ciel. Que ces idées sont belles et consolantes! Quels puissants motifs, quel encouragement elles donnent à la vertu! Qui ne s'écrierait avec Jésus-Christ: Je vous bénis, ô Dieu du ciel et de la terre, qui avez permis que ces vérités fussent méconnues des sages du siècle, et qui les avez révélées aux simples et aux enfants.

Dans tout ce qu'il fait, dans tout ce qu'il médite, Jésus ne se propose que d'accomplir la volonté de son Père; il n'est occupé que du soin d'établir et d'étendre *le royaume de Dieu*, c'est-à-dire la vraie religion. Mais son zèle est sans violence et sans amertume. Si deux de ses disciples veulent appeler le feu du ciel sur une ville qui a refusé de les recevoir: *Vous ne savez pas,* leur dit-il, *à quel esprit vous appartenez. Le Fils de l'homme est venu, non pour perdre les âmes, mais pour les sauver.* Sa piété n'a rien de dur, rien de sauvage; il converse, il mange avec des hommes de tous les états; il remplit tous les devoirs de la parenté, de l'amitié; il s'attendrit à la vue des malheurs qui vont fondre sur son ingrate et criminelle patrie; il pleure la mort de Lazare: ses dernières paroles sur la croix sont pour sa mère et pour son disciple chéri; il se laisse aborder par les plus grands pécheurs, et ne leur parle jamais qu'avec bonté; il réserve toute son indignation pour l'hypocrisie et l'orgueil impitoyable des pharisiens. Dans le jugement de la femme adultère, dans la parabole si touchante de l'enfant prodigue, il nous enseigne que le véritable zèle est celui qui pardonne.

Sa vie est austère comme sa morale; mais on voit dans l'une et dans l'autre ce sage tempérament qui n'admet ni l'excès ni la singularité. La mortification habituelle qu'il prescrit, et qui est si nécessaire pour réprimer les passions, n'exclut pas les plaisirs innocents. Il recommande la continence comme l'état le plus parfait; mais il ne dédaigne pas de s'asseoir à un banquet nuptial, et il institue un sacrement pour sanctifier le mariage. Il vit dans la pauvreté et l'abjection; il répand ses bénédictions sur l'indigence et la misère; mais on ne l'entend pas déclamer contre les riches et les grands. Il attaque les erreurs et les vices des docteurs de la loi; mais il veut que l'on respecte l'autorité de leur ministère. Il s'attribue le titre et l'autorité de roi; mais il déclare, en termes formels, que son royaume n'est pas de ce monde, et il ne se croit pas en droit de partager un héritage entre deux frères. Loin d'ébranler l'ordre social, il en affermit les bases, il en consacre tous les devoirs, et par ses leçons, et par son exemple. Il se soumet à payer le tribut; il apprend aux Juifs à respecter le pouvoir étranger qui les gouverne; et plaçant sur la même ligne les devoirs de la religion et les devoirs de la société, il prescrit *de rendre à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César.* En instruisant ses disciples à regarder le ciel comme leur patrie, il resserre tous les liens légitimes qui les attachent à la terre.

Jésus est le premier qui ait conçu l'idée d'une vie parfaite et presque divine; il s'en est fait le modèle, et il nous a montré dans sa personne, qu'elle n'était incompatible ni avec les affections naturelles, ni avec les vertus civiles et domestiques. Mais cette perfection qui ennoblit la nature humaine, il la conseille, et ne l'ordonne pas. Ses préceptes ont pour objet la vie commune, et s'adressent à tous les hommes; ses conseils ne sont que pour des circonstances particulières.

Pour mieux sentir ce qu'il y a d'admirable dans ce caractère du législateur des chrétiens, il ne faut que jeter un coup d'œil sur ces personnages révérés qui se sont érigés en réformateurs de la religion. Sans parler de ceux pour qui la religion n'était que l'instrument de leur ambition, où trouverez-vous un chef de secte dont toute la conduite n'ait jamais démenti ses leçons; qui, dans une vie obscure, ait donné l'exemple toujours soutenu d'une vertu douce et sans ostentation; que l'ardeur de son zèle n'ait jamais emporté au delà des bornes de la sagesse; qui ait su tracer d'une main sûre la ligne qui sépare les conseils des préceptes; qui, enfin, nous ait laissé une pratique et une théorie de la piété, dont tous les actes, tous les sentiments sont également propres à glorifier Dieu et à perfectionner l'homme?

Oseriez-vous bien comparer les leçons du Portique à celles de l'Evangile? Le stoïcisme, plus propre à former des hommes extraordinaires que des hommes vertueux, n'était pas fait pour la multitude. D'ailleurs, toutes ses maximes étaient outrées et en contradiction avec la nature. Il dédaignait, il proscrivait même ces affections tendres et compâtissantes qui font le charme de la vie. Le stoïcien n'avait qu'une vertu d'ostentation; il ramassait toutes ses forces pour les occasions d'éclat; la plus belle partie de son rôle était le suicide. Dans la vie commune, il ramenait tout à lui-même, et se faisait un système d'insensibilité qui le rendait inutile à ses semblables. Autant on goûterait de douceurs et de consolations dans une société de parfaits chrétiens, autant on essuierait de hauteur, d'indifférence et de dureté au milieu des disciples rigides de Zénon.

La piété est la première des vertus, la charité est la seconde; et c'est encore Jésus qui l'a fait connaître au monde. Avant lui, les philosophes avaient établi de belles maximes sur l'humanité, sur la bienfaisance, sur le pardon des injures. Mais ces maximes n'étant pas liées à la religion, première source de tous les devoirs, étaient plutôt des conseils pour les sages que des préceptes pour le

peuple. Nul philosophe n'avait enseigné que l'amour du prochain fait partie du culte que nous devons à Dieu. On n'avait pas encore proposé aux hommes l'exemple de leur Père céleste qui fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants. On ne leur avait pas dit que Dieu ne pardonnerait qu'à ceux qui auraient pardonné. On ne lisait nulle part qu'il faut aimer son prochain comme soi-même, et que le prochain, ce n'est pas seulement l'ami ou le compatriote, mais l'étranger et l'ennemi le plus injuste et le plus cruel. Personne n'avait ordonné à celui qui se présente au temple avec la haine dans le cœur, de laisser son offrande sur l'autel, et de suspendre son hommage religieux, pour aller se réconcilier avec son frère. Enfin, la bienfaisance d'une part, et de l'autre l'insensibilité envers les malheureux, n'avaient pas encore été présentées comme la mesure des récompenses et des peines de l'autre vie.

La charité appartient exclusivement au christianisme : elle en forme le caractère distinctif. *In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem.* Jamais, avant Jésus-Christ, la philosophie ne s'était élevée jusque-là ; et lorsque depuis elle a tenté de se l'approprier, sous les noms d'humanité, de bienfaisance, de philanthropie, on a bientôt reconnu que ses déclamations fastueuses ne valent pas une ligne de l'Evangile. Tous les efforts des réformateurs du jour n'ont abouti qu'à nous convaincre de plus en plus que rien ne peut remplacer cette charité active qui a ses racines dans la foi chrétienne, et qu'on lui fait perdre toute sa sève et toute sa fécondité, dès que l'on essaie de la transplanter dans le sol aride de la philosophie.

Toute la vie de Jésus n'a été qu'un exercice continuel de cette charité dont il avait donné les premières leçons. Il brûle du désir de sauver les âmes : c'est l'œuvre pour laquelle il est envoyé, et cette œuvre ne sera consommée que par sa mort. Mais en attendant qu'il donne *à ses amis*, c'est-à-dire à tous les hommes, cette dernière preuve de son amour, sa bonté éclate dans tous ses discours, dans toutes ses actions. Pour détruire dans l'esprit des Juifs leurs préventions contre les étrangers, pour accoutumer ses disciples à regarder tous les hommes comme leurs frères, il s'entretient avec une femme de Samarie, il récompense par un miracle la foi d'une Cananéenne, il fréquente les publicains. Jamais il ne fait servir à la vengeance ou à la terreur l'empire qu'il a sur la nature. Tous ses miracles sont des bienfaits ; et l'un des témoins de sa vie a dit, avec autant de noblesse que de simplicité, qu'il avait passé sur la terre en y faisant du bien, *pertransiit benefaciendo*. Enfin, il expire dans les plus cruels tourments, en excusant les auteurs de sa mort et en priant son Père de pardonner à ses bourreaux.

Dans les préceptes qui regardent la tempérance, ou l'usage modéré des biens de la nature, la morale évangélique ne se borne pas à proscrire les actions criminelles. Jésus-Christ attaque le mal dans sa racine ; il règle les désirs et les pensées : *Vous savez qu'il a été dit aux anciens : Vous ne commettrez point d'adultère ; et moi je vous dis : Quiconque regarde une femme d'un œil de convoitise a déjà commis l'adultère dans son cœur.* En interdisant la polygamie et le divorce, plutôt tolérés que permis par la loi de Moïse, le législateur des chrétiens a rappelé le mariage à sa première institution, et fait une loi de conscience de ce que demandaient le vœu de la nature et l'intérêt de la société.

L'humilité, ce sentiment si convenable à notre misère et à notre faiblesse, qui nous apprend à nous défier de nous-mêmes, à ne mépriser personne, à ne pas nous préférer aux autres, qui porte dans le commerce de la vie cette habitude de prévenances, dont les formes de la politesse mondaine ne sont qu'une faible et trompeuse imitation, l'humilité est une vertu toute chrétienne. Elle n'avait pas de nom dans les langues si riches des Grecs et des Romains (1). Les philosophes l'auraient dédaignée ; leur sagesse n'était fondée que sur l'orgueil : c'était en appelant à leur secours le plus odieux de tous les vices qu'ils se vantaient de surmonter les faiblesses de l'humanité.

La vie de Jésus est aussi pure que sa morale. Les hommes simples qui l'ont écrite et qui étaient aussi peu capables d'imaginer un pareil caractère que d'inventer une semblable doctrine, les évangélistes, ne nous montrent dans toute l'histoire de leur Maître que sa morale mise en action. Ses ennemis acharnés, les scribes, les pharisiens, tantôt par leur silence, tantôt par leurs accusations, deviennent eux-mêmes des témoins de son innocence et de sa sainteté. Lorsqu'en présence du peuple Jésus les défie de le convaincre de péché, ils se taisent et demeurent confondus. Lorsqu'en d'autres occasions ils lui font un crime de manger avec les publicains et les pécheurs, ou qu'ils l'accusent d'empêcher que l'on ne paie le tribut à César, de violer la loi et le sabbat, de chasser les démons au nom de Béelzébuth, il n'est personne qui ne voie dans ces reproches la haine réduite à empoisonner les actions les plus innocentes ou à forger les plus absurdes calomnies.

L'incrédule ne trouvant dans le détail d'une vie si extraordinaire aucun trait qui ne soit digne d'un envoyé céleste, est forcé, comme les pharisiens, de recourir à des accusations vagues et sans preuves, à des soupçons, à des conjectures. Mais quelque supposition qu'il se permette, jamais il n'amènera un observateur judicieux à soupçonner de l'illusion dans une sagesse si relevée, de l'imposture et de l'hypocrisie dans une vertu si parfaite et si bien soutenue.

D'abord le soupçon d'illusion ou de fanatisme est détruit par la nature même des faits. Est-il question, dans l'examen du caractère de Jésus-Christ, de systèmes et de

(1) Les mots ταπείνωσις et *humilitas*, expriment un état de bassesse et d'abjection, et non la vertu d'humilité.

dogmes spéculatifs qu'une imagination échauffée puisse rapporter à des visions ou à des inspirations secrètes ? Non : il s'agit uniquement de faits sensibles, publics et journaliers, à l'égard desquels il n'est point de milieu entre la réalité et la fourberie. Oserez-vous dire que Jésus s'abusait lui-même, lorsque, se disant l'envoyé du ciel, il prétendait justifier sa mission par les prodiges les plus éclatants ? Il serait trop absurde de le supposer. Laissez donc ce mot de *fanatisme*, si souvent répété et jamais défini par les incrédules. Quelque signification qu'on veuille lui donner, il ne trouve point ici son application. Le fanatisme suppose quelque sorte de bonne foi, et vous voyez bien que si Jésus n'est pas le Fils de Dieu, il est manifestement coupable de la plus insigne imposture.

Mais à qui persuaderez-vous que le mensonge le plus criminel puisse entrer dans un caractère si pur et si sublime ? Quel étrange phénomène que l'assemblage de tant de scélératesse et de tant de vertu ! Est-il probable, est-il possible que ce soit un imposteur qui ait amené les peuples à la connaissance du vrai Dieu, qui ait révélé aux hommes ces grands principes de la morale et de la religion, qu'entrevoyaient à peine les philosophes les plus vertueux ? Supposons toutefois qu'il puisse avoir été donné à un imposteur de faire triompher la vérité sur la terre, je vous demanderai par quel motif, dans quelle espérance, avec quels moyens de succès le fondateur du christianisme s'est engagé dans une entreprise si difficile de sa nature et si dangereuse pour son auteur.

Je n'ai pas besoin d'attendre vos réponses à ces différentes questions ; je trouve dans l'histoire évangélique un fait que vous ne pouvez raisonnablement contester, parce qu'il tient à tout le reste, et qui prouve invinciblement que Jésus n'était animé d'aucun des sentiments qui peuvent motiver une imposture : c'est la prédiction formelle et souvent répétée de sa passion et de sa mort : *Voilà,* disait-il à ses disciples, *que nous montons à Jérusalem, et le Fils de l'homme sera livré aux prêtres et aux scribes, et ils le condamneront à mort, et ils le livreront aux gentils pour être outragé, battu de verges et crucifié.* Dès le commencement de sa prédication il avait tenu le même langage ; non-seulement il savait qu'une mort infâme et cruelle serait le prix de ses travaux, mais il enseignait ouvertement qu'elle était le but de sa mission et qu'elle devait assurer le triomphe de sa doctrine. Or, je vous le demande, une telle prédiction pouvait-elle entrer dans les vues et dans le système d'un imposteur ? un imposteur se serait-il proposé le dernier supplice comme le terme de son ambition ? l'aurait-il envisagé comme un moyen de succès ?

On a vu des législateurs, des chefs de secte oser feindre une mission divine ; mais les moins coupables, ceux qui croyaient ces fraudes nécessaires pour civiliser les hommes, ne s'oubliaient pas eux-mêmes et n'avaient garde de séparer leur grandeur et leur puissance du bonheur des peuples. Combien sont différents les projets et la conduite du législateur des chrétiens ! Si le désir de commander aux hommes, si l'ambition avait eu quelque empire sur lui, il pouvait mettre à profit les opinions répandues parmi les Juifs, qui, dans ce temps-là même, attendaient un Messie glorieux et puissant. Déjà le peuple, frappé de l'éclat de ses prodiges, allait au-devant de lui et lui offrait la couronne. Mais il se dérobe à ses empressements ; il veut que l'on obéisse à l'empereur romain ; il demeure soumis aux magistrats. Tout en se disant le Messie, il renonce à tous les avantages temporels, à tous les droits politiques que ce titre pouvait lui donner dans l'opinion des Juifs. Les trente premières années de sa vie s'étaient perdues dans l'obscurité : il passe les trois dernières dans la pauvreté et les contradictions, et une croix l'attend à la fin de sa carrière.

Certes, voilà une imposture d'un genre bien extraordinaire. Je voudrais bien que l'on me dît quel en est le prix, quel en est le motif. Nous aimons la vertu et la vérité pour elles-mêmes ; mais le crime et le mensonge, l'homme le plus corrompu ne s'y attache qu'autant qu'il s'en promet quelque avantage. Or, quel avantage découvrez-vous dans une imposture dont le succès conduit son auteur au supplice, et ne lui laisse envisager après la mort que l'éternelle vengeance du Dieu de vérité.

Quant aux moyens qui peuvent préparer le succès d'une imposture, est-ce par le pouvoir, par le crédit, par les richesses que Jésus se fait des partisans ? Est-ce en flattant la multitude qu'il parvient à se l'attacher ? Est-ce par des promesses magnifiques, par de brillantes espérances qu'il a séduit ce petit nombre de disciples dont je le vois entouré ? Ce sont-là des moyens naturels et puissants. Mais le Fils de Marie est né dans la pauvreté et n'a pas *où reposer sa tête*. Ses discours au peuple ne roulent que sur la nécessité de faire pénitence, de combattre ses penchants, de renoncer à soi-même. Il ne promet à ses disciples que des humiliations, des persécutions et une mort violente. Un pareil langage n'est pas celui de la séduction.

Peut-être aura-t-il su profiter habilement des circonstances, et suppléer par une politique artificieuse à ce qui lui manque du côté de la fortune ? Mais vous avez déjà vu que, loin de se prévaloir de l'opinion reçue parmi les Juifs touchant le Messie, il avait réprimé et éteint pour toujours les mouvements populaires qui auraient pu le mettre à la tête d'un parti redoutable. Un ambitieux aurait nourri et fortifié l'idée d'un Messie belliqueux et triomphant ; il aurait rassemblé sous ses drapeaux tous ceux qui, fatigués du joug des Romains, soupiraient après le rétablissement du royaume d'Israël. Tant de faux messies, qui parurent peu de temps après, firent bien voir que les Juifs ne demandaient qu'un chef pour éclater. Pourquoi, en combattant les

idées mondaines qu'ils s'étaient faites du Messie, Jésus s'est-il ôté toutes les ressources que les préjugés offraient à l'ambition.

Dans toutes les circonstances de sa vie, je lui vois tenir une conduite tout opposée à ce que demandent les maximes les plus communes de la politique. Il trouve la nation partagée entre deux sectes rivales; et au lieu de s'en attacher une pour combattre l'autre avec plus d'avantage, il se déclare également contre l'impiété des saducéens, et contre l'hypocrisie des pharisiens. Les prêtres, les docteurs de la loi, les chefs de la synagogue abusent de l'autorité de leur ministère pour le décrier auprès du peuple; et au lieu de soulever le peuple contre ces indignes ministres, il l'instruit à les révérer et à leur obéir, *parce qu'ils sont assis dans la chaire de Moïse.* Cependant il lui était facile de prévoir que le respect qu'il inspirait pour la synagogue tournerait contre lui-même. Il le prévoyait, il le savait même, il annonçait publiquement que la sentence de sa mort sortirait de ce tribunal sacré. Est-ce une imprudence et un aveuglement, dont l'imposteur le plus borné serait à peine capable? Est-ce la sécurité imperturbable d'un confident du ciel, qui ne craint pas d'accumuler les obstacles, et laisse à la Providence le soin de les aplanir?

Enfin si la doctrine, si les vertus, si toute la vie de Jésus ne suffisent pas pour écarter, je ne dis pas le soupçon, mais jusqu'à la possibilité d'une imposture, j'en appelle à sa mort. *Où est l'homme*, dit un incrédule, en qui la philosophie n'avait pas éteint la sensibilité, *où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir sans faiblesse et sans ostentation? Quand Platon nous peint son juste imaginaire, couvert de tout l'opprobre du crime, et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ. La ressemblance est si frappante, que tous les Pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper. Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie? Quelle distance de l'un à l'autre! Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, soutient aisément jusqu'au bout son personnage: et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste..... La mort de Socrate philosophant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse désirer. Celle de Jésus expirant dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate, prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente, et qui pleure. Jésus, au milieu d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu.*

Si vous m'objectez que les circonstances de la vie et de la mort de Jésus ne nous sont connues que par les écrits de ses disciples, et que dès lors on doit tenir cette histoire pour suspecte: *Ce n'est pas ainsi qu'on invente,* vous répondrai-je encore avec l'auteur d'*Emile*, *et les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond c'est reculer la difficulté sans la détruire. Il serait plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des auteurs juifs n'eussent trouvé ni ce ton, ni cette morale; et l'Evangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros.*

En effet, sans parler encore des preuves qui établissent la certitude de l'histoire de Jésus-Christ, la lecture de l'Evangile suffirait toute seule pour persuader quiconque n'a pas entièrement perdu le goût naturel et le sentiment du vrai. Pour moi, je l'avoue, je me sens entraîné, je ne puis me défendre de croire, en lisant ce livre unique dans le monde, dont la manière et le style surpassent autant les conceptions et l'esprit humain, que les faits qu'il contient sont au-dessus des forces de la nature; ce livre, dans lequel des hommes du peuple, au sein d'une nation ignorante et superstitieuse, ont su faire parler le Fils de Dieu d'une manière digne du titre qu'il s'attribue, digne du Dieu qu'il annonce, digne de la vertu qu'il enseigne; ce livre dont les auteurs, impassibles comme la vérité, racontent les plus grandes merveilles sans étonnement, les calomnies et les crimes de leurs ennemis sans indignation, les humiliations et les faiblesses apparentes de leur Maître sans déguisement, leurs propres fautes sans dissimulation et sans apologie; ce livre enfin, où les faits sont rapportés sans éloges, sans invectives, sans réflexions, et avec une telle impartialité, qu'on ne sait, en le lisant, si ce sont les disciples de Jésus, ou des spectateurs indifférents qui l'ont composé.

Le caractère de Jésus et celui de l'Evangile sont également admirables, également au-dessus de la nature. Supposer qu'ils ne soient l'un et l'autre qu'une production de l'hypocrisie et de l'imposture, c'est ne connaître ni le cœur, ni l'esprit humain; c'est faire honneur aux vices les plus bas de deux modèles de perfection auxquels n'ont jamais atteint la vertu et le génie.

CHAPITRE IV.

Caractère des apôtres.

Avant de parler des apôtres, ou des *envoyés* de Jésus-Christ, je dirai un mot de Jean-Baptiste, que nous pouvons compter parmi ses disciples, puisqu'il a rendu le témoignage le plus solennel à la divinité de sa mission.

Je laisse de côté les prodiges qui ont précédé sa naissance, et je ne prends dans l'histoire de sa vie que des faits publics, à l'égard desquels il est évident que les évangélistes n'ont ni voulu, ni pu en imposer. Jean-Baptiste prêche la pénitence sur les bords du Jourdain. On accourt en foule pour recevoir

son baptême. On soupçonne qu'il est le Christ, le Messie promis dans l'Ecriture. Les prêtres et les pharisiens lui font demander s'il l'est effectivement. Il répond qu'il n'a été envoyé que pour annoncer le Messie, et lui préparer la voie ; que le Messie est venu, qu'il est au milieu d'eux, que c'est Jésus, sur qui il a vu le Saint-Esprit descendre sous la forme d'une colombe. Peu de temps après, Jean reproche à Hérode son mariage incestueux avec Hérodiade, femme de son frère. Hérode le fait emprisonner ; et, quoiqu'il le regarde comme un homme juste et saint, il accorde sa tête aux importunités d'Hérodiade. Tous ces faits sont indubitables. Des historiens contemporains n'auraient pas eu l'effronterie de les inventer. Josèphe d'ailleurs les confirme, et les Juifs ne les ont jamais contestés.

D'après cet exposé, il faut regarder Jean-Baptiste, ou comme un homme rempli de l'esprit de Dieu, et comme le complice et l'un des principaux artisans d'une odieuse imposture. Entre ces deux suppositions extrêmes, il n'y a point de milieu. Mais où découvrez-vous les caractères de l'artifice et de la mauvaise foi? Serait-ce dans l'austérité effrayante de sa vie, ou dans ces exhortations à la vertu dont il fait retentir les rives du Jourdain? Serait-ce dans le refus persévérant du titre de Messie, malgré les droits apparents que lui donnaient sa célérité et la faveur populaire? serait-ce dans le courage avec lequel il s'élève contre les déréglements scandaleux d'un roi, qui l'en punit en lui ôtant la vie ?

Quel motif, d'ailleurs, quel espoir pouvait engager le fils de Zacharie dans un complot dont il partageait tous les dangers, et dont un autre devait recueillir toute la gloire? Pourquoi n'est-il fourbe et hypocrite que pour l'intérêt d'un homme encore peu connu, et qu'il lui est aisé de supplanter? Pourquoi, dans cette comédie sacrilége, descend-il au second rôle, lorsque le peuple, les prêtres, les pharisiens lui défèrent le premier? Que peut-il espérer d'un complice qui lui devra tout son crédit, dont la chute le renverserait lui-même, dont le succès ne saurait le porter au point où il peut s'élever par ses propres forces? Quelle modestie, quel désintéressement dans un imposteur !

Ses disciples lui représentent, avec jalousie, que Jésus commence à baptiser, et que la foule se porte vers lui. *C'est à lui de croître,* leur répond-il, *et à moi de baisser.* Du fond de sa prison il envoie de ses disciples à Jésus pour qu'ils soient témoins de ses miracles. Il ne demande rien pour lui-même : il ne se plaint pas d'être abandonné d'un homme à qui il a ouvert la carrière ; il ne le somme pas d'employer pour sa délivrance l'ascendant qu'il a su lui procurer sur l'esprit du peuple. Jésus est glorifié : Jean, qui le premier l'a montré comme le Messie, le reconnaît encore dans les fers. Son ministère est rempli, et il meurt satisfait. Au rapport de Josèphe, il laissa un nom célèbre et révéré parmi les Juifs, qui ne pouvaient ignorer ses liaisons avec l'auteur du christianisme.

Combien d'improbabilités, d'incohérences, d'absurdités dans toute cette histoire, si l'on s'obstine à ne voir dans la personne de Jean-Baptiste que le faux prophète d'un faux messie ! Mais au contraire, quelle vraisemblance, quelle liaison dans les faits, quelle vérité dans les caractères, si Jésus est le Messie promis dans les Ecritures, et Jean le héraut qui devait l'annoncer, le précurseur qui devait lui préparer la voie, ainsi que l'avait prédit un des anciens prophètes !

Passons maintenant aux apôtres qui, après la mort de Jésus-Christ, ont répandu sa doctrine dans toutes les provinces de l'empire romain. Leur caractère est doublement peint dans les Evangiles et dans les autres livres du Nouveau-Testament : car nous les y voyons et comme acteurs, et comme auteurs.

La première chose qui me frappe dans le caractère des apôtres, c'est de voir combien ils sont différents d'eux-mêmes, avant et après la mort de leur Maître. Tout le temps qu'ils sont avec lui, je n'aperçois en eux que des sentiments conformes à la bassesse de leur condition. Ce sont des hommes simples jusqu'à la grossièreté, qui partagent les idées charnelles que les Juifs s'étaient faites du Messie : des hommes tout occupés de leurs intérêts, qui, dans le temps même que Jésus les entretient de sa passion et de sa mort, se disputent la première place dans son royaume : des hommes timides et pusillanimes, qui renient ou abandonnent leur Maître, dès qu'ils le voient entre les mains de ses ennemis.

Si les apôtres eussent toujours conservé le caractère qu'ils montrent dans les Evangiles, il n'est pas douteux que le christianisme n'eût été enseveli dans le tombeau de son fondateur. Je poursuis mes recherches, j'étudie les Actes des apôtres, dont le récit commence où finit l'histoire des Evangiles. Là, s'ouvre une nouvelle scène. Ces hommes jusqu'alors si grossiers, si charnels, si timides, étonnent la Judée, la Grèce, l'Asie-Mineure, par leur doctrine, par leur éloquence, par leur intrépidité. Ils bravent la haine, ils triomphent de toute la puissance de la synagogue : ils confondent la sagesse de l'aréopage, ils font trembler un proconsul sur son tribunal : ils arrachent à un roi, devant lequel ils sont accusés, l'aveu public de leur innocence et l'aveu secret de leur doctrine. Dans ces Epîtres, où leur âme se déploie tout entière, quelle noblesse, quelle hauteur de sentiments ! quel courage, quelle résignation ! quelle sainte allégresse au milieu des périls qui les menacent et des maux qui les accablent ! quelle profondeur de doctrine, quelles sublimes et touchantes instructions ! quelle tendre sollicitude pour les Eglises naissantes ! quelle ardente charité pour tous les hommes et même pour leur persécuteurs !

Comment s'est opéré dans les apôtres un changement si subit et si prodigieux? Pourquoi, après la mort de leur Maître, abandonnés, ce semble, à leur propre faiblesse, ces obscurs Galiléens montrent-ils des lumières,

des vertus, un courage qu'ils n'avaient point lorsqu'ils étaient soutenus par un si grand exemple? Nous chercherons dans la suite l'explication de ce fait singulier. Bornons-nous maintenant à quelques réflexions sur le caractère des apôtres, tel qu'il se montre dans leurs écrits et dans toute la suite de leur vie.

Les écrits des apôtres sont ou dogmatiques, ou historiques. Les Epîtres du Nouveau Testament, au nombre de vingt et une, forment la première classe : la seconde comprend les quatre Evangiles et le livre des Actes. Dans les Evangiles, cependant, le dogme est mêlé à l'histoire, et dans les Epîtres il se trouve quelques faits qui jettent un grand jour sur le berceau du christianisme.

Je ne répéterai pas ce que je disais, il n'y a qu'un moment, du genre de composition qui distingue les livres historiques du Nouveau Testament de toutes les autres histoires. Vous trouverez encore dans le livre des Actes ces traits frappants et inimitables de bonne foi et de vérité que vous avez admirés dans les Evangiles. Je me contente d'indiquer cette preuve, qui est toute de sentiment. Je l'affaiblirais en essayant de l'exposer. Venons aux écrits dogmatiques, ou aux Epîtres que les apôtres nous ont laissées.

Ces écrits dogmatiques ne ressemblent pas à ceux des philosophes qui, uniquement occupés de l'étude, rédigeaient méthodiquement et avec art des systèmes conçus à force de lectures et de méditations. L'éducation des apôtres ne les avaient pas préparés à ce genre de travail, et leur vie active, errante, continuellement agitée par les persécutions, ne leur permettait pas de s'y livrer. Toute leur doctrine spéculative et morale se trouve renfermée dans quelques lettres dictées par les circonstances, écrites à la hâte, et avec ce désordre aussi peu favorable à l'exposition raisonnée d'un système, qu'il est propre à dévoiler les vrais sentiments de l'écrivain. Cependant, quelque désavantage qu'aient, sous ce rapport, les Epîtres des apôtres, à l'égard des productions si soignées des philosophes, on ne saurait disconvenir que la doctrine répandue dans ces Epîtres ne forme un système de religion et de morale plus complet, plus pur, mieux lié dans toutes ses parties que la doctrine de quelque philosophe que ce soit, ou même de tous les philosophes ensemble.

Jésus-Christ avait posé les bases de la morale. Ses apôtres, dans leurs Epîtres, nous ont laissé des préceptes pour toutes les conditions, pour les rois, les magistrats et les sujets, pour les époux, les parents et les enfants, pour les maîtres et les serviteurs : préceptes toujours avoués par la raison, qui ne respirent que l'amour de l'ordre, et qui suffiraient, non-seulement pour maintenir une paix inaltérable dans la société domestique et civile, mais encore pour rendre tous les hommes contents de leur condition et heureux par la vertu.

Quoique ces préceptes admirables vous soient connus, je ne puis m'empêcher de rapporter les avis de saint Paul aux maîtres et aux serviteurs : *Serviteurs, obéissez à vos maîtres temporels, avec crainte et tremblement : dans la simplicité de votre cœur, comme si c'était à Jésus-Christ ; n'obéissant point à l'œil, comme ceux qui ne veulent plaire qu'aux hommes ; exécutant de bon cœur les ordres qui vous sont donnés, comme s'ils venaient du Seigneur et non des hommes : sachant que chacun, libre ou esclave, recevra la récompense du bien qu'il aura fait. Et vous, maîtres, agissez-en de même avec vos serviteurs : ne les punissez point à la rigueur, sachant que leur maître et le vôtre est dans le ciel, et qu'il ne fait pas d'acception entre les personnes.*

Ce langage devait paraître bien nouveau, dans un temps où les serviteurs étaient des esclaves soumis par la coutume et par les lois à tous les caprices de leur maître, et où l'on ne paraissait pas soupçonner que ces malheureux eussent quelque part aux droits de l'humanité. Remarquez encore avec quelle sagesse et quelle discrétion l'Apôtre fixe les devoirs respectifs des maîtres et des serviteurs. Il ne se livre pas à de vaines et futiles déclamations contre l'injustice et la barbarie du droit d'esclavage, tel qu'il était reçu dans l'empire romain. C'eût été soulever les esclaves au nom de la religion, et mettre l'arme la plus dangereuse aux mains d'un nouveau Spartacus. Ce zèle fougueux qui précipite les réformes est le partage des enthousiastes ignorants, ou des scélérats hypocrites. Saint Paul, qui savait être sage avec sobriété, *sapere ad sobrietatem*, respecte l'ordre public. Il se contente d'inculquer les principes qui devaient adoucir le sort des esclaves, espérant, avec raison, que l'esprit du christianisme prévaudrait à la longue sur les lois civiles, et corrigerait, sans troubles et sans révolution, ce qu'elles avaient de dur et d'odieux. L'égalité prêchée par nos sophistes a dégradé l'espèce humaine et renversé tous les gouvernements. L'égalité, la fraternité enseignées par l'Evangile, ont relevé la dignité de l'homme et perfectionné les institutions sociales.

Une autre différence bien remarquable entre les Epîtres des apôtres et les traités des philosophes, c'est que dans ceux-ci l'on chercherait en vain cette unité, cette invariabilité de doctrine que l'on reconnaît dans celles-là. Rien de plus opposé que les opinions des différents philosophes : rien de plus changeant que la doctrine du même philosophe dans ses différents écrits. Les apôtres sont toujours d'accord, soit entre eux, soit avec eux-mêmes. A Jérusalem, à Corinthe, à Ephèse, à Thessalonique, à Rome, dans toutes les Eglises, leur enseignement est le même. Rien de plus différent pour le style que les Epîtres de Paul, de Pierre, de Jacques et de Jean : rien de plus semblable pour le fond. Quelque éloignés qu'ils soient, leur langage est uniforme, malgré la profondeur et l'incompréhensibilité de leur doctrine.

Il serait moins étonnant qu'à l'égard de la morale, les philosophes pussent soutenir la comparaison avec les apôtres. Cicéron, Sé-

nèque, Epictète surtout, et l'empereur Marc-Aurèle, ont écrit dignement de la vertu. Mais aucun d'eux n'a remonté jusqu'aux principes. Ils m'exposent assez bien les devoirs de la morale, mais il ne m'en font pas connaître les motifs. Ils offrent une belle théorie que l'homme de bien adopte sans peine, parce qu'il y retrouve toutes ses affections, mais qui n'effleure pas le cœur de l'homme vicieux ou passionné. Pour parler de la vertu comme ils ont fait, il n'était pas nécessaire d'être vertueux. Salluste et Sénèque ne sont jamais plus éloquents que lorsqu'ils invectivent, l'un contre la dépravation des mœurs, l'autre contre les richesses. Chez les anciens, comme parmi nous, les belles maximes de la philosophie sortaient souvent des bouches les plus impures.

Ce n'est pas ainsi que les apôtres instruisaient les premiers fidèles. Sublimes sans effort et sans ostentation, ils parlent de la surabondance du cœur. Ils portent dans l'âme du lecteur ce feu divin dont ils brûlent eux-mêmes. Toujours simples et naturels, souvent éloquents, ils ne laissent nul vestige de l'art, du bel esprit, du désir de plaire. La vertu, dans leurs écrits, est plus en action qu'en maximes. C'est elle qui anime leur style, et lui donne cette vivacité, cette énergie, ces mouvements rapides que produit la passion dans les écrivains ordinaires. Toutes les fois que je lis Sénèque, je vois qu'il a mieux connu la vertu qu'il ne l'a sentie, et je suis plus indigné que surpris de retrouver dans le philosophe le vil flatteur de l'affranchi Polybe et l'apologiste de Néron parricide. Mais qui peut méditer les Epîtres de Paul, sans y reconnaître le langage naïf et le sentiment profond de toutes les vertus ?

Les auteurs de ces écrits admirables ne seraient-ils que des fourbes ou des enthousiastes? Je l'ai déjà observé, les deux accusations d'imposture et de fanatisme s'excluent mutuellement. Mais toutes deux sont également réfutées par la lecture seule des Epîtres du Nouveau Testament. Que l'on cherche un homme judicieux qui n'ait jamais entendu parler du christianisme, et qu'après lui avoir fait lire ces Epîtres, on lui demande si ce sont des imposteurs ou des enthousiastes qui les ont composées ; il répondra, sans hésiter, que tant de sagesse est incompatible avec l'enthousiasme, et que l'imposture ne peut s'allier avec tant de vertu.

Que serait-ce si cet homme impartial, passant des écrits des apôtres à leur histoire, les voyait sans cesse occupés à répandre dans tout l'univers les vérités et les sentiments dont ils sont remplis eux-mêmes ; s'il les suivait dans les assemblées du peuple, devant les tribunaux, dans les prisons, à travers tous les périls auxquels les expose leur ministère? De quelle admiration ne serait-il pas saisi, en leur voyant former le projet d'éclairer et de réformer le monde, et poursuivre une si haute et si noble entreprise avec un courage qui triomphe de tous les obstacles, avec un désintéressement qui leur fait sacrifier leur repos, leur fortune et leur vie! Quel serait son étonnement, s'il entendait de la bouche de quelques hommes sans lettres, sans éducation, ces réponses pleines de force, de sagesse et de modestie, qu'opposent les apôtres aux injustes défenses et aux menaces de la synagogue ; s'il les voyait, battus de verges, sortir de la prison, non avec la honte, le dépit, la vengeance dans le cœur, mais tranquilles, bénissant Dieu et se réjouissant d'avoir été jugés dignes de souffrir l'ignominie pour le nom de leur Maître? Familiarisés dès l'enfance, avec ces traits admirables, nous n'en sommes pas assez touchés. Dans quel siècle néanmoins, chez quel peuple trouveriez-vous des personnages plus grands et plus vertueux ? Les héros du Lycée et du Portique valent-ils les pêcheurs du lac de Tibériade?

Et remarquez, je vous prie, que ce caractère, si extraordinaire que vous ne le rencontrez dans aucune autre histoire, est commun à la naissance du christianisme. Vous le voyez, non-seulement dans les apôtres, mais encore dans les soixante-et-douze disciples de Jésus, et dans une multitude d'autres fidèles, qui tous se montrent animés du même esprit, qui tous se livrent aux mêmes travaux, et s'exposent aux mêmes dangers que les apôtres.

Cette nombreuse et singulière association doit-elle son origine au sentiment profond et à l'intime conviction de la vérité, ou n'est-ce qu'une troupe de conjurés qui ont entrepris de renverser la religion de leur pays, pour y substituer une criminelle et grossière imposture ? Mais quand on parviendrait à se persuader qu'un si détestable complot pût se cacher sous tant de vertus, le nombre seul des conjurés démontre qu'il ne peut y avoir de conjuration. S'il est peu vraisemblable qu'un seul homme réunisse les qualités opposées que demande un tel projet, quel degré de probabilité restera-t-il à une hypothèse où ce mélange monstrueux formerait le caractère d'une secte tout entière ?

Il faut en convenir, c'est un étrange phénomène dans l'ordre moral, que cette multitude de scélérats que leurs ennemis n'ont jamais pu convaincre d'aucun crime ; dont tous les discours, toutes les actions ne respirent que la piété envers Dieu et la charité envers les hommes ; qui, sans motif apparent ou imaginable, se dévouent à un ministère dont ils ne peuvent se promettre que la haine de leurs compatriotes et le mépris des étrangers ; qui, dans tout le cours de leur vie, sourds à la voix de l'intérêt et du remords, ne se démentent, ne se trahissent jamais : qui, enfin, expirent dans les tourments, en prenant Dieu à témoin qu'ils n'ont enseigné que par son ordre.

Je crois volontiers, a dit un homme célèbre, les histoires dont les témoins se font égorger. Le martyre est un dernier trait dans le caractère des apôtres, et un trait distinctif qui n'appartient qu'à eux et aux disciples qu'ils ont formés. Le christianisme est la

seule religion qui ait eu des martyrs (1).

On ne songe pas à ce qu'on dit, quand on nous parle des martyrs communs à toutes les religions. Ces prétendus martyrs que l'on nous oppose n'étaient pas des *témoins :* ils mouraient pour des opinions qu'ils croyaient véritables, mais à l'égard desquelles ils pouvaient être dans l'erreur, et non pour des faits qu'ils eussent vus de leurs yeux. Leur mort prouvait incontestablement la sincérité de leur croyance, mais elle n'en prouvait pas la vérité. Mourir pour le soutien d'un mensonge reconnu, c'est une extravagance, une fureur qui n'est pas dans la nature. Mourir pour ne pas mentir à sa conscience, c'est donner, même en se trompant, la preuve d'un courage héroïque. Mais celui qui meurt pour attester un fait dont il se dit le témoin, prouve tout à la fois, et l'héroïsme de sa vertu et la certitude de sa déposition. Celui-là seul est le véritable martyr.

Or, il est prouvé par une foule de traditions authentiques et de monuments incontestables, que la plupart des apôtres et des premiers disciples de Jésus-Christ ont expiré dans les supplices, en attestant les faits sur lesquels reposait la divinité de leur mission. il est certain d'ailleurs que ceux qui n'ont pas péri sur les échafauds, ou dont le genre de mort nous est inconnu, se sont toujours montrés prêts à donner leur vie pour la même cause ; et leur courage a eu, dans les premiers siècles du christianisme, une infinité d'imitateurs de tout âge, de tout sexe et de toute condition.

Le mensonge pourrait-il soutenir une pareille épreuve ? Un imposteur se résoudrait-il à expirer dans les plus cruels tourments, si, pour racheter sa vie, il ne lui en coûtait que de rendre hommage à la vérité ? Quelle espérance, quelle chimère le consolerait, l'animerait au milieu des supplices ? Qu'aurait-il à se promettre d'un Dieu qu'il aurait blasphémé, qu'il aurait voulu rendre complice de son imposture ? *Celui*, dit un fameux incrédule, *qui mourrait pour un culte dont il connaîtrait la fausseté, serait un enragé* (*Diderot*, Pensées philosophiques) : celui aussi, sans doute, qui mourrait pour attester un fait qu'il saurait être faux. De l'aveu de ce philosophe, la véracité des apôtres est donc hors de doute. Mais la véracité des apôtres est inséparable de la vérité des faits dont il se disaient acteurs ou témoins oculaires. Encore un coup, j'en crois des témoins qui se font égorger.

Je terminerai ces considérations sur le caractère de Jésus et de ses apôtres, par une réflexion que j'ai déjà indiquée, et qui mérite d'être approfondie. Le christianisme ne doit pas être envisagé comme une invention innocente, comme une de ces fraudes utiles que la politique ou une piété mal entendue se sont permises plus d'une fois. S'il n'est pas l'œuvre de Dieu, le christianisme est l'œuvre de la scélératesse. Car, outre que, dans cette supposition, il n'est fondé que sur des impostures, c'était au mépris des religions établies, de l'autorité légitime et de l'ordre public qu'on entreprenait de le répandre dans la Judée et dans toutes les provinces de l'empire romain. Mais où est l'homme assez aveuglé pour placer au nombre des scélérats le fondateur et les premiers docteurs du christianisme ? L'incrédule le plus forcené rougirait de cet excès d'injustice. Il ne leur reproche que le fanatisme, l'enthousiasme, l'illusion : accusation qui se détruit d'elle-même, quand on se donne la peine de remonter à l'histoire originale, mais qui prouve du moins que les sophistes à qui il reste quelque pudeur n'osent pas regarder les auteurs du christianisme comme des scélérats désespérés.

Pour vous, qui avez étudié le caractère de Jésus et des apôtres dans les monuments authentiques de leur histoire, que demanderiez vous de plus à des envoyés célestes ? Un si grand nombre de témoins qui déposent de ce qu'ils ont vu, de ce qu'ils ont fait, n'auraient besoin que d'une probité commune, pour obtenir votre confiance. La refuseriez-vous à des hommes dont la vie et la mort perfectionnent et agrandissent les idées que vous vous étiez faites de la vertu ? En crayonnant cette ébauche imparfaite du caractère de Jésus et des apôtres, je croyais n'y trouver qu'un légitime et puissant préjugé en faveur de leur doctrine. Mais les conséquences qui en découlent ne vont-elles pas plus loin, et ne voyez-vous pas dans ce tableau, tout faible qu'il est, une de ces preuves morales, auxquelles un esprit juste et un cœur droit ne peuvent se refuser ?

Ne nous arrêtons pas néanmoins à ces considérations, quelque puissantes qu'elles doivent vous paraître. Le principal objet de nos recherches, ce sont les miracles de Jésus-Christ et ceux de ses apôtres. Examinons-les avec toute l'attention que demandent la singularité et l'importance du sujet.

CHAPITRE V.

Miracles de Jésus-Christ.

Pour juger du degré de confiance que mérite l'histoire des miracles de Jésus-Christ, il faut examiner attentivement la nature de ces miracles, les circonstances dans lesquelles on prétend qu'ils se sont opérés, le nombre et le caractère des témoins qui les rapportent, l'impression qu'ils ont faite sur les spectateurs, enfin l'opinion que s'en formaient ceux mêmes qui refusaient d'en reconnaître l'autorité.

1. Je remarque dans les miracles de Jésus-Christ deux caractères principaux : leur importance et leur publicité.

Considérés soit en eux-mêmes, soit dans leurs conséquences, ce sont des faits de la plus haute importance. Par eux-mêmes, ils présentaient le spectacle le plus magnifique, le plus extraordinaire que l'on eût jamais vu.

Jean-Baptiste, né au milieu des prodiges, annonce la naissance encore plus merveilleuse de Jésus. Les anges la révèlent à des

(1) *Martyr* est un mot grec qui signifie *témoin*.

bergers, et la célèbrent par leurs concerts. Du fond de l'Orient, des sages, conduits par un météore brillant, viennent se prosterner devant son berceau. Il est présenté au temple ; un vieillard vénérable, une sainte prophétesse reconnaissent dans cet enfant le Messie attendu depuis tant de siècles, et prédisent ses hautes destinées. A l'âge de douze ans il s'assied au milieu des docteurs, et les confond par la sagesse et la profondeur de ses discours. Jean-Baptiste paraît. Tous les regards se tournent sur lui : on croit qu'il est le Messie ; mais il ne se réserve que la gloire de le faire connaître. A son témoignage se joint une voix du ciel qui proclame Jésus Fils de Dieu. Jésus sort de sa retraite ; et pendant trois ans, chaque jour de son ministère public est marqué par quelque prodige. On le voit marcher sur les flots, et commander à la tempête ; avec quelques pains et quelques petits poissons, il rassasie des troupes entières. D'une seule parole, d'un simple signe, il guérit des démoniaques, des aveugles, des lépreux, des paralytiques ; à sa voix, les morts sortent du tombeau. L'heure de sa mort, dont il avait prédit toutes les circonstances, est arrivée, et pour montrer qu'elle est pleinement volontaire, il fait tomber à ses pieds les satellites envoyés pour le saisir, il guérit celui qu'un de ses disciples avait blessé. Traîné successivement devant les pontifes, le gouverneur romain et le tétrarque de Galilée, il les épouvante par ses réponses et encore plus par son silence. Il expire : le soleil s'obscurcit, la terre tremble, le voile du temple se déchire, des morts ressuscitent. Jusque dans sa mort, Jésus se montre le maître de la nature.

N'eussent-elles été que l'objet d'une admiration stérile et passagère, des œuvres si éclatantes ne pouvaient manquer d'éveiller l'attention publique. Mais Jésus ne voulait pas seulement frapper les yeux et étonner les esprits. Ses prodiges avaient un but plus important, la fondation d'un nouveau culte qui devait succéder à la loi de Moïse et s'établir dans tout l'univers sur les ruines de l'idolâtrie. Les miracles de Jésus-Christ, étroitement liés à la cause de la religion, intéressaient donc essentiellement les ministres et les sectateurs de tous les cultes. De plus, chez les Juifs, chez les païens mêmes, l'ordre public était fondé sur les opinions et sur les pratiques religieuses. L'Etat était menacé par des miracles qui tendaient visiblement à renverser les synagogues et les temples. Ceux mêmes en qui le zèle de la religion n'aurait pas excité un vif intérêt, pouvaient-ils voir d'un œil indifférent les suites politiques de la révolution qu'annonçait Jésus-Christ et que préparaient ses miracles ?

Un second caractère des miracles de l'Evangile, c'est leur publicité, leur notoriété, leur évidence. Ce n'étaient pas de ces merveilles équivoques et momentanées qui laissent douter si l'œil du spectateur n'a pas été trompé par des illusions ou ébloui par des prestiges. Ni les ressources de la nature, ni l'industrie humaine ne peuvent atteindre à ces guérisons subites et durables que Jésus-Christ opérait d'un seul mot. De pareilles œuvres portent l'empreinte manifeste d'une vertu surnaturelle. Que servirait de choisir dans le nombre quelques miracles moins éclatants en apparence, et de s'efforcer, en les atténuant, d'en rendre des raisons physiques ? Il faut tout expliquer, jusqu'à la résurrection des morts, ou reconnaître partout la main du Tout-Puissant.

A l'évidence, à l'éclat des œuvres se trouve réunie la publicité des lieux et des personnes. Les miracles de l'Evangile ne sont pas, comme ces faux prodiges que l'on affecte de leur comparer, des faits obscurs et clandestins qui se dérobent au grand jour et dont on ne cite qu'un petit nombre de témoins affidés et justement suspects. *Neque enim in angulo quidquam horum gestum est* (*Act.*, XXVI). C'est dans toutes les villes de la Palestine, à Jérusalem, dans les places publiques, dans le temple, à l'époque de ces fêtes solennelles qui rassemblent toute la nation, que Jésus fait éclater sa puissance. Ceux qui en ont ressenti les effets sont désignés par leur nom, par leur demeure, par leur profession ; ils habitent, après leur guérison, les villes, les bourgades qui les ont vus malades. Le double fait de leur maladie et de leur guérison subite est connu de leurs parents, de leurs voisins, de tous leurs compatriotes. Leur présence seule rappelle à tout un peuple le prodige auquel ils doivent la santé. On accourait pour voir Lazare ressuscité, et les chefs de la synagogue cherchaient à le faire périr, *parce qu'il était cause qu'un grand nombre de Juifs croyaient en Jésus.*

II. Considérés en eux-mêmes, les miracles de l'Evangile ne présentent rien qui appelle, ou plutôt rien qui ne repousse le soupçon de fraude ou d'illusion : je viens de vous le prouver. Mais si vous étudiez les circonstances qui les accompagnent, et particulièrement la disposition des esprits, vous n'y verrez que des obstacles dont la vérité seule pouvait triompher.

Jésus compte pour ennemis tout ce qu'il y a parmi les Juifs de plus puissant et de plus éclairé. Les prêtres et les scribes, les pharisiens et les saducéens, suspendant leur animosité invétérée, se réunissent tous contre un homme qui leur reproche hautement leurs vices et leurs erreurs, et dont la doctrine attaque ouvertement l'ordre de choses auquel ils doivent leur fortune et leur considération. Ils n'ignorent pas les prodiges, réels ou supposés, sur lesquels Jésus fonde son autorité. Souvent ils en sont eux-mêmes les témoins : ils voient l'impression qu'ils font sur le peuple. Voilà, disent-ils, que tout le monde le suit : *Ecce mundus totus post eum abiit :* ils ne se dissimulent pas le danger qui les menace, si, à la faveur de ses miracles, leur adversaire se fait reconnaître pour le Fils de Dieu. La haine, la jalousie, leur intérêt, d'accord avec celui de la religion, tout leur

prescrit de mettre au grand jour l'imposture de ces miracles. Toute la force publique est en leurs mains : il leur est facile de constater la fraude par des informations juridiques. Les témoins ne manquent pas, même parmi leurs partisans ; et qui doute que, dans le nombre des disciples du thaumaturge, il ne s'en trouve à qui la crainte du supplice, l'espoir de quelque récompense, le remords et le dépit seul arrachera des aveux décisifs ?

Des miracles aussi publics qui n'eussent été que le produit de l'artifice ou l'effet de l'illusion, n'auraient pas résisté à un examen légal dirigé par des hommes puissants et souverainement intéressés à dévoiler l'imposture. S'il paraissait trop difficile de les attaquer tous, il suffisait d'en réfuter un seul, pour acquérir le droit de s'inscrire en faux contre tous les autres. Nul autre motif que leur propre conviction et la crainte de donner à ces miracles odieux une plus grande authenticité, ne pouvait empêcher les chefs de la synagogue de les soumettre à un examen juridique. Or nous sommes bien assurés qu'ils n'ont pas employé ce moyen si facile de confondre leur ennemi et de détromper la multitude, ou que, du moins, ils l'ont employé sans succès, puisque au lieu de s'éteindre, la foi en Jésus-Christ et en ses prodiges n'a cessé de se répandre et de se fortifier de jour en jour.

Cependant je trouve deux conjonctures remarquables où les chefs de la synagogue commencent une information ; mais bientôt ils se voient forcés de la suspendre, parce qu'elle les couvre de confusion. C'était à l'occasion d'un aveugle-né à qui Jésus avait rendu la vue, et d'un boiteux guéri par les apôtres à la porte du temple. Ces deux faits sont racontés avec toutes leurs circonstances dans l'Evangile de saint Jean, chapitre IX, et dans les Actes des apôtres, chapitre III. Il serait trop long de les rapporter en entier, et l'on ne peut les abréger sans dépouiller le récit de ce caractère inimitable de candeur et de simplicité, qui porte la persuasion dans l'âme du lecteur. Prenez en main le Nouveau Testament, lisez attentivement les deux endroits indiqués, et reconnaissez par vous-même dans toute la conduite des chefs de la synagogue, cet embarras, ces craintes, ces tergiversations qui décèlent évidemment la mauvaise foi. Voyez comment tous leurs efforts ne servent qu'à confirmer par de nouvelles preuves les faits qu'ils avaient entrepris de détruire (1).

Mais rien ne démontre plus sensiblement l'impuissance où se trouvaient les ennemis de Jésus de contredire et de réfuter ses miracles, que la procédure monstrueuse qui prépara son supplice. Ne pouvant eux-mêmes le condamner à une peine capitale, parce que les Romains leur avaient ôté le droit de vie et de mort, ils se rendent ses accusateurs auprès du gouverneur de la Judée ; ils le dénoncent comme rebelle, et non comme imposteur ; ils le chargent d'avoir voulu soulever la nation contre César, et non d'avoir séduit le peuple par de faux prodiges. Ils ne produisent pas de témoins qui déposent contre ses prétendus miracles. Ni le fils de la veuve de Naïm, ni la fille de Jaïre, ni Lazare, ni l'aveugle-né, et tant d'autres qui publiaient hautement ses bienfaits et sa puissance ne sont mis en jugement, et poursuivis comme complices d'une fourberie sacrilége. Toutes les accusations portent sur la doctrine et sur les discours de Jésus, tant la vérité de ses miracles était constante et inattaquable.

III. Considérons maintenant le caractère, pesons l'autorité des témoins qui rapportent les miracles de Jésus-Christ.

Nous observerons, avant tout, que l'histoire de ces miracles nous a été transmise par huit auteurs contemporains, presque tous témoins oculaires et acteurs dans les faits qu'ils racontent. C'est une conséquence évidente de l'authenticité du Nouveau Testament. Car

(1) Nous avons cru qu'il ne serait pas inutile de montrer comment cette preuve, tirée du miracle de l'*aveugle-né*, est exposée par un excellent apologiste de la religion chrétienne, M. Charles Bonnet de Genève. Cet écrivain célèbre s'exprime ainsi :

« Entre ces *interrogatoires*, il en est un surtout que je ne lis point sans un secret plaisir ; c'est celui qui a pour objet un *aveugle-né*, guéri par l'Envoyé (*Jean*, XII). Ce miracle étonne beaucoup tous ceux qui avaient connu cet aveugle, ils ne savent qu'en penser, et se partagent là-dessus. Ils le conduisent aux docteurs, ceux-ci l'interrogent, et lui demandent *comment il a reçu la vue. Il m'a mis de la boue sur les yeux*, leur répond-il, *je me suis lavé et je vois.*

« Les docteurs ne se pressent point de croire le fait. Ils doutent et se divisent. Ils veulent fixer leurs doutes, et soupçonnant que cet homme *n'avait pas été aveugle, ils font venir son père et sa mère. Est-ce là votre fils, que vous dites être né aveugle?* leur demandent-ils ; *comment donc voit-il maintenant ?*

« *Le père et la mère répondent : Nous savons que c'est là notre fils, et qu'il est né aveugle, mais nous ne savons comment il voit maintenant. Nous ne savons pas non plus qui lui a ouvert les yeux. Il a assez d'âge, interrogez-le ; il parlera lui-même sur ce qui le regarde.*

« Les docteurs interrogent donc de nouveau cet homme, *qui avait été aveugle de naissance : ils le font venir pour la seconde fois par devant eux, et lui disent : Donne gloire à Dieu : nous savons* que celui que tu dis qui t'a ouvert les yeux, *est un méchant homme. Si c'est un méchant homme*, réplique-t-il, *je n'en sais rien : je sais seulement que j'étais aveugle, et que je vois.*

« A cette réponse si ingénue, les docteurs reviennent à leur première question : *Que t'a-t-il fait?* lui demandent-ils encore : *comment t'a-t-il ouvert les yeux? Je vous l'ai déjà dit*, répond cet homme, aussi ferme qu'ingénu, *pourquoi voulez-vous l'entendre de nouveau? Avez-vous aussi envie d'être de ses disciples?*

« Cette réplique irrite les docteurs : *ils le chargent d'injures... Nous ne savons*, disent-ils, *de la part de qui vient* celui dont tu parles. *C'est quelque chose de surprenant que vous ignoriez de quelle part il vient*, ose répliquer encore cet homme plein de candeur et de bon sens, *et pourtant il m'a ouvert les yeux*, etc.

« Quelle naïveté ! quel naturel ! quelle précision ! quel intérêt ! quelle suite ! Si la vérité n'est point faite ainsi, me dis-je à moi-même, à quels caractères pourrai-je donc la reconnaître ? » (*Recherches philosophiques sur le christianisme*, ch. 23. (*Note de la seconde édition.*)

il faut compter pour historiens de Jésus-Christ, non-seulement les quatre évangélistes, mais encore ceux d'entre les apôtres dont il nous reste des Epîtres, où les faits de l'Evangile sont expressément rapportés, ou manifestement supposés. De ces huit écrivains, cinq, Matthieu, Jean, Pierre, Jacques et Jude, étaient du nombre des apôtres. Ils avaient accompagné Jésus pendant toute la durée de sa prédication. Chacun d'eux pouvait dire, comme saint Jean: *Ce que nous avons vu de nos yeux, entendu de nos oreilles, touché de nos mains, nous vous l'attestons, et nous vous l'annonçons.* Les évangélistes Marc et Luc n'étaient pas du collége apostolique, mais il est probable qu'ils étaient du nombre des soixante et douze disciples; du moins on ne peut douter qu'ils ne fussent contemporains. Saint Luc écrivait sa propre histoire dans le livre des Actes; et tous les anciens Pères ont cru que saint Marc avait composé son Evangile par l'ordre et en quelque sorte sous la dictée de saint Pierre. Enfin saint Paul doit aussi être compté parmi les historiens originaux, non-seulement parce qu'il a vécu avec les apôtres et les disciples, mais parce qu'il atteste que Jésus lui a apparu après sa résurrection, et qu'il se porte pour témoin d'une infinité de faits nécessairement liés avec la vérité des faits évangéliques.

Du reste, quand j'ai dit que l'histoire de Jésus et de ses miracles nous avait été transmise par huit témoins oculaires, je ne parlais que de ceux dont il nous reste des écrits. On sait d'ailleurs, et les incrédules n'oseraient le nier, que, dans le même temps, tous les apôtres et tous les disciples de Jésus, au nombre de plus de quatre-vingts, faisaient profession d'attester tous les faits rapportés par les auteurs du Nouveau Testament. Ce sont encore autant de témoins, dont la déposition ne nous est pas moins connue, et n'a pas moins de force que si elle eût été consignée dans des livres.

Il résulte de là une conséquence importante, savoir, que, parmi les faits les plus célèbres et les plus constants de l'antiquité, il n'en est point d'aussi bien attestés que les miracles de l'Evangile. L'histoire de Socrate n'a pour garants que deux de ses disciples, Platon et Xénophon. La mort de César, que nous avons proposée comme un exemple de la certitude historique portée au suprême degré, n'est pas appuyée sur le rapport d'un aussi grand nombre de contemporains. Quiconque ose nier les faits de l'Evangile ne peut échapper au reproche de partialité et d'inconséquence, qu'en se plongeant dans toutes les absurdités du pyrrhonisme historique.

Quel motif de récusation alléguerez-vous contre cette nuée de témoins qui, soit par écrit, soit de vive voix, nous ont transmis l'histoire de Jésus-Christ? Prétendrez-vous qu'ils ont été trompés par leur maître? Direz-vous qu'ils se sont concertés pour tromper l'univers?

La première supposition est trop insoutenable. Quelque idée que vous puissiez vous former des disciples de Jésus, vous ne vous persuaderez jamais que, pendant trois années consécutives, leur maître ait pu leur en imposer sur des faits journaliers, aussi nombreux et aussi éclatants. Des hommes capables d'une pareille illusion ne se rencontrent pas dans la nature: l'ignorance, la crédulité, le fanatisme ne vont pas jusque-là. Il y a dans cette supposition une absurdité si révoltante, qu'on ne peut s'y arrêter un moment, même pour la combattre: la nature des faits y répugne visiblement, et je n'ai pas besoin d'insister sur la contradiction manifeste qui se trouve entre le caractère des apôtres, tel qu'il faudrait l'admettre dans cette hypothèse, et celui qui résulte de leurs écrits, de leurs travaux et de leurs succès.

Passons à la seconde supposition, et voyons si l'on peut dire avec quelque vraisemblance, que les apôtres aient voulu en imposer.

Reportez-vous à l'origine du christianisme: considérez en quel temps, en quels lieux, et devant qui les apôtres ont publié les miracles de leur maître. C'est à l'époque même où les choses venaient de se passer; c'est dans la ville de Jérusalem, qui avait été le théâtre des principaux événements; c'est au milieu d'une multitude innombrable de témoins prétendus, dont le silence tout seul eût suffi pour les confondre. Vous en conviendrez: et le temps, et les lieux, et les personnes étaient bien mal choisis pour une imposture.

Parmi les prodiges qu'annonçaient les apôtres, il en est un, à la vérité, la résurrection de Jésus, dont ils se donnent pour les témoins exclusifs. A l'égard de tous les autres, ils en appellent hautement à la nation tout entière, à leurs ennemis, à leurs persécuteurs (1).

A leurs persécuteurs! Mais comment des imposteurs si absurdes avaient-ils pu se faire des ennemis? que pouvaient craindre d'une fable si mal ourdie les prêtres et les magistrats de Jérusalem? n'eût-il pas été plus sage d'en abandonner les auteurs à la risée publique, que de risquer de leur donner quelque importance en les persécutant? Avouez que l'imposture dont on accuse les apôtres ne ressemble à rien de ce que nous connaissons en ce genre.

Et voyez quels sont les hommes que l'on accuse. Rappelez-vous ce que nous avons dit du caractère moral des premiers docteurs du christianisme. Considérez la simplicité, l'ingénuité, la noble assurance de leurs discours et de leurs récits, la sainteté de leurs mœurs, toujours d'accord avec la pureté de leur doctrine, le courage héroïque avec lequel ils ont rempli la mission périlleuse qu'ils disaient avoir reçue du ciel, leur constance inébranlable dans les tourments, le témoignage irrécusable qu'ils rendent, en expirant, à la vérité de l'histoire qu'ils avaient enseignée toute leur vie. A ces traits si frappants de sincérité, de sagesse et de vertu,

(1) Jesum Nazarenum, virum approbatum a Deo in vobis, virtutibus et prodigiis et signis...., sicut et vos scitis (*Act. II*).

reconnaissez-vous les auteurs de l'imposture la plus extravagante et la plus criminelle que l'on puisse imaginer?

Je finis par une réflexion sur l'histoire écrite que les apôtres et les disciples nous ont laissée de leur maître. Des imposteurs ou des romanciers n'eussent pas manqué, après avoir concerté leur fable, de rassembler dans un seul livre les faits et les points de doctrine dont ils seraient convenus. Au défaut de la vérité et de l'intime conviction, il n'y avait qu'un livre commun qui pût mettre de l'uniformité dans leur enseignement. Les apôtres ont négligé cette précaution. Ils se dispersent, et chacun enseigne ce qu'il a vu et entendu. Ils avaient déjà rempli de leur doctrine la Judée et les provinces voisines, lorsqu'on vit paraître la première histoire de Jésus-Christ, l'Evangile de saint Matthieu. Les trois autres furent composés en des temps et en des lieux différents, sans que les auteurs se fussent entendus, soit entre eux, soit avec les apôtres, qui se contentaient d'enseigner de vive voix.

Si l'Evangile de saint Marc peut être regardé comme un abrégé de saint Matthieu, ceux de saint Luc et de saint Jean diffèrent totalement, et pour le style, et pour le choix des faits, et pour les circonstances des mêmes faits. Cette diversité va quelquefois jusqu'à l'apparence de la contradiction, et il en résulte, dans l'histoire évangélique, des difficultés qui embarrassent les commentateurs, et que des faussaires n'auraient pas manqué de prévenir (1).

Le mensonge est circonspect : s'il doit passer par des plumes différentes, il s'attache à une scrupuleuse et servile uniformité. Il n'y a point de dépositions plus unanimes que celles des faux témoins lorsqu'ils ont pu s'aboucher. Mais l'écrivain que dirige et qu'inspire la vérité, rapporte ce qu'il sait sans avoir besoin de s'informer de ce que l'on a dit avant lui. Il ne craint ni démenti ni contradiction. Si dans son récit, comparé avec les autres, il se rencontre des variantes difficiles à concilier, il se met au-dessus de ces minutieuses critiques, et se repose sur la vérité elle-même du soin de résoudre des difficultés qu'il n'a pas daigné prévoir.

IV. Les apôtres sont des témoins irréprochables, puisqu'il est certain, d'une part, qu'ils n'ont pu être trompés, et de l'autre, qu'ils n'ont pas voulu tromper eux-mêmes. J'ajoute que, s'ils l'eussent voulu, ils ne seraient jamais parvenus, je ne dis pas à établir une religion ou à fonder une secte, mais à se faire un seul prosélyte.

Parcourez l'histoire immense des erreurs et des superstitions ; cherchez dans les opinions populaires, dans la politique, dans la séduction ou dans la terreur les différentes causes auxquelles les fausses religions ont dû leur établissement et leurs progrès, vous n'en trouverez aucune qui favorisât l'imposture des apôtres. L'autorité des lois, la force publique, les sentiments religieux, les préjugés, les passions, l'intérêt, tout s'élevait contre leur doctrine : les miracles seuls parlaient en leur faveur. Mais ces miracles eux-mêmes, s'ils n'eussent pas été incontestables, offraient à leurs nombreux et puissants adversaires un moyen sûr et facile de les confondre. On peut disputer sans fin sur des opinions spéculatives, mais s'il est question de faits publics et récents, la discussion ne peut être ni longue ni douteuse. C'est déjà beaucoup que, dans des circonstances aussi défavorables, les apôtres, soutenus de l'autorité des miracles, aient pu se faire écouter : mais que sans miracles, ou, ce qui est encore plus fort, avec des miracles notoirement faux, ils eussent réussi à fonder une nouvelle religion, ce serait un phénomène inexplicable, incompréhensible, mille fois plus incroyable que tous les miracles du christianisme.

Nous avons donc, pour juger des miracles de Jésus-Christ, une règle de critique aussi certaine que facile, l'opinion de ceux à qui les apôtres les ont annoncés. Les témoins étaient présents et en grand nombre, les contradicteurs avaient toute liberté de parler ; tout était préparé pour l'instruction du procès. Le jugement porté à cette époque est un jugement en dernier ressort que nous entreprendrions vainement de réformer, nous qui sommes placés à une si grande distance, et à qui il ne reste qu'une partie des pièces originales que les premiers juges avaient sous les yeux.

Mais qui nous apprendra le jugement qu'ont porté des miracles de Jésus-Christ les contemporains et les auditeurs des apôtres?

Des faits éclatants, incontestables et encore subsistants ; des faits tellement liés avec la vérité des miracles évangéliques, qu'il est impossible de leur assigner une autre cause.

Nous sommes assurés, par les témoignages réunis de l'histoire ecclésiastique et de l'histoire profane, que partout où les apôtres ont enseigné il s'est formé des Eglises nombreuses. La première est celle de Jérusalem, qui

(1) Telles sont les deux généalogies de Jésus-Christ, si contradictoires au premier coup d'œil. Les incrédules ont cru y trouver une puissante objection. Pour moi, je n'y découvre qu'une preuve de la confiance et de la bonne foi avec lesquelles saint Luc écrivait son Évangile. On ne peut douter qu'il n'eût connaissance de l'Evangile de saint Matthieu : il le fait entendre dans sa préface, et l'on voit d'ailleurs qu'il s'attache à suppléer les omissions de ce premier évangéliste. Pourquoi donc n'a-t-il pas adopté sa généalogie? pourquoi en propose-t-il une autre, toute contraire en apparence, sans indiquer le moyen de les concilier? C'est parce que les deux généalogies sont différentes, sans être contradictoires, l'une donnant les ancêtres de Joseph, l'autre ceux de Marie, et que dans le temps où saint Luc écrivait, la chose était entendue de tout le monde. On peut voir dans les commentateurs les suppositions plus ou moins plausibles par lesquelles ils entreprennent de concilier les deux évangélistes. Quand il resterait encore quelque difficulté, il serait bien plus raisonnable de l'attribuer à l'ignorance où nous sommes de quelque circonstance propre à l'éclaircir, que de supposer dans les évangélistes une contradiction si grossière, si capable de décrier leur histoire dès le début, et qu'il était si facile d'éviter.

commence cinquante-trois jours après la mort de Jésus-Christ. Bientôt après la foi s'établit à Samarie, à Damas, à Lydda, à Joppé, à Césarée, à Antioche, où les sectateurs de la nouvelle religion commencent à être désignés par le nom de leur maître. De la Palestine et de la Syrie les apôtres passent dans l'Asie Mineure, dans la Grèce, dans la Macédoine : ils pénètrent en Italie et y jettent les fondements de cette Eglise *principale*, comme l'appelle saint Irénée, à laquelle toutes les autres ressortiront, et qui fera de Rome la capitale du monde, même après la destruction de son empire. Premier fait constant, et reconnu par les incrédules eux-mêmes.

Dans toutes ces Eglises on faisait hautement profession de croire les miracles que les apôtres avaient attestés de vive voix ou par écrit. Voilà un second fait non moins avéré que le premier, et dont la démonstration, si l'on osait le nier, se trouverait dans toutes les Epîtres du Nouveau Testament.

Un troisième fait, qui est la conséquence directe des deux autres, c'est que les premiers fidèles n'ont embrassé le christianisme que sur l'autorité des miracles attribués à Jésus-Christ.

Ainsi dans les lieux, dans les temps où Jésus-Christ avait vécu, et lorsque Jérusalem pouvait compter autant de témoins de ses œuvres que d'habitants, des milliers de personnes de toutes les conditions se sont montrés tellement convaincus de la réalité de ses miracles, qu'ils ont abandonné leur religion pour se déclarer ses disciples. Quant aux fidèles des autres Eglises, s'ils ne furent pas témoins des miracles de Jésus-Christ, la vérité leur en fut prouvée par ceux des apôtres ; et nous devons les ranger aussi parmi ceux qui ne se sont rendus qu'à l'autorité des miracles.

Nul espoir temporel, nul attrait, nulle séduction ne pouvait alors donner des sectateurs au christianisme. Les apôtres, à l'exemple de leur maître, ne promettaient que des croix et des afflictions, et ils ne dissimulaient pas aux néophytes que si toutes leurs espérances étaient renfermées dans ce monde ils devaient se regarder comme les plus malheureux des hommes (1). Quel degré de conviction ne fallait-il pas pour déterminer les premiers fidèles au sacrifice de tous leurs préjugés et de tous leurs intérêts? Quelle attention n'ont-ils pas dû apporter à l'examen de ces miracles qui décidaient de leur sort et pour la vie présente et pour la vie future? Ce n'est ni l'amour de la nouveauté, ni un aveugle enthousiasme qui a transformé en chrétiens zélés tant de Juifs et de païens, jusqu'alors superstitieusement attachés à la religion de leurs pères. C'est l'autorité, c'est l'évidence des miracles de Jésus-Christ. Chacun de ces premiers fidèles, par le seul fait de sa conversion, en devient un nouveau témoin.

(1) Si in hac vita tantum in Christo sperantes sumus, miserabiliores sumus omnibus hominibus. (I *Cor.*, XV).

V. En vain l'on opposerait à la foi de ces Juifs convertis l'incrédulité du reste de la nation. Nous rechercherons dans la suite les causes de cette incrédulité ; mais déjà nous pouvons assurer qu'elle n'a pas eu pour motif la fausseté reconnue des miracles de l'Evangile.

Les scribes, les prêtres, les pharisiens, ennemis de Jésus, n'ont jamais nié ses miracles : que dis-je? ils les ont expressément reconnus ; et c'est en avouant la vérité des faits qu'ils s'efforcent d'en affaiblir l'autorité et d'en éluder les conséquences. Tantôt ils attribuent ces œuvres merveilleuses à la puissance du prince des démons, tantôt ils accusent Jésus de violer la loi en guérissant des malades le jour du sabbat ; d'autres fois ils sont réduits à confesser leur honte et leur impuissance. *Les pontifes et les pharisiens s'assemblèrent donc, et ils disaient : Que faisons-nous? Cet homme fait plusieurs miracles : si nous le laissons, tous croiront en lui* (*Jean*, XI)... *Ils ordonnèrent à Pierre et à Jean de sortir de la salle du conseil, et ils délibéraient entre eux, disant : Que ferons-nous à ces hommes? Le miracle qu'ils ont opéré est connu de tous les habitants de Jérusalem : le fait est manifeste et nous ne pouvons le nier* (*Act.*, IV). « *Manifestum est, et non possumus negare.* »

La trahison de Judas offrait à la synagogue une occasion bien favorable pour confondre l'imposture et détromper la multitude. Rien n'était plus précieux que la déposition et les aveux d'un complice, rien n'était plus propre à motiver la condamnation de Jésus. Mais, ou les chefs de la synagogue comprirent qu'il était inutile d'interroger Judas, ou les réponses de ce misérable ne fournirent aucun moyen de conviction. Il ne paraît point dans toute la suite du jugement. Tout ce que nous savons de lui après sa trahison, c'est qu'il périt de la mort la plus funeste, en proie aux remords et au désespoir.

Ces détails vous paraîtraient-ils suspects parce que nous ne les tenons que des disciples de Jésus? Quoi donc? exigeriez-vous que les pharisiens eussent pris soin de transmettre à la postérité des faits qui dévoilent leur injustice et leur mauvaise foi? Oublions pour un moment ce que nous avons dit ailleurs du caractère des apôtres et de leur véracité : ne consultons que la vraisemblance, elle est toute en faveur de leur récit.

D'abord, pour ce qui est de la mort de Judas, ils la racontent comme un fait connu de toute la ville de Jérusalem : *Notum factum est omnibus habitantibus Jerusalem.* Son repentir est attesté par le nom du champ que les prêtres achetèrent de l'argent qu'il leur avait rapporté : on l'appela *Haceldama*, le champ du sang. Nous avons pour garants de cette histoire, non-seulement saint Matthieu et l'auteur du livre des Actes, mais l'apôtre saint Pierre, dans un discours prononcé quarante jours après la mort de Judas, en présence de cent vingt personnes, qui toutes avaient connu le traître et ne pouvaient ignorer de quelle manière il avait fini.

Quant aux aveux des prêtres et des pharisiens, à leurs vains subterfuges pour éluder les conséquences des miracles qu'ils étaient forcés de reconnaître, à la faiblesse, à l'embarras, aux contradictions qui décèlent leur mauvaise foi, on ne peut raisonnablement soupçonner les évangélistes d'en avoir imposé.

Premièrement tout ce récit porte avec lui des caractères de bonne foi et de vérité qui ne peuvent échapper à un lecteur attentif. La conduite des ennemis de Jésus se soutient depuis le commencement jusqu'à la fin : on y voit les progrès naturels de la jalousie, de la haine, de la rage, de l'aveuglement. Placés en de telles circonstances, et avec les dispositions qu'on leur connaît, les prêtres et les pharisiens ne devaient ni ne pouvaient agir d'une autre manière. Mais quelque naturelle que soit leur conduite, jamais les historiens sacrés n'auraient su inventer un caractère si neuf. Dans ce mélange, jusque-là sans exemple, de faits naturels et de faits surnaturels, ils n'auraient pas atteint le vraisemblable, s'ils ne se fussent pas inviolablement attachés au vrai.

En second lieu les auteurs du Nouveau Testament n'ont écrit que ce que les apôtres avaient dit publiquement dans Jérusalem, sous les yeux des prêtres et des pharisiens ; et il n'est pas permis de supposer que les apôtres aient été assez impudents et assez maladroits tout ensemble pour imputer aux chefs de la nation des discours et des démarches entièrement opposées à la conduite qu'on leur aurait vu tenir.

Voulez-vous enfin une preuve non suspecte de l'opinion des anciens Juifs à l'égard des miracles de l'Evangile? Vous la trouverez dans les deux Talmuds de Babylone et de Jérusalem, où l'on dit gravement que Jésus avait dérobé le nom ineffable de Dieu, qu'il suffit de prononcer pour opérer les plus grands prodiges. Nul écrivain de cette nation, dans les premiers siècles du christianisme, n'a osé démentir les évangélistes. Maimonide, le plus savant et le plus judicieux des rabbins, ne répond à l'argument pris des miracles de Jésus-Christ, qu'en soutenant que le Messie ne devait pas faire des miracles. Dans tous les temps les Juifs incrédules ont tenu le langage que les évangélistes mettent dans la bouche des prêtres et des pharisiens. Si les contemporains de Jésus s'étaient inscrits en faux contre ses miracles, s'ils avaient allégué quelque fait, quelque témoignage qui tendît à les infirmer, les rabbins, héritiers de leur doctrine et de leur haine contre le christianisme, se seraient-ils vus réduits à chercher une explication de ces prodiges dans la fable ridicule rapportée par les compilateurs du Talmud?

VI. Parmi les païens, comme parmi les Juifs, la religion chrétienne a trouvé des prosélytes et des adversaires. Les premiers, de même que les Juifs convertis, sont, dans un sens véritable, autant de témoins des miracles du christianisme. Pour ce qui est des autres, leur incrédulité, comme celle des Juifs, peut avoir eu un autre motif que la fausseté reconnue de ces miracles. Il faut tâcher de découvrir quelle était leur opinion à cet égard ; et dans cette vue nous consulterons non-seulement leurs propres écrits, mais aussi les écrits composés par les chrétiens pour la défense de leur religion.

L'opinion des païens, à l'égard des miracles de Jésus et des apôtres, doit se trouver dans les anciennes apologies du christianisme ; car les auteurs de ces apologies ayant pris à tâche de défendre la foi chrétienne contre les incrédules de leur temps, on ne peut supposer qu'ils aient passé sous silence, encore moins qu'ils aient altéré ce qu'on aurait objecté sur un point aussi essentiel. Or il ne faut que parcourir les anciens apologistes pour voir que, dans les premiers temps, la controverse entre les deux religions ne roulait pas sur la réalité des miracles. Saint Justin, Athénagore, Tertullien, Minucius Félix, Origène, parlent des miracles de l'Evangile avec confiance, comme de faits avérés que personne ne leur disputait. Les idolâtres se contentaient d'y opposer les prodiges fabuleux de leurs divinités ; les philosophes cherchaient dans leurs systèmes des moyens d'échapper aux conséquences qu'en tiraient les chrétiens. Ni les uns, ni les autres n'osaient encore les contredire ouvertement.

Dans la suite, et à mesure qu'on s'éloignait de l'origine du christianisme, l'incrédulité est devenue plus hardie. Nous voyons qu'Eusèbe, saint Chrysostome, saint Jérôme, saint Augustin, se sont crus obligés de défendre l'histoire évangélique contre les critiques de leur temps. Mais ces critiques venaient trop tard, et saint Augustin avait raison de leur opposer la conversion du monde, et de regarder comme une espèce de prodige leur obstination à nier des faits consacrés par la foi du genre humain.

Quelques personnes accoutumées à la méthode et aux principes de la critique moderne, ont de la peine à concevoir pourquoi les anciens apologistes n'ont n'ont pas insisté plus fortement sur les preuves des miracles de Jésus-Christ, et peu s'en faut qu'elles ne les accusent d'avoir mal défendu la cause de la religion. On n'a pas fait attention que la défense doit être modifiée par l'attaque, et qu'il eût été hors de propos d'accumuler les raisonnements pour établir ce qui n'était pas contesté. Or, quoique nous ayons perdu les ouvrages des anciens adversaires du christianisme, les fragments cités par Origène, par Eusèbe, par saint Cyrille d'Alexandrie, par saint Jérôme, suffisent pour nous montrer que les païens ne songeaient point alors à contester les miracles de Jésus-Christ.

On reproche encore aux anciens apologistes d'avoir admis les prodiges et les oracles du paganisme. On croit pouvoir opposer cet aveu à celui des païens en faveur des miracles du christianisme. On en conclut du moins que dans cette controverse, on a

méconnu de part et d'autre les principes de la critique.

Je réponds d'abord que tous les anciens Pères n'ont pas admis les prodiges et les oracles du paganisme. Eusèbe, en particulier, les combat victorieusement dans sa *Prépararation évangélique.* Si la plupart ne les ont pas niés, c'est qu'ils avaient une autre réponse plus expéditive, plus populaire et non moins décisive. Au lieu d'examiner tous ces faits l'un après l'autre, ce qui les aurait entraînés dans une longue et fastidieuse discussion, ils s'attachèrent à prouver qu'ils ne pouvaient être que l'ouvrage des mauvais génies; et ils firent rougir les païens des divinités auxquelles on les attribuait; manière de raisonner légitime en elle-même, puisqu'elle était fondée sur les principes des adversaires et d'autant plus concluante qu'elle attaquait l'idolâtrie dans les objets mêmes de son culte.

Mais quoi qu'il en soit de l'opinion des Pères à l'égard des prodiges du paganisme, on ne peut rien conclure de leurs aveux en faveur de quelques faits isolés qui se perdaient dans une antiquité fabuleuse, et dont il ne restait qu'un souvenir traditionnel, sans preuve certaine, sans monument authentique. Il n'en est pas de même des aveux et du silence des païens à l'égard des miracles du christianisme: miracles récents, appuyés sur une tradition certaine et sur des écrits contemporains, et dont l'examen était aussi facile qu'il devait paraître nécessaire aux défenseurs de l'idolâtrie.

Cependant l'épicurien Celse, l'un des plus ardents et des plus savants adversaires du christianisme, les avoue expressément; et malgré les principes de sa philosophie, il a recours à la magie pour les expliquer. Il ne veut pas qu'on regarde Jésus comme un Dieu, pour avoir guéri quelques aveugles et quelques boiteux. Julien parle avec un mépris affecté des malades guéris dans les bourgades de Bethsaïde et de Béthanie. Porphyre et d'autres philosophes, au rapport d'Arnobe, plaçaient Jésus au nombre des magiciens. On ne peut douter que Philostrate n'ait composé son roman d'Apollonius de Tyane, pour l'opposer à l'histoire évangélique, et pour contrebalancer, par les prodiges fabuleux de cet imposteur, l'impression que faisaient sur les esprits les miracles du christianisme.

Telle était en effet, parmi les païens, la renommée de Jésus-Christ, que l'empereur Tibère, sur le rapport de Ponce-Pilate, proposa au sénat de le mettre au nombre des dieux. Ce fait, attesté par Tertullien et ensuite par Eusèbe, et d'ailleurs assez conforme au caractère du polythéisme, a paru suspect à quelques critiques modernes. Mais les prétendues improbabilités qu'ils allèguent ne doivent pas l'emporter sur des témoignages aussi positifs.

Un écrivain païen attribue aux empereurs Adrien et Alexandre Sévère un projet semblable à celui de Tibère. Selon Lampride, Alexandre Sévère voulut placer le Christ parmi les dieux et lui bâtir un temple. Il en fut détourné par les aruspices, qui lui représentèrent que tout le monde se ferait chrétien, et que les temples des dieux seraient abandonnés. Adrien, continue Lampride, avait eu la même idée. Dans toutes les villes on avait construit, par ses ordres, des temples sans idoles, destinés, à ce l'on croit, à l'exécution de ce dessein, et qui s'appellent encore Adrianées, du nom de ce prince, parce qu'ils ne sont dédiés à aucune divinité.

Saint Justin et Tertullien, dans leurs Apologies, en appellent à une relation de la mort et des miracles de Jésus-Christ, que Pilate avait envoyée à Tibère. Cette relation, ou ces actes de Pilate, ont été célèbres dans l'antiquité ecclésiastique. Nous apprenons d'Eusèbe que l'empereur Maximin, l'un des plus cruels persécuteurs, fit composer et répandre dans tout l'empire de faux actes, sous le nom de Pilate, remplis de calomnies et d'invectives contre Jésus-Christ. Les actes véritables avaient disparu. Les païens qui les avaient soustraits en empruntèrent le titre pour tromper les ignorants. Mais ces faux actes, dont les chrétiens n'eurent pas de peine à démontrer l'imposture, prouvent du moins qu'il y en avait eu de véritables, comme le disent saint Justin et Tertullien. Fabricius a recueilli, dans ses *Apocryphes*, deux lettres de Pilate à Tibère. Ces deux pièces sont modernes et portent des caractères manifestes de supposition.

Chalcidius, dans son Commentaire sur le *Timée* de Platon, parle de l'étoile qui conduisit des sages de la Chaldée aux pieds d'un Dieu qui venait de naître.

On trouve dans les *Saturnales* de Macrobe un mot de l'empereur Auguste, qui confirme ce que dit saint Matthieu du massacre des enfants nés à Bethléhem et aux environs. Il vaut mieux, dit ce prince, être le pourceau d'Hérode que son fils. On lui avait rapporté qu'un fils d'Hérode avait été enveloppé dans le massacre général, ce que l'évangéliste ne dit pas. Ce passage de Macrobe est important, d'abord parce qu'il détruit l'argument négatif pris du silence de Josèphe, et surtout parce que le fait du massacre de Bethléhem est necessairement lié avec les prodiges qui, dans le récit de saint Matthieu, ont accompagné la naissance de Jésus-Christ. Combien de témoignages collatéraux, semblables à celui-ci, ne pourrions-nous pas citer en faveur de l'histoire évangélique, si tous les écrits des païens étaient venus jusqu'à nous?

Phlégon, affranchi de l'empereur Adrien, cité dans la Chronique d'Eusèbe, avait fait mention de l'éclipse, ou, pour mieux dire, de l'obscurcissement du soleil, et des tremblements de terre qui signalèrent le moment où Jésus expira. Il parle de cette éclipse comme d'un phénomène dont il n'y avait pas d'exemple, parce qu'en effet elle eut lieu au temps de la pleine lune, et il la rapporte à l'an 4 de l'olympiade 202, qui est l'année même de la mort de Jésus-Christ. Thrallus,

autre écrivain païen du premier siècle, cité aussi par Eusèbe, avait dit la même chose. Tertullien, dans son *Apologétique*, assure que ce prodige avait été connu à Rome, et consigné dans les registres publics (1).

Les aveux forcés, ou le silence non moins concluant des Juifs et des païens, nous fournissent donc une nouvelle preuve de ces miracles, déjà si bien constatés par la nature des faits, par le nombre des historiens originaux, par le caractère des témoins que l'on ne peut soupçonner ni d'erreur, ni d'imposture, par l'effet qu'ils ont produit sur un nombre infini de spectateurs. Quelle histoire sera regardée comme authentique et certaine, si l'histoire évangélique ne l'est pas?

CHAPITRE VI.

Résurrection de Jésus-Christ.

Je sépare la résurrection de Jésus-Christ des autres miracles de l'Evangile, parce que c'est un fait principal sur lequel repose particulièrement la divinité du christianisme. Si le Christ n'est pas ressuscité, disait saint Paul aux fidèles de Corinthe, votre foi est vaine : *Si Christus non resurrexit, vana est fides vestra.* Si au contraire le Christ est ressuscité, sa religion est divine, et la foi du chrétien, n'eût-elle pas d'autre motif, est pleinement justifiée aux yeux de la raison.

On peut réduire à trois chefs les preuves de la résurrection de Jésus-Christ : la tradition constante et la foi publique de l'Église chrétienne, l'autorité des témoins cités dans l'histoire évangélique, la liaison nécessaire de plusieurs faits incontestables avec le fait de la résurrection.

I. Il n'en est pas du christianisme comme de certaines institutions que l'on trouve établies dans le monde, sans que l'on puisse dire où, comment, et par qui elles ont commencé. Nous en avons une histoire suivie qui remonte sans interruption jusqu'à l'époque de sa naissance ; et nous apprenons de cette histoire que la résurrection de Jésus-Christ a toujours été l'objet et le fondement de la foi des chrétiens.

Une fête solennelle, aussi ancienne que le christianisme, est encore aujourd'hui un monument authentique de la résurrection. Vers le milieu du second siècle, il s'éleva dans l'Eglise une contestation sur le jour où cette cette fête devait se célébrer. Les Eglises d'Orient prétendaient que l'apôtre saint Jean les avait instruites à célébrer la pâque le même jour que les Juifs, c'est-à-dire le quatorze de la lune de mars. L'Eglise de Rome et les Eglises d'Occident se fondaient sur l'autorité de saint Pierre, pour renvoyer la pâque chrétienne au dimanche qui suivait le jour de la pâque judaïque. La pratique de l'Église de Rome a prévalu : le concile de Nicée, en 325, en a fait une loi pour tous les chrétiens. Cette dispute, qui dura longtemps et qui fut soutenue de part et d'autre avec beaucoup de vivacité, nous prouve évidemment que l'Eglise chrétienne a toujours fait profession de croire la résurrection de Jésus-Christ, et qu'elle a toujours regardé la commémoration de ce grand miracle, comme une partie essentielle de son culte.

Mais toutes les traditions ne sont pas d'une égale autorité. Rien de plus ordinaire que des fables qui, une fois en possession de l'opinion publique, se transmettent fidèlement de siècle en siècle. Par où puis-je m'assurer que la croyance de la résurrection n'est pas une de ces traditions populaires, qui s'enracinent d'autant plus fortement que la superstition interdit le doute et l'examen ?

Les faits qui n'ont d'autre fondement que les traditions populaires, me sont justement suspects, toutes les fois que je découvre un vide entre l'époque du fait et le commencement de la tradition. Par exemple, je ne suis pas obligé de croire qu'un ange ait apporté du ciel l'huile qui servit au baptême de Clovis, parce que ce fait, qui appartient à l'année 496, ne se trouve attesté, pour la première fois, que par un écrivain du neuvième siècle. Ici la tradition prend sa source dans l'autorité d'Hincmar, et non dans le fait qu'elle rapporte.

Les faits qui n'ont d'autre fondement que les traditions populaires me sont encore justement suspects, lorsque, se trouvant conformes aux opinions et aux préjugés reçus, ils ne sont pas appuyés sur des témoignages irréfragables. Tels sont un grand nombre de miracles qui se sont emparés de la foi du peuple, dans un temps où une piété superstitieuse allait au-devant de tout ce qui portait l'empreinte, vraie ou fausse, de la religion, où l'on ne connaissait ni les lois de la nature, ni les règles de la critique, où la plus légère apparence, le plus faible témoignage suffisait pour accréditer un prodige, auquel les esprits étaient préparés par l'habitude de croire, par un zèle plus ardent qu'éclairé, souvent par des motifs de vanité ou d'intérêt.

Enfin les faits qui n'ont d'autre fondement que les traditions populaires me sont suspects, lorsqu'il s'agit de faits obscurs et peu importants, qui ne sont pas de nature à devoir appeler l'attention publique, ou des faits isolés qui ne se trouvent liés avec rien de ce qui les a précédés ou suivis. Dans l'un et l'autre cas, je conçois sans peine comment l'erreur ou le mensonge a pu s'étendre de proche en proche, jusqu'à devenir l'opinion populaire et universelle. Moins une pareille opinion a rencontré d'obstacles et de contradictions, plus il est permis de s'en défier. Les vérités les plus certaines, les faits les mieux constatés, lorsqu'ils entraînent des suites importantes, soit dans la politique, soit dans la religion, ne s'établissent pas insensible-

(1) Sur les témoignages des païens en faveur du christianisme, voyez Addison, *de la Religion chrétienne*, avec les notes de Seigneux de Correvon ; Lausanne, 1757 ; et l'*Histoire de l'établissement du christianisme, tirée des seuls auteurs juifs et païens* ; par Bullet. Paris, 1764.

ment et sans bruit : il reste des vestiges de l'opposition qu'ils ont dû essuyer.

Voyons maintenant s'il y a quelque chose de commun entre les traditions populaires dont je viens de parler, et la tradition qui nous a transmis le fait de la résurrection.

1° Il est incontestable que la foi publique de la résurrection remonte jusqu'au temps de l'événement. L'on ne peut assigner un seul instant où les chrétiens n'en aient pas fait profession. Il est même évident que cette croyance a toujours été le motif principal et le fondement du christianisme, et que jamais on n'aurait vu se former une seule Eglise chrétienne, si la résurrection de Jésus n'eût pas été annoncée, et reconnue immédiatement après sa mort.

J'aperçois donc dans la tradition chrétienne un premier caractère qui ne me permet pas de la confondre avec ces opinions populaires qui s'évanouissent dès qu'on entreprend de remonter à la source. Cette foi publique et constante d'une société immense, composée de peuples inconnus les uns aux autres, me paraît plus imposante et plus authentique, à mesure que je me rapproche de son origine. Si l'on peut dire de chaque génération, qu'elle a recueilli la foi de la génération précédente, je demanderai où la première génération a puisé sa foi, si ce n'est dans la vérité reconnue du fait de la résurrection ?

2° Je ne puis pas supposer que ce soit par l'impulsion des préjugés et des opinions dominantes, que les premiers chrétiens aient été conduits à la foi de la résurrection. Ces premiers chrétiens étaient ou des Juifs, ou des idolâtres, ou des philosophes, tous imbus de principes bien contraires à la nouvelle religion. Le christianisme, combattu par tous les préjugés de l'éducation et de l'habitude, méprisé et persécuté dans sa naissance, n'avait aucun de ces moyens de séduction qui agissent sur l'esprit et sur le cœur humain. Par quel autre motif que celui de la vérité connue, la foi de la résurrection a-t-elle donc pu s'établir ?

3° Enfin, la résurrection de Jésus-Christ n'était pas un fait obscur, indifférent, étranger aux intérêts et aux passions qui ont coutume de remuer les hommes. Il ne s'agissait pas entre ceux qui la croyaient et ceux qui ne la croyaient pas, d'une simple diversité d'opinion sur un point d'histoire. La religion, l'ordre public en dépendaient. D'une part, les pharisiens, les prêtres, les chefs de la nation juive ne pouvaient voir sans effroi que l'on entreprît de persuader la résurrection et la divinité d'un homme qu'ils avaient crucifié. De leur côté, les disciples de Jésus ne pouvaient se dissimuler le danger auquel ils s'exposaient, en accusant du plus grand des crimes les magistrats de leur nation. Toute la ville de Jérusalem avait les yeux ouverts sur une cause si importante. Je ne puis donc pas supposer que la foi de la résurrection se soit établie d'une manière imperceptible, sans discussion, sans que les hommes éclairés y prissent intérêt. La nature du fait ne le permettait pas; et d'ailleurs, toute l'histoire de ces temps-là me prouve incontestablement que la foi des chrétiens n'a pris le dessus, qu'après avoir triomphé des contradictions les plus violentes et les plus opiniâtres (*Act.*, XXVIII).

La tradition constante et la foi publique de l'Eglise nous conduit de siècle en siècle, par une succession ininterrompue, jusqu'aux témoins de la résurrection.

Quels sont les témoins de la résurrection ?

Jésus qui l'a prédite : les apôtres qui l'ont publiée : les Juifs qui l'ont combattue.

II. Je place Jésus-Christ à la tête des témoins de la résurrection, parce qu'il l'a prédite, et qu'une telle prédiction suppose et prouve qu'il avait le pouvoir de la vérifier.

Jésus a prédit sa résurrection publiquement, et de la manière la plus formelle. *Cette race perverse et adultère demande un signe* (il parlait aux prêtres et aux pharisiens), *et il ne lui en sera pas donné d'autre que le signe du prophète Jonas. Car de même que Jonas demeura trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine, ainsi le Fils de l'Homme* sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre (*Matth.* XII). Cette prédiction n'était pas obscure : elle fut entendue des Juifs, et ils nous l'apprennent eux-mêmes, lorsqu'après le crucifiement, Ils disent à Pilate : *Nous nous souvenons que ce séducteur a dit : Dans trois jours je ressusciterai.* On ne peut pas soupçonner l'évangéliste de l'avoir imaginée après coup. Les chefs de la synagogue en attestent l'authenticité, par les mesures qu'ils prennent pour la démentir.

Raisonnons maintenant dans la double hypothèse de la vérité et la fausseté du fait de la résurrection, et voyons à laquelle de ces deux hypothèses peut s'adapter la prédiction de Jésus-Christ.

Si Jésus est ressuscité, il est indubitablement l'envoyé de Dieu : et s'il était l'envoyé de Dieu, il pouvait se tenir assuré de sa résurrection, et il convenait qu'il l'annonçât, et à ses disciples, et à ses ennemis. A ses disciples, pour soutenir leur foi contre le scandale de la croix : à ses ennemis, pour défier tous leurs efforts, pour donner plus d'éclat au miracle qui devait mettre le sceau à la divinité de sa mission. Si, au contraire, Jésus n'était pas un envoyé céleste, cette prédiction ne pouvait servir qu'à faire échouer ses projets, soit en désabusant les disciples qu'il avait séduits, soit en fournissant à ses ennemis un moyen sûr et facile de le convaincre d'imposture à la face de l'univers.

Qu'un homme de génie, par cet ascendant que les grandes âmes savent prendre sur le vulgaire, par le charme de l'éloquence, par des dehors imposants de vertu, par des prestiges même, si l'on veut, parvienne à subjuguer quelques hommes simples et crédules, on le conçoit et l'histoire nous en offre mille exemples. Mais ce qu'on n'a point encore vu, c'est que l'auteur d'une imposture, jusque-là si heureuse, aille de lui-même, sans nécessité, sans motif, ouvrir les yeux à tous ceux qu'il a séduits. Or, tout autre que l'ar

bitre souverain de la vie et de la mort, en prédisant à ses disciples qu'il sortirait du tombeau, détruisait, par cela seul, toute la confiance qu'il avait pu leur inspirer.

En effet, j'interroge l'incrédule, et je lui demande si les disciples de Jésus, sur l'autorité de sa prédiction, croyaient fermement qu'il dût ressusciter, ou si leur foi, encore faible et vacillante, attendait l'événement pour se fixer. Qu'il choisisse entre ces deux suppositions, et qu'ensuite il m'explique comment, après avoir attendu vainement l'exécution de la promesse de leur maître, après s'être convaincus de la fausseté de sa prédiction, les disciples ont pu se persuader encore qu'il était le Fils de Dieu. A la vue d'une preuve si palpable d'imposture, la foi des disciples, quelles que soient leurs préventions, s'éteint nécessairement pour faire place à l'indignation et à la honte de s'être laissé tromper. Loin de songer à perpétuer une fable dont l'auteur s'est trahi si visiblement, il ne leur reste qu'à retourner à leurs barques et à leurs filets. Trop heureux, si un prompt repentir les dérobe à la vengeance des lois, ou si leur obscurité fait oublier qu'ils ont été les complices du faux prophète!

Une semblable prédiction dans la bouche d'un imposteur ne pouvait donc avoir d'autre effet que de forcer ses disciples à l'abandonner. J'ajoute qu'elle eût encore préparé à ses ennemis un moyen sûr et facile de le convaincre, à la face de l'univers, de mensonge et d'impiété.

S'il se rencontrait un chef de secte assez téméraire pour prédire hautement qu'il se montrera plein de vie trois jours après sa mort, quel serait l'effet naturel et nécessaire d'une si extravagante prédiction? Tout ce que peut s'en promettre le prétendu prophète, c'est que la fable de sa résurrection s'accrédite et se répande dans le monde. Mais tous ses moyens de séduction sont ensevelis avec lui, et l'imposture meurt avec l'imposteur, à moins qu'il ne laisse un parti assez hardi pour entreprendre, assez habile pour venir à bout de persuader que la prédiction s'est vérifiée.

Tout l'espoir de Jésus, dans le système de l'incrédulité, reposait donc sur le courage et sur l'habileté de ses disciples. Vous venez de voir si c'était en les flattant de la fausse idée de sa résurrection, qu'il pouvait les intéresser à sa mémoire et au succès de son entreprise. Je le suppose toutefois, et je représente ces hommes si timides, si lâches quelques jours auparavant, transformés tout à coup en conspirateurs intrépides, et déterminés à soutenir la résurrection d'un homme qui les a trompés pendant sa vie, et qui, en expirant sur une croix, ne leur a légué que l'attente d'une mort semblable à la sienne. Ils s'assemblent, ils délibèrent, et prennent la résolution désespérée d'enlever le corps de leur maître. Mais dès le premier pas, un obstacle insurmontable les arrête. C'est la prédiction publique que Jésus a faite de sa résurrection. Instruits, par cette imprudente déclaration, du cours qu'allait prendre l'imposture, les prêtres et les pharisiens ont rompu d'avance toutes les mesures des conjurés. Ils ont placé des gardes au sépulcre; ils y ont apposé le sceau public : ils sauront bien empêcher qu'on n'enlève le cadavre : il ne leur sera pas difficile de le produire après les trois jours révolus. Ce terme expiré, la fable de la résurrection est étouffée, avant même qu'elle ait vu le jour.

En deux mots : Jésus a prédit qu'il ressusciterait. Donc il est ressuscité.

III. Le fait de la résurrection est attesté, non-seulement par tous les écrivains du Nouveau Testament, mais encore par tous les apôtres et les disciples de Jésus-Christ; et leur témoignage unanime et persévérant ne peut être suspect ni d'illusion, ni d'imposture.

D'abord la nature du fait, sa continuité, la multiplicité et la variété des apparitions qui le constataient ne permettent pas de croire que les témoins aient été trompés. Ce n'est pas en songe, ou d'une manière fugitive, ce n'est pas une seule fois que Jésus, après sa mort, se montre à ses disciples; c'est pendant quarante jours consécutifs, et dans toute l'intimité du commerce le plus familier. *Præbuit seipsum vivum in multis argumentis, per dies quadraginta, apparens eis et loquens* (*Act.*, I).

Direz-vous que les apôtres étaient préparés, par leurs préventions et leur crédulité, à prendre pour réels des faits et des discours qui n'existaient que dans leur imagination?

Mais, en premier lieu, une pareille illusion supposerait la démence portée à son comble; et la démence n'admet pas cette uniformité dans les récits, cette liaison dans les faits, cette profonde sagesse dans les discours que nous offre l'histoire de Jésus ressuscité.

En second lieu, rien ne paraît plus éloigné de l'esprit des disciples, que la prévention et la crédulité à l'égard de la résurrection de leur maître. Ils traitent d'extravagance le premier rapport qu'on leur en fait : *et visa sunt ante illos quasi deliramenta verba ista, et non crediderunt illis* (*Luc.*, XXIV). Ils se sont assurés que le corps n'est plus dans le sépulcre, et ils ne sont pas encore persuadés. Jésus se montre à Madeleine, il lui adresse la parole, il l'appelle par son nom : Madeleine le reconnaît enfin, et court annoncer aux disciples ce qu'elle a vu. Mais son témoignage ne leur suffit pas : il faut que Jésus leur apparaisse, qu'il leur parle, qu'il leur montre les cicatrices de ses plaies. Thomas, qui n'était pas présent lors de cette première apparition, refuse d'en croire ses collègues : il ne se rend qu'après avoir vu et touché les traces récentes des clous et de la lance (1).

Dans ce récit, que je suis forcé d'abréger, mais dont tous les détails sont précieux, reconnaissez-vous la marche de la prévention, de la crédulité ou de l'enthousiasme? Ne vous semble-t-il pas, au contraire, que les apô-

(1) Veritas visu et mora, falsa festinatione et incertis valescunt. (*Tacit.*).

tres portent la défiance jusqu'à l'excès? Et n'êtes-vous pas tenté de leur adresser le reproche que Jésus faisait aux disciples d'Emmaüs qui s'entretenaient avec lui sans le reconnaître: O insensés qui vous raidissez contre la foi! *O insensati et tardi corde ad credendum!*

Mais c'est trop nous arrêter sur une supposition qui ne soutient pas le plus léger examen. Les témoins de la résurrection n'ont pu s'en laisser imposer; voyons s'il est permis de croire qu'ils aient formé le dessein d'en imposer eux-mêmes.

Ou les apôtres s'attendaient à voir leur maître ressusciter, comme il l'avait annoncé si expressément, ou ils ne s'y attendaient pas.

Dans la première supposition, ils ont dû se reposer sur lui-même du soin de vérifier sa prédiction. Ils n'avaient nul besoin de s'engager dans une manœuvre aussi dangereuse que criminelle; et si leur attente était trompée, il ne leur restait, comme je l'ai déjà dit, que d'abandonner la cause et la mémoire d'un homme qui les avait si grossièrement abusés.

Dans la seconde supposition, nul motif, nul intérêt, nul espoir ne pouvait les engager à concerter la fable de la résurrection. Du côté du monde, ils avaient tout à craindre; du côté du ciel, ils ne pouvaient attendre que les châtiments réservés au blasphème et à l'impiété. Le fanatisme ne les aveuglait pas sur ce qu'il y avait de criminel dans leur projet; et le faux zèle ne justifiait pas l'imposture à leurs yeux. *Si le Christ n'est pas ressuscité*, disait saint Paul, *nous portons un faux témoignage contre Dieu. Invenimur et falsi testes Dei.*

Admettons néanmoins que les apôtres eussent quelque intérêt à supposer et à divulguer la fable de la résurrection, comment n'ont-ils pas été découragés à la vue des obstacles innombrables qui s'opposaient à l'exécution d'une pareille entreprise? Obstacles pris de la nature même du projet, qui demandait que l'on fît disparaître le cadavre dont les Juifs s'étaient assurés par une garde militaire; obstacles de la part des complices qui se trouvaient en grand nombre, et parmi lesquels il ne fallait qu'un traître, un second Judas pour dévoiler la fraude, et en immoler les auteurs à la risée publique et à la vengeance des lois; obstacles de la part des prêtres, des magistrats, de la nation tout entière, que la fable de la résurrection couvrait d'une infamie éternelle, et qui avaient en main tous les moyens de droit et de force, propres à confondre et à punir les imposteurs: obstacles de tous les genres, qui donnent à ce projet un caractère d'extravagance, tel que l'imagination épouvantée ne peut se figurer qu'il y ait eu, d'une part, des hommes assez fous pour en concevoir l'idée, et de l'autre, des hommes assez stupides pour en permettre l'exécution.

IV. Nous pouvons compter parmi les témoins de la résurrection jusqu'aux Juifs, qui ont refusé de la croire. Leur incrédulité porte avec elle des caractères si manifestes de mauvaise foi qu'elle équivaut à un aveu formel.

Pour vous en convaincre, je n'ai besoin que de mettre sous vos yeux ce que firent les chefs de la synagogue avant la résurrection, pour empêcher, s'il eût été possible, que la prédiction de Jésus ne s'accomplît, et ce qu'ils firent, après la résurrection, pour arrêter l'effet de la prédication des apôtres.

Avant la résurrection, les princes des prêtres et les pharisiens scellent de leur sceau l'entrée du sépulcre: ils y placent des satellites pour en défendre l'accès. Par ces mesures, ils se constituent dépositaires et gardiens du corps de Jésus; ils en répondent contre tous les efforts des disciples, et ils s'engagent tacitement à les représenter après les trois jours fixés pour la résurrection. Qu'arrive-t-il cependant? Dès le matin du troisième jour, les sceaux du sépulcre sont brisés, la pierre énorme qui le fermait est renversée, les satellites sont dissipés, le cadavre a disparu, il ne reste que les linges qui l'enveloppaient (1).

D'après ces faits publiés par les apôtres, et non contestés par les Juifs, il faut admettre ou que Jésus est ressuscité, ou que ses disciples ont enlevé le cadavre à force ouverte. Mais, outre que c'eût été de leur part un projet insensé, soit qu'ils crussent, soit qu'ils ne crussent pas à la divinité de leurs Maître; outre qu'on ne peut leur supposer ni le courage, ni les forces nécessaires pour l'exécution, les chefs de la synagogue en avaient rendu le succès impossible; et ils ne sont plus en droit d'alléguer cet enlèvevement, après qu'ils l'ont prévu, et qu'ils ont pris pour l'empêcher toutes les mesures que pouvait suggérer la prudence éveillée par la haine, et soutenue de l'autorité et de la force publique.

A plus forte raison ne méritent-ils pas d'être écoutés, lorsqu'ils viennent nous dire que les disciples ont forcé le sépulcre, pendant que les gardes dormaient tous à la fois, sans que leur sommeil eût été troublé par le tumulte inséparable des efforts et des mouvements que suppose une pareille expédition. Un fait aussi destitué de vraisemblance demanderait, comme l'observe saint Augustin, d'autres garants que des témoins endormis. Tout ce que l'on peut conclure du bruit de l'enlèvement semé dans le peuple par les chefs de la synagogue, c'est que, de leur aveu, le cadavre n'était plus dans le sépulcre avant la fin du troisième jour; et cet aveu, dans leur bouche, est un témoignage forcé en faveur de la résurrection.

Tandis que, par une fable si mal concertée, les prêtres et les pharisiens s'efforçaient de démentir la prédiction de Jésus-Christ, les apôtres, au milieu de Jérusalem, se portaient hautement pour témoins de son accomplissement. Le contraste de leur assurance et de leur intrépidité, avec la mollesse et la

(1) Cette légère circonstance, dans l'histoire de la résurrection n'est pas indifférente. Les auteurs de l'enlèvement n'auraient pas perdu le temps à débarrasser le cadavre de ces linges que l'huile et les parfums y avaient collés, et qui, d'ailleurs, en rendaient le transport plus facile.

timidité de la synagogue, fait assez voir de quel côté se trouvent la bonne foi et la vérité.

Pierre et Jean venaient de guérir, à la porte du temple, et en présence d'une foule innombrable, un homme boiteux de naissance, connu de toute la ville. Ils avaient pris occasion de ce prodige pour annoncer au peuple la résurrection de Jésus. Ils parlaient encore, lorsqu'il survient des prêtres, des magistrats du temple et des saducéens, qui les font saisir et jeter dans une prison. Le lendemain les prêtres, les anciens, les scribes assemblés se font amener les deux apôtres. Nieront-ils, ou du moins contesteront-ils le miracle de la veille? Non : ils le reconnaissent expressément et se bornent à demander aux apôtres en quel nom, et par la puissance de qui ils l'ont opéré : *In qua virtute, aut in quo nomine, fecistis hoc vos* (*Act.*, IV)? Pierre prend la parole et leur dit: *Princes du peuple, apprenez, et que tout Israël sache, que cet homme que vous voyez sain devant vous, a été guéri par la puissance et au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ de Nazareth, que vous avez crucifié, et que Dieu a ressuscité d'entre les morts : Quem vos crucifixistis, quem Deus suscitavit a mortuis..... Les magistrats voyant la fermeté de Pierre et de Jean, sachant que c'étaient des hommes du peuple et sans lettres, étaient dans l'étonnement et connaissaient qu'ils avaient été avec Jésus. Ils voyaient aussi devant eux l'homme guéri, et ils ne pouvaient nier la chose. Ils firent sortir les apôtres de la salle du conseil, et délibérant entre eux, ils se disaient : Que ferons-nous de ces hommes? Le miracle qu'ils ont fait est connu de tous les habitants de Jérusalem. La chose est manifeste, et nous ne pouvons la nier. Mais afin que leur doctrine ne se répande pas davantage, défendons-leur avec menace d'en parler à qui que ce soit.* Pierre et Jean sont rappelés, on leur intime l'ordre du conseil : ils sortent en déclarant qu'ils n'obéiront pas : *Jugez vous-mêmes*, disent-ils, *s'il est juste de vous obéir plutôt qu'à Dieu. Pour nous, nous ne pouvons taire ce que nous avons vu et entendu.*

Cités une seconde fois au même tribunal, tous les apôtres réunis parlent avec la même intrépidité. Les prêtres, les pharisiens frémissaient de rage et voulaient les faire mourir. *Laissez ces hommes*, leur dit Gamaliel; *car si l'œuvre qu'ils entreprennent vient des hommes, elle tombera d'elle-même : mais si c'est l'œuvre de Dieu, vous ne viendrez pas à bout de la détruire, et votre résistance vous rendrait coupables d'impiété.*

Avec tant de haine et de puissance, pourquoi tant d'incertitude et de faiblesse? pourquoi ces ménagements pour des hommes de néant qui accusent en face les princes des prêtres d'avoir crucifié le Messie des Juifs, *quem vos crucifixistis?* Comment le plus sage et le plus accrédité des pharisiens ose-t-il avancer en plein conseil, que combattre la prédication des apôtres, c'est s'exposer à combattre l'œuvre de Dieu? Est-là la conduite, est-ce là le langage convenable aux chefs d'une nation, à l'égard d'une poignée de novateurs et de séditieux, qui, par la plus grossière imposture, déshonorent la nation tout entière, et mettent en péril l'état et la religion?

N'allez pas m'objecter que ce récit est suspect, puisque c'est des apôtres seuls que nous le tenons.

Les faits qui ont précédé ou suivi immédiatement la résurrection, étaient des faits publics et notoires qui appartenaient à la synagogue, et qu'il y aurait eu de la démence à lui attribuer, s'ils n'eussent pas été vrais et généralement reconnus. Les apôtres auraient-ils inventé que les prêtres allèrent trouver Pilate, pour lui demander de placer une garde au sépulcre; qu'il se répandit parmi les juifs que le corps de Jésus avait été enlevé de nuit par ses disciples; qu'eux-mêmes furent cités devant le conseil, interrogés, emprisonnés, réprimandés et battus de verges? Non, ces faits ne sont pas de l'invention des apôtres : ils avaient pour garant la notoriété publique. Vous ne pouvez raisonnablement les contester, et de leur réunion il sort une nouvelle preuve du fait de la résurrection.

D'abord la précaution de placer une force militaire près du sépulcre, ne permet pas de douter que Jésus n'eût annoncé publiquement qu'il ressusciterait. J'y trouve même une sorte d'aveu de ses autres miracles; car on eût méprisé une semblable prédiction, si des œuvres surnaturelles ne lui eussent pas donné de la vraisemblance et du poids dans l'opinion publique.

En second lieu, le bruit qui se répand de l'enlèvement du cadavre prouve démonstrativement que le tombeau s'était trouvé vide après le troisième jour. Or ce fait seul décide contre les Juifs, puisqu'il est certain qu'ils ont dû, qu'ils ont pu, puisqu'ils ont voulu prévenir toute tentative de la part des disciples.

De plus, ce bruit suppose une imposture avérée, ou de la part des disciples, s'il est véritable, ou de la part de la synagogue, s'il est faux. Or, si l'on pèse attentivement l'intérêt, les moyens, le caractère des uns et des autres, on avouera que le reproche ne peut tomber que sur les chefs de la synagogue.

Les apôtres n'avaient nul intérêt à dérober le corps de leur maître, à moins qu'on ne les suppose assez insensés pour vouloir, au péril de leur vie, justifier l'extravagante prédiction d'un imposteur. Mais la synagogue demeurait convaincue du crime le plus horrible, si l'on croyait à la résurrection d'un homme qu'elle avait fait périr du dernier supplice. A s'en tenir à la présomption de droit, celui-là a commis le crime, à qui le crime est utile : *is fecit scelus, cui prodest.* Il ne se trouve ici de coupables que les juifs.

Les apôtres manquaient de tous les moyens nécessaires au succès d'une entreprise si hasardeuse. Mais les chefs de la synagogue avaient en main tout ce qui pouvait empêcher l'effraction du sépulcre, tout ce qui pouvait la constater après l'exécution. Or, de leur aveu, ils ne l'ont pas empêchée, et d'après toute

leur conduite, il est évident qu'ils ne l'ont pas constatée. Ils n'ont pas même puni les soldats qui, par un oubli sans exemple de la discipline militaire, avaient favorisé le vol du dépôt confié à leur garde. Ils ont souffert qu'on les accusât publiquement d'avoir acheté à prix d'argent le silence de ces témoins oculaires de la résurrection.

Les apôtres, dans toute la suite de leur vie, ont donné l'exemple de toutes les vertus : ils ont scellé de leur sang le témoignage qu'ils avaient constamment rendu de la résurrection de leur maître. En est-il de même de leurs adversaires ? Interrogez, je ne dis pas les évangélistes, mais l'historien Josèphe : il vous dira que telle était la corruption des pharisiens, des prêtres, des magistrats, qu'elle eût suffi, sans les armes des Romains, pour consommer la ruine entière de la nation.

Troisièmement, les chefs de la synagogue ont nié le fait de la résurrection : mais quelles preuves ont-ils opposées au témoignage des apôtres ? Le bruit vague de l'enlèvement du du cadavre n'est qu'une fable maladroite, s'il n'est pas soutenu par des informations juridiques. Or il ne paraît nulle trace d'informations juridiques dans toute l'histoire de ce temps-là; et ce qui démontre qu'il n'y en a jamais eu, ou que l'on s'est cru obligé de les supprimer, c'est que les apôtres continuent d'enseigner en public, sans que les magistrats osent les condamner à la mort : c'est que, dans le procès instruit tumultuairement contre le diacre Etienne, on l'accuse, non d'avoir enseigné la résurrection de Jésus, mais d'avoir blasphémé contre le temple et contre la loi : c'est, enfin, que la foi en Jésus ressuscité, que des informations juridiques auraient dû étouffer dans sa naissance, s'établit au milieu de Jérusalem, sous les yeux des prêtres et des magistrats, qui ne savent combattre la nouvelle religion, qu'en la persécutant.

V. Le fait de la résurrection est tellement lié avec d'autres faits incontestables, qu'on ne peut l'en détacher, sans tomber dans un abîme d'invraisemblances, de contradictions et d'absurdités historiques.

Un premier fait incontestable, c'est que l'établissement du christianisme est moins l'ouvrage de Jésus-Christ, que celui de ses apôtres. Or, si Jésus n'est pas ressuscité, il est impossible de concevoir comment ses apôtres ont pu suivre et consommer l'entreprise qu'il avait commencée. Que l'incrédule se décide une fois sur le caractère qu'il veut donner aux apôtres. En fera-t-il des enthousiastes stupides qui prêchent de bonne foi les visions dont leur maître les a bercés ? Cette supposition est détruite par le fait de la résurrection, dont ils se disent les témoins. Jusque-là, qu'ils aient été séduits, à la bonne heure, mais, dès ce moment, ils deviennent eux-mêmes des imposteurs : il ne faut plus nous parler de leur enthousiasme et de leur bonne foi. Essaiera-t-on de nous les montrer comme des fourbes habiles qui s'emparent du plan ébauché par leur maître, et se chargent de l'exécuter, au péril manifeste de leur vie ? Des fourbes n'auraient eu garde de coudre à leur plan la fable de la résurrection, qui ramenait tout à l'examen d'un fait unique, où le mensonge devait percer de toutes parts.

Un second fait non moins incontestable, c'est que l'Eglise a pris naissance à Jérusalem, deux mois après la mort de Jésus-Christ. La première prédication de Pierre enfante trois mille chrétiens : peu de jours après, on en compte huit mille. La persécution qui oblige les apôtres de se séparer, porte le germe de la foi dans tous les pays voisins. Qui m'expliquera ce mouvement subit qui arrache des milliers de juifs à leurs préjugés, à leurs habitudes, à tous leurs intérêts, pour leur faire adorer un homme qu'ils ont vu expirer entre deux brigands? Les apôtres ont publié que cet homme était ressuscité. Mais les apôtres ont rencontré des contradicteurs : ils n'en ont pas été crus sur un fait aussi extraordinaire, ils ne l'ont pas avancé sans alléguer quelques preuves ; et si le fait était controuvé, sur quelles preuves ont-ils pu l'établir, lorsque tout s'élevait contre leur témoignage, l'autorité, la religion, l'intérêt et les passions.

Que l'on exagère tant que l'on voudra la crédulité du peuple, on ne trouvera pas un seul exemple d'une pareille imposture et d'un pareil succès. Les erreurs populaires prennent leur origine, et trouvent leur appui dans les opinions reçues, dans les passions, dans l'influence des gouvernements. Romulus disparaît tout à coup : les sénateurs publient que les dieux l'ont enlevé au milieu d'un orage : un peuple imbécile et superstitieux croit sans peine une fable qui s'accorde avec toutes ses idées. Mais ce même peuple aurait-il cru, sur la parole de quelques inconnus, à l'apothéose d'un homme obscur, ennemi de ses lois et de sa religion ?

Aussi, et c'est un troisième fait non moins certain que les deux précédents, les apôtres n'ont pas dit au peuple de Jérusalem : Croyez que Jésus est ressuscité parce que nous vous l'assurons, ils ont dit : Croyez en les prodiges que nous opérons sous vos yeux au nom de Jésus ressuscité. La foi des premiers Juifs convertis a donc eu pour motif des faits éclatants, dont la vérité était nécessairement liée à la vérité du fait de la résurrection. Tout se réduisait pour eux à l'examen facile de ces faits, dont ils étaient les témoins oculaires. Tout se réduit pour nous à rechercher s'ils ont reconnu la vérité des faits allégués par les apôtres, et si le jugement qu'ils en ont porté nous oblige nous-mêmes à les admettre.

Mais, avant d'entamer cette discussion, je veux vous faire observer qu'elle répondra pleinement à une question que vous entendrez souvent faire aux incrédules : Pourquoi Jésus ressuscité ne s'est-il pas montré aux prêtres, aux pharisiens, à toute la ville de Jérusalem, qui l'avait vu expirer? Pourquoi, sa mort ayant été publique, sa résurrection n'a-t-elle eu d'autres témoins que ses disciples ?

Je pourrais répondre que la nation entière,

représentée par ses prêtres, ses docteurs, ses magistrats, avait une preuve convaincante de la résurrection dans l'état où l'on trouva le sépulcre trois jours après la mort de Jésus-Christ. Je pourrais ajouter que le témoignage des apôtres, soutenu par des œuvres surnaturelles, en fournissait une autre preuve certaine, et dès lors suffisante; mais je vais plus loin, et je dis que, par leurs propres miracles, les apôtres ressuscitaient ce fait capital, le rendaient public, et le mettaient en quelque sorte sous les yeux de la nation. Jésus-Christ, en effet, ne se montrait-il pas au milieu des Juifs toutes les fois que ses apôtres opéraient en son nom, et par le pouvoir qu'ils avaient reçu de lui, quelqu'un de ces prodiges que nous lisons dans leur histoire? La synagogue et le peuple de Jérusalem ne l'ont pas vu après sa résurrection : mais n'ont-ils pas eu, dans les miracles des apôtres, une preuve de la résurrection, équivalente au témoignage immédiat de leurs sens? Et ceux qui ont refusé de se rendre à cette preuve si authentique et si éclatante, se seraient-ils montrés plus dociles à la vue de Jésus ressuscité? Pensez-vous d'ailleurs que le témoignage unanime de toute la nation juive fût capable de fermer la bouche à nos incrédules modernes? Ne demanderaient-ils pas encore que Jésus, après sa résurrection, eût parcouru toute la terre? Ne voudraient-ils pas le voir de leurs propres yeux? Où trouver des preuves assez convaincantes pour des hommes bien résolus à ne pas croire? L'histoire évangélique renferme des motifs de crédibilité qui suffisent à la bonne foi, et l'autorité n'en est point ébranlée parce que la mauvaise foi imagine et demande d'autres preuves qu'elle saurait bien éluder.

CHAPITRE VII.

Miracles des apôtres.

Il serait facile d'appliquer aux miracles des apôtres les raisonnements que nous avons faits sur les miracles de Jésus-Christ. Dans le livre des Actes, comme dans les Evangiles, il s'agit de faits importants, éclatants et publics, qui ne se prêtaient ni à l'illusion, ni à l'imposture. L'auteur du livre des Actes représente à notre égard tous les apôtres qui, soit dans leurs Epîtres, soit dans leur enseignement public, attestaient ou supposaient les événements dont il écrivait l'histoire; et les apôtres, dans ce qu'ils rapportent d'eux-mêmes, ne sont pas moins au-dessus du soupçon d'erreur ou de mensonge que dans ce qu'ils racontent de leur maître. Enfin il est constant que ces miracles n'ont jamais été ni réfutés, ni même sérieusement contredits par les chefs de la synagogue.

Je pourrais encore citer, en preuve des miracles des apôtres, ces Eglises nombreuses fondées par eux ou par leurs disciples dans toutes les parties du monde connu. Les premiers fidèles croyaient fermement que les apôtres avaient opéré des miracles; leur respect pour le livre des Actes, où ces miracles sont consignés, et les témoignages exprès des écrivains ecclésiastiques des premiers siècles ne permettent pas d'en douter. Dans ses différentes Epîtres, saint Paul ne craint pas de rappeler aux Eglises qu'il a fondées les prodiges qui ont signalé sa prédication; il va même jusqu'à prescrire aux fidèles de Corinthe les règles qu'ils doivent suivre dans l'emploi des dons surnaturels, si fréquents parmi eux, qu'il était à craindre qu'il n'en résultât quelque confusion.

Voilà donc un fait avéré, la foi aux miracles des apôtres, reçue et professée publiquement dans toutes les églises qu'ils avaient fondées. Or cette foi ne peut être accusée d'erreur, car il n'est pas permis de supposer que, dans la Palestine et la Syrie, dans toute la Grèce, dans l'Asie Mineure, dans l'Italie, dans l'Espagne, une multitude immense d'hommes, raisonnables d'ailleurs, se soit trouvée saisie subitement, et en même temps, d'une maladie qui ôtait l'usage de l'esprit et des sens, jusqu'à faire croire que l'on voyait, que l'on entendait ce qui n'était pas.

La foi des Eglises apostoliques, leur existence toute seule, est donc une preuve irréfragable des miracles de leurs fondateurs. Ce sont des effets qui indiquent la cause, des conséquences qui rappellent au principe. La formation de ces Eglises, sans l'autorité des miracles apostoliques, serait difficile à concevoir, mais avec des miracles supposés, c'est un phénomène inexplicable et manifestement impossible. Dans la première hypothèse, les fidèles auraient cru sans raison de croire; dans la seconde, ils auraient cru, malgré des raisons évidentes pour ne pas croire.

J'abrège ces considérations générales, et parmi les miracles qui appartiennent à l'histoire des apôtres, j'en choisis deux remarquables par leur éclat et par les suites importantes qu'ils ont eues : la descente du Saint-Esprit sur les apôtres, et la conversion de saint Paul.

I. *Le jour de la Pentecôte étant venu, et les disciples se trouvant tous assemblés en un même lieu, on entendit tout à coup comme le bruit d'un vent impétueux qui venait du ciel, et qui remplit toute la maison où ils étaient. Au même moment ils virent paraître comme des langues de feu, qui se partagèrent et s'arrêtèrent sur chacun d'eux. Alors ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils commencèrent à parler diverses langues, selon que le Saint-Esprit les faisait parler. Or il y avait à Jérusalem des Juifs religieux et craignant Dieu, de toutes les nations qui sont sous le ciel. Dès que ce bruit fut répandu, il s'en assembla un grand nombre, qui furent tout interdits d'entendre les disciples parler la langue de chacun d'eux; et ils disaient avec admiration : Ces gens qui nous parlent ne sont-ils pas tous Galiléens? Comment donc les entendons-nous parler chacun la langue de notre pays? Parthes, Mèdes, Elamites, ceux d'entre nous qui habitent la Mésopotamie, la Judée, la Cappadoce, le Pont et l'Asie, la Phrygie, la Pamphylie, l'Egypte et la Libye, près de Cyrène, et ceux qui sont venus de Rome, Juifs et prosélytes,*

Crétois et Arabes, nous les entendons tous parler, chacun en notre langue, des merveilles de Dieu. Étant donc tous dans l'étonnement et l'admiration, ils se disaient les uns aux autres: Que veut dire ceci? Mais quelques-uns s'en moquaient, et disaient : Ce sont des gens pleins de vin. Alors Pierre, se présentant avec les onze, éleva la voix, et leur dit : Juifs, et vous tous qui habitez Jérusalem, apprenez ceci, et prêtez l'oreille à mes paroles : Ces gens-ci ne sont pas ivres, comme vous le pensez, puisqu'il n'est encore que la troisième heure du jour; mais c'est ce qui a été dit par le prophète Joel... Israélites, écoutez ce que je vais vous dire. Vous savez que Jésus de Nazareth a été un homme autorisé de Dieu parmi vous, par les merveilles, les prodiges et les miracles que Dieu a faits par lui au milieu de vous. Ce Jésus vous ayant été livré par un ordre exprès de la volonté de Dieu, et par un décret de sa prescience, vous l'avez fait mourir en le crucifiant par les mains des méchants, mais Dieu l'a ressuscité... et nous en sommes tous témoins. Ayant donc été élevé par la puissance de Dieu, et ayant reçu de son Père le pouvoir qui lui avait été promis d'envoyer le Saint-Esprit, il a répandu sur nous celui que vous voyez et que vous entendez... Après avoir entendu ce discours, ils eurent le cœur pénétré de componction, et ils dirent à Pierre et aux autres apôtres : Frères, que faut-il que nous fassions? Pierre leur répondit : Faites pénitence, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ pour la rémission de vos péchés, et vous recevrez le don du Saint-Esprit... Ceux donc qui reçurent la parole furent baptisés, et il y eut ce jour-là environ trois mille personnes qui se joignirent aux disciples (*Act.*, II).

Ici se présente l'alternative souvent proposée. Les apôtres ont-ils été trompés les premiers? Ont-ils voulu en imposer sur la descente du Saint-Esprit et sur les prodiges qui l'accompagnent?

Si la première supposition vous révolte par son absurdité, la seconde ne doit pas vous paraître beaucoup plus raisonnable. Des hommes qui prétendent établir une religion, et qui ont besoin qu'on les croie, n'iront pas inventer une fable qui sera démentie sur le champ par tous ceux dont ils invoquent le témoignage. Ils ne placeront pas la scène de leur prétendu miracle sous les yeux d'une multitude innombrable, au milieu de leurs ennemis. On ne les verra pas mêler à leur récit des incidents d'une fausseté notoire, inutiles pour leur dessein, et uniquement propres à les convaincre de mensonge.

Lorsqu'on n'envisage cette histoire qu'à travers un intervalle de dix-huit siècles, lorsqu'on ne la considère que d'une vue générale, sans se donner la peine d'en peser les circonstances, je conçois que l'on puisse demeurer dans le doute ou dans l'incrédulité. Mais la conviction ne succédera-t-elle pas à l'incrédulité et au doute, si l'on se transporte dans le temps et sur le lieu de l'événement; si l'on se rappelle qu'on lit un auteur contemporain, et que les faits consignés dans son livre avaient été publiés dans toute la Judée, dans la Grèce, dans l'Asie Mineure, avant qu'il n'eût composé son histoire?

Dans l'histoire des temps reculés, les faits empruntent souvent leur autorité de l'écrivain : mais dans une histoire récente et contemporaine, l'écrivain doit toute son autorité à la vérité des faits. Le livre des Actes ne serait jamais devenu un livre canonique, si les premiers chrétiens n'y eussent retrouvé les faits que tous croyaient, et dont plusieurs d'entre eux avaient été témoins oculaires. Tels étaient surtout les prodiges qui signalèrent le jour de la Pentecôte.

Outre cette preuve, qui naît de la nature du fait et de ses circonstances, il en est une autre, non moins frappante, fondée sur la connexion de ce prodige avec les événements qui l'avaient précédé et ceux qui l'ont suivi.

Je vous ai déjà fait observer combien les apôtres, après la mort de Jésus-Christ, se montrent différents de ce qu'ils étaient; et ce changement est d'autant plus remarquable, qu'il se fait dans un sens tout contraire à ce qui aurait dû naturellement arriver. Mais la descente du Saint-Esprit nous explique pourquoi les apôtres, si grossiers et si timides quand ils étaient éclairés et soutenus par leur maître, sont remplis de sagesse et d'intrépidité lorsqu'ils semblent abandonnés à eux-mêmes; pourquoi ces hommes, qui avaient fui à la vue du danger qui menaçait Jésus, publient hautement sa divinité en présence de ceux qui l'ont crucifié; pourquoi ce Pierre, qui l'avait renié lâchement à la voix d'une servante, le confesse avec tant de courage au milieu de la synagogue.

Retranchez de cette histoire la descente miraculeuse du Saint-Esprit, vous ne voyez plus dans cette suite de faits, d'ailleurs incontestables, ni motifs, ni liaison, ni vraisemblance. Tout s'y passe contre les principes communs de l'ordre moral. Les apôtres, les Juifs convertis, les Juifs incrédules, ne font rien de ce qu'ils devraient faire, et font tout ce qu'ils ne devraient pas faire. La ville de Jérusalem, durant des années entières, n'est qu'une scène d'illusion et de délire. On ne soutiendrait pas la lecture d'un roman, dont les personnages agiraient comme agissent tous ceux qui jouent un rôle dans l'établissement du christianisme.

Voulez-vous rétablir l'ordre et la liaison dans les faits? Voulez-vous donner à tous les acteurs des motifs, une conduite, un caractère qui ne soit pas en contradiction avec la nature? Voulez-vous rendre croyable une histoire, dont il vous est impossible, après tout, de nier le fond et de méconnaître les suites? remettez à sa place la descente visible du Saint-Esprit : ce seul prodige vous en sauvera une infinité d'autres. Vous y trouverez le dénouement de ces difficultés qui tourmentent votre raison, et que nulle autre supposition n'explique d'une manière satisfaisante.

Remarquez encore, je vous prie, la probabilité intrinsèque du miracle de la Pentecôte : probabilité fondée sur la convenance

du fait avec les desseins connus et les prédictions de l'auteur du christianisme.

Pendant sa vie mortelle, Jésus avait renfermé son ministère dans l'enceinte de la Judée : il n'était envoyé, comme il le dit lui-même, qu'*aux brebis de la maison d'Israël* : sa doctrine ne devait être portée aux gentils qu'après sa mort. Cette mission était réservée aux apôtres, et il leur en donne l'ordre solennel, en les quittant pour monter au ciel. Mais avant d'entrer dans la carrière de l'apostolat, il fallait que ces hommes faibles et ignorants eussent reçu l'Esprit que Jésus leur avait promis, cet Esprit qui devait les remplir de force et leur enseigner toute vérité. Le miracle de la Pentecôte était donc annoncé et prédit. Mais quelle grandeur, quelle sagesse, quel choix admirable de circonstances dans l'accomplissement de cette prophétie! Les apôtres sont établis les docteurs de toutes les nations, et c'est à la vue de toutes les nations rassemblées dans Jérusalem par une des grandes solennités de la loi mosaïque, qu'ils reçoivent du ciel le titre authentique de leur légation. Envoyés à toutes les nations, il convenait que toutes les nations pussent les entendre. Par un prodige inouï, ces hommes sans études parlent toutes les langues de l'Orient. Mais le don des langues ne leur est pas accordé seulement pour hâter les progrès de leur doctrine : il sert encore à caractériser, dès sa naissance, cette religion universelle qui embrasse le Juif et le gentil, le Grec et le barbare.

Comme tout est lié dans l'histoire évangélique! Comme les moyens répondent à la fin! Comme les prodiges les plus éclatants acquièrent de la vraisemblance par leur enchaînement mutuel et par la place qu'ils tiennent dans l'économie de la religion!

II. Je passe au second miracle que j'ai annoncé : la conversion de saint Paul. Voici comment ce fait est rapporté par saint Paul lui-même, parlant aux Juifs de Jérusalem, en présence d'un tribun (*Act.* XXII) : *Je suis Juif, né à Tarse en Cilicie. J'ai été élevé à Jérusalem, et instruit aux pieds de Gamaliel, dans la manière la plus exacte d'observer la loi de nos pères. Zélé pour la loi, comme vous l'êtes tous aujourd'hui, j'ai persécuté jusqu'à la mort ceux qui suivaient cette voie* (la nouvelle religion), *les enchaînant et les mettant en prison, hommes et femmes. Le grand prêtre et tous les anciens m'en sont témoins ; jusque-là même, qu'ayant pris d'eux des lettres pour nos frères de Damas, j'allais en cette ville dans le dessein d'amener prisonniers à Jérusalem ceux de ces gens-là qui s'y trouveraient, afin qu'ils fussent punis. Mais comme j'étais en chemin, et que j'approchais de Damas, vers l'heure de midi, je fus tout à coup environné d'une grande lumière qui venait du ciel, et étant tombé par terre, j'entendis une voix qui me disait : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? Je répondis : Qui êtes-vous, Seigneur? Je suis, me dit-il, Jésus de Nazareth que tu persécutes. Ceux qui étaient avec moi virent à la vérité la lumière, mais ils n'entendirent point ce que me disait la voix* (1). *Je repartis : Seigneur, que ferai-je? Lève-toi, dit le Seigneur, va à Damas, et là on te dira ce qu'il faut que tu fasses. Et comme le grand éclat de cette lumière m'avait aveuglé, ceux qui m'accompagnaient me menèrent par la main jusqu'à Damas. Or, il y avait là un nommé Ananie, homme fidèle à la loi, selon le témoignage que lui rendaient tous les Juifs résidant dans la même ville. Il vint me trouver, et en m'abordant, il me dit : Mon frère Saul, recouvrez la vue, et au même instant je le regardai.* Au chapitre XXVI, saint Paul fait encore le récit de sa conversion devant le roi Agrippa et le proconsul Festus; et au chapitre IX, l'histoire en est racontée par l'auteur du livre des Actes.

Paul serait-il un fourbe qui veut en imposer par une fable grossière? Serait-il un fanatique visionnaire qui prend pour une aventure réelle les rêves de son imagination exaltée?

1° Paul n'est pas un imposteur. Nul motif n'a pu le déterminer à supposer la fable de sa conversion, et jamais il n'a dû croire qu'il parviendrait à la faire recevoir.

Est-ce par des vues d'ambition, de gloire ou de fortune que Paul a quitté la religion de ses pères pour s'attacher à la nouvelle secte? Dans toute la suite de sa vie, dans toutes ses Epîtres, je le vois, d'une part, exposé à tous les malheurs de l'indigence, à tous les dangers de la persécution ; et d'un autre côté, au milieu de tant de maux, déployant une constance, une résignation, une allégresse religieuse que n'aurait jamais ni sentie, ni exprimée un ambitieux trompé dans ses espérances. Quelle gloire, quels avantages Paul pouvait-il se promettre d'une secte pauvre, méprisée, persécutée, lui qui, élevé par le plus célèbre des docteurs de la loi, s'était fait un nom dans la synagogue par son zèle contre le christianisme? Supposerez-vous qu'il aimait mieux se voir le premier dans un parti faible, humilié, et près de succomber, que le second dans le parti dominant? Mais cette misérable et triste ambition lui est interdite; les premières places sont prises parmi les chrétiens : toute l'autorité se trouve entre les mains des apôtres, et quand il oserait aspirer à s'asseoir au milieu d'eux, il faudrait encore qu'il reconnût un chef dans la personne de Pierre. Il n'aurait donc déserté la synagogue que pour venir partager avec les chrétiens le mépris, la haine et les fureurs de ses compatriotes, d'autant plus acharnés contre lui, qu'ils auraient eu à se venger d'un traître et d'un apostat.

Paul devait-il se flatter que la fable de sa conversion trouverait croyance, soit auprès des Juifs, soit même auprès des sectateurs de la nouvelle religion?

D'après son propre récit et celui de son historien, ce prodige eut pour témoins les

(1) Au chapitre IX, il est dit que ceux qui étaient avec Saul entendirent la voix, c'est-à-dire, des sons, et non des paroles articulées. C'est encore un exemple de ces contradictions apparentes qui n'échappent qu'aux historiens véridiques.

Juifs qui l'accompagnaient sur la route de Damas, et qui sans doute étaient animés de la même fureur que lui contre les disciples de Jésus. Toute la troupe entendit la voix du ciel, fut éblouie de l'éclat de la lumière, et renversée par terre (*Act.* XXVI). Paul avait perdu l'usage de la vue : il fallut que ses compagnons le conduisissent par la main jusqu'à Damas. Si toute cette histoire est controuvée, elle se réfute d'elle-même. Les témoins invoqués par l'imposteur ne parleront que pour le confondre.

Cependant nous ne voyons pas que ce fait si décisif entre les Juifs et les chrétiens ait jamais été contesté par les premiers. Peu d'années après l'événement, Paul lui-même le raconte en présence de ses accusateurs, avec une confiance qui montre bien qu'il n'avait jamais essuyé de contradiction. Souvent les chefs de la synagogue accusent Paul d'impiété ou de sédition, jamais de mensonge et d'imposture. Il en est de ce prodige, comme de la résurrection et des autres miracles de Jésus ou des apôtres. On craint également de les avouer et de les nier : on se garde bien de les examiner, et l'on détourne toute l'attention du peuple sur des questions de doctrine qui ne sont point à sa portée. Lorsqu'au chapitre XXII, l'apôtre raconte devant le peuple assemblé tous les détails de l'apparition miraculeuse, on l'écoute sans l'interrompre. Mais au moment où il ajoute que le Seigneur lui dit : *Je t'enverrai aux nations éloignées*, il s'élève un cri universel, et les Juifs déchirant leurs vêtements, comme s'ils eussent entendu un blasphème, demandent sa mort au tribun.

Les chrétiens eux-mêmes n'auraient pas ajouté foi à une fable de cette nature. Dans l'hypothèse des incrédules, tous les chrétiens de ce temps-là, du moins les apôtres et les autres chefs de la secte, n'étaient eux-mêmes que des fourbes, bien instruits qu'il ne se faisait pas de miracles en faveur de leur doctrine. Ils n'auraient donc accueilli celui-ci que comme une nouvelle imposture propre à fortifier les autres. Mais quelle confiance pouvaient-ils prendre dans un transfuge qui jusque-là s'était montré le plus ardent de leurs persécuteurs ? Ne devaient-ils pas craindre qu'il ne voulût s'introduire dans leurs assemblées que pour les trahir, et qu'au lieu d'un prosélyte fervent, ils admissent au milieu d'eux un espion et un émissaire de la synagogue? Ce soupçon était si naturel, que Paul s'étant rendu à Jérusalem peu après sa conversion, et cherchant à se joindre aux disciples, ceux-ci l'évitaient, ne pouvant se persuader qu'il fût des leurs : *Omnes timebant eum, non credentes quod esset discipulus.*

D'ailleurs, s'il était vrai qu'un homme du caractère et de la réputation de Paul pût donner quelque relief à la secte, les apôtres avaient tout à craindre de ses talents et de son ambition. En le jugeant d'après eux-mêmes, ils ne savaient que trop que ce n'était ni la religion, ni l'amour de la vérité qui l'amenaient à professer leur doctrine ; et quand ils auraient cru à la sincérité et à la constance de ses dispositions, ils ne pouvaient le regarder que comme un rival dangereux qui venait partager, et peut-être leur enlever, l'empire qu'ils avaient su se créer sur l'Eglise naissante.

2° S'il est certain que Paul n'est pas un imposteur, il est encore plus évident qu'on ne doit pas le confondre avec ces visionnaires qui prennent pour des faits réels les rêves d'une imagination en délire. Ni ses actions, ni ses écrits ne s'accordent avec une pareille supposition : nous y voyons, au contraire, tout ce qui peut la démentir : une raison calme, un zèle prudent et circonspect, des conseils modérés, une conduite toujours sage, toujours irréprochable, un caractère toujours égal, sans mélange d'enthousiasme et de fanatisme.

Les visions qui se forment dans un cerveau échauffé prennent la teinte des idées habituelles et des passions dominantes : elles ont quelque analogie avec les sentiments et les dispositions qui précédaient. Mais de quelles pensées, de quels mouvements Paul était-il agité lorsque, veillant et marchant, il eut cette vision qui le convertit au christianisme? Jusqu'alors il s'était montré l'ennemi le plus acharné de la nouvelle religion : on l'avait vu parmi les assassins d'Etienne; il venait de solliciter et d'obtenir des chefs de la synagogue des ordres rigoureux contre les fidèles de Damas : il était en marche pour se rendre dans cette ville, ne respirant que menaces et carnage : *spirans minarum et cædis*. De telles dispositions devaient-elles enfanter, même dans l'imagination la plus déréglée, quelque chose de semblable à ce que Paul éprouva sur la route de Damas? Quand on mettrait de côté et cette lumière qui l'éblouit et le terrasse, et cette voix qui l'appelle par son nom, le changement soudain qui se fait dans son esprit et dans son cœur ne serait-il pas une preuve éclatante de l'intervention du Tout-Puissant?

Ajouterai-je ce qui suivit l'apparition? Paul aveuglé et conduit par la main à Damas; Ananie qui, instruit de son côté par une vision surnaturelle, va le trouver et lui rend l'usage de la vue; les prodiges innombrables que Paul lui-même opère partout où il annonce l'Evangile; toutes ces choses ne seraient-elles aussi que des illusions? Vous n'oseriez le penser, et l'ensemble des faits vous force de convenir que Paul n'a pu se tromper lui-même sur l'apparition miraculeuse à laquelle il rapporte sa conversion (1).

Les miracles de Jésus-Christ, le fait de la résurrection, les miracles des apôtres, réunissent tous les genres de preuves, d'où résulte la certitude historique portée au suprême degré. Les faits d'Alexandre, de César, de Charlemagne ne sont pas mieux constatés.

Cependant il me reste une nouvelle preuve à vous exposer : c'est l'établissement du chris-

(1) *La Religion chrétienne, démontrée par la conversion de l'apostolat de saint Paul*, par milord Lattleton.

tianisme, phénomène unique dans l'histoire du monde, et dont il est impossible de rendre raison, à moins de reconnaître la vérité des faits évangéliques.

CHAPITRE VIII.

Considérations sur l'établissement du christianisme.

Entre les divers événements qui appartiennent à l'ordre moral, comme dans les phénomènes de l'ordre physique, il existe des rapports d'après lesquels nous pouvons souvent, ou remonter de l'effet à la cause, ou descendre de la cause à l'effet. Si les miracles de l'Evangile sont réels, il est impossible qu'ils n'aient pas eu des suites considérables dans le monde : et réciproquement, si, peu d'années après la mort de son fondateur, je vois le christianisme s'établir partout où il est annoncé, je ne puis m'empêcher de regarder ses progrès comme la conséquence naturelle des miracles de l'Evangile.

Commençons par établir les faits qui doivent servir de base au raisonnement. Reprenons le livre des Actes et les Epîtres du Nouveau Testament, où se trouve l'histoire contemporaine de la naissance du christianisme.

Il ne s'était pas encore écoulé deux mois depuis la mort de Jésus, lorsque tout à coup les apôtres se montrent et enseignent publiquement au milieu de Jérusalem. De là leur doctrine se répand dans toute la Judée et dans les provinces circonvoisines. Bientôt après, elle pénètre dans la Grèce, dans l'Italie, et jusque dans l'Espagne. Ils fondent des Eglises à Corinthe, à Philippes, à Thessalonique, à Ephèse, à Antioche, à Rome, dans l'île de Crète, dans le Pont, dans la Cappadoce, la Galatie, la Bithynie, etc. Nous avons la preuve de ces faits dans l'histoire originale du livre des Actes, écrite par un témoin oculaire, et dans les Epîtres que les apôtres adressaient aux fidèles de toutes ces contrées. Avant la fin du premier siècle, l'Apocalypse de saint Jean nous montre des Eglises régulières, gouvernées par des évêques dans les principales villes de l'Asie Mineure.

Vers le milieu du second siècle, saint Justin, dans son Dialogue avec le juif Tryphon, avance comme un fait généralement connu, qu'il n'est point de nation, soit policée, soit barbare, où l'on n'adresse des prières et des actions de grâces à Dieu créateur, au nom de Jésus crucifié. Quelques années après, saint Irénée, évêque de Lyon, voulant prouver que la foi catholique était la même dans tout l'univers et jusqu'aux extrémités de la terre, nomme les Eglises des Gaules, de la Germanie, de l'Ibérie, de l'Orient, de l'Egypte et de la Libye.

Tertullien, qui vivait au commencement du troisième siècle, entreprend de prouver contre les Juifs, par l'énumération des peuples qui croyaient à l'Evangile, que le royaume de Jésus-Christ était plus étendu que les empires de Nabuchodonosor, d'Alexandre et des Romains. Nous ne sommes que d'hier, dit-il encore dans son *Apologétique*, et nous remplissons vos villes, vos îles, vos forteresses, vos colonies, vos camps, vos tribus, vos décuries, le palais, le sénat, les assemblées. Nous ne vous avons laissé que vos temples.

Saint Athanase, dans une épître synodique, nomme les Eglises d'Espagne, de la Grande-Bretagne, des Gaules, de l'Italie, de la Dalmatie, de la Mysie, de la Macédoine, de la Grèce, de l'Afrique, de la Sardaigne, etc. Enfin tous ces conciles qui ont précédé le concile de Nicée sont des monuments irrécusables des vastes conquêtes que la foi chrétienne avait faites avant le règne et la conversion de Constantin.

L'histoire profane est d'accord avec l'histoire ecclésiastique. Tacite nous apprend que, sous le règne de Néron, trente ans après la mort de Jésus-Christ, il y avait à Rome une grande multitude de chrétiens. Dans le même temps, Sénèque, cité par saint Augustin (*De civi. Dei, liv.* VI, *c.* 15), s'indigne des progrès que font dans tout l'univers les coutumes des Juifs : c'est ainsi qu'il désigne les chrétiens sortis de la Judée. Les vainqueurs, dit-il, ont reçu la loi des vaincus.

Avant la fin du premier siècle, Pline le Jeune, proconsul de Bithynie, écrivait à l'empereur Trajan que les villes et les campagnes de cette province étaient remplies de chrétiens de tout rang, de tout âge et de tout sexe (1) ; et l'on ne peut douter qu'il n'en fût de même des autres provinces de l'empire. Lucien nous apprend que, sous le règne de Commode, la province de Pont, sa patrie, était pleine d'épicuriens et de chrétiens. Dion Cassius, au commencement du troisième siècle, avoue que cette superstition, souvent réprimée, était plus forte que les lois et faisait tous les jours de nouveaux progrès. Plutarque, Strabon, Lucain, Juvénal déplorent le silence des oracles, que l'on ne peut attribuer qu'au discrédit où ils tombaient, à mesure que s'étendait le christianisme. Porphyre dit expressément, qu'Esculape et les autres dieux ne font plus sentir leur protection, depuis que Jésus est adoré.

Mais qu'est-il besoin de citer les écrivains des premiers siècles? C'est un fait notoire que, avant le règne de Constantin, l'Evangile avait pénétré dans toutes les régions du monde connu, et bien au delà des limites de l'empire romain. Loin de le contester, les incrédules s'en prévalent souvent pour calomnier la conversion du premier prince chrétien. Selon eux, la conviction n'y eut aucune part, et Constantin, indifférent au fond sur toutes les religions, ne se déclara en faveur du christianisme, que pour se mettre à la tête du parti le plus puissant. Ainsi, de leur aveu, la nouvelle religion avait pris le dessus dans l'empire, non-seulement sans le secours, mais encore malgré tous les efforts de la puissance publique.

(1) Multi omnis ætatis, omnis ordinis, utriusque sexus etiam vocantur in periculum, et vocabuntur. Neque enim civitates, sed vicos etiam atque agros superstitionis istius contagio pervagata est.

En effet, depuis sa naissance jusqu'au temps de Constantin, le christianisme n'a presque jamais cessé d'être en butte aux plus violentes persécutions. A Jérusalem, les apôtres sont emprisonnés, battus de verges ou mis à mort. Partout où ils portent leurs pas, les juifs les poursuivent, les accusent devant les tribunaux ou soulèvent le peuple contre eux. Néron rejette sur les chrétiens l'incendie de Rome, et les fait expirer dans des supplices affreux. Domitien, Trajan, Sévère, Décius, Valérien, Aurélien, Dioclétien et ses collègues publient des édits sanguinaires contre le christianisme. Les gouverneurs des provinces ajoutent à la cruauté des lois impériales. Dans toute l'étendue de l'empire, une populace superstitieuse et féroce demande à grands cris le sang des chrétiens. Leurs tourments font partie des spectacles et des jeux publics. L'histoire ecclésiastique compte dix persécutions générales ordonnées par des édits; mais, lors même que les empereurs semblaient accorder quelque répit aux chrétiens, il s'élevait des persécutions locales, autorisées en quelque sorte par les anciennes lois qui défendaient d'introduire de nouvelles religions.

Que dans les légendes apocryphes du moyen âge on ait exagéré le nombre des martyrs, je le veux bien. Mais à s'en tenir aux monuments originaux, aux écrits contemporains d'un Tertullien, d'un saint Cyprien, d'un Lactance, d'un Eusèbe de Césarée, aux actes authentiques qui sont parvenus jusqu'à nous, aux témoignages mêmes des auteurs profanes, de Tacite, de Pline, de Dion, du jurisconsulte Ulpien, de l'empereur Marc-Aurèle, on ne peut calculer combien de milliers de victimes ont péri dans cette guerre de trois cents ans, où les chrétiens ne montraient de courage que pour aller au devant de la mort ou pour la recevoir. Tel était le danger qui menaçait continuellement les sectateurs de la nouvelle religion, que les païens, par une dérision barbare, les appelaient : hommes de roue, hommes de bûcher, *semaxii, sarmentitii*.

C'est donc un fait incontestable que la foi s'est étendue et affermie au milieu des persécutions, et que le sang des martyrs, comme dit Tertullien, est devenu une semence féconde. *Semen est sanguis christianorum.*

Puisque la puissance publique n'y a eu aucune part, à quoi donc attribuerons-nous l'établissement et les progrès rapides de l'Evangile? Chercherons-nous les causes naturelles de ce phénomène singulier, ou dans la nature même de la doctrine chrétienne, ou dans les qualités personnelles de ceux qui l'enseignaient, ou dans les dispositions et les préjugés des peuples à qui elle était annoncée, ou enfin dans l'ignorance, la crédulité ou les besoins des premiers chrétiens?

I. Considérée en elle-même, et indépendamment de toute preuve extrinsèque, la doctrine chrétienne n'avait rien qui pût lui promettre un pareil succès. Il est vrai que par la sublimité de ses dogmes, et par la pureté de sa morale, le christianisme l'emportait infiniment sur les religions dominantes. Mais ces dogmes sublimes n'étaient nullement à la portée du peuple ; et les philosophes ne pouvaient qu'être révoltés de ces mystères qui confondaient tout leur savoir et ne s'accordaient avec les principes d'aucune secte. Parce qu'ils n'étaient pas idolâtres, les chrétiens furent longtemps regardés comme des athées. On porta la haine et la prévention jusqu'à les accuser de commettre dans leurs assemblées les crimes les plus abominables.

La morale évangélique était trop sévère pour un siècle où régnait la corruption la plus effrénée. Elle ne devait, tout au plus, être goûtée que du petit nombre d'hommes raisonnables et vertueux qui ne font secte nulle part. Le gouvernement ne vit pas l'avantage qu'il pouvait en retirer pour les mœurs publiques. Jamais il ne se donna la peine de l'examiner. Les princes, les magistrats, les philosophes ne la connurent pas mieux que le vulgaire. Marc-Aurèle lui-même, stoïcien inconséquent, persécuta le christianisme; et dans ses *Réflexions morales*, il lui fait un crime de la constance qu'il inspire au milieu des tourments. Tous les préjugés de l'éducation, de l'habitude et de la politique conspiraient contre la nouvelle religion; et si, aujourd'hui que ces préjugés n'existent plus, ou plutôt qu'ils existent en faveur du christianisme, nous voyons au milieu de nous un si grand nombre d'incrédules, pourquoi supposeriez-vous que les apôtres n'ont eu besoin que de proposer leur doctrine, pour s'attacher une multitude innombrable de prosélytes ?

N'oublions pas une autre considération bien importante, parce qu'elle prouve que l'on ne doit établir aucune parité entre le christianisme et les fausses religions. Toutes les religions, excepté celle de Moïse, qui fait partie du christianisme, sont fondées ou sur des miracles clandestins, ou sur de vieilles traditions également inaccessibles à la critique, également propres à nourrir l'enthousiasme et la crédulité. Mais le christianisme, au moment de son origine, n'était que l'histoire de ce qui venait de se passer en Judée, sous les yeux de toute la nation ; et l'on voit d'abord que l'examen d'une histoire si publique et si récente donnait moins de prise à l'erreur que les opinions spéculatives ou traditionnelles des fausses religions.

II. Par qui la religion chrétienne a-t-elle été annoncée ? Jésus venait d'expirer sur une croix, et il semblait que sa religion dût finir avec lui. Mais il avait ordonné à douze de ses disciples de la prêcher dans la Judée et dans tout l'univers. Comment osait-il compter sur leur obéissance posthume? Quel empire espérait-il conserver sur des esprits découragés et désabusés par sa mort? Et puis, vit-on jamais un chef de parti choisir plus mal ses coopérateurs?

Ce n'était pas trop pour une pareille entreprise que la réunion de toutes les qualités qui peuvent imposer aux hommes, les éblouir ou les subjuguer. La conquête du monde, la

création d'une monarchie universelle sur les esprits, n'était pas quelque chose de si facile, que l'on dût en abandonner le soin à des hommes vulgaires. Cependant, c'est à douze misérables pêcheurs, sans lumières, sans courage, sans élévation, que Jésus confie l'exécution de ses vastes desseins. Allez, leur dit-il, instruisez toutes les nations, et soumettez-les à ma loi. Quoi! les Juifs, qui l'ont crucifié! les Grecs, si fiers de leur philosophie! les Romains, qui croient devoir à leurs dieux l'empire du monde! tous ces peuples dont ils ne connaissent ni le pays, ni les mœurs, ni la langue! Quel étrange commandement! quelle mission! quels ministres! Cependant les apôtres ont obéi, et ils ont vu la doctrine de leur Maître établie dans toutes les provinces de l'empire romain.

III. Attribuerez-vous le succès des apôtres aux dispositions favorables qu'ils trouvèrent dans les esprits? Direz-vous que les Juifs et les païens étaient préparés à recevoir la doctrine chrétienne?

Ce serait une erreur manifeste. Pour ce qui est des Juifs, il est certain que jamais ils ne se montrèrent plus attachés à la religion de Moïse, qu'à l'époque de la prédication des apôtres. On en trouvera la preuve dans tous les livres du Nouveau Testament et dans l'Histoire de Josèphe. Il est encore certain que les Juifs regardaient le christianisme comme un culte incompatible avec celui de Moïse. Ce fut le zèle du peuple pour la loi qui fournit aux ennemis de Jésus le prétexte de sa condamnation. Les apôtres eux-mêmes ne furent jamais accusés d'autre crime que de blasphémer contre le temple et de vouloir détruire l'ancienne religion. Les préjugés superstitieux du peuple, la politique des magistrats, l'intérêt des prêtres, l'honneur de la nation, tout s'élevait contre la nouvelle doctrine.

Les Juifs devaient haïr le christianisme; les païens devaient le mépriser. Une religion née dans un pays décrié parmi toutes les nations éclairées, comme le berceau d'une superstition triste, absurde, et odieuse au genre humain (1): une religion proscrite dans le lieu même de son origine, déshonorée par le supplice de son auteur, annoncée par des hommes dépourvus de tout ce qui peut inspirer la confiance: une religion austère dans ses préceptes, incompréhensible dans ses dogmes, et qui offrait à ses sectateurs un Dieu crucifié pour objet de culte et pour modèle; le christianisme, en un mot, était peu propre à s'attirer l'attention des Grecs et des Romains. Ces peuples dédaigneux et corrompus n'étaient pas disposés à quitter des superstitions anciennes et domestiques, qui flattaient l'imagination, les sens, les passions, la vanité nationale, pour un culte étranger qui ne respirait que la pauvreté, les humiliations et la fuite des plaisirs.

(1) Cætera instituta sinistra, fœda pravitate, valuere..... Judæorum mos absurdus sordidusque. (*Tacit.*)

Mais, disent les incrédules, lorsque le christianisme s'annonça dans le monde, l'idolâtrie était tombée dans le plus grand discrédit. Les philosophes, les orateurs, les poëtes s'en moquaient ouvertement. Il ne faut donc pas s'étonner que ces esprits faibles, qui ne peuvent se passer d'une religion, aient accueilli le christianisme, à qui d'ailleurs la pureté de sa morale, et la régularité exemplaire de ses premiers sectateurs, donnaient tant d'avantage sur le culte idolâtre.

Au temps de Jésus-Christ et des apôtres, l'idolâtrie était la religion de l'empire romain. Ses fêtes, ses pontifes, ses augures, toutes les observances de son culte faisaient partie de l'ordre public. Les anciennes lois, qui défendaient, sous les peines les plus sévères, l'introduction des cultes étrangers, étaient en pleine vigueur: Tibère venait de les renouveler contre les Juifs. Quelle que fût l'opinion des philosophes et des gens de lettres, le peuple n'était point désabusé. S'il y avait des esprits qui affectassent de se mettre au-dessus des préjugés populaires, leur prétendue sagesse ne les menait guère qu'à l'athéisme ou à une indifférence totale en matière de religion. Rien n'annonçait que l'idolâtrie dût tomber d'elle-même. Elle se soutint encore quelque temps sous les empereurs chrétiens, malgré la rigueur de leurs édits. Les progrès de la philosophie et des lumières n'ont eu aucune part à la chute du paganisme: au contraire, ce sont les philosophes, c'est un Porphyre, un Jamblique, un Libanius, un Julien qui s'en déclarent les défenseurs, lorsqu'il est près de succomber aux attaques du christianisme.

Mais quand vous supposeriez, contre toute raison, que dans les circonstances où se trouvaient les apôtres, il ne devait pas leur paraître impossible de renverser l'idolâtrie, il reste à expliquer ce qu'il y avait de plus difficile dans leur entreprise, l'établissement de leur propre religion. Le culte populaire aboli, il devait arriver naturellement que les gens éclairés et vertueux se fissent une religion philosophique et raisonnable, tandis que la foule se serait précipitée dans l'impiété ou dans de nouvelles superstitions. L'abjuration de l'idolâtrie ne conduisait pas nécessairement à la profession du christianisme: elle en éloignait bien plutôt tous ceux qui voulaient secouer le joug de la religion; et pour ce qui était du petit nombre des bons esprits capables de goûter l'excellence de la morale chrétienne, il était facile de se l'approprier, en la transportant dans leur philosophie, comme ont fait Epictète et les empereurs Marc-Aurèle et Julien.

Le christianisme était prêché en même temps aux Juifs et aux gentils. S'il n'eût trouvé de sectateurs que parmi les Juifs, on ne manquerait pas de rejeter ce succès sur l'ignorance, la crédulité, la seperstition si souvent reprochées à cette nation par les écrivains profanes. S'il n'eût été embrassé que par des Grecs et des Romains, on pourrait se défier d'une opinion qui se serait formée loin du théâtre des événements. Mais que

répondre au suffrage réuni des compatriotes et des étrangers ?

IV. L'opinion des premiers fidèles, dit l'incrédule, mérite peu de considération. Le christianisme, dans son origine, n'a trouvé de sectateurs que dans le petit peuple, préparé à la séduction, non-seulement par son ignorance et sa crédulité, mais encore par son infortune et par les espérances, les consolations, les aumônes que lui offrait une religion bienfaisante, amie des pauvres et des malheureux.

Il est vrai que les apôtres comptaient un plus grand nombre de prosélytes dans la classe du peuple, que parmi les riches et les savants. Saint Paul lui-même en fait la remarque dans plusieurs de ses Epîtres. Mais, loin de former un préjugé contre le christianisme, la facilité et l'empressement avec lequel ce grand nombre de pauvres et d'ignorants l'ont embrassé, prouverait plutôt, que pour y croire il ne fallait que de la simplicité et de la bonne foi. S'il s'agissait d'une doctrine fondée sur le raisonnement ou sur des recherches savantes et difficiles, l'opinion du peuple ne serait d'aucun poids. Mais lorsqu'il est question de faits éclatans et notoires, qui ne demandent que des yeux et des oreilles, l'homme simple et ignorant peut juger aussi bien que le philosophe ; et s'il se montre plus disposé à croire, c'est qu'il ne s'étudie pas à combattre par de vaines subtilités l'impression naturelle que fait sur son esprit le rapport de ses sens.

Cependant il ne faut pas s'imaginer que l'Eglise chrétienne, dans ces premiers temps, ne fut composée que d'ignorants et de misérables de la lie du peuple. Le contraire est prouvé par les Epîtres mêmes de saint Paul, où nous trouvons des préceptes et des conseils pour toutes les conditions, pour les maîtres comme pour les esclaves, pour les riches comme pour les pauvres, pour ceux qui s'adonnaient à l'étude de la loi, ou de la philosophie, aussi bien que pour ceux qui vivaient du travail de leurs mains.

Parmi les disciples de Jésus, l'histoire évangélique nomme un Nicodème, *prince des Juifs;* un Joseph d'Arimathie, *noble décurion*, ou, comme porte le texte grec, *noble sénateur;* un Zachée, *homme riche et chef des publicains;* un Jaïre, *prince de la synagogue*, et plusieurs autres d'un rangs distingué. Nous lisons dans le livre des Actes, que dès le commencement de la prédication des apôtres un grand nombre de prêtres, *multa turba sacerdotum*, et même plusieurs pharisiens, obéissaient à la foi. Le centenier Corneille, l'eunuque de la reine Candace, le proconsul Paul, Denys l'Aréopagite, étaient des personnages considérables. A Thessalonique, les premiers qui embrassèrent la foi tenaient un rang distingué dans la ville, et ils ne se rendirent qu'après avoir comparé l'enseignement des apôtres avec la doctrine des Ecritures (1). Parmi les Ephésiens qui crurent à la prédication de saint Paul, il y avait des hommes lettrés, puisque plusieurs apportèrent des livres impies ou superstitieux, et en brûlèrent pour une somme considérable.

Le consul Flavius Clément et Domitilla, son épouse, tous deux parents de Domitien, périrent dans la persécution allumée par cet empereur. Pline atteste qu'il y avait en Bithynie des chrétiens de tout rang et de toute condition, *omnis ordinis*. Tertullien avertit Scapula, proconsul d'Afrique, que parmi les chrétiens qu'il veut immoler, il trouvera des sénateurs, des femmes de la plus haute naissance, les parents de ses amis. Dans un de ses rescrits, l'empereur Valérien reconnaît que des sénateurs et des femmes du premier rang ont embrassé le christianisme.

Les monuments qui nous restent des deux premiers siècles de l'Eglise, les lettres de saint Clément de Rome, de saint Ignace, de saint Polycarpe ; les écrits d'Hermas, de saint Justin, d'Athénagore, sans parler de Quadratus, d'Aristide, de Méliton et d'une infinité d'autres dont les ouvrages ont péri, font assez voir que le christianisme, dans son origine, n'était pas réduit à une multitude ignorante et imbécile.

Dans le troisième siècle, lorsque la preuve des faits évangéliques conservait encore tout son éclat, et que les monuments originaux étaient entre les mains de tout le monde, les hommes les plus savants, les plus beaux génies, un Tertullien, un Origène, un Hammonius d'Alexandrie, Jule-Africain, saint Cyprien, Lactance, Eusèbe de Césarée, consacrent leurs veilles à l'étude et à la défense du christianisme. Depuis sa naissance jusqu'à nos jours, la religion de l'Evangile, dédaignée par le bel esprit, le demi-savoir et le libertinage, a constamment obtenu l'hommage de tout ce qu'il y a eu de plus célèbre par le génie, les lumières et les vertus.

Comment l'incrédule ose-t-il compter, parmi les moyens de séduction, les espérances, les consolations et jusqu'aux aumônes que le christianisme offrait à ses prosélytes ?

Les espérances et les consolations de la foi chrétienne n'étaient pas de nature à éblouir la multitude ; elles ne pouvaient faire quelque impression que sur des âmes vertueuses, fortement déterminées à sacrifier tous les intérêts du monde et des passions au désir du salut éternel. Que le peuple se laisse prendre à l'appât de la licence et de l'impunité, c'est une chose naturelle et trop ordinaire : mais que, sans motif, sans examen, malgré tous ses préjugés, il embrasse une doctrine qui l'oblige à la vertu la plus austère, qui ne lui présente aucun avantage temporel, et l'expose à de nouvelles peines et à de nouveaux dangers, c'est un genre de séduction dont il n'y avait pas encore eu d'exemple.

Ces aumônes, si souvent recommandées dans les Epîtres de saint Paul, étaient un bien faible dédommagement pour la gêne et les

(1) Hi autem erant nobiliores eorum qui sunt Thessalonicæ, qui susceperunt verbum cum omni aviditate, quotidie scrutantes Scripturas, si hæc ita se haberent (*Act.* XVII).

périls inséparables alors de la profession du christianisme. Il s'en fallait de beaucoup qu'elles puissent suffire aux besoins de tous les convertis, et certainement elles n'étaient pas destinées à nourrir l'oisiveté. Car saint Paul fait une loi rigoureuse du travail en disant que celui qui ne travaille pas ne mérite pas de manger. Quelle injustice, quel travers d'esprit de chercher un argument contre le christianisme dans une institution où l'on ne devrait qu'admirer le désintéressement et la charité qu'il inspire ! Quelle inconséquence de ranger les aumônes parmi les moyens de séduction, quand on prétend que l'Église n'était alors composée que de misérables ! Etaient-ce les Juifs ou les païens qui en faisaient les fonds ? et si c'étaient des chrétiens, comme il faut bien le supposer, par quel motif ces hommes opulents avaient-ils été gagnés à la nouvelle religion ?

V. Le christianisme, disent encore quelques incrédules, ne fit que des progrès assez lents, tant qu'il ne fut pas soutenu par l'autorité civile. Le règne de Constantin est la véritable époque de son triomphe, et la chute de l'idolâtrie fut moins son ouvrage que l'effet des édits de ce prince et de ses successeurs.

Les écrivains ecclésiastiques et profanes que je vous ai produits comme témoins des progrès du christianisme, ont tous vécu avant le règne de Constantin. Lorsque ce prince monta sur le trône, le christianisme, quoique proscrit par les lois, était, par le fait, la religion dominante dans une grande partie de l'empire romain. Si les sectateurs de l'ancienne religion eussent été les plus forts, Constantin aurait-il triomphé si facilement, d'abord de Maxence, ensuite de Licinius ? Ce ne sont pas les édits de ce prince et de ses successeurs qui ont fait tomber l'idolâtrie. Constantin laissa aux deux religions le libre exercice de leur culte. Sous son règne, et longtemps après lui, les chrétiens et les païens étaient admis indistinctement à toutes les dignités, à toutes les fonctions publiques. Les empereurs qui lui succédèrent favorisèrent le christianisme, sans néanmoins employer la violence contre les païens. Ils avaient même conservé le titre de souverain pontife, attaché par Auguste à la dignité impériale. Gratien fut le premier qui cessa de le porter. Ce fut lui aussi qui fit abattre l'autel de la Victoire dans le sénat, qui confisqua les revenus des prêtres, et abolit les priviléges des vestales. Ce prince fit détruire ou fermer les temples. L'idolâtrie tomba avec les objets de son culte, dès qu'on lui eut retiré l'appui et la protection du gouvernement (1). Jusqu'au règne de Théodose, le culte des dieux fut toléré.

Le christianisme, au contraire, s'était établi dans toutes les parties du monde connu, sans aucun secours humain, et malgré tous les efforts de la puissance civile. Ni les artifices, ni les violences de Julien ne purent lui faire perdre l'immense supériorité qu'il avait acquise sur le paganisme ; et les chrétiens firent bien voir, après la mort de ce prince apostat, qu'ils lui étaient demeurés fidèles par devoir, et non par faiblesse, puisque l'armée qu'il commandait lui donna pour successeurs, d'abord Jovien, ensuite Valentinien, qui, dans sa cour même, s'étaient distingués par un attachement inviolable à la foi chrétienne.

Je me suis convaincu que la religion chrétienne n'a dû ses premiers succès, ni à la nature de sa doctrine, ni aux qualités personnelles de ceux qui l'enseignaient, ni aux dispositions et aux préjugés de ceux qui l'ont reçue, ni enfin à l'influence du gouvernement. Si, raisonnant dans l'hypothèse de la fausseté du christianisme, je cherche à m'expliquer le phénomène singulier de son établissement et de ses progrès avant le règne de Constantin, je ne découvre aucune proportion entre les moyens et la fin, entre la faiblesse des causes et la grandeur de l'effet. Tout ce qui se passe, dans cette hypothèse, me paraît en contradiction avec les principes connus de l'ordre moral. Je ne conçois ni la conduite des premiers docteurs de l'Evangile, ni celle de leurs prosélytes, ni celle de leurs adversaires. Tous agissent constamment contre la pente de toutes les affections humaines ; et la conversion du monde devient pour moi une sorte de prodige plus incroyable que tous les prodiges de l'histoire évangélique.

Mais dans l'hypothèse de la vérité du christianisme, toutes les difficultés s'aplanissent, toutes les invraisemblances disparaissent. Sans parler de l'action toute-puissante de celui qui plie à son gré les cœurs et les esprits, et dont la grâce fécondait la parole de ses envoyés, le christianisme renfermait en lui-même les causes et la raison suffisante de ses conquêtes sur le judaïsme et l'idolâtrie. La conversion du monde ne serait plus un prodige inexplicable, si elle avait eu pour motifs les prodiges consignés dans les annales de l'Eglise.

Ici, se présentent trois choses incroyables, dit saint Augustin. *Il est incroyable que le Christ soit ressuscité. Il est incroyable que le monde ait pu le croire. Il est incroyable que ce soit un petit nombre d'hommes ignorants et de la lie du peuple qui aient persuadé ce fait, même aux savants. De ces trois choses incroyables, ceux qui disputent contre nous refusent de croire la première. Ils voient la seconde de leurs yeux, et ils ne peuvent dire comment elle s'est faite, à moins d'admettre la troisième.*

La résurrection du Christ est publiée, crue dans le monde entier. Si elle n'est pas croyable, pourquoi tout l'univers la croit-il ? Si un grand nombre de savants et d'hommes distingués s'étaient donnés pour témoins de ce prodige, il serait moins étonnant que le monde les en eût crus, et je ne vois pas pourquoi l'on refuserait aujourd'hui de les croire. Mais si, comme il est vrai, le monde a cru sur le témoignage d'un petit nombre d'hommes obscurs et ignorants, comment se trouve-t-il

(1) Elle subsista encore quelque temps parmi le peuple des campagnes ; de là le nom de païen, de *pagañus*, villageois.

encore des entêtés qui ne veulent pas croire ce qu'a cru le monde entier? Celui qui, pour croire, demande de nouveaux prodiges, est lui-même un prodige monstrueux, puisqu'il résiste seul à la foi de l'univers.... Si l'on ne veut pas croire que les apôtres eux-mêmes aient opéré des miracles en preuve de la résurrection du Christ, ce sera pour nous un assez grand miracle que toute la terre ait cru sans miracle (*De Civit. Dei. l.* XXII. chap. 5).

En effet, pour suivre et pour développer la pensée de saint Augustin, la vérité des miracles du christianisme est prouvée par la conversion du monde; et la foi du chrétien n'aurait rien que de raisonnable, quand elle ne serait appuyée que sur le seul fait de l'établissement et de la propagation de la doctrine évangélique. Ce fait éclatant, avec toutes ses circonstances, rappelle et suppose nécessairement d'autres faits qui forment une preuve directe et péremptoire. Si vous m'accordez, d'une part, que les miracles de Jésus et des apôtres, reconnus pour véritables, devaient opérer une grande révolution dans le monde, vous êtes forcé de convenir, d'un autre côté, que la révolution opérée par la prédication de l'Evangile ne peut avoir eu d'autre raison suffisante, d'autre principe que les miracles de Jésus-Christ et de ses apôtres. C'est ainsi que vous raisonneriez dans toute autre matière, et que, d'un effet connu et indubitable, vous remonteriez à la cause que vous indiqueraient les lois de l'analogie ou les principes de la critique.

VI. Une autre considération fortifie les conséquences que nous tirons de la rapidité et de l'étendue des progrès du christianisme. Rappelez-vous les prédictions de Jésus concernant l'établissement de sa religion. Avec quelle assurance, avec quelle précision il annonce une suite de faits dénués de toute vraisemblance, et que la prudence humaine eût relégués dans la région des chimères.

Dès le commencement de son ministère, il déclare que son Evangile s'étendra jusqu'aux extrémités de la terre: il le compare à un peu de levain qui se mêle avec toute la pâte et la fait entrer en fermentation; au grain de sénevé, une des plus petites semences et dont la tige s'élève à la hauteur d'un arbre: au bon grain que le père de famille sème dans son champ, et qui produit une abondante moisson, malgré l'ivraie que l'ennemi y a semée pendant la nuit. Il prédit en termes formels que les Juifs le feront mourir. Rien assurément, dans le cours ordinaire des choses, n'était plus propre que cette mort prématurée à déconcerter ses mesures et à faire avorter son entreprise. Mais c'est de là même qu'il en fait dépendre tout le succès. *L'heure est venue que le Fils de l'homme doit être glorifié. En vérité, en vérité, je vous le dis: si le grain de froment, en tombant dans la terre, ne meurt pas, il demeure stérile: mais après qu'il est mort, il porte beaucoup de fruit...... Le monde va être jugé, le prince du monde va être chassé dehors. Et quand on m'aura élevé de la terre, j'attirerai tout à moi: ce qu'il disait*, ajoute l'évangéliste, *pour marquer de quelle mort il devait mourir.*

Pendant tout le cours de sa prédication, Jésus avait déclaré qu'il était envoyé vers les Juifs, et non vers les gentils; et cependant il prédit, tantôt sous des paraboles dont le sens n'était pas équivoque, tantôt de la manière la plus expresse, que les étrangers viendraient de l'Orient et de l'Occident, du septentrion et du midi, s'asseoir avec Abraham, Isaac, Jacob et tous les prophètes, tandis que les enfants, c'est-à-dire les Juifs, seraient exclus du royaume qui leur avait été préparé.

L'univers est témoin de l'accomplissement littéral de cette prédiction si peu vraisemblable. Mais combien d'ailleurs elle paraît inconséquente dans la bouche de Jésus-Christ! Si les Juifs ne devaient pas croire en lui, eux qui voyaient ses miracles, qui attendaient le Messie, et qui savaient que les temps marqués pour son avénement étaient écoulés, quelle apparence qu'il trouvât plus de foi parmi des peuples à qui le Messie et les prophètes étaient également inconnus, qui n'auraient ni vu ses miracles, ni entendu ses instructions, et qui de plus n'auraient besoin, pour justifier leur incrédulité, que de l'exemple de sa propre nation!

Avant la publication de l'Evangile, on n'avait pas encore vu de religion qui se fût établie au milieu des persécutions et malgré tous les efforts de la puissance publique. A ne consulter que l'expérience du passé, et les conjectures les plus raisonnables sur l'avenir, le fondateur du christianisme devait-il prévoir que sa doctrine, si favorable aux bonnes mœurs et à l'ordre public, serait persécutée à outrance dans des pays où l'on professait impunément l'épicurisme et le saducéisme? Devait-il compter sur l'attachement et sur le courage de ses apôtres, jusqu'à se persuader qu'ils lui feraient tout le sacrifice de leur vie? Etait-il naturel de croire que cet enthousiasme insensé, passant des apôtres à leurs auditeurs, on verrait les Juifs et les païens courir en foule au baptême et au martyre? Enfin, puisque Jésus prévoyait la guerre cruelle que sa religion aurait à soutenir, ne devait-il pas autoriser, inviter même ses sectateurs, à se mettre en défense, et à repousser la force par la force?

Je relis ses dernières instructions aux apôtres, et j'y reconnais autant de prophéties, toutes justifiées par une suite d'événements que la sagesse humaine ne pouvait ni prévoir, ni soupçonner, ni juger possibles.

Voilà, dit-il à ces hommes pusillanimes qui devaient l'abandonner lâchement la veille de sa mort, *voilà que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. Défiez-vous des hommes, ils vous livreront dans leurs assemblées; ils vous battront de verges dans leurs synagogues. Vous serez traînés à cause de moi devant les gouverneurs et les rois, pour me rendre témoignage. Le frère livrera son frère, le père livrera son fils à la mort: les enfants s'élèveront contre leurs parents, et les feront mourir, et vous serez haïs de tous à*

cause de moi. L'heure approche que celui qui vous tuera, croira honorer Dieu. Lorsqu'ils vous traîneront dans les synagogues, devant les magistrats et les puissances, ne vous mettez pas en peine de ce que vous direz pour votre défense. Car à l'heure même le Saint-Esprit vous enseignera ce qu'il faudra dire. Vous aurez des afflictions dans le monde; mais prenez confiance : j'ai vaincu le monde. J'enverrai sur vous le don de mon Père qui vous a été promis, et vous serez revêtus de la force d'en haut. Vous recevrez la vertu du Saint-Esprit qui descendra sur vous, et vous me rendrez témoignage dans Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre. Allez donc, instruisez toutes les nations. Voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.

Vous le voyez, l'établissement du christianisme n'est pas l'ouvrage du hasard et de quelques circonstances heureuses. Les oppositions qu'il devait rencontrer de la part des puissances, les violentes persécutions que les apôtres allaient essuyer, leur intrépidité, leur patience héroïque dans les tourments, la sagesse de leurs discours en présence des magistrats, les succès rapides de leur prédication dans la Judée, et jusque dans les provinces les plus reculées de l'empire romain ; Jésus a tout prévu, tout prédit, tout dirigé.

Considéré en lui-même, et sans rapport à ces prédictions, l'établissement du christianisme est un des phénomènes les plus singuliers que nous offre l'histoire de l'esprit humain ; et jusqu'à présent les sophistes de l'incrédulité se sont vainement tourmentés pour en chercher la cause dans la nature. Mais que deviennent leurs prétendues explications, lorsqu'on rapproche les faits des prédictions de Jésus-Christ, lorsqu'on lit dans l'Evangile l'histoire du christianisme, écrite avant la naissance du christianisme ?

Seriez-vous tenté d'élever des doutes sur l'authenticité de ces prédictions ? autant vaudrait rejeter toute l'histoire évangélique. Ces prédictions tiennent à tout : elles sont essentiellement liées avec le plan conçu et constamment suivi par le fondateur du christianisme : elles font partie de ce qu'il a si souvent et si hautement prédit relativement à lui-même : elles sont indispensablement nécessaires pour rendre raison de la conduite des apôtres après la mort de leur Maître. On ne peut soupçonner les évangélistes de les avoir supposées après coup. La vie et les discours de Jésus étaient trop connus : il est trop absurde de prêter aux apôtres une imposture dont ils étaient eux-mêmes les premières victimes. Et puis, que servirait d'enlever à Jésus-Christ des prédictions évidemment surnaturelles, si l'on est forcé d'en faire honneur à ses disciples ?

Résumons-nous, et concluons. L'intervention de la Providence se montre d'une manière sensible dans le triomphe du christianisme, qui s'étend et s'affermit malgré les obstacles de tout genre qui s'opposent à ses progrès. Mais les prédictions de Jésus-Christ portent la preuve jusqu'à la démonstration dans l'ordre moral. Car si la prédiction circonstanciée d'un événement compliqué, quoique naturel et même vraisemblable, est au-dessus de la sagacité humaine, la prédiction formelle d'une multitude d'événements, où l'on ne retrouve aucun des principes d'après lesquels les hommes ont coutume de se déterminer, est l'effet évident de la sagesse et de la puissance divines. Si, même après que le christianisme est devenu la religion dominante chez toutes les nations éclairées, il m'est impossible de m'expliquer à moi-même comment il a pu s'y établir ; puis-je balancer à reconnaître pour l'envoyé du ciel celui qui, avec des moyens si faibles, a conçu un plan si vaste ; qui a confié l'exécution à des hommes si dépourvus de tous les avantages naturels ; qui, au pied de la croix, se promettait les hommages de l'univers ; qui, enfin, a prédit si distinctement les circonstances les plus incroyables d'une révolution dont il n'y a pas d'exemple dans les annales du monde (1) ?

CHAPITRE IX.

Objections et réponses.

On ne doit pas s'attendre à trouver ici tout ce que les incrédules ont objecté contre les miracles du christianisme. Cette controverse, qui demanderait un volume entier, serait déplacée dans un ouvrage où l'on s'est proposé de réduire la discussion à ces points fondamentaux qui emportent la décision. Si la bonne foi exige que l'on ne dissimule pas les véritables difficultés, elle ne prescrit pas de s'arrêter à toutes celles que peut inspirer l'esprit de chicane.

Je ferai donc un choix parmi les objections innombrables des incrédules. Je laisserai de côté tout ce qui est marqué au coin du bel esprit, de l'ironie, du sarcasme et du blasphème. Celui qui, dans un sujet aussi grave, emploie de pareils arguments, ne se rendrait pas à l'évidence, et ne mérite pas qu'on lui réponde. Je ne relèverai pas non plus ces critiques minutieuses des livres saints, où de prétendus savants ont cru découvrir des contradictions et des erreurs historiques. Ces sortes de difficultés, fussent-elles réelles, ne vont pas au fond de la question : ce sont tout au plus des obscurités qui laissent subsister les preuves dans toute leur force ; et s'il arrivait que vous en fussiez embarrassé, vous en trouveriez la solution dans les commentateurs, de qui les incrédules modernes les ont empruntées (2).

(1) Quelques lecteurs seront peut-être étonnés de me voir citer différentes prédictions de Jésus-Christ, sans rapporter la plus célèbre et la plus frappante, celle qui a pour objet le siége de Jérusalem et la destruction totale du temple. Je les prie de faire attention que cette prophétie est étrangère au plan de cet ouvrage, où l'on s'est renfermé dans l'examen des miracles évangéliques. On ne manquerait pas d'en faire usage, si l'on entreprenait de développer la preuve du christianisme, des prophéties de l'Ancien Testament, et de l'économie de la religion mosaïque.

(2) Sur ces difficultés de détail on peut consulter

Obj. 1. — *L'incrédulité de la nation Juive.* De l'aveu des écrivains du Nouveau Testament, l'immense majorité de la nation juive, et particulièrement les prêtres, les docteurs de la loi, les pharisiens, c'est-à-dire tout ce qu'il y avait de plus éclairé, ont refusé de croire en Jésus-Christ. Si donc il est vrai qu'un assez petit nombre de Juifs, gens du peuple, pour la plupart ignorants, superstitieux et crédules, semblent avoir reconnu la vérité des miracles de l'Evangile, en se déclarant chrétiens, il n'est pas moins certain que ces miracles ont été contredits par la plus nombreuse et la plus saine partie de la nation. Comment concevoir en effet que la synagogue entière eût porté l'aveuglement et la scélératesse jusqu'à crucifier le Messie qu'elle attendait avec tant d'impatience, que tant d'oracles avaient annoncé, et dont la mission demeurait prouvée par des miracles si nombreux et si éclatants ?

Quelques Juifs ont embrassé la religion de Jésus; donc ils ont cru que Jésus avait fait des miracles; donc les miracles de Jésus sont réels : ainsi raisonnent les apologistes du christianisme. Mais voici un raisonnement tout semblable, et d'un tout autre poids. La nation presque entière avec ses chefs, ses prêtres, ses docteurs, a constamment regardé Jésus comme un imposteur ; donc elle n'a pas cru qu'il eût opéré des miracles, donc les miracles qu'on lui attribue n'ont rien de réel.

L'incrédulité de la nation juive détruit toute l'autorité du témoignage des apôtres. C'est une réclamation solennelle, une protestation juridique contre le récit des évangélistes. Placés à une si grande distance des faits, nous ne pouvons les apprécier que d'après le jugement qu'en ont porté les spectateurs : mais si les spectateurs se trouvent partagés, devons-nous balancer entre le jugement prononcé par la nation tout entière, et l'opinion d'une poignée d'hommes obscurs et ignorants ?

Réponse. — Tout est faux dans ce raisonnement. D'abord, les Juifs incrédules ne doivent pas être regardés comme des témoins qui déposent contre les miracles de l'Evangile ; et quand même ils les auraient niés positivement, leur dénégation ne détruirait ni n'affaiblirait l'autorité des témoins qui les rapportent.

1° C'est une erreur manifeste que de se représenter l'incrédulité des Juifs comme une sorte de réclamation et de protestation juridique contre le récit des évangélistes. L'état de la controverse, à l'égard des miracles de Jésus, entre les apôtres et les Juifs contemporains, n'était pas le même qu'il est aujourd'hui entre les chrétiens et les incrédules. Deux questions se présentent en cette matière : l'une de fait, Les miracles de Jésus sont-ils réels ? L'autre de droit, Les miracles de Jésus sont-ils divins ? Sur la première question, les Juifs n'élevaient aucune difficulté : vous en avez vu la preuve. Loin de contester les faits, ils en prenaient souvent occasion d'accuser Jésus-Christ, comme lorsqu'ils lui reprochent de violer la loi en opérant des guérisons le jour du sabbat. De là cette confiance, cette sécurité avec laquelle les apôtres rappellent au peuple de Jérusalem ce grand nombre de prodiges qu'il a vus de ses propres yeux : *Jesum Nazarenum, virum approbatum a Deo in vobis, virtutibus, et prodigiis, et signis quæ fecit Deus per illum in medio vestri, sicut vos scitis.* Le seul fait qu'ils se croient obligés de prouver, c'est la résurrection qui n'avait pas été publique, et ils la prouvent par d'autres miracles que n'osent contredire les chefs de la synagogue.

Toute la suite de l'histoire évangélique nous apprend que les adversaires de Jésus-Christ, au lieu de nier ou de contester ses miracles, se bornaient à en éluder les conséquences en les attribuant à la puissance des démons. Cet homme, disaient-ils, chasse les démons au nom de Béelzebuth : opinion extravagante qui s'est perpétuée chez les Juifs et qui se retrouve dans la bouche de Tryphon, disputant avec saint Justin, dans les deux Talmuds, dans les plus anciens et les plus célèbres rabbins, et jusque dans ces romans absurdes intitulés Vie de Jésus, *Tholdoth Jesu*, recueillis et publiés par Wasengeil.

C'est donc un fait incontestable, que la dispute entre les apôtres et les Juifs incrédules ne roulait que sur la question de droit. Les miracles de Jésus avaient-ils pour auteur Dieu ou le démon ? Nous ne croyons pas que les incrédules modernes veuillent adopter à cet égard les idées des anciens Juifs. Ils sont trop éclairés pour ne pas voir que la divinité du christianisme est une conséquence inévitable de la vérité des miracles. Il faut donc qu'ils renoncent aux prédécesseurs qu'ils ont voulu se donner. Comme témoins, les Juifs déposent en notre faveur ; comme incrédules, ils ne sont que de pitoyables raisonneurs. L'incrédulité moderne ne peut emprunter aucun secours de l'incrédulité ancienne. Pour nous, réunissant ce qu'il y a de raisonnable et de vrai dans l'une et dans l'autre, nous croyons, avec les Juifs et d'après leur aveu forcé, que Jésus et ses apôtres ont signalé leur prédication par des œuvres surnaturelles ; et nous pensons, avec les philosophes qui reconnaissent un Dieu et une Providence, qu'une religion fondée sur des œuvres surnaturelles est une religion divine.

Il n'est donc pas vrai, comme on le dit dans l'objection, qu'en croyant aux miracles de l'Evangile, nous préférions le témoignage d'une poignée d'hommes obscurs et ignorants, au témoignage de la plus nombreuse et de la plus saine partie de la nation. La

la Synopse des critiques; la Bible d'Avignon, avec les dissertations de D. Calmet et de l'abbé de Vence ; *le sens littéral de l'Ecriture sainte*, par Stakouse ; les *Réponses critiques* de Bullet; les *Observations sur l'histoire de la résurrection de Jésus-Christ*, par le chevalier Gilbert West ; les *Témoins de la résurrection de Jésus-Christ, examinés et jugés selon les règles du barreau*, par Sherlock, etc.

nation n'a jamais été partagée sur ce point, et il était impossible qu'elle le fût. Des faits publics, aussi multipliés, aussi éclatants, ne peuvent être ni rejetés, s'ils sont réels, ni admis, s'ils sont controuvés. Pour peu que l'on y réfléchisse; et sans être obligé de recourir à l'histoire du temps, on voit d'abord que la diversité des opinions ne pouvait tomber que sur la cause première de ces miracles, et sur les conséquences qu'il en fallait tirer; objets qui ne sont pas du ressort des sens, et sur lesquels chacun devait prendre parti, selon qu'il avait le cœur plus ou moins droit et l'esprit plus ou moins juste.

2° Quand il serait prouvé que les Juifs incrédules ont nié positivement les miracles de l'Evangile, leur dénégation ne détruirait ni n'affaiblirait l'autorité des témoins qui les attestent.

Dans les circonstances où se trouvaient les premiers fidèles, il n'y avait que la conscience et l'intime conviction qui pussent leur faire embrasser la nouvelle religion; et comme la principale, pour ne pas dire l'unique preuve de cette religion, de l'aveu même de son auteur (1), consistait dans les miracles, on doit penser qu'ils étaient l'objet du plus sérieux examen pour quiconque méditait de se faire chrétien. C'est donc bien raisonner que de dire: Un grand nombre de Juifs ont embrassé la religion de Jésus-Christ; donc un grand nombre de Juifs ont cru fermement les miracles de l'Evangile.

Mais on raisonnerait mal si l'on disait: Les prêtres, les pharisiens, la plus grande partie de la nation, ont rejeté Jésus-Christ; donc ils étaient convaincus de la fausseté de ses miracles. La conséquence n'est pas rigoureuse, et rien n'est plus facile que d'expliquer l'incrédulité de la nation juive, sans être obligé de recourir à la fausseté reconnue des miracles de l'Evangile. D'abord, les témoins de ces miracles ont pu se persuader qu'ils étaient l'ouvrage du démon, parce qu'ils croyaient voir une opposition manifeste entre la doctrine de Jésus et la loi de Moïse. C'est ainsi, comme vous l'avez déjà vu, qu'en jugeaient les chefs de la synagogue; et bien des siècles après, le plus savant des Juifs modernes, Orobio, dans sa conférence avec Philippe de Limborch, soutient que les Juifs contemporains de Jésus-Christ ne devaient ni ne pouvaient le reconnaître pour le Messie, sur l'autorité de ses miracles.

En second lieu, il est permis de présumer que, parmi les Juifs incrédules, un grand nombre était de ces hommes qui, uniquement occupés d'affaires et de plaisirs, ne donnent aucune attention aux controverses religieuses. Cette insouciance sur le premier de tous les intérêts n'est que trop commune dans tous les pays; mais elle devait l'être particulièrement dans une ville aussi corrompue que l'était alors Jérusalem, au rapport de l'historien Josèphe.

(1) Si mihi non vultis credere, operibus credite. *Joan.* X. Si opera mea non fecissem in eis quæ nemo alius fecit, peccatum non haberent (*Joan.*, X, XV).

Troisièmement, la fausse opinion que la plupart des Juifs s'étaient formée du Messie, ne leur permettait pas de reconnaître Jésus-Christ en cette qualité. Ils se représentaient le Messie comme un roi puissant et victorieux, qui devait briser le joug des Romains, relever le trône de David et donner à sa nation l'empire sur tous les peuples de la terre. Ces brillantes chimères étaient répandues, non-seulement parmi les Juifs, mais dans tout l'Orient, comme nous l'apprenons de Suétone et de Tacite (1). Or, quelque fût le principe de cette opinion, il suffisait qu'elle se trouvât généralement adoptée par les Juifs contemporains de Jésus-Christ, pour les empêcher de reconnaître en sa personne les caractères du Messie qu'ils attendaient.

Quatrièmement enfin, la nation juive était alors partagée entre deux factions presque également puissantes, opposées de principes et rivales d'ambition, qui, faisant trêve à leur jalousie et à leur haine invétérée, s'étaient réunies contre l'auteur de la nouvelle religion. Par une exactitude affectée aux pratiques les plus minutieuses de la loi, par un extérieur austère, par des jeûnes et des prières faites avec ostentation, les pharisiens avaient surpris la confiance du peuple, à qui ils s'efforçaient de persuader que Jésus renversait la loi de Moïse. Les saducéens, au contraire, n'étaient rien moins qu'hypocrites: ils niaient l'existence des esprits, la résurrection des morts, l'immortalité de l'âme; c'étaient les épicuriens du judaïsme. Pleins de mépris pour le peuple, qui les haïssait, ils portaient chez les grands et chez les riches leur doctrine voluptueuse: ainsi la nation presque tout entière était livrée aux ennemis mortels de Jésus-Christ; et quand on songe à l'influence que devaient avoir sur les différentes classes de la société les manœuvres opposées de ces deux sectes redoutables, il faut se demander, non pourquoi le christianisme a rencontré tant de contradictions, mais comment il a pu s'attacher un si grand nombre de prosélytes. Vous êtes étonné que les miracles de Jésus-Christ n'aient pas triomphé de l'incrédulité des Juifs ses contemporains. Eh! ne devez-vous pas l'être davantage en voyant que, ni la conversion de l'univers, ni l'épouvantable catastrophe de Jérusalem et de son temple, ni les signes manifestes de la vengeance divine, qui les poursuit depuis dix-huit siècles, ne peuvent amener leur postérité à la foi?

Si le dessein de cet ouvrage ne nous obligeait pas de nous renfermer dans la discussion des miracles, je vous ferais voir que cette incrédulité des Juifs, loin de former une objection raisonnable, est elle-même une des preuves les plus frappantes de la di-

(1) Percrebuerat Oriente toto vetus et constans opinio: esse in fatis, ut eo tempore Judæa profecti rerum potirentur (*Suet.* in Vespas.). Pluribus persuasio inerat antiquis sacerdotum litteris contineri, eo tempore fore ut valesceret Oriens, profectique Judæa potirentur (*Tacit. Hist. liv.* V).

vinité du christianisme. Les prophètes avaient prédit, en termes exprès, que le Messie serait rejeté par son peuple, *par ce peuple incrédule qui aurait des yeux pour ne pas voir, et des oreilles pour ne pas entendre;* que son royaume se composerait *de nations qui ne l'attendaient pas*, qu'il serait méconnu, outragé, mis à mort; que sa mort serait suivie de la destruction de Jérusalem et du temple, et que la nation juive, en punition de son infidélité, demeurerait sans roi, sans magistrat, sans autel, sans sacrifice.

L'incrédulité des Juifs est donc prédite dans leurs propres Écritures, comme un des caractères auxquels on reconnaîtrait le Messie. La sentence de proscription portée contre Jésus-Christ par la synagogue, n'est donc pas une preuve contre la divinité de sa mission, et nous pouvons croire en lui, malgré l'incrédulité persévérante du peuple juif. Que dis-je? nous devons croire en lui, parce que les Juifs n'y ont pas cru. Un Messie que les Juifs auraient reconnu ne serait pas le véritable; il lui manquerait un des caractères expressément marqués dans les prophètes.

Obj. 2. — *Les faits évangéliques contredits par les hérétiques des premiers siècles.* On ne peut tenir pour certains des faits qui, au temps même des apôtres, ou du moins immédiatement après leur mort, ont été ouvertement contredits dans le sein même du christianisme. Or, il est constant que les hérétiques contemporains des apôtres, ou de leurs disciples immédiats, ont contredit les miracles et l'histoire de nos Evangiles, soit par les écrits qu'ils ont publiés, soit par la doctrine qu'ils enseignaient.

Leurs écrits, il est vrai, ou leurs évangiles, comme ils les appelaient, ne subsistent plus; il ne nous en reste que les titres et un très-petit nombre de fragments recueillis par Fabricius dans sa *Bibliothèque des apocryphes:* mais les Pères qui en ont parlé nous disent en général qu'ils étaient en contradiction avec les Evangiles canoniques, et le soin avec lequel la secte dominante s'est étudiée à les faire disparaître ne laisse aucun lieu d'en douter. D'ailleurs, la doctrine de ces anciens hérétiques est connue, et il n'en faut pas davantage pour nous convaincre que leurs évangiles démentaient les nôtres sur des faits essentiels.

Cérinthe et les ébionites niaient que Jésus fût né d'une vierge; les gnostiques et les Basilidiens niaient qu'il fût ressuscité; Marcion, au rapport de saint Irénée, se prétendait mieux instruit que les apôtres. Tous ces sectaires ne parlaient qu'avec mépris de nos Evangiles; ce n'était que dans les leurs que se trouvaient la véritable histoire et la pure doctrine de Jésus-Christ. Voilà donc des chrétiens presque contemporains des apôtres, qui s'élèvent hautement contre les faits de l'Evangile. Si leur témoignage ne doit pas l'emporter sur celui des évangélistes, on conviendra du moins qu'il peut le contre-balancer, et que le doute est le résultat nécessaire de cette opposition manifeste entre les anciens monuments du christianisme.

Réponse. — Cette objection, que Fréret a rendue imposante par son nom et par l'appareil d'érudition dont il l'a revêtue (*Examen critique des apologistes de la religion chrétienne*), ne porte que sur des faits altérés ou mal exposés. Pour la résoudre, disons plus, pour la convertir en preuve, il suffit de bien connaître la doctrine des anciens hérétiques.

1° Les anciens hérétiques, dans leurs évangiles, ne contredisaient nullement les miracles de Jésus-Christ: il est bien certain, au contraire, qu'ils les reconnaissaient expressément. Presque tous admettaient, du moins pour le fond, quelqu'un des Evangiles canoniques: Cérinthe, celui de saint Matthieu; Marcion, celui de saint Luc, avec de légères interpolations. Les Nazaréens et les ébionites avaient l'Evangile selon les Hébreux, parfaitement semblable à celui de saint Matthieu. Or il était impossible d'admettre un des Evangiles canoniques, sans admettre les faits principaux de l'histoire de Jésus-Christ, et particulièrement la vérité de ses miracles.

Ce n'était point sur les faits, c'était sur les dogmes que ces novateurs se prétendaient mieux instruits que les apôtres. Ils avaient porté dans le christianisme les principes d'une philosophie incompatible avec la simplicité de la foi chrétienne: de là leur mépris pour les apôtres, qu'ils accusaient de n'avoir pas compris le vrai sens des leçons de leur Maître: de là, cette multitude de faux évangiles qui, d'accord pour le fond de l'histoire avec les Evangiles canoniques, n'en différaient que par les rêveries systématiques qu'ils mêlaient au christianisme.

Du reste, il ne faut pas que le nom d'*Evangiles* nous en impose. La plupart de ces écrits n'étaient pas des livres historiques; c'étaient des livres doctrinaux que les hérétiques décoraient d'un titre révéré de tous les chrétiens. Tous ces prétendus évangiles sont de beaucoup postérieurs aux Evangiles canoniques; et, comme nous l'avons dit ailleurs, ils servent à en démontrer l'authenticité. Les hérétiques connaissaient si bien les livres du Nouveau Testament, qu'ils admettaient les uns et rejetaient les autres: mais cette critique n'avait d'autre fondement que l'opposition trop marquée entre la doctrine de certains livres et les principes de leur philosophie. S'ils eussent nié les faits principaux et les miracles consignés dans les livres canoniques, ils eussent été forcés de rejeter tous ces livres sans exception, puisqu'il n'en est aucun où les miracles de Jésus-Christ ne soient ou rapportés, ou manifestement supposés.

La *secte dominante,* ou l'Eglise catholique, n'a pas eu besoin de se donner beaucoup de peine pour anéantir ces misérables productions. Le mépris dans lequel sont tombées ces premières hérésies, et leur extinction totale suffisaient pour faire oublier et disparaître entièrement leurs livres doctrinaux. Ce sont les écrivains de l'Eglise catholique, saint Jérôme surtout, et saint Epiphane, qui nous ont conservé le peu qui en reste.

2° Ce que nous connaissons de la doctrine

des anciens hérétiques, ne permet pas de douter qu'ils n'aient reconnu la vérité des miracles de l'Evangile. Suivant les uns, Jésus était un de ces esprits dont ils décrivent d'une manière si extravagante l'origine et la filiation. Suivant les autres, il n'était qu'un homme doué de qualités surnaturelles ; mais tous s'accordent à dire qu'il était en commerce avec les intelligences supérieures, par le secours desquelles il avait fait des œuvres merveilleuses. De là, la *théurgie,* ou l'art d'opérer des miracles en communiquant avec les génies ; chimère que Plotin, Porphyre, Jamblique, Eunape, l'empereur Julien et d'autres fanatiques de la nouvelle école platonicienne, ont empruntée des premiers hérétiques.

Plusieurs de ces hérétiques ont nié que Jésus fût né d'une vierge ; mais il faut observer que ce miracle n'était pas, à proprement parler, l'objet du témoignage des apôtres : on pouvait le nier, sans les accuser d'imposture et sans prétendre contester les faits dont ils se portaient pour témoins. La virginité de Marie appartient plus au dogme qu'à l'histoire. Les ébionites, qui la rejetaient, admettaient d'ailleurs l'Evangile de saint Matthieu tout entier.

Les gnostiques niaient la résurrection, mais de manière à laisser subsister le récit des évangélistes. Selon ces visionnaires, il y avait dans Jésus-Christ deux personnes : Jésus qui n'était qu'un homme, plus parfait néanmoins que les autres ; et le Christ descendu du *Plerôma* (plénitude) pour s'unir à Jésus. Lorsque Jésus fut conduit devant Pilate, le Christ, spirituel et impassible par sa nature, se sépara de lui et remonta au ciel : ainsi le Christ n'est point mort et n'est point ressuscité ; mais Jésus crucifié est sorti du tombeau par la vertu du Christ.

D'autres gnostiques, appelés *docètes,* d'un mot grec qui signifie *apparence*, enseignaient que le Verbe divin n'avait revêtu que l'apparence de la nature humaine, en sorte que Jésus était un personnage fantastique, dont les actions, quoique sensibles, n'avaient aucune réalité. Mais parmi ces actions apparentes de Jésus, les docètes reconnaissaient les miracles et particulièrement celui de sa résurrection. Ils les admettaient donc dans le sens historique ; et leur opinion, quelque bizarre qu'elle fût, ne portait aucune atteinte au récit de nos évangélistes.

Que l'on cesse donc de nous opposer les anciens hérétiques. Loin d'affaiblir le témoiguage des apôtres, ils sont eux-mêmes de nouveaux témoins et des témoins non suspects, qui déposent en faveur de l'histoire évangélique. Ils se vantaient, comme le disent Tertullien et saint Irénée, d'être plus véridiques et plus savants que les apôtres ; mais tout leur savoir se bornait à dénaturer les faits par des suppositions encore plus absurdes qu'arbitraires : ils reprochaient aux apôtres de s'en être tenus grossièrement aux apparences et au sens littéral. Pour eux, qui étaient les *gnostiques*, ou les *illuminés*, ils possédaient seuls le sens caché de l'histoire et de la doctrine de Jésus-Christ.

Au fond, tous ces novateurs étaient moins des chrétiens que des philosophes fanatiques, entêtés de je ne sais quelles visions métaphysiques auxquelles ils s'efforçaient de plier la religion. Frappés de l'éclat des miracles du christianisme, ils les firent entrer dans leur système : mais comme la doctrine des apôtres ne pouvait se concilier avec la leur, ils n'empruntèrent d'eux que les faits principaux, ou plutôt ils s'emparèrent de l'histoire de Jésus-Christ, telle qu'ils la trouvaient universellement établie d'après la notoriété publique. Il fallait que l'autorité de cette histoire fût bien reconnue, puisque pour l'accommoder à leurs systèmes, les hérétiques étaient forcés de recourir aux explications les plus extravagantes.

Obj. 3. — *Le silence de l'histoire profane.* I. Dans les auteurs juifs, grecs ou latins de ces temps-là, il n'est fait aucune mention des miracles de Jésus-Christ et de ses apôtres. L'argument pris du silence de tous les historiens contemporains n'est, à la vérité, qu'un argument négatif ; mais il acquiert toute la force d'une preuve positive, si l'on considère le bruit et l'éclat qu'ont dû faire dans le monde des faits aussi extraordinaires, aussi importants que les miracles du christianisme. Que l'on vienne vous dire que, sous Louis XIV, il parut en France un homme qui d'un mot guérissait toutes sortes de maladies et ressuscitait les morts, daignerez-vous entrer dans l'examen des faits, et ne les croirez-vous pas suffisamment réfutés par le silence de tous les historiens du dernier siècle ?

II. S'il était vrai, comme le dit saint Matthieu, qu'Hérode eût fait massacrer tous les enfants de Bethléhem et des environs, comment ce trait de cruauté, unique dans l'histoire, aurait-il échappé à Josèphe, qui d'ailleurs nous a laissé un récit fidèle et circonstancié de tous les crimes d'Hérode ?

Comment se fait-il encore qu'aucun écrivain n'ait parlé de ces ténèbres qui, selon les évangélistes, couvrirent toute la terre au moment où Jésus expira ? Un phénomène si extraordinaire devait être recueilli par tous les historiens ; il devrait du moins se trouver dans l'immense compilation de Pline le naturaliste, ou dans les *Questions naturelles* de Sénèque.

III. La prédication du christianisme donna lieu à une controverse très-animée, dans laquelle se distinguèrent, parmi les adversaires de la nouvelle religion, Celse, Porphyre, Hiéroclès, l'empereur Julien, etc. Ces philosophes, célèbres par leur savoir, avaient rassemblé les faits et les raisonnements propres à justifier le refus de croire à l'histoire évangélique. On ne peut guère douter que les Juifs contemporains des apôtres n'aient écrit, de leur côté, pour la défense de leur religion, et qu'ils ne se soient particulièrement attachés à réfuter l'histoire évangélique. Si nous avions ces ouvrages précieux des Juifs et des païens, nous pourrions du moins prononcer avec connaissance de cause, et

après avoir entendu les deux parties ; mais ces lumières nous manquent. Les chrétiens ont trouvé plus facile de supprimer les livres de leurs adversaires que d'y répondre.

Réponse.—I. On ne doit pas nous objecter le silence de l'histoire profane : premièrement, parce que les faits évangéliques sont suffisamment attestés par les monuments du christianisme. Secondement, parce qu'il s'est trouvé, parmi les païens mêmes, un grand nombre d'écrivains qui ont expressément reconnu la vérité des miracles de Jésus-Christ et des apôtres. Troisièmement, parce que le silence des autres se concilie aisément avec la réalité et la certitude de ces miracles.

1° L'histoire évangélique n'a pas besoin d'autres garants que les apôtres et leurs disciples. Lorsqu'un fait est mis en question, tout ce réduit à deux points, savoir : si ceux qui le rapportent ont pu s'en laisser imposer, ou s'ils ont pu en imposer eux-mêmes. Dès qu'il est prouvé que l'on ne peut admettre ni l'une ni l'autre de ces deux suppositions, le fait doit passer pour constant. On n'est pas reçu à produire des conjectures, des présomptions, des arguments négatifs contre des témoins dont les lumières et la véracité sont au-dessus de toute exception.

Si l'on nous citait un ou deux historiens profanes qui niassent formellement les faits de l'Evangile, une critique judicieuse demanderait que nous en crussions de préférence ce grand nombre d'écrivains sacrés, qui racontent ce qu'ils disent avoir vu, qui d'ailleurs nous offrent, et dans leur récit, et dans leur caractère moral, des preuves indubitables de leur bonne foi. A plus forte raison devons-nous les en croire, lorsqu'on leur oppose, non pas le témoignage contradictoire, mais le silence des écrivains étrangers.

La supposition d'un homme que l'on prétendrait avoir fait en France les plus grands prodiges dans le siècle dernier, n'a rien de commun avec la question présente. La fable est réfutée victorieusement, par cela seul que personne n'a jamais entendu parler ni de ces prodiges, ni de leurs suites. Mais les miracles de l'Evangile, rapportés par huit auteurs contemporains, sont encore constatés pas l'établissement de toutes les Eglises apostoliques. Pour donner à ce raisonnement quelque apparence de justesse, il faudrait dire que tout fait important doit passer pour suspect, dès qu'il n'est pas unanimement attesté par tous les auteurs contemporains. Mais où est le critique, où est l'homme raisonnable qui osât mettre en avant un principe de cette nature ?

2° L'histoire évangélique n'est pas destituée de témoignages étrangers. Nous avons déjà cité quelques traits des auteurs profanes qui prouvent que cette histoire ne leur a pas été entièrement inconnue. C'est tout ce que l'on peut attendre de ces écrivains qui ne parlent du christianisme, qu'ils méprisaient, qu'en passant, et par occasion. Mais parmi les païens, il en est un grand nombre qui ont mieux connu le christianisme, et qui, après en avoir étudié l'histoire, ont rendu l'hommage le plus solennel à la vérité de ses miracles.

Vous me demandez quels sont ces écrivains. Est-il besoin de vous les nommer ? et ne connaissez-vous pas Clément de Rome, Ignace, Justin, Athénagore, Tertullien, Origène, Minucius Félix, Arnobe, etc., qui tous ont été païens, et qui, avant d'embrasser le christianisme, avaient les mêmes opinions, les mêmes préjugés que Suétone, Tacite, Pline, Dion et les autres dont vous nous objectez le silence ?

Je suppose, dit le célèbre Addison, qu'on lise le passage suivant dans un auteur païen qui aurait vécu soixante ans après Jésus-Christ. *Les faux miracles se font en secret, et en présence d'un petit nombre de gens affidés ; mais ceux de Jésus ont eu pour témoins une multitude de personnes de toute condition. Les malades qu'il a guéris, les morts qu'il a ressuscités, ont vécu longtemps après qu'il a quitté la terre : il y en a qui vivent encore aujourd'hui.*

Un témoignage si clair, si positif dans la bouche d'un païen, serait d'un grand poids à vos yeux, s'il vous était prouvé surtout que cet écrivain païen était pleinement convaincu de ce qu'il avançait. Or ce n'est point ici une simple supposition. Le passage que vous venez de lire se trouvait dans une apologie présentée à l'empereur Adrien, par Aristide, philosophe d'Athènes, et par Quadratus, évêque de la même ville. Il est vrai que, lorsqu'ils s'exprimaient de la sorte, Aristide et Quadratus étaient chrétiens. Mais cela même est ce qui donne plus de force à leur témoignage ; c'est une preuve qu'ils sont persuadés de ce qu'ils avancent ; et nous devons inférer de leur conversion, qu'ils ont examiné les faits avec toute l'attention qui devait précéder une démarche si importante et si périlleuse.

Etrange inconsidération ! l'incrédule nous demande des témoins pris dans le sein du judaïsme et du paganisme : le premier siècle de l'Eglise ne nous en fournit pas d'autres ; mais il les récuse et les tient pour suspects, parce qu'ils se sont faits chrétiens, et il ne veut pas voir que rien n'est plus propre à nous assurer de leur bonne foi. Aurait-il plus de confiance en des écrivains qui rapporteraient les miracles de l'Evangile sans y croire ?

3° Le silence des auteurs profanes se concilie aisément avec la vérité des miracles de Jésus-Christ. Quels sont les historiens que l'on suppose avoir dû en faire mention ? Il ne nous reste de ces temps-là que Josèphe et Philon parmi les Juifs, Arrien et Appien parmi les Grecs, Suétone et Tacite parmi les latins.

A l'égard de Josèphe, voici ce que nous lisons dans ses *Antiquités judaïques*, livre XVIII, chapitre 3 : *En ce temps-là parut Jésus, homme sage, si néanmoins on peut l'appeler un homme. Il faisait des œuvres merveil-*

leuses : il était le maître de ceux qui aiment la vérité, et il eut pour sectateurs plusieurs Juifs et plusieurs gentils. C'est lui qui était le Christ (1). *Pilate, à la demande des chefs de notre nation, le condamna au supplice de la croix, mais ses disciples lui demeurèrent fidèles. Il leur apparut vivant, trois jours après sa mort, ainsi que l'avaient prédit les prophètes. C'est de lui que vient la secte des chrétiens qui subsiste jusqu'à ce jour.*

Plusieurs critiques, malgré l'autorité de tous les manuscrits, malgré le témoignage d'Eusèbe, de Rufin, de saint Jérôme, d'Isidore de Péluse, etc., soutiennent que ce passage ne saurait être de Josèphe, et que c'est une interpolation manifeste, où le faussaire n'a pas même su garder les convenances, puisqu'il fait parler en chrétien un écrivain que l'on sait avoir persévéré toute sa vie dans le judaïsme.

Ce raisonnement est spécieux; mais je ne le crois pas décisif. Qui sait si, en raisonnant de cette manière, on ne soutiendra pas quelque jour que ce morceau de l'*Emile* où le caractère de Jésus-Christ est peint avec tant d'éloquence et de vérité, n'est pas sorti de la plume de Rousseau? L'inconséquence de Josèphe n'est pas plus frappante que celle du philosophe de Genève. L'opposition qui se trouve entre le passage cité de l'historien juif disparaîtrait peut-être, si nous avions une connaissance exacte de ses principes sur la religion. On sait qu'il rapportait à Vespasien ce que les prophètes avaient prédit du Messie. Puisqu'il savait concilier une idée si profane avec la profession extérieure du judaïsme, il pouvait bien aussi croire aux miracles de Jésus-Christ, et même à sa résurrection, sans se donner la peine d'en approfondir les conséquences, ou sans avoir le courage de les avouer et de se déclarer ouvertement pour une religion persécutée. Avec moins de mauvaise foi que la plupart des pharisiens et des prêtres ses collègues, Josèphe était un de ces politiques dont il est dit dans l'Evangile, *qu'ils aiment mieux la gloire des hommes que la gloire de Dieu.*

Quoi qu'il en soit, car je ne pousserai pas plus loin la discussion sur un point d'érudition et de pure curiosité, je consens que ce fameux passage soit tenu pour apocryphe; et je vais raisonner comme s'il était constant que Josèphe n'a parlé ni de Jésus-Christ, ni de ses miracles.

Certes, ce silence a quelque chose de bien étonnant. Que les miracles de l'Evangile soient faux ou véritables, vous ne disconviendrez pas que, dans les temps dont Josèphe nous a laissé une histoire si détaillée, il parut à Jérusalem un homme qui fit beaucoup de bruit pendant sa vie, et qui, après sa mort, donna son nom à une secte qui déjà s'établissait partout sur les ruines de la loi mosaïque. Le Christ et sa religion étaient alors si connus, que Suétone et Tacite, contemporains de Josèphe, se crurent obligés d'en parler dans l'Histoire de l'empire romain. Pourquoi Josèphe, qui écrit une histoire particulière des Juifs, ne fait-il aucune mention d'un homme si célèbre, qui est né, qui a vécu, qui est mort en Judée, dont la doctrine y a produit un ébranlement qui commençait à se faire sentir à Rome et dans tout le reste de l'empire? Pourquoi Josèphe, qui nomme tant de faux Messies dont les partis s'éteignirent avec eux, n'a-t-il rien dit de Jésus, qui, le premier, avait pris la qualité de Messie, et dont les prétentions, soutenues par un parti toujours croissant, avaient dès lors les suites les plus alarmantes pour la religion du pays?

Direz-vous que Josèphe ignorait ou méprisait les fables que les chrétiens racontaient de leur Maître? L'histoire de Jésus, vraie ou fausse, était trop connue; Josèphe ne pouvait l'ignorer, et, quelque fabuleuse qu'elle lui parût, il ne pouvait la mépriser, puisqu'elle devenait le principe d'une révolution. Comme Juif, comme prêtre, comme historien, Josèphe était obligé de détromper ses contemporains et la postérité. Tout lui faisait un devoir de parler, s'il était convaincu de la fausseté des miracles de l'Evangile. Mais aussi, tout lui prescrivait le silence le plus absolu, si, persuadé de la vérité de ces miracles, il ne se sentait pas le courage de déplaire et aux Juifs et aux Romains, ennemis déclarés de la nouvelle religion. Le silence de Josèphe sur des faits aussi importants et si étroitement liés avec l'histoire qu'il écrivait, est un silence affecté et politique, qui parle aussi haut en faveur des miracles de l'Evangile, que le passage dont on conteste l'authenticité.

On pourrait dire la même chose de Philon. Mais d'ailleurs il y a tout lieu de croire qu'il composa ses ouvrages sous les règnes d'Auguste et de Tibère, avant que l'histoire de Jésus-Christ pût être connue en Egypte, où il faisait sa résidence; car les Juifs d'Alexandrie le mirent à la tête de la députation qu'ils envoyaient à l'empereur Caligula, comme un homme recommandable par son âge et par son érudition.

Ni Arrien, ni Appien, n'ont eu occasion de parler de Jésus-Christ. Le premier a écrit les guerres d'Alexandre; le second a omis la Judée dans la description qu'il nous a laissée de l'empire romain.

Suétone et Tacite n'ont rien dit des miracles de Jésus-Christ. Ils parlent de sa mort et de sa religion, mais avec tant de négligence, et ils montrent contre le christianisme une prévention si révoltante, que leur témoignage ne peut être d'aucune considération. Tacite, au quinzième livre de ses *Annales*, parle des chrétiens, à l'occasion de l'incendie de Rome que Néron leur imputait pour écarter les soupçons qui l'accusaient lui-même. Il avoue qu'on ne put les convaincre de ce crime;

(1) Ou, pour traduire d'une manière plus conforme au sens de l'auteur, *c'est lui qu'on nomme le Christ* : ce mot n'est pris ici que pour un nom appellatif. Dans un autre endroit, Josèphe parlant de l'apôtre saint Jacques, dit qu'il était *frère de Jésus, qu'on nomme le Christ.*

mais il les croit assez coupables, puisqu'ils étaient les ennemis du genre humain.

Cet écrivain si exact, si judicieux, toutes les fois qu'il écrit d'après lui-même, n'est ici que l'écho des calomnies semées dans le peuple par les ennemis du christianisme. Il n'avait pas daigné examiner une religion contre laquelle il était prévenu par ses principes philosophiques et par le mépris qu'inspirait aux Romains tout ce qui venait de la Judée. Ce n'est pas ainsi que son ami Pline le Jeune dépeint les mœurs des chrétiens, dans une de ses lettres à l'empereur Trajan (1).

On s'étonnera peut-être encore que ni Sénèque, ni Plutarque, ni Lucien, n'aient fait aucune mention des miracles du christianisme. Les sujets que Sénèque a traités ne demandaient point qu'il en parlât. Lucien parle des chrétiens en plusieurs endroits, mais toujours avec la légèreté et le ton de raillerie qui caractérisent ses écrits, et qui prouvent qu'il ne s'est jamais donné la peine d'étudier leur religion. Que peut-on attendre de sérieux sur cette matière, d'un bel esprit, d'un épicurien qui méprise toutes les religions, et tourne en ridicule celle même dont il fait profession?

Il n'en est pas de même de Plutarque, l'un des auteurs les plus graves et les plus judicieux de l'antiquité. Comment se fait-il que, dans un si grand nombre d'ouvrages historiques et moraux qui nous restent de lui, le christianisme ne se trouve pas nommé une seule fois? Supposera-t-on qu'il ne fut point connu de l'un des hommes les plus curieux et les plus savants de son siècle? La chose est impossible. Les chrétiens, déjà si multipliés à Rome du temps de Néron, l'étaient bien davantage sous Domitien, qui les persécuta et fit des martyrs jusque dans sa propre famille (1). Plutarque, qui parle de tout, a sans doute eu des raisons particulières de se taire sur le christianisme. Peut-être, ne le connaissant que très-imparfaitement, il n'osait ni l'approuver, ni le condamner; peut-être n'a-t-il pas voulu en dire du bien pour ne pas déplaire à l'empereur qui le proscrivait, ni en dire du mal pour ne pas trahir son opinion. Quoi qu'il en soit des motifs de son silence, on voit que c'est un silence affecté, comme celui de Josèphe; et s'il fallait en tirer quelque conséquence, elle serait plutôt favorable que contraire au christianisme.

II. Le silence de Josèphe sur le massacre de Bethléhem n'infirme nullement le récit de saint Matthieu. Quand nous ne pourrions en rendre aucune raison, il ne serait pas de la bonne critique d'opposer un argument purement négatif au témoignage authentique d'un historien contemporain, qui ne pouvait se flatter d'en imposer sur un fait de cette nature, et qui n'aurait eu garde de décréditer toute son histoire par une fable inutile autant qu'absurde.

Mais si le fameux passage de Josèphe, concernant Jésus-Christ, est apocryphe, comme le prétendent les incrédules, doit-on s'étonner que cet écrivain n'ait rien dit du massacre de Bethléhem? pouvait-il le rapporter sans parler de celui qui en avait été l'occasion? Le silence qu'il affecte à l'égard de Jésus, ne l'obligeait-il pas à supprimer ce trait de barbarie dans le récit qu'il nous a laissé des cruautés d'Hérode?

Si au contraire on regarde comme authentique le passage concernant Jésus-Christ, il

(1) « On m'a remis entre les mains un mémoire sans nom d'auteur, où l'on accuse d'être chrétiens différentes personnes qui nient de l'être et de l'avoir jamais été. Ils ont, en ma présence, et dans les termes que je leur prescrivais, invoqué les dieux et offert de l'encens et du vin à votre image, que j'avais fait apporter exprès, avec les statues de nos divinités; ils se sont même emportés en imprécations contre Christ. *C'est à quoi*, dit-on, *l'on ne peut jamais forcer ceux qui sont véritablement chrétiens.* J'ai donc cru qu'il les fallait absoudre. D'autres, déférés par un dénonciateur, ont d'abord reconnu qu'ils étaient chrétiens, et aussitôt après ils l'ont nié, déclarant que véritablement ils l'avaient été, mais qu'ils ont cessé de l'être, les uns, il y avait plus de trois ans, les autres, depuis un plus grand nombre d'années; quelques-uns depuis plus de vingt. Tous ces gens-là ont adoré votre image et les statues des Dieux. Tous ont chargé Christ de malédictions. *Ils assuraient que toute leur erreur ou leur faute avait été renfermée dans ces points: qu'à un jour marqué ils s'assemblaient avant le lever du soleil, et chantaient tour à tour des vers à la louange de Christ, comme s'il eût été Dieu; qu'ils s'engageaient par serment, non à quelque crime, mais à ne point commettre de vol ni d'adultère, à ne point nier un dépôt: qu'après cela, ils avaient coutume de se séparer, et ensuite de se rassembler pour manger en commun des mets innocents...* L'affaire m'a paru digne de vos réflexions, par la multitude de ceux qui sont enveloppés dans ce péril. Car un très grand nombre de personnes de tout âge, de tout ordre, de tout sexe, sont et seront tous les jours impliquées dans cette accusation. *Ce mal contagieux n'a pas seulement infecté les villes, il a gagné les villages et les campagnes* (*Lett. de Pline*, l. X). »

(*Note de la seconde édition.*)

(1) Brutius, historien païen, cité par Eusèbe, dit *que plusieurs chrétiens ont souffert le martyre sous Domitien, parmi lesquels fut Flavie Domitille, nièce du consul Flavius Clémens, qui fut reléguée dans l'île Pontia, après avoir confessé publiquement qu'elle était chrétienne.* Dion, dans la Vie de Domitien, dit que ce prince fit mourir plusieurs personnes accusées *d'athéisme*, du nombre desquelles fut le consul Flavius Clémens, son cousin, qui avait épousé Flavie Domitille, sa parente. *Crime*, ajoute cet historien, *qui en fit condamner beaucoup d'autres, lesquels avaient embrassé les mœurs des Juifs, dont une partie fut mise à mort, une autre dépouillée de ses biens, et Domitille fut reléguée dans l'île de Pandataria.* — Les païens confondaient alors le christianisme avec le judaïsme; comme on le voit dans Tacite et Suétone: *Judæos impulsore Chresto, assidue tumultuantes Roma expulit.* (*Suétone, Vie de Claude.*) — Dion met encore le consul Acilius Glabrio parmi ceux qui furent accusés *d'athéisme*, et que Domitien fit mourir. — Les païens devaient naturellement accuser d'être athées ceux qui niaient leurs dieux; c'est ainsi que Socrate fut condamné pour crime *d'athéisme*, parce qu'il avait enseigné qu'il n'y avait qu'un seul Dieu créateur de l'univers.

Voyez la fin de la note précédente sur la propagation du christianisme au premier siècle. Pline le jeune, l'ami de Tacite et de Suétone, était aussi contemporain de Plutarque et de l'historien Josèphe.

(*Note de la seconde édition.*)

est évident que Josèphe a cru satisfaire au devoir d'historien en parlant en termes généraux d'un personnage aussi célèbre que l'était dès lors le fondateur du christianisme, sans vouloir entrer dans des détails que lui interdisaient ses opinions particulières, et surtout la crainte de déplaire à ses compatriotes.

Du reste, le mot d'Auguste, que nous avons rapporté d'après Macrobe, achève de détruire l'objection fondée sur le silence de Josèphe.

Deux écrivains païens, l'un du premier, l'autre du second siècle, Thrallus et Phlégon, ont fait mention de l'éclipse inusitée qui signala la mort de Jésus-Christ. Ce phénomène méritait sans doute d'être remarqué par deux naturalistes aussi curieux que Pline et Sénèque. Peut-être ils l'ont connu et n'ont pas voulu le citer, soit par haine pour la religion chrétienne, soit par mépris pour la crédulité des Juifs; peut-être aussi l'ont-ils ignoré, car il n'est pas certain que les ténèbres aient couvert la terre tout entière. Selon quelques Pères de l'Eglise, le jour ne disparut que pour la Palestine. Dans le langage de l'Ecriture, l'expression *per universam terram* signifie le plus souvent, *dans tout le pays*.

III. Les miracles de Jésus-Christ et des apôtres sont assez prouvés par ce qui nous reste de monuments authentiques, et il n'est pas besoin de s'embarrasser de ce qu'ont pu écrire autrefois les Juifs et les païens.

1° Quand il s'agit de faits obscurs, dont les preuves ne vont pas au delà de la vraisemblance ou de la probabilité, il est juste de suspendre son jugement jusqu'à ce que l'on ait entendu les raisons qui les combattent. Mais lorsque la preuve est complète et qu'il en résulte une véritable certitude, il est déraisonnable de s'y refuser, sous prétexte que l'on ignore ce que peuvent alléguer les adversaires. La vérité une fois connue, il faut s'y tenir fermement, et savoir mépriser toutes les objections, sans quoi il n'y a pas de terme au doute et à l'incertitude. Dans la question présente il s'agit, non de savoir ce qu'ont dit les Juifs et les païens, mais de juger si les preuves que nous avons données des faits évangéliques sont solides et convaincantes.

2° Il est extrêmement probable, pour ne rien dire de plus, que les Juifs, contemporains des apôtres, n'ont publié aucun livre de quelque importance contre l'histoire de l'Evangile. Des ouvrages de cette nature existeraient encore, ou du moins il en resterait quelque vestige. Jusqu'au règne de Constantin, et même longtemps après, les Juifs n'ont eu rien à redouter des chrétiens. Les persécutions qu'ils ont essuyées depuis n'ont pas été générales ; et dans les pays mêmes où les chrétiens étaient les maîtres, les livres les plus injurieux au christianisme, les deux Talmuds, les écrits des rabbins, les *Tholdoth* ou Vies de Jésus, ont été conservés. Jamais les Juifs ne se sont plaints d'avoir perdu ces écrits originaux que l'incrédule affecte de regretter. Il n'en reste nulle trace, ni dans leurs écrivains des temps postérieurs, ni dans les anciens apologistes du christianisme qui n'auraient pu s'empêcher de les citer et d'y répondre. Ni le Juif Tryphon qui dispute contre saint Justin, ni le Juif que Celse introduit dans le grand ouvrage auquel Origène a répondu, ni saint Jérôme qui avait fait une étude particulière de la littérature hébraïque, n'ont connu ces précieux monuments. Tout ce qui nous reste de ces premiers temps démontre, comme je l'ai dit ailleurs, que la controverse entre les apôtres et les anciens Juifs avait pour objet, non la réalité, mais le principe et l'autorité des miracles de Jésus-Christ.

3° Des volumineux écrits de Celse, de Porphyre, d'Hiéroclès, de Julien, etc., il n'est venu jusqu'à nous qu'un petit nombre de fragments conservés par les Pères de l'Eglise qui les avaient réfutés. Mais ces fragments suffisent pour nous apprendre qu'au lieu de contester les miracles de l'Evangile, les païens se contentaient de les attribuer à la magie, et d'y opposer les prétendus miracles d'Esculape, d'Apollon et d'Apollonius de Tyane. Si l'on était tenté de croire que les apologistes du christianisme ont prêté ces réponses aux philosophes païens, et qu'ils ont dissimulé leurs véritables objections, on serait bientôt désabusé en songeant que les écrits de Celse et de Julien étaient entre les mains de tout le monde, lorsqu'Origène et saint Cyrille publiaient leur réfutation; et que ces docteurs se seraient couverts de mépris, eux et la cause qu'ils défendaient, s'ils n'avaient pas rapporté fidèlement les opinions et les raisonnements de leurs adversaires.

On ajoute que dans l'objection, les chrétiens ont trouvé plus facile de supprimer les écrits des philosophes païens que d'y répondre. Il y a dans cette réflexion moins de justesse que de malignité. Pourquoi s'en prendre aux chrétiens de la perte de ces livres, plutôt qu'à la vétusté, aux incendies, aux ravages des barbares, à toutes les causes, en un mot, qui nous ont fait perdre tant de poëtes, de philosophes, d'orateurs, d'historiens et même tant d'écrits des saints Pères ? Je ne crois pas que les chrétiens aient jamais entrepris d'anéantir les ouvrages contraires à leur religion. Ce n'était pas du moins l'esprit des premiers siècles de l'Eglise ; et quand on l'aurait voulu, on n'avait pas la force et l'autorité nécessaires pour en venir à bout. Les chrétiens persécutés se bornaient à conserver leurs livres sacrés, au péril de leur vie, et ne songeaient pas à supprimer ceux de la religion dominante.

Cependant, outre les divers accidents qui nous ont dérobé un si grand nombre de monuments de l'antiquité, une autre cause a dû contribuer à l'abolition totale de ces apologies du paganisme, le mépris universel où elles sont tombées, quand le monde entier a été guéri des superstitions de l'idolâtrie. Dans un temps où les livres ne se multipliaient que par des procédés longs et dispen-

dieux, les copistes qui, pour la plupart étaient des moines, ne choisissaient pas de préférence les écrits d'un Porphyre ou d'un Julien. Personne ne se donnait la peine de les transcrire, parce qu'ils n'auraient pas trouvé de lecteurs, et ils ont disparu, non par l'effet d'une sorte de conspiration, dont il serait bien difficile d'indiquer l'époque et les auteurs, mais parce que l'on n'a rien fait pour les conserver.

Obj. 4. — Contre les miracles en général. Différentes considérations semblent affaiblir l'autorité des miracles évangéliques.

I. Il n'est point de religion, point de secte qui ne vante ses miracles. Le paganisme a eu les siens, aussi bien que le christianisme. Sans parler de cette multitude innombrable de prodiges, mentionnés dans Hérodote, Denys d'Halicarnasse, Pausanias, Tite-Live, Valère Maxime, etc., etc., Suétone et Tacite rapportent, de la manière la plus sérieuse, que Vespasien guérit un aveugle dans le temple de Sérapis, en présence de toute la ville d'Alexandrie. Philostrate nous a laissé une histoire circonstanciée des miracles d'Apollonius de Tyane. La foi des musulmans est fondée sur les miracles qu'ils attribuent à leur prophète : quelques-uns de leurs docteurs en comptent jusqu'à trois mille. Nous avons presque vu les miracles du diacre Pâris, si bien attestés dans le temps, que les jansénistes n'ont pas fait difficulté de les comparer à ceux de Jésus-Christ. *Par tous les pays du monde, si l'on tenait pour vrais tous les prodiges que le peuple et les simples disent avoir vus, chaque secte serait la bonne, il y aurait plus de prodiges que d'événements naturels, et le plus grand de tous les miracles serait que là où il y a des fanatiques persécutés, il n'y eût point de miracles* (Rousseau, Emile).

II. On ne peut disconvenir que dans tous les temps il s'est rencontré parmi les chrétiens, des hommes assez aveuglés par un faux zèle de religion, pour se permettre de ces impostures que l'on croyait justifier en les appelant des fraudes pieuses. De là ces miracles sans nombre qui remplissent les légendes et les chroniques du moyen-âge, et plusieurs sont encore l'objet de la croyance populaire. Pourquoi n'en serait-il pas des miracles de l'Evangile, comme de ceux des temps postérieurs?

III. Plus un siècle est ignorant et superstitieux, plus il est fécond en prodiges. Aujourd'hui que la saine physique et les principes de la critique sont connus, nous ne voyons que des phénomènes naturels. Les miracles de l'Evangile ne devraient-ils pas tout leur succès à l'ignorance et à la crédulité des spectateurs?

IV. Si l'on a vu autrefois tant de miracles en faveur du christianisme, pourquoi ne s'en fait-il pas aujourd'hui, qu'ils seraient si nécessaires pour arrêter les progrès de l'incrédulité?

Réponse. — I. Toutes les religions, toutes les sectes vantent leurs miracles : donc il n'est point de vrais miracles, donc les miracles ne font pas preuve. Pitoyable logique! Dans toutes les discussions, dans tous les procès, on produit de part et d'autres des titres, des faits, des raisonnements. En concluez-vous qu'il n'y a rien de vrai, rien de prouvé, et qu'il faut n'écouter aucun raisonnement, n'admettre aucun titre, ne croire aucun fait?

On ne doit pas s'étonner de voir toutes les religions s'appuyer sur des miracles. C'est une suite de l'opinion universellement répandue, que la religion vient de Dieu, et que Dieu ne peut se révéler aux hommes que par des œuvres surnaturelles, d'où l'on reconnaisse son intervention immédiate. Des imposteurs abusant de cette opinion, ont publié de faux miracles; mais il ne s'en suit pas, ou qu'il n'y en a jamais eu de vrais, ou qu'il n'y a pas de moyens certains de discerner la vérité et le mensonge, ou que les miracles de l'Evangile ne sont pas revêtus de caractères propres à en constater l'authenticité.

Au lieu de conclure qu'il n'y a point de vrais miracles, puisqu'il y en a de faux, il faut dire, au contraire, qu'il y a des vrais miracles, puisqu'il y en a tant de faux, et qu'il n'y en a de faux, que par cette raison qu'il y en a de vrais (*Pascal*). En toutes choses, dit Tertullien, le faux n'est que l'imitation du vrai. *In omnibus veritas imaginem antecedit, post rem similitudo succedit.*

Les prodiges dont il est fait mention dans les auteurs profanes ne soutiennent pas le regard de la critique. Ils n'ont d'autre fondement que le témoignage d'un historien fort éloigné de l'époque des faits, et qui, le plus souvent, les rapporte sans y croire : ils ne tiennent à aucun fait avéré : ils n'ont laissé après eux ni conséquences, ni monuments qui leur servent de garants auprès de la postérité.

Tacite et Suétone écrivaient dans Rome ce qui se passait en Egypte : ils ne citent pas leurs témoins; et d'après leur récit même, il est impossible de ne pas voir dans cette prétendue guérison, une fraude politique destinée à soutenir les prétentions de Vespasien à l'empire. Il est assez vraisemblable que l'éclat et le succès des miracles du christianisme ont fait naître l'idée de cette imposture, appuyée d'ailleurs par l'interprétation que Josèphe avait donnée aux prédictions concernant le Messie.

L'histoire, ou pour mieux dire, le roman de la vie d'Apollonius n'a été écrit qu'un siècle après sa mort, sur les mémoires d'un certain Damis, son disciple, dont on ne connaît ni le caractère ni les vues, qui peut-être n'a jamais existé. Du reste, ces prodiges si éclatants d'Apollonius n'ont fait aucun bruit dans le monde, ou du moins ils ont été si bien oubliés, qu'il n'en est plus parlé dans la suite, quelque intérêt qu'eussent les païens et les philosophes à les faire valoir, pour les opposer aux miracles du christianisme. Pourquoi les miracles d'Apollonius sont-ils tombés dans le mépris, tandis que ceux de Jésus-Christ sont devenus l'objet de la foi de l'univers? Pourquoi? sinon parce qu'il est dans

la nature que le mensonge s'éteigne et que la vérité demeure.

Les miracles attribués à Mahomet par les docteurs de l'islamisme ne se lisent ni dans l'Alcoran, ni dans aucun autre livre contemporain. On ne trouve dans l'Alcoran aucun miracle public, susceptible d'examen et de contradiction : tout ce qu'on y voit de surnaturel se réduit à des visions qui n'avaient de témoin et de garant que Mahomet lui-même. Quand on lui demande des miracles semblables à ceux de Moïse et de Jésus-Christ, il répond que ses visions doivent suffire, et que tout autre prodige ne ferait que diminuer le mérite de la foi et aggraver le crime de l'incrédulité. Les miracles puérils et extravagants dont se repaît la crédulité musulmane n'ont été inventés qu'après la mort du prophète. Ils ont bien pu servir d'aliment au fanatisme, mais ils ne l'auraient pas inspiré.

Loin de fournir une objection, l'exemple de l'imposteur de la Mecque fortifie nos preuves. Il n'ignorait pas le pouvoir des miracles sur les esprits ; il connaissait tout l'avantage qu'en avait tiré Moïse et Jésus-Christ, dont il se disait le successeur. Mais il savait aussi que la crédulité a des bornes, et que si l'on peut mentir impunément à l'imagination, il est dangereux de vouloir en imposer aux sens. Ses entretiens avec l'ange Gabriel, son voyage nocturne dans le ciel, et quelques autres visions de cette nature, étaient des fables grossières, mais parfaitement assorties aux préjugés, à l'ignorance, au fanatisme des Arabes. Il se garda bien d'en appeler à des faits sensibles et publics. S'il eût commandé à un mort enseveli depuis trois jours de sortir du tombeau, s'il eût osé dire à un paralytique : Lève-toi, prends ton grabat et marche, son rôle aurait fini à l'heure même.

Enfin, les miracles du diacre janséniste ne peuvent, sous aucun rapport, entrer en parallèle avec ceux de l'Evangile. C'étaient, ou des tours de jongleurs propres à étonner la populace, ou des guérisons lentes et équivoques, dont tout le merveilleux appartenait à l'art des médecins ou à la nature. Les honnêtes gens de la secte rougissaient eux-mêmes de ces manœuvres. Aux certificats achetés par le parti, ou dictés par le fanatisme, on opposa des enquêtes juridiques. La police fit enlever les tréteaux des charlatans, et les miracles cessèrent. Il n'en reste que la honte et le ridicule ineffaçable qu'ils ont imprimé au jansénisme.

C'est calomnier le christianisme et ses apologistes, que de les accuser de tenir pour vrais tous les prodiges que le peuple et les simples disent avoir vus. Ce n'est pas ainsi que nous procédons. Persuadés que l'on ne doit ni tout croire, ni tout nier sans examen, nous discutons les faits et les témoignages. Nous invitons les incrédules à les discuter avec nous et à sortir enfin de ce cercle de lieux communs que les ignorants appellent de la philosophie, et qui ne sont que des déclamations étrangères au sujet. Avant, et depuis la fondation du christianisme, on a vu souvent *des fanatiques persécutés* : je voudrais bien qu'on me montrât, ailleurs que dans l'Eglise chrétienne, des miracles semblables à ceux de l'Evangile.

II. J'avoue avec douleur qu'un zèle aveugle et souvent des motifs plus criminels ont accrédité de faux miracles dans le sein du christianisme ; mais je ne vois pas ce qu'on peut en conclure contre les miracles du Nouveau Testament. Entre les uns et les autres, la différence est énorme. D'abord, relativement aux temps et aux circonstances dans lesquelles ils ont été publiés. Les Juifs, les païens, les philosophes, tout le monde était prévenu contre les miracles de Jésus-Christ et contre sa religion. Tous les préjugés, toutes les passions repoussaient les faits, aussi bien que la doctrine de l'Evangile. Dans les siècles postérieurs, au contraire, les esprits s'ouvraient naturellement à la foi des miracles ; toutes les idées reçues, l'ignorance et la superstition, disposaient à la crédulité. *Motis semel in religionem animis, multa nuntiata et temere credita sunt* (*Tite-Live*).

Aussi, et c'est une seconde différence essentielle, les faux miracles du moyen âge n'ont aucun des caractères de certitude qui distinguent les miracles du premier siècle. Ils ne sont pas attestés par une multitude de témoins oculaires : ils n'ont pas été discutés avec l'exactitude et la sévérité qui naissent du conflit des intérêts et des opinions : ils n'ont pas même trouvé de contradicteurs : ceux qui les publiaient ne se sont pas vus obligés de les confirmer par le martyre. Ils trouvaient des auditeurs disposés à tout croire. Les bons esprits qui reconnaissaient ou soupçonnaient l'illusion n'auraient pu, sans danger, s'opposer au torrent de l'opinion populaire.

Enfin, ces prétendus miracles n'ont eu aucune suite importante : ils n'ont amené aucune innovation, soit dans la foi, soit dans la discipline : c'étaient des faits isolés, sans connexion avec l'histoire du temps, si ce n'est qu'ils servaient à fortifier des préjugés généralement établis. Ils ne sont connus que par les relations que nous en ont laissées des écrivains dépourvus de jugement. Mais les miracles de l'Evangile sont écrits dans les annales du monde. La révolution dont ils ont été suivis suffirait, au défaut d'une histoire contemporaine irréprochable, pour leur imprimer le sceau de la certitude historique.

III. L'ignorance et la superstition enfantent la crédulité. Mais le siècle de Jésus-Christ, ou le siècle d'Auguste, n'était pas un siècle d'ignorance. Jamais il n'y avait eu dans le monde plus de lumières, et moins de superstition ; et ce qui restait des superstitions anciennes n'était nullement propre à disposer les esprits aux miracles du christianisme. Les apôtres n'ont rien voulu devoir à l'ignorance et à la crédulité. Ils se sont montrés au grand jour : ils ont enseigné publiquement à Jérusalem, dans la Grèce, dans toutes les provinces de l'empire romain. Ils ont écrit l'histoire de leur Maître ; et ce qui

prouve bien qu'ils ne craignaient rien tant que le secret et l'obscurité, ils l'ont écrite, non dans leur langue maternelle, qui n'eût pas été entendue hors de la Palestine, mais dans la langue grecque qui, au rapport de Cicéron et de Juvénal, était infiniment plus répandue que la langue latine, et qui était devenue le lien commun de toutes les nations (1).

Il ne faut que réfléchir un moment sur les miracles de l'Evangile, pour voir que leur succès n'est pas le fruit de l'ignorance et de la superstition. La guérison instantanée de tant de maladies différentes, et la résurrection des morts ne sont pas des faits moins merveilleux pour le physicien que pour l'homme du peuple. Ceux d'entre les incrédules qui ont entrepris d'expliquer les miracles de Jésus-Christ par des moyens pris de la nature, sont encore de plus mauvais raisonneurs que ceux qui prennent le parti de les nier ouvertement.

Si l'on a vu peu de miracles dans ces derniers temps, c'est qu'il s'en est fait peu de véritables, et que l'esprit de critique et la connaissance des lois de la nature ne permettent pas que les faux s'accréditent.

IV. Cet ouvrage n'a pour objet que la preuve et la défense des miracles du Nouveau Testament, qui sont les véritables fondements de la foi chrétienne; mais je suis bien éloigné de convenir que, dans les siècles suivants, Dieu n'ait jamais fait éclater sa puissance par des œuvres surnaturelles. L'histoire ecclésiastique rapporte un grand nombre de prodiges si bien attestés, que l'on ne peut en douter raisonnablement; et sans me borner à ceux dont les Pères de l'Eglise se portent pour témoins oculaires, je ne crois pas qu'un critique judicieux et sans préjugés voulût nier indistinctement tous les faits de ce genre qui nous ont été transmis par des écrivains plus récents. On peut voir dans le savant ouvrage du pape Benoît XIV, avec quelle religieuse circonspection, avec quelle sévérité l'on procède à Rome dans l'examen des miracles dont la vérification doit précéder et motiver les bulles de canonisation.

Cependant, il est vrai que les miracles sont devenus aussi rares dans les derniers temps, qu'ils étaient communs à la naissance du christianisme; et il n'est pas difficile d'en assigner la raison. Dans les vues de la Providence, les miracles peuvent avoir plus d'un usage, mais le principal est de servir de preuve à la révélation. Lorsque Jésus-Christ s'annonçait pour le Messie, quand les apôtres se portaient pour témoins de sa résurrection, il fallait que la mission de l'un, que la déposition des autres fussent justifiées par des miracles. Dans le premier âge du christianisme, il fallait des miracles fréquents pour propager, pour affermir la foi au milieu des obstacles innombrables qui s'opposaient à ses progrès. Une fois établi, le christianisme n'a plus besoin de nouveaux miracles : il se soutient par le poids de ses preuves, et surtout par le souvenir des prodiges qui ont illustré son berceau. *Au commencement*, dit un Père de l'Eglise (*saint Ambroise*), *les miracles étaient nécessaires pour affermir les fondements de la foi : maintenant ils ne le sont plus, parce que la foi passe d'un peuple à un autre par la voie de l'instruction.* La conversion du monde est un miracle subsistant qui prouve et fait revivre tous les autres, et je puis bien rappeler ici le mot déjà cité de saint Augustin, que *celui qui n'en croit pas au témoignage de tant de nations, et demande de nouveaux prodiges, est lui-même un prodige d'incrédulité et d'entêtement. Quisquis adhuc prodigia, ut credat, inquirit, magnum est ipse prodigium, qui, mundo credente, non credit.*

Les preuves de la religion chrétienne n'ont pas moins de force à notre égard, qu'elles n'en avaient pour les témoins oculaires des miracles de Jésus-Christ et des apôtres. Il est vrai que ces miracles ne font pas sur nous l'impression sensible qu'ils ont dû faire sur ceux qui les voyaient; mais, si nous voulons raisonner, nous trouverons qu'ils opèrent encore la même conviction; car la conviction est le fruit de la certitude, et la certitude d'un fait illustre et incontestablement prouvé, passe toute entière à la postérité la plus reculée, avec les monuments qui l'attestent. Tout homme judicieux ne se tient pas moins assuré des victoires d'Alexandre, de César, de Charlemagne, que de celles de Gustave et de Napoléon.

Du reste, ce que nous perdons du côté de cette impression sensible qu'affaiblit la succession des siècles, est compensé par une autre preuve qui manquait aux témoins des miracles : je veux dire, le succès prodigieux de la prédication des miracles, l'accomplissement des prophéties de Jésus-Christ, l'établissement du christianisme, que l'on ne peut envisager que comme l'effet et la preuve des miracles de son fondateur. *Deux choses affermissent notre foi*, dit Bossuet : *les miracles de Jésus-Christ à la vue de ses apôtres et de tout le peuple, avec l'accomplissement visible et perpétuel de ses prédictions et de ses promesses, sur la durée de son Eglise. Les apôtres n'ont vu que la première de ces deux choses, et nous, nous ne voyons que la seconde. Mais on ne pouvait refuser à celui à qui l'on voyait faire de si grands prodiges, de croire à la vérité de ses prédictions, comme on ne peut refuser à celui qui accomplit si visiblement les merveilles qu'il a promises, de croire qu'il était capable d'opérer les plus grands miracles. Ainsi, dit saint Augustin, notre foi est affermie des deux côtés. Ni les apôtres, ni nous, ne pouvons douter. Ce qu'ils ont vu dans la source, les a assurés de toute la suite : ce que nous voyons dans la suite nous assure ce qu'on a vu et admiré dans la source (Instruct. pastor. sur les promesses de Jésus-Christ à son Eglise).*

En vain l'on observe que, dans ce siècle d'incrédulité, les miracles seraient plus nécessaires que jamais. Dieu dispense ses lu-

(1) Il paraît néanmoins, d'après les témoignages des anciens Pères, que saint Matthieu a écrit en hébreu. *Voyez* les Prolégomènes du docteur Mill).

mières selon sa sagesse, et non selon les vues de notre faible et présomptueuse raison. Il ne nous doit pas de nouvelles preuves de sa révélation, si celles qu'il nous a données suffisent à quiconque cherche la vérité de bonne foi. Ce n'est ni à l'insuffisance des preuves du christianisme, ni à la profondeur de ses recherches et à la force de ses raisonnements, que l'incrédulité moderne doit ses funestes succès. Elle les doit à l'insouciance criminelle dans laquelle on vit à l'égard de la religion, à la mauvaise foi qui, dans l'examen de cette grande et importante question, affecte de ne consulter que les ennemis déclarés du christianisme; et, puisqu'il faut le dire, elle les doit surtout à l'intérêt des passions, que révolte l'austérité de la morale évangélique. Ce n'est pas de l'esprit, c'est du cœur que partent les plus puissantes objections de l'incrédulité; et cette logique résisterait à l'éclat des miracles, comme à l'évidence du raisonnement. On peut appliquer à la plupart des incrédules ce que répond Abraham au mauvais riche de l'Evangile : *S'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, ils ne croiront pas, quand même un mort ressusciterait.*

CHAPITRE X.

Eclaircissements sur les mystères et les institutions positives du christianisme.

Les mystères qui forment la doctrine propre et caractéristique du christianisme, les institutions positives qui règlent son culte et sa discipline, sont un scandale non-seulement pour les incrédules, mais encore pour ces demi-chrétiens qui, soumettant à leur raison tous les dogmes religieux, et détruisant par là même l'autorité de la révélation, n'admettent de la doctrine chrétienne que ce qui leur paraît conforme aux lumières naturelles. Pour vous, une fois convaincu de la divinité du christianisme, vous sentirez qu'il faut le recevoir tout entier, et vous n'aurez pas la présomption de citer au tribunal de votre faible intelligence, une doctrine descendue du ciel.

Mais quoi ! la raison ne doit-elle pas être écoutée, même dans la religion ? et si la doctrine de l'Evangile renferme, sous le nom de *mystères*, des dogmes incompatibles avec la raison, le christianisme ne sera-t-il pas plus puissamment réfuté par les lumières naturelles, qu'il ne peut être prouvé par les miracles les plus éclatants?

Cette difficulté mérite d'être éclaircie. Commençons par nous faire une idée juste de ce qu'il faut entendre par mystère, en matière de religion.

Voyons ensuite s'il n'est pas possible, s'il n'est pas convenable, s'il n'est pas nécessaire qu'une religion divine renferme des mystères.

Considérons enfin les mystères du christianisme dans leurs rapports soit avec Dieu, soit avec l'homme.

I. Que faut-il entendre par mystère, en matière de religion?

Un mystère est un dogme que nous ne pouvons comprendre, parce que nous n'en avons que des notions obscures et incomplètes, et que les termes dans lesquels il est énoncé n'ont aucun rapport connu avec les vérités auxquelles la raison peut nous conduire.

Prenons pour exemple cette proposition : *la nature divine est une en trois personnes.* Je n'ai qu'une idée extrêmement obscure et imparfaite de ce que signifient le mot *nature* et le mot *personne*, appliqués à la Divinité. Si je ne consulte que ma raison, je ne puis ni affirmer cette proposition, ni la nier, parce que je n'en conçois pas les termes assez distinctement, pour savoir s'ils s'accordent ou s'ils s'excluent. Je vois seulement qu'ils ne renferment pas une contradiction évidente et formelle, puisque c'est de *la nature* que *l'unité*, et des *personnes* que *la trinité* est affirmée.

L'énoncé d'un mystère forme une proposition incompréhensible, mais non une proposition inintelligible et vide de sens. Lorsque je dis que la nature divine est une en trois personnes, je fais naître dans l'esprit de celui qui m'écoute une notion de la Divinité, différente de celle que lui donnerait toute autre définition. Ma proposition, tout incompréhensible qu'elle est, peut être soumise à toutes les opérations de la logique : on peut en déduire des conséquences rigoureuses, et distinguer les assertions qui la contredisent de celles qui la laissent subsister.

Un mystère ne peut être l'objet de *la science*, mais il peut être l'objet de *la foi*. Je ne puis pas être *convaincu* qu'un Dieu unique existe en trois personnes, mais je puis en être *persuadé*, je dois le croire, si je l'apprends par une voie qui ne puisse me tromper. C'est ainsi, à peu près, que sans rien comprendre à la théorie de Newton, un paysan peut croire, sur la parole d'un homme instruit, que toutes les planètes pèsent sur le soleil, en raison inverse du carré de leurs distances à cet astre central.

Après tout, devons-nous regarder comme impossible qu'il existe trois personnes en une seule nature, nous qui portons deux natures en une personne. Si *le mystère de l'homme* était révélé à une intelligence d'une espèce différente, serait-il plus intelligible pour elle que ne l'est pour nous *le mystère de Dieu?*

Pour convertir en mystères les vérités les plus sensibles, il ne faudrait souvent que retrancher une de nos idées les plus communes; et pour donner aux mystères le caractère de l'évidence, il suffirait de remplir, par une idée nouvelle, le vide que laisse dans la chaîne des vérités la faiblesse de notre intelligence.

Nous avons deux manières de connaître la vérité avec certitude : *l'évidence d'intuition*, et *l'évidence de crédibilité.* L'une a pour objet cette classe de vérités que nous découvrons à l'aide de la méditation et du raisonnement; l'autre s'applique aux vérités que nous ne pouvons connaître que par des moyens exté-

rieurs, tels que le témoignage et l'autorité. C'est par l'évidence d'intuition que je sais que les trois angles d'un triangle valent deux angles droits. C'est par l'évidence de crédibilité que je suis assuré qu'Alexandre a détruit l'empire des Perses. Les mystères ne sont pas susceptibles, à notre égard, du premier genre d'évidence, mais ils sont susceptibles du second. Ce sont, s'il est permis de parler ainsi, des faits qui appartiennent à l'histoire de la divinité, et à la connaissance desquels l'esprit humain ne pourrait s'élever de lui-même. Mais si Dieu voulait que nous en fussions instruits, il ne manquerait de moyens ni pour les révéler, ni pour imprimer à sa révélation les caractères qui produisent l'évidence de crédibilité.

On peut croire d'une foi raisonnable les dogmes que l'on ne comprend pas. La foi est aveugle, en ce sens, qu'elle n'aperçoit pas son objet d'une vue claire et distincte; mais elle serait très-éclairée, si la raison découvrait des motifs de croire auxquels il lui fût impossible de se refuser.

C'est donc mal raisonner contre le christianisme que de lui objecter l'obscurité ou l'absurdité de ses mystères: quant à l'obscurité, le chrétien n'en disconvient pas; elle tient à l'essence même des mystères, et n'empêche pas qu'ils ne puissent être l'objet d'une foi raisonnable. Pour l'absurdité, l'incrédule ne parviendra jamais à la prouver; car n'ayant, ainsi que le chrétien, que des idées incomplètes de la proposition qu'il attaque, il lui est aussi impossible de démontrer la contradiction des termes, qu'il le serait au chrétien d'en prouver la convenance.

Faut-il entrer dans la discussion de tout ce que les incrédules et les sociniens ont coutume d'objecter contre les mystères du christianisme? Non: il suffit d'observer que de toutes leurs prétendues démonstrations, les unes ne prouvent autre chose que l'incompréhensibilité des mystères, et les autres ne portent que sur un faux exposé des dogmes catholiques. Par exemple, dans son dialogue entre le raisonneur et l'inspiré, l'auteur d'*Emile* a prouvé qu'il ignorait ce qu'enseigne l'Eglise sur le sacrement de l'eucharistie.

Toute la question entre l'incrédule et le chrétien doit se réduire à l'examen des motifs de crédibilité. C'est prendre le change, c'est abandonner la marche naturelle, pour se jeter dans un labyrinthe inextricable, que de vouloir se renfermer dans l'examen de la doctrine. D'une part, la doctrine du christianisme ne peut être l'objet immédiat de nos recherches, puisqu'elle est au-dessus de la raison humaine. D'un autre côté, les preuves du christianisme sont fondées sur les principes ordinaires de la critique et du raisonnement. Le bon sens nous prescrit donc de porter toute notre attention sur les preuves, et de n'admettre ou de ne rejeter la doctrine, qu'autant que les preuves nous auront paru certaines ou insuffisantes.

II. Examinons maintenant s'il est possible, s'il est convenable, s'il n'est pas nécessaire qu'une religion divine renferme des mystères.

Est-il possible que la religion renferme des mystères ou des dogmes incompréhensibles? Un moment de réflexion vous fera sentir que cette question ne peut être proposée sérieusement. Toutes les sciences humaines, la physique, dans toutes ses parties, l'histoire naturelle, la métaphysique, la géométrie elle-même, sont pleines de mystères: et vous demanderiez s'il est possible qu'il se trouve des mystères dans la religion, qui est la science de Dieu! L'homme est un mystère à lui-même. Vous ne concevez ni la nature de votre âme, ni la manière et les lois de son union avec le corps, ni la formation de vos idées et de vos sentiments, ni le principe qui vous anime, et vous voudriez que la religion qui nous entretient de l'Auteur de la nature, de ses attributs, de ses conseils éternels, n'enseignât rien que vous ne puissiez concevoir!

Ne demandons pas même s'il est convenable, s'il n'est pas nécessaire qu'une religion divine renferme des mystères. Les mystères sont de l'essence de la religion, puisque la religion a pour objet l'Etre infini. La religion naturelle a ses mystères que l'athée ne veut pas admettre, parce qu'il ne peut les concevoir, et que le déiste admet pour ne pas tomber dans les absurdités palpables de l'athéisme. N'en serait-il pas des raisonnements du socinien contre le catholique, et de l'incrédule contre le chrétien, comme des arguments de l'athée contre le déiste?

En fait de religion, la simplicité et la perspicuité des dogmes n'est pas une marque certaine de vérité. La révélation, qui étend nos connaissances, doit nécessairement multiplier les mystères. Aux vérités incompréhensibles que la raison découvrait, elle en ajoute d'autres que la raison ne soupçonnait pas. Les unes et les autres sont de véritables mystères, puisque l'esprit humain ne peut les concevoir: elles ne diffèrent que par la manière dont elles viennent à notre connaissance. L'usage de la raison nous conduit aux mystères de la religion naturelle: l'autorité de la parole divine nous certifie les mystères de la religion révélée.

Ces deux voies sont également sûres; et, loin d'être opposées, elles ont des points de contact et rentrent souvent l'une dans l'autre. On peut dire, dans un sens très-véritable, que les mystères de la religion naturelle nous sont révélés, puisque c'est Dieu qui nous a donné la raison qui nous élève jusqu'à lui. On peut dire aussi que les mystères de la religion révélée sont appuyés sur la raison puisqu'en dernière analyse, c'est la raison qui doit connaître des preuves de la révélation.

La foi n'exclut donc pas la raison: l'une et l'autre ont leur usage dans la religion, mais elles doivent respecter les limites qui les séparent. S'agit-il de savoir si une certaine doctrine est révélée? c'est une question de fait qui demande des preuves positives,

et dont l'examen est du ressort de la raison? S'agit-il de prononcer sur des dogmes dont la révélation est constatée? c'est une question de droit, déjà jugée par le fait, et à l'égard de laquelle la raison doit se récuser comme incompétente. Une fois assuré que Dieu a parlé, le plus digne usage que je puisse faire de ma raison, est de croire, sans autre examen, à la parole divine. C'est la raison qui, après avoir conduit et soutenu mes premiers pas, me remet elle-même et me confie à la foi, comme au seul guide qui connaisse ces nouvelles régions où il ne lui est pas permis de pénétrer. *La dernière démarche de la raison, c'est de connaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent : elle est bien faible, si elle ne va pas jusque-là* (*Pascal*).

Vous me demandez raison de ce que je crois, disait Cassien en parlant du mystère de l'incarnation : *je n'en ai point à vous donner. Dieu a parlé; sa parole est pour moi la raison souveraine.* Rationem dicti quæris? non reddo. Interim Deus hoc dixit: Deus hoc locutus est: mihi verbum illius summa ratio est. *Je ne veux point de disputes et de raisonnements : il me suffit de l'autorité de celui qui a parlé : il ne m'est pas permis de douter ou d'examiner après lui.* Removeo argumenta, removeo disputationes, sola mihi ad credulitatem sufficit persona dicentis. Non licet mihi de fide dicti ambigere, non licet deliberare.

III. Après avoir écarté ces préjugés généraux que l'incrédulité ne cesse d'opposer à la révélation, nous allons considérer les mystères du christianisme dans ce qu'ils nous apprennent, soit de la nature et des conseils de l'Etre suprême, soit de l'origine, de la condition et de la destination de l'homme : sujet vaste et fécond, que le but et les bornes de cet ouvrage ne nous permettent que d'effleurer.

J'observe d'abord, que tous les mystères du christianisme se rapportent à un but unique, le salut du genre humain par la médiation de Jésus-Christ. Tous sont liés étroitement et nécessairement avec ce dogme principal : que Jésus, Dieu et homme, est mort pour l'expiation de nos péchés. Les uns, comme le péché originel, l'incarnation du Verbe, la trinité des personnes dans l'essence divine, sont les préliminaires du dogme de la rédemption : les autres, comme la nécessité de la grâce et l'efficacité des sacrements, en sont les conséquences. Ainsi, tous les mystères de la doctrine chrétienne aboutissent à un seul fait, d'où dépend la destinée du genre humain. On n'y trouve rien de propre à satisfaire une vaine curiosité, rien qui soit donné à l'amour du merveilleux, ou qui décèle le produit d'une imagination exaltée. Que l'on compare, sous ce point de vue, la doctrine chrétienne avec les différents systèmes de religion inventés par l'esprit humain, et l'on avouera que cette sobriété de mystères, s'il est permis de parler ainsi, n'est pas une légère preuve que l'enthousiasme et l'imposture n'ont eu aucune part à la rédaction de notre symbole.

J'observe, en second lieu, que les mystères du christianisme forment un corps de doctrine dont toutes les parties s'accordent et se soutiennent mutuellement, et que, malgré leur incompréhensibilité, on y découvre un plan, une économie de religion qui affermit, agrandit, perfectionne toutes les idées que la raison nous donne de la Divinité. Un pareil système serait-il l'ouvrage de l'esprit humain, qui ne sort jamais de la sphère des vérités naturelles, que pour se perdre dans la région des chimères et des contradictions? Croyez-vous que ce fût une chose si facile, que de composer un système toujours intelligible, quoique toujours incompréhensible, un système tellement inaccessible à la raison, qu'elle ne peut y pénétrer, ni pour y reconnaître la vérité, ni pour y combattre l'erreur? Dans cette multitude de systèmes philosophiques ou religieux qui ont partagé les savants et les nations, je ne vois que le christianisme où il se trouve des mystères de cette nature. Partout ailleurs, les mystères ne sont que des fables d'enfant, ou des absurdités dégoûtantes.

J'observe, en troisième lieu, que la doctrine chrétienne et les mystères ne doivent rien au temps, ni aux méditations profondes des savants et des hommes de génie qui n'ont cessé de s'en occuper pendant dix-huit siècles. La tradition, qui nous les a transmis, prend sa source dans les écrits des apôtres : ils étaient, à la naissance du christianisme, ce qu'ils sont aujourd'hui. Si pour exprimer la foi avec plus de précision et pour écarter les fausses interprétations des novateurs, l'Eglise s'est crue obligée d'adopter quelques termes nouveaux, le fond de la doctrine a toujours été le même : elle croyait la consubstantialité du Verbe, avant que le concile de Nicée eût consacré le mot *consubstantiel*. Toutes les sciences humaines se sont perfectionnées : les idées philosophiques se sont éclaircies ; mais les mystères du christianisme ont conservé leur obscurité primitive. Le génie et l'éloquence de Bossuet n'ont rien ajouté aux notions que nous en ont données, dans leur style demi-barbare, quelques anciens Pères de l'Eglise. Tous ceux qui ont eu la présomption de les expliquer, se sont égarés en sens contraire, tandis que l'Eglise catholique, dépositaire et gardienne de la foi, a tenu constamment le milieu entre les erreurs opposées de tous les hérétiques anciens et modernes. Sa doctrine a traversé les siècles sans altération, l'esprit humain n'y a rien mis du sien ; et néanmoins quiconque l'envisagera sans prévention, sera forcé de reconnaître que jamais il n'y eut un système de religion plus digne de la majesté de Dieu, et mieux assorti à la nature et aux besoins de l'homme.

En effet, et c'est ici ma quatrième et dernière observation, tous les mystères du christianisme tendent, d'une part, à nous donner les plus hautes idées de la sainteté, de la justice et de la miséricorde de Dieu ; et de l'au-

tre, à nous faire connaître la faiblesse et la dépravation originelle de la nature humaine. La raison toute seule n'eût jamais pu s'élever à cette hauteur de doctrine : mais éclairée par la foi, elle y trouve la solution des doutes et des difficultés qui ont si longtemps et si vainement fatigué l'esprit humain.

Si vous me demandez pourquoi, au lieu de vérités claires et faciles à concevoir, la religion chrétienne nous propose des mystères incompréhensibles, je vous répondrai que la chose ne pouvait être autrement. La vraie religion consiste dans la connaissance des rapports de l'homme avec Dieu. Or ces rapports sont fondés sur des faits dont nous ne pouvons être instruits que par la révélation, et qui tiennent nécessairement à des vérités d'un ordre surnaturel. Tel est le fait du péché originel, d'où dépend la destinée du genre humain, et où l'un des acteurs principaux est un être dont il nous était naturellement impossible de découvrir l'existence.

Les mystères sont l'expression du véritable état de l'homme, de ses besoins, et des moyens que Dieu lui a donnés pour se relever de sa dégradation, et recouvrer les droits que le péché lui a fait perdre. La religion chrétienne ne crée pas les mystères, elle ne fait que nous les révéler.

Si les faits énoncés par les mystères sont véritables, la religion chrétienne est la seule vraie religion ; et ce qu'on appelle la religion naturelle n'est qu'une faible partie et comme les premiers éléments de ce que nous sommes obligés de croire et de pratiquer. Si les faits énoncés par les mystères sont véritables, les mystères sont de l'essence de la religion, et il ne faut plus demander pourquoi ils font partie de son enseignement.

Mais d'ailleurs combien d'avantages naissent de la manifestation de ces mystères ! Quand il ne serait pas absolument nécessaire, qu'il serait utile, qu'il serait convenable que l'économie de la religion eût pour base des mystères, et des mystères semblables à ceux du christianisme !

Les mystères répriment l'orgueil et la curiosité de l'esprit humain, ces deux vices d'où sont nées toutes les erreurs de la philosophie, tous les systèmes de l'impiété. Ils confondent la sagesse mondaine, en la forçant de reconnaître que ce n'est ni l'étude, ni le génie qui conduisent aux vérités les plus importantes. Ils placent la religion à la portée de tous les hommes, en lui donnant pour fondement, non la science, qui ne peut être le partage que du petit nombre, mais la foi, dont tous sont capables, et qui, pour l'ordinaire, ne trouve d'obstacle que dans l'orgueil et l'indocilité. Ils assurent l'unité, l'invariabilité, la perpétuité de la religion, en présentant ses dogmes comme une doctrine descendue du ciel, où l'homme ne peut ni ajouter, ni retrancher, ni corriger, sur laquelle le raisonnement n'a pas de prise, et qui, renfermée dans des expressions et des formules consacrées, se conserve pure et inaltérable parmi les vicissitudes des opinions humaines.

Les mystères sont une partie importante du culte divin. Par la foi aux mystères, je reconnais la véracité de Dieu, je soumets ma raison à la sienne: je lui dis : Etre des êtres, souverain principe du vrai et du bon, tu m'as donné l'intelligence ainsi que la volonté. S'il est juste que ma volonté obéisse à ta volonté suprême, il ne l'est pas moins que ma faible intelligence se confonde devant ton intelligence infinie. Je te dois l'hommage et le sacrifice absolu de tout mon être. Que la charité te consacre toutes les affections de mon cœur : que la foi t'immole toutes les lumières de mon esprit. Toutes mes facultés s'anoblissent par la soumission que tu me commandes. Ma raison sort de ses limites, elle s'agrandit et s'élève jusqu'à la tienne, lorsque je crois les vérités que tu m'as révélées. Moins je les comprends, plus je t'adore, et plus aussi je te rends grâces de m'avoir admis dans le secret de ces profondeurs impénétrables.

Les mystères du christianisme nous inspirent les idées les plus sublimes et les plus consolantes de la Divinité. Ils nous apprennent à connaître tout le prix, toute la dignité de la nature humaine. Ils nous présentent les motifs les plus puissants pour nous animer à la piété et nous soutenir dans la pratique de la vertu.

Dieu, qui livre son Fils pour l'expiation de nos péchés, le Fils de Dieu, le Verbe éternel qui se fait homme, qui meurt sur une croix, qui, en quittant la terre, nous laisse son corps et son sang pour nourriture....Quels prodiges ! quelle bonté ! quel amour ! *Sic Deus dilexit mundum.* La nature humaine unie à la nature divine, et ne faisant avec elle qu'une personne ; l'homme racheté, purifié par le sang d'un Dieu, devenu héritier du ciel, cohéritier de Jésus-Christ, son sauveur, quelle grandeur ! quelle haute destinée ! quelle noble fierté nous est permise ! mais aussi quels puissants motifs d'amour et de reconnaissance ! Combien l'exemple de Jésus-Christ, qui s'est fait, pour notre instruction, le modèle de toutes les vertus, n'est-il pas capable de nous éclairer, de nous soutenir, de nous fortifier dans la carrière pénible que nous avons à remplir !

IV. Enfin les mystères du christianisme sont le fondement du culte le plus propre, soit à conserver les dogmes de la foi et à les imprimer dans l'esprit des peuples, soit à nourrir les sentiments religieux et à leur donner toute l'énergie que demande l'intérêt de la société.

Malgré leur incompréhensibilité, les mystères me donnent une idée plus sensible et plus touchante de la Divinité que les dogmes métaphysiques de la religion naturelle. Le Dieu du christianisme est plus présent à mon esprit et à mon cœur que le Dieu de la philosophie. Pour le philosophe, Dieu est l'auteur du monde, la première cause, l'*Etre suprême;* pour le chrétien, c'est le *bon Dieu :* expression populaire, mais sublime, qui caractérise Dieu par ses bienfaits plutôt que par sa grandeur, et qui nous avertit qu'il veut être

l'objet de notre amour encore plus que de notre contemplation.

Aux préceptes de la morale naturelle, le christianisme ajoute des préceptes positifs, comme il ajoute les mystères aux dogmes connus par la raison; et ces préceptes positifs perfectionnent le système moral. Ils forment nos mœurs et nos habitudes : ils nous préparent à la pratique des devoirs naturels : ils nous rappellent continuellement à la religion, que les affaires et les passions tendent sans cesse à nous faire oublier. De l'observation de ces préceptes naît la piété; et la piété nourrit et conserve la religion, fait aimer la vertu, apprend à supporter les peines de la vie : que dis-je? elle les convertit en biens, elle agrandit l'âme, la remplit des plus doux sentiments et la rend capable des actions les plus héroïques.

D'autres institutions, non moins utiles, servent à régler le culte divin et la police ecclésiastique. Une religion, quelle qu'elle soit, ne peut subsister sans un culte extérieur et public. C'est par la religion que le peuple tient à la morale, c'est par le culte qu'il tient à la religion. La religion consiste bien plus dans les sentiments que dans les opinions : elle appartient plus au cœur qu'à l'esprit. Or le sentiment a besoin de se produire et d'éclater par des actes extérieurs. Le culte est donc l'expression naturelle et nécessaire des sentiments religieux. Mais les pratiques du culte n'étant point fondées sur des raisons prises de la nature, elles ne peuvent être déterminées que par des règlements positifs; et ces règlements ne peuvent recevoir que de l'institution divine le caractère de sainteté, et l'autorité dont ils ont besoin pour se concilier le respect et la soumission des peuples.

Si l'on ne présente aux hommes qu'un cérémonial inventé par des hommes, la religion ne sera pour eux qu'un règlement de police : ses lois ne seront que des lois civiles; et dès lors l'état ne retirera plus aucun avantage de son influence sur les esprits. Une religion qui emprunte de la puissance civile toute son autorité, ne prête aucune force à la puissance civile. Le ressort de la religion se brise dans la main du législateur imprudent qui veut le tendre et le diriger à son gré.

Jetez un coup d'œil sur le culte de l'Eglise catholique, et voyez avec quelle sagesse les dogmes y sont mêlés avec les institutions positives, et comment les unes et les autres concourent à exciter toutes les affections vertueuses. Dans ces temples, embellis des chefs-d'œuvre de tous les arts, dans ces fêtes majestueuses qui retracent les époques consolantes de la religion, dans ces jours consacrés au repos et à la piété, le peuple oublie ses peines et sa misère. C'est en se délassant de ses travaux qu'il s'instruit, qu'il s'anime à la vertu : tout se réunit pour parler à ses sens, à son cœur, à son esprit. Le sang d'un Dieu qui coule sur l'autel; cette table, où le pauvre est admis à côté des grands de la terre, et qui n'est ouverte qu'à l'innocence ou au repentir; cette chaire où siége la vérité, où se proclament les oracles du ciel; ces bains régénérateurs, témoins du serment par lequel on s'est voué tout à la fois à la vertu et au christianisme; ces tribunaux où l'on porte l'humble aveu, où l'on obtient le pardon de ses fautes; ces cérémonies pompeuses et emblématiques qui soutiennent l'attention et fournissent un aliment à la piété; ces cantiques sublimes et touchants qui expriment si bien la grandeur et la bonté de Dieu, notre faiblesse et nos besoins, toute prête à la vertu des leçons, des motifs et des sentiments. Malheur à l'homme froid, au philosophe insensible qui, sous le hautain prétexte de ramener tout à la raison, verrait sans émotion cet auguste appareil et sortirait de nos temples sans en remporter le désir de devenir meilleur!

Outre ces rites journaliers et périodiques, il en est d'autres qui sont appropriés aux grandes époques de la vie, qui sanctifient la naissance de l'homme, qui fortifient la jeunesse, qui bénissent et consacrent l'union conjugale, qui soutiennent la nature défaillante et font luire l'espérance au milieu des ombres de la mort. Non contente d'accompagner ses enfants jusqu'au tombeau, cette religion tendre et affectueuse suit les âmes fidèles dans le séjour qui leur est assigné par la justice ou par la miséricorde divine; et, priant pour les unes, implorant les prières des autres, l'Eglise catholique unit les vivants et les morts, la terre et le ciel par les liens de la charité : elle prolonge, jusque dans les régions de l'éternité, les bienfaits de la société humaine.

Ces jours que la religion semble dérober au travail, les fêtes chrétiennes seront toujours une institution précieuse aux yeux d'une politique éclairée. Il est certain qu'elles ont contribué, plus qu'on ne peut dire, à civiliser les nations de l'Europe. Dans les temps de l'anarchie féodale, elles suspendaient, par des trêves fréquentes, les guerres particulières que la puissance civile ne pouvait réprimer. Elles rapprochaient, à des époques marquées, les habitants de divers cantons divisés par des animosités invétérées; et les rassemblements qui se formaient en ces occasions, contribuèrent infiniment au progrès du commerce et à la splendeur des villes, dont nos barbares ancêtres dédaignaient le séjour. Aujourd'hui encore, les fêtes religieuses adoucissent les mœurs des habitants de la campagne : elles donnent au peuple des idées d'ordre et de décence : elles écartent, par des pratiques et des sentiments de piété, le danger de l'oisiveté parmi des hommes grossiers, naturellement portés à chercher le plaisir dans la débauche. Dans ses réjouissances, comme dans ses peines, le peuple a besoin de savoir qu'il est sous l'œil de la Divinité.

Peut-être m'objecterez-vous que les mystères et les institutions positives du christianisme sont une source féconde de superstitions, la plupart des hommes ne pouvant manquer de prendre le change, et d'attacher

une plus grande importance à ces pratiques extérieures qu'aux devoirs essentiels de la morale.

Voulez-vous dire que le peuple mêlera toujours quelques superstitions à la profession du christianisme? Je le crois comme vous. La superstition est une maladie naturelle à l'esprit humain; elle a son principe dans l'ignorance et la pusillanimité, et non dans les mystères et les institutions positives qui caractérisent la religion révélée. Les philosophes, qui lui donnent cette dernière origine, n'ont pas songé à ce qu'ils disent. Car si, comme ils le prétendent, il n'y a jamais eu de révélation, ce n'est pas de l'abus des doctrines révélées, c'est uniquement de l'abus des lumières naturelles que sont nées les superstitions; et c'est la raison seule qu'il faut accuser de toutes les erreurs, de tous les maux que les sophistes du jour mettent sur le compte de la révélation.

Cependant vous qui cherchez la vérité de bonne foi, et qui voyez tous les peuples de la terre admettre des institutions positives et prétendues révélées, n'êtes-vous pas frappé de l'universalité de cette opinion? Un préjugé si général doit avoir une cause générale; et quelle autre cause pouvez-vous assigner que le souvenir confus d'une révélation faite aux premiers auteurs du genre humain, ou le sentiment naturel qui nous avertit de notre ignorance et nous apprend qu'il n'appartient qu'à Dieu de nous prescrire la forme de l'hommage qu'il exige, et de régler les conditions sous lesquelles il daigne traiter avec nous?

Quel que soit le motif qui ait porté les hommes à ne vouloir se soumettre, en matière de religion, qu'à des institutions divines, il est évident que le remède le plus puissant contre la superstition serait l'établissement d'un culte fondé sur une révélation véritable. Au défaut d'une révélation réelle, les hommes ne manqueront pas de se forger des révélations imaginaires; ou s'ils évitent l'écueil de la superstition, ils iront se briser contre l'écueil encore plus dangereux de l'impiété.

Ne dites pas que, pour se préserver de ces deux écueils, il suffit de tenir la route moyenne et de s'attacher constamment à la religion naturelle. L'expérience de tous les peuples et de tous les siècles vous a prouvé combien il est difficile, pour ne rien dire de plus, de garder ce juste milieu. D'ailleurs la religion naturelle sera-t-elle plus exempte de la rouille de la superstition que les religions révélées? Je veux que dans le système que vous avez conçu, la vérité se trouve tout entière et sans alliage; mais en passant dans l'esprit du peuple, ce système si pur ne se chargera-t-il pas d'idées fausses et de notions superstitieuses? Les philosophes eux-mêmes s'imposeront-ils la loi de le respecter, et la religion naturelle n'aura-t-elle pas encore plus à redouter de leur vain savoir et de leur curiosité, que de l'ignorance et de la crédulité du vulgaire?

Une religion positive, dont les dogmes et les préceptes sont fixés avec précision, et dont l'enseignement est sous la garde d'une autorité révérée comme infaillible, est moins exposée aux atteintes de la superstition, parce qu'elle laisse moins à l'arbitraire, à la curiosité, à l'esprit d'innovation. Ainsi dans l'Eglise catholique, les dogmes de la religion, les préceptes de la morale sont fixés irrévocablement. L'Eglise elle-même ne peut y apporter de changement. Toute innovation dans la doctrine lui est interdite, et par ses principes et par sa constitution: par ses principes, qui la rappellent sans cesse à l'antiquité, à l'universalité, à l'uniformité: *Quod semper, quod ubique, quod ab omnibus* (*Vincent Lirin.*); par sa constitution qui reconnaît un tribunal souverain, où toutes les inventions humaines sont déférées et proscrites sans appel.

Il est vrai que l'autorité ne saurait prononcer sur tout, et j'avouerai sans peine que, dans l'Eglise catholique elle-même, il s'est glissé de fausses opinions et des pratiques superstitieuses. Mais ces pratiques, ces opinions n'ont jamais fait partie de son enseignement; elles portent sur des accessoires, et non sur la substance de la religion: ce sont des ornements de mauvais goût qui ne nuisent ni à la solidité, ni à la majesté de l'édifice. Tant que ces opinions et ces pratiques n'ont rien que d'indifférent, l'Eglise les tolère par une sage condescendance pour la faiblesse humaine. Toute imposture, celle même qui se couvrirait du prétexte de la piété, est odieuse et criminelle; mais il faut pardonner à la crédulité. Il y a des esprits faibles pour qui la religion serait nulle, si elle ne prenait une teinte de superstition. Avec une âme simple et un cœur droit, les pratiques les plus minutieuses deviennent souvent des moyens de vertu. On ne saurait avoir trop d'indulgence, j'ai presque dit trop de respect, pour ces superstitions qui n'attaquent aucun des principes de la morale, qui souvent en renforcent les motifs, et qui presque toujours se trouvent liées, dans l'esprit du peuple, aux vérités les plus essentielles.

Une seconde objection contre les mystères du christianisme, c'est que, par leur obscurité, ils donnent lieu à mille interprétations différentes, d'où il résulte une multitude de sectes qui se damnent, se haïssent, se persécutent. Et quel est l'objet de ces dissensions si funestes? des questions inintelligibles, des spéculations oiseuses, des disputes de mots. Fallait-il troubler le monde pour savoir si le Verbe était de la même nature, ou d'une nature semblable avec le Père? si Marie devait s'appeler la mère de Dieu, ou la mère du Christ? s'il y avait en Jésus-Christ une ou deux natures, une ou deux volontés? si trois mots de l'Evangile: *Ceci est mon corps*, doivent s'entendre littéralement ou dans un sens figuré? Que de sang, que de malheurs on eût épargnés au genre humain, si l'on se fût renfermé dans la croyance des dogmes naturels et dans la pratique des vertus morales!

Ce n'est point parce que les mystères sont obscurs, qu'il s'est formé différentes sectes au sein du christianisme, c'est parce qu'il s'est rencontré des esprits superbes qui, dédaignant la simplicité de la foi, ont voulu expliquer des dogmes inexplicables, mêler leurs conceptions à la parole de Dieu; d'autant plus coupables, qu'à l'orgueil et à la témérité ils ajoutaient la révolte contre l'Eglise que Jésus-Christ avait établie dépositaire de sa doctrine, et juge suprême du vrai sens des Ecritures.

Sans doute il ne fallait pas troubler le monde pour des disputes de religion. Mais qui sont les véritables auteurs des troubles, sinon ces réformateurs sans caractère et sans mission, qui attaquaient insolemment la foi reçue dans le monde chrétien? A la vue de ces attentats sacriléges, il était difficile que les fidèles continssent leur indignation. Car il ne s'agissait pas, comme le disent les incrédules, de questions oiseuses et de disputes de mots, c'était sur des dogmes capitaux, sur les fondements mêmes de la religion que les orthodoxes et les novateurs étaient divisés. Les ariens, qui niaient la divinité du Verbe, les nestoriens, les eutychiens, les monothélites qui divisaient la personne, et confondaient les natures et les volontés dans Jésus-Christ, détruisaient le mystère de l'incarnation du Verbe, sur lequel repose toute l'économie du christianisme. Par leur interprétation métaphorique de trois mots de l'Evangile, Zuingle et Calvin enlevaient à l'Eglise le principal objet de son culte, et la déclaraient coupable d'une monstrueuse idolâtrie. Il n'y a que l'ignorance ou la mauvaise foi qui puisse représenter ces importantes controverses comme des disputes frivoles et sans intérêt pour la religion.

Telle est d'ailleurs l'intime liaison de tous les dogmes du christianisme, que l'on ne peut en nier un seul sans renverser tous les autres. Une erreur qui semble légère en elle-même, devient infiniment grave par ses conséquences. Un point abandonné, comme l'observe judicieusement Vincent de Lérins, bientôt un autre suivrait, puis un troisième, jusqu'au dernier (1). Le dogme établit et conserve la morale. Toute erreur dogmatique est dangereuse, ou par ses conséquences immédiates, ou parce qu'elle ébranle des dogmes principaux et essentiels à la morale. C'est donc avec raison que l'Eglise catholique s'est toujours montrée si jalouse de conserver le dépôt de la foi dans toute son intégrité. Toutes les vérités révélées ne sont pas également importantes, en ce sens que chacun soit obligé de les connaître et de les croire toutes d'une foi explicite; mais toutes sont également essentielles, en ce sens qu'il n'est permis d'en contester aucune, et que tout chrétien doit une foi implicite à l'Eglise, chargée de les enseigner.

(1) Abdicata qualibet parte catholici dogmatis, alia quoque atque alia, ac deinceps alia et alia, jam quasi ex more et licito abdicabuntur.

Conclusion.

Ce n'est point par de subtiles et pénibles raisonnements, par de savantes recherches, par des systèmes étudiés, que je vous ai conduit à la foi chrétienne. Je n'ai fait que vous ouvrir l'Evangile : la lecture de ce livre divin, vos propres réflexions ont porté dans votre esprit la lumière et la conviction.

Vous avez vu dans les livres du Nouveau Testament une masse de faits avérés, indubitables et encore subsistants dans leurs conséquences; et vous avez reconnu que, si vous en effacez les miracles de Jésus-Christ et des apôtres, cette histoire si authentique, si bien attestée, n'offre plus qu'une suite d'événements sans causes, sans motifs, sans liaisons, que vous ne pouvez ni expliquer, ni accorder entre eux, ni concilier avec ce que l'expérience et la raison nous apprennent de l'esprit et du cœur humain.

En vain l'incrédule voudrait se retrancher dans le doute et l'indécision. Il faut de toute nécessité qu'il admette les faits de l'Evangile, ou qu'il les réfute. En pareille matière, le refus de croire est une opinion positive, non moins prononcée que l'adhésion.

La religion chrétienne porte tout entière sur des faits. Ce n'est donc point par des raisonnements philosophiques, c'est par des preuves historiques et morales qu'il convient de l'attaquer. Tant qu'il n'aura pas détruit la certitude de l'histoire évangélique, l'incrédule ne doit pas être reçu à proposer ses doutes et ses objections. Il n'est point de doctrine si bien établie, qu'on ne puisse lui opposer des difficultés. La religion surtout, doit en présenter d'insolubles, puisqu'elle a pour objets Dieu et l'homme : Dieu, dont la nature et les conseils sont au-dessus de toutes nos conceptions; l'homme, qui s'ignore lui-même, et ne sait de son origine et de sa destination que ce qu'il a plu à Dieu de lui en apprendre.

Si la foi du chrétien se trouve mêlée de quelques obscurités, le symbole de l'incrédule est chargé d'absurdités révoltantes.

Le système de la foi chrétienne renferme des mystères et des miracles, c'est-à-dire des dogmes inaccessibles à la raison et des faits contraires aux lois de la nature. Mais il est évident que la raison doit se soumettre aux mystères, si la mission et l'autorité de celui qui nous les propose est justifiée par des miracles.

Je désirerais qu'au lieu de nous harceler par des objections isolées qui laissent subsister le corps de nos preuves, l'incrédule essayât de nous donner une explication suivie et raisonnée du caractère et de la conduite de Jésus-Christ et de ses apôtres, de la synagogue, des premiers fidèles, des martyrs, de tous ceux, en un mot, qui ont eu quelque part à l'établissement du christianisme.

Mais je voudrais en même temps que cette explication ne choquât ni les principes connus de l'ordre moral, ni les règles fondamentales de la critique. Je voudrais, puisque l'idée seule de miracle le révolte, qu'il écrivît une histoire de la naissance de l'Eglise qui ne nous offrît pas des prodiges plus incroyables que tous ceux de l'Evangile.

Ainsi que le chrétien, l'incrédule est forcé d'admettre une infinité de faits qui sortent de l'ordre naturel et paraissent destitués de toute probabilité. Mais du moins le chrétien m'indique, dans l'intervention de la Divinité, une cause et une raison suffisante de la violation des lois de la nature; *Deus est qui fecit : considera auctorem, et tolle dubitationem;* tandis que l'incrédule ne m'ouvre aucune issue pour sortir de cet abîme d'invraisemblances et de contradictions où il me plonge.

L'incrédulité aussi a ses miracles et ses mystères. Mais ses mystères ne sont pas seulement au-dessus de la raison ; ils sont en contradiction avec tous les principes et toutes les affections qui constituent l'ordre morale ; et ses miracles sont des phénomènes monstrueux, dont la cause n'existe ni dans la nature, ni hors de la nature.

Placé entre la foi du chrétien et l'incrédulité du philosophe, à quoi s'attachera l'homme judicieux qui ne veut croire que ce qui lui paraît prouvé? De quel côté sa raison trouvera-t-elle moins de résistance? Est-ce le chrétien, est-ce l'incrédule qui mérite le reproche de faiblesse et de crédulité?

Dieu de vérité! je crois fermement tout ce que vous m'avez révélé par Jésus, votre Fils. Lui seul a *les paroles de la vie éternelle; et il n'est pas sous le ciel d'autre nom par lequel nous puissions être sauvés.* Je ne crains pas de m'égarer à la suite d'un tel guide. *Mais si,* par impossible, *ma foi était une erreur, ce serait vous qui m'auriez trompé, en permettant que le christianisme fût marqué à des caractères où je reconnais l'empreinte de votre main toute-puissante* (*Richard de Saint-Victor*).

VIE DE LA LUZERNE.

LUZERNE (César-Guillaume de la), cardinal-évêque de Langres, pair de France, naquit à Paris le 17 juillet 1738, d'une ancienne famille de Normandie. Il était allié par sa mère aux Lamoignons, et fut d'abord chevalier de Malte ; mais il se destina bientôt à l'état ecclésiastique, et entra dans le séminaire de Saint-Magloire à Paris. Le crédit de son grand-père, le chancelier de Lamoignon, lui fit obtenir de bonne heure plusieurs bénéfices ; nommé en 1754 chanoine *in minoribus* de la cathédrale de Paris, et deux ans après abbé de Mortemer, il fit son cours de théologie au collége de Navarre, fut le premier de sa licence en 1762, et devint grand vicaire de M. Dillon, récemment appelé à occuper le siége archiépiscopal de Narbonne. La province de Vienne dans laquelle il possédait la chapelle de Notre-Dame-de-Pitié (diocèse de Grenoble), le nomma en 1765, agent du clergé; il s'acquitta avec zèle et succès de cette place, difficile à cette époque, à cause des contestations survenues entre le clergé et les parlements. De concert avec M. de Cicé, son collègue, il présenta *requête* au conseil dans le mois de mars 1766, contre le réquisitoire de M. Castillon, avocat-général au parlement de Provence, sur les actes du clergé (Voy. les *Actes de la dernière assemblée du clergé sur la religion vengée par le clergé et par le roi des attaques de M. de Castillon,* 1767, in-12). Le conseil ordonna la suppression du réquisitoire. En 1770, l'abbé de la Luzerne succéda à M. de Montmorin, mort cette même année dans l'évêché de Langres, qui avait le titre de duché-pairie. Il resta néanmoins chanoine honoraire de la métropole de Paris, et assista à l'assemblée du clergé de cette année et à celle de 1775. Chargé d'un grand diocèse, il partageait son temps entre l'étude et les devoirs du ministère pastoral. Il prononça en 1773 l'oraison funèbre du roi de Sardaigne devant le comte d'Artois, et l'année suivante, il prononça dans la même église, celle de Louis XV devant Monsieur. Il remit, en 1782, son abbaye de Mortemer, et fut nommé à celle de Bourgueil, au diocèse d'Angers. Il publia diverses *Ordonnances* et *Lettres pastorales* dignes de son talent et de ses vertus évangéliques. La Luzerne fut appelé à l'assemblée des notables en 1787 : il siégea l'année suivante dans la dernière assemblée du clergé ; et en 1789 il fut nommé aux états-généraux. S'étant aperçu des suites qu'auraient les premières opérations du tiers-état, il proposa que le clergé et la noblesse se réunissent dans une chambre; mais ce projet fut rejeté par les trois ordres : Mirabeau consacra trois lettres à ses commettants pour réfuter le système de la Luzerne qui était calqué sur les formes du gouvernement anglais. Cependant la Luzerne fut le second des évêques qui présida l'assemblée : l'esprit qui y dominait ne pouvait plaire à un si sage prélat : aussi, après les 5 et 6 octobre, il se retira dans son diocèse, où les novateurs ne le laissèrent pas en repos. Il adhéra à l'*exposition des principes des trente évêques,* refusa, le 1er décembre 1790, de coopérer à la suppression de son chapitre, et, le 20, il adressa aux administrateurs de la Haute-Marne une *lettre* énergique qui réclamait contre leurs arrêtés, et

rendait compte de ses principes. Il adressa encore d'autres lettres non moins courageuses, et qui combattaient les principes du jour, savoir : aux officiers municipaux de Langres, *sur son refus du serment civique ;* à M. Becquey, procureur général et syndic du département, qui répliqua, et auquel le prélat fit une *réponse* victorieuse. Il publia aussi un *Examen de l'instruction de l'Assemblée nationale sur l'organisation prétendue civile du clergé;* une *instruction aux curés et aux autres prêtres de son diocèse qui n'avaient pas prêté le serment* (15 mars 1791), et qui fut adoptée par trente-trois évêques; et une *Instruction pastorale sur le schisme de France* (réimprimée à Langres en 1805), où il parle à fond sur les principales matières contestées. Cette courageuse résistance ne pouvait que redoubler les persécutions. On le priva de son évêché; bientôt il fut obligé de quitter la France. Il se retira en Suisse, et se fixa à Constance, où il prêcha, le jour de Pâques, 1795, un sermon sur les causes de l'*incrédulité* (imprimé en 1818). Il séjourna plusieurs années dans cette ville, et y accueillit les prêtres de son diocèse émigrés comme lui. Il en avait toujours au moins douze à sa table : pour remplir cette œuvre de charité, il vendit jusqu'à ses boucles d'or et sa croix épiscopale. S'étant rendu en Autriche, auprès de son frère, César-Henri, qui demeurait à Berneau, près de Wels, il y resta jusqu'à la mort de cet ancien ministre de Louis XVI, arrivée en 1799. Il passa en Italie et fixa son séjour à Venise, où il s'occupa de la rédaction de ses nombreux ouvrages. Les soins qu'il donnait aux prisonniers français dans les hôpitaux lui firent contracter une maladie grave dont il se ressentit longtemps : il ne cessa de visiter et de secourir six cents de ses compatriotes malheureux attaqués du typhus. En 1801, et à la demande du pape Pie VII, il donna sa démission de son siége de Langres et ne vint en France qu'en 1814, après la chute de Bonaparte. Son passage par Langres fut un triomphe. Lorsqu'il fut arrivé à Paris, le roi Louis XVIII le nomma pair de France. Sur la fin de la même année, la Luzerne fut un des neuf évêques réunis en commission pour délibérer sur les affaires de l'Eglise. Lors du retour de Bonaparte en France, il ne quitta point Paris, et ne fut pas inquiété. Après la seconde restauration, ayant été présenté par le roi, il fut élevé au cardinalat et reçut la *barrette* le 24 août 1817. Quoique la Luzerne eût pu, comme d'autres anciens évêques, obtenir un archevêché, il préféra son siége de Langres ; mais de nouvelles négociations entamées avec la cour de Rome l'empêchèrent de se rendre à son diocèse. A cette époque, il fut le seul prélat admis dans le conseil des ministres, tenu pour discuter le concordat ; peu de temps après, le roi le nomma ministre d'état. Il fit aussi partie de l'assemblée que tinrent plusieurs évêques au sujet de ce même concordat, et signa les lettres qui furent adressées au pape et au roi. On le croit auteur de celle qui fut écrite à Louis XVIII, en juin 1818, signée par plus de trente évêques, qui y réclamaient l'exécution dudit concordat. Il s'éleva, dans la chambre des pairs, ainsi que trois autres évêques, membres de la même chambre, par une *déclaration* publique, le 10 mai 1819, contre le refus de mentionner dans un projet de loi la répression des outrages faits à la religion. Au mois d'octobre 1819, il reçut le cordon bleu. Malgré son âge avancé et ses infirmités, la Luzerne partageait son temps entre l'étude et les exercices de piété. Il se levait à quatre heures du matin, et observait un régime austère. Depuis longtemps, sa santé dépérissait. Attaqué d'une maladie qui a duré cinquante-cinq jours, et sentant approcher sa dernière heure, il réclama aussitôt les secours de la religion et les reçut en présence de sa famille, à laquelle il adressa une pieuse exhortation. La Luzerne conserva toute sa présence d'esprit, jusqu'au moment de sa mort, arrivée le 21 juin 1821, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Son corps a été scellé dans un cercueil de plomb et déposé à côté de celui de l'abbé Legris-Duval, dans un caveau de l'Eglise des Carmes de la rue Vaugirard. M. Cortois de Pressigny, archevêque de Besançon, a prononcé, à la chambre des pairs, l'*éloge* de M. le cardinal de la Luzerne. Cet éloge a été inséré dans le *Moniteur* du 26 juillet 1821.... « A l'expérience des vieillards, dit l'*Ami de la religion et du roi*, tom. 28, p. 232, il joignait la vivacité de la jeunesse et la piété la plus vraie; il pratiquait la vertu simplement ; après avoir étonné par ses connaissances et sa mémoire les gens les plus instruits, il étonnait encore plus dans l'intimité par sa gaieté franche. Il aimait les enfants et en était aimé. Excellent ami, patriarche de sa famille, il fut constamment sujet fidèle, prélat attaché à ses devoirs, écrivain laborieux, et défenseur zélé des principes de la religion et des droits de l'Eglise. Il a rempli avec honneur une longue carrière, et laisse au dedans et au dehors de son diocèse le souvenir de ses qualités et de ses services. » On a de lui : *Oraison funèbre de Charles-Emmanuel III, roi de Sardaigne*, 1773, in-4° et in-12 ; *Oraison funèbre de Louis XV, roi de France*, 1774, in-4° et in-12; *Instruction pastorale sur l'excellence de la religion*, Langres, 15 avril 1786, in-12; *ibid.*, 1809; Paris, société typographique, 1810 ; Blaise et Potel, 1818; Lyon, Rusand, 1810-1815 : traduit en italien par Gio. Prodoscimo Zabeo, Venise, 1799, in-8°; ibid., Carti, 1810; *Institution sur le rituel de Langres*, Besançon, Couché (sans date), 1786, in-4°; Paris, Méquignon fils aîné, 1817, in-4° ; *Examen de l'instruction de l'Assemblée nationale, sur l'organisation prétendue civile du clergé*, 1791, 70 pages ; *Considérations sur divers points de la morale chrétienne*, Venise, Carti, 1799, 5 volumes in-12; Lyon, 1816, 4 volumes in-12 ; *Explications des Evangiles, des dimanches et de quelques-unes des principales fêtes de l'année*, 1807-1816, 1822, 4 vol. in-12 ; *Dissertations sur les Eglises catholique et protestante*, 1816,

2 vol. in-12; *Eclaircissements sur l'amour pur de Dieu*, 1815, in-12, de 214 pages. *Dissertation sur la loi naturelle*, in-12; *Dissertation sur la spiritualité de l'âme, et sur la liberté de l'homme; Considérations sur l'état ecclésiastique*, Paris, société typographique, 1810, in-12, *Dissertation sur l'instruction publique*, Paris, 1816, in-8°; *Sur la responsabilité des ministres*, 1816, in-8°; *Projet de loi sur les élections*, *ibid.* Egron, 1820, 2 feuilles. La Luzerne est auteur de beaucoup d'autres ouvrages, parmi lesquels les *Dissertations* imprimées à Langres, de 1802 à 1808, chez Bournot, forment 11 tom. en 6 vol. in-12. Il a laissé en manuscrit un traité théologique sur le *prêt à intérêt*, pouvant former 3 vol. in-8°, et un traité concernant la *supériorité des évêques sur les prêtres*. Ce prélat a fourni en outre plusieurs articles aux journaux intitulés: *Le Conservateur et la Quotidienne*, dont le premier a cessé de paraître en 1823. L'histoire ecclésiastique le rangera parmi les défenseurs les plus zélés de la religion et du trône; les raisonnements sans réplique répandus dans ses écrits sont présentés avec chaleur, avec force, avec onction, dans un style attrayant, et ont produit dans le clergé français les effets les plus salutaires. Le cardinal de la Luzerne avait deux frères, César-Henri qui fut ministre de la marine sous Louis XVI, et Anne-César qui fut ambassadeur à la cour de Londres.

L'EXCELLENCE DE LA RELIGION.

Jésus-Christ en fondant son Eglise, a voulu qu'elle fût dans un état de guerre continuelle. Il l'a établie au sein des persécutions (1) et soutenue au milieu des schismes et des hérésies (2); il lui a promis son assistance (1) et prédit des contradictions (2). Il veille sur ce navire heureux et le dirige; mais c'est à travers les orages et les tempêtes qu'il le conduit. Les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre l'épouse chérie

(1) Ita fecit et Christus; dum tanquam navigium in mari Ecclesiam rursus in mundo ferri permisit, neque fluctus sedavit, sed ex fluctibus eripuit; non mare compescuit, sed navim communivit: et cum surgerent undique populi, tanquam sævi fluctus, et maligni spiritus tanquam adversi quidam venti in eam irruerent, excitata undequaque tempestate, multam attulit Ecclesiæ tranquillitatem. Quodque permirum sane fuit, non modo navim procella non obruit, sed et procellam cymba sedavit. Nam continuæ persecutiones non modo Ecclesiam non submerserunt, sed ab Ecclesia sunt sedatæ (*S. Chrysost. in Inscript. act.* II, n° 1). Quot bella adversus Ecclesiam concitata sunt! quot exercitus instructi! quot arma mota! quod non cruciatus et supplicii genus excogitatum! sartagines, catapultæ, lebetes, fornaces, lacus et præcipitia, bestiarum dentes, maria et proscriptiones, aliaque innumera tormentorum genera, neque dictis memoranda, neque factis toleranda! atque hæc non tantum ab extraneis, verum etiam a nostris domesticis. Nam civile quoddam bellum occuparat omnia, vel quovis potius civili bello pernitiosius. Neque enim cives modo cum civibus, verum etiam cognati cum cognatis, domestici cum domesticis, amici cum amicis conflictabantur. Nihil tamen horum dissolvit Ecclesiam, ac ne infirmiorem quidem reddidit. Atque id sane mirum et incredibile, quod hæc in ipsis statim primordiis mota sunt (*Idem adv. Judæos, orat.* V, n° 2). Fundendo sanguinem, et patiendo magis quam faciendo contumelias, Christi fundata est Ecclesia. Persecutionibus crevit; martyriis coronata est (*S. Hyeron., epist.* 39, *ad Theoph.; adv. Joan. Jerosol., t.* IV, *part.* II).

(2) Videns autem diabolus templa dæmonum deseri, et in nomen liberantis Mediatoris currere genus humanum, hæreticos movit qui, sub vocabulo christiano, doctrinæ resisterent christianæ (*S. Aug. de Civit. Dei. lib.* XVIII, *cap.* 51).

(1) Ubi enim sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum (*Matth.*, XVIII, 20). Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem seculi (*Matth.*, XXVIII, 20).

(2) Ecce ego mitto vos sicut oves in medio luporum. Estote ergo prudentes sicut serpentes, et simplices sicut columbæ. Cavete autem ab hominibus; tradent enim vos in consiliis, et in synagogis suis flagellabunt vos; et ad præsides et ad reges ducemini propter me in testimonium illis et gentibus (*Matth.*, X, 16.17,18). Respondens Jesus, cœpit dicere illis: Videte ne quis vos seducat. Multi enim venient in nomine meo, dicentes, quia ego sum; et multos seducent. Cum audieritis autem bella, et opiniones bellorum, ne timueritis; oportet enim hæc fieri, sed nondum finis. Exurget enim gens contra gentem, et regnum super regnum, et erunt terræ motus per loca, et fames. Initium dolorum hæc. Videte autem vosmetipsos: tradent enim vos in consiliis, et synagogis vapulabitis, et ante præsides et reges stabitis propter me in testimonium illis. Et in omnes gentes primum oportet prædicari Evangelium. Et cum duxerint vos tradentes, nolite cogitare quid loquamini, sed quod datum vobis fuerit in illa hora id loquimini. Non enim vos estis loquentes, sed Spiritus Sanctus. Tradet enim frater fratrem in mortem, et pater filium, et consurgent filii in parentes, et morte afficient eos. Et eritis odio omnibus propter nomen meum..... Et tunc si quis dixerit vobis, ecce hic est Christus, ecce illic, ne credideritis. Exurgent enim pseudochristi et pseudoprophetæ, et dabunt signa et portenta ad seducendos, si fieri potest, etiam electos. Vos ergo videte: ecce prædixi vobis omnia (*Marc.*, XIII, 5, 23). Hoc autem scito, quod in novissimis diebus instabunt tempora periculosa: erunt homines seipsos amantes, cupidi, elati, superbi, blasphemi, parentibus non obedientes, ingrati, scelesti..... semper dicentes, et nunquam ad scientiam veritatis pervenientes. Quemadmodum autem Jannes

de Jésus-Christ (1), mais la combattront toujours. Son histoire est celle de ses combats et de ses triomphes. — Instruits par la parole divine et par une expérience continue de dix-huit siècles, nous devions nous attendre à voir s'élever de nos jours d'autres hérésies (2) ; nous devions prévoir que nous aurions à déraciner encore quelque nouvelle ivraie, semée par l'homme ennemi dans le champ fertile que nous sommes chargés de cultiver. Mais était-il possible d'imaginer les épreuves réservées par la Providence à nos malheureux temps ? Ce ne sont plus des dogmes particuliers, c'est la religion entière que l'on attaque (3) : ses ennemis ne s'arrêtent plus à abattre ses rameaux, ils ont porté la coignée à la racine. Une contagion plus cruelle que l'hérésie a traversé les mers : des régions livrées à l'erreur, elle est venue infecter nos contrées ; du haut de la capitale, elle a répandu son funeste poison dans nos villes, et s'efforce de l'étendre jusque sur nos campagnes : son souffle empesté frémit déjà autour de la cabane du pauvre et des ateliers de l'artisan ; encore un moment, et il va y pénétrer ; et il ira y dessécher toutes les vertus, y tarir toutes les consolations. Et quels remèdes seront praticables quand la masse entière sera corrompue ? Il était inconnu à nos pères, ce fléau de notre génération : leur foi pure et tranquille ne soupçonnait pas ces pernicieuses maximes, aujourd'hui si accréditées ; la religion était respectée même de ceux qui la pratiquaient le moins ; ou, si l'incrédulité existait dans quelque coin du monde, timide et honteuse, elle se condamnait au silence, et cachait dans la poussière sa tête venimeuse. O opprobre du siècle présent ! ô douleur de ceux qui y ont été réservés ! c'est pour se montrer chrétien qu'il faut aujourd'hui du courage ; toute foi est traitée de simplicité, toute piété de superstition, tout zèle de fanatisme ; tandis qu'avec une liberté effrénée, l'incrédulité ne cesse de vomir des blasphèmes contre la religion, des injures contre ses ministres ; elle se plaint d'éprouver l'intolérance et se représente comme une victime infortunée de la persécution. — A Dieu ne plaise que nous lui donnions l'avantage de la combattre avec de telles armes ! La loi sainte que nous sommes chargés de défendre nous ordonne de reprendre avec modération ceux qui résistent à la vérité (1) : c'est l'esprit de l'Eglise

et Mambres restiterunt Moysi, ita et hi resistunt veritati; homines corrupti mente, reprobi circa fidem. Sed ultra non proficient; insipientia enim eorum manifesta erit omnibus, sicut et illorum fuit (II *Timoth.*, III, 1, 9).

(1) Et ego dico tibi quia tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam; et portæ inferi non prævalebunt adversus eam (*Matth.*, XVI, 18).

(2) Nam oportet et hæreses esse, ut et qui probati sunt, manifesti fiant in vobis (I *Cor.*, II, 19). Spiritus autem manifeste dicit, quia in novissimis temporibus discedent quidam a fide, attendentes spiritibus erroris et doctrinis dæmoniorum (I *Timoth.*, IV, 1). Erit enim tempus cum sanam doctrinam non sustinebunt, sed ad sua desideria coacervabunt sibi magistros, prurientes auribus; et a veritate quidem auditum avertent, ad fabulas autem convertentur (II *Timoth.*, IV, 3, 4). Ante omnia scire nos convenit, et ipsum, et legatos ejus prædixisse, quod plurimæ sectæ et hæreses haberent existere, quæ concordiam sancti corporis rumperent; ac monuisse, ut summa prudentia caveremus, ne quando in laqueos et fraudes illius adversarii nostri, cum quo nos Deus luctari voluit, incideremus (*Lactant. divin. Instit.*, *lib.* IV, *de vera sapient. et relig.*, *cap.* 30).

(3) Dixit insipiens in corde suo: Non est Deus (*Psal.* XIII, 1). Dixerunt quomodo scit Deus, et si est scientia in excelso (*Psal.* LXXII, 2). Dixerunt cogitantes apud se non recte: Exiguum et cum tædio est tempus vitæ nostræ; et non est refrigerium in fine hominis, et non est qui agnitus sit reversus ab inferis, quia ex nihilo nati sumus, et post hoc erimus, tanquam non fuerimus (*Sap.*, II, 1, 2). Negaverunt Dominum, et dixerunt: Non est ipse; neque veniet super nos malum; gladium et famem non videbimus (*Jer.*, V, 12). Sermones contra Excelsum loquetur, et sanctos Altissimi conteret, et putabit quod possit mutare tempora et leges (*Dan.*, VII, 25). Ille infelix interrogavit si est potens in cœlo, qui imperavit agi diem sabbatorum (II *Macch.*, XV, 3). Memores sitis eorum quæ prædixi, verborum a sanctis prophetis, et apostolorum vestrorum præceptorum Domini et Salvatoris; hoc primum scientes, quod venient in novissimis diebus in deceptione illusores, juxta proprias concupiscentias ambulantes, dicentes : Ubi est promissio aut adventus ejus? Ex quo enim patres dormierunt? omnia sic perseverant ab initio creaturæ (II *Pet.*, III, 2, 3).

(1) Cum molestia corripientem eos qui resistunt veritati, nequando Deus det illis pœnitentiam ad cognoscendam veritatem (II *Timoth.*, II. 25). Fratres, et si præoccupatus fuerit homo in aliquo delicto, vos spirituales estis, hujusmodi, instruite in spiritu lenitatis; considerans teipsum, ne et tu tenteris (*Gal.*, VI, 1). Si quis non obedit verbo nostro per epistolam, hunc notate, et non commisceamini cum illo, ut confundatur; et nolite quasi inimicum æstimare, sed corripite ut fratrem (II *Thessal.*, III, 14, 25). Qui autem errore ducuntur, parem cum fidelibus, pacis et tranquillitatis oblectationem læto animo capiant. Ipsa enim recta communitatis et societatis humanæ moderatio ad rectam viam deducendos valebit plurimum. Nemo alteri exhibeat molestiam. Quod cujusque animus vult, hoc quisque transigat (*Edictum Constantini apud Baronium*, *an. Christi* 324, n° 88). Defendenda religio est, non occidendo, sed moriendo; non sævitia, sed patientia; non scelere, sed fide. Illa enim malorum sunt, hæc bonorum: et necesse est bonum in religione versari, non malum. Nam si sanguine, si tormentis, si malo religionem defendere velis, jam non defendetur illa, sed polluetur atque violabitur (*Lactant. divin. Inst.* V, *de Just.*, *cap.* 20). Non gladiis, aut telis, non militum manu veritas prædicatur, sed suasione et consilio (*S. Athan. hist. Arianorum*, *art.* 33). Religionis proprium est non cogere, sed persuadere, uti diximus. Namque Dominus non vim inferens, sed cujusque voluntati relinquens, ait cæteris quidem omnibus: *Si quis vult post me venire*; discipulis vero suis: *num et vos abire vultis* (*Ibid.*, *art.* 67)? Ne bonorum proscriptionem cogitemus; ne ad judicum subsellia trahamus; ne patriis sedibus pellamus; ne flagris cruciemus; ne denique, ut brevi complectar, quicquam eorum quæ perpessi sumus, faciamus. Eos quoque, si modo id possint, exemplo nostro faciliores ac benigniores reddamus (*S. Greg. Naz.*, *orat.* IV, *adv. Julian* II, n° 45). Neque enim fas est christianis necessitate ac violentia errorem subvertere; sed suadela, sermone, et mansuetudine hominum salus curanda est (*S. Chris. in sanct. Babylam contra Julian.*

de Jésus-Christ, cet esprit si méconnu, si calomnié de nos jours. En détestant les erreurs, elle chérit toujours les errants (1); elle étend les bras vers ceux qui s'éloignent d'elle (2), et les rappelle dans son sein; à toutes leurs injures, elle n'oppose que des bénédictions (3). Non, jamais nous ne trahirons ce ministère de douceur qui nous est confié (1), en défendant les droits de la foi, nous maintiendrons constamment ceux de la charité. O nos frères égarés! car, malgré votre opposition, vous êtes toujours nos frères; vos efforts, quelque violents qu'ils puissent être, ne parviendront jamais à briser les liens chers et sacrés qui nous attachent à vous, et notre tendresse sera toujours plus forte que votre inimitié. Que ne vous est-il permis de voir dans nos cœurs les sentiments fraternels qu'ils vous ont voués, et que le malheur de votre aveuglement rend encore plus vifs! Votre félicité du temps et de l'éternité, voilà l'objet de nos vœux les plus ardents, de nos prières, de nos soins, de nos larmes, de nos travaux. Cessez de voir des persécuteurs dans des frères qui vous chérissent, qui voudraient payer votre bonheur des plus grands sacrifices, et vous apprendre à ce prix quels sont les vrais sentiments dont la religion les anime. O vous tous qui jouissez du bien de la foi! faites-la reconnaître à ses œuvres; c'est le secours qu'elle attend de vous, c'est ainsi que vous devez la défendre. Que ses plus ardents ennemis soient les premiers objets de votre charité: à force de bienfaits, contraignez-les d'avouer que la loi qu'ils ont méconnue, n'est ni cruelle ni aveugle. C'est en travaillant au bonheur de nos persécuteurs, que nous éloignerons de nous l'accusation de fanatisme et de persécution, c'est en les éclairant, que nous nous laverons du reproche de superstition. Nous devons fortifier la foi qui se soutient, raffermir celle qui commence à s'ébranler, et s'il est possible à

et gentil., n° 3). Hos autem inimicos Ecclesia debellat, et quomodo debellat? mansuetudine. Mansuetudine enim ipse rex noster vicit diabolum. Sæviebat ille, iste sufferebat: victus est qui sæviebat; vicit qui sufferebat. In ista mansuetudine corpus Christi, quod est Ecclesia, vincit inimicos (*S. Aug. enar. in psal.* CXXXI, n° 3). Eos autem qui a religione christiana discordant, mansuetudine, benignitate, admonendo, suadendo, ad unitatem fidei necesse est congregare; ne quos dulcedo prædicationis, et præventus futuri Judicis terror ad credendum invitare poterat, minis et terroribus repellantur (*S. Greg. Magn. ad Petr. Episc. Terracin., lib.* I, *epist.* 35). Quid autem episcopis, qui verberibus timeri volunt, canones dicunt, bene vestra fraternitas novit. Pastores etenim facti sumus, non persecutores. Et egregius prædicator dicit: *Argue, obsecra, increpa, in omni patientia et doctrina.* Nova vero atque inaudita est ista prædicatio quæ verberibus exigit fidem (*Idem, ad Joan. Constant., lib.* III, *epist.* LIII).

(1) Psalmus hodie in aciem contra hæreticos nos educit; non ut illos stantes prosternamus, sed ut jacentes erigamus. Ejusmodi namque nostrum est bellum: non ex vivis mortuos reddit; sed ex mortuis vivos efficit, mansuetudine, ac multa redundans benignitate. Non enim factis insequor, sed verbis prosequor; non hæreticum, sed hæresim; non hominem aversor, sed errorem odio prosequor, et avellere conor..... sic et medicus, cum ægrotum curat, non corpus oppugnat, sed corporis vitium tollit. Sed igitur ego quoque, si cum hæreticis bellum gessero, non cum hominibus bellum gero; sed errorem expellere volo, ac putredinem expurgare. Mihi consuetum est persecutionem pati, non persequi; vexari, non vexare. Sic et Christus vincebat, non cruci affigens, sed cruci affixus; non alapis cædens sed alapis cæsus (*S. Chrysost. in S. Phocam martyr.*, n° 2). Quid ergo, inquies, si inimici sint et gentiles, an non odisse oportuit? odisse quidem non illos, sed dogma; non hominem, sed malum opus, corruptum animum. Homo namque est opus Dei, error autem opus diaboli. Nam Judæi erant et blasphemi, et persecutores, et contumeliosi, innumeraque de Christo dicebant mala: ergone illos oderat Paulus, qui maxime omnium Christum amabat? nequaquam, imo et amabat, et omnia pro ipsis agebat (*S. Joan. Chrysost. in Epist.* I *ad Cor., Homil.* XXXIII, n° 4). Hæc, fratres, cum impigra mansuetudine agenda et prædicanda retinete: diligite homines, interficite errores; sine superbia de veritate præsumite; sine sævitia pro veritate certate. Orate pro eis quos redarguitis atque convincitis (*S. Aug. contra litteras Petil., lib.* I, *cap.* 29, n° 31).

(2) Expandi manus meas tota die ad populum incredulum, qui graditur in via non bona post cogitationes suas (*Isa.* LXV, 2).

(3) Proinde, charissimi, exhortor charitatem vestram, ut exhibeatis illis christianam et catholicam mansuetudinem. Nunc curandis instatur. In fervore sunt oculi sanctorum, caute curandi, leniterque tractandi sunt. Nemo suscipiat cum aliquo litem, nemo velit nunc vel ipsam suam fidem altercando defendere, ne de lite scintilla nascatur, ne quærentibus occasionem occasio præbeatur. Prorsus convicium audis, tolera, dissimula, præteri. Memento curandum. Videte quam blandi sunt medici eis quos etiam mordaciter curant: audiunt convicium, præbent medicamentum, nec reddunt convicium convicio. Verbum sit verbo: ut unus sit curandus, alter curat; non duo litigantes. Fertote, obsecro, fratres mei. Sed non fero, inquit, quia blasphemat Ecclesiam: hoc te rogat Ecclesia, ut feras, quia blasphematur Ecclesia......... Intellige tempus, habeto consilium. Deum tuum quanti blasphemant! Tu audis, et ille non audit? Tu nosti, et ille non novit? Et tamen *facit oriri solem super bonos et malos, et pluit super justos et injustos.* Ostendit patientiam, differt potentiam. Sic et tu agnosce tempus, noli provocare tumentes oculos ad turbandos seipsos. Amator pacis es? sit tibi in corde bene cum dilecta tua. Et quid agam? habes quod agas. Tolle jurgia, convertere ad preces. Noli conviciis repellere convicïantem; sed ora pro eo. Loqui vis illi contra illum; loquere Deo pro illo. Non tibi dico quod taceas; sed elige magis ubi loquaris, apud quem tacitus loqueris, labiis clausis, corde clamante. Ubi non te videt, ibi esto bonus pro illo. Illi autem pacem non amanti, et litigare volenti, responde pacificus, quidquid vis dicas, quantumlibet oderis, ut placuerit detesteris, frater meus es. Quid agis ut non sis frater meus? prorsus bonus, malus, volens, nolens, frater meus es.... ergo dic, frater meus; oderis licet, detesteris licet, frater meus es. Agnosce in te signum patris mei (*S. Aug. serm.* CCCLVII, *de laude pacis*, n° 4).

(1) Unum, verum Deum omnipotentem, ex quo omnia, per quem omnia, in quo omnia, et rogavi, et rogo, ut in refellenda et revincenda hæresi vestra, manichæi, cui et vos fortasse imprudentius quam malignius adhæsistis, det mihi mentem pacatam atque tranquillam, et magis de vestra correctione quam de subversione cogitantem (*S. Aug. contra epist. Manichæi*, n° 1).

notre zèle, relever celle qui est abattue. Daigne le Dieu dont nous défendons la cause exaucer ce vœu de notre cœur ! Daigne l'infinie bonté que nous implorons suppléer ce qui manque à nos faibles discours ! Daigne cette grâce toute-puissante, qui se plaît à opérer ses merveilles par les instruments les plus vils (1), faire entendre à nos frères errants la voix impérieuse qui brise les cèdres, et des plus ardents persécuteurs fait les apôtres les plus zélés.

Notre objet n'est pas aujourd'hui de vous présenter les preuves multipliées et victorieuses qui sont les fondements de notre foi : vous les trouverez exposées dans une multitude d'écrits lumineux, que la religion a opposés à l'incrédulité. Nous croyons plus urgent encore de vous faire connaître cette loi sainte, qu'on défigure pour la combattre. C'est dans vos cœurs qu'on l'attaque principalement: pour vous en éloigner plus sûrement, on s'efforce de vous la rendre odieuse: on vous peint sa doctrine absurde, sa morale outrée, son culte minutieux. C'est contre ce genre d'attaque, le plus dangereux de tous, que nous allons vous prémunir. Notre but est moins de vous faire voir combien la religion est vraie, que de vous faire sentir combien elle est aimable : nous ne vous donnerons ici d'autre preuve de sa vérité, que sa beauté. Tous nos vœux seront remplis si nous pouvons vous attacher à elle plus fortement : nous croirons avoir suffisamment éloigné de vous les dangers de l'incrédulité, si nous sommes parvenus à vous convaincre que le christianisme qu'elle combat, est le bienfait le plus excellent que l'humanité pût recevoir; qu'il est la religion la plus sublime dans ses dogmes, la plus sainte dans ses préceptes, la plus auguste dans ses rites, que l'esprit humain puisse concevoir. Pour vous faire plus parfaitement connaître cette admirable loi (et c'est là le plus sûr moyen de la défendre), nous la puiserons dans ses sources sacrées ; nous vous présenterons, et les oracles divins dans lesquels elle est consignée, et les respectables monuments de la tradition qui l'ont transmise jusqu'à nous. Ainsi, vous serez assurés que nous ne vous apportons aucune nouveauté ; et vous serez à portée de comparer les véritables enseignements du christianisme à ceux que lui attribuent ses adversaires.

DOGMES.

Le premier bienfait de la religion est d'agrandir le cercle de nos connaissances. Notre raison est faite pour la vérité ; elle le sent à l'ardeur avec laquelle elle la poursuit partout. Tout à la fois orgueilleuse de ses lumières, et honteuse de leur peu d'étendue, elle s'agite pour les agrandir ; elle fait effort de tous côtés pour reculer les limites qui la resserrent. Si l'esprit humain est si avide de connaissances, souvent purement spéculatives, et qui n'ont d'autre mérite que d'être des possessions nouvelles ajoutées à son domaine, quel prix ne doit-il pas mettre à ces vérités précieuses qui ont avec lui les rapports les plus intimes, qui lui montrent son auteur, qui lui dévoilent son origine, qui lui découvrent son terme, qui lui tracent sa route, qui sont les fondements de toute instruction, les principes de toute vertu, les sources de tout bonheur? Mais ces vérités sublimes qu'il importe tant à l'homme de connaître, il était essentiel que Dieu daignât les lui communiquer. Il les a placées à une hauteur où la raison n'a jamais pu atteindre. Dieu seul a pu nous faire connaître Dieu (1). Considerez les progrès que la raison a faits dans la religion, tant que Dieu l'a laissée à elle-même; et jugez de ce qu'elle peut produire, parce qu'elle a produit dans un si grand nombre de siècles, dont quelques-uns ont été si éclairés. Voyez quels étaient les dogmes de ces nations célèbres, qui, sur tant d'autres objets, ont reculé et semblent avoir fixé les limites de l'esprit humain, et qui ont porté leurs arts à un degré que nous désespérons d'atteindre ; examinez la théologie des génies profonds qui éclairèrent l'univers ; de ces philosophes que leurs siècles considérèrent avec respect, et les siècles suivants avec admiration, et dont les incrédules de nos jours se vantent encore d'être les imitateurs; parcourez leurs incertitudes, leurs contradictions, leurs erreurs honteuses sur Dieu et sa providence (2), sur la nature, l'origine

(1) Quæ stulta sunt mundi elegit Deus, ut confundat sapientes ; et infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia ; et ignobilia mundi et contemptibilia elegit Deus, et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret ; ut non glorietur omnis caro in conspectu ejus (I *Cor.*, I, 27, 28, 29).

(1) Quæ Dei sunt nemo cognovit, nisi spiritus Dei (I *Cor.*, II, 11). Quis enim cognovit sensum Domini, qui instruat eum ? Nos autem sensum Christi habemus (I *Cor.*, II, 16). Certe nullum alium potiorem animæ demonstratorem, quam auctorem reperiet. A Deo discat quod a Deo habeat; aut nec ab alio, si nec a Deo. Quis enim revelabit quod Deus texit (*Tertull. de anima, cap.* 1)? Divina autem per se scire (homo) non potest, quia homo est: qui autem scit illa, divinus sit necesse est: ac propterea Deus. Homo autem nec divinus, nec Deus est : non potest igitur perscire homo divina. Nemo ergo sapiens nisi Deus, aut certe is homo quem Deus docuit (*Lactant. div. Inst. epit., cap.* 31). Lumen autem mentis humanæ Deus est, quem qui cognoverit, et in pectus admiserit, illuminato corde, mysterium veritatis agnoscet ; remoto autem Deo, cœlestique doctrina, omnia erroribus plena sunt (*Idem, lib. de ira Dei, cap.* 1). Non potest Deus, nisi per Deum intelligi . . . . Non est de Deo humanis judiciis sentiendum; neque enim nobis ea natura est, ut se in cœlestem cognitionem suis viribus efferat. A Deo discendum est quid de Deo intelligendum sit : quia non nisi se auctore cognoscitur (*S. Hilar. de trinit., lib.* V, n° 20). Neque enim aliter terreni corporis ac mentis vinctæ crassities Deum concipere potest, nisi divinitus adjuvetur (*S. Gregor. Naz., orat.* XLII, *in Phasc.* II, n° 22).

(2) Nam quis ex omnibus hominibus norat, quid esset Deus, priusquam ipse venisset? An vana et nugacia dicta illorum fide, scilicet philosophorum, approbas? quorum aliqui ignem esse Deum dixerunt, etc. (*S. Justin. epist. ad Diogn.*, n° 8). Nullam veri-

et la destination de l'âme humaine (1), sur le premier principe et le souverain bien (2): leur ignorance sur la religion est aussi étonnante que leur supériorité dans les autres genres. De tous leurs efforts pour parvenir à la connaissance des vérités célestes, il n'en est qu'un dont l'esprit humain puisse se glorifier, c'est l'aveu qu'ont fait les plus éclairés d'entre eux de leur impuissance et du besoin d'une révélation divine (1).

Cette révélation, dont les pères de la philosophie avaient senti la nécessité, Jésus-Christ est venu l'apporter à la terre. Il l'a annoncée avec l'autorité d'un Dieu, et l'a prouvée par des miracles. C'était ainsi qu'il convenait que le genre humain fût éclairé : il était digne de la sagesse suprême d'attacher la persuasion de la loi qui doit soumettre

tatis partem a calumniis liberam reliquerunt : non essentiam Dei, non ejus scientiam, non operationem, non quæ ex his apta serie consequuntur ; et pietatis formam nobis exprimunt : sed alii veritatem in ejusmodi rebus omnino desperant ; alii ad suas opiniones detorquent ; alii de industria res ante oculos positas in dubium vocant (*Athen. de resurr. mort.*, n° 1). Quidam ex porticu Deum omnino negant esse ; aut si quis sit, nullius curam gerere præterquam sui : atque hæc quidam omnino Epicuri et Chrysippi stultitia pronuntiavit. Alii omnia fortuito fieri asserunt, et mundum ingenitum esse, et æternam naturam, et omnino nullam Dei esse providentiam, dicere ausi sunt ; sed Deum tantummodo esse volunt unius cujusque conscientiam. Alii vero spiritum illum, qui omnia pervadit, Deum esse decernunt. Plato autem, et qui eum sequuntur, Deum quidem fatentur ingenitum, et patrem et creatorem omnium esse ; sed deinde statuunt duo esse ingenita, Deum et materiam, eamque Deo coævam esse dicunt (*Thophil, Antioch. ad Autol.*, *lib.* II, n° 4). Vel de diis locuti sunt, et postea nullum esse Deum docuerunt ; vel de mundi origine, ac postremo sua sponte orta esse omnia docuerunt. Quin etiam de Providentia disputantes, rursus mundum nulla regi Providentia docuerunt (*Ibid.*, *lib.* III, n° 3). Extant testimonia tam ignoratæ, quam dubitatæ inter philosophos divinitatis. Diogenes consultus quid in cœlis agatur ? Nunquam, inquit, ascendi. Item an Dei essent ? Nescio, inquit, nisi ut sint expediti. Thales Milesius, Cræso sciscitanti quid de diis arbitraretur ; post aliquot deliberandi commeatus, nihil renuntiavit. Socrates ipse deos istos quasi certus negabat ; idem Æsculapio gallinacium secari quasi certus jubebat (*Tertull. ad nation.*, *lib.* II, n° 2).

(1) Quidam ex vestris philosophis animam humanam in nobis, alii circa nos, esse dicunt. Nam nec de ea consentire inter se voluerunt ; sed quasi ignorantiam variis modis partiti essent, etiam de anima litigare inter se, et digladiari statuerunt. Horum enim alii animam ignem esse dicunt ; alii aerem, alii mentem, alii motionem, alii exhalationem, quidam vim ex astris fluentem, nonnulli numerum movendi facultate præditum, alii denique aquam genitalem. Ac omnino incondita apud eos et discors quædam inveteravit sententia, quæ hac una re æquis judicibus laudanda videatur quod sese invicem conati sint erroris, et ignoratæ veritatis crimine premere (*S. Justin. ad Græcos cohort.*, n. 7). Eorum aliqui dicunt animum ignem esse, ut Democritus ; alii aerem, ut stoici ; alii mentem ; alii motionem, ut Heraclitus ; alii exhalationem ; alii vim a sideribus promanantem ; alii numerum movendi vi præditum, ut Pythagoras ; alii aquam genitalem, ut Hippon ; alii elementum ab elementis ; alii harmoniam, ut Dinarchus ; alii sanguinem, ut Critias ; alii spiritum ; alii unitatem, ut Pythagoras ; et prisci diversa : quot de his sententiæ (*Hermiæ irris. Philos*, n. 1) ! Alii immortalem negant animam, alii plusquam immortalem adfirmant ; alii de substantia, alii de forma, alii de unaquaque dispositione disceptant. Hi statum ejus aliunde ducunt : hi exitum aliorsum abducunt prout aut Platonis honor, aut Zenonis vigor, aut Aristotelis tenor, aut Epicuri stupor, aut Heracliti mœror, aut Empedoclis furor persuaserunt (*Tertull. de anima*, n. 3). Quid autem sit anima nondum inter philosophos convenit, nec unquam fortasse conveniet. Etenim alii sanguinem esse dixerunt, alii ignem, alii ventum ; unde anima vel animus nomen accepit (*Lactant. de opif. Dei*, c. 17).

(2) Videbis igitur perturbationem eorum qui apud vos sapientes habiti sunt, quosque vobis magistros religionis fuisse dicitis, aliis aquam omnium principium esse pronuntiantibus, aliis aerem, aliis ignem, aliis aliud quidpiam eorum quæ prædiximus (*S. Justin. ad Græcos cohort.*, n. 4). Videamus ergo utrumne consentiant, aut quid nobis afferant, quo rectius vita degatur. Non necesse est omnia circuire : unum eligamus ac potissimum, quod est summum ac principale, in quo totius sapientiæ cardo versatur. Epicurus summum bonum in voluptate animi esse senset ; Aristippus in voluptate corporis. Callipho et Dinomachus honestatem cum voluptate junxerunt ; Diodorus, cum privatione doloris. Summum bonum posuit Hieronymus in non dolendo : peripatetici autem in bonis animi et corporis et fortunæ. Herilli summum bonum est scientia ; Zenonis cum natura congruenter vivere ; quorumdam stoicorum virtutem sequi. Aristoteles in honestate ac virtute summum bonum collocavit. Hæ sunt fere omnium sententiæ. In tanta diversitate quem sequimur ? cui credimus ? par est omnibus auctoritas (*Lactant. divin. Institut.*, *lib.* III, *de falsa sapient. philosoph.*, *cap.* 8). Sic autem diversas inter se socratici de isto fine sententias habuerunt, ut, quod vix credibile est, unius magistri potuisse facere sectatores, quidam summum bonum esse dicerent voluptatem, sicut Aristippus ; quidam virtutem, sicut Antisthenes. Sic alii atque aliud opinati sunt, quos commemorare longum est (*S. Aug. de Civit. Dei*, *lib.* VIII, *cap.* 3).

(1) Necessarium est igitur expectare donec discatur, quo animo, et erga deos, et erga homines esse oporteat. *Alcib.* Et quando vero tempus illud erit, Socrates ? et quid illud docturus est ? Lubentissime enim viderem hunc hominem, quinam ille sit. *Socrat.* Hic ille est nimirum, qui de te curam gerit. Sed mihi videtur, quemadmodum ait Homerus, Minervam Diomedi caliginem ab oculis semovisse, scilicet ut recte novit divumque hominemque. Sic oportet te, excussa ea, quæ oculis tuis nunc observatur caligine, propius oculorum aciem ad eam rem admovere, ut possis novisse malumque bonumque. Nunc enim id quidem positum esse videtur extra tuam potestatem (*Plato, Alcibiadis secundus, versus finem*). Hanc igitur naturæ partem de genuino erga Deum cultu vere principem, primariamque esse affirmamus ; et eam quidem ejusmodi esse, ut si quis eam opportune docuerit, possit quoque optime, et felicissime ab hominibus perdisci. At profecto nemo illam perfecte docuerit, nisi Deus viam commonstraverit ; et quasi dux, ad disciplinam præierit (*Idem, Epinomis, versus finem*). Qui sapiunt, o Clea ! iis omnibus bona sunt a diis immortalibus petenda, maxime autem cognitionem deorum, pro captu naturæ humanæ, consectantes, ab ipsis petimus nobis eam concedi. Quia neque majus homo accipere, neque dignius dare potest munus homini Deus, veritate (*Plutarchus, lib. de Iside et Osiride, ad initium*). Hæc autem scire difficile est, nisi quis, vel eum qui Deum audivit, vel Deum ipsum audiverit, vel divino artificio cognitionem hanc sibi comparaverit (*Jamblicus in vita Pithag.*, *cap.* 28).

tous les hommes, à des preuves de fait, qui fussent à la portée de tous les esprits. Par là se trouvent conciliés les intérêts de la raison humaine et ceux de la foi divine (1). L'autorité sacrée, qui est le principe de l'une et de l'autre, a tracé leurs limites respectives : les motifs de notre croyance, voilà ce qui forme le domaine de la raison ; les objets de notre croyance, voilà ce qui compose l'empire de la foi. Que la raison exerce librement sa souveraineté ; qu'elle juge avec indépendance les preuves du christianisme : loin de combattre les droits de la raison, la religion elle-même les consacre. Notre divin législateur exhortait les Juifs à l'examen de son autorité (2) ; ses apôtres y invitaient les païens (3) ; nos pères y ont constamment rappelé les errants de tous les siècles (4), et nous l'opposons encore avec confiance à la moderne incrédulité. Nous ne craindrons jamais de voir le christianisme renversé par les moyens qui l'ont établi malgré tant d'obstacles, et soutenu au milieu de tant d'ennemis. Ainsi nos dogmes sacrés, même ceux que la raison ne peut comprendre, sont rendus croyables par la raison. Le premier caractère de notre foi est d'être raisonnable (1) : non pas, sans doute, parce qu'une raison très-présomptueuse en découvre tous les objets ; mais parce qu'une raison éclairée nous en montre les principes (2). La raison ne borne pas là les services qu'elle rend à la religion. Souveraine absolue dans l'étendue de son domaine, elle conserve sa dignité sous l'empire de la révélation : elle l'aide à repousser les erreurs qui attaquent la foi : elle la seconde dans la réforme des abus qui la défigurent ; elle contribue à éclairer la piété, à épurer le zèle, à éloigner de l'une la superstition, à écarter de l'autre le fanatisme ; et son utile influence se fait sentir jusque dans sa soumission. Admirable concert de ces deux autorités que Dieu nous a données pour nous diriger ! Tantôt la révélation soumet ses preuves à l'examen de la raison, tantôt la raison assujettit ses idées aux décrets de la révélation : souvent elles marchent ensemble, se secourent, s'entr'aident, se prêtent une force mutuelle ; et toujours leur précieuse réunion a pour objet notre instruction et notre bonheur. Quel malheureux intérêt a donc pu, dans ces derniers temps, les faire regarder comme deux puissances rivales qui se disputent l'empire des esprits ? Ces barrières éternelles que la raison avait toujours considérées avec respect, l'incrédulité entreprend enfin de les briser. Fière des nouvelles découvertes dont l'esprit humain a agrandi sa domination, elle ose tenter des conquêtes jusque sur le domaine que Dieu s'est réservé : tout ce qu'elle ne pourra usurper, elle prétend le détruire, et son projet est d'anéantir toutes les vérités qu'il lui sera impossible de réduire sous le joug de la raison. Tel est le système moderne : tous les dogmes religieux que la raison ne

(1) Non potest igitur, nec religio a sapientia separari, nec sapientia a religione secerni; quia idem Deus est, qui et intelligi debet, quod est sapientiæ ; et honorari, quod est religionis : sed sapientia præcedit, religio sequitur : quia prius est Deum scire, consequens colere. Ita in duobus nominibus una vis est, quamvis diversa esse videatur : alterum enim positum est in sensu, alterum in actu. Sed tamen similia sunt duobus rivis ex uno fonte manantibus : fons autem sapientiæ et religionis, Deus est, a quo hi duo rivi, si aberraverint, arescant necesse est : quem qui nesciunt, nec sapientes esse possunt, nec religiosi (*Lactant. divin. Institut.*, *lib.* IV, *cap.* 4).

(2) Si ego testimonium perhibeo de me ipso, testimonium meum non est verum (*Joan.*, V, 31). Ipsa opera, quæ ego facio, testimonium perhibent de me ; quia pater misit me (*Ibid.*, 36). Scrutamini Scripturas, quia vos putatis in ipsis vitam habere : at illæ sunt, quæ testimonium perhibent de me (*Ibid.*, 39).

(3) Omnia autem probate ; quod bonum est tenete (1 *Thessal.* V, 21). Parati semper ad satisfactionem omni poscenti vos rationem de ea, quæ in vobis est, spe (1 *Pet.*, III, 15). Carissimi, nolite omni spiritui credere ; sed probate spiritus, si ex Deo sint : quoniam multi pseudoprophetæ exierunt in mundum (1 *Joan.* IV, 1). Hi autem erant nobiliores eorum qui sunt Thessalonicæ, qui susceperunt verbum cum omni aviditate, quotidie scrutantes Scripturas, si hæc ita se haberent. Et multi quidem crediderunt ex eis, et mulierum gentilium honestarum, et viri non pauci (*Act.*, XVII, 11, 12).

(4) Et Petrus : Noli, inquit, putare nos quod ex fide sola recipienda esse dicamus, sed ex ratione asserenda. Neque enim tutum est nudæ hæc fidei, absque ratione, committere ; cum utique veritas ratione non careat. Et ideo qui hæc ratione munita susceperit, perdere eam nunquam potest : qui vero absque assertionibus ea suscipit, simplicis sermonis assensu, neque servare ea tuto potest, neque si vera sint certus est ; quia qui facile credit, facile et recedit. Qui autem rationem quæsierit eorum quæ credidit, quasi vinculis quibusdam rationis ipsius colligatus, nunquam ab his quæ credidit divelli aut separari potest. Et ideo, quanto quis propensior fuerit in expetenda ratione, tanto erit firmior in conservanda fide (*S. Clemens recogn.*, *lib.* III, *Bibl. Patr.*, *t.* II, *p.* 409). Quare oportet, in ea re, maxime in qua vitæ ratio versatur, sibi quemque confidere, suoque judicio, ac propriis sensibus, magis niti ad investigandam et perpendendam veritatem, quam credentem alienis erroribus decipi, tanquam ipsum rationis expertem. Dedit omnibus Deus pro virili portione sapientiam, ut et inaudita investigare possent, et audita perpendere (*Lactant. divin. Instit.*, *lib.* II, *cap.* 8). Sed revera revocabat nos, atque prohibebat a quærendo, aut alicujus legis sanctio, aut adversantium potentia, aut sacratorum persona vilis, aut fama turpis, aut institutionis novitas, aut occulta professio : nihil horum est. Omnia divina et humana jura permittunt quærere catholicam fidem. . . Quid impedit tandem perscrutari, atque discutere pia et sedula investigatione, utrum hic sit illud quod sincerissime nosse et custodire paucos necesse est; etiam si omnium in id gentium voluntas favorque conspiret? Quæ cum ita sint, fac nos, ut dixi, nunc primum quærere cuinam religioni animas nostras purgandas, instaurandasque tradamus (*S. Aug. lib. de utilitate credendi, cap.* VIII, n. 18, 19).

(1) *Rationabile obsequium nostrum* (*Rom.* XII, 1). Testimonia tua credibilia facta sunt nimis (*Psal.* XCVII, 5).

(2) Sed si non comprehendit quidem græca philosophia veritatis magnitudinem, et est adhuc imbecilla ad mandata Domini exequenda, at regali quidem doctrinæ viam præparat, utcumque castigans, et mores prius formans, et ad suscipiendam veritatem confirmans eum qui opinatur providentiam (*S. Clem. Alex. strom.*, *lib.* 1). Philosophia confert ad comprehendendam veritatem ; cum sit inquisitio veritatis, non quod sit causa comprehensionis (*Ibid.*).

comprend point, elle doit les rejeter, et dès qu'ils paraissent lui être supérieurs, ils lui sont contraires. Que les incrédules contemplent donc ce qui se passe tous les jours sous leurs yeux. Combien de vérités certaines, incontestables, auxquelles la philosophie s'élève par la force du raisonnement, surpassent l'intelligence du vulgaire? Et cette même philosophie pourrait s'étonner que les vérités de la religion fussent au-dessus de tous les esprits humains; comme s'il était en son pouvoir de calculer jusqu'à quel degré les pensées de Dieu doivent être au-dessus des pensées des hommes. Oui, c'est en vain qu'on oppose à la clarté des preuves de notre foi, l'incompréhensibilité de ses objets : la raison elle-même nous apprend qu'il est conforme à ses principes de se soumettre à des vérités qu'elle ne peut comprendre.

Le sentiment le plus intime que la raison humaine ait d'elle-même, est celui de sa faiblesse; elle n'en pénètre pas la cause, qu'une lumière supérieure peut seule lui découvrir, mais elle en sent l'effet. A chaque pas, elle se heurte contre un mystère. C'est l'aveugle à qui il manque un sens pour connaître la manière dont les choses existent. Lorsque nous entreprenons d'approfondir la nature, de sonder ses principes, de nous enfoncer dans l'examen des causes, nous nous trouvons arrêtés par une impénétrable obscurité, nos idées s'égarent, se perdent, se dissipent dans l'immense région des systèmes. Nous ignorons l'essence de la matière et ses grandes propriétés; nous ne comprenons, ni la nature de l'âme, ni son union avec le corps. Chaque siècle, en ajoutant à nos connaissances, nous apporte de nouvelles obscurités. Il en est de ce vaste champ des connaissances humaines, dont notre raison est si orgueilleuse, comme de la terre dont Dieu nous a donné le domaine : les hommes ont parcouru dans tous les sens sa superficie, mais jamais ils ne pénétrèrent jusqu'au centre. En tout genre nous ne connaissons que des surfaces. L'obscurité de nos connaissances est une des infirmités de notre nature; notre raison est bornée comme nos forces, et nous n'avons pas plus de droit à tout connaître qu'à tout pouvoir. L'univers, que Dieu abandonne à nos disputes, est pour nous plein d'obscurités (1), et sa religion, qu'il réserve pour être l'objet de nos adorations, ne nous en présenterait aucune (2)! Est-il donc possible que nous apercevions tous les degrés de cette échelle sacrée, par laquelle la terre communique avec le ciel, et que nos yeux percent le nuage qui en couvre le sommet? Enveloppée de matière, liée à des

(1) Cuncta fecit bona in tempore suo, et mundum tradidit disputationi eorum; ut non inveniat homo opus, quod operatus est Deus, ab initio usque ad finem (*Ecc.*, III, 2). Et intellexi quod omnium operum Dei nullam possit homo invenire rationem eorum quæ fiunt sub sole : et quanto plus laboraverit ad quærendum, tanto minus inveniat (*Ibid.*, VIII, 17).

(2) Non tibi licet scire, o homo, alta sapientiæ : ideo tibi scriptum est. *Noli altum sapere, sed time*. Quid curiose cupis investigare quod tibi non expedit scire nec cognoscere datur?... Imperatoris hujus in terris non licet tibi scire consilia, et vis scire divina! Non licet tibi curiosius investigare quæ in terris geruntur; et curiosius requiris quid supra cœlum agatur!... Supra te est scire, o homo, altitudinem sapientiæ : satis est tibi ut credas; *si enim non credideritis*, inquit, *nec intelligetis*. Abyssum scire non potes; abyssum non potes comprehendere : quomodo altitudinem sapientiæ comprehendes? (*S. Ambr. de interpell. Job.*, *lib.* 1, *cap.* XIX, n. 29). Qui igitur eorum quæ sunt cognitionem apprehendisse se gloriatur, is animalis minutissimi, ex iis quæ in conspectum cadunt, naturam explicet... Quod si minutissimæ formicæ naturam nondum cognitione apprehendisti, quomodo incomprehensibilem Dei naturam imaginatione tua comprehensam esse gloriaris? (*Serm.* XV. *de imperio et potest. S. Basil. adjudic.*, n. 4). Quomodo igitur hæc fiunt, rationem reddas, velim; sed nunquam possis : ergone tu, qui cibi quotidie immutati rationem reddere nequis, a Deo peractæ creationis rationes a me repetes? Annon hoc extremæ dementiæ fuerit? Si nostri similis est Deus, rationem exige operum; imo ne id quidem concedatur. Multa quippe humana arte facta, qui fiant, dicere non possumus... verumtamen si nostri similis sit Deus, per me licet rationem repetas : sin immenso spatio a nobis distat, et supra modum antecellit, annon extremæ fuerit insaniæ eos qui immensam illius sapientiam et virtutem confitentur, eamque divinam et incomprehensibilem, quasi de humana quadam arte, sic per singula factorum rationem expetere (*S. Chrysost. in Genes.*, *serm.* 1, n. 2)? Apis quomodo facit favos, dic, rogo? et tunc dices de Deo : formicarum disce operationem, araneæ, et hirundinis, et tunc dices de Deo. Si sapiens sis, hæc mihi dicas; sed non potes. Non cessabis ergo, o homo, quærere supervacanea? Sunt enim revera supervacanea : non cessabis curiose scrutari? Nihil est hac ignoratione et imperitia sapientius, in qua, qui profitentur quidem se nihil scire, sunt omnium sapientissimi; qui autem curiose scrutantur, sunt omnium amentissimi... Hei mihi! quam multis erudimur intempestivam refrænare curiositatem, et supervacaneam indagationem; nec sustinemus... Propterea Deus nobis terminos cognitionis constituit, et in natura fundavit (*Id. in. epist. ad Ephes.*, *homil.* XIX, n. 4). Quando autem Deus est opifex, cedant omnia. Si hæc sunt adeo inexplicabilia et summe inexplicabilia, venit mihi in mentem eorum qui insaniunt, et de incorporea Filii generatione curiose inquirunt. Ea quæ quotidie fiunt, et subjecta sunt manibus, etiam millies quæsita, nemo unquam potuit invenire : quomodo ergo de illa ineffabili et inexplicabili generatione, dic, quæso, curiose inquirunt?... Vides quod ubique fide sit opus. Quomodo producit terra? quomodo parturit? dic, quæso. Sed nihil horum potes dicere : erudiaris, homo, in iis quæ sunt infra; et in iis quæ hic sunt : nec curiose scruteris, nec investiges cœlum : atque utinam cœlum, et non cœli Dominum! Terram non nosti, dic mihi, ex qua natus es, in qua es nutritus, in qua habitas, quam calcas, sine qua nec respirare quidem potes; et de iis quæ sunt adeo remota, es curiosus! Revera homo est vanitas. Et si quis jubeat te descendere in profundum, et investigare quæ sunt in fundo maris, jussum non feres. Nemine autem cogente, ipse vis comprehendere abyssum, quæ nequit investigari. Ne hoc facias, rogo : sed in superficie navigemus. Non natemus ratiociniis, cito enim defatigabimur, et undis obruemur. Sed divinis utentes Scripturis, tanquam aliquo navigio, pandamus vela fidei (*Id. in epist.* 1 *Thessal.*, *homil.* VII, n. 3). Quid tu, cum te ipsum ignoras, o homo! quæ supra te sunt quæris? quid autem dico teipsum? Unum eorum quæ in manibus sunt mihi expone, ac tunc ea quæ supra te sunt curiosius inquirentem haud accusabo (*S. Isid. Pelus. epist. lib.* II, *epis.* 100 *Paulo*).

sens par une chaîne qu'elle ne connaît pas, mais dont elle sent continuellement le poids, notre raison ici-bas ne voit qu'à travers les sens, elle ne juge les objets étrangers qu'en les comparant à ceux que lui offrent les sens. Lors donc que nous vous défendons d'approfondir les mystères, nous ne faisons que vous interdire une comparaison fausse. Quelle comparaison en effet, quel rapport, quelle mesure commune peut-il y avoir entre les objets que présentent les sens et ceux que proposent nos mystères? C'est Dieu même avec ses éternelles opérations, que la religion offre à notre foi, et cette faible raison, qui ne comprend la nature d'aucun être, prétendrait suivre la trace du Tout-Puissant, et s'élever à la hauteur de ses perfections (1)? Enfermé dans une lumière inaccessible, il défend aux regards des mortels de pénétrer jusqu'à lui (2), du poids de sa gloire il accable celui qui entreprend de la sonder (3). Qu'est-ce que l'homme, s'écriait le plus sage et le plus savant des hommes, roi, philosophe, prophète inspiré de Dieu? Qu'est-ce que l'homme, pour oser suivre le souverain qui l'a créé (4)?

L'Etre infini est incompréhensible par sa nature. La raison ne peut se le figurer autrement : les notions mêmes qu'elle nous en donne sont pleines de mystères. Elle nous dit qu'il existe nécessairement; mais peut-elle nous donner l'idée d'un être qui renferme en soi la raison de sa propre existence? Elle nous le représente éternel: nous fait-elle concevoir une durée sans succession, ou une succession sans commencement et sans fin? Elle nous le peint immense: mais elle ne nous explique, ni une immensité sans étendue, ni une étendue sans matière. Elle nous atteste qu'il est immuable, et elle reconnaît qu'il est libre: elle découvre sa prescience infinie, en même temps qu'elle sent sa propre liberté: toutes ces vérités, et une multitude d'autres aussi inexplicables, sont des dogmes de la religion naturelle: la raison parvient à les connaître, mais elle ne peut s'élever jusqu'à les comprendre; il lui est également impossible de les nier et de les concilier. Si, dès les premiers pas qu'elle fait dans la contemplation de l'Etre suprême, des ténèbres aussi épaisses la forcent de s'arrêter, ne doit-elle pas s'attendre à en trouver bien davantage quand la révélation l'aura introduite plus avant dans cette connaissance (1)? Une religion sans mystères paraîtrait évidemment l'ouvrage de l'homme, elle porterait l'empreinte de tous ses ouvrages, elle serait faite à sa mesure.

Interrogeons à notre tour ces adversaires qui combattent nos mystères avec tant de hauteur et de confiance; demandons-leur si les systèmes qu'ils nous opposent ne renferment pas aussi des mystères. Quel est celui d'entre eux qui osera se vanter de ne présenter que des principes clairs et faciles à comprendre? Sera-ce le pyrrhonien, qui anéantit tout, et le témoignage des sens, et l'autorité de la raison, et jusqu'à la certitude de sa propre existence? Sera-ce le matérialiste? Mais il propose à notre intelligence une matière éternelle, un être nécessaire qui n'a que des qualités contingentes, un être divisible capable d'opérations aussi simples que la pensée. Sera-ce l'athée? Comment vous fera-t-il comprendre une suite d'êtres sans un premier être, et un ordre admirable effet d'un hasard aveugle? Sera-ce le déiste, qui se crée un Dieu sans providence? Qu'il vous fasse donc connaître cette oisive Divinité qui a créé le monde et qui ne le gouverne pas; qui voit le mal, et qui ne le punit pas. Sera-ce l'indifférent, qui envisage du même œil tous les cultes? Nous expliquera-t-il comment l'Etre essentiellement vrai reçoit avec une égale complaisance les hommages de l'erreur et ceux de la vérité? Etrange aveuglement de nos adversaires! Et c'est ainsi que l'erreur se trahit toujours par ses inconséquences. On rejette nos mystères, on les condamne, on refuse même d'examiner les motifs de leur crédibilité, uniquement parce qu'ils sont incompréhensibles; et on se livre sans aucune peine à des difficultés plus incompréhensibles encore. Et nous faisons même grâce à l'incrédulité, quand nous ne reprochons à ses divers systèmes que l'incompréhensibilité.

Ainsi tout est plein de mystères: la raison en rencontre partout; dans la nature, dans la religion naturelle dans l'incrédulité même. Elle n'est donc point recevable à rejeter les dogmes du christianisme, sous prétexte de leur obscurité. Nous voyons briller au sommet du firmament, près du trône de l'Eternel, les vérités sur lesquelles ce Soleil d'intelligence répand une portion de sa lumière; mais nous n'apercevons que la partie qu'il éclaire de ses rayons; le côté qu'il tient dans l'obscurité échappe à nos regards. Et qu'importe la clarté des vérités révélées, si la vérité de la révélation

(1) Forsitan vestigia Dei comprehendes, et usque ad perfectum omnipotentem reperies (*Job*, XI, 7). Hic, nec videri potest, visu clarior est: nec comprehendi, tactu prior est, nec æstimari; sensu major est. Et ideo sic eum digne æstimamus, dum inæstimabilem dicimus. Quod vero templum habere possit Deus, cujus templum solus est mundus: et cum homo latius maneat, intra unam ædiculam vim tantæ majestatis includam. In nostra dedicandus est mente, in nostro consecrandus est pectore. Nec nomen Deo quæras: Deus nomen est illi. Illic vocabulis opus est, ubi propriis appellationum insignibus multitudo dirimenda est. Deo, qui solus est, Dei vocabulum solum est (*S. Cypr. de idol. vanit., edit. Bened., p.* 227).

(2) Lucem habitat inaccessibilem, quem nullus hominum vidit, sed nec videre potest (I *Timoth.*, VI, 16).

(3) Qui scrutator est majestatis, opprimetur a gloria (*Prov.*, XXV, 27).

(4) Quid est homo, ut possit sequi Regem factorem suum (*Eccl.* II, 12)?

(1) At quomodo, inquit, ex nihilo fieri quid possit? tu vero mihi dicas, quomodo ex prius existentibus fieri quid possit.... Quomodo ergo absurdum non fuerit eum, qui id, quod clarius et facilius est ignorat, difficiliora et arcana curiose scrutari (*S. Chrysost. in Genes., serm.* I, n. 2)?

est claire? — Forcée de reconnaître en général la possibilité des mystères et d'avouer l'obligation de s'y soumettre, l'incrédulité redouble ses efforts contre ceux du christianisme. Elle les présente comme de vaines spéculations, inutiles au bonheur de l'homme et par là même indignes de la sagesse divine, et propres à nous éloigner de la religion. De quoi sert cette multitude de dogmes, répètent continuellement ses défenseurs? Nous rend-elle plus savants par les obscurités dont elle remplit notre esprit? Devenons-nous meilleurs, parce que nous nous attachons à des opinions indifférentes en elles-mêmes, et qui n'ont aucun rapport à la morale? — Quand il serait vrai que nous n'apercevons aucun avantage dans nos mystères quand nous ne sentirions point la relation qu'ils ont à l'instruction, au bonheur, à la perfection du genre humain, pourrions-nous croire que nous sommes autorisés par là à les rejeter? Pensons-nous avoir droit d'interroger le Créateur, de lui demander compte de ses motifs (1), d'admettre ou de rejeter à notre gré ce que, d'après nos lumières bornées, nous jugeons convenable ou superflu, utile ou dangereux? Et que deviendra toute espèce d'autorité, quand ceux qui lui sont soumis auront acquis le droit de la soumettre à son tour à une telle inquisition? Si nous ne connaissions point l'utilité des mystères, ce ne serait qu'un mystère de plus. Jugeons de ce que nous ne comprenons pas dans la religion, par ce qu'il nous a été accordé d'y comprendre. La raison est forcée de convenir (et cet aveu est celui du plus grand nombre des incrédules) que tous les enseignements du christianisme qui sont à sa portée, sont sublimes; elle en reconnaît la vérité; elle en sent l'utilité, elle en admire les rapports et l'union: c'est la même autorité qui lui propose les dogmes qu'elle ne comprend point; les uns et les autres ont le même auteur; tous découlent de la même source, et nous parviennent par les mêmes canaux. Je contemple avec admiration les dehors de ce superbe édifice, sa grandeur m'étonne, sa majesté me frappe, ses proportions me ravissent, et l'habileté de la main qui l'a élevé me répond de la beauté de l'intérieur, où mes regards ne peuvent pénétrer.

Mais serait-il vrai que nos dogmes sacrés ne fussent que des spéculations indifférentes? Ah! si à travers les nuages dont la sagesse éternelle enveloppe ses augustes décrets, quelques éclairs, échappés par intervalles, nous laissent entrevoir la profondeur de ses vues, osons suivre cette lueur salutaire, et, pénétrant avec elle au delà des ténèbres mystérieuses, élevons-nous jusqu'au centre de lumière dont elle jaillit.

Loin de nous éloigner de la religion, les mystères doivent nous y attacher davantage; loin de la rendre invraisemblable, ils contribuent à en montrer la vérité. Osera-t-on vous dire qu'ils ont été forgés par l'imagination humaine? Des hommes sans étude, de simples pêcheurs, qui reconnaissent ne point comprendre les vérités qu'ils annoncent (1), qui s'étonnent eux-mêmes des merveilles qu'ils racontent (2): voilà les hommes que l'on accuse d'avoir imaginé les mystères! Et si leur imagination avait été capable de les enfanter, auraient-ils osé les divulguer? n'auraient-ils pas craint de soulever contre la religion qu'ils annonçaient de nouveaux ennemis, de leur fournir de nouvelles armes? Pour faire les apôtres auteurs de nos mystères, il faut les supposer, d'une part, contre l'évidence des faits, assez éclairés pour les inventer; et, de l'autre, assez insensés pour vouloir eux-mêmes opposer des obstacles à leur prédication. — Et ces mystères sont-ils de nature à être ou découverts par le raisonnement, ou forgés par l'imagination? Outre le caractère de grandeur et de vérité dont ils présentent l'empreinte frappante à celui qui, osant percer les premières obscurités, s'attache à les méditer, il existe entre eux une liaison, une connexion intime qui écarte encore plus l'idée d'une fabrication. La Trinité est le fondement des mystères du ciel; le péché originel des mystères de la terre; le Fils de Dieu, descendu du sein de son Père et revêtu de nos infirmités, réunit les uns et les autres: son sacrifice efface le péché, opère la grâce, se renouvelle tous les jours dans l'eucharistie. Tous ces mystères s'enchaînent entre

(1) Numquid Deum docebit quispiam scientiam, qui excelsos judicat (*Job*, XXI, XX)? Væ qui contradicit fictori suo, testa de samiis terræ: numquid dicet lutum figulo suo. Quid facis? (*Is.*, XLV, 9). O homo, tu quis es, qui respondeas Deo? Numquid dicit figmentum ei qui se fecit, Quid me fecisti sic (*Rom.*, IX, 20)? Numquid æmulamur Deum? Numquid illo fortiores sumus (I *Cor.*, X, 22)? Si quid vero te excedit visibilium, et rationem invenire non potes, ideo Creatorem glorifica; quia mentem tuam ipsius factorum sapientia excedit. Ne dicas: Quare hoc? ad quid hoc? Unum quodque utile est, etsi nos rationem ignoramus. Sicut enim, si in medici officinam ingrediaris, et multa proposita videas instrumenta, varietatem instrumentorum admiraris, licet ipsorum nescias usus; sic et in creatura facias: etsi videres multa animalium, et herbarum, et aliarum rerum, quarum utilitates nescias, admirare ipsarum varietatem; stupe etiam ipsum Creatorem, optimumque artificem Deum: quoniam, nec omnia tibi nota fecit, nec omnia incognita. Non fecit quippe omnia incognita; ne dicas esse mundum sine providentia: non permisit vero tibi cognita esse omnia, ne cognitionis magnitudo te in superbiam extollat (*S. Chrysost.*, *homil.* XII *ad pop. Antioch.*, *n.* 3).

(1) O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei! Quam incomprehensibilia sunt judicia ejus et investigabiles viæ ejus! Quis enim cognovit sensum Dei, aut quis consiliarius ejus fuit (*Rom.*, XI, 33 *et* 34)? Loquimur Dei sapientiam, quæ abscondita est (I *Cor.*, II, 7).

(2) Sicut scriptum est, quod oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit, quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum. Nobis autem revelavit Deus per spiritum suum (II *Cor.*, II, 9). Manifeste magnum est pietatis sacramentum, quod manifestatum est in carne, justificatum est spiritu, apparuit angelis, prædicatum est gentibus, creditum est in mundo, assumptum est in gloria (I *Timot.* III, 16).

eux ; ils forment un tout, un ensemble parfait; c'est un système complet de religion qu'on ne peut altérer sans le détruire. Ils composent la voûte qui supporte tout le christianisme : un seul déplacé ferait écrouler l'édifice entier. Tel est le principe de la plupart des erreurs et le fondement de presque toutes les objections contre nos mystères : on les divise pour les combattre ; on les isole, on les sépare du corps entier dont ils font partie. Mais en les considérant dans leur ensemble, toutes les difficultés disparaissent : leur réunion forme un foyer de lumière qui dissipe toutes les ténèbres. — Ne craignons pas cependant d'élever nos regards vers chaque mystère en particulier. La Trinité nous présente la Divinité multipliant ses personnes, et de tout son Etre versant continuellement sur nous d'inconcevables bienfaits (1).

L'Incarnation nous montre la dignité de notre nature, et nous apprend le prix de notre âme (2) : elle nous donne un Dieu pour législateur (3), un homme-Dieu pour modèle (4), et réunissant à l'autorité infinie du maître qu'elle nous donne la sublime perfection de ses exemples, elle nous élève à la plus haute sainteté, ôte tout prétexte à la désobéissance, enlève toute excuse à l'inobservation (1). — Le mystère de la Rédemption est le centre où viennent aboutir toutes les parties de la religion. Du haut de sa croix, Jésus-Christ embrasse tous les temps et les rapproche : il réunit les oracles des prophètes et la prédication des apôtres, les vœux des patriarches et les actions de grâces de nos saints, les cérémonies de la synagogue et les sacrements de l'Eglise, les antiques holocaustes et le sacrifice de nos autels (2). Sur

(1) Quod ergo salva cooperatione inseparabilis Deitatis, quædam Pater, quædam Filius, quædam proprie Spiritus Sanctus exequitur, nostræ redemptionis dispositio, nostræ salutis est ratio... Divisit sibi opus nostræ reparationis misericordia Trinitatis, ut Pater propitiaretur, Filius propitiaret, Spiritus Sanctus igniret (*S. Leo, sermo* LXXVII, *de Pentec.* III, *cap.* 2).

(2) Nullo modo (Deus) beneficentius consuluit generi humano, quam, cum ipsa sapientia Dei, id est, unicus Filius, consubstantialis Patri, et coæternus, totum hominem suscipere dignatus est, et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis. Ita enim demonstravit carnalibus, et non valentibus intueri mente veritatem, corporeisque sensibus deditis, quam excelsum locum inter creaturas habeat natura humana (*S. Aug. de vera relig.*, *cap.* XVI, *n.* 30).

(3) Vobis primum Deus suscitans Filium suum, misit eum benedicentem vobis, ut convertat se unusquisque a nequitia sua (*Act.*, III, 26). Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri omnibus hominibus, erudiens nos (*Tit.*, II, 11 *et* 12). Eramus aliquando et nos insipientes, increduli, errantes, servientes desideriis et voluptatibus variis, in malitia et invidia agentes, odibiles, odientes invicem. Cum autem benignitas et humanitas apparuit Salvatoris nostri Dei, non ex operibus justitiæ quæ fecimus nos, sed secundum suam misericordiam, salvos nos fecit per lavacrum regenerationis et renovationis Spiritus Sancti (*Tit.* III, 3, 4 *et* 5). Multifariam, multisque modis olim Deus loquens patribus in prophetis, novissime diebus istis locutus est nobis in Filio (*Hebr.*, I, 1).

(4) Hunc igitur comitamur, hunc sequimur, hunc habemus itineris ducem, lucis principem, salutis auctorem ; cœlum pariter et patrem quærentibus, et credentibus pollicentem. Quod est Christus, erimus christiani, si Christum fuerimus imitati (*S. Cypr. de idol. vanitate, edit. Bened.*, *p.* 228). Fuit igitur et Deus et homo, inter Deum atque hominem medius constitutus, unde illum Græci *Mesiten* vocant ; ut hominem perducere ad Deum posset, id est, ad immortalitatem : quia si Deus tantum fuisset, ut supra dictum est, exempla virtutis homini præbere non posset ; si homo tantum, non posset homines ad justitiam cogere, nisi auctoritas ac virtus homine major accederet... Itaque idcirco Mediator advenit, id est, Deus in carne, ut caro eum sequi posset, et eriperet morti hominem, cujus est dominatio in carnem. Ideo se carne induit, ut desideriis carnis edomitis doceret, non necessitatis esse peccare, sed propositi ac voluntatis (*Lactant. div. instit.*, *lib.* IV, *cap.* 25). Venit ad nos in hunc mundum, qui in hoc mundo erat ; quia mundus per eum factus est ; ut exemplum sursum videntibus Deum, exemplum deorsum mirantibus hominem, exemplum sanis ad permanendum, exemplum infirmis ad convalescendum, exemplum morituris ad non timendum, exemplum mortuis ad resurgendum esset, in omnibus ipse primatum tenens (*S. Aug. de Trinit.*, *lib.* VII, *n.* 5). Ad quid hoc, fratres? aut quæ necessitas fuit, ut sic exinaniret, sic humiliaret, sic abbreviaret se Dominus majestatis, nisi ut vos similiter faciatis? Jam clamat exemplo, quod postmodum prædicaturus est verbo. *Discite a me, quia mitis sum et humilis corde*, ut verax inveniatur qui dicit : *Cœpit Jesus facere et docere.* Obsecro perinde, et plurimum rogo, fratres, non patiamini sine causa tam pretiosum exemplar vobis exhibitum esse ; sed confirmamini illi, et renovamini spiritu mentis vestræ (*S. Bern.*, *in nativ. Domin.*, *serm.* I).

(1) Doctor itaque virtutis etiam hanc excusationem debuit hominibus auferre ; ne quis quod peccat, necessitati potius adscribat, quam culpæ suæ. Ergo ut perfectus esse possit, nihil ei debet opponi ab eo qui docendus est ; ut si forte dixerit, Impossibilia præcipis ; respondeat, Ecce ipse facio, ac ego carne indutus sum, cujus est peccare proprium. Et ego eamdem carnem gero, et tamen peccatum in me non dominatur. Mihi opes contemnere difficile est, quia vivi aliter non potest in hoc corpore : ecce et mihi corpus est, et tamen pugno contra omnem cupiditatem. Non possum pro justitia, nec dolorem ferre, nec mortem, quia fragilis sum : ecce et in me dolor ac mors habet potestatem ; et ea ipsa quæ times, vinco, ut victorem te faciam doloris ac mortis. Prior vado per ea quæ sustineri non posse prætendis. Si præcipientem sequi non potes, sequere antecedentem. Sublata est hoc modo omnis excusatio ; et fateri hominem necesse est sua culpa injustum esse, qui doctorem veritatis, et eumdem ducem non sequatur (*Lactant. div. institut.*, *lib.* IV, *cap.* 24).

(2) Nihil ergo, dilectissimi, ab antiquis significationibus in christiana religione diversum est : nec unquam a præcedentibus justis, nisi in Domino Jesu-Christo, salvatio sperata est : dispensationibus quidem, pro divinæ voluntatis ratione, variatis ; sed in idipsum corruscantibus, et legis testimoniis, et prophetiæ oraculis, et oblationibus hostiarum... Dicente Domino : Cum exaltatus fuero a terra, omnia traham ad me, nihil legalium institutionum, nihil propheticarum resedit figurarum, quod non totum in Christi sacramenta transierit. Nobiscum est signaculum circumcisionis, sanctificatio chrismatum, consecratio sacerdotum : nobiscum puritas sacrificii, Baptismi veritas, honor templi (*S Leo.*, *serm.* LXII, *de passion. Dom.* XIII, *cap.* 2). Una fides justificat universorum temporum sanctos, et ad eamdem spem fidelium pertinet, quidquid, per mediatorem Dei et hominum Jesum Christum, vel nos confitemur factum,

la croix viennent se manifester et se rejoindre tous les attributs divins : la sainteté offensée y trouve une réparation proportionnée, la justice suprême y reçoit une satisfaction suffisante (1), la miséricorde infinie y épuise ses trésors, et la sagesse éternelle concilie tous ces grands intérêts par d'ineffables moyens que déploie la Toute-Puissance. Mortels, concevez au pied de la croix quel mal est le péché, puisque pour l'expier il a fallu un tel sacrifice (2) ! — Le dogme de la grâce nous révèle le secret de notre faiblesse, et nous apprend d'où nous devons tirer notre force. Impuissants par nous-mêmes au bien, nous avons pour secours la Puissance infinie (3). La nécessité de la grâce (4), en nous faisant sentir notre dépendance, nous ramène continuellement à Dieu. La promesse de la grâce (1), en nous montrant la Divinité occupée de notre salut, nous encourage à y coopérer avec elle ; le besoin d'un appui nous oblige à le demander : la certitude de le trouver nous excite à en faire usage (2). Tout en nous est un bienfait du Seigneur : notre volonté est l'effet de la sienne, nos œuvres sont son ouvrage (3) ; et cette grâce salutaire, ce don céleste, supérieur à toutes les expressions de notre reconnaissance (4), loin d'altérer notre liberté, l'anime, la fortifie, et lève les obstacles qui l'arrêtent (5).

vel patres nostri adoravere faciendum (*Id. serm.* LXXIII, *de pass. Dom.* XIV, *cap.* 2).

(1) Effusio enim pro injustis sanguinis justi, tam potens fuit ad privilegium, tam dives ad pretium, ut si universitas captivorum in redemptorem suum crederet, nullum tyrannica vincula retinerent ; quoniam sicut apostolus ait : *Ubi abundavit peccatum, superabundavit et gratia ;* et cum sub peccati præjudicio nati potestatem acceperint ad justitiam renascendi, validius donum factum est libertatis, quam debitum servitutis. (*Id. serm.* LXI, *de passion. Dom.*, XII, *c.* 3).

(2) *Nonne hæc oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam* (*Luc.*, XXIV, 26) ? Sed in his nostrorum vulnerum est curatio, et nostræ dejectionis erectio ; quia nisi in unum tanta diversitas conveniret, reconciliari Deo humana natura non posset (*S. Leo., serm.* XXXVI, *de Epiph., cap.* 1).

(3) Qui bonus est hauriet gratiam a Domino ; qui autem confidit in cogitationibus suis, impie agit (*Prov.*, XII, 2). Si dixeris : Vires non suppetunt, qui inspector est cordis ipse intelligit, et Salvatorem animæ tuæ nil fallit, reddetque homini juxta opera sua (*Prov.*, XXIV, 12). Infinitus thesaurus est hominibus, quo qui usi sunt, participes facti sunt amicitiæ Dei (*Sap.*, VII, 14). Igitur non volentis, neque currentis, sed miserentis est Dei (*Rom.*, IX, 16). Fiduciam autem talem habemus per Christum ad Deum ; non quod sufficientes simus cogitare aliquid a nobis, quasi ex nobis ; sed sufficientia nostra ex Deo est (II *Cor.*, III, 4 *et* 5). Gratia enim estis salvati per fidem, et hoc non ex vobis, Dei enim donum est (*Ephes.*, II, 8). Dominus noster.... simul nobiscum certat, et manum porrigit, et simul congreditur, et quasi undique enititur, ut adversarium nostrum nobis tradat ; nihilque non agit, satagens, ut in certamine prævaleamus, et vincamus ; quo capiti nostro immarcescibilem imponat coronam (*S. Chrysost. in Genes., homil.* XLII, *n.* 1). Gratia Dei potens est omnis infirmus, qui sibi per ipsam conscius fit infirmitatis suæ (*S. Aug. confess. lib.* X, *cap.* III, *n.* 4).

(4) *Non potest homo accipere quidquam, nisi fuerit ei datum de cælo* (*Joan.*, III, 27). Omne datum optimum, et omne donum perfectum desursum est, descendens a Patre luminum (*Jac.*, I, 17). Ecce dico et ego, quod qui tam superbe sapiunt, ut suæ voluntatis viribus tantum existiment esse tribuendum, ut negent sibi esse necessarium divinum adjutorium ad bene vivendum, non possunt credere in Christum (*S. Aug. in Joan. evang., tract.* LIII, *n.* 10). Dicturus eras, Hoc potest voluntas mea, hoc potest liberum arbitrium ? quæ voluntas ? Quod liberum arbitrium ? Nisi ille regat, cadis ; nisi ille erigat, jaces (*S. Aug. serm.* CLVI, *n.* 10). Gaudeat quia datum est : gratias agat danti corde humili, non arroganti : ne quod humilis meruit, superbus amittat. Nam etiam qui in ipsa via justa ambulant, si sibi eam tribuerint et viribus suis, pereunt de illa (*S. Aug. serm.* CXXXI, *n.* 3).

(1) *Hæc est autem voluntas ejus, qui misit me, Patris, ut omne quod dedit mihi, non perdam ex eo, sed ressuscitem illud in novissimo die* (*Joan.*, VI, 49). Fidelis Deus est, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis ; sed faciet etiam cum tentatione proventum, ut possitis sustinere (I *Cor.*, X, *n.* 13). Confidens hoc ipsum, qui cœpit in vobis opus bonum, perficiet usque in diem Jesu Christi (*Philip.*, I, 6). *Omnes homines vult* (*Deus*) *salvos fieri, et ad cognitionem veritatis venire* (I *Timoth.*, II, 4). Omnis anima vocatur ad gratiam Christi dicente ipso Dei verbo : *Si quis sitit, veniat ad me, et bibat* (*S. Ambros. in psalm.* XLV, *enarrat. n* 12). Speremus omnes quod pulsantibus aperturus est ; non enim hortaretur nos ut pulsaremus, si nollet aperire pulsantibus (*S. Aug. in psalm.* XXXII, *enar.* I, *n.* 1).

(2) Et ut scivi quoniam aliter non possem esse continens, nisi Deus det (et hoc ipsum erat sapientiæ scire cujus esset hoc donum), adii dominum, et deprecatus sum illum (*Sap.* VIII, 21). Adjuvantes enim exhortamur, ne in vacuum gratiam Dei recipiatis : ait enim, Tempore accepto exaudivi te, et in die salutis adjuvi te (II *Cor.*, VI, 1). Si quis autem vestrum indiget sapientia, postulet à Deo, qui dat omnibus affluenter, et non improperat, et dabitur ei (*Jac.* 1, 5). Supernum est auxilium implorandum, quod utique veniet et aderit, inque certaminibus nos juvabit, et omnia faciliora reddet. Ideo petere jussit, ac se daturum spopondit...... Ne dicas : Quid agitur si petam, et non accipiam ? Per parabolam te in spe firmavit, atque humanis exemplis te ad fiduciam ea in re sumendam inducens...... Quis ex vobis, inquit, pater, cui si filius petat panem, numquid lapidem dabit ei (*S. Chrysost. in Matth., homil.* XXIII, n° 4). Considerantes itaque, dilectissimi, ineffabilem erga nos divinorum munerum largitatem, cooperatores simus gratiæ Dei in nobis (*S. Leo, serm* XXX, *de Epiphan.* V, *cap* 3). Gratiæ igitur Dei obedientia se humana non substrahat : nec ab illo bono, sine quo non potest bona esse, deficiat. Ac si quid sibi impossibile aut arduum in mandatorum effectibus experitur, non in se remaneat, sed ad jubentem recurrat, qui ideo dat præceptum, ut excitet desiderium, et præstet auxilium (*Id. serm.* XLII, *de quadrag.* V, *cap.* 1). Per hanc ergo, dilectissimi, salutis nostræ ineffabilem reparationem, nec superbire nobis, nec desidere locus relinquitur ; quia nihil habemus, nisi quod accepimus, et jugiter admonemur, ut dona gratiæ Dei non negligenter habeamus : juste enim nobis instat præcepto, qui præcurrit auxilio, et benigne invitat ad obedientiam, qui ducit ad gloriam (*Id. serm.* LXV, *de pas. Dom.* XVI, *cap.* 6).

(3) Deus est qui operatur in nobis velle et perficere (*Philippe* II, 13).

(4) Gratias Deo super inenarrabili dono ejus (II *Cor.* IX, 15).

(5) Gratia autem Dei sum id quod sum ; et gratia ejus in me vacua non fuit ; sed abundantius illis omni

Ce que tous les peuples avaient senti, sans qu'aucun homme osât jamais tenter de le résoudre, le péché originel nous l'explique (1). L'homme n'est plus une énigme pour lui-même. Nous ne sommes plus étonnés de ces contradictions frappantes, qui semblaient supposer en nous deux natures opposées. Ce mystère concilie tout : la supériorité des maux sur les biens, avec la sagesse suprême qui distribue les uns et les autres, l'inépuisable bonté du Créateur avec les infirmités qui nous poursuivent de la naissance à la mort, la soif ardente du bonheur avec l'expérience soutenue du malheur (2), la force de nos désirs avec la faiblesse de nos moyens, l'amour inné qui nous porte vers la vertu avec le penchant rapide qui nous entraîne vers le vice. Ce que la religion nous apprend sur tous ces objets conserve encore, il est vrai, des obscurités. Que l'incrédulité, qui nous les reproche, y trouve donc enfin une solution plus claire : les faits existent ; nous les sentons au dedans de nous, toutes les nations les avouent : ils sont d'une telle évidence que nos adversaires eux-mêmes n'osent pas les révoquer en doute ; dans le christianisme ils sont expliqués d'une manière obscure ; dans tous les autres systèmes ils ne le sont point. Injustes censeurs qui voudriez que la révélation fît disparaître toutes les obscurités de ses mystères, vous ne demandez à vos sens, à votre sens intime, à votre raison que de vous faire connaître les objets que Dieu a placés à leur portée : n'exigez de même des saintes Ecritures que ce qu'il a daigné y consigner, et jouissant de ce qu'il veut bien vous apprendre, dans l'ordre de la religion comme dans celui de la nature, respectez ce qu'il veut vous cacher (1).

bus laboravi : non ego autem, sed gratia Dei mecum (I *Cor.* XV, 10). Gratia Dei arbitrium vere ad bona eligenda et agenda fit liberum (*S. Aug. ad Vital.*, *epist.* CCXVII, n° 23). Ne audeat quisquam liberum arbitrium sic defendere, ut nobis orationem, qua dicimus : Ne nos inducas in tentationem, conetur auferre. Rursum, ne quisquam neget voluntatis arbitrium, et audeat excusare peccatum. Sed audiamus Dominum.. emet jubentem quid facere debeamus, et adjuvantem ut implere possimus. Nam, et quosdam nimia suæ voluntatis fiducia extulit in superbiam, et quosdam nimia suæ voluntatis diffidentia dejecit in negligentiam. Illi dicunt : Ut quid oramus Deum ne vincamur in tentatione, quod in nostra est potestate ? Isti dicunt : Ut quid conamur bene vivere, quod in Dei est potestate ? O Domine, ô Pater, qui es in cœlis, ne nos inferas in quamlibet istarum tentationum (*S. Augus. in Joan. evan. trac.* LIII, n° 8). Unde fieri potest, ut adjutoria gratiæ Dei liberum arbitrium loco pellant ? quin potius vitiis pulsum, et nequitiæ subjugatum, ut in locum suum redeat, liberant (*S. Aug. op. imp. contra Jul.*, *lib.* III, *cap.* 114). Sed in his considerandum, quia sic bona nostra si omnipotentis Dei dona sunt, ut in eis aliquid nostrum non sit, cur nos quasi pro meritis, æternam retributionem quærimus ? Si autem ita nostra sint, ut dona Dei omnipotentis non sint, cur ex eis omnipotenti Deo gratias agimus ? Sed sciendum est, quia mala nostra solummodo nostra sunt, bona autem nostra, et omnipotentis Dei sunt, et nostra, quia ipse aspirando nos prævenit, ut velimus, qui adjuvando subsequitur, ne inaniter velimus, sed possimus implere quæ volumus. Præveniente ergo gratia, et bona voluntate subsequente, hoc quod omnipotentis Dei donum est fit meritum nostrum. Quod bene Paulus brevi sententia explicat, dicens : *Plus illis omnibus laboravi.* Qui, ne suæ videretur virtuti tribuisse quod fecerat, adjunxit : *Non autem ego, sed gratia Dei mecum.* Quia enim cœlesti dono præventus est, quasi alienum se a bono suo opere agnovit, dicens : *Non autem ego.* Sed quia præveniens gratia liberum in eo arbitrium fecerat in bonum, quo libero arbitrio eamdem gratiam est subsecutus in opere, adjunxit : *Sed gratia Dei mecum.* Ac si diceret : In bono opere laboravi ; non ego, sed et ego ; in hoc enim, quod solo dono Domini præventus sum, non ego ; in eo autem, quod donum voluntate subsecutus, et ego (*S. Greg. in Ezech. homil.* IX, N° 2).

(1) Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum, et in peccatis concepit me mater mea (*Psalm.* 1, 7). Deus creavit hominem inexterminabilem, et ad imaginem similitudinis suæ fecit illum : invidia autem diaboli mors introivit in orbem terrarum (*Rom.*, *cap.* II, 23 *et* 24). Sicut per unum hominem peccatum in hunc mundum intravit, et per peccatum mors ; et ita in omnes homines mors pertransiit in quo omnes peccaverunt (*Rom.*, V, 12).

(2) Ecce circumstat sensus tuos miseria generis humani... Parvulos intuere : quot et quanta mala patiantur ; in quibus vanitatibus, cruciatibus, erroribus, terroribus crescunt ? Deinde jam grandes, etiam Deo servientes, tentat error, ut despiciat ; tentat labor aut dolor, ut frangat ; tentat libido, ut accendat ; tentat mœror, ut sternat ; tentat typhus, ut extollat. Et quis explicet omnia festinanter quibus gravetur jugum super filios Adam ? Hujus evidentia miseriæ gentium philosophos nihil de peccato primi hominis scientes, sive credentes, compulit dicere, ob aliqua scelera sucepta in vita superiore, pœnarum luendarum causa nos esse natos ; et animos nostros corruptibilibus corporibus, eo supplicio quo Etrusci prædones captos affligere consueverant, tanquam vivos cum mortuis esse conjunctos.... Quid igitur restat, nisi ut causa istorum malorum sit, aut iniquitas, vel impotentia Dei, aut pœna primi veterisque peccati ? Sed quia nec injustus nec impotens est Deus, restat ... quod grave jugum super filios Adam a die exitus de ventre matris eorum, usque in diem sepulturæ in matrem omnium non fuisset, nisi delicti originalis meritum præcessisset (*S. Aug. contra Jul.*, *lib. V*, n° 83). Quod si probare (peccatum originale) cogeretur Apostolus, ipsam generis humani miseriam testem daret, quæ incipit a vagitibus parvulorum, et usque ad decrepitorum gemitus pervenit. Nullo enim modo sub cura omnipotentis et justi, eadem tam magna miseria naturæ irrogaretur humanæ, nisi in duobus hominibus tota de paradisi felicitate in hanc infelicitatem peccati merito pelleretur (*S. Aug.*, *op. imp. contra Jul. lib* 1, *caput* 25). Miseria generis humani, cujus nullum hominum, ab exortu usque ad obitum, videmus alienum, non pertineret ad justum Omnipotentis judicium, si non esset originale peccatum (*S. Prosp.*, *sent. ex Aug.*, *sent.* CCLXXVII).

(1) Altiora te ne quæsieris, et fortiora te ne scrutatus fueris ; sed quæ præcepit tibi Deus, illa cogita semper, et in pluribus operibus ejus, ne fueris curiosus. Non est tibi necessarium ea quæ abscondita sunt videre oculis tuis. In supervacaneis rebus noli scrutari multipliciter, et in pluribus operibus ejus non eris curiosus. Plurima enim super sensum hominis ostensa sunt tibi. Multos quoque supplantavit suspicio illorum, et in vanitate detinuit sensus illorum (*Eccl.* III, 22, 23, 24, 25 *et* 26). Nobis curiositate opus non est post Christum Jesum, nec inquisitione post Evangelium. Cum credimus, nihil desideramus ultra credere : hoc enim prius credimus non esse quod ultra credere debeamus (*Tertull. de prescript.*, n° 8) Humanæ infirmitatis religiosa professio est, ex

Et ne doit-il pas nous suffire de trouver dans les mystères tout ce qu'il nous importe de savoir? Ils nous découvrent la nature de Dieu et la nôtre, notre origine et notre fin, la cause de nos passions et leur remède, le principe du péché et la source des mérites. En nous présentant les attributs de Dieu, ils nous transportent d'admiration ; en nous offrant ses bienfaits, ils excitent notre amour : ils nous proposent tout à la fois les motifs les plus puissants, les exemples les plus frappants, les moyens les plus assurés de perfection : ils sont le fondement de notre espérance et le principe de notre charité comme l'objet de notre foi. Quelle est la vérité utile que nous dérobe leur obscurité? Quel bien nous reviendrait de les connaître plus clairement? Ne nous suffit-il pas d'y voir les rapports qui nous intéressent, d'y trouver les objets de nos adorations, les motifs de notre reconnaissance, les fondements de nos obligations? En tout genre, Dieu proportionne les connaissances qu'il nous donne à nos besoins, ce doit être le terme de notre curiosité : au delà de ce point toute recherche n'a plus d'objet légitime ni même raisonnable ; et la raison indiscrète qui ose outrepasser les bornes que la main de Dieu a posées, est justement punie de sa témérité par la confusion de ses pensées.

L'obscurité de nos mystères ne nous prive d'aucun bien : au contraire, cette obscurité elle-même nous apporte de véritables avantages (1). Elle entre dans les vues de Dieu sur nous ; elle fait partie de l'économie de la religion. Supposons pour un moment ce que désire si vivement l'incrédulité, que chaque homme ait le pouvoir de comprendre toutes les vérités de la religion : aussitôt il prétendra avoir droit de les décider; il s'en établira le juge, adoptera et rejettera à son gré les dogmes, les préceptes, les pratiques. Chacun prenant pour mesure de sa religion ses propres lumières, il n'y aura plus une religion commune ; et dans cette variété, dans cette contradiction universelle, il ne restera pas un dogme certain, pas une loi sacrée, pas un rit constant. Mais en plaçant une partie de la religion au-dessus des pensées humaines, Dieu réprime l'essor téméraire de la raison. L'esprit s'arrête avec respect devant ces barrières sacrées qu'il ne franchira jamais; son impuissance le retient dans la subordination; et dans le nuage épais que les mystères étendent devant ses yeux, il voit la nécessité d'une autorité qui l'éclaire. Ainsi l'obscurité des mystères engendre la soumission ; la soumission fixe la doctrine, établit l'empire de la loi morale, fait observer les pratiques du culte. Tandis qu'égarées dans la mer immense des opinions, les nations qui ignorent le Seigneur sont, selon l'expression de l'Apôtre, comme des enfants flottants et emportés par chaque vent de doctrine (2); fixé par l'ancre de la foi, le fidèle reste ferme dans sa croyance (3), et voit sans effroi les

Deo hoc solum nosse quod Deus est. Cæterum secreta illa et profunda imperspicabilis judicii decreta mens terrena non penetrat (*S. Zenoni Veron. ad Jud. serm.* 1, *in Psalm.* CXVIII). Negat quodam modo Deum quisquis rationibus humanis Deum metiri conatur (*Ib. serm. de fide*). Tanta quidem est cognitionis Dei infinitas, tantaque humanæ naturæ in percipiendis hoc in sæculo divinis mysteriis imbecillitas.., putare se Dei, qui super omnia est, substantiam ipsam adinvenisse, magnæ superbiæ est, atque elationis. Fere enim jactantia superant vel illum ipsum, qui dixit : Super astra ponam sedem meam (*Serm.* XV, *de imp. et potest. S. Basil. adjudic.*, n° 3 *et* 5). Ea parte quæ in te manet contentus esto ; reliqua in supernis thesauris recondita maneant (*S. Greg. Nazian., orat.* XIX, *de dogmat. et const. episcop.*, n° 14). At ubi ad divina perventum est, avertit sese (ratio), intueri non potest, palpitat, æstuat, inhiat amore, reverberatur luce veritatis, et ad familiaritatem tenebrarum suarum, non electione, sed fatigatione convertitur..... Ergo refugere in tenebrosa cupientibus, per dispensationem ineffabilis sapientiæ nobis illa opacitas auctoritatis occurrat ; et mirabilibus rerum vocibusque librorum, veluti signis temperatioribus veritatis umbrisque blandiatur (*S. Aug. de morib. Eccl. cathol., lib.* 1, *cap.* VII, n° 11). In incognitis causis operum divinorum non nihil novimus, cum scimus, non sine ratione omnipotentem facere ; unde infirmus humanus animus rationem non potest reddere (*S. Prosp. sent. ex Aug., sent.* CLXXI).

Divinorum operum secretas noscere causas,
  Humanis non est possibile ingeniis.
Nec nullo tamen intuitu speculatur operta,
  Qui multa ut lateant scit placuisse Deo.
In quo mens imbuta fide simul omnia discit.
  Perque operum speciem suscipit artificem,
Ingentem rebus formas, loca, tempora, motus,
  Mensuris, numeris, ponderibusque suis.
Scrutari ne cura procax obstrusa laboret,
  Cui cuncta in Christo nosse et habere datur.
(*Id. epigram.* CI.)

(1) Propterea Deus, pro sua erga nos humanitate, cœlum ipsum suæ divinitatis velum, ne pereamus, obtendit (*Serm.* XV, *de imp. et potest. S. Basil. adjudic.*, n° 3). Utramque enim substantiam in unam convenisse personam, nisi fides credat, sermo non explicat : et ideo nunquam materia deficit laudis, quia nunquam sufficit copia laudatoris. Gaudeamus igitur quod ad eloquendum tantæ misericordiæ sacramentum impares sumus ; et cum salutis nostræ altitudinem promere valemus, sentiamus nobis bonum esse, quod vincimur. Nemo enim ad cognitionem veritatis magis propinquat, quam qui intelligit in rebus divinis, etiamsi multum proficiat, semper sibi superesse quod quærat. Nam qui se ad id in quod tendit pervenisse præsumit, non quæsita reperit, sed in inquisitione deficit. Ne autem infirmitatis nostræ perturbemur angustiis, evangelicæ nos et propheticæ adjuvant voces, quibus ita accendimur, et docemur, ut nobis nativitatem Domini, qua Verbum caro factum est, non tam præteritam recolere, quam præsentem videamur inspicere (*S. Leo., serm.* XXVIII, *de nativit. Dom.*, IX, *cap.* 19).

(2) Jam non simus parvuli fluctuantes, et circumferamur omni vento doctrinæ (*Ephes.* IV, 14).

(3) Quemadmodum ii qui fide hærent, tuta anchora navigant; ita et qui ab illa exciderunt, nusquam consisrere possunt ; sed multis circumacti erroribus, in ipsa demum perniciei barathra feruntur (*S. Chrysost., epist.*, 1, *ad Timoth. homil.* XII, n° 1). Sed has tenebras fides in universum discutit in anima quæ se hospitio dignata fuerit : et quemadmodum navem ventorum impetu jactatam, et fluctuum assultu inundatam, demissa anchora omnino stabilit, et vel in medio pelago radicat ; ita etiam mentem nostram extraneis cogitationibus jactatam, adventu suo fides tutius quam anchora ex imminenti naufragio liberat; tanquam in tranquillum portum, in conscien

flots des erreurs venir se briser contre la parole éternellement stable sur laquelle Jésus-Christ l'a fondée. L'unité de la doctrine est pour nous tout à la fois un dogme et une nécessité (1). En l'enseignant à son Eglise, Jésus-Christ en a fait le lien le plus fort de sa communion ; c'est la chaîne par laquelle il nous réunit tous sous son autorité ; on ne peut en détacher un seul anneau, sans lui ôter toute sa force. En faisant de la foi un devoir, l'obscurité de nos mystères en fait encore un mérite : la foi ne pourrait pas être une vertu, si elle rendait les vérités qu'elle présente, brillantes d'évidence : mais en les couvrant en partie d'un nuage, elle met un prix à notre croyance (2). Cette vertu est un des bienfaits de notre religion envers l'humanité. Elle était inconnue aux peuples qui ignoraient notre Dieu : les esprits n'en concevaient point l'idée, les langues manquaient de termes pour l'exprimer. Admirable disposition de la miséricorde divine! En multipliant les motifs de notre croyance, elle daigne encore nous en tenir compte. Elle environne ses dogmes tout à la fois de lumières et de ténèbres : de lumières, pour qu'il soit raisonnable de les croire; de ténèbres, pour nous donner un mérite à les croire. Elle place la clarté du côté des preuves qui sont les fondements de la foi ; l'obscurité, du côté de la nature des dogmes qui sont l'objet de la foi. Ainsi les vérités saintes que vous professez, réunissent tous les caractères qui attirent et qui fixent la vénération. Caractère de raison ; leur obscurité n'est point un motif pour les rejeter, et ils sont soutenus des motifs de crédibilité les plus frappants; caractère de sagesse : ils manifestent celle dont ils émanent, qui les a merveilleusement unis entre eux, et adaptés à leur fin ; caractère de grandeur : ils étonnent l'esprit par leur majesté et par la sublimité des objets qu'ils lui présentent ; caractère de sainteté : ils nous élèvent à la plus haute perfection ; caractère d'utilité : ils sont la source de nos lumières les plus pures, et le fondement de notre plus solide bonheur. Nous ne vous dirons point de comparer ces dogmes sacrés à ceux que présentent les autres religions ; nous rougirions pour notre ministère, de vous proposer un tel parallèle. Mais nous vous dirons avec confiance : Cherchez dans votre raison d'autres enseignements à proposer à l'humanité, imaginez, si vous le pouvez, un système de religion plus raisonnable, plus sage, plus grand, plus saint, plus utile, et nous commencerons alors à vous permettre de douter de l'excellence des dogmes que nous proposons à votre foi.

MORALE.

Aux dogmes admirables que la religion nous oblige de croire, elle ajoute des devoirs qu'elle nous ordonne de pratiquer. Pour vous faire sentir l'excellence de cette partie du christianisme, nous n'aurions pas besoin de remonter jusqu'aux livres sacrés, dans lesquels l'Esprit-Saint l'a consignée ; de rechercher les explications, les apologies qu'en ont faites nos pères dans la foi. C'est dans les écrits mêmes de plusieurs adversaires de la religion, que se trouvent les plus pompeux éloges des préceptes de la religion, c'est du sein de l'incrédulité que s'élèvent les témoignages les plus forts, en faveur de la morale chrétienne. Quelle est donc cette morale qui se soumet ses plus ardents ennemis, leur commande le respect, leur arrache l'admiration ? Nous repousserons constamment ceux des incrédules qui calomnient la loi de Jésus-Christ, par les aveux solennels des chefs mêmes de leur secte, et nous les accablerons du poids de ces autorités qu'ils se font un funeste honneur de respecter. Mais réservons ces témoignages si frappants, pour les opposer aux ennemis du christianisme : nous parlons en ce moment à des chrétiens, et notre objet est de les attacher à notre sainte loi, en leur montrant sa sublimité.

Toute loi tend par sa nature vers un double objet : elle montre à l'homme ses devoirs, et l'oblige à les remplir. Les commandements de la loi, la sanction de la loi, voilà les deux parties qui la composent. Examinons sous ce double point de vue celle que

tiæ certitudinem deducens (*Id. serm. de verbis apostoli : Habentes eumdum spiritum*, 1, n° 2).

(1) Sicut enim membra tremula, et senectute languida, baculo tuto deducente labi et cadere non permittuntur, sic etiam animam nostram infirmis ratiocinationibus circumactam ac jactatam, fides quovis baculo tutius sustentans, suaque vi reficiens, summopere firmat, nec sinit subverti ; infirmas cogitationes corrigens præstantia suæ virtutis, et caliginem illam dispellens, animamque velut in domicilio tenebroso inter tumultuantes cogitationes sedentem, suo lumine illustrans. Hinc fit, ut qui illa carent, nihilo potiore sint conditione quam qui in tenebris vitam degunt. Sed sicut illi et ad parietes, et in obvia quæque impingunt, et in foveas ac in præcipitia prolabuntur ; nec ullum usum oculorum habent, ut quibus nihil præluceat ; sic etiam quotquot fide carent, et inter se alii in alios incursant, et in ipsos parietes, et postremo in barathrum aliquod exitiale ultro se ipsi præcipitant (*Ib.*). Hoc maxime ad christianæ fidei pertinet soliditatem, ut secundum apostolicam doctrinam id ipsum dicamus omnes, et simus perfecti in eodem sensu, et in eadem scientia. Infidelitas quippe, quæ omnium est mater errorum, in multas opiniones, quas arte dicendi necesse habeat colorare, distrahitur. Veritatis autem testificatio nunquam a sua luce discedit, et quod aliis minus, aliis amplius micat, non varietas facit luminis, sed, infirmitas contemplationis (*S. Leo, serm.* LXVII, *de pass. Dom.*, XVIII, *cap.* 1).

(2) Hæc est laus fidei, si quod creditur, non videtur. Nam quid mirum est, si creditur, quod videtur? (*S. Aug. in Joan. evang. tract.* LXXIX n° I.) Et ideo, quia mundus de vanitate suorum dogmatum superbiat, in eo constituit Dominus salvandorum fidem, quod et indignum videretur et stultum : ut et deficientibus omnibus opinionum præsumptionibus, sola Dei gratia revelaret, quod comprehendere humana intelligentia non valeret (*S. Leo, serm.* XXIV, *in nativit. Dom.*, V, *cap.* 4). Omnem sensum humanæ mentis excessit divini altitudo consilii, cum placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere credentes : ut mirabilior fieret constantia fidei, ex difficultate credendi (*Id. serm.* LXVIII, *de pass. Dom.* XIX, *cap.* 3).

Jésus-Christ est venu nous apporter : nous verrons qu'elle réunit, plus qu'aucune autre qui ait jamais existé, ou que l'esprit humain puisse imaginer, ces deux caractères qui concilient la vénération : la sublimité des préceptes, la force et l'autorité des motifs.

Et d'abord, comparez aux préceptes de Jésus-Christ tout ce que l'esprit humain avait produit avant son avénement ; car c'est à cette époque qu'il faut se reporter, pour juger notre morale. La moderne incrédulité n'a pas droit de nous opposer les principes de vertu dont elle a embelli ses ouvrages : Tout ce qu'elle a publié de beau, de pur, de saint, ministres de Jésus-Christ, nous le réclamons en son nom : ce sont ces préceptes qu'elle a envahis ; elle n'a fait que leur enlever leur autorité, leurs motifs et leur fin. Semblables à ces peuples qui insultaient le soleil, tout couverts de sa lumière, les déistes puisent dans l'Evangile leurs principes, et ils attaquent les principes de l'Evangile ; ils dépouillent le christianisme de sa morale, et ils s'en servent pour le combattre.

Sortez donc des lieux éclairés par la révélation, vous qui voulez connaître jusqu'où s'est étendue la lumière de la raison : transportez-vous au pays, aux temps qui n'ont point connu Jésus-Christ. Avec la connaissance du vrai Dieu, les principes fondamentaux de la vertu étaient égarés dans l'univers ; la religion, faite pour perfectionner l'homme, concourait à le pervertir ; elle avait corrompu jusqu'à la règle des mœurs : l'exemple même de la Divinité encourageait au crime : il n'y avait point de passion qui n'eût ses dieux, ses prêtres, ses temples, son culte, ses sacrifices, ses mystères, ses adorateurs, ses initiés ; et c'était du haut des autels que les vices se répandaient sur les nations (1).

Plus éclairée que la religion, la philosophie (1) opposait quelques efforts à ce torrent de dépravation. Rendons aux philosophes de l'antiquité la justice qui leur est due : plusieurs d'entre eux ont acquis des droits à la reconnaissance des nations, par les découvertes importantes auxquelles les a élevés la sublimité de leur génie. Et qui sait si ces grands personnages ne furent point suscités par la Providence, pour empêcher l'estime de la vertu de périr dans les pensées des hommes ? Ils brillaient au milieu du paganisme, comme ces étoiles que, par une nuit obscure, nous apercevons de loin en loin dans un ciel chargé de nuages. Nous considérons encore avec respect leurs découvertes, comme nous admirons ces voyages anciens, qui ont cessé d'étonner depuis que l'Océan est ouvert à nos navigations. Quelques philosophes ont atteint diverses vérités morales ; mais, faute d'en connaître le véritable principe (2), jamais aucun d'eux ne les fonda sur une base solide, ou n'imagina de les réunir en un corps de doctrine. Ils ont saisi quelques maximes ; mais trop peu nombreux pour les répandre, trop timides pour les publier (3),

(1) Quales ergo dii habendi sunt, quos imitari execrabile sit cultoribus suis ; quorum similitudinem habere contumelia est (*S. Clem. recog. lib.* V, *Bibl. patr.*, *tom.* II, *pag.* 426). Tot igitur sacrilegia Romanorum, quot trophæa ; tot de diis, quot de gentibus triumphi ; tot manubiæ, quot manent adhuc simulacra captivorum deorum (*Tertul. Apol.*, *cap.* 25). Ridendum an irascendum sit, tales deos credi, quales homines esse non debeant (*Idem*, *ad nationes lib.* II, *cap.* 7). Omnia igitur colit humanus error, præter ipsum omnium conditorem (*Idem*, *de idol.*, *cap.* 4). Nec est difficile docere cur deorum cultores boni et justi esse non possint. Quomodo enim sanguine abstinebunt, qui colunt cruentos deos, Martem atque Bellonam ? Quomodo, aut parentibus parcent, qui expulsorem patris sui Jovem ; aut natis ex se infantibus, qui Saturnum ? Quomodo pudicitiam tuebuntur, qui colunt deam nudam et adulteram, et quasi apud deos prostitutam ? Quomodo se a rapinis et fraudibus abstinebunt, qui Mercurii furta noverunt, docentes non fraudis esse decipere, sed astutiæ ? quomodo libidines coercebunt, qui Jovem, Herculem, Liberum, Apollinem, cæterosque venerantur, quorum adulteria et stupra in mares et feminas, non tantum doctis nota sunt, sed exprimuntur etiam in theatris, atque cantantur, ut sint omnibus notiora ? Possunt-ne inter hæc justi esse homines, qui etiamsi natura sint boni, ab ipsis tamen diis erudiuntur ad injustitiam. Ad placandum enim Deum quem colas, iis rebus opus est, quibus illum gaudere, ac delectari scias (*Lactant. divin. institut.*, *liber* V, *caput* 10). Omnes enim cultores talium deorum, mox ut eos libido perpulerit ferventi, ut ait Persius, tincta veneno, magis intuentur quid Jupiter fecerit, quam quid docuerit Plato, vel censuerit Cato. Hinc apud Terentium, flagitiosus adolescens spectans tabulam quamdam pictam in pariete, ubi inerat pictura hæc : Jovem quo pacto Danae misisse aiunt in gremium quondam imbrem aureum ; atque ab hac tanta auctoritate adhibet patrocinium turpitudini suæ, cum in ea se jactat imitari deum. At quem Deum, inquit ? Qui templa cœli summo sonitu concutit. Ego homuncio hoc non facerem ? Ego vero illud feci ac lubens (*S. Aug. de Civit. Dei*, *lib.* II, *cap.* 7).

(1) Fieri enim non potest, ut tam magna et divina cognoscant, nisi qui prius a scientibus didicerint. Sapientes profecto ac philosophos dicetis. Ad hos enim, tanquam ad murum communitum confugere soletis, si quis vobis poetarum de diis objiciat opiniones (*S. Just. ad Græcos cohort.*, n° 5).

(2) Hæc est via, quam philosophi quærunt ; sed ideo non inveniunt, quia in terra potius, ubi apparere non potest, quærunt. Errant ergo velut in mari magno, nec quo ferantur, intelligunt : quia nec viam cernunt, nec ducem sequuntur ullum. Eadem namque ratione hanc vitæ viam quæri oportet, qua in alto iter navibus quæritur ; quæ, nisi aliquod cæli lumen observent, incertis cursibus vagantur. Quisquis autem rectum iter viæ tenere nititur, non terram debet aspicere, sed cœlum ; et (ut apertius loquar) non hominem sequi debet, sed Deum (*Lactant. divin. inst. lib.* VI, *cap.* 8). Arduum enim et difficillimum homini est, per seipsum vel per seculi doctores, rationem præceptorum cœlestium consequi ; nec naturæ nostræ recipit infirmitas, divinis institutis, nisi per ejus gratiam qui hæc ipsa dederit, erudiri (*S. Hilar. tract. in psalm.* CXVIII, *proleg.*, n° 2).

(3) Illi enim si reviviscerent, quorum isti nominibus gloriantur, et invenirent refertas ecclesias, templaque deserta, et a cupiditate bonorum temporalium et fluentium, ad spem vitæ æternæ, et bona spiritualia et intelligibilia vocari, et currere humanum genus, dicerent fortasse (si tales essent, quales fuisse memorantur) : Hæc sunt, quæ nos persuadere populis non ausi sumus, et eorum potius consuetudini cessimus, quam illos in nostram fidem, voluntatemque traduximus (*S. Aug. de vera religione*, *cap.* IV, n° 6).

trop divisés pour les concerter (1), trop faibles pour les faire recevoir (2) trop peu vertueux pour leur concilier le respect (3); de combien de fables encore ne les ont-ils pas entremêlées! Il n'y a point de philosophe qui n'ait enseigné quelque erreur ; point d'erreur qui n'ait été enseignée par quelque philosophe. Dieu a abandonné le monde à la philosophie, et il a fait précéder l'avénement de Jésus-Christ par quatre siècles des plus brillantes lumières, pour faire sentir à l'esprit humain toute l'insuffisance de ses lumières. Mais lorsque les temps marqués par la sagesse divine furent résolus, l'univers étonné vit tout à coup sa philosophie éclipsée (1) par l'éclat d'une philosophie nou-

(1) Hi enim omnes, vanæ et inanis gloriæ cupidi, nec verum ipsi viderunt, nec alios ad veritatem excitarunt. Ex suis enim ipsorum dictis arguuntur, quatenus pugnantia locuti sunt, ac sua ipsorum decreta plerique dissolverunt. Neque enim sese invicem solum evertunt. sed jam nonnulli sua ipsorum decreta irrita fecerunt; ita ut eorum gloria, in ignominiam et stultitiam evaserit (*S. Theophil. Antioch. ad Autol, lib.* III, n° 3). Omissis ergo hujusce terrenæ philosophiæ auctoribus nihil certi asserentibus, aggrediamur viam rectam : quos equidem si putarem satis idoneos ad bene vivendum duces esse, et ipse sequerer, et alios ut sequerentur hortarer. Sed cum inter se magna concertatione dissideant, secumque ipsi plerumque discordent, apparet eorum iter nequaquam esse directum. Siquidem sibi quisque, ut est libitum, proprias vias impresserunt, confusionemque magnam inquirentibus veritatem reliquerunt (*Lactant. divin. inst. lib.* I, *cap.* 1). Nulla itaque ratio, vel scientia, vel lex bene vivendi, nisi in hac unica et vera et cœlesti sapientia constituta est, quæ philosophis fuerat deposita. Nam illa terrena, quoniam falsa est, fit varia et multiplex, sibique tota contraria est (*Lactant. divin. instit. lib.* III, *cap.* 15). Ergo ne in ethica quidem, philosophi regulam tenent : quando quidem in ipso cardine, id est, in ea disputatione, qua vita formatur, inter se pugnant. Nec enim possunt paria esse, aut similia præcepta, cum alii forment ad voluptatem, alii ad honestatem, alii vero ad naturam, alii ad scientiam, alii ad quærendas, alii ad fugiendas opes, alii ad nihil dolendum, alii ad patientiam malorum : in quibus omnibus, sicut superius ostendi, a ratione declinant, quia Deum nesciunt (*Id. divin. instit. epit. cap.* XXXIII).

(2) Philosophi Græcis solis, neque iis omnibus, placuere; sed Platoni quidem Socrates, et Xenocrati Plato, Aristoteles Theophrasto, et Cleanthi Zeno : qui suos solum persuaserunt asseclas (*S. Clem. Alex. stromat. lib.* VI, *Bibl. patr. tom.* III, *pag.* 195).

(3) Nam si quis in mores eorum (philosophorum) diligenter inquirat, inveniet iracundos, cupidos, libidinosos, arrogantes, protervos, et sub obtentu sapientiæ sua vitia celantes; domi facientes ea quæ in scholis arguissent. Fortasse mentior accusandi gratia? Nonne in idipsum Tullius et fatetur et queritur? Quoties quisque, inquit, philosophorum invenitur, qui sit ita moratus, ita animo et vita constitutus, ut ratio postulat? qui disciplinam veram, non ostentationem scientiæ, sed legem vitæ putet? qui obtemperet ipse sibi, et decretis pareat suis? Videre licet alios tanta levitate et jactatione, ut his fuerit non didicisse melius : alios pecuniæ cupidos, alios gloriæ; multos libidinum servos, ut cum eorum vita mirabiliter pugnet oratio. » *Nepos quoque Cornelius ad eumdem Ciceronem ita scribit :* « Tantum abest ut ego magistram esse putem vitæ philosophiam, beatæque vitæ perfectricem, ut nullis magis existimem opus esse magistris vivendi, quam plerisque, qui in ea disputanda versantur. Video enim magnam partem eorum, qui in schola de pudore et continentia præcipiant argutissime, eosdem in omnium libidinum cupiditatibus vivere. » *Item Seneca in Exhortationibus :* « Plerique, inquit, philosophorum tales sunt, diserti in convicium suum; quos si audias in avaritiam, in libidinem, in ambitionem perorantes, indicium sui professos putes, adeo redundant ad ipsos maledicta in publicum missa ; quos non aliter intueri decet, quam medicos, quorum tituli remedia habent, pyxides venena. Quosdam vero, nec pudor vitiorum tenet : sed patrocinia turpitudini suæ fingunt, ut etiam honeste peccare videantur : faciet sapiens (inquit idem Seneca) etiam quæ non probabit, ut etiam ad majora transitum inveniat : nec relinquet bonos mores, sed tempori aptabit; et quibus alii utuntur in gloriam, aut voluptatem, utetur agendæ rei causa. » *Deinde paulo post :* « Omnia quæ luxuriosi faciunt quæque imperiti, faciet et sapiens, sed non eodem modo, eodemque proposito; atqui nihil interest quo animo facias, quod fecisse vitiosum est : quia facta cernuntur, animus non videtur (*Lactant. divin. inst.*, *lib.* III, *cap.* 15). »

(1) Hæ sunt doctrinæ hominum et dæmoniorum, prurientibus auribus natæ de ingenio sapientiæ sæcularis, quam Dominus stultitiam vocans, stulta mundi in confusionem etiam philosophiæ ipsius elegit (*Tertull. de Præscript.*, n° 7). Non vides gentium dogmata, vanam hanc philosophiam, quam subtiles sint et eximii circa dogmatum inventiones..... quomodo dissipata sint omnia et inutilia facta ; una vero Evangelii veritas nunc in mundo vigeat; multa enim in hominum cordibus volutantur consilia; sed prævaluit Domini consilium (*S. Basil. homil. in psal.* XXXII, n° 7). Aufer hinc argumenta, ubi fides quæritur; in ipsis gymnasiis suis jam dialectica taceat : non quæro quid loquantur philosophi, requiro quid faciant : soli in suis gymnasiis remanserunt. Vide quam fides argumentis præponderet. Illi quotidie a suis consortibus deseruntur, qui copiose disputant : isti quotidie crescunt, qui simpliciter credunt. Non creditur philosophis, creditur piscatoribus; non creditur dialecticis, creditur publicanis : illi voluptatibus et deliciis orbem ligarunt; isti jejuniis et doloribus exuerunt; plures itaque jam cœpit illicere injuria, quam voluptas (*S. Ambr. de fide, lib.* 1, *cap*, XIII, n° 84). Nam missa terra, de cœlestibus omnia edisserunt ; aliam nobis inducentes vitam, et vivendi rationem, alias divitias, aliam paupertatem, libertatem, servitutem, aliam vitam atque mortem, alium mundum, aliud institutum, omnia denique mutata. Non sicut Plato, qui ridiculam illam rempublicam instituit : non sicut Zeno, et si qui alii de republica scripsere, legesque edidere : si quidem vel ex re ipsa conspicuum fuit, malignum spiritum, dæmonemque quempiam ferum naturæ nostræ hostem, castitatis inimicum, honestatis adversarium, omnia susdeque vertentem, hæc omnia illorum animis inseruisse. Cum enim uxores omnibus communes faciant, nudas virgines ad spectaculum virorum in palæstram ducant, clandestinas nuptias apparent, omnia simul commiscentes et perturbantes, naturæque terminos evertentes, quid aliud de illis dici possit? Quod enim hæc omnia sint dæmonum inventa, et naturæ repugnantia, ipsa certe natura testificatur, quæ et supra dictis abhorret; et illa non cum persecutionibus, non cum periculis aut præliis, sed cum libertate omni et securitate scribentium, et ornatu sermonis multo sæpe utentium emissa sunt. Contra vero hæc, quæ prædicata sunt a piscatoribus, pulsis, verberibus cæsis, inter pericula versantibus, inerudititi, sapientes, servi, liberi, reges, milites, barbari, græci, cum omni benevolentia excepere (*S. Chrysost. homil. in Matth. Proœm.* n° 4). Ac Græcorum quidem opiniones extinctæ

velle (1). Du milieu d'un peuple pauvre, inconnu ou méprisé des autres nations, et de la classe la plus obscure de ce peuple, un homme simple, sans lettres, sans culture, cru le fils d'un artisan (2), fait ressortir le code de morale le plus sublime que le genre humain ait jamais reçu. Ce n'est ni par la force du raisonnement, ni par le charme de l'éloquence que Jésus-Christ a persuadé l'univers; c'est par la vérité de ses maximes. Tandis qu'il inspire à ses prophètes toute la pompe du langage, toute la magnificence de la poésie, il s'énonce lui-même avec une simplicité plus admirable encore. Supérieur aux grandes choses qu'il annonce, il n'en semble point affecté: les préceptes les plus sublimes, inouis jusqu'à lui, coulent de sa bouche naturellement, avec une clarté qui les fait comprendre à tous les esprits, avec une autorité qui subjugue tout: il parle, et c'est l'aveu même de ses ennemis, comme aucun homme n'a jamais parlé (3); il parle en Dieu (4). Aussi jamais doctrine ne fut ni aussi connue, ni aussi universellement publiée. L'artisan le plus grossier parmi nous est plus instruit de ses devoirs, que n'était le plus savant des philosophes (1). Les éléments de religion que nous mettons entre les mains de l'enfance, renferment un corps de morale plus étendu, plus développé, plus précis que tous les écrits si vantés et si volumineux des sages de l'antiquité. Cette morale est devenue et a dû devenir la loi de l'univers, parce qu'aucune loi n'a jamais été ni pu être aussi sage et aussi proportionnée à la nature humaine; aussi utile et efficace pour le bonheur de l'humanité: et dans ses moyens et dans son objet, la loi de Jésus-Christ est divine; elle n'a pu être l'ouvrage que de la sagesse et de la bonté infinies (2).

La raison peut-elle se figurer une loi plus universelle dans ses préceptes (3)? Nous de-

deletæque sunt: hujus vero quotidie splendidiores evadunt. Ex quo enim hic, et reliqui piscatores fuerunt, Pithagoræ Platonisque disciplinæ, quæ prius obtinere videbantur, silentio missæ sunt: ac ne nomine quidem illos norunt plerique (*Idem, homil.* II, *in Joan.*, n° 2). Non vides Paulum, qui orbem convertit universum, et plus potuit quam Plato, et plus quam cæteri omnes (*Idem, epist. ad Titum, homil.* 1, n° 2).

(1) Nos autem qui philosophi non verbis, sed factis, nec vestitu sapientiam, sed veritate præferimus, qui virtutum magis conscientiam, quam jactantiam novimus, qui non loquimur magna, sed vivimus (*S. Cyprian. de bono patient.*, *edit. Ben.*, *pag.* 247). Sublimis et excelsa philosophia, quæ factis potius quam sermone exerceatur (*S. Greg. Nyss. cathech. orat.*, *cap.* XVIII). Erubescant igitur gentiles, secedant, et abscondantur de suis philosophis, de sua sapientia, omni stultitia miseriore: apud ipsos enim philosophi, per vitæ suæ tempus, vix paucos et facile numerabiles dogmata sua docere potuerunt; et vel exiguo apprehendente periculo, hos etiam perdiderunt. Christi vero discipuli, piscatores, et publicani, et tentoriorum sutores paucis annis totum mundum ad veritatem converterunt: et innumeris tamen nascentibus periculis, non tantum non est extincta prædicatio, verum et floret, ac in melius augetur, et philosophari docuerunt homines rudes, et agricolas, et inter armenta versantes (S. *Chrysost. homil.* XXIX, *ad popul. Antioch.*, n° 2). Magnum itaque bonum fides est, cum ex ferventi animo, amore magno, ardenti corde procedit: hæc nos philosophos ostendit: hæc humanam detegit vilitatem, et missis ratiociniis, de cœlestibus philosophatur (*Idem*, *homil.* LXIII, *in Joan.*, n° 3). At vero Evangelium cohortatio est ad philosophiam (*S. Isidor. Pelus. epist.*, *lib.* II, *epist* 288).

(2) Et veniens in patriam suam, docebat eos in synagogis eorum, ita ut mirarentur et dicerent: Unde huic sapientia hæc et virtutes? Nonne hic est fabri filius? nonne mater ejus dicitur Maria, et fratres ejus Jacobus, et Joseph, et simon, et Juda? et sorores ejus nonne omnes apud nos sunt? Unde ergo huic omnia ista (*Matth.* XIII, 54, 55 *et* 56)?

(3) Nunquam sic locutus est homo, sicut hic homo (*Joan.*, VII. 46).

(4) Nec enim decebat aliter, ut cum Deus ad hominem loqueretur, argumentis assereret suas voces, tanquam fides ei non haberetur: sed ut oportuit, est locutus, quasi rerum omnium maximus judex, cujus est non argumentari, sed pronuntiare: Verum ipse, ut Deus (*Lactant.*, *divin. instit.*, *lib.* III *cap.* I).

(1) Adeo neque de scientia, neque de disciplina, ut putatis, æquamur. Quid enim Thales, ille princeps physicorum, sciscitanti Crœso de divinitate certum renuntiavit, commeatus deliberandi sæpe frustratus? Deum quilibet opifex christianus, et invenit, et ostendit; et exinde totum quod in Deo quæritur, re quoque assignat (*Tertul.*, *Apol.*, *cap.* XLVI). Hi (rustici) et de Deo hæc philosophari norunt, quæ Deus mandavit. Ac si assumens eorum unum, philosophum aliquem externorum nunc in medium adducas; imo vero nunc quidem nullus potest inveniri: si vero horum assumas unum, evolvensque priscorum philosophorum libros percurras; et quid hi quidem nunc respondent, quid autem illi tunc philosophati sunt, in comparatione ponens discutias, videbis quanta sit horum sapientia, quanta vero illorum dementia (*S. Chrysost.*, *homil.* XIX *ad popul. Ant.* n° 1).

(2) Tam sublimia enim dogmata, tam præclarum vitæ institutum, tantamque philosophiam nobis afferet, quantam par est eum, qui ex thesauris Spiritus hausit; tanquam modo ex cœlo descenderit: imo neque omnes qui in cœlo erant, hæc scivisse verisimile est, ut jam dixi. Hæccine, quæso, piscatoris erant! An rhetoris? an sophistæ vel philosophi? an cujuspiam externa illa imbuti sapientia? Nequaquam. Neque enim humanæ mentis prorsus est, de immortali illa et beata natura ita philosophari; neque de potestatibus, quæ post illam sunt, vel de immortalitate et vita æterna, vel de corporibus mortalibus, quæ immortalia postea futura sunt, de supplicio, de futuro tribunali, de rationibus exigendis operum, verborum, cogitationum: scire quid sit homo, quid mundus, quid vere homo sit; quid illud, quod videtur esse, cum tamen non sit; quid nequitia, quid virtus (*Idem, in Joan. homil.* 11, n° 1).

(3) De cætero, fratres, quæcumque sunt vera, quæcumque pudica, quæcumque justa, quæcumque sancta, quæcumque amabilia, quæcumque bonæ famæ; si qua virtus, si qua laus disciplinæ, hæc cogitate (*Philipp.*, IV, 7). Vos autem curam omnem subinferentes, ministrate in fide vestra virtutem, in virtute autem scientiam, in scientia autem abstinentiam: in abstinentia autem patientiam, in patientia autem pietatem, in pietate autem amorem fraternitatis, in amore autem fraternitatis caritatem (II *Petr.*, 1, 5, 6 *et* 7). Voluntas autem Dei est, quam Christus et fecit et docuit. Humilitas in conversatione, stabilitas in fide, verecundia in verbis, in factis justitia, in operibus misericordiæ, in moribus disciplina: injuriam facere non nosse, et factam posse tolerare; cum fratribus pacem tenere; Deum toto corde diligere; amare in illo quod Pater est, timere quod Deus est; Christo nihil omnino præponere, quia nec quid

mandons avec confiance à ceux qui la combattent, quel est le point dans lequel elle pèche : nous les défions de nous nommer une vertu que le christianisme n'ordonne pas ; de nous indiquer une perfection qu'il ne recommande pas ; de nous remarquer un vice, un défaut qu'il ne proscrive pas (1). Réunissez dans votre esprit tous les principes de vertu, joignez-y toutes les idées de perfection, imaginez encore de nouveaux degrés d'une plus haute sainteté, et vous n'aurez formé que le modèle du parfait chrétien : la pensée humaine ne peut s'étendre au delà de ce que Jésus-Christ a prévu et réglé, commandé ou conseillé.

De cette multitude de commandements qui embrassent toutes les parties de la vie, et qui s'étendent à toutes les conditions, il n'en est pas un seul qui ne soit parfaitement raisonnable. Ce n'est pas que la raison se soit jamais donné, par ses seuls efforts, la connaissance de tous les préceptes évangéliques; mais aussitôt qu'ils lui ont été révélés par Jésus-Christ, et manifestés par ses apôtres, elle en a reconnu la justice, senti la convenance, éprouvé l'utilité, admiré la sagesse. Les plus ardents ennemis de la morale chrétienne sont forcés de reconnaître que les maximes fondamentales de toute morale, ces premiers principes, nés avec nous, et plutôt sentis qu'enseignés, qui, selon le grand Apôtre, sont la loi des peuples qui n'ont point de loi, et d'après lesquels la conscience prononce ses jugements dans ce tribunal intérieur où nos pensées s'accusent et se défendent les unes et les autres (2), ont reçu dans l'Evangile un développement qui les étend et les fixe, et une sanction qui les consacre. Voilà donc, et de l'aveu même de l'incrédulité, la portion la plus considérable de la morale évangélique, parfaitement conforme à la raison. Il ne nous reste plus à défendre contre ses attaques, que ces commandements plus sublimes qui étaient demeurés dans le secret de Dieu, que les nations n'avaient pu deviner ni leurs législateurs dicter, ni leurs philosophes découvrir, et dont Jésus-Christ a agrandi le domaine de la morale. Les incrédules présentent ces préceptes d'un ordre supérieur comme inutiles, et par là répréhensibles; comme rigoureux, et par conséquent insupportables; comme exagérant les devoirs, et n'opérant que des vertus factices ; comme donnant de fausses idées de perfection, et portant l'homme à un état de mysticité incompatible avec sa nature.

Ces lois saintes qu'on accuse d'établir un rigorisme odieux ont constamment poursuivi le rigorisme (1). Voyez l'Eglise de Jésus-Christ repoussant de la même main le libertin qui, pour autoriser ses passions, altère la sainte sévérité de la morale, et le novateur qui, pour accréditer ses erreurs, se pare d'une sainteté exagérée, lançant contre l'un et contre l'autre les mêmes anathèmes. Ce que de siècle en siècle nos Pères ont reproché aux hérétiques (2), ce que n'a cessé

quam nobis ille proposuit ; caritati ejus inseparabiliter adhærere, cruci ejus fortiter ac fidenter assistere ; quando de ejus nomine et honore certamen est, exhibere in sermone constantiam, qua confitemur ; in quæstione fiduciam, qua congredimur ; in mente patientiam, qua coronamur. Hoc est cohæredem Christi esse velle ; hoc est præceptum Dei facere ; hoc est voluntatem Patris adimplere (*S. Cypr.*, *de orat. dom.*, *ed. Ben.*, *p.* 208).

(1) Justi sunt sermones mei : non est in eis pravum quid, neque perversum (*Prov.*, VIII, 8). Da mihi virum, qui sit iracundus, maledicus, effrænatus : paucissimis Dei verbis tam placidum quam ovem reddam. Da cupidum, avarum, tenacem : jam tibi eum liberalem dabo, et pecuniam suam plenis manibus largientem. Da timidum doloris ac mortis : jam cruces, et ignes, et taurum contemnet. Da libidinosum, adulterum, ganeonem : jam sobrium, castum, continentem videbis. Da crudelem, et sanguinis appetentem ; jam in veram clementiam furor ille mutabitur. Da injustum, insipientem, peccatorem : continuo e: æquus et prudens, et innocens erit (*Lactant.*, *divin. institut.*, *lib.* III, *caput* 26).

(2) Cum enim gentes, quæ legem non habent, naturaliter ea, quæ legis sunt, faciunt, ejusmodi legem non habentes, ipsi sibi sunt lex ; qui ostendunt opus legis scriptum in cordibus suis ; testimonium reddente illis conscientia ipsorum ; et inter se invicem cogitationibus accusantibus, aut etiam defendentibus (*Rom.*, II, 14, 15).

(1) Surrexerunt autem quidam de hæresi pharisæorum, qui crediderunt, dicentes : *Quia oportet circumcidi eos, præcipere quoque servare legem Moysi.* Conveneruntque apostoli et seniores videre de verbo hoc. Cum autem magna conquisitio fieret, surgens Petrus, dixit ad eos : *Viri fratres, vos scitis quoniam ab antiquis diebus Deus in nobis elegit per os meum audire gentes verbum Evangelii, et credere..... Nunc ergo, quid tentatis Deum, imponere jugum super cervices discipulorum, quod neque Patres nostri, neque nos portare potuimus ?... Respondit Jacobus, dicens : Viri fratres, audite me... Propter quod ego judico, non inquietari eos qui ex gentibus convertuntur ad Deum...* Tunc placuit apostolis, et senioribus, cum omni Ecclesia, eligere viros ex eis, et mittere Antiochiam, cum Paulo et Barnaba, Judam qui vocabatur Barsabas, et Silam, viros primos in fratribus ; scribentes per manus eorum : « Apostoli et seniores fratres, his qui sunt Antiochiæ, et Syriæ, et Ciliciæ fratribus ex gentibus salutem. Quoniam audivimus, quia quidam ex nobis exeuntes, turbaverunt vos verbis, evertentes animas vestras, quibus non mandavimus... Visum est enim Spiritui Sancto et nobis nihil ultra imponere vobis oneris, quam hæc necessaria : ut abstineatis vos ab immolatis simulacrorum, et sanguine, et suffocato, et fornicatione, a quibus custodientes vos, bene agetis (*Act.*, XV, 5, 29). » Il serait trop long de citer tous les décrets de l'Eglise contre le rigorisme; nous nous contenterons d'en indiquer quelques-uns : *Constit.*, *Apost.*, *lib.* II, *cap.* 12 *et* 42. *Concil. Gangrense*, *an.* 324. *can.* 1, 2, 9 *et* 10. *Concil. Andeg.*, *an.* 433, *can* 12. *Epist. Cœlestini* I *ad Episcop. Vienn. et Narbon. Epist. Tarasii Patriarch. Constant. in concil. Nic.* II. *Resp. Nicol.* 1, *ad consult. Bulgar.*, *cap.* 68. *Clement.* VI, *epist.*, *de flagellantium condemnat.*

(2) Quod legentes scilicet, et tenentes, neminem putamus a fructu satisfactionis et spe pacis arcendum ; cum sciamus juxta Scripturarum divinarum fidem, auctore et hortatore ipso Deo, et ad agendam pœnitentiam peccatores redigi, et veniam atque indulgentiam pœnitentibus non denegari. Atque, o frustrandæ fraternitatis irrisio ! o miserorum lamentantium et amentium caduca deceptio ! o hæreticæ institutionis inefficax et vana traditio ! hortari ad satisfactionis pœnitentiam, et substrahere de satisfactione medicinam ; dicere fratribus nostris : Plange

de condamner l'Église, ou a l'injustice de le lui imputer ! Ainsi se contredisent toujours entre elles les erreurs. Les incrédules reprochent à l'Église sa sévérité, et les hérétiques son indulgence : on lui fait un crime tout à la fois de son exactitude et de sa modération. La morale chrétienne présente l'heureux tempérament de la sévérité et de la douceur : le point de perfection est toujours atteint et jamais passé (1). L'esprit du christianisme est la modération, qui exclut l'un et l'autre excès (2), qui tempère jusqu'à l'exercice des vertus, et qui recommande la sobriété même de la sagesse (1).

Et cette morale si modérée est cependant celle qui réprime le plus efficacement le vice, qui réunit le plus de précautions pour l'arrêter ! Toutes les autres lois qui ont régné successivement sur la terre ont condamné les crimes ; mais là se terminait leur action : tout ce qui n'est pas entièrement et par soi-même criminel, elles le permettaient. Et quelle autorité avait-elle pour le défendre ? La loi de Jésus-Christ a une tout autre étendue : elle interdit non-seulement le péché, mais tout ce qui peut y conduire (2). Le chrétien redoute presque autant que la faute

et lacrymas funde, et diebus ac noctibus ingemisce, et pro abluendo et purgando delicto tuo largiter et frequenter operare ; sed extra Ecclesiam post omnia ista moriens : qui communicare ad pacem petit, non dat, laxes; sed nullam pacem, quam quæris, accipies : quis non statim pereat ? Quis non ipsa desperatione deficiat ? Quis non animum suum a proposito lamentationis avertat (S. Cypr., epist. LI, ad Anton., edit. Bal., pag. 73). Nos secundas nuptias non tam appetimus, quam concedimus, Paulo jubente ut viduæ adolescentulæ nubant : illi (Montanistæ) in tantum putant scelerata conjugia iterata, ut quicumque hoc fecerit, adulter habeatur... Illi ad omne pene delictum Ecclesiæ obserant fores ; nos quotidie legimus : Malo pœnitentiam peccatoris, quam mortem : et numquid qui cadet, non resurget, dicit Dominus ?... Rigidi autem sunt, non quo et ipsi pejora non peccent ; sed hoc inter nos et illos interest, quod illi erubescunt confiteri peccata quasi justi : nos dum pœnitentiam agimus, facilius veniam promeremur (S. Hieron. XXVII, ad Marcellam). Reprobat quidem Apostolus eos qui prohibebant nuptias, et jubebant cibis abstinere, quos Deus creavit ad utendum cum gratiarum actione : sed et Marcionem designat, et Tatianum, et cæteros hæreticos, qui abstinentiam indicunt perpetuam, ad destruenda et contemnenda, et abominanda opera Creatoris (Id. advers. Jovin., lib. 1). Pereat itaque Novatus, errantibus manus non porrigens : Montanus cum insanis feminis præcipitetur, ja... et tarathum præceptans, ne laventur : qui tiliæ peccamus omnes, et in aliquo labimur : qui ergo in nos clementes sumus, rigorem contra alios non tenemus : quin potius oramus, petimus, obsecramus : ut aut simpliciter nostri latentur, aut aperte defendatur mea (Idem, epist. XXXVIII, ad Pammach.). Illi enim possunt illis dicere, avari et immundi et in animis suis regnum Dei non posse ingredi, nisi conversi sint a nunc dein, nec ei prodesse si forte ex ipsis divitiis misericordiam fecerit. Evaserunt istorum disputationes patres nostri Abraham, et Isaac, et Jacob, qui tales erant ex his divitiis magnarum : habebant quippe hi omnes non paucas divitias, sicut fidelissima Scriptura testatur (S. Aug., epist. CLVII, cap. IV, n° 23).

(1) An non potes regnare ? An ab uxore te separo ? A fornicatione te retrahe. Num a pecuniis utendi te arceo ? Ab avaritia tantum et rapina. Num cogo te ut omnia effundas ? Paucula tantum ex facultatibus tuis egenis erogare jubeo. Abundantia vestra, inquit, ad illorum inopiam. At neque te potius ad ... Num ad jejunium tantum cogimus ? Ebrietatem et ... vetamus. Immundum amplexus, quæ ... turpitudinem afferunt; quæ vel ante gehennam ingerenda, et odio habenda esse, tu ipse fateris. Nam ab ... et gaudio arceo ? A turpi et indigno (S. Chrysost. in Act. certe Apost. homil. XXVIII, n° 5).

(2) Si virtutum finis est ille maximus, qui plurimorum spectat profectum, moderatio prope omnium morum pulcherrima est : quæ nec ipsos quidem, quos damnat, offendit ; et quos damnaverit, dignos solet facere absolutione. Denique sola est, quæ Dominum quoque tam sanguine Ecclesiam propagaverit, imitatrix beneficii cœlestis, et redemptionis universorum salubri fine temperans, quem hominum ... aures hominum, men-

tes non refugere, non pavere animi : etenim qui studet humanæ infirmitatis emendare vitia, ipsam infirmitatem suis debet sustinere, et quodammodo pensare humeris, non abjicere. Nam pastor ille evangelicus ovem vexisse legitur, non abjecisse ; et Salomon ait : Noli justus esse nimium. Debet enim justitiam temperare moderatio... Unde inquit eos inter Christi discipulos non esse habendos, qui dura pro mitibus, superba pro humilibus sequenda opinentur : et cum ipsi quærant Domini misericordiam, aliis eam denegant : ut sunt doctores novatianorum, qui mundos se appellant (S. Ambr. lib. 1, de pœnitentia, num. 1, 2 et 5). Sancta itaque Ecclesia auditorum suorum mentem et de misericordiæ benignitate sublevat, et de judicii districtione perturbat : quatenus in prædicatione sua, dum bene utrumque permiscet, electi qui nec de exhibita justitia præsumant, nec de præterita iniquitate desperent..... Disciplina enim, vel misericordia multum destituitur, si una sine altera teneatur : sed circa subditos suos inesse rectoribus debet, et juste consolans misericordia, et pie sæviens disciplina... Miscenda est ergo lenitas cum severitate, faciendumque quoddam ex utraque temperamentum : ut neque multa asperitate exulcerentur subditi, neque nimia benignitate solvantur... Hinc etiam David ait : Virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt. Virga enim percutimur, et baculo sustentamur : si ergo est districtio virgæ quæ feriat, sit et consolatio baculi, quæ sustentet : sit itaque amor, sed non emolliens : sit vigor, sed non exasperans : sit zelus, sed non immoderate sæviens : sit pietas, sed non plus quam expediat parcens. Libet licet in Moysi pectore misericordiam cum severitate sociatam : videmus amantem pie, et districte sævientem (S. Greg., Moral., l. XX, cap. V, num. 13 et 14).

(1) Noli esse justus multum : neque plus sapias, quam necesse est, ne obstupescas (Eccl. VII, 17). Dico enim, per gratiam, quæ data est mihi, omnibus qui sunt inter vos, non plus sapere, quam oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem, et unicuique sicut divisit Deus mensuram fidei (Rom., XII, 3).

(2) Quanta est prudentia hominis, ad demonstrandum quid vere bonum ? Quanta auctoritas ad exigendum ? Tam illa facilis fallis, quam ista contemnitur. Atqui adeo quod plenius dictum est : Non occides ; an vero. Ne irascaris quidem ? Quid perfectius prohibere adulterium ; an etiam ab oculorum solitaria concupiscentia arcere ? Quid eruditius de maleficio ; an de maledicto interdicere ? Quid instructius, injuriam non permittere, an nec vicem injuriæ sinere (Tertul., Apolog., cap. XLV) ? Vis tamen ipsos procul a peccatis retrahamus : vis temperans esse ? ne tantum fugias adulterium, sed etiam petulantem aspectum. Vis a verbis turpibus abesse ? Ne verba tantum turpia fugias, verum et risum solutum, et omnem concupiscentiam. Vis castus esse prorsus ? fuge convivia quoque. Vis ab ebrietate separari ? fuge delicias, et lautas mensas, et radicitus vitium extirpa (S. Chrysost., homil. XV ad Pop. Ant. n° 4).

le danger d'y tomber (1); l'Evangile va au devant du crime, le prévient, l'attaque avant même qu'il ne soit formé. Pour abolir le parjure, Jésus-Christ réprouve le serment fait sans nécessité (2); pour empêcher l'homicide, il réprime les mouvements de la colère (3); pour arrêter l'adultère, il défend de le désirer : le désir est un crime, le regard un adultère (4). Il place sa loi à l'entrée du cœur humain comme une garde inflexible qui repousse jusqu'à l'idée de tout péché (1). Quel est donc cet étonnant législateur qui a osé donner des lois à la pensée? Quel autre qu'un Dieu a pu dicter cet admirable commandement : *Tu ne désireras point?*

En proscrivant le péché et tout ce qui peut y conduire, l'Evangile impose l'obligation de pratiquer les vertus les plus sublimes. A sa publication, une révolution s'est opérée dans la morale : tout ce que les plus beaux génies du paganisme avaient découvert et imaginé s'est dissipé devant son éclat ou a été anéanti par son autorité, comme on voit, à l'aspect de l'astre du jour, s'évanouir les ombres de la nuit et se fondre la rosée du matin. Leurs maximes si vantées ont été ou surpassées et comme absorbées par l'abondance et la beauté des préceptes chrétiens, ou contredites et confondues par la sainteté de la loi évangélique. Toutes les idées morales répandues sur la face de la terre, Jésus-Christ les a perfectionnées ou réformees : il a consacré les unes, et a fixé leur juste étendue; il a condamné les autres, et les a fait disparaître de l'opinion des hommes; il a donné à l'univers de nouvelles vertus (2). L'incrédulité moderne affecte de méconnaître ces bienfaits de la religion. Dans ses idées, les vertus propres au christianisme, et que l'Evangile a données au monde, sont fausses et sans objet, également incompatibles et avec la bonté divine, et avec la faiblesse humaine. L'humilité chrétienne n'est qu'un excès; elle outre la modestie, isole l'homme dans la société, le dégrade en lui enlevant le plus précieux de ses biens, l'estime de soi-même, et le plus puissant de ces motifs, l'estime publique.

L'amour des ennemis anéantit la société,

(1) Qui amat periculum, in illo peribit (*Eccl.* III, 27). Liberanda est vigilanter de periculosis navis, ne inter scopulos et saxa frangatur : exuenda est velociter de incendio sarcina, prius quam flammis supervenientibus concremetur : nemo diu tutus est periculo proximus; nec evadere diabolum servus Dei poterit, qui se diaboli laqueis implicavit (*S. Cyp.*, *e. ist.* LXII, *ad Pompon.ed. Ben. p*, 102).

(2) Audistis, quia dictum est antiquis : Non perjurabis; reddes autem Domino juramenta. Ego autem dico vobis non jurare omnino : neque per cœlum, quia thronus Dei est, neque per terram, quia scabellum est pedum ejus; neque per Jerosolymam, quia civitas est magni regis; neque per caput tuum juraveris, quia non potes unum capillum album facere aut nigrum. Sit autem sermo vester : Est, est; non, non. Quod autem his abundantius est, a malo est (*Matth.* v, 33 *et* 37). Neque enim leve malum est perjurium : si enim jurare, a malo est; perjurare, quanto supplicio erit obnoxium (*S. Chrys. homil.* XVII *in Matth.* n° 7)

(3) Audistis, quia dictum est antiquis : Non occides; qui autem occiderit, reus erit judicio. Ego autem dico vobis quia omnis qui irascitur fratri suo, reus erit judicio; qui autem dixerit fratri suo : Raca, reus erit concilio; qui autem dixerit : fatue, reus erit gehennæ ignis (*Matth.* v, 21, 22). Non irasci, et non occidere, contrariane sunt? An non potius hoc illius est perfectio et complementum?.... Palam est hoc illius esse complementum; ideoque majus : nam qui in iram non concitatur, multo magis a cæde abstinebit : et qui iram frænat, multo magis manus retinebit. Radix enim cædis, ira : qui ergo radicem exscindit, multo magis ramos auferet : imo vero, neque nasci sinet (*S. Chrys.*, *homil.* XVI. *in Matth.*, n° 5.)

(4) Audistis, quia dictum est antiquis : non mœchaberis. Ego autem dico vobis quia omnis, qui viderit mulierem ad concupiscendam eam, jam mœchatus est eam in corde suo (*Matth.* v, 27 *et* 28). Nos autem tantum absumus a promiscuis flagitiis, ut nobis ne aspicere quidem liceat ad concupiscendum : nam *qui videt*, inquit, *mulierem ad concupiscendum eam, jam mœchatus est in corde suo.* Quibus igitur oculorum usus eo fine terminatur, ad quem Deus oculos formavit, nempe ut nobis lumen essent; quibusque, vel de ipsa cogitatione in judicium vocandis jucundior aspectus adulterium est; ii quomodo temperantes non credantur (*Athenag.*, *legat. pro Christ.*, n° 32)? De castitate autem docet nos Scriptura sancta non solum nihil opere peccare, sed nec cogitatione quidem; ita ut nec mali quidquam corde concipiamus, nec oculis adspicientes alienam uxorem concupiscamus (*Theophil. Antioch. ad Autol.*, *lib.* III, n° 13). Neque enim dixit tantum, mœchum pœnas esse daturum : sed idipsum hic facit, quod circa homicidium fecerat, impudico etiam aspectui pœnas denuntians, et quomodo possumus, inquies, a concupiscentia liberari? Maxime quidem : si velimus, possumus eam extinguere, et ne erumpat continere. Alioquin autem hic non modo concupiscentiam tollit, sed etiam illam concupiscentiam, quæ ex aspectu prodit : nam, qui formosas intueri facies studet, ille præcipue vitii fornacem accendit, animamque captivam efficit, et cito ad opus accedet : propterea non dixit qui concupierit mœchari; sed qui respexerit ad concupiscendum (*S. Chrysost.*, *homil.* XVII, *in Matth.*, n° 1).

(1) Ab intus de corde hominum malæ cogitationes procedunt, adulteria, fornicationes, homicidia, furta, avaritia, nequitia, dolus, impudicitia, oculus malus, blasphemia, superbia, stultitia; omnia hæc mala ab intus procedunt, et coinquinant hominem (*Marc.* VII, 21, 22, *et* 23). Lex non solum agendi munus informat; verum etiam secretæ emundat mentis affectum. non enim solum in operibus, sed etiam in ipsis occultis, secundum legem, Domino militamus; quia lex dicit : *Non fiat verbum injustitia occulta in corde tuo*; ut non solum nihil opere factisque delinquas, cum superbos videris gloriari, nec sermone labaris; sed ne in corde quidem intimo, dum de Dei judicio disceptas, contrahas iniquitatis offensam (*S. Ambr.*, *in psalm.* CXVIII, *serm.* VII, n° 13).

(2) Neque vero dicere possis hæc, quod parva essent et humilia, facile a cunctis suscepta fuisse : siquidem hæc multo sublimiora sunt illis. Virginitatis enim illi ne nomen quidem, vel per somnium imaginati sunt, non paupertatem, non jejunium, neque quampiam aliarum rerum sublimium : magistri vero nostri, non modo concupiscentiam eliminant, non modo malum opus castigant, sed etiam aspectum impudicum, verba contumeliosa, risum immodestum, habitum, incessum, clamorem, et usque ad minima accuratam disciplinam extendunt, atque universum virginitatis nomine repleverunt : de Deo autem, deque cœlestibus ea philosophari suadent, quæ nulli eorum unquam in mentem venire potuerunt (*S. Chrys. in Matth.*, *proœm. homil.* I, n° 5).

en livrant l'homme vertueux sans défense à toutes les attaques injustes. Dieu peut-il prescrire la mortification? peut-il vouloir que nous soyons sans cesse occupés à nous rendre malheureux? peut-il exiger des privations, des austérités continuelles? Les abstinences prescrites par la loi détruisent le corps sans aucune utilité pour l'âme : ce sont des suicides lents. L'abnégation des richesses et des honneurs ôte à la société politique son principal mobile. Que deviendra-t-elle quand elle sera composée d'hommes à qui tous les intérêts temporels seront étrangers ?

Reprenons toutes ces erreurs. Apprenons à l'incrédule quels sont ces préceptes qu'il défigure; faisons-lui connaître leur véritable esprit, qu'il dénature, et montrons-lui qu'on ne peut combattre notre divine loi qu'en la calomniant.

L'humilité chrétienne n'est point l'excès de la modestie; elle en est la perfection : l'une est opposée à l'orgueil, l'autre combat jusqu'à l'amour-propre. L'homme est modeste, parce qu'il reconnaît la justice de ne point troubler la société par ses prétentions, et l'utilité pour lui-même de ne point heurter les prétentions d'autrui. Le chrétien est humble, parce que sa foi lui apprend qu'il n'a rien à lui que le péché, et que tout ce qu'il possède, et des dons de la nature, et des biens de la fortune, et des trésors de la grâce, lui ayant été accordé par Dieu, qui peut le retirer quand il lui plaît, il n'a droit de se glorifier de rien (1). Ainsi la modestie est une condescendance louable, mais compatible avec l'opinion la plus mal fondée de soi-même : l'humilité, au contraire, étant un sentiment profond, fondé sur la conscience de notre néant, exclut tous les retours de l'amour-propre. La modestie seule serait-elle capable d'engager l'homme à ces sacrifices pénibles auxquels l'humilité se dévoue? suffirait-elle pour le porter aux fonctions les plus abjectes, et cependant les plus utiles, que la charité embrasse et que l'humilité ennoblit? Dans ses effets, comme dans son principe, l'humilité est infiniment supérieure à la modestie. On l'accuse d'isoler l'homme, cette vertu précieuse qui rapproche les rangs de la société et qui remplit les intervalles désespérants qu'avaient établis les institutions humaines! Comment ravirait à l'homme l'estime de soi-même, une religion qui lui donne une si haute idée de son être, en lui développant ses grands rapports avec la Divinité (1)?

(1) Ne dixeris in corde tuo : fortitudo mea, et robur manus meæ hæc mihi omnia præstiterunt ; sed recorderis Domini tui, quod ipse vires tibi pæbuerit (*Deuter.*, VII, 17 *et* 18). In vestitu ne glorieris unquam, nec in die honoris tui extollaris ; quoniam mirabilia opera altissimi solius, et gloriosa, et absconsa, et invisa opera illius (*Eccl.*, XI, 4). Quis enim te discernit? Quid autem habes, quod non accepisti ? Si autem accepisti, quid gloriaris, quasi non acceperis (*Cor.*, IV, 3) ? Si quis existimat se aliquid esse, cum nihil sit, ipse se seducit (*Galat.*, VI, 3). Igitur humilia spirantes, id est, esse se homines recordantes, in cœlestis regni possessione constituti, conscii sibi ex sordentibus ac tenuissimis se principiis coalitos in hanc formam perfecti corporis procreari, et in hunc sentiendi, contuendi, judicandi, agendi sensum, Deo profectum ministrante, procedere : nihil cuiquam suum esse, nihil proprium; sed cunctis dono parentis unius, eadem et veniendi in vitam tribui primordia, et utendi ea substantiam ministrari : ac nos optimi illius, qui nobis sit ista largitus, exemplo, perfunctæ in nos bonitatis ejus esse æmulos oportere, ut boni omnibus simus, communia omnia omnibus existemus ; nulla nos nec sæcularis fastus insolentia, nec opum cupiditas, nec inanis gloriæ ambitio corrumpat; sed subjecti Deo simus, et de communione vivendi, in omnes communis vitæ caritate teneamur (*S. Hilar.*, *comment. in Matth.*, *cap.* IV, n° 2). Disce nunc quemadmodum unusquisque moneatur ne, se ipse auctorem suorum putet bonorum. *Ne dicas*, inquit, *in corde tuo : Virtus mea, et potentia mea fecit mihi virtutem hanc magnam ; sed in mente tua habebis Dominum Deum tuum, quoniam ipse dat vires, ut facias virtutes.* Unde bene Apostolus, quasi legis interpres, non gloriabatur in virtute sua; sed minimum apostolorum se esse dicebat ; et quidquid esset, gratia divina esse, non meriti sui; nihilque nos habere, quod non acceperimus. Quid enim, inquit, habes, quod non accepisti : si autem accepisti; quid gloriaris, quasi non acceperis. Didicisti ergo humilitatem magis sequi, quam arrogantiam; sedulitatem affectare, quam potestatem (*S. Amb.*, *de Caïn et Abel*, *lib.* I, *cap.* VII, *n.* 27). Et nos itaque quanto magis in virtute proficimus, tanto magis nos ipsos conteramus. Etenim hoc maxime virtus est. Sicut enim quanto acutius videmus, tanto magis ediscimus quantum a cœlo distemus; sic quanto magis in virtute proficimus, tanto magis docemur, quantum sit inter Deum et nos intervallum. Nec sane minima pars est philosophiæ, cum meritum nostrum dignoscere possumus. Hic enim seipsum maxime novit qui se nihil esse existimat. Ideoque David et Abraham, cum ad summum veritatis fastigium ascendissent, tum maxime hanc exercuerunt virtutem; et hic quidem se pulverem ac cinerem, ille vero se vermem vocabat ; et similiter omnes sancti se miseros prædicant (*S. Chrysost.*, *homil.* XXV, *in Matth.*, *n.* 4).

(1) Cognosce te, anima, quia non de terra, non de luto es : quia insufflavit te Deus, et fecit in te animam viventem. Opus es magnificum, Dei generatione inspiratum. Attende tibi, ut lex dicit, hoc est tibi, id est animæ tuæ. Sæcularia te et mundana non teneant, terrestria non morentur. Ad illum tota intentione festina, ex cujus inspiratione consistis. *Grande*, inquit, *homo, et pretiosum opus, vir misericors ; virum autem fidelem opus est invenire.* Disce, homo, ubi grandis, ubi pretiosus sis. Vilem te terra demonstrat, sed gloriosum virtus facit, fides rarum, imago pretiosum. An quidquam tam pretiosum quam imago est Dei, quæ primo tibi fidem debet infundere; ut in corde tuo refulgeat quædam auctoris effigies; ne qui mentem tuam interrogat, non agnoscat auctorem? An quidquam tam pretiosum, quam humilitas; ut naturam corporis animæque perspiciens, alteri te subjicias, alterum regere cognoscas (*S. Ambr.*, *in psal.* CXVIII, *serm.* X, n° 10). O homo ! faciem tuam non audebas ad cœlum adtollere ; oculos tuos ad terram dirigebas : et subito accepisti gratiam Christi : omnia tibi peccata dimissa sunt. Ex malo servo factus es filius bonus : ideo præsume, non de operatione tua, sed de Christi gratia. *Gratia* (enim) *salvati estis*, Apostolus ait. Non ergo hic arrogantia est, sed fides : prædicare quod acceperis, non est superbia, sed devotio. Ergo attolle oculos ad Patrem, qui te per lavacrum genuit ; ad patrem qui te per Filium redemit; et dic : Pater noster. Bona præsumptio, sed moderata (*S. Ambr.*, *seu auctor operis de sacram.*, *lib.* v, *caput.* VI, n° 19). Non sitis viles vobis, quos cunctorum Creator et vester tam caros æstimat, ut

Comment lui interdirait-elle cette estime publique qu'elle lui ordonne de mériter? L'édification du prochain est un de nos devoirs (1); le soin de la réputation, un de nos préceptes (2). Et combien ne révérons-nous point de personnages aussi célèbres dans les fastes de la patrie que dans ceux de l'Eglise? L'humilité ne rend l'homme indifférent, ni à sa propre estime, ni à celle du public, mais elle l'empêche de s'en applaudir, en lui apprenant que ce n'est point à ses mérites qu'il les doit. La jouissance du chrétien est de reconnaître la main dont il tient ces biens, de lui en rendre l'hommage, de les reporter à leur source sacrée; il n'en sent que plus vivement le prix, il peut même désirer que sa gloire s'accroisse, pour que la bienfaisance de Dieu soit plus manifestée. Le parfait modèle de l'humilité chrétienne tressaille de joie en prévoyant que toutes les générations célébreront son bonheur, parce que le Tout-Puissant a fait en sa faveur de grandes choses (1).

La clémence n'a point été inconnue à quelques sages de l'antiquité, mais elle était, dans leurs pensées, la plus héroïque vertu, et quelques traits que nous trouvons épars dans la vaste étendue des siècles païens ont été admirés comme des exemples d'une générosité extraordinaire. Dans l'opinion commune, la vengeance était un sentiment noble et une jouissance pure (2). Chrétiens, c'est à votre religion que vous devez de voir enfin les idées des peuples réformées, et celles de leurs philosophes perfectionnées. L'Evangile ne se contente pas de recommander le pardon des injures comme une perfection, il le prescrit comme un devoir rigoureux; il donne la mesure de la clémence, en ne lui laissant aucunes bornes; il l'étend à toutes les offenses et le pardon à toutes les injures (3). Le chri-

vobis quotidie Unigeniti sui pretiosissimum sanguinem fundat (*S. Aug.*, *serm.* 216, n° 3).

(1) Iste quidem hoc modo vita decessit; non solam juvenibus, sed et universæ genti memoriam mortis suæ ad exemplum virtutis, et fortitudinis derelinquens (II *Machab.*, VI, 31). Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum, qui in cœlis est (*Matth.*, V, 16). Unusquisque vestrum proximo suo placeat in bonum ad ædificationem (*Rom.*, XV, 2). Omnis sermo malus ex ore vestro non procedat: sed si quis bonus, ad ædificationem fidei; ut det gratiam audientibus (*Ephes.*, IV, 29). Modestia vestra nota sit omnibus (*Philip.*, IV, 5) Exemplum esto fidelium in verbo, in conversatione, in caritate, in fide, in castitate (I *Timoth.* IV, 12). Audis illum (Paulum) ædificationem proximi pluris facere, quam ad Christum proficisci. Illud enim maxime est cum Christo esse, ejus facere voluntatem. Voluntas autem ejus præcipue est, ut proximi utilitatem cures (*S. Chrysost.*, *homil.* 67, *in Matth.*, n° 6). Quamvis enim sedulo et miseri corditer id agitis, tamen etiam coram hominibus regionum nostrarum luceant opera vestra, ut videant bona facta vestra, et glorificent Patrem vestrum, qui in cœlis est (*S. Aug.*, *epist.* 31, *ad Paulin.*, n° 5). Proponamus ergo aliquem, præceptum utrumque servantem, utrique obedientem. Porrigit panem esurienti, et porrigit coram illis, quos vult facere imitatores eos, imitatus etiam Apostolum dicentem : Imitatores mei estote, sicut et ego Christi. Porrigit ergo pauperi panem, manifestus in opere, devotus in corde. Utrum laudem suam ibi quærat, an gloriam Dei, nullus hominum videt, nullus hominum judicat. Sed tamen illi, qui studio benevolo ad imitandum parati sunt, quod bonum fieri vident, etiam pio animo fieri credunt; et laudant Deum cujus præcepto et dono talia fieri vident. Apparet ergo opus ejus, ut videant homines, et glorificent Patrem, qui in cœlis est : ipse autem effectus ejus in corde est, ut sit eleemosyna ejus in abscondito ; et Pater, qui videt in abscondito, reddat ei. Servavit iste modum, quem debuit nullius præcepti contemptor, sed utriusque perfector (*Id. serm.* 149, *de Verb.*, *Act. n.* 13).

(2) Curam habe de bono nomine : hoc enim magis permanebit tibi, quam mille thesauri pretiosi et magni (*Eccli.*, XLI, 15). Non ergo blasphemetur nomen nostrum (*Rom.*, XIV, 16). Oportet autem illum et testimonium habere bonum ab iis, qui foris sunt; ut non in opprobrium incidat (I *Timot.*, III). In omnibus te ipsum præbe exemplum bonorum operum.... ut is, qui ex adverso est, vereatur, nihil habens malum dicere de nobis (*Tit.*, II, 7 *et* 8). Conversationem vestram inter gentes habentes bonam, ut in eo quod detrectant de vobis, tanquam de malefactoribus, bonis operibus vos considerantes, glorificent Deum in die visitationis (I *Petr.*, II, 12). Nec audiendi sunt, sive viri sancti, sive feminæ, quando, reprehensa in aliquo negligentia sua, per quam fit, ut in malam veniant suspicionem, unde suam vitam longe abesse sciunt, dicunt coram Deo sibi sufficere conscientiam : existimationem hominum non imprudenter solum, verum etiam crudeliter contemnentes : cum occidunt animas aliorum, sive blasphemantium viam Dei, quibus secundum suam suam suspicionem, quasi turpis, quæ casta est, displicet vita sanctorum, sive etiam cum excusatione imitantium, non quod vident, sed putant. Nobis enim necessaria est vita nostra ; aliis fama nostra : et utique etiam quod aliis ministramus misericorditer ad salutem, ad nostram quoque redundat utilitatem (*S. Aug.*, *de Bono viduit. cap.* 20. *n.* 25).

(1) Magnificat anima mea Dominum, et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo; quia respexit humilitatem ancillæ suæ; ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes ; quia fecit mihi magna qui potens est (*Luc.* I, 46 et 49).

(2) Ita fit ut homo justus contemptui sit omnibus ; et quia putabitur se ipsum defendere non posse, habebitur pro segne et inerte. Qui autem fuerit ultus inimicum, hic fortis, hic strenuus judicatur. Hunc colunt, hunc omnes verentur (*Lactant.*, *Divin. Inst.*, *lib.* VI, *cap.* 18).

(3) Omnis injuriæ proximi ne memineris; et nihil agas in operibus injuriæ (*Eccli.*, X, 6). Tum accedens Petrus ad eum, dixit : Domine, quoties peccabit in me frater meus, et dimittam ei? usque septies? Dixit illi Jesus : non dico tibi usque septies, sed usque septuagies septies (*Matth.*, XVIII. 21, 22). Cum stabitis ad orandum, dimitte, si quid habetis adversus aliquem, ut et Pater vester, qui in cœlis est, dimittat vobis peccata vestra. Quod si non dimiseritis, nec Pater vester, qui in cœlis est, dimittet vobis peccata vestra (*Marc.*, XI, 25, 26). Si septies in die peccaverit in te, et septies in die conversus fuerit ad te, dicens : Pœnitet me ; dimitte illi (*Luc.*, XVII, 4). Supportantes invicem, et donantes vobismetipsis, si quis adversus aliquem habet querelam : sicut et Deus donavit vobis, ita et vos (*Coloss.*, III, 13). Judicium sine misericordia illi, qui non fecit misericordiam (*Jac.*, II. 13). Ista enim disciplina jubemur diligere inimicos quoque, et orare pro eis, qui nos persequuntur ; ut hæc sit perfecta et propria bonitas nostra, non communis. Amicos enim diligere omnium est : inimicos autem solorum christianorum (*Tertull. ad Scapul.*, *cap.* 1). Adjunxit plane (Christus) et addidit legem certa nos conditione et sponsione constringens

stianisme ne défend pas seulement la vengeance, il interdit jusqu'à la haine; il la chasse du cœur, en y plaçant l'amour des ennemis. Le chrétien a des obligations à remplir, même envers ses plus ardents persécuteurs : il n'acquitte point sa dette en s'abstenant de leur nuire; une loi particulière étend jusque sur eux la charité fraternelle (1) : il leur doit des vœux sincères (2),

ut sic nobis dimitti debita postulemus, secundum quod et ipsi debitoribus nostris dimittimus; scientes impetrari non posse quod pro peccatis petimus, nisi et ipsi circa debitores nostros paria fecerimus. Ideirco et alio in loco dicit : *In qua mensura mensi fueritis, in ea remetietur vobis*. Et qui servus, post dimissum sibi a Domino omne debitum, conservo suo noluit ipse dimittere, in carcerem religatur : quia indulgere conservo suo noluit, quod sibi a Domino indultum fuerat, amisit. Quæ adhuc fortius Christus in præceptis suis majore censuræ suæ vigore proponit. « Cum steteritis, inquit, ad orationem, remittite; si « quid habetis adversus aliquem; ut et Pater vester, « qui in cœlis est, remittat peccata vestra vobis. Si « autem vos non remiseritis, neque Pater vester, qui « in cœlis est, remittet vobis peccata vestra. » Excusatio tibi nulla in die judicii superest, cum secundum tuam sententiam judiceris; et quod feceris, hoc et ipse patiaris. Pacificos enim, et concordes, atque unanimes esse in domo sua Deus præcepit; et quales nos fecit secunda nativitate, tales vult renatos perseverare : ut qui filii Dei esse cœpimus, in Dei pace maneamus, et quibus spiritus unus est, unus sit et animus et sensus. Sic, nec sacrificium Deus recipit dissidentis, et ab altari revertentem prius fratri reconciliari jubet, ut pacificis precibus et Deus possit esse pacatus. Sacrificium Deo majus est pax nostra, et fraterna concordia, et de unitate Patris, et Filii, et Spiritus Sancti plebs adunata (*S. Cyprian., de Orat. dom., edit. Ben. p.* 211). Dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris. Quid eo mitius, quid mansuetius præcepto? Te judicem fecit in condonatione tuorum criminum. Si pauca dimittis, pauca dimittuntur : si plurima dimittis, plurima dimittuntur: si ex corde dimittis et sincere, eodem pacto tibi Deus remittit. Si præter veniam datam, etiam eum pro amico habeas, eodem modo erga te Deus afficietur. Adeo ut, quanto magis quis adversus te peccaverit, tanto magis tibi ad reconciliationem properandum sit; quando quidem ipse hoc pacto in causa est, ut nobis majora crimina condonentur (*S. Chrysost. ad popul. Ant. hom.* 20, n° 6). Quia vero, sicut scriptum est, *in multis offendimus omnes*, misericordiæ primus concipiatur affectus, et aliorum in nos delictorum fiat oblivio; ut illud piissimum pactum, cui nos in Dominica oratione devinximus, nullo vindictæ amore violemus, et dicentes : *Dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris*, non simus in remissione difficiles : quia ad nos recurrit, sive cupiditas ultionis, sive indulgentia lenitatis; magisque optandum est homini, tentationum periculis semper exposito, ut suas culpas habeat impunitas, quam ut plectat alienas (*S. Leo, serm.* 48, *de Quadrag.* 2, *cap.* 5).

(1) Audistis, quia dictum est antiquis : Diliges proximum tuum, et odio habebis inimicum tuum : ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros; benefacite his qui oderunt vos, et orate pro persequentibus et calumniantibus vos; ut sitis filii Patris vestri qui in cœlis est, qui solem suum oriri facit super bonos et malos, et pluit super justos et injustos. Si enim diligitis eos, qui vos diligunt, quam mercedem habebitis? Nonne et publicani hoc faciunt? Et si salutaveritis fratres vestros tantum, quid amplius facitis? Nonne et ethnici hoc faciunt? Estote ergo perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est (*Matth.*, V. 43, 48. *Vid. Luc.*, VI, 27 *et seq.*). Nullum autem exceptum esse, cui misericordiæ denegetur officium, quis non videat? Quando usque ad inimicos etiam porrectum est, eodem Domino dicente : *Diligite inimicos vestros; benefacite his qui oderunt vos* (*S. Aug., de Doctr. christ., lib.*, I, *cap.* 30, *n.* 31). Pulchrum enim valde est, et divinæ benevolentiæ comparandum; sui quemque in altero meminisse, et amare propriam, etiam in hoste, naturam (*S. Leo, serm.* 47, *de Quadrag.* 10, *cap.* 2).

(2) Si gavisus sum ad ruinam ejus qui me oderat et exultavi quod invenisset eum malum (*Job.*, XXXI, 29). Cum ceciderit inimicus tuus, ne gaudeas; et in ruina ejus ne exultet cor tuum : ne forte videat Dominus, et displiceat ei (*Prov.*, XXXIV, 17, 18). Non reddentes malum pro malo, nec maledictum pro maledicto, sed e contrario benedicentes : quia in hoc vocati estis, ut benedictionem hæreditate possideatis (I *Petr.*, III, 9). Nos vero symbola quidem rerum tenemus, a veritate autem ipsa excidimus, dum nos ante doni quidem oblationem mutuo amplectimur, sed labiis tantum et ore id agimus : at non id solum vult Dominus; sed animæ etiam osculum, et amplexum cordis proximo dari : hoc enim vere amplecti dicitur; illud vero quasi scena quædam et larva dicenda est : ita ut qui sic osculatur, magis Deum irritet, quam placet. Sinceram enim, et radicitus firmam amicitiam requirit a nobis : non hanc, cujus speciem et simulacrum quoddam circumferimus, vim autem omnem extinximus, quod et ipsum indicium est earum, quibus detinemur, iniquitatum (*S. Chrysost., de Compunct., ad Demetr., lib.* I, n° 5). Etiamsi enim non lædamus inimicos, vulnus tamen insanabile servamus : Christus vero non ut ita solum dimittamus optat, sed ut eos inter primos amicos numeremus : ideo itaque, ut prius dixi, pro iis orare jussit. Si porro nihil quidem lædas, sed averseris, nec placide respicias, vulnusque in animo conserves, nondum præceptum consecutus es, quod Christus dedit : cur ergo Deum iis, qui in te peccaverunt, propitium esse rogas, cum nondum tu ipsis propitius sis? Illud autem irridens quidam sapientum ait : *Homo homini conservat iram, et a Domino quærit medelam*. Misericordiam non habet erga hominem sibi æqualem, et pro peccato suo precatur : caro cum ipse sit, servat iram; et quis propitiabitur peccatis ejus (*Ibid.*, n° 5). Quæ est perfectio dilectionis? et inimicos diligere, et ad hoc diligere ut sint fratres : non enim dilectio nostra carnalis esse debet : optare alicui salutem temporalem, bonum est; sed etsi desit, anima tuta sit. Optas alicui amico tuo vitam? Bene facis : gaudes de morte inimici tui? Male facis : sed forte amico tuo vita illa, quam optas, inutilis est; et inimico tuo mors, de qua gaudes, utilis fuit? Incertum est, utrum alicui sit utilis vita ista, an inutilis : vita vero quæ est apud Deum, sine dubio utilis est. Sic dilige inimicos tuos, ut in societatem tuam vocentur : sic enim dilexit ille, qui in cruce pendens, ait : *Pater, ignosce illis, quia nesciunt quid faciunt*. Neque enim dixit : Pater, vivant isti multo tempore; me quidem occidunt, sed ipsi vivant. Sed quid ait? *Ignosce illis quia nesciunt quid faciunt*. Mortem sempiternam ab eis expellebat prece misericordissima, et potentia præstantissima (*S. Aug., in epist. Joan., tract.* 1, n° 9). Incerta sunt ergo ista, quæ videris optare inimico tuo, quia diligis eum : incerta sunt. Opta illi ut habeat tecum vitam æternam : opta illi ut sit frater tuus. Si ergo hoc optas, diligendo inimicum, ut sit frater tuus; cum eum diligis, fratrem diligis. Non enim amas in illo quod est, sed quod vis ut sit (*Ibid., tract*, 8, n° 10). Sciendum est, quia inimici dilectio tunc veraciter custoditur, cum nec de profectu addicimur, nec de ruina illius lætamur. Nam sæpe in dilectionis imagine erga inimicum animus fallitur, seque hunc diligere æstimat, si ejus vitæ contrarius non existat. Sed dilectionis vim occulte et veraciter aut profectus inimici, aut casus interrogat. Hac etenim de re, ad plenum semetipsam mens hominis nescit, nisi eum

des services effectifs (1). Jésus-Christ lui donne le précepte de prier pour ses ennemis, et l'exemple de verser son sang pour ses bourreaux (2). Mais s'il interdit la vengeance, il ne proscrit point la défense légitime. La réparation qu'on n'a pu obtenir de son frère, il ne défend point de la poursuivre devant l'autorité (1); et, en défendant de se faire justice, il permet de la demander à la loi (2).

L'homme, sur la terre, est livré au malheur (3). Depuis le cri de douleur qu'il

quem sibi adversarium credit, in defectu, vel profectu mutasse modum sui status invenerit. Si enim de prosperitate addicitur, et de calamitate se odientis lætatur, constat quia non amat, quem non vult esse meliorem : eumque etiam stantem voto prosequitur, quem cecidisse gratulatur (*S. Greg.*, *Moral.*, *lib.* XXII, *in cap.* XXI, *B. Job.*, *cap.* 11, n° 22).

(1) Si occurreris bovi inimici tui, aut asino erranti, reduc ad eum. Si videris asinum odientis te jacere sub onere, non pertransibis, sed sublevabis cum eo (*Exod.*, XXIII, 45). Si esurierit inimicus tuus, ciba illum; si sitierit, da ei aquam bibere (*Prov.*, XXV, 21). Nulli malum pro malo reddentes : providentes bona non tantum coram Deo, sed etiam coram omnibus hominibus. Si fieri potest, quod ex vobis est, cum omnibus hominibus pacem habentes. Non vosmetipsos defendentes, carissimi; sed date locum iræ. Scriptum est enim : Mihi vindicta, et ego retribuam dicit Dominus. Sed si esurierit inimicus tuus, ciba illum; si sitit, potum da illi. Hoc enim faciens, carbones ignis congeres super caput ejus. Noli vinci a malo; sed vince in bono malum (*Rom.*, XII, 17, 21). Quoniam autem ex corpore et anima constat homo : quod ad animam quidem pertinet, amemus hujusmodi viros, redarguendo ipsos, admonendoque, et omni modo ad conversionem inducendo : quod vero ad corpus, eos, si vitæ necessariis indigeant, beneficiis afficiendo. Quod autem dilectio in animi consistat affectione, perspicuum est omnibus. Id autem fieri posse ostendit, ac docuit Dominus, qui Patris, ac suam ipsius dilectionem pro inimicis, non autem pro amicis, usque ad mortem obediendo, declaravit (*S. Basil.*, *Regul. brev. tract.*, *interrog.* 176). Sed ea nihil est majus, qua ex corde dimittimus, quod in nos quisque peccavit. Minus enim magnum est erga eum esse benevolum, sive etiam beneficum, qui tibi mali nihil fecerit; illud multo grandius, et magnificentissimæ bonitatis est, ut tuum quoque inimicum diligas, et ei qui tibi malum vult, et si potest, facit, tu bonum semper velis, faciasque cum possis (*S. Aug.*, *Enchirid.*, *caput.* 73, n° 19).

(2) Jesus autem dicebat : Pater, dimitte illis; non enim sciunt quid faciunt (*Luc.*, XXIII, 34). Et quomodo, inquies, potest hoc fieri? cum Deum videas, hominem factum, tantum descendisse, et tanta pro te passum esse, interrogas adhuc et ambigis, quomodo possumus injurias conservis remittere? Non audis illum in cruce dicentem : *Dimitte illis; non sciunt enim quid faciunt?...* An tu læsus admodum es? Et quid tantum passus es, quantum Dominus tuus? vinctus, colaphis cæsus, flagellatus, a servis consputus, mortem passus, mortem, inquam, omnium turpissimam, idque post mille ipsi, illata beneficia (*S. Chrysost.*, *homil.* 18, *in Matth.*, n° 4). Peccatum multorum tulit, et pro transgressoribus rogavit, ut non perirent : *Pater, ignosce illis, quia nesciunt quod faciunt.* Volat irrevocabile verbum tuum, Domine, nec revertetur ad te vacuum, sed faciet ad quod misisti. Vide nunc opera Domini, quæ posuit prodigia super terram. Flagellis cæsus est, spinis coronatus, clavis confossus, affixus patibulo, opprobriis saturatus : omnium tamen dolorum immemor, *ignosce*, ait, *illis*. Hinc multæ miseriæ corporis, hinc misericordiæ cordis, hinc dolores, hinc miserationes, hinc oleum exultationis, hinc sanguinis guttæ decurrentis in terram. Misericordiæ Domini multæ, sed et miseriæ Domini multæ. Vincentne miseriæ misericordias, an misericordiæ miserias superabunt? Vincant misericordiæ tuæ antiquæ, Domine; vincat sapientia malitiam : magna enim illorum iniquitas; sed numquid non major pietas tua, Domine?... Tu autem quid? in ipsa elevatione manuum tuarum, cum jam sacrificium matutinum in holocaustum vespertinum transiret; in ipsa, inquam, virtute incensi, quod cœlos ascendebat, terram operiebat, inferos respergebat, exaudiendus pro reverentia tua clamas : *Pater, ignosce illis*, *quia nesciunt quid faciunt.* O quam multus es ad ignoscendum! O quam magna multitudo dulcedinis tuæ, Domine! O quam longe sunt cogitationes tuæ a cogitationibus nostris! O quam firmata est etiam super impios misericordia tua? Mira res! ille clamat *ignosce;* Judæi, *crucifige* (*S. Bern.*, *serm. de Passion.*, *num.* 8, 9).

(1) Si autem peccaverit in te frater tuus, vade, et corripe eum inter te et ipsum solum. Si te audierit, lucratus eris fratrem tuum. Si autem te non audierit, adhibe tecum adhuc unum vel duos; ut in ore duorum vel trium testium stet omne verbum. Quod si non audierit eos, dic Ecclesiæ : si autem Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus (*Matth.*, XVIII, 15, 16, 17.).

(2) Juste quod justum est, persequeris (*Deuter.*, XVI, 20). Stabant ambo, quorum causa est, ante Dominum in conspectu sacerdotum et judicum, qui fuerint in diebus illis (*Ibid.*, XIX, 17). Si fuerit causa inter aliquos et interpellaverint judices, quem justum esse perspexerint; illi justitiæ palmam dabunt (*Ibid.*, XXV, 1). Cum vero curam rerum ejusdem nobis itineris necessitas imponit, quidam, dum eas rapiunt, solummodo tolerandi sunt; quidam vero, conservata caritate, prohibendi... Qua in re illud est solerter intuendum, ne per necessitatis metum, cupiditas subrepat rerum; et zelo succensa prohibitio, impetus immoderatione distensa, usque ad odiosæ turpitudinem contentionis erumpat. (*S. Greg.*, *Moral.*, *lib.* XXXI, *cap.* XIII, *num.* 22, 23.)

(3) Homo natus de muliere, brevi vivens tempore, repletur multis miseriis. Qui quasi flos egreditur, et conteritur, et fugit velut umbra, et nunquam in eodem statu permanet (*Job*, XIV, 1, 2). Ego natus accepi communem aerem, et in similiter factam decidi terram, et primam vocem similem omnibus emisi plorans. In involumentis nutritus sum, et curis magnis. Nemo enim ex regibus aliud habuit nativitatis initium. Unus ergo introitus est omnibus ad vitam, et similis exitus (*Sap.*, VII, 3, 6). In tristitia et gemitu simus necesse est omnibus diebus vitæ nostræ. Edamus panem necesse est cum sudore et labore. Unde unusquisque nostrum, cum nascitur, et hospitio mundi hujus excipitur, initium sumit a lacrymis; et quamvis adhuc omnium nescius et ignarus, nihil aliud novit in ista prima nativitate, quam flere. Providentia naturali lamentatur; vitæ mortalis anxietates, et labores, et procellas mundi, quas ingreditur, in exordio, statim suo ploratu et gemitu cordis, anima testatur (*S. Cypr. de Bono pat.*, *pag.* 250). Et quidem, fratres, sunt tribulationes omnibus notæ. Ecce istæ quæ abundant in genere humano : alius damno affectus plangit; alius orbitate percussus luget; alius patria exsulatus mœret, et redire cupit, intolerabilem peregrinationem deputans; alteri vinea grandinata est, attendit ad labores suos, et consumptam omnem operam incassum. Quando homo potest non contristari (*S. Aug.*, *enarr. in psalm.* XLIX, n° 22)? Tota quippe ista vita intelligentibus tribulatio est. Sunt enim duo tortores animi, non simul torquentes, sed cruciatum alternantes. Horum quorum tortorum nomina sunt, timor et dolor. Quando tibi bene est, times; quando male est, doles (*S. Aug.*, *serm.* 125, *cap.* 11, n° 2). Alioquin unde grave jugum super omnes et

jette en entrant dans le monde, jusqu'à son dernier soupir, sa vie entière est une suite de misères. Livrez à la philsophie cet être souffrant, pour tout soulagement elle lui conseillera la patience· triste remède ! si l'on peut appeler ainsi ce qui n'est qu'une soumission à la nécessité. Mais remettez ce même malheureux entre les mains de la religion ; elle lui apprendra la cause de ses douleurs et leur usage ; il verra sur la croix où son Dieu a expiré le remède à ses maux, et unissant ses souffrances à celles de Jésus-Christ (1), il leur donnera un prix et une valeur réelle. La sublime idée de faire servir au bonheur de l'homme son malheur même, et de lui faire une source de mérite de ce qui avait été la peine de son péché ! Et voilà le véritable esprit de la mortificatien chrétienne ; elle ne proscrit point, comme on le lui impute, les plaisirs innocents (2); mais les rappelant au véritable objet pour lequel ils furent donnés à l'homme par la Providence, elle permet d'en user comme de délassements agréables, et défend de s'y attacher comme à un bien solide. Elle reçoit le malheur avec résignation, comme le châtiment du premier péché (3); avec soumission, comme une punition des fautes personnelles (1); avec courage, comme une

totos filios Adam, idque a die exitus de ventre matris eorum usque in diem sepulturæ in matrem omnium ? In sordibus generamur, in tenebris confovemur, in doloribus parturimur. Ante exitum miseras oneramus matres; in exitu more vipereo laceramus; mirum, quod non ipsi pariter laceramur. Primam vocem plorationis edimus, merito quidem utpote vallem plorationis ingressi (*S. Bern. serm. de Pass.* n° 6).

(1) *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi, in carne mea* (*Coloss.*, I, 24).

(2) Nobis autem ridere et gaudere non sufficit, nisi cum peccato et insania rideamus, nisi risus noster impuritatibus, nisi flagitiis misceatur. Quis, rogo, hic error est ? quæ stultitia ? numquid lætari assidue et ridere non possumus, nisi risum nostrum atque lætitiam scelus esse faciamus ? An fortè infructuosum putamus gaudium simplex, nec delectat ridere sine crimine ? Quod, rogo, hoc nec malum est, aut quis furor ? Videamus, quæso, quamlibet immensuratim lætemur, quamlibet jugiter, dummodo innocenter. Quæ vecordia est et amentia, ut non putemus risum et gaudium tanti esse, nisi in se Dei habuerit injuriam (*Salviamus, de Gubern. Dei, lib.* VI, *Bibl. patr. t.* VIII *p.* 364).

(3) Mulieri quoque dixit : Multiplicabo ærumnas tuas, et conceptus tuos; in dolore paries filios, et sub viri potestate eris ; et ipse dominabitur tui. Adæ vero dixit : Quia audisti vocem uxoris tuæ, et comedisti de ligno ex quo præceperam tibi ne comederes, maledicta terra in opere tuo, in laboribus comedes ex ea, cunctis diebus vitæ tuæ; spinas et tribulos germinabit tibi, et comedes herbam terræ. In sudore vultus tui vesceris pane, donec revertaris in terram, de qua sumptus es ; quia pulvis es, et in pulverem reverteris (*Gen.*, III, 16, 19). Quod hic positum est, *filium quem recipit*, hoc in supra dicto testimonio est, *homines receptibiles*. Hoc enim justum est, ut qui de pristina felicitate paradisi propter contumacem deliciarum appetentiam dimissi sumus, per humilem molestiarum patientiam recipiamur : fuga es mala faciendo, reduces mala patiendo : ibi contra justitiam facientes, hic pro justitia patientes (*S. Aug.*, *lib. de Patient.*, *caput* XII, n° 11). Sed quare ista ? quia flagellat omnem filium, quem recipit ? Quare ista ? quia homini peccanti dictum est : In labore vultus tui edes panem tuum. Ergo quia correptiones istas, in quibus universum stratum nostrum vertitur in infirmitate nostra, agnoscere debet homo propter peccata se pati (*Idem, enarr. in psal.* XL, n° 6). Amore præsentium ab auctoris nostri dilectione recessimus, et perversa mens, dum dilectioni creaturæ se subdidit, a Creatoris societate disjunxit. Ex his ergo ab auctore ferienda erat, quæ errans auctori præposuerat ; ut unde homo culpam non timuit superbus admittere, inde pœnam corrigendus inveniret ; et tanto citius resipisceret ad illa quæ perdidit, quanto doloris plena esse conspiceret, quæ quæsivit (*S. Gregor. Moral.*, *lib.* III, *cap.* 9, n° 15).

(1) Peccavi, et vere deliqui, et ut eram dignus, non recepi (*Job*, XXXIII, 27). Ipse castigavit nos propter iniquitates nostras, et ipse salvabit nos propter misericordiam suam (*Tob.*, XIII, 5). Reputantes peccatis nostris hæc ipsa supplicia minora esse flagella Domini, quibus quasi servi corripimur ad emendationem, et non ad perditionem nostram evenisse credamus (*Judith.*, VIII, 27). Corripe me, Domine : verumtamen in judicio, et non in furore tuo, ne forte ad nihilum redigas me (*Jer.*, X, 24). Obsecro autem eos, qui hunc librum lecturi sunt, ne abhorescant propter adversos casus ; sed reputent ea quæ acciderunt, non ad interitum, sed ad correptionem esse generis nostri (II *Mach.*, VI, 12). Dum judicamur autem, a Domino corripimur, ut non cum hoc mundo damnemur (I *Cor.*, XI, 32). Denique Dominus non frangi nos humilitate usque ad desperationem vult, sed usque ad correptionem (*S. Amb. in p.* CXVIII, *serm.* 12, n° 5). Vigilat autem virga, cuncta populi peccata considerans, ut percutiat et corripiat delinquentes. Unde et apostolus scribit peccantibus : *Quid vultis ? In virga veniam ad vos, an in charitate et spiritu mansuetudinis !* Ista est virga, vel baculus, de qua David loquitur : *Virga tua, et baculus tuus, ipsa me consolata sunt*; pulchreque posuit, *consolata sunt* : Ad hoc enim Dominus corripit, ut emundet. Et quomodo nux, sive amygdalum, amarissimam habet corticem, et testa durissima cingitur, ut detractis austerioribus et duris fructus dulcissimus reperiatur; sic omnis correptio, et labor continentiæ, amara quidem videtur ad præsens, sed fructus parit dulcissimos (*S. Hier. in cap.* I *Jerem.*). Ergo non est exauditus (Paulus), sed non ad insipientiam, sed ad sapientiam ; ut intelligat homo medicum esse Deum, et tribulationem medicamentum esse ad salutem, non pœnam ad damnationem. Sub medicamento positus, ureris, secaris, clamas : non audit medicus ad voluntatem, sed audit ad sanitatem (*S. August. enarr. in psal.* XXI, n° 4). Si secatus est, qui putredinem non habebat, si medicina ipsa nostra ignem medicinalem non respuit ; impatienter ferre debemus urentem medicum et secantem, id est, omnibus tribulationibus nos exercentem, et a peccato sanantem ? Plane committamus nos medici manui ; non enim errat, ut sanum pro putri secet : novit quod inspicit ; novit vitium, quia ipse fecit naturam. Quid ipse condidit, quid de nostra cupiditate accessit, discernit (*Idem, enarr. in psal.* XI, n° 6). Et bonum est ut consideremus nos peccatores esse, et sic toleremus impositos super capita nostra, ut et nos Deo confiteamur, quia digne patimur : quid enim indigne pateris, quod facit qui justus est ? *Posuisti tribulationes in dorso nostro; imposuisti homines super capita nostra.* Sævire videtur Deus, cum ista facit : ne metuas; quoniam pater est, nunquam sic sævit, ut perdat : quando male vivis, si parcit, plus irascitur : omnino istæ tribulationes flagella sunt corrigentis, ne sit sententia punientis (*Idem, enarr. in psal.* LXV, n° 16). Unde et bene dicitur, *formans lucem, et creans tenebras*; quia cum per flagella exterius doloris tenebræ creantur, intus per eruditionem lux mentis accenditur : *Faciens pacem, et creans mala*; quia tunc nobis pax cum Deo

épreuve dans laquelle s'épure et se fortifie la vertu (1) ; avec reconnaissance, comme un avertissement par lequel Dieu nous rappelle à son service (2); avec joie, comme un moyen de ressembler à Jésus-Christ sur la terre et de se réunir à lui dans le ciel (1). Elle trouve des douceurs dans les

redditur, cum hæc, quæ bene sunt condita, sed non bene concupita, in ea quæ nobis mala sunt, flagella vertuntur. Per culpam quippe Deo discordes extitimus ; dignum ergo est, ut ad pacem illius per flagella redeamus : ut cum unaquæque res bene condita nobis in dolorem vertitur, correcti mens ad auctoris pacem humiliter reformetur (*S. Greg. Moral.*, *lib.* III, *cap.* 9, n° 15).

(1) Hanc autem tentationem ideo permisit Dominus evenire illi (Tobiæ), ut posteris daretur exemplum patientiæ ejus, sicut et sancti Job. Nam cum ab infantia sua semper Deum timuerit, et mandata ejus custodierit, non est contristatus contra Deum, quod plaga cæcitatis evenerit ei ; sed immobilis in Dei timore permansit, agens gratias Deo omnibus diebus vitæ suæ (*Tob.*, II, 12, 13, 14). Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te (*Ibid.*, XII, 13). In paucis vexati, in multis bene disponentur : quoniam Deus tentavit eos, et invenit illos dignos se (*Sap.*, III, 5). Vasa figuli probat fornax ; et homines justos tentatio tribulationis (*Eccli.*, XXVII, 6). Gloriamur in tribulationibus, scientes quod tribulatio patientiam operatur, patientia autem probationem (*Rom.*, V, 3, 4). Ter Dominum rogavi ut discederet a me; et dixit mihi : Sufficit tibi gratia mea; nam virtus in infirmitate perficitur. Libenter ergo gloriabor in infirmitatibus meis, ut inhabitet in me virtus Christi ; propter quod placeo mihi in infirmitatibus meis, in contumeliis, in necessitatibus, in persecutionibus, in angustiis pro Christo : cum enim infirmor, tunc potens sum (II *Cor.*, XII, 8, 9, 10). In quo exultabitis, modicum nunc si oportet contristari in variis tentationibus ; ut probatio fidei vestræ, multo pretiosior auro, quod per ignem probatur, inveniatur (I *Petr.*, I, 6, 7). Quam moraliter docuit, quod injuriarum vel periculorum nostrorum tempora, tentationum certamina, et examina probationum sint ; et ideo non sine divino ea irrogari solere judicio : exercetur bonus athleta conviciis, exercetur laboribus et periculis, ut dignus sit cui deferatur corona justitiæ ; et ideo ferenda patienter sunt, quæ putantur adversa (*S. Ambr. Apol. David.*, *cap.* 6, n° 30). Advertis igitur, quia ubi desolatio, ibi humilitas : desolationem enim sequitur humilitas, justo ordine ; humilitatem patientia, patientiam probatio, probationem consolatio (*Idem*, *in psalm.* CXVIII, *serm.* 10, n° 4). Quid ergo fuit illa tentatio (Job) ; quid inopia facultatum, destitutio filiorum, tolerantia vulnerum ? nisi exercitium fidei, insigne patientiæ, eruditio gloriosa virtutis, confessio plena victoriæ : ut qui ante contradicentem haberet diabolum, postea non haberet (*Ib.*, *Serm.* 14, n° 16). Omnibus dico, quia in tribulatione positus christianus probatur, si non dereliquit Deum suum : nam quando bene est homini, desertus est sibi christianus : ignis intrat in fornacem, et fornax aurificis magni sacramenti res est. Ibi est aurum, ibi est palea, ibi ignis in angusto operatur : ignis ille non est diversus, et diversa agit ; paleam in cinerem vertit, auro sordes tollit : in quibus autem habitat Deus, utique in tribulatione meliores fiunt, tanquam aurum probati (*S. Aug.*, *enarr. in psalm.* XXI, n. 5). Quid faciunt, inquit, in hoc mundo homines mali ? Responde mihi : in fornace aurificis, palea quid facit ? Puto non ibi esse sine causa paleam, ubi aurum purgatur : videamus quæ ibi sint omnia ; fornax est, palea est, aurum est, ignis est, aurifex ad fornacem. Attende etiam istum mundum : mundus fornax est ; palea, homines mali ; aurum, homines boni ; ignis, tribulatio ; aurifex, Deus : attende, et vide : aurum non purgatur, si palea non uratur (*Idem*, *serm.* 15, n° 4).

(2) Quem diligit Dominus, corripit ; et quasi pater in filio complacet sibi (*Prov.*, III, 12). Percussisti eos, et non doluerunt ; attrivisti eos, et renuerunt accipere disciplinam (*Jerem.*, V, 3). Fili mi, noli negligere disciplinam Domini ; neque fatigeris, dum ab eo argueris. Quem enim diligit Dominus, castigat : flagellat autem omnem filium, quem recipit (*Hebr.*, XII, 5, 6). Ego, quos amo arguo et castigo ; æmulare ergo, et pœnitentiam age (*Apoc.*, III, 19). Ad hæc autem omnia, et ægritudines et negotiorum pressuræ nos docent : etenim et paupertas cohibet, et multa castigat, et periculum corripit, et multa alia ejusmodi. Non terret te pater ? Non magister ? Non princeps ? Non legislator ? Non judex ? Non te confundit amicus ? Non te mordet inimicus ? Non castigat Dominus ? Non docet maritus ? Non corrigit conscientia ? Sed corporalis ægritudo superveniens sæpe omnia correxit, et mulcta audacem fecit humaniorem ; quodque profecto majus est, non tantum nobis, sed et aliis accidentia mala magnopere nos adjuvare consueverunt : et quidam grave nihil passi, alios vero puniri conspicati, non minus illis castigati sunt (*S. Chrysost.*, *Hom.* 13, *ad popul. Antioch.*, n° 4). Ad hoc enim permisi diem tribulationis tibi fieri ; quia forte si non tribulareris, non invocares me ; cum tribularis autem, invocas me : cum invocas me, eximam te ; cum eximam te, glorificabis me, ut jam non discedas a me. Obtorpuerat quidam, et friguerat a fervore orationis, et dixit : *Tribulationem et dolorem inveni, et nomen Domini invocavi.* Invenit tribulationem tanquam aliquid utile : putruerat tabe peccatorum suorum ; jam sine sensu remanserat ; invenit tribulationem, tanquam ustionem et sectionem (*S. Aug.*, *enarr. in psal.* XLIX, n° 22). Quando David sanctus Saülem inimicum patiebatur, quando illius persecutionibus exagitabatur, quando per diversa fugiebat, ne in manus ejus incideret ; non concupivit alienam, non adulterata uxore occidit virum. Erat in infirmitate tribulationis suæ tanto in Deum intentior, quanto miserior videbatur. Utile quiddam est tribulatio, utile medici ferramentum, quam diaboli tentamentum : factus est securus, devictis hostibus, pressura caruit, tumor excrevit. Valet ergo hoc exemplum ad id, ut timeamus felicitatem. *Tribulationem*, inquit, *et dolorem inveni ; et nomen Domini invocavi* (*Idem*, *enarr. in psal.* I, n. 4). Et totum quod patimur, tribulationes in hac vita, flagellum Dei est corrigere volentis, ne damnet in fine : quasi dura sunt, molesta sunt, horrent quando narrantur, quæ quisque gravia valde patitur in hac vita : in comparatione autem æterni ignis, non parva, sed nulla sunt. Sive ergo nos flagellemur, sive cum alii flagellantur, admonemur a Domino : omnia ista, fratres, quæ in hac vita infliguntur a Domino, admonitiones sunt, et stimuli correctionis nostræ (*Idem*, *serm.* 22, n. 3). Sed tamen aliquando hos immanes superna gratia respicit ; atque ipsis rerum abundantiam occupationibus affligit ; eorumque prosperitatibus adversas quidem, sed utiles tribulationes interserit ; ut contristati ad cor redeant, atque in perituris rebus, quam inaniter occupentur, agnoscant (*S. Greg. Moral.*, *lib.* XVII, *cap.* 13).

(1) Hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi ; si tamen compatimur, ut et conglorificemur : existimo enim, quod non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam, quæ revelabitur in nobis (*Rom.*, VIII, 17, 18). Sicut abundant passiones Christi in nobis, ita et per Christum abundat consolatio nostra... scientes, quod sicut socii passionum estis, sic eritis et consolationis (II *Cor.*, I, 5, 7). Id quod in præsenti est momentaneum et leve tribulationis nostræ, supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis (II *Cor.*, IV, 17). Aspicientes in auctorem fidei, et consummatorem Jesum, qui pro-

austérités dont elle se charge, elle jouit des privations qu'elle s'impose, et faisant de tous ses sacrifices un trésor de mérites, elle le dépose avec une généreuse confiance dans des mains sûres qui le lui rendront un jour avec usure (1).

Ceux qui condamnent avec tant d'injustice les abstinences prescrites par le christianisme, n'hésitent pas à célébrer la tempérance austère des stoïciens. Ils avaient senti, ces philosophes fameux, les premiers moralistes de l'antiquité, la nécessité de dompter sa chair pour mortifier ses passions. Ainsi nos maîtres dans la religion ne nous enseignent rien que la raison n'eût déjà pressenti, lorsqu'ils nous apprennent à fortifier l'esprit par l'asservissement du corps (1), et à s'abstenir de ce qui est permis

posito sibi gaudio sustinuit crucem, confusione contempta, atque in dextera sedis Dei sedet. Recogitate enim eum, qui talem sustinuit a peccatoribus adversum semetipsum contradictionem; ut ne fatigemini, animis vestris deficientes (*Hebr.*, XII, 2, 3). Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum, ut sequamini vestigia ejus (I *Petr.*, II, 21). Communicantes Christi passionibus, gaudete: ut in revelatione ejus gaudeatis exultantes (*Ibid.*, IV, 13). Multas nobis perturbationes in hac vita esse subeundas Scriptura divina frequentibus demonstrat locis, multasque suppetere consolationes, quibus animus capax vigoris, et recti conscius absorbere debeat, quæ præsentium incommodorum sunt, spectare ea quæ habeant perpetem jucunditatem. Præponderant enim consolationes perturbationibus; quia et præsentium sedationem afferunt, et spem futurorum. Unde et apostolus Paulus: *Indignæ sunt*, inquit, *passiones hujus temporis ad superventuram gloriam.* Indignæ utique ad consolationis comparationem, non ad fructum redemptionis (*S. Ambr. de Interpel. Job et David.*, *lib.* 1, *cap.* 1, n° 1). Qui contristatur ergo ex Domino Jesu Christo, ipse lætificat Christum, et ipse lætificatur a Christo. Ideo ergo et nos non perfunctorie satisfaciendum a nobis esse cognoscimus. Curvemur usque in finem, id est, non solum Christo fidem, sed etiam passionum nostrarum perseverantiam deferentes; et gaudeamus in passionibus nostris, sicut et Christus gaudebat in passionibus suis: quas ille suscipiebat pro servulis suis, nos subeamus pro Domino (*Idem*, *in psal.* XXXVII, n° 32). Sæviat mundus, fremat mundus, increpet linguis, coruscet a rucis, quidquid potest faciat; quid faciet ad id quod accepturi sumus? Appendo quod patior, contra id quod spero; hoc sentio, illud credo; et tamen plus valet quod credo, quam quod sentio. Quidquid est quod sævit pro nomine Christi, si potest vivi, tolerabile est: si non potest vivi, migrare hinc facit, non extinguit, sed accelerat. Quid accelerat? Ipsum præmium, ipsam dulcedinem, quæ, cum venerit, sine fine erit. Opus cum fine, merces sine fine (*S. Aug.*, *serm.* CCLXXX, n° 4). Quid est quod omnipotens sic vehementer in hoc seculo despicit, quos sic sublimiter ante secula elegit, nisi hoc quod pietati fidelium patet; quoniam idcirco sic eos premit in infimis, quia videt quomodo remuneret in summis: et foras usque ad despecta dejicit, quia intus usque ad incomprehensibilia perducit (*S. Greg. Moral.*, *lib.* III, n° 11). Unde et electus quisque, vitam suam quasi mercenarii dies pensans, tanto fidentius spe tendit ad præmium, quanto nunc robustius perdurat ad laboris incrementum: qui sit decursus præsentis temporis pensat; dies cum operibus numerat; ne a labore vacua transeant vitæ momenta, formidat; adversis gaudet; passione reficitur; mœrore refovetur: quia subsequentis vitæ præmiis tanto se remunerari largius conspicit, quanto pro amore illius quotidianis se mortibus verius impendit (*Ibid.*, *lib.* VIII, *cap.* 7, n° 12). Passio Domini usque ad finem producitur mundi: et sicut in sanctis suis ipse honoratur, et in pauperibus ipse pascitur, ipse vestitur; ita in omnibus qui pro justitia adversa tolerant, ipse compatitur (*S. Leo*, *serm.* 68, *de Passio. Dom.* 19, *cap.* 5).

(1) Ob quam causam etiam hæc patior; sed non confundor. Scio enim cui credidi; et quia potens est depositum meum servare in illum diem (II *Timoth*, I, 12).

(1) Etenim quemadmodum oleum pinguefacit athletam, ita jejunium robur addit ei qui ad pietatem exercet sese. Itaque quantum substraxeris carni, tanto reddes animam bona habitudine spirituali nitidiorem (*S. Basil. de Jejun.*, *homil.* 2, n° 1). Meritoque temperantia quam maxime istarum passionum restinguit ardorem, quæ primum sobrietate atque moderamine animum temperat, mentem informat; deinde etiam deliciarum abstinentia restringit habenas corporalis ferocitatis. Ideo lex recidit ciborum licentiam, epularum copias; non solum ut resecaret luxuriam, verum etiam ut inhibentis contemplatione præcepti, viam tractationi rationis aperiret; quæ irritamenta gulæ cæterasque recideret cupiditates, corporeas rationes, motusque cohiberet. Temperantia est igitur correctionis prævia, disciplinæ magistra (*S. Amb.*, *de Jacob et Vita beata*, *lib.* I, *cap.* 2, n° 5). Quid enim est jejunium, nisi substantia et imago cœlestis? Jejunium refectio animæ, cibus mentis est jejunium: vita est angelorum jejunium; culpæ mors, excidium delictorum, remedium salutis, radix gratiæ, fundamentum est castitatis (*Idem*, *de Elia et Jejun. cap.* 2, n° 4). Cui non suspecta luxuries? Cui non venerabilis abstinentia? Cujus thorum appetivit parcimonia? Cujus pudorem non læsit ebrietas? Jejunium continentiæ magisterium est, pudicitiæ disciplina, humilitas mentis, castigatio carnis, forma sobrietatis, norma virtutis, purificatio animæ, miserationis expensa, lenitatis institutio, caritatis illecebra, senilis gratia, custodia juventutis (*Ib.*, *cap.* 8, n° 22). Infrenent teneram ætatem jejunia; et parcimonia cibi retinaculis quibusdam indomitas cohibeat cupiditates (*Idem*, *de Virginit.*, *lib.* III, *cap.* 2, n° 5). Quid autem pulchrius abstinentia, quæ facit etiam juventutis annos senescere, ut fiat morum senectus? Namque, ut redundantia ciborum, et temulentia etiam maturior ætas calescit, ita mitigatur juventutis ferocitas epularum parcimonia, irriguoque fontis. Exterior ignis aquæ infusione extinguitur; non mirum, si etiam interior æstus corporis fluviali potu refrigeratur (*Idem*, *epist.* 72). Quare et jejunium bonum est: quippe quod recisis animi curis, ac negligentia, quæ mentem circumfluat, repressa, cogitationem omnem ad se convertat (*S. Chrysost.*, *de Virginit.*, n° 30). Jejunium enim animæ nostræ alimentum est; et sicut corporalis iste cibus impinguat corpus, ita et jejunium animam habitiorem efficit et valentiorem; leves ei pennas parat, ut in sublime feratur, et summa contemplari queat, voluptatibusque et omnibus quæ in hoc mundo habentur suavia, ipsa sit superior. Et quemadmodum leviores naves maria velocius transeunt, contra multis oneribus gravatæ submerguntur, ita jejunium quidem, leviorem reddens animam, efficit ut facilius hujus vitæ pelagus transmittat, et in cœlum ac cœlestia suspiciat; et nihil faciat præsentia, sed ut umbras et somnia diffugere censeat. Verum ebrietas et crapula degravans mentem, et impinguans corpus, captivam facit animam, undique illam oppugnans; neque sinit rationis judicium firmum consistere, sed impellit, ut in præceps feratur, et omnia contra propriam salutem operetur

pour ne pas tomber dans ce qui est défendu (1); mais ils regardent comme désordonnées ces abstinences indiscrètes qui pourraient altérer la santé (2). Jetez les yeux sur les asiles sacrés où sont pratiquées avec exactitude ces saintes rigueurs, où les con-

(*Idem*, *in Genes.*, *homil.* 1, n° 4). Adesse ergo debet ratio, ut tales ac tantas sumamus escas, quibus non oneretur corpus, nec libertas animæ prægravetur : quia et comedendum est, et deambulandum, et dormiendum, et digerendum ; et postea inflatis venis, incentiva libidinum sustinenda. *Luxuriosa res vinum, et tumultuosa ebrietas. Omnis qui cum his miscetur, non erit sapiens.* Nec tales accipiamus cibos, quos aut difficulter digerere, aut comesos, magno partos et perditos labore doleamus (*S. Hieron. advers. Jovin.*, *lib.* II). Tunc, inquam, præclara est abstinentia, tunc pulchra atque magnifica castigatio corporis, cum est animus jejunus a vitiis. Imo qui probabiliter atque scienter abstinentiæ virtutem tenent, eo affligunt carnem suam, quo animæ frangunt superbiam ; ut quasi de quodam fastidio contemptus sui, atque arrogantiæ, descendant ad implendam Domini voluntatem, quæ maxime in humilitate perficitur. Idcirco a variis ciborum desideriis mentem retrahunt, ut totam ejus vim occupent in cupiditate virtutum. Jamque minus jejuniorum et abstinentiæ laborem caro sentit, anima esuriente justitiam. Nam et vas electionis, Paulus, dum, castigat corpus suum, et in servitutem redigit, ne aliis prædicans ipse reprobus inveniatur ; non ad solam, ut quidam imperiti putant, hoc facit castitatem : non enim huic tantummodo, sed omnibus omnino virtutibus abstinentia opitulatur. Neque magna aut tota Apostoli gloria est, non fornicari ; sed hoc agit, ut castigatione corporis erudiatur animus ; quantoque nil ex voluptatibus concupiscit, tanto magis possit de virtutibus cogitare (*Epist. S. Hieron. adjudic. ad Celentiam*, *epist.* 119). Semper enim virtuti cibus jejunium fuit. De abstinentia denique prodeunt castæ cogitationes, rationabiles voluntates, salubriora consilia ; et per voluntarias afflictiones caro concupiscentiis moritur, virtutibus spiritus innovatur (*S. Leo.*, *serm.* 12, *de Jejun. decim. mensis, et collect.* 2). Rationabili moderatione, sanctoque proposito frænandæ sunt rebelles cupiditates ; nec sinendum est, ut castis et spiritualibus desideriis corporales concupiscentiæ reluctentur. Agnoscat interior homo exterioris sui se esse rectorem ; et mens, divino gubernata dominatu, terrenam substantiam in bonæ voluntatis cogat obsequium. Nec enim deest nobis, ad hunc ordinem conservandum, misericordissimi regis auxilium, qui nos saluberrimæ observantiæ ratione informavit ; præfiniens nobis, per temporum recursus, quosdam jejuniorum dies, in quibus castigatione corporum, virtus roboraretur animorum (*Id.*, *serm.* 89, *de Jejun. sept. mens.* 2, *cap.* 1). Est quidem jejunium vitiorum mors, vita virtutum. Est jejunium pax corporis, membrorum decus, ornamentum vitæ. Est jejunium robur mentium, vigor animarum. Est jejunium castitatis murus, pudicitiæ propugnaculum, civitas sanctitatis. Est jejunium schola meritorum, magisterii magisterium, disciplinarum disciplina (*S. Petr. Chrysol.*, *serm.* 8).

(1) Unde, cum septimum mensem nobis anni recursus attulerit, non ignoro observantiam vestram ad celebrandum solemne jejunium spiritualiter incitari. Quoniam experiendo didiscisti quantum hæc præparatio, et exteriora hominum, et interiora, purificet : ut cum a licitis abstinetur, facilius illicitis resistatur. (*S. Leo*, *serm.* 93, *de Jejun. septim. mens.* 6, *cap.* 1). Solus in illicitis non cadit, qui se aliquando et a licitis caute restringit (*S. Greg. Moral.*, *lib.* V, *in cap.* IV *beati Job*, n° 17). Habent quippe sancti viri hoc proprium : nam ut semper ab illicitis longe sint, a se plerumque etiam licita abscindunt (*Idem.*, *Dial.*, *l.* IV, *cap.* 11).

(2) Nam et hoc opinor, considerandum est, ut ne corporis viribus per immodicam abstinentiam resolutis ipsum ad bona opera iners et invalidum reddamus. Neque enim Deus, cum hominem conderet, eum inertem et otiosum esse voluit ; sed ad officia sua actuosum, promptumque : quando quidem Adamo præcipit, ut laboraret in paradiso, illumque custodiret (et si enim hisce verbis subjecta est notio quædam sublimior, nihilominus tamen ipse etiam proprius verborum sensus imitatione ac studio dignus est) : et tum deinde posteaquam ex eo ejectus est, pronuntiavit fore ut in sudore vultus sui comederet panem. Quod autem ea, quæ Adamo dicta sunt, dicta sunt omnibus ex eo oriundis, ex re perspicuum est. Etenim illum quidem morti addixit his verbis : *terra es*, *et in terram reverteris;* sed omnes quotquot ex eo originem duxere ; non secus ac ipse ejusce calamitatis participes extitere. Convenit igitur nihil innovare præter naturam, terminosque quos, qui naturæ commodis consulit, præscribit ; sed in his immorari, corpusque ad agendum paratum, nusquam vero per immoderationem resolutum habere. Hæc est enim, meo quidem judicio, optima agendi ratio, statutos limites servare (*S. Basil. Constitut. monast.*, *cap.* 4, n° 1). Tantum tibi jejuniorum modum impone, quantum ferre potes. Sint tibi pura, casta, simplicia, moderata, et non superstitiosa jejunia (*S. Hieron. epist.* 54, *ad Nepot.*). Quæ et ipsa (jejunia) moderata sint, ne nimia debilitent stomachum, et majorem refectionem poscentia, erumpant in cruditatem, quæ parens libidinum est. Modicus ac temperatus cibus, et carni et animæ utilis est (*Idem*, *epist.* 95, *ad Rustic.*) Neque vero immoderata tibi imperamus jejunia, et enormem ciborum abstinentiam, quibus statim corpora delicata franguntur, et ante ægrotare incipiunt, quam sanctæ conversationis jacere fundamenta. Philosophorum quoque sententia est, *mosotetas arctas, uperbolas kakias einai*, quod latinus ita potest sermo resonare : Moderatas esse virtutes; excedentes modum atque mensuram, inter vitia reputari. Unde unus de septem sapientibus : *Ne quid*, ait, *nimis*. Quod tam celebre factum est, ut comico quoque versu expressum sit : sic debes jejunare, ut non palpites, et respirare vix possis, et comitum tuarum, vel porteris, vel traharis manibus; sed ut fracto corporis appetitu, nec in lectione, nec in psalmis, nec in vigiliis solito quid minus facias (*Idem*, *epist.* 97, *ad Demetr.*). Virtus abstinentiæ, aut omnino nulla est, si tantum quisque corpus non edomat, quantum valet ; aut valde inordinata est, si corpus atterit, plusquam valet (*S. Greg. Moral.*, *lib.* XX, n. 78). Sic enim necesse est, ut arcem quis continentiæ teneat, quatenus non carnem, sed vitia carnis occidat (*ibid.*, *lib.* XXX, n. 63). Discretio autem in hac districtione tenenda est ; ne dum nimis flagellare cupimus, salutem perdamus ; et dum hostem subigere quærimus, civem occidamus. Considera corpus tuum, et corporis tui possibilitatem : intuere carnis complexionem ; impone modum tuæ districtioni : custodi corpus tuum incolume, ad obsequium Creatoris. Multos vidimus ita in principiis carnem suam verberasse, et discretionis infregisse repagula, ut inhabiles laudum solemnis redderentur, et apparatu lautiori diuturnis foverentur temporibus (*S. Bern. de Divers. serm.* 6, n. 7). Quoties, verbi causa, suggessit (dæmonium) anticipare vigilias, quo ad solemnia fratrum illuderet dormienti ? Quoties produci jejunia, ut divinis obsequiis eo mutilem redderet, quo imbecillem ? Quoties bene proficientibus in cœnobiis invidens, obtentu quasi majoris puritatis, eremum petere persuasit, et cognoverunt miseri tandem quam verus sit sermo, quem frustra legerant : *Væ soli ! quoniam si ceciderit, non habet sublevantem !* Quoties ad opus manuum, plusquam opus fuerat, incitavit, et fractum viribus, cæteris regul-

seils mêmes sont devenus des préceptes, et voyez s'il ne s'y forme pas plus de vieillards qu'au milieu des fêtes dévorantes du monde : c'est à l'intempérance du siècle qu'il faut reprocher ces suicides lents, si injustement imputés à l'abstinence chrétienne, qui, au contraire, nous en préserve (1).

Ils ne connaissent pas mieux l'esprit de l'Evangile, ceux qui l'accusent de rendre ses disciples étrangers à tous les intérêts temporels : c'étaient les récompenses terrestres que cherchait le peuple de Dieu dans l'observation de sa loi (2) ; et notre divin Législateur ne dédaigne pas de joindre ces motifs aux sublimes espérances qu'il propose (3). Placé au sein de la société, le chrétien ne s'isole point de ses semblables (4); fils, père, époux, magistrat, guerrier, négociant, dans quelqu'état que la Providence l'ait établi, toujours il a des intérêts humains, ou personnels, ou étrangers, à régler, à peser, à concilier, à défendre ; et toujours sa religion met à la tête de ses devoirs ceux de sa profession. Loin d'interdire les biens temporels (1), elle en règle l'usage (2) ; loin de faire un crime de leur possession, elle apprend à en faire des mérites. Ainsi elle unit les intérêts de la terre à ceux du ciel ; elle ne sacrifie pas les uns aux autres, mais elle les subordonne; et et cette subordination n'est-elle pas juste, raisonnable et utile ? Quel rapport, quelle mesure commune, quel terme de comparaison peut-il y avoir entre les richesses, les honneurs, tous les biens de la terre réunis ensemble, et le bonheur auquel nous tendons (3)? Et voilà le fondement de l'abnégation que le christianisme commande! Elle ne nous sépare point des biens terrestres, mais elle nous en détache (4) ; elle nous enseigne à les attendre sans impatience, à

ribus exercitiis invalidum reddidit? Quam multis exercitationem corporis, quæ juxta apostolum ad modicum valet, non modicam persuasit, et pietate fraudavit (*Idem, in Cantic. serm.* 33, n. 10).

(1) Jejunium est infirmitatis allevamentum, alimentum salutis : nemo cruditatem jejunando incidit; nullus per continentiam ictum sanguinis sensit; imo nullus non repressit et repulit. Bonum itineris viaticum ; bonum totius vitæ ; bonum in mari ; sedat naufragia, cibum servat. Qui grave dicunt jejunium esse, respondeant quis jejunio defecerit? Multi in prandio, plerique dum vomunt epulum, fudere animam : quod postremo animal jejunium sibi causam fuisse mortis ingemuit? (*S. Ambr. de Elia et Jejun., cap.* 7, *num.* 22 *et* 23). Nonne voluptatem, dilecte, quæris? hanc a frugalitate parabis : nonne valetudinem? et hanc quoque : nonne libertatem a curis? hanc itidem : nonne libertatem, robur, et bonam constitutionem corporis, animæ sobrietatem, vigilantiam? bona omnia hic sunt. In crapula vero, contraria : insuavitas, mala valetudo, morbus, illiberalitas, sumptus. (*S. Chrysost. homil.* 27, *in Act. apost.* n° 3).

(2) Voyez, entre autres passages de l'Ancien Testament, le chap. XXVIII du Deutéronome. Unde et Vetus Testamentnm secretum regni cœlorum, tempore opportuno aperiendum, promissionibus terrenis operuit, et quodammodo umbrosius opacavit. (*S. Aug. contr. Faust., lib.* XXII, *cap.* 76).

(3) Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram (*Matth.*, V, 4). Esto consentiens adversario tuo cito, dum es in via cum eo; ne forte tradat te adversarius judici, et judex tradat te ministro, et in carcerem mittaris (*Ibid.*, 25). Panem nostrum supersubstantialem da nobis hodie (*Matth.*, VI, 11). Quærite primum regnum Dei, et justitiam ejus ; et hæc omnia adjicientur vobis (*Ibid.* 33). Attendite a fermento pharisæorum, quod est hypocrisis : nihil autem opertum est, quod non reveletur: neque absconditum, quod non sciatur (*Luc.* XII, 1, 2). Vis non timere potestatem? Bonum fac, et habebis laudem ex illa ; Dei enim minister est tibi in bonum : si autem malum feceris, time ; non enim sine causa gladium portat (*Rom.* XIII, 3, 4). Si quis autem turpem se videri existimat super virgine sua, quod sit superadulta, et ita oportet fieri : quod vult faciat : non peccat, si nubat (I *Cor.*, VII, 36). Nemini dantes ullam offensionem, ut non vituperetur ministerium nostrum (II *Cor.*, VI, 3). Honora patrem tuum, et matrem tuam ; quod est mandatum primum promissione, ut bene sit tibi, et sis longævus super terram (*Ephes.* VI, 2, 3).

(4) Christiani enim neque regione, neque sermone, neque politicis vitæ institutis, a cæteris hominibus sunt distincti. Nam neque proprias civitates incolunt; neque sermone utuntur, qui ab aliorum sermone differat ; neque vitæ genus habent, quod re aliqua sibi peculiari sit notabile... Sed incolentes partim græcas, partim barbaras civitates, prout cujusque sors tulit, et indigenarum instituta sequentes, in vestitu victuque, et cæteris quæ ad vitam pertinent, mirabilem, et haud dubie incredibilem suæ politiæ statum oculis nostris proponunt (*S. Justin. epist. ad Diogn.* n° 5).

(1) Deus potentes non abjicit; cum et ipse sit potens (*Job* XXXVI, 5). Et omni homini, cui dedit Deus divitias atque substantiam, potestatemque ei tribuit, ut comedat ex eis, et fruatur parte sua, et lætetur de labore suo : hoc est donum Dei (*Eccl.* V, 18). Bona est substantia, cui non est peccatum in conscientia (*Eccli.*, XIII, 30). Beatus dives, qui inventus est sine macula, et qui post aurum non abiit, nec speravit in pecunia et thesauris ! Quis est hic ? et laudabimus eum : fecit enim mirabilia in vita sua. Qui probatus est in illo, et perfectus est, erit illi gloria æterna : qui potuit transgredi, et non est transgressus, facere mala, et non fecit ; ideo stabilita sunt bona illius in Domino, et eleemosynas illius enarrabit omnis Ecclesia sanctorum (*Ibid.*, XXXI, 8, 11). Unde ostenditur non parum mercedis parari divitibus, qui philosophari possint : ideoque Dei opus illud esse asseruit (*S. Chrysost. in Matth., homil.* 63, n° 2). Utilius enim terrena opulentia tenetur humiliter quam superbe relinquitur (*S. Aug. epist.* 31, *ad Paulin.* n° 6). Cur ergo negamus divites, quamvis ab illa perfectione absint, venire tamen ad vitam, si mandata servaverint, et dederint ut detur illis, et dimiserint ut dimittatur illis (*S. Aug. epist.* 157, *cap.* 6, n° 25) ?

(2) Redemptio animæ viri, divitiæ suæ. (*Prov.* XIII, 8). Nolite thesaurisare vobis thesaurum in terra, ubi ærugo et tinea demolitur, et ubi fures effodiunt et furantur : thesaurisate autem vobis thesauros in cœlo, ubi neque ærugo neque tinea demolitur, et ubi fures non effodiunt, nec furantur : ubi enim est thesaurus tuus, ibi est et cor tuum (*Matth.*, VI, 19, 20, 21). Divitibus hujus seculi præcipe, non sublime sapere, neque sperare in incerto divitiarum ; sed in Deo vivo, qui præstat nobis omnia abunde ad fruendum ; bene agere, divites fieri in bonis operibus, facile tribuere, communicare, thesaurisare sibi fundamentum bonum in futurum : ut apprehendant veram vitam (I *Timoth.* VI, 17, 18, 19).

(3) Quid proficit homo, si lucretur universum mundum, seipsum autem perdat, et detrimentum sui faciat (*Luc.* IX, 25)?

(4) Melius est modicum justo, super divitias peccatorum multas (*Psalm.* XXXVI, 16). Divitiæ si

les recueillir sans avidité, à les posséder sans attachement, à les perdre sans regret, à jouir, ainsi que s'exprime l'Apôtre, de l'ombre passagère de ce monde, comme n'en jouissant point (1). Cette sublime vertu ne pouvait faire partie de la morale païenne, dont toutes les règles se bornaient aux affaires de la terre. A peine cette imparfaite législation donnait-elle l'idée du désintéressement, dont le grand objet est de ne pas faire prévaloir ses intérêts sur ceux de la société. Jésus-Christ est le seul législateur qui ait élevé l'homme au-dessus de ce système terrestre, et qui l'ait placé à une hauteur où le tourbillon des intérêts temporels ne peut l'atteindre et l'entraîner (2).

affluant, nolite cor apponere (*Psalm.* LXI, 11). Dormierunt somnum suum, et nihil invenerunt viri divitiarum in manibus suis (*Psalm.* LXXV, 6). Qui confidit in divitiis suis, corruet (*Prov.* XI, 28). Qui aurum diligit, non justificabitur (*Eccli.* XXXI, 5). Nihil intulimus in hunc mundum : haud dubium, quod nec auferre quid possumus : habentes autem alimenta, et quibus tegamur, his contenti simus. Nam qui volunt divites fieri, incidunt in tentationem, et in laqueum diaboli, et desideria multa inutilia et nociva, quæ mergunt homines in interitum et perditionem ; radix enim omnium malorum est cupiditas (I *Timoth.*, VI, 7, 10). Quamquam virtus subsidia non requirat, et commendatior sit collatio pauperis, quam divitis liberalitas : tamen non eos qui habeant divitias, sed eos qui uti his nesciant, sententiæ cœlestis auctoritate condemnat. Nam ut ille pauper laudabilior, qui prompto largitur affectu, nec impendentis egestatis repagulis inhibetur, inopemque se non putat, qui habet quod naturæ satis est : ita hic dives criminosior, qui vel Deo referre gratiam de eo debuit, quod accepit, nec censum, ad communem usum datum, sine usu abdere, defossisque terræ incubare thesauris : non census igitur, sed affectus in crimine est (*S. Ambr. in Luc.*, *lib.* V, n° 69). Discant non in facultatibus crimen hærere, sed in iis qui uti nesciant facultatibus : nam divitiæ, ut impedimenta in improbis, ita in bonis sunt adjumenta virtutis. Dives certe Zachæus electus a Christo ; sed dimidium bonorum suorum pauperibus largiendo, reddendo etiam in quadruplum quæ fraude sustulerat (alterum enim non sat est : nec habet gratiam liberalitatis, si injuria perseverat, quia non spolia, sed dona quæruntur) uberiorem mercedem, quam conferebat, accepit (*Ibid.* n° 85). Nihil nocuit militanti paludamentum, et baltheus, et apparitorum catervæ ; quia sub habitu alterius, alteri militabat. Sicut e contrario aliis nihil prodest vile paliolum, furva tunica, corporis illuvies, et simulata paupertas, si nominis dignitatem operibus destruant. Legimus in Evangelio de alio centurione Domini testimonium : *Nec in Israel tantam fidem inveni.* Et ut ad superiora redeamus, Joseph, qui et in egestate et in divitiis dedit experimenta virtutum, qui et servus et dominus docuit animæ libertatem ; nonne post Pharaonem regiis ornatus insignibus, sic Deo carus fuit, ut super omnes patriarchas, duarum tribuum pater fieret ? Daniel et tres pueri sic præerant Babyloniæ opibus, et sic erant inter principes civitatis, ut habitu Nabuchodonosor, Deo mente servirent. Mardochæus et Esther inter purpuram, sericum, et gemmas, superbiam humilitate vicerunt, tantique fuere meriti, ut captivi victoribus imperarent (*S. Hieron. epist.* 85, *ad Salvin*). Habet igitur vir temperans, in hujusmodi rebus mortalibus et fluentibus, vitæ regulam, utroque testamento formatam ; ut eorum nihil diligat, nihil pro se appetendum putet ; sed ad vitæ hujus atque officiorum necessitatem, quantum sat est, usurpet ; utentis modestia, non amantis affectu (*S. Aug. de Morib. Eccl. cathol. lib.* I, *cap.* 23, n° 39). Ipse te exaudiet, ut interiores et invisibiles hostes, id est, ipsas cupiditates, invisibiliter et spiritaliter vincas, et sic utaris hoc mundo, tanquam non utens : ut ex bonis ejus bona facias, non malus fias : quia et ipsa bona sunt, nec dantur hominibus nisi ab illo, quia habet omnium cœlestium et terrestrium potestatem. Sed ne putentur mala, dantur et bonis : ne putentur magna vel summa bona, dantur et malis : itemque auferuntur ista et bonis, ut probentur, et malis, ut crucientur (*Id. epist.* 221, *ad Bonif.*, n° 10). O, si Deum digne amemus, nummos omnino non amabimus ! Erit tibi nummus instrumentum peregrinationis, non irritamentum cupiditatis ; quo utaris ad necessitatem, non quo fruaris ad delectationem (*Id. in Joan.*, *tract.* 41, n° 10). Ergo non sperate in incerto divitiarum, sed in Deo vivo, qui præstat nobis omnia abundanter ad fruendum, temporalia et æterna ; sed magis ad fruendum, æterna ; ad utendum, temporalia : temporalia, tanquam viatoribus ; æterna, tanquam habitatoribus : temporalia, unde bona faciamus ; æterna, unde boni efficiamur (*Idem*, *serm.* 61, n° 11).

(1) Hoc itaque dico, fratres : tempus breve est ; reliquum est, ut et qui habent uxores, tanquam non habentes sint ; et qui flent, tanquam non flentes ; et qui gaudent, tanquam non gaudentes ; et qui emunt, tanquam non possidentes ; et qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur. Præterit enim figura hujus mundi (I *Cor.*, VII, 29, 30, 31). Non quasi propter penuriam dico : ego enim didici in quibus sum, sufficiens esse : scio et humiliari, scio et abundare (ubique et in omnibus institutus sum), et satiari, et esurire ; et abundare, et penuriam pati : omnia possum in eo qui me confortat (*Philipp.* IV, 11, 12, 13). Vides hoc nunc quoque ostendi, quod semper dico : cum enim mentem nostram exhibuerimus perfectam, et ostenderimus nos res terrenas despicere, tunc quoque nobis donat res terrenas, et non ante : ne acceptum donum nos eis alligatos adhuc alliget. Solve te, inquit, primum a servitute, et tunc accipe ; ut non amplius accipias ut servus, sed tanquam Dominus : despice divitias, et eris dives ; despice gloriam, et eris gloriosus ; despice ultionem inimicorum, et tunc eam assequeris ; despice quietem, et remissionem, et tunc eam accipies ; et cum acceperis, non tanquam vinctus eam accipias, neque tanquam servus, sed tanquam liber (*S. Chrysost. in Epist. ad Hebr.*, *homil.* 25, n° 2).

(2) Igitur si consurrexistis cum Christo, quæ sursum sunt, quærite, ubi Christus est in dextera Dei sedens : quæ sursum sunt, sapite, non quæ super terram (*Colos.*, III, 1, 2).

Una igitur placida et fida tranquillitas, una solida, et firma, et perpetua securitas, si quis ab his inquietantis seculi turbinibus extractus, salutaris portus statione fundatus, ad cœlum oculos tollat a terris, et ad Domini munus admissus, ac Deo suo mente jam proximus, quidquid apud cæteros in rebus humanis sublime ac magnum videtur, infra suam conscientiam jacere glorietur. Nihil appetere jam, nihil desiderare de seculo potest, qui seculo major est. Quam stabilis, quam inconcussa tutela est, quam perennibus bonis cœleste præsidium, implicantis mundi laqueis solvi, in lucem immortalitatis æternæ de terrena fœce purgari ! Viderit quæ in nos prius infestantis inimici pernicies insidiosa grassata sit : plus amare compellimur, quod futuri sumus, dum et scire conceditur, et damnare quod eramus. Nec ad hoc pretiis, aut ambitu, aut manu opus est, ut hominis summa, vel dignitas, vel potestas, elaborata mole, pariatur, sed gratuitum de Deo munus, et facile est. Ut sponte sol radiat, dies luminat, fons rigat, imber irrorat, ita se Spiritus cœlestis infundit : postquam auctorem suum cœlum intuens anima cognovit, sole altior, et hac omni terrena potestate sublimior, id esse incipit,

Ainsi, ces préceptes plus relevés que nous devons au christianisme, qui n'ont jamais ni été ni pu être consignés dans aucune autre loi, parce qu'ils tiennent à des principes propres à la loi chrétienne, sont présentés par l'incrédulité d'une manière inexacte; elle en donne de fausses idées, pour les combattre avec avantage; elle affecte de regarder comme des vertus chrétiennes les excès que la religion chrétienne reprouve. Ce n'est donc point la morale de Jésus-Christ qu'attaquent nos adversaires; ils poursuivent un fantôme qu'ils se sont formés; et pour justifier notre sainte loi, il suffit de la montrer telle qu'elle est.

Sans doute l'esprit de ces grands commandements est de combattre continuellement les passions, de les réduire, de les déraciner, s'il était possible (1); mais est-ce là une morale fausse ou exagérée? Nos prétendus philosophes veulent faire des passions mêmes la base de leur morale, s'en servir pour diriger l'homme, et en leur accordant ce qu'ils jugent nécessaire au bonheur, ils prétendent leur soustraire ainsi, plus efficacement, ce qui est dangereux pour la vertu. Système peu réfléchi, qui décèle une connaissance bien superficielle et de l'homme et des passions. Le caractère propre de la passion est l'insatiabilité (1); plus elle a obtenu, plus elle exige; elle s'irrite de ce qu'on lui accorde, et ses jouissances ne font qu'exalter ses désirs: c'est un feu qui s'accroît de ce qu'il dévore (2). Et c'est en lui fournissant de l'aliment qu'on prétend arrêter ses ravages! Directeurs inconséquents! vous avouez qu'il est un point où la passion deviendra dangereuse; et en négligeant de prévenir ce moment funeste, vous le rendez plus dangereux encore; vous laissez la passion se fortifier avant de la combattre; vous préparez l'homme à ce combat en l'habituant à céder; vous commencez par pénétrer son imagination de tous les charmes de la passion à laquelle vous lui direz un jour de résister; vous attendez le moment de son ivresse (3)

quod esse se credit (*S. Cyprianus, epist.* 1 *ad Donat.*, p. 6). Denique qui salvus esse vult, supra mundum ascendat, quærat Verbum apud Deum, fugiat hunc mundum, terras relinquat (*S. Ambr. de Fug. secul.*, *cap.* 1, n° 4). Habet enim anima volatus suos et ideo dictum est: *Qui sunt isti, qui sicut nubes volant, et sicut columbæ cum pullis suis?* Habet ergo anima spiritales volatus, quæ brevi momento totum percurrit orbem. Liberæ enim sunt cogitationes prudentium: quanto ad altiora et diviniora se subrigunt, tanto magis sine ullo terrenæ molis impedimento feruntur. Itaque adhærens Deo, et imaginis in se referens cœlestis effigiem, ubi cursus suos ab equorum perturbatione placidaverit, in illum æthereum purumque locum plausu spiritualium evecta pennarum, despicit omnia quæ in hoc mundo sunt; et æternis intenta virtutibus, supra mundum labitur. Supra mundum enim justitia est, supra mundum caritas, supra mundum castitas, supra mundum bonitas, supra mundum sapientia; etsi in hoc mundo sit, supra mundum tamen est. Supra mundum erat justitia, cum omnia regna mundi, et universam ejus gloriam, diabolus offerret; supra mundum fuit, qui de mundo nihil attigit. Denique ait: *Venit hujus mundi princeps, et in me*, inquit, *inveniet nihil.* Discite ergo in hoc mundo supra mundum esse; et si corpus geritis, volitet in vobis ales interior (*Idem, de Virginit.*, *cap.* 17, *num.* 107 *et* 108).

(1) Post concupiscentias tuas non eas et a voluntate tua avertere; si præstas animæ tuæ concupiscentias ejus, faciet te in gaudium inimicis tuis (*Eccli.*, XVIII, 30, 31). Non regnet peccatum in vestro mortali corpore, ut obediatis concupiscentiis ejus (*Rom.*, VI, 12). Mortificate ergo membra vestra, quæ sunt super terram: fornicationem, immunditiam, libidinem, concupiscentiam malam, et avaritiam, quæ est simulacrorum servitus (*Coloss.*, III, 5). Charissimi, obsecro vos, tanquam advenas et peregrinos, abstinere vos a carnalibus desideriis, quæ militant adversus animam (I *Petr.*, II, 11). Hoc est opus nostrum in hac vita actiones carnis spiritu mortificare, quotidie affligere, minuere, frænare, interimere. Quam multa enim proficientes non jam delectant, quæ antea delectabant! quando ergo delectabat, et non ei consentiebatur, mortificabatur; quia jam non delectat, mortificatum est: calca mortuum, transi ad vivum; calca jacentem, confligе cum resistente: mortua est enim delectatio una, sed vivit altera; et illam, dum non consentis, mortificas. Cum cœperit omnino non delectare, mortificasti: hæc est actio nostra, hæc est militia nostra. In hoc agone cum confligimus, Deum habemus spectatorem; in hoc agone cum laboramus, Deum habemus adjutorem: si enim nos ipse non adjuvat, non dico vincere, sed non pugnare poterimus (*S. Aug.*, *serm.* 156, *cap.* 9, n° 9).

(1) Infernus et perditio nunquam implentur; similiter et oculi hominum insatiabiles (*Prov.*, XXVII, 20). Insatiabilis oculus cupidi, in parte iniquitatis: non saturabitur, donec consumat arefaciens animam suam (*Eccli.*, XIV, 9). Sed quid arbitraris, quod dum vivis, abundas omnibus? O dives, nescis quam pauper sis, quam inops tibi ipse videaris, qui te divitem dicis! quanto plus habueris, plus requiris; et quidquid acquisieris, tamen tibi adhuc indiges. Inflammatur lucro avaritia, non restinguitur. Quasi gradus quosdam cupiditas habet: quo plures ascenderit, eo ad altiora festinat; unde sit gravior ruina lapsuro. Tolerabilior tamen iste, cum minus haberet: census sui contemplatione mediocria requirebat; accessione patrimonii accessit cupiditatis augmentum. Non vult esse degener votis, pauper in desideriis: ita duo intolerabilia simul jungit, ut ambitiosam spem divitis augeat, et non deponat mendicitatis affectum (*S. Ambros. de Nab. Jezrael*, *cap.* 2, n° 4). Voluptas insatiabilis est; et quanto magis capitur, tanto plus utentibus se famem creat (*S. Hieron. in cap. Oseæ* IV).

(2) Vides! ut natura cupiditatis naturam ignis æmuletur? sicut enim fieri nequit ut qui tangit ignem non uratur; ita formosorum vultuum aspectus, igne celerius, lascive intuentem animam corripit: et velut accensu facilis quædam materies, ita corpora speciosa lasciviorum oculis sunt subjecta. Quamobrem aspectum exteriorem cupiditatis igni non oportet in alimentum offerre, sed omni ex parte cohibere illum, cogitationibus piis extinguere; atque ulterius grassantem deflagrationem refrænare, nec animi nostri constantiam sinere supplantari. Sane quidem voluptas omnis, quo tempore perturbationes prævaluerint, solet animum igne vehementius inflammare, nisi quis fortiter cum tolerantia fideque, adversus singulas perturbationes decertet (*S. Chrysost. Laudat. S. Bart.*, n° 1).

(3) Jam vero si discutiamus quot modis mens inebriatur humana, inveniemus ebrios etiam eos qui sibi sobrii videntur. Iracundia inebriat animam: furor vero eam plusquam ebriam facit: si quid tamen esse ebrietate amplius potest. Cupiditas et avaritia non solum ebrium, sed et rabidum hominem reddunt; et obscenæ concupiscentiæ inebriant animam;... et for-

pour lui faire entendre le langage de la raison ; vous penserez à replier les voiles, quand le vaisseau, fatigué de la tempête, sera près de s'entr'ouvrir. Oh ! combien plus sage et plus conséquente est cette morale exacte, qui enseigne que toute passion est dangereuse aussitôt qu'elle existe (1); qui la combat dès sa naissance (2); qui ne lui permet aucun progrès! Il ne doit jamais y avoir de traité avec un ennemi toujours armé contre nous (1) ; et tel est l'objet de ces préceptes saints, par lesquels Jésus-Christ a surpassé tous les enseignements de la raison humaine.

Observez, en effet, quels sont ces commandements que ce divin Législateur a portés à un plus haut degré de perfection, vous verrez que ce sont tous ceux dont l'observation est le plus pénible, parce qu'ils contrarient les passions. La modestie coûte à l'orgueil, la clémence au ressentiment, la patience à la sensualité, la tempérance à l'avidité, le désintéressement à l'avarice et à l'ambition. Abandonnez l'homme à la direction de ses lois, aux leçons de ses philosophes, aux ressources de son génie, il éprouvera un combat continuel entre la vertu et la passion, entre le mouvement qui entraîne et le précepte qui retient. Il aura sans cesse à juger quand il doit obéir à l'un, quand il peut céder à l'autre. Sa vie entière sera consumée à calculer jusqu'à quel degré il doit être

mido inebriat eam ; et vana suspicio : invidia autem et livor supra omnem ebrietatem macerant eam. Sed enumerari non possunt quanta sunt quæ infelicem animam vitio ebrietatis afficiant (*Orig. in Levit.*, *homil.* 7, n° 1). In summa quivis affectus dimovens animam a statu suo, dici merito potest ebrietas (*S. Basil.*, *serm.* 1 *de Jejun.*, n° 10). Ebrietas autem, non solum in potione vini, sed in omnibus rebus ostenditur, quibus et in contractibus, et in negotiis seculi, et damnis ac lucris, amore et odio, mens inebriatur, et fluctuat, et statum suum tenere non potest (*S. Hieron. in cap.* XLIV *Ezech.*, lib. XIII). Quasi senes et presbyteri audire debemus : nulla res ita inebriat, ut animi perturbatio... Annon est dicenda ebrietas, cum propter vile scortum, et ignominiosam corporis partem, animæ libertas in serviles blanditias inclinatur? cum laborem suum alterius facit esse delicias ? cum furto, scelere, atque perjuriis, opes futuræ præparet voluptati ? et cum videatur ab omnibus, se existimat non videri ; dummodo potiatur eo quod desiderat. Sed et avaritia excæcat animum ejus, cui nihil satis est, et muliebris timor, et dulcium cupido vitiorum ; unde dicitur ad eos : *Evigilate et expergiscimini, qui ebrii estis ;* nequaquam vino, ut in solis septuaginta continetur, sed omni perturbatione vitiorum (*Idem in cap.* I *Joel.*).

(1) Sensus et cogitatio humani cordis in malum prona sunt adolescentia sua (*Gen.*, VIII, 21). Manifesta sunt autem opera carnis ; quæ sunt fornicatio, immunditia, impudicitia, luxuria, idolorum servitus, veneficia, inimicitiæ, contentiones, æmulationes, iræ, rixæ, dissensiones, sectæ, invidiæ, homicidia, ebrietates, comessationes, et his similia (*Gal.*, V, 19, 21). Unusquisque tentatur a concupiscentia sua abstractus et illectus : deinde concupiscentia, cum conceperit, parit peccatum ; vero, cum consummatum fuerit, generat mortem (*Jac.*, I, 14, 15). Nam quis inter tot passiones hujus corporis, inter tot illecebras hujus seculi, tutum atque intemeratum servare potest vestigium ? Respexit oculus, et sensum mentis avertit ; audivit auris, et intentionem inflexit : inhalavit odor, et cogitationem impedivit ; os libavit, et crimen retulit ; tactus contigit, et ignem adolevit. *Intravit mors per fenestram*, ait propheta. Fenestra tua est oculus tuus : si videas mulierem ad concupiscendum, intravit mors ; si luxuria sensus tuos capiat, penetravit mors (*S. Ambr. de Fug. secul.*, *cap.* 1, n° 3).

(2) Nolo sinas cogitationes crescere : nihil in te Babylonium, nihil confusionis adolescat. Dum parvus est hostis, interfice : nequitia, ne zizania crescant, elidatur in semine (*S. Hieron.*, *epist.* 18, *ad Eustoch.*). De traduce natus es cum eo quod vincas : noli tibi hostes addere ; vince cum quo natus es : ad stadium vitæ hujus cum illo venisti ; congredere cum eo, qui tecum processit. Ipso non victo, quare provocas catervas concupiscentiarum? Delectatio enim carnalis, fratres, cum homine nascitur. Sed qui bene eruditur, cito videt hostem suum, et aggreditur, et luctatur, et cito vincit. Idoneus est enim, nondum crescentibus hostibus : qui autem illam concupiscentiam, cum qua de peccati propagine natus est, contemnit vincere, et multas adhuc excitat, exseritque libidines ; difficulter eas superat, et adversus se ipse divisus, igne proprio concrematur (*S. Aug. in psal.* LVII, n° 19). Qui sunt parvuli Babyloniæ? Nascentes malæ cupiditates : sunt enim qui cum vetere cupiditate rixantur. Quando nascitur cupiditas, antequam robur faciat adversum te mala consuetudo, cum parvula est cupiditas, nequaquam pravæ consuetudinis robur accipiat : cum parvula est, elide illam (*Idem*, *enarr. in psal.* CXXXVI, n° 21).

(1) Militia est vita hominis super terram ; et sicut dies mercenarii, dies ejus (*Job*, VII, 1). Video aliam legem in membris meis, repugnantem legi mentis meæ, et captivantem me in lege peccati, quæ est in membris meis (*Rom.*, VII, 23). Sed quomodo tunc is qui secundum carnem natus fuerat, persequebatur eum qui secundum spiritum, ita et nunc (*Gal.*, IV, 29). Caro concupiscit adversus spiritum ; spiritus autem adversus carnem : hæc enim sibi adversantur, ut non, quæcumque vultis, illa faciatis (*Gal.*, V, 17). Cum avaritia nobis, cum impudicitia, cum ira, cum ambitione congressio est ; cum carnalibus vitiis, cum illecebris secularibus assidua et molesta luctatio est. Obsessa mens hominis, et undique diaboli infestatione vallata, vix occurrit singulis, vix resistit : si avaritia prostrata est, exurgit libido ; si libido compressa est, succedit ambitio ; si ambitio contempta est, ira exasperat, inflat superbia, vinolentia invitat, invidia concordiam rumpit, amicitiam zelus abscindit (*S. Cypr. de Mortal.*, *edit. Ben.*, *pag.* 30). Non enim desinit hostis antiquus, transfigurans se in angelum lucis, deceptionum laqueos ubique prætendere, et, ut quoquo modo fidem credentium corrumpat, instare. Novit cui adhibeat æstus cupiditatis, cui illecebras gulæ ingerat, cui apponat incitamenta luxuriæ, cui infundat virus invidiæ ; novit quem mœrore conturbet, quem gaudio fallat, quem metu opprimat, quem admiratione seducat : omnium discutit consuetudines, ventilat curas, scrutatur affectus ; et ibi causas quærit nocendi, ubi quemque viderit studiosius occupari (*S. Leo.*, *serm.* 26, *in Nat. Dom.* 7, *cap.* 3). Quis enim ita ad unguem omnia a se superflua resecavit, ut nil se habere putet putatione dignum ? Credite mihi : et putata repullulant, et effugata redeunt, et reaccenduntur extincta, et sopita denuo excitantur. Parum est ergo semel putasse ; sæpe putandum est ; imo (si fieri possit) semper ; quia semper quod putari oporteat (si non dissimulas) invenis. Quantumlibet, in hoc corpus manens, profeceris, erras, si vitia putas emortua, et non magis suppressa. Velis, nolis ; intra fines tuos habitat Jebusæus : subjugari potest, sed non exterminari (*S. Bernard in Cantic.*, *serm.* 58, n° 10).

modeste, clément, patient, tempérant, désintéressé ; et ce jugement si délicat, si important entre le penchant et le devoir, ce sera toujours dans le moment de la passion qu'il faudra le prononcer. Sous la loi sainte que nous adorons, toute discussion est anéantie, toute composition avec les passions proscrite. Jésus-Christ dit à l'homme : Tu seras modeste jusqu'à l'humilité, clément jusqu'à l'amour des ennemis, patient jusqu'à la mortification, tempérant jusqu'à l'abstinence, désintéressé jusqu'à l'abnégation. Pour soutenir la faiblesse humaine, il renforce sa loi ; il met les commandements pénibles de la loi naturelle sous la protection, et comme sous la sauvegarde des préceptes d'un ordre supérieur (1).

A ces préceptes d'une perfection si relevée, il joint des conseils d'une sainteté plus sublime encore. Gardons-nous de confondre les conseils de l'Evangile avec les commandements de la loi (2). Le grand Apôtre nous apprend à en faire la distinction (3) ; et Jésus-Christ lui-même avait marqué la différence entre les obligations qu'il impose, et les moyens de perfection qu'il présente (1). S'il propose ses conseils à tous les hommes, ce n'est pas pour que tous s'y conforment ; mais pour que tous les connaissant, chacun puisse suivre ce qui lui convient, et s'attacher au genre de perfection le plus attempéré à sa nature. Et de quelle utilité ne sont pas ces conseils pour affermir l'observation des préceptes? Quand on attache un mérite à la pauvreté volontaire, on sent le devoir de l'abnégation : si le renoncement à sa volonté est regardé comme une perfection, le détachement des choses humaines sera facilement jugé une obligation : où la continence est honorée, la chasteté doit être pratiquée. Le spectacle de tant de pieux personnages qui, s'élançant au delà des limites de la loi, parcourent à grands pas la carrière des conseils évangéliques, excite, soutient, ranime sans cesse l'ardeur de ceux qu'ils ont laissés derrière eux ; leur exemple ôte toute excuse à la prévarication (2). Quel homme osera penser que l'observation des préceptes est au-dessus de ses forces, en voyant tant d'hommes aussi faibles que lui faire continuellement au delà de ce qui est commandé?

Les prétendus philosophes traitent d'exaltation et de fanatisme ces saintes pratiques des conseils évangéliques. Mais Jésus-Christ connaissait bien mieux que tous ces vains et frivoles moralistes, le cœur humain, incapable de s'arrêter, allant sans cesse de désirs en désirs, et dès qu'il a atteint un objet, s'empressant aussitôt de courir après un autre. Il se sert de cette agitation même de notre cœur, pour le fixer dans la pratique de

(1) Neque vero dicere possis hæc, quod parva essent et humilia, facile a cunctis suscepta fuisse, siquidem hæc multo sublimiora sunt illis : virginitatis enim illi ne nomen quidem, vel per somnium, imaginati sunt ; non paupertatem, non jejunium, neque quampiam aliam rerum sublimium. Magistri vero nostri, non modo concupiscentiam eliminant, non modo malum opus castigant ; sed etiam aspectum impudicum, verba contumeliosa, risum immodestum, habitum, incessum, clamorem, et usque ad minima, accuratam disciplinam extendunt, atque universum orbem virginitatis germine repleverunt (*S. Chrysost.*, *homil.* 50, *in Matth.*, n° 5).

(2) Hanc igitur tentationem tantarum necessitatum si vultis, filii, vitare, integritas corporis expetenda vobis est ; quam ego pro consilio suadeo, non pro imperio præcipio. Sola est enim virginitas, quæ suaderi potest, imperari non potest : rex magis voti est quam præcepti : quod enim gratiæ est, non jubetur, sed desideratur ; electionisque magis est quam servitutis (*S. Ambr. Exhor. Virg.*, *cap.* 3, n° 17). Ubi consilium datur, offerentis arbitrium est ; ubi præceptum, necessitas est servientis. *Præceptum*, inquit, *Domini non habeo ; consilium autem do, tanquam misericordiam consecutus a Domino.* Si non habes præceptum Domini, quare audes dare consilium, de quo non habes jussionem ? Respondebit mihi Apostolus : Et vis ut ego jubeam quod Dominus obtulit potius quam præcepit (*S. Hier. Contra Jovin.*, *lib.* 1). Deinde adjungit idem apostolus, et dicit : *Alligatus es uxori ? Ne quæsieris solutionem. Solutus es ab uxore ? Ne quæsieris uxorem.* Horum duorum, quod prius posuit, ad præceptum pertinet, contra quod non licet facere : non enim licet dimittere uxorem, nisi ex causa fornicationis, sicut in Evangelio ipse Dominus dicit. Illud autem quod addidit : *Solutus es ab uxore? Ne quæsieris uxorem ;* consilii sententia est, non præcepti : licet itaque facere, sed melius est non facere (*S. Aug. de Virgin.*, *cap.* 15, n° 15). Exercitati in bonis operibus electi, nonnunquam plus student agere, quam et dignatus est Dominus jubere. Carnis enim virginitas nequaquam jussa est, sed tantummodo laudata : nam si illa juberetur, nimirum conjugium jam culpa crederetur ; et tamen multi virtute virginitatis pollent, ut videlicet plus impendant obsequio, quam acceperunt præcepto (*S. Greg. Moral.*, *lib.* XV, *cap.* 18, n° 22).

(3) De virginibus autem præceptum Domini non habeo ; consilium autem do (I *Cor.*, VII, 25). Mulier alligata est legi, quanto tempore vir ejus vivit : quod si dormierit vir ejus, liberata est : cui vult nubat, tantum in Domino. Beatior autem erit, si sic permanserit secundum meum consilium : puto autem quod et ego spiritum Dei habeam (*Ibid.*, 39, 40).

(1) Et ecce unus accedens, ait illi : Magister bone, quid boni faciam, ut habeam vitam æternam? Qui dixit ei : Quid me interrogas de bono ? Unus est bonus Deus. Si autem vis ad vitam ingredi, serva mandata. Dixit illi : Quæ ? Jesus autem dixit : Non homicidium facies ; non adulterabis ; non facies furtum ; non falsum testimonium dices : honora patrem tuum, et matrem tuam, et diliges proximum tuum sicut te ipsum. Dixit illi adolescens : Omnia hæc custodivi a juventute mea ; quid adhuc mihi deest ? Ait illi Jesus : Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes, et da pauperibus, et habebis thesaurum in cœlo ; et veni, sequere me (*Matth.*, *cap.* XIX, 16, 22).

(2) Et ut hæc ab ipsis operibus ediscas, perpende quot sint, qui majora, quam Christus præcipiat, fecerint. Tu vero mediocritatem times ? Quam ergo excusationem habebis, cum aliis ultra metas exsilientibus, tu vel ad constitutum terminum pervenire graveris ? Te hortamur ex facultatibus tuis eleemosynam dare, alius vero sese omnibus spoliavit : te rogamus, ut cum uxore tua caste vivas ; alius vero etiam a connubio abstinuit : te monemus, ne sis invidus ; alium autem habemus, qui ex caritate dat ipsam animam suam : te obsecramus ut indulgens sis, nec nimis severus in peccantes ; alius percussus aliam obtulit maxillam : quid igitur, quæso, dicemus ? Quam excusationem afferemus, ne illa quidem facientes, quæ alii longe superant (*S. Chrys. homil.* 39, *in Matth.* n° 4).

la vertu. Ses conseils présentent toujours un point de perfection à saisir. Tant que l'homme demeure sur la terre, chargé du poids de son corps, il ne peut s'élever assez haut qu'il ne lui reste encore des degrés à parcourir. Par cela seul que l'idée de la perfection n'a point de bornes, le chrétien est toujours entraîné vers une perfection plus grande (1) ; et ses efforts continus excluent toute négligence, préviennent tout relâchement.

Outre le caractère de sagesse et de perfection de la loi, nous avons annoncé celui de bonté et d'utilité. Les préceptes évangéliques ne tendent pas moins au bonheur de l'homme qu'à sa sainteté ; et soit qu'on l'isole et qu'on le considère en lui-même, soit qu'on examine ses rapports avec ses semblables, on voit toujours cette loi bienfaisante occupée à le rendre heureux. Et nous ne vous parlons point ici, chrétiens, de la félicité à laquelle la religion nous conduit, mais de celle qu'elle nous procure dans ce monde. Non-seulement elle promet le bonheur, mais elle le donne. La piété est utile à tout : elle renferme les promesses et de la vie présente, et de la vie future (1).

Considérez quel est le plus grand obstacle au bonheur de l'homme sur la terre ; vous verrez que ce sont ses passions. La loi qui les réprime le plus fortement est donc celle qui contribue le plus efficacement au bonheur. Insensés que nous sommes ! nous regardons comme un malheur l'obligation qu'elle nous impose de résister à nos passions ; et nous ne sentons pas quel malheur plus grand encore ce serait de leur céder (2).

(1) Ego equidem pietatis exercitationem scalæ consimilem esse crediderim, videlicet scalæ illi quam beatus Jacob olim vidit, cujus quidem pars terram tangebat, eratque humi depressa ; pars vero altera ultra ipsum cœlum porrigebatur. Quare necesse est, ut ii, qui sunt ad virtutem instituendi, primis gradibus admoveant vestigium ; indeque ad sequentes gradus semper progressi, tandem paulatim progrediendo, ad altitudinem humanæ naturæ non imparem perveniant (*S. Basil.*, *homil. in psal.* 1, n° 4). Hæc vox perseveret in nobis, fratres, quantumcumque hic vixerimus, quantumcumque hic profecerimus ; nemo dicat : Sufficit mihi, justus sum. Qui dixerit, remansit in via, non novit pervenire ; ubi dixerit, sufficit, ibi hæsit (*S. Aug.*, *in psal.* LXX, n. 8). Dicitis, quid est ambulare ? Breviter dico, proficere, ne forte non intelligatis, et pigrius ambuletis. Proficite, fratres mei ; discutite vos semper sine dolo, sine adulatione, sine palpatione. Non enim intus est aliquis tecum, cui erubescas, et jactes te. Est ibi sed cui placet humilitas, ipse te probet ; proba et te ipsum tu ipse : semper tibi displiceat quod es, si vis pervenire ad id quod nondum es. Nam ut tibi placuisti, ibi remansisti. Si autem dixeris, sufficit, et periisti : semper adde, semper ambula, semper proflce ; noli in via remanere, noli retro redire, noli deviare (*Idem.*, *serm.* CLXIX, *cap.* 15, n. 18). Natura enim nostra, manente adhuc mortalitate, mutabilis, etiam si ad summa quæque virtutum studia provehatur ; semper tamen, sicut potest habere quo recidat, ita potest habere quo crescat. Et hæc est perfectorum vera justitia, ut nunquam præsumant se esse perfectos ; ne ab itineris nondum finiti intentione cessantes, ibi incidant in deficiendi periculum, ubi proficiendi deposuerant appetitum. Quia ergo nemo nostrum, dilectissimi, tam perfectus et sanctus est, ut perfectior, sanctiorque esse non possit ; omnes simul, sine differentia graduum, sine discretione meritorum, ab iis in quæ pervenimus, in ea quæ nondum apprehendimus, pia aviditate curramus ; et ad mensuram consuetudinis nostræ necessarii aliquid addamus augmenti (*S. Leo.*, *serm.* 39, *de Quadr.* 11, *cap.* 1). Vidit Jacob in scala angelos ascendentes et descendentes : numquid stantem quempiam, sive sedentem ? non est stare omnino in pendulo fragilis scalæ ; neque in incerto hujus mortalis vitæ quidquam in eodem statu permanet. Non habemus hic manentem civitatem, nec futuram adhuc possidemus, sed inquirimus. Aut ascendas necesse est, aut descendas : si attentas stare, ruas necesse est. Minime pro certo est bonus, qui melior esse non vult ; et ubi incipis nolle fieri melior, ibi etiam desinis esse bonus (*S. Bern.*, *epist.* 91, *ad Abbates*, n° 3). Ita, quæso, ita facite, dilectissimi : discipulus quippe proficiens, gloria est magistri. Quisquis in schola Christi non proficit, ejus indignus est magisterio : præsertim tamen ubi sumus, ubi nihil in eodem statu permanet ; et non proficere, sine dubio deficere est. Nemo proinde dicat : Satis est ; sic volo manere ; sufficit mihi esse sicut heri, et nudius tertius. In via residet qui ejus modi est ; in scala subsistit, ubi neminem patriarcha vidit non ascendentem, aut descendentem. Dico ergo : *Qui se existimat stare, videat ne cadat* (*Idem*, *epist.* 385, n. 1). In quibus omnibus, si quis forsitan proficere dissimulat, et proficisci de virtute in virtutem, noverit quisquis ejusmodi est, in statione, non in processione se esse ; imo vero et in regressione : quoniam in via vitæ non progredi, regredi est ; cum nihil adhuc in eodem statu permaneat. Porro profectus noster in eo consistit, ut sæpius me dixisse memini, ut nunquam arbitremur nos apprehendisse, sed semper extendamur ad anteriora, incessanter conemur in melius, et imperfectum nostrum, divinæ misericordiæ obtutibus, jugiter exponamus (*Idem*, *serm.* II, *in purific. B. Mar.*, n. 3).

(1) Pietas autem ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ, quæ nunc est, et futuræ (I *Tim.*, IV, 8). Venerunt autem mihi omnia bona pariter cum illa (sapientia), et innumerabilis honestas per manum illius (*Sap.*, VII, 11). Pietas igitur, id est verus veri Dei cultus, ad omnia prodest, et quæ molestias hujus vitæ avertat, aut leniat, et quæ ad illam vitam salutemque perducat ; ubi nec aliquid jam mali patiamur, et bono summo, sempiternoque perfruamur (*S. Aug.*, *epist.* 156, *ad Maced*, n° 17).

(2) Radix omnium malorum est cupiditas, quam quidam appetentes erraverunt a fide, et inseruerunt se doloribus multis (I *Timoth.*, VI, 10). Unde bella et lites in vobis ? nonne hinc, ex concupiscentiis, quæ militant in membris vestris ? Concupiscitis, et non habetis ; occiditis, et zelatis, et non potestis adipisci ; litigatis, et belligeratis, et non habetis propter quod postulatis (*Jac.*, IV, 1, 2). Qui moderari nescit cupiditatibus, is, sicut equis raptatus indomitis, volvitur, obteritur, laniatur, affligitur (*S. Ambr. de Virgin.*, *lib.* III, *cap* II, n. 5). Demum, si placet, peccationem videamus. Avaros itaque in medium adducamus, illos nempe qui impudentes fenora tractant et retractant. Quid ergo onerosius tali negotatione fuerit ? quot dolores, quot sollicitudines, quot scopuli, quot pericula, quot insidiæ et bella, quotidie ex hoc lucro oriuntur ? quot turbæ et tumultus ? Quemadmodum enim mare nunquam sine fluctibus videas, sic nec hujusmodi animum sine cura, mœrore, timore ac perturbatione : sed priora a sequentibus excipiuntur ; hæc ab aliis ; quibus nondum sedatis, alia insurgunt. Visne contumeliosi et iracundi animum dispicere ? Quid hujusmodi cruciatu pejus ? quid acrius intestinis vulneribus ? Quid ferventius fornace illa semper ardente, et summa illa, quæ nunquam extinguitur ? Si ad illos te convertas qui corporum formas depereunt, et præsenti vitæ addicti sunt, quid hac servi-

Il en coûte infiniment plus de satisfaire une passion que de la sacrifier. Attendez au terme de la vie deux hommes, dont l'un, toujours maître de lui, a constamment dominé ses passions; et l'autre, continuellement maîtrisé par elles, en a été sans cesse entraîné; et comparez les portions de bonheur et de malheur que chacun d'eux a reçues: mettez dans la balance, d'un côté, le chagrin de la privation et la peine du combat; et de l'autre, les longs repentirs de l'intempérance (1), les suites cuisantes de la débauche (2), les aveugles emportements et les fu-

utte gravius? Caïni vitam illi ducunt, in timore tremoreque perpetuo degunt, et si qui ex amatis moriantur, magis quam propinqui et cognati, illorum obitum lugent. Quid porro turbulentius, ferocisque superbis (*S. Chrysost.*, *homil.* 38, *in Matth.*, n° 4). Hujusmodi enim perturbationes etiam eam, quæ a natura datur, securitatem profligant, alia graviori tyrannide somni tyrannidem omnino deturbantes. Invidi enim, avari et raptores, hoc bellum undique circumferentes, et intus positos inimicos habentes, quocumque recesserint, pugnam non possunt refugere. Sed etsi domi maneant, etsi in lecto jaceant, telorum nubes et tumultus undis violentiores, cædes, clamores, querelas, et ejulationes, et alia multo his, quæ inter hostes accidunt, graviora sustinent (*Idem*, *expos. in psalm.* IV, n° 12). Non tam satietas est de plenitudine cupiditatum quam pressura (*S. Aug.*, *annot. in cap.* XX, *Job*). Omnes enim, qui vel illicita appetunt, vel in hoc mundo videri aliquid volunt, densis cogitationum tumultibus in corde comprimuntur: dumque desideriorum turbas intra se excitant, prostratam mentem pede miseriæ frequentationis calcant. Alius namque juri se luxuriæ subdidit, atque ante mentis oculos schemata turpium perpetrationum fingit: et cum effectus non tribuitur operis, hoc crebrius agitur intentione cogitationis. Voluptatis perfectio quæritur, et concussus enervatur animus; hinc et inde, et sollicitus, et cæcatus, occasionem nequissimæ expletionis rimatur. Mens itaque hæc, quasi quemdam populum patitur, quæ insolenti cogitationum tumultu vastatur. Alius iræ se dominio stravit; et quid in corde, nisi jurgia, etiam quæ desunt, peragit? Hic sæpe præsentes non videt, absentibus contradicit, intra seipsum contumelias profert et recipit, receptis autem durius respondet; et cum qui obviet nullus adsit, magnis clamoribus rixas in corde componit: turbam itaque hic intus sustinet, quem pondus vehemens inflammatæ cogitationis premit. Alius juri se avaritiæ tradidit, et fastidiens propria, aliena concupiscit. Hic plerumque concupita adipisci non valens, diem quidem in otium, noctem vero in cogitationem versat; torpet ab utili opere, quia fatigatur illicita cogitatione; consilia multiplicat, et sinum mentis cogitationum inventionibus latius expandit; pervenire ad concupita satagit, atque ad obtinenda hæc, quosdam secretissimos causarum meatus quærit. Qui mox, ut in causa aliquid subtile invenisse se æstimat, jam se obtinuisse quod concupierat, exultat: jam quid etiam adeptæ rei adjungat, excogitat, atque ut in meliori statu debeat excoli, pertractat. Quam quia jam quasi possidet, et quasi ad meliorem speciem adducit; mox insidias invidentium considerat; et qiud contra se jurgii moveatur, pensat; exquirit quid respondeat; et cum rem nullam teneat, jam in defensione rei, quam appetit, vacuus litigator elaborat. Quamvis ergo nihil de concupita re ceperit, habet tamen in corde fructum concupiscentiæ, laborem rixæ. Gravi itaque populo premitur, qui instigantis avaritiæ tumultu vastatur. Alius se tyrannidi superbiæ subjecit, et cor miserum, dum contra homines erigit, vitio substernit. Honorum sublimium infulas appetit, exaltari successibus inquirit, totumque quod esse desiderat, sibi apud semetipsum in cogitationibus depingit. Jam quasi tribunali præsidet: jam sibi parere obsequia subjectorum videt; jam cæteris eminet; jam aliis mala irrogat, aliis quia irrogaverint recompensat; jam apud semetipsum stipatus cuneis ad publicum procedit; jam quibus obsequiis fulciatur, conspicit, qui tamen, hæc cogitans, solus remanet; jam alia conculcat, alia sublevat; jam de conculcatis satisfacit odiis; jam de sublevatis recipit favores. Qui igitur tot phantasmata cordi imprimit, quid iste aliud quam somnium vigilans videt? Quia ergo tot rerum causas, quas fingit, tolerat, nimirum intrinsecus natas ex desideriis turbas portat (*S. Greg.*, *Moral. lib.* IV, *cap.* 30, n. 57). Magna est securitas cordis, nil concupiscentiæ habere secularis. Non si ad terrena adspicienda cor inhiat, securum tranquillumque esse nullatenus potest: quia aut non habita concupiscit ut habeat, aut adepta metuit ne amittat; et dum in adversis sperat prospera, hinc illucque quasi quibusdam fluctibus volvitur, ac per modos varios rerum alternantium mutabilitate versatur (*Ibid.*, *lib.* XXII, *cap.* 16, n. 35). Hinc namque cæcitas cordis, sicut scriptum est: *Popule meus, qui te beatificant, in errorem te inducunt.* Hinc cervicosus furor animositatis; hinc suspicionis labor anxius; hinc livoris crudele tormentum, et cremantis invidiæ miserior, quam miserabilior cruciatus; hinc divitiarum amor insatiabilis longe amplius desiderio torquet animam, quam refrigeret usu suo: utpote quarum acquisitio quidem laboris, possessio timoris, amissio plena doloris invenitur (*S. Bern. de Consid. ad Cler.*, *cap.* 8, n° 14).

(1) Ne intuearis vinum, quando flavescit, cum splenduerit in vitro color ejus. Ingreditur blande; sed in novissimo mordebit, ut coluber, et sicut regulus venena diffundet (*Prov.*, XXIII, 31, 32). Multos exterminavit vinum (*Eccli.*, XXXI, 30). Quæ vita est, ei qui minuitur vino? (*Ibid.* 33.) Propter crapulam multi obierunt: qui autem abstinens est, adjiciet vitam (*Ibid.*, XXXVII, 34). Attendite vobis, ne forte graventur corda vestra in crapula et ebrietate (*Luc.*, XXI, 34). Plurimos itaque gula sua occidit, nullum frugalitas: innumeris vina nocuerunt, nulli parcimonia. Plerique inter epulas fudere animas, et mensas proprio replevere sanguine. Aliis crudelitas vocem simul rapuit et sensum, et si aliquibus crudelitas noxia non fuit, his ruinam fecit ebrietas, alios enim in crimen egit ebrietas, etsi ipsa crimen sit; alios ad egestatem redegit (*S. Ambr. de Cain et Abel*, *lib.* I, *cap.* 5, n. 18). Quid ebrietate miserabilius? mortuus est animatus, ebrius; dæmon est voluntarius; morbus veniam non habens; ruina excusatione carens; commune generis nostri opprobrium. Non enim in conventibus tantum inutilis ebrius, aut in privatis et publicis negotiis; sed etiam solo est aspectu omnium gravissimus, fœtores exhalans teterrimos: eructationes, et oscitationes, et voces ebriorum insuaves atque molestæ, eos qui spectant et simul sunt, extrema abominatione implent (*S. Chrysost.*, *homil.* 1, *ad popul. Ant.*, n. 5). Nihil gula deterius, nihil turpius: hæc obtusum et crassum ingenium, hæc carnalem animam reddit: hæc excæcat, nec sinit respicere (*Idem*, *homil.* 45, *in Joan.* n. 1).

(2) Ignis est usque ad perditionem devorans, et omnia eradicans genimina (*Job.*, XXXI, 12). Favus distillans labia meretricis, et nitidius oleo guttur ejus: novissima autem illius amara quasi absynthium, et acuta quasi gladius biceps (*Prov.*, V, 3, 4). Statim eam sequitur, quasi bos ductus ad victimam, et quasi agnus lasciviens, et ignorans quod ad vincula, stultus, trahatur, donec transfigat sagitta jecur ejus: velut si avis festinet ad laqueum, et nescit quod de periculo animæ illius agitur. Nunc ergo, fili mi, audi me, et attende verbis oris mei. Ne abstrahatur in viis illius mens tua, neque decipiaris semitis ejus. Multos enim vulneratos dejecit, et fortissimi quique interfecti sunt ab ea (*Prov.*, VII, 22, 26). Inveni amario-

reurs jalouses de l'amour (1), les fréquentes humiliations de l'orgueil (2), les bassesses, les inquiétudes, les jouissances empoisonnées de l'ambition (3), les soupçons, les terreurs, les privations de l'avarice (1), les agitations

rem morte mulierem, quæ laqueus venatorum est, et sagena cor ejus, vincula sunt manus illius (*Eccl.*, VII, 27). Crudelis enim domina ac rabiosa luxuria est, libidine, quasi stimulis, servilem mentem exagitans (*Greg.*, *Nys.*, *de Vita Mosis, edit. Morelli*, 1658, t. I, *p.* 212). Libido transacta semper sui relinquit pœnitudinem, nunquam satiatur, et extincta reaccenditur : usu crescit, et deficit; nec rationi paret, quæ impetu ducitur (*S. Hier. epist.* 91 *ad Ageruchiam, de Monogamia*).

(1) Itaque si quis voluptatem sectatur, et vitam lætitiæ plenam, fornicantium consortia mulierum fugiat. Bellis enim innumeris, et tumultibus amatorum animos implent, continuas ipsis pugnas contentionesque concitantes, per verba, per opera omnia (*S. Chrysost.*, *hom.* 14., *ad popul. Ant.*, n. 4).

(2) Ubi fuerit superbia, ibi erit et contumelia (*Prov.*, XI, 2). Superbum sequitur humilitas; et humilem spiritu suscipiet gloria (*Ibid.*, XXIX, 23). Væ qui prædaris! nonne et ipse prædaberis? et qui spernis! nonne et ipse sperneris? Cum consummaveris deprædationem, deprædaberis; cum fatigatus desieris contemnere, contemneris (*Isa.* XXXIII, 1). Cum invitatus fueris ad nuptias, non discumbas in primo loco, ne forte honoratior te sit invitatus ab illo, et veniens is qui te et illum vocavit, dicat tibi : Da huic locum; et tunc incipias cum rubore novissimum locum tenere (*Luc.* XIV, 8, 9). Cavenda superbia, quæ etiam in prosperis supplantat (*S. Amb.*, *in psal.* XXXV, n. 26). Sic nihil vilius, nihil abjectius arrogante, ac vanæ gloriæ cupido, qui sibi sublimis et altus videtur. Nam contentiosum est humanum genus; et nulli ita adversantur, ut arroganti, superbo, et gloriæ servo. Ipse vero, ut sibi illum arrogantiæ modum servet, quasi mancipii officia apud multos exhibet, adulatur, assentatur, et plusquam ii qui ære empti sunt, se gravissimæ servituti subjicit (*S. Chrysost*, *in Matth. homil.* 62, n. 5). Rursum humilis a nullo capitur animi morbo : non ira ipsum exagitare poterit, non gloriæ amor, non invidia, non livor : anima vero his morbis immuni quid excelsius? arrogans autem his omnibus occupatur morbis, quasi vermis in cœno se volutans : nam livor, invidia, ira semper ejus animum exagitant. Quis ergo sublimis est? an qui morbis animi superior est, an qui eorum servus? an qui illa tremit et formidat, an qui invictus est, et nunquam ab illis capitur? Quam avem dixerimus altius volare? an quæ manibus et arundinibus venatoris altior est : an eam, cui capiendæ venator arundine non eget, quod humilius volet, nec possit alta petere? Talis est arrogans; nam quivis laqueus ipsum facile capit, utpote humi repentem (*Idem, in Matth.*, *homil.* 65, n. 5). Contra semper ipsi evenit quam velit. Vult enim ipse superbire, ut honoretur; ipseque omnium maxime despicitur. Hic enim sunt maxime omnium ridiculi, omnibus inimici, inimicis captu faciles, ad iram proni apud Deum impuri (*Ibid.*, n. 9).

(3) Cum satiatus fuerit, arctabitur, æstuabit, et omnis dolor irruet super eum (*Job*, XX, 22). Atque hoc ipso perniciosior ambitio, quod blanda quædam est conciliatricula dignitatum, et sæpe quos vitia nulla delectant, quos nulla potuit movere luxuria, nulla avaritia subvertere, facit ambitio criminosos. Habet enim forensem gratiam, domesticum scelus; et ut dominetur aliis, prius servit. Curvatur obsequio, ut honore donetur; et dum vult esse sublimior, simulata humilitate, fit vilior, et fit remissior (*S. Ambr.*, *Expos. Evang. sec. Luc.*, *lib.* IV, n° 31). Nihil enim est quod hæc vitia non labefactent. Sed quemadmodum venti quidam vehementes, in tranquillum mare incidentes, totum illud a sedibus imis perturbant, ita ut arena fluctibus misceatur; ita hæc vitia, in animam ingressa, totam illam susdeque versant, excæcant in mente vim perspiciendi, maximeque gloriæ vesana cupido. Nam pecuniarum contemptum facile quivis admittet : honorem vero a multis præstitum despicere, multi est laboris, magnæ philosophiæ, animæ angelicæ, quæ cœlorum verticem attingat. Nullum, nullum utique est vitium ita tyrannicum, quod ubique dominatur, alibi plus, alibi minus, ubique tamen (*S. Chrys. in Epist. ad Tit. homil.* II, n° 3). O ambitio, ambientium crux! quomodo omnes torquens, omnibus places? Nihil acerbius cruciat, nihil molestius inquietat, nihil tamen apud miseros mortales celebrius negotiis ejus (*S. Bern. de Consid. lib.* III, *caput* 1, n° 5).

(1) Considerans, reperi et aliam vanitatem sub sole. Unus est, et secundum non habet, non filium, non fratrem; et tamen laborare non cessat, nec satiantur oculi ejus divitiis, nec recogitat dicens : Cui laboro, et fraudo animam meam bonis? In hoc quoque vanitas est et afflictio spiritus (*Eccl.* IV, 7, 8). Quid enim boni est homini in hac vita, qui in umbra vivit, nec expleri potest cupiditatibus suis? et si expleatur divitiis, fructum quietis amittit; quia cogitur custodire quod misera aviditate quæsierit, ut miserius eas possideat, cui prodesse non poterunt. Quid enim miserius, quam ut custodia torqueat, quarum abundantia nihil prosit (*S. Ambr.*, *de Bono mortis*, *cap.* 2, n° 4)? Quemadmodum ii qui in tenebris sunt, nihil clare vident; sed si funem viderint, putant esse serpentem; si montes et valles, pavore moriuntur; sic et isti, quæ videntibus formidabilia non sunt, suspecta habent; nam paupertatem metuunt; imo non paupertatem tantum, sed vel leve quodpiam detrimentum. Etenim si modicum quid amiserint, magis lugent ac cruciantur, quam ii qui necessario cibo egent. Multi certe ex hujusmodi divitibus, tale non ferentes infortunium, ad laqueum accurrerunt. Contumeliæ autem et damna ita illis intolerabilia videntur, ut ea de causa, item multi ex hac vita abrepti fuerint (*S. Chrysost. in Matth.*, *homil.* 20, n° 4). Ideo, ait quidam, *avaro nihil iniquius*. Nam qui talis est, seipsum quoque vendit, et communis omnium hostis circumquaque ambulat, dolens quod terra non aurum pro spicis proferat, nec fontes pro aquis, nec montes pro petris, sterilitatem ægre fert; in publicis bonis contractus; omnemque fastidit causam unde argentum non provenit; omnia ferens dum duos possit obolos lucrari. Omnes odio habet, pauperes, divites : pauperes, ne petitum accedant; divites, quod bona illorum non possideat. Omnes putat sua possidere; atque ut ab omnibus læsus, adversum omnes indignatur. Plenitudinem nescit, satietatem non novit, omnium est miserrimus (*Id. in Matth.*, *homil.* 80, n. 4). Timent ne jure ex domo exeant, illa quæ injuste parta sunt : extrema formidant; irascuntur contra suos, contra extraneos irritantur : mœror, tremor, furor sibi mutuo succedunt; et quasi a præcipitio in præcipitium transeuntes, quæ nondum possident, quotidie expectant. Quapropter neque placent illis ea quæ possident, quod tuto servari non confidant : quodque toto animo ad ea, quæ nondum possident anhelent. Ac quemadmodum is, qui diuturna siti vexatus est, etiamsi multos exhauserit fontes, voluptatem non sentit, quod satiari nequeat; ita et hi non modo non delectantur, sed eo magis cruciantur, quo plura tenent; quod nullus sit cupiditatis finis (*Idem in Matth.*, *homil.* 81, n° 4). Serva tibi, inquit avaritia. Pone te vede obtemperare; interroga ubi serves. Illa tibi monstratura est munitum locum, muratum cubiculum, arcam ferream. Omnia muni : forte domestic tuus fur etiam interiora perrumpet; et cum pecuniæ tuæ consulis, vitæ tuæ timebis. Forte dum multum servas, qui vult eripere, cogitat et

et les déchirements de l'envie (1), les violentes convulsions de la colère (1), les effrayantes

occidere. Postremo adversus fures licet quocumque munimine thesaurum tuum et vestem tuam communias : communi ea adversus rubiginem et tineam (*S. Aug.*, *serm.* 86, n° 8). Omnes enim passim furore insatiabili turpes præcipitantur in quæstus ; nec quisquam prorsus inveniri potest, qui ei salutem vel uno momento justitiæ frænos imponat: inquieta semper exæstuat, sævit, pugnat, rapit, congregat, servat, sui tenax, appetens alieni; non suo, non alieno, non ipso orbe contenta, totum possidet, et de inopia queritur semper. Denique ad sua nunquam pervenit vota ; quantum fuerit auctior, fit tanto miserior : expers otii, expers satietatis, per fas atque nefas, artibus, multis modis ac versutiis armata bacchatur, salutis suæ alienæque contemptrix ; solum metuens ne desit ulli quod radat (*S. Zeno Veron.*, *serm. de Avarit.*, *Bibl. Patr. tom.* III, *pag.* 406). Sed quid de divitiis ? nonne cum labore acquiruntur, cum timore possidentur, cum dolore amittuntur ? Thesaurizas, et ignoras cui congregabis ea. Vide quantum laborem pro perituris divitiis assumpsisti (*S. Bern. de divers.*, *serm.* 42, n° 3) !

(1) Putredo ossium invidia (*Prov.* XIV, 30). Qualis vero est animæ tinea, quæ cogitationum tales, pectoris quanta rubigo, zelare in altero vel virtutem ejus, vel felicitatem ; id est, odisse in eo vel merita propria, vel beneficia divina; in malum proprium bona aliena convertere; illustrium prosperitate torqueri, aliorum gloriam facere suam pœnam, et velut quosdam pectori suo admovere carnifices ; cogitationibus et sensibus suis adhibere tortores, qui se intestinis cruciatibus lacerent, qui cordis secreta malevolentiæ ungulis pulsent. Non cibus talibus lætus, non potus potest esse jucundus. Suspiratur semper, et ingemiscitur, et doletur; dumque ab invidis nunquam livor exponitur, diebus ac noctibus pectus obsessum sine intermissione laniatur. Mala cætera habent terminum, et quodcumque delinquitur, delicti consummatione finitur : in adultero cessat facinus perpetrato stupro : in latrone conquiescit scelus, homicidio admisso; et prædoni rapacitatem statuit præda possessa; et falsario modum imponit impleta fallacia. Zelus terminum non habet, permanens jugiter malum, et sine fine peccatum : quantoque ille, cui invidetur, successu meliore profecerit, tanto invidus in majus incendium livoris ignibus inardescit. Hinc vultus minax, torvus aspectus, pallor in facie, in labiis tremor, stridor in dentibus, verba rabida, effrænata convicia, manus ad cædis violentiam prompta, etiamsi a gladio interim vacua, odio tamen furiatæ mentis armata (*S. Cypr. de Zelo et Livore, edit. Ben., pag.* 257, 258). Nam perniciosius nullum vitium innascitur in hominum animis, quam invidia, quæ extraneos minime lædens, primum malum est, at domesticum habenti. Ut enim rubigo ferrum, ita invidia, infectam ipsa, animam absumit. Imo vero, quemadmodum viperas tradunt exeso materno utero nasci, ita quoque solet invidia parientem se animam vorare. Est enim invidia dolor de proximi successu felici ac prospero : quamobrem nunquam mœror, nunquam molestia deest invidenti. Est-ne proximi ager fertilis, vitæ ne commodis omnibus abundat domus, an ipsis animi oblectamentis vir non caret ? Hæc omnia pabulum sunt morbi, et accessio doloris invido. Quare ab homine nudo, qui ab omnibus sauciatur, nihil differt. Fortis est aliquis et robustus? bona est corporis habitudine? Hæc vulnerant invidum. Alius est forma elegantiori? Alia hæc est invidi plaga. Præstat animi dotibus quispiam plerisque? Prudentia ac dicendi facultate spectandus est, atque æmulandus ? Alius dives est, atque splendide munificus in largitionibus, et in stipis erogatione erga egenos, multumque ab iis, quos beneficiis affecerit, laudatur ? Omnia hæc plagæ sunt et vulnera, medium cor ipsius percellentia. Et illud in hoc morbo gravissimum est, quod ne detegere quidem ipsum possit ; sed demissis oculis, vultu tristitiam præ se ferente, confunditur, queritatur, atque hac lue perit : interrogatum autem de animi affectione, prodire pudet infortunium illud suum : Invidus sum et amarulentus ; affligunt me amici bona ; doleo de fratris lætitia : non queo aliena bona intueri ; sed proximi secundam fortunam, calamitatem duco. Hæc enim dicturus est, si vera loqui velit ; quorum dum nihil vult patefacere, morbum intus detinet, absumentum ejus viscera atque corrodentem (*S. Basil.*, *hom.* 11, *de Invidia*, n° 1). Gravis enim hæc animi ægritudo est, et quando animam invaserit, non prius eam relinquit, donec in extremam absurditatem eam induxerit : et lædens animam, a qua nota est, omnino aliter eum cui invidet, afficit, quam vult : nempe clariorem, nobiliorem, illustriorem illum reddit : unde iterum alia gravior invido plaga nascitur (*S. Chrysost. in Gen., homil.* 61, n° 1). Sit aliquis invidus, et nemo cum eo bellum gerat, quid juvat ? Ipse enim cum se ipso bellum gerit, quovis ense penetrabiliores in se cogitationes acuens ; in omnibus, quæ videntur, offendens; et in singulis, qui occurrunt, hominibus seipsum saucians, in nullum benevolo et grato animo præditus, sed omnes illos tanquam hostes intuens. Quæ est ergo illi pacis externæ utilitas, quando ille furens, et rabie percitus, et communis naturæ hostis circumcursat, tantum internum bellum gestans, et mille telis et sagittis confodi, atque adeo potius millies mortem pati spectans, quam videre quempiam ex iis, qui sunt ejusdem generis, in bona esse existimatione, aut felicius agere (*Id., exposit. in psalm.* IV, n° 12) ? Talis quippe est invidia : bonis ipsa propriis semper insidiatur, invidumque tabefacit, et mille calamitatibus involvit (*Idem in Matth., homil.* 62, n° 5).

(1) Zelus et iracundia minuunt dies (*Eccli.* XXX, 26). Ira, gravis passio est : plerumque accendit inertem, et volentem mitius vindicare, in furorem rapit, ut perimat quem putaverit coercendum. Commotus, gladio sæpe transverberat innocentem. Amicos et fratres per indignationem plurimi peremerunt (*S. Ambr., in psalm.* XXXVI, n° 18). Non dixit solum, remitte; sed, ne vel in mente habeas, ne cogites, amitte universam iram, ulcus tolle : dum enim vindictam adornas, primum te ipsum tormento afficis, veluti si carnificem iram tibi apposuisses, dilanians tua ipsius viscera. Quid enim miserius homine assidue irato ? Quemadmodum furiosi nunquam fruuntur tranquillitate, itaque simultatem gerit, et inimicum habet, nunquam fruitur ulla pace, perpetuo æstuans ; tempestatemque cogitationum in dies aggravat ; verba factaque secum reputat ; ipsius quoque nomini infestus, qui injuriam dedit. Si audiat illum tantum nominari, efferatur continuo, magno cum animi cruciatu, et ad solum illius conspectum trepidat et horret, tanquam si ultima patiatur. Quod si quid illius, vel vestem, vel domum, vel angiportum videat, omnium istorum intuitu torquetur : ac quemadmodum dilectorum ac carorum hominum vestes, vultus, calceamenta, domus item et angiportus, mox ut visa fuerint, excitare nos solent ; ita quoque inimicorum et odiosorum hominum servus, amicus, domus, angiportus in conspectum datus, aut quodcumque aliud animos arrodit, atque alias super alias, ut quodque visum fuerit, plagas nobis incutit (*S. Chrys., homil.* 20, *ad pop. Antioch.*, n° 2). Vis tibi ostendam animam spumantem, impuram, et distortos oculos mentis ? Cogita iratos, et furore ebrios : qua spuma non immundiora proferunt verba ? Profecto quasi fetidum sputum emittunt. Et sicut illi nullum ex præsentibus norunt, sic neque hi. Obtenebrata enim illorum mente, et distortis oculis, non amicum, non inimicum, non venerabilem, non despiciendum, sed omnes uno intuitu cernunt. Non vides hos tremere, sicut illos. Sed non cadunt in terram? Verum anima eorum humi jacet, et cadit palpitans. Si enim recta staret, non pateretur illa quæ

représailles de la vengeance (1), et par dessus tous ces tourments, les remords persécuteurs qui s'attachent à l'âme du coupable, la suivent en tous lieux, et la dévorent sans relâche (1) : et prononcez ensuite, si vous

patitur. Annon videntur tibi abjectæ esse animæ, quæ vigilantiam suam perdiderint, ea quæ illi dicunt et faciunt animo ebrii? Est et aliud furoris genus hoc gravius. Quodnam illud? Quando neque iram remitti sustinent; sed apud se alunt, quasi domesticum carnificem, ulciscendi se cupiditatem. Illos enim primos hæc cupiditas hic perdit, ut futura prætercam. Nam quantum putas esse tormentum hominis animo perculsi; singulis diebus meditantis quo pacto inimicum ulciscatur? Primo se ipsum punit, et inflatum plectit, contra seipsum pugnans et incensus. Necesse enim est ignem semper in te ardere, et febrium tantum intendens, non sinis decrescere, putasque te illi malum inferre. Ipse vero te ipsum tabefacis, flammam semper vigentem gestans, nec sinens animam quiescere; sed efferatus semper in perturbatione et tempestate mentem retinens (*Idem, in Act. Apost., homil.* XLI, n° 4). Nam iræ suæ stimulis accensum cor palpitat, corpus tremit, lingua se præpedit, facies ignescit, exasperantur oculi, et nequaquam recognoscuntur noti. Ore quidem clamorem format, sed sensus qui loquatur, ignorat. In quo itaque iste ab arreptitiis longe est, qui actionis suæ conscius non est. Unde fit plerumque, ut usque ad manus ira prosiliat, et quo ratio longius recedit, audacior exurgat; seque ipsum retinere animus non valet, quia factus est potestatis alienæ; et eo furor membra foras in ictibus exercet, quo intus ipsam membrorum dominam mentem captivam tenet. Aliquando autem manus non exerit, sed in maledictionis jaculum linguam vertit. Fratris namque interitum precibus exposcit, et hoc Deum perpetrare expetit, quod ipse perversus homo facere vel metuit, vel erubescit. Fitque ut voto et voce homicidium peragat, etiam cum a læsione proximi manibus cessat. Aliquando ira, perturbato animo, quasi ex judicio silentium indicit; et quo se foras per linguam non exprimit, intus deterius ignescit; ut iratus quisque collocutionem suam proximo subtrahat, et nihil dicendo, quam sit aversus dicat. Et non nunquam hæc silentii severitas per disciplinæ dispensationem geritur; si tamen sollicite in intimis discretionis forma teneatur. Non nunquam vero, dum accensus animus a consueta locutione restingitur, per accessum temporis penitus a proximi dilectione separatur, et acriores stimuli ad mentem veniunt; causæ quoque, quæ gravius exasperant, oriuntur; atque in irati oculo festuca in trabem vertitur, dum ira in odium permutatur. Plerumque ira per silentium clausa intra mentem vehementius æstuat, et clamosas tacita voces format: verba sibi, quibus exasperetur, objicit; et quasi in causæ examine posita, durius exasperata respondet; quod Salomon breviter insinuat, dicens : *Præstolatio impiorum, furor*. Sicque fit, ut perturbatus animus majorem strepitum sui silentii sentiat, eumque gravius clausæ iræ flamma consumat (*S. Greg. Moral., lib.* V, *cap.* XLV. n° 79).

(1) Est et alius summus impatientiæ stimulus ultionis libido, negotium curans aut gloriæ aut malitiæ. Sed et gloria utique vana, et malitia nunquam non Domino odiosa, hoc quidem loco maxime, cum alterius malitia provocata, superiorem se in exequenda ultione constituit, et remunerans nequam duplicat, quod semel factum est. Ultio penes errorem, solatium videtur doloris; penes veritatem, certe redarguitur malignitatis. Quid enim refert inter provocantem et provocatum, nisi quod ille prior in maleficio deprehenditur, at ille posterior? Tamen uterque læsi hominis Domino reus est, qui omne nequam prohibet et damnat. Nulla in maleficio ordinis ratio est; nec locus secernit, quod similitudo conjungit. Absolute itaque præcipitur malum malo non rependendum. Par factum, par habet meritum (*Tertull., de Patient., cap.* X). Cicero in iisdem illis officialibus : « *At vero si quis voluerit*, inquit, *animi sui complicitam notionem evolvere, jam se ipse doceat, eum virum bonum esse qui prosit quibus possit, noceat nemini, nisi lacessitus injuria.* » O quam simplicem veramque sententiam duorum verborum adjectione corrupit! Quid enim opus fuerat adjungere : *Nisi lacessitus injuria*, ut vitium bono viro quasi caudam turpissimam apponeret; patientiæque, quæ omnium virtutum maxima est, faceret expertem? Nociturum esse dixit bonum virum, si fuerit lacessitus; jam ex hoc ipso boni viri nomen amittat necesse est, si nocebit. Non minus enim mali est referre injuriam, quam inferre. Nam unde certamina inter homines, unde pugnæ contentionesque nascuntur, nisi quod improbitati opposita impatientia, magnas sæpe concitat tempestates? Quod si patientiam, qua virtute nihil verius, nihil homine dignius inveniri potest, improbitati opposueris, extinguetur protinus, tanquam igni aquam superfuderis. Sin autem provocatrix illa improbitas inpatientiam sibi comparem nacta est, tanquam perfusa oleo, tantum excitabit incendium, ut id non flumen aliquod, sed cruoris effusio extinguat (*Lactant. divin. Instit. lib.* VI, *cap.* 18). Nescis quanta sit post reconciliationem voluptas? Quid enim si in ipsis inimicitiis illa non apparet? Nam quod suavius sit lædentem se amare, quam odio habere, postquam inimicitiæ solutæ fuerint, tunc poteris probe discere. Cur ego furiosos imitamur, qui se mutuo lacerant, qui in propriam carnem insaniunt (*S. Chrysost. homil.* LXXIX, *in Matth., num.* 4 et 5)?

(1) Dabit tibi Dominus ibi cor pavidum, et deficientes oculos, et animam consumptam mœrore; et erit vita tua quasi pendens ante te. Timebis nocte et die, et non credes vitæ tuæ. Mane dices : Quis mihi det vesperum? Et vespere : Quis mihi det mane? propter cordis tui formidinem, qua terreberis (*Deut.*, XXVIII, 65, 66 et 67). Sonitus terroris semper in auribus illius; et cum pax sit, ille semper insidias suspicatur. Non credit quod reverti possit de tenebris ad lucem, circumspectans undique gladium. Cum se moverit ad quærendum panem, novit quod paratus sit in manu ejus tenebrarum dies. Terrebit eum tribulatio, et angustia vallabit eum, sicut regem qui præparatur ad prælium. Tetendit enim adversus Deum manum suam (*Job*, XV, 21 et 25). Fugit impius, nemine persequente (*Prov.*, XXVIII, 1). Cum sit enim timida nequitia, dat testimonium condemnationis : semper enim præsumit sæva, perturbata conscientia. Nihil enim est timor nisi proditio cogitationis auxiliorum (*Sap.*, XVII, 10 et 11). Talis est peccantium consuetudo : omnia suspecta habent; umbram tremunt; omnem strepitum timent; quemque putant contra se venire. Multos igitur sæpe conspicati, ad aliud ministerium currentes, ad se venire cogitaverunt peccatores : et aliis alia inter se disserentibus, peccati sibi ipsis conscii putant illos de se sermocinari. Talis enim res peccatum est : nullo prodit arguente; nullo condemnat accusante : pavidum facit et timidum peccatorem, sicut justitia contrarium. Audi igitur quomodo et ejus pavorem, et illius libertatem scriptura designavit : *Fugit impius nemine persequente*, inquit. Quomodo persequente nemine fugit? Intus habet agentem conscientiæ accusatorem, et hunc ubique circumfert; et sicut se ipsum non potest fugere, sic nec eum, qui intus ipsum agitat : sed quocumque abeat, flagellatur, et vulnus habet immedicabile (*S. Chrysost., homil.* VIII *ad pop. Ant., num.* 1 et 2). Veruntamen, carissimi, inter omnes tribulationes humanæ animæ, nulla est major, quam conscientia delictorum. Namque si ibi vulnus non sit, sanumque sit intus hominis, quod conscientia vocatur, ubicumque alibi passus fuerit tribulationes, illuc confugiet, et inveniet Deum. Si autem ibi requies non est propter abundantiam ini-

l'osez, que la loi qui ordonne à l'homme de combattre ses passions, le condamne au malheur!

Sans doute il en coûte pour arracher du cœur les passions qui lui sont chères : le combat contre soi-même est pénible. Dans le sentier escarpé de la vertu, les premiers pas sont laborieux ; on le gravit d'abord avec fatigue : mais lorsque l'on s'est élevé à une certaine hauteur, il commence à s'aplanir ; les difficultés diminuent, et l'exercice de la vertu augmente la force pour les surmonter. Indépendamment des secours puissants de la grâce, qui ne manquent jamais à ceux qui la sollicitent et la secondent, l'habitude seule de bien vivre rend aisée la pratique de la vertu (1) : les passions constamment réprimées se révoltent moins violemment, elles finissent par s'accoutumer au joug ; les combats réitérés amènent enfin la tranquillité, à force de victoires, l'on parvient à la paix (1).

Cette paix intérieure, ce bien si précieux de l'âme (2), que saint Augustin définit si exactement la tranquillité de l'ordre (3), l'homme livré à ses passions ne la connaîtra jamais (4) : son cœur, a dit l'Esprit Saint,

quitatis, quoniam et ibi Deus non est; quid facturus est homo? Quo confugiet, cum cœperit pati tribulationes? Fugiet ab agro ad civitatem, a publico ad domum, a domo in cubiculum, et sequitur tribulatio. A cubiculo, jam quo fugiat non habet, nisi in interius cubile suum : porro si ibi tumultus est, si fumus iniquitatis, si flamma sceleris, non illuc potest confugere; pellitur inde; et cum inde pellitur, a se ipso pellitur. Et ecce hostem suum invenit, quo confugerat ; se ipsum quo fugiturus est? Quocumque fugerit, se trahit post se (*S. Aug.*, *enarr. in psalm.* XLV, n° 5).

(1) Ne itaque mihi labores objicias et sudores. Neque enim sola futurorum spe, sed et alio modo facilem esse virtutem curavit Deus, nobis ubique auxilium patrociniumque suum præstando. Si volueris modicam adhibere diligentiam, cætera omnia sequuntur. Propterea enim te vult parum præstare laboris, ut et victoria tua sit... Sic enim ea, quæ nunc intolerabilia videntur, facilia, levia, amabiliaque erunt. Quandiu enim in pravis affectibus versamur, virtutem asperam, difficilem, inaccessamque esse putamus; nequitiamque desiderabilem et dulcissimam : si vero paululum a vitiis discedamus, tunc illa abominabilis, et deformis videbitur; hæc vero facilis et amabilis (*S. Chrys.*, *homil.* VII *in Matth.*, n. 11). Asperam enim nobis et insuavem virtutum viam nimia facit vitiorum consuetudo; quæ si in partem alteram transferatur, invenietur, sicut Scriptura dicit, semita justitiæ lævis (*Epist. adjudic. S. Hieron.*, *ad Celant.* CIX). Veruntamen magnum sacramentum est hujus sententiæ, quod nulla abstinentia fit a voluntate carnali, quæ non habeat in exordio dolorem, donec in meliorem partem consuetudo flectatur. Quod cum provenerit, quasi natus est filius, id est, ad bonum opus paratus est affectus per consuetudinem bonam. Quæ consuetudo ut nasceretur, cum dolore reluctatum est consuetudini malæ (*S. Aug. de Genes. contr. Manich.*, *lib.* II, *cap.* XIX, n. 29). Quomodo ergo aut lata caritas, si angusta porta? aut quomodo jugum suave est, et onus leve, si in præceptis Dei viæ duræ sunt, quæ custodiuntur? Sed hanc nobis quæstionem citius caritas solvit : quia via Dei et inchoantibus angusta est, et perfecte jam viventibus lata. Et dura sunt, quæ contra consuetudinem spiritualiter animo proponimus, et tamen onus Dei leve est, postquam hoc ferre cœperimus : ita ut pro amore ejus etiam persecutio placeat, et omnis pro eo afflictio in mentis dulcedine veniat; sicut sancti quoque apostoli gaudebant, cum pro Domino flagella tolerabant. Ipsa ergo angusta porta amantibus lata fit, ipsæ viæ duræ spiritualiter currentibus molles et planæ fiunt : dum enim scit animus, se pro temporalibus doloribus gaudia æterna recipere, et hoc incipit, quod affligitur, amare (*S. Greg. in Ezech.*, *lib.* II, *hom.* V, n. 13).

(1) Non enim transit ad summam pacem, ubi summum silentium est, nisi qui magno strepitu prius cum suis vitiis belligeraverit (*S. Aug. in psal.* LXXXIV, n. 8).

(2) Jucunditas cordis, hæc est vita hominis, et thesaurus sine defectione sanctitatis (*Eccli.* XXX, 23). Pax autem, quæ mentis est firmitas quædam atque constantia, benedictionum perfectissima esse videtur. Quare pacifici viri character in compositis ac sedatis moribus situs est : contra, qui a cupiditatibus oppugnatur, nondum pacis Dei particeps est : quam pacem discipulis suis Dominus dedit, quæ, cum intellectum superet, eorum, qui digni sunt, animas tuebitur (*S. Basil.*, *serm. in psal.* XXVIII, n. 8). Si qua aliena dona sunt, quæ tribuuntur a Deo patre et Domino Jesu Christo, inter hæc pax non minimum possidet locum, quæ super omnem sensum, et custodit corda intellectusque sanctorum, serenitas quædam atque tranquillitas animæ quiescentis, et universam tempestatem et turbinem perturbationum fugans (*S. Hier.*, *in cap.* VI *epist. ad Eph.*, *lib.* III). Sit ergo pax dilecta nostra et amica, cum qua sit castum cubile cor nostrum, cum qua sit fida requies, et non amarum consortium; cum qua sit dulcis complexus, et inseparabilis amicitia. Pacem laudare difficilius est, quam habere. Si enim eam laudare volumus, vires optamus, sensus quærimus, verba libramus : si autem habere volumus, sine aliquo labore habemus et possidemus (*S. August.*, *serm.* CCCLVII, n. 1). Tantum est enim pacis bonum, ut etiam in rebus terrenis atque mortalibus, nihil gratius soleat audiri, nihil desiderabilius concupisci, nihil postremo possit melius inveniri (*Id. de Civit. Dei*, *lib.* XIX, *cap.* II). De pace dicturi, prius quæ pacis sint commoda videamus; est pax securitas mentis, tranquillitas animi, simplicitas cordis, amoris vinculum, consortium caritatis. Hæc est quæ simultates tollit, bella compescit, comprimit iras, superbos calcat, humiles amat, discordes sedat, inimicos concordat, cunctis est placita, non quærit alienum, nihil deputat suum, docet amare quæ odisse non novit, nescit extolli, nescit inflari. Hanc ergo qui accepit, teneat; qui perdidit, repetat; qui amisit, exquirat (*Serm. S. August. et Chrysol.*, *adjud. in append. Aug.* XCVII).

(3) Pacifici autem in semetipsis sunt, qui omnes animi sui motus componentes, et subjicientes rationi, id est, menti et spiritui, carnalesque concupiscentias habentes edomitas, fiunt regnum Dei; in quo ita sunt ordinata omnia, ut id quod est in homine præcipuum et extollens, hoc imperet cæteris non reluctantibus, quæ sunt nobis bestiisque communia, atque id ipsum quod excellit in homine, id est mens et ratio, subjiciatur potiori, quod est ipsa veritas, unigenitus Filius Dei (*S. Aug. de Serm. Dom. in monte*, *lib.* 1, n. 9). Pax omnium rerum tranquillitas ordinis. Ordo est parium dispariumque rerum, sua cuique loca tribuens, dispositio. Proinde miseri, quia in quantum miseri sunt utique in pace non sunt, tranquillitate quidem ordinis carent, ubi perturbatio nulla est (*Idem, de Civit. Dei*, *lib.* XIX, *cap.* 13).

(4) Videntur quidem habere tranquillitatem, videntur quiete frui : sed non est quies, ubi animus inquietus est; non est tranquillitas mentis, ubi animus exagitatur obnoxius stimulis conscientiæ. Quomodo securitas, ubi diversarum pugna est passionum, ubi conflictus gravium cogitationum (*S. Ambr. in psal.* CXVIII, *serm.* XVII, n. 14)? Nihil æque solet pacem parere, atque Dei cognitio, et virtutis possessio, quæ animi perturbationum internum bellum domo procul

est comme une mer bouillonnante, dont les vagues agitées débordent sans cesse, et vont porter au dehors la vase impure dont elles sont chargées (1). Le cœur du vrai chrétien est le sanctuaire de la paix (2) : rien ne trouble cet heureux calme : ni les agitations du doute, elles sont le partage des incredules ; ni la terreur des jugements de Dieu, c'est la première peine des méchants.

La paix avec Dieu est le fondement de la paix avec soi-même (3) : elle tranquillise sur le passé, fait jouir du présent, rassure pour l'avenir. Les malheurs mêmes du dehors, les traverses de la vie, les maux du corps, n'altèrent point le bonheur intérieur du parfait chrétien (1). La charité rend tout léger (2) : elle ôte aux privations leur amertume, aux

ejicit, nec permittit ut homo cum seipso sediliones agitet. Sane si hac pace non fruatur, etiamsi sit extrinsecus summa pax, etiamsi nullus eum hostis invadat, est omnium qui in terra impugnantur, miserrimus. Neque enim Scythæ, nec Thraces, nec Sarmatæ, nec Indi, nec Mauri, nec quæcunque sunt feræ gentes, tam atrox bellum gerere solent, quam nefaria cogitatio, quæ versatur in penetralibus animi, et intemperans libido, amor pecuniæ, potentiæ vehemens desiderium, atque erga res humanas affectio ; et merito : illud enim est bellum externum : hoc vero est internum prælium. Quod autem, quæ intus nascuntur, sint iis quæ extrinsecus invadunt graviora, et interitum magis afferre soleant, hoc licet videre in omnibus. Etenim et ligni naturam vermis, qui natus est intus, magis corrumpit : vires et sanitatem corporis, morbi, qui intus procreantur, plus lædunt, quam qui intrinsecus adveniunt : et civitates non tam externi hostes, quam civiles pessumdant : ita etiam animæ, non tam externæ, quæ in eam invadunt, machinationes, quam quæ intus oriuntur ægritudines, perniciem afferunt. Sed si quis, timorem Dei habens, hoc bellum perfecte sedaverit, et perturbationes animi composuerit, et varias illas improbarum cogitationum belluas suffocans, non permiserit ut in antris delitescant, is purissima et altissima pace fruetur (*S. Chrys. expos. in psal.* IV, *num.* 11 *et* 12). Nec putemus pacem tantum in eo esse quærendam, si cum alio non jurgemur : sed tunc pax Christi, hoc est hæreditas nostra, nobiscum est, si tranquilla mens nullis passionibus perturbetur (*S. Hieron. in cap.* V *epist. ad Gal.*, *lib.* III).

(1) Impii quasi mare fervens,, quod quiescere non potest, et redundant fluctus ejus in conculcationem et lutum ; non est pax impiis, dicit Dominus Deus (*Isa.* LVII, 20 *et* 21).

(2) Pax multa diligentibus legem tuam (*Psal.* CXVIII, 165). Venite ad me omnes qui laboratis, et onerati estis, et ego reficiam vos : tollite jugum meum super vos, et discite a me quia mitis sum et humilis corde, et invenietis requiem animabus vestris : jugum enim meum suave est, et onus meum leve (*Matth.*, XI, 28 *et* 30). Pacem relinquo vobis ; pacem meam do vobis : non quomodo mundus dat, ego do vobis (*Joan.* XIV, 27). Servilis est omnis passio ; quoniam qui facit peccatum, servus est peccati ; et, quod pejus est, multorum servus est. Qui subjectus est vitiis, multis se dominis addixit, ut servitio ei exire vix liceat. At vero ille, qui voluntati suæ arbiter est, judex consilii, interpres arbitrii, qui coercet corporeæ appetentiam passionis, qui ea quæ agit bene agit, bene autem agens, recte agit, et qui recte agit, inculpate et irreprehensibiliter agit, habens suorum actuum potestatem ; is profecto liber est (*S. Ambr. de Jacob., et vita beata, lib.* II, *cap.* III, n. 12).

(3) In terra autem illa pax conditur, quæ homines efficit bonæ voluntatis. Quo enim Spiritu de intemeratæ Matris visceribus nascitur Christus, hoc de sanctæ Ecclesiæ utero renascitur christianus ; cui vera pax est a Dei voluntate non dividi, et in his solis, quæ Deus diligit, delectari (*S. Leo.*, *serm.* XXVII, *de Nativ. Dom.* IX, *cap.* 1).

(1) Non enim frangitur sapiens doloribus corporis, nec vexatur incommodis ; sed etiam in ærumnis beatus manet. Neque enim adversa corporis vitæ beatæ munus immuniunt, neque de ejus suavitate aliquid delibant ; quia non in delectatione corporis vitæ beatitudo est, sed in conscientia pura ab omni labe peccati, et in ejus mente qui cognoscit, quia quod bonum est delectat, etiamsi asperum sit ; quod autem indecorum, etiamsi suave, non mulcet (*S. Ambr. de Jacob et vita beata, lib.* I, *cap.* VII, n. 28). Rursum justi etiam si hic innumera perpetiantur acerba, quoniam bona spes alit illos habentque voluptatem puram, firmam et stabilem, etiam post hæc, innumera illos excipiunt bona, quemadmodum et Lazaro accidit. Nec enim istuc mihi dixeris: Erat ulcerosus : verum illud considera, quod quovis auro pretiosiorem intus habebat animam ; imo verius, non animam tantum, verum etiam corpus ipsius. Virtus enim corporis non est obesitas, bonaque habitudo, sed tantos ac tales ferre cruciatus (*S. Chrysost. de Lazar.*, *concio.* I, n. 11).

(2) Nihil christianus sentit in nervo, cum animus in cœlo est (*Tertull. ad Martyr.*, *cap.* 11). Vultus liberior est, ubi est castitatis conscientia ; et portare Christi jugum suave est, si ornamenta putes cervicis tuæ esse, non onera : attolle ergo oculos semper ad Dominum Deum tuum, et quære Deum, ut invenias. Erige cervicem ; redimicula, non vincula, geris ; multa quoque animalia redimiculis gaudent, et phalerari sibi magis quam vinculari, videntur. Genæ sicut turturis præferant insignia verecundiæ : redimicula cervicis libertatis attollant fiduciam : leve est enim jugum Christi, et ideo cervix eo non premitur, sed levatur (*S. Ambr. in psal.* CXVIII, *serm.* III, n. 6). Sed restat cum dolore magna conflictio ; nihil est tamen tam durum atque ferreum, quod non amoris igne vincatur. Quo cum se anima rapiet in Deum, super omnem carnificinam libera, et admiranda volitabit pennis pulcherrimis et integerrimis, quibus ad Dei amplexum amor castus innititur (S. *Aug. de Morib. Eccl. cathol.*, *lib.* I, *cap.* XXII, n. 41). Ut enim sarcina ejus sit tibi levis, et jugum ejus suave, ille tibi amorem inspiravit; amanti suave est, non amanti durum est. Amanti suave est ; Dominus dedit suavitatem (*Id. serm.* XXX, *cap.* VIII, n. 10). Sed in his omnibus, qui hæc non amant, eadem gravia patiuntur; qui vero amant, eadem quidem, sed non gravia pati videntur. Omnia enim sæva et immania prorsus facilia, et prope nulla efficit amor. Quanto ergo certius et facilius ad veram beatitudinem caritas facit, quod ad miseriam, quantum potuit cupiditas fecit? Quam facile toleratur quælibet adversitas temporalis, ut æterna pœna vitetur, et æterna requies comparetur? Non immerito ille vas electionis cum ingenti lætitia dixit : *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad superventuram gloriam, quæ revelabitur in nobis.* Ecce unde illud jugum suave est, et sarcina levis ; et si angusta est paucis eligentibus, facilis tamen omnibus diligentibus. Dicit psalmista : *Propter verba labiorum tuorum ego custodivi vias duras.* Sed quæ dura sunt laborantibus, eisdem ipsis mitescunt amantibus (*Idem, serm.* LXX, *de Verb.; Matth*, n. 3). Durum videtur et grave, quod Dominus imperavit, ut si quis eum vult sequi, abneget semetipsum. Sed non est durum nec grave quod ille imperat, qui adjuvat ut fiat quod imperat. Nam et illud verum est, quod ei dicitur in psalmo : *Propter verba labiorum tuorum ego custodivi vias duras.* Et illud verum est, quod ipse dixit : *Jugum meum lene est, et onus meum leve est.* Quidquid enim durum est in præceptis, ut sit lene caritas facit. Novimus quanta ipse amor faciat (*Idem, serm.* XCVI, *cap.* I, n. 1).

pertes leurs regrets, aux ennuis leurs dégoûts, aux maladies leurs langueurs, aux souffrances leurs douleurs. La passion la plus ardente ne donne pas, pour soutenir les peines de la vie, un courage aussi fort, et surtout aussi soutenu, aussi général, autant à l'épreuve de tout, que celui qu'inspire la charité.

Ainsi, dans quelque situation que se trouve le chrétien, il porte toujours en lui le bonheur. Au sein de la prospérité, ses jouissances sont pures et assurées, parce que sa religion lui apprend à les modérer. Notre faculté de jouir est bornée comme toutes les autres. Les plaisirs du monde trouvent leur terme dans leur multiplicité même; l'usage immodéré les anéantit, et ne laisse à leur place que le dégoût de la satiété et le vide de l'ennui : juste jugement de la Providence, qui a voulu que tout abus renfermât en soi sa peine (1) ! Les plaisirs de la conscience sont les seuls éternels. Le chrétien devient-il en butte à l'adversité, c'est ici le triomphe du christianisme. Incrédules, oseriez-vous mettre vos principes désespérants en parallèle avec les consolations touchantes qu'il développe? Vous donnez à la plus nombreuse portion du genre humain, pour unique ressource, le néant; vous lui arrachez jusqu'à l'espérance. Ah ! ne fût-ce que par pitié pour ses malheurs, laissez-lui bénir une religion qui lui rend ses souffrances précieuses par leur conformité avec celles de son Rédempteur, qui lui offre d'immenses dédommagements pour tous ses maux, qui donne un prix à chacune de ses peines, qui en fait autant de mérites et de titres à un bonheur sans mesure et sans fin.

Du sein de sa vie privée, suivez l'homme au milieu de ses semblables : vous y trouverez encore la religion, versant sur lui de nouveaux bienfaits. La religion se place au milieu de la société pour en rapprocher toutes les parties; tout ce que divisent les passions et les vices, tout ce que séparent les préjugés et les institutions humaines, la religion l'embrasse et le réunit. Elle attache le riche au pauvre par les dons (2), et le pauvre au riche par la reconnaissance (3); elle établit entre les grands et les petits une communication de bienfaits et de services; elle députe vers l'affligé des consolateurs (1); elle place des appuis autour de l'orphelin et de la veuve (2); elle envoie auprès de chaque malheureux des distributeurs de chaque genre de secours (3). Jetez les yeux sur ces grands

Joppe autem fuit quædam discipula, nomine Tabitha, quæ interpretata dicitur Dorcas. Hæc erat plena operibus bonis, et eleemosynis, quas faciebat. Factum est autem in diebus illis, ut infirmata moreretur. Quam cum lavissent, posuerunt eam in cœnaculo... Exurgens autem Petrus venit cum illis; et cum advenisset, duxerunt illum in cœnaculum, et circumsteterunt illum omnes viduæ flentes, et ostendentes ei tunicas et vestes quas faciebat illis Dorcas (*Act.* IX, 35, 36 et 39).

(1) Jussisti, Domine, et sic est, ut pœna sua tibi sit omnis inordinatus animus (S. *August. Conf.*, *lib.* I, *cap.* XII, n. 19).

(2) Fœneratur Domino, qui miseretur pauperis, et vicissitudinem suam reddet ei (*Prov.*, XIX, 17). Ignem ardentem extinguit aqua, et eleemosyna resistit peccatis; et Deus prospector est ejus qui reddit gratiam : meminit ejus in posterum, et in tempore casus sui inveniet firmamentum (*Eccl.* III, 33 *et* 34). Date et dabitur vobis; mensuram bonam, et confectam, et coagitatam, et supereffluentem dabunt in sinum vestrum. Eadem quippe mensura, qua mensi fueritis, remetietur vobis (*Luc.* VI, 38). Divitibus hujus sæculi præcipe non sublime sapere, neque sperare in incerto divitiarum; sed in Deo vivo... bene agere, divites fieri in bonis operibus, facile tribuere, communicare, thesaurisare sibi fundamentum bonum in futurum (1 *Timoth.* VI, 17 *et* 19). Judicium sine misericordia illi, qui non fecit misericordiam (*Jac.* 11 *et* 13).

(3) Dives et pauper obviaverunt sibi : utriusque operator est Dominus (*Prov.* XXII, 2). Deprecatio pauperis ex ore usque ad aures ejus perveniet; et judicium festinato adveniet illi (*Eccli.* XXI, 6). In

(1) Flebam quondam super eo qui afflictus erat, et compatiebatur anima mea pauperi (*Job.* XXX, 25). Non desis plorantibus in consolatione, et cum lugentibus ambula (*Eccli.*, VII, 38). Nonne ardorem refrigerabit ros? Sic et verbum melius quam datum. Nonne ecce verbum super datum bonum ? sed utraque cum homine justificato. (*Ibid.* XVIII, 16 *et* 17).

(2) Ne attingas parvulorum terminos, et agrum pupillorum ne introeas. Propinquus enim illorum fortis est; et ipse judicabit contra te causam illorum (*Prov.* XXIII, 10 et 11). Non despiciet (Dominus) preces pupilli; nec viduam, si effundat loquelam gemitus. Nonne lacrymæ viduæ ad maxillam descendunt, et exclamatio ejus super deducentem eas ? A maxilla enim ascendunt usque ad cœlum, et Dominus exauditor non delectabitur in illis (*Eccli.*, XXXV, 17 *et* 19). Religio munda et immaculata apud Deum et Patrem hæc est : visitare pupillos et viduas in tribulatione eorum, et immaculatum se custodire ab hoc sæculo (*Jac.* 1, 27).

(3) Tobias quotidie pergebat per omnem cognationem suam, et consolabatur eos, dividebatque unicuique, prout poterat, de facultatibus suis. Esurientes alebat, nudisque vestimenta præbebat, et mortuis atque occisis sepulturam, sollicitus, exhibebat (*Tob.* 1, 19 *et* 20). Frange esurienti panem tuum, et egenos vagosque induc in domum tuam : cum videris nudum, operi eum, et carnem tuam ne despexeris. Tunc erumpet quasi mane lumen tuum (*Is.*, LVIII, 7, 8). Tunc dicet rex his qui a dextris ejus erunt : Venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi : esurivi enim, et dedistis mihi manducare; sitivi, et dedistis mihi bibere; hospes eram, et collegistis me; nudus, et cooperuistis me; infirmus, et visitastis me; in carcere eram, et venistis ad me (*Matth.* XXV, 34 *et* 36). Impendamus virtuti quod subtrahimus voluptati. Fiat refectio pauperis abstinentia jejunantis. Studeamus viduarum defensioni, pupillorum utilitati, lugentium consolationi, dissidentium paci. Suscipiatur peregrinus, adjuvetur oppressus, vestiatur nudus, foveatur ægrotus (*S. Leo*, *serm.*, XII, *de Jejun. decim. et collect.* 11). Deliciæ igitur nostræ sint opera pietatis, et illis cibis, qui nos ad æternitatem nutriunt, impleamur. Lætemur in refectionibus pauperum, quos impendia nostra satiaverint : jucundemur in vestitu eorum, quorum nuditatem indumentis necessariis texerimus. Sentiant humanitatem nostram ægritudines decumbentium, imbecillitates debilium, labores exulum, destitutio pupillorum, et desolatarum lamenta viduarum; in quibus juvandis nemo est, qui non aliquam possit exequi benevolentiæ portionem. Nulli enim parvus est sensus, cui magnus animus : nec de rei familiaris modo mensura pendet pietatis. Nunquam merito caret, etiam in tenui facultate, bonæ voluntatis opulentia. Majora quidem impendia sunt divitum, et minora mediocrium; sed non discrepat fructus operum, ubi idem est affectus

monuments de la bienfaisance du christianisme envers la société : contemplez ces vastes édifices, où toutes les maladies viennent chercher la guérison, où les infirmités sans espoir éprouvent du soulagement, où la vieillesse indigente trouve enfin le repos après de longs travaux, et termine en paix des jours consumés dans la peine ; où l'enfant abandonné reçoit le lait que lui refuse le sein maternel, où l'orphelin retrouve de nouveaux parents, où l'insensé, éloigné de la société qu'il troublerait, voit prodiguer sur lui des secours qu'il n'est pas en état de reconnaître : c'est la religion qui a élevé ces précieux asiles, qui les a enrichis, qui, à côté des malheureux qu'elle y rassemble, a conduit leurs généreux bienfaiteurs. La société oserait-elle confier à des mains mercenaires des fonctions que la vertu la plus pure peut seule dignement exercer ? Il n'y a que la religion qui puisse offrir un salaire à ce courage froid, qui brave à chaque instant la contagion et la mort ; à cette sensibilité éclairée, que l'habitude n'émousse point, que les gémissements de la douleur et les cris de la souffrance n'ébranlent point ; à cette inaltérable patience, que ne rebutent ni la plainte, ni le reproche injuste, ni le mauvais succès ; à ce dévouement entier, que n'arrêtent point les occupations les plus viles et les plus dégoûtantes ; à cette assiduité attentive, dont les soins ne connaissent aucun relâche ; à cette activité continue, que les travaux, les veilles, les fatigues ne peuvent ralentir ; à cette réunion, à cet exercice perpétuel de toutes les vertus les plus pénibles et qui coûtent le plus à l'humanité. Parcourez ces nombreux établissements qui remplissent les villes et se répandent jusque dans les campagnes : c'est encore à la religion que la société les doit. Il n'y a pas un besoin de la société qu'elle ne travaille à satisfaire, pas un malheur qu'elle ne s'efforce de réparer : elle pénètre sous l'humble toit du malade (1) et va lui porter les soulagements et les remèdes ; elle prend sous son autorité l'enfance, lui enseigne les éléments des sciences et les fondements des devoirs ; elle forme aux travaux la jeunesse, lui montre les arts, l'instruit à éviter la misère ; elle dote la pudeur indigente et prévient les dangers de la séduction ; elle descend jusque sous ces voûtes redoutables qu'a creusées la justice (2), délivre le débiteur opprimé, console, rassure l'innocence soupçonnée ; elle étend sa main bienfaisante, même sur le criminel, et l'invite au repentir en lui prodiguant ses secours : lorsque tout l'abandonne, elle seule lui reste ; quand la société le rejette, elle l'appelle dans son sein ; elle le suit jusque sur l'échafaud, et sous la main vengeresse qui punit ses forfaits, elle le soutient encore par ses espérances.

Quel est donc ce grand mobile qui porte les chrétiens avec tant d'activité vers le bonheur de ses semblables ? Quel est ce ressort puissant qui donne parmi nous tant d'énergie à la bienfaisance? C'est le grand commandement de la charité fraternelle (1). Qu'il est admirable ce précepte nouveau que Jésus-Christ a donné à la terre, dont il a fait la base de sa religion (2), le caractère pro-

operantium (*Idem*, *serm.* XXXIX *de Quadrag.* II, *cap.* 4).

(1) Non te pigeat visitare infirmum (*Eccli.* VII, 39). Curate infirmos, qui in illa sunt (*Luc.*, X, 9). Omnia ostendi vobis ; quoniam sic laborantes, oportet suscipere infirmos (*Act.* XX, 35).

(2) Exaudivit pauperes Dominus, et vinctos suos non despexit (*Psal.* LXIII, 34). Dominus de cœlo in terram aspexit, ut audiret gemitus compeditorum (*Psal.* CI, 20 *et* 21). Nam et vinctis compassi estis, et rapinam bonorum vestrorum cum gaudio suscepistis (*Heb.* X, 34). Mementote vinctorum (*Ibid.*, XIII, 3).

(1) Mandavit illis unicuique de proximo suo (*Eccli.* XVII, 12). Dilige proximum, et conjungere fide cum illo (*Ibid.* XXVII, 18). Secundum autem simile est illi : Diliges proximum tuum tanquam te ipsum ; majus horum aliud mandatum non est (*Marc.* XII, 31). De caritate autem fraternitatis, non necesse habemus scribere vobis : ipsi enim vos a Deo didicistis, ut diligatis invicem (1 *Thess.*, IV, 9). Et nunc rogo te, domina, non tanquam mandatum novum scribens tibi, sed quod habuimus ab initio, ut diligamus alterutrum. (II *Joan.*, V).

(2) Nemini quidquam debeatis, nisi ut invicem diligatis. Qui enim diligit proximum, legem implevit ; nam non adulterabis, non occides, non furaberis, non falsum testimonium dices, non concupisces ; et si quod est aliud mandatum, in hoc verbo instauratur : Diliges proximum tuum sicut teipsum. Dilectio proximi malum non operatur. Plenitudo ergo legis est dilectio (*Rom.* XIII, 8 *et* 10). Caritas fraternitatis vinculum est, fundamentum pacis, tenacitas ac firmitas unitatis ; quæ et spe et fide major est ; quæ et opera et martyria præcedit ; quæ nobiscum semper æterna apud Deum in regnis cœlestibus permanebit. (*S. Cypr. de Bono patient., edit Ben., pag.* 251). *Dilectio proximi malum non operatur*, et ideo *plenitudo legis est dilectio.* Pone enim per singula mandata legis dilectionem, et vide quam facile cuncta complentur ! Numquid qui diligit proximum, occidere eum potest ? certum est quod nemo quem diligit interficiat. Est ergo dilectio, per quam impleatur mandatum quo præcipitur : *Non occides.* Et iterum, numquid qui proximum suum diligit, in uxorem ejus adulterium committit? nunquam profecto. Si ergo diligas proximum, nec adulterium committes. Similiter et qui diligit proximum, quæ ejus sunt non furatur ; et qui diligit proximum, falsum adversus eum testimonium non dicit. Similiter et cætera mandata legis, si sit erga proximum dilectio, absque aliquo labore servantur (*Orig. in epist. Rom., lib.* IX, n° 3). Tantum autem bonum est caritas, ut omnis lex in illa recapituletur. Enumerat et in alio loco apostolus caritatis bona, dicens : *Non zelatur, non agit perperam* ; multisque in medio replicatis, in fine concludit ; *omnia sperat, omnia sustinet, caritas nunquam excidit.* Et Salvator in Evangelio hoc signum sui ait esse discipuli, ut diligat proximum : quod quidem puto non solum hominibus, sed etiam angelis convenire, aliis verbis idipsum dicitur : *Quæ vobis fieri non vultis, alii ne feceritis ; et quæ vultis vobis facient homines, hæc eadem et vos eis facite similiter.* Nolo adulterari uxorem meam, nolo substantiam diripi, nolo me falso opprimi testimonio ; et ut cuncta brevi sermone comprehendam, indigne fero aliquid mihi fieri quod injustum est : hæc eadem si, per caritatem in me operantem, vel fecero alteri, vel voluero, lex omnis impleta est. Nec difficile est docere quomodo universa præcepta : non occides, non adulterabis, non furaberis, non falsum testimonium dices, et cætera his similia, una caritatis observatione teneantur

pre de sa loi, le signe distinctif de ses disciples (1)! Les incrédules modernes ont essayé de détacher du christianisme ce sublime précepte et d'en faire uniquement un sentiment de la nature. Ce sentiment précieux qui attache l'homme à ses semblables, nous l'éprouvons mieux que les déistes : notre religion le fortifie, l'anime et l'exalte ; aux rapports établis par l'Auteur de la nature, elle en ajoute de plus intimes encore. Enfants du même père, nous ne formons qu'une seule famille (2) : Jésus-Christ a versé pour nous tous le même sang, répand sur nous les mêmes grâces, nous distribue les mêmes sacrements, nous appelle tous au même terme, où une charité éternelle réunira indissolublement dans le ciel ceux qu'elle aura unis sur la terre. O! combien la charité ordonnée par Jésus-Christ est supérieure à cette humanité que la nature inspire et que préconise tant l'incrédulité!

L'humanité est une affection du cœur qui nous porte vers ceux qui ont avec nous une nature commune ; c'est une sorte de surabondance de l'amour de nous-mêmes, qui s'épanche sur tout ce qui nous environne (3). L'amour fraternel a son principe dans l'amour de Dieu (1); il s'élève au trône de l'Eternel, et c'est de là qu'il se répand sur tout le genre humain : nous chérissons dans notre frère l'image de l'Etre que nous adorons, et l'objet de ses complaisances (2). Le nœud qui attache l'homme à l'homme est le même qui unit l'homme à Dieu. L'humanité est un sentiment vif et profond, mais plus ou moins ardent, et toujours susceptible de relâchement. La charité aime le prochain comme Dieu l'aime (3) : toujours également

(*S. Hieron., in cap. V. epist. ad Gal., lib.* III). Nullus certior gradus ad amorem Dei fieri posse creditur, quam hominis erga hominem caritas (S. *Aug., de Morib. Eccl. cathol., lib.* I, *cap.* XXVI, n° 48). Ex hoc præcepto (*Diliges proximum, etc.*) nascuntur officia societatis humanæ, in quibus non errare difficile est. Agendum autem in primis est, ut benevoli simus, id est, ut nulla malitia, nullo dolo malo adversus hominem utamur. Quid enim homini homine propinquius (*Ibid.*, n° 49)?

(1) In hoc cognoscent omnes, quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem (*Joan.* XIII, 35). Videte qualem caritatem dedit nobis Deus, ut filii Dei nominemur et simus (*Joan.*, III, 1). Si diligamus invicem, Deus in nobis manet, et caritas ejus in nobis perfecta est. In hoc cognoscimus, quoniam in eo manemus, et ipse in nobis ; quoniam de Spiritu suo dedit nobis (*Ibid.*, IV, 12 *et* 13). Qui non ait : In hoc cognoscetur quia mei discipuli estis, si signa feceritis ; sed ait : Si dilectionem habueritis ad invicem ; aperte indicat, quia verus Dei famulus non miracula, sed sola caritas probat. Testimonium ergo superni discipulatus est donum fraternæ dilectionis (*S. Greg. Moral. lib.* XX. *in cap.* XXX *B. Job. cap.* VII, n° 17).

(2) Numquid non pater unus omnium nostrum? numquid non Deus unus creavit nos? Quare ergo despicit unusquisque nostrum fratrem suum (*Malach.*, II, 10)?

(3) Omne animal diligit simile sibi ; sic et omnis homo proximum sibi (*Eccli.* XIII, 19). Ex intimis sane humanis affectibus primordia ducit sui ortus fraterna dilectio ; et de insita homini ad seipsum naturali quadam dulcedine, tanquam de humore terreno, sumit procul dubio vegetationem et vim, per quam, spirante quidem gratia desuper, fructus parturit pietatis : ut quod sibi anima naturaliter appetit, naturæ consorti, id est, alteri homini, jure quodam humanitatis, ubi potuerit et oportuerit, non existimet denegatum, sed sponte ac libens impertiat. Inest ergo naturæ, si peccato non obsolescat, istius modi gratæ et egregiæ quasi suavitatis liquor, ut molliorem magis ad compatiendum peccantibus, quam ad indignandum asperiorem sese sentiat et exhibeat (*S. Bern. in Cantic., serm.* XLIV, n° 4).

(1) Diliges proximum tuum tanquam te ipsum : in his enim duobus præceptis, inquit, tota lex pendet et prophetæ. Sed bene intelligentibus utrumque invenitur in singulis. Nam et qui diligit Deum, non eum potest contemnere præcipientem ut diligat proximum ; et qui sancte ac spiritualiter diligit proximum, quid in eo diligit, nisi Deum (S. *Aug. in Joan., tract.* LXV, n° 2)? Quia autem duo sunt præcepta fraternæ caritatis, Dei videlicet amor et proximi : per amorem Dei amor proximi gignitur, et per amorem proximi amor Dei nutritur. Nam qui amare Deum negligit, profecto diligere proximum nescit, et tunc plenius in dilectione proximi proficimus, si in ejusdem dilectionis gremio prius proximi caritate lactamur. Quia enim amor Dei amorem proximi generat, dicturus per legem Dominus, *Diliges proximum tuum,* præmisit dicens : *Diliges Dominum Deum tuum;* ut scilicet in terra pectoris nostri prius amoris suis radicem figeret, quatenus per ramos postmodum dilectio fraterna germinaret (S. *Greg. Moral., lib.* VII, *cap.* XXIV, n° 28). Ut tamen perfecta justitia sit diligere proximum, Deum in causa haberi necesse est. Alioquin proximum pure diligere quomodo potest, qui in Deo non diligit? Porro in Deo diligere non potest, qui Deum non diligit. Oportet ergo Deum diligi prius, ut in Deo diligi possit et proximus (S. *Bern. tract. de Dilig. Deo, cap.* VIII, n° 25). Dubitari solet utrum dilectio Dei præcedat tempore dilectionem proximi. Quod pro hoc videtur quod proximum propter Deum diligere non possumus, nisi prius diligamus Deum ; et contra dilectio proximi videtur præcedere dilectionem Dei, quia scriptum est : *Qui non diligit fratrem suum, quem videt, Deum, quem non videt, quomodo potest diligere?* Sed sciendum est quod dilectio Dei duobus modis consideratur, incipiens et nutrita. Incipit enim homo diligere Deum, antequam proximum ; sed quia illa dilectio non potest perfici, nisi nutriatur et crescat per dilectionem proximi, oportet ut proximus diligatur : sic ergo dilectio Dei præcedit ut incipiens, et præceditur a dilectione proximi, ut illa nutrienda (*Idem, Sent.*, n° 21).

(2) Carissimi, si sic Deus dilexit nos, et nos debemus alterutrum diligere (1 *Joan.* IV, 11). Plena est ergo terra misericordiæ Domini, quia omnibus data est remissio peccatorum. Super omnes sol oriri jubetur, et hic quidem sol quotidie super omnes oritur. Mysticus autem ille sol justitiæ, omnibus ortus est, omnibus venit, omnibus passus est, et omnibus resurrexit : ideo autem passus est, ut tolleret peccatum mundi (*S. Amb. in psal.* CXVIII, *serm.* VIII, n° 57).

(3) Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos, ut et vos diligatis invicem (*Joan.* XIII, 34). Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos. Majorem hac dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis (*Ibid.* XV, 12 *et* 13). In hoc cognovimus caritatem Dei, quoniam ille animam suam pro nobis posuit ; et nos debemus pro fratribus animas ponere (*Joan.* III, 16). Audiunt enim, atque custodiunt : *Mandatum novum do vobis, ut vos invicem diligatis.* Non sicut se diligunt, qui corrumpunt ; nec sicut se diligunt homines, quoniam homines sunt ; sed sicut se diligunt, quoniam Dii sunt, et filii Altissimi omnes, ut sint Filio ejus unico fratres, ea dilectione

ardente, elle ne connaît point les variations, les refroidissements, les retours, les caprices de la sensibilité. L'humanité admet des exclusions, la contradiction l'altère, l'injure l'aigrit, l'offense l'aliène. La charité ne connaît aucune exception : il n'y a ni indifférent ni ennemi pour un chrétien (1). L'humanité étant un sentiment ne peut être assujettie à aucune règle. Jésus-Christ a donné à la charité une mesure, c'est l'amour que nous portons à nous-mêmes : ce que nous souhaitons pour nous, voilà l'étendue de ce que nous désirons, de ce que nous faisons pour le prochain (1). Ainsi l'humanité est nécessairement bornée dans ses effets, et la charité ne met point de terme aux siens : l'humanité s'arrête quand elle a arraché l'homme au malheur, la charité le suit encore, pour verser sur lui tous les bonheurs qui sont en son pouvoir ; l'humanité évite ce qui peut nuire, la charité craint tout ce qui peut déplaire ; l'humanité se borne à ne point faire souffrir, la charité souffre tout ; l'humanité est compatible avec l'humeur, elle s'allie souvent à la brusquerie ; la charité, toujours douce, fait chérir son influence jusque dans son ton et dans ses manières L'Apôtre comprend dans les devoirs de la charité les égards recherchés de la politesse (2). Indulgente pour les autres, sévère pour soi seule, elle rend toujours, sans rien exiger, supporte tout, et n'est jamais à charge. La charité renferme tout (3). elle

invicem diligentes qua ipse dilexit eos ; perducturus eos ad illum finem qui sufficiat eis, ubi satietur in bonis desiderium eorum (*S. Aug. in Joan., tract.* LXV, n° 1). Merito in his duobus mandatis tota lex pendet et prophetæ ; merito disputationum omnium latitudo sub paucorum brevitate verborum plenissimo est explicata compendio : Diligatur Deus, diligatur et proximus ; ita ut formam diligendi proximi ab ea qua nos Deus diligit, dilectione sumamus qui etiam malis bonus est, et benignitatis suæ donis, non solum cultores suos confovet, sed etiam negatores (*S Leo., serm.* XIX *de Jejunio decim. mens., cap.* 3). Nam sunt nonnulli qui diligunt proximos ; sed per affectum cognationis et carnis, quibus tamen in hac dilectione sacra eloquia non contradicunt. Sed aliud est quod sponte impenditur naturæ, aliud quod præceptis dominicis ex caritate debetur obedientiæ : Hi nimirum et proximum diligunt, et tamen illa sublimia dilectionis præmia non assequuntur ; quia amorem suum non spiritaliter, sed carnaliter impendunt. Proinde, cum Dominus diceret : *Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem* ; protinus addidit : *Sicut dilexi vos* : ac si aperte dicat : Ad hoc amate, ad quod amavi vos (*S. Greg. in Evang., lib.* II, *homil.* XXVII, n° 4).

(1) Sed vel contumelia, vel pecuniarum detrimentum, vel invidia, vel vanæ gloriæ amor, vel quid simile si accidat, amicitiam solvit. Non enim spiritualem invenit radicem : quæ si talis esset, nulla sæcularium rerum spiritualia solveret. Caritas enim ea quæ propter Christum est, firma, stabilis, invictaque est, nihilque illam poterit avellere : non calumniæ, non pericula, non mortes, non aliud quid simile. Etiamsi enim qui sic amat, ærumnas mille videret amoris causa sibi impendere, non tamen desisteret. Nam qui amat, ut ametur, si quid ingratum viderit, solvit amorem ; qui vero inde vinctus est, nunquam discedet. Ideo Paulus dicebat : *Caritas nunquam excidit.* Quid enim dicere possis? An quod honoratus te contumelia affecerit? vel quod beneficio affectus te occidere voluerit? Sed si propter Christum diligis, id te ad majorem inducit caritatem. Nam quæ in aliis dilectionem evertunt, hic illam conciliant. Quomodo? Primo, quia talis homo mercedis tibi causa est. Secundo, quia ille majori eget ope, et ministerio. Idcirco qui sic amat, non genus explorat, non patriam, non divitias, non quantum redametur, non aliud simile quidquam ; sed etiamsi odio habeatur, etiamsi contumelia afficiatur, etiamsi occidatur, in amore perseverat, idoneam habens amandi causam, amorem Christi. Quapropter ad illum respiciens stat fixus, firmus, immobilis. Nam Christus sic dilexit inimicos, ingratos, contumeliosos, blasphemos, se odientes, eos qui ne respicere quidem illum sustinebant, qui ligna et lapides ipsi anteponebant ; hos dilexit suprema caritate, cui par inveniri nequit. Nam ait : *Majorem hac caritatem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis.* Illos vero qui ipsum crucifixerunt, quique tanto furore contra ipsum insanierunt, vide quantum curet ! nam Patrem alloquens, sic de illis ait : *Dimitte illis : nesciunt enim quid faciunt.* Discipulos quoque postea ad ipsos misit (*S. Chrysost. in Matth., homil.* LX, n° 3). Sed nemo cum quempiam diligit, habere se protinus caritatem putet, nisi prius ipsam vim suæ dilectionis examinet. Nam si quis quemlibet amat, sed propter Deum non amat, caritatem non habet, sed habere se putat. Caritas autem vera est, cum et in Deo diligitur amicus, et propter Deum diligitur inimicus. Ille enim propter Deum diligit eos quos diligit, qui jam et eos diligere, a quibus non diligitur, scit. Probari enim caritas per solam odii adversitatem solet. Unde et per semetipsum Dominus dicit : *Diligite inimicos vestros ; benefacite iis qui oderunt vos.* Ille ergo securus amat, qui propter Deum illum amat a quo se intelligit non amari (*S. Greg., lib.* II, *homil.* XXXVIII, n° 11).

(1) Quod ab alio oderis fieri tibi, vide ne tu aliquando alteri facias (*Tob.*, IV, 16). Prout vultis ut faciant vobis homines, et vos facite illis similiter (*Luc.*, VI, 31). Igitur qui proximum diligit, eadem illi bona, ac ipse sibi, peccabitur ac navabit. Proximus autem homini non alius est, quam illud similibus perpessionibus obnoxium, et ratione præditum animal, homo (*S. Just., Dial. cum Tryph.*, n° 93). Quæ vultis ut faciant vobis homines, et vos facite ipsis. Non opus est multis sermonibus, inquit, neque prolixis legibus, nec varia doctrina ; voluntas tua sit lex. Vis beneficia capere? confer beneficium alteri. Vis misericordiam consequi? miserere proximi. Vis laudari? lauda alium. Vis amari? ama. Vis primas habere? concede illas prius alteri. Tu sis judex, tu sis vitæ tuæ legislator. Et rursum : Quod odisti, alii ne facias. Per hoc quidem a malo fugam inducit, per illud autem virtutis operationem. Quod odisti, alii ne facias. Odisti contumeliam pati? ne alium afficias contumelia. Odisti invidiam pati? neque tu alteri invideas. Odio habes falli? neque tu fallas alium. Et vero in omnibus generatim hæc duo verba retineamus : alia disciplina non indigebimus (*S. Chrysost. homil.* XIII, *ad popul. Antioch.* n° 3). Ea autem est regula dilectionis, ut quæ sibi vult bona provenire, et illi velit ; et quæ accidere sibi mala non vult, et illi nolit. Hanc voluntatem erga omnes homines servat (*S. Aug., lib. de Vera Relig.* n° 87).

(2) Caritate fraternitatis invicem diligentes, honore invicem prævenientes (*Rom.*, XII, 10). Non quæ sua sunt singuli considerantes, sed quæ aliorum (*Philip.*, II, 4).

(3) Caritas patiens est, benigna est ; caritas non æmulatur, non agit perperam, non inflatur, non est ambitiosa, non quærit quæ sua sunt, non irritatur, non cogitat malum, non gaudet super iniquitate, congaudet autem veritati ; omnia suffert, omnia credit, omnia sperat, omnia sustinet. Caritas nunquam excidit ; sive prophetiæ evacuabuntur, sive linguæ cessa-

embrasse tous les lieux, tous les temps, toutes les circonstances, toutes les personnes (1), tous les genres de bienfaits : les dons, les services, les attentions s'épuisent; la charité reste inépuisable (1); dans l'impuissance même elle conserve son activité : ce qu'elle ne peut faire par elle-même, elle le demande à Dieu; et par ses vœux ardents, elle s'efforce de substituer la bienfaisance infinie à ce que la sienne ne peut atteindre.

Imaginez une société où ce grand précepte de la charité fraternelle serait observé dans toute son étendue. Hélas ! il est bien éloigné de nous, le siècle où se réalisa cette heureuse supposition ; ce siècle, le premier et le plus beau de l'Eglise, où la multitude des fidèles n'avait qu'un cœur et qu'une âme (2), où

bunt, sive scientia destruetur (I *Cor.*, XIII, 4 *et* 8). Vinculum caritatis Dei quis potest enarrare? Magnificentiam bonitatis ejus quis, prout oportet, eloqui valet? Altitudo ad quam evehit caritas, immortalis est. Caritas nos Deo agglutinat; caritas operit multitudinem peccatorum; caritas omnia tolerat, omnia æquo animo fert : in caritate, nihil sordidum, nihil superbum : caritas schisma non habet; caritas seditionem non concitat; caritas omnia facit in concordia : in caritate omnes Dei electi, perfecti sunt facti; sine caritate nihil acceptum est Deo : in caritate nos assumpsit Dominus; propter caritatem quam erga nos habuit Christus, Dominus noster, ex voluntate Dei, sanguinem suum pro nobis tradidit, et carnem pro carne nostra, et animam pro animabus nostris (*S. Clem. epis.* I *ad Corinth.*, n° 49). Ideoque dicebat : Caritas patiens est adversus eos qui inter se contendunt; benigna est adversus eos qui dissident, et occulto feruntur odio; non æmulatur contra eos qui invident plus habentibus; non agit perperam adversus eos qui disjuncti sunt; non inflatur contra eos qui in alios extolluntur; non indecore agit contra eos qui nolunt se attemperare; non quærit quæ sua sunt adversus eos qui cæteros despiciunt, non irritatur, non cogitat malum, adversus eos qui contumeliam inferunt; non gaudet super iniquitate, congaudet autem veritati, rursus adversus invidos; omnia suffert adversus eos qui insidias parant; omnia sperat adversus eos qui desperant; omnia sustinet, nunquam excidit, contra eos qui facile dissident (*S. Chrysost. in epist.* I *ad Cor.*, *homil.* XXXIV, n° 1).

(1) Proximus sane hoc loco, non sanguinis propinquitate, sed rationis societate pensandus est, in qua socii sunt omnes homines (*S. August.*, *epist. ad Maced.*, n° 14). Nam quod nullum hominum exceperit, qui præcepit ut proximum diligamus, et ipse in Evangelio Dominus ostendit, et Paulus apostolus. Namque ille cui duo præcepta protulerat, atque in eis pendere totam legem prophetasque dixerat, cum interrogaret eum dicens : *Et quis est meus proximus?* hominem quemdam proposuit descendentem ab Jerusalem in Jericho incidisse in latrones, et ab eis graviter vulneratum, saucium et semivivum esse derelictum; cui proximum esse non docuit, nisi qui erga illum recreandum atque curandum misericors extitit : ita ut hoc qui interrogaverat, interrogatus ipse fateretur. Cui Dominus ait : *Vade, et tu fac similiter;* ut videlicet eum esse proximum intelligamus, cui vel exhibendum est officium misericordiæ, si indiget, vel exhibendum esset, si indigeret (*Id. de Doctrin. christ.*, *lib.* I, *cap.* XXX, n° 31). Ita quoque Apostolus docet, cum dicit : *Nam non adulterabis, non homicidium facies, non furaberis, non concupisces; et si quod est aliud mandatum, in hoc sermone recapitulatur : Diliges proximum tuum tanquam te ipsum. Dilectio proximi malum non operatur.* Quisquis ergo arbitratur non de omni homine apostolum præcepisse, cogitur fateri quod absurdissimum et sceleratissimum est, fuisse visum apostolo non esse peccatum, si quis aut non christiani, aut inimici adulteraverit uxorem, aut eum occiderit, aut ejus rem concupierit. Quod si dementis est dicere, manifestum est omnem hominem proximum esse deputandum, quia erga neminem operandum est malum (*Ibid.*, n° 32). Proximus tuus ille est, qui tecum natus est ex Adam et Eva. Omnes proximi sumus conditione terrenæ nativitatis; sed aliter fratres illa spe cœlestis hæreditatis. Proximum tuum debes putare omnem hominem, et antequam sit christianus; non enim nosti quid sit apud Deum; quomodo illum præsciverit Deus ignoras. Aliquando quem irrides adorantem lapides, convertitur et adorat Deum, fortasse religiosius quam tu qui eum paulo ante irridebas. Sunt ergo proximi nostri latentes in his hominibus, qui nondum sunt in Ecclesia, et sunt longe a nobis latentes in Ecclesia. Ideoque qui non scimus futura, unumquemque proximum habeamus, non solum conditione mortalitatis humanæ, qui in hanc terram eadem sorte devenimus; sed etiam spe illius hæreditatis, quia non scimus quid futurus sit, qui modo nihil est (*Idem*, *in psalm.* XXV, *Enarr.* II, n° 2). Caritatis vero istius pietas perfecta esse non poterit, nisi diligatur et proximus. Quo nomine non ii tantum intelligendi sunt, qui nobis amicitia aut propinquitate junguntur; sed omnes prorsus homines, cum quibus nobis natura communis est; sive illi hostes sint, sive socii, sive liberi, sive servi. Unus enim nos Conditor finxit, unus nos Creator animavit; eodem cuncti cœlo et aere, iisdem utimur diebus et noctibus; cumque alii sint boni, alii mali, alii justi, alii injusti, Deus tamen omnibus largitor, omnibus est benignus (*S. Leo*, *serm.* XI *de Jeju. decim. mens. et collect.* I, *cap.* 2).

(1) Quid si pauper est? Etiam sic dives est. Tu tantum ad divitias ejus pios oculos intende. Respicis enim arcam inanem, conscientiam Deo plenam non respicis. Non habet extrinsecus facultatem, sed habet intrinsecus caritatem. De caritate quanta erogat, et non finitur? Etenim si habet foris facultatem, dat ipsa caritas, sed ex eo quod habet : si autem non invenit foris quod det, dat benevolentiam, præstat consilium, si potest; præstat auxilium, si potest. Ad extremum, si nec consilio, nec auxilio adjuvare potest, vel voto adjuvat, vel orat pro contribulato; et forte magis ipse exauditur, quam qui porrigit panem. Habet semper unde det, cui plenum pectus est caritatis. Ipsa est caritas quæ dicitur et voluntas bona. Plus a te Deus non exigit, quam quod tibi intus dedit. Vacare enim non potest voluntas bona. Non enim habens voluntatem bonam, etsi nummus tibi supersit, non porrigis pauperi; ipsi inter se pauperes præstant sibi de voluntate bona, non sunt inter se infructuosi (*S. Aug. in psalm.* XXXVI, *Enarr.* II, *n.* 13). Aurum, argentum, vestem, frumentum, vinum et oleum potest fieri ut aliquoties non habeas, unde pauperibus tribuas; ut autem omnes homines diligas, et hoc aliis, quod tibi ipsi velis, et ut inimicis tuis indulgeas, nunquam te poteris excusare; quia si in cellario, vel in horreo non habes quod dare possis, de thesauro cordis tui potes proferre quod tribuas. Et cum omnibus hominibus, etiam si sola sit, bona voluntas sufficiat, et eleemosyna cordis multo major sit quam eleemosyna corporis, quis est qui vel umbram excusationis possit prætendere (*Serm. S. Aug.*, *adjudic. in appen.* CCLXXI, *n.* 5)? In quo opere, et si non est omnium æqualis facultas, debet esse par pietas; quoniam fidelium largitas, non de muneris pensatur pondere, sed de benevolentiæ quantitate (*S. Leo*, *serm.* VII, *de collect.* III, *cap.* I).

(2) Multitudinis autem credentium erat cor unum et anima una; nec quisquam eorum quæ possidebat aliquid suum esse dicebat; sed erant illis omnia com-

tout était commun entre eux, les biens et les maux, les richesses et la pauvreté, les plaisirs et les peines. Temps heureux, âge fortuné, dont la fable a pu présenter l'image, dont le christianisme seul a su donner la réalité, que ne peuvent nos vœux ardents vous faire renaître parmi nous ! Pourquoi faut-il, au contraire, que nous ayons la douleur de voir la conduite des chrétiens devenir le triomphe des ennemis du christianisme, et la contrariété de leurs mœurs aux maximes de leur religion, être le fondement des reproches que l'on fait à la religion même ?

L'incrédulité ne cesse d'accuser le christianisme des excès qui ont été commis dans son sein : tous les écarts du faux zèle, tous les forfaits du fanatisme, tous les troubles, toutes les guerres, toutes les séditions dont la religion a pu être l'occasion ou le prétexte, elle l'en rend coupable ; elle les accumule, elle en fait de longues énumérations, elle les présente comme le véritable esprit de la loi chrétienne.

Injustes accusateurs ! si vous voulez absolument imputer à la religion tous ces crimes, du moins comptez aussi tous ceux dont elle a préservé la société. Imaginez, si vous le pouvez, combien d'hommes capables d'être les fléaux de l'Etat, la religion, par ses principes salutaires, a faits les soutiens de leur patrie ; combien de talents qui eussent tourné leurs efforts contre le gouvernement, elle a employés à son service. Calculez tous les maux qu'elle a prévenus, toutes les dissentions, toutes les factions, toutes les révoltes dont elle a étouffé jusqu'à la pensée (1).

Mais pouvez-vous, avec quelqu'apparence d'équité, rendre le christianisme responsable des excès qu'il déplore ? Mortels aveugles, quel est le don de Dieu dont nous n'ayions pas abusé ? Combien de fois l'autorité a-t-elle été l'instrument de la vexation ; la liberté, le voile de l'oppression ; la loi, le prétexte de l'infraction ; le traité de paix, le signal de la guerre ; la philosophie elle-même, le précepteur du vice ! Anéantissez donc aussi, faites disparaître du milieu de la société l'autorité, la liberté, la loi, la paix, la philosophie ; ou laissez la religion perpétuer ses bienfaits, quoique quelques fanatiques et quelques ambitieux l'aient fait servir d'instrument à leurs passions et de prétexte à leurs fureurs.

Depuis qu'ils accusent le christianisme d'avoir porté la dissension dans les Etats, les incrédules n'ont pas pu citer un seul de ses commandements qui autorise la division, qui favorise le trouble. Tous ses préceptes au contraire tendent à maintenir l'union entre les diverses parties de l'Etat ; ses maximes salutaires sont le lien le plus puissant de la société politique (1).

Ce qui maintient la société, c'est l'observation de tous les devoirs qu'elle impose. Elle classe ses membres, les place dans diverses conditions, leur assigne des fonctions différentes, et charge chacun d'eux spécialement de quelque bien à opérer. C'est du concours de tous ces efforts séparés, mais dirigés vers un centre commun, que résulte l'ordre public ; c'est l'harmonie de tous les biens particuliers qui forme le bien général. Que le souverain néglige les soins de l'administration, que le ministre sacrifie la chose publique à son avidité, que le magistrat prostitue ses arrêts à l'iniquité, que le guerrier abandonne lâchement son poste, que le négociant fonde ses spéculations sur la fraude, que l'artisan quitte le travail pour se livrer à l'oisiveté ; on verra la société politique languir d'abord, et bientôt se dissoudre. La perte des vertus a toujours été le terme de la prospérité des empires.

Les vertus ne se perdront jamais dans un Etat où les saintes règles de l'Evangile seront observées. Tout ce que la loi politique impose d'obligations, la loi chrétienne en fait des devoirs religieux. Elle s'approprie toutes les vertus civiles, et les consacre par sa sanction : elle étend son empire sur toutes les professions humaines, et dicte à chacune d'elles des commandements particuliers. Que tous les rangs, que toutes les conditions viennent puiser dans cette loi admirable les règles de leurs actions (2) : les grands y

munia (*Act.* IV, 32). Neque quisquam egens erat inter illos ; quotquot enim possessores agrorum, aut domorum erant, vendentes afferebant pretia eorum quæ vendebant, et ponebant ante pedes apostolorum. Dividebatur autem singulis, prout cuique opus erat (*Ibid.*, 34 35). Dicit aliquis : Nonne sunt apud vos alii pauperes, alii divites, alii servi, alii domini ? Nonne aliquid inter singulos interest ? Nihil ; nec alia causa est cur nobis invicem fratrum nomen impertiamur, nisi quia pares esse nos credimus. Nam cum omnia humana, non corpore sed spiritu metiamur, tametsi corporum sit diversa conditio, nobis tamen servi non sunt ; sed eos et habemus et dicimus spiritu fratres, religione conservos. Divitiæ quoque non faciunt insignes, nisi quod possunt bonis operibus facere clariores ; divites sunt enim, non quia divitias habent, sed quia utuntur illis ad opera justitiæ. Et qui pauperes videntur, eo tamen divites sunt, quia et non egeni, et nihil concupiscunt (*Lactant. Inst. divin.*, *lib.* V, *cap.* 16).

(1) At religionis nostræ calumniatores non vident quot fuerint quorum perturbationes compescuerit ; quot quorum vitia represserit ; quot quorum efferatos mores doctrina mansuefecerit. Atqui æquum erat illos, qui suum erga societatem tantopere studium venditant, doctrinæ nova ratione hominum morbos medenti gratias agere : faterique eam, si vera non est, saltem humano generi esse utilissimam (*Orig. contra Cel.*, *lib.* I, *n.* 64).

(1) Hic etiam laudabilis reipublicæ salus : neque conditur et custoditur optime civitas, nisi fundamento et vinculo fidei, firmæque concordiæ, cum bonum commune diligitur, quod summum ac verissimum Deus est, atque in illo invicem sincerissime se homines diligunt ; cum propter illum se diligunt, cui, quo animo diligant, occultare non possunt (S. *August.*, *epist.* CXXXVIII *ad Volus.*, *cap.* V, n° 17).

(2) Tu pueriliter pueros, fortiter juvenes, quiete senes, prout cujusque, non corporis tantum, sed et animi ætas est, exerces ac doces ; tu feminas viris suis, non ad explendam libidinem, sed ad propagandam prolem, et ad rei familiaris societatem, casta ac fideli obedientia subjicis ; tu viros conjugibus, non ad

trouveront la bienfaisance (1), et les petits la patience (2); elle formera les maîtres à l'humanité (3), les serviteurs à l'obéissance (1), les époux deviendront fidèles (2),

illudendum imbecilliorem sexum, sed sinceri amoris legibus præficis; tu parentibus filios, libera quadam servitute subjungis; parentes filiis pia dominatione præponis; tu fratribus fratres, religionis vinculo firmiore atque arctiore quam sanguinis nectis: tu omnem generis propinquitatem, et affinitatis necessitudinem, servatis naturæ voluntatisque nexibus, mutua caritate constringis; tu dominis servos, non tam conditionis necessitate, quam officii delectatione, doces adhærere; tu dominos servis, summi Dei communis domini consideratione, placabiles, et ad consulendum quam coercendum propinquiores facis; tu cives civibus, gentes gentibus, et prorsus homines, primorum parentum recordatione, non societate tantum, sed quadam etiam fraternitate, conjungis. Doces reges prospicere populis; mones populos se subdere regibus; quibus honor debeatur, quibus affectus, quibus reverentia, quibus timor, quibus consolatio, quibus admonitio, quibus cohortatio, quibus disciplina, quibus objurgatio, quibus supplicium, sedulo doces; ostendens quemadmodum et non omnibus omnia, et omnibus caritas, et nulli debeatur injuria (*Id. de Morib. Eccl. cath.*, *l.* I, n° 63). Cujus præcepta de justis probisquæ moribus, si simul audirent atque curarent reges terræ et omnes populi, principes et omnes judices terræ, juvenes et virgines, senes cum junioribus, ætas omnis capax, et uterque sexus, et quos Baptista-Joannes alloquitur exactores ipsi atque milites; et terras vitæ præsentis ornaret sua felicitate respublica, et vitæ æternæ culmen beatissime regnatura conscenderet (*Id. de Civit. Dei, lib.* II, *cap.* 19.

(1) Auris audiens beatificabat me; et oculus videns testimonium reddebat mihi; eo quod liberassem pauperem vociferantem, et pupillum cui non esset adjutor. Benedictio perituri super me veniebat, et cor viduæ consolatus sum: justitia indutus sum; et vestivi me, sicut vestimento et diademate, judicio meo. Oculus fui cæco, et pes claudo. Pater eram pauperum; et causam, quam nesciebam, diligentissime investigabam (*Job*, XXIX, 11 *et* 15). Cumque sederem quasi rex circumstante exercitu, eram tamen mœrentium consolator (*Ib.*, 25).

(2) Pauper gloriatur per disciplinam, et timorem suum (*Eccli.*, X, 33).

(3) Si contempsi subire judicium cum servo meo, et ancilla mea, cum disceptarent adversum me (*Job*, XXXI. 13). Noli esse sicut leo in domo tua, evertens domesticos tuos, et opprimens, subjectos tibi (*Eccli.*, IV, 35). Non lædas servum in veritate operantem, neque mercenarium dantem animam suam: servus sensatus sit tibi dilectus quasi anima tua; non defraudes illum libertate, neque inopem derelinquas illum (*Ib.*, VII, 22 *et* 23). Domini, quod justum est et æquum servis præstate; scientes quod et vos Dominum habetis in cœlo (*Coloss.*, IV, 1). Si quis autem suorum et maxime domesticorum curam non habet, fidem negavit, et est infideli deterior (I *Timoth.*, V, 8). Ipse de servo tuo exigis servitutem et homo hominem parere tibi et obedire compellis: et cum sit vobis eadem sors nascendi, conditio una moriendi, corporum materia consimilis, animarum ratio communis, æquali jure et pari lege, vel veniatur in istum mundum, vel de mundo postmodum recedatur; tamen nisi tibi pro arbitrio tuo serviatur, nisi ad voluntatis obsequium pareatur, imperiosus, et nimius servitutis exactor flagellas, verberas, fame, siti, nuditate, ferro etiam, frequenter et carcere affligis et crucias (*S. Cypr. ad Demetr.*, *edit. Ben.*, *p.* 218). Quod oportet dominos, qui memores sunt veri Domini, quam operam ipsis dederint servi, eam quoque servis pro viribus præbere, in Dei timore, et mansuetudine erga ipsos, ad Domini exemplum (*S. Basil.*, *Moral. regul.* LXXV, *cap.* 2).

(1) Servi, obedite dominis carnalibus cum timore et tremore, in simplicitate cordis vestri, sicut Christo; non ad oculum servientes, quasi hominibus placentes; sed ut servi Christi, facientes voluntatem Dei ex animo; cum bona voluntate servientes, sicut Domino, et non hominibus; scientes quoniam unusquisque, quodcumque fecerit bonum, hoc recipiet a Domino, sive servus, sive liber (*Ephes.*, VI, 5 *et* 8). Quicumque sunt sub jugo servi, dominos suos omni honore dignos arbitrentur, ne nomen Domini et doctrina blasphemetur. Qui autem fideles habent dominos, non contemnant, quia fratres sunt; sed magis serviant, quia fideles sunt et dilecti, qui beneficii participes sunt (I *Timoth.*, VI, 1, 2). Servi, subditi estote in omni timore dominis, non tantum bonis et modestis, sed etiam dyscolis (I *Petr.*, II, 18). Quod oportet servos cum omni benevolentia ad Dei gloriam suis secundum carnem dominis obedire; in iis certe in quibus mandatum Dei non solvitur (*S. Basil. Moral. Regul.*, LXXV). Jubentur autem servi christiani, et boni fideles dominis suis temporalibus æquanimiter, fideliterque servire: quos judicaturi sunt, si usque ad finem iniquos invenerint; aut cum quibus æqualiter regnaturi sunt, si et illi ad verum Deum conversi fuerint (*S. August. de Catech. rudib.*, *cap.* 21, n° 3).

(2) Qui adulter est, propter cordis inopiam perdet animam suam (*Prov.*, VI, 32). Accedam ad vos in judicio, et ero testis velox maleficis, et adulteris (*Malach.*, III, 5). Nolite errare: neque fornicarii, neque idolis servientes, neque adulteri... regnum Dei possidebunt (I *Cor.*, VI, 9 *et* 10). Honorabile connubium in omnibus, et thorus immaculatus: fornicatores enim et adulteros judicabit Deus (*Hebr.*, XIII, 14).

Prædixi ei, quod judicaturus essem domum ejus in æternum propter iniquitatem; eo quod noverat indigne agere filios suos, et non corripuerit eos (I *Reg.* III, 13). Qui parcit virgæ, odit filium suum: qui autem diligit illum, instanter erudit (*Prov.*, XIII, 24). Filii tibi sunt? erudi illos, et curva illos a pueritia illorum. Filiæ tibi sunt? Serva corpus illarum, et non ostendas hilarem faciem tuam ad illas: trade filiam, et grande opus feceris; et homini sensato da illam (*Eccli.*, VII, 24 *et* 27). Et vos, patres, nolite ad iracundiam provocare filios vestros; sed educate illos in disciplina et correptione Domini (*Ephes.*, VI, 4). Patres, nolite ad indignationem provocare filios vestros, ut non pusillo animo fiant (*Coloss.*, III, 21). Amare liberos dulce, et impensius amare prædulce. Sed frequenter amor ipse patrius, nisi moderationem teneat, nocet liberis: si aut nimia indulgentia dilectum resolvat, aut prælatione unius cæteros ab affectu germanitatis avertat. Plus acquiritur filio, cui fratrum amor acquiritur: hæc præclarior munificentia patrum, hæc ditior hæreditas filiorum: jungat liberos æqualis gratia, quos junxit æqualis natura (*S. Ambr. de Joseph.*, *cap.* 2, n° 5). Audite hæc, patres et matres, quod filiorum educatio mercede non careat: hoc enim insequentibus dicit, quo testimonium habeat in bonis operibus, si filios educavit. Hoc etiam cum aliis ponit: neque enim parva res est filios a Deo datos, ipsi Deo consecrare... Hæc illis monita et præcepta demus, terreamus, minas intentemus, modo id, modo illud facientes. Magnum depositum habemus, filios nempe: curam ergo eorum habeamus, nihil non agamus, ne illud nobis malignus ille auferat (*S. Chrysost. in Epist. ad Timoth.*, *homil.* IX, n° 2). Sed quam tandem excusationem afferes? Annon ab initio, inquit, tibi feci puerum cohabitare? Constitui autem te ipsius magistrum et præfectum, et curatorem et ducem. Annon integram ipsius pote-

les pères tendres et éclairés sur leurs enfants (1), les enfants soumis et respectueux (2), elle inspirera la piété à l'ecclésiastique (1), la justice au magistrat (2), la modération au guerrier (3), le désintéresse-

statem in manus tuas tradidi? Nonne tenerum adhuc illum conformare jussi et aptare? Quam igitur habebis veniam, si permiseris illum reluctari? Quid igitur erit, quod dicas? Num, quia infrænatus et intractabilis est? Atque ab initio oportebat te omnia ista advertere; et cum fræno ductilis ac plane puer esset, illum frænare, solerter instituere, et ad omnem honestatem conformare; atque animi illius motus subigere, cum facilior cultura erat: tunc spinas oportebat exscindere, cum teneriore existente ætate, facilius eas evellere licebat: sic enim incuratæ affectiones atque acutæ, usque adeo indomitæ non evasissent (*Idem, Eclog. de liber. educat.*). Sacerdotem illum seniorem, nobilem, et qui viginti jam annis sine culpa Hebræorum genti præfuerat, nihil istorum liberare valuit: sed quia filiorum accuratam rationem non habuit, valde mirabiliter interiit. Hujus quidem negligentiæ culpa omnia, velut immanis quidam fluctus, obruit, universaque recte facta obscuravit: quæ nos pœna manebit, qui et a virtute ipsius longe absumus, et liberis nostris non modo non prospicimus, sed quovis barbaro crudelius erga illos nos gerimus (*Ibid.*). Et, *Patres, nolite ad iracundiam provocare filios vestros, sed educate illos in disciplina et conversatione Domini.* Peccatum filiorum est, non obedire parentibus; et quia poterant parentes aliquid imperare perversum, adjunxit: *In Domino.* Peccatum vero parentum, parvulos filios atque lactentes ad iracundiam provocare: aut certe jam adolescentibus et maturioris ætatis, ea imperare quæ gravia sunt. Sicut igitur in filiis obsequium, et subjectionis merces est demonstrata; ita parentibus moderatum jubetur imperium, ut non quasi servis, sed quasi filiis præesse se noverint. Nec hoc præcepti fine contentus est; sed et illud adjunxit: *Educate illos in disciplina et correptione Domini.* Quam correptionem nos legimus, melius in græco dicitur *nouthesia*, quæ *admonitionem* magis et *eruditionem*, quam *austeritatem* sonat (*S. Hieron., in cap.* 6, *Epist. ad Ephes., lib.* III).

(189) Honora patrem tuum, et matrem tuam; ut sis longævus super terram, quam Dominus tuus dabit tibi (*Exod.*, XX, 12). Maledicti, qui non honorat patrem suum et matrem; et dicet omnis populus: Amen (*Deuter.*, XXVI, 16). Audi, fili mi, disciplinam patris tui, et ne dimittas legem matris tuæ (*Prov.*, I, 8). Oculum qui subsannat patrem, et qui despicit partum matris suæ, effodiant eum corvi de torrentibus, et comedant eum filii aquilæ (*Ibid.*, XXX, 17). Honora patrem tuum, et gemitus matris tuæ ne obliviscaris. Memento quoniam, nisi per illos, natus non fuisses, et retribue illis, quomodo et illi tibi (*Eccli.*, VII, 29 *et* 30). Quare vos transgredimini mandatum Dei propter traditionem vestram? Nam Deus dixit: Honora patrem et matrem; et qui maledixerit patri vel matri, morte moriatur. Vos autem dicitis: Quicumque dixerit patri vel matri, Munus quodcumque est ex me, tibi proderit; et non honorificabit patrem suum et matrem suam: et irritum fecistis mandatum Dei propter traditionem vestram (*Matth.*, XV, 3 *et* 6). Filii, obedite parentibus vestris in Domino; hoc enim justum est. Honora patrem tuum et matrem tuam, quod est mandatum primum in promissione, ut bene sit tibi, et sis longævus super terram (*Ephes.*, VI, 1, 2 *et* 3). Filii, obedite parentibus per omnia; hoc enim placitum est in Domino (*Coloss.*, III, 20). Primum omnium quantam discimus parentibus referre reverentiam, cum legimus quoniam, qui benedicebatur a patre, benedictus erat; et qui maledicebatur, maledictus erat. Ideo hanc parentibus gratiam donavit Deus, ut filiorum pietas provocetur. Prærogativa igitur parentum disciplina est filiorum. Honora ergo patrem, ut benedicat te. Honoret pius patrem propter gratiam, ingratus propter timorem. Et si pauper est pater, et non habet divitiarum copias, quas relinquat filiis, habet tamen ultimæ benedictionis hæreditatem, qua sanctificationis opes successoribus largiatur; et multo plus est beatum quam divitem fieri (*S. Ambr. de Bened. patriarch., cap.* 1, n° 1).

(1) Nemini dantes ullam offensionem, ut non vituperetur ministerium nostrum; sed in omnibus exhibeamus nosmetipsos, sicut Dei ministros (II *Cor.*, VI, 3 *et* 4). Hujus rei gratia reliqui te Cretæ, ut ea quæ desunt corrigas, et constituas per civitates præsbyteros, sicut et ego disposui tibi. Si quis sine crimine est, unius uxor vir, filios habens fideles, non in accusatione luxuriæ, aut non subditos. Oportet enim episcopum sine crimine esse, sicut Dei dispensatorem; non superbum, non iracundum, non vinolentum, non percussorem, non turpis lucri cupidum; sed hospitalem, benignum, sobrium, justum, sanctum, continentem, etc. (*Tit.*, I, 5 et 8). Seniores ergo qui in vobis sunt, obsecro consenior, et testis Christi passionum... pascite, qui in vobis est, gregem Dei; providentes non coacte, sed spontanee secundum Deum; neque turpis lucri gratia, sed voluntarie; neque ut dominantes in cleris, sed forma facti gregis ex animo; et cum apparuerit princeps pastorum, percipietis immarcessibilem gloriæ coronam (I *Petr.*, V, 1 *et* 4).

(2) Non facies quod iniquum est, nec injuste judicabis. Non consideres personam pauperis, nec honores vultum potentis. Juste judica proximo tuo (*Levit.*, XIX, 16). Et præcipiens judicibus: Videte, ait, quid faciatis; non enim hominis exercetis judicium, sed Domini; et quodcumque judicaveritis, in vos redundabit (II *Paral.* XIX, 6). Noli quærere fieri judex, nisi valeas virtute irrumpere iniquitates; ne forte extimescas faciem potentis, et ponas scandalum in æquitate tua (*Eccli.* VII, 6). Nolite judicare secundum faciem; sed justum judicium judicate (*Joan.*, VII, 24). Numquid lex nostra judicat hominem, nisi prius audierit ab ipso, et cognoverit quid faciat (*Ibid.*, 51)? Non solum autem divitem et pauperes, sed præsides et judices cum multa diligentia examinantur annon jus corruperint, annon ad gratiam vel odium calculos in litibus deprompserint, annon molliti adulatione, contra quam par erat sententiam dederint; annon memores offensarum eos vexaverint, qui nihil peccarant (*S. Chrysost.*, *homil. de Decem mill. talent. debito.*, n° 14).

(3) Interrogabant autem eum et milites, dicentes: Quid faciemus et nos? Et ait illis: Neminem concutiatis, neque calumniam faciatis, et contenti estote stipendiis vestris (*Luc.* III, 14). Alioquin Joannes, cum ad eum baptisandi milites venirent, dicentes: Et nos, quid faciemus? Responderet eis: Arma abjicite, militiam istam deserite, neminem percutite, vulnerate, prosternite. Sed quia sciebat eos, cum hæc militando facerent, non esse homicidas, sed ministros legis, et non ultores injuriarum suarum, sed salutis publicæ defensores, respondit eis: Neminem concusseritis; nulli calumniam feceritis; sufficiat vobis stipendium vestrum. Sed quia Manichæi Joannem aperte blasphemare consueverunt, ipsum Dominum Jesum-Christum audiant, hoc stipendium jubentem reddi Cæsari, quod Joannes dicit debere sufficere militi. Reddite, inquit, Cæsari quæ Cæsaris sunt, et Deo quæ Dei sunt. Et ad hoc etiam tributa præstantur, ut propter bella necessario militi stipendium præbeatur. Merito et illius centurionis dicentis: Et ego homo sum sub potestate constitutus, habens sub me milites; et dico huic: Vade, et vadit; et alio, Veni, et venit, et servo meo: Fac hoc, et facit; fidem laudavit, non illius militiæ desertionem imperavit (*S. Aug. contra Faust., lib.* XXII, *cap.* 74).

ment au receveur des deniers publics (1), le goût du travail au cultivateur et à l'artisan (2) ; à tous, l'éloignement du luxe (3), et ce grand amour du bien, germe fécond des actions héroïques. Que la loi céleste soit

(1) Venerunt autem et publicani, ut baptizarentur ; et dixerunt ad illum : Magister, quid faciemus ? At ille dixit ad eos : Nihil amplius, quam quod constitutum est vobis, faciatis (*Luc.*, III, 12 *et* 13).

(2) Emisit eum de paradiso voluptatis, ut operaretur terram, de qua sumptus est (*Gen.*, III, 23). Homo nascitur ad laborem, et avis ad volatum (*Job*, V, 7). Non oderis laboriosa opera, et rusticationem creatam ab Altissimo (*Eccli.*, VII, 16). Nolite locum dare diabolo. Qui furabatur, jam non furetur ; magis autem laboret, operando manibus suis quod bonum est, ut habeat unde tribuat necessitatem patienti (*Ephes.*, IV, 27 *et* 28). Et operam detis, ut quieti sitis et ut vestrum negotium agatis, et operemini manibus vestris, sicut præcipimus vobis, et ut honeste ambuletis ad eos, qui foris sunt, et nullius aliquid desideretis (I *Thes.*, IV, 11). Neque gratis panem manducavimus ab aliquo, sed in labore, et in fatigatione ; nocte ac die operantes, ne quem vestrum gravaremus (II *Thessal.*, III, 8). Audivimus inter vos quosdam ambulare inquiete, nihil operantes, sed curiose agentes. Is autem, qui hujus modi sunt, denuntiamus, et obsecramus in Domino Jesu-Christo, ut cum silentio operantes, suum panem manducent (*Ibid.*, II, 12). Non dormientibus, neque otiantibus, sed vigilantibus atque laborantibus pollicentur præmia, et labori merces parata est ; qui licet non sit suavis ad gratiam, tamen fructuosus ad præmium est (*S. Ambr. de Caïn et Abel*, *lib.* I, *cap.* IV, n° 13). Nihil otio, nihil desidia deterius. Ideo nobis Deus laborandi necessitatem imposuit (*S. Chrysost.*, *in Act. apost.*, *homil.* XXXV, n° 3). Cumque hæc finieris spatia, et frequenter te ad figenda genua sollicitudo animæ suscitaverit, habeto lanam semper in manibus, vel staminis pollice fila deducito, vel ad torquenda sub tegmina in alveolis fusa vertantur ; aliarumque neta, aut in globum collige, aut texenda compone. Quæ texta sunt inspice, quæ errata reprehende, quæ facienda constitue. Si tantis operum varietatibus fueris occupata, nunquam dies tibi longi erunt ; sed quamvis æstivis tendantur solibus, breves videbuntur, in quibus aliquid operis prætermissum est. Hæc observans et teipsam salvabis, et alias, et eris magistra sanctæ conversationis, multarumque castitatem lucrum tuum facies, scriptura dicente : *In desideriis est omnis anima otiosi.* Nec idcirco tibi ab opere cessandum est, quia Deo propitio nulla re indiges ; sed ideo cum omnibus laborandum est, ut per occasionem operis nihil aliud cogites, nisi quod ad Domini pertinet servitutem (*S. Hieron.*, *epist.* XCVII, *ad Demetr.*).

(3) Magnificavi opera mea, ædificavi mihi domos, et plantavi vineas ; feci hortos et pomaria, et consevi ea cuncti generis arboribus, et extruxi mihi piscinas aquarum, ut irrigarem silvam lignorum germinantium ; possedi servos et ancillas, multamque familiam habui, armenta quoque, et magnos ovium greges, ultra omnes qui fuerunt ante me in Jerusalem : coacervavi mihi argentum, et aurum, et substantias regum ac provinciarum, feci mihi cantores et cantatrices, et delicias filiorum hominum, syphos et urceos in ministerio ad vina fundenda ; et supergressus sum opibus omnes qui ante me fuerunt in Jerusalem ; sapientia quoque perseveravit mecum. Et omnia quæ desideraverunt oculi mei, non negavi eis ; nec prohibui cor meum, quin omni voluptate frueretur, et oblectaret se in his quæ præparaveram ; et hanc ratus sum partem meam, si uterer labore meo. Cumque me convertissem ad universa opera quæ fecerant manus meæ, et ad labores in quibus frustra sudaveram, vidi in omnibus vanitatem et afflictionem animi, et nihil permanere sub sole (*Eccli.*, II, 11).

Væ qui opulenti estis in Sion, et confiditis in monte Samariæ ; optimates capita populorum, ingredientes pompatice domum Israël !.... Qui dormitis in lectis eburneis, et lascivitis in stratis vestris ; qui comeditis agnum de grege, et vitulos de medio armenti ; qui canitis ad vocem psalterii ; sicut David putaverunt se habere vasa cantici, bibentes vinum in phialis, et optimo unguento delibuti : et nihil patiebantur super contritione Joseph (*Amos.*, VI, 1, 4, 5 *et* 6). Homo quidam erat dives, qui induebatur purpura et bysso, et epulabatur quotidie splendide... Mortuus est autem et dives, et sepultus est in inferno (*Luc.*, XVI, 19 *et* 22).

Discutiendæ sunt enim deliciæ, quarum mollitia et fluxu virtus fidei effeminari potest. Cæterum nescio an manus spatalio circumdari solita, in duritiam catenæ stupescere sustineat. Nescio an crus periscelio lætatum in nervum se patiatur arctari. Timeo cervicem, ne margaritarum et smaragdorum laqueis occupata locum spatæ non det (*Tertull. de cultu femin.*, *lib.* II, *cap.* XIII). Quid enim, dic, quæso, qui in mensa ponitur gladiolus, si clavos non habuerit argenteos, vel non fuerit factus ex ebore capulus, non scindit ? an ad carnem dividendam ind cum ferrum nobis fabricandum est auxilium veluti quoddam evocantibus? Quid vero si fuerit pelvis fictilis ac ablutarum manuum sordes non excipiet ? et vas fictile, quo pedes lavamus, pedum sordes ? ergone etiam indigne feret mensa, quæ est pedibus eburneis instructa, si panem unius oboli portaverit ? neque vero lumen lucerna ministrabit, quod sit figuli opus, non aurificis? ego autem dico vel humile grabatum nihilo deteriorem præbere accubitum, quam lectum eburneum (*S. Clem. Alex. Pelag. lib.* II, *cap.* 3). Licet quempiam videris in curru sedentem, supercilio sublato, sese erigentem et ipsas nubes attingentem, non quidem reipsa, neque enim fieri potest ; sed mentis arrogantia, vel potius vecordia, ne gloriosum istum neve sublimem ac magnum arbitreris. Nam sublimem reddunt non mulæ currum trahentes, sed culmen virtutis quod ad cœlorum sedes nos subvehit. Licet alium videas equo insidentem multis stipatum lictoribus, qui plebem in foro arceant, ne hunc quidem propterea beatum prædices ; sed animum ejus excute, et explica, tumque sententiam de eo ferto, quam forma illius conspecta suggesserit. Ita sunt ridicula quæcumque nunc cernuntur. Cur enim, quæso, in foro turbam arces ? aut cur obvios quosque submoves ; et homo cum sis, homines fugas ? Quis hic fastus ? Quænam arrogantia ? Num lupus es factus, aut leo, ut dum in urbem ingrederis, omnes in fugam vertas ?... Quid autem sibi vult aureum frenum, quo equus ornatur ? Quam vero excusationem, aut quam veniam obtinebis, qui jumentum, quod nullum istius liberalitatis sensum capit, ultra necessarium usum exornas ? Perinde namque aurum est illi ac plumbum. Christum autem cernis fame confectum, neque necessarium illi suppeditas alimentum. Cur item homo cum sis, cum hominibus misceri dedignaris, sed in mediis urbibus solitudinem quæris ? nec tibi in mentem venit Dominum tuum cum publicanis cibum sumpsisse ; cum meretrice collocutum, cum latronibus crucifixum, et cum hominibus fuisse commixtum ; sed fastu ac superbia efferatus, humanam ipsam naturam amittis ? Hinc magnus in nobis oritur misericordiæ contemptus ; hinc avaritiæ studium ; hinc crudelitas et inhumanitas. Cum enim aureum frenum equo adhibes, cum auream famulo armillam, et aureas lapidi bracteas ; cum pelles apud te sunt aureæ, vestes aureæ, cingulus aureus, itemque calcei, tantamque tibi hujus nequitiæ necessitatem imponis, ut insatiabilem cupiditatem explere contendas, et omnium sævissimam belluam pascere, avaritiam dico ; tum et or

observée, et toutes les lois de la terre auront leur exécution, sans qu'il soit nécessaire de déployer l'appareil des tribunaux et la terreur des tortures (1). Composez une société de vrais chrétiens (2) : en pouvez-vous concevoir une plus florissante que celle dont le christianisme aura banni tous les vices qu'il proscrit (3) ? On ne peut imaginer rien d'utile à la société, que Jésus-Christ n'ordonne ou ne recommande ; rien de nuisible qu'il n'interdise.

Dans les maximes de l'incrédulité, quel est le lien qui unit le souverain et les sujets? Elle établit dans toutes les sociétés un contrat primitif dont elle fait la source des obligations réciproques. N'imputons point à la totalité de nos adversaires, les affreuses mais justes conséquences que de ce dangereux principe ont tirées quelques-uns d'entre eux (1) : Dieu nous est témoin que nous ne cherchons point à leur nuire, en les rendant odieux aux puissances. Mais que ces monstrueux écarts nous fassent connaître (et puissent-ils aussi le faire sentir aux incrédules) jusqu'à quel degré de licence l'esprit humain peut être emporté, lorsqu'il s'éloigne des principes religieux. Si le contrat social est le seul fondement de toute autorité, à qui appartient-il d'en déterminer les clauses, de les expliquer, de les faire exécuter? Quelle étendue de pouvoir sera attribuée aux souverains? Quelle mesure de soumission sera imposée aux sujets? Entre l'autorité qui tend toujours à s'accroître, et la subordination qui s'efforce sans cesse de s'affranchir, quel tribunal osera s'élever? Quelle main assez forte sur la terre comprimera les soulèvements continuels de l'un et de l'autre? Rendra-t-on le monarque juge de sa propre cause, ou le peuple arbitre de son souverain? Le despotisme ou l'anarchie, des rois tyrans ou des peuples rebelles, voilà l'alternative nécessaire du système qui donne pour base unique au gouvernement un contrat quelquefois ignoré, souvent obscur, et toujours exécuté au gré du plus fort.

Dans les principes du christianisme, le gouvernement trouve un fondement bien plus assuré. Dieu, auteur de la société, qui ne peut subsister sans une autorité (2), ordonne que les chefs qui la régissent soient révérés et justes. Il étend sa loi impérieuse sur les têtes des monarques et des sujets ; et imposant aux uns et aux autres de mutuelles obligations, il s'en rend le garant et le ven-

phanos spolias, et viduas nudas, et communis omnium hostis incedis, vanoque labore suscepto cursum inis, qui nullo bono fine claudetur. Quid enim hoc sibi vult, quod barbarum servum tuum auro exornas? Quod lucrum, quæ utilitas animæ oritur, quod commodum corpori, quis domui reditus? Imo vero plane contrarium, sumptus intempestivus, alienæ a ratione impensæ, materia luxuriæ, malitiæ documenta, prodigæ ac dissolutæ vitæ occasio, animæ corruptela, via quæ ad innumera mala deducit. Lecti vero argento nexi, auroque fulgentes, scabella et lebetes inde conflati, multusque risus, qui ad emendationem vitæ conferre possunt? Aut quid te juverunt ut melior fieres, vel conjugem tuam, vel alium quempiam domesticorum (*S. Chrysost. in psalm.* XLVIII, n° 2). Scio multos me propter hoc habere ludibrio : sed non curo, modo aliquid prosim. Revera amentes et furentes faciunt divitiæ. Si penes ipsos esset, vellent et terram esse auream, et parietes aureos, fortasse et cœlum et aërem ex auro. Quis furor! quæ iniquitas! quæ febris! Alius perit frigore, qui est factus ad Dei imaginem : tu autem hæc fabricaris? O fastum et arrogantiam (*Idem, in epist. ad Coloss., cap.* III, *homil.* VIII, n° 5).

(1) Quam beatus esset, quamque aureus humanorum rerum status, si per totum orbem mansuetudo, et pietas, et pax, et innocentia, et æquitas, et temperantia, et fides moraretur? Denique ad regendos homines non opus esset tam multis et tam variis legibus, cum ad perfectam innocentiam Dei lex una sufficeret, neque carceribus, neque gladiis præsidum, neque terrore pœnarum ; cum præceptorum cœlestium salubritas humanis pectoribus infusa, ultro ad justitiæ opera homines erudiret (*Lactant. Divin. inst., lib.* V, *cap.* 8).

(2) Proinde qui doctrinam Christi adversam dicunt esse reipublicæ, dent exercitum talem, quales doctrina Christi esse milites jussit; dent tales provinciales, tales maritos, tales conjuges, tales parentes, tales filios, tales dominos, tales servos, tales reges, tales judices, tales denique debitorum ipsius fisci redditores, et exactores, quales esse præcepit doctrina christiana ; et audeant eam dicere adversam esse reipublicæ! Imo vero, non dubitent eam confiteri, magnam, si obtemperetur, salutem esse reipublicæ (*S. Aug. epist.* CXXXVIII, *ad Marcel.*, n° 15).

(3) Quod si solus coleretur, non essent dissensiones et bella, cum scirent homines unius se Dei filios esse ; ideoque divinæ necessitudinis sacro et inviolabili vinculo copulatis nullæ fierent insidiæ, cum scirent cujusmodi pœnas Deus animarum interfectoribus præpararet, qui clandestina scelera, et ipsas etiam cogitationes pervidet. Non essent fraudes, neque rapinæ, si Deo præcipiente didicissent, et suo et parvo esse contenti, ut fragilibus et caducis solida et æterna præferrent. Non essent adulteria et stupra, et mulierum prostitutiones, si omnibus notum esset, damnari a Deo quidquid appetitur ultra generandi cupiditatem. Nec feminam necessitas cogeret pudorem suum profanare, ut victum sibi obscœnissimum quærat, cum et mares libidinem continerent, et habentium pia et religiosa collatio non habentibus subveniret. Non essent igitur, ut dixi, hæc omnia in terris mala, si ab omnibus in legem Dei conjuraretur; si ab universis fierent, quæ unus noster populus operatur (*Lactant. Divin. inst., lib.* V, *cap.* 8).

(1) Nunc dicent : Non est rex nobis; non enim timemus Dominum ; et rex quid faciet nobis (*Osée*, X, 3).

(2) Si enim judicialia sustuleris tribunalia, omnem vitæ nostræ ordinem sustuleris; et sicut si gubernatorem a navi separaveris, scapham submerseris, et si ducem ab exercitu abduxeris, vinctos hostibus tradideris milites : ita si magistratus de civitatibus abstuleris feris irrationalibus magis irrationalem degemus vitam, inter nos mordentes, et nos devorantes, pauperiorem potentior, mansuetiorem audacior.... Quod enim in domibus faciunt lignorum contignationes, hoc magistratus in civitatibus; et sicut si illas sustuleris, dissoluti parietes per sese corruunt ; ita si ex mundo magistratus tollas et horum metum, et domus, et civitates, et gentes cum multa inter se licentia corruent, nemine existente qui contineat et repellat, et pœnæ timore eos quiescere persuadeat (*S. Chrys., homil.* VI, *ad popul. Antioch.*, n° 1).

geur. Sa religion est le joug des peuples et le frein des rois.

Quelle autre loi établit jamais plus positivement la soumission à l'autorité souveraine (1)? Elle en fait une émanation de l'autorité divine (2); elle place le monarque immédiatement après Dieu (3), rend sa personne sacrée (1), ordonne de prier pour lui (2), de

(1) Ne liceat ulli ex populo, et ex sacerdotibus irritum facere aliquid horum, et contradicere his quæ ab eo dicuntur, aut convocare conventum in regione sine ipso, et vestiri purpura, et uti fibula aurea. Qui autem fecerit extra hæc, aut irritum fecerit aliquid horum, reus erit (*Machab.*, XIV, 44 *et* 45). Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit (*Rom.*, XIII, 1). Admone illos principibus et potestatibus subditos esse, dicto obedire (*Tit.*, III, 1). Quid enim christiani læserant regna terrena, quamvis eis regnum cœlorum promiserit rex eorum ! Quid, inquam, læserant terrena regna? Numquid eorum rex milites suos prohibuit impendere et exhibere, quæ debentur regibus terræ? Nonne de hoc sibi calumniam molientibus Judæis ait : Reddite Cæsari quæ Cæsaris sunt, et Deo quæ Dei sunt? Nonne tributum de ore piscis etiam ipse persolvit? Nonne præcursor ejus militibus regni hujus, quid facere deberent pro æterna salute quærentibus, non ait : Cingulum solvite, arma projicite, regem vestrum deserite, ut possitis Deo militare; sed ait : Neminem concusseritis, nulli calumniam feceritis, sufficiat vobis stipendium vestrum? Nonne unus militum ejus, et dilectissimus comes ejus, commilitonibus suis, et quodammodo Christi provincialibus dixit : *Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit?* et paulo post ait : *Reddite omnibus debita; cui tributum, tributum ; cui vectigal, vectigal; cui timorem, timorem; cui honorem, honorem. Nemini quidquam debeatis, nisi ut invicem diligatis.* Nonne præcepit, ut pro ipsis etiam regibus oraret Ecclesia? Quid ergo eos christiani offenderunt? Quod debitum non reddiderunt? In quo christiani non sunt terrenis regibus obsecuti (*S. Aug. in psalm.* CXVIII, serm. XXXI, *n.* 1)? Ad hæc ego : Si quis de nobis, o rex justitiæ, tramitem transcendere voluerit, a te corrigi potest; si vero tu excesseris, quis te corripiet? Loquimur enim tibi; sed si volueris, audis; si autem nolueris, quis te condemnabit, nisi is qui se pronuntiavit esse justitiam (*Greg. Turon.*, *Hist. Franc.*, *lib.* V, *cap.* 18)?

(2) In manu Dei potestas terræ; et utilem rectorem suscitabit in tempus super illum (*Eccli.* X, 4). In unamquamque gentem præposuit rectorem (*Ibid.*, XVII, 14).

(3) Regem igitur potius colam, non tamen eum adorans, sed preces pro eo fundens. Verum autem et vere existentem Deum adoro, cum regem ab eo factum sciam. Dices igitur mihi : cur regem non adoras? Quia non ideo rex factus est ut adoretur, sed ut legitimo honore observetur. Neque enim Deus est, sed homo a Deo constitutus : non ut adoretur, sed ut juste judicet : est enim quodammodo administratio ei a Deo commissa, ac ipse quidem quos sub se præfectos habet, reges vocari non patitur : est enim rex ipsius nomen, quo nomine alium vocari non licet; ita nec adorari nisi solum Deum. Itaque in omnibus, o homo, errore duceris : regem igitur cole; sed eum diligendo cole, eique parendo, et orando pro eo. Hoc enim si facies, voluntatem Dei exequeris; ita enim præcipit lex divina : *Honora, fili mi, Deum et regem; nec eis inobediens sis : subito enim ulciscentur inimicos suos* (*S. Theophil. Antioch. ad Autolyc.*, *lib.* I, *n.* 11). Nos pro salute imperatorum Deum invocamus æternum, Deum verum, Deum vivum, quem et ipsi imperatores propitium sibi præter cæteros malunt : sciunt quis illis dederit imperium; sciunt qua homines, quis et animam; sentiunt eum esse Deum solum, in cujus solius potestate sunt, a quo sunt secundi, post quem primi ante omnes, et super omnes Deos. Quidni? cum super omnes homines qui utique vivunt, et mortuis antistant. Recogitant quousque vires imperii sui valeant, et ita Deum intelligunt, adversus quem valere non possunt; per eum valere se cognoscunt. Cœlum denique debellet imperator ; cœlum captivum triumpho suo invehat, cœlo mittat excubias; cœlo vectigalia imponat : non potest. Ideo magnus est, quia cœlo minor est : illius enim est ipse, cujus et cœlum est, et omnis creatura ; inde est imperator, unde et homo, antequam imperator : inde potestas illi, unde et spiritus (*Tertull. Apol.*, *cap.* XXX).

Sed quid ego amplius de religione atque pietate christiana in imperatorem? Quem necesse est suscipiamus, ut eum, quem Dominus noster elegit ; et merito dixerim : Noster est magis Cæsar a nostro Deo constitutus. Itaque et in eo plus ego illi operor in salutem, quod non solum ab eo postulo, eam qui potest præstare; aut quod talis postulo, qui merear impetrare ; sed etiam, quod temperans majestatem Cæsaris infra Deum, magis illum commendo Deo, cui soli subjicio (*Ibid.*, *cap.* XXXIII). Christianus nullius est hostis, nedum imperatoris, quem sciens a Deo suo constitui, necesse est ut ipsum diligat, et revereatur, et honoret, et salvum velit, cum toto romano imperio, quousque sæculum stabit : tamdiu enim stabit. Colimus ergo et imperatorem sic, quomodo et nobis licet, et ipsi expedit, ut hominem a Deo secundum et quidquid est, a Deo consecutum est, et solo Deo minorem ; hoc et ipse volet. Sic enim omnibus major est, dum solo Deo vero minor est ; sic et ipsis diis major est, dum et ipsi in potestate sunt ejus (*Idem ad Scapul. cap.* II).

(1) Diis non detrahes, et principi populi tui non maledices (*Exod.*, XXII, 28). Propitius sit mihi Dominus, ne faciam hanc rem Domino meo Christo Domini, ut mittam manum meam in eum ; quia Christus Domini est (I *Reg.*, XXIV, 7). Et ait ad eum David : Quare non timuisti mittere manum tuam, ut occideres Christum Domini? Vocansque David unum de pueris suis, ait : Accedens irrue in eum qui percussit illum, et mortuus est (II *Reg.*, I, 14). In cogitatione tua regi ne detrahas (*Eccl* , X, 20). Time Dominum, fili mi, et regem ; et cum detractoribus non commiscearis (*Prov.*, XXIV, 21). Quis ais, inquiunt? quod scelestus, quod sceleribus opertus, ac vitiis innumerabilibus refertus, et in nos extrema cogitans? Sed rex est, sed princeps, sed principatum in nos suscepit. Neque tamen dixit : Rex est ; sed, *Christus Domini est*, non ab humano honore, sed a cœlesti judicio sumpto honorifico testimonio : Contemnis, inquit, conservum tuum? reverere Dominum : aspernaris electum? metue eum qui elegit (*S. Chrysost. in David et Saul.*, *hom.* I, *n.* 5).

(2) Offerant oblationes Deo cœli, orentque pro vita regis, et filiorum ejus (I *Esd.*, VI, 10). Orate pro vita Nabuchodonosor regis Babylonis, et pro vita Balthasar, filii ejus , ut sint dies eorum sicut dies cœli super terram ; et ut det Dominus virtutem nobis, et illuminet oculos nostros, ut vivamus sub umbra Nabuchodonosor, regis Babylonis, et sub umbra Balthasar, filii ejus, et serviamus eis multis diebus, et inveniamus gratiam in oculis eorum (*Baruch* , I 11 *et* 12). Super principem erunt holocausta et sacrificium, et libamina in solemnitatibus, et in calendis, et in sabbatis, et in universis solemnitatibus domus Israel (*Ezech.*, XLV, 17). Obsecro igitur primum omnium fieri obsecrationes, orationes, postulationes, gratiarum actiones, pro omnibus hominibus, pro regibus, et omnibus qui in sublimitate sunt; ut quietam et tranquillam vitam agamus, in omni pietate et castitate : hoc enim bonum est, et acceptum coram Salvatore nostro Deo (*I Timoth.*, II, 1, 2 *et* 3). Illuc suspicientes christiani, manibus expansis, quia innocui; capite nudo, quia non erubescimus; denique sine monitore, quia de pectore ; oramus pro omnibus

lui payer les impôts (1), d'obéir aux dépositaires de son pouvoir (2). Indépendamment de la terreur des peines temporelles, elle propose un motif plus noble, qui lui appartient exclusivement, le devoir de conscience (3). Elle fortifie la sanction du commandement par l'autorité de l'exemple : elle montre l'homme-Dieu se soumettant lui-même à la puissance qu'il a établie, refusant d'en exercer les fonctions (1), lui payant des tributs (2), recevant d'elle les tourments et la mort. Ouvrez les fastes de l'Eglise ; voyez-la, pendant trois siècles entiers, luttant contre la persécution : à toutes les puissances conjurées pour l'étouffer dans sa naissance, elle n'oppose que la soumission. Ses enfants se multiplieront ; ils rempliront les villes, les campagnes, les armées ; mais jamais ils ne se réuniront pour se défendre ; et ils ne déploieront leur invincible courage que dans les tourments qu'on leur fera souffrir (3). Des révoltes continuelles agitent l'empire ; des révolutions successives placent et déplacent les Césars. Dans tout le cours de ces longs troubles, le nom du christianisme a-t-il été entendu ? Le titre du chrétien a-t-il été un seul instant le signal d'un parti (4) ? Toujours

imperatoribus ; vitam illis prolixam, imperium securum, domum tutam, exercitus fortes, senatum fidelem, populum probum, orbem quietum, et quæcumque hominis et Cæsaris vota sunt.... Qui ergo putaveris nihil nos de salute Cæsarum curare, inspice Dei voces, litteras nostras, quas neque ipsi supprimimus, et plerique casus ad extraneos transferunt. Scitote ex illis præceptum esse nobis, ad redundantiam benignitatis, etiam pro inimicis Deum orare, et persecutoribus nostris bona precari. Qui magis inimici et persecutores christianorum, quam de quorum majestate convenimur in crimen ? sed etiam nominatim, atque manifeste. Orate, inquit, pro regibus, et pro principibus et potestatibus, ut omnia tranquilla sint vobis : cum enim concutitur imperium, concussis etiam cæteris membris ejus, utique et nos, licet extranei a turbis, in aliquo loco casus invenimur (*Tertull. Apol., cap.* XXX *et* XXXI). Itaque et sacrificamus pro salute imperatoris, sed Deo nostro et ipsius, sed quomodo præcepit Deus, pura prece. Non enim eget Deus, conditor universitatis, odoris aut sanguinis alicujus : hæc enim dæmoniorum pabula sunt. Dæmones autem non tantum respuimus, verum et revincimus, et quotidie traducimus, et de hominibus expellimus, sicut plurimis notum est : ita nos magis oramus pro salute imperatoris, ab eo eam postulantes, qui præstare potest (*Idem*, *ad Scapul. cap.* II).

(1) Tunc abeuntes pharisæi, consilium inierunt ut caperent eum in sermone ; et mittunt ei discipulos suos cum Herodianis, dicentes : Magister, scimus quia verax es, et viam Dei in veritate doces ; et non est tibi cura de aliquo ; non enim respicis personam hominum. Dic ergo nobis, quid tibi videtur ? licet censum dare Cæsari, an non ? Cognita autem Jesus nequitia eorum, ait : Quid me tentatis, hypocritæ ? Ostendite mihi numisma census. At illi obtulerunt ei denarium ; et ait illis Jesus : Cujus est imago hæc et superscriptio ? Dicunt ei : Cæsaris. Tunc ait illis : Reddite ergo, quæ sunt Cæsaris Cæsari, et quæ sunt Dei Deo (*Matth.*, XXII, 15 *et* 21). Ideo enim et tributa præstatis : Ministri enim Dei sunt, in hoc ipsum servientes (*Rom.*, XIII, 6). Illud etiam studio nobis est, ut vectigalia et census iis quibus hoc munus commisistis, primi omnium pendamus, quemadmodum ab eo sumus instituti. Illo nempe tempore accedentes quidam percontati sunt ab illo, an Cæsari vectigalia pendere oporteat, qui responsum hoc ab eo retulere : Dicite, inquit, mihi, cujus imaginem nummus habet, qui ubi dixissent : Cæsaris, Reddite igitur, ait, quæ Cæsaris sunt Cæsari, et quæ Dei, Deo. Proinde nos solum Deum adoramus ; vobis autem in aliis rebus læti servimus ; reges ac principes hominum esse agnoscentes, et simul precantes, ut cum regia potestate sanam quoque mentem obtinere comperiamini (*S. Justin.*, *Apol.* I, *n.* 17).

(2) Subjecti ergo estote omni humanæ creaturæ propter Deum ; sive regi, tanquam præcellenti ; sive ducibus, tanquam ab eo missis ad vindictam malefactorum, laudem vero bonorum (I *Petr.*, II, 13 *et* 14).

(3) Vis non timere potestatem ? Bonum fac, et habebis laudem ex illa : Dei enim minister est tibi in bonum. Si autem malum feceris, time ; non enim sine causa gladium portat : Dei enim minister est vindex in iram ei qui male agit. Ideo necessitate subditi estote, non solum propter iram, sed etiam propter conscientiam (*Rom.*, XIII, 3, 4 et 5).

(1) Ait autem ei quidam de turba : Magister, dic fratri meo, ut dividat mecum hæreditatem. At ille dixit illi : Homo, quis me constituit judicem, aut divisorem super vos (*Luc.*, XII, 13 *et* 14) ?

(2) Accesserunt qui didrachma accipiebant ad Petrum, et dixerunt ei : Magister vester non solvit didrachma ? Ait : Etiam. Et cum intrasset in domum, prævenit eum Jesus, dicens : Quid tibi videtur, Simon ? Reges terræ a quibus accipiunt tributum, vel censum ? a filiis suis, an ab alienis ? Et ille dixit : Ab alienis. Dixit illi Jesus ; Ergo liberi sunt filii. Ut autem non scandalizemus eos, vade ad mare, et mitte hamum ; et eum piscem, qui primus ascenderit, tolle ; et aperto ore ejus, invenies staterem ; illum sumens, da eis pro me et te (*Matth.*, XVII, 23 *et* 26). Magnum quidem est et spiritale documentum, quod christiani viri sublimioribus potestatibus docentur debere esse subjecti : ne quis constitutionem regis terreni putet esse solvendam. Si enim censum Filius Dei solvit, quis tu tantus es, qui non putes esse solvendum ? (*S. Ambr.*, *Expos. Evang. secund. Luc.*, *lib.* IV, *n.* 73).

(3) Quid tamen unquam denotastis de tam conspiratis, de tam animatis ad mortem usque, pro injuria repensatum ? Quando vel una nox pauculis faculis largiter ultionis posset operari, si malum malo dispungi penes nos liceret. Sed absit ut aut igni humano vindicetur divina secta, aut doleat pati in quo probatur. Si enim et hostes exertos, non tantum vindices occultos agere vellemus, deesset nobis vis numerorum, et copiarum ? Plures nimirum Mauri et Marcomanni, ipsique Parthi, vel quantæcumque, unius tamen loci et suorum finium, gentes, quam totius orbis. Hesterni sumus, et vestra omnia implevimus, urbes, insulas, castella, municipia, conciliabula, castra ipsa, tribus, decurias, palatium, senatum, forum : sola vobis relinquimus templa. Cui bello non idonei, non prompti fuissemus, etiam impares copiis, qui tam libenter trucidamur ; si non apud istam disciplinam, magis occidi liceret, quam occidere ? Potuimus et inermes, nec rebelles, sed tantummodo discordes, solius divortii invidia, adversus vos dimicasse. Si enim tanta vis hominum in aliquem orbis remoti sinum abrupissemus a vobis, suffudisset utique dominationem vestram, ut qualiumcumque amissio civium : imo etiam et ipsa destitutione punisset. Procul dubio expavissetis ad solitudinem vestram, ad silentium rerum, et stuporem quemdam, quasi mortui orbis. Quæsissetis quibus imperaretis. Plures hostes quam cives vobis remansissent. Nunc enim pauciores hostes habetis, præ multitudine christianorum (*Tertul.*, *Apol.*, *cap.* XXXVII).

(4) Sic et circa majestatem imperatores infamamur. Tamen nunquam Albiniani, nec Nigriani, vel

fidèles à ce trône ébranlé dont partaient les édits de persécution; toujours soumis à ce sceptre de fer qui ne cessait de s'appesantir sur eux; constamment attachés à ces empereurs impies et cruels qui s'efforçaient de les anéantir, les chrétiens ne cessaient de prier pour eux, et sur les échafauds ils ne faisaient entendre que des vœux pour la prospérité de leurs persécuteurs (1). Voilà quelles sont nos lois et quels sont nos modèles; voilà quels sujets forme la religion.

C'est elle aussi qui donne à l'Etat des rois justes et bienfaisants. Au-dessus du monarque, il n'y a d'autorité que dans le ciel. Otez le frein salutaire de la religion, qui est-ce qui empêchera celui qui peut tout, de tout oser (2)? Si l'astre bienfaisant qui éclaire et vivifie le monde pouvait s'écarter un moment de la route que Dieu lui a tracée, il irait porter dans l'univers entier l'incendie et la destruction : de même, l'autorité souveraine que le Tout-Puissant a établie au-dessus de la société pour veiller sur elle, la maintenir, la protéger, la défendre; l'autorité souveraine, ce don précieux que la société politique ne peut assez reconnaître, ne portera dans son sein que le trouble, la confusion, le désordre, lorsqu'elle enfreindra les lois saintes que lui a dictées son Créateur. Et qui peut savoir jusqu'où s'étendront les ravages de ses débordements, quand on aura brisé la digue sacrée qui la retient dans ses rivages? Mais le monarque chrétien sait qu'il a un monarque dans les cieux : prosterné devant son trône redoutable, il écoute avec terreur les arrêts qui en émanent (3). Dieu tient dans sa main la balance où sont pesés les droits de son peuple et les siens; ce compte formidable que ses sujets n'ont pas droit de lui demander, il le rendra un jour au Tout-Puissant. Le Dieu du ciel avertit les dieux de la terre, qu'il viendra se placer au milieu d'eux pour les juger (1); et il leur déclare qu'il réserve ses plus redoutables jugements à ceux qu'il a faits les dépositaires de sa justice (2).

Cassiani inveniri potuerunt christiani (*Id.*, *ad Scapul. cap.* II).

(1) Hoc agite, boni præsides, extorquete animum Deo supplicantem pro imperatore (*Idem*, *Apol.*, *cap.* XXXI).

(2) Si videris calumnias egenorum, et violenta judicia, et subverti justitiam in provincia, non mireris super hoc negotio; quia excelso excelsior est alius, et super hos quoque eminentiores sunt alii; et insuper universæ terræ rex imperat servienti (*Eccl.*, V, 7 *et* 8).

(3) Cumque fuerit constitutus (rex), non multiplicabit sibi equos...., non habebit uxores plurimas, quæ alliciant animum ejus, neque argenti et auri immensa pondera. Postquam autem sederit in solio regni sui, describet sibi Deuteronomium legis hujus in volumine, accipiens exemplar a sacerdotibus Leviticæ tribus, et habebit secum, legetque illud omnibus diebus vitæ suæ, ut discat timere Dominum Deum suum, et custodire verba et ceremonias ejus, quæ in lege præcepta sunt. Nec elevetur cor ejus in superbiam super fratres suos, neque declinet in partem dexteram vel sinistram, ut longo tempore regnet ipse, et filii ejus, super Israel (*Deuter.*, XVII, 16 *et* 20). Ad vos ergo, reges, sunt hi sermones mei, ut discatis sapientiam, et non excidatis. Qui enim custodierint justa juste, justificabuntur; et qui didicerint ista, invenient quid respondeant. Concupiscite ergo sermones meos, diligite illos, et habebitis disciplinam (*Sap.*, VI, 10, 11 *et* 12). Si ergo delectamini sedibus et sceptris, o reges populi, diligite sapientiam ut in perpetuum regnetis. Diligite lumen sapientiæ, omnes qui præestis populis (*Ibid.*, 22 *et* 23). Rectorem te posuerunt? noli extolli; esto in illis quasi unus ex ipsis. Curam illorum habe, et sic confide, et omni cura tua explicita recumbe : ut læteris propter illos, et ornamentum gratiæ accipias coronam, et dignationem consequaris corrogationis (*Eccli.*, XXXII, 1, 2 *et* 3). Væ qui condunt leges iniquas; et scribentes, injustitiam scripserunt (*Is.*, X, 1)! Non accipiet princeps de hæreditate populi per violentiam, et de possessione eorum (*Ezech.*, XLVI, 18). Rex utique erat (David), nullis ipse legibus tenebatur, quia liberi sunt reges a vinculis delictorum; neque enim ullis ad pœnam vocantur legibus, tuti sub imperii potestate. Homini ergo non peccavit, cui non tenebatur obnoxius. Sed quamvis tutus imperio, devotione tamen ac fide erat Deo subditus; et legi ejus subditum se esse cognoscens, peccatum suum negare non poterat : sed quasi reus cum amaritudine fatebatur, qui sciret majoribus vinculis se teneri, quia majora deberet; quoniam plus ab eo exigitur, cui plus commissum est (*S. Ambr.*, *Apol. David*, *cap.* X, n° 51). Neque enim nos christianos quosdam imperatores, ideo felices dicimus, quia diutius imperarunt, vel imperantes filios morte placida reliquerunt, vel hostes reipublicæ domuerunt, vel inimicos cives adversus se insurgentes, et cavere et opprimere potuerunt. Hæc et alia vitæ hujus ærumnosæ vel munera, vel solatia, quidam etiam cultores dæmonum accipere meruerunt, qui non pertinent ad regnum Dei, quo non pertinent isti; et hoc ipsius misericordia factum est ne ab illo ista, qui in eum crederent, velut summa bona desiderarent. Sed felices eos dicimus, si juste imperant; et si inter linguas sublimiter honorantium, et obsequia nimis humiliter salutantium non extolluntur, sed se homines esse meminerunt; si suam potestatem ad Dei cultum maxime dilatandum, majestati ejus famulam faciunt; si Deum timent, diligunt, colunt; si plus amant illud regnum, ubi non timent habere consortes; si tardius vindicant, facile ignoscunt; si eamdem vindictam, pro necessitate regendæ tuendæque reipublicæ, non pro saturandis inimicitiarum odiis exserunt; si eamdem veniam, non ad impunitatem iniquitatis, sed ad spem correctionis indulgent; si quod aspere coguntur plerumque decernere, misericordiæ lenitate, et beneficiorum largitate compensant; si luxuria tanto est eis castigatior, quanto posset esse liberior; si malunt cupiditatibus pravis, quam quibuslibet gentibus imperare; et si hæc omnia faciunt, non propter ardorem inanis gloriæ, sed propter caritatem felicitatis æternæ, si suis peccatis, humilitatis et miserationis, et orationis sacrificium Deo suo vero immolare non negligunt. Tales christianos imperatores dicimus esse felices, interim spe, postea reipsa futuros, cum id, quod expectamus, advenerit (*S. Aug. de Civit. Dei*, *lib.* V, *cap.* 24).

(1) Cum accepero tempus, ego justitias judicabo. (*Psal.* LXXIV, 3). Deus stetit in synagoga deorum : in medio autem deos dijudicat (*Psal.* LXXXI, 1).

(2) Audite ergo, reges, et intelligite; discite, judices finium terræ; præbete aures, vos qui continetis multitudines, et placetis vobis in turbis nationum; quoniam data est a Domino potestas vobis, et virtus ab Altissimo, qui interrogabit opera vestra, et cogitationes scrutabitur. Quoniam cum essetis ministri regni illius, non recte judicastis, nec custodistis legem justitiæ, neque secundum voluntatem Dei ambulastis; horrende et cito apparebit vobis, quoniam judicium

Ainsi le christianisme assure le repos et le concert de toutes les parties de la société. Il rend la soumission plus tranquille, en ordonnant qu'elle soit absolue, et l'autorité plus respectée, en la tempérant. Cherchez sur la face de la terre les gouvernements les plus modérés et les moins sujets aux révolutions : vous les trouverez tous dans les heureux climats que le christianisme tient sous sa loi. On ose lui reprocher de s'opposer au progrès des connaissances qui font fleurir la société? Partout où il a pénétré, il a porté les lumières et la civilisation, détruit la barbarie et l'ignorance. Français, si vous chérissez les lettres et les sciences, si elles font partie de votre bonheur et de votre gloire, rendez grâces à votre religion de les avoir conservées parmi vous. Comparez les climats de l'Orient, ces contrées autrefois le berceau et le théâtre de tous les arts, à nos régions alors obscures et plongées dans la barbarie; voyez la supériorité de notre constitution, de notre législation, de notre politique, de notre jurisprudence, de nos talents, de nos arts, de nos sciences, de nos forces, de nos richesses. Tout fleurit sous le soleil bienfaisant du christianisme; tout languit dans l'ombre épaisse que répandent les autres religions.

Et ce qui est plus admirable encore, et spécialement propre à notre sainte loi, c'est qu'en assurant à la société tous les genres de bonheur, elle ne se charge point de régler la société. Tous les législateurs qui ont fondé des religions ont uni intimement leur culte à la constitution de leur Etat; le but de leur politique, le chef-d'œuvre de leur sagesse était de les étayer, de les protéger l'un par l'autre. On essaierait en vain d'unir à toute autre loi civile les lois religieuses de Minos, de Numa, de Mahomet : la religion et le gouvernement ont été formés et comme fondus ensemble. On ne pourrait les séparer sans les détruire. Du système entier de la législation ôtez la religion, le gouvernement perd son principal appui; changez la forme du gouvernement, la religion reste sans objet. Et même dans la loi sainte, qui séparait des autres nations le peuple chéri de Dieu, la théocratie incorporait nécessairement l'un à l'autre ces deux grands mobiles. Le souverain de l'Etat était Dieu : tous les devoirs civils devenaient des obligations religieuses; tous les devoirs de religion recevaient une sanction civile. Mais la loi nouvelle que Dieu a dictée à tous les peuples (1), et qui a pour objet de réunir dans un même culte toutes les nations de la terre; la loi nouvelle a pour caractère essentiel de se concilier avec tous les gouvernements. Elle ne soumet point les chrétiens à une autorité particulière; elle les assujettit à l'autorité qu'ils trouvent établie. La puissance actuellement en possession de régir l'Etat a été ordonnée par Dieu même (2) : voilà notre règle et le principe de notre soumission. Citoyens des républiques, sujets des monarchies, habitants des Etats régis par des gouvernements mixtes, nous n'avons tous dans notre religion qu'une même loi : c'est le même lien qui nous attache à nos diverses patries; c'est une base commune, sur laquelle toutes les constitutions différentes qu'on pourra élever, trouveront un fondement solide. Qu'elle est admirable cette loi, qui, sans favoriser aucun gouvernement, les protége tous, qui, ne particularisant aucune obligation civile, les fait toutes remplir! Le christianisme forme les citoyens, mais il n'usurpe point sur l'autorité le droit de les conduire. Jésus-Christ distingue expressément ce qui appartient à César de ce qui appartient à Dieu (3). Sa religion prescrit les vertus de chaque profession, et n'en détermine pas les devoirs : elle ordonne au souverain de gouverner avec sagesse, mais elle ne lui apporte point les règles du gouvernement; elle enjoint au magistrat de ne rendre que des jugements équitables, mais elle ne dicte point les lois d'après lesquelles il doit les prononcer; elle arme le guerrier pour la défense de sa patrie, mais elle ne lui nomme pas l'ennemi qu'il doit combattre (4); elle fait rendre

durissimum his, qui præsunt, fiet : exiguo enim conceditur misericordia; potentes autem potenter tormenta patientur. Non enim subtrahet personam cujusquam Deus, nec verebitur magnitudinem cujusquam : quoniam pusillum et magnum ipse fecit, et æqualiter cura est illi de omnibus : fortioribus autem fortior instat cruciatio (*Sap.*, VI, 2, 9). Grave est nobis, qui privati sumus, apud imperatorem loqui : gravius tibi (imperatori) videbitur apud Deum causam dicere (*S. Basil.*, *epist.* 41, *Julian.*, *n.* 2). Rex, etsi leges in potestate habet, ut impune delinquat, Deo tamen subditus est : imo plus ipse debet, cui plus commissum est (*S. Ambr.*, *in psal.* CXVIII, *n.* 32). Si malum et importunum vixisse regem constiterit, ac multis malis orbem replevisse, quis tandem enumerare possit calamitates eas quas sustinere eum videbis... ea patientem, quæ neque verbo exprimi, neque re ipsa tolerari possunt (*S. Chrysost.*, *de Comparat. regis et monachi*)?

(1) Magna quædam et arcana nobis nunc est dicturus propheta. Neque enim quotquot sunt ubique terrarum, ad audiendum vocasset, nec totius orbis theatrum excivisset, nisi magnum quid et præclarum, et tanti concentus magnitudine dignum nobis esset dicturus. Neque enim amplius loquitur ut prophetas Judæis qui Palæstinam habitant; sed veluti quidam apostolus et evangelista, ad omnem humanam naturam dirigit orationem. Lex enim uno in orbis angulo unam gentem docebat; sermo autem prædicationis ubique terrarum resonuit, et se ipsum extendit, ut qui tantam pervaserit regionem, quantam sol percurrit (*Idem*, *in psal.* XLVIII, *n.* 1).

(2) Non est potestas nisi a Deo : quæ autem sunt, a Deo ordinatæ sunt; itaque qui resistit potestati, Dei ordinationi resistit (*Rom.*, XIII, 1, 2).

(3) Reddite ergo quæ sunt Cæsaris Cæsari, et quæ sunt Dei Deo (*Matth.*, XXII, 21).

(4) Interest enim, quibus caussis, quibusque auctoribus homines gerenda bella suscipiant; ordo tamen ille naturalis mortalium paci accommodatus hoc poscit, ut suspiciendi belli auctoritas atque consilium penes principem sit : exequendi autem jussa bellica ministerium milites debeant paci, salutique communi. Bellum autem quod gerendum, Deo auctore, suscipitur, recte suscipi dubitare fas non est, vel ad obterandam, vel ad subjugandam mortalium superbiam : quando ne illud quidem, quod humana cupiditate geritur, non solum incorruptibili Deo, sed nec sanctis ejus obesse aliquid potest : quibus potius ad

à chacun ce qui lui est dû, honneur, respect, obéissance, crainte, tribut (1), mais elle ne fixe ni le genre ni l'étendue de chaque dette. En consolidant tous les droits, elle les laisse tous à leur place : elle maintient l'équilibre des pouvoirs, en interdisant les usurpations; mais elle ne confère, ne règle, ne limite aucun pouvoir. La seule autorité dont elle pose les bornes est la sienne propre. Mon royaume n'est pas de ce monde, a dit Jésus-Christ (2). Anathème au ministre ignorant ou ambitieux qui oserait franchir cette borne sacrée, introduire dans l'ordre civil des pouvoirs purement spirituels, et sous prétexte de la loi religieuse, qui ordonne l'accomplissement des devoirs d'état, se rendre le juge des devoirs, et prétendre les fixer! Nous le déclarons d'avance criminel envers toutes les puissances; usurpateur de l'une, profanateur de l'autre; et nous l'abandonnons aux peines que toutes les deux réunissent sur sa tête.

Nous venons, chrétiens, de vous exposer la loi sainte sous laquelle vous avez eu le bonheur de naître, et vous n'avez pas pu méconnaître les préceptes qui ont été donnés à votre jeunesse, et que vos pasteurs ne cessent de vous rappeler. Cherchez maintenant dans toutes les institutions, ou, si vous le voulez, dans l'imagination humaine, une autre législation qui réunisse autant de perfection (3), qui forme un code aussi complet, qui embrasse un plan aussi vaste, qui conduise l'homme aussi sûrement à la vertu et au bonheur, qui procure autant de secours pour le bien, autant de précautions contre le mal; qui joigne également à la beauté des commandements la fécondité des moyens; qui soit aussi sage, aussi proportionnée à nos besoins, aussi attempérée à notre nature. Tout ce que les philosophes et les législateurs anciens et modernes ont pu enseigner sur les devoirs de l'homme, n'a de mérite que lorsqu'il se rapproche des leçons de Jésus-Christ, devient vicieux dès qu'il s'en écarte. La conformité avec l'Evangile : voilà la règle de toute morale saine, et la mesure certaine de sa perfection (1).

Il ne suffit pas à la perfection de la loi qu'elle présente des préceptes sages et utiles; elle doit encore proposer des motifs puissants, efficaces, adaptés à la nature des hommes qu'elle régit. Ce n'est pas assez de montrer à l'homme ce qu'il convient de faire; il faut l'engager à l'observer. La loi n'est pas une simple spéculation : pour acquérir le caractère de loi, il faut qu'elle oblige à la pratique : le nom même de loi annonce l'obligation qu'elle impose. Au moment où s'interpose l'autorité, commence la loi; la loi tombe à l'instant où la sanction cesse.

Et c'était principalement en ce point que péchaient les enseignements des philosophes. Génie, profondeur, érudition, éloquence, rien ne put jamais suppléer l'autorité dont ils étaient dépourvus. Ils pouvaient enseigner, il ne leur était pas donné de prescrire : ils dictaient des leçons, et non des préceptes. Ils purent bien présenter quelques motifs

exercendam patientiam et ad humiliandam animam, ferendamque paternam disciplinam, etiam prodesse invenitur. Neque enim habet in eos quisquam ullam potestatem, nisi cui data fuerit desuper . non est enim potestas, nisi a Deo, sive jubente, sive sinente. Cum ergo vir justus, si forte sub rege, homine etiam sacrilego, militet, recte possit illo jubente bellare, civicæ pacis ordinem servans, cui quod jubetur, vel non esse contra Dei præceptum certum est, vel utrum sit certum non est; ita ut fortasse reum regem faciat iniquitas imperandi, innocentem autem militem ostendat ordo serviendi. Quanto magis in administratione bellorum innocentissime diversatur, qui, Deo jubente, belligerat, quem male aliquid non jubere non posse, nemo, qui ei servit, ignorat (*S. Aug. contra Faust.*, *lib.* XXII, *cap.* 75).

(1) Reddite ergo omnibus debita : cui tributum, tributum; cui vectigal, vectigal; cui timorem, timorem; cui honorem, honorem (*Rom.*, XIII, 7).

(2) Respondit Jesus : Regnum meum non est de hoc mundo. Si ex hoc mundo esset regnum meum, ministri mei utique decertarent, ut non traderer Judæis : nunc autem regnum meum non est hinc (*Joan.*, XVIII, 36).

(3) Vellem equidem ut omnes, rationem meæ similem ineuntes, a Salvatoris doctrina non aberrarent. Habet enim in se terribilem quamdam majestatem, et ad eos permovendos idonea est, qui de recta via deflexerunt : his autem, qui eam meditantur, suavissima est requies (*S. Just. Dialog. cum Tryph.*, *n.* 8). Evangelica præcepta, fratres dilectissimi, nihil aliud sunt, quam magisteria divina, fundamenta ædificandæ spei, firmamenta corroborandæ fidei, nutrimenta fovendi cordis, gubernacula dirigendi itineris, præsidia obtinendi salutis; quæ dum dociles credentium mentes in terris instruunt, ad cœlestia regna perducunt (*S. Cypr. de Orat. domin.*, *edit. Ben.*, *pag.* 204). Suscipienda igitur Dei lex est, quæ nos ad hoc iter dirigat : illa sancta, illa cœlestis, quam Marcus Tullius, in libro de Republica tertio, pene divina voce depinxit; cujus ego, ne plura dicerem, verba subjeci : « Est quidem vera lex, recta ratio, naturæ congruens, diffusa in omnes. constans, sempiterna, quæ vocet ad officium, jubendo; vetando a fraude deterreat; quæ tamen neque probos frustra jubet, aut vetat; nec improbos jubendo, aut vetando movet. Huic legi nec abrogari fas est, neque derogari ex hac aliquid licet, neque tota abrogari potest. Nec vero, aut per senatum, aut per populum solvi hac lege possumus; neque est quærendus explanator, aut interpres ejus alius. Nec erit alia lex Romæ, alia Athenis, alia nunc, alia posthac; sed et omnes gentes, et omni tempore, una lex, et sempiterna, et immutabilis continebit; unusque erit communis quasi magister et imperator omnium, Deus, ille legis hujus inventor, disceptator, lator; cui, qui non parebit, ipse se fugiet, ac naturam hominis aspernatus, hoc ipso luet maximas pœnas, etiamsi cætera supplicia quæ putantur effugerit. » Quis sacramentum Dei sciens, tam significanter enarrare legem Dei posset, quam illam homo longe a veritatis notitia remotus expressit? Ego vero eos, qui vera imprudentes loquuntur, sic habendos puto, tanquam divinent spiritu aliquo instincti. Quod si, ut legis sanctæ vim rationemque pervidit, ita illud quoque scisset aut explicasset, in quibus præceptis lex ipsa consisteret; non philosophi functus fuisset officio, sed prophetæ (*Lact. Div. inst.*, *lib.* VI, *cap.* 8).

(1) Liquet ergo res nostras esse omni humana doctrina sublimiores.... Quæcumque enim præclare unquam dixere, aut excogitavere philosophi, aut legum latores, hæc invento et considerato aliqua ex parte verbo elaborarunt (*S. Justin.*, *Apol.* II, *n.* 10). Quæcumque ergo apud alios omnes præclare dicta, ea nostra sunt christianorum (*Ibid.*, *n.* 13).

pour faire chérir la vertu; mais leurs auditeurs restèrent toujours les premiers juges, et de leurs instructions, et de leurs motifs (1). Dès lors leur enseignement, dénué d'autorité, ne pouvait appartenir qu'à la classe peu nombreuse des hommes éclairés.

Toute morale incomplète par défaut de sanction est encore insuffisante, parce qu'elle ne peut pas être universelle. Pour atteindre le double objet d'instruire tout le genre humain et de lui imposer des obligations, il faut qu'elle soit mise en loi. La loi qui vient d'en haut éclaire tout, soumet tout : elle se fait connaître à tous les hommes, également, dans la même mesure, de la même manière; elle n'exige ni génie, ni science, ni étude, ni efforts, ni temps : il suffit d'ouvrir les yeux pour recevoir sa lumière; son éclat efface les fausses lueurs d'une science présomptueuse et dissipe les ténèbres de l'ignorance : elle entre avec empire dans les palais comme dans les chaumières, et, mettant toutes les têtes de niveau, elle pèse également sur toutes.

Et quelle loi humaine agit jamais avec autant de poids sur le genre humain que la loi de Jésus-Christ (2)? Quelle loi lui présenta une autorité aussi forte, déploya une sanction aussi puissante? Elle fortifie tous les motifs que la raison, la conscience, la société peuvent proposer, par d'autres plus efficaces encore, plus à la portée de tous les esprits, et qu'elle seule peut employer. L'œil de Dieu, sans cesse ouvert sur l'homme, le suivant partout et pénétrant dans les replis les plus secrets de sa conscience, jusqu'où lui-même ne peut atteindre (1); la perspective de cette demeure de feu (2), où des tourments éternels se réuniront sur l'âme coupable, où aucune consolation, où l'espérance même ne pénétrera jamais (3); l'espoir du bonheur pro-

(1) Quid ergo? Nihilne illi simile præcipiunt? Imo permulta : et ad verum frequenter accedunt. Sed nihil ponderis habent illa præcepta, quia sunt humana; et auctoritate majori, id est divina illa carent. Nemo igitur credit, quia tam se hominem putat esse qui audit, quam est ille qui præcipit (*Lactant., Divin. Instit., lib.* III, *cap.* 27).

(2) Nam institutum vitæ nobis piscatores scripsere : non a puero institui jubentes, ut illi philosophi, non certam ætatem virtutis studioso præscribentes, sed quamvis ætatem instituentes. Illa enim puerorum ludus sunt; hæc autem, rerum veritas. Hinc instituto locum assignavere cœlum, Deumque induxerunt ejus opificem, ac legum latorem, ut par omnino erat. Instituti vero præmia, non lauri folia, non oleastri corona, non convivium in Prytaneo, non æreæ statuæ, non frigida isthæc et inania; sed vita finem non habitura, collata filiorum Dei conditio, choreæ cum angelis actæ, ante solium regium præsentia, perpetuum cum Christo consortium. (*S. Chrysost., in Matth., homil.* 1, *Proœm., n.* 5). At vero gens illa, ille populus, illa civitas, illa respublica, illi israelitæ, quibus credita sunt eloquia Dei, nullo modo pseudoprophetas cum veris prophetis pari licentia confuderunt; sed concordes inter se, atque in nullo dissentientes, sacrarum litterarum veraces ab eis agnoscebantur, et tenebantur auctores. Ipsi eis erant philosophi, hoc est, amatores sapientiæ; ipsi sapientes, ipsi theologi, ipsi prophetæ, ipsi doctores probitatis atque pietatis. Quicumque secundum illos sapuit et vixit, non secundum homines, sed secundum Deum, qui per eos locutus est, sapuit et vixit. Ibi si prohibitum est sacrilegium, Deus prohibuit; si dictum est, *Honora patrem tuum et matrem tuam*, Deus jussit; si dictum est, *Non mœchaberis, non homicidium facies, non furaberis*, et cætera hujus modi, non hæc ora hominum, sed oracula divina fuderunt. Quidquid philosophi quidam, inter falsa quæ opinati sunt, verum videre potuerunt et laboriosis disputationibus persuadere moliti sunt, quod mundum istum fecerit Deus, eumque ipse providentissimus administrat, de honestate virtutum, de amore patriæ, de fide amicitiæ, de bonis operibus, atque omnibus ad mores bonos pertinentibus rebus, quamvis nescientes ad quem finem, et quonam modo essent ista omnia referenda, propheticis, hoc est, divinis vocibus quamvis per homines, in illa civitate populo commendata sunt, non argumentationum concertationibus inculcata; ut non hominis ingenium, sed Dei eloquium contemnere formidaret, qui illa cognosceret (*S. Aug. de Civit. Dei, lib.* XVIII, *cap.* 41, *n.* 3).

(1) Omnia corda scrutatur Dominus, et universas mentium cogitationes intelligit (I *Paral.*, XXVIII, 9). Scrutans corda et renes Deus (*Psal.* VII, 10). Omnis homo qui transgreditur lectum suum, contemnens in animam suam, et dicens : Quis me videt? Tenebræ circumdant me, et parietes cooperiunt me, et nemo circumspicit me : quem vereor? Delictorum meorum non memorabitur Altissimus. Et non intelligit, quoniam omnia videt oculus illius; quoniam expellit a se timorem Dei hujusmodi hominis timor, et oculi hominum timentes illum. Et non cognovit quoniam oculi Domini multo plus lucidiores sunt super solem; circumspicientes omnes vias hominum, et profundum abyssi; et hominum corda intuentes in absconditas partes. Domino enim Deo, antequam crearentur, omnia sunt agnita : sic et post perfectum respicit omnia (*Eccli.*, XXIII, 25, 29). Pravum est cor omnium et inscrutabile; quis cognoscet illud? Ego Dominus scrutans cor, et probans renes (*Jerem.*, XVII, 9, 10). Vobis autem adjutores omnium hominum maxime, et auxiliarii ad pacem sumus, qui hæc docemus omnino fieri non posse, ut Deum lateat maleficus, aut avarus, aut insidiator, aut virtute præditus; ac unumquemque ad æternam, sive pœnam, sive salutem, pro meritis actionum suarum proficisci. Nam si hæc cognita omnibus hominibus essent, nemo vitium ad breve tempus eligeret, cum se ad æternam ignis condemnationem proficisci sciret; sed sese omnino contineret, ac virtute exornaret, tum ad bona quæ a Deo promittuntur, consequenda, tum ad fugienda supplicia. Neque enim qui peccant, ii propter positas a vobis leges et pœnas latere conantur; sed cum se consequi posse sciant, ut vos, utpote homines lateant, iniqua faciunt. At si didicissent, et persuasum haberent fieri non posse, ut Deum quidquam lateat, non modo factum, sed etiam cogitatum, saltem propter impendentia supplicia honestatem omnino colerent; id quod et a vobis concedetur (*S. Justin., Apol.* 1, n° 12).

(2) Sicut ignis qui comburit silvam, et sicut flamma comburens montes, ita persequeris illos in tempestate tua (*Psalm.* LXXXII, 15, 16) Quis poterit habitare de vobis cum igne devorante? Quis habitavit ex vobis cum ardoribus sempiternis (*Is.*, XXXIII, 14). Ecce facti sunt quasi stipula, ignis combussit eos : non liberabunt animam suam de manu flammæ (*Id.*, XLVII, 14). Mittet Filius hominis angelos suos, et colligent de regno ejus omnia scandala, et eos qui faciunt iniquitatem; et mittent eos in caminum ignis : ibi erit fletus et stridor dentium (*Matth.*, XXIV, 50, 51). Timidis autem, et execratis, et homicidis, et fornicatoribus, et veneficis, et idololatris, et omnibus mendacibus; pars illorum erit in stagno ardenti igne et sulphure; quod est mors secunda (*Apoc.*, XXI, 8).

(3) Impius usque in novissimum sine misericor-

mis à la vertu, dans l'étendue duquel l'imagination se perd, et dont la seule idée que nous puissions nous former est qu'il sera éternel et infini, comme le Dieu dont nous jouirons (1); la reconnaissance des immenses bienfaits que Dieu nous préparait avant notre naissance, et de ceux qu'il ne cesse de répandre sur nous; la satisfaction de répondre à la dignité à laquelle a été élevée notre nature, et à la grandeur de notre destinée (2); la certitude du secours que la grâce divine nous prête continuellement; la contemplation du modèle divin élevé devant nous pour nous conduire (3); l'exemple de tant de grands personnages qui ont rempli les mêmes devoirs, malgré les mêmes obstacles (1); craintes, espérances, sentiments, encouragements, exemples : la religion réunit tous les motifs qui peuvent agir sur l'âme. Tous sont facilement aperçus, et nécessairement sentis par tous les hommes; tous appartiennent exclusivement à la religion : c'est elle qui les propose, qui les fixe, qui les développe, qui leur imprime leur énergie. Otez-leur l'appui de l'autorité divine, vous verrez les uns s'affaiblir, les autres s'anéantir.

Examinez maintenant quels sont les principes que l'incrédulité prétend substituer à ces grands mobiles qui reçoivent de la religion leur impulsion. La beauté de la vertu, et l'idée essentielle de l'ordre; la notion que donne la raison des peines et des récompenses d'une autre vie; le témoignage que se

dia ira superveniet (*Sap.*, XIX, 1). Quia non infernus confitebitur tibi : non expectabunt, qui descendunt in lacum, veritatem tuam (*Is.*, XXXIII, 18). Quid clamas super contritione tua? insanabilis est dolor tuus : propter multitudinem iniquitatis tuæ, et propter dura peccata tua feci hæc tibi (*Joan.*, XXX, 15).

(1) Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ, et torrente voluptatis tuæ potabis eos (*Psalm.*, XXV, 9). A seculo non audierunt, neque auribus perceperunt; oculus non vidit, Deus, absque te, quæ præparasti expectantibus te (*Is.*, LXIV, 4). Sed sicut scriptum est, quod oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit, quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum ; nobis autem revelavit Deus per Spiritum suum (I *Cor.*, II, 9, 10). Nos vero omnes revelata facie gloriam Domini speculantes, in eamdem imaginem transformamur a claritate in claritatem, tanquam a Domini spiritu (II *Cor.*, III, 18). Scimus quoniam cum apparuerit, similes ei erimus : quoniam videbimus eum sicuti est (I *Joan.*, III, 2). Audivi vocem magnam de throno dicentem : Ecce tabernaculum Dei cum hominibus ; et habitabit cum eis; et ipsi populus ejus erunt; et ipse Deus cum eis, erit eorum Deus. Et absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum ; et mors ultra non erit, neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultra : quia prima abierunt (*Apoc.*, XXI, 3, 4). Qui motus illuc talium corporum sint futuri, temere definire non audeo, quod excogitare non valeo. Tamen et motus et status, sicut ipsa species, decens erit, quicumque erit, ubi quod non decebit, non erit. Certe ubi volet spiritus, ibi protinus erit corpus : nec volet aliquid spiritus, quod nec spiritum possit decere, nec corpus. Vera ibi gloria erit, ubi laudantis nec errore quisquam nec adulatione laudabitur. Verus honor, qui nulli negabitur digno, nulli deferetur indigno ; sed nec ad eum ambiet ullus indignus, ubi nullus permittetur esse nisi dignus. Vera pax, ubi nihil adversi, nec a seipso, nec ab alio quisquam patietur. Præmium virtutis erit ipse, qui virtutem dedit, eique seipsum, quo melius et majus nihil possit esse, promisit. Quid est enim aliud, quod per prophetam dixit : *Ero illorum Deus, et ipsi erunt mihi plebs?* nisi, ego ero unde satientur, ego ero quæcumque ab hominibus honeste desiderantur, et vita, et salus, et victus, et copia, et gloria, et honor, et pax, et omnia bona? Sic enim et illud recte intelligitur, quod ait Apostolus : *Ut sit Deus omnia in omnibus.* Ipse finis erit desideriorum nostrorum, qui sine fine videbitur, sine fastidio amabitur, sine fatigatione laudabitur (*S. Aug.*, *de Civit. Dei*, *lib.* XXII, *cap.* 30, n° 1).

(2) Agnosce, o christiane, dignitatem tuam ; et divinæ consors factus naturæ, noli in veterem vilitatem degeneri conversatione recidere : memento cujus capitis, et cujus corporis sis membrum (*S. Leo*, *serm.* 20, *in Nativ. Dom.* 1, *cap.* 3). Mira quærentis Dei dignatio ! magna dignitas hominis sic quæsiti ! in qua si gloriari voluerit, non erit insipiens : non quod aliquid esse videatur tanquam a seipso, sed quod tanti cum fecerit ipse qui fecit (*S. Bern. in adv. Dom.*, *serm.* 1, n° 7).

(3) Quis ex vobis arguet me de peccato (*Joan.*, VIII, 46). Satellites voluptatum, divitias, perniciose populi appetebant, ipse pauper esse voluit : honoribus et imperiis inhiabant, rex fieri noluit; carnales filios magnum bonum putabant, tale conjugium prolemque contempsit : contumelias superbissime horrebant, omne genus contumeliarum sustinuit; injurias intolerabiles esse arbitrabantur; quæ major injuria, quam justum innocentemque damnari? Dolores corporis execrabantur, flagellatus atque cruciatus est : mori metuebant, morte mulctatus est : ignominiosissimum mortis genus crucem putabant, crucifixus est. Omnia quæ habere cupientes non recte vivebamus, carendo vilefecit. Omnia quæ vitare cupientes a studio deviabamus veritatis, perpetiendo dejecit. Non enim ullum peccatum committi potest, nisi aut dum appetuntur ea quæ ille contempsit, aut fugiuntur quæ ille sustinuit. Tota itaque vita ejus in terris per hominem, quem suscipere dignatus est, disciplina morum fuit (*S. Aug.*, *de vera Relig.*, *cap.* 16, *num.* 31, 32). Imitemur quantum possumus eum, qui sic dilexit paupertatem, ut quamvis in ejus manu essent fines terræ, tamen non habuit ubi caput reclinaret ; ita ut discipulos adhærentes ei legamus fame compulsos, spicas manibus confricasse, cum per sata transirent : quique tanquam ovis ad occisionem ductus est, et sicut agnus coram tondente se obmutuit, et non aperuit os suum : quem et super Lazarum, et super civitatem flevisse, et in orationibus pernoctasse legimus, risisse vero aut jocasse nusquam : qui sic esurivit justitiam, ut cum propria non haberet, tanquam pro peccatis nostris a seipso exegit satisfactionem, unde in cruce nihil aliud quam justitiam solvebat ; qui pro inimicis mori non dubitavit, et oravit pro crucifixoribus suis ; qui peccatum non fecit, et imposita sibi ab aliis patienter audivit; qui pro reconciliandis sibi peccatoribus tanta sustinuit (*S. Bern. in Advent. Dom.*, *serm.* 4, n° 7).

(1) Ideoque et nos tantam habentes impositam nubem testium, deponentes omne pondus et circumstans nos peccatum, per patientiam curramus ad propositum nobis certamen (*Heb.*, XII, 1). Studeamus proinde moribus conformari, cui in mirabilibus similari, et si volumus, non valeamus. Æmulemur in viro sobrium victum, devotum affectum; æmulemur mansuetudinem spiritus, castimoniam corporis, oris custodiam, animi puritatem ; ponere frenum iræ, et modum linguæ ; dormire parcius, orare frequentius, commonere nosmetipsos psalmis, hymnis et canticis spiritualibus; diebus jungere noctes, et divinis laudibus occupare. Æmulemur charismata meliora ; discamus ab ipso, quod mitis et humilis corde fuit. Æmulemur, inquam, quod extitit, liberalis in pauperes, jucundus ad hospites, patiens ad peccantes, benignus ad omnes (*S. Bern. in Natal. S. Victor*, *serm.* 1, n° 3).

rend la justice, et les remords qui suivent l'iniquité; le sentiment de l'honneur; le soin naturel de sa conservation : l'intérêt personnel attaché à la pratique de la vertu; le frein des lois civiles et des peines qu'elles infligent : tels sont les liens par lesquels le déiste pense retenir l'homme dans le bien, et remplacer la chaîne sacrée qui descend du trône de Dieu pour nous attacher à nos devoirs.

Demandons-lui d'abord si tous ces motifs qu'il oppose à la religion sont incompatibles avec ceux qu'elle présente; si la loi chrétienne les rejette; si, en proposant les uns, nous défendons d'employer les autres? Mais s'il n'est pas vrai que les motifs religieux et les motifs naturels se contrarient mutuellement, pourquoi les séparer? Pourquoi enlever à la morale sa plus grande autorité? Pourquoi la dépouiller de sa sanction la plus forte? Conducteurs inexpérimentés, vous avez peine à diriger l'homme en réunissant deux genres de moyens : malgré ce double frein, il échappe sans cesse à la main qui le guide; et pour le conduire plus sûrement, vous imaginez de le soustraire au plus puissant des deux!

Non, en présentant des motifs d'un ordre supérieur, notre sainte loi n'exclut point ceux que l'homme peut tirer de son propre fonds : de tout ce qui peut conduire à la vertu, rien n'est étranger à la religion. Tous ces motifs que la raison propose, la religion les adopte et les consacre; elle soutient les uns, et leur donne la force dont ils manquent; elle épure les autres, et en retranche ce qui s'y introduit de vicieux; elle éclaircit ceux-ci et en fait disparaître toute obscurité; elle fixe ceux-là et en bannit toute incertitude; elle imprime à tous sa sainteté, sa grandeur, son autorité, son évidence, son universalité, sa précision, son immutabilité. La religion communique à tout ce qu'elle touche son caractère. La raison ne donne à la vertu que des bases étroites, sur lesquelles elle chancelle, toujours prête à s'abattre; la religion place ces appuis incertains sur un grand fondement qui les assure, et leur donne une consistance solide (1). Examinons en effet ces divers principes que l'on prétend opposer au christianisme, et nous verrons que c'est de lui qu'ils reçoivent leur plus grande autorité.

Ce fut sans doute une pensée bien noble que conçurent quelques philosophes de l'antiquité, lorsqu'ils imaginèrent d'attacher à la vertu par le seul éclat de sa beauté, et de faire de l'idée imposante de l'ordre moral, le fondement des actions honnêtes et généreuses. Plaignons l'humanité de ce qu'elle n'est pas assez parfaite pour être mue par un motif aussi pur, et regrettons qu'un principe si élevé ne puisse être par lui-même, ni assez universel pour exciter tous les hommes, ni assez fort pour les soutenir dans toutes les épreuves, ni assez précis pour les diriger dans toutes les circonstances. Il n'existe certainement sur la terre rien d'aussi aimable que la vertu : mais pour l'aimer comme elle mérite de l'être, il faut la connaître; pour la connaître, l'étudier; pour l'étudier, être capable de réflexions abstraites et étendues. L'idée admirable de l'ordre suppose des rapports, exige des rapprochements. Le vulgaire, c'est-à-dire presque tout le genre humain, est-il capable de ces hautes méditations, de ces raisonnements compliqués? Possède-t-il les connaissances, les facultés, un sentiment assez profond, assez dégagé des sens, pour saisir avec ardeur cette beauté spirituelle de la vertu et de l'ordre? Et lorsque les tentations viendront le combattre, les illusions le surprendre, les passions le séduire, espère-t-on qu'il saura repousser toutes ces attaques, avec la seule pensée de la beauté morale? Reconnaissons, admirons, chérissons l'éclat de la vertu; mais gardons-nous d'en exagérer les effets; gardons-nous surtout de confier notre vie à un guide incertain, qui lui-même a besoin d'être dirigé. L'amour de la vertu est un sentiment trop indéfini, pour nous amener à un point fixe : il donnera une impulsion générale vers l'objet honnête; mais incapable d'indiquer et le terme et les moyens, il égare aussi aisément qu'il conduit; s'il s'exalte, il mène au fanatisme; s'il s'égare, il fait tomber dans le crime. C'est le plus tendre amour filial qui, dans des contrées idolâtres, plonge le poignard dans le sein de ses pères, pour leur épargner les langueurs de la vieillesse. Mais que l'on cesse d'abandonner à lui-même l'amour de la vertu et de l'ordre; qu'on le remette à sa véritable place; qu'on le fasse rentrer dans la religion; il devient un mobile sûr, puissant, universel. Combien le christianisme ajoute à la beauté de la vertu! Elle n'appartient point proprement à la terre, elle ne fait qu'y voyager avec nous; elle est descendue du ciel pour nous conduire et nous y ramener avec elle. Je ne suis point embarrassé de faire sentir à l'homme le plus simple tout le prix de la vertu, quand je la lui présenterai comme un don de son créateur et comme un moyen de lui plaire (1). Je me suis assuré

(1) Omnis ergo qui audit verba mea hæc et facit ea, assimilabitur viro sapienti qui ædificavit domum suam super petram; et descendit pluvia, et venerunt flumina, et flaverunt venti, et irruerunt in domum illam, et non cecidit; fundata enim erat super petram. Et omnis qui non audit verba mea hæc, et non facit ea, similis est stulto qui ædificavit domum suam super arenam : et descendit pluvia, et venerunt flumina, et flaverunt venti, et irruerunt in domum illam, et cecidit, et fuit ruina illius magna (*Matth.*, VII, 24, 27).

(1) Virtutem esse stoici aiunt, quæ sola efficiat vitam beatam. Nihil potest verius dici. Sed quid, si cruciabitur, aut dolore afficietur?... Quid dicitis, stoici? Quid tu, Epicure? Beatus est sapiens, etiam cum torquetur. Si propter gloriam patientiæ, non fruetur; in tormentis enim fortasse morietur. Si propter memoriam, aut non sentiet, si occidunt animæ, aut si sentiet, nihil ex ea consequetur. Quis ergo alius fructus est in virtute? Quæ beatitudo vitæ? ut æquo animo moriatur? Bonum mihi affertis unius horæ, aut fortasse momenti, propter quod non expediat in tota vita miseriis et laboribus confici. Quantum autem temporis mors occupat? quæ cum veniat, utrum æquo an

que l'esprit le plus grossier ne méconnaîtra point l'idée de l'ordre et de l'harmonie morale, quand j'y réunirai ce qu'elle suppose nécessairement, l'idée d'un Etre suprême, auteur, conservateur et vengeur de cet ordre. Je ne craindrai jamais que ce sentiment si pur, si noble, de l'amour de la vertu et de l'ordre s'affaiblisse ou s'exalte, qu'il cesse d'être utile ou qu'il devienne dangereux, quand il sera animé par l'amour de Dieu, et dirigé par sa loi.

L'attente d'une autre vie est aussi un motif bien puissant; mais il appartient également à la révélation : la religion est son élément; c'est dans son sein qu'il est né, qu'il se soutient, qu'il se fortifie : aussitôt qu'on entreprend de l'en sortir, il languit, et demeure sans force. D'abord, il ne peut être proposé par ceux des ennemis du christianisme qui ne connaissent pas l'empire d'une Providence (1). Et ceux mêmes de nos adversaires dont les principes moins révoltants soumettent au moins l'homme aux jugements d'un être supérieur, peuvent-ils donner à ce motif une grande autorité? Le dogme salutaire d'un Dieu rémunérateur et vengeur, est certainement conforme à la raison : elle le saisit facilement quand il lui est présenté. Accordons même que par ses seules lumières, elle peut parvenir à l'apercevoir. Mais, livrée à elle-même, est-elle capable d'en acquérir la certitude, et surtout de le fixer avec la précision nécessaire? Que les faits rendent ici témoignage. Quelles lumières la raison a-t-elle apportées au genre humain sur ce point important de la morale? Voyez la doctrine d'une autre vie, ce monument précieux des anciennes traditions, ce témoignage éclatant de la Providence, que Dieu n'a point voulu laisser périr entièrement parmi les hommes, remonter dans toutes les nations aux premiers temps connus (1); perdre le souvenir de son origine dans l'obscurité qui les couvre, précéder partout les lumières et la civilisation; s'affaiblir ensuite par degrés, à mesure qu'elle s'éloigne de sa source. Défigurée d'abord par les fables du paganisme, elle devient un problème dans les écoles de la philosophie (2). Absolument rejetée dans les unes (3), obscurcie dans les autres par les divers systèmes sur la durée et la destination de l'âme (4), elle n'est enseignée dans celles qui l'adoptent que comme l'opinion la plus vraisemblable (5), et présentée plutôt comme un désir

iniquo animo eam subieris, jam nihil refert. Ita fit, ut nihil aliud ex virtute capietur, nisi gloria. Sed hæc, aut supervacanea et brevis est, aut pravis hominum judiciis non sequetur. Nullus igitur ex virtute fructus est, ubi virtus mortalis est et caduca. Ita qui hæc locuti sunt, umbram quamdam virtutis videbant; ipsam virtutem non videbant. Defixi enim fuerunt in terram; nec vultus suos in altum erigebant, ut eam possent intueri,

Quæ sese a cœli regionibus ostendebat.

Hæc causa est, cur præceptis eorum nullus obtemperet, quoniam aut ad vitia erudiunt, si voluptatem defendunt; aut, si virtutem asserunt, neque peccato pœnam minantur, nisi solius turpitudinis, neque virtuti ullum præmium pollicentur, nisi solius honestatis et laudis, cum dicant non propter seipsam expetendam esse virtutem. Beatus est igitur sapiens in tormentis : sed cum torquetur pro fide, pro justitia, pro Deo, illa patientia doloris beatissimum faciet. Est enim Deus, qui solus potest honorare virtutem, cujus merces immortalitas sola est (*Lactant.*, *div. Instit.*, *lib.* III *cap.* 27). Si autem virtus (ut ab his rectissime dicitur) capessenda est, quia constet ad eam nasci hominem, subesse debet spes aliqua major, quæ malorum et laborum, quos perferre virtutis est, magnum afferat præclarumque solatium (*Ibid.*, *lib.* VI, *cap.* 9).

(1) Si enim mortales sunt animæ, si virtus, dissoluto corpore, nihil futura est, qui fugimus attributa nobis bona, quasi aut ingrati, aut indigni qui divinis muneribus perfruamur? Quæ bona ut habeamus, scelerate et impie vivendum est, quia virtutem, id est justitiam, paupertas sequitur. Sanus igitur non est, qui, nulla spe majore proposita, iis bonis, quibus cæteri utuntur in hac vita, labores, et cruciatus, et miserias anteponat (*Lact.*, *div. Instit.*, *lib.* VI, *cap.* 9).

(1) Auctoribus quidem ad istam sententiam, quamvis obtineri, uti optimis possumus : quod in omnibus causis et debet et solet valere plurimum et primum quidem ab omni antiquitate, quæ quo propius aberat ab ortu et divina progenie, hoc melius ea fortasse, quæ erant vera, cernebat. Itaque unum illud erat insitum priscis illis, quos Cascos appellabat Ennius, esse in mente sensum; neque excessu vitæ sic deleri hominem, ut funditus interiret (*Cicero, Tuscul. Quæst.*, *lib.* I, 12).

(2) Sunt enim qui discessum animi a corpore putent esse mortem : sunt qui nullum censeant fieri discessum, sed una animum et corpus occidere, animumque cum corpore extingui. Qui discedere animum censent, alii statim dissipari, alii diu permanere, alii semper : quid si porro ipse animus, aut ubi, aut unde, magna dissentio est (*Ibid.*, n° 9).

(3) Catervæ veniunt contradicentium, non solum epicureorum, quos equidem non despicio; sed nescio quomodo doctissimus quisque contemnit (*Ibid.*).

(4) Stoici usuram nobis largiuntur tanquam cornicibus : diu mansuros aiunt animos; semper negant (*Ibid.*). Animum autem, inquit, in universo esse aiunt, quem ætherem ipsi aeremque vocant, terra, mari, et erumpentibus ex utroque exhalationibus circumfusum : ad eum vero reliquam animorum multitudinem adhærescere, tam qui animantibus quam qui ambiente nos aere continentur : defunctorum enim animos etiam post obitum superesse. Non nullis etiam placet, universi quidem animum sempiternum esse, reliquos vero sub interitum cum eo commisceri. Cæterum principem in omnibus aliquam inesse partem, quæ nihil aliud sit quam vita, quamque sentiendi vis, et appetendi. Iterumque post pauca, animum porro et ortum habere, et interitum subire illum quidem, non tamen simul, atque corpore solutus est, interrire; sed manere perseipsum aliquandiu : ac sapientium quidem animos ad extremam usque rerum in ignem omnium dissolutionem; stultorum vero non nisi aliquanto temporis intervallo superesse. Porro quod animos illi permanere docent, id sic intelligunt, ut nos ipsi animorum in naturam transeuntes, moneamus, jam sejuncto corpore, atque in minorem animi substantiam commutato; stultorum autem et animalium ratione carentium animos, tandem una cum ipsis corporibus interire (*Euseb. Præpar. Evang.*, *lib.* XV, *cap.* 20).

(5) Geram tibi morem; et ea quæ vis, ut potero, explicabo; nec tamen quasi Pythius Apollo certa, ut sint et fixa quæ dixero; sed ut homunculus unus e multis probabilia conjectura sequens. Ultra enim quo progrediar, quam ut verisimilia videam, non habeo. Certa dicent ii, qui et percipi ea posse dicunt, et se sapientes esse profitentur (*Cicero, Tuscul. Quæst.*, *lib.* I, n° 9). At illi qui de mortis bono disputant, quia nihil veri sciunt, sic argumentantur : Si

que comme une croyance. Un principe obscur et incertain peut-il être le mobile universel et constant des actions humaines? C'est à Jésus-Christ que l'univers a l'obligation de voir enfin le dogme important de la vie future rendu à sa pureté primitive. Il a banni tous les doutes, en ajoutant au principe de l'immortalité des âmes le dogme de la résurrection des corps (1); il a dissipé toutes les obscurités, en fixant la nature et l'éternité de ses récompenses et de ses peines (1).

nihil est post mortem, non est malum mors; aufert enim sensum mali: si autem supersunt animæ, est etiam bonum, quia immortalitas sequitur. Quam sententiam Cicero *de Legibus* sic explicavit: Gratulemurque nobis, quoniam mors, aut meliorem quam est in vita, aut certe non deteriorem allatura est statum. Nam sine corpore animo vigente, divina vita est; sensu carente, nihil profecto est mali (*Lactant. Divin. Instit.*, *lib.* III, *cap.* 19). Denique et Tullius, expositis horum omnium de immortalitate ac morte sententiis, nescire se quid sit verum pronuntiavit. « Harum, inquit sententiarum quæ vera sit, Deus aliquis viderit. » Et rursus alibi: « Quoniam utraque, inquit, earum sententiarum doctissimos habuit auctotores, nec quid certi sit divinari potest. » Verum nobis divinatione opus non est, quibus veritatem divinitas ipsa patefecit (*Ibid*, *lib.* VII, *cap.* 8).

(1) Scio quod redemptor meus vivit, et in novissimo die de terra surrecturus sum: et rursum circumdabor pelle mea, et in carne mea videbo Deum meum; quem visurus sum ego ipse, et oculi mei conspecturi sunt, et non alius: reposita est hæc spes mea in sinu meo (*Job*, XIX, 25, 27). Rex mundi defunctos nos pro suis legibus in æternæ vitæ resurrectione suscitabit (II *Mach.*, VII, 9). Venerunt ad eum sadducæi, qui dicunt resurrectionem non esse, et interrogabant eum, dicentes: Magister, Moyses nobis scripsit, ut si cujus frater mortuus fuerit, et dimiserit uxorem, et filios non reliquerit, accipiat frater ejus uxorem ipsius, et resuscitet semen fratri suo. Septem ergo fratres erant, et primus accepit uxorem, et mortuus est, non relicto semine. Et secundus accepit eam, et mortuus est, et nec iste reliquit semen: et tertius similiter: et acceperunt eam similiter septem, et non reliquerunt semen. Novissima omnium defuncta est et mulier. In resurrectione ergo cum resurrexerint, cujus de his erit uxor? Septem enim habuerunt eam uxorem. Et respondens Jesus ait illis: Nonne ideo erratis, nescientes Sripturas, neque virtutem Dei. Cum enim a mortuis resurrexerint, neque nubent, neque nubentur; sed erunt sicut angeli in cœlis. De mortuis autem, quod resurgant, non legistis in libro Moysi, super rubum quomodo dixerit illi Deus, inquiens: Ego sum Deus Abraham, Deus Isaac, et Deus Jacob? Non est Deus mortuorum, sed vivorum. Vos ergo multum erratis (*Marc.*, XII, 18, 27). Si ergo Christus prædicatur quod resurrexit a mortuis, quomodo quidam dicunt in vobis, quoniam resurrectio mortuorum non est? etc. (I *Cor.*, XV, 12 *et seq*). *Ut referat unusquisque propria corporis*, *prout gessit*, *sive bonum*, *sive malum*. Quibus verbis et eos, qui præclare se gesserant atque vexabantur, in spem erigit; et eos qui conciderant, injecto terrore, diligentiores reddit; ac denique corporum resurrectionem confirmat. Non enim, inquit, id quod tum ad virtutem, tum ad vitium operam dedit, a præmio vel pœna excludetur: sed una cum animis corpora, partim excruciabuntur, partim coronas consequentur. At sunt hæretici qui aliud corpus resurgere asserant? Unde hoc, quæso? Aliud peccavit, aliud punitur? Aliud recte fecit, aliud coronatur? (*S. Chrysost. in* II *ad Corinth.*, *homil.* 10, n° 3). Quia et tu deponere habes ipsam infirmitatem, juxta quod audisti in Apostolo: *Oportet corruptibile hoc induere incorruptionem, et mortale hoc induere immortalitatem; quia caro et sanguis*, ait, *regnum Dei non possidebunt*. Quare non possidebunt? Quia non resurget caro? absit: resurget caro: sed quid fit? Immutatur, et fit ipsa corpus cœleste et angelicum. Numquid carnem habent angeli? Sed hoc interest, quia ista caro resurget, ista ipsa quæ sepelitur, quæ moritur; ista quæ videtur, quæ palpatur, cui opus est manducare et bibere, ut possit durare; quæ ægrotat, quæ dolores patitur, ipsa habet resurgere, malis ad pœnas sempiternas, bonis autem ut commutentur. Cum fuerit commutata, quid fiet? Jam corpus cœleste vocabitur, non caro mortalis: quia *oportet corruptibile hoc induere incorruptionem, et mortale hoc induere immortalitatem*. Mirantur autem si facit Deus de carne corpus cœleste, qui de nihilo fecit omnia (*S. Aug.*, *serm.* 264, *de Ascen. Dom.* 4, n° 6).

(1) Terram miseriæ et tenebrarum; ubi umbra mortis et nullus ordo, sed sempiternus horror inhabitat (*Job*, X, 22). Beati qui habitant in domo tua, Domine: in secula seculorum laudabunt te (*Psal.* LXXXIII, 5). Justi in perpetuum vivent, et apud Dominum est merces eorum (*Sap.*, V, 16). Vermis eorum non morietur, et ignis eorum non extinguetur (*Is.*, LXVI, 24). Suscipient autem regnum sancti Dei altissimi; et obtinebunt regnum usque in seculum, et seculum seculorum (*Dan.*, VII, 18). Ibunt in supplicium æternum; justi autem in vitam æternam (*Matth.*, XXV, 46). Bonum est tibi debilem introire in vitam, quam duas manus habentem ire in gehennam, in ignem inextinguibilem; ubi vermis eorum non moritur, et ignis non extinguitur (*Marc.*, IX, 42, 43). Illi, ut corruptibilem coronam accipiant; nos autem incorruptam (I *Cor.*, IX, 25). Quæ videntur, temporalia sunt: quæ autem non videntur, æterna sunt (II *Cor.*, IV, 18). In flamma ignis dantis vindictam iis, qui non noverunt Deum, et qui non obediunt Evangelio Domini Nostri Jesu Christi, qui pœnas dabunt in interitu æternas a facie Domini, et a gloria virtutis ejus (II *Thessal.*, I, 8, 9). Cum apparuerit princeps pastorum, percipietis immarcessibilem gloriæ coronam (I *Petr.*, V, 4). Ideoque nec mors jam, nec rursus ac rursus resurrectio, sed erimus iidem qui nunc, nec alii post. Dei quidem cultores, apud Deum semper, superinduti substantia propria æternitatis: profani vero et qui non integre ad Deum, in pœnam æque jugis ignis, habentes ex ipsa natura ejus, divina scilicet, subministrationem incorruptibilitatis. Noverunt et philosophi diversitatem arcani et publici ignis: ita longe alius est qui usui humano, alius qui judicio Dei apparet, sive de cœlo fulmina stringens, sive de terra per vertices montium eructans; non enim absumit, quod exurit; sed dum erogat, reparat. Adeo manent montes semper ardentes, et qui de cœlo tangitur, salvus est, ut nullo jam igni decinerescat. Et hoc erit testimonium ignis æterni, hoc exemplum jugis judicii pœnam nutrientis: montes uruntur et durant; quid nocentes, et Dei hostes (*Tertul. Apolog.*, *cap.* 48). Et hi quidem dies veniunt transituri, transeuntque venturi, et significant diem qui non venit et transit; quia nec hesterno præitur, ut veniat, nec crastino urgetur ut transeat. Ad quem sane nos cum venerimus inhærentes ei, nec nos transibimus; et sicut quodam loco canitur Deo, *Beati qui habitant in domo tua; in secula seculorum laudabunt te;* hoc erit otiosorum negotium, hoc opus vacantium, hæc actio quietorum, hæc cura securorum (*S. Aug.*, *in psal.* CX, n° 1). Sed quisquis prudenter advertit quod dictum est, *Ite in ignem æternum*, illud esse dictum, quod non habet finem, a contrario probat eo ipso loco evangelico de vita æterna, quam justi accepturi sunt: non enim et ipsa habet finem. Ita enim conclusit: *Ibunt illi in ambus-*

La conscience est un tribunal (1), où l'homme devient tout à la fois à soi-même son accusateur, son témoin, son juge, son bourreau. Mais dans nos principes, ce tribunal intérieur a une relation nécessaire à celui où Dieu s'assoira un jour pour peser nos actions (2). Ce sera le même jugement, prononcé sur la même loi, d'après le même témoignage. Qu'il est redoutable ce témoignage pour l'âme qui sait qu'il la suivra devant le Juge suprême (1)! On comprend aisément la tranquillité de l'espérance et le trouble de la terreur; le calme de celui qui voit dans son juge un rémunérateur, et les agitations du malheureux qui a sans cesse devant les yeux des supplices éternels. Mais ôtez au remords la religion, il ne porte plus sur rien; c'est un mobile sans point d'appui : pourquoi se tourmenterait-on de ce qui ne

tionem æternam; justi autem in vitam æternam. In utroque græcus *aionion* habet. Si misericordia nos provocat credere, non futurum impiorum sine fine supplicium; quid de præmio justorum credituri sumus, cum in utraque parte, eodem loco, eadem sententia, eodem verbo pronuntietur æternitas? An iterum etiam justos ex illa sanctificatione et vita æterna in peccatorum immunditiam, atque in mortem relapsuros esse dicemus? Absit hoc a christianæ fidei sanitate. Utrumque igitur sine fine dictum est æternum, hoc est, *aionion :* ne cum diaboli pœnas dolemus, de regno Christi dubitemus. Postremo si æternum et æternale, hoc est *aion*, et *aionion* sub utroque intellectù in Scripturis poni solet, aliquando sine fine, aliquando cum fine; quid de illis prophetæ verbis responsuri sumus, ubi scriptum est : *Vermis eorum non morietur, et ignis eorum non extinguetur?* Qualiscumque pœna significata sit nomine vermis atque ignis, certe si non morietur, nec extinguetur, sine fine prædicta est; nec aliud agebat propheta, cum hoc diceret, nisi ut eam sine fine prædiceret (*S. Aug., ad Oros., cap.* 6, n° 7).

(1) Quæ enim pœna gravior quam interioris vulnus conscientiæ? Quod severius judicium, quam domesticum, quo unusquisque sibi est reus, seque ipse arguit, quod injuriam fratri indigne fecerit (*S. Ambr. de Offic., lib.* III, *cap.* 4, n° 24). Explica mihi istius conscientiam, et videbis intus gravem peccatorum tumultum, jugem metum, tempestatem, turbationem. Videbis velut in judicio mentem ad thronum conscientiæ conscendisse regalem, et tanquam judicem quempiam sedentem, et cogitationes loco carnificum adhibentem, animam suspendentem, pro peccatis lacerantem, vehementer inclamantem, cum nemo sciat nisi solus Deus, qui hæc conspicit (*S. Chrys. de Lazar., conc.* 1, n° 11). Nec enim est ullus inter homines adeo vigilans, ut est nostra conscientia : nam externi judices et pecuniis corrumpuntur, et assentationibus deliniuntur, et metu simulant, denique multa sunt alia, quæ rectum illorum judicium depravant; at conscientiæ tribunal nulli hominum novit cedere; sed quamvis dederis pecunias, quamvis mineris, quamvis aliud quidlibet feceris, justam feret sententiam adversus peccatorum cogitationes; adeo ut ipse quoque qui peccatum admisit, seipsum condemnet, etiamsi nullus alius accuset; neque id semel atque iterum, sed sæpius, imo per omnem vitam hoc facere non desinit; et licet ingens temporis intervallum intercesserit, nunquam tamen obliviscetur eorum quæ facta sunt. Quin et cum perpetratur peccatum, et priusquam perpetretur, et postquam est perpetratum, acerbus nobis imminet accusator, maxime vero posteaquam perpetratum fuerit. Nam in perpetrando scelere, quoniam voluptate sumus ebrii, non perinde sentimus : cæterum simul atque commissum fuerit, ceperitque finem, tum demum, extincta voluptate, amarus pœnitentiæ stimulus succedit, contra quam accidere solet mulieribus parturientibus : nam illis ante partum labor est ingens, gravesque nixus, dissecantes eas intolerandis doloribus; post partum vero relaxatio, dolore simul cum infante egrediente. Verum hic non item; sed dum parturimus, concipimusque corruptos affectus, delectamur, gaudemusque : cæterum ubi fuerimus enixi malum illum puerum, peccatum, tum, conspecta fœditate partus, discruciamur gravius quam mulieres parturientes (*Idem, de Lazar., c.* 4, n° 4).

(2) Quid ergo Dominus? *Ecce ego judico inter ovem et ovem, et arietes et hircos: ego judico.* Magna securitas : ipse judicat, securi sint boni; judicem ipsorum nullus adversarius corrumpit, nullus advocatus circumvenit, nullus testis illudit. Sed quantum securi sunt boni, tantum timeant mali : non talis judicat, cui aliquid abscondatur. Numquid enim Deus judicans, quæsiturus est testes, per quos discat qui sis? Unde potest falli qui sis, qui noverat quis esses futurus? Te interrogat, non alium de te. *Dominus*, inquit, *interrogat justum et impium.* Interrogat autem te, non ut discat a te, sed ut confundat te. Habentes ergo judicem talem, quem nemo contra nos fallit, nemo pro nobis, sic agamus ut ejus judicium venturum non timeamus, sed expectemus et desideremus (*S. Aug., serm.* 47, *cap.* 6, n° 7).

(1) Quando Deus judex erit, alius testis quam conscientia tua non erit (*S. Aug. in psal.* XXXVII, n° 21). Responde; judica causam; judicis tribunal est in mente tua; sedet ibi Deus; adest accusatrix conscientia; tortor timor (*Idem, in psal.* LVII, n° 2). At nullus de tanta numerositate spectantium molestior oculus suo cujusque. Non est aspectus sive in cœlo, sive in terra, quem tenebrosa conscientia suffugere magis velit, minus possit. Non latent tenebræ, vel seipsas : se vident, quæ aliud non vident. Opera tenebrarum sequuntur illas, nec est quo se abscondant ab illis, ne in tenebris quidem. Hic est vermis qui non moritur, memoria præteritorum : semel injectus, vel potius innatus per peccatum. hæsit firmiter, nequaquam deinceps avellendus; nec cessat rodere conscientiam; eaque pastus esca utique inconsumptibili, perpetuat vitam. Horreo vermem mordacem; et mortem vivacem : Horreo incidere in manus mortis viventis, et vitæ morientis; hæc secunda mors, quæ numquam peroccidit. Quis det illis semel mori, ut non moriantur in æternum, qui dicunt montibus : *Cadite super nos;* et collibus : *Operite nos?* Quid nisi mortem, mortis beneficio aut finire, aut evadere volunt? Denique, *invocabunt mortem*, ait, *et non veniet.* Intuere id clarius : constat immortalem animam esse, nec aliquando absque sua memoria vivere, ne non animam aliquando esse contingat. Itaque, durante anima, durat et memoria : sed qualis? Fœda flagitiis, horrida facinoribus, vanitate tumida, contemptu hispida et neglecta. Quæ priora transierunt, et non transierunt. Transierunt a manu, sed non a mente; quod factum est, factum non esse non potest. Proinde et si facere, in tempore fuit; sed fecisse, in sempiternum manet. Non transit cum tempore, quod tempora transit; in æternum ergo necesse est cruciet, quod perperam te egisse in æternum memineris. Experiri erit hoc veritatem illius vocis : *Arguam te, et statuam contra faciem tuam.* Dominus locutus est, cui omne adversum et sibi adversari necesse est, ut sit sera querela : *O custos hominum, quare posuisti me contrarium tibi, et factus sum mihimetipsi gravis?* Ita est, o Eugeni. Non potest Deo esse contrarium quid, et sibimet cohærere; sed qui arguetur a Deo, arguetur et a seipso (*S. Bern. de Consider., lib.* V, *cap.* 12, *num.* 25. 26).

doit entraîner aucun malheur? Dans le christianisme, le remords est un bienfait de Dieu qui invite le pécheur au repentir; dans l'incrédulité, il ne peut être qu'un encouragement au crime. Quel autre intérêt a celui qui regarde ses remords comme son dernier supplice, que de s'en affranchir à force de forfaits?

Si l'honneur était constamment ce qu'il doit être, l'enthousiasme de la probité; si on le faisait consister plutôt à mériter qu'à ambitionner d'être honoré; s'il redoutait la faute encore plus que la honte, s'il aspirait moins à la considération publique qu'à l'estime de soi-même, s'il savait braver le préjugé avec autant de courage que les dangers et les malheurs, il serait certainement le ressort le plus énergique que la vertu pût trouver sur la terre. Jugeons-en par les actions héroïques qu'il produit dans l'état même de dégénération où l'ont réduit nos vicieuses conventions. Mais peut-on rendre le principal mobile des actions humaines ce faux honneur qui n'inspire que les vertus d'éclat et qui se vante d'ennoblir des crimes? Doit-on donner à l'homme pour maître l'esclave du préjugé, qui le portera infailliblement au crime, toutes les fois que le devoir se trouvera en opposition avec l'opinion publique? Que le véritable honneur fasse enfin tomber cette idole, trop longtemps adorée par la classe la plus brillante de la société, comme la venue du vrai Dieu fit disparaître les fausses divinités; qu'il épure son culte, qu'il fasse taire ses oracles, qu'il abolisse ses sacrifices : en reprenant ses droits usurpés, il régira avec sûreté tous les ordres de l'Etat, il sera la loi de tous les temps, de toutes les circonstances. Mais alors il se trouvera incorporé à la religion : il n'ordonnera aucune vertu qu'elle ne prescrive, n'excitera à aucune action généreuse qu'elle ne conseille, n'interdira aucun vice qu'elle ne défende, ne présentera aucun motif qu'elle ne propose, n'emploiera aucun moyen qu'elle ne consacre. C'est en se séparant de la religion qu'il s'est égaré; elle ne cesse de le rappeler dans la route où il doit rentrer.

Le sentiment naturel qui attache l'homme à sa conservation est un motif bien peu étendu pour en faire le principe de ses actions. Il ne peut interdire que les excès dangereux pour la vie et pour la santé; indifférent sur tout le reste, il permet ce qui n'est nuisible qu'aux autres. Mais quelque autorité qu'on lui donne, il est bien étonnant que ce soit l'incrédulité qui le propose, plus étonnant encore, qu'elle ose l'opposer à la religion. L'incrédulité annonce hautement à l'homme que sa vie est son bien, et qu'il peut en disposer à son gré : la religion, en défendant indistinctement tout meurtre, lui ôte tout droit sur sa propre vie, comme sur celle d'autrui (1). L'incrédulité enseigne que dès qu'on cesse d'être heureux, il vaut mieux cesser d'être : la religion apprend que c'est une vertu de savoir souffrir. L'incrédulité affranchit de toute peine l'attentat sur soi-même, puisqu'elle en fait le terme de tout : la religion montre qu'il est le commencement du malheur éternel. Ainsi la religion enlève au suicide l'excuse, le prétexte, la sécurité que lui donne l'incrédulité. Le christianisme inspire à la fois le courage de sacrifier sa vie; quand Dieu ou la patrie le demandent (1), et le courage de la supporter, quand elle n'est qu'un malheur personnel : il concilie le désir de la béatitude, qui fait souhaiter la mort (2), avec la soumis-

(1) Sponte sua letho caput obvius obtulit ipse.

Quo nihil sceleratius fieri potest : nam si homicida nefarius est, quia hominis extinctor est, eidem sceleri obstrictus est qui se necat, quia hominem necat. Imo vero majus esse id facinus existimandum est, cujus ultio Deo soli subjacet. Nam, sicut in hanc vitam non nostra sponte venimus, ita rursus ex hoc domicilio corporis, quod tuendum nobis assignatum est, ejusdem jussu recedendum est, qui nos in hoc corpus, induxit, tandiu habituros donec jubeat emitti : et si vis aliqua inferatur, æqua mente id patiendum est, cum vel extincta innocentis anima inulta esse non possit, habeamusque judicem magnum, cui soli vindicta, in integro semper est (*Lactant. div. Instit.*, *lib.* III, *cap.* 18). Nam utique si non licet, privata potestate; hominem occidere vel nocentem, cujus occidendi licentiam lex nulla concedit, profecto etiam qui se ipsum occidit, homicida est (*S. August. de Civit. Dei*, *lib.* I, *cap.* 17). Neque enim frustra in sanctis canonicis libris nusquam nobis divinitus præceptum, permissumve reperiri potest, ut vel ipsius adipiscendæ immortalitatis vel ullius carendi, cavendive mali causa, nobismetipsis necem inferamus. Nam et prohibitos nos esse intelligendum est, ubi lex ait : *Non occides*; præsertim qui non addidit *proximum tuum*, sicut falsum testimonium cum vetaret (*Ibid.*, *cap.* 20).

(1) Melius est mori in bello, quam videre mala gentis nostræ, et sanctorum (I *Machab.* III, 20). Et vidit Eleazar, filius Saura, unam de bestiis loricatam loricis regis; et erat eminens super cæteras bestias, et visum est ei quod in ea esset rex : et dedit se ut liberaret populum suum, et acquireret sibi nomen æternum. Et cucurrit ad eam audacter in medio legionis interficiens a dextris et a sinistris, et cadebant ab eo huc atque illuc. Et ivit sub pedes elephantis, et supposuit se ei, et occidit eum : et occidit in terram super ipsum, et mortuus est illic (*Ibid.* 43, 46). Absit istam rem facere, ut fugiamus ab eis : et si appropriavit tempus nostrum, moriamur in virtute propter fratres nostros, et non inferamus crimen gloriæ nostræ (*Ibid.*, IX, 10). At ille gloriosissimam mortem, magis quam odibilem vitam complectens, voluntarie præibat ad supplicium. Intuens autem quemadmodum oporteret accedere, patienter sustinens, destinavit non admittere illicita propter vitæ amorem (II *Machab.* VI, 19, 20). Parati sumus mori magis, quam patrias Dei leges prævaricari (*Ibid.*, VII, 2). Item virtus est mortem contemnere, non ut appetamus, eamque ultro nobis inferamus, sicut philosophorum plurimi et maximi sæpe fecerunt; quod est sceleratum ac nefarium : sed ut coacti Deum relinquere, ac fidem prodere, mortem suscipere malimus, libertatemque defendemus adversus impotentium stultam, vecordemque violentiam, et omnes seculi minas atque terrores fortitudine animi provocemus. Sic ea, quæ alii timent, excelsa et insuperabili mente dolorem mortemque calcamus. Hæc est virtus, hæc vera constantia; in hoc tuenda et conservanda solo, ut nullus nos terror, nulla vis a Deo possit avertere (*Lactant.*, *divin. Instit.*, *lib.* VI, *cap.* 17).

(2) Infelix ego homo! quis me liberabit de cor-

sion aux décrets divins, qui l'attend tranquillement dans son poste (1). L'incrédulité brave la mort, parce qu'elle préfère l'anéantissement à la douleur ; le courage dont elle fait gloire ne vient que d'une crainte plus grande (2) ; sa force apparente n'est autre chose que le désespoir de la faiblesse. Citez-nous un chrétien, que le généreux mépris de la vie, inspiré par la religion, ait porté à attenter sur ses jours. C'est avec les maximes de l'incrédulité que se sont multipliés les suicides : voilà les premiers fruits qu'en ait recueillis la société.

Il n'y a que la religion qui puisse rendre l'homme vertueux par l'intérêt qu'il a de l'être, parce qu'elle seule met continuellement devant ses yeux un intérêt infiniment supérieur à tous ceux qui peuvent le porter au péché ; un intérêt toujours clairement aperçu et vivement senti ; un intérêt qui ne peut jamais être ni affaibli, ni obscurci (3). Mais cet intérêt temporel dont on prétend faire le germe de toutes les actions, n'est-ce pas lui qui enfante tous les crimes ? Et c'est à ce guide aveugle, qui égare sans cesse ceux qui le suivent, que l'on veut confier entièrement la conduite du genre humain ? Nous reconnaissons cependant, et nous chérissons cette vérité si consolante pour l'humanité, que le bonheur le plus vrai que l'on puisse avoir, même sur la terre, se trouve souvent dans la vertu, et que c'est ordinairement un faux calcul qui sépare l'intérêt du devoir. Mais puisque l'intérêt est un juge si peu éclairé dans sa propre cause, il faut donc se garder de lui en remettre le jugement. L'incrédulité se chargerait-elle de faire sentir à tous les hommes, quelque ignorants, quelque aveugles, quelque emportés qu'ils soient, que leur intérêt de tous les temps, de tous les lieux, de toutes les circonstances, est inséparable de la vertu ? Se flatterait-elle de concilier constamment l'intérêt personnel et celui de la société ? de faire toujours prévaloir sur l'intérêt du moment, l'intérêt plus grand de l'avenir ? de réprimer sans relâche l'intérêt de la passion par celui du devoir ? Voici un homme aux prises avec une grande tentation : la faute est petite, le désir ardent, l'avantage considérable, la jouissance prochaine, le secret assuré. Quel sera le langage de l'intérêt ? Quels conseils donnera-t-il, lorsque la vertu exigera des sacrifices ? Sera-ce l'intérêt qui persuadera à l'avare de restituer un bien mal acquis ? à l'ambitieux, de renoncer à la place dont il est incapable ? à l'innocence indigente et sensible, de résister à tous les genres de séductions ? à l'homme sollicité au crime, de subir la pauvreté, la honte, les souffrances, la mort, plutôt que de manquer à son devoir ? L'intérêt seul du salut donne à la vertu d'utiles secours ; l'intérêt temporel est toujours pour elle, ou un ennemi dangereux occupé à la combattre, ou un allié perfide prêt à la trahir. Enfin, à la loi du ciel l'incrédule oppose les lois de la terre : il prétend en faire un mobile assez puissant pour éloigner l'homme du vice et pour le porter à la vertu. Pour le porter à la vertu ? Et quelles sont donc ces lois humaines qui la récompensent ? Dans quel pays existe-t-elle cette législation qui décerne des prix aux actions honnêtes ? Je vois dans les nations des magistrats établis pour poursuivre le crime, des tribunaux élevés pour le juger, des échafauds dressés pour le punir (1) ; mais là se borne l'action des lois. La loi ne peut point récompenser ; elle n'a point de prix dignes de la vertu (2) : elle ne le

pore mortis hujus (*Rom.*, VII, 24) ? Nam et in hoc ingemiscimus, habitationem nostram, quæ de cœlo est, superindui cupientes (II *Corinth.*, V, 2). Coarctor autem e duobus : desiderium habens dissolvi et esse cum Christo, multo magis melius (*Philip.*, I, 23). Dies suos mercenarius evolvi citius exoptat, ut ad laboris sui præmium sine tarditate perveniat. Dies itaque hominis vera et æterna sapientis, recte mercenarii diebus comparatur ; quia præsentem vitam, viam non patriam, militiam non palmam deputat : et eo se abesse longius a præmio conspicit, quo tardius ad finem venit (*S. Greg. Moral.*, *lib.* VIII, n° 12).

(1) Debet quidem etiam sapiens mortem ferre sapienter, sed quæ accidit aliunde (*S. Aug.*, *de Civit. Dei*, *lib.* XIX, *cap.* 4, *n°* 5).

(2) Quanquam si rationem diligentius consulas, ne ipsa quidem animi magnitudo recte nominatur, ubi quisque non valendo tolerare, vel quæque aspera vel aliena peccata, se ipse interemerit. Magis enim mens infirma deprehenditur, quæ ferre non potest, vel duram sui corporis servitutem, vel stultam vulgi opinionem : majorque animus merito dicendus est, qui vitam ærumnosam magis potest ferre, quam fugere ; et humanum judicium, maximeque vulgare, quod plerumque caligine erroris involvitur, præ conscientiæ luce ac puritate contemnere (*S. Aug.*, *de Civit. Dei*, *lib.* I, *cap.* 22, *n°* 1). Magna vis est in eis malis, quæ fortitudinem faciunt homicidam : si tamen adhuc dicenda est fortitudo, quæ ita his malis vincitur, ut hominem, quem sicut virtus regendum tuendumque suscepit, non modo non possit per patientiam custodire, sed ipsa insuper cogatur occidere (*Ibid.*, *lib.* XIX, *cap.* 4, *n°* 5).

(3) Ideo historiam Evangelium vocavit : quasi scilicet omnia alia verba rebus sint vacua, ut opes multæ, vis potentiæ, principatus, gloria, honores cæteraque omnia, quæ apud homines bona esse putantur ; quæ autem a piscatoribus promissa fuere, vere ac proprie Evangelia dicantur : non solum quia firma immobiliaque bona sunt, nostramque exsuperantia dignitatem ; sed etiam quia cum omni facilitate nobis data sunt (*S. Chrysost. in Matth.*, *homil.* 1, *prœm.*, n° 2).

(1). Nec ideo sane frustra instituta sunt potestas regis, jus gladii cognitoris, ungulæ, carnificis, arma militis, disciplina dominantis ; severitas etiam boni patris. Habent ista omnia modos suos, causas rationes, utilitates. Hæc cum timentur, et coercentur mali, et quietius inter malos vivunt boni ; non quia boni pronuntiandi sunt, qui talia metuendo non peccant ; non enim bonus est quispiam timore pœnæ, sed amore justitiæ. Verumtamen non inutiliter etiam metu legum humana coercetur audacia, ut, et tuta sit inter improbos innocentia, et in ipsis improbis, dum formidato supplicio frenatur facultas, invocato Deo sanetur voluntas (*S. Aug. ad Maced.*, *epist.* 153, *cap.* 6, *n°* 16).

(2) Nullum præmium, quod ea (virtute) dignum sit, in terra reperitur ; quando quidem cuncta, quæ fragilia sunt et caduca, spernit (*Lactant.*, *divin. Inst.*, *lib.* III, *cap.* 12). Erras vehementer (Læli), si putas

doit même pas ; toutes ses récompenses tomberaient sur les actions éclatantes, toujours suffisamment encouragées par l'opinion : les vertus obscures, les plus vraies et les plus nécessaires, de toutes, ne pourraient y atteindre, et l'hypocrisie obtiendrait sans cesse les honneurs de la solide vertu. La loi humaine manque nécessairement d'une partie de la sanction que renferme la loi religieuse. Encore si les châtiments qu'elle inflige avaient la force de détruire le vice ! Mais la loi ne peut attaquer que l'action coupable ; elle n'a aucune prise sur le sentiment qui en est le principe : elle arrête le bras, et laisse au cœur toute sa corruption ; elle ne défend que ce qui est criminel, et ne réprime point ce qui est malhonnête ; et même entre les crimes, elle ne punit que ceux qui troublent la société : tout ce qui ne nuit pas au prochain n'est pas de son ressort. Imaginez un peuple dont la morale n'ait d'autre appui que les lois : combien il sera malheureux ? combien ces lois devront être sévères pour remplacer tous les autres mobiles ! combien il faudra qu'elles soient détaillées pour proscrire tous les délits ! Où il n'y aura que des lois, on ne pourra avoir qu'une morale souvent vicieuse et toujours incertaine, flottante, variable comme les lois mêmes, au gré des idées d'un législateur ou des caprices de la multitude (1). Où il n'y aura que des lois, qui est-ce qui soutiendra les mœurs ; les mœurs, plus utiles encore à la société que les lois ; qui peuvent quelquefois les suppléer, mais jamais être suppléées par elles ? Où il n'y aura que des lois, on verra tout homme puissant les braver. Dans combien de nations n'y a-t-il pas des hommes redoutables aux dépositaires mêmes de la loi ? Où il n'y aura que des lois, elles seront continuellement éludées par les ruses de la fraude, par les artifices de l'intrigue, par les détours de la chicane. Où il n'y aura que des lois, il ne restera aucun frein pour les crimes secrets (2) ; le grand intérêt sera non plus de ne commettre aucun crime, mais de le cacher. Tout ce qui sait se soustraire à l'œil de l'homme méprise sa justice. La loi civile, abandonnée à elle-même, sera toujours insuffisante dans son autorité, incomplète dans ses principes : il faut qu'un pouvoir étranger fasse vouloir ce qu'elle ordonne et prescrive ce qu'elle n'a pas la force d'ordonner. La religion est pour elle un supplément et un renfort nécessaire (1). On prétend par la loi civile retenir les passions humaines ! C'est une barrière qu'on oppose à un torrent : elle ne peut arrêter que les rochers qu'il roule ; et quand ils se seront amoncelés, ils finiront par l'entraîner elle-même. La loi divine, au contraire, est une digue insurmontable qui repousse le choc continuel des eaux ; c'est l'ordre que Dieu a donné aux flots de se briser sur le rivage. Les lois humaines, toujours faibles et imparfaites, montrent de toutes parts l'empreinte de la main qui les a tracées ; la loi divine est sainte (2), puissante (3), immuable (4) comme son auteur. Les lois les plus

ab homine præmium solvi posse virtuti (*Ibid.*, *lib.* V, *cap.* 19).

(1) Jam vero stultissimum illud, existimare omnia justa esse quæ sita sint in populorum institutis, aut legibus. Etiamne, si quæ sint tyrannorum leges, si triginta illi Athenis leges imponere voluissent ; aut si omnes Athenienses delectarentur tyrannicis legibus, num idcirco hæ leges justæ haberentur (*Cicero de Legib.*, *lib.* I).

(2) Quod si homines ab injuria pœna, non natura arcere deberet, quænam sollicitudo vexaret impios, sublato suppliciorum metu ?... Nam quid faciet homo in tenebris, qui nihil timet, nisi testem vel judicem ? Quid in deserto loco, nactus quem multo auro spoliare possit imbecillum atque solum (*Ibid.*) ?

(1). Sed quanta auctoritas legum humanarum ? cum illas, et evadere homini contingat, plerumque in admissis delitescenti ; et aliquando contemnere ex voluntate vel necessitate delinquenti. Recogitate etiam pro brevitate supplicii cujuslibet, non tamen ultra mortem remansuri. Sic et Epicurus omnem cruciatum, doloremque depretiat ; modicum quidem, contemptibilem pronuntiando ; magnum vero, non diuturnum. Enim vero nos qui sub Deo omnium speculatore dispungimur, quique æternam ab eo pœnam providemus, merito soli innocentiæ occurrimus, et pro scientiæ plenitudine, et pro latebrarum difficultate, et pro magnitudine cruciatus, non diuturni, verum sempiterni ; enim timentes, quem timere debebit et ipse qui timentes judicat, Deum, non proconsulem, timentes (*Tertull. Apol.*, *cap.* 45). Spectari ergo actus nostros a Deo, non modo ad utilitatem communis vitæ attinet, sed etiam ad veritatem : quia religione, justitiaque detracta, vel ad stultitiam pecudum, amissa ratione, devolvimur, vel ad bestiarum immanitatem : imo vero amplius, si quidem bestiæ sui generis animalibus parcunt. Quid erit homine truculentius, quid immitius, si detempto metu superiore, vim legum aut fallere potuerit, aut contemnere ? Timor igitur Dei solus est, qui custodit hominum inter se societatem ; per quem vita ipsa sustinetur, munitur, gubernatur (*Lact. lib. de Ira Dei*, *cap.* 12).

(2) Eloquia Domini, eloquia casta ; argentum igne examinatum, probatum terræ, purgatum septuplum (*Psal.* XI, 7). Lex Domini immaculata, convertens animas (*Psal.* XVIII, 8). Finis præcepti est caritas de corde puro, et conscientia bona, et fide non ficta (I *Timoth.*, I, 5).

(3) Vox Domini in virtute ; vox Domini in magnificentia (*Psal.* XXXVIII, 4). Declaratio sermonum tuorum illuminat, et intellectum dat parvulis (*Psal.* CXVIII, 130). Et quomodo descendit imber et nix de cœlo, et illuc ultra non revertitur, sed inebriat terram, et infundit eam, et germinare eam facit, et dat semen serenti, et panem comedenti ; sic erit verbum meum, quod egredietur ex ore meo : non revertetur ad me vacuum ; sed faciet quæcumque volui, et prosperabitur in his ad quæ misi illud (*Is.*, LV, 10, 11). Numquid non verba mea sunt quasi ignis, dicit Dominus, et quasi malleus conterens petram (*Jerem.* XXIII, 29). Vivus est sermo Dei et efficax, et penetrabilior omni gladio ancipiti ; ac pertingens usque ad divisionem animæ et spiritus, compagum quoque ac medullarum, et discretor cogitationum et intentionum cordis (*Hebr.*, IV, 12).

(4) Non addetis ad verbum quod vobis loquor, nec auferetis ex eo (*Deuter.*, IV, 2). Consilium autem Domini in æternum manet ; cogitationes cordis ejus in generatione et generationem (*Psal.* XXXII, 11). Fidelia omnia mandata ejus, confirmata in seculum seculi (*Psal.* CX, 8). In æternum, Domine, verbum tuum permanet in cœlo ; in generationem et genera-

admirées parmi les hommes, n'approchent pas plus de la loi de Dieu, que les travaux exécutés par nos arts ne ressemblent à ce ciel qui célèbre la gloire de son créateur (1).

Forcée de reconnaître la faiblesse de chacun des moyens qu'elle peut proposer, l'incrédulité prétend faire valoir leur nombre : elle essaie de les réunir et de combiner leur action, pour leur imprimer plus de force. Mais si chacun de ces mobiles reçoit du christianisme sa grande impulsion, si c'est la loi chrétienne qui imprime à tous en particulier leur principale autorité ; quel pouvoir étrange leur attribuera leur réunion ! Unis ou divisés, agissant ensemble ou séparément, ce sera toujours la religion qui leur donnera le mouvement et le poids ; et l'augmentation de force que l'on devra à leur concert, sera encore un de ses bienfaits. Que prétend contre nous l'incrédulité ? aspire-t-elle seulement à la gloire de rendre quelques hommes vertueux ? Nous ne lui disputerons point ce frêle honneur : qu'elle se glorifie tant qu'elle le voudra d'avoir, par ses différents principes, inspiré quelques vertus, réformé quelques vices, fait pratiquer quelques devoirs. C'est le genre humain entier qu'il faut porter à la vertu : il faut des véhicules qui réunissent tous les genres d'universalité, que tous les hommes aperçoivent, dont tous sentent le pouvoir, qui embrassent la totalité des devoirs, qui agissent dans tous les lieux, dans tous les temps, dans toutes les circonstances ; et tels sont tous ceux que fait mouvoir le christianisme. Mais ces motifs naturels que rassemble l'incrédulité, diffèrent spécialement des nôtres par ce point essentiel, qu'ils sont tous restreints, tous resserrés dans un cercle étroit de personnes et d'actions. Un seul des encouragements de la religion a une immense supériorité sur tous ceux qu'ait jamais proposés la raison. Déistes, c'est à vous à établir que vos motifs, s'ils sont insuffisants en eux-mêmes et isolés, cessent de l'être quand on les accumule. Prouvez que s'il n'est aucun d'eux qui conserve son action dans toutes les circonstances, il n'y a aucune circonstance où quelqu'un d'entre eux ne se fasse aisément entendre. Voilà ce qu'il vous est nécessaire et impossible de démontrer ; nous osons vous en porter le défi. Tous vos motifs, ou sont extérieurs, et n'atteignent point la conscience ; ou sont purement spirituels, et ne peuvent être aperçus du vulgaire que quand ils lui sont présentés par une autorité supérieure. Et pourquoi donc cette morale chrétienne si belle, si puissante, ne produit-elle point les admirables effets que donnent droit d'attendre la sublimité de ses préceptes et la force de ses motifs ? Pourquoi, depuis que Jésus-Christ a donné sa loi à l'univers, l'univers est-il encore corrompu comme il l'était avant son avénement ? C'est là le grand argument des ennemis de la morale chrétienne. En quoi consiste, s'écrient-ils, la beauté de cette loi ? Elle prétend réprimer les passions ; et le genre humain ne gémit pas moins sous l'esclavage des passions : son but est de corriger les vices ; et les mêmes vices exercent toujours leur funeste empire : elle se vante d'inspirer toutes les vertus ; et les vertus, au lieu de s'être multipliées, semblent décroître tous les jours : elle s'attribue le pouvoir de faire le bonheur de l'humanité ; et les hommes restent en proie aux mêmes malheurs : elle s'étaye des motifs qu'elle dit être les plus frappants ; et on voit ces motifs continuellement méconnus et méprisés. C'est par les fruits, ajoutent-ils, qu'il faut juger l'arbre : que l'on montre ceux qu'a donnés la morale chrétienne, ou que l'on convienne de son inutilité.

Ce n'est point sur notre sainte religion que tombe ce reproche, malheureusement trop souvent fondé, que ne cessent de répéter les incrédules. Hélas ! nous sommes forcés de l'avouer à notre confusion, c'est sur nous-mêmes, qui nous rendons indignes de la vocation inestimable pour laquelle nous avons été préférés ; sur nous, qui profanons sans cesse tous les dons que nous prodigue la main bienfaisante de notre Dieu ; sur nous, plus coupables que les nations idolâtres, puisqu'avec une loi infiniment plus parfaite, nous restons presque aussi dépravés qu'elles. Humilions-nous de ce parallèle odieux ; gémissons de l'aveuglement où nous vivons au sein de la lumière ; déplorons notre malheureuse faiblesse, notre funeste inconséquence : mais gardons-nous de les attribuer à la loi que nous enfreignons ; ne souffrons pas qu'on lui impute nos torts. La morale chrétienne ne rend point impeccable. Le but de toute loi est d'engager au bien en n'y forçant pas ; d'imposer l'obligation et non la nécessité ; de porter la liberté vers la vertu, sans la détruire. Serait-elle plus parfaite, la religion qui ôterait à l'homme la possibilité de commettre le crime, et qui le pousserait irrésistiblement aux actions vertueuses (1) ? Où serait le mérite sans la liberté ? Quel prix aurait la vertu qui ne serait jamais éprouvée par les tentations, combattue par les passions (2) ? On regarde comme inutile la loi

tionem veritas tua (*Psal.* CXVIII, 89, 90). Cœlum et terra transibunt, verba autem mea non præteribunt (*Matth.*, XXIV, 25). Facilius est autem cœlum et terram præterire, quam de lege unum apicem cadere (*Luc.* XVI, 17). Verbum Domini manet in æternum : hoc est autem verbum, quod evangelizatum est in vos (I *Petr.* I, 25).

(1) Cœli enarrant gloriam Dei, et opera manuum ejus annuntiat firmamentum (*Psal.* XVIII, 2).

(1) Nam Deus hominem inexterminabilem fecit, et ei liberum arbitrium dedit. Non enim esset optimus, si Dei præceptis necessitate, non voluntate, serviret (*S. Aug. de Agon. Christ.*, n° 11).

(2). Omne gaudium existimate, fratres mei, cum in tentationes varias incideritis ; scientes quod probatio fidei vestræ patientiam operatur : patientia autem opus perfectum habet ; ut sitis perfecti et integri, in nullo deficientes (*Jac.* I, 2, 4). Nisi præcesserit pugna, non potest esse victoria. Cum fuerit in pugnæ congressione victoria, tunc datur vincentibus et corona. Navis gubernator in tempestate dinoscitur, in acie miles probatur ; delicata jactatio est, cum periculum non est. Conflictatio in adversis, pro-

évangélique, parce qu'elle n'empêche pas tous les crimes : qu'on abolisse donc aussi les lois civiles ; que l'on anéantisse cette loi naturelle si exaltée par nos adversaires; que l'on déclare également inutile la raison, qu'aveugle si souvent l'ignorance, qu'obscurcissent les préjugés, qu'entraînent les passions, que séduisent les exemples, que corrompt l'éducation. Fermons nos écoles, supprimons les instructions, délivrons l'homme de tout joug, puisque, de tout ce qui peut le porter à la vertu, rien ne lui ôte le pouvoir de choisir le vice. Nous jugeons l'incrédulité, non d'après la conduite des incrédules, mais d'après leurs principes. Injustes déctracteurs, ils prétendent au contraire juger la morale chrétienne, non sur ceux qui la pratiquent ; mais sur ceux qui l'enfreignent : ils accusent de leurs égarements le guide qu'ils ne veulent pas suivre. Ce sont des malades obstinés, qui se plaignent de n'être pas guéris par le remède qu'ils ont refusé de prendre. Pour juger la loi, c'est la loi même qu'il faut examiner. Elle est sainte, si ses préceptes portent à toutes les vertus, quoiqu'il y ait des hommes qui se rendent criminels en la violant ; elle est utile si l'observation de ses commandements opère le bonheur des individus et de la société, quoiqu'on voie quelques prévaricateurs faire, par des infractions, leur malheur et celui de leurs semblables; elle est puissante, si ses motifs sont les plus capables de déterminer au bien, quoiqu'il se rencontre des hommes assez aveugles pour méconnaître, ou assez insensés pour braver ces motifs. Mais est-il même vrai, dans toute son étendue, le reproche que font au christianisme ses adversaires, de n'avoir rien réformé dans le monde ? Est-il vrai que les hommes soient aussi corrompus qu'ils l'étaient avant l'avénement de Jésus-Christ ? Si nous avons sur l'Etre suprême des connaissances plus sûres, plus développées, n'est-ce pas à ce divin instituteur que nous les devons? Si les idoles qu'adoraient les nations ont été abattues avec leur culte superstitieux, n'est-ce pas à la voix de ces disciples qu'elles sont tombées? Si les devoirs moraux sont plus universellement, plus certainement connus, n'est-ce pas sa religion qui les a enseignés ? Si de grands exemples d'humilité, de mortification, d'amour des ennemis, de tant d'autres vertus jusqu'alors ignorées, ont rempli l'univers, ne sont-ce pas des chrétiens qui les ont donnés (1) ? A qui avons-nous l'obligation de voir enfin abolies les maximes féroces de l'ancien droit public ? Le christianisme, par ses principes bienfaisants, a rapproché les souverains de leurs peuples, et soumis les peuples à leurs souverains. Il a porté son esprit de charité jusque dans la fureur des combats, tempéré la cruauté des guerres (2), brisé les fers de l'esclavage : c'est encore la douceur chrétienne qui a fait tomber le droit barbare des pères sur les

batio est veritatis. Arbor quæ alta radice fundata est, ventis incumbentibus non movetur : et navis, quæ forti compage solida est, pulsatur fluctibus, nec foratur; et quando area fruges terit, ventos grana fortia et robusta contemnunt, inanes paleæ flatu portante rapiuntur (*S. Cyprian. de Mortal.; edit. Bened.*, *pag.* 232). Quæ (virtus) nisi agitetur, ni assidua vexatione roboretur, non potest esse perfecta ; siquidem virtus est perferendorum malorum fortis ac invicta patientia ; ex quo fit, ut virtus nulla sit, si adversarius desit (*Lact. divin. Instit.*, *lib.* III, *cap.* 29). Sed homines prudentes non intelligunt, cum vitia ex hoc homine tollunt, etiam se virtutem tollere, cui soli locum faciunt. Nam si virtus est in medio iræ impetu se ipsum cohibere, quod negare non possunt ; caret ergo virtute quisquis ira caret. Si virtus est libidinem corporis continere, virtute careat necesse est, qui libidinem, quam temperet, non habet. Si virtus est cupiditatem ab alieni appetitione frenare, nullam certe virtutem potest habere qui caret eo, ad quod cohibendum virtutis usus adhibetur. Ubi ergo vitia non sunt, nec virt ti quidem locus est ; sicut nec victoriæ quidem, ubi adversarius nullus est : ita fit, ut bonum sine malo esse in hac vita non possit (*Ibid.*, *lib.* VI, *cap.* 15). Namque vita nostra in hac peregrinatione non potest e-se sine tentatione : quia provectus noster per tentationem nostram fit ; nec sibi quisquam innotescit, nisi tentatus ; nec potest coronari, nisi vicerit ; nec potest vincere, nisi certaverit ; nec potest certare, nisi inimicum et tentationes habuerit (*S. Aug. in psal.* IX, *n°* 3). Nulla sunt enim, dilectissimi, sine tentationum experimentis opera virtutis, nulla sine probationibus fides, nullum sine hoste certamen, nulla sine congressione victoria. Vita hæc nostra in medio insidiatorum, in medio præliorum est. Si nolumus decipi, vigilandum est ; et ideo sapientissimus Salomon : *Fili*, inquit, *accedens ad servitutem Dei, præpara animam tuam ad tentationem*. Vir enim sapientia Dei plenus, sciens studium religionis laborem habere certaminis, cum præviderel pugnæ periculum, ante admonuit pugnaturum ; ne forte si ad ignorantem tentator accederet, imparatum citius vulneraret (*S. Leo*, *serm.* 38, *de Quadrag.* 1, *cap.* 3).

(1) Quam multi autem in nostra communione veraciter faciunt ista sublimiora præcepta evangelica, de quorum specie fallitis imperitos ! Quam multi homines utriusque sexus ab omni concubitu puri atque integri ; quam multi experti et postea continentes ! quam multi rerum suarum distributores, et relictores ! quam multi jejuniis, vel crebris, vel quotidianis, vel etiam incredibiliter continuatis corpus servituti subjicientes ! Quam multæ fraternæ congregationes, nihil habentes proprium, sed omnia communia, et hæc non nisi ad victum et tegumentum necessaria, unam animam et cor unum in Deum caritatis igne conflantes (*S. Aug. contr. Faust.*, *lib.* V, *cap.* 19) !

(2) Quanquam ista, quæ dicitis bella religionis nostræ ob invidiam commoveri, non sit difficile comprobare post auditum Christum in mundo non tantum non aucta, verum etiam majore de parte furiarum compressionibus imminuta. Nam cum hominum vis tanta magisteriis ejus acceperimus, ac legibus, malo malo rependi non oportere, injuriam perpeti, quam irrogare esse præstantius ; suum potius fundere, quam alieno polluere manus et conscientiam cruore. Habet a Christo beneficium jamdudum orbis ingratus, per quem feritatis mollita est rabies, atque hostiles manus cohibere a sanguine cognati animantis occœpit. Quid si omnes omnino, qui homines esse non specie corporum, sed rationis intelligunt potestate, salutaribus ejus pacificisque decretis aurem vellent commodare paulisper, et non fastu, et supercilio luminis, suis potius sensibus, quam illius commonitionibus crederent, universus jamdudum orbis mitiora in opera conversis usibus ferri, tranquillitate in mollissima degeret ; et in concordiam salutarem, incorruptis fœderum sanctionibus conveniret (*Arnob*, *advers. Gent.*, *lib.* I).

jours de leurs enfants (1), aboli les sacrifices humains, banni les jeux sanguinaires (2). Ingrats ! nous recevons les bienfaits de la religion, comme ceux de la nature, sans nous en apercevoir : la continuité de la possession éteint en nous la reconnaissance ; l'habitude de la jouissance nous les fait envisager comme des biens propres, inséparables de notre existence. Ouvrons enfin les yeux, et reconnaissons la main bienfaisante qui verse sans cesse sur nous des dons si précieux. Mais quoi ! nous bornerions-nous à reconnaître l'inestimable bienfait de la loi chrétienne ? La beauté de notre sainte morale n'exciterait-elle en nous qu'une froide admiration, ou une reconnaissance stérile ? La réponse tranchante à la plus forte objection des incrédules est entre nos mains ; faisons taire par notre conduite ces accusations odieuses que l'on ose former contre notre auguste loi (1). Ce fut ainsi que dans les beaux siècles de l'Eglise nos pères imposèrent silence à ses premiers ennemis ; la sainteté des chrétiens était la preuve de la sainteté du christianisme (2). Rappelons parmi

(1) Nos autem ne quem vexemus, aut quidquam impie faciamus, pueros etiam recens natos exponere, hominum improborum esse dicimus (*S. Just. Apol.* I, n° 27). Ergo ne illud quidem concedi aliquis existimet, ut recens natos liceat oblidere, quæ vel maxima est impietas, ad vitam enim Deus inspirat animas, non ad mortem. Verum homines, ne quod sit facinus, quo manus suas non polluant, rudibus adhuc et simplicibus animis abnegant lucem non a se datam. Expectet vero aliquis, ut alieno sanguini parcant, qui non percunt suo; sed hi sine ulla controversia scelerati et injusti. Quid illi quos falsa pietas cogit exponere? Num possunt innocentes existimari, qui viscera sua in prædam canibus objiciunt, et quantum in ipsis est, crudelius necant, quam si strangulassent (*Lactant. div. Instit., lib.* VI, *cap.* 20) ?

(2) Quis gladiatorum vel ferarum ludos, præsertim si a vobis dantur, non plurimi faciat? Nos autem cum homicidium spectare pene idem esse arbitremur, ac perpetrare, nuntium his spectaculis remisimus. Cædem igitur quomodo perpetrare possimus, qui eam ne spectandam quidem ducimus, ne scelus et piaculum nobis impingamus (*Athen. Leg. pro Christ.*, n. 35)? Vide igitur an possint qui talia edocentur, indifferenter vivere, et in nefariis flagitiis volutari, aut, quod omnem impietatem superat, carnes humanas attingere, cum præsertim nec gladiatorum ludos spectare nobis liceat, ne participes et conscii cædium fiamus (*Theophil. ad Autol., lib.* III, n. 15). Itaque his (spectaculis) et delectantur, et libenter intersunt. Quæ, quoniam maxima sunt irritamenta vitiorum, et ad corrumpendos animos potentissime valent, tollenda sunt nobis; quia non modo ad beatam vitam nihil conferunt, sed etiam nocent plurimum. Nam qui hominem, quamvis ob merita damnatum, in conspectu suo jugulari pro voluptate computat, conscientiam suam polluit, tam scilicet quam si homicidii, quod fit occulte, spectator et particeps fiat. Hos tamen ludos vocant, in quibus humanus sanguis effunditur. Adeo longe ab hominibus secessit humanitas; ut cum animas hominum interficiant ludere se opinentur, nocentiores iis omnibus, quorum sanguinem voluptati habent. Quæro nunc, an possint pii et justi homines esse, qui constitutos sub ictu mortis, ac misericordiam deprecantes, non tantum patiuntur occidi, sed et flagitant, feruntque ad mortem crudelia et inhumana suffragia, nec vulneribus satiati, nec cruore contenti? qui etiam percussos jacentesque repeti jubent, et cadavera ictibus dissipari ne quis illos simulata morte deludat? Irascuntur etiam pugnantibus, nisi celeriter a duobus alter occisus est; et tanquam humanum sanguinem sitiant, oderunt moras. Alios illis compares dari poscunt recentiores, ut quam primum oculos suos satient. Hac consuetudine imbuti, humanitatem perdiderunt. Itaque non parcunt etiam innocentibus, sed exercent in omnes, quod in malorum trucidatione didicerunt. Hujus igitur publici homicidii socios et participes esse non convenit eos, qui justitiæ viam tenere nituntur (*Lactant. Div. Instit. lib.* VI, *cap.* 20).

(1) Sic est voluntas Dei, ut benefacientes obmutescere faciatis imprudentium hominum ignorantiam (I *Petr.*, II, 15).

(2) Nos postquam Verbo credidimus, ab istis quidem descivimus, ac solum ingenitum Deum per ejus Filium sequimur; et qui olim stupris gaudebamus, nunc castimoniam unice amplectimur; qui magicis etiam artibus utebamur, bono et ingenito nos consecravimus Deo, qui pecuniarum et possessionum vias omnibus antiquiores habebamus, nunc etiam ea quæ possidemus in commune conferimus, et cum indigentibus quibusque communicamus; qui mutuis odiis et cædibus pugnabamus, et cum iis qui tribules nostri non essent, communem focum ob diversa instituta non habebamus, nunc, postquam Christus apparuit, convictores sumus, et pro inimicis oramus; et qui nos iniquis odiis persequuntur, eos suadendo flectere conamur, ut qui secundum præclara Christi præcepta vixerint, bonam spem habeant, eadem se ac nos a dominatore omnium Deo consecuturos (*S. Just. Apol.* 1, n° 14). Omnis peregrina regio, patria est eorum, et omnis patria, est peregrina. Uxores ducunt ut omnes et liberos procreant; sed non abjiciunt fœtus; mensam communem apponunt, minime vero cubile; in carne sunt, sed non secundum carnem vivunt : in terra degunt, sed in cœlo politiam suam habent, obsequuntur legibus, quæ sancitæ sunt, et suo vitæ genere leges superant, amant omnes, et omnes illos persequuntur; ignorantur, et condemnantur, morte afficiuntur, et vivificantur; mendici sunt, et multos ditant; rebus omnibus indigent, et omnia illis redundant; dedecorantur, et inter dedecora gloria afficiuntur; eorum fama laceratur, et justitiæ eorum testimonium perhibetur; maledictis ac conviciis incessuntur, et bonis verbis prosequuntur; cum se gerant, ut probos decet, tanquam improbi puniuntur : dum puniuntur, gaudent tanquam vivificentur; adversus eos tanquam alienigenas Judæi bellum gerunt, et Græci eos persequuntur; et osores eorum causam inimicitiarum dicere nequeunt. Atque ut semel omnia complectar, quod est in corpore anima, hoc sunt in mundo Christiani (*Id. epist. ad Diogn.*, n° 5). Apud nos autem reperietis imperitos homines, et opifices, et anus, si minus verbis præstare possint eam, quæ ex doctrina nostra percipitur, utilitatem; at factis eam, quæ ex animi inductione proficiscitur, demonstrare. Neque enim verba declamitant, sed recte facta exhibent; percutientem non repercutere, rapienti litem non scribere, petentibus dare, proximum ut se ipsum diligere (*Athenag. Legat. pro Christ.*, n° 11). Procul autem absit a christianis, ut iis quidquam hujusmodi facere in mentem veniat; apud quos adest temperantia, continentia colitur, unicum matrimonium servatur, castimonia custoditur, injustitia exterminatur, peccatum radicitus evellitur, justitia exercetur, lex observatur, cultus Dei peragitur, Deus confitendo celebratur, veritas dominatur, gratia custodit, pax communit, sanctum Verbum manu ducit, sapientia docet, vita dirigit, Deus regnat (*Theophil. ad Autol., lib.* III, n° 15). At nos pudorem non facie sed mente præstamus. Unius matrimonii vinculo libenter inhæremus : cupiditatem procreandi,

nous ces temps heureux. Hélas ! la foi aussi violemment attaquée a besoin d'être aussi fortement défendue. Faisons connaître notre religion par nos actions ; c'est le témoignage le plus digne d'elle, le plus propre à la faire respecter, le plus capable de forcer ses ennemis mêmes à convenir qu'elle est la loi la plus parfaite, la plus excellente que l'homme pût recevoir.

CULTE.

Une troisième partie essentielle de la religion est le culte de la Divinité. Le nom même de religion (1) annonce le lien sacré par lequel Dieu nous attache à son service, et nous enchaîne à ses commandements. Ce n'est pas pour sa gloire qu'il exige nos adorations (2) : au sein de l'éternelle béatitude, quel bien peut-il retirer de nos hommages ? C'est nous qui avons besoin d'être reconnaissants de ses bienfaits, soumis à sa puissance, fidèles à ses préceptes (1). Le culte est pour nous tout à la fois un devoir et un avantage : en nous ramenant sans cesse à Dieu, il nous pénètre de son amour, nous attache à ses commandements, nous excite à les observer : chaque fois que nous nous élevons vers la Divinité, nous en redescendons comme Moïse, chargés des tables de la loi. Rendons grâces à l'infinie miséricorde, qui daigne recevoir nos vœux (2), nous les prescrire (3), nous en tracer la forme (4), y attacher ses dons (5), établir entre elle et nous une communication continuelle de sollicitations et de grâces; de prières et de bienfaits ; et par les adorations que nous lui rendons sur la terre, nous préparer et nous conduire au

aut unam scimus, aut nullam. Convivia non tantum pudica colimus, sed et sobria ; nec enim indulgemus epulis, aut convivium mero ducimus, sed gravitate hilaritatem temperamus. Casto sermone, corpore castiore, plerique inviolati corporis virginitate perpetua fruuntur potius quam gloriantur. Tantum denique abest incesti cupido, ut nonnullis rubori sit etiam pudica conjunctio. Nec de ultima statim plebe consistimus, si honores vestros et purpuras recusamus : nec fastidiosi sumus, si omnes unum bonum sapimus, eadem congregati quiete, qua singuli ; nec in angulis garruli, si audire non publice aut erubescitis, aut timetis; et quod in dies nostri numerus augetur, non est crimen erroris, sed testimonium laudis : nam in pulchro genere vivendi, et perstat et perseverat suus, et accrescit alienus. Sic nos denique non notaculo corporis, ut putatis; sed innocentiæ ac modestiæ signo facile dignoscimus. Sic mutuo, quod doletis, amore diligimus, quoniam odisse non novimus. Sic nos, quod invidetis, fratres vocamus, ut unius Dei parentis homines, ut consortes fidei, ut spei cohæredes. Vos enim nec invicem agnoscitis, et in mutua odia sævitis, nec fratres vos, nisi sane ad parricidium, recognoscitis (*Minut. Fel Octav.*, *cap.* 31). Præter hæc, depositum non abnegamus; matrimonium nullius adulteramus; pupillos pie tractamus; indigentibus refrigeramus ; nulli malum pro malo reddimus. Viderint qui sectam mentiuntur, quos et ipsi recusamus. Quis denique de nobis alio nomine queritur? Quod aliud negotium patitur christianus, nisi suæ sectæ, quam incestam, quam crudelem tanto tempore nemo probavit? Pro tanta innocentia, pro tanta probitate, pro justitia, pro publicita, pro fide, pro veritate, pro Deo vivo cremamur; quod nec sacrilegi, nec hostes publici, verum nec tot majestatis rei pati solent (*Tertull. ad Scapul.*, *cap.* 4). Nos autem non verbis modo, sed etiam exemplis ex vero petitis, vera esse quæ a nobis dicuntur, ostendimus (*Lact. Div. Instit.*, *lib.* V, *cap.* 18).

(1) Diximus nomen religionis a vinculo pietatis esse deductum ; quod hominem sibi Deus religaverit, et pietate constrinxerit; quia servire nos ei ut Domino, et obsequi ut Patri necesse est (*Lactant. divin. Instit.*, *lib.* IV, *cap.* 28). Hunc ergo religentes, unde et religio dicta perhibetur, ad eum dilectione tendimus (*S. Aug.*, *de Civit. Dei*, *lib.* X, *cap.* 28).

(2) Quid prodest Deo, si justus fueris ; aut quid ei confers, si immaculata fuerit vita tua (*Job.* XXII, 3). Dixi domino : Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges (*Psalm.* XV, 2). Si esuriero, non dicam tibi : Meus est enim orbis terræ, et plenitudo ejus (*Psal.* XLIX, 12). Quo mihi multitudinem victimarum vestrarum, dicit Dominus (*Is.*, I, 13)? Tu, Domine universorum, qui nullius indiges, voluisti templum habitationis tuæ fieri in nobis (II *Machab.*, XIII, 35).

(1) Offerimus enim ei, non quasi indigenti ; sed gratias agentes dominationi ejus, et sanctificantes creaturam. Quemadmodum enim Deus non indiget eorum quæ a nobis sunt, sic nos indigemus offerre aliquid Deo... Qui enim nullius indigus est Deus, in se assumit bonas operationes nostras (*S. Irenæ, contra Heres.*, *lib.* IV, *cap.* 18, n° 6). Absurdum enim esset, cum quotidie ejus (Dei) beneficiis fruamur, ne verbo quidem ejus gratiam confiteri ; cum maxime confessio illa magnam nobis utilitatem afferat. Neque enim ille rebus eget nostris ; sed nos ejus opibus egemus. Nam gratiarum actio illi quidem nihil adjicit ; sed nos ipsi magis familiares facit. Nam si hominum beneficia in mentem revocemus, magis eorum amore succendimur; multo magis si Domini erga nos beneficia assidue in mentem versemus, ad ejus mandata servanda studiosiores erimus (*S. Chrysost. homil.*, 25, *in Matth.*, n° 3).

(2) Non est alia natio tam grandis, quæ habeat deos appropinquantes sibi, sicut Deus noster adest cunctis obsecrationibus nostris (*Deuter.*, IV, 7).

(3) Subditus esto Deo, et ora eum (*Psal.* XXXVI, 7). Non impediaris orare semper (*Eccli.* XVIII, 22). Oportet semper orare et non deficere (*Luc.* XVIII, 1). Vigilate, omni tempore orantes (*Luc.* XXI, 3). Orationi instate, vigilantes in ea, in gratiarum actione (*Colos.* IV, 2) Sine intermissione orate (I *Thesal.*, V, 17). Estote prudentes, et vigilate in orationibus (I *Petr.*, IV, 7). Orate pro invicem, ut salvemini (*Jac.*, V, 16).

(4) Sic ergo vos orabitis : Pater noster, etc. (*Matth.*, VI, 9). Oremus itaque, fratres dilectissimi, sicut magister Deus docuit. Amica et familiaris oratio est Deum de suo rogare, ad aures ejus ascendere Christi oratione. Agnoscat Pater Filii sui verba, cum precem facimus. Qui habitat intus in pectore, ipse sit et in voce (*S. Cypr. lib. de Orat. dom.; edit. Ben.*, *pag.* 204).

(5) Petite, et dabitur vobis; quærite, et invenietis ; pulsate, et aperietur vobis. Omnis enim qui petit, accipit ; et qui quærit, invenit ; et pulsanti aperietur. Aut quis est ex vobis homo, quem si petierit filius suus panem, numquid lapidem porriget ei? aut si piscem petierit, numquid serpentem porriget ei? Si ergo vos, cum sitis mali, nostis bona data dare filiis vestris, quanto magis Pater vester qui in cœlis est, dabit bona petentibus se (*Matth.*, VII, 7, 11). Propterea dico vobis : Omnia quæcumque orantes petitis, credite quia accipietis, et evenient vobis (*Marc.*, XI, 24). Et quodcumque petieritis Patrem in nomine meo, hoc faciam ; ut glorificetur Pater in Filio. Si quid petieritis me in nomine meo, hoc faciam (*Joan.*, XIV, 13, 14).

bonheur de l'adorer éternellement dans le ciel.

Ce culte, si nécessaire à l'homme, n'est pas seulement l'hommage qui du fond du cœur s'élève au trône de l'Éternel, et qui, caché à tous les regards, n'a que Dieu pour témoin. Pourquoi des sentiments si justes craindraient-ils de se manifester ? Comment des sentiments aussi vifs pourraient-ils rester concentrés au dedans de nous ? Un culte purement intérieur ne convient point à cette vie ; il est réservé aux bienheureux, qui, dégagés des sens, fixent leurs regards sur le soleil de justice. Leurs hommages passent immédiatement de leurs cœurs à l'Eternel ; c'est la religion du ciel : mais il faut à la religion de la terre des signes sensibles, qui l'empêche de s'anéantir ou de s'égarer (1). La faiblesse a besoin d'exemples qui la soutiennent ; la simplicité d'une pompe solennelle qui élève ses pensées (2) ; l'ignorance, de rites extérieurs qui gravent dans la mémoire les instructions religieuses (3), l'incertitude et la variation, d'assemblées publiques qui les réunissent dans une croyance générale et dans une morale commune (4). Et puisque la religion nous apprend que notre corps doit un jour ressusciter et participer à l'inestimable bienfait de la rédemption, n'est-il pas juste d'en rendre aussi l'hommage au Dieu qui a bien voulu s'occuper de sa gloire (5) ? Et c'est ainsi, comme nous l'enseigne l'Apôtre, que la foi intérieure produit la justification, et que la confession publique opère le salut (6). Aussi nous voyons tous les peuples civilisés reconnaître la nécessité d'un culte extérieur. Partout l'histoire nous présente la religion présidant au mariage, consacrant les serments, célébrant les obsèques des morts; partout, elle nous montre des vœux publics, des cérémonies et des sacrifices. Nous marchons sur les débris des temples et des autels que nos pères avaient élevés à leurs fausses divinités. Les législateurs des peuples, au milieu de leurs erreurs, avaient senti, ce qu'au sein de la lumière ne voient pas les incrédules de nos jours, que le culte public est pour la société, tout à la fois un devoir envers le Dieu qui la protége, et un besoin pour opérer et maintenir la réunion de ses membres. Dans combien de pays les cérémonies religieuses ont rassemblé les hommes encore sauvages et errants dans les forêts ! Combien de fois un temple, un autel a-t-il été pour les nations, comme pour les tribus d'Israel, un témoignage de leur réunion, un garant de leurs droits (1) ! Et pour ne vous citer que l'exemple le plus célèbre de cette influence de la religion publique sur l'union des sociétés, cette confédération fameuse, qui de tous les peuples de la Grèce ne faisait qu'une seule nation, ne dût-elle pas sa naissance et sa conservation au tribunal établi pour le maintien de la religion générale et à ces jeux dont l'origine rappelait les divinités, et dont la célébration faisait une partie du culte?

Il faut à l'humanité un culte public : une loi supérieure qui règle ce culte, qui en détermine les formes, qui en fixe les cérémonies, est par conséquent nécessaire. Les rites extérieurs cesseraient de former un hommage commun, si chaque particulier pouvait les régler à sa volonté, s'il y avait autant de cultes que d'hommes : et de même que dans la société politique, des lois impérieuses prescrivent les règles des actes civils, et en dictent les formules, afin d'en écarter les fraudes et d'en prévenir les surprises; de même, dans la société religieuse, il faut que les pratiques du culte soient ordonnées, soit pour les rendre communes et uniformes, soit pour en éloigner les erreurs. Telle est en effet notre malheureuse situation : placés entre l'irréligion et la superstition (2), nous tombons infailliblement dans l'une si nous négligeons les pratiques du culte, dans l'autre si nous les exagérons. Le défaut et l'excès sont également criminels : chaque esprit

(1) Si incorporeus esses, nuda tibi illa et incorporea dona tribuisset ; sed quia corpori conjuncta est anima, in sensibilibus spiritualia tibi largitur (*S. Chrysost. homil.* 82, *in Matth.*, n. 4).

(2) Cum natura hominum ea sit, ut non facile queat sine adminiculis exterioribus ad rerum divinarum meditationem sustolli ; propterea pia mater Ecclesia ritus quosdam, ut scilicet quædam submissa voce, alia vero elatiore in missa pronuntiarentur, instituit. Ceremonias item adhibuit, ut mysticas benedictiones, lumina, thymiamata, vestes, aliaque id genus multa, ex apostolica disciplina et traditione ; quo et majestas tanti sacrificii commendaretur, ut mentes fidelium, per hæc visibilia religionis et pietatis signa, ad rerum altissimarum, quæ in hoc sacrificio latent, contemplationem excitarentur (*Concil. Trident. sess.* XXII, *cap.* 5).

(3) Quomodo posset homo intelligere dona spiritualia, nisi aliquo visibili moveretur ad ea percipienda (*Steph. Æduensis, Tract. de Sacramento alt.*, *proleg.*; *Bibliot. Patrum tom.* XX, *pag.* 1872).

(4) In nullum autem nomen religionis, seu verum, seu falsum, coagulari homines possunt, nisi aliquo signaculorum, vel sacramentorum visibilium consortio colligantur. Quorum sacramentorum vis inenarrabiliter valet plurimum, et ideo contempta sacrilegos facit ; impie quippe contemnitur, sine quo non potest perfici pietas (*S. Aug. contra Faustum, lib.* XIX, *cap.* 2).

(5) Per quod uteris, cum eo utaris necesse est ; ita caro, dum ministra et famula animæ deputatur, consors et cohæres invenitur : si temporalium, cur non et æternorum (*Tertull. de Resur. carnis, cap.* 7).

(6) Corde enim creditur ad justitiam ; ore autem confessio fit ad salutem (*Rom.*, X, 10).

(1) Diximus : Extruamus nobis altare, non in holocausta, neque ad victimas offerendas, sed in testimonium inter vos et nos, et sobolem nostram vestramque progeniem ; ut serviamus Domino, et juris nostri sit offerre et holocausta, et victimas, et pacificas hostias : et nequaquam dicant cras filii vestri filiis nostris: Non est vobis pars in Domino. Quod si voluerint dicere, respondebunt eis : Ecce altare Domini quod fecerunt patres nostri, non in holocausta, neque in sacrificium, sed in testimonium nostrum ac vestrum (*Jos.*, XXII, 26, 27, 28).

(2) Extrema itaque ignorantiæ sunt impietas et superstitio, intra quæ studendum est manere (S. *Clem., Alex. Admon. ad gentes*; *Bibliot. Patrum, tom.* III, *pag.* 7). Ne aut is inducatur superstitio, aut omnis religio destruatur (*Min. Fel. Octav., cap.* 12, *ad finem*).

trouve ici son écueil ; et si le culte de la divinité n'est pas réglé par une autorité commune, on verra, d'un côté, le peuple charnel et grossier, donnant tout à un vain appareil, aller de pratiques en pratiques, tomber dans le plus honteux excès de la superstition ; et de l'autre, les hommes éclairés, orgueilleux de leur raison, et mesurant tout sur leurs lumières, dédaigner des rites dont ils ne sentiront pas la nécessité, et anéantir par degré les cérémonies, le culte, la foi, la religion entière. Et voyez où étaient parvenues ces nations, dont les lumières sont d'ailleurs encore l'objet de notre admiration et de notre étonnement : il a fallu toute la sagesse, toute la sainteté, toute la force de la loi chrétienne, pour anéantir du même coup la superstition des peuples et l'irréligion de leurs philosophes: il a fallu la prédication des apôtres, pour faire connaître le vrai Dieu ; les saintes assemblées des chrétiens, pour détruire les mystères impurs ; l'accomplissement de nos prophéties, pour faire cesser l'imposture des oracles ; le sang de Jésus-Christ coulant sur nos autels, pour abolir les sacrifices humains.

Que l'incrédulité cesse donc enfin de calomnier ce culte sacré, dont l'humanité a retiré de si grands avantages. Qu'elle cesse de le présenter comme un amas de minuties, indignes de la raison humaine et de la grandeur divine, incompatibles avec la sublimité des devoirs qui nous sont imposés, dangereuses même par la fausse confiance qu'elles inspirent, et qui, en attachant l'homme à de vaines cérémonies, le détournent par là des obligations essentielles, substituent les prières aux œuvres, les pratiques aux vertus, la superstition à la piété !

Ces abus, que les incrédules nous reprochent aujourd'hui si injustement, sont précisément les mêmes que les prophètes reprochaient de la part de Dieu à l'antique synagogue. Cette nation charnelle, uniquement frappée des objets sensibles, à qui tous les rites de sa religion rappelaient sans cesse les bienfaits du Seigneur, mettait toute sa confiance dans ce temple, le plus auguste de l'univers, que Dieu s'était fait construire, et dans ces solennités pompeuses, dont il avait prescrit les formes. On observait avec soin les purifications légales, mais on ne songeait pas à purifier son intérieur ; et se faisant en quelque sorte un rempart des cérémonies de la loi contre ses préceptes moraux, on se croyait autorisé à violer les commandements, quand on avait exactement observé les pratiques. Mais Dieu suscitait de siècle en siècle des prophètes, qui venaient troubler cette funeste tranquillité et arracher le bandeau que ce peuple grossier ramenait sans cesse sur ses yeux (1). Les temps arrivèrent enfin, où il ne dût plus y avoir sur la terre que de vrais adorateurs ; où Dieu, qui est un pur esprit, ne fut plus honoré qu'en esprit et en vérité (1). Dans leurs déclamations injustes, que les déistes sont encore loin de la véhémence avec laquelle Jésus-Christ repousse cette erreur funeste, qui place l'essentiel de la religion dans l'extérieur (2) ; ce renverse-

(1) Numquid vult Dominus holocausta et victimas, et non potius ut obediatur voci Domini? Melior est enim obedientia quam victimæ, et auscultare magis, quam offerre adipem arietum (I *Reg.*, XV, 22). — Numquid manducabo carnes taurorum, aut sanguinem hircorum potabo? Immola Deo sacrificium laudis, et redde Altissimo vota tua, et invoca me in die tribulationis, eruam te et honorificabis me (*Ps.* XLIX, 13, 14 *et* 15). — Si voluisses sacrificium, dedissem utique; holocaustis non delectaberis : sacrificium Deo, spiritus contribulatus (*Ps.* L, 18, 19). — Victimæ impiorum abominabiles Domino; vota justorum placabilia (*Prov.* XV, 8). — Facere misericordiam et judicium, magis placet Deo, quam victimæ (*Prov.* XXI, 3). — Quo mihi multitudinem victimarum vestrarum, dicit Dominus? Plenus sum. Holocausta arietum, et adipem pinguium, et sanguinem vitulorum, et agnorum, et hircorum nolui... Lavamini; mundi estote; auferte malum cogitationum vestrarum ab oculis meis; quiescite agere perverse; discite benefacere; quærite judicium; subvenite oppresso; judicate pupillo; defendite viduam; et venite, et arguite me, dicit Dominus. Si fuerint peccata vestra ut coccinum, quasi nix dealbabuntur, et si fuerint rubra quasi vermiculus, velut lana alba erunt (*Isa.*, I, 11, 16, 18). — Nolite confidere in verbis mendacii dicentes : Templum Domini, templum Domini, templum Domini est. Quoniam si bene direxeritis vias vestras et studia vestra; si feceritis judicium inter virum et proximum ejus; advenæ et pupillo non feceritis calumniam, nec sanguinem innocentem effuderitis in loco hoc, et post Deos alienos non ambulaveritis in malum vobismetipsis; habitabo vobiscum in loco isto, in terra quam dedi patribus vestris a seculo et usque in seculum. Ecce vos confiditis vobis in sermonibus mendacii, qui non proderunt vobis; furari, occidere, adulterari, jurare mendaciter, libare Baalim, et ire post Deos alienos, quos ignoratis. Et venistis et stetistis coram me in domo hac, in qua invocatum est nomen meum, et dixistis : Liberati sumus, eo quod fecerimus omnes abominationes istas. Numquid ergo spelunca latronum facta est domus ista, in qua invocatum est nomen meum in oculis vestris? Ego, ego sum, ego vidi; dicit Dominus (*Jerem.* VII, 4, 11). — Hæc dicit Dominus Deus exercituum, Deus Israel : Holocautomata vestra addite victimis vestris, comedite carnes, quia non sum locutus cum patribus vestris, et non præcepi eis, in die qua eduxi eos de terra Ægypti, de verbo holocautomatum et victimarum. Sed hoc verbum præcepi eis dicens : Audite vocem meam, et ero vobis Deus, et vos eritis mihi populus; et ambulate in omni via quam mandavi vobis, ut bene sit vobis (*Ibid.*, 21, 23). — Misericordiam volui, et non sacrificium; et scientiam Dei plusquam holocausta (*Osee*, VI, 6). — Quid dignum afferam Domino? Curvabo genu Deo excelso. Numquid offeram ei holocautomata et vitulos anniculos? Numquid placari potest Dominus in millibus arietum, aut in multis millibus hircorum pinguium? Numquid dabo primogenitum meum pro scelere meo, fructum ventris mei pro peccato animæ meæ? Indicabo tibi, o homo, quid sit bonum, et quid Dominus requirat a te. Utique facere judicium, et diligere misericordiam, et sollicitum ambulare coram Deo suo (*Mich.* VI, 6, 8).

(1) Venit hora, et nunc est, quando veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate. Nam Pater tales quærit, qui adorent eum : Spiritus est Deus, et eos qui adorant eum, in spiritu et veritate oportet adorare (*Joan.*, IV, 23, 24).

(2) Populus hic labiis me honorat; cor autem eorum longe est a me (*Matth.* XV, 8). — Non omnis qui dicit, Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum; sed qui facit voluntatem Patris mei, qui in cœlis est (*Idem*, VII, 21). — Væ vobis, scribæ et pharisæi, hy

ment de tous les principes, qui perd les consciences en les tranquillisant, et qui anéantit les devoirs d'autant plus efficacement, qu'il les remplace par des pratiques imposantes! Nos saintes Ecritures sont pleines de cette grande vérité, que le culte extérieur n'est prescrit que pour établir, fortifier, animer le culte intérieur; elles semblent n'avoir été données aux hommes que pour la manifester: tel est l'esprit que l'Eglise a reçu de son divin fondateur. Nous sommes bien éloignés de prétendre justifier ces vaines cérémonies, ces pratiques extraordinaires, qu'une piété peu éclairée, une dévotion indiscrète, une fausse idée de perfection, l'envie de se singulariser, avouons-le même, quelquefois l'esprit d'intérêt, ont trop souvent mêlées à la majestueuse simplicité du culte divin: les traditions de nos pères s'élèveraient à l'instant contre nous. Egalement attentive à maintenir l'intégrité du culte et sa pureté, l'Eglise l'a toujours défendu avec un zèle aussi ardent contre l'erreur qui l'attaque, et contre la superstition qui l'altère: les décrets qui soumettent les fidèles aux rites que l'autorité a consacrés, défendent en même temps d'en introduire de nouveaux, qu'elle n'aurait point approuvés (1). Telle est la ligne éternelle entre la religion et la superstition: ce qui est spécialement prescrit, ou universellement pratiqué, voilà le culte religieux; ce que l'esprit particulier prétend y ajouter, voilà le rit superstitieux (1). Le pasteur particulier n'a pas le droit de recevoir des rites nouveaux dans la paroisse confiée à ses soins: c'est à la prudence de son chef et de ses premiers pasteurs que l'Eglise réserve le soin d'introduire de nouveaux cultes, d'examiner les pratiques nouvelles, de peser les faits sur lesquels on les fonde, de vérifier les objets proposés aux hommages publics, d'autoriser les prières, de permettre les cérémonies. Rien ne peut être introduit dans le culte, rien ne doit être exposé à la vénération des fidèles, qui ne soit muni du sceau de l'autorité. Si quelquefois la crainte de maux plus grands encore force l'Eglise de tolérer des rites qu'elle désapprouve, gémissant de sa condescendance, elle attend le moment de les supprimer; elle demande à Dieu de l'accélérer; elle nous charge de le préparer. Exhortations, défenses, menaces, censures, précautions, l'Eglise emploie tous les moyens pour écarter les pratiques inutiles ou minutieuses; et on l'accuse de les favoriser! On lui fait un crime de celles qui

pocritæ, qui decimatis mentham, et anethum, et cyminum, et reliquistis quæ graviora sunt legis, judicium et misericordiam et fidem! Hæc oportuit facere, et illa non omittere; duces cæci excolantes culicem, camelum autem glutientes (*Idem*, XXIII, 23, 24).—Hæc est religio cœlestis, quæ non constat ex rebus corruptis, sed quæ virtutibus animi, qui oritur e cœlo. Hic verus est cultus, in quo mens colentis seipsam Deo immaculatam victimam sistit (*Lactant. divin. Instit.*, *lib.* VI, *cap.* 2).—Quisquis igitur his omnibus præceptis obtemperaverit, hic cultor est verus Dei, cujus sacrificia sunt mansuetudo animi, et vita innocens, et actus boni. Quæ omnia qui exhibet, toties sacrificat quoties bonum aliquid ac pium fecerit. Deus enim non desiderat victimam neque muti animalis, neque mortis et sanguinis, sed hominis et vitæ. Ad quod sacrificium, neque verbenis opus est, neque februis, neque cespitibus, quæ sunt utique vanissima; sed iis quæ de intimo pectore proferuntur. Itaque in aram Dei, quæ vere maxima est, et quæ, in corde hominis collocata, coinquinari non potest sanguine, justitia imponitur, patientia, fides, innocentia, castitas, abstinentia; hic est verissimus ritus (*Ibid.*, *cap.* 24).—Quid igitur ab homine desiderat Deus, nisi cultum mentis, qui est purus et sanctus?.. Hoc est sacrificium verum, non quod ex arca, sed quod corde profertur; non quod manu, sed quod mente libatur: hæc acceptabilis victima est, quam de seipso animus immolat (*Id. Epitom. Div. Institut.*, *cap.* 58).—Quid voveatis? Quid reddatis? An forte animalia illa quæ offerebantur ad aras aliquando? Nihil tale offeras: in te est quod voveas et reddas. De cordis ara profer laudis incensum: de cellario bonæ conscientiæ profer sacrificium fidei (*S. Aug.*, *in psalm.* LV, 19).

(1) In has autem sanctas et salutares observationes, si qui abusus irrepserint, eos prorsus aboleri sancta synodus vehementer cupit; ita ut nullæ falsi dogmatis imagines, et rudibus periculosi erroris occasionem præbentes, statuantur... Omnis porro superstitio in sanctorum invocatione, reliquiarum veneratione, et imaginum sacro usu tollatur; omnis turpis quæstus eliminetur; omnis denique lascivia vitetur, ita ut nulla procaci venustate, imagines nec pingantur, nec ornentur. Hæc ut fideliter observentur, statuit sancta synodus nemini licere ullo in loco, vel Ecclesia, etiam quomodo libet exempta, ullam insolitam ponere vel ponendam curare, nisi ab episcopo approbata fuerit; nulla etiam admittenda esse nova miracula, nec novas reliquias recipiendas, nisi eodem recognoscente, et approbante episcopo (*Concil. Trident. sess.* 25, *decret. de Invoc. venerat. et reliq. sanct. et sacris imagin.*).—On peut voir aussi sur le même sujet, entre autres, *Concil. Carthagin.* V, *ann.* 398, *can.* 14. — *Concil. Lateran.* IV, *an.* 1215, *can.* 62. — *Concilium Turon. anno* 1449, *can.* 16. — *Concil. Senon. an.* 1528, *can.* 40. — *Concilium Mediol.* I, *an.* 1565, *cap.* 10. — *Concil. Camerac. an.* 1565, *tit.* 19, *cap.* 6. —*Conc. Mechlin. anno* 1570, *tit. de imag. cap.* 1. — *Conc. Mediol.* IV, *anno* 1576, *part.* I, *cap.* 11 *et* 4. — *Concilium Burdigal. anno* 1585, *tit.* 7. — *Concilium Aquilense anno* 1596, *cap.* 15. — *Concil. Narbon. an.* 1609, *cap.* 6.

(1) Sed quoniam unum aliquod attigimus vacuæ observationis, non pigebit cætera quoque denotare, quibus merito vanitas exprobranda est: siquidem sine ullius, aut dominici, aut apostolici præcepti auctoritate fiunt. Hujusmodi enim non religioni, sed superstitioni deputantur affectata, et coacta, et curiosi potiusquam rationalis officii, certe vel eo coercenda, quod gentilibus adæquent (*Tertull.*, *de Oratione*, n. 12).—Quod autem instituitur præter consuetudinem, ut quasi observatio sacramenti sit, approbare non possum; etiamsi multa hujusmodi, propter nonnullarum, vel sanctarum, vel turbulentarum personarum scandala devitanda, liberius improbare non audeo... Omnia itaque talia quæ neque sanctarum Scripturarum auctoritatibus continentur, nec in conciliis episcoporum statuta inveniuntur, nec consuetudine Ecclesiæ roborata sunt; sed pro diversorum locorum diversis moribus innumerabiliter variantur; ita ut vix, aut omnino nunquam inveniri possint causæ, quas in eis instituendis homines secuti sunt; ubi facultas tribuitur, sine ulla dubitatione resecanda existimo. Quamvis enim, neque hoc inveniri possit, quomodo contra fidem sint, ipsam tamen religionem, quam paucissimis et manifestis celebrationum sacramentis misericordia Dei esse liberam voluit, servilibus oneribus premunt (*S. Aug.*, *epist.* 55, *ad inquisit. Januarii*, *lib.* II, *cap.* 19, n. 35).

se glissent malgré ses soins! et par la plus révoltante des injustices, on lui reproche les abus que tous ses efforts ne peuvent empêcher! Ce n'est pas dans ces pratiques extraordinaires, que l'Eglise désapprouve, qu'elle déplore et qu'elle condamne, que vous devez chercher son véritable esprit; c'est dans les rites qu'elle propose à votre vénération, et qu'elle vous ordonne de pratiquer. L'examen de notre culte est la réponse la plus forte aux reproches dont on le charge. Chaque partie de ce culte a son esprit propre : de cette multiplicité pompeuse de cérémonies, que l'incrédulité et l'hérésie se réunissent pour combattre, il n'y en a aucune qui n'ait un but spirituel : toutes ont pour objet, ou d'affermir les dogmes de la foi, ou de rappeler les préceptes de la morale. Nos rites sacrés tiennent à nos dogmes; ils en font une profession de foi sensible et publique, à la portée du plus simple; ils réunissent dans la même doctrine le savant, qui s'égarerait dans ses pensées, et l'ignorant, qui n'en retiendrait aucune. En maintenant la croyance ils la répandent, ils la perpétuent, ils en préviennent l'altération; ils sont parmi nous des monuments toujours subsistants, et sans cesse renouvelés, des vérités que nous professons : et lorsqu'Arius osa combattre le premier de nos mystères, nos pères le confondirent en lui montrant les sacrements universellement administrés au nom de la sainte Trinité (1). Et lorsque dans les siècles postérieurs les sacramentaires entreprirent de nier la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, l'adoration de toute l'Eglise envers ce sacrement s'éleva de toutes parts contre eux et fut leur première condamnation (2). Voyez-les, ces sectes qui, en abandonnant les traditions de leurs pères, ont aussi supprimé leurs cérémonies : ont-elles pu conserver la perpétuité de leur enseignement, et rester stables dans leurs erreurs? Le défaut de ce lieu commun de leur croyance a été une des causes de ces variations qui ont conduit par degrés leurs sectateurs au socinianisme et au déisme. Nos cérémonies sont aussi unies à la morale que la religion nous enseigne. Prises dans leur ensemble, leur objet immédiat est d'élever nos esprits à la hauteur des choses divines, de soutenir la piété toujours prête à s'abattre, de ranimer la ferveur, qui a besoin d'un aliment continuel pour ne pas s'éteindre. Considérées en particulier, chacune d'elles nous rappelle des devoirs spéciaux, nous ramène à leur pratique, nous encourage à les remplir. Parcourez ces rites sacrés que vous avez pratiqués jusqu'à ce jour, peut-être sans y faire assez d'attention; pénétrez-vous enfin de leur esprit; voyez comment ils entrent dans le système de la religion; considérez la place qu'ils tiennent dans ce grand tout; examinez leur rapport, leur liaison intime avec les autres parties du christianisme, et vous sentirez combien sont déraisonnables, et l'incrédule qui les raille, et l'hérétique qui les condamne.

Depuis son établissement, l'Eglise consacre spécialement au culte divin un jour de chaque semaine (1) : et ce jour est celui où Dieu a commencé l'ouvrage de la création, et où Jésus-Christ ressuscité, consommant l'ouvrage plus précieux encore de notre rédemption, a confirmé notre foi et fondé notre espérance (2). Ainsi la consécration du di-

(1) Salvi autem fimus? quomodo? Nimirum regenerati per gratiam quæ confertur in baptismo. Nam unde alioqui? Ergone, postquam hanc salutem per Patrem et Filium et Spiritum Sanctum ratam ac firmam noverimus, traditam nobis doctrinæ formam abjiciamus (*S. Basil.*, *lib. de Spiritu sancto*, *cap.* 10, n. 26).—Unde probantur abnegasse? Nonne hinc quod suas ipsi professiones irritas fecerunt? Quid autem professi sunt et quando? Professi sunt se credere in Patrem et Filium et Spiritum Sanctum, tunc cum renuntiantes diabolo et angelis ejus, salutiferam illam vocem ediderunt... Nonne perfugæ ac prævaricatores appellantur, ut qui salutis suæ signa violarent (*Ib.*, *cap.* 11, n. 27). —Et quæ sunt verba dominici præcepti? Baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti... Cur igitur trinas illas hypostases concidis et dividis in diversas naturas, ac tres efficis deos inter se dissimiles; cum unam et eamdem ab omnibus etiam gratiam accipias? (*S. Greg. Nyss.*, *Encom. in baptism. Christ.*)

(2) Voyez l'ouvrage intitulé : *Perpétuité de la foi de l'Eglise catholique sur l'eucharistie.*

(1) Fui in spiritu dominica die (*Apoc.*, I, 10). Una autem sabbati, cum convenissemus ad frangendum panem (*Act.*, XX, 7).

(2) Die resurrectionis Domini, quem dominicum dicimus, cavete sine ulla conventus intermissione ad agendum gratias Deo, et profitendum beneficia, quibus nos Deus per Christum affecit, cum liberavit nos ignorantia, errore, vinculis (*Constit. apost. lib.* VII, *cap.* 31).—Dominicus vero dies omnibus præstantior, ut qui repræsentet ipsum mediatorem, providentem, legislatorem, auctorem resurrectionis, primogenitum omnis creaturæ, Deum Verbum (*Ibid.*, *cap.* 37).—Non amplius igitur sabbatizemus judaico more... At post sabbatum, omnis Christi amator dominicam celebret diem, resurrectioni consecratum dominicæ, reginam et maximam omnium dierum (*S. Ignat.*, *epist. supp. ad Mag.*, n° 9). — Die autem solis omnes simul convenimus : tum quia prima hæc dies est, qua Deus, cum tenebras et materiam vertisset, mundum creavit; tum quia Jesus Christus, salvator noster, eadem die ex mortuis resurrexit. Pridie enim Saturni, cum crucifixerunt, et postridie ejusdem diei, id est solis die, apostolis et discipulis suis visus, ea docuit, quæ vobis quoque consideranda tradimus (*S. Just.*, *Apol.* 1, n. 67) —Hac quippe die soluta mens est, extincta maledictio, deletum peccatum, portæ inferi confractæ, vinctus diabolus, diuturnum bellum diremptum, reconciliati Deo homines, nostrumque genus ad pristinam, imo longe majorem nobilitatem, rediit : viditque sol admirandum illud spectaculum, hominem factum immortalem. Hæc omnia et talia volens ipse nobis in memoriam revocare, diem illum in medium attulit, ceu in advocatum illum assumens ut singulis dicat : Cogita, homo, quot qualibusque bonis donatus sis hodie; quot quantisque malis ereptus; qualis cum prius esses, qualis postea factus sis. Quod si dies natales nostros recolimus, multi autem servi etiam eos, quibus libertate donati sunt, magno cum honore celebrant; ita ut alii convivia faciant, alii autem liberiores dona largiantur; multo magis nos hunc diem venerari par est, quem non erraverit, si quis humanæ naturæ diem natalem vocaverit. Perditi enim eramus, et inventi sumus; mortui, et reviximus; inimici, et reconciliati sumus (*S. Chrysost.*, *homil. de Eleemo-*

manche nous présente à la fois les deux plus grands bienfaits de la Divinité. Dans ce jour solennel, où Dieu seul doit être exalté, les occupations profanes sont suspendues. N'eût-elle que cet avantage, la sanctification du dimanche mériterait encore d'être respectée des incrédules. Le pauvre peuple, épuisé de fatigues, y trouve le délassement de ses travaux, et y puise des forces pour des travaux nouveaux; et c'était spécialement par cette utilité que les philosophes païens considéraient les fêtes de leurs fausses divinités (1). Mais le repos du dimanche est encore le moindre des biens que ce saint jour apporte au peuple chrétien. Dans la dissipation où vivent la plupart des hommes, il est important qu'il y ait un jour spécialement consacré à les ramener à Dieu (2). Les ressorts de notre âme tendent, par leur effort continuel, à se relâcher; ils resteront bientôt sans action s'ils ne sont incessamment remontés. Chaque dimanche l'Eglise rassemble les fidèles autour des autels: là, en quelque sorte plus près de la Divinité et plus immédiatement sous sa main, dans le temple, où tout rappelle ses bienfaits et ses préceptes, les chrétiens viennent, en servant le Seigneur, prendre l'engagement de le servir plus fidèlement encore (3). L'enfant y est instruit des vérités de la religion; elles sont prêchées à l'âge mûr. La voix du pasteur, la pompe des cérémonies, la sainteté des mystères, l'exemple commun, tout concourt à élever l'âme, à soutenir la piété, à exciter la ferveur, à ranimer toutes les vertus. Non, quoi que puisse dire l'incrédulité, il n'est pas perdu pour la société le jour où tous ses membres apprennent à être meilleurs, où les enfants deviennent plus obéissants, les pères plus tendres, les époux plus fidèles, les grands plus humains, les riches plus charitables, les pauvres plus laborieux, les malheureux plus patients. Le jour le plus utile à la société est celui où les liens qui unissent la société sont resserrés.

A cette fête du Seigneur, que l'Eglise ramène chaque semaine, elle en ajoute d'autres qu'elle dispose dans le cours de l'année. Ce sont des époques sacrées, qui rappellent au peuple les grandes vérités de la religion; qui remettent continuellement sous ses yeux les faits principaux de la vie de Jésus-Christ; qui, par ce spectacle, raniment dans les cœurs la reconnaissance, l'amour, la piété, la soumission, toutes les vertus dont la vie de Jésus-Christ a constamment été la leçon et le modèle. Il n'est aucune de ces fêtes qui ne présente à l'esprit quelques motifs particuliers de s'attacher au service de Dieu. Elles sont encore parmi nous des monuments précieux des faits qu'elles célèbrent. Etablies pour la plupart dans les temps voisins de ces faits, par les témoins oculaires, au milieu des nations intéressées à les contredire, elles ont été solennisées, sans interruption, par l'Eglise catholique et par toutes les sectes chrétiennes. Les générations les ont fidèlement transmises aux générations suivantes, et les pères chrétiens ont, de siècle en siècle, répondu à leurs enfants comme ceux du peuple d'Israël: Ces fêtes que vous célébrez, ces cérémonies avec lesquelles vous les solennisez, ce sont les témoins que Dieu veut perpétuer de ses différents bienfaits (1).

Les fêtes de la sainte Vierge et des saints tiennent au dogme de l'invocation des saints (2)

syna, n. 3).—In hac die mundus sumpsit exordium: in hac per resurrectionem Christi, et mors interitum, et vita sumpsit exordium: in hac apostoli a Domino prædicanti omnibus gentibus evangelii tubam sumunt, et inferendum universo mundo sacramentum regenerationis accipiunt: in hac, sicut Joannes evangelista testatur, congregatis in unum discipulis, januis clausis, cum ad eos Dominus introisset, insufflavit et dixit: *Accipite Spiritum Sanctum: quorum remiseritis peccata, remittuntur eis; et quorum detinueritis, detenta erunt*: in hac denique promissus a Domino apostolis Spiritus Sanctus advenit, ut cœlesti quadam regula insinuatum et traditum noverimus in illa die celebranda nobis esse mysteria, in qua collata sunt omnia dona gratiarum (*S. Leo, epist.* 11, *ad Dioscor. Alex.*).

(1) Dii autem genus hominum laboribus natura pressum miserat, remissiones laborum ipsis statuerunt; solemnia videlicet festa vicissim in ipsorum deorum honorem instituta præbentes (*Plato, de Leg. lib.* II).—Feriarum, festorumque dierum ratio, in liberis requietem habet litium et jurgiorum; in servis operum et laborum (*Cicero, de Legibus, lib.* II).

(2) Dominicorum vero die labore terreno cessandum est, atque omni modo orationibus insistendum: ut si quid negligentiæ per sex dies agitur, per diem resurrectionis dominicæ precibus expietur (*S. Greg. epist., lib.* XIII, *epist.* 1, *ad Rom. cives*).

(3) Ac solis, ut dicitur, die, omnium sive urbes sive agros incolentium in eumdem locum fit conventus; et commentaria apostolorum, aut scripta prophetarum leguntur, quod licet per tempus. Deinde ubi lector desiit, is qui præest admonitionem verbis et adhortationem ad res tam præclaras imitandas suscipit; postea omnes simul consurgimus, et preces emittimus. Ubi desiimus precari, panis offertur, et vinum, et aqua; et qui præest, preces et gratiarum actiones totis viribus emittit, et populus acclamat: Amen; et eorum, in quibus gratiæ actæ sunt, distributio fit et communicatio unicuique præsentium, et absentibus per diaconos mittitur. Qui abundant et volunt, suo arbitrio quod quisque vult largiuntur, et quod colligitur, apud eum qui præest deponitur: ac ipse subvenit pupillis et viduis, et iis qui vel ob morbum, vel aliam ob causam egent, tum etiam iis qui in vinculis sunt, et advenientibus peregre hospitibus, uno verbo omnium indigentium curam suscipit (*S. Justin., Apol.* 1, n° 67).—Affirmabant autem hanc fuisse summam vel culpæ suæ, vel erroris, quod essent soliti stato die ante lucem convenire, carmenque Christo quasi Deo dicere secum invicem; seque sacramento, non in scelus aliquod obstringere; sed ne furta, ne latrocinia, ne adulteria committerent, ne fidem fallerent, ne depositum appellati denegarent (*Plin. jun., lib.* X, *epist.* 97).

(1) Cumque interrogaverit te filius tuus cras, dicens: Quid sibi volunt testimonia hæc, et ceremoniæ atque judicia quæ præcepit Dominus noster nobis? Dices ei: Servi eramus Pharaonis in Ægypto, et eduxit nos Dominus de Ægypto in manu forti... Præcepitque nobis Dominus, ut faciamus omnia legitima hæc (*Deuter.* VI, 20, 21, 24).

(2) Ideo sæpe eos (Martyres) invisamus, capsulam attingamus, magnaque fide reliquias eorum complectamur; ut inde benedictionem aliquam assequamur. Etenim, sicut milites vulnera quæ in prœliis sibi inflicta sunt, regi monstrantes fidenter lo-

et au devoir de notre sanctification. C'est une doctrine bien précieuse que celle qui met la terre en commerce avec le ciel, et l'Eglise militante en société avec l'Eglise triomphante (1) ; qui nous présente les bienheureux au séjour de la gloire, s'intéressant encore aux régions qu'ils habitèrent, qu'ils arrosèrent de leur sang, qu'ils convertirent par leurs prédications, qu'ils instruisirent par leurs leçons, qu'ils édifièrent par leurs vertus. Qu'il est consolant pour le fidèle de penser que les hommes vertueux qui l'ont précédé sur la terre daignent jeter sur lui quelques regards; que les parents, les amis qui sont morts avec le signe de la foi ne sont point perdus pour lui, qu'ils veillent sur ses actions, secondent ses efforts, unissent leurs prières aux siennes, et du sein de la félicité lui tendent les bras pour l'attirer après eux (1)! Quel encouragement plus puissant pour la vertu que la contemplation de ces grands modèles, qui sont parvenus au terme où nous tendons à travers les mêmes obstacles, moyennant les mêmes secours (2)! Leurs solennités les ra-

quuntur; ita et illi in manibus absecta capita gestantes, et in medium afferentes, quæcumque voluerint apud Regem cœlorum impetrare possunt (*S. Chrysost.*, *homil. in SS. Juvent. et Maxim.*, n° 3).— Sane ut eam nobis sperare liceat, et ad tantam beatitudinem adspirare, summopere nobis desideranda sunt suffragia quoque sanctorum : ut quod possibilitas nostra non obtinet, eorum nobis intercessione donetur. Miseremini mei, miseremini mei, saltem vos amici mei : nostis ipsi periculum nostrum ; nostis figmentum nostrum, nostis ignorantiam nostram, et dolos adversariorum ; nostis eorum impetus, et nostram fragilitatem. Vobis enim loquor, qui in eadem tentatione fuistis, qui eosdem superastis conflictus, eosdem laqueos evasistis ; qui didicistis ex his, quæ passi estis, compassionem (*S. Bern. in Fest. omn. Sanct.*, *serm.*, 5, n° 10).

(1) Et tu habes proximos qui pro te supplicent : habes apostolos proximos, habes martyres proximos... Non sanguinis necessitudo, sed virtutis cognatio facit proximos; quia non in carne ambulamus, sed in spiritu. Ama ergo propinquitatem Petri, affinitatem Andreæ, ut pro te rogent, et recedant cupiditates tuæ (*S. Ambr.*, *lib. de Viduis*, *cap.* 9, n° 54).—Nulla carnis cognatione junctos nos propinquorum amantiores, quam Patris cognatio spiritualis efficit. Si velitis etiam martyrem nobiscum assumamus, non enim erubescit venire ad fratrum salutem. Objiciamus eum ipsorum oculis, reformident præsentem, revereantur rogantem. Non enim erubescit etiam rogare.... Unum ipsum contristat solum perditio nostra ; unum exhilarat, salus nostra ; et idcirco nihil ejus gratia suscipere recusat (*S. Chrys.*, *homil. in S. Julian.*, n° 5).— Populus enim christianus memorias martyrum religiosa solemnitate concelebrat, et ad excitandam imitationem, et ut meritis eorum consocietur, atque orationibus adjuvetur.... Colimus ergo martyres eo cultu dilectionis et societatis, quo et in hac vita coluntur sancti homines Dei (*S. Aug. contra Faustum*, *lib.* XX, *cap.* 21).—Sedet veteranus miles debita jam suavitate et securitate quietus : securus quidem sibi, sed nostri sollicitus. Non enim cum putredine carnis, simul se exuit visceribus pietatis : nec sibi sic induit stolam gloriæ, ut nostræ pariter miseriæ, suæque ipsius misericordiæ oblivionem indueret. Non est terra oblivionis, quam anima victoris inhabitat ; non terra laboris, ut occupetur in ea ; non denique terra, sed cœlum est. Numquid cœlestis habitatio animas, quas admittit, indurat ; aut memoria privat; aut spoliat pietate? Fratres, latitudo cœli dilatat corda, non arctat ; exhilarat mentes, non alienat ; affectiones non contrahit, sed extendit. In lumine Dei serenatur memoria, non obscuratur ; in lumine Dei discitur quod nescitur, non quod scitur dediscitur. Superni spiritus illi, qui ab initio cœlos inhabitant, numquid, quia incolunt cœlos, despiciunt terras, et non magis eas visitant et frequentant? Quid ergo? Discurrunt angeli, et succurrunt hominibus ; et qui ex nobis sunt, nesciunt nos ; nec norunt, jam compati, in quibus passi sunt et ipsi? Qui doleres nesciunt, sentiunt tamen nostros ; et qui venerunt de magna tribulatione, non recognoscunt jam in quo fuerunt (*S. Bern. in natal. S. Vict.*, *serm.* 2, n° 3)?

(1) Quanto fœnore gaudiorum ac benedictionum cumulo cares hodie, nobis frater carissime? Habes certe pro me tantillo repositam tibi Christi præsentiam nec dispendium sentis absentiæ a nobis tuæ, angelorum admixtus choris. Non est igitur quod causeris tu de nostra quasi substracta tibi præsentia, cui affatim sui, suorumque copiam Dominus majestatis indulsit. At ego pro te quid ? Quam vellem scire quidnam sentias nunc de me illo unico tuo mediis nutante curis et pœnis, destituto te baculo imbecillitatis meæ ?... Cæterum *Qui adhæret Deo, unus spiritus est*, et in divinum quemdam totus immutatur affectum ; nec potest jam sentire aut sapere nisi Deum, et quod sentit et sapit Deus, plenus Deo. Deus autem caritas est ; et quanto quis conjunctior Deo, tanto plenior caritate. Porro impassibilis est Deus, sed non incompassibilis, cui proprium est misereri semper et parcere. Ergo et te necesse est misericordem esse, qui inhæres misericordi, quamvis minime miser sis ; et qui non pateris, compateris tamen. Affectus proinde tuus non est imminutus, sed immutatus ; nec quoniam Deum induisti, nostri cura te exuisti ; et ipsi enim cura est nobis. Quod infirmum est adjecisti, sed non quod pium : caritas denique nunquam excidit; non obliviceris me in finem (*Idem*, *in Cant. serm.* 26, n° 5).

(2) Fidelis quippe sermo, et omni accceptione dignus, ut quos solemni veneratione prosequimur, etiam simili conversatione sequamur ; quos beatissimos prædicamus, ad eorum beatitudinem, tota aviditate curramus ; quorum delectamur præconiis, sublevemur eorum patrociniis. Nec sane parum fructuosa invenitur memoria festiva sanctorum, languorem, soporem, erroremque depellens : cum eorum intercessione juvetur infirmitas nostra, consideratione beatitudinis excitetur negligentia nostra, ignorantia quoque nostra ipsorum erudiatur exemplis (*Idem*, *in Fest. omn. Sanct.*, *serm.* 2, n° 1).—Ad quid ergo sanctis laus nostra ; ad quid glorificatio nostra ; ad quid nostra hæc ipsa solemnitas ? Quo eis terrenos honores, quos juxta veracem Filii promissionem honorificat Pater cœlestis ? Quo eis præconia nostra ? Pleni sunt. Prorsus ita est, dilectissimi. Honorum nostrorum sancti non egent, nec quicquam nostra devotione præstatur. Plane quod eorum memoriam veneramur, nostra interest, non ipsorum. Vultis scire quantum interest nostra ? Ego imo, fateor, ex hac recordatione sentio desiderium vehemens inflammari, et desiderium triplex.... Ipsorum enim substantia ibi est, nostra autem desideria ; ipsi per præsentiam, nos per memoriam ibi sumus. Quando et nos addemur ad patres nostros? Quando essentialiter præsentabimur eis? Hoc enim primum desiderium quod in nobis sanctorum memoria, vel excitat, vel incitat magis, ut eorum tam optabili societate fruamur, mereamur concives et contubernales esse spirituum beatorum, misceri cœtui patriarcharum, cuneis prophetarum, senatui apostolorum, martyrum exercitibus numerosis, confessorum collegiis, virginum choris ; in omnium denique colligi, et collætari communione sanctorum. (*Idem*, *in Fest. omn. Sanct.*, *serm.* 5, n° 5).

mènent en quelque sorte parmi nous; leurs exemples revivent pour notre édification; leurs images, exposées dans nos églises, sont pour le peuple ignorant des livres où il vient s'instruire des grandes actions de leur vie (1); leurs reliques, présentées à la vénération publique, sont des monuments authentiques des faits que nous admirons. En invoquant les saints nous nous excitons à les imiter (2) et nous méritons de les suivre.

C'est bien injustement qu'on accuse l'Eglise catholique d'avoir abusé de l'institution des fêtes, en les rendant trop communes; et d'avoir, par l'indiscrète multiplication des jours consacrés au repos, enlevé des bras au travail, des jours au commerce, des richesses à l'Etat. Supposons la réalité de l'abus, n'en discutons pas même l'exagération, mais qu'au moins nos adversaires observent quels en furent le temps, les causes et les effets. La multiplication des fêtes remonte à ces jours malheureux où le gouvernement féodal régissait, ou plutôt désolait l'Europe: des vassaux insolents avaient usurpé les droits du monarque pour envahir ceux de la nation, et introduit l'anarchie pour exercer le despotisme. Au sein du malheur, les peuples opprimés, dépouillés, tournaient leurs regards vers le seul soulagement qui leur restât; ils accouraient de toutes parts, aux pieds des autels, chercher des consolations et des secours. Il était naturel qu'ils s'efforçassent de multiplier les jours où le joug, pesant moins durement sur leurs têtes, leur laissait la liberté de respirer. Les souverains eux-mêmes favorisaient l'établissement des fêtes nouvelles; et, les unissant au bien de leur Etat, ils profitaient du concours qu'occasionnaient les solennités pour étendre la seule ressource qui restât au commerce, resserré dans ses entraves. Nos pères furent-ils coupables de seconder cette politique bienfaisante? Ainsi, dans le même temps, ils suspendaient au nom de Dieu la fureur des guerres privées, et publiaient ces trêves sacrées devenues depuis une paix universelle. Le même esprit qui consacrait des jours à la paix, en accordait aussi au repos du peuple. Telle est l'origine de la plupart de nos fêtes. Loin de chercher à les multiplier, l'Eglise en désire, en ordonne la diminution. Depuis que la tyrannie féodale abattue a cessé de rendre les fêtes utiles au bonheur du peuple, c'est l'Eglise qui s'est efforcée de les réduire; ce sont ses conciles qui ont prescrit les suppressions (1), ce sont ses pontifes qui les ont effectuées (2), et plus souvent leurs vues ont été contrariées que secondées par les intérêts temporels.

Les rites principaux que l'Eglise emploie pour la sanctification des fidèles, sont les sacrements institués par Jésus-Christ (3), pour être à la fois et les signes et les instruments de sa grâce. La cérémonie opère ce qu'elle signifie (4); son action extérieure rappelle à

(1) Nam quod legentibus Scriptura, hoc idiotis præstat pictura cernentibus: quia in ipsa etiam ignorantes vident quid sequi debeant; in ipsa legunt qui litteras nesciunt. Unde et præcipue gentibus pro lectione pictura est (*S. Greg. epist., lib.* XIII, *epist.* 13, *ad Seren.*) —Ut hi qui litteras nesciunt, saltem in parietibus videndo legant, quæ legere in codicibus non valent (*Ep. Adriani Papæ ad Constantinum et Irænam, in Conc. Nicæno secundo*).

(2) Lauda sincere eum qui martyrium pertulit; ut efficiare martyr voluntate; ut demum sine persecutione, sine igne, sine verberibus, eamdem atque illi mercedem consequare (*S. Basil. homil. in sanct.* 40 *martyres*, n° 1).—Ac mihi deinceps animum attendentes considerate, qui hujus puri cultus ministri, ac martyrum studiosi estis, quanta res sit justus, quamque multas consequatur remunerationes..... et cognito pietatis fructu, imitamini consilium, et aspirate ad animum et voluntatem eorum, qui ita præ cæteris honorantur; atque concupiscite et affectate ea præmia, quæ Christus athletis pro merito cujusque distribuit (*S. Greg. Nyss., orat. in laud. S. Theodori*).—Purificemus nosmetipos martyribus, fratres; vel ei potius cui ipsi quoque cruoris veritatisque confessione purificati, et expiati sunt... Testimonium dicamus veritati propter martyres: hoc illorum certaminibus demus, ut ipsi quoque palmam assequamur... Si ad hunc modum coimus, au confluimus, revera festum hunc diem, ut Christo gratum est, celebramus; revera martyres honore afficimus, aut afficiemus (*S. Greg. Naz., orat.* 6).—Non solum ad martyres accedamus, sed etiam martyres imitemur: honos quippe martyrum est, non si ad eos tantum procedamus; sed præ hoc, si fortitudinem ipsorum æmulemur (*S. Chrysost., homil. in S. Julian.*, n° 4).—Natalitia sanctorum cum sobrietate celebrate; ut imitemur eos qui præcesserunt; et gaudeant de vobis, qui orant pro vobis (*S. Aug., enarr. in psalm.* LXXXVIII, *serm.* 2, n° 14).—Unde solemnitates eorum, sicut facimus, devotissime celebremus, sobria humilitate, casta congregatione, fideli cogitatione, fidenti prædicatione. Non parva pars imitationis est, meliorum congaudere virtutibus (*Idem, serm.* 280, *cap.* 6). — Martyrum ergo vestigia imitando sectemur, ne eorum solemnitates inaniter celebremus (*Idem, serm.* 302, *cap.* 1).

(1) *Vid. Concil. Senonen. ann.* 1524.—*Concil. Bituric. ann.* 1528, *can.* 17.—*Concil. Burdig. ann.* 1583.

(2) Le pape Benoît XIV, en 1746, a donné deux bulles pour la suppression des fêtes. Clément XIV en a publié une en 1772, pour le même objet. On pourrait citer une multitude de mandements, donnés par différents évêques dans leurs diocèses, sur ce sujet.

(3) Ergo auctor sacramentorum quis est, nisi Dominus Jesus? De cœlo ista sacramenta venerunt. (*Opus de sacram., S. Ambros. adjudicat., lib.* IV, *cap.* 4, n° 13).

(4) Scilicet caro abluitur, ut anima emaculetur; caro ungitur, ut anima consecretur; caro signatur, ut et anima muniatur; caro manus impositione adumbratur, ut et anima spiritu illuminetur; caro corpore et sanguine Christi vescitur, ut et anima de Deo saginetur (*Tert. de Resurr. carn., cap.* 8). — Ex his omnibus non intelligis quantum operetur sermo cœlestis? Si operatus est in fonte terreno, si operatus est sermo cœlestis in aliis rebus, non operatur in cœlestibus sacramentis? (*S. Amb. seu aut operis, de Sacram.; lib.* IV, *cap.* 4, n° 19.)—Tangit ergo sacerdos: redundat aqua in calice, salit in vitam æternam, et bibit populus Dei, qui gratiam Dei consecutus est (*Ibid., lib.* V, *cap.* 1, n° 3).—De sacramento sane quod accipit, cum ei bene commendatum fuerit, signacula quidem rerum divinarum esse visibilia, sed res ipsas invisibiles in eis honorari: nec sic habendum esse illam speciem benedictione sanctificatam, quemadmodum habetur in usu quolibet; dicendum etiam quid significet et sermo ille quem audivit;

l'esprit, et la grâce qu'elle produit, et les dispositions qu'elle exige. Les sacrements sont aussi, pour la communauté des fidèles, un moyen et un signe d'unité (1). Ils sont le bien commun de tous les enfants de l'Eglise catholique; le lien visible par lequel elle les unit dans une même foi, entre eux et avec Jésus-Christ; le sceau dont elle les marque pour les distinguer des sectes qu'elle a rejetées de son sein et privées de sa communion. Dans le baptême, l'Eglise rend un hommage solennel au mystère de la sainte Trinité, au nom de laquelle elle l'administre (2); elle y professe aussi hautement le dogme du péché originel, dont ce sacrement nous absout, et celui de l'incarnation, dont il nous applique les mérites. Ainsi le baptême est pour l'Eglise catholique un garant perpétuel, subsistant depuis Jésus-Christ, des dogmes fondamentaux de sa foi (3). Le chrétien sort des eaux du baptême orné de toute son innocence : enfant de Dieu, frère de Jésus-Christ, il a droit à tous les biens que l'Eglise possède et à tous ceux qu'elle promet; et ce droit sacré, il ne peut plus le perdre que par sa faute. En acquérant des droits, il a contracté des obligations; à l'autorité générale du devoir, il a joint la force particulière de l'engagement. Le baptême est un pacte entre Dieu et l'homme (1). Le souvenir de ses vœux, la vue de la récompense, la certitude des secours, tout est pour l'homme qui a reçu ce caractère sacré un motif de plus et un encouragement à la perfection. Les diverses cérémonies que l'Eglise emploie dans ce sacrement, ont toutes rapport à la grâce qu'il confère (2); elles rappellent à celui qui les contemple les dons qu'il y a reçus, les engagements qu'il y a pris : de nouveaux parents deviennent spécialement chargés de les retracer sans cesse

quid in illos condiat, cujus illa res similitudinem gerit (*S. Aug. de Catech. rudib.*, *cap.* 26, n° 50).

(1) In uno spiritu, omnes nos in unum corpus baptizati sumus (I *Cor.* XII, 13).—Unus Dominus, una fides, unum baptisma (*Ephes.*, IV, 5).—Unus panis, unum corpus multi sumus, omnes qui de uno pane participamus (I *Corinth.*, X, 17).—Una est caro Domini nostri Jesu Christi; et unus illius sanguis, qui pro nobis effusus est; unus item panis omnibus confractus est; unus calix omnibus distributus est; unum altare omni ecclesiæ, et unus episcopus, cum presbyterio et diaconis conservis. Quandoquidem et unus est ingenitus Deus et Pater; et unus unigenitus Filius Deus et Verbum, atque homo; et unus Paracletus Spiritus veritatis. Una quoque prædicatio, et fides una, et unum baptisma, et una Ecclesia (*S. Ignatius*, *epist. supposit. ad Philippens.*, *cap.* 4).—Pauca sacramenta constituta sunt, quæ societatem christiani populi, hoc est, sub uno Deo liberæ multitudinis continerent (*S. Aug. de vera Relig.*, *cap.* 17, n° 33).—Sacramentis numero paucissimis, observatione facillimis, significatione præstantissimis, societatem novi populi colligavit (*Idem. epist.* 54, *ad inquis. Januar.*, *lib.* I, *cap.* 1, n° 1).

(2) Euntes ergo docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti (*Matth.* XXVIII, 19). Deinde eo ducuntur a nobis ubi aqua est, et eodem regenerationis modo regenerantur, quo et ipsi sumus regenerati. Nam in nomine parentis universorum ac Domini Dei, ac Salvatoris Nostri Jesu Christi, et Spiritus Sancti, lavacrum in aqua tunc suscipiunt (*S. Justin. Apolog.* 1, n° 61).—Venit sacerdos, precem dicit ad fontem, invocans Patris nomen, præsentiam Filii, et Spiritus Sancti. Utitur verbis cœlestibus : cœlestia verba quæ? Christi sunt, quod baptizemus in nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti (*S. Ambr.*, *seu auctor operis de Sacramen.*, *lib.* II, *cap.* 5, n° 24).—In uno autem nomine baptizari nos jussit; hoc est in nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti. Noli mirari quia dixit unum nomen, ubi est una substantia, una divinitas, una majestas (*Ibid.*, *cap.* 7, n° 22).—Deus adest evangelicis verbis suis, sine quibus baptisma Christi consecrari non potest.... Cæterum quis nesciat non esse baptismum Christi, si verba evangelica, quibus symbolum constat, illic defuerint (*S. Aug. de Bap.*, *contra Donat.*, *lib.* VI, *cap.* 25, n° 46).

(3) Abstersi corda a conscientia mala, et abluti corpus aqua munda, teneamus fidei nostræ confessionem indeclinabilem (*Hebr.*, X, 22, 23).—Ergo si propter nos baptismum, nobis forma est constituta, fidei nostræ forma proposita est (*S. Ambr.*, *seu auctor operis de Sacram.* : *lib.* I, *cap.* 5, n° 16).

(1) Hoc erit pompa diaboli adversus quam in signaculo fidei ejeramus. Quod autem ejeramus, neque facto, neque dicto, neque visu, neque prospectu participare debemus. Cæterum nonne ejeramus et rescindamus signaculum, rescindendo testationem ejus (*Tertull. de Spect.*, *cap.* 24)? — Ut a baptismate ingrediar, aquam adituri, sed et aliquanto prius, in Ecclesia sub antistitis manu contestamur, nos renuntiare diabolo et pompæ, et angelis ejus (*Idem*, *de Corona*, *cap.* 3).—Nam ut compendio dicam, nihil aliud esse vim et facultatem baptismi existimari debemus, quam secundæ vitæ, et purioris vivendi rationis pactum cum Deo initum. Ac proinde vel maximo in metu omnes esse, atque omni custodia nostras animas servare debemus, ne hoc pactum violasse comperiamur. Nam cum ad mutua hominum pacta firmanda Deus medius adhiberi soleat, quantum, quæso, periculum est ne fœdera cum Deo ipso contracta perfregisse reperiamur? ac præter alia peccata, ipsius quoque mendacii, apud veritatis tribunal rei peragamur (*S. Gr. Nazianz.*, *orat.* 11).—Quando te interrogavit : Abrenuntias diabolo et operibus ejus? Quid respondisti? Abrenuntio. Abrenuntias seculo et voluptatibus ejus? Quid respondisti? Abrenuntio. Memor esto sermonis tui, et nunquam tibi excidat hæc series cautionis.... Chirographum tuum tenetur, non in terra, sed in cœlo.... Qui pcuniam debet, semper cautionem suam considerat; et tu qui fidem debes Christo, fidem serva, quæ multo pretiosior quam pecunia est (*S. Ambr.*, *seu auctor operis de Sacram.*, *lib.* I, *cap.* 2, *num.* 5, 6, 8).—Quomodo igitur hanc omnem vanitatem deridebis? Si vocis illius recorderis, quam dum sacris initiareris, emisisti : Abrenuntio tibi, Satana, et pompæ tuæ, et cultui tuo.... Hanc et vos, initiandi, ut discatis obsecro; hæc enim vox confœderatio cum Domino est (*S. Chrysost. ad illuminandos Catech. secund.*, *num.* 4, 5).—Quando igitur Satanæ renuntias, omne prorsus cum illo pactum, vetera cum inferno pacta dissolvens, aperitur tibi Dei paradisus (*S. Cyrill. Hierosol.*, *Catech.* 19, *myst.* 1, n° 9).—Constat igitur unumquemque fidelem Deo in baptismate duarum pactionum nexibus se obligare : altera, qua abrenuntiare diabolo et omnibus operibus ejus, et omnibus pompis ejus; altera vero, qua se in Patrem, et Filium, et Spiritum Sanctum credere profitetur..... Omnibus fidelibus studendum est, ut pactionis et sponsionis, quam cum Deo in baptismate fecerunt, semper memores existant (*Concil. Paris.* VI, *an.* 829, *cap.* 9).

(2) Sur les cérémonies du baptême et leur signification, voyez entre autres : *S. Ambr.*, *seu auctor operis de Sacram.*, *lib.* I : *S. Cyrill. Hieros.*, *Catech.* 20, *myst. secund.* : *S. Isidor. Hispal. Offic. eccles.* *lib.* II, *cap.* 20.

à notre mémoire (1). Et que de biens cette adoption spirituelle n'a-t-elle pas produits dans tous les temps ! O vous, qui n'estimez les choses les plus saintes que par leur relation avec le bien de la société, considérez que c'est le dogme de la nécessité du baptême et le zèle du salut des enfants, qui a élevé ces asiles où la religion recueille dans son sein ceux que le crime a rejetés. Toutes les sublimes institutions de l'Église catholique sont liées les unes aux autres, et leurs salutaires influences se font sentir dans toutes les parties de la société chrétienne.

Le sacrement de la confirmation (2) est un monument de ce jour célèbre où l'Esprit-Saint descendit visiblement sur les apôtres, où s'ouvrit leur mission, où commença la conversion de l'univers (3). Il rappelle aussi le dogme de la grâce qu'il répand dans les cœurs. Ce sacrement est le complément du baptême (4), à la suite duquel l'Eglise l'administrait autrefois : il en renouvelle les engagements, dans l'âge où nous sommes plus capables de sentir leur poids ; il en réitère les bienfaits, et y joint de nouveaux secours, dans le moment de la vie où ils nous sont le plus nécessaires. Ses admirables effets (1) ne frappent plus nos yeux comme au temps des apôtres ; ils n'agissent que sur les cœurs. C'est que notre foi ne doit plus avoir besoin, comme dans les premiers temps, d'être confirmée par des prodiges sensibles (2) ; c'est que la descente miraculeuse du Saint-Esprit est un fait tellement authentique, qu'il n'est plus nécessaire de la réitérer ; c'est que toutes les nations amenées à la foi sont des témoins suffisants de la présence et de la force de l'Esprit-Saint dans la confirmation, sans qu'il faille encore ajouter d'autres preuves. Tous les peuples, toutes les religions ont eu des sacrifices plus ou moins multipliés. La religion catholique n'en a qu'un : il a commencé sur la croix ; il s'étend sur toute la terre ; il se perpétuera jusqu'à la fin des siècles (3). Le sacrifice de l'autel est le même

(1) Quod, quia parvuli per se renuntiare non possunt, per corda et ora gestantium adimpletur (*S. Isid. Hispal., offi. eccl., lib.* II, *cap.* 20).—Quicumque viri, quæcumque mulieres, de sacro fonte filios spiritualiter exceperunt, cognoscant se pro ipsis fidejussores apud Deum extitisse ; et ideo semper illi sollicitudinem veræ caritatis impendant : admoneant, ut castitatem custodiant ; virginitatem usque ad nuptias servent ; a maledicto vel perjurio linguam refrænent ; cantica turpia vel luxuriosa ex ore non proferant ; non superbiant ; non invideant ; iracundiam vel odium in corde non teneant.... fidem catholicam teneant ; ad Ecclesiam frequentius currant : contempta verbositate, lectiones divinas attentis auribus audiant ; peregrinos excipiant ; et secundum quod ipsis in baptismo dictum est, hospitum pedes lavent ; pacem ut ipsi teneant, et discordes ad concordiam revocare contendant, sacerdotibus et parentibus honorem, et amorem veræ caritatis impendant : hæc ergo omnia, et his similia, si filios et filias vestras admonere contenditis, cum ipsis ad æternam felicitatem pervenietis (*S. August.*, *serm. adjud.* 168). — Ut parentes filios suos, et patrini eos quos de fonte lavacri suscipiunt, erudire summopere studeant : illi, quia illos genuerunt et eis a Domino dati sunt ; isti, quia pro eis fidejussores existunt (*Concilium Arelat.*, *an.* 813, *can.* 19).

(2) An nescis etiam Ecclesiarum hunc esse morem, ut baptizatis postea manus imponantur, et ita invocetur Spiritus Sanctus. Exigis ubi scriptum sit ? In Actibus apostolorum : Etiamsi Scripturæ auctoritas non subesset, totius orbis in hanc partem consensus instar præcepti obtineret. Nam et multa alia, quæ per traditionem in Ecclesiis observantur, auctoritatem sibi scriptæ legis usurparunt (*S. Hieron.*, *contra Lucifer*).—Et in hoc unguento sacramentum chrismatis vultis interpretari : quod quidem in genere visibilium signaculorum sacrosanctum est, sicut ipse baptismus (*S. August. contra Crescent. Donat.*, *lib.* III, *cap.* 18, n° 21).

(3) Diebus vero sacræ Pentecostes, congregatis in unam domum discipulis, et consuetis precationibus Deo oblatis, utrumque contigit : auditus est sonitus, et.... effusus est de cœlo in nos Spiritus Sanctus, Deo lætificante naturam humanam, et superna ac primæva gloria coronante (*S. Cyrill. Alexand. in Joel. comment.*, *cap.* 2, *v.* 35).

(4) Dehinc manus imponitur per benedictionem advocans, et invocans Spiritum Sanctum.... Tunc ille sanctissimus Spiritus Sanctus super emundata et benedicta corpora libens a Patre discedit, super baptismi aquas, tanquam pristinam sedem recognoscens, conquiescit (*Tertull. de Bapt.*, *cap.* 7 *et* 8).—Ungi quoque necesse est eum qui baptizatus sit, ut accepto chrismate, id est unctione, esse unctus Dei, et habere in se gratiam Dei possit (*S. Cyp.*, *epist.* 70, *ad Januarium*, *p.* 125).— Et idcirco quia legitimum et ecclesiasticum baptismum consecuti fuerant, baptizari eos (samaritanos) ultra non oportebat ; sed tantummodo quod deerat, id a Petro et Joanne factum est : ut oratione pro eis habita et manu imposita, invocaretur et infunderetur super eos Spiritus Sanctus. Quod nunc quoque apud nos geritur, ut qui in Ecclesia baptizantur, præpositis Ecclesiæ offerantur, et per nostram orationem ac manus impositionem Spiritum Sanctum consequantur, et signaculo dominico consummentur (*Idem, epist.* 73, *ad Jubaianum*, *pag.* 132).—Sequitur spiritale signaculum quod audistis hodie legi quia post fontem superest ut perfectio fiat ; quando ad invocationem sacerdotis, Spiritus Sanctus infunditur : Spiritus sapientiæ et intellectus, Spiritus consilii atque virtutis, Spiritus cognitionis atque pietatis, Spiritus sancti timoris ; septem quasi virtutes Spiritus (*S. Amb.*, *seu auctor operis de Sacram.*, *lib.* III, *cap.* 2, n° 8).

(1) Dum unguento visibili inungitur corpus, sacro et vivifico Spiritu anima inungitur (*S. Cyrill. Hiero.*, *Catech.* 21, *myst.* 3, n° 3). — Hoc chrisma incontaminatum custodite; de omnibus enim vos docebit, si in vobis manebit... Est enim hoc chrisma sanctum; spirituale corporis amuletum, et animæ salutare præsidium (*Ibid*, n° 7)—Hæc autem complere alias nequeunt, nisi lavacri, et chrismatis, et antistitis sacramento. Lavacro enim peccata purgantur, chrismata Spiritus Sanctus super infunditur, utraque vero ista manu et ore antistitis impetramus, atque ita totus homo renascitur, et innovatur Christo (*S. Pacianus*, *serm. de Baptis. a catech.* ; *Biblioth. Patrum tom.* IV, *p.* 318, 319).

(2) Vultis scire quia descendit Spiritus? Audistis quia quasi columba descendit. Quare quasi columba? ut increduli vocarentur ad fidem : in principio signum debuit esse, in posterioribus debet esse perfectio (*S. Amb.*, *seu auctor operis de Sacram.*, *lib.* II, *cap.* 5, n° 14). Neque enim temporalibus et sensibilibus miraculis attestantibus, per manus impositionem modo datur Spiritus Sanctus, sicut antea dabatur, ad commendationem rudis fidei, et Ecclesiæ primordia dilatanda (*S. August. de Baptism. contra donatist.*, *lib.* III, *cap.* 16, n° 21).

(3) Non est mihi voluntas in vobis, dicit Dominus exercituum, et munus non accipiam de manu vestra

que celui de la croix (1); c'est le même pontife qui l'offre; c'est la même victime qui est immolée; c'est le même Dieu qui le reçoit (2). La représentation est si parfaite, qu'elle s'identifie à son modèle. Sur l'autel, comme sur le Calvaire, ce grand sacrifice réunit tous les caractères annoncés et figurés par les sacrifices de l'ancienne loi (3). Les cérémonies qui l'accompagnent retracent les différentes circonstances de la passion (1). Le sacrifice de la Messe place tous les jours le chrétien au pied de la croix de Jésus-Christ; il le reporte au moment le plus important, le plus auguste qui ait jamais existé, qui a rapproché la terre du ciel et rejoint le temps à l'éternité. Ce n'est point encore là le terme de la bonté divine. Non content de réitérer tous les jours le sacrifice de notre rédemption, Jésus-Christ descend au dedans de nous, pour nous en appliquer les mérites; il se fait notre nourriture (2), il s'unit à notre substance. Quels sentiments d'adoration, d'amour, de reconnaissance, ne doivent pas inspirer au fidèle de tels bienfaits, qu'il n'eût jamais osé, non-seulement désirer, mais même imaginer! Quelles sublimes instructions il puise dans cette source divine! Ce sacrifice, auquel la foi nous rend présents est celui ou Jésus-Christ porta l'amour des hommes jusqu'à mourir pour leur salut; et nous n'aimerions point nos frères, qui sont comme nous couverts de son sang (3)! Il y a prié pour ses bourreaux; il y a admis l'apôtre qui devait le trahir; il nous y distribue le baiser de paix : et nous y conserverions des ressentiments (4)! Voyez, autour de cette

Ab ortu enim solis usque ad occasum, magnum est nomen meum in gentibus, et in omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda : quia magnum est nomen meum in gentibus, dicit Dominus exercituum (*Malach.*, I, 10, 11).

(1) Christum mactatum pro peccatis nostris offerimus (*S. Cyril. Hieros.*, *catech.* 23, *mystag.* 5, n° 10).—Ergo tu audis quod quotiescumque offertur sacrificium, mors Domini, resurrectio Domini, elevatio Domini significatur (*S. Ambr.*, *seu auctor operis de Sacram.*, *lib.* V, *cap.* 4).—Quid vero? Annon nos quotidie offerimus? Offerimus quidem, sed ejus mortem revocamus in memoriam, et ipsa una est, non multa. Quomodo una est, non multa? Quoniam semel fuit oblata, sicut illa fuit in sancta sanctorum, hoc est, figura illius, et ipsa istius. Eadem enim semper offerimus, non nunc aliam, cras aliam ovem; sed semper eamdem. Quamobrem unum est sacrificium : propter hanc rationem, quoniam multis in locis offertur, multine sunt Christi? Nequaquam : sed unus ubique Christus, qui et hic est plenus, et illic plenus, unum corpus. Ut ergo multis in locis oblatum est unum corpus, et non multa corpora, ita etiam unum est sacrificium. Pontifex noster ille est, qui illam obtulit hostiam quæ nos mundat. Illam nunc quoque offerimus, quæ tunc fuit oblata, quæ non potest consumi. Hoc fit in recordationem ejus quod factum est : *Hoc* enim *facite*, inquit, *in meam commemorationem.* Non aliam hostiam, sicut pontifex, sed eamdem semper facimus, vel potius sacrificii facimus commemorationem (*S. Chrysost. in Epist. ad Hebræ.*, *cap.* X, *homil.* 17, n° 3).—Seipsum obtulit in passione pro nobis.... Hoc est sacrificium christianorum : *Multi unum corpus in Christo;* quod etiam in sacramento altaris fidelibus noto frequentat Ecclesia (*S. Aug.*, *de Civit*, *Dei*, *lib.* X, *cap.* 6).—Singulariter ad absolutionem nostram oblata cum lacrymis et benignitate mentis sacri altaris hostia suffragatur, quia is, qui in se resurgens a mortuis jam non moritur, adhuc per hanc in suo mysterio pro nobis iterum patitur. Nam quoties ei hostiam suæ passionis offerimus, toties nobis ad absolutionem nostram; passionem illius reparamus (*S. Greg. in Evang. lib.* II, *hom.* 36, n° 7).

(2) Unde verus ille mediator, in quantum formam servi accipiens, mediator effectus est Dei et hominum homo Christus Jesus; cum in forma Dei sacrificium cum Patre sumat, cum quo et unus Deus est; tamen in forma servi, sacrificium maluit esse quam sumere.... Per hoc et sacerdos est ipse offerens, ipse et oblatio. Cujus rei sacramentum quotidianum esse voluit Ecclesiæ sacrificium (*S. Aug.*, *de Civit. Dei*, *lib.* X, *cap.* 20). Una eademque est hostia, idemque nunc offerens sacerdotum ministerio, qui seipsum tunc in cruce obtulit; sola offerendi ratione diversa (*Conc. Trid.*, *sess.* 22, *cap.* 2).

(3) Est autem et in nobis varia sacrificiorum differentia. Posteaquam enim lex in veteri Testamento multas habuit hostias, aliam pro peccatis, aliam quæ dicta est holocaustoma, aliam vocatam laudis, aliam salutaris, aliam pro leprosis mundandis; breviter alias, et multas, et varias pro his qui innumeris expiationibus censebantur; omnino magnus erat et modo carens, numerus sacrificiorum in lege. Quæ omnia nova gratia superveniens, uno complectitur sacrificio, unam ac veram statuens hostiam (*Homil. in psalm.* 95, *S. Chrysost. adjud.*, n° 2). Sacrificia ergo illa, tanquam verba promissiva ablata sunt. Quid est quod datum est completivum? Corpus quod nostis (*S. Aug. enarr. in psalm.* XXXIX, n° 12).—Hujus veri sacrificii multiplicia, variaque signa erant sacrificia prisca sanctorum. Cum hoc unum per multa figuraretur, tanquam verbis multis res una diceretur, ut sine fastidio multum commendaretur; huic summo veroque sacrificio cuncta sacrificia falsa cesserunt (*Idem*, *de Civ. Dei*, *lib.* X, *cap.* 20).— Id sacrificium successit omnibus illis sacrificiis Veteris Testamenti, quæ immolabantur in umbra futuri..... Quia pro illis omnibus sacrificiis et oblationibus : corpus ejus offertur, et participantibus ministratur (*Ibid.*, *lib.* XVII, *cap.* 20).—Oportebat enim ut manifesto implerentur effectu, quæ diu fuerant figurato promissa mysterio; ut ovem significativam, ovis vera removeret; et ut vero expleretur sacrificio variarum differentia victimarum. Ut ergo umbræ cederent corpori, et cessarent imagines sub præsentia veritatis, antiqua observantia novo excluditur sacramento; hostia in hostiam transit; sanguine sanguis aufertur; et legalis festivitas, dum mutatur, impletur (*S. Leo*, *serm.* 56, *de pass. Dom.* 7, *cap.* 1).—Hæc denique illa est (oblatio) quæ per varias sacrificiorum, naturæ et legis tempore, similitudines figurabatur; ut post quæ bona omnia per illa significata, velut illorum omnium consummatio et perfectio complectitur (*Concil. Trident.*, *sess.* 22, *cap.* 1).

(1) Voyez l'ouvrage intitulé : *Explication des cérémonies de la messe*, par le P. Lebrun.

(2) Cuique fideli per hoc mysterium se conjungit, et quos genuit, per se nutrit (*S. Chrysoct. in Matth.*, *homil.* 82. n° 5).

(3) Si munera nostra absque pace offerre non possumus, quanto magis et corpus Christi accipere (*S. Hieronym.*, *epist.* 39, *ad Theophil.*).

(4) Ecce prædico, et contestor, et clara voce exclamo : nemo qui inimicum habet, ad sacram mensam adeat, et corpus Christi accipiat; nemo qui adit, inimicum habeat. Inimicum habes, ne accedas : vis accedere, reconciliare, et tum sacrum attinge. Imo, non ego, sed potius Dominus propter nos crucifixus, ista dicit; ut reconciliaret te Patri, ne mactari quidem recusavit, aut sanguinem effundere : tu autem, ut reconcilieris conservo, nec verbum vis emittere, aut

table sainte, les rangs se confondre, les distinctions disparaître, les grandeurs s'évanouir. Toute hauteur s'abaisse aux pieds de la majesté suprême. Leçon profonde et précieuse de cette égalité primitive, que les institutions humaines peuvent suspendre, mais non pas anéantir; dont nous sommes sortis, où nous devons rentrer; qu'avait établie la nature, que rétablira la religion! Loin de l'autel où l'Agneau sans tache daigne se communiquer, toute âme souillée de quelque péché! elle y mangerait son jugement (1) et en rapporterait sa réprobation. L'eucharistie attache le fidèle à la vertu : elle exige qu'il soit saint, pour le rendre plus saint encore. En attirant souvent ses enfants à la table sainte (2), en les y ramenant au moins une fois chaque année. L'Eglise leur impose l'obligation la plus forte de conserver ou de réparer leur innocence.

En remédiant au péché, le baptême nous a laissé la concupiscence (1), comme une cicatrice qui nous rappelle sans cesse notre plaie : il a écrasé les fruits, mais il n'a point étouffé le germe. Porté vers le bien par ses principes, entraîné vers le mal par ses penchants, l'homme passe sa vie entière à flotter entre la vertu qui l'attire et le vice qui le séduit (2). Et quel sera son sort, quand sa faiblesse l'aura fait tomber dans le péché? Egaré dans les routes du vice, ne pourra-t-il plus regagner les sentiers de la vertu? Une fois pécheur, est-il condamné à l'être toujours; Non, chrétiens : la justice suprême, toujours prête à être désarmée par notre repentir, désire plus que nous-mêmes notre pardon. Mais cette inépuisable clémence ne sera-t-elle pas elle-même un danger pour la vertu? N'encouragera-t-elle pas à de nouveaux crimes, par l'espoir toujours renaissant d'une nouvelle indulgence? Telle est

prior accedere (*S. Chrys. ad popul. Ant.*, *homil.* 20, n° 5).—Deinde clamat diaconus (in consecratione eucharistiæ) : vos invicem suscipite, osculemurque mutuo. Ne osculum illud arbitrare ejusdem ordinis et moris esse, qualia illa sunt, quæ inter communes amicos in foro frequentatur. Non est ejusmodi osculum istud : animas enim mutuo conciliat et miscet; atque omnem illis injuriarum oblivionem spondet. Signum igitur est osculum hoc, animas sibi invicem admisceri, et omnem injuriarum memoriam ablegare (*S. Cyril. hieros.*, *catech.* 23, *mystag.* 5, n° 3).—At Jesus consilii sui certus, et in opere paternæ dispositionis intrepidus, Vetus Testamentum consummabat, et novum pascha condebat. Discumbentibus enim secum discipulis ad edendam mysticam cœnam, cum in Caïphæ atrio tractaretur quomodo Christus posset occidi, ille corporis et sanguinis sui ordinans sacramentum, docebat qualis Deo hostia deberet offerri : nec ab hoc quidem mysterio traditore submoto; ut ostenderetur nulla injuria exasperatus, qui in voluntaria erat impietate præscitus (*S. Leo*, *serm.* 56, *de pas. Dom.* 7; *cap.* 3).

(1) Itaque quicumque manducaverit panem hunc, vel biberit calicem Domini indigne, reus erit corporis et sanguinis Domini. Probet autem seipsum homo; et sic de pane illo edat, et de calice bibat. Qui enim manducat et bibit indigne, judicium sibi manducat et bibit, non dijudicans corpus Domini (I *Cor.*, XI, 27, 28, 29).—Proh scelus! Judæi semel Christo manus intulerunt : isti quotidie corpus ejus lacessunt. O manus procidendæ (*Tertull.*, *de Idololat.*, *cap.* 7).—A diaboli aris revertentes ad sanctum Domini, sordidis et infectis nidore manibus accedunt : mortiferos idolorum cibos adhuc pene ructantes, exhalant bus etiam nunc scelus suum faucibus, et contagia funesta redolentibus, Domini corpus invadunt.... Vis infertur corpori ejus et sanguini; et plus modo in Dominum manibus atque ore delinquunt, quam cum Dominum negaverunt (*S. Cypr.*, *lib. de Lapsis*, *p.* 186).—Quamobrem oportet semper vigilare : non parvum enim imminet supplicium iis, qui indigne communicant. Cogita quantum contra proditorem indignaris, et contra eos qui Christum crucifixerunt : cave ergo ne tu reus sis corporis et sanguinis Christi. Illi sacrum corpus trucidarunt : tu post tot beneficia cum sordida recipis anima (*S. Chrys. in Matth.*, *hom.* 82, n° 5). — Quomodo stabis ante tribunal Christi, qui pollutis manibus et labiis ad corpus illius audeas accedere (*Idem*, *in Epist. ad Ephes.*, *hom.* 3, n° 4)?

(2) Singulis etiam diebus communicare, et participem esse sancti corporis et sanguinis Christi, bonum est et perutile; cum ipse perspicue dicat : *Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam....* Nos quidem quater singulis hebdomadibus communicamus (*S. Basil.*, *epist.* 93, *ad Cæsar. Patric.*).—Si quotidianus est panis, cur post annum illum sumis, quemadmodum Græci in Oriente facere consueverunt? Accipe quotidie, quod quotidie tibi prosit. Sic vive, ut quotidie merearis accipere : qui non meretur quotidie accipere, non meretur post annum accipere (*S. Amb.*, *seu auctor operis de Sacram.*, *lib.* V, *cap.* 4).—Optaret quidem sancta synodus, ut in singulis missis fideles adstantes non solum spirituali affectu, sed sacramentali etiam perceptione communicarent (*Concil. Trid.*, *sess.* 22, *cap.* 6).

(1) Non enim sic quisque per vitam novam, per sanctificationem baptismi nascitur, ut quemadmodum deponit ibi omnia peccata præterita, ita etiam statim mortalitatem ipsam, carnisque corruptionem deponat (*S. Aug.*, *serm.* 351, *cap.* 3, n° 3). — Baptismus igitur abluit quidem peccata omnia factorum, dictorum, cogitationum, sive originalia, sive addita, sive quæ ignoranter, sive quæ scienter admissa sunt; sed non aufert infirmitatem, cui regeneratus resistit (*Idem*, *contra duas epist. pelag.*, *lib.* III, *cap.* 3, n° 5). Lex itaque peccati repugnans legi mentis, quæ in tanti quoque apostoli membris erat, remittitur in baptismate, non finitur (*Idem*, *contra Julian.*, *lib.* II, *cap.* 4, n° 8).—Peccatum dicitur (concupiscentia), quia peccato facta est, appetitque peccare. Reatus ejus regeneratione solutus est; conflictus ejus ad agonem relictus est (*Id. op. imperf. cont. Jul.*, *lib.* I, *cap.* 61).—Interior homo, tametsi jam in Christo regeneratus, et a vinculis captivitatis est erutus, assiduos habet cum carne conflictus; et dum cohibet concupiscentem, patitur repugnantem (*S. Leo*, *serm.* 92, *de Jejunio sept. mensis* 3, *cap.* 1).—Manere autem in baptizatis concupiscentiam vel fomitem, hæc sancta synodus fatetur ac sentit; quæ cum ad agonem relicta sit, nocere consentientibus, et viriliter per Jesu Christi gratiam repugnantibus non valet. Quin imo : *Qui legitime certaverit, coronabitur.* Hanc concupiscentiam, quam apostolus aliquando peccatum appellat, sancta synodus declarat Ecclesiam catholicam nunquam intellexisse peccatum appellari; quod vere et proprie in renatis peccatum sit : sed quia ex peccato est, et ad peccatum inclinat; si quis autem contrarium senserit, anathema sit (*Concil. Trid.*, *sess.* 5, *can.* 5).

(2) Nemo enim potest esse tam prudens, tam circumspectus, ut non aliquando labatur. Et idcirco Deus imbecillitatem nostram sciens, pro sua pietate aperuit homini portum salutis, ut huic necessitati, cui fragilitas nostra subjecta est, medicina pœnitentiæ subveniret. Ergo quicumque aberraverit, referat pedem, seque quam primum recipiat ac reformet (*Lact. Div. Instit.*, *lib.* VI, *cap.* 24).

dans tout autre système que dans le christianisme, la malheureuse situation de l'homme qui a commis une faute : il se voit placé entre le désespoir que produit l'impossibilité de la rémission, et l'excessive confiance qu'inspire la facilité du pardon : l'un le retient dans le péché, par l'impuissance d'éviter le supplice, l'autre l'y encourage par l'assurance de l'impunité : l'un le prive de toute espérance, l'autre le délivre de toute crainte ; et soit qu'il se figure un Dieu implacable, soit qu'il se forge une divinité toujours aisément apaisée, il ne lui reste plus de motif pour revenir solidement à la vertu. Que les pensées du chrétien sont différentes ! La loi sacrée qu'il a enfreinte, mais qui reste toujours sous ses yeux, prévient son désespoir par la contemplation de la miséricorde divine et réprime sa fausse confiance, tant par l'incertitude du repentir différé, que par la sévérité de la pénitence. La certitude consolante de la clémence divine, l'impénétrable obscurité de l'avenir sont deux ancres, par lesquelles la religion nous tient fixés entre les deux écueils du désespoir et de la présomption (1). La miséricorde du Seigneur est sans bornes (2); mais sa patience a un terme (1). Il nous assure que nous le trouverons toujours ; mais il ne nous promet, ni le temps nécessaire pour pouvoir, ni la grâce dont nous avons besoin pour vouloir le chercher ; il nous déclare au contraire que le jour de sa justice nous surprendra, et qu'il appesantira sur nous sa main, au mo-

(1) Vos vero, fratres dilectissimi, quorum timor in Deum pronus est, et in ruina licet animus constitutus mali sui memor est, pœnitentes ac dolentes peccata vestra perspicite; gravissimum conscientiæ crimen agnoscite; ad intelligentiam delicti vestri oculos cordis aperite : nec desperantes misericordiam Domini, nec tamen jam veniam vindicantes. Deus, quantum Patris pietate indulgens semper et bonus est, tantum judicis majestate metuendus est (*S. Cyprian de Lapsis, pag.* 194).—Solent inde christianis pagani insultare de pœnitentia, quæ instituta est in Ecclesia; et contra nonnullas hæreses tenuit Ecclesia catholica istam veritatem de pœnitentia agenda.... Vos, inquiunt, facitis ut peccent homines, cum illis promittitis veniam, si egerint pœnitentiam; dissolutio est ista, non admonitio..... Dicunt nos dare peccatis licentiam, quia portum pœnitentiæ pollicemur. Si clauderetur aditus pœnitentiæ, nonne ille peccator tanto magis adderet peccata peccatis, quanto magis sibi desperaret ignosci. Diceret enim sibi : ecce peccavi, ecce scelus admisi : jam mihi veniæ nullus est locus; pœnitentia infructuosa est, damnandus sum : quare non jam vivo ut volo?.... Ergo si tuleris portum pœnitentiæ, desperatione augebunt peccata : Ecce nihil dicunt illi, qui putant ideo augeri peccata, quia portus pœnitentiæ in christiana fide proponitur. Quid ergo? Deus, ne per illam spem indulgentiæ rursus augerentur peccata, non dehinc providere debuit? Quomodo enim providit ne desperando augeantur, sic providere debuit ne sperando augeantur. Quomodo enim revera auget peccata qui desperaverit, sic potest augere peccata et qui veniam speraverit : ut dicat sibi : faciam quod volo; Deus bonus est : quando me convertero, ignoscet mihi. Ita plane dic tibi : Quando me convertero, ignoscet mihi; si crastinus dies certus est tibi. Nonne ad hoc te admonet Scriptura, dicens : *Ne tardes converti ad Dominum; neque differas de die in diem; subito enim veniet ira ejus, et in tempore vindictæ disperdet te.* Ecce ad utrumque vigilavit pro nobis providentia Dei. Ne desperando augeamus peccata, propositus est pœnitentiæ portus : rursus ne sperando augeamus, datus est dies mortis (*S. August., serm.* 252, *cap.* 3, n° 9).

(2) Misereris omnium, quia omnia potes; et dissimulas peccata hominum propter pœnitentiam : diligis enim omnia quæ sunt, et nihil odisti eorum quæ fecisti; nec enim odiens aliquid constituisti aut fecisti..... Parcis autem omnibus; quoniam tua sunt, Domine, qui amas animas (*Sap.*, XI, 24, 25, 27).—Nec tamen deficiat aliquis, aut de seipso desperet, si aut cupiditate victus, aut libidine impulsus, aut errore deceptus, aut vi coactus, ad injustitiæ viam lapsus est. Potest enim reduci, aut liberari, si eum pœniteat actorum, et ad meliora conversus, satisfaciat Deo. Quod fieri posse Cicero non putavit, cujus hæc in academico tertio verba sunt : *Quod si liceret, ut iis qui in itinere deerravissent, sic viam deviam secutos corrigere errorem pœnitendo, facilior esset emendatio temeritatis.* Licet plane : Nam si liberos nostros, cum delictorum suorum cernimus pœnitere, correctos esse arbitramur, abdicatos, abjectosque rursus tamen suscipimus, fovemus, amplectimur; cur desperemus, clementiam Dei Patris pœnitendo posse placari? Ergo idem Dominus ac parens indulgentissimus remissurum se pœnitentibus peccata promisit; et obliteraturum omnes iniquitates ejus, qui justitiam denuo cœperit operari (*Lactant. divin. Instit., lib.* VI, *cap.* 24).—Ex quorum numero si quis nobis dicat : Aut date mihi eumdem iterum pœnitendi locum, aut desperatum me permitte, ut faciam quidquid libuerit, quantum meis opibus adjuvor, et humanis legibus non prohibeor, in scortis, omnique luxuria, damnabili quidem apud Dominum, sed apud homines plerosque etiam laudabili : aut si me ab hac nequitia revocatis, dicite utrum mihi aliquid prosit ad vitam futuram, si in ista vita, illecebrosissimæ voluptatis blandimenta contempsero; si libidinum incitamenta frenavero; si ad castigandum corpus meum, multa mihi etiam licita et concessa subtraxero; si me pœnitendo vehementius quam prius excruciavero; si miserabilius ingemuero; si flevero uberius; si vixero melius; si pauperes sustentavero largius; si caritate, quæ operit multitudinem peccatorum, flagravero ardentius. Quis nostrum ita desipit, ut huic homini dicat : Nihil tibi ista proderunt in posterum; vade, saltem vitæ hujus suavitate perfruere. Avertat Deus tam immanem sacrilegamque dementiam (*S. Aug. epist.* 153, *ad Maced., cap.* 3, n° 7)!—Hic fortasse dicis : sed ego jam baptizatus sum in Christo, a quo omnia mihi peccata præterita dimissa sunt : vilis factus sum nimis iterans vias meas, et canis horribilis oculis Dei, conversus ad vomitum suum. Quo abibo a spiritu ejus, et a facie ejus quo fugiam? Quo, frater? nisi ad ejus misericordiam pœnitendo, cujus potestatem peccando contempseras. Nemo enim recte fugit ab illo, nisi ad illum; ab ejus severitate, ad ejus bonitatem (*S. Aug., serm.* 351, *cap.* 5, n° 12)

(1) Ne dicas : miseratio Domini magna est : multitudinis peccatorum meorum miserebitur; misericordia enim et ira ab illo cito proximant; et in peccatores respicit ira illius. Non tardes converti ad Dominum, et ne differas de die in diem : subito enim veniet ira illius, et in tempore vindictæ disperdet te (*Eccli.*, V, 6, 9).—Scio quosdam dicere, quod ad mortem sibi lavacri gratiam vel pœnitentiam reservent. Primum qui scis an nocte proxima tua a te anima reposcatur? Deinde cur putas otioso tibi omnia posse deferri (*S. Ambr., in Luc., lib.* VII, n. 221).—Prosit illi patientia Dei; nec ideo delinquendi pertinacia nutriatur, quia vindicta differtur. Non sit peccator de immunitate securus : quia si tempus pœnitentiæ amiserit, locum indulgentiæ non habebit (*S. Leo., serm.* 35, *de Epiphan.* 6, *cap.* 4). — Oportet unumquemque christianum conscientiæ suæ habere judicium; ne converti ad Deum de die in diem diffe-

ment où nous l'attendrons le moins (1). Ils connaissaient d'ailleurs bien mal les saintes règles de la pénitence, et les anciens défenseurs du paganisme, et les modernes apôtres de l'incrédulité, lorsqu'ils l'ont accusée de multiplier les crimes par sa facilité. Ils ignoraient à quelles rigoureuses conditions Dieu attache son indulgence. Ce n'est que par sa propre sévérité que le pécheur peut éviter celle de Dieu : il faut qu'il monte dans le tribunal de sa conscience, qu'il y prononce sa condamnation, pour éviter celle du Juge suprême ; qu'il punisse lui-même tout ce qu'il désire que le Seigneur laisse impuni (2) ; et puisqu'il ne peut proportionner son châtiment à la grandeur du Dieu qu'il a offensé, au moins il doit le mesurer sur l'étendue de sa faute (3). La douleur la plus profonde ne suffit pas pour rentrer en grâce avec Dieu ; le pécheur doit y joindre la résolution ferme et stable d'éviter les péchés qui l'ont rendu l'objet de la colère divine (4). Ce n'est pas tout encore : l'Eglise nous défend de marquer le pénitent du sceau de la réconciliation, tant qu'il est chargé des liens qui l'enchaînent au péché (1) : elle exige qu'il s'éloigne des occasions qui l'y conduisirent, qu'il surmonte les penchants qui l'y entraînèrent, qu'il contrarie les habitudes qui l'y retinrent, qu'il étouffe les affections qui l'y attachèrent. Si son cœur nourrit des inimitiés, elle l'oblige à des réconciliations (2) ; si sa langue a fait tort au prochain, elle lui prescrit des réparations (3) ; si sa main retient le bien d'autrui, elle lui impose des restitutions (4) : voilà le prix que met l'Eglise à la rémission des péchés ; voilà les conditions auxquelles elle nous permet de la prononcer. Elle va encore plus loin : elle ordonne au pécheur de satisfaire à la justice divine, même après qu'il l'a apai-

rat : nec satisfactionis sibi tempus in fine vitæ suæ constituat : quia periculose hacce conditione fragilitas et ignorantia humana concludit, ut ad paucarum horarum se reservet incertum ; et cum possit pleniore satisfactione indulgentiam promereri, illius temporis angustias eligat, quo vix inveniat spatium, vel confessio pœnitentis, vel reconciliatio sacerdotis (*Id. epist.* 84, *ad Theod.*, *cap.* 5).

(1) De die autem illo, vel hora nemo scit, neque angeli in cœlo, neque Filius nisi Pater. Videte, vigilate, et orate ; nescitis enim quando tempus sit (*Marc.* XIII, 32, 33). — Et vos estote parati ; quia qua hora non putatis Filius hominis veniet (*Luc.* XII, 40).

(2) Nihil aliud agit, quem veraciter pœnitet, nisi ut id quod mali fecerit, impunitum esse non sinat : eo quippe modo non parcenti ille parcit, cujus altum justumque judicium, nullus contemptor evadit (*S. Aug.*, *epist.* 153, *ad Maced.*, *cap.* 3, n. 6). — In hac ergo pœnitentia majorem quisque in se severitatem debet exercere, ut a seipso judicatus, non judicetur a Domino, sicut idem apostolus ait : *Si enim nos judicaremus, a Domino non judicaremur.* Ascendat ergo homo adversum se tribunal mentis suæ... Atque ita constituto in corde judicio, adsit accusatrix cogitatio, testis conscientia, carnifex timor (*Idem*, *serm.* 251, *cap.* 4, n. 7).

(3) Quam magna deliquimus, tam granditer defleamus ; alto vulneri diligens et longa medicina non desit : pœnitentia crimine minor non sit (*S. Cypr.*, *lib. de Lapsis*, pag. 192).

(4) Sic pronuntia iniquitatem tuam, ut curam geras pro peccato tuo ? Quid est curam gerere pro peccato tuo ? Curam gerere pro vulnere tuo. Si diceres : Curam gero pro vulnere meo : quid intelligeretur, nisi dabo operam ut sanetur ? Hoc est enim curam gerere pro delicto, semper niti, semper intendere, semper studiose ac sedulo agere, ut sanes peccatum. Ecce de die in diem plangis peccatum tuum ; sed forte lacrymæ currunt, et manus cessant (*S. Aug.*, *enarrat. in psal.* XXXVII, n. 24). — Pœnitentes, pœnitentes, pœnitentes, si tamen estis pœnitentes, et non estis irridentes, mutate vitam ; reconciliamini Deo..... Si pœnitens es, pœniteat te. Si non pœnitet, pœnitens non es : si ergo pœnitet, cur facis quod male fecisti ? Si fecisse pœnitet, noli facere ; si adhuc facis, certe non es pœnitens (*Idem*, *serm.* 393). — Pœnitentiam quippe agere est, et perpetrata mala plangere, et plangenda non perpetrare : nam qui sic alia deplorat, ut tamen alia committat, adhuc pœnitentiam agere aut dissimulat, aut ignorat. Quid enim prodest, si peccata quis luxuriæ defleat, tamen adhuc avaritiæ æstibus anhelat ? Aut quid prodest, si iræ culpas jam lugeat, et tamen adhuc invidiæ facibus tabescat (*S. Greg.*, *in Evang.*, *lib.* II, *homil.* 34, n. 15).

(1) Quod si oculus tuus dexter scandalizat te, erue eum, et projice abs te : expedit enim tibi ut pereat unum membrorum tuorum, quam totum corpus tuum mittatur in gehennam. Et si dextra manus tua scandalizat te, abjice eam, et projice abs te : expedit enim tibi ut pereat unum membrorum tuorum, quam totum corpus tuum est in gehennam (*Matth.*, V, 29, 30). — Abjicere a nobis, vel potius eruere propinquitates carissimorum nominum admonemur, si in illis aliquid tale cernamus : ne in consortium criminis eorum, de familiaritate veniamus (*S. Hilar.*, *pictav. Comment. in Matth.*, *cap.* IV, n. 21). — Sunt pleraque negotia quæ sine peccatis exhiberi, aut vix aut nullatenus possunt. Quæ ergo ad peccatum implicant, ad hæc necesse est ut post conversionem animus non recurrat (*S. Greg.*, *in Evang.*, *homil.* 24, n. 1). — Quia vero non satis cecidisse piget hominem (ut videtur) qui adhuc manere disponit in lubrico ; aut errasse, qui ducem non quærit ; si veræ compunctionis indicium, opportunitatis fuga, subtractio occasionis (*S. Bern.*, *serm. in die sancto Paschæ*, n. 17). — Necii possunt absolvi, qui sincera resolutione peccata mortalia, et eorum occasiones fugiendi, non statuerunt (*S. Carol.*, *instruct. ad confess.*).

(2) Si ergo offers munus tuum ad altare, et ibi recordatus fueris quia frater tuus habet aliquid adversum te, relinque ibi munus tuum ante altare, et vade prius reconciliari fratri tuo ; et tunc offeres munus tuum (*Matth.*, V, 23, 24). — Non vis tu dimittere conservus conservo tuo. Ibit ad Dominum vestrum, et dicet ei : Domine, rogavi conservum meum ut dimitteret mihi, et noluit dimittere ; tu mihi dimitte..... Ille, accepta venia a Domino, recedit absolutus, tu remanes obligatus (*S. Aug.*, *serm.* 56, *cap.* 13, n. 17). — Petat veniam qui fecit injuriam ; det veniam qui accepit injuriam : ut non possideamur a Satana (*Id.*, *serm.* 205, *cap.* 10, n. 12). — Falsa pœnitentia est... Si odium in corde gestetur, aut si offenso cuilibet non satisfiat, aut si offendenti offensus non indulgeat (*Concil. Lateran.* II, *anno* 1139, *can.* 32).

(3) Eos caveant absolvere qui falso testimonio aliquem aut in rebus, aut in honore læserunt, donec pro facultatibus iis satisfecerint (*S. Carol.*, *instruct. ad confess.*).

(4) Ecce dimidium bonorum meorum, Domine, do pauperibus ; et si aliquem defraudavi, reddo quadruplum (*Luc.* XIX, 8). — Si res aliena propter quam peccatum est, cum reddi possit, non redditur, non agitur pœnitentia, sed fingitur. Si autem veraciter non agitur non remittetur peccatum, nisi restituatur ablatum ; sed, ut dixi, cum restitui potest (*S. Aug.*, *epist.* 153, *ad Maced.*, n. 20).

sée. C'est une pratique bien salutaire, que celle que l'Eglise a retenue depuis ses premiers siècles, d'imposer aux pécheurs une satisfaction personnelle (1). Il est bien précieux, ce dogme antique qui nous apprend que la sentence céleste, en anéantissant nos péchés et en remettant la peine éternelle qu'ils avaient méritée nous laisse à subir une punition temporelle (2); et que pour effacer jusqu'aux dernières traces de nos fautes, nous devons joindre notre propre satisfaction à celle de Jésus-Christ. Ainsi, en nous retirant des pratiques du vice, la pénitence chrétienne nous exerce à toutes les œuvres de la vertu; elle oppose la pratique de ces œuvres saintes à l'habitude des actions criminelles. Non contente d'abattre le vice dans nos cœurs, elle l'en déracine par les actes réitérés des vertus contraires (1). En nous relevant de notre chute, elle nous donne de nouvelles forces; et par ses maximes austères, par ses saintes précautions, elle nous rend nos fautes mêmes salutaires.

En rejetant l'ancienne tradition de l'Eglise sur la confession auriculaire (2), les pro-

(1) Dominus orandus est, Dominus nostra satisfactione placandus est (*S. Cypr.*, *lib. de Lapsis*, *edit. Ben.*, p. 187).—Nec cesset de agenda pœnitentia, atque in Domini misericordia deprecanda, ne, quod minus esse in qualitate delicti videtur, in neglecta satisfactione cumuletur (*Ibid.*, *p.* 190). — Illic superest pœnitentia, quæ satisfaciat : qui autem pœnitentiam criminis tollunt, satisfactionis viam claudunt (*Ibid*, 192).—Judicet ergo se ipsum homo, et cum ipse in se protulerit severissimæ medicinæ, sed tamen medicinæ, sententiam, veniat ad antistites, per quos illi in Ecclesia claves ministrantur; et tanquam bonus jam incipiens esse filius, maternorum membrorum ordine custodito, a præpositis sacramentorum accipiat satisfactionis suæ modum (*S. Aug.*, *serm.* 351, *de Pœnit.*, n. 9). — Cæterum de pondere æstimando delictorum sacerdotis est judicare; ut attendat ad confessionem pœnitentis, et ad fletus atque lacrymas corrigentis; ac tunc jubere dimitti, cum viderit congruam satisfactionem (*Innoc. I*, *epist. ad Decentium*, *cap.* 7). —Cogitandum summopere est, ut qui se illicita meminerit commisisse, a quibusdam etiam licitis studeat abstinere; quatenus per hoc Conditori suo satisfaciat; ut qui commisit prohibita, sibimetipsi abscindere debet etiam concessa; et se reprehendat in minimis, qui se meminerit in maximis deliquisse (*S. Greg.*, *in Evang.*, *lib.* II, *homil.* 34, n. 15).—Neque vero ita nostra est satisfactio hæc, quam pro peccatis nostris exsolvimus, ut non sit per Christum Jesum. Nam qui ex nobis, tanquam ex nobis, nihil possumus, eo cooperante qui nos confortat, omnia possumus. Ita non habet homo unde glorietur : sed omnis gloriatio nostra in Christo est, in quo vivimus, in quo meremur, in quo et satisfacimus; facientes fructus dignos pœnitentiæ, qui ex illo vim habent, ab illo offeruntur Patri, et per illum acceptantur a Patre (*Concil.*, *Trid.*, *sess.* 14, *cap.* 8).

(2) Sed temporarias pœnas alii in hac vita tantum, alii post mortem, alii et nunc et tunc, verumtamen ante judicium illud severissimum novissimumque patiuntur. Non autem omnes veniunt in sempiternas pœnas, quæ post illud judicium sunt futuræ, qui post mortem sustinent temporales (*S. Aug.*, *de Civit. Dei*, *lib.* XXI, *cap.* 13).—Sancta synodus declarat falsum omnino esse, et a verbo Dei alienum, culpam a Domino numquam remitti, quin universa etiam pœna condonetur (*Conc. Trid.*, *sess.* XIV, *cap.* 8).— Docendum est... satisfactionem per jejunia, orationes, eleemosynas, et alia pia spiritualis vitæ exercitia, non quidem pro pœna æterna, quæ vel sacramento, vel sacramenti voto una cum culpa remittitur; sed pro pœna temporali, quæ, ut sacræ Litteræ docent, non tota semper, ut in baptismo fit, remittitur illis, qui gratiæ Dei, quam acceperunt, ingrati, Spiritum Sanctum contristaverunt, et templum Dei violare non sunt veriti (*Ibid*, *sess.* 11, *cap.* 14)

(1) Oportet Dei sacerdotem non obsequiis decipientibus fallere, sed remediis salutaribus providere. Imperitus est medicus qui tumentes vulnerum sinus manu parcente contrectat, et in altis recessibus viscerum virus inclusum dum servat, exagerat. Aperiendum vulnus est et secandum, et putraminibus amputatis medela fortiore curandum (*S. Cypr.*, *lib. de Laps.*, *edit. Ben.*, *pag.* 186).—Qui autem latenti ablatione sibi alienum usurpat, si deinde per enuntiationem peccatum suum sacerdoti aperuerit, vitii studio in contrarium mutato, ægritudinem curabit : dico autem, largiendo quæ habet pauperibus; ut dum quæ habet profundit, se ab avaritiæ morbo liberum aperte ostendat (*S. Greg. Nyss.*, *epist. ad Letoium*, *can.* 6).— Ita dum dolemus admisisse, admittenda excludimus; et fit quædam de condemnatione culpæ disciplina innocentiæ (*S. Ambr. de pœnit.*, *lib.* V, *cap.* 10, n. 92). — Neque enim Deus nostris cruciatibus pascitur; sed delictorum morbos medicamentis contrariis medetur : ut qui voluptatibus delectati discessimus, fletibus amaricati redeamus; et qui per illicita defluendo cecidimus, etiam a licitis nosmetipsos restringendo surgamus; et cor quod insana lætitia infuderat salubris tristitia exurat; et quod vulneraverat elatio superbiæ, curet abjectio humilis vitæ (*S. Greg.*, *past. lib.* III, *cap.* 30).—Sacerdos autem sit discretus et cautus, ut more periti medici superinfundat vinum et oleum vulneribus sauciati; diligenter inquirens et peccata, et circumstantias peccati, per quas prudenter intelligat, quale illi consilium debeat exhibere, et cujusmodi remedium adhibere, diversis experimentis utendo ad sanandum ægrotum (*Concil. Lateran.* IV, *an.* 1215, *can.* 22). — Procul dubio enim magnopere a peccato revocant, et quasi freno quodam coercent hæ satisfactoriæ pœnæ; cautioresque et vigilantiores in futurum pœnitentes efficiunt. Medentur quoque peccatorum reliquis, et vitiosos habitus male vivendo comparatos, contrariis virtutum actionibus tollunt (*Concil. Triden.*, *sess.* 14, *cap.* 8).—Faciat ut imposita pœna peccatis respondeat, ita ut pro peccatis luxuriæ injungantur jejunia, vigiliæ, peregrinationes, cilicii usus, aliaque hujusmodi corpori macerando propria. Pro avaritiæ peccato, præter debitas restitutiones, eleemosynæ pro cujusque facultatibus imponantur, etc. (*S. Carol.*, *instruct. ad confess.*)

(2) Tantummodo circumspice diligentius, cui debeas confiteri peccatum tuum. Proba prius medicum cui debeas causam languoris exponere, qui sciat infirmari cum infirmante, flere cum flente... Si quid ille dixerit qui se prius et eruditum medicum ostenderit et misericordem, si quid consilii dederit, facias et sequaris : si intellexerit et præviderit talem esse languorem tuum, qui in conventu totius Ecclesiæ exponi debeat et curari, ex quo fortassis et cæteri ædificari poterunt, et tu ipse facile sanari, multa hoc deliberatione et satis perito medici illius consilio procurandum est (*Orig. homil.* 2, *in psal.* XXXVII, n. 6).—An oporteat vetitas actiones citra verecundiam omnibus detegere, aut aliquibus duntaxat, et quinam ii sint ? *Resp.* Servanda est ratio eadem in peccatorum, confessione, quæ in detegendis corporis morbis adhibetur. Quemadmodum igitur corporis morbos non omnibus patefaciunt homines, neque quibusvis; sed iis qui horum curandorum periti sunt; ita fieri quoque debet peccatorum confessio coram iis, qui curare hæc possint, prout scriptum est : Vos qui fortes estis, infirmitates debilium portate, hoc est, cura et diligentia vestra tollite (*S. Basil. reg. interr.* 229).

testants eux-mêmes en ont reconnu l'utilité (1). Combien ce frein salutaire n'a-t-il pas retenu de pécheurs ! Combien de fois la sainte confusion qu'elle inspire a-t-elle ramené la pudeur prête à s'égarer ! La honte d'avoir un crime à dévoiler eut souvent plus de force que celle de le commettre. Voyez ce jeune homme prêt à faire le premier pas dans la carrière du vice, ce premier pas, qui si souvent donne l'impulsion à toute la vie : le guide éclairé à qui il ouvre son cœur l'arrête à l'entrée de cette funeste carrière, et dirige sa marche dans les sentiers de la religion : il devra à ses sages conseils la vertu de toute sa vie. Ce pécheur malheureux qu'une passion forte retient dans le crime, mais qu'un sentiment intérieur porte au repentir, aime la vertu, mais reste attaché au vice ; il donne à l'une ses désirs et ses regrets, l'autre conserve ses affections ; chaque effort qu'il fait pour se relever est marqué par de nouvelles chutes ; d'une main impuissante il soulève sa chaîne, qui retombe sur lui plus pesante encore : qu'il recoure au tribunal de la confession : le confident de ses fautes et de ses regrets, de ses combats et de ses défaites, vient à son secours, seconde ses travaux, soutient ses résolutions ; il l'anime par ses exhortations, le dirige par ses conseils, l'assiste de ses prières ; et leurs efforts réunis parviennent enfin à briser les liens de ce honteux esclavage. Calculez, si vous le pouvez, tous les biens qu'a faits dans l'Eglise catholique le ministère de la confession, vous qui ne cessez de nous reprocher qu'on en a quelquefois abusé. S'ils ont été réels ces abus qu'on s'efforce en vain de tirer de l'obscurité qui empêche de les vérifier, au moins ont-ils dû être rares : tous les intérêts spirituels et temporels, tous les tribunaux ecclésiastiques et civils, sont réunis, sont armés contre cette profanation sacrilége. A la rigueur des châtiments, l'Eglise joint l'exactitude des précautions : elle ne donne point à tous ceux qu'elle honore du sacerdoce le droit de pénétrer dans l'intérieur des consciences ; elle ne permet de s'asseoir sur le tribunal de Jésus-Christ, qu'à ceux qui ont mérité par leurs vertus de devenir les pasteurs des peuples, ou par leur prudence d'être spécialement revêtus de ce redoutable ministère (2).

L'homme n'a pas été créé pour vivre seul. Laissons les philosophes rechercher dans sa constitution, dans sa nature, dans ses inclinations les preuves de cette vérité : chrétiens, une autorité plus certaine nous apprend que nous avons été formés pour la société. C'est l'oracle que Dieu prononça sur l'homme, aussitôt qu'il l'eut créé : *Il n'est pas bon que l'homme soit seul* (1) ; et en conséquence il établit la première des sociétés (2), celle qui est le fondement de toutes les autres (3). Le mariage est dans toutes les nations l'engagement le plus important de la vie. Parmi le peuple fidèle, c'est encore un lien sacré (4) : Dieu lui-même en est l'auteur. Et qu'il est devenu plus auguste encore et plus imposant, depuis que Jésus-christ l'a élevé à la dignité de sacrement (5) ! C'est sous les yeux de Dieu que les époux chrétiens prononcent leurs obligations : ils s'engagent envers lui comme entre eux ; il reçoit leurs promesses, les ratifie, les bénit, s'en rend le garant et le vengeur (6). Il se forme entre

(1) Interim quin se sistant pastori oves quoties sacram cœnam participare volunt, adeo non reclamo, ut maxime velim hoc ubique observari. Nam et qui habent impeditam conscientiam, referre inde possunt singularem fructum; et qui admonendi sunt, monitionibus locum ita præbent (*Calvin. instit., lib.* III, *cap.* 4, n. 13).—At in his quidem hactenus necessariam esse putamus confessionem, eo quem explicavimus sensu. In cæteris peccatis, quæ neque Ecclesiæ scandalum objiciunt, neque plane alienum a Christo ejusque disciplina animum significant, confessionem apud homines, tametsi non necessario, utiliter tamen sæpe adhiberi posse non negamus (*Dallæus de auriculari. conf., lib.* I, *cap.* 1).

(2) Reconciliatio vero pœnitentium juxta antiquorum canonum instituta, non a presbyteris, sed ab episcopis fieri debet, nisi forte quis in periculo fuerit constitutus, et se reconciliari devote petierit. Si episcopus absens fuerit, debet utique presbyter consulere, et sic pœnitentem ejus præcepto reconciliare. Aliter autem, sicut chrismatis confectio, vel puellarum consecratio, ita nec pœnitentium reconciliatio ullatenus a presbyteris fieri debuit, quia solis episcopis apostolorum vicem tenentibus, per manus impositionem specialiter in Ecclesia conceditur, quod apostolis, ad ipsos Domino dicente, concessum est : *Accipite Spiritum Sanctum : quorum remiseritis peccata remittuntur eis ; et quorum retinueritis, retenta sunt* (*Concil. regiaticinense* (de Pavie), *anno* 850, *can.* 7).—Impositioni autem pœnitentiæ, aut pœnitentium reconciliationi per parochiam, secundum mandatum episcopi sui inserviat (Chorepiscopus). (*Concil. Meldense, ann.* 845, *can.* 44).

(1) Dixit quoque Dominus : Non est bonum esse hominem solum : faciamus ei adjutorium simile sibi (*Gen.*, II, 18).

(2) Dixitque Adam : Hoc nunc os de ossibus meis, et caro de carne mea : hæc vocabitur virago, quia de viro sumpta est. Quamobrem relinquet homo patrem suum et matrem et adhærebit uxori suæ, et erunt duo in carne una (*Gen.* II, 23, 24).

(3) Quoniam unusquisque homo humani generis pars est, et sociale quiddam est natura humana, magnumque habet et naturale bonum vim quoque amicitiæ ; ob hoc ex uno Deus voluit omnes homines condere, ut in sua societate, non sola similitudine generis, sed etiam cognationis vinculo tenerentur : prima itaque naturalis humanæ societatis copula, vir et uxor est (S. *Aug. de Bono conjug., cap.* 1, n. 1).

(4) Filii quippe sanctorum sumus : et non possumus ita conjungi sicut et gentes quæ ignorant Deum (*Tob.*, VIII, 5). Honorabile connubium in omnibus, et thorus immaculatus (*Hebr.*, XIII, 4).

(5) Usque adeo fœdus illud initum nuptiale vinculum sacramenti res est, ut nec ipsa separatione irritum fiat (S. *Aug. de Bono conj., cap.* 7, n. 6).—Sacramentum nuptiarum commendatur fidelibus conjugatis : unde dicit apostolus : *Viri, diligite uxores vestras sicut et Christus dilexit Ecclesiam.* Hujus procul dubio sacramenti res est, ut mas et femina connubio copulati, quandiu vivunt, inseparabiliter perseverent ; nec liceat, excepta causa fornicationis, a conjuge conjugem dirimi (*Idem, de nupt. et concup., lib.* I, *cap.* 7, n. 59).

(6) Cognoscimus velut præsulem, custodemque conjugii esse Deum, qui non patiatur alienum thorum pollui ; et si quis fecerit, peccare illum in Deum, cujus legem violet, gratiam solvat, et ideo quia in

Dieu et les époux un second contrat ; et les grâces du sacrement sont le prix de l'observation des devoirs qu'il impose. Jésus-Christ imprime au mariage un nouveau caractère de sainteté, ou pour parler plus exactement il lui rend sa pureté primitive, il le rétablit dans la dignité de son institution. Le divorce, ce monument honteux de la dépravation des sociétés et de l'imperfection de leurs lois ; le divorce, qui, dans l'état de dégradation où le péché avait réduit la nature humaine, était devenu le droit général de toutes les nations; le divorce, que la dureté de cœur des enfants d'Israël avait forcé de tolérer parmi eux (1) le divorce est proscrit; et sous la loi sainte qui efface le péché et remet la nature humaine dans tous ses droits, le mariage reprend son antique indissolubilité (2). Chargés d'une chaîne éternelle, les époux catholiques savent que le moyen d'en diminuer le poids est de la porter de concert; il n'y a plus d'intérêt au crime, et l'espoir d'une séparation n'enhardit pas à l'adultère. On ne voit point parmi nous, comme dans les sectes qui ont cherché à multiplier leurs partisans par la faveur du divorce, des parents, en rompant les liens qui les unissent, relâcher ceux qui les attachent à leurs enfants, se disperser de concert loin des objets de leur première tendresse, mettre entre eux et les fruits précieux de leur union des parents qui ne les connaîtront pas, et forcer ces malheureuses victimes de leurs divisions à aller dans diverses familles étrangères rechercher les auteurs de leurs jours. En supprimant le divorce, Jésus-Christ abolit aussi la polygamie, plus contraire encore au vœu de la nature, qui fait naître un nombre presqu'égal d'individus des deux sexes. Ils ont senti combien l'unité était importante au mariage, les chefs de la prétendue réforme, lors même que, par faiblesse et par intérêt, ils ont osé en accorder une seule dispense (1). L'union conjugale fait un seul tout de ce qui appartient à chacun des époux : plaisirs, peines, sentiments, tout est commun entre eux. Toutes les affections de l'époux se réunissent sur son épouse ; tous les intérêts de l'épouse sont concentrés dans son époux. La

Deum peccat, sacramenti cœlestis amittit consortium (*S. Ambr. de Abrah*,, *lib.* I, *cap.* 7, n. 59).

(1) Cæterum aliter se habere jura gentilium quis ignorat, ubi interposito repudio, sine reatu aliquo ultionis humanæ, et illa cui voluerit nubit, et ille quam voluerit ducit. Cui consuetudini simile aliquid propter Israelitarum duritiam videtur permisisse Moyses de libello repudii, qua in re exprobratio, quam approbatio divortii magis apparet (*S. Aug. de Bono conjug.*, *cap.* 7, n. 7).

(2) Et accesserunt ad eum pharisæi tentantes eum et dicentes : Si licet homini dimittere uxorem suam quacumque ex causa. Qui respondens, ait eis : Non legistis, quia qui fecit hominem ab initio, masculum et feminam fecit eos, et dixit : Propter hoc dimittet homo patrem et matrem, et adhærebit uxori suæ; et erunt duo in carne una. Itaque jam non sunt duo, sed una caro. Quod ergo Deus conjunxit, homo non separet. Dixerunt illi : Quid ergo Moyses mandavit dare libellum repudii, et dimittere? Ait illis : Moyses ad duritiam cordis vestri permisit vobis dimittere uxores vestras; ab initio autem non fuit sic. Dico autem vobis : Quia quicumque dimiserit uxorem suam, nisi ob fornicationem, et aliam duxerit, mœchatur. Dicunt ei discipuli ejus : Si ita est causa hominis cum uxore, non expedit nubere. Qui dixit illis : Non omnes capiunt verbum istud, sed quibus datum est (*Matth.*, XIX, 3, 11). — Iis autem qui matrimonio juncti sunt, præcipio, non ego, sed Dominus, uxorem a viro non discedere : quod si discesserit, manere innuptam, aut viro suo reconciliari, et vir uxorem non dimittat (I *Cor.*, VII, 10, 11). — Vinctus es uxori? Noli quærere solutionem ; quia non licet tibi, uxore vivente, uxorem ducere. Nam et aliam quærere, cum habeas tuam, crimen est adulterii eo gravius, quod putas peccato tuo auctoritatem lege quærendam (*S. Ambr. de Abrah.*, *lib.* I, *cap.* 7, n. 59). — Nam servis quidem licet mutare dominos viventes : uxori autem non licebit viros commutare, vivente suo, nam id adulterium esset. Ne mihi leges ab cæteris conditas legas, præcipientes dari libellum repudii et divelli. Neque enim juxta illas judicaturus est te Deus, in die illa : sed secundum eas quas ipse statuit (*S. Chrysost. de libel. repud.*, n. 1). — Omnes igitur causationes Apostolus amputans, apertissime definivit, vivente viro adulteram esse mulierem, si alteri nupserit. Nolo mihi proferas raptoris violentiam, matris persuasionem, patris auctoritatem, propinquorum catervam, servorum insidias atque contemptum, damna rei familiaris. Quamdiu vivit vir, licet adulter sit, licet sodomita sit, licet flagitiis omnibus coopertus, et ab uxore propter hæc scelerata derelictus, maritus ejus reputatur, cui alterum virum recipere non licet. Nec Apostolus hæc propria auctoritate decernit ; sed Christo in se loquente, Christi verba secutus est (*S. Hier.*, *epist. ad Amand.*). — Hoc custoditur in Christo et Ecclesia, ut vivens, cum vivente in æternum nullo divortio separetur. Cujus sacramenti tanta observatio est, in civitate Dei nostri, in monte sancto ejus, hoc est in Ecclesia Christi, quibusque fidelibus conjugatis, qui sine dubio membra sunt Christi; ut cum filiorum procreandorum causa, vel nubant feminæ, vel ducantur uxores... non lege hujus seculi, ubi interveniente repudio, sine crimine conceditur cum aliis alia copulare connubia : quod etiam sanctum Moysen Dominus propter duritiam cordis illorum Israelitis permississe testatur; sed lege Evangelii, reus est adulterii ; sicut etiam illa, si alteri nupserit. Usque adeo manent inter viventes semel inita jura nuptiarum, ut potius sint inter se conjuges, qui ab alterutro separati sunt, quam cum his quibus alii adhæserunt. Cum aliis quippe adulteri non essent, nisi ad alterutrum conjuges permanerent. Denique mortuo viro, cum quo verum connubium fuit, fieri verum connubium potest, cum quo prius adulterium fuit. Ita manet inter viventes quoddam conjugale, quod, nec separatio, nec cum altero copulatio possit auferre. Manet autem ad noxam criminis, non ad vinculum fœderis (*S. Aug. de Nupt. et Concup.*, *lib.* I, *cap.* 10, n. 11). — Si enim dicunt religionis causa conjugia debere dissolvi, sciendum est, quia et si lex humana concessit, divina lex tamen prohibuit. Per se enim veritas dicit : *Quæ Deus conjunxit, homo non separet.* Qui etiam ait : *Non licet dimittere uxorem excepta causa fornicationis.* Quis ergo huic cœlesti Legislatori contradicat (*S. Greg. epist.*, *lib.* XI, *epist.* 45, *ad theoct. patric.*)?

(1) Nunc persuadere non possumus, ut introducatur publice, et velut lege sanciatur permissio plures, quam unam, uxores ducendi. Si aliquid hac de re prælo committeretur, facile intelligit vestra celsitudo id præcepti instar intellectum, acceptatum iri : unde multa scandala et difficultates orientur. Consideret, quæsumus, celsitudo vestra, quam sinistre acciperetur, si quis convinceretur hanc legem in Germaniam introduxisse, quæ æternarum litium, et inquietudinum (quod timendum), futura esset seminarium (*Consultatio Lutheri, et aliorum super polygamia ad Philipp. Landgr. Hessiæ*; n. 5, *ex Hist. variat. Bossuet*, *lib.* VI),

polygamie, au contraire, divise le cœur de l'un, isole les intérêts de l'autre, et détruit la communauté en la multipliant. Voyez parmi les peuples qui ont cru trouver leur bonheur dans la pluralité des femmes, l'amour conjugal étouffé par la brutalité de la passion, la concorde sans cesse troublée par les divisions et les intrigues, et un farouche despotisme substitué à la douce autorité maritale. Cette autorité des époux est aussi une loi du christianisme (et ne faut-il pas une autorité dans toute société?); mais elle est tempérée par l'amour. Femmes, dit la religion, soyez soumises à vos maris; maris, chérissez vos femmes (1): et voilà encore, dit saint Chrysostome, le mariage appelé par le christianisme à son institution naturelle; voilà pourquoi l'auteur de la nature avait doué l'homme de la force, et orné la femme de la beauté (2). Heureux accord de dépendance et de tendresse, qui modère la vivacité d'un sexe, et adoucit la rudesse de l'autre; qui met dans une main l'autorité de la loi, et dans l'autre l'empire bien plus puissant de la douceur (1)! La soumission est balancée par la déférence, et l'inclination à céder est le contre-poids du droit de commander (2). En soumettant les épouses à cette autorité si douce, que l'amour conjugal a seul droit d'exercer, la loi chrétienne a brisé les chaînes que les autres lois avaient appesanties sur elles. De combien de vertus elles se sont privées, ces religions injustes qui ont abusé de la faiblesse pour l'asservir! Elles ne connaissent point cette piété plus tendre, cette sensibilité plus communicative, cette commisération plus active, cette bienfaisance plus soutenue, cette charité plus industrieuse, dont nous jouissons dans la société chrétienne. La liberté du christianisme développe toutes les vertus du sexe; l'esclavage des autres religions ne lui laisse que ses défauts. En fixant les droits des époux, notre sainte loi règle leurs devoirs: la fidélité réciproque, le respect envers les nouveaux parents qu'ils acquièrent, la tendresse pour les enfants que Dieu leur accordera, et que la religion leur confie comme un dépôt; le soin de leur maison, et la vigilance domestique sur leur intérieur, le soin plus important encore de leurs personnes et de leur considération (3);

(1) Mulieres viris suis subditæ sint, sicut Domino: quoniam vir caput est Ecclesiæ, ipse salvator corporis ejus: sed sicut Ecclesia subjecta est Christo, ita et mulieres viris suis in omnibus. Viri, diligite uxores vestras, sicut et Christus dilexit Ecclesiam, et se ipsum tradidit pro ea, ut illam sanctificaret: mundans lavacro aquæ in verbo vitæ; ut exhiberet ipse sibi gloriosam Ecclesiam, non habentem maculam, aut rugam, aut aliquid hujusmodi, sed ut sit sancta et immaculata. Ita et viri debent diligere uxores suas, ut corpora sua: qui enim uxorem diligit, seipsum diligit. Nemo enim unquam carnem suam odio habuit; sed nutrit et fovet eam, sicut et Christus Ecclesiam; quia membra sumus corporis ejus, de carne ejus, et de ossibus ejus. Propter hoc relinquet homo patrem et matrem suam, et adhærebit uxori suæ; et erunt duo in carne una. Sacramentum hoc magnum est: ego autem dico in Christo et in Ecclesia. Verumtamen et vos singuli uxorem suam sicut se ipsum diligat, uxor autem timeat virum suum (*Ephes.*, V, 20, 33).—Mulieres, subditæ estote viris, sicut oportet in Domino. Viri, diligite uxores vestras, et nolite amari esse ad illas (*Coloss.*, III, 18, 19).—Vidisti mensuram obedientiæ: audi etiam mensuram dilectionis. Vis tibi obedire uxorem, sicut Christo Ecclesiam? Ipse quoque ejus curam gere, sicut Christus Ecclesiæ... Nihil est his vinculis magis tyrannicum et maxime marito et uxori. Nam famulum quidem poterit quispiam nutu alligare (imo vero ne illum quidem, fortasse enim resiliet, et abibit). Vitæ autem sociam, liberorum matrem, et quæ est causa et occasio omnis lætitiæ, non oportet metu et minis ligare, sed dilectione et affectione. Quænam enim est conjunctio, quando uxor exhorrescit maritum? Quanam autem voluptate fruetur ipse maritus, cum uxore habitans, tanquam cum ancilla, et non tanquam cum libera (*S. Chrysost.*, *in cap.* V, *Epist. ad Ephes.*, *hom.* 20, *n.* 2).

(2) Diligere quidem est virorum, illarum vero cedere. Si ergo unusquisque quod suum est offerat, stant omnia firma et stabilia. Ex eo enim quod diligatur, fit mulier amica et benevola; ex eo autem quod sit subdita, vir fit mitis et clemens. Vide autem quod hoc quoque natura sit sic comparatum, ut vir quidem diligat, mulier autem obediat; nam quando is qui imperat, diligit eum qui paret, imperio tunc consistunt omnia. Non tam ab eo qui paret quæritur dilectio, quam ab eo qui imperat, erga eum qui paret; ab illo enim est obedientia. Nam quod mulieri est pulchritudo, viro autem cupiditas et desiderium, nihil aliud ostendit, quam quod sic fiat propter dilectionem. Ne ergo, quoniam subjecta est mulier, sis insolens: neque tu, quoniam vir diligit, intumesce. Neque viri amicitia extollat mulierem, neque mulieris subjectio inflet virum. Propterea eam tibi subjecit, o vir! ut magis ametur; propterea te facit amari, o mulier! ut facile feras quod sis subjecta. Ne timeas quod sis subjecta; ei enim qui amat, esse subjectum nullam habet difficultatem. Ne timeas amans: habes enim ipsam cedentem. Non alias ergo esset vinculum. Habes necessarium a natura imperium, habe etiam vinculum quod est ex caritate (*S. Chrysost. in cap.* IV *Epist. ad Coloss.*, *homil.* 10, n. 1).

(1) Nihil enim, nihil utique fortius muliere pia et prudente, ut virum informet, ejusque animum ut voluerit instituat. Non amicos, non doctores, non principes perinde feret, ut uxorem monentem, et consilium dantem. Monitio quippe talis quadam voluptate conjuncta est, quod illa multum ametur. Multos possum afferre viros asperos, immorigeros, ab uxoribus mitigatos. Uxor est viri, et mensæ, et lecti, et liberorum procreationis consors. Ipsa conscia dictorum, et arcanorum, ingressus et exitus, plurimorumque aliorum. In omnibus marito dedita, et sic illi juncta, ut par est corpus capiti copulari. Si prudens sit et diligens, plusquam omnes alii conjugem fovebit et curabit (*Idem, in Joan.*, *homil.* 61, *n.* 3).

(2) Sed etiam tu, vir (possumus etiam sic accipere), depone tumorem cordis, asperitatem morum, cum tibi sedula uxor occurrit: propelle indignationem, cum blanda conjux ad caritatem provocat: non est dominus, sed maritus; non ancillam sortitus es, sed uxorem; gubernatorem te Deus voluit esse sexus inferioris, non præpotentem. Redde studio vicem, redde amori gratiam..... Sed habes naturalem rigorem: debes temperare cum contemplatione conjugii, et reverentia conjunctionis deponere animi feritatem (*S. Ambr. Hexam.*, *lib.* V, *n.* 19).

(3) Apprehendentes parentes filiam suam, osculati sunt eam, et dimiserunt ire: monentes eam honorare soceros, diligere maritum, regere familiam, gubernare domum, et se ipsam irreprehensibilem exhibere (*Tob.* X, 12, 13).—Proinde oro....... Omnia faciamus et agamus, ut tranquillitas et pax

la religion a tout réglé, et elle cimente ses saintes ordonnances en faisant du mariage un sacrement. Le rit extérieur maintient le dogme ; le dogme consacre les principes, nous y attache, et en assure tous les effets religieux et civils.

Il n'y a point de religion sans sacerdoce, point d'Eglises sans ministres (1). Dans l'Eglise de Jésus-Christ, le ministère est un sacrement (2). Ceux qu'elle sépare pour cette œuvre sainte, elle les consacre par l'onction céleste; moins pour avertir le peuple fidèle du respect qu'il leur doit, que pour les instruire eux-mêmes des vertus par lesquelles ils doivent l'obtenir : elle exige d'eux pour ce grand sacrement une vocation supérieure (3). Elle les dispose à le recevoir par des préparations longues ; elle les forme par des épreuves sévères à la perfection qu'il dedemande (1). Des canons multipliés, des peines rigoureuses, des récompenses au-dessus de toutes les idées humaines, les regards du public, la sublimité de leurs fonctions, tout, dans les vues de l'Eglise, concourt à élever ses ministres à la haute sainteté qu'exigent les grands devoirs qu'elle leur impose. Peuples, qui aimez a censurer vos pasteurs, et qui souvent les jugez avec tant de légèreté, nous abandonnons à vos clameurs les ministres infidèles à la sainteté de leur vocation : criminels envers Dieu, qu'ils offensent, envers l'Eglise, qu'ils trahissent, envers leur ministère, qu'ils profanent, envers leurs peuples qu'ils perdent par leurs scandales, au lieu de les sauver par leurs exemples ; nous les jugeons, nous les condamnons plus sévèrement que vous. Mais gardez-vous d'imputer à la religion les erreurs qu'elle déplore, les défauts qu'elle proscrit, les vices qu'elle s'efforce de prévenir, les crimes qu'elle ne cesse de punir. En faisant justice des ministres, rendez justice au ministère. Voyez que de bien il répand dans toutes les parties

sit inter cohabitantes. Tunc enim, et filii qui nascentur parentum virtutem sequentur, quos imitabuntur et servi; et undique domus virtute florebit : eritque multiplex rerum prosperitas.... Ut igitur etiam ipsi absque tristitia, et temporis istius vitam transigamus, et majorem Domini benevolentiam magis ac magis nobis conciliemus, virtutem sectemur; pacem et concordiam in domum nostram introducere conemur; curæ nobis sint educatio liberorum, moresque famulorum : ut pro omnibus largis acceptis remunerationibus, mereamur et promissa dona (*S. Chrys. in Genes.*, *homil.* XXXVIII, *n.* 6). Matres, filias vestras recte componite; facilis vobis est hujusmodi cura : vigilate, ut domi maneant. Ante omnia autem, ad pietatem illas instituite, ac ut honestæ sint, ac pecunias spernant: ne cultum et ornatum nimis curent. Sic illas nuptiis tradite. Si illas sic efformatis, non ipsas tantum, sed etiam virum, qui illas ducturus est, servabitis : nec virum tantum, sed filios; nec filios solum, sed nepotes (*Idem, in epist.* I, *ad Timoth.*, *homil.* IX, *n.* 2). Quidquid viris jubetur, hoc consequenter redundat in feminas. Neque enim adultera uxor dimittenda est, et vir mœchus tenendus. Si quis meretrici jungitur, unum corpus facit : ergo et quæ scortatori impuroque sociatur, unum cum eo corpus efficitur. Aliæ sunt leges Cæsarum, aliæ Christi. Aliud Papinianus, aliud Paulus noster præcipit. Apud illos viris impudicitiæ frena laxantur, et solo stupro atque adulterio condemnato, passim per lupanaria et ancillulas libido permittitur; quasi culpam dignitas faciat, non voluntas. Apud nos, quod non licet feminis, æque non licet viris; et eadem servitus pari conditione censetur (*S. Hier.*, *epist.* LXXXIV, *ad Oceanum*).

(1) Ecclesia autem non est, quæ non habet sacerdotes (*Idem, advers. Luciferian.*).

(2) Quis dat episcopalem gratiam? Deus, an homo? Respondes sine dubio, Deus. Sed tamen per hominem dat Deus. Homo imponit manus; Deus largitur gratiam. Sacerdos imponit supplicem dexteram; et Deus benedicit potenti dextera. Episcopus initiat ordinem, et Deus tribuit dignitatem (*Libell. de Dign. sacerd.*; *S. Ambrosio aut Silvestro papæ adjudic.*, *cap.* V). Quemadmodum si fiat ordinatio Cleri ad plebem congregandam; etiamsi plebis congregatio non sequatur, manet tamen in illis ordinatis sacramentum confirmationis. Et si aliqua culpa quisquam ab officio removeatur, sacramento Domini semel imposito non carebit; quamvis ad judicium permanente (*S Aug. de bono conj.*, *cap.* XXIV, *n.* 32). Utrumque enim sacramentum est, et quadam consecratione utrumque homini datur : illud cum baptizatur, istud dum ordinatur; ideoque in catholica, utrumque non potest iterari (*Idem, cont. epist. Parmen.*, *lib.* II, *cap.* XIII, *n.* 28).

(3) Nec quisquam sumit sibi honorem; sed qui vocatur a Deo tanquam Aaron : sic et Christus non semetipsum clarificavit, ut pontifex fieret; sed qui locutus est ad eum (*Hebr.* V, 4 *et* 5). Ideo et Aaron sacerdotem ipse elegit, et non humana cupiditas in eligendo sacerdote præponderaret, sed gratia Dei, non voluntaria oblatio, nec propria assumptio, sed cœlestis vocatio; ut his offerat munera pro peccatis qui possit affici pro peccatoribus, quia et ipse, inquit, gestat infirmitatem. Non sibi quis honorem debet sumere; sed vocari a Deo sicut et Aaron : et ita Christus non exegit, sed accepit sacerdotium (*S. Ambr.*, *epist.* LXIII, *n.* 48). Quos contra Dominus per prophetarum queritur, dicens : *Ipsi regnaverunt, et non ex me ; principes extiterunt, et ego ignoravi.* Ex se namque, et non ex arbitrio summi rectoris regnant, qui nullis fulti virtutibus, nequaquam divinitus vocati, sed sua cupidine accensi, culmen regiminis rapiunt potius quam assequuntur (*S. Greg. de cura past.*, *part.* I, *cap.* 1). Unde obrepsit hæc pestis? Unde invaluit hæc execranda præsumptio, ut indigni dignitates ambiant, et quanto minus meruerunt ascendere ad honores, tanto importunius honoribus se importent? Hodie per fas et nefas, hodie in animæ corporisque discrimine, currunt infelices ad cathedram pastoralem : nec attendunt quod sit eis cathedra pestilentiæ, dum sibi et aliis sunt causa ruinæ (*Petr. Bles.*, *epist.* XXIII, *ad cardinal.*). Nemo magis iram meretur, quam amicum simulans inimicus. Juda, osculo tradis Filium hominis, homo unanimis, qui simul mecum dulces capiebas cibos, qui in paropside manum pariter intinxisti! Non est tibi pars in oratione, qua orat ad Patrem, et dicit : *Pater, ignosce illis, quia nesciunt quid faciunt:* Væ vobis, qui clavem tollitis, non scientiæ solum, sed et auctoritatis? nec ipsi introitis, et multipliciter impeditis quos introducere debuistis. Tollitis enim, et non accepitis claves. De quibus Dominus queritur per prophetam : *Ipsi regnaverunt, et non ex me ; principes extiterunt, et ego non vocavi eos.* Unde tantus prælationis ardor, unde ambitionis impudentia tanta, unde vesania tanta præsumptionis humanæ? Audetne aliquis vestrum terreni cujuslibet reguli, non præcipiente, aut etiam prohibente eo, occupare ministeria, præripere beneficia, negotia dispensare? Nec tu Deum putes quæ in magna domo sua a vasis iræ aptis in interitum sustinet, approbare. Multi quidem veniunt; sed considera quis vocetur (*S. Bern. de convers. ad Cle.*, *cap.* XIX, *n.* 32).

(1) Non neophytum, ne in superbiam elatus, in

de la société. Considérez combien de genres d'utilité l'Eglise a unis au sacerdoce. La succession de vos premiers pasteurs remonte jusqu'aux apôtres (1). Ainsi, les juges de votre foi vous enseignent les vérités qui leur ont été transmises de génération en génération : c'est une chaîne non interrompue, qui lie votre doctrine à celle de Jésus-Christ; et la continuité des canaux par lesquels vous parvient l'enseignement vous répond qu'il découle de la source pure. Le sublime établissement qu'a formé la religion, et dont avant elle il ne subsistait aucune idée ! Partout où elle trouve des hommes assemblés, elle leur donne un pasteur (2) ; dans chaque peuplade elle élève un autel, elle y place un de ses ministres, et réunit sur sa tête toutes les fonctions qui peuvent être utiles à l'humanité. Ministres du culte, ministres de la vérité, ministres des saints préceptes, minis-

judicium incidat diaboli (I *Timoth.*, III, 6). Manus cito nemini imposueris (*Ibid.*, V, 22). Neque convenit, neque scientia et bona conversatio hoc recipit, ut temere et leviter ad id accedatur, ut episcopus, vel presbyter, vel diaconus, prompte ac facile constituatur. Sic enim merito neophytus existimetur; quandoquidem et beatissimus apostolus, qui fuit etiam doctor gentium, prohibuisse plane videtur, ne celeres fiant ordinationes. Longissimi enim temporis probatio et conversationem, et uniuscujusque mores non improbabiliter exprimere poterit (*Concil. sardic.*, *an.* 347, *can.* X). *Manus cito*, inquit, *nemini imposueris, neque communicaveris peccatis alienis.* Quid est, *cito?* Non post primam probationem, nec post secundam, vel tertiam; sed postquam sæpius circumspexeris, et accurate examinaveris. Neque enim ea res periculo vacat; nam peccatorum ejus præteritorum et futurorum tu quoque pœnam dabis, qui illi dignitatem dedisti (*S. Chrysost.*, *homil.* XVII *in epist.* I *ad Tim.* *n.* 1). Quid est, *cito manus imponere?* Nisi ante ætatem maturitatis, ante tempus examinis, ante meritum laboris, ante experientiam disciplinæ, sacerdotalem honorem tribuere non probatis..... Monente autem apostolo, atque dicente : *Et hi autem probentur primum, et sic ministrent.* Quid aliud intelligendum in hoc putamus, nisi ut his provectionibus, non solum matrimoniorum castimoniam, sed etiam laborum merita cogitemus : ne aut a baptismo rudibus, aut a sæculari actu repente conversis, officium pastorale credatur. Cum per omnes gradus militiæ christianæ de incrementis provectuum debeat æstimari, an possint cuique majora committi; merito sanctorum Patrum venerabiles sanctiones, cum de sacerdotum electione loquerentur, eos demum idoneos sacris administrationibus censuerunt, quorum omnis ætas a puerilibus exordiis, usque ad perfectiores annos, per disciplinæ ecclesiasticæ stipendia cucurrisset : ut unicuique testimonium prior vita præberet, nec posset de ejus provectione dubitari, cui pro laboribus multis, pro castis moribus, pro actibus strenuis celsioris loci præmium deberetur. Si enim ad honores mundi sine suffragio temporis, sine merito laboris indignum est pervenire; et notari ambitus solent, quos probitatis documenta non adjuvant; quam diligens et quam prudens habenda est dispensatio divinorum munerum, et cœlestium dignitatum! ne in aliquo apostolica et canonica decreta violentur; et his Ecclesia Domini regenda credatur, qui legitimarum institutionum nescii, et totius humilitatis ignari, non ab infimis sumere incrementum, sed a summis volunt habere principium. Cum valde iniquum sit et absurdum, ut imperiti magistris, novi antiquis, et rudes præferantur emeritis (*S. Leo*, *epist.* I, *ad Episc. Afric.*, *cap.* I). Hoc ita fiet, si non sacerdotii gradus saltu quodam passim laicis transferantur. Longa debet vitam suam probatione monstrare, cui gubernacula committuntur Ecclesiæ. Non negamus esse in laicis Deo placitos mores; sed milites suos probatos sibi quærunt instituta fidelia. Discere prius quisque debet antequam doceat, et exemplum religiosæ conversationis de se potius aliis præstare, quam sumere. Emendatiorem esse convenit populo, quem necesse est orare pro populo. Longa observatione religiosus cultus tradatur, ut luceat; et clericalibus obsequiis erudiendus inserviat, ut ad venerandi gradus summa perductus, qui sit fructus humilitatis, ostendat (*Hormisdas papa*, *epist.* XXV *ad Episc. Hispan.*, *n.* 1). Quid putamus quod isti subjectis præstituri sunt, qui antequam discipulatus limen attingant, tenere locum magisterii non formidant? Qua de re necesse est ut si et quamvis inculpati quisquam sit meriti, ante tamen per distinctos ordines ecclesiasticis exerceatur officiis. Videat quod imitetur; discat quod doceat; informetur quod teneat; ut postea non debeat errare, qui eligitur viam errantibus demonstrare. Diu igitur religiosa meditatione poliatur, ut placeat; et sic lucerna super candelabrum posita luceat... Ordinate ergo ad ordines ascendendum est... Nam casum appetit, qui ad summa loci fastigia postpositis gradibus, per abrupta quærit ascensum (*S. Greg. epist.*, *lib.* IX, *epist.* 106 *ad Syagrium, et alios episc.*).

(1) Traditionem apostolorum in toto mundo manifestatam in omni Ecclesia adest respicere omnibus, qui vera velint videre. Et habemus annumerare eos, qui ab apostolis instituti sunt episcopi in Ecclesiis, et successores eorum usque ad nos, qui nihil tale docuerunt (*S. Iren. adv. hæres.*, *lib.* III, *cap.* III, *n.* 1). Percurre Ecclesias apostolicas, apud quas ipsæ etiam cathedræ apostolorum suis locis præsident; apud quas ipsæ authenticæ litteræ eorum recitantur, sonantes vocem, et repræsentantes faciem uniuscujusque. Proxima est tibi Achaia? habes Corinthum. Si non longe es a Macedonia, habes Philippos, habes Thessalonicenses. Si potes in Asiam tendere, habes Ephesum. Si autem Italiæ adjaces, habes Romam : unde nobis quoque auctoritas præsto est (*Tertull. de præscrip.*, *cap.* XXXVI). Novatianus in Ecclesia non est; nec episcopus computari potest qui evangelica et apostolica traditione contempta, nemini succedens a se ipso ortus est (*Sanct. Cypr.*, *epist.* LXXVI *ad Magnum*, *pag.* 152). Episcopos ab ipsis apostolorum sedibus inconcussam seriem usque in hæc tempora perducentes (*S. Aug. cont. Crescent.*, *lib.* III, *cap.* XVIII, *n.* 21).

(2) Venerabilis erit postea presbyter, illudque ad villæ securitatem conducet. Orationes illic perpetuæ pro te fient, oblatio singulis dominicis... Quanta res fuerit videre presbyterium ad exemplum Abrahæ incedentem, canum, accinctum, fodientem, operantem? Quid agro illo desiderabilius? Hic major est virtus. Non est illic lascivia, sed abacta est : non ebrietas et voluptas; sed eliminata est : non vana gloria; sed extincta est : benevolentia plus illic fulget propter simplicitatem... Quantum autem bonum est, cum magna quiete sacerdotem in Ecclesiam venire, ut accedat ad Deum, et quotidie oret pro vico, pro prædio! Parumne est, dic, oro, in sacris oblationibus semper nomen tuum referri, et quotidie pro villa preces ad Deum emitti? Quantum tibi et ad alia hoc prodest?... Villa interim erit ab omni suspicione libera. Nemo homicidii, nemo furti accusabit, nemo simile quidquam suspicabitur. Habent et aliam consolationem, sive morbus, sive mors accidat... Præsidium construe contra diabolum. Hoc est enim Ecclesia. Hinc prodeant manus ad laborem : prius extendantur ad preces, et tunc ad opus adeant : ita erit illis robur corporis; sic erit agricultura multa; sic omnia mala foras mittentur (*S. Chrys. in act. apostol.*, *homil.* XVIII, *n.* 4 *et* 5).

tres des mœurs, ministres de la bienfaisance, les pasteurs à qui l'Eglise vous confie exercent tous les ministères, jusque dans les lieux où il n'en existe point d'autre. Grâce à la religion chrétienne, le pauvre peuple n'est plus abandonné; l'instruction pénètre dans les déserts les plus sauvages; la charité descend dans la cabane la plus isolée. Rien n'est inaccessible au ministère ecclésiastique. Il est l'auteur, l'instigateur, le moteur de tout bien. Placé entre le vestibule et l'autel, intercesseur des hommes auprès de Dieu, ambassadeur de Dieu auprès des hommes, le prêtre porte vos vœux au pied du trône éternel, et en fait descendre sur vous les vérités célestes (1); il maintient dans la société, et les vertus privées qui en sont le fondement, et les vertus publiques, qui la rendent florissante. Il fait observer les devoirs généraux du chrétien, et les obligations particulières de chaque état, et il fortifie ses leçons par la première de toutes, par son propre exemple (2). C'est en marchant à la tête de son troupeau, qu'il le conduit dans les sentiers de la vertu. Malheureux de tout genre, accourez à nous (3); notre premier devoir est de vous soulager; notre bonheur sera de vous rendre le vôtre. O vous qui, accablés de douleur, renfermez dans votre sein les peines qui le déchirent, ouvrez vos cœurs au consolateur que l'Eglise vous envoie; sa main va essuyer vos larmes, sa voix portera dans vos âmes les seules consolations efficaces, celles de la religion. Pauvres de Jésus-Christ, nos trésors sont votre bien; ce n'est que pour vous que l'Eglise les a reçus (4), et, s'ils ne suffisent pas à vos besoins, elle nous charge encore de solliciter la charité des riches. Citoyens divisés, réunissez-vous autour des anges de la paix. Dieu nous a donné un ministère de réconciliation : c'est une magistrature sacrée qui concilie plus de différents que les tribunaux n'en peuvent juger, comme elle prévient plus de crimes qu'ils n'en peuvent punir. Nous l'avouons, nous nous faisons une gloire de la reconnaître, la dette immense que nous avons contractée envers vous dans notre ordination : tout ce qui vous est utile est pour nous un devoir; imaginez encore de nouveaux biens à faire à l'humanité, et vous agrandirez le cercle de nos obligations.

C'est surtout dans les moments douloureux qui mettent l'homme aux prises avec l'infirmité, que l'Eglise envoie ses ministres à son secours; elle les place autour du lit de langueur, et les charge d'y verser les consolations et les soulagements (1). L'incrédulité, toujours injuste envers nous, traite de cruauté la fonction la plus tendre, la plus pénible, la plus utile de notre ministère. Si c'est une dureté de présenter au malade ses

(1) Inter vestibulum et altare plorabunt sacerdotes, ministri Domini, et dicent: Parce, Domine, parce populo tuo (*Joel.*, II, 17). Sic nos existimet homo, ut ministros Christi et dispensatores mysteriorum Dei (I *Cor.*, IV, 1). Pro Christo ergo legatione fungimur, tanquam Deo exhortante per nos (II *Cor.*, V, 20). Inter divinam et humanam naturam sacerdotium velut medium interjectum est; ut illam colat atque observet, hanc autem in melius commutet (*S. Isidor. Pelus.*; *lib.* III, *epist.* 20).

(2) In omnibus te ipsum præbe exemplum bonorum operum in doctrina, in integritate, in gravitate (I *Timoth.*, II, 7). Neque ut dominantes in cleris, sed forma facti gregis ex animo (I *Petr.*, v, 3). Ideo ille nos hic reliquit, ut sicut luminaria essemus; ut aliorum doctores constituamur, ut instar fermenti simus; ut sicut angeli cum hominibus versemur (*S. Chrysost.*, *homil.* X, *in epist.* I *ad Timot.*, n° 5).

(3) Presbyteri sint ad commiserationem proni; misericordes erga cunctos; aberrantia reducentes; visitantes infirmos omnes : non negligentes viduam, aut pupillum, aut pauperem, sed semper providentes bonum, coram Deo et hominibus (*S. Polycarp.*, *epist. ad Philipp.*, n° 6). Sacerdotis est nulli nocere, prodesse velle omnibus (*S. Amb. de offic. minist.*, *lib.* III, *cap.* IX, n° 59). In omnibus sacerdos periclitatur; in omnibus reis angitur. Quod enim alii patiuntur, ipse sustinet; et iterum liberatur, cum alii, qui tenentur periculis, liberantur (*S. Ambr. de Obit. Theod.*, n° 36). Pro officio sacerdotii omnes christianos filiorum loco diligimus (*S. Hieron.*, *epist.* LXXXV, *ad Salvium*).

(4) Aurum Ecclesia habet, non ut servet, sed ut eroget, et subveniat in necessitatibus (*S. Ambr.*, *de offic. ministr.*, *lib.* II, *cap.* XXVIII, n° 137). Scientes nihil aliud esse res Ecclesiæ, nisi vota fidelium, pretia peccatorum, et patrimonia pauperum, non eas vindicaverunt in usus suos ut proprias, sed ut commendatas pauperibus diviserunt..... Quod habet Ecclesia, cum omnibus nihil habentibus commune habet (*Op. de vita contemplat. S. Prosp. adjud.*). Patrimonia sunt pauperum facultates Ecclesiarum, et sacrilega eis crudelitate subripitur quidquid sibi ministri et dispensatores, non utique domini vel possessores, ultra victum accipiunt et vestitum (*Gaufridi abb. declam.*, *cap.* XVIII).

(1) Consolare illum in exitu spiritus sui (*Eccli.*, XXXVIII, 24). Cum sacerdos audierit aliquem infirmari in sua plebe, quanto ocius ad eum pergat.... Et appropinquans lecto, quo infirmus decumbit, eum blande leniterque alloquatur, ut omnem spem suam in Deo ponat; ut flagellum Dei patienter toleret; ut hoc ad purgationem et castigationem suam provenire credat; ut peccata sua confiteatur; ut emendationem promittat, si Dominus vitam concesserit; pœnitentiam pro culpis commissis spondeat, etc. (*Concil. Nannetense, secul.* 7, *aut* 8, *can.* IV). Omni tempore parochus gregi suo invigilare debet; sed cum primum aliquis ejus curæ commissus in morbum inciderit, tunc maxime omnem parochialis caritatis diligentiam in eo ponet, ut ægrotantem in via salutis recte dirigat; et ut nequissimi dæmonis insidiis conatibusque tueatur, ac defendat præsidio salutarium adjumentorum. Quod concilio Agathensi olim pie cautum est, id synodo provinciali renovatum, idem parochus præstare curet, ut, missa celebrata, si quis in parochiali vicinia habet, frequentet. Atque ideo quotidie, cum per alias parochialis curæ suæ occupationes potest, visitet; eisdemque præstet, prout esse viderit, officia caritatis et sollicitudinis parochiali muneri suo conjuncta. Quamobrem non expectabit dum ab ægroto vocetur; sed ipse ultro ad illum veniet.... Illis maxime visitandis et consolandis assiduam caritatem navabit, qui rerum omnium indigentia et morbi acerbitate, miserabilem in modum afflicti, curationem difficillimam experiuntur. Quorum pietatem, commotus zelo pietatis, ita sublevabit, ut ipse, si per facultates potest, de suo aliquid eroget; et aliorum eleemosynas conquirat; et eo nomine collectas certis diebus in Ecclesia edicat (*S. Carol. inst. visit. infir.*).

plus grands intérêts, qui deviennent de moment à autre plus pressants, qu'on repousse donc aussi loin de lui la main qui doit tracer ses dernières volontés. Mais non, ce n'est point une voix dure pour le malheureux qui souffre, que celle qui lui inspire la patience et qui la fait pénétrer dans son cœur par les motifs les plus touchants et les plus efficaces. La résignation à la volonté suprême arrête ses murmures; la confiance dans le Dieu qui appesantit sa main sur lui, apaise ses alarmes (1). En rendant la paix à sa conscience, nous rendons le calme à son âme. Que l'incrédulité invente donc enfin des consolations plus puissantes. Le néant est le seul dédommagement qu'elle propose au moribond pour toutes ses pertes; tandis que la religion lui ouvre les portes de l'éternité et lui montre le bonheur sans mesure et sans terme qu'il est prêt à saisir. Tout ce qui est mortel s'écroule autour du mourant, tout ce qui est sur la terre s'enfuit loin de lui. Mais à mesure que le monde s'éloigne, la religion s'avance; elle tient dans sa main le sacrement (2) que Jésus-Christ a réservé pour les instants les plus redoutables de la vie (3); elle oint le fidèle comme un athlète, pour le fortifier dans son dernier combat; l'huile sainte qu'elle répand sur ses membres, attire dans son cœur l'onction de l'Esprit-Saint, efface ses péchés, et en fait disparaître les tristes restes. Les langueurs de la maladie n'abattront plus son âme; les assauts de la tentation ne la vaincront point. Dieu daigne même accorder à l'onction qu'il a instituée, la vertu de rendre au corps la santé, si les besoins de l'âme le demandent (4). Ce sacrement est une profession de foi publique, où les fidèles professent hautement qu'ils veulent mourir dans la communion sainte, dans laquelle ils ont eu le bonheur de vivre (1). Il rapproche ainsi les deux termes de la vie; notre dernier soupir est l'expression de la foi que nous avons reçue en naissant, et nous réparons dans l'extrême-onction l'innocence que nous avions acquise dans le baptême.

Ne craignez point que l'Eglise abandonne son enfant dans ses derniers moments, si décisifs pour son salut (2). Quand tous les autres secours lui manquent, elle redouble les siens : elle calme son désespoir par des espérances, apaise ses regrets par des consolations, ranime son courage par le spectacle de Jésus-Christ mort pour son salut. C'est au milieu des prières de l'Eglise qu'il passe dans l'éternité. Nos vœux l'y suivent encore : ils l'accompagnent au pied du tribunal éternel, et vont solliciter la clémence du Juge suprême. La mort même ne met point un terme à la charité de l'Eglise. Nations de tous les pays et de tous les siècles, vous n'avez point erré en rendant à vos morts des hommages funèbres : le sentiment qui vous conduisait autour de leur dépouille inanimée, ne vous égarait point : mais vous en méconnûtes le principe; vous ignorâtes toujours pour quel usage la Providence avait mis dans vos cœurs l'attachement aux morts; et ce sentiment, qui vous faisait multiplier sur un cadavre les honneurs et les dons, flétri par l'idée de leur inutilité (3), ne pouvait qu'ajouter à vos regrets. La religion catholique seule nous révèle ce grand secret du Créateur. Le coup qui brise les liens de l'âme et du corps, ne

(1) Fili, in infirmitate ne despicias te ipsum, sed ora Dominum, et ipse curabit te (*Eccli.* XXXVIII, 9). Ipsi vero Dominum deprecabuntur, ut dirigat requiem eorum, et sanitatem, propter conservationem eorum (*Ibid.*, 14).

(2) Infirmatur quis in vobis? inducat presbyteros Ecclesiæ, et orent super eum, ungentes eum oleo in nomine Domini; et oratio fidei salvabit infirmum, et alleviabit eum Dominus, et si in peccatis sit, remittentur ei (*Jac.*, V, 14 *et* 15). Pœnitentibus istud infundi non potest, quia genus est sacramenti. Nam quibus reliqua sacramenta negantur, quomodo unum genus putatur posse concedi (*Ep. inno.* 1 *ad Decent.*, *cap.* VIII)?

(3) Extremo vitæ nostræ tempore præsidia divinæ gratiæ nos eo plura habere convenit, quo et vehementius torquemur metu mortis impendentis, et in periculo etiam majori versamur. Sicut igitur clementissimus Redemptor noster divina in aliis sacramentis adjumenta fidelibus, dum in hoc seculo viverent, paravit, ita hoc extremæ unctionis sacramento finem vitæ hujus, tanquam firmissimo quodam cœlestique præsidio communivit (*S. Carol. instruct. de Extrem.-Unct.*).

(4) Prima igitur utilitas et effectus hujus sacramenti est, quod peccati reliquias tollit, tanquam complementum sacramenti pœnitentiæ... Hæ reliquiæ etiam sunt torpor, mœror, et anxietas quædam, quæ ex peccato relinquitur, et hominem morti proximum affligit. Sunt porro multa, quæ ægrotantem varie affligunt : mortis naturalis metus, et divini judicii horror, quo maxime terretur; et morbi vis, quæ illum ita deprimit, ut de Deo, divinisque et cœlestibus rebus, ac de animæ suæ salute cogitationes aliquando suscipere non possit. Fitque sæpe interdum, ut morbo vexatus paululo momento huc atque illuc impellatur, modo ad querelas, modo ad suspiciones, modo ad impatientiam, aliasque hujus generis pravas affectiones, quæ illius animam lædunt. Adversus hæc porro incommoda sacramentum hoc tanquam saluberrima medicina valet, eamque vim divinitus habet, ut levius ea ferat. Alia est utilitas : cum enim diabolus, qui diurno usu conditionem, ingenium, moresque ægrotantis didicit, extremo eo tempore omne certamen varie aggreditur, ut eum distrahat desperatione, et animi abjectione perturbet, aut nimia arrogantia, atque elatione quadam attollat; hoc sacramento vires infirmo divinæ subministrantur, quibus adversario fortiter resistat. Cum igitur adversus hostem animum corroborat, tunc etiam corpus, ubi animæ saluti expedierit, aliquando sanat (*Ibid.*).

(1) Hoc etiam sacramento, fidelis qui illud pie suscipit, palam publicoque quodam modo profitetur in obitu fidem catholicam; aperte enim declarat se, sicut ad id tempus in Ecclesia militante cum fidelibus communionem habuit, ita in fine sese habere; sperareque in Ecclesia triumphante consortium habiturum cum sanctis qui æterna cum Christo gloria perfruuntur (*Ibid.*).

(2) Parochus, ministrato sacramento extremæ-unctionis, si videt spatium esse antequam discedat, ægrotum alloquetur, et consolabitur brevibus ac suavibus ardentibusque verbis, quibus illum maxime hortetur ad vim ægritudinis pro Christo Domino sustinendam (*Ibid.*).

(3) His saltem accumulem donis, et fungar inani munere (*Virgil. Æneid.*, *lib.* VI).

rompt pas toujours ceux qui nous attachent à l'Eglise : au sein de la gloire, au milieu des expiations, nous lui appartenons encore. Ce n'est point une cendre insensible que le fidèle arrose de ses larmes stériles et couvre de vains honneurs ; c'est une âme immortelle qu'il soulage par ses prières, par ses offrandes, par ses sacrifices, par ses aumônes (1).

Elles ne sont pas seulement utiles aux défunts, ces prières que l'Eglise, instruite par les saintes Ecritures (1), n'a jamais cessé d'offrir pour leur bonheur (2) : que de biens elles nous procurent à nous mêmes ! elles maintiennent parmi les peuples le dogme des peines temporelles : elles rappellent la promesse de la résurrection des corps (3) ; elles ramènent notre esprit à la pensée salutaire de la mort En contemplant toutes ces générations couchées les unes sur les autres, le chrétien voit la place qui lui est destinée ; et cette idée profonde de la mort est la leçon la plus forte de sa vie. Ces saintes prières établissent une société entre nous et ceux qui nous ont précédés sur la terre : elles raniment dans nos cœurs un tendre souvenir de ceux à qui nous fûmes unis par le sang, ou qui nous attachè-

(1) Nolumus autem vos ignorare, fratres, de dormientibus, ut non contristemini sicut et cæteri qui spem non habent. Si enim credimus quod Jesus mortuus est et resurrexit, ita et Deus eos qui dormierunt per Jesum, adducet cum eo (I *Thessal.*, IV, 12 *et* 13). Deinde et pro defunctis sanctis patribus, et episcopis, et omnibus generatim, qui inter nos vita functi sunt, oramus : maximum hoc credentes adjumentum illis animabus fore pro quibus oratio defertur, dum sancta et perquam tremenda jacet victima (*S. Cyrill. hier.*, *catech.* XXIII, *mystag.* V). Date manibus sacra mysteria ; pio requiem ejus poscamus affectu. Date sacramenta cœlestia, animam nepotis nostris oblationibus prosequamur. Extollite, populi, mecum manus in sancta, ut eo saltem munere vicem ejus meritis rependamus ; non ego floribus tumulum ejus aspergam ; sed spiritum ejus Christi odore perfundam. Spargant alii plenis lilia calathis ; nobis lilium est Christus : hoc reliquias ejus sacrabo, hoc ejus commendabo gratiam. Nunquam ego piorum fratrum separabo nomina, merita discernam : scio quod Dominum commemoratio ista conciliet, et copula illa delectet (*S. Ambr. de Obit. Valent.* n° 56). Possumus, certe possumus, si velimus, ejus supplicium levius efficere, si frequenter orationes pro illo fundamus, si eleemosynam demus. Etiamsi ille indignus sit, nos Deus exaudiet... Ex illius pecuniis, ex tuis, unde volueris, juva, instilla oleam, imo aquam. Non potest eleemosynas proprias exhibere, saltem cognatorum exhibeat : non potest a se factas, saltem pro se factas. Si cum fiducia ipsum tunc deprecabitur uxor, pretium redemptionis pro illo deponens... Ne circa monumenta, ne circa sepulchralia operam demus. Patrocinare viduis, hoc sepulcrale officium est maximum. Dic nomen ; omnes illas jube pro ipso preces et supplicationes emittere : hoc Deum placabit. Etiamsi non per illum, at propter illum, alius sit auctor eleemosynæ ; et hoc argumentum est divinæ clementiæ. Viduæ circumstantes et lacrymantes non a præsente, sed a futura morte possunt eruere. Multi ab eleemosynis aliorum pro se factis adjuti sunt. Si non omnino sint liberati, saltem aliquam invenerunt consolationem (*S. Chrysost. in act. apost.*, *homil.* XXI, n° 3). Proinde pompæ funeris, agmina exsequiarum, sumptuosa diligentia sepulturæ, monumentorum opulenta constructio, vivorum sunt qualiacumque solatia, non adjutoria mortuorum. Orationibus vero sanctæ Ecclesiæ, et sacrificio salutari, et eleemosynis, quæ pro eorum spiritibus erogantur, non est dubitandum mortuos adjuvari, ut cum eis misericordius agatur a Domino, quam eorum peccata meruerunt (*S. Aug.*, *serm.* CLXXII, *de Verbis apost.*, *cap.* 11, n° 2). Impleant hæc homines erga suos officia postremi muneris, et sui humani lenimenta mœroris. Verum illa quæ adjuvant spiritus defunctorum, oblationes, orationes, erogationes, multo pro eis observantius, instantius, abundantius impendant, qui suos, carne non spiritu mortuos, non solum carnaliter, sed spiritaliter amant (*Ibid.*, n° 3). Neque negandum est defunctorum animas pietate suorum viventium relevari, cum pro illis sacrificium mediatoris offertur, vel eleemosynæ in Ecclesia fiunt (*Idem*, *Enchirid.*, *cap.* CX, n° 29). Quæ autem cum ita sint, non existimemus ad mortuos, pro quibus curam gerimus, pervenire, nisi quod pro eis, sive altaris, sive orationum, sive eleemosynarum sacrificiis solemniter supplicamus. Quamvis non pro quibus fiunt omnibus prosint ; sed iis tantum quibus, dum vivunt, comparantur ut prosint. Sed quia non dicernimus qui sint, oportet ea pro regeneratis omnibus facere : ut nullus eorum prætermittatur, ad quos hæc beneficia possint et debeant pervenire (*Idem, de Cur. ger. pro mort.*, *cap.* XVIII, n° 22).

(1) Facta collatione, duodecim millia drachmas argenti misit (Judas) Jerosolymam, offerri pro peccatis mortuorum sacrificium, bene et religiose de resurrectione cogitans. Nisi enim eos, qui ceciderant, resurrecturos speraret, superfluum videretur et vanum orare pro mortuis ; et quia considerabat quod hi qui cum pietate dormitionem acceperant, optimam haberent repositam gratiam. Sancta ergo et salubris est cogitatio pro defunctis exorare, ut a peccatis solvantur (II *Mach.*, XII, 43 *et* 46).

(2) Quod spectat ad mortuos, celebretur dies tertius in psalmis, lectionibus, et precibus, ob eum qui tertia die resurrexit : item dies nonus, in recordationem superstitum et defunctorum ; atque etiam dies quadragesimus juxta veterem typum (*Constitut. apost.*, *lib.* VIII, *cap.* 42). Oblationes pro defunctis, pro natalitiis annua die facimus (*Tertull.*, *de coron.*, *cap.* III). Non frustra hæc ab apostolis sunt legibus constituta, ut in venerandis, inquam, atque horrificis mysteriis, memoria eorum fiat, qui decesserunt. Noverant hinc multum ad illos lucri accedere, multum utilitatis. Eo enim tempore quo universus populus stat manibus passis, ac cœtus sacerdotalis, et illud horrorem incutiens sacrificium, quomodo Deum non placabimus, pro istis orantes (*S. Chrys. in epist. ad Philipp.*, *homil.* III, n° 4) ? Hoc a patribus traditum universa observat Ecclesia, ut pro eis, qui in corporis et sanguinis Christi communione defuncti sunt, cum ad ipsum sacrificium loco suo commemorantur, oretur ; ac pro illis quoque id offerre commemoretur (*S. Aug.*, *serm.* CLXXXII, *cap.* II, n° 2). Sacrificium pro defunctorum fidelium requie offerri, vel pro eis orari, quia per totum hoc orbem custoditur, credimus quod ab ipsis apostolis traditum sit. Hoc enim ubique catholica tenet Ecclesia, quæ nisi crederet fidelibus defunctis dimitti peccata, non pro eorum spiritibus, vel eleemosynam faceret, vel Deo sacrificium offerret (*S. Isidor. Hispal. de offic. Eccles.*, *lib.* I, *cap.* 18).

(3) Istæ auctoritates non hoc admonent quod insit ullus cadaveribus sensus ; sed ad Dei providentiam (cui placent etiam talia pietatis officia), corpora quoque mortuorum pertinere significant, propter fidem resurrectionis adstruendam (*S. Aug.*, *de Cur. ger. pro. mort.*, *cap.* 3, *n.* 5).

Quod vero spectat ad ritum illum, quo mortuorum nomina pronuntiantur, quid eo esse potest utilius ?... Nempe ut qui adsunt, certissime sibi persuadeant mortuos vivere, nec ad nihilum redactos esse ; sed

rent à eux par leurs bienfaits (1) ; elles consolident, elles augmentent notre respect pour leurs dernières volontés. Prosterné sur le tombeau des auteurs de ses jours, le fidèle se rappelle avec sensibilité tous les traits de leur vie qui ont pu l'intéresser : les leçons qu'ils lui donnèrent, les exemples de vertu qu'il reçut d'eux, se retracent fortement à sa mémoire : il est heureux de sentir que ses prières, que ses aumônes acquittent la dette de sa reconnaissance ; il peut enfin leur rendre plus de bien qu'il n'en reçut d'eux. Dans ce moment où il invoque pour ceux qu'il aima sur la terre la miséricorde éternelle, il se dit avec transport que peut-être ils lui répondent du séjour de la douleur, et qu'il a pu faire pénétrer dans leurs cœurs une idée douce à travers les flammes expiatrices. Peut-être même cet instant est-il celui qui désarme la Justice suprême, qui commence leur bonheur éternel, et qui lui assure à lui-même les protecteurs les plus zélés auprès du trône céleste (2).

Aux rites sacrés que Jésus-Christ a institués, son Eglise a, dans différents siècles, ajouté d'autres cérémonies (3), qui ont également pour objet de retracer au peuple fidèle les vérités qu'il doit croire, les préceptes qu'il doit observer. Partout elle leur présente la croix de Jésus-Christ (1) : elle l'élève sur les temples, la place sur les autels, en couvre les ornements de ses ministres, la multiplie dans nos campagnes, en décore nos maisons. Nous ne faisons aucun pas qui ne nous montre le monument de notre rédemption, l'instrument de notre salut, le gage de notre félicité, l'objet de notre éternelle reconnaissance ; nous nous couvrons nous-mêmes de ce signe salutaire (2) ; et les paroles dont

existere adhuc, atque apud Dominum vivere ; tum ut religiosissimum illud dogma prædicetur; quo qui pro fratribus precantur, bene de illis sperare constat quasi peregre profectis (*S. Epiphan., hæres.*, 75, *lib.* III, *n.* 7).

(1) Beati ambo si quid meæ orationes valebunt. Nulla dies vos silentio præteribit ; nulla inhonoratos vos mea transibit oratio ; nulla nox non donatos aliquo precum mearum contextione transcurret : omnibus vos oblationibus frequentabo (*S. Amb., de obit. Valent. n.* 78).

(2) Enimvero et pro anima ejus (mariti) orat (uxor) et refrigerium interim adpostulat ei, et in prima resurrectione consortium, et offert annuis diebus dormitionis ejus (*Tertull., lib. de Monog., cap.* 10).

Tibi nunc, omnipotens Deus, innoxiam commendo animam : tibi hostiam meam offero : cape propitius et serenus fraternum munus, sacrificium sacerdotis. Hæc mei jam libamina præmitto : in hoc ad te pignore venio, non pecuniæ sed vitæ pignore : ne me diutius residere facias tanti pignoris debitorem (*S. Ambr., de excessu Satyri fratris, lib.* I, *n.* 88). Perge quo curris, ut apprehendas, in quo apprehensus es. Enitere per angustam viam, ut pervenias in amplam possessionem hæreditatis æternæ. Habes jam in Christo magnum tui pignus, et ambitiosum suffragium, conjugem, quæ tibi tantum gratiæ in cœlestibus parat, quantum tu illi a terris opulentiæ suggeris : non illam, ut dixi, luctibus cassis honorans, sed vivis muneribus accumulans, quibus illa nunc gaudet. Jamque illi hujus operis tui usus in fructu est, cujus adhuc tibi munus in semine. Jam honoratur tuis illa meritis, jam pascitur tuis panibus et affluit tuis opibus, in vestitu deaurato, circumdata varietate, pretioso lumine (*L. Paul., Epist.* XIII, *ad Pammach*, *n.* 27, 24).

(3) Parochi, et quibus in nostra diœcesi verbi Dei prædicatio incumbit, populum doceant loca, vestes ; et vasa usibus profanis exempta, et sacramentorum Christi ministerio mancipata, ideo consecrari et benedici, ut sciamus, non nisi sacris et divinis rebus vacandum, gratia Dei illic, ceu numine divino præsente. Præterea res alias humanis usibus necessarias in nomine Christi, per orationem ministri et verbum Dei benedici ; ut nobis divina beneficentia contra adversarias potestates, incantationes, magias, fraudes et machinationes inimici pertinaciter nos oppugnantis, prosint et virtutem concipiant. Ceremonias vero majoribus nostris, hominibus religiosissimis usitatas, quod ad varios pietatis usus valeant, et exercitia quædam sint, quibus mens externarum scilicet rerum sensu et significatione, ad divinum cultum ipsumque Deum attrahitur, in ecclesiis nostræ diœcesis retinendas ; et ubi abrogatæ fuerint, revocandas esse statuimus, atque mandamus ; et quemadmodum a parochis concionatoribusque nostris de ceremoniarum significationibus populum doceri volumus, veluti cereos ad laudem et gloriam ejus, qui lucem inaccessibilem inhabitat, et omnem hominem in hunc mundum venientem illuminat, accendi : thura incensa significare orationes et desideria nostra cum odore bonorum operum ad Deum ascendere oportere ; processiones lætas, nostram de Christi triumpho et gloria exultationem ; lugubres, nostrum in hac lacrymarum valle exilium indicere : et illis Deo gratias agi, his veniam peccatorum, et pro vindicta misericordiam implorari : ita eumdem populum sedulo moneri jubemus, ne ceremonias religiosissime institutas, in abusum vertant aut superstitionem ; sed ipsis ad pietatem exercendam utantur, atque ut processiones, sint graves, ordinatæ, honestæ, christiana religione dignæ, atque a vanis et sæcularibus studiis prorsus alienæ (*S. Aug., an.* 1548, *cap.* 22).

(1) Attamen maledictum illud execrabile, extremi supplicii symbolum, nunc desiderabile amabileque factum est. Nihil enim imperatoriam coronam sic exornat, ut crux mundo universo pretiosior, et quod omnes olim exhorrescebant ; ejus nunc figura ita certatim exquiritur ab omnibus, ut ubique reperiatur ; apud principes et subditos, apud mulieres et viros, apud virgines et nuptas, apud servos et liberos ; nam illud omnes signum frequenter imprimunt in membrorum nobiliori parte, et in fronte ceu in columna figuratum quotidie circumferunt. Hoc in sacra mensa, hoc in sacerdotum ordinationibus, hoc rursum cum corpore Christi in mystica cœna refulget : hoc ubique celebratum videre est, in domibus ; in foro, in desertis, in viis, in montibus, in saltibus, in collibus, in mari, in navibus, in insulis, in lectis, in vestimentis, in armis, in thalamis, in conviviis, in vasis argenteis et aureis, in margaritis, in parietum picturis, in corporibus brutorum male affectis, in corporibus a dæmone obsessis, in bellis, in pace, in noctibus, in choreis tripudiantium, in sodalitiis sese macerantium : adeo certatim donum hoc mirabile, ejusque ineffabilem gratiam omnes perquirunt. Nemo pudore afficitur, vel erubescit, dum cogitat hoc maledictæ mortis symbolum esse : sed illo omnes magis exornamur, quam coronis, diadematibus, et mille margaritarum monilibus. Ita non modo non adversamur crucem : sed etiam amabilis illa, desiderabilisque omnibus est. Ubique illa fulget, in parietibus domorum, in tectis, in libris, in urbibus, in vicis, in incultis, in cultis locis (*S. Chrysost., lib. adver. judæ. et gentil., n.* 9).

(2) Ad omnem progressum atque promotum, ad omnem aditum et exitum, ad calciatum, ad lavacra, ad mensas, ad lumina, ad cubilia, ad sedilia, quæ-

nous l'accompagnons invoquent la sainte Trinité. Le signe de la croix est la profession publique de nos mystères : nous le plaçons à la tête de toutes nos actions, pour nous rappeler sans cesse qu'elles ont Dieu pour auteur, qu'elles doivent l'avoir pour objet, et que tout leur mérite découle de la croix de Jésus-Christ. L'eau sainte dont l'Eglise nous arrose représente celle dont elle nous a couverts dans le baptême, retrace les dons que nous y avons reçus, les engagements que nous y avons contractés : elle est en même temps le symbole de la pureté que notre âme doit sans cesse entretenir et renouveler. La poussière dont elle couvre nos fronts nous empêche d'oublier ce qu'est le corps dont nous sommes chargés, ce qu'il fut, ce qu'il sera (1). Le pain qu'elle distribue dans les jours solennels nous présente l'image du plus auguste de nos sacrements, nous rappelle l'idée touchante de la communion des fidèles, nous retrace le souvenir de ces premiers temps, les plus beaux de l'Eglise, où ses enfants, n'ayant qu'un cœur et qu'une âme, venaient tous ensemble prendre en commun leurs repas. C'est aussi pour rappeler ces siècles de persécution, où elle rassemblait les fidèles dans les antres inaccessibles aux rayons du soleil, autant que pour témoigner sa joie, qu'elle illumine encore aujourd'hui ses mystères. Le feu qui brille dans nos temples, et l'encens dont il élève la fumée vers le ciel, sont l'antique emblème de l'ardeur qui doit élever nos prières jusqu'au trône du Tout-Puissant (1). Les bénédictions que nous employons tantôt consacrent les instruments de notre culte, les séparent de tout usage profane et augmentent ainsi notre respect pour le culte même ; tantôt invoquent et attirent les grâces et les bénédictions célestes sur nous, sur nos actions, sur nos possessions, sur les chefs qui nous régissent, sur les armées qui nous défendent. Les exorcismes, en nous rappelant la chute des anges rebelles et leur malice, la puissance de Dieu et sa bonté, nous avertissent d'être vigilants sur nous-mêmes et attentifs contre les tentations. Chaque année l'Eglise vous conduit autour de vos champs au son de ses cantiques, pour vous faire sentir que c'est de Dieu que vient la fertilité, et pour attirer l'abondance sur vos moisons (2). Elle promène

cumque non conversatio exercet, frontem crucis signaculo terimus (*Tertull. de Coron*,, *cap*. 3). Sed jam levi circumcisionis dolore non opus est christiano populo, qui mortem Domini circumferens per momenta singula fronti propriæ mortis contemptum inscribit ; ut pote qui sciat sine cruce Domini, salutem se habere non posse (*L. Ambr.*, *epist.* LXXII, n. 13). Homines sumus, quod puto non diu esse suadendum caritati vestræ, christiani ; et si christiani utique, ipso nomine ad Christum pertinentes. Hujus signum in fronte gestamus ; de quo non erubescimus, si et in corde gestamus. Signum ejus est humilitas ejus. Per stellam eum Magi cognoverunt ; et hoc erat signum de domino datum cœleste atque præclarum. Noluit stellam esse in fronte fidelium signum suum ; sed crucem suam. Unde humiliatus, inde glorificatus. Inde erexit humiles, quo humiliatus ipse descendit (*S. Aug.*, *in Joan. tract.*, III, *n*. 1). Propterea et nos signum ipsum crucis in fronte portamus, qui illud intelligit. Hoc dico, fratres, quia multi illud faciunt, et intelligere nolunt. Factorem quærit Deus signorum suorum, non pictorem. Si portas in fronte signum humilitatis Christi, porta in corde imitationem humilitatis Christi (*Idem*, *serm.* XXXII, *cap.* 14, *n*. 13). Non est magnum in Christi sapientia gloriari ; magnum est in cruce Christi gloriari. Unde tibi insultat impius, inde glorietur pius, unde insultat superbus, inde glorietur christianus. Noli erubescere de cruce Christi : ideo in fronte, tanquam in sede pudoris, signum ipsum accepisti. Recole frontem tuam, ne linguam expavescas, alienam. Signum Veteris Testamenti, circumcisio in latenti carne : signum Novi Testamenti, crux in libera fronte (*Idem*, *serm.* CLXI, n° 6). Ne de cruce Christi erubescat, in fronte illum figat, ubi sedes pudoris est. Ibi omnino, ibi in quo membro erubescitur, ibi figatur, unde non erubescatur (*Idem*, *serm.* CLXXIV, *caput* III, n° 4).

(1) Ad hanc itaque Ecclesiæ doctrinam, pulchritudinem et munitionem pertinent cineres, qui capitibus christianorum hodie imponuntur : doctrinam, ut cognoscamus figmentum nostrum ; pulchritudinem, ut lavemus cor nostrum ; munitionem, ut apponamus adversario clypeum humilitatis (*Petrus Cellensis*, *serm. in cap. Jejun. bibl. Pat.*, *tom.* XXIII, *pag.* 653).

(1) Dirigatur oratio mea sicut incensum in conspectu tuo (*Psalm.* CXL, 2). Ascendit fumus incensorum de orationibus sanctorum de manu angeli coram Deo (*Apoc.* VIII, 4).

(2) Solo tamen invectarum, te auctore, rogationum palpamus auxilio ; quibus inchoandis instituendisque, populus arvernus, etsi non effectu pari, affectu certe non impari cœpit initiari (*Apoll. Sidon. epist.*, *lib.* VII, *epist.* I, *ad S. Mamert.*, *bibliot. Patr. tom.* VI, *pag.* 1108). Prædecessor namque meus et spiritalis mihi a baptismo pater, Mamertus sacerdos, cui ante non paucos annos pater carnis meæ accepto, sicut Deo visum est, sacerdotii tempore successit, totas in ea quam supra diximus, vigiliarum nocte sancto Paschæ concepit animo rogationes ; atque ibi cum Deo tacitus definivit, quidquid hodie psalmis ac precibus mundus inclamat (*Alcimi Aviti homil. de rogat.*, *bibl. Patr. tom.* IX *pag.* 591). Rogationes, id est, litanias ante ascensionem Domini ab omnibus Ecclesiis placuit celebrari ; ita ut præmissum triduanum jejunium in dominicæ ascensionis festivitate solvatur : per quod triduum servi et ancillæ ab omni opere relaxentur ; quo magis plebs universa conveniat ; quo triduo omnes abstineant, et quadragesimalibus cibis utantur (*Conc. Aurel.*, *ann.* 511, *can.* 27). Litanias, id est, supplicationes, seu rogationes, indicto triduano jejunio ante Domini ascensionem, patribus placuit celebrari : quibus omnes interesse jubeantur : ut quemadmodum omnes peccaverunt, sic et omnes pro venia supplicent, omnesque ad Deum corda cum manibus elevent. Quanquam potissimum litaniæ istæ principio institutæ sunt ut tum populus divina institutione admonitus, clementiam Dei exoret, quo pestes clades, calamitates, fames, bella, et id generis adversa, quæ nobis justissimo Dei judicio ob peccata nostra infliguntur, ac sub id anni tempus, nempe veris, (cum bella emergere, atque terræ fructus, qui tum in flore atque teneri adhuc sunt facile corrumpi solent) potissimum imminent, avertat et tollat. Ut autem Ecclesia fiduciam erga Deum (quam orantes ac petentes habere necesse est) tum nobis adaugeat, Eliam proponit hominem nobis similem et passibilem, qui oratione oravit ut non plueret super terram, et non pluit annos tres et menses sex ; et rursus oravit, et cœlum dedit pluviam, et terra dedit fructum suum. Quod si solus Elias petens exauditus est, num Christus Ecclesiæ suæ preces aversabitur ? Hic interim populus docendus est quod non solum quæ animi, sed et quæ corporis et externa bona sunt, a Deo omnium

avec solennité le corps de Jésus-Christ au milieu de nos habitations, et étale autour de lui la pompe et l'appareil (1) : elle soutient ainsi notre foi, ranime notre piété, excite notre reconnaissance.

Telle est cette religion auguste que l'incrédulité s'efforce d'anéantir : tels sont ces dogmes qu'elle prétend absurdes, ces préceptes qu'elle déclare outrés, ces rites qu'elle regarde comme minutieux : voilà en quoi consiste véritablement ce christianisme qu'elle ne cesse de défigurer. Vous avez trouvé toutes ses parties admirables en elles-mêmes ; mais leur rapport entre elles est plus admirable encore. La main qui les forma les enchaîna les unes aux autres : les vérités spéculatives et pratiques se correspondent, se soutiennent mutuellement : la foi est le fondement des œuvres, et les œuvres la manifestation de la foi. Il n'y a pas un précepte, pas un motif spécialement propre à la religion, qui n'ait son fondement dans les dogmes, et qui n'en soit une conséquence, il n'y a pas un rit ordonné par l'Église qui ne soit l'expression fidèle ou des uns ou des autres. C'est un ensemble où tout est suivi, serré, lié avec force : dans ce grand tout, l'esprit humain n'imagine rien à ajouter, n'aperçoit rien qu'il puisse retrancher.

Considérez comment se sont formés les arts, les sciences, les divers systèmes, tous ces fruits du génie que nous admirons, et dont notre raison s'enorgueillit : tous se sont établis successivement et par parties : une génération pose les premières idées, qu'une suite de siècles vient féconder, développer et étendre. Ainsi s'avancent à pas lents tous les ouvrages des hommes vers le degré de perfection qu'il leur est permis d'atteindre. C'est le caractère propre des ouvrages de Dieu, d'être en naissant tout ce qu'ils doivent être : la création, en tirant les êtres du néant, les porte au point où ils resteront. Et voilà comment est apparu le christianisme : Jésus-Christ l'a donné à nos pères tout entier, tel que nous le possédons, et tel qu'il subsistera jusqu'à la consommation des siècles : il est sorti du sein de Dieu, d'un seul jet, comme l'univers.

Déistes, vous confondez les athées en leur représentant le spectacle pompeux du monde et le concert harmonieux de ses diverses parties; vous dessillez leurs yeux, en les frappant de cette lumière qui n'a pu briller sans qu'un Dieu lui ordonnât d'être : le spectacle plus admirable encore de la religion, l'ordre plus parfait, plus sublime de toutes ses parties, vous est présenté; et vous refusez de le reconnaître! rebelles à la lumière (1) qui vous investit, vous fermez vos yeux pour l'empêcher d'y pénétrer! Sortez enfin de vos inconséquences ; cessez d'être en contradiction avec vos propres principes; et reconnaissez le plus beau des ouvrages de Dieu à la grandeur, à la perfection, à l'accord, à la proportion de ce qui le compose.

O vous qui avez entendu les murmures de l'incrédulité, que peut-être ses vains discours avaient commencé à séduire; nous venons de remplir un devoir bien important de notre ministère, et bien cher à notre cœur, puisqu'il a pour objet votre sanctification et votre félicité. Nous pouvons maintenant dire, comme le conducteur d'Israël, lorsqu'il eut donné la loi de Dieu à la nation qui lui était confiée : Le ciel et la terre nous sont témoins que nous avons placé devant vous la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction : choisissez donc la vie (2), repoussez loin de vous ces principes de mort, qui iraient dessécher dans vos cœurs les sources précieuses et sa-

auctore postulare oporteat; et redarguendi illi (haud ita multo quam gentes, meliores) qui, vel fortunæ, vel suæ industriæ, bona temporalia accepta fuerunt (*Conc. Colonn. ann.* 1536, *cap.* VII).

(1) Statuimus, ac etiam ordinamus, ut quilibet diœcesanus in sua diœcesi, plebem a Deo sibi commissam, tam per se quam per alios, loco et tempore congruis, ut quarta feria præcedente feriam quintam post octavas Pentecostes, qua summi et magnifici corporis et sanguinis Domini nostri Jesu Christi sacramenti memoria celebratur, ad honorem tam pretiosissimi sacramenti, ac ipsarum plebium salutem animarum, se ab esu carnium abstineant et jejunent; omnisbusque jejunantibus, vereque pœnitentibus et confessis, in remissionem suorum peccaminum, quadraginta dies de injuncta sibi pœnitentia duximus conducendos; totidemque eisdem a quolibet diœcesano in diœcœsi sua, auctoritate præsentis concilii concedantur. Circa vero processionem solemnem, quæ dicta quinta feria fit a clero et populo in delatione dicti sacramenti his diebus; cum quodam modo divina inspiratione introducta videatur, nihil quo ad præsens injungimus, devotioni cleri et populi relinquentes (*Conc. Senon., ann.* 1320, *Loc.* 1). Nihil prope tam sanctum est, quod sæcularium hominum vanitas non trahat in abusum. Ecclesia de thesauro corporis Christi exultans, circumfert longis processionibus extra sacras ædes hostiam illam salutarem; videlicet simul repræsentans itineris Christi historiam, qui dum quæreret salutem nostram, in medio populi versatus est, et universam Judæam circumambulavit, docens, et ægrotos sanans, discipulis comitantibus. Quamobrem et sanctorum reliquias, et imagines eorum qui vestigia ejus secuti sunt simul circumferimus; significantes, illos nunc cum ipsis regnare et triumphare in cœlis. Quæ memoria debet piis esse jucunda et læta (*Concil. Colon.* II, *ann.* 1549, *cap.* XXII). Declarat præterea sancta synodus pie et religiose admodum in Dei Ecclesiam inductum fuisse hunc morem, ut singulis annis peculiari quodam et festo die, præcelsum hoc et venerabile sacramentum singulari veneratione ac solemnitate celebraretur: utque in processionibus reverenter et honorifice illud per vias et loca publica circumferetur. Æquissimum est enim sacros aliquos statutos esse dies, cum christiani omnes singulari ac rara quadam significatione gratos et memores testentur animos erga communem Dominum et redemptorem, pro tam ineffabili ac plane divino beneficio, quo mortis ejus victoria et triumphus repræsentatur. Atque sic quidem oportuit victricem veritatem de mendacio et hæresi triumphum agere; ut ejus adversarii in conspectu tanti splendoris, et in tanta universæ Ecclesiæ lætitia positi, vel debilitati et fracti tabescant, vel pudore affecti et confusi aliquando resipiscant (*Concil. Trident., sess.* XIII, *cap.* 5).

(1) Ipsi fuerunt rebelles lumini : nescierunt vias ejus, nec reversi sunt per semitas ejus (*Job*, XXIV, 13).

(2) Testes invoco hodie cœlum et terram, quod proposuerim vobis vitam et mortem, benedictionem et maledictionem, elige ergo vitam (*Deut.*, XXX, 19)

crées de la vertu et du bonheur; attachez-vous fortement à cette religion sainte (1), que depuis tant de siècles vos pères ont adorée avec une simplicité éclairée, qui fut longtemps la vôtre (1), qui l'est encore. Qu'elle soit toujours l'objet de votre foi : elle sera le fondement de vos espérances, le principe de toutes vos vertus, et le gage assuré de votre félicité dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il (2).

(1) Concupiscite ergo sermones meos : diligite illos, et habebitis disciplinam (*Sap.* VI, 12). Beatus qui in istis versatur bonis : qui ponit illa in corde suo, sapiens erit semper. Si enim hæc fecerit ; ad omnia valebit : quia lux Dei vestigium ejus est (*Eccli.* L, 30 et 31). Inclinate aurem vestram, et venite ad me, audite, et vivet anima vestra (*Is.*, LV, 3). Propter quod, abjicientes omnem immunditiam et abundantiam malitiæ, in mansuetudine suscipite insitum verbum, quod potest salvare animas vestras. Estote autem factores verbi, et non auditores tantum, fallentes vosmetipsos (*Jac.* I, 21 et 22).

(1) Vos quod audistis ab initio, in vobis parmaneat (I *Joan.*, 11 et 14).

(2) Jam vero iis, quæ in nobis sita erant, absolutis, desinimus : illud etiam precantes, ut omnes ubique homines veritatis cognitione signentur. Utinam et vos, et pietatem et philosophiam decet, æquum vestra ipsorum causa judicium feratis (S. *Justin.*, *Apol.* II, n° 15).

REDEMPTION
DU GENRE HUMAIN.

ANNONCÉE PAR LES TRADITIONS ET LES CROYANCES RELIGIEUSES, FIGURÉE PAR LES SACRIFICES DE TOUS LES PEUPLES ; OUVRAGE QUI SERT D'APPENDICE AUX SOIRÉES DE SAINT-PÉTERSBOURG (1).

Discours préliminaire

DU TRADUCTEUR (2)

Suivant la poétique expression d'un des plus beaux génies de l'époque,

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

Unanimes à cet égard, les traditions, les croyances et les pratiques religieuses des deux hémisphères confirment ce magnifique témoignage rendu à la dignité originelle de notre nature ainsi qu'à la grandeur du but auquel doivent tendre nos efforts.

Chrétiens, l'histoire de notre religion nous présente à chaque page, et l'idée d'une chute première, et celle du moyen de salut : chez les idolâtres mêmes se reproduisent, sinon avec autant de clarté, du moins d'une manière reconnaissable, le souvenir de l'innocence et du bonheur primitifs, et le besoin d'une régénération.

(1) Traduit de l'allemand de B.-J. Schmitt par M. R.-A. Henrion, avocat à la Cour royale de Paris. Ce livre de haute philosophie chrétienne, appuyée sur les témoignages de l'histoire, et dont le but est suffisamment indiqué par le titre, se vend séparément en un vol. in-8, au prix de 1 fr. 50 à la librairie de P.-J. Camus, rue Cassette, 20, à Paris.

(2) On a fondu dans ce discours l'avant-propos de l'auteur.

I. — CHRISTIANISME.

L'existence de Dieu est une vérité de sentiment et d'intuition : le spectacle que la nature étale à nos regards, la nécessité d'un premier principe qui serve de base aux raisonnements du sage, le consentement unanime de tous les peuples, l'absurdité palpable de l'athéisme, nous dispensent de preuves ultérieures. Mais s'il est vrai qu'il existe un Créateur, il doit exister aussi une religion véritable, empreinte d'un divin caractère, conforme à la saine raison, sublime dans sa morale, pure dans sa doctrine. Nés dans le christianisme, il devient naturellement le premier objet de notre examen : s'il présente tous les signes de vérité, apanage exclusif de la vraie religion, il demeure nécessairement la règle de notre croyance, et, par une conséquence inévitable, nous ajoutons foi à l'incarnation du Sauveur, qui en est le mystère fondamental. Or, en discutant le christianisme relativement à son caractère divin, quels yeux peuvent se refuser à le reconnaître? Le Béni de tous les siècles, annoncé par tant de prophéties, manifestant sa

divinité par des miracles, établissant sa doctrine malgré les persécutions, la répandant de peuple en peuple, voilà ce que le christianisme offre à l'homme : n'est-ce là que le fait d'un mortel, ou le résultat d'un aveugle hasard? — A moins de renverser toute certitude historique, il faut admettre celle des livres saints, remplis de prédictions sur le Messie : Jacob y bénit le Sauveur du monde, il marque la race de laquelle il prendra naissance dans le temps ; Isaïe, Michée, Daniel, fixent l'époque où paraîtra la céleste victime, exposant les détails de sa vie et de sa mort. L'histoire juive constate l'authenticité des Ecritures ; le Christ naquit au temps précis qu'elles avaient déterminé, il accomplit toutes les circonstances qu'elles rapportent à son sujet. Donc il est le vrai Désiré des nations. — A moins de fermer l'œil aux lumières du simple bon sens, il faut confesser que Dieu seul peut déroger à l'ordre de la nature : mais n'est-ce pas en enfreindre les lois que de guérir soudain les maladies les plus désespérées, de ressusciter les morts, de commander en maître aux éléments, de chasser les esprits impurs, de briser le sceptre du démon? Donc le Christ est la suprême Divinité. — A moins de nier la fragilité humaine, il faut convenir qu'une constance héroïque dans la pratique du bien ne saurait être inspirée à l'homme que par l'auteur de toute perfection : or, en présence des implacables ennemis que soulève une religion faite pour mortifier la chair, pour dompter les passions, opposée en tous points au paganisme, le sang des chrétiens martyrs est une semence féconde de chrétiens nouveaux ; rien ne rebute le zèle des fidèles ; aucun supplice ne peut éteindre leur foi ni détruire l'Eglise : donc son origine est céleste. — Enfin, douze pêcheurs, qui toute leur vie s'étaient soutenus du travail de leurs mains, sans pouvoir, sans richesses, sans aucune connaissance des lettres, deviennent tout à coup les apôtres d'une religion nouvelle, parcourent les empires, y annoncent un dieu crucifié pour le salut des hommes, et gagnent de proche en proche à l'Evangile tous les peuples de la terre : isolés d'un appui surnaturel, auraient-ils obtenu un si éclatant succès? Donc, Dieu lui-même, aplanissant les obstacles, a fondé le christianisme.

Empreint d'un divin caractère, il se trouve aussi d'accord avec la saine raison. L'Etre infiniment grand est offensé par sa créature ; par conséquent, l'offense est infinie, et une victime d'un mérite infini devient nécessaire pour la réparer, pour garantir l'homme du juste châtiment réservé à son crime. Plein d'amour pour nous, Dieu revêt l'humanité et consomme l'auguste sacrifice de notre délivrance : comme pur esprit, étranger à la mort, il s'en rend tributaire par l'organisation matérielle qu'il ne dédaigne pas d'emprunter ; à coup sûr, ce mystère sublime est au-dessus de la raison humaine, mais il ne lui est point opposé. L'incarnation du Sauveur, raisonnablement motivée, sa conduite s'explique avec autant de raison : les premières années de sa vie, il les passe comme homme uniquement, sans remplir d'une manière directe l'objet de sa mission ; mais bientôt l'Homme-Dieu agit, la victime est offerte... Comment trouver ici quelque chose qui répugne à l'esprit? Basée sur de tels fondements, émanée d'un Dieu, la religion chrétienne doit être éminemment raisonnable ; le Rédempteur du genre humain veille avec sollicitude, du haut des cieux, sur les hommes qu'il a rachetés : donc, aucune erreur n'existe et ne peut exister dans la doctrine de la véritable Eglise.

Rien ne prouverait d'ailleurs la vérité du christianisme, que la sublimité de sa morale suffirait pour l'établir. Les autres religions renferment des préceptes qui sont loin de mériter l'approbation du sage ; celle du Christ n'en contient aucun qui éveille sa censure. — Envers Dieu : elle le propose à notre amour sous le double rapport de Créateur et de Rédempteur, nous enseignant de voir en lui moins un Dieu grand et terrible, qu'un tendre père dont nous sommes les enfants chéris. — Envers nous-mêmes : la morale évangélique ordonne à l'homme de se respecter, de maintenir toujours le corps dans la dépendance de l'âme, afin que, le corps ne maîtrisant point l'âme, aucune des infractions dont il deviendrait la source n'altère la pureté de nos hommages. Elle lui recommande, tout à la fois, de veiller à ce que sa volonté ne soit pas entraînée par les écarts de l'esprit. — Envers les autres : c'est ici le triomphe de la morale de Jésus-Christ ; car entre les préceptes dont il nous propose l'observation vis-à-vis de nos semblables, et les maximes de la philosophie païenne, il existe un aussi immense intervalle qu'entre la Toute-Puissance et la faible humanité. Enfin, nulle contradiction dans les idées que le christianisme nous révèle sur la Divinité, nulle défectuosité dans ses dogmes, nulle opposition entre la raison humaine et des mystères placés au-dessus de notre sphère intellectuelle.

De cet exposé il résulte donc que la religion chrétienne, tout entière basée sur notre délivrance par l'entremise d'un divin Sauveur, a droit de commander notre conviction.

§ II — RELIGIONS AUTRES QUE LE CHRISTIANISME.

Hors du christianisme, tout n'est qu'emblème ou erreur. L'erreur, fille des passions, se modifie suivant les peuples et les climats ; les emblèmes sont plus directs, plus ou moins obscurs, suivant l'analogie des mythes (*de* μῦθος, fable) et des opinions religieuses avec l'histoire de la révélation. Foyer des idées révélées, consignées dans ses livres saints, la nation juive en a conservé le magnifique héritage ; ailleurs les traditions ont varié, semblables à autant de fleuves dont la limpidité s'altérera plus ou moins, mais qui, cependant, charrient toujours le sable d'or échappé d'une source pure. Par conséquent, le vain échafaudage du paganisme repose

sur la révélation, et il existe une tradition générale, descendue des hauteurs du monde primitif, dont l'éclat, trop souvent obscurci, se répandit sur tous les peuples du globe. Or, les traces de cette opinion, que dénaturèrent l'orgueil de l'esprit et la perversité du cœur, se rattachent à la condition première de l'homme et au moyen de le régénérer. *Annoncée* par les traditions de tous les peuples, *figurée* par leurs sacrifices, la rédemption de l'univers apparaît à nos regards, pour confondre l'incrédulité ou pour raffermir dans la foi les croyants mal assurés, dont la marche menace de devenir, si elle n'est pas déjà, chancelante.

De tous les témoignages qui *attestent* l'existence de la doctrine de la réconciliation du monde par l'entremise d'un divin Sauveur, et dont l'ensemble constitue la *première partie* du présent ouvrage, aucun, sans contredit, n'est plus clair ni plus complet que celui des livres saints (1). Dès le commencement jusqu'à la fin, sous des allusions incessamment plus directes que la synagogue et l'Eglise chrétienne s'accordent à interpréter dans le même sens, ils désignent un Juste, objet de l'attente des peuples ; une époque de bénédictions, pendant laquelle refleurira un règne de justice, d'amour et de paix. Toutefois, sans présenter un système de preuves aussi régulier, la fable et les mystères du paganisme, contiennent des éléments dont la rapide analyse établira que la mythologie admet la croyance en un Rédempteur et en un ordre de choses plus satisfaisant. Les vestiges de cette opinion existent dans les *Védas* de l'Inde, dans les livres canoniques des Chinois, dans la *Parole vivante* (Zend-avesta) des Perses, dans les mystères de l'Egypte et de la Grèce, dans les institutions pontificales des Romains, dans l'*Edda* du Nord..., vestiges assurément imparfaits, nous le répétons, mais suffisants pour nous guider au milieu du chaos. Partout où on ne la vénérait pas religieusement, où elle n'était point reçue, propagée, conservée avec une âme pure, l'idée de la rédemption, altérée par l'influence de passions aveugles sur le culte de la Divinité, disparaissait presque sous les superstitieuses erreurs qui régnaient du fond de l'Inde et de Babylone jusqu'à la Grèce et l'Italie. Il nous faudra signaler l'attente du Verbe réparateur, montrer quel prix les peuples anciens attachaient à ces étincelles de vérité, indiquer comment se perpétua le souvenir de la promesse qu'un jour resplendirait la lumière. Quand cette idée, affaiblie par les fictions, ne se produira point d'une manière nette et positive, la saine raison saura dégager l'or d'un impur alliage, rendre à la vérité et sa physionomie et son allure franche et libre. Or, pour remplir ce but, il ne s'agit point d'énoncer isolément les données partielles que possédaient les peuples sur ce sujet, mais bien de réunir en un faisceau tant de rayons lumineux, d'embrasser d'un coup d'œil la concordance de ces importantes notions entre elles, de nous convaincre par là, d'une manière à la fois pleine et inébranlable, que le dogme chrétien de la rédemption avait de profondes racines dans le paganisme.

(1) Nous avons adopté, dans le cours de l'ouvrage, la version française de le Maître de Sacy, consacrée par les suffrages les plus respectables.

Abordant ensuite les sacrifices, *figure* de l'holocauste offert par Jésus-Christ, nous prouverons, dans une *seconde partie*, qu'ils étaient moins un moyen éclatant de manifester la gratitude des peuples, qu'une solennelle expiation, consommée aussi bien dans l'intérêt de la nation entière qu'isolément pour les individus. Adoptant à cet égard les idées du comte Joseph de Maistre, nous établirons qu'à toutes les époques et dans tous les lieux, les peuples furent convaincus que la chair se trouvait frappée d'un anathème mérité, et que l'effusion du sang avait une vertu expiatrice. Toutefois, ce n'est que pour l'âme pure et religieusement disposée que s'ouvrira le sanctuaire des mystères païens : la vérité interdit au profane l'entrée de son palais, en lui adressant ces mots du Poëte romain :

Odi profanum vulgus et arceo.

Apprécié en Allemagne par des hommes dont la science profonde et le goût éclairé sont pour nous une puissante recommandation, le présent ouvrage nous a paru compléter les *Soirées de Saint-Pétersbourg* (1), et mériter à plus d'un titre les honorables suffrages qui les ont accueillies dans notre patrie.

Paris, 20 mai 1827.

(1) Nous recommandons d'une manière spéciale l'édition allemande de Francfort, traduction de *Moriz Lieber*, enrichie de précieux fragments par le docteur *Windischmann*. Du reste, les idées du comte de Maistre ont guidé l'auteur dans les deux parties de ce traité, sans qu'il les ait néanmoins servilement adoptées, comme le prouveront les considérations générales que présente l'introduction.

INTRODUCTION.

RÉVÉLATION PRIMITIVE.

§ I. — EXISTENCE D'UNE TRADITION PRIMITIVE ET UNIVERSELLE.

Dans l'antiquité, où la législation n'était point séparée de la religion, tous les peuples rapportaient l'origine de leurs lois à des êtres d'un ordre plus élevé que les hommes. Le fait de leur établissement, bien moins que leur relation avec l'éternelle justice, engagea les nations à les attribuer à la Divinité.— Voici en quels termes s'exprime Platon, au livre des Lois : Dieu, suivant une ancienne tradition,

tenant en sa main le commencement, la fin et le milieu de tous les êtres, marche toujours sur une ligne droite, conformément à sa nature. La justice le suit, sans cesse prête à punir les infracteurs de la loi divine. Ainsi, que ceux qui aspirent au bonheur, s'attachent à elle et la suivent avec respect et soumission (*Plato, de legibus*, IV).

Dès le début de ce beau traité sur les lois, l'Athénien demandant si c'est un dieu ou un homme qu'il faut reconnaître pour législateur? Platon fait répondre au Crétois : Etranger, c'est un Dieu (*De legibus*, I).

C'est, dit Aristote, une opinion ancienne et universelle, que toutes choses viennent de Dieu et subsistent par lui; qu'aucune nature n'a d'elle-même, ni par elle-même, assez de consistance pour se passer de son appui (*Arist., de mundo*, cap. VI) (1).

Quoique Aristote, dans ce passage, ne reconnaisse pas d'une manière explicite l'existence d'un enseignement surnaturel, personne toutefois ne soutiendrait avec quelque fondement qu'il a précisément voulu excepter l'institution que tous les peuples attribuent aux dieux. Si, d'après lui, rien dans la nature n'a en soi-même assez de consistance pour ne point dériver de Dieu et pour subsister sans lui, nécessairement il ne reconnaît pas à l'homme une force imaginaire, capable de l'élever à la hauteur de cette institution. Nous voyons que Platon et Aristote parlent tous deux d'une opinion qui se perd dans la nuit des temps; et le dernier assure que cette opinion ancienne, propagée par la tradition, se retrouve chez tous les hommes. Témoignage remarquable, sans contredit, que nous fournit, d'ailleurs, un observateur si profond et si éclairé, à l'abri d'un aveuglement superstitieux autant que des écarts de l'imagination. Or, touchant l'opinion dont parlent Platon et Aristote, il se présente trois avis entre lesquels le choix est indécis.

Ou cette antique opinion ne repose sur aucun fondement.

Ou les diverses nations (si ce n'est toutes) qui faisaient descendre leur législation, leur religion, les unes de telle divinité, les autres de telle autre, professaient une croyance raisonnable.

Ou, enfin, toutes ses opinions se rattachent à une cause d'où, comme d'une source limpide, elles ont d'abord jailli, se troublant ensuite plus ou moins dans leur cours. — D'où vient cet accord des divers peuples à rapporter à une divinité leur première civilisation au moyen du culte et des lois qui, chez les anciens, se trouvaient moins séparés que chez les nations modernes? — La foi que l'on ajoutait partout à une intervention divine dans la législation, à un enseignement surnaturel en matière de religion, était principalement basée sur cette opinion primitive et générale, sur cette antique croyance en une tradition non interrompue, de laquelle parlent Platon et Aristote. — Cette conviction cependant était aussi fondée sur la nature des choses. — Evidemment les hommes avaient besoin d'un secours surnaturel pour parvenir à organiser la société d'après un plan raisonnable, et même à se servir de leur raison. Je suis convaincu que les premiers hommes, dans l'état où les supposent quelques prétendus philosophes, ne se seraient jamais élevés jusqu'à l'usage de la parole; que, par conséquent, l'espèce humaine entière n'aurait point, dans la suite des siècles, fait un pas vers la perfection. — Que dis-je, la suite des siècles? Avant qu'ils se fussent écoulés, les hommes, livrés à ce déplorable abandon, auraient péri; péri avec des grincements de dents, accablés, décimés, au milieu des cris du désespoir, de la rage, n'échangeant entre eux qu'un dédain amer et le grossier témoignage de leurs brutales passions. — Mais un semblable abandon n'exista jamais. Tous les peuples attestent le contraire. Toutefois les passions fermentaient, et c'est un principe avoué par les philosophes qu'une religion devint nécessaire pour assurer aux loix préexistantes la force et l'activité : le besoin d'une religion fut sans doute bien plus impérieux encore pour engager les hommes à se soumettre à leur autorité. Penser que, dès l'origine, le Créateur abandonna l'homme en proie à l'aiguillon de son organisation matérielle, me paraît presque aussi déraisonnable que de voir en lui son propre créateur.

Du sein d'une race aussi disgraciée, il n'aurait pu surgir ni législateur ni fondateur d'aucune religion. En supposant même qu'il s'en fût rencontré, jamais ils n'auraient commandé l'attention de ces êtres abrutis.

On ne saurait comprendre que l'homme qui réfléchit, qui croit en un créateur, puisse cependant mettre en doute la participation de la Divinité à notre primitive civilisation. On conçoit aussi difficilement, que des hommes ne jugent pas indigne de la majesté divine d'avoir permis l'anéantissement de tous les vestiges de cet enseignement surnaturel. — Il est donc au moins très-probable en soi, que la Divinité même donna aux hommes une religion et des lois. Toutes les nations témoignent qu'il en fut ainsi. — On ne séparait point la religion de la législation primitive. Partout où l'on ordonne l'accomplissement des devoirs, existe la loi; partout où l'on croit en un Dieu qui commande l'accomplissement des devoirs, existe la religion.

Cette opinion ancienne, dont Platon et Aristote attestent l'existence, n'est pas dénuée de fondement; mais insensiblement les peuples devinrent sauvages. La sensualité et l'orgueil, ces antiques ennemis des hommes, les dirigèrent, les entraînèrent dans la voie trompeuse de la folie et du vice. Peu à peu la tradition constante dégénéra en vague opinion; souvent même, d'incomplète et défectueuse, elle devint fausse et erronée. Pourtant chez tous les peuples se maintint la croyance qu'autrefois, au commencement du monde, la Divinité avait fait éclater sur eux sa miséri-

(1) Vetus igitur sermo est, a majoribus proditus inter omnes homines, universa tum ex Deo tum per Deum constituta fuisse, atque coagmentata; nullamque naturam satis instructam ad salutem esse posse, quæ citra Dei præsidium sua ipsa demum tutelæ permissa sit (*Gulielmo Budeo*, interprete).

corde. A quelque point, cependant, que cette tradition religieuse et primitive s'altérât dans la suite, elle se soutint en Orient avec plus de pureté que partout ailleurs; et, de temps en temps, les nations produisirent des sages qui s'efforcèrent de dégager la vérité, des mensonges dont la surchargeait la superstition.

§ II. — RÉVÉLATION ET TRADITION, FONDEMENTS DE LA VÉRITABLE SAGESSE.

Relativement à la condition primitive du genre humain, *dit Jean de Muller*, il existe deux différents systèmes. Quelques opinions prennent naissance à un âge d'or, de justice et de bonheur; d'autres, à une époque de férocité et de désordre, en sorte que, d'après celles-là, l'homme est devenu pire par la suite des temps, et, d'après celles-ci, il s'est perfectionné à l'aide d'une foule d'inventions. Selon les unes, l'homme vivait dans une immortelle jeunesse, jusqu'à ce que la curiosité le rendit plus sensible à l'attrait des passions qu'à la voix de sa conscience. Les autres, au contraire, décrivent comment l'homme, sorti du limon, s'est enfin, par un long travail de la nature, formé tel qu'il existe aujourd'hui, n'atteignant, qu'après maintes générations, le degré de force et de beauté qui l'élève au-dessus de tous les autres animaux. Aucune de ces opinions n'est fausse; le premier des hommes fut bon, la faiblesse et le vice caractérisèrent celui qui subit le joug des institutions sociales.

Il est surprenant, en vérité, que les plus anciens peuples, tout à fait incultes sous d'autres rapports, aient eu des idées et des notions très-exactes sur Dieu, le monde, l'immortalité, et même sur le mouvement des astres, tandis que les arts, qui ont pour objet les commodités de la vie, sont d'une invention beaucoup plus récente. Les premiers hommes appréciaient sainement les choses les plus importantes; c'étaient des enfants, quand il s'agissait du commerce ordinaire de la vie. Chez la plupart des peuples, il ne resta, sur l'origine des arts usuels qu'un souvenir obscur, confus, imparfait.

Ne semble-t-il pas que ce souffle de la Divinité qui nous anime, que notre esprit ait reçu par la révélation immédiate d'un être supérieur, révélation continuée pendant quelque temps, certaines notions indispensables vers lesquelles il n'aurait pu de lui-même prendre l'essor? Ce qui, au contraire, ne concernait que des intérêts matériels, resta voilé pour exercer les facultés de notre intelligence. Dans le cours des siècles, au milieu des fatigues auxquelles condamnait la culture d'une terre sauvage, les connaissances si pures de nos premiers aïeux s'obscurcirent; par compensation, la nécessité leur fit inventer une foule d'arts divers. Le même écrivain dit quelque part : Le développement de l'intelligence n'a lieu qu'au moyen des idées et des opinions qui lui sont transmises. La tradition, ce principe de toute civilisation, de toute sagesse, de toute science, semblable à une eau vive, jaillit des temps les plus reculés.

Toute véritable sagesse repose sur la révélation et sur la tradition; car les philosophes moralistes ont en partie puisé, soit directement dans l'Ecriture, soit médiatement dans les doctrines religieuses du moyen-âge, et, en partie, rassemblé les vérités éparses dans les écrits des philosophes païens dont s'honorent la Grèce et l'Italie. Ces derniers, eux-mêmes ont emprunté leurs lumières à une source plus élevée: les Grecs, en effet, furent les maîtres des Romains; les premiers, d'ailleurs, tirèrent leurs connaissances et leur sagesse de l'Orient, tant au moyen des colonies, naguère fondées par Inachus, Cécrops, Danaus, Cadmus, et principalement des traditions philosophiques, mais mystérieuses, d'Orphée, etc., qu'au moyen des voyages que les derniers pères de la philosophie grecque, Thalès et Pythagore, firent en Orient, Platon en Egypte, voyages pendant lesquels ils puisèrent à chaque source où la tradition s'était maintenue plus pure et plus entière.

§ III. — NÉCESSITÉ D'UNE RÉVÉLATION ET D'UNE TRADITION.

Ce n'est que par la révélation et la tradition que l'homme acquiert la connaissance d'un monde immatériel. Sans une cause et une impulsion supérieures, il lui eût été aussi impossible d'atteindre à cette hauteur que de pénétrer la physique sans la présence d'une nature visible, ou la psychologie sans l'usage de ses facultés intellectuelles. Ce n'est point là une simple conjecture, mais une vérité historique, aussi bien que démontrée par la nature de l'esprit humain. Il est merveilleux, *dit un savant moderne*, que la nature, s'emparant de nous, pour ainsi dire, nous donne la conscience de notre existence physique avant que nous soyons en état de la soupçonner, de la désirer, et par conséquent de la comprendre. Par une semblable merveille, il faut qu'une puissance supérieure, s'exerçant aussi de prime abord, nous élève jusqu'à la conscience de notre existence morale. Nous devons également en être avertis avant que nous puissions l'apprécier, et par conséquent la souhaiter.

Ces païens aussi, qui possédaient quelques étincelles divines, ne se les étaient point créées eux-mêmes, mais les avaient acquises en partie dans leurs relations avec les Juifs, en partie par le canal de la tradition antique, et au moins orale, qui consacrait le souvenir d'une révélation dans les temps primitifs. Jamais ils ne se fussent humanisés, si leurs prédécesseurs, moins barbares, ne les eussent mis sur la voie de la civilisation; à plus forte raison encore, jamais ils n'eussent entrevu les notions divines, si la direction vers cet objet ne leur eût été imprimée par d'autres hommes déjà éclairés.

Aussi lisons-nous dans les IDÉES SUR L'HISTOIRE DE LA CROYANCE RELIGIEUSE : Celui-là seul est capable d'instruire, qui possède lui-même de l'instruction, et la civilisation n'a point une origine purement terrestre; elle ne s'est développée que sous l'influence d'une puissance supérieure. Le principe de la civilisation du genre humain réside en Dieu

même. Pour désigner le moyen de communication il existe un mot propre : la révélation. Croyez-vous à la civilisation ? Eh ! bien, vous devez croire aussi à la révélation.

Croyez-vous à l'existence d'une révélation entre les hommes ? Eh ! bien, vous devez croire à celle d'une révélation entre le Créateur et la créature.

§ IV. — ALTÉRATIONS QU'ELLES ONT SUBIES.— CAUSES DE CES ALTÉRATIONS.

Les traces d'un enseignement surnaturel se retrouvent chez les plus anciens peuples. Les Indiens adoraient un être bon et tout-puissant ; les Egyptiens un esprit qui dominait l'univers ; les Chinois, les Perses, les Chaldéens avaient plusieurs notions raisonnables sur la Divinité, et la religion des Grecs nous paraît incessamment plus noble et plus pure, à mesure que l'on descend dans la nuit des temps. Comme nous ne rencontrons cette brillante clarté qu'alors que nous envisageons chacun de ces peuples dans son berceau, et comme, dans leur jeunesse et leur âge viril, nous la voyons diminuer et s'obscurcir, le droit nous est acquis d'en conclure qu'au commencement de son existence et de ses travaux sur la terre, le genre humain possédait l'idée positive et vivifiante d'un Dieu ; qu'il jouissait de la révélation dans toute sa pureté et avec toute sa grâce efficace, depuis si malheusement défigurées et affaiblies. Mais comment arriva-t-il que cet enseignement surnaturel perdit insensiblement parmi les hommes et sa pureté et sa sainte vertu ? que la source limpide de la révélation, s'altérant et se troublant toujours de plus en plus avec le cours des siècles, souvent même se tarit et se dessécha ? que les peuples, enfin, au lieu d'adorer le seul et vrai Dieu, et d'observer sa loi sacrée, se prosternèrent devant ses créatures, honorèrent le soleil, la lune, les étoiles, les animaux, divinisèrent les hommes dans de coupables apothéoses, souillèrent même de toutes les abominations de l'immoralité le culte de leur Créateur ? De puissantes raisons ont dû entraîner ce changement. Je place en première ligne la poésie et la philosophie, puis la sensualité et l'orgueil, en dernier lieu, l'influence de l'esprit des ténèbres.

§ V. — POÉSIE.

L'exaltation de l'âme, ses pieux élans, produits par l'idée vivifiante et positive d'un Dieu, ne demeurent point renfermés dans le sein de l'homme, mais se peignent au dehors, sur sa physionomie et par ses actions ; le langage surtout, animé du feu de l'enthousiasme, atteste la noble émotion du cœur. — Cette effusion à l'extérieur de nos secrets sentiments, cette peinture de nos émotions par des expressions vives et sensibles, est, dans le sens propre du mot, le résultat direct de la poésie qui, lorsqu'elle plane dans les plus hautes régions et qu'elle recule indéfiniment les bornes de l'intelligence, a un objet tout religieux.

A peine l'homme, pénétré de l'idée d'un Dieu, ouvre-t-il la bouche, qu'il s'en échappe de pieux accents : la poésie le ravit à la hauteur des cieux, le précipite dans les abîmes ; tantôt le laisse contempler la fleur des campagnes, tantôt dirige ses regards vers les chênes sacrés du Liban, le transporte dans les plaines étoilées, lui fait admirer la goutte suspendue au frêle roseau, ou l'immensité des mers et les prodiges des éléments, lui montrant Dieu comme le moteur suprême de ce grand tout. Alors naissent les sentiments d'amour, de reconnaissance, de soumission ; chaque parole en devient l'interprète, les mots réunis forment des cantiques, les accords de la lyre accompagnent ces hymnes et provoquent le même enthousiasme dans l'âme des auditeurs. — Toutefois, les sensations ne se manifestent pas toujours au dehors par des sons et des paroles ; de même que le sentiment, son expression varie ; souvent elle emprunte les formes durables de la sculpture, de la peinture, du dessin (1).

Quelque utile que soit la poésie ou la science en général, en tant qu'elle traduit au dehors la piété intérieure, ou signale le doigt de Dieu dans les œuvres de la nature, et qu'elle invite l'homme à la contemplation, afin, soit d'éveiller en lui le sentiment religieux, soit de l'y maintenir ou de l'y exalter ; cependant elle manque aisément ce but quand les symboles employés par l'art deviennent trop sensibles, chez une nation surtout, où les idées religieuses sont la propriété des individus et non de la masse entière, où il n'existe aucune institution spécialement destinée à les proclamer sans cesse dans toute leur vérité, à ranimer et à rafraîchir les souvenirs. Il en est tout autrement chez un peuple entièrement chrétien : là, en effet, au moyen de symboles qui parlent à la fois à l'imagination et au cœur, la science, qui les fournit, est particulièrement chargée de vivifier et d'agrandir les idées religieuses en même temps que l'enseignement oral, marchant toujours de front avec cet enseignement symbolique, prévient le danger d'une fausse interprétation. Aussi, n'est-ce que parmi les nations chrétiennes qu'un lien vraiment fraternel unit la science à la religion.

Il n'est pas rare que, par l'absence d'une utile explication, les païens confondent la Divinité avec les emblèmes qui la représentent, et que les idées religieuses, n'étant point proclamées dans leur pureté ni inculquées dans les esprits par un enseignement sans cesse renouvelé, disparaissent derrière des symboles, des images, des noms et des attributs. Les exemples à cet égard sont innombrables. Ainsi, quoique l'usage d'emblèmes matériels et qu'un langage figuré soient l'apanage propre et le trait caractéristique de l'Orient, toutefois, malgré l'habitude, le peuple ne pouvait s'élever toujours jusqu'à la vraie contemplation, ou du moins se maintenir continuellement à cette hauteur.

Par conséquent, chez les peuples primitifs et leurs successeurs, originairement enclins à la vie religieuse, les arts n'en étaient point le soutien assuré, et, loin qu'ils réveillassent une ferveur éclairée, ils enfantèrent souvent les abus que j'ai précédemment décrits.

L'homme inspiré lui-même dépasse bientôt les bornes, quand il n'est point guidé par des sentiments et par des emblèmes clairs et exacts; une démence impie l'égare; il s'imagine entendre la voix de Dieu, il se croit animé d'une flamme divine; et, dans cet état, tous les objets extérieurs dont la grandeur et la beauté frappent ses regards, il les salue du nom de la Divinité.

Alors s'élèvent des temples, des lieux consacrés, des cavernes sombres et prophétiques, de redoutables bocages; l'Etre dont l'activité embrasse l'univers est circonscrit dans un étroit espace, l'Infini est resserré sous des formes bornées; le monde, cessant d'être l'ouvrage du Créateur, est adoré comme un dieu; de là le polythéisme, de là ces divinités faites à l'image de l'homme et des animaux, les mythes (μῦθος, fable, fiction), *les fétiches... voilà à quel point se dégradent les arts et la poésie lorsqu'ils obscurcissent la vérité et détrônent le Créateur, au lieu d'éclairer l'une et de prêter à celui-ci, dans l'imagination des hommes, le secours de leurs brillants prestiges.*

§ VI. — PHILOSOPHIE.

La philosophie consiste dans les efforts de l'esprit humain pour coordonner, avec clarté, les idées relatives à Dieu, à l'homme, au monde, et pour asseoir, d'une manière inébranlable, la foi que nous y ajoutons, sur la connaissance des rapports intimes et rigoureux de ces idées entre elles.

Mais, une fois livrée à une pure spéculation, la philosophie peut dégénérer aisément et tomber dans d'étranges erreurs.

Dès qu'elle ne se renferme plus fidèlement dans le sanctuaire de la révélation ou de la tradition, et qu'elle prétend comprendre l'incompréhensible, connaître et pénétrer l'impénétrable, elle s'égare et se précipite dans une foule de méprises et d'inconséquences. Libre de toute entrave, la spéculation est infatigable dans ses recherches, si étendues et si variées, du principe générateur; son premier regard embrasse la nature, et ce qui s'y représente généralement, ce qui y produit les plus remarquables effets, les plus surprenants phénomènes, par exemple, l'air, l'eau, le feu, la matière même, considérée dans son ensemble, est aussitôt élevé au rang de cause première, de divinité.

Cependant le travail amène des progrès: on avoue que la matière est morte, sans mouvement, sans activité. Mais quelque chose lui donne l'impulsion, la sort de son inertie, circule constamment en elle, y fait affluer la vie, et entretient la force vitale: ce moteur, ce souffle partout répandu, ce principe dont la vertu expansive et efficace s'exerce indéfiniment dans la nature, cette âme de l'univers, est Dieu. Une investigation plus approfondie montre cette harmonie de toute la création, œuvre nécessaire d'une intelligence, détruite par de choquantes dissonances. Dès lors, ou bien l'on reconnaît à l'intelligence de grossières imperfections, ou bien l'on élève à ses côtés un être d'un caractère diamétralement opposé; dès lors existent un bon et un mauvais principe, un créateur et un destructeur, un prince de lumière et un prince de ténèbres. Selon d'autres que frappent ces inconséquences et ces contradictions, Dieu doit être exempt de toute imperfection, entièrement pur et sans mélange, heureux de sa propre béatitude. Aussi l'isolent-ils tout à fait du monde, et l'exilent-ils, pour ainsi dire, dans la plénitude de sa félicité, où, ne s'inquiétant ni des hommes ni du reste des créatures, concentré en lui-même, il jouit d'un éternel repos. D'autres encore sont conduits, par l'étonnante et inévitable succession des événements d'ici-bas à placer au-dessus de l'univers un destin aveugle et inexorable, auquel obéissent les dieux mêmes. Mais un nouveau caprice de l'esprit humain renverse tous ces systèmes. On se rit du destin, des dieux et de leur histoire; on se rit enfin des recherches dont ils étaient l'objet. L'athéisme est alors inévitable. Ainsi se succédèrent les suppositions, les théories et les systèmes, auxquels, sans distinction, l'antiquité païenne donna naissance, contribuant par là à effacer et à anéantir les idées primitives.

§ VII. — ORGUEIL ET SENSUALITÉ.

L'orgueil et la sensualité sont les deux tyrans du monde. De même qu'en faisant naître l'incrédulité, ils causèrent la première transgression, de même encore ils cherchèrent à obscurcir les célestes rayons de la vérité révélée, par la fumée d'une flamme impure, puis, à la lueur d'une torche trompeuse, à engager les hommes dans un ténébreux labyrinthe. L'orgueil, ignoble enfant de l'amour de soi, combattit sous toutes les formes l'éternelle vérité. C'est ainsi que nous avons déjà appris à le connaître sous celle de la spéculation; car la fausse philosophie était et voulait rester étrangère à l'humilité. Ce mystère, à la hauteur duquel la raison de l'homme ne saurait parvenir, précisément parce qu'il est homme, c'est-à-dire la connaissance de la science divine, Dieu en donna la clef à l'humilité, fidèle à sa parole, et ne la donna qu'à elle seule. Pour elle aussi s'ouvrent les portes de la vérité; et s'il s'en ouvre quelqu'une devant l'orgueilleux philosophisme, ce n'est jamais que la porte de l'erreur. L'histoire de tous les temps en offre la preuve éclatante.

Indépendamment du sophiste orgueilleux qui, sans secours étrangers et par l'effort de son propre génie, prétend sonder les profondeurs de la vérité, il en est encore un autre qui, avec le talent le plus borné, dédaigne pourtant le Dieu saint et éternel; et non-seulement le dédaigne, mais le repousse, parce que son esprit, rabaissé jusqu'au dernier degré de l'échelle morale, n'a rien à espérer de lui, ou parce que d'autres objets captivent ses goûts.

L'amour de soi bien entendu nous fait tendre de tout notre être vers la Divinité, de même que, dans la nature physique, les corps, dont rien ne détourne la direction, tendent vers le centre de la terre. Mais l'amour de soi, influencé par les sens, se soustrait volontiers à l'ordre général, à la loi divine, ne trouvant à se satisfaire qu'au sein des plaisirs et des délices du monde. A l'exemple de cette raison

qui, se défiant elle-même, se révolte contre la vérité, le cœur vicieux et la volonté perverse se révoltent à son seul nom. Dès les premières pages de l'Ecriture sainte, les enfants de Dieu se trouvent distingués des enfants des hommes; c'est-à dire qu'une différence est établie entre ceux qui vivent selon la loi de Dieu, et ceux qui, s'affranchissant du joug de la Providence et des préceptes divins, vivent d'après la chair et se plongent dans les voluptés mondaines. Quoique l'Ecriture sainte ne nous parle point de l'idolâtrie des premiers temps, il est cependant très-probable qu'elle se manifesta de bonne heure parmi les enfants des hommes. Aussi voyons-nous que chez la plupart des peuples, le culte des idoles était uni à l'impureté des mœurs. Et si la sensualité n'engendra pas directement l'idolâtrie, du moins elle contribua puissamment à en accélérer l'apparition, à la propager au loin, à en faire la sauvegarde de l'immoralité.

§ VIII. — INFLUENCE DE L'ESPRIT DE TÉNÈBRES.

L'Ecriture sainte nous enseigne que nos premiers parents furent trompés par le mauvais esprit. Jésus-Christ appelle le démon : homicide dès le commencement; il le nomme aussi menteur *et* père du mensonge. *L'apôtre saint Paul dit:* Les sacrifices des païens s'adressent au diable et non à Dieu. *Le vieux Psalmiste avait déjà dit des Israélites idolâtres,* qu'ils offraient leurs fils et leurs filles aux démons.

On ne peut douter que ces ennemis de Dieu et des hommes n'aient déterminé l'apostasie des peuples. Il serait difficile de comprendre en effet comment, sans leur influence et dès les premiers temps, l'idolâtrie présenta aussitôt qu'elle parut et conserva toujours le triple caractère du mensonge, de l'immoralité et de l'homicide chez tous les peuples de l'antiquité. J'ignore comment ceux qui nient la corruption de l'espèce humaine, aussi bien que l'influence des esprits sur cette corruption, expliqueraient un tel phénomène. Que les hommes qui s'éloignaient de Dieu s'abandonnassent à la fougue de leurs désirs, c'était la marche de la nature; qu'ils prêtassent à leurs fausses divinités les passions humaines, c'était le signe d'une terrible dégradation, naturelle toutefois dans l'avilissement où ils étaient tombés; mais qu'ils fissent consister le culte divin dans la débauche et l'homicide, c'est ce qu'on ne saurait expliquer, selon moi, que par les artifices de l'esprit impur : Homicide dès le commencement, il n'est point demeuré dans la vérité, il est menteur et père du mensonge (*Jean*, VIII, 44).

§ IX. — JUSTES FIDÈLES A LA RÉVÉLATION. — PEUPLE DE DIEU.

Par opposition à l'oubli de la Providence et au culte des idoles, il se continua une série de saints et de justes qui, individuellement ou bien tant avec leurs familles qu'avec la masse entière du peuple, persévéraient à adorer Dieu et à marcher à la lumière de la révélation. — Quoique, par la transgression des ordres divins, les premiers hommes eussent mérité la colère céleste et qu'ils eussent été chassés du paradis, séjour rempli de délices, Dieu ne les laissa cependant point sans consolation et ne leur retira point son appui; il continua de se révéler à eux et à leurs descendants de diverses manières. Caïn et Abel offraient déjà à Dieu les prémices des fruits et les premiers nés de leurs troupeaux: probablement, après la chute d'Adam, le Seigneur avait lui-même ordonné ce sacrifice.

Adam ayant vécu cent trente ans, engendra un *fils* à son image et à sa ressemblance, et il l'appela Seth (*Gen.*, 3).

De même que l'ange du péché établit son empire parmi les descendants de Caïn, de même l'ange de miséricorde habita quelque temps parmi les descendants de Seth. Toutefois nous ne devons pas croire que ceux-ci furent tous des saints, que ceux-là furent tous des pécheurs. — Il naquit aussi un fils à Seth qu'il appela *Enos;* celui-là commença d'invoquer le nom du Seigneur (*Gen.*, IV, 26), *c'est-à-dire sans doute qu'il rassembla le premier la foule pour honorer Dieu par un culte public. — A la cinquième génération qui suivit Seth, parut Enoch, trois cent huit ans avant la mort d'Adam. L'Ecriture sainte rapporte de lui:* Or Enoch, ayant vécu soixante et cinq ans, engendra Mathusalem. Enoch marcha avec Dieu, et, après avoir engendré Mathusalem, il vécut trois cents ans, et il engendra des fils et des filles. Et tout le temps qu'Enoch vécut *sur la terre* fut de trois cent soixante et cinq ans. Il marcha avec Dieu et il ne parut plus parce que Dieu l'enleva (*Gen.*, V, 21-24).

Voici ce qu'en dit le fils de Sirach: Nul n'est né sur la terre comme Enoch, qui a été ensuite enlevé de dessus la terre (*Ecclés.*, XLIX, 16). — *Cet Enoch, comblé de tant de grâces, était le bisaïeul de Noé. — La race ou les races dans lesquelles dominait la crainte du Seigneur, sont désignées par les livres saints sous le nom honorable* d'enfants de Dieu; *celles au contraire qu'aveuglaient leurs passions y sont appelés* enfants des hommes. — *Ecoutons les paroles mêmes de l'Ecriture:* Après que les hommes eurent commencé à se multiplier sur la terre et qu'ils eurent engendré des filles, les enfants de Dieu, voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour leurs femmes celles d'entre elles qui leur avaient plu. Et Dieu dit: Mon esprit ne demeurera pas toujours avec l'homme, parce qu'il n'est que *chair*, et le temps de l'homme ne sera plus qne de six vingts ans (*Gen.*, VI, 1-3).

Après que Enoch eut été retiré du monde, le nombre des hommes pieux se réduisit au point qu'il n'exista à la fin qu'un seul juste.

L'Ecriture en parle en ces termes : Noé trouva grâce devant le Seigneur..... Noé fut un homme juste et parfait au milieu des hommes de son temps : il marcha avec Dieu (*Gen.*, VI, 8-9).

Or la terre était corrompue devant Dieu et remplie d'iniquités. Dieu voyant donc cette corruption de la terre (car la vie que tous

les hommes y menaient était corrompue), il dit à Noé : J'ai résolu de faire périr tous les hommes : ils ont rempli toute la terre d'iniquité, et je les exterminerai avec la terre (*Gen.*, VI, 11-13).

Dieu annonça à Noé le déluge général: Tout ce qui est sur la terre sera consumé. J'établirai mon alliance avec vous (*Gen.*, VI, 17, 18).— *Dieu lui ordonna de construire une arche pour s'y retirer lui, ses trois fils, Sem, Cham et Japhet, avec leurs femmes, pour y faire entrer des animaux de chaque espèce, ainsi que la nourriture nécessaire aux hommes et aux animaux. Noé exécuta les ordres du Seigneur.*

Lorsque Noé et les siens entrèrent dans l'arche, les sources du grand abîme des eaux furent rompues, les cataractes du ciel s'ouvrirent, et la pluie tomba sur la terre pendant quarante jours et quarante nuits. Tous les hommes moururent, et généralement toutes les créatures vivantes. Noé seul survécut avec ceux qui se trouvaient dans l'arche. —Quand les eaux, en se retirant, permirent à la terre de se dessécher, Noé, suivi de sa famille, sortit de l'arche par l'ordre de Dieu. Il dressa un autel au Seigneur, et, prenant de tous les animaux et de tous les oiseaux purs, il les lui *offrit* en holocauste sur cet autel (*Gen.* VIII, 20). — Le Seigneur en reçut une odeur qui lui fut très-agréable. Alors il bénit Noé et ses enfants, et leur dit : Croissez et multipliez-vous, et remplissez la terre. Il leur défendit de répandre le sang humain ; car l'homme a été créé à l'image de Dieu (*Gen.* VIII, 21 ; IX, 1, 6). *Ainsi il fonda sa loi sur l'amour de Dieu et du prochain. — Le seigneur contracta alors une alliance avec Noé et ses enfants, une alliance d'amour et de paix.*

Ne connaissant point la force du vin, Noé s'enivra un jour, et parut nu dans sa tente. Cham, père de Chanaan, le trouvant en cet état et voyant que ce que la pudeur obligeait de cacher en son père était découvert, sortit dehors et vint le dire à ses frères ; mais Sem et Japhet, ayant étendu un manteau sur leurs épaules, marchèrent en arrière, et couvrirent en leur père ce qui y devait être caché. Ils ne virent rien en lui de ce que la pudeur défendait de voir, parce-qu'ils tinrent toujours leur visage tourné d'un autre côté. Noé, se réveillant après cet assoupissement, et ayant appris de quelle sorte l'avait traité son second fils, il dit: « Que Chanaan soit maudit, qu'il soit à l'é« gard de ses frères l'esclave des esclaves. » Il dit encore : « Que le Seigneur, le Dieu de « Sem soit béni, et que Chanaan soit son « esclave ! Que Dieu multiplie la postérité « de Japhet, et qu'il habite dans les tentes de « Sem, et que Chanaan soit son esclave « (*Gen.*, IX, 21, 27) ! »

A partir de la bénédiction que Noé donna à Sem et à Japhet, l'Ecriture sainte ne nous apprend plus rien de ce patriarche, sinon que Noé vécut encore trois cent cinquante ans, et Sem cinq cent deux ans après le déluge.

De la dispersion des peuples, dont on ne saurait fixer l'époque d'une manière rigoureusement exacte, la Genèse passe à la vocation d'Abraham, laissant un quart de siècle dans l'obscurité. Il est donc possible que le nombre de ceux qui, soit personnellement, soit avec toute leur famille et leur nation, continuèrent à honorer le vrai Dieu, n'ait pas été réduit au point, ni affaibli aussitôt qu'on le pense communément. Le silence des livres saints n'en est pas une preuve. La suite de l'Ecriture nous conduit à une apparition nouvelle : Melchisédech, roi de Salem, offrant du pain et du vin, parce qu'il était prêtre du Dieu très-haut, bénit Abram, en disant: qu'Abraham soit béni de Dieu très-haut, qui a créé le ciel et la terre. Et que le Dieu très-haut soit béni, lui qui, par sa protection, vous a mis vos ennemis entre les mains (*Gen.*, XIV, 18-20).

Parmi les serviteurs de Dieu qui n'appartenaient pas au peuple d'Israël, on compte ordinairement Jethro. — Nous savons aussi que Job vécut en homme pieux; que ses trois amis, Eliphas, Baldad et Sophar, ainsi que Elihu, adorateur du Dieu vivant, étaient animés d'un zèle sincère pour la gloire du Seigneur.

Cependant, le nombre des enfants de Dieu diminuait de jour en jour: entraînés par l'exemple des enfants des hommes, entraînés par la sensualité et l'orgueil, ils jouissaient et abusaient des bienfaits de la création, sans songer au Créateur; ils étouffaient la voix de la conscience, altéraient les saintes traditions, s'abandonnaient aux coupables penchants de leur cœur, s'éloignaient de Dieu — Quand le Seigneur vit les nations négliger la science des choses divines, dont il leur avait fait le précieux dépôt, perdre son souvenir, se rendre esclaves de leurs passions, se livrer à l'idolâtrie, il résolut, afin de maintenir parmi les hommes la connaissance des traditions célestes, de se choisir un peuple, voué à son service et gardien de la révélation, jusqu'à ce que le temps fût accompli où, par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu, *le soleil* levant *viendrait* nous visiter d'en haut, pour éclairer ceux qui *seraient* assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, et pour conduire nos pieds dans le chemin de la paix (*Luc*, I, 78, 79).

Dans sa clémence, le Seigneur choisit un homme d'Ur en Chaldée, nommé Abraham, et qui, bien que issu du patriarche Sem, était fils d'un idolâtre. Il apparut à Abraham, lui promit qu'en lui seraient bénis tous les peuples de la terre; il se révéla à ses descendants, et leur confia la connaissance de la céleste vérité.

De cette sainte famille sortit le peuple d'Israël, que Dieu, afin de maintenir la science divine dans sa pureté, sépara d. toutes les nations. Au sein de ce peuple fut écrit ce livre sacré qui, avec une si noble simplicité et une grâce inimitable, nous annonce l'existence de Dieu, sa miséricorde envers les hommes, notre chute déplorable et notre délivrance des maux éternels. —Toutes les révélations contenues dans ce

livre ont un rapport plus ou moins direct avec le Désiré! avec le Messie! dont le règne n'aura point de fin, qui dominera d'une mer à l'autre, par lequel tous les peuples seront bénis, que doivent adorer tous les rois, auquel seront assujetties toutes les nations!

Cette attente où le Seigneur avait placé son peuple le disposait à recevoir la doctrine du Fils de Dieu.

§ X. — RAYONS DE LA LUMIÈRE RÉVÉLÉE CHEZ LES IDOLATRES.

Le livre sacré, appelé à si juste titre le livre par excellence, présente toutes les vérités dont la connaissance et l'examen restituent à l'homme sa dignité; lui révèlent l'Etre des êtres; lui dévoilent son origine, sa nature, sa destination, ainsi que l'origine du monde; lui assurent le repos durant sa vie et une sainte immortalité. — Il n'en est pas de même des livres et des documents qui appartiennent aux autres peuples de l'antiquité. Tous, en effet, excepté les livres chinois, sont un bizarre mélange des plus hautes vérités avec les extravagances les plus extraordinaires : par exemple, le Coran de Mahomet.

Quelques-uns de ces livres, prétendus sacrés, principalement ceux des Indiens, remontent à une époque très-reculée. Tous contiennent des fragments, fort précieux en eux-mêmes, mais qui le deviennent d'autant plus à nos yeux, que nous y trouvons les traces de la tradition céleste, et des notions, tant sur les mystères de notre religion, que sur la création de l'homme, sur le déluge, sur les premiers événements qui signalèrent l'enfance du genre humain. Partout se représente la doctrine d'un Etre, maître de l'univers, et de ces principes secondaires que l'on appela divinités. Presque tous les peuples nous offrent, d'une manière plus ou moins positive, plus ou moins méconnaissable, le dogme de la Trinité; on le rencontre même, aussi clairement énoncé que parmi nous, dans quelques livres chinois, chez les nations païennes de l'Asie supérieure et dans les Indes. De même encore, ces écrits attestent et la dignité originelle de notre nature, et sa déchéance: la condition et les événements des temps primitifs, une époque d'innocence et de bonheur, la chute et la vie prolongée des premiers hommes, leurs crimes et leur punition lors du déluge universel, le nombre des personnes sauvées dans l'arche; quelques-unes des circonstances qui accompagnèrent le déluge; par exemple, la colombe envoyée à la découverte, le sacrifice de Noé quand il fut de nouveau descendu à terre, l'arc-en-ciel figuré dans les airs en signe de réconciliation, et dont Homère parle presque dans les mêmes termes que Moïse, l'ivresse de Noé et la conduite différente de ses fils, la tour si follement entreprise et la confusion des langues, conservées même dans le souvenir des Américains... Tous ces événements, dis-je, et cette circonstance commande notre attention, se retrouvent individuellement dans les traditions des divers peuples, tandis que, au contraire, les faits postérieurs, dont les nations, dispersées après la confusion des langues, n'ont pu avoir connaissance, ne sont décrits que par l'Ecriture sainte. J'en excepte toutefois les particularités transmises chez les peuples païens, parce qu'ils en furent les témoins oculaires.

Cette circonstance même jette un plus grand jour sur l'origine et sur la marche de la tradition divine. Je suis donc en droit de ne point reconnaître d'abord, parmi les Israélites, les traces des mystères et de la révélation, puisque ces vestiges se rencontrent chez tous les peuples anciens. Ce procédé, d'ailleurs, est d'autant plus raisonnable que, premièrement, d'après les desseins de Dieu, les Juifs vivaient isolés, n'ayant avec les autres nations que des relations de commerce, fort restreintes, excepté sous le règne de Salomon; et qu'en second lieu, les notions que je signalerai chez les divers peuples remontent à la plus haute antiquité, parmi les bramines surtout trop orgueilleux pour rien emprunter aux étrangers, et auxquels Sem communiqua la sagesse, quoique leurs interprétations aient si étrangement défiguré les traditions de ce patriarche. — C'est avec toute raison que l'on rapporte aux fils de Noé les connaissances de ces peuples. Comme l'histoire d'Abraham ne fait aucune mention du patriarche Sem, l'on présume qu'à l'époque de la confusion des langues, il demeura en Orient, où ses fils Elam, Assur, Lud et Aram devinrent les souches des Perses, des Assyriens, des Lydiens, des Syriens, tandis que Jectan (fils d'Héber, petit fils d'Arphaxad, arrière-petit fils de Sem) fut probablement celle des habitants de l'Inde.

Au nombre des treize fils de ce Jectan, l'Ecriture sainte place un Ophir, qui donna sans doute son nom à cette riche Ophir, dont parle l'histoire de Salomon. Elle était, selon de très-spécieuses apparences, située dans l'Arabie heureuse ou dans les Indes.

Cette bénédiction : Loué soit le Seigneur, le dieu de Sem! *que Noé ne donna sans doute pas à Sem sans une inspiration divine, s'accomplit sur les fils d'Abraham. Peut-être s'étendit-elle aussi, quoiqu'en une rosée moins pure, sur d'autres descendants de Sem, fidèles au culte du Seigneur et dépositaires de la tradition vivante: la longue vie de ce patriarche autorise cette conjecture. — Du moins il est à présumer que Sem vécut en Perse ou dans l'Inde, pays qui ne tomba ni de si bonne heure ni si profondément que les autres dans l'idolâtrie, où, d'ailleurs, après tant de siècles, il est conservé jusqu'aujourd'hui de si nombreuses traditions.*

§ XI. — UTILITÉ DE CES RAYONS ÉPARS.

Les plus anciennes histoires des différents peuples ont donc évidemment pour base des vérités, altérées depuis, dans une proportion plus ou moins grande, par l'arbitraire des fictions. Si la fable les enveloppa d'obscurité et y sema de l'incohérence, toujours est-il que les traits essentiels concordent avec les livres saints: la différence gît dans des détails purement accessoires. — Lorsqu'on retranche les fictions propres à chaque nation et qu'on compare entre elles les diverses doctrines, ces opinions populaires prennent une forme et de la consistance, puis, nous servant de guide à tra-

vers d'innombrables et obscurs détours, elles peuvent enfin nous conduire au foyer de la révélation, où la lumière brille dans sa pureté.

§ XII. — TRADITIONS SPÉCIALEMENT RELATIVES A LA RÉDEMPTION.

Si les croyances des peuples dérivaient, pour la plupart, d'idées religieuses mal entendues, il en devait exister aussi qui indiquassent, d'une manière plus ou moins obscure, la mystérieuse doctrine de la réconciliation du monde par l'entremise d'un divin Sauveur, et qui préparassent ainsi les hommes à l'œuvre de leur rédemption. — On ne saurait comprendre que toutes les traces d'un enseignement surnaturel, à cet égard, se fussent évanouies. Il est beaucoup plus probable que Dieu prenait un soin particulier de conserver, de rafraîchir, de vivifier parmi les peuples la vérité, à laquelle se rattachent plus ou moins directement toutes les révélations de l'ancienne alliance, celle de l'attente du divin, du grand Messie. *Le but de cet ouvrage est de transformer cette spécieuse probabilité en une certitude inébranlable, et, par conséquent, d'arracher la vérité du sein des préjugés fabuleux.*

DOCTRINE
DE LA RÉCONCILIATION DU MONDE
PAR L'ENTREMISE D'UN DIVIN SAUVEUR,
ATTESTÉE PAR LES TRADITIONS DE TOUS LES PEUPLES.



CHINE.

§ I. — *Origine des Chinois.*

Les Chinois sont incontestablement l'un des plus anciens peuples de la terre, et le seul qui ait eu le bonheur de se conserver jusqu'à nos jours; tandis que les Egyptiens, les Chaldéens, les Chananéens ont, depuis longtemps, disparu. Les Juifs même sont un peuple très-moderne en compaison des Chinois, car leur première souche est Abraham; or, du temps d'Abraham et d'Isaac, du temps même de Jacob, ils ne formaient encore qu'une famille, et ne s'accrurent, de manière à constituer une nation, que par les douze fils de ce dernier patriarche. L'histoire véritable des Chinois remonte au contraire à une époque si reculée, que leur existence date environ de deux siècles après le déluge : probablement elle remonte plus haut encore; mais non-seulement ces premiers temps présentent de l'incertitude et de l'erreur, ils sont aussi environnés de fables. Evidemment les Chinois, comme tous les autres plus anciens peuples de l'Orient, forment un rameau détaché de la famille de Sem.

§ II. — *Source de leurs notions sur les vérités révélées.*

La connaissance de vérités divines répandue en Chine prouve que ses habitants jouirent du bienfait d'un enseignement surnaturel, au moyen de la tradition céleste (1). En effet, non-seulement nous trouvons chez ce peuple le dogme de l'unité du Dieu éternel, tout-puissant, infiniment sage, présent en tous lieux, centre de toute science, immuable, infiniment juste, saint, heureux, miséricordieux; mais nous y trouvons encore des doctrines et des mystères que la seule raison n'enseigne pas, à la connaissance desquels l'homme ne saurait parvenir que par la voie de la révélation et de la tradition. Or, de quelle source pouvait découler cette instruction, sinon de Noé, qui avait prêché le repentir aux peuples primitifs; de Sem, son descendant, qui s'était avancé jusqu'aux extrémités de l'Orient?

§ III. — *Rareté des premiers ouvrages chinois.*

On ne peut s'étonner de ce que nous ne connaissions pas encore plus à fond les traditions primitives des Chinois, puisque, deux cent treize ans avant Jésus-Christ, l'empereur Tsin-Chi-Hoangti donna l'ordre barbare de brûler tous les livres, excepté ceux qui

(1) Ce n'est que vers la fin du dix-septième siècle que les Européens acquirent des notions plus approfondies sur les antiquités et sur l'esprit des Chinois, avec lesquels ils n'avaient eu jusqu'alors que des relations de commerce très-bornées, rapports où un peuple se montre rarement à son avantage. Nous devons nos plus précieuses données sur cette nation à nos missionnaires catholiques, spécialement à quatre jésuites français, qui ont traduit en latin quelques ouvrages chinois fort importants, publiés ensuite par l'un d'eux, le père Couplet, sous ce titre : *Confucius, Sinarum philosophus, sive scientia sinensis, Parisiis.* 1687. On attache encore le plus grand prix aux *Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, les mœurs, les usages, etc.; des Chinois, par les missionnaires de Pékin*; mémoires composés par deux Chinois qui vécurent quelques années en France, communiquèrent aux Européens les connaissances de leur patrie et y retournèrent en qualité de missionnaires. Enfin on peut consulter avec fruit l'ouvrage intitulé : *Martinii historia sinica.*

La comparaison de nos citations avec les ouvrages originaux prouvera leur exactitude, bien qu'elles ne soient pas *littéralement* extraites.

avaient trait à l'agriculture, à la médecine, au destin futur et à l'histoire de sa famille. Cependant on sauva de précieux fragments des ouvrages de Confucius et de ses disciples, vénérés, dès les premiers temps, comme des livres sacrés (1); c'est pourquoi nous rencontrons des traits de lumière partiels, sans que les idées présentent l'enchaînement désirable.

§ IV. — *Croyances des Chinois.*

Outre une morale excellente, ces fragments et les livres canoniques des Chinois offrent des traces remarquables de vérités révélées. Au milieu de fables incohérentes, nous lisons que Tao créa le ciel et la terre, et comme Tao signifie trois personnes dans une, ces ouvrages disent que l'une tira l'univers du néant, que l'autre sépara les êtres confondus dans le chaos, que la troisième fit le jour et la nuit.

On y trouve la création de l'homme, formé avec de la terre jaune. On y trouve un paradis terrestre, placé à la porte du ciel fermée à ses habitants, arrosé par quatre fleuves qui jaillissent d'une source jaune (le jaune est la couleur sacrée des Chinois). On le nomme le Jardin, dont la vue et l'entrée sont également interdites, mais d'où la vie s'est répandue. On y trouve un arbre, duquel elle s'est, pour ainsi dire, détachée comme son fruit naturel : on trouve encore la description d'un âge d'or. « Le désir immodéré de la science, « observe Hoinantsee, a perdu le genre hu« main. »

Un ancien proverbe dit : « Il ne faut pas « écouter les discours de la femme. » La glose ajoute : « Car la femme a été la source et la « racine du mal. »

« Après la dégradation de l'homme, dit « Lopi, les animaux, les oiseaux, les insectes « et les serpents commencèrent à l'envi à lui « faire la guerre. Après que l'homme eut ac« quis la science, toutes les créatures furent « ses ennemis. En moins de trois ou de cinq « heures, continue Lopi, le ciel changea et « l'homme ne fut plus le même. »

« Quand l'innocence eut été perdue, dit « Hoinantsee, parut la miséricorde. »

§ V. — *Emblèmes et dogmes divers*

De pieux missionnaires ont cru reconnaître les mystères les plus élevés du christianisme dans l'écriture *figurée* des Chinois. Ainsi, relativement au signe qui indique un être dont on attend la présence, et qui retrace un nuage auquel un enfant se trouve suspendu, le père Cibot se rappelle la parole du prophète Isaïe : *Et nubes pluant justum.* Cibot voit le rédempteur, le Messie, dans plusieurs semblables figures ; un signe antique, incompréhensible pour les Chinois modernes, inexplicable pour les anciens auteurs, lui représente même la chute du premier homme : c'est un arbre sous lequel sont placées deux personnes, et, au-dessus, la tête d'un démon.—A l'exemple de l'autel que l'apôtre saint Paul trouva, à Athènes, avec cette inscription : *Ignoto Deo*, ces emblèmes religieux pouvaient, soit dans le cours d'une prédication, soit même dans une simple conversation avec des Chinois, fournir à un pieux missionnaire l'occasion de préparer la voie aux vérités de l'Evangile. Il est possible que le dernier signe ait réellement le sens que lui attribue Cibot (*Cibot, Mémoires concernant les Chinois*); car, bien certainement, la doctrine héréditaire de notre première chute dut se conserver longtemps au sein de la race séparée, de laquelle sont issus les Chinois actuels ; mais les plus anciens écrivains de ce pays étaient déjà étrangers à cette interprétation. On ne saurait méconnaître non plus l'importance du triangle équilatéral que le père Cibot regarde comme le symbole de l'*unité.* D'après le dictionnaire composé par l'empereur Kanghi, il indique aussi *conjonction.* Un livre, particulièrement estimé des Chinois, dit : « Le triangle « signifie trois, confondus en un. » Une savante explication des plus anciens caractères, Lieufutsing, s'exprime ainsi sur ce sujet : « Le triangle est l'emblème d'une secrète « conjonction, de l'harmonie, premier bien « de l'homme, du ciel et de la terre. C'est la « conjonction des trois Tsai (Tsai, dit Ko, « indique le principe générateur, le pouvoir, « la science dans Tao). Réunis et simultané« ment, ils gouvernent, créent et soutiennent « ce qui est créé. »

Un autre livre dit : « Autrefois l'empereur « offrait, tous les trois ans, un sacrifice so« lennel à l'esprit de conjonction et d'unité. » — « On connaît en Europe, rapporte Ko, le « fameux texte de Laotsee : Tao est un, de sa « nature ; le premier engendra le second ; les « deux premiers ont produit le troisième ; « les trois ont fait toutes choses. » — Voici comme s'exprimait, relatiment à l'origine de l'univers, le philosophe Lilaokium, plus ancien que Confucius : « La loi ou la raison « produisit l'un ; celui-ci produisit deux ; les « deux produisirent trois ; les trois produi« sirent toutes choses » Cette sentence, au

(1) Des savants européens qui ont étudié l'histoire de la Chine (par exemple du Halde, de Guignes) assurent que les ouvrages chinois les plus anciens et regardés comme sacrés ne sont que les débris d'une littérature antique et fort riche, qu'ils ont été sauvés d'un incendie auquel un empereur avait condamné tous les livres. Le prince auteur de cette destruction générale s'appelait Tsin-Chi-Hoang, et vivait environ deux cents ans avant l'ère chrétienne, trois cents ans après Confucius. C'était un monarque sage, le même qui, pour protéger l'empire contre les invasions des Mongols, éleva la grande muraille. Mais il avait des préventions contre les écrits les plus estimés à cette époque, particulièrement contre ceux de Confucius ; il s'était imaginé qu'ils introduisaient dans les esprits un levain de désobéissance et de contradiction ; aussi avait-il ordonné qu'on remît tous les livres pour qu'on les jetât dans les flammes. Plusieurs savants qui survivaient à ce désastre furent mis à mort. Beaucoup de Chinois cependant hasardèrent leur vie pour sauver les meilleurs ouvrages et les cacher dans les murs, les souterrains, les tombeaux. A une époque meilleure, on les rechercha, mais on les trouva tellement endommagés par les vers et l'humidité, que les plus grands soins n'aboutirent qu'à en rétablir un petit nombre.

témoignage de Couplet, est encore répétée par les sectateurs de son école. — Suivant un texte différent : « Celui qui, pour ainsi « dire, est visible, sans néanmoins être vu, « s'appelle Khi. Celui que l'on peut enten- « dre, quoiqu'il ne parle point aux oreilles, « se nomme Hi. Celui qui se laisse, pour « ainsi dire, sentir, bien qu'il se dérobe au « toucher, s'appelle Uri. En vain interrogez- « vous vos sens sur la nature de ces trois « êtres, la raison seule peut vous en in- « struire, et, ce qu'elle vous apprend, c'est « qu'ils ne forment qu'un, au-dessus duquel « ne brille aucune lumière, au-dessous duquel « n'existent aucunes ténèbres. Il est éternel. « Aucun nom ne saurait lui être attribué ; il « ne ressemble à aucune de toutes les choses « qui nous entourent. C'est une figure sans « forme, une forme sans matière. Sa lumière « est enveloppée de ténèbres. Elevez-vous les « yeux ? vous ne voyez pas son commence- « ment. Le suivez-vous ? vous n'en trouvez « pas la fin. Par cela seul qu'il est le Tao de « tous les siècles, jugez quelle est sa nature. « Savoir qu'il est éternel, voilà le commen- « cement de la sagesse. »

« Je suis entré deux fois, dit un mission- « naire, dans les pagodes ou les temples chi- « nois. Dans la première cour ou dans la pre- « mière partie, se présentent trois grandes « statues posées perpendiculairement et qui « représentent trois hommes ; chaque statue « porte un sceptre à la main ; celle de droite « est élevée sur un lion ; celle de gauche, sur « un éléphant : ces trois personnes, cepen- « dant, à ce que prétendent les bonzes, ne « forment qu'un seul Dieu. »

§ VI. — *Allégorie du Messie.*

Les livres canoniques de la Chine contiennent une allégorie frappante du Messie. Comme les Chinois n'ont rien pu emprunter à Isaïe, il paraît qu'ils tiennent de No, leur auteur, l'idée de la rédemption ; car leurs ancêtres savaient, aussi bien que les anciens Toscans, qu'une vierge concevrait, qu'elle enfanterait le Saint des saints ; mais assurément cette prophétie, héréditaire chez les enfans de Sem, fut aussi mal comprise en Chine, qu'elle fut mal interprétée par les descendants de Japhet, en Italie : dans ces deux régions, elle donna lieu au même abus. De même que Virgile à l'égard du fils de Pollion, les Chinois faisaient naître d'une vierge chacun de leurs personnages les plus remarquables : toutefois, malgré cet abus, ce peuple égaré conservait, avec toute sa pureté, la tradition que le Saint des saints naîtrait un jour dans un pays situé à l'occident de la Chine. On sait que Confucius, antérieur de cinq cent cinquante et un ans à Jésus-Christ, objet, d'ailleurs, de la plus haute vénération chez les Chinois, avait prédit « qu'à l'Occident apparaîtrait le Sei- « gneur. » Confucius n'était point un prophète : il confirmait seulement la tradition orale et écrite de la mystérieuse doctrine par laquelle les livres canoniques chinois et leurs interprètes classiques désignaient le Saint des saints d'une manière positive et reconnaissable. Ils entendent par le Saint des saints. « Celui qui sait tout, qui voit « tout, dont toutes les paroles instruisent, « dont toutes les pensées sont vraies ; celui « qui est céleste et miraculeux, dont la sa- « gesse n'a point de bornes, aux yeux « duquel l'avenir entier est sans voiles, dont « chaque parole est efficace. Il est un avec « le Tien (Dieu), et, sans le Tien, le monde « ne pourrait le reconnaître ; lui seul peut « offrir un holocauste digne de la majesté du « Schanzti (Dieu, souverain du ciel) : Les peu- « ples l'attendent, dit Mentius, disciple de « Confucius, comme les plantes flétries at- « tendent la rosée. »

Le livre Tschong-Jong, ou le juste milieu, composé sans doute par un disciple du célèbre Confucius, offre quelques passages qui ont directement trait au futur Messie. « Com- « bien sont sublimes les voies du Saint des « saints ! sa vertu embrassera l'univers entier ; « il inculquera à tout une nouvelle vie et une « nouvelle force, et s'élèvera jusqu'au Tien « (c'est-à-dire jusqu'au Ciel). Quelle immense « carrière s'ouvrira pour nous ! Combien de lois « et de devoirs nouveaux ! Que de rites majes- « tueux et de solennités ! Mais, comment les « observer, s'il n'en donne lui-même l'exem- « ple ? Sa présence peut seule en préparer, « en faciliter l'accomplissement. De là vient « cet adage de tous les siècles : Les voies de « la perfection ne seront fréquemment par- « courues, qu'alors que le Saint des saints « les aura consacrées en y imprimant ses « pas. Les peuples se prosterneront devant « lui ; en le voyant, en l'écoutant, ils seront « convaincus, et tous ensemble n'auront plus « qu'une voix pour chanter ses louanges. « L'univers retentira du bruit de son nom, « sera rempli de sa magnificence. La Chine « verra les rayons de sa gloire parvenir jus- « qu'à elle ; ils pénétreront chez les nations « les plus sauvages, dans les déserts les plus « inabordables, ou dans les lieux que ne peut « visiter aucun vaisseau. Dans l'un et dans « l'autre hémisphère, de l'une à l'autre ex- « trémité de la mer, il ne demeurera aucune « région, aucun parage, aucun pays, éclai- « rés par les astres, humectés par la rosée, « habités par les hommes, où son nom ne « soit béni et honoré. » (*Mémoires concernant les Chinois.*)

Le grand commentaire sur le Chou-King, un de leurs autres livres classiques, s'exprime ainsi : « Le Tien est le Saint des saints invi- « sible ; le Saint des saints est le Tien rendu « visible pour instruire les hommes. » Et l'explication de l'Y-King dit : « Un homme « d'une certaine nature est le Tien, et le Tien « est un homme d'une certaine nature (1). » —

(1) Ce mot, si souvent répété en cet endroit, ne saurait signifier ici le ciel matériel. Comment, en effet, le ciel matériel peut-il devenir visible, peut-il devenir homme ? Comment le Saint des saints, qui doit naître à l'occident de la Chine, peut-il ne faire qu'un avec lui ? Comment peut briller sa sagesse, et l'avenir se dévoiler à ses yeux ? Comment aussi des

Les anciens sages de la Chine nomment le Saint des saints, l'homme, l'homme le plus grand, le plus beau des hommes, l'homme par excellence, l'homme miraculeux, le premier-né; il renouvellera l'univers, changera les mœurs, expiera les péchés du monde, mourra accablé de douleur et d'opprobre, ouvrira la porte du ciel. — Peut-on, de nos jours, et sans prononcer son nom, désigner Jésus-Christ d'une manière plus positive? peut-on en parler d'une manière plus sublime? Or ce Saint des saints, qui voit tout, qui connaît tout, qui est un avec Dieu, a paru ou paraîtra à l'occident de la Chine. Assurément, en se rendant visible, en devenant homme, le Tien a revêtu l'humanité. La secte de Fo se sert d'un signe composé de deux parties, dont l'une indique l'action de *descendre*, de *s'humilier;* l'autre, une *naissance future :* elle nomme ce signe l'incarnation de Fo, mais un ancien auteur prétend qu'elle ne l'interprète ainsi que par abus; que ce signe est de beaucoup antérieur à l'existence, en Chine, d'aucun adorateur de Fo; qu'il désigne spécialement celui qui doit enrichir les hommes avec ses richesses, les ennoblir en leur communiquant sa dignité et sa grandeur.

Mais l'abus même que font de ce signe les sectateurs de Fo est très-remarquable. Comment sont-ils arrivés à imaginer l'incarnation de leur divinité? L'idée que Dieu prendrait une organisation matérielle, que, par là, il se trouverait abandonné à l'usage de ses forces physiques, est bien éloignée de l'intelligence humaine, et il me semble tout à fait impossible que l'homme, livré à ses propres facultés, ait jamais pu la rencontrer. Jamais, d'ailleurs, les peuples païens plus modernes, les Grecs, les Etrusques, les Latins, ne prêtèrent une nature organique à leurs divinités : ils se bornaient à l'apparence, car il suffisait de faire illusion aux sens; or ce n'était point au-dessus de la toute-puissance divine. Les adorateurs de Fo abusèrent de ce signe, mais son invention n'appartenait point au hasard, elle dérivait d'une doctrine héréditaire qu'ils avaient seulement altérée. Probablement, lors de leur introduction en Chine, ils trouvèrent cette doctrine et le signe qui la représentait déjà enveloppés de ténèbres, mais leur secte même date d'une époque antérieure à cet abus; leurs idées sur Fo découlent précisément de cette doctrine héréditaire, non moins connue des Indiens que des Chinois dans les temps primitifs, cependant défigurée beaucoup plus tôt et d'une manière plus déplorable par la délirante imagination des premiers et par les mensonges systématiques de leurs bramines.

Avec ces idées se coordonne une doctrine aussi ancienne qu'incompréhensible chez les premiers peuples, les Indiens, les Chinois, les Egyptiens. Le Fo des Indiens, nommé au Japon Schaka (Xaca), Busd et Budso, fut engendré par une vierge, sans aucune cohabitation. Les anciens Chinois faisaient descendre de vierges les divers chefs des maisons qui ont successivement gouverné l'empire. Chez les poëtes de la Grèce et de Rome, qui empruntèrent toutes leurs fables aux Egyptiens et aux Phéniciens, on trouve des héros issus de vierges, ou, du moins, conçus d'une manière surnaturelle. D'où viendrait cette idée, si étrangère à l'ordre de la nature, commune à des peuples que séparait tant de distance, malgré la diversité des détails qui l'environnent dans les différentes contrées, si elle n'avait originairement jailli de la même source? Parmi tous les peuples du paganisme, la virginité commandait la plus haute vénération. Partout, et à toutes les époques de l'existence du genre humain, l'on trouve des vierges consacrées à la Divinité. Quelle institution effaça en gloire celle des vestales? Avec le culte de Vesta se soutint le lustre de l'empire romain; avec lui aussi on le vit s'éteindre. — Dans le temple de Minerve, à Athènes, des vierges entretenaient, comme à Rome, le feu sacré. — On a retrouvé les mêmes vestales chez d'autres peuples, notamment aux deux Indes, et récemment au Pérou, où, chose merveilleuse, la transgression de leurs vœux était punie de la même peine qu'à Rome. On y regardait la virginité comme une dignité sainte, également agréable à l'empereur et aux dieux. — Dans les Indes, la loi de Menu dispose que les fêtes prescrites en l'honneur de la chasteté ne concernent que les vierges, et que les femmes auxquelles ce titre n'appartient plus doivent demeurer étrangères à toutes les cérémonies qu'elle établit. — Généralement, parmi toutes les nations, on attachait le plus grand prix à la virginité.

La source d'où se répandirent ces idées est, sans contredit, la doctrine antique et héréditaire d'un futur Messie, révélée à l'un des plus anciens pères du genre humain, enracinée par Noé dans l'esprit de sa postérité. Elle s'effaça depuis chez les diverses races, disparaissant tout à fait, ou bien se dégradant par l'adjonction des plus monstrueux préjugés, des fables les plus ridicules : ce n'est qu'au sein du peuple élu qu'elle se conserva lumineuse et complète.

« Une vierge, dit Isaïe, concevra et engen-
« drera un fils, qui sera appelé Emmanuel. »

Aucun interprète de l'Ecriture sainte ne donnerait un autre sens à ce passage, fût-il familiarisé avec le contenu de tous les ouvrages chinois. — La Chine entière en avait lu de semblables ou d'analogues, tant dans ses livres canoniques que dans leurs commentateurs, quand, vers l'an 65 de notre ère, l'empereur Mim-Ti voulut envoyer à la recherche du Saint des saints, ou du moins, s'il était déjà mort, de sa doctrine. — Malheureusement les connaissances géographiques de ce prince sur l'Occident se bornaient aux Indes. Il fit partir une ambassade qui devait en ramener le Saint des saints, ou en

ignorants, capables à peine de balbutier quelques mots chinois, ont-ils pu faire aux jésuites un crime de dire Tien avec ces peuples, lorsqu'ils voulaient parler de Dieu? Le mot Tien signifie ciel, mais il signifie encore l'Être suprême.

rapporter la doctrine dans son empire. Les ambassadeurs y trouvèrent une divinité, objet du respect général, nommée Fo ou Foë, et une autre, plus ancienne encore, appelée Omito, auxquelles les Indiens attribuaient les plus grands miracles, dont ils racontaient les choses les plus extraordinaires. Les ambassadeurs, croyant avoir rencontré le Saint des saints dans ces deux divinités, rapportèrent en Chine leurs images avec les livres qui les concernaient, et ramenèrent quelques prêtres voués à leur culte sous le nom de Talaponiens. Au Japon, où se propagea cette idolâtrie, ils retinrent celui de bonzes, dont se servent les missionnaires de la Chine, parce que nos relations antérieures avec le Japon l'avaient fait connaître aux Européens : leur véritable nom chinois est Hoschang. L'adoration de Foë émanait de l'empereur : il n'est donc point étonnant qu'en Chine, où chaque action, chaque mot et presque chaque pensée du monarque passent pour un oracle et une loi, ce genre d'idolâtrie se soit rapidement répandu.

Dès lors la porte fut ouverte à toutes les absurdités de la superstition ; les principes et la saine morale s'évanouirent bientôt. Cette abominable idolâtrie, qui règne encore aujourd'hui à Siam et à Ceylan, se propagea tellement en Chine depuis cette époque, qu'une grande masse de ses habitants en est maintenant infectée.

§ VII. — *Contraste des deux religions de la Chine.*

Autant il est consolant de penser que, durant une longue série de siècles, alors que tous les peuples, excepté celui d'Israël, servaient des idoles muettes, sourdes, aveugles, une nation, séparée du reste des hommes, qui comptait plus d'habitants que l'Europe entière, persévérait néanmoins à honorer le vrai Dieu, autant l'on est affligé de voir comment cette nation, trompée dans son attente du Saint des saints par la doctrine de Foë, tomba dans une honteuse idolâtrie, dont le joug pèse encore sur ses descendants.

§ VIII. — *Maintien partiel de l'ancienne croyance.*

Quand, vers le milieu du dix-septième siècle, les Tartares envahirent la Chine et fondèrent la dynastie actuelle, les idoles de la Tartarie suivirent les vainqueurs : toutefois, la cour et les conquérants conservent seuls leur culte.

Beaucoup de Chinois professent encore leur doctrine primitive, bien que entachée de pratiques superstitieuses. A leur idolâtrie tartare les empereurs allient une profonde vénération pour Confucius, à la morale duquel les Chinois sont redevables d'avoir vu produire même à la nouvelle dynastie des souverains que leur sagesse, leur humanité, leur zèle rendent dignes du plus ancien et du plus puissant trône de la terre.

§ IX. — *Apparition du christianisme.*

Au milieu du dix-septième siècle, à l'aide des missionnaires catholiques et particulièrement des jésuites, l'Evangile trouva accès en Chine. L'empereur Xun-Chi protégait les missionnaires, les jésuites surtout qui, par leur éducation, leurs mœurs austères, leurs connaissances en physique et en mathématiques, se concilièrent l'attachement de la cour impériale. Mais à la mort de ce monarque, et sous le gouvernement des ministres qui administraient pendant la minorité de son successeur, les choses changèrent. L'influence des jésuites sous le règne précédent leur avait fait des ennemis et les exposa à des persécutions. Quelques-uns furent bannis, d'autres mis à mort.—Mais quand l'empereur Kang-Hi commença à régner par lui-même à sa majorité, en 1669, la mission en général, les jésuites en particulier, éprouvèrent un meilleur traitement. Cet empereur fit venir d'Europe un plus grand nombre de jésuites, les honora à sa cour des premières dignités, leur confia les plus importantes affaires de l'empire, leur fit bâtir une superbe église à proximité du palais, déclara la religion chrétienne innocente et permit à ses sujets de l'embrasser. Sous quelques empereurs qui lui succédèrent, les chrétiens souffrirent d'horribles persécutions, quelquefois d'après leurs ordres directs et dans toute l'étendue de l'empire ; plus souvent, isolément dans les provinces, de la part des mandarins (gouverneurs). Ceux-ci sont-ils ennemis des chrétiens, ils remettent en vigueur les lois qui les proscrivent, et que les mandarins animés d'un autre esprit laissent dormir dans les districts confiés à leurs soins.

INDE.

§ I. — *Etat actuel de la tradition révélée.*

La tradition des patriarches s'est conservée dans les Indes avec moins de pureté et d'éclat que dans la Chine ; le mélange de fictions et d'éléments hétérogènes en troubla la source ; toutefois elle contient encore de précieuses paillettes, accusant ainsi son origine surnaturelle.

§ II. — *Noms des divinités indiennes.*

Les Indiens nomment l'Eternel, immuable, élevé au-dessus de la portée de l'intelligence, Brahme (grand).

Considéré comme *créateur*, ils l'appellent Brahma (grand) ; cependant ils ne le regardent encore que comme une émanation de Brahme, l'être primitif. Considéré comme *conservateur*, ils l'appellent Wischnou, c'est-à-dire principe actif qui pénètre tout. Considéré comme renouvelant toutes choses, en les *détruisant*, ils l'appellent Siva, Mahadewa, Iswara, Rudra : il a d'autres noms encore, de même que Brahme et Brahma, dont la dénomination varie suivant le rapport sous lequel on les envisage.

§ III. — *Doctrine de l'incarnation.*

Wischnou, deuxième personne de cette triple divinité, passe pour emprunter la forme

des hommes et des animaux. Ce phénomène, ou incarnation du dieu, se nomme awatar. A ce sujet, une Pourana, l'un des livres sacrés de l'Inde, s'exprime ainsi :

« Le Dieu de l'univers revêt diverses for« mes pour conserver les brahmines (prêtres « de Brahma), les génies, les hommes ver« tueux, les Védas (1), la loi et toutes les « institutions importantes ; mais, quoique, « semblable à l'air, il passe à travers diffé« rents êtres, lui-même demeure immuable, « parce que son être n'est point soumis au « changement. »

Lors du déluge universel dont les livres indiens font mention, ce dieu prit la forme d'un poisson. C'est à lui que s'adresse Satyavrata : « Tu es le premier objet de notre ado« ration, ô toi, souverain maître, que re« cherche notre piété ! Tes descentes si va« riées sur la terre donnent l'existence à une « foule d'êtres ; pourtant je brûle de savoir « pourquoi tu empruntes ces apparences ? « Ne permets pas, ô lumière éternelle, que « je m'approche inutilement des pieds de ta « divinité, toi dont la bonté infinie s'étend à « tout ! »

Suivant la doctrine de l'Inde, ce dieu apparaît sous des formes diverses.

On ne se trompera point sur le résultat de l'humaine extravagance qui défigura la vérité transmise par la miséricorde divine, et la noya dans les fables les plus bizarres.

§ IV. — *Comparaison de Wischnou avec Jésus-Christ.*

C'est particulièrement comme principe conservateur, que Wischnou venait se mêler aux hommes ; ainsi il naquit un jour dans la partie septentrionale de l'Inde, sous le nom de Krischna ou Kichou, et passa sa jeunesse au milieu de bergers et de bergères, parmi lesquelles il en choisit neuf, ayant coutume de former des danses avec elles ou de jouer de la flûte.

Il était encore enfant lorsque, aussi bien que l'Héraclès ou l'Hercule des Grecs copié d'après lui, il tua l'horrible serpent Kalyva. Les Indiens le représentent, tantôt quand son ennemi semble le blesser au talon, tantôt, au contraire, quand Wischnou lui écrase la tête avec son pied.

Qui ne se rappelle, à ce sujet, la promesse divine, faite déjà dans le paradis, après la chute de l'homme, lorsque Dieu dit au serpent (image du démon) : « Parce que tu as « fait cela, tu es maudit entre tous les ani« maux et toutes les bêtes de la terre ; tu « ramperas sur le ventre et tu mangeras la « terre durant tous les jours de ta vie. Je « mettrai inimitié entre toi et la femme, entre « sa race et la tienne ; elle te brisera la tête, « et tu tâcheras de la mordre au talon. » (*Genèse*, III, 14, 15). Cette sentence renferme implicitement la promesse qu'une vierge sans tache enfantera un fils, qui sera le Fils de Dieu, et n'apparaîtra que pour renverser l'œuvre du démon.

Quand Kichou (c'est-à-dire Wischnou, transformé en homme dans une awatar, mais élevé par un couple autre que ses parents), quand Kichou se fut éloigné de sa demeure, il envoya à ses père et mère adoptifs un ambassadeur nommé Oudhou, chargé de les consoler en leur promettant qu'ils ne tarderaient pas à le revoir, et de les engager à être avec lui dans un yng continuel (c'est-à-dire une union mentale avec la Divinité). A l'arrivée d'Oudhou, Nandha et Yasodha (tel était leur nom), se répandant, après les premières questions, en longs discours sur le passé et en blâme sur Dewari et Vesudeva, véritables parents de Wischnou, parce que celui-ci avait été élevé par leurs propres soins, Oudhou les calma en leur rappelant que quiconque penserait jour et nuit à Kichou serait transporté au-dessus du troisième monde, et que quiconque se souviendrait de lui à l'heure de sa mort serait immanquablement trois fois heureux.

Oudhou ajoute : « Nous autres, hommes « bornés, ressemblons à l'enfant qui tourne « en rond jusqu'à ce qu'il soit pris d'un ver« tige, et qui pense alors voir le ciel et la « terre tourner avec lui, oubliant que ce « mouvement n'existe que dans sa tête. De « même, ô Nanda ! nous nous laissons sur« prendre par nos préjugés. Le vertige de « l'orgueil nous saisit, nous méconnaissons « le Créateur ! Maintenant, Yasodha, ne songe « plus à Kichou comme à ton enfant adoptif, « mais comme à un être qui tient lieu d'un « père, d'un époux, de parents, d'un frère, « de tous les objets enfin auxquels l'homme « attache de l'affection et du prix. Tout se « réunit à lui comme au point central, et « sans lui il n'existe rien. »

Réunissant à présent ces circonstances, réfléchissant que Wischnou, divinité qui avait des rapports avec les hommes, prenait, lors de ses diverses descentes sur la terre, tantôt la forme humaine, tantôt celle des animaux ; qu'elle voulut un jour emprunter notre organisation, et vécut plusieurs années sous le nom de Krischna ou Kichou ; que Kichou se trouve représenté, soit entouré d'un serpent qui le blesse au talon, soit saisissant ce serpent à la main et lui écrasant la tête avec son pied ; enfin qu'il enseignait aux hommes la loi divine : j'ignore comment on se refuserait encore à voir dans ces circonstances la tradition de la promesse « Que « la postérité de la femme briserait la tête du « serpent, et que celui-ci tâcherait de la « mordre par le talon ! »

Ajoute-t-on à cela que cette divinité, venue se mêler au genre humain, était un enfant lorsqu'elle vit le jour ; que cet enfant fut élevé par des parents adoptifs ; qu'en songeant à lui (en ayant la foi), et, par le mérite de sa séparation, les hommes atteignent le bonheur, ne nous trouvons-nous point conduits à penser que ces croyances sont simplement une obscure indication du Fils de Dieu, qui descendit sur la terre,

(1) Les Védas sont les livres regardés comme divins, et que l'on dit émanés de l'esprit de Wischnou.

qui reçut des hommes la naissance et l'éducation, et annonça, comme la volonté divine, qu'ils seraient heureux par lui? Qui méconnaîtrait l'identité de ces circonstances?

§ V. — *Division du temps.*

Dans l'Inde, comme chez la plupart des peuples, existe l'idée d'un âge d'or, c'est-à-dire la croyance que les hommes, déchus de leur condition primitive, recouvreront l'éclat de leur dignité originelle.

Cette idée découle d'une source sacrée; elle n'est autre que l'attente du règne du Messie, décrit par Isaïe et par divers prophètes de la nation juive avec de si vives couleurs. La suite éclaircira ma proposition.

Les bramines divisent la durée du monde en quatre âges, d'une prodigieuse étendue, qu'ils appellent yugs. Le satya-yug, ou âge de vérité (condition primitive de l'homme, paradis, suivant l'expression chrétienne), dura trois millions deux cent mille ans. Vint ensuite le treta-yug, ou âge des trois; il est ainsi nommé, parce qu'alors se pervertit le tiers du genre humain: il dura deux millions quatre cent mille ans. Le dwapar-yug dura un million six cent mille ans. Le quatrième, notre âge actuel, s'appelle kali-yug, c'est-à-dire le moindre des quatre; il durera, disent-ils, quatre cent mille ans. Ces quatre âges forment une masse totale qu'ils nomment kalpa. Le kali-yug expiré, tout se renouvellera comme à l'époque du satya-yug, c'est-à-dire qu'il renaîtra un âge de vérité et de justice.

Cette même idée, exprimée avec tout l'éclat de la poésie, se reproduit dans la quatrième églogue de Virgile:

Magnus ab integro seculorum nascitur ordo:
Jam redit et virgo, redeunt Saturnia regna,
Jam nova progenies cœlo demittitur alto.

En mettant à part les millions d'années auxquels ont conduit d'extravagants calculs astronomiques, le lecteur conviendra que cette division du temps, quant aux divers états où s'est trouvé le genre humain, se rapproche beaucoup de la vérité.

§ VI. — *Introduction de l'Evangile.*

La doctrine du christianisme pénétra dans les Indes au seizième siècle. Leur principal apôtre fut saint François-Xavier, jésuite, qui prêcha aux Indes, au Japon, à la Chine, et qui mourut en 1552, au milieu de ses pieux travaux.

Des religieux, appartenant à des ordres différents, les dominicains par exemple, y prêchèrent aussi la nouvelle doctrine. Les missionnaires chrétiens y trouvèrent établies un grand nombre d'idées analogues aux nôtres, entre autres celle de l'incarnation, qu'ils pouvaient assurément prendre pour texte de leurs discours, sur lesquelles ensuite il ne s'agissait plus que de construire pour élever l'édifice de la doctrine chrétienne; mais souvent ces idées leur parurent tellement bizarres, qu'ils crurent devoir les renverser.

Les missionnaires chrétiens qui vinrent aux Indes, dit Schelling, pensèrent apprendre aux indigènes quelque chose d'inconnu, en enseignant que Dieu, le Christ, s'est fait homme. Ceux-ci n'en furent point étonnés; ils ne combattirent point l'incarnation de Dieu dans la personne du Christ, et trouvèrent seulement étrange que les chrétiens ne mentionnassent qu'une fois un événement si fréquemment répété parmi eux.

Les missionnaires chrétiens auraient pu, comme le fit saint Paul à Athènes, prendre de là occasion d'annoncer aux Indiens le dieu qui apparut aux hommes quand le temps fut accompli.

Quoi qu'il en soit, une vérité irrécusable, dont la preuve est de la plus haute importance pour notre but, c'est que l'idée d'un dieu qui habite la terre et qui se révèle aux hommes se trouvait naturalisée dans l'Inde. D'où ses habitants l'avaient-ils acquise? D'où, sinon des premiers auteurs de leur race?

Seulement cette idée ne subsista point toujours également pure et brillante; elle s'obscurcit dans le cours des siècles.

PERSES.

§ I. — *Les deux Zoroastre.*

Les Perses conservèrent une religion plus conforme au culte primitif que celles des autres païens; — d'ailleurs l'idolâtrie égara, généralement, plus tard et d'une manière moins déplorable, les fils de Sem que ceux de Japhet, les fils de Japhet que ceux de Cham.

Dans le principe, les Perses honoraient Dieu dans le feu et dans le soleil levant. Zerducht, que les Grecs nommèrent Zoroastre, premier fondateur de leur religion, se perd dans la plus haute antiquité et dans les ténèbres de la fable.

On compte plusieurs Zerducht ou Zoroastre. L'incertitude, à cet égard, vient de ce que les Grecs, qui ont fait mention d'un Zoroastre, ne s'accordent point sur l'époque de son existence. Plusieurs le placent sous le règne de Darius, fils d'Hystaspe; d'autres, au contraire, et Platon lui-même qui nomme Zoroastre, en parlent comme d'un sage beaucoup plus ancien, et qui remonte au moins à une époque antérieure à la dynastie des Perses.

Pour concilier les témoignages que nous transmirent les Grecs, divers auteurs comptent deux Zoroastre: l'un qui précéda, l'autre qui suivit l'établissement de cette dynastie.

Je me range volontiers à l'opinion la plus probable, attribuant au premier Zoroastre la fondation de la religion, au second son renouvellement.

§ II. — *Doctrine des deux principes.*

Le dogme capital des mages (prêtres de la Perse), c'est qu'il existe deux principes; l'un bon, l'autre mauvais. La lumière était le symbole du premier; les ténèbres, le sym-

bole du second. Suivant leur opinion, le monde résultait du mélange de ces deux principes (*Zendavesta*, *livre canonique des Perses*).

Ils donnaient à la divinité bienfaisante le nom de Yazdan, plus souvent celui d'Ormuzd, d'où les Grecs ont fait Oromaze ; à l'être malfaisant, le nom d'Ahriman : leur horreur pour ce dernier était si grande, qu'ils n'écrivaient son nom qu'à rebours. Quelques-uns accordaient l'éternité aux deux principes ; d'autres la regardaient comme l'apanage exclusif d'Armuzd, croyant qu'Ahriman n'était qu'une simple créature. Tous pensaient que, jusqu'à la fin du monde, les deux divinités seraient dans une lutte continuelle, mais qu'à cette époque l'être bienfaisant obtiendrait la victoire sur le mauvais et que, dès lors, chacun d'eux gouvernerait son propre empire : celui-ci, l'empire des ténèbres, avec tous les hommes méchants ; celui-là, l'empire de la lumière, avec tous les hommes vertueux.

Voilà les points principaux du système théologique des Perses. Toutefois Zoroastre ne s'arrêta point à ces idées religieuses universellement répandues, il chercha à en étendre l'empire sur les individus, s'en servant pour expliquer les fondements de la morale.

Ainsi tout ce qui existe se rattache au règne d'Armuzd ou d'Ahriman : êtres doués ou privés de raison, vivants ou inanimés. Il y a des hommes purs, des animaux purs, des végétaux purs, tous créatures d'Ormuzd. — Il est aussi des hommes impurs, des animaux impurs, des végétaux impurs, sous l'empire du Dews, qui appartiennent au règne d'Arhiman. On regarde comme impurs les hommes qui, par pensées, par paroles ou par actions, violent la loi de Zoroastre ; les bêtes et les insectes venimeux et nuisibles, les plantes et les végétaux de cette espèce. Dans le règne, au contraire, où prédomine cette loi, tout est pur, tout est sacré ; la puissance de la loi ne s'exerce point uniquement sur les hommes, mais encore sur les animaux et les créatures inanimées. Le devoir des adorateurs d'Ormuzd consiste à entretenir et à séparer tout ce qui est pur et sacré dans la nature, parce que Ormuzd en est le créateur ; de même que la haine, qu'ils ont jurée à Ahriman et à son empire, leur impose l'obligation de poursuivre et d'extirper les animaux impurs. Les règnes d'Ormuzd et d'Ahriman sont, l'un avec l'autre, dans une guerre perpétuelle ; mais un jour Ahriman sera vaincu, le règne des ténèbres cessera, la domination d'Ormuzd s'étendra sur l'univers, il n'y aura plus qu'un règne de lumière qui embrassera tout.

Quelle admirable concordance ne trouvons-nous point entre cette dernière opinion et l'histoire du Sauveur, qui vint au monde pour propager le règne de la lumière et pour détruire celui des ténèbres !

C'est sur cette base que Zoroastre éleva ses lois, destinées à accélérer le développement moral et physique des Perses, ainsi que la prospérité du sol.

§ III. — *Doctrine d'un âge d'or.*

La religion de Zoroastre admet un état d'innocence où se trouva l'homme primitif.

L'époque à laquelle exista le premier souverain d'Iran (1), le grand Dschemschid est, selon Zoroastre, l'âge d'or de sa nation.

« Dschemschid, le père des peuples, le « plus éclatant des mortels que vit paraître le « soleil. Sous son règne, les animaux ne pé- « rissaient point ; l'eau, les arbres à fruit, les « créatures se multipliaient. Sous son empire « glorieux, on ne connaissait pas le froid, « la chaleur, la mort, l'emportement des « passions, ouvrage du Dews.

« L'homme sembla toujours être à sa dix- « neuvième année (*il jouissait d'une éternelle* « *jeunesse*), les enfants prirent de l'accrois- « sement, tant que régna Dschemschid (2), le « père des peuples. »

Le règne de Dschemschid correspond, en Perse, à l'époque du satya-yug (âge de justice) dans l'Inde. — Partout se reproduit l'idée d'un état de perfection où se trouva d'abord le genre humain, état que les peuples païens appellent âge d'or, que nous nommons paradis.

De même qu'elle admet une primitive innocence, la religion de Zoroastre enseigne aussi une chute.

« Un jour Ormuzd se dit à lui-même : Com- « ment ma puissance sera-t-elle visible, si « rien ne lui résiste ? De cette pensée naquit « Ahriman, principe du mal. »

On s'aperçoit aisément que l'idée première, la tradition du péché originel, n'est ici que défigurée. Notre sainte religion nous apprend que, chez l'homme comme chez les anges, le mal naquit de l'abus d'une libre volonté ; elle ne dissimule pas non plus l'influence du mauvais esprit sur la chute du premier homme.

§ IV. — *Idée d'un intermédiaire.*

Il est probable que le culte des Perses, dont Zoroastre fonda la religion, s'adressa d'abord à une divinité qu'ils honoraient dans le soleil, son image, mais qu'ensuite ils adorèrent le soleil ; qu'ils honoraient celui-ci sous l'emblème du feu, et qu'enfin le feu lui-même devint l'objet de leur adoration.

Ils vénéraient encore le soleil sous le nom de Mithra.

Mithra, au témoignage de Plutarque, était nommé intermédiaire (*Plutarch., de Iside et Osiride*). Plutarque se sert du même mot (μεσίτης) que saint Paul, en parlant du Sauveur, quand il le nomme « Intermédiaire « entre Dieu et les hommes. »

Les Perses donnèrent ce surnom à Mithra, parce qu'il tient, sans doute, le milieu entre Oromaze (Ormuzd), le bon ; et Ahriman, le mauvais principe, c'est-à-dire qu'il ajoute à

(1) Iran, nom qu'on donne en Orient aux contrées de la haute Asie jusqu'à l'Indus, est encore celui du royaume où vécut Zoroastre.

(2) Dschemschid est dépeint généralement comme le fondateur de la société. Son nom est imaginaire.

l'éclat de la lumière et qu'il combat les ténèbres. Saint Jean, l'évangéliste, dit du Sauveur : « Le fils de Dieu a paru pour détruire « les œuvres du démon. »

L'idée d'un semblable intermédiaire se retrouve, dès les premiers âges, dans tout l'Orient, où la tradition des patriarches se répandit déjà avant Abraham, où elle se conserva ensuite plus pure qu'en Occident, quoique cette dernière région en présente aussi des traces visibles, comme le prouvera la suite de nos recherches.

Le second Zerducht ou Zoroastre vécut du temps de Darius, fils d'Hystaspe, passa pour avoir reçu l'inspiration divine, écrivit le *Zendavesta*, livre sacré des Mages, changea diverses institutions, fonda les temples du feu.

§ V. — *Prédiction du Messie.*

Si le Mithra des Perses n'est qu'un emblème obscur du Fils de Dieu, du moins, comme l'atteste le docte Abulfarage (1) que les musulmans vénèrent à l'égal des chrétiens d'Orient, le célèbre restaurateur du culte des Mages, le second Zoroastre prédit, en termes beaucoup plus clairs, qu'à une époque peu éloignée, une vierge sans tache enfanterait un saint, dont l'apparition serait annoncée par une étoile qui accompagnerait ses adorateurs jusqu'au lieu de sa naissance.

Combien s'accorde ce témoignage avec la présence des trois sages de l'Orient à la crèche du Sauveur !

Je n'ignore pas, d'ailleurs, ce que l'on pourrait opposer à cette prophétie. Il est possible, en effet, que Zoroastre l'ait empruntée à Ezéchiel et à Daniel, qui se trouvaient, ainsi que lui, à Babylone. Mais alors la sagesse de Zoroastre découlerait de celle des Juifs, chose encore fort remarquable. Que, du reste, l'Orient connût la prédiction de la venue prochaine d'un roi des Juifs et d'une étoile qui guiderait vers lui ses adorateurs; l'Ecriture sainte ne laisse aucun doute à cet égard.

§ VI. — *Fondements du système de Zoroastre.*

Ce qui précède nous indique à quelle idée première se rapporte le système religieux de Zoroastre.

Suivant Heeren, il avait imaginé un royaume dont le souverain, malgré sa puissance sans bornes, n'était point le tyran, mais le père de ses sujets ; où chaque état, chaque individu se trouvait circonscrit dans une sphère d'activité qu'il ne cherchait point à franchir; où prospéraient les arts de la paix, l'agriculture, le soin des troupeaux, le commerce ; où se répandaient la richesse et l'abondance, s'épanchant des mains du prince, comme de celles d'une bienfaisante divinité. L'image d'un semblable royaume et d'un prince semblable existe dans la *Cyropédie.* La croyance qu'ils se réaliseraient un jour se maintenait inaltérable en Asie, à travers la suite des siècles; c'est probablement le point central auquel se ralliaient les opinions de l'Orient : on la découvre dans les lois de Zoroastre.

Ce docte observateur de l'antiquité a reconnu, avec beaucoup de sagacité, la base sur laquelle repose la théogonie de Zoroastre, c'est-à-dire l'opinion généralement répandue en Orient, que le règne de la paix, de la vérité et de la justice y devait refleurir.

Tous les préceptes et les lois de Zoroastre étaient, sous le rapport physique et moral, calculés de manière à frayer la route à cette grande restauration. Or cette idée fondamentale de tout le système est, assurément, et ne peut être autre que l'idée du Messie.

« Le règne de Dschemschid reviendra, dit « Zoroastre, et la paix et la justice refleuri- « ront. »

Traduisons-nous cette allégorie dans la langue du christianisme, elle équivaut à ces mots : « La condition primitive de l'homme, « l'état d'innocence, de justice, de sainteté, « lui seront rendus. » Nous devons d'autant moins hésiter à voir ici l'annonce précise de la rédemption, que cette opinion était universelle en Orient (chose incompréhensible, si nous ne supposions pas que cette opinion découle de la révélation); nous le devons d'autant moins encore, que l'idée de la rédemption se trouve pareillement reproduite dans les psaumes et dans les prophètes, avec des images semblables.

Ce concours ne démontre-t-il pas l'identité d'origine?

Un œil pur, que ne fascine aucun préjugé, reconnaîtra aisément ici les traces de la tradition sacrée.

§ VII. — *Ses conséquences ultérieures.*

Du système faussement interprété des deux principes, l'un source du bien, l'autre source du mal, naquit le *manichéisme* qui, reconnaissant l'existence indépendante de ces deux causes primordiales, assigne l'origine du vice, et regarde les imperfections et les souillures du monde physique et moral comme l'œuvre du prince des ténèbres : par une conséquence de cette conviction, il poursuit de sa haine les créatures du mauvais principe, dédaignant jusqu'au corps humain, qu'il s'impose la tâche de dompter et de réduire par l'abstinence de la chair, du vin, du mariage. Je crois aussi que le *chiliasme*, ou l'idée d'un règne millénaire, dérive, sinon en entier, du moins en partie, de ce système religieux.

En somme, cette opinion consiste à croire qu'après la venue de l'Antechrist et quand celui-ci aura été dompté avec ses sectateurs, une résurrection des justes aura lieu, et que tous les hommes vivants à cette époque conserveront la vie : les bons, pour obéir, comme à leurs princes, aux justes ressuscités ; les

(1) Né, en 1226, à Malatia, dans l'Asie Mineure, mort en 1286, primat des Jacobites d'Orient; auteur d'une *Chronique ou Histoire universelle depuis la création du monde.*

(Note du traducteur.)

méchants, pour en être domptés et leur demeurer soumis.

Suivant cette opinion, le Christ lui-même régnera à Jérusalem, entouré des apôtres, des prophètes de l'ancienne alliance, des martyrs. Les mille ans accomplis, les méchants s'élèveront en ennemis contre les saints, mais seront consumés par le feu du ciel; ensuite auront lieu la résurrection générale et le jugement dernier. On s'accorde à attribuer l'origine de cette croyance à l'interprétation du vingtième chapitre de l'*Apocalypse de saint Jean*, à la vérité, l'un des plus difficiles du livre.

Quelques anciens rapportent, cependant, la naissance de cette opinion d'un règne millénaire à Cérinthus, Juif qui s'était probablement converti au christianisme, mais hérétique prononcé qui, dès le temps des apôtres, professait une doctrine erronée. Il est vrai qu'on rencontre chez les rabbins des idées sur un règne millénaire du Messie, qui ont une frappante similitude avec le règne millénaire du Christ.

Quoi qu'il en soit sur son origine, toujours est-il que cette dernière opinion présente des traits de ressemblance irrécusables avec la doctrine du Zendavesta sur le dernier combat entre le bon et le mauvais principe, et sur le glorieux triomphe d'Oromaze.

C'est ce qui me porte à croire qu'elle n'est qu'une fausse application des traditions relatives au Messie; je suis d'autant plus confirmé dans mon sentiment, que cette opinion trouva un facile accès chez plusieurs sectes des gnostiques, qui cherchaient à concilier les idées païennes avec la doctrine du christianisme.

Les catholiques eux-mêmes ne demeurèrent point à l'abri de cette opinion : elle fut embrassée par saint Justin, martyr; par saint Victorin, qui mourut lors des persécutions de Dioclétien; par Népos, évêque en Egypte; par Tertullien, seulement, à ce qu'il paraît, quand il fut tombé dans l'hérésie des montanistes; par Lactance, qui y ajouta à sa manière, et par quelques autres catholiques. Toutefois, comme les catholiques qui croyaient à la future existence d'un règne millénaire visible, ne le regardaient pas comme article de foi, ainsi que l'annonce expressément saint Justin, jamais l'Eglise ne marqua du sceau de l'hérésie cette opinion innocente, mais jamais non plus elle ne la favorisa. Différents Pères de l'Eglise la combattirent: Origène, saint Caïus, disciple d'Irénée; les saints Basile, Grégoire de Nazianze, Ephrem, Jérôme et Augustin.

MÉSOPOTAMIE.

§ I.—*Balaam arrive chez Balac* (*Nomb.*, XXII).

Plus nous avançons vers l'Occident, vers les royaumes et les pays dont l'idolâtrie était souillée de l'immoralité la plus dégoûtante, moins nous entendons la voix de la vérité divine. Etouffée par des passions sans frein, la vérité les abandonna, se réfugiant au milieu de nations de mœurs plus chastes et moins corrompues. Les Assyriens, les Babyloniens, les Syriens et les Phéniciens présentent peu, ou plutôt n'offrent point de traces du dogme sublime de la rédemption. Toutefois, nous ne pouvons passer sous silence l'important témoignage que nous fournit un prophète de Mésopotamie, et qui dépeint en peu de mots, il est vrai, mais avec des traits fortement caractérisés, l'attente du Sauveur.

Dieu avait destiné aux Israélites la propriété du pays de Chanaan; il leur promit encore que lui-même combattrait pour eux. Aussi, au sortir du désert de l'Arabie, leurs armes furent-elles partout triomphantes. Le bruit des victoires d'Israël, et plus encore les miracles que Dieu avait, pendant quarante ans, opérés dans le désert, entretenaient parmi les peuples voisins une décourageante anxiété; les Moabites, surtout, étaient frappés de terreur. Balac, leur roi, songea au moyen de salut, se concerta avec les anciens de Madian, et résolut avec eux d'opposer à cette redoutable nation d'autres obstacles que les impuissants efforts de leurs bras.

Ils envoyèrent donc en commun des députés à Balaam, fils de Béor, qni demeurait à Péthor sur l'Euphrate, en Mésopotamie, et qui passait pour un devin et un enchanteur. Ils portaient avec eux le salaire de ses prédictions. Ainsi s'exprima l'envoyé du roi Balac : « Voilà un peuple sorti de l'Egypte, « qui couvre toute la face de la terre, et qui « s'est campé près de moi. Venez donc pour « maudire ce peuple, parce qu'il est plus « fort que moi, afin que je tente si je pour« rai par quelque moyen le combattre et le « chasser de mes terres; car je sais que « celui que vous bénirez sera béni, et que « celui sur qui vous aurez jeté la malédic« tion sera maudit. »

Quand les députés se furent acquittés de leur commission, Balaam répondit : Demeu« rez ici cette nuit, et je vous dirai tout ce « que le Seigneur m'aura déclaré. »

Mais Dieu dit à Balaam : « Gardez-vous « bien d'aller avec eux, et ne maudissez « point ce peuple, parce qu'il est béni. »

Balaam, se levant dès l'aube du jour, annonça aux députés que le Seigneur lui avait défendu d'aller avec eux. Ils retournèrent vers Balac et lui apprirent la réponse de Balaam.

Balac envoya de nouveau des députés plus illustres, avec de plus brillantes promesses; mais Balaam répondit : « Quand Balac me « donnerait plein sa maison d'or et d'ar« gent, je ne pourrais pas pour cela chan« ger la parole du Seigneur, mon Dieu, pour « dire ou plus ou moins qu'il ne m'a dit. Je « vous prie de demeurer ici encore cette « nuit, afin que je puisse savoir ce que le « Seigneur me répondra de nouveau. »

Dieu vint donc la nuit à Balaam, et lui dit : « Si ces hommes sont venus pour vous qué« rir, levez-vous et allez avec eux; mais « prenez garde à faire ce que je vous com« manderai. » Balaam, s'étant levé le matin,

sella son ânesse et partit avec les chefs moabites. Mais Dieu s'irrita de son départ. Deux serviteurs l'accompagnaient. Un ange du Seigneur, qui n'était visible que pour l'ânesse, parut trois fois dans le chemin, à sa rencontre, une épée nue à la main. La première fois, l'ânesse se détourna et courut à travers les champs ; la seconde, dans un passage resserré entre deux murailles qui enfermaient des vignes, elle se jeta contre un des murs et pressa le pied de Balaam; la troisième, dans un lieu étroit, où elle ne pouvait se détourner ni à droite ni à gauche, elle tomba sous les pieds de son maître. Il la frappa trois fois de son bâton.

Mais le Seigneur ouvrit la bouche de l'ânesse, et elle dit : « Que vous ai-je fait; pour « quoi m'avez-vous frappée déjà trois fois? » Pendant qu'il la menaçait, plein de colère, le Seigneur lui ouvrit les yeux, et il vit l'ange debout dans le chemin, et il l'adora, se prosternant en terre. L'ange lui dit : « Pourquoi avez-vous battu votre ânesse par « trois fois? Je suis venu pour m'opposer à « vous, parce que votre voie est corrompue « et qu'elle m'est contraire. Et si l'ânesse « ne se fût détournée du chemin en me cé« dant la place, je vous eusse tué, et elle « serait demeurée en vie. »

Balaam offrit de retourner, mais l'ange lui ordonna de continuer son chemin, mais de ne dire que ce qu'il lui commanderait. Il alla donc avec les princes de Balac. Quand ce dernier apprit que Balaam venait vers lui, il sortit à sa rencontre et lui dit : « J'ai en« voyé des ambassadeurs pour vous faire « venir; pourquoi ne m'êtes-vous pas venu « trouver aussitôt? Est-ce que je ne puis « pas vous récompenser pour votre peine? » Balaam lui répondit : « Me voilà venu ; « mais pourrai-je dire autre chose que ce « que Dieu me mettra dans la bouche? » Balaam et Balac s'en allèrent donc ensemble, et ils vinrent en une ville qui était à l'extrémité du royaume.

Le lendemain, Balac conduisit Balaam sur les hauts lieux de Baal, et lui fit voir de là l'extrémité de l'armée d'Israël.

§ II. — *Balaam bénit Israël* (*Nombres*, XXIII).

Selon la demande de Balaam, Balac éleva sept autels, et ils placèrent sur chacun un veau et un bélier. Balaam dit au roi de demeurer auprès de son holocauste, qu'il allait voir si le Seigneur se présenterait à lui, et qu'il lui rapporterait les ordres qu'il en aurait reçus. Or le Seigneur lui mit la parole dans la bouche, et lui commanda de retourner vers Balac, debout auprès de l'holocauste avec tous les princes moabites. Alors Balaam commença à prophétiser, et dit : « Balac, roi des Moabites, m'a fait venir « d'Aram, des montagnes de l'Orient : Ve« nez, m'a-t-il dit, et maudissez Jacob ; « hâtez-vous de détester Israël ! Comment « maudirai-je celui que Dieu n'a point maudit? « Comment détesterai-je celui que le Seigneur « ne déteste point? Je le verrai du sommet des « rochers, je le considérerai du haut des « collines. Ce peuple habitera tout seul, il « ne sera point mis au nombre des nations. « Qui pourra compter la multitude *des des« cendants* de Jacob, et connaître le nombre « des enfants d'Israël? Que je meure de la « mort des justes, et que la fin de ma vie « ressemble à la leur! »

Alors Balac dit à Balaam : « Qu'est-ce que « vous faites? Je vous ai fait venir pour « maudire mes ennemis, et, au contraire, « vous les bénissez? » Balaam répondit : « Puis-je dire autre chose que ce que le « Seigneur m'aura commandé? »

§ III. — *Nouvelles bénédictions répandues sur Israël.*

Balac conduisit ensuite Balaam sur le haut du mont Phasga, d'où il dominait tout le camp des Israélites. On éleva de nouveau sept autels, sur chacun desquels on offrit un veau et un bélier. Balaam alla encore consulter le Seigneur, il prit ses ordres, revint auprès de Balac et commença son discours : « Levez-vous, Balac, et écoutez ; « Prêtez l'oreille, fils de Séphor, Dieu n'est « point, comme l'homme, pour être capable « de mentir, ni comme le fils de l'homme « pour être sujet au changement. Quand il a « dit une chose, ne la fera-t-il pas? Quand il a « parlé, n'accomplira-t-il pas sa parole? « J'ai été amené ici pour bénir ce peuple ; « je ne puis m'empêcher de le bénir. Il n'y « a point d'idole en Jacob, et on ne voit « point de statue dans Israël ! Le Seigneur « son Dieu est avec lui, et on entend déjà « parmi eux le son des trompettes, pour « marque de la victoire de leur roi. »

Balac dit à Balaam : « Ne le maudissez « point, mais ne le bénissez point aussi. » Balaam répondit : « Ne vous ai-je pas dit que je « ferais tout ce que Dieu me commanderait? »

Balac voulut essayer encore une fois si le changement du lieu amènerait une prophétie plus favorable : il conduisit Balaam sur le sommet du mont Phogor, qui regarde vers le désert, y fit encore élever sept autels où l'on plaça un veau et un bélier.

(*Nombres*, XXIV.) Balaam, voyant que le Seigneur voulait qu'il bénît Israël, n'alla plus comme auparavant pour chercher à faire ses augures ; mais, tournant le visage vers le désert, et élevant les yeux, il vit Israël campé dans ses tentes, et distingué par chaque tribu. Alors l'esprit de Dieu s'étant saisi de lui, il commença à prophétiser et à dire : « Voici ce que dit Balaam, fils « de Béor : voici ce que dit l'homme qui a « l'œil fermé ; voici ce que dit celui qui en« tend les paroles de Dieu, qui a vu les vi« sions du Tout-Puissant, qui tombe, et qui, « en tombant, a les yeux ouverts : Que vos pa« villons sont beaux, ô Jacob! que vos tentes « sont belles, ô Israël! Elles sont comme des « vallées couvertes de grands arbres, comme « des jardins le long des fleuves, toujours ar« rosés d'eau ; comme des tentes que le Sei« gneur même a affermies ; comme des cè« dres plantés sur le bord des eaux!... » Balac, se mettant en colère contre Balaam, frappa des mains et lui dit : « Je vous avais

« fait venir pour maudire mes ennemis, et « vous les avez au contraire bénis par trois « fois! Retournez en votre maison. J'avais « résolu de vous faire des présents magnifi- « ques, mais le Seigneur vous a privé de la « récompense que je vous avais destinée. »

Balaam répondit à Balac : « N'ai-je pas dit « à vos ambassadeurs que vous m'avez en- « voyés : Quand Balac me donnerait plein sa « maison d'or et d'argent, je ne pourrais pas « passer au delà de la parole du Seigneur, « mon Dieu, pour inventer la moindre chose « de ma tête ou en bien ou en mal ; mais je « dirais tout ce que le Seigneur m'aurait dit? « Néanmoins, en m'en retournant en mon « pays, je vous donnerai un conseil, afin « que vous sachiez celui-ci. »

§ IV. — *Prédiction du Messie.*

Recommençant à prophétiser, il dit : « Voici ce que dit Balaam, fils de Béor; voici ce que dit un homme dont l'œil est fermé; voici ce que dit celui qui entend les paroles de Dieu, qui connaît la doctrine du Très-Haut, qui voit les visions du Tout-Puissant, et qui, en tombant, a les yeux ouverts : « Je le verrai, « mais non maintenant; je le considérerai, « mais non pas de près. *Une étoile sortira de* « *Jacob :* un rejeton s'élèvera d'Israël, et il « frappera les chefs de Moab, et il ruinera « tous les enfants de Seth. Il possédera l'Idu- « mée; l'héritage de Séir passera à ses enne- « mis, et Israël agira avec un grand courage. « Il sortira de Jacob un dominateur, qui per- « dra les restes de la cité. »

Avec quelle solennité Balaam nous dispose à la dernière prophétie !

« Je le verrai, mais non maintenant ; je le « considérerai, mais non pas de près. » Quel autre serait donc l'Etre, dont on ne profère point le nom, que l'on désigne ici d'une manière si solennelle par ce simple mot LE, si ce n'était celui que l'Ecriture sainte nous montre sans cesse, tantôt avec des expressions plus ou moins voilées, tantôt sans aucun mystère, auquel enfin toutes choses se rapportent comme à leur centre? De même que beaucoup d'autres prophéties, celle de Balaam embrasse des temps plus voisins, d'autres plus reculés. David s'assujettit les Moabites et les Edomites. Néanmoins, non-seulement tous les interprètes chrétiens depuis les saints Pères jusqu'à nos jours, mais encore les plus grands docteurs de la synagogue, Onkelos et Jonathan, qui fleurirent au plus tard à l'époque du Sauveur, si ce n'est antérieurement à sa naissance, s'accordent à reconnaître que Balaam désignait le Messie par ces paroles : « Une étoile sortira « de Jacob, un rejeton (*sceptre*) s'élèvera « d'Israël. » Ajoutons à ces témoignages celui du rabbin Maimonides, qui vivait au douzième siècle.

Dans le deuxième psaume, verset neuvième, il est dit au Messie : « Vous les gou- « vernerez avec une verge (*sceptre*) de fer, « et les briserez comme le vaisseau du po- « tier. »

Le Sauveur dit dans l'*Apocalypse* de saint Jean : « Je suis le rejeton et le Fils de Da- « vid, l'*étoile* brillante, l'étoile du matin (*Apocal.*, XXII, 16). »

Le prophète parle également de ce rejeton ou *sceptre :* « Il sortira un rejeton de la tige « de Jessé, et une fleur naîtra de sa racine; « et l'esprit du Seigneur se reposera sur lui, « l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit « de conseil et de force, l'esprit de science et « de piété, et il sera rempli de l'esprit de la « crainte du Seigneur (*Isaïe*, XI, 1, 3). »

Quelque jugement que nous portions sur Balaam, et bien qu'il vécût au milieu d'un peuple païen, il n'en reste pas moins démontré qu'il connaissait le vrai Dieu : dès lors sa prédiction du Messie est une preuve remarquable que nous fournit l'antiquité.

§ V. — *Les trois mages.*

Il est possible que la tradition relative à l'étoile prédite par Balaam se soit répandue en Orient jusqu'à ce qu'une étoile apparût aux trois sages.

Je serais conduit trop loin si je rapportais toutes les conjectures dont ils furent l'objet. Les sages, venus de l'Orient pour adorer le roi des Juifs, nouveau-né, et lui offrir leurs présents, de l'or, de l'encens, de la myrrhe, sont appelés *mages* dans l'Ecriture ; nom d'abord attribué à l'ordre des prêtres en Perse et en Médie, propagé ensuite avec la domination des Perses, et donné en Orient aux philosophes, particulièrement aux astronomes. L'opinion la plus commune les fait venir de Mésopotamie. Balaam appartenait à cette contrée; aussi plusieurs écrivains pensent-ils que le voyage des trois mages fut déterminé par sa prédiction : « Une étoile sortira « de Jacob, et un rejeton (un sceptre) s'é- « lèvera d'Israël. » Que la prophétie, placée dans la bouche de Balaam malgré lui, et relative à l'étoile qui apparut aux sages d'Orient, y fît réellement allusion, c'est ce que je ne pose point en doute; mais que sa prophétie, en même temps qu'elle faisait allusion à cette étoile, concernât aussi un autre objet, c'est ce qui me semble encore clairement établi. Probablement les trois sages venaient de l'Arabie et non de la Mésopotamie.

Loin de le trouver étrange, nous devons regarder comme très-probable que les miracles de Dieu, au milieu de son peuple, n'échappèrent pas aux sages d'Arabie qui étudiaient les saintes Ecritures, d'autant moins que les Israélites vivaient, à cette époque, épars dans tout l'Orient, et que la tradition des patriarches s'y était, d'ailleurs, généralement maintenue. Quoi qu'il en soit, il est évident que Dieu se révéla d'une manière particulière à ces pieux personnages. Qui mettrait en doute son intervention pour leur indiquer la route, quand une révélation spéciale influa sur leur retour?

ÉGYPTE.

§ I. — *Motifs de l'obscurité des antiquités égyptiennes.*

Aucun peuple de la terre n'a pris autant

de précautions que les Egyptiens, pour perpétuer, jusqu'à la postérité la plus reculée, le souvenir de ses institutions et de sa grandeur ; et pourtant les antiquités d'aucun peuple ne sont entourées de ténèbres aussi épaisses, aussi impénétrables.

On peut comparer l'histoire de l'Egypte à un sphinx énigmatique et à une momie inanimée. C'est une statue remplie peut-être d'un feu divin, mais dont un voile jaloux nous dérobe la vive expression. L'Egyptien a réellement peu inventé de lui-même : il n'était que le gardien fidèle et soigneux des traditions venues de l'Orient; encore ne fut-il point toujours dirigé par un instinct de conservation, puisqu'il altéra et rendit méconnaissables les idées les plus belles et les plus sublimes. Ce résultat provient surtout de la manière dont il exprimait et retraçait ses pensées : avant donc de nous hasarder à rechercher les vérités religieuses que possédait l'Egypte, il est indispensable d'éclaircir cette matière.

§ II. — *Ecriture littérale et hiéroglyphique.*

Il est hors de doute que déjà, à l'époque où subsistait le trône des Pharaons, les Egyptiens, outre leur écriture sacrée et *hiéroglyphique*, avaient une écriture *littérale*. Hérodote distingue ces deux genres d'écriture, avec la plus grande précision, dans l'âge pendant lequel il vivait ; or, si l'usage des lettres était aussi commun que le fait supposer son témoignage, nécessairement cet usage remonte à un temps de beaucoup antérieur à son siècle. Mais comme les innombrables monuments de l'Egypte, quelle que soit leur grandeur, comme les murs de ses temples, les obélisques, les statues, les idoles, surchargés d'inscriptions, n'offrent cependant pas la moindre trace d'écriture littérale, et ne présentent que de purs hiéroglyphes, nous en devons conclure que les hiéroglyphes étaient le moyen véritable dont on se servait pour conserver les connaissances.

§ III. — *Origine et nature des hiéroglyphes.*

Ce n'est point en considérant les hiéroglyphes en eux-mêmes, mais en suivant d'un œil attentif les variations qu'ils ont subies, que l'on parvient à déterminer leur origine et leur nature : nul doute ne saurait exister à cet égard. La plupart, comme on le reconnaît au premier abord, représente de grands sujets empruntés à la nature ou à l'art ; et souvent même, dans ceux dont l'objet est différent, l'observateur retrouve encore, avec assez de facilité, les traces de cette destination première. Les hiéroglyphes dérivent donc de la même source que le *dessin*(1) : leur but était le même au commencement. On figurait les objets que l'on voulait représenter, soit au moyen de simples traits, soit à l'aide des couleurs dont l'emploi constitua la peinture, soit en se servant du ciseau pour donner une forme aux corps solides.

Toutefois la représentation pure et simple d'un sujet matériel n'est point un hiéroglyphe. Pour le produire il fallait faire un pas de plus : il fallait joindre à la signification naturelle de l'objet figuré un autre sens allégorique ou symbolique. L'usage même du dessin rendait palpable son insuffisance pour exprimer les idées. Il n'y a que des sujets visibles qui soient susceptibles d'être ainsi représentés ; cependant dès qu'on eut atteint ce point, l'on dut songer bientôt à représenter également des sujets qui échappent à la vue, qui n'ont point une consistance matérielle ; en particulier, les idées abstraites. Dès lors, ces images ne furent plus uniquement la représentation des objets qui leur correspondaient dans la nature ; elles devinrent l'expression de pensées qui, en elles-mêmes et par elles-mêmes, ne pouvaient être représentées. Si maintenant encore l'hiéroglyphe conserve des traits de ressemblance avec l'art du *dessin*, il en diffère néanmoins en ce que la signification de l'objet retracé varie; à partir de cet instant, celui-ci se transforme en hiéroglyphe, puisqu'il est allégorique.

Malgré leur sens symbolique, les premiers hiéroglyphes étaient sans doute faciles à comprendre. Comme l'allégorie provenait de l'habitude qu'a l'esprit humain de se figurer l'abstrait par des images, et comme elle reposait sur le rapport frappant du symbole avec la chose qu'il devait indiquer, cette assertion se prouve d'elle-même. L'association des idées nous conduit trop naturellement à voir dans le lion l'emblème de la force, dans un œil l'emblème de la vigilance, pour qu'il soit à peine besoin de l'annoncer.

Remarquons pourtant que des causes purement locales peuvent amener certaines liaisons d'idées, et que dans un pays si extraordinaire, il dut s'en former nécessairement qui fussent propres aux indigènes. Nécessairement aussi elles produisirent des hiéroglyphes très-compréhensibles, il est vrai, pour les Egyptiens, mais tout à fait inexplicables pour les étrangers. Plusieurs autres causes durent infailliblement conduire encore à ce résultat, savoir : que la clarté d'une semblable écriture s'affaiblit à mesure qu'on en multiplia les symboles. Aussitôt que la nécessité obligea d'en augmenter le nombre, par une conséquence inévitable, leur relation avec la chose indiquée ne fut plus qu'éloignée, soit qu'on ne trouvât pas toujours des images analogues, soit que l'esprit humain se plaise à saisir les rapports indirects.

Si, d'un côté, l'hiéroglyphe se distingue essentiellement du dessin pur et simple, par l'allégorie, de l'autre, le même motif ne le différencie pas moins d'avec l'écriture figurée et tout à fait arbitraire qu'emploient les Chinois et d'autres peuples de l'Asie orientale. Cette écriture comporte, à la vérité, des signes qui correspondent également à des

(1) L'absence d'un autre terme me force d'agrandir le sens de ce mot, en sorte qu'il indique ici la représentation des objets, tant par le dessinateur, que par le peintre, le sculpteur, le statuaire, etc. (*Note du traducteur.*)

idées; mais ces signes ne sont point des images, comme dans l'hiéroglyphe. Reste donc cette différence essentielle, que les signes n'ont pas un sens naturel, qu'ils n'ont que celui qui leur est expressément attribué; au lieu que l'hiéroglyphe, en tant qu'image, est à la fois susceptible d'une interprétation naturelle et allégorique. Avouons, cependant, que l'inexactitude des images, l'abréviation des symboles, les causes locales, l'emploi d'analogies forcées, peuvent à la fin faire dégénérer les hiéroglyphes en une simple écriture figurée; mais tel ne fut pas leur sort en Egypte, à ce que nous apprend un sérieux examen. Toutefois ils n'en demeurent pas moins, ainsi que l'écriture littérale, mais non au même degré, incompréhensibles pour l'étranger.

§ IV. — *Interprétation des hiéroglyphes.*

Maintenant s'élève l'importante question de savoir comment on pouvait pénétrer le sens de cette écriture?

Dès que la désignation des choses, cessant d'être purement le résultat du dessin pour devenir allégorique, se transforma en hiéroglyphe, le besoin d'une clef se manifesta. Il fallait connaître la vérité, revêtue du voile de l'allégorie. Sans contredit, celle-ci dut être d'abord tellement claire et directe, que chacun se trouvait en état de l'expliquer. Mais les réflexions précédentes démontrent que, cette écriture se perfectionnant, il fut désormais impossible à chacun de s'en procurer soi-même la clef; on se vit obligé de la recevoir d'autrui, ce qui avait lieu de deux manières. Quand l'hiéroglyphe était accompagné d'écriture littérale, elle pouvait aider à le pénétrer : avec son secours, on pouvait composer des livres destinés à interpréter les symboles, et que l'on nommera, si l'on veut, dictionnaires hiéroglyphiques. En admettant que les prêtres en possédassent de semblables, assurément leur confection ne remontait pas très-haut; elle date de l'époque où la multiplicité et l'obscurité des symboles les rendirent nécessaires. Une chose indubitable, c'est que les Egyptiens ne connaissaient point les catalogues, tels que les composent les Chinois. Ce peuple, en effet, y a porté l'art fort loin ; l'écriture figurée s'est trouvée réduite en un système régulier; on en a formé des dictionnaires complets, coordonnés d'après le nombre des traits qui entrent dans la composition des signes radicaux, et des règles déterminent la méthode à employer pour reconnaître ces types primitifs au milieu de l'emblème entièrement figuré. Le système religieux de la Chine nous a fourni l'occasion d'en rapporter quelques exemples.

En général, probablement aussi pendant une longue suite de siècles, l'enseignement oral servit seul à expliquer les hiéroglyphes, c'est-à-dire que, parallèlement aux hiéroglyphes, se perpétuait une tradition, propagée de père en fils, qui interprétait chaque symbole. Si l'on se rappelle qu'une classe spéciale de l'ordre des prêtres s'occupait de leur explication, on n'aura plus aucun doute à cet égard. Mais on ne doit pas s'attendre à ce que la tradition interprétative se soit transmise, toujours pure, du père au fils. Le sens de certains symboles dut se perdre ; le sens de plusieurs autres s'altérer.

De là naquirent la diversité et l'inexactitude des interprétations.

§ V. — *Composition de l'hiéroglyphe.*

Il nous reste à résoudre une question plus importante encore : comment traçait-on les hiéroglyphes? Le caractère propre de ce genre d'écriture, celui qui le distingue tout à fait de l'écriture littérale, consiste en ce que, d'abord, ses symboles isolés ne correspondent point à des sons, comme les lettres, mais à des idées, et qu'ensuite ils ne les retracent pas directement, mais par l'intermédiaire d'images.

Or, de ce que ces symboles sont tous des images, il résulte nécessairement que, pour tracer un hiéroglyphe, il ne faut pas seulement se former l'image des idées partielles, mais bien du sujet entier que l'on veut représenter. Inévitablement on s'enveloppera du voile de l'histoire ou de la fable. S'agit-il, par exemple, d'énoncer une proposition astronomique? On figurera, au moyen d'images, les diverses constellations (les représentant, soit par des animaux, soit par d'autres objets), et l'on ne parviendra à exprimer la proposition entière, qu'en imitant la position qu'occupent les constellations dont on a besoin, l'une à l'égard de l'autre. L'emploi des hiéroglyphes entraînera donc une suite d'allégories qui, lorsqu'on en ignore le sens caché, présentent à l'observateur un aspect bizarre, si même elles ne lui paraissent pas entièrement absurdes.

Il en résulte encore naturellement que l'écriture hiéroglyphique offre un double sens : le premier, qui lui est propre; le second, tout à fait d'emprunt. On ne la comprend réellement qu'alors qu'on saisit ce dernier sens ; du reste, on peut lire fort bien les hiéroglyphes sans les pénétrer, quand on conçoit les emblèmes, sans parvenir jusqu'à la sève, cachée sous cette écorce.

Ainsi se perpétuaient les opinions religieuses des prêtres égyptiens ; opinions dont leur mythologie était l'emblème, et qui se retrouvent dans les allégories que nous ont transmises Hérodote, Plutarque et d'autres écrivains, tant sur les dieux de l'Egypte, Isis, Osiris, etc., que sur ses rois. Elles ne divulguaient, en aucune manière, ce que nous appelons proprement la signification des hiéroglyphes, elles ne répandaient aucun jour sur leur vrai sens ; et c'est ce qui nous explique précisément pourquoi les prêtres ne se faisaient pas grand scrupule de les communiquer aux étrangers qui savaient gagner leur confiance, quoiqu'ils regardassent la connaissance de ces allégories comme leur propriété exclusive. Il y a plus : quelques-unes devinrent des traditions nationales, je veux parler de celles qui se rapportaient aux fêtes populaires.

VI. — *Ses imperfections.*

elles sont les choses dont on pouvait perpétuer le souvenir au moyen des hiéroglyphes?

Quelque perfectionnés qu'on les suppose, certaines défectuosités devaient toujours leur demeurer propres et empêcher qu'on n'accomplît, en les employant, tout ce que permettait de faire l'écriture littérale. Il est néanmoins de la plus haute importance de connaître la mesure de leur utilité.

La première imperfection consiste dans le nombre, si limité, des images ou symboles. On ne peut représenter les idées, qu'autant qu'elles correspondent à des images. Emprunte-t-on celles-ci à des objets du pays, à des circonstances locales, comme cela arriva en Egypte: dès lors leur nombre se trouve circonscrit. L'écriture hiéroglyphique change-t-elle de nature et se transforme-t-elle en une écriture arbitraire et figurée; alors, il est vrai, le nombre des signes se multiplie, comme en Chine. Mais l'observation nous apprend qu'il n'en fut pas ainsi, au moins généralement, des hiéroglyphes en Egypte.

Leur perfectionnement y fut borné; tous les symboles divers, empreints sur les bandelettes qui enveloppent les momies, sur leurs cercueils et sur les autres débris que nous a laissés cette antique nation, ne sont point variés jusqu'au point d'atteindre deux cent quatorze formes différentes; nombre auquel s'élèvent les seuls signes radicaux des Chinois, qu'ils surpassent même, car plusieurs d'entre eux peuvent s'écrire d'une double ou d'une triple manière.

§ VII. — *Son inutilité actuelle.*

La pauvreté de l'écriture hiéroglyphique nous défend d'espérer de son interprétation des avantages considérables la continuelle répétition des mêmes symboles n'atteste pas une grande richesse d'idées : quelles connaissances importantes nous procureraient, d'ailleurs, ces chétifs monuments? Sans doute, ils nous seraient bien moins utiles encore que ces inscriptions isolées, grecques ou romaines, pour l'intelligence desquelles il nous faut compulser les auteurs contemporains, ou, du moins, rapprochés de leur époque.

L'hiéroglyphe, d'après sa destination, devait être le soutien des opinions religieuses, de la tradition, par le canal de laquelle ces opinions se perpétuent. Mais on l'avait distrait du domaine du peuple, puisque l'explication orale de la langue symbolique, circonscrite exclusivement dans une caste, se transmettait de père en fils. Celle-ci se trouve aujourd'hui perdue pour nous, sauf quelques notions, quelques mythes particuliers, que nous ont conservés Hérodote et plusieurs autres écrivains, mais qui ne sauraient nous aider à pénétrer le sens des hiéroglyphes. En général, on pourrait ranger l'interprétation des symboles égyptiens sur la même ligne que la quadrature du cercle, le *mobile perpetuum*, la pierre philosophale : ces divers problèmes sont également insolubles et inutiles. La clef de cette langue est perdue, vainement chercherions-nous à la retrouver. Peut-être, sur les monuments qui subsistent, l'antiquité a-t-elle gravé des connaissances intéressantes pour les modernes, mais jamais on ne les appréciera : ils demeurent debout, comme de muets témoins des siècles anciens. Aussi les hiéroglyphes de l'Egypte serviront peu, ou plutôt sont tout à fait inutiles à notre but.

§ VIII. — *Des mystères et du culte.*

Les mystères nous offrent plus d'intérêt. Mais d'où les Egyptiens les avaient-ils empruntés? D'où, sinon de l'Asie, ce berceau de la vérité, et trop souvent de l'erreur, qui la défigura.

Il faut distinguer les mystères de l'Egypte de son culte, car ils forment un contraste frappant. Les mystères contenaient les plus sublimes idées du déisme et du monothéisme, ainsi que la promesse d'un dieu rédempteur; au contraire, suivant le témoignage des Grecs, notamment d'Hérodote, témoin oculaire de ces pratiques superstitieuses, le culte était le plus ridicule, le plus abominable, le plus immoral que l'homme pût inventer. Les idées religieuses raisonnables et sublimes, placées hors de la sphère du vulgaire, formaient l'apanage de l'ordre des prêtres (1).

Ce n'est qu'au sein de leur caste qu'elles se trouvaient établies, qu'elles se maintenaient par les mystères; le peuple en était éloigné, les prêtres seuls pouvaient faire de ces dogmes sublimes l'objet de leurs méditations.

Pour le vulgaire existait un culte tout extérieur, dont le sens mystique disparaissait sous une enveloppe grossière; incapable de soulever ce voile, de reconnaître les vérités auxquelles il servait d'abri, le peuple s'attacha aux formes extérieures et sensibles, les regarda comme l'objet principal proposé à sa vénération, et tomba dans un délire et une idolâtrie qu'aucune autre nation n'égala jamais.

§ IX. — *Osiris.*

La doctrine secrète des Egyptiens, voilà ce qu'ils possédaient de plus élevé.

Le dogme de la Trinité, celui de l'Unité, sont la base et la pierre fondamentale des mystères. A cette idée première se rattache immédiatement la croyance en un dieu révélé et réconciliateur, qui en est l'objet essentiel.

Cette croyance donna lieu aussi à l'espèce de représentation dramatique, si intimement

(1) Tant de témoignages prouvent que les prêtres possédaient des livres sacrés, que ce point est désormais indubitable. Plusieurs écrivains soupçonnent que les livres d'Hermès, conservés en Egypte comme un monument divin, ne sont autre chose que les Védas de l'Inde; car d'antiques traditions indiennes rapportent qu'à une époque très-reculée, une tribu, nommée Palli, accablée par ses ennemis, l'abandonna pour se réfugier en Egypte, où elle apporta avec elle les quatre Védas.

lée au culte, que l'on offrait annuellement au peuple. Voici en quoi consistait ce spectacle : « Le dieu révélé (Osiris, honoré sous « l'emblème du soleil) naît sous la forme d'un « enfant ; une étoile annonce sa naissance ; « le dieu grandit, se trouve obligé de pren- « dre la fuite, poursuivi par des animaux fé- « roces ; succombant enfin à la persécution, « il meurt. Alors commence un deuil solen- « nel ; le dieu du soleil, naguère privé de la « vie, ressuscite, et l'on célèbre sa résurrec- « tion. »

Suivant d'autres témoignages (Plut., *de Iside et Osiride*), les Egyptiens avaient la mer en horreur ; ils l'appelaient Typhon, et racontaient que Typhon (qui était leur mauvais principe, de même qu'Ahriman était celui des Perses) avait poursuivi son frère Osiris ; qu'il l'avait enfermé dans un coffre, le 17 du mois Athyx, qui est le deuxième après l'équinoxe d'automne. Il ne suffit point à Typhon d'avoir, à l'aide de soixante et douze conspirateurs, ainsi enfermé son frère Osiris, de l'avoir tué et jeté ensuite dans la mer avec le coffre. La sage Isis, instruite du sort de son époux, ayant trouvé son cadavre que les eaux avaient ramené sur le rivage, conservait ce triste débris, quand Typhon le découvrit et le coupa en morceaux. La déesse parvint, néanmoins, à rassembler les membres épars d'Osiris et à les réunir dans une tombe. Chose miraculeuse ! Ses membres une fois déposés dans le tombeau, Orisis, à ce que l'on prétend, recouvra la vie.

Le sens de cette histoire s'expliquait dans les mystères. Comme le dieu qui avait daigné habiter parmi les hommes était honoré sous l'emblème du soleil, son culte devint celui de cet astre, et les circonstances de son histoire furent mises en rapport avec le cours du soleil. C'est ainsi que les honneurs, d'abord rendus à la Divinité, dégénérèrent en une simple adoration de la lumière, et que l'allégorie primitive se matérialisa, pour ainsi dire.

§ X. — *Livre d'Hermès.*

A une époque postérieure, celle des Ptolomée principalement, on chercha à abolir entièrement le culte, à rétablir et à ranimer les idées religieuses qui lui servaient de fondement. La doctrine, tenue si secrète, fut divulguée sous le nom de Hermès (1).

Dans le livre intitulé : « ὁ λόγος τέλειος (livre parfait) » Hermès dit que Dieu, auteur de toutes choses, engendra, avant la création du monde, un Esprit saint et incorruptible, qu'il nomma son fils, et qui, à la force et à la majesté de son père, joignait la puissance infinie.

Son père le reconnut pour son propre fils, et l'aima comme l'être le plus parfait, comme son fils unique (2).

Trismégiste (1) nomme le fils l'architecte du père (δημιουργὸν τοῦ Θεοῦ), parce que le père l'avait doué d'une telle sagesse et d'une telle puissance, qu'il se servit du secours de ses conseils et de son intervention pour créer le monde. Mais, dit Trismégiste, le nom de ce divin fils n'est connu que du Dieu tout-puissant ; il ne saurait être rendu dans la langue des hommes, il est au-dessus de tous les langages humains (2).

Trismégiste reconnaît aussi le Verbe (λόγος) et la sagesse du Père ; il en parle souvent, et décrit sa force et sa majesté.

Trismégiste nomme, avec vérité, le père ἀπάτωρ et ἀμήτωρ, parce qu'il existe par lui-même, et qu'il n'a été engendré par personne. Il appelle également le fils ἀπάτωρ et ἀμήτωρ, parce que, comme le Christ, suivant sa nature divine, il n'a point de mère, et point de père suivant sa nature humaine. Quoique je ne puisse rien rapporter de plus des choses contenues dans le livre d'Hermès (3), il est certain néanmoins qu'il renfermait plusieurs autres secrètes notions, en particulier, sur le sort de ce grand dieu : c'est à ce livre, en effet, que l'on emprunta cette sorte de représentation théâtrale de la naissance d'un fils de Dieu, de sa poursuite, de ses souffrances, de sa mort et de sa résurrection. Plusieurs pères de l'église, et surtout Clément d'Alexandrie, surpris de la ressemblance qu'offre cette solennité du culte égyptien avec l'histoire du christianisme, l'attribuèrent à l'influence de l'Esprit de ténèbres. Nous ne devons point en être étonnés, puisqu'à cette époque l'origine de l'idolâtrie se trouvait peu éclaircie. Sans doute les mauvais esprits pouvaient exercer leur influence de diverses façons ; mais sans doute aussi ils ne l'employaient pas à propager les vérités religieuses ; ils cherchaient plutôt à détourner le genre humain de la source du vrai, à le plonger dans la superstition et l'idolâtrie, à couvrir l'univers des voiles d'une grossière ignorance.

(1) Les livres d'Hermès étaient regardés comme sacrés par les Egyptiens.

(2) Voici les termes de ce passage :

Ὁ κύριος καὶ τῶν πάντων ποιητής, ὃν Θεὸν καλεῖν νενομίκαμεν, ἐπεὶ τὸν δεύτερον ἐποίησε Θεὸν ὁρατὸν καὶ αἰσθητόν. Αἴσθητον δὲ φημὶ οὐ διὰ τὸ αἴσθεσθαι αὐτὸν, περὶ γὰρ τούτου οὐκ ἔστι πότερον αὐτὸς αἴσθοιτο, ἀλλ' ὅτι εἰς αἴσθησιν ὑποπέμπει καὶ εἰς νοῦν. Ἐπεὶ τοῦτον ἐποίησε πρῶτον, καὶ μόνον, καὶ ἕνα, καλὸς δὲ αὐτῷ ἔφανη, καὶ πληρέστατος πάντων τῶν ἀγαθῶν, ἡγίασε τε καὶ πάνυ ἐφίλησεν ὡς ἴδιον τόκον.

(1) Trimégiste, ou trois fois saint, est, suivant la fable, un célèbre philosophe égyptien, qui vécut environ l'an 1900 avant Jésus-Christ, et qui encore fut conseiller d'Isis, épouse d'Osiris. On prétend qu'il se nommait Thoth ; on lui attribue l'invention de l'écriture, de différents arts utiles, et l'établissement de la doctrine secrète. Les Grecs l'appellent Hermès, les Latins Mercure.

(2) C'est ainsi qu'il s'exprime :

« Αἴτια δὲ τούτου τοῦ αἰτίου ἡ τοῦ θειοῦ ἀγαθοῦ βούλησις, ἡ θεὸν προήνεγκεν, οὗτο ὄνομα οὐ δύναται ἀνθρωπίνῳ στόματι λαληθῆναι.

« Ἐστί τις, ὦ τέκνον, ἀπόῤῥητος λόγος σοφίας, ὅσιος περὶ τοῦ μόνου κύριου πάντων, καὶ (πρὸ ἐννοουμένου) Θεοῦ · ὃν εἰπεῖν ὑπὲρ ἄνθρωπόν ἐστι. » etc., etc.

(3) Le petit nombre de celles que j'ai rapportées, et qui répandent d'ailleurs un si grand jour, sont extraites du célèbre traité de Lactance : *De divina Institutione*, lib. IV.

§ XI. — *Rapports d'Osiris avec Jésus-Christ.*

L'idolâtrie de l'Egypte résulte de la prépondérance qu'usurpèrent les noms et les emblèmes sur les idées religieuses. Au commencement l'idée était traduite par un symbole; puis on lui attribua un nom, on la personnifia, et ainsi se constitua le culte des idoles.

Notre intérêt doit naturellement se concentrer sur le nom d'Osiris. C'est ce dieu bienfaisant que nous trouvons chez tous les peuples, qui habite au milieu des hommes, et qui les rend heureux. L'Egypte, comme toutes les autres contrées, l'honora sous l'image du soleil. Il subit une persécution, de cruelles souffrances et enfin la mort.

Vénéré dans les mystères égyptiens, comme un mot emblématique et expressif, le nom d'Osiris atteste à nos yeux l'existence de la tradition relative à la future rédemption du monde.

Aucun homme raisonnable ne se refusera à cette conséquence, en voyant la même idée, sauf la diversité des termes, se reproduire fidèlement chez tous les peuples : la suite de cet exposé confirmera encore notre interprétation.

GRÈCE.

§ I. — *Brillants mensonges de la mythologie.*

La religion des Grecs avait sa racine en Orient. Mais chez ce peuple ami des arts elle subit de nombreuses altérations, et revêtit diverses formes. En effet, ce que les orientaux regardaient comme l'emblème de la Divinité, les Grecs se le figurèrent être la Divinité même, en sorte que les symboles se trouvèrent confondus avec les attributs. Herder a dit judicieusement, en signalant le destin des croyances religieuses de l'Asie dans la Grèce:

« La religion de la Grèce fut dépouillée de « son voile sacré; et comme tout y était ex« posé sans réserve sur le théâtre, sur les pla« ces publiques, dans les réunions consacrées « au plaisir, naturellement elle se transforma « bientôt en fable; on la délaya, on l'accrédita « ainsi altérée, on l'orna de brillants détails, « on multiplia les mensonges; elle ne ressem« bla plus qu'aux rêves d'un jeune homme, ou « bien à ces histoires avec lesquelles la « jeune fille charme ses loisirs. » Ce jugement s'accorde avec l'opinion du grand Bacon. « La mythologie des Grecs est une har« monie enchanteresse, qu'un souffle, échap« pé de la patrie d'un peuple plus ancien, a « fait produire à leurs instruments. »

§ II. — *Traces des traditions orientales.*

Quoique la religion de l'Orient ait subi, de la part des Grecs, d'innombrables changements, et qu'elle ait perdu en conséquence la plupart des traits qui caractérisent la vérité, cependant sa physionomie, altérée par ces transformations, présente encore des traces reconnaissables des traditions orientales.

§ III. — *Mystères.*

Les connaissances importantes empruntées de l'Asie s'enseignaient dans les mystères.

Quelque impossible qu'il paraisse de préciser quelles notions possédaient les initiés sur la Divinité, sur ses rapports avec l'homme, sur la dignité originelle de notre nature et sa déchéance, sur l'immortalité de l'âme et sur le moyen qui devait lui ménager une éternité de bonheur; je tiens néanmoins pour avéré qu'au milieu des grands mystères la consolante lumière de la vérité éclairait ces graves questions; mais il demeure évident que les petits mystères, auxquels tous les Grecs étaient admis sans distinction d'âge ni de sexe, ne pouvaient être d'aucune importance.

Les sages les plus célèbres de la Grèce et de Rome ne parlent de ces connaissances secrètes qu'avec vénération; et précisément, ceux qui en faisaient l'éloge avaient coutume dans leurs écrits, quand ils s'occupaient de la Divinité, de mentionner moins les dieux qu'un Dieu unique, quoique pourtant la crainte d'un sort pareil à celui de Socrate (qui, pour le dire en passant, ne fut jamais initié), ou bien l'obligation où ils se croyaient de ne point divulguer leur doctrine, leur ait quelquefois dicté des allusions à la pluralité des dieux.

On ne saurait douter qu'on n'enseignât dans les mystères le dogme de l'immortalité de l'âme. Plusieurs passages de Platon nous en instruisent : Cicéron le dit d'ailleurs formellement dans ces mots adressés à Atticus : « De toutes les institutions no« bles et divines qu'Athènes a produites, « aucune ne l'emporte sur ces mystères, « dont l'effet a été de civiliser les so« ciétés, d'adoucir les mœurs sauvages et « féroces des premiers hommes. Fidèles à « leur titre d'initiations, ils nous ont fait « connaître les véritables principes de mo« rale qui initient l'homme à un genre de « vie qui seul soit digne de lui. Grâces aux « mystères, non-seulement nous pouvons « nous féliciter de notre existence, mais nous « mourons avec un espoir consolant. »

Où les Grecs auraient-ils puisé la connaissance de la condition originelle du premier homme, si ce n'est dans les mystères? Hésiode dit : « Les premiers humains, sans chagrins, « sans inquiétudes, vivaient comme des « dieux; les infirmités, compagnes de la vieil« lesse, leur étaient inconnues; partageant « même dans l'âge le plus avancé les plaisirs « de la jeunesse, leur mort n'était qu'un « doux sommeil; une terre féconde leur four« nissait d'elle-même des fruits délicieux; « l'abondance ne laissait aucun prétexte à « l'envie (*Les Travaux et les Jours*, trad. par M. Gin). »

Les Grecs savaient aussi que les dieux avaient entretenu une sorte de commerce avec les hommes, et qu'ils étaient descendus sur la terre.

« Antinoüs, tu maltraites l'étranger mal« heureux : insensé! si c'était un immortel

« descendu de l'Olympe ! Car les dieux aussi, « empruntant toutes les formes, parcourent, « sous l'extérieur d'un voyageur errant, les « empires de la terre pour y observer la du- « reté orgueilleuse et la piété hospitalière. » (*Odyssée d'Homère*, chant XVII.)

Suivant Sophocle, il n'existe qu'un Dieu ; séduits par leurs illusions, les hommes commencèrent à s'en figurer et à en adorer plusieurs.

« En vérité, il n'existe qu'un Dieu, qu'un « seul, qui créa le ciel, la terre, les plaines « bleuâtres de la mer, les vents impétueux ; « cependant beaucoup de mortels, entraînés « par l'erreur, pour adoucir leur infortune, « se créèrent l'image de divinités formées de « pierre et de bois, d'or ou d'ivoire. En leur « offrant des sacrifices, en leur consacrant « des fêtes, nous nous croyons déjà sur le « chemin de la piété. »

De même que dans les mystères on enseignait aux initiés l'unité de Dieu, la déchéance de la nature humaine, l'immortalité de l'âme, de même aussi ils offrent des traces reconnaissables de la doctrine de la rédemption. « Un dieu enfant doit naître rayonnant de « gloire ; l'apparition d'une étoile annonce sa « naissance. Ce dieu enfant est poursuivi ; il « fuit dans des contrées étrangères. Devenu « homme, il est chargé de douze travaux ; « comme Hercule, il les accomplit : il souffre « une mort douloureuse et boit le calice de la « colère. On désigne son tombeau, il en sort, « descend dans le royaume souterrain, y dé- « ploie sa puissance et monte ensuite au ciel. »

Cette histoire formait l'un des principaux objets des fêtes religieuses célébrées dans les mystères. Il est possible que l'idée fondamentale restât cachée, même aux initiés qui ne l'environnaient pas moins d'un saint respect, parce qu'elle leur était transmise. On fit correspondre les détails de cette histoire avec les variations du soleil, et chaque année on la solennisait par une pompe toute théâtrale.

Hercule remplaçait chez les Grecs l'Osiris des Egyptiens : c'était le dieu-enfant célébré dans les mystères, et comme, de même qu'en Egypte, on l'honorait sous l'emblème du soleil, son histoire fut aussi mise en harmonie avec le cours de cet astre : les douze travaux répondaient aux douze signes du zodiaque.

On s'aperçoit que le mensonge s'allie ici à la vérité, et que la tradition relative au Sauveur du monde se trouve défigurée par des détails imaginaires.

D'où cependant l'association d'Eleusis avait-elle tiré ces mystères importants, perpétués dans son sein pendant tant de siècles, dont les plus grands hommes de l'antiquité parlent avec un si profond respect ?

La proscription du dogme de la pluralité des dieux, la reconnaissance d'un dieu unique et de l'immortalité de l'âme, la croyance en un fils de Dieu, dont la naissance et la mort étaient l'objet de fêtes annuelles dans les mystères, c'est à quoi n'avaient pu amener les seuls procédés du raisonnement. La nature même de ces croyances nous prouve qu'elles étaient fondées sur des communications authentiques, ou sur la tradition d'un enseignement révélé. Pindare, Platon, Cicéron, une foule d'autres grands génies, auraient-ils parlé de ces mystères avec une si haute vénération, si l'hiérophante (chef des prêtres qui divulguait la doctrine secrète), ne leur avait communiqué que ses propres théories ou celles de ses prédécesseurs ? Sur quelles bases, d'ailleurs, les hiérophantes, dont la renommée ne célèbre point la sagesse, auraient-ils eux-mêmes élevé ces vérités ? A quelles sources, inaccessibles pour les philosophes, les auraient-ils puisées, en supposant qu'ils n'étaient point simplement les dépositaires de traditions antérieures ?

Si maintenant nous rappelons un document particulier que l'on nommait πετρωμα (de πετρα, pierre, parce qu'il était gravé sur deux pierres unies ensemble avec art), document que l'hiérophante faisait connaître à l'épopte, c'est-à-dire à celui qu'il allait initier aux grands mystères, nous demanderons encore d'où provenait ce titre précieux ?

La fable raconte que Cérès, affligée de la disparition de sa fille Proserpine, enlevée par Pluton, parcourut la terre pour la chercher, et qu'elle vint à Eleusis, ville de l'Attique. Accablée de chagrin, elle refusait une boisson rafraîchissante, quand l'action imprévue d'une femme qui se trouvait près d'elle rappela sa gaieté. La déesse consentit alors à boire, et, pour récompenser cette femme, elle lui apprit les mystères qui rendirent depuis Eleusis si célèbre. C'est ainsi que les païens mêlent les plus grossières circonstances aux choses qu'ils regardent comme sacrées.

On attribue encore à Orphée l'institution des mystères. Il naquit en Thrace ; mais il y a trop de ressemblance entre les idées qu'on fait remonter jusqu'à lui et les traditions orientales, pour qu'il ne les ait pas empruntées de l'Asie. Néanmoins il est plus probable que ces secrètes connaissances furent apportées d'Eleusis (en Egypte) à la ville d'Attique connue depuis sous le même nom, d'autant plus qu'à une époque où l'histoire commence à peine à se dégager de l'obscurité de la fable, Mélampus transporta de l'Egypte en Grèce le culte de Phallus. Mais d'où les Egyptiens avaient-ils eux-mêmes tiré les mystères ? d'où, sinon de l'Asie, berceau de la vérité ainsi que des mensonges qui la déshonorèrent ?

Ces institutions viennent de l'Orient : on en trouve la preuve dans les mots mystérieux avec lesquels on congédiait les initiés, c'est-à-dire *Konx Ompax* (1). Ils parurent inexplicables jusqu'à la découverte du savant et ingénieux capitaine Wilford : ces expressions appartiennent au pur sanskrit, et les bramines les prononcent encore aujourd'hui à la clôture de leurs pratiques religieuses.

(1) En grec : Κόγξ Ὄμπαξ. Consultez au reste les antiquités grecques, traduites de l'anglais de Robinson 1822. (*Note du traducteur.*)

Il est donc constant que les mystères tirent leur origine de l'Orient, et que l'idée principale qu'ils renfermaient est celle de la rédemption de l'univers. Toutefois, pour ne point confondre le vrai avec le faux, répétons ici la distinction établie au sujet des mystères de l'Egypte; séparons soigneusement la religion professée dans ceux de la Grèce, du culte matériel auquel se livrait le peuple, et qui se rattachait aux mystères. Ce culte, en effet, ne respirait point la sainteté des idées religieuses qu'il peignait allégoriquement : il était tout païen.

§ IV. — *Opinions des poëtes et des philosophes.*

Non-seulement les mystères, mais la doctrine des philosophes grecs, nous enseignent que naguère l'homme était assez pur, assez chaste, assez aérien pour prendre un libre essor vers le ciel; qu'en sa faveur devait se consommer un événement que lui-même se trouvait incapable de réaliser, et qui lui concilierait la clémence céleste; qu'il ne pouvait s'élever jusqu'à la Divinité que par un intermédiaire divin; qu'il lui fallait une communication, un enseignement surnaturel pour connaître le moyen de se rendre agréable à Dieu et pour pouvoir ainsi assurer son bonheur; en un mot, l'on était convaincu de la nécessité d'une révélation et d'une rédemption.

Déjà, suivant Pindare, les hommes ne sont véritablement heureux qu'alors que *Zeus* leur communique sa lumière : « Folles rêveries de l'humanité! Mais quand s'approchent les rayons que Zeus leur envoie, une lumière pure, une atmosphère douce et vivifiante environne les hommes. »

Socrate, que Justin appelle le plus sage des Grecs, s'est plusieurs fois expliqué sur ce point.

Suivant lui, les dieux se révèlent à tous ceux qui sont dignes de cette éclatante faveur.

Lui-même avait un démon qui, dans les affaires graves, lui communiquait d'importants avis.

Dans les sixième et septième livres de la *République* de Platon, Socrate indique la conformité de l'homme à Dieu, comme sa vraie et sa plus haute destination.

Dans le *Banquet* de Platon, Socrate raconte que le sage Diotime lui enseigna que tout ce qui est beau (or il n'y a de beau que ce qui est conforme à l'archétype du beau), doit nous servir à nous approcher de ce type primitif. « L'Eros intellectuel (la tendance de l'esprit vers l'archétype du beau), lui a dit Diotime, doit être un interprète, un médiateur entre les dieux et les hommes, il doit transmettre les prières et les sacrifices des uns, les ordres et les récompenses des autres, et combler tellement le vide qui les sépare, que les hommes et les dieux se confondent en un seul tout. »

Les dieux seuls, suivant Socrate, accordent les vrais, les nobles priviléges : c'est ce qu'atteste sa prière relative à la beauté intérieure de l'âme : « O Pan, favorable divinité, et vous tous, ô dieux! faites, je vous supplie, que je m'embellisse intérieurement, et que les objets qui frappent ma vue soient en harmonie avec mon âme. »

Je regarde comme extrêmement remarquable cet entretien entre Socrate et Alcibiade :

Socrate. « Il nous faut attendre jusqu'à ce que paraisse celui qui nous apprendra comment nous devons nous conduire vis-à-vis de Dieu et des hommes. »

Alcibiade. « Quand viendra-t-il et quel sera ce maître? »

Socrate. « Celui-là même sous l'égide duquel tu te trouves. »

Alcibiade. « Qu'il vienne donc et qu'il dissipe l'obscurité qui m'environne; je le suivrai, pourvu que je devienne meilleur. »

Assurément Schelling n'a pas tort d'avancer que « Platon est le présage de Jésus-Christ, dans un monde tout à fait étranger et éloigné. »

Jean de Müller dit de Platon : « Il est surtout intéressant pour l'histoire de l'esprit humain, en ce qu'il nous montre avec quelle pureté se maintenaient, chez les anciens, l'espoir et la croyance en notre immortalité. Aucun n'est allé aussi loin; Platon lui-même sentait que, pour opérer notre conviction, il fallait qu'un dieu dissipât les ténèbres. »

Il est possible que le mot *logos*, si souvent répété dans les écrits de Platon, auquel il paraissait d'ailleurs attacher une importance toute particulière, ait aussi une signification spéciale, d'autant plus que les pères de l'Eglise ne sont point éloignés de croire que le *logos* de Platon et celui de l'Evangile selon saint Jean expriment précisément la même idée. Les pères de l'Eglise donnaient à Platon l'épithète de divin.

Or qui inspirait aux sages de la Grèce de semblables idées religieuses? Etaient-ce de simples pressentiments ou bien étaient-elles le résultat d'une raison éclairée? L'expérience nous a suffisamment appris que ni d'obscurs pressentiments, ni la lumière de la raison ne peuvent avoir élevé l'homme à de telles vérités. C'est donc dans les mystères d'Eleusis, ou même à la source sacrée de la tradition, que ces philosophes ont puisé leur sagesse.

§ V. — *Comparaison des dieux de la Grèce avec ceux de l'Orient.*

William Jones et Wilford ont établi parfaitement et d'une manière irréfragable que la théogonie grecque dérivait de l'Orient. Par là, et par là seulement, s'explique l'identité évidente des divinités de la Grèce et de l'Italie avec celles de ces dernières régions. Le nom grec du dieu du soleil et de l'astre qu'il gouverne, *Hélios*, vient du mot indien *Héli*, le soleil, et l'expression indienne *Héli* dérive du chaldéen et de l'hébreu, *El*, le Seigneur. Les anciens Grecs nommaient encore le soleil *Seirios*; l'Osiris égyptien, suivant Eusèbe, fut appelé dans la suite *Sy-*

rios. Diodore affirme que quelques anciens mythologues grecs appelaient Osiris *Seirios*. Le dieu du soleil de l'Inde se nommait *Syria*. En sanskrit (langue sacrée des bramines), Osiris signifie Seigneur.

Les plus anciennes divinités des Grecs sont d'origine orientale: il en est de même des dieux plus modernes qui leur étaient encore inconnus du temps d'Homère. Le *Phébus* et l'*Apollon* de ce poëte ne formaient qu'une divinité tout à fait distincte d'Hélios. Plus tard Phébus-Apollon usurpa la place d'Hélios, dieu du soleil, et monta sur un char, comme l'Indien Syria. L'ancien *Eros* de la Grèce, emblème de l'amour divin, était étranger aux passions, n'avait ni flèches ni carquois. L'Eros moderne emprunta cette armure à l'Indien *Rama*, qui réunit en lui les attributs des deux Eros, et que les Indiens regardent comme le fils du Ciel et de l'Illusion.

L'Indien *Ganesa* aux deux visages, dont l'un tourné en avant, l'autre en arrière, est le type du *Janus* d'Italie. On lui consacrait le seuil des maisons, et de là vint l'expression latine *janua*. Les Indiens tracent encore aujourd'hui le nom de Ganesa sur leurs portes. Je laisse de côté divers traits qui lui sont propres, ainsi qu'à Janus. Les Grecs parlent beaucoup de *Bacchus* ou *Dionysus*. Les Indiens le nomment *Ram*: dans son expédition, il fut accompagné par *Hanuman*, fils du dieu du vin, *Pawar*, roi des singes, qui lui prêta un puissant secours. Le *Pan* des Grecs perfectionna la syrinx (1), à laquelle il ajouta six tuyaux. Hanuman aimait aussi beaucoup la musique. *Silène* jouait encore, chez les Grecs, un rôle considérable, à la suite de Bacchus; il l'accompagnait monté sur un âne.

§ VI.— *Comparaison d'Hercule avec Jésus-Christ.*

L'identité des dieux de la Grèce avec ceux de l'Inde ainsi établie à l'avance, on doit s'attendre également à ce que les divinités qui, d'après la théogonie indienne, séjournent parmi les hommes et leur enseignent la loi divine, se reproduisent dans la théogonie des Grecs, toutefois, comme on le suppose aisément chez ce peuple ami des arts, sous une foule de formes et d'apparences diverses. Le Krishna des Indes emprunte les deux sexes en Grèce, multipliant encore ses formes dans chaque sexe, comme le prouvera un coup d'œil rapide jeté sur la mythologie grecque. Je ne m'arrêterai qu'aux formes les plus connues.

Wischnou s'incarna sous celle de Krishna ou Kichou. Kichou était encore enfant, quand, de même que l'Héraclès (Hercule) des Grecs, il tua l'horrible serpent Kalyva. Les Indiens le représentent, tantôt lorsque le serpent semble le blesser au talon, tantôt lorsqu'il écrase la tête de son ennemi.

(1) Flûte, ainsi appelée du nom de Syrinx, nymphe d'Arcadie, aimée de Pan, et métamorphosée en roseau. (*Note du traducteur.*)

Voyons maintenant les opinions qui concernent Hercule.

1° Suivant elles, Hercule descend de Zeus. Il se distingua du reste des hommes par ses forces physiques, parcourut la terre, punit l'injustice, détruisit les animaux qui désolaient une contrée, procura la liberté à tous les hommes, ne put jamais être ni vaincu ni blessé, s'acquit par tous ses bienfaits une gloire immortelle.

2° Hercule avait à peine huit mois, quand Junon envoya deux énormes dragons à son berceau, pour faire périr l'enfant. Pendant que Alcmène implorait le secours d'Amphitryon, Héraclès se leva et étouffa les deux serpents avec ses mains.

3° Lorsque Hercule eut passé de l'enfance à l'adolescence, à cet âge où les jeunes gens commencent leur carrière et annoncent si, dans le cours de leur vie, ils suivront le chemin de la vertu ou celui du vice, il alla dans un lieu solitaire et s'assit, plein d'incertitude sur le chemin qu'il choisirait. Alors il vit s'avancer vers lui deux femmes d'une taille élevée, dont l'une avait un extérieur à la fois libre et décent, une beauté naturelle que relevait une extrême propreté, un regard modeste, un maintien réservé, des vêtements blancs. L'autre avait un embonpoint qui annonçait l'abondance et la mollesse; le fard remplaçait les couleurs qu'elle avait perdues; elle se tenait droite afin de paraître plus grande, levait et portait les yeux au loin; sa parure était ménagée de manière à faire ressortir sa beauté: en outre, ses regards se reportaient à chaque instant sur elle-même, elle examinait si elle ne fixait les yeux de personne, et surveillait jusqu'à son ombre qui se dessinait sur la terre.

Quand elles s'approchèrent d'Hercule, la première s'arrêta; mais la seconde, se pressant d'avancer, marcha droit vers lui et dit: « Je vois, mon cher Hercule, que tu es incertain sur le chemin que tu dois embrasser pendant ta vie. Consens à voir en « moi une amie, et je te mettrai sur la voie la « plus commode et la plus agréable, où les « plaisirs viendront te chercher en foule, où « nul obstacle n'arrêtera tes pas; ni la « guerre ni les affaires n'y fatigueront ton « esprit; libre de tout souci, tu ne songeras « qu'aux liqueurs et aux mets propres à « flatter ton palais, aux objets et aux sons « propres à charmer ta vue et ton oreille, « aux parfums et aux choses qui provoqueront de délicieuses sensations; sans cesse « entouré d'enfants d'une beauté ravissante, « étendu sur la couche la plus molle, tu goûteras le bonheur sans l'acheter par au« cune peine. Le moyen de parvenir à cette « félicité préoccupe-t-il ton imagination? Ne « crains pas qu'il t'en coûte, pour l'obtenir, « la moindre fatigue, la moindre inquiétude: « non, ce que les autres n'acquièrent qu'au « prix d'un pénible travail, tu en jouiras dou« cement, saisissant à ton gré les objets que « ta main peut atteindre; car je donne à « mes amis le pouvoir de s'emparer de tout,

« et partout où ils le trouvent. » Hercule l'interrompit pour lui demander son nom. *Mes amis*, répondit-elle, *me nomment Félicité ; mes ennemis, qui cherchent à me rabaisser, m'appellent Vice.* Cependant sa compagne s'était approchée; elle s'exprima en ces termes: « Je viens aussi vers toi, Hercule, « parce que je connais la famille à qui tu dois « le jour, et que, dès ton enfance, j'ai étudié « tes penchants ; c'est ce qui me fait espérer « que, si tu choisis mon sentier, tu étonneras « l'univers par de grandes et éclatantes « actions, qui propageront mon culte, et me « feront glorifier davantage par tous les « hommes de bien. Je ne te séduirai point « par de voluptueuses illusions, je te mon- « trerai les choses telles qu'elles existent et « que les dieux les ont établies. Les dieux, « en effet, n'accordent le bonheur et la gloire « qu'aux efforts et au travail : si tu veux qu'ils « te soient favorables, commence donc par « les servir ; veux-tu être aimé de tes amis, « sache mériter leur attachement ; désires-tu « que la Grèce entière retentisse du bruit de « ta vertu, rends-toi utile à toute la Grèce ; « demandes-tu à tes terres d'abondantes « moissons, que la culture prépare leur fé- « condité : comptes-tu sur tes troupeaux « pour doubler tes richesses, prodigue-leur « des soins constants ; te sens-tu l'ambition « de la gloire guerrière, voudrais-tu être en « état de protéger tes amis, de vaincre tes « ennemis, alors, attentif aux leçons de « maîtres habiles, apprends la science des « combats, exerce-toi à la mettre en prati- « que ; aspires-tu à posséder les forces du « corps, accoutume-le à obéir à la raison, « habitue-le à braver la fatigue, à ne point « redouter la sueur. » Alors commença une lutte entre le vice et la vertu (1).

Quel est le chrétien auquel cette double voie que contemplait Hercule, ne rappelle point l'histoire de la tentation de notre divin Sauveur, quand, avant de commencer son enseignement public, il se retira dans la solitude et y fut visité par le démon ?

4° Parvenu à l'âge viril, Hercule entreprend les douze travaux. Le nombre douze était, chez les anciens, un nombre sacré ; mais comme le soleil fut honoré en Grèce et à Rome, non-seulement sous le nom d'Hélios ou d'Apollon, mais encore sous celui d'Héraclès, il est certain que ses douze travaux ou aventures désignent les voyages du soleil à travers les douze signes.

5° Hercule succombe enfin dans sa lutte pour l'humanité ; mais, du milieu des flammes de son bûcher élevé sur le sommet de l'OEta, il s'élève à la céleste demeure.

6° Ajoutons que Héraclès, fils de Jupiter, était le principal objet des mystères de la Grèce ; que sa naissance, ses actions et sa mort y étaient solennellement célébrées. Cette idée dérive tout à fait de l'Orient ; elle indique d'une manière, tantôt positive, tantôt confuse le Désiré « qui parcourt sa carrière « en héros, et qui enfin offre sa vie pour « expier les péchés du monde. »

§ VII. — *Dieux divers. — Apollon.*

Lorsque Wishnou, dieu qui venait se mêler aux hommes, se fut incarné sous la forme de Krischna ou Kichou, dans la partie septentrionale de l'Inde, il passa sa jeunesse au milieu de bergers et de bergères : delà le surnom de l'Apollon des Grecs, Νόμιος, pasteur.

On trouve, et cette image date de très-haut, Kichou représenté jouant de la flûte. Devant lui se tiennent, l'oreille attentive, un homme, un enfant, une panthère et un serpent redressé ; l'homme est dans l'attitude de la prière. Probablement cette allégorie, si ancienne dans l'Inde, s'appliqua plus tard à Orphée, duquel la fable rapporte qu'il entraînait sur ses pas les arbres et les animaux par les accords de sa lyre.

Les Indiens ont neuf Muses qu'ils placent à la suite du dieu du soleil. Or nous savons qu'on honorait aussi le soleil sous le nom d'Apollon.

L'Apollon des Grecs tire donc son origine de l'Inde. Voyons ce que l'on racontait de lui en Grèce.

1° Apollon est fils de Jupiter et de Latone ; on lui attribue l'invention de la guitare et de la musique ; il inventa également la médecine, parce qu'il avait le don de la divination, au moyen de laquelle les malades obtenaient autrefois leur rétablissement.

2° Le gardien du temple prophétique, le serpent Python, s'opposant à ce qu'il pénétrât dans la caverne, il le tua et s'empara du temple.

3° Apollon fut réduit à la servitude sur la terre : il se retira à Phère, chez Admète, dont il garda les troupeaux et doubla la fécondité des génisses qu'ils renfermaient.

4° Apollon était aussi l'un des principaux objets des mystères. On y personnifiait un dieu bon, qui surtout honorait le genre humain de sa présence, et que l'on adorait sous l'emblème du soleil.

Ce culte, en conséquence, était à la fois celui du soleil : on le mit en harmonie avec le cours de cet astre. Il se rapporte particulièrement à des êtres emblématiques, tels que Héraclès, Apollon, Dionysus, Osiris, Mithra : toutefois, surtout chez les Grecs qui représentaient une idée sous mille formes diverses, ce culte se rapportait aussi à des êtres du sexe opposé, honorés, dans les mystères, sous les noms de Vénus et d'Adonis, d'Isis, de Cybèle, de Cérès.

Tout ce système est le débris d'une antique tradition, que l'addition de symboles et de détails étrangers a rendue presque méconnaissable.

ROME.

§ I. — *Vestiges de la tradition.*

A mesure que la tradition s'éloignait de

(1) XÉNOPHON. *Pensées remarquables de Socrate*, liv. II, chap. 1 (*Bessarione cardinale Niceno interprete*). Ce morceau se trouve également dans la Vie de Socrate, par M. Charpentier : nous avons préféré en présenter une traduction nouvelle. (*Note du traducteur.*)

'Orient, sa source première, se multipliaient les arbitraires mutilations qui en obscurcissaient le sens et en altéraient la pureté. Descendants de Japhet, les Occidentaux avaient, d'ailleurs, eu moins de part que les fils de Sem à la bénédiction de Noé : ils étaient aussi moins soigneux et moins fidèles à conserver les anciens souvenirs. Chez eux, cependant, apparaissent encore, quoique d'une manière confuse et imparfaite, plusieurs traces de la vérité divine. Les poëtes et les philosophes de Rome possédaient des notions trop belles et trop sublimes pour ne point découler de la tradition.

Ovide dit de la création :

Ille opifex rerum, mundi melioris origo,
Jussit et extendi campos, subsidere valles,
Fronde tegi silvas, lapidosos surgere montes.

Il dit de l'homme :

Pronaque cum spectent animalia cætera terram,
Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus.

Ailleurs il ajoute :

Sanctius his animal, mentisque capacius altæ,
Deerat adhuc, et quod dominari in cætera posset ;
Natus homo est.

Les Romains savaient que l'homme s'était trouvé primitivement dans un état de bonheur ; ils connaissaient un lieu de châtiments et de récompenses.

D'après ces notions sur des vérités religieuses si importantes, il n'est point à présumer qu'ils fussent tout à fait étrangers à l'idée d'un Dieu rédempteur et réconciliateur. Loin de là, nous rencontrons parmi eux d'éclatants vestiges de ce mystère fondamental du christianisme, en particulier dans leurs livres sibyllins, dont nous exposerons d'abord l'origine et le contenu.

§ II. — *Origine des livres sibyllins.*

L'origine des livres sibyllins se perd dans l'obscurité de la fable. Ils furent composés par des devineresses, des prophétesses : d'où le mot grec sibylle.

On compte dix sibylles ou devineresses : celles de Cumes et d'Erythrée sont les plus remarquables.

Au récit du poëte romain, Virgile (*Enéide*, liv. VII), la sibylle de Cumes était prêtresse de Phébus et de Diane, elle habitait à Cumes, en Italie, non loin du temple d'Apollon, une grotte souterraine. Elle écrivait ses oracles sur les feuilles des arbres.

Suivant la fable, nous apprend Tite-Live, une sibylle de Cumes apporta à Caius Tarquinius Priscus (ou Tarquin le Superbe) neuf livres dont elle demandait trois cents pièces d'or ; au refus de ce prince, elle en brûla trois en sa présence, demandant la même somme pour les six autres ; comme il se montrait encore plus éloigné de la lui accorder, elle en brûla trois de nouveau ; offrant les trois derniers au même prix ; le roi, frappé d'étonnement, les acheta. Ces trois livres furent depuis religieusement conservés, on y ajouta divers recueils de prédictions.

La sibylle d'Erythée mérite de fixer l'intérêt. Sur la proposition du consul Caius Curio, le sénat envoya, dit-on, une ambassade, chargée de recueillir, à Erythrée, les oracles de la sibylle, et de les rapporter à Rome. Les députés revinrent avec à peu près mille vers prophétiques, recueillis par des particuliers.

Leur nombre s'augmenta encore dans la suite, par le soin que l'on eut de réunir les autres oracles des sibylles, qui tous furent rapportés à Rome, où, sous le nom de livres sibyllins, ils commandaient une profonde vénération.

Il devint, plus tard, impossible d'assigner exactement la source de chacun de ces oracles, parce que les livres qui les renfermaient se trouvèrent mêlés et confondus. J'excepte, cependant, ceux de la sibylle d'Erythrée ; car les recueils dont elle était l'auteur, portaient son nom.

Voilà l'origine, assurément bien douteuse encore, des livres sibyllins, tracés sur la toile, que les Romains regardaient comme sacrés, et qu'ils conservaient au Capitole comme un présent inestimable des cieux. Tarquin le Superbe préposa deux prêtres à leur garde. On porta ensuite à dix, et enfin à quinze, le nombre de ces prêtres chargés de les consulter dans les occasions importantes ; ce qui se renouvela fréquemment à Rome. Suétone affirme que, sous le règne d'Auguste, les livres sibyllins furent transférés du Capitole dans le temple d'Apollon Palatin.

§ III. — *Leur contenu.*

Ils concernaient, en partie la politique, en partie la religion. La partie politique embrassait la destinée de l'empire ; de là vient que les Romains y eurent recours dans toutes les circonstances graves et critiques. Toutefois les prophéties politiques et religieuses n'étaient point aussi distinctes qu'on pourrait le croire ; elles correspondaient, au contraire, les unes aux autres. Néanmoins, la partie religieuse sera l'unique objet de nos investigations.

La sibylle proclame qu'il n'existe qu'un Dieu, créateur du ciel et de la terre, et de toutes les choses qui y sont comprises (1).

Elle parle de la création de l'homme, de sa dignité originelle, de sa chute provoquée par le serpent (2).

La sibylle d'Erythrée promet la vie éternelle aux vrais adorateurs de Dieu (3).

(1) Aussi dit-elle :

Εἷς θεὸς ὃς μόνος ἐστὶν ὑπερμεγέθης ἀγένητος
Ἀλλὰ θεὸς μόνος εἷς πανυπέρτατος, ὃς πεποίηκεν
Οὐράνον, ἠέλιον τε καὶ ἀστέρας, ἠδὲ σελήνην,
Καρποφόρον γαῖαν τε καὶ ὕδατος οἴδματα πόντου.
Αὐτὸν τὸν μόνον ὄντα σέβεσθ' ἡγήτορα κόσμου
Ὃς μόνος εἰς αἰῶνα καὶ ἐξ αἰῶνος ἐτύχθη.
Εἷς μόνος εἰμι Θεὸς· καὶ οὐκ ἔστι Θεὸς ἄλλος.

(2) Ὃς μόνος ἐστὶ Θεὸς κτίστης ἀκράτητος ὑπάρχων,
Αὐτὸς δ' ἐστήριξε τύπον μορφῆς μερόπων τε,
Αὐτὸς ἔμιξε φύσιν πάντων γενετῆρ βιότοιο
Ἄνθρωπον πλασθέντα Θεοῦ παλάμαις ἐνὶ αὐταῖς
Ὃν καὶ ἐπλάνησεν ὄφις δολίως ἐπὶ μοῖραν ἀνελθεῖν
Τοῦ θανάτου, γνῶσιν τε λαβεῖν ἀγαθοῦ τε κακοῦ τε

(3) [illegible]

§ IV. — *Dogme de la rédemption.*

Ces livres parlent aussi de la naissance d'un fils de Dieu, de l'apparition future d'un règne de justice, de paix et de bonheur précisément avec les mêmes images, les mêmes allégories qui se trouvent dans Isaïe. Cette idée est solennellement proclamée, avec toute l'illusion de la poésie, dans la quatrième églogue de Virgile.

Quoique cette idée, que le poëte même avoue avoir empruntée aux livres sibyllins (1) soit appliquée au jeune fils d'Asinius Pollion, cependant, le corps de l'églogue et l'interprétation qu'elle suggère naturellement, nous convaincront que le personnage auquel le poëte appliquait les prédictions de la sibylle, demeure bien au-dessous de sa prophétie; et que la disproportion de ce personnage avec la grandeur de l'idée indique un être plus noble, plus élevé, désigné et dépeint par l'oracle, être qui se dérobait, il est vrai, à l'œil du poëte, mais qu'on ne saurait méconnaître depuis l'apparition du christianisme.

Voici le sommaire de l'églogue :

Avec la naissance d'un fils des dieux, dit l'illustre poëte, apparaîtra la nouvelle série d'années, prédite par les oracles sibyllins, et dans laquelle se reproduiront les quatre âges du monde. Mais, avant que la puberté de ce divin enfant ramène l'âge d'or, il faut que l'univers soit purifié et que l'harmonie s'y rétablisse.

Pendant cet intervalle règne Apollon, au nom duquel le consul Pollion est chargé de purifier le monde. Ce temps écoulé, le jeune Pollion, parvenu à l'âge viril et entré dans sa glorieuse carrière, l'âge d'or reparaîtra. Entraîné par le génie qui l'inspire, le poëte forme le souhait de vivre jusqu'à cette époque, pour célébrer les actions du fils de Pollion.

Ainsi s'exprime Virgile (2) :

Elève un peu les chants, ô muse bocagère,
On n'aime pas toujours l'arbuste et la fougère :
Ou si tu veux chanter la campagne et les bois,
Rends dignes d'un consul ton sujet et ta voix.

Prédit par la sybille un dernier âge avance,
Des siècles écoulés la chaine recommence;
Saturne a ramené Thémis et tous les dieux :
Un nouveau peuple enfin descend du haut des cieux.

Toi, d'un enfant divin protége la naissance,
O Lucine ! il paraît : à sa seule présence
L'âge de fer s'enfuit, et sur le monde encor
Vont régner les vertus de l'heureux âge d'or.

Déjà sur les Romains règne Apollon ton frère.

Ζωὴν κληρονομοῦσι, τὴν αἰωνος χρόνον αὐτοι
Οἰκουντες παραδείσον ὅμως ἐριθηλέα κῆπον.

Sous toi, noble consul, de ce siècle prospère
Les dieux font commencer les splendeurs et le cours :
Par tes soins vertueux, du crime de nos jours
Dans le monde à jamais les traces effacées
L'affranchiront du joug de ses terreurs passées.
Mais cet enfant, admis au commerce des dieux,
Les verra confondus aux héros ses aïeux ;
Lui-même ils le verront, dans un règne prospère,
Garder la paix du monde, ouvrage de son père.

Aimable enfant, les prés et les bois complaisants
A ton premier sourire épanchent des présents,
Des présents de ton âge ; oui, sans nulle culture,
Le lierre et le baccar errants à l'aventure,
Et l'acanthe flexible, enlacent leurs couleurs,
Et ton riant berceau te couronne de fleurs.
D'elle-même au bercail vois la chèvre fidèle
Rapporter le lait pur qui gonfle sa mamelle ;
Les lions, des troupeaux ne sont plus la terreur :
Plus de reptile impur, plus d'aconit trompeur,
Il expirent tous deux, et l'arbre d'Assyrie
Croît partout dans nos champs retrouver sa patrie.

Mais déjà tu peux lire ou les faits des héros,
Ou les exploits d'un père et ses sages travaux :
Tu connais la vertu, sa compagne fidèle :
Dans les champs étonnés, de leur beauté nouvelle,
Aussitôt vont jaunir et flotter les moissons :
La grappe aux fruits vermeils mûrit sur les buissons,
Et le chêne amolli distille un miel limpide.
Du vice cependant quelque trace perfide
Force encor les cités à bâtir des remparts,
Les vaisseaux à tenter Neptune et ses hasards,
Le soc laborieux à déchirer Cybèle,
Une autre Argo conduit une élite immortelle :
La guerre, encor la guerre; et l'ardente Junon
Suscite un autre Achille à la triste Ilion.

A peine auront mûri ta force et ton jeune âge,
Le nocher fuit les mers et quitte le rivage;
Du commerce autrefois rapide messager,
Le pin navigateur renonce à voyager.
Tous les sols produiront tous les fruits sans culture,
La vigne de l'acier ne craint plus la blessure,
Le sol ne gémit plus sous les pesants râteaux.
Déjà du laboureur les robustes taureaux,
De leur joug affranchis, s'égarent dans les plaines ;
Exemptes d'artifice, on ne voit pas nos laines
Apprendre à revêtir de trompeuses couleurs ;
La toison du bélier errant parmi les fleurs,
De pourpre et de safran tour à tour se colore :
La robe de l'agneau d'elle-même se dore

Filons les jours heureux de ce siecle immortel,
Ont dit les graves sœurs dont l'accord éternel
Est un arrêt dicté par les destins eux-mêmes.

Approche, il en est temps, monte aux honneurs suprêmes,
O du grand Jupiter noble postérité !
Et vois pour applaudir à ta postérité,
Sur son axe éternel se balancer le monde ;
Entends la vaste terre, entends la mer profonde,
L'univers partageant l'allégresse des cieux,
Saluer l'âge d'or que promettent les dieux.
Puissé-je, heureux témoin de toutes ces merveilles,
Garder, en prolongeant ma carrière et mes veilles,
Assez d'haleine encor pour chanter tes exploits !
Oui, je vaincrais Orphée et Linus à la fois,
Dût Linus, inspiré par Apollon son père,
Et le chantre de Thrace, en invoquant sa mère,
Par les plus doux accords me disputer le prix :
Pan même, au jugement de ses bergers chéris,
S'il voulait au combat provoquer ton poëte,
Pan même en Arcadie avoûrait sa défaite.
Connais, ô tendre enfant, ta mère à son souris,
Elle a souffert dix mois pour obtenir un fils !
Enfant, que ton sourire appelle ses tendresses :
Ni la table des dieux, ni le lit des déesses,
N'admettent le mortel qui n'a point en naissant
Obtenu de sa mère un regard caressant.

C'est ainsi que David voit en esprit avec la naissance du fils de Dieu, l'équité et la justice, la paix et le bonheur fleurir parmi son peuple (*Psaume* LXXI, 2-8).

« O Dieu, donnez au roi la droiture de vos « jugements, et au fils du roi la lumière de « votre justice, afin qu'il juge votre peuple

(1) Ultima *Cumæi* venit jam *carminis* ætas. M. Tissot prétend que les plus grandes probabilités sont en faveur de l'opinion qui veut reconnaître l'enfant caché par Virgile sous le voile d'une mystérieuse allégorie, dans Marcellus, fils d'Octavie, donnée en mariage à Antoine, comme gage de la paix conclue à Brindes, par les soins de Pollion. (*Note du traducteur.*)

(2) Nous sommes heureux de témoigner ici à M. Tissot notre reconnaissance : sa traduction où l'élégance n'exclut point la fidélité ni la concision, nous a paru devoir recommander le présent ouvrage d'une manière particulière aux lecteurs français, déjà pénétrés des beaux vers de Virgile. (*Note du traducteur.*)

« selon les règles de cette justice, et vos pau- « vres selon l'équité de ses jugements. Que « les montagnes reçoivent la paix pour le « peuple, et les collines la justice. Il jugera « les pauvres d'entre le peuple ; il sauvera « les enfants des pauvres, et humiliera le « calomniateur. Et il demeurera autant que « le soleil et que la lune, dans toutes les gé- « nérations. Il descendra comme la pluie sur « une toison, et comme l'eau qui tombe des « gouttières sur la terre. La justice paraîtra « de son temps, avec une abondance de paix « qui durera autant que la lune, et il régnera « depuis une mer jusqu'à l'autre. »

Cette époque où doivent s'accomplir tant de bénédictions, est encore prédite par les prophètes (*Isaie*, XI, 1, 2).

« Il sortira un rejeton de la tige de Jessé : « une fleur naîtra de sa racine. L'esprit du « Seigneur se reposera sur lui ; l'esprit de « sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil « et de force, l'esprit de science et de piété. « Et il sera rempli de l'esprit de la crainte du « Seigneur : il ne jugera point sur le rapport « des yeux, et il ne condamnera point sur « un ouï-dire; mais il jugera les pauvres « dans la justice, et il se déclarera le juste « vengeur des humbles, qu'on *opprime* sur « la terre; il frappera la terre par la verge « de sa bouche, et il tuera l'impie par le « souffle de ses lèvres. La justice sera la cein- « ture de ses reins, et la foi, le baudrier dont « il sera *toujours* ceint. Le loup habitera avec « l'agneau ; le léopard se couchera auprès « du chevreau ; le veau , le lion , la brebis, « demeureront ensemble , et un petit enfant « les conduira tous ; le veau et l'ours iront « dans les mêmes pâturages ; leurs petits se « reposeront les uns avec les autres ; et le « lion mangera la paille comme le bœuf. « L'enfant qui sera encore à la mamelle se « jouera sur le trou de l'aspic ; et celui qui « aura été sevré portera sa main dans la « caverne du basilic. Ils ne nuiront point , et « ils ne tueront point sur toute ma montagne « sainte, parce que la terre est remplie de la « connaissance du Seigneur, comme la mer « des eaux dont elle est couverte. En ce « jour-là, le rejeton de Jessé sera exposé « comme un étendard devant tous les peu- « ples ; les nations viendront lui offrir leurs « prières, et son sépulcre sera glorieux. »

Vers l'époque de la naissance du Sauveur, une voix éclatante et mystérieuse proclama en Orient. « L'Orient est à la veille de son « triomphe ; les vainqueurs sortiront de la « Judée ; un enfant divin nous est donné ; « bientôt il paraîtra, il descend du haut des « cieux ; il rappellera l'âge d'or sur la terre.» Ces prédictions se propageaient de toutes parts, et, comme elles secondaient merveilleusement l'élan poétique, Virgile s'en empara pour les revêtir des plus brillantes couleurs dans son Pollion qui, traduit ensuite en vers grecs, dont la beauté rivalisait avec ceux du poëte romain, fut, par les ordres de l'empereur Constantin, lu au milieu du concile de Nicée. C'est, sans contredit, une admirable mesure de la Providence divine, que cette consécration donnée à la voix de tout le genre humain dans les vers immortels de Virgile ; cependant l'incrédulité insurmontable de notre siecle se refusera à lire dans ce poëme le sens qu'il renferme, à le regarder comme un impérissable monument de l'esprit prophétique qui remplissait l'univers ; elle se complaira plutôt à démontrer par de doctes arguments , que Virgile n'était point un prophète ; que rien dans son Eglogue ne doit paraître extraordinaire ; et aucune édition, aucune traduction nouvelle de ce poëte ne verra le jour , sans qu'on ait épuisé les ressources de la science et du raisonnement pour obscurcir une vérité évidente et palpable.

Virgile n'était point un prophète ; mais n'a-t-il pu faire aucun emprunt à une tradition si positive, si universelle (1).

(1) Il n'y a rien de plus remarquable que le commentaire de Heyne sur Virgile. Il cite avec bonne foi une foule d'écrivains anciens et modernes qui ont vu, dans ce poëme, quelque chose d'extraordinaire, mais il n'en dit pas moins que rien ne lui semble plus vain et plus futile que cette opinion (Heyne, sur la IV[e] églogue de Virgile). Mais de quelle opinion s'agit-il ? Tout repose sur un fait. Si l'on avait supposé que Virgile a été directement inspiré, une semblable idée aurait pu assurément provoquer la raillerie; mais telle n'est point la question. Niera-t-on, qu'à l'époque de la naissance du Sauveur, l'univers était dans l'attente d'un grand événement ? Non, sans doute, cette dénégation est impossible, et le savant commentateur avoue lui-même que jamais les prophéties n'avaient obtenu un aussi grand crédit ; ensuite, qu'au nombre de ses prédictions il en était une qui promettait une félicité sans bornes : il ajoute que Virgile a bien su la mettre à profit. « Unum fuit, *dit Heyne*, aliquot « (sibyllinum oraculum) quod magnam aliquam fu- « turam felicitatem promitteret. Hoc itaque oraculo « et vaticinio seu commento ingenioso commode usus « est Virgilius. »

En vain Heyne, afin de changer l'état de la question, nous répète-t-il les réflexions banales sur le mépris des Romains pour les superstitions judaïques; car, sans demander ce qu'il entend par superstitions judaïques, nous prenons acte de l'aveu des historiens, qui tous s'accordent à dire qu'à Rome, et dans les plus hautes classes, on connaissait, on approuvait, on adoptait même le système religieux des Juifs. Heyne rapporte, d'ailleurs, que Hérode était l'ami particulier et l'hôte de Pollion ; que Nicolas de Damas, homme habile auquel Hérode confiait le soin de ses affaires, était dans les bonnes grâces d'Auguste, qu'ainsi ils avaient pu instruire ce prince des croyances de la Judée. On ne saurait penser, d'après cela, que les Romains se trouvassent tout à fait étrangers à l'histoire comme à la doctrine des Hébreux ; mais, je le répète, telle n'est point la question. Se croyait-on à l'époque dont il s'agit, à la veille d'un grand événement ? Croyait-on que l'Orient dût remporter une éclatante victoire, que des hommes sortis de la Judée, dussent subjuguer le monde? Parlait-on de toute part d'une femme illustre, d'un enfant miraculeux qui allait descendre du ciel et ramener l'âge d'or sur la terre ? Oui, et il ne reste aucun moyen de mettre en doute l'authenticité de ces faits : Tacite et Suétone les attestent. L'univers entier croyait à l'approche d'une heureuse révolution. La promesse d'un conquérant qui devait soumettre le monde à son pouvoir, embellie par l'imagination du poëte , échauffait les esprits, les ravissait jusqu'à l'enthousiasme ; dirigés par les oracles du paganisme, les regards se reportaient vers l'Orient, qui devait enfanter le libéra-

Vainement l'irréligion s'obstine-t-elle à compulser les généalogies des familles romaines, pour y trouver le nom de l'enfant célébré dans l'églogue à Pollion. Admettons-nous qu'elle réussisse dans ses recherches ? Il s'en suivra que, pour flatter un grand de ses contemporains, Virgile détourna, sur la tête de son fils, nouveau-né, les prophéties de l'Orient ; mais cet enfant n'a point une existence réelle ; en dépit de leurs efforts, les commentateurs n'ont jamais pu en nommer un auquel s'appliquassent les vers du poëte, sans en forcer le sens.

Le docteur Lowth (*de sacra poesi Hebræorum*) ne laisse rien à désirer sur ce point important. Du temps de Virgile aussi existaient de beaux esprits, dont les vives saillies furent dirigées contre l'année solennelle, le renouvellement des âges, la chaste Lucine, la mère divine, le mystérieux enfant que chantait le poëte ! Les prédictions, néanmoins, se trouvaient fondées : l'enfant allait descendre du haut des cieux. Divers écrits, particulièrement les remarques que Pope a jointes à sa traduction en vers de la quatrième églogue, montrent que ce poëme pourrait vraiment passer pour une traduction d'Isaïe. Une rapide analyse du poëme et de la prophétie suffit pour nous mettre à même d'apprécier ce sentiment.

§ V. — *L'âge d'or placé sous le règne d'Auguste.*

Les poëtes faisaient volontiers allusion au renouvellement des âges prédit par les livres sibyllins, avec lequel, d'ailleurs, devaient reparaître la justice, la paix et l'abondance ; leur flatteur enthousiasme, leurs louanges adroitement prodiguées célébraient tour à tour, dans divers personnages, l'Etre privilégié, désigné par le ciel pour rendre les hommes au bonheur et à la vertu. De là vint l'idée de placer l'âge d'or sous la glorieuse domination d'Auguste.

L'histoire prouve assez, cependant, que le règne d'Auguste n'était rien moins que digne d'une qualification si brillante. Lit-on les passages de Virgile et d'Horace, relatifs à cette époque, quelle attente d'événements fameux ! quel éclat et quelle grandeur ! quelle pureté dans les mœurs !

Incipiunt magni procedere menses.
(VIRGILE.)

Res italas armis tuteris, moribus ornes.
(HORACE, *Epist.* II, 1.)

Lit-on, au contraire, Dion, Tacite, Suétone, l'on se demande comment des écrivains ont pu dire d'Auguste qu'il protégeait l'empire par son courage, qu'il l'honorait par sa vertu ; l'on se demande comment, dans son

teur. Jérusalem renaissait à cette flatteuse perspective, etc., etc.

(*Cette note est une allusion presque textuelle à un passage remarquable, inséré, page 318, tome II, des* Soirées de Saint-Pétersbourg ; *Paris*, 1821. *Le présent ouvrage étant, nous le répétons, le complément naturel de ce beau monument élevé par le comte de Maistre, le lecteur nous saura gré de l'y reporter d'une manière si directe.*) (*Note du traducteur.*)

vol poétique, Horace a pu s'élever assez haut pour faire l'apothéose d'Auguste, du vivant même de ce prince, pour défier la postérité de produire un second Auguste :

Il vous fut réservé de voir Rome, plus juste,
Elever vos autels, jurer au nom d'Auguste,
Et, comptant les héros par vous seul effacés,
Défier l'avenir et les siècles passés (1).

L'auteur de l'*Histoire générale du monde et du genre humain* observe avec raison que « les beaux génies, ses contemporains, qui « lui prodiguèrent leurs louanges, s'ils « avaient voulu que la postérité leur ajou- « tât foi, auraient dû imposer d'abord si- « lence aux voix qui s'élevaient contre lui. » (*Hist. rom.*, IV, 641.)

Ce héros valeureux se blottit dans le coin le plus profond d'un vaisseau pendant que ses légions mettaient en déroute Sextus Pompée ; il se coucha malade tandis qu'Antoine, son collègue, combattait pour lui à Philippes ; il vainquit par l'épée d'Agrippa, de même que, dans la suite, il gouverna avec les idées de Mécène. Pendant l'expédition de Muréna, il resta à Rome ; mais, ayant eu le désir de jouer quelque temps le rôle du grand César, il alla en Espagne pour soumettre les Cantabres à son obéissance : chaque fois qu'il commanda en personne, il se vit battu. Bientôt les fatigues de la campagne ou le chagrin altérèrent sa santé. On ne saurait décrire la haine et l'aversion de ces peuples forcés de se ranger sous l'empire d'Auguste. Les mères étouffaient leurs enfants pour les dérober à l'esclavage ; des familles entières s'empoisonnèrent, ou bien se donnèrent la mort avec leurs épées, ou périrent au milieu des flammes de leurs demeures embrasées. Les nations essayaient tour à tour de se soustraire au sceptre d'or du bienfaisant Auguste.

Avouons, néanmoins, que la fortune le seconda d'une manière bien remarquable, puisqu'il se maintint si longtemps sur le trône. On vit concourir alors toutes les circonstances qui peuvent humainement contribuer à l'élévation d'un ambitieux. Quand une nation est tombée dans une profonde corruption ; quand elle est lasse des factions qui l'ont sans cesse ballottée, des horreurs des guerres intestines, de la misère où elles l'ont réduite, l'homme habile à saisir ce moment opportun se trouve maître de son sort. Voilà l'histoire de l'avénement d'Auguste à l'empire. Son heureuse apparition, précisément à l'époque où le peuple romain était disposé à se soumettre même à un tigre, s'il avait entrevu la chance de n'en être pas déchiré ; sa modération qu'il savait quelquefois, grâces à des suggestions étrangères, faire adroitement ressortir, puis les conseils et les bras de quelques grands hommes, furent le fondement de sa puissance, qu'il employa, du reste, bien plus à s'affermir sur

(1) Præsenti tibi maturos largimur honores,
Jucundasque tuum per nomen ponimus aras,
Nil oriturum alias, nil ortum tale fatentes.
(HORACE.)

le trône qu'à adoucir, du haut du trône, les malheurs de ses sujets, à améliorer leurs mœurs, à tirer un peuple entier du fond de l'abîme. Aux yeux de l'impartial moraliste, l'âge d'or d'Auguste n'est que l'âge de fer de l'immoralité. Les hommes, surtout au sortir de longues révolutions, s'attendent naturellement à de grandes choses, à des temps meilleurs, au triomphe de la vertu, des mœurs et des lois ; mais, pour que ce changement s'opère, il faut que les premiers rayons partent d'en haut ; les nobles et salutaires exemples qu'offrent le trône et ceux qui l'entourent, peuvent seuls relever les esprits abattus, et leur rendre leur énergie. Mais il n'en fut pas ainsi avec Auguste. Ses exemples n'étaient propres qu'à étouffer les étincelles de vertu encore éparses de loin en loin : aussi la licence des Romains atteignit-elle bientôt le degré de corruption qui dépouille un peuple de sa mâle vigueur.

On louait Auguste, parce qu'il avait promulgué de nombreuses et excellentes dispositions législatives ; mais il est des lois qui, appréciées d'après les exigences de l'époque où elles paraissent, sont assurément bonnes et excellentes, sans qu'elles attestent pour cela l'existence de l'ordre et des mœurs ; elles font regretter bien plutôt que le besoin s'en soit jamais manifesté.

On louait Auguste d'avoir créé un corps de milice, composé de sept cohortes, logé dans son propre palais, entretenu à ses propres frais, pour protéger la tranquillité intérieure de la ville.

Mais examine-t-on cette mesure, on trouve qu'elle était impérieusement commandée par la fréquence des vols, des assassinats, des incendies. Il fallait que le monarque pourvût à la sûreté de son propre palais, le citoyen réclamait une garantie pour son repos.

Qu'un peuple est digne de compassion quand tout dépend du redoutable appareil de la police extérieure, parce que l'influence domestique de la vertu demeure inefficace !

Malgré ces mesures, le mal se propagea, la corruption des mœurs fut au comble, au point qu'Auguste lui-même sentit, à la fin de son règne, combien son siècle s'était dégradé sous le joug de passions effrénées, et quelle influence exerçait cette dégradation sur le bien général.

C'est une vérité proclamée par l'histoire du monde entier, que là où n'habitent point les vertus domestiques, n'existent plus les vertus publiques et sociales. Il est possible que cette considération, que sa propre expérience, aient engagé Auguste à approfondir l'état des choses, à rechercher le mal jusque dans sa racine, c'est-à-dire dans la violation des premiers devoirs de la famille, dans la profanation de la foi conjugale, et surtout dans le mépris où était généralement tombé le mariage.

Il ordonna, en conséquence, une revue solennelle des chevaliers romains, commandant que ceux qui n'étaient point mariés se rangeassent d'un côté ; que ceux, au contraire, qui avaient des épouses occupassent l'autre. Voyant alors que plus de la moitié se trouvait dans la première catégorie, il tint ce discours remarquable :

« Quand la guerre et les maladies moissonnent tant de citoyens, que deviendra « Rome, si l'on ne se marie? La ville ne se « compose pas de maisons, de colonnades et « de places publiques : ce sont les hommes « qui la constituent. Nous ne sommes plus « au temps des fables, où ils sortaient de « dessous terre. Cette répugnance, d'ailleurs, « ne vous rend pas plus chastes ; car chacun « de vous admet une compagne à sa table, « dans son lit. Vous voulez seulement être « plus libres dans vos excès. Invoquez-vous, « à l'appui de vos refus, l'exemple des vestales ? Soit, mais vivez avec la même « chasteté, ou soumettez-vous aux châtiments qui les menacent. Dans tous les cas, « vous êtes de mauvais citoyens, que l'on « suive ou non votre exemple. »

A la même époque fut promulguée la loi *Papia Poppæa*, qui confisquait au profit du trésor public les hérédités collatérales déférées aux célibataires. On fit aussi des dispositions contre l'adultère. Mais que les lois perdent vite la force et la considération, quand les législateurs sont les premiers à les enfreindre!

L'histoire remarque que Papius et Poppæus, qui donnèrent leurs noms à la loi que je rappelle, étaient tous deux célibataires. Les mesures d'Auguste ne se maintinrent pas longtemps ; elles ne donnèrent aux mœurs aucune prépondérance sur la corruption de l'époque.

Par une conséquence du mépris auquel se trouvaient livrées les vertus domestiques, le grand lien qui unissait les familles au trône et à la patrie fut rompu : peut-on dès lors attacher une estime si particulière au siècle d'Auguste ?

Les exemples de ce prince dans son propre palais, la licence effrénée de sa fille Julia, les principes énervants d'Epicure qui se glissaient dans les familles, toutes ces causes agissant simultanément, il en résulta que, dans l'absence des vertus domestiques, le reste des lois n'obtint plus aucun accès, aucune considération ; que, le bonheur de la famille s'étant évanoui, il n'exista plus de bonheur général ; que les lois somptuaires, dont le luxe avait démontré l'urgence, demeurèrent sans exécution ; que la justice devint le jouet de l'arbitraire ; que la répartition des emplois publics fut influencée par la faveur, par l'avarice, au point qu'Ovide s'écria, d'ailleurs à si juste titre :

> Aurea nunc vere sunt secula :
> Plurimus auro venit honos.

Horace lui-même, qui élevait Auguste si haut, fut obligé de reconnaître combien il était fâcheux qu'on suivît la doctrine de cet Epicure, dont il se nommait le pourceau, et combien les mœurs des enfants avaient dégénéré de celles de leurs pères

> Mais est-il des vertus que le temps ne dévore ?
> Moins innocents que leurs aïeux,
> Nos pères ont laissé des fils indignes d'eux ;

Et nous plus coupables encore
Nous serons en forfaits vaincus par nos neveux (1).

Dans l'ode à la Fortune, il dit :

Hélas ! nous rougissons de nos maux, de nos crimes,
O siècle malheureux ! que d'autels dévastés !
Nos frères, nos amis ont été nos victimes,
Quels dieux et quels devoirs avons-nous respectés (2) ?

Il paraît enfin désirer le retour de ce temps où les poëtes s'acquéraient une immortelle renommée en célébrant la véritable sagesse (3).

Quant à ce qui concerne les arts et les connaissances, le siècle d'Auguste n'ajouta rien aux premiers ; il imprima aux autres une nouvelle direction. Le glaive à la main, on conquit les tableaux des Xeuxis et des Apelles ; mais on n'en laissa point de nouveaux. On orna le Capitole des admirables statues des Lysippe et des Phidias ; mais on n'en éleva aucune. Les plus beaux édifices étaient copiés d'après les Grecs. L'éloquence revêtit des formes différentes, embrassa de nouveaux objets. L'orateur se vit contraint de devenir courtisan, et le besoin de louer avec art détruisit l'éloquence patriotique (4).

D'où vient cependant que l'on osa placer l'âge d'or sous le règne d'Auguste ? Cette erreur découle d'une fausse interprétation de l'oracle de la sibylle, dont les poëtes s'emparèrent, dans leur brûlant enthousiasme, pour en faire une flatteuse application au règne de ce prince. De là les temples qui lui furent consacrés ; de là les sacrifices qu'on lui offrit, comme aux dieux. Pour proclamer le génie et le mérite surnaturels de César-Octave, le sénat romain le salua du nom d'Auguste (sublime, divin).

§ VI. — *Vespasien regardé comme l'objet des prophéties.*

L'oracle de la sibylle, relatif au règne de paix et de justice qui devait fleurir sous les auspices d'un monarque puissant et pacifique, fut d'abord appliqué à César-Octave par les soins d'une adulation intéressée ; plus tard, les Romains l'appliquèrent à l'empereur Vespasien, comme l'attestent deux passages remarquables de Suétone et de Tacite. Josèphe avait prédit à Vespasien qu'il monterait sur le trône impérial ; l'histoire de Suétone, non moins que son propre récit, en fait foi : tel fut même l'excès de ses louanges, qu'on lui reprocha d'avoir désigné Vespasien comme l'objet des prédictions qui concernaient le Messie.

« On était généralement convaincu que
« les anciens livres des prêtres annonçaient
« qu'à cette époque l'Orient deviendrait puis-
« sant, et que de la Judée sortiraient les maî-
« tres du monde (1). »

Ces anciens livres, possédés par les prêtres, auxquels Tacite fait allusion, sont les livres sibyllins, tracés sur la toile, et qui, ainsi que nous l'avons déjà rapporté, étaient conservés à Rome, dans le temple de Jupiter Capitolin, avec un religieux respect. Suétone écrit : « Dans tout l'Orient s'était propagée l'anti- « que et constante opinion, que les destins « avaient arrêté qu'à cette époque la Judée « donnerait des maîtres à l'univers (2). »

Ces deux historiens voient dans Vespasien et dans Titus l'objet de l'attente universelle, mais ils ajoutent que les Juifs rattachaient de grandes espérances à l'accomplissement de cette prophétie.

§ VII. — *Prophétie relative à la grandeur de la maison de David.*

On peut assigner la même source qu'aux prédictions dont j'ai parlé précédemment, à une prophétie répandue dans Rome avec éclat quelques mois avant la naissance d'Auguste, et que l'on interpréta dans la suite en sa faveur : *La nature enfante le roi des Romains* (3).

Cette circonstance se trouve dans Suétone, qui la rapporte d'après un certain Julius Marathus, dont le récit ajoute que la terreur du sénat fut si grande, qu'il décréta aussitôt qu'on ne conserverait la vie à aucun enfant mâle né dans le cours de cette année. Mais ceux dont les éponses se trouvaient enceintes, s'appropriant chacun une si haute prédiction, réussirent à prévenir l'exécution du sénatus-consulte.

L'opinion, propagée parmi les Romains, que des dominateurs sortiraient de la Judée, érigea en maxime politique l'extermination de la maison de David.

Eusèbe emprunte à Hégésippe la nouvelle qu'après la conquête de Jérusalem, Vespasien ordonna de rechercher et de détruire la postérité de David, ordre qui fut le signal d'une dure persécution. Cette circonstance n'est

(1) Damnosa quid non imminuit dies ?
Ætas parentum, pejor avis, tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiosiorem.

(2) Eheu ! cicatricum, et sceleris pudet
Fratrumque ! Quid nos dura refugimus
Ætas ? quid intactum nefasti
Linquimus ? unde manum juventus
Metu deorum continuit ? quibus
Pepercit aris ?

(3) Fuit hæc sapientia quondam.
Publica privatis secernere, sacra profanis,
Concubitu prohibere vago, dare jura maritis,
Oppida moliri, leges incidere ligno.

(4) Tout en applaudissant aux intentions, tout en adoptant les conséquences générales de l'auteur, qu'il me soit permis de dire que la concentration du pouvoir dans la personne d'Auguste fut le salut de l'empire romain ; que si ce prince vainquit par Agrippa et gouverna par Mécène, il eut du moins le mérite d'avoir choisi et maintenu ces grands hommes ; qu'enfin, si les Romains imitèrent les Grecs, Auguste eut la gloire de les diriger dans cette imitation, de leur proposer des modèles, d'encourager leurs efforts. Sous le rapport littéraire, le siècle d'Auguste est fertile en monuments ; impartiaux dans nos arrêts, mesurons notre reconnaissance d'après la grandeur des services rendus. (*Note du traducteur.*)

(1) « Pluribus persuasio inerat, *dit Tacite*, antiquis « sacerdotum litteris contineri : eo ipso tempore fo- « re, ut valesceret Oriens, profectique Judæa rerum « potirentur. »

(2) « Percrebuerat Oriente toto vetus et constans « opinio : esse in fatis, ut eo tempore Judæa pro- « fecti rerum potirentur. »
(SUETON., *In Vesp.*)

(3) « Regem populi romani naturam parturire. »

point invraisemblable, puisque les témoignages de Tacite et de Suétone nous ont appris que les Romains connaissaient la persuasion où se trouvait le peuple juif qu'un prince s'élèverait de son sein, qu'il conquerrait l'empire de l'univers. Nous voyons, d'ailleurs, se reproduire quelques années plus tard cette jalouse mesure de la politique romaine.

Sous le règne de l'empereur Trajan, saint Siméon, allié du Sauveur, frère et successeur de l'apôtre saint Jacques sur le siége épiscopal de Jérusalem, périt avec joie, victime de la persécution. Depuis quarante-cinq ans, à la tête du premier siége de la chrétienté, il avait, au rapport d'Eusèbe, atteint l'âge si rare de cent vingt années lorsqu'il fut traduit devant le tribunal d'Atticus, alors gouverneur de Syrie, en sa double qualité de rejeton de la tige royale de David et de chrétien, élevé d'ailleurs à la dignité épiscopale. Le saint vieillard souffrit le martyre durant plusieurs jours, au point que sa force étonna les Romains; et enfin, à l'exemple de son Dieu et de son Maître, il mourut crucifié (Eusèbe, *Hist. ecclé.*, III, trente-deux ans après Jésus-Christ).

Domitien renouvela les recherches commencées par ses prédécesseurs, relatives aux rejetons de la maison de David. En cette qualité, on conduisit devant lui, à Rome, deux descendants de l'apôtre Judas, qui, par leur bisaïeule Marie, sœur de la Vierge mère du Sauveur, probablement aussi par leur bisaïeul Cléophas, frère de saint Joseph, père putatif de Jésus-Christ, se rattachaient à la famille du saint roi. L'empereur leur demandant s'il était vrai qu'ils descendissent de David, ils répondirent affirmativement. Domitien s'informant ensuite de leur fortune, ils lui dirent que tout leur avoir consistait en trente-neuf arpents de terre, dont la valeur montait à neuf mille deniers; que leur produit servait à payer les impôts et à les nourrir; qu'ils les cultivaient de leurs propres bras. En même temps, ils lui montrèrent leurs mains, dont le dur calus annonçait un fatigant travail.

Domitien les interrogea aussi sur le Christ et sur son règne, demandant quelle en était la nature. Ils répondirent qu'il n'était ni terrestre ni mondain, mais céleste et spirituel; qu'à la fin des siècles il se révélerait, alors qu'il viendrait dans sa majesté pour juger les vivants et les morts, et pour traiter chacun suivant ses œuvres. Après les avoir entendus, Domitien ne prononça aucune condamnation, parce que la médiocrité de leur condition prévenait toute idée de crainte; mais il les renvoya. Depuis, on les promut à la dignité d'évêque, comme confesseurs et alliés de Jésus-Christ.

§ VIII. — *Prédictions des livres sibyllins sur la naissance et les miracles de Jésus-Christ.*

De même que les livres sibyllins parlent d'un monarque grand et pacifique, dont la naissance rétablira le règne de la paix et de la justice, le dépeignant avec les images qu'employait Isaïe; de même encore ils décrivent ses actions, ses souffrances, ses persécutions, sa mort et sa résurrection : détails qui s'accordent jusque dans les moindres circonstances avec le récit de l'Évangile.

La sibylle annonce la naissance de l'enfant divin; elle l'appelle l'auteur de toutes choses, le conseiller de Dieu, ordonnant de le reconnaître pour la Divinité (1).

A ses vers, comparons ces mots de l'Écriture : « Au commencement était le « Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le « Verbe était Dieu (*Jean*, I, 1).

« Jéhova m'a possédée au commencement « de ses voies; avant qu'il créât aucune « chose, j'étais dès lors (*Prov.* VIII, 22).

« J'ai été établie dès l'éternité et dès le « commencement, avant que la terre fût « créée. Les abîmes n'étaient point encore, « lorsque j'étais déjà conçue; les fontaines « n'étaient point encore sorties de la terre, « la pesante masse des montagnes n'était « pas encore formée; j'étais enfantée avant « les collines. Il n'avait point encore créé la « terre ni les fleuves, ni affermi le monde « sur ses pôles. Lorsqu'il préparait les cieux « j'étais présente, lorsqu'il environnait les « abîmes de leurs bornes et qu'il leur prescrivait une loi inviolable, lorsqu'il affermissait l'air au-dessus de la terre et qu'il « dispensait dans leur équilibre les eaux des « fontaines, lorsqu'il renfermait la mer dans « ses limites et qu'il imposait une loi aux « eaux, afin qu'elles ne passassent point « leurs bornes, lorsqu'il posait les fondements de la terre, j'étais avec lui et je « réglais toutes choses. J'étais chaque jour « dans les délices, me jouant sans cesse devant lui; me jouant dans le monde : et « mes délices sont d'être avec les enfants des « hommes. Écoutez-moi donc maintenant, « mes enfants : heureux ceux qui gardent « mes voies (*Prov.*, VIII, 23-32). Toutes « choses ont été faites par lui, et rien de « ce qui a été fait n'a été fait sans lui. » (*Jean*. I, 3.)

L'oracle de la sibylle montre le Juste opérant des miracles; elle le montre comme un être qui peut tout par sa parole, qui guérit chaque maladie; à la voix duquel les morts ressuscitent, les boiteux marchent, les sourds entendent, les aveugles voient, les muets parlent (2).

Écoutons le prophète Isaïe :

« Alors les yeux des aveugles verront le « jour, et les oreilles des sourds seront ouvertes; le boiteux bondira comme le cerf.

(1) Dans sa lettre à Arius, qui niait la divinité du Fils de Dieu, l'empereur Constantin invoque l'oracle de la sibylle d'Erythrée, voulant démontrer la folie d'Arius par les plus antiques documents de la Grèce et de Rome.

Ainsi s'exprime la sibylle :

Παντοροφὸν κτίστην, ἔστις γλύκυ πνεῦμ' ἐν ἅπασ
Κάττετο, χ' ἡγητῆρα Θεὸν πάντων ἐποίησε.
Αὐτὸν σὸν γίνωσκε Θεὸν Θεοῦ υἱὸν ἐόντα.

(2) Ῥεῖα δ' ἔτω πράττων, πᾶσαν τε νόσον θεραπεύων.
. . . . Νεκρῶν δὲ ἀναστασις ἔσται,
Καὶ χωλῶν δρόμος ἐστ' ὠκὺς, καὶ κωφὸς ἀκούσει·
Καὶ τυφλοὶ βλέψουσι, λαλήσουσ' οὐ λαλοῦντες

« et la langue des muets sera déliée.» (*Is.*, XXXV, 5, 6.)

La sibylle prédit sa puissance sur les éléments ; elle annonce comment, avec cinq pains et deux poissons, il rassasie près de cinq mille hommes, au point que les morceaux superflus remplissent environ douze paniers ; comment, par sa parole, il apaise les vents et la mer orageuse ; avec quelle majesté il s'avance dans les voies de la paix (1)?

§ IX.— *Prédictions des livres sibyllins sur les souffrances et la mort de Jésus-Christ.*

La sibylle indique les mauvais traitements, les injures, les chagrins que le Messie aura à supporter de la part de ses ennemis.

« Digne de compassion, sans honneurs, « sans considération, au comble de la mi« sère, il proposera l'espérance (2).

« Il tombera ensuite entre les mains des « méchants et des incrédules, leurs mains « impures prodigueront des soufflets au Sei« gneur, et leurs bouches impudentes des « crachats pleins de fiel. Mais lui, quoique « innocent, présentera à leurs coups ses « reins sans défense (3). »

Rapprochons de ces paroles les expressions de l'Ecriture :

« Il est sans beauté et sans éclat; nous « l'avons vu, et il n'avait rien qui attirât « l'œil, et nous l'avons méconnu (*Isaïe*, LIII, 2).

« J'ai abandonné mon corps à ceux qui me « frappaient, mes joues à ceux qui m'arra« chaient le poil de la barbe ; je n'ai point « détourné mon visage de ceux qui me cou« vraient d'injures et de crachats (*Is.*, L,6). »

« Comme vous avez été l'étonnement de « plusieurs *par votre désolation*, il paraîtra « aussi sans gloire devant les hommes, et « dans une forme méprisable aux yeux des « enfants des hommes (*Is.*, LII, 14). »

La sibylle annonce la tranquille résignation du Juste (4).

A ce morceau correspond parfaitement la prédiction d'Isaïe sur le Messie :

« Il a été offert, parce que lui-même l'a « voulu, et il n'a point ouvert la bouche : « il sera mené à la mort comme une brebis « qu'on va égorger ; il demeurera dans le « silence sans ouvrir la bouche, comme un « agneau est muet devant celui qui le tond. » (*Isaïe*, LIII. 7.)

La sibylle prédit le breuvage amer présenté au Messie sur la croix (1)

« Et ils m'ont donné du fiel pour ma nour« riture, et dans ma soif ils m'ont présenté « du vinaigre à boire (*Ps.* LXVIII, 26).»

La sibylle prédit encore qu'au moment de la mort du Juste, le voile du temple devait se déchirer, et une profonde obscurité se répandre ; mais qu'après trois jours le Juste ressusciterait (2).

§ X. — *L'idée de la rédemption reproduite chez les poëtes.*

S'il est vrai (et ce point me paraît incontestable, avéré) que l'oracle de la sibylle soit une prédiction du règne du Messie, probablement, à mon avis du moins, quelques traits de cette peinture prophétique se trouvent épars dans les œuvres des poëtes romains.

Ainsi une ode d'Horace (I, 2) renferme l'idée qu'un dieu seul peut expier les crimes des hommes. D'où le poëte a-t-il tiré l'idée grande, sublime, de la rédemption du monde? A qui l'aurait-il empruntée, si ce n'est aux oracles de la sibylle?

Expliquons d'abord ce qui donna lieu au poëme.

L'an 731 et 32 de la fondation de Rome, régna une maladie si destructive, que la plupart des citoyens qui en furent atteints en périrent victimes ; de fréquents incendies réduisirent les plus beaux édifices en cendres et en ruines; le Tibre s'éleva au-dessus de ses rives et inonda la ville entière. A ces désastres terribles se joignirent de sinistres présages et une famine générale. Le malheur commun plongea Rome dans l'effroi et dans une morne stupeur. Les Romains le regardaient comme une punition infligée par les dieux, irrités du meurtre de César et de l'effusion du sang de tant de citoyens. On consulta les livres sibyllins pour connaître de quelle manière, par quels sacrifices, on pourrait apaiser la divinité : telle est la circonstance dans laquelle fut composée l'ode d'Horace.

En voici le sommaire: Ces désastreux phénomènes nous annoncent le courroux des dieux contre les crimes du peuple. Qui pourra le réconcilier avec le ciel? Aucun mortel, même le plus juste ; pas même les humbles et chastes vestales. Un dieu seul peut donc consommer ce grand œuvre ! Qu'il daigne, touché de notre malheur, descendre de l'Olympe ! Mais quelle sera cette bienfaisante divinité? Apollon, qui préside aux augures, Mars, Vénus ou Mercure? Déjà, sous les traits d'Auguste, ce dernier dieu habite parmi nous ; c'est à lui seul qu'il est donné d'expier nos crimes, et, dieu lui-même, d'apaiser la divinité. Puisse-t-il aussi prolonger encore son séjour au milieu des Romains !

(1) Voici ses paroles :

Ἐν ἄρτοις ἅμα πέντε, καὶ ἰχθύεσσι δοιοῖσιν,
Ἀνδρῶν χιλιάδας ἐν ἐρήμῳ πέντε κόρεσει,
Καὶ τὰ περισσεύοντα λαβὼν μετὰ κλάσματα πάντα,
Δώδεκα πλήρωσει κοφινοὺς εἰς ἐλπίδα πολλῶν,
Τοὺς ἀνέμους παύσει τε λόγῳ, στρώσει δὲ θάλασσαν
Μαινομένην, πόσιν εἰρήνης πίστει τε πατήσας.

(2) Οἰκτρὸς, ἄτιμος, ἄμορφος, ἐν οἰκτροῖς ἐλπίδα δώσει.

(3) Εἰς ἀνόμων χεῖρας καὶ ἀπίστων ὕστερον ἥξει·
Δώσουσι τε Θεῷ ῥαπίσματα χερσὶν ἀνάγνοις,
Καὶ στομάσιν μαροῖσι τὰ πτύσματα φαρμακόεντα·
Δώσει δ' εἰς μάστιγας ἁπλῶς ἁγνὸν τότε νῶτον.

(4) Καὶ κολαφιζόμενος σιγήσει, μή τις ἐπιγνῷ
Τίς λόγος, ἢ πόθεν ἦλθεν, ἵνα φθιμένοισι λαλήσῃ;
Καὶ στέφανον φορέσει τὸν ἀκάνθινον.

(1) Εἰς δὲ τὸ βρῶμα χολὴν, καὶ εἰς δίψαν ὄξος ἔδωκαν,
Τῆς ἀφιλοξενίης ταυτὴν δειξοῦσι τράπεζαν

(2) Ναοῦ δ' ἐσχίσθη τὸ πετάσμα, καὶ ἤματι μέσσῳ
Νὺξ ἔσται σκοτόεσσα πελώριος ἐν τρίσιν ὥραις.
Καὶ θανάτου μοῖραν τελέσει, τρίτον ἦμαρ ὑπνώσας,
Καὶ τότ' ἀπὸ φθιμένων ἀναλύσας εἰς φάος ἥξει
Πρῶτος, ἀναστάσεως, κλητοῖς ἀρχὴν ὑποδείξας.

Laissons parler le poëte (1).

Pour cet empire, hélas! au bord du précipice,
Quel dieu nous prêtera sa faveur protectrice?
Qu'espérer de vos pleurs, ô filles de Vesta!
Sourd à nos vœux tardifs, et lassé de nos crimes,
Quelles sont les victimes
Que le maître des dieux parmi nous choisira?

Accourez à nos vœux, venez, dieu des présages,
Blond Phébus, paraissez le front ceint de nuages;
Ou viens toi-même, viens, descends avec ton fils,
Souveraine des cœurs, charme de l'empyrée,
Divine Cythérée,
Amène sur tes pas l'Indulgence et les Ris.

Et toi, dieu des combats, dieu de sang et d'alarmes,
Qui chéris le tumulte et le fracas des armes,
Et du Marse vainqueur le front injurieux,
Sur tes fils oubliés qu'opprime leur misère,
Jette un regard de père.
Et sois rassasié de nos coupables jeux.

Sera-ce vous enfin, favorable Mercure,
Qui, d'un jeune héros empruntant la figure,
De César immolé vengerez le trépas?
Oubliez parmi nous les demeures célestes;
Que nos crimes funestes
Sur les ailes des vents ne vous éloignent pas.

Et toi, César, et toi que la gloire couronne,
Aime les noms sacrés que notre cœur te donne;
Sois le prince adoré, le père des Romains,
Et ne souffre jamais qu'une armée étrangère
Franchisse la barrière
Des Etats dont le sceptre est remis en tes mains.

Quel que soit le jugement que l'on porte, toujours il restera démontré à mes yeux, que cette idée de l'expiation des crimes des hommes par l'entremise d'un dieu, découlait directement et ne pouvait dériver que des livres sibyllins.

§ XI. — *Authenticité des livres sibyllins.*

Cette frappante concordance des oracles sibyllins avec les paroles des prophètes et de l'Évangile, paraîtra sans doute étrange à un grand nombre de lecteurs. Il en fut ainsi du temps du savant Lactance. C'est ce qui lui fit dire: « Quelques esprits, dont « ce rapport force la conviction, allèguent, « pour s'y soustraire, que les vers sibyllins « ont été controuvés et composés par les « soutiens intéressés du christianisme. »

Toutefois il est impossible de s'armer d'une semblable objection, quand on a lu Cicéron, Varron et autres anciens auteurs qui parlent de la sibylle d'Erythrée et de différentes prophétesses.

C'est à leurs livres que nous empruntons nos preuves; or ces écrivains sont morts avant l'incarnation du Christ. Je ne doute point que les vers sibyllins n'aient passé dans l'antiquité pour des fables, parce que personne ne les comprenait; car ils prophétisaient d'étonnants miracles, sans en désigner, ni la forme, ni l'époque, ni l'auteur; la sibylle d'Erythrée prédit elle-même qu'on l'accuserait de folie et de mensonge (2).

« Ils nommeront la sibylle insensée, men« songère; mais, lorsque tout sera arrivé, « vous penserez à moi, et alors personne ne « me nommera insensée, moi, prophète du « Dieu très-haut. »

Ces vers demeurèrent donc cachés pendant des siècles; mais, quand la naissance et la passion du Christ eurent mis au grand jour ce qui était enveloppé de mystère, on y attacha de l'importance, de même que les prédictions des prophètes, lues par le peuple juif durant quinze cents ans et plus, ne furent comprises qu'alors que les paroles et les actions du Christ les eurent vérifiées; car les prophètes l'ont prédit, et les hommes n'interprétèrent leurs oracles que quand tout fut accompli (*Lactance*, *De vera Sapientia*, lib. IV, cap. 15).

Quoique les livres sibyllins renferment un si grand nombre de hautes vérités, il n'est cependant pas nécessaire de considérer les sibylles comme des prophétesses éclairées par l'esprit de Dieu: elles ont pu puiser dans les antiques traditions de l'Orient, ou à la source sacrée d'Israël. Les romains eux-mêmes savaient que les sibylles arrivaient de pays éloignes, comme le prouvent sans réplique les paroles de Tite-Live, qui s'exprime ainsi à ce sujet: « *Ante sybillæ in Italiam ad-* « *ventum.* (*Tite-Live*, 1 décade, 1, 7). »

SCANDINAVIE (1).

§ I. — *Mythologie d'Odin.*

Les Allemands septentrionaux et les Saxons possédaient, aussi bien que les Scandinaves, la mythologie d'*Odin*, car ils ne formaient tous originairement qu'un peuple. Cette mythologie fit naître, vers la fin du neuvième ou dans le cours du dixième siècle, un poëme où nous puisons nos principales données sur le culte du Nord. Ce poëme est l'*Edda des Islandais.*

§ II. — *Sa nature.*

L'*Edda des Islandais* est le monument le plus remarquable des antiquités du Nord. Le culte symbolique rendu à la nature, dit un auteur qui en a fait une profonde étude, ressort de toutes parts de l'*Edda*, comme d'une source pleine et abondante, sous le voile de mystérieuses sentences, de chants prophétiques. Reconnaissable du reste, quoique sous des couleurs plus ternes et plus grossières, dans quelques parties évidemment analogues du Zendavesta des Perses, ce culte symbolique de la nature, lorsqu'on l'oppose à la mythologie plus légère, plus belle dans ses formes extérieures, mais, au fond, tout à fait matérielle des nations grecques, mérite qu'on

(1) Nous suivons la traduction de M. Daru. (*Note du traducteur.*)

(2) . . . . Φήσουσι Σίβυλλαν
Μαινομένην ψεύστειραν· ἐπὰν δὲ γένηται ἅπαντα,
Τηνίκα μου μνήμην ποιήσετε, κοὐκ ἔτι μ' οὐδεὶς
Μαινομένην φήσει με θεοῦ μεγάλοιο προφῆτιν.

(1) Deux systèmes religieux se partageaient l'Europe païenne: nous avons épuisé nos réflexions sur le premier, qui embrasse les mythologies grecque et romaine, et nous abordons le second, qui régnait en Gaule, en Bretagne, en Germanie. Composé en Islande par *Sæmund Sigfusson*, vers 1057, abregé vers 1220 par *Snorro Sturleson* qui le sépara en *Edda*, ou mythologie proprement dite, et en *Scalda*, ou poetique. l'*Edda des Islandais* est le resumé du dernier système, résumé qui nous intéresse à un double titre, et comme objet d'étude, et comme monument patriotique. Voyez la traduction de Mallet, 5e édit. (*Note du traducteur.*)

le regarde comme un paganisme moins impur, moins sensiblement altéré, moins déraisonnable, plus austère et plus rigoureux : c'est le même, d'ailleurs, que professaient nos ancêtres de Germanie. Le système religieux des Celtes l'emportait de beaucoup sur celui des Grecs. S'ils avaient leurs démons, aussi bien que les derniers, dont toutes les divinités populaires n'étaient que des démons, du moins ils croyaient que l'*Allfadur* (auteur de toutes choses) était un Dieu unique ; ils admettaient l'immortalité de l'âme.

§ III. — *Dogmes divers.*

Suivant Tacite, les anciens Germains ne pensaient pas qu'il fût convenable à la grandeur et à la majesté des dieux de les circonscrire dans l'enceinte des temples, de les limiter sous des formes humaines. Ils consacraient des forêts et des bocages ; ils attribuaient des noms divins à l'être mystérieux que personnifiait leur vénération.

Ce témoignage de Tacite nous apprend quelles idées pures et sublimes de la Divinité se développaient chez les habitants du Nord. Or elles dérivaient de l'Orient, de la Perse surtout ; car sous le double rapport de la religion, puis de la langue, des habitudes de la vie et des mœurs, on remarque une intime affinité entre les Perses et les peuples de Germanie.

L'Edda contient une allusion directe au dogme de la Trinité, puisqu'il nous rapporte qu'un roi de Suède aperçut, sur trois trônes élevés les uns au-dessus des autres, trois êtres à forme humaine, dont l'un se nommait *Har* (sublime), l'autre *Zaphnar* (l'égal du sublime), le dernier *Tredix* (troisième).

L'Edda renferme encore la doctrine du retour de l'ordre et de la paix, tel que le décrit si poétiquement la quatrième églogue de Virgile.

§ IV. — *Balder, emblème du Messie.*

Il rapporte également l'histoire du dieu qui, spécialement, daigne habiter parmi les hommes, histoire reproduite par toutes les traditions orientales. Il parle de *Balder*, que les Scandinaves honoraient dans le soleil, et qui se confond originairement avec le *Bel* des Chaldéens, le Mithra des Perses, le Hélios des Grecs : c'est un être bienveillant, doux, favorable aux hommes, objet de leurs louanges. Comme l'Osiris des Egyptiens, il remplit les fonctions de juge ; sa sentence est sans appel. Les colonnes de son palais dans le ciel sont couvertes de caractères runiques (lettres sacrées, auxquelles les anciens Allemands et les Scandinaves attribuaient un pouvoir magique), qui ont la vertu d'évoquer les morts. A l'instigation du mauvais esprit, que l'Edda nomme *Loke*, source du mensonge et de la discorde, idée à laquelle répond exactement le mot grec διάβολος, Balder, ce dieu bon, ami des hommes, les délices des habitants du ciel, fut privé de la vie ; mais, dit l'*Edda*, lors du *crépuscule* des dieux (1) (le dernier jour), il sortira de l'empire de la mort pour vivre dans le ciel avec Allfadur (auteur de toutes choses, le père des dieux), et les âmes des hommes justes. Il est inutile de remarquer que cette mystérieuse doctrine, qui se retrouve dans toutes les traditions païennes, dans les histoires de tous les peuples, n'est autre que l'idée d'expiation, modifiée diversement suivant la différence des pays.

Si l'on néglige ce fil conducteur, en expliquant et interprétant les croyances générales des peuples, l'on s'égare dans un labyrinthe inextricable.

§ V. — *Insuffisance de toute autre interprétation de l'Edda.*

Rappelons ici une autre version à laquelle prêta cette histoire fabuleuse. L'*Edda*, dit un de ses plus savants appréciateurs, est un récit tout à fait tragique, parce que le culte et la contemplation de la nature, isolés de la pleine connaissance de la Divinité, conduisent nécessairement à considérer l'univers sous un point de vue triste et décourageant. C'est ainsi que les plus grands poëtes de l'antiquité, nonobstant la pureté, l'éclat, la sérénité de leurs descriptions, se trouvaient intérieurement subjugués par un sentiment pénible. La poésie même et les jeux de l'imagination, quelle que soit la puissance de l'art, ne sauraient se vivifier à la lumière de l'espérance et d'une satisfaction véritable, si les rayons de cette lumière ne partent directement du soleil de justice, de vérité et d'amour, que l'antiquité n'entrevoyait que d'une manière confuse, qui se dérobait même presque entièrement à ses yeux. La mythologie du Nord est donc empreinte d'une sorte de tristesse, mais d'une tristesse tout à fait distincte de la sombre mélancolie qui caractérise Ossian, poëte toujours nébuleux et souvent vide de pensées.

Balder, le plus aimable des enfants d'Odin, a succombé sous les coups d'une mort inévitable. Odin même, l'aïeul des héros, le père des dieux et de la lumière, succombera dans la dernière lutte contre le pouvoir triomphant des ténèbres : c'est ce que prédisent d'anciens prophètes, tandis que lui-même, rappelant à lui, par une mort prématurée, les plus illustres héros de la terre, les rassemble dans son Walhalla, et s'assure ainsi un plus grand nombre de combattants pour ce jour décisif, qu'il prévoit sans qu'il puisse l'éviter. Assurément les tragiques détails de la mythologie du Nord ne causent une impression si profonde, si douce, si touchante, que parce que cette fable réunit elle-même un puissant intérêt, en un mot tout ce que l'amour a de tendresse et de beauté, ce que le printemps et la nature ont de sérénité et de grandeur, ce que

(1) C'est-à-dire des divinités *inférieures*, soit bonnes, soit mauvaises, qui retomberont en combattant dans le sein de la *grande* divinité, d'où toutes choses sont émanées et qui survit à toutes choses. Après cela, le monde devient la proie des flammes destinées plutôt à le purifier qu'à le détruire, puisqu'il reparait dans la suite plus beau, plus agréable et plus fécond. Voyez la traduction de MALLET, 3e édition, page 241. (*Note du traducteur.*)

le monde des héros a de charme et le courage.

Une si ingénieuse interprétation de l'Edda pourrait suffire, si ces fictions se trouvaient circonscrites dans le sein d'un peuple. Mais comment se fait-il, au contraire, qu'elles se reproduisent, à peu près sous les mêmes traits, chez toutes les nations de l'antiquité, et comment expliquer ce phénomène? Supposera-t-on que la contemplation de la nature, sous ce triste point de vue, a fait naître dans tous les pays, et les mêmes idées, et les mêmes fictions? Cette hypothèse une fois admise, pourquoi les livres sacrés des Indiens, des Chinois, des Perses attachaient-ils tous à cette fiction une si grande importance? Pourquoi cette opinion populaire, de préférence à toute autre, formait-elle la base des mystères de l'Egypte et de la Grèce, des livres sibyllins à Rome, de l'Edda chez les peuples du Nord? Pourquoi les autres traditions de l'Orient tendent-elles à s'en rapprocher, comme de leur centre? Cet accord universel doit faire raisonnablement soupçonner, doit même nous convaincre que la fable recèle dans son sein une vérité céleste; que cette vérité est la même à laquelle se rapportent plus ou moins directement les révélations de l'ancienne alliance, et qui concerne celui que l'Ecriture sainte nomme le Désiré des peuples.

C'est ce qui nous atteste encore que la vérité est le fondement de la fable.

JUDÉE.

§ I. — *Unité de Dieu.*

Après avoir jeté du jour sur les obscurs vestiges du dogme de la rédemption chez les peuples païens, et reconnu la source *unique* d'où jaillirent ces religieuses traditions, il ne sera point inutile, pour compléter le système de nos preuves, de faire ressortir les lumières qui éclairaient en Israël ce point fondamental de notre croyance. En effet, l'idée de la rédemption n'apparaît d'une manière tout à fait éclatante et positive que dans nos livres sacrés; les opinions des peuples et leurs mythes, rayons isolés du brillant soleil de la révélation, ne jettent qu'une douteuse lueur; mais, réunis en faisceau et joints aux lumières de l'Ecriture, ils suffiront pour guider nos pas à travers les ténébreux détours de l'histoire jusqu'au foyer des idées révélées.

C'est une grave erreur que de supposer qu'au sein même du peuple choisi, l'idée du Messie comme Fils de Dieu, se trouvât enveloppée d'obscurité, et que la doctrine de la Trinité fût entièrement inconnue aux Israélites. La suite de cet ouvrage établira le contraire.

Il est inutile de prouver que l'unité de Dieu forme la base de l'Ecriture sainte. Les paroles de Moïse : « Ecoutez, Israël, le Sei« gneur notre Dieu est le seul *et* unique Sei« gneur (*Deut.*, VI, 4) », renferment la grande vérité qui traçait une ligne de démarcation entre le peuple de Dieu et tous les autres peuples de la terre. « Tous les dieux des « nations sont des démons, mais le Seigneur « est le créateur des cieux (*Ps.* XCV, 5). » Telle est la croyance distinctive des Israélites.

§ II. — *Idée de la Trinité.*

Outre cette idée fondamentale de la religion des Hébreux, se présente la distinction des trois personnes divines.

Dieu parle, et tout est créé. Sa parole produit la lumière et la sépare des ténèbres. Sa parole sépare les eaux d'avec les eaux, et fait briller le firmament. Sa parole divise les eaux de l'élément aride, et fait ainsi paraître la terre, toutes les espèces d'arbres et de plantes. Sa parole place dans le ciel le soleil, la lune et une innombrable foule d'étoiles. Sa parole anime les poissons au sein des eaux et crée des oiseaux, chacun selon son espèce. Sa parole fait sortir du sein de la terre une foule d'animaux, elle produit l'homme à la fin. Sa parole, qui tire le ciel et la terre du néant, et qui crée tous les êtres, est l'image de son *Verbe* éternel; l'esprit divin qui reposait sur les eaux, représente son *Esprit.*

En créant l'homme, Dieu dit : « Faisons « l'homme à notre image et à notre ressem« blance (*Gen.*, I, 26)! »

Le respect empêchait les Juifs de prononcer le nom de Jéhovah; ils le remplaçaient par celui de Adonaï (seigneurs), quoique cependant ils auraient pu dire Adoni (seigneur).

L'emploi du mot Adonaï est, selon moi, le meilleur moyen d'expliquer celui du mot Elohim, les dieux, ou Jéhovah Elohim, le Seigneur les dieux. Josué disait au peuple : « Vous ne pourrez servir le Seigneur, parce « que c'est un Dieu saint, un Dieu fort et « jaloux (*Jos.*, XXIV, 19). »

Le Seigneur apparut en la vallée de Mambré à Abraham, « assis à la porte de sa « tente, dans la plus grande chaleur du jour. « Ayant levé les yeux, trois hommes lui pa« rurent près de lui. »

Il paraît qu'Abraham reconnut aussitôt la présence du Seigneur, car il dit à l'un : « Sei« gneur! si j'ai trouvé grâce devant vos « yeux, ne passez pas la maison de votre « serviteur (*Gen.*, XVIII, 1, 3). »

Le chapitre suivant contient : « Le Sei« gneur fit descendre du ciel, sur Sodome et « sur Gomorrhe, une pluie de soufre et « de feu. »

L'Ecriture sainte parle plusieurs fois de l'ange, c'est-à-dire de l'envoyé qui apparaît aussitôt que Jéhovah; l'envoyé n'est point le père, autrement quel serait l'auteur de sa mission?

L'ange du Seigneur apparut à Moïse en une flamme de feu au milieu d'un buisson : « Mais « le Seigneur le voyant venir pour considé« rer ce qu'il voyait, l'appela du milieu du « buisson. » Il se nomme « le Dieu d'Abra« ham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob, » puis Jéhovah.

N'est-il point évident que le Dieu, auteur de la mission, était aussi l'envoyé?

David s'écrie : « Le Seigneur a dit à mon « Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jus-

« qu'à ce que je réduise vos ennemis à vous « servir de marchepied (*Ps.* CIX). »

Et Salomon : « Qui est monté au ciel et qui « en est descendu ? Qui a retenu l'esprit dans « ses mains ? Qui a lié les eaux comme dans « un vêtement ? Qui a affermi toute l'étendue « de la terre ? Quel est son nom, et quel est « le nom de son Fils, si vous le savez (*Prov.*, « XXX, 4)? »

Joint à tant d'autres passages où l'on parle du Fils et du Saint-Esprit, celui-ci n'est point sans importance : « C'est par la parole du « Seigneur que les cieux ont été affermis ; et « c'est le souffle de sa bouche qui a produit « toute leur vertu (*Ps.* XXXII, 6). »

Le livre de la Sagesse parle expressément de cette *parole* comme d'une personne, lorsqu'il mentionne le meurtre des premier-nés de l'Egypte : « Car, lorsque tout reposait « dans un paisible silence, et que la nuit était « au milieu de sa course, votre parole toute-« puissante vint du ciel, du trône royal, et « fondit tout d'un coup sur cette terre desti-« née à la perdition (*Sag.*, XVIII, 14, 15). »

Ce livre parle de l'Esprit-Saint, comme le Nouveau Testament : « Et qui pourra connaî-« tre votre pensée, si vous ne donnez vous-« même la Sagesse, et si vous n'envoyez « votre Esprit-Saint du plus haut des cieux « (*Sag.*, IX, 17)? »

La Sagesse signifie le Verbe, fils de Dieu ; interprétation que rend au moins très-vraisemblable la comparaison des ouvrages d'autres écrivains avec l'Ecriture, que confirme en particulier tout le huitième chapitre des Proverbes de Salomon, où il introduit la Sagesse, s'écriant : « J'ai été établie dès l'éter-« nité et dès le commencement, avant que la « terre fût créée. — Lorsqu'il préparait les « cieux, j'étais présente (*Prov.*, VIII, 23, 27). « — J'étais avec lui, et je réglais toutes cho-« ses. J'étais chaque jour dans les délices, « me jouant sans cesse devant lui ; me jouant « dans le monde, et mes délices sont d'être « avec les enfants des hommes (*Prov.*, VIII, « 30, 31). »

Les anciens commentateurs juifs disent que le Verbe et la Sagesse ne sont qu'une même personne. Le savant Philon appelle le Verbe δευτερος Θεος, le second dieu ; expression qu'un chrétien ne peut se permettre, mais qui prouve que Philon croyait à la divinité du Verbe.

Le rabbin Béchaï dit que Dieu se sert de la Sagesse et du Saint-Esprit, comme de deux mains.

D'autres anciens rabbins attribuent au Verbe (Mimra) et à la gloire (Schekinah), tous les miracles opérés pour soutenir leur nation et toutes les apparitions divines.

Ils attribuent à Mimra ou au Verbe des actions qui supposent évidemment qu'il est une personne divine ; des ordres, des réponses, l'établissement de lois, l'accomplissement de prières.

Au sujet de ces mots : « Alors Moïse le fit « sortir du camp pour aller au-devant de Dieu « (*Ex.*, XIX, 17), » le rabbin Onkelos, qui vivait avant la venue du Sauveur, observe dans son célèbre Targum (commentaire de l'Ecriture) que Moïse allait au-devant du Verbe du Seigneur.

Et Jonathan, dont le Targum jouit également de la plus haute estime parmi les rabbins, et qui vivait avant Jésus-Christ, dit en expliquant ces mots : « J'étais alors entre le « Seigneur et vous, » que Moïse se trouvait entre les Hébreux et le Verbe du Seigneur.

Le rabbin Jabbi-Siméon-Ben-Johaï, auteur du livre Zophar, plus ancien que le Talmud, et dont quelques écrivains reportent la composition à une époque qui précéda la naissance du Sauveur, explique, comme nous, le *trois fois saint* que l'on rencontre dans Isaïe par les trois personnes de la Divinité, les nommant encore ailleurs trois soleils ou lumières, trois princes sans commencement et sans fin.

Ce même auteur cite le rabbin Ibba, qui expliquait ces mots : « Ecoutez, Israël ! le « Seigneur notre Dieu est le seul *et* unique « Seigneur, » en disant qu'il s'agissait d'abord du Père, puis du Fils, source de toute connaissance, enfin du Saint-Esprit qui procède des deux premiers, ajoutant que Dieu est un. Cependant le rabbin observe que *ce grand mystère ne devait point être divulgué avant la venue du Messie.*

Nous ne voyons point qu'à l'époque où parut le Sauveur, ni qu'après sa résurrection, lorsque ses apôtres prêchèrent l'Evangile, les Juifs aient trouvé étrange qu'on leur parlât d'un Fils de Dieu et du Saint-Esprit : leur erreur provenait seulement de ce qu'ils attendaient un Messie dont la gloire et la puissance se déploieraient sur la terre, et qui les affranchirait du joug des Romains.

Toutefois on ne saurait dissimuler que cette doctrine demeura enveloppée d'obscurité avant l'apparition du Fils de Dieu, et que les premiers d'Israël, à l'exemple des rabbins que j'ai cités, pensaient qu'il fallait dérober ce mystère au peuple.

Deux motifs dictaient cette conduite : on voulait d'abord empêcher que ce peuple, entouré de païens, et si souvent tombé lui-même dans l'idolâtrie, ne crût à la pluralité des dieux ; on voulait en outre éviter aux païens le scandale d'une fausse interprétation du dogme de la Trinité.

Cette dernière considération influença probablement les Septante, chargés, dans Alexandrie et pour un roi grec, au milieu de Grecs et d'Egyptiens, de composer une version des livres sacrés ; elle les engagea à affaiblir différents passages relatifs à ce mystère, entre autres celui-ci, que renferme le deuxième psaume : δραξασθε παιδειας (embrassez sa loi ou le Fils), que la Vulgate rend par : *apprehendite disciplinam;* tandis que saint Jérôme traduit : *adorate Filium,* adorez son Fils; et d'autres : *osculamini Filium,* embrassez le Fils.

On ne peut douter qu'il ne fût dans les décrets de Dieu que cette doctrine se propageât avec la lumière de l'Evangile.

§ III. — *Jésus-Christ annoncé dans la Genèse.*

L'Ecriture sainte nous présente d'une manière, à la fois plus claire et plus parfaite, l'idée de la rédemption du monde, car toutes

les institutions que Dieu donna à son peuple, toutes ses révélations, ont plus ou moins directement trait au Désiré, à l'Oint du Seigneur, dont le règne n'aura point de fin; « qui établira sa domination d'une mer jus- « qu'à l'autre, dans lequel seront bénis tous « les peuples, qu'adoreront tous les rois, « auquel seront assujéties toutes les nations! »

Qu'il me soit permis de montrer sous combien d'allégories diverses l'Ecriture annonce le Messie.

Aussitôt après le péché du premier homme, Dieu commença à prédire le Rédempteur du monde, qui devait être conçu dans le sein d'une femme.

« Je mettrai, » dit-il au serpent, instrument de l'esprit des ténèbres, « je mettrai « inimitié entre toi et la femme, entre sa race « et la tienne : elle te brisera la tête, et tu tâ- « cheras de la mordre par le talon (*Gen.*, III, 15). »

Ce jugement contenait implicitement la promesse que d'une vierge immaculée naîtrait un enfant, Fils de Dieu; que la postérité de la femme ruinerait les œuvres du démon.

Noé, qui fut seul sauvé du déluge, hérita de cette promesse, qui échut ensuite en partage à Abraham : « Tous les peuples de la « terre, lui dit le Seigneur, SERONT BÉNIS EN « vous (*Gen.*, XII, 3). »

Le Sauveur sortira de la race d'Abraham. La promesse lui en est renouvelée, lorsque le Seigneur lui parle à l'époque de la destruction de Sodome : « Pourrai-je cacher à Abra- « ham ce que je dois faire...; puisque toutes « les nations de la terre SERONT BÉNIES en lui « (*Gen.*, XVIII, 17, 18)? »

La même promesse lui est faite en ces mots : « Et toutes les nations de la terre se- « ront bénies en ta race ou en celui qui sor- « tira de toi (*Gen.*, XXII, 18); » car l'expression *in semine tuo*, est susceptible de cette double interprétation.

Dans la suite, cette promesse est transmise à Isaac : « Et toutes les nations de la terre « SERONT BÉNIES par celui qui sortira de « vous (*Gen.*, XXVI, 4). » Elle est réitérée à Jacob : « Et toutes les tribus de la terre SE- SONT BÉNIES EN VOUS et dans celui qui sortira de vous, *in semine tuo* (*Gen.*, XXVIII, 14). »

Le Rédempteur se trouve donc déjà six fois annoncé.

§ IV. — *Prédiction de Jacob.*

Avant sa mort, Jacob appela ses fils et leur dit : « Assemblez-vous tous, afin que je « vous annonce ce qui vous doit arriver dans « les derniers temps. Venez tous ensemble et « écoutez, enfants de Jacob; écoutez Israël, « votre père! » Plein de l'Esprit de Dieu, il s'élève avec force et avec feu contre les crimes de ses trois fils aînés, et pourtant il les blâme en père. Il ne les déshérite pas, mais le droit d'aînesse passe sur la tête de Juda, que, dans son ravissement et par un religieux cantique, il exalte comme le père du Messie.

Suivant la coutume des prophètes de la Bible, quelques passages de cette prédiction concernent directement Juda, quatrième fils de Jacob, ou plutôt sa postérité; quelques-uns s'appliquent exclusivement au Messie, qui doit en sortir; tous néanmoins regardent le Christ, puisque ce n'est qu'à cause de lui que la race de Juda se trouve glorifiée. « Après la mort de Josué, les enfants d'Israël « consultèrent le Seigneur et lui dirent : Qui « marchera devant nous pour combattre les « Chananéens, et qui sera notre chef dans « cette guerre ? Le Seigneur répondit : Juda « marchera devant vous; j'ai livré la terre « ennemie entre ses mains (*Jug.*, I, 1, 2). » Juda se multiplia avec une plus grande fécondité qu'aucune des autres tribus d'Israël

David, second roi d'Israël « que Dieu tira « des pâturages lorsqu'il suivait les trou- « peaux, afin qu'il fût le chef de son peuple « d'Israël (*Rois*, II, VII, 8), » David était de la famille de Juda; et, quand dix tribus s'affranchirent de la maison de David pour constituer le royaume d'Israël, Juda et Benjamin formèrent un royaume particulier, soumis aux descendants de David, maître de la ville sainte et du temple, et qui dura environ cent trente ans de plus que le royaume d'Israël. Celui-ci fut subjugué par l'Assyrie, celui-là par Babylone; Israël resta dispersé et se perdit en grande partie au milieu des païens; Juda et Benjamin demeurèrent unis; ils conservèrent, même durant la captivité, un chef de la famille de David, nommé chef de la captivité; Zorobabel, prince en Juda, de la maison de David, ramena le peuple et bâtit le second temple; indépendant de conquérants étrangers, Juda suivit la véritable religion, jusqu'à la naissance de Jésus, fils de David et roi dans l'éternité.

Maintenant encore que le peuple se trouve épars dans toutes les contrées, Juda lui donne son nom, synonyme de louange.

Faisant allusion à ce sens allégorique, Israël bénit son fils avec enthousiasme :

« Juda, vos frères vous loueront : votre « main mettra sous le joug vos ennemis; les « enfants de votre père vous adoreront. Juda « est un jeune lion. Vous vous êtes levé, mon « fils, pour ravir la proie; en vous reposant, « vous vous êtes couché comme un lion et « une lionne : qui osera le réveiller ?

« LE SCEPTRE NE SERA POINT ÔTÉ de Juda, « ni le prince de sa postérité, jusqu'à ce que « celui qui doit être envoyé soit venu, et c'est « lui qui sera l'attente des nations.

« Il liera son ânon à la vigne; il liera, ô « mon fils, son ânesse à la vigne; il lavera sa « robe dans le vin, et son manteau dans le « sang des raisins.

« Ses yeux sont plus beaux que le vin, et « ses dents plus blanches que le lait. »

Juda, vos frères vous loueront. On vantait la fécondité, les conquêtes, la puissance des enfants de Juda, de qui les patriarches sont les pères, et desquels est sorti, selon la chair, Jésus-Christ même, qui est Dieu au-dessus de tout, et béni dans tous les siècles (*Rom.*, IX, 5).

Votre main mettra sous le joug vos ennemis. La main de Juda s'appesantit souvent

sur les ennemis du peuple élu ; un jour aussi les ennemis du Roi des rois, du Seigneur des seigneurs, sentiront la pesanteur de son bras.

David avait dit de lui :

« Vous les gouvernerez avec une verge de « fer et les briserez comme le vaisseau du « potier. Et vous maintenant, ô rois, ouvrez « votre cœur à l'intelligence ; recevez les « instructions *de la vérité*, vous qui jugez la « terre; servez le Seigneur dans la crainte, « et réjouissez-vous en lui avec tremblement; « embrassez étroitement *la pureté* de la disci-« pline, de peur qu'enfin le Seigneur ne se « mette en colère, et que vous ne périssiez « hors de la voie de la justice. Lorsque dans « peu de temps sa colère se sera embrasée, « heureux tous ceux qui mettent en lui leur « confiance! »

Les enfants de votre père vous adoreront.

Devant David et Salomon, rois de la race de Juda, s'inclinèrent toutes les tribus d'Israël.

Le Fils unique du Père céleste ne dédaigne point d'appeler ses frères ceux qu'il sanctifie, de se nommer l'aîné de ces frères innombrables qui tous s'inclinent devant lui, devant lui au nom duquel plient le genou tous ceux qui habitent le ciel, sur la terre, dans les lieux inférieurs.

Juda est un jeune lion.

Cette tribu guerrière et dominatrice pouvait, à juste titre, être comparée à un lion.

Jean entendit un des vingt-quatre vieillards, qui entouraient le trône de Dieu, lui dire : « Ne pleure point ; voici le lion de la « tribu de Juda, le rejeton de David, qui a « obtenu par sa victoire le pouvoir d'ouvrir « le livre, et d'en lever les sept sceaux « (*Apoc.*, V, 5). »

Le sceptre ne sera point ôté *de Juda, ni le prince de sa postérité, jusqu'à ce que celui qui doit être envoyé soit venu.*

Tous les rois de la maison de David furent oints, mais le Désiré des peuples fut seul nommé simplement l'Oint (*Messie*, en grec *Christ*).

Tous les prophètes étaient envoyés de Dieu, mais le Désiré des peuples fut seul nommé simplement Siloh, c'est-à-dire l'Envoyé.

Rien n'est plus frappant que l'accomplissement de cette prophétie. Après la captivité, Juda eut des princes particuliers, et ce n'est que l'année de la naissance du Sauveur que l'empereur Auguste établit sa suzeraineté sur le pays, en faisant faire, suivant la coutume des Romains, le dénombrement des Juifs, comme habitants d'une province de l'empire. Douze ans après, la Judée devint une province romaine, régie par un gouverneur, enclavée dans le territoire de la Syrie, et la magistrature juive perdit le droit de vie et de mort.

Et c'est lui qui sera l'attente des nations!

L'impatience avec laquelle le peuple d'Israël attendait le Messie, la preuve que cette confiance animait la vie entière des Juifs, sont clairement établies dans tous les livres de l'Ancien Testament. La foule même des hommes charnels espéraient en lui, s'attendant à ce que son règne les élèverait au faîte de la puissance et de la gloire. Parmi les autres nations se rencontraient aussi des hommes qui croyaient à sa venue. Nous savons que les traditions chinoises annoncent que le grand Confucius, antérieur de cinq cents ans à Jésus-Christ, prédit « qu'à l'Occident ap-« paraîtrait le Juste. »

Zerducht, fondateur de la religion des Perses, prophétisa qu'un jour s'élèverait un homme qui, vainqueur d'un démon dangereux, enseignerait aux autres la vraie religion et rétablirait la justice, la paix, la tranquillité. Suivant Albufarage, Zerducht prédit même qu'une vierge pure donnerait le jour au Messie, qu'une étoile paraîtrait pour guider les mages dans leur pieux dessein d'aller adorer le mystérieux enfant et de lui offrir des présents.

Tacite, qui vivait à la fin du premier siècle de l'ère chrétienne, attribue la résistance des Juifs contre les Romains à leurs brillantes espérances. « On était généralement con-« vaincu, dit-il, que les anciens livres des « prêtres annonçaient qu'à cette époque « l'Orient deviendrait puissant et que les « dominateurs sortiraient de la Judée. »

Suétone, autre historien romain, contemporain du premier, nous prouve que l'attente de l'Orient datait d'une époque très-reculée. Aussi écrit-il : « Dans tout l'Orient s'était « répandue l'antique et constante opinion, « qu'il était arrêté par le destin que des do-« minateurs sortiraient à cette époque de la « Judée. »

Suétone rapporte encore que, quelques mois avant la naissance d'Auguste (sous le règne duquel naquit le Sauveur), un prodige, connu de tout Rome, avait annoncé que la nature enfantait le roi des Romains.

La quatrième églogue de Virgile, d'ailleurs chef d'œuvre de poésie, nous atteste que les livres sibyllins, si révérés à Rome, prédisaient la naissance prochaine d'un enfant divin, avec lequel se renouvellerait l'univers; qu'ils annonçaient la paix générale, le retour de la justice et de l'âge d'or. Différents traits que le poëte romain, contemporain de l'empereur Auguste, emploie dans son éloge du fils nouveau-né d'Asinius Pollion, ont une frappante analogie avec la prophétie d'Isaïe, relative à la naissance et au règne du Messie. Il est d'autant plus vraisemblable que les sibylles puisèrent à la source sacrée, que Sambeth, la plus ancienne, venait, suivant les uns, de la Perse, suivant d'autres, de la Chaldée (*Suidas, in Sibyll.*).

L'attente des païens se manifestait encore dans leurs mystères, comme nous l'ont prouvé ceux de l'Egypte et de la Grèce.

Il liera son ânon à la vigne ; il liera, ô mon fils, son ânesse à la vigne.

Les quatre évangélistes rapportent que Jésus, arrivant à Jérusalem quelques jours avant sa passion, fit son entrée sur un âne, et saint Matthieu nous informe que deux de ses disciples lui avaient amené une ânesse et un ânon. L'accord des évangélistes à rela-

ter cette circonstance de la vie du Sauveur, la remarque faite par saint Matthieu et par saint Jean que la prédiction du prophète Zacharie se trouvait accomplie, ne nous permettent pas de douter que les paroles du patriarche ne concernassent l'entrée de Jésus.

« Fille de Sion, s'écrie le saint prophète, « fille de Sion, soyez comblée de joie ; fille de « Jérusalem, poussez des cris d'allégresse, « VOICI VOTRE ROI qui vient à vous, ce roi « juste qui est le Sauveur ; il est pauvre, et « il est monté sur une ânesse et sur le pou- « lain de l'ânesse (*Zach.*, IX, 9). »

Il lavera sa robe dans le vin, et son manteau dans le sang des raisins.

C'est, comme nous l'avons déjà remarqué, l'ordinaire des prophéties et un caractère qui leur est propre de présenter souvent un sens littéral, que l'on saisit à la première inspection ; d'indiquer des choses moins grandes et plus rapprochées, et de se rapporter à la fois à des événements éloignés et importants, dont le premier sens n'est que l'emblème.

Sous la domination de la tribu de Juda se trouvait la fertile vallée arrosée par le ruisseau d'Eskol, et d'où les émissaires israélites rapportèrent au camp une grappe de raisin d'un volume prodigieux. Les voyageurs y rencontrent encore aujourd'hui des raisins d'une grosseur remarquable, ils vantent aussi l'excellent vin des environs de Béthléhem. Mais comment croire qu'après sa prophétie relative au Messie, Israël se soit servi d'images si poétiques pour promettre un breuvage agréable à ses descendants ? De même qu'il a vu tout à l'heure en esprit le Messie faire son entrée à Jérusalem, lieu de sa passion et de sa mort ; de même le sublime prophète le voit maintenant, et toujours en esprit, couvert du sang qui rachète les péchés du monde ; pareil à l'homme dont la robe s'est humectée et rougie en entrant dans un pressoir.

Moïse, législateur du peuple juif, prédit la rédemption du genre humain, lorsqu'il dit aux enfants d'Israël : « Le Seigneur votre « Dieu suscitera un prophète, semblable à « moi, du sein de votre peuple et de vos frè- « res... Alors le Seigneur me parla... Je leur « susciterai un prophète, semblable à vous, « du sein de leurs frères. »

§ V. — *Psaumes prophétiques.*

Les psalmistes et les prophètes, non contents de ranimer le flambeau des espérances d'Israël, activaient sa flamme étincelante au point de répandre un éclat, semblable à la lumière du jour, sur les temps de la nouvelle alliance.

Jetons un coup d'œil sur les prédictions contenues dans les psaumes.

« Pourquoi les nations se sont-elles sou- « levées avec un grand bruit, et les peuples « ont-ils formé de vains desseins ? Les rois « de la terre se sont opposés, et les princes « se sont assemblés contre le Seigneur et « contre son Christ *et* son Oint. Rompons, « *disent-ils*, leurs liens, et rejetons loin de « nous leur joug. — Celui qui demeure dans « les cieux se rira d'eux, et le Seigneur s'en « moquera. Il leur parlera alors dans sa « colère, et les remplira de trouble dans sa « fureur.

« Mais, pour moi, j'ai été établi roi par lui « sur Sion, sa sainte montagne, afin que j'an- « nonce ses préceptes.

« Le Seigneur m'a dit : Vous êtes mon fils, « je vous ai engendré aujourd'hui. Deman- « dez-moi, et je vous donnerai les nations « pour votre héritage, et j'étendrai votre pos- « session jusqu'aux extrémités de la terre « (*Ps.* II, 1, 8). »

Dans sa prédication à Antioche de Pisidie, saint Paul rapporte ces mots : « Vous êtes « mon fils, je vous ai engendré aujourd'hui, » les appliquant à notre Sauveur ; il y fait encore allusion dans l'épître aux Hébreux (*Apôt.*, XIII, 33 ; *Héb.*, I, 5).

Les rois de la terre se sont ligués contre le Seigneur et contre son Christ. Comment nier ce fait consacré par l'histoire ?

On reconnaîtrait également le caractère prophétique du quinzième psaume, alors même que saint Pierre ne l'aurait pas invoqué comme preuve de la mission du Christ.

« Je regardais le Seigneur et l'avais tou- « jours devant les yeux, parce qu'il est à « mon côté droit pour empêcher que je ne « sois ébranlé. C'est pour cela que mon « cœur s'est réjoui et que ma langue a chanté « *des cantiques* de joie, et que de plus ma « chair même se reposera dans l'espérance. « Parce que vous ne laisserez point mon âme « dans l'enfer, et ne souffrirez point que vo- « tre saint soit sujet à la corruption. Vous « m'avez donné la connaissance des voies de « la vie, vous me comblerez de joie en me « montrant votre visage ; les délices *ineffables* « sont éternellement à votre droite (*Ps.* XV, « 8, 11). »

La circonstance que le Sauveur prononça lui-même, sur la croix, les paroles par lesquelles David commence le vingt et unième psaume :

« O Dieu ! ô mon Dieu ! pourquoi m'avez- « vous abandonné ? » — Cette circonstance, prise isolément, n'attesterait pas que par ces paroles David prédit le Messie. Mais comme il est dit dans ce psaume (XXI, 18-19) : — « Ils ont percé mes mains et mes pieds....; « ils ont partagé entre eux mes habits, et ils « ont jeté le sort sur ma robe, » tous ces traits isolés, inapplicables à David, mais que l'on retrouve dans le récit de la passion de notre divin Rédempteur, rendent la prophétie évidente. Combien d'ailleurs, l'esprit ne doit-il pas être frappé de plusieurs autres passages, ou plutôt du psaume entier !

« Mais pour moi, je suis un ver *de terre* et « non un homme, je suis l'opprobre des « hommes et le rebut du peuple. Ceux qui me « voyaient se sont tous moqués de moi ; ils « en parlaient *avec outrage* et ils *m'insul-* « *taient* en remuant la tête. Il a espéré au « Seigneur, *disaient-ils* ; que le Seigneur le « délivre *maintenant* : qu'il le sauve, s'il est « vrai qu'il l'aime (*Ps.* XXI, 6-8). »

« Les princes des prêtres se moquaient « aussi de lui avec les scribes et les sénateurs,

« en disant : Il a sauvé les autres, et il ne « peut se sauver lui-même. S'il est le roi « d'Israël, qu'il descende présentement de la « croix, et nous le croirons. Il met sa con- « fiance en Dieu ; si donc Dieu l'aime, qu'il « le délivre maintenant, puisqu'il a dit : « Je suis le fils de Dieu (*Matth.*, XXVII, « 41-43). »

« Je me suis répandu comme l'eau, et tous « mes os se sont déplacés ; mon cœur au « milieu de mes entrailles a été semblable à « la cire qui se fond (*Ps.* XXI, 14-15). »

Ces expressions ne retracent pas seulement de grandes souffrances d'une manière forte et poétique, mais elles s'appliquent parfaitement à Jésus-Christ, dont les membres se trouvaient étendus sur la croix. dont le cœur navré de douleur, accablé par le poids de la colère divine qui pesait sur lui, succombait sous tant de cruelles impressions.

« Toute ma force s'est desséchée comme la « terre qui est cuite au feu, et ma langue est « demeurée attachée à mon palais.... (*Ps.* « XXI, 16). »

« Après cela, Jésus sachant que toutes « choses étaient accomplies, afin qu'une pa- « role de l'Ecriture s'accomplît encore, « il dit : J'ai soif (*Jean*, XIX, 28). »

L'Ecriture sainte place le Juste dans toutes les conditions de l'humanité, l'initiant aux sensations les plus intimes et les plus douces. Envisageons-le comme l'époux de sa fiancée.

Il s'est rencontré des interprètes qui regardaient le quarante-quatrième psaume comme un simple épithalame, relatif au mariage de Salomon avec la fille du roi d'Egypte. J'avouerai que ce mariage fut l'occasion du psaume, de même que le sacre de Salomon, du vivant de David, fut celle du soixante-et-onzième : cette opinion me semble très-probable.

S'élever d'une circonstance actuelle dans les champs sacrés de l'avenir, telle est la marche des prophètes. La poésie en devient plus belle, l'avenir plus précisé. Voilà aussi comme j'interprète le Cantique des cantiques. Mais, croire que les sublimes accents de Salomon n'étaient que des chants d'amour, adressés à son épouse, ou que le quarante-quatrième psaume de David n'a pour objet que le mariage de son fils Salomon, ce serait fouler aux pieds la vénération due aux saintes Ecritures, alors même que le saint auteur de l'Epître aux Hébreux ne nous aurait pas annoncé d'une manière positive que ce psaume concernait le Fils de Dieu (*Heb.*, 1. 8, 9).

« Mon cœur a produit une excellente « parole ; c'est au Roi *suprême* que j'adresse « *et* que je chante mes ouvrages. Ma langue « est *comme* la plume de l'écrivain qui écrit « très-vite. »

« Vous surpassez en beauté les enfants des « hommes ; et une grâce *admirable* s'est « répandue sur vos lèvres. C'est pour cela « que Dieu vous a béni éternellement. Vous « qui êtes le très-puissant, ceignez votre épée « sur votre cuisse. Servez-vous de votre « beauté et de votre majesté *ainsi que d'un arc* « tendu ; avancez-vous et soyez heureux « *dans vos combats*, et établissez votre règne « par le ministère de la vérité, de la dou- « ceur et de la justice ; et votre droite vous « fera faire des progrès miraculeux *et* étonnants. Vos flèches sont très-aiguës ; les « peuples tomberont sous vous, *et elles pé-* « *nétreront* jusqu'au cœur des ennemis du « roi. Votre trône, ô Dieu ! *subsistera* éter- « nellement : le sceptre de votre règne sera « un sceptre de rectitude *et* d'équité. Vous « avez aimé la justice et haï l'iniquité : c'est « à cause de cela, ô Dieu ! que votre Dieu « vous a oint d'une huile de joie, d'une ma- « nière plus excellente que tous ceux qui y « ont part avec vous. *Il sort* de vos habits et « de vos maisons d'ivoire une odeur de myr- « rhe, d'aloès et de cannelle : ce qui a en- « gagé les filles des rois à vous procurer de « la joie dans l'éclat de votre gloire. La reine « s'est tenue à votre droite, ayant un habit « enrichi d'or *et* étant environnée de ses « divers ornements.

« Ecoutez, ma fille ; ouvrez vos yeux et « ayez l'oreille attentive, oubliez votre peu- « ple et la maison de votre père. Et le roi dé- « sirera *de voir* votre beauté, parce qu'il est « le Seigneur votre Dieu, et que les *peuples* « l'adoreront. Et les filles de Tyr *viendront* « avec leurs présents, tous les riches d'entre « le peuple vous offriront leurs humbles « prières.

« Toute la gloire de celle qui est la fille du « roi lui vient du dedans, au milieu des fran- « ges d'or et des divers ornements dont elle « est environnée.

« Des vierges seront amenées au roi « auprès d'elle, et l'on vous présentera « celles qui sont ses plus proches. Elles se- « ront présentées avec des transports de joie ; « on les conduira jusque dans le temple du « roi. Vous avez engendré plusieurs enfants « pour succéder à vos pères, et vous les éta- « blirez princes sur toute la terre. Ils se sou- « viendront de votre nom dans la suite de « toutes les races, et c'est pour cela que « les peuples publieront éternellement vos « louanges dans tous les siècles des siècles. « (*Ps.* XLIV). »

Les plus célèbres rabbins voient dans le Messie l'objet de ce psaume, parce que telle fut toujours l'opinion de l'ancienne Eglise, et parce que ce cantique, considéré comme un simple épithalame, ne contient rien qui justifie l'emploi qu'on en faisait dans les solennités du culte public ; il serait, d'ailleurs absurde de croire qu'un poëme de circonstance, rempli uniquement de l'éloge d'un jeune roi, fut inspiré par le Saint-Esprit. L'Eglise de l'ancienne, et l'Eglise de la nouvelle alliance regardent ce psaume comme une prophétie du Christ, dictée par l'Esprit de Dieu : il faut être frappé d'aveuglement pour se refuser à une si juste interprétation.

Quel est le plus beau des enfants des hommes, sinon « le fils de la Vierge sans tache, « lui-même exempt de péché », du péché qui dégrada notre nature ? Quel est le second

Adam, dans lequel l'humanité, sanctifiée par sa présence, s'unit à la Divinité ? Quelles lèvres ont plus de grâce que les siennes? Quels miracles n'a point faits le lion de Juda, dans sa lutte pour le genre humain, quand il marchait en esprit de vérité, de clémence et de justice ? *Vos flèches sont très-aiguës* ! Les anciens commentateurs comparent volontiers à des flèches la force du discours. *Les peuples tomberont sous vous :* ses anciens ennemis , atteints au cœur par ses flèches salutaires, se sont prosternés. *Votre trône subsistera éternellement !* Rappelons-nous sous quels traits les anciens sages de la Chine nous décrivent le Saint des saints; ils l'appellent un homme divin, un homme céleste, le plus grand, le plus beau des hommes , l'homme par excellence, l'homme miraculeux, le premier-né; il renouvellera l'univers, changera les mœurs, expiera les péchés du monde....

Dans les livres que les Indiens regardent comme sacrés, Oudhou dit aux parents adoptifs de Kichou : « Maintenant, ô Yasodha ! ne songe plus à Kichou comme à ton fils, mais comme à un être qui tient lieu d'un père, d'un fils, d'un époux, de parents, d'un frère, de tous les objets enfin auxquels l'homme attache de l'affection et du prix. Tous se réunit à lui, comme au point central , et sans lui il n'existe rien ! »

§ VI. — *Suite des Psaumes.*

David composa probablement le psaume LXXI à l'époque du sacre de son fils Salomon. Evidemment ce fils mortel, ce roi éphémère , ne fut que l'occasion du cantique, l'image du roi éternel qui devait naître de son auteur. David prie pour Salomon, il voit en esprit tous les princes et toutes les nations rendre hommage à son descendant selon la chair, au fils éternel d'un père sans commencement et sans fin.

« O Dieu ! donnez au roi *la droiture* de vos « jugements , et au fils du roi *la lumière* de « votre justice. Afin qu'il juge votre peuple « selon les règles de cette justice , et vos « pauvres selon l'équité de ses jugements. « Que les montagnes reçoivent la paix pour le « peuple , et les collines la justice. Il jugera « les pauvres d'entre le peuple , il sauvera « les enfants des pauvres , et humiliera le « calomniateur. Et il demeurera autant que « le soleil et que la lune, dans toutes les gé- « nérations. Il descendra comme la pluie sur « une toison, et comme l'eau qui tombe des « gouttières sur la terre. La justice paraîtra « de son temps, avec une abondance de paix « qui durera autant que la lune. Et il ré- « gnera depuis une mer jusqu'à une autre « mer, et depuis le fleuve jusqu'aux extré- « mités de la terre. Les Ethiopiens se pros- « terneront devant lui, et ses ennemis baise- « ront la terre. Les rois de Tarse et les îles « lui offriront des présents : les rois de l'A- « rabie et de Saba lui apporteront des dons ; « et tous les rois de la terre l'adoreront, tou- « tes les nations lui seront assujetties, parce « qu'il délivrera le pauvre des mains du « puissant, le pauvre qui n'avait personne « qui l'assistât. Il aura compassion de ce- « lui qui est pauvre et dans l'indigence, « et il sauvera les âmes des pauvres. Il « rachètera leurs âmes des usures et de « l'iniquité ; et leur nom sera en honneur « devant lui. Et il vivra , et on lui donnera « de l'or de l'Arabie : on sera dans de per- « pétuelles adorations sur son sujet ; et les « peuples le béniront durant tout le jour. « Et l'on verra le froment semé dans la terre « sur le haut des montagnes pousser son fruit, « qui s'élèvera plus haut que *les cèdres* du « Liban ; et la cité *sainte* produira une mul- « titude de peuples semblable à l'herbe de la « terre. Que son nom soit béni dans tous les « siècles ! son nom subsiste avant le soleil. « Et tous les peuples de la terre seront bénis « en lui : toutes les nations rendront gloire à « sa grandeur. Que le Seigneur, le Dieu d'Is- « raël soit béni ! lui qui fait seul des choses « miraculeuses. Et que le nom de sa majesté « soit béni éternellement ! et que toute la « terre soit remplie de sa majesté ! Que cela « soit ainsi ! que cela soit ainsi ! »

Le Nouveau Testament ne cite point, il est vrai, ce psaume comme prophétique ; mais comment méconnaître ce caractère ? d'autant plus que de célèbres rabbins et un ancien scholiaste hébreu le lui attribuent formellement. Dans le fait, qui ne voit pas qu'il s'agit ici d'un roi plus élevé qu'un prince faible et mortel ?

« Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez- « vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise « vos ennemis à vous servir de marche- « pied.

« Le Seigneur fera sortir de Sion le scep- « tre de votre puissance; régnez au milieu de « vos ennemis. Vous posséderez la princi- « pauté *et* l'empire au jour de votre puis- « sance, et au milieu de l'éclat qui environ- « nera vos saints. Je vous ai engendré de « mon sein avant l'étoile du jour. Le Sei- « gneur a juré, et son serment demeurera « immuable , que vous êtes le prêtre éternel, « selon l'ordre de Melchisédech.

« Le Seigneur est à votre droite ; il a brisé « *et* mis en poudre les rois au jour de sa co- « lère. Il exercera son jugement au milieu « des nations ; il remplira tout de la ruine de « ses ennemis : il écrasera sur la terre les « têtes d'un grand nombre de personnes. Il « boira de l'eau du torrent dans le chemin ; « et c'est pour cela qu'il élevera sa tête « (*Ps.* CIX). »

Non-seulement le saint auteur de l'Epître aux Hébreux appliquait ce psaume au Messie, Jésus-Christ lui-même s'en fit l'application.

Les pharisiens se trouvant rassemblés , Jésus les interrogea , demandant : Que vous semble du Christ ? de qui est-il le fils ? Ils répondirent : de David. Il leur demanda : Pourquoi David le nomme-t-il, en esprit, Seigneur ? lorsqu'il dit : « Le Seigneur a dit à « mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, « jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à « vous servir de marchepied. » Or si David

le nomme Seigneur, comment se fait-il donc qu'il soit son fils? Et personne ne put lui répondre.

Terminons la série des psaumes relatifs au Messie, par le quarante-sixième, dans lequel le saint prophète chante l'ascension de Jésus-Christ.

« Nations, frappez des mains toutes en-« semble : chantez la gloire de Dieu par des « cris d'une sainte allégresse. Parce que le « Seigneur est très-élevé et très-redoutable, « qu'il est le roi suprême qui a l'empire sur « toute la terre. Il nous a assujetti les peuples, « a mis les nations sous nos pieds. Il a choisi « dans nous son héritage; savoir, la beauté de « Jacob qu'il a aimée. Dieu est monté au « milieu des cris de joie, et le Seigneur au « bruit de la trompette. Chantez à la gloire « de notre Dieu ; chantez. Chantez à la gloire « de notre roi; chantez. Chantez avec sa-« gesse, parce que Dieu est le roi de toute la « terre. Dieu régnera sur les nations ; Dieu « est assis sur son saint trône. Les princes « des peuples se sont assemblés et unis avec « le Dieu d'Abraham ; parce que les dieux « puissants de la terre ont été extraordinai-« rement élevés. »

Au lieu de *dieux puissants de la terre* (expression qui semble indiquer les idoles), je traduirais : les boucliers de la terre ; car il me paraît plus naturel d'entendre par là les rois et les chefs du peuple. Le prophète les voit en esprit déposer leurs hommages aux pieds du Roi des rois qui s'élève vers le ciel. — Plusieurs autres psaumes, que je passe ici sous silence, sont indiqués dans le Nouveau Testament, comme prophétisant la venue du Messie : le huitième, le soixante-huitième, le soixante-neuvième, le cent-unième, le cent-huitième, le cent-dix-septième.

Le soixante et onzième n'est cité ni par Jésus-Christ ni par les apôtres ; mais il faudrait fermer l'oreille et le cœur à toutes les prophéties, si on lui refusait cette qualification. — Quantité d'autres psaumes renferment des allusions, plus ou moins directes, au Messie et à son règne ; allusions que comprenait la synagogue, que les rabbins mêmes ne pouvaient repousser à l'époque de la nouvelle alliance.

§ VII. — *Prophètes. — Isaïe. — Naissance du Christ.*

De tous les prophètes, aucun ne prit un essor plus rapide qu'Isaïe vers ces saintes hauteurs d'où il nous annonce que s'élèvera le soleil de justice. Il est l'auteur de la célèbre prophétie, qui commence par ces mots : *Une Vierge concevra et elle enfantera un fils qui sera appelé* EMMANUEL (c'est-à-dire *Dieu avec nous*).

« Il mangera le beurre et le miel, en sorte « qu'il sache rejeter le mal et choisir le bien. « Car, avant qu'un enfant sache rejeter le « mal et choisir le bien, les deux pays que « vous détestez à cause de leurs deux rois « seront abandonnés. »

Voici l'événement qui donna lieu à cette prophétie : Rasin, roi de Syrie, et Phacée, roi d'Israël, marchaient réunis contre Achaz, roi de Juda. Achaz avait de puissants motifs de crainte, et il tremblait en effet, car l'armée alliée était bien supérieure en forces ; absorbé dans ces tristes pensers, il sortit espérant se distraire. Dieu envoya le prophète à sa rencontre, avec ordre de lui déclarer que ses craintes ne se réaliseraient pas. Pour mieux dissiper son effroi, Isaïe, d'après l'ordre de Dieu, commence par rabaisser les deux princes, les comparant à deux tisons, fumant de colère, et leurs armées à la fumée qui s'en élève ; puis il lui déclare formellement que le projet des deux rois de se rendre maîtres de Juda, demeurera sans exécution, qu'aucun d'eux ne reculera ses limites ; qu'au contraire, dans soixante-cinq ans, le royaume d'Israël s'écroulera, et avec lui celui de Syrie.

Achaz, qui avait la conscience de sa faiblesse, ne crut point à la parole d'Isaïe. Celui-ci veut la fortifier par un prodige, en laissant le choix au prince ; mais Achaz, ne croyant ni à la parole ni au pouvoir du prophète, masque ses refus sous une apparente modération : « Je ne demanderai point de *prodige*, et je ne tenterai point le Seigneur. » Après quelques reproches, Isaïe lui dévoile l'avenir. Bien qu'il soit rare de voir une armée considérable battue par des troupes inférieures en forces, cependant cette circonstance n'est pas un de ces prodiges surnaturels réservés à la Toute-Puissance : aussi, d'après les promesses faites à nos pères, avions-nous le droit d'attendre un miracle incomparablement plus grand ; telle est la transition que l'esprit supplée aisément pour lier aux assurances qu'Isaïe donne de la victoire cette prophétie : « Une Vierge concevra « et enfantera un fils qui sera appelé EMMA-« NUEL... ; avant que l'enfant sache rejeter « le mal et choisir le bien, les deux pays que « vous détestez à cause de leurs deux rois « seront abandonnés. »

Tout se lie dans cette explication de la célèbre prophétie d'Isaïe, qui, dans le sens littéral, se rapporte évidemment au Christ, tandis que les interprétations diverses que l'on a imaginées pour la détourner du Messie, n'ont aucune consistance. Qu'une jeune fille conçoive ; puis, à l'expiration de l'époque ordinaire, qu'elle mette au jour un enfant, ce n'est point là, à coup sûr, une chose rare et merveilleuse, surtout dans les pays chauds comme la Palestine. D'ailleurs, pour ce roi désolé, qui savait déjà si proches ses redoutables ennemis, un secours différé pendant neuf mois, peut-être même pendant un plus long intervalle, n'eût été guère propre à ranimer sa confiance. Loin de nous dès lors cette dernière interprétation : le prophète a promis au roi sa délivrance. Le signe qu'il lui en donne, suivant les ordres du Seigneur, est le gage de la rédemption du monde.

Le nom d'Emmanuel (*Dieu avec nous*) ne convient à aucun autre enfant, comme au fils de la Vierge, qui seule, sans cesser d'être vierge, a pu devenir mère.

La preuve que la naissance annoncée par

Isaïe est celle du Désiré des peuples, ressort d'un passage de Michée, contemporain de ce prophète; car, après avoir prononcé la prédiction si fameuse : « Et vous, BÉTHLÉHEM, « appelée Ephrata, vous êtes petite entre les « villes de Juda; mais c'est de vous que sor- « tira celui qui doit régner dans Israël, dont « la génération est dès le commencement, « dès l'éternité (*Michée*, V, 2). » Michée dit immédiatement : « C'est pour cela que Dieu « abandonne les *siens* jusqu'au temps où celle « qui doit enfanter enfantera; et ceux de ses « frères qui seront restés se convertiront e « *se joindront* aux enfants d'Israël. Il demeu « rera ferme, et il paîtra son troupeau dan « la force du Seigneur, dans la sublimité d « la majesté du Seigneur, son Dieu; et *les peu-* « *ples* seront convertis, parce que *sa grandeur* « va éclater jusqu'aux extrémités du monde. « C'est lui qui sera notre paix (*Michée*, V, 3-5). »

Prouvons maintenant qu'Isaïe s'explique plus clairement encore à ce sujet.

Le septième chapitre parle de l'épouvante que répandait l'approche de l'armée des deux rois, de la mission d'Isaïe vers Achaz, du signe de délivrance qu'il lui donne : *Une Vierge concevra*, etc. Le huitième raconte la naissance de l'enfant.

Le neuvième contient : « Le peuple qui « marchait dans les ténèbres a vu une grande « lumière, et le jour s'est levé pour ceux qui « habitaient dans la région de l'ombre de la « mort. Vous avez multiplié le peuple, et « vous n'avez point augmenté la joie. Ils se « réjouiront lorsque vous serez venu, comme « on se réjouit pendant la moisson, et comme « les victorieux se réjouissent lorsqu'ils ont « pillé leurs ennemis, et qu'ils partagent le « butin. Car vous avez brisé le joug qui ac- « cablait votre peuple, la verge qui le déchi- « rait, et le sceptre de celui qui l'opprimait « tyranniquement, comme vous fîtes *autrefois* « à la journée de Madian. Parce que toutes « les dépouilles remportées avec violence et « dans le tumulte, et les vêtements souillés « de sang, seront mis au feu, et deviendront « la pâture de la flamme. Car UN PETIT EN- « FANT nous est NÉ, et un fils nous a été « donné : il portera sur son épaule *la marque* « *de* sa principauté, et il sera appelé l'Admi- « rable, le Conseiller, Dieu, le Fort, et le « Père du siècle futur, le Prince de la paix. « Son empire s'étendra de plus en plus, et la « paix *qu'il établira* n'aura point de fin; il « s'assiéra sur le trône de David, et il possé- « dera son royaume pour l'affermir et le for- « tifier dans l'équité et dans la justice, depuis « ce temps jusqu'à jamais; le zèle du Seigneur « des armées fera ce que je dis (*Isaïe*, IX, « 2-7). »

La manière dont ce signe fut donné au roi Achaz prouve déjà qu'il présageait quelque grand événement; car Dieu lui avait fait dire : « Demandez au Seigneur, votre Dieu, qu'il « vous fasse voir un prodige, ou au fond de « la terre, ou du plus haut du ciel. » Et comme Achaz s'y refusait, Dieu lui donna ce signe : *Une vierge concevra*, etc.

Qui, d'après cela, ne reste point convaincu qu'il ne s'agit ici ni de l'enfant du prophète, ni, comme le prétendent quelques critiques, d'Ezéchias, fils d'Achaz, lequel se trouvait, d'ailleurs, âgé de huit ou neuf ans à cette époque; que, par conséquent, ce n'est point par le besoin d'une trompeuse concordance, besoin qu'allèguent les novateurs, mais avec tout droit et toute vérité, que l'évangéliste applique la prédiction d'Isaïe au Fils du Père éternel et de la Vierge sans tache (*Matth.*, I, 23).

Cette doctrine ne demeura pas étrangère, même aux païens. Nous avons rapporté que les anciens Chinois attribuaient à des vierges la naissance des chefs des diverses familles qui gouvernèrent leur empire. La plupart des peuples étaient pénétrés de l'excellence de la virginité; d'où il nous faut nécessairement conclure que cette idée dérivait d'une source commune.

Or cette source est, sans contredit, la doctrine antique et héréditaire d'un futur Messie, révélée à l'un des plus anciens pères du genre humain, transmise par Noé à ses descendants. Un impur alliage vint la dénaturer, dans la suite, chez les diverses races; parmi certains peuples, elle s'évanouit tout à fait; parmi d'autres, elle s'altéra unie à d'absurdes fictions; au sein de la nation choisie, son règne et sa pureté se maintinrent plus longtemps, parce que l'esprit de Dieu la couvrait de son égide. Aussi la célèbre prédiction d'Isaïe me semble-t-elle désigner, principalement et d'une manière littérale, la venue du Christ; dans la bouche du prophète, ce n'est pas seulement une prophétie, c'est une véritable allusion à cette doctrine antique et héréditaire, à laquelle ses paroles donnaient une sanction nouvelle.

§ VIII. — *Suite d'Isaïe.*

Dans le vol hardi de sa poésie naturelle et sublime, le puissant génie d'Isaïe nous enlève de hauteur en hauteur : avec lui, nous planons étonnés sur les champs de l'avenir.

Le prophète voit l'éclat et la force de l'armée syrienne se dissiper en un jour; puis il continue :

« Il sortira un rejeton de la tige de Jessé, et une fleur naîtra de sa racine (*Voyez* col. 1146-1147). »

Le prophète jette alors ses regards sur un lointain avenir, sur l'époque où « le Seigneur « étendra encore sa main pour posséder les « restes de son peuple, qui seront échappés à « la violence des Assyriens, des Egyptiens, « des habitants de Phétros, de l'Ethiopie, des « Elamites (Perses), des peuples de Sennaar « (sur l'Euphrate), d'Emath et des îles de la « mer. »

Par *îles* l'Ecriture sainte désigne principalement l'Europe, non-seulement à cause du grand nombre d'îles qui existent entre elle et l'Asie, mais à cause de la péninsule que figure le contour de cette partie du monde. Les Arabes donnent encore aujourd'hui le nom d'îles aux pays qui sont en grande partie environnés par la mer.

C'est ainsi que les Grecs appelaient la Morée actuelle l'île du Péloponèse.

Le prophète ajoute :

« Il lèvera son étendard parmi les nations ; « il réunira les fugitifs d'Israël, et il rassem- « blera des quatre coins de la terre ceux de « Juda qui avaient été dispersés. »

Une sainte allégresse transporte Isaïe, annonçant aux Juifs leur future prospérité.

« En ce jour-là, vous chanterez ce *cantique:* « Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que « vous vous etes mis en colère contre moi : « votre fureur s'est apaisée, et vous m'avez « consolé. Je sais que mon Dieu est mon « Sauveur. J'agirai avec confiance, et je ne « craindrai point, parce que le Seigneur est « ma force et ma gloire, et qu'il est devenu mon « salut. Vous puiserez avec joie des eaux des « fontaines du Sauveur, et vous direz en ce « jour-là : Chantez les louanges du Seigneur « et invoquez son nom ; publiez ses ouvrages « parmi les peuples ; souvenez-vous que son « nom est grand. Chantez *des hymnes* au Sei- « gneur, parce qu'il a fait des choses magni- « fiques ; annoncez sa grandeur dans toute la « terre. Maison de Sion, tressaillez de « joie, et bénissez Dieu, parce que le Grand, « le Saint d'Israël est au milieu de vous « (*Isaïe*, XII). »

§ IX. — *Suite d'Isaïe.*

La promesse du Messie et de la splendeur de son règne se trouve plusieurs fois répétée, tantôt sous le voile de l'allégorie, tantôt d'une manière simple et positive. Le grand nombre de ses répétitions me force même à un choix.

Tout au commencement de sa prophétie, Isaïe s'exprime en ces termes :

« Dans les derniers temps, la montagne sur « laquelle se bâtira la maison du Seigneur « sera fondée sur le haut des monts, elle s'é- « lèvera au-dessus des collines. Toutes les « nations y accourront en foule, et plusieurs « peuples y viendront en disant : Allons, « montons à la montagne du Seigneur et à la « maison du Dieu de Jacob : il nous ensei- « gnera ses voies, et nous marcherons dans « ses sentiers, parce que la loi sortira de « Sion, et la parole du Seigneur, de Jérusa- « lem ; il jugera les nations, et il convaincra « d'erreur plusieurs peuples, et ils forgeront « de leurs épées des socs de charrue ; et de « leurs lances, des faulx. Un peuple ne tirera « plus l'épée contre un peuple ; et ils ne « s'exerceront plus à combattre *l'un contre* « *l'autre*. Venez, ô maison de Jacob ! marchons « dans la lumière du Seigneur (*Isaïe*. II, 2-5). »

Ailleurs le prophète dit de la Jérusalem mystique :

« Il brisera sur cette montagne cette chaîne « qui tenait liés tous les peuples. Il *rompra* « cette toile que l'*ennemi* avait ourdie, qui « enveloppait toutes les nations. Il précipi- « tera la mort pour jamais, et le Seigneur, « *notre* Dieu, séchera les larmes de tous les « yeux, et il effacera de dessus la terre l'op- « probre de son peuple ; car c'est le Seigneur « qui a parlé. *Son peuple* dira alors : C'est là « vraiment celui qui est notre Dieu ; nous « l'avons attendu, et il nous sauvera : c'est « lui qui est le Seigneur ; nous l'avons at- « tendu longtemps, et *maintenant* nous se- « rons pleins d'allégresse, nous serons ravis « de joie dans le salut qu'il nous donne. Car « la puissance du Seigneur se reposera sur « cette montagne (*Isaïe*, XXV, 7-10). »

Après avoir menacé les ennemis de l'Église de Dieu d'un terrible jugement, Isaïe voit en esprit les grâces qui afflueront dans celle de la nouvelle alliance :

« La terre, déserte et sans chemin, se ré- « jouira ; la solitude sera dans l'allégresse, « et elle fleurira comme le lis. Elle poussera « et elle germera de toutes parts, elle sera « dans une effusion de joie et de louange : la « gloire du Liban lui sera donnée ; la beauté « du Carmel et de Saron. Ils verront eux- « mêmes la gloire du Seigneur, *et l'éclat de* « la magnificence de notre Dieu. Fortifiez « les mains languissantes, et soutenez les « genoux tremblants. Dites à ceux qui ont le « cœur abattu : Prenez courage, ne craignez « point : voici votre Dieu qui vient vous ven- « ger, et rendre aux hommes ce qu'*ils* mé- « ritent ; Dieu viendra lui-même, et il vous « sauvera. Alors les yeux des aveugles ver- « ront le jour, et les oreilles des sourds se- « ront ouvertes. Le boiteux bondira comme « le cerf, et la langue des muets sera déliée, « parce que des sources d'eau sortiront de « terre dans le désert, et *que* des torrents « *couleront* dans la solitude. La terre qui « était desséchée se changera en un étang, « et celle qui brûlait de soif en des fontaines. « Dans les cavernes où les dragons habitaient « auparavant, on verra naître la verdure des « roseaux et du jonc. Il y aura là un sentier « et une voie qui sera appelée la voie sainte ; « celui qui est impur n'y passera point, et « ce sera pour vous une voie droite, en sorte « que les ignorants y marcheront sans s'é- « garer. Il n'y aura point là de lion, la bête « farouche n'y montera point, et ne s'y trou- « vera point ; ceux qui auront été délivrés y « marcheront ; ceux que le Seigneur aura « rachetés retourneront et viendront à Sion, « chantant ses louanges : ils seront couron- « nés d'une allégresse éternelle : le ravisse- « ment de leur joie ne les quittera point, la « douleur et les gémissements en seront ban- « nis *pour jamais* (*Isaïe*, XXXV).

« Consolez-vous, mon peuple, consolez- « vous, dit votre Dieu. Parlez au cœur de « Jérusalem et lui dites que ses maux sont « finis, que ses iniquités lui sont pardonnées, « et qu'elle a reçu de la main du Seigneur « une double *grâce* (pour l'*expiation* de ses « péchés. *On a entendu* la voix de celui qui « crie dans le désert : Préparez la voie du « Seigneur, rendez droits dans la solitude « les sentiers de notre Dieu. Toutes les val « lées seront comblées ; toutes les montagnes « et les collines seront abaissées ; les *chemins* « tortus seront redressés, ceux qui étaient « raboteux seront aplanis ; et la gloire du « Seigneur se manifestera, et toute chair « verra en même temps que c'est la bouche

« du seigneur qui a parlé. Une voix m'a dit : « Criez. Et j'ai dit : Que crierai-je ? Toute chair « n'est que de l'herbe, et toute sa gloire est « comme la fleur des champs. L'herbe s'est sé- « chée, et la fleur est tombée, parce que le Sei- « gneur l'a frappé de son souffle ; le peuple est « vraiment de l'herbe; l'herbe se sèche et la fleur « tombe ; mais la parole du Seigneur demeure « éternellement. Montez sur une haute mon- « tagne, vous qui annoncez l'Evangile à Sion ; « élevez votre voix avec force, vous qui an- « noncez l'Evangile à Jérusalem ; élevez-la, « ne craignez point. Dites aux villes de Juda : « Voici votre Dieu. Voici le Seigneur *votre* « *Dieu*, qui vient dans sa puissance, il domi- « nera par *la force* de son bras ; il porte avec « lui ses récompenses, et il tient entre ses « mains le prix des travaux. Il mènera son « troupeau dans les pâturages, comme un « pasteur qui paît ses brebis ; il rassemblera « par la force de son bras les petits agneaux, « et il les prendra dans son sein ; il portera « lui-même les brebis qui seront pleines. « Qui est celui qui a mesuré les eaux « dans le creux de sa main? et qui, la te- « nant étendue, a pesé les cieux ? Qui sou- « tient de trois doigts toute la masse de la « terre ? Qui pèse les montagnes, et met les « collines dans la balance? Qui a aidé l'esprit « du Seigneur ? Qui lui a donné conseil ? Qui « lui a appris ce qu'il devait faire? Qui a-t-il « consulté? Qui l'a instruit? Qui lui a mon- « tré le sentier de la justice ? Qui lui a donné « le don de science? Qui lui a ouvert le che- « min de la sagesse? *Toutes* les nations ne « sont devant lui que comme une goutte d'eau « *qui tombe* d'un seau, et comme ce petit « grain qui donne à peine la moindre incli- « nation à la balance ; toutes les îles sont « devant ses yeux comme un petit grain de « poussière. Tout ce que le Liban a d'arbres « ne suffirait pas pour allumer le feu *du sa-* « *crifice qui lui est dû ;* et tout ce qu'il a d'a- « nimaux serait trop peu pour être un holo- « causte *digne de lui*. Tous les peuples du « monde sont devant lui comme s'ils n'étaient « point, et il les regarde comme un vide et « comme un néant... C'est lui qui soutient « ceux qui sont las, et qui remplit de force « et de vigueur ceux qui étaient tombés dans « la défaillance. La fleur de l'âge se lasse et « succombe au travail, et la vigueur de la « jeunesse a ses affaiblissements. Mais ceux « qui espèrent au Seigneur trouveront des « forces toujours nouvelles ; ils prendront des « ailes, *et ils voleront* comme l'aigle ; ils cour- « ront sans se fatiguer, et ils marcheront « sans qu'ils se lassent (*Isaïe*, XI). »

« Voici mon serviteur dont je prendrai la « défense; voici mon élu dans lequel mon âme « a toute son affection; je répandrai mon es- « prit sur lui, et il rendra justice aux na- « tions. Il ne criera point, il n'aura point « d'égard aux personnes, et on n'entendra « point sa voix dans les rues. Il ne brisera « point le roseau cassé, et il n'éteindra point « la mèche qui fume encore : il jugera dans « la vérité. Il ne sera point triste ni précipité, « jusqu'à ce qu'il exerce son jugement « sur la terre ; et les nations attendront sa « loi. Voici ce que dit le Seigneur *notre* Dieu, « qui a créé et qui a étendu les cieux ; qui a « affermi la terre, et *qui en a fait sortir* « toutes les plantes ; qui donne le souffle et « la respiration au peuple qui la remplit, et « la vie à ceux qui marchent. Je suis le Sei- « gneur qui vous ai appelé dans la justice, « qui vous ai pris par la main et vous ai « conservé ; qui vous ai établi pour être le « réconciliateur du peuple et la lumière des « nations, pour ouvrir les yeux des aveugles, « pour tirer des fers ceux qui étaient en- « chaînés, et pour faire sortir de prison ceux « qui étaient assis dans les ténèbres (*Isaïe*, « XLII, 1-7). »

« Cieux, envoyez d'en haut votre rosée, et « que les nuées fassent descendre le Juste « comme une pluie ; que la terre s'ouvre, et « qu'elle germe le Sauveur, et que la justice « naisse en même temps. Je suis le Seigneur « qui l'ai créée (*Isaïe*, XLV, 8). »

§ X. — *Isaïe. — Souffrances de Jésus-Christ. Grandeur de l'Eglise.*

Le cinquante-troisième chapitre contient l'une des prédictions du Messie, les plus frappantes et les plus connues :

« Qui a cru à notre parole, et à qui le bras « du Seigneur a-t-il été révélé ? Il s'élèvera « devant le Seigneur comme un arbrisseau « et comme un rejeton *qui sort* d'une terre « sèche : il est sans beauté et sans éclat; nous « l'avons vu, et il n'avait rien qui attirât l'œil, « et nous l'avons méconnu. Il nous a paru « un objet de mépris, le dernier des hommes, « un homme de douleurs, qui sait ce que « c'est que souffrir. Son visage était comme « caché. Il paraissait méprisable, et nous ne « l'avons point reconnu. Il a pris véritable- « ment nos langueurs *sur lui*, et il s'est « chargé lui-même de nos douleurs : nous « l'avons considéré comme un lépreux, « comme un homme frappé de Dieu et humi- « lié. Et cependant il a été percé de plaies « pour nos iniquités, il a été brisé pour nos « crimes. Le châtiment qui nous devait pro- « curer la paix *est tombé* sur lui, et nous « avons été guéris par ses meurtrissures. « Nous nous étions tous égarés comme des « brebis *errantes ;* chacun s'était détourné « pour suivre sa propre voie, et Dieu l'a « chargé lui *seul* de l'iniquité de nous tous. « Il a été offert, parce que lui-même l'a voulu, « et il n'a point ouvert la bouche : il sera « mené à la mort comme une brebis qu'on va « égorger, il demeurera dans le silence sans « ouvrir la bouche comme un agneau est « muet devant celui qui le tond. Il est mort « au milieu des douleurs, ayant été condamné « par des juges. Qui racontera sa génération? « car il a été retranché de la terre des vi- « vants. Je l'ai frappé à cause des crimes de « mon peuple. Et il donnera les impies pour « le prix de sa sépulture et les riches pour « la récompense de sa mort, parce qu'il n'a « point commis d'iniquité et que le mensonge « n'a jamais été dans sa bouche. Mais le « Seigneur l'a voulu briser dans son infir-

« mité. S'il livre son âme pour le péché, il « verra sa race durer longtemps, et la vo- « lonté de Dieu s'exécutera heureusement « par sa conduite. Il verra le fruit de ce que « son âme aura souffert et il en sera rassasié. « Comme mon serviteur est juste, il justifiera « par sa doctrine un grand nombre d'hommes, « et il portera sur lui leurs iniquités. C'est « pourquoi je lui donnerai pour partage une « grande multitude de personnes, et il distri- « buera les dépouilles des forts, parce qu'il a « livré son âme à la mort et qu'il a été mis « au nombre des scélérats ; qu'il a porté les « péchés de plusieurs, et qu'il a prié pour les « violateurs de la loi (*Isaïe*, LIII). »

Aussitôt après cette description de l'homme de douleurs, qui se charge du poids de nos souffrances, et la promesse qui lui est faite « parce qu'il s'est livré à la mort, » Isaïe élève un cri de joie à l'aspect de la vaste communauté dans le sein de laquelle se réunissent toutes les nations :

« Réjouissez-vous, stérile qui n'enfantiez « point; chantez des cantiques de louanges « et poussez des cris *de joie*, vous qui n'aviez « point d'enfants, parce que celle qui était « abandonnée a *maintenant* plus d'enfants « que celle qui avait un mari, dit le Seigneur. « Prenez un lieu plus grand pour dresser « vos tentes ; étendez le plus que vous pour- « rez les peaux qui les couvrent; rendez-en « les cordages plus longs et les pieux bien af- « fermis. Vous vous étendrez à droite et à « gauche. Votre postérité aura les nations « pour héritage, et elle habitera les villes dé- « sertes. Ne craignez point, vous ne serez « point confondue, vous ne rougirez point. « Il ne vous restera plus de sujet de honte, « parce que vous oublierez la confusion de « votre jeunesse, et vous perdrez le souvenir « de l'opprobre de votre veuvage ; car celui « qui vous a créée vous dominera. Son nom « est le Seigneur des armées ; et le saint d'I- « sraël qui vous rachètera, s'appellera le Dieu « de toute la terre. Car le Seigneur vous a « appelée *à lui* comme une femme qui était « abandonnée, dont l'esprit était dans la dou- « leur; comme une femme qui a été répudiée « dès sa jeunesse, dit votre Dieu. Je vous ai « abandonnée pour un peu de temps et pour « un moment, et je vous rassemblerai par « une grande miséricorde. J'ai détourné mon « visage de vous pour un moment, dans le « temps de ma colère ; mais je vous ai re- « gardée ensuite avec une compassion qui ne « finira jamais, dit le Seigneur, qui vous a « rachetée. J'ai fait pour vous ce que je fis « au temps de Noé. Comme j'ai juré à Noé de « ne répandre plus sur la terre les eaux *du* « *déluge;* ainsi j'ai juré de ne me mettre plus « en colère contre vous et de ne vous plus « faire de reproches. Car les montagnes se- « ront ébranlées et les collines trembleront : « mais ma miséricorde ne se retirera point « de vous, et l'alliance par laquelle je fais la « paix avec vous ne sera jamais ébranlée, « dit le Seigneur, qui a pour vous une ten- « dresse de compassion (*Isaïe*, LIV, 1-10). »

§ XI. — *Isaïe. — Grandeur de l'Eglise.*

Eclairé par l'esprit de Dieu, le prophète voit son Eglise briller de toute sa gloire :

« Levez-vous, Jérusalem, recevez la lu- « mière : car voilà que votre lumière est ve- « nue et que la gloire du Seigneur s'est levée « sur vous. Oui, les ténèbres couvriront la « terre, et une nuit sombre *enveloppera* les « peuples, mais le Seigneur se lèvera sur « vous, et l'on verra sa gloire éclater au mi- « lieu de vous. Les nations marcheront à la « faveur de votre lumière, et les rois à la « splendeur qui se lèvera sur vous. Levez « vos yeux et regardez autour de vous : tous « ceux que vous voyez assemblés ici vien- « nent pour vous ; vos fils viendront de bien « loin et vos filles viendront vous trouver de « tous côtés. Alors vous verrez, vous serez « dans une abondance *de joie*, votre cœur « s'étonnera et se répandra hors de lui- « même, lorsque vous serez comblée des ri- « chesses de la mer, et que tout ce qu'il y a « de grand dans les nations, viendra se donner « à vous. Vous serez inondée par une foule « de chameaux, par les dromadaires de Ma- « dian et d'Epha. Tous viendront de Saba « vous apporter de l'or et de l'encens et pu- « blier les louanges du Seigneur. Tous les « troupeaux de Cédar se rassembleront dans « vous ; les béliers de Nabajoth seront em- « ployés pour votre service : on me les of- « frira sur mon autel comme des hosties « agréables, et je remplirai de gloire la mai- « son de ma majesté. Qui sont ceux-ci qui « sont emportés en l'air comme des nuées « et qui volent comme des colombes lors- « qu'elles retournent à leurs colombiers ? « Car les îles m'attendent et il y a déjà long- « temps que les vaisseaux sont prêts sur la « mer pour faire venir vos enfants de loin, « pour apporter avec eux leur argent et leur « or, et le consacrer au nom du Seigneur « votre Dieu et du Saint d'Israël qui vous a « glorifié. Les enfants des étrangers bâtiront « vos murailles, et leurs rois vous rendront « service, parce que je vous ai frappée dans « mon indignation et que je vous ai fait mi- « séricorde en me réconciliant avec vous. « Vos portes seront toujours ouvertes ; elles « ne seront fermées ni jour ni nuit, afin qu'on « vous apporte les richesses des nations et « qu'on vous amène leurs rois : car le peuple « et le royaume qui ne vous sera point assu- « jetti périront, et je ferai de ces nations un « effroyable désert. La gloire du Liban vien- « dra dans vous ; le sapin, le buis et le pin « *serviront* ensemble pour l'ornement de mon « sanctuaire ; et je glorifierai le lieu où mes « pieds *se seront reposés*. Les enfants de ceux « qui vous avaient humiliée viendront se pro- « sterner devant vous, et tous ceux qui vous « décriaient adoreront les traces de vos pas « et vous appelleront la cité du Seigneur, la « Sion du Saint d'Israël; parce que vous avez « été abandonnée et exposée à la haine, et « qu'il n'y avait personne qui passât jusqu'à « vous, je vous établirai dans une gloire qui « ne finira jamais et dans une joie qui durera « dans la succession de tous les âges. Vous

« sucerez le lait des nations, vous serez « nourrie de la mamelle des rois, et vous « connaîtrez que je suis le Seigneur qui vous « sauve et le fort de Jacob qui vous rachète. « Je vous donnerai de l'or au lieu d'airain, « de l'airain au lieu de bois, et du fer au lieu « de pierres. Je ferai que la paix régnera sur « vous et que la justice vous gouvernera. On « n'entendra plus parler de violence dans « votre territoire ni de destruction et d'op-« pression dans toutes vos terres; le sa-« lut environnera vos murailles et les louan-« ges retentiront à vos portes. Vous n'aurez « plus le soleil pour vous éclairer pendant « le jour, et la clarté de la lune ne luira plus « *sur vous;* mais le Seigneur deviendra lui-« même votre lumière éternelle et Dieu sera « votre gloire. Votre soleil ne se couchera « plus et votre lune ne souffrira plus de di-« minution, parce que le Seigneur sera votre « flambeau éternel et que les jours de vos « larmes seront finis. Tout votre peuple sera « un peuple de justes; ils posséderont la terre « pour toujours, *parce qu'ils* seront les reje-« tons que j'ai plantés; les ouvrages que ma « main a faits pour me rendre gloire. Mille « sortiront du moindre d'entre eux et du plus « petit tout un grand peuple. Je suis le Sei-« gneur, et c'est moi qui ferai tout d'un coup « ces merveilles quand le temps en sera venu « (*Isaie*, LX). »

§ XII. — *Zacharie.*

Au nombre des prophéties de Zacharie s'en trouvent plusieurs qui regardent spécialement le Christ, outre la fameuse prédiction: *Je m'en vais faire venir l'Orient qui est mon serviteur;* ou bien: « Le soleil levant nous a vi-« sités d'en haut pour éclairer ceux qui étaient « ensevelis dans les ténèbres et dans l'ombre « de la mort. »

« Fille de Sion, soyez comblée de joie, fille « de Jérusalem, poussez des cris d'allégresse: « *Voici votre roi* qui vient à vous, ce roi juste, « qui est le Sauveur : il est pauvre, et il est « monté sur une ânesse et sur le poulain de « l'ânesse.... Sa puissance s'étendra depuis « une mer jusqu'à l'autre mer, et depuis le « fleuve jusqu'aux extrémités du monde. « C'est vous aussi qui, par le sang de votre « alliance, avez fait sortir les captifs du fond « du lac qui était sans eau (*Zach.*, IX, 9-11). »

Il prédit qu'on évaluerait le Seigneur à trente pièces d'argent, et que cette somme retournerait à un potier.

Jésus allant, après la Cène, à la montagne des Oliviers, suivi de ses disciples, prévoyant sa passion prochaine et l'abandon où ceux-ci le laisseraient, leur dit : « Je vous serai à « tous cette nuit une occasion de scandale; « car il est écrit : Je frapperai le pasteur, et « les brebis du troupeau seront dispersées « (*Matth.*, XXVI, 31). »

De même Zacharie prophétisa : « O épée! « réveille-toi; *viens* contre mon pasteur, « contre l'homme qui se tient toujours atta-« che à moi, dit le Seigneur des armées; « frappe le pasteur, et les brebis seront dis-« persées; et j'étendrai ma main sur les pe-« tits (*Zach.*, XIII, 7). »

Il voit en esprit les mains du Christ percées par les clous : « Alors on lui dira : D'où « viennent ces plaies *que vous avez* au milieu « de vos mains? Et il répondra : J'ai été percé « de ces plaies dans la maison de ceux qui « m'aimaient (*Zach.*, XIII, 6). »

Il voit encore la blessure faite au côté du Sauveur avec la lance, et, en même temps, l'effusion du Saint-Esprit, qui, aussitôt après la mort et l'ascension de Jésus-Christ, descendit parmi les Israélites avant de vivifier les autres nations : « Et je répandrai sur la « maison de David et sur les habitants de Jé-« rusalem un esprit de grâce et de prières : « ils jetteront les yeux sur moi, qu'ils auront « percé de plaies; ils pleureront avec larmes « et avec soupirs *celui qu'ils auront blessé,* « comme on pleure un fils unique, et ils se-« ront pénétrés de douleur comme on l'est à « la mort d'un fils aîné. En ce temps-là il y « aura un grand deuil dans Jérusalem, tel « que fut celui *de la ville* d'Adadremmon « dans la plaine de Mageddon (*Zach.*, XII, « 10, 11). »

§ XIII. — *Malachie.*

De plaintes touchantes sur les crimes de ses contemporains, le prophète Malachie s'élève à la consolante vision d'une prochaine délivrance.

Il reproche à ses contemporains de présenter des offrandes défectueuses, de fouler ainsi aux pieds le respect qu'ils doivent au Dieu qu'ils prétendent honorer par leurs sacrifices.

« Mon affection n'est point en vous, dit le « Seigneur des armées, et je ne recevrai point « de présents de votre main; car, depuis le « lever du soleil jusqu'au couchant, mon nom « est grand parmi les nations, et l'on *me* sa-« crifie en tout lieu, et l'on offre à mon nom « une oblation toute pure, parce que mon « nom est grand parmi les nations, dit le « Seigneur des armées (*Malach.*, I, 10, 11). »

Avec quelle clarté le prophète ne désigne-t-il point ici la divine oblation de la loi nouvelle, oblation offerte dans les deux hémisphères sur les autels du Seigneur!

§ XIV. — *Daniel.*

Daniel, prophète qu'éclairait l'esprit de Dieu, dit du futur Messie :

« Lors, dis-je, que je n'avais pas encore « achevé les paroles de ma prière, Gabriel, « que j'avais vu au commencement dans la « vision, vola tout d'un coup à moi, et me « toucha au temps du sacrifice du soir. Il « m'instruisit, il me parla et me dit : Daniel, « je suis venu maintenant pour vous ensei-« gner et pour vous donner l'intelligence. Dès « le commencement de votre prière j'ai reçu « cet ordre, et suis venu pour vous découvrir « toutes choses, parce que vous êtes un homme « rempli de désirs. Soyez donc attentif à ce « que je vais vous dire, et comprenez cette « vision. Dieu a abrégé *et* fixé les temps à « soixante et dix semaines en faveur de votre « peuple et de votre ville sainte, afin que ses « prévarications soient abolies, que le péché

« trouve sa fin, que l'iniquité soit effacée, que « la justice éternelle vienne sur la terre, que « les visions et les prophéties soient accom- « plies, et que le Saint des saints soit oint de « l'huile sacrée. Sachez donc ceci, et gravez-le « dans votre esprit : Depuis l'ordre qui sera « donné pour rebâtir Jérusalem, jusqu'au « Christ, chef de mon peuple, il y aura sept « semaines et soixante-deux semaines ; et les « places et les murailles de la ville seront bâ- « ties de nouveau parmi des temps fâcheux « *et* difficiles. Et, après soixante-deux se- « maines, le Christ sera mis à mort, et le « peuple qui le doit renoncer ne sera point « son peuple. Un peuple avec son chef, qui « doit venir, détruira la ville et le sanctuaire : « elle finira par une ruine entière, et la dé- « solation qui lui a été prédite arrivera après « la fin de la guerre. Il confirmera son alliance « avec plusieurs dans une semaine, et, à moi- « tié de la semaine, les hosties et les sacrifices « seront abolis ; l'abomination de la désola- « tion sera dans le temple, et la désolation « durera jusqu'à la consommation et jusqu'à « la fin (*Daniel*, IX, 21, 27). »

La mention expresse qui est faite du Messie, et plus encore les traits sous lesquels il est désigné dans cette prédiction, prouvent si évidemment qu'il y est parlé du Christ, dont l'existence était un événement futur relativement à l'époque de cette prophétie, qu'à cet égard l'incrédulité est réduite au silence. Or n'est-ce pas celui que, depuis dix-huit cents ans, les chrétiens de toutes les parties du globe révèrent comme l'Etre qui, par sa mystérieuse incarnation, fit partie du peuple d'Israël, qui vécut et mourut dans la cité sainte, qui mit fin au péché, qui expia l'iniquité, qui ramena l'éternelle justice, qui seul est saint, qui, Dieu lui-même, reçut, de préférence à tous ceux auxquels l'assimilait l'humanité, l'onction de son Dieu ?

Voyons maintenant comme l'Esprit du Seigneur détermine d'avance l'époque de son apparition, de sa mort expiatoire.

Il est inutile d'avertir que le mot *semaines* ne se prend pas ici dans son acception ordinaire ; toutefois, le sens dans lequel il faut l'interpréter n'est point étranger aux Hébreux. Ils appellent sabbat, non-seulement le septième jour, mais encore la semaine. De même que leurs semaines se composent de sept jours, dont le dernier est celui du sabbat, de même ils célébraient tous les sept ans une année sabbatique, la consacrant au repos et à l'absence de tout travail.

L'année sabbatique se nomme semaine d'années.

Soixante et dix semaines d'années, c'est-à-dire sept fois soixante et dix ans, font quatre cent quatre-vingt-dix ans. — Cette série aboutit, suivant la prédiction, à la mort du Messie ; elle commence à partir d'un décret qui a dû être donné pour relever Jérusalem, quoique dans des temps fâcheux. — Deux ans après cette vision, Cyrus permit aux Juifs de retourner dans leur patrie. Cette permission mit fin à la captivité de soixante et dix ans, prédite par Jérémie, mais elle n'est pas le point de départ des semaines d'années de Daniel. Entre la délivrance des Juifs par Cyrus et la mort de Jésus-Christ, il s'écoula cinq cent soixante-neuf ans.

Aussi Daniel ne parle-t-il point du retour qu'autorisa Cyrus. Cette circonstance importante, arrivée deux ans après sa prophétie, il ne l'aurait pas indiquée en disant : « Depuis « l'ordre qui sera donné pour rebâtir Jéru- « salem. » Il s'agit donc d'un décret rendu postérieurement, par un roi favorable aux Israélites. Le premier émane de Darius, fils d'Hystaspe ; le second d'Artaxerxès, dans la septième année de son règne ; le troisième du même roi Artaxerxès-Longue-Main, après vingt ans de domination.

La prophétie fait allusion au second de ces décrets ; car, en calculant depuis cette époque, la mort du Sauveur tombe précisément dans la quatre-vingt-dixième année. La septième du règne d'Artaxerxès-Longue-Main précède de quatre cent soixante-six ans la naissance du Sauveur. Jésus-Christ mourut la trente-quatrième année de son âge, par conséquent l'an quatre cent quatre-vingt-dix, à partir de la septième année du règne d'Artaxerxès.

L'expression *rebâtir Jérusalem*, qu'emploie le prophète, ne doit pas s'entendre dans le sens que ce rétablissement n'a point précédé l'émission du décret, ni indiquer la reconstruction du temple, qui était déjà consacré vingt-deux ans après le retour qu'autorisa Cyrus ; elle se rapporte, tant à l'achèvement de la ville au moyen des murailles et des fossés que Néhémie obtint la permission de rétablir, qu'aux arrangements relatifs à l'intérieur de la cité et du temple. Le sens étendu du mot *rebâtir* ne peut nous étonner, puisque l'expression hébraïque, traduite en grec, puis dans nos langues modernes, a dû perdre beaucoup de sa précision après tant de métamorphoses. — Depuis le décret rendu par Artaxerxès-Longue-Main, la septième année de son règne, jusqu'à la dernière réforme qu'opéra Néhémie, il s'écoula juste quarante-neuf ans, qui remplissent les sept premières semaines d'années consacrées à rebâtir Jérusalem, malgré la difficulté du temps ; car si, d'une main, les Juifs hâtaient ce travail, de l'autre ils tenaient le glaive destiné à repousser leurs ennemis. — A partir de ces sept semaines, devaient s'en écouler soixante-deux jusqu'à Jésus-Christ, c'est-à-dire jusqu'à la soixante et dixième et dernière semaine, pendant laquelle il cimenterait, avec un grand nombre, l'éternelle alliance que Dieu contracterait, par son entremise, avec le genre humain, qu'il allait racheter. Cette confirmation date de saint Jean-Baptiste. Aussi le Christ a-t-il dit lui-même que la loi et les prophètes avaient prophétisé jusqu'à Jean ; mais que depuis lors le royaume de Dieu ne serait plus annoncé que par l'Evangile, et que chacun y voudrait pénétrer. Il paraît donc que les soixante-neuf semaines qui précèdent la soixante et dixième, pendant laquelle le Christ devait cimenter l'alliance, s'arrêtent à l'époque où Jean baptisait et prêchait le baptême de pénitence.

Suivant les apparences, c'est trente-six ans après la mort de Jésus-Christ que cessèrent les sacrifices et les victimes, alors que la ville et le sanctuaire furent détruits par le peuple et le chef dont la venue était prédite; mais déjà n'existaient plus ni sacrifices légitimes ni victimes efficaces. Le sacrifice de l'ancienne alliance n'était que l'image du sacrifice immense que devait consommer sur la croix le Christ, grand prêtre éternel, victime d'un mérite infini.

Jésus-Christ lui-même rapporte la prophétie de Daniel, relative à la destruction de la cité et du lieu saint.

Les Juifs, et cette observation n'est pas sans importance, avaient calculé avec la même exactitude les semaines d'années et leur accomplissement : c'est ce qui justifie l'attente et les grandes espérances du peuple, vers l'époque où parut le Messie.

§ XV. — *Jérémie. — Ezéchiel.*

Le prophète Jérémie annonce en ces mots l'incarnation du Fils de Dieu : « Car le Sei« gneur a créé sur la terre un nouveau pro« dige : *Une femme environnera un homme* « (*Jér.*, XXXI, 22),» c'est-à-dire qu'elle portera dans son sein un enfant qui, dès l'époque de sa naissance, sera un homme accompli, comparable au premier de tous les hommes.

Ezéchiel parle du Messie en ces termes : « C'est pourquoi voici ce que le Seigneur *votre* « Dieu vous dit... Je sauverai mon troupeau, « il ne sera plus exposé en proie, et je jugerai entre les brebis et les brebis. *Je susci« terai sur elles le pasteur unique* pour les « paître, David (*le bien-aimé*), mon serviteur : « lui-même aura soin de les paître, et il leur « tiendra lui-même lieu de pasteur. Mais, « moi qui suis le Seigneur, je serai leur « Dieu, et mon serviteur David sera au milieu « d'elles comme leur prince (*Ezéch.*, XXXIV, « 20, 22-24). »

Ailleurs le prophète dit : « Ils seront mon « peuple, et je serai leur Dieu. Mon servi« teur David régnera sur eux ; ils n'auront « plus tous qu'un seul pasteur... et mon ser« viteur David sera leur prince dans la suc« cession de tous les âges (*Ezéch.*, XXXVII, « 23, 25). »

Le lecteur attentif des saintes Ecritures a nécessairement remarqué qu'il s'y rencontre plusieurs personnages emblématiques, c'est-à-dire qui, tant par la nature de leurs fonctions, que par la manière remarquable dont ils les remplissent et par les circonstances extraordinaires de leur vie, sont l'image de Jésus-Christ.

Selon moi, au nombre de ces personnages se trouvent Melchisédech, Joseph, Josué et Salomon. Il faut y joindre David. Leurs noms étaient également emblématiques. Melchisédech, expression équivalente à roi de justice, régnait à Salem, mot qui signifie paix. En sa double qualité de roi et de prêtre, il était la figure de Jésus-Christ. Josué, qui s'appelait Osée ou Hosea, par une prévoyance toute prophétique de Moïse, reçut de lui ce nouveau nom, qui est identique à celui de Jésus. Salomon veut dire pacifique, et Dieu ordonna à David, avant la naissance de son fils, de l'appeler ainsi.

Par cette destination allégorique, Dieu honorait ces personnages, puisqu'il établissait un rapport entre eux et un être infiniment plus élevé ; tel était toutefois l'éclat dont il les environnait, qu'il demeurait évident que leur gloire leur appartenait moins qu'au type éternel dont ils étaient l'image. D'ailleurs une foule de choses qui leur furent annoncées restent vides de sens, quand on ne les applique point à celui qui les réalisa et les accomplit.

§ XVI. — *Concours de tous les prophètes.*

Tous les prophètes enfin parlent d'un unique rédempteur. Ils le dépeignent comme un être miraculeux, ils le nommaient Dieu fort, Dieu avec nous, le fils du Très-Haut, le Bien-Aimé en qui Dieu a mis toutes ses complaisances, le Seigneur qui nous ramènera la justice, le Saint des saints, l'oint du Seigneur, la Bénédiction et le Rédempteur du genre humain, le Prince de la paix, qui apportera aux hommes une paix éternelle, le grand Roi, descendant de David, dont le règne s'étendra sur l'univers entier, et se prolongera dans l'éternité, auquel seront assujetties toutes les nations, devant qui tous les rois de la terre fléchiront les genoux.

Ils prédisaient les moindres circonstances de sa vie, comme nous avons eu souvent occasion de le remarquer. Et, pour en rappeler un exemple, c'est ainsi que le prophète Michée désigne jusqu'au lieu de sa naissance : « Et vous, Bethléhem, *appelée* Ephrata, vous « êtes petite entre les villes de Juda; mais « c'est de vous que sortira celui qui doit ré« gner dans Israël, dont la génération est dès « le commencement et dès l'éternité ! »

L'époque à laquelle devait paraître le Rédempteur du genre humain était enfin venue. Le sceptre fut arraché au peuple d'Israël, il languissait sous une domination étrangère.

Non-seulement Israël, mais l'univers entier avait besoin d'un rédempteur qui le sauvât de l'erreur, du crime, de la misère.

Non-seulement Israël, mais une foule de nations à qui les promesses de Dieu étaient connues, se tournaient vers lui, attendant avec une impatiente ardeur le Juste et le Saint des saints.

DES SACRIFICES (1).

§ I. — *Leur origine.*

On justifie ordinairement l'origine des sacrifices, en avançant que les hommes se

(1) Le lecteur, qui connaîtra l'*Eclaircissement sur les sacrifices* du célèbre comte Joseph de Maistre, s'étonnera peut-être de retrouver sa théorie dans ce traité ; une observation expliquera cette conformité

croyaient obligés et rigoureusement astreints à offrir à la Divinité leurs hommages ou quelques présents. Les dieux nous comblent de bienfaits ; il est donc naturel de leur consacrer les premiers des biens que nous tenons de leurs bontés : de là les libations de l'antiquité et l'offrande des prémices, qui avaient lieu au commencement des repas. Cette sorte de sacrifices, usitée chez tous les peuples anciens, consistait dans l'hommage qu'on faisait aux dieux des fruits et des produits de la terre. Elle était le résultat d'un mouvement spontané, d'une volonté libre ; elle manifestait la piété, secondait la reconnaissance.

Quelque satisfaisante que paraisse cette explication des sacrifices, quelque plausible que soit l'opinion qui les fait dériver du devoir imposé à l'homme d'offrir à la Divinité des présents, des dons, des prémices ; selon moi, cependant, cet hommage, d'ailleurs si naturel, n'est point le motif de l'institution universellement répandue des sacrifices. Je crois, au contraire, comme l'atteste clairement l'histoire, que les hommes furent dans tous les temps pénétrés de cette vérité : *qu'ils vivaient sous l'empire d'une puissance irritée et que les sacrifices seuls pouvaient fléchir sa colère.* Les dieux sont bienfaisants, c'est d'eux que nous avons reçu tous les biens dont nous jouissons : dès lors, notre devoir est de les exalter par nos louanges, de leur témoigner notre reconnaissance... Mais les dieux sont justes, nous sommes coupables : dès lors, il devient nécessaire de les adoucir, d'expier nos crimes ; et le moyen le plus efficace pour y parvenir, c'est le sacrifice. — Telle fut la croyance de l'antiquité, telle est encore, sous des formes diverses, la croyance du monde entier. Les premiers hommes, dont les idées servirent de type à celle du genre humain, se croyaient coupables. Sur cette doctrine fondamentale s'élevèrent les institutions religieuses, en sorte que les hommes de tous les temps ne cessèrent jamais d'avouer une déchéance originelle et générale, de répéter comme nous, quoique dans un sens moins rigoureux : *Nos mères nous ont conçus dans le crime.* — L'idée d'un crime et de la punition qu'il mérite est généralement la source des sacrifices.

§ II. — *Sacrifices sanglants.*

Les anciens avaient coutume d'offrir non-seulement des présents, des dons, des prémices, mais encore la chair des animaux.

S'ils n'avaient voulu par là que rendre hommage à la Divinité et reconnaître sa suprématie sur toutes les créatures, ils se seraient bornés à lui offrir cette chair et à la placer sur ses autels. Toutefois les peuples ne se contentèrent point d'une offrande si simple ; ils immolaient les animaux, ils répandaient leur sang en l'honneur des dieux et pour sceller la réconciliation. Le culte exigeait donc une victime choisie et l'effusion du sang. On croyait que c'était moins l'offrande de la chair que cette effusion qui possédait la vertu expiatoire, indispensable aux hommes.

Les anciens regardaient le sang comme un vivant fluide, où résidait l'âme ; la vie et le sang se trouvaient, pour ainsi dire, les deux termes identiques d'une équation. De là vient aussi qu'ils pensaient que le ciel, irrité contre la chair et le sang, ne pouvait être apaisé que par son effusion, et aucun peuple n'a douté qu'elle n'eût la propriété d'expier le crime. Or ni la raison ni la folie ne donnèrent naissance à cette idée, et bien moins encore ne la firent adopter si généralement. L'histoire ne nous montre pas dans l'univers une seule contrée qui lui soit restée inaccessible. C'était une opinion uniforme, dont le règne embrassait tous les pays, qu'on ne pouvait obtenir que par le sang la rémission du crime et le retour des faveurs célestes. Ce point une fois admis, la nature des sacrifices païens se dévoile à notre vue, autant, du moins, que la faiblesse de nos sens nous permet de l'apprécier.

§ III. — *Universalité de la doctrine de la rédemption par l'effusion du sang.*

Rien ne frappe plus, dans les lois de Moïse, que ses constants efforts pour garantir les Juifs des pratiques du paganisme, pour séparer le peuple israélite du reste des peuples, en lui imposant des rites particuliers ; mais, relativement aux sacrifices, il abandonne son système général : il se règle d'après les rites fondamentaux des autres nations, et même, ne se contentant pas de s'y conformer, il ajoute à leur rigueur, exposant ainsi le caractère national à acquérir une dureté dont, à coup sûr, il n'avait pas besoin. De toutes les cérémonies prescrites par ce célèbre législateur, il n'en est pas une, il n'est surtout aucune purification, même physique pour laquelle le sang ne soit nécessaire. Je signale principalement les purifications et les sacrifices expiatoires, fixés par les lois, et dont le but était de sanctifier et de réconcilier.

Remarquons surtout la fête de l'expiation solennelle, à laquelle tout le peuple se purifiait et rentrait en grâce avec le Seigneur. La purification s'opérait par l'immolation de certaines victimes, du sang desquelles on arrosait la terre et l'on faisait des aspersions ; voici quelques circonstances de la fête solennelle : purifié déjà par le sacrifice d'une victime, le grand prêtre apporta le sang du bouc, tué pour le péché du peuple, au dedans du voile ; il en arrose la terre devant l'oracle et purifie,

singulière au premier abord : le comte Joseph, découvrant d'un regard d'aigle les principes de cette importante matière, les a consignés dans son *Eclaircissement* ; profitant ensuite de ces précieuses données, quelquefois *textuellement* reproduites, l'auteur du traité s'attache à les faire ressortir en approfondissant les recherches historiques, en y joignant ses propres réflexions. Apprécié sous ce point de vue, ce traité présente un double mérite, et devient le complément indispensable des *Soirées de Saint-Pétersbourg*. Les modifications que l'auteur apporte aux idées du comte de Maistre, les développements qu'il leur donne, nous ont forcé d'offrir une version littérale de sa théorie, plutôt que de nous référer, comme nous aurions pu le faire dans un grand nombre de passages, à l'*Eclaircissement sur les sacrifices.*

(*Note du traducteur.*)

le sanctuaire des impuretés des enfants d'Israël, de leurs prévarications, de tous leurs péchés... Offrant alors le bouc vivant, il met ses deux mains sur sa tête, confesse toutes les iniquités des enfants d'Israël, en charge avec imprécation la tête du bouc, et l'envoie au desert par un homme destiné à cette mission (*Lév.*, XVI, 15, 16, 21).

A la suite se trouve le commandement fait aux enfants d'Israël : « Au dixième jour du « septième mois, vous affligerez vos âmes; c'est « en ce jour que se fera votre expiation et la « purification de tous vos péchés : vous serez « purifiés devant le Seigneur. Car c'est le « sabbat et le grand jour du repos (*Lév.* XVI, « 29, 31). »

Cette expiation ordonnée par Moïse, inséparable de l'effusion du sang des victimes, était l'image de l'expiation générale des crimes du genre humain, par le sacrifice de la croix et par le sang de Jésus-Christ.

De même que chez les Juifs, d'après les lois mosaïques, l'immolation des victimes et l'effusion de leur sang, dans le but d'apaiser les dieux, étaient universellement en usage chez les païens. Une maladie contagieuse exerçait ses ravages dans le camp des Grecs; Achille veut connaître « la cause de ce grand cour« roux d'Apollon, s'il punit la transgression « d'un vœu ou le refus de quelque hécatombe, « et si daignant agréer un sacrifice de victi« mes choisies, il veut écarter loin des Grecs « la contagion et la mort. »

D'après la réponse de l'oracle, « Agamem« non ordonne aussitôt aux peuples de se « purifier : ils se purifient, et jettent l'eau « lustrale dans la mer. Ils immolent au dieu « du jour des hécatombes choisies de tau« reaux et de chèvres, près la rive de l'indomp« table Océan : la graisse des victimes s'élève « jusqu'au ciel, en tourbillons de fumée. »

Et lorsque Chrysès eut reçu sa fille chérie, « ils rangent aussitôt l'hécatombe autour du « superbe autel ; ils versent sur leurs mains « une eau pure et prennent l'orge sacrée (*Iliade « d'Homère, chant* 1, *traduction de P. J. « Bitaubé.* »

Horace nous dit :

Et thure et fidibus juvat
Placare, et vituli sanguine debito
Custodes Numidæ deos.

(*Lib.* I.)

« Que mon encens, que les sons de ma « lyre, que le sang de la victime promise ac« quittent ma reconnaissance envers les dieux « qui ont veillé sur les jours de Numide ! »

Quiconque a étudié l'antiquité connaît les *tauroboles* et les *criobotes* auxquels donna lieu en Orient le culte de Mithra. L'effet de ces sacrifices consistait dans une parfaite purification, dans la disparition de tous les crimes, dans une régénération morale et complète. Afin de renaître ainsi pour l'éternité (résultat qu'attribuaient les prêtres à ce genre de sacrifices, quoiqu'ils recommandassent de les renouveler après un laps de vingt ans), on descendait nu dans une fosse profonde, recouverte avec une planche percée d'une foule d'ouvertures. Sur cette planche on égorgeait un taureau ou un bélier, de manière à ce que leur sang, encore tiède, jaillît sur toutes les parties du corps du *pénitent*. Quand on immolait un taureau, le sacrifice s'appelait taurobole; il se nommait, au contraire, criobole, lorsqu'on employait un bélier.

Au témoignage de Grégoire de Nazianze, Julien l'Apostat se soumit lui-même à cette bizarre superstition. Ce fut donc la croyance constante de tous les hommes et de tous les temps, que l'effusion du sang avait la vertu de sanctifier et de racheter. Dans sa forme extérieure, cette croyance se modifia suivant le caractère et le culte des différents peuples ; mais partout le principe est visible. Comment, dès lors, prétendre avec quelque droit que le paganisme s'est fait illusion sur cette idée fondamentale et universelle, c'est-à-dire la rédemption au moyen du sang? S'appuierait-on sur l'impossibilité où était le genre humain de deviner la vertu de ce sang, nécessaire à sa régénération? sur ce que l'homme, abandonné à lui-même, ne pouvait connaître, ni la grandeur de sa chute, ni l'immensité de l'amour dont il redevenait l'objet? Nonobstant ces objections, toujours est-il que chaque peuple, quelques notions qu'il possédât sur la déchéance originelle, connaissait et le besoin et la nature du moyen de salut. Assurément les racines d'une croyance si extraordinaire, si générale, doivent être profondes. Si elle n'avait pas eu un fondement réel et mystérieux, pourquoi Dieu même l'aurait-il consignée dans les lois mosaïques? Où les anciens auraient-ils puisé l'idée d'une régénération morale? Pourquoi, dans tous lieux et à toutes les époques, afin d'honorer la Divinité, de se concilier ses faveurs, de détourner sa colère, aurait-on choisi une cérémonie dont l'esprit, isolé de tout secours étranger, ne saurait donner l'idée? La nécessité nous force de reconnaître l'existence de quelque cause cachée, et cette cause était bien puissante.

§ IV. — *Sacrifices humains.*

Dès les temps les plus éloignés où l'histoire nous permette de porter nos recherches, nous voyons tous les peuples, barbares ou civilisés, malgré la tranchante différence de leurs opinions religieuses, se réunir et se confondre en un point, convaincus de l'utilité d'un médiateur, persuadés qu'on adoucit la colère divine par les sacrifices, c'est-à-dire par la substitution des souffrances des autres créatures à celles du vrai coupable. Cette croyance, raisonnable dans son principe, mais soumise à l'action de la puissance qui s'est partout manifestée par de déplorables résultats, produisit, outre les sacrifices d'animaux, la superstition horrible et trop généralement répandue des sacrifices humains. Vainement la raison disait-elle à l'homme qu'il n'avait aucun droit sur son semblable, que tous les jours il convenait lui-même solennellement de cette vérité en répandant le sang des animaux pour racheter celui de l'homme ; vainement la douce humanité, le

sentiment si naturel de la compassion prêtaient-ils de nouvelles forces à l'autorité de la raison, l'esprit et le cœur se trouvaient impuissants contre les progrès de cette abominable superstition. On serait tenté de récuser le témoignage de l'histoire, lorsqu'elle nous montre le triomphe de cette coutume révoltante dans tous les pays de la terre : malheureusement, et à la honte éternelle du genre humain, aucun fait n'est mieux établi; jusqu'aux monuments de la poésie, tout dépose contre ce préjugé général :

A peine son sang coule et fait rougir la terre,
Les dieux font sur l'autel entendre le tonnerre;
Les vents agitent l'air d'heureux frémissements,
Et la mer lui répond par des mugissements,
La rive au loin gémit blanchissante d'écume,
La flamme du bûcher d'elle-même s'allume;
Le ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre, et parmi nous
Jette une sainte horreur qui nous rassure tous.

Ce n'était point une seule nation, ce n'étaient point des hordes barbares et grossières qui trempaient dans l'abomination des sacrifices humains, étouffant ainsi les sentiments naturels, mais bien presque tous les peuples de l'antiquité; plusieurs encore se rendent aujourd'hui coupables de ce crime monstrueux.

Je ne sais si, de toutes les grandes nations on en pourrait citer une seule qui se fût entièrement abstenue de sacrifices humains, excepté cependant les Indiens dont les bramines se consacraient spécialement à Wichnou, et les Péruviens dont la religion remonte à Manco-Capac et à Mama-Ocollo (Coya-Ocella), sa sœur et son épouse, qui appartenaient probablement tous deux à cette caste des bramines de l'Inde.

C'est à la religion chrétienne que les sectateurs de l'islamisme sont redevables d'être demeurés étrangers à cette pratique; car le Coran même démontre que Mahomet, sans adorer Jésus-Christ comme le Fils de Dieu, voyait pourtant en lui le plus grand des prophètes; qu'il emprunta à nos livres sacrés sa religion et sa morale, laissant de côté ce qui ne cadrait point avec ses plans, y ajoutant d'ailleurs des détails de son invention. Toutefois, au douzième siècle, du temps du grand Saladin, on rencontre chez les mahométans l'exemple d'un sacrifice humain; des chrétiens, sous la conduite de Raymond de Châtillon, ayant tenté de renverser le tombeau de Mahomet, furent eux-mêmes immolés à la fête du Beïram, au lieu des brebis qui composent le sacrifice annuel (*Histoire de Saladin*, par M. Marin, *tom.* I, *p.* 428).

§ V. — *Inde.* — *Chine.* — *Perse.*

Dans l'Inde, les sacrifices humains datent de l'époque la plus reculée : cependant, on ne peut accuser de cette abomination que celle des deux sectes principales dont les bramines se vouaient spécialement à Siwa; toute la partie de cette immense contrée, possédée par les Européens, en est affranchie, elle ne subsiste que chez quelques peuplades indépendantes. — Un des livres que les Indiens nomment sacrés contient un chapitre particulier, que l'on appelle le *chapitre sanglant*, où l'auteur fait intervenir Siwa expliquant à ses fils les détails des sacrifices. Kali, déesse du temps, épouse de Siwa, en était le principal objet, quoiqu'ils s'adressassent aussi à Siwa et à d'autres divinités. Siwa détermine les sacrifices, les pratiques et les invocations indispensables; il fixe l'époque des expiations, l'emploi des hommes ou des animaux qui les rend efficaces. Telle divinité préfère un genre d'offrande, telle autre en préfère un différent; toutefois les sacrifices humains sont regardés comme les plus importants. Un seul paralyse pendant mille ans le courroux de la terrible déesse, trois l'enchaînent pour une époque cent fois plus longue.

Les formules usitées dans ces meurtres religieux font frémir d'horreur; on s'écrie, par exemple : « Salut, Kali! Kali, salut, « Devi, déesse du tonnerre! Salut, déesse au « sceptre de fer! » Ou bien : « Kali! Kali! « Kali! déesse aux dents terribles! rassasie-« toi, déchire, broie tous ces lambeaux! « Mets-les en pièces avec cette hache! Prends! « prends! saisis! arrache! Bois le sang à « longs traits! »

Les Chinois également immolèrent autrefois des hommes, à ce qu'assure William Jones (*Asiat. Research.*, II, 578). Si cet écrivain d'un si grand mérite eût vécu plus longtemps, il aurait sans doute confirmé par des exemples cette assertion faite dans une lecture devant les membres de la société asiatique.

Les Perses, dont le culte, comparé à celui des autres païens, était beaucoup plus pur et plus raisonnable, ne s'abstinrent pas néanmoins des sacrifices humains. Dans leurs cavernes consacrées à Mithra, c'est-à-dire au dieu du soleil, ils suivaient cette barbare coutume, et prophétisaient en considérant les entrailles de la victime.

Quoique la religion de Zerducht défendît les sacrifices humains, l'histoire rapporte que Xercès, dans son expédition contre les Grecs, et dans un lieu nommé *les Neuf-Voies*, non loin du fleuve Strymon, fit enterrer vivants neuf jeunes gens et neuf jeunes filles de la contrée : «Car, remarque Hérodote, ce genre « de supplice est une coutume de la Perse. « Je sais qu'Amestris, épouse de Xercès, « pour témoigner sa reconnaissance du « maintien de sa santé, quoiqu'elle fût avan-« cée en âge, fit enterrer vivants, en l'hon-« neur du dieu qui habite sous terre, qua-« torze fils des plus illustres familles de son « royaume. » C'était sans doute en l'honneur de Mithra, dieu du soleil, qu'Hérodote place sous terre, parce qu'on lui sacrifiait la nuit dans des grottes souterraines.

Porphyre nous apprend, dans son ouvrage sur *l'Antre des Nymphes*, que celles de Mithra avaient sept entrées qui répondaient aux sept planètes (d'après lesquelles presque tous les peuples ont nommé les jours de la semaine), ainsi qu'aux voyages des âmes à travers ces planètes.

Les pratiques en usage dans les grottes de Mithra se propagèrent hors de la Perse.

Adrien les proscrivit. L'Egypte même connut les mystères de Mithra.

§ VI. — *Chaldée. — Egypte.*

Les Assyriens et les Chaldéens, dont le culte n'était qu'un informe mélange de superstitions et d'immoralité, sacrifiaient des victimes humaines : l'Ecriture sainte lève tous les doutes à cet égard : elle nous dit que, pour repeupler le pays que rendait désert l'exil des Israélites du royaume des dix tribus, un roi d'Assyrie y envoya des colonies des diverses provinces de son empire. Au nombre de ces nouveaux habitants, se trouvaient des peuples de Sépharvaïm, d'où l'on conjecture, avec raison, que le roi était Assarhaddon, qui réunit l'empire de Babylone à celui d'Assyrie, héritage de ses pères, parce que Sépharvaïm (la *Sippara* de Ptolémée) relevait de Babylone. Or l'Ecriture rapporte de ses habitants transplantés dans la terre promise : « Ceux de Sépharvaïm faisaient passer leurs enfants par le feu, et « les brûlaient pour honorer *Adramélech* et « *Anamélech*, dieux de Sépharvaïm (*Rois*, « IV, XVII, 31). »

Adramélech se confond sans doute avec le dieu *Moloch* ou Molech des Ammonites, dieu du soleil. — Moloch, Molech, Melchom, était probablement la même divinité que Bel ou Baal. Tous ces noms signifient roi ou seigneur; il est aussi à présumer qu'ils indiquaient tous le dieu du soleil. — L'Ecriture sainte blâme en divers endroits la pratique d'après laquelle les parents faisaient passer leurs enfants dans le feu en l'honneur de Moloch, et même on fait au roi Manassès le reproche exprès d'avoir exposé son fils aux chances de cette superstition. Probablement cet abus remplaça une coutume plus barbare : monument de la crainte, il survécut aux sacrifices contre lesquels se soulevait la nature.

Hérodote prétend, il est vrai, que l'Egypte demeura étangère à ces abominations, et un témoignage d'un si grand poids ferait à coup sûr pencher la balance s'il était fondé sur de meilleures raisons, et si un si grand nombre d'écrivains plus récents, Manéthon, Diodore, Plutarque, Porphyre, n'attestaient le contraire. « Comment, dit Hérodote, com- « ment les Egyptiens auraient-ils sacrifié des « victimes humaines, puisqu'ils n'immolaient « même aucune espèce d'animaux, excepté des « porcs, des taureaux, des veaux et des oies? » — Mais que prouve l'exclusion de plusieurs sortes d'animaux contre l'existence des sacrifices humains? Tout ce que me paraît établir un semblable témoignage, c'est qu'on n'immolait plus aucun homme du temps d'Hérodote, et que les prêtres, rougissant de l'horrible pratique à laquelle ils avaient renoncé, préférèrent ne point l'en instruire. — En haine de Typhon, principe du mal dans leur théogonie, qu'ils se figuraient avec des cheveux roux, les Egyptiens choisissaient, pour leurs sacrifices, des hommes dont la chevelure avait cette couleur; et comme il s'en rencontrait rarement dans leur patrie, ils immolaient des étrangers. Peut-être cette circonstance fit-elle naître l'antique opinion que le roi Busiris, ayant sacrifié les voyageurs qui venaient de débarquer sur ses terres, fut tué par Hercule, à qui il destinait le même sort. — On trouve des traces de cette coutume sur le sceau avec lequel les prêtres Egyptiens marquaient les taureaux à poils roux qu'ils voulaient sacrifier à Typhon; il représente un homme agenouillé, les mains liées derrière le dos, un couteau enfoncé dans la gorge.

§ VII. — *Grèce.*

L'existence des sacrifices humains dans l'ancienne Grèce nous est attestée par l'histoire, peut-être fabuleuse, de Lycaon, roi de Parrhasia en Arcadie; par le récit d'Homère, relatif aux douze jeunes nobles Troyens qu'Achille immola aux mânes de son ami Patrocle. Cette pratique se reproduit encore à une époque postérieure.

Devant un autel de Bacchus, en Arcadie, plusieurs jeunes filles furent frappées de verges jusqu'à ce qu'elles succombassent à ce supplice.

Une disette régnant parmi les Messéniens, et l'oracle de Delphes ayant ordonné qu'on immolât une princesse du sang royal, Aristodème, membre de cette famille, dévoua sa fille. Parvenu à la royauté, il sacrifia à Jupiter trois cents Lacédémoniens avec leur roi Théopompe, et termina sa vie en s'immolant, pour obéir au décret d'un oracle, sur la tombe de sa fille (Eusèbe, *Præp. Evang.*, IV, 16).

Avant la bataille de Salamine, Thémistocle sacrifia, sur son vaisseau amiral, trois jeunes prisonniers Perses, neveux du roi. Cette action lui répugnait; mais le devin insista d'autant plus sur sa nécessité que la direction élevée et l'éclat des flammes de l'autel, puis l'éternuement d'un Grec placé à la droite de Thémistocle (présages tous deux favorables), le confirmaient dans son avis. L'équipage du vaisseau se pressa alors autour du général, qui, cédant à ce cruel désir, immola les jeunes Perses à Bacchus Omestes (Bacchus qui dévore la chair palpitante).

Comme les habitants des îles conservent leurs anciennes mœurs plus longtemps que les autres peuples, cette révoltante coutume se perpétua en Crète, en Chypre, à Rhodes, à Lesbos, à Chios, à Ténédos, etc., pendant un plus long espace de temps que dans la Grèce continentale.

Les Phocéens brûlaient des victimes humaines en l'honneur de Diane de Tauride. Les habitants de Massilie (Marseille), leurs descendants, avaient une forêt dont Lucain donne, dans sa Pharsale (III), une sombre description : elle était consacrée aux sacrifices humains, et fut détruite par César lorsqu'il assiégea la ville.

§ VIII. — *Rome.*

Dès la plus haute antiquité, les Romains immolaient des enfants mâles à Monia, mère des dieux domestiques. Cette pratique fut

abandonnée : Tarquin, dernier roi de Rome, la remit en usage sur la réponse d'Apollon de Delphes. Brutus, le premier des consuls, abolit ces sacrifices. Mais Apollon ayant encore demandé des têtes, on lui envoya des têtes de pavots au lieu d'enfants, et pour cette fois la lettre sauva la vie que son esprit aurait fait perdre.

Les livres sybillins apprirent aux Romains que les Grecs et les Gaulois se rendraient maîtres de leur cité. Menacés d'une guerre avec les Gaulois, l'an de Rome 526, guerre qu'avait provoquée leur injustice envers les Sénonais (peuple voisin de la Seine), la terreur devint générale au souvenir de la prise de Rome par cette nation. Les pontifes imaginèrent un moyen d'apaiser les dieux, et qui, pensaient-ils, remplirait l'oracle de la sibylle, sans exposer leur patrie à aucun danger : ce fut d'enterrer vivants à Rome, dans le *forum boarium* (marché aux bœufs), deux personnes de chaque sexe, grecques et gauloises. Tite-Live remarque que cette place avait déjà été souillée autrefois par des sacrifices humains, quoique suivant une pratique étrangère aux Romains.

Huit ans plus tard, on renouvela ce sacrifice, lorsqu'éclata la seconde guerre punique.

Les Romains regardaient comme un moyen assuré d'obtenir la victoire, que, durant le combat, leur général vouât les ennemis à la terre et aux dieux mânes, et qu'en même temps lui-même, ou du moins l'un des guerriers de l'armée romaine, se consacrât à la mort en se précipitant dans les rangs opposés.

Ce n'est que l'an de Rome 657 qu'un sénatus-consulte défendit les sacrifices humains. Mais comme l'an 708, dernière année de la vie de César (quarante-quatre ans avant Jésus-Christ), deux victimes humaines furent sacrifiées par le pontife et par le prêtre de Mars, on croit que le sénatus-consulte n'interdisait ce genre de sacrifices qu'aux particuliers.

Si les sacrifices humains étaient rares à Rome, l'usage plus répandu des gladiateurs n'est pas moins digne de blâme ; probablement les Romains l'empruntèrent aux Etrusques. Il ne date point d'une époque encore grossière, mais de l'an de Rome 490, deux cent soixante-quatre ans avant Jésus-Christ, où deux frères, du nom de Brutus, l'introduisirent aux funérailles de leur père. Ces jeux n'eurent lieu d'abord que dans les cérémonies funèbres de personnages remarquables, et les gladiateurs combattaient sur la tombe pour apaiser les dieux inférieurs par l'effusion de leur sang. Ils remplacèrent les sacrifices humains que commandait la même ciconstance. Suivant l'apparence, le sort de la victime fut adouci en ce que le gladiateur défendait ses jours ; il en devint réellement plus déplorable, parce que la rage du désespoir enflamma ces malheureux destinés à être assassins ou à périr eux-mêmes, et qui, désignés pour ce spectacle, délices des Romains, y étaient longtemps préparés par une nourriture choisie et par de fréquents exercices.

§ IX. — *Carthage.*

Les fondateurs de Carthage y transportèrent de Phénicie la coutume des sacrifices humains, qui s'y perpétua tant que subsista cette cité, excitant, par la cruauté du supplice, l'horreur des autres peuples auxquels on pouvait adresser un semblable reproche. Les Grecs et les Romains s'élèvent avec force contre le nombre de leurs malheureuses victimes.

Evidemment les Carthaginois suivirent dans l'origine le culte de Moloch, l'honorant de cette manière, que nous transmet Diodore :

Une statue de bronze était élevée à Saturne: sur ses bras étendus on plaçait les enfants qui de là roulaient précipités dans un énorme et ardent brasier. Diodore pense qu'Euripide avait cette coutume en vue, lorsqu'à la question d'Oreste :

Quel tombeau me recevra une fois privé de la vie?

ce poëte fait répondre à sa sœur Iphigénie, prêtresse de Diane en Tauride :

La terre dans ses cavités profondes, et les flammes du feu sacré.

Comme tout était vénal à Carthage, les parents vendaient leurs enfants pour cet usage barbare. Toutefois le marché se concluait secrètement, parce que la politique avait posé en maxime que les enfants des familles illustres étaient seuls agréables aux dieux.

Quand Gélon, tyran de Syracuse, et Théron, souverain d'Agrigente, remportèrent en Sicile une victoire signalée sur les Carthaginois, pendant le combat, le général carthaginois, Hamilcar, fit précipiter dans le feu une foule innombrable de victimes humaines, depuis le lever de l'aurore jusqu'à la nuit; car telle fut la durée de cette bataille qui décidait la question de l'indépendance de la Sicile. Lorsqu'elle fut terminée, Hamilcar ne se trouva ni parmi les prisonniers ni parmi les morts. Les Carthaginois prétendirent qu'à la fin il s'était jeté lui-même dans le feu, comme victime expiatoire (*Hérod.*, VII, 166-67).

Pour condition de la paix qu'accorda Gélon, ce héros généreux exigea qu'ils ne sacrifiassent désormais aucun enfant à Saturne.

Agathoclès, tyran de Syracuse, après les avoir complétement défaits en Afrique, s'avançant sous les murs de Carthage, ils résolurent d'apaiser les dieux, et sacrifièrent à Saturne deux cents des enfants les plus distingués de la ville (*Diod.*, XX).

Ils avaient coutume, dit un auteur romain, d'immoler des hommes en temps de peste, d'apporter aux autels des enfants dont l'âge aurait ému de compassion même des ennemis, croyant se concilier la faveur des dieux par le sang des êtres pour la conservation desquels on leur adresse ordinairement les plus ferventes prières (1).

(1) Cum inter cætera mala etiam peste laborarent,

§ X. — *Scythes. — Gaulois. — Germains.*

Les Scythes sacrifiaient toujours la centième partie de leurs prisonniers de guerre au dieu des batailles. Tous les ans, avec du bois desséché et en quantité suffisante pour remplir cent cinquante chariots, ils élevaient une sorte de pile, au sommet de laquelle était dressé un antique cimeterre, emblème du dieu. Ils l'arrosaient du sang des malheureux qui gisaient au-dessous, et qu'on avait égorgés au-dessus d'un vase, de manière à ce qu'il reçût leur sang. Ils détachaient de leur corps l'épaule droite et les deux mains, et les lançaient en l'air. Partout où tombaient ces membres, ils restaient étendus; il en était de même du cadavre, qui demeurait à la place où il était tombé (*Hérod.*, IV, 62).

Les Celtes qui, à l'exception de la Grèce et de l'Italie, habitaient toute l'Europe, immolaient des victimes humaines. « Ceux qui « se trouvent dangereusement malades, » dit César en parlant des Gaulois (*Cæsar, de Bello gall.*, IV, 16), « offrent ou promettent des sa« crifices humains, et les druides leur prêtent « leur ministère. » Ils croyaient en effet qu'on ne pouvait adoucir les dieux, qu'on ne pouvait racheter la vie d'un homme, qu'en offrant celle d'un autre en échange. Ces sacrifices, consommés par l'entremise des druides, étaient réglés d'une manière publique et légale : lorsque les coupables manquaient, on allait jusqu'à faire périr des innocents. Quelquefois on enfermait des hommes dans des espèces de statues colossales, tissues d'osier, auxquelles on mettait le feu, et les malheureux périssaient dans les flammes. Ces sacrifices se maintinrent dans les Gaules, comme partout ailleurs, jusqu'à l'époque où le christianisme prit une assiette solide. Car nulle part ils ne disparurent tout à fait sans l'intervention de la religion chrétienne; nulle part, non plus, ils ne subsistèrent en sa présence.

Au nord de l'Europe, après le laps de neuf mois, on apaisait les dieux en leur offrant, durant neuf jours, neuf sacrifices d'hommes et d'animaux par jour; si, pourtant, des circonstances extraordinaires ne commandaient pas plus tôt l'immolation de victimes humaines.

En Suède et en Norwége, ces victimes se reproduisaient également. D'ordinaire, on les étendait sur une pierre énorme; on les étouffait ou on les mettait en pièces. Quelquefois encore on laissait couler leur sang : plus il jaillissait avec impétuosité, plus le présage était favorable (*Mallet, Introduction à l'Histoire de Danemark*).

Tacite rapporte des Germains (1) : « Ils se « réunissent pour honorer la déesse Herth, « c'est-à-dire la terre, mère commune. Ils « s'imaginent que cette divinité vient, de « temps en temps, prendre part aux affaires « des hommes, et se promener de contrée en « contrée. Dans une île de l'Océan est un bois « qui lui sert de temple. On y garde son char : « c'est une voiture couverte, que le prêtre « seul a droit de toucher. Dès qu'il reconnaît « que la déesse est entrée dans ce sanctuaire « mobile, il y attèle des génisses et le suit en « grande cérémonie. L'allégresse publique « éclate de toutes parts. Ce ne sont que fêtes « et réjouissances dans les lieux où la déesse « daigne passer ou séjourner. Les guerres « sont suspendues; on cesse les hostilités; « chacun resserre ses armes; partout règne « une paix profonde, que l'on ne connaît, « que l'on n'aime que dans ces jours privilé« giés. Enfin, lorsque la déesse a suffisam« ment demeuré parmi les mortels, le prêtre « la reconduit au bois sacré. On lave ensuite, « dans un lac écarté, le char, les étoffes qui « le couvraient, et la déesse elle-même, à ce « qu'on prétend. Aussitôt le lac engloutit les « esclaves employés à cette fonction; ce qui « pénètre les esprits d'une frayeur religieuse « et réprime toute profane curiosité sur un « mystère que l'on ne peut connaître, sans « qu'il en coûte la vie à l'instant (1). »

Le même historien rapporte encore des Germains : « Mercure (Odin, Wodan) est « le dieu le plus honoré. A certains jours on « lui sacrifie des hommes. »

Les Normands en France offraient également, au dieu Thor des victimes humaines.

§ XI. — *Amérique.*

Aucune nation de la terre n'en a plus immolé que les Américains, et aucune de leurs tribus n'est plus célèbre sous ce rapport que les habitants du Mexique. Suivant Clavigero (*Clavigero, Storia del Messico*), on remettait aux prêtres mexicains jusqu'à vingt mille victimes par an : pour se les procurer, il fallait déclarer la guerre à quelque peuple; mais, au besoin, les Mexicains offraient leurs propres enfants. Le sacrificateur ouvrait le sein de la victime, et s'empressait d'en arracher le cœur encore palpitant. Le grand prêtre en imprimait le sang sur les lèvres de l'idole, puis tous les prêtres, dans un horrible repas, se partageaient les lambeaux du cadavre !

D'autres peuples d'Amérique observaient des pratiques différentes dans leurs sacrifices. Les Otonites vendaient le cadavre par morceaux sur le marché. Les Zapothèques immolaient des hommes aux dieux, des femmes aux déesses, des enfants à des espèces de nains qu'ils honoraient comme des divinités. Les Tlossallèfes lançaient des flèches contre les victimes, suspendues à une grande hauteur, ou, les liant à un poteau, les assommaient avec des bâtons.

Par là nous voyons que les sacrifices humains ont fait le tour du globe et souillé les deux continents.

cruenta sacrorum religione et scelere, pro remedio usi sunt. Quippe homines, ut victimas immolabant; et impuberes (quæ ætas etiam hostium misericordiam provocat) aris admovebant, pacem deorum sanguine eorum exposcentes, pro quorum vita diis rogari maxime solent (Justin, XVIII, 6).

(1) Tac., *de Mor. Germ.*, 40, trad. de l'abbé de la Bletterie, édit. de Froullé.

(1) Tacit., *de Mor. Germ.*, 10, trad. de l'abbé de la Bletterie, édit. de Froullé.

§ XII. — *Source véritable de l'idée qui donna naissance aux sacrifices.*

Quelle que soit la diversité des mœurs, des coutumes, des cultes des anciens peuples, tous néanmoins s'accordent à croire que l'effusion du sang possède une vertu salutaire, et que les dieux, irrités contre les crimes des hommes, peuvent être fléchis par la substitutions des souffrances de la victime à celles du criminel. Cette croyance, répandue sur toute la terre, ne pouvait être le produit de la raison, car elle semble plutôt lui être opposée; elle ne peut être davantage le résultat d'un événement fortuit, comme si, par exemple, les peuples se l'étaient communiquée l'un à l'autre. A quelle époque, en effet, un accord si général se serait-il opéré? Ce n'est point encore l'œuvre de la ruse employée par les rois et les prêtres, dans la vue de dominer les peuples; une pareille croyance n'a aucun rapport à ce but. Nous la voyons enracinée chez les sauvages des plus lointains pays que l'on découvre de nos jours, et qui n'ont ni prêtres ni rois. Nécessairement dès lors elle est le fruit d'un instinct naturel, ou d'une révélation ; or, l'un et l'autre sont l'effet de la puissance divine.

Le christianisme nous a dévoilé plusieurs vérités importantes dont nous n'avions auparavant aucune connaissance, et du nombre de ces vérités est celle qu'il a plu à Dieu d'agréer les souffrances du Christ, comme une expiation des péchés du genre humain. Par là le christianisme a jeté du jour sur une pratique usitée chez les païens, mais dont le sens profond nous aurait été à jamais caché sans son apparition. Nous savons, par conséquent, quelle est la racine première de cet usage, nous le rattachons à l'auguste révélation qui instruisit l'homme de sa chute profonde, de la nécessité d'une expiation, et, tout à la fois, de la nature et moyen de salut. Il serait absurde de révoquer encore en doute l'origine et le sens mystérieux des sacrifices (1).

§ XIII. — *Mérite particulier de l'intervention de l'innocence.*

On reste d'autant plus convaincu que telle est la source d'où dérivèrent les sacrifices païens, et que, d'ailleurs, ils se rapportent allégoriquement au grand œuvre de la rédemption, qu'on attachait, dans l'antiquité, le plus haut prix au sacrifice des innocents, surtout quand l'innocence s'offrait d'elle-même à la Divinité comme un holocauste expiatoire : on croyait en effet que l'homme pur pouvait satisfaire pour le coupable. Dans tous les temps, on attribua un mérite infini à la soumission du juste, qui efface le crime. Pour le départ d'une flotte, pour l'heureuse issue d'une guerre, le sang d'une fille innocente paraissait indispensable. On connaît la célèbre histoire d'Iphigénie, que son père Agamemnon se voyait forcé d'immoler à Diane, en Aulide, pour ouvrir aux Grecs le chemin de Troie. Achille, pour apaiser les mânes de Patrocle, son ami, sacrifia douze jeunes Troyens d'une illustre naissance. De même, Polyxène, fille de Priam, fut immolée à la mémoire d'Achille. Quand la disette accabla les Messéniens, l'oracle de Delphes exigea la mort d'une princesse de la maison royale. Avant la bataille de Salamines, Thémistocle permit celle de trois jeunes Perses. Nous n'ignorons pas quel culte était rendu à Moloch, dans les régions les plus éloignées ; on plaçait des enfants dans ses bras.

A Carthage même, des enfants, surtout ceux des familles les plus distinguées, étaient sacrifiés à ce dieu. Il serait superflu de multiplier les exemples.

§ XIV. — *Efficacité des sacrifices pour les morts.—Leur rapport avec d'autres institutions.*

C'est à cette doctrine qu'il faut rapporter, à mon avis, la persuasion où étaient les anciens que les sacrifices sont salutaires, non-seulement pour les vivants, mais encore pour les morts. Ils en offraient pour ceux qui avaient cessé de vivre. On nous objectera, dit Platon, que les crimes que nous aurons commis sur la terre attireront un jour, dans l'empire des morts, un juste châtiment, infligé, soit à nous-mêmes, soit à nos descendants. A cette objection on peut répondre qu'il est des sacrifices efficaces pour expier le crime, et que les dieux se laissent fléchir, comme nous l'assurent de très-grandes cités, et les poètes, enfants des dieux, et les prophètes, leurs envoyés, *(Plato, de Rep.)*.

Nous savons que les Grecs aimaient à répandre le sang humain pour le repos de leurs parents ou de leurs amis dans la tombe, que les femmes de l'Indostan, après la mort de leurs époux, se précipitent dans les flammes ; coutume qui n'est point encore abolie en ce moment. On faisait périr des prisonniers sur les tombeaux. A défaut de prisonniers, paraissaient les gladiateurs qui les arrosaient de leur sang : au point qu'on leur attribua le nom de *bustuarii*, c'est-à-dire lutteurs funèbres, parce qu'ils étaient destinés à répandre sur les tombes le sang de leurs blessures. Enfin, quand on n'avait ni gladiateurs ni prisonniers, alors, malgré la loi des Douze Tables, on voyait des femmes qui se meurtrissaient les joues pour donner au moins au bûcher l'apparence d'un sacrifice, et, dit Varron, pour satisfaire les dieux infernaux en leur montrant du sang. Sur la tombe des rois et des grands guerriers on immolait des ennemis, quelquefois même leurs officiers ou leurs serviteurs. De cette doctrine dérivent encore les vœux, les offrandes, les purifications, les expiations, si célèbres dans l'antiquité. J'y rattache aussi l'usage si ancien de la circoncision, en honneur chez tant de peuples des âges les plus reculés, que suivent encore sous nos yeux les descendants d'Isaac et d'Ismaël avec une si inexplicable persévérance, que les navigateurs des siècles derniers ont retrouvé

(1) JENNYNGS. *Examen de l'évidence intrinsèque du christianisme;* ou bien : *Vue de l'évidence de la religion chrétienne considérée en elle-même* ; par M. JENNYNGS, traduite par M. LE TOURNEUR. *Paris*, 1769, in-12.

dans les îles innombrables de la mer Pacifique, au Mexique, à la Dominique et dans l'Amérique septentrionale jusqu'au trentième degré de latitude. Quelques peuples différaient bien l'un de l'autre dans l'exécution, mais on retrouve partout une opération douloureuse et sanglante pratiquée sur les organes de la reproduction (1).

§ XV.—*Conclusion.*

Il est donc désormais incontestable que le sentiment de la déchéance de l'homme et de sa culpabilité, que la conviction de la nécessité d'une satisfaction, que l'idée de la substitution de souffrances expiatoires à celles du vrai criminel, ont conduit les peuples à donner le honteux et épouvantable scandale des sacrifices humains. Lorsque l'auguste victime, sur laquelle se concentra l'iniquité de l'univers, se fut écriée :

« Tout est consommé ! »

Le voile du temple se déchira, et le grand mystère du lieu saint se révéla, autant du moins que les bornes de sa sphère intellectuelle permirent à l'homme de le connaître. On comprend maintenant pourquoi il se persuada à toutes les époques qu'une âme pouvait être sauvée par une autre, pourquoi il voulut toujours se régénérer dans le sang. Sans le christianisme, l'homme ignore ce qu'il est, parce qu'il se trouve isolé dans le monde, et qu'il n'a point de terme de comparaison ; le premier service que lui rend la religion est de lui apprendre quelle est sa valeur, en lui montrant combien il a coûté.

« Vide, quanta patior à Deo Deus » (1).
(Eschyl., *in Prom.*, v. 92.)

« Vois quelles souffrances, Dieu moi-même,
« je supporte de la part d'un Dieu. »

Que l'on songe à présent que, d'une part, toute la doctrine de l'antiquité n'était qu'un cri prophétique du genre humain qui désignait le sang comme moyen de salut ; que, de l'autre, le christianisme vint accomplir cette prophétie, remplaçant l'emblème par la réalité, en sorte que la doctrine primitive ne cessa jamais de désigner l'auguste victime, objet de la révélation nouvelle ; et que, réciproquement, cette révélation, rayonnante de tout l'éclat de la vérité, découvre la source divine de la doctrine qui, pendant la durée des siècles, nous apparaît comme un point lumineux au milieu des ténèbres du paganisme : à coup sûr, une pareille concordance est la preuve la plus irréfragable que l'esprit humain puisse se créer (1).

Dès lors encore il demeure évident que la doctrine des sacrifices païens a un rapport intime avec la doctrine de la réconciliation du monde, par l'entremise d'un divin Rédempteur ; et cette proposition, paradoxale au premier abord, savoir : que l'idée d'une rédemption opérée par un Dieu sauveur est le fondement de la fable, se trouve démontrée d'une manière complète, assise désormais sur une base inébranlable.

(1) *Soirées de Saint-Pétersbourg*, neuvième entretien. *Paris*, 1821.

(1) *Soirées de Saint-Pétersbourg*, neuvième entretien. *Paris*, 1821.

VIE DE POINTER.

Le docteur Pointer était né en Angleterre, à Pétersfield, dans le Hampshire. Il fut envoyé en France au collége de Douai, où il reçut les ordres et la prêtrise. Il y professa la philosophie, et il y exerçait les fonctions de directeur des études, lorsque la révolution le força, après une pénible détention, à aller chercher un asile dans son propre pays, si peu favorable autrefois à tout ce qui portait le nom de catholique, mais alors devenu si hospitalier pour quiconque en France s'était montré fidèle à son Dieu et à son roi. Le docteur Pointer ne tarda pas à être chargé de la direction du collége d'Edmond dans le Hertford. Il présida à l'éducation de la jeunesse catholique réunie dans cette maison, jusqu'en 1812, époque où, à la mort de l'évêque Douglas, dont il était le coadjuteur, il fut nommé évêque d'Halie et vicaire apostolique du district de Londres.

Ce qui caractérisait le talent du docteur Pointer, c'était la solidité plutôt que l'éclat. Doué d'un esprit actif, pénétrant et appliqué, aidé d'une mémoire extrêmement exercée et fidèle, il joignait à la connaissance la plus étendue de tout ce qui concerne sa profession, un goût tout particulier pour ce genre de méthode qui procède par les principes d'une logique ferme et serrée, et qui atteste essentiellement l'amour du vrai. « Il y avait du charme dans ses leçons, remarquables surtout par la précision et la clarté des idées, et la force qu'il imprimait à ses raisonnements ne manquait pas de grâce. » C'est à peu près en ces termes que, dans une brillante oraison funèbre prononcée à Moorfields, s'exprime le révérend Louis Havard, compagnon fidèle de ses épreuves comme de ses travaux.

Quant à l'ouvrage dont nous donnons la traduction, voici comment le même en parle : « Dans ce livre, qui atteste un profond savoir, l'auteur, partant des principes fondamentaux et élémentaires de la certitude, en pousse si loin les conséquences, et les déduit avec tant de clarté et dans un si bel ordre, que tout l'ouvrage peut être regardé comme une série de démonstrations mathématiques. »

Le même jugement en a été porté en France. Le savant M. l'abbé l'Ecuy, chargé par Mgr. l'archevêque de Paris d'examiner cette traduction, dit : « L'auteur procède avec beaucoup de méthode. Le plan même offre quelque chose de neuf. Les preuves y sont très-bien déduites et parfaitement enchaînées. La religion et tout ce qui la concerne, y est consacrée et représentée comme une suite de faits de notoriété publique, sur lesquels par conséquent il n'y a rien à contester raisonnablement... Je crois donc l'ouvrage utile et bon à être mis entre les mains des jeunes théologiens.. C'est, suivant moi, un service rendu à notre littérature religieuse, que d'avoir fait passer cet ouvrage dans notre langue. »

« Il était difficile, » dit l'auteur de l'*Ami de la religion*, tome LIII, page 56, en annonçant l'édition originale, « de réunir plus de matériaux dans un petit volume, et de les présenter d'une manière plus propre à persuader les esprits droits. »

LE CHRISTIANISME
OU PREUVES ET CARACTÈRES
DE LA RELIGION CHRETIENNE.

TRADUIT DE L'ANGLAIS
Par Louis-Gabriel Taillefer,
INSPECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS.

Mirabilia testimonia tua... Intellectum *dant* parvulis.
(*Ps.* CXVIII.)

A MONSEIGNEUR HYACINTHE-LOUIS DE QUÉLEN,
ARCHEVÊQUE DE PARIS.

MONSEIGNEUR,

La traduction d'un ouvrage dont l'unique objet est le triomphe des vérités religieuses, ne pouvait manquer d'attirer l'attention de votre Grandeur et d'exciter sa bienveillance et son intérêt. Vous avez permis que cet ouvrage vous fût dédié. C'était déjà en assigner la valeur, en consacrer l'utilité, et l'entourer des plus heureux présages. Toutefois je n'ignore pas ce qui a pu me valoir une faveur aussi précieuse. Sans doute, c'est au talent et à la mémoire du savant et vénérable prélat auteur de cet écrit, que je dois la reporter tout entière, moi qui n'ai été que son simple interprète. Mais quelque faible que puisse être la part qui doit me revenir d'un si gracieux accueil, je n'en sens pas moins tout le prix, et je la regarderai toujours comme la plus douce récompense des soins que je me suis donnés pour rendre ce travail, autant qu'il m'a été possible, digne de son objet et digne de votre suffrage. Daignez donc en agréer l'hommage, Monseigneur, et recevoir l'expression de la vénération profonde avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

DE VOTRE GRANDEUR,

Le très-humble et très-obéissant serviteur

L. G. TAILLEFER.

Avant-propos.

Nous possédons dans notre pays un si grand nombre d'ouvrages sur les principes et les vérités de la religion, et la plupart sont portés, sous tous les rapports, à un tel degré de mérite et de supériorité, qu'à la vue seule du titre et de l'annonce de celui-ci, plus d'un lecteur pourra s'étonner qu'on ait pris la peine de le transcrire dans notre langue. « Quel besoin, « dira-t-on, d'aller faire de tels emprunts aux con« trées étrangères? N'avons-nous pas, dans la nôtre, « les œuvres des Pascal, des Bossuet, des Fénélon? « Que nous reste-t-il à désirer dans ce genre, lors« que, sans compter cette longue série d'orateurs si « célèbres qui sont les oracles de la morale chrétienne « et la gloire de la chaire française, nous pouvons, « aux noms révérés des Abbadie, des Hook, des Le« françois, des Bergier, des Barruel et des Guénée, « ces profonds et éloquents défenseurs du christia« nisme, joindre encore ceux des d'Houteville, des « Gérard, des Duvoisin, des de la Luzerne, des Châ« teaubriand et des Frayssinous? » Je crois devoir aller au-devant de ces observations, en exposant en peu de mots les motifs qui m'ont engagé à ce travail.

Il y a quelques années, je publiai un ouvrage intitulé : *De quelques Améliorations à introduire dans l'instruction publique*. Je donnais, dans cet écrit, quelques développements sur la nécessité d'étendre davantage, dans nos établissements d'éducation, l'enseignement religieux. Je me permettais même d'indiquer la marche qui me paraissait la plus convenable à suivre. J'insistais sur les raisons qu'on a toujours eues, et qu'on a aujourd'hui plus que jamais, de déposer dans l'esprit des jeunes gens des idées et des principes bien arrêtés sur les grandes questions de la *divinité de Jésus-Christ, des fondements de la révélation, de l'authenticité des livres saints, de l'unité, de l'infaillibilité et de l'autorité de l'Eglise*, etc.; et, d'après un auteur connu, je disais : « Tout cela peut « leur être appris facilement, en évitant toute discus« sion, tous écarts, tout ce qui n'est que d'opinion. « La religion est simple, fixe et sublime. Elle n'a « besoin que d'être connue pour être sentie, appré« ciée, et pour devenir l'objet de notre adoration et « de notre amour. Mais certes on ne regardera pas « comme achevée l'éducation du jeune homme qui,

« après ses cours de rhétorique et de philosophie, « sortant du collége presque entièrement étranger à « la plupart des vérités que je viens d'indiquer. Or, « il faut bien le dire, tel est aujourd'hui encore le « sort du plus grand nombre, et voilà pourquoi on « les voit si peu affermis dans leurs principes, et « succomber, dès leur entrée dans le monde, aux « premiers assauts qui leur sont livrés. »

Voulant donner suite à ces idées, j'avais conçu l'exécution d'un ouvrage qui pût en remplir l'objet. J'en avais tracé le plan sur celui d'un traité élémentaire de rhétorique, que j'ai publié il y a deux ans. Je pensais que cet ouvrage devait être assez développé pour que rien d'essentiel ne fût omis, et assez court pour qu'il pût, sans inconvénient, trouver sa place dans la série des autres études. Il devait être composé de morceaux choisis et puisés dans tout ce que nos meilleurs écrivains en ce genre ont publié de plus fort, de plus concluant, et de mieux rédigé sur chaque question. C'était donner à l'ouvrage une garantie que j'eusse été loin de pouvoir tirer de mon propre fonds.

L'excellent écrit de M. Duvoisin pouvait, jusqu'à un certain point, me dispenser d'un tel travail; mais cet habile théologien, en ne s'attachant qu'au développement d'une seule preuve, ne pouvait présenter cet ensemble de doctrine que me paraît réclamer l'enseignement classique : car n'est-il pas à désirer que les bases fondamentales du système entier du christianisme passant successivement sous les yeux des élèves, ils soient exercés de bonne heure à reconnaître la suite, l'ordre et l'enchaînement de ses preuves, et par conséquent à en sentir toute la force et l'invincible autorité? La difficulté était de renfermer tout ce corps d'instruction dans une juste étendue, de manière à ce qu'il pût se coordonner à tous les autres enseignements.

Il était bien entendu que ce genre de travail ne devait s'adresser qu'à ces élèves qui, parvenus aux cours de rhétorique et de philosophie, ont pu acquérir les notions d'une saine logique, et ont été mis à même de reconnaître, dans une question quelconque, le point fondamental sur lequel s'appuie le développement des preuves. Mais, dans les développements eux-mêmes, le trop d'étendue étant un accueil, il devait suffire que les éléments en fussent indiqués aux maîtres de conférences exercés à traiter ces matières.

Tandis que j'étais occupé de ces pensées, un vénérable prélat, de l'autre côté du détroit, semblait avoir pressenti les besoins de nos écoles. Il avait été longtemps, en Angleterre, comme je l'ai été moi-même en France, à la tête d'un des premiers établissements d'instruction publique, et il exécutait en grande partie à Londres ce que je ne faisais que projeter à Paris. Son ouvrage me fut communiqué, au mois de septembre dernier, par le vénérable M. l'abbé Desjardins, vicaire général de Paris. Je partais pour l'Angleterre. La haute estime que ce savant ecclésiastique témoignait et pour cette production et pour l'écrivain, et l'invitation flatteuse qu'il me fit d'essayer de la faire passer dans notre langue, furent pour moi un grand encouragement. Je comptais, à Londres, pouvoir rendre mes hommages à l'auteur; mais déjà il avait quitté la ville, et se trouvait atteint de la maladie à laquelle il devait succomber en peu de temps après mon retour en France. Il emportait dans le tombeau l'estime et les regrets de tous les gens de bien, et il avait légué à son troupeau ce dernier produit de sa plume, comme un dernier gage de son amour et comme un précieux héritage pour tous les fidèles. Mais quelle avait été ma surprise, en le parcourant, d'y trouver, quant au fond, quant à la forme, et même quant à la dimension, à peu près tout le plan et le but de l'ouvrage dont j'avais conçu l'idée, avec cette différence pourtant, qu'il lui avait suffi, pour l'exécution, de puiser dans les trésors de sa science personnelle! Il ne me restait plus qu'à songer au soin d'en transmettre les heureux fruits à nos compatriotes. Excité et soutenu par l'espoir qu'il pourrait être d'une grande utilité, non-seulement à tous ceux qui portent le nom de catholiques, mais encore à nos frères séparés, et surtout aux étudiants de nos séminaires et de nos colléges, je m'en suis occupé avec empressement. Puissent mes efforts, pour retracer fidèlement les grandes et sublimes vérités connues dans ce livre, obtenir, dans mon pays, le succès que le respectable auteur ambitionnait, sans doute, dans le sien : celui de contribuer à répandre dans les esprits et dans les cœurs les lumières et les sentiments qui sont la source de la véritable piété.

INTRODUCTION.

Le christianisme est cette forme de religion que Jésus-Christ a enseignée et instituée. Il renferme les doctrines de foi que cet Homme-Dieu a révélées, les préceptes de morale surnaturelle qu'il a prêchés, les rites sacrés qu'il a établis et la forme de constitution qu'il a fondée pour le gouvernement de son Eglise. La doctrine en est sublime, consolante et portée en même temps au plus haut degré de vérité et de certitude. Rien de plus pur et de plus parfait que la morale qu'il contient. Elle prescrit l'éloignement de tous les vices et la pratique de toutes les vertus. Rien de plus saint et de plus salutaire que les rites religieux qu'on y observe. Ils sont, d'après les dispositions de la divine bonté, les moyens par lesquels nous rendons à Dieu le culte qui lui est agréable, et ils servent de canaux à toutes les grâces qui opèrent la sanctification des âmes. Ceux qui embrassent la religion de Jésus-Christ avec sincérité et qui observent avec fidélité ses commandements sont assurés de goûter pendant leur vie les douceurs de la paix et toutes les consolations spirituelles, et de jouir après

leur mort d'une immortalité glorieuse.

Le christianisme est l'œuvre de Dieu, œuvre merveilleuse et sublime ; en l'achevant et en veillant à sa conservation, le Créateur souverain a déployé sa puissance, sa miséricorde et sa bonté d'une manière plus éclatante encore que dans la création et la conservation de l'univers. La fin de ce grand œuvre est la gloire de Dieu, le renouvellement et le bonheur éternel de l'homme.

L'institution et la propagation de la religion chrétienne a été un fait aussi public, aussi éclatant que l'établissement d'aucun des royaumes ou des empires répandus sur la terre. Réunissant, par les règles uniformes de la foi et par les lois d'une discipline générale, toutes les nations de l'Europe, elle en avait formé une vaste société dont elle continua, dès l'origine de son introduction parmi elles, à régler le culte religieux et la conduite morale, jusqu'à l'époque où, dans le seizième siècle, survinrent tant de changements, tant de divisions déplorables en matière de religion.

On vit alors les auteurs de ces changements et de ces divisions établir en principe que ce n'était point d'après l'autorité de l'Église, mais d'après le jugement de chaque individu et l'interprétation particulière des saintes Écritures, qu'on devait reconnaître et déterminer quels étaient les dogmes, quels étaient les préceptes prêchés et prescrits par Jésus-Christ, comme devant être la règle de notre croyance et de nos pratiques. La conséquence naturelle de ce principe fut que, d'après le jugement individuel et l'interprétation libre des Écritures, on présenta comme dogmes révélés du christianisme des doctrines tout à fait différentes, et qui fort souvent étaient contradictoires. Dès lors, on commença à rejeter comme non révélés plusieurs articles de la foi chrétienne qui, pendant quinze siècles, avaient été uniformément et généralement reconnus comme appartenant à la révélation. Toutefois la révélation divine était-elle encore considérée comme la preuve nécessaire à la vérité d'une doctrine.

Mais bientôt on alla plus loin. Le principe du jugement privé une fois admis, il servit de règle pour décider, non pas simplement la question de fait, *savoir, si la doctrine était de révélation divine ou non ; mais aussi la question* de droit, *savoir, si la doctrine, considérée en elle-même, était vraie ou non. D'après ce système la nature intrinsèque des objets de la révélation devint le sujet de recherches et d'examen purement scientifiques, et les dogmes de la révélation furent déclarés vrais ou faux, suivant qu'on avait jugé qu'il y avait convenance ou disconvenance entre les mystères révélés et les principes de la science naturelle. De là on en vint à n'admettre désormais comme vrai, en fait de religion, que ce qui était susceptible d'être démontré par les preuves d'une évidence intrinsèque, ou par les arguments tirés des principes évidents en eux-mêmes que peut fournir la raison naturelle. Ce fut donc celle-ci qui devint la règle unique de la foi.*

Les hommes conséquents, entraînés par les résultats de ce principe, ne balancèrent point à rejeter tous les mystères de la religion révélée, et se contentèrent pour eux-mêmes de ce qu'ils appelèrent la religion naturelle. Ils prirent le nom de déistes, *faisant profession de croire à l'existence de Dieu, et déclarant que, fidèles à la loi de nature, ils rendaient à cet Être suprême le culte qu'elle leur avait dicté. Ils admirent aussi la spiritualité et l'immortalité de l'âme. Mais là ne s'arrêta pas le terme de leurs erreurs. Trouvant, dans la nature divine et dans la substance spirituelle de leur âme, des mystères aussi incompréhensibles et aussi difficiles à expliquer par les principes de la science naturelle que les mystères de la religion révélée, plusieurs d'entre eux allèrent jusqu'à nier l'existence de Dieu et se dirent* athées. *D'autres nièrent l'existence de tout être spirituel et se firent* matérialistes. *Cependant ils n'étaient pas encore parvenus à la dernière conclusion qui devait résulter de leur principe ; car quelques-uns se sentant incapables de comprendre la nature intrinsèque et les propriétés de la matière, ou de satisfaire complétement leur esprit sur l'existence réelle et extérieure des êtres, d'abord révoquèrent en doute cette existence, puis la nièrent positivement. Ainsi, en se conformant au principe de rejeter tout ce qui est inaccessible à l'intelligence humaine, ou tout ce qui ne pouvait être démontré intrinsèquement par la simple raison naturelle, ces hommes ont été amenés à croire qu'il n'y avait ni matière ni substance spirituelle dans le monde, et que non-seulement la révélation, mais que l'univers entier lui-même n'était rien autre chose qu'une* non-existence !

Ne voit-on pas, dans ce pays-ci, avec quelle rapidité les esprits sont emportés graduellement sur cette pente glissante qui les précipite ainsi dans l'erreur, et qui, pour leur âme, n'aboutit qu'à une nuit profonde, qu'à un abîme de ténèbres ? N'est-ce pas sur les bases incertaines et vagues de ce principe qu'on voit le luthérien *nier la transsubstantiation, le* calviniste *la présence réelle, l'*unitaire *nier la trinité des personnes, le* socinien *nier la divinité de Jésus-Christ, le* déiste *nier tous les mystères de la révélation, l'*athée *nier l'existence de Dieu, les disciples de* Berkley *nier l'existence de la matière hors de la pensée, et le* sceptique, *enfin, s'enfoncer dans les ténèbres d'un doute universel ?*

Tout homme qui se refuse à la croyance d'un mystère quelconque, de celui de la transsubstantiation, par exemple, ou par la raison *qu'il ne peut le comprendre, ou* parce que, *en l'examinant intrinsèquement, il lui est impossible de le faire accorder avec les principes de la science naturelle, cet homme, pour peu qu'il soit conséquent, ne trouvera, sur le plan de la religion, aucun point intermédiaire à l'aide duquel il puisse s'arrêter et demeurer ainsi suspendu entre un scepticisme universel et une croyance absolue à tout le système de la foi catholique.*

Admettre l'existence d'un grain de sable, c'est admettre un mystère. Comment ce grain

est-il sorti du néant? voilà un mystère. Est-ce par création? l'acte de la création est un mystère. Est-il incréé, et ne doit-il qu'à lui-même son existence? voilà encore un bien plus grand mystère. Ce grain de sable est-il divisible à l'infini ou ne l'est-il pas? que vous admettiez l'affirmative ou la négative, vous ne pourrez vous dégager des nuages du mystère le plus obscur. Comment toutes les parties qui composent ce grain sont-elles tellement adhérentes les unes aux autres, qu'elles forment un corps solide, un corps étendu? C'est encore un mystère. S'il est composé d'un nombre infini de parties etendues, pourquoi n'est-il pas lui-même d'une étendue infinie? N'est-ce pas là un mystère? Enfin, s'il contient un nombre infini de parties inaccessibles à tout calcul, comment tant de parties étendues se trouvent-elles resserrées et comprimées dans l'étroite dimension d'un grain de sable? Mystère encore.

Celui qui admet l'existence de Dieu admet un mystère, car jamais l'intelligence humaine ne pourra comprendre la nature et les attributs de la Divinité : mais celui qui admet l'existence d'un grain de sable, et qui nie l'existence de Dieu, tombe dans l'absurde en voulant, après avoir admis le premier mystère, se refuser à croire le second; car admettre un effet sans cause, un être contingent sans l'être nécessaire, n'est-ce pas admettre la plus grossière absurdité? Voilà pourtant à quelles extrémités arrive l'homme qui ose nier l'existence de ce Dieu, cause éternelle et première de toutes choses, et sans lequel rien de ce qui subsiste dans l'univers n'aurait pu recevoir l'existence. Si l'athée parle d'après sa pensée, et non d'après les vœux insensés de son impiété, il faut attribuer son erreur à un état maladif de l'âme, causé peut-être par la corruption de son cœur qui l'offusque, qui l'aveugle et qui le rend insensible à la lumière de la vérité. Les yeux de notre corps, par suite d'indispositions graves, peuvent subir une altération telle, qu'il nous soit impossible de distinguer les objets environnants et visibles aux autres hommes; mais ces objets n'en existent pas moins, nonobstant la cécité de ces yeux malades. Ainsi le grand Dieu créateur de l'univers existe dans toute sa majesté, avec toutes ses perfections, nonobstant l'aveuglement et la dépravation de l'athée. Les cieux attestent la gloire du Très-Haut; les astres du firmament publient que cette voûte où ils brillent est l'œuvre de ses mains; la terre et tous les êtres animés et inanimés qu'elle contient, le proclament hautement par la condition seule de leur nature contingente, et tout ce que nous sommes, c'est à lui et non à nous mêmes que nous le devons.

Un célèbre déiste, sophiste audacieux plus encore qu'écrivain éloquent, le citoyen de Genève, nie la vérité des mystères révélés, et ne craint pas de révoquer en doute l'existence de la révélation elle-même. Mais tandis qu'il s'épuise en laborieux efforts pour détruire et ébranler, sur leurs bases, les vérités de la religion chrétienne, le voit-on enfanter, en opposition du système qu'il combat, quelque œuvre marquée au coin du vrai et de la certitude? Non : entasser difficultés sur difficultés, pousser les âmes faibles sur une mer de perplexités et d'incertitudes, répandre d'épais nuages sur tout ce qui brille de l'éclat de la vérité, accumuler les doutes sur les doctrines les mieux établies, sur les faits les plus avérés; s'efforcer d'enlacer dans les liens de ses arguties sophistiques ceux qu'une dangereuse curiosité a entraînés à parcourir sans précaution ses ouvrages dénués de tout principe, voilà à quoi tous ses artifices se réduisent, à quoi tout son art aboutit. Affectant le ton d'un esprit pénétrant et supérieur, mais qui se pique d'impartialité, il vous dira : « Je ne suis point convaincu, je ne conçois pas vos mystères, donc je ne veux rien affirmer; mais raisonnablement je ne puis les croire. » Mais quoi! ne peut-on pas, sans avoir une idée claire et distincte de la nature intrinsèque d'un mystère révélé, obtenir la certitude de son existence, d'après le témoignage de Dieu, qui certainement le connaît à fond et très-parfaitement? Un aveugle peut très-bien, d'après le témoignage d'autres hommes sur lesquels il a lieu de compter, être certain qu'il existe des couleurs et des figures colorées, et cependant tous les efforts de son imagination ne pourront jamais lui faire concevoir ce que c'est que la couleur, ni lui en donner une idée exacte. Il y a de la déraison à exiger que les dogmes révélés offrent une idée claire et distincte de la nature intrinsèque des mystères. D'une part la hauteur et la sublimité de l'objet, de l'autre les bornes étroites dans lesquelles se trouve circonscrite l'intelligence humaine, empêcheront toujours l'homme d'en embrasser l'immensité et d'en comprendre la nature; en sorte que toujours ils laisseront dans l'âme quelque obscurité; mais l'obscurité n'est point le contraire de la certitude.

« *La religion naturelle est suffisante,* dit le « sophiste, *et la révélation est inutile.* » *Non, dans l'état actuel de l'homme, la religion naturelle ne peut suffire à ses besoins. Non jamais ceux qui sont privés des clartés de la révélation ne pourront, à l'aide des lumières incertaines de la seule raison, parvenir à dissiper cette ignorance profonde, à écarter ces doutes pénibles, où ils sont plongés relativement à la nature et à la providence de Dieu, à l'expiation qui doit réparer l'atteinte portée à la loi morale, à la fin pour laquelle l'homme a été créé, et aux moyens qui peuvent lui faire atteindre cette fin. Ne voit-on pas assez de preuves de l'insuffisance de la loi naturelle, dans ce qui s'est passé chez toutes les nations de la terre, avant que les bienfaits de la révélation eussent été répandus parmi elles? Certes, si aujourd'hui les déistes qui vivent au milieu des chrétiens connaissent bien mieux que ne l'avaient fait les païens, ce qu'ils appellent les principes de la loi naturelle, ils ne doivent cette supériorité de connaissance qu'aux lumières de la révélation, qui, au milieu d'un monde chrétien, les environnent de toutes parts, et dont malheureusement ils font un abus si étrange et si ingrat.*

Dire que la révélation est inutile, c'est ou-

blier les avantages immenses et les bienfaits sans nombre dont elle a comblé le genre humain. Comme un soleil régénérateur, elle s'est levée sur un monde enveloppé de ténèbres, et ses rayons ont répandu sur la surface de tout le globe des torrents d'une lumière douce et salutaire. Elle a communiqué à toutes les nations et leur communique encore la connaissance sublime des glorieuses perfections de la nature de Dieu, de ses desseins admirables, et des œuvres merveilleuses qu'il a opérées en vue de la rédemption du genre humain. Elle a ouvert aux mortels, la route de la véritable sagesse et de la justice, et a développé à leurs yeux la brillante perspective d'une immortalité bienheureuse. Tandis qu'elle rehausse les vues de l'homme et exalte sa nature, elle offre à chacun les moyens d'assurer son salut, et de parvenir à une félicité sans borne ; et voilà les biens inestimables dont le froid déiste voudrait enlever au genre humain et l'espoir et la jouissance.

Mais cette mission divine donnée à ceux qui, dans tous les temps, ont enseigné et confirmé les dogmes et les préceptes de la révélation, sur quelle base en posera-t-on les preuves les plus péremptoires ? Ce sera sur ce ministère sacré dont l'autorité spirituelle, exercée publiquement et sans interruption après avoir reçu d'en haut le sceau de la sanction divine, a été établi par Dieu dès l'origine des choses, pour promulguer et révéler sa loi. C'est ce ministère imposant qui, à travers tous les âges et chez toutes les nations, a constamment et uniformément publié et confirmé cette même loi jusqu'au siècle où nous vivons. L'autorité spirituelle de ce ministère est constituée sur des bases aussi solides que l'autorité civile d'aucun gouvernement temporel. Pour vérifier la mission des ministres légitimes et autorisés qui sont chargés d'annoncer la révélation divine et de l'enseigner, il n'est pas besoin de s'engager dans des discussions spéculatives et sans fin. Ce sont des faits publics qui en attestent l'authenticité. Encore moins un examen savant des dogmes révélés est-il nécessaire pour en constater la vérité. La preuve la plus forte que l'esprit humain puisse réclamer de la vérité de ces dogmes, c'est le témoignage de Dieu lui-même. Or, il se trouve, ce témoignage, dans l'acte même qui les révèle, car très-certainement tout ce qui sort de la bouche de Dieu ne peut être que vrai ; et cet acte de la révélation divine est un fait appuyé par d'autres faits publics d'une évidence si complète et si puissante, qu'on ne pourrait les nier sans anéantir tout principe de croyance dans la foi des hommes et dans le témoignage de l'histoire. Dès lors s'évanouit cet amas de difficultés sophistiques, d'arguties misérables, élevé par le déiste pour obscurcir cette question et jeter l'âme dans le doute et l'incertitude ; car Dieu a attaché la communication et la connaissance de ses dogmes révélés et de ses préceptes à un témoignage public et universel, à des faits publics, à des observances publiques ; et tous les hommes, l'ignorant comme le savant, le jeune homme comme le vieillard, peuvent également les comprendre et les apprécier.

Le déiste insiste, et dit qu'il voit différentes sectes de chrétiens, différentes espèces de cultes, et il demande quel est le véritable. Il fait observer que la vérité doit être partout la même, et que le culte rendu à Dieu devrait être uniforme ; que, du jour où les hommes se sont mis en tête de faire parler la Divinité, chaque peuple lui fait tenir le langage qui convient à ses vues, à ses intérêts ; que, si ces peuples au contraire s'étaient contentés d'écouter ce que Dieu avait dit à leur cœur et de suivre la religion naturelle, il n'y aurait eu jamais qu'un seul culte sur la terre.

Il est très-certain que la vérité doit être en tous lieux la même, que le culte de Dieu devrait être uniforme et quant à la substance et quant à ses rites. Il n'est que trop vrai qu'il y a différentes sectes de chrétiens professant des doctrines contradictoires, et suivant, dans le culte qu'ils rendent à Dieu, des formes et un mode tout à fait inconciliables. Et quel pays, autre que l'Angleterre en offrirait des preuves plus sensibles ? preuves, hélas ! qui ne contribuent que trop à entretenir et à confirmer les préjugés des déistes contre la révélation. Mais demandez-vous quelle est entre ces sectes différentes la vraie et la préférable ? Certes toutes, prises collectivement, ne peuvent avoir ce caractère. Mais parmi elles, y en aurait-il une particulière qui prétendît en être pourvue ? Alors qu'elle produise ses preuves. « La vérité, « dites-vous, *doit être partout la même, et le « culte de Dieu doit être uniforme. » C'est précisément ce que vous rencontrerez dans l'Eglise catholique, qui, chez toutes les nations, enseigne et professe publiquement les mêmes articles de foi, et rend à Dieu un culte d'une constante uniformité. « Mais,* ajoutez-vous, *« depuis que les hommes ont cru que Dieu « avait parlé, chaque peuple lui a prêté le « langage qui était à sa convenance. » Cela n'est malheureusement que trop vrai de la part de ceux qui interprètent la parole de Dieu d'après leur jugement privé, mais non certainement de la part de ceux qui sont restés fidèles à la règle ancienne du christianisme, de ne recevoir cette parole que de l'autorité du ministère que Dieu a établi pour l'enseignement de toutes les nations, et qui, dans tous les siècles, a constamment professé les mêmes dogmes révélés. De la différence des doctrines et des cultes suivis par les différentes sectes chrétiennes, le déiste conclut que, si tous les hommes avaient pratiqué la religion naturelle, il n'y aurait eu qu'une religion sur la terre. Mais chez toutes les nations du paganisme, n'était-ce pas la loi naturelle que suivaient et l'ignorant et l'homme instruit, avant que la révélation chrétienne les eût éclairés de ses lumières divines ? Or n'y avait-il alors, parmi elles, qu'une seule religion ? Ne voyons-nous pas, au contraire, une quantité prodigieuse de divinités fantastiques, toutes consacrées par quelque culte particulier, lequel souvent portait le caractère de la plus honteuse dépravation ? C'est pourtant cet absurde polythéisme, c'est ce culte scandaleux qui existerait encore dans le monde païen et dans nos contrées elles-mêmes,*

si elles avaient continué d'être abandonnées à la religion naturelle, et si le christianisme n'était pas venu y répandre ses lumières et ses bienfaits.

Mais s'il n'y a dans le monde, dit le sophiste, qu'une seule religion vraie, et si chaque homme est obligé, sous peine de damnation, d'en adopter les dogmes et les préceptes, n'est-ce pas dès lors une nécessité pour nous de consumer notre vie tout entière dans l'étude pénible de toutes les religions, de les examiner, de les comparer entre elles, pour découvrir enfin qu'elle est, entre toutes, la seule véritable ? Aucunement : si dans une vaste cité je cherche un individu qui m'a été clairement désigné par son nom et par une peinture exacte de sa personne et de son caractère, sera-t-il nécessaire que j'aille examiner chacun des habitants l'un après l'autre, pour reconnaître, pour trouver celui qui est l'objet de mes recherches ? Aussitôt que j'ai rencontré le personnage dont le nom particulier m'a été donné, et qui, sous tous les rapports, répond parfaitement à l'idée et au portrait qu'on m'en avait tracés, tout autre examen devient inutile. La vraie religion et l'Église de Jésus-Christ, où doit se trouver le dépôt des dogmes révélés et des lois de l'Homme-Dieu, portent un nom qu'aucune autre ne peut s'attribuer ; elles se présentent avec des marques distinctives et exclusives qui les font aisément reconnaître. Ce nom est celui de CATHOLIQUE, et les marques distinctives signifiées par ce nom sont l'UNITÉ et l'UNIVERSALITÉ. Avez-vous découvert une société qui porte le nom de catholique, et dans le sein de laquelle a été enseignée partout et en tout temps une seule et même foi ? vous êtes assuré dès lors que là est l'Église du Christ, et que là seulement vous trouverez la véritable religion. Dès ce moment, vous êtes dispensé de porter plus loin votre enquête.

Au milieu des attaques insidieuses de l'incrédulité contre le christianisme, n'est-il pas de l'intérêt et du devoir de tout sincère disciple de Jésus-Christ de se fortifier lui-même contre les assauts sophistiques des ennemis du nom chrétien ? Ceux qui sont encore dans le doute ne devraient-ils pas, pour éclaircir et rectifier leurs idées, donner une attention plus particulière aux vrais principes de la foi chrétienne, et bien considérer les bases fondamentales sur lesquelles reposent la vérité et la certitude des dogmes et des mystères de cette auguste religion ? Enfin l'incrédule lui-même n'est-il pas intéressé à se livrer au moins à un examen sérieux ? Si on venait lui annoncer de toute part que des biens immenses lui sont laissés en héritage, regarderait-il comme indigne de ses soins de remonter à la source de ce bruit général, et d'en constater la vérité ? Or c'est une opinion commune dans le monde chrétien, c'est même un fait dont on est parfaitement convaincu, que, dans le ciel, un empire où abondent toutes les richesses, où se trouvent tous les biens imaginables, est réservé, par le Très-Haut, pour chacun de nous après notre mort ; cela ne vaut-il pas la peine que nous fassions au moins une enquête sur la vérité d'un tel rapport, et que nous nous informions nous-mêmes à quelles conditions de si grands biens nous sont offerts ?

En présentant au public le traité suivant, nous formons le vœu bien sincère qu'avec l'aide et la grâce du Tout-Puissant, il devienne de quelque utilité, soit en confirmant le vrai croyant dans son attachement à la foi de Jésus-Christ, soit en initiant les autres à la connaissance des vérités du christianisme. Dans cette vue, nous désirons que le lecteur veuille bien considérer, 1° par quelle méthode rationnelle et convenable on établit la vérité des dogmes révélés du christianisme ; 2° comment, le fait de la révélation une fois démontré, on prouve, par des voies sûres et vraies, ce qui constitue la nature des dogmes, des préceptes et des institutions de la loi révélée de Jésus-Christ ; 3° enfin quelles sont les recherches à faire pour savoir où se trouve le vrai christianisme avec l'abondance de ses grâces et de tous ses bienfaits. Ces trois questions sont l'objet du travail suivant.

Première partie.

MOYENS D'ETABLIR LA VÉRITÉ DES DOGMES REVELES DU CHRISTIANISME.

CHAPITRE PREMIER.

Définitions et observations préliminaires.

Connaissance. — Vérité. — Certitude. — Evidence. — Différentes sources d'évidence.

L'entendement est l'œil de l'âme. Par la faculté de connaître, l'entendement aperçoit la vérité, comme par la faculté de voir l'œil aperçoit la lumière.

L'esprit de l'homme n'est pas susceptible de connaître toutes les vérités. S'il avait ce don, ses facultés seraient infinies, et il pourrait user d'une compréhension aussi illimitée que celle de Dieu. De même que l'œil peut voir les objets corporels sans apercevoir la nature, le nombre, la forme ou la position de leurs éléments intérieurs ; ainsi l'esprit de l'homme peut connaître les objets et les vérités sans en connaître toutes les causes, tous les rapports, toutes les propriétés, tous les effets. L'œil voit l'Océan sans être en état d'en mesurer la profondeur et l'étendue ;

et l'âme peut connaître Dieu sans être capable de sonder toutes les perfections de sa nature divine. L'esprit humain peut donc avoir la connaissance de beaucoup de choses sans avoir la compréhension de toutes les propriétés, de toutes les qualités qui leur appartiennent. La compréhension, dans le sens où ce mot est ici employé, signifie une connaissance si entière et si profonde d'un objet, que rien de ce qui constitue sa nature et ses rapports n'est imperceptible, n'est obscur pour l'entendement de celui qui le contemple.

Tout objet qui, dans sa substance, dans ses qualités ou dans ses perfections, est au-dessus de la compréhension de l'entendement de l'homme, est pour lui un mystère. Il y a des mystères dans la nature comme dans la religion, parce que dans l'une, comme dans l'autre, c'est la même sagesse infinie, c'est le même pouvoir infini qui a conçu et exécuté des œuvres inaccessibles à toute la sagacité, à toute la compréhension de l'esprit humain.

La vérité est l'*être*, c'est la *réalité*, c'est ce qui *est*.

Une vérité objective est l'état réel d'une chose prise absolument en elle-même ; elle consiste dans la chose *étant* ce *qu'elle est ;* c'est la convenance de l'attribut de cette chose avec son sujet.

La vérité logique se rapporte à la vérité, soit de nos perceptions, soit de nos jugements. Nos perceptions sont vraies, quand il y a convenance des perceptions de notre entendement avec les objets perçus *tels qu'ils sont en eux-mêmes*. Nos jugements sont *vrais*, quand l'acte, soit intérieur, qui affirme ou qui nie, soit extérieur, qui exprime au dehors cette même affirmation ou cette même négation, convient avec son objet *tel qu'il est en lui-même*. Si je juge ou si j'affirme que ce qui *est*, *n'est pas*, ou que ce qui *n'est pas*, *est*, il y a fausseté dans mon jugement et dans ma proposition. Comme la même chose ne peut, en même temps, exister et ne pas exister, et comme elle ne peut pas, en même temps et sous le même rapport, *être* et *n'être pas ce qu'elle est ;* de même deux jugements ou deux propositions contradictoires, concernant le même objet, et sous le même rapport, ne peuvent être vraies, puisque l'un affirme que cet objet existe, et l'autre, qu'il n'existe pas ; ou l'un, qu'il *est*, et l'autre, qu'il *n'est pas ce qu'il est réellement :* dans ce cas, que l'un des jugements soit vrai, que l'une des propositions le soit aussi, leurs contradictoires sont nécessairement fausses. Elle est donc logiquement vraie et certaine, cette connaissance des objets, qui nous les présente *tels qu'ils sont en eux-mêmes ;* elle est logiquement vraie, cette doctrine qui enseigne ou qui annonce que les choses *sont* ce *qu'elles sont réellement en elles-mêmes*.

La vérité morale est l'accord qui existe entre ce que l'homme exprime extérieurement, et ce qu'il pense ou sent intérieurement ; comme lorsque ce qu'il dit est l'expression sincère de sa pensée, et que sa bouche est le véritable interprète de son cœur, le contraire est un mensonge, une immoralité.

La connaissance que Dieu a de toutes choses est vraie, parce que Dieu connaît tous les êtres *comme ils sont réellement en eux-mêmes.* Sa connaissance est compréhensive, dans toute l'étendue du terme, parce qu'il voit tout de la manière la plus parfaite et la plus claire, et que rien dans l'univers ne lui est caché ou inconnu.

La révélation, par laquelle Dieu manifeste ou annonce une chose à l'homme, est essentiellement *vraie*, parce qu'il annonce que les choses *sont ce qu'il sait qu'elles sont*, et par conséquent ce qu'*elles sont en elles-mêmes*. Le mensonge et l'ignorance ne sont-ils pas également inconciliables avec l'idée d'un être infiniment parfait ?

La certitude est un jugement ferme et assuré de l'esprit sur un sujet proposé ; c'est une persuasion si profonde et si intime de la vérité ou de la fausseté d'une proposition, de l'existence ou de la non-existence d'un fait, qu'elle exclut toute espèce de doute.

La certitude n'est pas toutefois un assentiment aveugle à une opinion quelconque, non plus que le doute n'est une répugnance ou un éloignement stupide et intéressé pour une doctrine proposée. La certitude et le doute doivent être fondés tous deux sur la raison.

La certitude réelle, celle qui fait qu'un homme est raisonnablement et fermement persuadé de la vérité d'une docrine ou de l'existence d'un fait, a pour fondement l'évidence. Celle-ci dépose dans l'esprit la démonstration la plus lumineuse, la conviction la plus entière que la chose est réellement ce qu'on assure, ce que l'on croit qu'elle est.

L'évidence peut être intrinsèque ou extrinsèque. L'évidence intrinsèque, cette connaissance claire et certaine que l'on a d'un objet que l'on sait *être* réellement ce qu'on affirme qu'il *est*, prend sa source, 1° dans la vue immédiate de la vérité objective d'une proposition comme celle-ci : *Une même chose ne peut pas, en même temps, exister et ne pas exister*, ou dans la connaissance intuitive que l'on a de l'identité des attributs des choses avec leurs sujets, comme, *Un cercle est rond.* La vérité de ces propositions est si évidente en elle-même, qu'elle ne demande pas d'être prouvée par des développements empruntés d'ailleurs ; elle est aussi claire aux yeux de l'esprit que la lumière l'est aux yeux du corps ; c'est ce qu'on appelle l'évidence intuitive.

2° La connaissance certaine qu'une chose est réellement ce qu'on affirme qu'elle est, tire son caractère d'évidence de la liaison bien claire qui existe entre la proposition en question et quelque principe évident en lui-même, et c'est par la voie démonstrative que cette liaison est clairement prouvée ; comme dans cette proposition : *Les trois angles d'un triangle sont égaux à deux angles droits* : dans ce cas, la vérité de la proposition, qui d'abord se présente enveloppée

de quelque obscurité, est bientôt éclaircie à l'aide du jour qu'y répand l'éclat d'un principe évident en lui-même; c'est ce qu'on nomme l'évidence démonstrative.

La démonstration de la vérité est un acte qui appartient en propre à la faculté de raisonner. C'est par des raisonnements, c'est par une série d'arguments que lie entre eux une dépendance respective, et qui sont fondés, dans l'origine, sur des principes évidents en eux-mêmes, que le philosophe démontre la vérité de ses doctrines et de ses propositions, soit en métaphysique, soit en morale, soit en géométrie.

L'évidence extrinsèque, qui consiste dans la connaissance certaine qu'on a qu'une chose existe, ou qu'elle est réellement ce qu'on affirme qu'elle est, a son principe dans l'autorité du témoignage.

Par le témoignage de nos sens, nous pouvons, toute condition obligée étant d'ailleurs remplie, obtenir une connaissance vraie et certaine de l'existence des objets corporels ou des faits extérieurs. Ce témoignage est admis dans les tribunaux comme preuve évidente des faits.

Par le témoignage des hommes, nous obtenons, toute condition d'ailleurs remplie, une connaisssance vraie et certaine d'objets tout à fait éloignés, et que jamais nous n'avons pu percevoir à l'aide de nos sens. C'est ainsi que nous sommes assurés et de l'existence de Rome et de Constantinople, sans jamais avoir vu ces villes ; et de la réalité des faits historiques passés depuis longtemps, tels que les batailles de Pharsale et d'Hastings, et de celles de personnages tels que Jules César et Guillaume le Conquérant; c'est sur ce témoignage des hommes qu'est fondée toute la certitude de la vérité historique. En effet, un fait public est attesté par un nombre d'hommes qui eux-mêmes en ont été les témoins oculaires; ces hommes ont pu s'assurer de l'existence de ce fait par le témoignage de leurs sens, et par conséquent ils n'ont pu être trompés : divisés entre eux sur une foule de points d'intérêts, d'opinion, d'inclinations et d'habitudes, ils s'accordent pourtant pour attester d'une manière uniforme l'existence du fait en question, et dès lors le soupçon d'avoir voulu tromper ne peut aucunement les atteindre. Or, je le demande, lorsque tant de circonstances se trouvent réunies, quel homme raisonnable pourrait révoquer en doute la vérité d'un tel témoignage ?

Si, dans le témoignage des hommes, nous rencontrons évidence, certitude et vérité, combien, à plus forte raison, devrons-nous les trouver dans le témoignage de Dieu, qui connaît toutes choses telles qu'elles sont en elles-mêmes, et qui, source de toute vérité, ne peut se faire l'instrument de l'erreur ou du mensonge !

Observons que la voie par laquelle nous parvenons à la certitude de la vérité, je veux dire, à la connaissance positive des choses, *comme étant réellement ce qu'on affirme qu'elles sont*, n'est pas toujours la même. La vérité des principes qui ont en eux-mêmes leur propre évidence, nous est connue par l'évidence intuitive. C'est par la voie des démonstrations que nous arrivons aux conclusions de la métaphysique et des mathématiques, l'existence des objets corporels qui nous environnent est constatée par le témoignage des sens, et c'est le témoignage des hommes qui confirme celle des objets éloignés ou des faits passés. Dans la perception même des objets corporels qui sont autour de nous, le ministère des différents sens ne s'étend pas à tous les différents objets. C'est par l'œil que nous apercevons les couleurs ; l'oreille nous fait entendre les sons ; le goût et l'odorat ont aussi leurs sens respectifs. Des signes, des expressions extérieures sont nécessaires pour que l'homme puisse s'assurer de l'opinion intérieure, des intentions et des sentiments cachés des autres hommes ses semblables; et l'on n'obtient la connaissance certaine de ce qui est commandé et défendu par le législateur, que lorsqu'il a imprimé le sceau de son autorité à la manifestation et à la promulgation de ses lois.

C'est donc le comble de la déraison que de vouloir arriver à la connaissance certaine des vérités et des faits, par des moyens qui n'ont aucun rapport naturel ou spécial avec les objets qu'on a en vue ; ou bien encore, de nier la vérité d'une doctrine, l'existence d'un fait, parce qu'on ne peut les démontrer ou les établir par des arguments ou par des témoignages qui n'ont avec eux ni aucune analogie, ni la moindre connexité. Pourrait-on, par exemple, nier raisonnablement les doctrines métaphysiques de la spiritualité ou de l'immortalité de l'âme, parce quelles ne peuvent être prouvées par le témoignage des sens ; ou se refuser à croire que la bataille d'Hastings ait jamais été livrée, et qu'il ait existé un homme tel que Guillaume le Conquérant, parce que ces faits historiques ne peuvent être démontrés, comme les problèmes des mathématiques, à l'aide de lignes et de figures algébriques ? Niera-t-on l'existence des couleurs, parce que l'oreille ne peut en donner la perception ; ou celle des sons, parce que l'idée ne nous en parvient pas par les yeux ? Essayer de recourir à de telles voies, pour prouver de tels objets, ce serait renverser l'ordre de la nature et anéantir tout principe de certitude.

CHAPITRE II.

Considérations sur les garanties que peut offrir la raison humaine, comme guide sûr dans la connaissance des sciences morales et naturelles.

Son insuffisance reconnue en bien des points : relativement à la religion naturelle, à la morale, et à l'ordre physique de l'univers.

Avant d'examiner si l'homme, par la seule force de sa raison, est en état d'acquérir une connaissance certaine de la vérité des dogmes révélés du christianisme, ou si la vérité de ces dogmes est susceptible d'être prouvée par des arguments puisés dans les principes

de la science naturelle ; il me paraît convenable de considérer jusqu'à quel point la raison humaine, dans son état actuel, pourrait, étant dénuée de tout secours, conduire sûrement à la vérité, même dans les matières qui ne sont point hors de la sphère de ses capacités naturelles. Si nous jetons un coup d'œil sur cette foule de contradictions que nous offrent les opinions du genre humain en fait de science morale et philosophique, nous reconnaîtrons combien il s'en faut que la raison humaine, quelque éminente qu'elle se soit montrée d'ailleurs dans les esprits si cultivés de l'ancienne Grèce et de Rome, puisse, étant livrée à ses seuls moyens, établir dans l'esprit de l'homme la certitude des vérités morales et naturelles.

Voyez dans les écrits des plus grands philosophes que de principes contradictoires avancés et soutenus sur la nature et la providence de Dieu, sur l'origine du mal, sur la spiritualité et l'immortalité de l'âme, sur le libre arbitre, sur les devoirs les plus constants de la morale, sur la fin pour laquelle l'homme a été créé, sur les moyens d'atteindre au bonheur ! Rien d'arrêté parmi eux sur toutes ces questions. Ceux mêmes dont les facultés intellectuelles ont été portées à un si haut degré de perfection, les Socrate, les Platon, les Cicéron, restent flottants sans cesse sur un océan d'interminables incertitudes. Socrate gémit sur la profonde obscurité qui enveloppe l'esprit humain ; Platon, tout pénétré du sentiment de son insuffisance, adresse sa prière au ciel, pour qu'il daigne faire descendre sur la terre un guide plus éclairé, plus capable de diriger l'homme dans la recherche de la vérité; Cicéron demeure dans un doute pénible sur plusieurs points importants de la religion naturelle. Si telles étaient les ressources de la raison, qu'elle pût élever l'homme à une connaissance certaine de la vérité, relativement aux questions religieuses et morales qui semblent appartenir à la classe des sciences purement naturelles, verrait-on toutes ces fluctuations de la part de ces génies supérieurs qui ont brillé d'un éclat si parfait ? Après s'être livrés de toute la puissance de leur âme à la recherche de la vérité, ne seraient-ils pas parvenus à former un jugement arrêté et certain sur ces articles si importants? Et si chacun d'eux avait fait enfin cette découverte, objet de leurs constants efforts, n'y aurait-il pas eu accord et uniformité dans leurs opinions, comme dans leurs doctrines? Mais cette défaillance de la raison humaine, ce manque d'évidence intrinsèque sur la nature essentielle des choses, se reconnaît, en elle, non pas seulement dans les questions religieuses et morales qui sont du ressort de la science naturelle : la même obscurité l'environne encore, lorsqu'elle veut sonder les profondeurs et les secrets de l'ordre physique du monde. Quelle foule de systèmes opposés, de doctrines incohérentes, l'histoire des opinions philosophiques ne présente-elle pas sur la matière et sur le mouvement, sur ce mécanisme merveilleux de la nature, dont les opérations variées sont étalées chaque jour à nos yeux! Tout ce qui frappe nos sens, depuis l'astre éclatant du jour jusqu'au plus petit grain de sable, depuis l'éléphant jusqu'au ciron, est un mystère pour la raison humaine. Mais de tous les mystères le plus grand pour l'homme, dans ce monde sublunaire, c'est l'homme lui-même. Son corps, son âme, leur union, la coopération de ces deux êtres si incompatibles, cette espèce de simultanéité qui existe entre la volonté et les mouvements de l'être animé ; toutes ces merveilles sont inaccessibles à la compréhension de l'esprit humain. Combien de variété, d'inconsistance sur ces matières, dans toutes les doctrines enfantées par les plus habiles philosophes, même depuis que les siècles d'ignorance ont fait place à celui des lumières !

Les Descartes, les Locke, les Leibnitz, les Newton n'ont-ils pas imaginé, sur ces points divers, des systèmes entièrement opposés ? et pourtant chacun d'eux croyait bien avoir pour soi les preuves et les démonstrations de l'évidence la plus intrinsèque. Que conclure de ces contradictions manifestes ? C'est qu'il faut bien que soit l'un, soit l'autre, parmi eux, en ne marchant qu'à la lueur si incertaine de la raison, n'ait pu arriver qu'à l'erreur.

Or s'il y a tant d'objets dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral, qui ne peuvent être perçus intuitivement ; si, avec les principes mêmes de la science naturelle, on ne peut les soumettre à cette démonstration intrinsèque, qui fait connaître les choses absolument dans leur nature et dans leur essence ; si, de toutes parts, l'esprit de l'homme ne rencontre que des mystères impénétrables, doit-il se flatter qu'à l'aide de sa seule intelligence, il pourra atteindre à une connaissance vraie et évidente des objets surnaturels de la révélation divine ? A plus forte raison oserait-on penser que le jugement privé de chaque individu, qui ne porte que sur une série d'arguments tirés des seuls principes de cette science naturelle, peut être admis raisonnablement, comme un moyen sûr de parvenir à une connaissance certaine de la vérité des dogmes révélés du christianisme ? et cette vérité, se croira-t-on fondé à la nier parce qu'elle n'est pas susceptible d'être démontrée par la raison naturelle ? Enfin, pour arriver à la certitude, relativement aux vérités révélées, ne pourrait-il pas y avoir d'autres voies plus sûres, et mieux accommodées à la nature et à l'objet de ces recherches ?

CHAPITRE III.

Moyens d'établir avec une certitude absolue la vérité des dogmes révélés du christianisme.

Observations préliminaires. — On ne saurait l'établir ni par les preuves d'une évidence intrinsèque et démonstrative, ni par les lumières naturelles de la raison. — Exemples tirés des mystères de la sainte Trinité et de l'incarnation, ainsi que de toute doctrine révélée qui, dans son objet, dépend de la libre volonté de Dieu. — Les obscurités que présente la question de la possibilité d'un mystère ne prouvent pas qu'il soit impossible.

La révélation comprend les dogmes cer-

tains qui généralement ont été reconnus comme appartenant essentiellement au christianisme. Il est entendu que telle est la voie que Dieu a daigné choisir pour communiquer à l'homme la connaissance sublime de sa nature divine, de ses glorieux attributs et du grand œuvre que, dans sa sagesse, il a conçu et exécuté pour la rédemption et le bonheur du genre humain. Cette manifestation, nous la prenons et nous la considérons dans la question actuelle, comme un fait, et ce fait embrasse les dogmes concernant le mystère d'un Dieu en trois personnes, l'union de deux natures dans la personne du Christ, union par laquelle il est Dieu et homme tout ensemble ; l'existence du péché originel, la nature d'expiation exigée pour ce péché, les conditions auxquelles l'homme peut s'appliquer dans la rémission des péchés, les bienfaits de cette expiation, la nécessité de la grâce divine, la résurrection de nos corps, le jugement général de tous les hommes au dernier des jours, les récompenses éternelles réservées aux justes dans le ciel, les peines auxquelles les méchants seront éternellement condamnés dans l'enfer.

Ces dogmes sont vrais, s'ils annoncent les choses *comme elles sont réellement en elles-mêmes ;* mais cette *vérité objective,* qui consiste à présenter les choses que ces dogmes renferment, comme étant *ce qu'elles, sont réellement en elles-mêmes*, est entièrement indépendante des perceptions de notre entendement. Nos conceptions, nos opinions, nos raisonnements ne peuvent ni les créer ni les détruire; elles sont fixes dans leur objet. C'est ainsi que l'existence du soleil est indépendante de l'œil de l'homme : que cet astre soit vu ou qu'il ne le soit pas, il n'en existe pas moins ; l'œil en s'ouvrant à sa lumière ne lui donne pas plus l'existence qu'il ne la lui ôte en se fermant à l'éclat de ses rayons. De même, l'existence des faits est en elle-même indépendante de la connaissance que nous pouvons en avoir. En les croyant, nous ne faisons pas qu'ils aient eu lieu, comme en refusant de les croire, nous ne faisons pas qu'ils n'aient pas existé. L'homme qui s'est rendu coupable d'un acte criminel ne peut pas en le niant, anéantir le crime qu'il a commis, ni prévenir l'arrêt qui le condamne, parce qu'il s'était persuadé que la mort ne serait pas le châtiment de son forfait.

Quiconque se propose de démontrer la vérité des dogmes révélés du christianisme, doit s'attacher à bien constater si les choses que ces dogmes annoncent, *sont* ou *ne sont pas ce qu'on affirme qu'elles sont.*

Il ne s'agit pas encore, dans la discussion actuelle, de rechercher si c'est par l'évidence du témoignage de Dieu qui a enseigné ces dogmes, qu'on peut acquérir la connaissance certaine de leur vérité. Ce que nous nous proposons maintenant, c'est seulement d'examiner si la vérité ou la fausseté de ces dogmes peuvent être démontrées intrinsèquement par des arguments tirés des principes de la science naturelle ; si la certitude peut en être établie par l'évidence intrinsèque et démonstrative ; si elles sont l'objet direct de la raison humaine, comme la lumière est l'objet direct de l'œil : mais si rien de cela n'a lieu, prétendre arriver, par la seule raison humaine, à la démonstration de ces dogmes, serait une chose aussi absurde que de demander à l'œil qu'il nous fît percevoir les sons, à l'oreille qu'elle nous fît voir la lumière.

Nous disons donc : La vérité ou la fausseté des dogmes révélés du christianisme ne peut être établie, ni par la voie de l'évidence intrinsèque et démonstrative, ni par les arguments puisés dans les principes évidents en eux-mêmes de la science naturelle ; donc la raison humaine seule ne peut conduire à la vérité révélée.

Ce qui est du domaine de la raison, et ce qui tient à l'exercice de ses facultés, c'est de démontrer dans une question obscure et douteuse ce qu'il y a de vrai ou de faux, par par un exposé clair de sa convenance ou de sa disconvenance avec quelque proposition évidente en elle-même, ou avec quelque principe de la science naturelle.

Les dogmes révélés du christianisme, qui tous ressortissent soit aux mystères sublimes et impénétrables de la nature divine, soit aux desseins et au grand œuvre de Dieu relativement à la rédemption et au bonheur éternel de l'homme, appartiennent à un ordre de choses tout à fait surnaturel, et qui n'a aucune connexion avec les principes de la science purement naturelle. En conséquence, ni les lumières de la raison, ni celles qu'on obtient par l'évidence démonstrative, ne sont capables de faire connaître intrinsèquement si les objets que renferment ces dogmes *sont ou ne sont pas en eux-mêmes ce qu'on annonce qu'ils sont.*

Prenons pour exemple le mystère de la sainte Trinité, c'est-à-dire cette proposition : *Dans la nature divine, qui est une, il y a trois personnes distinctes.* Quel est le principe d'évidence intrinsèque qui pourrait nous faire connaître qu'il y a ou qu'il n'y a pas trois personnes en Dieu, et que par conséquent ce dogme est vrai ou faux ? Quel est le principe de la science naturelle, auquel ce dogme se rapporte essentiellement, quel est celui auquel il soit évidemment opposé ? Il n'est pas dit : *Il y a une seule nature divine, et il y a trois natures divines :* encore moins : *Il y a trois personnes qui sont Dieu, il n'y a qu'une personne divine.* De telles propositions seraient tout à fait contraires à ce principe évident de la science naturelle qui établit qu'une même chose ne peut, dans le même temps et sous le même rapport, *être et ne pas être* ce qu'on affirme qu'*elle est.* Mais aussi telle n'est pas la doctrine proposée ; ce qu'elle avance, c'est *qu'il y a une seule nature en trois personnes.* Sans doute, en examinant intrinsèquement une telle proposition, elle paraîtra toujours remplie d'obscurité pour la raison humaine, parce qu'elle ne peut être éclairée par quelque reflet de cette lumière qu'en vain elle demanderait à un des principes évidents de la science na-

turelle; mais parce qu'une vérité est obscure, s'ensuit-il évidemment qu'elle soit fausse?

La substance unique, simple, immatérielle de l'âme humaine ne présente-t-elle pas trois facultés bien distinctes : la volonté, la mémoire et l'entendement? Laquelle de ces facultés constitue proprement notre âme? n'est-ce pas là un mystère impénétrable à notre raison? L'existence possible de ces trois facultés, dans une seule âme, aurait-elle pu être démontrée spéculativement par l'application de quelque principe évident de la science naturelle? ou n'en devrait-on naturellement la connaissance qu'au sens intime que nous aurions de leur existence et de leurs opérations? Ceux qui voudraient combattre cette doctrine, à quel principe de la science naturelle pourraient-ils prouver qu'elle est contraire?... Créature faible et bornée, ô homme! tu ne peux t'élever à la compréhension, à la connaissance entière de la nature des facultés et des opérations de ton âme, et tu oserais prétendre atteindre à celle des perfections infinies de la nature de ton Dieu; et tu te croirais capable de juger avec évidence, par les seules lumières de ta raison, s'il est possible ou s'il n'est pas possible qu'il existe trois personnes divines dans une seule nature divine!!... On le voit, cette dernière question est assurément une question de fait.

Nous pouvons prendre un autre exemple dans cette proposition : *Jésus-Christ est Dieu et homme tout ensemble;* ou bien dans celle-ci : *Deux natures, l'une divine, l'autre humaine, sont unies en une seule personne qui est le Christ.* Trouvera-t-on entre cette doctrine et quelque principe évident de la science naturelle, une liaison, un point de contact qui mette à même d'en démontrer la vérité par l'évidence intrinsèque? Ou bien est-elle tellement opposée à quelques-uns de ces principes, qu'il soit facile d'en démontrer la fausseté, en faisant voir comment elle répugne à quelque proposition évidente?

Il y a dans l'homme deux substances bien distinctes, l'âme et le corps; l'une matérielle et divisible, l'autre immatérielle et indivisible, et toutes deux réunies dans une seule et même personne. Si la possibilité de cette union hypostatique, dans l'homme, n'avait pas été démontrée par le fait, où est le principe spéculatif de la science naturelle qui en eût fourni la preuve à la raison humaine?

La question de savoir si deux natures sont unies hypostatiquement dans la personne du Christ, ou si elles ne le sont pas, est une question de fait. Toute obscurité spéculative qui environne un mystère relativement à la possibilité de son existence, et toute objection déduite de cette obscurité, ne prouvent rien contre le fait de cette existence, dès qu'elle est démontrée par l'évidence du témoignage.

Très-certainement les mystères naturels qui se trouvent dans la substance et dans les facultés de l'âme, dans l'union hypostatique du corps avec l'être intelligent, présentent de grandes difficultés à notre pensée, quand nous voulons examiner ces faits intrinsèquement, et il n'est pas d'évidence démonstrative dont la lumière puisse dissiper ces nuages; à plus forte raison, dans quelle immensité de ténèbres effrayantes l'âme doit-elle se trouver plongée, quand elle se hasarde à vouloir pénétrer dans les profondeurs de la majesté et de la gloire de Dieu! Quelle doit être la confusion de l'homme, quand il ose prendre sa propre faiblesse pour la mesure de la toute-puissance! Le Très-Haut habite un séjour de lumière inaccessible à tous les efforts, à toutes les recherches de la raison humaine. Quand nous voulons porter un regard téméraire sur le disque radieux du soleil, pouvons-nous supporter l'ardeur de ses feux, et ne sommes-nous pas quelquefois aveuglés par l'éclat de ses rayons? Ainsi donc, comme les dogmes relatifs aux mystères de la Trinité et de l'Incarnation n'ont aucune liaison intrinsèque avec les principes évidents de la science naturelle; comme les objets qu'elles énoncent sont matériellement en eux-mêmes de véritables faits, ces mystères ne peuvent être l'objet propre des facultés de l'intelligence humaine, et, conséquemment, ce n'est point par le moyen d'une évidence intrinsèque et démonstrative qu'on pourra parvenir à connaître avec certitude s'ils sont vrais ou s'ils sont faux.

Mais si nous examinons la nature des objets que proposent les dogmes de la révélation du christianisme, nous trouverons que la plupart d'entre eux sont les résultats et les effets de la libre volonté de Dieu. Or, relativement à de tels objets, comment, par les lumières de l'évidence intrinsèque, la raison humaine pourrait-elle décider si les faits énoncés sont ou ne sont pas l'œuvre de la sagesse de Dieu; et quels arguments la science naturelle pourrait-elle fournir pour en démontrer la vérité ou la fausseté?

Qu'on nous dise aussi par quelle lumière de l'évidence, par quel principe de la science naturelle, la raison humaine parviendrait à découvrir, 1° quelle espèce d'expiation un Dieu offensé a ou n'a pas dû exiger en réparation du péché; 2° si ce Dieu a ou n'a pas résolu d'envoyer son Fils engendré de toute éternité, pour être fait homme dans le temps, et s'offrir lui-même comme victime propitiatoire; 3° quelles sont les conditions imposées ou non imposées à l'homme pour qu'il puisse s'appliquer le bienfait de cette expiation; 4° si, d'après l'institution et le commandement de Dieu, le baptême est ou n'est pas nécessaire pour la rémission des péchés; 5° si la grâce divine est ou n'est pas indispensable pour notre salut; 6° si Dieu a ou n'a pas décrété et promis que notre corps serait rendu à la vie, au dernier des jours; 7° si Dieu a ou n'a pas arrêté et prédit que chacun de nous, après la mort, subirait un jugement particulier, et que tous les hommes en subiraient un général à la fin du monde; 8° si Dieu a ou n'a pas promis au juste une gloire éternelle en récompense de ses vertus, et 9° annoncé au méchant un châtiment qui n'aura pas de fin?

Dans tous ces points de doctrine révélée, et dans d'autres encore, sera-ce d'après la nature intrinsèque de l'objet, ou d'après sa liaison avec quelque principe de science naturelle, que la raison pourra démontrer quel est le côté vrai de la question? Sur quel fondement établirait-elle la vérité ou la fausseté des dogmes relatifs à ces objets, qui tous dépendent uniquement de la libre volonté de Dieu? Cela ne lui serait pas plus possible que de faire connaître, à l'aide d'angles tracés et de figures mathématiques, les pensées intimes d'un individu et l'existence d'un fait passé. Ces doctrines, en un mot, ne sont pas plus l'objet de la raison humaine que le son n'est l'objet de l'œil.

L'existence des trois personnes en un seul Dieu, celle de l'union des deux natures en Jésus-Christ, voilà des vérités de fait. Ce n'est point par la démonstration d'une évidence intrinsèque que ces sortes de vérités sont prouvées, mais c'est par l'évidence intrinsèque du témoignage.

Si ces deux mystères existent réellement, ce sont des faits qui ne peuvent être ni renversés ni détruits par l'obstination de l'homme à n'y pas croire ou à les nier; pas plus que l'éclat du soleil au milieu de sa course ne pourrait être altéré ou éteint par l'acte de celui qui se fermerait les yeux pour ne pas le voir.

Tout ce que pourrait essayer la raison humaine contre l'existence de ces faits, ce serait de démontrer, jusqu'au plus haut degré d'évidence intrinsèque, que cette existence est impossible, comme étant tout à fait contradictoire à quelque principe évident de la science naturelle. Si elle obtenait ce triomphe, sans doute il éclaterait à tous les yeux, et chacun resterait convaincu. Comment se fait-il pourtant que cette impossibilité n'ait pas frappé des milliers de savants qui ont donné tous leurs soins à l'examen de cette question, et qui, après l'avoir considérée avec autant d'attention que d'impartialité, n'ont pas balancé d'admettre et de croire sincèrement l'existence des trois personnes en un seul Dieu, et celle de l'union des deux natures en Jésus-Christ, comme étant des mystères possibles et réellement existants?

Au fait, ceux qui entreprennent de démontrer l'impossibilité des mystères, objets essentiels de la révélation divine, ont à écarter une masse de faits bien plus imposante qu'ils ne s'y attendent. Ce n'est pas seulement l'existence des mystères en eux-mêmes qu'il leur faut renverser; ils ont encore à faire disparaître cet amas de faits historiques et miraculeux qui déposent en faveur du fait de la révélation divine, par laquelle ces mystères sont connus. Tant que ces témoignages resteront en évidence, tant que le fait de la révélation de ces mystères subsistera et trouvera son appui dans de tels témoignages, aussi longtemps la possibilité de ces mystères sera une vérité établie sur des bases inébranlables: car, s'il est de fait que Dieu a révélé un mystère, par exemple celui de la sainte Trinité, par cela seul l'existence du mystère se trouve confirmée. La meilleure preuve de la possibilité d'une chose est très-certainement l'existence patente et avérée de la chose elle-même. Un philosophe se trouvait embarrassé à réfuter les arguments captieux et les subtilités métaphysiques par lesquelles on combattait devant lui l'existence du mouvement. Soudain il se lève, marche et confond le sophiste, en prouvant, par cette action, la possibilité de la chose. Ceux donc qui prétendent prouver l'impossibilité des mystères doivent, avant tout, démontrer jusqu'au plus haut degré d'évidence, qu'ils n'existent pas, puis battre en ruine tous les faits qui constatent la certitude de leur existence.

Toutes ces prétendues preuves intrinsèques tirées des principes évidents de la science naturelle, contre la possibilité naturelle des mystères, à quoi se réduisent-elles, quand on les examine avec impartialité? A montrer seulement qu'il y a une sorte d'obscurité intrinsèque dans la possibilité de ces mystères; mais montrent-elles que l'impossibilité de leur existence est d'une évidence intrinsèque?

De deux hommes, l'un nie l'existence des trois personnes en un seul Dieu, l'autre le fait de la création du monde: est-il plus facile au premier de démontrer évidemment que la possibilité du mystère de la Trinité répugne aux principes de la science naturelle, qu'il n'est aisé au second de prouver que la possibilité de la création répugne à ce principe connu: *Ex nihilo nihil fit; de rien on ne fait rien?* et cependant combien souvent il arrive que tel qui nie le mystère de la Trinité admette celui de la création, bien qu'en soumettant les deux faits à un examen intrinsèque, l'impossibilité de l'un ne soit pas plus facile à démontrer par le principe évident de la science naturelle, que l'impossibilité de l'autre!

CHAPITRE IV.

Conséquences qui résulteraient du principe en vertu duquel on n'admettrait la vérité de la révélation qu'autant qu'elle serait établie sur les preuves d'une évidence intrinsèque et démonstrative.

Incertitude dans les doctrines religieuses. — Incrédulité. — Ces conséquences manifestées surtout dans l'histoire des opinions religieuses qui se sont répandues à la suite des changements survenus en fait de religion à l'époque du seizième siècle. — La raison et la révélation nullement opposées l'une à l'autre. — Fonction de la raison dans la recherche des vérités révélées. — Liberté en matière de religion.

Si un individu pouvait se croire fondé à nier la vérité d'un seul des dogmes révélés du christianisme, parce qu'il lui serait impossible de le démontrer intrinsèquement, et d'en indiquer la liaison avec quelque principe de la science naturelle, quel est le mystère, quel est l'article de la religion chrétienne que pourrait croire et soutenir un tel homme, s'il voulait être d'accord avec lui-même? Se refusera-t-il, en partant de ce point, à admettre comme vraie la doctrine de la présence réelle, celle de la transsubstantiation? Je le vois dès lors dans la nécessité de rejeter, pour être conséquent, et la trinité des personnes en

Dieu, et l'union des deux natures en la seule personne de Jésus-Christ, et le péché originel, et la résurrection des morts, et l'éternité des peines de l'enfer, et la création du monde, et enfin toutes les vérités révélées, puisqu'elles se rapportent à des objets qui, considérés intrinsèquement, n'ont aucune connexité avec les principes de la science naturelle. Il est donc évident qu'aucun de ces principes ne peut être raisonnablement appliqué à aucun de ces objets; et du moment où l'on voudra les employer comme moyen de certitude en fait de vérités revelées, ils devront nécessairement conduire à l'indifférentisme en matière de religion, et même à une entière incrédulité.

Ce n'est pas ici une conséquence simplement hypothétique et toute spéculative; elle ne manquera pas d'avoir lieu, dès que, pour déterminer la verité ou la fausseté des doctrines révélées, on voudra prendre pour règle la démonstration intrinsèque de la convenance ou de la disconvenance des objets de ces doctrines avec les principes de la science naturelle. Quelle preuve plus éclatante de ce que nous avançons, que l'histoire de toutes les opinions religieuses admises par ceux qui ont adopté ce principe pour règle de leur jugement! Une foule d'écrivains l'ont démontré, et tout récemment encore, un ministre protestant, le baron de Starck, dans ses *Entretiens philosophiques*, qui ont été traduits en anglais, sous ce titre : *Dialogues philosophiques au sujet de la réunion des différentes communions chrétiennes*. N'est-ce pas par une conséquence directe de ce principe, qu'on voit aujourd'hui, dans nos contrées, tant de personnes nier hautement le mystère de la Trinité, la divinité de Jésus-Christ, la vérité des saintes Ecritures, et les autres articles de la religion révélée? Pour condamner ou réfuter avec fondement ces déplorables erreurs, quel principe peuvent invoquer ceux qui admettent que la vérité ou la fausseté des dogmes de la religion révélée doivent être prouvées par les arguments intrinsèques de la science naturelle?

Mais quoi! dira-t-on, le flambeau de la raison doit-il donc s'éteindre devant celui de la révélation; et dans l'examen des vérités religieuses, interdirez-vous entièrement l'emploi des facultés de la raison naturelle? Non, certainement non. Les vérités que la raison et la révélation ont pour objets, sont très-distinctes, et les motifs d'assentiment sur lesquels elles sont basées sont aussi très-différents : elles ont chacune leur domaine séparé, où elles peuvent respectivement exercer leurs droits.

La raison a devant elle le vaste champ de la nature, et la révélation lui en laisse parcourir en toute liberté l'immense étendue. A l'aide des principes de la science naturelle, la raison peut, à son gré, se livrer à une étude approfondie des vérités naturelles et morales : de son côté, la révélation, en répandant dans l'âme humaine les notions sublimes des vérités surnaturelles, y fait pénétrer en même temps des torrents de nouvelles lumières; et combien, par ce don précieux, n'ajoute-t-elle pas à tout ce qui doit confirmer, perfectionner, sanctionner les vérités et les préceptes de la loi de nature! Jamais elle n'a mis la plus légère opposition ni aux découvertes, ni aux progrès des sciences naturelles. Bien plus, combien de peuples n'ont dû les avantages de la civilisation et des lettres, qu'à ceux-là mêmes qui leur avaient apporté la croyance des vérités révélées! A quel degré de sublimes perfections la raison ne s'est-elle pas élevée dans les esprits éclairés par les divines lumières! Voyez les Origène, les saint Chrysostôme, les saint Augustin, les saint Jérôme, dans les premiers siècles; les Bossuet, les Fénelon, les Pascal, les Descartes, dans les temps modernes : leur foi a-t-elle mis des entraves au perfectionnement de leurs propres talents, et à l'extension de leurs connaissances dans les sciences naturelles? Ne sont-ce pas les ministres de la religion et ceux qui ont professé les principes de la révélation, qu'on a vus, dans tous les temps, encourager avec le plus de zèle et d'activité les lettres, les sciences et les arts? Ainsi que le bon sens, la révélation a toujours commandé l'usage des facultés intellectuelles, mais toujours elle en a proscrit l'abus.

Que la raison, dans la recherche des vérités religieuses et révélées, sache se borner aux objets qui sont de son ressort; que jamais elle ne franchisse les limites de son domaine, et dès lors elle ne sera nullement gênée dans l'exercice de ses facultés. Mais si elle prétend pouvoir démontrer la vérité ou la fausseté des mystères de la révélation, par de vaines discussions sur la nature intrinsèque des objets que présentent ces dogmes et ces mystères, ou par l'emploi d'arguments philosophiques tirés des principes évidents de la science naturelle, elle s'égare alors au delà de ses propres domaines; elle s'écarte du droit sens, en essayant de prouver par l'évidence intrinsèque ce qui n'est pas plus l'objet de cette évidence que la couleur n'est l'objet de l'oreille, le son celui de l'œil, et l'existence d'un fait historique l'objet d'une démonstration purement mathématique.

Dès qu'on a admis l'existence de Dieu, de ce Dieu dont la sagesse infinie surpasse en savoir tout ce que la raison humaine peut comprendre, dont la puissance sans bornes s'étend au delà de tout ce que l'homme peut imaginer, et dont l'inépuisable bonté est au-dessus de toute intelligence; il est alors, pour la raison, un moyen sûr de faire un juste emploi de ses facultés : c'est de s'attacher à démontrer, d'après les principes légitimes, que si ce grand Dieu a daigné faire, en faveur de l'homme, quelque révélation, quelque manifestation relative aux perfections de sa nature, aux desseins et aux œuvres de sa bonté, il ne peut y avoir que vérité dans tout ce qu'il a fait connaître, parce que, étant la sagesse infinie, lui seul connaît les choses *telles qu'elles sont en elles-mêmes*; et comme il est en même temps la vérité infinie et l'infinie bonté, il ne peut nous tromper par des décla-

rations contraires à ce qu'il sait être la vérité. Il appartient encore à la raison de démontrer que rien ne lui est plus conforme que d'admettre, avec une conviction intime, tout ce que Dieu a révélé; car ce sera toujours un acte de bon sens, que de croire, de toute la force de l'âme, ce qui porte le caractère de la certitude et de la vérité. Or qu'y a-t-il de plus certainement vrai que tout ce que Dieu nous a fait connaître par la révélation?

Il ne reste donc plus qu'à s'assurer si le Très-Haut a révélé quelque chose à l'homme, et en quoi consiste cette révélation. C'est ici une simple question de FAIT, laquelle, ainsi que tous les faits historiques, doit trouver ses preuves dans l'évidence de témoignage. Ici la raison peut faire encore un légitime usage de ses facultés, en appliquant aux manifestations évidentes de la révélation divine, qui, en elles-mêmes, sont autant de faits extérieurs, tous les principes et toutes les règles de critique dont on se sert pour établir la certitude du témoignage des hommes.

Mais le fait de la révélation divine une fois reconnu et bien établi, les fonctions de la raison cessent, et là elle doit s'arrêter. Sans doute elle a le droit de réclamer des lumières satisfaisantes sur le fait de la parole de Dieu; mais lorsqu'elle les a obtenues, et qu'elle sait évidemment, par les preuves extrinsèques, que Dieu a réellement parlé, elle n'a plus ni droit, ni qualité, ni compétence pour évoquer à son tribunal la vérité et la justice des instructions et des commandements de ce Maître suprême. C'est la raison elle-même qui nous apprend que, si notre premier devoir est de rendre hommage à la vérité et à la véracité de Dieu, en soumettant notre entendement à tout ce que la foi présente à notre croyance, et en admettant sans réserve et avec une ferme assurance tout ce que ce Dieu a révélé; un autre devoir nous est encore imposé, c'est de nous prosterner humblement devant la sagesse et la justice divines, de soumettre notre volonté à tout ce que prescrit la loi, et d'accomplir avec fidélité tous ses commandements.

Mais, dira-t-on, que devient alors la liberté en fait de religion? Si par cette liberté on entend seulement que chaque homme est libre de s'enquérir soigneusement sur le fait de la révélation, et d'examiner jusqu'où peut aller l'évidence des témoignages qui en confirment la réalité, il est clair que ce droit imprescriptible est un des apanages naturels de la créature raisonnable. On en peut dire autant du droit que chacun a d'examiner sur quelles preuves d'évidence extrinsèque reposent les motifs qui nous font croire à la vérité du moyen employé par Dieu pour donner aux hommes la connaissance certaine des dogmes révélés. Sans cela, on serait exposé au danger de confondre les opinions erronées qui viennent des hommes, avec les vérités révélées qui viennent de Dieu, et d'être dupe de tout imposteur ou de tout prédicant fanatique, qui n'emprunterait son autorité que de lui-même.

Mais si par liberté religieuse vous entendez un droit qui serait donné à l'homme d'accorder ou de refuser sa croyance à ce qui a été certainement révélé par le Dieu de vérité, ou à ce que propose à notre foi, comme révélé, une autorité à qui non-seulement Dieu lui-même a donné mission pour promulguer sa loi, mais à laquelle encore il nous ordonne expressément d'obéir, nous ne pouvons reconnaître un tel droit, il n'existe pas; car il y a autant d'injustice, autant de criminalité à rejeter un article de doctrine transmis certainement par Dieu, qu'il y en aurait à repousser l'observance d'un devoir moral que Dieu aurait certainement imposé.

Mais, ajoute-t-on, l'esprit de l'homme n'est-il pas aussi libre que l'air? S'il doit être fixé, par quoi le serait-il, sinon par la seule évidence de la vérité? En réponse à cette difficulté, je demande: L'entendement est-il plus libre que la volonté? La volonté de l'homme, humble sujette de la volonté suprême, n'est-elle pas soumise aux ordres de son Dieu? L'homme, quoique libre, n'est-il pas dans l'obligation morale d'obéir aux commandements divins, et dès lors sa liberté ne subit-elle pas quelque restriction? Dieu, qui a le droit d'imposer à la volonté l'observance des préceptes moraux, n'a-t-il pas aussi le droit d'ordonner à l'entendement une entière déférence aux dogmes qu'il a révélés? Mais, ajoute-t-on encore, l'esprit peut-il raisonnablement donner son assentiment à une doctrine dont la vérité ne lui est pas évidemment démontrée? Non, certainement. Il lui faudra, pour donner cet assentiment, soit les preuves de l'évidence intrinsèque, si la doctrine est l'objet de cette évidence, soit celles de l'évidence extrinsèque, si c'est à cette espèce d'évidence que se rapporte la doctrine. C'est ainsi que l'esprit humain reconnaît la vérité des doctrines mathématiques d'après l'évidence intrinsèque, résultat des démonstrations de cette science; c'est ainsi qu'il admet la vérité des renseignements de l'histoire, d'après l'évidence extrinsèque produite par le témoignage des hommes; c'est ainsi que, d'après l'évidence extrinsèque, qu'il trouve dans le témoignage de Dieu, il croit également à la vérité des dogmes révélés.

CHAPITRE V.

La certitude des vérités de la révélation ne s'obtient que par le moyen d'une évidence extrinsèque, ou par le témoignage de Dieu dans l'acte même par lequel sont révélés les dogmes divins.

Preuves tirées de la nature de la question. — Des raisonnements de saint Paul. — De la méthode naturelle par laquelle on arrive à la connaissance vraie et certaine des volontés d'un législateur.

Nous avons reconnu l'impossibilité d'établir par l'évidence intrinsèque la certitude des vérités révélées. Il n'y a donc que l'évidence extrinsèque, ou celle du témoignage de Dieu qui puisse nous conduire à cette certitude.

Le témoignage de Dieu, d'après la nature des choses, doit être le seul moyen propre à établir la vérité des dogmes révélés; car ces dogmes ont pour objet, soit la nature même de Dieu, soit la connaissance de ses desseins et de ses œuvres. Or qui peut avoir une connaissance plus parfaite de Dieu, que Dieu lui-même? qui, mieux que lui, peut pénétrer dans les profondeurs de ses desseins et de ses œuvres? A lui seul appartient la compréhension de ces objets sublimes. Donc la manifestation et la révélation qu'il daigne en faire sont le moyen le plus propre à en établir, à en confirmer la vérité.

L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, et le cœur de l'homme n'a jamais conçu ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment. En effet, ni le témoignage des sens, ni les démonstrations de la raison humaine, n'ont pu donner la connaissance des moyens dont Dieu avait résolu de se servir pour le bonheur de l'homme. *Mais pour nous, Dieu nous les a révélés par son esprit; car l'esprit de Dieu pénètre tout, et même ce qu'il y a de plus caché dans les profondeurs de Dieu.* S'il n'eût manifesté ses desseins et ses intentions, quel autre aurait pu les connaître? *Car qui des hommes connaît ce qui est dans l'homme*, c'est-à-dire ses dispositions, ses intentions, *sinon l'esprit de l'homme qui est en lui? Ainsi nul ne connaît ce qui est en Dieu*, c'est-à-dire ses volontés et ses desseins, *si ce n'est l'esprit de Dieu qui est en lui. Or nous n'avons point reçu l'esprit du monde, mais l'esprit de Dieu, qui nous a été communiqué, afin que nous connussions les dons que Dieu nous a faits* (I *Cor.*, II, 9, 10, 11, 12).

Il ne peut y avoir de connaissance plus *vraie* que celle que possède Dieu sur sa propre nature, sur ses desseins et sur ses œuvres, parce qu'il les connaît *tels qu'ils sont en eux-mêmes.* Il n'y a rien de plus *certain* pour nous que la vérité de ce qui nous a été révélé par le Dieu de vérité, concernant sa nature, ses desseins et ses œuvres. *Si nous admettons le témoignage des hommes, celui de Dieu est plus grand* (I *Jean*, V, 9). Le témoignage de Dieu est assurément la base la plus solide sur laquelle repose la certitude la plus absolue de la vérité.

Donc si Dieu, qui a une connaissance parfaite de lui-même, de ses desseins et de ses œuvres, déclare positivement que, dans sa nature infiniment parfaite, il y a trois personnes distinctes; que, dans le Christ, il y a, par suite de l'incarnation, deux natures unies en la personne de Dieu le Fils; que la postérité d'Adam apporte en naissant la tache du péché originel; que l'expiation de ce péché a été la mort de Jésus-Christ sur une croix; que le baptême a été institué pour la rémission des péchés; que chaque homme sera jugé immédiatement au sortir de cette vie; que Jésus-Christ descendra des cieux au dernier des jours, pour juger tous les hommes suivant leurs œuvres; que nos corps seront rendus à la vie; que les bons seront récompensés par un bonheur éternel, et les méchants punis par des peines également éternelles; si, dis-je, toutes ces choses sont manifestées par Dieu, elles sont dès lors élevées au plus haut degré de vérité et de certitude, et ce témoignage, que Dieu rend lui-même, est le moyen le plus propre à établir la vérité de ces dogmes.

Qu'est-ce qui constitue la loi de Jésus-Christ? Ce sont les dogmes du christianisme. Or par quel moyen parvient-on à savoir quelles sont les lois que le législateur a librement établies, si ce n'est par la connaissance des déclarations et des manifestations que lui-même a faites de ses volontés?

CHAPITRE VI.

C'est un fait que Dieu a révélé la religion chrétienne.

La religion chrétienne a été enseignée par Jésus-Christ. — Le Christ, comme homme, avait reçu de Dieu la mission de l'enseigner. — Nature et effets des miracles.— Le Christ, qui a enseigné la religion chrétienne, est lui-même vrai Dieu. — Sa divinité prouvée principalement par le fait de sa résurrection. — Conséquences. — Elles prouvent et la révélation divine de la religion chrétienne et l'obligation de suivre les préceptes de cette religion.

Qu'un homme appelé Jésus-Christ ait vécu en Judée, il y a environ dix-huit cent vingt-sept ans, c'est un fait qui appartient à l'histoire. Que cet homme ait enseigné certains dogmes religieux, prêché certains préceptes de morale, institué certains rites sacrés, ce sont autant de faits que des histoires écrites et la tradition universelle confirment par les témoignages les plus authentiques. Si ce Christ, considéré comme homme, avait reçu de Dieu la mission de publier ces doctrines, ces préceptes, ces institutions, comme étant les dogmes, les préceptes et les institutions de Dieu, et si ce Christ qui les publiait, était Dieu lui-même, le fait qui constate la révélation divine dans l'établissement de la religion chrétienne, par là même, se trouverait établi et prouvé.

Or ces deux thèses sont vraies et certaines.

Premièrement, c'est un fait que le Christ, comme homme, a reçu de Dieu une mission à cet effet. Lui-même déclarait que la *doctrine qu'il prêchait n'était point une doctrine que, comme homme, il eût acquise par son travail, mais que c'était la doctrine qu'il avait reçue de Dieu, qui l'avait envoyé* (*Jean*, VII, 16). Il a prouvé le fait de sa mission divine par les miracles les plus évidents.

Ces miracles étaient des actes publics où se manifestait la toute-puissance divine, et que nul autre qu'un Dieu ne pouvait opérer. Par eux le Très-Haut le Dieu de vérité, s'interposant d'une manière sensible, venait imprimer le sceau de sa sanction à l'autorité du Christ et confirmait la mission qu'il lui avait donnée d'annoncer aux hommes sa doctrine et sa volonté. Pouvait-il être fourni un témoignage plus éclatant de la sanction divine ou de la mission reçue, et pourrait-on raisonnablement en exiger un plus puissant? Le sceau royal apposé au diplôme qui constitue les pleins pouvoirs d'une personne chargée officiellement d'une ambassade, suffit pour prouver sa mission et les communications faites par un fondé de pouvoirs au nom

de son souverain ont la même force que si le monarque les avait faites lui-même. Le miracle opéré pour sanctionner l'autorité de celui qui parle, comme annonçant les vérités de Dieu, est le sceau que l'Être suprême imprime à la mission de son envoyé. Il donne à la doctrine et au témoignage de celui qui annonce ces vérités, un degré de certitude et de vérité égal à celui qu'ils auraient reçu de Dieu, si Dieu lui-même avait parlé. Aussi Jésus-Christ, après avoir instruit ses disciples, après avoir confirmé à leurs yeux son autorité divine par des miracles évidents, leur dit-il, en leur imposant la mission de prêcher en son nom : *Celui qui vous écoute m'écoute* (*Luc*, X, 14).

Ne le voyons-nous pas lui-même, pour prouver sa mission divine, en appeler à ses miracles? Jéan-Baptiste avait rendu témoignage à l'autorité du Christ; mais le Christ disait : *J'ai un témoignage plus grand que celui de Jean; car les œuvres que le Père céleste m'a données à faire, ces œuvres elles-mêmes que je fais rendent témoignage de moi que c'est le Père éternel* QUI M'A ENVOYÉ, *et le Père lui-même qui m'a envoyé a rendu témoignage de moi* (*Jean*, V, 36, 37). *Celui que Dieu a envoyé sur la terre ne dit que des paroles de Dieu* (*Ibidem*, III, 34).

Quelle était donc la nature de ces œuvres auxquelles le Christ en appelle comme prouvant sa mission divine? C'étaient des actes d'un pouvoir divin et infini, actes par lesquels il soumettait toute la nature à ses ordres suprêmes. Un homme né aveugle lui est présenté; Jésus-Christ dit : *Le ciel a permis que ce malheur tombât sur cet homme, afin que les œuvres et la puissance de Dieu parussent en lui;* et il ajoute : *Car il faut que je fasse les œuvres de celui qui m'a envoyé* (*Jean*, IV, 34). Il rendit la vue à cet homme, et il fut reconnu que cet acte était un miracle. Lazare est malade, Jésus déclare *que cette maladie est pour la gloire de Dieu; que le Fils de Dieu doit être glorifié par elle.* Lazare meurt, et reste quatre jours dans le tombeau. Jésus se rend sur les lieux, il remercie son Père en présence de tout le peuple qui l'environne, *afin qu'ils croient,* dit-il, *ô mon Père que c'est vous qui m'avez envoyé.* Il s'écria alors : *Lazare, sortez dehors*, et à l'heure même le mort sortit plein de vie. Un grand nombre des assistants crurent à Jésus-Christ. *Mais les princes des prêtres et les pharisiens assemblèrent le conseil et se disaient l'un à l'autre : Que faisons-nous? Cet homme fait beaucoup de miracles; si nous le laissons faire de la sorte tous croiront en lui* (*Jean* XI, 4-48). Ainsi Jésus-Christ prouve sa mission divine par des actes que ses ennemis eux mêmes sont forcés de reconnaître comme étant des miracles. Donc son autorité, son ministère, sa doctrine, sont évidemment sanctionnés par le Très-Haut, par le Dieu de vérité; donc *sa doctrine est la doctrine de celui qui l'a envoyé*, donc *il ne dit que les paroles de Dieu* (*Ibidem*, III, 34).

Secondement. Le Christ, qui a prêché les dogmes, les préceptes et les institutions du christianisme, comme étant les dogmes, les préceptes et les institutions de Dieu, est Dieu lui-même, Fils de Dieu; et quoique une personne distincte, il est cependant de la même nature que Dieu son Père.

Lisez les prophéties relatives au Messie, et qui toutes ont été accomplies dans la personne de Jésus-Christ : vous y verrez qu'il y est constamment désigné comme réunissant aux attributs de la divinité toutes les propriétés de la nature humaine. Si Isaïe prédit qu'il sera conçu et enfanté par une vierge, en même temps il l'appelle *Emmanuel*, c'est-à-dire *Dieu avec nous.* Si Michée annonce qu'il sortira de Bethléhem, lieu de sa naissance naturelle, il lui assigne une bien autre origine qu'il fait remonter *aux jours de l'éternité*, et par ces mots il indique sa génération divine comme Fils de Dieu, engendré du Père éternel.

Dans tout le cours de sa vie mortelle, en combien d'occasions Jésus-Christ n'a-t-il pas déployé la gloire de sa nature divine! Quelle foule de miracles évidents ont fait éclater sa sagesse infinie et sa bonté toute-puissante! Mais le seul fait de sa résurrection d'entre les morts demeurera à jamais la preuve la plus évidente de sa divinité.

Plusieurs fois les Juifs avaient sommé Jésus-Christ de prouver la justice de ses prétentions au titre divin de Fils de Dieu, qu'il s'attribuait de son propre droit et comme étant sa prérogative spéciale. Jésus, en deux occasions particulières, les renvoya au futur événement de sa résurrection, comme à la preuve la plus irréfragable qu'il était le Messie et le Fils de Dieu (*Jean*, II, 16-22; *Matth.*, XII, 38-41). Cette résurrection ne pouvait avoir lieu que par un effet de la toute-puissance divine; mais la toute-puissance pouvait-elle être appliquée à soutenir des prétentions mensongères à un titre si glorieux? Non, sans doute. Donc la résurrection de Jésus-Christ, acte auquel lui-même avait appelé comme à la preuve la plus convaincante de sa filiation divine, devient par le fait la sanction de Dieu, qui confirme ainsi la justice des prétentions de celui qui s'attribue le caractère ineffable de Fils du Très-Haut.

Mais que l'on considère le fait de la résurrection de Jésus-Christ sous le rapport des circonstances qui le précèdent et qui l'accompagnent, et l'on reconnaîtra qu'il porte avec lui toutes les conditions de la démonstration la plus évidente de sa divinité. En différentes occasions, il n'avait pas seulement prédit, d'une manière positive, qu'il serait mis à mort et qu'il ressusciterait le troisième jour: il avait de plus spécifié d'une manière bien distincte quel serait le genre de mort qu'on lui ferait subir, et quelle espèce de traitements il aurait à supporter de la part de ses ennemis dans tout le cours de sa passion (*Matth.*, XVI, 31, 32). Il disait à ses disciples: *Nous allons, comme vous voyez, à Jérusalem, et le Fils de l'homme sera livré aux princes des prêtres, aux scribes et aux sénateurs: ils le condamneront à mort et le livreront aux gentils; ils lui insulteront, lui cracheront au visage, le fouetteront, le feront mourir,* et *le*

troisième jour il ressuscitera (*Marc*, X, 33, 34). Quel autre que celui qui connaît le fond des cœurs, et pour qui l'avenir n'a point de voiles, pouvait annoncer avec une telle précision qu'il serait trahi, condamné à mort, livré aux gentils, insulté, flagellé, crucifié par ses ennemis? Quel autre que celui qui savait à quel jour marqué Dieu avait résolu de manifester sa toute-puissance, aurait pu prédire que trois jours après sa mort il serait rendu à la vie?

En outre, Jésus-Christ n'avait-il pas déclaré avant sa mort que sa résurrection serait un acte de sa pleine volonté, l'exercice d'un pouvoir qui était tout en lui? Il dit (*Jean*, X, 17) : *Je quitte la vie pour la reprendre, car personne ne me la ravit; mais c'est de moi-même que je la quitte, car j'ai le pouvoir de la quitter, et j'ai le pouvoir de la reprendre.* Il déclare donc ici que, sans son consentement, nul homme ne pourrait le mettre à mort, et qu'après avoir fait l'abandon de sa vie, par un effet de sa volonté libre, il avait le pouvoir de la reprendre, et qu'il saurait bien s'arracher lui-même à la nuit du tombeau. Certes, ce n'est pas là le langage d'une créature; c'est celui du Très-Haut, du souverain Seigneur de toutes choses, de l'être qui exerce sur la vie et sur la mort un pouvoir absolu. Quel est le général, quel est l'empereur qui, à la tête de ses armées, oserait dire à ses soldats : « L'ennemi ne peut « me tuer sans mon consentement? Je con- « sentirai à être tué sur le champ de bataille; « mais, après que je serai resté trois jours « parmi les morts, je me rendrai moi-même « à la vie; je me mettrai à votre tête, et je « vous conduirai à la victoire. » Dans la bouche de l'homme le plus puissant de la terre, un tel langage ne paraîtrait que l'expression de la folie et du délire; dans la bouche de Jésus-Christ, il n'est que l'expression de la vérité. En parlant de lui-même, il disait : *Le Fils de l'homme sera trahi*, etc., *ut supra* (*Marc*, X, 33, 34), et il ajoutait : *Mais, après que je serai ressuscité, j'irai devant vous en Galilée* (*Ibid.*, XIV, 28). Ce sont ses propres ennemis qui ont rendu témoignage qu'il avait fait cette prédiction avant sa mort, et ils avaient pris, en conséquence, toutes les précautions possibles pour empêcher qu'on pût faussement en annoncer l'accomplissement.

Lorsqu'il fut mort, les princes des prêtres et les pharisiens vinrent ensemble trouver Pilate, et lui dirent : Seigneur, nous nous sommes souvenus que cet imposteur a dit, lorsqu'il était encore en vie : Je ressusciterai trois jours après ma mort. Commandez donc que le sépulcre où est son corps soit gardé jusqu'au troisième jour (*Matth.*, XVII, 62-64).

Jésus fut mis à mort avec toutes les circonstances qu'il avait prédites; le troisième jour, il se rendit lui-même à la vie, comme il l'avait annoncé. Ici trois faits se réunissent, et tous trois, source d'une certitude absolue, constatent de la manière la plus évidente l'humanité et la divinité de Jésus-Christ. C'est dans le livre des Evangiles que sont déposés les témoignages qui appuient la certitude de ces faits; et quel livre, plus que celui-là, a tous les caractères qui doivent le faire admettre au moins comme une histoire authentique? C'est donc un fait certain que Jésus-Christ a prédit sa mort et toutes les circonstances qui l'ont accompagnée, et qu'il a aussi annoncé sa résurrection pour le troisième jour.

C'est un fait certain qu'il a été mis à mort au milieu de tous les indignes traitements qu'il avait prédits.

C'est un fait certain qu'il est ressuscité le troisième jour, que ce dernier fait ait été accompli; que Jésus-Christ, pendant quarante jours, ait été vu vivant, en plusieurs occasions, par un grand nombre de personnes : c'est ce dont nous avons les témoignages les plus irrécusables. Le troisième jour après sa mort, il se présenta vivant à ses onze apôtres et aux deux disciples revenus d'Emmaüs; tous étaient réunis, tous montrèrent d'abord une grande incrédulité. Pour les convaincre de la réalité de sa résurrection, il se fit toucher par eux; pour prouver son identité, il leur montra les cicatrices de ses mains et de ses pieds. Huit jours après, il parut encore au milieu d'eux assemblés. Thomas s'y trouvait, Thomas qui avait dit : *Si je ne vois dans ses mains les marques des clous qui les ont percées, si je ne mets mes doigts dans les trous de ces clous, et ma main dans la plaie de son côté, je ne le croirai pas ressuscité;* NON CREDAM. Jésus l'invite à se satisfaire, et Thomas, confondu, atterré par la force de l'évidence, s'écrie : *Mon Seigneur et mon Dieu!*... Jésus apparut encore à dix-sept de ses disciples près du lac de Tibériade, et fut vu en Galilée par plus de cinq cents frères. Le jour de son ascension, quand il eut donné à ses apôtres leur mission sublime et quand il leur eut fait ses célestes promesses, ils le virent s'élever dans les airs et aller prendre, dans le ciel, possession de son royaume; ceux qui le virent ainsi et qui avaient conversé avec lui, scellèrent de leur sang la sincérité de leur conviction et de leur témoignage.

Bientôt le monde, converti, rangé sous l'étendard de la foi et soumis à l'autorité de Jésus-Christ, attesta toute l'efficacité du fait si évident de la résurrection. Ce fait irrécusable était une preuve bien convaincante de la toute-puissance de celui qui, brisant les liens de la mort, était remonté de lui-même à la vie. Ce fut ainsi qu'il imprima sur sa doctrine le cachet de la divine vérité, sur ses promesses celui de la véracité divine, sur ses préceptes celui de sa divine autorité; et quelle efficacité n'a-t-il pas donnée à ses institutions sacrées! Ainsi son pouvoir est le pouvoir de Dieu; sa loi est la loi de Dieu, son royaume est le royaume de Dieu. Ce fait enfin est la démonstration la plus évidente que la religion chrétienne a été révélée et instituée par Dieu, et conséquemment qu'il n'y a que vérité dans la doctrine et dans les mystères enseignés par le Christ.

Seconde partie.

MOYENS PAR LESQUELS ON ÉTABLIT QUELLE EST ESSENTIELLEMENT LA DOCTRINE ET QUELS SONT LES PRÉCEPTES DU CHRISTIANISME.

CHAPITRE PREMIER.

Des moyens d'établir avec une certitude absolue en quoi consistent les dogmes de la foi, les préceptes de morale, les observances religieuses que Jésus-Christ a prêchés au monde, en révélant et en instituant la religion chrétienne.

Observations préliminaires. — Deux méthodes proposées. — Celle qui repose sur l'autorité des témoignages. — — Celle qui se fonde sur le jugement privé, et sur l'interprétation particulière de l'Écriture.

Dans la question présente il ne s'agit pas d'examiner la vérité des dogmes révélés, la sainteté des préceptes prêchés par Jésus-Christ, le caractère religieux attaché aux rites qu'il a institués. Il est évident que ces qualités sont inhérentes aux dogmes, aux préceptes, aux institutions enseignés et ordonnés par le Dieu de vérité et de justice.

Nous nous bornons ici à considérer les moyens que les hommes peuvent avoir d'établir avec certitude en quoi consistent les dogmes, les préceptes, les institutions de la loi chrétienne. Jésus-Christ a-t-il enseigné, oui ou non, le dogme de la sainte Trinité? A-t-il ordonné, oui ou non, les vertus de la foi, de l'espérance, de la charité surnaturelle? A-t-il institué, oui ou non, les sacrements du baptême et de la pénitence pour la rémission des péchés? Comment doit-on s'y prendre pour déterminer de pareilles questions? Comment peut-on parvenir à une connaissance certaine de ce que Jésus-Christ a réellement enseigné, ordonné et prescrit?

Il n'y a pas de contradiction dans le christianisme; on ne voit pas dans l'enseignement de Jésus-Christ qu'il soit dit *qu'il y a et qu'il n'y a pas* trois personnes en un seul Dieu; que la pénitence est et n'est pas une des conditions obligées du salut; que le baptême est et n'est pas nécessaire pour tous, et que la confession des péchés est et n'est pas une des ordonnances de la loi.

Si la méthode employée pour établir et faire connaître ce que Jésus-Christ a réellement enseigné et prescrit, était telle qu'elle dût amener l'homme qui cherche sincèrement la vérité à admettre tantôt une doctrine sur l'objet de cette question, tantôt une autre toute contradictoire, certainement elle ne pourrait être considérée raisonnablement comme une règle certaine de vérité, mais bien plutôt comme un guide très-peu sûr, et qui, le plus souvent, ne pourrait conduire qu'à l'erreur.

Or tout homme qui est bien convaincu de quelle importance il est de connaître avec certitude quels sont les dogmes que le Christ a réellement enseignés, et qu'il propose à notre foi; quels sont les préceptes de morale surnaturelle qu'il a réellement prêchés, et qu'il nous ordonne à tous de suivre dans la pratique; quelles sont les ordonnances sacrées qu'il a réellement instituées et auxquelles il nous fait une obligation de nous conformer; quels sont les règlements qu'il a prescrits, et les conditions qu'il a imposées pour tous; tout homme, dis-je, dans ces dispositions, sentira qu'il n'est pas moins important, pour son propre salut, de bien savoir par quels moyens il pourra s'assurer, sur tous les points, de la vérité du fait qui doit décider pour lui d'une éternité de bonheur ou de malheur.

C'est un fait historique qu'avant l'époque de la révolution religieuse, qu'on a souvent appelée réforme, et qui eut lieu au seizième siècle, c'était le témoignage ancien et universel, ou la prédication autorisée des pasteurs de l'Eglise chrétienne qu'on suivait généralement, et qu'on reconnaissait comme divinement instituée pour fournir à tous les hommes les moyens d'arriver à la connaissance vraie et certaine de la loi et de la religion de Jésus-Christ.

C'est aussi un fait historique que le hardi réformateur qui, au seizième siècle, se mit à la tête de cette révolution, et en dirigea tous les mouvements, ayant bientôt rejeté toute méthode ancienne, établit comme règle que chacun, d'après son jugement privé, et d'après l'interprétation particulière qu'il pouvait faire des Ecritures, était libre de déterminer quels étaient les dogmes, les préceptes et les institutions de Jésus-Christ, et à quelles conditions on pouvait obtenir le salut éternel.

Quel sera donc le moyen vrai et sûr de connaître et de déterminer avec certitude les dogmes, les préceptes et les institutions réellement enseignés et prescrits par Jésus-Christ? Admettra-t-on cette règle dernière et nouvelle, principe fondamental de protestantisme; ou plutôt devra-t-on rester fidèle à la méthode ancienne, qui toujours a été le fondement du christianisme? Telle est la question importante que nous allons traiter dans cette discussion.

CHAPITRE II.

Examen de la compétence du jugement privé et de l'interprétation particulière de l'Ecriture sainte.

Le jugement privé, soit qu'on emploie, pour déterminer la question, l'évidence intrinsèque, soit qu'on procède par

l'évidence extrinsèque, ne peut conduire qu'à l'incertitude et à l'erreur. — L'interprétation particulière des Ecritures donne le même résultat.

Par jugement privé, nous entendons l'opinion isolée, le jugement indépendant et libre que forme en lui-même et que porte tout individu qui n'est influencé ni par l'autorité, ni par les opinions et les jugements des autres.

Si nous jetons un coup d'œil attentif sur la nature des objets dont nous nous occupons en ce moment, et sur les résultats ordinaires que donnent les recherches individuelles, nous reconnaîtrons facilement que le jugement privé, ou l'opinion individuelle que chacun peut former sur le sujet en question, n'est point un moyen sûr de déterminer avec vérité et certitude ce que Jésus-Christ a en effet enseigné et ordonné.

Arrêtons-nous à un dogme particulier, à celui, par exemple, de la sainte Trinité, et regardons-le comme l'objet en question. Comment pourrait-on présumer que par le raisonnement isolé, ou par le jugement privé, on fût à même de déterminer avec vérité et avec certitude que ce dogme a été ou n'a pas été enseigné par Jésus-Christ? Serait-ce après un examen de la nature intrinsèque de l'objet du dogme, c'est-à-dire du mystère de l'existence de trois personnes en un seul Dieu? Serait-ce qu'après avoir conclu, par des arguments puisés dans les principes naturels, que le dogme est ou n'est pas vrai, on se croirait fondé à tirer cette conséquence, qu'il est ou qu'il n'est pas révélé? Mais nous avons démontré (*Première partie, ch.* III) que la vérité ou la fausseté des dogmes révélés ne pouvait être établie par l'évidence intrinsèque. Si donc un individu, ayant prononcé, d'après son jugement privé, que le dogme n'est pas vrai, se permettait de conclure qu'il n'est pas révélé, sa conclusion partirait d'un principe faux et d'un jugement erroné. Si le dogme est en effet révélé, par là même il est vrai. Cette vérité se fonde sur le jugement et la manifestation de Jésus-Christ. Il s'ensuivrait donc, dans l'hypothèse de cette révélation effective, que le jugement de l'individu concernant la vérité du dogme se trouverait en opposition manifeste avec le jugement du Fils de Dieu lui-même.

Mais il ne s'agit pas ici de rechercher si le dogme est vrai ou faux, mais seulement s'il a été en effet ou n'a pas été révélé par Jésus-Christ.

Supposons donc qu'un individu, homme d'ailleurs recommandable par son savoir et par sa piété, s'est livré sur ce fait à de profondes recherches, et qu'elles l'ont amené à conclure que le dogme de la Trinité, par exemple, n'a jamais été enseigné par Jésus-Christ; aura-t-il, dans ce jugement privé, un motif assez raisonnable et assez puissant de croire avec certitude que ce dogme n'a pas été révélé, lorsque ce jugement se trouve en opposition absolue avec le jugement constant et uniforme de plusieurs milliers d'hommes également distingués par leurs connaissances et par leur piété, qui, dans tous les pays éclairés des lumières du christianisme, et dans tous les siècles écoulés depuis l'établissement de l'Eglise, sont tous restés convaincus, par les preuves évidentes du témoignage, que le dogme de la Trinité a été réellement enseigné par Jésus-Christ? A la vue de ce poids immense de jugements réunis contre lui pour l'affirmative, ne doit-il pas avoir quelque doute sur l'exactitude de son jugement privé, qui se prononce pour la négative? Non, il ne peut raisonnablement adhérer à ce jugement, comme à une opinion dictée par la prudence et fondée sur la certitude.

Mais, plaçant ce point de la question sous un jour plus frappant encore, nous demandons le jugement privé de chacun des individus qui composent la grande masse du genre humain, celui, par exemple, de chaque artisan, de chaque laboureur, peut-il avoir la compétence nécessaire pour déterminer avec certitude si le dogme de la Trinité, ou tout autre article du christianisme, a ou n'a pas été révélé par Jésus-Christ? Ce jugement peut-il, en un mot, spécifier avec précision quels sont les articles que Jésus-Christ a révélés et notifiés comme objets nécessaires de notre croyance dans l'ordre du salut? Quoi! cet individu, tout enfoncé dans son ignorance, se reposerait tranquillement sur son propre jugement! Il déciderait en son particulier, avec sûreté et avec raison, que le dogme de la Trinité, ou tout autre article en question n'a pas été révélé, quand il voit que dans toutes les Eglises, depuis les premiers jours du christianisme jusqu'au seizième siècle, cet article a été cru et professé uniformément, et que la grande majorité des chrétiens le croient et le professent encore comme un dogme révélé! Quel est l'homme de bon sens qui oserait répondre que, dans ce cas, le jugement privé de l'individu est à ses yeux un motif suffisant de certitude?

Allons plus loin encore: considérons les résultats ordinaires du jugement privé et des opinions individuelles dans la vie commune, et nous verrons qu'ils ne mènent, le plus souvent, qu'à l'incertitude et à l'erreur. Dans une foule de sujets appartenant au dogme et à la morale, livrez un individu aux seules lumières de son intelligence, sans une autorité quelconque qui le guide, sans le jugement d'autres hommes qui le dirige, et vous verrez à combien d'opinions diverses il s'arrêtera tour à tour, ne marchant qu'à tâtons dans les sentiers obscurs par lesquels il prétend arriver à la vérité. Quelle inconsistance, quelle incertitude dans ses jugements! Or si le jugement, quand il est ainsi laissé à lui-même est si incertain, que peut-on en attendre pour conduire avec certitude dans les recherches relatives aux vérités révélées? Que de contradictions n'observons-nous pas chaque jour dans les jugements privés que portent les individus sur les questions les plus ordinaires soumises fortuitement à leur examen! Combien il est difficile quelquefois que douze personnes seulement s'accordent à porter un jugement uniforme sur le même

sujet ! L'erreur doit se glisser nécessairement dans cette foule d'opinions et de décisions individuelles si contradictoires et si opposées les unes aux autres. Quel est donc l'homme raisonnable qui pourrait se résoudre à admettre le jugement privé de chaque individu comme la base de toute certitude, et comme la règle à suivre quand il s'agit de décider quels sont les dogmes, les préceptes et les institutions de Jésus-Christ ; quelles sont les dispositions et les conditions exigées pour notre salut, et comment, de la connaissance et de l'observance de ses préceptes, il a fait dépendre le bonheur éternel de chacun de nous ?

Trouvera-t-on, dans l'interprétation particulière des Ecritures, une règle plus sûre pour déterminer avec certitude ces points de fait ? aucunement : mêmes inconvénients dans les principes comme dans les conséquences.

Je ne m'attacherai pas à rechercher en ce moment si l'authenticité des Ecritures comme livre révélé, si l'intégrité du texte, si la fidélité des traductions peuvent être prouvées, indépendamment du témoignage extrinsèque de l'Eglise. Je n'examinerai pas, malgré l'importance de ces questions, si tout ce que Jésus-Christ a enseigné, ordonné et commandé est contenu dans l'Ecriture. Je laisse de côté ces diverses questions ; je me borne maintenant à considérer si l'interprétation particulière des Ecritures reconnues authentiques peut servir de règle sûre pour déterminer avec certitude les objets de la question de fait que nous agitons.

Ainsi que le jugement privé, l'interprétation particulière des Ecritures ne conduit qu'à l'incertitude et à l'erreur. Est-il une preuve plus manifeste de cette incertitude, que cette variété infinie d'interprétations discordantes du même texte, données souvent par le même individu et toutes adoptées par lui à des époques différentes ? Quant à la tendance à l'erreur, elle est assez prouvée par ces doctrines contradictoires, que des hommes également savants, également sincères, également pieux, tirent souvent de ce même texte, qu'ils accommodent à leurs vues particulières et aux interprétations diverses qu'ils ont admises. Ceux qui reconnaissent et croient le mystère de la sainte Trinité, la divinité de Jésus-Christ, la nécessité du baptême, la présence réelle, et ceux qui rejettent et nient tous ces points, ne vont-ils pas également prendre dans l'Ecriture les motifs de leurs croyances contradictoires ? Quoi donc ! l'Ecriture serait-elle en contradiction avec elle-même ? Assurément non. Jamais elle ne varie dans le vrai sens. Ce sont ceux qui l'interprètent d'après les règles de leur jugement privé, qui sont évidemment en contradiction avec elle et avec eux-mêmes.

Sera-ce donc au sein de ces interprétations discordantes et contradictoires du sens de l'Ecriture sainte, que l'on pourra rencontrer certitude et vérité ? Sera-ce d'après elles qu'on pourra établir avec vérité quelles sont les choses que Jésus-Christ a réellement enseignées, instituées et commandées, et à quelles conditions il a réellement attaché notre salut ?

CHAPITRE III.

Conséquences résultant du principe qui établit le jugement privé et l'interprétation particulière des saintes Ecritures comme règle et moyen de décider quels sont les dogmes, quels sont les préceptes, quelles sont les institutions prêchés et consacrés par Jésus-Christ.

Divisions sur les articles de foi. — Contradictions dans les opinions religieuses. — Efforts impuissants pour rétablir l'unité et l'uniformité. — Invention des articles fondamentaux et non fondamentaux. — Autorité des synodes. — Intervention du pouvoir civil. — La lecture et l'interprétation particulière de l'Ecriture sainte n'ont point été désignées par Jésus-Christ comme le moyen de donner aux hommes une connaissance certaine de tout ce qu'il a enseigné et ordonné, et de ce qu'ils doivent croire et pratiquer.

Le principe du jugement privé et de l'interprétation particulière des saintes Ecritures, adopté par le chef de la réforme, fit bientôt éclore une foule d'opinions religieuses si différentes entre elles, qu'elles semblaient devoir plonger toute la chrétienté dans une mer d'incertitude. Comme parmi les nouveaux croyants le jugement de l'un différait essentiellement du jugement de l'autre, et comme chacun variait aussi dans l'interprétation particulière qu'il faisait des saintes Ecritures, de même, par une conséquence nécessaire du principe, on vit la croyance aux dogmes uniformes et immuables de Jésus-Christ se manifester chez les différents peuples avec des différences très-sensibles, et subir, dans les esprits des mêmes individus, des changements fréquents et notables. Cette inconsistance fut bientôt remarquée ; on s'en effraya, et dès lors toute sorte de mesures furent prises pour conserver parmi les sectateurs de la religion nouvelle cette unité de foi qui est le caractère propre et particulier de vrai christianisme.

Ce fut dans cette vue qu'on imagina une distinction chimérique entre les articles fondamentaux et non fondamentaux de la foi, afin, du moins, que l'unité ne parût pas entièrement rompue, dès qu'on professait hautement les articles appelés fondamentaux. Mais quels étaient ces articles, et dans quel cercle se trouvaient-ils circonscrits par cette dénomination ? C'est sur quoi on ne s'est jamais expliqué catégoriquement. Toutefois ils eussent été définis avec la dernière précision, qu'on n'en aurait pas eu plus de garantie sur l'uniformité de la croyance, tant qu'on laissait subsister et appliquer le principe du jugement privé et l'interprétation particulière des saintes Ecritures.

En vain les ministres de la religion nouvelle s'empressèrent-ils de convoquer des synodes à l'effet de fixer les esprits flottants de leurs adeptes et de les réunir dans une même profession de foi. Que pouvaient ces diverses convocations pour l'établissement de l'unité, quand toutes les voix du protestantisme proclamaient, comme principe fondamental, que, pour chaque individu,

c'étaient un droit et un devoir de décider, par son jugement privé et par l'interprétation particulière des Ecritures, la forme de foi qu'il voulait adopter; de ne reconnaître d'autre juge que lui-même en matière de religion; de se former sa propre croyance, et d'en changer à sa volonté chaque fois qu'il venait à changer d'opinion ?

En vain, dans quelques Etats, vit-on le pouvoir civil intervenir pour déterminer la croyance, pour la borner à certains articles qu'on avait fixés, et presser l'admission de certains rites religieux, certaines formes d'administration ecclésiastique qu'on présentait comme enseignées et instituées par le Christ.

Ce pouvoir civil pouvait-il exhiber les titres de la mission qu'il avait reçue de Jésus-Christ, pour décider, au milieu de ce chaos d'opinions individuelles, quels sont les dogmes, les préceptes et les institutions proclamés par l'Homme-Dieu, et dont la croyance et l'observance constituent le vrai christianisme ? Au fait, entre les différentes professions de foi qui, par suite de l'admission du principe protestant, furent adoptées successivement par les divers Etats, on remarque autant de contradictions qu'il peut s'en trouver dans les professions de foi, et dans les formes de religion que chaque individu peut se créer d'après son jugement privé. Ici on était luthérien, là calviniste; les uns, en fait de gouvernement ecclésiastique, se déclaraient presbytériens, les autres épiscopaux. Un vrai christianisme pouvait-il sortir du sein de ces doctrines si contradictoires ? Etait-il possible que l'Eglise de Jésus-Christ, ce centre unique de toutes vérités, eût été organisée par son divin fondateur de manière à présenter dans son gouvernement spirituel une telle incohérence dans les formes, une telle inconsistance dans les institutions ?

Où trouver la source de ces différences, de ces contradictions, en matières religieuses, sinon dans le principe du protestantisme, qui établissait le jugement privé et l'interprétation particulière des saintes Ecritures comme règle suprême et décisive de tout ce que Jésus-Christ a enseigné et commandé ? L'Angleterre ne fournit-elle pas encore aujourd'hui une preuve assez sensible que c'est de là que part tout le mal qui a divisé ses enfants ?

Ainsi donc comme cette méthode ne peut, par sa nature même et par la combinaison de ses éléments, avoir d'autre résultat que l'incertitude, d'autre terme que l'erreur, et comme partout où elle a été adoptée, elle a réellement produit ces funestes effets, ne devons-nous pas en conclure qu'on ne peut l'admettre raisonnablement comme règle de certitude et de vérité dans les recherches qui font l'objet de cette importante discussion ?

Mais, dira-t-on, Jésus-Christ n'a-t-il pas indiqué la lecture de l'Ecriture sainte, comme un moyen sûr, pour l'homme, d'acquérir une connaissance certaine de sa doctrine et de ses institutions ? Ne nous commande-t-il pas à tous d'examiner avec soin les Ecritures : *Scrutamini Scripturas* (*Jean*, V, 39), afin que nous puissions y trouver la vie éternelle, et par conséquent y puiser cette connaissance vraie des dogmes et des institutions de Jésus-Christ qui est si nécessaire pour notre salut ?

S'il en était ainsi, et que Jésus-Christ eût laissé à chacun la libre interprétation des Ecritures, on devrait tout naturellement s'attendre au résultat annoncé, ou du moins on ne devrait compter sur rien qui lui fût opposé. Mais comment la lecture des Ecritures saintes, et leur interprétation par le jugement privé, produiraient-elles sur les hommes ces heureux effets, quand nous voyons au contraire qu'elles aboutissent à leur faire adopter, comme dogmes et institutions du Christianisme, les opinions les plus contradictoires et les formes de religion les plus incohérentes ? C'est sans fondement qu'on a prétendu que ces moyens avaient été ordonnés, à cet effet, par Jésus-Christ. Aucune espèce de témoignage ne pourrait en fournir la preuve. L'allusion faite au texte de saint Jean ne porte pas du tout sur le point en question. Jésus-Christ n'entend nullement parler ici des moyens par lesquels la connaissance de la loi nouvelle doit être donnée au monde. Il n'a pas pu vouloir indiquer non plus la lecture et l'interprétation particulière des livres du Nouveau Testament comme moyen d'acquérir la connaissance de ce qu'il a enseigné et commandé, car ces livres n'étaient pas encore écrits; et en effet, du temps des apôtres, est-ce par la lecture et l'interprétation particulière que la connaissance vraie et certaine de la loi de Jésus-Christ a été introduite dans le monde ? Non certainement; car si un grand nombre de pays possédaient déjà la croyance vraie, certaine et uniforme des dogmes de la religion de Jésus-Christ, avant qu'aucun des livres du Nouveau Testament n'eût été composé, c'était seulement par suite de l'empire qu'exerçaient, par leurs prédications, et les apôtres et les autres hommes apostoliques.

L'Evangile de saint Matthieu, le premier des livres du Nouveau Testament qui ait été publié, fut écrit huit ans environ après l'ascension de Jésus-Christ; celui de saint Marc, dix ans; celui de saint Luc, trente ans, et enfin celui de saint Jean, vers la soixante-deuxième année après la promulgation de la loi chrétienne, qui avait eu lieu le jour de la Pentecôte. Les Epîtres ont été composées pour différentes occasions accidentelles. Quelques-unes furent adressées à quelques Eglises dans la vue de réformer certains abus, ou de dissiper quelques erreurs; d'autres sont écrites à des particuliers. De toutes les Epîtres de saint Paul, la première dans l'ordre des temps, je veux dire la première aux Thessaloniciens, fut écrite dans la dix-neuvième année de la promulgation de la loi nouvelle à Jérusalem; celles aux Philippiens et aux Colossiens dans la vingt-deuxième, celle aux Hébreux dans la trentième, et enfin

celle aux Ephésiens dans la trente-deuxième année après cette époque. Plus d'un siècle a dû s'écouler avant qu'on ait pu s'occuper de réunir les livres du Nouveau Testament pour en faire un seul corps d'ouvrage, et dans les premier et second siècles qui se trouvent si reculés de celui où l'imprimerie fut inventée, combien peu de ces livres avaient pu être copiés, et répandus dans l'Eglise !

Le Nouveau Testament ne fut pas rédigé comme devant présenter un symbole complet de la foi, et un code entier de la loi chrétienne, renfermant spécialement chacune des choses que le Christ avoit ordonné aux anciens de croire et d'observer. On ne voit pas que Jésus-Christ ait jamais donné aucun ordre pour que les dogmes et les préceptes qu'il avait transmis à ses apôtres fussent mis en écrits, et que ces écrits fussent répandus parmi toutes les nations, dans la vue de leur communiquer la connaissance certaine de sa loi; mais ce qui est consigné dans son histoire, c'est l'ordre qu'il donna à ses apôtres et à leurs successeurs, quand il dit: *Allez et prêchez l'Évangile à toute créature.*

Les dogmes et les préceptes du christianisme furent enseignés par les apôtres et par leurs disciples, d'abord à Jérusalem, puis à Samarie, puis dans les autres contrées voisines, ensuite à Chypre, en Phénicie, à Antioche, à Damas, longtemps avant que l'Évangile de saint Matthieu eût été écrit.

Saint Pierre, par ses prédications, établit la foi du Christ dans le Pont, dans la Galatie, dans l'Asie Mineure, dans la Bithynie, et la porta jusque dans Rome même. Saint Paul en fit autant dans les pays circonvoisins, depuis Jérusalem jusque dans l'Illyrie; beaucoup d'autres peuples, en Scythie, en Épire, en Achaïe, la reçurent de saint André; en Phrygie, de saint Philippe; en Arménie, de saint Barthélemi; en Éthiopie, de saint Matthieu; au pays des Parthes et dans l'Inde, de saint Thomas; dans la Mésopotamie, de saint Judes; en Égypte, de saint Simon. A l'époque où saint Paul écrivait son Épître aux Romains, ces divins prédicateurs avaient déjà répandu si loin la loi de Jésus-Christ, qu'en parlant d'eux, il disait: *Leur voix a retenti par toute la terre, et leur parole s'est fait entendre jusqu'aux extrémités du monde* (*Rom.* X, 18). Et tous ces faits avaient eu lieu avant qu'aucune partie du nouveau Testament eût été couchée par écrit. Les Eglises elles-mêmes qui ont reçu les Épîtres de saint Paul, de saint Jacques, de saint Pierre et de saint Jean, étaient toutes formées déjà à la connaissance des dogmes, des préceptes et des institutions de la loi chrétienne, avant qu'aucune de ces lettres ne leur eût été adressée.

Le grand œuvre qui devait, dans le second siècle, consommer la vocation des Gentils à la foi de Jésus-Christ, ne fut pas dû à la circulation de l'ancien ou du Nouveau Testament, mais aux prédications des successeurs des apôtres. Les saint Justin, les saint Irénée, les Tertullien n'ont fait que rendre témoignage à la propagation de la religion chrétienne, déjà consommée dans ces premiers âges, ainsi qu'à l'unité de la foi, dont le lien commun rattachait les unes aux autres toutes les Eglises éparses sur la surface du globe. Saint Irénée faisait observer (*Lib.* III *adv. Hæres.*) « qu'un grand nombre de nations barbares vivaient sous l'empire des lois et de la doctrine que les apôtres avaient transmises à ceux qu'ils avaient établis administrateurs de leurs Eglises. *Sans l'aide des lettres*, dit-il, *étrangères à l'usage de l'encre et du papier*, elles possèdent les paroles du salut, et elles conservent avec un soin religieux la doctrine qui leur a été enseignée. »

Il est donc constant que plusieurs peuples de la terre avaient été introduits à la connaissance et à l'observance de toutes les lois de Jésus-Christ, avant qu'un seul livre du Nouveau Testament eût été écrit, et que, dès l'époque du second et du premier siècle de l'ère chrétienne, le christianisme, dans sa pureté primitive et dans toute sa perfection, avait établi son empire sur plusieurs nations de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, bien avant qu'on eût formé la collection des livres du Nouveau Testament, avant du moins qu'ils eussent pu être mis en circulation parmi elles.

Puisque la lecture et l'interprétation particulière des livres saints n'avaient point été désignées par Jésus-Christ comme moyen de communiquer à toutes les nations de la terre la connaissance certaine et spéciale de sa loi, les apôtres ne pensèrent point à employer une pareille méthode pour la conversion des gentils à la foi. Et, en effet, il n'y a pas d'exemple qu'une nation ait été amenée à l'unité de la foi chrétienne par la circulation et par la lecture des Écritures saintes; et rien ne donne lieu de penser qu'un tel moyen pût réussir pour convertir un peuple quelconque au christianisme.

CHAPITRE IV.

Le moyen unique qui établit avec une certitude absolue en quoi consistent les dogmes de la foi, les préceptes moraux, les observances sacrées qui sont contenus dans la révélation et dans l'institution de la religion chrétienne, c'est la promulgation que Jésus-Christ a faite de sa loi par l'autorité d'un ministère qu'il a établi dans ce but.

La loi de Jésus-Christ consiste dans ce qu'il a commandé de croire et d'observer. — Une loi est portée à la connaissance des hommes par l'autorité qui la promulgue. — La loi ancienne a été promulguée par Moïse et par le ministère des prêtres. — Jésus-Christ a révélé sa loi nouvelle à saint Pierre et aux apôtres. — Il a ordonné que la connaissance de ses institutions et de ses commandements fût communiquée à toutes les nations par une promulgation de sa loi faite avec autorité par ses apôtres et par leurs successeurs, exerçant leur ministère comme prêtres du christianisme.

Ces diverses questions, savoir : « quels dogmes le Christ a-t-il enseignés? quels préceptes a-t-il publiés? quels rites sacrés a-t-il institués? quelles conditions de salut a-t-il imposées? » sont toutes des questions de fait. La connaissance vraie et certaine

des faits ne peut s'obtenir que par l'évidence extrinsèque du témoignage.

Les dogmes que le Christ a ordonné de croire, les préceptes de morale surnaturelle qu'il a ordonné de pratiquer, les rites qu'il a ordonné d'établir et de suivre, les dispositions et les conditions auxquelles il a attaché la rémission des péchés et le salut éternel, voilà ce qui constitue la loi du Christ.

Comment parvient-on à la connaissance vraie et certaine d'une loi, c'est-à-dire de ce que le législateur commande ou défend spécialement? N'est-ce pas par l'acte qui la promulgue, et qu'autorise le législateur? C'est ainsi que la connaissance pratique de chaque loi humaine est communiquée aux sujets pour qui elle a été faite.

Il est, en outre, une espèce de promulgation perpétuelle des lois, ce sont les actes publics des magistrats, qui chaque jour en confirment ainsi l'observance. S'élève-t-il quelque doute concernant l'application pratique de la loi, on s'en réfère, pour décider la question, ou au législateur ou aux juges, et c'est l'autorité législative ou judiciaire qui prononce. Chaque décision publique devient donc une promulgation nouvelle de la loi, et fournit aux sujets un moyen naturel d'acquérir la connaissance vraie et certaine de ce que le législateur ordonne ou défend.

C'est le Très-Haut qui lui-même a dicté les préceptes de la loi ancienne de Moïse; c'est lui qui en a institué les sacrifices et les sacrements. C'est lui qui a réglé tout l'ordre à observer dans la forme ancienne de cette religion, qui n'était que l'ébauche en quelque sorte et l'annonce préparatoire d'un autre ordre de choses bien supérieur et bien plus parfait, que devait établir la religion du Christ.

Par quel moyen la connaissance vraie et certaine des préceptes et des institutions de la loi ancienne était-elle communiquée au peuple d'Israël? N'était-ce pas par une promulgation authentique qui avait lieu sous l'autorité d'un ministère que le divin Législateur avait établi à cette fin?

En effet, sous la loi de Moïse, le Très-Haut avait institué un ordre de prêtres et de ministres qui étaient chargés d'enseigner au peuple ses dogmes et ses préceptes, d'offrir les sacrifices et d'administrer tous les sacrements. *Les lèvres du prêtre seront les dépositaires de la science, et c'est de sa bouche que l'on recherchera la connaissance de la loi* (*Malac.*, II, 7). Ainsi tout acte ministériel du sacerdoce lévitique était une promulgation authentique de la loi. C'est ce ministère sacré qui instruisait le peuple dans la connaissance de la loi, qui le gouvernait et le dirigeait dans tout ce qui concernait l'ordre de la religion, et qui en formait une société sainte unie par les liens d'une même foi et par les cérémonies d'un même culte.

Mais afin d'assurer l'unité dans la religion et dans le gouvernement spirituel du peuple fidèle, le Très-Haut créa un grand prêtre chargé d'exercer sur tous une juridiction suprême. Dans les cas douteux relatifs à la loi, c'était à son jugement qu'on devait s'en rapporter. Ce jugement était définitif, et devenait, par son autorité, une promulgation manifeste du sens de la loi.

C'est ainsi qu'il en est ordonné dans le Deutéronome (*Chap.* XVII). « S'il se trouve « une affaire embrouillée, et où il soit diffi- « cile de juger et de discerner entre le sang « et le sang, entre une cause et une cause, « entre la lèpre et la lèpre; si vous voyez « que, dans les assemblées qui se tiennent à « vos portes, les avis des juges soient par- « tagés, levez-vous, et allez au lieu que le « Seigneur votre Dieu aura choisi; adressez- « vous aux prêtres de la race de Lévi et à « celui d'entre eux qui, en qualité de grand « prêtre, aura été établi en ce temps-là le « juge du peuple; vous les consulterez, et ils « vous découvriront la vérité du jugement « que vous devez porter. Vous ferez tout ce « qu'auront dit ceux qui président au lieu « que le Seigneur votre Dieu aura choisi, et « tout ce qu'ils vous auront enseigné selon « la loi; et vous suivrez leurs avis sans vous « détourner ni à droite, ni à gauche. Mais « celui qui, s'enflant d'orgueil, ne voudra « point obéir au commandement du pontife « qui, en ce temps-là, sera le ministre du « Seigneur votre Dieu, ni à l'arrêt du juge « qui l'aura condamné, sera puni de mort, « et vous ôterez le mal du milieu d'Israël « (*Deut.*, VIII, 12.) »

C'est un fait que Jésus-Christ, pendant sa vie mortelle, et après sa résurrection d'entre les morts, a révélé et communiqué à ses apôtres, par la tradition orale, la connaissance de ses dogmes, de ses préceptes et de ses mystères, et d'un grand nombre d'objets relatifs aux fonctions du ministère et au gouvernement de son Eglise. Quand il parlait à la multitude, il présentait ses instructions sous le voile de paraboles mystérieuses; mais avec ses apôtres il s'exprimait sans nuage et leur expliquait le sens de ces paraboles, parce que, leur disait-il, *c'est à vous qu'il est donné de connaître les mystères du royaume de Dieu* (*Matth.*, XIII, 17).

Jésus-Christ déclarait positivement que la doctrine et les mystères qu'il prêchait comme homme, pendant le cours de son ministère sacré sur la terre, étaient tous d'origine divine. *Ma doctrine*, dit-il, *n'est de moi, mais c'est celle de celui qui m'a envoyé* (*Jean*, VII, 16). Il attestait que c'était à ses apôtres qu'il avait confié et communiqué le corps entier de ses dogmes et de ses mystères. Il leur disait: *Tout ce que j'ai appris de mon Père, je vous l'ai fait savoir* (*Ibid.* XV, 15). Et dans la prière qu'il adresse à son Père, il s'exprime ainsi sur la révélation qu'il leur a faite. *O mon Père, j'ai achevé l'œuvre que vous m'aviez donnée à faire, j'ai fait connaître votre nom aux hommes que vous m'avez donnés en les séparant du monde. Ils savent présentement que tout ce que vous m'avez donné vient de vous, parce que je leur ai donné les paroles* (les dogmes et les ordonnances) *que vous m'avez données, et qu'ils les ont reçues avec*

une entière docilité (*Jean*, XVII, 4, 6, 7, 8, *voyez tout le chapitre*).

Après sa résurrection, il continue à les confirmer de plus en plus dans la connaissance des mystères révélés qui se rapportent surtout à son Eglise, *leur apparaissant durant quarante jours, et leur parlant du royaume de Dieu* (*Act.*, I, 3).

C'est donc un fait que, de même que Dieu, pour transmettre à Moïse les dogmes, les préceptes et les ordonnances de la loi ancienne, a employé le ministère et la voix d'un ange, de même il s'est servi de la bouche de son Fils, pour donner à Pierre et à ses apôtres les dogmes, les préceptes et les ordonnances de la loi nouvelle. Mais le souverain législateur de cette dernière loi a-t-il pourvu au moyen de faire connaître à toutes les nations de la terre, d'une manière vraie et certaine, les préceptes, les ordonnances, les conditions de salut transmis à Pierre et aux autres apôtres? Oui, certes, et ce moyen a été l'établissement d'un ministère qu'il a investi du pouvoir de promulguer sa loi, et qu'il a chargé du soin d'enseigner ses dogmes, d'imposer l'observance de ses préceptes, de proposer les conditions de salut, et de transmettre le trésor de ses grâces à ceux qui embrassent sa loi dans un esprit de foi et d'obéissance. Il a donné à ce ministère la forme d'un gouvernement spirituel qui devait être exercé par les apôtres. Ceux-ci furent revêtus de toute l'autorité nécessaire à l'accomplissement de leurs devoirs et de leurs charges, et leurs successeurs légitimes doivent en perpétuer l'exercice jusqu'à la fin des temps. Mais en organisant la constitution de ce gouvernement spirituel, le Christ a pourvu à la conservation de l'unité, en instituant un chef, un guide suprême, dont l'autorité devait s'étendre sur tout l'ensemble de ce vaste corps. Bien que toutes les nations dussent être instruites et gouvernées par l'autorité des apôtres et de leurs successeurs, cependant un lien commun devait les réunir toutes entre elles ; ce lien était celui de l'unité. Le siége de saint Pierre et de ses successeurs en était le centre, et l'autorité devait s'en perpétuer à travers tous les siècles. Pierre avait été désigné comme le roc fondamental sur lequel devait reposer l'édifice de l'Eglise; c'était à Pierre que Jésus-Christ avait confié la garde entière et la conduite de son troupeau.

Que Jésus-Christ ait choisi douze serviteurs qu'il appela apôtres, et dont Pierre fut établi le chef; qu'il leur ait donné la mission de prêcher ses dogmes, d'annoncer aux hommes la nouvelle et les conditions du salut; qu'il les ait investis du pouvoir d'administrer les sacrements qu'il avait institués, et qu'il leur ait enjoint de promulguer sa loi et d'en imposer l'observance, ce sont là des faits rapportés dans l'histoire de l'Evangile (*Matth.* X, XVI, XVIII, XXVIII ; *Jean*, XX). En leur imposant cette mission, il leur adresse ces mots: *Apprenez à toutes les nations à observer toutes les choses que je vous ai prescrites* (*Matth.*, XXVIII, 20). Il a donc commencé par donner tous ses commandements à ses apôtres, ensuite il les a chargés de promulguer ces mêmes commandements parmi toutes les nations et de leur en recommander la stricte observance ; car n'est-ce pas aux mêmes apôtres qu'il a dit encore : *Allez par tout le monde, prêchez l'Evangile à toute créature* (*Marc*, XVI, 15)?

D'où je tire cette conclusion : de même que Dieu avait établi Moïse, et l'avait investi d'une pleine autorité pour qu'il promulguât la loi ancienne qu'il lui avait donnée, et pour qu'il en confirmât l'observance parmi le peuple d'Israël, de même Jésus-Christ a établi Pierre et les autres apôtres pour qu'ils publiassent la loi nouvelle qu'il leur avait donnée, et pour qu'ils imposassent, parmi toutes les nations l'observance de cette loi de salut, *qui, ayant été premièrement annoncée par le Seigneur même, a été ensuite confirmée parmi nous par ceux qui l'avaient entendue de sa propre bouche.* L'autorité qu'ils exercèrent dans la promulgation de sa loi, et la véracité de leur témoignage furent attestées par le Seigneur lui-même, *Dieu leur rendant aussi témoignage par des miracles, par des prodiges et par les effets de sa puissance* (*Hébr.*, II, 3, 4) ; effets qui étaient comme le sceau de Dieu, et qui imprimaient sur tous les actes de leur ministère le cachet de la sanction publique et de l'authenticité.

CHAPITRE V.

Développements sur la mission que Jésus-Christ a donnée à ses apôtres et à ses successeurs.

Réflexions d'un ancien auteur chrétien sur la manière d'assurer aux hommes une connaissance certaine de la vraie religion.

C'est dans saint Matthieu (*Chap.* XXVIII) que se trouve rapporté l'acte par lequel Jésus-Christ donne à ses serviteurs la haute et importante mission de promulguer sa loi, et d'imposer l'observance de ses préceptes. Cet acte mérite une attention particulière.

Le Fils éternel de Dieu, après avoir, par sa mort, expié nos péchés, aboli la loi ancienne avec son sacerdoce et ses sacrifices, et confirmé la loi nouvelle par l'effusion de son propre sang, de ce *sang de la nouvelle et éternelle alliance ;* après avoir institué son sacrifice et ses sacrements, et donné à ses apôtres une connaissance complète de sa doctrine céleste, de ses préceptes et de ses ordonnances; au moment de quitter cette terre, de cesser d'y être présent d'une manière sensible, et de prendre son essor vers les cieux, assemble autour de lui ses dignes serviteurs, et leur adresse ces mots : *Tout pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la terre; allez donc, instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, leur apprenant à observer toutes les choses que je vous ai prescrites, et assurez-vous que je suis toujours avec vous jusqu'à la consommation des siècles* (*Matth.*, XXVIII, 18, 19, 20).

Ici, Jésus-Christ commence par proclamer son pouvoir suprême et son autorité : *Tout pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la*

terre. En publiant ainsi cette puissance et cette autorité dont il a donné une preuve si incontestable par sa résurrection d'entre les morts, il fait voir à ses ministres combien est sublime la source d'où émane leur autorité spirituelle; il les anime, par cette déclaration, à la plus entière confiance en lui, tandis qu'il leur donne en même temps l'assurance qu'il n'est pas de pouvoir, qu'il n'est point d'efforts combinés de la terre et des enfers, capables d'arrêter ou de prévenir ses desseins dans l'établissement et la conservation de son Eglise, et que, quelsque soient les difficultés, les obstacles qu'ils puissent rencontrer dans l'exercice de leur ministère, et dans l'accomplissement des devoirs qu'il leur impose, il a toujours le pouvoir nécessaire pour les leur faire surmonter tous.

Ensuite il leur annonce la mission dont ils sont chargés : *Allez donc,* etc. Allez, non pas comme envoyés ou délégués par quelque roi, ou par quelque empereur de la terre, mais par moi; moi souverain immortel et spirituel de mon Eglise, moi à qui tout pouvoir a été donné dans le ciel et sur la terre. *Allez, instruisez tous les peuples, les baptisant,* etc. Comme s'il leur eût dit : C'est à vous que j'ai confié toute ma loi, c'est vous que j'ai faits dépositaires de mes volontés et des commandements que les hommes devront croire et pratiquer pour être sauvés; je vous charge d'annoncer à tous les peuples cette heureuse nouvelle de salut, et de leur exposer les conditions auxquelles ce salut leur est offert. Instruisez-les fidèlement de toutes les choses que je vous ai apprises, administrez mes sacrements, et que dans toutes les contrées de la terre on reconnaisse à votre voix l'obligation de croire et d'observer mes dogmes, mes préceptes et mes institutions, *leur apprenant toutes les choses que je vous ai prescrites, et assurez-vous que,* etc. C'est encore comme s'il leur avait dit : L'œuvre du ministère pour laquelle je vous envoie, et dont la fin est d'étendre la gloire de mon nom et d'opérer la sanctification des âmes, cette œuvre est entièrement de moi; sans moi vous n'y pouvez rien. Je serai donc continuellement avec vous, et soyez certains que, dans l'accomplissement de cette œuvre ineffable, je ne vous abandonnerai jamais. Vous serez privés dans peu de ma présence sensible; mais, par mon assistance toute divine, toujours près de vous dans les diverses épreuves de votre ministère, vous m'aurez sans cesse pour guide et pour soutien. *Voilà que je suis avec vous,* etc. Vous mourrez, mais le ministère que j'ai établi ne périra jamais. Il subsistera dans la plénitude de ses pouvoirs jusqu'à la consommation des siècles. L'œuvre pour laquelle je vous envoie trouvera toujours des hommes disposés à la perpétuer. Ce seront ceux qui auront été choisis pour être vos successeurs. Ainsi, alors que je vous envoie remplir la mission que je vous donne, j'envoie en même temps le corps entier de mes ministres, qui tous recevront de moi la même mission; laquelle, transmise par vous et par vos successeurs légitimes, jamais ne sera interrompue et ne finira qu'avec la fin de toutes choses. Ainsi le commandement que je vous fais d'instruire toutes les nations, je le leur fais aussi; l'ordre que je vous donne de les baptiser toutes, je le leur donne aussi; et quand je vous promets d'être avec vous dans toutes les œuvres de votre ministère, je le leur promets aussi, *et voilà que je suis avec vous,* etc.

Tel fut l'ordre que Jésus-Christ établit quand il annonça la loi nouvelle; telle fut la mission qu'il donna aux apôtres et à leurs successeurs quand il leur commanda de promulguer sa loi, et de faire connaître aux nations de la terre les conditions de leur salut; telle fut la promesse qu'il fit de son assistance spéciale pour assurer à ses dogmes, à ses préceptes, à ses institutions, une intégrité qui doit traverser tous les âges. Plan sublime, conçu dans les profondeurs de la sagesse et de l'autorité de Dieu, révélé par l'autorité divine du Christ, et que les apôtres, ainsi que leurs successeurs légitimes, devaient promulguer dans tout l'univers, avec une autorité émanée de Dieu et que Dieu doit soutenir jusqu'à la fin des siècles.

De toutes ces considérations suit une conséquence plus éloignée, c'est que le mode choisi et ordonné par Jésus-Christ, pour la promulgation de sa loi, ne peut être aucunement la seule lecture des livres sacrés, et bien moins encore leur interprétation faite d'après le principe du jugement particulier de chaque individu; car, ni dans le passage cité de saint Matthieu (*chap.* XXVIII), ni dans aucune partie des livres saints, on ne trouvera que jamais il ait été ordonné ou établi par Jésus-Christ que la promulgation de sa loi aurait lieu par la seule communication ou par la lecture de l'Ecriture sainte. Il n'a pas dit à ses apôtres : Envoyez à toutes les nations des bibles, mais bien : Allez vous-mêmes vers toutes les nations. Il leur a ordonné d'*instruire* et de *baptiser.* Or ce n'est pas assurément ce que peuvent faire les simples Ecritures.

Donc, d'après les ordonnances positives de Jésus-Christ, c'est par l'autorité du témoignage, c'est par l'enseignement de ses apôtres et de leurs successeurs légitimes, dont le ministère doit durer jusqu'à la fin du monde, que les nations peuvent acquérir la connaissance certaine de ces dogmes, de ces préceptes, de ces institutions qu'il a lui-même prêchés, et qu'il ordonne à tous de croire et d'observer.

Ce principe de l'autorité spirituelle attachée au témoignage public est entré, par sa nature, dans les calculs de la divine Providence, pour effectuer l'unité dans la foi, l'uniformité dans les observances, et une conviction arrêtée, une certitude inébranlable dans l'esprit des hommes; tandis, au contraire, que la méthode d'employer le jugement particulier ou l'interprétation privée des Écritures, pour déterminer en quoi consistent les dogmes révélés, les préceptes et les ordonnances du Christ, ne peut conduire, en matière de foi, qu'à des divisions déplora-

bles, à des contradictions manifestes, à des formes sans nombre de cultes souvent opposés les uns aux autres, à l'incertitude en fait de religion et même à l'incrédulité.

Un des plus élégants auteurs de l'antiquité chrétienne, frappé d'admiration pour l'excellence des vérités du christianisme, et observant que des millions d'hommes que semblaient séparer les uns des autres, et les opinions, et les conditions, et les préventions nationales, se trouvaient cependant réunis dans la croyance uniforme des mêmes dogmes, se fit à lui-même cette question : « Pourquoi donc aucune des écoles de nos anciens philosophes n'a-t-elle pu réussir à répandre dans le monde la connaissance de vérités aussi sublimes et aussi intéressantes?... » Voici sa réponse : « C'est, en premier lieu, que nulle de ces écoles n'avait pu s'élever à la connaissance de ces vérités, et par conséquent elles étaient bien loin de pouvoir en instruire les autres; secondement, c'est qu'en supposant qu'il eût existé un de ces philosophes assez heureux pour avoir pénétré dans le trésor de ces vérités sublimes, jamais il n'aurait pu exercer, sur le jugement de ses semblables, assez d'autorité pour les amener à croire ce qu'il leur aurait enseigné. » La méthode d'inculquer de pareilles doctrines, par les voies de la discussion et par la démonstration scientifique, eût été entièrement sans effet, surtout sur la grande masse du genre humain. Le succès n'eût pas été plus assuré auprès des savants; car, d'après les points de vue différents sous lesquels ceux-ci auraient envisagé la même question, ils seraient arrivés à des conclusions tout opposées, et chaque savant eût été fondé à croire son jugement aussi bon que celui d'un autre. Au fait on a vu chaque secte de philosophie soutenir avec opiniâtreté la doctrine particulière qu'elle avait adoptée sur les grandes questions de la vérité et du bonheur; mais vit-on jamais qu'aucune d'elles ait pu entraîner les sectes opposées et le monde entier lui-même à accorder une croyance absolue aux dogmes qu'elle professait?

Mais après que tous les efforts de la philosophie n'ont abouti qu'à mettre au grand jour ses contradictions, sa folie et son impuissance, voici un nouveau phénomène bien digne de toute notre attention. Un maître, d'un caractère bien différent apparaît parmi les hommes; par sa méthode d'enseignement il a bientôt réuni le monde entier dans la croyance uniforme des dogmes les plus sublimes. Jésus-Christ s'est montré sur la terre: il annonce qu'il est envoyé de Dieu pour apprendre la vérité aux hommes et leur indiquer la route du bonheur. Il déclare qu'il est le Fils de Dieu, qu'il vient avec une surabondance de vérités et de grâces; il prouve, par une foule de miracles les plus évidents, sa mission divine, justifie le titre qu'il ose se donner et porte dans les âmes une conviction irrésistible.

Avec ce caractère bien établi il prêche sa doctrine; ce n'est pas par la voie de discussion qu'il enseigne, c'est avec autorité. *Le peuple était dans l'admiration de sa doctrine, car il enseignait comme ayant autorité par lui-même* (*Matth.*, VII, 28, 29).

Le Christ a communiqué à ses apôtres le corps entier de ses dogmes; il leur a ordonné d'enseigner à toutes les nations ce qu'il leur avait appris; il leur recommanda de ne point procéder dans cette instruction par la voie de la discussion, mais par celle de l'autorité; et pour imprimer à cette autorité l'ascendant et le crédit nécessaires, il leur a donné le pouvoir de faire des miracles, qui fussent autant de preuves convaincantes qu'ils avaient été instruits et délégués par lui. Les apôtres ont prêché la doctrine de Jésus-Christ, non pas comme étant le résultat de leurs découvertes ou de leurs inventions, mais comme étant la parole de Dieu qu'ils avaient reçue de lui (I *Thessal.*, II, 13). Le monde l'a admise comme telle. Ainsi ce que n'avait jamais pu obtenir la sagesse de la philosophie, c'est la folie de l'Evangile qui l'a pleinement exécuté; par elle le monde entier s'est trouvé réuni dans la croyance uniforme de la vérité, et replacé dans la véritable route du bonheur.

Troisième partie.

ETABLISSEMENT ET PROPAGATION DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

CHAPITRE PREMIER.

Promulgation primitive de la loi de Jésus-Christ.

Prophéties relatives à la promulgation de la loi de Jésus-Christ dans Sion. — Descente miraculeuse du Saint-Esprit sur les apôtres. — La loi nouvelle est promulgué par saint Pierre le jour de la Pentecôte. — Cette promulgation fut un fait public dans toutes ses circonstances. — Ceux qui embrassèrent la loi de Jésus-Christ que saint Pierre venait de promulguer restèrent tous unis par les liens d'une même foi et d'une même communion. — L'autorité de saint Pierre et des autres apôtres sanctionnée par des miracles reconnus.

Dès que Jésus-Christ, le Fils de Dieu, eut donné à ses ministres la haute mission de se répandre au loin, et d'aller porter sa loi à toutes les nations, lui-même s'éleva dans les cieux pour aller prendre possession de son trône immortel. Le prophète-roi avait entendu en esprit l'invitation solennelle que l'Eternel, en ce jour de triomphe, adressa à son Fils glorieux et bien-aimé : *Le Seigneur Dieu tout-puissant dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied* (*Ps.* CIX). David, à la lueur des clartés prophé-

tiques, avait vu en même temps l'étendard de son roi spirituel, de son éternel souverain déployé dans Sion; il le voit porté de Sion parmi toutes les nations de l'univers, quand l'Oint de Dieu sortit en vainqueur, et s'avança, dans la personne des apôtres, pour s'emparer de tout ce qui était abandonné à ses conquêtes, et pour faire plier sous ses lois le monde entier lui-même (*Apoc.*, VI, 2). David tressaillit de joie à la vue de l'établissement et de la propagation du royaume de Jésus-Christ. Il l'invite à exercer sa souveraineté spirituelle sur les peuples qui jusqu'alors avaient été les ennemis de son nom. *Le Seigneur*, dit David en s'adressant au Christ lui-même, *fera sortir de Sion le sceptre de votre puissance, et vous dira : Allez, régnez au milieu de vos ennemis* (*Ps.* CIX, 2). Il le voit encore, au jour de son invincible puissance, investi de son éternelle principauté, dans tout l'éclat de sa sainteté; il entend le Père le proclamer son Fils de toute éternité. *La puissance souveraine est avec vous en ce jour où éclate votre puissance au milieu de mon sanctuaire, au milieu de la splendeur de tous mes saints, je vous ai engendré de mon sein avant que j'eusse créé l'étoile du matin* (*Ibid.*, CIX, 3). Il rend témoignage à sa destination irrévocable comme homme, et à l'office de pontife souverain, qu'il remplira éternellement comme médiateur entre Dieu et les hommes. *Le Seigneur l'a juré, et son serment demeurera immuable; vous êtes le prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech* (*Ibid.*, 4). Ces fonctions royales et sacerdotales appartiennent au ministère que le Christ, comme homme, a exercé sur la terre; et, par extension, elles ont passé à cet autre ministère sacré qu'il a établi dans son Eglise, et auquel il a communiqué une partie de ces pouvoirs, afin d'assurer le gouvernement spirituel de son royaume ici-bas, de régler le culte et l'hommage que les hommes ont à rendre à son Père, et d'opérer la sanctification des âmes. C'était cette époque que le prophète Isaïe avait en perspective, quand il annonçait que *la loi de Dieu sortirait de Sion, et la parole du Seigneur de Jérusalem* (Is., II, 3).

Le cinquantième jour après que les Israélites eurent été délivrés de l'esclavage de l'Egypte et de la tyrannie de Pharaon, la loi ancienne leur fut donnée sur le mont Sinaï. Le cinquantième jour après que le monde entier eut été racheté de l'esclavage du péché et de la tyrannie de Satan, la loi nouvelle fut promulguée sur le mont de Sion. La loi ancienne avait été proclamée sous l'impression de terreur que répandaient sur tout le peuple, et les éclats d'un tonnerre retentissant, et les feux des éclairs, et les nuages de fumée épaisse qui environnaient la montagne; la loi nouvelle fut annoncée au souffle véhément d'un vent céleste, sous la douce influence des émanations rayonnantes de l'Esprit-Saint, qui, en forme de langues de feu, descendait visiblement sur les têtes de ceux qui étaient assemblés.

Remplis de cet esprit sacré, les apôtres se mettent à parler diverses langues, effet merveilleux de l'onction divine qu'ils viennent de recevoir. Alors se trouvaient à Jérusalem des Juifs religieux et craignant Dieu, de toutes les nations qui sont sous le ciel, et chacun d'eux les entendit parler en sa langue. Ce miracle, attesté par un si grand nombre d'individus, ne pouvait manquer d'attirer sur les apôtres l'attention publique.

Pierre, le chef de ce corps apostolique, se présente, et, prenant la parole, il en appelle à tous les miracles de Jésus-Christ, qui avaient été opérés publiquement, en présence des habitants de Jérusalem, et surtout il appuie sur le fait glorieux de sa résurrection d'entre les morts, fait prédit si clairement par David, et il déclare que ce Jésus est le *Seigneur* et le *Christ* ou *Messie*; *le Seigneur*, à qui toutes choses sont soumises; *le Messie*, de qui tout mortel attend son salut. *Le peuple dit à Pierre et aux autres apôtres : Que faut-il que nous fassions pour être sauvés* (*Act.*, II, 37)? Pierre, qui vient de disposer les esprits à reconnaître l'autorité divine de Jésus-Christ, commence par leur annoncer sa loi, puis il leur fait connaître officiellement la nécessité de se préparer par la pénitence, dont le Christ a fait pour tous un devoir, et de recevoir le sacrement auquel, par ses ordres, sont attachés pour tous la rémission des péchés et le don du Saint-Esprit. *Pierre leur répondit : Faites pénitence, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ pour obtenir la rémission de ses péchés, et vous recevrez le don du Saint-Esprit* (*Ibid.*, 38). *Ceux donc qui reçurent la parole furent baptisés, et il y eut ce jour-là environ trois mille personnes qui furent mises au nombre des disciples de Jésus-Christ. Ils persévéraient tous dans la foi et la doctrine des apôtres, dans la communion de la fraction du pain, et dans les prières* (*Act.* II, 41, 42). *Et le Seigneur augmentait tous les jours le nombre de ceux qui devaient être sauvés* (*Ibid.*, 47).

Le miracle qui attira sur Pierre et sur les autres apôtres l'attention de la multitude était un fait public. Les prodiges de Jésus-Christ que Pierre rappelait et qui étaient parfaitement connus de tous ceux qui l'écoutaient, étaient autant de faits publics. L'acte par lequel ces nombreux auditeurs reconnaissaient l'autorité des apôtres qui leur apprenaient ce qu'ils devaient croire et ce qu'ils avaient à faire pour obtenir leur salut par la grâce de Jésus-Christ, était encore un fait public qu'attestait la soumission publique de trois mille personnes environ, *qui toutes recevaient la parole de Pierre, et étaient baptisées.*

L'effet de cette soumission à l'autorité de Pierre et des apôtres était un attachement ferme et solide à la même doctrine en unité de foi et de communion. *Ils persévéraient tous dans la foi et la doctrine des apôtres, dans la communion de la fraction du pain et dans les prières* (*Act.*, II, 42), *et ils allaient tous les jours au temple dans l'union d'un même esprit* (*Ibid.*, 46). Et ce n'était pas une chose indifférente d'être uni de communion avec cette

société, ou de ne l'être pas; *car Dieu augmentait tous les jours, dans son Église, le nombre de ceux qui devaient être sauvés* (*Act.*, II, 47). Ainsi c'était en vertu de l'autorité des ministres de l'Église de Jésus-Christ que la connaissance de sa loi était donnée au peuple, et que les fidèles se trouvaient unis par les liens d'une même société.

Un autre miracle public vint imprimer à l'autorité de Pierre le sceau de la sanction divine. Ce fut lorsqu'à son ordre, et au nom de Jésus de Nazareth, un homme boiteux dès le ventre de sa mère fut guéri tout à coup à la porte du temple. Tout le peuple le vit marcher et louer Dieu aussitôt après sa guérison. Ils furent remplis d'admiration, et tous coururent et s'empressèrent autour de Pierre et de Jean.

Pierre rappela de nouveau à la multitude étonnée, en témoignage de la céleste origine de sa mission, le fait glorieux de la résurrection de Jésus-Christ; car ce n'était que par son pouvoir, ce n'était que par la foi au nom de ce divin Sauveur que cet homme avait recouvré l'usage de ses pieds, et dès lors il leur annonce l'heureuse nouvelle du salut en Jésus-Christ. Il les exhorte à croire et à faire pénitence, et promet les bénédictions du ciel à quiconque voudra quitter les voies de son iniquité; et plusieurs qui avaient entendu le discours de Pierre crurent en Jésus-Christ, et le nombre des hommes qui crurent fut d'environ cinq mille (*Act.*, IV, 4).

Le grand prêtre et les docteurs de la loi firent venir Pierre et Jean devant eux, et demandèrent au nom de qui et par quelle puissance ils avaient opéré ce miracle. Pierre leur répondit : « C'est au nom de Notre-Seigneur Jésus de Nazareth que vous avez crucifié et que Dieu a ressuscité d'entre les morts, que cet homme est maintenant guéri, comme vous le voyez devant vous. Il n'y a point de salut par aucun autre, car aucun autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes par lequel nous devions être sauvés (*Act.*, IV, 7, 10, 12).

« Voyant la constance de Pierre et de Jean, ils leur commandèrent de sortir de l'assemblée, et ils se mirent à délibérer entre eux en disant : Que ferons-nous à ces gens-ci, car ils ont fait un miracle qui est connu de tous les habitants de Jérusalem; cela est évident, et nous ne pouvons pas le nier? Mais pour empêcher que le bruit ne s'en répande davantage parmi le peuple, défendons-leur, avec de grandes menaces, de parler à l'avenir de ce nom-là à qui que ce soit; et aussitôt, les ayant fait appeler, ils leur défendirent de parler en quelque manière que ce fût, ni d'enseigner au nom de Jésus. Mais Pierre et Jean leur répondirent : Jugez vous-mêmes s'il est juste, devant Dieu, de vous obéir plutôt qu'à Dieu; car pour nous, nous ne pouvons pas ne point parler des choses que nous avons vues et entendues (*Act.*, XIII, 20).

Ce témoignage que le Très-Haut rend à l'autorité de Pierre et de Jean, par la guérison de l'homme boiteux, était encore un autre fait et miraculeux et public, que leurs ennemis eux-mêmes étaient forcés de reconnaître comme tel. Une seconde fois Pierre publie la loi du Christ, une seconde fois on défère à son autorité; les dogmes qu'il prêche sont admis et crus; cinq mille hommes se rangent sous les bannières de Jésus-Christ et deviennent des sujets fidèles du royaume spirituel : ils sont unis entre eux comme les membres d'un seul corps. *Toute la multitude de ceux qui croyaient n'était qu'un cœur et qu'une âme* (*Ibid.*, V, 32). Lorsque les prêtres et les docteurs de la loi défendent aux apôtres de parler désormais au nom de Jésus-Christ, ceux-ci en appellent à la mission divine qu'ils ont reçue, mission sanctionnée par des miracles avérés et reconnus, et ils insistent sur la certitude du témoignage qu'ils rendent, comme ne se rapportant qu'à des choses qu'eux-mêmes avaient vues et entendues.

CHAPITRE II.

La révélation et l'établissement de la religion chrétienne sont une série et une collection de faits publics.

Exemples tirés de l'histoire de Jésus-Christ et du ministère de ses apôtres.—Propagation de la loi et de la religion de Jésus-Christ dans la Judée et dans le monde païen, par le ministère des apôtres et des hommes apostoliques envoyés par eux. — Les apôtres font des lois ecclésiastiques pour la conservation de l'unité, et pour le règlement des objets de discipline.

1° C'est un fait public que Jésus, fils de Marie, issu de la maison et de la famille de David, a vécu en Judée sous le règne d'Auguste et de Tibère, et qu'il s'est annoncé lui-même comme étant le Christ, le Messie promis, le Fils de Dieu.

2° Que ce Jésus ait opéré les miracles et les prodiges les plus surprenants pour justifier sa prétention, et ce qu'il y a surtout de plus merveilleux, qu'après sa mort il soit sorti de lui-même victorieux du tombeau, miracle qu'il s'était engagé à faire comme preuve irréfragable de sa filiation divine, ce sont là des faits publics.

3° Qu'il ait prêché en personne sa doctrine à la multitude assemblée, et qu'en présence de tout ce peuple il ait confirmé par des miracles l'autorité en vertu de laquelle il enseignait, ce sont des faits publics.

4° Qu'il ait confié ses dogmes, ses préceptes, ses rites sacrés à douze hommes qu'il avait choisis pour être ses apôtres; qu'il leur ait commandé d'enseigner ces dogmes et ces préceptes et d'administrer ces rites sacrés à toutes les nations de la terre, ce sont des faits dont ces mêmes apôtres ont scellé le témoignage par l'effusion de tout leur sang.

5° Que ces apôtres aient enseigné certains dogmes et certains préceptes comme étant des *dogmes et des préceptes qu'ils avaient reçus du Christ*, et qu'ils aient administré certains rites sacrés comme autant d'institutions formées par le Christ, ce sont encore là des faits publics.

6° Que l'autorité en vertu de laquelle

ils agissaient comme envoyés de Jésus-Christ pour enseigner ses dogmes et ses préceptes et administrer ses sacrements; que cette autorité, dis-je, ait été sanctionnée et confirmée par des miracles qui n'ont jamais pu être niés, c'est un fait public.

7° Quels étaient ces dogmes spéciaux, quels étaient ces préceptes enseignés par les apôtres comme étant les dogmes et les préceptes du Christ? En quoi consistaient les rites sacrés qu'ils administraient comme étant ses institutions? Ce sont là des questions de fait susceptibles des mêmes recherches et des mêmes preuves que tout autre fait historique et public appartenant aux lois, aux coutumes de tout état civilisé, de tout royaume constitué.

8° Quoi donc de plus satisfaisant pour l'esprit humain, quoi de plus rassurant que cette méthode, qui attache ainsi à des faits publics, à un témoignage public, les communications par lesquelles on acquiert la connaissance certaine de l'établissement de la religion chrétienne, et de tout ce que le Christ a réellement enseigné et commandé comme devant être cru et pratiqué pour s'assurer le salut éternel?

C'est à la volonté du Très-Haut qu'elle est due cette méthode, qu'il a ainsi ordonnée pour la promulgation des dogmes de la foi et de la loi de Jésus-Christ, *lesquels ayant été premièrement annoncés par le Seigneur même, ont été ensuite confirmés parmi nous par les hommes qui les ont entendus de sa propre bouche; hommes auxquels Dieu a rendu témoignage par les miracles, par les prodiges, par les différents effets de sa puissance, et par la distribution des dons et des grâces du Saint-Esprit qu'il a partagés comme il lui a plu* (*Hebr.*, II, 3, 4).

Ce fut ainsi que furent posés dans Sion les fondements indestructibles de l'Eglise de Jésus-Christ; ainsi a été publiée la constitution de son royaume, ainsi fut promulguée sa loi, ainsi fut établi son empire spirituel.

Les apôtres ne restèrent qu'un petit nombre d'années dans la Judée et dans les pays circonvoisins. Par leur prédication qu'accompagnaient et que soutenaient les miracles les plus éclatants, l'Eglise de Jésus-Christ se répandit de tous côtés avec une promptitude extrême. Ils ordonnèrent d'autres ministres qu'ils associèrent à leurs travaux, et dont l'active coopération concourut à la même œuvre. Ils virent bientôt leur corps apostolique puissamment renforcé par la conversion de Saul, au sujet duquel Jésus-Christ lui-même avait dit à Ananias, dans une vision : *Cet homme est un instrument que j'ai choisi pour porter mon nom devant les gentils, devant les rois et devant les enfants d'Israël* (*Act.*, IX, 15).

Les desseins de Dieu qui regardaient la vocation des gentils à la foi et à la loi de grâce (vocation que les prophètes avaient prédite), furent particulièrement développés aux yeux de Pierre par une vision céleste, ainsi que par l'admission dans l'Eglise du centenier Corneille, qui, averti et dirigé par un ange, avait envoyé chercher cet apôtre, pour entendre de sa bouche toutes *les paroles que le Seigneur lui avait ordonné de lui dire, et par lesquelles lui et toute sa maison devaient être sauvés* (*Act.*, X, 33; XI, 14).

Cependant les apôtres, se répandant de tous côtés, parcourent les différentes contrées de la terre. Ils y propagent la connaissance du royaume du Christ; à leur voix, toutes les nations embrassent sa foi avec empressement, et se courbent avec docilité sous le joug de sa loi. Pendant que Pierre, occupé d'abord du salut des Juifs, consacre ses premiers soins à ce peuple infidèle, Paul fait éclater l'ardeur de son zèle par la conversion des gentils.

Quelle entreprise!... conquérir à Jésus-Christ le monde entier!... opérer chez toutes les nations l'établissement de son royaume spirituel, non par le pouvoir du glaive, mais par la seule influence de la croix, non en portant chez ces peuples qu'ils rangeaient sous son empire, le ravage et la désolation, mais en y faisant éclore la paix et le bonheur!...

Bientôt c'est à Rome meme que Pierre, par une disposition de la Providence, va fixer son siége suprême; et c'est ainsi que cette vaste cité, capitale de l'empire le plus étendu qui existât alors sur la terre, en devenant le siége principal du prince des apôtres, devient la capitale du royaume spirituel de Jésus-Christ, et le centre commun de l'unité de la foi et du gouvernement de l'Eglise.

La prédication des apôtres et des hommes apostoliques qu'ils avaient ordonnés, et qu'ils s'étaient associés comme coopérateurs à l'œuvre de leur ministère, partout est signalée par les progrès rapides que l'Eglise fait chez un grand nombre de nations; et là où n'avaient point encore pénétré les aigles romaines, la croix s'élève et appelle les peuples à la connaissance du vrai Dieu.

Les apôtres et leurs successeurs, ayant reçu de Jésus-Christ la mission spéciale de surveiller partout et de confirmer l'observance de ses commandements étaient autorisés en conséquence à faire toutes les ordonnances et toutes les lois ecclésiastiques qu'ils jugeraient nécessaires à l'exacte exécution de leur mandat, ainsi que cela a lieu dans les gouvernements temporels, où les chefs ont autorité pour déterminer, par des règlements civils, l'observance pratique de plusieurs préceptes généraux de la loi naturelle appliqués et ayant rapport au droit public et à l'ordre judiciaire.

Jésus-Christ n'avait énoncé que d'une manière générale un grand nombre de ses commandements. S'il n'y avait eu rien de réglé sur le temps et la manière de les observer, et si le tout eût été laissé au choix des individus, il est probable qu'ils eussent été bientôt tout-à-fait négligés, ou du moins

qu'une confusion extrême se serait introduite dans leur exécution.

Ce fut donc afin de conserver l'unité dans la foi, et d'établir un ordre convenable dans tout ce qui a un rapport direct au culte de Dieu, à l'administration des sacrements, à l'observance des préceptes de Jésus-Christ, que les apôtres et leurs successeurs, dans différents siècles, ont exercé leurs pouvoirs spirituels, en portant tel décret, en faisant telles lois ecclésiastiques qu'ils regardaient comme nécessaires pour atteindre le but proposé.

Ce fut ainsi que dans le concile de Jérusalem les apôtres et les prêtres décidèrent qu'il n'était plus nécessaire d'observer les rites et les cérémonies de la loi mosaïque ; et par cette décision ils condamnaient la doctrine de quelques Juifs qui, sans être autorisés par les apôtres, troublaient les gentils convertis en voulant les obliger à suivre l'ancienne loi, et par là *avaient renversé les consciences* (*Act.*, XV). Ils y ajoutèrent l'injonction ecclésiastique de s'abstenir de ce qui avait été sacrifié aux idoles, ainsi que du sang et des chairs étouffées ; et Paul, traversant la Syrie et la Cilicie, allait, confirmant les Eglises et leur ordonnant de garder les préceptes des apôtres et des prêtres (*Ibid.*, XV).

Ainsi, le saint jour qui était consacré à Dieu dans la semaine fut transféré par ces mêmes apôtres du samedi, qui était le sabbat des Juifs, au dimanche, qui devint celui des chrétiens, et qui resta consacré à la célébration des plus grands mystères de notre rédemption. Ainsi il fut réglé et ordonné qu'on célébrerait la fête de Pâques, avec une solennité toute particulière, en l'honneur de la résurrection de Jésus-Christ. Ainsi le précepte du jeûne, que Jésus-Christ avait recommandé d'une manière générale, reçut, dans la pratique, une application spéciale, et fut confirmé par l'institution que les apôtres firent du jeûne du carême. Ainsi Paul ordonna, par un réglement particulier, comme l'observe saint Augustin, que le saint sacrement de l'eucharistie serait reçu à jeun par les communiants, afin, entre autres raisons, de prévenir pour la suite quelques inconvénients qui avaient eu lieu dans l'Eglise de Corinthe (I *Cor.*, XI). Ainsi le même apôtre désigne spécialement certaines irrégularités ecclésiastiques, d'après lesquelles les personnes qui s'en trouvaient atteintes étaient exclues du sacerdoce. Il prescrivait quelles étaient les qualités requises pour recevoir les saints ordres, et indiquait comment un évêque devait se conduire relativement aux accusations intentées contre son clergé (I *Tim.*, III, IV, V). Par les paroles suivantes, saint Paul rappelle à Tite les fonctions qu'il lui a imposées quand il le désigna pour exercer la juridiction épiscopale en Crète. *Je vous ai laissé en Crète afin que vous y régliez tout ce qui reste à régler, et que vous établissiez des prêtres dans chaque ville, selon l'ordre que je vous en ai donné* (*Tit.*, I, 5).

Ce fut également pour conserver l'unité de la foi et confirmer l'observance des préceptes de Jésus-Christ que les successeurs des apôtres ont exercé dans tous les siècles l'autorité spirituelle qui leur avait été transmise par eux comme à titre d'héritage. Dès qu'il parut quelques-uns de ces hommes qui, se séparant de la communion de l'Eglise et agissant sans autorité, portaient le trouble parmi les fidèles en y répandant de nouvelles doctrines et *en renversant leurs âmes* (*Act.*, XV, 24), les évêques de l'Eglise, à l'exemple des apôtres, s'assemblèrent en plusieurs occasions ; et, assistés du Saint-Esprit, ils condamnèrent ces nouvelles doctrines et proclamèrent la foi ancienne en termes clairs et précis. C'est de cette manière et par cette autorité que la foi de l'Eglise a été défendue et conservée dans les premiers siècles, contre les atteintes que voulurent y porter par leurs erreurs les Arius, les Macédonius, les Nestorius et les Eutichès ; c'est aussi de cette manière et par cette autorité que dans les siècles derniers elle a été encore défendue et préservée, et contre les erreurs nouvelles et contre celles qu'on a voulu reproduire.

Dans les questions qui concernent la foi, les pasteurs de l'Eglise du Christ ont suivi constamment la règle donnée par saint Jean : *Quant à vous, faites en sorte que ce qui vous avez appris dès le commencement demeure toujours en vous* (I *Jean*, II, 24). Dans les matières de discipline, c'est la fin des préceptes et des institutions du Christ qu'ils ont toujours eue en vue. Toutes les fois qu'il a été pris quelques mesures, qu'on a porté quelques décrets et quelques lois ecclesiastiques tendant à conserver l'unité de la foi et à maintenir le gouvernement spirituel de l'Eglise, on voit les papes, comme successeurs de saint Pierre, tenir dans tous les temps le premier rang et exercer l'autorité suprême.

CHAPITRE III.

Considérations sur les desseins et les œuvres de Dieu dans la préparation et l'exécution de l'établissement de la religion chrétienne.

Le Très-Haut avait conçu ce grand œuvre dès le commencement du monde. — Il l'avait promis aux anciens patriarches. — Il l'avait fait prédire par ses prophètes inspirés. — Il en avait présenté un type, un modèle dans les institutions de la loi ancienne et dans les événements les plus remarquables qui eurent lieu sous l'administration de Moïse. — Toutes ses annonces ont été accomplies, ainsi que le démontrent l'histoire de la vie et des mystères du Christ et l'établissement de la religion chrétienne.

Le christianisme n'est point une institution humaine; c'est une œuvre toute divine. Le plan en fut tracé par la sagesse de Dieu, et exécuté par sa toute-puissance. Ce n'est pas une institution d'une date récente ; les bases préparatoires en avaient été posées dès l'origine du monde. Il faisait partie de ces desseins éternels que le Très-Haut conçut dans sa miséricorde et dans son amour, quand il vit dans quel abîme de corruption et de misère allait être précipitée la race des hommes, par suite du péché de leur premier père, en qui reposait, comme dans sa source, la

destinée morale de toute sa postérité. *Dieu connaît ses œuvres de toute éternité* (*Act.*, XV, 18). Il avait donc décrété qu'il enverrait un divin médiateur, un Sauveur qui s'offrirait en expiation pour tous les péchés du monde, qui porterait partout la lumière des vérités célestes, afin de dissiper les nuages d'ignorance profonde accumulés par le péché dans l'esprit de l'homme; qui répandrait les trésors de sa grâce sanctifiante dans les cœurs flétris et souillés par les vices et par l'iniquité; qui se choisirait à part un peuple saint, purifié et appliqué aux bonnes œuvres, et qui pourrait enfin conduire au séjour d'une gloire éternelle quiconque serait sanctifié par l'effusion de son sang.

Ce bienfait ineffable avait été promis aux anciens patriarches, prédit par les prophètes, figuré dans l'ancienne loi, et les événements les plus remarquables rapportés dans l'histoire du peuple juif en présentent sans cesse le type et le modèle.

A peine nos premiers parents avaient, par leur chute, signalé leur ingratitude, que déjà ce Dieu offensé, mais plein de miséricorde, leur avait fait la promesse consolante qu'il enverrait un Sauveur qui écraserait la tête du serpent infernal. Il déclare à Abraham, à Isaac, à Jacob, ces anciens patriarches, que de leur race sortira celui en qui toutes les nations de la terre devront être comblées de bénédictions spirituelles.

Maître de l'avenir comme du présent, et apercevant d'une vue distincte l'ordre dans lequel doivent avoir lieu et les préparatifs et l'accomplissement de ce grand dessein, le Très-Haut inspire ses prophètes, et ils prédisent, dans le plus grand détail, les circonstances relatives à la venue du Messie, à l'acte si important qui doit expier le péché, et à l'établissement de la religion chrétienne, qui doit hâter si efficacement la propagation de la connaissance du vrai Dieu, et répandre sur toute la terre les grâces de la justification et du salut. L'un annonce le changement que subira, dans sa situation, la nation juive, et ce changement sera le signal auquel on reconnaîtra le temps de la venue du Messie promis. L'autre suppute, d'une manière précise, le nombre des années qui s'écouleront depuis l'époque d'un événement public jusqu'à celle où le Christ doit être mis à mort. Celui-ci nomme le pays et la ville qu'illustrera sa naissance; celui-là indique la famille dont il doit descendre. L'un trace le caractère de la vierge mère qui donnera le jour à cet Emmanuel; l'autre prédit les actes miraculeux qui signaleront sa vie tout entière. Dans toutes les prédictions qui se rapportent au Messie on reconnaît toujours les différents caractères qui le désignent ou comme homme, ou comme Dieu. Ses humiliations, ses souffrances, sa mort sur une croix, sa résurrection glorieuse d'entre les morts, tout est indiqué d'une manière claire et distincte. En un mot, toutes ces prophéties ne sont qu'une histoire anticipée de sa naissance, de sa vie, de ses miracles, de sa mort et de sa résurrection.

Ces mêmes hommes inspirés, à qui Dieu avait communiqué la prévision de ses desseins si pleins de miséricorde, prédisaient aussi l'établissement, la propagation, l'extension et la durée de la religion de l'Eglise que le Messie devait établir sur la terre. Ils lui attribuent souvent les caractères de prêtre et de roi, et désignent son Eglise comme un royaume spirituel. Ils annonçaient que sa loi sortirait de Sion, et la parole du Seigneur de Jérusalem; qu'il régnerait jusqu'aux extrémités les plus reculées de la terre, et que son royaume n'aurait pas de fin. A quels autres objets pouvaient se rapporter ces prophéties, sinon à Jésus-Christ et à la religion qu'il a établie? L'accord qui existe entre la prédiction et l'accomplissement de ces événements prouve bien qu'ils entraient dans les desseins de Dieu, et qu'ils étaient l'œuvre de sa puissance. Il n'y avait que la sagesse infinie d'un Dieu qui pût les prévoir, et ils ne pouvaient être exécutés que par la puissance infinie d'un Dieu.

L'histoire du peuple juif et les institutions de la loi ancienne présentaient le type et le modèle des augustes et merveilleux mystères que le Très-Haut se proposait d'accomplir dans le grand œuvre de la rédemption du monde par le Christ, et dans l'établissement de l'Eglise chrétienne. Qu'on lise avec attention plusieurs passages des Epîtres de saint Paul, et surtout le dixième chapitre de la première aux Corinthiens, ainsi que le neuvième de l'Epître aux Hébreux, et l'on verra quelle lumière éclatante cet apôtre sait répandre sur ces événements figuratifs.

Si Dieu abandonne les Israélites en Egypte pendant un long espace de temps, les laissant dans la plus grande détresse et dans la misère la plus profonde, et les livrant aux horreurs de l'esclavage le plus abject sous la tyrannie du cruel Pharaon, c'est qu'il veut nous présenter une image fidèle de la misère spirituelle à laquelle le genre humain a été réduit sous l'esclavage du péché et sous l'empire tyrannique de Satan. S'il suscite un Moïse pour délivrer les enfants d'Israël de la servitude d'Egypte, pour promulguer sa loi, pour remplir les fonctions sacrées de son culte et pour conduire le peuple à travers le désert, vers la terre promise, c'est pour nous offrir une figure frappante du caractère et de la mission du Messie, le grand Rédempteur, le législateur, le souverain pontife et le Sauveur du monde. S'il ordonne que, dans la nuit même qui précède le départ d'Egypte son peuple offre à Dieu, comme en sacrifice, l'agneau pascal, et le mange comme sacrement, c'est qu'il veut figurer d'avance le rit mystérieux et eucharistique de la loi nouvelle, institué la veille même du jour de notre rédemption; mystère adorable dans lequel Jésus-Christ lui-même, notre pâque véritable, est offert en sacrifice à son Père, et devient, dans le saint sacrement, la nourriture divine de ses fidèles serviteurs. Si les Israélites s'échappent de l'Egypte à travers les flots de la mer Rouge, c'est pour signifier que l'homme ne pouvait sortir de cette Egypte

spirituelle dans laquelle le retient le péché originel qu'il apporte en naissant, qu'en traversant les eaux du baptême teintes du sang de Jésus-Christ. Si, cinquante jours après que Moïse a délivré les Israélites, la loi ancienne est promulguée sur le mont Sinaï, c'est pour annoncer que cinquante jours après la rédemption du monde par le Christ, la loi nouvelle, la loi de grâce serait promulguée sur la montagne de Sion. Si des dogmes sacrés, si des préceptes moraux, des sacrifices, des sacrements appropriés au peuple juif sont révélés et publiés comme ordonnances de la loi ancienne, c'étaient autant d'instructions et d'institutions élémentaires qui préparaient aux ordonnances bien supérieures de la loi nouvelle, lesquelles renferment une doctrine bien plus relevée, des préceptes d'une morale bien plus parfaite, un sacrifice plus excellent, des sacrements et des moyens de grâce bien plus efficaces. Si un sacerdoce lévitique est institué, s'il est chargé de conserver, d'interpréter, d'intimer l'observance de la loi, d'offrir les sacrifices et d'administrer les sacrements qui entrent dans l'économie de la loi de Moïse, c'est pour représenter en figures ce sacerdoce si éminent, que le Messie devait instituer pour être le gardien et le dépositaire de sa doctrine et de ses mystères, pour en instruire toutes les nations, et pour offrir le saint sacrifice et administrer les sacrements qui appartiennent à la religion chrétienne. Si, dans l'ordre de ce sacerdoce lévitique, un prêtre est choisi et établi comme grand pontife pour présider tous les autres avec une autorité suprême, et pour exercer une juridiction souveraine dans toutes les matières et dans toutes les causes qui se rapportent à la religion, c'est afin de montrer comme une espèce de patron sur lequel le gouvernement spirituel de l'Eglise chrétienne devra être formé; gouvernement dans lequel un des pasteurs devra être désigné pour présider, comme maître suprême, tous les autres pasteurs du troupeau, et être comme le chef de tous les membres du corps mystique de Jésus-Christ. Si, sous la conduite de Moïse le peuple, pendant son séjour dans le désert est nourri de la manne qui descend des nues, et abreuvé des eaux qui coulent d'un rocher, c'est pour signifier que les disciples de Jésus-Christ, pendant leur passage en ce monde, seront nourris avec le pain vivant descendu du ciel et abreuvés à la source salutaire de la grâce divine qui coule des blessures de ce divin Sauveur, notre rocher spirituel. Si, d'après l'ordonnance de Dieu, ceux qui avaient été mordus par les serpents dans le désert étaient guéris, seulement en jetant les yeux sur le serpent d'airain que Moïse avait élevé, et qui, ayant la forme et l'apparence de ce reptile, n'en avait ni la rage ni le venin, c'est que Dieu avait résolu qu'il en serait de même, dans la loi nouvelle, pour ceux qui, étant blessés à mort par les atteintes funestes de la concupiscence, peuvent cependant trouver une entière guérison dans un regard plein de foi et d'amour jeté sur ce Jésus crucifié qui, bien qu'il apparaisse avec tous les dehors de l'homme coupable, n'a point de péché en lui, étant la victime sans tache immolée pour l'expiation de tous les crimes. Si, sous l'autorité et la direction du sacerdoce lévitique, les Israélites sont conduits vers cette terre promise où coulent à pleins flots et le lait et le miel, c'est pour montrer que c'est sous l'autorité et sous la direction du sacerdoce chrétien que les fidèles doivent être conduits vers le ciel, la véritable terre promise où s'épanchent, sans s'épuiser jamais, les flots purs des délices éternelles. *Or toutes ces choses qui leur arrivaient étaient des figures, et elles ont été écrites pour notre instruction, à nous autres qui nous trouvons à la fin des temps* (I *Cor.*, X, 11). *La loi ancienne n'avait que l'ombre des biens futurs et non l'image même des choses* (*Hebr.*, X, 11).

Non, il est impossible de parcourir dans l'Ancien Testament la suite des prophéties qui se rapportent à la personne et à la mission du Messie promis, sans reconnaître une manifestation positive des desseins pleins de bonté et de douceur qu'un Dieu de miséricorde avait prémédités dans sa sagesse en faveur de l'homme tombé. Il est impossible de considérer les événements et les institutions que nous offre le récit des dispositions économiques de la loi de Moïse, surtout si l'on s'aide des lumières que saint Paul a répandues sur cette matière, sans retrouver, dans les détails, les figures d'événements bien plus importants qui devaient avoir lieu dans les temps à venir; et l'on ne peut manquer d'y distinguer le modèle et le plan du magnifique édifice que l'architecte divin se plaisait à contempler, comme devant le mettre un jour à exécution. Or ce grand édifice était l'œuvre de notre rédemption et l'établissement de la religion chrétienne.

Au temps marqué, vers l'époque où le sceptre était sorti de Juda, dans la soixante et dixième semaine d'années depuis l'édit porté pour la reconstruction de Jérusalem, le Messie paraît, le Rédempteur et le Sauveur se présente: c'est Jésus de Nazareth. Il est né à Bethléhem; une vierge de la maison et de la famille de David l'a enfanté, ainsi qu'il avait été prédit. Après trente années passées dans un état obscur, il entre dans les fonctions de son ministère public, comme étant le grand prophète chargé d'instruire les hommes des vérités de Dieu. Il enseigne, non par la voie des discussions philosophiques, mais avec autorité, mais comme un envoyé de Dieu, mais comme le Fils de Dieu.

Il prouve et justifie ce titre divin par des miracles publics et incontestables, par l'empire qu'il exerce sur toute la nature; il fait voir qu'à une sagesse infinie il réunit un pouvoir également infini, et que celui qui, au milieu des hommes, ne paraissait être qu'un homme lui-même, était pourtant le Dieu de l'univers. Il rend instantanément l'ouïe au sourd, la force et la vigueur au paralytique, la vue aux aveugles-nés; par un acte particulier de sa volonté toute-puissante, les maladies les plus invétérées disparaissent soudain et sans retour. Il change l'eau en vin:

cinq pains qu'il multiplie suffisent pour nourrir abondamment cinq mille personnes. Il soumet la mer elle-même à sa puissance, en foulant sous ses pieds les flots devenus solides; les vents impétueux et les vagues soulevées, forcés de reconnaître son autorité souveraine, rentrent à sa voix dans le calme le plus profond; les démons cèdent à la force irrésistible de son domaine suprême, et les morts lui obéissent comme à l'auteur de la vie. Si, vers la fin des trois années qu'il a consacrées à son divin ministère, lui-même est mis à mort par les Juifs, il fait voir que ce n'est de sa part qu'une concession libre de sa volonté, et non de la leur, l'effet d'une force prédominante. Il déclare que, s'il donne sa vie, c'est qu'il le veut bien, et qu'il a le pouvoir de la reprendre en se ressuscitant lui-même d'entre les morts. Il meurt, et trois jours après il est rendu à la vie, précisément comme il l'avait prédit.— C'est ainsi qu'il démontre le droit qu'il a au titre et au caractère de Fils de Dieu, qu'il prouve jusqu'à l'évidence qu'il est le maître et le seigneur de la nature et le principe de la vie. Dès lors, ses dogmes sont donc des vérités de Dieu, ses préceptes les commandements de Dieu, ses institutions les ordonnances de Dieu.

Comme médiateur et comme pontife suprême, il avait expié tous nos péchés en se sacrifiant, en se faisant obéissant jusqu'à la mort; et après cette offrande de lui-même qui, à raison de la dignité infinie de sa personne, n'avait pu que plaire infiniment à Dieu, satisfaire pleinement à sa justice et ouvrir à l'homme une source de bénédictions sans bornes, ce divin Rédempteur exerce les fonctions de législateur souverain. Il proclame et ses commandements de foi et ses préceptes de morale; il institue son sacrifice et ses sacrements; il établit un ministère qui doit être le gardien fidèle de sa loi, et qui, jusqu'à la fin des siècles, répandra et réglera parmi toutes les nations l'usage et l'application de ses mystères.

Qui pourrait ne pas voir, dans le caractère et dans les œuvres de Jésus l'accomplissement des promesses divines et des prédictions relatives au Messie et au grand œuvre de la rédemption du monde, objet essentiel de sa mission? Dans les circonstances qui accompagnent cet acte si important, et dans les institutions de la loi de grâce, qu'il a formée et établie, qui pourrait ne pas reconnaître l'exécution de ce dessein de bonté et de miséricorde dont le Très-Haut s'était plu à offrir des modèles et un plan magnifique dans les institutions de la loi ancienne, si inférieure toutefois à la loi nouvelle? Jamais temple élevé par le plus habile architecte a-t-il présenté des rapports plus exacts et plus conformes aux dessins et aux plans qu'il en avait conçus et tracés?

« Qu'ils sont grands les ouvrages du Sei-« gneur, et comme ils sont proportionnés à « toutes ses volontés!... Tout ce qu'il a fait « publie ses louanges et annonce sa gran-« deur; sa justice demeure dans tous les « siècles. Miséricordieux et plein de clé-« mence, il a éternisé la mémoire de ses « merveilles, il a donné la nourriture à « ceux qui le craignent, il se souvient éter-« nellement de son alliance. Il manifestera, « aux yeux de son peuple, la puissance de « ses œuvres, en lui donnant l'héritage des « nations, car les œuvres de ses mains sont « toute vérité et justice; tous ses préceptes « sont fidèles, ils ont été confirmés dans tous « les siècles, et ils sont établis sur la vérité « et sur la justice. Il a envoyé un Rédempteur « à son peuple; il a fait une alliance avec lui « pour toute l'éternité (*Ps.* CX, 2, 9). »

Oh! que de l'Eternel la parole est féconde!
L'univers fut jadis l'ouvrage de sa voix;
Il dit : Les éléments, le ciel, la terre et l'onde
Parurent à la fois.

Le monde passera, ce superbe édifice
Verra briser un jour ses lambris éclatants;
Ta sagesse, grand Dieu, ta bonté, ta justice,
Seront de tous les temps.

Tout annonce aux humains ta puissance éternelle:
De tes rares bienfaits, leurs yeux seront témoins;
Toujours avec amour une main paternelle
Soulage leurs besoins.

Mais tu te souviendras jusques au dernier âge,
De ces biens immortels qui nous furent promis;
Le juste triomphant aura pour héritage
Tout l'univers soumis.

O Dieu, que tu chéris l'homme pur et fidèle
Qui jamais n'oublia tes saints commandements,
Et qui fonda sa foi sur la foi solennelle
De tes divins serments!

Mes plaintes, mes soupirs vont jusqu'à tes oreilles;
Tu daignes nous prêter un fidèle secours.
Que ton bras tout-puissant prodigue de merveilles
Pour assurer nos jours!

Dieu terrible, Dieu saint, une âme qui te blesse
Est saisie à ton nom d'un soudain tremblement;
Ta crainte est, dans nos cœurs, d'une haute sagesse
L'heureux commencement.

(*Imitation de l'abbé* DESFONTAINES.)

CHAPITRE IV.

LES BIENFAITS DU CHRISTIANISME RÉPANDUS SUR TOUTES LES NATIONS.

La chute de l'homme lui fait perdre sa justice originelle, et le fait passer à l'état du péché. — Conséquences. — L'ignorance et la concupiscence. — Impuissance de la philosophie pour remédier à ces maux. — Sacrifice de l'expiation. — La rémission des péchés offerte à toutes les nations. — Les lumières de la foi seules capables de dissiper l'ignorance des vérités religieuses. — Excellence et sublimité des dogmes de la foi chrétienne. — Pureté et sainteté des préceptes évangéliques donnés comme spécifiques efficaces contre la corruption de l'homme. — Motifs de nos devoirs. — Grâces efficaces administrées dans les sacrements. — Effets de la grâce sacramentelle en saint Cyprien. — Efficacité de l'Evangile dans la conversion des gentils.

Les lumières et les grâces que répandait partout le christianisme, partout réparaient les maux causés par le péché. La nature dégradée de l'homme était rendue à sa dignité primitive, et les changements les plus heureux s'opéraient parmi toutes les nations qui recevaient la foi et la loi du Christ.

Quel état que celui auquel le péché avait réduit le genre humain! Quel abîme de crimes et de misères! L'homme, dans l'origine, créé innocent et heureux, jamais n'eût vu s'altérer sa félicité. Il devait régner sans fin, environné de gloire et comblé de délices, si, fidèle à son Dieu et soumis aux commande

ments de son Créateur, il eût su, dans le court espace de temps assigné pour son épreuve, se montrer digne de cette haute récompense. Son entendement était éclairé par la connaissance de Dieu et de la vérité; sa volonté le portait sans cesse vers le bien, et ses affections et ses désirs étant toujours soumis à la raison, toujours dociles à la volonté du Créateur, l'ordre le plus parfait régnait dans ses facultés soit de l'âme, soit du corps, et tout en lui eût été principe et source de bonheur, tant qu'il fût resté attaché à Dieu par l'obéissance et par l'amour. Mais du moment que, par l'acte le plus criminel, il eut désobéi, quel changement! Il n'y eut plus que trouble et désordre dans tout son être, et en perdant l'innocence il perdit le bonheur. Enveloppée toute entière dans cette faute de nos premiers parents en qui se trouvait déposée toute notre destinée morale, la race humaine fut aussi comprise dans l'arrêt qui les condamnait à la mort, à la perte du ciel, à une éternelle misère; châtiment trop juste d'une aussi horrible prévarication. Affreuse condition! Les maux les plus terribles attendent l'homme coupable arrivé au terme de sa passagère existence sur la terre, et nul bonheur réel ne lui est réservé dans le court espace de sa carrière mortelle. Son corps, son âme, tout en lui est infecté de ce poison funeste que le péché y a attaché; son corps s'affaiblit, se corrompt et meurt; son entendement est obscurci par les ténèbres de l'ignorance; sa volonté sans cesse l'entraîne vers le mal, et le détourne du bien. En proie à une foule de passions violentes qui se combattent et le déchirent, son cœur est un foyer continuel de t ouble et de désordre.

Qu'il fut profond et déplorable cet aveuglement qui, dans la suite, s'empara de tous les esprits, se répandit dans l'univers païen et lui déroba entièrement la lumière des vérités célestes! En Judée, il est vrai, Dieu était connu, et son nom était grand dans Israël : mais partout ailleurs, dès que la grande majorité de la race humaine eut abandonné la tradition des révélations primitives, dès qu'en matière de religion et de morale elle eut commencé à prendre pour règle de ses sentiments l'opinion privée et individuelle, alors elle se trouva égarée dans les détours nébuleux d'un labyrinthe inextricable; elle se précipita d'erreurs en erreurs, d'absurdités en absurdités, d'impiétés en impiétés, et l'ignorance la plus grossière de tout ce qu'il importait le plus à l'homme de connaître exactement prévalut dans le monde. Voyez chez toutes les nations païennes, parmi celles même qui ont été le plus célèbres par leur civilisation, chez les Grecs, chez les Romains; voyez quelle absence de lumières positives sur l'auteur de l'univers, sur la nature et les perfections de Dieu, sur l'immortalité de l'âme, sur la fin pour laquelle l'homme a été créé, sur les règles et les motifs de nos devoirs moraux, et sur les voies qui conduisent au bonheur! Quelque imposant qu'ait pu être le caractère de quelques idées générales qu'ils avaient admises sur ces objets si importants, elles se trouvent confondues dans une foule d'opinions particulières, si incompatibles, si contradictoires entre elles, que la vérité, obscurcie par tant de nuages, ne pouvait se faire jour à travers cette masse épaisse d'erreurs et de préjugés. Telle était, en matière d'idées religieuses, l'ignorance profonde dans laquelle le monde païen se trouva plongé, que saint Paul, en parlant des siècles qui ont précédé la venue du Messie, ne les désigne point autrement que par ces mots, d'un sens spécial : *Et tempora quidem hujus ignorantiæ*, ces temps malheureux d'ignorance (*Act.*, XVII, 30).

La conséquence naturelle de cette ignorance générale fut, chez toutes les nations païennes, le règne général de l'impiété et de l'immoralité. Tout y était devenu un objet de culte et d'adoration, excepté le Dieu vrai et unique. Les atteintes portées à la loi de nature devinrent si graves et si communes, que le sens moral de ce qui est décent et honnête parut entièrement éteint, et l'homme sembla s'être ravalé lui-même au-dessous de la bête immonde. La violence, le meurtre, la luxure, l'intempérance et la débauche n'avaient plus rien de honteux et de repoussant aux yeux de ces hommes dépravés. On vit, en plusieurs contrées, l'immoralité poussée à un tel point de dégradation, que, sous les noms de Mars, de Bacchus et de Vénus, la vengeance, l'ivrognerie et l'impureté, ces vices infâmes furent déifiés et adorés publiquement par des actes aussi scandaleux que criminels qu'on osa consacrer comme faisant partie des rites sacrés de la religion. Quelle sombre, quelle effrayante peinture de ces excès du monde païen nous est tracée par saint Paul, dans le premier chapitre de son Epître aux Romains, depuis le verset 18 jusqu'à la fin! Avec quelle énergie il en parle dans celle aux Ephésiens! *Ces gentils suivent dans leur conduite la vanité de leurs pensées; ils ont l'esprit plein de ténèbres; ils sont éloignés de la vie de Dieu, à cause de l'ignorance où ils sont, et de l'endurcissement de leur cœur; ayant perdu tout espoir de salut, ils s'abandonnent à la dissolution et se plongent avec une ardeur insatiable dans toute sorte d'impuretés* (*Eph.* IV, 17, 18, 19).

Par suite de cette ignorance de Dieu, de cet oubli des règles et des motifs de nos devoirs, de cet abandon sans réserve à toutes les inclinations vicieuses, quel déluge épouvantable de crimes et de maux vint inonder la surface de la terre! A quelle profondeur de honte et de corruption la nature de l'homme ne parut-elle pas descendue, et combien chaque jour, ajoutant à tant d'iniquités, ne dut-il pas ajouter aux misères humaines!...

Telles étaient, pour le genre humain, les horribles conséquences du péché. Qui pouvait le délivrer de cet état affreux? Etait-ce la philosophie? Non; tout le savoir, tous les efforts de ses sages y eussent échoué, et que pouvait-elle cette philosophie, pour détruire, pour écarter la cause funeste de tous ces désordres,

de tous ces maux, le péché? Avait-elle une victime à offrir en expiation de ce péché? Etait-elle capable de dissiper ces nuages d'ignorance générale qui, en matière de religion, s'étaient épaissis et couvraient le monde païen, elle qui n'avait jamais eu rien de fixe et d'arrêté sur les vérités relatives aux idées religieuses; elle qui pouvait être accusée, peut-être, d'avoir, pour sa part, contribué à entraîner les hommes dans ces routes ténébreuses? Etait-elle à même de corriger les hommes de leurs vices et de les guider dans la pratique des véritables vertus, elle qui, en tant de circonstances, avait montré si peu de lumières, ou du moins tant d'incertitude sur les principes et sur les règles des devoirs moraux? Quels motifs assez puissants pouvait-elle présenter à l'homme vicieux, pour le détourner de l'habitude du mal? et à l'homme pratiquant la vertu, quel support offrait-elle contre les tentations, elle qui, par la voix de ses sages, par celle des Platon, des Aristote et de ses stoïciens, avait enseigné et encouragé les plus grossières immoralités? Non, la philosophie avait reconnu elle-même son impuissance à réformer les vices du monde, et elle avait tout à fait désespéré de pouvoir jamais arrêter ces torrents d'iniquités qui, se grossissant de jour en jour, allaient engloutir la terre.

Ætas parentum, pejor avis tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiosiorem.

Nos pères, plus méchants que n'étaient nos aïeux,
Ont eu pour successeurs des enfants plus coupables,
Qui seront remplacés par de pires neveux.
(Lamotte.)

Combien donc était désespéré l'état où se trouvait le monde, quand les apôtres furent envoyés à toutes les nations de la terre pour leur annoncer la rémission des péchés, pour les éclairer et pour les sanctifier, en répandant parmi elles et les lumières de la foi, et les grâces du Christ! — Ce qui constitue l'essence du péché, c'est la désobéissance, et c'est par le grand sacrifice d'obéissance offert sur l'autel de la croix, que le Fils de Dieu a expié le péché. La destruction du péché fait disparaître la cause de tous les maux qui pèsent sur le genre humain. La rémission des péchés réconcilie l'homme avec Dieu; lève l'arrêt de sa condamnation, le sauve des tourments éternels, le rétablit dans la dignité d'enfant de Dieu et dans tous ses droits à l'héritage du royaume sans fin.

C'était ce bienfait, le plus grand de tous, c'était cette rémission des péchés qui avait été offerte à toutes les nations comme devant venir du Christ. *Il est écrit ainsi de moi*, disait ce divin Médiateur, *il fallait que le Christ souffrît de la sorte, qu'il ressuscitât le troisième jour, et qu'on prêchât en son nom la pénitence et la rémission des péchés parmi toutes les nations, en commençant par Jérusalem* (*Luc*, XXIV, 46, 47). Ce fut aux apôtres que Jésus-Christ donna le pouvoir et la mission d'aller répandre ce bienfait. Il leur dit: *Recevez le Saint-Esprit, les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez* (*Jean*, XX. 22, 23). Fidèles à leur mission, les apôtres remplirent avec zèle le ministère de la réconciliation, et ils s'empressèrent d'accorder la grâce de la rémission des péchés à tous ceux qui s'empressaient de satisfaire aux conditions imposées par le Christ. Dès le premier jour où l'Evangile est proclamé à Jérusalem, saint Pierre s'adresse à la multitude assemblée, et dit: *Faites pénitence, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ pour la rémission de ses péchés* (*Act.* II, 38). C'était là cette grande bénédiction promise depuis si longtemps, et que toutes les nations devaient recevoir par le Christ, *en qui toutes devaient être bénies* (*Gen.*, XII, 3; XVIII, 18; XXII, 18; XXV, 4).

Ainsi, de même que le péché avait été pour l'homme la source de tous ses maux, de même la rémission des péchés devait être pour lui le principe de tout son bonheur. Le péché avait fermé les portes du ciel, elles se rouvrent aujourd'hui à quiconque a su, avant de mourir, laver dans le sang de l'Agneau toutes les souillures du péché. Quelle douce consolation répand dans les cœurs cette doctrine de la rémission des péchés! Que de bénédictions précieuses émanent de ce ministère de réconciliation, quand il est exercé suivant les institutions de Jésus-Christ! Et quel bonheur pour l'homme coupable de savoir avec certitude ce qu'il lui faut faire pour obtenir sa grâce, et à quelles conditions il sera justifié! Les voilà ces bienfaits inestimables que le christianisme a portés chez toutes les nations, en se répandant parmi elles.

Avant que la grâce de la justification descendît dans le cœur des hommes, il fallait que leur esprit fût éclairé par la connaissance des vérités célestes et des préceptes de la morale surnaturelle que le Fils de Dieu avait prêchée à ses apôtres. *Instruisez toutes les nations, les baptisant et leur apprenant toutes les choses que je vous ai ordonné de leur apprendre* (*Matth.*, XVIII). Leur instruction devait donc précéder leur baptême.

Mais quoi de plus consolant en soi, quoi de plus salutaire pour l'homme, que le corps entier de ces dogmes sublimes, de ces préceptes moraux, de ces institutions sacrées qui constituent la religion chrétienne et que propagèrent uniformément les apôtres à l'époque où ils établirent le christianisme chez toutes les nations? Quel dut être l'étonnement de ces hommes qui, si longtemps, étaient restés assis dans les ténèbres du péché et dans l'ombre de la mort, quand tout à coup ces dogmes et ces mystères leur furent proposés et expliqués! Quels transports de joie durent inonder et leur cœur et leur esprit! Ce n'étaient point là de vaines fables savamment imaginées, ce n'étaient point les opinions vagues ou les conseils d'hommes ou ignorants ou trompeurs; mais c'étaient les vérités et les ordonnances de Dieu, confirmées et rendues certaines par le témoignage et par le commandement de Dieu, et de plus appuyées et consolidées par une série de faits d'une évidence telle, que

toutes les attaques des sophistes les plus habiles n'étaient pas capables de les ébranler. *Ce que nous avons vu, ce que nous avons entendu, voilà ce que nous vous déclarons*, disait un apôtre (*Jean*, I, 3). *C'était la doctrine qui, ayant été premièrement annoncée par le Seigneur lui-même, a été ensuite confirmée, parmi nous, par ceux qui l'avaient* ENTENDUE DE SA PROPRE BOUCHE, *auxquels Dieu a rendu témoignage par les miracles, par les prodiges, par les différents effets de sa puissance et par la distribution des grâces du Saint-Esprit, qu'il a partagées comme il lui a plu* (*Hebr.*, II, 3, 4). Et cette doctrine si certaine, si sublime, si excellente, portait dans les esprits une lumière céleste, et dans les cœurs une chaleur vivifiante et toute spirituelle!

Qu'on imagine ce qui dut se passer dans l'esprit de cet enfant du paganisme, qui, plongé dans les ténèbres de l'infidélité, et ayant admis et adoré une multitude de dieux fantastiques, auxquels mille crimes infâmes étaient imputés, entendait développer cette doctrine qui annonçait un Dieu de gloire et de sainteté, seul vrai, seul vivant, créateur et souverain Seigneur du ciel et de la terre, éternel, immense, infini en pouvoir, en sagesse, en bonté, en toute sorte de perfections. Avec quel enchantement ses regards se tournèrent vers les rayons bienfaisants de ce jour qui, pour la première fois, commençait à luire pour lui, lui qui, si longtemps enveloppé dans une nuit profonde, se traînait errant et incertain dans les sentiers dangereux de l'erreur et du mensonge! Ceux que de tels bienfaits venaient trouver pouvaient dire avec vérité : *Le Dieu qui a commandé que la lumière sortît des ténèbres, a fait luire sa clarté dans nos cœurs, afin que nous puissions éclairer les autres, et leur donner la connaissance de la gloire de Dieu, selon qu'elle paraît en Jésus-Christ* (II *Cor.*, IV, 6).

Mais ce qui répandit la lumière la plus éclatante et la plus merveilleuse sur la connaissance de la gloire du vrai Dieu, ce fut la manifestation du redoutable et sublime mystère des trois personnes distinctes en une seule nature divine; mystère d'une vérité et d'une certitude irréfragables, puisqu'il a été révélé par ce grand Dieu lui-même, qui se connaît si parfaitement, et qu'il était attesté par ceux-là mêmes à qui son propre Fils en avait donné connaissance : mystère grand, profond, ineffable, et sur lequel repose tout le système du christianisme.

Voyez maintenant quelle brillante perspective d'une gloire immortelle était développée aux regards de l'homme par la doctrine de l'Evangile. Ce n'était pas une vaine illusion propre uniquement à flatter son orgueil; c'était l'espoir certain, indubitable, d'un bonheur parfait, éternel, assuré pour l'âme et pour le corps : espoir fondé sur la promesse solennelle que Dieu lui-même s'était engagé d'accomplir envers tous ceux qui rempliraient les conditions prescrites par son Fils Jésus-Christ.

Ceux que l'enseignement de cette doctrine introduisait ainsi à la connaissance des desseins et des œuvres de Dieu, quelle puissantes consolations, que d'objets intéressants leur étaient présentés dans le grand mystère de la rédemption et de la sanctification du monde! Si, d'un côté, elle exposait, dans toute leur étendue, la dépravation et la misère de l'homme, combien, de l'autre part, elle faisait éclater la miséricorde et la clémence de Dieu! L'homme, par son péché, s'était rendu indigne à jamais du bonheur qui lui était réservé dans les cieux; il avait encouru le terrible arrêt qui le condamnait à un châtiment éternel, et cependant ce Dieu offensé ne peut cesser d'aimer sa coupable créature; il désire encore son bonheur, et tel est l'excès de ce désir, que son Fils bien-aimé est envoyé sur la terre et condamné à se faire homme; et c'est dans l'abaissement de cette humaine nature que ce divin Médiateur deviendra victime d'expiation pour les péchés des hommes, et cause de salut pour tous ceux qui voudront lui obéir. O profondeur des mystères de la sagesse divine, ô prodiges de sa bonté et de son amour!.... *Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle* (*Jean*, VI, 16). Au temps marqué, ce Fils de Dieu est conçu dans le sein d'une vierge, il est mis au monde; il meurt sur une croix pour obéir aux ordres de son Père et pour assurer le salut des hommes; le troisième jour, il se ressuscite lui-même, il monte aux cieux, et à la fin des temps il viendra juger tout le genre humain. C'est alors que seront rendus à la vie les corps de tous les hommes; alors ceux qui auront lavé toutes leurs fautes dans son sang, il les récompensera par une gloire éternelle : mais il punira, par d'éternels tourments ceux qui seront morts dans les liens du péché. Voilà les dogmes, voilà les faits qu'annonçaient les apôtres. Tous découvrent à nos yeux les mystères les plus merveilleux d'une puissance, d'une justice, d'une clémence, d'un amour, qui n'ont point de bornes, et tous sont aussi certains qu'ils sont sublimes.

Ceux qui se soumettaient à la loi de Jésus-Christ, quelle pureté, quelle sainteté ne trouvaient-ils pas dans les préceptes de morale qui leur étaient prêchés, préceptes qui enjoignaient l'éloignement absolu de toute espèce de péchés, soit en pensées, soit en paroles, soit en actions; préceptes qui attaquaient, jusque dans leur principe, les mouvements de la concupiscence, en imposant la pratique du renoncement à soi-même; préceptes qui prescrivaient l'exercice de toutes les vertus, de la piété, de la dévotion, de l'amour de Dieu et du prochain, de la sincérité et de la justice, et qui commandaient le sacrifice héroïque de tous les avantages temporels, plaisirs, profit, honneur, dès que la loi de Dieu avait parlé. Tous les devoirs, ceux de l'homme envers Dieu, ceux d'homme à homme, de supérieurs à infé-

rieurs, d'inférieurs à supérieurs, d'égaux à égaux, étaient strictement spécifiés et ordonnés. La sobriété, la chasteté, étaient essentiellement recommandées, et surtout cette perfection morale à laquelle chaque individu devait tendre, et qu'il se doit à lui-même, comme membre de Jésus-Christ, et comme temple de l'Esprit-Saint. L'unité, l'indissolubilité, la sainteté du mariage, étaient consacrées et protégées. La paix, l'harmonie rentraient dans les familles; l'ordre, le droit, la justice dans la vie civile, et tous ces avantages y étaient maintenus. Il n'est pas un seul de ces objets auxquels ne s'étendissent les préceptes de l'Evangile, lesquels, embrassant un système de morale aussi éclatant que complet, ne tendaient, dans leur ensemble, qu'à faire sortir la nature humaine de cet abîme de corruption où le péché l'avait plongée, et à redonner à l'homme sa dignité première, en rétablissant en lui l'image de la Divinité.

Pendant que la religion chrétienne proposait ces préceptes d'une morale si pure et si parfaite, elle était loin de négliger les motifs puissants qui devaient en assurer l'exacte observance. Sans cesse elle présentait aux yeux des hommes l'autorité du Dieu suprême qui les avait commandés, la sainteté de ce Dieu à qui ne peuvent échapper ni pensées, ni paroles, ni actions: la justice de ce Dieu qui les jugera tous et rendra à chacun selon ses œuvres, les récompenses éternelles réservées à quiconque aura persévéré dans le bien, les éternels châtiments qui seront infligés à ceux qui se seront obstinés dans le mal; et sans cesse elle leur rappelait l'amour infini d'un Dieu pour l'homme, et l'exemple de ce Fils de Dieu, de ce Jésus, modèle de toutes les perfections, *qui s'est livré lui-même pour nous, afin de nous racheter de toute iniquité et de nous purifier pour se faire un peuple particulièrement consacré à son service et fervent dans les bonnes œuvres* (*Tit.*, II, 14).

Les apôtres en établissant la religion chrétienne, non-seulement prêchaient ces doctrines sublimes, et inculquaient ces préceptes de piété et de morale; mais de plus, à l'aide de rites sacrés que Jésus-Christ avait institués, et dont le ministère leur était confié, ils répandaient sur tous les hommes une abondance de grâces célestes, dont l'objet était d'effacer entièrement le péché et ses suites, de faire descendre dans les esprits les lumières de la sagesse éternelle, et d'enflammer les cœurs des plus saints désirs. Jésus-Christ avait attaché à ces sacrements la communication de toutes les grâces de la justification; mais il fallait qu'ils fussent administrés d'après ses ordonnances, et reçus par les fidèles avec les dispositions de foi, de repentir et de soumission qu'il a prescrites. De là ces paroles de saint Pierre: *Faites pénitence et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ*, POUR LA RÉMISSION DE VOS PÉCHÉS (*Act.*, II, 38). De là saint Pierre et saint Jean, se rendant près des Samaritains, PRIAIENT POUR EUX, *afin qu'ils reçussent le Saint-Esprit....* ILS LEUR IMPOSÈRENT LES MAINS, *et ils reçurent le Saint-Esprit* (*Ibid.*, VIII, 15, 17).

C'était ainsi que les sacrements et les autres rites extérieurs établis par le Christ et administrés par ses apôtres, devenaient pour tous ceux qui les recevaient avec les dispositions requises, la source des grâces de la sanctification que le divin Rédempteur nous a méritées par sa mort.

Saint Paul rappelle souvent à la mémoire des gentils convertis quel a été leur bonheur de recevoir la grâce de la justification. *Ne savez-vous pas*, dit-il aux Corinthiens, *que les injustes ne seront pas héritiers du royaume de Dieu? Ne vous y trompez pas: ni les fornicateurs, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les impudiques, ni les abominables, ni les voleurs, ni les avares, ni les ivrognes, ni les méchants, ni les ravisseurs du bien d'autrui, ne seront héritiers du royaume de Dieu. C'est ce que quelques-uns de vous ont été autrefois; mais* vous AVEZ ÉTÉ LAVÉS, *vous avez été sanctifiés, vous avez été justifiés au nom et par les mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ et par l'Esprit de notre Dieu* (I. *Cor.*, VI, 9, 10, 11). Voy. l'épître aux Ephésiens (II, 1, 9), celle aux Colossiens (I, 21, 22).

Veut-on un témoignage bien frappant de l'efficacité de ces grâces dans la régénération du cœur humain? Qu'on lise ce que raconte saint Cyprien, dans son livre à Donat, du changement qui s'opéra en lui quand il reçut le baptême.

Il est donc évident que les fonctions des ministres de Jésus-Christ ne se bornèrent pas seulement à annoncer sa loi aux hommes, en leur enjoignant de croire à ses dogmes révélés et d'observer ses saints préceptes; mais qu'ils y ajoutèrent les bienfaits de la sanctification par la rémission des péchés et par la communication de l'Esprit-Saint, et que les canaux par lesquels ils transmettaient ces dons précieux étaient les sacrements, qu'ils administraient d'après le pouvoir et l'ordre qu'ils en avaient reçus. L'effet que ces grâces produisaient sur les croyants en Jésus-Christ était merveilleux. Leur esprit s'éclairait des rayons d'une lumière céleste qui les confirmait, qui les perfectionnait dans la connaissance des vérités sublimes de la religion révélée; un courage surnaturel animait et fortifiait leur volonté, et les rendait capables de triompher des inclinations perverses d'une nature corrompue et de persévérer dans une pratique sûre et solide des vertus chrétiennes. Ainsi étaient guéris par la grâce du Christ, tous les maux que le péché avait causés; les ténèbres que l'ignorance des vérités religieuses avait répandues dans l'intelligence de l'homme étaient dissipées par les clartés de la foi; la plaie faite à son âme par la corruption et l'immoralité était fermée par la sainteté et l'efficacité de la loi chrétienne; l'homme était redevenu digne de toutes les faveurs de son Dieu, et il se voyait rehaussé et soutenu par la vive espérance d'une gloire éternelle.

La source d'où s'écoulaient tous ces dons, tous ces bienfaits, était le grand sacrifice

d'expiation offert sur l'autel de la croix. C'était dans les mérites, dans les satisfactions de Jésus-Christ qu'il fallait aller chercher celle de toute grâce, de toute miséricorde. *Il n'y a point de salut par aucun autre, car aucun autre nom, sous le ciel, n'a été donné aux hommes, par lequel nous devions être sauvés* (*Act.*, IV, 12).

Aussi les apôtres ne crurent-ils pas que c'en était assez de faire de *Jésus-Christ crucifié* le texte constant de leurs prédications; fidèles aux institutions de leur divin Maître, ils exposèrent continuellement le mystère de sa mort, dans la célébration du sacrifice eucharistique qu'ils offraient tous les jours à Dieu et qu'ils introduisirent en même temps que le baptême et les autres institutions rituelles, chez toutes les nations et dans tous les lieux où ils fondèrent le christianisme. *Car toutes les fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Sauveur jusqu'à ce qu'il vienne* (I *Cor.*, XI, 26). En continuant ainsi d'offrir cette victime immolée une seule fois sur la croix d'une manière sanglante, partout on présentait à Dieu un culte pur et qui lui était agréable; et les eaux de la grâce divine s'épanchaient en abondance du sein de notre Sauveur, pour la sanctification des âmes. Ainsi s'accomplissait cette prédiction que le Seigneur avait mise dans la bouche du prophète Malachie : *Depuis le lever du soleil jusqu'à son couchant, mon nom est grand parmi les nations; en tous lieux on m'offre des sacrifices et on présente en mon nom une oblation toute pure, parce que mon nom est grand parmi les nations, dit le Seigneur des armées* (*Mal.*, I, 11).

La lumière et la grâce du christianisme, en se répandant sur la terre, ont renouvelé la face du monde moral. Une race d'hommes nouveaux a été formée, et un nouvel ordre de création spirituelle est sorti du sein des ténèbres et du chaos de l'infidélité. Ceux qui avaient admis les dogmes et les préceptes de la loi du Christ, jeunes ou vieux, Grecs ou barbares, parurent illuminés d'une sagesse toute céleste, et dans leur conduite ils faisaient éclater une si grande pureté de mœurs et une si haute perfection, que l'univers s'étonnait à l'aspect de vertus dont il n'avait pas encore été témoin.

Tous semblaient n'être animés que d'un seul esprit, parce que tous s'accordaient à n'avoir qu'une même foi, à ne professer qu'une même doctrine chrétienne. Tous semblaient n'avoir qu'une même âme, parce que tous étaient unis par les liens les plus parfaits d'une charité surnaturelle et par la participation commune aux mêmes bénédictions spirituelles ; dégagés, dans leurs affections, de toute attache condamnable et désordonnée aux biens de la terre, ils étaient tellement désintéressés, qu'on les a vus souvent faire le partage de tous leurs biens entre les mains de leurs frères dans la foi. C'était vers le ciel que se portaient sans cesse toutes leurs pensées, toutes leurs affections. Ils avaient pour la foi de Jésus-Christ un attachement si ferme et si solide; ils étaient pénétrés d'un sentiment si profond et si sincère de la vérité et de l'importance des dogmes et des mystères de la religion chrétienne, qu'on les eût vus souffrir, sans hésiter, la perte de leurs biens temporels, et endurer sans faiblesse et sans se plaindre les tortures les plus affreuses, plutôt que de renoncer à leur foi et d'abandonner leurs espérances d'une gloire éternelle. Des milliers de ces victimes innocentes et vertueuses ont étonné le monde par leur héroïsme, et rendu le plus glorieux témoignage à la divinité de la religion chrétienne.

Quatrième partie.

L'ÉGLISE DE JÉSUS-CHRIST DÉPOSITAIRE ET DISPENSATRICE DES MYSTÈRES DU CHRISTIANISME.

CHAPITRE PREMIER.

Ce qui constitue la forme et la nature de l'Eglise de Jésus-Christ.

Elle se compose de deux classes. — Celle des ministres du Christ qui instruisent et qui gouvernent. — Celle des fidèles qui reçoivent l'instruction et qui sont gouvernés. — L'Eglise de Jésus-Christ destinée à être répandue chez toutes les nations et à durer dans tous les siècles. — Le gouvernement de l'Eglise constitué sous la forme d'une monarchie. — La garde et la dispensation des dogmes, des préceptes, des mystères de la religion chrétienne confiées par le Christ à un ministère qu'il a établi dans son Eglise. — En conséquence, c'est par ce ministère de l'Eglise de Jésus-Christ que toutes les nations doivent recevoir la vraie connaissance de la foi et de la loi que ce divin Sauveur a données à ses apôtres.

La prédication des apôtres, l'exercice de leur ministère, le zèle des hommes qu'ils s'étaient choisis pour coopérateurs, les soins de leurs successeurs, tout contribua à propager rapidement la religion de Jésus-Christ, et à répandre ses bienfaits dans le monde entier. De tous les hommes qui avaient reçu la foi, qui la professaient, et qui dans chaque contrée étaient soumis à la loi du Christ, il se forma une grande société. Les liens qui la resserraient étaient la croyance uniforme et la profession des mêmes dogmes révélés, la participation commune aux mêmes sacrements et aux bienfaits du ciel, et une subordination respective, une soumission entière de tous ses membres à la suprématie d'une autorité spirituelle. Cette société, répandue parmi toutes les nations, constitue L'ÉGLISE ou le royaume de Dieu sur la terre.

L'Église se compose en général de deux

classes bien distinctes : l'une est celle des ministres de Jésus-Christ qui enseignent sa doctrine, qui administrent ses sacrements, qui exercent sur les fidèles une autorité spirituelle ; l'autre est la classe du commun des fidèles qui sont enseignés, qui croient aux dogmes de la foi, qui reçoivent les sacrements de Jésus-Christ, et qui se soumettent à la juridiction spirituelle des ministres sacrés qu'il a établis pour instruire, sanctifier et gouverner.

Les pouvoirs spirituels qu'exercent les ministres de l'Eglise, ils les tiennent tous de Jésus-Christ. Ces pouvoirs sont une participation à la puissance prophétique, sacerdotale et royale, que le Christ exerçait comme homme, quand il était sur la terre, et qu'il continue d'exercer encore et dans la personne des ministres et par leurs opérations. En effet, il les envoya pour continuer l'œuvre pour laquelle son Père l'avait envoyé ; car il dit à ses apôtres : *Je vous envoie, comme mon Père m'a envoyé* (*Jean*, XX, 21). — C'est aux ministres de son Eglise qu'il a donné la mission d'enseigner ses dogmes et ses préceptes à toutes les nations. *Allez, enseignez toutes les nations, leur apprenant à observer toutes les choses que je vous ai prescrites* (*Matth.*, XXVIII, 19, 20). *Prêchez l'Evangile à toute créature* (*Marc*, XVI, 15). *Celui qui vous écoute m'écoute* (*Luc*, X, 16). C'est ce qui a fait dire à saint Paul : *Dieu a établi dans son Eglise, premièrement des apôtres, secondement des prophètes, troisièmement des docteurs ;... et en effet tous sont-ils apôtres? tous sont-il prophètes? tous sont-ils docteurs* (I *Cor.*, XII, 28, 29)? Et ailleurs : *Lui-même a donné à son Eglise quelques-uns pour être apôtres, d'autres pour être prophètes, d'autres pour être prédicateurs de l'Evangile, et d'autres pour être pasteurs et docteurs ; afin que les uns et les autres travaillent à la perfection des saints, aux fonctions de leur ministère, à l'édification du corps mystique de Jésus-Christ, jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité d'une même foi* (*Eph.*, IV, 11, 13).

C'est à ces mêmes ministres auxquels le Christ donna la mission d'enseigner, qu'il a donné aussi le pouvoir de communiquer à tous les peuples de la terre les grâces de la sanctification par l'administration des sacrements qu'il avait institués à cet effet. *Instruisez toutes les nations, les baptisant*, etc. (*Matth.*, XXVIII, 19). De là saint Pierre dit aux Juifs : *Faites pénitence, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ pour la rémission de vos péchés* (*Act.* II, 23). Jésus-Christ a dit à ses ministres : *Recevez le Saint-Esprit ; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez* (*Jean*, XX, 22, 23). Aussi saint Paul dit-il, en parlant de lui-même et des ministres ses coopérateurs : *Dieu nous a confié le ministère de la réconciliation* (II *Cor.* V, 18) ; et ailleurs : *Que les hommes nous considèrent comme les ministres de Jésus-Christ et les dispensateurs des mystères de Dieu* (I *Cor.* IV, 1).

C'est encore à ces mêmes ministres que le Christ a donné le pouvoir de gouverner les sujets de son royaume spirituel, les membres de son Eglise. Il dit à saint Pierre : *Je vous donne les clefs du royaume du ciel* (*Matth.*, XVI, 19). Par cette figure des clefs, Jésus-Christ exprimait cette autorité suprême qu'il devait conférer à Pierre pour le gouvernement de toute son Eglise. Il lui dit aussi : *Paissez mes agneaux, paissez mes brebis* (*Jean*, XXI, 16, 17). Par là il désignait Pierre comme devant être le pasteur, non-seulement de *ses agneaux*, c'est-à-dire du corps général des fidèles, mais en outre de leurs pères spirituels qu'il indiquait par le nom de *brebis*. Pierre se trouva donc chargé du gouvernement de toute l'Eglise du Christ, comme un pasteur est chargé de conduire la totalité du troupeau confié à ses soins.

Jésus-Christ dit à Pierre et à tous les autres ministres de son Eglise : *Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel* (*Matth.*, XVIII, 18). Par ces mots il leur donna donc l'autorité d'enchaîner ses sujets par des lois spirituelles, ou de les en dégager par des dispenses accordées avec prudence ; et ces actes de gouvernement que ses ministres exerçaient ici-bas, il déclare solennellement qu'ils seront en même temps ratifiés dans le ciel.

Le mot *écouter*, dans le langage de l'Ecriture sainte, signifie souvent *obéir*. Quand le Père céleste ordonna aux hommes d'obéir à son divin Fils, il prononça ces mots : *C'est ici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances*, ÉCOUTEZ-LE (*Matth.*, XVII, 5). Ce fut dans les mêmes termes que ce divin Fils commanda à tous ceux qui veulent être sauvés d'obéir aux ministres de son Eglise. *S'il ne veut pas* ÉCOUTER *l'Eglise, qu'il soit à votre égard comme un païen et un publicain* (*Ibid.*, XVIII, 17). Puisque tous les membres de l'Eglise sont tenus d'obéir aux ministres de l'Eglise, il faut donc que ces ministres de l'Eglise aient autorité pour gouverner et donner des ordres en matières spirituelles. Après que Jésus-Christ eut délégué son autorité à ses ministres-apôtres, il leur dit : *Celui qui vous écoute m'écoute, celui qui vous méprise me méprise, et celui qui me méprise méprise celui qui m'a envoyé* (*Luc*, X, 16). De là saint Paul, s'adressant aux chefs spirituels de l'Eglise, dit : *Prenez garde à vous-mêmes et à tout le troupeau sur lequel le Saint-Esprit vous a établis évêques, pour gouverner l'Eglise de Dieu qu'il a acquise par son propre sang* (*Act.*, XX, 28). Et aux fidèles le même apôtre impose cette loi : *Obéissez à vos conducteurs, et demeurez soumis à leurs ordres* (*Hebr.*, XIII, 17).

De tous les témoignages que nous venons de citer, il suit clairement que Jésus-Christ a établi dans son Eglise un ordre de ministres sacrés à qui il a donné le pouvoir et l'autorité d'enseigner ses dogmes et ses commandements révélés, d'administrer ses sacrements et de gouverner tous les membres qui la composent.

Ce ministère est exercé exclusivement par ceux qui, choisis d'une manière spéciale

pour être appelés à ces fonctions sublimes, ont reçu, par l'imposition des mains, les pouvoirs et les grâces spirituelles qui leur sont nécessaires; il est donc séparé, dans l'Eglise de Jésus-Christ, d'une autre classe générale, formée des simples fidèles qui reçoivent les dogmes de la foi que leurs pasteurs spirituels leur enseignent, et les sacrements qu'ils leur administrent; et cette classe est essentiellement soumise à cette autorité spirituelle du ministère [que Jésus-Christ a établi pour le gouvernement de son Eglise.

C'est de cette classe qu'il a dit : *Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé, et celui qui ne croira pas sera condamné* (*Marc*, XVI, 16). *Celui qui vous écoute*, vous mes ministres, *m'écoute* (*Luc*, X, 16). De là saint Jean s'exprime ainsi : *Celui qui connaît Dieu nous écoute*, nous les ministres du Christ, *celui qui n'est pas de Dieu ne nous écoute point; c'est par là que nous connaissons ceux qui sont animés de l'esprit de vérité, et ceux qui sont poussés par l'esprit d'erreur* (*Jean, Ep.* IV, 6). Et c'est aux fidèles que saint Paul dit: *Souvenez-vous de vos conducteurs qui vous ont parlé la parole de Dieu; en considérant quelle a été la fin de leur vie, imitez leur foi* (*Hebr.*, XIII, 7).

C'est donc de ces deux classes, savoir, celle des pasteurs et celle des fidèles, que se compose sur la terre l'Eglise de Jésus-Christ : celle des pasteurs qui enseignent les dogmes qui ont été révélés par Jésus-Christ; celle des fidèles qui croient et professent ces mêmes dogmes : celle des pasteurs qui administrent les sacrements institués par Jésus-Christ; celle des fidèles qui reçoivent ces mêmes sacrements : celle des pasteurs qui conduisent aux paturages de la vie éternelle le troupeau de Jésus-Christ; celle des fidèles qui obéissent et se laissent conduire par leurs guides.

En quelque lieu que l'Eglise de Jésus-Christ ait été établie, on y a vu toujours des pasteurs enseignant les mêmes dogmes, administrant les mêmes sacrements, exerçant cette même autorité spirituelle, et le peuple des fidèles uni à eux par la même foi, par la même communion et par une soumission commune et entière. Par ordonnance de Jésus-Christ, ses ministres devaient se répandre *parmi toutes les nations*, enseigner ses dogmes *à toutes les nations*, administrer ses sacrements *à toutes les nations*, exercer l'autorité qu'ils avaient reçue de lui *sur toutes les nations*. Voici comment, en leur en donnant l'ordre, il s'était exprimé: *Allez vers* TOUTES LES NATIONS, *baptisez-les* (toutes les nations), *instruisez-les* (toutes les nations) *à observer toutes les choses que je vous ai prescrites* (*Matth.*, XXVIII, 19, 20). C'était en introduisant chez toutes les nations les dogmes de *Jésus-Christ*, les sacrements de *Jésus-Christ*, les préceptes et les institutions de *Jésus-Christ*, que l'Eglise de *Jésus-Christ* devait être établie chez toutes les nations, et cela par le ministère de ceux à qui il en avait donné la mission.

D'après l'ordonnance de Jésus-Christ, divin fondateur de son Eglise, cet auguste ministère, chargé d'enseigner ses dogmes, d'administrer ses sacrements, d'imposer l'observance de ses préceptes, devait être exercé continuellement et sans interruption, à travers tous les âges, jusqu'à la fin du monde; car c'est avec ceux-là mêmes à qui il a donné mission d'enseigner ses dogmes à toutes les nations, d'administrer ses sacrements à toutes les nations, d'imposer l'observance de ses préceptes à toutes les nations, qu'il a promis de rester perpétuellement pendant l'exercice de leur ministère. *Et voilà que je suis avec vous* (il parle à ceux à qui il vient de donner l'ordre d'enseigner et de baptiser) *tous les jours jusqu'à la consommation des siècles* (*Matth.*, XXVIII, 20).

Il est donc évident que le Christ avait ordonné qu'une race sacerdotale, qu'un ministère apostolique, exerçant chez toutes les nations les fonctions sublimes que nous venons d'exposer, subsisterait à travers tous les siècles, jusqu'à la fin de toutes choses; et comme les dogmes, les institutions et les préceptes prêchés par le Christ ne sont susceptibles, ni de contradiction, ni d'instabilité, partout et en tout temps ils doivent être les mêmes.

Et qu'on ne pense pas que ce ministère dût rester stérile et sans fruit, car Jésus-Christ le déclare lui-même à ses ministres : *Je vous ai choisis et je vous ai établis mes apôtres, afin que vous alliez prêcher ma doctrine par toute la terre, et que vous rapportiez du fruit, et que votre fruit demeure toujours* (*Jean*, XV, 16). Saint Paul dit : *Nous avons reçu du Christ la grâce et l'autorité de l'apostolat, pour faire obéir à la foi toutes les nations par la vertu de son nom* (*Rom.*, I, 5).

Jésus-Christ, quand il ordonna à ses ministres de se répandre au dehors, de proposer sa loi chez toutes les nations; quand il leur promit d'être toujours avec eux, pendant l'exercice de ce ministère, dans tous les siècles, n'a-t-il pas déclaré qu'aucune puissance sur la terre ne serait capable d'arrêter l'exécution de ce dessein plein de miséricorde, qu'il avait conçu en faveur de toute la race humaine? L'ordre et la promesse qu'il donnait, il les avait fait précéder de ces mots : *Tout pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la terre* (*Matth.*, XXVIII, 18). L'événement prouva bientôt l'efficacité de ces paroles. Pour s'en convaincre, il suffit de lire les Actes des apôtres et leurs Epîtres.

Cette perpétuité et cette non-interruption dans l'enseignement et dans la profession des dogmes et des préceptes que Jésus-Christ, comme homme, avait reçus de son Père, le prophète Isaïe les avait clairement annoncées en ces termes : *Lorsqu'il sera venu un rédempteur à Sion, et à ceux de Jacob qui abandonneront l'iniquité, dit le Seigneur, voici l'alliance que je ferai avec eux, dit le Seigneur : Mon esprit qui est en vous, et mes paroles que j'ai mises dans votre bouche, ne sortiront point de votre bouche, ni de la bouche de vos enfants, ni de la bouche des enfants de vos enfants, depuis le temps présent jusque dans l'é-*

ternité, dit le Seigneur (*Isaïe*, LIX, 20, 21). Ces paroles, que Dieu a mises dans la bouche du Rédempteur, et qui ne doivent jamais en sortir, non plus que de celle de ses enfants, que sont-elles, sinon les dogmes et les préceptes que Jésus-Christ, comme homme, a reçus de son Père, et qu'il a communiqués à ses apôtres pour être transmis par eux et par leurs successeurs aux enfants de l'Église, jusqu'à la dernière postérité?

Jésus-Christ s'exprime ainsi en parlant à son Père: *Je leur ai donné* (à mes apôtres) *les paroles que vous m'avez données, et ils les ont reçues avec docilité* (*Jean*, XVII, 8). *Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas* (*Matth.*, XXIV, 35), elles survivront à cet univers. L'ordre de transmettre à la postérité la doctrine de Jésus-Christ dans son intégrité et sans aucune altération, est donné d'une manière très-expresse à Timothée dans ce passage de saint Paul: *Fortifiez-vous donc, ô mon fils, par la grâce qui est en Jésus-Christ; et gardant ce que vous avez appris de moi devant plusieurs témoins, donnez-le en dépôt à des hommes fidèles qui soient eux-mêmes capables d'en instruire d'autres* (II *Timoth.* II, 12).

Si l'enseignement des dogmes, l'administration des sacrements, l'injonction des préceptes que Jésus-Christ a donnés à ses apôtres, pouvaient cesser d'avoir lieu sur la terre, il en serait bientôt de même du ministère que lui-même a établi dans son Eglise, et l'erreur, l'impiété et l'immoralité prévaudraient promptement contre elle. Mais quand Jésus-Christ l'eut fondée sur la pierre, quand il eut décidé que l'autorité du prince des apôtres serait le principal appui de la vérité de ses dogmes, de la sainteté de ses institutions et de ses préceptes, il promit que son Eglise ne pourrait jamais faillir, et que, pour toujours ferme et inébranlable, elle serait inaccessible à tous les efforts de la corruption pour la détruire. *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle* (*Matth.* XVI, 18).

L'Eglise de Jésus-Christ ne peut donc jamais manquer de subsister, jamais elle ne peut cesser d'avoir chez toutes les nations des pasteurs enseignant les dogmes de la foi prêchés *par Jésus-Christ*, administrant les sacrements institués *par Jésus-Christ*, gouvernant les fidèles avec l'autorité spirituelle réglée et ordonnée *par Jésus-Christ*, et jamais elle ne manquera d'avoir dans tous les pays un nombre quelconque de fidèles croyant et professant la *même* foi, les *mêmes* dogmes, participant à la communion des *mêmes* sacrements, et soumis à la *même* autorité spirituelle.

L'Eglise est le royaume du Christ. L'empire qu'il y exerce est fondé sur l'obéissance que l'on rend aux lois qui règlent ce qui concerne la foi et la morale, sur l'observance des rites et des ordonnances qu'il a institués, et sur la soumission avec laquelle on obéit à l'autorité qu'il a établie pour la gouverner. Dans l'ensemble de sa forme et de sa constitution, c'est véritablement un royaume spirituel. C'est *un royaume*, parce que, d'après la manière dont le Christ l'a instituée, tous les pouvoirs qu'on y exerce par toute la terre sont subordonnés à la suprématie d'un seul chef. C'est un royaume *spirituel*, parce que les lois, les ordonnances, les actes d'administration, tout y a une fin directement et immédiatement spirituelle, savoir: le culte de Dieu, la sanctification et le salut des âmes. C'est en même temps un royaume *visible* et *extérieur*, parce que l'autorité de son gouvernement s'étend à des hommes qu'unissent entre eux la profession *publique* d'une même foi, l'observance des mêmes rites *extérieurs* et des mêmes ordonnances, et une soumission commune à la même autorité reconnue.

Dans plusieurs passages des saintes Ecritures, l'Église de Jésus-Christ est représentée sous la figure d'un royaume; c'est Jésus-Christ qui annonçait, par la bouche de son prophète David, qu'il porterait le titre et qu'il exercerait l'autorité *de roi* sur toute l'Eglise (*Psaume* II). Il dit: *J'ai été établi roi par lui* (le Père éternel) *sur Sion, sa montagne sainte, afin que j'annonce ses préceptes. Le Seigneur m'a dit: Vous êtes mon fils, je vous ai engendré aujourd'hui, demandez-moi, et je vous donnerai les nations pour votre héritage, et j'étendrai votre possession jusqu'aux extrémités de la terre* (*Ibid.*, 6, 7, 8, 9). *Cette Sion*, la montagne sainte, sur laquelle le Christ devait prêcher les lois et les commandements que, comme homme, il avait reçus de Dieu son père, est évidemment son Église visible, qui devait être établie parmi les gentils et propagée chez toutes les nations. Le Christ était désigné comme devant en être *le roi. Toutes les nations lui seront assujetties..., et tous les peuples de la terre seront bénis en lui* (*Ps.* LXXI, 11, 17).

Voici dans quels termes le prophète Daniel prédisait l'établissement et la durée de ce royaume spirituel, l'Eglise de Jésus-Christ: *Dans le temps de ces royaumes* (*temporels*), *le Dieu du ciel suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit, un royaume qui ne passera point à un autre peuple, qui renversera et qui réduira en poudre tous ces royaumes, et qui subsistera éternellement* (*Daniel*, II, 44). Et un ange, en parlant du royaume du Christ, disait: *Son royaume n'aura pas de fin* (*Luc*, I, 33).

Si ce royaume de Jésus-Christ, qui devait s'étendre sur toutes les nations était tel qu'il devait subsister à jamais, il s'ensuit que l'autorité qui le régit, que l'ensemble de son gouvernement, que ses lois constitutives, que ses tribunaux, que son ministère enfin, sont assurés d'une existence à jamais durable. Il y aura toujours dans son sein une succession non interrompue de chefs et de sujets répandus dans tous les pays, et qui tous seront subordonnés à une autorité suprême qui les gouvernera. La source de ces grâces qu'il répand avec abondance sur tous les Etats de la terre ne tarira jamais, et ces Etats, bien

que séparés civilement et indépendants les uns des autres, n'en seront pas moins rattachés ensemble par les liens d'une subordination générale, et par une communauté d'intérêts spirituels, en sorte qu'ils formeront comme autant de provinces relevant toutes de ce royaume unique et universel qui est l'Eglise de Jésus-Christ.

D'après tout ce que nous venons d'exposer, il paraît que le ministère institué par Jésus-Christ pour le gouvernement de ce royaume (son Eglise) est le gardien de sa loi et le dispensateur de ses mystères. C'est à ce ministère qu'il a confié, comme le plus sacré de tous les dépôts, le corps tout entier, et des dogmes de sa foi, et de ses institutions divines, et de ses préceptes saints, avec la recommandation la plus expresse de les conserver à jamais, et jusqu'à la fin des temps, dans leur intégrité, dans leur pureté, dans leur identité. C'est à ce ministère qu'il a donné la mission spéciale d'annoncer à tous les hommes les vérités sublimes de la révélation chrétienne, que tous sont obligés de croire. C'est ce ministère qu'il a investi du pouvoir de prêcher à toutes les nations la pénitence, et, en son nom, la rémission des péchés, et d'administrer la grâce de la réconciliation à ceux qui la sollicitent dans des dispositions de foi, de repentir et d'obéissance. C'est ce ministère qu'il a chargé de promulguer, parmi tous les enfants des hommes, chacun des préceptes qu'il a donnés à ses apôtres, de quelque nature qu'il puisse être, soit qu'il concerne le culte à rendre à son Père, ou se rapporte aux conditions de justification et de salut; soit qu'il tienne aux dogmes de foi qu'il faut croire, ou aux devoirs de charité chrétienne et de morale qu'il faut pratiquer. Ce n'était qu'en vertu de l'autorité d'enseignement attachée à ce ministère, que sa loi, dans l'ensemble comme dans les détails, devait être portée à la connaissance des hommes. *Apprenez à toutes les nations à observer* TOUTES LES CHOSES *que je vous ai prescrites* (*Matth.*, XXVIII, 20). Cet ordre de Jésus-Christ, qui s'étend *à toutes les choses*, quelles qu'elles soient, comprend la loi chrétienne dans tout son ensemble.

Si donc aujourd'hui on venait à établir cette série de questions: savoir: *quels sont* les dogmes de foi que le Christ a révélés et qu'il a ordonné de croire? quels sont les préceptes de morale surnaturelle qu'il a prêchés et qu'il a ordonné d'observer? *quels sont* les rites, quelles sont les ordonnances qu'il a institués, comme moyens de communiquer aux hommes les grâces de la justification? *quelles sont* les dispositions et les conditions exigées pour obtenir, par les mérites de Jésus-Christ, le salut éternel? la réponse ne serait pas difficile: car il est clair, il est certain, d'après l'ordonnance de Jésus-Christ lui-même, que, pour obtenir une connaissance absolue de toutes ces choses, c'est au témoignage des ministres de son Eglise qu'il faut recourir, puisqu'il les a désignés pour instruire le genre humain de ces vérités et de ces devoirs importants, puisqu'il leur a promis direction et assistance dans tous les temps, chaque fois qu'ils procéderaient à l'accomplissement des devoirs qui leur sont imposés par ce ministère sacré.

Mais où se trouve cette Eglise véritable dont les ministres ont reçu de Jésus-Christ la mission d'enseigner à tous les peuples les dogmes du christianisme, et de leur administrer ses bienfaits? A quels signes caractéristiques peut-on reconnaître cette *vraie* Eglise de Jésus-Christ, et la distinguer des autres sociétés qui s'attribuent ce titre? C'est ce que nous allons examiner.

CHAPITRE II.

Caractères auxquels on reconnaît la véritable Eglise de Jésus-Christ.

L'unité de l'universalité sont les propriétés essentielles et les signes caractéristiques de la vraie Eglise de Jésus-Christ, établie gardienne et conservatrice des vérités et des institutions du christianisme. — Deux sociétés religieuses ou un plus grand nombre, si l'on veut, qui n'ont ni la même foi, ni la même communion, ou qui ne sont point soumises à une même autorité ecclésiastique, ne peuvent en aucune manière constituer l'Eglise de Jésus-Christ. — L'UNITÉ dans la foi, dans la communion, dans le gouvernement ecclésiastique, introduite avec le caractère d'UNIVERSALITÉ par les apôtres et par les hommes apostoliques, date de l'époque où ils ont établi et propagé le christianisme dans toute les contrées de la terre.

Ce qui caractérise la vérité, c'est d'être une et universelle. L'unité dans la foi, dans la communion, dans le gouvernement spirituel, constitue essentiellement la nature de la véritable Eglise, telle qu'elle a été instituée par Jésus-Christ. L'Eglise est son troupeau; les individus dont la réunion compose tout le corps de l'Eglise sont ses agneaux et ses brebis. C'est par cette dénomination figurée que Jésus-Christ les désigne, voulant montrer par là avec quel tendre soin il veille sans cesse sur eux, comme étant leur bon et vigilant pasteur. C'est d'eux qu'il a dit : *Ils entendent ma voix, et il n'y aura plus qu'un troupeau et qu'un pasteur* (*Jean*, X, 16). S'ils entendent sa voix, ils doivent être unis tous par une même foi; s'ils ne forment qu'un seul troupeau, ils doivent donc être unis tous par une même communion; s'ils n'ont qu'un seul pasteur, ils doivent aussi n'être soumis qu'à une seule et même autorité. Jésus-Christ a confié l'universalité de son troupeau au soin et à l'autorité suprême d'un seul pasteur, quand il a dit à Pierre : *Paissez mes agneaux, paissez mes brebis* (*Ibid.*, XXI, 16, 17). Ses agneaux et ses brebis constituent la totalité de son troupeau, figure de l'Eglise universelle.

Saint Paul, qui, dans plusieurs passages de ses Epîtres, appuie fortement sur la nécessité de l'unité comme base essentielle de la constitution de l'Eglise de Jésus-Christ, répand de précieuses lumières sur ce point, en présentant, à plusieurs reprises, une comparaison qu'il tire du corps humain. Il appelle l'Eglise *le corps de Jésus-Christ* (*Ephes.*, IV, 12); puis, s'adressant aux membres de l'Eglise, il dit : *Vous êtes tous ensemble le corps de Jésus-Christ et les membres les uns des autres* (*I Cor.*, XII, 27) (*ou chacun de*

vous, en particulier, en est un des membres). Partant de ce principe, il raisonne ainsi : *Car comme notre corps n'étant qu'un, est cependant composé de plusieurs membres, ils ne font tous néanmoins qu'un seul corps; il en est de même du Christ, car nous avons tous été baptisés dans le même esprit, pour n'être tous ensemble qu'un seul corps avec lui, soit Juifs, soit gentils, soit esclaves ou libres* (I *Cor.*, XII, 12, 13). Pouvait-on indiquer plus clairement et plus sensiblement l'unité de l'Eglise que par cette comparaison? Les membres de l'Eglise de Jésus-Christ sont unis entre eux comme les membres du corps humain; ils sont nourris par la participation au même pain spirituel, de même que les membres du corps humain participent à la même nourriture corporelle. *Nous ne sommes tous qu'un même corps, nous tous qui participons à un seul et même pain* (I *Cor.*, X, 17). Les membres de l'Eglise de Jésus-Christ devraient tous n'être animés que d'un seul et même esprit, l'esprit de Jésus-Christ, de même que les membres du corps humain sont tous animés par une seule et même âme. Aussi cette perfection d'unité qui existe dans tout le corps de l'individu humain doit-elle aussi exister dans l'unité de l'Eglise, qui est le corps de Jésus-Christ. *Vous n'êtes tous qu'un même corps en Jésus-Christ, et vous n'avez tous reçu qu'un même esprit, comme vous avez tous été appelés à une même espérance. Il n'y a qu'un Seigneur, qu'une foi, qu'un baptême* (*Ephes.*, IV, 4, 5).

Pour former l'Eglise, il fallait amener toutes les nations à la connaissance de la foi en Jésus-Christ, qui est *un*, les initier et les réunir en un seul corps dans le baptême, qui est *un*, et les déterminer à observer toutes les choses que Jésus-Christ avait ordonnées : *Allez, instruisez tous les peuples, les baptisant et leur apprenant à observer toutes les choses que je vous ai prescrites* (*Matth.*, XXVIII, 20). Ainsi ce que Jésus-Christ a ordonné aux hommes de croire et de pratiquer pour être sauvés, s'étend à toutes les nations, embrasse tous les siècles. Il n'a point ordonné que dans un pays on admettrait, on enseignerait la doctrine d'un seul Dieu en trois personnes, et que dans un autre ce serait celle des unitaires qui prévaudrait. Il n'a pas établi que dans un siècle on croirait à la divinité de sa personne, et que dans un autre on pourrait la nier. Il n'a point réglé que le baptême serait administré dans telle contrée, et ne le serait pas dans telle autre. Mais ce qu'il a spécialement ordonné, c'est que, chez toutes les nations et dans tous les siècles, les *mêmes* dogmes seraient enseignés, les *mêmes* sacrements administrés, et la *même* autorité serait exercée. Conséquemment il a fondé son Eglise sur les bases de *l'unité* et de *l'universalité*.

Rien de plus opposé à la véritable notion qu'on doit avoir de l'Eglise comme établie par Jésus-Christ, que l'idée qui la représenterait comme un composé de différentes sociétés religieuses. Quel chaos résulterait d'un tel ordre de choses! On verrait l'une de ces sociétés professer comme *articles de foi* certaines doctrines de sa croyance que l'autre pourrait rejeter comme autant de *damnables erreurs*. Ici on proposerait certaines formes du culte religieux comme saintes et agréables à Dieu, tandis que là on les repousserait avec horreur comme une infâme idolâtrie. L'une soumise à une autorité spirituelle se verrait volontiers gouvernée par des lois qu'elle regarderait comme émanées de Jésus-Christ, tandis que l'autre n'y trouverait que le joug insupportable d'une usurpation tyrannique. Pourrait-on dire de ces deux sociétés, ainsi constituées, qu'elles ont *une* même foi, qu'elles ne forment qu'*un* seul corps, qu'elles sont animées d'*un* même esprit, qu'elles composent *un* même troupeau guidé par *un* même pasteur; en un mot, qu'elles constituent l'Eglise de Jésus-Christ?

L'Eglise de Jésus-Christ, c'est son royaume; ce royaume s'étend sur toute la terre. Ainsi de même qu'il serait déraisonnable de soutenir que deux Etats régis par des lois et des institutions différentes, sans communauté d'intérêts, sans soumission commune à une autorité suprême, peuvent former un seul royaume; de même il serait absurde de dire que deux sociétés religieuses, telles, par exemple, que l'Eglise catholique et l'Eglise protestante, lesquelles n'ont ni la même foi, ni la même religion, et n'obéissent point à la même autorité spirituelle, peuvent former une seule et même Eglise. Autant vaudrait dire que la France et l'Angleterre sont un seul et même royaume. Pourquoi les épiscopaux d'Angleterre et les presbytériens d'Ecosse ne forment-ils pas une seule et même Eglise? N'est-ce pas parce que leurs doctrines et la forme constitutionnelle de leur gouvernement ecclésiastique présentent de grandes différences, et qu'ils ne sont pas soumis en matières spirituelles à un même chef suprême?

De ce que plusieurs églises particulières et de dénominations différentes professent les principes généraux du christianisme et croient en Dieu et en Jésus-Christ, tirer cette conclusion, qu'elles forment, toutes prises ensemble, une grande Eglise universelle, bien qu'elles diffèrent les unes des autres par leur profession de foi, par la forme de leur gouvernement ecclésiastique, et par le manque d'une autorité spirituelle qui les range toutes sous un même empire, ce serait employer un argument aussi vain que faux; car, en admettant cette manière de raisonner, il s'ensuivrait également que plusieurs Etats particuliers, parce que leurs constitutions sont basées sur les principes généraux de la loi naturelle et du gouvernement civil, et qu'ils se reconnaissent dépendants du pouvoir suprême de la divine Providence, peuvent former, étant pris ensemble, un seul grand royaume temporel, bien qu'il y ait des différences sensibles dans les formes de leurs constitutions et de leurs gouvernements respectifs, et qu'ils ne soient pas réunis au civil sous une autorité suprême et unique. Cette différence anéantit essentiellement toute uni-

té; car très-certainement des Etats qui, n'ayant aucune communauté d'intérêts, sont gouvernés séparément par des autorités civiles, lesquelles, indépendantes les unes des autres, le sont également de toute autre autorité supérieure sur la terre; de tels Etats, dis-je, ne peuvent être regardés, ni en fait, ni en nom, comme un seul et même Etat, comme un seul royaume. Or serait-il plus convenable d'affirmer que des Eglises particulières, qui n'ont entre elles aucune communion des choses spirituelles, qui se gouvernent indépendamment les unes des autres, et qui ne se soumettent à la suprématie d'aucune autre autorité ecclésiastique sur la terre, peuvent, en fait et en nom, former une seule et même Eglise?

Il n'y a que l'Eglise de Jésus-Christ, telle qu'il l'a établie, qui soit essentiellement *une;* elle est *une* dans sa foi, *une* dans sa communion, *une* dans son gouvernement. Ceux-là seuls peuvent se dire membres de cette Eglise qui lui sont unis par la profession d'une même foi, telle qu'elle l'enseigne *partout;* par la participation, avec tous ses membres, aux mêmes biens spirituels, qu'elle dispense *partout;* par la soumission à la même autorité qu'elle exerce *partout*, et spécialement par une grande déférence à la suprématie de l'autorité spirituelle du seul maître, du seul pasteur, du seul guide qui a sur le tout un droit de juridiction : car tel est le lien de l'*unité*.

Ce droit suprême d'enseignement, cette autorité souveraine de gouvernement, qui sont attachés au saint siége de Pierre, constituent le pouvoir central dont la splendeur et l'influence dispensent la lumière et le mouvement aux autres autorités ecclésiastiques qui lui sont subordonnées, ainsi qu'à tout ce qui en dépend. Ce puissant mobile, donnant l'impulsion première à toutes les parties de l'Eglise, les réunit et les maintient dans un équilibre constant et plein de force, comme un vaste ensemble où règnent la régularité et l'harmonie. Tout pouvoir ecclésiastique qui s'écarte et rompt les liens qui l'attachent à ce centre d'unité, cesse à l'instant d'appartenir à ce système; il devient *un astre errant* (*Jude*, I, 13) que de funestes aberrations entraînent, à travers l'espace, loin de son orbite, et dont l'éclat languit et s'éteint d'autant plus, qu'il s'éloigne davantage du foyer de sa lumière et du centre de l'action.

Les apôtres, alors qu'ils remplirent la haute mission que Jésus-Christ leur avait donnée de promulguer sa loi parmi toutes les nations, ne se mirent point à enseigner dans les différentes contrées des dogmes de foi différents. Ils n'établirent point des Eglises qui n'eussent rien de commun entre elles, relativement au culte religieux. Elles étaient, au contraire, attachées les unes aux autres de manière à former une société grande, parfaite, dont tous les membres étaient unis par la participation aux mêmes biens spirituels et par une soumission unanime à une autorité suprême et unique. En effet, qu'on parcoure les historiens qui racontent la conversion primitive de toutes les nations au christianisme, on reconnaîtra, jusqu'à l'évidence la plus entière, que partout où s'établissait l'Eglise du Christ, s'introduisait aussi un système uniforme d'unité dans la foi, dans la communion, dans le gouvernement ecclésiastique.

Comme la foi est la base essentielle sur laquelle pose et s'élève tout l'édifice de l'Eglise, les apôtres se montrèrent très-attentifs à prendre particulièrement toutes les sûretés pour que nulle atteinte ne pût être portée à l'unité de cette foi qu'ils établissaient partout où ils allaient prêchant les dogmes et introduisant les institutions de Jésus-Christ. Apercevaient-ils quelques indices de doctrines nouvelles et contraires à celle de la foi qu'ils avaient enseignée dès le commencement, ils les combattaient aussitôt avec toute la force et toute l'autorité spirituelle de leur apostolat. Ainsi, quand quelques novateurs osèrent nier la doctrine de la résurrection des morts, avec quel zèle saint Paul condamna leurs principes erronés, comme subversifs de la foi et du salut (I *Cor.*, XV)! Lorsque d'autres imprudents portent le trouble parmi les Galates et s'efforcent de renverser l'Evangile du Christ, en introduisant une doctrine nouvelle et contraire à celle que saint Paul leur avait enseignée d'abord, l'apôtre, par une hypothèse frappante, leur déclare que, si lui-même ou un ange descendu du ciel venait leur enseigner une doctrine opposée à celle qu'il leur avait prêchée en les instruisant de la foi de Jésus-Christ, lui-même ou cet ange devrait être frappé d'anathème (*Galat.*, I, 8, 9). Saint Jean écrit à ceux qu'il avait instruits dans la foi : *Quiconque ne demeure pas dans la doctrine de Jésus-Christ, mais s'en éloigne, ne possède point Dieu... Si quelqu'un donc vient vers vous et ne fait pas profession de cette doctrine, ne le recevez pas dans votre maison* (I *Jean*, I, 9, 10). La recommandation générale que fait ce même apôtre relativement aux dogmes de la foi, est conçue en ces termes : *Pour vous, faites en sorte que ce que vous avez appris dès le commencement demeure toujours en vous* (I *Jean*, II, 24).

Les apôtres mettaient un égal soin à transmettre fidèlement à ceux qui partageaient leurs travaux, ou qui devaient leur succéder dans le ministère sacré, la doctrine qu'eux-mêmes avaient reçue de Jésus-Christ, avec la recommandation expresse de bien faire attention à ce qu'elle parvînt toujours la même, et sans aucune altération, aux autres ministres qui devaient les remplacer dans la même œuvre du salut. Saint Paul fait cette injonction à son disciple Timothée. *Fortifiez-vous donc, ô mon fils, par la grâce qui est en Jésus-Christ, et gardant* LES CHOSES QUE VOUS AVEZ APPRISES DE MOI, DONNEZ-LES DE MÊME *à des hommes fidèles qui soient capables d'en instruire aussi les autres* (II *Tim.*, II, 1, 2).

Ce plan fut suivi avec la plus grande exactitude par les apôtres et par leurs successeurs, conformément aux instructions de Jésus-Christ, et l'effet en fut bientôt manifesté

par la rapidité avec laquelle les mêmes dogmes de la divine foi se répandirent *chez toutes les nations* auxquelles avait été portée la lumière de l'Evangile. Saint Irénée, qui mourut vers le commencement du troisième siècle, rend un éclatant témoignage de ce fait en ces termes :

« L'Eglise, qui est propagée parmi toutes « les nations, met le plus grand soin à con- « server la foi de Jésus-Christ. Bien que, dans « les diverses contrées de la terre, on parle « plusieurs langues tout à fait différentes, ce- « pendant le langage de la tradition n'a pas « cessé d'être le même. La doctrine enseignée « et admise dans les Eglises fondées en Ger- « manie ne diffère en rien de celle qui est « prêchée et crue dans les Eglises établies en « Espagne, en Gaule, dans l'Orient, ou en « Egypte ou en Lybie, ou dans les parties in- « térieures du continent; mais ainsi qu'un « seul et même soleil éclaire de ses rayons « toute la surface de la terre, de même une « seule et même foi brille sans cesse sur toute « l'Eglise et présente l'éclat de la même lu- « mière céleste à quiconque aspire à la con- « naissance de la vérité (*Irénée*, I, c. 3). »

CHAPITRE III.

L'unité et l'universalité de foi, de communion et de gouvernement, considérées dans l'Eglise de Rome.

L'unité et l'universalité se trouvent au temps présent dans l'Eglise de Rome. — On les retrouve constamment dans la même Eglise, en remontant aux époques du premier établissement du christianisme dans toutes les contrées où l'on professe la foi catholique romaine. — Renvoi, pour les preuves, aux histoires et aux liturgies.

Ce soleil qui, sur tous les points du globe, éclaire aujourd'hui et vivifie la nature, est le même astre qui, dès l'origine des choses, déploya sur le monde entier les trésors de la lumière. Telle est la foi divine : ses rayons illuminent aujourd'hui toutes les contrées où subsiste cette Eglise qu'on voit unie de communion avec le siége de Rome; elle est la même lumière céleste qui, dès les premiers siècles du christianisme, étendit son éclat sur toutes les parties de l'Eglise de Jésus-Christ.

S'il est un fait constant et avéré, c'est celui de l'*identité* parfaite, de l'uniformité exacte qui, en tout point, existe, au temps présent, entre l'Eglise catholique d'Angleterre et l'Eglise qui, répandue sur toutes les contrées de la terre, se trouve en communion avec le siége de Rome. Partout identité de dogmes, de rites et de pratiques. Ce sont les *mêmes* articles de foi que ceux des symboles de Nycée, d'Athanase, de Pie IV (*Voyez* note A). C'est le *même* sacrifice de la messe, offert en tous lieux depuis le lever et le coucher du soleil, comme une oblation pure à la gloire du nom de Dieu; ce sont les *mêmes* sacrements au nombre de sept, administrés en Angleterre pour la sanctification des âmes, tels qu'ils le sont en tout pays par les prêtres attachés à cette Eglise qui est en communion avec le siége de Rome; c'est aussi la *même* hiérarchie spirituelle qui, dans tous les pays du monde, soumet les fidèles à la juridiction de leurs pasteurs immédiats, les pasteurs à leurs évêques respectifs, et les évêques eux-mêmes à la suprématie du souverain pontife évêque de Rome. Ces faits sont de notoriété publique. Il est donc constant que l'unité et l'universalité dans la foi, dans la communion, dans le gouvernement, peuvent être facilement reconnues au moment actuel, comme les caractères distinctifs de cette Eglise, qui est en communion avec le siége de Rome, et qui est constamment désignée, soit par ses propres membres, soit par les dissidents, sous la dénomination de *catholique*. Si, à l'aide des monuments de l'histoire ecclésiastique, on remonte dans les siècles passés, on retrouve aussi cette *identité*, et la date la plus éloignée que l'on puisse lui assigner avec exactitude ne remonte pas plus haut que celle de la période où le christianisme commença à s'établir parmi toutes les nations de la terre.

Il ne s'agit donc pas ici de *la qualité* intrinsèque de la doctrine, des rites, des observances, ni d'examiner si tous ces objets sont vrais ou faux, fondés sur la religion ou sur la superstition, s'ils sont bons, ou s'ils sont mauvais. Tout se réduit, en première instance, à cette simple question de fait : est-il vrai que la profession et la pratique uniforme de ce qui constitue l'Eglise catholique dans tous les pays chrétiens ne remontent pas originairement au delà de la période où le premier établissement de la religion chrétienne a eu lieu dans toutes ces contrées ? Ce fait une fois prouvé avec clarté et évidence, il est également clair et évident que tout ce qui s'observe à présent dans le monde, relativement à ces divers objets, au sein de cette Eglise qui est en communion avec le siége de Rome, et qui s'appelle exclusivement l'Eglise catholique, avait été observé aussi, dans l'origine, au sein de l'Eglise de Jésus-Christ à l'époque du premier établissement du christianisme parmi toutes les nations, en sorte que le *catholicisme* et le *christianisme* ne sont qu'une seule et même chose. Et qu'est-il en effet ce christianisme, sinon la loi de Jésus-Christ, l'ensemble de ces dogmes révélés, de ces préceptes, de ces institutions sacrées qu'il a donnés à ses apôtres en leur recommandant, ainsi qu'à tous leurs successeurs, d'apprendre dans tous les temps, à toutes les nations, à les croire et à les observer ? Donc le christianisme doit être dans tous les siècles ce qu'il a été dès le commencement. C'est, comme il est dit dans l'Apocalypse, *l'Evangile éternel* (*Apoc.*, XIV, 16).

Les objets que nous venons de considérer sont aussi bien du ressort des recherches historiques que tous ceux qui se rapportent, soit à la forme d'un gouvernement civil quelconque, examiné ou quant à son origine, ou quant aux époques subséquentes de son établissement dans une contrée; soit à la date de la publication d'une loi de l'Etat; soit à la durée des obligations politiques que cette loi peut entraîner; soit enfin à l'antiquité et à l'observance publique de quelques coutumes ou de quelques usages généraux.

Ce serait à tort que l'on s'attendrait à

trouver dans les documents historiques de chaque contrée, publiés pendant le premier et le second siècle de l'ère chrétienne, des témoignages assez positifs pour prouver chaque point de l'assertion que nous avons produite ; car il est bien connu qu'à cette époque le *lex arcani* ou *loi du secret* était observé dans l'Eglise avec la plus stricte exactitude. Cette loi défendait la publication des mystères et des rites de la religion chrétienne hors des assemblées des fidèles, parce que l'on craignait qu'ils ne fussent profanés ou tournés en ridicule par les infidèles, toujours prêts à blasphémer les choses qu'ils ne comprenaient pas. Il est certain aussi que l'on a à regretter la perte de trente ouvrages au moins écrits par les auteurs ou apologistes chrétiens de ces temps-là, et nous n'avons recueilli qu'un petit nombre des productions théologiques qui furent publiées dans ces siècles où les chrétiens étaient exposés aux plus cruelles persécutions.

Mais pour un esprit raisonnable, n'est-ce pas assez d'être à même de reconnaître que les documents authentiques les plus anciens qui soient arrivés jusqu'à nous, attestent de la manière la plus positive qu'aux troisième et quatrième siècles on professait généralement et on observait dans l'Eglise chrétienne les doctrines, les rites, la forme de gouvernement spirituel que nous avons mentionnés ? Or comment toutes ces choses avaient-elles pu avoir lieu à ces époques, si ce n'est que déjà elles avaient été introduites antérieurement dans chacune de ces Eglises, au temps où le christianisme y avait été établi ? Cette unité, cette universalité ne sont-elles pas la preuve la plus évidente que tout ce qu'on professait et observait à ces époques si reculées, comme foi et loi du Christ, ne pouvait être que d'origine apostolique, et par conséquent divine ?

Il est donc bien évident que la date des documents les plus anciens qu'on puisse trouver pour attester l'existence d'une doctrine particulière, ou d'une pratique religieuse, ne prouve aucunement que cette doctrine n'ait pas été professée, ou que cette pratique n'ait pas été observée antérieurement à cette même date, surtout si, à l'époque indiquée, elles se trouvaient généralement admises dans l'Eglise de Jésus-Christ. Quoi de plus sensé et de plus raisonnable que cette règle de saint Augustin, qui établit que, quand on rencontre quelque institution uniformément et généralement observée par l'Eglise, dans toutes les parties du monde, sans qu'on puisse assigner positivement quelque décret ecclésiastique auquel on en rapporte l'origine, on a lieu d'en conclure que la source d'où émane cette institution ne peut être que la tradition apostolique ? C'est ainsi que la sanctification du dimanche comme sabbat des chrétiens, que l'institution du jeûne du carême, que le baptême des enfants, que l'usage du signe de la croix, sont reconnus comme étant d'origine apostolique et divine.

Mais relativement à la question que nous agitons, si on la considère sous le rapport purement historique, nous nous trouvons bien autrement favorisés ; car nous pouvons produire des documents authentiques et positifs qui, nous reportant jusqu'aux premiers temps de l'Eglise chrétienne, bien souvent nous font toucher du doigt l'époque même du premier établissement du christianisme dans plusieurs contrées. On les trouve ces documents dans les histoires ecclésiastiques, dans les anciens synodes, dans les coutumes qu'on cite comme admises par les différentes églises, dans les monuments publics et dans les chartes de fondations religieuses ; dans les liturgies, dans les vieux rituels, dans les histoires particulières renfermant les récits de la conversion des différentes nations au christianisme, ainsi que dans les histoires des hérésies des premiers siècles, et dans celles des conciles qui ont condamné ces hérésies, comme contraires à la foi reçue dès le commencement.

Combien d'exemples à l'appui de cette thèse peuvent être tirés de l'histoire religieuse des Anglais, et surtout de celle qui rapporte la conversion des Saxons, leurs ancêtres, à la foi de Jésus-Christ ! Voyez, dans Lingard, son Histoire de l'Eglise des Saxons ; dans Daniel, son Histoire ecclésiastique des Bretons et des Saxons ; voyez aussi l'ouvrage intitulé : *La Conversion et la Réforme de l'Angleterre comparées.* Partout on y reconnaît que la foi, les sacrifices, les sacrements introduits dans leur île, comme étant les dogmes et les institutions sacrées du Christ, sont absolument les mêmes que professent et qu'admettent aujourd'hui les catholiques d'Angleterre.

C'est une chose digne de remarque que toujours les dogmes révélés et les institutions sacrées du Christ ont constitué essentiellement *le service public* et les observances religieuses de l'Eglise.

Il n'en est pas des dogmes de la foi comme de ces sciences abstraites qui, enfouies dans les cabinets des savants, n'en sortent que pour être exclusivement communiquées à des hommes d'une certaine classe ou d'une profession spéciale. C'est en public que ces dogmes ont été proclamés ; il ont retenti sous les voûtes des temples, dans le sein des Eglises chrétiennes, et ils y ont été recueillis par des personnes de toute condition, de tout rang, de toute profession dans l'ordre social; et sous ce rapport les églises des chrétiens ont été regardées, dans tous les temps, par ceux qui les fréquentaient, comme autant d'écoles publiques, où l'on allait puiser les leçons de la sagesse céleste.

Dans les premiers siècles de l'Eglise, l'administration du baptême était toujours précédée d'interrogations catéchesiques et d'explications qui toutes sont encore aujourd'hui autant de preuves authentiques de l'ancienneté et de l'unité de cette doctrine de la foi prêchée dans tant de contrées différentes. On doit en dire autant des professions de foi qui accompagnaient la réception de ce sacrement, des instructions que faisaient les évêques et

les pasteurs de l'Eglise sur chacun des articles de la religion chrétienne, instructions dont plusieurs même ont été conservées originales. Qu'on parcoure l'ouvrage intitulé: *La Foi des catholiques confirmée par l'Ecriture, et attestée par les Pères des cinq premiers siècles*, et l'on y trouvera les extraits d'un grand nombre de ces instructions. Voyez surtout les célèbres catéchèses adressées aux catéchumènes par saint Cyrille de Jérusalem.

Le langage si correct dans lequel furent rédigées les liturgies publiques de l'Eglise a toujours été regardé comme l'expression précise et soignée des dogmes qu'elle professait à l'époque où ces liturgies étaient pratiquées. Ces dogmes ne forment-ils pas en effet la substance des prières publiques et de l'office de l'Eglise ? C'est donc d'après eux que se trouve réglé l'emploi de chaque expression. *Lex credendi est lex orandi ;* la loi qui règle la foi règle aussi la prière. Or si, dans les anciennes liturgies, dans les rituels, dans les livres d'office divin, se retrouve sur tous les points de doctrine, de mystères, de sacrements, de rites, de pratiques, sauf quelques différences accidentelles, cette identité parfaite que nous venons de signaler, et qui se remarque dans cette Eglise, qui est en communion avec le siége de Rome, il devient évident, par ces documents si authentiques, que ce qui a lieu aujourd'hui a eu lieu de même dans la primitive Eglise, et qu'il en a été ainsi dans tous les siècles; car si jamais les hommes doivent se montrer vrais et sincères, c'est assurément quand ils adressent directement leurs prières et leurs vœux à celui qui scrute les plus secrètes pensées et qui lit jusqu'au fond des cœurs (*Voyez note* B). C'est donc un fait constant que, dans les formes les plus anciennes du culte religieux, et dans l'administration des sacrements, on a toujours exprimé par les termes les plus clairs et de la manière la plus explicite, la croyance en un seul Dieu en trois personnes distinctes, le Père, le Fils, le Saint-Esprit, et la foi en la divinité de Jésus-Christ, le Rédempteur du genre humain (*Voyez note* C). C'est un fait que dans les prières sublimes récitées, d'après les plus anciennes liturgies, par les prêtres et le peuple pendant la célébration de la messe, on trouve exprimée d'une manière aussi vive qu'énergique, cette déclaration formelle, savoir : que le pain et le vin sont changés au corps et au sang de Jésus-Christ ; que dans ce mystère le corps et le sang du Christ sont offerts à Dieu le Père, comme un vrai sacrifice et sont reçus en réalité comme sacrement dans la sainte communion (*Voyez note* D). C'est un fait que, dans le cours du saint sacrifice, les apôtres, les martyrs, les autres saints, et plus particulièrement encore la bienheureuse et à jamais glorieuse vierge Marie, ont toujours été solennellement invoqués, afin qu'ils intercédassent pour nous, et que de tout temps des supplications ont été faites, au nom de Jésus-Christ, pour le repos des âmes des fidèles trépassés (*Voyez note* E). Ces actes de piété renfermaient une profession publique de la foi des Eglises où ces prières étaient offertes, et attestaient leur croyance relativement au bonheur dont les saints jouissent actuellement dans le ciel, au pouvoir de leur intercession et à leur crédit auprès de Dieu, et à l'avantage qu'il y a de les implorer. C'était aussi une déclaration formelle de foi, concernant la doctrine du purgatoire ou de l'état des âmes après la mort, état dans lequel elles restent privées pour un temps de la jouissance de Dieu dans le ciel.

C'est un fait que, dans tous les actes du culte religieux, le signe de la croix était usité comme une profession de foi en Jésus-Christ crucifié, comme un témoignage de confiance en ses mérites, pour obtenir protection, grâce et miséricorde (*Voyez note* F). C'est un fait constaté par de très-anciennes liturgies, qu'on a rendu à la croix matérielle sur laquelle le Christ a souffert pour nos péchés un culte relatif, ainsi qu'aux autres croix, comme représentant le grand mystère de notre rédemption (*Voyez note* G). C'est un fait que, dans l'administration solennelle du baptême, non-seulement on faisait profession de foi au mystère de la très-sainte Trinité, par la récitation formelle des mots consacrés pour ce sacrement : *Je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ;* mais encore que la foi à l'état du péché originel dans lequel l'homme est né, était clairement manifestée par les cérémonies si anciennes de l'exorcisme et des conjurations qui précédaient la réception du sacrement. L'usage de revêtir ensuite d'un habit blanc la personne qui avait reçu le baptême constatait également la foi qu'on avait dans les effets que le sacrement devait produire (*Voyez note* H).

C'est un fait que, dans les siècles les plus reculés de l'Eglise, lorsque le sacrement de la confirmation était administré, on joignait à l'imposition des mains et aux prières l'onction du saint chrême, et l'huile de ce saint chrême était bénie solennellement par l'évêque de l'Eglise (*Voyez note* I). C'est un fait que la confession particulière des péchés commis après le baptême, et l'absolution sacramentelle donnée aux pécheurs pénitents, étaient en usage dès les temps primitifs de l'Eglise (*Voyez note* K). C'est un fait que le jeûne du carême ou des quarante jours avant Pâque est une institution apostolique, par laquelle se trouvait déterminée la manière dont la loi de pénitence devait être observée et pratiquée, comme il est aussi de fait que, dès ces temps reculés, ce jeûne était pratiqué par l'Eglise chrétienne tout entière, comme un devoir sacré et qui engageait la conscience (*Voyez note* L). C'est un fait que les rites sacrés des saints ordres, que ceux du mariage et de l'extrême-onction étaient administrés, aux temps les plus reculés de l'Eglise, comme des sacrements ou institutions de Jésus-Christ, qui conféraient aux ministres de sa religion la grâce de remplir dignement les fonctions du sacerdoce ; à ceux qui s'enga-

geaient dans les liens du mariage, la grâce de remplir les devoirs attachés à cet état, et aux fidèles qui se sentaient en danger de mourir, celle d'une fin tranquille et heureuse (*Voyez note* M). C'est un fait consacré par l'histoire que, dès les premiers temps, l'Eglise particulière de Rome a toujours été regardée comme la première église du monde chrétien; et en raison de cette suprématie, c'était une nécessité pour toute Eglise particulière et pour les disciples fidèles du Christ, de se trouver en communion avec elle, en quelque lieu qu'ils fussent dispersés (*Voyez note* N). C'est un fait historique qu'aux siècles les plus reculés, les évêques de Rome, comme successeurs de saint Pierre, ont toujours été reconnus pour chefs suprêmes sur la terre de toutes les autres Eglises de Jésus-Christ, et que, dans tous les temps, ils ont exercé, comme de droit divin, sur toutes les parties de l'Eglise, une juridiction spirituelle non contestée, dès que l'état des affaires appelait l'emploi de leur autorité, pour préserver l'unité de toute atteinte, soit dans la foi, soit dans le gouvernement et pour confirmer chez toutes les nations l'observance de la loi de Jésus-Christ (*Voyez note* O). C'est donc un fait historique qu'en tout ce qui concerne les dogmes de la foi, le sacrifice, les sacrements et la forme du gouvernement ecclésiastique, il y a aujourd'hui dans la profession, dans l'administration, dans l'observance, identité et uniformité parfaites sur tous les points du globe où se trouve cette Eglise qui est en communion avec le siége de Rome; c'est un fait qu'en s'aidant du fil conducteur de l'histoire ecclésiastique de chaque pays chrétien, on la retrouve encore cette identité, et on peut en marquer la trace jusqu'aux siècles primitifs de l'établissement du christianisme, et que tout au moins, si haut qu'on remonte, on ne peut dater l'introduction de ces dogmes et de ces institutions d'une époque plus éloignée que celle qui a été marquée par la conversion de ces contrées à la foi de Jésus-Christ.

Comment donc pourrait-on se refuser à reconnaître que les dogmes de la foi, qui sont enseignés aujourd'hui dans toutes les Eglises catholiques répandues sur la terre, remontent à une origine commune, qui est celle des apôtres? Ils sont semblables à autant de ruisseaux limpides épars çà et là dans les plaines, mais qui tous vous ramènent à une source commune, de quelqu'endroit qu'on parte en remontant le cours de leurs eaux; ils sont comme autant de rayons lumineux qui s'échappent en lignes divergentes d'un foyer commun et unique. Oui, elle est *catholique* cette foi; elle est *universelle*, elle est *une*, elle est toujours et partout *la même;* telle est cette lumière brillante que l'astre des cieux, toujours un, toujours le même, va répandant sans cesse sur le monde, qu'il éclaire et qu'il vivifie.

CHAPITRE IV.

L'unité et l'universalité considérées relativement aux Eglises séparées de communion avec l'Eglise catholique romaine.

L'unité et l'universalité ne se rencontrent ni dans la totalité des Eglises qui sont séparées de communion avec le siége de Rome, ni dans aucune des Eglises particulières qui sont dans le même cas.

Il en est de cette thèse comme de la précédente; ce n'est pas *la qualité* des objets qu'elle considère directement et en première instance. Il ne s'agit pas de savoir si les dogmes, les cérémonies religieuses, les observances admises par toutes ou seulement par une des Eglises dont il est question, sont le produit de la vérité ou de l'erreur, de la religion ou de la superstition, et si en elles-mêmes elles sont bonnes ou mauvaises. Tout se réduit encore à une simple question de fait. L'unité et l'universalité se trouvent-elles actuellement dans toutes ou dans une de ces Eglises particulières qui sont séparées de communion avec l'Eglise de Rome? ou bien (première question) ces Eglises, prises collectivement, sont-elles, au temps présent, unies ensemble par une profession uniforme des mêmes articles de foi, par une même communion spirituelle et par une entière soumission à la même autorité ecclésiastique? En outre, cette foi qu'elles professent actuellement, cette communion, cette discipline ecclésiastique, peuvent-elles être reportées exactement, à travers les siècles écoulés, jusqu'au premier âge du christianisme, ou du moins jusqu'à l'époque du premier établissement de la religion chrétienne dans ces mêmes contrées où existent aujourd'hui ces Eglises particulières séparées de Rome? Et (seconde question) si ce fait ne peut être constaté par l'état actuel de ces Eglises prises collectivement, pourrait-il être vérifié dans une d'elles prise séparément?

Cette question de fait peut sans doute s'étendre jusqu'à la *qualité* des doctrines de toutes ou d'une seule de ces Eglises, mais ce n'est qu'en appliquant ce principe général, que *deux propositions contradictoires ne peuvent être vraies et fausses toutes les deux en même temps.*

De là il s'ensuivra que, si l'une de ces Eglises enseigne une doctrine de foi contraire à celle qu'on professe dans une autre, dès lors l'une ou l'autre de ces Eglises est dans l'erreur sur ce point; que si toutes collectivement ou une d'elles individuellement, prêchent une doctrine contradictoire à celle de l'Eglise catholique de Rome, l'erreur sur ce point devra se trouver ou dans ces Eglises, ou dans l'une d'elles, ou bien dans l'Eglise de Rome.

Examinons d'abord la première question dans ses diverses parties, et nous reconnaîtrons qu'il est bien difficile de concevoir que ces Eglises puissent être bien unies entre elles par une profession des *mêmes* articles de foi. Comment cela pourrait-il avoir lieu, quand on voit qu'on y maintient, comme principe général et fondamental, que tout

homme est libre de déterminer par les seules lumières de sa raison, et par son jugement privé, quelles doctrines sont ou ne sont pas articles de foi? Peut-on raisonnablement s'attendre à trouver une grande unité de foi entre des Eglises et parmi les membres individuels de toute congrégation, de toute secte, qui n'ont pour règle qu'un principe si erroné? Considérerons-nous ces Eglises collectivement et dans tout leur ensemble? En observant ces titres, ces dénominations de toute espèce qu'elles se sont données, ces dogmes distinctifs qu'on les entend professer, et qu'en vertu de leurs titres, elles proclament de toutes parts, on est forcé de reconnaître qu'il est impossible que parmi elles se trouvent l'unité et l'universalité dans la foi, dans la communion et dans la discipline.

En effet, qui ne connaît tous ces noms divers que s'attribuent les Eglises séparées de la communion de Rome? L'une se nomme luthérienne, l'autre calviniste; l'une presbytérienne, l'autre épiscopale; celle-ci est la réunion des anabaptistes, cette autre celle des quakers; ici sont les moraves, là les indépendants; ceux-ci s'appellent méthodistes, ceux-là sociniens; viennent enfin les unitaires, puis l'Eglise anglicane. Toutes, en un mot sont divisées et subdivisées en un nombre indéfini de sections, de dénominations religieuses différentes et sans cesse variées, qui vont encore se multipliant chaque jour et prenant un accroissement toujours plus sensible.

N'est-ce pas un fait constant que les dogmes distinctifs que chacune d'elles énonce sont tous contradictoires? L'une croit et professe la doctrine de la sainte Trinité, l'autre la nie formellement; celle-ci admet la divinité de Jésus-Christ, tandis que cette autre la rejette; ici on reconnaît la doctrine du péché originel, là on la condamne; le baptême d'eau est approuvé dans l'une, dans l'autre on ne veut admettre que le baptême en esprit; la doctrine de la présence réelle est soutenue dans l'une de ces Eglises, une autre déclare que ce sacrement n'est rien qu'une vaine figure; enfin, tandis que les uns prétendent que le gouvernement de l'Eglise établie par Jésus-Christ appartient aux prêtres, d'autres soutiennent que c'est exclusivement aux évêques qu'il a été dévolu. Ces dogmes distincts, ces contradictions manifestes, prouvent assez clairement que ces Eglises, dans l'état où elles se trouvent aujourd'hui, sont loin, *prises collectivement*, de posséder *l'unité dans la foi*.

Comme cette unité est la base de la communion religieuse, il est bien clair que, sous ce rapport, cette communion n'existera pas davantage entre des Eglises aussi divisées dans la foi. Verra-t-on celles qui nient la Trinité et la divinité de Jésus-Christ se réunir dans un culte commun avec celles dont les prières expriment formellement leur entière croyance à ces mystères? Celles qui rejettent le baptême d'eau pourront-elles être unies de communion avec celles qui font profession de croire à la nécessité de ce sacrement? Celles enfin qui nient la présence réelle iront-elles s'asseoir au saint banquet à côté de celles qui croient y recevoir en réalité le corps et le sang de Jésus-Christ? Ainsi ces Eglises, *prises collectivement*, ne présentent pas plus d'unité dans la communion que dans la foi.

En offriront-elles davantage dans le gouvernement? Non, sans doute, car elles ne reconnaissent aucune autorité spirituelle sur la terre, à laquelle toutes veuillent payer un tribut de respect et de soumission. Il est constant que le luthérien est indépendant du calviniste; les presbytériens le sont des épiscopaux, les méthodistes des unitaires, les quakers des anabaptistes. Il n'existe donc entre toutes ces Eglises aucun lieu commun d'intérêt et d'autorité qui puisse former de toutes une société ecclésiastique. Elles ne sont pas une Eglise unique; elles ne composent pas un seul troupeau vivant sous les lois d'un seul pasteur.

Les voilà telles que le temps présent nous les offre dans leur ensemble. Mais cette unité qui leur manque sous les trois rapports fondamentaux, de foi, de communion et de gouvernement, ce serait en vain qu'on chercherait à les en trouver pourvues, en remontant à travers les siècles jusqu'à l'époque du premier établissement du christianisme dans ces contrées où elles existent maintenant; car n'est-ce pas un fait historique reconnu que, lors du premier établissement du christianisme, toutes les Eglises chrétiennes unies par une seule et même foi, par une seule et même communion, étaient soumises à un seul et même gouvernement ecclésiastique? N'est-ce pas encore un fait historique que ces Eglises chrétiennes établies dans les contrées où existent maintenant les sociétés séparées de l'Eglise de Rome, ont généralement persisté dans le même système d'unité, même après l'époque de la réforme, qui, au seizième siècle, opéra de si funestes déchirements? Mais très-certainement la foi qui était professée dans ces contrées, avant cette dernière époque, n'avait rien de semblable à celle que professent aujourd'hui les sociétés séparées de communion avec l'Eglise catholique de Rome.

Mais, dit-on, parmi toutes ces sociétés séparées, ne peut-il pas se rencontrer une société particulière, en qui l'on retrouve ce caractère d'unité si essentiel à la véritable Eglise de Jésus-Christ; une société dont tous les membres puissent être signalés comme professant aujourd'hui une même croyance aux mêmes dogmes de la foi; une société qui, uniforme, au temps actuel, dans la profession des mêmes doctrines, dans l'observance des mêmes rites et de la même discipline, puisse faire remonter, à travers les temps passés, cette identité et cette uniformité jusqu'à l'époque où le christianisme s'établit pour la première fois dans le pays où elle existe maintenant?

Mais ou est-elle cette société? où la découvrir? Quelle est, parmi toutes ces différentes sociétés, celle qui, *en principe* comme *en*

fait, puisse se dire *une* dans la foi? Et d'abord, en *principe* comment pourrait-elle être *une* dans la foi, quand, pour elle, le principe déterminant des articles de foi est le jugement privé; principe qui ne peut enfanter que des divisions sans fin? Or où trouver une Eglise particulière séparée du siége de Rome où ce principe ne soit pas admis?

Quant *au fait*, où est la société qui, relativement à la croyance des articles de foi connus dans le symbole ou dans la confession qu'elle a adoptée, maintienne aujourd'hui tous ses membres dans une union si parfaite et si entière, que quiconque refuse de croire à l'un de ces articles se voit, par cela même, retranché de cette société? Que si l'on prenait à part une centaine d'individus membres de l'une de ces Eglises, et qu'ils fussent tenus de déclarer quelle est leur croyance concernant les doctrines de la Trinité, de la divinité de Jésus-Christ, du péché originel, de la nécessité du baptême des enfants, de la présence réelle, de la résurrection des corps, de l'éternité des peines de l'enfer; mais surtout, si l'on exigeait qu'ils déterminassent avec précision quelles sont les choses que le Christ a ordonnées comme indispensables pour obtenir par ses mérites la rémission des péchés, pense-t-on qu'il y aurait un grand accord dans leurs déclarations sur tous ces points si importants, et qui sont pourtant la règle générale de ce que le chrétien doit croire et pratiquer? Qu'on mette une Bible entre les mains de chacun de ces individus, tous vont-ils s'entendre pour ne déduire qu'une même doctrine des textes qui se rapportent aux articles dont nous venons de parler? Non, ne l'espérez pas. Observez qu'ils n'ont, en matière de foi, aucune règle fixe et uniforme, et prononcez sans hésiter que la chose est impossible.

Mais parmi ces Eglises, s'il se trouvait une société particulière qui prétendît pouvoir réclamer, comme étant son caractère exclusif, cette unité essentielle à la véritable Eglise, cette société aurait dès lors une obligation première à remplir : ce serait de prouver d'abord que la foi qu'elle est supposée avoir constamment conservée dans son unité est celle qu'on professe généralement chez toutes les nations, et ensuite que c'est celle encore dont on a fait, dans tous les siècles, une profession publique et uniforme, à partir du temps actuel et à remonter jusqu'aux premiers âges du christianisme : car cette unité, qui est le caractère distinctif de la véritable Eglise, doit embrasser dans son universalité et tous les temps et tous les lieux. Mais quelle est la société particulière qui soit en état de démontrer par les faits que tel est le caractère d'unité et d'universalité par lequel elle se distingue des autres? De toutes les Eglises séparées, quelle est celle qui aujourd'hui, dans les différentes parties du monde, puisse se prévaloir d'une identité parfaite dans les dogmes qu'elle enseigne, dans les préceptes divins et dans les institutions qu'elle suit et qu'elle observe? Quelle est celle qui, pour toutes ces choses, puisse se reporter au berceau du christianisme? Quel siècle, quel pays a vu une de ces sociétés existant *comme Eglises distincte*, avant l'époque où Luther rompit lui-même les liens qui l'attachaient à l'Eglise qui est en communion avec le siége de Rome? Dans quel temps, dans quel pays, avant le seizième siècle, une société a-t-elle existé professant les *mêmes* dogmes de foi, observant les *mêmes* formes de culte, administrant les *mêmes* et uniquement les *mêmes* sacrements, se soumettant à la *même* autorité spirituelle, et cela, sans dépendance aucune de l'autorité de Rome, et présentant ainsi, sous les rapports de la foi, du culte, de la discipline, les éléments qui constituent aujourd'hui quelqu'une de ces différentes Eglises? Car pour qu'une société religieuse puisse être universelle, quant au temps, dans le sens où l'Eglise de Jésus-Christ est telle, ce n'est pas assez qu'on puisse citer une époque particulière où elle aurait existé dans sa forme actuelle; il faut encore qu'elle ait subsisté dans tous les temps avec sa forme constitutive, et toujours la même, et cela depuis son établissement jusqu'au moment présent. Mais si la date de son établissement, comme Eglise, part de quelque époque postérieure à celle où Jésus-Christ était sur la terre, cette date ne remonte pas assez haut pour que cette société puisse être l'Eglise du Christ; car il n'y a d'Eglise de Jésus-Christ que celle qui a été établie par le Christ lui-même, suivant ses propres paroles : *Je bâtirai* MON ÉGLISE, *et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle* (*Matth.*, XVI, 18).

Où donc trouverons-nous, parmi ces Eglises séparées de l'Eglise de Rome, cette unité, cette universalité dans la foi, dans la communion, dans le gouvernement ecclésiastique, qui sont le caractère essentiel de la véritable Eglise instituée par Jésus-Christ?

Certes ce ne sera point dans la réunion de ces Eglises différentes, de ces sectes qui se sont formées depuis le commencement de la réforme, ni dans ce mélange d'éléments hétérogènes composé de luthériens et de calvinistes, de presbytériens et d'épiscopaux, d'anabaptistes et de quakers, de moraves et d'indépendants, de méthodistes et de sociniens, d'unitaires et de membres de l'Eglise anglicane. Tous sont divisés dans la foi, tous sont séparés de communion, tous sont indépendants les uns des autres dans le gouvernement ecclésiastique, tous datent d'une origine trop récente : voilà qui est de toute évidence et de toute certitude.

Il n'est pas moins clair et évident que toute autre Eglise particulière appartenant d'origine à la réforme, n'est pas davantage en mesure de justifier ses prétentions au caractère de véritable Eglise de Jésus-Christ. Où seraient les faits qu'elle pourrait produire en preuve de son unité et de son universalité dans la foi, dans la communion, dans le gouvernement ecclésiastique? Mais ce qui est un fait positif et réel, c'est que toutes ces Eglises, déjà divisées entre elles, voient s'accroître de jour en jour et de plus en plus leurs divisions dans leur croyance,

par suite du principe qui établit comme règle le jugement privé. Or là où il n'y a point *unité*, il ne peut y avoir *universalité* : car l'idée d'universalité emporte celle d'unité et d'identité.

Supposera-t-on quelque Eglise, quelque société, qui aurait existé antérieurement à l'époque de la réformation, et avec laquelle l'une de ces Eglises séparées aurait été en conformité de foi, de culte et de discipline ? Mais ici les faits manquent également pour le prouver. Si effectivement, dans certaines formes extérieures, cette société s'était rapprochée plus que toutes les autres des rites et de la discipline de l'Eglise qui a existé quinze cents ans avant la *réforme*, on peut facilement prouver que cette conformité, relativement aux anciens usages, se réduit à quelques points seulement qu'elle aurait conservés conformes à l'Eglise qui est en communion avec le siége de Rome.

Mais si dans cette société en question on ne considère *que ce qui est tout à fait spirituel et purement ecclésiastique*, en faisant abstraction entière des avantages extérieures et accessoires qu'elle tire du gouvernement de l'Etat, on pourra dire avec vérité que les faits manquent absolument pour prouver que, depuis le temps des apôtres jusqu'à la réforme, il a toujours existé une certaine société chrétienne qui dans *ses dogmes*, dans *ses liturgies*, dans *ses sacrements*, dans toutes les parties essentielles *de sa discipline purement ecclésiastique*, a été absolument la même que l'Eglise dont il est question. Quels sont les documents ecclésiastiques originaux, quels sont les synodes, les liturgies, les rituels; quelles sont les histoires de la conversion des gentils, d'où l'on puisse tirer les preuves matérielles de ce fait ? Où a-t-on jamais vu avant la réforme une Eglise chrétienne dans le sein de laquelle on ait nié les dogmes de la transsubstantiation, de l'invocation des saints, de l'état moyen des âmes dans le purgatoire ; une Eglise qui ait exclu des formes du culte public le sacrifice de la messe, qui n'ait reconnu que deux sacrements comme institués par Jésus-Christ pour la sanctification des âmes, et qui ait constamment repoussé l'autorité *purement* spirituelle, et *purement* ecclésiastique, que le pape a toujours exercée sur toutes les parties de l'Eglise de Jésus-Christ ?

Les liturgies publiques sont, dans les siècles et dans les pays où elles ont été suivies, autant de documents authentiques de la foi professée et du culte observé dans l'Eglise. Or c'est un fait certain que, de toutes les liturgies observées dans les Eglises chrétiennes avant la réforme, il n'en est pas une qui ne diffère essentiellement des liturgies de cette Eglise en question ; pas une qui ne célèbre l'offrande du corps et du sang de Jésus-Christ sous les espèces du pain et du vin, comme un sacrifice présenté à Dieu ; pas une où l'intercession de la bien glorieuse vierge Marie, celle des saints martyrs, ne soient invoquées solennellement ; pas une où il ne soit offert des prières et des vœux pour le repos des âmes des fidèles trépassés. Ce serait bien en vain qu'on chercherait tous ces articles dans la liturgie de cette Eglise ; ils en sont exclus positivement.

Mais si l'on en vient à l'examen des seules qualités *spirituelles* et uniquement *ecclésiastiques* de cette société considérée comme Eglise, par quelles preuves pourrait-elle démontrer qu'elle possède aujourd'hui cette unité de foi qui est essentielle à la véritable Eglise du Christ ? Les doctrines qu'enseignent tous ses ministres, que croient tous ses membres, sont-elles partout les *mêmes*, sont-elles partout reconnues comme dogmes révélés de Jésus-Christ ? Si cela n'est pas, cette Eglise n'a pas le caractère distinctif de l'*unité de la foi*, et par conséquent elle n'a pas celui de l'*universalité*.

Les dogmes révélés de Jésus-Christ sont ceux dont il disait : *Celui qui croit ne sera pas condamné* (*Marc*, XVI).

Il est donc de la plus grande importance, pour tout homme qui veut être sauvé, de savoir avec certitude en quoi ils consistent, et de connaître aussi toutes les choses que le Christ a imposées comme conditions de salut, et qu'il ordonne de croire et de pratiquer. Voit-on que cette société, dans le fait, enseigne ce que toutes ces choses sont en elles-mêmes, et imprime à son enseignement ce degré de certitude décisive, qui satisfasse tout esprit raisonnable et tranquillise tout homme sérieusement occupé de l'affaire si importante de son éternité ? Ne voit-on pas plutôt dans quel sens elle dirige les peuples, en leur disant : *Examinez les Ecritures* ; paroles qui, pouvant donner lieu à des interprétations différentes et contradictoires, induisent naturellement à penser que c'est dans l'Ecriture seulement qu'on peut apprendre ce qu'on doit croire, ce qu'on doit faire pour assurer son salut éternel ? Ne voit-on pas que, si elle n'engage pas tout homme à interpréter les Ecritures d'après son propre et privé jugement, du moins elle lui en laisse la libre faculté ? Et, dans le fait, quelles ont été les conséquences d'une règle si désastreuse, sinon des divisions sans fin dans la foi, des contradictions sans cesse renaissantes dans les doctrines, une incertitude et une indifférence funeste en matière de religion, et l'introduction de l'incrédulité et de l'impiété, se présentant sous tous les aspects, se renouvelant sous toutes les formes ?

Serait-il donc possible d'affirmer que cette société dont il s'agit, considérée comme Eglise dans ses qualités *purement spirituelles et ecclésiastiques*, est pourvue du caractère distinctif d'unité et d'universalité qui est essentiel à la véritable Eglise du Christ ? Peut-on dire que c'est cette société qui, continuant à remplir la mission que Jésus-Christ a donnée aux ministres de sa vraie Eglise, *apprend à toutes les nations* à observer *toutes les choses* que le Christ a ordonnées ? Lui serait-il possible enfin de démontrer que, mieux fondée dans ses prétentions qu'aucune autre des Eglises particulières qui se sont formées des divisions survenues dans cette

réforme que le seizième siècle a vue éclore, c'est elle qui est en droit de se présenter comme étant exclusivement la véritable Eglise de Jésus-Christ, dans laquelle doivent se trouver et la foi et tous les moyens de salut que le divin Rédempteur a laissés à son Eglise ?

CHAPITRE V.

Véritable Eglise de Jésus-Christ.

L'Eglise qui est en communion avec le siége de Rome, et qui est connue sous le nom de *Catholique*, est LA VÉRITABLE ÉGLISE DE JÉSUS-CHRIST.

Nous avons démontré que *l'unité* et *l'universalité* sont les propriétés essentielles et les marques caractéristiques de la véritable Eglise de Jésus-Christ, et que ces marques caractéristiques ne pouvaient se trouver que dans la seule Eglise qui est en communion avec le siége de Rome. De là il suit, comme une conséquence nécessaire, que l'Eglise catholique, qui est en communion avec le siége de Rome, est exclusivement la véritable Eglise de Jésus-Christ.

Cette Eglise est la seule qui ait existé visiblement comme royaume spirituel de Jésus-Christ, à travers tous les siècles, depuis le temps où lui-même a établi son Eglise et lui a donné sa forme constitutive. Elle présente une série de pasteurs suprêmes ou souverains spirituels qui se sont succédé sans interruption depuis saint Pierre jusqu'au souverain pontife actuel, Léon XII. Cette Eglise conserve en tous lieux la même forme de gouvernement, la même foi, la même loi, les mêmes institutions sacrées, que celles que dès le commencement elle a reçues de son divin fondateur. Bien qu'elle soit répandue parmi toutes les nations, elle forme cependant comme un seul royaume dont toutes les parties sont unies et rapprochées par l'unité de foi, par la communauté des intérêts spirituels et par l'entière soumission de tous ses membres à une seule autorité suprême. On chercherait en vain, sur la terre, un royaume temporel qui fût capable de manifester l'unité de son gouvernement, la durée et l'étendue de son empire d'une manière aussi évidente que ce royaume spirituel du Christ, dont Rome est la capitale et le centre.

Fidèle à remplir, sans relâche et toujours, la commission que Jésus-Christ lui a donnée, cette Eglise « *apprend* à toutes les nations à « observer toutes les choses qu'il a prescri- « tes. » Ce qu'elle enseigne partout est positif et défini, et par elle les fidèles connaissent ce que Jésus-Christ a commandé à tous de croire et de pratiquer, pour obtenir par ses mérites la vie éternelle. Ses dogmes de foi sont fixés et déterminés, elle ne les propose point comme étant le résultat des opinions des hommes, mais bien comme étant les *vérités de Dieu*. Comme la doctrine révélée, comme les préceptes et les institutions de Jésus-Christ ne sont pas les objets de la science humaine, mais comme ils constituent la loi chrétienne, l'Eglise catholique, en les enseignant, ne procède ni par la discussion, n par les arguments intrinsèques ; elle les promulgue, et le témoignage public les confirme. Elle annonce spécialement en quoi consiste la loi du Christ, et, dans les cas douteux, elle explique et décide d'après la doctrine reçue depuis le commencement, et transmise jusqu'à nos jours par le canal toujours intact et non interrompu de la tradition apostolique. Sans cesse elle veille à ce que le dépôt sacré de la foi divine n'éprouve aucune altération dans sa pureté, et elle met tous ses soins à conserver aux moyens de sanctification établis et réglés par Jésus-Christ, leur intégrité et leur efficacité. Elle est, par son autorité spirituelle, l'appui le plus ferme et le plus éminent du christianisme, et présente une barrière insurmontable à tous les assauts de l'incrédulité. Colonne de vérité aussi solide qu'éclatante de lumières, du roc inébranlable sur lequel elle est bâtie, elle brave à la fois et les vents déchaînés des doctrines contraires, et les flots soulevés des passions et des opinions humaines ; et, offrant sans cesse à tous les regards ce fanal de la foi que rien ne peut éteindre, elle indique la route certaine que doivent tenir tous ceux qui aspirent à entrer dans le port du salut.

Tandis que, dans le cours des âges, tous les royaumes de la terre, tous les Etats ont changé de dynasties et de constitutions ; tandis que, par suite des guerres, des révolutions, des vicissitudes humaines, on a vu les gouvernements remplacer les gouvernements, plus mobiles que les vagues de la mer qui sans cesse se succèdent les unes aux autres, seule, inaccessible à tout changement, l'Eglise catholique de Rome, pendant un si long cours de siècles, a conservé la même constitution et la forme toujours intacte de son gouvernement spirituel. A quelle cause attribuer un phénomène si extraordinaire, sinon au bras toujours efficace, toujours présent de celui à qui tout pouvoir a été donné dans le ciel et sur la terre, et qui, en bâtissant son Eglise sur les bases d'un roc indestructible, a promis que les portes de l'enfer ne prévaudraient pas contre elle ? Et la conservation si étonnante de cette Eglise, à quelle cause aussi la rapporter, sinon à la providence surnaturelle de celui qui sait comment conserver ses œuvres, et qui a su maintenir dans une parfaite uniformité l'ordre et l'harmonie du grand système de la nature, qu'il créa, dans l'origine, pour manifester sa propre gloire, et développer sa bienfaisance sur tout le genre humain ? « Non, ja- « mais nul pouvoir ne rétablira ce que Dieu « aura détruit, voyez le temple de Jérusalem ; « jamais nulle puissance ne détruira ce que « Dieu aura établi, voyez l'Eglise de Jésus- « Christ (*S. Chrysostome*).

Les Eglises séparées de communion avec l'Eglise de Jésus-Christ sont comme des rameaux détachés de la vigne qui ne peuvent plus que sécher et mourir. Ce sont des membres séparés du corps ; privés de l'influence de l'esprit qui l'anime, ils ne peuvent plus participer aux fonctions vitales. Il est pos-

sible que ces Eglises conservent plus ou moins, pour un temps, quelques formes extérieures de l'Eglise du Christ, mais elles portent en elles-mêmes un principe de dissolution qui mine l'intérieur du corps et lui enlève toute sa substance; bientôt ce n'est plus qu'un fantôme vide, présentant les vains dehors de la vraie religion. Le pouvoir civil, qui les a adoptées, les aide quelque temps dans l'exercice de certains rites religieux, de quelques formes de gouvernement ecclésiastique; mais, au fait, elles finissent par ne plus figurer elles-mêmes que comme des institutions civiles, et elles n'ont d'existence qu'autant qu'elles continuent à être soutenues par l'Etat, dont elles sont devenues les créatures. Jésus-Christ dit : *Toute plante qui n'aura point été plantée par mon Père, qui est dans le ciel, sera arrachée* (*Matth.*, XV, 13).

Il n'en est pas ainsi de l'Eglise catholique; elle tire sa vie du tronc même de la vigne, et porte du fruit. Elle est le corps mystique de Jésus-Christ. Animée et guidée par son esprit, elle porte en elle-même, dans la simplicité de sa foi, un principe d'immortalité : ses pouvoirs spirituels, elle les tient de Jésus-Christ. Elle existe indépendante de tous les royaumes temporels; elle peut subsister sans eux, elle leur survivra à tous. *Le Dieu du ciel suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit, un royaume qui ne passera jamais à un autre peuple, qui renversera, qui réduira en poudre tous ces royaumes, et qui subsistera éternellement* (*Dan.*, II, 44).

Puisque l'Eglise qui est en communion avec le siége de Rome est cette Eglise *une, sainte, catholique et apostolique*, qui est restée dépositaire et dispensatrice des vérités et des mystères de la religion chrétienne, il s'ensuit donc que c'est par les ministres de cette Eglise et par les successeurs légitimes des apôtres, que toutes les nations doivent apprendre à connaître avec certitude *quels sont les dogmes* particuliers que *Jésus-Christ a révélés*, et qu'il a commandé de croire; *quels sont* les préceptes de morale surnaturelle que *Jésus-Christ a prêchés*, et qu'il a ordonné d'observer; *quels sont* les rites et les ordonnances sacrées que *Jésus-Christ a institués* pour rendre à Dieu le culte qui lui est dû, ainsi que pour sanctifier les âmes, et *quelles sont enfin* les dispositions et les conditions que *Jésus-Christ a prescrites* pour qu'on puisse obtenir, par ses mérites, la rémission des péchés et le salut éternel. Il s'ensuit encore que c'est par le ministère *de cette Eglise* que les grâces de la justification doivent être accordées aux hommes, et enfin que c'est dans *cette Eglise* que se trouve le vrai christianisme, avec toutes les bénédictions qu'il renferme.

Apprenez donc maintenant où est la prudence, où est la force, où est l'intelligence, afin que vous sachiez en même temps où est la stabilité de la vie, où est la vraie nourriture de l'âme (*Baruch.*, III, 14).

NOTES DU TRADUCTEUR.

L'ouvrage dont on vient de voir la traduction est terminé, dans le texte anglais, par une appendice très-étendue. Je n'ai pas cru devoir la joindre à cet écrit, parce qu'elle aurait singulièrement ajouté à la grosseur du volume, et qu'elle ne m'a point paru d'une nécessité absolue. — La première partie de cette appendice renferme un exposé, par extraits, des différentes liturgies observées par toutes les anciennes Eglises de l'Orient. Ces liturgies confirment les différents articles de foi que les *lettres de renvoi* signalent dans le corps de l'ouvrage, et surtout dans le chapitre III de la IVe partie. — La seconde partie est composée d'extraits tirés des Pères qui ont écrit dans les premiers siècles de l'Eglise; tous sont relatifs aux usages de l'Eglise, aux sacrements, et à la communion d'unité et de subordination avec l'Eglise de Rome. — Chacun des passages cités, soit des liturgies, soit des saints Pères, ramène toujours l'expression de la même doctrine et des mêmes objets. Ceci peut bien avoir son côté intéressant comme preuve, puisqu'il en résulte une démonstration évidente de l'uniformité des croyances de l'Eglise à ces époques si reculées, et de leur conformité avec la croyance d'aujourd'hui; mais ces répétitions continuelles des mêmes choses pouvaient engendrer, pour bien des lecteurs, une sorte de fatigue et d'ennui que j'ai cru devoir leur épargner. Toutefois, comme ces extraits sont généralement d'un très-bon choix, j'ai pensé qu'en les indiquant tous dans l'ordre où *les lettres de renvoi* les ont établis, le travail de l'auteur ne serait pas perdu pour les lecteurs curieux de les connaître. — Les extraits relatifs aux liturgies sont tous puisés dans le savant ouvrage de l'abbé Renaudot, intitulé : *Liturgiarum orientalium Collectio*, en deux volumes (Paris 1716). Il faut excepter ceux qui sont pris dans l'Ευχολογιον *sive Rituale Græcorum*, de Goar (Paris 1647). Les extraits des différents Pères de l'Eglise seront également indiqués, et les lecteurs qui désireraient les vérifier et les comparer pourront facilement, d'après les indications, les retrouver dans nos bibliothèques.

NOTE (A), page 1297.

Le *Symbole* publié par le pape Pie IV est une profession de foi sur les décrets du concile de Trente, dans laquelle, d'après le *Symbole* de Nycée et de Constantinople, sont énoncés tous les articles qui ont été combattus par les protestants. On n'est point catholique, si on ne croit pas véritablement toutes les choses contenues dans cette profession de foi. Elle est rapportée dans le *Catéchisme* de Montpellier, première partie, pag. 425.

NOTE (B), page 1301.

LITURGIES.

La substance des anciennes liturgies nous vient des apôtres. Ils les avaient communiquées aux Eglises où ils avaient prêché et établi la religion de Jésus-Christ. La première de toutes est celle qu'ils ont formée et qu'ils ont suivie dans l'Eglise de Jérusalem. Elle porte le nom de saint Jacques, premier évêque de ce siége. D'autres furent introduites dans les autres Eglises patriarcales de l'Orient, savoir : à Alexandrie, à Antioche, à Constantinople, celle d'Alexandrie est appelée liturgie de saint Marc; celle de Constantinople, liturgie de saint Chrysostome. Les noms ou titres attachés à ces liturgies n'ont rien en eux-mêmes de bien important. Quelques-uns, il est vrai, rappellent l'apôtre qui introduisit la forme

du culte chrétien dans les Eglises où ces liturgies étaient suivies, mais ce qui est de la plus haute conséquence, c'est qu'elles contiennent la forme commune et tout l'ordre que ces Eglises observaient dans le culte public, et qu'elles renferment en même temps la profession publique de la foi du clergé et du peuple attachés à ces Eglises à l'époque où ces liturgies y étaient en usage.

Ce qui constitue la partie essentielle et la plus sacrée du culte divin dans sa forme, le *Canon* (appelé *Anaphores* dans les liturgies orientales), était confié seulement à la mémoire au premier siècle et pendant les deux siècles suivants. Les évêques et les prêtres le retenaient par cœur, comme les fidèles apprennent et retiennent le *Credo*. *Le Canon* ne fut mis en écrit qu'au commencement du quatrième siècle. A cette époque, on ne craignait plus autant que dans les premiers siècles de voir ce qu'il y avait de plus sacré dans les mystères de la religion exposé à la dérision et aux blasphèmes des infidèles. Mais il arriva quelque chose de bien remarquable, c'est que, lorsqu'on eut généralement rédigé par écrit le *Canon*, il se trouva qu'en substance il était le même dans tous les pays chrétiens, fait qui prouvait l'unité de son origine dans l'unité de cette foi que les apôtres avaient enseignée partout, et qui était l'esprit du corps et du langage des liturgies.

La liturgie romaine fut portée en Angleterre par saint Augustin en l'année 595. Elle avait été en substance la liturgie commune à toutes les Eglises latines depuis leur conversion au christianisme. Elle est conforme en tout à la liturgie catholique romaine que nous suivons aujourd'hui, sauf quelques additions accidentelles qu'on y a faites depuis. La liturgie romaine, d'après le *Sacramentaire* du pape Gélase, a été écrite vers l'an 492.

Parmi les liturgies orientales, on doit faire une mention particulière des liturgies de l'Eglise grecque schismatique, et surtout de celle des nestoriens et des eutychiens. Ces Eglises, depuis leur séparation avec l'Eglise de Rome, n'ont jamais voulu recevoir de sa part, ni rite religieux, ni tradition, ni doctrine. La séparation de l'Eglise grecque schismatique date de 890 environ, celle des eutychiens de 451, et celle des nestoriens de 431. Certainement la doctrine qu'exprime le langage des liturgies de ces Eglises n'a point été empruntée de l'Eglise de Rome depuis l'époque de leur séparation, encore moins pourrait-on raisonnablement soupçonner qu'elles aient pu être rédigées avec l'intention de se montrer favorable à la doctrine de l'Eglise catholique romaine.

Ce ne sont point les fondateurs des sectes nestorienne et eutychienne qui ont composé ces liturgies. Elles formaient les liturgies des Eglises où Nestorius et Eutychès avaient été instruits dans la foi chrétienne. On y inséra dans la suite quelques articles qui expriment les doctrines particulières de ces hérétiques, lesquels se trouvaient aussi opposés les uns aux autres, qu'ils étaient eux-mêmes contraires à la doctrine commune des autres Eglises chrétiennes. Mais quant à tous les autres points de la doctrine et du culte chrétien, tels que le mystère de la sainte Trinité, le sacrifice de la messe, la présence réelle, la consubstantialité, l'invocation des saints, les prières pour les morts, etc., etc.; les liturgies des nestoriens et des eutychiens sont parfaitement conformes à toutes les autres liturgies anciennes. Cette circonstance prouve évidemment que, dans toutes les Eglises chrétiennes, antérieurement à l'époque où Nestorius et Eutychès se séparèrent de la foi de l'Eglise catholique, la doctrine et les rites religieux étaient absolument les mêmes. Les erreurs de ces deux hérétiques ne portaient en effet que sur deux articles du mystère de l'incarnation. Nestorius niait l'unité de personne en Jésus-Christ, Eutychès ne voulait point admettre la distinction des deux natures dans le Christ.

Les différents extraits que je me contenterai seulement d'indiquer ont été tirés des diverses liturgies suivies dans les Eglises de :

1° *Jérusalem*. Elle est appelée liturgie de saint Jacques; c'est la plus ancienne de toutes. Elle a été suivie communément en Syrie.

2° D'*Alexandrie*, appelée la liturgie de saint Marc. Elle contient les anciens rites de l'Eglise d'Alexandrie; elle avait été constamment en usage dans l'Egypte, parmi toutes les Eglises chrétiennes orthodoxes, jusqu'à l'époque où ces Eglises furent obligées d'adopter la liturgie de Constantinople.

3° D'*Antioche*, la même que la liturgie de Jérusalem.

4° De *Constantinople*, appelée les liturgies de saint Chrysostome et de saint Basile. Elles sont suivies par toutes les Eglises grecques d'Orient et d'Occident, par les Russes et par toutes les nations que les Grecs ont converties au christianisme.

5° Des *nestoriens*, appelée les liturgies des saints apôtres, de Théodore et de Nestorius. La liturgie des saints apôtres est l'ancienne liturgie que suivaient les Eglises de Syrie avant Nestorius. C'est dans la préface dite de Nestorius, laquelle était la vieille liturgie de Constantinople, que cet hérésiarque avait inséré ses erreurs.

6° Des *eutychiens ou des Cophtes en Egypte*, appelée les liturgies de saint Basile, de saint Grégoire et de saint Cyrille. Ces liturgies étaient généralement en usage chez les jacobites en Egypte, ainsi appelés de Jacques le Syrien, mort en 577. C'était un des chefs de ces eutychiens qui avaient rejeté le concile de Chalcédoine, et enseignaient qu'il n'y a qu'une seule nature en Jésus-Christ.

7° De *Rome*. Elle était tirée des anciens *Sacramentaires* du pape Gélase, et de Grégoire le Grand.

8° D'*Ambroise*, suivie à Milan avant l'époque de saint Ambroise.

NOTE (C), page 1301.

LA TRINITÉ DES PERSONNES EN UN SEUL DIEU, LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST RÉDEMPTEUR DU GENRE HUMAIN.

1° Liturgie de saint Jacques (dans Renaudot, tome II, p. 31, 40, 41, 42).
2° Liturgie de saint Marc (ibid., tome I, p. 144, 145, 154, 155, 161).
3° Liturgie de saint Chrysostome (dans Goar, p. 64, 65, 68, 70).
4° Liturgie de Nestorius, saints apôtres (Renaudot, tome II, p. 585, 595).
5° Liturgie de Théodore (ibid., tome II, p. 618).
6° Liturgie de Nestorius (ibid., p. 626, 627, 628).
7° Liturgie des Cophtes, suivie par les eutychiens, et appelée de saint Basile (Renaudot, tome I, p. 2, 3, 14).
8° Liturgie de saint Grégoire (ibid., p. 26, 27, 31).
9° Liturgie de saint Cyrille (ibid., p. 40, 47).

NOTE (D), page 1301.

LE SACRIFICE DE LA MESSE. — LA PRÉSENCE RÉELLE DU CORPS ET DU SANG DE JÉSUS-CHRIST OFFERTS A DIEU DANS LE SAINT SACRIFICE, ET REÇUS PAR LE PEUPLE DANS LA SAINTE COMMUNION — LA TRANSSUBSTANTIATION, OU LE CHANGEMENT DU PAIN ET DU VIN AU CORPS ET AU SANG DE JÉSUS-CHRIST.

1° Liturgie de saint Jacques (Renaudot, tome II, p. 30, 32, 33, 34, 38, 39, 41, 42).
2° Liturgie de saint Marc (ibid., tome I, p. 145, 154, 158, 160, 65).
3° Liturgie de saint Chrysostome (Goar, p. 74, 76, 77, 81, 82, 83).
4° Liturgie de saint Basile, une des plus anciennes qui ait été en usage chez les Syriens (Renaudot, tome II, p. 552, 554, 555, 559).
5° Liturgie des saints apôtres, suivie par les nesto-

riens (Renaudot, tome II, p. 587, 588, 594, 596, 598).

6° Liturgie, dite de Théodore, suivie par les nestoriens (ibid., p. 616, 621).

7° Liturgie de Nestorius (ibid., p. 626, 629, 633, 634).

8° Liturgie cophte des jacobites ou eutychiens, dite de saint Basile (Renaud., tome I, p. 2, 3, 12, 15, 16, 23, 24).

9° Liturgie alexandrienne de saint Basile, prise du *græco-arabe* (ibid., p. 61, 83).

10° Liturgie copute des jacobites, dite de saint Grégoire (ibid., p. 26, 30, 31, 36, 37).

11° Liturgie de saint Grégoire, comme ci-dessus (ibid., p. 94, 122, 123).

12° Liturgie de saint Cyrille (ibid., p. 39, 46, 47, 48, 49).

Outre les liturgies citées ci-dessus, Renaudot en produit trente-six autres en usage chez les Syriens jacobites ou eutychiens; elles sont tirées de livres dont ils font usage dans leurs Eglises. Elles varient dans la forme des expressions, mais en substance ce sont les mêmes doctrines de foi, quant au sacrifice de la messe, à la présence réelle, à la transsubstantiation, aussi bien qu'à l'invocation des saints dans le ciel, et aux prières pour les morts.

NOTE (E), page 1302.

COMMUNION AVEC LES SAINTS DANS LE CIEL. — INVOCATION POUR OBTENIR LEUR INTERCESSION, CELLE PARTICULIÈREMENT DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE. — PRIÈRES POUR LE REPOS DES FIDÈLES TRÉPASSÉS.

1° Liturgie de saint Jacques (Renaudot, tome II, p. 36, 37, 38).

2° Liturgie de saint Marc (ibid., tome I, p. 149, 150).

3° Liturgie de saint Chrysostome (Goar, p. 63, 78).

4° Liturgie de Nestorius, apôtres (Renaud., tome II, p. 588, 590).

5° Liturgie de Nestorius, Théodore (ibid., p. 617, 620, 621).

6° Liturgie de Nestorius (Renaudot, tome II, p. 633, 635, 637).

7° Liturgie des eutychiens, saint Basile (ibid., tome I, p. 18, 19).

8° Liturgie alexandrienne, *græco-arabe* (p. 72, 73).

9° Liturgie jacobite, saint Grégoire (Ren., tome I, p. 33, 34).

10° Liturgie cophte, saint Cyrille (ibid., p 41, 42).

Ici finissent les citations tirées des liturgies; celles qui suivent sont toutes puisées dans les saints Pères des premiers siècles de l'Église.

NOTE (F), page 1302.

LE SIGNE DE LA CROIX EN USAGE DANS LES ACTES DU CULTE RELIGIEUX.

Les rubriques des liturgies prescrivent de faire souvent le signe de la croix dans tout le cours du saint sacrifice (Voyez Renaudot, p. 125, 128, 130, 133, 134).

S. CHRYSOSTOME. — *Homélie sur la sainte croix*, en 386, tome VI, édit. de Paris, 1624, p. 614. — Id., tome VII, p. 594, 595.

S. AUGUSTIN. — *Tract.* 128, *in Joan.*, tome IX, p. 225.

TERTULLIEN — *De Corona militis*, en 235, c. 3, 4, p. 289

S. CYRILLE DE JÉRUSALEM, en 348. — *Catec.* IV, n. 10, p. 54. — Id. XIII, n. 18, p. 184, 187.

S. ATHANASE. — *De l'Eglise grecque*, en 370, liv. *sur la virginité*, n. 13.

S BASILE, dans son livre *sur le Saint Esprit*, ch. 27, tome III, p. 54.

NOTE (G), page 1302.

DU CULTE RELATIF RENDU A LA CROIX SUR LAQUELLE JÉSUS-CHRIST A SOUFFERT, ET DES AUTRES CROIX QUI LA REPRÉSENTENT.

En l'an 326, sainte Hélène découvrit à Jérusalem la vraie croix sur laquelle Jésus Christ a souffert pour la rédemption du monde. Elle bâtit une église sur le lieu où elle fut trouvée. La sainte croix fut déposée dans cette église avec la plus solennelle vénération, après que cette princesse l'eut fait enchâsser dans un reliquaire magnifique.

Dans certaines occasions, on montrait la croix au peuple afin qu'il l'*adorât* (pour me conformer au langage de l'Église chrétienne dans ces premiers temps), c'est-à-dire afin qu'il la révérât avec un respect profond, religieux et purement relatif, comme étant l'autel sur lequel Jésus Christ s'était offert lui-même comme victime sanglante pour l'expiation de nos péchés.

Voir S. PAULIN DE NOLE, dans son *épître à Sévère*, p. 195. — En 430, *ép.* 2 ou 31, nouvelle édition.

S. SOPHRONIUS. — *Bibliothèque des Pères*, t XII, p. 214, en 639.

S. CYRILLE DE JÉRUSALEM, en 348. *Cat* X. p. 146.

EUSÈBE DE CÉSARÉE, mort en 338. *De vita Constantini*, liv. III, CXLIX, p. 605.

PAPE GÉLASE, dans son *Sacramentaire*, en 492, p. 559, t. I. — *Liturgia romana* (*Muratori edente Venetiis*, 1748), p. 562.

S. GRÉGOIRE, dans son *Antiphonaire*, t. V, p. 31. Anvers, édit. 1625.

L'*Ordo Romanus*. — MURATORI, p. 995.

S. GRÉGOIRE DE NYSSE, en 385, t. III, ed. Morell., 1638, p. 579.

S. ASTÉRIUS, évêque d'Amasis de Pont, en 399, dans sa description du tableau représentant le martyr de sainte Euphémie, p. 207. — *In Auctario*, Bibl. Pat. fol., Paris. 164, 81.

S. NILUS, mort en 468, lib. IV, *ep.* 61 *ad Olympiadorum Eparchum*.

NOTE (H), page 1302.

SUR LES ANCIENNES CÉRÉMONIES DU BAPTÊME.

Exorcismes. — S. AUGUSTIN, *Sermon* I, *de Symb. Catech.*, c. 1, p. 2.

S. OPTAT, en 384, lib. IV, adv. Parm., vers le milieu.

S. CYRILLE, 387, *nona Procatechesis*.

PAPE CÉLESTIN, 432. *Ep. aux évêques des Gaules*, t X, dans les Œuvres de saint Augustin, appendice, cap. 12

S. AUGUSTIN, lib. II, *de Nupt.*, cap. 29, n. 50.

Signe de la croix et le sel. — S. AUGUSTIN, *Confes.*, lib. I, cap. 2, n. 17.

S. ISIDORE DE SÉVILLE (en 636), lib. II, *Office ec.*, cap. 20.

Attouchement des oreilles et des narines. — S. Ambroise (en 397), liv. I *de Sac.*, cap. 1, n 2, 3.

Profession de foi. — S. AUGUSTIN, *sum.*, lib. I *de Symb. ad Catech.*, cap. 1

S. BASILE (avant 379), lib. *de Spirit. sancto*, c. 2, cap. 27.

Renoncement à Satan. — TERTULLIEN, lib. *de Cor. mil.*, cap. 3.

S. CHRYSOSTOME. — 21e *Hom.* au peuple d'Antioche

De l'onction sur le front de la personne baptisée. — S. CYRILLE DE JERUSALEM (avant 387), *Cat.* 2, Mystag.

LE PAPE INNOCENT I (avant 417), *épît. à Décentius*, c 3, t II, conc Lab.

S. AMBROISE. — lib. *de Myster.*, cap. 6, n. 29.

Les vêtements blancs. — S. AMBROISE, ib. cap. 7, n. 34.

S. AUGUSTIN. — *Serm.* 223, *alias de divers.* t. VIII, n. 1.
S. VICTOR, évêque de Vita, dans la Byzacène. — *Hist. de la persécution des Vandales* (en 487), liv. V, chap. 78.

Comparer l'ordre observé dans l'administration du baptême d'après le Rituel à présent en usage à Rome, avec celui qui est décrit dans le *Sacramentaire* de saint Grégoire le Grand, édit. de Pamélius, t. II, Col. Agrip, an 1571.

NOTE (I), page 1302.

DE LA CONFIRMATION ADMINISTRÉE NON-SEULEMENT PAR L'IMPOSITION DES MAINS, MAIS ENCORE PAR L'ONCTION DU SAINT CHRÊME BÉNI SOLENNELLEMENT PAR LES ÉVÊQUES.

TERTULLIEN (avant 245), c.7, liv. *sur le Baptême*, chap. 8.
S. CYPRIEN (258), *ep.* 73.
S. CYRILLE DE JÉRUSALEM. — *Cat. Myst.* III, n. 1, 3.
S. SIRICIUS, pape (avant 398), *ep. ad Himer.*, c. I, Conc. gen., t. II, p. 1018.
S. JÉRÔME (avant 420), *Dial. adv. Lucif.*, t. I.
S. INNOCENT I, pape (de 402 à 417), Conc. gen., t. II, p. 1245.
Le *Sacramentaire* du pape Gélase, en 492, p. 555, 571.

NOTE (K), page 1302.

DE LA CONFESSION PARTICULIÈRE DES PÉCHÉS, ET DE L'ABSOLUTION SACRAMENTELLE DES PÉCHEURS PÉNITENTS, EN USAGE DANS LES PREMIERS SIÈCLES DE L'ÉGLISE.

S. AMBROISE. — *De Pœnit.*, liv. I, cap. 11, t. IV, p. 386, 387.
S. PACIAN (399), *ep. I ad Sympron. Bibl. Patr. Max.*, tom. IV, p. 306, 307.
S. CYRILLE D'ALEXANDRIE (en 444), *in Joan.*, lib. XII, cap. 1, t. IV.
S. CYPRIEN (en 258), *de Lapsis*, p. 134; *ep.* 17, p. 39.
ORIGÈNE (254), *Hom.* 3, *in Levit.*, t. II, p. 196.; *Hom* 2, *in Psal.* XXXVII, t. II, p. 688; *Hom. in Num.*, t. II, p. 302.
LACTANCE (en 309), *Just.*, liv. VII, p. 233.
S. BASILE (en 376), *in Quæst. Brev. Reg.* 288, t. II, p. 516.
PAULIN, secrétaire de saint Ambroise. — *In vit. Ambr.*, n. 39, p. 10, t. II, Oper. edit. Paris. 1686.
LE PAPE INNOCENT I. — *Can.* 7, Conc. gen., t. II, p. 1247.
S. AUGUSTIN (430), *Hom.* 49, t. X.
LE PAPE LÉON LE GRAND (450), *ep.* 132; ibid. *ep.* 136.

NOTE (L), page 1302.

LE JEUNE DU CARÊME, INSTITUTION APOSTOLIQUE, OBSERVÉ DANS LES PREMIERS SIÈCLES DE L'ÉGLISE CHRÉTIENNE, COMME DEVOIR DE CONSCIENCE.

EUSÈBE, *Hist.* lib. V, cap. 23.
ORIGÈNE (vers 254), *Hom.* 11, *in Levit.* t. II, *Hom.* 10.
LE CONCILE DE LAODICÉE (en 364), *Cant.* 1. Conc. gen. t. I, p. 1506.
S. ATHANASE (vers 373), *in Encyclop.* t. I, p. 114.
S. BASILE. — *Hom.* 2, *de Jejun.* t. II.
S. AMBROISE (397), lib. *de Elia et Jejunio*, c. 10, t. I.
S. AUGUSTIN, *Serm. de diversis* 73, t. X.

Les anciens Pères s'accordent à attester que cette institution du jeûne du Carême est apostolique.

S. JÉRÔME. — *Épit.* 27 *à Marcella.*
S. LÉON. — *Serm.* 6 *sur le Carême* (450).
S. ISIDORE DE SÉVILLE (630), Orig. liv. VI, c. 19, *Devoir de conscience.*
S. CÉSAIRE D'ARLES (540), *Hom.* 2.
S. AMBROISE. — *Homil.* 7, maintenant 23, n. 2.

NOTE (M), page 1303.

LES SAINTS ORDRES, LE MARIAGE, L'EXTRÊME ONCTION ADMINISTRÉS DÈS LES PREMIERS SIÈCLES DE L'ÉGLISE, COMME SACREMENTS OU INSTITUTIONS DE JÉSUS-CHRIST CONFÉRANT LA GRACE.

Les saints ordres. — IV° *Concile de Carthage;* il y est fait mention de l'ordination des évêques, des prêtres, des diacres, par l'imposition des mains et les prières. *can.* II, Conc. gen. t. II.
S. AMBROISE, cap. 5, liv. *sur la Dignité sacerdotale.*
S. CHRYSOSTOME. — *Hom.* 14, *sur les Actes des apôtres.* Id. *de Sacerdotio*, lib. III, t. IV.
S. AUGUSTIN. — *Cont. Ep. Parmen.* lib. LXI, cap. 13, t. VII.
S. LÉON. — *Ep.* 11, *al.* 81, *ad Dioscor. Alex. Sacramentaire du pape Gelase*, t. I, p. 621. Id. de *S. Grégoire.* — *Liturg. Rom.* t. II, p. 405. *Ex Codice vaticano seculi decimi.*
Le Mariage. — Tertullien (vers 245), lib. *ad Uxor.* t. IX, p. 282.
S. AMBROISE (vers 397), lib. I *de Abraham*, c. 7, t. I, *ep.* 33 *ad Vigil.*
S. AUGUSTIN. — Lib. *de Bono conjug.* cap. 18, t. VI; ibid. cap. 24.
S. LÉON (460), *ep.* 2 *al.* 93, *ad Rusticum.*
L'Extrême onction. — Le pape Innocent I (vers 417), *ep. ad. Decent.* Conc. gen. t. II.
S. AUGUSTIN. — *Serm.* 215, *de Temp.* t. X. *Sacramentaire de Grégoire le Grand.* — *Oratio ad infirmum ungendum.*

NOTE (N), page 1303.

NÉCESSITÉ, DÈS LES PREMIERS TEMPS, POUR TOUTES LES ÉGLISES, POUR TOUS LES FIDÈLES DISCIPLES DE JÉSUS-CHRIST EN QUELQUES LIEUX QU'ILS FUSSENT DISPERSÉS, D'ÊTRE UNIS DE COMMUNION AVEC L'ÉGLISE PARTICULIÈRE DE ROME, COMME ÉTANT LA PREMIÈRE ÉGLISE DU MONDE CHRÉTIEN ET LE CENTRE DE L'UNITÉ.

S. IRÉNÉE (mort en 202), *adv. Hæres.* liv. III, c. 3.
TERTULLIEN (id. en 245), *de Præscript.* c. 32 et 36.
S. CYPRIEN (martyr en 258), *ép.* au pape Cornélius.
S. OPTAT DE MILÈT (vers 380), *de Schismat. Donat.* lib. II.
S. JÉROME. — *Ep.* 14 et 16, *ad Damas.*

NOTE (O), page 1303.

LES ÉVÊQUES DE ROME ONT ÉTÉ CONSTAMMENT RECONNUS, DÈS LES PREMIERS SIÈCLES DU CHRISTIANISME COMME LES CHEFS SUPRÊMES SUR LA TERRE, DE TOUTE L'ÉGLISE DU CHRIST. ET ILS ONT EXERCÉ, DANS TOUS LES TEMPS UNE PRIMAUTÉ DE JURIDICTION SPIRITUELLE, COMME DE DROIT DIVIN SUR TOUTES LES AUTRES ÉGLISES PARTICULIÈRES DE LA CHRÉTIENTÉ.

Pour démontrer cette assertion, il suffirait de citer les actes qui constatent l'exercice reconnu de cette suprême juridiction sur les Églises d'Orient et d'Occident, avant et après la division de l'Empire.

Voyez : 1° Eusèbe lib. V, *Hist.* cap. 21, et *ep. Polycrat. ad. Vict.* — Ibid.
2° Tom. I Conc. p. 737. Saint Étienne et saint Cyprien; saint Vincent de Lérins, *Commonitorium*, I, cap. 5; saint Cyprien, *ép.* 59.
3° S. Athanase, lib. sur *les Synodes de Rimini et de Séleucie*, relativement à saint Denys d'Alexandrie interpellé par le pape à rendre compte de sa foi.
4° L'affaire de l'expulsion d'Athanase, évoquée au tribunal du siége apostolique par le pape Jules. Théodoret. lib. II *Hist.* cap. 3, t. III.
5° Au sujet du rétablissement d'Athanase et de plusieurs autres évêques sur leurs siéges. — Sozo

mène, lib. III, *Hist. eccles.* c. VII; Socrates, lib. II, cap. XV.

6° Eustate de Sébaste remis en possession de son Eglise par le pape Liberius. — Saint Basile le Grand. *Ep.* LXXIV, *ad Occidentales episcopos.*

7° L'appel de saint Chrysostome au pape Innocent. *Ep. ad Innocent.*

8° Concile de Milève. — *Epît. de saint Augustin* au pape Innocent; XCXII.

9° Au sujet de l'hérésie de Nestorius, le pape Célestin charge saint Cyrille d'informer. *Ep. ad Cyrillum ;* prem. partie du conc. d'Ephèse. *Act.* I, *conc. Ephes.* — *Act.* II dans le conc. de Chalcédoine. Sentence prononcée par les légats du pape Léon contre Dioscore, etc.

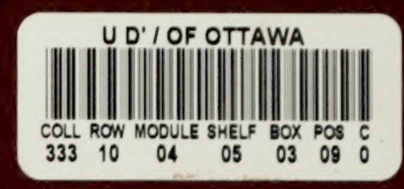
TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.






U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 10 04 05 03 09 0